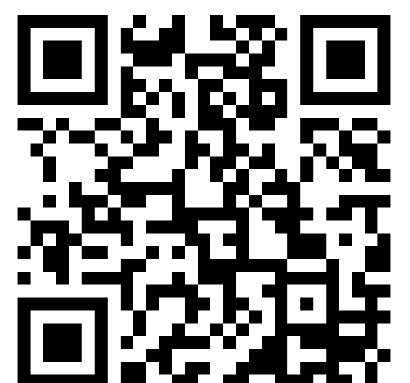
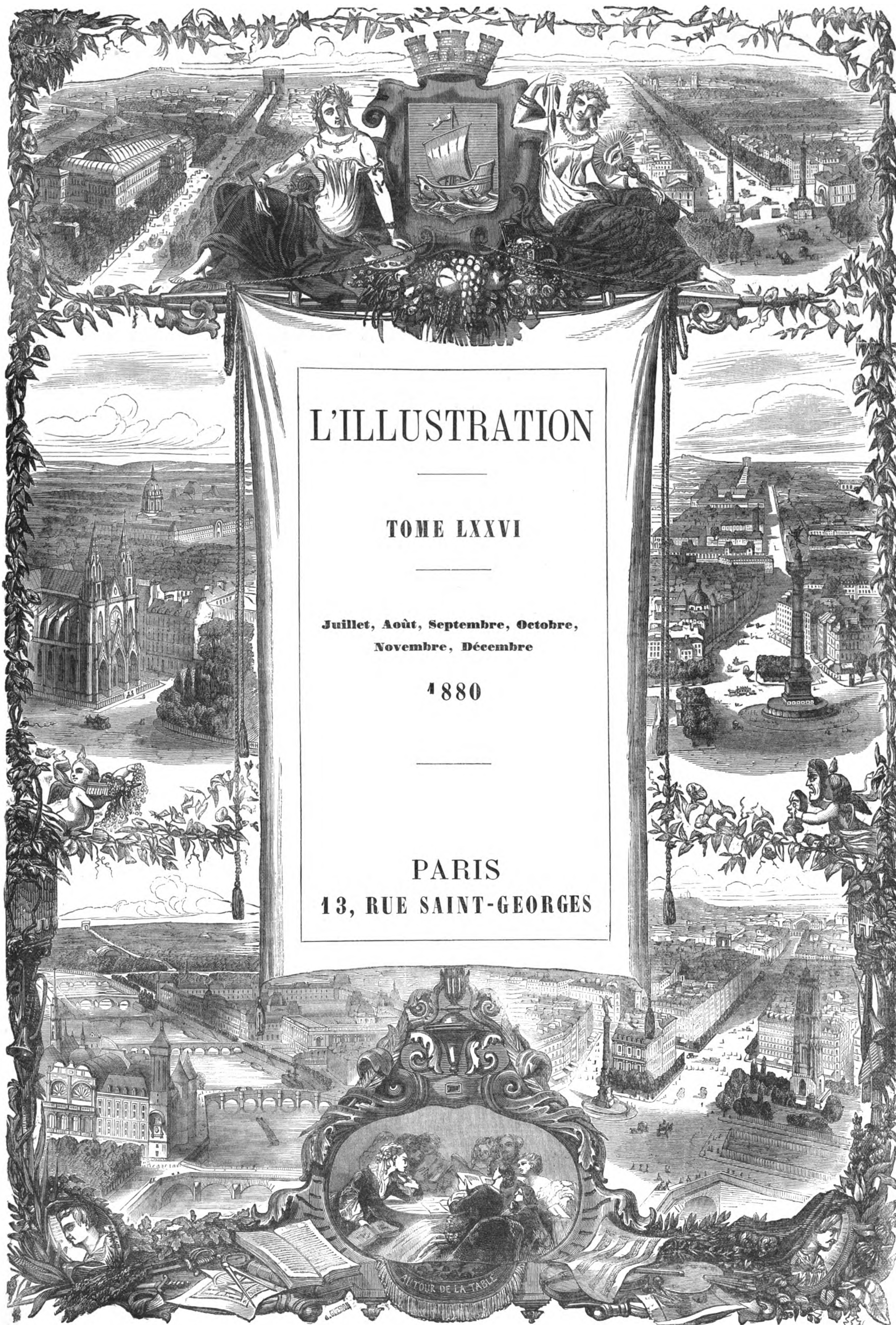


Princeton University Library
32101 080466657

Dei
Sub Numine
Viget

L'ILLUSTRATION
JOURNAL UNIVERSEL

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY
PAIR



L'ILLUSTRATION

TOME LXXVI

Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre, Décembre

1880

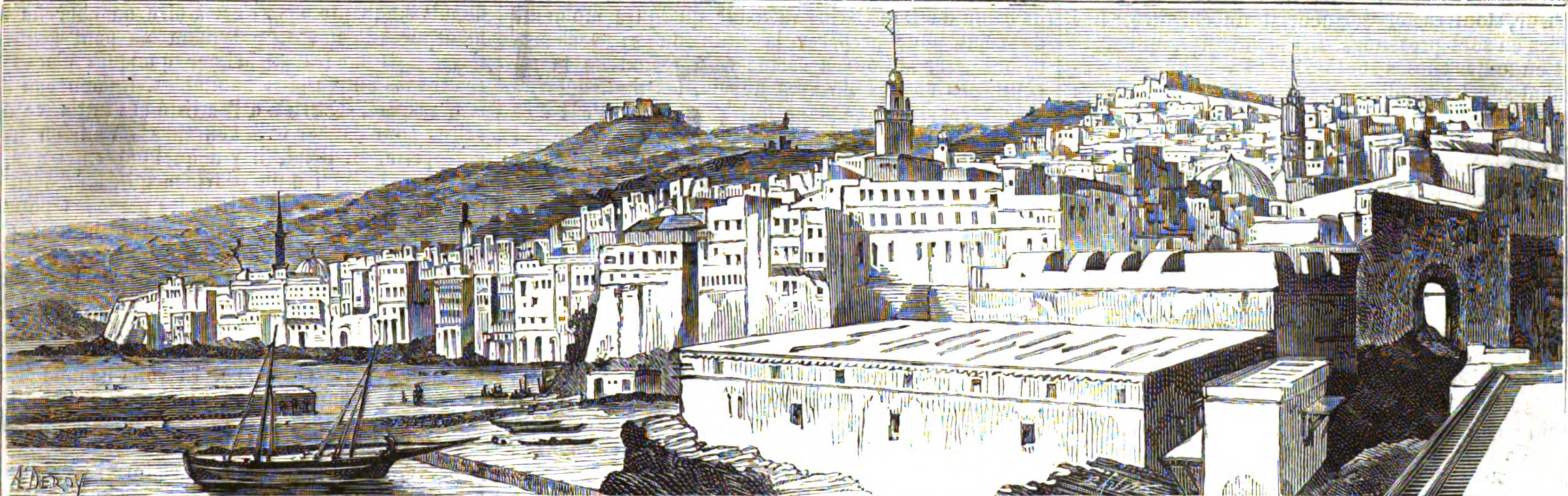
PARIS
13, RUE SAINT-GEORGES

L'ILLUSTRATION

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle, 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1949
SAMEDI 3 JUILLET 1880
BUREAUX, 22, RUE DE VERNEUIL, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr.
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; — 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.



LE CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

1. ALGER EN 1830 : Vue du port et de la ville, d'après une lithographie du temps. — 2. ALGER EN 1880 : La même vue, d'après une photographie. — 3. ALGER EN 1830 : Vue de la *Marine*, d'après une lithographie du temps. — 4. Le boulevard de la République, situé sur l'emplacement de l'ancienne *Marine*, d'après une photographie.

COURRIER DE PARIS

Ainsi qu'il arrive souvent dans les choses humaines, les intéressés paraissent plus calmes que leurs amis. Les défenseurs dévoués des congrégations qui sont sous le coup du bannissement, montrent plus de trouble que les religieux atteints par les décrets. La terrible échéance de fin juin les a trouvés résignés devant Dieu et forts devant les hommes. On les a vus exacts à la prière et au confessionnal, comme s'ils étaient sûrs du lendemain. L'attitude de certaines communautés est digne d'inspirer des pages comparables aux plus belles du Port-Royal de Sainte-Beuve. Peut-être nul n'osera-t-il écrire cette histoire, car nous vivons dans un temps où l'on n'écrit guère sur les événements graves. Nos neveux, qui, selon la tradition, doivent un jour nous demander tant de choses, nous questionneront-ils sur la façon dont s'est passé un des plus grands faits modernes ? Si cela arrive, nous leur répondrons que le cœur des bannis ne nous a semblé contenir ni malédictions ni inquiétude. Il y a même dans les ordres de femmes une confiance touchante dans l'avenir. Une supérieure à laquelle on demandait si elle avait des projets pour le cas où sa communauté serait inquiétée, a répondu :

— J'ai bien le temps de penser à cela quand j'ai à soigner des scarlatines !

Dans certaines villes du Midi, le déménagement des objets précieux appartenant aux Pères Jésuites, a été opéré par les blanches mains des plus pieuses élégantes ; l'argent et les bons soins abondent ; c'est probablement cette respectueuse sympathie qui donne aux persécutés une quiétude qui surprend fort ceux qui n'ont point vécu auprès de religieux.

Et puis la rigueur contre eux durât-elle, il y aurait bien des moyens de tourner les difficultés. Si une loi est facile à éluder, c'est bien celle qui les frappe. Ne peuvent-ils professer en vêtement laïque ? Ne peuvent-ils confier la direction de leurs établissements à des prêtres séculiers, et aller y porter chaque jour leur enseignement ? Déjà ceux qui appartiennent à des nationalités étrangères se sont installés dans différents quartiers de Paris dans des appartements particuliers ; et si l'on inquiétait leurs démarches ils se mettraient aussitôt sous la protection de leur ambassadeur. Les conséquences immédiates de ce grave événement sont la répartition et le séjour de beaucoup de prêtres dans les châteaux et villégiatures ; tout chalet aura son jésuite, tout châtelet son frère prêcheur, tout castel seigneurial un chapitre. Les invitées en sont prévenues. Les mondaines, qui vraiment en toutes choses sont de bonne volonté, se questionnent sur les modifications à apporter dans leurs toilettes de campagne. Il faut que les costumes ne soient ni trop bas du haut, ni trop courts du bas. Elles se répètent, en admirant les dernières productions des couturiers qui sont sur les dents :

— Qu'en dira le Père Jésuite ?

Ceci est le petit côté de la question. Elle a semblé prendre une marche douloureuse à laquelle nul peut-être ne s'attendait. Par autorité de justice, à partir de mardi soir, la chapelle des Pères Jésuites de la rue de Sèvres a été fermée. Depuis cet acte, bien des larmes d'inquiétude coulent sous le voile des religieuses, et, chose plus pénible encore, les malades torturés par la douleur se demandent s'ils auront demain à leur chevet les sœurs consolatrices qui les aidaient à la supporter ; et les petits enfants orphelins tremblent de se voir abandonnés par les saintes femmes qui se sont consacrées à eux. Sans parler des scènes regrettables et d'un caractère fâcheux auxquelles l'expulsion a donné lieu, il faut pourtant constater que l'événement a remué les âmes de façon à donner à penser à ceux qui l'ont conduit.

Un rayon de soleil, un écho de bonne humeur nous est venu de province.

Château-Thierry fête tous les ans la Fontaine ; cette année, la municipalité, émue du succès de la résurrection historique que la ville de Rouen a offerte l'autre jour à un public enthousiaste, a eu l'idée d'organiser aussi une cavalcade.

Puisqu'il s'agissait de fêter la Fontaine, la bonhomie et la simplicité étaient admises et les costumes ressemblaient un peu à ceux que la jeunesse des châteaux revêt à la hâte pour jouer devant les grands parents des charades annuelles pour lesquelles on pille le magasin aux costumes, la garde-robe des douairières et les ustensiles de cuisine. La richesse inouïe de la cavalcade de Rouen n'avait nullement embarrassé les notables de Château-Thierry. Le grand succès de leur cortège a été pour Jeanne d'Arc qui a éclipsé la reine et Agnès Sorel. La municipalité avait pensé avec juste raison qu'avec une belle Jeanne d'Arc on sauverait le défilé. C'est effectivement ce qui est arrivé. Cette *Jéhanne*, superbe brune aux yeux bleus, portant cuirasse, casque et panache blanc, a entraîné tous les cœurs. Malheureusement quoiqu'elle parût aussi dans la *Jeanne d'Arc*, pièce en six tableaux qui a été jouée après la cavalcade, la représentation a semblé un peu longue ; il est vrai que le théâtre était en plein air et que les banquettes de bois sont un peu dures pour entendre cinq actes.

On était venu de loin pour cette solennité ; la statue du bonhomme la Fontaine était couverte de fleurs. Les souliers ferrés à neuf, le bâton à la main, et proprement vêtus de la blouse bleue et la tête couverte du grand chapeau de feutre, les paysans devisent en se montrant la statue du fabuliste au bord de la Marne. Ils jasent sur le compte du philosophe poète, et croient presque des leurs ce grand homme qui parlait si simplement dans des vers d'une science que nul n'a pu atteindre.

Les rois et princes du quinzième siècle qui défilent dans les cavalcades historiques ont infiniment plus d'agrément que ceux qui vivent présentement. Le procès du vol de la Toison d'or, léguée à Don Carlos et trafiquée, sinon volée, par le général Boët, est un des plus tristes débats dont on ait connaissance. Tout y sonne faux. Un avocat de Paris, homme de talent et d'honneur, M. de Bellomayre, s'est rendu à Milan, porteur des décisions du conseil de famille des Bourbons. Elles arrêtent que ni Don Carlos, ni Dona Marguerite ne doivent paraître aux assises. Les amis des convenances approuveront ce parti ; mais les amis de la vérité regretteront toujours qu'une loyale parole de prince devant la justice n'ait point fait le jour sur cette affaire qu'une condamnation ou un acquittement ne parviendra pas à éclaircir jusque dans les détails qu'il importe de connaître quand il s'agit de la bonne foi d'un prétendant. Ses partisans fanatiques, et il en a surtout dans le clergé espagnol, disent :

— Qué voulez-vous, il est oune gaillard auprès des femmes, mais bon diable et aimable.

Tel n'est pas l'avis du général Boët, ni celui non plus de beaucoup de zélés légitimistes qui, renseignés sur l'itinéraire des voyages du prince, se pressent dans les gares et aux stations de chemin de fer pour avoir l'honneur de le saluer dans son wagon réservé, et se trouvent alors nez à nez avec une blonde et grasse baronne qui n'a aucun droit aux hommages respectueux des défenseurs de la légitimité. L'aide de camp de Don Carlos va avoir quelques moments de répit pour préparer la suite de sa verbeuse défense, car la Cour a décidé qu'à raison de la récolte des cocons de vers à soie, les audiences ne seront reprises que dans quelques jours. Peut-être amèneront-ils quelque clarté dans cette affaire qui préoccupe vivement à juste titre les légitimistes de tous les pays.

Tandis que Milan se passionne pour ou contre le général Boët, Rome fête Mme Juliette Lamber, veuve Adam, qui voyage en ambassadrice *extraordinaire*. Mme Adam est universelle ; elle partage avec Sarah Bernhardt le royaume de l'activité. Quoique de natures fort opposées moralement et physiquement, ces dames se ressemblent par le nombre et la variété de leurs aptitudes ; elles pourraient s'entraider et au besoin même changer de besogne. Certains rôles un peu collants gagneraient considérablement à être tenus par Mme Juliette Lamber ; l'une enchante et entraîne l'Angleterre, l'autre charme l'Italie ; Mme Adam aurait pu écrire les impressions d'une chaise, et Sarah pourrait diriger la nouvelle Revue.

Les esprits moroses qui se plaignent que la République n'ait point fourni un assez grand nombre d'hommes nouveaux doivent se consoler en songeant que nous avons deux femmes que l'Europe ne peut se dispenser de nous envier. Si l'Europe ne le dit pas, c'est qu'elle est sournoise, voilà tout. Malgré ses succès, Mme Adam est forcée de revenir pour le numéro de la Revue : direction oblige.

Une femme qui eut aussi une Revue et un salon vient de s'éteindre : la vicomtesse de Calonne. Sa beauté inspira souvent le pinceau de Gustave Ricard, et à l'exposition des œuvres du peintre mort jeune encore, le portrait de Mme de Calonne rayonnait de cet éclat particulier qu'ont les toiles où les peintres ont mis leur âme avec leurs couleurs.

Mme de Calonne, sans écrire elle-même, était la vie de la Revue dirigée par son mari ; Revue fondée par l'empire et née de l'influence de M. le duc de Morny.

Mêlée à des événements graves, souvent ruinée, quelquefois très riche, arrangeant dans son salon des mariages, y préparant des réceptions de pièces et des réceptions à l'Académie ; mondaine quand sa santé le lui permettait, femme d'affaires, comptable, ordonnée, un peu femme politique même, Mme de Calonne aurait été capable de mener un royaume. On peut apprécier diversement ses jugements littéraires et la valeur de ses opinions ; mais ce que nul ne pourra contester c'est l'éloquence de sa parole. C'était une causeuse passionnée et brillante comme en avait le dix-huitième siècle. Un homme austère qu'elle tâchait de gagner à des causes qui lui étaient antipathiques disait :

— Quand j'écoute cette charmante femme, je ne la crois pas, mais je ne me crois plus.

Peut-on avouer plus clairement la puissance de persuasion dont elle était douée. Quoique la *Revue contemporaine* n'existât plus depuis longtemps, le salon de Mme de Calonne était suivi et tous ceux qui le fréquentaient le regretteront.

Quoique la maladie l'eût bien changée, la maîtresse de la maison rappelait encore les portraits qu'on avait faits d'elle dans sa jeunesse. Elle savait s'encadrer avec beaucoup d'art, et était entourée de merveilles savamment disposées, étoffes, vieux cuirs, tapisserie, tableaux, statuettes antiques et modernes, statues de maîtres anciens, parmi lesquelles elle a vécu.

Celles-là sont donc restées longtemps avec le même propriétaire et n'ont point eu les poignantes inquiétudes qui assaillent celles du château de Ménars ; funestes conséquences des querelles conjugales de M. le prince et de Mme la princesse de Beauffremont. Nul sans elles n'aurait peut-être songé à réclamer, et les nymphes de marbre portées à Ménars par Marigny, le frère de la marquise de Pompadour auraient continué à se mirer tranquillement dans les eaux de la Loire.

Il y a si longtemps que cela est arrivé, qu'un siècle et plus avait consacré cette irrégularité. Maintenant il faut compter avec la loi. Qui plaidera pour ces déesses ? Où iront-elles ? Qui les aura ?

Nous gageons que si elles étaient à vendre, M. Koning, le grand Koning de la Renaissance et du Gymnase, voudrait les acheter pour décorer une de ses salles.

Plusieurs théâtres se sont endormis du sommeil du juste après un labeur plus méritant que fructueux. Quelques troupes chevauchent ; celle du Palais-Royal fait recette à Londres, comme l'an dernier sa voisine de la rue Richelieu. Pendant ce temps-là on va tâcher d'agrandir la salle où on a le plus ri depuis cinquante ans ; c'est-à-dire on cherche à l'aménager autrement, puisqu'on ne peut gagner du terrain. Il faudra supprimer quelques places pour rendre les autres plus habitables. Le nouveau directeur associé, M. Briet, a l'activité et l'initiative nécessaires pour donner une heureuse impulsion à cette entreprise. M. Briet, il y a quelque vingt ans, était un jeune comédien de province qui, tombé au sort, avait le cœur gros de quitter les planches pour porter cette giberne dans laquelle il ne sentait pas le bâton de maréchal de France. Edmond Gondinet qui passait par là, organisa un bénéfice pour assurer la liberté au jeune comédien qui devint plus tard directeur en province, puis intermédiaire entre ses anciens confrères et les artistes pour conclure des engagements par toute la France. Et voilà comme M. Briet est arrivé à une situation où chacun espère le voir réussir comme il mérite.

Le vieux Gymnase s'est endormi pour toujours avec le maître habile et bon qui l'a si bien dirigé. La naissance du nouveau Gymnase sera l'événement artistique de l'automne. Et d'abord M. Koning veut offrir une charmante bonbonnière à son public : il cherche donc des nuances à la fois séyantes aux brunes et aux blondes ; les coussins de pieds seront capitonnés, les ouvreuses ne seront pas bavardes ; une marquise aussi étendue que possible permettra d'arriver du boulevard au péristyle presque à pied sec ; les représentations ne commenceront que passé huit heures ; un comité sera nommé pour goûter chaque soir les consommations qu'on pourra se procurer au café voisin ; le foyer sera une salle de raoût des plus artistiques ; toute la menuiserie de la salle sera odorante, la serrurerie sera muette ; enfin il faudrait cent pages pour tout raconter. Eh bien ! le grand maître Koning n'est nullement agité de l'événement qui se prépare. Un mot lui suffit pour donner un ordre, un mot aussi, une phrase à peine, pour caractériser le talent des artistes qu'il a engagés pour cette campagne mémorable. Une personne écoutait ce qu'il pensait des uns et des autres ; arrivé à Mme Pasca, M. Koning dit :

— J'aime son talent, et puis elle possède une chose rare : le public la prend toujours au sérieux.

Voilà un éloge court, mais qui en dit long dans la bouche d'un des hommes qui connaissent le mieux le théâtre et tout ce qui s'y rattache.

Mais la fête dont on se préoccupe surtout en ce moment n'est ni l'ouverture d'un nouveau théâtre, ni la rentrée de tel ou telle artiste : c'est la solennité nationale du 14 juillet. M. Alphand, commissaire général, qui a la longue expérience des journées de réjouissances, est chargé d'organiser tous les préparatifs. Les travaux considérables sur tous les points de Paris sont menés avec toute l'activité possible ; les camelots, les marchands forains débiteront des cocardes, des fleurs nationales, et des emblèmes patriotiques de toutes sortes. Il y a eu plus de vingt mille demandes. Les magasins ont fait une ample provision de tous les objets que la solennité rendra d'actualité. Nous avons vu sur des rayons des magasins en vogue des mouchoirs de poche et des services de table aux trois couleurs. Les arrondissements de Paris rivalisent de zèle et d'entrain. Il est question d'une illumination gigantesque : elle s'étendrait de la Madeleine au faubourg Poissonnière. Quant à l'illumination privée, elle dépassera toutes celles qu'on a déjà admirées dans une ville qui ne demande qu'à s'amuser; des concerts-monstres avec quatre cents chanteurs et exécutants verseront des flots d'harmonie dans cette foule enivrée. Pourvu qu'il ne pleuve pas!

EGO.

NOS GRAVURES

LE CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA PRISE D'ALGER.

Le cinquantième anniversaire de la prise d'Alger a remis en honneur, au moins pour quelques instants, le souvenir des péripéties et des personnages de la conquête. Nous consacrons plus loin un article spécial aux progrès réalisés dans l'espace de ce demi-siècle par notre colonie africaine. Quant aux gravures, elles étaient tout indiquées par la nature même de l'anniversaire. Nous avons voulu à la fois rendre hommage aux principaux acteurs de ce grand événement, reproduire l'aspect des sites qu'il a rendus historiques, faire ressortir le contraste entre le présent et le passé de la ville conquise.

Un dessin fait d'après nature à la Casbah le surlendemain de la capitulation, et publié en tête de la relation du commandant Fernel (1831), nous a permis de reproduire les traits du dey Hussein. A la grande publication illustrée de Berbrugger (1843), nous avons emprunté le portrait du maréchal de Bourmont. On sait par quel étrange caprice de la destinée, le vainqueur et le vaincu quittèrent tous deux, en exilés, à quelques semaines de distance, la ville pour la possession de laquelle ils avaient combattu.

Hussein, né en 1773 à Smyrne, et qui, de l'humble condition de marchand tripier, avait été élevé par degrés au rang de chef suprême de la milice algérienne, devait mourir paisiblement (1838) en terre islamique (à Alexandrie), après avoir vécu quelque temps à Livourne, Naples et Paris, de la vie opulente d'un souverain retiré des affaires. Le maréchal, lui, devait s'éteindre obscurément huit ans plus tard dans son château de l'Anjou, après avoir vainement essayé de soutenir en Portugal, au profit de Don Miguel, le principe renversé à Paris dans la personne de Charles X.

A Sidi-Ferruch, sur la plage redevenue déserte, le touriste peut encore visiter la Tour du Marabout. La vieille Casbah et son pavillon historique de la galerie du rez-de-chaussée, où fut donné le fameux coup d'éventail, subsistent encore, mais dans un état bien différent de celui que représente notre gravure réduite de celle de Lessore et Wyld (1835). Transformé en caserne, le pauvre palais a subi l'injure des malencontreuses « restaurations » du génie militaire. On en a muré en partie les élégantes galeries et fait disparaître les plus gracieux détails de l'ornementation orientale.

Dans les villes mêmes, la comparaison des vues de l'époque de la conquête (reproduite d'après Berbrugger et Morel-Fatio) avec les photographies modernes prises à peu près des mêmes points, démontre que le progrès marche à grand pas. Progrès matériel, — s'entend, — car il peut être permis à l'artiste de préférer la pittoresque « marine » d'autrefois aux constructions cyclopéennes du nouveau « boulevard de la République ».

La vieille ville mauresque, refoulée vers les hauts quartiers, perd chaque jour de son originalité. En revanche, le marin trouve maintenant derrière la magnifique jetée de 1235 mètres que représente notre gravure (celle du sud, à droite et en dehors de notre cadre, mesure 700 mètres) un abri que le môle primitif, construit sous le fameux Kaïreddin Barberousse, était loin d'offrir aux contemporains de la conquête.

LE CONCOURS RÉGIONAL ET LES EXPOSITIONS DE LA VILLE DE PÉRIGUEUX

Comme beaucoup d'autres villes des départements, la ville de Périgueux a eu l'heureuse idée de joindre cette année à cette exhibition un peu banale d'animaux reproducteurs, d'instruments aratoires et de machines agricoles qu'amènent les concours régionaux, une exposition des beaux-arts et une exposition industrielle, aménagées l'une et l'autre dans des constructions élevées spécialement pour les recevoir, et dont nous donnons une vue d'ensemble.

Ces deux constructions qui se font face obliquement, sont séparées par un magnifique jardin avec terrasse, fontaines, pièces d'eau, statues, kiosques, châlets, etc. A gauche, est le palais des beaux-arts ; à droite, le bâtiment de l'exposition industrielle. La façade du premier, de style oriental, est surmontée d'une élégante coupole. Le second, qui affecte un peu la forme d'une longue tente, se compose de trois pavillons, à frontons triangulaires, reliés entre eux par une colonnade légère, ornée de cartouches aux armes des principales villes de la région. Ces deux jolies installations sont l'œuvre de M. l'architecte Cros Puymartin.

Disons en terminant que le concours régional de Périgueux avait attiré dans la ville une influence considérable de visiteurs, et qu'il a été jugé comme étant l'un des plus brillants de l'année.

L'ÉGLISE DU JÉSUS.

L'église du Jésus dont nous avons déjà donné une vue intérieure au mois d'avril de cette année, et dont notre dessin d'aujourd'hui montre la chapelle de la Vierge, objet d'une vénération toute particulière, fait partie de la maison-mère des Pères jésuites de la rue de Sèvres, n° 33. Cette église est fermée depuis le 30 juin. Les raisons connues de tous qui ont amené cette fermeture avaient, en ces derniers temps, provoqué chez sa pieuse et aristocratique clientèle un redoublement de ferveur, dont nous avons tenu à fixer par un dessin le caractère exceptionnel et saisissant. Pour l'explication de ce dessin, nous renvoyons les lecteurs à l'article spécial que nous lui consacrons un peu plus loin, page 7.

LE TROISIÈME CENTENAIRE DE CAMOENS.

Le Portugal vient de célébrer avec éclat et pompe le troisième centenaire de Camoens, l'auteur des *Lusiades*, son poète national, qu'il a cependant laissé mourir de misère. Il y avait au dernier Salon un tableau de M. Ribeiro, rappelant les heures sombres des derniers jours du poète : Camoens, malade et sans ressources, vivant des aumônes qu'allait recueillir dans les rues de Lisbonne un esclave qu'il avait jadis ramené de Java, Antonio, le seul ami qu'il eût. Il ne se doutait guère alors qu'un jour viendrait où tout le royaume se mettrait en mouvement en son nom, et où la famille royale se dérangerait pour lui faire honneur.

Les fêtes ont duré trois jours. Dans la journée du 9 juin a eu lieu la translation des cendres du poète et de Vasco de Gama, qu'il a chanté, de leur antique sépulture à celle qui leur était réservée dans l'église du monastère de Belem, bâti sur la plage où s'est embarqué le grand navigateur, et en commémoration de son voyage à jamais célèbre. La cérémonie a commencé à une heure de l'après-midi, tandis que tonnaient les batteries du fort Saint-Georges et les canons des navires ancrés dans le port. C'est la corvette *Mindello* qui a transporté sur la plage de Rastello les deux dépouilles mortelles, recouvertes du drapeau national. Une flottille de petits bateaux à vapeur et d'embarcations à la rame les escortait, et le *Cassard*, une corvette française envoyée exprès de Toulon, les salua en passant du feu de son artillerie. Arrivées à quatre heures à Belem, elles furent aussitôt conduites sur un affût de canon au monastère, à la porte duquel les attendait la famille royale, les ministres et les hauts fonctionnaires de l'Etat. A cinq heures, la cérémonie était terminée.

Le lendemain, 10, un très pittoresque cortège, que montre notre dessin et dans lequel étaient représentées toutes les classes de la société avec leurs costumes et les emblèmes de leurs professions ou de leurs métiers, a parcouru les principales rues de Lisbonne, au milieu d'une foule énorme qui se pressait sur son passage. En tête marchaient la municipalité de la ville et les délégués des communes. Puis venaient les professeurs et les élèves des diverses écoles, les représentants des sociétés artistiques, de la magistrature, de l'armée de terre et de mer, les conseillers d'Etat, les pairs et députés du royaume, les paysans des différents provinces avec leurs instruments de travail, les sociétés de bienfaisance, les représentants de la presse étrangère et de plusieurs sociétés savantes, enfin les journalistes portugais, organisateurs de la fête. De grands chars symboliques faisaient partie de ce cortège que notre dessin représente au moment où, sur la place Terrero do Paso qu'il quitte, il défile devant le pavillon royal et la tribune de la commission de la presse. Au premier plan à droite s'avance le char de l'agriculture, autour et derrière lequel marchent différents types de paysans portugais. Puis vient le magnifique char des Beaux-Arts, fait d'après un dessin du sculpteur, M. Simões d'Almeida. Celui que l'on aperçoit derrière celui-ci, est le char des colonies, dessiné par M. Bordallo Pinheiro. Enfin le char qui se trouve au second plan à gauche, est celui de la presse, qu'a dessiné M. l'architecte Monteiro.

Nous ne parlons que pour mémoire des autres réjouissances et spectacles qui figuraient au programme des fêtes : féeriques illuminations, brillant feu d'artifice, représentation-gala au théâtre Dona Maria, courses de taureaux traditionnelles, danses populaires. En somme, les fêtes du troisième centenaire de Camoens ont été vraiment très belles, et elles font le plus grand honneur et à la presse qui, comme nous l'avons dit, en avait eu l'heureuse idée, et à la ville qui a su si bien les exécuter.

L'INCIDENT BRADLAUGH A LA CHAMBRE DES COMMUNES.

Un curieux incident vient de se produire en Angleterre. M. Bradlaugh, libéral avancé et athée déclaré, ayant été élu dernièrement à Northampton membre de la Chambre des Communes, demanda, en se présentant à l'assemblée, d'être autorisé à remplacer le serment traditionnel par une simple affirmation de fidélité à la reine et à la Constitution. Ne croyant pas à l'existence de Dieu, disait-il, il ne voulait pas prêter un serment dont la formule était religieuse. Il ajoutait, à l'appui de sa demande, qu'en cour de justice, pareille autorisation lui avait été accordée.

Une commission fut nommée pour examiner le cas, et conclut en repoussant la demande de M. Bradlaugh. Voyant cela, celui-ci se déclara, quelques jours plus tard, prêt à prêter le serment d'usage. Mais il avait dit qu'il ne comptait pour rien l'invocation à Dieu que contient le serment. Ce mot détruisit l'effet de la concession faite par lui. Une autre commission fut nommée qui décida qu'on ne devait pas recevoir le serment de M. Bradlaugh.

La Chambre fut alors appelée à se prononcer. Deux motions furent présentées : l'une, par un libéral, M. Labouchère, tendant à accepter l'affirmation solenelle du député de Northampton; l'autre, par un conservateur, Sir Hardinge Giffard, concluant au refus et de son affirmation et de son serment.

La discussion sur ces deux motions se prolongea deux jours. Le premier ministre, M. Gladstone s'y mêla et soutint, faisant valoir des raisons de droit, que malgré tout M. Bradlaugh devait être admis à prêter le serment habituel.

La Chambre, qui le reçoit, n'a pas, selon lui, qualité, pour apprécier le sentiment intérieur de celui qui le prête. Son droit se borne à constater que l'acte extérieur du serment a été accompli dans les formes. Puis, faisant l'historique du serment en Angleterre, M. Gladstone montra que la formule en avait été rédigée de manière à exclure des fonctions publiques, pour raison religieuse, certaines catégories de citoyens; mais que cette formule s'était successivement élargie pour admettre un plus grand nombre de catégories. L'exclusion au moyen du serment avait porté d'abord sur quiconque n'était pas anglican, puis sur quiconque n'était pas protestant, ensuite sur quiconque n'était pas chrétien. Depuis l'admission des israélites, la formule du serment convenait à quiconque croit en Dieu. Fallait-il donc exclure les incrédules?

M. Gladstone conclut en disant qu'il ne le pensait pas. La majorité n'en fut pas moins d'un avis contraire, et repoussa la motion de M. Labouchère, prouvant ainsi que la Grande-Bretagne, si avancée en fait de liberté, a encore bien des progrès à faire en matière de tolérance.

Ce vote, qui équivalait à l'invalidation de l'élection de Northampton, devait avoir des suites. Le lendemain, 23 juin, M. Bradlaugh se présenta à la barre de l'Assemblée, demandant pourquoi son élection, qui n'avait pas été contestée, n'était pas admise, puisqu'il avait offert de remplir toutes les obligations légales. Il ne pouvait se faire d'illusions sur la suite que devait avoir sa réclamation. En effet, le président lui répondit que sa présence étant contraire à la décision de la chambre, il n'avait qu'à se retirer.

Protestation et refus de M. Bradlaugh. Autorisation donnée par la Chambre à son président de faire le nécessaire pour que M. Bradlaugh se retire. Refus persistant du député invalidé d'obéir aux ordres du président. Alors sir Stafford Northcote propose que M. Bradlaugh, ayant désobéi à l'autorité du président, soit arrêté par un huissier, proposition qui est votée à l'unanimité moins quatre voix. Aussitôt le chef des huissiers, s'avançant vers M. Bradlaugh, lui pose la main sur l'épaule et l'emmène dans le local réservé à ce genre d'emprisonnement au palais de Westminster, dans la tour de l'Horloge.

Voilà donc le député récalcitrant sous clef, mais pour peu que l'on jette un regard dans l'intérieur de sa prison que représente notre dessin, on sera peu tenté de le plaindre, et l'on n'aura pas tort. C'est une de ces prisons pour rire comme il s'en trouve dans l'enceinte de tous les parlements, prison élégante, confortable, où l'on peut se donner ses aises, vivre en famille, et qui d'ailleurs ne vous garde jamais longtemps. M. Bradlaugh n'est resté que vingt-quatre heures dans la sienne.

Le lendemain du jour de son arrestation, redevenu libre, il se rendait à la Chambre où il se plaçait cette fois hors de l'enceinte légale, tandis que son tenant, M. Labouchère, annonçait qu'il se proposait de demander prochainement à la Chambre de revenir sur son vote. Ce n'est pas de revenir sur son vote qu'il fallait solliciter la Chambre, mais bien d'abolir le serment confessionnel, ou tout au moins de modifier régulièrement une formule constituant une atteinte à la liberté de conscience. C'est ce qu'a compris parfaitement le chef du cabinet qui a déposé un projet dans ce sens. Quel sera le sort de ce projet? C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir.

LA FAÇADE DU PANORAMA DE REISCHOFFEN

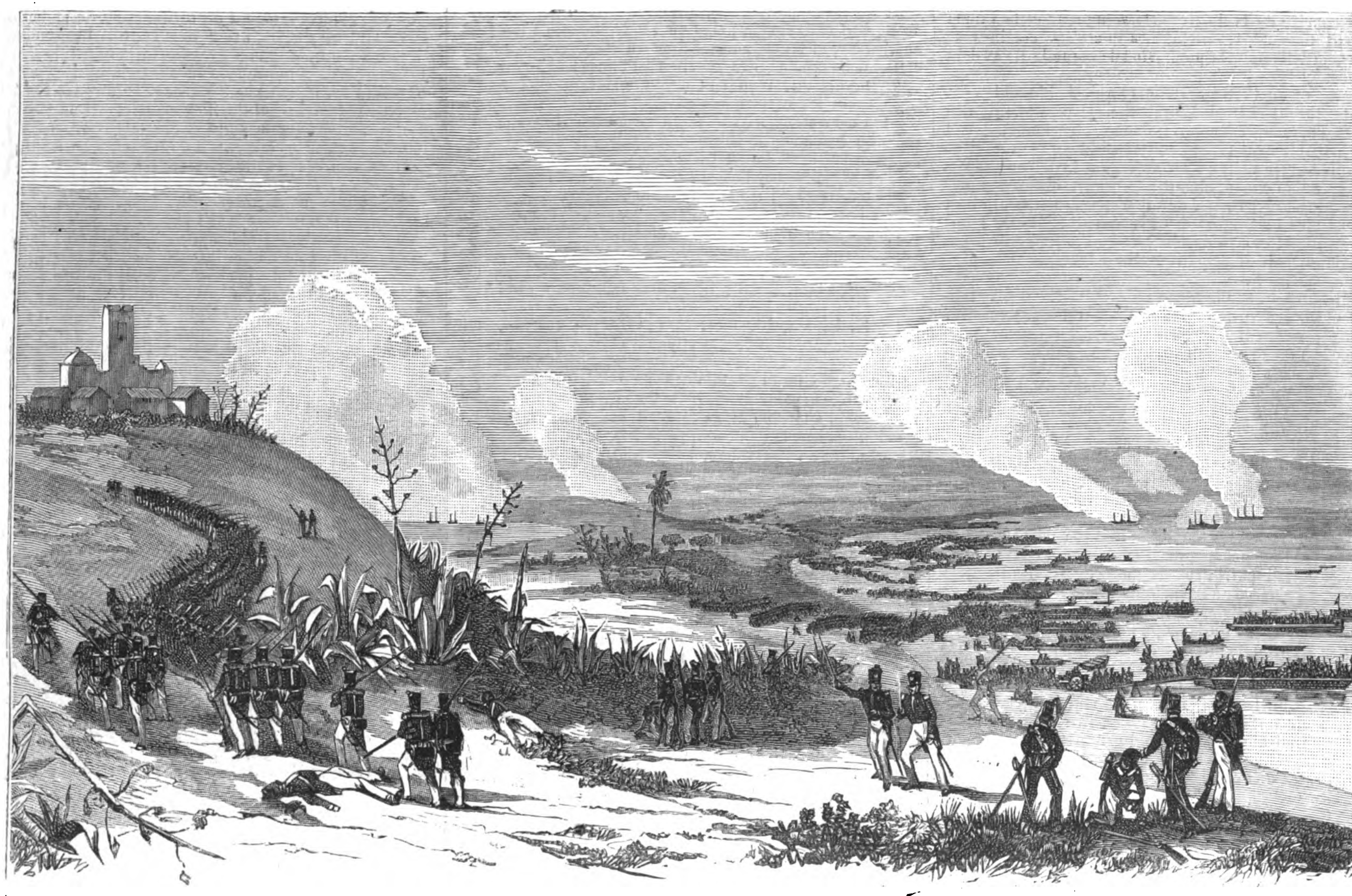
On sait que la *Société française des grands panoramas* a acheté la salle Valentino pour y établir le panorama de Reischoffen. Il est inutile d'insister sur le bonheur d'un

LE CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

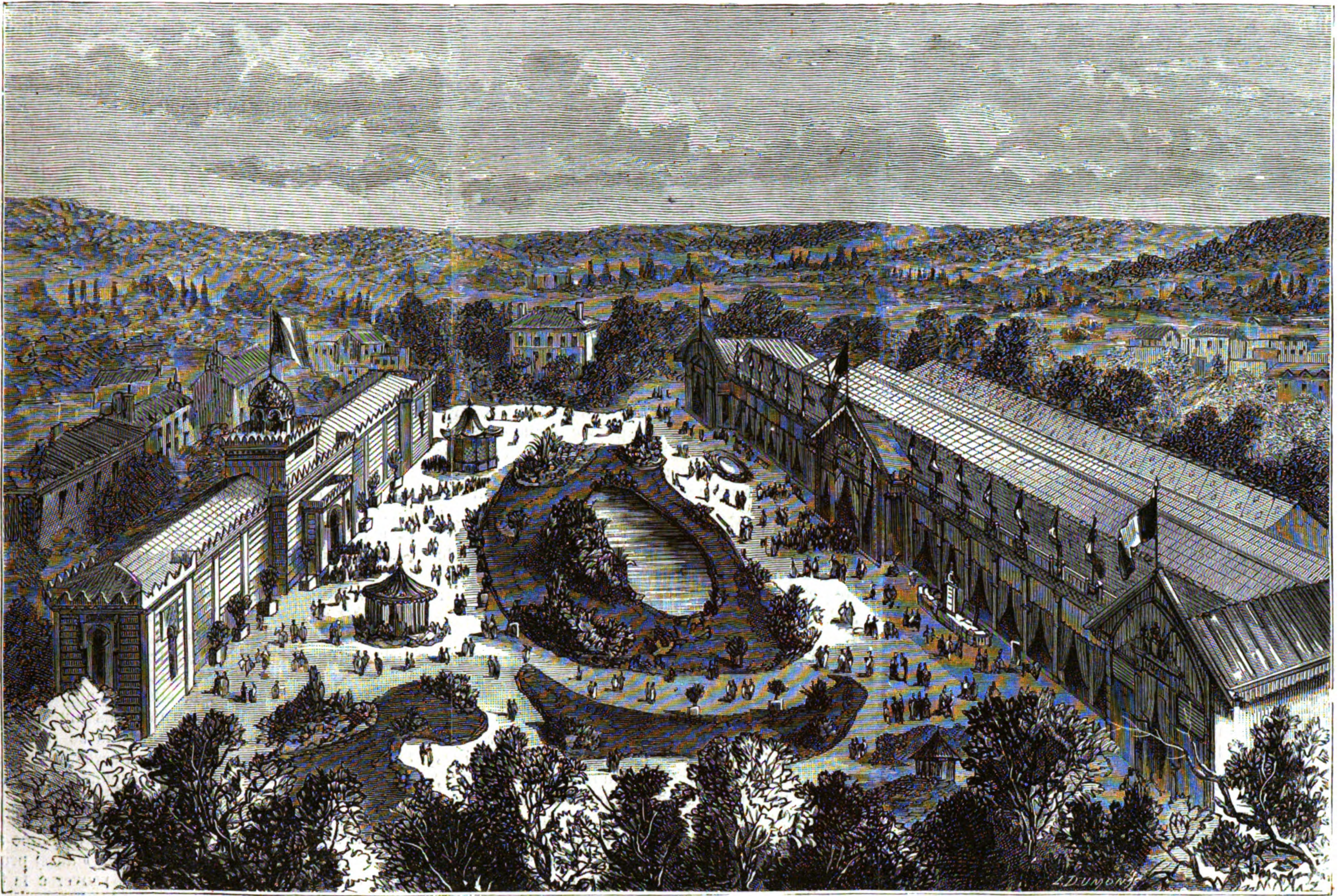
LE DEY D'ALGER

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE BOURMONT
Commandant l'armée expéditionnaire française.

LE PAVILLON DE LA KASBAH OU LE DEY FRAPPA DE SON ÉVENTAIL LE CONSUL FRANÇAIS

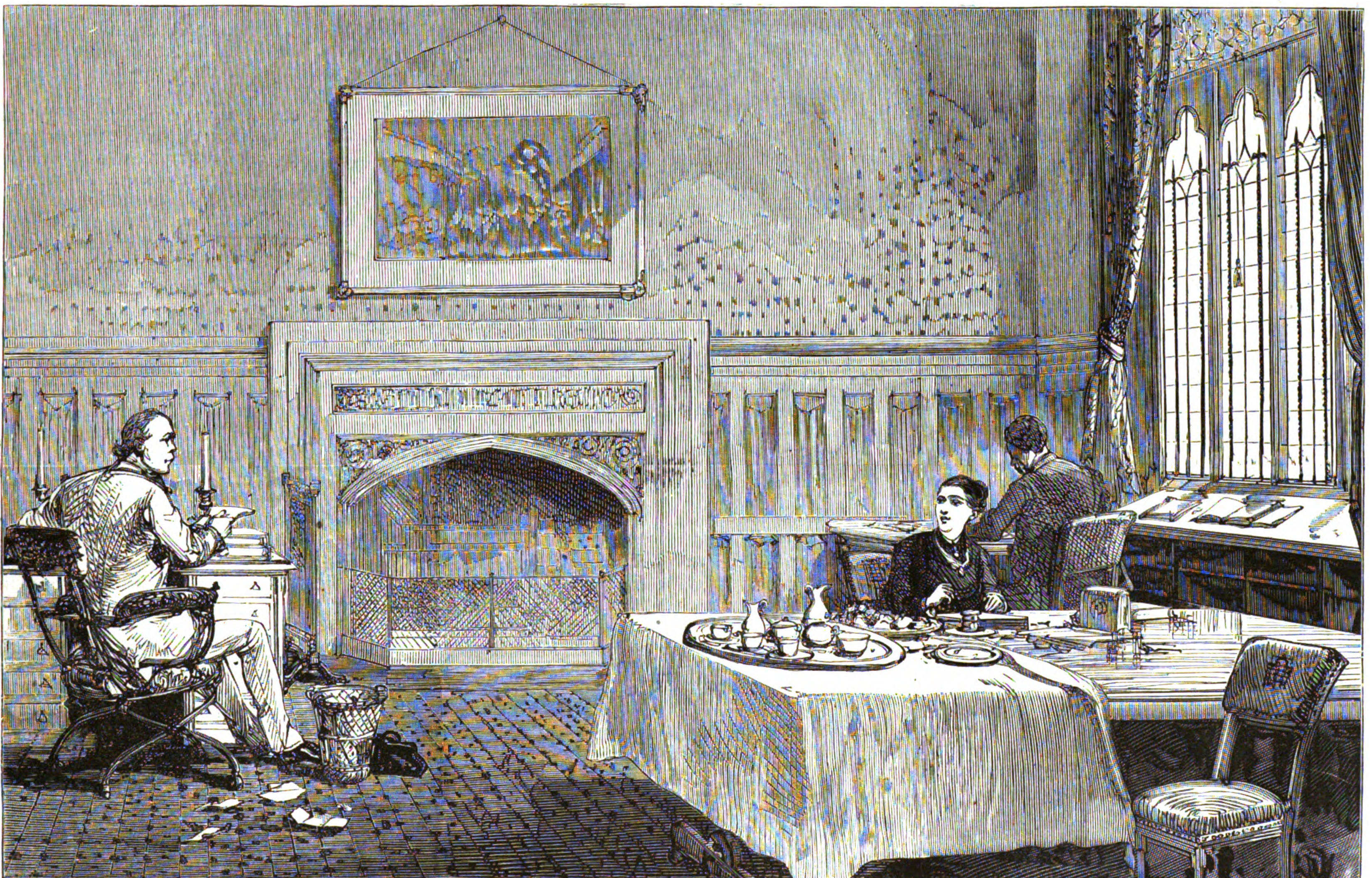


LE DÉBARQUEMENT DES FRANÇAIS A SIDI-FERRUCH, LE 16 JUIN 1830, D'APRÈS LES DOCUMENTS DU TEMPS



LE CONCOURS RÉGIONAL ET LES EXPOSITIONS DE PÉRIGUEUX

Le palais des beaux-arts. L'exposition industrielle



LE DÉPUTÉ LIBRE PENSEUR A LA CHAMBRE DES COMMUNES, M. BRADLAUGH, DANS LA PRISON DE LA TOUR DE L'HORLOGE AU PALAIS DE WESTMINSTER

pareil choix. Située au centre de Paris, cette salle, vouée jadis à Terpsichore et aussi à Chicard, va devenir un temple voué aux arts plus nobles de la peinture et du dessin. En effet, à côté du panorama, il est décidé qu'on créera une salle d'exposition permanente. Et ainsi tous les éléments du succès sont assurés à l'entreprise de la *Société française des grands panoramas*.

Actuellement, quand on passe devant la salle Valentino on ne peut dire qu'on soit appelé nécessairement à s'arrêter devant la façade. Les fondateurs et les patrons du panorama de Reischoffen n'ont pas voulu que les choses demeurassent en cet état. Ils ont pensé avec raison que si leur œuvre était signée de noms illustres pour la toile, elle devait être signée d'un nom illustre pour l'édifice.

A MM. Gérôme, Boulanger et Lefèvre ils ont adjoint M. Garnier. L'architecte du Grand-Opéra dirigera la construction nouvelle et déjà nos lecteurs peuvent contempler dans la gravure ci-contre le projet de la façade. Il est véritablement monumental.

La rue Saint-Honoré ne brille pas précisément par la beauté des édifices. Sauf quelques hôtels d'une architecture utilitaire, on n'y voit rien qui attire l'attention, rien qui éveille une idée artistique. Cette lacune sera comblée, et l'on peut prédire que Charles Garnier embellira par sa façade ce quartier riche et populeux, dont toutes les constructions, d'un âge vénérable, sont ternes et peu dignes du nouveau Paris.

La *Société française des grands panoramas* sait qu'il faut faire beau pour le public parisien et pour le public étranger ; elle s'est donc adressée aux noms célèbres que nous avons cités, et déjà elle se sent en communauté d'idées avec le public. Celui-ci, qui a fait la fortune du panorama des Champs-Elysées, est prêt à faire celle du panorama de Reischoffen. En cela, il est bien inspiré : qu'on nous cite des affaires — aujourd'hui qu'on tire si péniblement 5 du 100 — qui rendent 800 francs par action de 500 francs. C'est pourtant ce qui est arrivé au panorama de Philippoteaux.

Pourquoi cela? Pourquoi ces bénéfices énormes? C'est que, semblable à une entreprise théâtrale, une entreprise de panorama n'a point de frais généraux, tout en touchant de gros revenus. Voilà le secret. Dès maintenant, avec sa toile de 120 mètres de long sur 15 ou 20 de haut, avec sa façade, avec son exposition permanente, le panorama de Reischoffen est assuré de la vogue, c'est-à-dire d'une exploitation merveilleusement fructueuse. Les capitaux qui viendront se mêler à cette affaire sont sûrs du placement le plus avantageux qui ait été offert depuis longtemps.

LE CINQUANTENAIRE DE L'ALGÉRIE

Cinquante ans, dit-on quelquefois, ce n'est qu'un instant dans la vie des peuples. Cela est vrai en thèse générale ; mais de même que dans la vie des individus il y a des minutes décisives, de même il y a pour les nations des périodes qui comptent double et triple dans l'histoire. Pour l'Afrique du Nord, ce demi-siècle aura été certainement l'une de ces périodes.

Le 14 juin 1830, une armée de 38 000 hommes dont 34 000 combattants, montés sur une flotte de 100 bâtiments de guerre et 357 transports, débarquait à la pointe de Sidi-Ferruch, plage sablonneuse à cinq lieues à l'ouest d'Alger, où s'élève sur un petit monticule une « Zaouia » bâtie sur le tombeau d'un marabout vénéré. Le général de Bourmont, ministre de la guerre, commandait l'armée. L'amiral Duperré commandait la flotte.

Le 19 au point du jour, le gendre du dey, Ibrahim-agha, qui, par ignorance ou présomption, avait laissé s'accomplir le débarquement presque sans résistance, attaquait avec une vingtaine de mille hommes le camp occupé par l'armée française, et déjà entouré de petits retranchements. Repoussées avec perte, poursuivies durant l'espace d'une lieue jusqu'à Staoueli, où leurs tentes et tout ce qu'elles contenaient tombèrent aux mains des vainqueurs, les troupes musulmanes échappèrent par la fuite à une destruction complète. Toutefois, enhardies peu à peu par l'inaction apparente des Français, — qui attendaient pour avancer que le matériel fût entièrement débarqué,— elles renouvelèrent l'attaque le 24 juin et les jours suivants avec aussi peu de succès. Les derniers convois étant enfin arrivés, on mit fin à cette guerre d'escarmouches en marchant sur Alger.

Le 29 au soir, l'armée arrive sur les hauteurs qui dominent la ville ; dès le lendemain on ouvre la tranchée devant le fort de l'Empereur, ouvrage détaché situé à environ 800 mètres de l'enceinte et ainsi nommé en mémoire de l'échec de Charles-Quint ; le 4 juillet, à dix heures, une effroyable explosion annonçait aux assiégeants et aux assiégés que ce boulevard d'Alger « la bien gardée » avait cessé d'exister. Désespérant de défendre plus longtemps leurs murailles déjà fort entamées par l'artillerie, les Turcs s'étaient repliés sur la Casbah après avoir mis le feu aux poudres.

Cette catastrophe décidait du sort de la ville où elle avait jeté la consternation. Les clameurs de la population forcent le Dey à traiter. Des négociations sont ouvertes : à trois heures de l'après midi, les bases de la capitulation sont fixées ; on accorde au dey une nuit de répit ; le lendemain matin le trouve résigné à son sort, et le 5, à dix heures, les troupes françaises occupent la capitale de ces redoutés corsaires devant lesquels tremblaient depuis trois siècles tous les riverains de la Méditerranée.

L'expédition avait coûté près de 44 millions de francs, on en trouva 48 dans les caves de la Casbah, sans compter un matériel d'artillerie estimé à plus de quatre millions, et le contenu des divers magasins de la régence. Depuis, l'Algérie a coûté à nos budgets environ deux milliards, recettes déduites ; mais cette somme se trouve plus que compensée par le développement de la production et du commerce, et la valeur des propriétés créées au profit de nos nationaux. Aujourd'hui les revenus de la colonie équilibrent entièrement ses dépenses intérieures.

Tel est, en quelques lignes, le résumé de la courte campagne dont les résultats, au point de vue de l'avenir de notre race, ont été appréciés en ces termes par un géographe patriote :

« Pour qui sort de l'Europe occidentale et regarde un peu dans le monde, notre histoire a deux grandes journées, l'une de revers et l'autre de triomphe. Le revers irréparable, ce n'est ni Pavie, ni Saint-Quentin, ni Malplaquet, ni Rosbach, ni Waterloo, ni Sedan, c'est Québec : devant cette ville, dans les plaines d'Abraham on nous arracha l'empire de l'Amérique, et peut-être de la terre, le 13 septembre 1759. Le grand jour de triomphe, non pas une de ces victoires aussi stériles que retentissantes dont nos livres sont pleins, mais une de celles qui ouvrent un nouveau lit à quelque grande branche du fleuve de l'histoire, ce n'est ni Marignan, ni Rocroy, ni Fontenoy, ni Marengo, ni Austerlitz, ni Iéna, ni Wagram, c'est la prise d'Alger, le 5 juillet 1830. Elle nous a donné l'Afrique du Nord.

« Quand bien même des nations étrangères s'établiraient aux deux côtés de l'Algérie, ce pays central de l'Atlas doit, de par ses cinquante années d'avance, absorber tôt ou tard les montagnes du Tell africain dans une vaste unité française. Or qui tient le Tell tient le Sahara et peut dominer au Soudan » (1).

A ceux qui aiment à chercher des contrastes entre l'importance de certains événements et la futilité ou l'imprévu des causes souvent infimes qui les ont fait naître, les incidents qui précédèrent l'expédition d'Alger et la rendirent inévitable, pourraient servir de thème en quelque sorte classique. Une créance véreuse de quelques juifs algériens sur la première République, des chicanes judiciaires d'assez mauvais aloi retardant le remboursement au gouvernement du Dey des sommes avancées par lui à ces juifs, les agissements encore mal connus d'un consul que les appréciations de ses contemporains nous font d'ailleurs entrevoir sous un jour assez peu favorable (2) tels furent les premiers éléments de la « question d'Alger ». Un moment d'impatience du dey — le fameux coup d'éventail qui a rendu à jamais célèbre le pavillon du palais aujourd'hui transformé en caserne que représente notre dessin -- fit crever l'orage depuis longtemps amoncelé sur la Régence. Le gouvernement du prince de Polignac espérait qu'un grand succès militaire rendrait plus facile à l'intérieur l'accomplissement du programme dont les fameuses ordonnances de juillet furent le manifeste. L'expédition fut donc décidée. Quant à prévoir ce que l'on ferait de la conquête, le ministère ne paraît s'être arrêté à aucun parti. On hésitait, dit-on, entre la restitution du pays à la Porte ottomane, et je ne sais quelle combinaison bizarre qui eût donné à chacune des puissances maritimes de l'Europe un lambeau du littoral algérien (3) !

En même temps, des officiers de marine étudiaient par ordre les moyens de combler le port d'Alger au moyen des débris des fortifications ; à Mers-el-Kébir on faisait sauter les vieux remparts espagnols, et l'on expédiait en France le matériel conquis qu'il fallut bientôt remplacer à grands frais.

Il était difficile d'ailleurs que l'importance de notre conquête fût tout de suite comprise comme elle l'a été plus tard. On était alors en pleine floraison des doctrines d'économie politique cosmopolite et des illusions ultra-humanitaires. L'expérience — une dure expérience — et l'avénement d'une nouvelle école scientifique n'avaient pas encore appris aux libéraux français que les nations, tout comme les espèces animales et végétales, sont régies par la loi darwinienne du « *struggle for life* » ; que, dans ce « combat pour l'existence », l'issue tend chaque jour davantage à n'être plus qu'une question de nombre, et que le nombre lui-même dépend intimement dans l'avenir de l'étendue du territoire sur lequel la nation pourra grandir sans perdre son individualité, sans se fondre dans des groupes déjà solidement établis.

Réduits à notre territoire continental de 500 000 kilomètres carrés, avec notre population à peu près stationnaire, nous verrions l'importance relative de notre race décroître de jour en jour devant la marée montante des peuples colonisateurs ou conquérants, et par conséquent prolifiques : Slaves, Anglo-Saxons et autres. La génération qui nous remplacera, écrasée par le sentiment de son impuissance matérielle devrait renoncer pour jamais à ce rôle tout d'action qui a fait si longtemps de notre patrie l'un des facteurs les plus importants du progrès humain. Quelle distance entre le rang qu'ont tenus dans le monde, il y a moins de deux siècles, certains Etats tels que la Hollande et la Suède, et la situation effacée qu'ils y occupent aujourd'hui! Aurons-nous une destinée semblable? Telle est la question que se posait déjà avant nos désastres le pauvre Prévost-Paradol, et pour lui, déjà, le remède c était l'expansion hors d'Europe, la francisation de l'Afrique du Nord.

En 1830, on ne croyait certes pas le dilemme auss pressant, le « moment psychologique » aussi proche. Quand la Révolution de Juillet eut renversé le trône des Bourbons de la branche aînée, les hommes d'Etat réputés les plus habiles, MM. Thiers et Guizot entre autres, regardèrent longtemps la conquête d'Alger comme un des legs les plus embarrassants du régime déchu. Des esprits distingués et recommandables à divers titres, Lacuée, Jaubert, Mathieu de Dombasle, A. de Gasparin, Passy, Bastiat, se prononçaient en faveur de l'évacuation ; un député de la Seine-Inférieure, M. Desjobert, faisait de cette évacuation une sorte de *delenda Carthago*, répété à chaque vote.

Dans ces conditions, on ne saurait s'étonner des tâtonnements, des hésitations des divers ministères, durant les dix premières années de la monarchie de Juillet. On mit vingt systèmes à l'épreuve et l'on changea d'hommes plus souvent encore que de système. Si la colonie fut conservée, c'est que l'instinct populaire prévalut malgré tout contre la froideur, les dégoûts même des économistes et des docteurs officiels.

Avec la nomination du maréchal Bugeaud, — un pessimiste, lui aussi, mais qui avait enfin trouvé son chemin de Damas, — commença une ère nouvelle (1841). Le pouvoir d'Abd-el-Kader que les erreurs de notre politique avaient plus contribué à fonder que le génie même de l'émir, fut définitivement brisé, et la fondation de nombreux villages, dont les commencements furent bien difficiles, mais qui sont aujourd'hui, pour la plupart, en pleine prospérité, vint témoigner de notre ferme intention de considérer l'Algérie comme une terre à jamais française.

Sous l'empire, un temps d'arrêt se produisit qui aurait pu être fatal à l'avenir du pays. Depuis longtemps une hostilité plus ou moins déclarée régnait entre l'administration militaire et la population civile. Celle-ci, qui semblait avoir gagné son procès par la création du ministère spécial (1858), le reperdit en 1861, et en 1865 la lettre de Napoléon III au maréchal de Mac-Mahon, alors gouverneur, fut comme la consécration officielle de la dangereuse et antipatriotique théorie du « royaume arabe ».

Toutefois, l'impulsion était donnée; il n'était plus au pouvoir de personne de l'arrêter complètement. Dès 1870, le Corps législatif votait en principe la substitution du régime civil au régime militaire. Puis vint la guerre, suivie en Algérie d'une formidable insurrection dans les provinces du centre et de l'Est. Soumise, elle aussi, aux fluctuations de la politique métropolitaine, l'Algérie n'a pas encore reçu son or-

(1) O. Reclus. *La Terre à vol d'oiseau*. T. II, p. 61.
(2) Voir entre autres *Shaler, esquise d'Alger*, et *Dix-huit mois à Alger*, par le général Berthezène.
(3) Voir *Etat d'Alger*, par le baron Pichon (1833), p. 2, et ...set, *Conquête d'Alger*.

ganisation définitive, bien qu'une foule de progrès partiels aient été accomplis dans le sens d'une assimilation presque complète de la *population coloniale d'origine française* à celle de la mère patrie.

L'action gouvernementale est donc loin d'avoir manifesté l'esprit de suite, la fixité qu'on en pouvait attendre. Mais les circonstances, l'initiative individuelle aussi bien chez les particuliers que chez quelques fonctionnaires, et surtout cette force inconsciente qui semble présider aux évolutions nécessaires, ont le plus souvent suppléé à ce qui manquait du côté de la direction supérieure. On a souvent nié l'aptitude colonisatrice de la race française ; un Allemand, Gehrard Rohlfs, des Anglais, MM. Playfair, Ball, Hooker, des Russes, MM. Kouropatkine et Tchihatchef et dernièrement encore M. Noyes, le ministre des Etats-Unis à Paris, se sont chargés de réfuter cet aphorisme en rendant hommage aux progrès accomplis.

Ces étrangers se sont bien gardés de tomber dans l'erreur commune qui consiste à comparer en bloc les résultats obtenus en Algérie, pays de 140 000 kilomètres carrés à peine en terres cultivables, et déjà peuplé de deux millions et demi d'indigènes, avec le développement prodigieux de contrées telles que l'Australie et l'Amérique du Nord où sur un espace cinquante fois plus grand, les colons ne rencontrent que quelques tribus sauvages. Il faudrait, pour être juste, établir la comparaison avec des colonies de surface égale, présentant des difficultés naturelles, une population indigène équivalentes, le Cap, par exemple, et alors on s'apercevrait bien vite que la comparaison n'est plus à notre désavantage. Peut-être eût-il mieux valu, au point de vue de l'avenir, pouvoir opérer sur une plus grande échelle, mais il en est un peu de notre Algérie comme de ce personnage de Musset de qui l'on disait :

...Que sa mère
L'avait fait tout petit pour le faire avec soin.

Tout récemment, à l'occasion de ce cinquantième anniversaire qui fait le sujet de cette étude, un des plus laborieux et des plus estimables écrivains de l'Afrique française, vient de dresser dans un volume d'environ trois cents pages le bilan de sa patrie d'adoption. Arabisant distingué, déjà connu par une excellente histoire de l'*Etablissement des Arabes dans l'Afrique du Nord*, familiarisé par la pratique de ses fonctions avec les mœurs de toutes les classes de la population algérienne, l'auteur, M. Ernest Mercier, interprète judiciaire à Constantine, était mieux qualifié que tout autre pour entreprendre et mener à bien une pareille œuvre (1). C'est à son livre que nous renvoyons nos lecteurs à qui notre trop court résumé ne saurait suffire pour se rendre un compte exact et obtenir une notion claire de la situation de notre colonie algérienne et des nombreux problèmes plus ou moins en voie de solution qui s'y débattent.

La conquête militaire et ses péripéties, les divers systèmes successivement essayés en matière d'administration et de colonisation, le merveilleux développement du commerce qui, de moins de huit millions en 1830, s'est élevé à près de quatre cents millions en 1879; les travaux publics qui ont assaini la Mitidja, sillonné le *Tell* de routes et de chemins de fer, et rendu facile l'accès de cette côte baignée par le « *mare sævum, importuosum* » de Salluste; les conditions économiques, la répartition par nationalité, les traits caractéristiques des trois cent et quelque mille Européens qui composent la population immigrée et créole, et des deux millions et demi de musulmans avec lesquels il s'agit de trouver un *modus vivendi*, basé sur le droit commun et la justice égale ; les questions brûlantes de sécurité, d'assimilation, d'autonomie, celles qui se rapportent aux confréries religieuses musulmanes, à l'émancipation des Israélites, à l'organisation administrative future, aux rapports avec les Etats voisins de Tunis et du Maroc : tout cela est traité brièvement et cependant avec une lucidité parfaite dans le livre de M. Mercier. Faute d'espace, nous ne pouvons que les indiquer de la façon la plus sommaire.

Nous ne voulons insister, en terminant, que sur un seul point, point essentiel selon nous et dont il serait souverainement imprudent de ne point tenir compte. Si nous voulons implanter solidement en Afrique notre civilisation et notre langue, il faut non seulement encourager l'immigration de nos nationaux, mais en même temps exercer une action décisive sur les populations indigènes.

Celles-ci ne paraissent nullement vouées à une extinction prochaine, comme l'ont prétendu certains écrivains à système. Depuis bientôt dix ans, — M. Mercier le reconnaît loyalement, leur accroissement naturel, arrêté par une série d'années exceptionnelles de famine et de guerre, a repris sa marche régulière.

D'autre part, quelque large que l'on suppose la part faite à l'immigration française, on ne tarde pas à se convaincre, au moyen d'un calcul fort simple, qu'à raison de 30 à 50 hectares par famille, — tel est la moyenne de l'allocation territoriale reconnue nécessaire au premier établissement d'un colon, — on ne saurait installer sur les terres domaniales actuellement disponibles, ou qui pourront l'être d'ici un demi-siècle, plus de 200 à 250 mille nouveaux agriculteurs européens.

Il faut donc de toute nécessité, comme nous l'indiquions tout à l'heure, trouver un *modus vivendi* équitable pour ces deux éléments appelés à se fondre par la communauté du langage et des intérêts, mais qui différeront encore pendant bien des générations par les mœurs familiales et les idées religieuses. Il est impossible de continuer à imposer aux musulmans, comme condition absolue de leur admission à l'égalité des droits, l'entier abandon de leurs statuts personnels. Après une codification — plus facile qu'on ne le suppose — des principales dispositions de la loi islamite en ce qui concerne le mariage et les successions, la naturalisation entière — c'est-à-dire le passage de l'état de sujet à celui de citoyen — ne devra plus être subordonnée qu'à des conditions de capacité et d'instruction à déterminer par les législateurs.

Nous éviterons ainsi de parquer les races soumises dans un cercle en quelque sorte infranchissable. Les Turcs l'avaient fait pour leurs « rayas », on sait ce qu'il leur en a coûté. Ne les imitons pas.

Faisons au contraire de la situation de nos sujets musulmans un sujet d'envie pour leurs voisins. Employons à leur amélioration morale et matérielle l'école, l'aménagement des eaux en pays arabe, etc., l'intégralité des contributions qu'ils nous payent ; et bientôt ils deviendront nos meilleurs auxiliaires, notre plus sûre avant-garde dans l'accomplissement des destinées qui nous sont réservées sur ce mystérieux continent d'Afrique.

H. L.

1. *Le Cinquantenaire d'une colonie. L'Algérie en* 1880, par E. Mercier. Paris, Challamel. Prix : 5 francs.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'ordre social et la paix du monde reposent sur la patience et la résignation des pauvres.

Mme DE STAEL.

⁂

Si tous les Français travaillaient seulement trois heures par jour, ils ne sauraient bientôt que faire de leurs richesses.

FRANKLIN.

⁂

Il y a des erreurs qui ne sont que pour le peuple ; il y en a qui ne sont que pour les philosophes.

VOLTAIRE.

⁂

L'amour est comme l'amour-propre, il se contente de peu, mais il aspire à tout.

SÉNAC DE MEILHAN.

⁂

Le signe de la bonté, chez les jeunes, c'est d'aimer la vieillesse, et, chez les vieux, d'aimer la jeunesse.

GÉRUZEZ.

⁂

« L'homme, le roi des animaux... » — Et qui a dit ça? — l'homme.

GAVARNI.

⁂

Comme elles sont ridicules, les habitudes d'autrui !

CH. CHINCHEROLLE.

⁂

Les factions croient tout et inventent tout.

MACHIAVEL.

⁂

A voir les limites flottantes entre l'intelligence et l'instinct, qui peut savoir où finit la bête et où l'homme commence ?

⁂

La seule excuse de celui qui grise la foule du vin fumeux de la parole est qu'il s'en dégrise lui-même le premier.

G. M. VALTOUR.

A L'ÉGLISE DU JÉSUS

L'Eglise du Jésus, aujourd'hui silencieuse et morne, était naguère encore un centre de grand mouvement, de grande animation. On connaît le point de la rue de Sèvres où s'élève cette église et la maison-mère des Pères Jésuites, avec sa grande porte voûtée.

C'était, par eette porte, une succession d'entrées et de sorties, un défilé de visiteurs. Des coupés armoiriés s'arrêtaient devant le trottoir, un laquais à longue livrée sautait du siège, courait à la portière et prenait, dans le fond de la voiture, sur les coussins, quelque grand lis artificiel d'or que lui tendaient des petites mains aristocratiques, finement gantées de 5 3/4. La fleur préférée, aux pétales d'argent et aux feuilles d'or, sortait sa tige élancée d'un cornet de porcelaine décorée où se lisaient les monogrammes de l'*Ave Maria* et de *Jésus-Christ :* A. M. et J. H. S., dorés et passés au brunissoir. Le laquais la saisissait dans ses mains : « Prenez bien garde, Pierre! Ne brisez rien! » Et deux pieds tout mignons se posaient, à leur tour, sur la pierre du trottoir. Une jolie jeune femme descendait du coupé, le voile baissé et s'engouffrait dans le grand portail ouvert.

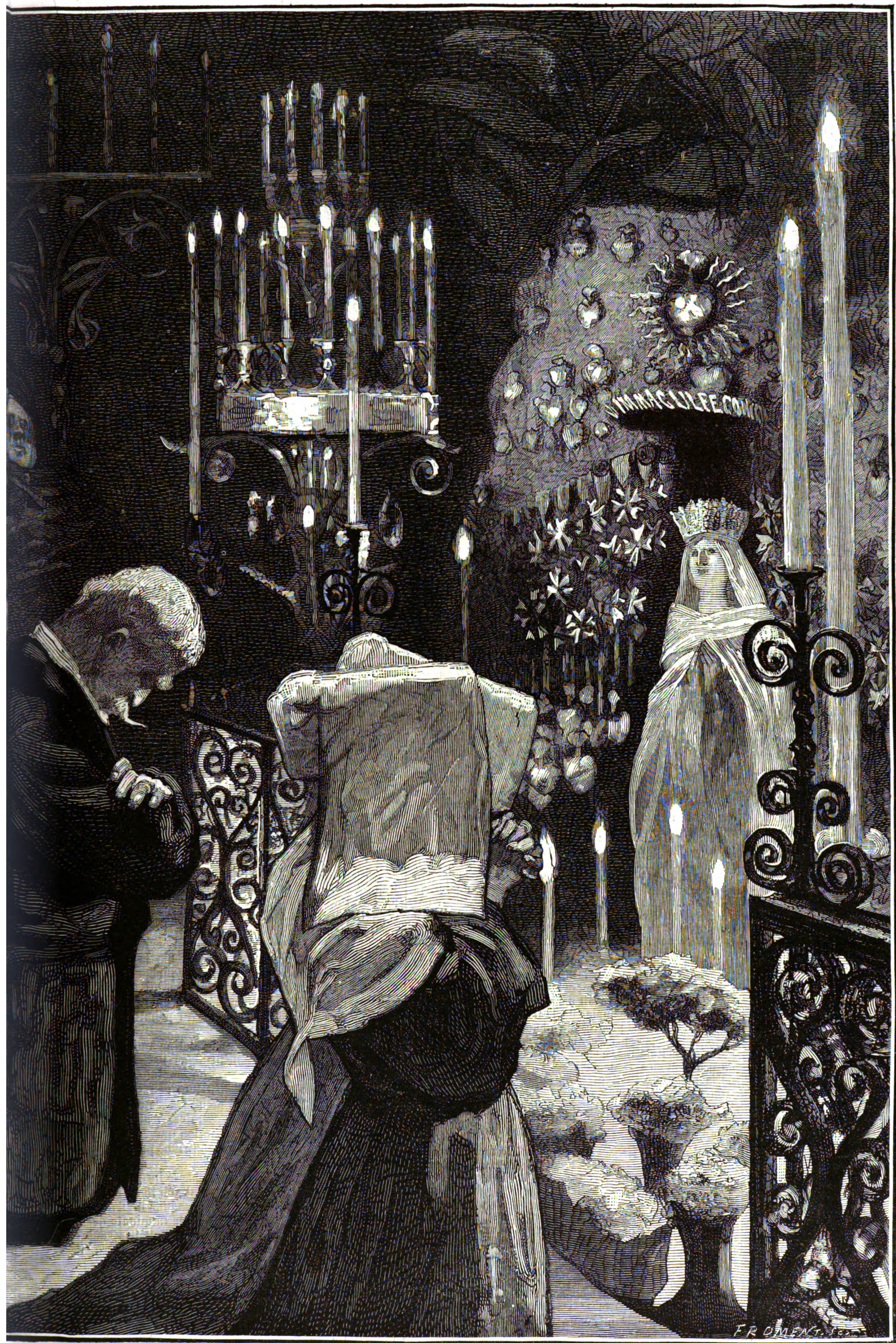
Où allait-elle?

C'est une cour qu'elle traversait d'abord, petite, avec des murailles hautes et, çà et là, contre ces murs des pots de fleurs, rosiers nouveaux ou derniers lilas blancs, — si c'était le mois de mai, le mois de Marie, — puis elle poussait la porte d'une sorte de chapelle qui s'ouvrait en face, et, tout de suite, la jolie mondaine, que respectueusement accompagnait le correct valet de pied portant le grand lis doré, se trouvait dans une atmosphère de piété lumineuse et luxueuse, dans la petite église ogivale que dans la cour de leur couvent firent bâtir les Pères Jésuites, il y a une vingtaine d'années.

Elle est moderne cette église dont le style pastiche élégamment celui du quatorzième siècle. Avec les ogives de ses nefs, sa fausse galerie à double arcade avec rosaces, ses fenêtres hautes à ogive géminée, elle évoque non pas l'idée du luxueux et presque écrasant *Gésu* de Rome, mais plutôt celle d'un *Jésus* aimable, parisien, pieusement élégant, et gracieusement dévot. Des confessionnaux, au bois de couleur claire, luisants et propres, on voyait alors quelque joli visage se détacher qui tout à l'heure se collait, tout ému, à la grille à travers laquelle une oreille paternelle écoutait le balbutiement plein de remords de péchés mignons, et, après un signe de croix, ce visage, un peu rougissant, se courbait devant l'autel, tandis que sur le dossier bien ciré d'une chaise, un corps svelte ployait sous une terreur qui n'était pas bien cruelle, car l'agenouillement de la pénitente en prière gardait

LA MAISON MÈRE DES JÉSUI

LA CHAPELLE DE LA VIE



·ES, RUE DE SÈVRES, A PARIS

·IGE A L'ÉGLISE DU JÉSUS

encore l'élégance de la mondaine. Une Parisienne sait garder *la ligne* même dans l'attitude du repentir.

Mais, à main droite en entrant dans cette église du Jésus, très vénérée et très fréquentée, un spectacle plus particulier attendait le visiteur. C'était devant l'image de la Vierge, une explosion de lumières, un scintillement de cierges, une illumination, un flamboiement, quelque chose comme la chapelle ardente de l'Immaculée Conception. La statue de la Vierge del Pilar, à Saragosse, ne resplendit pas d'un éclat plus vif que celui dont brillait cette madone parisienne, entourée de fleurs, de bougies, de cœurs d'argent et d'or où se reflétaient, avec des paillettes et des rayons, les lumières des cierges de cire. Il y avait là, derrière cette grille de fer, au-dessus de ces tas de rosiers blancs, de bouquets apportés dans des faïences de Delft, de ce parterre embaumé, une sorte d'auréole immense formée des *ex-voto* apportés à la Vierge, croix d'honneur de soldats ou cœurs enflammés de jeunes femmes. Les rubans rouges de la Légion d'honneur étaient comme les coquelicots de ce parterre formé de cœurs d'argent ou jaunes comme des blés mûrs, si leur métal était l'or. Derrière, s'élançaient des plantes aux larges feuilles vertes, des dracénas, des palmiers. Des lys artificiels se dressaient au bout de leurs tiges grêles, et le scintillement des candélabres de vermeil animait et colorait tout, plantes et cœurs, de sa lumière vive, d'un rouge jaunâtre.

Et il était vraiment intéressant de suivre sur les visages de ceux qui priaient devant cet autel, les diverses expressions recueillies, pénétrées, silencieusement suppliantes. Depuis l'humble agenouillement des sœurs de charité sur les dalles, leur large robe de bure ne laissant même plus deviner la femme sous leurs grands plis sculpturaux, jusqu'à la mignonne oraison de la patricienne, enveloppée d'un manteau de velours bien ajusté aux finesses de la taille, tous les spécimens de la prière, si je puis dire, se retrouvaient là, pieux, écrasés ou souriants, pleins de terreur ou pleins de confiance. Les femmes étaient là en majorité, mais des hommes aussi venaient y implorer Dieu. Quelque tête chauve apparaissait parmi les plumes et les voilettes des chapeaux. Roide, superbe, incliné devant la Vierge comme devant la discipline, un vieil homme aux cheveux drus et blancs, la moustache militairement cirée, quelque général tout prêt à bien combattre et résolu à bien mourir après avoir bien prié, inclinait son énergique tête, encore chenue, devant celle qu'invoquent les marins dans la tempête et les troupiers dans la bataille. Ganté de gris, la redingote boutonnée comme une tunique, il se tenait ainsi, courbé, à la tête de sa brigade ou de sa division, lorsqu'on disait la messe en plein air, le dimanche, au camp de Châlons — jadis...

Et de ce coin éblouissant d'église, pas un murmure ne sortait, pas un bruit. Jeunes et vieilles priaient doucement. Les mains faisaient aux murmures des lèvres comme une sorte d'éventail. Un bonnet carré de Père Jésuite apparaissait au fond, tout au-dessus des têtes. En egardant à terre, sur les dalles, devant l'autel, si l'amas de fleurs vous permettait de lire, vous voyiez les noms de quelques-uns des compagnons de cet homme, le P. Captier, le P. Ducoudray, d'autres encore, fusillés par les fédérés de la Commune, il y a un peu plus de neuf ans, un jour de mai, le mois de Marie. Ces pierres froides conservent leur mémoire.

Tant de jolies mondaines se sont inclinées, peut-être, devant cet autel de la Vierge, sans voir autre chose que la blanche image, aux mains jointes et au front couronné, de l'Immaculée Conception, et sans épeler les noms de ces jésuites tracés au bas! Ils sont une adoration plus éloquente, pourtant, ces noms de savants, que les ex-voto du haut, cœurs et décorations suspendus là, et qui rappellaient un peu trop les *capillas* espagnoles où les jolies Andalouses accrochent les longues nattes brunes de leurs cheveux, comme à Puerto Santa-Maria, ou, comme à Tolède, les malades des yeux ou des oreilles suspendent des images de cire représentant des opthalmies, des amauroses, des oreilles peintes et qui semblent coupées sur des cadavres.

Après tout, chaque peuple a sa mode et marque son tempérament dans sa foi. La dévotion espagnole garde encore quelque chose de farouche. La dévotion parisienne cherche à être spirituelle et, à la porte de cette église du *Jésus* de la rue de Sèvres, des marchands de médailles bénites et de chapelets vous donneront pour quelques centimes un *ticket* d'un genre particulier, un *billet* en carton pour aller au ciel, et dont voici le *fac-simile*.

INDICATIONS
POUR LES
VOYAGEURS SE DIRIGEANT VERS LE PARADIS

Départ : *A toute heure.*	Arrivée : *Quand il plait a Dieu.*
Rapide. — 1re *Classe* : Pauvreté, Chasteté, Obéissance.	PRIX DES PLACES :
Direct. — 1re et 2e *Classe* : Piété, Dévotions, Sacrements.	**Premières** : Amour et Croix.
Omnibus. — 1re, 2e et 3e *Classe* : Commandements, Devoirs d'état.	**Secondes** : Désir et Combat.
	Troisième : Crainte et Pénitence.

Et de l'autre côté du ticket on lit cet *Avis* :

AVIS

1° Il n'y a pas de billet d'aller et retour;

2° Point de trains de plaisir :

3° Les enfants qui n'ont pas l'âge de raison ne paient rien, pourvu qu'ils soient tenus sur les genoux de leur Mère-Église;

4° On est prié de ne porter d'autres bagages que de bonnes œuvres, si l'on ne veut pas manquer le train ou éprouver du retard à l'avant-dernière station;

5° On prend des voyageurs sur toute la ligne.

A. Josse, édit. 31, rue de Sèvres, Paris. Déposé.

Il ne coûte que deux sous, ce ticket, et, si la gare du Paradis n'est pas au n° 33 de la rue de Sèvres, il y a là du moins un monument curieux, comme il y avait hier encore un spectacle intéressant du mouvement de la vie et de la foi.

PIERRE GÉRARD.

BIBLIOGRAPHIE

Introduction à l'Histoire du nihilisme russe, par Ernest Lavigne. 1 vol. in-18 (Charpentier, éditeur). — Sait-on ce qu'est le nihilisme? en connaît-on les origines? en peut-on prévoir l'avenir? Ce livre n'en est pas l'histoire, mais il est un recueil de documents amassés pour l'écrivain qui, plus tard, racontera en détail le duel du nihilisme et de l'ancienne société. Il sera difficile alors de faire un travail complet sur ce sujet sans recourir à la remarquable introduction de M. E. Lavigne.

Acteurs et actrices du temps passé, par Ch. Gueullette. Livraison in-8° (librairie des bibliophiles). — C'est une suite aux *Comédiens et comédiennes de notre temps*. Rédigés d'après des documents authentiques et parsemées de piquantes anecdotes, les notices de M. Gueullette ne peuvent manquer d'attrait auprès des personnes qui s'intéressent à notre histoire dramatique. Chaque notice est ornée d'un portrait à l'eau-forte de Lalauge. *Baron* et la *Champmeslé* ouvrent cette intéressante galerie.

Vercingétorix, drame en cinq actes, en prose, par Edmond Cottinet. 1 vol. in-8° (Calmann Lévy, éditeur). — Napoléon III, qui dressait à Vercingétorix une statue sur le Mont-Auxois, écrivait dans son *Histoire de César*, que la défaite du champion de la Gaule était un résultat consolant pour les progrès de l'humanité. En dépit de cette patriotique pensée, la grande figure du héros gaulois renaît de ses cendres, et les auteurs dramatiques en prose ou en vers, tentent de lui donner le piédestal de la scène. Le sujet est trop immense, le personnage trop grand, pour que l'entreprise soit facile. La tentative de M. Cottinet est remarquable à plus d'un titre et mérite d'attirer l'attention des amis du théâtre aussi bien que de ceux de nos origines nationales.

La France et les Français pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, par Karl Hildebrand, ouvrage traduit de l'allemand. 1 vol. in-18. (M. Dreyfous, éditeur). « Ce livre, nous dit le traducteur, est fait pour l'instruction des Allemands; la France est le sujet de la leçon d'anatomie. » Voyons donc ce qui sortira de la dissection. Nous avons une raison particulière de nous intéresser à ce livre : c'est qu'Allemand de naissance, écrivain et penseur distingué, l'auteur, naturalisé Français, professeur à l'école militaire de Saint-Cyr, puis à la faculté de Douai, officier d'académie, l'auteur a vécu vingt ans parmi nous. Il se promet l'impartialité dans sa préface, mais la passion fait mentir les résolutions humaines, on est moins sceptique qu'on ne voudrait l'être, et il n'y a qu'un Allemand de plus.

Fusains et eaux-fortes, par Théophile Gauthier, un vol in-18. — *Tableaux à la plume*, par le même, 1 vol. in-18 (Charpentier, éditeur.) — Ces deux volumes, l'un de critique artistique, l'antre de critique littéraire, sont composés d'articles de journaux recueillis après la mort du célèbre écrivain. Ils se présentent sous deux titres que l'auteur n'eût pas désavoués. Théophile Gauthier n'a-t-il pas consacré sa vie à graver et à peindre, la plume à la main, à transporter dans la littérature les effets qu'on ne demande d'habitude qu'aux seuls arts du dessin? Il va sans dire que dans ces pages posthumes du maître, on trouvera comme toujours moins de critique que d'images, plus de descriptions que de jugements.

L'ALBUM GALAND

ET LE FUSIL CHOKE-BORED

De toutes ses inventions, il n'en est pas que le génie humain se soit plus appliqué à perfectionner que celle dont le but était le meurtre, meurtre des animaux parfaitement justifié par les nécessités de l'alimentation; meurtre de nos semblables que l'on a légitimé par de si glorieuses considérations, qu'il est accepté, hélas! comme une loi de notre nature. Sans remonter aux haches de silex de l'âge de pierre, il y a loin de la branche de frêne, ployée en arc, au fusil lançant par minute une douzaine de balles à des distances où la silhouette de l'adversaire auquel elles sont destinées est à peine perceptible; mais ce qui nous paraît curieux dans cette genèse de l'art de la destruction, c'est que le perfectionnement de ses engins, stationnaire tant que s'est prolongée la barbarie, a pris son essor au moment même où s'ouvrait l'ère de la civilisation. Cette civilisation, que l'on pourrait croire destinée à convier les hommes à la fraternité, se sera d'abord affirmée en leur fournissant les moyens de s'anéantir plus aisément, plus sûrement et plus commodément. Espérons qu'elle n'a pas dit son dernier mot, et que de progrès en progrès elle arrivera à des machines à tuer si simples, et en même temps si puissantes, que les armées en présence, devant fatalement disparaître l'une comme l'autre, on finira comme on aurait dû commencer, en s'embrassant.

Cette philosophie nous entraîne trop loin de notre sujet pour la poursuivre. Il ne s'agit ici que des armes de la première catégorie, de celles qui, après avoir si longtemps été l'unique moyen donné à l'homme pour pourvoir à sa subsistance, sont devenues l'instrument de son plaisir favori, du seul qui, en le ramenant aux exercices des premiers âges du monde, lui permette de retrouver les émotions de l'indépendance, des armes de chasse en un mot. Avant de vous entretenir des merveilles que fabrique l'industrie d'aujourd'hui, un résumé concret et rapide de leur passé ne nous a pas paru sans intérêt.

Les plus grands esprits sont quelquefois de pauvres prophètes. Bien avant que Mme de Sévigné eût déclaré que Racine passerait comme le café, Montaigne avait écrit : « Les armes à feu sont de si peu d'effet, sauf l'étonnement des oreilles, qu'on en quittera l'usage ». Depuis lors, ces armes de peu d'effet ont dépêché assez de braves gens dans ces Champs-Elysées, qu'habite sans doute l'auteur des *Essais*, pour qu'il ait regretté la témérité de son jugement.

Ce fut quelques années avant qu'il écrivit ce livre immortel, que l'invention italienne de la grenaille étendit à la chasse l'usage de l'arquebuse à rouet, jusqu'alors réservée à la guerre. On lui reprochait d'effrayer le gibier, et l'habileté des archers du temps leur faisait préférer l'arc à cet engin primitif et d'un maniement incommode.

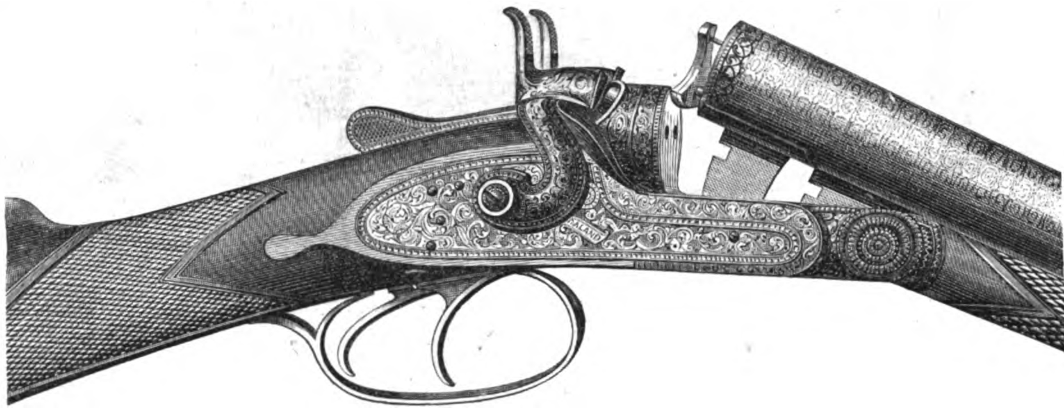
Cent ans plus tard, en 1680, la platine à pierre était inventée, le mousquet entrait dans l'armement du fantassin, et en même temps son emploi se généralisait contre le gibier; il ne prit tout son développement qu'en 1740, lorsque la manufacture d'armes de Saint-Étienne produisit les premiers fusils à deux canons ou fusils doubles, innovation que Leclerc, un célèbre canonnier de l'époque, contribua puissamment à propager.

Le fusil à silex resta l'arme de chasse jusqu'en 1809, époque où le ministre protestant de Béthelvie, le révérend Forsyth, imagina de provoquer l'inflammation de la poudre par un mélange de fulminate détonant. Mais le blocus continental n'arrêtait pas seulement les marchandises anglaises à la frontière, il isolait la France des utiles découvertes, et le procédé Forsyth mit six ans pour franchir le détroit. Il fut introduit en France par Prélat et Renette, sous une forme différente. L'un plaçait la boule de fulminate enveloppée de cire dans le marteau du chien, l'autre la mettait dans une cavité substituée à l'ancien bassinet. L'amorce de cuivre, petite capsule intérieurement garnie de fulminate, couronna la révolution; elle

fut imaginée en 1820 par un armurier de Paris nommé Déboubert; l'antique fusil à pierre avait vécu.

L'élan était donné aux chercheurs; ils se colletaient maintenant avec les inconvénients de l'arme devenue le fusil à piston, mais restée le fusil à baguette. Vers 1832, Robert et Pauly produisirent les premières armes simplifiant l'opération compliquée de la charge en la réduisant à l'introduction, dans le tonnerre du canon, d'une cartouche garnie de sa poudre et de son plomb. Si ingénieux qu'il fût, le mécanisme laissait à désirer, et Lefaucheux qui vint à peu près à la même époque avec une arme dont le canon mobile s'abaissait pour recevoir cette cartouche, vit le succès populariser son invention rapidement perfectionnée; le fusil se chargeant par la culasse, fusil à bascule, comme on disait alors, était trouvé.

Chaque progrès vraiment nouveau se marque par un temps d'arrêt qui se consacre à le perfectionner. Si incontestable que fût sa supériorité sur les anciens systèmes, la cartouche à broche soulevait quelques critiques; on lui reprochait la difficulté de son transport, les difficultés que l'on rencontrait quelquefois à l'extraire du canon, le crachement extérieur favorisé par le trou des broches, la déperdition de gaz qui en était la conséquence; l'arme à percussion centrale et à extracteur donna satisfaction à ces reproches. La facilité, la sûreté du chargement, ne laissant plus rien à désirer l'attention des chercheurs s'attaqua à la portée de l'arme, portée toujours capricieuse avec les fusils à âme lisse et le plomb de chasse. Cette portée, la cartouche Davoust se proposa d'en étendre les limites et en même temps de maintenir à de longues distances la concentration de la grenaille essentielle pour arrêter dans sa course ou dans son vol un gibier qui s'éloigne. Puis on entendit parler d'un canon *choke-bored*, en français *foré à étranglement*, qui réalisait ce double avantage.



Arme de chasse à double verrou, modèle anglais : *Top-lever* — Clef entre les chiens.

Il y avait alors dans l'arquebuserie parisienne un industriel qui joignait la passion du progrès à un très remarquable esprit d'initiative, M. Galand. Son intelligence très primesautière avait déjà compris qu'il y avait mieux à faire que de s'en tenir strictement aux errements de ses devanciers, que de se contenter de poursuivre les traditions d'élégance et de fini qui avaient fait la réputation de notre armurerie nationale; il jugea qu'avec l'impulsion donnée à l'étranger à la fabrication des armes, il y aurait profit à aller au devant des améliorations, des découvertes, dont ces armes étaient l'objet et de ne pas attendre que, pour ainsi dire, elle vous forçassent la main, comme cela était arrivé au commencement du siècle à propos de la substitution du fulminate au silex. Ces réflexions étaient d'autant plus judicieuses que le courant des sportsmen riches se détournait visiblement de la fabrication nationale et que l'on achetait à Londres, au prix de 75 de 80 et de 100 livres des fusils que l'industrie française pouvait fournir à moitié prix ; il n'y avait donc, pour battre en brèche cet engouement, rien de mieux à faire que d'emprunter à nos voisins, non seulement leurs éléments de fabrication, mais leurs modèles.

Le nouveau procédé de forage était encore à l'état d'expérience, lorsque M. Galand en entendit parler dans un de ses voyages à Birmingham ; il pressentit l'avenir que la supériorité de la portée et de la concentration du plomb, devait ménager à la découverte et se décida à prendre sa part des travaux d'essai qui se poursuivaient si activement de l'autre côté du détroit ; cédons-lui la parole pour raconter le rôle qu'il remplit en cette circonstance :

« Je découvris, avant tous mes concurrents, les véritables motifs de la supériorité du *Choke-Bored;* je parvins à expliquer pourquoi ce canon tire mieux que les autres; je pus fixer les principes du tir à plombs, en formuler la loi; et cette découverte, car c'en est une, me permit de publier dès 1877, cette autre loi qui, à part quelques capricieuses atténuations, est restée la règle de la fabrication : *cylindrique jusqu'à quelques centimètres de la bouche, à cet endroit le canon* CHOKE-BORED *devient brusquement conique, pour redevenir cylindrique à son extrémité; tel est le bon* CHOKE-BORED ».

Fusil à double verrou ; clef spatule.

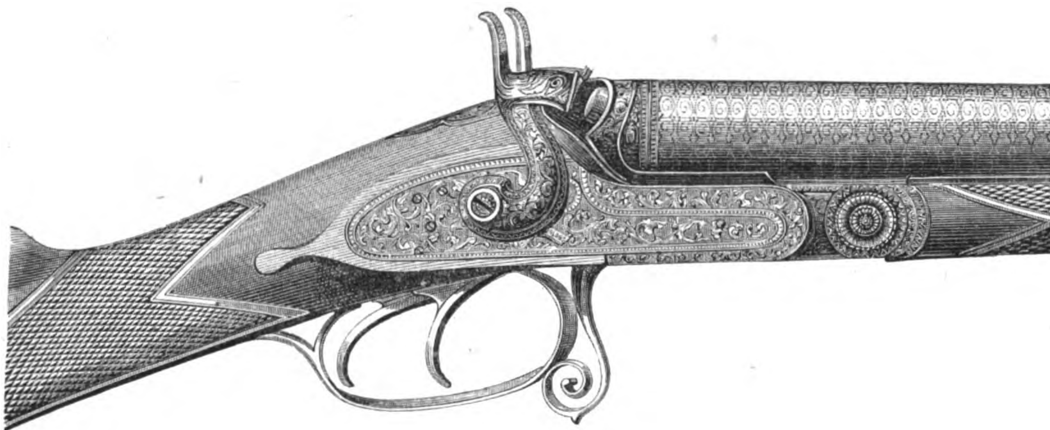
La découverte préalable à laquelle M. Galand fait allusion et qui lui livra la formule du *Choke-Bore* est trop intéressante pour tous ceux qui se servent d'armes de chasse pour que nous la passions sous silence. M. Galand attribuait, avec raison croyons-nous, l'éparpillement des plombs et l'inconstance du groupement qu'ils affectent, à l'insufflation des gaz de la poudre parmi les projectiles, et il avait établi en principe que, pour obtenir un coup de longue portée, il était indispensable d'employer une bourre épaisse, dure, plate sur ses deux faces et cependant dilatable afin que les gaz soient forcés de rester emprisonnés derrière elle.

De quelque façon que s'opère le phénomène, ce qui est incontestable autant qu'essentiel, c'est que le canon *Choke-Bored* tient tout ce qu'on avait promis en son nom, qu'il allonge la portée et triple à toute distance, à 70, 80 mètres comme à 20, la masse de plomb qu'un fusil à canon cylindrique enverrait sur la surface d'une plaque ; sa perfection, sur ce point capital, s'est vérifiée constamment dans tous les essais auxquels nous nous sommes livrés.

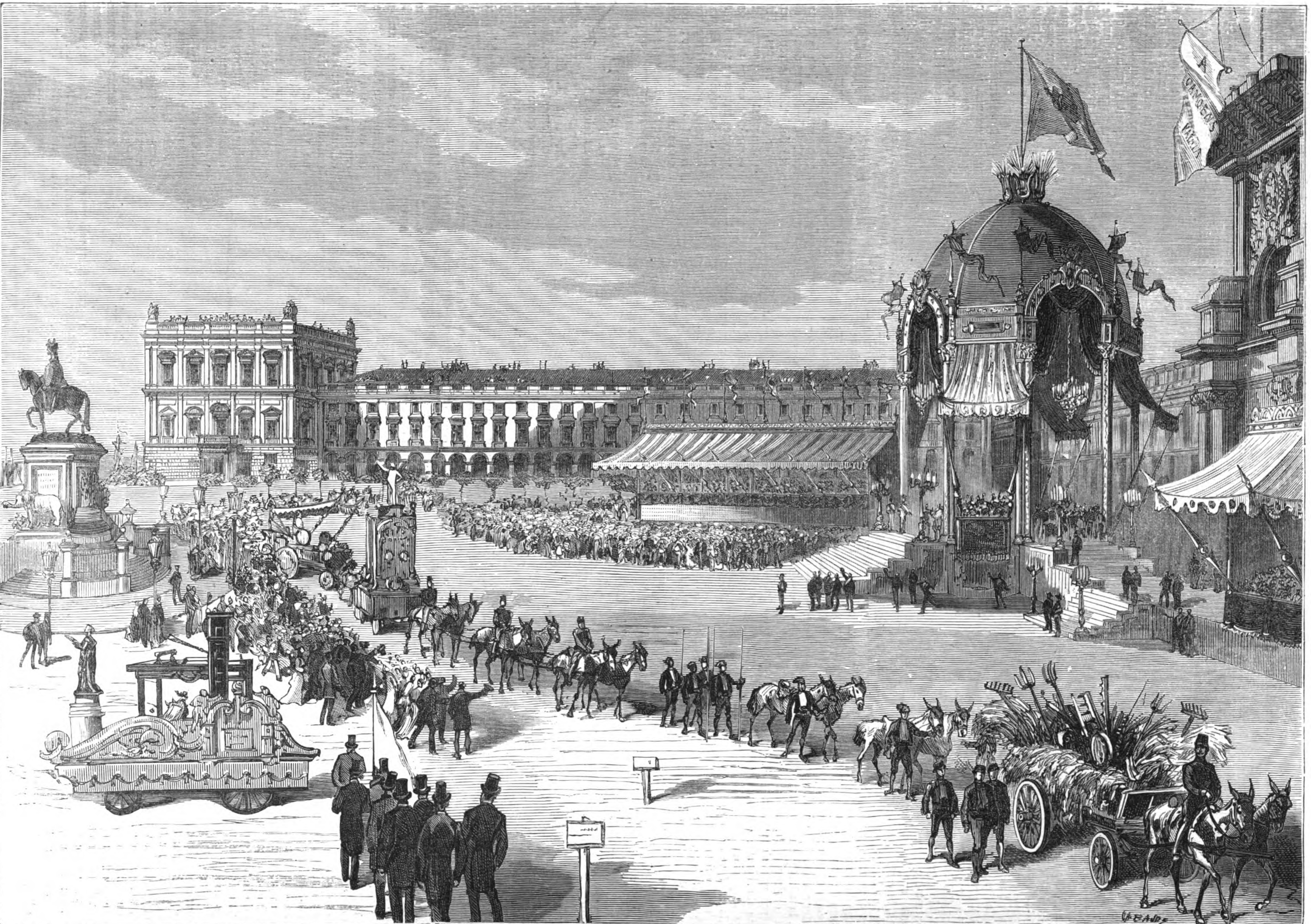
Un tel avantage suffirait à assurer le succès du *Choke-Bore*, et il n'y a pas lieu de s'étonner si, M. Galand aidant, il a fait si rapidement son chemin. Nous vous parlions tout à l'heure de l'esprit d'initiative qu'il apporte dans son industrie ; l'ardeur avec laquelle il a patronné le *Choke-Bore*, ses efforts constants pour reproduire, à bon compte, tous les caractères et toutes les qualités de la fabrication anglaise ne sont pas les uniques témoignages qu'il en ait donnés, il s'est encore révélé dans les détails de son commerce. Le premier, M. Galand a eu l'idée de se faire, à lui-même, la publicité dont il avait besoin. Sous le titre d'*Album Galand*, il a fait imprimer une belle brochure, richement illustrée, dans laquelle il initiait le public à tous les secrets de sa fabrication comme à tous les détails de ses opérations, et ce livre, il l'a lancé par milliers d'exemplaires, non seulement dans, mais en dehors de sa nombreuse clientèle. Cette idée, la preuve qu'elle n'était pas mauvaise, on la trouve dans le nombre considérable d'imitations dont elle a été l'objet. Malheureusement pour ces dernières, l'initiateur est un progressiste enragé, et ce ne serait pas trop des bottes de sept lieues pour le rejoindre. Il avait commencé par une brochure, il finit par un livre; c'est un volume et un volume compacte qu'il place cette année sous nos yeux, avec un renfort de gravures d'une fidélité et d'une finesse remarquables. Il ne faut que du papier pour faire un gros livre; le bien remplir est une autre affaire, et M. Galand y a parfaitement réussi. Sous sa forme commerciale, il représente un véritable traité des armes de chasse et de guerre que les sportsmen consulteront avec bénéfice, car jamais les conditions qu'il faut rechercher dans le fusil, la théorie du chargement, etc., n'ont été décrites avec autant de précision, de clarté et d'autorité.

Le chapitre intitulé : *Le tir, les tireurs, les armes de tir*, nous paraît plus remarquable encore ; si vives que soient les critiques de M. Galand, leur vérité doit singulièrement frapper tous ceux qui avaient souhaité de voir se développer un exercice d'un intérêt si capital, au point de vue de la défense du pays ; les démonstrations qui suivent sont un véritable cours de tir, auquel nous trouvons peu à ajouter et rien à reprendre. Tout cela est écrit d'une plume vive, alerte, prompte à saisir le côté pittoresque des détails, assaisonné de sous-entendus pleins d'humour et de quelques sorties trahissant des convictions passionnées, très à leur place dans les choses de chasse ; nous le répétons, cet *Album Galand* est un bon livre et nous sommes convaincus qu'en dehors des renseignements pratiques qu'il apporte, il ne sera personne qui ne soit vivement attaché par sa lecture. Ajoutons un dernier mot qui achève de peindre l'homme : M. Galand ne vend pas son livre..., il le donne, et l'on peut se le procurer gratuitement en le faisant réclamer dans les bureaux de son établissement bien connu de la rue d'Hauteville.

G. DE CHERVILLE.

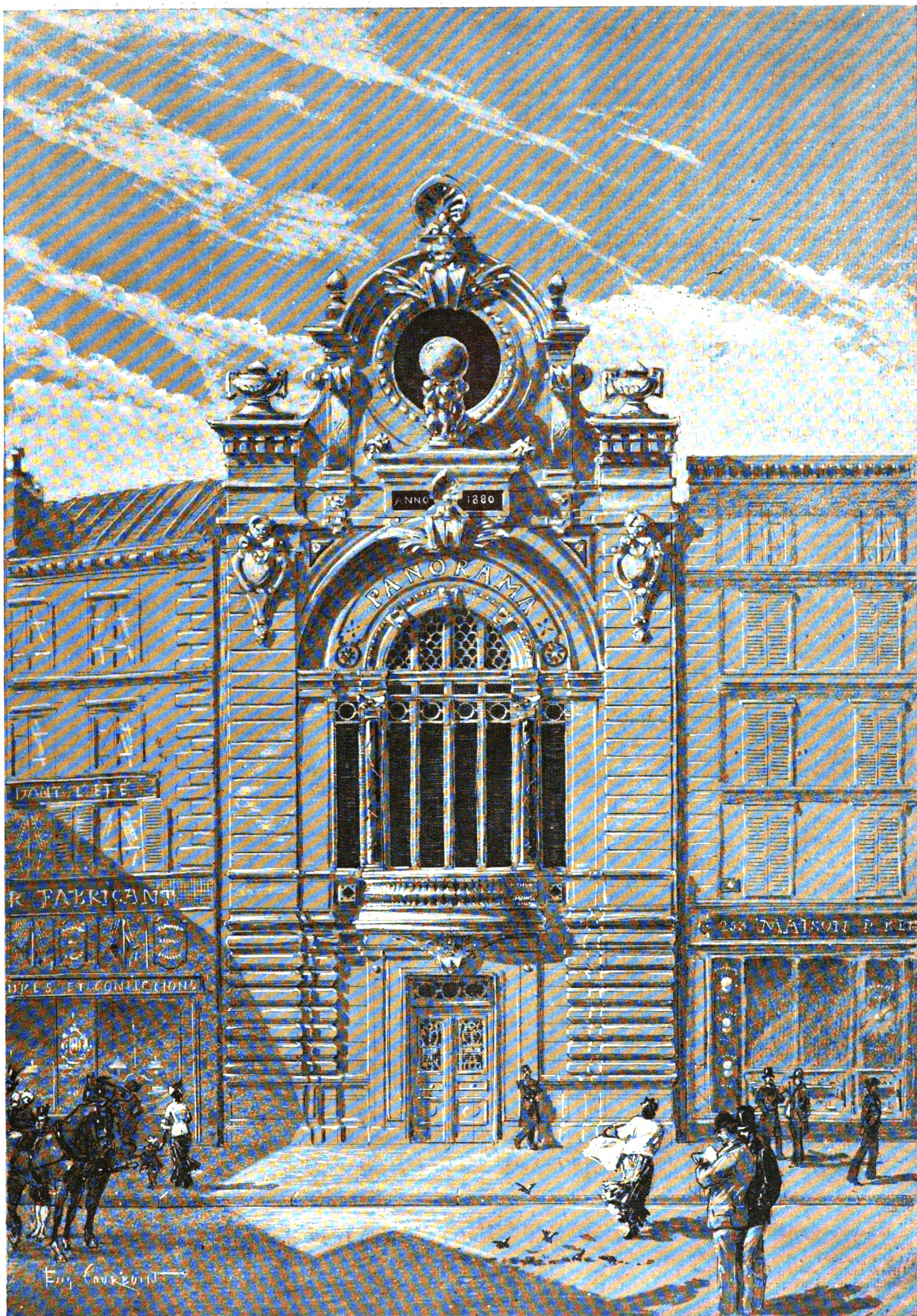


Fusil à double verrou ; clef volante. — Gravures extraites de l'*Album Galand*.



LISBONNE. — LES FÊTES DU TROISIÈME CENTENAIRE DE CAMOENS

Le cortège défilant sur la place Terreiro do Paço, le 10 juin, devant le pavillon royal et la tribune de la Commission de la presse, organisatrice de la fête.



LE NOUVEAU PANORAMA DE REISCHOFFEN

Façade des constructions à élever sur l'emplacement de la salle Valentino, d'après le projet de M. Garnier, architecte de l'Opéra.

REVUE FINANCIÈRE

Jamais la Bourse n'a été plus agitée que pendant ces quatre ou cinq derniers jours; le Cinq, que l'on peut considérer comme le véritable étalon des divers groupes de valeurs a subi les variations les plus inattendues.

Il suffira de constater qu'il s'est élevé à 120 25 pour retomber à 118 80; de tels écarts disent assez ce qu'ont été les séances qui se sont succédé depuis une huitaine.

Quelle a été la cause de ces mouvements? Les attribuer à un motif unique serait ne pas tenir compte de la situation très complexe que les événements font à notre marché; la politique intérieure et la position de place doivent être également prises en considération si l'on veut expliquer la faiblesse subite qui vient de modifier sa tenue.

Il a fallu plusieurs forces agissant ensemble pour arrêter le progrès et déterminer la baisse.

La question de l'amnistie est la plus grave de celles dont la Bourse ait eu à s'inquiéter; le vote des bureaux du Sénat fait craindre un nouveau conflit plus difficile à terminer que celui de l'article 7.

D'autre part, le prix des reports traités par anticipation à 0,42 et 0,45 est un autre motif de crainte. Si telles sont les exigences de la haute banque, que deviendra la foule des acheteurs qui, pour la fin du mois, comptait sur l'argent à bon marché? Le seul parti sensé qu'elle ait à prendre est de s'alléger. On ajoute qu'un grand financier, à qui manquent les ressources dont il disposait aux liquidations précédentes, s'est hâté de réduire ses engagements.

Ce sont les rentes françaises qui ont le plus souffert des réalisations.

La clôture de mardi laissait le Trésor à 85 10, l'Amortissable à 87 50, le Cinq à 118 87 1/2. Aux ventes de dégagement se sont ajoutées les ventes à découvert de la spéculation qui ont occasionné une véritable panique. On doit cependant ne pas oublier qee ces dernières deviendront, le cas échéant, le principal élément de reprise.

Nos Sociétés de Crédit ont été plus heureuses que nos rentes.

Parmi celles dont la chute s'est faite avec le plus de violence figurent la Banque d'escompte, la Banque de Paris, le Mobilier français, l'Espagnol; mais, même pour ces titres, les différences en moins n'ont pas dépassé une vingtaine de francs.

Entraîné par la baisse générale, le Crédit Foncier n'a pu se maintenir à ses cours de huitaine; toutefois au prix de 1250, le plus bas qu'il ait été coté, de nombreuses demandes l'ont relevé. La sécurité et les avantages particuliers du placement ont décidé les capitaux à prfiter d'une faiblesse exceptionnelle, tout à fait passagère. En même temps ont continué les achats de l'épargne qui en ce moment achève de classer les Nouvelles Communales émises à 485.

Dans le groupe des Chemins français la réaction s'est produite avec une certaine intensité, l'Est est tombée à 750, le Lyon à 1330, le Midi à 1020, le Nord à 1640, l'Orléans à 1200, l'Ouest à 800. Là aussi la baisse sera de très courte durée; trop de raisons de hausse militent en faveur des actions de nos grandes compagnies pour que les spéculateurs intelligents hésitent à les reprendre. Les recettes de l'exercice dépassent toutes prévisions; elles offrent pour l'exercice actuel un excédant d'une cinquantaine de millions sur celles de l'exercice de 1879.

Comme il était à prévoir, les Fonds étrangers ont résisté à la tourmente; les différences en perte à relever sur l'Italien, le Florin, le Hongrois, le Russe et le Turc sont relativement peu considérables. Il est naturel que nos affaires intérieures ait peu d'influence sur toutes ces valeurs : elles ont d'ailleurs leurs raisons de faiblesse spéciales beaucoup plus graves et plus durables qui, un jour ou l'autre, décideront de leur sort.

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur la Bourse, on verra qu'elle a beaucoup perdu et que peut-être sa baisse n'a pas dit son dernier mot. Cependant il convient de ne pas oublier qu'en banque, l'argent rete fort abondant et qu'au-dessous de certaines limites, les demandes se produiront assez fortes et assez nombreuses pour arrêter la place dans sa descente.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

M. le duc d'Aumale, parti avant-hier pour Bruxelles, a été reçu à la gare de Laëken par le roi Léopold II. S. A. doit passer un mois en Angleterre et revenir à Chantilly. Une dépêche de Capetown du 28 annonce que l'impératrice Eugénie s'est embarquée la veille sur le *Trojan* pour retourner en Angleterre.

Les réceptions par séries ont commencé au château d'Eu pour se poursuivre sans interruption jusque vers la mi-août. Nous avons parlé de la fête intime que doit donner M. Molier, fête de sport équestre et d'acrobatie. Le manège de l'aimable et bienfaisant gentleman a reçu les décors de Paris-Murcie et on dit que l'aspect de ces constructions pittoresques autour de la piste est d'effet original au plus haut degré. C'est le 5 juillet que doit avoir lieu la prochaine soirée si intéressante pour les amateurs de cirque.

Le marquis Arnaud de Jumilhac, duc de Richelieu, qui vient de mourir, avait épousé Mlle Marie-Alice Heine, nièce de Mme Furtado; âgé de trente-trois ans seulement, M. le duc de Richelieu succombe aux suites d'une fièvre typhoïde contractée en Egypte.

A Saint-Philippe-du-Roule, brillant mariage : M. le capitaine Fortoul et Mlle Inès de Bourgoing; les témoins de M. de Fortoul étaient le maréchal Canrobert et l'amiral La Roncière Le Noury; ceux de Mlle de Bourgoing : le général comte Fleury et M. Ed. Dollfus.

A Saint-Germain-des-Prés, le mariage non moins brillant de M. R. Guichard, sous-lieutenant au 8e dragons et de Mlle H. Depret, dont le père est riche à 40 millions; il paraît que le marié en aura de son côté une quinzaine un de ces jours.

SPORT HIPPIQUE

Les réunions sont nombreuses en juillet et surtout en août, ainsi qu'on va voir :

Courses du mois de juillet : Toulouse, 1er et 4; La Marche, 11 et 29; Beauvais, 4 et 5; Avranches, 4; Saint-Jean d'Angély, 4; La Fouse, 4; Namur, 4; Vincennes, 4, 11, 18 et 25; Spa, 7 et 8; Maisons-Laffitte, 8, 11 et 22; Rochefort-sur-mer, 10 et 11; Castillonès, 11; Gand, 11 et 13; Amiens, 11; Abbeville, 12; Enghien, 12, 19, 25 et 26; Saint-Brieuc, 17 et 18; Chalon-sur-Saône, 17 et 18; Le Vésinet, 18; La Roche-sur-Yon, 18 et 19; Mont-de-Marsan, 19 et 20; Le Hâvre, 25 et 26; Le Pin, 25 et 26; Nancy, 25.

Courses du mois d'août : Cholet, 1; Nancy, 1; Caen, 1 et 2; Vichy, 1 et 2, Saintes, 1 et 2; Le Vésinet, 1 et 30; Moulins, 4 et 5; La Marche, 5; Cabourg, 5 et 6; Nevers, 8; Chalais, 8; Saujon, 8; La Tour du Pin, 8; Saint-Maixent, 8; Deauville, 8, 10, 12, 14 et 15; Sables d'Olonne, 9; Saint-Nazaire, 15 et 16; Angers, 15 et 17; Langon, 15; La Rochelle, 15; Fécamp, 15; Bruxelles, 15 et 19; Quimper, 16 et 17; Enghien, 19; Dieppe, 20, 22 et 24; Evreux, 22; Laon, 22 et 23; Limoges, 22 et 24; Maisons-Laffitte, 26; Boulogne-sur-mer, 26 et 27; Saint-Lô, 29; Périgueux, 29 et 31; Blangy, 29; Wæreghem, 31.

Courses du dimanche 27 juin. — Il y a eu ce même jour des courses plates à Enghien, des courses d'obstacles à Vincennes et une réunion à Rouen qui a nécessairement un peu souffert de la concurrence. Sur l'hippodrome de Soisy l'assistance était nombreuse et élégante, grâce aux Parisiens en villégiature de ce côté; les honneurs de la journée ont été pour MM. Ephrussi qui ont enlevé l'un les deux handicaps, l'autre le prix à réclamer.

Natte, à M. Coppée, a remporté de deux longueurs le prix de Montmagny, après avoir fait tout le jeu. H. Jennings a réclamé *Natte* pour 5000 fr. 25.

Le prix de Deuil, handicap, a été remporté par *Australie*, à M. Michel Ephrussi, *Satisfaction* seconde, *Babna* troisième. *Sheridan*, grand favori, n'a pas même été placé. *Songe II* s'est dérobé au premier tournant.

Dans le prix Groslay, *Albert* a pris cinq ou six longueurs d'avance et ne s'est pas laissé rejoindre. *Marie* seconde, *Myette* troisième. Albert a été réclamé 9700 fr., par M. C. Blanc.

Le prix de Pontoise, handicap, a été aisément cueilli par *Dosia* battant *Pallas* deuxième et Paolo troisième.

A Vincennes beaucoup de monde aussi, mais surtout des piétons dans l'intérieur de l'hippodrome. *Tentation*, à M. Balensi, a enlevé le prix du Canal et a été réclamée par M. le comte d'Evry pour 7500 fr.

Le prix de Champigny a été remporté par *Riquette*, au comte Branicki; *Défaite* deuxième et *Orphan* troisième. *Riquette* a été réclamée pour 5301 fr.

Brise, à M. Gaudin, a gagné facilement le prix de Neuilly battant *Chantelouve* et *Saint Médard*.

Blaviette s'est présentée seule pour courir le prix de Joinville qui a été annulé. On l'a remplacé par un handicap libre que *Riquette* a facilement gagné sur *Figurine* et *Shakespeare*.

Le prix des Buttes semblait assuré à *Basque* lorsqu'il a été culbuté à la dernière haie. *Clin-Foc*, au capitaine Cadrillon, a gagné de cinq longueurs.

Le bruit courait que l'écurie de M. Balensi allait être dispersée, et qu'une vente aurait lieu à l'établissement Chéri, le 10 juillet, veille des courses d'Amiens.

Courses à Rouen : La première journée de cette importante réunion était principalement consacrée aux trotteurs, genre de course qui intéresse moins les sportsmen parisiens. *Œillet* et *Wildr-monarch* ont battu *Logrono*, *Easter Monday* et *Girofla*. Passons au deuxième jour : Prix du Gouvernement, 2000 francs, distance 3200 mètres, *Ypas* 1er. Prix de la ville de Rouen 5000 francs, distance 4800 mètres, au trot attelé : 1er *Polkantchick*, 2e *Serviteur*. Prix de la Société d'encouragement 1000 fr. distance 3000 mètres, 1er *Milan* à M. le comte de Lagrange. Prix des Essarts : 1er *Logrono* à M. le marquis de Saint-Sauveur. Poule d'essai 4000 francs, distance 2000 mètres, *Castillon* à M. le comte de Lagrange, sans lutte. Prix du Conseil municipal 1000 francs, distance 4000 mètres, 1re *Clémentine* à M. le comte de Lagrange; 2e *Hélène*. Le Military, course de haies, a été gagné par *Puissance* à M. R. Bertrou et le steeple chase par *Easter Monday* à M. le comte Branicki.

SPORT NAUTIQUE

Le 2 juin dernier, deux comités, celui de la Marne et celui du Rowing-Club, ont cru devoir prononcer la dissolution de l'Union et constituer une association nouvelle. Le Cercle nautique s'est décidé à porter l'affaire devant le tribunal civil afin d'obtenir réparation des préjudices moraux et matériels que peuvent lui causer ses adversaires. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de la suite de cette procédure. Une intéressante fête a eu lieu à Neuilly; la course en skiffs a été gagnée par *Croisy*, monté par M. Paul Combes. — *Réfractaire* a battu *Tralala* et trois autres concurrents dans la course à deux rameurs (juniors). *Fanchette*, montée par MM. Combes et Harvey, a gagné la course à deux rameurs (seniors). La course à quatre rameurs est restée à *Clairette*. Enfin, dans un match particulier couru par trois amateurs anglais, M. L... est arrivé premier facilement. Le même jour, 20 juin, régates à Nogent, données par le Rowing-Club et la Société nautique de la Marne. — Prix de l'Ile de Beauté pour yoles à un rameur (junior). Distance, 1200 mètres, sept partants. Première, *Pomponette;* deuxième, *Gavroche*. Prix du viaduc pour skiffs à un rameur (senior). Distance 1200 mètres, trois partants. Première, *Haute-Seine*; deuxième, *Remember*. Course à deux rameurs (juniors). Distance, 2200 mètres, sept partants. Première, *la Française*; deuxième, *la Guêpe*. Course à deux rameurs (seniors). Distance, 2200 mètres, quatre partants. Première, *Haute-Seine;* deuxième, *Périchole*. Course à quatre rameurs (juniors). Distance, 3000 mètres, quatre partants. Première, *la Guêpe;* deuxième, *Lisette*. Course à quatre rameurs (seniors). Distance, 4000 mètres, deux partants. Première, *Gallia;* deuxième, *Française*. La Société des voiliers d'Asnières donnait aussi ce jour-là une course de sociétaires pour bateaux conduits par un seul homme. Le *Klepte*, ex-*Zéphir* était grand favori, mais ayant été mis à l'eau de la veille il faisait eau de toute part; un accident arrivé à la dérive l'empêcha de continuer la course. *Courlis* est arrivé premier, ayant effectué le parcours en 1 h. 8. *Louise* a été mise hors de course pour avoir touché la bouée d'aval. Dans la série des Océans, *Colibri* est arrivé premier.

A Boston, en Amérique, la course à un rameur qui a eu lieu le 17 juin a été gagnée par *Wallace-Ross*. Le rameur anglais Boyd, très souffrant pendant la traversée, n'a pu paraît-il se remettre en condition. L'échec de Hanlan est moins facile à expliquer, pesonne ne croît à une défaite sérieuse et on s'attend à une prochaine provocation du champion d'Angleterre et du champion canadien adressé aux vainqueurs de la course du 17 juin.

SAINT-HUBERT.

COFFRES-FORTS & SERRURES

E. PAUBLAN

Rue Saint-Honoré, 366, Paris

M^me DE VERTUS, 12, rue Auber. CEINTURE-RÉGENTE brev., CORSET ANNE D'AUTRICHE.

L'ANTI-BOLBOS efface les points noirs du nez. Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

VIANDE ET QUINA

L'Aliment uni au plus précieux des toniques

VIN AROUD AU QUINA

Et à tous les principes nutritifs solubles de la Viande

LE FORTIFIANT PAR EXCELLENCE

des Phthisiques, Anémiques, Enfants débiles, Convalescents, Vieillards, Personnes délicates

5 fr. — Dépôt G^al chez J. FERRÉ, suc. de Aroud

102, rue Richelieu, PARIS, et toutes pharmacies

Le Trésor de la Bohême (Autriche)!

PULLNA

Dans chaque Famille!

La douce et bienfaisante gardienne de la santé et de la vie! La plus ancienne source amère! La meilleure digestive, toni-purgative et dépurative naturelle! Prise chauffée (seule ou coupée de tout liquide aimé), à jeun ou avant le coucher. Sans diète!

Son usage permanent est permis.

SANTÉ, BIEN-ÊTRE ET LONGÉVITÉ

Pour vente et renseignements, partout.

Antoine ULBRICH, Directeur.

SAIL-LES-BAINS

ÉTABLISSEMENT THERMAL

Ouvert du 1er Juin au 1er Octobre

EAUX MINÉRALES SILICATÉES

Dépuratives par excellence

FORTIFIANTES ET RECONSTITUANTES

Souveraines dans les affections

RHUMATISMALES, UTÉRINES & CUTANÉES

La Goutte, l'Anémie et les maladies nerveuses

Vaste Piscine, *unique au monde*, qu'alimentent les Eaux courantes de la SOURCE DU HAMEL débitant 1 150 000 litres par 24 heures.

Établissement Thermal complet

GRAND-HOTEL, CASINO

Site admirable. — Distractions Promenades, etc., etc.

On se rend à SAIL-LES-BAINS par le Chemin de fer du Bourbonnais, station de Saint-Martin-d'Estréaux.

Omnibus de l'Établissement à la Gare

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE M^ME S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — **Nouvelle vie, Croissance et Beauté.** — Se trouve chez les coiffeurs et parfumeurs. — **Entrepôt : 37, Bd Haussmann, Paris.**

LE CONSEILLER DE L'ÉPARGNE

Propriété de la

BANQUE GÉNÉRALE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS

Sera adressé gratuitement *tous les dimanches, et pendant une année, à titre d'essai, à toute personne qui justifiera de sa qualité d'Abonné à un* **Journal conservateur**

Adresser les demandes à M. le Directeur, 117, boulevard Saint-Germain, Paris.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES GRANDS PANORAMAS

ANONYME EN FORMATION AU CAPITAL DE **2 500 000 FR.**

Divisé en **5000** Actions de **500** fr., entièrement libérées

COMITÉ DE PATRONAGE

MM. GÉROME, commandeur de la Légion d'honneur, membre de l'Institut et de l'Académie royale de peinture de Londres;
CHARLES GARNIER, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, architecte du Grand-Opéra;
G. BOULANGER, chevalier de la Légion d'honneur;
JULES LEFEBVRE, officier de la Légion d'honneur.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

à

2500 Actions de 500 francs

PAYABLES	En souscrivant.	125 —	500 fr.
	Après la constitution de la Société	125 francs	
	Le 1er Octobre 1880.	125 —	
	Le 1er Janvier 1881.	125 —	

Une bonification de **cinq francs** par action sera accordée aux souscripteurs qui libéreront leurs titres par anticipation après la constitution de la Société.

OBJET DE LA SOCIÉTÉ

La *Société française des Grands Panoramas* a pour objet principal l'établissement d'un vaste Panorama, *ouvert pendant toute l'année*, avec spectacle de *jour et de nuit*, dans un magnifique local, situé au n° 251 de la rue Saint-Honoré, ancienne salle Valentino, c'est-à-dire au centre de Paris.

Elle se propose en outre d'installer dans ses annexes deux dioramas et une salle d'exposition permanente de peinture.

En prenant pour base les chiffres les plus réduits des bénéfices considérables réalisés par les entreprises similaires, tant à Paris qu'à Londres et dans toutes les villes importantes d'Europe et d'Amérique, la *Société des Grands Panoramas* peut compter distribuer à ses actionnaires des dividendes de *quinze à vingt pour cent* au minimum, soit de 75 à 100 fr. par action et par an.

La prospérité extraordinaire des Sociétés de Panoramas ne saurait, d'ailleurs, être plus éloquemment attestée que par les cours auxquels sont cotées leurs actions. Les titres des principales entreprises de Panoramas, en effet, sont tous cotés au-dessus du pair; la plupart même valent déjà deux et trois fois plus que leur prix d'émission.

Quant aux actions du Panorama des Champs-Élysées, leur valeur peut être évaluée à plus de **10 000** francs, la moyenne des dividendes distribués depuis sept années ayant dépassé **800** francs.

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

Les Lundi 5 et Mardi 6 Juillet 1880

A PARIS { Chez MM. BOUVIER FRÈRES et C^ie, Banquiers, 14, place du Havre; Et à leur Succursale, 22, rue du Pont-Neuf.

Dans les Départements : Chez tous les Banquiers correspondants.

On peut souscrire dès aujourd'hui, soit directement, soit par correspondance.

LA COTE OFFICIELLE SERA DEMANDÉE

17e ANNÉE

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

Propriété du CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME, CAPITAL 20 MILLIONS DE FRANCS

LE PLUS ANCIEN
LE PLUS RÉPANDU ET LE PLUS COMPLET
DES JOURNAUX FINANCIERS

PARAIT TOUS LES JEUDIS

16 grandes pages de texte

Il publie une Revue de toutes les valeurs, cotées ou non cotées, la Liste de tous les Tirages, la Cote complète de toutes les valeurs et tous les renseignements utiles aux capitalistes.

Par an **4** Francs

Abonnement de 3 ans : 10 fr.

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : VINGT MILLIONS

Siège social : à Paris, 16, rue Le Peletier

Achat et vente de titres au comptant, sans autre commission que le courtage officiel des agents de change. Négociations de toutes valeurs non cotées. — Payement **gratuit** et **immédiat** de tous coupons pour les clients-abonnés au **Moniteur des Tirages Financiers.** — Transfert et conversion de titres. — Souscription sans frais aux émissions. — Libération de titres. — Versements sur titres. — Remboursement des titres sortis aux tirages. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Listes de tous les tirages et des numéros sortis et non encore réclamés. — Chèques sur Paris et la province.

CALENDRIER MANUEL DU CAPITALISTE

PRIME GRATUITE

donnée chaque année par le CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS à tous les abonnés au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

Guide indispensable de l'actionnaire et de l'obligataire, contenant le taux d'émission des valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées; — l'échéance de leurs coupons; — leur revenu, les dividendes de chaque société depuis 1869.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS

NON RÉCLAMÉS

Renseignements pratiques pour l'achat et la vente au comptant des valeurs de Bourse. Impôts qui frappent les titres au porteur perdus ou volés.

La valeur de cette PRIME GRATUITE représente à elle seule le prix annuel de l'abonnement au **MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.**

S'adresser au CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS, 16, rue Le Peletier, Paris

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

L'exposition des envois de Rome vient de s'ouvrir à l'Ecole des Beaux-Arts. Voici la liste complète des œuvres exposées :

Section de peinture. 4e année. — M. Commerre : *Samson et Dalila.*

3e année. — M. Wencker : 1° La *Vierge entourée de quatre saints*, d'après Bellini, — Eglise des Frari, à Venise; 2° L'*Empereur Frédéric Barberousse* à Venise (esquisse). — Ces deux tableaux appartiennent à l'Etat.

2e année. — M. Chartran : la *Madone de Saint-Marc.*

1re année. — M. Schammer : 1° *Alexandre et Bucéphale;* 2° dessin d'après les fresques de Michel-Ange (chapelle Sixtine); 3° dessin d'après une sculpture de la Renaissance : l'Aurore de Michel-Ange.

Section de sculpture. 4e année. — M. Hugues : 1° Une *Mère jouant avec son enfant*, groupe en plâtre; 2° *Idem*, en marbre; 3° la *Défense de Paris*, esquisse, bas-relief.

3e année. — M. Lanson : *Salammbo*, bas-relief, esquisse; 2° l'*Etude*, modèle de ferme.

MM. Hugues et Lanson donnent cette année leurs esquisses en bas-relief de 2e année.

2e année. — M. Cordonnier : 1° *Jeanne d'Arc sur le bûcher.*

3° *Jeanne d'Arc*, bas-relief-esquisse, 1re année. — M. Grasset : 1° *Dédale et Icare*, bas-relief; 2° *Copie en marbre.* — L'*Enfant à l'oie* (musée du Vatican). — Tous les deux appartiennent à l'Etat.

M. Injalbert, dont la pension a pris fin le 31 décembre 1878, et qui a été autorisé à envoyer sa figure de quatrième année avec les envois de 1880, a fourni le groupe en plâtre : *l'Amour préside à l'hymen.*

Section d'architecture, 4e année. — M. Paulin : *Restauration des Thermes de Dioclétien.* — Appartient à l'Etat.

3e année. — M. Blondel : 1° *Essai de restauration du temple de la Concorde* (forum romain), 10 dessins; 2° *Motif principal de la fontaine de Trevi*, 2 dessins.

2e année. — M. Nénot : 1° *Palais ducal à Venise*, 2 dessins; 2° *Tempête de Mars vengeur*, à Rome, détails, 3 dessins; 3° *Cour du palais Pitti*, à Florence, 2 dessins.

1re année. — M. Laloux : Parallèles d'entablements corinthiens (forum transitorium). Temple du soleil. Basilique Ulpia. 5 dessins.

Samedi dernier a été jugé à l'Institut le concours de composition musicale pour le prix de Rome.

Les concurrents, au nombre de six, étaient : MM. Missa, Marty, Hillemacher, Bruneau, Ratez, Blanc.

C'est M. Hillemacher qui a obtenu le premier prix.

Un second prix a été décerné à M. Marty et une mention honorable à M. Bruneau.

Mlle Fouquet, MM. Talazac et Hermann-Léon étaient chargés de l'interprétation de la cantate du jeune lauréat.

MM. les artistes, sculpteurs et architectes, qui désirent prendre part au concours institué pour l'érection, à Versailles, d'un monument commémoratif de l'Assemblée constituante, sont priés de déposer leurs projets, non plus à l'Ecole des beaux-arts, comme il était prescrit par l'article 4 de l'arrêté du 26 novembre 1879, mais bien au palais de l'Industrie (Champs-Elysées), où des salles ont été réservées pour l'exposition.

Recettes comparées des Salons de 1879 et 1880. En 1879, le total des recettes a été de 214,787 fr.. qui se décomposent ainsi : Entrées à 2 fr. : 14,203 fr.: entrées à 1 fr. : 140,224 fr.; abonnements : 4,660 francs; catalogue : 40,339 fr.

En 1880, le total des recettes a été de 246,111 fr., se décomposant ainsi : Entrées à 2 fr. : 18,483 fr.; entrées à 1 fr. : 151,044 fr.; abonnement : 4,600 fr.; c'est une diminution assez singulière de 60 fr. sur l'année précédente; catalogue : 51,901 francs.

Enfin, le nombre des entrées gratuites du jeudi et du dimanche a été de 403,475 en 1880, tandis qu'elles n'avaient été que de 298,545 en 1879. Les autres entrées de faveur ont été distribuées néanmoins avec libéralité, car en 1879 il n'en avait été donné que 73,845, en 1880, 107,579 cartes ont été accordées.

La statue de Bernard Palissy a été acquise au Salon par la ville et sera érigée sur une des places publiques de Boulogne-sur-Seine. Deux reproductions de cette statue, œuvre de M. Barrias, viennent d'être commandées à l'artiste par l'administration des beaux-arts. Elles sont destinées, l'une à la ville d'Agen, l'autre au musée de Sèvres.

Tout le monde connaît la libéralité de sir Richard Wallace. On sait, dit le recueil anglais *The Academy*, combien il met d'empressement à communiquer les trésors d'art qu'il possède à ceux qui sont moins favorisés que lui. Pendant les dernières années, toutes les expositions qui se sont établies ont profité des richesses tirées de ses splendides collections et qu'il était toujours disposé à prêter. Cette année, le généreux Mécène a résolu de tenir sa maison de Manchester-Square ouverte au public pour tout ce qu'elle contient en fait d'œuvres d'art ? Les visiteurs y seront, paraît-il admis un jour par semaine.

La dernière des aiguilles de Cléopâtre, qui se trouvait à Alexandrie près de la gare du chemin de fer de Ramleh, et qui a été donnée aux Etats-Unis il y a plusieurs mois, vient de quitter l'Egypte.

Embarquée sur le vapeur américain *Dessouk*, qui la transporte à New-York, elle est arrivée à Gibraltar et y a été visitée par le gouverneur, lord Napier de Magdala. On a pris les plus grandes précautions afin que ce curieux monolithe de granit rose ne soit pas exposé à des accidents comme le premier, qui pendant la traversée d'Egypte en Angleterre échoua sur les côtes d'Espagne.

L'exposition permanente des produits des colonies françaises est complètement réorganisée au Palais de l'Industrie, et les galeries en sont actuellement ouvertes au public.

A côté des productions naturelles et des produits fabriqués venant de nos différentes possessions d'outre-mer, les visiteurs pourront voir à l'exposition coloniale de nombreux spécimens ethnographiques intéressants à connaître pour l'étude de la colonisation française.

L'exposition est ouverte tous les dimanches et jours de semaine (sauf le lundi et le vendredi), de midi à cinq heures. L'entrée est gratuite.

FAITS DIVERS

Le Daltonisme. — La compagnie des chemins de fer de Pensylvanie vient de faire procéder sur 5000 de ses employés, à des expériences relatives à la capacité de distinguer les couleurs et l'apparence des objets.

Pour apprécier la qualité de la vue, on s'est servi d'abord de cartons imprimés que l'on plaçait à une distance de 6 mètres, et d'écrans percés de petites ouvertures, et éclairés par derrière.

Un grand nombre de ceux qui avaient réussi dans ces premières épreuves ont échoué lorsqu'il s'est agi de distinguer les couleurs. On avait pris trois écheveaux de laine : le premier d'un vert pâle, le second rose et le troisième rouge. On les plaçait sur une table à la distance de un mètre, devant l'agent examiné qui les regardait à travers un verre transparent et devait désigner les couleurs et choisir une couleur correspondante à celle de l'écheveau, dans un paquet d'autres écheveaux de toutes couleurs et numérotés de 1 à 36.

Citons entre autres un jeune homme qui, prié de désigner la couleur rouge, le fit sans hésiter; mais lorsqu'on lui demanda de chercher le rouge dans le paquet, il se trompa complètement et désigna trois écheveaux bleus, deux jaunes et un rouge. Il ne voyait aucune différence entre ces couleurs. Le même fait fut observé chez plusieurs individus qui furent examinés dans la suite.

Une troisième expérience consista à diviser les écheveaux en trois groupes de douze numéros chacun. Quelques individus distinguèrent parfaitement toutes les nuances du vert mais furent incapables de distinguer celles du rouge.

Les celtisants. — Les « celtisants » sont les individus qui parlent le *celte*, l'ancienne langue des Gaulois, ou les dialectes qui en sont dérivés.

Un curieux travail de statistique, publié récemment dans la *Revue celtique* par M. P. Sebillot, a montré que la quantité de personnes se servant encore usuellement de cette langue primitive, était considérable tant en Angleterre qu'en France.

Pour le Royaume-Uni, le nombre des celtisants dépasse deux millions d'individus, soit environ 1/7 de la population. Sur ce nombre, 456 mille ne savent pas un mot d'anglais.

En France, d'après M. Sebillot, il y a un million 129 000 individus se servant du breton. 768 200 individus ne comprennent pas le français. Dans le Finistère seul, 379 000 individus ne comprennent que le breton.

En résumé, d'après M. Sebillot, le nombre des celtisants en Europe peut être évalué en chiffres ronds à 3 millions et demi.

C'est un remarquable exemple de la vitalité des langues.

Le sondage du Niagara. — Un groupe d'ingénieurs américains a tenté dernièrement un travail d'une très grande difficulté, c'est le sondage de la rivière sous les chutes du Niagara. Outre qu'il n'était pas facile d'approcher des chutes dans un petit bateau, à chaque instant les ingénieurs étaient inondés par le rejaillissement de l'eau, et le bruit était si considérable qu'ils ne pouvaient s'entendre même en se parlant à l'oreille.

Un premier coup de sonde près du rivage a donné 83 pieds, soit 25 mètres. Sous les chutes, la profondeur était de 100 pieds (30 mètres).

La vitesse du courant a été trouvée de 153 pieds (45 mètres) par seconde près des chutes, plus loin elle atteignait le chiffre de 210 pieds (63 mètres).

Académie des sciences. — M. Chauveau, de Lyon, a essayé d'inoculer le sang de rate à des moutons algériens. Sur 47 moutons inoculés, 39 ont résisté, 8 ont été malades, 1 seul est mort. Il semble donc certain que les moutons de la race barbarine sont rebelles à la maladie du sang de rate.

M. Chéro envoie une note ayant pour objet la comparaison de l'unité lumineuse et de l'unité thermique.

M. Shlœsing montre que la mer est pour l'atmosphère un grand régulateur de la quantité d'acide carbonique comme elle en est un pour la chaleur, pour l'humidité.

La cathédrale de Cologne. — La cathédrale de Cologne qui comme l'on sait est une merveille architecturale, sera, dit-on, complètement terminée pour le mois de septembre prochain. Elle a été commencée en 1248. Il aura donc fallu 632 ans avant qu'elle ne soit achevée. Il est vrai que dans cette longue suite d'années il y a eu plusieurs périodes d'arrêt dans les travaux. Ceux-ci ont été repris d'une manière sérieuse en 1142 et, chose remarquable, les fonds de la construction étaient obtenus chaque année au moyen d'une loterie.

Voyage circulaire dans les Vosges :

La Compagnie des chemins de fer de l'Est vient d'organiser un nouveau voyage circulaire pour visiter Belfort et les Vosges, une des contrées les plus pittoresques de la France.

Afin de faciliter aux touristes cette intéressante excursion, des billets à prix très réduits sont délivrés à la gare de l'Est et au bureau central de la Basse-du-Rempart, n° 50. Ils sont valables pendant 15 jours et donnent droit à s'arrêter dans toutes les stations du parcours, notamment à Châlons, Nancy, Gérardmer, Epinal, Cornimont, Saint-Maurice-Bussang, Plombières, Luxeuil les-Bains, Belfort, Vesoul, Chaumont et Troyes.

On peut partir indifféremment par la ligne de Paris à Nancy et revenir par celle de Belfort à Paris, ou vice-versâ.

PETITE GAZETTE

D'ici quelque temps, on songera au costume de Paris; quant à présent, on ne s'occupe que de Dieppe et de Trouville.

J'ai vu pour cette plage un splendide costume en surah ciel avec ornements et draperies en satin merveilleux; la *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, ajoute au satin d'Orient, le shang-haï aux reflets du soleil, et le voile léger et diaphane comme l'indique son nom. Rien de beau comme un costume en satin merveilleux, fond vieil or avec fleurs Louis XVI, et dont les plissés sont en surah or avec dentelles bretonnes.

Dès que le retour des voyages va s'effectuer, on songera à sa jolie toilette de vigogne; en raison de son style capucin, cette nuance va être très à la mode; de même que la nuance véritable bleu marine, mais bien la teinte grisâtre, et non le bleu marine bleuâtre.

Du reste, la *Malle des Indes* est une trop grande maison pour avoir autre chose que les éditions inédites; aussi en lui demandant ses échantillons qu'elle vous enverra *franco*, serez-vous à même de juger ce qui est le plus à la mode.

On ne parle plus que du corset Anne d'Autriche; dès qu'une chose est en faveur, on dirait qu'elle est unique en France; elle l'est celle-ci par sa grâce, sa beauté et son élégance. Les deux brevets de Mme de Vertus, 12, rue Auber, la ceinture régente et le corset Anne d'Autriche, se joignent à présent à la baigneuse en flanelle blanche, avec laquelle on prend ses bains de mer.

Baronne de Spare.

Aug. Marc, *directeur-gérant.*

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION
JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DE CE NUMÉRO : 1 FRANC
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1950
SAMEDI 10 JUILLET 1880
BUREAUX, 22. RUE DE VERNEUIL, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr.
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

CE NUMERO EST ACCOMPAGNÉ DE DEUX SUPPLÉMENTS

LES NOUVEAUX DRAPEAUX DE L'ARMÉE FRANÇAISE

ÉTENDARD DE LA CAVALERIE — DRAPEAU DE L'INFANTERIE

COURRIER DE PARIS

Il faut avouer que le moment actuel manque d'aménité.

Jamais on n'a tant prononcé les mots d'oubli, de réconciliation, de pardon, de grâce, de fraternité, et jamais on ne s'est aussi énergiquement montré les dents et aussi vivement fait sentir les ongles. C'est mieux qu'un baiser Lamourette auquel nous assistons là ; c'est une morsure Lamourette. Il y a beaucoup de gens qui s'embrassent, mais, comme il convient, pour mieux s'étouffer. Je voudrais, moi, je souhaiterais et rêverais une amnistie générale, mais une amnistie où les amnistiés s'engageraient à amnistier leurs amnistieurs. Si je ne me fais pas bien comprendre, la faute en est à l'heure présente qui est trouble.

Que de drapeaux dans les rues pourtant! Que de cocardes chez les lingères ! que de lanternes chez les épiciers! Il semble que cette grande ville de Paris n'ait qu'une idée, un but et un cœur. Il est bien certain que la fête du mercredi 14 juillet sera très colorée. Les intransigeants déclarent cependant déjà que ce n'est qu'une « fête opportuniste », et que la Bastille ne fut qu'un assaut donné au pouvoir par la bourgeoisie, l'*infâme bourgeoisie* que les « opportunistes » poursuivent de leurs sarcasmes et de leur haine. Pendant ce temps, les historiens de la monarchie déclarent que la prise de la Bastille ne fut que l'assassinat de quelques braves gens par une foule, et la victoire de milliers d'hommes sur une poignée d'invalides. Discussion sur le passé et discussion dans le présent. Voilà où nous en sommes. Et cependant l'ère d'apaisement commence. Plus de récriminations inutiles et de revendications farouches, cela est fini, paraît-il. Tout est bien, tout est beau, tout est parfait. — *Tout à la joie*, comme dit la chanson.

Le grand duel entre la Chambre et le Sénat a donné néanmoins quelque inquiétude, et la Bourse qui, en majorité, est évidemment réactionnaire, a pourtant baissé sur cette nouvelle que l'amnistie allait être repoussée par le Sénat. Cette chose bizarre est facilement explicable. On en est arrivé, parmi les financiers, à une phase aiguë de spéculation, où l'optimisme le plus parfait règne sur les valeurs. Tout ce qui menace de troubler la quiétude et les opérations du marché est donc mal venu, et les mêmes gens qui affectaient d'appeler autrefois M. Jules Simon le « *numéro* 606 » se sont écriés :

— Que diable a-t-il besoin d'attaquer l'amnistie puisqu'elle est votée par la Chambre? Il veut donc un conflit? Et le conflit, ne sait-il pas que c'est la baisse?

Les agents de change qui lui reprochaient jadis violemment de faire partie de l'*Internationale* lui reprocheraient aujourd'hui avec la même véhémence de combattre les *Internationalistes*. Voilà l'opinion.

Souvent elle varie,
Et bien fol qui s'y fie!

Notons aussi, comme une étrangeté de l'heure actuelle, l'attitude de bien des républicains devant le vote du Sénat. Le premier devoir de gens qui entendent, avec raison, qu'on respecte le gouvernement de leur choix est, ce semble, de le respecter eux-mêmes. Or, il y a une Constitution votée, non sans efforts. Elle fonctionne. Le Sénat est un des trois grands rouages de cette Constitution, et dès que le Sénat, dont le role est d'être un pondérateur, fait mine de pondérer, vive Dieu! en n'entend pas d'une telle oreille!... Ah! le Sénat n'est pas de notre avis! Eh bien! c'est fort simple : il faut supprimer le Sénat! Voyez-vous la Chambre des Communes en Angleterre déclarant qu'il faut supprimer la Chambre des Lords parce qu'elle n'est point tout à fait de sa nuance ! Il y aurait plus qu'un éclat de rire à Londres, il y aurait une révolte du bon sens public anglais.

Lorsque les ministres du maréchal de Mac-Mahon le poussèrent à cette désastreuse campagne du 16 Mai, ils ne remuaient point les doigts et ne faisaient pas mine de prendre un parti sans qu'on ne leur criât avec énergie :

— Prenez garde! Vous devenez factieux! Vous attentez à la Constitution!

Or, c'est bien un peu, je pense, vouloir attenter à la Constitution que de supprimer un des grands corps de l'Etat, dont l'existence est constitutionnellement reconnue nécessaire, et de vouloir cela parce que cette assemblée d'hommes a une pensée personnelle. Cet éloquent Royer-Collard s'écriait courageusement, lorsqu'on proposait la *loi sur le sacrilège :* Si vous votez cette loi, *je jure d'y désobéir!*

Le mouvement oratoire était beau et même généreux et brave. Mais il ne faudrait pourtant as qeu chaque citoyen se crût un Royer-Collard parce qu'il s'écrierait :

— On vient d'achever une Constitution et je jure de ne m'y pas conformer!

Ce serait plutôt là ressembler à ce bon M. Prudhomme qui brandit son coupe-choux pour défendre les institutions et, au besoin, pour les combattre.

∿∿ Mais voyez où cette éternelle politique nous entraîne! A ne parler que d'elle, absolument comme si on n'était point las de la retrouver partout, comme si l'application des décrets du 29 mars n'allait point, pendant des mois et des mois, remplir les journaux de référés, de procès, de consultations, de plaidoiries, jusqu'à en lasser et en harasser l'opinion publique! Et qui dira ce qu'introduisent d'exaspération dans les familles de telles scènes et de tels partis pris!

Les hommes, au besoin assez sceptiques, en prendraient volontiers leur parti. Mais les femmes! Elles sentent s'éveiller en elles toutes les révoltes, tous leurs appétits de résistance et de martyre, et elles rendent responsable de tout ce qui arrive, leur mari, qui n'en peut mais.

— La voilà bien, ta République!

— Comment, ma République? Mais, chère amie, il me semble qu'elle est bien aussi celle d'une quantité respectable d'électeurs!

— Quantité respectable, dis : quantité considérable!

— Si c'est comme çà que tu traites le suffrage universel!

— Comment ses élus traitent-ils ce que j'aime? Non, cela me révolte! Si je n'étais pas mariée... ah! si je n'étais pas mariée!

— Eh bien! qu'est-ce que tu ferais?

— Moi? Je me ferais religieuse! J'irais à la messe en habit de religieuse! Je me promènerais, le 14 juillet, dans les rues de Belleville, en habit de religieuse! Je verrais bien ce qu'elle me ferait alors, ta république!

— Ma république! Ma république!

— Oui, ta république! Tu l'as voulue, tu l'as votée! Ah! que je suis contente que tu n'aies pas été réélu député!

— Très bien. Tu as une façon de t'intéresser à mon avenir! Et pourquoi es-tu contente?

— Parce que tu aurais voté l'article 7. Je te connais, tu l'aurais voté! Oui, pour faire comme les autres! Ah! je ne t'aurais jamais revu de ma vie! Jamais, jamais, jamais! — A moins que tu n'aies été logique jusqu'au bout et que tu n'aies également voté le divorce, avec ton ami M. Naquet! Alors j'aurais tout pardonné — tout — parce que c'eût été fini! Et je serais partie...

— Pour le couvent?

— Pour le couvent, jusqu'à ce que tu les aies fait fermer, raser, détruire tous, jacobin que tu es!

— Mais, chère amie, je t'assure... je te jure... je désapprouve...

— Oui, oui, tu désapprouves, parce que tu n'es pas député! Si tu avais été réélu, tu approuverais! Au fond, ils désapprouvent tous et ils votent tous! Voilà! Les uns à cause de leur portefeuille, les autres à cause de leurs électeurs! Ah! qu'est-ce qui m'aurait dit que je serais si heureuse d'avoir eu le chagrin de te voir blackboulé aux dernières élections? Tiens, tu n'es pas député, tu as bien raison, embrasse-moi!

Cette petite scène, soyez-en certain, s'est jouée en plus d'un ménage. Avec des variantes. Tout le monde n'est pas candidat malheureux, mais bien des gens sont maris (malheureux aussi), et la revanche de la femme, c'est la causerie au coin du feu et les reproches « sous les rideaux ».

C'est là, dans le tout-puissant tête à tête, que la femme développe politique et que l'on peut voir très clairement que l'application des fameux décrets a littéralement coupé la France en deux. Ces deux moitiés de poire, qui sont l'homme et la femme réunis dans le mariage, se trouvent, pour le moment, très désunies, et d'un coup de couteau. Il y a la moitié de poire dont les pépins sont libres penseurs, et la moitié de poire dont les pépins vont à la messe. Le fabuliste qui avait imaginé cette comparaison, ne se doutait point que les deux tranches du fruit se trouveraient jamais aussi divisées sur une question comme celle-là!

Il était pourtant si simple, *bone Deus*, de laisser les poires en paix!

∿∿ Tout est sujet à discussion en ce temps d'apaisement. Le roi de Grèce, qui visite Paris, comme on sait, aurait-il imaginé, lui aussi, que sa présence pût devenir, pour les journaux qui cherchent partout la petite bête politique (ils en trouvent même de grosses), un prétexte à polémique?

— Il sera à Paris le 14 juillet! disent les uns, et il assistera à la distribution de nos drapeaux!

— Il n'y sera pas, répondent les autres. Il aura grand soin de s'éloigner avant votre cérémonie!

Si ces journaux étaient sensés, il me semble qu'à tout prendre ils devraient se taire les uns et les autres: les uns, parce qu'étant français, il doit leur être pénible de voir un souverain partir sans daigner regarder défiler notre armée régénérée; les autres, parce qu'étant républicains, il doit leur être parfaitement indifférent qu'un roi assiste ou n'assiste pas à une fête qui rappelle la prise de la Bastille.

Mais ce serait par trop beau, si les journaux étaient logiques!

Et même s'ils étaient spirituels! Il paraît que ce même roi de Grèce a été à peu près présenté à M^lle^ Sarah Bernhardt par le prince de Galles, à Londres : « *Mon cousin!* a dit le prince. ». Puis, lorsque le souverain des Hélènes s'est éloigné, le futur roi d'Angleterre a demandé à la maigre *Frou-Frou:*

— Eh bien! que dites-vous du roi de Grèce?

— Comment! Un roi?... C'était un roi?... Le roi de Grèce?... Il fallait me prévenir. Votre Altesse me dit tout simplement : *Voici mon cousin!...* Ce pouvait être aussi bien un tapissier ou un emballeur!

Là dessus, les journaux s'extasient. Que d'esprit! Quelle répartie! Quel à propos! Cette Sarah! Il n'y a qu'elle! Exquise, et si drôle, et si hardie!

Ils devraient ajouter : et fort impertinente. Sans doute elle est tenue à mieux connaître les tragédies de Racine que l'*Almanach de Gotha*. Mais des traits malicieux de la lourdeur de celui dont on vient de se faire l'historiographe ne sont pas faits pour démontrer aux étrangers que nos grandes comédiennes gardent toujours la tradition des Sophie Arnould.

Après cela, si le prince de Galles a souri, et s'il aime cette espèce d'esprit, comme on nous le dit, il est bien libre!

Les rois ne sont pas tous très fiers.

∿∿ Ce Londres nous a donc pris, cette année, nos farceurs du Palais-Royal, comme l'an dernier, il nous avait emprunté nos comédiens officiels. Tandis que le théâtre et les acteurs français sont en défaveur en Allemagne où ni le *Nabab* ni l'*Assommoir* n'ont pu vivre, en Angleterre nos pièces et nos comédiens font fureur. C'est la mode. Il y a des *intermédiaires* qui empochent avec nos drames et nos opérettes, des fortunes colossales, sans que les auteurs, nos compatriotes, en touchent un centime et sans que la Société des Auteurs ait l'énergie d'intervenir. *La Fille du Tambour-major*, par exemple, est une source considérable de profits, et tout est là-bas, cette année, à cette *Fille du Tambour-major*, comme l'an dernier, tout était à cette opérette maritime, *S. M. Pinccfort* que toutes les villes d'Angleterre et d'Amérique ont jouée cinq ou six cents fois.

Pendant ce temps, nos théâtres sont fermés, le Palais-Royal est en réparation et le peintre Emile Bayard peint pour cet ex-théâtre Montansier un plafond où tous les bouffons extraordinaires de ce temps, Grassot, Levassor, Lhéritier, Geoffroy, ce pauvre Gil-Pérés, enfermé, abêti et inconscient aujourd'hui, au fond d'une chambre de la maison de santé du docteur Luys, se trouveront groupés. Et ce théâtre du Palais-Royal va devenir une bonbonnière, après avoir été le théâtre le plus étroit de Paris, celui où l'on étouffait le plus, l'Ambigu excepté! Il paraît d'ailleurs qu'il faut étouffer, dans les théâtres, pour s'y amuser. C'est un architecte de mes amis qui soutenait ce paradoxe, sans garantie de M. Charles Garnier. Plus les places d'un théâtre sont étroites, plus les spectateurs se sentent les coudes, comme des soldats dans le rang, plus il se dégage d'électricité dans la salle. Et l'électricité, au théâtre, c'est le succès!

Voyez les théâtres de société. On est dans un salon entassé, encaqué comme des harengs. Il faut se tenir debout, dans une embrasure de fenêtre ou de porte. On y brave l'apoplexie, la céphalalgie, l'angine, l'étouffement et une quantité considérable d'autres maladies plus ou moins molièresques. Eh, bien! on s'y amuse, ou du moins on y applaudit. Jamais l'enthousiasme, au théâtre, n'a égalé l'enthousiasme d'un salon. Gustave Nadaud, avec ses chansonnettes « *pas méchantes* » a obtenu des succès qu'on refusait à Alfred de Musset donnant une comédie rue de Richelieu. Cela tient peut-être tout simplement à ce qu'on était mal placé et mal assis pour l'entendre.

Toutes les pièces réussiront peut-être le jour où les spectateurs ne seront pas assis du tout.

C'est donc un mauvais calcul — qui sait? — de

redorer, repeindre et retapisser le théâtre du Palais-Royal, mais c'est un fait. Le foyer sera particulièrement coquet. Tout petit foyer, pourtant historique. Hier, il n'y avait là que des photographies d'acteurs et d'actrices, et des *aquarelles* de Lhéritier, qui est, à ses heures, un caricaturiste amusant, croquis au pinceau représentant *les charges* de ses camarades; jadis, ce petit foyer, très joliment décoré, était, au contraire, le rendez-vous des élégances parisiennes. Au temps de la Montansier, on allait à celui de l'Opéra du temps du comte d'Orsay et de lord Seymour. La Montansier l'avait meublé de fauteuils et de canapés achetés à la vente à l'encan du palais de Versailles. Les incroyables et les merveilleuses se prélassaient là sur des sièges qui avaient figuré dans le joli boudoir blanc à ornements de cuivre de Marie-Antoinette.

Puis, tout à coup, à ce balcon qui existe encore aujourd'hui et sur la rampe duquel tant de jolis bras se sont appuyés, à l'heure du *flirtage*, dans les entr'actes de la *Cagnotte* ou de *Tricoche et Cacolet*, un grand beau garçon apparaissait, en uniforme d'officier d'ordonnance, sabre au côté, brassard au bras gauche. D'autres officiers le suivaient, très élégants. Toutes les femmes le lorgnaient. C'était le prince Eugène de Beauharnais. Il faisait de ce foyer de la Montansier sa galerie d'habitude. Accoudé là, au balcon, il regardait, sous ses yeux, le tas de jolies filles en robes grecques ou en toges romaines, qui lui rendaient ses *lorgnements* sans timidité! Le duc de Gramont-Caderousse, le prince Paul Demidoff, avaient, depuis, à cette même place, pris la même attitude et joué le même rôle. On devra, je pense, conserver ce balcon historique. Balcon anacréontique, balcon de Roméo souriant à des Juliettes faciles, et qui évoque de moins tragiques souvenirs que ce fameux balcon d'où Charles IX « giboyait aux huguenots », — pas très loin de l'emplacement du futur théâtre Montansier!

~ Quand je dis que les théâtres sont fermés, le Théâtre-Français proteste tout exprès, et donne une pièce nouvelle, drame ou tragédie moyen âge, *Garin*, qu'il ne faut pas confondre avec le café de ce nom.

Une tragédie au mois de juillet! Des alexandrins à l'heure des bains froids! Un drame nouveau à la veille de la canicule! M. Paul Delair, qui en est l'auteur, ne s'en plaint pas. Mais il regrette les bons mois d'hiver où Paris n'est pas en vacances et où les eaux ne confisquent pas tout leur public aux pauvres auteurs dramatiques.

Il y a deux sortes d'auteurs: les auteurs d'été et les auteurs d'hiver. M. Sardou, au temps de *Piccolino*, était un auteur d'été! M. Delair, après *Garin*, sera peut-être un auteur d'hiver.

L'auteur d'hiver, c'est l'auteur dont l'estampille a la confiance du public: c'est le velours littéraire, l'étoffe solide et chère, le bon drap, le satin aux craquelures superbes. L'auteur d'été, c'est le costume à bon marché, le chapeau de paille, la robe légère, le ruban qui est un *déjeuner de soleil*. Il y a quelquefois plus de valeur et plus de talent d'arrangement dans une toilette de bains de mer que dans une robe de bal. Mais c'est d'une autre saison! — Littérature d'été!

Puis vient la postérité qui, de toutes ces étoffes d'hiver et d'été, fait le plus souvent des chiffons, en exceptant, çà et là, des œuvres assez rares, qu'elle classe désormais parmi celles qui deviennent de toutes les saisons.

Il y aurait même un Calendrier littéraire spécial à composer:

Auteurs d'été, qu'on fête rapidement, sans y attacher la moindre importance; auteurs d'hiver, qu'on célèbre plus longuement, comme dans des agapes de famille; auteurs de toute l'année, saints immuables du Calendrier, dont la fête revient tous les ans à la même date, et qui ont et auront toujours leurs fidèles. Hélas! combien sont-ils ceux-là qui ne sont ni printaniers, ni automnaux, mais éternels? — Je souhaite que l'auteur de *Garin* devienne de ces privilégiés que l'on chôme toujours.

ALTER.

NOS GRAVURES

LES NOUVEAUX DRAPEAUX DE L'ARMÉE FRANÇAISE

Nous avons déjà montré à nos lecteurs ce que sont les nouveaux drapeaux, qui attendent à Vincennes le solennel instant de leur remise aux mains de qui doit les défendre.

Nous donnons aujourd'hui une nouvelle représentation de ces emblèmes avec les modifications qui y ont été apportées. Si nos lecteurs veulent bien se reporter au dessin que nous donnions l'année dernière (numéro du 8 mars) du modèle alors accepté par le ministre de la guerre, ils verront que c'est surtout le couronnement que l'on a modifié. Au lieu de se composer d'un socle en bois doré, portant sur une face le numéro du régiment, puis une couronne et enfin un fer de lance en bronze doré, le drapeau définitif est terminé par un socle beaucoup plus simple aux initiales de la République française, et le fer de lance s'y implante directement. L'aspect du nouveau drapeau peut paraître moins riche, mais il est également moins lourd, aussi bien sous le rapport artistique qu'au point de vue purement matériel. Ce dernier détail n'est pas sans importance si l'on réfléchit que, dans certains moments, par le vent et la pluie, par la rapidité de la course, le poids de ce drapeau se trouve singulièrement augmenté.

Ajoutons que les noms de bataille sont seuls inscrits, mais non plus les millésimes, comme sur les types de l'année dernière.

En résumé, le drapeau, tel qu'il est arrêté définitivement, se compose d'une hampe en bois de frêne, de deux mètres de hauteur, peinte en bleu, terminée à sa base par un sabot en bronze. A l'extrémité supérieure est fixé le tablier ou étamine en tissu serré de soie gros de Naples, de première qualité comme tissu et comme teinture.

Cette étamine mesure quatre-vingt dix centimètres de hauteur sur une largeur égale, et est divisée en trois lés, bleu, blanc, rouge, réunis par des coutures presque invisibles; elle est bordée sur ses trois côtés libres d'un galon lézardé que termine une frange à torsades en argent doré. Sur une face, on lit en caractères d'or la devise nationale: *Honneur et Patrie*, et les noms de quatre victoires; sur l'autre face, les mots: *République française* et le numéro du régiment. Le couronnement se compose, comme nous l'avons dit plus haut, d'un fer de lance monté sur socle et d'une bague dans laquelle est nouée la cravate en tissu de soie, longue de quatre-vingt-dix centimètres, large de vingt-quatre, bordée à son extrémité d'une frange d'or, et portant le numéro du régiment inscrit dans une couronne de chêne. C'est dans cette bague que passe le ruban rouge tenant la croix de la Légion d'honneur pour les régiments dont les drapeaux sont décorés.

Ce drapeau est celui des corps d'infanterie, l'étendard de la cavalerie est absolument semblable, mais il ne mesure que soixante-quatre centimètres de côté et sa hampe un mètre quatre-vingt de hauteur.

Comme valeur matérielle, le nouveau drapeau coûte 390 francs, et l'étendard 345 francs.

Au moment où nous le décrivons, les ouvriers du service de l'artillerie achèvent le ferrement des derniers drapeaux reçus. Comme on peut le voir par notre gravure, cette opération est des plus simples. Dès que les différentes pièces composant les drapeaux et étendards ont été reconnues *bonnes* par la commission spéciale de réception, les ouvriers fixent le sabot à la hampe, font passer l'extrémité supérieure de cette hampe dans un gousset ménagé sur le côté de l'étamine libre de bordure; puis, dégageant des œillets ménagés de distance en distance dans le gousset, ils fixent l'étoffe en place au moyen de vis dorées. Le couronnement est ajusté par l'implantation du sommet de la hampe dans l'épaisseur de la base et de la lance, et maintenu au moyen d'un petit boulon; enfin la cravate est passée et nouée dans sa bague et, quand il y a lieu, la croix d'honneur attachée à côté de la cravate.

Les drapeaux achevés vont s'aligner sur deux tréteaux entre lesquels l'étamine tombe droite, sans faire le moindre pli.

Cette disposition des plus simples, comme on le voit, sur ses deux chevalets permettra de la rouler facilement et rapidement, afin de la faire entrer dans son étui de toile caoutchouquée.

LA FÊTE DU 14 JUILLET

Lorsque ce numéro paraîtra, quatre jours nous sépareront encore de la date du 14 juillet, que la Chambre des députés et le Sénat ont récemment adoptée comme jour de fête nationale annuelle.

On connaît le programme arrêté: distribution de secours aux indigents; grands concerts au jardin des Tuileries et au jardin du Luxembourg; décorations de certaines places, notamment de la place de la Bastille, — c'était bien le moins, — et de la place Denfert, où l'on verra le fameux lion de Belfort, qui figurait au Salon de cette année, monument élevé au colonel Denfert-Rochereau, de glorieuse mémoire; illuminations, feux d'artifice; ajoutons les fêtes locales, comprenant des décorations, des trophées, des arcs de triomphe, etc.; le tout organisé, par les soins des municipalités de chaque arrondissement, avec le concours des habitants.

Rien n'y manquera, comme on voit.

Mais ce n'est là que le bagage ordinaire de toute réjouissance publique. Le 14 juillet, deux cérémonies importantes doivent dominer toute la fête et, pour ainsi dire, la remplir. Nous voulons parler de la distribution des nouveaux drapeaux à l'armée, et de l'inauguration, sur l'ancienne place du Château-d'Eau, du monument surmonté de la figure de la République, de M. Morice, monument, qui a été l'objet d'un concours ouvert l'année dernière par la ville de Paris. Ces deux cérémonies ne peuvent manquer d'offrir un imposant spectacle, à l'effet duquel tout doit concourir: leur caractère propre aussi bien que le lieu de la scène, des mieux approprié à sa destination.

On en peut juger par nos gravures, au moins par celle qui représente la décoration de la place du Château-d'Eau que nous avons pu donner, grâce à l'obligeante communication que M. Hochereau, architecte de la ville a bien voulu nous faire de ses dessins et qui est vraiment belle dans son encadrement de grands édifices. La fontaine a disparu, les rails des tramways ont été déplacés. Tout autour se dressent de grands mâts, de massifs pilônes, de sveltes candélabres, reliés entre eux par des guirlandes et des festons. Au centre le monument de M. Morice, avec les lions accroupis de son piédestal, ses trois figures assises: la liberté, l'égalité, la fraternité, au-dessus desquelles apparaît la statue de la République, debout, le bras levé à la hauteur de la tête et tenant dans sa main un rameau d'olivier.

L'autre scène se déroulera sur le champ de courses de Longchamps, connu de tous. Sans qu'il soit besoin de s'y appesantir, on voit d'ici la magnificence du spectacle. Tout exprès pour la cérémonie, l'administration du Garde-Meuble de l'Etat fait élever en ce moment à cent cinquante mètres de distance des tribunes et face à celles-ci trois pavillons, dont sa bonne volonté nous a mis à même d'offrir une vue à nos lecteurs: l'un, au centre, pour le président de la République, les ministres et le corps diplomatique; le deuxième et le troisième à droite et à gauche du premier, pour les sénateurs et les députés. Les drapeaux seront rangés derrière ces pavillons, du côté opposé aux tribunes, par conséquent du côté des troupes. Chaque porte-drapeau sera à côté du drapeau destiné à son régiment, et chaque régiment sera représenté par une députation comprenant le commandant, un capitaine, le porte-drapeau, un sous-officier, un caporal ou brigadier, et trois soldats.

La solennité commencera par la distribution des drapeaux.

Chaque députation s'approchera successivement du pavillon où se tiendra le président de la République, en même temps que le porte-drapeau. Le chef de l'Etat remettra au commandant du régiment le drapeau destiné à sa troupe. La députation se retirera ensuite. Les drapeaux des régiments qui seront présents à la revue seront immédiatement reconnus et défileront à leur place de bataille. Les autres députations iront reprendre l'emplacement qu'elles avaient précédemment.

Le ministre de la guerre passera alors la revue des députations, puis celle des lignes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie et viendra ensuite s'établir avec son état-major devant les tribunes, face aux pavillons du gouvernement et du parlement, de manière que les troupes défilent entre le président de la République et lui.

Les députations avec leurs drapeaux commenceront le défilé par corps d'armée, chaque commandant de corps d'armée à la tête des députations des troupes placées sous ses ordres. Le défilé aura lieu devant le chef de l'Etat, qui recevra le salut des officiers de tous grades et des drapeaux. Les députations iront ensuite se placer moitié à droite des tribunes, moitié à gauche des pavillons, et le défilé continuera par l'infanterie, puis par l'artillerie, pour se terminer par la cavalerie.

1870-1880

Composition de MM. Hébert et Detaille.

Les exigences de l'actualité ne nous ont jamais fait perdre de vue les intérêts de l'art, et, à côté des événements de la semaine, nous nous sommes toujours efforcés de présenter à nos lecteurs des gravures d'un tout autre ordre, exécutées à loisir par l'élite de nos artistes. Pour ne citer que les magnifiques reproductions de tableaux dues au talent magistral de M. Pannemaker, elles ont été dans la gravure sur bois une véritable révolution et, en nous montrant que nos efforts étaient compris, les encouragements qui nous sont venus de toutes parts, nous ont amplement dédommagés des sacrifices que nous nous imposions.

Mais succès oblige, et nous avons voulu faire davantage encore: sans modifier en rien son cadre habituel, l'*Illustration* va dorénavant pouvoir rivaliser avec les plus luxueuses publications d'art; composés expressément pour nous et tirés avec le plus grand soin, les deux dessins que nous donnons aujourd'hui en supplément marquent un pas nouveau dans la voie où nous nous sommes engagés, et prouveront une fois de plus à nos abonnés que nous ne reculons devant aucune difficulté pour continuer à mériter leurs suffrages.

C'est grâce au précieux concours de deux maîtres de l'art contemporain, MM. Hébert et Detaille, que nous avons pu obtenir ce résultat inespéré: à l'un, poète de la vie intérieure et peintre de toutes les délicatesses de la souffrance, il appartenait de nous montrer cette figure de jeune homme, presque d'enfant, douloureuse image de la patrie vaincue, d'un sentiment si expressif et si profond, d'une si simple et si pénétrante émotion; le second, fidèle historien de nos désastres, était tout naturellement désigné pour personnifier en quelques traits d'une gravité éloquente, le relèvement de notre jeune armée, que de cruels revers ont instruite à se méfier des aventures, mais qui a conscience de sa force et se sent désormais capable de défendre le pays, au jour où il serait attaqué.

De telles œuvres s'expliquent d'elles-mêmes et n'ont besoin d'être ni louées, ni commentées: inspirées par le sentiment personnel de deux artistes éminents, elles se complètent l'une l'autre, et méritent d'être aimées ensemble, après avoir été successivement admirées.

LE CAPITAINE CHABAL.

M. Chabal (Francois-Hector) dont nous publions le portrait, est l'officier à qui le 57e de ligne doit de voir son drapeau décoré. Né le 27 décembre 1842, M. Chabal s'engagea simple soldat au 57e de ligne le 27 décembre 1859 et passa par tous les échelons de la hiérarchie militaire. Caporal, le 7 juillet 1860; caporal-fourrier le 13 mars 1861; sergent-fourrier, le 6 septembre 1861; sergent, le 26 octobre 1861; sergent-major, le 18 décembre 1866; il fut enfin nommé sous-lieutenant et moniteur au 57e le 13 avril 1867. Trois ans après, le 24 août 1870, faisant partie de l'armée de Metz, il était promu lieutenant. Son corps avait pris une large part à la terrible bataille de Rezonville, livrée le 16 août 1870 et le soir, parcourant un bois en continuant de repousser les derniers prussiens, il prit le drapeau du 2e bataillon du 3e régiment de Wesphalie, n° 16 de l'armée prusso-allemande. Un fait curieux à noter, c'est que la 38e brigade de l'armée allemande, contre laquelle combattit le 57e français, se trouvait composé du 16e, et du 57e régiments d'infanterie. Prisonnier de guerre à la reddition de Metz, M. Chabal ne revit la France que le 8 avril 1871. Il fut nommé capitaine le 6 février 1874 et obtint le 13 novembre 1877 de passer avec son grade dans la légion de gendarmerie d'Afrique.

M. Chabal a été décoré le 4 mars 1879. La cause de ce retard d'une récompense de ses longs services militaires et de l'acte principal qui les a couronnés est un sentiment de réserve qui l'a empêché de réclamer en faisant constater ses droits et ceux du drapeau de son régiment à la croix de la Légion-d'Honneur. Suivant ordre ministériel, le capitaine Chabal a été invité à venir assister à la cérémonie de la distribution des drapeaux et toutes facilités lui ont été données dans ce but. Il fera partie de l'état-major du ministre de la guerre.

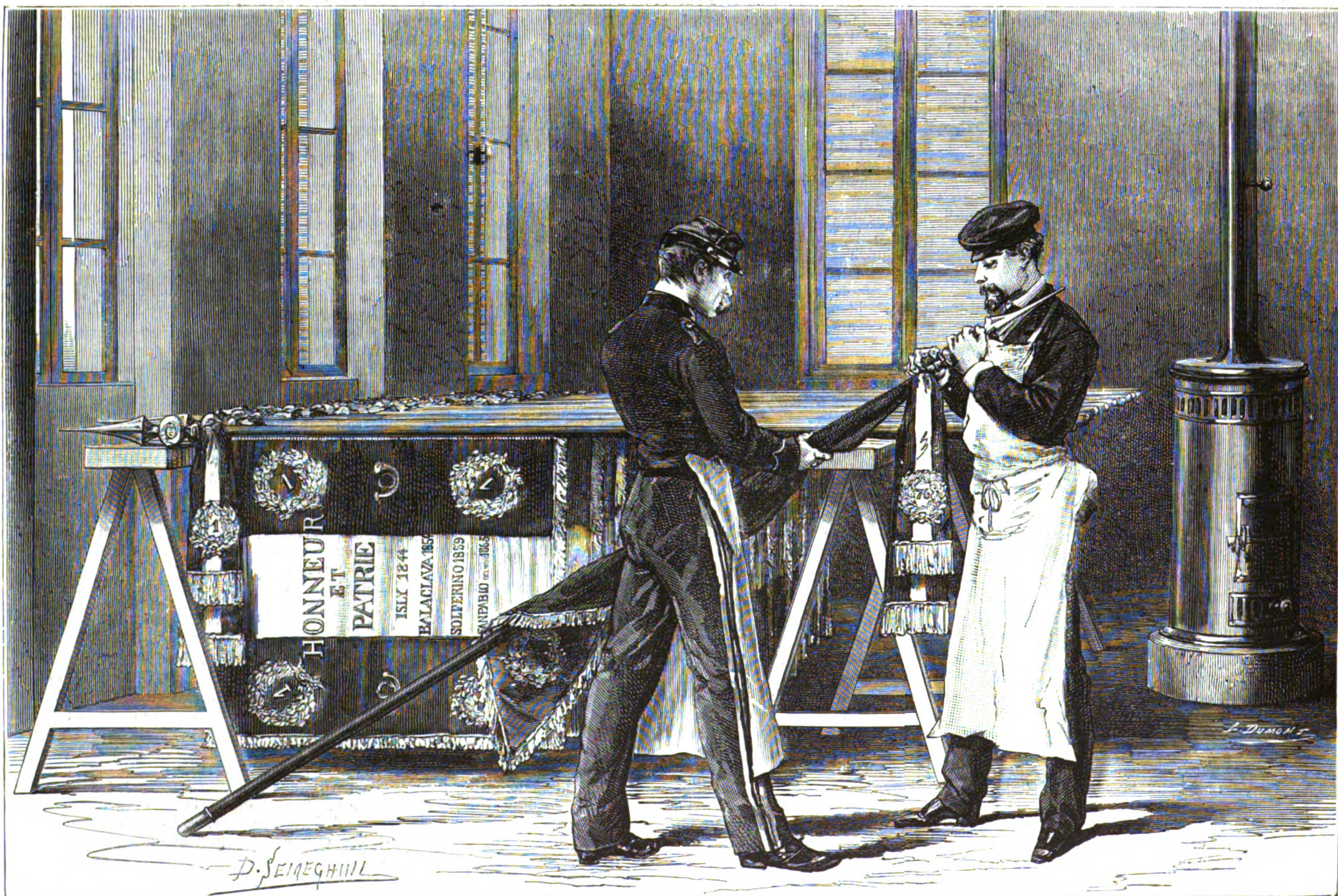
L'APPLICATION DES DÉCRETS DU 29 MARS

L'événement de la semaine a été l'application des décrets du 29 mars, en ce qui concerne les Jésuites.

Le 30 juin, dans la matinée, les Pères ont été expulsés de tous les établissements qui leur appartiennent en France, sauf dans trois départements, où les maisons de résidence se trouvant confondues avec les maisons d'éducation, le gouvernement a fait bénéficier les premières des délais accordés aux dernières qui ne doivent être fermées que le 31 août. A Paris, un seul établissement tombait sous le coup des décrets : la maison-mère de la rue de Sèvres, où, la veille, dans la soirée, MM. Clément et Dulac, commissaires aux délégations judiciaires, avaient déjà fait une première apparition pour apposer les scellés sur les portes de la chapelle. Cette première apparition était d'ailleurs prévue et attendue, et elle avait attiré dans la rue de Sèvres une foule relativement considérable de spectateurs qui, les commissaires partis, s'écoula peu à peu.

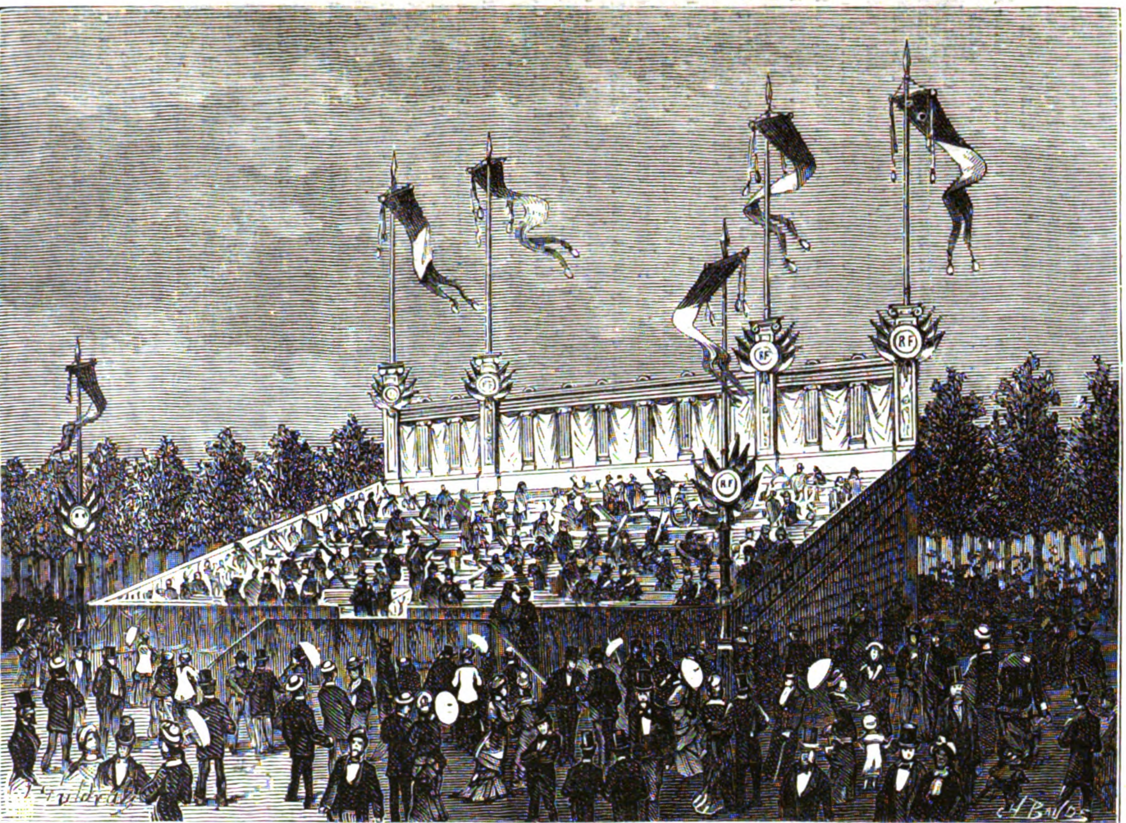
M. CHABAL, CAPITAINE-TRÉSORIER DE GENDARMERIE

Invité officiellement à assister à la cérémonie de la distribution des drapeaux comme ayant pris un drapeau à l'ennemi, en 1870.

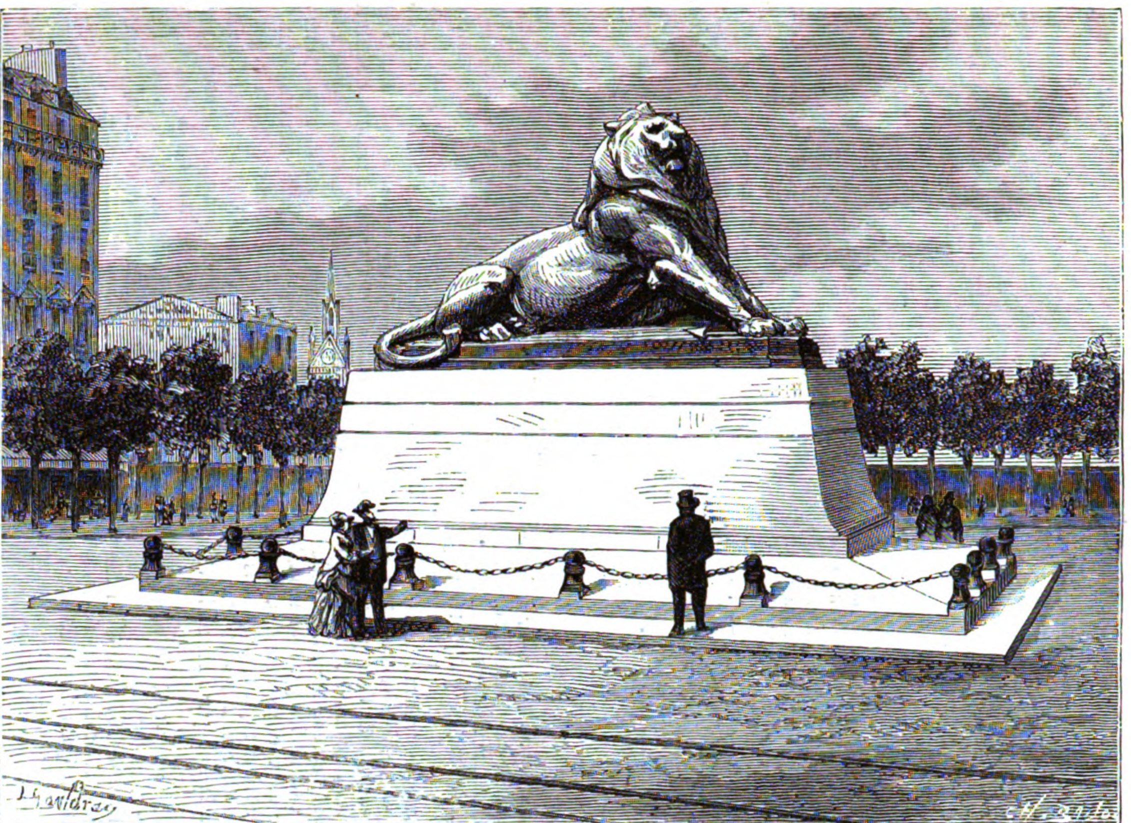


LES NOUVEAUX DRAPEAUX FRANÇAIS. — LE FERREMENT DES LANCES AU VIEUX FORT DE VINCENNES

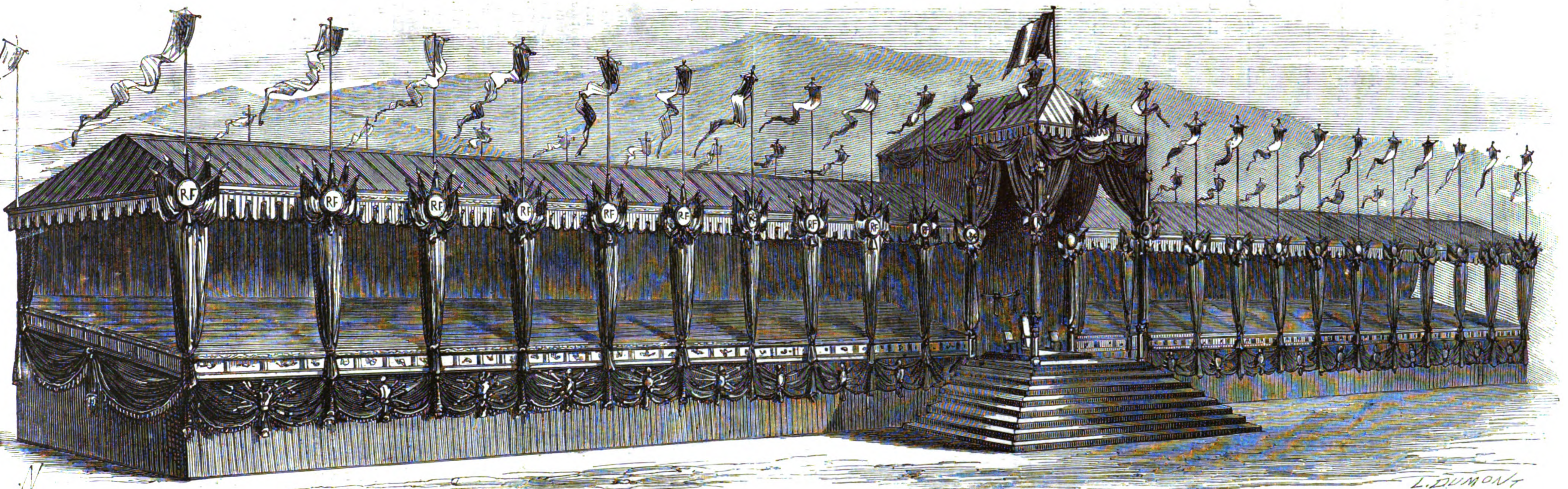
CE QUE SERA LA FÊTE DU 14 JUILLET



L'ORCHESTRE DU JARDIN DU LUXEMBOURG



LA PLACE DENFERT AVEC LE LION DE BELFORT



LES NOUVELLES TRIBUNES ÉLEVÉES SUR LE CHAMP DE COURSES DE LONCHAMPS POUR LA DISTRIBUTION DES DRAPEAUX

D'après un dessin communiqué à l'*Illustration* par M. Williamson, conservateur des mobiliers des palais nationaux.

Le lendemain, nouveau rassemblement. C'était à la première heure du jour, et cette fois le rassemblement était composé, pour la plus grande partie, d'amis et d'élèves des jésuites. Chaque nouveau venu allait jeter en arrivant sa carte dans la boîte aux lettres de l'établissement et gagnait ensuite le trottoir opposé, le long de la grille du square, où tous attendaient silencieusement. Vers 4 heures 1|2, survinrent les commissaires de la veille, MM. Clément et Dulac, accompagnés de plusieurs officiers de paix et d'une centaine de gardiens de Paris. Aussitôt, de toutes parts, des cris éclatent : « Vivent les Jésuites ! Vive la liberté ! A bas les décrets ! » Sans s'émouvoir, les commissaires vont droit à la porte de la maison, devant laquelle se rangent les gardiens. Les cris redoublent. Cependant les commissaires ont frappé, la porte s'est ouverte, ils sont entrés. Au même instant la foule se précipitait, et c'est à grand'peine que les agents parvinrent à la contenir. Au premier rang des manifestants, on remarquait un député, M. Baudry-d'Asson, très-véhément, et deux sénateurs, MM. de Lorgeril et Hervé de Saisy.

Suivons les commissaires.

La porte cochère une fois franchie, MM. Clément et Dulac se trouvèrent devant une porte intérieure hermétiquement close. Derrière, se tenait le P. Pitot, supérieur, accompagné de M. de Ravignan, sénateur des Landes, président de la Société civile propriétaire de l'immeuble. A la lecture du décret d'expulsion, faite par M. Clément, le P. Pitot ayant répondu que les Jésuites, étant chez eux, ne céderaient qu'à la force, on envoya chercher un serrurier qui se mit en devoir de briser la serrure. Alors, au dehors, les clameurs recommencèrent; une nouvelle poussée se produisit dans la foule, et il fallut l'arrivée de deux nouvelles brigades de gardiens de la paix pour la refouler jusqu'aux deux extrémités du square.

Pendant ce temps, MM. Clément et Dulac, suivis de nombreux agents, pénétraient dans la maison. Tous les Pères s'étaient retirés dans leurs cellules; mais au haut du grand escalier les commissaires de police se trouvèrent en présence d'une trentaine de sénateurs et de députés de la droite qui étaient venus apporter aux jésuites l'appui de leur présence et qui avaient passé la nuit dans l'établissement. Parmi eux se trouvaient MM. Chesnelong, Audren de Kerdrel, de Carayon-Latour, de Ravignan, Tailhand, Ernoul, Keller, de Partz, de Kermenguy, de la Bassetière, Villiers, du Bodan, etc. Ces messieurs protestèrent de nouveau avec énergie; MM. Clément et Dulac passèrent outre et se dirigèrent vers le couloir où sont situées les cellules. La première qu'ils ouvrirent était occupée par le P. Marin. Celui-ci ayant déclaré qu'il ne céderait que contraint et forcé, deux agents lui mirent la main sur l'épaule et le firent descendre.

A ce moment, M. de Carayon-Latour, s'avançant, lui offrit son bras. Ils sortirent tous deux et, au milieu des cris de : « Vivent les Jésuites ! » et : « Au revoir ! au revoir ! », tandis que, sur leur passage, des femmes, dont beaucoup étaient vêtues de noir, s'agenouillaient, baisaient les mains du père ou sa soutane, et faisaient des signes de croix, ils gagnèrent une voiture qui les attendait non loin de là. Peu après apparaissait dans la rue un nouveau père appuyé sur le bras d'un nouveau sénateur, puis un autre, et un autre encore, et ainsi jusqu'au dernier. Car la même scène, scène que représente fidèlement, quant à l'extérieur, notre dessin fait d'après nature s'est jusqu'au bout reproduite et au dedans et au dehors. A l'intérieur, à l'ouverture de chaque cellule, déclaration du religieux qu'il ne cédera qu'à la force, intervention de deux agents, protestation, sortie au bras d'un membre du Parlement. A l'extérieur, acclamation et marques multipliées d'une sympathie ardente. A huit heures, tout était terminé, et il ne restait plus dans la maison que les Pères Pitot et Soumié, gardiens de l'immeuble, et le père Lefebvre, vieillard infirme, qui avait été autorisé à y rester à cause de son grand âge.

Tel est le récit exact des scènes auxquelles a donné lieu l'expulsion des Jésuites de leur maison de la rue de Sèvres. Dans le reste de la France, les choses se sont passées à peu près de la même façon, à la même heure matinale, au milieu des mêmes protestations, et d'ailleurs sans rixes ni voies de fait. Quant au second décret, celui qui concerne les congrégations non autorisées qui étaient mises en demeure de régulariser leur situation et qui ne l'ont point fait, il n'a pas encore été appliqué, bien que pouvant l'être depuis le 30 juin.

WALTER SCOTT ILLUSTRÉ

Une nouvelle édition du grand romancier anglais Walter Scott vient d'être entreprise par la maison Firmin Didot. L'édition sera illustrée, ce qui ne peut qu'ajouter au succès de l'œuvre du maître, qui a toujours joui en France d'une popularité légitime. En effet, qui ne connaît pour les avoir lus et relus, ces admirables récits du créateur du roman historique : *Guy-Mannering, l'Antiquaire, Rob-Roy, la Fiancée de Lammermoor, Ivanhoé, le Château de Kenilworth, Peveril du Pic*, et vingt autres, ouvrages, tous plus intéressants les uns que les autres; et d'un intérêt qui n'a été demandé par leur auteur ni à la violence des émotions, ni à ces peintures malsaines auxquelles ont besoin de recourir les auteurs d'aujourd'hui pour obtenir le seul succès qui leur importe, celui de l'argent ?

C'est par *Ivanhoé*, roman dont l'action se passe sous le règne de Richard-Cœur-de-Lion, et dans lequel l'auteur anglais a déployé avec le plus de bonheur peut-être ce génie de la résurrection des temps passés, qu'il possédait à un si éminent degré, que la maison Firmin-Didot a commencé la publication de l'édition nouvelle. Et ce n'est pas sans émotion, ajoutons-le, que nous avons vu reparaître à nos yeux, animés par le crayon des habiles dessinateurs à qui a été confié le soin d'illustrer l'œuvre, ces personnages aimés ou haïs : Rebecca, lady Rowena, Wampa, Gurth le Porcher, le juif Isaac, Cedric le Saxon et les autres, dont nous avons à notre heure partagé les joies et les peines, et suivi avec tant de passion les destinées diverses au milieu des incidents dramatiques de leur existence. Chacun des romans de la collection du *Walter Scott illustré* doit former un volume de cinq à six cents pages, format grand in-8, publié par livraisons de 32 pages, au prix de cinquante centimes la livraison.

LE 14 JUILLET 1790

LA GRANDE FÉDÉRATION

Le mouvement qui entraîne le pays tout entier à s'associer à la cérémonie de la remise des nouveaux drapeaux à l'armée, le 14 juillet prochain, ravive le souvenir de la fête grandiose qui fit tressaillir Paris, il y a quatre-vingt-dix ans.

Le 14 juillet 1790, la France se trouva réunie à Paris, pour la première fois de sa longue histoire. Ce fut un élan d'enthousiasme unique. La capitale de l'antique royaume vit accourir dans ses murs les citoyens des provinces les plus reculées. Toutes y furent représentées. L'Assemblée nationale avait décrété que toutes les gardes nationales enverraient un député sur deux cents hommes, ce qui donnait le chiffre de 15000 environ ; que les dépenses des députations seraient à la charge des districts; que l'armée serait représentée à la fête par onze mille vieux soldats.

Les bannières des quatre-vingt-trois départements allèrent former au Champ de Mars le faisceau symbolique de la France nouvelle. Le livre de l'histoire de la vieille France était bien fermé; jusqu'aux dénominations séculaires des divisions du territoire qui avaient disparu. Au commencement de 1790, le royaume avait été partagé en quatre-vingt-trois départements; les douze cents lignes de barrières intérieures — les douanes entre les diverses provinces — venaient d'être abolies. Il n'y avait plus maintenant, ni Bretons, ni Provençaux, ni Flamands, ni Gascons. Les Français étaient dans l'ivresse de leurs nouveaux titres et de leur nouvelle patrie. Ils se réunirent dans les diverses régions pour fêter leurs récentes conquêtes. Leurs assemblées se nommèrent des fédérations. Voici le serment que jura l'une des premières d'entre elles, la fédération de l'Etoile :

« Nous, citoyens Français de l'une et l'autre rive du Rhône, depuis Valence jusqu'au Pouzin, réunis fraternellement pour le bien de la cause commune, jurons sur nos cœurs et sur nos armes consacrées à la défense de l'Etat, de rester à jamais unis, abjurant désormais toute distinction de province, offrant nos bras, nos fortunes et nos vies à la patrie ainsi qu'au soutien des lois émanées de l'Assemblée nationale; jurons d'être fidèles au monarque qui a tant de titres à notre amour ; jurons de nous donner mutuellement toute assistance pour remplir des devoirs sacrés, et de voler au secours de nos frères de Paris ou des autres villes de France qui seraient en danger pour la cause de la liberté. »

Pas une fédération ne se tenait qu'elle n'envoyât à l'Assemblée nationale le récit fidèle de ses délibérations et de ses actes. En présence de ce mouvement spontané, irrésistible, de la France, dans l'affirmation de la solidarité, de la fraternité de ses enfants, il était difficile aux représentants et à la municipalité de Paris de ne pas songer à lui donner une consécration importante. Il fut décidé que les districts des départements seraient invités à envoyer à Paris des députés ayant mission de conclure avec les Parisiens le pacte de la fédération nationale. Cette fête auguste aurait lieu dans le Champ de Mars, le 14 juillet, jour anniversaire de la prise de la Bastille.

Les historiens de la Révolution française ont largement puisé, pour le récit de cette journée, dans les mémoires du marquis de Ferrières, député du bailliage de Saumur aux états généraux. Quoiqu'il appartînt à la noblesse et qu'il votât d'ordinaire avec le côté droit de l'assemblée, le marquis de Ferrières était un esprit indépendant, ouvert, libre, voyant nettement le fort et le faible des choses. Rien, dans ses mémoires remplis de judicieuses observations, du dénigrement systématique ordinaire aux oppositions, aux minorités, aux hommes surtout qui, comme lui, s'étaient vus dépouillés de tous leurs privilèges. L'écrivain gentilhomme a décrit ainsi la grande fête de la fédération.

Cependant les fédérés arrivaient de toutes les parties de l'empire. On les logeait chez des particuliers qui s'empressaient de fournir lits, draps, bois, et tout ce qui pouvait contribuer à rendre le séjour de la capitale agréable et commode. La municipalité prit des précautions pour qu'une si grande affluence d'étrangers ne troublât pas la tranquillité publique. Douze mille ouvriers travaillaient sans relâche à préparer le Champ de Mars. Quelque activité que l'on mît à ce travail, il avançait lentement. On craignit qu'il ne pût être achevé le 14 juillet, jour irrévocablement fixé pour la cérémonie. Dans cet embarras, les districts invitent, au nom de la patrie, les bons citoyens à se joindre aux ouvriers. Cette invitation civique électrise toutes les têtes: les femmes partagent l'enthousiasme et le propagent ; on voit des séminaristes, des écoliers, des sœurs du pot, des chartreux vieillis dans la solitude, quitter leurs cloîtres, courir au Champ de Mars, une pelle sur le dos, portant des bannières ornées d'emblèmes patriotiques. Là tous les citoyens mêlés, confondus, forment un atelier immense et mobile dont chaque point présente un groupe varié ; la courtisane échevelée s'y trouve à côté de la citoyenne pudibonde; le capucin traîne le haquet avec le chevalier de Saint-Louis ; le porte-faix avec le petit-maître du Palais-Royal; la robuste harengère porte la brouette remplie par la femme élégante et à vapeurs; le peuple aisé, le peuple indigent, le peuple vêtu, le peuple en haillons, vieillards, enfants, comédiens, cent-suisses, commis, travaillant et se reposant, acteurs et spectateurs, offrent à l'œil étonné une scène pleine de vie et de mouvement ; des tavernes ambulantes, des boutiques portatives, augmentent le charme et la gaieté de ce vaste et ravissant tableau : les chants, les cris de joie, le bruit des tambours, des instruments militaires, celui des bêches, des brouettes, les voix des travailleurs qui s'appellent, qui s'encouragent..... L'âme se sentait affaissée sous le poids d'une délicieuse ivresse à la vue de tout un peuple redescendu au doux sentiment de la fraternité primitive..... Neuf heures sonnées, les groupes se démêlent. Chaque citoyen regagne l'endroit où s'est placé sa section, se rejoint à sa famille, à ses connaissances. Les bandes se mettent en marche au son des tambours, reviennent à Paris précédées de flambeaux, lâchant de temps en temps des sarcasmes contre les aristocrates, et chantant le fameux air : *Ça ira*.

Enfin, le 14 juillet, jour de la fédération, arrive parmi les espérances des uns, les alarmes des autres. Si cette grande cérémonie n'eut pas le caractère sérieux et auguste d'une fête à la fois nationale et religieuse, caractère presque inconciliable avec l'esprit français, elle offrit cette douce et vive image de la joie et de l'enthousiasme, mille fois plus touchante. Les fédérés, rangés par département sous quatre-vingt-trois bannières, partirent de l'emplacement de la Bastille; les députés des troupes de ligne, des troupes de mer, la garde nationale parisienne, des tambours, des chœurs de musique, les drapeaux des sections ouvraient et fermaient la marche.

Les fédérés traversèrent les rues Saint-Martin, Saint-Denis, Saint-Honoré, et se rendirent par le Cours-la-Reine à un pont de bateaux construit sur la rivière. Ils reçurent à leur passage les acclamations d'un peuple immense répandu dans les rues, aux fenêtres des maisons, sur les quais. La pluie qui tombait à flots ne dérangea ni ne ralentit la marche. Les fédérés, dégouttants d'eau et de sueur, dansaient des farandoles, criaient : « Vivent nos frères les Parisiens! » On leur descendait par les fenêtres du vin, des jambons, des fruits, des cervelas ; on les comblait de bénédictions. L'Assemblée nationale joignit le cortège à la place Louis XV, et marcha entre le bataillon des vétérans et celui des jeunes élèves de la patrie ; image expressive qui semblait réunir à elle seule tous les âges et tous les intérêts.

Le chemin qui conduit au Champ de Mars était couvert de peuple qui battait des mains, qui chantait *Ça ira*. Le quai de Chaillot et les hauteurs de Passy présentaient un long amphithéâtre où l'élégance de l'ajustement, les charmes, les grâces des femmes enchantaient l'œil, et ne lui laissaient pas même la faculté d'asseoir une préférence. La pluie continuait de tomber; personne ne paraissait s'en apercevoir : la gaieté française triomphait et du mauvais temps, et des mauvais chemins, et de la longueur de la marche.

Monsieur de la Fayette, montant un superbe cheval et entouré de ses aides de camp, donnait ses ordres et recevait les hommages du peuple et des fédérés. La sueur lui coulait sur le visage. Un homme que personne ne connaît, perce la foule, s'avance tenant une bouteille d'une main, un verre de l'autre : « Mon général, vous avez chaud, buvez un coup. » Cet homme lève sa bouteille, emplit un grand verre, le présente à M. de la Fayette. M. de la Fayette, reçoit le verre, regarde un moment l'inconnu, avale le vin d'un seul trait. Le peuple applaudit. La Fayette promène un sourire de complaisance et un regard bénévole et confiant sur la multitude, et ce regard semble dire : Je ne concevrai jamais aucun soupçon, je n'aurai jamais aucune inquiétude, tant que je serai au milieu de vous.

Cependant, plus de trois cent mille hommes et femmes de Paris et de ses environs, rassemblés dès six heures au Champ de Mars, assis sur des gradins de gazon qui formaient un cirque immense, mouillés, crottés, s'armant de parasols contre les torrents d'eau qui les inondaient, s'essuyant le visage au moindre rayon de soleil, rajustant leurs coiffures, attendaient en riant et en causant les fédérés et l'Assemblée nationale. On avait élevé un vaste amphithéâtre pour le roi, la famille royale, les ambassadeurs et les députés. Les fédérés les premiers arrivés commencent à danser des farandoles; ceux qui suivent se joignent à eux, et forment une ronde qui embrasse bientôt une partie du Champ de Mars. C'était un spectacle digne de l'observateur philosophe que cette foule d'hommes venus des parties les plus opposées de la France, entraînés par l'impulsion du caractère national, bannissant tout souvenir du passé, toute idée du présent, toute crainte de l'avenir, se livrant à une douce insouciance, et trois cent mille spectateurs de tout âge, de tout sexe, suivant leur mouvement, battant la mesure avec les mains, oubliant la pluie, la faim et l'ennui d'une longue attente. Enfin, tout le cortège étant entré au Champ de Mars, la danse cesse, chaque fédéré va rejoindre sa bannière. L'évêque d'Autun se prépare à célébrer la messe à un autel à l'antique dressé au milieu du Champ de Mars. Trois cents prêtres vêtus d'aubes blanches, coupées de larges ceintures tricolores, se rangent aux quatre coins de l'autel. L'évêque d'Autun bénit l'oriflamme et les quatre-vingt-trois bannières; il entonne le *Te Deum*. Douze cents musiciens exécutent le cantique. La Fayette, à la tête de l'état-major de la milice parisienne et des députés des armées de terre et de mer, monte à l'autel et jure, au nom des troupes et des fédérés, d'être fidèle à la nation, à la loi, au roi. Une décharge de quarante pièces de canon annonce à la France ce serment solennel. Les douze cents musiciens font retentir l'air de chants militaires; les drapeaux, les bannières s'agitent; les sabres tirés étincellent. Le président de l'Assemblée répète le même serment. Le peuple et les députés y répondent par des cris de : *je le jure*. Alors le roi se lève et prononce d'une voix forte : « Moi, » roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que » m'a délégué l'acte constitutionnel de l'État, à » maintenir la constitution décrétée par l'Assemblée » nationale, et acceptée par moi. » La reine prend le dauphin dans ses bras, le présente au peuple, et dit : « Voilà mon fils, il se réunit ainsi que » moi dans ces mêmes sentiments. » Ce mouvement inattendu fut payé par mille cris de Vive le roi! Vive la reine! Vive monsieur le dauphin! Les canons continuaient de mêler leurs sons majestueux aux sons guerriers des instruments militaires et aux acclamations du peuple; le temps s'était éclairci, le soleil se montrait dans tout son éclat : il semblait que l'Éternel lui même voulût être témoin de ce mutuel engagement, et le ratifier par sa présence ..... Oui, il le vit, il entendit, et les maux affreux qui, depuis ce jour, n'ont cessé de désoler la France, ô Providence toujours active et toujours fidèle! sont le juste châtiment d'un parjure. Tu as frappé et le monarque et les sujets, parce que le monarque et les sujets ont violé leurs serments.

L'enthousiasme et les fêtes ne se bornèrent pas au jour de la fédération. Ce fut, pendant le séjour des fédérés à Paris, une suite continuelle de repas, de danses et de joie. On alla encore au Champ de Mars; on y but, on y chanta, on y dansa. M. de la Fayette passa en revue une partie de la garde nationale des départements et de l'armée de ligne. Le roi, la reine et M. le dauphin se trouvèrent à cette revue. Ils y furent accueillis avec acclamations. La reine donna, d'un air gracieux, sa main à baiser aux fédérés, leur montra Monsieur le dauphin. Les fédérés, avant de quitter la capitale, allèrent rendre leurs hommages au roi; tous lui témoignèrent le plus profond respect, le plus entier dévouement. Le chef des Bretons (Lutaut de Thiévaut) mit un genou en terre, et présentant son épée à Louis XVI : « Sire, je vous remets pure et sacrée l'épée de vos fidèles Bretons : elle ne se teindra que du sang de vos ennemis. — Cette épée ne peut être en de meilleures mains que dans les mains de mes chers Bretons, répondit Louis XVI en le relevant et en lui rendant son épée; je n'ai jamais douté de leur tendresse et de leur fidélité : assurez-les que je suis le père, le frère, l'ami de tous les Français. » Le roi, vivement ému, serre la main du chef des Bretons et l'embrasse. Un attendrissement mutuel prolonge quelques instants cette scène touchante. Le chef des Bretons reprend le premier la parole : « Sire, tous les Français, si j'en juge par nos cœurs, vous chérissent et vous chériront, parce que vous êtes un roi citoyen. »

La municipalité de Paris voulut aussi donner une fête aux fédérés (le dimanche 18 juillet). Il y eut joute sur la rivière, feu d'artifice, illuminations, bal et rafraîchissements à la Halle au Blé : bal sur l'emplacement de la Bastille. On lisait à l'entrée de l'enceinte ces mots en gros caractères : *Ici l'on danse*; rapprochement heureux qui contrastait avec l'antique image d'horreur et de désespoir que retraçait le souvenir de cette odieuse prison. Le peuple allait de l'un à l'autre endroit, sans trouble, sans embarras. La police, en défendant la circulation des voitures, avait prévenu les accidents si communs dans les fêtes, et anéanti le bruit tumultueux des chevaux, des roues, des cris de *gare*, bruit qui fatigue, étourdit les citoyens, leur laisse à chaque instant la crainte d'être écrasés, et donne à la fête la plus brillante et la mieux ordonnée l'apparence d'une fuite. Les fêtes publiques sont essentiellement pour le peuple. C'est lui seul qu'on doit envisager. Si les riches veulent en partager les plaisirs, qu'ils se fassent peuple ce jour-là; ils y gagneront des sensations inconnues, et ne troubleront point la joie de leurs concitoyens.

Ce fut aux Champs-Elysées que les hommes sensibles jouirent avec plus de satisfaction de cette charmante fête populaire. Des cordons de lumières pendaient à tous les arbres, des guirlandes de lampions les enlaçaient les uns aux autres, des pyramides de feux, placées de distance en distance, répandaient un jour pur que l'énorme masse de ténèbres environnantes rendait encore plus éclatant par son contraste. Le peuple remplissait les allées et les gazons. Le bourgeois, assis avec sa femme, au milieu de ses enfants, mangeait, causait, se promenait et sentait doucement son existence. Ici, de jeunes filles et de jeunes garçons dansaient au son de plusieurs orchestres disposés dans les clairières. Plus loin, quelques mariniers en gilet et en caleçon, entourés de groupes nombreux qui les regardaient avec intérêt, s'efforçaient de grimper le long des grands mâts frottés de savon, et de gagner un prix réservé à celui qui parviendrait à enlever un drapeau tricolore attaché à leur sommet. Il fallait voir les ris prodigués à ceux qui se voyaient contraints d'abandonner l'entreprise, les encouragements donnés à ceux qui, plus heureux ou plus adroits, paraissaient devoir atteindre le but... Une joie douce, sentimentale, répandue sur tous les visages, brillante dans tous les yeux, retraçait les paisibles jouissances des ombres heureuses dans les Champs-Elysées des anciens. Les robes blanches d'une multitude de femmes, errantes sous les arbres de ces belles allées, augmentaient encore l'illusion.

Les fédérés reprirent le chemin de leurs provinces, enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu des Parisiens, et la plupart, pénétrés d'amour et de respect pour le roi et la famille royale. La bonté, l'égalité d'humeur de Louis XVI et de son épouse, la gaieté naïve de Monsieur le Dauphin, avaient gagné tous les cœurs : sentiment devenu plus puissant et plus général par le contraste qu'offrait l'Assemblée nationale, où la haine, l'esprit de parti, les cris, les fureurs, présidaient aux délibérations. Aussi Mirabeau, frappé de cette impression inattendue, ne put s'empêcher de dire avec amertume : « *Que voulez-vous faire d'une nation qui ne sait que crier : Vive le Roi!* »

MARQUIS DE FERRIÈRES.

LES DEVISES DES ANCIENS DRAPEAUX

Les drapeaux qui vont être distribués à l'armée dans quelques jours ne porteront pas de devises, mais simplement des noms de batailles gagnées depuis 1792 jusqu'à notre époque moderne. Jadis, il n'en était pas ainsi, et les drapeaux des régiments de la monarchie, comme plus tard ceux de la République, eurent des devises ou des inscriptions souvent curieuses.

Sans nous imposer la tâche de citer toutes les devises des anciens drapeaux blancs, nous nous bornerons à rappeller celle du corps de l'artillerie : *Ultima ratio regum*, que bon nombre de gardes nationaux ont pu lire encore sur quelques belles pièces de canon mises en batterie sur les remparts de Paris, pendant le siège de 1870; la devise de Bretagne-Infanterie : *Potius mori quam fœdari*; celle de colonel-général : *Vigilantia*; celle des trois régiments irlandais renouvelée du labarum de Constantin : *In hoc signo vinces*; les chasseurs de Guyenne : *Aut vince, aut mori*. Quelques corps eurent des devises françaises; *Qui s'y frotte s'y pique*, disait la devise des drapeaux de Rosen-Infanterie; *Toujours au chemin de l'honneur*, lisait-on sur celui des carabiniers. Le régiment de Bauffremont portait sur ses drapeaux : *Dieu ayde au premier chrétien*; et les drapeaux de Levis, trouvant prise une première place se contentaient de : *Dieu ayde au second chrétien* Levis.

Lorsque la garde nationale fut organisée, chacun des soixante bataillons eut un drapeau avec emblème et devises, drapeau, généralement don de quelque citoyen riche ou en vue, avait été brodé par les femmes ou les jeunes filles qui, à cette époque, s'enthousiasmèrent pour les idées nouvelles. Les devises varièrent nécessairement. Le bataillon de Saint-Marcel inscrivait sur son drapeau : *Mort ou liberté*; celui du Val-de-Grâce : *Liberté, crains Dieu, honore le Roi*; celui de Nicolas du Chardonneret : *Qui me le ravira?* celui des Théathins : *Armé pour la Loi et la Liberté*; celui des Filles-Dieu : l'image de Jeanne d'Arc et la devise *Mon courage sauva l'Etat*; le bataillon de Saint-Martin portait un coq sur un canon, et comme emblème : *Je veille pour la Patrie*; le bataillon des Blancs-Manteaux : *Libres sous un roi citoyen*; le bataillon de Trainel (faubourg Saint-Antoine) : *Un roi juste fait le bonheur de tous*. En août 1793, lors de la levée et de l'envoi aux frontières des réquisitionnaires, on donna à chaque bataillon un drapeau en forme de bannière sur lequel on lisait : *Le peuple français debout contre les tyrans*.

Les drapeaux de la garde nationale furent, pour la plupart, emportés aux armées lors de la grande levée de 1792; ils figurèrent à côté des drapeaux des demi-brigades de bataille et disparurent quand, en 1796, les demi-brigades de bataille se transformèrent en demi-brigades nouvelles devenues, en 1803, les régiments d'infanterie de l'empire. Ce sont ces demi-brigades de deuxième formation sur les drapeaux desquelles le général Bonaparte fit inscrire les noms de bataille et, sur quelques-uns, des paroles prononcées en diverses circonstances, ou des qualifications demeurées historiques. Sur le drapeau de la 18e légère on lisait : *Je vous connais, l'ennemi ne tiendra pas devant vous*; sur celui de la 25e : *La 25e s'est couverte de gloire*; sur le drapeau de la 32e : *J'étais tranquille, la 32e était là*; sur celui de la 57e : *La terrible 57e que rien n'arrête*; sur le drapeau de la 75e : *La 75e arrive et bat l'ennemi*; sur celui de l'artillerie : *Partout l'artillerie s'est couverte de gloire*.

Ces inscriptions furent portées sur les drapeaux en conformité des ordres donnés par Bonaparte à son chef d'état-major, général Berthier, le 14 décembre 1796. Cet ordre portait en outre que la distribution des nouveaux drapeaux aux divisions de l'armée d'Italie serait faite solennellement avec un appareil militaire. Aussi, le 26 juillet 1797, les divisions se rassemblèrent dans les localités où elles étaient campées. Au centre du terrain de manœuvres s'élevait une pyramide à autant de pans ou faces que la division comptait de demi-brigades d'infanterie et de régiments de cavalerie; une face était affectée à l'artillerie et une au génie. Sur chaque face, on inscrivit les noms des braves morts dans chaque demi-brigade depuis le début de la campagne. Pour commencer la cérémonie, six coups de canon furent tirés en l'honneur de chacun des généraux de division morts à l'ennemi; cinq pour chaque général de brigade et trois pour chaque chef de brigade; puis des chœurs entonnèrent des hymnes patriotiques, le général distribua les drapeaux et la journée se termina par des courses, des jeux, des danses, des banquets et des feux d'artifices.

Le jour de cette distribution, Bonaparte était à Milan. Il présida à la cérémonie pour celle de ses divisions qui occupait la province, passa les troupes en revue, et le soir, au repas, il se leva et, au milieu du silence général, porta un toast : *Au brave Stengel, mort au champ d'honneur à Mondovi*; un second à *Laharpe, mort au champ d'honneur à Fombio*; un troisième à la mémoire de *Dubois, mort au champ d'honneur à Roveredo*; puis un dernier *à tous les braves morts pour la défense de la patrie*.

Cette distribution des drapeaux de Bonaparte à l'armée d'Italie est la première connue; on peut même dire que c'est à lui que remonte l'idée de ce genre de fête militaire, grandiose et solennelle, plus encore dans sa signification que par sa mise en scène. Elle mécontenta le Directoire qui, n'osant rien dire cependant, en fit porter le récit au *Moniteur*. Mais, après le départ du général pour l'Egypte, il décida, le 21 juillet 1798, que ces drapeaux à légendes seraient gardés au dépôt des corps comme monuments de leurs exploits et remplacés par des drapeaux sans légendes, comme en avaient les autres corps.

La mesure avait fortement indisposé l'armée, aussi le Directoire crut-il la regagner à sa cause en décrétant, le 3 octobre 1799, que les drapeaux *dits d'armée*, c'est-à-dire accordés à chaque armée quand elle était mise à l'ordre du jour de l'Assemblée pour ses

CE QUE SERA LA FÊTE DU 14 JUILLE

D'après les dessins communiqués à l'*Illustration*, par M. Hoch

— DÉCORATION DE LA PLACE DU CHATEAU-D'EAU

:au, architecte de la ville, chargé des travaux de décoration.

exploits, seraient portés au Panthéon et suspendus à la voûte. Sur ces drapeaux se trouvaient inscrits les dates des décrets conventionnels et législatifs déclarant que l'*armée avait bien mérité de la Patrie* et le nom des batailles gagnées. L'armée d'Italie eut vingt et une citations de cet ordre; l'armée de Sambre-et-Meuse, quatorze; l'armée du Nord, onze; les armées des Pyrénées et du Rhin, chacune sept, etc. L'armée qui, la première, obtint une citation fut celle qui, sous les ordres de Dugommier, Bonaparte étant capitaine d'artillerie, reprit Toulon aux Anglais, en septembre 1798.

Le 14 juillet prochain, deux drapeaux seulement porteront, outre des noms de bataille, mention d'un souvenir de gloire : le 84e porte sur son drapeau : *un contre dix;* celui du 132e : *un contre huit.* Le 26 juin 1809, le 84e de ligne, comptant onze cents hommes, dut défendre pendant quatorze heures le faubourg de Gratz contre la division autrichienne du général Giulay. Il culbuta l'ennemi, lui tua ou blessa deux mille hommes, en prit cinq cents avec deux drapeaux et des canons. Passant devant ce régiment sur le champ de bataille de Wagram, Napoléon s'arrête : « Colonel Gamblin, dit-il, vous ferez porter sur vos aigles : un contre dix. »

A Rosnay, le 2 février 1814, le 132e de ligne se trouve dans une position analogue et Marmont écrit dans son rapport : Le régiment, fort d'un millier d'hommes, avait repoussé une division autrichienne de huit mille. Ce sont ces souvenirs que conservent les drapeaux des 84e et 132e d'infanterie.

P. LAURENCIN.

L'ÉCOLE DE SAINT-CYR

LE PREMIER BATAILLON DE FRANCE

Dans la distribution des drapeaux qui aura lieu mercredi, le bataillon de Saint-Cyr doit avoir sa part. Il y en a un qui lui est destiné et qu'il recevra avant de défiler devant le chef de l'Etat avec cette allûre martiale et correcte qui depuis longtemps l'a rendu célèbre. Cette faveur marquée dont il jouit à si juste titre, nous a fait penser qu'une étude sur l'école de Saint-Cyr serait aujourd'hui tout à fait de saison. Voici donc cette étude qui ne peut manquer d'intéresser le lecteur.

Le Saint-Cyrien est un enfant d'adoption de Paris. Le dimanche, il manquerait quelque chose aux boulevards, aux Champs-Elysées, aux courses, partout où il y a foule, si l'on ne voyait onduler son plumet blanc et rose, ses épaulettes rouges

Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés.

Paris ne le voit guère qu'une fois l'an, sac au dos, le fusil sur l'épaule droite, ou à cheval, sabre en main. Ce jour-là, à la revue de Longchamps, il fait fête à ses sympathiques inconnus du dimanche. Eux, se piquent d'honneur et défilent avec la sûreté de vieux troupiers. Pas une défaillance, pas de *cintre* dans la grande ligne de l'infanterie, dans le brillant escadron. Guide à gauche, guide à droite, attention! Bravo les serre-files! Toutes les jumelles des tribunes sont braquées sur les plumets roses. Ils ne bronchent pas. Les lignes sont unies, comme tirées au cordeau, en long et en large. C'est aisé, souple, jeune, charmant. Officiers, adjudants, saint-cyriens, tous sont admirables d'entrain. On les salue, on leur bat des mains; c'est l'avenir de l'armée, le premier bataillon de France qui passe.

S'il est le premier par l'élite qui le compose, il l'est aussi par la discipline. C'est une vie de Spartiates que celle de ces jeunes gens. A cinq heures du matin, après un repos de sept heures vingt-cinq minutes bien comptées, ils sont déjà l'arme au pied, sur le terrain de manœuvres. Un quart d'heure a suffi pour la toilette et l'absorption d'une tasse de café. L'exercice dure jusqu'à huit heures; les mercredis et samedis, de quatre à huit heures vingt minutes du soir : l'hiver, c'est dans l'après-midi. L'étude, les cours, le dessin remplissent toutes les minutes de la journée. Dans ses déplacements continuels à travers l'école, le bataillon observe le silence le plus rigoureux. Un mot dans les rangs, le sommeil à l'étude, un bouton qui n'a pas été assez *fanatisé*, pour la revue du dimanche matin, attirent comme la foudre sur la tête des délinquants, la privation de sortie, la salle de police, le peloton de discipline. Tandis que pendant les récréations de juin et de juillet, les camarades goûtent les douceurs de l'ombre, mollement étendus dans le petit bois voisin, les punitionnaires — Dieux! quel barbarisme! — recommencent à piétiner le *marchfeld.* Ah! que de colonels, que de généraux ont connu cette heure aimable où l'on n'a d'autre horizon que les yeux du sergent-instructeur.

Il s'agit de donner à la France des hommes solides, des officiers accoutumés à la dure, insensibles aux intempéries — il est reconnu à Saint-Cyr que la pluie ne mouille pas. Ici, l'entraînement est complet. L'école possède des salles de gymnastique aussi vastes que ses manèges. Quand une division doit s'y rendre, croyez-vous qu'elle en trouve les portes ouvertes? Ce serait par trop primitif. Mais alors? — On pénètre par les croisées; on sort par la même voie. C'est l'assaut, l'escalade. On se hisse les uns sur les autres; on se fait la courte échelle, on se pousse, on grimpe, on dégringole. Et de rire.

Il n'y a pas à Saint-Cyr que des Français. On y compte deux ou trois Roumains, ces Latins du Danube, entre autres un Cantacuzène, puis deux Espagnols. Les Parisiens ont certainement rencontré deux jeunes Japonais revêtus du costume de l'école. Le plus grand se nomme Harida, le second, Mizouno, tous les deux d'humeur gaie, fort intelligents, très *débrouillards*, comme on dit dans l'argot militaire. Signe particulier : une méticuleuse propreté.

Du reste, elle est commandée dans ce milieu où le corps est soumis à de si rudes fatigues. Les trente baignoires de l'école chôment peu. Le culte de l'eau est inscrit dans le règlement.

Dans une aussi vaste maison l'ordre est nécessaire. Rien n'est laissé au hasard. L'imagination du cuisinier en chef est elle-même soumise au contrôle. Chaque lundi, le menu du dîner et du souper de tous les jours de la semaine est affiché à la cuisine, visé par le major, approuvé par le général commandant, *ne varietur.* Il est confortable et varié. L'appétit des estomacs de vingt ans donne, en outre, aux signatures des deux dignitaires la plus précieuse des sanctions.

Il ne faut pas oublier dans cette esquisse la belle salle d'armes, la salle de danse, la salle des jeux où une compagnie entière peut s'asseoir aux diverses tables, ou jouer aux quatre billards qui en occupent la longueur.

L'école compte 712 élèves dont 83 cavaliers. Le bataillon est à huit compagnies. L'état-major se compose de 57 officiers de toutes armes, de 16 adjudants : 8 pour l'infanterie; 4 pour la cavalerie; 4 pour l'artillerie; — 155 sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats sont affectés aux cadres. Il y a, en outre, 62 cavaliers de manège. C'est un personnel d'un millier d'hommes qui se meut dans ces immenses bâtiments de Saint-Cyr.

Lorsque la fondatrice de cette maison, Mme de Maintenon, exposa ses idées au roi, elle le fit en ces termes bien nets, bien précis :

« Il ne nous faut ni un palais, ni un couvent, mais une maison très simple, n'ayant de beauté que par la grandeur qui lui est nécessaire pour contenir un si grand nombre de personnes. »

« Un si grand nombre de personnes », c'étaient alors les 250 demoiselles nobles, 40 dames pour les classes, — le chapitre, comme on disait alors; aujourd'hui, c'est l'état-major, — et autant de femmes attachées au service. En tout, 350.

L'ancienne maison royale de Saint-Louis conserve toujours, malgré les additions considérables faites aux premiers bâtiments, le caractère de grandeur simple que lui voulait Mme de Maintenon. La place n'a pas été ménagée dans cette cité militaire. Les rues nouvelles y sont larges et se prêtent admirablement aux déploiements de troupes. Le quartier de cavalerie, les écuries, les manèges, toutes les constructions récentes sont grandement espacées et isolées.

Les écuries contiennent de beaux chevaux de Tarbes, des spécimens de la Plata. Là, se repose sur ses lauriers, *Coquelicot* qui, en 1870, monté par le comte de Gontaut-Biron, alors adjudant et maître de manège, a gagné la *coupe* au concours hippique du palais de l'Industrie.

L'école est une vraie petite ville autonome — comme on dit aujourd'hui. — Elle se suffit à elle-même. Ainsi, elle fabrique le gaz qu'elle consomme et en fournit le village de Saint-Cyr, si l'on peut nommer ainsi une agglomération de 1800 habitants qui s'accroît sans cesse, grâce à son agréable situation à l'extrémité du parc de Versailles.

Elle a aussi son imprimerie. Tous les cours professés à Saint-Cyr sont lithographiés et remis aux élèves.

LA FÊTE DU TONNEAU

On a marqué des repos dans cette existence si remplie : congés de six jours au 1er janvier, de huit jours à Pâques. Les grandes vacances sont de près de trois mois, du 15 août au 8 novembre.

Avec la revue de Longchamps, le jour le plus souhaité à l'école est celui de la fête du tonneau. Celle-ci se passe tout entière à l'intérieur des murs.

Le tir au canon se fait au mois de juin, et l'heureux pointeur qui le premier a logé son boulet, est le héros d'un triomphe qu'il est de tradition de rendre aussi burlesque que possible.

Pendant trois heures tout l'ordre accoutumé de l'école est bouleversé. Les sergents-majors rentrent dans le rang et les derniers numéros de l'école sont promus à tous les honneurs : commandant, orateur...

Les élèves se dispersent aussitôt pour aller prévenir le général et les officiers. On va dans le village; on court jusqu'à Versailles commander des bouquets, des couronnes. En un tour de main, le char du triomphateur est orné et enguirlandé. On grimpe dans les dortoirs; on se fabrique des costumes invraisemblables, des burnous de spahis avec des couvertures de tente, des turbans avec des draps de lit. Les brandebourgs d'une tunique de dragon sont faits en quatre coups de craie. Les plus beaux hommes se déguisent en sapeurs, se font avec des traversins, des abdomens formidables, et d'immenses tabliers avec je ne sais quoi. Le cortège, digne du crayon de Callot, va se masser à l'entrée d'une avenue dont la porte est gardée par un élève qui a le numéro 100. On frappe, et alors il y a un échange de mots de passe insensés.

La famille militaire de l'école a été invitée, — la plupart des officiers sont mariés. Toutes les dames ont reçu des bouquets. Un plus gros a été réservé pour la dame que le pointeur associe à son triomphe. C'est elle qui pose la couronne sur sa tête.

Le défilé commence, précédé de tous les tambours et clairons. Le *commandant* est à cheval; le grotesque cortège suit. Puis, il fait le cercle et l'*orateur* débite les insanités les plus abracadabrantes que contient sa besace.

Trois heures au plus sont dépensées à cette folie. La pyramide va être replacée sur sa base. Dans quelques moments, le roulement du tambour, pour de bon, cette fois. Il est quatre heures; jusqu'à huit heures vingt minutes, l'école de bataillon ou de tirailleurs. Et de l'aplomb! car le *clou* pourrait bien abriter la nuit prochaine un nombre considérable de futurs colonels.

La chapelle n'a pas de style. C'est une longue nef blanche à la voûte élevée. De simples rideaux de cotonnade rouge tamisent la lumière du jour qui entre par ses hautes fenêtres parallèles. Des tableaux représentant des épisodes de la vie de saint Louis, œuvres de Jouvenet, de Lagrenée, de Vien, y arrêtent seuls les regards. En arrivant dans le chœur très vaste, dallé de marbre, mais nu, on aperçoit tout d'un coup à droite, dans une sorte de chapelle qui n'a pas d'autre ornement, un sarcophage de marbre noir, surmonté d'une croix noire; il porte cette simple inscription :

Ci-gît
Madame de Maintenon
1635-1719.

1836.

C'est à cette dernière date que le général, depuis maréchal Baraguey d'Hilliers, commandant l'École militaire, réunit dans ce tombeau ce qu'on put retrouver des restes de la célèbre fondatrice de Saint-Cyr, arrachés de leur asile en 1794 et traînés à la fosse commune, ensevelis dans la cour Maintenon en 1802 par les soins du proviseur du prytanée, profanés de nouveau en 1805 par la haine du général Duteil qui prétendait frapper sur ces malheureux ossements l'instigatrice de la révocation de l'édit de Nantes. Tout ce qui restait de la marquise, en 1836, tenait dans une petite boîte en chêne.

Le chœur est orné de quatre grandes plaques de marbre noir sur lesquelles sont gravés en lettres d'or les noms des généraux et des colonels sortis de l'École, tués à l'ennemi. La première date se rapporte à leur entrée à l'École; la seconde est celle de leur mort.

Voici ces glorieuses listes; aussi bien, ne semble-t-il pas qu'on revoit, en les parcourant, toute l'histoire guerrière de notre époque? Hélas! aussi celles de nos discordes civiles!

GÉNÉRAUX DE DIVISION

De Danrémont (Denys), 1803-1837, Constantine.
Brunet, 1819-1855, Crimée.
Mayran, 1819-1855, Crimée.
Espinasse, 1833-1859, Magenta.
Douay, 1827-1870, Wissembourg.
Raoult, 1833-1870, Reischoffen.
Decaen, 1827-1870, Metz.

Guyot de Lespart, 1825-1870, Sedan.
Renault, Pierre, 1825-1870, Paris.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE

Regnault, 1803-1848, Paris.
De Bréa, 1806-1848, Paris.
Damesme, 1824-1848, Paris.
De Barral, 1824-1850, Algérie.
Lenormand de Lourmel, 1828-1854, Sébastopol.
De Pecqueut de Lavarande, 1831-1855, Sébastopol.
De Pontevès, 1822-1855, Sébastopol.
De Saint-Pol, 1827-1855, Sébastopol.
Breton, 1822-1855, Sébastopol.
De Marolles, 1824-1855, Sébastopol.
Beuret, 1821-1859, Montebello.
Cler, 1832-1859, Magenta.
Dieu, 1831-1859, Solférino.
Doëns, 1838-1870, Forbach.
Colson, 1838-1870, Reischoffen.
Maire, 1829-1870, Reischoffen.
Brayer, 1831-1870, Metz.
De Marguenat, 1830-1870, Metz.
Manèque, 1830-1870, Metz.
Morand, 1843-1870, Beaumont.
Tilliard, 1836-1870, Sedan.
Girard, 1838-1870, Sedan.
Thérémin d'Hame, 1824-1870, Laon.
Lecomte, 1833-1871, Paris.
Besson, 1833-1871, Paris.
Le Roy de Day, 1832-1871, Paris.
Ladreit de La Charrière, 1823-1870, Paris.

COLONELS

Monginot, 13e de chasseurs, 1803-1814, Montereau.
Bourbaki, 31e léger, 1803-1827, Morée.
De Camas, 6e de ligne, 1826-1854, Inkermann.
Vienot, 1er de la Légion étrangère, 1823-1855, Sébastopol.
Hardy, 86e de ligne, 1818-1855, Sébastopol.
De Briancion, 50e de ligne, 1819-1855, Sébastopol.
Malher, 97e de ligne, 1819-1855, Sébastopol.
Boudville, 1er de voltigeurs, 1818-1855, Sébastopol.
De Javel, 85e de ligne, 1819-1855, Sébastopol.
De La Tour du Pin, état-major, 1824-1855, Sébastopol.
Cavarez, 31e de ligne, 1825-1855, Sébastopol.
David, 86e de ligne, 1823-1855, Sébastopol.
Charlier, 90e de ligne, 1822-1859, Magenta.
Drouhot, 65e de ligne, 1823-1859, Magenta.
De Chabrière, 2e de la Légion étrangère, 1825-1859, Magenta.
De Senneville, état-major, 1831-1859, Magenta.
Laure, tirailleurs-algériens, 1833-1859, Magenta.
Menessier, 65e de ligne, 1833-1859, Magenta.
Paulze d'Ivoy, 1er de zouaves, 1832-1859, Melegnano.
Lacroix, 30e de ligne, 1827-1859, Solférino.
Waubert de Genlis, 8e de ligne, 1827-1859, Solférino.
Broutta, 43e de ligne, 1828-1859, Solférino.
Douay (Gustave-Paul), 70e de ligne, 1829-1859, Solférino.
Capin, 53e de ligne, 1829-1859, Solférino.
De Maleville, 53e de ligne, 1832-1859, Solférino.
Martin (J.), 62e de ligne, 1833-1864, Mexique.
Poissonnier, 2e de lanciers, 1845-1870, Freeschwiller.
De Franchessin, 90e de ligne, 1842-1870, Freeschwiller.
De Saint-Hillier, 2e de ligne, 1835-1870, Spickeren.
Supervielle, 73e de ligne, 1832-1870, Metz.
Amadieu, 75e de ligne, 1834-1870, Metz.
Caillot, 54e de ligne, 1835-1870, Metz.
Cousin, 3e de grenadiers, 1839-1870, Metz.
Ardant du Picq, 10e de ligne, 1842-1870, Metz.
Fraboulet de Kerleadec, 15e de ligne, 1843-1870, Metz.
De Behagle, 11e de ligne, 1832-1870, Beaumont.
De Contenson, 5e de cuirassiers, 1841-1870, Mouzon.
Rozier de Linage, état-major, 1830-1870, Sedan.
Cliquot de Mentque, 1er de chasseurs d'Afrique, 1837-1870, Sedan.
Beaudoin, 36e de ligne, 1840-1870, Sedan.
Guyt, 82e de ligne, 1841-1870, Sedan.
Netterer, 126e de ligne, 1843-1870, Champigny.
Maupoint de Vandeul, 121e de ligne, 1840-1870, Champigny.
Renier, commandant une brigade du 17e corps d'armée, 1847-1871. Mazange (Loiret).
Béraud, état-major, 1832-1871, Saint-Jean-sur-Erve (Mayenne).
Billet, 6e de cuirassiers, 1836-1871, Limoges.
Lemoing, 91e de marche, 1845-1871, Paris.
Piquemal, état-major, 1844-1871, Paris.
Graziani, 32e de marche, 1851-1871, Nuits.

Les murs de la salle des visites — c'est ainsi qu'on nomme l'élégant parloir — disparaissent sous les tables de marbre où éclatent en lettres d'or les noms des anciens élèves devenus maréchaux, généraux, intendants. Le commandant actuel, le général Cholleton, a été élevé ici. On connaît ses beaux états de service. Il fut un des défenseurs de Paris et fit admirer sa froide bravoure à Champigny. Il était alors chef de bataillon. Une plaque est consacrée à ceux qui sont sortis de l'école avec le n° 1. C'est M. Maistre, de la promotion de 1879, qui clôt cette liste. Puis, en remontant, on trouve un nom qui revient deux fois à quelques années de distance. C'est celui du baron Reille, aujourd'hui député de Castres, ancien aide de camp du maréchal Randon, lieutenant-colonel des mobiles du Tarn, enfermés dans Paris en 1870. L'autre Reille qui le précède, doit être son frère aîné, le général aide de camp de Napoléon III.

Parfois les mêmes noms se représentent périodiquement sur les registres de l'école, car en France, il y a des familles vouées au service de la patrie. Les fils y vont apprendre, comme les pères, le métier de soldat. Ce sont les séries de l'avenir qu'on inscrira sur les tables de marbre de la chapelle ou du salon d'honneur. Parmi les *anciens* qu'on verra à la revue et qui, dans quelques jours, recevront l'épaulette de sous-lieutenant, on retrouve les noms de Graziani, de Waubert, de Genlis, de Maud'huy, de Charlier, de Stoffel, de Schmitz, de Brice, de Mac-Mahon (Emmanuel-Marie), de Kergariou, de Clermont-Tonnerre, de Lecourbe, petit-fils de l'illustre général, de Froissard de Broissa, de Rivaud de la Raffinière, de Tréville. Il en est à côté qui paraissent nouveaux dans la carrière : Malibran (?), Beulé (Karl), Cadoudal (Henry). A quelques rangs seulement de distance, deux Ponton d'Arnécourt, deux cousins germains. Puis il en est de plus connus : MM. de Malherbe, de Nicolay, de Douhet, de Choiseul.

En compulsant les registres mortuaires de l'ancienne maison royale de Saint-Louis, on trouve entre autres, les noms de Mlles de Boulainvilliers, de Chailly, de Montalembert, de Polignac, de Riencourt, de la Rochefoucauld, de Boufflers, de Menou, de Choiseul, de Coigny, de Lubersac, de Calonne, de Fontanges, de Quelen, de Chabannes, de Conflans, de Bouillé, de la Galissonnière, de Hédouville, de Novion, de Saint-Ruth, de Puységur, de Saint-Aulaire.....

Leurs neveux ont remplacé ces aimables filles, moissonnées dans leur printemps. On croirait assister à une succession directe en fouillant les archives.

Dans cette maison tout parle d'honneur et de gloire. Il en est ainsi depuis sa fondation, il y aura bientôt deux cents ans — 1686. Les demoiselles de Saint-Cyr se glorifiaient d'être de la race des soldats. Au mois d'août 1692, Louis XIV y vint apporter, lui-même, la nouvelle de la victoire de Steinkerque et fit chanter le *Te Deum*. Onze mois après, — juillet 1693, — on le chantait de nouveau dans la chapelle pour la victoire de Nerwinde, remportée par le même maréchal de Luxembourg, qui gagnait des batailles par habitude, au dire de Mme de Maintenon.

Mais que de deuils après ces grandes joies ! Ces beaux faits d'armes coûtaient beaucoup de sang. A Steinkerque, la terre fut jonchée de sept mille morts. La brigade des gardes, conduite par le maréchal en personne, chargea trois fois les Anglais. Cette journée et celle de Nerwinde firent bien des orphelines parmi les demoiselles. Pendant plusieurs jours les courriers n'apportèrent que des nouvelles funèbres de frères ou de parents tués.

Quelle escorte de souvenirs accompagne le visiteur quand il traverse ces immenses vestibules et gravit les larges escaliers. La plupart de ceux qui ont donné au dix-septième siècle un éclat incomparable, ont passé par là : le grand Condé, Louvois, Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, Mme de Sévigné, Mme de la Fayette, Mme de Coulanges, Boileau, Racine.....

C'est dans un des vestibules du deuxième étage précédant les dortoirs que fut dressé le théâtre sur lequel les charmantes filles de Sion jouèrent *Esther* pour la première fois, le mercredi 26 janvier 1689, à deux heures de l'après-midi. La pièce fut reprise cinq fois, les 3, 5, 9, 15 et 17 février suivants. Racine et Boileau s'étaient faits les régisseurs du théâtre royal. Louis XIV en devint le contrôleur.

Toute la cour voulait aller entendre ce chef-d'œuvre et applaudir Mlle de Veillane en Esther ; Mlle de Lastic, belle comme le jour, qui jouait Assuérus ; la jolie voix de la gracieuse Mlle de la Maisonfort, *Elise* ; Mlle de Glapion, *Mardochée*. C'était une grande et belle personne de seize ans. — J'ai trouvé, disait Racine, un Mardochée dont la voix va jusqu'au cœur. Puis, c'étaient Mlles d'Abancourt, de Marsilly, de Mornay, dans les rôles d'Aman, de Zara, d'Idaspe ; Mlles de Champigny, de Beaulieu, de Lahaye, chefs des chœurs ; enfin la nièce de la reine triomphante de cet Olympe, Mme de Caylus, âgée de dix-sept ans, pour qui Racine avait écrit exprès le prologue.

Mme de Maintenon faisait dresser une liste de tous ceux qui devaient entrer aux représentations. On la donnait à la portière, Mme de Gauthier, afin qu'elle n'en laissât point passer d'autres. Quand le roi était arrivé, il se plaçait en dedans de la porte, dans la salle de théâtre, et, tenant sa canne haute, pour servir de barrière, il demeurait ainsi jusqu'à ce que toutes les personnes conviées fussent entrées. Alors, il faisait fermer la porte.

Ces fêtes charmantes se donnaient à Saint-Cyr, juste un siècle avant la Révolution. En 1792, il y avait parmi les demoiselles de la maison royale de Saint-Louis, une jeune fille de famille corse, inscrite sous le nom de Marie-Anne Buonaparte (Elisa, la future duchesse de Lucques et de Piombino). Aux approches de la tourmente qui allait s'abattre sur la France et disperser la communauté, son frère, alors capitaine d'artillerie, vint la redemander. La lettre qu'il écrivit à cette occasion a été conservée. Quoique heurtée, l'écriture est à ce moment très lisible. Mais comme on y trouve une insouciance incroyable de l'orthographe ! le capitaine Bonaparte écrit *obligance*. Le reste est traité aussi cavalièrement. La formule de salutations est laconique et sort péniblement : « Avec respect » et c'est tout.

Quand il venait ainsi prendre sa sœur en cabriolet de louage, à la porte de cette maison historique, pouvait-il penser que quelques années après, ses cours majestueuses qui avaient vu passer le cortège magnifique de la fin du grand siècle, porteraient inscrits aux frontons de leurs bâtiments les noms de ses immortelles victoires : Rivoli, Austerlitz, Wagram ?

AUGUSTE MARCADE.

NOTES ET IMPRESSIONS

En politique, le plus sage et le plus sûr est de ne vouloir que ce qui est utile, juste et faisable ; mais il ne suffit pas de le vouloir, il faut le faire et le faire de bonne foi.
J. B. SAY.

⁂

Un bon journaliste me vient plus en aide que beaucoup de prédicateurs.
PIE IX.

⁂

La plus brillante fortune ne saurait nous mettre à l'abri de ses revers ; jamais nous ne l'asservirons avec ses propres armes. Il faut, pour la vaincre, en employer d'autres qui soient de meilleure trempe.
J. J. ROUSSEAU.

⁂

Ne parlons jamais de nous ni en bien ni en mal : en bien, parce que l'on ne nous croirait pas ; en mal, parce qu'on nous croirait.
CONFUCIUS.

⁂

Savoir naître à temps est souvent le secret et la cause réelle de beaucoup d'existences brillantes qui nous éblouissent.
BESENVAL.

⁂

Posséder et désirer sont les deux bonheurs de l'homme.
P. MÉRIMÉE.

⁂

Le cœur a la forme d'une urne : c'est un vase sacré rempli de secrets.
ALFRED DE VIGNY.

⁂

Il y a des gens qui ne peuvent pas laisser tomber une sottise sans la ramasser.
A. DE ROCHEFORT.

⁂

Les esprits ingénieux savent trouver mille raisons de n'être pas raisonnables.

⁂

On voit des arbres mutilés par le temps qui ne vivent plus que par l'écorce, et des hommes maltraités par la vie qui ne subsistent que par le cœur.
G. M. VALTOUR.

L'EXÉCUTION DES DÉCRETS DU 29 MARS. — EXPULSION DES JÉSUITES DE LEUR MAISON MÈRE DE LA RUE DE SÈVRES, DANS LA MATINÉE DU 30 JUIN

GURTH LE PORCHER

GURTH ET WAMBA RENTRANT A ROTHERWOOD

GURTH INTRODUIT PAR REBECCA CHEZ LE JUIF ISAAC

CEDRIC IRRITÉ LANÇANT SA JAVELINE CONTRE LE CHIEN FANGS

CEDRIC LE SAXON PORTANT UN TOAST A RICHARD-CŒUR-DE-LION

REBECCA

WAMBA

LADY ROWENA

Gravures extraites de *Ivanohé*, roman de Walter Scott, traduit par M. Louisy. — Firmin Didot et C^ie, éditeurs.

REVUE FINANCIÈRE

Les événements politiques ont eu cette semaine une influence décisive sur la tenue de la Bourse. Après avoir fléchi par crainte d'un conflit, le marché s'est redressé tout à coup lorsqu'il a cru deviner que la Chambre et le Sénat, trouvant bientôt un amendement de conciliation, éviteraient une lutte imminente. La séance de vendredi avait fait tomber les cours à leur minimum, celles de samedi, de lundi, et de mardi les ont relevés. De nouveau, la limite de 120 a été conquise et dépassée; toutes les autres valeurs ont suivi le Cinq et se sont rétablies avec lui.

Peut-être même la reprise s'est-elle opérée un peu trop vite et avec une certaine exagération.

S'il est vrai que nous n'ayons plus à appréhender une querelle parlementaire, il ne demeure pas moins que la situation générale est délicate; que l'apaisement n'est pas complet. On doit faire aussi la part à la politique extérieure. Quelques nuages se sont formés du côté de l'Orient; la hausse durable ne prendra son essor que lorsqu'ils se seront dissipés.

L'état de la question d'argent n'est pas non plus tout à fait rassurant.

Nos spéculateurs ont la mémoire bien courte s'ils oublient que la dernière liquidation a été signalée par l'extrême tension du prix des reports.

Soit qu'elle fût réellement gênée, soit qu'elle voulût tirer bon parti des embarras des acheteurs, la haute banque qui dispose du capital, a mis le marché à contribution. Sur les rentes, elle a pris 0,42 et 0,43; sur les valeurs, de 6 à 10 pour 100. Qui peut nous garantir contre le renouvellement de pareilles exigences? Qui sait même si les positions, devenant de plus en plus lourdes, la spéculation ne sera pas encore plus durement taxée en liquidation de juillet qu'en liquidation de juin? Or, nous avons déjà touché ce terme extrême où le métier de haussier cesse d'être lucratif; l'acheteur a dû payer, report et courtage compris, plus que ne lui donnent les arrérages de la rente.

D'autres considérations militent encore en faveur d'un progrès lent et mesuré.

La plus frappante est la répugnance que témoigne le comptant à suivre la marche rapide du terme; il reste à grande distance en arrière. Le signe est fâcheux; on aurait tort de n'en pas tenir compte.

Les haussiers, il faut l'avouer, ont aussi leurs arguments.

Le meilleur de tous est que le mois de juillet amène l'échéance des coupons. Ils ont été détachés le 1er et le 6 de ce mois et vont sans doute s'ajouter aux disponibilités qui cherchent emploi; les bons titres seront recherchés avec un redoublement d'ardeur et pour ainsi dire forcés de monter.

En attendant, tous les groupes montrent une fermeté remarquable.

Les Sociétés ne sont pas restées en arrière des Rentes françaises. On retrouvera la Banque d'escompte à 790, la Banque de Paris à 1102,50, le Comptoir à 975, le Lyonnais à 961, la Franco-Egyptienne à 680, l'Union générale à 737 50. Pour presque toutes ces valeurs, il convient, si l'on veut obtenir leur cours réel, d'ajouter à leur cote actuelle le chiffre des arrérages et des dividendes qu'elles viennent de payer.

Le Foncier est dans ce cas; il a donné 20 fr. à ses actionnaires. Cette institution de crédit, dont la situation est excellente est la ressource des capitalistes qui cherchent une valeur solide dont les cours ne soient pas surfaits et laissent une marge assez ample à la hausse. D'autre part, les Nouvelles Communales sont le titre spécial de l'épargne; leur prix d'émission modéré, leurs chances de remboursement et leurs tirages permettent de les recommander aux arbitragistes intelligents. Vendre des obligations étrangères à 350 et 360 pour acheter de la Nouvelle Communale à 485 est une opération que l'on peut conseiller aux petits portefeuilles.

La plus grande hausse de la semaine a été celle du Suez, en une seule bourse il a regagné son coupon. Un syndicat dont la puissance est grande a entrepris de mener cette action à 1500 francs, et déjà, l'a poussée à 1120; à ce cours, il serait aussi imprudent d'acheter que de vendre.

Nos Chemins français n'ont pas fait de progrès bien marqués.

Les fonds étrangers, déjà si chers, ont encore monté. Leur hausse peut coûter cher à notre marché. Dès maintenant, il fera bien de les réaliser, pour le moins, de ne pas les suivre au delà des prix où ils sont parvenus.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

S. M. le roi de Grèce arrivé à Paris incognito mardi matin se rend à Berlin et de là à Copenhague et à Saint-Petersbourg.

La princesse des Asturies, à son retour de Vienne, est allée passer quelques jours au château d'Eu, auprès du comte et de la comtesse de Paris. S. A. R. partira pour l'Espagne sans attendre la fête du 14 juillet.

Le prince Ibrahim Kilmy, fils de l'ancien khédive, est arrivé à Paris, venant d'Angleterre où il fait son éducation militaire.

La czarine a légué au grand-duc Alexandre, prince héritier, le château de Livadia et, au grand-duc Serge, le domaine Ilionka. Les gemmes, qui étaient la propriété privée de Sa Majesté, vont être renvoyées à Darmstadt. L'impératrice a laissé une foule de legs à ses amis particuliers et assuré aux serviteurs attachés à sa personne une pension viagère dont le total est très élevé.

La fête équestre de M. Molier a pleinement réussi; la cordialité de l'accueil, l'empressement des invités, l'esprit et la variété des exercices, de jolies spectatrices, l'originalité des décors, tout était attrayant. Parmi les écuyères Mmes Lehman et Bradbury ont été très applaudies. Un comte en maillot a fait du trapèze. M. Molier a monté en haute école, d'aimables gentlemen se sont mis à l'acrobatie comme de simples clowns, il y a eu course au cochon et finalement grand défilé à la soupe à l'oignon dans le manège; charmante soirée!

Le prince Orloff a quitté Paris hier pour rejoindre sa famille au château de Bellefontaine.

SPORT HIPPIQUE

Les favoris ont causé bien des désappointements dimanche, le premier jour des courses de Beauvais. *Poulet*, au comte de Lagrange, a été battu par *le Lion* au vicomte de Tredern dans le prix special. *Boum*, à M. Michel Ephrussi, était 3e. Dans le prix Thérain, *Guidon*, sur qui était l'argent des preneurs, s'est dérobé et la victoire a été pour *Alcyon*, au comte de Méeûs. *Louis d'or*, au baron de Rothschild, autre favori, est arrivé 3e dans le prix de la Société d'encouragement; gagnant *Fleuret*, au comte de Lagrange, *Brienne*, seconde. Dans le grand Handicap, *Fil-en-Quatre*, à M. le vicomte de Tredern, est arrivé 1er, *Fils-de-l'Air*, 2e, et *Création*, 3e. *Doria* et *Vespa* sont restées au poteau. *Virulent* et *Amelie* qui se partageaient la faveur du Ring n'étaient nulle part. Nouvelle déception: le prix des souscripteurs a été facilement gagné de trois longueurs par *Logrono*, à M. le marquis de Saint-Sauveur, et le favori *Ravisseur*, au baron Seillière, n'est arrivé que 3e après *Belle-Petite*. Pour compléter cette série, le prix Jeanne Hachette est allé à *Du Barry*, tandis que *Wild Monarch* et *Jacinthe* sont arrivés n° 2 et 3.

Le deuxième jour les courses ont été plus animées, l'assistance beaucoup plus nombreuse. Le prix principal a été gagné par *Clémentine*; l'arrivée a été bien disputée. *Commandant* 2e, *Barde* 3e.

Le Prix de la Mye au Roi couru par 9 chevaux est resté à *Paolo* à M. H. Hennings qui a réclamé son cheval pour 12000 fr. 25.

Le Prix du Bois du Parc a mis en concurrence un lot de 12 cheeaux: *Joséphine* à M. Ephrussi est arrivée d'une longueur en avant de *Gautray* et *Villars* a eu la 3e place. On a couru ensuite le Prix du Canada, Handicap, 1750 mètres- *Satisfaction* à M. Maurice W. est arrivée 1re devant *Cactus* à M. Lupin et *Frondeuse* à M. le comte de Lagrange. Le grand prix de Beauvais de 10000 francs, a été remporté par le favori *Castillon* après une lutte sévère contre *Courtisan*, 3e *Courtois*. *Nature* au comte de Lagrange a gagné le Prix de Saint-Just qui cloturait le programme de cette belle journée.

Une curieuse enquête est ouverte en Angleterre. Il existe un doute sur l'identité de *Bend'or* le vainqueur du dernier Derby; on veut en se rapportant à certaines marques qu'un changement ait eu lieu par mégarde et que le gagnant soit *Tadcaster*. Si ce fait est prouvé *Robert the Devil* serait proclamé le vainqueur du Derby.

A Vincennes, les courses de dimanche ont été fort attrayantes et parmi l'assistance qui était nombreuse, on remarquait plusieurs notabilités du sport, le baron Finot, le comte d'Ivry, le comte Branicki, le baron de Bizi, le comte de Turenne, MM. Edmond Blanc, Camille Blanc, de Boissieu, Worms, etc.

Le prix de Mortemart steeple-chase à réclamer, 2200 mètres a été gagné par *Corinne* montée par son propriétaire, le baron de Bizi. M. le comte Braniski a réclamé *Corinne* pour 4999,95. Le prix du gymnase course de haies, à réclamer 2100 mètres; *Danube* à M. Ed. Childts a gagné facilement. Prix de la pépinière, course de haies 1900 mètres, 1er *Canot* à M. Robinson, 2e *Chantelouze*. Prix de Vincennes; steeple chase handicap 3800 mètres. Quatre chevaux se sont présentés au poteau. *Pirate* est tombé, *Recruit* s'est arrêté et après une lutte magnifique, *Blaviette* à M. Childs a battu *Easter Monday* au comte Branicki. Prix du Bel air; courses de haies, handicap, 2500 mètres, *Clin-Foc* Ier, *Gavroche* 2e, *M. du Potin* 3e.

SPORT NAUTIQUE

Un fait sans précédent a eu lieu en Angleterre la semaine dernière. Aux régates de Gravesend, le premier prix du Royal Albert yawl club a été gagné par *Henriette* yawl français de 57 tonneaux appartenant à M. Pilon membre du Cercle de la voile de Paris.

On lit dans le *Field*: la commission est déjà formée pour les régates internationales qui auront lieu au mois d'octobre prochain; voici les noms des membres: — pour l'Angleterre, le marquis d'Exeter, colonel Fitzroy-Clayson et général Baring; — Pour le Portugal, le comte de Villaréal; — pour l'Italie, le comte de San Martino, — pour la France, M. Rodriguez Henriquez et le comte d'Etampes.

Voici ce qui a été arrêté par la commission: 1° des invitations doivent être faites par S. M. le roi de Portugal, commodore du Lisbonne-yacht-club, à tous les yachtsmen d'Europe pour se rendre à Lisbonne au commencement d'octobre 1880; 2° cinq commissions, choisis dans chaque nations, doivent avoir la direction des régates; 3° la course se fera comme suit: de Lisbonne à Gibraltar, prix, un objet d'art et 200 liv. st. au premier, médailles au second et au troisième. De Gibraltar à Marseille et de Marseille à Gênes, les mêmes prix pour chaque course. De Gênes à Monaco un objet d'art et 300 liv. st. au premier, et médaille au deuxième et troisième. Les yachts qui auront fait la régate tout entière seront admis à concourir pour le grand prix de Nice sans payer d'entrée, des bateaux à vapeur suivront la course.

Citons aussi le Yacht. — Mardi 29 juin ont eu lieu de Neuilly à Asnières, les derniers exercices d'entraînement de l'équipe parisienne qui doit aller courir le 12 juillet prochain aux régates métropolitaines de la Tamise. C'est la première fois qu'une embarcation française va disputer ce prix aux Anglais; elle se trouvera d'ailleurs en concurrence avec d'autres bateaux de différentes nationalités; aussi cette course excite-t-elle un grand intérêt chez nos voisins. L'Outrigger français qui a été construit spécialement par Tellier, de Bercy, joint à une solidité à toute épreuve la plus grande légèreté et réunit tous les perfectionnements possibles. L'équipe a montré de grandes qualités et les essais ont été des plus satisfaisants. Nous souhaitons bonne chance aux canotiers parisiens qui n'ont rien négligé pour soutenir dignement leur réputation dans cette lutte internationale.

VÉLOCE

La fête donnée par le *Veloce club* de Saint-Pierre-les-Calais le 28 juin a eu beaucoup de succès; quelques uns des premiers vélocipédistes de Paris et de Londres s'y étaient rendus pour disputer les quinze cents francs de Prix offert par la municipalité. La journée s'est terminée par une danse dans le parc et une joyeuse réunion au Cercle nautique.

Le championnat du Lawn Tennis de Londres vient d'être gagné par M. Lawford.

ESCRIME

Le concours annuel d'escrime des élèves de Pellencq a eu lieu mardi au collège Rollin. Voici dans quel ordre ont été nommés les prix. MM. Bossy et Bouisset, 1er et 2e. MM. Feuillet, Demeîette, Brisson, Desnues, Fourniès, Bourgoin, les accessits. L'excellent professeur est très aimé de ses élèves, qu'il sait encourager par des concours annuels. Nous sommes de ceux qui considèrent l'escrime comme le plus utile et le plus noble des exercices; l'art de bien faire les armes est le complément de l'éducation et nous voyons chaque jour que sans être bretteur et spadassin, un galant homme est appelé à défendre son honneur l'épée à la main; on a beaucoup disserté sur le duel, mais sans trouver rien qui en tienne lieu; aussi, jeunes gens, fréquentez les salles d'armes et faites de bons assauts. Vous y gagnerez le calme dans la force.

SAINT-HUBERT.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Une belle-mère n'est parfois hélas ! que la caricature de la maternité.

MAISON DE PRODUIT, à PARIS, boulevard SAINT-GERMAIN (V° arrondissement). A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1880. — Rev. brut : 17 185 francs. — Mise à prix : 240 000 francs.
S'adresser à M° PINGUET, notaire, rue des Pyramides, 18.

ADJON, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1880, DE LA
FERME de STAINS, cantons de Dammartin et Claye (S.-et-M.). — 266 hect. environ. — Rev. net : 30 700 francs. — Mise à prix : 850 000 francs.
S'adresser à M° CABARET, notaire, rue Louis-le-Grand, 28.

ADJON, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 13 juillet 1880, en 3 LOTS, *pouvant être réunis*.
1° **G**DE **USINE** à PARIS-PASSY, rue RANELAGH, 12. — Mise à prix : 50 000 francs.
2° **G**DE **USINE** à PARIS-PASSY, rue RANELAGH, 10. — Mise à prix : 40 000 francs.
3° ANCIEN **LAVOIR** à PARIS-PASSY, rue RANELAGH, 8, et rue GUILLOU, 9. — Mise à prix : 15 000 francs.
S'adresser à M° GATINE, notaire à Paris, rue de l'Échelle, 8.

MAISON à PARIS, rue NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 99. A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le mardi 20 juillet 1880. — Mise à prix : 350 000 francs.
S'adresser à M° MASSON, notaire, rue Perrault, 4.

ADJON, en 2 LOTS, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le mardi 20 juillet 1880, D'UN
TERRAIN, place SAINT-GEORGES, rue NOTRE-DAME-DE-LORETTE et rue LAFERRIÈRE. — Mise à prix, 1er lot : 394m.05 (450 francs le mètre), 177 322 francs. — Mise à prix, 2° lot : 88 mètres (400 francs le mètre), 35 200 francs.
S'adresser à M. BONNET, architecte, 52, rue des Marais-Saint-Martin, et M° SEGOND, notaire, rue Laffitte, 7.

GDE **PROPRIÉTÉ** à PARIS, rue DE VAUGIRARD, 208. A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 27 juillet 1880. — Cont. : 1953 mètres. — Rev. : 3700 francs. — Mise à prix : 65 000 francs.
S'adresser à M° CARRÉ, notaire, place des Petits-Pères, 9.

MAISON à PARIS, rue DE MONCEAU, 7, entre cour et jardin. — Cont. : 1261 mètres. — Mise à prix : 200 000 francs. A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1880, par M° LEMAITRE, notaire, rue de Rivoli, 64.

COMBS-LA-VILLE (ligne de Lyon) à QUINCY-SOUS-SENAT, près la station.
MAISON DE CAMPAGNE, avec belle vue, 5 ch. de maître, communs, parc. — Cont. : 2 h. 11 a., avec pré bordant l'Yerres. A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1880. — Mise à prix : 80 000 francs.
S'adresser à M° FABRE, notaire à Brunoy, et à M° FÉLIX MOREL D'ARLEUX, notaire à Paris, faubourg Poissonnière, 35, *dép. de l'enchère.*

MAISON D'ANGLE à PARIS, rues DE CLICHY, 19, et DE TIVOLI, 1. A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1880. — Revenu brut : 15 070 francs. — Mise à prix : 150 000 francs.
S'adr. à M° MEGRET, notaire, 45, rue de Richelieu.

ADJON, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1880, D'UNE
MAISON à PARIS, rue DES DEUX-GARES, 12. — Revenu brut : 14 750 francs. — Mise à prix : 180 000 francs.
S'adresser aux notaires : MMes LATAPIE DE GERVAL, rue Beuzet, 30, et FOVARD, boulevard Haussmann, 94, *dép. de l'enchère.*

MAISON à PARIS, rue DE RIVOLI, 69, et rue BOUCHER, 5. A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1880. — Revenu brut : 25 250 francs. — Mise à prix : 300 000 francs.
S'adr. à M° TOURILLON, notaire, rue de Hanovre, 6.

MAISON à AUTEUIL, rue BOILEAU, 42, et avenue MOLIÈRE, 4. — 955m.33. — Mise à prix : 40 000 francs. A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1880.
S'adresser à M° POLETNICH, notaire, faubourg Saint-Honoré, 116.

A VENDRE A L'AMIABLE. **TERRE** de 400 hect. env., *près de Châteaudun*. CHATEAU STYLE LOUIS XIII. — *Situation exceptionnellement agréable.* — Grand parc, prairies, bois, 3 fermes, chasse et pêche. — Rapport : 25 000 francs environ.
S'adresser à M° GAMARD, notaire à Paris, rue de Choiseul, 10.

ADJON, *même sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1880, DE
2 MAISONS à PARIS, 1° rue DES JEUNEURS, 2 et 4, et POISSONNIÈRE, 7. — Revenu brut : 21 552. — Mise à prix : 250 000 francs ; 2° rue DU CAIRE, 79 et 81. — Revenu brut : 17 875 francs. — Mise à prix : 225 000 francs.
S'adr. à M° CHATELAIN, notaire, 77, rue d'Aboukir.

GDE **PROPRIÉTÉ** à SAINT-OUEN, avenue DES BATIGNOLLES, 115 (1700 mètres). A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 20 juillet 1880. — Revenu : 9495 francs. — Mise à prix : 120 000 francs.
S'adresser à M° SABOT, notaire, rue Biot, 3.

Mmes DE VERTUS, 12, rue Auber. CEINTURE-RÉGENTE brev., CORSET ANNE D'AUTRICHE.

---

54 FRANCS *franco* de port et d'emballage GLACE FORTE, cadre doré, 1m,38 sur 84 c. Casse garantie. LEVENS, 9, rue de l'Echelle, Paris.

Le Trésor de la Bohême (Autriche) !

PULLNA

Dans chaque Famille !

La douce et bienfaisante gardienne de la santé et de la vie ! La plus ancienne source amère ! La meilleure digestive, toni-purgative et dépurative naturelle ! Prise chauffée (seule ou coupée de tout liquide aimé), à jeun ou avant le coucher. Sans diète !

Son usage permanent est permis.

SANTÉ, BIEN-ÊTRE ET LONGÉVITÉ

Pour vente et renseignements, partout.

Antoine ULBRICH, Directeur.

THÉOPHILE ROEDERER & Cie, REIMS

CRISTAL-CHAMPAGNE, 44, rue Lafayette, PARIS

MAISON FONDÉE EN 1864

Nous recommandons

LE

SAVON

A LA LAVANDE AMBRÉE

DE

DEMARSON-CHÉTELAT

PARFUMEUR

71, rue Saint-Martin, 71

PARIS

Propriété exclusive de la Maison

Éviter les Contrefaçons

LAWN-TENNIS

Jeu d'actualité pour la Campagne et les Bains de Mer

Envoi *franco* de Tarifs contenant explication et nouvelles règles

TONDEUSES ARCHIMÉDIENNES

POUR PELOUSES

1er PRIX 1878

Les seules employées par la Ville de Paris

BICYCLES

DU COVENTRY MACHINISTS' Co LIMITED

WILLIAMS & Co

1, RUE CAUMARTIN, PARIS

VIANDE, FER ET QUINA

L'aliment uni aux toniques les plus réparateurs

VIN

FERRUGINEUX AROUD

au QUINA et aux principes solubles de la VIANDE

RÉGÉNÉRATEUR DU SANG

Guérit sûrement : Chlorose, Flueurs blanches, Épuisements, Appauvrissemt ou Altération du Sang.
5 fr. — Dépôt gén. J. FERRÉ, sucr de Aroud. 102, r. Richelieu, PARIS, et toutes Phies.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Mme S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. — Se trouve chez les coiffeurs et parfumeurs. — Entrepôt : 37, Bd Haussmann, Paris.

LE CONSEILLER DE L'ÉPARGNE

Propriété de la

BANQUE GÉNÉRALE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS

Sera adressé gratuitement *tous les dimanches, et pendant une année, à titre d'essai, à toute personne qui justifiera de sa qualité d'Abonné à un* **Journal conservateur**

Adresser les demandes à M. le Directeur, 117, boulevard Saint-Germain, Paris.

17e ANNÉE

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

Propriété du CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME, CAPITAL 20 MILLIONS DE FRANCS

LE PLUS ANCIEN

LE PLUS RÉPANDU ET LE PLUS COMPLET DES JOURNAUX FINANCIERS

PARAIT TOUS LES JEUDIS

16 grandes pages de texte

Il publie une Revue de toutes les valeurs, cotées ou non cotées, la Liste de tous les Tirages, la Cote complète de toutes les valeurs et tous les renseignements utiles aux capitalistes.

Par an **4** Francs

Abonnement de 3 ans : 10 fr.

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : VINGT MILLIONS

Siège social : à Paris, 16, rue Le Peletier

Achat et vente de titres au comptant, sans autre commission que le courtage officiel des agents de change. Négociations de toutes valeurs non cotées. — Payement **gratuit** et **immédiat** de tous coupons pour les clients-abonnés au **Moniteur des Tirages Financiers.** — Transfert et conversion de titres. — Souscription sans frais aux émissions. — Libération de titres. — Versements sur titres. — Remboursement des titres sortis aux tirages. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Listes de tous les tirages et des numéros sortis et non encore réclamés. — Chèques sur Paris et la province.

CALENDRIER MANUEL DU CAPITALISTE

PRIME GRATUITE

donnée chaque année par le CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS à tous les abonnés au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

Guide indispensable de l'actionnaire et de l'obligataire, contenant le taux d'émission des valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées ; — l'échéance de leurs coupons ; — leur revenu, les dividendes de chaque société depuis 1869.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS

NON RÉCLAMÉS

Renseignements pratiques pour l'achat et la vente au comptant des valeurs de Bourse. Impôts qui frappent les titres au porteur perdus ou volés.

La valeur de cette PRIME GRATUITE représente à elle seule le prix annuel de l'abonnement au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

S'adresser au CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS, 16, rue Le Peletier, Paris

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Voici les toiles acquises par l'Etat, qui ont été demandées pour le Luxembourg par M. Etienne Arago, conservateur du musée :

Ismaël, de M. Cazin. — Les Derniers Rebelles, de M. Benjamin Constant. — Caïn, de M. Cormon. — Un coin d'atelier, de M. Dantan. — Le port de Pont-Aven, de M. Defaux. — L'embarquement de fleurs, de M. Jeannin. — Une nuit d'octobre, de M. Lavieille. — Dans la campagne, de M. Lerolle. — La Seine, de M. Loir. — Le Soir de septembre, de M. Pointelin. — Le Retour du troupeau, de M. Vuillefroy. — La lecture, de M. Chatrousse.

Le baron Gustave de Rotschild a acheté à M. Suchetet, prix du salon, le marbre de la *Biblis* : prix 25 000 francs. Le jeune sculpteur offre le plâtre à son département, qui lui a fait une pension de 1 200 francs pour l'aider à attendre le jour du succès.

M. Cabanel a fait don de sa *Phèdre* au musée de Montpellier, en l'accompagnant de la lettre suivante, qu'il a adressée à M. Michel, directeur du musée.

« Mon cher Michel, je vous ai parlé, il y a longtemps déjà, de mon désir d'offrir au musée de Montpellier une de mes œuvres et de témoigner par là de mes sympathies toujours vives pour notre chère ville.

» J'ai exécuté à cette intention une œuvre que j'estime au nombre de mes meilleures : la *Phèdre* que vous connaissez et que je viens de faire figurer au Salon, afin qu'elle eût sa consécration par la publicité.

» Je suis heureux de vous faire savoir aujourd'hui, en vous priant de communiquer ma lettre à qui de droit, que je fais don de ce tableau au musée Fabre, me réservant seulement de m'entendre avec vous pour la place qu'il devra occuper, et en y ajoutant la condition qu'il n'en sera jamais fait de copies.

» Croyez, etc., » A. CABANEL. »

L'intéressante exposition permanente ouverte par l'Administration du mobilier national, au quai d'Orsay, comprend en ce moment nombre d'objets curieux; nous citerons notamment plusieurs grandes séries de tapisseries des Gobelins, les *Sujets de la Fable*, d'après Boucher, et *les Dieux*, d'après Audran, l'*Histoire de Don Quichotte*, d'après Coypel, et nombre de meubles précieux, soit comme œuvres d'art, soit comme souvenirs historiques.

L'exposition sera prochainement renouvelée.

L'exposition rétrospective des œuvres de Thomas Couture s'ouvrira le premier août prochain, au palais de l'Industrie, elle comprendra environ deux cents toiles.

Il est probable que le Luxembourg prêtera les *Romains de la décadence*, et que le musée de Toulouse enverra la *Soif de l'or*, une des principales œuvres du peintre.

On annonce en même temps la publication d'une monographie illustrée de l'œuvre de Couture, demandée par M. Barbedienne à M. Roger-Ballu.

Le nom de M. Roger-Ballu nous rappelle qu'il vient de faire paraître chez l'éditeur Quantin une *Revue du Salon de* 1880, envisagé à un point de vue tout spécial : la division des peintres en habiles et en émus a été pour l'auteur l'occasion d'appréciations très nouvelles présentées avec une conviction des plus entraînantes.

Un avis de l'Administration des beaux-arts a invité MM. les concurrents pour le projet du monument commémoratif de l'Assemblée constituante à Versailles, à se réunir le 9 juillet pour élire six jurés : les projets envoyés sont au nombre de cinquante-trois.

Caen, la ville natale d'Auber, se propose de lui élever une statue.

M. Chapu vient d'en recevoir la commande.

Tous les amateurs de livres rares, d'exemplaires uniques, de merveilleuses reliures, de belles gravures, de chromo-lithographies, visiteront les salles du Cercle de la librairie. Le conseil d'administration, présidé par M. Hachette, vient d'y organiser une double exposition ouverte dès aujourd'hui au pubic. Nous avons pu examiner en détail ces trois salles où se trouve réunie une des plus riches collections qui soient au monde.

Dans la salle d'entrée, signalons à l'attention quatre exemplaires *uniques*, imprimés sur vélin, par la maison Mame : un volume de classiques français, puis Charlemagne, saint Louis et sainte Élisabeth de Hongrie. Dans une vitrine, à gauche en entrant, on remarquera les merveilleuses reliures de M. Lortic, celles de M. Parisot, à fermoirs et agrafes; celles de MM. Gruel et Engelmann, parmi lesquelles trois en cuir repoussé sont de véritables chefs-d'œuvre.

A gauche de la salle d'entrée se trouve une autre salle où l'on a rassemblé les produits de notre art typographique national depuis l'origine jusqu'à la fin du siècle dernier.

Cette exposition rétrospective donne une idée très nette de la marche historique de la typographie en France.

La salle de droite est réservée aux publications modernes, faites depuis le 1er janvier 1878, tant en livres qu'en musique, gravures, lithographies, chromo-lithographies. On y trouve des spécimens de produits de fonderie en caractères, de papeterie et de reliure de tous genres.

Le catalogue est une merveille d'impression. La partie rétrospective a été imprimée par la maison Quantin, le papier à la cuve fabriqué par M. Lair. M. Lorilleux a fourni les encres. La partie moderne a été exécutée par MM. Chamerot, Johannot, Lorilleux et Turlot. C'est mieux qu'un livre à consulter, c'est un livre à garder.

BIBLIOGRAPHIE

Les Annales du théâtre et de la musique, par Edouard Noël et Edmond Stoullig, avec une préface par Henry de Lapommeraye, 5e année, 1 vol. in-18 (Charpentier, éditeur). — Lorsqu'en 1979 un littérateur et un amateur voudront savoir quel fut le mouvement dramatique et musical en France un siècle auparavant, ils n'auront qu'à ouvrir les *Annales du théâtre et de la musique*. Ainsi dit M. de Lapommeraye en commençant sa préface qu'il intitule 1779-1879. Et ce ne sera pas pour les chercheurs et les curieux d'alors un mince attrait que de feuilleter ces pages, si l'on en juge par l'intérêt qu'on apporte aujourd'hui à tout ce qui concerne notre passé dramatique et théâtral. M. de Lapommeraye a voulu, lui, reconstituer une année de ce passé, et ce ne lui a pas été chose facile. Tout au plus trouve-t-on pour se guider quelques almanachs dont la nomenclature sèche et aride ne dit quelque chose que si l'on complète et vivifie la statistique par l'histoire littéraire du temps. L'année qu'il a choisie est l'arrière centenaire de 1879 : C'est l'époque de Gluck et de Piccini; c'est l'année de l'Iphigénie en Tauride, à l'Opéra ; à la Comédie-Française, c'est le temps des Préville, des Molé, des Nouvel, des Fleury, des Raucourt et des Contat; et nous pouvons dire que, si la reconstitution a coûté quelque peine à l'auteur, elle offre au lecteur un vif intérêt. N'est-ce pas la démonstration des services que rendent en ce moment MM. Noël et Stoullig à l'histoire du théâtre en France? Leur tâche n'est pas petite, car ils n'omettent rien ; mais le résultat vaut la peine : car les documents et les critiques dont ils les accompagnent vivront et leur intérêt ne fera que croître, tant que la passion du théâtre sera la *passion française*, comme elle l'était déjà au dix-huitième siècle, comme elle l'est encore aujourd'hui.

Le Monde physique, par Amédée Guillemin. Publications par fascicules in-8° (Hachette, éditeur). — L'objet de l'ouvrage, c'est la description physique du monde. On voit que le sujet est vaste : il ne comprend pas moins que la description de l'univers visible. Il va sans dire que l'homme et les êtres vivants sont en dehors de ce programme déjà bien assez large par lui-même. L'auteur se borne aux phénomènes qui ne dépendent point directement de la vie, embrassant toutefois dans son sujet tous les phénomènes de même ordre, en quelque point de l'espace, ou à quelque époque de la durée qu'ils se manifestent, que leur siège soit un astre ou un système d'astres, un corps brut, ou un être organisé et vivant... Est-il besoin de faire ressortir l'attrait d'un pareil ouvrage? De nombreuses gravures tirées dans le texte ou hors texte en augmentent encore l'intérêt. Il se composera d'environ 150 livraisons, soit trois beaux volumes grand in-8°. Chacun de ces volumes, comprenant une ou plusieurs parties de la science physique, formera un tout complet et se vendra séparément.

Histoires de Voyage, par Auguste Barbier, de l'Académie française, 1 vol. in-18 (Dentu, éditeur). — La première de ces histoires date de 1830, la dernière de 1872. A la première de ces dates, l'auteur était déjà l'illustre poète des *Iambes*, et c'est ce qu'il est encore aujourd'hui, comme c'est ce qu'il restera dans la postérité. Ces simples récits, sans prétention, mais non sans charme, prennent une valeur toute particulière en passant par la plume de l'écrivain. Ajoutons que l'ouvrage est illustré de gravures dont l'auteur a lui-même fourni le dessin.

Les deux Républiques, par Edouard Portalis, 1 vol. in-18 (Charpentier, éditeur). — Il y a beaucoup à apprendre de toutes les manières dans le livre de M. Portalis. Malheureusement l'auteur est un théoricien. Sa république scientifique ou *naturaliste* (car voilà le naturalisme qui envahit jusqu'à la politique) serait sans doute excellente, il ne lui manquera jamais que de pouvoir exister. Reposant sur des principes qui ne sont pas tous prouvés, elle néglige les faits, ne tient aucun compte ni du passé, ni du caractère de la nation : cette République-là deviendrait vite la Commune. Le livre a cela de bon du moins qu'il contient un programme, et ce programme mérite d'être connu.

Guide-Roman au Mont-Dore, par J. de Boisgrolau. 1 vol. in-18 (Librairie des Bibliophiles). Je ne sais à quel succès est appelée cette forme nouvelle du *guide*. Quelque intérêt que présente le roman de l'auteur, je crois qu'un guide Joanne fera toujours mieux l'affaire du voyageur, sauf à celui-ci à se munir pour se distraire d'un roman quelconque, fût-ce le roman de M. J. de Boisgrolau.

Inès Parker, par Mario Uchard. 1 vol. in-18, Calmann Lévy, éditeur. La *Revue des deux Mondes* achève à peine de publier les dernières pages de cette histoire d'une jeune américaine qui s'embarque avec un jeune homme, sous les auspices de la sagesse maternelle, et à qui il arrive en route ce qui doit arriver. La plume de M. Mario Uchard excelle à nous présenter sous une forme originale, toutes les originalités d'une telle situation ; elles sortent parfois de la vraisemblance, elles sont un peu vives, mais ni l'invraisemblance des situations, ni la vivacité des faits ne sont pour intimider le spirituel auteur de *Mon oncle Barbassou*.

Petits conteurs du XVIIIe siècle. Contes de Duclos, avec notice bio-bibliographique par Octave Uzanne, 1 vol. in-8°. Quantin, éditeur. — Ce volume est le septième de la collection, qui en comptera douze. Il représente l'esprit littéraire du dernier siècle, dans toute sa coquetterie et dans toute sa verve. Les *contes* comprennent les *confessions du comte de* ***, peinture de mœurs où se décèle un rare talent d'observateur et *Acajou et Zirphile*, aimable badinage, tout semé d'épigrammes. Une longue introduction de M. Uzanne, nous fait connaître l'auteur qui, de son temps, ne fut pas moins qu'un grave et important personnage.

Voyage de M. de Lesseps, consul de France et interprète du roi du Kamtschatka à Paris, 1 volume in-18 (M. Dreyfous, éditeur). C'est une intéressante figure que celle de Jean-Barthélemy de Lesseps. Son neveu, M. Ferdinand de Lesseps, s'est donné la tâche de nous la faire connaître dans une courte introduction publiée en tête du volume. Attaché à l'expédition de La Pérouse pour négocier avec les naturels du Kamtschatka, il fut chargé par l'illustre navigateur de rapporter à Paris, à travers ces pays inconnus, les cartes, les notes et toute la première partie du travail de l'expédition. C'est à cette mission qu'il dut d'échapper à la déplorable fin de l'équipage de l'*Astrolabe*, dont, quarante ans plus tard, il devait être appelé à reconnaître les débris. Quant au récit du voyage, il n'y faut point chercher un livre, mais de simples notes, écrites par intervalles, avec soin ou négligence, suivant les circonstances ou les objets.

FAITS DIVERS

UN TISSU EN ÉPONGES. — Un inventeur allemand vient de prendre un brevet pour la fabrication d'une nouvelle espèce de tissu, se composant, soit en partie, soit en totalité, d'éponges. En voici la préparation :

Les éponges sont d'abord parfaitement battues avec un lourd marteau qui écrase toutes les impuretés minérales ou végétales et permet leur extraction.

Elles sont ensuite séchées, puis on les coupe en bandes très minces à l'aide d'instruments coupant extrêmement bien. Ces bandes sont cousues ensemble et l'on obtient ainsi une sorte de tissu.

D'après l'inventeur, ce tissu, porté sur la peau, présente de grands avantages, il n'expose à aucun danger provenant de l'absorption par la peau de couleurs tinctoriales, comme cela arrive pour certaines flanelles. Il absorbe complètement la sueur et diminue ainsi les chances de refroidissement. Il est mauvais conducteur de la chaleur et maintient le corps à une température uniforme, Il est enfin excellent contre les rhumatismes et les affections de poitrine.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE vient de décerner le prix Montyon à notre excellent collaborateur M. C. Flammarion, pour son remarquable ouvrage : *L'Astronomie populaire*. Elle consacre ainsi un succès bien légitime et sans précédent dans l'histoire de la librairie scientifique.

Nous apprenons, en effet, qu'on a déjà dû réimprimer cet ouvrage à plus de 40 000 exemplaires et que, loin de se ralentir, l'enthousiasme des lecteurs oblige en ce moment l'éminent astronome à publier, en supplément, une description générale du Ciel, à l'aide de laquelle chacun pourra lire dans le ciel comme dans un livre.

L'Astronomie populaire et son supplément comblent une lacune profonde dans l'instruction publique, et tous les amis du progrès féliciteront l'auteur de cette grande œuvre.

AVIS IMPORTANT

CONCERNANT NOS SUPPLÉMENTS.

Un grand nombre de nos Abonnés retirent de nos numéros les estampes hors texte que nous publions en SUPPLÉMENT, *pour en composer des albums ou pour les faire encadrer. C'est là une preuve du succès de nos gravures, et nous ne pouvons qu'être heureux de voir le public en apprécier ainsi la valeur artistique.*

Toutefois nous devons prier ceux de nos abonnés qui sont propriétaires de cafés, hôtels, cabinets de lecture, etc., de vouloir bien s'abstenir de dépareiller ainsi nos numéros, car ils nous causent, sans le vouloir un réel préjudice en privant le public de nos suppléments. Nous prions aussi les habitués de ces établissements de vouloir bien réclamer notre supplément lorsqu'ils ne le trouveront pas dans le numéro qui doit le contenir.

Tout numéro accompagné d'un supplément en porte l'indication en tête de la première page. *Le supplément étant annexé à tous les exemplaires du numéro, sans exceptions, les lecteurs de* l'Illustration *ne peuvent s'en voir refuser la communication sous aucun prétexte.*

Bien que le prix de ce numéro soit exceptionnellement élevé à 1 franc pour la vente dans les kiosques et chez les libraires, il est envoyé avec ses suppléments à tous nos abonnés sans exception.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES

Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1951

SAMEDI 17 JUILLET 1880

BUREAUX, 22, RUE DE VERNEUIL, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr.

ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

LA DISTRIBUTION DES NOUVEAUX DRAPEAUX A L'ARMÉE, LE 14 JUILLET

PORTE-DRAPEAUX ET PORTE-ÉTENDARDS

COURRIER DE PARIS

C'en est fait et les plus paresseux même ont maintenant bouclé leurs malles. La vie vertigineuse des plages commence. Il nous faut la mer: les modistes ont fourni les chapeaux d'eaux et de bains, ces délicieux paillassons de toutes les couleurs, d'une extrême simplicité, que les femmes montrent à leur famille avec attendrissement: une grosse paille de 6 francs, tressée dans les prisons; la teinture coûte 10 francs; mais il y a un bout de doublure en satin merveilleux, une plume de 100 francs et une cocarde de ruban assorti qui se paye 15 à 20; et elles trouvent moyen d'être jolies à si peu de frais! Un voile jeté là-dessus et tout est dit. Cette vie de plage a le privilège de faire accepter des installations qui réduiraient au désespoir si la mer n'était pas là. Il faut aux plages combattre pour tout: pour habiter sur la mer, pour lire ses journaux, pour manger, pour se promener en voiture, pour s'asseoir.

Les salles à manger des hôtels de plage sont des champs de bataille; les garçons se servent de leurs plateaux comme de boucliers; le beurre et les crevettes en frémissent et gardent pourtant à peu près leurs positions. Il y a des moments où le combat semble devoir se poursuivre à main armée: l'autre matin, où des courses de chevaux avaient amené une grande affluence de déjeuners, de nobles sportman étaient servis à des intervalles fort longs à leur gré. Un domestique paraît portant sur son bouclier un plat de pommes de terre: deux tables veulent l'avoir: une contestation s'élève; on est sur le point d'en venir aux mains. — Il y a une heure que nous attendons, disent les uns.

— Nous tout autant! répondent les autres. Le garçon, éperdu, pose son plateau sur sa tête et s'écrie:

— On ne touchera pas aux pommes de terre, moi vivant!

Il faut quérir le maître de l'établissement; il arrive, et quand le motif du débat lui est exposé, il dit d'une voix présidentielle:

— Ce plat appartient à la table qui a mangé des côtelettes; la pomme de terre suit la côtelette de droit... Tout le monde s'est mis à réfléchir. On est descendu dans sa conscience; la voix de la justice a été entendue. La table qui avait essayé de s'attribuer des pommes de terre une heure après qu'elle avait mangé de la tête de veau à la tortue, a gardé le silence et l'ordre n'a plus été troublé ce matin-là.

Le beau temps se fait au moins autant attendre que les plats du jour, et les parapluies servent plus que les éventails. Les femmes de plage montrent encore là leur héroïsme; elles font défiler leurs costumes comme si de rien n'était. Elles les ont apportés, il faut qu'ils voient le soleil ou la pluie; la raison en est que les installations ne permettent guère de rester chez soi. Il faut s'habiller et sortir. Après les chambres de premier ordre, où l'on voit la mer, il y a les chambres où on l'entend, qui sont encore cotées très haut; et puis il y a les chambres d'où l'on ne voit rien de joli, puis enfin les chambres où l'on n'y voit goutte, prises en dernier, mais occupées aussi. Il est vrai que l'industrie parisienne a trouvé moyen de créer des malles qui font des objets mobiliers une fois arrivées à destination. Oui, ces colis opèrent une vraie transformation des lieux où on les place. Grâce à eux, les élégantes n'ont plus à se préoccuper de la façon dont leurs appartements sont garnis par leur propriétaire. Nous avions la malle-commode avec ses tiroirs, nous avons la malle-chaise longue, la malle-bureau, la malle-armoire, la malle-secrétaire. Maintenant, les maris galants seront tenus, quand ils meubleront l'hôtel conjugal, de donner une chambre de voyage, toute composée de colis faisant meubles. L'idéal du déplacement est de retrouver son chez soi le plus possible, n'en déplaise à nos touristes, et l'expression de satisfaction complète sera toujours:

— Je suis parfaitement ici, j'y suis comme chez moi!

C'est une science de savoir s'ennuyer, mais c'en est une aussi de savoir s'amuser. On ne peut donc reprocher aux femmes de faire tout ce qu'elles peuvent pour entretenir la bonne humeur. En parcourant les plages et les villes d'eaux, on s'aperçoit qu'elles en sont plus pourvues que les hommes, qui traînent après eux moins de colis, mais plus de sujets de préoccupations: la politique, la baisse, la hausse, la Chambre, le Parlement et le reste. Chaque plage a une petite teinte politique, quoique toutes s'en défendent.

La côte de Bretagne et toutes ses *petites mers* est légitimiste; Dieppe est orléaniste. Le château d'Eu et ses hôtes très patriarcaux y sont pour beaucoup. On éprouve une respectueuse sympathie pour ces princesses presque toujours en deuil qui ne sourient guère qu'à leurs enfants qui se mêlent républicainement à tous les autres sur le sable où l'on trouve des coquilles.

Trouville et son Siamois Deauville sont impérialistes, non point parce que le profil romain du prince Napoléon se détache sur le paysage normand, mais parce qu'un grand nombre des habitations appartiennent à des propriétaires qui ont joué un rôle sous l'Empire. Quelques anciennes cocodettes y ont encore gîte, et Deauville devrait s'appeler *Morny-Ville*.

Le Havre est cosmopolite et républicain.

Les régates y ont été fort belles. La société qui les dirige a donné un bal et des festins où il y avait presque autant de différents poissons qu'a un dîner du lord-maire. Les marchandes de gâteaux les offraient dans des corbeilles tricolores pour donner un avant-goût de la fête du 14. A propos de la façon de disposer ces trois nuances si tranchées, un journal a rappelé que l'impératrice Eugénie, pour la solennité de la rentrée des troupes après la guerre d'Italie, avait fait l'exhibition d'un chapeau tricolore. Eh bien, oui. C'est la vérité, nous l'avons vu ce chapeau de 1859; il était tricolore, on ne peut le nier; mais la grande faiseuse d'alors, M^me Ode, avait avec un art infini si bien mêlé les nuances, forcé celle-là, éclairci celle-ci, qu'on se doutait à peine de la chose; et si, patriotiquement, on ne s'était pas prévenu, cette manifestation aurait passé inaperçue. Ah! c'est que la savante M^me Ode, qui connaissait son métier, s'était bien gardée de se conformer aux nuances mêmes du drapeau. Elle avait placé sur une paille d'Italie d'une finesse extraordinaire une plume blanche qui se voyait à peine, couchée qu'elle était autour de la calotte. Puis, elle avait mis sur le côté de la passe un bouquet de plumes d'un rouge si clair qu'elles semblaient être roses et d'un bleu si foncé qu'elles paraissaient noires. C'était donc un chapeau de paille garni de plumes roses et noires, et où le tricolore était parfaitement escamoté. Voici une longue explication sur cette coiffure *tricolore*. On nous la pardonnera, parce que celle qui la portait n'est plus coiffée que de crêpe noir, et parce que celle qui l'avait confectionnée est retirée des affaires et vit en châtelaine sur les bords de la Loire.

Le tricolore a été à l'ordre du jour toute la semaine. On a vendu des cocardes autant qu'on en avait préparé. Nous ne sommes pas chargé de raconter la fête; les mêmes personnes n'ont pu tout voir puisqu'elle était partout; et les charmes du récit suivront pendant longtemps ceux de la surprise. Chacun croit avoir vu ce qu'il y avait de plus beau, et ceux qui sont restés chez eux ont pu faire l'économie de la lumière pour lire et travailler tant Paris étincelait de mille feux, quoique M^me la comtesse de la Ferronays n'ait point consenti à illuminer. Nous ne la blâmons pas d'avoir voulu garder son hôtel sombre et clos; plusieurs propriétaires ont fait comme elle et, si nous avions pignon sur rue, nous aurions peut-être agi comme eux; mais ce qui semble être de trop en cette affaire, c'est la lettre de cette spirituelle femme, membre de la Société des bibliophiles français, ou du moins les raisons qu'elle donne de sa décision. Qu'on n'illumine pas parce qu'il ne plaît pas d'illuminer, rien de plus simple; mais d'après la lettre de M^me de la Ferronays, il semblerait que tous ses parents massacrés par la Révolution fussent des victimes dont elle offenserait le souvenir en éclairant la façade de son magnifique hôtel du Cours-la-Reine. Certes, les illustrations des membres de la famille de la Ferronays sont assez anciennes et assez connues pour faire comprendre ce scrupule; mais M^me de la Ferronays est née Gibert et fille du paisible agent de change qui a fait sa fortune dans des temps plus égalitaires et quelques lampions n'auraient certes pas offusqué l'ombre d'un des plus aimables millionnaires de la corbeille des agents de change, qui firent et refirent leur fortune à la lueur de tous les lampions allumés de 1830 à 1850.

Les concerts monstres ont eu un grand nombre d'auditeurs, et les chefs d'orchestre ont constaté que le public du plein air est connaisseur autant qu'un autre et moins blasé. Les nuances délicates ont été comprises et applaudies. Un chanteur qui aurait pu s'y faire entendre en soliste, tant il avait une voix puissante, vient de mourir: Gueymard, l'ancien ténor de l'Opéra. C'était un chanteur de force auquel il était aussi difficile de chanter *doux* qu'à M^me Céline Chaumont de chanter *éclatant*. Il a porté vaillamment le répertoire de l'Opéra, du temps qu'il y avait un répertoire. Son succès était dans son organe plus que dans son savoir. Il avait acquis pourtant une certaine science de conduire l'instrument Sax dont la nature l'avait doué. Il avait épousé M^lle Lauters, Belge de naissance, chanteuse du Théâtre-Lyrique, qui avait débuté brillamment dans *Robin des bois* et qui eut de longs succès à l'Opéra, il y a une vingtaine d'années et moins, et récemment encore dans le *Trovatore*, *les Huguenots*, *Hamlet*, *Don Juan*, etc. Le mari et la femme ont eu véritablement deux des voix les plus extraordinaires du siècle en puissance. Il semblerait qu'après les avoir créés, Dieu ait jugé bon de se reposer. Le couple n'avait pu conserver la bonne harmonie. On devrait fonder un prix pour récompenser les bons ménages constatés chez les artistes, et l'on peut prédire sans trop s'avancer que le moderne Monthyon qui en ferait les frais ne se ruinerait pas.

D'autres prix ont été disputés toute cette semaine. En province la fête du quatorze a eu quelques allures de fête de village. C'est une des curiosités de notre temps que la diversité des sentiments qui s'expriment. Les campagnards, puisqu'il s'agit d'une fête, cherchent de l'œil le mât de cocagne et, les pauvres vont demander l'aumône à M. le curé. Puisque c'est la fête, il faut qu'on leur donne quelque chose; les châtelains les moins républicains ont mis la main à la poche; d'un autre côté, la bonne femme qui a quitté la salle où s'écoule sa vie et s'est mise en frais de bonnet de mariage, profite de sa venue en ville pour faire ses emplettes de ménagère et pour porter un *ex-voto* à la chapelle; les allées et venues des villageoises avaient donc des buts étrangers pour la plupart à la solennité.

Il y a quelques jours, ne voyait-on point dans la même ville presque à la même heure, des calfats porter triomphalement des vaisseaux miniatures au lieu de réunion de leur société, accompagnés par les accents de la *Marseillaise*; un colonel, le brave officier supérieur de l'Espée, gendre du général Ducrot, blâmé et puni pour avoir salué et protégé des prêtres; et, à la porte d'un couvent de Dominicains, une longue file d'équipages venant de la ville et des environs pour saluer le Révérend Père Souaillard et lui demander sa bénédiction? Ces diverses démarches s'exécutaient avec le même entrain, ce qui nous paraît être un sujet de méditation. Le Père Souaillard a fait bâtir dans une rue écartée une chapelle d'un style sévère et un cloître où vivent quelques religieux de son ordre. Il a gardé, par ces temps difficiles, toute la sérénité qui lui vient à la fois du ciel et de la terre, car le Révérend Père est propriétaire de son immeuble bâti de ses deniers et des donations faites dans l'intention de concourir à son œuvre. Il n'a donc rien à craindre. Quels que soient les destins des ordres religieux; le Dominicain est et sera maître chez lui. Le Père Souaillard qui avec ses soixante-quatre ans n'en paraît guère que cinquante, prêche dans les campagnes comme un apôtre des premiers temps du catholicisme. Sa bonne humeur n'est même point altérée et il aime à plaisanter malgré la gravité du moment: il demandait l'autre jour à une dame combien de temps elle avait dormi au sermon? Elle se récria!

— Comment, dormi, mon père: mais jamais de la vie; quelle supposition!

— Il est tout simple que je la fasse, Madame, car tel que vous me voyez, je n'ai jamais pu entendre un sermon sans m'endormir profondément.

Si le père Souaillard s'entendait prêcher lui-même cela ne lui arriverait pas.

Ainsi qu'on le voit, partout et toujours chacun vit dans ses préoccupations; ici on fait bénir des chapelets, là on se félicite sur l'amnistie. Voilà donc le grand fait accompli. Peut-être donc un jour verra-t-on, ainsi que Victor Hugo l'a prédit, les Etats-Unis d'Europe.

En attendant cette solution, les princes et princesses voyagent et Paris est leur quartier général. On parle d'un quadrille qu'un roi et une Altesse appelée à régner ont dansé à la fête du 14 juillet, ayant pour danseuses de plein air, deux grandes dames revenues exprès, pour cette équipée, d'une plage prochaine. Il paraît que beaucoup de princesses avaient désiré courir un peu cette fête incognito. La sage princesse des Asturies ne s'est pas laissée tenter, et a repris le chemin de cette cour d'Espagne dont naguère elle était la gaieté et l'entrain. Avec toute la maturité d'esprit que donne une existence où de grands événements s'accomplissent, la princesse, veuve prématurément d'un mari infirme qui s'est suicidé, a gardé la gaieté d'une jeune infante. C'est à qui aura la grande sœur qui s'amuse de tout comme un enfant. Si elle n'est point restée, ce n'est pas l'envie qui lui en aura manqué, et nulle ne se serait mieux entendue qu'elle à danser aux frais de la République,

déguisée en bourgeoise; car sachez-le, lecteurs : les Altesses qui ont embelli la fête de leur présence s'étaient si bien déguisées que vous avez pu les frôler et qu'elles vous ont peut-être poussé en disant :

— Pardon; faites excuse! ÉGO.

NOS GRAVURES

LE 14 JUILLET

Un mercredi!

Jamais jour de fête pouvait-il tomber plus malencontreusement? La veille même du jour où nous devons mettre sous presse, si nous voulons paraître à l'heure réglementaire! Mais si, faute de temps, nous ne pouvons, cette semaine, donner des dessins de la fête qui a lieu au moment où nous traçons ces lignes, nos abonnés n'y perdront rien : car nous avons pris toutes nos mesures pour les dédommager amplement la semaine prochaine. En attendant, ils voudront bien, nous l'espérons, se contenter de ceux que nous mettons sous leurs yeux aujourd'hui, savoir : les nouveaux drapeaux et les porte-drapeau; le porte-drapeau de l'Ecole de Saint-Cyr et sa garde; l'arc de triomphe de la rue Lepic, et une vue de la place de la République avec la statue de M Morice, vue prise entre le boulevard de la Porte-Saint-Martin et la rue du Temple. Un mot de chacun de ces dessins.

Les porte-drapeaux de l'armée. — Le drapeau, symbole visible de la patrie, est aujourd'hui confié dans chaque régiment à un officier, le sous-lieutenant porte-drapeau, qui fait partie de l'état-major du corps. Auprès de cet officier est placé un groupe de huit caporaux réputés pour leur bonne conduite, leur sang-froid et leur bravoure. Le drapeau suit toujours le colonel, est en quelque sorte attaché à sa personne. En station, il est porté et conservé à son domicile; au camp, il est planté devant sa tente; pendant l'action, il se tient avec le gros du régiment; mais sa place de bataille est au centre du 2e bataillon. Quand le drapeau doit paraître dans une revue, une grande manœuvre, une cérémonie quelconque, c'est chez le colonel que va le prendre le porte-drapeau, accompagné de son escorte.

Cette mission de tenir haut et ferme le drapeau national sur les champs de bataille a toujours été considérée comme des plus honorables. Sous Louis XIV, les officiers chargés de porter le drapeau appartenaient à la noblesse, et s'appelaient *enseignes* dans l'infanterie et *cornettes* dans la cavalerie.

Sous Louis XV, l'ordonnance de réorganisation de 1737, qui donna trois drapeaux à chaque bataillon, confia à des enseignes nobles le droit de porter les drapeaux des deux compagnies colonelle et lieutenant-colonelle; les autres drapeaux furent portés par des lieutenants en second. En marche, le drapeau était remis enroulé aux mains d'un soldat; mais l'enseigne ou le lieutenant le reprenait et le développait pour passer une revue, monter une garde ou pendant le combat. A cette époque, la garde du drapeau fut confiée à un sergent et à un groupe d'anciens et valeureux sous-officiers. Un peu plus tard, une ordonnance nouvelle, celle du 21 décembre 1762, supprima dans la cavalerie les cornettes, qui furent remplacés par un officier, noble ou non, du grade de lieutenant ou de sous-lieutenant.

Sous la période républicaine, le drapeau des demi-brigades de bataille, qui succédèrent aux régiments de la monarchie, fut porté par le plus ancien sergent-major du bataillon; dans la cavalerie, il y eut deux étendards confiés aux plus anciens maréchaux-des-logis chefs. C'est quand fut rendu le décret de 1808, qui ne laissa qu'un seul drapeau à chaque régiment de n'importe quelle arme, que le porte-drapeau, alors appelé *porte-aigle*, devint ce qu'il est toujours resté depuis, un officier du grade de sous-lieutenant, et quelquefois, mais très rarement, de lieutenant. Il fut qualifié de premier porte-aigle, dut avoir servi au moins depuis dix ans, assisté aux quatre campagnes d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland. Il eut la solde de lieutenant de première classe et il lui fut adjoint « deux braves, pris parmi les anciens soldats non lettrés, ayant au moins dix ans de services avec le titre de *deuxième* et de *troisième porte-aigle* ». Ces soldats avaient le rang de sergents, la solde de sergent-major et quatre galons sur les deux bras. Les trois porte-aigle du régiment étaient nommés par l'Empereur, sur la présentation de trois candidats; ils faisaient partie du grand état-major du régiment et ne pouvaient être révoqués que par décision impériale. Les deuxième et troisième porte-aigle reçurent un armement défensif et agressif assez singulier : on leur donna un casque de carabinier et des épaulettes à plaques de métal, un *épieu* ou *esponton* et une paire de pistolets de cavalerie placés sur la poitrine. Et comme si cet ensemble n'était pas encore assez bizarre, l'esponton formant une lame de cinq pieds de haut fut agrémenté d'une banderole rouge pour le deuxième porte-aigle, d'une blanche pour le troisième, avec le nom de l'Empereur en lettres d'or d'un côté, le numéro du régiment de l'autre. Les espontons devaient servir à la défense *in extremis* de l'aigle, et les banderoles en marquaient la place, si le premier porte-aigle venait à tomber.

Le groupe du drapeau de Saint-Cyr. — La face principale du drapeau porte:

Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr.

Et au-dessous :

S'instruire pour défendre la patrie.

Sur la seconde face est inscrit le titre militaire qu'on porte fièrement à l'école :

1er bataillon de France.

L'honneur de le porter revient de droit au n° 1 qui, cette année, est le sergent-major Brice, un bon enfant, blond, de taille moyenne, né le 9 janvier 1859 à Strasbourg, et que tout le monde à Saint-Cyr paraît aimer beaucoup.

Le sergent-major Brice est bien de la race des soldats. Son père, aujourd'hui général, fut cité le 7 juin 1855 à l'ordre général de l'armée de Crimée pour la part brillante qu'il avait prise, comme capitaine, à l'enlèvement de redoutes russes en avant de Sébastopol.

La mémoire de son grand-oncle, le colonel Brice, est encore vivante parmi les populations des Vosges. Il fut en 1814 un des chefs de partisans qui harcelèrent les armées de la coalition et leur firent subir de grandes pertes.

A droite du porte-drapeau, se trouve le capitaine Mayaud, chevalier de la Légion d'honneur, officier plein d'entrain, d'une belle humeur communicative, très populaire à l'école. Il adore le métier de soldat.

A gauche, le sergent Buron, né à Belley, le 28 juin 1857, — un beau gaillard bien planté. En le voyant, on pense aux soldats de l'armée française qui ornent le pont de l'Alma. Il en a les lignes sculpturales.

Puis, des deux côtés, le caporal Mathieu, né à la Rochelle le 15 août 1859; Mirepoix, un enfant de Béziers, 9 octobre 1861; Renault, un Parisien, Saint-Mandé, 23 décembre 1861; de Féraudy, un Algérien, Mascara, 21 janvier 1861.

Jusqu'à l'année dernière, on avait vu défiler à Longchamps, avec le premier bataillon de France, un prêtre qui marchait à droite des tambours et des clairons. C'était le vénérable abbé Lanusse, aumônier de Saint-Cyr, l'ecclésiastique le plus décoré de notre pays. Chevalier de la Légion d'honneur, décoré des médailles de Crimée, d'Italie, du Mexique, porteur de deux médailles de sauvetage et d'autres que j'oublie, il est bien digne du poste qu'il occupe à l'école militaire.

On ne s'imagine pas avec quelle émotion les *conscrits* de Saint-Cyr affrontent leur première grande épreuve publique : la revue de Longchamps. Les officiers qui ont passé par là s'en rendent parfaitement compte, par le souvenir, et démêlent les sentiments qui agitent l'âme de ces jeunes gens. Pour les *anciens*, ils sont aguerris. Il ont déjà vu le feu de la rampe.

L'arc de triomphe de la rue Lepic. — Cet arc dessiné d'après la maquette de M. Emile Bin, adjoint au maire de l'arrondissement, et peintre de talent, est élevé, face au boulevard, au coude que fait la rue pour prendre la direction de la butte Montmartre. Au sommet, on voit une figure de la République sortant des ruines de la Bastille. A ses côtés sont deux statues : celles de l'Industrie et de l'Agriculture. Au-dessous, une date : 14 juillet. Enfin, sur les pieds-droits, deux figures allégoriques : la Loi et l'Egalité. Cet arc de triomphe donnera une idée de la façon dont, à quelques détails près, a été traité un peu partout ce genre de décoration que l'on verra figurer ou plutôt que l'on a vu figurer dans presque tous les arrondissements de Paris.

La place de la République. — Place du Château-d'Eau, dont nous avons déjà donné une vue d'ensemble. Aussi notre dessin d'aujourd'hui a-t-il surtout pour objet d'en montrer le groupe central avec la décoration qui l'entoure Ce groupe restera comme la pièce la plus curieuse de la fête du 14 juillet. C'est au Champ de mars, dans le pavillon de la ville de Paris qu'il a été préparé. C'est une reproduction de la statue monumentale de la République, œuvre de M. Morice. Des carcasses de bois, des toiles et de l'étoupe : tels sont les matériaux sur lesquels des mains expérimentées ont jeté le vêtement de plâtre qui lui a donné la forme et la vie. La statue achevée a été traînée sur des rouleaux hors de l'enceinte du pavillon puis placée sur un chariot qui l'a transportée sur la place à laquellle elle a donné son nom. Elle mesure huit mètres de haut et son piédestal quatorze. Les trois statues assises aux angles ont cinq mètres et représentent la liberté, l'égalité et la fraternité. Enfin le lion couché aux pieds de la République est long de quatre mètres, et comme elle il est recouvert de bronze, les autres figures demeurant dans leur blancheur de marbre autour du monument.

LE PROCÈS DE LA TOISON D'OR A MILAN

Le procès de don Carlos contre son aide de camp, M. Boët, a commencé, à Milan, le 22 du mois dernier, et il finira... Dieu sait quand. Espérons pourtant qu'il ne durera pas aussi longtemps que l'instruction, commencée il y a plus de deux ans.

Le fait qui a donné lieu à ce curieux procès remonte à 1877. A cette époque, le duc de Madrid ou, si l'on aime mieux, don Carlos de Bourbon, revenait des Balkans. Il avait, on le sait, pendant la guerre contre la Turquie, pris rang dans l'état-major de l'armée russe. Passant par l'Autriche et arrivé à Gratz, il eut la fantaisie de faire faire son portrait. Pour cela, il se para des insignes des divers ordres dont il est décoré, notamment du collier de la Toison d'or, qu'il avait hérité de son oncle, le duc de Modène, et qui était enrichi de pierreries et de diamants représentant une valeur considérable. Quelques jours plus tard, à Milan, don Carlos constatait la disparition de ce collier dont il avait confié la garde à son valet de chambre qui, en voyage, le portait toujours dans un sac caché sous son paletot et, une fois installé dans un hôtel, l'enfermait dans un meuble de sa chambre.

Peu après la disparition du collier, M. Gonzalez Boët, ex-général carliste, faisant partie de la maison du prétendant espagnol, quittait brusquement Milan pour se rendre en France, et don Carlos déposait contre lui une plainte de vol devant la justice italienne, qui commença aussitôt une instruction. Dès le début de celle-ci, il apparut clairement que Boët était effectivement en possession du collier et qu'il en avait détaché et fait vendre à Bayonne par sa mère et sa belle-mère quarante-sept brillants. Mais l'avait-il volé? Voilà la question. L'accusé le nie énergiquement, bien entendu, et il a adopté un système de défense qu'a dû contrôler point par point la justice italienne, et qui, bien que repoussé finalement par elle, n'en a pas moins trouvé créance dans l'esprit de beaucoup de gens. La politique s'est un peu mêlée de l'affaire, et elle ne laisse pas de montrer le bout de l'oreille même à l'audience, malgré l'adjuration humouristique du président de la Cour, M. Parabelli, à l'ouverture des débats. « La politique, a-t-il dit, est comme l'une de ces substances qui, employées seules, ne font pas de mal, mais qui, mêlées à d'autres, deviennent nuisibles. Le sel et le calomel séparément sont des substances inoffensives mêlées, elles forment le sublimé corrosif. »

Toujours est-il que l'accusé prétend que le vol n'a été qu'une comédie; que le collier de la Toison d'or lui a été remis, pour le vendre, par don Carlos, criblé de dettes et obligé de couvrir des dépenses extra-matrimoniales, et que si le prince a simulé un vol, ce n'était que dans l'unique but de cacher à ses parents et à sa femme la vente de ce joyau de famille. Ajoutons que M. Boët demande à cor et à cris une confrontation qu'il n'a pu obtenir et qu'il n'obtiendra pas. En effet, bien que cité régulièrement, le prétendant a refusé de se présenter. Il s'est contenté d'envoyer à Milan un avocat porteur des décisions du conseil de famille des Bourbons, décisions arrêtant que « pour des motifs de haute convenance ni don Carlos ni dona Marguerite ne doivent paraître aux assises. » Aux yeux de plus d'une personne ces décisions-là ne sont point faites pour nuire à l'accusé qui, malgré tout, a fait vigoureusement face à l'accusation et défendu avec une ténacité incroyable le terrain sur lequel il s'est retranché. Mi-bourgeois et mi-soldat, élégant et pincé en son étroite redingote noire, tel qu'on le voit dans notre dessin, il a, pendant quatre jours consécutifs, en son interrogatoire qui n'a été qu'un interminable plaidoyer prononcé en langue espagnole, tenu en haleine et le président, et les juges et le public, et littéralement mis sur les dents ses interprètes qui étaient deux cependant et ne se faisaient pas faute de se relayer! Tant d'efforts seront-ils finalement couronnés de succès? C'est ce que nous saurons un jour ou l'autre, ce mois-ci ou le mois prochain, mais au train dont vont les choses, gardez-vous de croire ce jour trop prochain.

PÊCHE DE LA SARDINE

Nous allons vous entretenir d'une industrie maritime qui joue un rôle considérable dans l'aisance et la prospérité des habitants du littoral. Comme le crayon de notre confrère et ami, M. Deyrolle, vous le démontre, elle a des côtés pittoresques qui nous permettent d'en entreprendre l'esquisse, sans trop risquer de vous ennuyer.

Avec ce poisson minuscule, l'industrie réalise le miracle du lac de Tibériade; ce fretin des immensités océaniennes nourrit des populations, il procure le bien-être à des milliers de famille. Les produits de la pêche à la baleine ne peuvent pas être comparés à ceux que fournit la pêche à la sardine, qui l'emporte encore par le nombre des tonneaux et des hommes qu'elle met en mouvement.

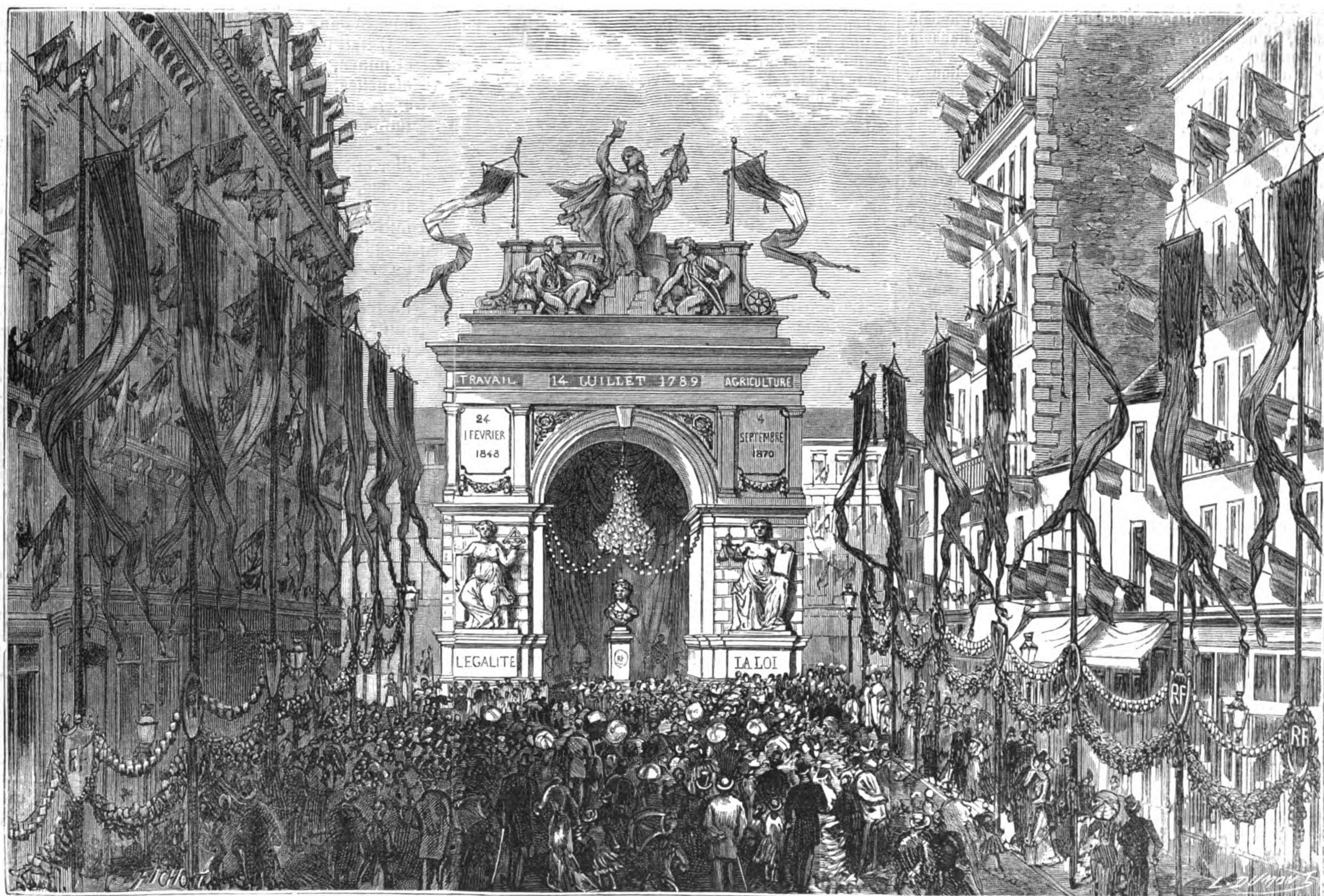
Quelques chiffres vous donneront l'idée de l'importance de cette pêche. Le seul port de Douarnenez y consacre 800 bateaux de 7 à 8 tonneaux; Concarneau en arme 600; on évalue à 5 ou 600 le nombre total des embarcations qui y sont employées, de Brest aux Sables-d'Olonne. L'équipage de chacune d'elles se compose d'un patron, de trois matelots et d'un mousse, c'est donc un total de 25 à 30 000 marins que la cueillette de la sardine occupe pendant sept mois de l'année. La fabrication des conserves fournit du travail à un nombre égal d'ouvriers. En 1875, Douarnenez a livré à la consommation 1 325 114 kilogr. de sardines préparées et 1 325 114 kilogr. de sardines salées en vert, qui sont celles que l'on débite dans l'intérieur sous le nom de sardines fraîches.

Les bateaux de pêche mesurent 20 pieds de longueur; ils sont plats de l'arrière, fins et élevés de l'avant, ce qui leur assure une certaine rapidité de marche, mais les expose à chavirer. Ils sont gréés de deux mâts légèrement inclinés vers l'arrière et de voiles quadrangulaires de dimensions considérables qui leur permettent d'évoluer avec de faibles brises. Les filets consistent en nappes, non plombées, de 20 à 30 mètres de long sur 6 à 8 de large, faites d'un fil très fin et à mailles telles que la sardine puisse y engager sa tête et rester prise par les ouïes; la partie supérieure est garnie de morceaux de liège, qui

LA FÊTE DU 14 JUILLET. — LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE, VUE PRISE ENTRE LE BOULEVARD SAINT-MARTIN ET LA RUE DU TEMPLE

LE PORTE-DRAPEAU DU BATAILLON DE SAINT-CYR ET SA GARDE

1. M. Buron, sergent. — 2. M. de Ferandy, soldat. — 3. M. Renault, soldat. — 4. M. Brie, porte-drapeau. — 5. M. Mirepoix, soldat. — 6. M. Mayaud, capitaine. 7. M. Mathieu, caporal. — D'après une photographie de M. Braun.



LA FÊTE DU 14 JUILLET. — L'ARC DE TRIOMPHE DE LA RUE LEPIC. — D'après un dessin de M. Emile Bin.

exploits, seraient portés au Panthéon et suspendus à la voûte. Sur ces drapeaux se trouvaient inscrits les dates des décrets conventionnels et législatifs déclarant que l'*armée avait bien mérité de la Patrie* et le nom des batailles gagnées. L'armée d'Italie eut vingt et une citations de cet ordre; l'armée de Sambre-et-Meuse, quatorze; l'armée du Nord, onze; les armées des Pyrénées et du Rhin, chacune sept, etc. L'armée qui, la première, obtint une citation fut celle qui, sous les ordres de Dugommier, Bonaparte étant capitaine d'artillerie, reprit Toulon aux Anglais, en septembre 1798.

Le 14 juillet prochain, deux drapeaux seulement porteront, outre des noms de bataille, mention d'un souvenir de gloire : le 84e porte sur son drapeau : *un contre dix;* celui du 132e : *un contre huit.* Le 26 juin 1809, le 84e de ligne, comptant onze cents hommes, dut défendre pendant quatorze heures le faubourg de Gratz contre la division autrichienne du général Giulay. Il culbuta l'ennemi, lui tua ou blessa deux mille hommes, en prit cinq cents avec deux drapeaux et des canons. Passant devant ce régiment sur le champ de bataille de Wagram, Napoléon s'arrête : « Colonel Gamblin, dit-il, vous ferez porter sur vos aigles : un contre dix. »

A Rosnay, le 2 février 1814, le 132e de ligne se trouve dans une position analogue et Marmont écrit dans son rapport : Le régiment, fort d'un millier d'hommes, avait repoussé une division autrichienne de huit mille. Ce sont ces souvenirs que conservent les drapeaux des 84e et 132e d'infanterie.

P. LAURENCIN.

L'ÉCOLE DE SAINT-CYR

LE PREMIER BATAILLON DE FRANCE

Dans la distribution des drapeaux qui aura lieu mercredi, le bataillon de Saint-Cyr doit avoir sa part. Il y en a un qui lui est destiné et qu'il recevra avant de défiler devant le chef de l'Etat avec cette allure martiale et correcte qui depuis longtemps l'a rendu célèbre. Cette faveur marquée dont il jouit à si juste titre, nous a fait penser qu'une étude sur l'école de Saint-Cyr serait aujourd'hui tout à fait de saison. Voici donc cette étude qui ne peut manquer d'intéresser le lecteur.

Le Saint-Cyrien est un enfant d'adoption de Paris. Le dimanche, il manquerait quelque chose aux boulevards, aux Champs-Élysées, aux courses, partout où il y a foule, si l'on ne voyait onduler son plumet blanc et rose, ses épaulettes rouges

Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés.

Paris ne le voit guère qu'une fois l'an, sac au dos, le fusil sur l'épaule droite, ou à cheval, sabre en main. Ce jour-là, à la revue de Longchamps, il fait fête à ses sympathiques inconnus du dimanche. Eux, se piquent d'honneur et défilent avec la sûreté de vieux troupiers. Pas une défaillance, pas de *cintre* dans la grande ligne de l'infanterie, dans le brillant escadron. Guide à gauche, guide à droite, attention! Bravo les serre-files! Toutes les jumelles des tribunes sont braquées sur les plumets roses. Ils ne bronchent pas. Les lignes sont unies, comme tirées au cordeau, en long et en large. C'est aisé, souple, jeune, charmant. Officiers, adjudants, saint-cyriens, tous sont admirables d'entrain. On les salue, on leur bat des mains; c'est l'avenir de l'armée, le premier bataillon de France qui passe.

S'il est le premier par l'élite qui le compose, il l'est aussi par la discipline. C'est une vie de Spartiates que celle de ces jeunes gens. A cinq heures du matin, après un repos de sept heures vingt-cinq minutes bien comptées, ils sont déjà l'arme au pied, sur le terrain de manœuvres. Un quart d'heure a suffi pour la toilette et l'absorption d'une tasse de café. L'exercice dure jusqu'à huit heures; les mercredis et samedis, de quatre à huit heures vingt minutes du soir: l'hiver, c'est dans l'après-midi. L'étude, les cours, le dessin remplissent toutes les minutes de la journée. Dans ses déplacements continuels à travers l'école, le bataillon observe le silence le plus rigoureux. Un mot dans les rangs, le sommeil à l'étude, un bouton qui n'a pas été assez *fanatisé*, pour la revue du dimanche matin, attirent comme la foudre sur la tête des délinquants, la privation de sortie, la salle de police, le peloton de discipline. Tandis que pendant les récréations de juin et de juillet, les camarades goûtent les douceurs de l'ombre, mollement étendus dans le petit bois voisin, les punitionnaires — Dieux! quel barbarisme! — recommencent à piétiner le *marchfeld.* Ah! que de colonels, que de généraux ont connu cette heure aimable où l'on n'a d'autre horizon que les yeux du sergent-instructeur.

Il s'agit de donner à la France des hommes solides, des officiers accoutumés à la dure, insensibles aux intempéries — il est reconnu à Saint-Cyr que la pluie ne mouille pas. Ici, l'entraînement est complet. L'école possède des salles de gymnastique aussi vastes que ses manèges. Quand une division doit s'y rendre, croyez-vous qu'elle en trouve les portes ouvertes? Ce serait par trop primitif. Mais alors? — On pénètre par les croisées; on sort par la même voie. C'est l'assaut, l'escalade. On se hisse les uns sur les autres; on se fait la courte échelle, on se pousse, on grimpe, on dégringole. Et de rire.

Il n'y a pas à Saint-Cyr que des Français. On y compte deux ou trois Roumains, ces Latins du Danube, entre autres un Cantacuzène, puis deux Espagnols. Les Parisiens ont certainement rencontré deux jeunes Japonais revêtus du costume de l'école. Le plus grand se nomme Harida, le second, Mizouno, tous les deux d'humeur gaie, fort intelligents, très *débrouillards*, comme on dit dans l'argot militaire. Signe particulier : une méticuleuse propreté.

Du reste, elle est commandée dans ce milieu où le corps est soumis à de si rudes fatigues. Les trente baignoires de l'école chôment peu. Le culte de l'eau est inscrit dans le règlement.

Dans une aussi vaste maison l'ordre est nécessaire. Rien n'est laissé au hasard. L'imagination du cuisinier en chef est elle-même soumise au contrôle. Chaque lundi, le menu du dîner et du souper de tous les jours de la semaine est affiché à la cuisine, visé par le major, approuvé par le général commandant, *ne varietur.* Il est confortable et varié. L'appétit des estomacs de vingt ans donne, en outre, aux signatures des deux dignitaires la plus précieuse des sanctions.

Il ne faut pas oublier dans cette esquisse la belle salle d'armes, la salle de danse, la salle des jeux où une compagnie entière peut s'asseoir aux diverses tables, ou jouer aux quatre billards qui en occupent la longueur.

L'école compte 712 élèves dont 83 cavaliers. Le bataillon est à huit compagnies. L'état-major se compose de 57 officiers de toutes armes, de 16 adjudants : 8 pour l'infanterie; 4 pour la cavalerie; 4 pour l'artillerie; — 155 sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats sont affectés aux cadres. Il y a, en outre, 62 cavaliers de manège. C'est un personnel d'un millier d'hommes qui se meut dans ces immenses bâtiments de Saint-Cyr.

Lorsque la fondatrice de cette maison, Mme de Maintenon, exposa ses idées au roi, elle le fit en ces termes bien nets, bien précis :

« Il ne nous faut ni un palais, ni un couvent, mais une maison très simple, n'ayant de beauté que par la grandeur qui lui est nécessaire pour contenir un si grand nombre de personnes. »

« Un si grand nombre de personnes », c'étaient alors les 250 demoiselles nobles, 40 dames pour les classes, — le chapitre, comme on disait alors; aujourd'hui, c'est l'état-major, — et autant de femmes attachées au service. En tout, 350.

L'ancienne maison royale de Saint-Louis conserve toujours, malgré les additions considérables faites aux premiers bâtiments, le caractère de grandeur simple que lui voulait Mme de Maintenon. La place n'a pas été ménagée dans cette cité militaire. Les rues nouvelles y sont larges et se prêtent admirablement aux déploiements de troupes. Le quartier de cavalerie, les écuries, les manèges, toutes les constructions récentes sont grandement espacées et isolées.

Les écuries contiennent de beaux chevaux de Tarbes, des spécimens de la Plata. Là, se repose sur ses lauriers, *Coquelicot* qui, en 1870, monté par le comte de Gontaut-Biron, alors adjudant et maître de manège, a gagné la *coupe* au concours hippique du palais de l'Industrie.

L'école est une vraie petite ville autonome — comme on dit aujourd'hui. — Elle se suffit à elle-même. Ainsi, elle fabrique le gaz qu'elle consomme et en fournit le village de Saint-Cyr, si l'on peut nommer ainsi une agglomération de 1800 habitants qui s'accroît sans cesse, grâce à son agréable situation à l'extrémité du parc de Versailles.

Elle a aussi son imprimerie. Tous les cours professés à Saint-Cyr sont lithographiés et remis aux élèves.

LA FÊTE DU TONNEAU

On a marqué des repos dans cette existence si remplie : congés de six jours au 1er janvier, de huit jours à Pâques. Les grandes vacances sont de près de trois mois, du 15 août au 8 novembre.

Avec la revue de Longchamps, le jour le plus souhaité à l'école est celui de la fête du tonneau. Celle-ci se passe tout entière à l'intérieur des murs.

Le tir au canon se fait au mois de juin, et l'heureux pointeur qui le premier a logé son boulet, est le héros d'un triomphe qu'il est de tradition de rendre aussi burlesque que possible.

Pendant trois heures tout l'ordre accoutumé de l'école est bouleversé. Les sergents-majors rentrent dans le rang et les derniers numéros de l'école sont promus à tous les honneurs : commandant, orateur...

Les élèves se dispersent aussitôt pour aller prévenir le général et les officiers. On va dans le village; on court jusqu'à Versailles commander des bouquets, des couronnes. En un tour de main, le char du triomphateur est orné et enguirlandé. On grimpe dans les dortoirs; on se fabrique des costumes invraisemblables, des burnous de spahis avec des couvertures de tente, des turbans avec des draps de lit. Les brandebourgs d'une tunique de dragon sont faits en quatre coups de craie. Les plus beaux hommes se déguisent en sapeurs, se font avec des traversins, des abdomens formidables, et d'immenses tabliers avec je ne sais quoi. Le cortège, digne du crayon de Callot, va se masser à l'entrée d'une avenue dont la porte est gardée par un élève qui a le numéro 100. On frappe, et alors il y a un échange de mots de passe insensés.

La famille militaire de l'école a été invitée, — la plupart des officiers sont mariés. Toutes les dames ont reçu des bouquets. Un plus gros a été réservé pour la dame que le pointeur associe à son triomphe. C'est elle qui pose la couronne sur sa tête.

Le défilé commence, précédé de tous les tambours et clairons. Le *commandant* est à cheval; le grotesque cortège suit. Puis, il fait le cercle et l'*orateur* débite les insanités les plus abracadabrantes que contient sa besace.

Trois heures au plus sont dépensées à cette folie. La pyramide va être replacée sur sa base. Dans quelques moments, le roulement du tambour, pour de bon, cette fois. Il est quatre heures; jusqu'à huit heures vingt minutes, l'école de bataillon ou de tirailleurs. Et de l'aplomb! car le *clou* pourrait bien abriter la nuit prochaine un nombre considérable de futurs colonels.

La chapelle n'a pas de style. C'est une longue nef blanche à la voûte élevée. De simples rideaux de cotonnade rouge tamisent la lumière du jour qui entre par ses hautes fenêtres parallèles. Des tableaux représentant des épisodes de la vie de saint Louis, œuvres de Jouvenet, de Lagrenée, de Vien, y arrêtent seuls les regards. En arrivant dans le chœur très vaste, dallé de marbre, mais nu, on aperçoit tout d'un coup à droite, dans une sorte de chapelle qui n'a pas d'autre ornement, un sarcophage de marbre noir, surmonté d'une croix noire ; il porte cette simple inscription :

Ci-gît
Madame de Maintenon
1635-1719.

1836.

C'est à cette dernière date que le général, depuis maréchal Baraguey d'Hilliers, commandant l'École militaire, réunit dans ce tombeau ce qu'on put retrouver des restes de la célèbre fondatrice de Saint-Cyr, arrachés de leur asile en 1794 et traînés à la fosse commune, ensevelis dans la cour Maintenon en 1802 par les soins du proviseur du prytanée, profanés de nouveau en 1805 par la haine du général Duteil qui prétendait frapper sur ces malheureux ossements l'instigatrice de la révocation de l'édit de Nantes. Tout ce qui restait de la marquise, en 1836, tenait dans une petite boîte en chêne.

Le chœur est orné de quatre grandes plaques de marbre noir sur lesquelles sont gravés en lettres d'or les noms des généraux et des colonels sortis de l'École, tués à l'ennemi. La première date se rapporte à leur entrée à l'École; la seconde est celle de leur mort.

Voici ces glorieuses listes; aussi bien, ne semble-t-il pas qu'on revoit, en les parcourant, toute l'histoire guerrière de notre époque? Hélas! aussi celles de nos discordes civiles!

GÉNÉRAUX DE DIVISION

De Danrémont (Denys), 1803-1837, Constantine.
Brunet, 1819-1855, Crimée.
Mayran, 1819-1855, Crimée.
Espinasse, 1833-1859, Magenta.
Douay, 1827-1870, Wissembourg.
Raoult, 1833-1870, Reischoffen.
Decaen, 1827-1870, Metz.

Guyot de Lespart, 1825-1870, Sedan.
Renault, Pierre, 1825-1870, Paris.

GÉNÉRAUX DE BRIGADE

Regnault, 1803-1848, Paris.
De Bréa, 1806-1848, Paris.
Damesme, 1824-1848, Paris.
De Barral, 1824-1850, Algérie.
Lenormand de Lourmel, 1828-1854, Sébastopol.
De Pecqueut de Lavarande, 1831-1855, Sébastopol.
De Pontevès, 1822-1855, Sébastopol.
De Saint-Pol, 1827-1855, Sébastopol.
Breton, 1822-1855, Sébastopol.
De Marolles, 1824-1855, Sébastopol.
Beuret, 1821-1859, Montebello.
Cler, 1832-1859, Magenta.
Dieu, 1831-1859, Solférino.
Doëns, 1838-1870, Forbach.
Colson, 1838-1870, Reischoffen.
Maire, 1829-1870, Reischoffen.
Brayer, 1831-1870, Metz.
De Marguenat, 1830-1870, Metz.
Manèque, 1830-1870, Metz.
Morand, 1843-1870, Beaumont.
Tilliard, 1836-1870, Sedan.
Girard, 1838-1870, Sedan.
Thérémin d'Hame, 1824-1870, Laon.
Lecomte, 1833-1871, Paris.
Besson, 1833-1871, Paris.
Le Roy de Day, 1832-1871, Paris.
Ladreit de La Charrière, 1823-1870, Paris.

COLONELS

Monginot, 13e de chasseurs, 1803-1814, Montereau.
Bourbaki, 31e léger, 1803-1827, Morée.
De Camas, 6e de ligne, 1826-1854, Inkermann.
Vienot, 1er de la Légion étrangère, 1823-1855, Sébastopol.
Hardy, 86e de ligne, 1818-1855, Sébastopol.
De Briancion, 50e de ligne, 1819-1855, Sébastopol.
Malher, 97e de ligne, 1819-1855, Sébastopol.
Boudville, 1er de voltigeurs, 1818-1855, Sébastopol.
De Javel, 85e de ligne, 1819-1855, Sébastopol.
De La Tour du Pin, état-major, 1824-1855, Sébastopol.
Cavarez, 31e de ligne, 1825-1855, Sébastopol.
David, 86e de ligne, 1823-1855, Sébastopol.
Charlier, 90e de ligne, 1822-1859, Magenta.
Drouhot, 65e de ligne, 1823-1859, Magenta.
De Chabrière, 2e de la Légion étrangère, 1825-1859, Magenta.
De Senneville, état-major, 1831-1859, Magenta.
Laure, tirailleurs-algériens, 1833-1859, Magenta.
Menessier, 65e de ligne, 1833-1859, Magenta.
Paulze d'Ivoy, 1er de zouaves, 1832-1859, Melegnano.
Lacroix, 30e de ligne, 1827-1859, Solférino.
Waubert de Genlis, 8e de ligne, 1827-1859, Solférino.
Broutta, 43e de ligne, 1828-1859, Solférino.
Douay (Gustave-Paul), 70e de ligne, 1829-1859, Solférino.
Capin, 53e de ligne, 1829-1859, Solférino.
De Maleville, 53e de ligne, 1832-1859, Solférino.
Martin (J.), 62e de ligne, 1833-1864, Mexique.
Poissonnier, 2e de lanciers, 1845-1870, Freeschwiller.
De Franchessin, 90e de ligne, 1842-1870, Freeschwiller.
De Saint-Hillier, 2e de ligne, 1835-1870, Spickeren.
Supervielle, 73e de ligne, 1832-1870, Metz.
Amadieu, 75e de ligne, 1834-1870, Metz.
Caillot, 54e de ligne, 1835-1870, Metz.
Cousin, 3e de grenadiers, 1839-1870, Metz.
Ardant du Picq, 10e de ligne, 1842-1870, Metz.
Fraboulet de Kerleadec, 15e de ligne, 1843-1870, Metz.
De Behagle, 11e de ligne, 1832-1870, Beaumont.
De Contenson, 5e de cuirassiers, 1841-1870, Mouzon.
Rozier de Linage, état-major, 1830-1870, Sedan.
Cliquot de Mentque, 1er de chasseurs d'Afrique, 1837-1870, Sedan.
Beaudoin, 36e de ligne, 1840-1870, Sedan.
Guyt, 82e de ligne, 1841-1870, Sedan.
Netterer, 126e de ligne, 1843-1870, Champigny.
Maupoint de Vandeul, 121e de ligne, 1840-1870, Champigny.
Renier, commandant une brigade du 17e corps d'armée, 1847-1871, Mazange (Loiret).
Béraud, état-major, 1832-1871, Saint-Jean-sur-Erve (Mayenne).
Billet, 6e de cuirassiers, 1836-1871, Limoges.
Lemoing, 91e de marche, 1845-1871, Paris.
Piquemal, état-major, 1844-1871, Paris.
Graziani, 32e de marche, 1851-1871, Nuits.

Les murs de la salle des visites — c'est ainsi qu'on nomme l'élégant parloir — disparaissent sous les tables de marbre où éclatent en lettres d'or les noms des anciens élèves devenus maréchaux, généraux, intendants. Le commandant actuel, le général Cholleton, a été élevé ici. On connaît ses beaux états de service. Il fut un des défenseurs de Paris et fit admirer sa froide bravoure à Champigny. Il était alors chef de bataillon. Une plaque est consacrée à ceux qui sont sortis de l'école avec le n° 1. C'est M. Maistre, de la promotion de 1879, qui clôt cette liste. Puis, en remontant, on trouve un nom qui revient deux fois à quelques années de distance. C'est celui du baron Reille, aujourd'hui député de Castres, ancien aide de camp du maréchal Randon, lieutenant-colonel des mobiles du Tarn, enfermés dans Paris en 1870. L'autre Reille qui le précède, doit être son frère aîné, le général aide de camp de Napoléon III.

Parfois les mêmes noms se représentent périodiquement sur les registres de l'école, car en France, il y a des familles vouées au service de la patrie. Les fils y vont apprendre, comme les pères, le métier de soldat. Ce sont les séries de l'avenir qu'on inscrira sur les tables de marbre de la chapelle ou du salon d'honneur. Parmi les *anciens* qu'on verra à la revue et qui, dans quelques jours, recevront l'épaulette de sous-lieutenant, on retrouve les noms de Graziani, de Waubert, de Genlis, de Maud'huy, de Charlier, de Stoffel, de Schmitz, de Brice, de Mac-Mahon (Emmanuel-Marie), de Kergariou, de Clermont-Tonnerre, de Lecourbe, petit-fils de l'illustre général, de Froissard de Broissa, de Rivaud de la Raffinière, de Tréville. Il en est à côté qui paraissent nouveaux dans la carrière : Malibran (?), Beulé (Karl), Cadoudal (Henry). A quelques rangs seulement de distance, deux Ponton d'Arnécourt, deux cousins germains. Puis il en est de plus connus : MM. de Malherbe, de Nicolay, de Douhet, de Choiseul.

En compulsant les registres mortuaires de l'ancienne maison royale de Saint-Louis, on trouve entre autres, les noms de Mlles de Boulainvilliers, de Chailly, de Montalembert, de Polignac, de Riencourt, de la Rochefoucauld, de Boufflers, de Menou, de Choiseul, de Coigny, de Lubersac, de Calonne, de Fontanges, de Quelen, de Chabannes, de Conflans, de Bouillé, de la Galissonnière, de Hédouville, de Novion, de Saint-Ruth, de Puységur, de Saint-Aulaire.....

Leurs neveux ont remplacé ces aimables filles, moissonnées dans leur printemps. On croirait assister à une succession directe en fouillant les archives.

Dans cette maison tout parle d'honneur et de gloire. Il en est ainsi depuis sa fondation, il y aura bientôt deux cents ans — 1686. Les demoiselles de Saint-Cyr se glorifiaient d'être de la race des soldats. Au mois d'août 1692, Louis XIV y vint apporter, lui-même, la nouvelle de la victoire de Steinkerque et fit chanter le *Te Deum*. Onze mois après, — juillet 1693, — on le chantait de nouveau dans la chapelle pour la victoire de Nerwinde, remportée par le même maréchal de Luxembourg, qui gagnait des batailles par habitude, au dire de Mme de Maintenon.

Mais que de deuils après ces grandes joies ! Ces beaux faits d'armes coûtaient beaucoup de sang. A Steinkerque, la terre fut jonchée de sept mille morts. La brigade des gardes, conduite par le maréchal en personne, chargea trois fois les Anglais. Cette journée et celle de Nerwinde firent bien des orphelines parmi les demoiselles. Pendant plusieurs jours les courriers n'apportèrent que des nouvelles funèbres de frères ou de parents tués.

Quelle escorte de souvenirs accompagne le visiteur quand il traverse ces immenses vestibules et gravit les larges escaliers. La plupart de ceux qui ont donné au dix-septième siècle un éclat incomparable, ont passé par là : le grand Condé, Louvois, Fénelon; Bossuet, Bourdaloue, Mme de Sévigné, Mme de la Fayette, Mme de Coulanges, Boileau, Racine.....

C'est dans un des vestibules du deuxième étage précédant les dortoirs que fut dressé le théâtre sur lequel les charmantes filles de Sion jouèrent *Esther* pour la première fois, le mercredi 26 janvier 1689, à deux heures de l'après-midi. La pièce fut reprise cinq fois, les 3, 5, 9, 15 et 17 février suivants. Racine et Boileau s'étaient faits les régisseurs du théâtre royal. Louis XIV en devint le contrôleur.

Toute la cour voulait aller entendre ce chef-d'œuvre et applaudir Mlle de Veillane en Esther ; Mlle de Lastic, belle comme le jour, qui jouait Assuérus ; la jolie voix de la gracieuse Mlle de la Maisonfort, *Elise ;* Mlle de Glapion, *Mardochée.* C'était une grande et belle personne de seize ans. — J'ai trouvé, disait Racine, un Mardochée dont la voix va jusqu'au cœur. Puis, c'étaient Mlles d'Abancourt, de Marsilly, de Mornay, dans les rôles d'Aman, de Zara, d'Idaspe ; Mlles de Champigny, de Beaulieu, de Lahaye, chefs des chœurs ; enfin la nièce de la reine triomphante de cet Olympe, Mme de Caylus, âgée de dix-sept ans, pour qui Racine avait écrit exprès le prologue.

Mme de Maintenon faisait dresser une liste de tous ceux qui devaient entrer aux représentations. On la donnait à la portière, Mme de Gauthier, afin qu'elle n'en laissât point passer d'autres. Quand le roi était arrivé, il se plaçait en dedans de la porte, dans la salle de théâtre, et, tenant sa canne haute, pour servir de barrière, il demeurait ainsi jusqu'à ce que toutes les personnes conviées fussent entrées. Alors, il faisait fermer la porte.

Ces fêtes charmantes se donnaient à Saint-Cyr, juste un siècle avant la Révolution. En 1792, il y avait parmi les demoiselles de la maison royale de Saint-Louis, une jeune fille de famille corse, inscrite sous le nom de Marie-Anne Buonaparte (Elisa, la future duchesse de Lucques et de Piombino). Aux approches de la tourmente qui allait s'abattre sur la France et disperser la communauté, son frère, alors capitaine d'artillerie, vint la redemander. La lettre qu'il écrivit à cette occasion a été conservée. Quoique heurtée, l'écriture est à ce moment très lisible. Mais comme on y trouve une insouciance incroyable de l'orthographe ! le capitaine Bonaparte écrit *obligance*. Le reste est traité aussi cavalièrement. La formule de salutations est laconique et sort péniblement : « Avec respect » et c'est tout.

Quand il venait ainsi prendre sa sœur en cabriolet de louage, à la porte de cette maison historique, pouvait-il penser que quelques années après, ses cours majestueuses qui avaient vu passer le cortège magnifique de la fin du grand siècle, porteraient inscrits aux frontons de leurs bâtiments les noms de ses immortelles victoires : Rivoli, Austerlitz, Wagram ?

AUGUSTE MARCADE.

NOTES ET IMPRESSIONS

En politique, le plus sage et le plus sûr est de ne vouloir que ce qui est utile, juste et faisable ; mais il ne suffit pas de le vouloir, il faut le faire et le faire de bonne foi.
J. B. SAY.

⁂

Un bon journaliste me vient plus en aide que beaucoup de prédicateurs.
PIE IX.

⁂

La plus brillante fortune ne saurait nous mettre à l'abri de ses revers ; jamais nous ne l'asservirons avec ses propres armes. Il faut, pour la vaincre, en employer d'autres qui soient de meilleure trempe.
J. J. ROUSSEAU.

⁂

Ne parlons jamais de nous ni en bien ni en mal : en bien, parce que l'on ne nous croirait pas ; en mal, parce qu'on nous croirait.
CONFUCIUS.

⁂

Savoir naître à temps est souvent le secret et la cause réelle de beaucoup d'existences brillantes qui nous éblouissent.
BESENVAL.

⁂

Posséder et désirer sont les deux bonheurs de l'homme.
P. MÉRIMÉE.

⁂

Le cœur a la forme d'une urne : c'est un vase sacré rempli de secrets.
ALFRED DE VIGNY.

⁂

Il y a des gens qui ne peuvent pas laisser tomber une sottise sans la ramasser.
A. DE ROCHEFORT.

⁂

Les esprits ingénieux savent trouver mille raisons de n'être pas raisonnables.

⁂

On voit des arbres mutilés par le temps qui ne vivent plus que par l'écorce, et des hommes maltraités par la vie qui ne subsistent que par le cœur.
G. M. VALTOUR.

L'EXÉCUTION DES DÉCRETS DU 29 MARS. — EXPULSION DES JÉSUITES DE LEUR MAISON MÈRE DE LA RUE DE SÈVRES, DANS LA MATINÉE DU 30 JUIN

GURTH LE PORCHER

GURTH ET WAMBA RENTRANT A ROTHERWOOD

GURTH INTRODUIT PAR REBECCA CHEZ LE JUIF ISAAC

CEDRIC IRRITÉ LANÇANT SA JAVELINE CONTRE LE CHIEN FANGS

CEDRIC LE SAXON PORTANT UN TOAST A RICHARD-CŒUR-DE-LION

REBECCA

WAMBA

LADY ROWENA

Gravures extraites de *Ivanohé*, roman de Walter Scott, traduit par M. Louisy. — Firmin Didot et C^ie^, éditeurs.

REVUE FINANCIÈRE

Les événements politiques ont eu cette semaine une influence décisive sur la tenue de la Bourse. Après avoir fléchi par crainte d'un conflit, le marché s'est redressé tout à coup lorsqu'il a cru deviner que la Chambre et le Sénat, trouvant bientôt un amendement de conciliation, éviteraient une lutte imminente. La séance de vendredi avait fait tomber les cours à leur minimum, celles de samedi, de lundi, et de mardi les ont relevés. De nouveau, la limite de 120 a été conquise et dépassée; toutes les autres valeurs ont suivi le Cinq et se sont rétablies avec lui.

Peut-être même la reprise s'est-elle opérée un peu trop vite et avec une certaine exagération.

S'il est vrai que nous n'ayons plus à appréhender une querelle parlementaire, il ne demeure pas moins que la situation générale est délicate; que l'apaisement n'est pas complet. On doit faire aussi la part à la politique extérieure. Quelques nuages se sont formés du côté de l'Orient; la hausse durable ne prendra son essor que lorsqu'ils se seront dissipés.

L'état de la question d'argent n'est pas non plus tout à fait rassurant.

Nos spéculateurs ont la mémoire bien courte s'ils oublient que la dernière liquidation a été signalée par l'extrême tension du prix des reports.

Soit qu'elle fût réellement gênée, soit qu'elle voulût tirer bon parti des embarras des acheteurs, la haute banque qui dispose du capital, a mis le marché à contribution. Sur les rentes, elle a pris 0,42 et 0,43; sur les valeurs, de 6 à 10 pour 100. Qui peut nous garantir contre le renouvellement de pareilles exigences? Qui sait même si les positions, devenant de plus en plus lourdes, la spéculation ne sera pas encore plus durement taxée en liquidation de juillet qu'en liquidation de juin? Or, nous avons déjà touché ce terme extrême où le métier de haussier cesse d'être lucratif; l'acheteur a dû payer, report et courtage compris, plus que ne lui donnent les arrérages de la rente.

D'autres considérations militent encore en faveur d'un progrès lent et mesuré.

La plus frappante est la répugnance que témoigne le comptant à suivre la marche rapide du terme; il reste à grande distance en arrière. Le signe est fâcheux; on aurait tort de n'en pas tenir compte.

Les haussiers, il faut l'avouer, ont aussi leurs arguments.

Le meilleur de tous est que le mois de juillet amène l'échéance des coupons. Ils ont été détachés le 1er et le 6 de ce mois et vont sans doute s'ajouter aux disponibilités qui cherchent emploi; les bons titres seront recherchés avec un redoublement d'ardeur et pour ainsi dire forcés de monter.

En attendant, tous les groupes montrent une fermeté remarquable.

Les Sociétés ne sont pas restées en arrière des Rentes françaises. On retrouvera la Banque d'escompte à 790, la Banque de Paris à 1102,50, le Comptoir à 975, le Lyonnais à 961, la Franco-Egyptienne à 680, l'Union générale à 737 50. Pour presque toutes ces valeurs, il convient, si l'on veut obtenir leur cours réel, d'ajouter à leur cote actuelle le chiffre des arrérages et des dividendes qu'elles viennent de payer.

Le Foncier est dans ce cas; il a donné 20 fr. à ses actionnaires. Cette institution de crédit, dont la situation est excellente est la ressource des capitalistes qui cherchent une valeur solide dont les cours ne soient pas surfaits et laissent une marge assez ample à la hausse. D'autre part, les Nouvelles Communales sont le titre spécial de l'épargne; leur prix d'émission modéré, leurs chances de remboursement et leurs tirages permettent de les recommander aux arbitragistes intelligents. Vendre des obligations étrangères à 350 et 360 pour acheter de la Nouvelle Communale à 485 est une opération que l'on peut conseiller aux petits portefeuilles.

La plus grande hausse de la semaine a été celle du Suez, en une seule bourse il a regagné son coupon. Un syndicat dont la puissance est grande a entrepris de mener cette action à 1500 francs, et déjà, l'a poussée à 1120; à ce cours, il serait aussi imprudent d'acheter que de vendre.

Nos Chemins français n'ont pas fait de progrès bien marqués.

Les fonds étrangers, déjà si chers, ont encore monté. Leur hausse peut coûter cher à notre marché. Dès maintenant, il fera bien de les réaliser, pour le moins, de ne pas les suivre au delà des prix où ils sont parvenus.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

S. M. le roi de Grèce arrivé à Paris incognito mardi matin se rend à Berlin et de là à Copenhague et à Saint-Petersbourg.

La princesse des Asturies, à son retour de Vienne, est allée passer quelques jours au château d'Eu, auprès du comte et de la comtesse de Paris. S. A. R. partira pour l'Espagne sans attendre la fête du 14 juillet.

Le prince Ibrahim Kilmy, fils de l'ancien khédive, est arrivé à Paris, venant d'Angleterre où il fait son éducation militaire.

La czarine a légué au grand-duc Alexandre, prince héritier, le château de Livadia et, au grand-duc Serge, le domaine Ilionka. Les gemmes, qui étaient la propriété privée de Sa Majesté, vont être renvoyées à Darmstadt. L'impératrice a laissé une foule de legs à ses amis particuliers et assuré aux serviteurs attachés à sa personne une pension viagère dont le total est très élevé.

La fête équestre de M. Molier a pleinement réussi; la cordialité de l'accueil, l'empressement des invités, l'esprit et la variété des exercices, de jolies spectatrices, l'originalité des décors, tout était attrayant. Parmi les écuyères Mmes Lehman et Bradbury ont été très applaudies. Un comte en maillot a fait du trapèze. M. Molier a monté en haute école, d'aimables gentlemen se sont mis à l'acrobatie comme de simples clowns, il y a eu course au cochon et finalement grand défilé à la soupe à l'oignon dans le manège; charmante soirée!

Le prince Orloff a quitté Paris hier pour rejoindre sa famille au château de Bellefontaine.

SPORT HIPPIQUE

Les favoris ont causé bien des désappointements dimanche, le premier jour des courses de Beauvais. *Poulet*, au comte de Lagrange, a été battu par *le Lion* au vicomte de Tredern dans le prix spécial. *Boum*, à M. Michel Ephrussi, était 3e. Dans le prix Thérain, *Guidon*, sur qui était l'argent des preneurs, s'est dérobé et la victoire a été pour *Alcyon*, au comte de Méeûs. *Louis d'or*, au baron de Rothschild, autre favori, est arrivé 3e dans le prix de la Société d'encouragement; gagnant *Fleuret*, au comte de Lagrange, *Brienne*, seconde. Dans le grand Handicap, *Fil-en-Quatre*, à M. le vicomte de Tredern, est arrivé 1er, *Fils-de-l'Air*, 2e, et *Création*, 3e. *Doria* et *Vespa* sont restées au poteau. *Virulent* et *Amelie* qui se partageaient la faveur du Ring n'étaient nulle part. Nouvelle déception : le prix des souscripteurs a été facilement gagné de trois longueurs par *Logrono*, à M. le marquis de Saint-Sauveur, et le favori *Ravisseur*, au baron Seillière, n'est arrivé que 3e après *Belle-Petite*. Pour compléter cette série, le prix Jeanne Hachette est allé à *Du Barry*, tandis que *Wild Monarch* et *Jacinthe* sont arrivés n° 2 et 3.

Le deuxième jour les courses ont été plus animées, l'assistance beaucoup plus nombreuse. Le prix principal a été gagné par *Clémentine*; l'arrivée a été bien disputée. *Commandant* 2e, *Barde* 3e.

Le Prix de la Mye au Roi couru par 9 chevaux est resté à *Paolo* à M. H. Hennings qui a réclamé son cheval pour 12000 fr. 25.

Le Prix du Bois du Parc a mis en concurrence un lot de 12 chevaux : *Joséphine* à M. Ephrussi est arrivée d'une longueur en avant de *Gautray* et *Villars* a eu la 3e place. On a couru ensuite le Prix du Canada, Handicap, 1750 mètres- *Satisfaction* à M. Maurice W. est arrivée 1re devant *Cactus* à M. Lupin et *Frondeuse* à M. le comte de Lagrange. Le grand prix de Beauvais de 10000 francs, a été remporté par le favori *Castillon* après une lutte sévère contre *Courtisan*, 3e *Courtois*. *Nature* au comte de Lagrange a gagné le Prix de Saint-Just qui cloturait le programme de cette belle journée.

Une curieuse enquête est ouverte en Angleterre. Il existe un doute sur l'identité de *Bend'or* le vainqueur du dernier Derby; on veut en se rapportant à certaines marques qu'un changement ait eu lieu par mégarde et que le gagnant soit *Tadcaster*. Si ce fait est prouvé *Robert the Devil* serait proclamé le vainqueur du Derby.

A Vincennes, les courses de dimanche ont été fort attrayantes et parmi l'assistance qui était nombreuse, on remarquait plusieurs notabilités du sport, le baron Finot, le comte d'Ivry, le comte Branicki, le baron de Bizi, le comte de Turenne, MM. Edmond Blanc, Camille Blanc, de Boissieu, Worms, etc.

Le prix de Mortemart steeple-chase à réclamer, 2200 mètres a été gagné par *Corinne* montée par son propriétaire, le baron de Bizi. M. le comte Braniski a réclamé *Corinne* pour 4999,95. Le prix du gymnase course de haies, à réclamer 2100 mètres; *Danube* à M. Ed. Childts a gagné facilement. Prix de la pépinière, course de haies 1900 mètres, 1er *Canot* à M. Robinson, 2e *Chantelouze*. Prix de Vincennes; steeple chase handicap 3800 mètres. Quatre chevaux se sont présentés au poteau. *Pirate* est tombé, *Recruit* s'est arrêté et après une lutte magnifique, *Blaviette* à M. Childs a battu *Easter Monday* au comte Branicki. Prix du Bel air; courses de haies, handicap, 2500 mètres, *Clin-Foc* Ier, *Gavroche* 2e, *M. du Potin* 3e.

SPORT NAUTIQUE

Un fait sans précédent a eu lieu en Angleterre la semaine dernière. Aux régates de Gravesend, le premier prix du Royal Albert yawl club a été gagné par *Henriette* yawl français de 57 tonneaux appartenant à M. Pilon membre du Cercle de la voile de Paris.

On lit dans le *Field* : la commission est déjà formée pour les régates internationales qui auront lieu au mois d'octobre prochain; voici les noms des membres : — pour l'Angleterre, le marquis d'Exeter, colonel Fitzroy-Clayson et général Baring; — Pour le Portugal, le comte de Villaréal; — pour l'Italie, le comte de San Martino, — pour la France, M. Rodriguez Henriquez et le comte d'Etampes.

Voici ce qui a été arrêté par la commission : 1° des invitations doivent être faites par S. M. le roi de Portugal, commodore du Lisbonne-yacht-club, à tous les yachtsmen d'Europe pour se rendre à Lisbonne au commencement d'octobre 1880; 2° cinq commissions, choisis dans chaque nations, doivent avoir la direction des régates; 3° la course se fera comme suit : de Lisbonne à Gibraltar, prix, un objet d'art et 200 liv. st. au premier, médailles au second et au troisième. De Gibraltar à Marseille et de Marseille à Gênes, les mêmes prix pour chaque course. De Gênes à Monaco un objet d'art et 300 liv. st. au premier, et médaille au deuxième et troisième. Les yachts qui auront fait la régate tout entière seront admis à concourir pour le grand prix de Nice sans payer d'entrée, des bateaux à vapeur suivront la course.

Citons aussi le Yacht. — Mardi 29 juin ont eu lieu de Neuilly à Asnières, les derniers exercices d'entraînement de l'équipe parisienne qui doit aller courir le 12 juillet prochain aux régates métropolitaines de la Tamise. C'est la première fois qu'une embarcation française va disputer ce prix aux Anglais; elle se trouvera d'ailleurs en concurrence avec d'autres bateaux de différentes nationalités; aussi cette course excite-t-elle un grand intérêt chez nos voisins. L'Outrigger français qui a été construit spécialement par Tellier, de Bercy, joint à une solidité à toute épreuve la plus grande légèreté et réunit tous les perfectionnements possibles. L'équipe a montré de grandes qualités et les essais ont été des plus satisfaisants. Nous souhaitons bonne chance aux canotiers parisiens qui n'ont rien négligé pour soutenir dignement leur réputation dans cette lutte internationale.

VÉLOCE

La fête donnée par le *Veloce club* de Saint-Pierre-les-Calais le 28 juin a eu beaucoup de succès; quelques uns des premiers vélocipédistes de Paris et de Londres s'y étaient rendus pour disputer les quinze cents francs de Prix offert par la municipalité. La journée s'est terminée par une danse dans le parc et une joyeuse réunion au Cercle nautique.

Le championnat du Lawn Tennis de Londres vient d'être gagné par M. Lawford.

ESCRIME

Le concours annuel d'escrime des élèves de Pellencq a eu lieu mardi au collège Rollin. Voici dans quel ordre ont été nommés les prix. MM. Bossy et Bouisset, 1er et 2e. MM. Feuillet, Demelette, Brisson, Desnues, Fourniès, Bourgoin, les accessits. L'excellent professeur est très aimé de ses élèves, qu'il sait encourager par des concours annuels. Nous sommes de ceux qui considèrent l'escrime comme le plus utile et le plus noble des exercices; l'art de bien faire les armes est le complément de l'éducation et nous voyons chaque jour que sans être bretteur et spadassin, un galant homme est appelé à défendre son honneur l'épée à la main; on a beaucoup disserté sur le duel, mais sans trouver rien qui en tienne lieu; aussi, jeunes gens, fréquentez les salles d'armes et faites de bons assauts. Vous y gagnerez le calme dans la force.

SAINT-HUBERT.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Une belle-mère n'est parfois hélas! que la caricature de la maternité.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Voici les toiles acquises par l'Etat, qui ont été demandées pour le Luxembourg par M. Etienne Arago, conservateur du musée :

Ismaël, de M. Cazin. — Les Derniers Rebelles, de M. Benjamin Constant. — Caïn, de M. Cormon. — Un coin d'atelier, de M. Dantan. — Le port de Pont-Aven, de M. Defaux. — L'embarquement de fleurs, de M. Jeannin. — Une nuit d'octobre, de M. Lavieille. — Dans la campagne, de M. Lerolle. — La Seine, de M. Loir. — Le Soir de septembre, de M. Pointelin. — Le Retour du troupeau, de M. Vuillefroy. — La lecture, de M. Chatrousse.

Le baron Gustave de Rotschild a acheté à M. Suchetet, prix du salon, le marbre de la *Biblis* : prix 25 000 francs. Le jeune sculpteur offre le plâtre à son département, qui lui a fait une pension de 1 200 francs pour l'aider à attendre le jour du succès.

M. Cabanel a fait don de sa *Phèdre* au musée de Montpellier, en l'accompagnant de la lettre suivante, qu'il a adressée à M. Michel, directeur du musée.

« Mon cher Michel, je vous ai parlé, il y a longtemps déjà, de mon désir d'offrir au musée de Montpellier une de mes œuvres et de témoigner par là de mes sympathies toujours vives pour notre chère ville.

» J'ai exécuté à cette intention une œuvre que j'estime au nombre de mes meilleures : la *Phèdre* que vous connaissez et que je viens de faire figurer au Salon, afin qu'elle eût sa consécration par la publicité.

» Je suis heureux de vous faire savoir aujourd'hui, en vous priant de communiquer ma lettre à qui de droit, que je fais don de ce tableau au musée Fabre, me réservant seulement de m'entendre avec vous pour la place qu'il devra occuper, et en y ajoutant la condition qu'il n'en sera jamais fait de copies.

» Croyez, etc., » A. CABANEL. »

L'intéressante exposition permanente ouverte par l'Administration du mobilier national, au quai d'Orsay, comprend en ce moment nombre d'objets curieux; nous citerons notamment plusieurs grandes séries de tapisseries des Gobelins, les *Sujets de la Fable*, d'après Boucher, et *les Dieux*, d'après Audran, l'*Histoire de Don Quichotte*, d'après Coypel, et nombre de meubles précieux, soit comme œuvres d'art, soit comme souvenirs historiques.

L'exposition sera prochainement renouvelée.

L'exposition rétrospective des œuvres de Thomas Couture s'ouvrira le premier août prochain, au palais de l'Industrie, elle comprendra environ deux cents toiles.

Il est probable que le Luxembourg prêtera les *Romains de la décadence*, et que le musée de Toulouse enverra la *Soif de l'or*, une des principales œuvres du peintre.

On annonce en même temps la publication d'une monographie illustrée de l'œuvre de Couture, demandée par M. Barbedienne à M. Roger-Ballu.

Le nom de M. Roger-Ballu nous rappelle qu'il vient de faire paraître chez l'éditeur Quantin une *Revue du Salon de* 1880, envisagé à un point de vue tout spécial : la division des peintres en habiles et en émus a été pour l'auteur l'occasion d'appréciations très nouvelles présentées avec une conviction des plus entraînantes.

Un avis de l'Administration des beaux-arts a invité MM. les concurrents pour le projet du monument commémoratif de l'Assemblée constituante à Versailles, à se réunir le 9 juillet pour élire six jurés : les projets envoyés sont au nombre de cinquante-trois.

Caen, la ville natale d'Auber, se propose de lui élever une statue.

M. Chapu vient d'en recevoir la commande.

Tous les amateurs de livres rares, d'exemplaires uniques, de merveilleuses reliures, de belles gravures, de chromo-lithographies, visiteront les salles du Cercle de la librairie. Le conseil d'administration, présidé par M. Hachette, vient d'y organiser une double exposition ouverte dès aujourd'hui au pubic. Nous avons pu examiner en détail ces trois salles où se trouve réunie une des plus riches collections qui soient au monde.

Dans la salle d'entrée, signalons à l'attention quatre exemplaires *uniques*, imprimés sur vélin, par la maison Mame : un volume de classiques français, puis Charlemagne, saint Louis et sainte Elisabeth de Hongrie. Dans une vitrine, à gauche en entrant, on remarquera les merveilleuses reliures de M. Lortic, celles de M. Parisot, à fermoirs et agrafes; celles de MM. Gruel et Engelmann, parmi lesquelles trois en cuir repoussé sont de véritables chefs-d'œuvre.

A gauche de la salle d'entrée se trouve une autre salle où l'on a rassemblé les produits de notre art typographique national depuis l'origine jusqu'à la fin du siècle dernier.

Cette exposition rétrospective donne une idée très nette de la marche historique de la typographie en France.

La salle de droite est réservée aux publications modernes, faites depuis le 1er janvier 1878, tant en livres qu'en musique, gravures, lithographies, chromo-lithographies. On y trouve des spécimens de produits de fonderie en caractères, de papeterie et de reliure de tous genres.

Le catalogue est une merveille d'impression. La partie rétrospective a été imprimée par la maison Quantin, le papier à la cuve fabriqué par M. Lair. M. Lorilleux a fourni les encres. La partie moderne a été exécutée par MM. Chamerot, Johannot, Lorilleux et Turlot. C'est mieux qu'un livre à consulter, c'est un livre à garder.

BIBLIOGRAPHIE

Les Annales du théâtre et de la musique, par Edouard Noël et Edmond Stoullig, avec une préface par Henry de Lapommeraye, 5e année, 1 vol. in-18 (Charpentier, éditeur). — Lorsqu'en 1979 un littérateur et un amateur voudront savoir quel fut le mouvement dramatique et musical en France un siècle auparavant, ils n'auront qu'à ouvrir les *Annales du théâtre et de la musique*. Ainsi dit M. de Lapommeraye en commençant sa préface qu'il intitule 1779-1879. Et ce ne sera pas pour les chercheurs et les curieux d'alors un mince attrait que de feuilleter ces pages, si l'on en juge par l'intérêt qu'on apporte aujourd'hui à tout ce qui concerne notre passé dramatique et théâtral. M. de Lapommeraye a voulu, lui, reconstituer une année de ce passé, et ce ne lui a pas été chose facile. Tout au plus trouve-t-on pour se guider quelques almanachs dont la nomenclature sèche et aride ne dit quelque chose que si l'on complète et vivifie la statistique par l'histoire littéraire du temps. L'année qu'il a choisie est l'arrière centenaire de 1879 : C'est l'époque de Gluck et de Piccini; c'est l'année de l'Iphigénie en Tauride, à l'Opéra ; à la Comédie-Française, c'est le temps des Préville, des Molé, des Nouvel, des Fleury, des Raucourt et des Contat; et nous pouvons dire que, si la reconstitution a coûté quelque peine à l'auteur, elle offre au lecteur un vif intérêt. N'est-ce pas la démonstration des services que rendent en ce moment MM. Noël et Stoulliz à l'histoire du théâtre en France ? Leur tâche n'est pas petite, car ils n'omettent rien ; mais le résultat vaut la peine : car les documents et les critiques dont ils les accompagnent vivront et leur intérêt ne fera que croître, tant que la passion du théâtre sera la *passion française*, comme elle l'était déjà au dix-huitième siècle, comme elle l'est encore aujourd'hui.

Le Monde physique, par Amédée Guillemin. Publications par fascicules in-8° (Hachette, éditeur). — L'objet de l'ouvrage, c'est la description physique du monde. On voit que le sujet est vaste : il ne comprend pas moins que la description de l'univers visible. Il va sans dire que l'homme et les êtres vivants sont en dehors de ce programme déjà bien assez large par lui-même. L'auteur se borne aux phénomènes qui ne dépendent point directement de la vie, embrassant toutefois dans son sujet tous les phénomènes de même ordre, en quelque point de l'espace, ou à quelque époque de la durée qu'ils se manifestent, que leur siège soit un astre ou un système d'astres, un corps brut, ou un être organisé et vivant... Est-il besoin de faire ressortir l'attrait d'un pareil ouvrage ? De nombreuses gravures tirées dans le texte ou hors texte en augmentent encore l'intérêt. Il se composera d'environ 150 livraisons, soit trois beaux volumes grand in-8°. Chacun de ces volumes, comprenant une ou plusieurs parties de la science physique, formera un tout complet et se vendra séparément.

Histoires de Voyage, par Auguste Barbier, de l'Académie française, 1 vol. in-18 (Dentu, éditeur). — La première de ces histoires date de 1830, la dernière de 1872. A la première de ces dates, l'auteur était déjà l'illustre poète des *Iambes*, et c'est ce qu'il est encore aujourd'hui, comme c'est ce qu'il restera dans la postérité. Ces simples récits, sans prétention, mais non sans charme, prennent une valeur toute particulière en passant par la plume de l'écrivain. Ajoutons que l'ouvrage est illustré de gravures dont l'auteur a lui-même fourni le dessin.

Les deux Républiques, par Edouard Portalis, 1 vol. in-18 (Charpentier, éditeur). — Il y a beaucoup à apprendre de toutes les manières dans le livre de M. Portalis. Malheureusement l'auteur est un théoricien. Sa république scientifique ou *naturaliste* (car voilà le naturalisme qui envahit jusqu'à la politique) serait sans doute excellente, il ne lui manquera jamais que de pouvoir exister. Reposant sur des principes qui ne sont pas tous prouvés, elle néglige les faits, ne tient aucun compte ni du passé, ni du caractère de la nation : cette République-là deviendrait vite la Commune. Le livre a cela de bon du moins qu'il contient un programme, et ce programme mérite d'être connu.

Guide-Roman au Mont-Dore, par J. de Boisgrolau. 1 vol. in-18 (Librairie des Bibliophiles). Je ne sais à quel succès est appelée cette forme nouvelle du *guide*. Quelque intérêt que présente le roman de l'auteur, je crois qu'un guide Joanne fera toujours mieux l'affaire du voyageur, sauf à celui-ci à se munir pour se distraire d'un roman quelconque, fût-ce le roman de M. J. de Boisgrolau.

Inès Parker, par Mario Uchard. 1 vol. in-18, Calmann Lévy, éditeur. La *Revue des deux Mondes* achève à peine de publier les dernières pages de cette histoire d'une jeune américaine qui s'embarque avec un jeune homme, sous les auspices de la sagesse maternelle, et à qui il arrive en route ce qui doit arriver. La plume de M. Mario Uchard excelle à nous présenter sous une forme originale, toutes les originalités d'une telle situation; elles sortent parfois de la vraisemblance, elles sont un peu vives, mais ni l'invraisemblance des situations, ni la vivacité des faits ne sont pour intimider le spirituel auteur de *Mon oncle Barbassou*.

Petits conteurs du XVIIIe siècle. Contes de Duclos, avec notice bio-bibliographique par Octave Uzanne, 1 vol. in-8°. Quantin, éditeur. — Ce volume est le septième de la collection, qui en comptera douze. Il représente l'esprit littéraire du dernier siècle, dans toute sa coquetterie et dans toute sa verve. Les *contes* comprennent les *confessions du comte de* ***, peinture de mœurs où se décèle un rare talent d'observateur et *Acajou et Zirphile*, aimable badinage, tout semé d'épigrammes. Une longue introduction de M. Uzanne, nous fait connaître l'auteur qui, de son temps, ne fut pas moins qu'un grave et important personnage.

Voyage de M. de Lesseps, consul de France et interprète du roi du Kamtschatka à Paris, 1 volume in-18 (M. Dreyfous, éditeur). C'est une intéressante figure que celle de Jean-Barthélemy de Lesseps. Son neveu, M. Ferdinand de Lesseps, s'est donné la tâche de nous la faire connaître dans une courte introduction publiée en tête du volume. Attaché à l'expédition de La Pérouse pour négocier avec les naturels du Kamtschatka, il fut chargé par l'illustre navigateur de rapporter à Paris, à travers ces pays inconnus, les cartes, les notes et toute la première partie du travail de l'expédition. C'est à cette mission qu'il dut d'échapper à la déplorable fin de l'équipage de l'*Astrolabe*, dont, quarante ans plus tard, il devait être appelé à reconnaître les débris. Quant au récit du voyage, il n'y faut point chercher un livre, mais de simples notes, écrites par intervalles, avec soin ou négligence, suivant les circonstances ou les objets.

FAITS DIVERS

Un tissu en éponges. — Un inventeur allemand vient de prendre un brevet pour la fabrication d'une nouvelle espèce de tissu, se composant, soit en partie, soit en totalité, d'éponges. En voici la préparation :

Les éponges sont d'abord parfaitement battues avec un lourd marteau qui écrase toutes les impuretés minérales ou végétales et permet leur extraction.

Elles sont ensuite séchées, puis on les coupe en bandes très minces à l'aide d'instruments coupant extrêmement bien. Ces bandes sont cousues ensemble et l'on obtient ainsi une sorte de tissu.

D'après l'inventeur, ce tissu, porté sur la peau, présente de grands avantages, il n'expose à aucun danger provenant de l'absorption par la peau de couleurs tinctoriales, comme cela arrive pour certaines flanelles. Il absorbe complètement la sueur et diminue ainsi les chances de refroidissement. Il est mauvais conducteur de la chaleur et maintient le corps à une température uniforme, Il est enfin excellent contre les rhumatismes et les affections de poitrine.

L'Académie française vient de décerner le prix Montyon à notre excellent collaborateur M. C. Flammarion, pour son remarquable ouvrage : *L'Astronomie populaire*. Elle consacre ainsi un succès bien légitime et sans précédent dans l'histoire de la librairie scientifique.

Nous apprenons, en effet, qu'on a déjà dû réimprimer cet ouvrage à plus de 40 000 exemplaires et que, loin de se ralentir, l'enthousiasme des lecteurs oblige en ce moment l'éminent astronome à publier, en supplément, une description générale du Ciel, à l'aide de laquelle chacun pourra lire dans le ciel comme dans un livre.

L'Astronomie populaire et son supplément comblent une lacune profonde dans l'instruction publique, et tous les amis du progrès féliciteront l'auteur de cette grande œuvre.

AVIS IMPORTANT

CONCERNANT NOS SUPPLÉMENTS.

Un grand nombre de nos Abonnés retirent de nos numéros les estampes hors texte que nous publions en Supplément, *pour en composer des albums ou pour les faire encadrer. C'est là une preuve du succès de nos gravures, et nous ne pouvons qu'être heureux de voir le public en apprécier ainsi la valeur artistique.*

Toutefois nous devons prier ceux de nos abonnés qui sont propriétaires de cafés, hôtels, cabinets de lecture, etc., de vouloir bien s'abstenir de dépareiller ainsi nos numéros, car ils nous causent, sans le vouloir un réel préjudice en privant le public de nos suppléments. Nous prions aussi les habitués de ces établissements de vouloir bien réclamer notre supplément lorsqu'ils ne le trouveront pas dans le numéro qui doit le contenir.

Tout numéro accompagné d'un supplément en porte l'indication en tête de la première page. *Le supplément étant annexé à tous les exemplaires du numéro, sans exceptions, les lecteurs de* l'Illustration *ne peuvent s'en voir refuser la communication sous aucun prétexte.*

Bien que le prix de ce numéro soit exceptionnellement élevé à 1 franc pour la vente dans les kiosques et chez les libraires, il est envoyé avec ses suppléments à tous nos abonnés sans exception.

Aug. Marc, *directeur-gérant.*

PARIS.— IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES

Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1951

SAMEDI 17 JUILLET 1880

BUREAUX, 22, RUE DE VERNEUIL, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr.

ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

LA DISTRIBUTION DES NOUVEAUX DRAPEAUX A L'ARMÉE, LE 14 JUILLET

PORTE-DRAPEAUX ET PORTE-ÉTENDARDS

COURRIER DE PARIS

∿∿ C'en est fait et les plus paresseux même ont maintenant bouclé leurs malles. La vie vertigineuse des plages commence. Il nous faut la mer: les modistes ont fourni les chapeaux d'eaux et de bains, ces délicieux paillassons de toutes les couleurs, d'une extrême simplicité, que les femmes montrent à leur famille avec attendrissement: une grosse paille de 6 francs, tressée dans les prisons; la teinture coûte 10 francs; mais il y a un bout de doublure en satin merveilleux, une plume de 100 francs et une cocarde de ruban assorti qui se paye 15 à 20; et elles trouvent moyen d'être jolies à si peu de frais! Un voile jeté là-dessus et tout est dit. Cette vie de plage a le privilège de faire accepter des installations qui réduiraient au désespoir si la mer n'était pas là. Il faut aux plages combattre pour tout: pour habiter sur la mer, pour lire ses journaux, pour manger, pour se promener en voiture, pour s'asseoir.

Les salles à manger des hôtels de plage sont des champs de bataille; les garçons se servent de leurs plateaux comme de boucliers; le beurre et les crevettes en frémissent et gardent pourtant à peu près leurs positions. Il y a des moments où le combat semble devoir se poursuivre à main armée: l'autre matin, où des courses de chevaux avaient amené une grande affluence de déjeuners, de nobles sportman étaient servis à des intervalles fort longs à leur gré. Un domestique paraît portant sur son bouclier un plat de pommes de terre: deux tables veulent l'avoir: une contestation s'élève; on est sur le point d'en venir aux mains. — Il y a une heure que nous attendons, disent les uns.

— Nous tout autant! répondent les autres. Le garçon, éperdu, pose son plateau sur sa tête et s'écrie:

— On ne touchera pas aux pommes de terre, moi vivant!

Il faut quérir le maître de l'établissement; il arrive, et quand le motif du débat lui est exposé, il dit d'une voix présidentielle:

— Ce plat appartient à la table qui a mangé des côtelettes; la pomme de terre suit la côtelette de droit... Tout le monde s'est mis à réfléchir. On est descendu dans sa conscience; la voix de la justice a été entendue. La table qui avait essayé de s'attribuer des pommes de terre une heure après qu'elle avait mangé de la tête de veau à la tortue, a gardé le silence et l'ordre n'a plus été troublé ce matin-là.

Le beau temps se fait au moins autant attendre que les plats du jour, et les parapluies servent plus que les éventails. Les femmes de plage montrent encore là leur héroïsme; elles font défiler leurs costumes comme si de rien n'était. Elles les ont apportés, il faut qu'ils voient le soleil ou la pluie; la raison en est que les installations ne permettent guère de rester chez soi. Il faut s'habiller et sortir. Après les chambres de premier ordre, où l'on voit la mer, il y a les chambres où on l'entend, qui sont encore cotées très haut; et puis il y a les chambres d'où l'on ne voit rien de joli, puis enfin les chambres où l'on n'y voit goutte, prises en dernier, mais occupées aussi. Il est vrai que l'industrie parisienne a trouvé moyen de créer des malles qui font des objets mobiliers une fois arrivées à destination. Oui, ces colis opèrent une vraie transformation des lieux où on les place. Grâce à eux, les élégantes n'ont plus à se préoccuper de la façon dont leurs appartements sont garnis par leur propriétaire. Nous avions la malle-commode avec ses tiroirs, nous avons la malle-chaise longue, la malle-bureau, la malle-armoire, la malle-secrétaire. Maintenant, les maris galants seront tenus, quand ils meubleront l'hôtel conjugal, de donner une chambre de voyage, toute composée de colis faisant meubles. L'idéal du déplacement est de retrouver son chez soi le plus possible, n'en déplaise à nos touristes, et l'expression de satisfaction complète sera toujours:

— Je suis parfaitement ici, j'y suis comme chez moi!

C'est une science de savoir s'ennuyer, mais c'en est une aussi de savoir s'amuser. On ne peut donc reprocher aux femmes de faire tout ce qu'elles peuvent pour entretenir la bonne humeur. En parcourant les plages et les villes d'eaux, on s'aperçoit qu'elles en sont plus pourvues que les hommes, qui traînent après eux moins de colis, mais plus de sujets de préoccupations: la politique, la baisse, la hausse, la Chambre, le Parlement et le reste. Chaque plage a une petite teinte politique, quoique toutes s'en défendent.

La côte de Bretagne et toutes ses *petites mers* est légitimiste; Dieppe est orléaniste. Le château d'Eu et ses hôtes très patriarcaux y sont pour beaucoup. On éprouve une respectueuse sympathie pour ces princesses presque toujours en deuil qui ne sourient guère qu'à leurs enfants qui se mêlent républicainement à tous les autres sur le sable où l'on trouve des coquilles.

Trouville et son Siamois Deauville sont impérialistes, non point parce que le profil romain du prince Napoléon se détache sur le paysage normand, mais parce qu'un grand nombre des habitations appartiennent à des propriétaires qui ont joué un rôle sous l'Empire. Quelques anciennes cocodettes y ont encore gîte, et Deauville devrait s'appeler *Morny-Ville.*

Le Havre est cosmopolite et républicain.

Les régates y ont été fort belles. La société qui les dirige a donné un bal et des festins où il y avait presque autant de différents poissons qu'à un dîner du lord-maire. Les marchandes de gâteaux les offraient dans des corbeilles tricolores pour donner un avant-goût de la fête du 14. A propos de la façon de disposer ces trois nuances si tranchées, un journal a rappelé que l'impératrice Eugénie, pour la solennité de la rentrée des troupes après la guerre d'Italie, avait fait l'exhibition d'un chapeau tricolore. Eh bien, oui. C'est la vérité, nous l'avons vu ce chapeau de 1859; il était tricolore, on ne peut le nier; mais la grande faiseuse d'alors, M^me Ode, avait avec un art infini si bien mêlé les nuances, forcé celle-ci, éclairci celle-ci, qu'on se doutait à peine de la chose; et si, patriotiquement, on ne s'était pas prévenu, cette manifestation aurait passé inaperçue. Ah! c'est que la savante M^me Ode, qui connaissait son métier, s'était bien gardée de se conformer aux nuances mêmes du drapeau. Elle avait placé sur une paille d'Italie d'une finesse extraordinaire une plume blanche qui se voyait à peine, couchée qu'elle était autour de la calotte. Puis, elle avait mis sur le côté de la passe un bouquet de plumes d'un rouge si clair qu'elles semblaient être roses et d'un bleu si foncé qu'elles paraissaient noires. C'était donc un chapeau de paille garni de plumes roses et noires, et où le tricolore était parfaitement escamoté. Voici une longue explication sur cette coiffure *tricolore*. On nous la pardonnera, parce que celle qui la portait n'est plus coiffée que de crêpe noir, et parce que celle qui l'avait confectionnée est retirée des affaires et vit en châtelaine sur les bords de la Loire.

∿∿ Le tricolore a été à l'ordre du jour toute la semaine. On a vendu des cocardes autant qu'on en avait préparé. Nous ne sommes pas chargé de raconter la fête; les mêmes personnes n'ont pu tout voir puisqu'elle était partout; et les charmes du récit suivront pendant longtemps ceux de la surprise. Chacun croit avoir vu ce qu'il y avait de plus beau, et ceux qui sont restés chez eux ont pu faire l'économie de la lumière pour lire et travailler tant Paris étincelait de mille feux, quoique M^me la comtesse de la Ferronays n'ait point consenti à illuminer. Nous ne la blâmons pas d'avoir voulu garder son hôtel sombre et clots; plusieurs propriétaires ont fait comme elle et, si nous avions pignon sur rue, nous aurions peut-être agi comme eux; mais ce qui semble être de trop en cette affaire, c'est la lettre de cette spirituelle femme, membre de la Société des bibliophiles français, ou du moins les raisons qu'elle donne de sa décision. Qu'on n'illumine pas parce qu'il ne plaît pas d'illuminer, rien de plus simple; mais d'après la lettre de M^me de la Ferronays, il semblerait que tous ses parents massacrés par la Révolution fussent des victimes dont elle offenserait le souvenir en éclairant la façade de son magnifique hôtel du Cours-la-Reine. Certes, les illustrations des membres de la famille de la Ferronays sont assez anciennes et assez connues pour faire comprendre ce scrupule; mais M^me de la Ferronays est née Gibert et fille du paisible agent de change qui a fait sa fortune dans des temps plus égalitaires et quelques lampions n'auraient certes pas offusqué l'ombre d'un des plus aimables millionnaires de la corbeille des agents de change, qui firent et refirent leur fortune à la lueur de tous les lampions allumés de 1830 à 1850.

∿∿ Les concerts monstres ont eu un grand nombre d'auditeurs, et les chefs d'orchestre ont constaté que le public du plein air est connaisseur autant qu'un autre et moins blasé. Les nuances délicates ont été comprises et applaudies. Un chanteur qui aurait pu s'y faire entendre en soliste, tant il avait une voix puissante, vient de mourir : Gueymard, l'ancien ténor de l'Opéra. C'était un chanteur de force auquel il était aussi difficile de chanter *doux* qu'à M^me Céline Chaumont de chanter *éclatant*. Il a porté vaillamment le répertoire de l'Opéra, du temps qu'il y avait un répertoire. Son succès était dans son organe plus que dans son savoir. Il avait acquis pourtant une certaine science de conduire l'instrument Sax dont la nature l'avait doué. Il avait épousé M^lle Lauters, Belge de naissance, chanteuse du Théâtre-Lyrique, qui avait débuté brillamment dans *Robin des bois* et qui eut de longs succès à l'Opéra, il y a une vingtaine d'années et moins, et récemment encore dans le *Trovatore, les Huguenots, Hamlet, Don Juan*, etc. Le mari et la femme ont eu véritablement deux des voix les plus extraordinaires du siècle en puissance. Il semblerait qu'après les avoir créés, Dieu ait jugé bon de se reposer. Le couple n'avait pu conserver la bonne harmonie. On devrait fonder un prix pour récompenser les bons ménages constatés chez les artistes, et l'on peut prédire sans trop s'avancer que le moderne Monthyon qui en ferait les frais ne se ruinerait pas.

∿∿ D'autres prix ont été disputés toute cette semaine. En province la fête du quatorze a eu quelques allures de fête de village. C'est une des curiosités de notre temps que la diversité des sentiments qui s'expriment. Les campagnards, puisqu'il s'agit d'une fête, cherchent de l'œil le mât de cocagne et, les pauvres vont demander l'aumône à M. le curé. Puisque c'est la fête, il faut qu'on leur donne quelque chose; les châtelains les moins républicains ont mis la main à la poche; d'un autre côté, la bonne femme qui a quitté la salle où s'écoule sa vie et s'est mise en frais de bonnet de mariage, profite de sa venue en ville pour faire ses emplettes de ménagère et pour porter un *ex-voto* à la chapelle; les allées et venues des villageoises avaient donc des buts étrangers pour la plupart à la solennité.

Il y a quelques jours, ne voyait-on point dans la même ville presque à la même heure, des calfats porter triomphalement des vaisseaux miniatures au lieu de réunion de leur société, accompagnés par les accents de la *Marseillaise*; un colonel, le brave officier supérieur de l'Espée, gendre du général Ducrot, blâmé et puni pour avoir salué et protégé des prêtres; et, à la porte d'un couvent de Dominicains, une longue file d'équipages venant de la ville et des environs pour saluer le Révérend Père Souaillard et lui demander sa bénédiction? Ces diverses démarches s'exécutaient avec le même entrain, ce qui nous paraît être un sujet de méditation. Le Père Souaillard a fait bâtir dans une rue écartée une chapelle d'un style sévère et un cloître où vivent quelques religieux de son ordre. Il a gardé, par ces temps difficiles, toute la sérénité qui lui vient à la fois du ciel et de la terre, car le Révérend Père est propriétaire de son immeuble bâti de ses deniers et des donations faites dans l'intention de concourir à son œuvre. Il n'a donc rien à craindre. Quels que soient les destins des ordres religieux; le Dominicain est et sera maître chez lui. Le Père Souaillard qui avec ses soixante-quatre ans n'en paraît guère que cinquante, prêche dans les campagnes comme un apôtre des premiers temps du catholicisme. Sa bonne humeur n'est même point altérée et il aime à plaisanter malgré la gravité du moment : il demandait l'autre jour à une dame combien de temps elle avait dormi au sermon? Elle se récria!

— Comment, dormi, mon père : mais jamais de la vie; quelle supposition!

— Il est tout simple que je la fasse, Madame, car tel que vous me voyez, je n'ai jamais pu entendre un sermon sans m'endormir profondément.

Si le père Souaillard s'entendait prêcher lui-même cela ne lui arriverait pas.

∿∿ Ainsi qu'on le voit, partout et toujours chacun vit dans ses préoccupations; ici on fait bénir des chapelets, là on se félicite sur l'amnistie. Voilà donc le grand fait accompli. Peut-être donc un jour verra-t-on, ainsi que Victor Hugo l'a prédit, les États-Unis d'Europe.

En attendant cette solution, les princes et princesses voyagent et Paris est leur quartier général. On parle d'un quadrille qu'un roi et une Altesse appelée à régner ont dansé à la fête du 14 juillet, ayant pour danseuses de plein air, deux grandes dames revenues exprès, pour cette équipée, d'une plage prochaine. Il paraît que beaucoup de princesses avaient désiré courir un peu cette fête incognito. La sage princesse des Asturies ne s'est pas laissée tenter, et a repris le chemin de cette cour d'Espagne dont naguère elle était la gaieté et l'entrain. Avec toute la maturité d'esprit que donne une existence où de grands événements s'accomplissent, la princesse, veuve prématurément d'un mari infirme qui s'est suicidé, a gardé la gaieté d'une jeune infante. C'est à qui aura la grande sœur qui s'amuse de tout comme un enfant. Si elle n'est point restée, ce n'est pas l'envie qui lui en aura manqué, et nulle ne se serait mieux entendue qu'elle à danser aux frais de la République,

déguisée en bourgeoise; car sachez-le, lecteurs : les Altesses qui ont embelli la fête de leur présence s'étaient si bien déguisées que vous avez pu les frôler et qu'elles vous ont peut-être poussé en disant :

— Pardon; faites excuse! EGO.

NOS GRAVURES

LE 14 JUILLET

Un mercredi!

Jamais jour de fête pouvait-il tomber plus malencontreusement? La veille même du jour où nous devons mettre sous presse, si nous voulons paraître à l'heure réglementaire! Mais si, faute de temps, nous ne pouvons, cette semaine, donner des dessins de la fête qui a lieu au moment où nous traçons ces lignes, nos abonnés n'y perdront rien : car nous avons pris toutes nos mesures pour les dédommager amplement la semaine prochaine. En attendant, ils voudront bien, nous l'espérons, se contenter de ceux que nous mettons sous leurs yeux aujourd'hui, savoir : les nouveaux drapeaux et les porte-drapeau; le porte-drapeau de l'Ecole de Saint-Cyr et sa garde; l'arc de triomphe de la rue Lepic, et une vue de la place de la République avec la statue de M Morice, vue prise entre le boulevard de la Porte-Saint-Martin et la rue du Temple. Un mot de chacun de ces dessins.

Les porte-drapeaux de l'armée. — Le drapeau, symbole visible de la patrie, est aujourd'hui confié dans chaque régiment à un officier, le sous-lieutenant porte-drapeau, qui fait partie de l'état-major du corps. Auprès de cet officier est placé un groupe de huit caporaux réputés pour leur bonne conduite, leur sang-froid et leur bravoure. Le drapeau suit toujours le colonel, est en quelque sorte attaché à sa personne. En station, il est porté et conservé à son domicile; au camp, il est planté devant sa tente; pendant l'action, il se tient avec le gros du régiment; mais sa place de bataille est au centre du 2e bataillon. Quand le drapeau doit paraître dans une revue, une grande manœuvre, une cérémonie quelconque, c'est chez le colonel que va le prendre le porte-drapeau, accompagné de son escorte.

Cette mission de tenir haut et ferme le drapeau national sur les champs de bataille a toujours été considérée comme des plus honorables. Sous Louis XIV, les officiers chargés de porter le drapeau appartenaient à la noblesse, et s'appelaient *enseignes* dans l'infanterie et *cornettes* dans la cavalerie.

Sous Louis XV, l'ordonnance de réorganisation de 1737, qui donna trois drapeaux à chaque bataillon, confia à des enseignes nobles le droit de porter les drapeaux des deux compagnies colonelle et lieutenant-colonelle; les autres drapeaux furent portés par des lieutenants en second. En marche, le drapeau était remis enroulé aux mains d'un soldat; mais l'enseigne ou le lieutenant le reprenait et le développait pour passer une revue, monter une garde ou pendant le combat. A cette époque, la garde du drapeau fut confiée à un sergent et à un groupe d'anciens et valeureux sous-officiers. Un peu plus tard, une ordonnance nouvelle, celle du 21 décembre 1762, supprima dans la cavalerie les cornettes, qui furent remplacés par un officier, noble ou non, du grade de lieutenant ou de sous-lieutenant.

Sous la période républicaine, le drapeau des demi-brigades de bataille, qui succédèrent aux régiments de la monarchie, fut porté par le plus ancien sergent-major du bataillon; dans la cavalerie, il y eut deux étendards confiés aux plus anciens maréchaux-des-logis chefs. C'est quand fut rendu le décret de 1808, qui ne laissa qu'un seul drapeau à chaque régiment de n'importe quelle arme, que le porte-drapeau, alors appelé *porte-aigle*, devint ce qu'il est toujours resté depuis, un officier du grade de sous-lieutenant, et quelquefois, mais très rarement, de lieutenant. Il fut qualifié de premier porte-aigle, dut avoir servi au moins depuis dix ans, assisté aux quatre campagnes d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland. Il eut la solde de lieutenant de première classe et il lui fut adjoint « deux braves, pris parmi les anciens soldats non lettrés, ayant au moins dix ans de services avec le titre de *deuxième* et de *troisième porte-aigle* ». Ces soldats avaient le rang de sergents, la solde de sergent-major et quatre galons sur les deux bras. Les trois porte-aigle du régiment étaient nommés par l'Empereur, sur la présentation de trois candidats; ils faisaient partie du grand état-major du régiment et ne pouvaient être révoqués que par décision impériale. Les deuxième et troisième porte-aigle reçurent un armement défensif et agressif assez singulier : on leur donna un casque de carabinier et des épaulettes à plaques de métal, un *épieu* ou *esponton* et une paire de pistolets de cavalerie placés sur la poitrine. Et comme si cet ensemble n'était pas encore assez bizarre, l'esponton formant une lame de cinq pieds de haut fut agrémenté d'une banderole rouge pour le deuxième porte-aigle, d'une blanche pour le troisième, avec le nom de l'Empereur en lettres d'or d'un côté, le numéro du régiment de l'autre. Les espontons devaient servir à la défense *in extremis* de l'aigle, et les banderoles en marquaient la place, si le premier porte-aigle venait à tomber.

Le groupe du drapeau de Saint-Cyr. — La face principale du drapeau porte :

Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr.

Et au-dessous :

S'instruire pour défendre la patrie.

Sur la seconde face est inscrit le titre militaire qu'on porte fièrement à l'école :

1er bataillon de France.

L'honneur de le porter revient de droit au n° 1 qui, cette année, est le sergent-major Brice, un bon enfant, blond, de taille moyenne, né le 9 janvier 1859 à Strasbourg, et que tout le monde à Saint-Cyr paraît aimer beaucoup.

Le sergent-major Brice est bien de la race des soldats. Son père, aujourd'hui général, fut cité le 7 juin 1855 à l'ordre général de l'armée de Crimée pour la part brillante qu'il avait prise, comme capitaine, à l'enlèvement de redoutes russes en avant de Sébastopol.

La mémoire de son grand-oncle, le colonel Brice, est encore vivante parmi les populations des Vosges. Il fut en 1814 un des chefs de partisans qui harcelèrent les armées de la coalition et leur firent subir de grandes pertes.

A droite du porte-drapeau, se trouve le capitaine Mayaud, chevalier de la Légion d'honneur, officier plein d'entrain, d'une belle humeur communicative, très populaire à l'école. Il adore le métier de soldat.

A gauche, le sergent Buron, né à Belley, le 28 juin 1857, — un beau gaillard bien planté. En le voyant, on pense aux soldats de l'armée française qui ornent le pont de l'Alma. Il en a les lignes sculpturales.

Puis, des deux côtés, le caporal Mathieu, né à la Rochelle le 15 août 1859; Mirepoix, un enfant de Béziers, 9 octobre 1861; Renault, un Parisien, Saint-Mandé, 23 décembre 1861; de Féraudy, un Algérien, Mascara, 21 janvier 1861.

Jusqu'à l'année dernière, on avait vu défiler à Longchamps, avec le premier bataillon de France, un prêtre qui marchait à droite des tambours et des clairons. C'était le vénérable abbé Lanusse, aumônier de Saint-Cyr, l'ecclésiastique le plus décoré de notre pays. Chevalier de la Légion d'honneur, décoré des médailles de Crimée, d'Italie, du Mexique, porteur de deux médailles de sauvetage et d'autres que j'oublie, il est bien digne du poste qu'il occupe à l'école militaire.

On ne s'imagine pas avec quelle émotion les *conscrits* de Saint-Cyr affrontent leur première grande épreuve publique : la revue de Longchamps. Les officiers qui ont passé par là s'en rendent parfaitement compte, par le souvenir, et démêlent les sentiments qui agitent l'âme de ces jeunes gens. Pour les *anciens*, ils sont aguerris. Il ont déjà vu le feu de la rampe.

L'arc de triomphe de la rue Lepic. — Cet arc dessiné d'après la maquette de M. Emile Bin, adjoint au maire de l'arrondissement, et peintre de talent, est élevé, face au boulevard, au coude que fait la rue pour prendre la direction de la butte Montmartre. Au sommet, on voit une figure de la République sortant des ruines de la Bastille. A ses côtés sont deux statues : celles de l'Industrie et de l'Agriculture. Au-dessous, une date : 14 juillet. Enfin, sur les pieds-droits, deux figures allégoriques : la Loi et l'Egalité. Cet arc de triomphe donnera une idée de la façon dont, à quelques détails près, a été traité un peu partout ce genre de décoration que l'on verra figurer ou plutôt que l'on a vu figurer dans presque tous les arrondissements de Paris.

La place de la République. — Place du Château-d'Eau, dont nous avons déjà donné une vue d'ensemble. Aussi notre dessin d'aujourd'hui a-t-il surtout pour objet d'en montrer le groupe central avec la décoration qui l'entoure Ce groupe restera comme la pièce la plus curieuse de la fête du 14 juillet. C'est au Champ de mars, dans le pavillon de la ville de Paris qu'il a été préparé. C'est une reproduction de la statue monumentale de la République, œuvre de M. Morice. Des carcasses de bois, des toiles et de l'étoupe : tels sont les matériaux sur lesquels des mains expérimentées ont jeté le vêtement de plâtre qui lui a donné la forme et la vie. La statue achevée a été traînée sur des rouleaux hors de l'enceinte du pavillon puis placée sur un chariot qui l'a transportée sur la place à laquelle elle a donné son nom. Elle mesure huit mètres de haut et son piédestal quatorze. Les trois statues assises aux angles ont cinq mètres et représentent la liberté, l'égalité et la fraternité. Enfin le lion couché aux pieds de la République est long de quatre mètres, et comme elle il est recouvert de bronze, les autres figures demeurant dans leur blancheur de marbre autour du monument.

LE PROCÈS DE LA TOISON D'OR A MILAN

Le procès de don Carlos contre son aide de camp, M. Boët, a commencé, à Milan, le 22 du mois dernier, et il finira... Dieu sait quand. Espérons pourtant qu'il ne durera pas aussi longtemps que l'instruction, commencée il y a plus de deux ans.

Le fait qui a donné lieu à ce curieux procès remonte à 1877. A cette époque, le duc de Madrid ou, si l'on aime mieux, don Carlos de Bourbon, revenait des Balkans. Il avait, on le sait, pendant la guerre contre la Turquie, pris rang dans l'état-major de l'armée russe. Passant par l'Autriche et arrivé à Gratz, il eut la fantaisie de faire faire son portrait. Pour cela, il se para des insignes des divers ordres dont il est décoré, notamment du collier de la Toison d'or, qu'il avait hérité de son oncle, le duc de Modène, et qui était enrichi de pierreries et de diamants représentant une valeur considérable. Quelques jours plus tard, à Milan, don Carlos constatait la disparition de ce collier dont il avait confié la garde à son valet de chambre qui, en voyage, le portait toujours dans un sac caché sous son paletot et, une fois installé dans un hôtel, l'enfermait dans un meuble de sa chambre.

Peu après la disparition du collier, M. Gonzalez Boët, ex-général carliste, faisant partie de la maison du prétendant espagnol, quittait brusquement Milan pour se rendre en France, et don Carlos déposait contre lui une plainte de vol devant la justice italienne, qui commença aussitôt une instruction. Dès le début de celle-ci, il apparut clairement que Boët était effectivement en possession du collier et qu'il en avait détaché et fait vendre à Bayonne par sa mère et sa belle-mère quarante-sept brillants. Mais l'avait-il volé? Voilà la question. L'accusé le nie énergiquement, bien entendu, et il a adopté un système de défense qu'a dû contrôler point par point la justice italienne, et qui, bien que repoussé finalement par elle, n'en a pas moins trouvé créance dans l'esprit de beaucoup de gens. La politique s'est un peu mêlée de l'affaire, et elle ne laisse pas de montrer le bout de l'oreille même à l'audience, malgré l'adjuration humouristique du président de la Cour, M. Parabelli, à l'ouverture des débats. « La politique, a-t-il dit, est comme l'une de ces substances qui, employées seules, ne font pas de mal, mais qui, mêlées à d'autres, deviennent nuisibles. Le sel et le calomel séparément sont des substances inoffensives mêlées, elles forment le sublimé corrosif. »

Toujours est-il que l'accusé prétend que le vol n'a été qu'une comédie; que le collier de la Toison d'or lui a été remis, pour le vendre, par don Carlos, criblé de dettes et obligé de couvrir des dépenses extra-matrimoniales, et que si le prince a simulé un vol, ce n'était que dans l'unique but de cacher à ses parents et à sa femme la vente de ce joyau de famille. Ajoutons que M. Boët demande à cor et à cris une confrontation qu'il n'a pu obtenir et qu'il n'obtiendra pas. En effet, bien que cité régulièrement, le prétendant a refusé de se présenter. Il s'est contenté d'envoyer à Milan un avocat porteur des décisions du conseil de famille des Bourbons, décisions arrêtant que « pour des motifs de haute convenance ni don Carlos ni dona Marguerite ne doivent paraître aux assises. » Aux yeux de plus d'une personne ces décisions-là ne sont point faites pour nuire à l'accusé qui, malgré tout, a fait vigoureusement face à l'accusation et défendu avec une ténacité incroyable le terrain sur lequel il s'est retranché. Mi-bourgeois et mi-soldat, élégant et pincé en son étroite redingote noire, tel qu'on le voit dans notre dessin, il a, pendant quatre jours consécutifs, en son interrogatoire qui n'a été qu'un interminable plaidoyer prononcé en langue espagnole, tenu en haleine et le président, et les juges et le public, et littéralement mis sur les dents ses interprètes qui étaient deux cependant et ne se faisaient pas faute de se relayer! Tant d'efforts seront-ils finalement couronnés de succès? C'est ce que nous saurons un jour ou l'autre, ce mois-ci ou le mois prochain, mais au train dont vont les choses, gardez-vous de croire ce jour trop prochain.

PÊCHE DE LA SARDINE

Nous allons vous entretenir d'une industrie maritime qui joue un rôle considérable dans l'aisance et la prospérité des habitants du littoral. Comme le crayon de notre confrère et ami, M. Deyrolle, vous le démontre, elle a des côtés pittoresques qui nous permettent d'en entreprendre l'esquisse, sans trop risquer de vous ennuyer.

Avec ce poisson minuscule, l'industrie réalise le miracle du lac de Tibériade; ce frêtin des immensités océaniennes nourrit des populations, il procure le bien-être à des milliers de famille. Les produits de la pêche à la baleine ne peuvent pas être comparés à ceux que fournit la pêche à la sardine, qui l'emporte encore par le nombre des tonneaux et des hommes qu'elle met en mouvement.

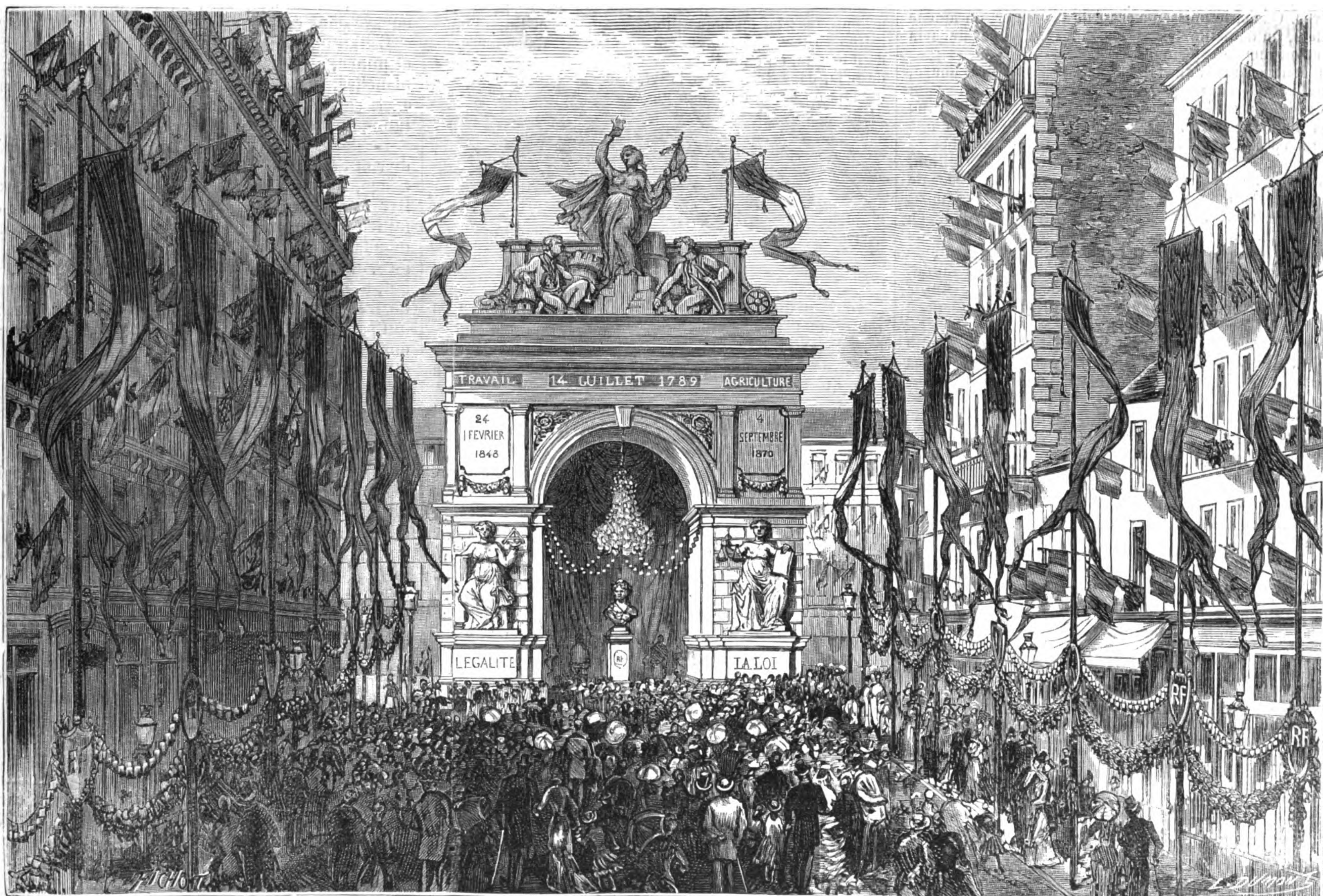
Quelques chiffres vous donneront l'idée de l'importance de cette pêche. Le seul port de Douarnenez y consacre 800 bateaux de 7 à 8 tonneaux; Concarneau en arme 600; on évalue à 5 ou 600 le nombre total des embarcations qui y sont employées, de Brest aux Sables-d'Olonne. L'équipage de chacune d'elles se compose d'un patron, de trois matelots et d'un mousse, c'est donc un total de 25 à 30 000 marins que la cueillette de la sardine occupe pendant sept mois de l'année. La fabrication des conserves fournit du travail à un nombre égal d'ouvriers. En 1875, Douarnenez a livré à la consommation 1 325 114 kilogr. de sardines préparées et 1 325 114 kilogr. de sardines salées en vert, qui sont celles que l'on débite dans l'intérieur sous le nom de sardines fraîches.

Les bateaux de pêche mesurent 20 pieds de longueur; ils sont plats de l'arrière, fins et élevés de l'avant, ce qui leur assure une certaine rapidité de marche, mais les expose à chavirer. Ils sont gréés de deux mâts légèrement inclinés vers l'arrière et de voiles quadrangulaires de dimensions considérables qui leur permettent d'évoluer avec de faibles brises. Les filets consistent en nappes, non plombées, de 20 à 30 mètres de long sur 6 à 8 de large, faites d'un fil très fin et à mailles telles que la sardine puisse y engager sa tête et rester prise par les ouïes; la partie supérieure est garnie de morceaux de liège, qui

LA FÊTE DU 14 JUILLET. — LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE, VUE PRISE ENTRE LE BOULEVARD SAINT-MARTIN ET LA RUE DU TEMPLE

LE PORTE-DRAPEAU DU BATAILLON DE SAINT-CYR ET SA GARDE

1. M. Buron, sergent. — 2. M. de Ferandy, soldat. — 3. M. Renault, soldat. — 4. M. Brie, porte-drapeau. — 5. M. Mirepoix, soldat. — 6. M. Mayaud, capitaine.
7. M. Mathieu, caporal. — D'après une photographie de M. Braun.



LA FÊTE DU 14 JUILLET. — L'ARC DE TRIOMPHE DE LA RUE LEPIC. — D'après un dessin de M. Emile Bin.

servent à les maintenir dans une position verticale. Chacun des filets qu'emporte la barque est baptisé d'un nom spécial, le plus souvent assez bizarre : *Finaud*, *Paillasse*, *Pêchetout*, etc., et c'est par ce nom que le patron le désigne à ses hommes.

Dans la pêche à la sardine, le rôle principal n'appartient pas au filet, il est à l'amorce qui, ici, se nomme la *rogue*. La rogue est une sorte de caviar d'œufs de morue, conservés dans de la saumure et dont la Norwège, qui la fabrique, nous envoie chaque année 35 000 barils, représentant, au prix moyen de 50 francs, une importation annuelle de 1 750 000 francs.

L'emploi de la rogue représentant une dépense très onéreuse, on a tenté à plusieurs reprises de lui substituer un appât moins coûteux; on a essayé de la rogue de Terre-Neuve qui, moins bien préparée que sa rivale, n'a pas réussi à la détrôner. M. Balestrier emploie des capelans crus et pilés, un autre les têtes de sardines et autres déchets de la fabrication des conserves; M. Morvan préconisa une amorce dont les sauterelles, hélas! un peu trop nombreuses dans nos possessions algériennes, étaient la base; enfin M. Guillou, le célèbre pilote de Concarneau, a imaginé de la composer avec la chair de poissons communs cuits et réduits en pâte et des crevettes et des crabes pilés; en dépit de ces louables efforts pour affranchir notre pêcherie d'un tribut aussi lourd, les bateaux à sardines conservent leurs prédilections pour la rogue norwégienne.

Divers indices signalent aux pêcheurs la présence des sardines dans leurs eaux ; les bancs de goémons flottants sont un bon présage. Les bars et autres gros poissons qui pourchassent ces émigrantes en font de tels carnages, que l'huile qui s'échappe des corps des victimes, montant à la surface, répand une odeur perceptible pour des marins expérimentés. Mais ce sont surtout les oiseaux qui servent d'augures aux barques de pêche; ils affluent au-dessus des bancs de poissons : quand le goéland pique l'eau de son bec, il indique que les sardines sont à la surface; quand une espèce de fou, assez commun sur les côtes de Bretagne, se laisse tomber, *à pic*, de très haut, elles se tiennent à une certaine profondeur.

Alors les voiles sont amenées, les filets développés et mis à la mer. Devant le premier qu'on laisse descendre, l'équipage se découvre comme devant un roi, puis le patron commence à faire pleuvoir la rogue, mélangée de sable, pour qu'elle aille plus vite au fond, autour de lui.

S'il réussit à *lever* la sardine, c'est-à-dire à lui faire quitter les fonds pour la surface, quelques éclairs fugitifs commencent à sillonner les vagues d'un vert d'émeraude; alors le marin prodigue l'amorce d'une main moins avare, et alors le banc se montre autour du filet; c'est un fourmillement de poissons dont rien ne peut donner l'idée; les sardines vont, viennent, se croisent, se mêlent, livrant l'assaut à la manne dont elles sont si friandes, s'en disputant les moindres bribes, non sans donner dans les nappes traîtresses qui s'alourdissent peu à peu sous le poids des captives. Quand le poisson a cessé de travailler, on amène les filets, on démaille les prises qui sont jetées dans la cale et on met le cap sur la terre.

Il n'était pas rare autrefois qu'un bateau capturât douze, quinze et jusqu'à vingt mille sardines dans sa marée; aujourd'hui, il est bien rare qu'il en rapporte plus de cinq ou six mille. Les résultats varient non seulement d'une année à l'autre, mais entre deux points du littoral assez rapprochés. D'après un tableau dressé par M. Guillou, Douarneney aurait obtenu, de 1859 à 1872, 3 années de pêche forte, 8 années de pêche moyenne et 2 années de pêche faible; à Concarneau, de 1855 à 1872, on compte 6 années de pêche forte, 6 années de pêche moyenne, 6 années de pêche faible. Autorité indiscutable en cette matière, le vieux pilote attribue les faibles rendements dont gémissent les pêcheurs à des causes dont la plupart nous échappent et dont il est au-dessus de nos forces de prévenir les effets.

« S'il est permis de hasarder une conjecture dans cette matière, dit M. Guillou, dans son rapport au ministre de la marine, je dirai que la cause principale doit être dans les déviations accidentelles du grand courant d'eau chaude qui, venant de l'équateur, enveloppe les côtes de Bretagne. Les poissons de passage se plaisent à la température de cette eau et la suivent dans ses changements de direction. Il ne faut pas s'étonner s'ils nous arrivent en moins grandes quantités, lorsque des vents tenaces et prolongés, soufflant d'un seul côté, tiennent à l'écart le courant ordinaire et, au lieu d'eau tempérée, n'envoient que de l'eau froide sur nos rivages. »

Rien de plus pittoresque, rien de plus mouvementé, qu'un débarquement de pêcheurs de sardines. Le retour a le plus souvent lieu entre 6 et 10 heures du matin; quand il est prochain, de tous les côtés, la population se dirige vers la côte : enfants chargés de cordages, de barils, de paniers; femmes s'escrimant de leur tricot.

Pendant qu'elle s'étage sur le rivage, la flotille, éparse à l'horizon, se rassemble, se resserre, se rapproche, semblable à un vol d'oiseaux gigantesques dont les ailes blanches et brunes raseraient la surface de l'océan; les bateaux arrivent aussi près que le permet la marée, et, lorsqu'ils se disposent à mouiller, la scène prend subitement une animation caractéristique. Des centaines d'embarcations où ont pris place les écoreurs, les marchands des deux sexes, les représentants des fabriques, tous ceux qui ont intérêt à connaître le plus tôt possible les résultats de l'expédition, font force de rame pour arriver aux barques des premiers : le menu peuple, de son côté, entre bravement dans la mer, qui en relevant son pantalon, qui en retroussant ses jupes, d'autres en affrontant le bain complet, les uns pour s'initier aux informations, les autres pour aider au débarquement du poisson.

Le cours du poisson s'établit laborieusement entre les pêcheurs et les acheteurs. Cette bourse de la sardine a l'Océan pour théâtre. La pêche de la nuit détermine les prix : si elle n'a pas été productive, ils seront élevés, ils baissent si elle a été abondante.

Une fois le cours fixé, les opérations se poursuivent sans marchandage. Les sardines sont reçues dans des mannes qui en contiennent ordinairement cinq cents ; le porteur les trempe à plusieurs reprises dans la mer pour parer sa marchandise, puis il les amène au rivage, où l'on sale celles qui sont destinées à la consommation immédiate. Non seulement la sardine subit la hausse et la baisse comme les valeurs financières les plus huppées, mais elle devient une monnaie sinon sonnante, du moins courante et que personne ne refuse, — un privilège dont les billets de la Banque de France n'ont pas toujours joui en Bretagne. Passeurs, hommes et femmes de peine, se payent en sardines. Rien de plus fréquent que de voir chez les épiciers de Concarneau, de Douarneney et de Freboul un enfant demander un sucre d'orge et donner gravement deux ou trois sardines en échange.

Quelques usines ont leurs barques de pêche, d'autres traitent à forfait avec les pêcheurs, il en est aussi qui achètent selon les besoins de la journée. Ces fabriques n'acceptent que des sardines très fraîches et n'ayant subi aucune addition de sel. La préparation est immédiate : des femmes coupent la tête des poissons, les vident et les placent un à un sur des dalles de pierre ou de marbre, préalablement garnies de sel : c'est le premier séchage.

Pendant qu'il s'opère, des feux sont allumés; d'immenses chaudières sont garnies d'huile d'olive de qualité supérieure. Quand elle entre en ébullition, les sardines sont placées par couches, dans des paniers en fil de fer, munis d'anses, se rapprochant par leur forme de ceux qui servent à mettre les verres, mais disposés en plusieurs étages. On plonge ces paniers et leur contenu dans l'huile bouillante, puis on les dépose sur des tablettes garnies de zinc où ils s'égouttent et où l'huile qu'ils rendent est recueillie dans un récipient. On porte les poissons convenablement ressuyés à la grande sécherie toujours exposée à la brise de mer, où ils séjournent plus ou moins, selon l'état de l'atmosphère. Quand ils en sortent, on procède au triage, les plus grosses sardines devant composer les boîtes de choix, les plus petites se métamorphosant quelquefois en anchois.

La mise en boîte est l'objet de soins particuliers; lorsque les sardines y ont été encaquées on les porte sous des réservoirs où elles sont remplies d'une huile toujours fraîche. Arrive alors le ferblantier qui les soude. Cette dernière opération est très délicate; une fissure, un trou imperceptible suffiraient pour que le contenu fût gâté. On s'assure que la fermeture est hermétique en plongeant ces boîtes dans l'eau bouillante pendant quelques secondes. Celles qui ne sont pas parfaitement closes, se gondolent à l'épreuve ; on les vide et l'on recommence. Enfin l'opération se termine en soudant les étiquettes, les marques de fabrique, en emballant les conserves dans des caisses de bois, dans lesquelles la voyageuse sardine fait quelquefois un dernier tour du monde.

RENIÉE

NOUVELLE

I

Le jour du 23 août 1843, il n'était question depuis midi, dans tout le village de Bernières, en Normandie, que de cette belle dame malade qui, forcée d'interrompre son voyage, avait reçu l'hospitalité à la ferme des Dutertre.

Peu à peu, les commères curieuses pénétrèrent dans la cour, où la voiture de l'étrangère, detelée et poudreuse, était remisée sous un hangar, à côté du cabriolet du médecin, dont le petit cheval trapu mangeait tranquillement son picotin d'avoine.

Tout à coup, la porte de « la salle » s'ouvrit, et un homme d'une trentaine d'années, à la physionomie intelligente et sympathique, parut.

— Eh ben! monsieur le docteur, demandèrent les commères, comment que ça lui va, à la pauvre chère dame?

— Elle se meurt, répondit-il rapidement; laissez-moi passer, je n'ai que le temps d'aller au bourg chercher M. le curé.

Il remonta dans son cabriolet, et cingla les flancs de sa bête de deux coups de fouet qui lui firent prendre un galop assez vif.

Ces mots : « elle se meurt », glacèrent la curiosité; les langues s'arrêtèrent, et bientôt, groupe à groupe, la cour se vida. Chacun paraissait craindre de se trouver sur le passage de la terrible inconnue qui allait venir.

Le jour tombait; dans la salle, la fermière alluma une chandelle, et son grand lit, drapé de cotonnade rouge, où l'étrangère était couchée, se dégagea de l'ombre.

Livide, les yeux fermés, la tête tragiquement renversée dans des flots de cheveux blonds, « la dame » ne parlait plus. Autour d'elle des mouchoirs de batiste, tachés de sang, tranchaient de leur blanc azuré sur la blancheur rousse des draps.

Au pied du lit, une femme de chambre, dans l'immobilité de la stupeur, tenait serrée contre elle une enfant de sept ans qui, muette, terrifiée, attachait sur sa mère deux grands yeux où l'épouvante séchait les larmes.

Dans la pièce, le désordre saisissant des crises suprêmes : une malle ouverte, remuée jusqu'au fond, et d'où sortaient à demi, pêle-mêle, un peignoir garni de dentelles, un corsage de soie bleue, une jupe de satin noir, et du linge vaporeux, tiré de partout, te froissé par la hâte de la recherche. A côté, les vêtements élégants de l'étrangère, en tas. Un peu en avant, une paire de bottines petites, étroites, cambrées, faisaient songer à ces pieds qui ne devaient plus marcher. Au milieu de ce fouillis étincelaient les bouchons de vermeil des flacons du nécessaire de toilette où la femme de chambre avait pris les sels.

Du coin de l'œil, « la mère » Dutertre regardait avec une sorte de commisération ces belles choses bouleversées, fripées, traînant à terre, et supputait certainement « le gros argent » que tout cela avait coûté.

Sur cette scène, un silence morne, que coupait seul le ronron insouciant d'un vieux chat pelotonné dans les cendres.

Une demi-heure après avoir franchi le seuil de la ferme, le docteur Pascal atteignait les premières maisons du bourg de Courseulles, et arrêtait devant le presbytère son petit cheval dont le poil fumait.

— Bravo! Friquet! dit-il en lui jetant une couverture sur le dos, c'est bien marché, ça!

Il passa les guides dans un anneau fixé au mur, poussa une porte massive, traversa un corridor et entra dans une cuisine où une vieille femme écumait le pot-au-feu.

— Bonjour, Marthe, M. le curé est-il ici?

— Oui, monsieur, au jardin. C'est t'y du pressé?

— Du très pressé : une mourante.

— Allez le quérir, moi je vas préparer ce qui lui faut.

L'abbé Didier, curé de Courseulles depuis deux ans, gardait sous la soutane un cachet de distinction mondaine qui éveillait la curiosité. Dans le pays, on savait simplement qu'il sortait du séminaire de Saint-Sulpice, et que c'était sur sa demande qu'il avait été envoyé dans cette cure.

C'était un homme de trente-cinq ans environ, grand et mince, avec une belle tête pâle, de longues mains blanches, et des yeux dont la profondeur semblait avoir sondé le néant de toute joie humaine, tant était immuable leur tristesse glacée.

Le docteur Pascal passait pour l'ami de l'abbé Didier et l'était en effet, mais cette amitié, comme confiance, restait à fleur d'âme ; la blessure, si blessure il y avait chez le prêtre, saignait en dedans; et au milieu des causeries les plus intimes sur l'homme, le monde, la vie, pas un frisson n'était monté à la surface. Le docteur Pascal, assez intrigué d'abord, avait fait, dans les premiers temps de leur connaissance, de fréquentes allusions à tous les genres de malheurs qui peuvent meurtrir un être et briser une vie, en observant ce visage impassible pour voir où le mot allait retentir. L'abbé Didier était resté muet; puis, doucement, avait détourné la conversation. Les grandes douleurs ont comme les grands amours des pudeurs infinies. Tout ce que savait le jeune médecin sur son mystérieux ami, c'est qu'il était riche, à en juger par le bien qu'il faisait, et qu'il ne recevait jamais de lettres, hormis de l'évêché, ni de visites, sauf celles des pauvres.

Une particularité que tout le monde avait noté, sans pouvoir en tirer aucune conclusion, était une promenade matinale et quotidienne que faisait le curé, quelque temps qu'il fît, jusqu'à une maison isolée, située à trois kilomètres du bourg, et au bas de laquelle passait la rivière.

Silencieuse et déserte, cette maison, avec ses fenêtres closes, son jardin où l'herbe avait effacé les allées, où les lianes et les ronces étouffaient les arbres, avait l'air d'une tombe.

Six ans auparavant, une jeune dame était venue l'habiter avec une petite fille de treize mois, une femme de chambre et un domestique. Un matin, le boulanger de Courseulles, arrivant avec sa carriole porter le pain à l'*Oseraie*, — nom de la propriété, — avait sonné plusieurs fois sans qu'on répondît. Voyant la grille ouverte, il était entré et avait parcouru le rez-de-chaussée, en appelant les domestiques. Rien... Alors, il était monté aux appartements supérieurs. Personne... La maison était vide. Effaré,

effrayé, le boulanger s'était hâté de redescendre. En traversant le jardin, un hurlement lugubre le fit tressaillir, c'était le chien du logis attaché dans sa niche. Il le détacha et lui dit :

— Cherche ! où sont-ils ?

Le chien se précipita, en aboyant, dans la direction de la rivière, et voilà ce que vit le boulanger : Sous un radieux soleil qui pailletait l'eau d'or, une barque renversée, arrêtée dans les joncs, et un petit chapeau d'enfant qui s'en allait à la dérive. C'était là tout ce qui restait des hôtes de l'*Oseraie*. Quel drame avait eu lieu ? Etait-ce un accident ou un crime ? Nul ne le sut jamais. On sonda inutilement la rivière, la mer était tout proche, elle y avait sans doute entraîné les cadavres.

Les scellés furent posés à l'*Oseraie*, le mari de la dame morte étant en voyage, les portes fermées, et tout fut dit. Depuis, les choses étaient restées en cet état, pas un pied n'avait dépassé le seuil, le propriétaire voulant, paraît-il, qu'il en fût ainsi.

Quel étrange attrait pouvait ramener tous les jours l'abbé Didier à la maison abandonnée ? Cette demeure muette avait-elle une voix pour lui ? Se peuplait-elle sous les regards dont il la couvait ?

Sur ceci, comme sur son passé, le docteur Pascal l'avait trouvé impénétrable et avait fini par déclarer que cette promenade était une manie maladive.

Tête nue, les cheveux au vent, le curé récitait son bréviaire aux dernières lueurs du jour, quand le docteur s'avança vers lui.

— Mon bon ami, dit-il, mon cabriolet est à votre porte, voulez-vous venir à Bernières, une mourante, à toute extrémité, a besoin de votre secours.

— Qui donc est-ce ? Hier j'y ai été et tous ces braves gens se portaient bien.

— Une jeune dame étrangère, arrivée à midi, ou plutôt arrêtée chez les Dutertre... Hémorrhagie de poitrine et grande détresse morale, je crois... J'étais à trois lieues... Dépêchons-nous.

— Vous avez prévenu Marthe ?

— Oui, la voici.

La vieille femme apportait le surplis, l'étole violette et la boîte contenant tout ce qui est nécessaire pour administrer les derniers sacrements.

Les deux hommes montèrent en voiture et Friquet, sous la main de son maître, reprit son allure des grandes circonstances.

La nuit était venue, lorsqu'il s'arrêta pour la seconde fois dans la cour de la ferme. Au bruit, la mère Dutertre parut.

— Elle est bien bas, dit-elle. Je lui ai tiré son rideau à la pauvre âme, et j'ai mis tout contre une chaise pour vous, monsieur le curé, car elle n'a quasiment plus de voix. Je *vons* nous tenir dans la cuisine avec M. le docteur, vous n'aurez qu'à appeler s'il lui reprend une syncope. Mon homme a emmené la petite avec sa bonne, ajouta-t-elle en s'adressant au médecin.

Le prêtre entra dans la chambre à peine éclairée par une chandelle fumeuse, alla vers le lit, s'assit sur la chaise préparée, et appuyant son oreille contre le rideau tendu entre lui et cette mourante inconnue, il dit :

— Vous m'avez appelée, ma fille, et me voici ; si vous doutez de vos forces pour achever, accusez-vous d'abord de ce que vous avez de plus grave à vous reprocher.

Il entendit une respiration haletante, le froissement des draps et une voix faible et entrecoupée articula péniblement :

— Mon père, j'ai été une épouse criminelle, j'ai abandonné un mari qui m'adorait pour fuir avec un homme que j'aimais avant mon mariage... Une odieuse comédie de naufrage, accomplie dans ce pays-ci même, que je ne sais quelle curiosité douloureuse m'a poussée à venir revoir, et où je vais mourir par une justice de Dieu, fit croire que j'avais péri avec mon enfant et deux serviteurs. L'un était une femme, elle et moi, sous un costume masculin, nous gagnâmes un navire où m'attendait... Qu'avez-vous, mon père ?

L'abbé Didier était debout, livide, hagard, et murmurait :

— Je suis fou ! est-ce que je deviens fou !

Il fit un mouvement pour saisir le rideau et l'écarter ; soudain, il pensa qu'il allait tuer cette malheureuse qui n'avait pas fini, et il se contint par un suprême effort ; le prêtre terrassa l'homme.

Il se laissa retomber sur la chaise, et sa tête dans ses mains, ses ongles dans sa chair, broyé par une souffrance atroce, il dit :

— Je me suis senti un peu gêné, continuez, ma fille.

Et l'épouse coupable continua l'aveu de ses amours à ce mari qui, après l'avoir éperdument aimée, n'avait voulu que Dieu entre lui et le souvenir sacré de la morte, que Dieu pour se rapprocher davantage de celle qui était auprès de lui...

Sentant la folie lui battre le cerveau, un nuage sanglant sur les yeux, secoué par la plus épouvantable colère et le plus affreux désespoir qui furent jamais, le prêtre écoutait, rigide.

Derrière le rideau, la voix se tut.

Ce silence sembla ramener l'abbé Didier au sentiment exact d'une réalité qu'il prenait peut-être pour quelque horrible cauchemar, et tout à coup, sous l'éclair d'une pensée, qui n'avait pas encore lui dans son esprit foudroyé, il se dressa, tira violemment le rideau et, se penchant sur la mourante, cria :

— Et l'enfant ! de qui est l'enfant ?

La malheureuse femme eut un brusque tressaillement, ses paupières appesanties se soulevèrent, mais ses yeux éteints ne reconnurent point celui qui lui parlait ; elle voulut répondre, aucun son ne sortit de ses lèvres contractées, alors elle éleva convulsivement ses mains jointes pour faire comprendre au prêtre qu'elle attendait l'absolution de ses fautes.

— Oh ! ne rien savoir ! gémit l'infortuné, ne rien savoir ! et lui pardonner !

Au cri de l'abbé Didier le docteur Pascal était entré. Il s'avança.

— Avez-vous fini ? lui demanda-t-il en considérant avec étonnement son visage bouleversé ; elle va passer.

Le prêtre étendit sa main droite sur la blonde tête immobile, et d'une voix qui n'avait plus rien d'humain prononça ces paroles :

Indulgentiam, absolutionem et remissionem peccatorum.

— Vous souffrez, mon ami, dit le docteur lorsqu'il eut achevé, je vous trouve tout changé ?

— Ce n'est rien, ne vous occupez pas de moi... Est-ce qu'elle... est-ce que j'aurai le temps de lui donner... l'Extrême-Onction ?

— En abrégeant, oui...

La cérémonie achevée, l'abbé Didier, à bout de forces, s'affaissa comme une masse sur le plancher.

— Oh ! fit le docteur Pascal, mais c'est effroyable ce que je comprends !

Il le souleva, lui jeta de l'eau au visage, et bientôt il revint à lui et voulut se rapprocher du lit.

— Restez-là, mon ami, dit doucement le médecin, elle est morte !

II

L'abbé Didier ferma les yeux, s'appuya au mur, puis allant vers la cuisine il appela la fermière.

— Ma bonne madame Dutertre, dit-il, ce qui reste à présent vous regarde. Pour nous, il faut que nous interrogions la femme de chambre de... cette dame, avant de rien régler pour les funérailles. Où est-elle ?

— En haut, Monsieur le curé, dans la chambre de n'ot gars, avec l'enfant.

— Montons, docteur.

Tandis qu'ils gravissaient les marches de l'escalier, le prêtre se disait : L'enfant ! je me rappelle que j'ai pleuré le premier jour où sa chère petite voix commença à gazouiller : Papa ! Et c'était la fille de l'autre ! Comment douter ? ne m'a-t-elle pas dit : « un homme que j'aimais avant mon mariage. » Et l'enfant n'avait qu'un an lorsqu'ils ont fui... Ah ! les misérables ! ils m'ont tout pris, jusqu'à mes larmes... Sur qui les verserai-je aujourd'hui ? Sur cette femme criminelle que la mort me rend, ou sur cette fille que la vie me reprend ?

— Vous questionnerez vous-même, n'est-ce pas, mon ami ? dit le docteur Pascal en ouvrant la porte.

Ils entrèrent. La femme de chambre, les yeux rouges, était assise près du lit où elle avait posé la petite fille qui dormait tournée vers le mur.

— Mon enfant, dit l'abbé Didier, votre maîtresse a fini de souffrir... Nous venons vous trouver pour que vous nous disiez qui elle était, d'où elle venait, où elle allait, cela est indispensable.

— Je le pense bien, Monsieur le curé.

— Etait-elle malade depuis longtemps ?

— Elle toussait souvent, et son médecin de Lima lui trouvait la poitrine menacée ; et puis elle avait une langueur, un accablement, quelle vie aussi ? pauvre Madame !

— Elle n'était pas heureuse ?

— Monsieur l'avait quittée il y a un an, après des scènes !... ah ! quel homme !

Elle coula un regard du côté de la petite fille. Je crois que ce n'était pas très clair entre eux... leur position... Depuis le départ de Monsieur, son notaire payait une pension à Madame. Une fois, je l'ai entendu murmurer : « Oh ! être obligée de recevoir son argent maintenant qu'il m'a laissée, c'est la dernière honte ! » Quoique bien souffrante, elle s'était remise à son piano qu'elle étudiait pendant des heures, et prenait des leçons tous les jours. Si elle avait été seule, elle aurait pu se tirer d'affaire tout de suite et refuser l'argent, mais il y avait l'enfant à laquelle il faut tant de soins et de choses chères, elle est si délicate ! En attendant que son talent pût lui rapporter assez, c'était pour elle que Madame acceptait.

— C'est juste ! elle acceptait pour l'enfant, fit amèrement l'abbé Didier.

— Comment êtes-vous venues en France ?

— Le climat de là-bas n'allait pas à la petite, ni à Madame, du reste. Pauvre femme ! Monsieur lui a-t-il assez reproché de devenir maigre ! Cependant, malgré le climat, je crois que nous serions restées, si Madame n'avait pas appris, en lisant un journal de France, la mort d'une personne qu'elle craignait sans doute beaucoup de revoir... J'ai toujours eu l'idée que c'était son mari.

— Et où comptait-elle résider ?

— Au Havre, où une dame qu'elle avait connue à Lima lui avait promis de lui procurer des leçons. Elle devait vendre, pour s'installer, ses bijoux, ses dentelles, enfin tous ses objets de luxe. Mais avant, une fantaisie de malade, bien sûr, elle avait voulu venir demeurer un mois dans ce pays, chez des paysans, à deux lieues d'ici, pour se reposer du voyage. Il me semble lui avoir entendu dire que ce n'est pas loin de cette ferme où nous allions, qu'elle a passé les premiers mois de son mariage, dans une maison dont j'ai oublié le nom.

— Ne vous a-t-elle fait aucune recommandation particulière, lorsque je lui eus avoué qu'elle n'avait plus que peu de temps à vivre ? demanda le docteur Pascal.

ANDRÉ GÉRARD.

(*La suite prochainement.*)

NOTES ET IMPRESSIONS

Il n'y a de conservateurs que ceux qui ne dissimulent pas ce qu'ils veulent conserver. CH. ROBIN.

⁂

Vous êtes obligés de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque. FÉNELON.

⁂

Les gens trop catholiques arrivent facilement à être un peu païens et pas du tout chrétiens.

ALPH. KARR.

⁂

Quand on a l'ambition de vouloir travailler pour la postérité, on travaille pour une terrible pratique : elle ne se soucie pas de modes, elle veut que ce qui lui plaît soit de tous les temps. PIRON.

⁂

Il y a des sottises bien habillées comme il y a des sots bien vêtus. CHAMFORT.

⁂

Tous les amoureux écrivent, dit-on, les mêmes choses ; mais tout le monde ne pleure-t-il pas de même, ne fait-il pas les mêmes cris dans la douleur ? Est-ce une raison pour s'en moquer ? SÉNAC DE MEILHAN.

⁂

L'homme a encore plus le désir de la beauté qu'il n'en a la connaissance : de là les caprices de la mode.

X. DOUDAN.

⁂

Il n'est pas de grand homme pour sa femme.

ALPH. DAUDET.

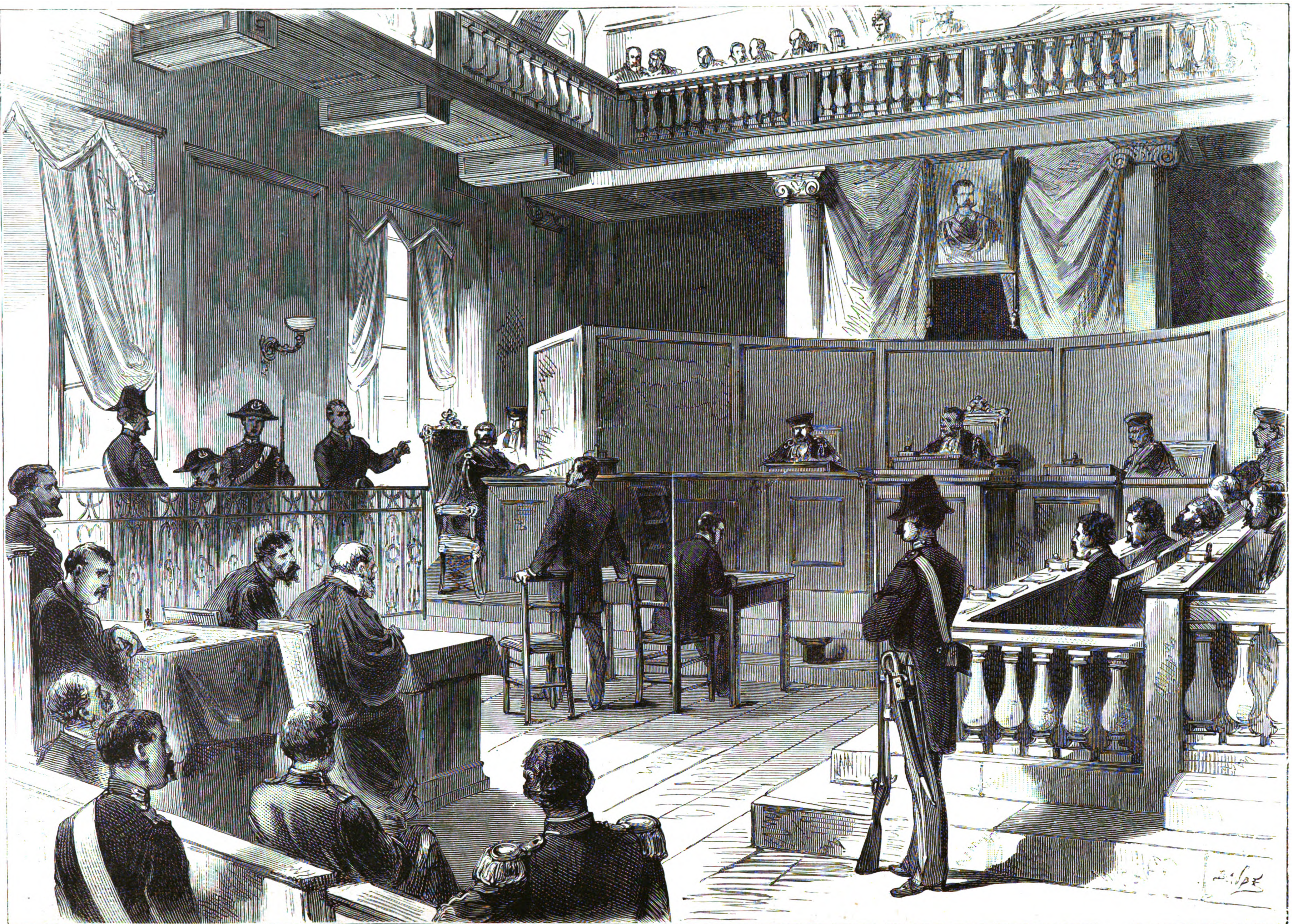
⁂

L'année a ses quatre saisons et la vie ses quatre âges ; mais ceux-ci, comme celles-là, ont leurs retours, et il peut y avoir, pour les individus ou pour les peuples, de longs et beaux étés de la Saint-Martin.

⁂

Pourquoi a-t-on dit « le char de l'État » ? Parce qu'il s'embourbe quelquefois et qu'il est sans cesse assiégé de mouches du coche.

G. M. VALTOUR.



UNE SÉANCE DE LA COUR D'ASSISES DE MILAN DANS LE PROCÈS DE LA TOISON D'OR. — INTERROGATOIRE DU GÉNÉRAL BOET, ACCUSÉ

Les avocats. L'accusé. Le procureur du roi. Les interprètes. La Cour. Le jury

LE DOCTEUR BROCA

M. le docteur Broca, sénateur inamovible, est mort subitement, dans la nuit de jeudi à vendredi dernier, de la rupture d'un anévrisme. Il n'était âgé que de cinquante-six ans. Il a été successivement nommé professeur de pathologie chirurgicale à la Faculté de médecine de Paris, chirurgien des hôpitaux de Saint-Antoine et de la Pitié. Il était également professeur à l'Institut anthropologique, fondé en 1876.

Il avait été reçu membre de l'Académie de médecine en 1866. Ajoutons qu'il est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la médecine et l'anthropologie.

On cite particulièrement ses travaux sur l'ordre des primates (1870), ses Etudes sur la mesure des crânes consignées dans ses *Mémoires d'anthropologie* et dans ses *Instrnctions craniologiques et cranιométriques*.

Rappelons aussi que le docteur Broca avait publié, en 1856, une étude sur les anévrismes et leur traitement, la maladie précisément à laquelle il a succombé.

Le docteur Broca avait été élu sénateur le 5 février 1880.

LA CATASTROPHE DU MANS

Les fêtes du Mans, données à l'occasion du concours régional, se sont terminées, le 4 juillet, d'une façon tragique. Le programme du jour annonçait une double ascension aérostatique. Deux ballons, un gros et un petit, l'*Exposition* et l'*Annexe* devaient partir ensemble, emportant, l'un M. et Mme Petit, l'autre leur jeune fils.

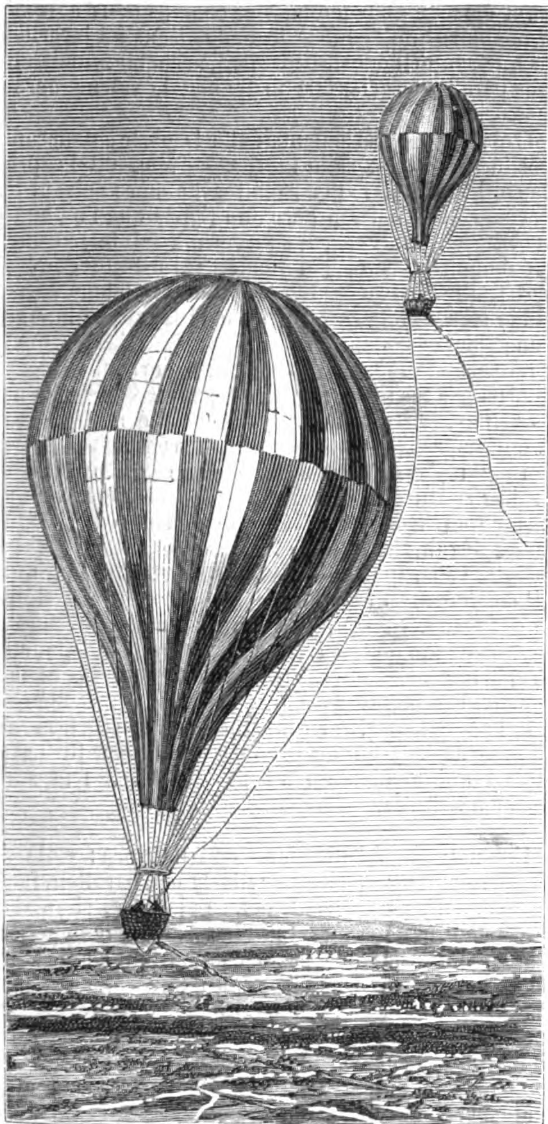
Le moment du départ arrivé, les deux ballons s'élevèrent et atteignirent bientôt une hauteur de 4 à 500 mètres. Tout à coup, le gros, l'*Exposition*, changea d'aspect. La partie de sa circonférence qui regardait la ville s'enfonça comme si elle venait de recevoir un choc violent, la partie supérieure s'aplatit et les flancs se creusèrent. Ce ne fut qu'un cri : « Le ballon est crevé. »

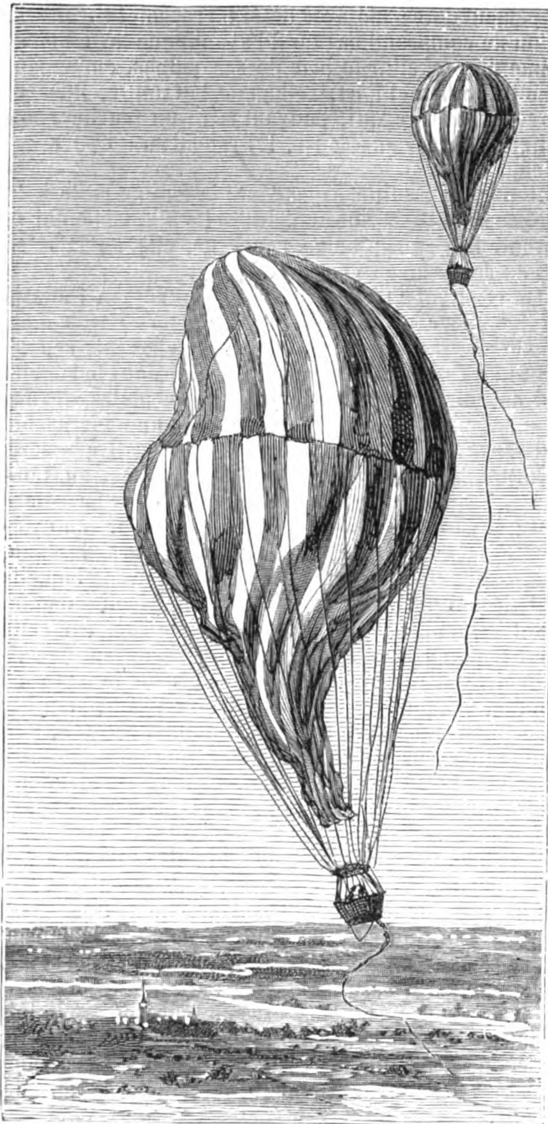
En effet, l'enveloppe de l'*Exposition* venait d'être déchirée par le câble qui reliait ce ballon à l'*Annexe*, que sa force ascensionnelle supérieure avait placé presque perpendiculairement au-dessus de son compagnon de route. De là, un frottement inévitable et la catastrophe. Bref, l'*Exposition* tombait, et tombait seule; car dès qu'il avait compris de quoi il s'agissait, M. Petit, pour sauver son fils, avait rompu le câble qui unissait les deux ballons.

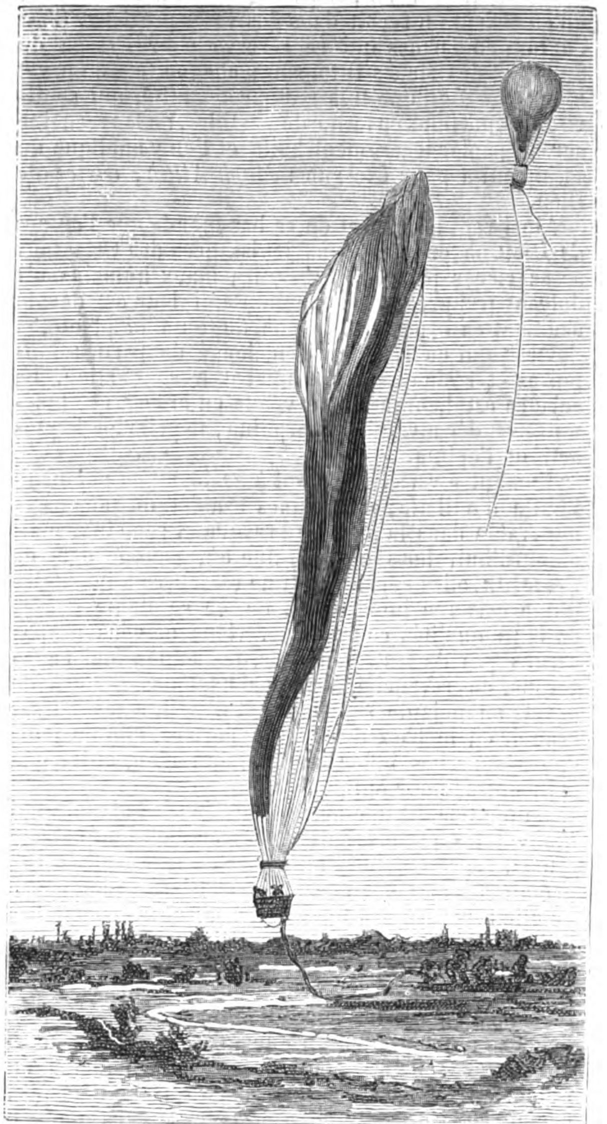
D'abord l'*Exposition* ne descendit pas très vite. L'aérostat oscillait, tournoyant sur lui-même. Il restait encore du gaz dans l'enveloppe. Mais à cent cinquante mètres au dessus du sol, la chûte devint verticale et rapide. Plus de gaz, plus de résistance. Squelette de ballon, nacelle et voyageurs arrivaient sur la terre comme un aérolithe. Ils vinrent tomber sur un mur, où M. Petit se brisa la partie inférieure de l'épine dorsale. Il est mort depuis des suites de cette effroyable blessure qui laissait peu d'espoir de le sauver. Quant à Mme Petit, elle en a été quitte pour quelques fortes contusions. Le dessin que nous donnons représente les trois phases de cette fatale ascension, dessinées par un témoin oculaire : le moment où le ballon a atteint son maximum d'élévation, celui qui a suivi immédiatement la déchirure de son enveloppe, enfin celui où, n'offrant plus à l'air aucune résistance, il vient s'abîmer sur le sol.

M. LE DOCTEUR BROCA, DÉCÉDÉ LE 9 JUILLET 1880

D'après la photographie de M. Truchelut.







LA CATASTROPHE DU BALLON L'*Exposition* AU MANS, LE 4 JUILLET 1880

1. Le ballon et son annexe, avant l'accident. — 2. Le commencement de la descente, après l'accident. — 3. La chute.

LETTRES DE MON JARDIN

Nul n'est prophète en son pays, pas plus les fleurs que les humains. Nous parlions un jour de la gloire d'une célébrité contemporaine devant un de ses compatriotes; voyant qu'il nous écoutait avec un sourire narquois, nous lui demandâmes si cette admiration ses concitoyens ne la partageaient pas avec le reste de la France.

— Comment diable voulez-vous, nous répondit-il, que nous prenions au sérieux la grandeur d'un homme que tous nous avons vu se moucher sur sa manche quand nous allions avec lui à l'école?

Nos bois, nos champs, nos prairies regorgent de fleurettes qui, avec autant de titres à l'intérêt du passant, sont traitées avec le même dédain. Les fleurs, dites communes, qui sont bien souvent les plus charmantes, sont à peu près bannies de nos jardins, et leur place est donnée à des végétaux dont le plus grand mérite est de venir de loin et de coûter gros.

J'ai passé tout à l'heure auprès d'un groupe de pavots en pleine floraison. Ils avaient poussé dans cette plate-bande au hasard, ils y étaient groupés sans symétrie, mais quel éblouissant bouquet. Il en avait de blancs purs, de gris, de rouges, de violets passant au noir, puis, et c'étaient les plus beaux, d'autres où deux ou trois de ces couleurs s'accusaient en panachures; ces profusions de pétales omnicolores, débordant en un gracieux désordre à l'extrémité d'une tige flexible qui émerge de feuilles veloutées, gaufrées sur les bords, étaient d'un effet charmant, et je songeais à l'engouement dont elles deviendraient immédiatement l'objet si quelque voyageur les rapportait, encore inédites, de quelque ravin de l'Himalaya ou des forêts du Brésil. Mais le pavot a été l'objet de tant et de tant d'éditions, que nous sommes absolument blasés sur sa valeur ornementale. Et puis, il a encore le tort grave d'être, au moins dans une de ses variétés, une plante économique; foin de lui!

L'opium, ce précieux médicament, dont un des princes de la science moderne disait que, sans lui, il abandonnerait la médecine, est extrait des capsules du pavot blanc; on les incise légèrement avec un instrument tranchant qu'on se garde bien de faire pénétrer trop avant, il s'en écoule un suc laiteux qu'en Orient on reçoit dans des vases précieux. C'est l'opium en larmes qui se réserve pour l'usage du Sultan et des riches Ottomans; chaque tête de pavot n'en fournit qu'une très minime quantité, qui se divise par portions en forme de pastilles, on les recueille sur un papier légèrement huilé et l'on y applique un sceau qui a pour exergue : *Mash-Allah*, œuvre de Dieu.

Ainsi vont les choses en ce bas monde que l'*œuvre de Dieu* ne profite qu'aux jouissances des Orientaux assez riches pour la payer; les maux humains n'y doivent pas prétendre. L'opium qui leur est dévolu s'obtient en exprimant le suc de toute la plante, et l'extrait qui en résulte est mélangé de parties huileuses et résineuses qui nuisent à son action. La science est heureusement venue en aide à nos infirmités en découvrant la morphine, le principe le plus actif de l'opium.

Une autre variété de pavot à graines noires fournit l'huile d'œillette; ces graines avaient un rang assez honorable dans la cuisine grecque et romaine, mais aujourd'hui, hors en Lorraine où, sous le nom de *Semezan*, elles constituent une ressource alimentaire d'une certaine importance, on ne se doute guères de leurs qualités comestibles. Nous ne vous proposerons pas de les ressusciter, mais nous vous engagerons, en revanche, à semer quelques graines de pavots au mois de septembre et d'avril, à les laisser grandir où le hasard les aura portées, afin de jouir de ces superbes inflorescences, qui n'ont guère que les peintres pour enthousiastes.

La digitale est une autre délaissée; les rêveurs qui hantent les grands bois et les enfants en quête de jouets, représentent le plus gros de sa clientèle. Les premiers s'arrêtent devant la clairière sablonneuse où elle a poussé ses tiges élancées, où s'étagent des tubes couleur de pourpre, dont l'intérieur d'un rose plus tendre est parsemé de taches plus foncées, comme une peau de tigre, et les yeux charmés restent longtemps fixés sur cette parure des solitudes; l'enfant, qui n'est point contemplatif, se hâte de rassembler ces belles fleurs rouges en bouquet, qu'il rapporte triomphalement, mais non sans en détacher, chemin faisant, de nombreuses clochettes dont il chausse ses doigts, d'où le nom de *doigtier* que l'on donne à la digitale dans quelques localités. Avec son port élégant et sa riche livrée, je trouve cependant à la digitale quelque chose de farouche; elle se présente bien comme une fille des bois sauvages, et cette bigarrure charmante de son calice, il ne faut pas oublier qu'on la retrouve sur la peau écaillée du serpent. Comme le reptile, elle a effectivement son venin; venin bienfaisant après certaines préparations et à petites doses, car c'est lui que la médecine utilise pour combattre les affections de notre organe le plus essentiel; poison assez redoutable s'il était inconsidérément absorbé, qui va jusqu'à stupéfier le système nerveux. Il ne tenait qu'à la culture pour faire produire à la digitale d'intéressantes variétés qui lui eussent assuré un rang distingué dans nos jardins; elle a trouvé sans doute qu'ils étaient trop riches, elle ne s'en est jamais occupée; la variété blanche qui existe dans le commerce n'est point un gain horticole, elle est un accident de la nature; il y a plus de vingt ans que nous l'avons trouvée à l'état sauvage dans les montagnes de l'Ardenne luxembourgeoise.

Il est une catégorie des ouvriers de cette moisson dont l'heure est proche, sur laquelle ce travail presque douloureux pèsera plus durement encore que sur les mercenaires de la grande culture; elle se compose de ceux, ou plutôt de celles, car elle ne recrute guère que dans le sexe féminin, qui auront à procéder à la récolte des nombreuses parcelles de terre disséminées entre nos populations.

Dans les pays à céréales, l'armée des moissonneurs ne se compose pas uniquement d'étrangers, de ce que l'on dénomme les *outrons*, émigrants temporaires descendus de la montagne, venus du bocage, avec l'espoir d'utiliser lucrativement la période qui les sépare de leur propre moisson plus tardive. Les ouvriers indigènes y figurent dans leur presque totalité.

Quand arrive l'août, peu de villageois résistent aux séductions de la *louée*, aux séductions du gain rapide et relativement élevé qu'elle représente; les bourgs se vident au profit des fermes. Les ouvriers désertent en masse, et les artisans rustiques eux-mêmes, donnant congé à leurs pratiques, ferment leurs échopes et se mettent en route, la faux démontée sur l'épaule, leur modeste bagage dans un mouchoir.

Il en est cependant bien peu parmi ce petit monde qui ne possède dans la plaine ou sur le coteau un coin de terre où les épis jaunissants réclament la main du maître. Il a si laborieusement ensemencé ce champ, cet homme; il a suivi les phases du développement de ce blé avec de si incroyables angoisses, qu'on ne comprend pas qu'il l'abandonne au moment même de recueillir le prix de ses peines, emmenant avec lui le ban et l'arrière-ban de la famille, filles et garçons, tout ce qui, pouvant faire un faucheur, un botteleur, une ramasseuse, lui rapportera une trentaine d'écus.

Il part tranquille cependant; la femme reste à la maison; peut-être succombera-t-elle à la tâche qui va devenir la sienne; mais à coup sûr, elle ne laissera pas en souffrance le pain de l'hiver.

On rend volontiers hommage aux vertus du paysan français un hommage qu'elles méritent; on laisse trop dans l'ombre celles de la paysanne. C'est chez elle cependant que l'esprit de l'épargne, l'âpreté dans le labeur, qui ont fait la grandeur, qui sont la gloire de nos populations rurales, s'affirment avec une incroyable puissance. Ah! le vaillant soldat du travail que cette créature aux traits prématurément flétris, au teint corrodé par le hâle, à la taille épaissie par la maternité; et comme on devient indulgent pour son extérieur, sa grossièreté, ses menus travers, lorsque, comparant l'abnégation instinctive avec laquelle celle-là suit sa voie, avec l'heureuse frivolité de tant d'autres, on songe au sort qui sera le sien sur cette terre; quand on se la représente ne devant jamais connaître d'autres joies que celles de la mère de famille, auxquelles se mêlent, trop souvent, bien des amertumes; destinée à passer humble, ignorée, toujours pliée sous le faix, toujours ferme dans l'accomplissement du devoir, sans laisser derrière elle autre chose qu'un pieux souvenir dans le cœur de son compagnon.

Ce champ, ces champs, qu'elle doit seule ou à peu près, dépouiller de leur récolte, embrassent souvent un hectare, quelquefois davantage. Comparée à ses forces, l'entreprise est gigantesque. C'est la fourmi entreprenant de vider grain à grain une corbeille. Elle a, du reste, de l'insecte l'activité froide et le féroce acharnement. La présomption de ces infiniment petits, de cette infiniment faible, vous les avez en compassion; détournez la tête, le panier sera vide; repassez dans quelques jours, les sillons seront dégarnis.

La responsabilité qui pèse sur elle, la femme en mesure toute la gravité. Le pain, c'est la vie, non pas la sienne, celle de tous ceux qu'elle aime; aussi elle n'a plus qu'une pensée, le voir en sûreté dans la grange. De cette idée fixe, elle est obsédée, possédée, tenaillée.

Dormira-t-elle tant que se prolongera ce douloureux sauvetage? C'est douteux. Bien avant l'aube, elle part, surchargée. Sur son dos, des faisceaux de liens, l'outil, la bouteille de grès pleine d'eau, quelques vivres, dans ses bras, le dernier-né poursuivant son somme. A ses côtés, devant, derrière, petits garçons, petites filles aux paupières bouffies, encore alourdies, les mains dans les poches ou sous le tablier, trottinent d'un pas incertain. La troupe gravit le chemin du coteau, entre les haies baignées d'ombres, aux lueurs indécises d'un ciel vaporeux, saluée par les oiseaux gazouillants, mais fort insensible à leurs concerts aussi bien qu'aux charmes classiques de l'aurore, songeant, les petits au lit qu'ils regrettent, la mère au champ où il lui tarde tant d'arriver.

C'est à l'œuvre qu'il faut la voir.

Vêtue de sa chemise et d'un jupon, coiffée d'un méchant serre-tête, elle s'agenouille dans le sillon, sciant le blé poignée par poignée, et la voilà aux prises avec cette immensité. Les enfants forment les javelles, gourmandés sans relâche par la voix maternelle, sans cesse rappelés au sérieux de leurs rôles que sans cesse ils oublient. Sans autre aide, au prix d'un travail de dix-huit heures par journée, avançant pouce à pouce dans cette mer d'épis, il faut qu'elle en réalise la conquête. Insensible à la fatigue, insensible aux morsures du soleil qui va donner à son visage, à sa poitrine, à ses bras, ce ton d'un rouge de brique qui est la livrée des moissonneurs; rien ne la détourne de sa tâche, rien ne la décide à ralentir.

Baignée de sueur, haletante, le souffle manque parfois à sa poitrine desséchée; parfois ses doigts endoloris se roidissent, la fièvre à laquelle elle est en proie a raison de ces défaillances, et le mouvement du poignet enserrant les tiges, celui du fer mordant les chaumes, reprennent réguliers, continus, presque mécaniques. La nuit sera depuis longtemps tombée, les ténèbres auront commencé à s'épaissir, les petits auxiliaires éparpillés à droite, à gauche, se seront endormis sur les javelles, que l'infatigable ouvrière poursuivra sa besogne à la clarté vacillante des étoiles. Enfin, lorsque accablée, mais non vaincue, elle se décide à ramener au gîte sa nichée, elle fléchit sous le poids de la charge de gerbes qu'elle emporte, et qu'elle met en sûreté avec une joie farouche.

Cet épisode de la femme des champs nous a remis en mémoire une courte légende. Nous ne jurerions pas que son orthodoxie soit irréprochable, mais elle nous paraît apprécier fort justement la valeur morale du travail.

Trois femmes parlementaient à la porte du paradis avec le méticuleux saint Pierre. — Moi, dit la première, j'ai aimé, j'ai consolé les hommes suivant les préceptes d'un certain père de l'Eglise que l'on appelait Béranger; plus tard, comme ma sainte patronne Madeleine, j'ai prié, j'ai jeûné, j'ai médité dans le désert. Pierre haussa les épaules et la laissa passer en la regardant de travers, avec la mauvaise humeur d'un soldat exécutant une consigne qu'il désapprouve.

La seconde montra des genoux meurtris, un corps meurtri par les macérations, des paupières rougies par les veilles. — Moi, dit-elle, j'ai consacré mes jours et mes nuits à la prière! — Hélas! répondit l'apôtre, moi aussi j'avais prié avec le divin Maître dans le jardin des Oliviers et cela ne m'a point empêché de l'avoir renié trois fois avant que le coq eût chanté! passez néanmoins, ma fille.

— Et vous, qu'avez-vous fait sur la terre? continua-t-il en s'adressant à la troisième qui était une vieille au dos voûté. — Moi, j'ai travaillé, répondit simplement la bonne femme et, en même temps, elle montra au portier céleste ses mains calleuses, ses doigts noueux, ses ongles usés jusque dans leur racine. — A la bonne heure, lui dit saint Pierre, entre hardiment et assieds-toi au premier rang, car tu es la seule à qui le diable n'ait pas trouvé le temps de parler à l'oreille.

Une nouvelle falsification vient d'éclore: celle du vin de raisins secs; comme celle-là est, paraît-il, inoffensive, il n'y aurait pas trop à se plaindre, si en vous le vendant comme du vin de vendange, le fabricant ne vous le faisait pas payer comme tel, c'est-à-dire de 100 à 120 francs la pièce, au lieu de 30 ou 40 que vaut réellement cette boisson. Dans ces sortes de questions comme dans celle des domestiques, c'est toujours la lâcheté et l'insouciance des exploités qui engendrent l'impudence des exploiteurs, et vous allez en juger.

Un amateur de pruneaux avait l'habitude d'acheter tous les deux jours une livre de ces produits d'Agen chez un épicier de son voisinage. Bien que, chaque fois, il en demandât et en payât la même quan-

tité, il constatait une diminution progressive et notable dans le volume de la marchandise qu'on lui servait; mais étant d'humeur pacifique et débonnaire, il lui coûtait de taxer un homme de vol pour quelques prunes sèches. Cependant le déficit prit de telles proportions que l'acheteur s'exaspérant médita une verte leçon qui devait forcer le prévaricateur à rougir. Le surlendemain, au moment où l'épicier allait engouffrer une maigre poignée de pruneaux dans un sac, il lui prit des mains le sac encore vide, souffla dedans pour le gonfler de vent, le mit dans sa poche, jeta ses quinze sols sur le comptoir et sortit majestueusement sans mot dire; mais, loin de manifester la confusion attendue, le débitant s'élança sur les pas de son client et lui cria :

— Monsieur, monsieur, attendez du moins qu'on vous le ficelle ! G. DE CHERVILLE.

DANSEZ MAINTENANT

Il n'y avait plus à croire à autre chose qu'à une disparition finale; quand on est parti depuis dix ans et que les dernières nouvelles datent du centre de l'Afrique, on ne peut demander aux gens de vous pleurer éternellement; la charmante baronne de Beausourire avait d'abord versé des larmes attendrissantes sur le sort d'un époux, parfait mauvais sujet du reste, joueur, ivrogne et coureur, mais qu'elle s'était un jour figuré adorer; ce mari avait été expédié du consentement unanime de sa famille dans des régions inexplorées afin d'y apprendre la sagesse; faute de vivres, il était parti, et à dire vrai, son aimable femme en avait été parfaitement consolée, jusqu'au jour où, n'ayant plus de lettre depuis deux ans, on s'était accordé à le regarder comme mort; elle avait alors été au désespoir trois semaines au moins, se souvenant comme il avait une jolie petite moustache et des yeux tendres quand il voulait, mais, en fin de compte, les raisonnements des vieux parents, les abîmes probables qu'on lui avait laissé entrevoir si Eric avait vécu, tout cela mitigea un peu l'ardeur de ses regrets, et il ne lui en resta plus que juste assez pour la rendre parfaitement intéressante, car enfin sa position était particulièrement douloureuse; elle était veuve sans aucun doute, elle en portait le deuil, mais la mort de son mari n'était pas un fait patent; on comprend pourtant que les caravanes qui s'enfoncent dans le cœur du continent africain n'emmènent pas avec elles d'officier d'état civil et pour cause; du reste, personne de ceux qui avaient fait partie de cette malheureuse caravane n'avait reparu et la volonté d'Allah avait consolé les Musulmans; c'est cette même volonté qui servait de rempart philosophique à la petite baronne.

— Quand je pleurerai Eric jusqu'à la fin des siècles, cela ne le fera pas revenir, avouait-elle, et devant cette impossibilité de retour par de pareils moyens, elle sécha ses beaux yeux.

Les années passèrent, elle était toujours blonde, toujours charmante, et toujours aimée; plus d'une fois elle avait été sollicitée d'accepter un autre nom, d'oublier pour jamais ce triste passé, mais elle n'osait pas, non elle n'osait pas, l'ombre d'Eric lui faisait peur, elle se l'imaginait toujours apparaissant le soir de ses nouvelles noces, lui reprochant son infidélité, et peut-être la poignardant ! Il en était ma foi fort capable, et avait toujours eu un goût malsain pour les armes meurtrières.

On avait beau lui représenter que sa jeunesse ne durerait pas toujours, qu'il fallait se décider ou renoncer pour toujours à un autre avenir; elle remettait, elle louvoyait et, en conclusion, remerciait poliment, mais remerciait. Enfin le jour vint — il vient toujours — où la charmante pseudo-veuve sentit que même le fantôme d'Eric ne lui faisait plus peur si un autre était à côté d'elle; cet autre, parfaitement aimable, garçon aussi recommandable que le défunt Eric l'était peu, fut accueilli avec enthousiasme par la famille de la jeune femme, et tout le monde d'accord, les formalités remplies, sa position parfaitement nette, et Eric officiellement déposé sous un palmier, elle marcha à l'autel et en revint Mme de Bruches cent fois plus jolie que la baronne de Beausourire. Hector, celui-ci s'appelait Hector, lui fit oublier très promptement le fait profondément regrettable de son premier mariage; il n'en fut plus question, et l'explorateur imprudent alla rejoindre dans l'oubli d'autres explorateurs malheureux comme lui.

Tout allait pour le mieux, Mme Hector aimait follement son mari et lui-même en était très amoureux; c'était un bonheur à faire envie, et un peu à faire peur.

Un beau matin ou plutôt un laid matin, Mme Hector qui se levait tard et se parait longuement, fut mise en émoi par la visite inattendue de son beau-frère, ou pour mieux dire du beau-frère de l'ex-Eric, homme grave et qui ne se dérangeait pas pour peu de chose.

Mme Hector le fit prier d'attendre, mais comme il lui en avait toujours imposé, elle se hâta, et, joliment emmitouflée, entra dans son petit salon.

— Mon cher Jules, car vous permettez toujours que je vous appelle Jules, n'est-ce pas, je suis enchantée asseyez-vous donc; et d'un joli sourire elle lui montrait une chaise, mais le visage bouleversé qu'elle vit l'arrêta net, et d'une voix épouvantée :

— Ah ! mon Dieu, il y a un malheur, dit-elle?

Sans lui répondre directement son beau-frère continua.

— Votre mari n'est pas là?

— Non, ah ! il est tué, dites-le tout de suite, il est tué ! et elle ébaucha une attaque de nerfs.

— Ma parole, je ne sais même pas où il est; non, il n'est pas question de lui.

Mme Hector essuya ses larmes.

— Quoi alors, dit-elle? est-ce que chez vous?... elle n'osa achever.

— Non, non, tout est bien, Dieu merci. Etes-vous forte, Marie?

— Moi, forte !... Pourquoi? non je ne suis pas forte du tout, et dilatant ses yeux : Mais parlez, parlez donc, vous me tuez.

Et alors, d'une voix caverneuse, son beau-frère balbutia :

— Il est revenu !

— Qui... qui?...

— Eric.

— Dieu !...Et la pauvre petite femme reprit l'attaque de nerfs où elle l'avait laissée; mais l'autre, qui était un homme sérieux, d'une poigne solide la remit sur ses pieds, et d'une voix de maître :

— Voulez-vous vous calmer et m'écouter?

Elle voulait tout ce qu'on voulait et ne pouvait que murmurer :

— Hector !

— Oui, vous l'aimez, et vous avez raison; quant à l'autre, il ne vaut pas la corde pour le pendre, aussi si vous m'écoutez et si vous savez vous taire, tout ira bien.

— Etes-vous sûr que ce soit lui?

— Si j'en suis sûr, je l'ai suivi, doutant encore, car il est changé, vous comprenez, eh bien! sur sa porte, dans une affreuse maison du faubourg Poissonnière, qu'est-ce que vous croyez que j'ai lu ?

— Quoi?

— « Beausourire, maître de danse. »

— C'est lui alors, oh ! oui c'est lui.

— C'est parfaitement mon avis, maintenant il faut agir tout de suite et promptement, de n'importe quelle façon, votre position est très douloureuse, et ma foi tant pis, je ne sais si j'ai raison, mais pour moi, votre mari, c'est Hector.

— Je crois bien ! ah ciel !

— Il n'est pas question de ah ciel ! là-dedans; il faut voir Eric.

— Le voir, mais j'en mourrai.

— Vous mourrez bien plus vite s'il vous envoie sa carte un jour que vous serez à déjeuner.

— C'est vrai, mais qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse?

— Comme personne ne répondra à cette question, inutile de la faire. Ayez du sang-froid, et attendez-moi demain à dix heures; je viendrai vous prendre. Bon courage jusque-là.

Restée seule, la malheureuse Mme Hector ou Mme Eric, car elle ne savait plus elle-même à quel nom elle avait droit, se demanda si elle rêvait, et si tout à l'heure ce cauchemar n'allait pas se dissiper. Mais non, elle était parfaitement éveillée; la pendule sonnait, midi allait venir, Hector allait rentrer; il faudrait déjeuner, déjeuner avec la pensée qu'elle était une femme à deux maris ! Et ce sans-cœur de Jules lui avait recommandé de ne rien laisser paraître. La seule pensée qu'elle allait être héroïque lui donna le courage d'aller terminer sa toilette, et quand son mari, ou du moins Hector, rentra, il la trouva comme de coutume, avec une pointe de fièvre en plus qui la rendait plus charmante. La journée passa comme passent toutes les journées tristes ou heureuses; après une nuit absolument sans sommeil, dix heures vinrent et son beau-frère la trouva prête et fort jolie. Pour dire vrai, elle s'était habillée avec une sorte de coquetterie, car si dramatique que fût la situation, elle ne voulait pas que son ex-mari la trouvât changée ! Ils firent route en silence; le cœur de Mme Hector battait bien fort quand la voiture s'arrêta; et quand elle lut de ses propres yeux : « Beausourire, maître de danse », il lui fallut une certaine dose de volonté pour ne pas tomber à terre; son beau-frère lui offrit le bras et ils montèrent un escalier noir et sentant l'oignon, et sur une porte bâtarde découvrirent une carte peu propre portant gravée la même indication :

Beausourire, maître de danse.

C'était là. La sonnette retentit; Mme de Bruches entendit bien que quelques bonnes paroles d'encouragement lui étaient dites, mais n'y comprenait pas grand'chose; après une assez longue attente, la porte fut ouverte par une fillette de treize à quatorze ans, fort ébouriffée, chaussée d'escarpins et pelant une pomme de terre.

— Monsieur de Beausourire? demanda le beau-frère d'une voix émue.

— *Mon père* est sorti, mais il va revenir; si vous voulez entrer... Et de la main droite elle ouvrait une autre porte qui conduisait dans ce qui était appelé le salon.

— *Son père*, vous avez entendu, le monstre; il me trahissait. Partons !

— Non, ne partons pas.

La petite avait disparu après avoir avancé deux chaises; le parquet était bien ciré; une paire de souliers de danse et de grands morceaux de craie étaient posés sur une table, quelques lithographies aux murs, et sur la cheminée une photographie d'homme.

— C'est lui, dit Jules.

— Lui ! Oh ! il est bien changé... car il était beau.

— Oui, mais la photographie est mauvaise; vous verrez tout à l'heure; tâchez de vous calmer, ma chère amie; tâchez de vous calmer.

Mme de Beausourire commençait à sangloter dans son mouchoir.

— C'est affreux ! c'est humiliant !

— J'avoue que ce n'est pas gai, répondit gravement son beau-frère, et s'il était permis de souhaiter la mort de son prochain... Enfin, suffit.

On parlait dans l'antichambre, et il était évident que l'apparition de M. de Beausourire devenait imminente; il y eut un petit brouhaha étouffé, une autre porte s'ouvrit, on entendit la voix de la petite personne qui disait :

— Très bien; c'est sans doute pour des leçons.

— Parfait, donne-moi une redingote, et après une pause, la redingote passée sans doute, la porte s'ouvrit, un individu entra en saluant, leva la tête. C'était Eric, changé, extrêmement changé, mais reconnaissable.

— Monsieur de Beausourire, dit le beau-frère d'une voix, étranglée en face de l'impudence tranquille du coupable.

— C'est moi, monsieur, — ceci avec un sourire charmant.

— Monstre ! exclama Mme Hector.

— Que signifie cette sinistre plaisanterie? continua le beau-frère.

Eric ou l'ombre d'Eric les écoutait avec stupéfaction, bouche béante et son sourire tout dérangé.

— Ah ça, mais pour qui me prenez-vous, monsieur ?

— Pour qui je te prends, misérable, mais pour toi-même, pour Eric.

— Moi, Eric, mais je ne suis pas Eric du tout, je suis Adolphe.

— Vous êtes Adolphe.

— Parfaitement.

— De Beausourire.

— Oui, de Beausourire, Eric était mon cousin. Ah ! nous ne sommes pas une famille de sages, ma foi, quand je me suis vu ruiné, mais là ruiné, je suis parti pour l'Amérique et j'y ai gagné très honorablement ma vie à faire danser des petites filles, puis on a eu envie de revoir la France, et comme il n'y a pas de sot métier...

Pendant cette explication, Mme Hector, plus Mme Hector que jamais, l'écoutait les yeux ravis ! Ce n'était pas Eric, Eric n'était pas revenu. Dans sa joie, elle prit la main du maître à danser.

— Monsieur, je suis ravie, enchantée !

— Si vous désiriez des leçons, madame?

— Pas précisément, monsieur, mais j'ai des amies qui ont des filles... C'est votre carte... Très bien, je n'oublierai pas. Nous ne vous dérangerons pas plus longtemps.

Et comme sur l'escalier son beau-frère confus lui disait :

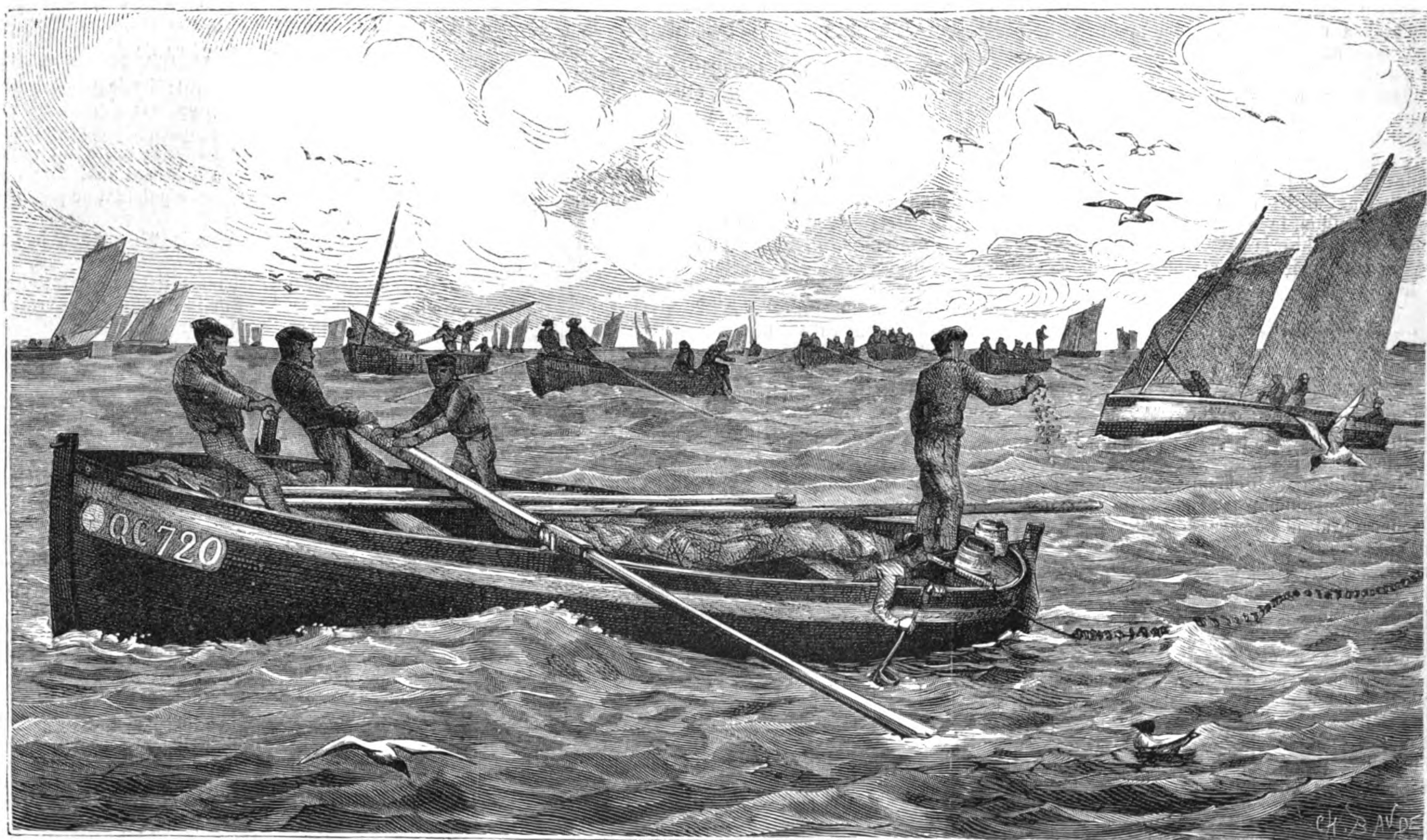
— Avouez, ma chère, que la ressemblance et le nom...

Ils entendirent une voix qui criait :

— Rose, viens faire tes jetés-battus ! — Et dans son transport Mme Hector en ébaucha un. Ce fut le dernier souvenir donné à Eric.

MOSCA.

LA PÊCHE DE LA SARDINE SUR LES COTES DE FRANCE



LE PATRON JETANT LA ROGUE

UNE SARDINERIE

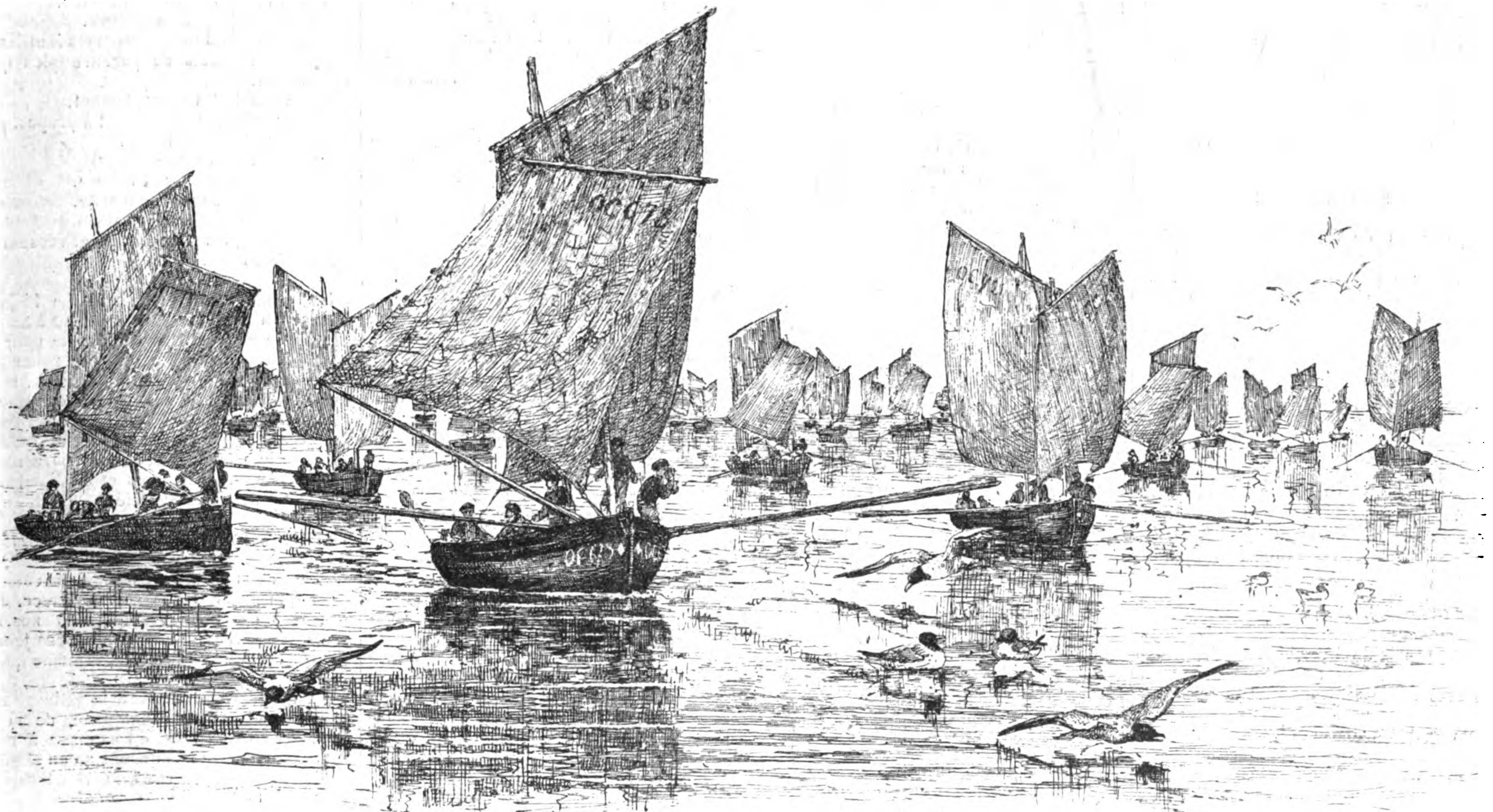
PÊCHEUSE

PÊCHEUSE

PÊCHEUR DE CONCARNEAU

UN VIEUX PÊCHEUR

PAYSAN DES ENVIRONS DE CONCARNEAU



LA PÊCHE DE LA SARDINE. — LE RETOUR DES BATEAUX APRÈS LA PÊCHE

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

Il ne m'appartient pas de parler ici des préparatifs de la fête nationale et je serai mieux dans mon rôle en faisant connaître à mes lecteurs les déplacements qui se multiplient à cette époque de l'année. Commençons par les princes et princesses.

S. M. la reine Isabelle a quitté Paris avec toute sa maison pour sa résidence de Fontenay. Le roi don François d'Assise, accompagné du duc de Banos, est également parti samedi pour les bains de mer.

M. le comte de Chambord a quitté sa résidence de Frohsdorf où il ne reviendra que vers la fin du mois. L'empereur d'Autriche est à Ischl et assistera aux fêtes d'Inspruck. L'archiduc Rudolph entreprend un voyage en Orient

Le roi François II est à Houlgate. Le roi George I^er^, après un séjour à Paris, que nous avons annoncé la semaine dernière, est parti pour Berlin.

Le prince Napoléon s'est installé aux Roches-Noires, près de Trouville. Enfin le prince impérial d'Autriche se rend à Bruxelles pour assister à la grande revue du 17.

Beaucoup de monde déjà à Dieppe; le mois prochain les régates, le pôlo, le lawn tennis, le tir aux pigeons et enfin les courses. En attendant on danse, on se baigne, on va au théâtre et Thomas Holden fait mouvoir ses marionettes.

La cérémonie du baptême du dernier enfant de M. le comte et M^me^ la comtesse de Paris a été célébrée au château d'Eu le 10 de ce mois, en présence des ducs de Chartres, de Nemours, d'Aumale et de Montpensier. Le petit prince a reçu les noms de Jacques-Marie-Antoine-Clément.

Prochain mariage princier, les deux fiancés sont cousins germains. Le duc, vingt-huit ans; la princesse, vingt-quatre; il s'agit de l'union du prince Paul-Frédéric de Mecklembourg et de la princesse Marie-Gabrielle de Windischgraetz.

Le mariage de M^lle^ Blanc avec le prince Roland Bonaparte aura lieu dans la première quinzaine d'octobre; la politique s'en est émue, mais que faire contre l'amour et le hasard?

Le service funèbre du jeune duc de Richelieu a eu lieu samedi à la chapelle de la Sorbonne, au milieu d'un grand concours de notabilités de l'aristocratie, de la politique, de la finance, des lettres et des arts. Les obsèques de M. le marquis de Nicolaï ont attiré plus de quatre mille personnes. Parmi les assistants, citons l'évêque du Mans, MM. les généraux Paulze d'Ivoy et Cornat, le comte de Béthune, de la Vauguyon, Le Gonidec et le comte de Gontaut-Biron.

Une rencontre vient d'avoir lieu entre le prince Zurlo et M. Frémy. Le duel n'a pas eu de conséquences graves; un des combattants a été légèrement blessé à la main.

SPORT HIPPIQUE

Les courses de Vincennes ont été fort brillantes; la recette a dépassé de 7000 fr., dit-on, celle du dimanche précédent. Le temps splendide invitait à prendre une bonne journée de plein air, tous les sportsmen connus se sont donc retrouvés sur ce bel hippodrome de Gravelle et les Courses de province ont nécessairement dû s'en ressentir.

Le prix de la Varenne a été gagné par *Tentation* au comte d'Ivry; 2° *Prestige* à M. Marais; 3° *Vinnie* à M. Vallender. Le prix de la Havane a été très disputé entre *Corinne* et *Domiduca*. La jument du comte Braniaki l'a emporté d'une tête. *Genievre* à M. le comte Le Gonidec était mauvais 3°. Le prix Price Apple est réservé aux chevaux de 3 ans, il a été couru par sept poulains et pouliches. *Laura* à M. Camille Blanc a battu de deux longueurs *Chantelouze*, *Brise* est venue 3°.

Dans le prix du chemin de fer le grand favori était *François II*, mais le terrain était sans doute trop dur pour lui et il n'est arrivé que quatrième. *Cendrillon* à M. Wigginton a battu *Riquette* au comte Branicki et la *Buzardiere*.

Le prix Laura a été couru par deux chevaux seulement; *Caroubier* à M. Camille Blanc et *Gavroche* à M. Delhomme. Un 3° concurrent *Porte-Bonheur* a été écarté par suite d'une réclamation. Après une lutte très dure *Caroubier* a gagné d'une tête.

Les courses d'Amiens ont donné les résultats suivants: Prix des Haras *Poulet*, 1; *Innocent*, 2. Prix du Conseil général et de la Société *Egée* et *Illusion* dead heat Saint Léon, 3; *Joséphine*, 4. Non placés *Pain d'Epice*, *Melina*, *Mantille*.

Prix de la Société d'encouragement: *Hernani*, 1; *La Scala*, 2; *Fleuret*, 3; non placé *Narcisse*. Steeple chase: *Du Barry*, 1; *Easter Monday*, 2; *Linda*, 3.

La seconde épreuve du prix du Conseil général a été facilement gagnée par *Egée*.

A Rochefort-sur-mer.

Courses de haies *Croissant*, 1; *Whip*, 2 Prix de l'hippodrome: *Tonnerre*, 1; *Auréole*, 2. Steeple chase: *Pomme d'Api*, 1; *Pouysanne*, 2.

Prix de la Société: *Vagabond*, 1; *Whip*, 2.

L'affaire de Bend Or peut être considérée comme terminée. Les juges n'ont pas vu de motifs suffisants pour disqualifier ce cheval, et laissent par conséquent les intéressés libres de se pourvoir comme ils l'entendront devant qui de droit. Il est vraisemblable que les choses en resteront là.

A Lorient les courses ont été brillantes, plus de 100 chevaux y ont pris part. On cite parmi les principaux vainqueurs, *Cœur de Lion*, *Hermine*, *Aramis*, *Brin d'Amour*, *Géranium*, *Upas*, *Novilla*, *Miss Kernel*, etc., etc.

On se plaint et non sans raison du laisser-aller et du désordre qui se manifestent dans les courses militaires. Partout le gouvernement les encourage, mais elles manquent de réglementation. Il est à craindre que, à la suite d'abus et d'accidents causés par l'absence de programmes bien faits, on arrive une fois de plus à la suppression de ces courses, et ce serait extrêmement à regretter; la question intéresse au plus haut degré notre cavalerie de guerre, au point de vue de l'instruction des officiers et même des sous-officiers; nous espérons donc qu'elle sera sérieusement examinée.

SPORT NAUTIQUE

De grandes régates internationales viennent d'avoir lieu à Ostende. L'Océan match, grâce à l'heureuse initiative de M. Delbouille, a eu un plein succès; non moins de 34 yachts, dont un français, sont partis de Douvres le 29 juin, 19 pour la course et 15 pour suivre les coureurs. Lord Londonderry dirigeait la régate de voyage du bord de son superbe steam-yacht *Cornélia*. Il y avait aussi *Amy*, à lord Paget. La course était pour shooners, yawls et cutters de tout tonnage. 1^er^ prix, 1750 fr.; 2° prix, 875 fr.; 3° prix, 750 fr. La flotille a quitté Douvres à 8 heures du matin et à 4 heures 15 minutes 47 secondes, *Miranda* passait 1^re^ devant le starter M. Thompson, suivie de près par *Florida*, qui avait fait la traversée de 61 milles et demi en 8 heures 17 minutes 38 secondes. Ensuite venait *Vanduara*. Le retour d'Ostende à Douvres s'est effectué le 2 juillet. Sept yachts y ont pris part. Partis à 10 heures 30, les coureurs sont arrivés vers 7 heures 1/2; le 1^er^ prix a été décerné à *Latona*, le 2° à *Vanduara*, et le 3° à *Miranda*.

Une dernière course a eu lieu d'Ostende à Douvres dans laquelle *Vanduara* est arrivé 1^re^ et *Latona*, 2^e^.

Le succès de ces croisières fait présager la réussite du Méditerranean match qui doit avoir lieu cet automne. Cette régate est dirigée par le roi de Portugal, la course sera entre Lisbonne et Nice avec un parcours de 800 mille marins, on s'en occupe déjà beaucoup.

Du reste, le cruising est un sport qui commence à être très apprécié chez nous par la haute société, comme nous l'avons signalé plusieurs fois; on signale de Dieppe, le voyage à bord de la *Minerva* de toute une société réunie au château de Canteleu et, de Trouville, une expédition du même genre conduite par M^me^ la comtesse de Saint-Priest; le but de ces excursions était la charmante île de Wight.

VÉLOCE.

Où s'arrêtera l'ambition des velocemen? Le *Havre* nous apprend qu'une lutte a eu lieu entre deux amateurs et... le train de Montivilliers. Mais à qui est resté l'avantage, pensez-vous? Eh! bien, vous l'avez deviné, c'est aux vélocipédistes. Ils ont franchi les 12 kil. 1/2 qui séparent Montivilliers du Havre en 32 minutes; la vitesse obtenue a été d'environ 25 kil. à l'heure.

FAITS DIVERS

UN CURIEUX BUREAU DE POSTE. — Le bureau de poste le plus simple du monde est probablement celui de Baoky-Island.

Baoky-Island est un rocher situé entre Queensland et la Nouvelle-Guinée, dans le détroit de Torres, passage redouté des navigateurs par ses bancs de corail.

Or, sur ce rocher, dans un caveau désigné par un drapeau, on trouve un grand baril avec l'inscription « post-office », c'est là le bureau de poste de la région.

Dans ce baril, on trouve tout ce qu'il faut pour écrire et un registre pour renseignements et remarques. A côté, l'on voit un dépôt de comestibles pour l'usage des naufragés, et il y en a fréquemment, vu les dangers du passage. Tous les navires s'approchant de ce rocher prennent les lettres dans le baril pour les expédier à leur adresse; ceux qui sont bien approvisionnés laissent quelques conserves, quelques cordiaux, c'est un acte de confraternité maritime.

LE PAPIER D'HERBE. — Une nouvelle industrie s'est établie récemment aux Etats-Unis, elle a pour objet la fabrication du papier avec de l'herbe ordinaire, de l'herbe de prairie.

Ce papier d'herbe est, paraît-il, plus résistant, plus souple, plus translucide et plus blanc que le papier ordinaire.

Par cette industrie, le papier deviendra beaucoup meilleur marché que n'est actuellement celui fabriqué avec de la paille ou du bois. Voici un calcul, un peu fantaisiste peut-être, tendant à démontrer ce fait.

Un hectare de bonne prairie rend annuellement de 35 à 75 000 kilog. d'herbe verte, donnant de 5 à 15 000 kilog. de foin sec. Or, 1 kilog. d'herbe sèche donne 200 grammes de papier, par conséquent, un hectare de prairie donnera de 1000 à 3000 kilog. de papier.

Pour la fabrication de ce papier, on emploie l'herbe avant qu'elle n'ait fleuri, parce qu'alors la fibre est plus flexible. L'herbe doit être parfaitement séchée, ensuite on la traite de la manière suivante: on la fait d'abord passer sous un laminoir pour séparer et casser les fibres et enlever les dernières traces d'humidité. On la transporte ensuite dans un baril dont le fond est à jour, et là elle est lavée à grande eau de façon à ce qu'elle soit parfaitement nettoyée.

L'herbe ainsi préparée est mise dans une chaudière contenant une solution composée de potasse caustique et de soude; on la fait bouillir pendant deux heures. Ensuite la matière passe dans une solution de magnésie, puis de carbonate de soude, enfin on la fait séjourner dans un bain d'acide sulfurique, elle n'en ressort qu'à l'état de pâte blanche, homogène, parfaitement propre à subir les diverses opérations de la fabrication du papier.

UNE JOLIE EXPÉRIENCE. — Il y quelques semaines, dit M. Tissandier, dans la *Nature*, je passais dans le quartier de l'Observatoire, et je vis un grand nombre de passants arrêtés autour d'un physicien en plein air qui, après avoir fait quelques tours de gobelets, exécuta la curieuse expérience que je vais décrire:

« Il prenait un manche à balai et le posait horizontalement sur deux bandelettes annulaires de papier. Il priait deux enfants de tenir ces bandelettes par l'intermédiaire de deux rasoirs, de manière à ce qu'elles reposassent sur le coupant. Cela fait, l'opérateur prenait un bâton solide et, de toutes ses forces, il frappait le manche à balai vers son milieu; celui-ci volait en éclats, sans que les deux bandelettes de papier qui lui servaient de support aient été en aucune façon déchirées, sans même que les rasoirs les aient coupées.

Un peintre de mes amis, M. M..., m'a enseigné à faire cette expérience d'une autre façon.

On enfonce une aiguille à chaque extrémité du manche à balai, on pose celui-ci sur deux verres ayant chacun une chaise pour support; les aiguilles seules doivent être en contact avec les verres. Si on frappe violemment le manche à balai avec un autre bâton solide, on le brise et les verres restent intacts. L'expérience réussit d'autant mieux que l'action est plus énergique. Elle s'explique par la résistance de l'inertie du manche à balai. Le choc étant donné brusquement, l'impulsion n'a pas le temps de se communiquer des molécules directement atteintes aux molécules voisines, les premières se séparent avant que le mouvement ait pu se transmettre jusqu'aux verres servant de support par l'intermédiaire de deux tiges élastiques.

L'ÉLEVAGE DES LIONS. — Le *Courrier de Bône* annonce l'arrivée d'un industriel parisien qui a résolu de se livrer à l'élevage rationnel du lion.

Les lions sont devenus, en effet, d'un prix inabordable; les dompteurs ont toutes les peines du monde à s'en procurer. D'un autre côté les lionceaux qui naissent en captivité sous les froids climats de l'Europe arrivent rarement à l'âge adulte. Ils meurent tous phtisiques.

C'est pour fournir des sujets aux ménageries et aux jardins zoologiques, que cet homme ingénieux va fonder un véritable haras, composé dès à présent de quatre lionnes et d'un lion. Il va solliciter la concession temporaire des citernes d'Hippone, qu'il a le projet de clore avec des grilles de fer.

En supposant que les lionnes ne mettent bas que tous les deux ans, comme elles font deux, trois ou quatre petits, il est permis de supposer que, dans trois ans d'ici, la lionnerie commencera à donner de beaux bénéfices.

L'ÉLECTRICITÉ APPLIQUÉE AUX POMPES. — Aux Etats-Unis on a trouvé le moyen d'appliquer l'électricité aux appareils des pompes à incendie. Un fil métallique parcourt le tuyau de la pompe dans l'intérieur de la toile ou du caoutchouc, et sert de conducteur à l'électricité produite par une roue à volant de la pompe à vapeur.

A l'extrémité du tuyau, à côté de la lance, est un système permettant au pompier, sur le lieu du sinistre, qui est souvent à une assez grande distance de la pompe, de communiquer avec celle-ci et de faire cesser, ralentir ou activer le jeu Le signal se donne au moyen d'un timbre mu par l'électrité et frappant sur un tam-tam suspendu à la machine.

LE MOYEN DE FAIRE FORTUNE. — Le baron de Rothschild, le père, avait fait afficher sur les murs de sa banque les curieuses maximes suivantes, auxquelles il devait, paraît-il, les succès qu'il avait obtenus:

Examinez soigneusement les détails de vos affaires.

Soyez prompt en toutes choses.

Réfléchissez bien, puis décidez-vous positivement.

Osez aller de l'avant.

Supportez patiemmment les ennuis.

Luttez bravement dans la vie.

Tenez l'intégrité comme sacrée.

Ne mentez jamais en affaires.

Ne faites pas de connaissances inutiles.

N'essayez jamais de paraître plus que vous n'êtes.

Payez vos dettes promptement.

Sachez sacrifier de l'argent à propos.

Fuyez les liqueurs fortes.

Employez bien votre temps.

Ne comptez pas sur la chance.

Soyez poli avec tout le monde.

Ne vous découragez jamais.

Puis, travaillez ardemment, et vous serez certain du succès.

LE TUNNEL DE L'ARLBERG. — Le 14 juin dernier, on a donné solennellement à Saint-Antoine le premier coup de pioche pour le percement de l'Arlberg, qui doit relier directement la France et l'Autriche sans passer par l'Allemagne. Le commencement d'une entreprise de cette importance, dont les divers progrès seront suivis avec autant d'intérêt que l'ont été ceux du percement des tunnels du Mont-Cenis et du Saint-Gothard, mérite d'être signalé.

LE PATINAGE EN ÉTÉ. — Le patinage est un plaisir qui dépend des saisons, et sauf dans des hivers exceptionnels comme celui que nous venons de traverser, les patineurs n'ont en général dans nos régions tempérées que quelques bons jours, que quelques jours de glace, et même quelquefois pas un seul.

On a cherché à remplacer le patinage sur la glace par un plaisir analogue, de là la vogue du staking-rink, du patinage à roulettes. On annonce maintenant qu'un anglais le docteur Calantarients de Scarborough vient de trouver une substance donnant une surface cristaline parfaitement unie sur laquelle on peut glisser avec des patins

ordinaires, comme sur la glace provenant de l'eau.

M. Calantarients a pensé qu'il pouvait y avoir certaines substances qui en se cristalisant à la température ordinaire donnaient une surface suffisamment résistante et suffisamment unie pour le patinage. Il s'est arrêté à un composé formé de sulfate et de carbonate de soude. L'aspect est identiquement le même que celui de la glace.

Pour effacer les traces des patins il emploie un petit générateur à vapeur à l'aide duquel la surface est redissoute se cristalise de nouveau et redevient parfaitement unie.

Les essais de patinage sur cette substance ont paraît-il parfaitement réussi; désormais semble-t-il les patineurs ne seront plus esclaves des saisons et ils pourront se livrer à leur salutaire exercice même pendant l'été.

RÉBUS

Explication du dernier Rébus :

Une femme qui n'a jamais été jolie, souvent sait le faire oublier.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *Garin*, drame en cinq actes, en vers, par M. Paul Delair.

La représentation de *Garin* n'a point tenu tout ce que les amis de l'auteur espéraient; mais elle n'a point, autant qu'on l'a dit, trompé la confiance qu'on avait en M. Paul Delair. Ce n'est pas un succès éclatant, mais c'est un succès honorable. On a d'autant plus critiqué le poète qu'il avait visé plus haut. Les modèles, en effet, s'appellent Shakespeare et Victor Hugo. On pourrait plus mal choisir.

On sent chez M. Delair une admiration convaincue pour tout ce qui est grand. C'est un sentiment qui n'est point commun. Il fallait l'encourager. Les applaudissements du public l'ont fait. Les juges de la presse ont été plus sévères. Ils ont déclaré que la pièce était plutôt une pièce de l'Odéon qu'un ouvrage digne de la Comédie-Française! Est-ce qu'il y a vraiment des *beautés* littéraires de la rive droite et des *défauts* de la rive gauche? En est-il de l'art du théâtre comme de certaine morale? Vérité en deçà, erreur au delà!

— Le Théâtre-Français ne doit pas être la Porte-Saint-Martin, a-t-on dit en parlant des décors et des costumes dont M. Perrin a encadré et habillé *Garin*.

Et s'il n'eût pas déployé ce luxe et dépensé soixante mille francs pour ce nouveau venu, on lui eût dit, au contraire :

— Voilà donc comme vous traitez les *jeunes* quand vous donnez de vraies bouteilles de vin de Moselle à l'*Ami Fritz* et des décors d'Opéra à Musset, à Hugo, et à *Hernani*.

Si la pièce est bien montée, cela prouve déjà qu'elle offre un intérêt ou spectateur, intérêt archéologique au artistique, comme on voudra. Par ce temps où l'amour du *bibelot* est si répandu, c'est déjà, je le redis, quelque chose. Mais, en dépit de ses défauts, la pièce de M. Delair a de la valeur. C'est une œuvre sincère, vigoureuse, où les ressouvenirs tiennent trop de place, mais qui mérite un certain respect.

Nous sommes au treizième siècle, au château de Sept-Saulx, en Champagne. Un vieux baron, Herbert, lutte contre les bourgeois et manants de Reims réclamant leurs franchises. Il a un neveu, Garin, et un fils, né d'une serve, une espèce de folle rappelant un peu trop la Guanumara des *Burgraves*.

Ce baron adore son neveu et déteste son enfant. Il a grand tort, Garin étant un scélérat et Aymery un fort bon garçon, si le terme peut aller avec la couleur locale. Herbert a en outre épousé une belle fille, Aïscha, que Garin adore. A eux deux, la belle fille et ce coquin de neveu, ils tuent le vieux baron. Et voilà qui devient tout à fait shakespearien; à partir de maintenant, l'ombre du vieil Herbert se dressera toujours entre Aïscha et Garin. Au seuil de la chambre nuptiale, le vieillard est là, fantôme! Il est partout où va Garin. Les bourgeois se révoltent : il semble que le spectre les guide. Aymery, le fils de la victime, vient défier Garin en combat singulier. Dans ce jugement de Dieu, le fantôme est là, présent, dardant sur Garin ses yeux pleins de menace.

— Mais c'est *Macbeth*! a-t-on dit.

D'autres, moins lettrés, se sont écriés : c'est *Thérèse Raquin*! Hélas, oui! c'est tout cela, c'est trop cela, si je puis dire. Le *remords* est une forme de drame qu'il faut traiter autrement que par le *spectre* et la fantasmagorie si l'on ne veut encourir ce reproche de s'être un peu bien directement inspiré de Shakespeare. L'admiration tourne ici à l'imitation.

Ce *jugement de Dieu*, admirablement bien *réglé* et mis en scène, finit d'ailleurs tragiquement. Aïscha s'empoisonne et Garin se tue au pied d'un chêne. Quant à Aymery, il épousera la petite Alix, la sœur de Garin. Eh! mais, j'y songe! Il sera le beau-frère de l'assassin de son père. Mais bah! au moyen-âge!...

— Sois à lui, sœur! dit Garin en montrant Aymery à Alix.

Et, s'allongeant vers Aïscha :

Je meurs. Enfin, nous dormirons ensemble!

Voilà le drame. Il est sombre, funèbre. Le moyen âge! que voulez-vous! Mais il n'est point vulgaire. M. Delair l'a écrit, il y a six ou sept ans. Son style s'est depuis affermi et élargi à la fois. On a cité de ses poésies. Elles ont un fier accent, que *Garin* ne possède pas toujours à un égal degré. N'importe, il y a là plus qu'une promesse : il y a une force. M. Paul Delair, en vrai poète, a regardé très haut : « Je voudrais cette étoile! » Il l'aura. C'est un projet hardi.

Il a du moins l'honneur de l'avoir entrepris

Garin est monté supérieurement. Il y a là l'intérieur d'une cour d'un château féodal qui eût réjoui le cœur de Viollet-le-Duc par sa vérité, son réalisme archéologique, si l'on veut. Les apparitions du spectre ont été aussi soignées qu'elles pouvaient l'être et ont fait merveille, malgré quelques railleurs qui n'aiment point, disaient-ils, voir des gens en *peignoirs de bains froids* sur la scène du Théâtre-Français. Du côté de la mise en scène, le succès a donc été complet.

Mlle Favart a été beaucoup applaudie dans le rôle de la serve. Elle y a retrouvé les applaudissements d'autrefois, du temps de *Julie* et de *Paul Forestier*, des triomphes. Mlle Dudlay a moins réussi. Elle manque un peu de grâce, de morbidesse. Il faudrait être étrange, elle n'est que mélodramatique. Mlle Dudlay est et sera toujours une tragédienne belge. M. Maubant est digne et réellement magistral dans le rôle du vieil Herbert. M. Mounet-Sully a trop crié, trop gesticulé. Il a eu de beaux élans, mais des élans ne suffisent pas. M. Martel et M. Volny (un peu jeune pour représenter Aimery) ont été remarqués, et Mlle Reichemberg est fort gentille dans un rôle trop court. Le meilleur de tous ces comédiens a peut-être été M. Silvain qui, de sa belle voix bien timbrée et avec sa diction supérieure, est venu jeter à la face du haut baron les imprécations et le défi des bourgeois.

J'allais oublier un des succès de la soirée, la musique de Léo Delibes, accompagnant une ballade d'Aïscha. Décors, musique, tout est parfait. Et le style de la pièce? Il a ses faiblesses, je le répète; seulement M. Paul Delair sort cependant à son honneur de la bataille. Combat indécis quoique glorieux. La victoire certaine n'est pas loin.

J. C.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

La question de la reconstruction des Tuileries, qui depuis si longtemps préoccupe les artistes et le public, vient de faire un pas important. Sans remonter aux divers projets étudiés depuis 1872 par les commissions parlementaires ou spéciales, il faut rappeler que, l'an passé, la Chambre des députés a adopté un projet de loi ayant pour but la démolition complète des ruines; l'espace entre les pavillons de Marsan et de Flore serait resté libre de constructions et couvert par un jardin. Le projet fut renvoyé au Sénat, qui, selon l'usage, nomma une commission pour l'examiner, vers la fin du mois dernier.

M. Mounet, rapporteur, déposa un rapport concluant au rejet de la proposition de la Chambre des députés et à l'adoption d'un nouveau projet qui consiste à restaurer le palais, de manière que l'œuvre de Philibert Delorme soit respectée autant que possible et à affecter le palais à un musée d'art moderne.

On sait d'autre part que le Sénat, très à l'étroit dans le palais du Luxembourg, a demandé la jouissance des salles de peinture et de sculpture; ce sont donc les œuvres d'art du Luxembourg qui seraient établies dans le nouveau musée des Tuileries, dont la construction coûterait environ 5 250 000 francs.

L'affaire sera naturellement renvoyée à la Chambre des députés, et il est à désirer que cette fois elle reçoive une solution définitive.

En se plaçant uniquement au point de vue de l'art, on peut se demander s'il n'y a pas quelques inconvénients à réunir sur un seul point de Paris toutes nos collections anciennes et modernes de peinture et de sculpture, et si nos artistes contemporains se trouveront bien dans le voisinage redoutable des grands maîtres de l'antiquité et de la Renaissance?

Le Sénat demande de respeter autant que possible l'œuvre de Philibert Delorme. M. Duc, l'éminent architecte du Palais de Justice et de la Colonne de Juillet, avait envisagé la question dans le même sens et, dans un projet qu'il serait utile d'étudier à nouveau, il avait conçu le plan d'un portique à colonnes rattachant le palais central aux pavillons de Flore et de Marsan; l'effet serait fort beau, les arcades laisseraient la vue se porter sur le jardin et l'avenue des Champs-Elysées, en même temps qu'il pourrait devenir une galerie de sculpture.

A l'occasion de la fête nationale du 14 juillet, des nominations nombreuses ont été faites dans la Légion d'honneur : voici les principales, en ce qui concerne les artistes :

MM. Gounod et Meissonier ont été promus au grade de grand officier; M. Boeswilwald, inspecteur général des monuments historiques, devient commandeur;

Passent officiers : MM. Geoffroy-Dechaume, sculpteur, auteur du monument de Corot, et Jean Gigoux, peintre.

Sont nommés chevaliers : MM. Yundt, Cormon, Vuillefroy, Guillemet, peintres; Truphème, de Saint-Marceaux et Degeorge, sculpteurs.

On sait qu'il existe à l'hôtel des Monnaies un collection de médailles en bronze où figurent tous ceux qui ont gouverné la France. Le président de la République vient de recevoir la sienne.

C'est M. Dupuis, un ancien prix de Rome, qui a été chargé de graver la tête de M. Grévy.

Les concurrents du grand prix de Rome (peinture) sont sortis de loge, après soixante-douze jours de travail.

L'exposition de leurs ouvrages aura lieu salle Melpomène, à l'Ecole des beaux-arts, le 16 juillet, et durera trois jours. Le jugement sera rendu le 17.

Le sujet est : *la Reconnaissance d'Ulysse et de Télémaque dans la cabane du porcher Eumée.*

Le *Journal officiel* a publié la composition du jury chargé de juger le concours pour le monument commémoratif de l'Assemblée constituante.

La présidence appartient au ministre, la vice-présidence au sous-secrétaire d'Etat; les membres sont ensuite :

MM. de Ronchaud, secrétaire général;
Lafenestre, inspecteur des beaux-arts, commissaire général des expositions;
Edouard Charton, sénateur;
Henri Martin, sénateur;
Lockroy, député;
Maze, député;
Ballu,
Guillaume,
Vaudremer,
Paul Dubois,
Lefuel,
Thomas.

Jurés supplémentaires : MM. Cavelier, Ch. Garnier.

Secrétaire : M. Georges Hecq, chef du bureau du personnel et des travaux d'art au ministère des beaux-arts.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres choisies de Rivarol, avec une préface par M. de Lescure, 2 vol. in-18. Librairie des bibliophiles. — Cette publication, réclamée depuis longtemps des lettrés qui désiraient qu'un choix éclairé des œuvres de Rivarol fût fait dans ses œuvres complètes, cette publication fait partie de la *Nouvelle Bibliothèque classique*, qui compte parmi ses ouvrages les *Poésies* de Malherbe, le *Théâtre* de Corneille, les *Œuvres choisies* de Diderot, de Champfort, etc. Le choix adopté a été celui-là même qu'indiquait Sainte-Beuve. Une intéressante préface de M. de Lescure met heureusement dans son jour cette brillante figure « d'enfant prodigue du génie français ».

Du Dandysme et de Georges Brummel, par Barbey d'Aurevilly, 1 vol. petit in-12, Lemercier, éditeur. — De notre temps, le *Dandysme* est peu connu. La chose n'existe plus guère. L'auteur de ce petit volume est peut-être le dernier échantillon survivant d'un genre dont Brummel fut la plus parfaite et la plus complète personnification. Il lui appartient en conséquence de nous présenter l'homme et de nous initier à la chose. Il l'a fait savamment et spirituellement.

Garin, drame en cinq actes, en vers, par Paul Delair, 1 vol. in-8°, Paul Ollendorf, éditeur. — C'est affaire à notre confrère de la chronique théâtrale de présenter cette pièce aux lecteurs de l'*Illustration*. Nous signalons toutefois l'édition que vient de publier M. Paul Ollendorf. Cette œuvre qui ne méritait peut-être pas les honneurs de la Comédie-Française, mérite néanmoins l'attention. C'est une œuvre de début qui dénote chez l'auteur une certaine puissance qui le plus souvent même outrepasse l'effet. Shakespeare et Hugo ont inspiré M. Delair, au point de nuire à sa personnalité. Son style est haché et de lecture difficile. Quelques beaux vers ne rachètent pas suffisamment les vers rudes et rocailleux dont la pièce abonde.

Les drapeaux français, leurs gardes et leurs légendes, par L. N. Ney, 1 br. in-8°, Dumaine, éditeur. — L'auteur a recueilli sur l'histoire des drapeaux français de nombreux documents, dont, à l'occasion de la fête nationale du 14 juillet, il a extrait quelques renseignements inédits, ainsi qu'une série de légendes des anciens étendards qui ont si souvent guidé à la victoire les soldats de la France.

Le Congrès national de Belgique 1830-1831, par M. Théodore Juste. (Librairie européenne C. Muquardt, à Bruxelles). — Cet ouvrage est un monument élevé à la gloire de l'Assemblée constituante de 1830, qui a décrété et affirmé l'indépendance de la Belgique. L'auteur, qui a eu toutes les facilités pour être bien renseigné, y raconte point par point l'œuvre accomplie, sur laquelle il fournit des détails précieux et, en grand nombre, inédits.

Ce remarquable ouvrage est précédé de *Considérations sur la Constitution belge*, par M. Emile de Laveleye. Il parait en livraisons de 32 à 48 pages, au prix de 50 centimes la livraison et formera deux beaux volumes d'environ 1000 pages in-8.

Aug. Marc, *directeur-gérant.*

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestrie., 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1952
SAMEDI 24 JUILLET 1880
BUREAUX, 22, RUE DE VERNEUIL, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

LA FÊTE DU 14 JUILLET A PARIS

1. La fête foraine de l'esplanade des Invalides. — 2. La rue Saint-Sauveur. — 3. Costumes de circonstance. — 4. La rue Réaumur. — 5. La rue Saint-Denis
6. La place de la Bourse. — 7. La rue Saint-Martin.

COURRIER DE PARIS

Une des *caractéristiques* du tempérament français est décidément le goût des fêtes. Ce peuple met à s'amuser un acharnement prodigieux, et *le 14 juillet* aura duré huit ou dix jours au moins. Prolongement des feux d'artifice, continuation des fêtes foraines : le *post-scriptum* est plus long que la cérémonie elle-même. Sans compter que chaque grande ville de province aura, le 25 de ce mois, sa fête spéciale, sa revue et son salut aux drapeaux. On dirait vraiment que la France est en vacances et se divertit sans nul souci, tout à son aise.

Puis, brusquement, un drame inattendu, pareil à un coup de foudre, vient éclater comme une bombe, au milieu des fusées de la fête Un gardien de la paix tombe, frappé d'un coup de couteau dans un coin de Paris, et la mort de cet honnête homme entraîne tout de suite les réflexions hors de la question des lampions et des lanternes vénitiennes.

Il est bien évident que l'assassin Dumoustier, ce chiffonnier qui cherchait à frapper n'importe qui — pourvu qu'il frappât — dans le faubourg Montmartre, était, comme disent les médecins, un *alcoolique*. C'est à Sainte-Anne que le misérable finira sa vie. Ce fou sinistre ne pouvait répondre de son libre arbitre; il obéissait à ses visions, à l'obsession de ces fantômes qui sont les maîtres absolus de certains aliénés. Mais enfin l'agent Roxcin, tombant là, victime de ce furieux imbécile, semble la personnification même de l'ordre, et tout en ne s'occupant point de politique, on n'a pu s'empêcher de faire cet inévitable rapprochement. La politique, encore un coup, est aussi étrangère à ce meurtre que pouvait l'être la religion dans l'affaire de ce Jobard — l'halluciné — qui entre, un soir, au théâtre des Célestins à Lyon, avec l'idée d'obéir à des *voix* qui lui disaient de tuer une femme. Il se dirige vers une spectatrice qui lui semble *à point*. Mais tout à coup, il entend quelqu'un qui, derrière lui, désignant une jeune femme, placée au balcon, dit :

— Tiens! voilà une jeune mariée qui vient au spectacle ! Déjà ! Elle s'est mariée il y a trois jours !

Ces mots frappent vivement Jobard, dont l'obsession est toute religieuse. Si la jeune femme n'est mariée que depuis trois jours, se dit-il, elle est encore dans l'état de grâce où l'a mise le sacrement du mariage, donc elle peut, elle doit aller tout droit en paradis. C'est assurer son bonheur éternel que de la tuer. Il entre au balcon, tire son couteau et le plante dans la poitrine de la jeune mariée. Puis il se laisse arrêter et emmener, souriant comme un homme qui vient d'accomplir une belle action.

Aujourd'hui, Jobard, caissier au bagne de Toulon, parle de cette folie sanguinaire avec une mélancolie profonde, mais comme si ce crime inconscient avait été commis par un autre que lui. Il est guéri de sa folie mystique, effroyablement dénaturée.

La folie alcoolique ne guérit pas. C'est Balzac qui a dit, quelque part : « On s'est effrayé du choléra; l'eau-de-vie est un bien autre fléau ! » Le fait est que l'alcool, dont l'influence terrible s'accroît tous les jours, finira par tuer plus de gens que la peste et la guerre. Un médecin de beaucoup de science a écrit un livre spécial pour prouver que l'alcoolisme avait été le grand agent, le véritable comité central de la Commune. On lui a même beaucoup reproché d'avoir eu le courage de dire et d'imprimer cela. En Russie, l'alcool tue plus de cent mille hommes par an. En France, l'eau-de-vie joue le rôle morbide que le tafia a sur les nègres ou l'opium sur les Chinois. L'alcool fait les idiots, les imbéciles, les fous, et ces fous, ces imbéciles et ces idiots transmettent à leurs enfants — par l'hérédité — les maladies épouvantables qui les minent.

Quel est celui qui a défini le cabaret, un endroit où l'on vend la folie en bouteille?

Moins qu'en bouteille, au verre et au détail!

Lorsque Cruikshank dessinait cette terrible suite d'images qu'il appelait *The Bottle, la Bouteille*, il savait bien qu'il s'attaquait à un des fléaux de ce temps, au grand agent de suicide, de misère, de folie et de mort.

Le docteur Riant, qui s'est occupé (en dépit de son nom) de ces questions tragiques, raconte les deux terribles cas que voici et qui peuvent servir d'explication au meurtre épouvantable du pauvre Roxcin par le chiffonnier Dumoustier :

« Une femme éprouvait, dès qu'elle avait bu, un désir irrésistible de mettre le feu à quelque maison. Dès que la crise était passée, elle avait horreur d'elle-même ; néanmoins elle n'avait pas commis ainsi moins de *quatorze incendies!* »

« Un ouvrier charpentier, livré depuis quelques années à l'ivrognerie, entendait *une voix* qui lui criait de tuer son enfant. Il réussit d'abord à vaincre cette pensée affreuse. Mais *la voix* commandait toujours et la prière devenait impuissante à la conjurer. Un jour, ce malheureux, hors d'état de résister *et pleurant à chaudes larmes*, se lève, saisit une hache, et va frapper son enfant endormi ! »

Un mari, à Rome, avait le droit de tuer sa femme s'il la surprenait en état d'ivresse. Le moyen est violent et le remède singulier. Mais il est certain que l'alcoolisme est un danger social et que l'alcoolique est à la race humaine ce que le chien enragé est à la race canine. L'alcoolisme est l'hydrophobie du *roi des animaux*.

Il est bien touchant d'ailleurs, dans ses crédulités et ses admirations, ce « souverain des animaux ! » Il met, dans une niche au coin des rues, une statuette de la République, il l'entoure de cierges comme une madone et il ne se croit pas superstitieux ! Il court, au risque de se faire écraser par les roues, vers toute voiture portant un personnage populaire : Rochefort ou Gambetta, — et il ne se croit pas monarchiste ! Il a besoin de *toucher* une idée, de la matérialiser dans une image peinte ou dans un plâtre, de jeter son enthousiasme et ses cris aux oreilles d'une individualité quelconque, et il se croit foncièrement républicain !

Gambetta et Rochefort ont eu, tour à tour, ces jours derniers, leurs ovations personnelles. Un de mes amis qui loge rue du Croissant, où les bureaux de *l'Intransigeant* sont installés, me disait hier :

— Je puis savoir exactement quand Rochefort arrive à son bureau et quant il en sort ! Deux grandes rumeurs dans la rue et des vivats m'en avertissent sans que j'aie besoin de me mettre à la fenêtre et comme Rochefort vient régulièrement à son journal, je n'ai pas besoin même de regarder ma montre pour savoir l'heure qu'il est. Les ovations me tiennent lieu de chronomètre.

Ce qui est piquant dans cette installation de M. Henri Rochefort dans la rue du Croissant, c'est que les bureaux de son journal *l'Intransigeant* occupent précisément l'emplacement de l'installation primitive du journal *la République française*, transporté depuis trois ou quatre ans rue de la Chaussée-d'Antin ! Et — mieux que cela — le bureau personnel de M. Rochefort doit être l'ancien bureau personnel de M. Gambetta, de telle sorte que les articles où le nouveau venu attaque le président de la Chambre peuvent être écrits sur la table même où jadis M. Gambetta posa ses coudes.

Ou je me trompe fort, ou il en est ainsi. O les ironies des destinées !

En tout autre moment, la mort et les funérailles de M. Isaac Pereire eussent été un événement bruyant. Cette disparition n'a été qu'un événement considérable. Que de millions suivaient, l'autre jour, le char funèbre qui emportait l'ancien saint-simonien, apôtre de l'industrialisme, devenu un des Césars de la finance ! — Notre République, entre parenthèse, appartient à ces Césars et Césarions-là ! — M. Isaac Pereire avait remué des mondes de capitaux et aussi des mondes d'idées. De tels hommes sont la négation vivante de la force brutale, ou plutôt, la *force* qu'ils proclament, c'est celle du travail, des chemins de fer, des mines, de tout ce qui est la prospérité matérielle d'une nation. Plus généreux que bien des saint-simoniens, M. Pereire voulait y ajouter la prospérité de l'idée. Il ne se contentait pas de proclamer les droits du ventre, comme le saint-simonisme, il y ajoutait les droits du cerveau. Il avait jadis voulu publier une *Encyclopédie* qui eût été, au dix-neuvième siècle, ce que celle de Diderot fut au dix-huitième. Il en avait demandé la préface à Sainte-Beuve. Pour succéder ainsi à d'Alembert, Sainte-Beuve avait touché vingt-cinq ou trente mille francs. Il ne fit point la préface : il les rendit.

Naguère, M. Pereire offrait une traite en blanc à Dumas fils pour avoir de lui un roman dans la *Liberté!*

— Dites votre prix !

Dumas sourit :

— Je ne ferai plus de romans !

M. Pereire voulait fonder une *Caisse de crédit intellectuel*. Il en mettait récemment le projet au concours. (Le concours, cette forme du *steeple-chase!*) Il meurt avant d'avoir mené à bonne fin une œuvre — le crédit intellectuel — qui eût peut-être fait éclore autre chose que les *Histoires*, de M. Pedro Garcias, ou les *Amours d'un jésuite*, de M. Léo Taxil.

M[me] la marquise de Blocqueville va achever l'ouvrage qu'elle a entrepris sur le maréchal Davoust, son père. Le dernier volume, *les Années suprêmes*, contenant l'histoire de l'exil et de la mort du maréchal, paraîtra dans peu de jours.

C'est avec un tact infini en même temps qu'un orgueil très légitime que M[me] la marquise de Blocqueville, née d'Eckmühl, a parlé là de son père, et les parents se laissent volontiers entraîner trop loin en de pareils écrits M[me] Quinet monte jusqu'au lyrisme quand elle parle de son mari; M[me] veuve Jules Favre vient, cette semaine, de comparer son mari au soleil dont il avait la lumière et aux fleurs dont il avait le parfum. Son amour posthume la pousse même à faire des vers — comme M. Jourdain faisait de la prose — sans le savoir : « Jules Favre était au faite de la gloire, tous les lauriers ceignaient son noble front. » Ce qui peut se chanter sur un des airs de Béranger :

Tous les lauriers ceignaient son noble front!

M[me] C. de Witt, parlant de M. Guizot son père, a été autrement sobre et d'une émotion autrement *juste* dans son beau livre. Il en est de même de M[me] de Blocqueville. Elle a dignement payé envers le héros d'Eckmühl la dette de l'histoire.

Et c'est à la fois, dans ce grand Paris maintenant si transformé, si mêlé, — ou si fermé, — un salon à la fois historique et littéraire, dirai-je, que ce salon de la marquise de Blocqueville, ouvert, quai Malaquais, en cette belle maison Louis XIII que M. Perrin nous montra au dernier acte de *Jean de Thomeray*, à tout ce qui a un nom et une valeur. Là, devant la statue de bronze du maréchal et le joli portrait, d'une jeunesse et d'une grâce exquises, de la maréchale, se tient assise la marquise, recevant avec sa bonne grâce, son beau sourire, son esprit, ceux qu'elle honore de son amitié. Elle est là, rayonnante d'une beauté qui a son prix, — celle du charme, que l'âge n'atteint pas, — et dans cette demeure pleine de souvenirs, d'œuvres d'art, de livres, il semble qu'on se trouve en un coin réservé de la France d'autrefois. Les démocrates ont besoin de ces asiles où se conservent les traditions séduisantes et souveraines.

Un jour, la Commune vint frapper à la porte du salon de la marquise de Blocqueville. Les fédérés faisaient une perquisition dans l'hôtel. La marquise était seule, ayant fait partir tous ses domestiques. Elle s'habilla en grande toilette, bleu de ciel ou mauve, et, debout, droite, grande, son éventail à la main, elle alla ouvrir à la compagnie de fédérés, leur demandant, tout en s'éventant :

— Que voulez-vous, messieurs, à la fille du maréchal Davoust?

Le capitaine ôta son képi, instinctivement ses hommes l'imitèrent, disant :

— Pardon, madame!

Bombardée à la fois par les batteries du général de Cissey et par celles du général Davoust, ses parents, M[me] la marquise disait alors en souriant :

— J'ai là deux cousins qui ne savent guère qu'ils me gratifient de leurs obus !

On n'a pas impunément du sang du prince d'Eckmühl dans les veines.

Le livre que M[me] de Blocqueville vient de publier sur son père a été, comme il fallait s'y attendre, attaqué et loué dans les feuilles allemandes. On ne pardonne guère en Prusse au maréchal Davoust d'avoir gagné la bataille d'Auerstadt. Les Allemands ont été d'ailleurs forcés de reconnaître que l'*ogre* français était — sa fille l'a prouvé — un bon père de famille et un homme excellent. Sa douceur devant son foyer n'avait d'égale que sa dureté à la frontière.

— Eh bien ! monsieur, a répondu la marquise de Blocqueville à un écrivain allemand qui constatait le fait, c'est donc encore, puisque vous lui reconnaissez de telles vertus, une victoire que, grâce à moi, mon père a remportée sur vous !

Voilà de belles victoires d'ailleurs et qui ne coûtent rien à personne, car le talent et l'éloquence dépensés et prodigués dans ce livre par M[me] de Blocqueville ne lui ont rien coûté ! Elle écrit comme elle pense et comme elle parle, avec l'élévation de son âme et l'affection de son cœur.

La semaine dernière, devant l'invasion de Paris par cette foule, on aurait eu mauvaise grâce à répéter le cliché annuel — et éternel — : « Tout le monde est parti ! »

La vérité est qu'on part beaucoup. On part pour les eaux, pour les Pyrénées, pour Trouville, comme M. Andrieux; pour Arcachon, comme M. Hérold; pour l'Autriche, comme M. Tirard. On part même pour le Sénégal, comme M. Paul Soleillet, le jeune voyageur qui emporte vingt mille francs du gouvernement, ce

qui est maigre, pour aller voir si l'on peut là-bas installer un chemin de fer à travers les sables. Ce n'est point là un voyage d'agrément, mais c'est un voyage utile et ce sera, j'espère, un voyage glorieux.

— J'espère, a dit M. Paul Soleillet, inviter, dans dix ans, la presse française qui me donne aujourd'hui un banquet d'adieu, au buffet de Tombouctou, — et, pour qu'à l'arrivée elle ne soit pas trop fatiguée par plus d'une nuit passée, je lui aurai fait faire le voyage en wagon-lit.

De Paris à Tombouctou en *sleeping-car*, il suffit d'énoncer le fait pour en marquer l'improbabilité. Eh bien! cet impossible sera réalisé! et nos petits neveux en réaliseront et en verront bien d'autres. C'est le futur grenier du monde, cette Afrique inexplorée, la *terre noire* qui peut fournir du blé et des fruits à nourrir l'Europe entière, et avec l'Europe, les deux Amériques. Nous sommes bien niais de nous disputer la possession de quelques mottes de terre dans notre vieil univers, quand il y a là un univers nouveau, vaste, inconnu, plein de trésors et de ressources.

Il faut bien des labeurs, il est vrai, pour arracher sa richesse et son secret à cette terre d'Afrique; mais qu'est-ce qui s'acquiert sans l'âpre travail, et quel est le problème qui n'a pas coûté à l'humanité de la sueur, du sang et des larmes?

∿∿ Avant que Paris aille à Tombouctou, il va à Bruxelles, pour voir les fêtes de l'Indépendance ou, plus près encore, au Conservatoire, pour assister aux concours de fin d'année. Ce mois de juillet est, chaque année, le mois affecté aux compositions. Concours partout, depuis l'Ecole polytechnique où la promotion des anciens a réservé la place à son *major* malade, — ce qui est un beau trait bien vaillant, bien chevaleresque et bien jeune, — jusqu'à l'Ecole des beaux-arts où *Télémaque embrassant Ulysse* vient d'envoyer à Rome un nouveau lauréat, M. Doucet. On concourt même pour élever, à Versailles, au coin d'une avenue, un monument à la gloire de la première Assemblée nationale. Bailly, qui fut exécuté, Mirabeau, qu'on appela traître, et la Fayette, qui sauva sa tête et même un peu sa popularité, je ne sais comment, figurent au pied du monument, comme, à Berlin, Zietten et les autres généraux sont debout sous les sabots du cheval de Frédéric le Grand. On ne pourra juger de la valeur réelle du concours en question que lorsque les *maquettes* des dix projets primés seront exposées de nouveau, dans quelques mois. Ces *exhibitions* ont passé d'ailleurs comme inaperçues dans le tohu-bohu de cette quinzaine de fêtes, — fêtes incessantes qui ont fait dire à Paris, comme à la petite paysanne du *Pré aux Clerc :*

Ah! que je suis lasse
De tant de plaisir!

Mais, au fait, non, tout le monde n'en est point las. On va s'étouffer, faubourg Poissonnière, pour entendre des morceaux d'opéra, des fragments de Corneille et des miettes de Molière. On va braver l'apoplexie et la migraine pour voir défiler l'interminable collection des habits noirs et des robes blanches. Que n'a-t-on l'idée de faire ces concours en plein air, sur un théâtre diurne, loin de la congestion farouche qui monte aux cerveaux, au lieu d'enfourner, d'engouffrer, de calciner, de faire rissoler et gratiner juges, spectateurs, concurrents, professeurs, parents, amis, public, musiciens, critiques, jury, dans l'entonnoir chauffé à blanc de la petite salle du Conservatoire!

Elle était bonne, jadis, cette petite salle, lorsque le public était restreint, lorsque les *amateurs* s'appelaient *poignée;* mais maintenant qu'ils se nomment *légion*, maintenant que l'envahissement est complet, que les places sont prises d'assaut, les loges bondées, les couloirs pleins, elle éclate, elle est trop étroite. Elle ressemble à un réceptacle qui sautera en l'air quelque jour, ses parois ne pouvant contenir un si énorme contenu!

∿∿ On a fêté, cette semaine, la fête de Victor Hugo. Là, encore, dans la jolie maison de l'avenue d'Eylau, le *contenu* était plus gros que le contenant. Ah! que de monde! Tout Paris. Ce qui est curieux, c'est que Victor Hugo est le locataire de la princesse de Lusignan et que les Lusignan portent des armes royales. On frappe à la porte du poète. On aperçoit un couronne royale.

On se dit: — Je me suis trompé!

Non, vous ne vous êtes pas trompé. C'est bien ici la demeure d'un roi et d'un roi qui règne parce qui est indétrônable, l'éternelle poésie. ALTER.

NOS GRAVURES

LA FÊTE DU 14 JUILLET.

Suivant notre promesse, nous rendons compte aujourd'hui de la fête du 14 juillet, sur laquelle nous donnons de nombreux dessins. Cette fête comprenait deux parties: la fête de jour et de nuit à Paris, et la cérémonie de la distribution des nouveaux drapeaux à l'armée active et à l'armée territoriale, au bois de Boulogne. On sait que tous les corps de troupe devant recevoir des drapeaux ou des étendards avaient envoyé à Paris une députation composée du chef de corps, d'un capitaine, de l'officier porte-drapeau et de cinq hommes: un sous-officier, un caporal ou brigadier et trois soldats. C'est sur le champ de courses de Longchamps qu'a eu lieu cette belle et imposante cérémonie, qui avait attiré au bois une affluence inouïe de curieux. Parlons d'abord de celle-ci.

La distribution des drapeaux. — Pour cette distribution, une grande tribune richement pavoisée, avec pavillon central, avait été construite en face de la tribune ordinaire des courses. Le pavillon, de forme carrée, reposant sur une estrade de huit marches recouvertes d'un tapis, était destiné à recevoir le président de la République, ayant à sa droite le président du Sénat, à sa gauche le président de la Chambre des députés, et, derrière lui, le corps diplomatique, les ministres et les dignitaires de l'Etat. Les deux ailes étaient réservées aux sénateurs et aux députés.

Vers onze heures, les troupes, musique en tête, débouchant de trois côtés sur la plaine de Longchamps, vinrent successivement occuper les emplacements désignés pour la revue. Pendant ce temps, les porte-drapeaux, détachés de leurs députations et munis à l'avance de leurs drapeaux, se plaçaient en arrière de la tribune officielle sur huit lignes symétriquement disposées à droite et à gauche d'un escalier conduisant à l'estrade présidentielle, tandis que les colonels, également détachés des députations de leurs régiments, prenaient position un peu en avant et à droite et à gauche de la même estrade. Quant aux députations, elles étaient disposées en une seule colonne, entre la tribune présidentielle et la tribune des courses, et se composaient de vingt-sept groupes, dont dix-neuf, du numéro deux au numéro vingt, représentaient les dix-neuf corps d'armée. Le vingt et unième groupe représentait l'infanterie et l'artillerie de marine; les autres, du numéro vingt-deux au numéro vingt-sept, la cavalerie. Le premier groupe, sous les ordres du général Clinchant, gouverneur de Paris, comprenait les députations des corps de troupe ne faisant pas partie constitutive des corps d'armée ou des divisions et brigades de cavalerie indépendante: l'Ecole de Saint-Cyr, la gendarmerie mobile, la garde républicaine à pied et les sapeurs-pompiers de Paris.

Le gouverneur de Paris, sous les ordres de qui était placé le premier groupe des députations, et les autres généraux des corps d'armée, divisions ou brigades, représentés par les autres groupes, étaient présents à la cérémonie, où ils avaient leur place marquée. Ils arrivèrent sur le champ de courses à midi, accompagnant le ministre de la guerre. Peu après survinrent en voiture, avec une escorte de gardes de Paris, le président de la Chambre des députés et le président du Sénat, précédant de quelques minutes le président de la République, qu'escortait un peloton de cuirassiers. Le ministre de la guerre et les généraux qui l'entouraient allèrent recevoir le chef de l'Etat à son arrivée sur le champ de courses, et l'ayant accompagné au bruit du canon jusqu'à la tribune officielle, ils allèrent se ranger, face à cette tribune, le ministre de la guerre, à dix mètres en avant, les commandants de groupes à sa droite et à sa gauche, seize d'une part, onze de l'autre. Alors le président de la République, se levant, prononça une courte allocution que tous les journaux ont publiée, et la distribution des drapeaux et étendards commença.

C'est cette cérémonie de la distribution des drapeaux que représente notre grand dessin. Elle s'est faite par deux drapeaux à la fois. Les porte-drapeaux venaient de derrière la tribune officielle, où ils avaient été placés, comme nous l'avons dit, et ils arrivaient sur l'estrade présidentielle par deux couloirs ménagés à cet effet. Là, ils rencontraient les colonels correspondants venus de droite et de gauche, et leur remettaient les drapeaux et étendards. Chaque colonel saluait le président de la République en inclinant silencieusement le drapeau devant lui, et il redescendait l'escalier de l'estrade, suivi de son porte-drapeau, qui reprenait l'enseigne au pied de l'escalier, et, avec son chef, rejoignait alors sa députation. Le mouvement continua ainsi sans interruption jusqu'à la remise de tous les drapeaux, qui étaient au nombre de quatre cent trente-six. Pendant tout ce temps, une demi-heure environ, le président de la République, et à ses côtés les présidents du Sénat et de la Chambre des députés se tinrent debout, tandis que, de trente secondes en trente secondes, tonnait le canon du Mont-Valérien, et que se faisaient alternativement entendre la musique de la garde républicaine et celle du premier régiment du génie.

La distribution des drapeaux terminée, les députations des corps présents sur le terrain allèrent rejoindre leurs régiments respectifs. Le ministre de la guerre passa alors la revue des députations, puis celle des troupes, et finalement eut lieu le défilé des unes et des autres, après lequel le ministre de la guerre ayant été saluer le président de la République, une salve de vingt-et-un coups de canon annonça la fin de la cérémonie.

La fête dans Paris. — On a évalué à trois cent mille le nombre des personnes qui ont assisté à la distribution des drapeaux. Nombre considérable assurément. Cela n'avait cependant produit aucun vide dans les rues de Paris qui, depuis le matin, regorgeaient au contraire de promeneurs et présentaient le tableau d'une animation extraordinaire. C'est que l'absence des uns y était plus que compensée par la présence des autres. La province et l'étranger avaient envoyé à Paris un fort contingent de curieux. Et, de fait, le spectacle valait assurément la peine qu'on se dérangeât pour le venir voir. Et cela, non point seulement dans les quartiers du centre, les quartiers favorisés, les quartiers riches, mais encore et surtout dans les quartiers les plus écartés, les plus disgraciés et les plus pauvres. Dans chaque arrondissement, on le sait, les municipalités, avec le concours des habitants, avaient organisé des fêtes locales. Si bien que partout, dans les rues, sur les places et les squares, c'étaient des décorations à n'en plus finir, des trophées, des arcs de triomphe, des concerts, des fêtes foraines.

Très curieuses ces fêtes foraines, au milieu de ce luxe de drapeaux et de festons. Au rond-point des Ternes, nombreuses baraques autour du jet d'eau. Des artistes nomades jouaient, dans un théâtre en planches, *Marceau ou les Enfants de la République*, près de chevaux de bois tournant au son de l'orgue. Mais de toutes ces fêtes foraines, la plus courue et la plus amusante était sans contredit celle qui avait été installée sur la place des Invalides.

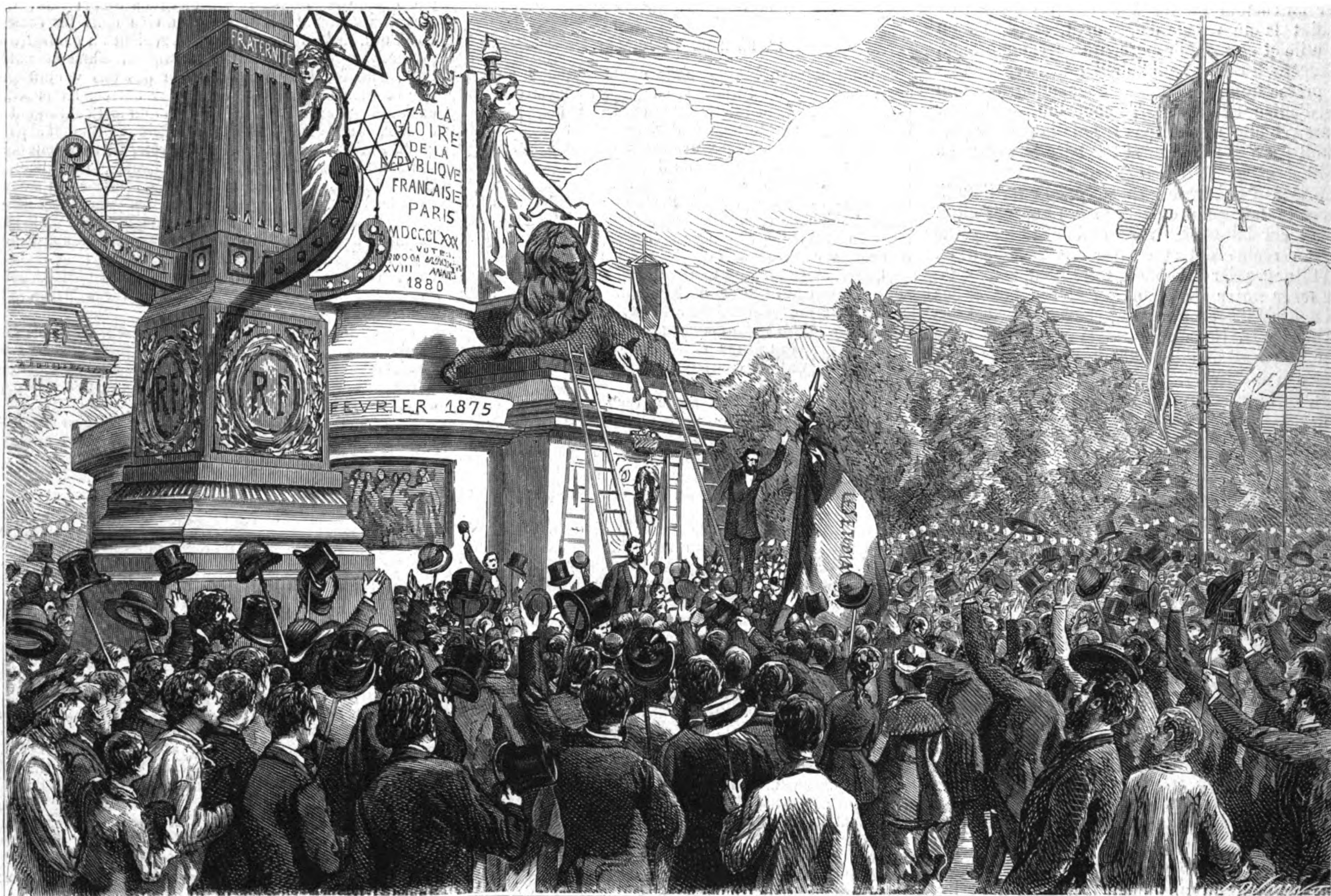
Vous trouviez là tous les jeux connus et inconnus. Lutteurs, cirques, manèges, vélocipèdes, chemins de fer, voyages de circumnavigation sur des navires mus par des chevaux, et la somnambule milanaise, et la femme mystère, et la femme silure, et le salon scientifique de la femme sans corps. J'allais oublier les mats de cocagne. Il y en avait deux, et que d'amateurs au pied de l'un et de l'autre, impatients de décrocher la timbale. Mais... *non licet omnibus adire Corinthum.* Beaucoup ne pouvaient même aller au quart du chemin.

Et la foule de rire ou d'applaudir, selon le résultat. Puis elle passait son chemin. Elle ne pouvait stationner longtemps, ayant tant à voir; car elle voulait tout voir et se montrait partout, ici et là, au vingtième arrondissement aussi bien qu'au premier. Il y avait cependant certains courants. On se portait aux Tuileries et aux Champs-Elysées, sur les grands boulevards, sur les places du Panthéon, de la Bourse, de la Bastille, surtout sur la place de la République, où les manifestations succédaient aux manifestations.

Manifestations d'ouvriers et d'ouvrières, d'hommes politiques, d'étudiants. D'aucuns en costume de circonstance, tricolore comme le drapeau, beaucoup avec le bonnet phrygien en flanelle rouge réhaussé de la cocarde nationale. On venait là entendre les sociétés chorales et déposer des bouquets et des drapeaux sur le piédestal de la statue de M. Morice, grâce à laquelle cette ancienne place du Château-d'Eau, ce carrefour immense jusqu'ici si vide et si nu, va devenir l'une des plus belles places du monde. Ce n'est encore, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, que le modèle en bois et en plâtre de la statue qui se dresse au centre de la place, mais ce monument provisoire suffit pour faire juger de l'effet. Il sera saisissant. Le monument n'a pas moins de vingt et un mètres de hauteur. La statue est d'un grand caractère et pleine de noblesse et de fierté. Trois autres statues assises, de quatre mètres de haut, ornent le piédestal. Elles représentent la Liberté tenant d'une main un flambeau et une chaîne brisée; l'Egalité, portant le drapeau national et gardant l'urne électorale; la Fraternité veillant sur deux petits enfants qui jouent à ses pieds. Douze bas-reliefs reproduisent les différents épisodes de l'histoire républicaine depuis le serment du Jeu de paume jusqu'au vote de la Constitution actuelle. Le motif principal est complété par huit pilônes, de quinze mètres. Ces pilônes, qui doivent être exécutés en granit rose, sont ornés de faisceaux et de boucliers; entre eux, s'élèvent en nombre égal des colonnes rostrales. On y avait ajouté, pour la circonstance, quatre-vingt-dix mâts et cent trente poteaux surmontés de girandoles qui, dès neuf heures du soir, avec les six mille becs de gaz de la place, projetaient sur le monument leur lumière éblouissante.

Mais à ce moment, sur ce point, la foule était assez clairsemée. Elle l'avait en partie quitté pour se diriger soit vers l'arc de triomphe de l'Etoile, soit vers le viaduc du Point du Jour, au Carrefour de l'Observatoire, aux buttes Chaumont, à la place d'Italie, à la place du Trône, où montaient déjà dans le ciel les premières fusées des six feux d'artifice qui allaient être tirés. Les deux plus beaux de ces feux ont été celui de l'arc de triomphe, dû à M. Ruggieri, et celui du carrefour de l'Observatoire, exécuté par M. Honoré. La pièce principale de ce dernier, comme le montre un de nos dessins, représentait la Bastille, et, derrière la forteresse, la colonne de juillet surmontée du génie de la Liberté. Le bouquet composé de dix mille fusées à feux multiples, a justement excité l'enthousiasme de la foule qui couvrait les squares du Luxembourg et le Luxembourg lui-même, et qui a tenu bon jusqu'à la fin, malgré l'orage survenu à ce moment suprême. Mais à peine la dernière chandelle romaine était-elle éteinte, que chacun prenait ses jambes à son cou. La pluie a peu duré d'ailleurs, fort heureusement pour les concerts du Luxembourg et des Tuileries, que l'on a pu entendre, et pour les illuminations qui n'en ont pas trop souffert et que l'on a pu admirer. Nous avons dit combien était belles celles de la place de la République. Celles du Luxembourg ne leur cédaient en rien, loin de là. Certes, les portiques lumineux du jardin des Tuileries, les girandoles et les guirlandes de gaz de la place de la Concorde et des

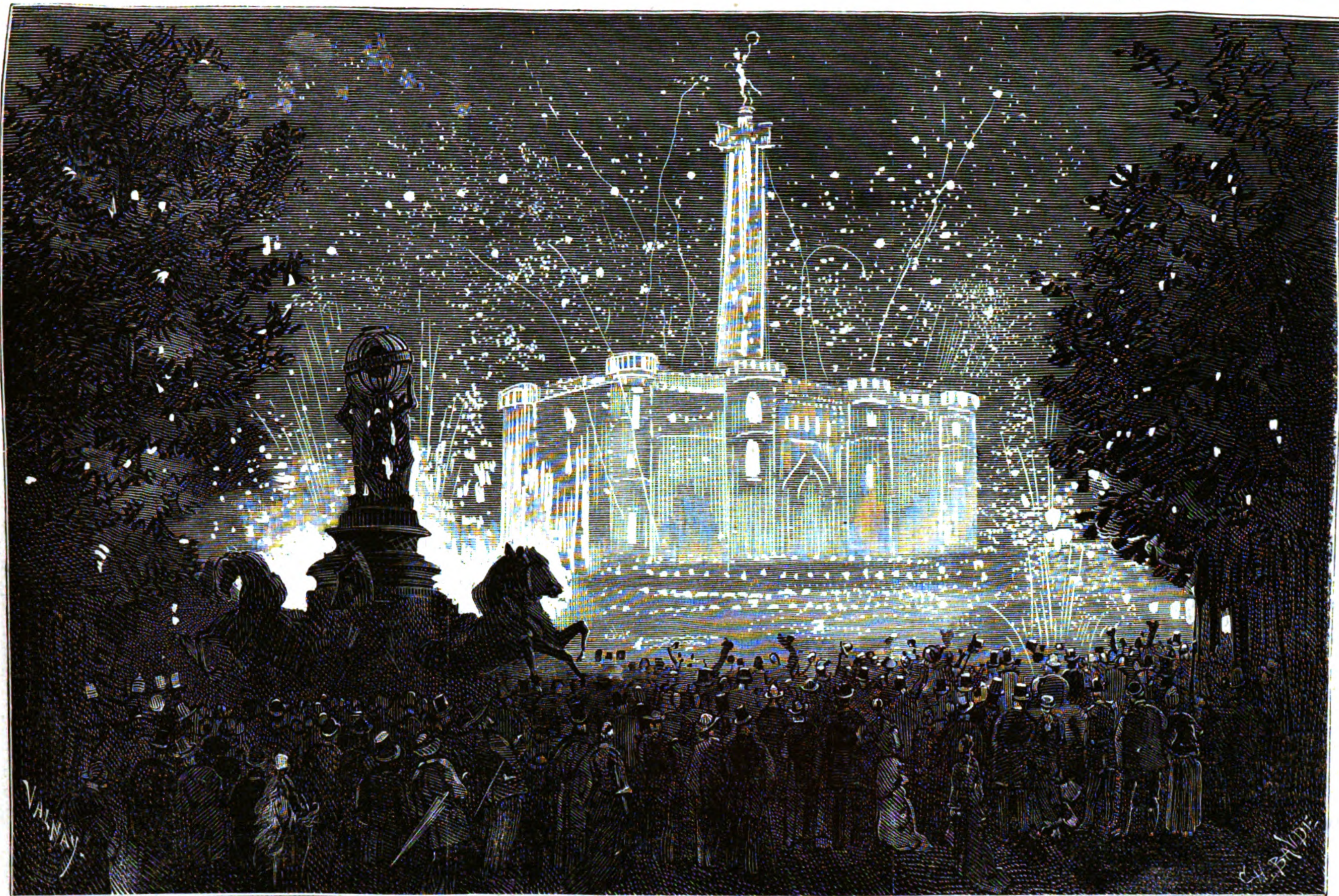
LA FÊTE DU 14 JUILLET A PARIS



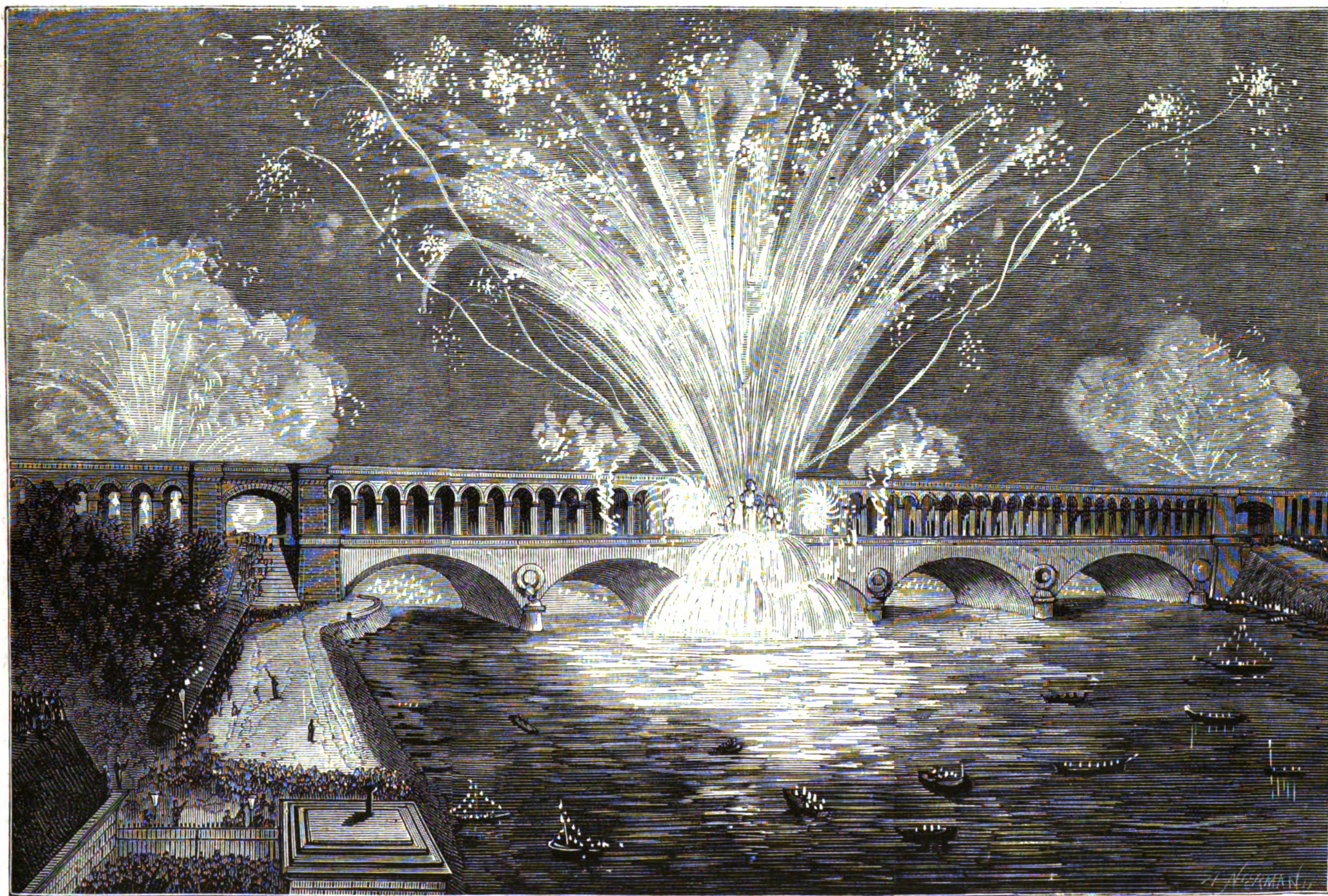
LA MANIFESTATION DES ÉTUDIANTS SUR LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE

ASPECT DE LA PLACE DE LA CONCORDE, DANS LA SOIRÉE, APRÈS L'ORAGE

LA FÊTE DU 14 JUILLET



LE FEU D'ARTIFICE DU CARREFOUR DE L'OBSERVATOIRE



LE FEU D'ARTIFICE DU POINT-DU-JOUR

Champs-Elysées présentaient un aspect des plus pittoresques. Mais la décoration était connue. On l'avait vue plusieurs fois.

Nouveau au contraire et merveilleux était le spectacle qui s'offrait aux yeux quand on pénétrait dans le Luxembourg, laissé jusqu'alors en dehors des illuminations officielles. Du bas de la rue de Seine, le palais du Sénat apparaissait tout flamboyant. Dans le jardin, les parterres qui s'étendent à ses pieds étaient entourés à ras de terre d'une rampe de gaz qui en dessinait les sinuosités, tandis qu'autour du bassin et sur tout le pourtour des terrasses se développait une immense colonnade grecque formée de verres de couleur, d'une admirable légèreté.

Ce charmant tableau a captivé et retenu la foule fort avant dans la soirée, voire dans la nuit. Car là, comme ailleurs, on s'est oublié volontiers, et plus d'un a prolongé jusqu'au jour sa promenade à travers les rues pavoisées, où d'une maison à l'autre se rejoignaient les drapeaux, où les guirlandes s'entrelaçaient, où des lustres suspendus de distance en distance éclairaient de joyeux convives assis devant des tables dressées au milieu de la voie, comme dans la rue Saint-Sauveur; ou bien, comme dans la rue Réaumur, sur la place de la Bourse, au Temple et en cent autres endroits, des salles de bal en plein air, où, au son d'un orchestre peu savant, on voyait sauter la jeunesse du quartier.

L'HENRIETTE

L'Henriette, yawl français, appartenant à M. A. Pilon, du Havre, est un très joli bateau de 54 tonneaux, construit par Fife. Sous le nom de *Surf* que *l'Henriette* a longtemps porté, elle s'est acquis chez nos voisins d'au-delà de la Manche une grande réputation, et bien qu'elle ne soit plus de la première jeunesse, elle n'en a pas moins conservé sa marche remarquable. Elle a gagné cette année en Angleterre le prix de Royal-London-Yacht-Club, et s'est fait remarquer dans les courses de Douvres à Boulogne et de Douvres à Ostende. Mais, courant contre des adversaires d une trop grande taille, elle n'a pu réussir à les battre, surtout avec le gros temps qui a régné pendant ces courses.

LES CANDIDATS PRÉSIDENTIELS AUX ÉTATS-UNIS.

Depuis la publication de l'étude que nous avons consacrée il y a trois semaines au mécanisme de l'élection présidentielle américaine, les événements ont marché aux Etats-Unis. La convention du parti démocrate réunie à Cincinnati s'est montrée aussi expéditive que la convention républicaine de Chicago l'avait été peu. A celle-ci, il avait fallu trente-six tours de scrutin pour arriver à réunir la majorité absolue sur le nom du général Garfield, et cela au prix d'un holocauste de tous les candidats préalablement présentés à la convention. A Cincinnati, dès le deuxième tour de scrutin, les deux tiers des suffrages acclamaient en la personne du major général Hancock la personnification de la cordiale entente, de la réconciliation sincère entre les deux grandes sections géographiques de l'Union américaine.

C'est en effet l'un des plus brillants généraux de l'armée du Nord, pendant la guerre de sécession, c'est le héros de la sanglante bataille de Gettysbourg par laquelle le populeux Etat de Pensylvanie fut sauvé des horreurs d'une invasion, que les anciens soldats confédérés de la Louisiane et du Texas, d'accord avec les démocrates unionistes de cette même Pensylvanie, proposaient aux suffrages de leurs concitoyens des autres Etats du Nord et du Sud. Le désistement de l'ancien candidat de 1876, l'ex-gouverneur Tilden de New-York, supprimant une cause de divisions intestines dans le parti démocrate, a rendu possible la prompte conclusion du scrutin. Aujourd'hui la campagne a commencé, les candidats sont en présence. Nous aurons quelque jour l'occasion de discuter leurs chances respectives de succès. Aujourd'hui nous nous contenterons d'esquisser sommairement leurs titres au choix dont ils ont été honorés. Sous ce rapport, la carrière de Garfield et celle de Hancock offrent des rapprochements et des dissemblances on ne peut plus remarquables.

Tous deux ont été généraux dans l'armée unioniste: l'un, Hancock, sortant des cadres de l'armée régulière; l'autre, des rangs des volontaires appelés aux armes par le président Lincoln. Garfield, né dans l'Ohio en 1831, lorsque cet Etat, de colonisation encore récente, comptait à peine le tiers de sa population actuelle, est dans toute la force du terme ce que les Américains appellent un *self made man*, le vrai fils de ses œuvres; il peut être considéré comme la personnification de la vigoureuse race de « Squatters » qui a défriché et peuplé les Etats de l'ouest. Le *barefooted boy* (gamin aux pieds nus) qui, à l'âge de treize ans, traînait des chalands sur les canaux, s'est élevé à force de travail et d'énergie aux plus hautes positions que puissent procurer le savoir et l'habileté politique. Successivement professeur, avocat, officier de milices, général, membre du congrès, il était devenu dans ces derniers temps le véritable « leader » du parti républicain à la chambre des représentants, et venait d'être choisi par la législature de l'Ohio pour représenter cet Etat au sénat fédéral.

Hancock, né en 1824 dans la Pensylvanie, l'un des treize Etats fondateurs de l'Union, porte au contraire un nom déjà connu dans l'histoire des Etats-Unis. Son père et son aïeul étaient des soldats patriotes qui jouèrent un rôle important dans la guerre de l'Indépendance et dans celle de 1812. Un de ses ancêtres figure parmi les signataires de la déclaration d'indépendance.

Général de l'armée régulière, Hancock, au lendemain de la conclusion de la guerre civile, n'en professait pas moins dans un ordre du jour, mémorable dont le souvenir n'a pas peu contribué au succès de sa candidature, le principe de la subordination du pouvoir militaire fédéral aux institutions civiles et judiciaires des Etats reconquis. Garfield, au contraire, a cédé quelquefois aux entraînements de l'esprit de parti, il a figuré notamment d'une façon assez fâcheuse dans le nombre des « visiting statesmen » qui, en 1876, contribuèrent par leur présence et leurs conseils à favoriser la consommation de la grande fraude électorale par laquelle le vote de la Louisiane fut escamoté au profit du président Hayes.

Enfin, Hancock, bien qu'il ait reçu par deux fois (1868 et 1876) un nombre respectable de suffrages aux conventions nationales du parti démocrate, n'a jamais figuré dans une assemblée politique. Garfield au contraire y a joué, comme nous l'avons vu, un rôle très marquant. En revanche, il paraît avoir, au début de sa carrière congressionnelle, laissé compromettre son nom dans certaines spéculations financières qui ne paraissent pas lui avoir rapporté grand profit, mais dont ses adversaires se disposent à tirer bon parti contre sa candidature. Jamais le moindre soupçon de ce genre n'a effleuré la réputation du général Hancock.

De toutes façons la lutte promet d'être fort vive. Et bien que certains facteurs irritants, tels que le gouvernement du « Carpet bagger » dans les Etats du Sud, les « returning boards » et l intervention militaire fédérale, qui tinrent une si grande place dans l'histoire de l'élection de 1876, aient heureusement cessé de compliquer, de fausser, si l'on veut, les données du problème électoral, on peut s'attendre à d'intéressantes péripéties dont nous ne manquerons pas d'informer nos lecteurs.

LA DÉCORATION DE LA MAISON JULES GRAUX, PLACE DU CHATEAU-D'EAU.

Nous parlions tout à l'heure de la magnificence avec laquelle avaient été décorées certaines rues, certaines maisons, par les habitants de ces rues, par les propriétaires de ces maisons, le jour de la fête du 14. Parmi les plus splendides décorations de ce genre, il convient de citer celle de la façade de la maison Jules Graux, place du Château-d'Eau, où figurait un colossal médaillon en bronze de la République, dû à l'ébauchoir du colonel Riu, le sympathique commandant de la Chambre des députés.

La maison Jules Graux devait se distinguer d'autant plus que son chef avait été chargé par le ministère de la guerre de l'exécution et de la fourniture des insignes des drapeaux de l'armée, et que le jour de la Fête nationale le ministre le nommait chevalier de la Légion d'honneur. C'est une récompense que méritait bien M. Jules Graux, qui est le fils de ses œuvres et le fondateur d'une maison qui a pris sa place parmi les premières de l'industrie du bronze.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

— Simplement, monsieur, de sortir de la malle ce portefeuille contenant tous ses papiers, et de le remettre à M. le curé, pour l'acte de décès. Quand j'eus trouvé le portefeuille, elle me fit signe de le lui apporter, et y prit une lettre qu'elle avait écrite avant son départ de Lima; ensuite elle me dit de lui donner une plume, et traça avec peine quelques mots au bas de la dernière page, puis ferma la lettre qu'elle me tendit en disant :

— A la poste, aussitôt.

La mère Dutertre a fait monter à cheval un des valets qui l'a portée à Courseulles.

— Et savez-vous à qui cette lettre était adressée?

— J'étais si troublée, monsieur, que je n'ai pas regardé. Probablement à un parent pour le charger de sa fille. Lorsque j'eus donné la lettre, madame me dit :

— Promettez-moi, Augustine, de ne pas quitter ma pauvre petite Bénédicte, jusqu'à ce qu'on soit venu la chercher, même si l'on tardait.

— Vous pensez que j'ai promis! une si bonne maîtresse! et dans de pareilles circonstances!

— Nous allons voir qui va venir chercher l'enfant, dit l'abbé Didier au docteur.

— Ce quelqu'un emportera peut-être aussi le corps?

— Peut-être... qui serait-ce? ajouta le prêtre à demi-voix, elle n'a plus de famille.

— Si, après-demain matin, il n'est encore arrivé personne, reprit-il en s'adressant à la femme de chambre, je ferai l'enterrement de votre maîtresse, et l'on déposera son corps dans une sépulture provisoire.

Pendant cette conversation l'enfant s'était réveillée; soulevée à demi, elle portait tour à tour ses regards sur sa bonne, sur le docteur, sur l'abbé Didier qui lui tournait le dos, cherchant évidemment à comprendre ce qu'ils disaient. Le travail de sa pensée se lisait dans le froncement de ses sourcils, et dans l'effroi qui commençait à poindre au fond de ses yeux bleus. C'était une petite créature chétive et pâle, déjà sérieuse et point jolie. Un front énorme, un nez droit, sévère, la bouche grande, la lèvre épaisse et dédaigneuse. Les yeux foncés, de teinte, étaient grands aussi, pour qu'il y pût tenir sans doute beaucoup de larmes. Sous une profusion de cheveux blonds, des sourcils épais, d'un châtain sombre, marquaient d'un caractère d'énergie un peu farouche ce visage de sept ans, dont l'ensemble donnait bien l'impression d'un petit être hautain, nerveux et violent.

Ces dernières paroles de l'abbé Didier : enterrement, sépulture provisoire, eurent pour elle, comme le reste, un sens obscur, mais un secret instinct lui en fit pressentir l'horreur, et elle s'écria :

— Maman ! je veux voir maman !

— Voilà l'instant terrible, dit la femme de chambre, va-t-elle se mettre dans un état! C'est que ce n'est pas une enfant à pleurer tranquillement.

Au cri de Bénédicte, l'abbé Didier tressaillit, et nconsciemment se rapprocha d'elle.

Il la voyait! elle était là, vivante, cette enfant tant pleurée! sa fille peut être? Non, celle de l'autre!

La confession de la mère, cette confession écrite au fer rouge dans le cœur déchiré du mari, condamnait à jamais la fille et dépouillait le père.

Sous ce regard anxieux qui pesait sur elle, l'enfant intimidée baissa la tête, et resta un instant silencieuse, tandis que dans l'âme torturée du prêtre se jouait sa destinée.

— Quel drame! murmura le docteur Pascal, qui peu à peu nouait les fils de cette tragique aventure à un passé deviné. Pauvre petite victime! vouée à l'expiation et à l'abandon, à l'âge où l'on ne vit que de caresses et de sourires! ballottée entre le double doute du mari et de l'amant! Ces créatures perfides et folles ne devraient pas être mères, c'est déjà bien assez qu'elles soient nos femmes!

— Augustine, je veux voir maman! répéta Bénédicte, reprenant son assurance d'enfant gâtée.

— Oh! dites-lui, monsieur le docteur! supplia la femme de chambre, moi je ne saurais pas m'y prendre.

Le docteur s'assit au bord du lit, et entourant la petite fille de son bras, lui dit avec un accent plein de pitié :

— Ma chère mignonne, vous savez que votre maman était bien malade?

— Oui...

— Si elle était restée sur la terre, elle aurait toujours, toujours souffert, parce qu'elle ne pouvait pas guérir. Aussi, pour qu'elle ne souffre plus, le bon Dieu l'a prise avec lui dans son ciel où elle sera très heureuse.

— Alors...

Suffoquée, l'enfant s'arrêta; elle avait compris. Un cri profond, désespéré, sortit de ses lèvres; elle se rejeta sur le lit, et s'y roula en sanglotant avec une douleur si intense, qu'il semblait que tout son frêle corps allait se briser.

— Toute seule! Toute seule! gémissait-elle, je suis si petite!

— Je m'en vais vous attendre en bas, docteur, dit l'abbé Didier, pâle comme s'il allait mourir, et il s'enfuit.

Au bout d'un moment, le jeune médecin le rejoignit avec le portefeuille qui contenait les papiers de la morte, et ils allèrent à la mairie. Tandis qu'on dressait l'acte, le docteur se tint discrètement à l'écart, laissant l'abbé Didier fournir les renseignements nécessaires.

Une demi-heure après, la lanterne du cabriolet dansait dans les ténèbres, sur la route du bourg, semblable à un feu follet.

— Voulez-vous me permettre une question, mon ami? demanda le médecin au prêtre.

— Faites.

— Je ne m'explique point que... cette dame crût son mari mort puisqu'il est vivant?

— Pour que vous le compreniez, il faut que je vous raconte, de cette lugubre histoire, tout ce que je puis vous en dire comme homme.

Le père du mari, riche armateur du Bordelais, est un libre penseur et un démocrate; l'honneur même, d'ailleurs; bien élevé et délicat, se gantant volontiers pour serrer la main de ses électeurs. Il a été député. Le fils, jusqu'à la catastrophe qui brisa son existence, vécut dans une complète indifférence religieuse, n'ayant, égarée au fond de l'âme, qu'une parcelle de foi qu'il tenait de sa mère, une créature exquise,

toute d'amour et de charité, morte jeune, heureusement!

Le mariage du fils fut le premier orage avec le père, qui ne reconnaissait, bien entendu, qu'une supériorité sociale: celle de la fortune conquise par le travail, parce que c'était son cas. On est toujours de l'opinion qui vous élève. La jeune fille que le fils aima était pauvre, et appartenait à la vieille aristocratie.

Il est à remarquer que l'exagération des idées et des sympathies des parents est souvent corrigée chez les enfants par une exagération en sens contraire. Dieu le permet ainsi pour maintenir l'équilibre des sociétés. Le choix du fils déchaîna donc une tempête au logis de l'armateur. Follement épris, le jeune homme tint bon; majeur et maître de la fortune de sa mère, il épousa.

Sa femme avait-elle ce qu'on appelle chez les autres la beauté, la grâce, l'esprit? Je ne sais. Son nom c'était: le charme. Quelque chose d'enlaçant, d'enveloppant, d'incessamment pénétrant; un parfum d'Orient fait chair, un grisement idéal.

Que vous dire du bonheur du mari! Nous n'avons pas, pour rendre nos ivresses, de ces mots profonds qui en saisissent l'image et la gravent à jamais, comme nous en avons pour exprimer nos douleurs, sans doute parce que l'homme ne parle bien que la langue qu'il doit parler longtemps. Cette félicité, ce qu'elle dura, fut complète, absolue: un rayonnement sans une ombre, un épanouissement toujours en fleur! Quand ces bonheurs-là ne s'achètent pas, ils se payent.

L'échéance de celui-ci arriva au bout de deux années. Le mari, forcé de voyager trois mois pour ses affaires, envoya sa femme et sa fille à cette maison, l'*Oseraie*, qui lui venait de sa mère. Absent, il voulait la solitude autour de son trésor.

Vous savez ce qu'il advint pendant cette absence... ce naufrage.... et aujourd'hui vous en avez vu les épaves.

— Il y a des monstruosités qui dépassent la raison! murmura le docteur Pascal.

— Le mari, reprit le prêtre, resta deux mois à moitié fou, écrasé, hébété. Un jour, du milieu de cet écroulement de lui-même, jaillit une lueur, un nom:

Dieu!

Dieu qui fait des saintes avec les jeunes mortes, et des anges avec les petits enfants. Oh! comme alors cet homme bénit sa mère pour cette étincelle de foi qu'elle lui avait laissée. Il crut pour aimer toujours; il pria pour mériter de posséder dans l'immortalité ce que lui avait ravi la mort.

Ces aspirations vers ce ciel qui contenait son bonheur perdu, furent pour le mari le point de départ de sa vocation.

Il se fit prêtre. Pour se garder tout entier à sa femme, jusqu'à cet instant bienheureux de l'éternel revoir, il se donna à Dieu. C'est alors que son père, trompé dans les brillantes espérances d'avenir qu'il avait fait reposer sur sa tête; déshonoré, selon son expression, par cette soutane dans sa famille, déclara à son fils que tout était rompu entre eux, et lui interdit de jamais reparaître dans sa maison. Ce fut pour se fortifier peut-être dans cette implacable résolution, qui dût certes lui coûter, pour s'interdire aucun retour, qu'il fit part à ses amis de la mort de son fils, le jour où celui-ci sortit du séminaire.

Sans famille, sans relations, mis hors la vie, le jeune prêtre accepta sa nouvelle destinée avec une sorte de joie. Ce renoncement, ce dépouillement, cette réprobation, n'était-ce pas une suprême consécration de son amour? Il l'offrit à la morte.

Aujourd'hui, cet homme a reçu son salaire.

L'abbé Didier s'essuya le front.

— Horrible! horrible! fit le docteur.

Puis tous deux gardèrent le silence jusqu'au moment où Friquet s'arrêta devant le presbytère.

Le médecin serra la main du prêtre, mettant dans cette étreinte tout ce qu'il n'osait dire, et le quitta.

L'abbé Didier ranima la lampe laissée par Marthe, et monta dans sa chambre, l'œil fixe, le pas lourd et trébuchant, le dos voûté. Enfin il était seul!

Il alla à un bahut de chêne, ouvrit un tiroir et y prit un petit chapeau d'enfant, une miniature de femme, et deux mèches de cheveux nouées d'un ruban noir: l'une épaisse, d'un blond chaud; l'autre mince et plus pâle. Puis il réunit quelques lettres éparses, et posa le tout dans la cheminée, sur le bois préparé pour le feu du lendemain.

Bientôt, des pauvres reliques de cet amour flétri, il ne resta qu'un peu de cendre.

En face de ce néant le prêtre s'assit; il ne pleurait pas, mais des plis se creusaient sur sa face ravagée: cet homme de trente-cinq ans devenait un vieillard.

L'aube le trouva à cette place, immobile, inerte, les mains sur ses genoux. Alors il se leva, et marchant vers le crucifix pendu à la muraille, il dit: Christ, le jour où je vins à toi, je lus dans ton évangile cette parole prononcée à l'heure de ta passion: « Où je vais, tu ne peux me suivre à présent, mais tu me suivras ensuite. » Cet ensuite a sonné et me voici... regarde-moi sur la croix où tu m'as cloué, suis-je digne d'être ton disciple?

III

Dans le salon d'une vaste et opulente maison des allées de Chartres, à Bordeaux, quatre personnes faisaient un whist.

C'étaient: M. Didier-Montant, l'armateur millionnaire, un fier visage attristé, soixante ans; sa sœur, M^lle^ Thècle, quarante-cinq ans, grande femme d'une beauté solennelle, tous deux en deuil de Pierre Didier, l'abbé; le capitaine Tracy, officier de marine et célibataire en retraite, joyeux personnage et « la meilleure bête de la création », disait M^lle^ Didier-Montant; puis mistress Barnett, une Anglaise deux fois veuve qui ne parlait de ses maris que de la sorte: Mon premier désagrément... mon second désagrément... Il est vrai que le premier l'avait battue et le second un peu assassinée. Tous les trois mois le capitaine Tracy commençait une déclaration à mistress Barnett, dans le but d'être agréé comme troisième désagrément, mais après l'énumération des charmes de la veuve, il s'arrêtait court en poussant un gros soupir. Il a peur de la tuer tout à fait, disait M^lle^ Thècle. Mistress Barnett écoutait cet étrange amoureux d'un air intéressé, et lorsqu'il s'arrêtait, murmurait philosophiquement: « Ce n'est encore que son tic; nous verrons la prochaine fois. » La veuve et le célibataire vivaient dans l'extrême intimité du frère et de la sœur depuis de longues années. Ils avaient assisté en partie au défilé des soupirants que la beauté de M^lle^ Thècle et la grosse dot que lui assurait l'armateur, avaient attirés au logis. Je n'épouserai que celui dont je ne réussirai pas la caricature, disait à son frère cette fille originale, ce sera un présage; amenez tous ceux que vous trouverez. Au vingtième prétendant et à la vingtième caricature: un phoque en redingote noisette, M. Didier-Montaut se déclara lassé de montrer en pure perte cette lanterne magique de l'hymen, à quoi M^lle^ Thècle répondit qu'elle était encore plus lasse et désirait qu'on la laissât tranquille. S'il ne s'agissait, conclut-elle, que de se marier pour avoir un vis-à-vis à table, un chaperon dans le monde, et un compagnon de voyage, j'épouserais la plus réjouissante figure de ma collection, mais ce sont les accessoires qui me répugnent.

— Ah! avait fait son frère, eh bien alors, ma chère, tenons-nous tranquilles.

Pour expliquer quelque peu cette singulière personne, nous devons ajouter qu'elle avait été élevée chez son frère, qui redoutait les « bigoteries » de pensionnats, par la plus excentrique des Américaines, choisie expressément parce qu'elle n'avait aucune religion. Cette américaine avait pour père un luthérien, pour mère une calviniste; son frère aîné était quaker, sa sœur anabaptiste, la servante méthodiste. Elle avait trouvé plus simple de n'être rien. Mariée « vaguement » à un mormon, elle l'avait « perdu » à la gare de Québec, une heure après la cérémonie, n'ayant voulu de cette union, paraît-il, que le droit reconnu de s'appeler Madame, ce qui était plus correct pour voyager seule. Telle avait été l'institutrice de M^lle^ Thècle. Après huit années de direction, elle avait laissé son élève pourvue d'une excellente éducation mondaine, d'une vertu sévère, qui ne s'était jamais démentie, et d'une moquerie insupportable. Nous la retrouvons semblable en tous points, ce soir d'août où nous faisons sa connaissance. Seulement la joyeuse raillerie de sa jeunesse s'était changée en une ironie constante et douloureuse, depuis « la mort » de son neveu, le seul être qu'elle eût vraiment aimé avec son frère.

Neuf heures venaient de sonner quand un domestique entra apportant une lettre.

— Pour monsieur, dit-il, en présentant le plateau à l'armateur.

Celui-ci prit la lettre et la posa d'abord à côté de lui sans la regarder, puis, distraitement, son œil y revint et se fixa sur le timbre.

— Je ne connais personne là, fit-il, mais où ai-je vu cette écriture? Une écriture de femme allongée et ferme... ah çà!... Il pâlit.

— Pardon, mes amis, il faut que je lise cette lettre.

Il l'ouvrit, la déplia, cherchant nerveusement la signature, poussa un cri sourd et resta sans mouvement

M^lle^ Thècle se leva effrayée:

— Qu'y a-t-il, Robert? Qu'est-ce qui vous arrive? Etes-vous malade? demanda-t-elle en se penchant sur son épaule.

— Ah! fit-elle, et elle devint blême.

— Allons-nous-en, capitaine, dit mistress Barnett.

Ils gagnèrent doucement la porte.

— Il y a bien: Marie de Blanquefort, murmurait M^lle^ Thècle avec stupeur, nous allons apprendre quelque chose d'épouvantable.

— Si tu n'étais là, dit l'armateur, je croirais que je me suis endormi et que j'ai eu le cauchemar. La femme de mon fils n'est pas morte!

Il se redressa et lut à demi-voix:

« Monsieur,

» Quand cette lettre vous sera envoyée je serai prête à paraître devant Dieu, dont la miséricorde permet que j'expie, par l'abandon de mon complice, le crime que j'ai commis envers votre fils qui m'a tant aimée. Il n'a pas été en mon pouvoir de répondre à cet amour autrement d'abord que par une tendre reconnaissance pour celui qui, m'ayant prise pauvre et orpheline, me faisait riche et entourée. Lorsque je consentis à devenir sa femme, l'homme auquel mon cœur s'était depuis longtemps donné, était à l'étranger, et je ne croyais plus le revoir. Un mois après mon mariage, un événement imprévu, la mort d'un oncle dont il héritait, le rappela. Il y a des fatalités inexorables. Résolue pourtant à ne pas succomber, je luttai deux ans contre les entraînements de ma passion avec tout ce que j'avais d'énergie, redoublant de témoignages d'affection pour mon mari, espérant l'aimer à force de le vouloir. Hélas! dans cette lutte, il me manqua l'appui suprême, celui qui seul peut garder celles que l'amour ne garde pas: Dieu. Nous vivions en commun, monsieur, et vous ne vouliez tolérer d'aucune personne de votre entourage, les pratiques de piété; jeune et timide, je vous craignais beaucoup; l'indifférence religieuse de votre fils et les railleries de M^lle^ Thècle firent le reste. Peu à peu, ma pauvre âme abandonna ce qui l'avait jusqu'alors soutenue. Je n'étais pas de celles qui, dans des cas semblables, peuvent se sauver sans Dieu. En existe-t-il d'ailleurs? Vous m'objecterez M^lle^ Thècle et sa haute raison.

» Mais je le crains, monsieur, cette raison-là eût sombré comme la mienne, si votre sœur, sans espérances et sans craintes pour l'autre vie, se fut trouvée aux prises avec un amour coupable.

» En vous disant ces choses je ne prétends point, croyez-le, vous rendre responsables tous deux, tous trois de ma chute. Je constate seulement que lorsque vint pour moi l'heure du combat, vous m'aviez enlevé toutes mes armes. Du moins, monsieur, tant que je vécus sous votre toit, je restai pure. C'est parce que je ne pus jamais accepter dans ma pensée ce honteux partage de l'adultère, qui avilit deux fois la femme et déshonore deux hommes, que je pris le parti de fuir, pendant ce voyage que fit votre fils, et avant lequel il m'avait conduite avec ma fille à l'*Oseraie*. Tandis qu'un bateau pêcheur m'emmenait avec ma pauvre Bénédicte et ma femme de chambre, elle et moi sous un costume masculin, rejoindre mon amant sur un navire qui faisait voile pour le Pérou, mon domestique, dont nous avions acheté la complicité, imaginait une mise en scène de naufrage, puis gagnait l'Angleterre. Ce stratagème réussit pleinement, on nous crut morts; le nom que m'avait donné votre fils et ma mémoire restaient sans tache. Dans ces jours de criminelle folie, ce fut pour moi un immense soulagement de pouvoir me dire que j'avais laissé le droit de me pleurer à celui que j'avais si indignement trahi, et à vous, monsieur, la possibilité de penser sans colère et avec quelque pitié à cette belle-fille qui n'était entrée que malgré vous sous votre toit. Hélas! que je vous ai donné raison! Lorsque je me berçais de ces consolations, je croyais pouvoir compter sur celui auquel je venais de tout sacrifier, je nous croyais liés à jamais par notre mutuelle infamie; mais rien ne lie les hommes.

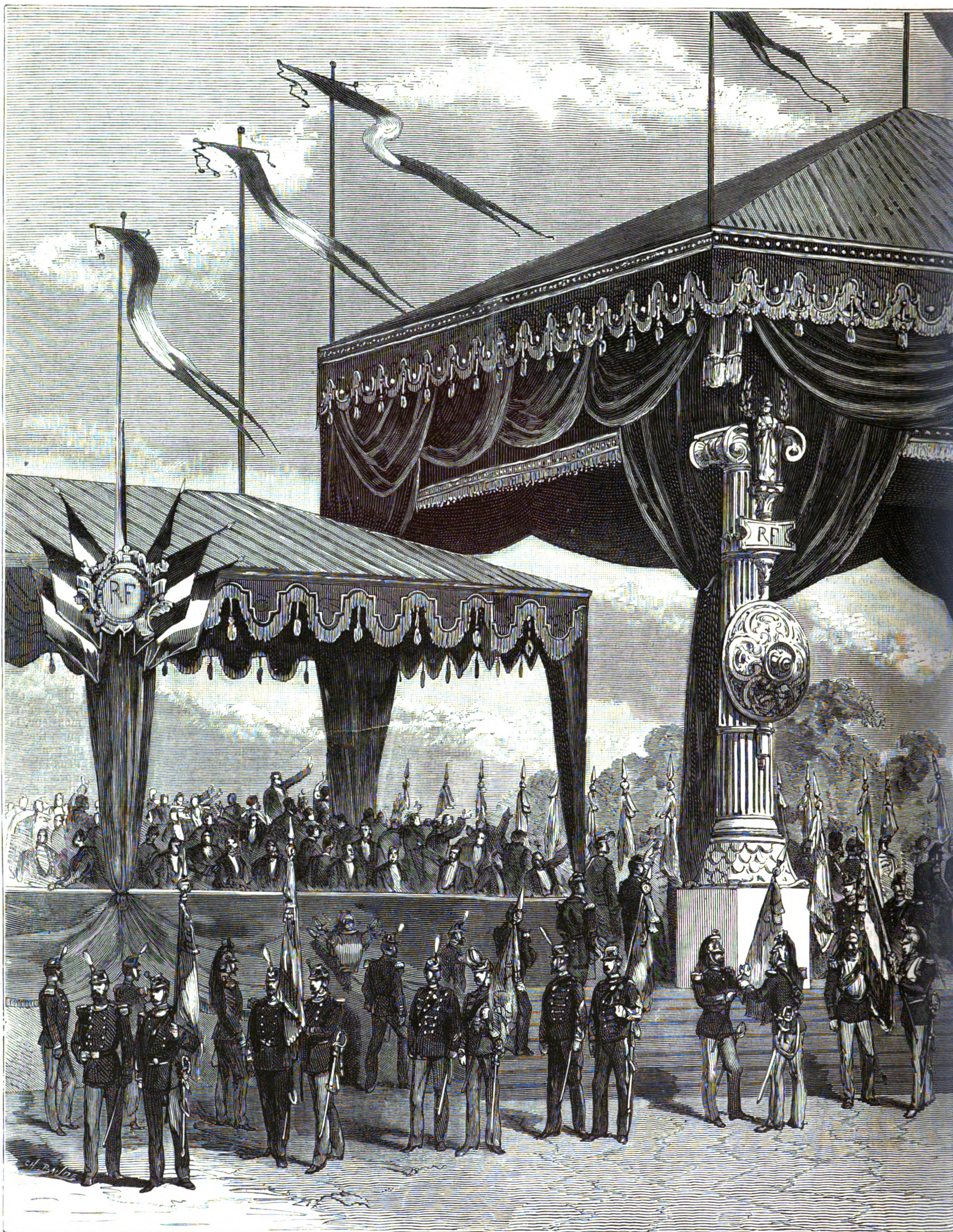
» Au bout de deux ans je fus cruellement détrompée, ma vie devint une torture; je perdis ma santé, presque ma beauté.

» On me quitta, de cette façon dont on quitte les filles, en me jetant de l'or, et tout fut dit. Ce que je souffris dans mon cœur et dans mon orgueil ne peut se rendre.

» Mais c'était justice. J'avais abandonné, on m'abandonna; j'avais trahi, je fus trahie, avec cette amère différence que moi j'avais mérité mon malheur.

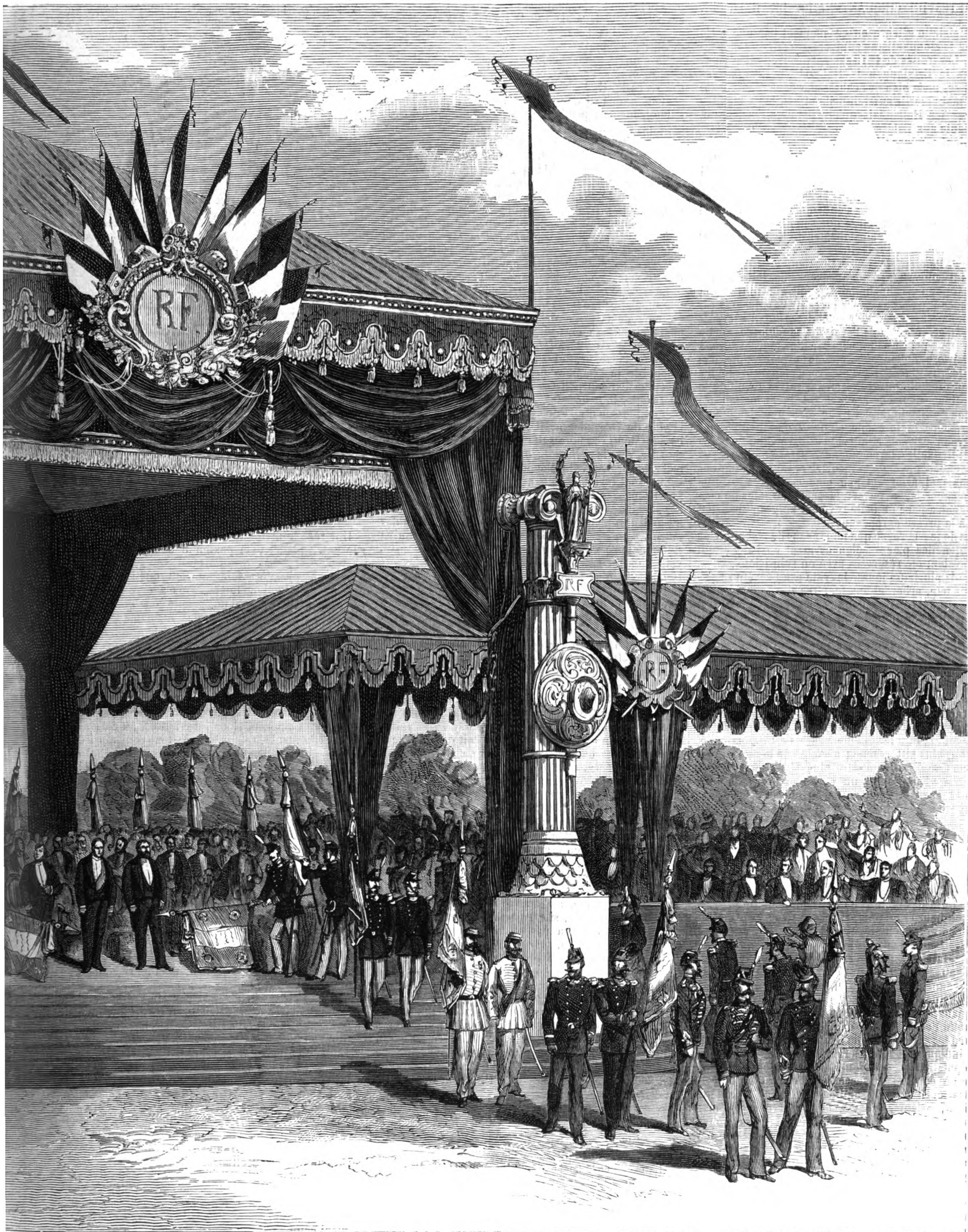
André Gérard.

(*La suite prochainement.*)



LA DISTRIBUTION DES NOUVEAUX DRAPEAUX A L'AI

LA TRIBUNE I



IÉE SUR LE CHAMP DE COURSES, A LONGCHAMPS

ÉSIDENTIELLE

LES FÊTES DU CINQUANTENAIRE DE BELGIQUE

La Belgique célèbre en ce moment par une série de fêtes le cinquantième anniversaire de son indépendance. Les traités de 1815 avaient formé, par l'adjonction de la Belgique à la Hollande, le royaume des Pays-Bas, mais bien des causes devaient rendre cette union mal assortie aussi difficile et pénible à maintenir pour les Hollandais qu'elle paraissait gênante et humiliante aux Belges.

Pendant quinze ans, les querelles de partis, d'influence, de journaux, restèrent dans le domaine de la discussion, des procès et des emprisonnements; mais lorsque la Révolution de 1830 eut en quelque sorte ouvert une première brèche dans l'édifice de 1815, les esprits belges s'enflammèrent et en ouvrirent une seconde plus large que son aînée.

Le 25 août, au principal théâtre de Bruxelles, celui de la Monnaie, on jouait la *Muette de Portici*, d'Auber. Pendant la représentation, les spectateurs parlaient ouvertement d'engager une lutte armée contre les oppresseurs hollandais; ils applaudissaient à outrance tous les passages prêtant aux allusions révolutionnaires, surtout l'air célèbre : *Amour sacré de la patrie*, et, comme elle l'avait dit, la foule, à la sortie du théâtre, se porta à l'imprimerie d'un journal dévoué au ministère hollandais, brisa les presses, puis, ouvrant les boutiques d'armuriers, s'empara de toutes les armes qu'elle put trouver. Tel fut le début de la révolution, dont le résultat fut la formation du royaume de Belgique, petit par le peu d'étendue de son territoire et le faible chiffre de sa population, mais grand par son admirable esprit politique et son travail. Bruxelles, où commencèrent les combats pour l'indépendance, combats meurtriers soutenus par des citoyens mal armés et peu commandés contre une armée aguerrie, a ouvert la série des fêtes du cinquantenaire par une belle revue et un grand banquet offert à la presse européenne.

C'est donc à la revue que nous avons dû d'abord nous rendre, à des places soigneusement choisies et qui nous avaient été réservées avec un soin jaloux.

Depuis plusieurs jours, la ville avait revêtu sa parure de fête, arborant aux fenêtres de ses maisons le drapeau aux trois couleurs, rouge, jaune et noir, l'ancien drapeau brabançon, adopté en 1830 comme drapeau national. Mais tandis qu'en France, à Paris surtout, nous pavoisons avec une multitude de petits drapeaux, les Bruxellois se contentent d'un nombre beaucoup moindre; seulement, les dimensions de chaque drapeau étant souvent gigantesques, le vent, en se jouant dans ces étamines de grandeur suffisante pour cacher une façade de maison, leur imprime des mouvements et des ondulations vraiment majestueuses. Peut-être le système français est-il plus varié, plus joli, plus pittoresque ; à coup sûr le mode belge est plus grandiose, peut-être plus décoratif.

La revue comprenait un ensemble de trente mille hommes environ de la garde civique et de l'armée active, rangée en double ligne du palais royal au bois de la Cambre, en passant par les avenues et boulevards, sur une étendue de 12 à 14 kilomètres.

A onze heures et demie, le roi, accompagné du comte de Flandre et de son état-major, dans lequel se pressaient l'état-major belge et les attachés militaires des puissances étrangères, commençait la revue qui ne dura pas moins de deux heures.

A une heure et demie, il revenait sur la place qui et s'étend entre son palais et le parc de Bruxelles, se plaçait et à quelques longueurs de cheval de son escorte, faisant face à la reine installée dans une tribune, au premier étage de la demeure royale. Le défilé commence par les bataillons de gardes civiques, vêtus et armés comme nos anciens gardes nationaux, mais portant tous dans le canon du fusil un nœud de rubans aux couleurs nationales. Ce sont d'abord les compagnies de Bruxelles ; puis les guidons nous indiquent celles des faubourgs et de la banlieue, les députations des *civiques* des provinces ; la garde civique à cheval leur succède, puis c'est le tour de l'artillerie. Et toutes ces milices libres, soldats aujourd'hui, négociants, artistes, employés demain, marchent, manœuvrent, évoluent, opèrent leurs mouvements de conversions avec un ensemble qui leur attire les ovations, les applaudissements, les cris enthousiastes de tous les spectateurs. Chaque bataillon qui passe salue le roi en inclinant le drapeau ; les officiers saluent de l'épée le roi puis la reine, qui remercient en s'inclinant; quant aux troupes, elles poussent de vigoureux *Vive le Roi!* Il paraît cependant que certains groupes ont paru un peu froids dans la manifestation de leurs sentiments, ce que l'on attribue, pour les uns, à la politique du ministère en matière religieuse; pour d'autres, à l'hésitation qu'éprouverait le ministre de la guerre pour demander aux représentants les crédits nécessaires à l'achat de fusils à tir rapide, destinés à remplacer entre les mains des gardes civiques les fusils à piston qu'elles possèdent encore.

Mais un groupe surtout est acclamé et applaudi, c'est celui des *Volontaires de* 1830 ou plutôt de ce qui en reste. Ce bataillon sacré, dont les cadets accusent au moins soixante-dix ans, marche comme une jeune troupe et, pendant sa rentrée en ville, il est accompagné par une foule énorme qui, s'engouffrant dans les rues étroites et montueuses, pavoisées, décorées de feuillage, d'oriflammes, etc., produit l'effet le plus mouvementé et le plus pittoresque.

L'armée régulière belge, qui succède aux gardes civiques, défile, elle aussi, avec son matériel de guerre : elle paraît instruite, disciplinée, bonne manœuvrière, tout à fait en mesure de prévenir une violation brusque du territoire national, mais surtout de défendre la grande place de refuge de la Belgique, Anvers et sa forteresse. Un envahisseur quelconque devrait certainement compter avec l'armée belge.

La revue constituait le principal élément de la fête officielle : la fête civile comprenait dans son programme de la première journée un grand banquet offert à la presse européenne par la *Commission de réception et de publicité*, que préside un vétéran de la presse belge, M. Jules Guillery, actuellement président de la Chambre des représentants. Plus de soixante-dix journalistes anglais, français, danois, allemands, italiens, etc., avaient répondu à l'invitation de leurs confrères de Belgique. Pour ce banquet, la ville de Bruxelles avait mis à la disposition de la commission la grande salle de son magnifique hôtel de ville, dite la *salle gothique*, où se tinrent jadis les états du Brabant. Du plancher au plafond, les murailles sont revêtues de panneaux de chêne sculpté et fouillé, ornées de tapisseries représentant les types des anciennes corporations bruxelloises, et le plafond, à plusieurs plans s'étageant les uns au-dessus des autres, est divisé en compartiments par des moulures fortement accentuées. Cette salle est l'une des merveilles de cet hôtel de ville que couronne le plus curieux et le plus riche des beffrois connus. Telle est sa hardiesse, que le peuple, ne pouvant comprendre que le talent d'un homme ait suffi pour achever une telle œuvre (1455), a donné le diable pour collaborateur à l'architecte Jean van Ruysbroeck. La presse belge et le comité de réception ont fait à la presse étrangère les honneurs de leur pays d'une manière tout à fait royale ; ajoutons que pour nos compatriotes, la réception a pris un caractère plus particulier de cordialité. Pendant le banquet, dont le menu semblait vouloir satisfaire tous les amours-propres nationaux, mais où les vins de France ont eu la palme d'honneur, un orchestre invisible jouait des morceaux pris dans les œuvres de Rossini, de Boïeldieu, de Suppé, de Sacré, etc., et l'orphéon royal, dirigé par son habile chef, M. Bauwens, est venu chanter avec un rare ensemble des chansons flamandes au mouvement original et très caractérisé. A la fin du repas, M Guillery, président, a porté un toast à la santé du roi, *le premier citoyen de la libre Belgique;* puis à la presse européenne, la grande puissance du siècle ; et pour éviter tout froissement possible, la parole n'a été donnée qu'au seul correspondant du *Times*, le doyen des journalistes présents, qui, au nom de la presse européenne, a remercié la presse belge de sa réception si chaude, si cordiale, si complète.

Et certes, il n'y a pas de remerciements mieux mérités que ceux-là, par le comité tout entier et surtout par son secrétaire général, M. Discailles, professeur à l'Université de Gand, infatigable dans son obligeance. Sur la présentation des cartes d'invitation qui leur ont été délivrées, les publicistes étrangers voient toutes les portes s'ouvrir devant eux, les consignes s'adoucir, les administrations prévenir leurs désirs, et tout un immense personnel mettre son amour-propre national à vouloir que toute la presse étrangère garde de la Belgique le meilleur souvenir.

P. LAURENCIN.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le canon et le tambour sont les deux seuls instruments qui ne détonent pas au feu. NAPOLÉON Ier.

***

Si les hommes sont estimables de fouler aux pieds les préjugés et les erreurs, les femmes le sont encore davantage, parce qu'elles ont plus de chemin à faire, avant que d'en venir là, et qu'il faut qu'elles détruisent plus que nous avant de pouvoir édifier. FRÉDÉRIC II.

***

Si l'on n'enseignait aux enfants que des vérités, si on ne leur parlait que de ce qu'ils peuvent entendre, il n'y aurait presque plus d'esprits faux. TURGOT.

***

Les hommes veulent bien qu'on rie de leur esprit, mais non pas de leurs sottises. SWIFT.

***

Dès qu'un livre a paru, son premier critique doit être l'auteur. ARSÈNE HOUSSAYE.

***

Le souvenir est comme une plante qu'il faut avoir plantée de bonne heure, sans quoi elle ne s'enracine pas. SAINTE-BEUVE.

***

Les mendiants volent les pauvres. ALPH. KARR.

***

Flâner est une science : c'est la gastronomie de l'œil. H. DE BALZAC.

***

Des deux versants de la vie, celui que monte la jeunesse est souvent le plus aride et le plus rude, mais c'est le versant ensoleillé.

***

On peut sourire des préjugés d'un peuple, comme des naïvetés d'un enfant, quand on est sûr que le progrès ou l'âge les emporteront.

G. M. VALTOUR.

DISPARITION D'UNE RACE HUMAINE

Une race humaine tout entière vient de disparaître sur notre planète, et personne ne paraît s'en être aperçu.

C'est la première fois pourtant que l'observation constate l'extinction totale, sans aucun descendant direct ou indirect, d'un peuple ou même d'une race. Il s'agit ici de la race des Tasmaniens, encore florissants il y a cent ans, et dont le dernier enfant vient d'être rayé du livre de l'humanité.

On trouve l'exposé et la discussion de ce fait si remarquable dans les derniers cahiers du *Journal des Savants*, sous la plume de M. de Quatrefages.

Il y a des journaux et des livres de médiocre valeur qui sont lus avec avidité et arrivent rapidement à une popularité immense. Il en est d'autres, au contraire, d'une très haute valeur qui restent pour ainsi dire ignorés du public, et pour lesquels le nombre des lecteurs ne s'accroît pas en proportion de l'intérêt qu'ils devraient inspirer à tous ceux qui lisent pour s'instruire. De ce dernier nombre est le *Journal des Savants*, dont la rédaction est confiée aux auteurs les plus éminents, et dont le programme est aussi varié que la mosaïque des connaissances humaines. Cependant, il ne semble pas que cette classique revue mensuelle ait plus de lecteurs aujourd'hui qu'il y a un siècle.

Mais arrivons aux Tasmaniens.

La terre découverte par le navigateur hollandais Abel Tasman le 24 novembre 1642, a longtemps posé un double problème aux géographes et aux anthropologistes. Tasman lui avait donné le nom de Van-Diémen (gouverneur général de Batavia). Pendant plus d'un siècle, la terre de Van-Diémen ne reçut aucune nouvelle visite.

En 1772, le malheureux Marion du Frêne y arriva, n'y fit qu'un très court séjour et se rendit directement à la Nouvelle-Zélande où il devait périr.

Ce fut un simple particulier qui aborda de front et résolut le problème. En 1798, Bass, chirurgien du *Reliance*, partit de Port-Jackson dans une petite barque non pontée, avec six hommes pour tout équipage, se dirigea au sud-ouest le long des côtes inexplorées de l'Australie, en doublant la pointe la plus méridionale, découvrit la magnifique baie de Port-Western et put annoncer à son retour que la terre méridionale de Van-Diémen appartient à une île distincte de la Nouvelle-Hollande.

Le problème géographique était définitivement résolu. Mais il n'en était pas de même de la question anthropologique. En présence des témoignages contradictoires d'observateurs qu'on pouvait croire également compétents, et également bien informés, il était difficile de savoir si la population tasmanienne appartenait à la même race que les Australiens, si elle se rattachait aux Papous de la Nouvelle-Guinée, ou bien

si elle formait un rameau spécial de la grande race mélanésienne.

Tasman n'avait vu aucun habitant de la terre de Van-Diémen. Un de ses officiers avait seulement entendu des voix et découvert des arbres portant des entailles propres à en faciliter l'ascension. Frappé du large intervalle qui les séparait les uns des autres, il avait pensé que ces hommes pourraient bien être d'une taille gigantesque. De nouvelles observations ont montré que c'était là une conjecture erronée.

Marion, à peine débarqué dans la baie de Frédéric-Henri, vit les indigènes s'approcher avec les apparences les plus pacifiques. Puis, probablement à la suite d'un malentendu, il fut attaqué et forcé de se défendre. Crozet, dont les journaux et les cartes ont servi à rédiger le voyage de son malheureux commandant, nous a laissé de ces insulaires une description courte, mais précise. Il signale en particulier leurs cheveux, semblables à la laine des Cafres; il assure que leur couleur noire est due en partie à une couche de suie et de crasse qui masque la teinte brun rougeâtre naturelle; il signale les tatouages par incision placés sur la poitrine, etc. Or, il se trouve qu'aucune de leurs tribus ne se rattache au type australien.

En 1802, Péron étudia les indigènes de Van-Diémen. Le 29 mars 1803, le lieutenant John Bawnen, du navire *Glatton*, était commandé pour fonder une colonie dans cette île. Il y abordait au mois d'octobre. Le 3 mai 1804, les blancs *faisaient feu sans provocation* sur un parti d'indigènes qui se livrait à la chasse du Kangourou. Cet attentat était le début d'une guerre d'extermination dont le dénouement dernier est encore tout récent. En 1876, les journaux nous ont appris la mort d'une femme, Truganina ou Lalla-Rookh. C'était *la dernière des Tasmaniennes* qui avait vu mourir tous les hommes et, depuis quelques années, survivait seule à tous ses compatriotes.

Ainsi, en soixante-douze ans au plus, une terre étendue de plus de 3 degrés en latitude, de 4 en longitude et mesurant 4400 lieues carrées, a été entièrement dépeuplée de ses habitants primitifs. Or, ceux-ci formaient, à eux seuls, une race spéciale qui a disparu, laissant absolument vide la case qu'elle occupait dans le tableau ethnologique de l'humanité.

C'est là un fait extrêmement rare, peut-être unique. Il n'est pas aussi aisé qu'on l'a cru d'anéantir une population, une race humaine, alors même que tout semble conspirer pour amener ce douloureux résultat. A leur arrivée aux Antilles, les Espagnols semblent avoir été possédés d'une véritable folie de destruction. Le travail des mines venait en aide aux massacres que suscitait la moindre apparence de lutte, aux tortures infligées à ces malheureux pour les forcer au travail. Toutes ces îles, Cuba elle-même, sont loin d'avoir une superficie égale à celle de la Tasmanie. Et pourtant, sur plusieurs d'entre elles, à Cuba, à Porto-Rico, à la Dominique, à la Trinité, à la Marguerite, etc., etc., on retrouve, à l'état plus ou moins pur, des représentants de la race primitive. Les Canaries elles-mêmes sont encore aujourd'hui peuplées en grande partie par les descendants parfois entièrement purs des indigènes que combattirent Jean de Bethencourt et ses compagnons.

Mais la destruction totale des Tasmaniens n'est que trop certaine. Des actes de législature précis sur la nature de la « guerre noire », font connaître les terribles mesures prises pour en assurer le succès, pour en consolider les résultats; des colons en ont raconté des épisodes; des voyageurs de diverses nations en ont suivi, pour ainsi dire pas à pas, les conséquences extrêmes, par le fait même des procédés adoptés après la victoire pour prévenir tout retour possible des hostilités; ces conséquences se développaient au grand jour. On a vu les Tasmaniens s'éteindre un à un, et la mort du dernier n'a pu surprendre personne.

Il est triste de le constater, parmi les témoins oculaires de la « guerre noire », parmi les écrivains qui leur ont emprunté des renseignements en y ajoutant une appréciation personnelle, un petit nombre semblent accepter comme un acte de la justice divine cet anéantissement d'une race humaine. Mais la très grande majorité a manifesté des sentiments tout autres, et les Anglais n'ont pas été les derniers à exprimer hautement leurs regrets et leur indignation.

Il est intéressant pour nous de nous rendre compte de la physionomie générale de cette race disparue.

Commençons par la tête. Leurs cheveux, au lieu d'être implantés sur le cuir chevelu d'une manière plus ou moins uniforme, étaient groupés par îlots séparés par des espaces nus. Par suite, ils poussaient par touffes isolées formant autant de petites tresses tordues en spirale que les hommes portaient dans toute leur longueur, excepté sur le front, et dont ils prenaient le plus grand soin. Ces espèces de tire-bouchons tombaient parfois jusque sur les épaules. Les cheveux atteignaient donc ici une longueur exceptionnelle chez les races nègres. Les femmes coupaient cette chevelure de très près.

Chez les hommes, la chevelure se continuait pour ainsi dire en une barbe bien fournie, tandis que les moustaches restaient peu développées et ne poussaient que vers le bord inférieur des lèvres. Barbe et moustaches poussaient par petites touffes, comme la chevelure. Les femmes portaient parfois de véritables favoris contournant toute la figure et se rejoignant au menton.

Ces faits indiquent déjà un développement considérable du système pileux chez les Tasmaniens des deux sexes. En effet, leur corps entier était plus ou moins couvert d'une sorte de duvet. Chez les hommes, les cuisses et la poitrine présentaient une couche épaisse de poils doux et frisés.

La peau des hommes, et même celle des femmes, était rude et faisait l'effet d'une râpe, et chez les vieillards elle était vraiment désagréable à toucher. Le genre de vie des Tasmaniens (ils étaient *entièrement nus*) explique en partie ces particularités, assez peu d'accord avec celles que présente d'ordinaire la peau des races noires. En nous donnant les détails sur sa première entrevue avec les insulaires, un navigateur nous représente la jeune Ouré-Ouré traversant hardiment un épais fourré sans paraître s'apercevoir que les broussailles lui déchiraient les cuisses et le ventre. La délicatesse des téguments ne pouvait que souffrir de pareilles épreuves renouvelées chaque jour.

La couleur des Tasmaniens était d'un noir à peine éclairci par une teinte au sujet de laquelle les témoignages varient.

Qu'on ajoute aux détails précédents des pommettes hautes et massives élargissant le haut de la face, des oreilles grandes, à contours très simples, fortement détachées du crâne, et l'on devra reconnaître que cet ensemble n'avait en somme rien d'attrayant. Bronswick vante, il est vrai, les charmes de Truganina, à qui une beauté relative valut le nom poétique de Lalla-Rookh; mais il n'a pu, pour ainsi dire, en juger que par la tradition, car l'héroïne de la guerre noire était déjà âgée quand notre auteur put causer avec elle. Or, les deux bustes, l'un moulé, l'autre modelé, que nous possédons, attestent que, même à l'âge de vingt à vingt-cinq ans, elle avait tous les traits caractéristiques de sa race et justifiait l'appréciation défavorable portée sur sa beauté physique.

Le visage imberbe du jeune Bourrakooroo, moulé sur nature, conduit à la même conclusion. Toutefois, le type tasmanien est moins désagréable chez l'homme que chez la femme.

En ce qui touche les proportions du corps, les témoignages sont unanimes. Le tronc tout entier était remarquablement robuste; les épaules larges et musculeuses, la poitrine large, le bas des reins bien développé. Mais toutes les extrémités étaient grêles et faibles, particulièrement les jambes, et le ventre était proportionnellement trop gros.

Comme tous les peuples chasseurs, les Tasmaniens devaient parfois souffrir de l'absence de nourriture. Les femmes, en particulier, avaient presque habituellement à supporter les plus rudes fatigues et devaient se contenter des restes du repas qu'elles avaient recueilli et préparé. Parfois même, elles devaient rester des journées entières sans nourriture. Elles devaient, par conséquent, plus encore que leurs seigneurs et maîtres, se gorger d'aliments quand l'occasion s'en présentait.

Cette nutrition irrégulière et insuffisante peut être invoquée comme l'une des causes de la rapide dégradation physique des Tasmaniennes.

Jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans, les filles avaient les contours arrondis, les seins un peu allongés en poire, il est vrai, mais fermes et bien placés, quoique le mamelon en fût de dimension un peu exagérée. Dès la première couche, les mamelles s'allongeaient outre mesure, les formes s'altéraient; et, en somme, une réunion de femmes tasmaniennes présentait (même à des yeux de marins) un spectacle plus étrange qu'attrayant.

Les Tasmaniennes étaient pubères à l'âge de quatorze à seize ans; par conséquent à peu près au même âge que la moyenne des Européennes. Mais elles cessaient de pouvoir être mères, au plus tard vers trente-cinq ans, et le plus souvent à trente ans. Mariées, elles se montraient habituellement peu fécondes. On signale pourtant des exceptions. Le docteur Milligan écrivait en 1851 : « Il y a en ce moment à l'établissement de la Baie-aux-Huîtres une Tasmanienne qui, dans sa jeunesse, eut un premier enfant de son mari, puis plusieurs métis, dont deux femmes adultes vivantes; puis deux ou trois enfants noirs, dont un beau garçon maintenant âgé de neuf mois. »

Lorsqu'une femme mettait au monde deux jumeaux, l'un d'eux devait périr de la main de la mère, et la femme morte en couches était souvent ensevelie avec son enfant vivant. Ces deux coutumes barbares ont été également signalées en Australie. Dans l'île, comme sur le continent, les hasards de la vie nomade des chasseurs, la difficulté et souvent l'impossibilité de nourrir ces petits êtres, ont étouffé la voix de la nature et conduit à des crimes qui jurent avec la tendre affection des mères tasmaniennes pour leurs enfants, affection constatée par tous les voyageurs.

L'histoire pathologique des Tasmaniens est à peu près celle de toutes les contrées du monde maritime dont ils faisaient partie. Elle est profondément attristante et peu honorable pour les Européens. A l'arrivée de la première colonie, disait, à Bourrik, un vieux convict, la population était vigoureuse et bien portante. Des documents publics confirment cette appréciation générale, surtout en ce qui concerne les tribus de l'intérieur.

Aux maladies courantes, qui ne touchaient que peu à la santé générale, se joignaient parfois en Tasmanie, comme dans les autres îles océaniennes, des épidémies qu'accompagnait une effrayante mortalité. L'un de ces fléaux, dont la nature n'est pas encore bien connue, frappa nos insulaires peu de temps après l'arrivée des Européens et fut l'avant-coureur des maux bien plus redoutables qui allaient les atteindre.

Au premier rang de ces fléaux, il faut placer l'introduction des liqueurs fortes et celle de la syphilis. Cette maladie était inconnue, elle se propagea rapidement dès que les baleiniers commencèrent à fréquenter les parages de l'île.

Essentiellement chasseurs, les Tasmaniens devenaient pêcheurs à l'occasion. Mais ils ne savaient fabriquer que des filets grossiers très inférieurs à ceux que tissent les Australiens. Ils pêchaient aussi à la ligne avec des hameçons d'os de coquille, mais ils ne s'adressaient qu'aux poissons de mer, et ne mangeaient aucun poisson d'eau douce.

Ce peuple a été, mais à tort, regardé comme anthropophage. Les tribus du Sud brûlaient leurs morts et les déposaient dans des sépulcres à fleur du sol, et des voyageurs, rencontrant des os calcinés, avaient cru y voir la preuve d'un cannibalisme qui n'a jamais existé.

Les Tasmaniens menaient une vie constamment errante; aussi ne construisaient-ils guère d'habitation permanente. De simples abat-vent dont deux ou trois branches et de larges morceaux d'écorce formaient tous les matériaux, leur suffisaient d'ordinaire.

Bien des écrivains ont nié l'existence de la pudeur chez les sauvages qui se passent de vêtements. C'est une erreur. Nulle part peut-être les femmes ne vivaient aussi complètement et aussi constamment nues qu'en Tasmanie. Mais il était une partie du corps qu'elles cachaient toujours avec soin, lorsque, en s'asseyant à terre, elles auraient couru risque de la laisser entrevoir. Sur ce point, les témoignages sont très concordants. Un dessin montre comment la jambe et le pied, en se repliant, suppléaient à l'absence du tablier de plumes, d'herbes ou de feuilles, communément adopté ailleurs. Un des guerriers représentés sur un autre dessin indique qu'il existait chez les hommes une préoccupation fort analogue.

Les habitudes de la vie journalière accusent peut-être plus fortement encore un profond sentiment de décence et de pudeur. Les jeunes gens, les jeunes garçons, qui avaient dépassé la première enfance, avaient leurs feux et leur quartier à part dans le campement. Au matin, ils s'éloignaient de bonne heure pour ne pas assister au réveil des femmes. Les célibataires ne rôdaient jamais dans les bois avec les femmes, et s'ils rencontraient un groupe de l'autre sexe, ils devaient s'éloigner dans une autre direction.

Sir Georges Grey a déclaré en pleine association britannique que « pendant un court trajet à travers les rues de Londres, il avait vu et entendu plus de choses immorales et dégoûtantes que pendant les nombreuses années passées par lui au milieu des sauvages ».

Sans entrer dans de plus longs détails sur la nature et les mœurs de cette race infortunée, ajoutons que les observations faites sur quelques enfants ont montré qu'ils étaient tout à fait capables d'être instruits et civilisés. N'est-il pas triste de voir tout un peuple anéanti par l'effet même d'une civilisation plus barbare qu'elle ne le paraît? N'est-il pas curieux de constater cette disparition aujourd'hui absolue? Et les adversaires du transformisme demandent pourquoi l'on ne retrouve plus la trace primitive de l'humanité! Il y a bien des siècles et des siècles qu'elle est endormie du dernier sommeil.

CAMILLE FLAMMARION.

ISAAC PEREIRE

Celui qu'on pourrait appeler le dernier des saint-simoniens vient de mourir, c'est M. Isaac Pereire.

Il était né à Bordeaux en 1806, quelques années après son frère Emile, qui l'a précédé aussi de quelques années dans la tombe.

Leur aïeul avait vu le jour dans l'Estramadure espagnole et était de race juive. Il avait émigré en France et s'était fait connaître à Paris, notamment par une méthode pour l'enseignement des sourds-muets, qu'il prétendait supérieure à celle que l'abbé de l'Epée venait d'imaginer.

Isaac Pereire fit partie avec son frère Emile de l'église saint-simonienne, et prit là le goût des études économiques, financières et sociales, qui ont occupé toute sa vie.

Ce fut lui le premier qui eut l'idée de rédiger pour un journal quotidien le *bulletin de la Bourse*, et ce fut dans le *Journal des Débats* que parut d'abord ce bulletin. Auparavant, il avait écrit dans d'autres journaux, entre autres *le Globe* et *le Temps*, et fait aussi des conférences publiques.

Les Pereire ont été les promoteurs de toutes les entreprises de chemins de fer en France, à commencer par le chemin de fer de Saint-Germain, qui date de 1835. Plus tard, on les retrouve au chemin de fer du Havre, du Nord, de Paris à Lyon, du Midi, etc., et sur les principaux chemins de fer d'Autriche et d'Espagne. Il est peu de grandes affaires auxquelles ils ne se soient d'ailleurs intéressés. Construction d'usines à gaz, creusement de canaux, création de nouveaux quartiers dans les villes, exploitation de mines, installation de services maritimes; on les retrouve partout en Europe et quelquefois jusqu'en Amérique. Ils n'ont pas toujours réussi; mais on peut dire qu'ils ont imprimé un grand élan à toutes les entreprises industrielles de ce siècle. Qui ne connaît leur fameuse compagnie du *Crédit mobilier*, d'abord prospère et dont la chute fit tant de bruit? Mais les Pereire n'étaient pas hommes à s'arrêter pour si peu et se relevèrent de plus belle.

Comme son frère Emile, M. Isaac Pereire est mort sur la brèche, c'est-à-dire en travaillant. Depuis dix ans, il était aveugle, et n'en étudiait pas avec moins d'intérêt toutes les questions économiques du moment. Il suivait aussi avec une attention soutenue les mouvements quotidiens de la Bourse, dans lesquels il intervenait volontiers d'une façon parfois si hardie et si téméraire.

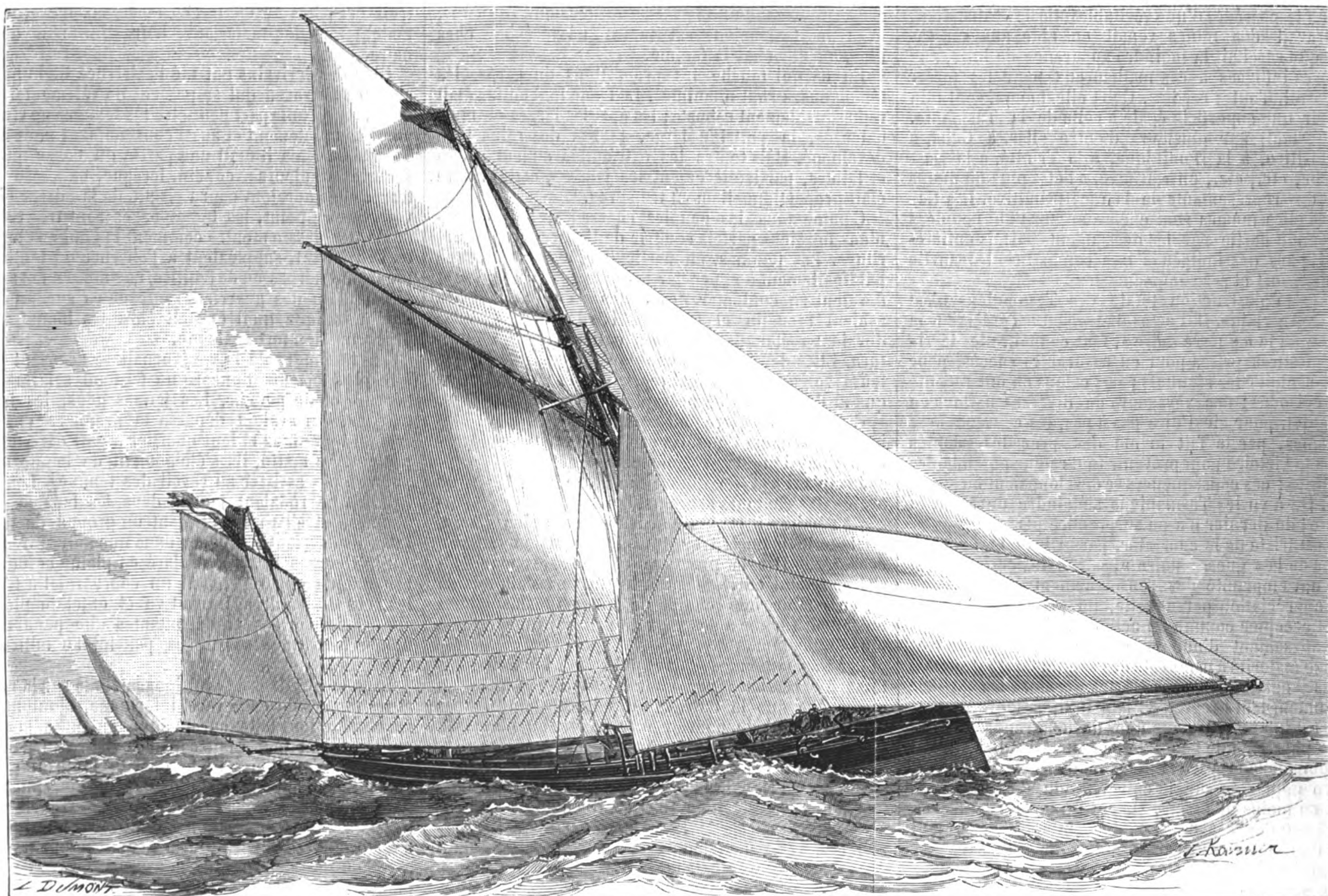
Il avait acheté le journal *la Liberté*, dont il était en quelque sorte le rédacteur en chef. C'était, dans ces derniers temps, comme la tribune familière où il faisait connaître ses opinions en matière d'impôts, de bourse, de libre-échange, d'exploitations, de chemins de fer et sur toutes les questions sociales.

Dévoué sincèrement aux faibles, à tous ceux qui souffrent, il faisait beaucoup de bien, et se préoccupait de très bonne foi de l'extinction du paupérisme. Il avait même récemment fondé un prix total de cent mille francs à distribuer dans ce but aux auteurs des meilleurs mémoires dont il avait lui-même indiqué les sujets.

Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur les écrits et les opérations de ce publiciste et de ce financier infatigable, on ne peut nier qu'il laissera sa trace dans l'histoire économique du dix-neuvième siècle. Les Pereire ont transformé la banque et le crédit, propagé partout l'idée féconde et si démocratique de l'association des capitaux, et contribué à donner à la politique industrielle et commerciale de la France un cachet décisif. C'est là ce qu'il faut voir avant tout, sans

M. ISAAC PEREIRE, DÉCÉDÉ LE 13 JUILLET 1880

D'après la photographie de M. Pierre Petit.



L'*Henriette*, YAWL FRANÇAIS, AYANT GAGNÉ EN ANGLETERRE LE PRIX DU *Royal-London-Yacht-Club*.

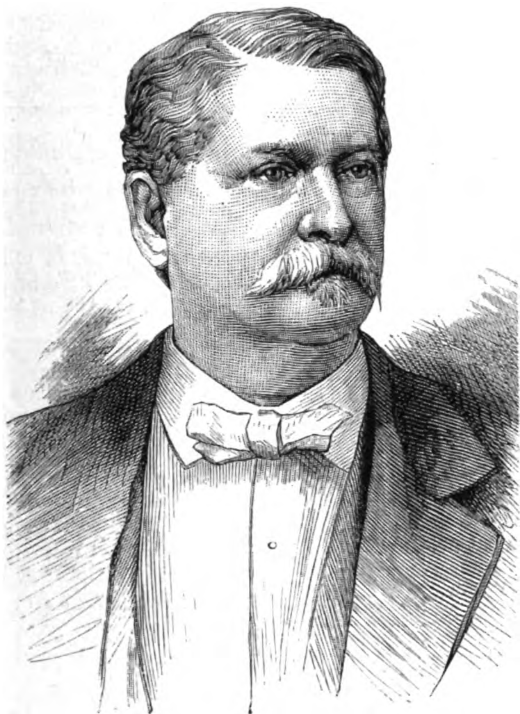
s'arrêter pour le moment aux détails, où peut-être tout n'est pas à louer.

Ces nababs, ces millionnaires, ont fait un bon emploi de leur immense fortune, ont toujours travaillé, n'ont écrasé personne de leur faste, sont restés modestes, bienveillants, secourables à tous. Ils ont pratiqué avec simplicité les vertus domestiques et élevé les leurs dans les traditions d'activité et de labeur qui ont marqué leur longue carrière. Enfin ils n'ont cessé de s'inquiéter du sort des masses, et M. Isaac Pereire aimait à répéter que « toutes les institutions sociales doivent tendre à l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ».

Cette phrase dénote le philanthrope, et c'est peut-être surtout par ce côté que ce financier et cet économiste, parfois si audacieux, se révèlera aux âges futurs. C'est ainsi que son aïeul, Jacob Rodrigues Pereire, le linguiste et le mathématicien, n'est resté pour nous que l'instituteur des sourds-muets, le rival de l'abbé de l'Épée.

KADRI-PACHA, CHEF DU NOUVEAU CABINET TURC

Photographie de MM. Abdullah frères



M. HANCOCK, CANDIDAT DÉMOCRATE A LA PRÉSIDENCE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

KADRI-PACHA

Chef du nouveau cabinet ottoman

A la suite des élections législatives anglaises qui ont ramené au pouvoir le parti libéral et M. Gladstone, dont la politique en Orient n'est plus celle de son prédécesseur lord Beaconsfied, une crise ministérielle ne pouvait manquer d'avoir lieu à Constantinople. Le parti de la résistance aux conseils de l'Europe devait faire place dans le gouvernement à celui de la conciliation et des réformes. Saïd et Savas-pacha tombèrent en effet et Abeddin-pacha fut appelé au ministère des affaires étrangères, et Kadri-pacha, dont nous donnons le portrait, à la présidence du conseil, gardant d'ailleurs le portefeuille du commerce qu'il avait dans le précédent cabinet.

Kadri-pacha est plus instruit que beaucoup des fonctionnaires turcs; il parle quatre langues: l'arabe, le persan, le français et l'anglais. Il a été successivemeut traducteur attaché au grand conseil des réformes vers 1855, gouverneur de diverses provinces, de celle de Bagdad en particulier, ministre de l'intérieur à la chute de Kérédine-Pacha, et enfin ministre du commerce, fonctions qu'il continue d'occuper, comme nous venons de le dire. Il a environ cinquante ans.

Abeddin-pacha, Albanais de naissance, est à peu près du même âge. Quoique musulman, il a reçu une éducation grecque, parle grec couramment et a même traduit en turc des poésies grecques. Contrôleur impérial de la Banque de Galata en 1875, il a joué un certain rôle à l'Assemblée nationale improvisée pour décider de la paix ou de la guerre (1877). Successivement deuxième commissaire à la première commission pour le tracé des frontières turco-grecques, premier commissaire pour les réformes à opérer au sud-est de la Turquie d'Asie, gouverneur de Diarbekir et de Sivas, il avait été nommé il y a quelque temps gouverneur de Salonique.

M. GARFIELD, CANDIDAT RÉPUBLICAIN A LA PRÉSIDENCE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

LA FÊTE DU 14 JUILLET. — DÉCORATION DE LA MAISON JULES GRAUX, PLACE DU CHATEAU-D'EAU

REVUE FINANCIÈRE

Après le grand coup reçu par le marché, une reprise vigoureuse de la cote était presque certaine, elle a lieu.

Nos rentes françaises sont en route, l'une pour 86, l'autre pour 121, le reste des valeurs les suit de son mieux.

Jusqu'où le progrèsira-t-il ?

Les arguments ne manquent pas en faveur d'une hausse prolongée dont le terme reculerait indéfiniment. Notre parlement est en vacances et jusqu'à sa rentrée, nous jouirons à l'intérieur d'une paix profonde. D'autre part, la mort de M. Pereire laisse le marché entre les mains d'un financier très puissant à qui des cours supérieurs aux cours actuels sont nécessaires et dont la place paraît accepter volontiers la direction. Tant que son influence prévaudra, nous irons en avant, la hausse naîtra de la hausse, on marchera sans halte ni repos.

N'y a-t-il donc aucune raison dont les vendeurs puissent s'appuyer et la lutte est-elle dès maintenant terminée en faveur de leurs adversaires? Le prétendre serait faire une singulière exagération.

Tout d'abord les complications orientales sont le point noir ; personne ne peut encore deviner si la résistance de la Turquie aux mesures arrêtées à Berlin n'ira pas jusqu'à la guerre ; elle ne semble guère disposée à céder sans combat le territoire dont la diplomatie a cru devoir la dépouiller. Un autre obstacle d'un ordre tout différent est celui que menace d'opposer à la prochaine liquidation le renchérissement des reports ; s'il faut en croire certaines informations une partie de la haute banque n'a pas voulu concourir au règlement d'affaires du 16 courant et prétend s'abstenir encore à la fin du mois. On remarquera d'ailleurs qu'à Londres le prix de l'argent tend à augmenter et qu'à Paris le dernier bilan de la Banque accusait des sorties considérables.

Tels sont les motifs qu'on fait valoir de part et d'autre.

En les pesant et en ajoutant à ceux qui sont favorables à la hausse, le poids déterminant du coupon que le cinq va bientôt détacher, on est porté à penser que les partisans du progrès ont en main les meilleures cartes du jeu et que la liquidation de juillet doit nous mener bien au delà des prix actuellement cotés.

En dehors de nos rentes, les groupes qui ont le plus largement bénéficié des mouvements de la semaine sont ceux des sociétés et des chemins.

Presque toutes les sociétés sont très fermes, quelques-unes ont acquis de fortes plus-values. Parmi ces dernières, la banque d'escompte et la banque de Paris.

Le Foncier, toujours élastique, est en reprise continue.

De nombreuses demandes très suivies, tant au comptant qu'à terme, l'ont rapproché du cours de 1200 qu'il ne tardera pas à franchir. Ses valeurs aussi ne cessent d'attirer les capitaux de l'épargne ; on peut affirmer sans crainte d'être démenti que les Nouvelles communales qui s'émettent à 485, sont le placement préféré des petits capitalistes.

Toutes les sociétés qui prospéraient sous le patronage de M. Pereire, après avoir subi l'épreuve redoutable de la semaine dernière, s'étaient relevées et paraissaient disposées à regagner leurs anciens cours ; depuis deux jours, elles ont faibli de nouveau.

Nos chemins français sont toujours recherchés ; eux seuls ne souffrent jamais de nos variations. L'augmentation incessante de leurs recettes, qui la semaine dernière encore dépassaient de plus d'un million le produit de la semaine correspondante de 1879, justifie pleinement la faveur dont jouissent ces excellentes actions.

Le marché des fonds étrangers a été plus lourd que d'habitude ; Vienne et Berlin les vendent.

La hausse du Suez, déjà exagérée, devient extravagante ; la part de fondateur se traite à 40 000 francs ou environ.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

La princesse Louise, épouse du gouverneur du Canada est obligée de rentrer en Europe par suite du mauvais état de sa santé. Son Altesse Royale sera accompagnée par son frère le prince Léopold.

M. le duc d'Aumale est de retour à Chantilly après un séjour au château d'Eu. Mme la duchesse de Galiera vient également de passer une semaine chez le comte et la comtesse de Paris et s'est installée à Clamart — Le général Ciadini est à Contrèxeville. — M. Cogolniceano à Marienbad. — Autres déplacements : la princesse Ouroussoff à Pontresina ; le prince de Caraman au château de Chimay ; le comte de Gramont au château de Bournon ; le baron de Talleyrand-Périgord à Royat, etc., etc.

Houlgate est très animé ; sont arrivés : le roi et la reine de Naples, le prince Louis de Bourbon, le comte de Crisenoy, M. et Mme de la Perelle. Attendus : princesse de Beauvau, Mme de Viel-Castel, Mme Sarvady, etc.

Hier mardi a été célébré à Saint-Philippe-du-Roule le mariage de Mlle Marguerite Dupré, fille de l'amiral, avec M. Claude Chouin, avocat à la Cour d'appel de Paris.

Samedi, à Saint-Pierre-de-Chaillot, le mariage de M. le lieutenant-colonel Guioth avec Mlle de Waubert de Genlis. Du côté du marié, le duc d'Aumale et une société presque exclusivement orléaniste, tandis que du côté de Mlle de Genlis, le général comte Fleury et d'autres notabilités appartenaient au parti bonapartiste.

Encore des duels : à la frontière du Luxembourg, MM. de Quibert et de Bordes se sont battus à l'épée ; et à Alger M. Marchal a croisé le fer contre un capitaine de zouaves.

SPORT HIPPIQUE

Le public est vraiment las ; l'intérêt des courses va revivre le mois prochain sur les hippodromes de la côte normande, mais en attendant il y a des réunions fréquentes tout autour de Paris.

Les sociétés suburbaines ont supprimé plusieurs réunions et il faut en féliciter les entrepreneurs. Dimanche dernier, outre les courses du Vésinet et de Vincennes, il y a eu en province celles de Chalons-sur-Saône, de Saint-Brieuc et de la Roche-sur-Yon.

A Vincennes, les favoris ont tous gagné : *Corinne*, au comte d'Evry, le prix Daumesnil ; *Domiduca*, à M. Wallender, le prix de Chantilly ; *Laupa*, à M. Ed. Childs, le prix de Charenton, et *Gavroche*, à M. Delhomme, le prix Cuina.

Au Vésinet, les favoris ont été battus, à l'exception de *Songe II*.

Les courses du 19 à Enghien réunissaient peu de concurrents ; cependant elles ont été bien disputées et en général les prévisions du Ring ont été déçues.

Les inscriptions pour le grand Prix de Paris en 1882 sont au nombre de 338 dont 248 à Paris et 90 à Londres. Les engagements pour le Derby anglais de 1882 s'élèvent à 210 ; les Oaks de la même année réunissent 150 inscriptions et l'Epsom Great Prize, 235.

Le *Racing calendar* de vendredi mentionne le dépôt fait à la date du 15, chez MM. Weatherby par MM. Brewer et Blanton d'une réclamation contre la qualification du vainqueur du Derby d'Epsom. Le Jockey-Club doit se réunir mardi pour statuer sur cette réclamation qui, jusqu'à présent, n'avait pas été formulée.

Un bookmaker, très connu et aimé, M. J. B. Morris, qu'on appelait familièrement sur le Turf le *gros Morris*, vient de mourir à l'âge de soixante-cinq ans. Ses obsèques ont eu lieu mardi au milieu d'un concours de nombreux sportsmen.

SPORT NAUTIQUE

Nous avons été un peu gêné la semaine passée par les exigences de la mise en pages, traversées par la fête nationale, de sorte que notre compte-rendu de la voile et de l'aviron, n'a pas fait mention des belles régates du Havre. Nous allons en parler aujourd'hui.

Le samedi 10, il y a eu un bal très animé ; on remarquait dans l'assistance l'amiral La Roncière le Noury, le commissaire en chef de la marine, le baron A. de Rothschild et nombre de membres du Yacht-Club. — Le dimanche, les yachts divisés en deux séries ont couru par une brise malheureusement un peu faible, et sont arrivés dans l'ordre que voici : 1re série, au-dessus de 20 tonneaux.

Parcours : 20 milles.

Neva, à M. Fowler, en 7 h. 6 min., 31 s. ; *Zampa*, à M Demay, en 7 h. 12 min., 39 s. ; *Henriette*, à M. Pilon, en 7 h. 15 min., 38 s ; *Rouge-et-Noir*, à M. Verbrugghe, en 7 h. 21 min., 13 s.

Le premier prix a été décerné à *Neva*, et le second à *Zampa*.

La 2e série, au-dessous de 20 tonneaux, n'a pu achever la course que pendant la nuit à cause du calme, et le comité a décidé que le prix serait couru le lendemain. *Jupiter* a eu le premier prix et *Myosotis* le second.

Course des bateaux de plaisance, 8 milles marins. — 1er prix des bateaux à dérive : *Albatros*, à M. Le Seure d'Argenteuil ; 2e prix : *Ines*, à M. Caillebotte. — 1er prix des bateaux à quille fixe : *Miss Hélène*, à M. Le Roy d'Etiolles, 2e prix : *Favori*, à M. E. Albert. L'*Albatros* a en outre remporté le prix d'honneur comme premier arrivant sur les deux séries.

La rade pendant cette journée présentait un coup d'œil ravissant ; les navires de l'Etat étaient pavoisés, une quantité de yachts évoluaient devant la jetée. Parmi les invités de distinction, se trouvaient les princes Osman Pacha et Ibrahim Bey.

La brise, un peu plus fraîche le lundi, deuxième jour des régates, a ajouté à l'intérêt des courses.

La première course a été celle des grands yachts de toute nationalité divisés en trois classes, suivant le tonnage. Voici l'ordre de l'arrivée et la durée du parcours y compris le rendement :

Florinda, 103 tonneaux, en 4 h. 52 min., 32 s. ; *Neva*, 46 t., en 4 h. 56 min., 24 s. ; *Fiona*, 112 t., en 5 h. 3 min., 41 s ; *Arethusa*, 44 t., en 5 h. 1 min., 29 s. ; *Henriette*, 41 t., en 5 h. 2 min., 54 s. ; *Arrow*, 83 t., en 5 h. 18 min. ; *Wraith*, 32 t., en 5 h. 13 min., 11 s. ; *Hypatia*, 38 t., en 5 h. 20 min., 44 s. ; *Vivandière*, 24 t., en 5 h. 19 min., 52 s. ; *Shark*, 132 t., en 5 h. 49 m., 4 s. ; *Sunshine*, 23 t., en 5 h. 26 min., 48 s. ; *Rouge-et-Noir*, 27 t., en 5 h. 33 min., 28 s.

Par suite, les gagnants sont :

1re série : *Florinda*, 1er prix et prix d'honneur ; *Fiona*, 2e prix.

2e série : *Neva*, 1er prix et prix des yachts français ; *Arethusa*, 2e prix.

3e série : *Wraith*, 1er ; *Vivandière*, 2e.

La course des yachts au-dessous de 15 tonneaux, a été gagnée par *Ines*, 1re ; *Albatros*, 2e.

Bateaux pilotes, 1er : *Maître-Pierre*.

Courses de modèles, 1re série : *Espérance* ; 2e série : *Hirondelle* ; 3e série : *Nella*.

La présence d'une équipe du Cercle nautique de France aux régates métropolitaines de Londres, était une nouveauté qui a éveillé l'attention de la presse spéciale ; l'échec de nos compatriotes a été ainsi apprécié avec autant de justice que de courtoisie. « On a été surpris, écrit le reporter anglais, de voir les Français ramer en outriggers avec autant de sûreté et d'ensemble. — Leur échec provient de deux causes : la première est particulière à leur nage, qui manque de puissance et n'est pas assez appuyée, ce qui explique la bonne tenue de l'équipage pendant toute la durée de la course, et sa perfection un peu trop continue ; la seconde tient certainement à la mauvaise proportion de leurs avirons trop longs et trop larges de pelles qui ne leur permet pas de ramer assez vite. Si nos amis de France veulent bien tenir compte de ces observations, nul doute qu'avant peu les rameurs d'Angleterre n'aient fort à faire pour maintenir leur suprématie sur les rowingmen du continent. »

* * *

Un bon conseil donné par le *Sportsman* : Puisque les dames se sont mises à jouer au lawn-tennis au bois de Boulogne, nous allons, dit notre confrère, leur donner la description d'un tablier à la mode dans ces pittoresques tournois à la paume surtout en Angleterre. Ce *tennis apron* ou tablier est en soie rehaussée de figures japonaises faites à l'aiguille par les dames elles-mêmes dans l'après-midi au château. Une ceinture le serre à la taille ; dans la jupe est une poche d'où sort un coin de mouchoir armoirié. Cette poche est assez grande, placée par devant et entourée de lignes à soutaches. Le plastron est bien ajusté et orné de broderies héraldiques. Sur la bordure, on lit une suite de devises, de dictons et de proverbes drôlatiques. Cette cotte de mailles des vaillantes joueuses de lawn-tennis est aussi élégante qu'inédite. Si les Parisiennes l'adoptaient et s'ingéniaient à y faire figurer l'armorial de France, les futurs tournois de Saint-James pourraient rappeler les plastrons blasonnés du combat des Trente.

* * *

Le chenil du Jardin d'acclimatation vient de s'enrichir de plusieurs espèces nouvelles ; ce sont pour la plupart des braques anglais et allemands, des pointers, des chiens courants, appartenant aux meilleures races de chiens de chasse. Notre bel établissement, grâce à ses procédés de sélection est arrivé aujourd'hui à exercer une véritable influence sur la production canine. Il a appris à mieux connaître les races, à les conserver dans leur pureté. Ses produits sont universellement appréciés de tous les connaisseurs.

SAINT-HUBERT.

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

A 17 5000 OBLIGATIONS

DE LA COMPAGNIE DE

CHEMIN DE FER ET DE NAVIGATION D'ALAIS AU RHONE ET A LA MÉDITERRANÉE

Société anonyme, au capital de **11 500 000** *fr., divisé en* **23 000** *actions de* **500** *fr.*

(Siège social : 10, place Vendôme, Paris.)

La création de ces Obligations a été autorisée par décision ministérielle en date du 14 juin dernier.

Ces Obligations sont remboursables à 500 fr., en 78 ans. Le premier tirage aura lieu en 1881.

Elles rapportent un intérêt de 15 francs par an, payables par semestre, les 1er janvier et 1er juillet.

PRIX D'ÉMISSION 290 FR.

PAYABLES : 50 fr. en souscrivant ;
100 fr. à la répartition ;
140 fr. fin septembre prochain.

Les souscripteurs qui libéreront leurs titres à la répartition jouiront d'une bonification de 1 fr. 25, et recevront, en se libérant, LES OBLIGATIONS DÉFINITIVES D'ALAIS AU RHONE.

Au prix net de 288 fr. 75.

L'INTÉRÊT ANNUEL EST DE 5,20 pour cent, Sans compter la prime de remboursement.

Les actions de la Compagnie figurant à la cote officielle de la Bourse de Paris, les Obligations, conformément aux usages, seront certainement admises à la cote officielle après la souscription.

La souscription sera ouverte le 31 Juillet

A LA BANQUE DU MIDI

4, rue de Choiseul, Paris

Et dans les Départements, chez tous les Banquiers correspondants.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

Tous titres négociables sont reçus comme espèces au cours moyen du jours ; tous coupons échéant en juillet et août sont également reçus comme espèces.

Si les demandes excèdent le nombre des titres offerts, il sera opéré une réduction proportionnelle.

Tout retard dans les versements sera passible d'un intérêt de 6 0/0 l'an, et les titres en retard pourront après une mise en demeure être vendus à la Bourse.

Mme DE VERTUS, 12, rue Auber. CEINTURE-RÉGENTE brev., CORSET ANNE D'AUTRICHE.

---

54 FRANCS *franco* de port et d'emballage GLACE FORTE, cadre doré, 1m,38 sur 84 c. Casse garantie. LEVENS, 9, rue de l'Echelle, Paris.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Mme S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. — Se trouve chez les coiffeurs et parfumeurs. — Entrepôt : 37, Bd Haussmann, Paris.

LAWN-TENNIS

Jeu d'actualité pour la Campagne et les Bains de Mer

Envoi *franco* de Tarifs contenant explication et nouvelles règles

TONDEUSES ARCHIMÉDIENNES

POUR PELOUSES

1er PRIX 1878

Les seules employées par la Ville de Paris

BICYCLES

DU COVENTRY MACHINISTS' Ce LIMITED

WILLIAMS & Co

1, RUE CAUMARTIN, PARIS

VIANDE, FER ET QUINA

L'aliment uni aux toniques les plus réparateurs

VIN

FERRUGINEUX AROUD

au QUINA et aux principes solubles de la VIANDE

RÉGÉNÉRATEUR DU SANG

Guérit sûrement : Chlorose, Flueurs blanches, Épuisements, Appauvrissemt ou Altération du Sang. 5 fr. — Dépôt gén. J. FERRÉ, sucr de Aroud. 102, r. Richelieu, PARIS, et toutes Phies

---

VIENT DE PARAITRE

AU PÔLE NORD

Ouvrage dédié à M. NORDENSKIOLD

50 CENTIMES LA LIVRAISON

François EBHARDT, Éditeur

PARIS, 40, RUE DU BAC, 40, PARIS

THÉOPHILE ROEDERER & Cie, REIMS

CRISTAL-CHAMPAGNE, 44, rue Lafayette, PARIS

MAISON FONDÉE EN 1864

Le Trésor de la Bohême (Autriche) !

PULLNA

Dans chaque Famille !

La douce et bienfaisante gardienne de la santé et de la vie ! La plus ancienne source amère ! La meilleure digestive, toni-purgative et dépurative naturelle ! Prise chauffée (seule ou coupée de tout liquide aimé), à jeun ou avant le coucher. Sans diète !

Son usage permanent est permis.

SANTÉ, BIEN-ÊTRE ET LONGÉVITÉ

Pour vente et renseignements, partout.

Antoine ULBRICH, Directeur.

LE CONSEILLER DE L'ÉPARGNE

Propriété de la

BANQUE GÉNÉRALE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS

Sera adressé gratuitement *tous les dimanches, et pendant une année, à titre d'essai, à toute personne qui justifiera de sa qualité d'Abonné à un* **Journal conservateur**

Adresser les demandes à M. le Directeur,
117, boulevard Saint-Germain, Paris.

17e ANNÉE

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

Propriété du CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME, CAPITAL 20 MILLIONS DE FRANCS

LE PLUS ANCIEN
LE PLUS RÉPANDU ET LE PLUS COMPLET
DES JOURNAUX FINANCIERS

PARAIT TOUS LES JEUDIS

16 grandes pages de texte

Il publie une Revue de toutes les valeurs, cotées ou non cotées, la Liste de tous les Tirages, la Cote complète de toutes les valeurs et tous les renseignements utiles aux capitalistes.

Par an 4 Francs

Abonnement de 3 ans : 10 fr.

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : VINGT MILLIONS

Siège social : à Paris, 16, rue Le Peletier

Achat et vente de titres au comptant, sans autre commission que le courtage officiel des agents de change. Négociations de toutes valeurs non cotées. — Payement **gratuit** et **immédiat** de tous coupons pour les clients-abonnés au **Moniteur des Tirages Financiers.** — Transfert et conversion de titres. — Souscription sans frais aux émissions. — Libération de titres. — Versements sur titres. — Remboursement des titres sortis aux tirages. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Listes de tous les tirages et des numéros sortis et non encore réclamés. — Chèques sur Paris et la province.

CALENDRIER MANUEL DU CAPITALISTE

PRIME GRATUITE

donnée chaque année par le CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS à tous les abonnés au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

Guide indispensable de l'actionnaire et de l'obligataire, contenant le taux d'émission des valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées ; — l'échéance de leurs coupons ; — leur revenu, les dividendes de chaque société depuis 1869.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS

NON RÉCLAMÉS

Renseignements pratiques pour l'achat et la vente au comptant des valeurs de Bourse. Impôts qui frappent les titres au porteur perdus ou volés.

La valeur de cette PRIME GRATUITE représente à elle seule le prix annuel de l'abonnement au **MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.**

S'adresser au CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS, 16, rue Le Peletier, Paris

---

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits, valables du Samedi au Lundi

De Paris aux Gares suivantes :	1re cl. FR.	2e cl. FR.	De Paris aux Gares suivantes :	1re cl. FR.	2e cl. FR.
Dieppe (Le Tréport)	30	22	*Isigny* (Grandcamp, Se Marie-du-Mont)	44	33
Cany (Veulettes, les Petites-Dalles). *Saint-Valery* (Veules). *Le Havre* (Sainte-Adresse). *Fécamp, les Ifs* (Yport, Etretat). *Trouville-Deauville* (Villers-sur-Mer, *Honfleur, Caen*	33	24	*Valognes*, Port-Bail, Carteret, Saint-Vaast de la Hougue, Quinéville	50	38
			Cherbourg	55	42
			Granville (St-Pair, Donville)	50	38
Cabourg, le Hom-Varaville, *Dives*, Houlgate, Beuzeval	37	27	*St-Malo-St-Servan* (Dinard-St-Enogat)	66	50
Luc, Lagrune (Ces prix comprennent le parcours total.)	37	27	*Le Tréport*, par Serqueux et Abancourt) (*à partir du 1er juill. au 30 sept.*)	33 20	» »
St-Aubin, Bernières *Courseulles, Lion.*	38	28	**EAUX THERMALES**		
Bayeux (Arromanches, Asnelles), etc.	40	30	*Bagnoles* de l'Orne, par Briouze	47	36
Coutances (Coutainville, Regneville).	57	44	*Forges-les-Eaux* (Seine-Inférieure).	21 45	16 5

DÉPART le SAMEDI et DIMANCHE. — RETOUR le DIMANCHE et LUNDI.
Les Billets sont PERSONNELS et ne peuvent être vendus.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS SUR LES COTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets d'ALLER ET RETOUR, valables pendant **un mois**

1re CLASSE — 2e CLASSE

1er ITINÉRAIRE — 50 fr. » — 38 fr. »
Paris. — Rouen. — Le Havre. — Fécamp. Dieppe. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — 60 fr. » — 45 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou **Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.**

3e ITINÉRAIRE — 80 fr. » — 65 fr. »
Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou **Trouville-Deauville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.**

4e ITINÉRAIRE — 90 fr. » — 70 fr. »
Paris. — Vire. — Granville. — Avranches Pontorson (Mont-St-Michel). **— Dol. — St-Malo. Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

5e ITINÉRAIRE — 100 fr. » — 80 fr. »
Paris. Cherbourg. St-Lô. Coutances. — Granville. — Avranches. — Pontorson. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Paris.

6e ITINÉRAIRE — 120 fr. » — 100 fr. »
Paris. — Briouze. — Granville. — Avranches. — Pontorson (Mont-St-Michel). **— Dol. — St-Malo. — Dinan. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.**

NOTA : *Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques indiqués dans les Itinéraires.*

1880. Les Billets sont délivrés à Paris aux Gares St-Lazare et Montparnasse et à l'Agence du bd St-Denis, 20, et boulevard des Italiens, 4.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Le jury chargé de juger le concours du monument commémoratif de l'Assemblée Constituante, s'est réuni, au palais des Champs-Elysées, sous la présidence de M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Après avoir examiné les 54 projets présentés, le jury a procédé à un premier travail d'élimination à la suite duquel 17 ont été conservés.

Un second examen a eu lieu immédiatement et dix projets furent définitivement choisis pour concourir à la seconde épreuve.

Voici, dans l'ordre alphabétique, les noms des auteurs de ces dix projets :

Projet n° 18. — M. Bernard, architecte.

Projet n° 12. — MM. Boitte, architecte; Alfred Lenoir, sculpteur.

Projet n° 41. — MM. Bruneau, architecte; Caillé, sculpteur.

Projet n° 50. — MM. Chancel (Abel), architecte; Sanzel, sculpteur.

Projet n° 37. — MM. Chancel (Adrien), architecte ; Camille Lefebvre, sculpteur.

Projet n° 51. — MM. Formigé, architecte; Coutan et Mercié, sculpteurs.

Projet n° 35. — MM. Guillaume, architecte; de Saint-Marceaux et Hiolle, sculpteurs.

Projet n° 52. — MM. Hénard, architecte; Lafrance, sculpteur.

Projet n° 43. — M. Pujol (Paul), architecte; Falguières, sculpteur.

Projet n° 45. — MM. Train et Genuys, architectes; Chapu, sculpteur.

Les auteurs de ces dix projets vont maintenant avoir à produire, pour la seconde épreuve, qui aura lieu le 1er avril 1881, une maquette d'au moins un dixième, un devis estimatif complet, et les figures, au moins d'un tiers d'exécution, des statues de la République et de Mirabeau. Les artistes qui seront classés les cinq premiers dans le jugement définitif, toucheront des primes de 30000, 20000, 15000, 10000 et 5000 francs; les cinq autres auront droit chacun à une indemnité de 2000 francs.

La distribution des récompenses aux artistes, qui a lieu habituellement à cette époque, sera supprimée cette année : les décorations ayant paru au *Journal officiel* à l'occasion de la fête du 14 juillet, M. Turquet a pensé que la cérémonie serait privée de son principal élément d'intérêt.

La semaine dernière, a eu lieu à l'Ecole des beaux-arts l'Exposition des concours de peinture au grand prix de Rome; le sujet imposé par le jury était la reconnaissance d'Ulysse et de Télémaque. — « Après avoir parlé, Ulysse s'assied; Télémaque se jette au cou de son père et le tient étroitement embrassé, il fond en larmes. Ulysse pleure de même ; ils ne peuvent tous deux se rassasier de pleurs et ils poussent des cris comme des aigles ou des éperviers auxquels des laboureurs ont enlevé leurs petits avant qu'ils pussent se servir de leurs ailes.

» La scène se passe dans la cabane d'Eumée. »

Ce passage d'Homère avait inspiré aux dix concurrents des compositions fort diverses, et peu heureuses, pour la plupart; le prix a, d'ailleurs, été facile à décerner : la supériorité du tableau de M. Doucet s'imposait avec une incontestable évidence; M. Doucet, qui avait déjà obtenu le premier second grand prix en 1879, est né le 23 août 1856, à Paris, et est élève de MM. Jules Lefebvre et Boulanger.

Le premier second grand prix a été donné à M. Truffaut, né le 6 janvier 1857, à Pontoise, élève de MM. Bouguereau et Lehmann.

Enfin, le deuxième second grand prix a été attribué à M. Roger, né le 25 septembre 1852, à Château-sur-Loir, élève de M. Cabanel.

Le remaniement des tableaux du musée du Luxembourg aura lieu incessamment. Une dizaine de toiles seront enlevées et transportées dans les réserves du Louvre pour faire place aux tableaux acquis par l'Etat au dernier Salon.

Le musée des arts décoratifs (palais de l'industrie, porte n° 7) va ouvrir d'ici à quelques jours une exposition décorative de maîtres anciens, qui remplacera son exposition de dessins qui a eu un si légitime succès.

Les amateurs les plus distingués ont répondu avec le plus généreux empressement à l'appel du musée des arts décoratifs. Nous citerons : MM. Edouard André, le baron Gérard, Eudore Marcille, le baron de Bournonville, le baron de Schickler, le comte de La Béraudière, Philippe Burty, etc. qui ont prêté des œuvres de premier ordre : de Boucher, Fragonard, Watteau, Chardin, Hubert Robert, Huet, Tiepolo, etc.

La Ville de Paris a mis plusieurs toiles à la disposition du musée; la Bibliothèque nationale lui prête quatre magnifiques tableaux de Boucher, et la manufacture des Gobelins, ses principaux modèles. Enfin, cette exposition promet d'être des plus remarquables et des plus intéressantes.

Avant la fin du mois, l'Opéra ouvrira au public les portes d'un musée théâtral qui promet d'être très intéressant. Les vitrines sont déjà prêtes, et l'organisation avance. Ce musée se trouve dans la galerie qui est parallèle au buffet et dont les fenêtres s'ouvrent sur la rue Scribe. C'est l'architecte de l'Opéra, M. Garnier, qui préside à cette installation.

Les journaux de Lille nous apprennent que le ministre des beaux-arts vient d'attribuer au musée de Lille un buste en marbre du général Faidherbe, exécuté par M. Crauck, de Valenciennes.

L'administration des beaux-arts vient d'envoyer à l'exposition internationale de peinture et de sculpture qui s'ouvrira, à Gand, le 15 août, douze tableaux choisis parmi les derniers achats du gouvernement. Des artistes français ont également fait des envois. M. Bonnat a envoyé *Job* et un portrait de Léon Cogniet; M. Bouguereau, la *Flagellation*; M. Carolus Duran, son *Bébé rouge;* ont été envoyées aussi des toiles importantes de MM. J. P. Laurens, Luminais, Duez, Ed. Richter, Jules Lefebvre, Puvis de Chavannes et d'autres non moins connus. L'inauguration de la section française sera faite par M. Turquet lui-même. A l'unanimité, les artistes français ont nommé M. Edouard Richter délégué au jury de l'exposition de Gand.

On annonce la mort du peintre Rougeron, enlevé brusquement à l'âge de trente-huit ans. M. Rougeron avait exposé au dernier Salon une *Prise d'habit aux carmélites*, qui avait eu un grand succès.

La statue de la République dont un facsimile vient d'être érigé sur la place de la République, mesure huit mètres. Le piédestal mesure quatorze mètres.

Les trois statues assises aux angles ont cinq mètres, et représentent : la Liberté, l'Egalité, la Fraternité. Le lion couché aux pieds de la République est long de quatre mètres.

Les bas-reliefs, au nombre de douze, reproduisent les différents épisodes de l'histoire depuis le Jeu de Paume jusqu'à la proclamation de la République en 1871. Aux quatre coins du piédestal, sur les diagonales sont des candélabres lampadaires.

Une exposition particulière, comprenant cinq panneaux décoratifs pour la mairie du XIIIe arrondissement, et quarante-cinq dessins de M. Gustave Boulanger, est ouverte dans la salle d'exposition du cercle de l'Union artistique, place Vendôme, jusqu'au jeudi 29 juillet, de midi à cinq heures.

BIBLIOGRAPHIE

Les forces militaires de la Russie, par le capitaine Weil. 2 vol. in-18 (Dumaine, éditeur). — Ce livre est la réunion des renseignements épars dans la *Revue militaire de l'étranger*, publiés au cours de la dernière guerre d'Orient, complétés à l'aide des documents officiels russes. Il est d'autant plus intéressant et utile à consulter que jusqu'à ce jour l'attention des écrivains militaires s'est presque exclusivement porté sur les armées allemande, austro-hongroise et italienne. C'était donc une lacune qu'il importait de combler.

Les grandes journées de la Révolution, par J. Michelet. 1 vol. in-12 (Hetzel, éditeur). — Michelet demandait pour les peuples des fêtes qui élevassent son âme et fussent un enseignement. Il plaçait au premier rang la fête de l'anniversaire de la prise de la Bastille, qu'il regardait comme une fête de l'humanité. La librairie Hetzel publie le récit de ce grand épisode de l'histoire de la Révolution, qu'elle fait suivre de celui de la fête de la Fédération de 1790. Il y a lieu de souhaiter que la fête qu'on vient d'instituer ait toute la portée que désirait Michelet.

Bibliothèque des Ecoles et des Familles, volumes in-12, Hachette, éditeur. — La maison Hachette vient de publier, comme elle le fait chaque année, un certain nombre de ces ouvrages destinés à instruire et à charmer l'enfance et pouvant servir particulièrement à être donnés en prix dans les écoles. Ce sont des livres de science élémentaire, comme le *Monde animal*, de Mme Stanislas Meunier ; *les Curiosités scientifiques*, de M. Albert Lévy; des livres de voyage, comme *Christophe Colomb*, par M. J. Girardin ; *Marco-Polo*, par M. de la Blache; des livres d'histoire, comme *Richelieu*, par M. Zeller; *Turenne*, par M. Duruy; des romans même, où l'on trouve à apprendre, bien entendu.

FAITS DIVERS

L'HORTICULTURE ÉLECTRIQUE. — L'invention des machines permettant de produire l'électricité en grandes quantités, et à un prix relativement peu élevé, a ouvert un champ immense aux applications de cette force merveilleuse. Après le téléphone, l'éclairage, le labourage et les chemins de fer électriques, voici venir l'horticulture électrique. Nous nous contenterons de signaler les premiers résultats obtenus par M. le docteur Siemens ; ils sont de nature à encourager les recherches et les travaux dans cette voie à peine ouverte.

M. Siemens ayant remarqué que la lumière électrique produit tous les effets d'un véritable coup de soleil sur la peau des observateurs imprudents, s'est demandé si son action sur la vie végétale ne serait pas analogue à celle du soleil. Tel a été le point de départ des expériences comparatives faites sur des plantes placées :

1° Dans l'obscurité complète ;

2° A la lumière électrique seulement ;

3° A la lumière du soleil seulement ;

4° Aux deux lumières successivement, soleil pendant le jour et lumière électrique pendant la nuit.

Les résultats obtenus furent très caractéristiques.

Les plantes laissées dans l'obscurité étaient d'un jaune pâle, faibles sur leurs tiges et moururent bientôt.

Celles exposées à la lumière électrique avaient une jolie couleur verte et une puissance suffisante pour vivre.

Celles exposées au jour étaient encore plus vertes et plus vigoureuses, mais la supériorité était manifestement acquise aux plantes qui avaient reçu successivement l'influence des deux lumières.

Ces premières expériences montrent que la lumière électrique peut jouer, par rapport aux plantes, le rôle d'un véritable soleil en miniature, et que d'autre part, l'obscurité de la nuit n'est pas nécessaire pour laisser à la plante un repos ou un temps d'arrêt dans les fonctions de son développement.

La lumière électrique, comme la lumière solaire, peut produire le chlorophylle qui colore la feuille, la cellulose qui forme la fibre des tiges, les matières sucrées et les essences aromatiques qui constituent les premières qualités du fruit. Voilà donc un moyen artificiel qui permet d'obtenir en toute saison, et avec une certaine rapidité, des fruits aussi savoureux, des fleurs aussi belles que les fleurs et les fruits venus en pleine saison.

Quelle est la valeur économique du procédé? Il serait encore bien difficile de la fixer, et l'on doit être très satisfait d'en avoir constaté les résultats efficaces.

Pour en retirer quelques avantages matériels, il faudra d'abord appliquer le procédé en grand, c'est-à-dire avoir une machine à vapeur ou une chute d'eau puissante, utilisable pendant le jour à d'autres travaux, tels que le labourage électrique ou toute autre industrie exigeant une force motrice. La nuit, cette force servira à mouvoir un grand nombre de machines électriques alimentant un grand nombre de foyers puissants disposés de façon à bien utiliser les flots de lumière qu'ils répandront dans une immense serre convenablement aménagée.

Dans ces conditions, il sera facile de produire, en plein cœur de l'hiver, ces fruits délicieux, ces fleurs magnifiques qu'un gourmet ou qu'un galant ne sauraient jamais payer trop cher. Attendons-nous donc, dans quelques années, à voir aux devantures de nos grands restaurateurs, aux étalages de nos fleuristes, cette mention toute moderne :

Fruits électriques,
Fleurs écloses à l'électricité.

UNE COURSE DE NAVIRES. — La grande course annuelle des chargeurs de thé à travers les mers de Chine et l'Océan indien (the great Ocean race) vient de se terminer par l'arrivée dans la Tamise du premier vapeur.

Ce steeple-chase entre les navires qui ont embarqué les thés de la nouvelle saison dure souvent deux mois et donne lieu à de nombreux paris. Le point de départ est Hankow, au nord de la Chine, et le point d'arrivée, le pont de Londres : c'est un parcours de 4000 lieues, pendant lequel se passe des scènes émouvantes; le capitaine de chacun des vapeurs engagés ayant un intérêt considérable à débarquer sa cargaison avant ses concurrents lutte de vitesse jour et nuit au point d'exposer parfois son bâtiment à des abordages ou à des explosions de chaudière.

De tous les ports où il stoppe, il télégraphie son passage aux armateurs qui attendent l'annonce de son retour avec la plus grande anxiété. Cette année les thés de la nouvelle récolte seront arrivés quelques jours plus tôt que d'habitude. C'est le clipper écossais *Glancœ* qui est entré le premier dans la Tamise, apportant au Wert India Doks, de trois à quatre millions de livres de thé. Il a effectué la traversée de Hankow à Londres dans l'espace de trente-huit jours.

PETITE GAZETTE

On est encore sous l'impression du 14 juillet; mais une date bien plus sérieuse préoccupe les dames; c'est le moment des bains de mer; aussi faut-il voir toutes les magnificences éditées par la *Malle des Indes:* shang-haï aux nuances fondues, cachemire des Indes de huit cents couleurs différentes : amarante, grenat des Indes, héliotrope, bleu juillet, vert czar. Rien n'est oublié dans ce groupe harmonieux; le cachemire des Indes beige et angevine, est très à la mode, et on en fait des costumes merveilleux; les foulards avec pois dollars et avec pois cachemire sont très portés pour les bains de mer. La *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, qui expédie *franco* ses échantillons, joint à cette brillante collection les surahs pour lingerie et les tissus voiles; la mousseline de laine est très recherchée pour les toilettes de villégiature; c'est très distingué et peu coûteux.

Le satin broché imprimé, et le satin d'Orient avec bouquets ou sur grenat, bleu sur gris, et d'autres motifs aussi beaux les uns que les autres, sont appelés aux hautes destinées de la mode; le satin imprimé avec rayures Louis XVI, et le Pompadour pur Watteau, se promènent à Trouville et à Dieppe, comme du temps du grand et du petit Trianon.

La *Malle des Indes* a envoyé le costume oriental, c'est-à-dire en étoffes étrangères; la mode et la suprême élégance s'en trouvent admirablement satisfaites.

BARONNE DE SPARE.

Les fleurs ont leur mode, comme les couleurs et les parfums; aujourd'hui; c'est la flore exotique qui prime toutes les autres; voici d'où vient le grand succès de l'Ixora-Bréonie, cette merveille si suave, et dont la maison Ed. Pinaud, 30, boulevard des Italiens, s'est faite l'importatrice en France. L'Ixora-Bréonie se transforme en extrait pour le mouchoir, en savon, en eau de toilette, etc.; et chaque produit est une extase nouvelle qui lui vaut brevets sur brevets.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

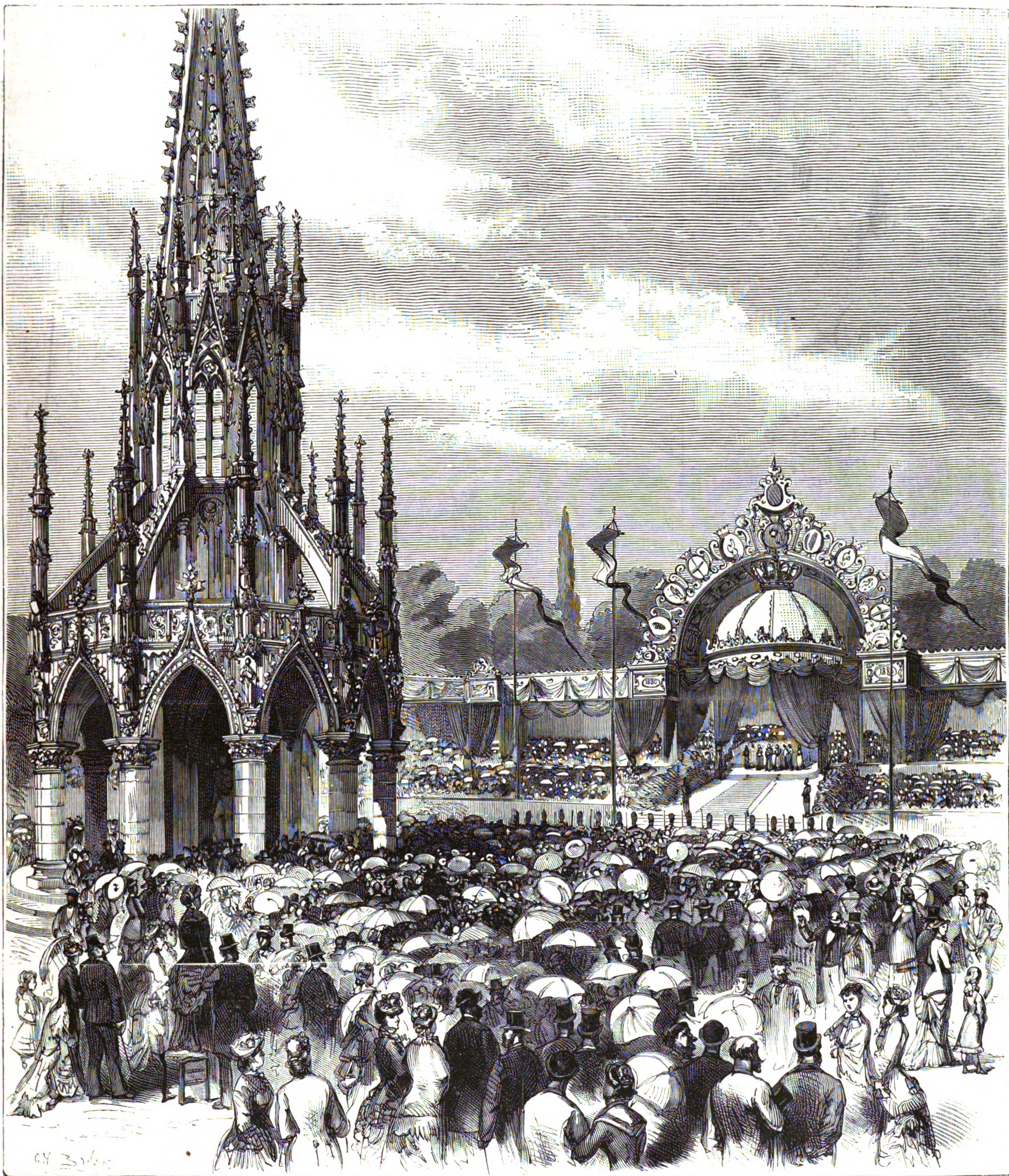
L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestre., 18 r.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1953
SAMEDI 31 JUILLET 1880
BUREAUX, 22. RUE DE VERNEUIL, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.



LE CINQUANTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE

INAUGURATION DU MONUMENT ÉLEVÉ AU ROI LÉOPOLD Ier, DANS LE PARC DE LAEKEN

D'après un croquis de M. Heins, correspondant particulier de l'*Illustration*.

COURRIER DE PARIS

Prix partout : et ce n'est là que le commencement.

Les professeurs se serrent les mains, les lauréats s'embrassent; les concurrents battus ont la mine allongée, et le public, ce bon, ce courageux public qui déploie en ces derniers jours une énergie que la canicule la plus orageuse ne parvient point à abattre, est partout, fait face à tout. Il se communique même rapidement ses impressions, et les rencontres fourmillent de malentendus : l'un des interlocuteurs parle des prix de vertu, l'autre des prix du Conservatoire; chacun d'eux a ses enthousiasmes et ses protégées :

— Ah! mon cher, vous verrez ça, un demi siècle d'honneur et de dévouement; on pleurera.

— Dix-huit ans et trille naturellement, mon ami, et a piqué un *mi* aigu à donner à penser à la Patti...

— Sardou sera d'une éloquence; il est ému en parlant de cette sainte fille...

— Ambroise Thomas n'a pu s'empêcher de faire deux : Ah! d'approbation, et Weckerlin a passé la main dans ses cheveux...

Les deux causeurs continuent à ne pas s'écouter.

Dans les couloirs du Conservatoire on entend le jargon des habitués pour la compréhension duquel quelques études ne sont point inutiles. La palette en fournit une certaine quantité :

— Celle-là a une voix blanche.

— Celle-ci chante bleu-de-ciel.

Une autre chante gris. Autre langage :

M^lle X... est gnangnan.

La petite *** chante gras.

D'autres ont du chien ou du zinc.

Nous aimons mieux le compliment invariable que Duprez adressait aux lauréates du concours :

— Mademoiselle est du bois dont on fait les flûtes.

Vendredi de l'autre semaine le comité présidé par le roi des lecteurs, M. Legouvé, de l'Académie française, donnait des prix à deux élèves déjà remarquables dans cette science de la lecture qui fait les bonnes actrices et qui, résultat plus précieux encore, peut charmer les foyers des ouvriers. Quand une voix saura bien lire au coin de leur feu, ils y resteront davantage. Voici enfin les prix des collèges et les grandes vacances dont le commencement et la fin sont également désirés par les parents. Prix partout, comme nous le disions tout à l'heure. N'est-ce point à croire qu'on va s'éveiller un matin avec une couronne de lauriers sur la tête? C'est le 4 août qu'aura lieu à la Sorbonne la distribution de prix du concours général des lycées et collèges de Paris et de Versailles. Les distributions de prix des autres établissements scolaires précéderont et suivront cette solennité. Elles seront toutes présidées par des notables, et malgré tous les départs qui s'effectuent à chaque heure, Paris a encore une huitaine de jours de fêtes paisibles et émues.

Tours a eu la sienne à l'occasion de l'inauguration de la statue de Rabelais, qu'on a fait coïncider avec la remise des drapeaux. M. le général de Gallifet, qui s'habitue de mieux en mieux à paraître en scène, a eu l'honneur d'une innovation qui a été approuvée avec enthousiasme, même par les habitants des castels des environs, qui se tenaient un peu sur la réserve avec la nouvelle autorité militaire. Les rives de la Loire sont semées de châteaux où la noblesse se berce de rêves et s'endort.

Ceux de ses membres qui ont assisté au défilé du commandant du 9e corps et de ses troupes devant les nouveaux drapeaux, ont senti la sympathie s'éveiller en eux. En donnant aux drapeaux la place d'honneur et en défilant pour les saluer, le général de Gallifet a accompli un acte du plus spirituel patriotisme. La ville de Tours avec ses rues larges et bien alignées se prête on ne peut mieux aux fêtes. La retraite aux flambeaux où les soldats portaient des lanternes de couleur montées sur de grands triangles a terminé une journée de réjouissances où l'ordre n'a point cessé un instant de régner. Rabelais, le rieur de génie, en attendant sa statue de Chinon, est installé à Tours et dignement représenté par le ciseau de M. Demaige; Descartes lui fait vis-à-vis. Les trains de plaisir avaient fourni leurs bataillons d'amateurs de discours, de *beuveries* en plein air, et les cultivateurs sont arrivés en foule avec leur famille dans leurs charettes de marché. On a bu sans trop se griser du vin de Vouvray qui va à Tours en bon voisin. Quoique la statue de Rabelais ait obtenu un certain succès, une partie du public s'attendait, paraît-il, à lui voir un plus large rire. Il faudrait une statue colossale pour représenter Rabelais et encore... L'attente a donc été un peu trompée, mais peut-il en être autrement quand il s'agit de lui.

Où elle est dépassée, c'est à la merveilleuse exposition des arts décoratifs aux Champs-Elysées. Quelques amateurs dévoués ont consenti à se séparer pour quelques mois des chefs-d'œuvre qu'ils ont collectionnés, la ville de Paris a prêté aussi quelques-unes de ses richesses : l'esquisse de la coupole de Sainte-Geneviève, par Gros; des grisailles, de Sauvages; la Bibliothèque nationale a envoyé des panneaux de Boucher. M. Marcille, des Chardin, M. de Schwitter, des Tiepolo; M. de Ganay, un plafond de Fragonard; M. de la Béraudière, des panneaux de Watteau. Nous nommons les principaux amateurs qui ont ce dévouement de priver leurs hôtels de leurs merveilles, parce que c'est là un sacrifice qui profite à tous et dont ceux qui se sont attachés à une œuvre d'art peuvent comprendre l'étendue. Nous connaissons des antiquaires qui sont obligés d'emporter toujours avec eux, partout où ils vont, les objets de leur collection qu'ils préfèrent, sous peine d'être forcés de rebrousser chemin.

Cette exposition des Champs-Elysées est non seulement une fête pour les yeux, mais un sujet d'étude pour nos peintres d'art décoratif dont le genre subit une phase moins brillante que celle qui a donné tant de chefs-d'œuvre au siècle dernier; et encore on assure que parmi eux il en est que nous ne connaissons pas. La ville de Grasse possède les plus belles. Commandées à Honoré Fragonard par M^me du Barry pour décorer à nouveau Louveciennes, ces charmantes peintures, exilées et cachées à Grasse, ne verront probablement Paris que lorsque l'héritier des Fragonard, qui magnifiquement refuse de les vendre à aucun prix, les lèguera à l'un de nos musées.

La France a souvent de ces bonnes fortunes. Paul Chenavard, l'auteur des admirables cartons qui devaient servir à la décoration du Panthéon, vient de léguer à Lyon, sa ville natale, les trente mille gravures et estampes qu'il collectionne depuis un demi-siècle. Chenavard a une érudition qui s'étend à tout, et les entretiens qui ont eu lieu dans l'atelier dont les richesses appartiendront au musée de Lyon, s'ils avaient été écrits, formeraient à coup sûr des livres que nulle bibliothèque ne pourrait fournir. Non seulement il a étudié les œuvres des peintres anciens, mais il a étudié leur vie; il est plus avec eux qu'avec ses contemporains dont il s'occupe le moins possible; on en cite bien des preuves.

Un jour, quoiqu'il vive fort à l'écart, il est prié à dîner chez une Excellence qu'il avait connue simple avocat. Chenavard se renseigne sur le nombre des convives; il était assez imposant pour nécessiter l'habit noir. Il en possède bien un, mais il l'a donné à garder depuis plusieurs années à une ancienne domestique qui a quitté son service pour cause de vieillesse. Il projette alors de prendre une voiture à l'heure pour se rendre au dîner officiel et de s'arrêter, chemin faisant, pour passer son habit chez la vieille servante. Il arrive chez elle à sept heures moins un quart en gilet et en manches de chemise.

La concierge l'avertit que son ancienne domestique est gravement malade, mais repose pour le moment.

Ils montent ensemble à la mansarde où est la vieille qui dort en effet.

— Savez-vous où elle fourre mon habit que je lui ai confié il y a deux ou trois ans?

Le concierge n'en sait absolument rien et propose de fouiller l'armoire et la commode.

— Non : pauvre vieille, cela pourrait l'éveiller; laissons-la tranquille.

Chenavard redescend l'escalier, remonte dans son fiacre et se fait conduire à un restaurant où il est assez connu pour dîner en manches de chemise. Il avait trouvé que le dîner d'une Excellence ne vaut pas d'interrompre le sommeil d'une servante alitée.

La hauteur de goût qu'il porte dans ses admirations pour les peintres anciens, il l'a aussi pour juger les œuvres musicales. Haydn, Beethoven et Mozart sont ses dieux; mais il professe pour l'opérette et même pour l'opéra-comique moderne un dédain qu'il exprime parfois avec des colères qui sont la source des plus fines dissertations sur nos compositeurs; Auber même ne trouve pas grâce devant lui.

Le *Carnet d'un ténor* évoque pourtant en ce moment les brillans souvenirs de ces partitions auxquelles Roger prêta le concours de son talent. Peut-être trouvera-t-on que dans ce carnet, le moi de Roger tient un peu trop de place, mais c'est là le défaut de tous les carnets possibles, et s'il mérite l'indulgence, c'est quand il se trouve chez un acteur dont le moi forcément se double, se multiplie. Ces notes contiennent certainement beaucoup de banalités, mais çà et là des réflexions d'un esprit délicat. Ce qui surprend, c'est que cet esprit ne se mûrit pas; il garde toujours un fond de gaminerie. Nous n'en sommes point absolument étonné, car, il y a quelques années, nous avons entendu Roger, au milieu d'une répétition générale très sérieuse de *Ruy-Blas*, de Victor Hugo, chez des fanatiques du poète, s'écrier tout à coup d'une voix de Gavroche, à l'ébahissement des graves assistants :

Orgeat! limonade! bière!...

Nous aurons peut-être un jour le *Carnet d'un soprano*, les impressions de la diva Patti. Nous l'avons entrevue toujours jeune à son passage à Paris. Elle venait de pendre gaiement la crémaillère à son château du pays de Galles. C'est la première fois que la grande artiste est propriétaire et songe à se faire un nid. Après une tournée finale en Amérique dans quelques années, elle viendra vivre chez elle avec une grosse fortune acquise seulement par son travail. Le cas est assez rare pour qu'on le signale. Adelina Patti donnera à la fin de l'hiver 1881 une vingtaine de représentations à Paris. Il faut s'en réjouir, si l'on sait l'entourer d'une troupe digne d'elle; mais si elle devait paraître entourée comme elle l'était à la Gaîté, les vrais amateurs de son talent préféreraient de beaucoup l'entendre dans une série de concerts. Ceux du Trocadéro ont prouvé que la diva pouvait les remplir presque à elle seule; à Londres, pendant toute la saison, des fêtes musicales semblables occupent les loisirs des élégantes mondaines presque chaque jour. On s'attend à un concert, à l'audition de fragments : l'oreille est satisfaite ainsi que les yeux. Aux représentations de la Gaîté, il fallait faire plusieurs parts de soi et les impressions s'irritaient les unes contre les autres.

En attendant ces promesses d'intéressantes soirées d'hiver, on s'arrange comme on peut pour passer ces soirées d'été. Le Palais-Royal, en attendant l'exécution de gigantesques projets d'Alcazar modèle, essaye une série de concerts du soir où la musique instrumentale est agréablement alternée avec des chœurs. La foule s'y porte et les habitants de ces galeries célèbres viennent en voisins prendre leur part de ces harmonies. Presque toutes les chaises étant symétriquement rangées dans le carré payant du concert, on s'installe comme on peut, ce qui procure au jardin un aspect assez pittoresque : les uns se donnent la peine de descendre des fauteuils Voltaire; les autres des coussins, des pliants, des oreillers, des tabourets de magasin. Il y avait jusqu'à des voitures d'enfant dont les grandes personnes se servaient comme de stalles, voire même des paquets de couvertures qu'on disposait en divan. Il nous semble que la société qui donne et organise le concert devrait fournir ses sièges et laisser ceux de l'administration à la disposition des promeneurs; doivent-ils rester sur leurs jambes parce qu'une société chante en chœur au centre du jardin? Nous ne le pensons pas. Ces concerts étant à leurs débuts, il est probable qu'on n'a pu songer encore à les établir en réservant les privilèges des habitués. Il y a d'ailleurs une ressource quand on est fatigué, c'est de s'asseoir en prenant une glace; on n'a pas encore inventé la glace debout. On n'a même pas inventé de glaces nouvelles, ce qui nous semble prouver un défaut d'imagination chez les maîtres de la bouche. Les gens qui ont été insensibles à ces délicieux assemblages de grêlons qu'on appelle *tranches napolitaines*, en sont encore à la glace d'antan; et les jeunes filles continuent à demander : *citron et groseilles*, et les collégiens : *pistache et chocolat*.

De toute nécessité donc il faudrait inventer de nouvelles glaces, et ce qu'on cherche à inventer en ce moment, ce sont de nouveaux porte-bonheur, car, sachez-le, lecteur, un porte-bonheur qui *prend* est une source de grosse fortune pour son inventeur. Après le lézard, qui a fourni une longue carrière, nous avons eu le petit cochon; nous sommes à l'éléphant qui bat son plein. A quel animal nos élégantes vont-elles se vouer? Voilà le sujet de l'angoisse des bijoutiers. Un des plus intelligents nous semble décidé à lancer l'*araignée* comme porte-bonheur du soir, bien entendu. Vous savez quelle imprudence il y aurait à la porter le matin. Le projet plaît à ses confrères, car les araignées en diamants seront chères, et il faudra une grande quantité de pierres pour couvrir les longues pattes de l'animal en question. Les femmes économes porteront l'araignée de grenats; l'araignée la plus saisissante sera celle de saphir. L'araignée verte, l'araignée des jardins, sera en émeraudes naturellement. Le porte-bonheur du soir est donc à peu près trouvé.

Reste à décider le porte-bonheur du matin : on attend des nouvelles de l'étranger avant de rien conclure.

Un porte-bonheur d'un effet plus sûr nous est recommandé : une bonne œuvre. Il s'agit de faciliter le travail et la vie des femmes du monde que des revers de fortune ou des charges de famille obligent à la gagner. Leur situation avait excité l'intérêt particulier de beaucoup de gens, mais l'œuvre restait restreinte et secrète, presque ignorée. Des femmes du monde l'ont prise sous leur protection, et désormais on sentira partout ses effets bienfaisants. Mme la duchesse de Trévise a accepté la présidence de l'œuvre. La comtesse de Gueydon et la baronne de Lareinty l a vice-présidence. Parmi les dames patronesses sont : La maréchale Canrobert, la maréchale Randon, la princesse de Montléart.

Moyennant une cotisation de 12 francs par an, les membres de la Société seront assistées ou protégées selon leurs besoins. Les dons faits à l'association et les recettes des fêtes qu'elle organise constitueront un fonds de réserve destiné au service des pensions.

Un centre d'offres et de demandes sera crée, aussi bien pour négocier les travaux des associées que pour leur procurer des leçons ou tout autre moyen d'existence honorable. De plus, elles auront un conseil d'avocats pour défendre leurs intérêts, un comité médical pour les soigner : la charité a tout prévu. Le siège social est fixé provisoirement, 58, rue Neuve-Saint-Augustin.

Cette œuvre bonne entre toutes, nous la recommandons comme porte-bonheur. On peut d'ailleurs en faire partie sans renoncer ni au petit éléphant ni à l'araignée. Ego.

NOS GRAVURES

LES FÊTES DU CINQUANTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE EN BELGIQUE.

Le banquet et la revue du 18. — L'inauguration de l'Exposition nationale — dont nous avons rendu compte dans notre numéro du 26 juin dernier — avait été comme la préface des grandes fêtes jubilaires de l'indépendance de la Belgique. Puis est venu le banquet offert par la presse belge à la presse universelle — dont nous rendons compte aujourd'hui — et qui a accompagné la première de ces grandes fêtes : la revue de la garde civique et de l'armée.

Rien ne ressemble à une fête militaire comme une autre fête militaire ; c'est la même ordonnance et, par le temps d'imitation qui est nôtre, ce sont presque les mêmes costumes. Cependant la revue qui a eu lieu le 18 juillet à Bruxelles présentait ce caractère spécial que l'élément civil y jouait pour ainsi dire le rôle principal : en effet, sur les 31 000 hommes qui ont défilé devant le roi Léopold II, 17 000 étaient des « gardes nationaux », comme on dit en France, des « gardes civiques, » comme on les appelle en Belgique. Toutes les milices bourgeoises du pays étaient représentées à cette revue, et l'importance des contingents de la province était d'autant plus méritoire que le service n'avait pas été décrété d'obligation et que seuls les gardes civiques de bonne volonté étaient venus à Bruxelles pour défiler devant le souverain. Et il y en avait 17 000 ! C'est un gros chiffre assurément quand on songe que la plupart de ces soldats-citoyens sont des commerçants et que, de plus, tous les frais du voyage étaient à leur charge. La garde civique belge compte des bataillons d'élite, bien équipés, bien armés et admirablement exercés : tels sont les chasseurs-éclaireurs, les chasseurs à cheval, les chasseurs belges et les artilleurs.

Après avoir passé devant les troupes et la garde civique échelonnées le long des boulevards de ceinture, le roi, accompagné du comte de Flandre et entouré d'un brillant état-major, est venu prendre place, à cheval, en face du palais. Le défilé a immédiatement commencé et, bien que la marche se fît au pas accéléré, il a duré près de trois heures et demie. Au balcon du palais se trouvait la reine et la comtesse de Flandre. Notre dessin représente le moment du défilé où les guides — régiment d'élite dont le comte de Flandre fait partie — passent devant le palais en saluant la reine.

Les troupes qui revenaient du camp ont défilé en tenue de campagne ; allure martiale et parfaite discipline. La garde civique a défilé en tête de l'armée ; nombre de compagnies portaient au bout du fusil des bouffettes de rubans tricolores qui offraient un charmant coup d'œil.

Au milieu de l'état-major royal, tout rutilant d'or et de broderies, on se montrait avec curiosité un beau vieillard à barbe blanche, revêtu de l'ancien costume des volontaires de la Révolution : blouse bleue et immense schako à panache blanc. C'était le major d'une légion des Flandres qui personnifiait un peu la révolution de 1830, comme le spectre du vieux Hamlet personnifiait la vengeance sur les remparts d'Elseneur. D'ailleurs la compagnie des blessés de septembre — quelques braves voûtés et tirant le pied — rangée autour de son vieux drapeau percé de balles et noirci par la poudre — avait pris place également devant le palais, et plus d'une ovation lui fut faite par la foule jusqu'au moment où les derniers clairons jetèrent au loin leurs derniers appels.

L'inauguration du monument de Laeken. — C'est le 21 juillet, jour anniversaire de la prestation du serment constitutionnel du premier souverain belge, qu'a eu lieu l'inauguration de ce monument élevé par souscription nationale à la mémoire de Léopold Ier et érigé au milieu d'un parc public nouvellement créé, sur l'initiative de Léopold II, autour de la résidence royale de Laeken.

Notre dessin est pris pendant la cérémonie. Dans une tribune centrale ornée de draperies de velours à crépines d'or et surmontée d'une arcature où s'unissent les écus des « neuf provinces belges », avait pris place la famille royale parmi laquelle le prince impérial d'Autriche et sa gracieuse fiancée, la princesse Stéphanie. A côté de la tribune royale étaient disposées des estrades décorées où se trouvaient les invités officiels, et une estrade pour la société chorale *les Mélomanes*, de Gand, et la musique du régiment des carabiniers, qui, après les discours, ont exécuté avec succès une cantate de circonstance dont la musique est de M. le directeur du Conservatoire de Gand et les paroles de M. Lucien Solvay, jeune journaliste bruxellois. La cérémonie s'est terminée par une visite royale au monument.

En lui-même, ce monument est une œuvre artistique remarquable, exécutée par des sculpteurs de mérite parmi lesquels il en est un d'origine française fixé en Belgique, M. Georges Houtstont, d'après les plans de M. l'architecte De Curte. C'est un monument de style gothique ; il est ennéagonal, en commémoration des neuf provinces qui forment le royaume de Belgique. C'est une sorte de flèche qui se dresse au-dessus d'une *cella* — ou espace central à jour — au milieu de laquelle se voit la statue colossale du roi Léopold Ier. Autour de la *cella* règne une galerie ouverte, surmontée d'une terrasse. La flèche est couronnée par une statue en cuivre doré représentant le Génie de la Belgique. GEORGES DU BOSCH.

LES RÉGATES DU HAVRE

Les régates du Havre, dont nous publions un dessin, ont eu lieu le 12 et le 13 juillet. Le temps était superbe ; aussi les spectateurs étaient-ils nombreux. Suivant l'usage, un bal avait été donné la veille dans les salons de Frascati par la Société des régates, dont le président, M. Faure, a fait les honneurs avec toute la bonne grâce qu'on lui connaît.

Les courses ont commencé le 11 à une heure. A l'heure dite, les navires de l'Etat, qui s'étaient mis à la dispositions de la Société des régates : l'aviso *le Coligny* et les canonnières *la Lionne* et *le Levrier*, occupaient les places qui leur avaient été assignées par les commissaires : le *Coligny*, pour donner les départs ; la *Lionne* et le *Levrier*, pour servir de buts à doubler. A une heure et quart, le canon de l'aviso a donné le signal de la première course, celle des bateaux de plaisance pontés à voile de tous ports de France. Ces bateaux formaient deux séries suivant leur tonnage. Les bateaux pêcheurs à chalut ont couru ensuite. La troisième course était réservée aux bateaux de plaisance à quille ou à dérive de tous les ports de France, de 5 à 10 tonneaux. Le lendemain, 12 juillet, ont couru : les bateaux de plaisance pontés de toutes nations, divisés en trois séries suivant leur tonnage, les bateaux de plaisance de 5 à 15 tonneaux, et les bateaux pilotes. Les courses de modèles ont terminé la journée. Elles comprenaient trois séries : les cotres, les bateaux de tous gréements de 1 mètre à 1 mètre 70, et les bateaux de tous gréements de 1 mètre et au-dessous. Ayant donné le résultat de ces diverses courses dans notre bulletin du sport du dernier numéro, nous n'avons plus à le faire aujourd'hui.

Disons que pendant ces deux jours, la rade du Havre n'a cessé d'offrir un magnifique spectacle, comme le montre notre dessin consacré aux courses qui viennent d'avoir lieu. Au premier plan, la plage, puis la rade. Les navires de l'Etat, mouillés au large, sont tous pavoisés, et de nombreux yachts évoluent devant la jetée et les tribunes pleines de monde. D'un côté de la rade s'élève le phare de la jetée du nord, où l'on jouit de la plus belle vue, et de l'autre côté, l'établissement de Frascati d'un aspect si charmant. Le centre du dessin, flanqué à droite et à gauche du *Coligny* et de la *Lionne*, dont nous parlons plus haut, représente la grande course internationale des yachts dans laquelle ont triomphé *Florinda*, *Fiona* et *Wraith*. *Florinda*, yawl de 135 tonneaux, à M. Jessop, construite par Nicholson en 1873, est un des plus célèbres coureurs de l'Angleterre ; *Fiona*, schooner de 151 tonneaux, construit également par Nicholson, est un splendide bateau de mer, appartenant à M. Boutcher ; enfin *Wraith*, à M. Fitz Herbert, est un bateau de 40 tonneaux, qui a été construit en 1879 par Fife, de Fairlie. Dans la partie supérieure de notre dessin sont représentées : la jetée du nord, puis la sortie des yachts du port, le matin des régates, et la course des barques de pêche à chalut ou, si l'on préfère, à filets.

LE CONVOI D'UN ENFANT

Tableau de M. Edelfeldt.

L'aïeule est assise à côté de la mère, morne et silencieuse ; à l'arrière, le grand-père tient la barre, tandis qu'auprès du cercueil où dort à jamais l'enfant qui n'est plus, la petite sœur, un bouquet à la main, songe, triste et rêveuse, aux légendes lugubres qu'elle a entendu raconter, aux veillées de l'hiver passé, et où l'on parlait du mort.

La rivière est large, et la route est longue pour arriver à l'île où l'enfant va reposer de l'éternel sommeil. Au loin, l'horizon s'étend, perdu dans les brumes du Nord, qui s'estompent doucement et disparaissent dans une insensible dégradation ; les têtes des malheureux parents qui composent le lugubre convoi, prennent, sur ce fond vague, un accent d'autant plus personnel, un relief des plus saisissants. M. Edelfeldt, artiste suédois dont les œuvres ont été remarquées à la dernière Exposition universelle, nous donne ici une scène de mœurs des plus émouvantes, encadrée dans un de ces paysages dont les peintres du Nord ont le secret, en même temps qu'il nous fait assister à un des drames éternellement vrais de la vie.

LA PÊCHE DU MAQUEREAU

Le maquereau est un voyageur comme la sardine et comme le hareng ; il passe l'hiver dans les mers profondes ; Pléville-Peley les a trouvés au mois de novembre enfoncés dans la vase, sur les côtes du Groënland. Le printemps, c'est-à-dire l'amour, le décide à sortir de ses retraites et à se mettre en quête d'eaux plus chaudes pour y frayer.

Il arrive sur les côtes de la Bretagne un peu avant l'arrivée des hirondelles, il est le messager des beaux jours dans un autre élément ; mais les gros bataillons n'arrivent guère avant la fin d'avril. Le passage s'effectue du sud au nord avec une vitesse d'environ dix lieues par vingt-quatre heures ; ils se suivent à la file et forment d'immenses bandes, tantôt larges que les pêcheurs appellent alors *un coup*, tantôt très étroites et méritant le nom de *limi* ou procession que leur donnent en pareil cas les marins. La rencontre d'une de ces lignes est une bonne fortune pour les chaloupes dont les filets ramassent quelquefois deux ou trois cents douzaines de ces poissons dans une marée, tandis qu'à quelque distance d'autres embarcations ne prennent rien.

Au moment de l'arrivage les maquereaux ne *crochent* pas à la ligne. Les hommes de mer attribuent ce dédain de leurs amorces à une espèce de taie que ce poisson a à ce moment, sur les yeux et qui les empêcherait de voir l'appât. En réalité, il doit en être des maquereaux comme du reste de la population aquatique qui ne mange jamais dans le temps du frai, et leur cécité transitoire, si cécité il y a, n'est pour rien dans le jeûne sévère auquel ils se résignent.

La traversée printannière de ces scombres est un voyage de noces, mais ce n'est pas, comme chez nous autres, un couple s'évadant furtivement à l'issue de la solennité, comme s'il rougissait de son bonheur, c'est un peuple tout entier qui se met majestueusement en route, non plus pour se soustraire à des curiosités indiscrètes, mais parce que le souci de la conservation de son espèce exige qu'il dépose les œufs qui la propageront dans des bas-fonds tutélaires et sur un parcours assez vaste pour assurer leur subsistance aux êtres embryonnaires qui en sortiront. Leurs masses grouillantes s'en vont ainsi sous la nappe d'émeraude, au sourd murmure des vagues écumeuses, la musique de ces épousailles, suivant rigoureusement la voie que les premiers ont tracée en confiant leurs œufs et leurs laitances à l'abîme, et ils y sèment à leur tour leur postérité tout en cheminant.

La fécondité de ces poissons est extrême. Le *Dictionnaire des pêches* fixe le nombre des œufs trouvés dans le corps d'une femelle à 546 681 ; l'unité qui termine le dénombrement est peut-être hasardée, mais il suffit d'examiner le volume des deux grappes d'œufs et leur extrême petitesse pour se rendre compte que les gros chiffres de cet inventaire doivent toucher de bien près à la vérité. On peut donc se figurer aisément quelles doivent être les myriades d'embryons que des bancs de poissons, dont le passage se prolonge souvent pendant plusieurs semaines, doivent laisser derrière eux.

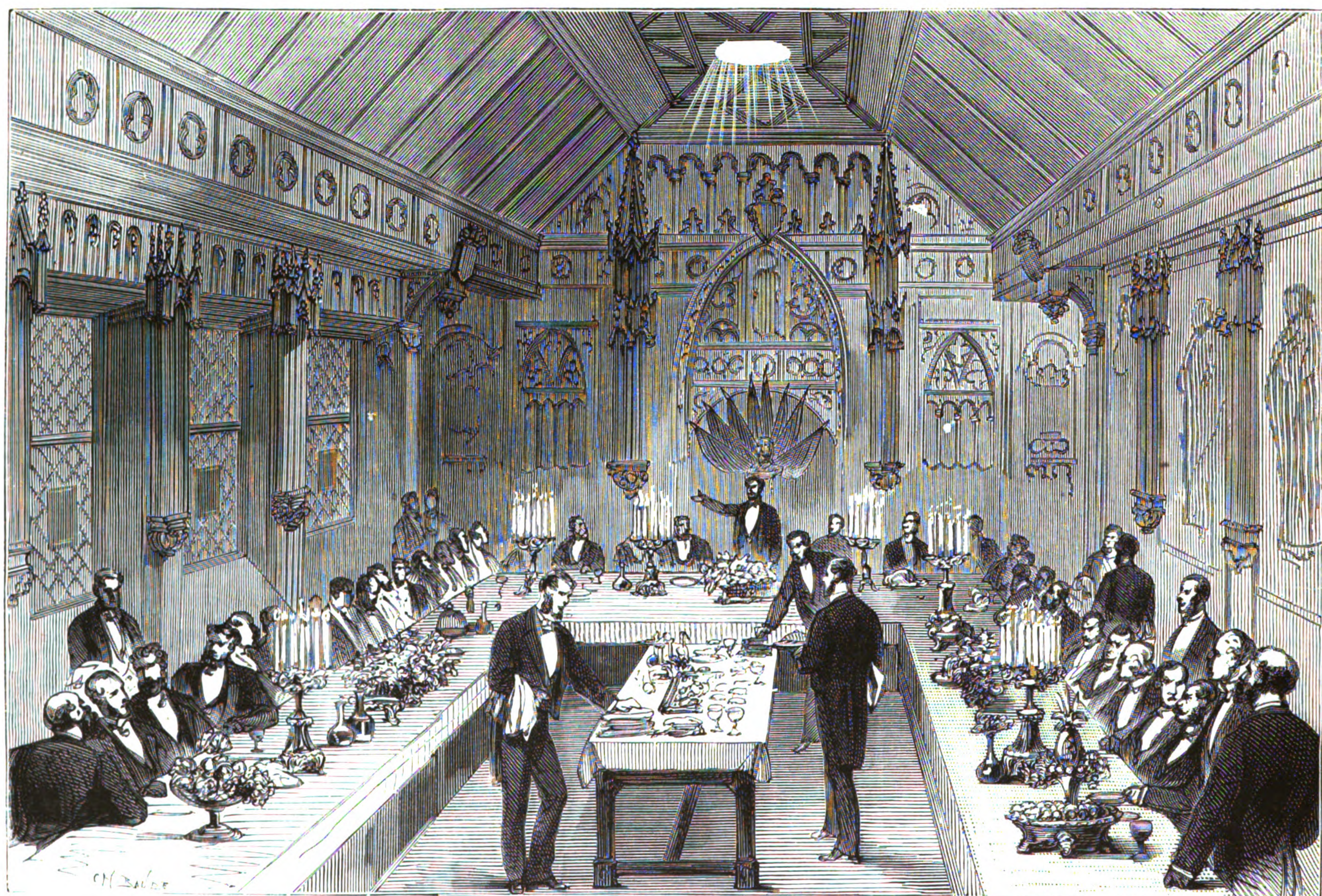
La pêche du maquereau sur les côtes de Bretagne commence au mois de mars et se prolonge jusqu'aux premiers jours de juin. Les chaloupes non pontées qu'on y emploie jaugent 6 tonneaux et ont de 26 à 28 pieds de longueur. Les bateaux partent en bande, mais, arrivés sur les lieux de pêche, ils étendent leur ligne, car il faut un large espace au développement de leurs filets qui ont jusqu'à 200 et 250 mètres de développement. Comme les chaloupes se laissent dériver sur leurs filets, elles sont toujours bout au vent ; les filets ont alors une direction parallèle ; on laisse un intervalle de 300 à 400 mètres entre chacune de ces parallèles. Chaque filet a 20 brasses de long, une de hauteur, on les attache au bout les uns des autres et il y en a quelquefois 60 à 70 appartenant au même bateau. On fixe à l'extrémité une bouée, supportant une sorte de torchère terminée par une lanterne dont la chandelle suffit pour la nuit.

La besogne du soir est alors terminée, les pêcheurs mangent et dorment, après avoir installé une vigie. Vers le point du jour on relève les nappes : quatre hommes sont sur les avirons, les autres embarquent les filets et le poisson, et le mousse, armé d'un haveneau, rattrape ceux qui, se dégageant des mailles, essayent de s'échapper.

Les pêcheurs ont quelquefois à compter avec les gros poissons qui suivent les bancs de maquereaux pour en faire leur pâture. Les plus redoutables sont des squales et même de véritables requins qui, en poursuivant le poisson, s'engagent dans les filets, s'y entortillent et les brisent, soit avec leurs mâchoires à dents de scie, soit avec leur peau râpeuse ; aussi quand les pêcheurs parviennent à les hâler à bord, c'est avec une sorte de rage qu'ils leur appliquent la punition de leurs méfaits. On a pris

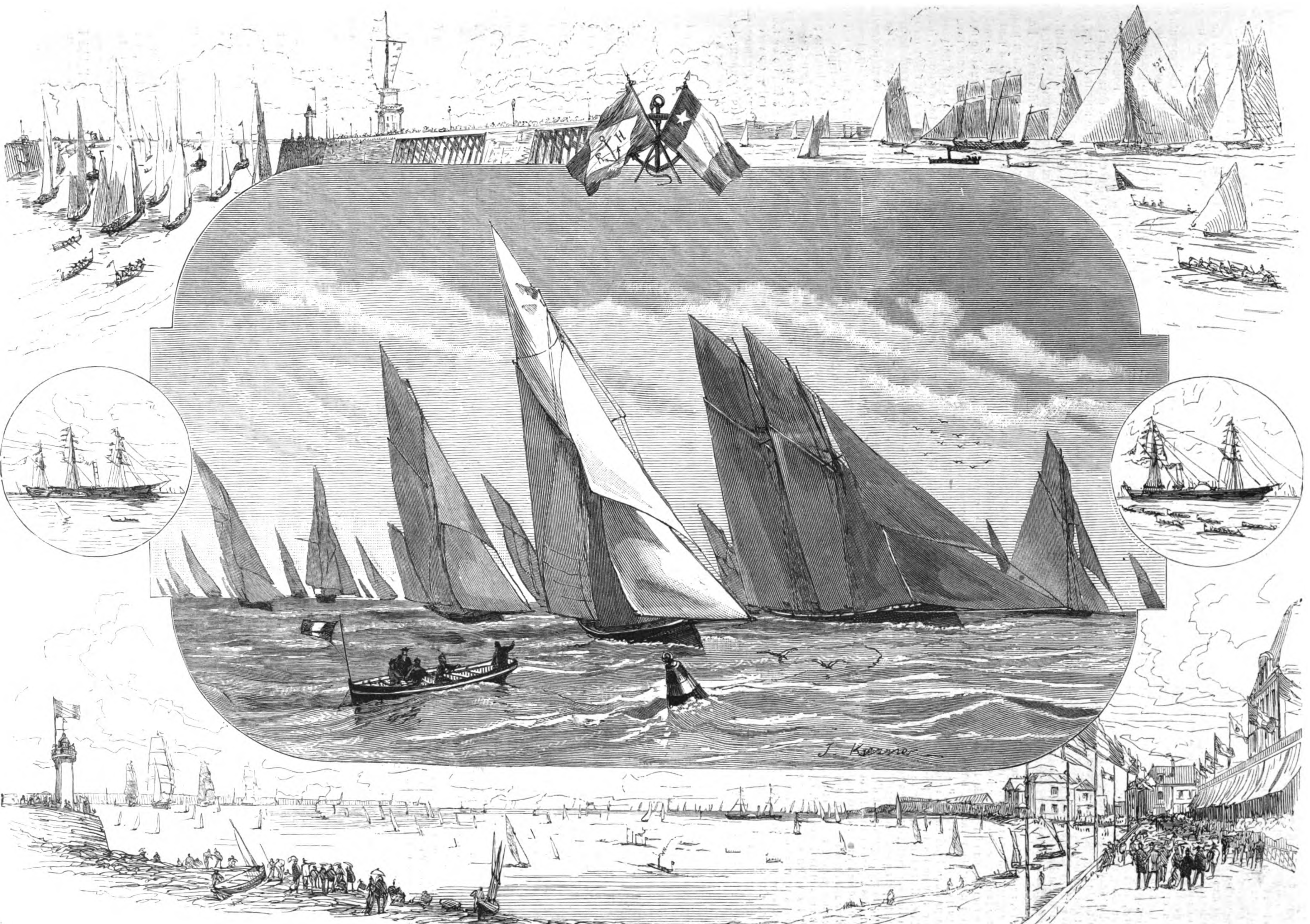
LE CINQUANTENAIRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE

LA REVUE DE L'ARMÉE ET DE LA GARDE CIVIQUE, LE 18 JUILLET. — LE DÉFILÉ



LE BANQUET OFFERT PAR LA PRESSE BELGE A LA PRESSE ÉTRANGÈRE DANS LA SALLE GOTHIQUE DE L'HÔTEL DE VILLE

D'après les croquis de M. Heins, correspondant particulier de l'*Illustration*.



LES RÉGATES DU HAVRE

1. Sortie des yachts du port le 11 juillet au matin. — 2. La jetée du nord-ouest. — 3. Course des barques de pêche à chalut. — 4. L'aviso *le Coligny*. — 5. La grande course internationale des yachts. — 6. La canonnière *la Lionne*.
7. Le phare de la jetée du nord-ouest. — 8. La rade du Havre. — 9. Frascati. — 10. La plage.

quelquefois des squales de cinq mètres de longueur qui pèsent jusqu'à 300 et 400 kilogrammes.

A l'époque où se fait la pêche du maquereau, la mer est couverte d'oiseaux de toute espèce et surtout de Macareux et de Guillemots qui, en poursuivant le poisson, se prennent par milliers dans les filets ; les pêcheurs les acceptent comme un appoint, ils en gardent les plumes, quelques-uns les mangent, mais il est au moins douteux que ce soit un régal.

On pêche encore le maquereau à la ligne amorcée d'un morceau de poisson ou de viande; le bateau est sous voile et court des bordées avec sa ou ses lignes à la traîne. Le vent frais et fort est favorable à cette pêche qui dure environ trois mois.

Sous le rapport de la beauté, c'est-à-dire de la richesse du coloris, le scombre peut triompher sans conteste. Dans leur élément, la plupart des poissons sont d'un incomparable éclat; à la vivacité, à la diversité des couleurs qu'affecte le plumage des oiseaux, ils ajoutent ce chatoiement qui est le caractère des pierres précieuses. Nous avons tiré de la Méditerranée des *rascasses*, la pierre angulaire de la bouillabaisse, qui ressemblaient à un morceau de métal en fusion; un autre poisson était entièrement peint du bleu le plus éblouissant; un autre, d'un vert tendre, se zébrait sur les flancs de hachures d'une teinte orangée; mais le maquereau nous a toujours semblé l'emporter sur tous ceux-là, par les magnificences de son extérieur au moment où il sort de la mer; l'opale la plus riche en irisements paraîtrait terne si on la plaçait à côté de ce poisson dont le dos a les reflets de l'acier, et sur le corps duquel passent en se détachant et en se fondant tour à tour les tons du prisme, rehaussés par un glacis d'or. Cette brillante parure s'évanouit rapidement quand la vie est éteinte; quelques heures après la capture, il n'en reste plus que des traces.

La chair du maquereau jouit d'une incontestable popularité dans les régions du centre et du nord, et la gastronomie elle-même l'y tient dans une certaine estime. Il est loin d'avoir le même succès dans le Midi; à Marseille, la ville piscivore par excellence, et où il se vend quelquefois vingt centimes et moins encore, ce scombre est très mal porté, et les velléités d'entamer avec lui quelques relations intimes peuvent devenir compromettantes.

Nous nous souvenons d'avoir assisté à un changement de cabinet, c'est-à-dire de cordon-bleu, que l'acquisition d'un de ces proscrits provoqua dans le ménage d'un Marseillais de nos amis. Sa cuisinière refusait d'aller acheter des maquereaux au marché :

— Eh ! té ! Allez-y vous-même, s'écria cette émule de feu Vatel; moi, je tiens trop à mon honneur pour marchander le poisson de la canaille.

Et comme péroraison, la bouillante Phocéenne jeta héroïquement son tablier au nez de sa maîtresse. Sans partager ces dédains véhéments, nous devons reconnaître que la mésestime de la gastronomie méridionale est justifiée dans une certaine mesure : la chair du maquereau, très nourrissante, très substantielle, manque de finesse et de délicatesse. Au mois de juin, lorsqu'il est sorti amaigri de la période du frai, cette chair est sèche, filandreuse, et sa valeur est plus que médiocre.

Les Bretons connaissent quatorze manières de manger le maquereau, et sur ce point ils distancent de deux longueurs les Parisiens qui n'en ont que deux. Les pêcheurs le font cuire dans l'eau avec des pommes de terre; ce plat primitif s'appelle une *cotriade*. Les raffinés y ajoutent du vin blanc ou du cidre et quelques épices; on l'accommode encore grillé, au court-bouillon, frit dans le beurre; on le met en matelotte tantôt avec du vin blanc, tantôt avec du vin rouge; il sert à confectionner des bouillabaisses, il peut se présenter comme l'alose sur un lit d'oseille, etc.

Depuis l'introduction des voies ferrées, la plupart des maquereaux pris sur nos côtes s'expédient à l'état frais, et leurs salaisons ont perdu, chez nous, l'importance qu'elles ont eue autrefois. Les Romains ont connu ce mode de conservation de ce poisson; il entrait dans la composition du *garum*, dont les maîtres du monde faisaient leurs délices.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

» Ce fut alors que je formai le projet d'utiliser pour vivre mon talent de musicienne, voulant à tout prix pouvoir me passer de la pension qu'on me faisait payer.

» Je repris des leçons et j'étudiais de longues heures, malgré les progrès du mal qui me minait sourdement. C'est vers cette époque que je vis annoncée dans un journal de France la mort de votre fils, mort dont j'étais la cause sans doute !

» Désormais, je pouvais obéir aux prescriptions réitérées du médecin, quitter le Pérou et revenir dans mon pays. Ce projet vient d'être arrêté plusieurs mois par la maladie. Ne sachant ce qui peut advenir de moi pendant la traversée, souffrante comme je le suis, je vous écris cette lettre, monsieur, la veille de mon départ, pour vous recommander ma pauvre Bénédicte — puisque je ne puis la léguer à son père — si Dieu jugeait bon de lui reprendre sa malheureuse mère. Ne la punissez point d'une faute dont elle ne porte déjà que trop le poids. Elle est bonne et intelligente, c'est une nature ardente qui ne demande qu'à s'attacher; elle vous aimera. Laissez ce doux rayon de jeunesse éclairer votre austère maison, laissez cette petite fleur s'épanouir sur votre deuil.

» Je lui ai dit hier que son vrai père était mort, et que celui qu'elle avait pris pour tel, n'était qu'un parent qui demeurait avec nous pour nous protéger dans ce pays étranger. Que « le voyage » qu'il avait entrepris, et qui durait depuis une année, devant se prolonger longtemps encore, nous allions retourner en France.

» Rien de plus facile que de la laisser dans cette erreur, les enfants de cet âge sont faciles à abuser, leur innocence n'ayant pas une ombre. Vous pouvez croire, monsieur, que j'ai veillé avec un soin jaloux à ce que rien ne vînt effleurer celle de ma Bénédicte. Le monde sera moins crédule, et pour ma fille cependant, pour votre petite-fille, monsieur, il faudrait sauver de ma mémoire tout ce qui peut être sauvé. On a su que je n'étais entrée que malgré vous dans votre famille, que vous ne m'aimiez point, que Mlle Thècle m'avait en aversion, et que les concessions que vous fîtes tous deux, au moment de mon mariage, n'avaient pour but que de conserver mon mari près de vous. Ne pourriez-vous dire que, trouvant intolérable de vivre dans un milieu où, en dehors de votre fils, je me sentais antipathique, humiliée de la dépendance dans laquelle me tenait vis-à-vis de vous ma situation de femme sans dot, et aimant peu mon mari, j'avais imaginé ce qu'on sait, et qu'une fois en Amérique j'y avais vécu sous un faux nom, en donnant des leçons de musique, jusqu'au jour où la mort de mon mari m'avait permis de revenir en France. Ajoutez à cela que j'étais une créature exaltée, romanesque, orgueilleuse, enfin tout ce qui pourra vous aider à colorer de vérité cette version nécessaire. Moi disparue, la loi vous fait une obligation de recueillir Bénédicte, la fille et l'héritière de votre fils. Mais cela ne suffit point à sa mère qui voudrait qu'on l'aimât.

» N'ayez point de parti pris avec elle, ne vous dites pas : elle sera comme ceci et comme cela, elle aura ce défaut-ci et celui-là ; ces idées préconçues qu'on a des enfants de parents coupables sont d'une cruelle injustice. Faites-moi la grâce, monsieur, de ne juger Bénédicte que sur elle-même et non à travers mon triste souvenir. Si elle a des défauts ne vous écriez pas : « J'en étais sûr! Cela devait être ! » Mais songez que les enfants des honnêtes femmes en ont aussi, qu'on corrige par une tendresse sage et ferme, et par une religion éclairée. Je vous exprime ici, monsieur, ma dernière et unique volonté :

» Je veux que ma fille soit élevée dans l'observation rigoureuse des préceptes et des pratiques de la religion catholique romaine, à laquelle elle appartient. Vous êtes trop honnête homme pour ne pas respecter ce vœu sacré d'une mourante.

» Je termine, monsieur, cette longue lettre qui vous arrivera du seuil de l'éternité; encore une fois je recommande ma fille à la générosité de votre cœur, pardonnez-lui sa mère! et souvenez-vous qu'il n'appartient qu'à Dieu, le maître souverain des destinées, de punir l'innocent pour le coupable.

» MARIE DE BLANQUEFORT. »

Au-dessous de ce nom étaient tracées deux lignes presque illisibles : « Soudainement frappée, je me meurs... ferme Dutertre, à Bernières, Calvados. »

— La misérable! Ce mot fut le seul qui s'échappa des lèvres du frère et de la sœur, lorsqu'ils eurent achevé la lecture de cette lettre, touchante au moins dans son humilité.

— Et c'est pour cette pitoyable créature que mon fils s'est fait prêtre! ajouta l'armateur avec colère, pour elle que j'ai perdu son affection et son respect! pour elle que mon cœur a été brisé! mes espérances détruites! car ce fils, ma joie, mon orgueil, est plus mort aujourd'hui pour son père que si la pierre de sa tombe était scellée sur lui... Ah! mademoiselle Marie de Blanquefort, catholique et aristocratique personne, voilà donc la façon distinguée dont vous avez payé son amour! Misérable! misérable! misérable!

— Croyez-vous, dit Mlle Thècle, que Béné..., que cette enfant qu'elle vous lègue, soit celle de Pierre?

— Moi? allons donc! Son complice, que je devine, est arrivé un mois après son mariage, et c'est au bout de dix mois, à dater de ce retour, que sa fille est née. C'est concluant, malgré ses protestations d'être restée « pure » deux ans... Mensonge! Est-ce qu'on croit ces femmes-là!

— Cependant elle savait bien que, de toute façon, nous ne pouvions repousser sa fille, que la loi nous la donnait, puisque dans sa pensée le père était mort.

— Eh! sans doute, ma chère! mais ne fallait-il pas nous attendrir sur cette bâtarde! nous disposer à l'aimer par cette assurance formelle qu'elle n'avait failli qu'à l'*Oseraie*, et sur le point de fuir! Quoi qu'il advienne entre elles et leurs amants, ces créatures adorent toujours les enfants qu'elles en ont. Ce n'est pas pour la fille de mon fils qu'elle eût fait tant de frais d'imagination.

— Ah! que ma haine a été clairvoyante! fit Mlle Thècle, car je la haïssais! Elle, entrée ici, avec ses airs de duchesse entortillés de câlineries perfides et de timidités hypocrites, nous avons presque cessé de compter pour Pierre, qui ne nous pardonnait point de ne pas être en extase devant son idole... idole de boue! qu'il en ramasse aujourd'hui les morceaux...

— Voici ce que je décide pour cette enfant, ce à quoi je suis fermement résolu, reprit M. Didier Montaut, après quelques instants de réflexion : Tel que je connais Pierre, ayant vu ce que sa passion pour sa « chère morte » lui a fait faire, je suis à peu près persuadé que cette lettre le tuerait ou le rendrait fou. Certes, il ne m'est plus rien, je l'ai banni de ma présence, et mes yeux se fermeront sans avoir revu son visage; mais enfin c'est mon fils... et je ne veux pas qu'il lise cette lettre. Je veux, tu m'entends, Thècle, que ce que nous avons appris ce soir reste un secret entre toi et moi. J'irai à Bernières, je ramènerai cette enfant comme celle d'un ancien camarade de mon fils, mort pauvre en Amérique, et dont j'accepte la tutelle. Puis nous aviserons à la mettre quelque part sous le nom que lui a fait porter sa mère, s'il n'est pas trop sonore pour l'avenir que je lui réserve. Je crois me conduire ainsi en honnête homme ; la loi m'importe peu en ce cas pour lequel je ne relève que de ma conscience, qui me dit bien haut que je ne dois ni mon nom ni ma fortune à la fille de l'amant de ma bru. Ce serait trop commode, en vérité! Le second motif du silence que je tiens à garder vis-à-vis de Pierre, c'est qu'avec son tempérament de paladin, il serait très capable « dans le doute » de vouloir se charger de cette enfant, d'éventer cette horrible histoire, de nous éclabousser tous de cette honte. Elle est plaisante! Mlle de Blanquefort, avec sa combinaison pour expliquer sa fuite! Non, non, ce ne sera pas ma petite-fille, mon héritière, que j'amènerai dans ma maison, mais une bâtarde à laquelle nous ferons l'aumône d'un nom et d'un abri...

— Bonsoir, Thècle.

— Bonsoir, mon frère, je vous approuve en tout.

Resté seul, M. Didier-Montaut sonna.

— Julien, dit-il au domestique, pour demain matin, sept heures, ma valise et la voiture.

— Très bien, monsieur.

L'armateur remonta dans sa chambre. Entre les deux fenêtres, un portrait en pied représentant un bel adolescent, un Pierre de quinze ans qui ne devait pas grandir... Le père lui jeta un regard douloureux en murmurant :

— Mon pauvre enfant!

Puis il s'assit devant son bureau et se mit à écrire.

IV.

Le surlendemain, vers trois heures, une voiture, lancée au galop, traversa le village de Bernières et vint s'arrêter devant la ferme Dutertre.

M. Didier-Montaut en descendit.

— Bonjour, madame dit-il à la fermière, accourue au bruit, je réponds à l'appel qui m'a été fait par une femme mourante, descendue chez vous.

— Elle a été enterrée hier matin, monsieur, la chère dame! Vous venez chercher sa petite fille qui se désole que c'est une pitié! Vous êtes sans doute son parent?

— Je suis son tuteur, elle n'a plus de famille... Où demeure le curé? Je veux payer les frais des funérailles.

— Nous n'avons pas de curé ici, monsieur, il faut aller à Courseulles, ça se trouve bien, du reste, l'abbé Didier m'a recommandé de ne pas laisser emmener l'enfant qu'il n'ait vu la personne.

L'armateur avait pâli.

— Ah! le curé de Courseulles est l'abbé Didier, dit-il.

— Monsieur le connaît?

— Oui.

— Comme ça se rencontre!

— Et il a probablement confessé cette... dame ?

— Oui, monsieur.

— Et... tout s'est bien passé?

— Mais oui... bien, ou plutôt mal, fit la fermière

qui ne comprenait pas. Mme de Cambes est morte aussitôt après avoir été administrée; alors M. le curé est monté avec le docteur Pascal se renseigner sur elle près de la femme de chambre, une brave fille qui soigne la petite, vous pourrez lui donner une belle pièce!

L'armateur desserra sa cravate, le sang lui montait violemment au visage. Pendant un instant, il se promena dans la salle avec une vive agitation.

— Mon fils a confessé sa femme! se disait-il, et rien n'a transpiré de l'affreux saisissement qu'ils ont dû éprouver, s'étant crus morts tous deux! Pierre a administré cette misérable! Il l'a touchée! Cela dépasse le possible... Et il a pu ensuite paraître calme! Cette soutane l'a donc pétrifié! S'il laisse emmener l'enfant, en demandant seulement à voir qui s'en charge, c'est qu'il est bien convaincu qu'elle n'est pas de lui. A cette minute dernière, avec ses idées religieuses, la malheureuse n'aura pas osé mentir comme lorsqu'elle m'a écrit étant encore valide. Elle ne lui a pas dit qu'elle m'avait écrit, puisqu'il ignore que c'est moi qui devais venir... Les détails leur ont échappé... Quelle scène! quelle reconnaissance!

— Madame Dutertre?...

— Monsieur?

— Voulez-vous envoyer quelqu'un au bourg, avec la voiture, prendre le curé, afin qu'il voie qui je suis... Du reste, voici ma carte. Je me sens un peu las pour faire cette course ce soir, et je désire repartir demain dans la matinée.

— Je vas dépêcher no't gars, dit la mère Dutertre; il aura plus d'entendement qu'un valet pour c'te commission-là.

Quand la fermière rentra, M. Didier-Montaut lui demanda à voir l'enfant.

— Elle est là avec sa bonne, monsieur, dit-elle en poussant une porte.

Dans la grande cuisine claire et gaie, près du foyer dont les flambées mettaient des reflets d'or au cuivre brillant des casseroles, Bénédicte était debout devant la femme de chambre, qui mesurait sur elle une jupe de laine noire. Le visage altéré de l'enfant, qui portait la trace de larmes récentes, exprimait un chagrin au-dessus de son âge. Au bruit que firent en entrant M. Didier-Montaut et la fermière, elle leva les yeux, et par un mouvement instinctif, se serra contre Augustine.

— Venez ici, petite fille, dit l'armateur.

Elle s'avança à pas lents, l'air un peu étonné, et s'arrêta en face de lui. Il l'attira vers la fenêtre, renversa sa tête blonde en arrière, et la regarda longuement; puis son œil, dans lequel avait passé une lueur attendrie, redevint dur et froid; il leva les épaules, comme pour se railler, et lâcha Bénédicte en disant:

— C'est à moi que votre mère vous a léguée, enfant, pour que je vous fasse élever, je vous emmènerai demain.

— Avec Augustine?

— Non, ce n'est pas possible.

— Alors je veux rester ici avec elle; elle aidera Mme Dutertre à faire le beurre, et moi je soignerai les petits poulets, c'est très amusant.

— Ah! ah! vous êtes une personne résolue à ce que je vois... Et obéir à votre mère qui vous a confiée à moi, vous le refusez?

Bénédicte réfléchit une minute.

— J'irai où elle a voulu, dit-elle.

— Quel âge avez-vous?

— Sept ans.

— Etes-vous sage?

— Oh! non...

— Savez-vous bien lire?

— Maman m'avait fait faire une grande boîte pleine de lettres en sucre, très jolies, avant que nous partions de Lima, pour que j'apprenne pendant la traversée. Moi, pour savoir plus vite, je les ai toutes mangées à la fois un matin que j'étais seule dans la cabine. J'ai été très malade, et après je ne savais tout de même pas mes lettres, excepté l'*a* et le *b*, quand ils sont gros.

— Ainsi, vous ne connaissez pas l'alphabet?

— Non, mais je sais par cœur mes prières.

— Que faisiez-vous tout le jour?

— Je jouais.

— A quoi jouiez-vous?

— Ben... à jouer. J'avais des perruches, des colombes, un écureuil, un agneau, un petit chien, un petit chat, des petits poissons.

— Et pas de poupées?

— Si, mais je les laissais toujours couchées; c'est ennuyeux, les poupées, ça ne remue pas.

— Etes-vous obéissante?

— Non... oui... Voilà. Je fais tout ce que je veux, parce que le médecin a défendu de me contrarier, ça me rend malade.

— Êtes-vous colère?

— Très!

— Êtes-vous gourmande?

— J'aime seulement les cailles rôties, les pommes de terre frites et les pralines.

— Et les belles robes, les aimez-vous?

— Je ne sais pas... j'ai toujours des belles robes.

— Et si je vous habillais comme le sont les petites filles de ce village, que diriez-vous?

La lèvre de l'enfant eut un pli de dédain moqueur.

— C'est pour rire!

— Admettez que ce soit sérieux, que feriez-vous?

— Eh bien! je prendrais ce que vous m'auriez mis et je le jetterais dans le feu.

— Ah!... Vous pouvez retourner près de votre bonne, qui, je le crois, a besoin de vous. Je n'ai plus rien à vous demander.

— Ce vêtement sera-t-il terminé demain? ajouta-t-il, en s'adressant à Augustine.

— Oui, monsieur, répondit-elle. Puis elle murmura:

— Il ne me revient guère, ce vieux-là! En voilà un interrogatoire! Au lieu d'embrasser la petite et de lui dire de bonnes paroles.

Notre pauvre Bénédicte! Que va-t-elle devenir? Une enfant si aimée, si choyée, et volontaire! mais si caressante, si spirituelle et si aimable! Dieu! que j'ai le cœur gros!

L'armateur était retourné dans la salle et la parcourait de long en large. C'est bien cela! pensait-il, une nature aristocratique, comme ils disent, pétrie de caprices, d'orgueil, de paresse, de révolte, de mépris insolents, de goûts dispendieux et de mauvaise santé. Il n'y a pas, dans ce sang « bleu » une goutte de celui de notre race bourgeoise, pratique, active et forte. La péronnelle est déjà imbue de sa supériorité sociale, on le sent à la franchise presque impertinente de ses réponses. Intelligente, très intelligente, je crois. Un animal de luxe enfin.

Nous allons voir quelle personnalité se dégagera de cette créature fantaisiste, insoumise et hautaine, matée par une éducation démocratique. Non, ce n'est pas ma petite-fille... à sa vue rien n'a vibré en moi... aucune ressemblance avec nous, d'ailleurs. Point jolie, mais pas la figure de tout le monde... une figure « à cachet », dirait mistress Barnett. Pierre se prêtera-t-il à ce que je projette? Pourquoi non? Quel intérêt peut-il porter à cette bâtarde? Quel sentiment, en dehors de « la charité chrétienne ». Il est fort heureux que cette femme ait pris ce nom de de Cambes, celui de sa grand'-mère... il nous met tout de suite hors de cause. Si l'enfant avait su qu'elle s'appelle Didier-Montaut, comment m'y serais-je pris, à Bordeaux, pour réaliser mon dessein? Mais j'y songe, et l'acte de décès! Pourvu...

Il se rapprocha de la cuisine.

— Madame Dutertre, s'il vous plaît, quels ont été les témoins pour l'acte de décès?

— Le curé et le médecin, monsieur; mamz'elle Augustine leur a donné un grand portefeuille où étaient tous les papiers de Mme de Cambes, ces messieurs sont partis avec à la mairie, et en revenant l'abbé Didier a dit qu'il emportait le portefeuille, et qu'il le remettrait à la personne qui viendrait chercher l'enfant.

— Merci. Pierre a eu la même crainte que moi, murmura-t-il, et il a pris ses précautions. C'est égal, j'irai voir sans me faire connaître le maire ou l'adjoint qui a dressé l'acte, pour éviter les bavardages. Il faut qu'on continue à croire dans le pays que la dame morte s'appelait de Cambes. Quant à Pierre, son nom de Didier, en regard de celui de Didier-Montaut, n'a pu éveiller aucune idée dans l'esprit de l'officier civil. Qui irait s'imaginer pareille chose?

— Monsieur, dit la fermière du seuil de la cuisine, voici la voiture et M. le curé est dedans.

— Voulez-vous le prévenir que je l'attends ici, et nous fermer les portes, répondit l'armateur d'une voix un peu assourdie.

Un instant après, l'abbé Didier, vieilli de dix ans, entrait dans la salle.

— Je vous salue, mon père,... fit-il en se découvrant respectueusement.

— Les circonstances qui nous réunissent aujourd'hui, monsieur, sont aussi cruelles qu'inattendues, dit l'armateur, en se raidissant contre son émotion. Quels que soient vos torts envers moi, vous êtes mon fils, et vous pouvez croire que votre père a souffert, depuis qu'il sait que vous savez... Sans la fatalité qui a voulu que ce fût vous qui assistât cette misérable, vous auriez tout ignoré... Je suis presque étonné de vous voir survivre, moi qui sais jusqu'où votre passion pour la vivante et pour la morte vous a entraîné!

— De grâce! mon père, dit douloureusement le prêtre, laissons ce pauvre amour. Dans la lettre que cette malheureuse femme vous a écrite, parle-t-elle de sa fille de façon?...

— Elle recommande « à la générosité de mon cœur » l'enfant qui porte notre nom. Elle avoue avoir aimé avant de vous épouser, elle dit qu'*il* revint de l'étranger pour recueillir l'héritage d'un oncle un mois après votre mariage... Ceci se commente de soi!

— Hélas! hélas! gémit l'abbé Didier, le dernier, le faible espoir auquel je m'étais rattaché en recevant votre carte, s'en va! Je me disais: « Si c'est à mon père qu'elle confie sa fille, me croyant mort », c'est que cette enfant est la mienne.

— Comme il se laisserait prendre! pensait l'armateur, si je lui apprenais la vérité, une vérité qui est un mensonge infâme!

— La confession de cette femme, reprit-il, ne vous a donc donné aucune certitude à cet égard, Pierre?

L'abbé Didier lui rapporta de cette poignante scène ce qu'il pouvait en raconter.

Lorsqu'il eut achevé:

— Il ne nous reste plus, dit son père, qu'à régler ce qui concerne l'enfant. Vous me l'abandonnez entièrement?

— Entièrement... Mais je vous demande, puisqu'elle ne vous est rien, de lui faire donner une éducation religieuse. Sa position sera un jour difficile et triste, elle aura besoin de Dieu.

— Sa mère m'a exprimé le même vœu et je le respecterai... Sa fille suivra les momeries d'un pensionnat où je compte la placer. Je l'y produirai, ainsi que dans notre entourage, sous le nom de Catherine Hubert, une orpheline dont j'aurai accepté la tutelle.

— Mais l'enfant sait bien qu'elle ne s'appelle pas Catherine Hubert...

— Je lui dirai que sa mère, pour des raisons que je lui expliquerai quand elle sera plus grande, avait changé au Pérou leurs noms de baptême et de famille, et qu'elle ne doit point prononcer ces noms-là.

— A propos de baptême, il faudra l'acte de naissance de l'enfant lorsqu'elle fera sa première communion; à cette époque j'écrirai à l'archevêque, afin qu'il veuille bien s'arranger pour que notre secret ne le dépasse point.

— C'est inutile, j'irai le voir moi-même; je ne veux pas qu'il ait la satisfaction d'apprendre qu'un Didier-Montaut porte la soutane.

— Vous ne me la pardonnerez jamais?

— Jamais! monsieur.

— Alors, pour en finir au sujet de cette enfant, que comptez-vous faire, dans l'avenir, si vous trouvez à la marier?

— M'inspirer des circonstances, de l'individu qui se présentera, et de la valeur morale que pourra avoir acquis cette demoiselle.

— Songez, mon père, qu'elle est innocente de la faute de sa mère; n'exigez point d'elle des vertus et des mérites que vous n'exigeriez pas d'une autre. Dites-vous que si sa malheureuse mère m'eût aimé, elle eût été, peut-être, une très honnête femme...

— Imbécile... sublime... va! fit l'armateur, il la défend!

— Allez-vous mettre votre pupille en pension immédiatement?

— Non, je la garderai un an, pour laisser s'atténuer, s'effacer un peu dans notre milieu, la vivacité de ses impressions, de ses souvenirs, pour la former à sa nouvelle personnalité, et rompre un petit caractère qui me paraît tout juste commode. Je vous réponds que la fille de votre femme deviendra souple entre mes mains.

— Je le souhaite, mon père! Surtout pour elle, la pauvre enfant! Mais il est bien difficile de transformer ces natures altières, de détruire cet instinct inné de supériorité de race.

— Laissez-moi donc tranquille, avec votre instinct inné! Des idées de Mlle de Blanquefort, cela.. Comme si les âmes des nobles arrivaient de là-hau avec quatorze quartiers! Ce sont les milieux qui fon les individus.

L'abbé Didier secoua la tête sans répondre. Il savait depuis longtemps que sur ce chapitre et sur celui de la religion, l'armateur était intraitable.

Il resta un instant silencieux, puis reprit, avec effort:

— Pour la tombe, je vais commander une simple pierre grise, sur laquelle on gravera: Marie et la date.

— J'avais eu la même pensée.

— Vous repartez demain, mon père?

— Demain.

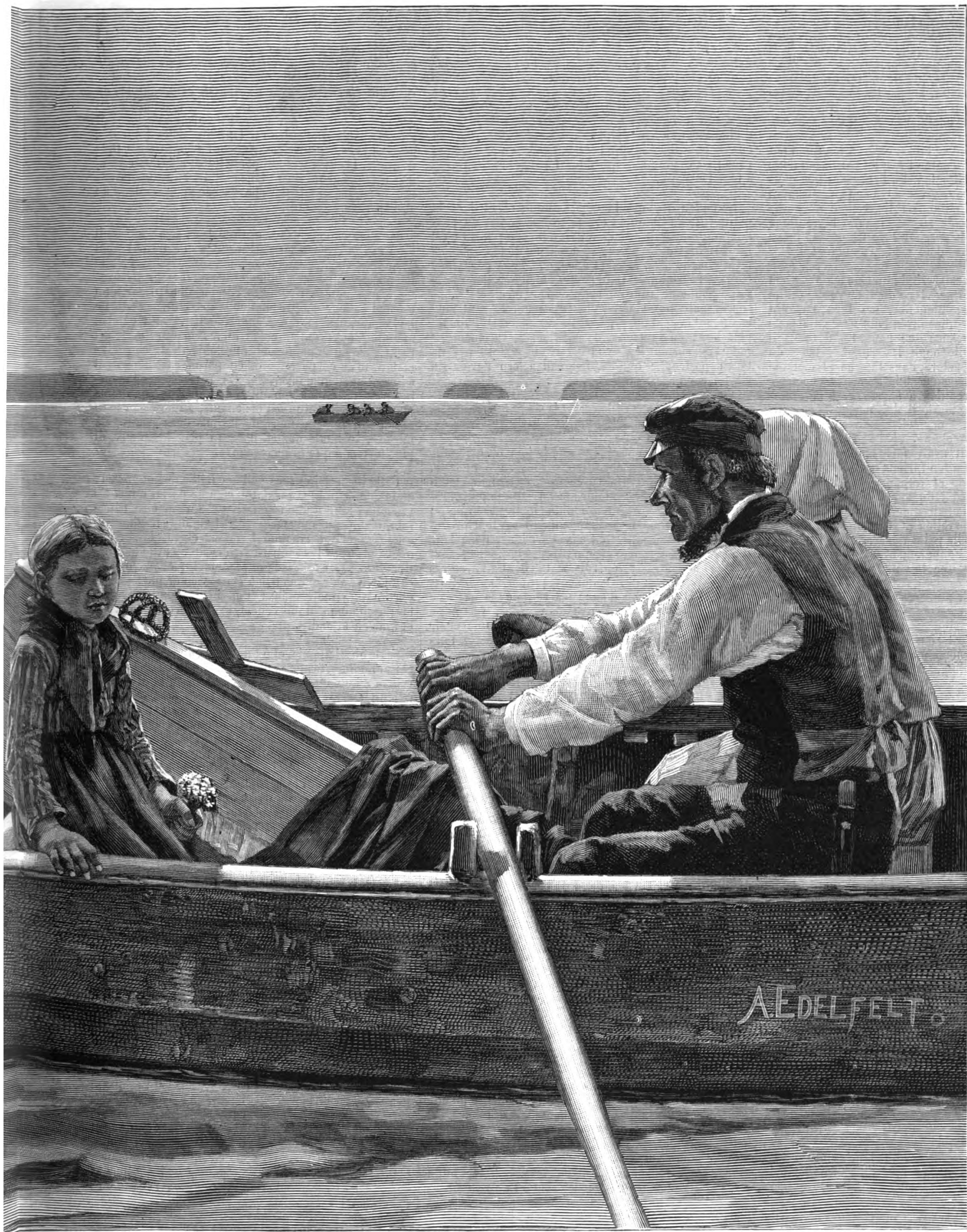
— Voici le portefeuille. Il contient tous les papiers qui peuvent être nécessaires à l'enfant et... mon portrait... ce petit portrait sur ivoire, vous savez?

ANDRÉ GÉRARD.

(La suite prochainement.)

LE CONVOI D'UN I

D'APRÈS LE TABLEAU DE M



ENFANT (FINLANDE)

. ÉDELFELDT (SALON DE 1880)

LETTRES DE MON JARDIN

Après avoir été l'objet de toutes sortes d'objurgations, le soleil commence à devenir le point de mire des malédictions; il y a trois mois on lui reprochait sur tous les tons de ne pas se montrer, de s'oublier dans les bras de Thétis, de manquer ses entrées comme un simple cabotin, et, par les temps irrespectueux de majestés où nous sommes, il se trouvait des intransigeants pour le qualifier de soleil de fer-blanc. Aujourd'hui c'est une autre antienne; ses ardeurs sont stigmatisées avec autant d'indignation que l'ont été ses nonchalances d'antan : A quoi pense-t-il donc cet astre à tête de linotte? Se figure-t-il que nous ayons été fabriqués pour vivre dans cette atmosphère de salamandre? Veut-il nous rôtir, veut-il nous calciner? Ah! s'il ne partageait pas l'inamovibilité d'une certaine fraction de la magistrature française, je ne donnerais vraiment pas deux sols de sa place!

Sans s'associer à ces récriminations excessives, on peut être de cet avis que, si ce dieu en disponibilité nous comble de ses bienfaits, ses feux ne sont pas toujours exempts d'inconvénients susceptibles de mitiger la reconnaissance que nous lui devons; il mûrit les melons, il rougit les cerises, mais du même rayon il fait éclore dans l'herbe et dans la mousse un tas d'insectes désobligeants, sans compter ce qu'il convie de reptiles à sa sieste. Non moins funeste dans l'ordre moral, il doit porter la responsabilité d'un bon tiers des folies que commet l'espèce humaine. Cet ivrogne qui bat sa femme, n'est-il pas évident que s'il avait fait moins chaud, il eût été plus sobre? Ce fou furieux qui court les rues un poignard à la main et frappe le premier brave homme que le hasard jette sur son chemin, est-ce que les ardeurs caniculaires sont étrangères au détraquement de sa cervelle? Et la jeunesse, que de faux pas ne lui doit-elle point? S'il se contentait d'éclairer décemment, honnêtement et discrètement la grande route, est-ce que le couple qui s'y promène songerait jamais à s'égarer dans les sentiers ombreux dont la mousse est si glissante et la solitude si perfide?

Décidément il n'est rien de parfait en ce monde, pas plus un gouvernement qu'un astre, c'est pour cela que les plus indulgents sont les plus sages.

Je ne vois guère que les stations balnéaires qui applaudissent sans réserve ni restriction aux effervescentes incartades du flambeau de l'univers. Chacun des degrés du thermomètre qui en enregistrent l'ascension se traduit par des centaines de plongeons dans l'onde amère, et chaque plongeon aboutit à faire entrer des écus dans les poches des représentants de la brave population du littoral. Si la religion de Zoroastre est destinée à ressusciter, ce sera dans cette population qu'elle trouvera ses adeptes les plus fervents.

Un jour, sur la plage de Courseulles, j'avais cherché l'ombre d'une cabine en me plaignant de la chaleur. Cette délicatesse froissa vivement une sorte de matelot femelle qui remplissait là l'office de baigneuse. — Ah! ben moi, me dit-elle vertement, si j'avais été le bon Dieu, j'en aurais fait deux soleils, un pour le jour, un pour la nuit, puisqu'il n'y a que quand ils crèvent de chaud que vos Parisiens nous arrivent. — Ma bonne Eugénie, lui répondis-je, vous n'y auriez peut-être pas pensé, si vous aviez été le bon Dieu, parce qu'il est probable que vous auriez eu le moyen de vivre de vos rentes!

Le Midi nous distance de fort loin en fait de primeurs, il est cependant une production maraîchère pour laquelle, grâce à l'habileté de leurs cultures, nos jardiniers arrivent toujours premiers : c'est le melon. Il ne se montre guère avant la première moitié de juillet sur les marchés de Provence, et à cette époque Paris en est déjà rassasié! En raison de cette primauté, du prix rémunérateur de ces fruits précoces, des avantages que leur assure le voisinage immédiat du grand centre de consommation, les marais suburbains ont, pour ainsi dire, monopolisé la culture du plus délicat des cucurbitacées; elle est devenue pivotale dans leur intéressante industrie.

Vous n'en serez pas beaucoup plus avancés lorsque nous vous aurons dit que les chroniqueurs — le melon a les siens, il a même ses poètes — ne sont pas d'accord sur le lieu dont il est originaire; les uns le faisant venir de l'Afrique, les autres de l'Asie; que l'empereur Claudius Albinus et le pape Paul II moururent pour en avoir trop mangé, et que tel homme illustre s'évanouissait à son odeur. J'aime mieux vous entretenir de ses mérites, de ses variétés et de quelques procédés originaux, à l'aide desquels on a prétendu l'améliorer.

Et d'abord, le melon du Midi est-il supérieur à celui que nous obtenons sous châssis ou tout au moins sous cloche? Un Provençal n'hésitera jamais à vous répondre qu'entre l'un et l'autre il n'est pas de comparaison à établir. Le Parisien sera exactement de cet avis; ce n'est qu'en ce qui concerne le choix du lauréat que leur opinion diffère. C'est surtout en fait de gastronomie que l'éclectisme est à sa place, et rien ne s'oppose à ce que nous leur donnions raison à tous les deux.

Le melon vert que l'on cultive au sud, et dont la petite ville de Cavaillon est le grand centre de production, est délicieux quand il est bon; mais c'est lui certainement qui fut visé dans un dicton diffamatoire pour le beau sexe et que nous nous garderons bien de reproduire. Il faut en goûter une demi-douzaine avant de rencontrer le fruit d'élection. Moins sucré, mais plus vineux, plus parfumé, le cantaloup et surtout le cantaloup-prescott, est encore infiniment plus fixe; on en trouve de médiocres, rarement de mauvais, surtout en primeur. Il ne justifie pas du tout l'apostrophe que M. Lalanne a cru devoir lui adresser en assez méchants vers :

> Le melon sans couleur, sous la cloche hâté,
> Attriste mon regard de ce fruit avorté.

Ajoutons, pour être juste, que le jour où nos compatriotes de la Provence daigneront se donner la peine de choisir leurs espèces et de soigner leurs cultures, ce qui n'est aujourd'hui que de la présomption deviendra l'expression d'un légitime orgueil; leur ami le soleil ne demande qu'à leur fournir des melons sans rivaux. Quant aux Parisiens, nous leur apprendrons que leurs pourvoyeurs ordinaires sont dans une mauvaise voie : ils s'attachent à faire gros afin d'empocher des bénéfices proportionnels; ils inondent le marché d'énormes cantaloups noirs de Portugal, trop souvent peu estimables, véritables trompe-l'œil, car l'écorce qui enveloppe une chair assez généralement peu succulente représente toujours les deux tiers de leur volume.

La supériorité de la taille est aussi banale chez les melons que chez les hommes; la variété la plus parfaite est aussi la plus petite, elle se nomme le cantaloup noir des carmes. Pulpe fine, fondante, musquée, écorce réduite à sa plus simple expression, elle réunit tous les mérites et ne laisse après elle que le regret que ses proportions soient si exiguës; aussi paraît-il rarement sur les marchés; on ne le cultive guère que dans les potagers bourgeois et surtout chez les gourmets célibataires.

Les Grecs et les Romains mangeaient du melon. Pline recommande d'en faire macérer les semences dans le lait afin de le rendre plus doux. En fait d'horticulture maraîchère, Pline est à la hauteur de Virgile, grand poète, mais pauvre jardinier et apiculteur de fantaisie. L'agent le plus actif pour accentuer la saveur sucrée et musquée de ce fruit est infiniment moins poétique, c'est le fumier. Van Hill, dans ses *Transactions horticulturales*, affirme qu'on améliore singulièrement les melons en oxygénant la terre où ils croissent soit directement, soit au moyen d'eau oxygénée. On propose encore pour hâter leur maturation de répandre de la poussière de charbon autour du fruit.

J'aime trop le chien pour que le boule-dogue me soit très sympathique. Ceci n'est point un paradoxe : ce qui irrite dans une femme laide, ce sont moins ses imperfections physiques que le démenti qu'elle inflige aux attributions spéciales de son sexe. C'est ainsi que j'en veux au boule-dogue du tort que sa méchante réputation, sa physionomie bestialement farouche font à son espèce. Ses déplorables fréquentations, un patronage trop souvent suspect sont loin de le réhabiliter dans l'opinion; mais tout en restant refractaire aux grâces séductrices de cette mâchoire grinçante, dont les dents semblent toujours menacer vos mollets, je n'en crois pas moins que la férocité que l'on prête à cet animal est surfaite.

En tout cas, cette férocité est notre œuvre. Nous avons voulu notre chien de défense, comme nous avions nos chiens de vitesse, nos chiens de chasse et tant d'autres d'aptitudes diverses; nous y sommes arrivés par les croisements et la sélection; nous avons fabriqué un double résumé de toute la puissance musculaire, de tout l'indomptable courage dont la race canine est susceptible, c'est-à-dire le boule-dogue.

Voulez-vous avoir une idée de ce qu'il peut posséder de vaillance et en même temps du degré de lâche imbécillité à laquelle la créature humaine peut descendre? Un Anglais paria que de deux minutes en deux minutes, il couperait une patte à une chienne qu'il possédait, et que cette bête n'en continuerait pas moins de combattre un taureau. Cette immonde gageure fut exécutée et gagnée : malgré trois mutilations, la chienne continua la lutte; à la quatrième, elle essaya encore de s'élancer, puis se traînant sur ses moignons sanglants, elle se coucha aux pieds de ce bourreau et expira.

De ce que nous avons inventé les armes à feu, il ne s'ensuit pas qu'il soit prudent de faire joujou avec elles; je ne prétends pas davantage décharger le boule-dogue de son humeur batailleuse, sous prétexte que nous en sommes responsables. Dressé au combat comme d'autres animaux de son espèce, il ne dédaignera jamais l'occasion de livrer un combat singulier au premier chien qu'il rencontrera. Il est assez rare que l'homme ait été l'objectif de son éducation, mais cela arrive, et en pareil cas, il devient souverainement dangereux. En revanche, de nombreuses observations m'ont prouvé que, lorsque nous n'avons pas accentué ses penchants, stimulé son tempérament, lorsque nous ne l'avons pas encouragé à mordre, le boule-dogue n'est ni plus hargneux, ni plus méchant que le terre-neuve.

Cette insinuation sera mal accueillie des nombreux amis que cette race insulaire compte parmi nous. Ce sauveteur jouit d'une réputation qui, pour être générale, n'en est pas plus solidement établie; il bénéficie du préjugé qui attribue les dons de placidité et de douceur à tous les ventrus. Ne discutons pas l'authenticité de ses exploits professionnels; concédons le caractère paterne qu'affecte cet extérieur plus massif encore que majestueux; une analyse attentive de la physionomie nous renseignera sur ce que nous devons en attendre.

Cette physionomie, elle tient tout entière dans l'œil, chez l'homme, le miroir de l'âme, et qui, chez le chien, reflète mieux que des sentiments. Examinons-le, cet œil du terre-neuve : il est plus petit que dans aucune autre race, presque toujours sanglant dès que l'animal a dépassé sa troisième année; vous y chercherez vainement les expressions caressantes et tendres, quelquesfois joyeuses et provocantes, toujours franches et éloquentes, à l'aide desquelles les autres chiens remplacent la parole qui leur manque. L'œil du terre-neuve est un œil muet; une vague sournoiserie, encore accentuée par un fréquent clignotement des paupières, voilà le sentiment que vous y surprenez le plus souvent. Son caractère répond généralement à ces prémisses : il n'est pas hargneux vis-à-vis de ses semblables, il faut le reconnaître; mais il est brutal, quinteux, sujet à des colères sans prétexte. La paresse est des péchés capitaux celui qui le passionne; il s'y livre avec délices, et gare à qui en trouble les jouissances.

De tous les animaux, le chien est certainement celui qui oublie le plus aisément et pardonne le plus vite les mauvais traitements; cette lâcheté, si cela en est une, lui a été bien souvent reprochée. Le terre-neuve fait exception à cette loi générale; non seulement il connaît la rancune, mais elle est chez lui singulièrement vivace. Un palefrenier avait brutalement chassé à coups de fourche un de ces animaux qu'il avait trouvé couché sur le foin de ses chevaux. Deux mois après, un jour que l'homme était accroupi pour botteler de la paille, le chien, qu'il avait vingt fois caressé depuis, s'élança sur lui sans provocation, le renversa et lui eût fait un mauvais parti si l'on ne fût pas accouru à son aide. Si les passants, les visiteurs, ont quelque raison de se méfier des boule-dogues, les terre-neuve, moins intelligents, moins attachés à leurs maîtres, sont infiniment plus redoutables pour ceux-ci.

Nos confrères particulièrement, se montreront sages en ne choisissant pas dans cette race leur ami intime; car je dois prévenir qu'elle manifeste pour la chair des gens de lettres une prédilection très flatteuse, mais désobligeante. C'est un terre-neuve, et un Terre-Neuve qu'il avait rendu célèbre, qui faillit dévorer Alphonse Karr. La main si cordiale, si bonne

à serrer, qui avait écrit *les Mousquetaires*, *Monte-Cristo*, et tant d'autres chefs-d'œuvre, fut un jour horriblement déchiquetée par un chien métis de cette espèce : Alexandre Dumas porta pendant trois mois son bras en écharpe. Un imprimeur de Bruxelles, M. Bienez, lisait le journal, assis dans son jardin ; la feuille lui échappant tomba sur son chien qui sommeillait à ses pieds ; l'animal, réveillé en sursaut, se jeta sur son maître et, d'un coup de dent, lui arracha l'œil gauche. Avouez que c'est le cas ou jamais de répéter avec le fabuliste : « Mieux vaudrait un sage ennemi. »

Je ne terminerai pas sans adresser une parole tranquillisante et consolatrice aux propriétaires de ces colosses noirs et blancs aux formes massives, à la démarche solennelle, au panache ondoyant, que nous rencontrons en si grand nombre par les rues. Ils n'ont pas trop à redouter de grossir le martyrologe dont nous vous donnons un faible échantillon, par cette seule raison que sur dix de ces magnifiques animaux, il en est neuf, à peu près, qui ne sont pas des terre-neuve authentiques.

G. DE CHERVILLE.

NOTES ET IMPRESSIONS

La langue est un instrument dont il ne faut pas faire crier les ressorts. RIVAROL.

⁂

Pour juger les hommes, il faut leur passer les préjugés de leur temps. MONTESQUIEU.

⁂

On ne peut pas être longtemps amoureux sans faire beaucoup de sottises, ni parler longtemps de l'amour sans en dire. MARQUIS D'ARGENSON.

⁂

Il y a dans l'art d'écrire quelque chose de ce que les Parisiennes ont dans l'art de s'habiller.
X. DOUDAN.

⁂

Les amis, — une famille dont on a choisi les membres.
ALPH. KARR.

⁂

Il est un temps où notre âge plaide pour nous, et un autre temps où nous plaidons pour notre âge, et alors que de causes perdues ! PRÉVOST-PARADOL.

⁂

Dans une société qui devient, comme la nôtre, de plus en plus matérialiste, le vrai confesseur, c'est le médecin.
J. BARBEY D'AUREVILLY.

⁂

La sagesse s'apprend comme le grec et le latin, et personne n'a jamais songé à nous l'enseigner.
E. ABOUT.

⁂

« Plus on monte, disent les habitants des Alpes, plus on trouve des crétins. »

⁂

Quel habile et puissant harmoniste il faut être pour mettre d'accord ces trois dissonances de la politique : les idées, les passions et les intérêts !
G. M. VALTOUR.

TROP HEUREUSE

I

On avait toujours eu extrêmement confiance dans l'étoile de Ruth et elle-même y croyait ; elle se souvenait toujours avoir entendu dire autour d'elle qu'elle était faite pour être reine ; on l'appelait princesse dans la famille, et ce nom lui allait. Elle était, en effet, belle, fine et noble comme une fille de vieille race, et tint toutes les promesses de sa beauté d'enfant ; elle comprit vite qu'on attendait beaucoup de sa destinée, on en attendait tout. La vie était dure, la lutte de tous les jours, rude et laborieuse, mais Ruth était là, Ruth qui devait rendre à la famille le bien-être des jours anciens, et, par un mariage digne d'une créature aussi rare, relever la fortune de tous les siens. On le lui disait — un peu trop — et, par moments, cela lui faisait presque peur ; puis les rêves charmants revenaient et quand la porte s'ouvrait, Ruth s'attendait toujours à voir entrer ce prince des contes de fées qui devait se jeter à ses pieds et lui offrir une couronne. Elle avait cru plusieurs fois l'entrevoir, mais non, ce n'était pas lui encore. Un beau jour, il vint, mais tout autre qu'on ne le pensait, il n'était prince que pour Ruth qui l'aimait, et, autour d'elle, l'apparition de ce prétendant fut saluée sans joie. On hésitait, fallait-il oui ou non l'accueillir ? Il était cependant de bonne maison, il avait de l'avenir, l'existence de Ruth serait au moins assurée... mais les autres ? Non, on ne l'avait pas tant ménagée, on n'avait pas épargné à ses mains toutes les besognes, pour en arriver là. Cependant, comme les plus fous ont quelquefois des lueurs de sens commun, les désirs de Ruth furent écoutés, on lui permit d'espérer qu'elle serait un jour la femme d'André ; mais la mère avisée résolut de laisser la porte encore ouverte à la fortune et décida que le mariage n'aurait lieu que dans un an.

Un an... c'est long quand on est jeune, quand on s'aime ; Ruth eut comme un glas sur le cœur quand on lui dit qu'il fallait attendre, elle regretta presque sa beauté, puis en devint fière en songeant qu'elle était pour lui.

Jours de bonheur ! courts et si fugitifs, heureux cependant qui vous a entrevus. Ruth en goûta de bien doux ; l'espèce de mystère même dont on entourait son amour, faisait qu'elle en jouissait délicieusement. Elle n'écoutait pas les regrets, les déceptions exprimés autour d'elle : on trouvait qu'elle n'avait pas rempli son rôle et l'on ne pouvait s'en consoler, on la faisait pleurer parfois ; mais pour reprendre courage, elle embrassait sa propre main là où les lèvres d'André s'étaient posées... et elle oubliait et elle était joyeuse. Pauvre petite Ruth, la joie la rendait trop belle, un autre la regarda, le vrai prince, cette fois ; si elle eût souhaité en être distinguée, il aurait sans doute passé à côté d'elle sans la voir, mais comme elle était promise à un autre, il en devint fou. La mère de Ruth comprit vite et accueillit avec orgueil ce nouveau venu. L'enfant sentit que tout son bonheur était menacé, elle se drapa dans un manteau d'indifférence, elle affecta le plus dédaigneux silence, et se détournait résolument des regards d'amour qui la cherchaient, et en voulant se faire haïr elle se faisait adorer. Il est des hommes ainsi faits que les mépris avivent leur amour, le duc de L... était de ceux-là, il se jura que Ruth serait à lui et qu'il aurait raison des résistances d'une petite fille qui aurait dû tomber à ses genoux de reconnaissance. Il la demanda en mariage et le lui dit. Elle lui répondit qu'elle était fiancée.

— Non pas fiancée, un caprice d'enfant, cher ange, et que mon amour vous fera oublier.

Elle se tut. Elle ne voulait pas lutter de paroles, mais elle se croyait résolue.

Le soir de ce jour, André recevait une lettre de la mère de Ruth :

— Ruth ne veut pas vous l'apprendre elle-même, mais elle est accordée au duc de L..., vous ne vous mettrez pas entre elle et son bonheur.

Le lendemain, sans rien savoir de cette lettre, mais triste de ce qu'elle entrevoyait, Ruth s'échappa de grand matin pour aller à l'église où elle rencontrait quelquefois André. Comme elle sortait sans qu'il fût venu — triste et accablée, elle l'aperçut sur le seuil et leva vers lui ses yeux chargés de larmes ; il la regarda bien en face, sourit avec dédain et se détourna...

On ne sait pas lutter quand on est jeune, on ne connaît que les larmes. — André était parti, il l'avait abandonnée, mais elle ne voulait pas de l'autre, non elle n'en voulait pas. — Il venait cependant chaque jour, lui faisait une cour assidue et elle le regardait de ses yeux tristes sans dire un mot. — Il était entendu qu'elle était souffrante, qu'il lui fallait de la distraction, et pour le reste on la traitait comme la personne la plus fortunée de la terre. En effet que pouvait-elle désirer ? On l'enviait tant, qu'on n'apercevait même pas la pâleur de ses joues ; elle regardait tout passer devant elle sans avoir la force de résister à ces volontés unies et attendant toujours ce quelque chose qui devait la sauver. — On ne la pressait pas, on voulait lui donner le temps de s'habituer à l'idée de ce qui était arrêté, on sentait du reste qu'une pression plus immédiate ferait peut-être se relever ce courage endormi, qui s'userait peu à peu.

Un jour, il lui semblait qu'il y avait des années qu'elle n'était plus gaie et heureuse, elle aperçut sur une table une lettre de faire part grande ouverte, — elle pensa soudain qu'on l'avait laissée là pour qu'elle la vît et machinalement elle s'approcha et lut :

« Monsieur André X... a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle Marthe de L... »

II

C'était fait, il était marié... Elle souffrit beaucoup, moins cependant qu'elle n'aurait cru, ou est-ce peut-être que les souffrances trop vives ôtent en partie la faculté de sentir. Elle se dit que tout le monde allait être très heureux, elle aussi, puisque le duc de L. l'aimait tant ; puis elle serait duchesse, c'est très beau d'être duchesse... seulement elle trouvait aussi qu'on était bien heureuse de s'appeler Marthe... bien heureuse.....

Elle essaya d'aimer son fiancé ; pourquoi ne l'aimerait-elle pas ? elle le regardait, elle l'écoutait, elle lui souriait... Il l'accablait de présents, de tendresses, rien n'était assez beau ni assez rare pour elle ; il était aise qu'elle sourit, mais même dans les larmes il la voulait à lui.

Elle devint donc sa femme : la noce fut splendide, on n'avait jamais vue Ruth plus belle, et elle marcha dans l'église d'un air si fier et si altier, elle reçut les hommages de tous avec une si dédaigneuse hauteur, qu'on dit tout haut qu'on faisait fort bien de l'appeler princesse et qu'elle méritait des grandeurs qu'elle portait si légèrement.

On ne parlait partout que de son étonnant bonheur, et elle faisait des efforts désespérés pour y croire et ne pouvait pas. — Elle voulait aimer son mari et elle le haïssait ; elle le traitait avec mépris et il l'adorait à genoux. Il était heureux, lui, parfaitement heureux, elle était sa femme, elle était à lui, à lui seul ; cela lui suffisait et jamais une pensée qu'il avait mal agi envers elle ne traversait son esprit ; il aurait volontiers trouvé au contraire qu'il s'était conduit héroïquement, car enfin il l'avait bel et bien épousée et elle n'avait aucun droit à un pareil honneur, sauf peut-être celui de ne l'avoir pas recherché !

Ruth s'étonnait quelquefois qu'il fût si difficile d'être heureuse ; elle allait être mère, peut-être alors le bonheur viendrait-il ? — Oublierait-elle jamais cet unique regard de mépris, — et de quel droit la méprisait-il, ah ! que n'avait-elle parlé ce jour-là ? et maintenant il était trop tard, c'était fini.

Elle eut un fils, et elle le regarda avec une joie calme qui la surprit, elle pensa que son bonheur serait là, et ne dormant pas la première nuit, elle resta les yeux fixés sur le berceau, partagée entre le désir de garder ce berceau et celui de se reposer — car elle était lasse, bien lasse ; elle se porta bien cependant d'abord, son mari était fier ; elle détournait la tête quand il se penchait sur son lit pour l'embrasser ; le troisième jour le médecin devint inquiet, la duchesse allait mal... en quelques heures elle fut à l'extrémité... elle le comprit et son visage triste s'éclaira, elle embrassa son enfant et d'une voix très calme :

— Je suis contente de mourir, dit-elle, et son esprit s'en alla dans cette parole de joie suprême.

A quelques jours de là, une autre femme travaillait auprès d'un berceau quand elle vit son mari pâlir et presque chanceler en lisant une lettre ; elle la prit de ses mains et jetant les yeux dessus :

— Pauvre petite duchesse, dit-elle, elle avait eu une chance merveilleuse, elle était trop heureuse.

Et la femme d'André soupira sur ce bonheur évanoui.

MOSCA.

L'EXPÉRIENCE DU DOCTEUR TANNER.

L'organisme humain peut-il longtemps se soutenir sans manger et rien qu'en absorbant de l'eau? Tel est le problème qu'un médecin anglo-américain étudie en ce moment par une expérience faite sur son propre corps. Le docteur Tanner, le héros de cette expérience qui surexcite en ce moment la curiosité de l'Amérique, est un anglais naturalisé américain, habitant de New-York. Il s'est engagé d'honneur devant ses confrères, par serment ou affidavit devant les autorités à ne prendre aucune nourriture pendant quarante jours et à ne se soutenir rien qu'en buvant de l'eau. L'expérience a commencé le 28 juin et doit se terminer le 5 août : elle a pour témoins-surveillants des médecins qui doivent se relever jour et nuit et jurer que le docteur n'a pris aucune nourriture pendant tout le temps de leur surveillance. Pour plus de précaution, le patient est isolé dans une grande salle, son lit est élevé au-dessus d'une table où il est impossible à ses gardiens de le perdre de vue.

Durant les quatorze premiers jours, le docteur Tanner ne prit aucune nourriture, ne but aucune espèce de boisson, pas même de l'eau et on craignait à ce moment de le voir périr d'inanition. Comme les animaux hivernants, il avait vécu sur la réserve de nourriture que constitue la graisse, aussi le poids de son corps avait-il diminué de vingt-cinq livres. A compter du quinzième jour, il commença à boire de l'eau en quantité relativement considérable et, en moins de quatre jours, il regagna sur son poids quatre livres et demie. Non-seulement le docteur boit l'eau, mais il la prend en douches, s'y plonge les mains, s'en fait appliquer sur le front et les membres. Tous les jours, il fait une promenade en voiture et, comme pendant la vingt-cinquième journée, un orage rendit cette promenade impossible, il parcourut à pied une galerie publique de New-York, faisant les plus grands efforts pour redresser sa taille voûtée comme celle d'un vieillard épuisé.

Le patient se trouve surveillé et examiné par deux écoles rivales : l'une qui affirme qu'il supportera parfaitement l'épreuve; l'autre, qu'il n'y résistera pas. Les médecins tant pis trouvent que le sommeil est agité, que le pouls est faible, que les crampes d'estomac et surtout l'assoupissement presque continuel du sujet qui dort de seize à dix-sept heures par jour, annoncent la fin de la crise; les médecins tant mieux pensent, au contraire, que ces symptômes sont des indices d'une vitalité toujours active. En réalité, aux dernières nouvelles, le malheureux fou, — car n'y a-t-il pas un cas de véritable folie, à tenter sur soi-même une expérience aussi dangereuse et sans aucune utilité pratique? — perdait de son poids une livre chaque jour, ses traits exprimaient l'angoisse, ses yeux étaient hagards, sans aucune expression; son caractère devenait sombre, taciturne, acariâtre; sa figure prenait parfois les teintes du coma apoplectique. Comme l'eau froide paraissait fatiguer ses organes, il s'est mis à l'eau chaude, et ce changement de régime lui rendit pour un instant quelque peu de vigueur.

Quelques médecins surveillant M. Tanner, pensaient que le vingt-cinquième jour, il avait passé l'époque à laquelle commence dans les cas d'inanition la manifestation de la démence. Quel sera le résultat du lent suicide que s'impose le docteur Tanner? Nous ne pouvons le dire encore, mais cette expérience n'est pas la seule de ce genre qui ait été tentée. On cite un paysan américain de l'Etat d'Albouy qui, en 1621, se refusa de prendre toute nourriture, croyant par ce jeûne forcé, être agréable à Dieu. Il mourut le cinquante-troisième jour de sa folie. Dans l'Hndoustan, les faquirs ont également subi des jeûnes absolus de quarante jours sans succomber.

QUARANTE JOURS SANS MANGER

LE DOCTEUR TANNER A LA FIN DE SA DEUXIÈME SEMAINE DE DIÈTE. — D'après le *Frank Leslie's Illustrated News-Paper.*

LA PÊCHE DU MAQUEREAU. — PÊCHEURS LEVANT LEURS FILETS A L'AUBE

LA PÊCHE DU MAQUEREAU

L'EMBALLAGE DU MAQUEREAU A CONCARNEAU

LE RETOUR DES BATEAUX APRÈS LA PÊCHE

REVUE FINANCIÈRE

Voici bientôt un mois qu'on avertissait inutilement les acheteurs des dangers de la question d'Orient; avant qu'ils aient compris l'imminence et la gravité du péril, la baisse s'est produite.

Nous n'en sommes plus, tant s'en faut, aux cours de la semaine dernière.

Le cinq luttait alors pour le cours de 120 qu'il avait déjà notablement dépassé, aujourd'hui il s'efforce de regagner celui de 119 qu'il a perdu.

En une seule séance, l'effondrement a changé la face de la cote.

Lundi le télégramme qui annonçait le déclinatoire opposé par la Porte aux réclamations des puissances, est tombé sur la Bourse et dès le début l'a bouleversée. L'ouverture s'est faite à 1 franc au-dessous des cours de samedi et la rente a été ramenée, sans résistance possible à 118 75 au parquet des Agents, à 118 55 en coulisse. Vers la fin de la séance seulement, les réalisations de bénéfices ont déterminé une sorte de reprise; on a fermé à 119 15.

Depuis ce temps, le marché discute le cours rond de 119, s'en rapproche ou s'en éloigne tour à tour, en proie à la plus vive agitation.

Les ordres les plus opposés se croisent et se contrarient; à chaque instant les carnets ont à enregistrer les variations les plus inattendues. Il y a longtemps que notre place n'avait eu cet aspect tourmenté. Acheteurs et vendeurs font les derniers efforts pour avoir gain de cause, le voisinage de la liquidation les stimule. Ceux-ci entendent bien profiter des circonstances actuelles qui leur sont favorables; ceux-là ne veulent pas perdre les résultats presque acquis d'un mois de grande hausse; ils font de leur mieux pour sauver quelques épaves du naufrage.

A vrai dire la baisse a été tout d'abord exagérée.

On s'y est jeté avec impétuosité parce qu'elle avait été longtemps attendue.

En outre, la position de place, trop lourde, lui a donné une force irrésistible; la spéculation qui voit la fin de juillet et son règlement approcher voudrait autant que possible réduire son bagage si ce n'est le jeter tout entier par dessus bord. Tel a été le premier mouvement. Mais, à la réflexion, la peur a diminué. Sans nier le péril, les gens sensés ont fait observer qu'il n'était ni si urgent, ni si grand qu'on se l'imaginait, que la guerre sortant des complications diplomatiques auxquelles donnent lieu les affaires de la Grèce et du Montenegro était un dénouement invraisemblable. Leurs réflexions ont agi sur les vendeurs avec d'autant plus d'efficacité que le coupon du Cinq dont l'acheteur profitera dès le 1er août est excellent à prendre et fort tentant.

Que faut-il donc penser de la situation et qu'est-il raisonnable d'en augurer?

Une baisse modérée, si ce n'est le *statu quo*.

Le premier effet de réaction est produit: une nouvelle panique n'est pas probable; cependant il va sans dire qu'avec des événements d'une gravité exceptionnelle, cette prévision serait entièrement faussée.

En même temps que les Rentes françaises toutes les rentes ont fléchi.

Les Sociétés assez doucement; c'est ainsi que le Foncier a pu conserver des cours relativement très élevés. Quant à ses Nouvelles communales la baisse n'exerce sur elles aucune influence, l'épargne les assimilant aux meilleures obligations qui lui soient proposées, continue à les demander au prix de 485. C'est le 5 août qu'aura lieu leur prochain tirage.

Nos Chemins ne sont pas non plus tombés très bas; ils ont été soutenus par leurs admirables recettes.

C'est dans le groupe des Fonds étrangers que la baisse s'est exercée avec le plus de violence; Italien, Florin, Hongrois, Turc, Russe, tout a été entraîné, l'Italien jusqu'au cours inattendu de 82,25. Il en devait être ainsi et si la liquidation est désastreuse pour les acheteurs tardifs de ces titres dangereux, ils n'auront pas le droit de se plaindre.

Combien de fois ne les a-t-on pas avertis que les dettes de tous ces États besoigneux étaient trop chères, mal classées et offraient aux cours où on les avait poussées, le plus dangereux de tous les placements? Ils se sont bouché les oreilles.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

Les chaleurs ont fait fuir les retardataires et Paris est bien réellement vide de son monde de haute vie. Où sont allés se reposer ou plutôt s'agiter encore tous ces fervents du plaisir? à la mer et dans les stations thermales; il faudrait longtemps pour lire les listes des étrangers visitant les villes qui se disputent la vogue.

A Vichy les hôtels sont déjà encombrés; Faure chantera le 29 dans la *Favorite* et Mme Cavalho dans le rôle de Marguerite. Le 1er et le 2 août les courses. — A Cauterets, la nature a disposé des merveilles, le lac de Daude, le cirque de Gavarnie et les cascades du pont d'Espagne tandis que la civilisation a implanté dans ce ravissant pays théâtre et kursaal très habilement dirigés. On nous signale une affluence croissante à Saint-Malo et à Dinard. M. Pousseneau, acquéreur de la Malouine que lui a cédé le duc d'Audiffret, a ouvert son parc au public; la propriété est admirablement située sur une haute falaise d'où le coup d'œil embrasse la mer avec ses îles si pittoresques et la côte sinueuse, Saint-Malo, Saint-Servan, Saint-Enogat, les plages, les villas; — si vous ne connaissez pas cet heureux coin de notre France, allez-y voir, vous n'aurez plus besoin d'avis pour y retourner en cette saison. A Etretat, on s'amuse toujours; l'autre jour, matinée musicale chez M. et Mme E. Pacini; Mme la générale Bataille a ravi l'auditoire.

Deauville prépare une représentation avec Coquelin et on annonce Mme Judic qui jouerait la *Chanteuse par amour* et *les Charbonniers*.

Lundi Nicolas Rubinstein a joué devant quelques intimes chez Mme Bernardaky. — La maîtresse de la maison a chanté avec le baryton Maurel.

Samedi le mariage civil de M. Eugène Roy, capitaine d'état-major, avec Mlle Jane Detaille, sœur du célèbre peintre et mardi la bénédiction nuptiale à Saint-Germain. — Suite de nos déplacements mondains: A Luchon, le prince de Joinville, le duc de Penthièvre et le prince de Saxe Cobourg; à Aix-les-Bains, Mme Adelina Patti; à Wilbad Gastein, Mme de Mouchy, etc.

SPORT HIPPIQUE

Des cinq réunions de dimanche dernier, la plus importante était celle du Havre, sous les auspices de la Société d'encouragement. A Enghien, des courses plates, à Vincennes les obstacles; Nancy et le Pin avaient un programme mixte.

Les courses dans ces deux dernières villes ont offert peu d'intérêt; l'écurie Lagrange a recueilli les cinq prix de l'hippodrome du Pin.

Courses du Havre. — Beau temps et beau monde. Dans l'assistance le marquis de Croix, le comte de Juigné, le comte Gouy-d'Arsy, le comte d'Andigné, M. Brinquant, le duc de Fezensac, le comte Branicki, M. Hennessy, le vicomte de Brigode, M. Delattre, M. C. Blanc, M. Maurice Ephrussi. Foule de toilettes élégantes.

Le prix du commerce, 2000 mètres. *Tarlatane* 1er, *Laura* 2e, *Fenella* 3e.

Prix de la Société d'encouragement, 2000 mètres. *Création* 1er, *Natte* 2e, *Caroubier* 3e.

Prix du chemin de fer, 2000 mètres. *Marie* 1er, *Boneffe* 2e.

Grand prix du Havre, 1800 mètres. *Shéridan* 1er, *Venise* 2e, *Babna* 3e.

Prix de la Société d'encouragement, 2000 mètres. *Frondeuse* 1er, *Benvenuto* 2e, *Fleurie* 3e.

Prix François Ier, 2000 mètres. *Hypothèse* 1er, *Alleluia* 2e, *Rifleman* 3e.

Courses d'Enghien. — Prix de Saint-Ouen, à réclamer, 1900 mètres, *Volupté*, à M. Ephrussi, 1; *Embuscade*, à M. G. Cumington, 2; *La Palisse*, à M. Kent, 3. Prix de l'Espoir Welser handicap, 2300 mètres, *Le Toqué*, à Ch. Pratt, 1; *Swift*, au comte de Meeûs, 2; *Futaine*, au marquis de Caumont, 3. Prix du Cottage, à réclamer, 2500 mètres, *Paul*, à H. Semings, 1; *Joséphine*, à M. Ephrussi, 2; *Olive*, au comte de Meeûs, 3. Prix du Petit Lac, handicap 2500 mètres *Chant du Cygne*, à M. Ed. de la Charme, 1; *Paolo*, à M. Jennings, 2; *Pallas*, au comte de Meeûs, 3. Prix des Dames, gentlemen riders 1200 mètres, *Myrtle*, à M. L. de Dorlodot, 1; *Ellébore*, à M. Delhomme, 2; *Damoclès*, 3.

Courses de Vincennes, 25 juillet. — Prix Mario, steeple chase à réclamer, 2200 mètres: *Corinne* au comte d'Evry, 1; *Gouvieux* à M. Ed. Childs, 2; *Talma*, à sir Georges, 3. Prix Valentino. Courses de haies à réclamer, 2000 mètres. *Défaite*, au comte d'Evry, 1; *Garde-Noble*, au baron de Bizi, 2; *Mustang*, à M. Delhomme, 3. Prix du coteau. Course de haies, 1800 mètres. *N. de fantaisie*, au baron Seillière, 1; *Gavotte*, à M. Heslop, 2; *Eudore*, au comte d'Evry, 3. Prix de Saint-Mandé steeple chase, handicap 2800 mètres, *Némo*, à M. Robinson, 1; *Prestige*, à M. Marais, 2, *Capucin*, à M. le baron Louis, 3. Prix de la Cigogne, courses de haies handicap 2000 mètres, *Météore II*, au comte d'Evry, 1; *Clin-Foc*, au capitaine Cadrillon, 2; *Domiduca*, à M. Wallender, 3.

Les matériaux provenant de la démolition des tribunes de Chantilly sont mis en vente cette semaine. Ces anciennes tribunes sont aujourd'hui démolies; le squelette seul apparaît tandis que les nouvelles prennent corps à côté et projettent déjà leur silhouette blanche sur la pelouse. La maison des gardes est aussi sur le point d'être rasée.

Les courses de Saint-Nazaire auront lieu sur l'hippodrome du grand marais le dimanche 15 août. L'inauguration de l'hippodrome des courses de Niort aura lieu le dimanche 29 août.

L'affaire Bend'or est terminée; l'identité du poulain du duc de Westminster a été reconnue et il demeure définitivement vainqueur de toutes les courses qu'il a remportées.

Le célèbre jockey Fr. Archer souffre toujours de son bras; on doute qu'il soit en état de monter à Goodwood.

Joseph Dawson, un des entraîneurs les plus connus d'Angleterre est mort vendredi à Newmarket laissant d'unanimes regrets.

SPORT NAUTIQUE

Après les courses du Havre, quatre yachts français sont partis en escadre à l'île de Wight; ils sont arrivés à Cowes le 15 juillet. Ces bateaux se sont ensuite dispersés. D'autres yachts ont également traversé la Manche; le *Saint-François* et la *Sarcelle* ont touché Ryde le 12 et en sont repartis le 16.

Un grand bal costumé a été donné par la comtesse de Cardigan à Cowes à bord du yacht le *Sea-Horse*. Le prince et la princesse de Galles y assistaient ainsi que l'élite de la société anglaise.

Le prince de Galles, en acceptant la présidence du yacht-racing, a manifesté le désir d'arriver à l'unification des règlements de course pour les yachts; trois clubs, le New-Thames, le Royal-Thames et le Royal-Squadron ont des règles à part pour le mesurage et le temps d'allégeance, tandis que le règlement du Yacht-Club est adopté partout en Angleterre, aux colonies, en France, en Italie et en Portugal.

Voici la date et les prix des régates qui auront lieu dans la Méditerranée sous le haut patronage de M. le président de la République française, de LL. MM. les rois Humbert, Alphonse XII, Don Luis et de LL. AA. RR. Mgr le prince de Galles et le prince de Monaco.

Le 11 octobre 1880: Prix de Lisbonne, de Lisbonne à Gibraltar. Le 1er novembre: Prix de Gibraltar, de Gibraltar à Alger. Le 15 novembre: Prix d'Alger, d'Alger à Ajaccio. 1er décembre: Prix d'Ajaccio, d'Ajaccio à Gênes. Le 15 décembre: Prix de Gênes, de Gênes à Monaco; 15 janvier, de Monaco à Cannes. Chacune de ces courses comportera un prix de 5000 francs et un objet d'art pour le premier arrivant. Les yachts de tout tonnage et de tous pays y seront admis. Le règlement qui sera suivi est celui du Yacht racing association.

Une dépêche d'Egypte annonce le passage à Port-Saïd du célèbre rameur australien, Tricket, qui vient en Angleterre disputer au Canadien Hanlan le titre de champion d'Angleterre et des Etats-Unis.

VÉLO-SPORT

Le vélocipède-club dieppois organise avec le concours de la municipalité de grandes courses internationales pour le 29 août. Le produit des entrées dans l'enceinte sera entièrement consacré aux pauvres.

Tous les clubs français et anglais sont conviés à cette fête qui promet d'être fort brillante.

Des prix de grande valeur ont été offerts pour les courses et déjà plusieurs vélocipédistes anglais, américains et français se sont fait inscrire dans le handicap.

Les jeunes gens qui désireraient prendre part à la lutte internationale devront s'adresser à Dieppe, à M. Hoffman, 4, rue de la Barre, qui leur fournira tous les renseignements nécessaires.

TIR

Le tir fédéral autrichien, auquel les tireurs français ont été conviés par le gouvernement, est commencé depuis dimanche dernier et a, paraît-il, un éclat magnifique. Tous les pays y sont représentés, on compte plus de 30 000 tireurs prenant part à ce magnifique concours. N'aurons-nous pas un jour, nous aussi, un concours de tir international? SAINT-HUBERT.

ÉCHECS

Le congrès des échecs de Wiesbaden vient de prendre fin. Le premier prix a été partagé *ex æquo* entre MM. Blackburne, Englisch et Schwarz; M. Schallopp quatrième avec une demi-partie de moins que les trois premiers. Après vient Mason, puis Bird et Winaver. L. Paulsen, tant de fois vainqueur, a été distancé dans ce tournoi.

M. SCHALLOPP. *Blancs.*	M. L. PAULSEN. *Noirs.*
1. P 4e R.	1. P 4e FD.
2. CD 3e F.	2. CD 3e F.
3. P 3e CR.	3. P 3e CR.
4. F 2e C.	4. F 2e C.
5. CR 2e R.	5. P 3e R.
6. P 3e D.	6. CR 2e R.
7. F 3e R.	7. C 5e D.
8. Roque.	8. Roque.
9. T 1re CD.	9. C (2e R) 3 F.
10. D 2e D.	10. P 3e TD.
11. C 4e F.	11. P 3e D.
12. C 1re D.	12. C 4e R.
13. P 3e FR.	13. D 2e F.
14. P 3e F.	14. C (5e D) 3e F.
15. P 3e C.	15. C 2e R.
16. C 3e T.	16. P 4e D.
17. C (1re D) 2e F.	17. P 5e D.
18. P pr. P.	18. P pr. P.
19. F 6e T.	19. C (4e R) 3 F.
20. F pr. F.	20. R pr. F.
21. TD 1re FD.	21. F 2e D.
22. P 4e F.	22. TD 1re F.
23. P 4e CR.	23. P 3e F.
24. C 1re T.	24. D 3e C.
25. C 3e C.	25. D 5e C.
26. D 2e C.	26. P 4e R.
27. T 4e F.	27. D 3e C.
28. P 5e F.	28. C 5e C.
29. D 2e D.	29. P 4e TD.
30. P 5e C.	30. F 4e C.
31. P pr. P, éch.	31. D pr. P.
32. P pr. P.	32. D pr. P.
33. C 5e F, éch.	33. C pr. C.
34. P pr. C.	34. D 3e F.
35. C 5e C.	35. F pr T.
36. CP pr. F.	36. R 1re T.
37. C 4e R.	37. D 5e T.
38. P 6e F.	38. T 2e F.
39. T 3e F.	39. T (2e F) 2e FR.
40. D 2e R.	40. D 5e C.
41. R 1re T.	41. C 3e F.
42. F 3e T.	42. D 4e T.
43. D 1re F.	43. D 3e T.
44. F 6e R.	44. T 2e F.
45. D 1re T.	45. C 1re D.
46. F 5e D.	46. C 2e F.
47. T 3e T.	47. T 1re CR.
48. D pr. T, éch.	48. R pr. D.
49. T pr. D et gagne.	

Le début de cette partie a été joué très habilement par Paulsen, et l'avantage de la position était de son côté. Vers le milieu de la bataille, son adversaire avait réussi à former une bonne attaque du côté du Roi; mais, au vingtième coup, au lieu de F pr. F, il aurait dû jouer C 4e C. Ensuite Paulsen a repris le dessus jusqu'au trente et unième coup, où il a fait faute en prenant le Pion avec la Dame et non avec la Tour. Le sacrifice d'un échange fait par Schallopp lui permettait de serrer la Dame adverse et de menacer le Roi, ainsi qu'il résulte des coups suivants; les tactiques de la fin ont assuré la victoire d'une manière très sûre et qui dénote le jeu d'un maître.

J. A. DE R.

FAITS DIVERS

UNE EXPOSITION DE CASQUES. — Une exposition bizarre a lieu en ce moment à Londres dans les salons de l'Institut archéologique. Elle se compose uniquement de casques.

Les objets exposés sont au nombre de deux cents à deux cent cinquante, et remontent jusqu'au dixième siècle avant notre ère; les plus modernes appartiennent à l'époque des Stuarts.

Ils sont placés suivant l'ordre chronologique; on voit d'abord plusieurs spécimens de l'art étrusque et de l'art grec, et un grand nombre d'objets d'un travail oriental.

Le plus curieux peut-être est un casque de bronze, qui remonte à l'époque où les Romains occupaient l'Angleterre et qui a été retrouvé à Whiteham-Gravel.

On remarque ensuite un casque persan, des casques étrusques en bronze, un autre casque trouvé dans le Tigre, près du lieu où s'est effectué le passage des Dix Mille.

Un intérêt particulier s'attache au casque de tournoi, de sir Gilles Capel, un des chevaliers qui, à la suite de Henri VIII, offrit le tournoi à tout venant pendant trente jours consécutifs, au camp du Drap-d'or. Ce casque, exposé par le baron de Cosson, était resté dans l'église paroissiale de Raine, près de Baintrée, dans le comté d'Essex, jusqu'en 1840.

Citons encore un casque du temps de Henri IV, roi de France, et une cotte de mailles trouvée à Dublin, dans le parc du Phénix, et qui porte les armoiries de l'ancienne famille des O'Neills.

LES FEMMES MÉDECINS. — On sait que dans plusieurs Facultés, des dames sont admises à suivre les cours de médecine et à conquérir le grade de docteur. Parmi les candidates, les jeunes filles Russes dominent; mais jusqu'ici dans leur propre pays elles n'avaient pu obtenir le droit de traiter les malades comme leurs confrères du sexe fort. Le comte de Tolstoï le ministre de l'instruction publique était l'adversaire le plus acharné des femmes médecins, et tant qu'il a été au ministère celles-ci n'ont pu rien obtenir.

Mais on annonce que ces jours derniers un Ukase impérial a été publié, donnant aux femmes médecins les mêmes prérogatives qu'aux docteurs et le droit de porter les insignes de ceux-ci.

LES SAUTERELLES EN RUSSIE. Les journaux russes annoncent de grands désastres par l'invasion de sauterelles et d'autres insectes dans le sud de la Russie. Une étendue de plaine de 400 kilomètres a été dévastée dans le district de Rasachs. Plus de 50,000 hommes ont été employés au déblai et ont relevé plus de 8,000 kilogrammes de sauterelles. Sur la ligne ferrée de Tiflis à Poti, la voie a été si couverte, que les trains ont été arrêtés.

Le *Viedonosti* dit que les steppes du Don ont vu toute végétation disparaître, comme si le feu y avait passé.

Quatre compagnies d'infanterie sont employées à combattre le fléau dans le district d'Odessa.

Le mal n'est pas confiné dans le sud, et déjà vers le milieu de juin, de grands nuages de sauterelles ont passé sur Moscou, à une hauteur de 25 à 30 mètres.

LA BIBLIOTHÈQUE SUNDERLAND. — Cette importante collection, formée par le troisième comte de Sunderland, sous les règnes de la reine Anne et de Georges Ier, va être mise aux enchères au commencement de l'hiver prochain.

Cette grande bibliothèque se compose d'environ 30000 volumes; elle est célèbre par les premières ou très anciennes éditions qu'elle renferme des classiques grecs et latins. On y remarque des éditions très rares des grands écrivains de l'Italie, entre autres le fameux Boccace de Valdarfer, imprimé à Venise en 1471.

LES CONDUITES D'EAU ET LES GRANDS HIVERS. — On termine actuellement le travail des tuyaux d'eau qui vont du réservoir de St-Maur dans le voisinage du parc.

Ces tuyaux primitivement enfouis dans le sol à 65 ou 70 centimètres de la surface, ont tous été brisés par la congélation de l'eau qu'ils contenaient, lors des grands froids de l'hiver dernier. Les dégats ont été considérables, et leur réparation a nécessité de grands frais de la part de la compagnie des eaux.

Pour que des tuyaux soient complètement à l'abri des grandes gelées, il faut les enfuir à un mètre de profondeur. Lors du grand hiver de 1789, la terre gela jusqu'à 80 centimètres de la surface du sol.

Carte des chemins de fer français, en exploitation, en construction et en projet, indiquant *toutes les stations* et le tracé des 181 *nouvelles lignes* classées par la loi du 17 juillet 1879; une feuille grand-aigle (96 centimètres sur 72). *Un coloris spécial pour chaque réseau* permet de voir d'un coup d'œil la Compagnie à laquelle appartient chaque ligne.

Cette carte, dressée et tenue constamment au courant d'après les documents officiels les plus récents, est la plus complète et la plus exacte que l'on puisse consulter.

PRIX :

En feuille : Paris, 3 francs ; départements, franco, 4 fr. 50 c.

Cartonnée et pliée : Paris, 3 fr. 50 c.; départements, franco, 3 fr. 50 c.

Collée sur toile avec étui : Paris, 5 fr. 50 c.; départements, franco, 5 fr. 50 c.

Collée sur toile, montée sur baguette : Paris, 8 fr. 50 c.; départements, franco, 10 francs.

Adresser les demandes à MM. A. CHAIX ET Cie, imprimeurs-éditeurs des chemins de fer, rue Bergère, 20, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Paris à Vichy ou Clermont (par train rapide), service extraordinaire du 12 juillet au 15 septembre.

Aller. — Départ de Paris à 1 h. 25 soir; dîner à Nevers, de 6 h. 21 à 6 h. 51 soir; arrivée à Vichy à 9 h. soir; arrivée à Clermont à 10 h. 27 soir.

Retour. — Départ de Clermont à midi 30, départ de Vichy à 2 h. soir; dîner à Montargis, de 7 h. 01 à 7 h. 32 soir; arrivée à Paris à 10 h. 23 soir.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Le Musée du Louvre vient d'acquérir deux œuvres précieuses de l'École florentine du quinzième siècle : une grande fresque de Fra Angelico de Fiesole représentant le *Christ en croix entouré de la Vierge et de deux saints*, et un portrait d'homme âgé par le Ghirlandajo, d'une superbe vigueur de dessin et d'un éclat de coloris incomparable. Ces deux œuvres sont exposées : la première, dans le grand escalier ; la seconde, dans la salle des primitifs italiens.

L'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie a quitté la place des Vosges pour les Champs-Elysées, et ses services sont installés dans les bureaux qu'occupait la direction des beaux-arts. Une exposition, spécialement consacrée aux arts du métal, va ouvrir la série de plusieurs expositions technologiques pour l'éducation du goût public. Nous avons déjà annoncé cette importante exposition.

Le musée rétrospectif se remplit rapidement. L'installation doit être entièrement terminée pour le 31 juillet, jour de l'ouverture.

Après le concours de peinture, nous avons eu celui de gravure, dont l'exposition a eu lieu la semaine dernière à l'École des beaux-arts; les concurrents n'étaient que deux :

M. Jean-Emile Buland, élève de MM. Henriquel-Dupont et Cabanel, né à Paris le 25 octobre 1857;

M. Charles-François-André Rabouille, élève de MM. Henriquel-Dupont et Lehmann, né à Paris le 30 juillet 1853.

Le grand prix de Rome a été décerné à M. Buland.

Le sujet principal était un jeune homme, nu, debout, le bras droit appuyé sur une houlette. Le corps, légèrement incliné à droite, décrit une courbe légère; le bras gauche est arrondi; la main pose sur la hanche. Ce modèle est reproduit par chacun des concurrents sous deux dimensions, dont la seconde est à peu près triple de la première.

Le gouvernement a fait plusieurs commandes à un certain nombre de peintres pour reproduire la cérémonie de la distribution des drapeaux. Nous avons déjà cité parmi les peintres auxquels ces commandes ont été faites, M. Roll; on cite encore MM. Detaille et Becker.

L'exposition des œuvres de Thomas Couture est fixée aux premiers jours du mois d'août.

Elle sera installée dans la grande salle dite d'honneur, au palais de l'Industrie.

Jusqu'à présent, il n'est point certain que le tableau principal de ce peintre, l'*Orgie romaine*, figure à cette exposition. Le musée du Luxembourg n'a point encore consenti à se dessaisir de cette toile importante. Le musée de Toulouse, de même, consentira peut-être difficilement à envoyer à Paris la *Soif de l'or*.

Afin de rendre plus accessibles au public spécial, notamment aux artisans, dans les provinces, les collections du musée des arts industriels de Berlin, la Prusse va adopter, dit-on, le système d'envoyer de temps à autre, dans les différentes provinces de la Prusse, des parties de ces collections qui seront exposées dans les villes principales.

La petite église Notre-Dame-d'Auteuil, une des plus vieilles, mais non des plus jolies de France, va être prochainement démolie pour être remplacée par une église neuve.

On assure qu'à l'instigation du curé de la paroisse, M. Vaudremer, membre de l'Institut et architecte de la nouvelle église, a l'intention de conserver le curieux portail de l'édifice, et d'en faire le principal élément d'un monument consacré à la mémoire des grands hommes qui ont habité Auteuil.

M. Paul Chenavard vient de faire don à la ville de Lyon de sa collection d'estampes comprenant de vingt à trente mille pièces, dont beaucoup d'une grande valeur.

Le conseil d'administration des musées de Lyon, en reconnaissance de ce don, a proposé à l'administration, qui a approuvé ce projet, d'offrir à M. Chenavard la jouissance d'un local dans le Palais-Saint-Pierre, destiné à lui servir d'atelier.

On sait qu'il a été créé en 1876, par l'*Art*, un prix désigné sous le nom de prix de Florence. Ce prix est destiné à l'une des œuvres de sculpture exposées aux Salons annuels.

La commission chargée de désigner l'artiste auquel il devait être décerné cette année, s'est réunie en ces derniers temps. Elle comptait parmi ses membres : M. Guillaume de l'Institut; M. Gaucherel, directeur artistique de l'*Art*; M. Paul Mantz, le critique du *Temps*; M. René Ménard, M. Didier, de Baudot, M. Eugène Néron et M. Tesso.

La première liste dressée par la commission comprenait sept ouvrages: la *Poésie française* de M. Barreau ; un buste en marbre et un buste en plâtre, de M. Carlès; le *Gilliatt*, un bronze de M. Carlier; un *Joueur de billes* de M. Enderlin; l'*Orphée* et l'*Eurydice* de M. Paris, le concurrent de M. Suchetet au prix du Salon ; un *Daphnis*, de M. Pezieux, et le *Racoczy*, la statue en cire de M. Ringel.

Le vote définitif a eu lieu sur ces sept noms; après trois tours de scrutin, le prix de Florence a été attribué à M. Enderlin pour son *Joueur de billes*.

L'histoire de l'art rouennais, dit le *Journal de Rouen*, vient de s'enrichir d'un document intéressant, du moins en ce qui concerne la calligraphie et l'enluminure. C'est un manuscrit in-folio qui remonte aux premières années du seizième siècle, et fit partie de la bibliothèque du cardinal d'Amboise. Il a été offert à la bibliothèque de Rouen.

Malgré ses trois cent soixante ans, il est dans un état de conservation tel, qu'on le croirait sorti tout récemment des mains qui le transcrivirent et l'ornèrent avec tant de délicatesse et de goût.

Cet ouvrage est un traité de droit canon, écrit en latin, accompagné de gloses extrêmement curieuses par leur disposition ornementale. L'auteur ou plutôt le réformateur du texte, qui a placé son nom en tête de l'ouvrage: *Ego Bartholomæus*, était un Italien, Barthélemy de Brescia.

Ce manuscrit, rouennais par son premier possesseur, le cardinal d'Amboise, l'est encore par le calligraphe aux soins duquel il fut confié par le prélat, dont il porte à la première page les armes et la devise.

Le cardinal n'avait pas seulement fait venir d'Italie de très habiles calligraphes, il avait fait apprendre la calligraphie et l'enluminure à toute une corporation d'artistes rouennais, qu'il entretenait à grands frais dans sa bibliothèque, l'une des plus célèbres de ce temps-là.

TÉLÉPHOTES ET DIAPHOTES.

Voir à distance par l'électricité.

Après le *téléphone*, qui permet de parler à distance par l'électricité, il était tout naturel de chercher à résoudre le problème plus difficile et plus complexe de voir à distance par l'électricité.

Depuis quelques mois, on annonce d'Amérique — le pays de prédilection pour les éclosions de cette nature — que le problème est résolu. Il n'y a pas moins d'une demi-douzaine d'appareils décrits avec ce vague scientifique qui caractérise les inventions d'imagination pure. Examinons en quelques lignes l'état de la question et quel abîme nous sépare encore de sa solution, si tant est qu'on la puisse trouver jamais d'une façon complète.

Voici en quoi consiste le principe des appareils imaginés par la plupart des inventeurs : On éclaire vivement l'objet ou la personne dont on veut reproduire l'image à distance, puis on projette une image de cet objet dans une chambre noire, comme si l'on voulait en tirer une photographie. La glace photographique est remplacée par une plaque formée d'un grand nombre de petits carrés disposés comme une mosaïque, chacun d'eux étant relié à un fil de ligne spécial allant à une autre plaque formée d'un même nombre de carrés disposés de la même manière. Chaque petit carré influencé par la lumière, agit aussitôt par l'intermédiaire du fil sur le petit carré du récepteur qui lui correspond, et cette action étant simultanée sur tous les petits carrés, on reproduit à distance l'image qui influence le transmetteur sous forme de mosaïque dont la netteté et l'exactitude dépend du nombre plus ou moins grand des éléments qui la constituent.

On voit déjà, en admettant que cette transmission élémentaire soit réalisée, combien un appareil de cette nature est compliqué, puisqu'il faut autant de fils que de carrés élémentaires. On ne pourrait donc, dans tous les cas, que reproduire une image grossière et souvent méconnaissable, à moins de disposer dix mille fils, ce qui mettrait l'appareil hors de prix.

Comment s'effectue cette transmission élémentaire entre chaque série de petits carrés indépendants?

Ici, la question s'obscurcit. Les uns proposent l'emploi de l'iodure d'argent qui, *comme chacun sait*, — c'est l'inventeur qui parle, qu'on le remarque, — *est très sensible à l'influence de la lumière*. Quant à la disposition par laquelle cette propriété est utilisée, il n'en est pas soufflé mot, et pour cause. Une autre catégorie d'appareils, la plus sérieuse à notre avis, est fondée sur les propriétés du *sélénium*. Le sélénium est un métalloïde assez singulier qui jouit de la propriété suivante: lorsqu'il est traversé par un courant électrique dans l'obscurité et qu'on fait tomber à sa surface un rayon de lumière puissant, il devient, *en général*, meilleur conducteur électrique et le courant qui traverse le circuit augmente d'intensité.

Nous disons en général, car le phénomène que nous signalons est encore très peu connu et dépend d'une foule de circonstances que nous n'avons pas à examiner ici; toujours est-il que rien n'est moins sûr que cette action qui, dans certaines conditions mal définies, peut se produire *en sens inverse*.

Il faut donc, avant d'inventer un appareil basé sur un phénomène aussi particulier et aussi variable, bien étudier les circonstances dans lesquelles il se produit, et toutes les causes qui peuvent l'influencer.

Si l'on admet que la lumière a pour effet de rendre le sélénium meilleur conducteur de l'électricité, il est facile alors d'imaginer un grand nombre de téléphotes et de diaphotes basés sur cette propriété.

Voici l'un d'entre eux. Chaque carré sera composé d'une petite plaque de sélénium reliée à une pile électrique par un bout et à la ligne par l'autre.

Le bout de la ligne du côté du récepteur sera relié à un électro-aimant ou à un petit galvanomètre découvrant plus ou moins une surface éclairée pour donner à ce petit carré du récepteur une valeur lumineuse proportionnée à celle que reçoit le transmetteur au même instant. On s'imagine facilement les complications d'un semblable appareil formé seulement de quelques centaines d'éléments. Le problème de *voir par l'électricité* est donc encore dans l'enfance, et l'étude des propriétés du sélénium est le prélude indispensable des travaux entrepris dans cette voie, si toutefois on peut admettre qu'un appareil employant un si grand nombre de fils, présente jamais le moindre intérêt pratique.

Dans une expérience (?) faite avec un appareil de ce genre, les spectateurs ont pu voir, au dire des journaux américains, un couteau, une pomme, un billet de banque et jusqu'à *un chat* (*sic*), qui passait par hasard à ce moment-là derrière les expérimentateurs. Ce chat nous a tout l'air d'un gigantesque canard.

Tout ce qu'on a publié jusqu'ici sur le téléphote et le diaphote doit être relégué, à notre avis, dans le domaine de la haute fantaisie.

Restent maintenant les travaux de M. Graham Bell, l'inventeur du téléphone, à qui l'Académie a accordé il y a quelques mois le prix de Volta (50 000 francs).

Les études de M. Graham Bell sur cette question sont jusqu'ici entourées du mystère le plus impénétrable, toute hypothèse sur les procédés qu'il emploie serait donc prématurée. Sans vouloir affirmer que le problème de voir à distance par l'électricité soit insoluble d'une façon absolue, il nous paraît entouré de difficultés insurmontables dans l'état actuel de la science.

Peut-être est-il réservé à l'inventeur du *téléphone*, l'honneur de découvrir le *téléphote*. Dès que les travaux de M. Graham Bell seront rendus publics, nous nous empresserons de les analyser avec toute l'attention que méritent les études de l'illustre inventeur.

HOSPITALIER.

BIBLIOGRAPHIE

Les nouveaux livres de la librairie Dumaine. — La librairie militaire de Dumaine vient de publier plusieurs ouvrages qui se recommandent autant au monde militaire qu'à la société mi-civile et militaire à laquelle aujourd'hui appartient notre jeunesse.

Les *Notes sur la cavalerie suédoise et sur les institutions se rapportant à cette armée*, par M. Picard, lieutenant de cavalerie, nous font connaître la situation de la cavalerie suédoise et son organisation assez différente de l'organisation des autres cavaleries européennes. Cet ouvrage abonde en faits curieux, presque inconnus chez nous; on y relève d'utiles indications, des notes précieuses qui se recommandent à l'attention de nos tacticiens touchant certaines manœuvres du combat en masse ou des opérations individuelles.

Comme le dit avec raison M. le commandant Odon, dans son *Etude sur la tactique élémentaire de l'infanterie*, l'adoption d'un armement nouveau a imposé à la tactique des méthodes nouvelles; les manœuvres de l'armée devront être en rapport avec la puissance de ces armes, leur nombre et leur portée. Ce sont les conditions d'attaque et de défense pour le bataillon que l'auteur recherche par l'examen de ce qui se fait dans toutes les armées modernes; la comparaison des méthodes françaises et étrangères combinée avec l'étude approfondie des conditions nouvelles du combat, l'amène à proposer pour la tactique particulière du bataillon un dispositif qui, tout en facilitant l'action du commandement, doit diminuer la proportion des pertes. Ce qui distingue notamment le système de M. Odon et doit le faire analyser avec soin par quiconque est appelé à commander une troupe, c'est la préoccupation constante de l'auteur à grouper au moment décisif sous la main du chef, une troupe compacte, non ébranlée par ses pertes, solide encore.

Le *Manuel technique des brancardiers*, par M. le docteur Delorme, médecin-major de 2e classe, repose sur cette donnée que le rôle du soldat brancardier sur un champ de bataille ne doit pas être abandonné au hasard. C'est pourquoi le docteur Delorme a réuni sous forme de manuel un véritable cours pratique de transport des blessés et des premiers soins à leur donner suivant les circonstances, suivant aussi les ressources dont on dispose. Ce petit ouvrage, précis et clair dans ses explications et ses démonstrations, doit être recommandé, non-seulement pour les bibliothèques militaires, mais aussi pour toutes les bibliothèques populaires où sa lecture devra rendre d'utiles services.

En décrétant le service militaire obligatoire, les lois nouvelles ont créé de nouveaux besoins d'instruction, de là l'idée d'introduire dans les écoles de tous ordres l'étude des exercices individuels et celle des manœuvres d'ensemble. L'*Ecolier soldat*, par M. Solar, capitaine au 115e de ligne, apporte un utile concours à cette éducation scolaire-militaire. C'est un petit manuel se recommandant de lui-même, non-seulement par les matières qu'il traite, mais surtout par la méthode de l'auteur qui, tout en suivant pas à pas les règlements officiels, a su faire une œuvre originale dont les préceptes et les commandements frappent l'esprit et se gravent facilement dans les jeunes mémoires.

De l'éducation morale du soldat, par Carlo Corsi, traduit par M. Couat, capitaine d'artillerie. Ce n'est pas assez d'avoir tout réglementé et tout perfectionné, de posséder un outil parfait; il faut encore que le soldat soit un être moral, comprenant la grandeur de ses devoirs, la noblesse de sa mission, l'honneur du drapeau. Tel est le sujet du livre de M. Corsi, causerie familière des plus attrayantes.

AUG. MARC, *directeur-gérant*.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

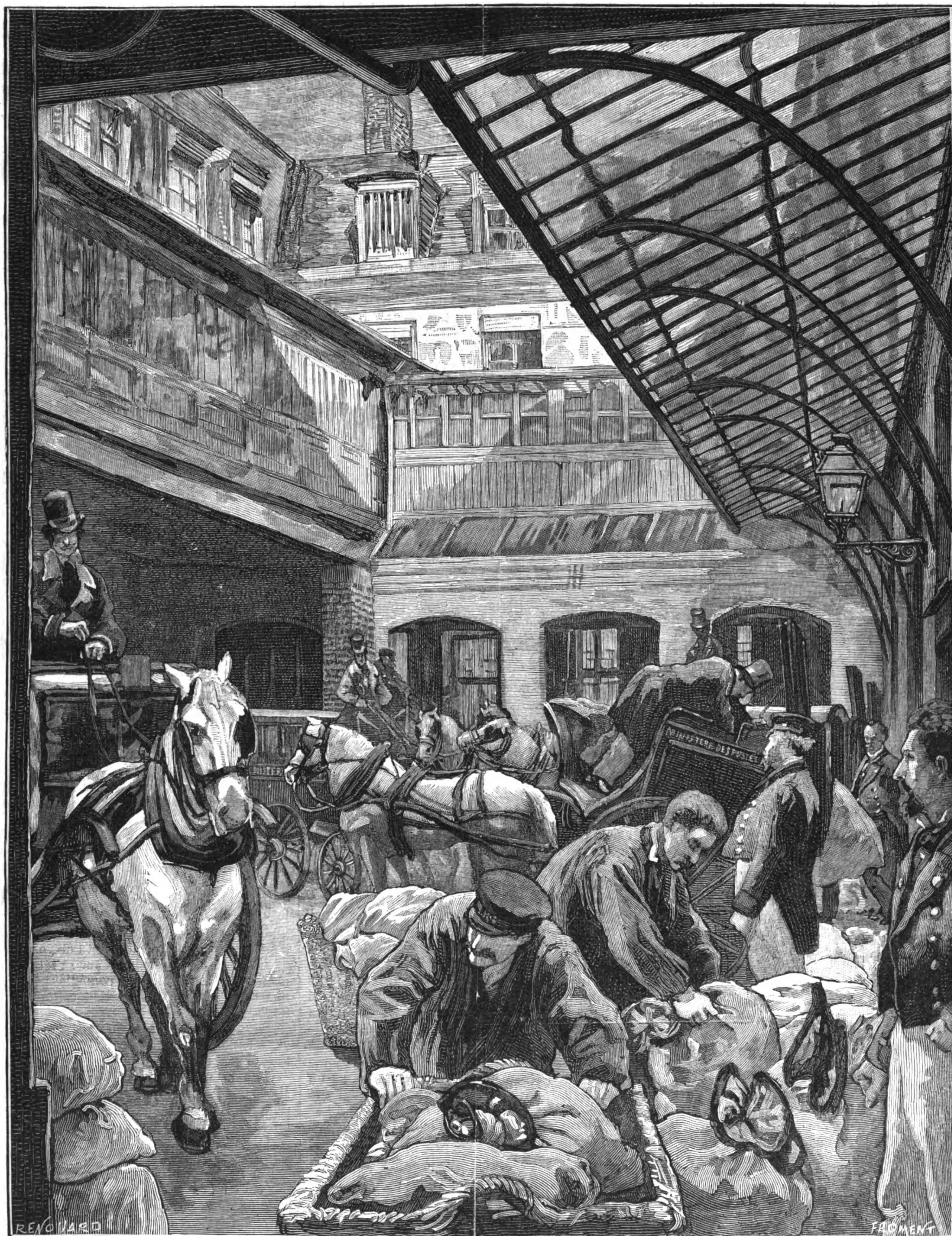
JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1954
SAMEDI 7 AOUT 1880
BUREAUX, 22, RUE DE VERNEUIL, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr.; 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.

LA RECONSTRUCTION DE L'HOTEL DES POSTES DE PARIS



L'HOTEL DES POSTES. — LA COUR DU TRANSBORDEMENT

COURRIER DE PARIS

A la bonne heure! Voilà un médecin qui suit le mouvement et qui travaille à résoudre la question sociale, la question de la nourriture et du pain quotidien. C'est le docteur Tanner que je veux dire. On l'avait déjà deviné. Cette expérience *in animâ suâ* est absolument inutile, mais rien n'est peut-être inutile en ce monde. Le docteur Tanner va devenir un type et tous les égoïstes le citeront dorénavant avec plaisir à ceux qui leur réclameront une aumône.

— Je meurs de faim! Il y a deux jours que je n'ai pas mangé!

— Et qu'est-ce que c'est que deux jours de jeûne! Le docteur Tanner eût peut-être passé deux mois sans rien absorber!

Il y a diverses manières d'arriver à la postérité. Braver l'inanition, c'était un moyen demeuré inédit jusqu'ici. M. Tanner vient de l'employer. Il entre au Panthéon par la diète. Au Panthéon des excentriques, car on ne peut le considérer vraiment comme un martyr de la science: c'est le martyr de l'originalité, tout simplement. Et maintenant qu'il mange à son aise et remplace l'eau pure par les beefsteak! S'il n'a pas bien mérité de l'humanité, il a fait la joie des parieurs, qui ont toujours à risquer quelque bank-note sur le galop d'un cheval, la science d'un joueur d'échecs ou le coup de poing d'un boxeur, et l'étonnement des gourmands et gourmets qui se sont demandé, stupéfiés, comment une créature humaine pouvait se priver de nourriture en la saison des melons et des fruits.

En résumé, je ne vois guère qu'Harpagon, qui pourrait applaudir sans restriction à la tentative du docteur Tanner, et ajouterait à sa fameuse devise: *Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger*, cet axiome non moins économique:

— Il ne faut manger qu'une fois par mois et tout juste assez pour ne pas mourir!

Mieux valent après tout les excentriques que les monstres. Tandis que le médecin Tanner faisait sourire, cet atroce Menesclou faisait frémir. Ah! le misérable! Et ce qui est effrayant, en de tels êtres, c'est l'affectation de poésie qu'ils prennent tout à coup, dès qu'ils sont enfermés en leurs cellules. Ils font des vers; ils riment; ils écrivent leurs *Mémoires*, ils chantent leurs désespoirs en alexandrins. Depuis Lacenaire, tout assassin caresse volontiers la Muse. C'est une *pose* nouvelle, la plus hideuse des *poses* et celle qui a pour complices la curiosité publique, les journaux qui publient ces élucubrations, la foule qui se précipite sur ces placards tachés de sang.

M. Victorien Sardou a célébré, cette semaine, en pleine Académie, les vertus cachées, les sacrifices des humbles, les dévouements inconnus. C'est fort bien. Mais qu'un de ces lauréats du prix Monthyon s'avise de rimer une romance, on le trouvera parfaitement ridicule, tandis que Menesclou racontant son forfait en vers paraît intéressant. La vertu amène un bâillement, le crime un frémissement. Et le frémissement, que voulez-vous, c'est le grand succès de tout drame; c'est le *succès d'argent*, comme on dit au théâtre. L'admiration pour la vertu n'est qu'un *succès d'estime*.

En fait de succès, voilà les *Pilules du Diable* qui, pour la sept centième fois, sont redevenues centenaires, et M. Rochard en a profité pour donner congé, tout un soir, au personnel de son théâtre et inviter tout ce monde à voir un feu d'artifice et à danser sous la tente. On s'est embarqué, à Paris, sur un bateau-mouche baptisé pour la circonstance, la *Mouche d'Or*, et l'on est parti, jasant et chantant, pour ce parc de Saint-Cloud où il y a bien encore çà et là des traces lugubres de la guerre.

Au moment où l'on arrivait, grand tumulte. Cet orage, qui effondrait à Paris le terrain du boulevard Saint-Michel et faisait, par un *truc* naturel, enfoncer les maisons toutes droites, comme dans ces mêmes *Pilules du Diable*, à Saint-Cloud trempait les jupes des fées, mouillait les ailes de la mouche d'or et faisait ruisseler les vêtements des comparses. Des soldats de la garnison ont été tout aussitôt requis pour tordre les nappes et faire sécher les serviettes du couvert. Il est étonnant de voir comme les militaires sont galants pour les comédiennes. Le jour du déjeuner de la centième du *Petit Duc*, à Saint-Germain, les officiers du régiment de chasseurs envoyaient à Mlle Jeanne Garnier un bouquet, avec ces mots: *Les officiers du Xe régiment de chasseurs au colonel du régiment de Parthenay.* A Saint-Cloud, de très vaillants militaires se sont décorés ou *sur-décorés* d'un ordre nouveau, *la Mouche d'or*, piquée à leur boutonnière comme les emblèmes patriotiques du 14 juillet.

Et quand je pense que cette miss Æenea, la *Mouche d'Or*, a sauté à Londres au bout de son fil de platine muni de caoutchouc, pendant des mois, dans un *music hall* ou un cirque des bords de la Tamise, sans que personne criât à la merveille! Il a fallu M. Rochard pour l'engager et la lancer. Et, tout à coup, simplement parce qu'elle a passé par Paris, la renommée de miss Ænea est devenue européenne, si bien que, l'autre jour, un directeur de théâtre de Vienne écrivait à un de ses correspondants dramatiques à Paris:

« Je voudrais que vous engagiez pour moi une *actrice* dont on m'a beaucoup parlé et qui s'appelle *Mlle Mouchedor.* »

Mince, maigrelette, toute petite, Mlle Mouchedor, comme dit le Viennois, était la reine de cette fête champêtre de Saint-Cloud. On est revenu très tard à Paris, sur le bateau. Un moment, les douaniers, vers Billancourt, ont voulu pénétrer dans le bateau, demandant si les passagers n'avaient rien à déclarer.

— A cette heure-ci, a répondu un mauvais plaisant, toutes les déclarations sont faites!

Et, pour toute réponse, on a tiré au nez des douaniers les dernières fusées et les derniers soleils.

Ainsi s'est terminée cette idylle, mouillée comme le sont toutes les fêtes d'été, par le temps qui *coule*. Elles sont humides, en effet, les *garden parteis* mondaines et les fêtes villageoises des environs de Paris. L'orage, agrément inévitable de nos étés, depuis trois ans, arrive tout à coup sans lettre d'invitation, et met en désordre les toilettes. La *garden party* donnée par Mme la générale Turr à Chatou a été pourtant, l'autre jour, assez sèche et par conséquent fort agréable. Quand on a le bonheur d'avoir une partie de plaisir sèche, — comme certaines nourrices — on peut, à l'heure où nous sommes, s'estimer très heureux. Généralement, l'humidité la plus grande règne dans les plaisirs champêtres, et sous les tentes rayées de rose du bal Willis, les petits crapauds et les grenouilles à leur début sautillent désagréablement sur l'herbe, en se mêlant aux entrechats des bons villageois.

Puis, au moment du feu d'artifice, lorsque la pièce principale va éclater, représentant, comme de raison, *la République terrassant la Monarchie*, la pluie, l'odieuse pluie, évidemment réactionnaire, tombe tout à coup sur la poudre et réduit à néant les emblèmes et les feux de Bengale.

C'est un triste été, pour les promeneurs, s'entend, car les récoltes sont bonnes, et l'on met, çà et là, bien des sacs d'écus en grange, tout en allant voter pour les conseillers généraux.

La France entière a voté, en effet, cette semaine, et le plus tranquillement du monde, sans plus se soucier de ces élections-là que des batailles en Afghanistan et de la maladie, qui nous touche pourtant, de M. Gladstone. Plus on ira, plus on votera avec tranquillité, sans trop savoir quel est, des deux candidats, le *bon* ou le *mauvais*, comme disent les paysans, mais en donnant sa voix à tous les candidats de tous les gouvernements existants. En France, il suffit d'être pour durer, et les gouvernements se sont toujours suicidés *eux-mêmes*, comme disait naïvement un journal l'autre soir.

Bref, les conseillers généraux sont nommés et, cela fait, on ne parlerait plus guère politique, s'il ne fallait à la polémique quotidienne une *question* par jour, la question Ribourt après la question Thomassin, et même la question Thomassin et la question Ribourt à la fois, et si le voyage de Cherbourg n'était pas là pour fournir un aliment aux discussions.

Tous les *reporters* font leurs malles et vont à Cherbourg. Il fut un temps où M. Adrien Marx, accompagnant à Nancy l'empereur et l'impératrice et décrivant leur voyage en Lorraine, passait pour un courtisan. Aujourd'hui on vous dira, avec émotion, ce que M. Grévy a mangé à son déjeuner, et si M. Léon Say a repris deux fois du café, et l'on passera simplement pour être un journaliste renseigné. Comme les choses marchent! Il n'y a plus décidément que le *reporter* en ce monde, et voilà un directeur de journal populaire, le *Journal des Voyages*, qui paye à un de ses rédacteurs, M. Boussenard, une excursion à la Guyane, avec ordre de jouer « au naturel » le Jules Verne et de raconter les exploits des serpents à sonnettes pour faire pendant aux aventures de feu le grand serpent de mer du *Constitutionnel*.

Ce M. Boussenard est un homme jeune, entreprenant, curieux, qui a écrit le *Tour du Monde d'un gamin de Paris*, et qui va, là bas, chercher des « documents humains » parmi les sauvages. Il s'embarque samedi, avec plume et bagages, et qui sait? Il sera peut-être, à son retour, le Stanley du journalisme parisien.

Il n'y a plus, en ce monde, que les *reporters* et les peintres: les reporters, qui sont les rois de la littérature, et les peintres, qui, avec les millions qu'on leur donne pour leurs panoramas, vont rivaliser avec les rois de la finance.

Compte-Calix, qui fut un peintre chéri des dames, ami des lithographes, un peintre de romances, le Clapisson de la peinture de genre, vient de mourir à Lyon, après avoir, pendant bien des années, obtenu des succès plus vifs que bien des artistes plus remarquables. Il avait surtout le don de plaire. Il représentait agréablement de petites soubrettes coquetant avec de jeunes seigneurs, des scènes du dix-huitième siècle, à peu près semblables à celles que jouait Déjazet. Il était comme le Gentil-Bernard de la peinture. Ses fillettes au museau rose, ses petits chevaliers printemps, ne laissaient pas d'avoir un certain agrément. On le *reproduisit* en gravure autant que Victor Adam, jadis. Et Compte-Calix meurt à peu près oublié, sa petite gloire élégante s'étant envolée comme une fumée — la fumée d'une pastille du sérail — devant l'invasion des réalistes de la peinture.

A l'heure où Courbet faisait l'effet d'un odieux rustre entrant au Salon en sabots de paysan franc-comtois, Compte-Calix paraissait charmant avec ses petits brodequins et ses talons rouges. Et maintenant!...

Maintenant, d'ailleurs, soyons juste, on exagère les goûts contraires. Il faut être un peu *étoilé*, comme disait le marquis de Belloy, ne voulant pas dire *toqué*, pour arborer, au bout d'un porte-bonheur, ces petits cochonnets d'argent qui sont — chose stupéfiante! — la parure de nos élégantes. Le petit cochon à la mode semble, il est vrai, détrôné par les petits éléphants en ivoire, et les petits éléphants eux-mêmes sont menacés dans leur triomphe par les petits chats et les petits lapins. Le *chic* étant de porter à son poignet une certaine quantité de porte-bonheurs, l'avant-bras d'une femme à la mode finira, grâce à cette multiplicité de petits animaux, par ressembler vaguement à une ménagerie enfantine où se trouveront, au bout d'un anneau, de petites bêtes disparates.

Mme de *** appelait, l'autre jour, son bras sa *porcherie!* L'anglomanie aidant, elle l'appellera bientôt son *Zoological Garden*.

Ce sont là les petits ridicules de la mode.

Au moins ne sont-ils pas incommodes, comme certaines inventions nouvelles. Cette semaine, un jeune auteur, déjà millionnaire, a gagné quatre mille francs en faisant un procès à la compagnie des Horloges Pneumatiques. Une de ces horloges, placée tout près de son cabinet de travail, l'empêchait de faire des vers. Le tribunal a estimé que cet empêchement équivalait à quatre mille francs. On a donné quatre mille francs d'indemnité au versificateur. Jamais un volume de vers n'a produit autant d'argent à personne. Mais les inventeurs des Horloges Pneumatiques doivent être assez riches pour payer le bruit qu'ils font! Seulement, tous les gens nerveux vont s'en mêler et l'invention nouvelle risque de subir une avalanche de papiers timbrés.

C'est M. Octave Feuillet qui ne manquerait pas de faire un tel procès. M. Feuillet ne peut entendre autour de lui aucun bruit quand il travaille. L'écho de l'écho d'un piano le fait déménager. A Saint-Lô, quand il écrit un roman, il achète tous les chiens du voisinage et les fait envoyer à la campagne pour n'avoir pas à subir leurs aboiements. C'est une déportation pour cause de tapage. A Paris, quand M. Feuillet descend à l'hôtel, il loue non-seulement l'étage qu'il occupe, mais l'étage inférieur pour qu'il n'entende pas de bruit sous ses pieds, et l'étage supérieur pour qu'il n'entende pas de bruit sur sa tête. A ce compte, les droits d'auteur de ses comédies et de ses romans pourraient passer en frais de location et d'expropriation;—mais les romans sont exquis, ils ont autant d'éditions et plus de charme que les romans naturalistes, et, au théâtre, M. Octave Feuillet est habitué aux longs succès.

N'importe, je ne conseille pas aux inventeurs des Horloges Pneumatiques d'en installer une près de l'hôtel Saint-James où descendent ou descendaient tour à tour Joseph Autran, M. de Pontmartin et M. Octave Feuillet.

Je parlais tout à l'heure de la gloire. Compte-Calix a eu la sienne. Envolée! Mlle Sarah Bernhardt, décorée de je ne sais quel ordre autrichien comme M. Mounet-Sully vient d'être fait officier d'Académie, colporte sa gloire à travers l'Europe. C'est une étoile voyageuse — je ne dis pas filante. On signale son arrivée prochaine en Danemark. A Bruxelles, où

M. Talrich, l'homme aux figures de cire, le mouleur qui *exécuta* la femme Le Manach, découpée par Billoir, lequel fut à son tour *exécuté* par un autre M. Talrich, qui offrait aux regards dans son musée de la rue Rougemont de si effroyables cas de pathologie, vient d'ouvrir, pour le public belge, une sorte de *Musée Tussaud*, Mlle Sarah Bernhardt figure à côté du roi des Belges et probablement de M. de Bismarck.

Je dois ajouter que Dumolard, et vraisemblablement Menesclou, se rencontrent dans son voisinage. L'antithèse, maniée si admirablement par Victor Hugo, avait été avant lui inventée par les montreurs de figures de cire. C'est là qu'on voit Mgr Affre faire un étonnant vis-à-vis avec Fieschi.

..... On voit Judith un peu plus loin,
Sabre en main, et parée avec le plus grand soin
Pour séduire Holopherne et faire sa conquête.
Afin d'avoir l'honneur de lui couper la tête.
Là, Magdeleine en pleurs, au ciel levant les yeux,
Sur la blancheur d'un bras voluptueux
Laisse flotter sa longue chevelure!
Ce négligé lui fait une belle parure!

Je ne sais si l'on voit à Bruxelles Marie-Magdeleine, Judith, Esther ou Assuérus, mais on y voit M. Gounod, en cire, causant avec M. Alexandre Dumas fils, toujours en cire, et, brochant sur le tout, *en cire*, *en cire*, comme Philippe-Auguste est *en pierre* dans la chanson populaire, M. Emile Zola en redingote et en perruque noire.

Oh! grandeurs et décadences des figures de cire! Le mannequin qui représente M. Zola a peut-être jadis représenté Ali-Pacha, Abd-el-Kader ou le grand Schamyl! Dix ans de révolutions amènent bien des changements, comme l'on voit, dans un musée de figures de cire.

Un jour, j'entre dans une de ces baraques, qui elles aussi suivent la mode et montrent à la foule l'homme célèbre et la bête curieuse du jour. On me montre l'assassin de Lincoln, Edwin Booth, étendu sur un lit de camp, blessé au front, avec le sang lui sortant de la poitrine et des narines.

— Vous voyez là Booth, le comédien, qui a déchargé son revolver sur M. Abraham Lincoln, président des Etats-Unis...

J'interrompis le montreur des figures.

Je me souvenais d'avoir vu, dans mon enfance, cette même figure de cire représentant un autre jeune homme, étendu sur ce même lit de camp, avec les mêmes blessures saignantes.

— Mais c'est le duc d'Orléans mort, que vous me montrez là! m'écriai-je!

Le marchand ne se troubla point.

— Ah! monsieur a de la mémoire! Oui, c'est le duc d'Orléans, après l'accident de Neuilly. Mais Edwin Booth est plus *à la mode!*

Je ne dis rien et je m'éloignai, songeant mélancoliquement aux vicissitudes des figures de cire, qui valent bien les mésaventures des hommes.

Or, il y a un an, le hasard — ou plutôt la pluie, car c'était l'été — me conduisit dans une baraque de figures de cire, et, là, étendu sur le même lit de camp qu'autrefois, je revis la même figure de cire, toute sanglante, comme alors, avec la même pâleur de visage.

Le costume seul avait changé, et, après avoir représenté Booth, l'ex-duc d'Orléans représentait maintenant le prince impérial mis à mort par les Zoulous.

Je ne suis même pas sûr que le Zoulou qu'on me montra debout à côté de sa victime, n'eût pas déjà figuré tour à tour le noir *Toussaint Louverture* et *l'empereur Soulouque*.

Et il y a plus de philosophie qu'on ne croit dans ces ironiques changements de noms et de costumes. C'est une leçon d'égalité devant le malheur, devant l'oubli et devant la mort.

Mme Mathieu Dolfus, la mère de Mme la baronne de Bourgoing, vient précisément et malheureusement de périr comme le duc d'Orléans mourut. Triste fin et qui a vivement ému toute la haute société parisienne.

La foule, une foule d'élite, n'a pas manqué à ses obsèques.

En sortant, — ô l'antithèse parisienne! — on causait du prochain mariage d'un homme qui a une situation fort en vue. C'est un politicien aigu et cassant.

— Savez-vous ce qu'en dit, M. de Falloux? demandait quelqu'un.

— Non.

— Eh bien! voilà : « V... est un de ces hommes qui *mettent du vinaigre sur les gonds!* »

Un portrait en une ligne.

ALTER.

NOS GRAVURES

L'HÔTEL DES POSTES DE PARIS

On sait que l'Hôtel des Postes de Paris va être démoli et reconstruit. Nous avons récemment donné le plan du nouvel Hôtel qui doit s'élever sur l'emplacement de l'ancien. En attendant cette reconstruction, le service des Postes sera transporté provisoirement sur la place du Carrousel, dans des baraquements qui ont été élevés pour le recevoir en face de l'installation, également provisoire, de la municipalité de Paris. La remise de ces baraquements munis d'avance de tout l'outillage postal indispensable : tables de facteurs et autres, casiers et tris de toute nature, tables et casiers des chargements, mobiliers des guichets, caisse, poste restante, placards, armoires, tablettes appareils d'éclairage, etc., vient d'être faite par le ministère des travaux publics au ministère des postes, dont le service général commencera à y fonctionner, nous assure-t-on, le 9 août à trois heures du matin, après avoir cessé ses fonctions la veille à neuf heures du soir, rue Jean-Jacques Rousseau. C'est-à-dire qu'il n'aura pas été interrompu une seule minute et, en effet, le fonctionnemsnt d'un pareil service, si considérable, si compliqué, ne comportait aucune interruption. Le lecteur le comprendra après avoir parcouru le rapide historique des nombreuses opérations que nécessite le service quotidien de la poste, historique dont nous commençons un peu plus loin la publication. Nous avons cru devoir joindre au texte quelques dessins explicatifs, dont deux figurent dans ce numéro : *La cour du transbordement* et *le classement des lettres*. Nous n'avons rien à en dire ici. On en trouvera l'explication à notre article spécial, page 91.

LES RÉGATES DE TROUVILLE

L'inauguration des régates internationales des yachts à Trouville, a eu lieu le 25 et le 26 juillet, et a pleinement réussi. Les amateurs nombreux qui s'étaient dirigés, pour cette circonstance, vers la plage privilégiée de l'embouchure de la Toucques, ont été fort bien servis par le temps. Ils ont pu juger les bateaux de course sous les aspects les plus divers, puisque durant la première journée le temps a été splendide avec faible brise, tandis que la seconde journée a été signalée par une série de grains assez sérieux pour obliger les barques de pêche à rentrer beaucoup de toile. C'est la course de ces dernières barques que représente notre dessin Le Cercle de la Voile de Paris était représenté aux régates de Trouville, et y a eu le plus grand succès.

Mais le grand intérêt de ces régates a été la course des yachts à dérive, ou plutôt, le duel par grosse mer du *Bayard*, belle goëlette de 70 tonneaux, à M. Mantois, et de *Rouge-et-Noir*, de 30 tonneaux, à M. Verbrugghe. C'est ce dernier qui l'a emporté. Il a gagné de quatre minutes et demie et il est rentré au port, profitant de son faible tirant d'eau, au milieu des applaudissements de spectateurs qui avaient affronté une pluie battante pour assister à cette lutte émouvante. Car ils ont pu la voir du commencement à la fin, grâce à une heureuse disposition prise par les organisateurs de ces régates, qui devraient bien trouver ailleurs des imitateurs. En effet, le parcours formait un triangle de cinq milles, dont la base, limitée par deux bateaux bouées, était parallèle au rivage. Par suite du peu de développement de ce parcours que certaines séries avaient à faire deux ou trois fois, on avait donc continuellement sous les yeux tous les coureurs, et l'on pouvait ainsi suivre parfaitement de terre toutes leurs évolutions.

LES NOUVELLES FRONTIÈRES GRECQUES

Il y a près de deux ans que cette question des agrandissements à accorder à la Grèce occupe l'attention publique. Elle a eu pour point de départ la proposition suivante adoptée par le Congrès de Berlin, dans sa séance du 5 juillet 1878 : « Le Congrès invite la Sublime-Porte à s'entendre avec la Grèce pour une rectification de frontières en Thessalie et en Epire, et est d'avis que cette rectification pourrait suivre la vallée du Salamyrias (ancien Pénée), sur le versant de la mer Egée, et celle du Kalamas, du côté de la mer Ionienne. » Une première fois, des négociations poursuivies à ce sujet à Prevesa entre les délégués de la Grèce et ceux de la Turquie échouèrent complètement. De nouvelles négociations engagées plus tard à Constantinople n'ayant pas eu un meilleur résultat, la question se trouvait naturellement déférée aux grandes puissances qui, par l'article 24 du traité de Berlin, s'étaient réservé d'offrir leur médiation aux deux parties contondantes dans le cas où elles ne parviendraient pas à s'entendre directement. En conséquence, les représentants de l'Allemagne, de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la Russie, se réunirent en conférence à Berlin le 16 juin 1880, pour fixer, en se conformant aux indications générales du protocole 13, une ligne qui constituât entre la Grèce et la Turquie une bonne et solide frontière défensive. Voici cette ligne qui a été adoptée dans la séance du 26 juin, et que l'on peut suivre sur la carte que nous donnons dans ce numéro, et qui montre les anciennes et les nouvelles frontières, la partie intermédiaire teintée représentant les provinces accordées à la Grèce par les puissances.

Du côté de la mer Ionienne, la frontière part de l'embouchure du fleuve Kalamas, l'ancien Thyamis, sur les bords duquel, après la ruine de Troie, avait été bâtie par Andromaque et Hélénus, la nouvelle Ilion. Elle remonte ensuite tout le cours de ce fleuve jusqu'à sa source dans le voisinage de Han-Kalabaki, contournant ainsi par le nord la ville de Janina, qu'elle donne aux Grecs qui la convoitaient tant. C'est même la question de la possession de cette ancienne capitale de l'Epire qui a à peu près seule empêché les Turcs et les Grecs de s'entendre entre eux. Janina est, en effet, une place importante. Le fertile plateau sur lequel elle est bâtie au bord d'un beau lac est très fort, adossé qu'il est au Mitzikeli qui le défend du côté du Pinde, et entouré d'un autre côté par une ceinture de montagnes.

Rappelons en passant que Janina s'élève sur l'emplacement de l'oracle de Dodone, dont le nom fut remplacé, au sixième siècle de notre ère, après la destruction totale du temple, par celui de Joannina, dérivé de Joannès, saint Jean-Baptiste, devenu patron de la nouvelle ville. Celle-ci, après avoir été en 1230 la métropole ecclésiastique de toute l'Epire et de Corcyre, fut occupée par les Turcs en 1431. Sa célébrité toute moderne lui vient d'Ali-Pacha qui, après s'être peu à peu emparé de toute l'Albanie, et avoir obtenu la vice-royauté de la Roumélie, cherchant à se rendre indépendant, fut assiégé dans Janina par la Porte et tué par trahison dans le château du Lac, où il avait accepté une entrevue avec l'ennemi. La population de Janina est aujourd'hui d'environ 30 000 âmes. Le vilayet entier en compte 718 000, dont 200 000 musulmans. Il y a à Janina six églises, dont la plus importante est la cathédrale Saint-Athanase, dix-sept mosquées, deux synagogues, un bazar, une école et une caserne, plus dans l'île le monastère d'Hagios Sotiras (Saint-Sauveur).

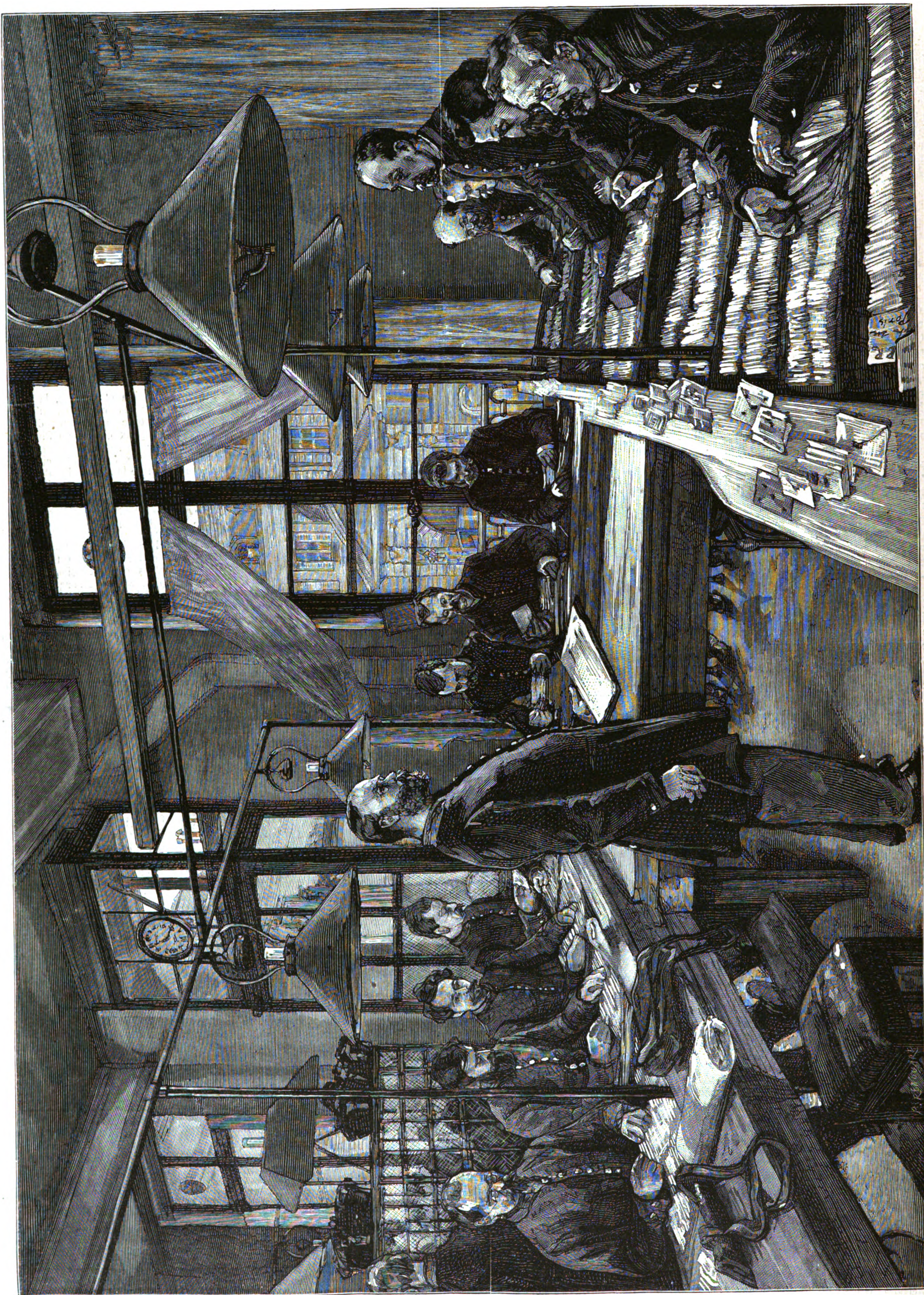
Après avoir contourné Janina et son lac, la frontière englobe une partie des villages du Zagori, puis la ville de Metzovo, située sur la route qui conduit d'Epire en Thessalie par un des principaux défilés du Pinde, dans cette partie de la chaîne que les anciens géographes appelaient le Lacmon, dont les eaux forment les cinq principaux fleuves de cette région de la Grèce. Finalement elle aboutit à l'Olympe, dont elle suit la crête jusqu'à son extrémité orientale sur la mer Egée, donnant ainsi, comme on voit, à la Grèce, avec la plus grande partie de l'Epire, toute la Thessalie, avec sa capitale Larisse, ville de 30 000 habitants, qu'il ne faut pas confondre avec la ville de Phthiotide qui fut la capitale des Etats d'Achille.

Le 15 juillet une note collective, notifiant le tracé des nouvelles frontières adoptées par les puissances signataires du traité de Berlin, fut remise à la Turquie. La Grèce ne reçut la même note que le lendemain 16. Inutile de dire qu'elle s'empressa d'accepter le tracé et d'adresser ses remerciements à qui de droit. Il n'en fut pas de même de la Turquie, qui fit attendre, elle, sa réponse, laquelle fut négative, la Porte priant d'ailleurs les puissances d'autoriser leurs représentants à Constantinople à s'entendre avec elle en vue de faciliter les négociations sur les rectifications de frontière à accorder à la Grèce, mais à l'exclusion de Janina, de Larisse, de Metzovo « et de certaines localités habitées par une nombreuse population musulmane », qu'elle ne veut céder à aucun prix. Elle arme, en effet, très activement. Mais sans doute elle réfléchira, car il n'est pas admissible que l'Europe, après s'être engagée comme elle l'a fait, puisse maintenant se dérober en laissant ridiculement protester sa signature.

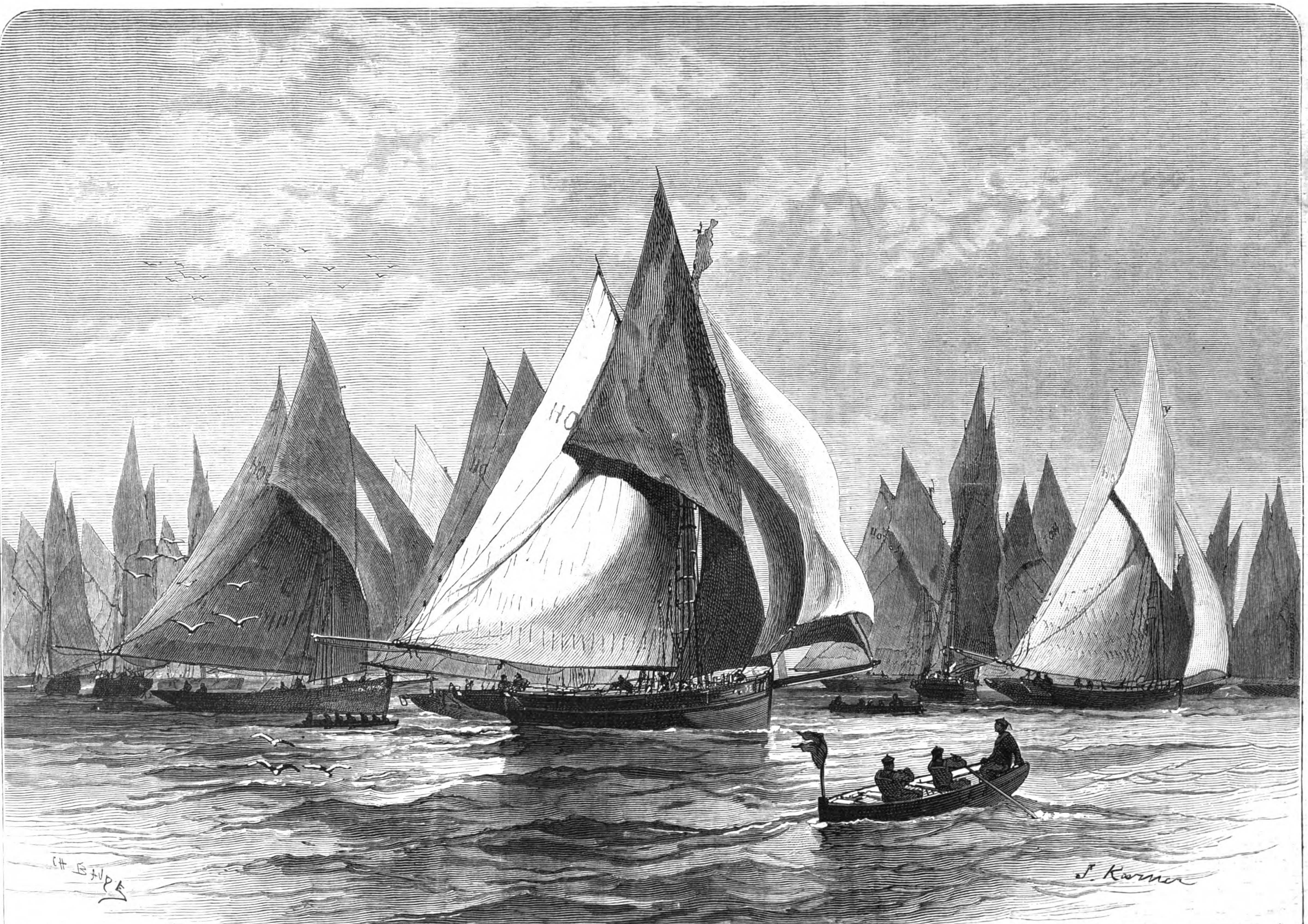
LA GUERRE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

Nous donnons trois dessins relatifs au théâtre de la guerre acharnée que continuent de se faire dans l'Amérique du Sud les Chiliens et les Boliviens, aidés des Péruviens. C'est d'abord une vue d'ensemble de la ville d'Iquique prise par les Chiliens le jour même où ils remportaient, d'autre part, la brillante victoire de Dolorès, et qui est avec Arica et Ilo un des ports de mer les plus fréquentés du Pérou dans la province d'Arequipa. La vue est prise d'une île située en face de la ville, qui s'étend à droite et à gauche sur le rivage, depuis le môle du chemin jusqu'à la *Punta griesa*, piquant le ciel des clochers pointus de ses églises et de hauts fourneaux de ses usines. Au fond sont les montagnes des Andes. Entre celles-ci et la ville se trouve la pampa del Tamarugal qui, plus au sud devient le désert d'Atacama. Dans cette région, point de changement de saisons. C'est la terre constamment chaude, où il ne pleut presque jamais, et qui manque absolument d'eau douce. Aussi en est-on réduit à boire de l'eau de mer que l'on distille dans des usines spéciales, puis qu'on transporte au loin pour l'usage de milliers d'hommes attirés dans cette région redoutable par des mines de métal ou autres d'une richesse fabuleuse. La vallée de la Novia, dont nous donnons un dessin, est sous ce rapport favorisée. Ces terrains d'aspect si misérable et si triste contiennent des centaines de millions en nitrate de soude. Notre autre dessin représente une rue de la Novia, petite ville qui est la tête de ligne du chemin de fer qui porte le même nom. La ville est commerçante et assez animée; mais, comme pour toutes les parties du territoire péruvien que foule ou menace l'ennemi, la guerre a fortement compromis sa prospérité. Heureusement qu'elle semble un peu se ralentir, et que les vainqueurs eux-mêmes qui en ces derniers temps ont successivement occupé Tarapaca, Tacna, Arica, après avoir fait subir à leurs adversaires des défaites mémorables, paraissent eux-mêmes désirer la paix. Au moins une correspondance du Chili le donne-t-elle à entendre; des pourparlers auraient déjà été engagés et des conditions de paix offertes par le Chili. Ces conditions seraient les suivantes : La Bolivie renonceraitt à tous ses droits sur Ata-

LA RECONSTRUCTION DE L'HOTEL DES POSTES DE PARIS



L'HOTEL DES POSTES. — LE CLASSEMENT DU COURRIER



LES RÉGATES DE TROUVILLE. — COURSE DES BARQUES DE PÊCHE

cama jusqu'au Loa, qui deviendrait la ligne frontière entre le Chili et le Pérou.

Cette dernière puissance payerait en outre une indemnité de guerre de deux cents millions de piastres, et le Chili retiendrait le district de Tarapaca en garantie du payement. Dures conditions, surtout pour la Bolivie. Seront-elles acceptées? Cela dépendra des ressources qui restent aux vaincus.

LA POMPE DU VILLAGE SE RENDANT AU FEU.

Tableau de M. E. Burnand.

Nous ne savons pas, nous autres habitants des villes, ce que peut être un incendie en pleine campagne : les granges sont pleines; blé, avoine, paille et récoltes de toutes sortes viennent d'être entamées; au milieu de la nuit, la ferme est réveillée par un cri sinistre : le feu est là, envahissant tout, menaçant de tout dévorer.

Aussi, avec quel entrain se précipitent les populations d'alentour! C'est à qui accourra le plus vite, et, s'il existe une pompe dans le village, vite on l'attelle de tous les chevaux disponibles pour courir à l'ennemi commun.

M. Burnand a rendu avec une entraînante vérité une scène de ce genre : sur le chariot qui supporte la pompe tous les hommes valides se sont jetés, et la lourde machine est entraînée sur la grande route au galop de quatre robustes chevaux. L'anxiété est peinte dans tous ces regards qui interrogent les lueurs de l horizon : arriveront-ils à temps? Du moins, ils n'auront pas épargné leur peine; on sent, dans cette course vertigineuse au travers des ténèbres, un commun espoir et une commune anxiété; là est l'unité passionnante du tableau qu'on admirait, il y a quelques semaines, au palais des Champs-Elysées.

HISTOIRE DE LA CARICATURE SOUS LA RÉFORME ET SOUS LA LIGUE, PAR CHAMPFLEURY

Le sérieux du fond n'est pas difficile à découvrir sous l'ironie de la forme. On pourrait dire de la caricature qu'elle est une forme gaie de l'histoire. Sous son vêtement grotesque, tout se retrouve en effet : événements politiques et littéraires, religieux même, scènes de mœurs, malices contre les modes et les inventions du jour. Aussi son histoire n'est-elle futile qu'en apparence, et M. Champfleury peut nous dire ce que la sienne a coûté de temps et de travaux. Le volume qu'il publie aujourd'hui est le cinquième d'un ouvrage qui ne lui a pas demandé moins de dix huit ans de recherches. Ce qui caractérise l'auteur, c'est l'amour de sa tâche : c'est cet amour qui lui a permis de mener à bonne fin une entreprise aussi considérable. L'interprétation des caricatures est loin d'être chose facile à distance, et pour bien pénétrer dans cette histoire gaie, la sérieuse a besoin d'être bien à fond étudiée et connue.

De nombreuses gravures ornent le volume : nous en donnons quelques-unes. Deux croquis de Léonard de Vinci nous font connaître sous un jour nouveau l'artiste grave et sévère : c'était lui pourtant qui disait qu'on devait parvenir au point de faire rire, s'il était possible, jusqu'aux morts eux-mêmes. La caricature de *Montmaur* nous montre un de ces parasites du dix-septième siècle, dont parle Boileau, et qui n'était rien moins qu'un professeur royal de langue grecque, avare et médisant. *M. le Goguelu* est le type même du genre parasite. Il se rend, lui, sa femme et ses enfants, à un de ces repas en commun dits *salmigondis*, qui furent en grande vogue pendant la seconde moitié du dix-septième siècle. Le visage de Voltaire vieilli prêtait singulièrement à la caricature. Admis au château de Ferney, à titre de découpeur d'images, Hubert dessina plus de trente figures de Voltaire : nous donnons quelques-unes de ces curieuses silhouettes. Le *fac-simile de Cochin* nous représente un critique, les yeux recouverts par la main d'un personnage mythologique qui lui souffle ses avis. L'*Architecte à la grecque* fait allusion aux modes grecques qui sévissaient au milieu du dix-huitième siècle. Les autres vignettes sont des figures, des caprices, des bizarreries, souvenirs confus de facéties qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

— Le portrait de son mari pour fuir avec son amant! Quels monstres compliqués que les femmes!

— En le voyant, j'ai eu un moment la pensée que c'était pour la fille qu'elle avait conservé l'image du père; de cette pensée, j'arrivai à un espoir, quand je sus que c'était vous qui m'attendiez ici. Maintenant tout est fini! Recommander sa fille à votre générosité parce qu'elle porte votre nom, c'est le plus clair aveu...

— Le plus clair ! Je crois que nous nous sommes tout dit. . Adieu, Pierre...

— Adieu, mon père!

Il avança la main, mais l'armateur fit semblant de ne pas le voir.

Le prêtre pâlit et sortit.

En traversant la cour, il aperçut, collé à une vitre, le petit visage de l'enfant reniée, dont l'œil bleu s'arrêta sur lui triste et doux. Il se hâta et dépassa le seuil de la ferme sans retourner la tête.

V

Par une après-midi de la fin de décembre, sous les rayons pâlis d'un soleil encore tiède, dans le jardin de la maison de M. Didier-Montaut, Catherine Hubert jouait avec un vieil angora, sa société habituelle. Assise sur un tas de feuilles sèches, l'enfant essayait vainement, par mille agaceries, d'attirer l'attention du chat qui se disposait à faire un somme.

— Encore qu'il s'endort! fit-elle avec découragement.

Elle se tint immobile, songeant, et deux grosses larmes montèrent peu à peu dans ses yeux.

— J'espère, murmura-t-elle, que maman ne voit pas comme je suis malheureuse, ça lui ferait trop de peine. Je n'ai pas de petites amies, pas de bonne, pas d'oiseaux, rien que ce chat qui a toujours sommeil. Est-ce méchant, un tuteur! Et les sœurs des tuteurs donc! Ça vit longtemps un tuteur!... Celui-là est très vieux, et les papas et les mamans qui meurent sitôt! Je suis si triste de m'appeler Catherine! C'est un très vilain nom, c'est le pareil de la cuisinière d'ici... Je voudrais tant m'en aller de cette maison! Le jour, ce n'est pas si pire que la nuit; mais la nuit, on a peur! Ça crie dans les boiseries, et dans les fenêtres ça fait : hou! hou! Je suis toute seule dans cette grande chambre toute noire, on ne veut pas me donner une petite lumière pour dormir... Je ne peux pas même voir ma poupée qui couche avec moi; si je pouvais la voir, je n'aurais pas si peur...

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage.

— Catherine, cria la voix de Mlle Thècle, venez lire.

L'enfant se leva vivement, essuya ses yeux, et passa ses petites mains sur ses cheveux pour les « lisser » Ses belles boucles blondes, qui auparavant flottaient sur son dos, avaient été enfermées dans un filet noir, à mailles épaisses, et chaque matin on les lui plaquait soigneusement sur les tempes. Mlle Thècle ne tolérait pas qu'un cheveu dépassât l'autre. Sous cette coiffure de nonne, la pauvre Catherine, avec son front trop large et sa bouche trop grande, était aussi peu jolie que possible.

Elle entra dans le petit salon de Mlle Thècle, l'air indifférent, presque satisfait, ayant déjà l'énergie et la fierté de cacher ses petites douleurs à ceux qui les causaient.

— Vous avez encore fermé la porte trop fort, lui dit Mlle Thècle, allez la rouvrir et fermez-la sans bruit.

L'enfant obéit. Elle avait cependant fait bien attention pour qu'on n'entendît pas cette maudite porte qui était un de ses supplices. Puisque le bouton grinçait en tournant, pouvait-elle l'empêcher? Trois fois elle revint pour prendre son livre de lecture, trois fois Mlle Thècle la renvoya en disant :

— Recommencez, j'ai encore entendu, rien n'est de plus mauvais ton.

M. Didier-Montaut, qui rentrait de sa promenade, suivait d'un œil narquois les allées et venues de l'enfant.

— Cela a été plus vite que je ne l'aurais cru, pensait-il, la voilà souple comme un jonc et muette, cette demoiselle qui répondait si lestement. C'est depuis que Thècle l'a frappée qu'elle n'a plus ouvert la bouche... La correction a peut-être été un peu raide... Aussi, rien ne venait à bout de cette volonté rebelle; ni pain sec, ni pénitences. Elle a préféré passer trois jours enfermée dans sa chambre, sans aucun jouet, que de se laisser mettre ce filet qui, du reste, ne l'embellit pas.

Aussitôt mis, aussitôt jeté. Thècle a perdu patience et n'y a pas, ma foi, été de main morte...

Oui, quoi qu'on lui dit, quoi qu'on lui ordonnât, Catherine restait muette, se contentant de fixer de temps à autre sur l'armateur et sur sa sœur un regard de mépris tranquille. Cet orgueilleux silence, c'était son injure à elle. Jour à jour, cette faiblesse, devenue insensible en apparence, faisait le procès de ces deux forces qui se réunissaient pour l'écraser, et dans son entendement d'enfant, les déclarait lâches et cruels. Tribunal redoutable que ces petites âmes indignées, où mûrissent lentement les revanches de l'avenir.

Lorsque l'enfant eut fini de lire, Mlle Thècle l'envoya chercher du canevas dans sa chambre, séparée de son salon par une bibliothèque. En revenant, Catherine s'aperçut que le cordon de son soulier était dénoué, et s'arrêta pour le rattacher contre la porte restée un peu entre-bâillée. De là, elle entendit Mlle Thècle qui disait à demi-voix :

— Elle devient de plus en plus laide. C'est bien heureux avec les instincts qu'elle aura... Physiquement, elle n'a rien de sa mère, elle doit ressembler à l'autre...

— Moins la bouche, c'est celle de la maison de Blanquefort, répondit l'armateur.

Le soir de ce jour, la petite Catherine, dans son grand lit froid, à rideaux sombres, se demanda : Pourquoi donc disent-ils « l'autre », en parlant de mon papa? Et pourquoi est-ce bien heureux que je sois laide? Moi je ne trouve pas que cela soit si heureux ! Qu'est-ce que c'est que cette maison de Blanquefort qui a une bouche comme la mienne? Une maison qui a une bouche?... Après avoir longtemps essayé de s'expliquer cette singulière expression, l'enfant s'endormit en murmurant ce nom de Blanquefort qu'elle ne devait plus oublier.

Le 1er janvier arriva. Mlle Thècle avait fait apprendre à Catherine un compliment pour M. Didier-Montaut.

Quand la pauvre petite fut devant ce terrible vieillard dont elle n'avait encore reçu que des châtiments, et qu'elle commença : « A mon bienfaiteur », sa gorge se serra et elle eut peine à articuler nettement les premiers vers.

L'armateur l'écouta jusqu'au bout, avec son sourire ironique, puis il lui dit :

— Vous avez de la mémoire, il y en avait long.

Et comme elle restait là, indécise, ne sachant si elle devait s'en aller, et pensant avec amertume que personne ne l'avait embrassée depuis que sa mère était morte, M. Didier-Montaut ajouta :

— Eh bien ! qu'attendez-vous pour vous retirer? Ah ! j'y suis! un cadeau... c'est pour avoir un cadeau que vous avez si bien appris votre compliment; mais vous n'en aurez pas, vous me coûtez déjà assez cher.

Une rougeur ardente couvrit les joues pâles de Catherine.

— Oh ! non, s'écria-t-elle, ce n'est pas pour un cadeau, je n'en voudrais point pour vous avoir récité des mensonges.

Et, frémissante de douleur et de colère, elle remonta dans sa chambre, où on lui servit ses deux repas, car il y avait « du monde », et jamais, dans ces circonstances, l'enfant ne paraissait. C'est ainsi qu'elle passa son premier jour de l'an dans la maison de son grand-père, seule avec le vieux chat, et retenant courageusement ses larmes, parce que, lorsqu'elle pleurait, « ça se voyait, et ça rendait Mlle Thècle contente quand elle montait ».

Après le dîner des maîtres, la scène suivante eut lieu à l'office : le marmiton dressait les restes de l'entremets.

— Nous en aurons tout juste chacun une part, dit-il; si Mlle Catherine en avait eu, c'est moi qui m'en serais passé.

— Comment! fit la femme de chambre, Mlle Catherine n'a pas eu d'entremets!

— Ni de dessert.

— Par exemple! Cependant ils ne diront pas qu'elle a été méchante, aujourd'hui?

Son compliment récité à monsieur, et très bien, j'étais là, on l'a renvoyée dans sa chambre, dont elle n'a pas bougé. Il ne faut pas avoir de cœur, vraiment! une enfant de sept ans, toute seule, sans un bonbon, sans une friandise, le 1er janvier, chez des gens si riches! Ils ne l'ont pas même embrassée... Maintenant elle leur obéit pourtant à la baguette, et Dieu sait si mademoiselle lui épargne les vilaines besognes! Quand je la vois, avec son petit air fier et triste, ourler dans un coin les gros torchons de cuisine, les larmes me viennent aux yeux. Une enfant qui a dans les caisses de sa mère des dentelles, des bijoux magnifiques, des robes de satin, et du linge comme pour une reine. Mademoiselle ne se doute pas que je l'ai aperçue lorsqu'elle a défait toutes ces belles machines-là.

Les parents de Mlle Catherine, des gens « tout ordinaires », allons donc! Est-ce que leur fille aurait les façons qu'elle a, et ce petit ton?

— On croirait qu'ils la haïssent.

— Pourquoi l'ont-ils prise, alors? Il y a là-dedans des choses pas claires... que je trouverai. En attendant, je ne suis qu'une domestique, mais il ne sera pas dit que j'aurai laissé une enfant si jeune passer le jour de l'an sans bonbons. Je vais lui en acheter, et des fins!

Rosalie se leva. D'un même mouvement les autres avaient mis la main à leur poche, et chacun en tira une pièce blanche.

Un quart d'heure après, la petite Catherine, à moitié assoupie devant son feu éteint, entendit frapper à sa porte et Rosalie parut portant deux grands sacs de bonbons.

— Voici pour vous, mademoiselle, dit-elle.

— Pour moi! fit l'enfant, qui me les envoie? Si c'est mon tuteur, je n'en veux pas, quoique j'aime beaucoup ça, il m'a reproché ce matin de lui coûter cher...

— Quelle pitié! va... murmura Rosalie. Ils ne viennent ni de monsieur ni de mademoiselle, reprit-elle. Voici ce que c'est: Tantôt, en rangeant, j'ai trouvé la bourse de votre maman, que monsieur a oublié de serrer, alors je me suis dit: L'argent de cette dame est à sa fille, et puisqu'on ne pense pas à lui donner des étrennes, je vais prendre un peu de cet argent-là pour lui en acheter. Ce que j'ai fait dès que j'ai pu sortir; seulement, je vous en prie, ne parlez de cela ni à monsieur ni à mademoiselle, je serais grondée... ils me demanderaient de quoi je me mêle.

— Oh! je ne leur raconterai pas, allez! dit Catherine. Vous êtes bonne, vous, Rosalie... Je suis très petite et je suis très pauvre, je ne peux pas vous remercier comme maman remerciait Augustine, qui avait tant soin d'elle, mais je ferai ma plus grande prière pour vous.

— Je reviendrai vous coucher dans une demi-heure, mademoiselle, dit Rosalie en arrangeant le feu pour dissimuler son attendrissement.

Et elle se sauva le cœur « fendu », mais ravie de l'innocente invention à l'aide de laquelle « M^lle Catherine allait se régaler sans être humiliée ».

Et voilà comment il se fit que le 1^er janvier 1844, la petite-fille du millionnaire Didier-Montaut reçut ses étrennes des domestiques de son grand-père.

Etrange renversement des choses et des destinées humaines! Sept ans auparavant, cette enfant était née dans cette même maison; on l'avait déposée dans un berceau de soie et de dentelles, chacun l'avait tour à tour admirée, caressée; à son moindre cri, l'inquiétude se peignait sur les visages; tout un jour, du salon à l'antichambre, on avait parlé de son premier sourire; à ses premiers pas, quelle extase!

Et maintenant... maintenant c'était la bâtarde, la reniée!

Les mois s'ajoutèrent aux mois, et cette existence solitaire et murée continua pour Catherine. Elle en était à son cinquième livre de lecture, celui-là « tout à fait fin ».

Les cahiers couverts de sa grosse écriture, et les torchons sortis de ses mains délicates s'étaient empilés, tandis que le printemps avait fleuri et l'été rayonné sur la nature en fête. L'automne allait venir. Les oiselets que l'enfant avait vus éclore, dans le nid du prunier du jardin, avaient grandi si vite et s'étaient envolés...

C'était bien heureux, les oiseaux, d'avoir des ailes!

Qui pourra dire les aspirations vers l'espace, la liberté, le mouvement, le bruit, de cette petite créature exubérante, saisie en pleine indépendance, et soudainement engloutie, éteinte, dans l'ombre de cette vieille demeure où elle se sentait enserrée par je ne sais quoi de mystérieux, de haineux, de farouche, qui la dérobait, la retranchait. Ah! si elle avait pu jouer avec d'autres petites filles! ou seulement en apercevoir...

Toujours parler bas, marcher doucement, toujours demander des permissions, même pour cueillir une violette dans le gazon! Et n'avoir, en face de soi, que ces deux sévères visages de l'armateur et de M^lle Thècle. Est-ce que cette vie durerait ainsi longtemps? Si on appelait cela vivre, alors comment donc était-ce quand on était mort?

— Patience, mademoiselle Catherine! patience! lui dit un jour Rosalie, vous aussi vous deviendrez grande, et lorsqu'on est grand tout s'arrange. Jusque-là, pensez que Rosalie vous aime et vous est dévouée. Je n'ai pas l'air de faire attention à vous, mais il faut que cela soit ainsi. Et il n'y a pas d'explications à vous donner pour le présent.

L'enfant la regarda de son œil profond et pensif, cherchant à comprendre pourquoi elle ne devait pas avoir l'air de l'aimer.

— Il n'y a que des choses drôles, ici, vrai! dit-elle.

Malgré l'indifférence affectée de Rosalie c'était une grande douceur pour Catherine, dans son délaissement, de savoir que cette affection lui était acquise.

Rosalie Mulot avait à cette époque vingt-neuf ans, c'était une robuste fille de campagne, dont la physionomie ouverte exprimait à la fois la bonté et la finesse, et qu'éclairaient deux beaux yeux gris intelligents. Marqué de la petite vérole, son visage, en perdant sa fraîcheur, était resté très-sympathique. Tel n'avait pas été, cependant, l'avis de son « promis » qui en revenant du régiment l'avait « traînée » une année, tout en s'engageant doucement ailleurs. Puis une gentille maisonnette et un joli morceau de pré, étant devenus par héritage la propriété de Rosalie, lui avaient rendu ses charmes passés et le « cœur » de son volage promis.

— Eh bien, mon gas, lui avait dit Rosalie, tu peux le garder, ton cœur, je sais ce qu'il y a dedans. C'est ma maison et mon pré, c'est d'eux que tu es féru, t'es un indigne! je ne t'aime plus, va-t'en.

Sur ce discours, Rosalie avait fermé la porte au nez de ce soupirant déconfit; c'est de cette façon que s'étaient terminées leurs amours. Depuis lors Rosalie paraissait avoir renoncé au mariage, non par regret de l'infidèle, mais par un dédain convaincu de son sexe, gagné de M^lle Thècle. L'arrivée de la petite Catherine dans la maison de l'armateur, la singulière existence qu'on lui faisait mener, la crainte qu'on semblait avoir que mistress Barnett, le capitaine Tracy, ou d'autres familiers ne la fissent causer, la façon positive dont M^lle Thècle avait refusé de la laisser s'amuser avec d'autres enfants, disant qu'elle était trop nerveuse, que les jeux bruyants l'excitaient, lui faisaient mal, et qu'il fallait attendre qu'elle eût une santé, avaient éveillé d'abord la curiosité de Rosalie, puis son intérêt, et bientôt sa pitié et sa tendresse.

André Gérard.

(*La suite prochainement.*)

NOTES ET IMPRESSIONS

C'est bien assez de tirer les marrons sans les payer encore.
Voltaire.

***

Il est très rare que les Françaises soient bien élevées; on en fait des coquettes ou des bigotes.
Princesse Palatine.

***

On n'a jamais tant besoin de son esprit que quand on a affaire à un sot.
Proverbe chinois.

***

Ce sont les femmes qui font et défont les nations.
Marquise de Lambert.

***

La religion ne doit pas plus être l'objet des lois que la manière de s'habiller ou de se nourrir.
Turgot.

***

Rien n'honore une femme autant que la conquête légitime de l'indépendance par le travail.
M^me Th. Bentzon.

***

Le cœur d'une mère est un abîme au fond duquel se trouve toujours un pardon.
H. de Balzac.

***

La critique au microscope transforme les nébuleuses en pléiades.
Géruzez.

***

Il faut avoir une certaine hauteur d'âme pour voir avec plaisir l'homme qui nous a sauvé de faire une sottise.

***

Ne nous plaignons pas trop, quand nous sommes au pouvoir, des institutions qui nous empêchent de faire tout le mal désirable à nos adversaires, si elles doivent les empêcher à leur tour de nous faire celui que nous trouverions injuste de subir.

G. M. Valtour.

L'HOTEL DES POSTES

Le 8 août 1880, le vieil Hôtel des postes aura vécu.

Le 7 au soir, de cinq à sept heures, il verra pour la dernière fois, plus bruyant encore et plus mouvementé que jamais, le « coup de collier » formidable de tous les jours. Pour la dernière fois, il verra s'accomplir ce tour de force incroyable et vraiment exorbitant dont on ne peut se faire une idée exacte, même après en avoir été témoin, et dont la statistique seule permet de mesurer la puissance par un chiffre: *Deux millions* d'objets de correspondances reçus ou expédiés *en un seul jour*.

Donc, le 7 au soir, rien ne sera changé; ce sera la même activité folle, le même remue-ménage enragé, le même fourmillement d'hommes affairés, le même encombrement de voitures et de chevaux.

Le 8 au matin, plus rien! L'Hôtel désert, vide, abandonné, déménagé tout à coup, des caves aux combles, comme par un coup de baguette magique, ne sera plus qu'une ruine livrée à la pioche des limousins.

Le 7 août, à huit heures du soir, la Poste s'endormira rue Jean-Jacques-Rousseau. Le 8 août, à trois heures et demie du matin, elle se réveillera sur la place du Carrousel, installée, toute en ordre et prête à fonctionner régulièrement, mathématiquement, comme tous les jours.

***

A vrai dire, il était temps que ce changement se fît. Depuis 123 ans qu'elle est logée dans ce bouge, où dès 1808 elle était à l'étroit, où depuis 1847 elle est serrée à faire éclater son moule, la Poste a tellement grandi, que c'est miracle qu'elle se puisse mouvoir. Le temps n'est plus où six malles-postes suffisaient à transporter sur toute la France une poignée de lettres, qui coûtaient de six à vingt sous de port. Les lettres à trois sous, les imprimés à un centime, arrivant par millions, et dépassant *un milliard* par an, exigent d'autres moyens d'action, des ressorts plus puissants, un outillage autrement large. Il n'était que temps d'aviser: encore un progrès ou deux, et la Poste arrivait à ne plus fonctionner du tout.

***

Depuis l'aperçu sommaire et peut-être un peu superficiel qu'en a donné M. Maxime du Camp, en 1867, le travail de la Poste a plus que doublé; le matériel et l'emplacement sont restés les mêmes. Le tour de force quotidien s'est donc compliqué d'une difficulté double. Et il se fait toujours avec la même précision infaillible, avec la même dextérité.

Quelques chiffres en passant, pour mesurer le changement accompli:

La Poste transportait, en 1867, en objets de toute nature, 772 199 426 objets, dont 4 305 120 chargements, qui nécessitent des écritures fort compliquées.

En 1879, elle a transporté 1 111 975 034 objets; et les chargements ont augmenté dans une proportion encore plus considérable.

Dans ce mouvement immense, quelle est la part de Paris? C'est important à savoir, puisque c'est le fonctionnement de l'Hôtel des postes que nous étudions. Eh bien! en 1868, à l'Hôtel des postes, on recevait 335 980 objets *par jour*, soit 122 632 700 par an; et l'on expédiait 581 615 objets *par jour*, soit 212 289 475 objets par an; le mouvement total était donc de 917 595 objets par jour, soit par an, 334 922 175.

En 1880 (premier trimestre), l'Hôtel des postes a reçu 613 963 objets *par jour*, soit 224 096 495 par an; il a expédié, par jour, 1 131 676, soit, par an, 412 061 740. Mouvement total: 636 158 235 objets par an. *C'est plus de la moitié de tout le mouvement postal de toute la France!*

Et ce n'est pas le présent, qu'il faut voir, c'est l'avenir, l'avenir immédiat, l'avenir de l'année prochaine, l'avenir qui est déjà commencé.

Depuis quatorze mois, des changements se sont faits, des réformes se sont opérées, des innovations ont été largement introduites dans le service des postes qui, dès à présent, produisent une telle augmentation de mouvement que rien n'y suffit plus, ni le personnel, ni l'outillage, ni l'emplacement.

La poste doit beaucoup à M. Cochery. Et l'on peut dire que ce n'est point pour l'apparat et la gloriole qu'on a fait de cette direction générale un ministère. Telle qu'elle est, la poste vaut le titre qu'on lui a donné. Ce service dépasse en importance et en utilité bien des ministères, et c'était, par le fait, un ministère véritable, avant qu'il y eût un ministre.

Un seul chiffre suffit à le prouver: le budget de la poste comporte 104 982 760 francs de dépenses par an, et 135 380 000 francs de recettes, donnant 24 millions de bénéfices, — ce qui est un tort.

Et ce qui passe chaque jour par les mains de la poste représente des centaines de millions: c'est tout le commerce français; c'est la fortune du pays tout entier; c'est la vie intérieure et extérieure de la France.

***

L'Hôtel des postes contient deux choses parfaitement distinctes, qu'il était indispensable de séparer, qui déjà sont disjointes et ne se rencontreront plus dans le même bâtiment:

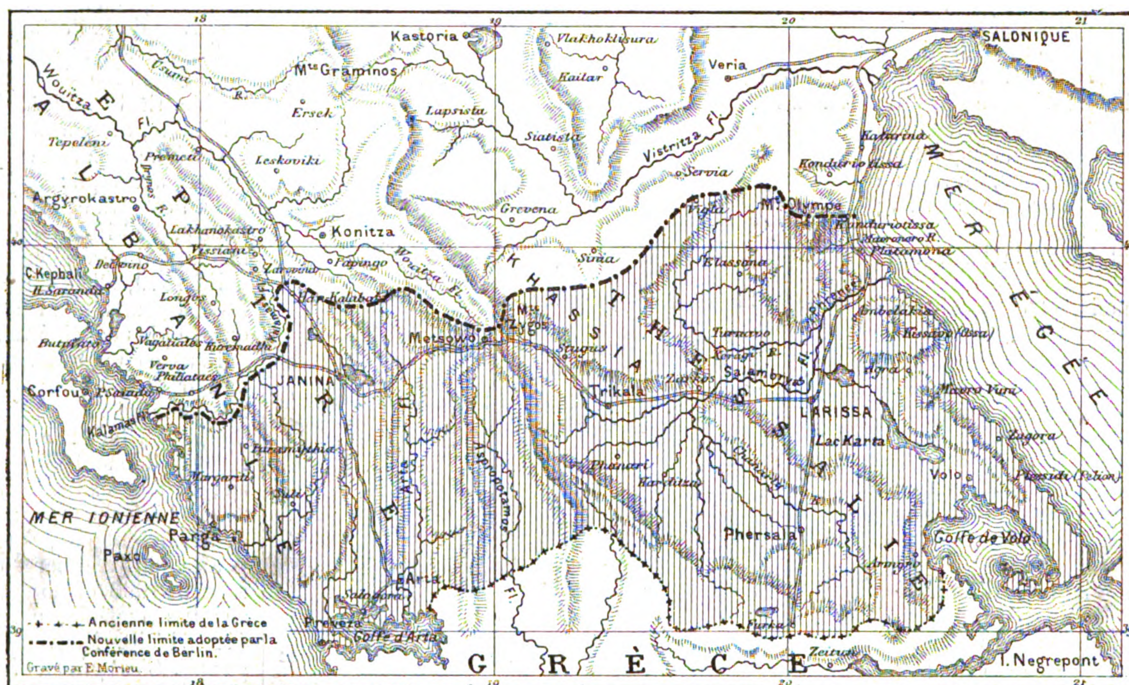
1° Le ministère, l'administration générale des postes;

2° La direction des postes du département de la Seine;

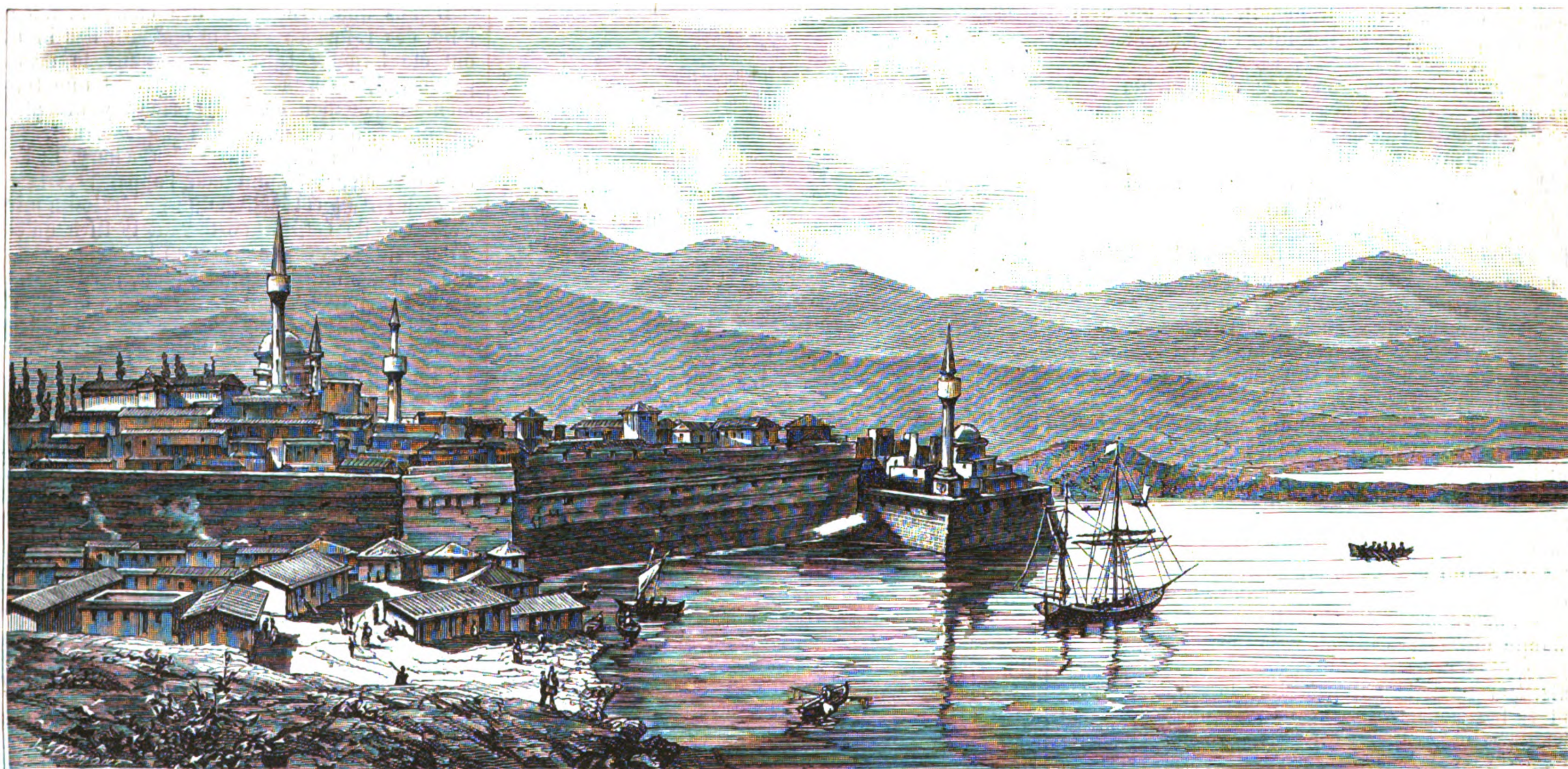
3° La recette principale.

LES NOUVELLES FRONTIÈRES DE LA GRÈCE

THESSALIE. — LE MONT OLYMPE

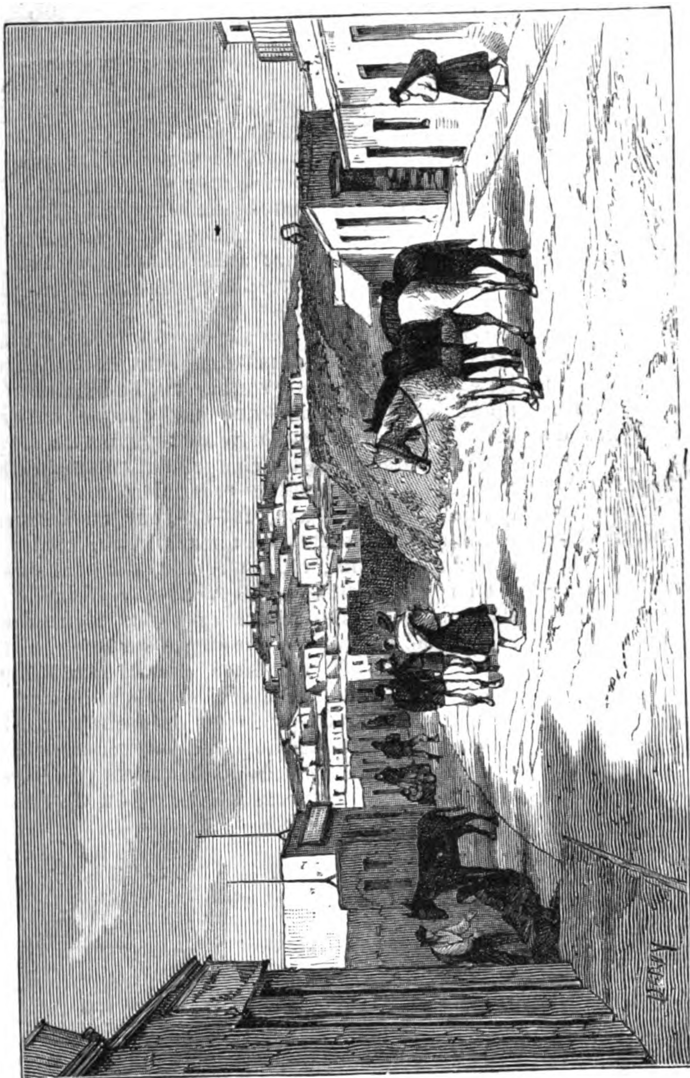


CARTE DES NOUVELLES FRONTIÈRES, D'APRÈS LE TRACÉ ADOPTÉ A LA CONFÉRENCE DE BERLIN

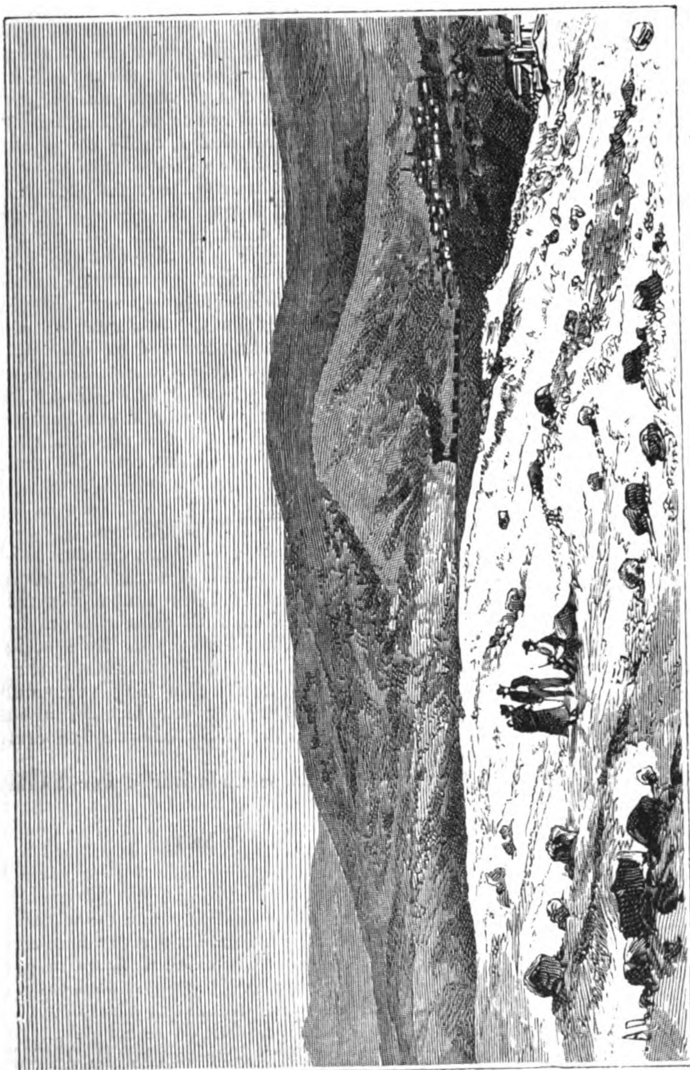


EPIRE. — LA VILLE DE JANINA

LA GUERRE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD



LA NOVIA (PROVINCE DE TARAPACA)



LA VALLÉE DE LA NOVIA

PÉROU. — VUE GÉNÉRALE DU PORT D'IQUIQUE. — D'après les croquis de M. Benedetti, correspondant de l'*Illustration*.

De l'administration générale, nous n'avons pas à nous occuper. Outre qu'elle n'a rien de pittoresque, elle est étrangère maintenant — et elle aurait dû l'être depuis longtemps — à l'Hôtel des postes de Paris. Elle sera définitivement transportée au ministère, rue de Grenelle, et ne reviendra plus à l'Hôtel des postes.

La direction départementale, qui compte un directeur, un inspecteur général, neuf inspecteurs, un sous-inspecteur, est un service presque exclusivement administratif, fort étendu sans doute et fort important, mais qui ne préside pas directement et ne participe pas *manu proprio* au mouvement quotidien de l'Hôtel.

L'âme de ce mécanisme prodigieux, le ressort et le rouage de cette puissante machine, c'est la recette principale.

*
* *

La recette principale est tout un ministère.

Elle a un receveur principal, un sous-chef adjoint, cinq chefs de section, vingt sous-chefs.

Elle emploie 435 commis, 22 agents secondaires, 108 gardiens de bureau, 40 chargeurs, 7 brigadiers chargeurs, 62 chargeurs auxiliaires, 45 courriers-convoyeurs, 1142 facteurs. En tout: 1887 personnes, — tout un régiment.

Elle a, de plus, 95 cochers, 280 chevaux, 96 voitures.

Elle est divisée en 4 sections: départ et banlieue; transbordement; arrivée et distribution; caisse, poste restante, etc.

*
* *

Les dépêches qui sont manipulées dans ces quatre services proviennent de trois sources:

1° De Paris même, — 47 bureaux, dont 16 principaux; plus le *périmètre* de l'Hôtel, qui fonctionne comme bureau de quartier et qui lève pour son compte 41 boîtes, sans compter les grand'boîtes de l'Hôtel;

2° De la banlieue, qui expédie 825 dépêches par jour, — et la « dépêche » est le plus souvent un sac de forte dimension;

3° Des bureaux ambulants qui apportent 26 courriers à la seule distribution du matin, — et le « courrier » peut se composer de dix, vingt, trente sacs!

Tout ce flot effroyable de dépêches passe par la *cour de l'arrivée*, à gauche dans la cour d'honneur de l'Hôtel, en entrant par la rue Jean Jacques-Rousseau.

Les fourgons des ambulants, les tilburys des bureaux de Paris et des services de la banlieue — service fait tout entier par les gares — viennent brusquement se ranger sous la marquise, le fond de la voiture touchant au trottoir.

Les paquets et les sacs, enlevés avec une rapidité prodigieuse, montent par une sorte d'ascenseur à manivelle — mû à force de bras — au premier étage, dans le service de l'arrivée qui les transmet à la distribution et au départ.

Comptés au départ, inscrits sur une feuille de route qui les accompagne, les paquets sont comptés au transbordement par le facteur qui les livre, par l'employé qui les reçoit, par le bureau de distribution qui les ouvre.

A chaque fois celui qui les livre en prend un reçu.

*
* *

Rien sans signature! Voilà le principe fondamental qui donne au service de la poste la sûreté absolue de son travail et qui garantit à l'employé sa responsabilité, sa sécurité.

— *Et si l'on ne vous remettait rien?* demandais-je à un chef de bureau.

— *Rien? Alors c'est moi qui m'en ferais donner reçu.*

*
* *

Les services de l'arrivée et du départ se subdivisent en trois: l'étranger, les départements, Paris et banlieue.

Paris, à son tour, se subdivise en trois: Paris, les annexes, la banlieue.

Les *annexes* sont les anciens arrondissements de Paris *extra-muros* pour lesquels la distribution est organisée d'une façon spéciale.

*
* *

Il se fait donc, à trois tables distinctes, trois *ouvertures*, les paquets sont dépliés, les sacs vidés et retournés, les dépêches mises en tas et manipulées par un premier tri.

Chaque *trieur* fait trois tas: Paris, les départements, l'étranger.

Les lettres pour Paris sont directement transmises à la distribution; les autres sont transmises au départ.

Elles sont, ensuite, dans chaque section, soumises à un second et un troisième tri: par *direction* d'abord, et par *destination* ensuite.

Au service de l'étranger, par exemple, elles sont classées par *offices* de douze tas: Russie, Suisse, Allemagne, Espagne, Pays-Bas, etc.

Le *trieur* dispose devant lui, sur la table, neuf tas en *éventail* et trois tas dans le demi-cercle intérieur.

Puis, chaque *office* trié séparément, se subdivise en *direction*. Le tas des *colonies*, par exemple, comporte *neuf* paquets, parce qu'il y a *neuf lignes* de paquebots.

Le service des départements ne comporte pas moins de divisions; celui de la banlieue se subdivise encore davantage, au point qu'une seule *direction*, c'est-à-dire une seule *route*, fournit quelquefois vingt-cinq et vingt-six dépêches, destinées à vingt-cinq ou vingt-six bureaux différents.

*
* *

Le *tri* de l'étranger et celui de la banlieue sont *horizontaux*, c'est-à-dire se font sur une table, sans cases, ou dans un casier plat, à compartiments, semblable à la *casse* des typographes.

Les autres *tris* sont verticaux et se font dans des cases *en verre* ouvertes des deux côtés, portant de chaque côté des étiquettes de *destination*. Dans ces cases, le trieur met les lettres d'un côté; le *routeur*, qui prend les lettres de toute une *route* et les classe par bureaux, enlève les lettres par l'autre bout de la case.

Les trieurs sont unanimes à déclarer que le tri horizontal est plus rapide, moins sujet à erreur et fatigue moins le bras, qui n'a jamais que le même mouvement à faire, sans avoir à se hausser et à s'abaisser continuellement.

Un bon trieur classe de *deux mille cinq cents* à *trois mille* lettres à l'heure selon la *qualité* des lettres.

Les lettres de commerce, et celles de sous-seing — qui sont des lettres administratives dont l'adresse est imprimée — sont de *bonnes lettres*. Les lettres *particulières*, celles de la banlieue surtout et des annexes, encore plus les lettres pour l'étranger venant de Paris, sont des lettres *détestables*; la *payse* d'Auvergne ou de Bretagne qui écrit à ses parents, le bottier allemand ou le marchand d'habits belge, qui correspondent avec leurs pays, fournissent des adresses fantastiques, des rébus hiéroglyphiques capables de dérouter les sphinx les plus habiles de l'Hôtel des postes.

*
* *

A l'heure voulue tout est prêt.

Les correspondances sont rangées et ficelées en *paquets* — par bureaux, — les paquets mis en *sacs* — par direction, — les sacs groupés en *courriers* — par route.

Les fourgons qui doivent porter les courriers aux diverses gares pour les remettre aux ambulants sont dans la cour et reçoivent leur chargement.

Un bruit de fer sur les dalles, une tempête de cris, des claquements de fouet, le tonnerre des roues sur le pavé, puis plus rien. — Le courrier est parti.

*
* *

Ceci n'est qu'une vue d'ensemble et j'ai passé rapidement sur des points importants, sur des détails curieux dont l'étude approfondie ne saurait entrer dans le cadre d'un article de fantaisie, et qui, d'ailleurs, prendrait plus de place que le plus grand journal ne saurait en donner.

Peut-être, dans une publication plus large, me sera-t-il permis de pousser plus à fond cette étude dont l'intérêt peut être si puissant. Pour aujourd'hui, c'est à fond de train et d'un regard superficiel qu'il faut parcourir l'ensemble de ces services.

*
* *

Toutefois, quelques opérations spéciales méritent, même au point de vue de la fantaisie et du pittoresque, d'être particulièrement signalées: la manipulation des *chargements*, la levée des boîtes, le timbrage, le service des imprimés, entre autres, exigent une mention spéciale.

*
* *

C'est aux chargements surtout que s'applique, dans sa plus extrême rigueur, le mot d'ordre que j'indiquais tout à l'heure: *rien sans signature*.

De l'expéditeur au destinataire un chargement passe parfois par quinze mains; c'est quinze reçus à donner et à recevoir; sans compter la feuille de route qui suit le chargement jusqu'au bout, jusqu'à la distribution.

C'est *sous grille* que s'opèrent toutes les manipulations de chargement; et, dans leur enceinte parquée, les employés, chacun à son bureau, ne se laissent point approcher. Il semble que sur chaque casier soit écrite cette formule impérieuse: *passez au large!*

Quiconque reçoit un chargement en prend charge; quiconque le transmet en prend décharge. L'employé qui se lève de sa place, fût-ce pour cinq secondes, remet ses chargements à un auxiliaire, contre reçu, donnant donnant; et, de retour, donnant donnant, il en reprend charge, les vérifie, restitue le reçu. Pour chaque route, les chargements forment un pli spécial, accompagné d'une feuille sur laquelle chaque article est inscrit, numéroté, décrit, avec son poids, sa forme, sa valeur déclarée, etc.

Ces chargements, constellés de cachets, criblés de timbres, couverts de numéros d'ordre, nous les retrouverons, accompagnés de formalités peut-être plus strictes et plus rigoureuses encore, au service de la distribution.

J. DU VISTRE.

(La suite prochainement.)

VOYAGE AÉRIEN NOCTURNE

J'avais depuis longtemps un programme scientifique à réaliser, et notamment une curiosité météorologique à satisfaire: celle de savoir « ce que devient le vent ». Déjà, en des voyages antérieurs, un jour, de Paris à Angoulême (450 kilomètres), un autre jour, de Paris à Solingen, Prusse rhénane (550 kilomètres), j'avais fait tout mes efforts pour rester immergé dans une même couche d'air, et j'avais observé que le même courant change de vitesse suivant les heures, et qu'au lieu de souffler en ligne directe, il tourne lentement de la gauche vers la droite, sous l'influence de la rotation de la terre. Mais dans ces voyages, l'aéronaute expérimenté qui me conduisait, M. Eugène Godard, m'avait toujours fait descendre plus tôt que je ne le désirais. Cette fois-ci, j'avais bien cru m'arranger de façon à rester plus longtemps encore que dans mes voyages antérieurs, tant à cause de la solidité et de l'imperméabilité de l'aérostat que par les conditions spéciales conclues avec l'aéronaute. Mais l'homme propose et les éléments disposent.

Le vent d'ouest étant celui qui convient le mieux pour ces sortes d'expéditions, nous attendîmes d'abord qu'il fût bien affirmé par la direction des nuages. Malheureusement la girouette de l'Observatoire, sur laquelle je ne cessais d'avoir les yeux fixés, s'obstinait à tourner en sens contraire. Pendant huit jours deux courants superposés restèrent marqués avec évidence: le courant inférieur variait un peu, mais le courant supérieur demeurait invariable. Ces trois jours d'observations horaires prouvent d'abord un premier fait assez important, c'est que la rose des vents dominants que l'on a conclue de deux siècles d'observations faites à l'Observatoire n'a pas la valeur qu'on lui accorde en météorologie, vu le régime des vents en France, puisqu'elle n'indique que les vents soufflants à fleur de terre, tandis qu'à quelques centaines de mètres au-dessus règne souvent un tout autre régime, les courants généraux arrivant de l'Océan aux époques mêmes où l'on s'imagine qu'ils viennent du continent.

La direction paraissant à peu près fixée et le temps étant des plus favorables, nous décidons de partir le 21 au soir. Si l'on a le projet de faire un long voyage aérien, il est préférable de commencer par la nuit, attendu que l'aérostat subit moins de vicissitudes de température, de dilatations et de condensations que pendant le jour, perd moins de gaz et peut se maintenir à une hauteur plus uniforme. Le lendemain, la chaleur solaire peut compenser par la dilatation les pertes éprouvées pendant la nuit et ajouter les avantages de la mongolfière à ceux de l'aérostat. De plus, il y a des observations spéciales à la nuit, qu'il est intéressant de ne pas manquer. J'avais choisi le 21, parce que c'était l'époque de la pleine lune.

Malheureusement, un accident arrivé au compagnon de Godard, à l'aéronaute Crommelin, à qui appartient le ballon, et qui devait partir avec nous, nous força de retarder de six jours notre départ qui n'eut lieu que le 27, à six heures du soir. L'expédition se composait au départ de six personnes: M^{me} Flammarion, M. Paul Thomas, membre de la Société de géographie, M. Maurice Fouché, membre de l'Observatoire de Paris, les deux aéronautes et moi.

Donc le 27, à six heures du soir, nous prenions place dans la nacelle du ballon de Crommelin, ballon tout neuf, construit tout entier en soie de Chine d'une souplesse et d'une résistance à toute épreuve, muni d'un parachute équatorial pour atténuer les effets d'une descente forcée, et recouvert d'un filet tressé en corde de chanvre. Notre expédition doit s'échelonner sur la route à mesure que la déperdition du gaz forcera l'aérostat à descendre, et, à la dernière étape, nous resterons seuls, Godard et moi, pour prolonger la route aussi longtemps que possible. Engagements superflus ! Mais n'anticipons pas. Nous sommes dans la nacelle. Une poignée de sable suffit pour nous faire quitter la terre. Le globe monte et glisse en silence, suivant une ligne oblique qui l'élève lentement dans la direction de l'est. Les amis qui assistèrent à notre départ nous virent disparaître en quelques minutes dans le ciel nuageux et noir, vaguement éclairés par la lune qui se levait entre les nuages. Déjà nous planons au-dessus des fortifications, partant de Paris par la porte de Flandre.

Nous montons, étonnés, stupéfaits, ravis, dans la direction de la voie lactée où déjà resplendissent les feux célestes de Persée et d'Andromède.

A peine commencions-nous à jouir de ce grand spectacle, qu'un cri d'épouvante s'échappe de toutes nos poitrines : « Malheureux ! Que faites-vous ? » Et nous nous précipitons aux jambes du jeune aéronaute Crommelin pour l'arracher à une mort certaine. Il était déjà debout sur le bord de la nacelle pour en sortir et grimper *par l'extérieur* dans les cordages du filet ! Un faux mouvement, et au milieu des ténèbres, il tombait de 500 mètres de hauteur! Et nous, délestés de son poids, nous étions lancés au Zénith avec une rapidité vertigineuse. C'eût été assurément fort remarquable au point de vue d'un scenario dramatique, et même comme complément des expériences de Galilée sur la chute des corps ; mais tel n'était pas le but de notre voyage, et nous priâmes notre intrépide compagnon de rester tranquille, sur un ton qui ne laissait aucune ambiguïté à l'expression absolue de notre volonté.

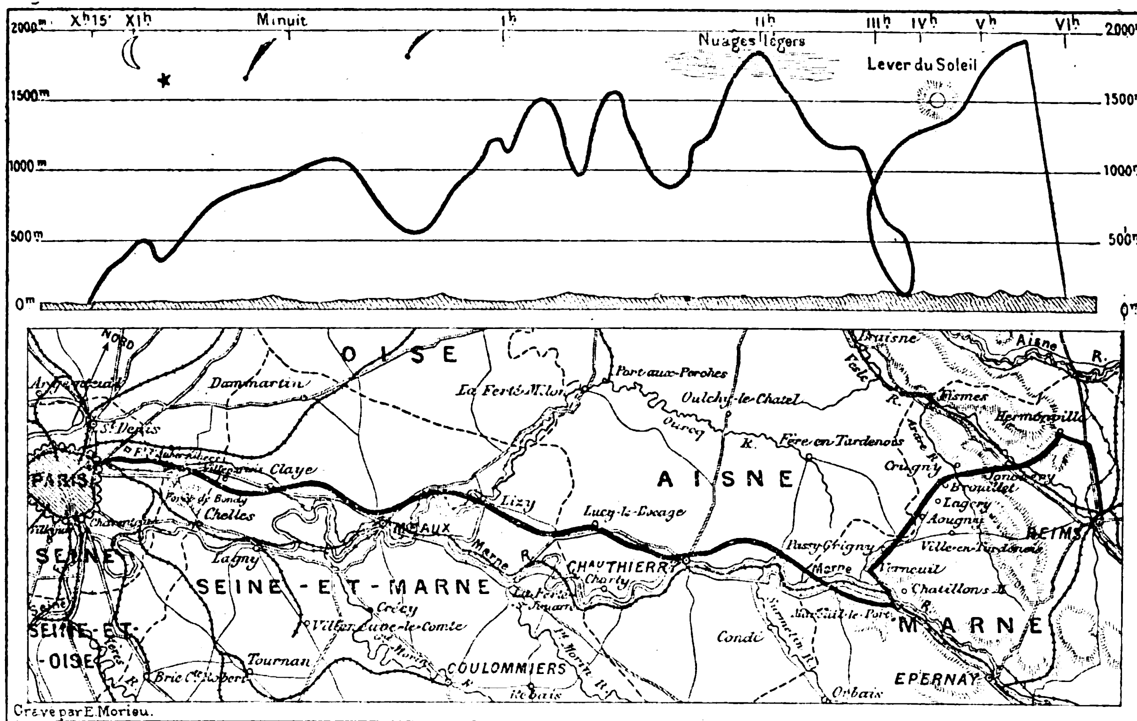


Diagramme du voyage aérien de M. Flammarion de Paris à Reims, le 27 juillet.

Qu'elle était belle, cette lune aux froids rayons qui allait devenir notre seule compagne, notre seule lumière, jusqu'à la fin de la nuit ! Elle semblait s'écarter des nuages légers qui jouaient devant elle pour regarder curieusement ce nouveau petit satellite qui tournait autour de la terre de l'occident à l'orient. Elle semblait plus proche de nous, et tandis qu'elle veillait sur le sommeil de la terre, on aurait pu croire qu'elle sentait que nous aussi, seuls dans l'univers, nous étions comme elle suspendus au-dessus du monde. Elle nous devenait encore plus sympathique, plus amie, plus intime. Non loin d'elle, un astre éclatant resplendissait de tous ses feux dans l'atmosphère limpide : c'était Jupiter, le monde immense, la capitale de l'univers solaire. Les étoiles disséminées dans l'espace jetaient leurs feux d'or et d'argent. Plusieurs fois nous aperçûmes des étoiles filantes, qui paraissaient se détacher des cieux et tomber dans l'atmosphère au-dessous de nous.

Mais notre navire aérien vogue avec rapidité vers le nord-est. Déjà nous avons plané sur le fort d'Aubervilliers, dont nous avons distingué tous les détails, puis sur un carrefour de six routes au nord de Bobigny, et nous sommes entrés sur la forêt de Bondy où l'aspect de la terre s'assombrit malgré la lune. Notre direction est facile à tracer par le terrain et par la lune qui marque l'est. L'aérostat subit des oscillations, monte, descend, suivant les différences de température des couches d'air, qui malheureusement sont très accusées.

On perd déjà du lest. Voguant tantôt un peu plus vers le nord, tantôt un peu plus vers l'est, nous sommes sortis des départements de la Seine et de Seine-et-Oise, et nous entrons dans Seine-et-Marne par Villeparisis ; à onze heures quarante minutes, nous passons au zénith de Claye, à 1000 mètres de hauteur. En nous penchant un peu, du haut de notre balcon céleste, nous distinguons fort bien les détails de toute la topographie environnante, l'horizon lointain s'est élevé avec nous, la terre est une immense surface plane, sans la moindre colline, un véritable plan topographique, avec ses nuances de forêts, de champs, de prairies, de villages, de rochers, de rivières, de routes et de chemins de fer, visibles à la douce clarté de la lune, et la forme concave, qui est si évidente aux grandes hauteurs, est déjà très sensible. Toute cette étendue est plongée dans le sommeil ; un silence immense, absolu, profond, nous enveloppe et nous pénètre, nous invitant à ne pas même échanger... nos impressions et à écouter... à écouter le silence !... Une nuit en ballon : il n'y a qu'un mot pour la définir, et un mot bien vague : *c'est un rêve*.

Les douze tintements de la cloche de minuit s'envolent successivement des villages qui passent au-dessous de nous.

On entend les cailles dans les blés Nous sommes tombés de 1150 mètres à 600. A 1000 mètres, en entrant dans Seine-et-Marne, nous revîmes Paris une dernière fois, comme un petit plan lumineux sur le fond noir de l'espace occidental, plan tout à fait reconnaissable à sa forme : on aurait pu nommer les boulevards des fortifications. Maintenant nous voguons en pleine nuit : plus la moindre lumière sur la terre.

La ville de Meaux et la Marne passent en silence à notre droite. Nous touchons successivement aux deux boucles boréales que la rivière forme sous Lizy et à Mary, voguant toujours vers le nord-est et remontant la Marne à quelques kilomètres de la rive droite. De temps en temps, la blonde Phébé se mire tranquillement dans l'onde. Nous sommes montés à 1500 mètres, puis retombés à 1000, en entrant sur le département de l'Aisne.

Une heure quarante minutes : Gare éclairée sur la rive gauche de la Marne, pont sur la rivière, et ville sur la rive droite : c'est Château-Thierry. Fleuve encaissé ; collines escarpées ; forêts. Deux trains se rencontrent : l'un nous suit, en faisant un tapage infernal, mais il marche bien moins vite que nous et n'arrive pas à nous atteindre.

Le ciel se couvre ; plus de lune : tout est sombre autour de nous ; la lecture des instruments devient impossible. La terre paraît s'enfoncer dans une brume noire. Nous ne distinguons presque plus rien. Il est deux heures du matin, et nous nous trouvons à 1650 mètres de hauteur, dans une atmosphère très froide et au milieu de nuages très légers, voguant dans l'espace avec une vitesse assez considérable, la plus grande que nous ayons atteinte en cette traversée : 38 kilomètres à l'heure. Les nuages qui passent devant la lune nous paraissent emportés dans une direction contraire à la nôtre. Mais de nouveau, vers deux heures trois quarts, au moment où nous pouvions espérer de compter sur l'aurore pour maintenir l'aérostat à une élévation suffisante, la condensation le fait descendre, descendre toujours. Godard a jeté presque tout le lest. Il jette encore par-dessus bord des bouteilles et divers objets dont nous pouvons au besoin nous démunir ; mais une belle vallée se présente, et de crainte d'être obligé de descendre sur les hauteurs, il tire la soupape : deux bergers nous reçoivent dans leurs bras, à Port-à-Pinson, près Châtillon, sur les bords de la Marne. Il est trois heures. Selon nos conventions, l'astronome Fouché descend de la nacelle et est remplacé par du lest, et nous remontons lentement dans les airs.

Mais quoi ? Retournons-nous donc à Paris ? Oui, sans doute. Nous revenons presque sur nos pas, suivant une route aérienne dirigée vers l'O. N. O. et formant un angle de 30 degrés environ avec celle qui nous a conduits ici. Est-ce un vent local de la vallée, qui vient de se former sous l'influence de l'aurore ? Quoi qu'il en soit, à partir de là, notre route est absolument métamorphosée. Nous filons d'abord à l'O.-N.-O. jusqu'à Verneuil, puis, nous élevant davantage, nous courons en plein nord, vers Fismes.

Déjà levés, les villageois se rassemblent, crient et nous appellent. Les chiens aboient, les poules se sauvent, les moutons effrayés se pressent les uns contre les autres en bêlant. Montant, montant toujours, nous tournons maintenant au nord-est, après avoir passé sur les villages charmants de Passy-Grigny, Aougny, Lagery, Brouillet, Crugny. Nous sommes dans le département de la Marne. Le chronomètre marque quatre heures vingt-cinq minutes.

A mesure que nous nous élevons dans le ciel, l'horizon oriental se décore des vives couleurs de l'écarlate et de la pourpre. Les rayons d'une gloire prodigieuse s'élancent vers les hauteurs et dans les profondeurs ; lentement, progressivement, la lumière augmente, l'illumination se déploie, les nuages se bordent des nuances éclatantes de l'or et de la rose, tandis qu'une nappe de feu paraît dans la région inférieure. Les vertes et fraîches campagnes de la terre semblent encore endormies dans le sommeil de la nuit, et les vapeurs de l'aurore baignent encore les vallées dans leur moelleuse clarté. Tout à coup, un rayon éblouissant se précipite sur l'aérostat et dans l'atmosphère entière, jetant à travers l'espace les cantiques sacrés d'une céleste splendeur. Tout renaît, tout s'illumine, tout vit, tout chante. La sphère ardente du soleil apparaît majestueuse au-dessus de la nappe de feu qui lui servait de couche ; les montagnes s'éclairent sur les vallées qui s'éveillent ; le rêve est fini ; voici la lumière, voici l'activité, voici le jour ! instant merveilleux où la nature entière paraît ressuscitée, spectacle sublime devant lequel l'âme enthousiasmée vit d'une double jouissance, contemplant dans un fier bonheur cette vaste étendue des royaumes de la terre qui maintenant palpite et rayonne dans la féconde lumière de l'astre du jour.

L'ascension du navire aérien se continue vers l'orient ; nous pourrions assurément tenir l'air quelques heures encore et aller descendre en Belgique. Mais l'antique cité de Reims apparaît là-bas à notre droite, il ne nous reste que vingt kilogr. de lest, notre aéronaute craint le vent qui lui a déjà joué tant de mauvais tours, et les arbres lui paraissent trop agités pour sa tranquillité. C'est l'approche des Ardennes qui se fait sentir. « Bast ! dit-il, descendons dans la vallée. Si le vent cesse et si le soleil est beau, nous pourrons facilement remonter quatre. Et, au pis aller, il y a du gaz à Reims pour réparer nos pertes. » Je lui rappelle que ce n'est pas là le but du voyage et que nous sommes en situation d'attendre plusieurs heures encore. Mais déjà, il a ouvert la soupape toute grande, et... nous nous voyons entourés de cinq cents paysans à Hermonville, à 12 kilomètres au delà de Reims, au nord-est. Il est six heures.

Nous restons dans la nacelle, et de là on entreprend de nous conduire captifs à Reims au milieu de la surprise et des cris d'allégresse des populations étonnées. Mais, au sortir des vallées, le vent s'accentue de plus en plus. Bientôt il arrête violemment les efforts les plus courageux. On quitte la route pour éloigner le ballon des arbres contre lesquels il est jeté par rafales, et nous sommes forcés de descendre de l'esquif aérien et d'attendre une heure d'accalmie. Le vent souffle maintenant en tempête. Deux mille kilos de pavés, dont on avait empli la nacelle, sont soulevés et renversés. L'étoffe du ballon flotte et claque dans le filet, et, à chaque instant, on s'attend à une déchirure. Il faut reconnaître que MM. Godard et Crommelin ont vraiment réalisé une merveille dans la construction de ce ballon qui, pendant la journée entière, a supporté les assauts d'une tempête furieuse sans en subir la moindre avarie. Ce n'est qu'au coucher du soleil que nous pûmes arriver aux portes de Reims. Tout fut immédiatement préparé par les soins de l'intelligent et savant directeur de l'usine à gaz pour le regonflement du ballon ; la nuit fut calme ; et nous comptions partir au lever du soleil. Mais, de nouveau, le vent souffla en tempête, il fut impossible d'amener le ballon à l'usine, et bientôt après, un orage épouvantable, accompagné de grêle et suivi d'une pluie diluvienne, couronnait l'odyssée de ce voyage, assurément très beau, mais dont les circonstances météorologiques et la prudence peut-être exagérée de l'aéronaute avaient absolument changé la nature. En de telles conditions, le départ de Reims était impossible. Le même jour, un ballon s'élevait de Rethel, et, dès la première minute, était renversé par une rafale oblique et jeté sur les toits : l'aéronaute ne dut son salut qu'à un heureux hasard. Neuf fois sur dix, ces surprises arrivent : en météorologie on ne sait rien, on ne peut rien prévoir.

Cet aérostat a pourtant réalisé les termes de mon programme : il est resté gonflé deux nuits et un jour, et, si nous n'étions pas descendus, nous filions vers d'autres latitudes. Je le regrette plus que personne. Mais, après tout, il vaut peut-être mieux être descendus de bonne grâce que d'avoir attendu la colère et la violence de Borée.

La projection de notre route aérienne est de 150 kilomètres, parcourus en sept heures, ce qui donne pour la vitesse moyenne des courants, 22 kilomètres à l'heure.

CAMILLE FLAMMARION.

LA POMPE DU VILLAGE SE RENDANT AU FEU

Tableau de M. Burnand. — Salon de 1880.

Détail d'un manuscrit flamand de 1542, appartenant à la bibliothèque de Cambrai

D'après un manuscrit flamand du XVI^e siècle, de la bibliothèque de Cambrai.

Fac-simile d'une vignette de Cochin.

Fac-simile d'un dessin de Léonard de Vinci.

Voltaire, d'après un croquis de Hubert.

Voltaire, jouant la comédie, d'après Hubert.

Caricature de Montmaur, d'après une vignette de 1715.

Voltaire en bonnet du matin.

D'après un livre d'heures.

Fac-simile d'un croquis de Léonard de Vinci.

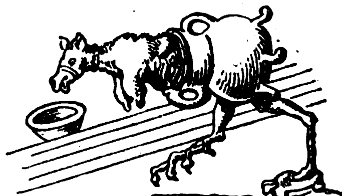
La roue de fortune, détails d'une planche du *Het groot tafereel der Dewosheit.*

M. le Goguelu, d'après un estampe de 1663.

Un grotesque de Callot, d'après une figure de *Varie figure gobbi.*

INVERNO

D'après une ancienne gravure italienne.



Manuscrit flamand du XVI^e siècle.

L'architecte à la grecque, d'après une eau-forte de 1770.

GRAVURES EXTRAITES DE L'*Histoire de la caricature sous la Réforme et la Ligue*, PAR M. CHAMPFLEURY. — E. DENTU, ÉDITEUR

REVUE FINANCIÈRE

Cette dernière semaine de bourse a été fort tourmentée.

Nos acheteurs, d'ailleurs très-intelligents, avaient évidemment compté sans le hasard qui contre leur jeu a jeté sur le tapis trois raisons considérables de baisse.

La mort de M. Pereire est la première; elle a désorganisé une partie de notre marché et laissé sans protecteur le plus exposé de nos trois fonds d'État. Pour se soutenir aujourd'hui, le trois ancien n'a plus que son propre mérite qui à la vérité est grand, mais peut être insuffisant lorsqu'il s'agit de défendre le cours de 85.

La seconde est la tournure prise par la question d'Orient. Eternellement subsistante, elle a ses périodes de calme et ses crises. Nous souffrons d'une de celles-ci qui, chose grave, ressemble beaucoup à une crise finale. Tout paraît prêt à se disjoindre et à éclater en Turquie d'Europe et les sourdes menées de certaines puissances rendent la situation plus grave que la Bourse ne veut bien le croire.

C'en était assez pour arrêter la hausse.

Cependant voici qu'un troisième motif de faiblesse vient augmenter encore les inquiétudes des gens sensés; en plein imbroglio européen, M. Gladstone se permet de tomber malade. Avec lui périclite tout son système. Aussi, le marché de Londres se hâte de vendre ne sachant ce qu'il adviendrait si la congestion pulmonaire qui vient de rappeler brusquement à l'illustre *politician* la fragilité de notre condition humaine, avait un dénouement fatal. Londres vendant notre marché, s'est ébranlé à son tour et n'a plus la même assurance. De tous côtés les regards se tournent avec anxiété vers un avenir où les nuages s'amoncèleut.

Le pire est que nous avons été pris par ce dernier événement en pleine liquidation : notre mauvaise chance veut qu'il en soit toujours ainsi. Il est un Dieu pour les vendeurs.

Samedi une partie de la haute banque semblait décidée à soutenir la place, une hausse vigoureuse avait ramené le cinq à 119 70, toutes les valeurs, les étrangères surtout, avaient regagné une partie de ce que la semaine leur avait coûté.

Lundi, la partie semblait d'autant plus sûrement gagnée que les reports s'offraient à 32 centimes. Pourtant, dès l'ouverture de la séance, la baisse s'est déclarée et malgré le détachement du coupon du Cinq, une vive réaction a ramené ce fonds d'État à 118 50. Vers la fin de la Bourse seulement, il s'est relevé de 118 10 à 118 30.

Mardi, les valeurs ont liquidé, comme la rente, en baisse avec cette aggravation qu'elles n'ont pas trouvé les mêmes facilités à se faire reporter. Les prix demandés aux acheteurs d'Italien, de Florin, de Hongrois et de Russe ont décidé bon nombre d'entre eux à diminuer leurs engagements.

Dans son ensemble, la liquidation a été fort médiocre; les cours de compensation établissent nettement que la cote tout entière est en baisse. Les fonds d'État français éprouvent une perte sensible sur leurs prix du 1er juillet; le trois ancien a même été fortement éprouvé. Les Sociétés ont aussi reculé. Enfin les fonds étrangers ont subi un véritable désastre; l'Italien, pour ne citer que lui, est tombé de 85 50 à 83.

Depuis la liquidation, la Bourse hésite, tantôt montant, tantôt descendant sans motif appréciable. De l'avis général, les spéculateurs sont encore très chargés et la position de place ne laisse pas que d'être dangereuse.

Parmi les valeurs qui résistent heureusement à la crise et ne sont pas entraînées dans la baisse générale, il faut compter le *Crédit foncier de France*. Personne n'oserait aujourd'hui vendre ce titre à découvert et le comptant l'achète avec persévérance, certain qu'il atteindra des cours plus élevés. Comme l'action, la nouvelle Communale est à 485, une valeur de portefeuille que six tirages annuels rendent d'autant plus attrayante.

Le marché des *Bons de l'assurance financière* est très suivi. On sait qu'entre le cours actuel de cette obligation et son prix de remboursement qui est de 2500 fr., l'écart est considérable; les capitalistes feront bien d'étudier ce placement. Le Bon de l'assurance paye en ce moment un coupon de 15 francs, qui constitue un revenu de 7 1/2 pour 100. Je rappelle que le capital versé de l'Assurance, doit être, d'après les statuts, employés en rentes françaises dont les intérêts s'accumulent.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

Ismaïl Pacha vient d'arriver en France, il s'est établi à Vichy pour attendre la saison d'automne, époque à laquelle il compte se fixer à Paris; son fils Hassan Pacha est attendu à Paris jeudi soir. — On annonce le retour de M. le marquis de Noailles qui a quitté son poste en vertu d'un congé.

Les obsèques de Mme Mathieu Dolfus ont eu lieu lundi; M. le pasteur Bercier présidait la cérémonie; une nombreuse assistance a accompagné le corps au cimetière du père Lachaise.

Le même jour ont eu lieu au temple de la rue Chauchat les obsèques d'une femme d'un esprit et d'une beauté remarquables, Mme de Billing née Hope et petite-fille du célèbre général comte Rapp.

Mme la baronne de Bouvet a succombé le 25 juillet à l'âge de trente-trois ans, aux suites d'une maladie de cœur. Elle descendait des maréchaux d'Ornano, famille souveraine de Corse. — Mme Archdeacon est morte lundi soir; elle était alliée à la famille Péreire et descendait d'une des plus anciennes familles d'Irlande.

Le high life ne se porte toujours pas à Deauville et tout le long de cette belle côte de Normandie. On signale à Biarritz une affluence de très beau monde, MM. le duc de Parme, le prince de Bourbon, le duc de Frias, le marquis de Herediar, la marquise d'Estella, la comtesse de Fuentes, etc., etc.

Le départ de la reine Isabelle pour Madrid aura lieu le 15 août.

SPORT HIPPIQUE

Courses de Caen. — 1er août. Quelle bonne organisation, quelle brillante assistance, mais saprejeu, quel temps de chien! Honneur à M. Legoux-Longpré! Oui, ses tribunes sont bien aménagées, son hippodrome est parfait, mais la pluie tombe, tombe et tout est inondé. C'est un déluge... enfin on en prend son parti et voici les courses qui commencent!

Le prix spécial a été gagné par *Muscadin III* à M. de Lagrange contre *Natte* à M. H. Jennings et *Pharamond* à M. de Lagrange.

Dans le prix d'Arlette, *Madgyar* à M. Delamarre a gagné facilement. *Extra* 2e.

Commandant de l'écurie Rothschild a gagné d'une tête, sur *Isménie*, le prix de la ville de Caen. *Isménie* eût probablement été victorieuse sans un accident; elle a failli tomber.

Parlementaire à M. André a remporté le prix du Premier Pas. Il était coté 10/1.

Le prix de la Société d'Encouragement a été enlevé par *Narcisse* au comte de Berteux battant *Viveur, Fleuret, Création* et *la Scala*.

Le lendemain 2 août, le temps n'était guère meilleur et cependant l'assistance était nombreuse. *Natte* à M. Jennings a battu facilement *la Frileuse* dans le prix du Conseil général. Le prix National a été pour *Courlois; Ismaïl* de la même écurie a été second. L'écurie Lagrange a aussi remporté et très aisément le Grand Saint-Léger avec *Fleuret; Hernani* était second. *Poulet* et *Torpille* ont fait dead heat dans le prix de la Société d'Encouragement; à la seconde épreuve *Torpille* est arrivée première. *Nymphe* à M. Maurice W. a battu *Fine Taille* au vicomte de Tredern dans le prix du Chemin de fer. Le steeple chase a été facilement gagné par *Dubarry* à M. Childs battant *Wild Monarch* au marquis de Saint-Sauveur.

Courses à Vichy. Le terrain était en bon état; les deux jours de la réunion ont été bien remplis. Les gagnants de la première réunion ont été *Brigand*, 1; *Futaine* 2; *Aquilin*, 1; *Courrier*, 2; *Magnanime*, 1; *Fléau*, 2; *Eva*, 1; *Alsacienne*, 2; *Equinoxe*, 1; *Sensation*, 2; et ceux de la deuxième réunion : *Brigand*, 1; *Futaine*, 2; *Chantilly*, 1; *Auteuil*, 2; *San Stefano*, 1; *Rospordcn*, 2.

Highlander du Derby signale les difficultés que rencontrent les entraîneurs sur les routes de Chantilly; il faudrait, à son avis, arranger la vieille route de façon à pouvoir y faire galoper en tout temps et il cite l'exemple de la route Royale, dans la forêt d'Hallate, où M. Lefèvre a fait répandre du tan sur une longueur de 3000 mètres. Il est vraisemblable que M. le duc d'Aumale ne refuserait à aucun propriétaire de chevaux une amélioration devenue nécessaire, mais encore faudrait-il lui en faire la demande.

SPORT NAUTIQUE

Les régates du 25 juillet à Trouville ont été favorisées par un très beau temps. *L'Albatros*, à M. Lescuz d'Argenteuil a gagné le 1er prix de la course des bateaux de plaisance; *Jupiter*, à M. Fraimbault, a reçu le 2e prix, *Ines* ayant été disqualifiée pour avoir abordé le *Jupiter*. La course des grandes barques à chalut a été gagnée par le n° 53, patron Halley. — La baleinière de l'aviso *la Cigale* a gagné le 1er prix des courses à l'aviron. — Dans la lutte entre canots pêcheurs, celui de Jules Constant est arrivé 1er.

Le second jour, il ventait grand frais, et les courses ont été contrariées par la bourrasque. Une première course pour les bateaux de plaisance au-dessus de 20 tonneaux, a été gagnée par *Rouge-et-Noir*, à M. Verbrugghe. Le prix était de 400 francs et un vase de Sèvres offert par M. le ministre des beaux-arts. La deuxième course pour les bateaux de plaisance au-dessous de 20 tonneaux a été pour *la Dive*, à M. Desouchey. La troisième course pour bateaux de 5 à 10 tonneaux, gagnée par *Inés*, à M. Caillebotte. La quatrième course pour bateaux au-dessous de 5 tonneaux, gagnée par *Miss Helene*, à M. Le Roy d'Etiolles.

Les régates du Royal Alfred yacht-club ont eu lieu le 20 et le 21 du mois dernier. M. W. Jameson, conduisant *Samœna*, est arrivé 1er dans la course du 20; presque au début, *Vanduara* n'ayant pu éviter un abordage s'est retirée. Le 21, la course des 20 tonneaux a été gagnée par *Maggie*.

Les journaux américains signalent le succès croissant qu'obtiennent les bateaux à deux coques réunies par un pont. Ils sont insubmersibles et beaucoup plus maniables au vent que les canots ordinaires.

Le célèbre rameur australien Trickett dont nous avons signalé le départ, vient de débarquer à Plymouth en parfaite condition. Nous avons dit que le but de son voyage était de disputer à Hanlan, le Canadien, le championnat de l'aviron. N'est-ce pas un fait bien extraordinaire que cet enthousiasme des Anglais pour les différents genres de sport, et cette passion de paris et de luttes qui rend possibles des déplacements aussi coûteux? A n'envisager que le côté étroit de la question, on pourrait critiquer tant d'efforts mis en jeu à propos d'une course entre deux rameurs, mais ce serait porter un jugement superficiel, et il s'agit au fond d'encourager par des sacrifices d'argent et par l'ovation tout ce qui est force, adresse et courage; nos voisins ont raison de penser que les intérêts vitaux du pays sont liés au développement des exercices du sport; ils sont arrivés à améliorer les races par la sélection et par l'entraînement, ils ont tracé la voie; à nous de les suivre et, s'il se peut, de les dépasser.

* * *

Les fêtes de gymnastique de Francfort-sur-le-Mein ont été attristées par un affreux accident, l'explosion d'un mortier, qui a blessé un grand nombre de personnes; une jeune fille a été tuée; un enfant a succombé à d'atroces fractures des hanches. Le comité des fêtes a ouvert une souscription en faveur des victimes.

Le concours du tir au commandement s'est terminé chez l'armurier Gastinne Renette par une nouvelle victoire de M. le marquis d'Alta Villa. Sept balles à 16 mètres, maximum : 49 points. Le marquis a fait 44 points, le comte Benardaky 40, le comte de Lambertye 39, le marquis de Sévignano 37, et M. A Perier 36 points.

VÉNERIE

Les nouvelles du gibier peuvent intéresser ceux de nos lecteurs qui attendent avec impatience l'ouverture prochaine de la chasse. On signale une abondance de cailles, de lièvres et de lapins; les perdrix seront rares quoique les couvées aient généralement réussi; les chasseurs avisés feront bien de ménager les jeunes compagnies s'ils tiennent à la conservation de cet excellent gibier.

Ce mois auront lieu à Senlis et à Fontainebleau des rallye-paper organisés par les officiers en garnison dans ces localités...

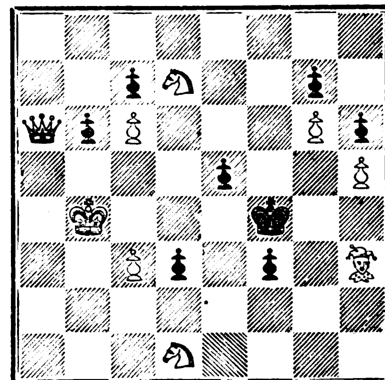
SAINT-HUBERT.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 502. — Par M. L. Dossena.

Dédié à M. Lequesne.

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

J. A. DE R.

PETITE GAZETTE

Rien n'est plus séduisant que les jolies toilettes qui se promènent à Trouville, à Dieppe ou à Luchon; on a remarqué que les costumes en voile religieuse et en satin d'Orient étaient les coquettes créations de la *Malle des Indes*.

Rien n'a eu le succès du costume en foulard à pois dollars, et de la magnifique toilette en surah rose tendre, avec dentelles du Languedoc; le Shang-haï, avec ses reflets arc-en-ciel, est extrêmement demandé; et, pour toilette habillée, le Shang-haï seul a ses droits, et sa suprême élégance. Le surah et le foulard sont exclusifs pour la villégiature; le voile nonne, en nuances claires, est très à la mode; mais pour toilette sérieuse, c'est le Shang-haï que je vous conseille spécialement.

Du reste, informez-vous-en directement à la *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, elle s'empressera de vous envoyer *franco* ses échantillons.

Vous aurez soin, mesdames, d'emporter avec vous, outre le corset Anne d'Autriche, qui ne se met qu'avec les toilettes habillées, plusieurs baigneuses en flanelle blanche, car il est de rigueur, pour prendre ses bains de mer, d'avoir sa baigneuse, ou brassière, vu qu'il est de la dernière inconvenance de jouer à l'Amphitrite avec sa simple blouse. Mme de Vertus, 12, rue Auber, a innové cette mode si distinguée et surtout si décente.

BARONNE DE SPARE.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Paris à Vichy ou Clermont (par train rapide), service extraordinaire du 12 juillet au 15 septembre.

Aller. — Départ de Paris à 1 h. 25 soir; dîner à Nevers, de 6 h. 21 à 6 h. 51 soir; arrivée à Vichy à 9 h. soir; arrivée à Clermont à 10 h. 27 soir.

Retour. — Départ de Clermont à midi 30, départ de Vichy à 2 h. soir; dîner à Montargis, de 7 h. 01 à 7 h. 32 soir; arrivée à Paris à 10 h. 23 soir.

Librairie HACHETTE ET Cie,

79, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

GUIDES JOANNE

GRANDS GUIDES

FRANCE, par ADOLPHE JOANNE

I. **Paris illustré**.................. 15 »
II. **Environs de Paris** illustrés.. 10 »
III. **Jura et Alpes françaises**.. 15 »
IV. **Auvergne, Morvan, Velay**, etc.................. 10 »
V. **Provence, Alpes-Maritimes, Corse**.............. 11 »
VI. **De la Loire à la Garonne**. 14 »
VII. **Pyrénées**.................. 15 »
VIII. **Bretagne**.................. 10 »
IX. **Normandie**.................. 12 »
X. **Nord**.................. 9 »
XI. **Vosges** et **Ardennes**......... 11 »
Guide du Voyageur en France, par RICHARD.................. 12 »
Versailles, par A. JOANNE.......... 3 »
Fontainebleau, par LE MÊME....... 3 »
Plombières, par E. LEMOINE et le Dr LHÉRITIER.................. 4 50
Algérie, Tunis et Tanger, par L. PIESSE.................. 15 »

Itinéraires illustrés des chemins de fer français. Environ 25 volumes.

ÉTRANGER

Les bains d'Europe, par A. JOANNE et LE PILEUR.................. 12 »
Grande-Bretagne, par A. ESQUIROS. 16 »
Espagne et **Portugal**, par GERMOND DE LAVIGNE.................. 18 »
Italie du Nord, par A. J. DU PAYS.. 12 »
Italie du Centre, par LE MÊME.... 9 »
Italie méridionale et Sicile, par LE MÊME.................. 15 »
Orient, par le Dr E. ISAMBERT, 3 vol. :
I. *Grèce et Turquie d'Europe*....... 25 »
II. *Malte, Egypte, Nubie, Abyssinie*.. 30 »
III. *Syrie, Palestine* et *Turquie d'Asie* (en préparation).
Suisse, par A. JOANNE.................. 15 »

GUIDES DIAMANT

FRANCE

Aix-les-Bains, broché.................. 1 50
Biarritz, par GERMOND DE LAVIGNE.. 2 »
Bordeaux, Arcachon, Royan, par A. JOANNE.................. 2 »
Boulogne, Calais, Dunkerque, par MICHELANT.................. 2 »
Bretagne, par A. JOANNE.......... 4 »
Dauphiné et **Savoie**, par LE MÊME. 6 »
Dieppe et le Tréport, par LE MÊME.................. 2 »
Environs de Paris, par LE MÊME.. 2 50
France, par LE MÊME.................. 6 »
Hyères et Toulon, par LE MÊME.. 2 50
Le Havre, Etretat, Fécamp, par LE MÊME.................. 2 »
Lyon et ses environs, par LE MÊME.................. 2 »
Marseille et ses environs, par A. SAUREL.................. 2 »
Mont Dore (le), par L. PIESSE...... 3 »
Normandie, par A. JOANNE.......... 4 »
Paris en français, par A. et P. JOANNE.................. 2 50
Paris en anglais, par LES MÊMES... 3 50
Pyrénées, par LES MÊMES.......... 5 »
Stations d'hiver de la Méditerranée (les).................. 3 50
Trouville et les Bains de mer du Calvados.................. 2 »
Vals et le Vivarais, par J. CHABALLIER. Broché.................. 2 »
Vichy et ses environs, par L. PIESSE.................. 2 »
Vosges, Alsace et **Ardennes**, par P. JOANNE.................. 5 »

ETRANGER

Allemagne méridionale, par P. JOANNE.................. 2 »
Bade et la Forêt-Noire, par A. JOANNE.................. 1 50
Belgique, par A. J. DU PAYS........ 4 50
Espagne et **Portugal**, par G. DE LAVIGNE.................. 5 »
Hollande, par A. J. DU PAYS........ 4 50
Italie et **Sicile**, par LE MÊME........ 4 »
Londres et ses environs, par L. ROUSSELET.................. 5 »
Rome et ses environs, par A. J. DU PAYS.................. 5 »
Spa et ses environs, par A. JOANNE.................. 1 50
Suisse, par A. et P. JOANNE......... 6 »

GUIDES PRATIQUES DES VOYAGES CIRCULAIRES

1880

I. **Réseau de l'Est**. — II. **Réseau du Nord**. — III. **Réseaux d'Orléans et du Midi**. — IV. **Réseau de l'Ouest**. — V. **Réseau de Paris-Lyon-Méditerranée**. — Chaque volume in-16 cartonné : 75 centimes.

ADJON, en l'étude et par le ministère de Me PAUL RIGAULT, notaire à Paris, rue SAINT-DENIS, 50, et boulevard SÉBASTOPOL, 31, le vendredi 13 août 1880, à 2 heures, D'UNE

ACTION de la COMPAGNIE D'ASSURANCES GÉNÉRALES (incendie), dont le siège est à PARIS, rue RICHELIEU, 87. — Mise à prix : 25 000 francs, payable comptant. — Consignation pour enchérir : 2000 francs.

S'adresser audit Me RIGAULT, notaire, *dép. de l'enchère.*

ADJON, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le mardi 24 août 1880, DE :

MAISON, rue SAUFFROY prolongée, 7. — Revenu : 4000 francs — Mise à prix : 10 000 francs.

MAISON DE CAMPAGNE à BREY-SUR-MARNE (Seine), rue DE L'ISLE, 1. — Revenu : 850 francs. — Mise à prix : 10 000 francs.

S'adresser aux notaires : MMes LEFÈVRE, rue Tronchet, 34, et SURRAULT, rue de Cléry, 5, *dép. de l'enchère.*

Étude de Me LAISNEY, avoué à Paris, boulevard Haussman, 11 *bis.*

MANOIR DE BEUZEVAL, commune de Beuzeval-Houlgate (Calvados).

A VENDRE, à l'audience des criées du tribunal civil de la Seine, au Palais de Justice, à Paris, le mercredi 25 août 1888, à 2 heures :

LE MANOIR DE BEUZEVAL, comprenant un superbe château Louis XIII, vue sur la mer, grand parc, eaux vives, cascades, ecuries pour 12 chevaux. Deux fermes, herbages et bois taillis pêche et chasse. Le tout d'un seul ensemble et d'une contenance de 77 hectares. — Mise à prix : 600 000 francs.

S'adresser, pour les renseignements, à Me LAISNEY, avoué, dépositaire d'une copie du cahier des charges ; à MMes POTTIER et BAUDOUIN, avoués à Paris ; à Me BIESTIA et à Me TANDEAU DE MARSAC, notaires à Paris, et sur les lieux pour visiter.

Étude de Me HENRI DELEPOUVE, avoué à Paris, rue Joubert, 17 (successeur de Me AVIAT).

VENTE sur licitation, au Palais de Justice de Paris, le mercredi 25 août 1880, à 2 heures, en un seul lot, DE :

1° UNE PROPRIÉTÉ DE CAMPAGNE, sise au HAMEAU DE VOISINS, commune de Louveciennes (Seine-et-Oise), ayant une entrée sur la Grande-Rue et une autre sur la rue de la Paix ;

2° TROIS PIÈCES DE TERRE, sises Terroir de Louveciennes, d'une contenance totale de 10 ares 7 centiares. — Mise à prix : 30 000 francs. — L'adjudicaire reprendra en sus de son prix, moyennant 1013 francs, le mobilier suivant état annexé à l'enchère.

S'adresser, pour renseignements, à MMes DELEPOUVE, avoué, et TOURILLON, notaire.

---

2 MAISONS à PARIS. A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 17 août 1880 1° rue CAMBRONNE, 31 et 33. — Rev. net : 1500 francs. — Mise à prix : 20 000 francs ; 2° rue THIBOUMERY, 8 et 10. — 424 mètres environ. — Rev. net : 1000 francs. — M. à p. : 20 000 francs.

S'adresser à Me COUROT, notaire, place Saint-Michel, 6.

ADJON *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le mardi 10 août 1880, D'UNE

MAISON NEUVE, à PARIS, rue DES BERNARDINS, 50, en façade sur le square Monge. — Rev. net : 9000 francs. — Mise à prix : 125 000 francs.

S'adresser à Me FOVARD, notaire, boulevard Haussmann, 94.

Mme DE VERTUS, 12, rue Auber. CEINTURE-RÉGENTE brev., CORSET ANNE D'AUTRICHE.

THEOPHILE ROEDERER & Cie, REIMS

CRISTAL-CHAMPAGNE, 44, rue Lafayette, PARIS

MAISON FONDÉE EN 1864

VIENT DE PARAITRE

LE GLOBE TERRESTRE

50 CENTIMES LA LIVRAISON

François EBHARDT, Éditeur

PARIS, 40, RUE DU BAC, 40, PARIS

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Mme S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — **Nouvelle vie, Croissance et Beauté.** — Se trouve chez les coiffeurs et parfumeurs. — **Entrepôt : 37, Bd Haussmann, Paris.**

Le Trésor de la Bohême (Autriche)!

PULLNA

Dans chaque Famille !

La douce et bienfaisante gardienne de la santé et de la vie! La plus ancienne source amère! La meilleure digestive, toni-purgative et dépurative naturelle! Prise chauffée (seule ou coupée de tout liquide aimé), à jeun ou avant le coucher. Sans diète!

Son usage permanent est permis.

SANTÉ, BIEN-ÊTRE ET LONGÉVITÉ

Pour vente et renseignements, partout.

Antoine ULBRICH, Directeur.

SAIL-LES-BAINS

ÉTABLISSEMENT THERMAL

Ouvert du 1er Juin au 1er Octobre

EAUX MINÉRALES SILICATÉES

Dépuratives par excellence

FORTIFIANTES ET RECONSTITUANTES

Souveraines dans les affections

RHUMATISMALES, UTÉRINES & CUTANÉES

La Goutte, l'Anémie et les maladies nerveuses

Vaste Piscine, *unique au monde*, qu'alimentent les Eaux courantes de la SOURCE DU HAMEL débitant 1 150 000 litres par 24 heures.

Établissement Thermal complet

GRAND-HOTEL, CASINO

Site admirable. — Distractions

Promenades, etc., etc.

On se rend à SAIL-LES-BAINS par le Chemin de fer du Bourbonnais, station de Saint-Martin-d'Estréaux.

Omnibus de l'Établissement à la Gare

PILIVORE nouveau dépilatoire pour détruire les poils sur les bras. — Efficacité garantie sécurité absolue. — 10 fr. le flacon — DUSSER, 1, rue Jean-Jacques Rousseau.

17e ANNÉE

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

Propriété du CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME, CAPITAL 20 MILLIONS DE FRANCS

LE PLUS ANCIEN

LE PLUS RÉPANDU ET LE PLUS COMPLET

DES JOURNAUX FINANCIERS

PARAIT TOUS LES JEUDIS

16 grandes pages de texte

Il publie une Revue de toutes les valeurs, cotées ou non cotées, la Liste de tous les Tirages, la Cote complète de toutes les valeurs et tous les renseignements utiles aux capitalistes.

Par an 4 Francs

Abonnement de 3 ans : 10 fr.

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : VINGT MILLIONS

Siège social : à Paris, 16, rue Le Peletier

Achat et vente de titres au comptant, sans autre commission que le courtage officiel des agents de change. Négociations de toutes valeurs non cotées. — Payement **gratuit** et **immédiat** de tous coupons pour les clients-abonnés au **Moniteur des Tirages Financiers**. — Transfert et conversion de titres. — Souscription sans frais aux émissions. — Libération de titres. — Versements sur titres. — Remboursement des titres sortis aux tirages. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Listes de tous les tirages et des numéros sortis et non encore réclamés. — Chèques sur Paris et la province.

CALENDRIER MANUEL DU CAPITALISTE

PRIME GRATUITE

donnée chaque année par le CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS à tous les abonnés au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

Guide indispensable de l'actionnaire et de l'obligataire, contenant le taux d'émission des valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées; — l'échéance de leurs coupons; — leur revenu, les dividendes de chaque société depuis 1869.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS NON RÉCLAMÉS

Renseignements pratiques pour l'achat et la vente au comptant des valeurs de Bourse. Impôts qui frappent les titres au porteur perdus ou volés.

La valeur de cette PRIME GRATUITE représente à elle seule le prix annuel de l'abonnement au **MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.**

S'adresser au CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS, 16, rue Le Peletier, Paris

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Ainsi que nous l'avions annoncé, il n'y aura pas, cette année, de distribution solennelle de récompenses aux artistes exposants du Salon de 1880 : les médailles décernées par le jury étant connues depuis longtemps, et les décorations de la Légion d'honneur ayant paru au *Journal officiel* à l'occasion de la fête du 14 juillet, il faut avouer que la fête eût été singulièrement dépourvue de l'attrait de la nouveauté.

En revanche, les distributions de prix aux élèves des écoles vont leur train : mardi a eu lieu celle de l'Ecole nationale de dessin pour les jeunes filles, sous la présidence de M. de Ronchaud, secrétaire général des beaux-arts; rien de gracieux comme toutes ces enfants, dont la plus âgée a peut-être dix-huit ans, réunies dans la salle de l'hémicycle du palais des beaux-arts; rien d'intéressant surtout comme l'exposition de leurs travaux, dessins de toutes sortes, peinture, éventails, faïences, porcelaines, gravures sur bois; c'est une voie nouvelle ouverte à la femme, si prompte à s'assimiler tout ce qui demande du goût et de l'élégance; Mlle Marandon de Moutyel, qui a succédé à Rosa Bonheur dans la direction de l'Ecole, l'a considérablement développée depuis ces dernières années, et les résultats dus à son dévouement méritent bien d'être consignés dans cette revue hebdomadaire de tout ce qui intéresse les arts.

Le jugement définitif a été rendu pour les concours de sculpture et d'architecture aux grands prix de Rome.

Pour la sculpture, le sujet donné était l'*Enfant prodigue rentrant en lui-même et regrettant la maison paternelle.*

Le jury a décerné les récompenses suivantes :

Prix de Rome : n° 1, M. Peynot (Emile-Edouard), né le 22 novembre 1850, à Villeneuve-sur-Yonne, élève de M. Jouffroy;

1er second grand prix : n° 10, M. Rouillaux (Jules), né le 16 octobre 1855, à Libourne (Gironde), élève de M. Cavelier.

2e second grand prix : n° 5, M. Hannaux (Emmanuel), né le 31 janvier 1855, à Metz, élève de M. Dumont.

Pour l'architecture, le sujet était : *un hospice au bord de la Méditerranée pour les enfants malades.*

Voici les noms des trois principaux lauréats :

1er grand prix ou prix de Rome, M. Charles Girault, élève de M. Daumey; né à Cosne (Nièvre), le 27 décembre 1851.

2e grand prix, M. Hermont, élève de M. Vaudremer; né en 1855.

3e grand prix, M. Ruy, né en 1853; élève de MM. Vaudremer et André.

Nous ferons connaître les noms des autres élèves récompensés ainsi que les mentions honorables.

Le jury chargé de juger les travaux de fin d'année à l'École des beaux-arts a rendu son jugement. Il a décerné les récompenses suivantes :

Peinture. — M. Quinsac, élève de M. Gérôme; Cabane et Gsell, élèves de M. Lehmann; Roy (Ulysse), Hierle et Calbet, élèves de M. Cabanel.

Sculpture. — MM. Fulconis, élève de M. Jouffroy; Patey, élève de MM. Jouffroy et Chapu-Mentiers; Desvergnes, élève de M. Jouffroy.

Gravures en médailles et pierres fines. — MM. Begué, Lancelot, élèves de M. Pons-Carme.

Gravure en taille-douce. — MM. Buland et Rabouille, élèves de M. Henriquel-Dupont.

Concours d'archéologie. — Médailles : MM. Leroy, Richard, élèves de M. Cabanel. — Mention : M. Fournier, élève de M. Cabanel.

La souscription organisée en vue d'élever une statue à l'astronome Le Verrier dépasse 23 000 francs; elle reste cependant ouverte au secrétariat de l'Association scientifique de France, à la Sorbonne.

C'est M. Chapu qui est chargé d'exécuter le monument.

Par testament, Viollet-le-Duc avait légué une de ses études à chacun de ses amis et de ses élèves les plus distingués.

Ces études avaient été rangées par lui dans un carton spécial, où chacun des légataires pourrait choisir à son gré. Elles datent de la période de 1870 à 1875.

M. Viollet-le-Duc fils vient d'informer les amis de son père que le carton est à leur disposition.

L'Union centrale a ouvert le samedi 31 juillet, à midi, au palais des Champs-Elysées, sa sixième exposition.

L'Union centrale continue l'œuvre à laquelle elle s'est dévouée depuis seize années. Elle a pour but d'entretenir en France la culture des arts qui tendent à la réalisation du Beau dans l'Utile, et de seconder les efforts des hommes d'élite qui se préoccupent du progrès du travail national, de l'amélioration et de la diffusion de l'enseignement du dessin.

L'exposition comprend :

Les industries d'art et spécialement les industries du « Métal » ;

Un musée rétrospectif qui sera le complément de l'exposition moderne ;

L'ensemble des compositions industrielles de Viollet-le-Duc ;

Une série de modèles, maquettes et peintures décoratives des artistes contemporains ;

Les concours des écoles de dessin de Paris ;

Les concours des industries « du Métal ».

Bien que non terminée au jour de l'inauguration, on peut dire dès à présent que cette exposition rappellera, dans son installation, celle qui s'est tenue, au même endroit, en septembre-octobre 1876 et qui nous a offert, à côté des chefs-d'œuvre de nos grandes industries, de si curieuses séries rétrospectives.

C'étaient, on s'en souvient, un choix de vieilles tapisseries et une collection de vues et tableaux de l'ancien Paris, sans parler d'une suite de reproductions de mosaïques et de vitraux.

L'art rétrospectif sera représenté, cette fois, par de magnifiques échantillons d'œuvres en métal, ferronnerie, orfèvrerie, bronze, etc., depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.

Nous avons visité hier les salles du premier étage, et nous y avons remarqué des chefs-d'œuvre en fer forgé, qui seront de véritables révélations.

L'art contemporain aura, à l'intérieur du palais, la même place qu'en 1876.

Des pavillons s'élèvent sous chaque travée et au milieu du jardin. Chacun de ces pavillons sera occupé par les produits de nos grands industriels Bien que cette exposition soit consacrée plus spécialement aux arts du métal, nos faïenciers, nos émailleurs, nos verriers, y seront aussi représentés.

Au centre du jardin, un de nos fabricants de meubles d'art fait construire une belle installation. A quelques pas de là, nous avons aperçu une série de modèles de fontaines en fonte.

On travaille de tous côtés ; le jardin, pendant ces jours derniers, était transformé en un vaste chantier.

BIBLIOGRAPHIE

Les Remords du Docteur, par M. George Vautier. (Ghio, éditeur.) — La donnée de ce roman, qui a vu le jour il y a quelques mois dans les colonnes de la *Revue des Deux Mondes*, est d'une originalité fort piquante, bien que plus d'une page ait pu paraître empruntée à la chronique parisienne d'hier. C'est d'une observation très fine et d'un art très délicat : il y a là, dans un tableau de mœurs théâtrales esquissé avec une grande légèreté de main, un drame touchant, vraiment ému. On retrouve dans le *Remords du Docteur* toutes les qualités qui ont mis l'auteur de la *Grève des Femmes*, de la *Marraine*, du *Crime du Substitut*, de la *Revanche du Mari*, au nombre des meilleurs conteurs que nous ait laissés la mode des *études* à outrance.

Le Carnet d'un ténor, par G. Roger, 1 vol. in-18. P. Ollendorff, éditeur. — On est si bien habitué à ne rencontrer que d'incroyables forfanteries d'amour-propre dans les *Mémoires* et *Souvenirs* de MM. les comédiens, qu'on est tout étonné de l'intérêt qu'on trouve à feuilleter ces pages du sympathique et grand chanteur. Ce n'est pas qu'il n'ait, comme un autre, le sentiment de son mérite et l'orgueil de ses succès (serait-il un artiste sans cela ?) mais ce qu'il a cherché à fixer de sa vie, ce ne sont point ces aventures propres à éblouir celui qui en est l'objet, ce sont ses sensations, ses pensées. Par une exception remarquable chez les artistes, Roger craignait de laisser mettre en jeu sa personnalité. Il aimait le succès, comme quiconque a le don d'en obtenir ; mais il déclare, avec une juste fierté, qu'il a toujours travaillé pour les avoir, qu'il les a eus, comme il est permis à un véritable artiste de les conquérir. Heureux qui peut s'écrier comme lui : « Je n'ai jamais fait de sacrifices aux goûts changeants du public ! J'aime l'Art avec passion : il a été le culte de ma vie, et s'il m'est arrivé de me réjouir des applaudissements dont on récompensait mes efforts, j'en étais fier, non pour l'humble prêtre que j'étais, mais pour le dieu que je servais. »

Le Journal des connaissances utiles, 3e volume (Tolmer et Cie, éditeurs). — Nous avons, à plusieurs reprises, parlé avec éloges de ce journal, dont le troisième semestre vient de paraître en volume. Par la variété et l'intérêt de sa rédaction, la beauté de ses illustrations, le *Journal des connaissances utiles* a continué de justifier son titre et s'est maintenu au rang qu'il a conquis dès ses premières livraisons.

Poverina, par Mme la princesse Cantacuzène Altier. 1 vol. in 18 (Calmann-Lévy, éditeur). C'est l'histoire d'une fille de berger, élevée dans les montagnes, libre comme l'air, et qui profite de sa liberté pour aimer et épouser un vaurien, au lieu d'un brave garçon qui lui fait la cour. Elle est bientôt aussi malheureuse qu'elle mérite ; mais son mari meurt et le dieu des romanciers lui permet d'épouser le brave garçon qui restait célibataire en attendant cet événement. C'est beaucoup trop de bonheur pour *Poverina*. Ajoutons que c'est en Italie que se passe l'agréable récit de Mme la princesse Cantacuzène Altier.

Le Forestier, par J. de Glouvet. 1 vol. in-18. (Calmann-Lévy, éditeur.) M. de Glouvet semble s'engager sur les traces d'André Theuriet. Il a, comme lui, vu de près la forêt, mais son impression n'a pas été la même. Les hôtes dont il la parsème sont étranges et vraiment peu sociables ; malgré son héroïsme, on a bien du mal à goûter son *forestier*. On voudrait voir ce sauvage un peu plus ouvert à l'amour : il est vrai que la fille du garde n'est pas faite pour inspirer de bien tendres sentiments.

Questions d'enseignement, par Ernest Bersot. 1 vol. in-18. (Hachette, éditeur.) Cet ouvrage est en quelque sorte un legs que Bersot a voulu faire à ses chers disciples, les élèves de l'Ecole normale supérieure. On y doit trouver, d'après lui-même, le meilleur de son œuvre. C'est une série d'études sur les réformes universitaires, qu'il est impossible de lire sans y admirer la connaissance des choses, le discernement des esprits, le vigoureux bon sens, le tact exquis, le besoin de mesure et d'équilibre et ce tour enjoué, cette grâce spirituelle dont le regretté maître revêtait tout ce qu'il écrivait. Sentant sa fin prochaine, il avait chargé MM. Edmond Schérer et Emile Délerot de rassembler ces écrits, qui sont à la fois un souvenir vivant de l'éminent directeur de l'Ecole normale et comme un manuel des questions relatives à l'enseignement.

Nouvelle correspondance de Sainte-Beuve. 1 vol. in-18. (Calmann-Lévy, éditeur.) Ces lettres, au nombre de 350, ont été réunies, publiées et annotées par le dernier secrétaire de Sainte-Beuve. Elles s'étendent de l'année 1818 à l'année 1869, où mourut le célèbre critique. Quelques-unes présentent un notable intérêt : d'autres sont de simples billets, mais la banalité ne s'y rencontre jamais.

Le Chansonnier historique du quinzième siècle, t. IV, in-18. (A. Quantin, éditeur.) — Le quatrième volume du *Chansonnier historique, recueil Clairambault-Maupas*, vient de paraître. Il nous conduit jusqu'à la fin de la *Régence* et contient, gravés à l'eau-forte, les portraits de la duchesse du Maine, de d'Argenson, de Mlle de Charolais, de la comtesse de Sabran et du cardinal Dubois.

Le 14e fascicule du *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, de M. Vivien de Saint-Martin, vient de paraître à la librairie Hachette et Cie. C'est le troisième du tome II. Il contient partie de la lettre E.

Appel aux poètes. — Le vingt-cinquième concours poétique, ouvert en France le 15 août 1880, sera clos le 1er décembre 1880. Vingt médailles, or, argent, bronze, seront décernées.

Demander le programme, qui est envoyé *franco*, à M. Evariste Carrance, président du comité, 6, rue Molinier, à *Agen* (Lot-et-Garonne). *Affranchir.*

FAITS DIVERS

Le réseau télégraphique. — Dans le rapport de M. Parent sur le budget des postes et des télégraphes pour 1881, on trouve de très intéressants détails sur le développement des lignes télégraphiques en France. Le nombre des bureaux télégraphiques en France est de près de 5000 ce qui fait un bureau par 7 500 habitants et par 100 kilomètres carrés de surface. En Suisse, il y a un bureau par 2500 habitants et par 36 kilomètres carrés.

La longueur du réseau français est de une fois et demie le tour de la terre et la longueur des fils un peu moins du double ou de trois fois le tour de la terre.

Le développement du réseau complet des Etats-Unis est égal à la longueur des fils français, et la longueur des fils des Etats-Unis est de plus de neuf fois le tour du monde, deux fois et demie la longueur des fils français.

En somme, la télégraphie universelle possède un réseau terrestre dont le développement total est de 11 fois le tour de la terre. Mis bout à bout les fils ont une longueur triple de la précédente ou environ 33 fois le tour de la terre.

Le total général des télégrammes expédiés dans cette année a atteint environ 115 millions.

Le nombre des télégrammes par 100 habitants atteint les nombres suivants : en Suisse, 70; Grande-Bretagne, 67; Etats-Unis, 64; Pays-Bas, 49; Belgique, 43; Norvège, 32; Francee, 31; Danemark, 28; Allemagne, 25; Grèce, 21; Autriche, 19; Italie, 16; Hongrie, 15; Roumanie, 13; Portugal, 10; Russie, 5; Japon, 3.

Quant à Paris, nous trouvons des chiffres incomparablement plus élevés. En effet la circulation des télégrammes, y compris la carte télégraphique, a été de près de 4 millions, soit de 200 télégrammes par chaque centaine d'habitants.

Il y a six ou huit mois, un savant autrichien, M. Winter, de Vienne, découvrait un procédé fort curieux d'appliquer à la photographie la toile de lin employée par les peintres.

A l'aide d'un cliché ou d'un portrait ancien, quelle qu'en fût d'ailleurs la dimension, M. Winter réussissait à fixer sur la toile toute image qu'on lui demandait de reproduire.

Ce procédé nouveau a été baptisé par son auteur : la *linographie*.

Par la linographie, on obtient, à l'aide de la sensibilisation des couleurs à peindre, des effets de grisaille qui ressemblent d'une façon saisissante à ceux que le pinceau seul était parvenu à produire jusqu'ici.

Paris artiste est depuis quelques jours initié aux splendeurs de la linographie, grâce à l'initiative de Pierre Petit, le photographe bien connu, qui s'est rendu acquéreur pour la France des brevets de M. Winter.

Une exposition est ouverte depuis quelques jours avenue de l'Opéra, n° 33; le public pourra apprécier à son tour la véritable révolution que la linographie apporte dans l'art photographique, après tant d'autres progrès.

Dans les ateliers où M. Pierre Petit occupe, place Cadet, de nombreux collaborateurs, nous avons vu de véritables merveilles. Plus de cent toiles, s'alignant le long des murs ou sur des chevalets, démontrent d'une façon éclatante les avantages de l'invention qui vient d'acquérir chez nous ses droits de cité.

Aug. Marc, *directeur-gérant.*

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION
JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestrie., 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur a vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1955
SAMEDI 14 AOUT 1880
BUREAUX, 22. RUE DE VERNEUIL, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr.; 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL

ARRIVÉE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A CHERBOURG, LE 8 AOUT

COURRIER DE PARIS

Paris est partout, excepté chez lui. *Paris-politique* est à Cherbourg; *Paris-courses* à Trouville-Deauville. La Normandie, cette semaine, nous a tout pris. Il en résulte un tel emcombrement qu'à Cherbourg on habite les vaisseaux du port comme hôtels garnis; et ceux qui demeurent en cabine ne sont pas les plus mal partagés; ils jouissent à leur réveil d'un spectacle indescriptible: la ville, pavoisée sous sa couronne de verdure; le port, rempli de nos plus beaux vaisseaux, et toute la rade, animée par des embarcations de plaisance et les centaines de canots qui transportent les curieux d'un vaisseau à un autre, et mènent les mieux avisés des voyageurs à la célèbre digue, à l'existence de laquelle on ne peut croire que lorsqu'on s'est promené dessus. La mer, qui à elle seule est un grand spectacle, donne à toute fête un caractère de grandeur dont sont frappés les plus humbles. Ceux même qui sont venus de loin n'ont point regretté le voyage. Il est donné rarement d'assister à pareille solennité. Pourtant les yachts de promenade étaient en petite quantité; on est si routinier que les élégants propriétaires de yachts se portent plutôt vers les plages mondaines. Il faut les plaindre. Quelques embarcations anglaises où l'on voyait flotter des voiles de gaze nous ont fait la leçon.

On a remarqué avec plaisir que les discours officiels prennent un style quasi-télégraphique qui abrège les corvées de chacun. Quelques phrases suffisent à tout; de plus, une certaine bonhomie sans façon a réglé l'attitude de nos trois présidents qui ont eu le bon esprit d'éviter de former le groupe des trois grâces. Avec une aisance parfaite, ils ont écouté, répondu et distribué des poignées de mains. Par moment ils avaient l'air de voyager en touristes: c'est le plus bel éloge que nous puissions en faire.

Dans la partie la plus proche de nous, cette belle Normandie a vu aussi un spectacle animé, mais dans un autre genre. Grâce aux courses de Deauville, tous les petits pays environnants sont envahis et les voituriers demandent cent francs par jour pour transporter au centre des plaisirs les infortunés voyageurs qui campent dans ces parages. L'écurie Lagrange appartenant au sportman si connu, le comte Frédéric de Lagrange, et à son neveu, le comte de Brigode, a gagné sur toute la ligne pendant la première journée, et la baronne de Poilly, mère de M. le comte de Brigode, en était toute rayonnante. Les villas de Deauville, pour la semaine des courses, possèdent la présence de leurs propriétaires; puis Deauville retombe dans le morne silence qui en fait un séjour à gagner le spleen. Pendant les jours qui viennent de s'écouler, on y aurait plutôt pris le vertige. Il s'y tenait une vraie foire aux vanités et, ma foi, *qui qu'en grogne*, c'était un plaisir de voir cette foule qui s'augmente chaque année des gens qui ont fait leur fortune; et comme ceux qui ont perdu la leur continuent par un prodige d'adresse à fréquenter les lieux de plaisir, il en résulte l'encombrement que chacun sait; du reste, au premier rang, comme toujours, les fidèles: la baronne Alphonse de Rothschild, qui habite à Trouville tout un étage de l'hôtel de Paris; la princesse de Sagan, qui reçoit en petit comité à sa villa persane où prend gîte le marquis de Gallifet; la comtesse de Montebello, qui passe l'été dans son château de Blosseville, situé à un quart d'heure de Trouville, sur l'incomparable route d'Honfleur; et tant d'autres de nos mondaines qui considéreraient leur absence des courses de Deauville comme une déchéance. Dans les concerts donnés au casino le succès a été pour Thérésa, qui a eu un regain très mérité des enthousiasmes d'antan. Il est vrai de dire que jamais elle n'a mieux chanté. Les casinos semblent cette année tenir en réserve une moisson de lauriers pour les doyens de l'art. Faure a obtenu un grand succès dans la *Favorite*, à Vichy, qui, soit dit en passant, est cette année, la plus brillante des stations balnéaires; l'élégance y est arrivée à des proportions fantastiques. Il s'y trouve une réunion d'étrangères si jolies et de françaises si charmantes, que les malades atteints légèrement guérissent tout de suite, et ceux atteints gravement meurent de même. Le casino de Vichy et sa salle de spectacle sont décidément insuffisants pour le nombre des baigneurs. Pour les représentations extraordinaires, il y a quatre ou cinq demandes pour une place; et la forme allongée de la salle fait qu'une partie des spectateurs est si éloignée de la scène, qu'il faut des yeux excellents pour suivre ce qui s'y passe; les baigneurs bien partagés sont ceux qui, installés dès le début de la saison, ont pu choisir leur stalle et y laisser leur lorgnette.

Il y a pourtant quelque imprudence à agir ainsi, et l'affaire Rodriguez prouve surabondemment qu'il faut veiller sur nos bagages de théâtre. La nouvelle élégance ayant entrepris de faire des lorgnettes de spectacle des objets ruineux, il conviendrait de ne pas s'en séparer. De la simple écaille étoilée d'or, on a passé à la lorgnette de métal, argent ou or. Présentement le vent de la mode souffle vers les lorgnettes émaillées, ornées d'une couronne en diamants. Bientôt les femmes et leurs atours représenteront de telles sommes qu'il sera prudent à elles d'avoir des escortes.

La patrie d'origine de l'amateur de lorgnettes attend le grand événement de la naissance de l'enfant du roi Alphonse et de l'archiduchesse Marie-Christine. Les avis des médecins sont partagés et la victoire est restée aux docteurs espagnols. La reine accouchera à Madrid. Pourvu que le nombre de personnes admises à la naissance du royal rejeton et la chaleur accablante n'obligent pas le roi à crier, ainsi que l'a fait Louis XVI en pareille circonstance:

— De l'air, de l'air, la reine étouffe!

La divergence d'opinions des médecins de la reine d'Espagne existe aussi sur le système d'éducation qui doit être appliqué à l'héritier du trône. Il n'est point jusqu'à la layette qui n'ait été objet de désaccord. Aussi, pour tout concilier, il y aura deux layettes: l'une, donnée et réglée par la mère de la reine, l'archiduchesse Elisabeth; l'autre, choisie par la reine Isabelle, mère du roi. La jeune reine, un peu éprouvée par sa grossesse, ne sort guère depuis quelques semaines. Ses goûts sérieux lui rendent cette réclusion plus facile qu'à un autre. La bibliothèque de la Granja lui a été d'un puissant secours. La reine est une liseuse et un amateur de livres rares.

Un bibliophile célèbre, un grand industriel, un savant, un homme de bien vient de terminer une carrière aussi honorable qu'utile, M. Hyacinthe Firmin-Didot est mort dans sa propriété de Chandey, au milieu de cette population de la vallée de l'Eure qui lui doit son bien-être. La maison Firmin-Didot est la première qui ait employé des femmes typographes. Depuis Esy jusqu'au Mesnil, sur l'Estrée, l'exploitation Firmin-Didot occupait tous les gens de bonne volonté et, après les avoir récompensés par le salaire, les protégeait par des secours de toute nature.

Le plus grand luxe de MM. Didot, auxquels leur fortune aurait permis de les avoir tous, est leur bibliothèque; elle vaut des sommes très considérables et était la seule distraction de celui qui vient de mourir; il faisait partie de la Société des bibliophiles français. La collection de livres de MM. Didot est sans rivale au point de vue des éditions rares, et le goût des livres étant répandu dans toute la famille, ces merveilles ne seront point disséminées. Elles forment une bibliothèque que près d'un siècle de travail, d'étude et de science a amassée. Les trésors de Chandey resteront où ils sont. L'exploitation poursuivra le cours de ses travaux et de ses bienfaits, et les livres modèles, collectionnés par M. Hyacinthe Firmin-Didot, ne déménageront point.

Il s'est opéré sans encombre, ce grand déménagement de l'Hôtel des postes. Quoique les murs n'en fussent point coquets, ils auraient pu dire beaucoup de secrets et, malgré l'animation forcée du lieu, il avait un aspect de gravité qui convenait bien à sa destination. Les appartements qu'habitaient les hauts dignitaires de l'administration n'étaient presque jamais réparés, et les raffinements de la propreté, les progrès du luxe, n'avaient point pénétré dans l'Hôtel, dont les débris vont joncher les rues Coq-Héron et Jean-Jacques Rousseau; les escaliers qui conduisaient aux appartements des plus notables, étaient boueux, n'étaient jamais cirés, et étaient à peine éclairés. Il est vrai qu'ils étaient occupés si longtemps par les mêmes habitants, qu'ils les auraient gagnés même à tâtons; l'administration des postes a été presque toujours menée très patriarcalement. On y entrait dans la carrière quand les aînés y étaient encore. Il y avait des familles entières *dans les postes*. C'est donc l'administration où en feuilletant les registres du personnel, on retrouve le plus souvent les mêmes noms.

Le déménagement a eu lieu dans la nuit de dimanche à lundi, par une nuit sans lune et où le vent soufflait par raffales; malgré cela, rien n'a périclité; le service n'a subi aucun changement, et le public aurait pu ignorer le moment où l'administration des postes allait planter sa tente ailleurs. Quelques cœurs sensibles s'inquiètent seulement de savoir si le bureau de la poste restante sera aussi heureusement placé qu'à l'hôtel qui va disparaître. On assure qu'on pouvait le hanter presque mystérieusement. En sera-t-il de même avec l'aménagement provisoire? Là est la question pour les amours coupables. La poste restante joue un rôle assez actif dans la vie parisienne pour qu'on s'en préoccupe. Au bout d'un certain temps, les missives non réclamées sont mises au rebut, puis au *pilon*, et ainsi détruites et réduites, peuvent retrouver leur forme première et recevoir d'autres confidences peut-être.

Sans avoir recours à la poste restante, il n'est personne que le sort d'une lettre n'ait préoccupé. Il y en a qu'on a hâte de savoir à destination, et d'autres qu'on voudrait pour tout au monde reprendre dans la boîte où on les a jetées.

Il en est arrivé ainsi naguère à l'un de nos célèbres écrivains, passionnément épris de Georges Sand: ne le nommons pas pour laisser au public le plaisir de prononcer un des noms qu'il aima le plus. Dans un moment de trouble et de doute, il avait écrit à l'illustre romancier, qui voyageait en Italie, une lettre qui traduisait sa jalousie, ses soupçons et sa souffrance. Mais une fois la lettre partie, son imagination la retraça à son souvenir pleine d'injustice, d'amertume et d'injures. Ses craintes agitèrent son esprit jusqu'à la folie. Il aurait donné tout ce qu'il possédait pour arrêter la marche de la malencontreuse missive! Il se décida à tâcher de l'arrêter.

Il va à l'Hôtel des postes, mais trop tard; le courrier était parti pour Marseille. Il court sur ses traces; il le rattrape, mais les employés n'écoutent même pas sa demande. Le paquet est chose sacrée.

Mais les lettres font une courte station au bureau de Marseille. Il va droit au directeur. Son aspect peint une telle souffrance que le directeur le fait asseoir et l'écoute. Ses idées étaient d'autant plus troublées qu'il avait voyagé nuit et jour et n'avait pu manger.

Il se nomme et explique ce qui lui arrive: le directeur, qui admirait Georges Sand et appréciait fort le talent de l'auteur de la lettre, écoute, et, malgré la difficulté de la situation prend sur lui de tâcher de rendre un éminent service à un homme célèbre et amoureux.

— Monsieur, lui dit-il, le cas est grave et il est bien rare que nous consentions à rendre une lettre qui a été mise à la poste; nous en répondons sur l'honneur, vous le savez; pourtant votre chagrin m'intéresse, et le cas ayant des précédents, je ne crois pas manquer à mon devoir en vous écoutant et je m'en expliquerai avec mon directeur général; mais, quoique je ne doute pas de vos assertions, il est absolument nécessaire, pour que ma conscience soit à l'abri, qu'elle ait l'assurance que la lettre que vous me désignez et adressée à Mme Sand est bien écrite par vous; la seule preuve que vous puissiez en fournir est de dire comment elle commence et par quelles paroles elle finit? En donnant cette explication le directeur demanda le paquet, l'ouvrit et posa sur son bureau une enveloppe dont la vue ranima le pauvre amoureux.

— La voici, fit le directeur. Je sais qu'il est pénible d'entrer dans ces sortes de confidences, surtout puisque vous convenez que la violence des expressions de cette lettre est inqualifiable, mais comprenez les exigences de ma position; je ne puis vous rendre qu'une lettre bien à vous; je vais l'ouvrir pour faire la vérification de ce que vous me direz, rassemblez vos souvenirs et courage.

Le directeur tenait la lettre et commençait à l'ouvrir. — Pour encourager son auteur:

— Nous savons, Monsieur, où la colère peut entraîner; rassemblez vos idées, dites sans honte comment votre lettre commence et finit et elle est à vous.

Le malheureux se tenait la tête et ne se rappelait rien... La crise dont il avait souffert depuis trente-six heures que sa lettre était écrite lui avait enlevé tout souvenir précis.

Enfin une réaction s'opéra sur l'amoureux; sa mémoire confuse revint, et d'un ton tragique il dit:

— Monsieur le directeur, j'y suis, je me rappelle, voici:

Ma lettre commence par « *mon cher amour* et finit par *à toi pour la vie.* »

— Parfaitement, avait dit le directeur en riant, après avoir parcouru la lettre. Comment, et c'était là ce que vous appeliez des paroles offensantes? Quels fous sont les amoureux! Puis il remit la missive tant poursuivie à l'homme auquel la crainte d'offenser irrémédiablement Mme Sand avait ôté le souvenir et presque la raison pendant trois jours.

Un déménagement qui s'est opéré aussi promptement que celui de la poste est celui du directeur fondateur du journal: *le Triboulet* pour Bruxelles. Le jeune écrivain est expulsé du territoire français et ne semblait pas destiné pourtant à être persécuté.

Son entourage et la griserie d'un certain succès l'ont entraîné à dépasser la mesure du bon goût.

Maître très jeune d'une fortune considérable gagnée par son père, négociant américain, M. Garden Gyctrey, sous le nom de Saint-Patrice, a écrit des livres attendrissants d'enfantillage : *Un amour dans le monde*, *Près du gouffre*, *les Mémoires d'un gommeux*. Ce dernier volume lui a causé quelques soucis parce que les Saint-Cyriens n'ont point trouvé de leur goût certains portraits où il avait essayé de les peindre. Peut-être l'expulsion de M. Garden-Gyctrey nous vaudra-t-elle quelques pages d'exil. Mais il faut souhaiter, de toutes façons, qu'elles soient courtes et que M. Saint-Patrice revienne bientôt un peu assagi. On dit que le gouvernement n'a voulu que lui faire faire un voyage d'agrément et de réflexion. Peut-être est-il déjà mûri. Cela est à croire car sa nature douce et bonne, son excellente éducation doivent juger sévèrement certains écarts d'expression et de crayon du journal qu'il est censé diriger. Ajoutons que M. Garden-Gyctrey serait fort regretté des pauvres. Nous connaissons plusieurs bonnes œuvres qu'il aide grandement; il récompense royalement les services ; nous citerons entre autres l'achat qu'il fit de l'établissement des bains d'Eucalyptus de l'Elysée, pour le donner à une femme qui l'avait soigné avec dévouement pendant de longues souffrances. Vous le voyez, lecteurs, Garden-Gyctrey vaut mieux que Saint-Patrice.

EGO.

NOS GRAVURES

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL

Le premier dessin de ce numéro se rapporte au voyage de M. Grévy à Cherbourg, dont il a été tant parlé, on sait pourquoi, avant qu'il ait été effectué. Il représente l'arrivée du président de la République à Cherbourg, le 8 août, à quatre heures et demie de l'après midi. Le train présidentiel était parti le matin de Paris, train spécial, composé d'une locomotive neuve, d'un fourgon de bagages, d'un wagon de première classe, d'un wagon salon ordinaire, de deux wagons, de deux wagons-salons d'apparat reliés par une passerelle, de deux voitures de première classe et d'un fourgon d'arrière.

Les deux wagons d'apparat, réservés à M. Grévy, aux présidents des deux Chambres et aux ministres, méritent d'être décrits. Le premier, désigné dans la compagnie de l'Ouest sous le nom de *salon vert*, est tendu de satin vert capitonné. Les portières sont ornées d'écussons aux armes de la ville de Paris, de la Bretagne et de la Normandie. A l'avant, on avait disposé, pour la circonstance, un faisceau de drapeaux tricolores à crépines d'or. Le second wagon-salon est tendu de soie rouge. Le train présidentiel a quitté la gare de Paris à huit heures dix minutes. Une heure plus tard, arrêt de cinq minutes, à Mantes, et premières ovations. A dix heures on arrivait à Evreux ; nouvel arrêt de cinq minutes et ovations nouvelles. En arrivant à Lisieux, sans s'arrêter, le train ralentit sa marche pour passer entre deux rangées de maisons pavoisées et deux lignes de soldats présentant les armes sur les côtés de la voie. A Mezidon, déjeuner offert par la compagnie de l'Ouest. Réception officielle à Caen dans la grande salle d'attente de la gare. La Cour en robes rouges, le Tribunal, la Faculté, le Chapitre de la cathédrale, assistent à la cérémonie. A Bayeux, autre réception officielle, où figure l'évêque, auquel M. le Président donne l'assurance que ni la religion, ni le clergé ne sont en rien menacés, assurance qu'il doit renouveler à Valognes, en répondant à l'archiprêtre. Cependant le train présidentiel approche du terme de son voyage. A chaque traversée de village, à tous les croisements de route, les populations massées, l'acclament tandis qu'il passe. Enfin, il arrive en gare de Cherbourg.

Comme nous le disons plus haut, il était alors quatre heures et demie.

Sur le quai se trouvaient le maire de la ville, entouré de son conseil municipal, le préfet de la Manche et celui de la Seine-Inférieure, les généraux Osmont et Sée, le préfet maritime et son état-major, les sénateurs, les députés et les sous-préfets du département de la Manche. Au moment où M. le Président, portant en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur, descendait de wagon, le canon se mit à tonner sur le quai de l'ancien arsenal. Puis, après la réception, qui eut lieu dans une des salles de la gare magnifiquement décorée, la sortie se fit dans l'ordre suivant : dans la première voiture montèrent MM. le Président de la République, l'amiral Jauréguiberry, ministre de la marine, le maire de Cherbourg et le général Pittié, secrétaire général de la présidence ; dans la seconde, MM. Léon Say, président du Sénat, et Varroy, ministre des travaux publics; dans la troisième, MM. Gambetta, président de la Chambre des députés, et Constans, ministre de l'intérieur et des cultes. Venaient ensuite plusieurs autres voitures dans lesquelles avaient pris place les amiraux, les généraux, les états-majors de l'armée et de la marine et les autorités civiles. Des chasseurs à cheval formaient l'escorte, et les troupes faisaient la haie tout le long du chemin que devait suivre le cortège.

Est-il besoin de dire qu'une foule immense avait envahi les rues? Partout il y avait du monde: sur les vergues des bâtiments, sur les toits, à toutes les fenêtres, sur tous les balcons, où des dames en brillantes toilettes agitaient leurs mouchoirs et lançaient des bouquets sur la voiture présidentielle. M. Grévy mit enfin pied à terre à la préfecture maritime, car on sait que c'est la préfecture maritime qui devait, pendant trois jours, servir de résidence à M. le Président de la République. Elle est située rue des Bastions, non loin du port. C'est un hôtel de modeste apparence, divisé en deux corps de bâtiments par un petit jardin, dans lequel on voit, çà et là, quelques touffes de verdure....

Nous remettons à notre prochain numéro la description des fêtes qui ont suivi, et sur les quelles nous préparons plusieurs dessins des plus intéressants.

L'INSTALLATION PROVISOIRE DES POSTES SUR LA PLACE DU CARROUSEL

Nous terminons aujourd'hui l'étude que nous avons commencée la semaine dernière sur l'Hôtel des postes. Nous renvoyons le lecteur à cet article final, page 110, pour l'explication de la gravure du timbrage, et de celle de la poste restante, au moins en ce qui concerne le mouvement qui a lieu dans ce dernier bureau et les opérations qui s'y font, car la vue est celle du bureau restant de l'installation du Carrousel, dont il nous reste maintenant à dire un mot.

Les baraquements ont une longueur de 209 mètres sur une largeur de 41m,50. Ils comprennent: 1° les services de la recette principale, c'est-à-dire les services publics de la caisse des affranchissements, poste restante et réclamations, le transbordement avec arrivée et départ et les grands services du départ et de la distribution, les bureaux de la recette principale, etc. ; 2° la direction de la Seine ; 3° le matériel; 4° les rebuts et réclamations. Cet ensemble se complète par les écuries, corps de garde, selleries, cantines, chauffoirs de facteurs, chargeurs, etc.

Afin d'assurer de bonnes conditions hygiéniques, on a construit les murs du pourtour en maçonnerie et la charpente en fer ; on a, en outre, orienté au nord les ouvertures des prises d'air et de jour. Le mode de construction adopté a, en même temps, diminué les chances d'incendie ; tous les bâtiments sont d'ailleurs pourvus d'une distribution d'eau et de robinets de secours.

Les principales salles de travail atteignent les dimensions suivantes: services publics (caisse, poste restante), etc., 300 mètres superficiels; grande salle du départ, 1780 ; distribution des lettres, 1160 ; distribution des imprimés, 610 ; distribution périodiques, 330 ; transbordement, 260. Ces dimensions, bien qu'il ne s'agisse que d'assurer le *statu quo* pendant la reconstruction de l'Hôtel des postes, sont toutes sensiblement supérieures à celles des locaux de la rue Jean-Jacques-Rousseau. De plus, les services ne sont séparés que par de simples barrières à hauteur d'appui ; la surveillance peut s'exercer simultanément sur d'immenses surfaces et, sous le rapport de l'ordre et de la facilité, cette installation est incontestablement supérieure à celle de l'ancien hôtel.

La couverture a 9700 mètres carrés de surface. Les sonneries électriques n'exigent pas moins de 20 000 mètres de fil. En menuiserie, il a été posé 8070 mètres carrés de parquet de sapin (y compris les entre-sols), 380 croisées, autant de portes, 10 000 mètres de bâtis, solives, etc. ; enfin tous les meubles dont le développement est énorme. Ainsi, en fait de casiers seulement, on compte environ 18 000 casses. Le chauffage est assuré par 23 cheminées et 40 poêles-calorifères, ayant nécessité la confection de 1300 mètres de galeries en briques pour ventilation et prise d'air, 12 141 kilog. de fonte et 14 600 de tôle. Pour l'éclairage, il a été posé 3500 mètres de conduites en fer étiré, et 1300 mètres de conduites en plomb, desservies par trois compteurs de 500 becs.

Tous ces travaux ont été exécutés en moins de six mois. En effet, commencés seulement dans la première quinzaine de février, ils étaient complètement terminés le 1er août. L'administration des postes qui en a pris possession et s'y est installée au jour que nous indiquions dans notre dernier numéro, y est actuellement en plein fonctionnement, ce qui donne à la place du Carrousel, déjà très passante et centre d'un grand mouvement, un redoublement d'animation.

LE GÉNÉRAL SUTTER

Le 19 juin dernier est mort à Washington (Etats-Unis) le doyen des pionniers californiens, le général Sutter, sur les domaines duquel la première pépite d'or fut découverte en 1848.

Il était né en 1803 dans le duché de Bade et avait fait ses études en Suisse, dont sa famille était originaire. A vingt ans, il servait comme lieutenant dans les gardes suisses de Charles X et prit part à l'expédition d'Espagne. En 1830, il quitta la France avec les Bourbons et revint en Suisse, où il fut nommé capitaine. Ayant donné sa démission, il émigra en 1834 en Amérique. Il alla d'abord à Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique, et de là, par terre, en Californie, où il conduisit un troupeau de bœufs. On le retrouve ensuite aux îles Sandwich, puis dans l'Orégon, d'où il revient en Californie et se livre d'abord au commerce des fourrures, faisant concurrence à la compagnie russe et aux Astors de New-York. Enfin, en 1839, il s'établit à Coloma sur la *rivière américaine*, un des affluents du Sacramento. Il installe là un vaste domaine, un moulin, une scierie, une tannerie, et fait travailler les Indiens. Il protège ce domaine d'un bastion muni de canons; c'est le fort Sutter ou la Nouvelle-Helvétie, indiqué sous un de ces deux noms sur les anciennes cartes de Californie.

La Californie appartenait alors au Mexique. Sutter avait reçu des gouverneurs de cette province une concession de onze lieues de terre en 1841, puis de vingt-deux lieues en 1845, et vivait là comme un potentat. Il prit même fait et cause dans les querelles et les *pronunciamientos* des gouverneurs de la métropole, et son intervention décida quelquefois de la victoire. Tous les explorateurs qui visitaient la Californie étaient reçus chez lui d'une façon princière, et quand l'Américain Frémon arriva en Californie en 1845, puis en 1847, il s'arrêta chez Sutter avec tout son monde.

En 1848, la Californie fut cédée aux Etats-Unis par le Mexique, à la suite du traité de Guadalupe-Hidalgo, que les Mexicains, vaincus, signèrent avec le gouvernement de Washington. Ce fut quelques jours avant la signature définitive du traité que, le 19 janvier au matin, l'or fut la première fois découvert à la scierie du capitaine Sutter, par un ouvrier américain du nom de Marshall. En ouvrant la vanne qui amenait l'eau sur la roue hydraulique mettant des scies en mouvement, Sutter distingua dans le canal d'arrivée de l'eau une matière jaune, lourde, d'aspect métallique, et que, dans sa naïveté, il prit d'abord pour du laiton. En l'essayant avec le vinaigre, elle ne donnait pas de vert-de-gris, et elle était aussi inattaquable par l'eau-forte. Ce que voyant, le capitaine Sutter et Marshall décidèrent que ce pourrait bien être de l'or, et se promirent de garder le secret; mais « rien ne pèse tant qu'un secret ». La nouvelle se répandit bien vite. La Californie tout entière accourut, puis toute l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, enfin le monde entier. On connaît cet exode sans précédent dans l'histoire, et qui, commencé en 1848, ne s'arrêta, ou plutôt ne se modéra qu'à la fin de 1850. La Californie n'avait alors que quelques milliers d'habitants, elle en a aujourd'hui près d'un million, et San-Francisco, qui ne s'appelait encore que de son nom mexicain d'Yerba Buena, et n'avait que quelques centaines d'habitants, en a maintenant 230 000 et est devenue l'une des plus belles villes du globe.

Qui a été cause de cela ? L'exploitation de l'or, l'extraction de ces innombrables pépites, dont la première fut découverte par hasard sur les domaines du capitaine Sutter !

Sutter est-il au moins devenu millionnaire, comme tant d'orpailleurs californiens?

Hélas ! il est mort pauvre et dépouillé ! Les chercheurs d'or envahirent ses terres, et cet homme, dont les possessions couvraient des lieues carrées et s'étendaient jusque sur les points où sont aujourd'hui Marysville et Sacramento, la capitale de la Californie, cet homme, qui comptait par milliers ses têtes de bétail, a tout perdu ! En vain il a plaidé pour se faire rendre ses terres contre l'Etat de Californie, contre le gouvernement des Etats-Unis; on a prétendu que ses concessions n'étaient pas en règle et n'avaient pas été signées par le gouvernement central à Mexico. Il a dû quitter la Nouvelle-Helvétie et s'était établi comme colon, en 1859, dans le haut Sacramento. C'est là que je le rencontrai, peu content des hommes. Il exploitait alors une grande ferme et la faisait valoir de son mieux. Les Californiens l'avaient nommé colonel. Plus tard, il visita l'Europe, et quand je revis moi-même la Californie, en 1868, on l'avait nommé général, général honoraire de la milice, s'entend. Je crois que sa ferme fut un jour dévorée par le feu, et que la Californie lui fournit à la fin une pension de 3000 dollars ou 15 000 francs. Il en vivait assez pauvrement, avec sa femme, car tout coûte cher en Amérique. En dernier lieu, il habitait une petite maison de campagne en Pensylvanie. Il venait l'hiver à Washington hanter les couloirs du Congrès, espérant qu'il lui serait fait justice; mais les représentants et les sénateurs se montraient également sourds à ses demandes. Il est mort d'inquiétude, de désespoir. C'était un homme encore vigoureux et fort, d'aspect militaire, portant la moustache, la barbiche et les favoris courts, comme les troupiers de la Restauration. Il parlait couramment le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol. Ses connaissances en agriculture, en sylviculture et dans l'élève du bétail, étaient remarquables, et ç'a été certainement un des pionniers les plus méritants des Etats-Unis. Il laisse une fille et deux fils, dont l'un est notaire à San Francisco et l'autre consul à Capulco, où il vit avec sa sœur.

LA FABRICATION DES PIPES EN TERRE

Les pipes en terre se font avec différentes terres, dites terres réfractaires : terre grise d'Andenne en Belgique, terre blanche d'Angleterre et terre jaune d'Allemagne. Ces terres arrivent en blocs de dix à cinquante kilogrammes. Après les avoir mises à détremper pendant un mois dans des cuves, on en extrait les corps étrangers en les broyant, puis on les remet en blocs et on les laisse reposer jusqu'à ce qu'elles soient propres à être travaillées, c'est-à-dire ni trop sèches ni trop humides. Alors elles sont portées à l'atelier de moulage, que l'on voit représenté dans la partie médiane de notre dessin. Ce sont des femmes qui leur donnent leur première forme. Pour cela, après avoir détaché un morceau de terre du bloc déposé devant elles, elles roulent sous leurs deux mains ce morceau qu'elles façonnent de leur mieux, puis elles déposent ces pipes rudimentaires dans une caisse plate montée sur un support et placée à portée de la main de l'ouvrier qui doit les mouler. Celui-ci prenant une de ces pipes, introduit dans le tuyau une tige de fer pour le forer, éga-

LA RECONSTRUCTION DE L'HOTEL DES POSTES DE PARIS

L'HOTEL DES POSTES. — LE TIMBRAGE

LA RECONSTRUCTION DE L'HOTEL DES POSTES DE PARIS

LA POSTE RESTANTE A L'INSTALLATION PROVISOIRE DE LA PLACE DU CARROUSEL

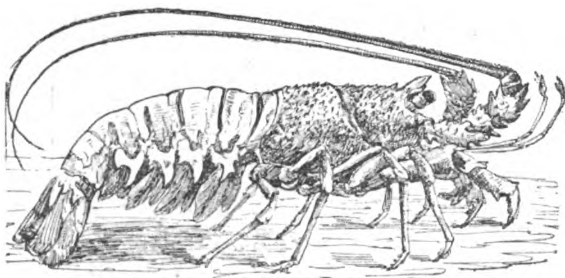
lise le hant du fourneau en le coupant et met la pipe dans le moule et le moule dans la presse. Ce n'est qu'ensuite qu'il creuse le fourneau avec l'étampeux, sorte de poinçon qui figure dans notre dessin immédiatement au-dessus du moule. Quand la pointe de l'étampeux se rencontre dans le fond du fourneau avec l'extrémité de la tige de fer qui est restée dans le tuyau, c'est la preuve que ce dernier est régulièeement percé. Les pipes retirées des moules sont marquées du nom du fabricant, polies, replacées dans les caisses et mises à sécher, en attendant la dernière opération qu'elles ont encore à subir, celle de la cuisson.

Pour cette opération, elles sont placées, le tuyau en haut, dans des vases en terre cuite ouverts aux deux extrémités, mais munis intérieurement d'un rebord sur lequel doit reposer le fourneau de chaque pipe. Ces vases, appelés moufles, sont entourés d'une corde fortement serrée, pour le cas où l'intensité de la chaleur viendrait à les briser. Cela fait, les moufles sont disposés et empilés dans la chambre à cuire, dont l'entrée est aussitôt murée avec des briques que maintiennent deux crampons de fer. Des jours, permettant de voir à volonté ce qui se passe dans l'intérieur de la chambre, sont ménagés dans ce mur. La cuisson, pour être complète, demande de dix-huit à vingt heures. Les pipes à longs tuyaux, au lieu d'être placées dans des moufles cylindriques, sont couchées dans des gazettes. Les pipes noires subissent deux cuissons, la seconde dans des moufles hermétiqnement bouchés et remplis de sciure de bois qui, en brûlant, les colore. Quant aux pipes émaillées, elles sont posées sur des grilles et cuites dans des moufles spéciaux. Les émaux dont elles sont revêtues sont en poudre. On les liquéfie dans de petits pots, et ce sont des femmes qui les appliquent ensuite avec des pinceaux, avant la mise au four.

Les fabriques de pipes en terre, en France, sont à Saint-Omer, à Lille, à Cambrai, à Arras, à Givet, et à Serves, dans le département de la Drôme, pour les pipes dites marseillaises. Les pipes se vendent à la grosse: les ordinaires, de 2 francs et 2 fr. 50 centimes; celles de fantaisie, de 6 à 60 francs.

LA PÊCHE DU HOMARD

Nous gaspillons les richesses naturelles de l'Océan avec une imprévoyance si aveugle, que leur amoindrissement est flagrant et que, si cela dure, nous finirons par les tarir. Il n'est pas besoin de consulter les statistiques ou de visiter les ports de pêche pour constater cet état des choses; il est démontré par les prix excessifs auxquels sont arrivés,



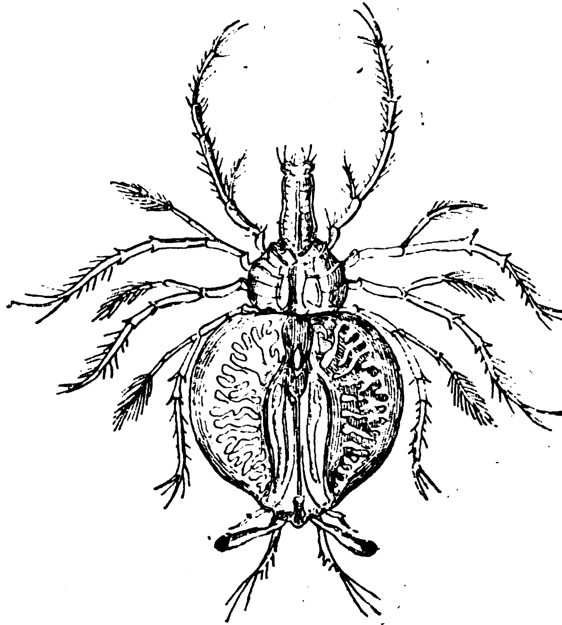
Langouste adulte, femelle.

sur nos marchés, des poissons qui, en raison de la fécondité dont la nature les a doués, devraient représenter une espèce de manne à la portée des bourses les plus modestes.

Les crustacés, par exemple, qui fournissent un aliment très substantiel et généralement apprécié, deviennent d'un prix de plus en plus inabordable. Leur reproduction s'opère cependant dans des proportions qui touchent à l'invraisemblance. La femelle du homard jette 20 000 œufs dans l'Océan, la langouste 100 000, et, s'il était impossible, ce qui n'est pas démontré, de garantir leurs jeunes générations, par le parquage, des dangers auxquels le milieu dans lequel elles grandissent les expose, ne devrait-on pas, tout au moins, interdire sévèrement la pêche des femelles pendant la dernière partie de la période de la reproduction, afin d'arriver à la régénération de l'espèce.

Cette période commence en septembre pour la langouste, en octobre pour le homard. Quand elle veut pondre, la femelle replie sa queue en l'appuyant sur le plastron de façon à y ménager une cavité close de toutes parts, et dans laquelle s'ouvrent les oviductes qui, chez ces crustacés, comme chez l'écrevisse, aboutissent à l'origine de la troisième paire des pattes postérieures. Pendant que cette ponte s'effectue, les parois de l'abdomen sécrètent une humeur visqueuse, qui imprègne les œufs, les relie les uns aux autres, et en forme des espèces de grappes qui remplissent les intervalles vides des fausses pattes. Ces œufs sont alors soumis à une sorte d'incubation qui se termine de mars à juin. L'animal a parfaitement le sentiment de la mission qu'il doit accomplir; on le voit redresser sa queue pour exposer ces grappes d'œufs à la lumière, la secouer avec précaution pour les laver et les dégager des corpuscules étrangers et, au moindre danger, replier l'appendice caudal qui les abrite de façon à mettre sa future postérité en sûreté.

Lorsque l'heure de l'éclosion est arrivée, la mère détache ces œufs à l'aide de l'ergot par lequel la dernière paire de pattes se termine; à mesure qu'ils tombent, les embryons se dégagent de leur enveloppe et un mouvement oscillatoire des fausses pattes les éparpille de tous les côtés. La forme de ces embryons ne donne aucune idée de celle qui, plus tard, sera la leur. M. Coste en a fait un genre particulier auquel il a donné le nom de *phyllosomes;* le corps est mou, gélatineux; il est muni d'un pinceau de poils vibratiles, dont le mouvement incessant soutient sur l'eau l'animalcule et lui permet de se diriger. Aussitôt qu'il est éclos, il monte à la surface et gagne la haute

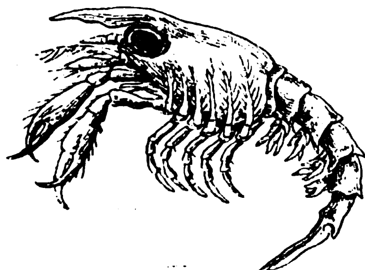


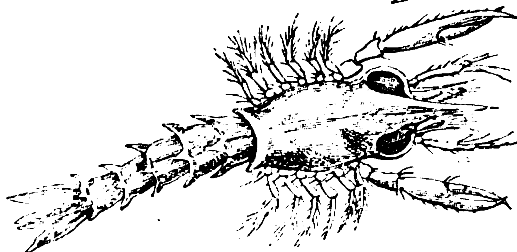
Larve de langouste (phyllosome) grossie vingt fois.

mer; il y forme quelquefois des bancs assez compacts pour altérer la transparence de l'eau. Ce besoin des grands fonds, dans la première partie de leur existence, sera probablement le plus grand obstacle que rencontrera la reproduction de ces crustacés en bassin clos. Théoriquement, il n'est pas insurmontable, puisque l'homme a obtenu des déviations d'instinct beaucoup plus étonnantes que ne le serait celle-là....

La période embryonnaire des homards et des langoustes dure quarante jours, pendant lesquels il subissent quatre mues; après la dernière, ils perdent leur appareil natatoire, les organes de la locomotion de leur espèce commencent à s'affermir. Quand ils en sont pourvus, ils descendent au fond de l'eau et reviennent aux côtes où leur test se forme rapidement. Nécessairement ils ont disparu par milliers pendant la première phase de leur vie; ils périssent encore en grand nombre dans le trajet qui les ramène; bien peu réussiront à gagner les roches caverneuses qui leur fourniront des asiles, et où ils trouveront dans les sèches, dans les pieuvres au bec crochu, aux mille ventouses, des destructeurs acharnés.

La croissance des homards et des langoustes est fort lente, chacun de leurs développements se caractérise par un changement de carapace. Ces mues se répètent huit à dix fois dans la première année, et ces crustacés ont alors 4 centimètres de longueur: ils arrivent à une taille de 9 centimètres dans la deuxième année où ils changent de test de cinq à sept fois; dans la troisième année, ils mesurent 14 centimètres et se dépouillent trois ou quatre fois; enfin ils ne subissent plus que deux ou trois fois cette évolution dans la quatrième année et arrivent alors à 18 centimètres de longueur. Les règlements exigeant que homards et langoustes aient 20 centimètres de taille pour être pêchés, il faut donc cinq ans pour qu'ils soient comestibles, et rien ne démontre mieux combien ces précieuses espèces auraient besoin d'être ménagées. Réduits à leur mue annuelle, ils grossissent encore moins rapidement, un homard d'une taille respectable n'a pas moins de quinze à vingt ans.





Jeunes homards à la sortie de l'œuf.

Les homards et les langoustes sont représentés sur la presque totalité de notre littoral Océanien; et, même dans la Manche, le chalut en ramène assez fréquemment; mais ce n'est que dans les mers rocheuses de la presqu'île armoricaine que ces crustacés existent en assez grand nombre pour y devenir l'objet d'une pêche spéciale. Ils se plaisent dans leurs eaux profondes, dans les trous du granit, au milieu de cette forêt d'algues et de plantes marines qui tapissent les côtes bretonnes; aussi ce sont elles qui sont les grands pourvoyeurs du marché parisien.

Comme les écrevisses, les homards et les langoustes se prennent surtout à l'aide d'engins dormants, que l'on appelle sur le littoral des casiers. Le casier est une sorte de nasse ronde, affectant une forme demi-sphérique, dont l'entrée se trouve sur la partie supérieure. L'habile crayon de notre collaborateur, M. Deyrolle, vous en fournira une idée beaucoup plus exacte que toutes nos descriptions. On les fabrique tantôt en osier ou en bois, tantôt avec de vieux filets assujettis sur trois cercles. Dans la Méditerranée, on les fait en sparterie et on leur donne la forme cylindrique qu'affectent deux des engins représentés sur le dessin; l'ouverture se trouve alors sur le côté, comme dans cette espèce de verveux que l'on appelle un tambour. Les casiers se fixent au fond de la mer, avec des pierres qui doivent les lester suffisamment pour résister aux courants et au mouvement des eaux; on les amorce, lisez: on les *boëte*, avec des entrailles de poisson, des crabes mous et écrasés, des sèches et des pieuvres coupées en morceaux; une corde à l'extrémité de laquelle est fixée une bouée, sert à les relever et celle-ci à les retrouver. Le pêcheur met ordinairement un certain nombre de casiers à la mer, il les visite tous les jours autant pour renouveler la *boëte* que pour enlever les prises. Ils trouvent dans les casiers non seulement des langoustes, des homards, mais encore de ces gros crabes que l'on appelle en Bretagne des dormeurs, en Normandie des poupards, à Paris des tourteaux; quelquefois, un congre, grand gourmand de crustacés, et qui très ordinairement aura mangé les compagnons de sa captivité, et très souvent démoli sa prison.

Les homards capturés sont ordinairement achetés par des propriétaires de parcs spéciaux où on les conserve jusqu'à ce que l'occasion de les débiter avantageusement se présente. M. Guillon, ancien pilote, aujourd'hui maire de Concarneau, possède un de ces parcs, que l'on peut considérer comme le modèle du genre et dont la population de crustacés s'élève toujours à plusieurs milliers. Beaucoup de homards et de langoustes sont expédiés sur Cherbourg et le Havre, dans des bateaux dont la cale,

Homard adulte, mâle.

percée de trous, livrant à l'eau de la mer un libre passage, permet d'amener la cargaison toute vivante à sa destination.

L'Amérique, et principalement les côtes de Terre-Neuve, pullulent de homards, dont quelques-uns, des centenaires probablement, sont d'une taille gigantesque. En leur qualité de commerçants hors ligne, les yankees ont très habilement exploité cette profusion en fabriquant des conserves qui, grâce à leur extrême bon marché, trouvent leur placement dans tous les pays du monde. On ne saurait qu'applaudir à cette vulgarisation du homard; celui qui met une friandise de luxe à la portée des estomacs déshérités, a certainement des droits au titre de bienfaiteur de l'humanité; je ne saurais cependant vous dissimuler un détail qui comprime l'élan de ma reconnaissance; on prétend, « des médisants, sans doute », que cette générosité en boîte de fer blanc n'est pas pure du tout alliage.

Un jour, à Paimpol, j'avais eu une petite controverse avec un capitaine au long cours, mon hôte, devant lequel j'avais exalté la conserve américaine et qui m'avait déclaré avec une brusquerie d'eau salée que je n'y entendais absolument rien. Le lendemain, au dîner, on mit sur la table, un plat contenant un cordon de tronçons de chair blanche, garnis d'une sauce mayonnaise.

— Ah! l'excellent homard, m'écriai-je, après en avoir goûté.

— Vous appelez cela du homard? me répondit le capitaine avec un sourire narquois; et comme je restais tout interdit:

— C'est tout simplement, continua-t-il, ce dont les Américains grossissent leurs boîtes, quand la pêche a manqué, ou que la marchandise est trop chère; j'en ai conservé une patte pour que vous reconnaissiez ce que vous avez accepté pour du homard. En même temps, il enleva une assiette qui en recouvrait une autre, et il découvrit..... un bras de pieuvre garni de ses horribles suçoirs! Heureusement, pour mon hôte, je possédais un estomac affranchi de préjugés.

G. DE CHERVILLE.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

Les premiers temps, lorsqu'aux colères, aux cris, aux révoltes de Catherine, elle avait vu ses maîtres répondre par des punitions excessives, elle s'était contentée de penser qu'ils ne savaient pas s'y prendre. Mais quand, sur cette nature indomptée, s'était étendue cette soumission absolue et silencieuse, navrante tant l'effort était immense pour cet être de sept ans, effrayante si l'on songeait à l'implacable mémoire des enfants, Rosalie, voyant M. Didier-Montaut et Mlle Thècle garder leur attitude sévère et leur système de claustration pour Catherine, n'y avait « plus rien compris ».

Un jour, voulant parler à Mlle Thècle, elle l'avait trouvée enfermée dans la lingerie; cela était si peu dans ses habitudes, que Rosalie n'avait pu résister à la tentation de savoir ce qu'elle pouvait faire là. Appliquant son œil sur le trou de la serrure, dont la clé était retirée, la femme de chambre avait aperçu sa maîtresse assise au milieu de malles ouvertes, et en tirant de riches toilettes, des dentelles, du linge de batiste, un coffre rempli de bijoux.

— Si c'est cela le trousseau d'une dame « de l'ordinaire » s'était dit Rosalie, à d'autres!

Mademoiselle prétend que lorsque la petite parle des belles choses qu'elles avaient au Pérou, cela ne signifie rien, parce que, dans ce pays, on a tout très bon marché; je connais des gens qui y ont été, dans les Amériques, il ne m'ont pas dit ça.... C'est louche, louche cette histoire....

Depuis cette découverte, racontée à l'office le soir du 1er janvier, Rosalie n'avait plus soufflé mot sur ce sujet, feignant d'avoir oublié l'aventure si l'un des domestiques y faisait allusion. Et ce n'était que par hasard qu'elle adressait quelques paroles affectueuses à Catherine, quand elle supposait les oreilles de Mlle Thècle assez loin, ce dont encore on n'était jamais sûr. Celle-ci, ayant la marche muette de ceux qui savent qu'on n'a point de bien à dire d'eux, tombait toujours à l'improviste dans la chambre de l'enfant. Celle-ci avait fini, pendant que Rosalie l'habillait ou la déshabillait, par traduire ses pensées au moyen de pantomimes expressives et souvent fort comiques, échappées furtives d'un esprit naguère plein de verve et de gaîté, et que Catherine appelait « son oiseau prisonnier ».

Il y avait treize mois que M. Didier-Montant avait ramené de Normandie l'orpheline Catherine Hubert; tout avait réussi aux souhaits de l'armateur, l'enfant était « matée ». Désormais elle allait se préparer paisiblement, dans un pensionnat de troisième ordre, à l'existence dépendante et vulgaire que son tuteur lui réservait. Il avait décidé, avec Mlle Thècle, qu'à seize ans accomplis, cette pupille embarrassante serait mariée au fils d'un petit cultivateur d'une de ses terres. Fils alors âgé de douze ans, déjà à moitié imbécile, et qui promettait d'être un idiot parfait.

Le 4 octobre, sans préambule et sans phrases, M. Didier-Montaut annonça à Catherine, en finissant de déjeuner, qu'elle devait dans une heure se trouver dans la cour, toute prête à monter en voiture avec Mlle Thècle, qui allait la conduire en pension.

Un éclair de joie jaillit des yeux de l'enfant.

— Vous êtes contente de nous quitter? lui demanda son tuteur.

— Oh! oui...

— Vous ne nous aimez pas?

— Non, je vous déteste tous les deux, répondit-elle, de l'air soumis qu'elle avait pris.

Cette franchise insolente, qu'il croyait terrassée, rendit M. Didier-Montaut rêveur.

Au moment où la voiture qui emmenait à la gare Mlle Thècle et Catherine franchit le seuil de la maison, la cuisinière dit à Rosalie :

— Elle a l'air bien aise de sortir d'ici, la pauvre petiote, il faut convenir qu'elle n'y a pas eu trop d'agrément, mais elle va vite perdre ces méchants souvenirs-là, dans la compagnie de camarades de son âge. Mal passé n'est qu'un songe.

— Oui, fit Rosalie, pour ceux qui ne l'ont pas *songé!*

VI

JOURNAL DE CATHERINE.

16 août 1850.

« Voici la dernière élève partie et les grandes vacances commencées... les sixièmes que je passe à Blanquefort.

» Dire que je n'ai encore que quatorze ans, c'est vraiment long la vie! Il me semble que je suis déjà vieille, vieille, et que c'est si loin cette année terrible, chez mon tuteur, après la mort de ma mère... Qu'est devenue ma bonne Rosalie?

» Je ne l'ai entrevue qu'une fois, il y a quatre ans, pendant la distribution des prix, je récitais avec la fille du maire la scène d'*Athalie* et du petit Joas. La maîtresse de seconde, Mlle Ambert, qui m'a en grippe parce que je n'ai pas d'argent pour lui faire des cadeaux, avait dit avec son air sournois : « Les orphelines et les enfants trouvés, c'est la spécialité de Catherine. » Lorsqu'à cette question de la reine : « Vous êtes sans parents? » je répondis : « Ils m'ont abandonné, » je vis Rosalie qui s'essuyait les yeux tant qu'elle pouvait dans son coin. Elle pensait peut-être que j'étais malheureuse ici? Maintenant je suis habituée, et s'il n'y avait pas ces vacances qui sont la joie des autres et qui, pour moi, sont si tristes, je ne me plaindrais pas trop de mon sort. C'est tout le contraire des deux premières années où je souhaitais tant de voir arriver ces vacances et partir mes compagnes. Ces filles de paysans aisés, que je trouvais si vulgaires et de si grosses façons, se sont-elles moquées de moi au commencement, m'ont-elles humiliée, parce que je ne pouvais pas donner les cinq sous de quote-part pour la dînette du dimanche. « N'avoir pas cinq sous, disaient-elles, est-ce possible! Ne la croyez pas, cette *avaricieuse*-là! » C'est pourtant vrai que je n'ai jamais eu même cinq sous. Et à la quête de la messe, elles se poussaient le coude et riaient, quand, bien honteuse, je faisais à M. le curé ce petit signe qui veut dire qu'on n'a pas d'argent. C'était très dur tout ça! Le matin, après cette horrible soupe au lard, les autres élèves ont de chez leurs parents des confitures, du chocolat, de beaux fruits; moi, rien, naturellement. Je mangeais mon gros morceau de pain le cœur serré, pendant qu'on me disait : « Mademoiselle la princesse daignera-t-elle accepter de la gelée de pommes, ou une poire ou du raisin? Il y en a qui m'offraient de partager avec elles sans moquerie et par bonté, car plusieurs sont très bonnes.

Mais j'ai toujours refusé. Tandis qu'elles poussaient leurs provisions devant moi, je sentais mon gosier se rétrécir; si j'avais accepté, bien sûr, ça m'aurait étranglé.

Ce qui m'a paru très drôle, dans ces commencements, c'était d'entendre toutes ces enfants que je ne connaissais pas, me tutoyer, me crier:

— Eh! Catherine, viens par ici, viens par là.

Elles avaient l'air si étonné que je leur dise vous, mais moi je n'avais jamais tutoyé personne; ni ce papa, qui à la fin est devenu mon cousin, ni même maman. Aussi on m'a tout de suite appelée chipie, pimbèche, et princesse ruinée. Pour ruinée, c'est certain. A présent, c'est passé, on m'appelle simplement Catherine. Depuis que je ne dis plus à mes compagnes qu'elles sont mal élevées, qu'elles ont des expressions communes et qu'elles ne savent pas manger, il y en a qui m'aiment bien, et j'ai même trois amies. La mère de Berthe n'est pas une dame comme maman, mais quelle excellente créature! Elle a, je ne sais pas bien exprimer cela, le cœur distingué. On ne se figure pas le tas de tendres ruses qu'elle emploie pour me faire accepter des fruits, du beurre, et de ses appétissantes galettes. Un jour je lui ai dit:

— Madame, en vous en allant, regardez tout au fond du ciel, et vous verrez maman en train de vous envoyer des baisers.

Elle a crié:

— Pauvre chérie d'enfant! et s'est mise à pleurer.

C'est le jour de ma première communion qu'elle a commencé à faire attention à moi. Toutes les communiantes se promenaient dans le jardin au bras de leurs parents, qui les embrassaient à chaque instant. Moi je m'étais cachée derrière le noyer, ayant je ne sais quelle honte d'être sans personne un pareil jour. En passant, la mère de Berthe me vit et dit:

— Mademoiselle Catherine, nous sommes des paysans, mais nous avons bon cœur, voulez-vous venir avec nous jusqu'à l'heure des vêpres, vous nous ferez plaisir. Et moi j'ai crié:

— Oh! oui, madame, et j'ai embrassé bien fort ses joues rouges.

Pendant que nous marchions dans le petit bois qui est au bout du jardin, j'ai entendu Berthe qui disait bonnes bas à son père :

— Crois-tu, papa, son tuteur qui est millionnaire, tu sais, c'est M. Didier-Montaut, ne lui a pas même envoyé un livre neuf pour aujourd'hui; « madame » a été obligée de lui recouvrir son vieux avec du papier blanc. Est-ce triste! Son père a remué la tête, puis a répondu :

— Des tuteurs comme ça, c'est bon à jeter à l'eau. Et moi j'ai pensé:

— Je ne voudrais pas qu'on le jette, mais s'il y tombait tout seul, cela ne me ferait pas de peine.

Depuis six ans que je suis ici, je n'ai vu ni mon tuteur, ni Mlle Thècle; je leur écris au jour de l'an, ils ne me répondent pas, et voilà. Mon tuteur a écrit hier à « madame » pour lui dire qu'il avait reçu une lettre de la mère de Berthe, sollicitant l'autorisation de me prendre pendant les vacances, et qu'il refusait cette autorisation. « Madame » a levé les épaules, et Mlle Blanche a murmuré :

— Quel homme!

Je n'y vois plus. Je raconterai demain ce que c'est que Mlle Blanche, qui m'a donné l'idée d'écrire ce journal pour me distraire. En attendant, pour ce soir, je veux mettre : Mlle Blanche est un ange, un amour, et je l'aime à la folie. Je n'en ai pas encore parlé, parce qu'elle ne ressemble à personne ici, et que je ne veux pas la mêler.

23 août.

Voilà cinq jours que je n'ai pu écrire. Le mari de la fille de la cuisinière, qui est maçon, a fait une chute affreuse.

Pendant que sa femme le soigne, elle ne peut pas s'occuper de ses petits enfants, deux jumeaux très jolis, qui ont l'air d'être en sucre tant ils sont doux et sages. Madame a permis à leur grand'mère de les prendre, c'est moi qui les ai soignés pendant qu'elle mettait la maison en ordre.

Aujourd'hui, je vais parler de ma chère Mlle Blanche, une cousine de « madame », qui a bientôt trente ans, mais qui ne les paraît pas, quoiqu'elle soit très pâle et qu'elle tousse toujours. C'est à cause de cette toux que j'ai commencé à l'aimer, cela me rappelait ma pauvre maman. Mlle Blanche est arrivée il y a deux ans, venant de Paris, où elle donnait des leçons de peinture. Elle faisait aussi des tableaux pour des expositions qu'on appelle des « salons ». Malheureusement, elle est tombée malade, et le médecin lui a ordonné d'habiter la campagne.

— On m'envoie mourir ici doucement, a-t-elle dit à « madame », qui a fait une grande grimace pour ne pas pleurer; elles s'aiment beaucoup. Mais c'est moi, comme elle m'a tout de suite aimée! c'est si drôle, car enfin je suis laide, je suis pauvre et j'ai un vilain nom.

Elle ne peint presque plus, parce que cela lui fait mal dans le dos, alors elle a voulu me donner des leçons. Aux grandes vacances d'il y a deux ans, quand elle m'a dit en m'apportant du papier et des crayons:

— Catherine, j'ai vu vos barbouillages au charbon sur les murs du grenier, si vous voulez travailler, je réponds que vous deviendrez une artiste, mettez-vous là et copiez ce modèle. J'ai cru que j'allais étouffer de joie. Des leçons de dessin, c'était mon rêve! Sans perdre une minute, je copie mon modèle; puis tout à coup je pense, je deviens cramoisie, et je dis à Mlle Blanche sans oser la regarder :

— Mademoiselle, je ne crois pas que mon tuteur voudra payer les leçons. Elle se met à rire, m'appelle petite bêtasse, m'embrasse et voilà. Il paraît que je serai une artiste. Avant de partir pour Cauterets, elle m'a fait commencer l'aquarelle. Je copie le sujet auquel je travaille en ce moment, sur un tableau d'elle. Cela représente la cour d'une ferme. Appuyé à la porte intérieure, un petit garçon croque à belles dents dans une énorme tartine. Tout contre lui, dressé sur ses pattes de devant, un chien noir le regarde. Le petit voudrait bien lui donner de sa tartine, et aussi manger tout. Comment faire?

Alors, de sa main libre, il se gratte la tête d'un air perpléxe. Mon modèle, qui a figuré à un salon, est à l'huile. Il est d'un naturel, d'une vérité! Je suis tout étonnée, en travaillant, de ne pas entendre le cocorico des coqs, et de ne pas sentir l'odeur du fumier où ils picorent. J'aime autant ça, du reste! Ce qui me désole, c'est de rester si loin de mon modèle, j'ai beau m'appliquer, m'appliquer, que mes mains en tremblent, ça ne vit pas! Je m'étais résignée à ce que l'ensemble soit momie, et toute mon ambition s'est bornée, ce matin, à faire *vivre* ce pigeon penché au bord du toit. Le voilà fait mon pigeon, eh bien, c'est du carton... J'en crierais! Quand ma chère maîtresse sera revenue, elle donnera un petit coup ici, un petit coup là, et tout remuera. Et elle me dira : « Vous voyez, mignonne, ce n'est pas plus malin que ça. » Moi je crois que c'est très malin, au contraire, car je me donne une peine!

ANDRÉ GÉRARD.

(La suite prochainement.)

COMPTE-CALIX

L'art vient de faire une perte regrettable dans la personne de M. Compte-Calix, peintre de talent, dont l'*Illustration* a reproduit plusieurs ouvrages qui ont eu, à leur heure, un certain retentissement, notamment l'*Amour au château* et l'*Amour à la chaumière*, deux pendants dont les légendes sont parlantes en leur contraste piquant; *Seule au monde*, dont le sujet : une jeune fille sortant du cimetière, est d'une tristesse poignante; et cet autre tableau que la gravure a popularisée : *Dieu et Patrie*, représentant un curé qui lit son bréviaire tout en montant sa garde. Ce tableau figurait au Salon de 1849. Une autre jolie toile de M. Compte-Calix, que nous citerons encore, entre beaucoup d'autres, est la *Leçon de Géographie*.

M. COMPTE-CALIX, ARTISTE PEINTRE, DÉCÉDÉ LE 3 AOUT

LE GÉNÉRAL SUTTER, DOYEN DES PIONNIERS CALIFORNIENS

(Voir l'article, page 103.)

On y voit un jeune homme montrant à une jeune fille ce nom magique écrit sur le sable : *Paris!* La jeune fille regarde et, toute songeuse, toute émue, semble ne pouvoir détacher ses yeux de ce nom. Cette toile était au Salon de 1872. Du reste, il est peu d'expositions auxquelles M. Compte-Calix n'ait participé. Cette année encore, il était représenté au Salon par deux ouvrages : l'*Infirmière* et *Suzanne au bain*.

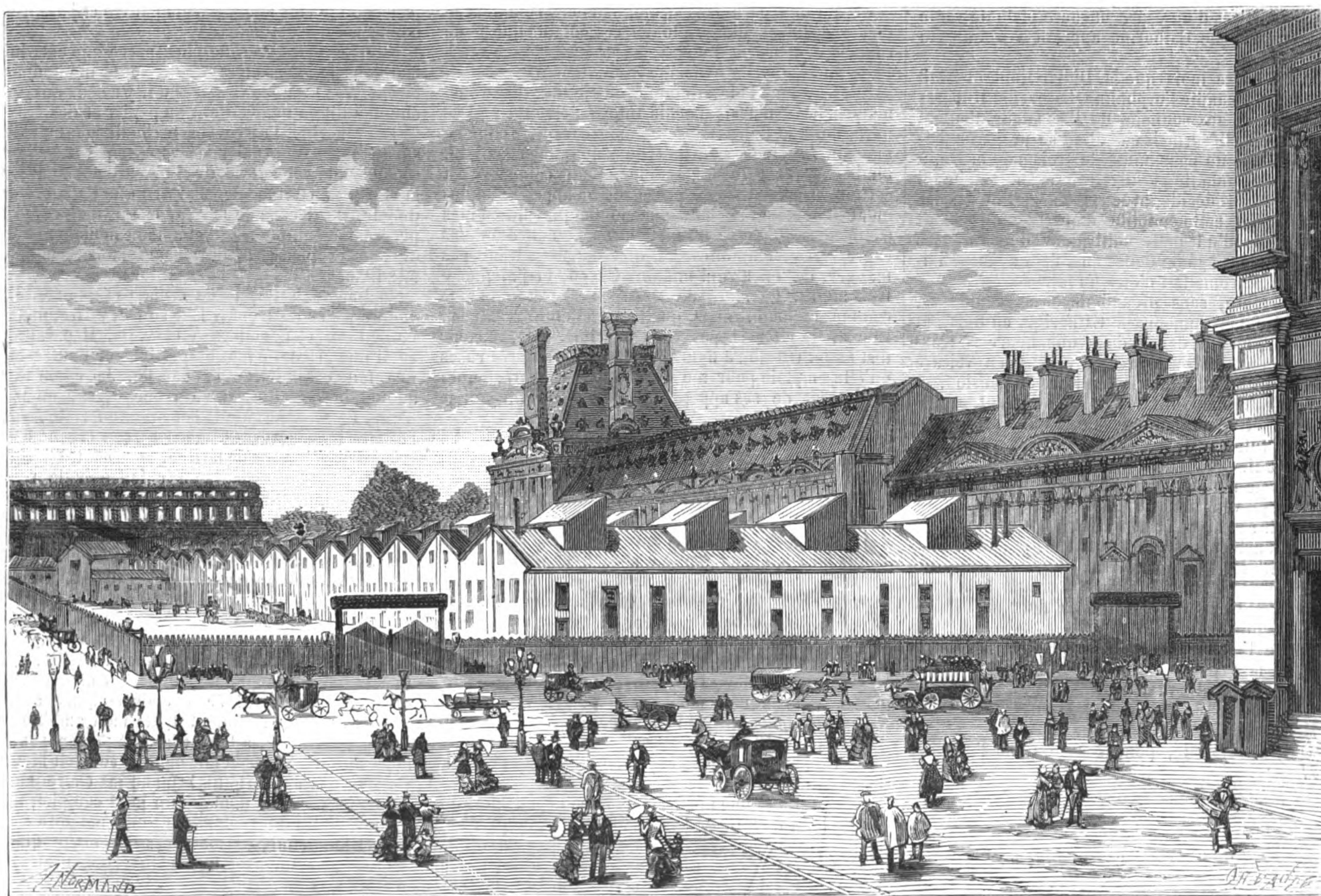
M. Compte-Calix était né à Lyon, et il avait fait ses études artistiques à l'Ecole des beaux-arts de cette ville. Il avait obtenu en 1844 une médaille de troisième classe. Rappels en 1857, 1859 et 1863. M. Compte-Calix est mort le 3 août, à Chazay-d'Azergues, où il demeurait et où ont eu lieu ses funérailles.

M. HAROU

M. Harou, dont nous donnons le portrait, est un jeune officier belge à qui le roi vient de confier le commandement de l'expédition chargée d'aller en Afrique relier, au moyen de stations scientifiques et hospitalières, la côte du Congo au lac Tanganiika. L'expédition s'est embarquée le 10 courant à Liverpool.

M. Victor Harou appartient à une famille distinguée de Hainaut, d'origine française. Né en 1851 à Fayt-lez-Seneffe, il entra très jeune à l'Ecole militaire de Bruxelles et en sortit en 1871 sous-lieutenant au 3e régiment de ligne. Après avoir passé quelques années dans ce régiment, il subit l'examen d'entrée à l'école de guerre et trois ans plus tard il recevait le brevet d'adjoint d'état-

M. HAROU, CHEF DE L'EXPÉDITION BELGE DANS L'AFRIQUE CENTRALE



LA RECONSTRUCTION DE L'HOTEL DES POSTES. — VUE GÉNÉRALE DE L'INSTALLATION PROVISOIRE DE LA PLACE DU CARROUSEL

major. Nommé lieutenant en avril 1878, il était en dernier lieu adjoint à l'état-major de la 2ᵉ division d'infanterie, à Anvers, lorsque le choix du roi le désigna pour commander l'expédition dont nous venons de parler.

LE CENTENAIRE DES ÉCOLES D'ARTS ET DE MÉTIERS

Dimanche dernier a eu lieu une fête charmante donnée par les anciens élèves d'arts et de métiers, à l'occasion du centenaire de la fondation de ces écoles. A huit heures et demie les anciens élèves et leurs invités, au nombre de cinq cents, montaient en wagon, train spécial, et se rendaient dans le département de l'Oise, à Liancourt, berceau de nos trois grandes écoles d'Angers, de Châlons et d'Aix. Reçus au débarcadère par la fanfare de Mouy, ils se rendirent presque aussitôt, entre une double haie de curieux, de maisons pavoisées et de mâts avec oriflammes, à la place de la Mairie, où s'élève la statue de M. La Rochefoucauld-Liancourt, que nous donnons ci-contre. Devant le monument, qui est l'œuvre du sculpteur Maindron, le président du centenaire, après avoir retracé à grands traits en une éloquente improvisation la vie de M. de La Rochefoucauld, rendit hommage à l'homme de bien et de dévouement, qui le premier, a su grouper autour de lui quelques enfants pour leur faire étudier les sciences et leur apprendre tous les secrets des métiers qu'ils exerceraient plus tard, depuis la fabrication de l'outil, jusqu'à la confection du modèle le plus perfectionné.

Après ce discours, souvent interrompu par les applaudissements, on se rendit à la *Ferme de la Montagne*, éloignée de 2 kilomètres de la ville.

Il ne reste plus grand'chose de ce qui fut la première école des arts et métiers : un verger planté d'arbres fruitiers a remplacé les ateliers ; on se montre la place qu'occupait, il y a trois quarts de siècle, la première enclume apportée par les petits protégés de « M. le duc », comme on appelle M. de La Rochefoucauld dans le pays.

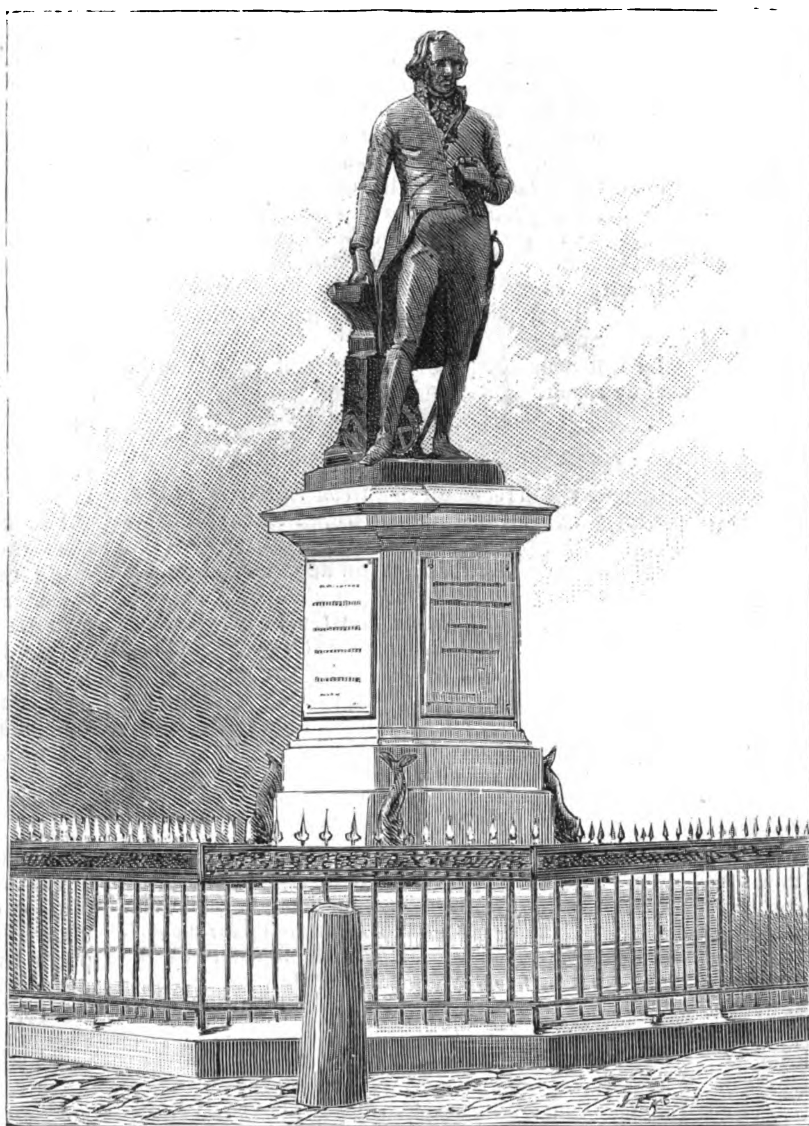
La *Ferme de la Montagne* qui, après le départ de l'Ecole, a été convertie d'abord en faïencerie, est aujourd'hui revenue à sa destination primitive : c'est une grande ferme dans laquelle on rentre les moissons ; les poules et les canards occupent seuls la grande cour carrée, et il ne reste plus qu'une plaque commémorative pour rappeler aux rares touristes qui passent, que, de là, sont sortis les maîtres qui fondèrent les Ecoles aujourd'hui si remarquables d'Angers, d'Aix et de Châlons.

A midi, on revint à Liancourt, où un déjeuner splendide, servi sous une magnifique tente, attendait les invités. Au désert, plusieurs toasts furent portés : par MM. Martin, qui remercia la municipalité de Liancourt ; Babeuil, conseiller municipal, qui se déclara trop heureux d'oublier la politique pour songer seulement à cette fête pacifique de l'industrie ; Arbel, qui but au Président de la République ; enfin le marquis de la Rochefoucauld-Liancourt, qui, en termes des plus chaleureux, adressa ses remerciements aux élèves des Ecoles d'arts et métiers, et à tous ceux qui assistaient à cette solennité.

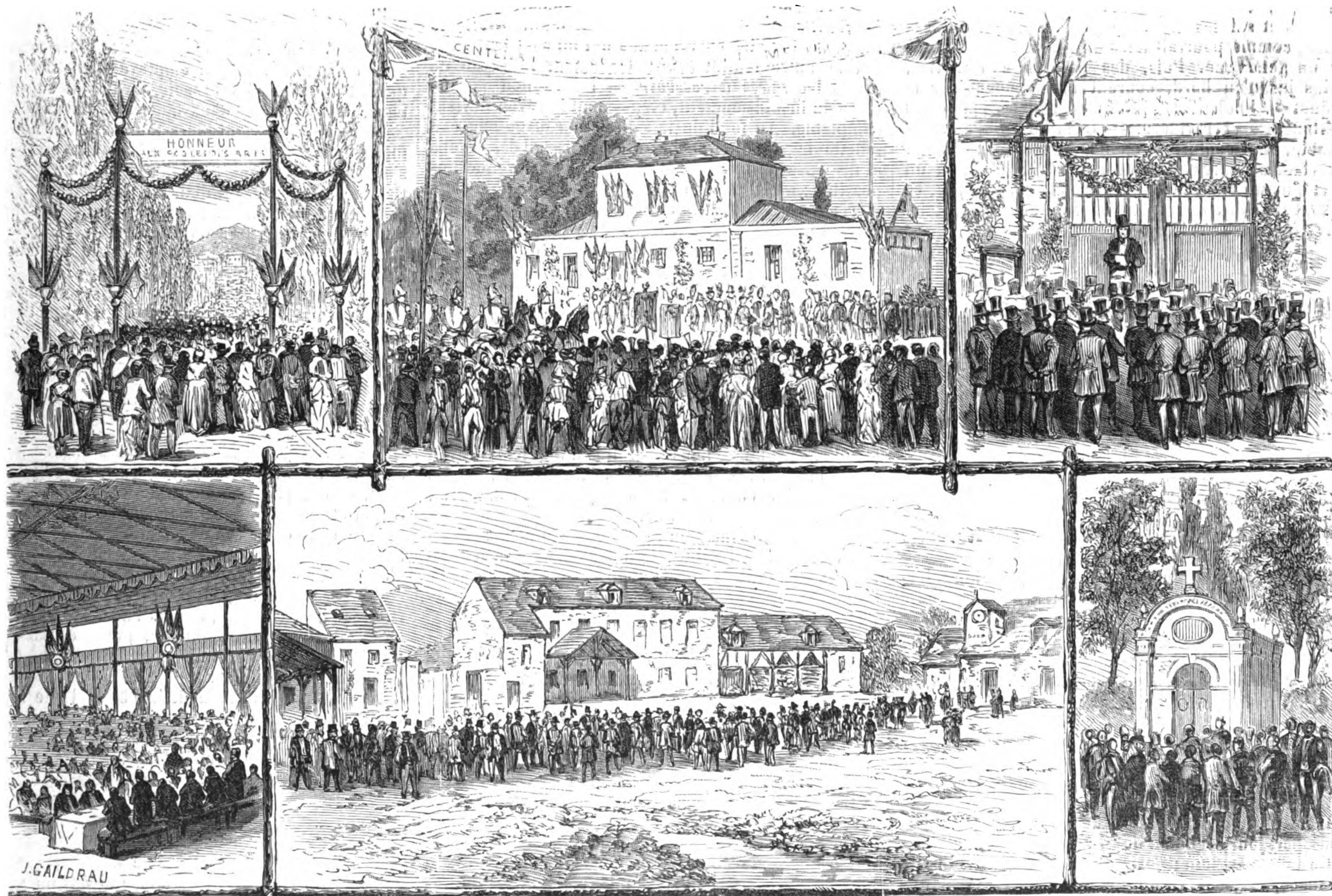
Après ce premier banquet, on se répandit dans la ville, les uns se rendant au cimetière, où M. Scholer, le doyen des anciens élèves, sorti de l'Ecole de Compiègne en 1814, prononça quelques paroles émues sur la tombe de M. le duc de La Rochefoucauld ; les autres allant visiter quelques manufactures de cette petite ville industrielle qui doit une grande partie de sa fortune à Latour, le grand fabricant de chaussures.

A quatre heures et demie, départ pour Paris.

Le soir, un second banquet, présidé par le ministre de l'Agriculture et du Commerce, réunissait de nouveau les cinq cents invités du matin à l'Hôtel continental. Ce banquet a été suivi d'une réception brillante, et un grand concert a terminé la soirée avec la fête.



STATUE DU DUC DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT
Fondateur de la première école des arts et métiers, en France.



LA FÊTE DU CENTENAIRE DE L'ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS
1 La route de Liancourt. — 2. Arrivée des invités à la gare du chemin de fer de Liancourt. — 3. Entrée de la ferme de la Montagne. — 4. Le déjeuner.
5. Intérieur de la ferme. — 6. Visite au tombeau du duc de La Rochefoucauld.

L'HOTEL DES POSTES

(Fin)

La levée des boîtes a plus de pittoresque et moins de gravité triste. Le service des chargements, austère dans ses scrupules, pénible et attristant dans ses défiances forcées, a quelque chose de sombre. Le mouvement des levées et le timbrage qui en est la conséquence, ont au contraire quelque chose de bruyant, de chaud, de gai.

La levée des boîtes est multiple : Tout ce que les bureaux de Paris n'ont pas *travaillé*, tout ce que les facteurs ont relevé dans les boîtes de quartier, tout ce qui provient du *périmètre*, arrive *en vrac*, vierge de tout tri et de tout timbre.

Tout le monde connaît ces grandes boîtes à trois compartiments correspondant à trois ouvertures au dehors : Paris, départements, étranger; qui sont installés à la porte de chaque bureau de poste.

A l'Hôtel des postes il y a quatre ou cinq *grandes boîtes*, qui sont levées de demi-heure en demi-heure ; et, dans le dernier quart d'heure avant le départ, la levée est *en permanence*.

Cela fournit, à certaines heures, de cinq heures et demie à six heures et demie du soir, par exemple, de véritables montagnes de lettres derrière lesquelles disparaissent, pour ainsi dire, les employés, et qu'il faut, en dix minutes quelquefois, timbrer, trier, classer, paqueter et faire partir.

Sur une table longue tout cela s'amoncelle. Des facteurs spéciaux rapidement les saisissent et frappent chaque lettre de deux coups de timbre : l'un sur le timbre d'affranchissement, c'est *l'oblitération;* l'autre sur la lettre, elle-même ; c'est le *timbre d'origine*, indiquant la boîte de départ et l'heure.

Cela se fait avec une rapidité vertigineuse : un bon timbreur peut faire six mille lettres à l'heure — *douze mille coups de timbre !* — et encore faut-il prendre garde de ne point frapper sur l'adresse elle-même qui pourrait n'être plus lisible.

Cette agitation, cette gesticulation continue, enragée et muette, fait un effet bizarre et, par moment effrayant; c'est comme une danse de Saint-Guy qui possède vingt, trente individus à la fois.

Autour de la table, vont et viennent pendant ce temps, se précipitant comme affolés, d'autres employés qui sautent sur les tas préparés, les emportent à la course, comme pourrait faire un voleur serré de près par un gendarme. Puis, des paniers à roulettes, pleins jusqu'au bord, courent brusquement sur le parquet — si l'on peut appeler un parquet ces planches déchiquetées et ravinées. — C'est un brouhaha formidable, une confusion en apparence inextricable. A certaines heures, cela devient indescriptible ; un quart d'heure avant le départ, dans le *coup de feu*, ce ne sont plus des employés, ce sont des convulsionnaires qu'on a sous les yeux.

*
* *

Le service des imprimés est tout bonnement un prodige. Dans cette salle basse où se démènent une cinquantaine d'employés, on classe et l'on expédie parfois en une demi-heure *quatre cents sacs* de journaux ! Et des sacs n° 7 encore ! c'est-à-dire des sacs qui vous viennent jusqu'au menton et qui pèsent trente et quarante kilos !

A certains jours, quand paraissent les journaux hebdomadaires, c'est inimaginable.

On n'en viendrait point à bout si le public n'était forcé de venir en aide à l'administration. Les journaux envoient, d'habitude, leurs ballots tout *routés* classés par bureaux de destination.

Les grosses maisons font de même pour leurs imprimés, circulaires, prix courants ; voire pour leurs lettres.

J'ai vu, de mes yeux, une voiture, appartenant à une maison de commerce, apporter, d'un seul coup, 125,000 prospectus et *trente mille lettres à 15 centimes!*

*
* *

Le service qui nous touche de plus près, nous autres Parisiens, c'est la distribution.

Il fut un temps où Paris n'avait que deux distributions par jour, pendant que Lyon en avait quatre!

Ce temps est loin ; Paris a maintenant *huit* distributions par jours et *huit* levées; il est vrai que Londres en a *douze*.

Pour la distribution, Paris est divisé fictivement en onze « *rayons* » ou circonscriptions.

Dans la grande salle — faite de trois grandes pièces dénivelées et en zig-zag — chaque rayon a son bureau; l'on devrait dire : sa cage, fermée de grilles, divisée par des grilles en trois compartiments.

L'un en forme de carré, dont une table à rebords et à casiers occupe les côtés est destinée au *piquage*. Les facteurs du rayon font d'abord le tri général et se distribuent les lettres entre eux, suivant leur parcours : ils *piquent* dans le tas ce qui leur appartient et le rangent dans leur boîte conformément à leur itinéraire — toujours le même.

L'autre compartiment, plus grillé, plus *cage* encore s'il est possible, est destiné au travail des chargements.

Le troisième compartiment contient le bureau du chef de rayon.

*
* *

Chaque rayon reçoit du *douzième rayon* — le rayon central, le *moyeu*, pour ainsi dire, de tous ces rouages — la part qui lui revient.

Le douzième rayon, lui, reçoit de quatre côtés à la fois :

Le bureau du départ lui transmet, par trois guichets, ce qui vient des départements, de l'étranger, de Paris et banlieue.

Par ces trois guichets arrivent aussi — toujours avec les reçus à signer et les feuilles de route, — les chargements de ces trois sources.

Les bureaux de Paris lui transmettent, *non rayonnées*, les lettres de chaque levée.

Les ambulants lui envoient leur dépêche, toute *rayonnée*.

Tout ce qui n'est pas rayonné passe immédiatement au « tri de rayon ». Pour chaque rayon des corbeilles numérotées servent de moyen de transport. Du douzième rayon aux tables de piquage, ces corbeilles font un va-et-vient endiablé de vivacité.

A la première distribution — de quatre heures à sept heures du matin — ce qui se passe là tient du rêve et de la frénésie. Quatre-vingts courriers arrivant à la fois ; — vingt-six de province, quarante-sept de Paris, une vingtaine de banlieue, que sais-je encore?

Tout cela, dépaqueté, vidé, trié, s'accumule en pile d'un mètre de haut, puis objet par objet, disparaît. En moins d'une heure, les tables sont nettes, les employés au repos.

Entre temps, au bureau des chargements, on fait *la feuille* de chaque rayon. Cette feuille *débite* le rayon de tous les chargements qui lui sont transmis.

Une autre feuille *débite* également le rayon de toutes les *taxes à recevoir* — lettres non affranchies ou insuffisamment, etc, — dont le rayon devient comptable. Au fond de la salle, un rouage nouveau fonctionne, qui diminue beaucoup le travail des rayons et dispense les facteurs d'une besogne devenue impossible : les grandes maisons de banque ou de commerce ont là leur case où se concentrent tous les chargements à leur adresse. Une feuille est dressée pour chaque maison ; un facteur spécial part avec un tilbury pour faire la remise à domicile de tous les articles. Deux tilburys font ce travail.

*
* *

Quand le douzième rayon a fini sa tâche — qui recommence huit fois par jour, — les onze autres travaillent encore.

Les chefs de rayon préparent les carnets de chaque facteur. Chacun de nous a vu plus d'une fois — et le plus souvent avec plaisir — ces carnets sur lesquels sont inscrits en *débet* les chargements confiés au facteur, les taxes à recevoir.

Le soir, la vérification est faite par la comparaison des carnets aux feuilles. Le douzième rayon a livré tant de chargements ; le facteur en a distribué tant — toujours contre signature — il en reste tant. Où sont-ils? Les voilà. Tout est bien ; dont quittance.

Les carnets préparés, le chef de rayon les remet ; puis, à haute voix, il lit *la planche*. C'est la liste posée sur un carton — des articles dont chaque facteur est comptable.

« Un tel — tant de chargements, tant de francs et de centimes à recevoir ! » Le facteur répète les chiffres.

Pas d'erreur ? non. Tout est bien. En route !

Les facteurs, en ordre, descendent et se casent — toujours en ordre, le premier entré se plaçant au fond et devant être le dernier à sortir — dans l'omnibus qui les emporte et les dépose au point où commence leur itinéraire. Un autre omnibus — celui qui emporte la distribution suivante — les reprendra au point extrême de leur parcours, pour les ramener à l'hôtel.

Ce trajet, toujours le même, les chevaux — de belles bêtes, et bonnes — le savent par cœur. Ils le feraient ils le font tout seuls, s'arrêtant d'eux-mêmes à l'endroit voulu. Le cocher n'est là que pour parer aux accidents.

*
* *

Chaque rayon a quatre brigades de facteurs, chaque brigade compte seize à dix-huit hommes. A la distribution du matin, trois brigades travaillent à la fois. La quatrième brigade fait la seconde distribution.

Ce qui retarde le facteur, ce sont les chargements : il faut entrer, monter, trouver le destinataire, faire signer le reçu.

Il y a des quartiers et il y a des heures où cela va tout seul. La rue Montmartre ou la rue des Jeuneurs sont *un beurre*. Le faubourg Saint-Germain, le quartier des Martyrs, le faubourg Poissonnière et la rue de Paradis sont des *chiendents*.

Faubourg Saint-Germain, neuf heures du matin, c'est encore la nuit. Monsieur dort et Madame a défendu qu'on entrât chez elle. Il faut parlementer, forcer la consigne, ou repasser une seconde fois. Et on rencontre de la mauvaise humeur, encore!

Rue des Martyrs — les quartiers artistiques et galants, ceux-ci surtout, reçoivent tout de même de ci, de là, quelques chargements — il faut aussi réveiller son monde; il y a des moments où cela dérange et parfois même ce n'est point sans indiscrétion. En revanche, la lettre chargée, — manne bienfaisante et rare, quoique toujours impatiemment attendue — trouve toujours bon accueil; le facteur aussi, par conséquent.

Faubourg Poissonnière, les négociants huppés et cossus ont maison de campagne, couchent *aux champs* — quels champs ! — et ne rentrent guère que par le train de dix heures, trop tard pour la première distribution. Ces Messieurs, du reste, se plaignent, font des reproches et des pétitions. Ils voudraient que la seconde distribution fût la première, ou que la première fût la seconde, comme on voudra.

Autrefois, en 1853-54, — ce sont déjà des temps antédiluviens et fossiles, des temps *primitifs* — il y avait à peu près 120 chargements par jour pour 10 rayons, c'était un maximum ; cela faisait, en moyenne, *un* chargement par facteur. Il y en a aujourd'hui près de 4000, quelquefois plus. On voit ce que cela peut faire.

Cette augmentation des chargements a donné naissance à une institution curieuse : *la Californie*.

Le *californien* est un employé de bonne volonté qui fait, le matin ou le soir, un travail supplémentaire, payé à part — deux heures, deux francs.

Le californien vient, hors tour, à quatre heures du matin, heure militaire ; ou bien le soir de six à huit. Il s'en trouve qui font les deux suppléments à la fois. Bénéfice net, 4 francs. Pour un employé à 800 francs, comme il s'en trouvait alors, c'est une fortune ; aux temps mythologiques, on aurait dit : *le Pactole;* en 1853, la Californie étant à la mode, on disait : *la Californie*.

Jusqu'en 1853, au service des chargements, il n'y avait pas de californien ; on en prit un qui, tout seul, pendant deux ans, suffit au service. Il y en a maintenant trente-huit ; et c'est à peine s'ils en viennent à bout !

*
* *

Il nous resterait bien des choses encore à passer en revue : les services de la caisse, les articles d'argent, — où, par une innovation louable, la vérification et le contrôle des mandats avec les registres à souche sont confiés à des femmes, — le service des recouvrements ; celui — tout nouveau — de la caisse d'épargne postale ; que de choses intéressantes à voir, curieuses à étudier, amusantes même, quoique sérieuses. Il s'est fait là, depuis l'avénement de M. Cochery, bien des changements, presque une révolution, mais une révolution bienfaisante, contre l'habitude des révolutions.

Il passe par les mains de la poste, d'une façon ou de l'autre — chargements non compris — plus de 200 millions par an !

Mais, pour tout dire, il faudrait tout un volume. Exprimons un regret et passons.

*
* *

Il n'est pourtant pas possible de ne pas visiter la *poste restante* un petit bureau, qui fait un gros service.

Installé — fort mal — dans une annexe, ou plutôt une cabane en bois et en verre, serré dans le pan coupé de la rue Pagevin, ce bureau pourtant mani-

pule, sans compter les secrets de tout un monde, des valeurs énormes.

C'est là que les *boîtiers* de Paris ont leur case et viennent prendre directement leurs lettres, pour les avoir une heure plus tôt. Il y a là aussi des chargements, non plus isolés, mais groupés, qui représentent dans le courant de l'année des centaines de millions et peut-être des milliards. La Banque de France, le Comptoir d'escompte, le Crédit foncier, M. de Rotschild, les grandes compagnies financières ont là leurs *boîtes*. Pour avoir une *boîte*, il suffit de payer cent sous par mois, ou même par an, je crois; c'est encore un gros bénéfice pour la poste, car il faudrait trente ou quarante facteurs pour faire cette distribution.

Dans ce bureau, la table *d'ouverture* voit éventrer chaque matin vingt-huit dépêches d'ambulants. Elle reçoit, en nombre indéterminé, des dépêches de Paris et de la banlieue. Il y a des jours où telle maison de nouveautés — lors des changements de saison — vient prendre là, d'un seul coup et pour une seule distribution, *vingt mille*, *vingt-cinq mille lettres!* L'agence Havas y reçoit chaque jour, en lettres ou journaux, *quatre grandes mannes* plus que pleines.

L'armée française n'est pas sans donner un peu de travail à la poste restante. Chaque régiment de la garnison a là sa case où le vaguemestre vient relever son paquet deux fois par jour. Toutefois certains régiments préfèrent recevoir leur dépêche à l'un des bureaux les plus voisins de leur caserne.

*
* *

L'autre côté du service a quelque chose de mystérieux et d'occulte. C'est la correspondance secrète, qui se dissimule, qui parfois a peur et même honte.

Dans cette petite salle irrégulière, mal éclairée, — et, pourtant, trop éclairée au gré de certains ou plutôt de certaines correspondantes, — quand ce n'est pas une perpétuelle comédie qui se joue, c'est un drame perpétuel.

Le public qui vient là change avec l'heure. L'ouvrière du matin, faite aux aventures et dont la timidité n'est plus à son début, y vient chercher son roman quotidien, le rendez-vous du soir, la lettre attendue qui fera d'elle une oisive et la dispensera du travail dont elle est, pour son malheur, dégoûtée.

Le négociant de passage, le commis-voyageur en tournée, le touriste *en transit* y viennent remonter leur viatique, prendre des nouvelles ou des ordres. Ceux-là se présentent hardiment le jour; ceux-là — des *réguliers* et des *comme il faut* — reçoivent des chargements!...

Les voilettes obscures du soir, timides, effrayées, tressaillant au moindre bruit, s'inquiétant d'être suivies, s'effrayant d'être reconnues... tous les drames de la passion, toutes les comédies de l'adultère, toutes les frayeurs de la conscience fautive.

Puis, les spéculateurs de l'annonce, les misérables et les naïfs qui, sans espoir et sans ressource, jettent leur dernière pièce blanche aux journaux pour demander avec angoisse une place, un secours. Que de déceptions et que de larmes! A ceux-là, le plus souvent, la poste restante apporte une injure, un piége; mais le secours ou le travail, presque jamais!

Les autres, les chevaliers d'aventure, y font des coups, parfois réussis. Il s'est trouvé des maîtres dans l'art du chantage pour faire de l'annonce un traquenard et une souricière. Il en est qui, demandant un mari jeune, beau, titré pour une femme puissamment riche — envoyer la photographie — se sont fait de la réponse, nombreuse toujours, et de la photographie, une arme, une menace; plus d'une famille a racheté chèrement la lettre et le portrait d'un enfant prodigue tombé dans les compromissions flétrissantes de la pauvreté dorée.

D'autres exploiteurs fréquentent ce coin privilégié. Vers la fin de 1879, il a fallu donner la chasse à toute une bande qui venait là, guettant l'occasion, ramasser les petits morceaux des lettres déchirées — les mouvements de colère et de dépit sont fréquents en cet endroit — et qui, par un prodige de patience, recomposant la lettre, s'en faisaient un *instrument à musique* selon l'argot de ces exploiteurs.

D'autres *pratiques* moins dangereuses et plus drôles, fatiguent parfois la patience — angélique, d'ailleurs — des employés.

Ce sont, en hiver, les *chauffeurs*, lazzaroni parisiens, bohêmes et vagabonds qui, par les temps froids, viennent reprendre un peu de chaleur aux frais de l'Etat. On n'est point dur pour eux et, tant qu'ils ne sont point gênants, on les tolère.

Puis, le matin, quand les vaguemestres, jeunes, pimpants et la moustache en croc, rencontrent le troupeau déluré des modistes ou des piqueuses, ah! dame! alors, cela s'anime et si la poste restante, qui a des mœurs, ne se dépêchait pas d'intervenir, on ne sait pas jusques à quel degré de gaieté la chose pourrait aller.

*
* *

Un dernier point nous reste à toucher: *les rebuts*.

En voyant manœuvrer, dans son activité fébrile et en apparence désordonnée, ce mécanisme colossal, qui remue des milliards d'objets avec une précipitation folle, on se demande non pas comment il se fait qu'une lettre n'arrive pas, mais comment il peut se faire qu'une lettre arrive.

Cependant, quand une lettre arrive en retard, c'est à peine une fois sur dix par la faute de la poste. Et quand elle n'arrive pas, ce n'est *jamais* sa faute, c'est toujours la faute du public.

C'est l'ignorance qui a mal mis l'adresse; c'est l'étourderie qui ne l'a pas mise du tout ou l'a laissée incomplète; c'est la vanité bête de l'homme qui s'imagine être tellement connu que son adresse n'ait pas besoin d'être écrite.

Il ne manque pas de Gaudissarts, pétris de suffisance et d'aplomb, qui se font un devoir *d'épater* la pratique en posant pour la notoriété universelle. « L'adresse de la maison? Elle est assez connue pour n'avoir pas besoin d'adresse. Ecrivez à M. un tel, à Paris; cela suffit. »

Cela suffit, en effet, à mettre les facteurs sur les dents. Pour avoir un magasin bien achalandé, on n'est point l'égal de Boerhave, à qui l'on pouvait écrire: à *M. Boerhave* en Europe. La lettre a du retard, quand elle arrive; et plus d'une fois, faisant le tour des 400 *Petit* ou des 250 *Guérin* ou des 300 *Brun* que mentionne le *Bottin*, elle reste en route et se perd.

Avis aux négociants!

Aux rebuts, on trouve la *lettre blanche*, jetée à la poste sans adresse; la lettre *sans direction* où manque le nom de la ville; la lettre *rébus*, dont les Champollions merveilleux de l'Hôtel des postes n'ont pas toujours raison: *Mosieu Janoateurchelui*. Une lettre pareille — ou à peu près, car j'ai dû changer les quatre premières lettres — une lettre pareille est arrivée!

L'employé spécial — un habile! — a su lire: *Monsieur Janot* — ou l'autre nom — *acteur, chez lui*. Ceci deviné, le nom de l'acteur a suffi.

Ah! si le temps et la place ne nous manquaient pas! quelle mine d'anecdotes, joyeuses ou tristes, gaies le plus souvent, et tragiques aussi, parfois.

*
* *

Puis il y a les rebuts *impossibles*: *Mosieu N... en son tombeau;* cela se rencontre; la lettre de fou, bien qu'elle ne soit pas toujours timbrée de Charenton, n'est pas rare. Ces lettres et les lettres non réclamées à la poste restante sont détruites au bout de deux ou trois mois, selon les cas.

Toutes les lettres, *toutes*, sans exception, sont ouvertes avant d'être livrées au pilon. Il faut bien voir si, d'aventure, elles ne contiennent pas des valeurs et si leur contenu ne permet pas d'en trouver le destinataire.

La poste du reste est discrète autant et plus que le plus discret des confesseurs.

*
* *

Ce n'est point, d'ailleurs, sa seule vertu:

Dans le service de la poste, c'est comme dans le service de l'Autriche: on n'y roule pas sur l'or. Les *matadors* ont de 3 à 4000 francs!

Le service est dur; la journée longue; d'aucuns ont quinze heures par jour de travail à fournir.

Quelque temps qu'il fasse, où qu'on loge — et, vu la cherté des loyers, on loge au loin — il faut, à quatre heures du matin, être arrivé, donc se lever à trois heures. Dans la boue, sous la pluie, dans la neige, sans omnibus possible, il faut courir, faire une lieue.

Et cependant, le postier aime son métier. Il a le dévouement, l'abnégation, l'esprit de corps, l'amour-propre de la chose. Toute lettre, tout objet qui passe par ses mains est un devoir, en même temps qu'un problème. Il faut que la lettre arrive; il le faut! Il y va de l'honneur du corps; on a sa glorîole aussi, qui ressemble beaucoup à de la bravoure et à de l'honneur.

Ce qu'on a surtout, c'est de la probité; une probité farouche, poussée au scrupule, qui se mêle dans le sang pour ainsi dire et qu'on respire sans s'en douter.

Il passe par les mains de la poste, sous forme de chargements, plusieurs milliards par an.

Ces milliards sont manipulés par des pauvres gens qui vivent tout juste; gagnant à peine, et pas tous, 5 francs par jour; et *jamais*, JAMAIS! entendez-le bien, jamais un seul chargement ne s'est perdu à l'Hôtel des postes!

*
* *

Et pour mener tout ce régiment, savez-vous de quelles punitions redoutables disposent les chefs?

Ils ont: *la princesse*.

Ce mot pittoresque et plein de promesses couvre une chose désagréable mais qui, pourtant, n'a rien de bien cruel.

La *princesse* c'est — être ou chose — le clou, le grappin, la chaîne qui retient l'employé prêt à partir; le malheureux qui *s'oublie auprès de la princesse* et qui signe la feuille de présence après l'heure sonnée, se voit ouvrir un compte, où les minutes perdues sont portées à son débit. Quand il doit une heure, soixante minutes, l'administration, par un billet imprimé, — un véritable *billet de garde*, lui réclame *trois heures* de travail supplémentaire.

Recevoir ce billet, dans l'argot de l'hôtel, cela s'appelle: *recevoir une princesse*.

On m'a cité tels employés qui, depuis quinze ans en fonction, n'en ont jamais reçu. L'un d'eux, en quinze ans, n'a dû que quinze minutes; et c'est le shah de Perse qui, faisant encombrement dans les rues de Paris, avait été sa *princesse* malgré lui.

*
* *

Tel est dans son ensemble, sommairement esquissé — trop sommairement, malgré la longueur de ce résumé — le service de l'Hôtel des postes; service terrible, auquel on ne résisterait pas si les à-coups foudroyants dont il est fait, n'étaient coupés de *temps de repos absolu*.

J. DU VISTRE.

NOTES ET IMPRESSIONS

Aujourd'hui craindre le pape, l'Église et le clergé, c'est avoir peur des mouches à la fin de l'automne.

FRÉDÉRIC II.

*
* *

Conduisez-vous avec la fortune comme avec les mauvaises payes; ne dédaignez pas les plus modestes à-comptes.

DUC DE LEVIS.

*
* *

Les actions des hommes déterminent plus leurs jugements que leurs jugements ne règlent leurs actions.

DUCLOS.

*
* *

La rigueur de la loi cède à la plus puissante des pressions: celle des idées régnantes.

VICTORIEN SARDOU.

*
* *

Les voyages sont la partie frivole de la vie des gens sérieux et la partie sérieuse de la vie des gens frivoles.

Mme SWETCHINE.

*
* *

Autrefois, l'école était une prison; aujourd'hui, l'on rêverait d'en faire un jardin. JULES FERRY.

*
* *

Notre époque travaille trop vite et préfère souvent l'apparence à la réalité; néanmoins, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup travaillé.

ÉM. MONTÉGUT.

*
* *

Les poupées, pour les petites filles, et les enfants, pour les femmes, sont les seuls êtres sur lesquels elles se sentent une domination complète; c'est pour cela qu'elles les aiment tant. PH. BURTY.

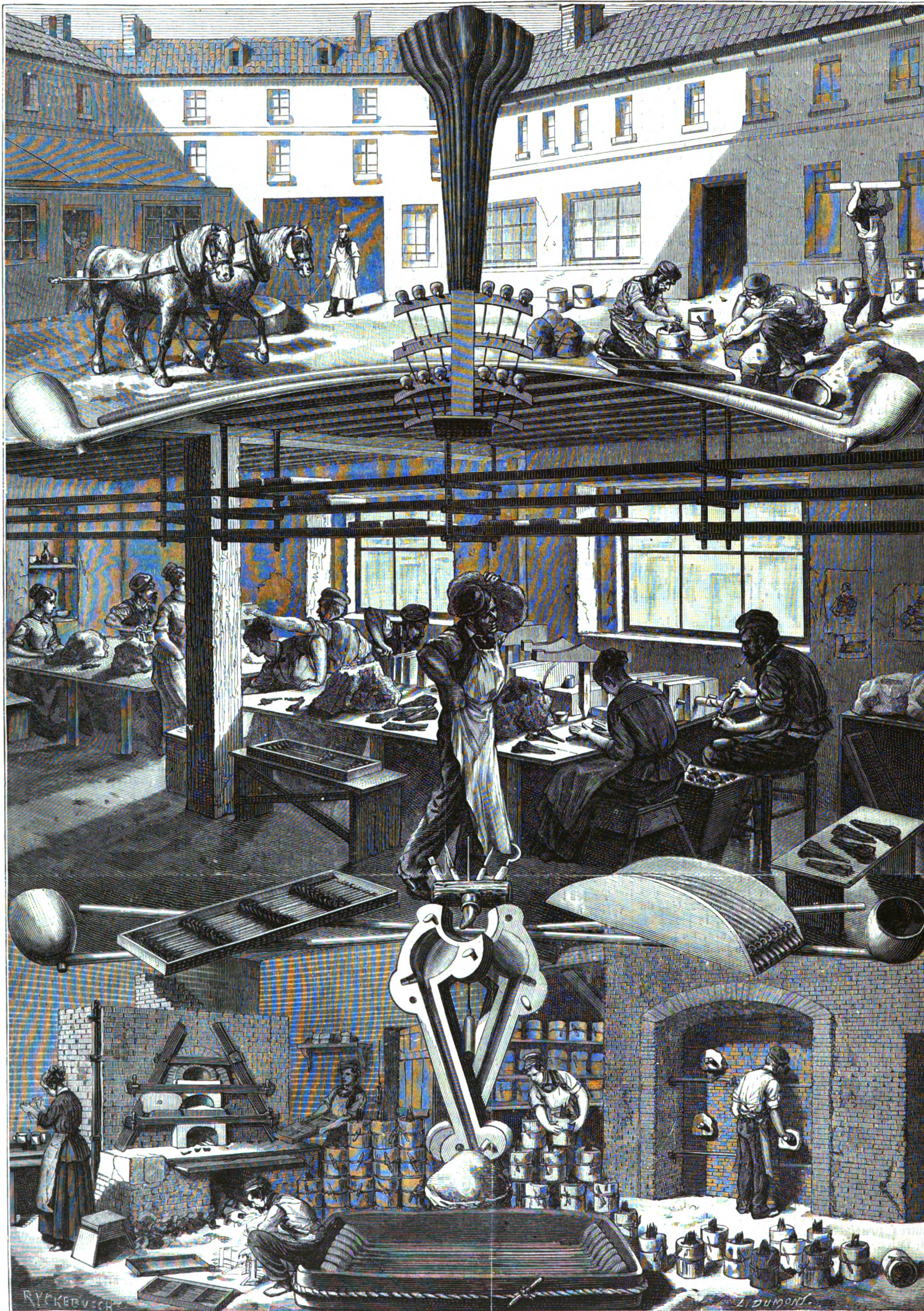
*
* *

L'Italien se joue des mots, le Français en est dupe.

*
* *

Cartésianisme du sentiment: j'aime, donc je suis; je souffre, donc je suis immortel.

G. M. VALTOUR.



LA FABRICATION DES PIPES EN TERRE

1. Broyage des terres servant à la fabrication des pipes. — 2. Remise en bloc des terres après le broyage. — 3. L'atelier de moulage. — 4. Émaillage et cuisson des pipes émaillées. 5. Moule et étampeux. — 6. Cuisson des pipes non émaillées.

LA PÊCHE DU HOMARD

PÊCHEURS LEVANT LEURS CASIERS

UNE HABITATION DE PÊCHEURS A CONCARNEAU

REVUE FINANCIÈRE

Notre bourse est en bonne voie.

Non pas que les affaires y soient très actives, la morte-saison y produit pleinement ses effets et le marché ne voit plus arriver chaque jour qu'un tiers ou qu'un quart de sa clientèle, mais le peu qu'on y fait dénote une confiance absolue dans la hausse et la très ferme volonté de ne pas se laisser émouvoir par des craintes politiques plus ou moins vagues. Sans approuver pleinement cette disposition d'esprit qui conduirait à une dangereuse indifférence de la situation européenne, je dois avouer que jusqu'à présent elle a réussi aux acheteurs. En tenant ainsi pour nul et non avenu tout péril qui n'est pas bien défini, immédiat, urgent, ils ont fait merveilles. Pourquoi l'avenir leur serait-il moins indulgent que le passé?

La hausse accomplie pendant ces huit derniers jours n'est pas non plus très considérable; rarement le Cinq qui mène le reste des valeurs a-t-il gagné plus de dix centimes par séance, mais il les a gagnés d'une manière continue. Ce progrès lent et mesuré est le plus sûr comme le plus raisonnable qu'on puisse souhaiter.

De 118 80, le Cinq s'est élevé sans précipitation à 119 20. Le Trois et l'Amortissable l'ont suivi avec circonspection; ces deux dernières rentes n'ont pas les préférences de la Bourse; les masses de Trois, déclassées et données en report sont, dit-on, un peu lourdes. Le Cinq est la valeur favorite.

Les Sociétés ont monté, comme les Rentes, mais avec non moins de réserve que le Trois; je n'en vois pas dont les différences de huitaine soient remarquables. Il en est pourtant quelques-unes dont les plus-values ne sont pas insensibles; de ce nombre sont la Banque de Paris, le Lyonnais, le Mobilier espagnol, le Mobilier français et la Banque d'escompte.

Entre tous les établissements de Crédit, le Foncier donne l'exemple de la fermeté; il se traite avec beaucoup de suite de 1270 à 1280. On sait que la reconstitution du Crédit agricole est chose décidée et que les conditions d'existence de la nouvelle Société sont déterminées. D'autres affaires, de haute importance, se préparent au Foncier et la bourse est toute prête à suivre la hausse de son action qui, selon toute apparence, gagnera encore une centaine de francs. C'est la grande valeur de portefeuille. En attendant, la Nouvelle Communale, à laquelle ses six tirages annuels, donnent l'attrait de grands bénéfices éventuels, continue à se classer dans l'épargne au cours de 485.

Nos Chemins montent en même temps que nos Fonds d'Etat; leurs prodigieuses augmentations de recettes suffisent pour leur attirer des acheteurs.

Ce sont les Fonds d'Etat étrangers qui ont profité le plus largement de la reprise; l'Italien a reconquis et dépassé le cours de 84, le Florin avance rapidement vers celui de 77, le Russe vers celui de 95. A maintes reprises, j'ai signalé le danger que courent nos acheteurs français en ramassant ces valeurs à des cours que la moindre probabilité de conflit politique fait reculer de cinq ou six points.

Il y a peu d'affaires nouvelles, et les capitaux continuent à choisir, parmi les affaires déjà créés celles qui lui semblent plus avantageuses.

Les *Bons de l'Assurance financière* qui, le 1er juillet, ont payé un à compte de 15 fr. sur les bénéfices de l'exercice donnent lieu à de nombreuses négociations. On sait que ces bons participent à la totalité des bénéfices jusqu'à l'expiration de la Société et qu'ils sont remboursables à 2500 francs par tirages qui s'effectuent chaque année.

La *Banque Industrielle* met en vente 1500 actions entièrement libérées de la *Société anonyme des Carrières françaises et belges réunies.*

C'est une affaire d'avenir, au capital entièrement versé de 2 700 000 francs, divisé en 5400 actions, dont les bénéfices, pour les neuf premiers mois de 1879, ont permis une première répartition de 33 francs: 15 francs ont été distribués en janvier dernier et 18 francs, formant le solde, le seront le 15 septembre prochain.

L'exercice 1880 ne sera pas moins fructueux que le précédent.

Grâce aux traités passés avec les villes de Paris, de Londres, de Liège, de Maëstricht et avec le gouvernement roumain, l'année courante promet de donner 20 0/0 du capital, réserve et amortissement compris.

Une entreprise de cette espèce a évidemment un champ d'exploitation et de vente presque illimités.

Il suffit de considérer les immenses travaux entrepris en ce moment par toutes les municipalités de l'Europe, jalouses d'améliorer les voies de communication de leurs cités et la création incessante de routes départementales nouvelles, de lignes de chemins de fer et de tramways, pour se convaincre que la production des carrières restera toujours bien au-dessous de la demande de pavés, de pierres concassées nécessaires au macadamisage.

Le prix d'émission des 1500 titres, offerts au public par la *Banque Industrielle*, est 518 75.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

Mme la comtesse de Chambord a traversé Prague dernièrement. Il y a eu le soir de son arrivée réception au palais. Mme la comtesse de Chambord est allée à Vienne visiter la duchesse de Modène, pour rejoindre M. le comte de Chambord à Chambéry.

L'impératrice d'Autriche voyage incognito en Suisse. Sa Majesté a fait la traversée de Genève à Evian le 8 août et a accepté un déjeuner chez Mme la marquise de Castellane, née de Talleyrand-Périgord. La reine Isabelle est arrivée la nuit dernière de Fontenay, pour recevoir l'archiduchesse Elisabeth, qui arrive à Paris et ne s'y arrêtera qu'un seul jour, se rendant à Madrid auprès de sa fille, la reine Christine d'Espagne.

La duchesse de Medina-Cœli est arrivée à Paris, venant de Madrid, appelée par l'état assez grave de son fils aîné.

C'est dans les premiers jours d'octobre qu'aura lieu le mariage du prince Roland Bonaparte avec Mlle Blanc. A cette occasion, Monaco et Monte-Carlo préparent des fêtes magnifiques.

SPORT HIPPIQUE

Par l'importance des prix autant que par le concours du monde le plus aristocratique, la réunion de Deauville, qui compte aujourd'hui cinq journées de courses, est devenue une des plus intéressantes de l'année. Les champs sont composés de presque tous les chevaux en condition; cette année, on peut évaluer à 150 le nombre des racers qui ont été dirigés sur l'hippodrome de La Toucques, fondation du duc de Morny.

Courses de Deauville, 1er jour. — Le prix spécial, 2000 fr. en 2500 mètres. — *Poulet*, à M. le comte de Lagrange, l'a emporté d'une tête sur *Destrier* 2e.

Prix de Trouville, 2000 fr., 1600 mètres. — *Frondeuse*, au comte de Lagrange, a gagné assez facilement; *Benevenuto* 2e, *Boum* 3e.

Prix principal, 3000 fr., 3000 mètres. — *Prologue*, au comte de Lagrange, 1er, *Natte* 2. Après un faux départ, *Barde* et *Paola* se sont choqués si malheureusement que le jockey Mills qui montait *Barde* s'est cassé la jambe dans la chute.

Prix de Villers, 3500 fr., 900 mètres. — *Belliqueux*, au haras de Chamant 1er, *Montgomme* 2e. Gagné d'une tête.

Prix de Honfleur, 3000 fr., 900 mètres. — *Navette III* 1re, à J. Prat, *Gingeole* 2e; facilement gagné.

Prix des Tribunes (handicap), 5000 fr., 2500 mètres. — *Nature*, au comte de Lagrange, 1re, *Arbitre* 2e.

Deuxième jour. Prix du chemin de fer, 2000 francs, 900 mètres. — *Bretonne*, 1re; *Minerve*, 2e. — Prix national, 500 francs, 1500 mètres.— *Ismael* 1er, *Salteador* 2e. — Prix de Victot, 4000 francs, 2300 mètres. — *Nature* 1re et *Frondeuse* 2e, de l'écurie Lagrange. — Prix de deux ans, 8000 fr., pour chevaux de deux ans, de tout pays. Distance, 1400 mètres environ. Gagné d'une demi-longueur par *Strelitz*, à M. le baron de Rothschild, sur *Transatlantic*. Le vainqueur est un fils de l'illustre Boïard. — Prix des écuries, 4000 francs, 1600 mètres. — *Musette* 1re, *Venise* 2e, *Louis-d'Or* 3e. — Prix de Lonray, 5000 francs, 3000 mètres. — *Loisir*, à M. le comte de Berteux.

Courses à Nevers. —Prix du Conseil général (au trot monté). *Georgette*, 1; *La Nivernaise*, 2.— Prix du Gouvernement, *Cendrillon*, 1; *Porte monnaie* 2. Prix régional. *Mardi gras*, 1; *Camisole* 2. Prix de la Nièvre. *Cendrillon*, 1; *Mardi gras*, 2. Prix de la ville. *Virelai*, 1; *Jugulaire*, 2. Prix des Dames (handicap), *Futaine*, 1; *Délire*, 2, Prix de la Société d'encouragement. *Pergolese*, 1; *Acacia*, 2.

Courses à La Tour du Pin. Prix de l'Isère (au trot monté) *Epinette*, 1; *Malin*, 2. Prix du chemin de fer (au trot monté). *Sorvanetz*, 1; *Spedranza*, 2. Prix du Conseil général (au trot monté) *Proserpine*, 1; *Epinette*, 2; Prix de la Coupe. *Ninan*, 1; *Marie*, 2. Prix de la ville de La Tour du Pin (au trot monté). *Sorvanetz*, 1; *Sourarka*, 2. Prix des dames (course de haies) *Irlandaise*, 1; *Baladine*, 2. Hunt military (steeple chase). *Gaïac*, 1; *Grâce*. 2. Match au trot attelé. *Toison d'Or*, 1; *Spedranza*, 2.

Courses au Dorat. Prix du ministère. *Eloire*, 1; *Aline*, 2; Prix de 4e classe, *Gabriel*, 1; *Atout*, 2. Prix du département et de la ville, *Courrier*, 1; *M. l'Amour*, 2. Prix du chemin de fer. *Grand merci*, 1; *Tambourine*, 2.

Le *Racing calendar* a publié une lettre de Sir Wilfrid Scawen Blunt dans laquelle le signataire expose que les chevaux soi-disant de pur sang ont un élément de sang vulgaire qui provient de ce que les juments employées à la reproduction ne sont pas de pur sang arabe. Il offre d'ajouter une allocation de 100 livres à la somme donnée en prix pour chaque épreuve dans laquelle il y aurait concours entre les produits d'une race nouvelle formée d'éléments entièrement purs. Cette question préoccupe depuis plusieurs années l'Administration des haras en France, mais la difficulté de trouver des types irréprochables ne paraît pas avoir été surmontée.

Un fait extraordinaire. Cinq chevaux ont fait dead heat dans les Astley Stakes.

Un nouveau concours sera ouvert du 1er au 15 octobre prochain par la Société d'encouragement auquel sont invités à prendre part les artistes français ou établis en France. L'objet d'art destiné à être donné en prix pourra être une coupe, un vase, un sujet quelconque; les projets devront être déposés, 1 *bis*, rue Scribe, au secrétariat de la Société avant le 15 octobre 1880, terme de rigueur et la décision de la commission sera notifiée le 1er novembre.

SPORT NAUTIQUE

Le yachting fait rage en ce moment chez nos voisins de la Manche; on n'a jamais vu à Cower un plus brillant ensemble de navires de plaisance; le monde de la cour était là au complet pour saluer la victoire du prince de Galles; au nombre des Français présentés au prince se trouvait M. le marquis du Lau, le comte Jeaucourt, le duc de Sabran, Rodriguez Henriques d'Estampes et le général de Charette.

Voici le résultat du Queen's Cup. 1er *Formosa*, 106 tonneaux au prince de Galles arrivé à 5 h. 16 m. 33 s. 2e *Waterwitch*, 160 tonneaux à M. Baring à 5 h. 20 m. 40 s. 3e *Enchantress*, 346 tonneaux au capitaine William, à 5 h. 27. Cette goelette avait pris une grande avance mais à un mille du but sa flèche s'est brisée tombant sur les focs et c'est alors que *Formosa* couchée sur le vent a pu dépasser sa rivale.

Les régates de Saint-Malo, du dimanche 1er août, ont été favorisées et par un temps splendide et par une belle brise de N.-O. La première course, pour bateaux de 4 mètres a été gagnée par *Mousse*. — Deuxième course, bateaux de 5 mètres, 1er prix: *Yankee*. — Troisième course, bateaux de 6 mètres, 1er prix: *Vlan*, 2e *Pensée*, 3e *Eole*. — Quatrième course, bateaux de 8 mètres, 1er prix, *Bonita*, 2e *Vlan*, 3e *Etoile*, 4e *Pensée*.

Le comité de l'Union des sociétés d'aviron de Paris vient de fixer au dimanche 22 août les grandes régates internationales. Cette réunion importante aura lieu comme les années précédentes entre le pont de Grenelle et le viaduc d'Auteuil.

Le comité est autorisé à compter sur le concours de plusieurs équipes de provinces et de l'étranger, qui ont formellement promis de venir disputer les prix offerts par la Ville de Paris.

*
* *

L'ouverture de la chasse aura lieu le 15 août dans les départements suivants: Basses-Alpes, Alpes-Maritimes, Aude, Bouches-du-Rhône, Gard, Haute-Garonne, Gers, Gironde, Hérault, Landes. Lot-et-Garonne, Var, Vaucluse. — Le 22 août, dans les départements suivants: Ardèche, Ariège, Aveyron, Cantal, Corrèze, Drôme, Haute-Loire, Lot, Lozère, Puy-de-Dôme, Tarn, Haute-Vienne. — Le 29 août dans les suivants: Ain, Allier, Hautes-Alpes, Charente, Charente-Inférieure, Côte-d'Or, Creuse, Dordogne, Doubs, Indre, Indre-et-Loire, Isère, Jura, Loire, Haute-Marne, territoire de Belfort, Rhône, Haute-Saône, Savoie, Haute Savoie. — Les dates d'ouverture dans les autres départements ne sont pas encore publiées.

Un grand concours de tir s'organise en ce moment au château de Torchères, chez le comte et la comtesse H. de Montigny. MM. Casimir Perier, Henri Cartier, le marquis d'Alta-Villa, le comte de Montbazon, Baines, de Felcour, le baron de Trevenay, et une foule de riflemen en renom y prendront part.

VÉLO-SPORT

Dimanche, un assez grand nombre de curieux assistaient aux courses des vélocipédistes sur la place du Carrousel. La grande attraction du programme était le match entre un amateur bien connu, M. Laumaillé, et M. Pagis. Ces messieurs avaient fait un pari de 1000 francs pour un parcours d'environ dix kilomètres. La victoire est restée à M. Laumaillé. — Une course très intéressante également a été celle du Championnat international. Distance: 5600 mètres.

M. Ch. Hommey est arrivé premier, M. de Civry second, et M. Pihan jeune troisième.

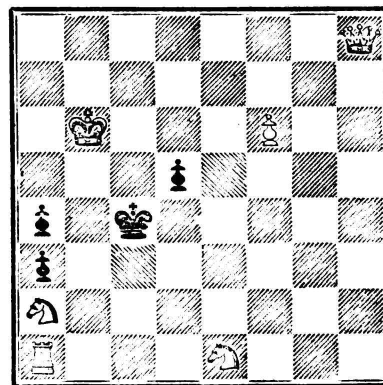
Deux épreuves de moindre éclat ont été gagnées, l'une par M. Barré, l'autre par M. Pihan aîné. — La recette de cette fête vélocipédique a été versée à la caisse des écoles du 1er arrondissement sous déduction du droit des pauvres.

SAINT-HUBERT.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 503.— Par le Dr A. Kauders.

Noirs.

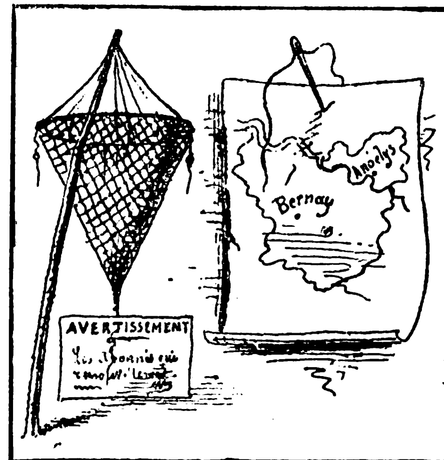


Blancs.

Les Blancs jouent et font mat en deux coups.

J. A. DE R.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

La presse est le canal, d'où coule tour à tour le poison et le contrepoison.

Carte des chemins de fer français, en exploitation, en construction et en projet, indiquant *toutes les stations* et le tracé des 181 *nouvelles lignes* classées par la loi du 17 juillet 1879; une feuille grand-aigle (96 centimètres sur 72). *Un coloris spécial pour chaque réseau* permet de voir d'un coup d'œil la Compagnie à laquelle appartient chaque ligne.

Cette carte, dressée et tenue constamment au courant d'après les documents officiels les plus récents, est la plus complète et la plus exacte que l'on puisse consulter.

PRIX :

En feuille : Paris, 3 francs ; départements, franco, 4 fr. 50 c.

Cartonnée et pliée : Paris, 3 fr. 50 c.; départements, franco, 3 fr. 50 c.

Collée sur toile avec étui : Paris, 5 fr. 50 c.; départements, franco, 5 fr. 50 c.

Collée sur toile, montée sur baguette : Paris, 8 fr. 50 c.; départements, franco, 10 francs.

Adresser les demandes à MM. A. CHAIX ET Cie, imprimeurs-éditeurs des chemins de fer, rue Bergère, 20, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Nouveaux trains rapides entre *Paris*, *Vichy* et *Clermont* (*Royat*).

La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée vient de créer un service supplémentaire de Paris à Vichy et Clermont (Royat) et *vice versa*.

Aller. — Départ de Paris à 1 h. 25 soir; dîner à Nevers, de 6 h. 21 à 6 h. 51 soir; arrivée à Vichy à 9 h. soir; arrivée à Clermont à 10 h. 27 soir.

Retour. — Départ de Clermont à midi 30, départ de Vichy à 2 h. soir; dîner à Montargis, de 7 h. 01 à 7 h. 32 soir; arrivée à Paris à 10 h. 23 soir.

ADJON, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le mardi 24 août 1880, DE :

MAISON, rue SAUFFROY prolongée, 7. — Revenu : 4000 francs. — Mise à prix : 40 000 francs.

MAISON DE CAMPAGNE À BREY-SUR-MARNE (Seine), rue DE L'ISLE, 1. — Revenu : 850 francs. — Mise à prix : 10 000 francs.

S'adresser aux notaires : MMes LEFÈVRE, rue Tronchet, 34, et SURRAULT, rue de Cléry, 5, *dép. de l'enchère.*

---

2 MAISONS à PARIS. A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le 17 août 1880. 1° rue CAMBRONNE, 31 et 33. — Rev. net : 1500 francs. — Mise à prix : 20 000 francs; 2° rue THIBOUMERY, 8 et 10. — 424 mètres environ. — Rev. net : 1000 francs. — M. à p. : 20 000 francs.

S'adresser à Me COUROT, notaire, place Saint-Michel, 6.

GDE PROPRIÉTÉ à PARIS, quai DE LA RAPÉE, 88 et 88 *bis*, 90, boulevard DIDEROT, 2, 4, 6, rue TRAVERSIERE, 9, en QUATRE LOTS, pouvant être réunis. A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le mardi 31 août 1880.

	Contenances.	Mises à prix.
1er lot......	607 m. 85......	100 000 francs.
2e lot......	303 — 80......	20 000
5e lot......	277 — 80......	30 000
4e lot......	253 —	45 000

S'adresser aux notaires, MMes BONNEAU, faubourg Poissonnière, 7, et GOUPIL, quai Voltaire, 23, *dép. de l'enchère.*

A VENDRE, aux criées de la Seine, le mercredi 25 août 1888, à 2 heures,

MANOIR DE BEUZEVAL, sis à BEUZEVAL-HOULGATE (Calvados). Magnifique château Louis XIII, vue sur la mer, grand parc, deux fermes, pres et bois, pêche et chasse. — Mise à prix : 600 000 francs.

S'adresser, pour les renseignements, à Me LAISNEY, avoué à Paris, boulevard Haussmann, 11 *bis*; à MMes BAUDOUIN et POTTIER, avoués à Paris, et à MMes BIESTA et TANDEAU DE MARSAC, notaires à Paris.

CONCESSION DES MINES DE **HOUILLE** DE DENEUILLE (Allier). A ADJUGER, *sur une enchère*, en la Chambre des notaires de Paris, le mardi 17 août 1880. — Mise à prix : 50 000 francs.

S'adresser, 1° à M. GIRAUD, avocat liquidateur à Paris, boulevard Beaumarchais, 101 ; 2° et à Me DUHOMMET, notaire, rue de Belleville, 81, à Paris.

GOSSELIN

Cartouches Cuirassées

Sans déperdition de gaz

Le mérite de ces Cartouches est de ne donner lieu par la broche à *aucune déperdition de gaz*, ce dont on peut s'assurer en plaçant, entre le chien du fusil et la broche de la cartouche, un petit carré de papier, qui reste intact après le tir.

La portée de ces Cartouches à broche est égale, sinon même supérieure, à celle des cartouches à percussion centrale; et l'extraction de la cartouche tirée se fait au doigt, sans crochet.

Ces Cartouches peuvent être rechargées plusieurs fois; on les réamorce avec les *Broche-amorces*, et sans retirer les débris de l'ancienne capsule.

Le fusil n'est rien, la cartouche est tout : et avec ces *Cartouches Cuirassées sans déperdition de gaz* vous tuerez, tandis qu'avec les autres cartouches à broche vous ne faites que brûler inutilement de la poudre et détériorer votre arme.

En vente chez tous les Arquebusiers.

Exiger l'une des Marques de Fabrique déposées :

A sans déperdition I douilles granitées	B au Soleil II douilles vertes	C Omnibus III douilles vertes
7 fr. le cent.	6 fr. le cent.	5 fr. 50 le cent.

Expédition contre remboursement ou mandat-poste.

Cartouches Cuirassées à percussion centrale

Bourrelet mince et bourrelet épais.

Marque anglaise, 5 fr. 50 le cent de tous calibres.

Envoi franco et gratis d'échantillons sur demande

Adresse : J. GOSSELIN, à Charenton.

VIENT DE PARAITRE

AU PÔLE NORD

Ouvrage dédié à M. NORDENSKIOLD

50 CENTIMES LA LIVRAISON

François EBHARDT, Éditeur

PARIS, 40, RUE DU BAC, 40, PARIS

COFFRES-FORTS & SERRURES

E. PAUBLAN

Rue Saint-Honoré, 366, Paris

Mmes DE VERTUS, 12, rue Auber. CEINTURE-RÉGENTE brev., CORSET ANNE D'AUTRICHE.

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE Mme S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — **Nouvelle vie, Croissance et Beauté.** — Se trouve chez les coiffeurs et parfumeurs. — Entrepôt : 37, Bd Haussmann, Paris.

Le Trésor de la Bohême (Autriche)!

PULLNA

Dans chaque Famille!

La douce et bienfaisante gardienne de la santé et de la vie! La plus ancienne source amère! La meilleure digestive, toni-purgative et dépurative naturelle! Prise chauffée (seule ou coupée de tout liquide aimé), à jeun ou avant le coucher. Sans diète!

Son usage permanent est permis.

SANTÉ, BIEN-ÊTRE ET LONGÉVITÉ

Pour vente et renseignements, partout.

Antoine ULBRICH, Directeur.

17e ANNÉE

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

Propriété du CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME, CAPITAL 20 MILLIONS DE FRANCS

LE PLUS ANCIEN

LE PLUS RÉPANDU ET LE PLUS COMPLET

DES JOURNAUX FINANCIERS

PARAIT TOUS LES JEUDIS

16 grandes pages de texte

Il publie une Revue de toutes les valeurs, cotées ou non cotées, la Liste de tous les Tirages, la Cote complète de toutes les valeurs et tous les renseignements utiles aux capitalistes.

Par an 4 Francs

Abonnement de 3 ans : 10 fr.

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : VINGT MILLIONS

Siège social : à Paris, 16, rue Le Peletier

Achat et vente de titres au comptant, sans autre commission que le courtage officiel des agents de change. Négociations de toutes valeurs non cotées. — Payement **gratuit** et **immédiat** de tous coupons pour les clients-abonnés au **Moniteur des Tirages Financiers.** — Transfert et conversion de titres. — Souscription sans frais aux émissions. — Libération de titres. — Versements sur titres. — Remboursement des titres sortis aux tirages. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Listes de tous les tirages et des numéros sortis et non encore réclamés. — Chèques sur Paris et la province.

CALENDRIER MANUEL DU CAPITALISTE

PRIME GRATUITE

donnée chaque année par le CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS à tous les abonnés au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

Guide indispensable de l'actionnaire et de l'obligataire, contenant le taux d'émission des valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées; — l'échéance de leurs coupons; — leur revenu, les dividendes de chaque société depuis 1869.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS NON RÉCLAMÉS

Renseignements pratiques pour l'achat et la vente au comptant des valeurs de Bourse. Impôts qui frappent les titres au porteur perdus ou volés.

La valeur de cette PRIME GRATUITE représente à elle seule le prix annuel de l'abonnement au **MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.**

S'adresser au CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS, 16, rue Le Peletier, Paris

---

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

Billets d'Aller et Retour à Prix réduits, valables du Samedi au Lundi

De Paris aux Gares suivantes :	1re cl. FR.	2e cl. FR.	De Paris aux Gares suivantes :	1re cl. FR.	2e cl. FR.
Dieppe (Le Tréport)................	30	22	*Isigny* (Grandcamp, Ste Marie-du-Mont)	44	33
Cany (Veulettes, les Petites-Dalles). *Saint-Valery* (Veules)............ *Le Havre* (Sainte-Adresse)........ *Fécamp, les Ifs* (Yport, Etretat)..... *Trouville-Deauville* (Villers-sur-Mer, *Honfleur, Caen*..................	33	24	*Valognes*, Port-Bail, Carteret, Saint-Vaast de la Hougue, Quinéville....	50	38
			Cherbourg....................	55	42
			Granville (St-Pair, Donville)......	50	38
Cabourg, le Hom-Varaville, *Dives*, Houlgate, Beuzeval..............	37	27	*St-Malo-St-Servan* (Dinard-St-Enogat)	66	50
Luc, Lagrune...... (Ces prix comprennent le parcours total.)	37	27	*Le Tréport*, par Serqueux et Abancourt) (*à partir du 1er juill. au 30 sept.*)	33 20	» »
St-Aubin, Bernières	38	28	**EAUX THERMALES**		
Bayeux (Arromanches, Asnelles), etc.	40	30	*Bagnoles* de l'Orne, par Briouze....	47	36
Coutances (Coutainville, Regneville).	57	44	*Forges-les-Eaux* (Seine-Inférieure).	21 45	16 5

Courseulles, Lion. (groupé avec *Luc, Lagrune* et *St-Aubin, Bernières*)

DÉPART le SAMEDI et DIMANCHE. — RETOUR le DIMANCHE et LUNDI.

Les Billets sont PERSONNELS et ne peuvent être vendus.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS SUR LES

COTES DE NORMANDIE ET EN BRETAGNE

Billets d'ALLER ET RETOUR, valables pendant **un mois**

	1re Classe	2e Classe
1er ITINÉRAIRE	50 fr. »	38 fr. »
2e ITINÉRAIRE	60 fr. »	45 fr. »
3e ITINÉRAIRE	80 fr. »	65 fr. »
4e ITINÉRAIRE	90 fr. »	70 fr. »
5e ITINÉRAIRE	100 fr. »	80 fr. »
6e ITINÉRAIRE	120 fr. »	100 fr. »

1er ITINÉRAIRE — Paris. — Rouen. — Le Havre. — Fécamp. Dieppe. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE — Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE — Paris. — Rouen. — Dieppe. — Fécamp. — Le Havre. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE — Paris. — Vire. — Granville. — Avranches Pontorson (Mont-St-Michel). — Dol. — St-Malo. Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE — Paris. Cherbourg. St-Lô. Coutances. — Granville. — Avranches. — Pontorson. — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Paris.

6e ITINÉRAIRE — Paris. — Briouze. — Granville. — Avranches. — Pontorson (Mont-St-Michel). — Dol. — St-Malo. — Dinan. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

NOTA : *Les prix ci-dessus comprennent les parcours en bateaux et en voitures publiques indiqués dans les Itinéraires.*

1880. Les Billets sont délivrés à Paris aux Gares St-Lazare et Montparnasse et à l'Agence du bd St-Denis, 20, et boulevard des Italiens, 4.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Dimanche dernier, la distribution des prix de l'Ecole nationale des arts décoratifs a eu lieu à neuf heures et demie, à l'hémicycle de l'Ecole des beaux-arts.

M. L. de Ronchaud, secrétaire général des beaux-arts, a présidé. Il était assisté de M. H. Bouilhet, vice-président de l'Union centrale; M. Barbedienne, M. Adrien Dubouché, directeur du musée et des écoles de Limoges; M. Gasnault, secrétaire général du Musée des arts décoratifs, et de MM. les inspecteurs des beaux-arts.

Ont été nommés à cette occasion : chevalier de la Légion d'honneur, M. E. Train, professeur d'architecture ; officier d'instruction publique, M. Cabasson, secrétaire de l'Ecole; et officiers d'académie, MM. Racinet, auteur de l'*Histoire du costume et de l'ornement polychrôme*, et Fontana, joaillier, tous deux membres de conseil de l'Ecole.

Après la distribution, l'exposition de l'Ecole a été inaugurée par M. le secrétaire général des beaux-arts ; elle est des plus intéressantes et permet d'apprécier les progrès dus à l'active direction de M. Louvrier de Lajolais.

Le Conseil municipal de la ville de Paris a voté un crédit de 3 000 000 francs pour acquisitions et commandes de travaux d'art en 1880.

Il est question, d'autre part, d'attribuer un million à la décoration de la place de la République; il est probable qu'un concours sera ouvert à cet effet.

On sait qu'une exposition de dessins de maîtres anciens avait été installée dans deux salles du musée des arts décoratifs. Ces dessins viennent d'être remis à leurs propriétaires et, pour combler ce vide, l'administration du musée a ouvert une exposition de tableaux d'ornement et de décoration.

Environ cent cinquante toiles ont été réunies; quelques-unes nous ont paru très remarquables, d'autres intéressantes à examiner, car elles sont l'œuvre de maîtres peu connus, mais qui occupent dans l'art décoratif une place importante.

Elles proviennent, pour la plupart, de collections particulières, de cabinets d'amateurs, et elles ont été prêtées obligeamment au musée des arts décoratifs par MM. le vicomte de Ganay, le comte de Labérau lière, le baron de Beurnouville, Watel, Paul de Saint-Victor, A. Liouville, Jules Maciet, Pillet, Darcel, Récappé, Carré, le baron Schwitter, Beurdeley, Pothuau, Marcille, Ristelhueber, Gelis Didot, Fauconnier, Pittel, Burty, Ferat, le préfet de la Seine, la manufacture des Gobelins.

On fera bien de visiter cette belle collection le plus tôt possible, car, dans quelque temps, les œuvres exposées seront remises à leurs propriétaires. Le but poursuivi par les organisateurs du Musée des arts décoratifs est trop louable pour que le public se désintéresse d'une question aussi importante; ils cherchent à élever le goût du public dans tout ce qui touche à l'ornementation des objets usuels, et à créer un art décoratif national; on ne saurait rester indifférent à une si généreuse entreprise.

Le conseil municipal de Lyon a établi les conditions d'un concours public entre les statuaires français pour l'érection d'une statue à Ampère.

On annonce la mort du sculpteur Lemaire, l'auteur du célèbre fronton de la Madeleine. Philippe-Henri Lemaire était né à Valenciennes (Nord). Né sans fortune, il était venu à Paris poussé par une irrésistible vocation pour les arts. Elève de Cartellier et de l'Ecole des beaux-arts, il se fit remarquer de très bonne heure par ses dispositions pour la sculpture monumentale et décorative, et remporta, dès l'âge de vingt-trois ans, le grand prix de sculpture avec un bas-relief représentant Alexandre chez les Oxy Iraques.

Dans sa longue carrière d'artiste, M. Lemaire fit beaucoup d'œuvres remarquables. Parmi les plus connues, nous citerons les statues de Kléber et de Louis XIV, qu'il fit pour le musée de Versailles et qui lui valurent la croix de la Légion d'honneur en 1834; la colossale statue de Hoche, qui est aussi à Versailles sur la place de ce nom ; le beau monument de Boissart, statue avec bas-reliefs et piédestal, qu'il fit pour sa ville natale; et enfin, le magnifique fronton qui orne l'église de la Madeleine et qui représente le Christ accordant à la Madeleine agenouillée le pardon de ses fautes.

En 1852, après l'attentat qui venait de renverser la République, M. Lemaire se fit nommer, avec l'appui du nouveau gouvernement, au Corps législatif par le département du Nord, dont il resta le représentant jusqu'en 1863.

Il était membre de l'Institut et commandeur de la Légion d'honneur.

On sait que l'Administration des beaux arts a entrepris sur une large échelle la décoration des édifices départementaux ; les villes subviennent à une partie de la dépense qui va quelquefois jusqu'à la moitié; l'Etat qui choisit les artistes et conserve la direction des travaux, paye le reste.

La liste de ces commandes est intéressante à connaître : nous en publions aujourd'hui la première moitié, nous donnerons l'autre la semaine prochaine.

Saint-Quentin (Barrias), groupe de la Défense. — *Poitiers* (L. Perrault et Bin), décoration de l'Hôtel de Ville. — *Amiens* (Sanson), bas-relief pour le Palais de Justice. — *Saint-Omer* (Lormier), statue pour l'Hôtel de Ville. — *Arras* (Mabille et Engrand), statues pour l'Hôtel de Ville. — *Soissons* (Hiolin), buste (Louis de Héricourt).

Reims, Schtzenberger, salle des mariages; Lematte, salle du conseil; Fritel, portraits; Lucien Berthault, portraits; Lucien Doucet, portrait.

Reims, Carrière, portrait (Hôtel de Ville). — *Saint-Quentin*, Butin, 2 tableaux. — *Dieppe*, Haquette, 2 tableaux (scènes de la vie maritime) (Hôtel de Ville). — *Laval*, Landelle, tableau (Droit, Justice, Loi) (Hôtel de Ville). — *Bastia*, Colonna d'Istria (Palais de Justice). — *Riom*, Sollier, statue du chancelier de l'Hospital (cour d'appel). — *Compiegne*, Leroux, Jeanne d'Arc (statue fonte). Delaplanche, statue de saint Louis (Hôtel de Ville); Dampt, statue de Charlemagne ; Chervet, statue de saint Denis ; Paris, statue du cardinal d'Ailly ; Carlès, statue de Charles VII ; Pie, statue de Jeanne d'Arc.

Le Havre, G.-F. Michel, statue (Bernardin de Saint-Pierre); Fourquet, statue (Scudéry); Alfred Boucher, statue (Duval d'Epremesnil); Cugnot, statue (Casimir Delavigne); Théodore Hébert, statue (Dumée d'Aplemont); Cochey, statue (Lesueur) ; Laurent Daragon, statue (Ancelot); Deuécheau, statue de Léon Buquet.

Rouen, Léon Glaize, tribunal civil (Palais de Justice); Sylvestre, tribunal de commerce; Granet, statue; Charles Lenoir, statue; Hiolle, statue (Nicolas Poussin); Tournois, statue.

BIBLIOGRAPHIE

Carte de France dressée par ordre du ministère de l'intérieur. (Hachette et Cie, éditeurs.) — Nous avons rendu compte, lors de la publication des premières feuilles, du but de ce magnifique travail. Douze feuilles nouvelles viennent de paraître, comprenant partie des départements de la Somme, de Seine-et-Marne, de la Marne, des Ardennes, et celui de l'Aisne tout entier. Le nombre des feuilles en vente est aujourd'hui de trente-deux.

Promenade dans les deux Amériques, par Edmond Cotteau. 1 vol. in-18. (Charpentier, éditeur.) — L'auteur n'est ni un savant ni un archéologue. Il a parcouru l'Amérique en simple touriste désireux de tout voir et de bien voir. Ce qui frappe en parcourant ces pages, c'est la rapidité avec laquelle s'accomplissent aujourd'hui de pareils voyages. Il semble qu'on aille en Amérique comme on allait en Suisse il y a vingt ans. C'est à peine un voyage, tout au plus une excursion.

Un témoin muet, par Edmond Yates, traduit librement de l'anglais, par Mme Dussaut-Roman. 2 vol. in-18 (Grassart, éditeur). — M. Middleham, banquier à Londres, est assassiné, un vol est commis dans sa caisse, et la justice est à la poursuite des assassins. Or ce M. Middleham a une nièce qui sort à ce moment de pension en même temps qu'une de ses amies Miss Anne Studley. Anne est aimée d'un jeune homme, Walter Damby, qu'elle retrouve chez son père, où il attendait son arrivée. Là, le hasard rend Walter témoin d'une scène étrange : il aperçoit à travers une porte Studley et Heath, le directeur de la banque Middleham, en train de démonter les bijoux volés pour les vendre. Heath le surprend et le tue. Ce témoin-là sera muet, mais ce n'est pas le héros du livre. Anne a vu le meurtre par la fenêtre et n'a rien dit pour ne pas dénoncer son père. La police, sur la piste du nouveau crime, veut interroger Anne. Pour lui fermer la bouche, même à l'égard de Heath, Studley l'oblige à l'épouser, la loi anglaise rendant la femme incapable de déposer contre son mari. Voilà le témoin muet. Le roman ne finit pas là, il commence à peine. Puis il se développe avec toutes les complications anglaises, les mystérieux accidents, les rencontres inattendues, le dédale où s'égarent à plaisir les romanciers d'outre-Manche. Heureusement, Mme Dussaud-Romand, qui connaît ses auteurs et ses lecteurs, ayant déjà fait passer bon nombre de romans anglais dans notre langue, a mis dans tout cela sa clarté française, élaguant au besoin et débarrassant le récit des broussailles britanniques. Elle ne pouvait mieux faire et l'auteur anglais, tout aussi bien que le lecteur français, lui doit des remerciements.

Diamants et pierres précieuses, par Jannetaz, Vanderheym, Fontenay et Coutance, 1 vol. in-8° (Rothschild, éditeur.) — Il fallait des compétences bien diverses pour traiter ce sujet ; aussi l'éditeur n'a-t-il pu mieux faire que de s'adresser à plusieurs personnes pour les obtenir réunies. C'est ainsi que la partie scientifique a été rédigée par M. Jannetaz, maître de conférences à la Faculté des sciences et qui, depuis vingt ans, organise les riches collections du Muséum; la partie technique a été confiée à M. Vanderheym, expert devant les tribunaux et président de la chambre des Diamants et pierres précieuses. M. Fontenay, le joaillier bien connu, a développé l'histoire de l'art du bijoutier. Prenant le métal à son point de départ, il fait suivre au lecteur toutes les phases de la fabrication d'un bijou ou d'un joyau. Enfin, à M. Coutance, professeur à l'école de médecine de Brest, est échue la tâche de nous faire connaître le corail et les perles fines, sur lesquels il a rassemblé de nombreuses observations au cours de ses nombreux voyages. L'éditeur a ainsi réuni, dans un superbe volume, orné de 350 vignettes et d'une planche en couleur, tous les renseignements de valeur pour les personnes du métier et de nombreux éléments de curiosité et d'instruction pour la généralité des lecteurs.

L'Alsace en fête sous la domination des Louis de France, par Le Roy de Sainte-Croix. 1 vol. gr. in-4. (Hagemann, éditeur, à Strasbourg.) L'auteur s'est proposé d'étudier l'évolution française en Alsace pendant la période bourbonnienne. Mais il nous la montre surtout dans ses effets et s'attache particulièrement aux démonstrations des populations en faveur des souverains et princes français qui ne négligeaient aucun moyen aimable pour se rattacher ces contrées et captiver l'affection des habitants. C'était de bonne politique et l'événement lui donna raison. L'assimilation fut bientôt complète, et M. Le Roy de Sainte-Croix peut écrire que jamais « aucun peuple, même plus riche, plus puissant, plus important à tous les titres, n'a organisé des fêtes aussi splendides, aussi coûteuses que l'Alsace pour recevoir ses souverains bourbons ». L'histoire de ces fêtes tient la plus grande place dans ce magnifique volume, écrit par un Français d'Alsace, superbement édité à Strasbourg, et qui nous arrive ainsi tout français, point allemand, d'un pays où les fêtes sont passées, où le souvenir des souverains bourbons n'est peut être plus guère vivant, mais où celui de la France est loin d'être encore oublié.

Les Dames d'Alsace devant l'histoire, la religion et la patrie, par Le Roy de Sainte-Croix. 1 vol. in-18. (Hagemann, éditeur, à Strasbourg.) Le volume est le premier de la *Petite collection alsacienne*. L'Alsace hélas ! n'est plus la France, mais elle est si peu l'Allemagne : elle reste du moins l'Alsace, l'éditeur fait appel à toutes les sympathies pour l'œuvre entreprise, dont le présent volume, dédié par l'auteur aux dames d'Alsace, offre une suite d'études, de portraits, d'épisodes et d'anecdotes, écrits au courant de la plume, d'agréable et d'intéressante lecture. Nous souhaitons bonne chance à la nouvelle *collection*.

La guerre d'Orient en 1877 et 1878 (4e fascicule), Dumaine éditeur, est l'histoire de la lutte si longue des Russes et des Roumains contre la Turquie, mais histoire écrite au point de vue militaire. L'auteur décrit les travaux de défense et d'attaque, les effets des armes à tir rapide, les procédés tactiques de chaque chef d'armée. Ces leçons du passé sont précieuses pour celles de l'avenir, et tout homme de guerre, vraiment soucieux de mériter ce titre, devra longtemps encore connaître et méditer les derniers événements militaires de l'Orient.

FAITS DIVERS

L'Exposition des insectes ouvrira le 1er septembre et sera close le 8 octobre. Elle se tiendra cette année encore dans l'Orangerie des Tuileries.

La commission a divisé son exposition en cinq sections. La première embrasse tous les insectes utiles. La deuxième division est réservée aux insectes nuisibles.

La troisième division comprendra les collections, les instruments d'optique employés pour l'observation des insectes, et les instruments propres à leur destruction, etc.

La quatrième division, hors cadre, comprendra les collections des mollusques nuisibles à l'agriculture.

La cinquième, enfin, sera réservée aux tableaux, peintures et sculptures d'insectes ou de leur habitation.

L'exposition est ouverte sous le patronage du ministère de l'agriculture et du commerce. Les récompenses qui seront distribuées aux exposants consisteront en *Abeilles d'honneur*, diplômes de mérite, médailles d'or et d'argent du ministre; médailles de première, deuxième et troisième classe de la Société.

Pour que le but que se sont imposé les membres de la Société centrale d'apiculture soit atteint, des conférences publiques seront faites, et des questions d'insectologie, posées à l'avance, seront traitées en congrès. De plus, des projections au gaz des insectes microscopiques et de leurs dégâts seront faites à dates fixes. C'est grâce à ces projections qu'en 1876 la plupart des visiteurs ont pu faire connaissance avec le redoutable phylloxéra.

Le hibou a la chambre des lords. — Le hibou vient d'être l'objet d'intéressants débats à la Chambre des lords. L'oiseau de Junon a été rangé législativement parmi les oiseaux utiles à l'homme; il a été compris, dit le *Daily Telegraph*, dans le bill additionnel de la loi qui les protége.

Plusieurs pairs ont pris la défense de ce bipède nocturne, dont les différentes espèces, chat-huant, chouette, grand-duc, petit-duc, orfraie, hulotte, détruisent une assez grande quantité de gibier et sont très redoutées des chasseurs dans certaines contrées.

Après une longue discussion, il a été définitivement reconnu que, si le hibou s'attaque au gibier, c'est principalement aux rongeurs, tels que rats, souris, mulots, campagnols et à une foule d'insectes nuisibles, qu'il fait une guerre acharnée. On a vu des chouettes tuer en une nuit jusqu'à 100 souris.

Sur les terres du duc de Buccleuch, en Ecosse, cet oiseau nocturne est précieusement conservé dans l'intérêt de l'agriculture; il est défendu de le tuer. Au château d'Arundel, chez le duc de Norfolk, les hiboux et les grands-ducs rendent autant de services que les chats, et depuis des siècles on leur conserve une place à part au sommet du donjon.

Par suite d'expropriation, le bureau de ville de la Compagnie des chemins de fer de *Paris à Lyon et à la Méditerranée*, rue Coq-Héron, a été transféré dans la rue du Bouloi n° 4.

Aug. Marc, *directeur-gérant*.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

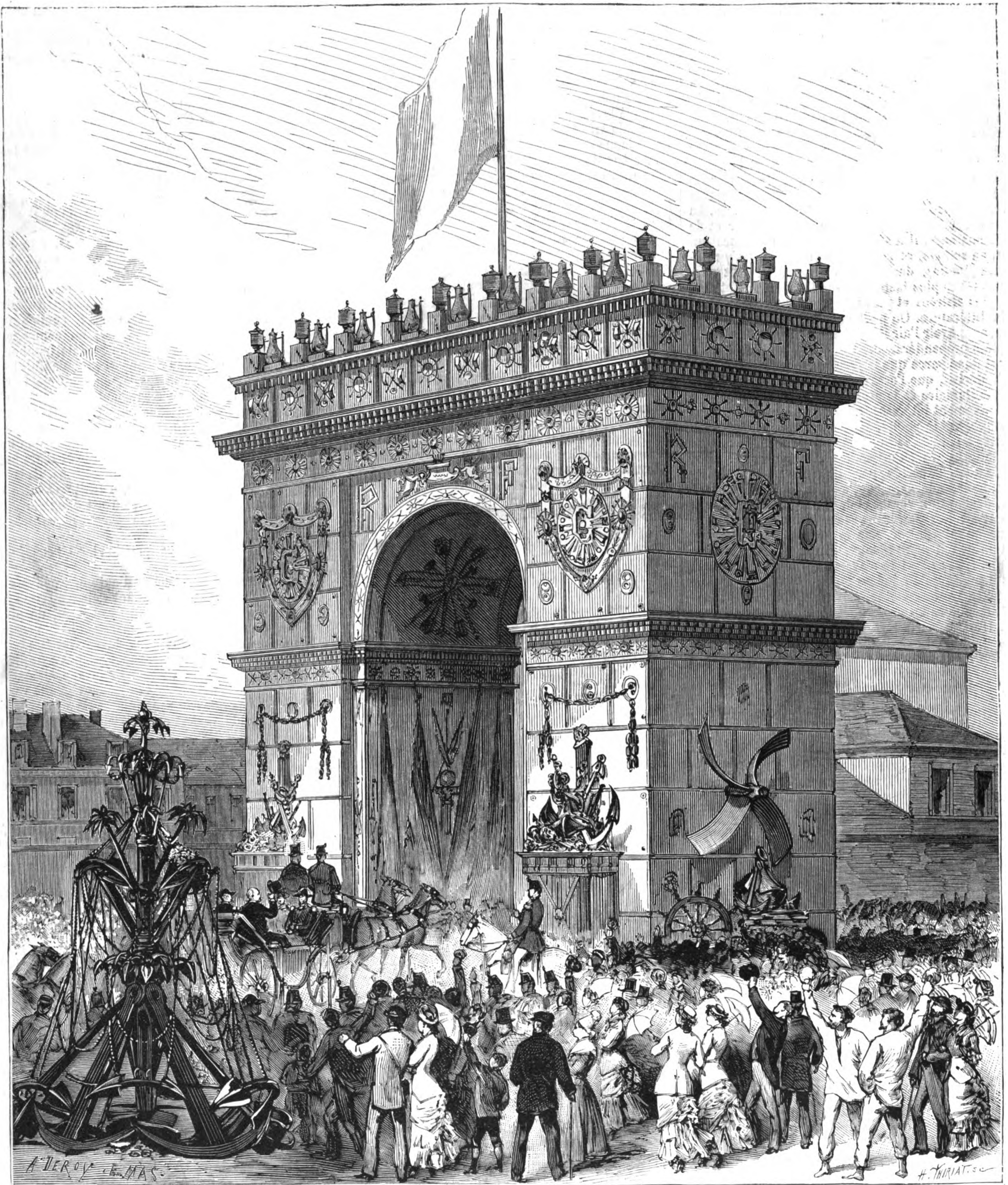
JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1956
SAMEDI 21 AOUT 1880
BUREAUX, 22, RUE DE VERNEUIL, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr.; 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL A CHERBOURG



ARRIVÉE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A L'ARSENAL

D'après un croquis de M. Mas, envoyé spécial de l'*Illustration*.

COURRIER DE PARIS

Rien de nouveau ou peu de chose. Quand je dis rien de nouveau... des procès, des procès romanesques, dramatiques, où le vitriol des jalouses remplit le rôle du revolver de Marie Bière. Et la mort soudaine d'une actrice anglaise à Paris! En somme, cela peut compter. C'est à coups de pistolet que Virginie Dumaire tue le docteur Picart; c'est avec de l'acide nitrique que la comtesse Le Gardeur de Tilly se venge de la maîtresse de son mari, qu'on appelait la *petite comtesse*, par opposition à la grande et à la vraie, et qui n'avait rien de commun avec la *Petite Comtesse* d'Octave Feuillet. Tous ces drames de l'amour ont intéressé les curieux et fait beaucoup songer les femmes. Il est certain que tout procès où *la femme* apparaît en première ligne est un procès intéressant. Les romanciers qui connaissent leur métier savent que le meilleur moyen de rencontrer le succès et d'intéresser est de mettre au premier plan et en pleine lumière la femme. La police dit : *Cherchez la femme!* La littérature, et surtout la littérature d'imagination, doit prendre pour programme : *Tout pour la femme et par la femme.*

Les pièces de théâtre ne réussissent que par les rôles de femmes. Quelqu'un m'expliquait le grand succès des romans, d'ordre inférieur, de Xavier de Montépin, par ce fait que les femmes y ont toujours un rôle prépondérant. Et cela flatte les lectrices. La femme est le meilleur public de tout conteur et de tout dramaturge. Il n'y a guère que les femmes qui lisent, en somme, et il faut que le sexe fort s'y résigne, les femmes, dans la société actuelle, sont parfois beaucoup plus instruites que les hommes et toujours plus attirées et plus intéressées par les choses de la littérature. On peut constater cette vérité, je pense, sans avoir l'air de réclamer pour la femme la complète prépondérance.

C'est donc parce que la *femme* y joue le grand rôle, le rôle décisif, que l'assassinat du docteur Picart par Virginie Dumaire et le procès de la comtesse de Tilly ont si vivement intéressé, on dirait en argot de théâtre, *empoigné* le public. Mais ces drames-là sont peu de chose à côté de la mort de cette jolie femme, Miss Neilsson, qui vient de Londres à Paris pour expirer, brutalement emportée par une mort subite. Etre jeune, belle, adorée, riche, adulée, et venir mourir ainsi, pendant un voyage et dans une partie de plaisir! Qui eût dit aux admirateurs de la charmante comédienne qu'elle finirait par la Morgue? La Morgue! C'est un dénouement hideux. C'est une sinistre façon de finir. La Morgue! Je n'avais pas vu miss Neilsson; mais il paraît qu'à Londres on la considérait comme une actrice remarquable. Ses portraits nous montrent, dans tous les cas, qu'elle était prodigieusement jolie. L'an passé, le lord-maire de Londres donnait aux acteurs de la Comédie-Française un déjeuner à Mansion-House. Plusieurs comédiens et comédiennes anglaises y étaient invités.

M. Jacques Normand, l'auteur de l'*Amiral* et le poète des *Ecrevisses*, se trouvait placé à côté de Miss Neilsson qui lui tourna littéralement la tête. Il doit lui avoir adressé des vers — et de jolis vers.

Et moins d'un an après, la Morgue! La dalle de dissection et là-dessus cette jolie jeune femme blonde! Voilà, certes, une antithèse dramatique et même mélodramatique. Cela fait frissonner. Lorsque Miss Neilsson prenait, il y a quelques jours, son billet à Victoria-station, à Londres, elle ne se doutait pas qu'elle demandait un *ticket* pour la Morgue et qu'elle allait trouver, en France — quoi? — le scalpel du prosecteur! « Ne te hâte pas de le plaindre, lecteur, disait Henri Heine, en parlant de Gérard de Nerval : qui sait comment tu finiras, toi? »

Ainsi, la Morgue ne perd jamais ses droits. Toute mort sur la voie publique ou dans un restaurant appartient de droit à ce petit bâtiment lugubre dont M. Firmin Maillard s'est jadis fait l'historien. Lorsque Gérard de Nerval, précisément, fut trouvé pendu dans la rue de la Vieille-Lanterne (à l'endroit précis où se trouve bâti maintenant le théâtre des Nations), on trouva sur lui une carte de visite, celle de M. Arsène Houssaye.

Arsène Houssaye était alors directeur de la Comédie Française. La rue de Richelieu n'était pas loin. La police courut chez M. Houssaye.

— Ah! mon pauvre Gérard! s'écria l'ami du mort, qu'on le porte vite ici!

— Ici! mais c'est impossible. On ne porte les corps trouvés ainsi qu'à leur domicile, lorsqu'ils en ont un!

Un domicile! Gérard de Nerval n'en avait pas.

— Il était chez lui chez moi! dit Arsène Houssaye.

— C'est possible, Monsieur, répondait l'homme de la police, mais vous n'êtes pas de la famille. Nous ne pouvons pas vous apporter le corps!

— Soit, dit Houssaye, allons chez son père!

Le père de Gérard vivait encore. Il y avait longtemps qu'il ne voyait plus son fils. Il prenait le poète pour un fou. Lorsqu'on lui annonça qu'on lui amenait le cadavre de son enfant, le vieillard pâlit, se troubla, eut peur, et s'enferma dans son logis sans vouloir ouvrir, tremblant peut-être de voir ce corps roidi du suicidé.

Force fut donc à Arsène Houssaye de laisser le cadavre de Gérard de Nerval à cette Morgue où l'on a porté ficelé dans un drap le cadavre de miss Neilsson. Du moins la comédienne sera-t-elle transportée en Angleterre, tandis que ce fut de la porte même de la Morgue, de ce coin de quai lugubre et démoli aujourd'hui, que partit, suivi de Théophile Gautier, de Saint-Victor, d'Arsène Houssaye, de tant d'autres glorieux qui vivaient encore alors, le convoi sinistre du poète pendu.

Que de pareils souvenirs Arsène Houssaye aurait à nous conter! C'est un des hommes qui, ayant coudoyé le plus de gens, savent le plus de choses. Avec cela vif et en haleine comme dans la jeunesse. Aussi jeune que son fils Henri, le savant. On dit que M. Arsène Houssaye écrit ses *Mémoires*. Il a cent fois raison, et voilà un livre qu'on lira aujourdhui et que l'on consultera demain! L'auteur du *Violon de Franjolé*, l'inventeur du dix-huitième siècle à l'heure où le dix-huitième siècle était méconnu, presque proscrit, lui qui substitua le culte aimable de Trianon à la religion un peu sombre de la cathédrale gothique, est une des figures les plus originales et les plus avenantes de la littérature de ce temps. Il faut voir comme Sainte-Beuve traite, dans ses lettres, ce doux poète des vingt ans, des moulins champenois, et des amours parisiennes!

Arsène Houssaye, qui a mieux qu'un fauteuil à l'Académie, puisqu'il en a inventé un lui-même, — le *quarante et unième*, qui fut toujours bien occupé — vient de faire, dans le *Gaulois*, une révolution littéraire à sa manière. Il suppose qu'un décret de M. Jules Grévy, proposé par M Leon Gambetta, a relégué au rang d'*académiciens honoraires* les *quarante* de la rive gauche et institué une Académie nouvelle, l'*Académie de la rive droite*, dont font partie précisément les écrivains qui ne sont pas de l'autre Académie. Et Arsène Houssaye va se divertir à faire prononcer leurs *discours* à ces académiciens inédits! Ce sera piquant. Tel académicien bien vivant lira donc son oraison funèbre prononcée par un pseudo-académicien aussi vivant que lui.

L'idée vaut celle du *Quarante et unième fauteuil*. Elle deviendra aussi populaire. On ne peut vraiment croire que M. Houssaye est un contemporain de Gautier lorsqu'on le voit inventer des idées aussi neuves et aussi jeunes. Et pourtant un de ses premiers romans, *la Couronne de bleuets* — sorte d'auto-biographie poétique — date de longtemps! Houssaye vient justement de réimprimer ce *romantique* qui, valait couramment deux cents francs en vente publique et que les bibliophiles se disputaient. Il l'a fait reparaître et il l'a orné d'une *eau-forte* de Théophile Gauthier lui-même, et une eau-forte aimable, très classique, ce qui est bizarre étant donné le tempérament de Gautier, une eau forte qui représente Suzanne au bain, dénouant ses cheveux pour les couronner de bleuets.

Après tout, pourquoi s'étonner que le dessin de Théophile Gautier soit, comme je viens de le dire, *classique?* Gautier avait une admiration entre toutes, celle du *dieu de la ligne*, M. Ingres. Ce Néo-Grec devenu Turc — c'est de Gautier que je parle — était un romantique de la plume et un *ingriste* du crayon.

Pour en revenir à Mlle Neilsson, la voilà célèbre à Paris après y avoir été inconnue ! Une célébrité qui lui coûte cher.

A quoi tiennent d'ailleurs les destinées? Il vient de mourir, à Paris, un acteur à peu près oublié qui, avec un peu de chance, cette collaboratrice de tous les succès, eût facilement occupé une place en évidence au théâtre. Il s'appelait Vavasseur. La génération actuelle n'a guère fait que l'apercevoir dans des bouts de rôles, au milieu des opérettes d'Offenbach ou d'Hervé, aux Folies-Dramatiques. Mais Vavasseur n'était pas un acteur d'opérettes, c'était un acteur de vaudeville. Il n'était point fait pour l'*Œil Crevé*. Jadis, il avait contribué au plus grand succès de pièce comique qu'on eût connu avant les cinq ou six cents représentations de la *Fille de Madame Angot* et des *Cloches de Corneville*. C'était dans les *Canotiers de la Seine*.

Ah! le gai vaudeville! Et comme il amena du monde au théâtre des Folies-Dramatiques! Adolphe Dupeuty l'écrivit sans façon, en s'amusant, et c'est ainsi qu'on amuse le mieux les autres. La plupart des rondes et des chansons de ces *Canotiers de la Seine* devinrent vite populaires. D'Asnières à Bougival on n'entendit plus que la *scie* à la mode :

Il était un canot,
Le plus beau des canots!
Il n'avait qu'un défaut
C'est qu'il allait au fond de l'eau!

Et le refrain fameux :

En revenant de Bougival en France!

Ce fut là un des derniers grands succès de ce pauvre vieux boulevard du Temple qu'on allait démolir bientôt, et que ceux qui l'ont connu regrettent comme un des coins les plus gais et les plus pittoresques de Paris. On ne sait pas, soit dit en passant, quel mal on a fait aux théâtres en les dispersant sur tous les points de Paris.

La décrépitude du drame date de là.

Bref, dans ces *Canotiers de la Seine*, Vavasseur était amusant au possible, jouant un rôle de benêt de province que les canotiers traitaient comme les matassins de province traitent M. de Pourceaugnac. Il y avait là de jolies filles et de bons acteurs : une actrice très fine, spirituelle, mince, brune, alerte, qui jouait avec un entrain du diable un rôle de petit mousse. Elle s'appelait Mlle Leroyer, morte.

Un *compère* bonhomme et narquois, une des renommées du boulevard du Temple, le vieux et amusant Villetard, mort. Une très agréable Parisienne, au nom et au type anglais, dont le joli sourire et les beaux cheveux faisaient rêver les collégiens, Mlle Maria Bellamy, morte. Tout cela mort, comme un des auteurs lui-même, Henri Thiéry, un compagnon aimable et un vaudevilliste de la race de Lambert Thiboust. Comme, en peu d'années, tout s'enfuit!

Vavasseur, en ce temps-là, était en pleine vogue. On lui proposait des engagements aux Variétés et au Palais-Royal. S'il eût accepté, il serait célèbre. Il n'avait pour lui qu'un masque bête, d'une bêtise spirituelle, troué par la petite vérole, avec une bouche béante comme un four et qu'il ouvrait toute grande, mais c'était assez pour désopiler les gens. Grassot qui avait littéralement fait fureur, n'avait pas autre chose à son actif. A Paris, quand on est *adopté*, c'est plus encore par ses défauts que par ses qualités qu'on réussit.

Mais il faut — grave question! — *réussir à réussir*.

Ce Vavasseur, comme tant d'autres comédiens qu'on s'imagine un peu trop menant gaiement une vie de bohème, était un homme fort rangé et, de plus, un négociant paisible. Il était marchand de parapluies. Un autre de ses camarades des Folies-Dramatiques était et doit être encore chapelier. Les parapluies de Vavasseur l'aidaient à vivre. Ils le consolaient peut-être de la disparition du vaudeville et de la vogue de l'opérette. L'opérette avait été fatale à Vavasseur qui n'avait pas de voix et donnait simplement des notes éraillées. Il est vrai que bien des chanteurs de profession en font autant.

En fin de compte, c'est un marchand de parapluies qui disparaît, tant est vaine cette gloire ou cette gloriole du théâtre. Il y eut un homme, fort joli homme, et comédien de talent, Paul Laba, qui créa le Rodolphe dans la *Vie de Bohème*, incarna avec Adèle Page toute la poésie de Mürger, toute sa grâce et son esprit et chanta, aux applaudissements de tout Paris, la chanson de Musette et

La jeunesse n'a qu'un temps!

Un jour, en visitant la dernière exposition du Champ-de-Mars je vis, devant une exhibition d'articles de Paris, un homme à l'allure distinguée assis tranbuillement et tenant là, devant l'étalage, la place d'un bon employé ou d'un représentant de fabrique.

Il ne semblait guère rêver aux choses du théâtre, mais je le reconnus bien. C'était le Rodolphe de Mürger, l'ex-jeune premier à la mode, le héros de la *Vie de Bohème*. — C'était Paul Laba, employé de commerce, comme Vavasseur était marchand de parapluies. Et Mlle Page elle-même, la jolie Adèle Page, qu'est-elle devenue?

Je n'ai rien dit du procès qu'on a fait au rédacteur en chef d'un journal qui a pour spécialité de raconter des histoires-légères. Une condamnation s'en est suivie. Il paraît que les condamnations font, comme on dit, *monter la vente*. Ces journaux à scandales affichent en grosses lettres leur *deuxième* ou

troisième condamnation. Pour un peu, vraiment, on les prendrait pour des martyrs de la pensée. Ce sont tout bonnement des marchands d'images et de photographies que la police gêne dans leur commerce.

Il est évident qu'une littérature nouvelle nous est née, — ou plutôt que la littérature difficile à caractériser ici de la fin du siècle dernier, la littérature que la morale et la loi ont toujours condamnée, se répand considérablement dans les journaux. Le naturalisme n'a pas à en être fier. Il est le père de cette littérature-là; c'est lui qui l'a remise à la mode. Ne dites pas qu'en pareille matière vous faites du moins la différence du talent. Certes, le talent est quelque chose, et ces petits journaux *imagés*, blancs ou roses, qu'on vous procure par les rues, ne pèchent point par le talent. Mais talent oblige aussi. Plus on a de talent, moins on doit se livrer à de certains commerces. Courbet exécuta, un jour, pour Khalil-Bey, des tableaux difficiles à cataloguer, qui pèseront éternellement sur sa mémoire. Il était d'autant plus *coupable* qu'il était plus *capable* de peindre des œuvres comme la *Remise des Chevreuils*.

Notez que c'est une pareille littérature qu'à l'étranger on représente et présente encore comme la littérature française! Mais Le Sage, le romancier Le Sage, s'il revenait au monde, ferait certainement un procès en diffamation à ceux qui abusent de son nom pour débiter leurs historiettes sous l'étiquette d'un chef-d'œuvre, et l'auteur de la *Métromanie* raconterait aux jeunes gens qui débutent dans cette voie combien est lourde sur la renommée d'un homme une peccadille qui avait du moins l'excuse d'avoir été commise dans un moment d'ébriété!

Mais publier les petits papiers roses, les imageries de boudoir, et n'avoir pas une pointe de vendange dans la tête, c'est n'avoir point de circonstance atténuante!

On n'imprime pas, aujourd'hui, on ne doit pas imprimer ce que nos pères n'osaient dire que les coudes sur les tables, portes closes, lorsque les femmes étaient sorties et lorsque les enfants étaient couchés!

Je sais bien que les conteurs de ces récits vous diront que les hypocrites seuls s'en offensent, et que Tartuffe seul manie, comme on sait, le mouchoir qu'il voudrait jeter. Mais on peut leur répondre comme cette grande dame à Duclos, qui prétendait que les honnêtes femmes seules ne se choquent point de certaines libertés de langage:

— Eh! bon Dieu! Duclos, vous me prenez aussi à la fin pour une trop honnête femme!

∿∿ Au reste, en pareille matière, le mieux serait de se tenir coi. Les effarements et les effarouchements finissent par devenir des réclames. Seulement, je le demande en conscience, de quoi parler sinon un peu de cela? Les échos du voyage de Cherbourg sont éteints et toute la presse allemande ne parviendra pas à faire prendre pour une déclaration de guerre un toast de M. Gambetta, une causerie de dessert.

Dans la pénurie d'entretiens, on regarde l'été finir et septembre s'avancer, avec sa meute de chiens et ses réouvertures de théâtres. On répète partout quelque chose. Les agences de *copies* sont occupées à *mouler* les rôles nouveaux. La *Moabite* au Théâtre-Français, une pièce de M. Sardou au Palais-Royal, une pièce de M. Gondinet au Gymnase, et trois ou quatre pièces de MM. Meilhac et Halévy un peu partout, voilà le *bilan* des mois qui approchent, sans compter le *Michel Strogoff* que M. Duquesnel a promené, tour à tour, de l'Odéon à la Gaîté, et que le Châtelet va jouer, avec un grand renfort de tziganes, de loups et de poudre à canon. Il y a bien aussi la reprise de *Charlotte Corday* à l'Odéon. Ce sera un événement. *Charlotte Corday* réussit peu tout d'abord, et cependant la pièce est belle. Mais c'était l'heure où Rachel était *favorite*. Rachel ne jouait pas Charlotte Corday, c'était Mlle Judith. On n'alla pas plus voir la tragédie de Ponsard qu'on n'irait voir Mlle Dudlay remplaçant Mlle Sarah Bernhardt. Ah! quand la mode s'y met!

Or, Mlle Teissandier, qui joura Charlotte Corday à l'Odéon, a déjà joué le rôle à Bordeaux avec succès. On a donc le droit de compter sur une pièce un peu traînante et dont Chilly disait:

— Le dénouement est trop prévu! On sait trop ce qui va arriver! Ah! si, au cinquième acte, Barbaroux pouvait sauver Charlotte et l'épouser pendant qu'on porterait Marat en terre! Mais on appellerait ça « un accroc donné à l'histoire »!

C'est ce même Chilly qui disait à Jules Barbier:

— Je reçois votre *Jeanne Darc* si vous trouvez moyen de marier Jeanne au dénouement!

La première représentation de *Charlotte Corday* rue de Richelieu donna lieu d'ailleurs à des vers satiriques devenus célèbres.

Edmond Texier, la pièce finie, descendait l'escalier et disait à Joseph Autran, son ami:

Monsieur Francis Ponsard est vraiment un grand homme!

Autran ajouta:

Il égale Corneille et balance Prudhomme!

Et Alexandre Dumas fils, qui les écoutait, leur dit aussitôt:

De ce pauvre Marat on plaindra la souffrance.
Pour un bain qu'il a pris, il n'a pas eu de chance!

ALTER.

NOS GRAVURES

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL A CHERBOURG

Nous avons dit, dans notre dernier numéro, la brillante réception qui a été faite, à leur arrivée à Cherbourg, au président de la République et aux présidents des deux Chambres: toute la ville aux abords de la gare, les chants, les acclamations, les saluts de bien venue dans une salle brillamment décorée pour la circonstance. Puis le départ pour la préfecture maritime, où devait, durant trois jours habiter le chef de l'État.

On se doute bien que la plupart des rues étaient pavoisées. Ce n'étaient partout que drapeaux et verdure, maisons reliées entre elles par des guirlandes de lanternes vénitiennes qui, la nuit venue, s'allumèrent comme par enchantement. Ce fut alors un coup d'œil féerique; tout resplendissait. Et au milieu de ces rues si brillamment éclairées, dont quelques-unes étaient comme couvertes d'un plafond scintillant, circulait une population qui « avait mis toutes voiles dehors » parée, animée, bruyante, charmante, toute joyeuse. De temps en temps, ses flots s'entr'ouvraient pour livrer passage à un char immense, qui, toute la soirée, ne cessa de circuler à travers la ville, s'arrêtant seulement sur les places principales. Ce char était disposé en amphithéâtre, et sur les gradins on voyait, gracieusement étagées, comme le montre un de nos dessins, une soixantaine de petites filles, que l'on avait sans doute triées sur le volet, car elles étaient toutes jolies Inutile de dire si elles étaient parées, voire costumées. Ajoutons qu'elles chantaient la *Marseillaise;* oui vraiment, avec leurs petites voix flûtées. Il est vrai que cela n'en était que plus gai. Le chef de l'État a voulu, lui aussi, avoir sa part de la fête. Il s'en est allé par les rues, à pied, comme un simple mortel, causant avec celui-ci ou avec cet autre. On lui a fait une ovation; c'était bien le moins, mais il s'y est promptement dérobé pour rentrer à la préfecture, car, après les fatigues du jour, il avait besoin de reprendre des forces, en vue des fatigues du lendemain.

Le lendemain matin, en effet, dès huit heures, il se mettait en campagne et sortait de la préfecture, en voiture, avec le ministre de la marine. Deux voitures suivaient, renfermant: l'une, le président du Sénat et le ministre des travaux publics; l'autre, le président de la Chambre des députés et le ministre de l'intérieur. Le cortège se rendait au port militaire où devait avoir lieu le lancement du *Magon*, vaisseau de guerre ainsi nommé du nom du contre-amiral qui fut tué à la bataille navale de Trafalgar.

A cent mètres en arrière de la grande porte de l'arsenal, on avait élevé un magnifique arc de triomphe qui figure dans notre dessin de la première page. Arrêtons-nous un instant à le regarder, il en vaut la peine. Il avait été entièrement édifié et décoré avec des objets en usage à bord des navires de la flotte. Ainsi, c'étaient des caisses à eau, simulant des pierres de taille, qui formaient la base de cette construction originale qu'ornaient des instruments de toutes sortes, des outils, des appareils d'éclairage, des fanaux, arrangés dans un certain ordre et disposés sur certaines parties de l'édifice. En avant de l'arc de triomphe se trouvaient deux trophées faits avec des ancres de vaisseau, surmontées de petites ancres et de grappins, les chaînes formant guirlandes.

C'est en passant entre ces deux trophées et sous l'arc-de-triomphe que le cortège présidentiel se rendit au port. Des gradins en amphithéâtre, contenant toute la population élégante de Cherbourg, avaient été dressés le long du bassin. Au centre, s'élevait une tribune destinée au président de la République, aux présidents des deux Chambres, aux ministres et aux autres personnages officiels. Notre seconde gravure fait bien voir la scène. Elle est d'une exactitude rigoureuse, car elle n'est, comme la troisième, dont nous allons parler dans un moment, que la reproduction d'une photographie instantanée obtenue par M. Scelles, attaché à l'arsenal, et dont nous devons la communication à M. Moll, directeur des constructions navales.

Immédiatement après l'arrivée du cortège présidentiel commencèrent les opérations préliminaires du lancement. Sous les efforts des ouvriers du port, les étais qui soutenaient le *Magon* sur sa cale tombèrent successivement. Alors l'énorme bâtiment, tout pavoisé de drapeaux et de guirlandes de feuillage, s'ébranlant lentement, glissa sur un plan incliné et entra dans les flots.

L'opération du lancement terminée, le président de la République et le cortège officiel se dirigèrent vers l'embarcadère où les attendait une flotille de canots pour les conduire à la digue. Une sorte de dais en velours rouge précédait l'escalier au pied duquel vinrent accoster les canots. Il y en avait huit en tout dont deux dits de gala, l'un blanc et or, l'autre bleu et or, tous deux portant une tente à l'arrière. Le président monta dans le premier, les présidents du Sénat et de la Chambre des députés dans le second. Le trajet dura une demi-heure environ, et c'est au bruit d'une canonnade furieuse que la flottille traversa les deux escadres rangées dans la rade, savoir: l'escadre d'évolutions composée du *Colbert*, du *Suffren*, de la *Gauloise*, du *Friedland* et de la *Revanche*, tous cuirassés de premier rang, et l'escadre volante formée des croiseurs de première classe la *Flore* et l'*Armorique*, du *Desaix*, croiseur de deuxième classe, de la frégate à voile la *Résolue*, de la corvette la *Favorite*, et de l'aviso à hélice l'*Hirondelle*. L'air était secoué par tant de détonations. En quelques minutes la mer fut couverte d'un nuage de fumée. Mais bientôt le nuage se dissipant permit de voir, à droite et à gauche, les navires avec leurs équipages rangés sur les vergues, et, au milieu, la flottille filant rapidement dans la direction de la digue. Quant à celle-ci, nous ne la décrirons pas, elle est trop connue. Le ministre de la marine y dirigea le président de la République et sa suite et il leur en fit visiter les parties principales.

Au retour, nouvelle canonnade. Déjeuner à la préfecture. Puis visite à l'arsenal et nouvelle expédition nautique Cette fois, c'est à bord du *Colbert* qu'on se rendit. Le *Colbert* est un de nos plus beaux vaisseaux de guerre, portant le pavillon du vice-amiral Garnault, commandant en chef l'escadre d'évolutions. Un de nos dessins représente le Président au moment où il monte à bord de ce navire, sur le pont duquel il allait trouver rangés les officiers des deux escadres, et tout autour, les 800 hommes de l'équipage. Présentations. Discours. Autre visite à la *Flore*, un vaisseau-école dans le genre du *Borda*. Troisième visite à un navire anglais. Finalement, rentrée à Cherbourg, et le soir, grand banquet de 150 couverts offert par le Président de la République. Mentionnons, mais pour mémoire seulement, car tout le monde les a lus, les toasts portés à ce banquet par lequel s'est terminé cette deuxième journée des fêtes.

La troisième et dernière s'est ouverte par les régates que le temps le plus splendide a favorisées et dont M Grévy a suivi avec intérêt toutes les péripéties. Après les régates, le Président a visité l'hôpital militaire et l'Hôtel-Dieu. A deux heures de l'après-midi, promenade en mer. La veille, on s'était rendu à bord du *Colbert* et de la *Flore;* le 10, on se rendit à bord du *Friedland*, où eut lieu, devant le chef de l'État, l'exercice du canon; puis à bord du *Suffren*, où il s'agissait de faire des expériences de torpilles et de torpilleurs. Notre quatrième dessin montre le Président de la République et les présidents du Sénat et de la Chambre des députés, assistant à ces expériences du haut du balcon de la chambre du capitaine, à l'arrière du navire.

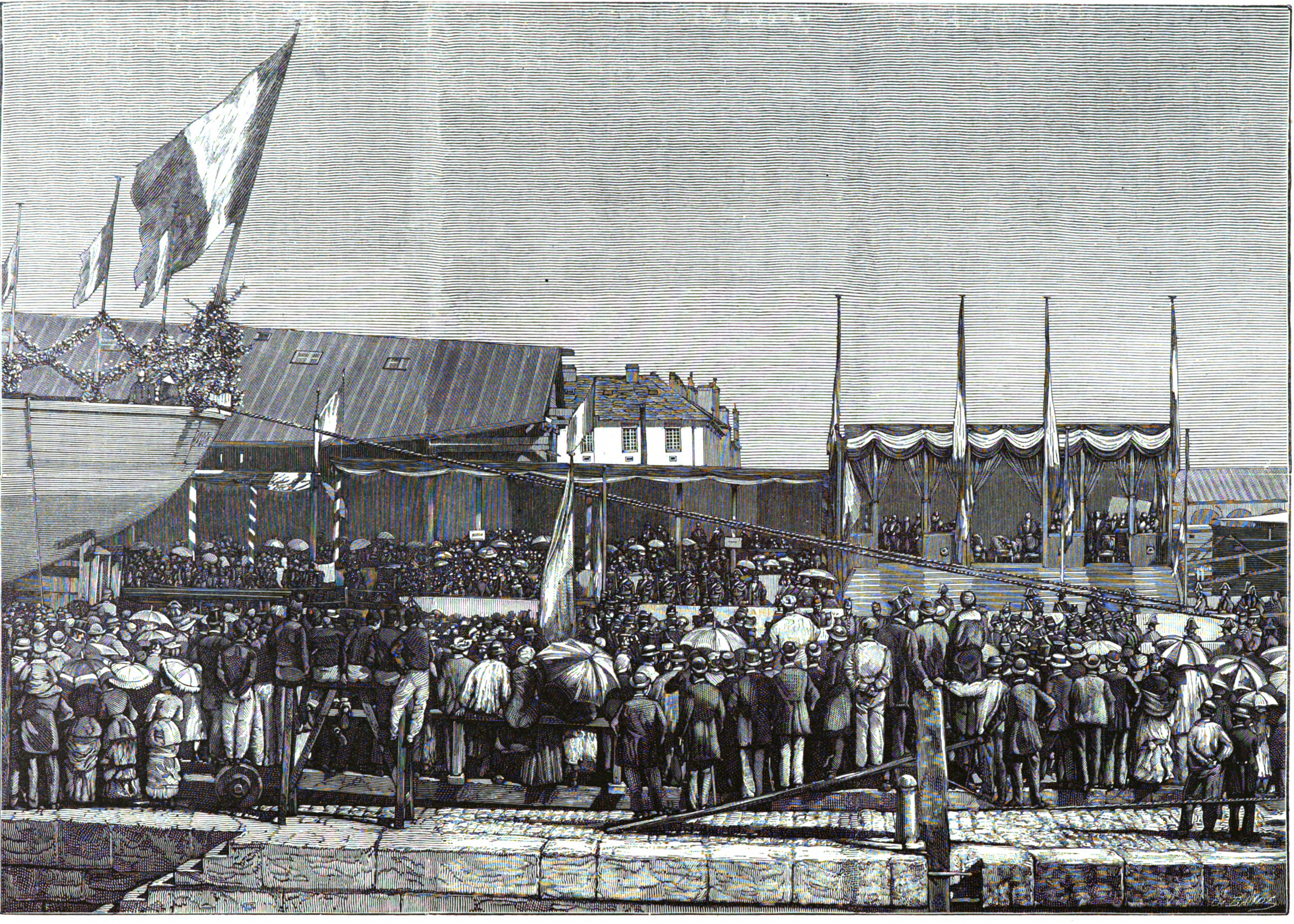
Trois torpilles de position avaient été placées à l'entrée du port. Elles communiquaient avec le *Suffren* par trois fils électriques. Successivement les trois présidents pressèrent un bouton. Aussitôt trois énormes masses d'eau s'élevèrent vers le ciel à une hauteur de 40 mètres et retombèrent sur la mer qui resta longtemps agitée. Des volcans aquatiques, ces torpilles. Si le bouton est pressé à propos, l'effet n'est pas douteux, le vaisseau est mis en pièces. Tel est l'effet et le maniement des torpilles de position. Il y en a d'autres qui sont apportées par des torpilleurs jusqu'au navire ennemi, le heurtent et le font sauter. Les torpilleurs sont de petits bateaux à vapeur qui nagent à fleur d'eau avec une rapidité extrême et qui ont une torpille à l'extrémité la plus aiguë de la proue. Ce sont les insectes de la marine, mais des insectes dont la piqûre tue sur le coup. Il y a bien des chances pour que l'insecte périsse lui-même en fixant son dard dans le flanc de l'ennemi; on assure cependant que, par un effet de recul instantané, il a des chances de se tirer d'affaire. La torpille éclate subitement, sans choc apparent; le torpilleur disparaît sous le flot soulevé, mais il reparaît aussitôt; une trappe se soulève, un homme en sort, et le torpilleur continue sa course. Il va sans dire que ces hardis brûlots ne sont d'usage que la nuit; le jour on les verrait venir, et le moindre boulet de canon les mettrait en pièces. Pour se garantir de leur atteinte, il a fallu fixer sur les navires des appareils électriques qui lancent un jet de lumière jusqu'à l'extrémité de l'horizon.

Ces expériences ont parfaitement réussi, et sans le moindre accident. Les seules victimes qu'elles aient faites sont les poissons, tués par la commotion des torpilles et qui venaient par centaines à la surface de l'eau après chaque explosion. On en présenta un à M. Grévy, comme le montre un de nos croquis. Notre dernier dessin représente le défilé de l'équipage du *Suffren*, les hommes en tenue de fête, allant quatre par quatre, aux sons de la musique du bord.

Comme la veille, il y a eu banquet le soir, à l'Hôtel-de-Ville. Mais cette fois l'amphitryon, c'était la municipalité.

Après le banquet, le président de la République s'est rendu sur la place d'Armes, qui domine la mer, et d'où il a assisté à un simulacre de combat naval. Profondément imposant, ce combat a vivement impressionné. Le ciel et la mer semblaient en feu; les crépitements des fusillades se mêlaient au fracas épouvantable des pièces qui tonnaient sans relâche. Pendant ce temps, deux feux d'artifice, tirés l'un sur la digue, l'autre sur le quai, illumi-

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL A CHERBOURG



LE LANCEMENT DU *Mayen.* — LA TRIBUNE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL A CHERBOURG

LE CANOT PRÉSIDENTIEL QUITTANT LE PORT MILITAIRE POUR SE RENDRE A LA DIGUE

naient l'horizon et la ville. Le Président est rentré à pied à la Préfecture. Sur son passage, une foule immense se pressait, l'acclamant. Arrivé sous le porche de la préfecture, M. le président de la République a remercié les représentants étrangers qui l'avaient accompagné jusque-là, le maire de la ville, le préfet du département, le sous-préfet et le conseil municipal. Il a dit à tous combien il était touché de l'accueil qui lui avait été fait, et dont il garderait un souvenir ineffaçable. Le lendemain, il était à Paris.

LA CATASTROPHE DU VIEUX PORTS

Le Vieux-Ports est un village situé sur les bords de la Vienne, dont il est séparé par la route de Port-de-Piles à l'île Bouchard. Cette route est dominée par un coteau auquel étaient adossées deux fabriques de chaux hydraulique, dont l'une appartenant à un industriel de Nantes.

Cette dernière se composait de six fours à chaux, de magasins et d'une maison d'habitation, occupée par le directeur de l'établissement et par sa famille. La maison d'habitation et les magasins joignaient la route.

Les fours, auxquels on arrivait par des galeries assez profondes, étaient établis dans l'intérieur même de la colline. Le nombre des ouvriers employés habituellement dans cette usine était de quarante-cinq à cinquante; mais actuellement, en raison des travaux de la moisson, le chiffre en était un peu réduit; et le 11, jour de la catastrophe, à 6 heures du matin, vingt-six seulement étaient présents à l'appel. A la même heure, trois charretiers entraient dans les galeries avec leurs charrettes, pour prendre de la chaux. A six heures et demie, les fourneaux étaient allumés; tous les travaux étaient en pleine activité.

Tout à coup, un bruit terrible se fait entendre. La terre est ébranlée et la secousse qui se produit est si violente, qu'elle fait trembler les maisons les plus éloignées d'un village qui se trouve en face de Vieux-Ports, au-delà de la Vienne. Au même instant s'élève un immense nuage de fumée qui enveloppe une partie du coteau, puis bientôt le nuage se dissipe et alors apparaît un spectacle épouvantable.

La colline s'était écroulée sur une longueur de plus de cent mètres. Maison d'habitation, magasins, fours, tout avait été écrasé sous une couche énorme de rochers et de terre, et les décombres interceptaient entièrement la route. Des blocs de roches d'un volume considérable dominaient çà et là cet affreux chaos, à travers lequel des pièces de charpente de la maison disparue montraient leurs extrémités brisées et tordues.

Au moment de la catastrophe, il y avait dans la maison d'habitation la femme du directeur de l'usine, sa fille, deux de ses petits garçons, et une jeune ouvrière. Vingt-six ouvriers et trois charretiers, comme nous l'avons dit, se trouvaient en outre dans les galeries et près des fours. Tous ces malheureux avaient été recouverts par l'éboulement. Presque tous avaient péri, et, au moment où nous traçons ces lignes plusieurs cadavres n'ont pas encore été retrouvés, malgré le dévouement des personnes accourues sur les lieux à la nouvelle de la catastrophe. Parmi les premiers arrivés et les plus zélés, citons : une brigade d'ouvriers du chemin de fer d'Orléans, envoyée par l'administration, sous la conduite de M. Liran, chef de section; le commissaire de police de Chatellerault, M. Boiscommun, et un détachement de quarante hommes du 32e de ligne, commandés par M. le sous-lieutenant Garnache.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

Que j'aime Mlle Blanche! Depuis que je l'ai, je fais bien mieux mes prières. Avant, j'étais un peu fâchée avec le bon Dieu, pour m'avoir donné un tuteur pareil. Si une fée pouvait changer Mlle Blanche en mon tuteur! Quel dommage que ce soit une invention, les fées! Ce serait si utile, les bonnes! Enfin je peux me figurer que ma chère maîtresse en est une; son tendre intérêt, semblable à une baguette magique, a tout transformé autour de moi, en faisant sortir de ma tête ce talent que j'ai, encore très petit, mais qui me paraît si grand à côté de mes essais du grenier. « Madame » n'a pas voulu qu'on lavât le mur. Lorsque je monte, je leur ris au nez à ces barbouillis, avec une pitié! Elle est bonne aussi « Madame », mais d'un bon *gros*, tandis que Mlle Blanche c'est un bon *fin*, si délicat, on dirait une plume. Elle a des mots qui vous fondent quelque chose dans vous. Si elle pouvait revenir guérie, cette fois, des eaux! Quel malheur que je ne puisse pas entrer dans ces eaux-là, pour lui donner un peu de ma vie! Si elle guérit, elle se remettra tout à fait à peindre, mais elle ne retournera pas à Paris. Derrière cet espoir il y a une grande chose noire, c'est ma sortie de pension..... quitter Mlle Blanche, rentrer chez mon tuteur! Je ne veux pas penser si loin; peut-être qu'il mourra avant, il a déjà soixante-six ans!

Ai-je dit que Mlle Blanche était jolie? Elle a comme moi les cheveux blonds et les yeux bleus, un nez et une bouche qui n'ont rien de rare; seulement, chez elle, tout ça fait joli, et chez moi tout ça fait laid. Est-ce drôle? Bon! voilà les jumeaux qui tombent à la renverse l'un sur l'autre, en boule.

25 août.

Hier j'ai été passer deux heures dans les ruines de Blanquefort, avec les petits. Eux se sont roulés sur l'herbe en compagnie de ma vieille poupée et d'un polichinelle, son contemporain; moi j'ai songé. Je ne sais pourquoi, mais je me plais dans ces ruines. Une des trois tours restées debout a une brèche énorme. J'ai demandé une fois à Mlle Blanche si c'était cette ouverture qu'on appelait « la bouche de la maison de Blanquefort ». Elle m'a regardée d'un air très étonné, et s'est mise à rire en disant: « Qu'est-ce que cette histoire-là, fillette? » Je lui ai raconté ce que j'avais entendu chez mon tuteur, derrière la porte, pendant que j'attachais mon cordon de soulier. Alors elle n'a plus ri; elle a eu longtemps les yeux fixés par terre comme lorsqu'on pense sérieux, puis elle a posé sa main sur ma tête et a dit : « Ma pauvre petite Catherine! » Ensuite elle a ajouté vite : « Je ne connais rien de particulier sur cette brèche de la tour. » Je suis sûre qu'elle aura trouvé mon tuteur très malhonnête pour ma bouche. C'est Mlle Blanche qui m'a appris que la seigneurie de Blanquefort datait du onzième siècle. Elle comprenait la portion méridionale du Médoc, et s'étendait jusqu'au bassin d'Arcachon. En 1287, le roi d'Angleterre Edward a demeuré à Blanquefort. Je voudrais bien voir ça, un roi en vie, il paraît qu'ils ne sont pas du tout pareils à ceux des jeux de cartes.

Dans le temps, ce château qui a soutenu plusieurs sièges, était flanqué de six tours de quatorze mètres de haut, et défendu par une large enceinte dont les eaux de la Jalle venaient baigner les murailles. On attribue la fondation de Blanquefort à une *Dame blanche;* la légende dit qu'elle a pris ces ruines sous sa protection spéciale, et qu'elle a fait mourir subitement les démolisseurs qui travaillaient à en renverser les derniers vestiges. Dans une espèce de puits, presque comblé, où seraient enfouis les trésors des anciens seigneurs, un homme aurait tenté de descendre et ne serait jamais remonté.

Pas loin du puits il y a une excavation; on croit que c'était l'entrée d'un souterrain qui passait sous la Jalle et se prolongeait jusqu'au Vigean.

Quand je suis dans mes chagrins, je vais m'asseoir au milieu des débris de la chapelle, ou dans le caveau situé au-dessous. Là, je rêve aux nobles seigneurs et aux belles dames de Blanquefort, qui dorment là, et des fois je pleure. S'ils me voient du ciel, ils doivent se dire :

— Qu'est-ce que cette pauvre petite fille en noir fait là? Elle est bien mal habillée pour venir s'agenouiller sur nos dalles blasonnées.

3 septembre.

Ma chère Mlle Blanche est revenue avec un peu de rose aux joues, et elle tousse moins. Je suis d'une joie! Oh! elle va guérir! Elle rapporte des ébauches qui représentent des vues des Pyrénées. Je me figurais qu'elle allait choisir là-dedans son tableau pour le prochain Salon; du tout. Hier matin elle me dit:

— Je vais peindre dans les ruines, aidez-moi à porter mon attirail et partons. Nous arrivons, elle me fait asseoir sur une pierre moussue, puis elle me recommande de ne plus bouger.

Au bout d'une heure, elle m'appelle, je cours, je jette un cri:

— Une superbe esquisse des ruines, ma personne sur la pierre, et debout, derrière moi, la *Dame blanche* de la légende étendant sa main sur ma tête.

Lorsque j'eus bien vu, ma chère maîtresse me dit:

— Voilà quel sera le sujet de mon tableau pour le prochain Salon.

Je ne le vendrai pas, il sera pour vous, Catherine, quand vous serez grande et libre... Dans ce temps-là, votre amie aura rejoint votre maman, mais ma cousine vous remettra fidèlement cette toile.

Je l'ai remerciée en sanglotant, cette idée de sa mort est trop affreuse!

Mon Dieu! je n'ai qu'elle au monde pour m'aimer, laissez-la-moi! Je ne vous ai jamais fait de peine. Prenez plutôt mon tuteur, qui est si vieux et si méchant. Je suis certaine que c'est le diable qui a inventé les tuteurs.

VII

5 juillet 1851.

Non, je suis trop malheureuse! Personne au monde n'est plus malheureux que moi. Depuis un an j'ai tant travaillé ma chère peinture, que je n'ai pas même pris l'instant de raconter dans ce journal que Mlle Blanche a usé son argent à m'acheter des toiles, des couleurs, des pinceaux. J'espérais lui rendre cela quand je serai célèbre, mais je ne serai jamais célèbre, tout est fini!

L'argent de Mlle Blanche a été dépensé pour rien. Mon tuteur a su que j'apprenais à peindre, je ne sais par qui ni comment, et il a écrit à « madame » une lettre en colère, disant que s'il avait voulu me faire cultiver les arts, il ne m'aurait pas mise chez elle, qu'il était fort mécontent qu'on me donnât des goûts au-dessus de la position qui m'attendait — il veut donc me faire paysanne, mon Dieu! — et qu'il défendait qu'à l'avenir on me laissât toucher un crayon ou un pinceau. Il terminait en demandant le prix des leçons de Mlle Blanche. Quel homme! ô ciel! Quel homme! Je vois encore « madame » tenant cette lettre, l'air furieux, et ma chère maîtresse à côté d'elle, les yeux pleins de larmes, et des taches rouges sur ses joues pâles. « Madame » me lit la lettre, je crie, je tombe. Pendant trois jours j'ai été presque morte. J'ai tant pleuré que mes yeux sont devenus petits comme des pois. Mon Dieu! on dit qu'il n'arrive rien que vous ne le permettiez.

Pourquoi avez-vous permis cette chose abominable? Est-ce que, vous aussi, vous êtes méchant? Si vous vous mettez du côté des tuteurs, qu'est-ce que deviendront les orphelins? Il était si joli, mon petit tableau! mon second à l'huile: une jeune fille qui fait un bouquet dans les blés au soleil couchant.

Hier Mlle Blanche a enfermé tous mes pauvres trésors dans sa grande armoire. Elle serrait fort ses lèvres et ses mains tremblaient en rangeant mes premières esquisses. Je ne peux pas croire que c'est arrivé; c'est pourtant arrivé!

J'ai demandé à Mlle Blanche:

— Croyez-vous qu'il ait un cœur, mon tuteur?

Elle a répondu sec:

— J'en doute.

Elle doit être très fâchée qu'il ait proposé de la payer. Elle veut que je vienne la regarder peindre chaque jour. « Nous nous bornerons strictement à la défense de votre tuteur, a-t-elle dit, vous ne toucherez ni un crayon, ni un pinceau, mais vous me regarderez de tous vos yeux. » Il m'est venu une idée: « Si je me cachais au grenier pour travailler, ai-je dit, personne ne me verrait, je fermerais la porte en dedans! » Mlle Blanche a pris un air grave et m'a répondu : « Ma chère mignonne, ce ne sont pas les moyens de vous faire peindre en cachette qui manquent; mais votre tuteur vous a confiée à ma cousine pour qu'elle vous élevât selon ses désirs: braver sa défense serait un abus de confiance, ce serait en même temps vous encourager à la révolte, ce qui ne peut entrer dans notre rôle, vous comprenez? » Oui, j'ai compris, mais c'est bien désagréable d'être obligée de comprendre des choses comme ça! On assure qu'au ciel la félicité sera complète, que tous les désirs seront réalisés.... alors je peindrai sans arrêter. Seulement c'est si loin ce temps-là que j'aurai oublié tout ce que j'ai appris.

10 août.

Je ne sais plus où j'en suis! Mon tuteur n'était pas méchant.... Voilà une découverte! Je me tâte.... Est-ce moi, Catherine, qui l'année prochaine à pareille époque sortirai de pension pour me marier? Me marier à seize ans! « Madame » s'est écriée : « Sitôt! miséricorde! » Et la cuisinière qui était là a murmuré : « Un vrai massacre, quoi! » Est-elle drôle! mon mari ne me tuera pas enfin.... Mon mari! Cela me donne à la fois envie de rire et de pleurer d'écrire ce mot-là, et mon cœur bat d'un fort! Voici donc pourquoi mon tuteur ne voulait pas que j'apprisse la peinture, il jugeait ce talent inutile pour diriger un ménage. Que ne l'a-t-il dit aussi? Je regrette bien les rages dans lesquelles je me suis mise contre lui. Quand je pense que j'ai souhaité sa mort, à ce pauvre homme! C'est gentil de me doter pour que je puisse me marier: car, après tout, il ne me doit rien.

Je lui pardonne du fond de mon cœur ses sévérités passées, ainsi qu'à Mlle Thècle. C'était dans mon intérêt qu'ils agissaient de la sorte, j'étais si désobéissante et si volontaire! Si je n'avais pas changé, je n'aurais pas pu me marier, puisque la femme doit obéir à son mari. Je l'aimerai tant qu'il ne me semblera pas que j'obéis. Comment a-t-on pu faire une

obligation aux femmes d'aimer leurs maris? On les aime toujours, voyons! Que je voudrais voir le mien! Est-il brun ou blond? petit ou grand? Il y a si longtemps que je n'ai entrevu un vrai Monsieur, que je ne me figure plus du tout comme c'est. Ici je ne rencontre que des paysans. Je préférerais que mon mari fût brun, pas très grand, pour que nous allions bien ensemble. Je lui rêve des yeux noirs aussi, énormes, terribles, doux, fiers, tendres, enfin des yeux ravissants, puisque ce sont les fenêtres de l'âme.

Un joli nez: pas trop grec, cela ne m'inspire pas, les nez grecs. Une bouche rouge, de belles dents blanches, et un amour de moustache à cheveux fins, qui sente bon. Il sera délicieux! Ma chère mademoiselle Blanche, depuis que mon tuteur a écrit à « Madame » cette étonnante nouvelle, pour qu'elle m'apprenne à tenir une maison « modeste », a un air si préoccupé, si sérieux!... Quand je lui parle de mon mari, elle rit, mais triste. Je crois qu'elle a peur qu'il me trouve laide, et qu'alors il ne m'aime pas. En somme, pourtant, je ne suis pas très déplaisante, j'ai même embelli cette année. Voilà: une taille moyenne, très mince en bas et un peu grosse en haut, un tout petit pied et une toute petite main. Pour la tête, beaucoup de cheveux d'un blond à trente-six teintes, qui fait bien au soleil. Toujours mon grand bête de front, mais je tire des mèches dessus. Des yeux qui ont diminué, et un nez et une bouche qui ont diminué aussi, ce qui compense. Des dents, par exemple, très jolies, des gouttes de lait, dit Mlle Blanche.

Sur cet ensemble un petit air de dame riche, un je ne sais quoi que les autres ici n'ont pas. Tout cela ne fait point un monstre. Et puis, je le répète, j'aurai tant d'amour pour ce cher mari qu'il faudra bien qu'il me le rende. Ma chère Mlle Blanche viendra passer des mois avec nous: cette joie! Elle sera la marraine de mes enfants, je voudrais avoir cent enfants, tellement je les aime! Comment aurai-je une maison? Confortable et simple. Un rez-de-chaussée ouvert sur un perron, un jardin, et deux étages. Ma chambre sera tendue en mousseline blanche sur soie bleu pâle, comme celle de maman à Lima. Pour les autres pièces, des petites étoffes pas cher, des reps, des perses. Pour le salon — il faut qu'il soit beau et un peu sérieux — un satin vert doux, broché de bouquets de fleurs des champs: notre salon de Lima. Deux domestiques, c'est assez, un homme et une femme — moi, d'abord, je sais m'habiller seule — et puis les nourrices. J'aimerais aussi un joli cheval vif, pour me promener dessus en amazone. Suis-je heureuse! Encore un an.... est-ce long! Si en attendant j'avais au moins son portrait! »

Ils s'écoulèrent ces mois, ces derniers mois de pension pour la jeune fille impatiente, affamée de tendresse, de liberté et de bien-être. Le mariage lui représentait tout cela. Ces huit années de rude discipline dont elle avait subi le joug depuis la mort de sa mère, cette privation du moindre confort, cette nourriture grossière, ce perpétuel contact avec des compagnes d'essence si inférieure, cette instruction insuffisante, n'avaient en rien modifié les instincts et les goûts de Catherine. On ne change pas les natures. A l'heure présente, la jeune fille ressaisissait la sienne dans toutes ses parties affinées, élégantes et fières, et vivait dans la plus exquise débauche d'illusions et de chimères qui aient jamais hanté un cerveau de seize ans. Elle avait tendu une gaze rose sur l'humble pensionnat de Blanquefort et se promenait dessus. A travers ce charme les conseils de « Madame » pour la direction de son ménage « modeste » lui arrivaient entièrement dépourvus de leur signification véritable. L'affirmation de son tuteur que sa mère, chez laquelle elle avait vu tant de belles choses, était pauvre, contribuait encore à fausser cette signification. Catherine, qui au lieu d'être pauvre posséderait « une petite aisance », ne pouvait-elle raisonnablement prétendre à un intérieur aussi « gentil » que celui de sa mère?

Mlle Blanche essayait discrètement de sortir un peu la naïve enfant de l'Eden où elle s'enfermait, sans trop oser, cependant, appuyer sur une situation qu'elle devinait pleine de mystères. Elle espérait que pour le millionnaire Didier-Montaut, le mariage « modeste » arrêté pour la dernière des Blanquefort signifiait au moins un établissement convenable à la campagne. Le mari serait quelque petit gentilhomme fermier, peu brillant, sans doute, mais jeune, bon, et disposé à aimer tendrement cette charmante orpheline pour laquelle il serait tout, et que son affection consolerait bien vite de l'évanouissement du salon de satin vert doux, et de la chambre à coucher de mousseline blanche, sur soie bleu pâle. Les décors de la pastorale sont fort secondaires pour les bergères de seize ans, quand le berger est bien épris. A cet âge fortuné on déjeunerait d'un bouquet de roses et d'un baiser, sur un canapé de mousse.

C'est la désillusion qui a inventé le rosbeef et les fauteuils capitonnés.

Le grand jour où devait avoir lieu l'entrevue de Catherine et de son fiancé se leva comme un autre; mais la jeune fille trouva au soleil un rayonnement particulier; elle sentit des caresses dans le vent, et dans l'air des parfums d'une suavité spéciale. Les oiseaux aussi chantaient plus joyeusement qu'à l'ordinaire; leur concert matinal avait une allure d'aubade. Est-ce que la nature peut ne pas s'intéresser à ceux qui vont se marier? M. Didier-Montaut avait annoncé son arrivée pour onze heures; aussitôt après il emmènerait Catherine à.... on ne savait pas encore, et cette ignorance ajoutait un attrait à la perspective de cet émouvant voyage.

Ce jour-là, pour la première fois depuis son entrée en pension, Catherine quitta cette robe noire qui pendant huit années avait continué son deuil. « Madame » avait été chargée d'acheter et de faire confectionner une toilette de couleur, fort simple. L'ouvrière villageoise, installée chez Mlle Blanche, travaillant et essayant sous sa direction, s'était fort bien tirée d'affaire. La jeune fille était vraiment charmante dans sa robe de mousseline de laine gris lin, un peu bouffante, avec le petit mantelet pareil noué derrière la taille svelte et ronde; un léger chapeau de paille garni d'un ruban blanc et d'un bouquet de pâquerettes couvrait sa tête blonde. Telle était cette toilette, surmontée triomphalement d'une ombrelle grise, doublée de rose, cadeau de Mlle Blanche, et qui mettait un reflet vermeil sur ce jeune et sympathique visage, légèrement pâli par l'émotion. Sur tout cela une grâce de seize ans, chaste et un peu hautaine.

Quand la toilette fut terminée, Mlle Blanche contempla son œuvre, et anxieuse se demanda si celui pour lequel elle venait de parer cette enfant avec un soin de mère, en serait digne. Ce cœur généreux et ardent, cette vive intelligence, cet esprit délicat et original, cette nature distinguée et fière, seraient-ils appréciés à leur valeur ou même à demi compris?

— Onze heures! cria tout à coup Catherine, ça sonne... je tremble!

— On entend une voiture! dit « Madame ». Quelques minutes après la bonne annonça M. Didier-Montaut.

L'armateur salua la maîtresse de pension et sa cousine, sur lesquelles son regard ne fit que glisser pour s'arrêter étonné, presque mécontent, sur Catherine, interdite et troublée devant ce tuteur, la terreur de son enfance, et qu'elle reconnaissait à peine.

— Voilà donc, dit M. Didier-Montaut, ce que huit années ont fait de la petite fille laide et chétive que j'ai amenée ici... Le temps est un grand artiste, je lui fais mon compliment. Vous êtes agréable à voir, ma pupille.

— Monsieur... mon tuteur... balbutia Catherine, et elle mordit son gant.

— Ah! vous êtes devenue timide! j'en suis fort aise... Madame, votre note, s'il vous plaît;... très bien; voici la somme, voulez-vous acquitter?... Ma pupille, faites vos adieux à ces dames, qui vous ont, je le crains, beaucoup gâtée, ce qui est dangereux; la vie ne gâte personne.

Catherine tendit son front à « Madame » pour se jeter en pleurant dans les bras de Mlle Blanche.

— Heureusement que vous viendrez bientôt chez moi, murmura-t-elle.

Mlle Blanche sourit tristement, et s'essuya les yeux.

— Allons! fit l'armateur avec impatience, il paraît que les femmes ne peuvent se quitter sans fondre en eau. Mademoiselle ma pupille, dépêchons-nous.

— Est-ce loin où nous allons, monsieur?

— Quatre lieues, pour le moins, c'est à Salaunes.

Catherine se retourna vers Mlle Blanche.

— Nous serons près! fit-elle, l'air ravi.

Elle lui donna un dernier baiser, puis monta dans la vieille berline de louage qui attendait devant la porte. M. Didier-Montaut s'assit à côté d'elle et cria au cocher: « Partons! »

Catherine se pencha à la portière. Sur ce lumineux ciel d'août, les tours de Blanquefort découpaient leur masse sombre. A leur pied, le village, les champs, les vignes, baignés de soleil. Bientôt, ce paysage connu s'effaça et disparut, puis ce fut la grande route poudreuse qui menait à Salaunes, à *lui!*

Catherine se renfonça dans la voiture, et, prenant son courage, dit:

— Monsieur, quel âge a-t-il?

— Qui cela? le cocher?

— Oh!... *lui!* le monsieur que je vais épouser.

— Ah! très bien... Vous le lui demanderez; si je vous renseigne à l'avance sur ce sujet intéressant, de quoi lui parlerez-vous?

— De toutes sortes de choses, voilà un an que j'y pense.

— Alors préparez vos phrases et laissez-moi en repos, je n'aime pas causer avec les enfants.

VIII

La petite ferme des Jacquemin, à Salaunes, avait depuis le matin un air de fête, auquel la ménagère venait d'ajouter, à midi sonnant, la splendeur de son bonnet à rubans ponceau. Dans la cour, où le fumier avait été arrangé en un seul tas, sur lequel trônait un coq superbe, le fermier se promenait d'un pas relevé, songeant aux agrandissements qu'il allait faire dans sa maison, et aux pièces de terre qu'il achèterait avec la dot de sa bru. « Soixante mille francs, c'est soixante mille francs, murmurait-il; que ça vienne d'une enfant légitime ou naturelle, c'est un fameux denier! Je pense que le gars plaira quand même à la demoiselle; les jeunesses, pourvu que ça ait un mari... D'ailleurs, si not' Vincent n'a rien pu apprendre au collège, il y a toujours été... et puis il y a pris des façons plus crânes, il s'y est dégourdi... Hier, je l'ai vu qui embrassait la servante dans l'étable, y se fait la main, le gaillard! C'est dommage seulement qu'y se mette à rire comme ça à tout ce qu'y dit... C'est un tic, mais pas moins c'est désagréable. Ah! le voilà... Eh! madame Jacquemin, regarde un peu si ton fils est bien attifé. »

Vincent, grand garçon de vingt ans, arrivait en se dandinant gauchement sur ses longues jambes; ses rudes cheveux roux, collés sur sa tête par la moitié d'un pot de pommade au citron, retombaient, malgré cette précaution, sur son front bas et déprimé en mèches grasses; ses yeux bleu clair clignotaient, et ses grosses lèvres étaient perpétuellement tendues par un sourire stupide.

ANDRÉ GÉRARD.

(*La suite prochainement.*)

NOTES ET IMPRESSIONS

Quel secret doit avoir eu la nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage?
FONTENELLE.

***

L'éducation publique pousse à la démocratie; l'éducation particulière mène droit au despotisme. GALIANI.

***

Qu'est-ce que la beauté? — Une promesse de bonheur.
STENDHAL.

***

Malheur à qui n'a pas eu quelques-unes des idées de Don Quichotte, à qui n'a pas risqué d'attraper des coups de bâton ou d'encourir le ridicule pour redresser des torts! P. MÉRIMÉE.

***

La plupart des hommes, comme la plupart des animaux, s'effrayent et se rassurent avec des riens. H. DE BALZAC

***

Le cerveau des écoliers est pareil à ces cabinets florentins, beaux petits meubles du seizième siècle, où l'on peut entasser des papiers, des bijoux, des émaux, des médailles, des pierres gravées, sans les remplir; il y reste toujours des cases vides. E. ABOUT.

***

La première fois que l'homme s'est aventuré sur les flots, son cœur s'est troublé, ses forces ont chancelé, mais peu à peu il a dompté les résistances de la nature.
LÉON GAMBETTA.

***

Le général qui entend le mieux son affaire est celui dont les soldats sont toujours chaussés et n'ont jamais faim. UN INVALIDE.

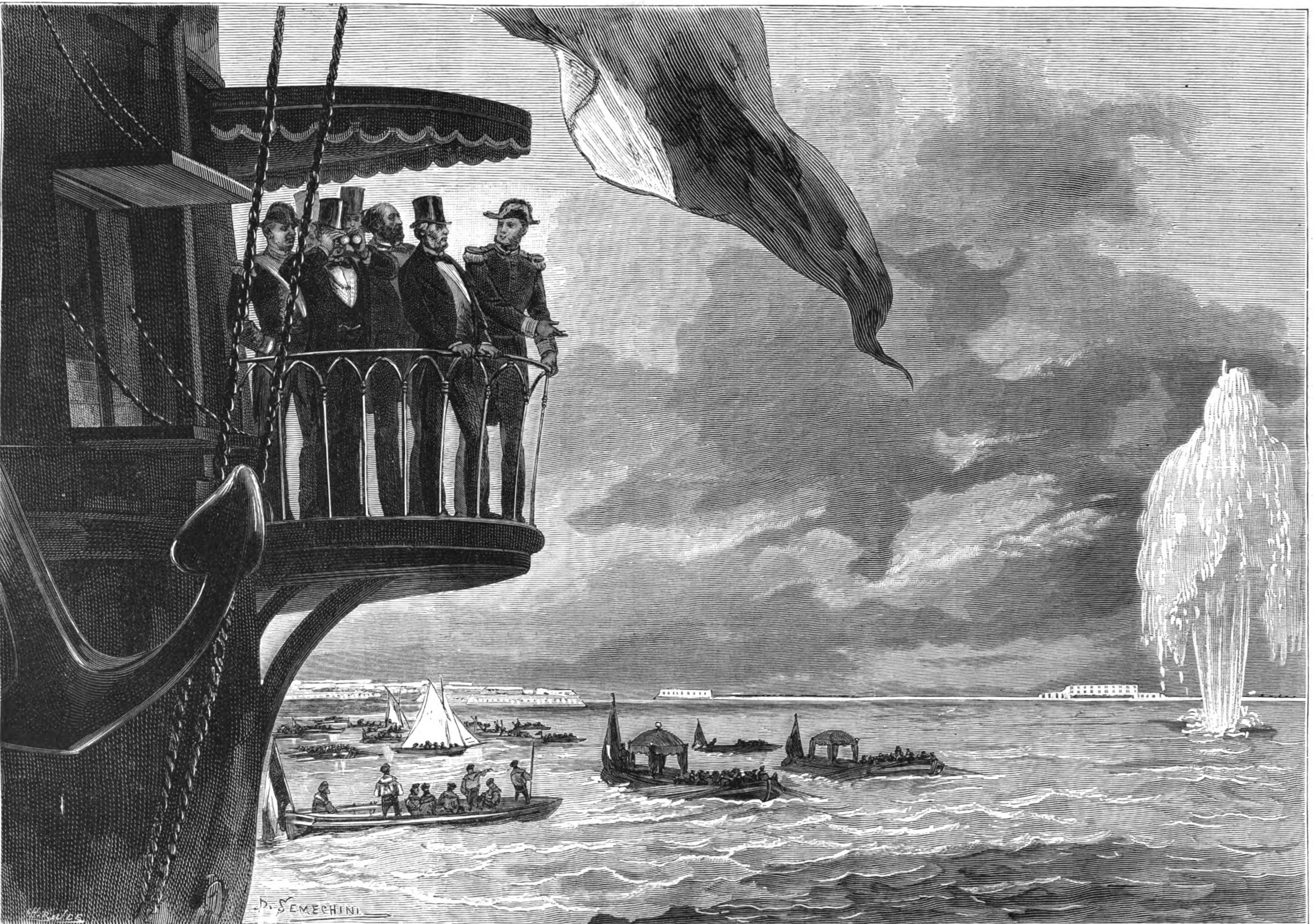
***

Il n'y a rien d'impudent comme l'innocence.

***

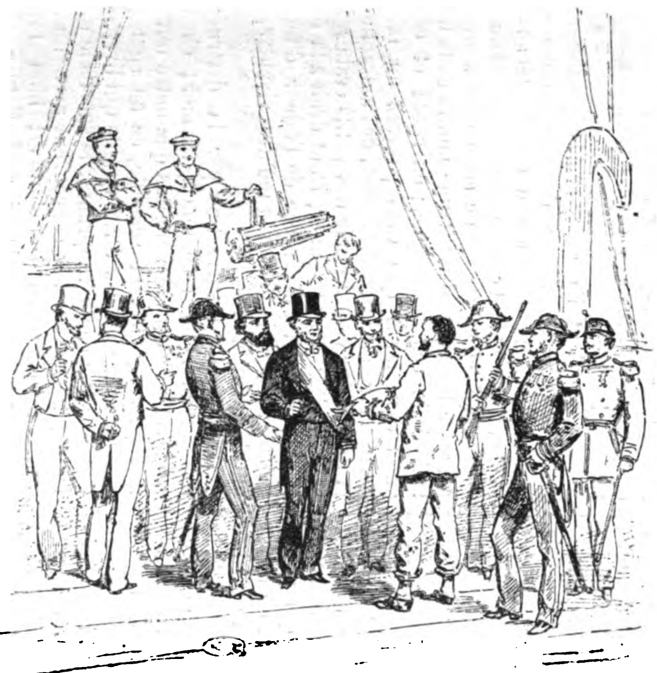
Ne pas fumer, mais supporter l'odeur du tabac, c'est l'image de la tolérance en de plus graves matières.
G. M. VALTOUR.

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL A CHERBOURG



LE PRÉSIDENT ASSISTANT AUX MANŒUVRES DES BATEAUX TORPILLEURS A BORD DU *Suffren*. — Croquis de M. Mas, envoyé spécial de l'*Illustration*.

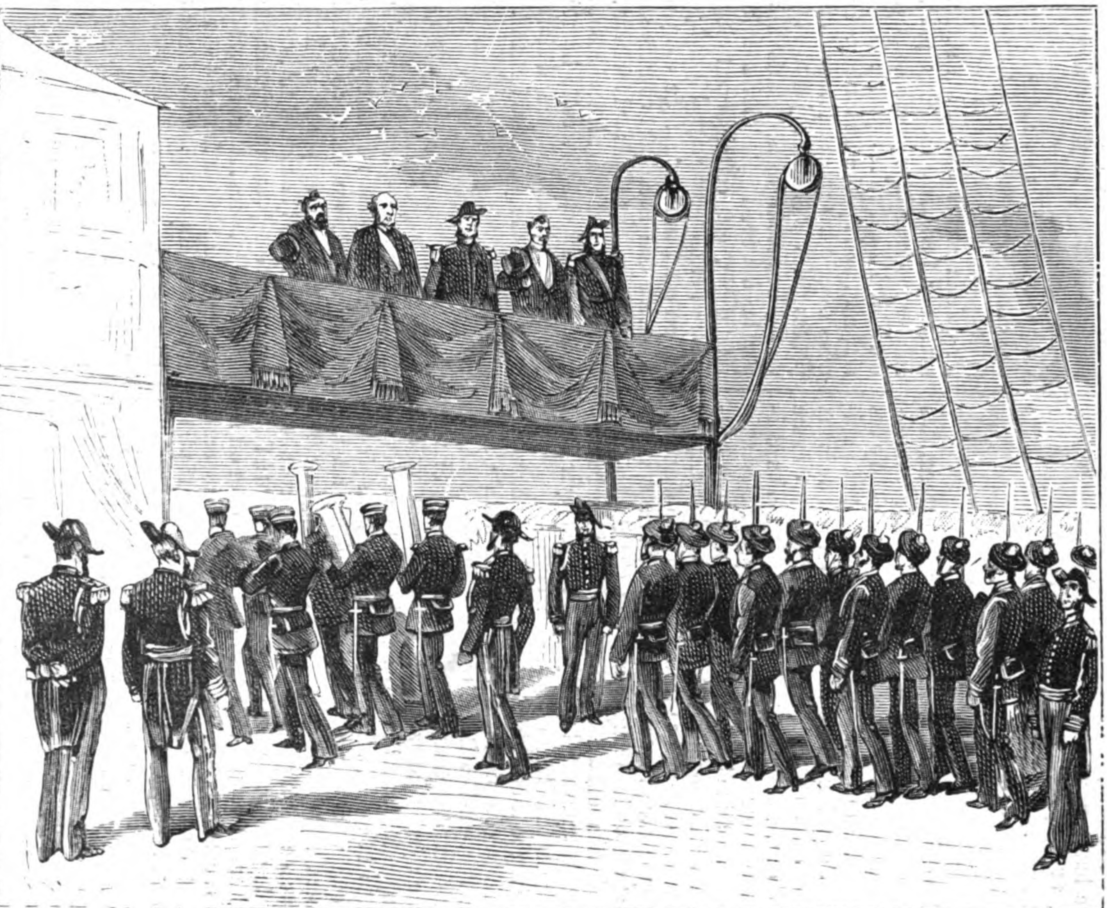
LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL A CHERBOURG



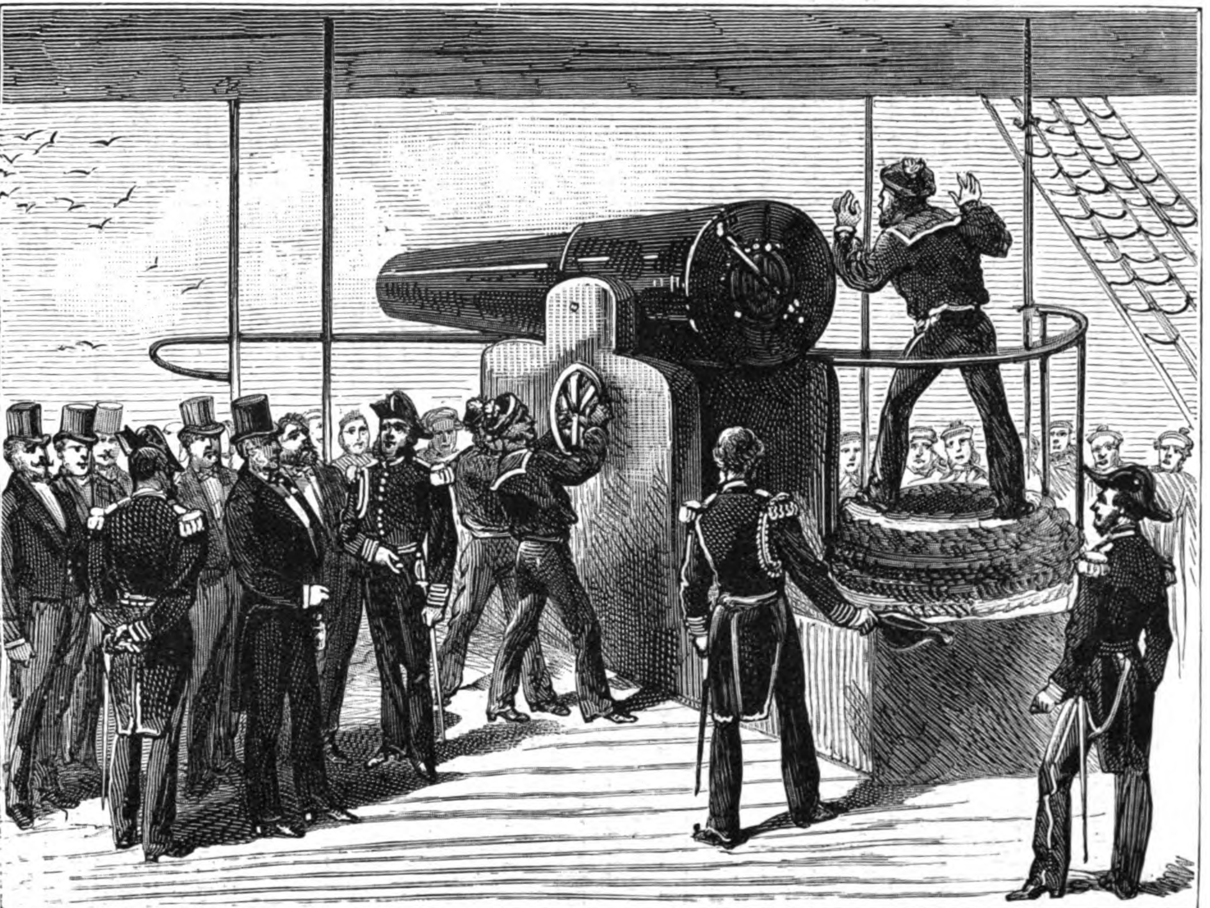
UNE VICTIME DE L'EXPLOSION D'UNE TORPILLE

LE CHAR DES JEUNES FILLES DANS LA SOIRÉE DU 8 AOUT

RÉCEPTION DU PRÉSIDENT A LA GARE DE CHERBOURG



LE DÉFILÉ DES MARINS A BORD DU *Suffren*.



LA MANŒUVRE D'UN CANON A BORD DU *Friedland*.

Dessins et croquis de M. Mas, envoyé spécial de l'*Illustration*.

LETTRES DE MON JARDIN

Le jardin, nous le retrouverons dans quelques semaines; aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous allons courir les chemins. Oh! ne vous effarouchez pas à cette perspective de voyage, je suis d'un tempérament trop paresseux pour vous entraîner bien loin. Il est évidemment absurde de quitter le gîte au moment où il fait le plus de frais pour plaire à celui qui l'habite; les bois qui encadrent le cottage sont dans la période de la vraie beauté, celle de la femme à vingt-cinq ans, quand elle est sortie des mièvreries de l'adolescence, quand elle n'en est pas encore aux charmes un peu conventionnels de son automne; les fleurs des massifs foisonnent sur leurs tiges devenues robustes, le velours des pelouses n'a jamais été plus verdoyant, tout sourit dans l'ermitage plein d'ombre et de fraîcheur : pourquoi partir?

On part, parce que les autres s'en sont allés, parce que nous avons beau nous croire au-dessus de la moutonnière faiblesse, tous, tant que nous sommes, nous appartenons au troupeau; parce que lorsque la foule s'ébranle, il n'est plus personne à qui les pieds ne fourmillent, personne qui, ayant une entrave à la patte, ne soupire en la voyant en mouvement. Rien n'y fait, rien n'en dégoûte; ni le souvenir des lits d'auberge, de leurs chambres encore incommodes même quand elles ne sont pas malpropres, ni l'ennui des éternels dîners de table d'hôte, ni la certitude de devenir la victime de tous les fâcheux que le hasard se chargera de jeter sur votre passage. Si l'on ne se crée point d'illusions sur ce que l'avenir vous réserve sous ces différents points, on s'en console en songeant que la comparaison des diverses épreuves que l'on va subir, vous fera trouver meilleur et plus attrayant que jamais ce *home* que l'on quitte, quand on y rentrera poudreux et fourbu après une nuit passée en chemin de fer, et l'on se met en route!

M'étant contenté de prendre la file, c'est au bord de la mer que je me suis arrêté avec elle. Le voyage annuel à l'Océan est aujourd'hui obligatoire, comme l'était jadis la purgation préventive! Le plongeon dans l'eau salée est devenu une des conditions essentielles de l'existence. Non seulement la vanité y trouve son compte, mais les gens bien informés prétendent que la santé l'exige. Esculape ayant donc donné un bon coup d'épaule à son camarade Neptune, — un peu d'aide fait grand bien, même entre dieux, — les flots de celui-ci se sont singulièrement achalandés. Du nord au midi du littoral, il n'est plus de bourgade, de village, de hameau, qui ne soit consacré station balnéaire, et qui, juillet venu, ne recrute des patients par centaines.

* * *

Quel merveilleux élixir que les vagues caressantes de cet Océan! Quelle vertu reconstituante, réconfortante et régénératrice dans les effluves iodurées qu'elles exhalent! Elles participent thérapeutiquement à l'universalité du *goddam*! de Figaro. Il n'est pas de maux auxquels elles ne s'appliquent: à l'anémie comme à la pléthore, à la chlorose, à la paralysie; elles doivent même avoir quelque chose des propriétés spéciales à la fontaine de Jouvence. La beauté trop opulente vient lui demander d'atténuer l'exubérance de ses charmes; celle qui se trouve un peu trop diaphane s'y trempe pour procurer plus de rondeur à ses contours, et ces ondes complaisantes et charitables, prenant probablement à saint Pierre de quoi rembourser saint Paul, trouvent le moyen de les renvoyer l'une et l'autre satisfaites, ou peu s'en faut.

Cette vogue a eu d'incroyables résultats pour cette partie de la côte normande qui, s'étendant de Honfleur à Port-en-Bessin, se trouve à quelques heures de Paris et des grandes villes du centre. Si vous voulez en juger, allez visiter ces ci-devant villages qu'on appelle Trouville et Deauville, dont en moins de vingt ans la mode, mise en branle par les spéculations que vous savez, a métamorphosé les masures en monuments et les dunes arides en rues populeuses.

Franchement il y en a beaucoup. Cette surabondance de grandiose vous range immédiatement à l'avis de ce Marseillais qui trouvait que plus de cinq ou six Turcs sur la Canebière en gâtaient la physionomie. Un hôtel de vieux style Louis XIII, s'il vous plaît; deux basiliques, dont l'une sous le vocable, passablement prétentieux, de Notre-Dame-des-Victoires; une auberge qui est un Louvre; des chalets qui ont l'air rustique comme de grandes dames travesties en paysannes; des villas de marbre rechampies d'or; une orgie décorative sur tous les frontons, sur toutes les corniches, sur tous les balcons, sur tous les moellons; c'est trop ou trop peu. Trop pour les intentions de villégiature qu'affichent ces magnificences; trop peu en regard de la perspective d'en face, celle de l'Océan, qui n'a qu'à secouer son manteau de vagues écumeuses pour mettre en relief la misère de cette quincaillerie architecturale.

La première impression que l'on éprouve quand on fait ses premiers pas dans ces avenues bordées de palais, se rattache à l'humiliation. On a beau ne pas pécher par excès de modestie, on n'arrive pas à se trouver à la hauteur de ce luxe, on se fait à soi-même l'effet d'une chenille égarée sur les pétales d'une rose. Vous connaissez l'histoire de ce gentilhomme entaché de paysannerie danubienne, lequel ayant craché sur l'habit d'un fermier général qui lui exhibait vaniteusement les splendeurs de son hôtel, s'excusa en déclarant à son hôte qu'il n'avait pas trouvé d'endroit plus malpropre pour placer son expectoration. On éprouve quelque chose de cet embarras en entrant à Trouville. On se demande avec quelque inquiétude si, dans cette cité, qui ne saurait être peuplée que de millionnaires, on osera solliciter une brosse charitable qui se charge de décrotter les souliers. Je dois à la vérité de confesser qu'on en rencontre; seulement il faut les rémunérer exactement comme si elles étaient manœuvrées par des notaires.

Sur la rive gauche de l'Orne, l'essor a été plus modeste; Léon, Luc, Langrune, Courseulles, Avromanches sont devenus de coquets villages, mais sont restés des villages comme aux temps un peu lointains de leur médiocrité. Ce terre-à-terre fait leur fortune en leur conservant la clientèle, toujours nombreuse, des touristes qui les uns par goût, les autres par nécessité, ne prisent le tapage ni dans la toilette, ni dans les plaisirs. Qu'on se garde bien de rompre avec les traditions peu fastueuses, car les charmes, car les agréments spéciaux de ces stations ne suffiraient probablement pas à leur conserver la vogue dont elles jouissent.

Un agronome peut prendre quelque plaisir à parcourir cette riche plaine de Caen, à admirer ses cultures sarclées. Pour celui auquel les champs d'oignons, de carottes et de colza ne disent pas l'admirable fécondité du sol, elle représente une promenade passablement insipide. Quand on est rassasié des attraits d'une plage basse et dépourvue d'accidents, presque aussi pittoresque que le plateau dénudé qu'elle encadre, il faut se résigner à rester comme les autres, mélancoliquement assis devant sa cabine, absorbé dans la contemplation de la Manche qui verdoie et du sable qui poudroie. La difficulté de concilier la pérégrination maritime de rigueur avec l'économie explique seule la fidélité de la plupart de ceux qui y reviennent.

Il ne faudrait pas cependant se montrer trop sévère pour les bains de mer et injuste pour les plages de la Basse-Normandie. Si l'engouement de la villégiature maritime a ses ridicules, on ne saurait contester qu'elle exerce une action singulièrement bienfaisante sur l'enfance d'abord; puis, par contre-coup, sur les intéressantes populations de nos côtes; elle enrichit les dernières plus sûrement et à moins de risques que la pêche au hareng. Un séjour de quelques semaines sur ces rivages où petits garçons et petites filles s'ébattent jambes nues, tantôt barbotant avec amour dans les flaques d'eau délaissées par la marée, tantôt fouillant le sable d'une pelle infatigable, est certainement le plus sûr remède contre l'étiolement auquel leur hygiène et leur éducation condamnent tant de ces pauvres petits êtres. Ajoutons que nulle part comme sur ces côtes de la Normandie, aux fonds sablonneux, aux déclivités insensibles, ces chers enfants ne sauraient trouver, sans courir aucun danger, cette liberté, cet affranchissement, cette indépendance d'allures qui contribuent pour une bonne part à les fortifier.

* * *

La monotonie que je reproche aux plages de la Basse-Normandie ne met point en cause l'Océan, encore grandiose dans ce couloir aux bourrasques quinteuses qu'on appelle la Manche. Ce qui paraît insipide c'est l'encadrement, ce rivage plat où la vie maritime est presque impuissante à prendre pied et qui vous fait regretter les grèves granitiques de la Bretagne où chaque flaque d'eau laissée par le reflux représente un observatoire fécond en révélations attachantes, qui vous livre les secrets du monde mystérieux des eaux.

Si pauvres que soient leur population et leur végétation marine, on finit cependant par trouver un aliment à sa curiosité sur ces plages à peine onduleuses, à défaut de mollusques, d'actinies, de polypes, de méduses, de ces végétations animées dont la nature a assuré la conservation par de si merveilleux moyens, on trouve dans le talitre sauteur un intéressant sujet d'études.

Peu de peine pour le rencontrer. Poussez du pied ce paquet d'algues humides, vous en verrez surgir un fourmillement, non d'insectes, mais de crustacés, les uns d'un blanc sale, gros comme de minuscules crevettes, les autres noirâtres et microscopiques, qui s'écarteront en sautillant dans toutes les directions. Alors, si vous examinez le sol, vous vous apercevez qu'il est troué comme un crible. Ces mangeurs d'algues dont vous venez de troubler le festin, ce sont les talitres; ces trous dont la multiplicité vous étonne, ce sont les repaires de leurs tribus.

Ces chétifs du monde de la création, ne les regardez pas trop en roi : car sans eux, il est probable que votre royauté serait fort compromise. Les talitres sont les assainisseurs par excellence, les agents voyers de la frontière qui sépare la terre de la mer; ils ont mission de protéger la première contre les miasmes délétères dont la seconde fournit sans relâche les éléments.

N'est-il pas possible que cet Océan n'ait pas été créé d'un seul jet et que, quand il s'est agi de lui, le Grand Ouvrier ait procédé par additions et retouches? Il avait mis le sel, fait le flux, le reflux, soufflé la tempête, semé les innombrables légions des crustacés qui allaient s'attaquer à l'épave végétale ou animale, des mollusques chargés de recueillir les invisibles corpuscules en suspension dans ces eaux, et ces précautions lui avaient semblé suffire à en maintenir la pureté. Cependant le flot qu'il avait déchaîné, charriant sans relâche les débris de l'exubérante production de l'abîme, arrachant le cadavre aux pinces des préposés à la salubrité des profondeurs, accumulant ces détritus sur les rivages, leur corruption en eût promptement empoisonné l'atmosphère. Pour avoir raison de ces masses formidables, il fallait donner la vie à chacun des grains du sable sur lequel elles étaient échouées et les mettre aux prises avec l'infini. Ce fut la raison d'être des talitres.

* * *

Leur taille est celle d'un moucheron, leur œuvre est gigantesque. Laissez un morceau d'algue sur la grève, dès le lendemain il aura disparu. Une épave organique s'élimine plus promptement encore. Un jour, ayant trouvé une énorme seiche au milieu des fucus, je la poussai sur une pente où les trous des talitres étaient nombreux; en moins de cinq minutes elle était couverte d'une couche compacte de ces petits êtres; deux heures après je ne retrouvais de la seiche qu'un os parfaitement nettoyé! Tout ce qui a odeur d'eau salée est pour eux une proie. Les pêcheurs vous diront que celui qui aurait l'imprudence d'étendre ses filets sur le sable les retrouverait rongés par les talitres. Fidèles à leur consigne, ils ne quittent point, au moins pendant l'été, la ligne des marais; ils n'essayent pas comme les crabes de suivre l'Océan dans son mouvement de retraite, ils ne le fuient pas quand il revient.

Cette existence tour à tour aquatique et terrestre les livre à deux sortes d'ennemis, les poissons et les oiseaux. Les hirondelles en sont friandes; elles ne se contentent pas de les happer, en effleurant dans leur vol les paquets d'herbes où ils grouillent; bien souvent elles se posent sur le sable pour cueillir les talitres plus à l'aise. Que seraient les multitudes de ces croque-morts, sans ces causes permanentes de destruction!

Les sens dont ils sont armés paraissent d'une extrême délicatesse; c'est dans le monde océanien que ces sens arrivent à une sensibilité absolument idéale. L'odorat tant célébré du chien, celui du vautour, sont peu de chose auprès de celui d'un simple crabe. A marée basse, choisissez une moule dans un bassin tapissé de ces mollusques; ouvrez-la et déposez-la aussi doucement que vous pourrez au milieu des herbes. Presque instantanément, des anfractuosités de la roche vous verrez sortir des petits crabes, qui tous sans hésiter, sans tâtonner, iront droit à la curée qui leur arrive. Cette différence de l'odeur d'une moule morte, avec celle d'autres moules vivantes, ils sont outillés pour la saisir.

L'œuvre de résurrection par la destruction est commune à la terre comme à la mer; chez la première elle se couvre d'ombres que notre œil ne saurait percer; chez la seconde, ce ne sont plus les végétaux, ce sont des êtres vivants qui livrent à l'être condamné le combat suprême; le spectacle est visible et tangible, et tous y concourent avec un si merveilleux acharnement qu'on est bien forcé d'en conclure que la grande loi de la Nature, c'est l'immortalité conquise par la mort, aussi bien que par l'amour.

G. DE CHERVILLE.

DISTINGUÉE !

I

On l'appelait l'Altesse parce qu'elle faisait si bien les révérences et que la venue d'un prince sérénissime lui était un vrai bonheur, lui donnant l'occasion de faire un beau plongeon dans ses grandes jupes, le buste bien cambré et les yeux baissés — regardant. — Heureusement qu'il passe assez souvent des personnes royales à Florence et que l'Altesse ne perdait pas ses bonnes traditions; cependant, comme elle connaissait son petit talent, elle avait fort envie de le faire apprécier d'une façon plus étendue; on voulait s'amuser, on cherchait des plaisirs nouveaux : elle proposa à la vieille duchesse, qui ne demande qu'à contenter le monde, de faire danser un menuet chez elle.

— Un menuet, mais, ma chère, qui le dansera? on ne sait plus ces choses-là!

— Moi d'abord, et puis Marie, et puis la baronne, et puis Mme de Chepy. Vous verrez que nous réunirons parfaitement cinq couples.

— Ce sera fort joli, mais on n'arrivera jamais à l'organiser.

L'Altesse promit de se charger de former les couples, de surveiller les répétitions.

— Car il nous faudra le maître de ballet, comme vous pensez.

— Le maître de ballet! ah! ma chère enfant, vous n'y songez pas!

— Mais si, chère duchesse, j'y songe. C'est du reste un homme fort bien; il apprend à mes petites à faire la révérence.

— Alors, c'est autre chose, vous pouvez disposer de ma maison; un menuet, ce sera charmant en effet. Et la duchesse à qui il n'en fallait pas beaucoup pour s'enthousiasmer, s'enthousiasma.

II

On convoqua les prédestinées sous prétexte d'un thé quelconque; l'Altesse de sa mine de chatte leur fit un petit discours, ébaucha un pas de menuet; elle l'avait appris en même temps qu'à marcher à la cour du vieux Roi, et elle s'en tira si bien qu'on l'acclama.

Ces dames étaient montées.

— Un menuet, nous nous poudrerons, ce sera délicieux.

On fut d'accord là-dessus.

La duchesse leur dit qu'il faudrait qu'elles choisissent leur danseur. A cette proposition, tout le monde se défendit d'une préférence quelconque.

— Oh! moi, je danserai avec qui l'on voudra.

La duchesse les assura qu'elle les savait les plus aimables petites femmes du monde, mais que cependant il faudrait de nécessité faire un choix.

— Moi, dit l'Altesse en exécutant à travers le salon des pliés préparatoires, j'ai choisi, je danserai avec Jeanluc Marini : sa taille ira avec la mienne.

Toutes ces dames firent immédiatement une petite mine; le prince Jeanluc Marini était remarquablement beau garçon et aimable, et d'une taille qui s'accordait parfaitement avec celle de n'importe quelle jolie femme, et chacune se l'était réservé *in petto*.

— C'est très bien, dit la duchesse, très bien, Altesse à raison, elle et Jean-Luc feront un très beau couple, charmant.

Il y eut des petits sourires à fleur de bouche.

— Voyons, Marie, voyons, dit l'Altesse, voyons, madame de Chepy, voyons, vous autres, qui voulez-vous? Français, Hongrois, Italien, Russe? Choisissez, mesdames, choisissez. Et, tout aussitôt on mit en avant le nom de plusieurs hommes de leur plus immédiate coterie, et toujours toutes voulaient bien qui on voulait. Cependant, celui-là était marié et avait un mauvais caractère; cet autre était trop occupé et ne serait jamais aux répétitions. Enfin après des discussions infinies, après s'être donné une peine extraordinaire pour ne pas paraître vouloir danser avec l'unique personne qu'on fût décidée à accepter, ces dames furent à peu près satisfaites, sauf la petite Mme de Chepy qui acceptait tout le monde en bloc, mais qui refusait chacun nominalement.

— Mais enfin, ma belle, qui voulez-vous? dit la duchesse. Vous dansez comme un amour, il faut que nous vous ayons pour notre menuet.

— Si nous pouvions avoir M. de Jouy?

III

Il y eut un petit froid. — Mais, ma chère, nous ne le connaissons presque pas, dit l'Altesse, pourquoi ne pas prendre un des nôtres au lieu de celui-là, qui est arrivé depuis trois semaines?

— Oui, dit Mme de Chepy de l'air le plus naturel du monde, mais j'ai remarqué qu'il danse en mesure!

— S'il danse en mesure! dirent ces dames.

— S'il danse en mesure... répéta la duchesse avec un sourire indulgent.

— Ecrivons-lui, dit l'Altesse, qui avait une frayeur atroce de voir son menuet manqué, et qui voyait qu'il était temps de mettre tout le monde d'accord.

— Qui le connaît? demanda-t-elle

Il avait été présenté à tout le monde, mais n'était entré dans aucune intimité.

— Eh bien! dit la duchesse, c'est moi qui lui écrirai.

Mme de Chepy était parfaitement impassible et de sa voix tranquille :

— Il n'y a qu'à charger Hector de Ler, qui danse avec la baronne, de dire à M. de Jouy que la duchesse a besoin de lui pour un menuet.

— Mais, ma chère, c'est bien sans façon.

— Du tout, dit l'Altesse, ce monsieur se trouvera certainement très honoré d'être admis dans notre intimité; nous convoquerons nos messieurs demain, après le déjeuner, si la duchesse le permet...

La duchesse fit un signe d'assentiment immédiat.

— Et on dépêchera un quelconque à la recherche de M. de Jouy; du reste, j'enverrai mon mari au cercle ce soir exprès pour cela.

Le plan de campagne parut excellent; l'Altesse et ses trois amies étaient de la meilleure humeur du monde, et Mme de Chepy, qui était une jolie femme qui se piquait d'avoir des allures sérieuses, les écouta sans beaucoup se mêler à l'entretien. Les mouches, le rouge, la poudre, les paniers, en firent les frais; l'Altesse ne se lassait pas de montrer les rudiments du pas de menuet, et chacune se découvrait de grandes dispositions pour faire aussi bien.

IV

Le lendemain, réunion chez la duchesse; le prince Jeanluc, plus joli garçon que jamais avec sa barbe noire comme la nuit, faisait une cour très mouvementée à l'Altesse qui était ravie; les trois autres élus se tiraient la moustache d'un air suffisant, et tout en se déclarant incapables d'ébaucher un pas quelconque, ne pensaient pas, sans une secrète satisfaction, à l'occasion unique de faire valoir un mollet bien tourné. M. de Ler accepta correctement la commission de la duchesse, et correctement alla chercher M. de Jouy, qui était prévenu et qui entra avec le sentiment enlevant d'avoir fait une conquête à l'emporte-pièce; il salua chacune avec une bonne grâce qui promit tout pour le menuet, et s'approcha de Mme de Chepy avec un air à la fois câlin, respectueux, attendri et confiant. Elle le reçut avec une entière simplicité et ne lui cacha pas que, puisqu'elle devait danser un menuet, elle tenait à le bien danser, et lui demandait de prendre la chose sérieusement. M. de Jouy lui assura qu'il partageait ses sentiments et qu'il ne tiendrait pas à lui de se rendre digne d'une aussi charmante partenaire. Pendant qu'ils causaient gravement dans leur coin, l'Altesse les regardait par dessus l'épaule, et riait avec le prince Jeanluc, qui approchait sa belle barbe très près de son oreille.

La duchesse demanda du recueillement.

Le maître de ballet arrivait. Le musicien était déjà au piano. Le maëstro de ballet était un homme jeune, fatigué, léger sur ses pieds, aux cheveux ballants, très poli, très obséquieux, et glissant sur le parquet sans faire le moindre bruit. Il sollicita l'attention, et après mille « scusi », fit placer les couples.

Sans trop de cérémonie, l'Altesse accepta de mener le branle; elle y avait compté, du reste; et, se mettant en place, en s'appuyant sur les hanches, décocha une œillade très dix-huitième siècle au prince Jeanluc. Ils allaient fort bien tous deux, et répétèrent plusieurs fois pour l'édification des ignorants; les autres suivirent avec des succès divers, et Mme de Chepy et M. de Jouy prêtèrent l'attention la plus respectueuse aux instructions du maestro. Comme on se dispersait un peu pour se reposer, elle dit à M. de Jouy, toujours du même ton :

— Seriez-vous disposé, monsieur, à répéter en particulier?

— Si j'y serai disposé, madame!

— Eh bien, alors, ayez l'obligeance d'arranger cela avec le maître de ballet; prenez des heures chez moi, et il sera inutile d'en parler ici.

— Tout à fait inutile, madame, protesta de Jouy, qui pensa que de sa vie il n'avait vu une femme se jeter à sa tête avec plus de naïveté.

Les répétitions particulières et générales marchaient à souhait, il y avait quelques petites bouderies, quelques petites jalousies; mais, en somme, on s'accordait assez; le brio de l'Altesse portait les autres, et la duchesse était ravie de l'éclat qu'allait avoir son bal; on prêtait à de très hauts personnages l'intention d'y venir assister; il était évident que si le menuet réussissait; ce serait un coup de maître dans la monotonie habituelle des amusements.

On s'occupait passionnément des costumes; les dames étudiaient les gravures, les estampes, cherchaient des nuances, et se consultaient pour arriver à un ensemble; les hommes ne reculaient pas non plus devant la dépense, et les perruques et les culottes devaient être des meilleurs faiseurs.

V

Le soir vint; on se réunit préalablement dans un salon du rez-de-chaussée, les dames arrivèrent exactement, l'œil étincelant, le rouge sur la pommette, les lèvres d'un vif incarnat, et des mouches assassines posées aux bons endroits. Ces messieurs se firent un peu attendre, puis parurent. Ce fut un étonnement un peu pénible, ils n'étaient pas du tout aussi bien qu'on l'aurait cru. La barbe olympienne du prince Jeanluc surtout jurait horriblement avec sa perruque blanche, et les moustaches des autres n'étaient pas bien jolies non plus; seul, M. de Jouy, rasé de très près, comme d'habitude, avait bon air avec son habit à la française et son tricorne sous le bras. Mme de Chepy paraissait ravie; les autres dames ne dirent rien, mais lui jetèrent un regard assez aigre. M. de Jouy, tout à ses triomphes présents et futurs, s'approcha de sa charmante partenaire et lui murmura à l'oreille :

— Vous m'aviez promis ce soir de me regarder comme on doit regarder son danseur au menuet.

— Je vous le promets encore, si vous dansez très bien.

— J'ai travaillé trois heures aujourd'hui avec Berla.

— Je vous remercie.

— Mon costume vous convient-il?

— Vous êtes très bien. Le prince Jeanluc est grotesque tout simplement et, en disant cela, elle sourit d'une façon charmante et secoua un peu sa poudre.

L'Altesse, pendant ce temps, disait au prince Jeanluc :

— Cette pauvre petite Mme de Chepy, pour une fois qu'elle s'y met, est vraiment trop ouvertement coquette.

Jeanluc, qui était le meilleur garçon du monde, la défendit aussitôt :

— Pourquoi voulez-vous l'empêcher de s'amuser?

— Je ne l'empêche pas, grand Dieu! Mais, voici la duchesse, montons.

Ils montèrent tous les dix, prirent place à leur rang, l'orchestre joua les premières mesures du menuet, et ils commencèrent.

Quand l'Altesse parut avec le prince, il n'y eut qu'un mot à travers les rangs pressés des *regardants*.

— Mais cette barbe est affreuse; quand on se mêle de s'habiller en marquis, on le fait complètement.

— Et les autres avec leurs moustaches, c'est fort laid.

— Il n'y a que M. de Jouy, celui-là a bonne mine, et Mme de Chepy est charmante, et voyez comme ils dansent.

Ils dansaient parfaitement, en effet. De Jouy, en se croyant tenu de le paraître, était devenu amoureux pour de vrai et tenait fort à contenter sa danseuse; elle-même y allait du meilleur cœur, et lui lança les regards langoureux qui sont de rigueur au menuet — et de tradition. Ce fut un triomphe, on les entoura, on les complimenta; l'Altesse, qui s'était surpassée, était furieuse et aurait battu le prince Jeanluc.

Comment n'avait-elle pas pensé à l'effet de cette barbe sous la poudre? — on ne pense évidemment pas à tout. Aussi elle reçut déplorablement la déclaration qu'il se crut tenu de lui faire à souper. M. de Jouy avait inutilement cherché à placer la sienne; mais comme il la voulait sérieuse, il n'avait pas voulu la risquer entre deux portes et, le lendemain, à l'heure réglementaire, il se transporta chez Mme de Chepy, et, le maître de ballet n'étant pas là pour le gêner, s'emballa avec une ardeur méritoire.

— Il aimait, il adorait; mais, elle aussi, il osait le croire, elle n'était pas absolument indifférente; à la bonté avec laquelle elle l'avait choisi; les heures d'intimité délicieuse qu'elle avait daigné lui accorder... Aussi, toute sa vie...

Et il se jeta à genoux.

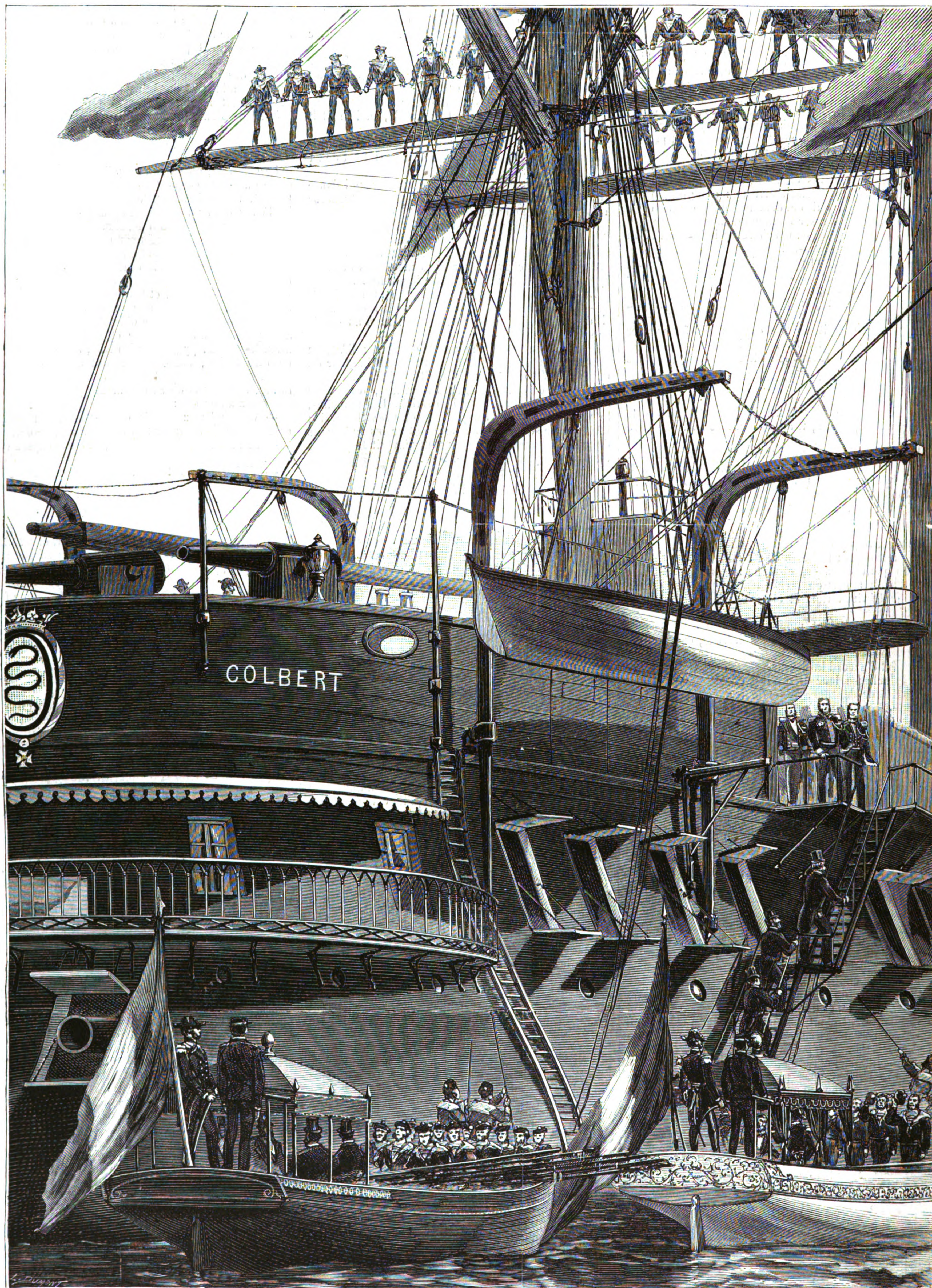
Elle le regarda d'un air glacial et, le repoussant assez sèchement d'une petite main très ferme :

— Je vous ai choisi parce que j'avais remarqué que vous *étiez rasé !*

Et, là-dessus, elle se leva et lui ferma la porte au nez.

MOSCA.

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL A CHERBOURG



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE MONTANT A BORD DU *Colbert*.

LA CATASTROPHE DE VIEUX-PORTS (INDRE-ET-LOIRE)

VUE DE LA FABRIQUE DE CHAUX HYDRAULIQUE AVANT L'ÉBOULEMENT DE LA COLLINE

LA MÊME VUE APRÈS L'ÉBOULEMENT

Croquis et dessin d'après nature de M. Gaildrau, envoyé spécial de l'*Illustration*.

REVUE FINANCIÈRE

Il serait difficile d'imaginer une Bourse plus nulle que celle de cette semaine.

Sur les Rentes, de rares négociations se sont faites aux prix moyens de 85 50, 87 40 et 119 10. Le cinq est toujours le plus recherché de nos trois fonds d'État, mais lui-même est fort négligé ; il n'est pas tombé au-dessous de 119 et n'a pu dépasser 119 25. Bien que nous ayons encore une quinzaine à courir, les primes elles-mêmes se traitent à écarts insignifiants, depuis longtemps il n'est plus question du dont dix sous fin courant et sur le ferme à 119 05, le dont cinq sous se trouve aisément à 119 32 1/2. Personne ne s'attend plus à de grands mouvements.

Si l'on cherche les motifs de cette incurable inertie, on les trouvera tout d'abord dans l'influence de la morte-saison; la véritable clientèle du marché s'est éloignée de Paris et prend peu d'intérêt aux débats de la petite spéculation.

L'état du marché monétaire est un autre obstacle à la hausse. Les achats énormes que nous avons faits à l'étranger, notamment aux Etats-Unis, nous ont constitués débiteurs, l'or français prend le chemin de New-York et sur cette place aussi bien que sur celle de Londres, les changes sont à notre désavantage.

Pour achever d'expliquer notre demi-faiblesse il ne faut pas non plus oublier que la politique extérieure a ses périls et ses menaces. La question d'Orient comporte de graves éventualités qui peuvent mettre aux prises les grandes puissances de l'Europe, quelle que soit d'ailleurs la sincérité de leurs intentions pacifiques. L'Allemagne observe la France et l'Angleterre ; l'Autriche est en défiance de la Russie. Beaucoup d'acheteurs persuadés que la guerre sera difficilement évitée ont diminué leurs positions.

Comme les Rentes, les valeurs diverses se sont maintenues sans avancer ; leur fermeté seule est remarquable; Sociétés, Banques, Chemins, Titres industriels, tout reste aux cours voisins des plus élevés de l'exercice.

Les Fonds Etrangers ont à la vérité plus de mouvement mais leur solidité est moins grande; presque tous ont faibli.

Lundi nous avons opéré la liquidation de quinzaine, elle s'est faite avec la plus grande facilité.

Parmi les actions les plus recherchées figurent celles du *Crédit Foncier de France*.

Les affaires de cette grande institution de crédit ne cessent de se développer; la somme des prêts hypothécaires et communaux, autorisée par le dernier conseil, est considérable ; aussi la Bourse, tenant compte de cette situation florissante, pousse-t-elle le titre vers une capitalisation plus élevée; de 1268, il s'est avancé à 1292. Les Communales 1880 ont été demandées à 485.

Samedi 7 août a eu lieu l'assemblée générale de l'*Assurance financière;* les comptes présentés par le conseil ont été approuvés, ses propositions votées à l'unanimité. Il a été décidé qu'un nouveau coupon de 7 fr. 50 serait distribué entre l'à-compte de 15 francs déjà payé sur les profits du présent exercice; et qu'en outre 151 bons privilégiés seraient remboursés par anticipation à 2500 francs, et 3787 polices ordinaires à 100 francs.

Après avoir déjà réparti cette année 2 millions et demi, entre ses adhérents, l'Assurance financière a pu augmenter notamment ses réserves; elles dépassent 9 millions de francs.

Bien qu'on s'occupe peu des valeurs industrielles les titres de la *Société des Carrières françaises et belges réunies*, ont eu un marché des plus suivis.

On sait que la Banque industrielle s'est chargée d'écouler 1500 titres entièrement libérés de cette entreprise, au cours de 518 75 ; l'empressement du public est tel qu'il est permis de prévoir le succès complet de l'émission.

Nous avons dit que les débouchés ouverts aux produits, aux exploitations de cette espèce, étaient illimités, que les pavés et le granit manquaient aux municipalités; il convient d'ajouter que, grâce à ses nombreuses carrières situées dans les régions diverses, la Société parvient à diminuer les frais de transport si considérables pour les matières de grand poids et de grand volume. Ses carrières de la Meuse alimentent la Belgique et le Nord de la France; celles de Cherbourg fournissent aux besoins de l'Angleterre et de nos villes de l'Ouest; celles de Saône-et-Loire, aux travaux de Paris, de l'Est et du centre. C'est ainsi qu'elle peut suffire facilement sur tous les points à la fois à toutes les exigences. La qualité de ses granits est d'ailleurs un motif de préférence dont elle doit largement bénéficier et qui lui rend toute concurrence peu dangereuse.

Le service des dividendes répartis à chaque exercice, est fait par la Banque industrielle.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

M. le comte de Paris a donné dans la forêt d'Eu un rallye-paper en l'honneur de la comtesse d'Eu, infante du Brésil. La fête, conduite par la comtesse de Paris, qui est une excellente amazone, a duré toute la matinée jusqu'à midi, heure à laquelle un grand déjeuner a été servi. On a consacré le reste de la journée à un concours de tir auquel ont pris part une foule d'invités. Etaient là : le duc de Broglie, le baron de Rothschild, le comte Greffuhle, le marquis de Beauvoir, le vicomte et la vicomtesse de Bondy, M. Lambert Sainte-Croix, le comte et la comtesse de Lastic, etc.

Parmi les déplacements: le Président de la République à Mont-sous-Vaudray, la duchesse de Caracciolo, au château de Lormois; le comte Odon de Montesquiou, au chateau de Tourtauvaux; le comte de Pontécoulant, à Caen; la princesse Lubomirska, à Pongastuc; M. et Mme Potocki, à Cauterets; le colonel de Solignac, à Contrexeville; M. Marcos Pinte de Aranjo, à Dieppe; M. et Mme de Saint-Pierre, à Trouville, Mme Thiers et Mlle Dosne, en Auvergne.

Chamonix est encombré de visiteurs; trois caravanes parties le 13 août, sont arrivées au sommet du Mont Blanc le matin à neuf heures. Parmi les excursionnistes, se trouvaient MM. A. Gérard, de Brincourt, et Louis Arley. De nombreux Français sont venus les féliciter, et parmi eux, M. le duc de Chartres, qui habite Saint-Gervais, où son fils suit un traitement. — La famille du duc de Montpensier arrivera à Randon à la fin de la semaine. — La reine Isabelle est descendue à Arcachon à la villa Carmen, habitation princière située près du casino; sa présence dans cette station balnéaire y attire une quantité de notabilités et donne un air de fête à tout le pays.

Aujourd'hui mardi, mariage à Saint-Augustin du vicomte de Castex avec Mlle Pothier. — Mlle Moisset, artiste lyrique, vient d'épouser un grand industriel, M. Georges Abadie, fabricant de papier à cigarettes.

La baronne douairière d'Espeleta, mère des frères Espeleta, si connus dans le monde parisien, vient de mourir à Bordeaux.

SPORT HIPPIQUE

Deauville. 12 août. — Les bookmakers continuent à remplir leurs sacoches. — Le prix de Villerville a échappé à *Songe II* et à *Tapageur* et est resté à *Volupté*, à M. Michel Ephrussi. *Charmer* s'est dérobé. — Dans le prix de la Toucques, les favoris *Transatlantic* et *Serpolette II* sont arrivés derrière *Isolina*. Dans le prix de Meautry, *Sorbe* l'a emporté sur *Bête-à-chagrins*, qui était à 2|1. — *Clementine*, pour laquelle on payait 6|4, n'était nulle part. C'est *Arbitre* qui a gagné d'une encolure le prix de Lonchamps. — Le prix de Pont-Lévêque a donné lieu à un dead heat entre *Rocroi*, au Haras de Martinvast, et *Clélie*, à M. Delamarre. — Enfin *Loisir*, pour lequel on pariait, a terminé la série des déceptions en se faisant battre par *Joséphine*, à M. Michel Ephrussi.

14 août. — Le temps était incertain, la journée a été moins brillante. *Olive*, au comte de Méeûs, a fait un walk over dans le prix de Houlgate. — Le prix de Cheffreville a été pour *Montdidier*, au Haras de Chamant. — *Sorbe* était favorite dans le prix de la Société d'encouragement, ce qui n'a pas empêché qu'elle a été battue dans la ligne droite par les deux chevaux de l'écurie Lagrange. — Dans le prix de la Plage, *Basilique*, à M. Michel Ephrussi, autre favorite, a été battue par *Bariolet*, à M. Maurice Ephrussi, et *Gourgandin* est arrivé troisième. — Le prix du Calvados est resté à *Muscadin III*; le second était *Narcisse*, au comte de Berteux. — Le steeple-chase a été gagné par *Jacinthe*, au baron Seillière, battant *Nemo*; *Belle-Isle*, mauvais troisième.

15 août. — Dernière journée. — Prix du Conseil général (2000 fr.; 800 mètres), *Missive*, au comte de Lagrange, 1re; *Nymphe*, à M. Ephrussi, 2e. — Handicap libre (4000 fr.; 2300 mètres), *Aurélie*, au comte de Lagrange, 1re; *La Flandrie*, à M. Fould, 2e. — Grand prix de Deauville (20 000 fr.; 2400 mètres), *Le Destrier*, à M. Staub, 1er; *Castillon*, au comte de Lagrange, 2e; *Arbitre*, à M. Jennings, 3e; *Viveur*, à M. Delamarre, 4e. — Prix de clôture (2000 fr.; 2200 mètres), *Création*, au comte de Lagrange, 1re; *Venise*, à M. M. Ephrussi, 2e; — Course de haies, handicap (4000 fr.; 3000 mètres), *Balance*, à M. Robinson, 1re; *Caroubier*, dead heat avec *Monsieur-du-Potin* pour la seconde place.

Courses à Pont-Lévêque. — *Déesse* a battu *Charivari III*, *Dona Sol*, *Gavotte* et *Ethiopie* dans le prix d'Angeville. — *Saint-Mars*, à M. C. Blanc, a enlevé le prix de Blangy à *Sleet*, *Lahire*, *Bonita*, *Lodi*, *Portebonheur* et *Charbonnette*. — *Evasion* a gagné le prix de Criquebœuf contre *La Buzardière*, *Défaite*, *Montaigu-Square* et *Oiseleur*. Ce dernier a pris sa revanche en remportant le handicap libre de consolation où ses adversaires étaient *Lahire*, *Gavotte*, *Bonita*, *Charbonnette*, *Lodi*, *Convenio* et *Charivari III*.

Sur le même hippodrome, le prix de Lisieux a été gagné par *Fléau*, *Pain-d'Epice* second et *Illusion* troisième. — *Colonnade* a battu *Mistral* dans le prix de Dives: *Retraite* troisième. — Le prix de Mezidon a été remporté par *Suzon*; *Bosnie* seconde et *Béranger* troisième. — *Forte-en-Gueule* est arrivée 1re dans le prix de consolation, *Sire-de-Gamache* deuxième.

Courses d'Aurillac. — Les vainqueurs se nomment : *Brigand*, *Gabriel*, *Guitare*, *Bluckères*, *Miss Gladiator* et *Météore*.

A Angers. — Prix spécial : *Natte* 1re, *Equinoxe* 2e. — Prix national : *Saltéador* 1er, *Bête-à-chagrins* 2e. — Prix de la Société des courses : *Wild Monarch* 1er, *Du Barry* 2e. — Prix de la compagnie d'Orléans : *Phalanstérien* 1er, *Le Petit-Poucet* 2e.

A Langon — Ne citons que les premiers. Prix de la ville : *Favorite*. — Grand prix : *Sarranetz*. — Le prix de la Prairie : *M.-de-Fourny*. — Prix des Vergers : *Zulu*. — Prix des veneurs : *La Trombe*.

A Tarbes. — Première course au trot : *Hippomène*, *Mahomet* second. — Seconde course au trot : *Fidelia*. — Troisième course au trot : *Hermione*, *Flava* 2e. — Le Military a été pour *Aréne*; le prix des Haras pour *Aline*. *Gaston* a battu *La Bisque* dans le steeple.

Un deuil dans le monde du turf : John Boldrick est mort mercredi à Chantilly d'une congestion cérébrale. Boldrick a entraîné les chevaux de Mme Latache de Fay, dont *Beauvais*, le vainqueur du prix du Jockey Club en 1860; *First Born*, *Valbruant*, *Trust*, *Festival* et *Ronzy* ont été sous sa direction ainsi que les chevaux de M. H. Lunel : *Affidavit*, *Lady Henriette*, *Etoile-Filante*, etc. Il était âgé de soixante ans.

LE ROI DES NAGEURS. — D'après le *Messager de la Suisse*, un caporal de carabiniers nommé Schindler de Schwitz aurait fait à la nage avec sa capote militaire qui mouillée pesait 35 livres, sans arrêt et en 30 minutes, la course aller et retour des bains de Seewen à l'île de Schwanon, soit 1200 mètres. — Le 1er août, il a fait le tour du lac de Lowerz le long des bords: parti des bains à six heures quinze minutes du matin, il revenait à dix heures trente minutes parfaitement portant et sans trace de fatigue. Enfin, dans la matinée du 5 août, il a refait la même course de 1200 mètres en uniforme (tunique, pantalon gris bleu et bonnet de police) avec sa carabine vetterli en bandoulière; en plein lac il a tiré les dix coups contenus dans le magasin de sa carabine et dont pas un n'a raté.

* * *

Nous avons donné la liste des départements qui ouvrent la chasse le 15 et le 22 août; nous enregistrons aujourd'hui les dates adoptées pour les autres départements.

Le 29 août, pour les départements suivants : Allier, Hautes-Alpes, Charente, Charente-Inférieure, Côte-d'Or, Creuse, Dordogne, Doubs, Indre, Indre-et-Loire, Isère, Jura, Loire, Haute-Loire, Marne, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Belfort, Rhône, Haute-Saône, Saône-et-Loire, Savoie, Haute-Savoie, Vienne, Haute-Vienne, Vosges.

Le 5 septembre pour les suivants : Aube, Cher, Eure, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Loire-Inférieure, Loiret, Maine-et-Loire, Marne, Nièvre, Nord, Oise, Orne, Pas-de-Calais, Sarthe, Seine, Seine-Inférieure, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Deux-Sèvres, Somme, Vendée, Yonne.

Le 10 septembre pour les suivants : Côtes-du-Nord, Finistère, Ille-et-Vilaine, Manche, Morbihan.

Il ne manque que le Calvados.

Tir aux pigeons. — Dans le handicap, M. Day a tué 9 pigeons sur 11 à 28 mètres. M. Arroux second avec 8 pigeons sur 11 à 24 mètres. Le grand prix de Deauville a été remporté par M. le vicomte de Nelec avec 14 pigeons sur 15; M. le capitaine Tart était second avec 13 pigeons, et M. de la Porte qui en avait tué 9 a obtenu le troisième prix. MM. Camauer, Georges Durand, Lafon et R. Hennessy ont également bien tiré.

* * *

Le concours d'excellence pour le grand prix de tir a été clos hier à cinq heures chez Gastine-Renette. Le grand prix, une magnifique médaille d'or a été gagné par le marquis d'Alta-Villa de la Puente dont les succès dans le tir au commandement ont été si remarqués.

SAINT-HUBERT

FAITS DIVERS

LA POPULATION DE LONDRES. — Les journaux anglais donnent la statistique de l'accroissement du nombre des maisons de la ville de Londres, du mois de janvier 1873 au mois de décembre 1879. Leur nombre total à la fin de l'année dernière était de 73 792, avec un accroissement de 81 787 depuis 1873.

Les années pendant lesquelles l'accroissement a été le plus rapide sont 1879, 1873, 1878: le nombre des maisons s'est accru en 1879 de 21 720; en 1879, de 14 980, en 1878, de 14 754.

En 1876, l'accroissement a été de 8763; en 1874, 1875 et 1877, il a été d'environ 7000.

Les districts dans lesquels il a été le plus considérable sont ceux de Lambeth : 17 827 pour les sept dernières années; l'est de Londres: 27 267; Southwark et Vauxhal : 11 002.

Les autres parties de Londres se sont accrues de 8000 maisons, à l'exception de Chelsea, où l'augmentation pour les sept années n'est que de 1771, et dans ce nombre 1390 maisons ont été élevées en octobre 1879.

UNE NOUVELLE ARCHE DE NOÉ. — Un journal américain le *Continental Gazette*, nous fait connaître une construction d'un genre tout à fait nouveau et exceptionnel.

Un excentrique du Texas a annoncé pour le mois de novembre un nouveau déluge qui couvrirait toute la surface du globe; mais en prévision de cette catastrophe, il est en train de se faire construire une nouvelle arche de Noé. Son bâtiment qui est sur le chantier, doit contenir 50 personnes et embarquer des vivres pour 40 jours et 40 nuits. Le prix du passage ne sera que de 500 dollars (2 500 fr.)

Nous engageons fortement cet original, dit la *Science pour tous*, à faire payer d'avance ses souscripteurs et à leur poser pour condition qu'ils n'auront rien à réclamer, si le déluge annoncé se refusait à faire partie du programme.

UN TRAVAIL RAPIDEMENT EXÉCUTÉ. — Une compagnie de chemin de fer des Etats-Unis « l'Atlantic and Great Western » avait besoin de changer l'écartement de ses rails, sur toute la longueur de la ligne, pour éviter les transbordements à sa jonction avec d'autres lignes. Il fallait que l'interruption des trains fut la plus courte possible. Ce travail a été exécuté avec une rapidité qui tient du merveilleux. Les rails ont été changés et la voie remise en état sur une longueur de 90 lieues, 360 kilomètres, en 7 heures de temps. Il est vrai que pour cela on a employé 2500 ouvriers répartis en diverses brigades.

— LA VALLÉE DE CACHEMIRE, qui a été longtemps l'un des foyers les plus brillants de la civilisation indienne, va peut-être, dit le *Friend of India*, retrouver son ancienne prospérité.

Ce qui constitue la principale richesse de cette contrée, c'est la fabrication des châles et des fins tissus dont la matière première est fournie par les chèvres qui habitent les plateaux du Thibet, à environ 5000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais depuis une vingtaine d'années, à la suite d'épidémies, de famines et d'impôts créés par les rajahs, le nombre des fabricants de châles a considérablement diminué dans la vallée de Cachemire.

La plupart des métiers ont été transportés dans le Punjab et l'Indoustan d'où s'exportent aujourd'hui les plus beaux châles qui se payent jusqu'à 8000 francs la paire. La création de nouveaux impôts a été surtout désastreuse pour les manufactures de Cachemire.

Les princes indigènes ont enfin compris qu'ils ruinaient une des plus belles régions de l'Asie et qu'ils changeaient en désert par leurs mesures prohibitives ce pays que l'on appelait autrefois « l'heureuse vallée. » Ils viennent de décréter l'abolition de tous les impôts sur la fabrication des châles. On espère que, s'ils sont assurés que cette mesure sera durable, les tisseurs s'établiront de nouveau à Cachemire. Le centre de la fabrication est actuellement à Umritsur.

LE BLANC DU ROSIER. — Le blanc du rosier est une de ces maladies qui paraissent régulièrement tous les ans, au grand désespoir des amateurs de belles roses. Cette maladie est occasionnée, comme on le sait, par une végétation cryptogamique : or, M. de Buisson, dans l'Allier, est parvenu à guérir ses rosiers de la maladie du blanc en mouillant les feuilles avec de l'eau salée, 2 à 3 grammes de sel par litre d'eau. Au bout de quelques jours de ce traitement le blanc avait disparu. L'eau salée doit être appliquée sitôt que la maladie apparaît, sans cela les feuilles restent recoquillées.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Nouveaux trains rapides entre *Paris*, *Vichy* et *Clermont (Royat)*.

La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée vient de créer un service supplémentaire de Paris à Vichy et Clermont (Royat) et *vice versa*.

Aller. — Départ de Paris à 1 h. 25 soir; dîner à Nevers, de 6 h. 21 à 6 h. 51 soir; arrivée à Vichy à 9 h. soir; arrivée à Clermont à 10 h. 27 soir.

Retour. — Départ de Clermont à midi 30, départ de Vichy à 2 h. soir; dîner à Montargis, de 7 h. 01 à 7 h. 32 soir; arrivée à Paris à 10 h. 23 soir.

TRAIN DE PLAISIR.

A l'occasion des fêtes qui doivent avoir lieu à Clermont-Ferrand pendant la durée du concours régional et de l'exposition artistique et industrielle ouverts dans cette ville, la Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée organise un train de plaisir de Paris à Clermont-Ferrand, au prix de : 30 francs en 2e classe et 21 francs en 3e classe, aller et retour.

Ce train permettra de visiter Royat, La Bourboule, le Mont-Dore et Chatel-Guyon.

Départ de Paris, le samedi, 28 août, à 10 heures 30 du soir.

Retour à Paris, le lundi, 6 septembre, à 10 heures 36 du matin.

On peut se procurer des billets, à partir du 12 août, à la gare de Paris, dans les bureaux succursales de la Compagnie à Paris, à l'agence Lubin, boulevard Haussmann n° 36, à l'agence Cook et fils, place du Havre n° 15 et à l'agence Gaze et fils, rue Duphot n° 8.

Train de plaisir de Paris à Venise permettant de visiter Turin, Milan, Vérone et Padoue. Excursions aux lacs Majeur et de Côme.

Départ de Paris : le 16 septembre à midi 5.

Retour à Paris : le 30 septembre à 6 heures 55 soir.

Priv unique du voyage aller et retour : 96 francs en 2e classe.

On pourra se procurer des billets à partir du 20 août à la gare de Paris, dans les bureaux succursales de la Compagnie, à l'agence Lubin, 36 boulevart Haussmann, à l'agence Cook et fils, 15 place du Havre, et à l'agence E. Gaze, 8, rue Duphot.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La vie tient à un fil et l'heure à une aiguille.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Nous terminons aujourd'hui la liste des peintures et des sculptures commandées par l'État pour la décoration des édifices départementaux, avec le concours des municipalités :

Grenoble. Boutan, statue (palais des Facultés); Truphème, buste de Justinien (palais des Facultés); Printemps, médaillon de Platon; Truffot, médaillon d'Homère; Louis Meunier, médaillon de Champollion; Chambard, médaillon de Fourrier; Hercule, médaillon de Berriat; Deprez, médaillon de Villars.

Châteaudun : Lechevalier-Chevignard : Décoration de la salle (Hôtel-de-Ville). — *Saint-Dié*, Feyen-Perrin, 3 panneaux (théâtre). — *Versailles*, Saint-Marceau, statue de Bailly (salle du Jeu-de-Paume). — *Montpellier*, Michel (E), plafond du théâtre; Barthélemy, statue de Sébastien Bourdon (musée); Amy, statue de Vien (musée); Lange (Guglielmo), statue de Raoux (musée) — *Luxeuil*, Gandez, statue (parc des Thermes). — *Annecy*, Becquet, statue de l'ingénieur Sommeiller — *Montpellier*, Beaudoin (Eugène), escalier de l'hôtel de la préfecture.

Pour Paris, de nombreuses commandes ont également été faites; voici les principales :

(Opéra), Renaudot, buste de Pierre Perin; M^me^ la comtesse de Beaumont, buste de Vestris; Léon Bertaux, buste de Sophie Arnoult; Sanson, buste de Saint-Huberty; Bayard de la Vingtrie, buste de la Camargo; Barthélemy, buste de Bérain; Cambos, buste de la Guimard; Schrœder, buste de Nourrit; (Collège de France), Max Bourgeois, statue de Guillaume Budé; Cougny, buste de Quinet, (Bibliothèque nationale), Fremiet, buste de Charles V; Cavalier, buste de François I^er^; Iselin, buste du comte de Caylus; Injalbert, buste de Van Praet; Marqueste, buste de J.-A. de Thou, (ministère de la guerre), Clésinger, statue équestre de Marceau et de Kléber; Cougny, buste de Carnot.

Les expositions d'art continuent à s'ouvrir en province; la semaine dernière, c'était celle de Clermont-Ferrand, dans le vaste monument de la halle aux blés. Beaucoup de visiteurs.

Parmi les envois intéressants des artistes les plus connus, signalons l'*Ecce Homo* de Benedict Masson; le *Saint François d'Assise* de José Frappa, deux superbes portraits de Charbonnel; la *Nymphe de Fontana* et la *Grotte de Loyal* de Landelle, qui a aussi envoyé un *Portrait du général Cambriels*; un *Marcassin*, de Truphème; un *Enterrement*, de Beaumetz, dont on attend le dernier tableau acheté par l'État; la *Mort de Rochebrune*, à Buzenval, par Chatain; un portrait de Barrias; une délicieuse toile de genre de Chaplin; des *Fruits*, de Van den Borre; une *Coquette*, de M^me^ Louise Landré; plusieurs portraits de Franc Lamy; la *Vallée du Mont-Dore*, deux magnifiques paysages, tout frais encore, de Pelouse; une *Carrière près Roogt*, de Dameron; une *Etude de vaches*, de Vuillefroy, qui a exposé divers paysages.

Parmi les autres paysagistes exposants, citons encore, Schenk, Isambart, Jean Desbrousses, Rapin, Roux, Hanotteau, etc.

La *Sainte-Cécile*, de Dubufe fils, retirée de l'Hôtel de Ville de Clermont, figure aussi à l'Exposition.

La sculpture, qui possède entres autres œuvres l'esquisse qui a valu en 1878, le deuxième prix à Monbur, le concurrent de cette année pour le prix de Rome, et l'archéologie, où se trouvent des pièces fort rares et fort curieuses, provenant des fouilles gallo-romaines, seront incessamment ouvertes au public.

Sous peu aura lieu l'ouverture de l'Exposition industrielle.

Nous avons parlé autrefois de la création d'un diplôme officiel pour les professeurs de dessin de l'Université : la mesure proposée par M. Turquet, a enfin été admise par le Conseil supérieur de l'instruction publique, et des concours viennent d'être ouverts, à cet effet, à la Sorbonne.

Par un premier décret rendu sur le rapport du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, un concours annuel est institué à Paris pour les aspirants au certificat d'aptitude (1^er^ degré et degré supérieur) à l'enseignement du dessin dans les lycées et les collèges.

L'époque de ce concours est fixée, chaque année, par un arrêté ministériel.

Sont considérés comme pourvus du certificat d'aptitude du premier degré les candidats aux emplois de professeurs de dessin, qui auront obtenu soit un prix de Rome, soit, antérieurement au présent décret, un des diplômes de l'Ecole nes beaux-arts.

Par un arrêté rendu en conséquence du précédent décret :

Un concours aura lieu, le 23 août courant, pour les candidats au certificat d'aptitude à l'enseignement du dessin (1^er^ degré et degré supérieur).

Les candidats devraient se faire inscrire, soit au ministère de l'instruction publique (direction de l'enseignement secondaire, 1^er^ bureau), soit à la direction des beaux-arts.

Le registre d'inscription est resté ouvert jusqu'au 13, pour le brevet de capacité du 1^er^ degré, et jusqu'au 20, pour le brevet de capacité du degré supérieur.

Les candidats avaient à produire : 1° leur acte de naissance; 2° leur *curriculum vitæ*, indiquant l'emploi des années antérieures et les professions qu'ils ont exercées; 3° les brevets ou diplômes qu'ils ont obtenus précédemment.

Enfin, par un second arrêté, le jury d'examen pour le certificat du 1^er^ degré a été composé comme il suit :

MM, Guillaume, membre de l'Institut, inspecteur général de l'enseignement du dessin, président; Bellay, ancien peintre, inspecteur de l'enseignement du dessin; Chipiez, architecte, inspecteur de l'enseignement du dessin; Duval (Mathias), agrégé de la Faculté de médecine, professeur d'anatomie à l'école des beaux-arts; Galland, professeur d'art décoratif à l'école nationale des beaux-arts.

Le jury d'examen pour le certificat d'aptitude du degré supérieur est composé des mêmes membres, auxquels sont adjoints :

MM. Colin (Paul), artiste peintre, inspecteur de l'enseignement du dessin, professeur de dessin à l'Ecole polytechnique et Lechevalier-Chevignard, professeur à l'Ecole des arts décoratifs.

Voici donc les professeurs de dessin désormais assimilés à leurs collègues de l'enseignement scientifique et littéraire; nous aurons à apprécier, à la suite des concours, l'importance de cette réforme, qui promet d'être féconde en heureux résultats.

DE PARIS A MARSEILLE EN 10 HEURES

Une vérité, digne de la Palisse, est que l'on voyagerait plus vite si l'on ne s'arrêtait jamais.

Les trains de chemins de fer, *sans arrêts*, atteignent et dépassent des vitesses de cent kilomètres à l'heure, avec une moyenne de quatre-vingts. Si donc on pouvait établir un train de Paris à Marseille, sans arrêt d'aucune sorte, il suffirait de dix heures pour aller de l'une de ces villes à l'autre.

Pour quelles raisons un train express s'arrête-t-il?

Pour une foule de raisons secondaires et trois raisons principales, les seules qu'il soit utile de considérer ici.

1° Pour prendre du charbon;

2° Pour faire de l'eau;

3° Pour prendre et déposer des voyageurs, des bagages et le service de la poste.

Il est toujours facile d'emporter un chargement de charbon suffisant pour un trajet de dix heures; rien n'est plus facile non plus que de prendre de l'eau en route, le problème est déjà résolu depuis longtemps en Angleterre pour certains express, par le système Ramsbottom. Concevons une auge étroite de deux ou trois cents mètres de longueur placée entre les rails de la voie. Lorsque le tender arrive au dessus de cette auge, le chauffeur y laisse retomber un tuyau recourbé dont l'ouverture est tournée du côté de la machine et dont l'autre extrémité communique avec le réservoir du tender. En vertu de la grande vitesse du train, l'eau s'engouffre dans ce tuyau et remplit rapidement le tender. En disposant un certain nombre d'auges sur le parcours, et en ayant une provision de charbon suffisante, on pourrait donc, dans l'état actuel de nos connaissances, en prenant des précautions suffisantes pour assurer la voie libre, des moyens d'arrêts puissants en cas de voie occupée, etc., aller de Paris à Marseille en dix heures, *sans arrêts*.

Le point le plus délicat et le plus difficile consiste à cueillir sur certains points du parcours, les voyageurs, les bagages et la poste, sans arrêter le train en marche. Un ingénieur belge, M. Paul Henrez, a trouvé une solution fort ingénieuse dont nous allons rapidement exposer le principe. C'est à l'exposition de Bruxelles que nous avons pu voir le dessin et l'explication du projet original de M. Henrez.

Supposons une voiture placée sur une voie latérale en tête d'une des stations intermédiaires dans laquelle il s'agit de prendre et de déposer des voyageurs. Si une voiture stationnant sur cette voie pouvait prendre *instantanément* la vitesse qui anime le train, vitesse que nous supposerons être de soixante kilomètres à l'heure, par exemple, au moment du passage dans la gare intermédiaire, il suffirait d'accrocher la voiture au moment précis du passage; la voiture accrochée, on ferait rapidement le transbordement des voyageurs qu'elle contient, elle prendrait de son côté les voyageurs, les bagages et la poste qui doivent s'arrêter à la gare, on décrocherait ensuite la voiture qui serait ramenée à la gare par une locomotive spéciale, et le train continuerait son parcours sans s'occuper autrement de cette manœuvre. Les voyageurs iraient ensuite prendre leur place à la condition de constituer le train à la manière des wagons suisses, avec un couloir central.

Le problème résolu par M. Henrez est donc celui-ci : accrocher en queue d'un train lancé à une grande vitesse une voiture primitivement au repos.

Pour cela la voiture de la gare intermédiaire est une petite locomotive - wagon portant un grand tambour sur lequel est enroulée une corde de plus de cent mètres de longueur.

Au moment du passage du train, la corde est accrochée au wagon d'arrière, mais au lieu d'exercer une traction *directe* sur le wagon, elle se déroule rapidement en exerçant une traction *graduelle*, et une pression de plus en plus grande, au fur et à mesure de son déroulement, sur des ressorts placés au-dessous de la voiture.

Lorsque toute la corde est déroulée, (100 mètres environ,) la vitesse de la voiture est égale à celle du train qui la remorque alors par l'intermédiaire de la corde. En prenant sa vitesse, la voiture est venue se placer sur la voie principale au moyen d'un changement de voie convenablement placé. La voiture porte une machine à vapeur qui roule de nouveau la corde sur le tambour en tirant sur le wagon d'arrière, elle se rapproche alors du train : dès qu'elle arrive près de lui, on fait le transbordement des voyageurs, de leurs bagages et des dépêches aussi rapidement que possible, la voiture-locomotive est détachée et retourne à la gare avec les voyageurs, les bagages et la poste qu'elle a pris dans le wagon d'arrière du train. Toutes ces opérations, si longues à décrire, peuvent être rapidement faites, et se renouveler autant de fois qu'il est nécessaire dans le parcours.

Nous n'avons pas à examiner ici toutes les difficultés que la pratique apprendra facilement à vaincre; il nous a suffi de montrer que l'idée ingénieuse de M. Henrez était *réalisable*, sans nous demander s'il y aurait un grand intérêt et d'immenses avantages à ce qu'elle fût *réalisée*.

Il n'y a dans l'idée de M. Henrez rien que la science et l'art de l'ingénieur puissent considérer aujourd'hui comme impossible; le projet d'aujourd'hui peut devenir la réalité de demain, ce qui justifie le titre un peu prématuré que nous avons donné à l'examen de cette idée neuve et originale.

E. H.

BIBLIOGRAPHIE

Contes et poésies de La Chaussée, 1 vol. pet. in-18. (Librairie des Bibliophiles.) Cet élégant petit livre appartient à la collection des *Chefs-d'œuvre inconnus*, dont il est le quatrième volume. Le bibliophile Jacob s'est chargé du soin de choisir les ouvrages qui méritent de figurer dans cette collection. Les poésies ni les contes de La Chaussée ne sont certes des œuvres de premier ordre, mais l'*Epître de Clio*, qui est le morceau capital de ce petit recueil, a bel et bien été proclamé dans son temps un chef-d'œuvre de goût, d'esprit et de versification. Il serait encore difficile de dire le contraire aujourd'hui. Les autres pièces ont avant tout le mérite d'être lestement tournées, de toutes les manières, et le livre ne devra pas traîner sur les tables à la portée des jeunes filles. Mentionnons ce bijou artistique que Lalanze a gravé à la première page.

En l'année 1813, par Fritz Reuter, traduit par Zeys. 1 vol. in-18. (Hachette, éditeur.) Ce livre d'un poète célèbre en Allemagne, a été traduit pour la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* que publie la maison Hachette. Il a cela de particulier qu'il nous trace un tableau de l'occupation française en Allemagne; c'est l'Erckmann-Chatrian d'outre-Rhin. Mais le curieux de la chose, c'est le peu de sentiment patriotique qui se cache au fond de ce roman. Les envahis semblent avoir bien pris l'invasion. Finesse d'observation et bonhomie malicieuse, voilà du moins les qualités du livre.

Contes populaires de différents pays, recueillis et traduits par Xavier Marmier, de l'Académie française. 1 vol. in-18. (Hachette, éditeur.) Au moment où triomphent les mauvais romans, où l'histoire de Rocambole et celle de ses émules se glisse, au bas d'un petit journal, jusque dans le dernier village, il est bon de recueillir, pendant qu'on le peut encore, ces récits et contes charmants qui se sont transmis jusqu'à nous, de bouche en bouche, à travers plusieurs langues, toujours les mêmes, depuis les époques les plus reculées dont nous ayons le souvenir. Les érudits, depuis quelques années, se mettent activement à la recherche. Ce sont eux qui cherchent les sources d'une histoire, et la suivent à travers le temps et l'espace, dans ses diverses migrations. D'autres vont dans nos provinces reculées et interrogent les vieillards; d'autres font appel à leurs propres souvenirs, et nés dans quelque province éloignée, bercés par une nourrice de campagne, cherchent dans leur mémoire les légendes qu'ils ont entendu raconter dans leur enfance. De tous côtés enfin, contes, récits, légendes se rassemblent, et l'on sera assuré, au moins historiquement, de la conservation de cet antique patrimoine de notre humanité. C'est aux sources du Nord que M. X. Marmier a particulièrement puisé. Les contes slaves et scandinaves tiennent la majeure place dans son volume. Il n'a fait absolument que les reproduire; c'est bien, et c'est assez : il ne faut pas faire plus, quand on n'est pas Perrault.

La Science sociale contemporaine, par Alfred Fouillée. 1 vol. in-18. (Hachette, éditeur.) C'est une science pour ainsi dire nouvelle que celle dont M. Fouillée entreprend de poser les principes et d'établir les lois. Jadis, objet de pure nécessité et comme de luxe, réservé à quelques penseurs, l'étude de la société commence à devenir une étude nécessaire en raison du développement de la civilisation dans le sens des idées démocratiques. La société et l'individu ne sont plus aujourd'hui deux choses séparées, deux antithèses. Ce qu'on voit surtout dans l'individu, c'est la partie du tout. Les lois morales de l'individu, celles de la société, voilà ce qu'il s'agit de dégager de l'observation des faits. La conséquence pratique de ces études sociales doit être une notion plus claire et plus compréhensible de la justice sociale et de la fraternité sociale. Dans ce livre éminemment philosophique, l'auteur a su ne pas abuser des formes techniques et doctorales. Sans reculer devant les abstractions nécessaires, il n'a pas cherché les abstractions superflues. Il faut lui savoir gré de n'avoir pas dédaigné de rendre aussi attrayantes que possible, par le soin de la forme et l'élégance du langage, une étude aussi sérieuse, aussi profondément abstraite. La méthode est en cela la bonne; c'était celle de Rousseau et celle de Pascal. Rien ne sert d'être rébarbatif, sinon à n'être point lu, point écouté, point suivi.

Aug. Marc, *directeur-gérant*.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et C^ie^.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

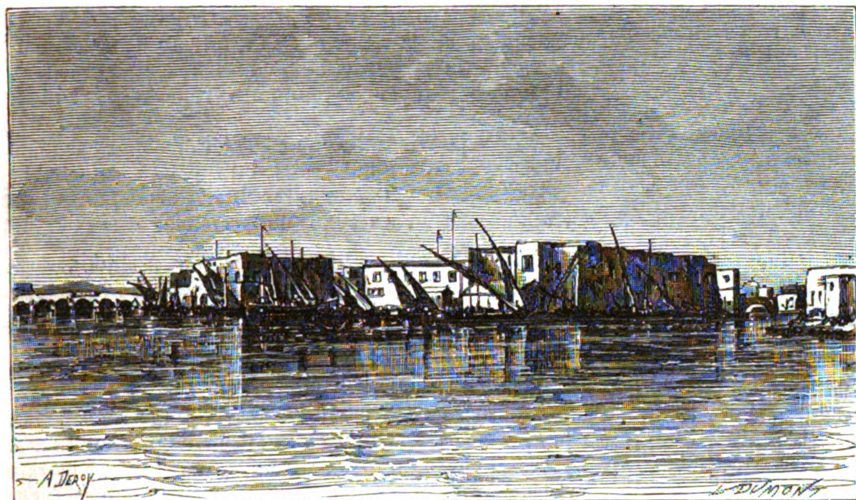
PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1957
SAMEDI 28 AOUT 1880
BUREAUX, 22, RUE DE VERNEUIL, PARIS

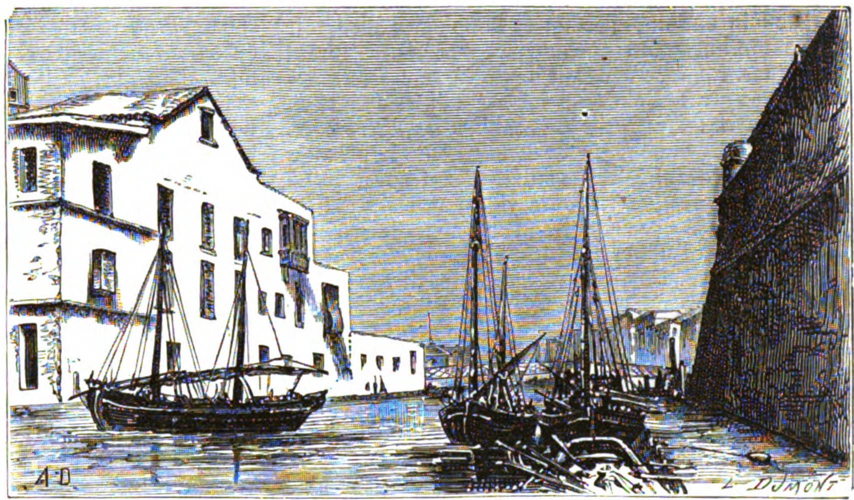
PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

L'INCIDENT TUNISIEN

SOUSA

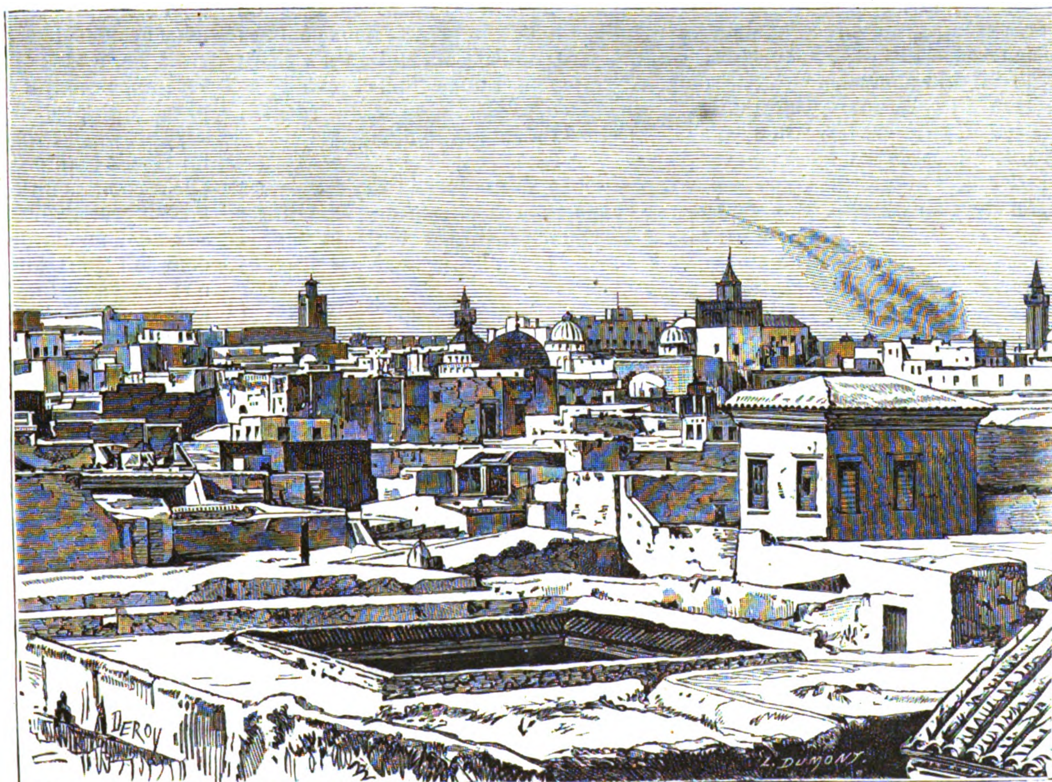


BIZERTE



L'ENTRÉE DU PORT DE LA GOULETTE

SOLDAT TUNISIEN



TUNIS

JUIVE DE TUNISIE

COURRIER DE PARIS

Paris est plus abandonné que jamais; les vacances ont fait boucler les dernières malles; les châtelaines, les élégantes avaient donné le signal du départ; les existences moins indépendantes se sont affranchies de toute servitude. Les couturières sont dans leur famille; les modistes même s'ébattent aux champs; les magasins laissent à leurs mannequins les costumes endossés par eux depuis plusieurs semaines. Or, quand la coquetterie des vitrines de magasins se ralentit, quand vous voyez sur les boulevards l'éternel cache-poussière croisant mélancoliquement ses bras sur un gilet fané; le chapeau pélerin à cordelière posé négligemment à côté de l'éventail de foulard à pois et de la ceinture de cuir de voyage; vous pouvez vous dire : tout est consommé.

Il est un lieu saint qui prend un aspect de désert: c'est l'église. Excepté aux messes du matin où sont les ménagères et les religieuses, il n'y a vraiment presque personne le reste du jour, et les dévotions aux saints d'août et de septembre sont à l'aise pour allumer les cierges ou déposer des bouquets. Paris est une vaste solitude: ceux qui l'aiment sincèrement lui trouvent peut-être encore plus de charmes comme on s'attache plus étroitement à un être délaissé. Dans quelques jours, la réouverture de quelques théâtres éclairera de points lumineux cette nuit paisible; dans quelques semaines, on commencera à revenir et la grande et belle solitude reprendra l'agitation qu'il faut lui souhaiter quand même on la préfère dans l'abandon.

Pendant qu'on se dispute les nouveaux théâtres et que les compétiteurs usent de leurs appuis et abusent de leur éloquence pour prouver que les destinées de l'art sont entre leurs mains, un petit théâtre vient de fermer les yeux.

Le modeste théâtre des Funambules, situé boulevard de Strasbourg, a vécu. Il n'est personne qui, une fois de loin en loin, n'ait eu la fantaisie d'aller voir ces pantomimes dont quelques gens célèbres furent fanatiques. Nodier s'accusait de préférer ces soirées-là à toute autre: et elles ont inspiré à Jules Janin son chef-d'œuvre : *l'Histoire du théâtre à quatre sols*. Ces dernières années on avait augmenté le prix des places: les avant-scènes coûtaient 2 francs, aussi étaient-elles presque toujours vides, et les premiers rangs de l'orchestre se payaient 1 franc. Malgré ces prix exagérés, l'affaire n'était point prospère: pourtant le piano d'accompagnement ne devait pas coûter cher et l'éclairage n'avait nullement été troublé par l'apparition de la lumière électrique; de plus la troupe vivait en commun économiquement, patriarcalement presque, les femmes raccommodant et lavant les costumes de la troupe: les hommes jeunes ou vieux se faisant menuisiers, mécaniciens, pour exécuter des trucs à bon marché ou les réparations urgentes.

Ils espéraient succéder à ce vieux théâtre des Funambules où jadis se sont fait applaudir Paul Legrand et Debureau fils, mais leur zèle n'a pu rendre la vie à un genre qui, quoique très français, très parisien même, est maintenant frappé de mort, et que les quelques délicats qui le chérissent n'ont point suffi à soutenir. Rien ne dit qu'il ne ressuscitera pas, et peut-être, au siècle prochain, sera-t-il à la mode de jeter des bouquets à Colombine et à Pierrot, mais pour le moment ce qu'ils ont de mieux à faire est de s'endormir du sommeil des oubliés. Mme Georges Sand les eût pleurés, voilà de quoi les rendre fiers: le grand écrivain n'omettait jamais une visite aux Funambules pendant ses séjours à Paris.

Tandis que ces vénérables personnages disparaissent, miss Zæo apparaît; de sa promenade sur son fil de fer il n'y a pas grand chose à dire et on nous a accoutumés à semblable course. Au lieu d'un balancier, miss Zæo tient une ombrelle; cela est de saison. Elle met à ses pieds pour l'une de ses traversées aériennes de petites corbeilles comme on en prend pour cueillir des fruits aux espaliers, ce qui est encore de saison; mais ce qui n'est d'aucun temps, d'aucun pays, c'est le saut qu'elle fait du haut du Cirque dans un filet où les assistants regardent avec effroi, pensant qu'ils vont y voir une personne disloquée... Eh bien, pas du tout : miss Zæo se relève le sourire sur les lèvres. Si on pouvait parvenir à diminuer le bruit sinistre que fait la chute de son corps dans le filet, on croirait à l'existence d'une seconde mouche d'or.

Ce Paris soi-disant désert se rend au Cirque en telle foule que la sortie est plus encombrée qu'au moment du grand prix de Paris. C'est à croire que tous ses habitants présents ont fait vœu de *Cirque*. Il serait agréable à remplir, car contrairement aux directeurs qui ne montrent au public qu'une étoile à la fois, celui du Cirque des Champs-Elysées les prodigue; et si la saison des eaux et des bains de mer fait manquer quelques constellations du côté du public, la troupe devient de plus en plus brillante; l'amour du spectacle violent, le besoin des émotions se développe chaque jour; malheureusement les Parisiens ont été trop paresseux pour se rendre en masse ces derniers jours chez leurs proches voisins.

A Bruxelles nous avons eu une vraie fête de famille. Le cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique a ému même des journalistes blasés. Il avait amené une telle affluence de monde qu'on a campé et couché dans les rues. Le soleil a protégé les curieux, ils étaient tout placés pour voir défiler la calvacade et fraterniser les sociétés flamandes. Toutes les phases du passé étaient au cortège; deux mille figurants, un million et plus de dépense; et, dans la foule, un enthousiasme aussi chaud que le soleil. Le programme prenait l'histoire de la Belgique au treizième siècle et la conduisait jusqu'à son roi. La famille royale rayonnante était le dernier acte de cette féerie historique et a joué son rôle d'une façon charmante. La fête a été une leçon à tous les points de vues; jugez-en : les communes belges luttant avec les rois de France, les armures d'acier du quinzième siècle, des porte-étendards aux dalmatiques de velours, des caparaçons de chevaux de drap d'or. Les dix-sept provinces des Flandres domptées par les ducs de Bourgogne représentées par dix-sept amazones choisies parmi les plus belles Flamandes de vingt à vingt-cinq ans et vêtues de velours et de soie lamée garnis d'hermine. Puis le duc de Bourgogne, suivi des dignitaires de la Toison-d'or dont les manteaux écarlates couvrent les chevaux. Les Etats-Généraux et Marie-Thérèse; les combattants de 1830 et la statue en plâtre doré du roi Léopold; et, pour finir, après les épreuves et les vicissitudes du passé, la Belgique de nos jours, riche de son agriculture et de son industrie représentées par des chars merveilleux. Ceux qui ont assisté à cette leçon d'histoire ne l'oublieront pas.

Un grand nombre de journalistes ont été invités à une excursion à Seraing, qui est le Creuzot de la Belgique. Jamais train d'honneur ne fut organisé pour visiter forges plus curieuses. Les assistants ont vu des blocs d'acier se façonner à la parole, des rails s'étirer et passer au commandement par une série de laminoirs, une fontaine de métal jaillissant et faisant l'effet d'un bouquet de feu d'artifice.

Un vrai feu d'artifice, des illuminations splendides ont couronné à Bruxelles ce cinquantenaire qui animera encore longtemps la ville. On rapporte de ce spectacle des impressions grandioses. Eh bien, il faut l'avouer, il y avait relativement peu de Français. Pourtant les amateurs de fête ne pouvaient trouver mieux. Le peuple belge, habitué à se rencontrer aux kermesses, va à la danse et au chant avec un entrain qui fait plaisir à voir; la race des modèles qui ont inspiré les maîtres flamands n'a point disparu, et il ne manquait point de plantureuses filles pour regarder passer les bannières des nombreuses sociétés de chanteurs. Bruxelles est là tout près et nous sommes dans des jours d'excursions. Pourtant on n'a guère songé à aller voir cette fête. Nous sommes gens d'habitude. Un cinquantenaire? Nul n'en avait souci... On s'est abstenu et cela a été grand dommage.

Une exposition a fait braver la chaleur de ces jours derniers: l'exposition horticole de Versailles; le département de Seine-et-Oise a toujours été renommé pour ses fleurs et ses fruits, et ne paraît point destiné à perdre son rang.

La flore de cette année a atteint comme variété et richesse de tons des résultats qui pourraient passer pour fabuleux. Il semble vraiment qu'on soit dans un jardin de féerie et on cherche dans le calice des fleurs pour voir s'il ne s'y trouve pas de diamants.

L'exposition des insectes à l'orangerie des Tuileries attire des professeurs, des agriculteurs et des enfants. Les férocités des infiniments petits ont le don de les intéresser énormément. Peut-être les font-elles songer à leur toute-puissance. Les femmes, même les plus admiratrices d'étoffes riches, ne consentent guère à s'occuper des vers à soie; leur intérêt commence à peine aux écheveaux de soie grège, dont les torsades blondes et brillantes donnent déjà l'idée d'un *satin merveilleux*, l'étoffe le plus à la mode en notre an de grâce de 1880. Les appareils destinés à la destruction des insectes nuisibles ont subi des perfectionnements qui permettent d'espérer qu'on sera bientôt maître de redoutables ennemis qui empêchent les propriétaires de dormir en paix.

Pourtant le vol inexplicable commis chez M. le général Schramm, prouve qu'il n'est pas bon de dormir trop fort.

On connaît la physionomie martiale et la verte vieillesse du général. Retiré du monde, affranchi de toute ambition, mettant comme les sages un long recueillement entre la vie active et la mort, il croyait terminer tranquillement ses jours; et voici qu'on lui vole sa fortune.

Dans quelles conditions se croire à l'abri des malfaiteurs maintenant, si un chien au dehors et cinq hommes au dedans de l'habitation ne protègent point de semblables coups de mains. Le général est sûr comme de lui-même des personnes qui l'entourent et pourtant le vol a été commis évidemment par quelqu'un qui connaissait les habitudes de la maison. Cette affaire restera-t-elle dans le domaine des choses inexpliquées, ainsi qu'un autre vol qu'elle nous rappelle.

Mme la marquise de la Tour du Pin, née princesse de Monaco, dont la mère mourut révolutionnairement, parmi plusieurs reliques de famille qu'elle conservait pieusement, avait toujours auprès d'elle sur une table dans sa chambre à coucher une bonbonnière qui avait appartenu à la princesse sa mère, et dans laquelle la marquise avait réuni quelques petits objets auxquels elle attachait le plus grand prix : une lettre écrite à sa fille au moment de mourir par la princesse de Monaco, un médaillon de cheveux, une bague, un cachet.

La marquise de la Tour du Pin ouvrait fréquemment cette bonbonnière et ne voulait jamais qu'on l'éloignât d'elle.

Un jour, elle s'aperçoit que la bonbonnière n'était plus sur la table. On cherche partout. Impossible de la retrouver et pourtant nul n'est entré dans la chambre excepté les personnes préposées à son service particulier et les amis intimes, dont elle recevait quotidiennement la visite. Toutes les recherches furent inutiles. Un grand nombre d'années se passa. Tout le monde avait oublié cette disparition, excepté Mme la marquise de la Tour du Pin, qui ne s'était jamais consolée de la perte d'objets qui lui étaient chers, lorsqu'un jour la bonbonnière reparut à sa place accoutumée !

On n'a jamais su ce qu'elle était devenue pendant son absence qui a duré près d'un quart de siècle. Le voleur s'était condamné à restituer sans les arrêts du tribunal et les recherches de la justice.

Le vitriol continue à l'occuper. Ces jours derniers, c'est le vitriol par amitié. Julie Bida venge son amie Marie Moyeu, sur l'amant trompeur: Edmond Lecrique. Le vitriol par amour est plus intéressant. Vitriol pour vitriol, on aime mieux songer encore à l'acquittée récente de Saintes.

Le procès de la comtesse de Tilly me reporte aux temps barbares, où l'on se faisait justice soi-même. Malgré la pitié qu'inspire les chagrins de cette femme sans reproches jusqu'au jour où elle a accompli l'acte de folie qui l'a conduite sur le banc des accusés, on ne peut l'innocenter complètement. A quoi bon tant de siècles de civilisation et de progrès, et pourquoi alors professer une religion de pardon si nous nous armons de vengeance les uns contre les autres ?

La seule excuse de madame la comtesse de Tilly est l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait d'implorer une protection quelconque pour la sauver des supplices que le présent lui imposait et que l'avenir lui faisait craindre. Elle a eu la colère des faibles; elle a commis un crime de désespérée. Si bientôt une loi qui protège les femmes ne vient mettre un terme aux affolements de chagrin, chaque future glissera dans son trousseau entre un mouchoir de dentelle et un sachet à parfums, la petite provision de vitriol dont peut avoir besoin la traversée si souvent orageuse de la vie conjugale. Déjà beaucoup de nos jeunes filles élégantes ou de nos campagnardes chasseresses tirent le pistolet à inquiéter et à éloigner les futurs. Le *Tue-la!* de M. Alexandre Dumas réclame impérieusement un *Tue-le!* Ce n'est qu'après bien des massacres que nos législateurs songeront qu'ils doivent s'occuper du sort des douces créatures qui deviennent criminelles sans prévenir leur monde. Si comme on l'assure, Alexandre Dumas a l'intention de traiter en comédie, les uns après les autres, les drames d'amour qui se déroulent devant les tribunaux, nous voici assuré d'un répertoire varié. Nous sommes donc tranquilles du côté du théâtre, mais c'est la morale qui nous inquiète; à moins que M. Dumas, s'érigeant maire d'un arrondissement imaginaire, mais utile entre tous, ne ramène toutes ces égarées à un ordre d'idées plus sain et ne les fasse contracter des unions mieux assorties.

Si la justice faite par soi-même nous reporte aux temps barbares, les duels nous ramènent aux siècles passés. Celui du marquis d'Osmond avec M. de Béville continue à se poser comme une énigme devant le public, qui aurait le droit de trouver qu'on lui en dit trop ou trop peu. On est d'autant plus intéressé à cette affaire que les personnalités qu'elle met en jeu sont des plus sympathiques.

Tout le monde connaît le marquis d'Osmond, gentilhomme toujours, monsieur souvent, écrivain quelquefois. Sa partition *le Partisan*, opéra, a des pages aussi originales que magistrales et le tout Paris qui s'amuse ne manque pas une des réunions de l'hôtel du boulevard Maillot où le marquis d'Osmond fait souvent entendre de la musique et réunit des hommes élégants à la fine fleur des femmes de théâtre. Quelquefois le marquis veut avoir une soirée sérieuse, alors c'est Mme la duchesse de Maillé, sa sœur, qui fait les honneurs de l'hôtel en grande dame qu'elle est. Le marquis a une nature active au suprême degré. S'étant un jour avisé que les voyages en chemin de fer sont d'un prosaïsme déplorable, il a décidé qu'il visiterait toutes les capitales de l'Europe qu'on peut gagner sans prendre la mer, avec sa voiture et ses chevaux, voyageant à petites journées. C'est à Vienne où il effectuait son projet qu'eut lieu sa rencontre avec M. de Béville. Quand on assiste à un échange de lettres aussi insultantes pour les parties, on souhaite fort l'institution d'un jury d'honneur qui règlerait discrètement de pareils démêlés.

EGO.

NOS GRAVURES

LE RÉSEAU DES CHEMINS DE FER TUNISIENS.

A la suite des incidents auxquels nous consacrons plus loin un article spécial, le réseau des chemins de fer tunisiens va s'enrichir de deux lignes nouvelles ayant pour têtes les villes de Sousse et de Bizerte. La Régence possèdera bientôt près de 500 kilomètres de voies ferrées dont 42 à la compagnie italienne Rubattino, et le reste à la compagnie française de Bône-Guelma.

Bizerte, l'ancienne Hippo Zarytus, est une petite ville peuplée d'environ 5000 habitants musulmans, descendants des Maures d'Espagne, et de quelques centaines de chrétiens et de Juifs. Elle est située dans une position admirable entre la Méditerranée et un lac très poissonneux de 12 kilomètres de long sur 8 de large avec une profondeur de 6 à 8 mètres. Ce lac est relié à la mer par un canal naturel d'environ 6 kilomètres de longueur, 800 mètres de largeur, et d'une profondeur qui varie de 1 et 3 mètres. Une dépense relativement minime permettrait d'en faire l'un des plus beaux ports de la Méditerranée.

Jadis Bizerte faisait un grand commerce de céréales, d'huile et de laine. Elle est tombée depuis dans une décadence dont le chemin de fer ne tardera pas à la relever. Les environs sont charmants et couverts de jardins. La ferme de la pêche dans le lac rapporte au bey un revenu d'environ cent mille francs. Dans la belle saison, la pêche du corail amène sur la côte de Bizerte un nombre considérable de bateaux napolitains.

Le tracé par Mateur qui a été étudié par les ingénieurs de la compagnie de Bône-Guelma, passe à travers un pays très fertile.

Souse ou *Soussa*, l'Hadrumétum des anciens, située au bord de la mer sur la côte orientale, à quatre jours de Tunis par le chemin des caravanes, et à douze heures par bateau à vapeur, est le chef-lieu du district du *Sahel*, l'un des plus peuplés de la Régence.

Aucune ville des côtes de l'Algérie ou de la Tunisie ne se présente aussi bien aux yeux, et n'a conservé un cachet aussi purement oriental que cette jolie petite cité maritime. Ses murs crénelés, ses terrasses et ses minarets, le tout éclatant de blancheur, se détachent vigoureusement sur le vif azur du ciel et le bleu plus foncé de la mer. On y compte huit à neuf mille âmes, dont un millier d'Européens, Italiens ou Maltais en grande majorité. Parmi les juifs également très nombreux (2300 d'après M. Cubisol), il y a beaucoup de protégés français.

Souse est le centre du commerce des olives, et toute la côte, jusqu'à Sfax au midi, jusqu'à Hammamet vers le nord, est couverte de gros villages, dont les maisons blanchies à la chaux se laissent entrevoir à travers le feuillage des massifs d'oliviers.

Souse, comme toutes les villes de cette côte, ne possède qu'une rade foraine peu profonde et souvent dangereuse; le chemin de fer offrira aux produits de toute cette région un débouché plus régulier et plus sûr.

La Goulette, à 17 kilomètres de Tunis, tête de la ligne achetée par M. Rubattino, est actuellement le point de débarquement des voyageurs et des marchandises à destination de Tunis. Elle ne possède cependant qu'une rade presque foraine, assez souvent dangereuse pendant l'hiver, surtout par les vents du nord-est. Le bey, quand il avait une flotte, était obligé de l'envoyer hiverner à Sfax dans le golfe de Gabès.

Notre gravure représente un des bâtiments élevés, pour le service de la marine tunisienne, sur une petite darse qui servait autrefois à abriter les corsaires, barbaresques, mais dont les ensablements ont de beaucoup réduit la profondeur normale. Le fort qui occupe le côté droit a été construit sous Charles-Quint au temps de l'occupation espagnole.

La Goulette, résidence d'été du bey, qui y habite un palais en bois d'assez chétive apparence, compte dans cette saison de dix à douze mille habitants. La création d'un chenal pour les gros navires, à travers la Bahira, jusqu'à Tunis, lui enlèvera beaucoup de son importance maritime actuelle.

Aux croquis de ces trois villes, dont il a été si fort parlé dans ces derniers temps, nous avons ajouté la vue des terrasses d'une partie de Tunis. Celle de ces terrasses qui figure sur le premier plan donne une représentation fort exacte du plan commun de toutes les habitations musulmanes, quatre rectangles de maçonnerie entourant une cour intérieure, spacieuse et garnie de plusieurs étages de galeries à colonnettes chez les riches, étroite et bordée d'une seule rangée d'arcades grossières chez le pauvre.

Enfin, ne pouvant reproduire tous les types et les costumes si variés de la population cosmopolite qui occupe les villes de la Régence, nous en avons choisi deux seulement, pris parmi ceux qui ont le plus incontestablement le privilège de provoquer l'étonnement des nouveaux débarqués. C'est la femme juive, avec sa camisole courte et ses caleçons collants, qui lui donnent un faux air de saltimbanque en tenue d'exercice, et le fantassin tunisien, occupant invariablement les loisirs de sa faction à tricoter une de ces calottes de laine que l'on place sous le fez ou *chechia*. Et dire que ce soldat, gauche autant que mélancolique, est pourtant du même bois dont on fait nos turcos d'Algérie dont il rappelle si peu les allures gaillardes. Dam! le pauvre diable paie suffisamment de mine pour la solde et la ration qu'on lui donne.

LES FÊTES DU CINQUANTENAIRE DE LA BELGIQUE

La fête patriotique. — Elle a été très belle et très émouvante cette fête nationale du 16 août dernier, dont les dessins de M. Heins donnent une physionomie très exacte. Jamais souverain populaire ne fut acclamé avec plus d'enthousiasme que le roi Léopold II, lorsque, vers une heure et demie, les équipages de la Cour, en livrée de grand gala, traversèrent la foule massée dans le parc de l'Exposition.

La famille royale, au grand complet, — y compris les jeunes princesses et le petit prince Baudouin, l'héritier présomptif du trône de Belgique — paraissait profondément émue de ces témoignages d'affection auxquels la présence de tous les grands corps de l'Etat donnait un caractère particulier de grandeur et de solennité.

Toutes les communes de Belgique avaient envoyé quelques-uns de leurs magistrats pour assister officiellement à la cérémonie et ce n'en a pas été le côté le moins intéressant que de voir le cortège de ces cinq mille bourgmestres et échevins passer devant le roi, qu'ils acclamaient.

La Belgique, qui a toujours été la terre promise de l'association, compte d'innombrables sociétés bourgeoises dont l'existence remonte souvent aux siècles passés et qui, les jours de fêtes, se rallient autour de riches étendards de velours et de brocart d'or. La plupart de ces anciennes *gildes*, ou corporations, avaient également envoyé des délégués — leurs présidents, leurs doyens ou *chefs-hommes* — à la cérémonie patriotique.

Les membres survivants du Gouvernement provisoire et du Congrès national, au nombre de douze, assistaient à la fête, de la tribune royale même. Des médailles commémoratives ont été remises à ces *pairs* de la Belgique indépendante, des adresses ont été lues par les présidents des Chambres, par les présidents de la Cour de cassation, par le gouvernement du Brabant, par le bourgmestre de Bruxelles, et la cérémonie s'est terminée par l'exécution d'une cantate de circonstance, paroles de M. L. Hymans, musique de M. Lassen. Cette fête, admirablement réussie, laissera d'inoubliables souvenirs dans la mémoire de tous ceux — étrangers ou Belges — qui ont eu la chance d'y assister.

Les Illuminations. — Elles devaient avoir lieu le soir même de la fête patriotique, mais une grève — très peu patriotique — des ouvriers *allumeurs* a obligé de la remettre au lendemain 17 août. Ce retard n'a point nui au succès de cette partie des fêtes: les illuminations officielles ont été splendides. Quelques quartiers de la ville étaient également très brillants, notamment les rues de la Madeleine et du Marché-aux-Herbes. La famille royale, en voitures découvertes, les a parcourues vers neuf heures et a été saluée de vivats chaleureux par la foule qui l'entourait et se pressait autour d'elle.

Les portiques commémoratifs élevés, en verres de couleur, aux héros et aux événements de 1830, surtout celui de la place du Congrès dans la rue Royale, ont obtenu un succès mérité. Mais où les féeries de l'illumination ont enthousiasmé la foule immense qui encombrait la capitale, ç'a été au boulevard du Régent transformé en un interminable dôme de lumières où se jouaient les feux multicolores des saphirs, des rubis et des émeraudes enchâssés dans des arabesques d'or fin.

Un temps superbe, une soirée d'Orient, a d'ailleurs favorisé ces très brillantes et très originales illuminations.

La Cavalcade. — Grand et légitime succès pour la cavalcade « historique et allégorique » qui est sortie, pour la première fois, le 19 août et qui a parcouru, de deux heures à six heures, les rues principales de Bruxelles.

La période historique comprenait: la représentation des vieilles communes belgiques avec leurs étendards rutilants d'or; l'époque provinciale, Philippe-le-Bon, Marie-Thérèse et les Etats-généraux; un char et des groupes personnifiant les libertés belges et le règne heureux et prospère de Léopold 1er. Puis des patriotes de 1830, avec la blouse bleue traditionnelle et le bonnet fourré. La période allégorique s'incarnait dans des représentations ingénieuses — chars et groupes costumés — de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et de la navigation, des chemins de fer et enfin de la presse....

LA NOUVELLE BOUCHE DU VÉSUVE

Le mois dernier a eu lieu une petite éruption du Vésuve pendant laquelle s'est ouverte la nouvelle bouche que représente notre dessin. Le phénomène avait été précédé de bruits souterrains et de légers mouvements du sol. Tout à coup sur le côté du grand cône opposé à celui où a été établi le chemin de fer funiculaire dont nous avons naguère donné plusieurs dessins, on vit apparaître un nuage de fumée et de cendres; le sol se déchira, et, par cette crevasse la lave commença à couler, couvrant la lave ancienne. Ce spectacle, qui ne présentait d'ailleurs aucun danger sérieux, a attiré durant plusieurs jours au volcan de nombreux visiteurs, curieux de contempler d'aussi près que possible un phénomène toujours imposant même dans ses manifestations les plus simples.

FLEUR DE POMMIER

Tableau de M. Beyle.

M. Beyle a le don de la grâce. Au bout de son pinceau naît tout naturellement l'idée aimable, la forme séduisante, qu'il se plaît ensuite à parer des riches couleurs de sa palette. Ainsi, cette jeune femme qu'il nous montre nonchalamment assise sur la maîtresse branche d'un pommier, au milieu d'un champ plein de grandes herbes et de fleurettes. Son corps souple et charmant se détache finement sur un ciel d'un bleu tendre, dans un encadrement de feuilles vertes et de fleurs. Ne lui demandez pas ce qu'est cette jeune femme, comment elle se trouve là et ce qu'elle y fait. Il n'en sait certainement rien, et serait tout aussi incapable que vous de le dire. Mais que vous importe? S'agit-il ici de raisonner? C'est un rêve qu'il a fait, une image fugitive qui a traversé son cerveau un jour qu'il voyait tout en rose. Le rêve est joli; l'image est gracieuse et vous séduit. Que vous faut-il de plus?

L'ENDIGUEMENT DU RHÔNE

Nous avons plusieurs fois déjà donné des dessins très importants des travaux actuellement en cours d'exécution pour l'amélioration de la navigation du grand fleuve.

Ces travaux vont se développant rapidement; et, presque sans interruption, comme deux rubans sans fin, on voit les digues succéder aux digues, le courant central, le chenal unique que se sont proposés de faire les ingénieurs, grandir en s'allongeant de plus en plus. Si les constructions nouvelles subissent victorieusement l'épreuve des grandes inondations, si redoutables, c'est une réussite assurée et complète, dont n'ont pas encore pris leur parti, disons-le en passant, les insulaires, cultivateurs et pêcheurs, que ces travaux d'endiguement et de barrage ne laissent pas que de gêner beaucoup dans leurs mouvements. Par exemple les insulaires de l'île du Moulin, que l'on voit dans un de nos dessins, celui qui montre le barrage et la digue de cette île.

Notre dessin du haut de la page représente l'encaissement du Rhône le long des fameux rochers de Robinet de Donzère (Drôme). Ce passage était autrefois des plus difficiles et des plus périlleux pour le halage. Une fausse manœuvre, une barque sombrant sous l'effort des eaux pouvait entraîner la chûte dans le gouffre des chevaux et de leurs conducteurs, et cela d'une hauteur de vingt-cinq mètres. Pour la descente, c'étaient le courant et le mistral qui étaient à craindre.

Que de bateaux sont venus ainsi se briser contre les rochers! Aujourd'hui nul danger dans la traversée de la redoutable tranchée, grâce aux deux voies ferrées qui suivent le cours du fleuve, grâce au canal de grand arrosage et au nouveau chenal où, ainsi qu'on le voit dans le même dessin, un grand bateau lourdement chargé suit tranquillement son chemin, glissant sans crainte le long des pontons de l'entreprise, tout en se dirigeant vers le pont de Donzère, en aval duquel notre dernier dessin montre un des immenses vapeurs du Rhône remontant allègrement le fleuve, malgré la rapidité du courant.

LE LION ET LA LIONNE DE Mlle ROSA BONHEUR

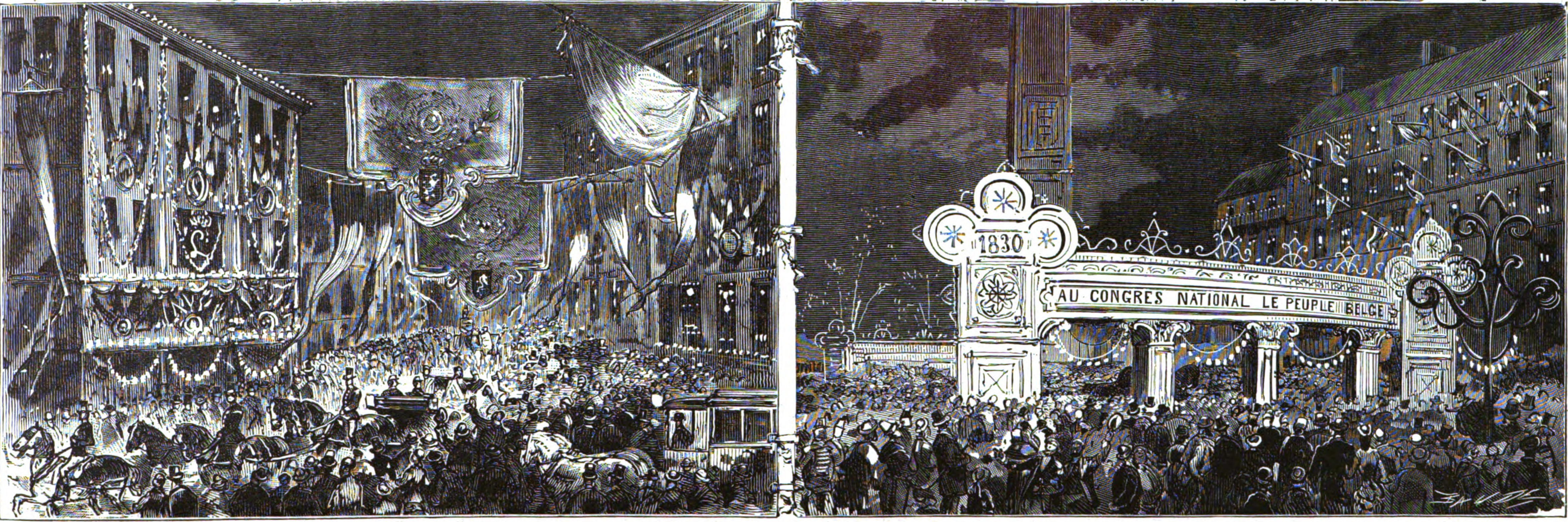
AU JARDIN DES PLANTES

La lionne est superbe. Grande et forte, elle a les épaules larges, les reins puissants, la tête vigoureusement dessinée. C'est incontestablement la plus belle lionne du jardin des Plantes, qui en possède plusieurs en ce moment. Nous n'en dirons pas autant du lion qui laisse, lui, un peu à désirer. Il est de taille moyenne et sa crinière peu fournie, ce qui enlève quelque chose à la majesté de son port. Il est bon d'ajouter qu'il a un voisin de toute beauté, un magnifique lion du Soudan, auquel on appliquerait volontiers la description de Buffon, si elle était moins emphatique, et il souffre de ce voisinage un peu plus que de juste, sans doute.

Ce lion et cette lionne ont une histoire.

Il y a quelque temps, le vice-roi d'Egypte ayant commandé à Mlle Rosa Bonheur un grand tableau dans le

LES FÊTES DU CINQUANTENAIRE DE BELGIQUE

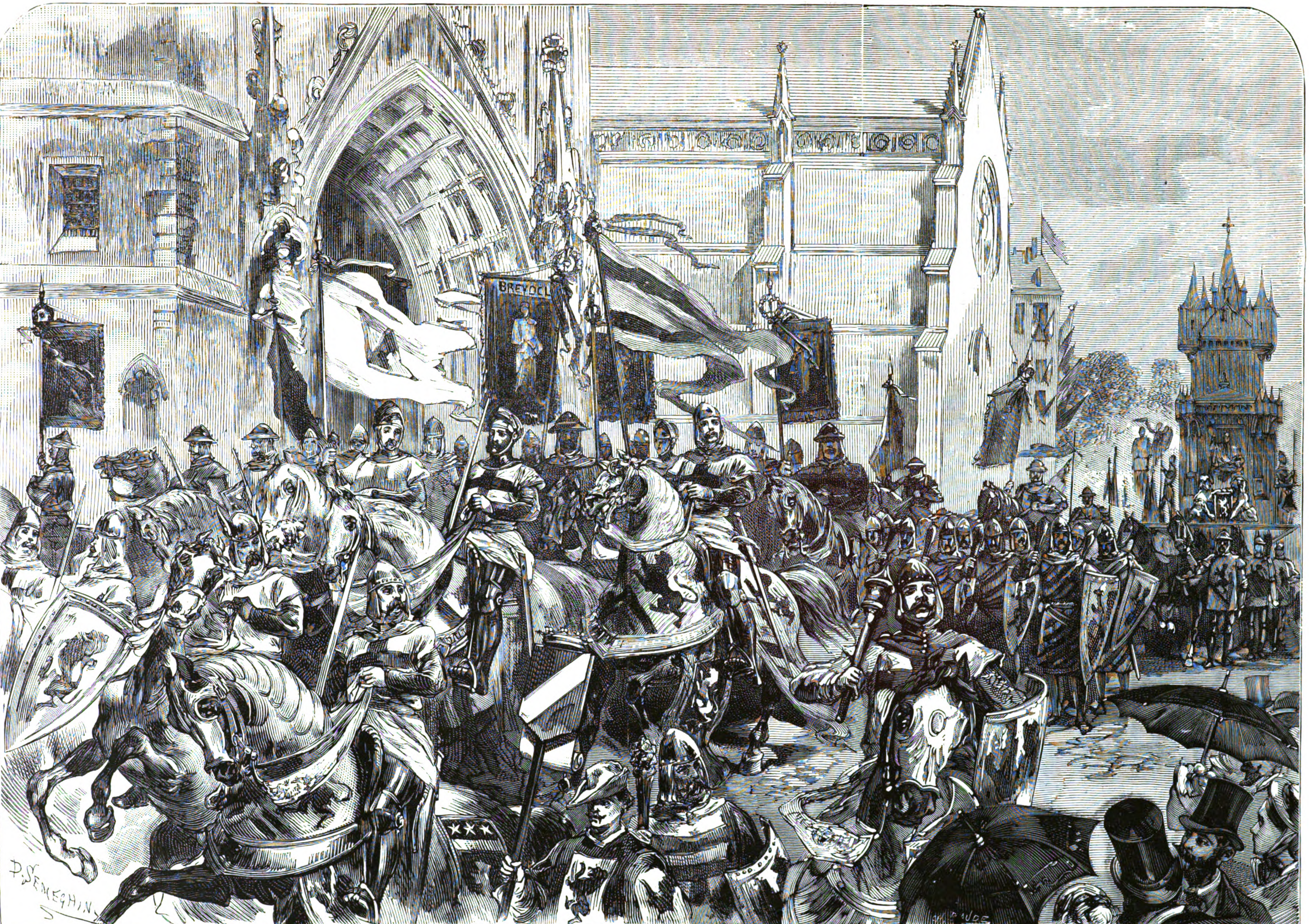


LA FÊTE PATRIOTIQUE

1. Le cortège des gildes et corporations défilant devant le roi. — 2. Les illuminations de la rue du Marché-aux-Poulets; le cortège royal. — 3. Les illuminations de la place du Congrès.

D'après un croquis de M. Heins, correspondant particulier de l'*Illustration*.

LES FÊTES DU CINQUANTENAIRE DE BELGIQUE



LA FÊTE PATRIOTIQUE

Le grand cortège historique et allégorique : le groupe des vieilles communes belges.

D'après un croquis de M Heins, correspondant particulier de l'*Illustration*.

quel devaient figurer des lions, l'artiste fit venir d'Afrique, comme modèles, ce roi et cette reine du désert, qu'elle installa le mieux qu'elle put dans sa charmante propriété de Barbizon. Ces deux lions, que Mlle Rosa Bonheur a payés, dit-on, 10000 francs, ayant cessé de lui être utiles, le tableau étant achevé, l'artiste a offert ses modèles au Jardin des Plantes, où ils sont depuis une quinzaine de jours.

Les régates internationales de Paris.

Il y a deux ans seulement que les régates internationales de Paris ont été rétablies. Profitant de l'Exposition, les sociétés d'aviron de Paris qui, depuis 1867, n'avaient pu, faute de fonds suffisants, convier la province et l'étranger à ces luttes nautiques qui se renouvellent chaque année chez nos voisins les Belges et les Anglais, avaient adressé une demande de subvention au conseil municipal. Celui-ci leur alloua alors 3,000 francs ; le Yach-Club, de son côté, en donna 1000. Restait encore un supplément de dépenses, mais ce n'était plus une affaire. Les sociétés prélevèrent ce supplément sur leurs caisses particulières, et les régates internationales annuelles de Paris purent enfin renaître.

Celles de dimanche dernier ont été particulièrement intéressantes. Elles ont commencé à deux heures et ont eu lieu, comme on sait, entre le pont de Grenelle et le viaduc d'Auteuil, devant une foule très grande de spectateurs qui couvraient les quais. Inutile de dire que les tribunes étaient pleines. C'est M. Philippe, président d'honneur de la Société nautique de la Marne, qui présidait le jury des courses, dans lesquelles onze sociétés ont été engagées : trois de Paris, six des départements et deux de l'étranger. Le prix de mille francs de la ville de Paris a donné lieu à une course émouvante entre *Haute-Seine* de la Société d'encouragement et *Gallia* du Rowing-Club de Paris C'est cette course que représente notre dessin. Chacun, suivant ses prédilections, encourageait de ses acclamations, soit l'équipe de *Haute-Seine*, soit celle de *Gallia*. C'est *Haute-Seine* qui a triomphé.

Pour le résultat des six autres courses, voir notre *bulletin* du *Sport*, à la fin de ce numéro.

Constatons, en terminant, que le sport nautique prend chaque jour en France plus d'importance, comme le prouve le nombre des sociétés existantes. On y compte, en effet, plus de cent sociétés nautiques représentant un effectif d'au moins vingt-cinq mille membres. Paris en possède sept pour son compte, trois de voiles : le Yacht-Club de France, le Cercle de la voile et le Cercle des voiliers d'Asnières; quatre d'aviron : le Rowing-Club, la Société nautique de la Marne, la Société d'encouragement, et le Cercle nautique de France.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

Sa mère jeta un coup d'œil satisfait sur sa redingote neuve, refit le nœud de sa cravate et lui donna une épingle pour « nettoyer ses ongles » en disant :

— Ferme donc la bouche!

Ensuite elle entra dans « la salle » et posa sur la table de chêne ciré cinq verres, deux bouteilles de vin, et une assiette de biscuits qui ne tardèrent pas à disparaître sous les mouches. Le coucou, accroché au mur noirci, sonna deux heures.

— Ça approche... fit la fermière.

Elle prit dans un vase un énorme bouquet d'œillets blancs, et appela son fils :

— Tu donneras la main à ta prétendue pour l'aider à descendre de voiture, et tu lui offriras ce bouquet gentiment, entends-tu?

— Comment faudra-t-il lui dire, maman?

— Ben, nigaud, tu lui diras : « Mademoiselle, je vous offre ce bouquet qu'est l'emblème de vot' beauté. Répète ça jusqu'à ce que tu entendes la voiture.

— Oui, maman.

Le fermier guettait sur la porte.

— Voilà not' monde! cria-t-il en se retournant, avancez, les autres!

La voiture entra dans la cour, et le charmant visage de Catherine, un peu effaré, parut à la portière.

A ce moment, Vincent se précipita, une main tendue, son bouquet de l'autre, et rouge, se dépêchant, dit :

— Mademoiselle, je vous offre ce bouquet, qu'est *blême* de vot' beauté.

Puis il baissa la tête et se mit à rire.

— La langue lui a fourché, fit M. Didier-Montaut d'un ton indulgent. Savez-vous, Jacquemin, que votre fils est devenu un beau garçon.

— Oui, c'est bien bâti, seulement il est encore un peu « innocent » mais bon comme le pain. Allez, Mam'zelle, sa femme sera *heureuse*, elle le tournera de droite et de gauche autant qu'elle voudra. Il ne manque pas de compréhension pour la culture... d'ailleurs son père est là, et solide!

Vincent riait toujours, sous le regard terrifié de Catherine, pâle d'horreur.

Les doigts crispés sur son bouquet, le sein soulevé de dégoût, immobile, muette, la malheureuse enfant restait clouée à la place où elle était descendue. Certes, jamais plus beau rêve ne s'était effondré sous une plus grotesque réalité.

Deux larmes d'une affreuse amertume montèrent aux yeux de la jeune fille qui baissa ses paupières pour ne pas les laisser couler. Allait-elle pleurer devant cet idiot et ces paysans étonnés? devant son tuteur qui l'observait avec sa sérénité railleuse, savourant sa trahison?

Un souffle de colère tint Catherine debout, elle fit un suprême effort et répondit enfin quelques mots aux paroles de bienvenue de la fermière que son silence commençait à embarrasser.

— Si nous allions « rafraîchir » dit le père Jacquemin.

On entra dans la salle.

M. Didier-Montaut avala bravement un verre de vin, mais son héroïsme s'arrêta aux biscuits.

Vincent en mangea trois en continuant de sourire à Catherine sans lui parler. Voyant qu'elle refusait de rien prendre, il dit cependant :

— Vous aimez mieux les fruits, pour sûr, Mademoiselle; si vous voulez venir au jardin, il y a les pommes tombées, qu'on ne vend pas, nous en ramasserons.

— Non, merci, fit-elle doucement, prise soudain de compassion pour cette imbécillité profonde.

— Le pauvre être, pensa-t-elle, tâche de se rendre aimable, et ne soupçonne guère à quelle épouvantable mystification il a servi... Mon tuteur ne peut me forcer à l'épouser, il n'existe aucune loi, ma chère Mlle Blanche me l'a encore répété hier, — quel pressentiment! — qui investisse mon tuteur du droit de me contraindre...

— Eh! bien, voyons, dit le fermier, en se levant et en frappant sur l'épaule de Catherine, à quand la noce, ma bru?

Elle eut un frisson.

— Je désire réfléchir, monsieur, avant de me décider; mon tuteur vous transmettra bientôt ma réponse.

— Ah! dit le fermier, piqué, car il pressentait une défaite; il paraît que not' garçon ne vous semble pas assez freluquet, mais vous savez, mam'zelle, dans vot' situation, y ne faut pas trop faire la renchérie. Si not' Vincent n'a pas tant d'esprit que vous, au moins, c'est un légitime, lui!

Catherine devint pourpre et regarda M. Didier-Montaut.

— Je ne l'ai pas encore instruite à ce sujet, Jacquemin, dit l'armateur; lorsqu'elle connaîtra les tristes particularités de sa naissance, c'est elle, croyez-le, qui vous remerciera de l'honneur que vous voulez bien lui faire en l'acceptant pour bru. Un tour de clos avec moi va la persuader; venez, Catherine.

Elle se leva et le suivit, le cœur serré d'angoisse. Qu'allait-elle apprendre? Quelle honte pesait donc sur elle?

— Vous me laisserez parler sans m'interrompre, dit M. Didier-Montaut, lorsqu'ils eurent gagné le clos.

— Le temps est venu, reprit-il, que vous sachiez que votre père et votre mère n'étaient pas mariés ensemble... Comprenez-vous?

— Oui... monsieur..., répondit-elle un peu hésitante, ne comprenant guère, dans sa complète innocence, comment on pouvait avoir des enfants sans être mariés, mais avertie par un pudique instinct qu'elle ne devait pas questionner.

— Vous êtes, continua M. Didier-Montaut, ce qu'on appelle une enfant naturelle, ce qui est une tare..... une tare si forte, que j'ai craint un moment de ne pouvoir vous marier, même en vous donnant une dot assez ronde. Votre père, le frère de lait de ma sœur, était le fils d'un petit meunier du Médoc. Vous voyez que vous n'êtes point une princesse déguisée, ainsi que vous m'avez tout l'air de le croire. Votre père, garçon intelligent, après avoir passé quelques années au collège de Bordeaux, partit pour l'Amérique, où il fit rapidement une gentille fortune, que lui mangea non moins rapidement madame votre mère, une élégante aventurière venue on ne sait d'où, après quoi il mourut. Vous aviez deux ans alors; savez-vous où vous êtes née?

— Au Pérou, je pense... répondit sourdement Catherine, la tête courbée sous son humiliation.

— C'est votre mère qui vous a dit que vous étiez née au Pérou?

— Je crois... je ne sais plus... j'étais si petite.

— C'est que vous êtes née en Bolivie, comme le prouvent vos actes de naissance et de baptême que voici.

Et l'armateur tira de son portefeuille deux papiers jaunis portant le timbre de la Paz.

— Voyez : « Marie-Lise-Catherine, fille de Lise Rolla, sans profession, et de Paul Hubert, négociant, née à La Paz, le 25 août 1836. » Vous vous rappelez le nom qu'avait pris votre mère, depuis la mort de son... de votre père?

— Oui, monsieur.

— Moi, je l'ai oublié... Lequel donc?

— De Cambes.

— C'est cela, vous avez bonne mémoire... Toutes ces personnes équivoques ont la fureur de l'étiquette aristocratique, comme s'il y avait plus de place sous une particule pour cacher la honte que sous un nom plébéien. Votre père avait beaucoup parlé de nous à votre mère, c'est donc à moi qu'elle écrivit, n'ayant aucune famille, pour me prier de vous recommander aux parents de votre père. A cette époque, ils étaient morts déjà, ce qu'elle ignorait. J'aurais pu vous abandonner, vous mettre dans quelque orphelinat, où vous auriez grandi au milieu des enfants du peuple. J'eus la bonté de m'instituer votre tuteur, de vous garder un an chez moi pour réformer votre caractère, et vous faire perdre des goûts qui n'étaient plus en rapport avec votre pauvreté. Le luxe dont vous avez vu votre mère entourée tenait à une rente que lui faisait servir un ancien ami, sa vie durant. Vous retrouverez ses jolis chiffons intacts dans ses caisses; quant à ses bijoux, je les ai vendus pour payer votre pension et votre entretien pendant huit ans. C'était assez de vous doter. Vous avez reçu à Blanquefort l'éducation des filles de paysans aisés, la seule à laquelle vous pouviez prétendre. Je vous propose d'épouser le fils d'un fermier, qui va arrondir son bien de la dot que je vous donne, et arrivera de la sorte à avoir une des meilleures cultures du pays, et vous prenez de grands airs dédaigneux, vous refusez, ou à peu près... Vous avez lu trop de contes de fées, mademoiselle ma pupille...

— Mais, monsieur, ce malheureux garçon est idiot!

— Idiot, non pas, simple tout au plus. Vous avez votre tare, il a la sienne; seulement celle-là n'est pas déshonorante. D'où il suit que dans votre commune infériorité sociale, ce jeune homme vous est encore supérieur. Qu'avez-vous à répondre à cela?

— Rien, monsieur..., balbutia la pauvre enfant, écrasée sous cette logique impitoyable, qui lui faisait moralement éprouver le cruel supplice qu'endure un être foulé aux pieds.

— Alors vous épouserez Vincent Jacquemin?

— Jamais! monsieur, j'en mourrais!

— Allons donc! phrases de romans... Et que ferez-vous? de quoi vivrez-vous? Vous ne vous imaginez pas que je vais vous remettre en pension, ou vous fournir la pâture chez moi jusqu'à cinquante ans?

— Mais, monsieur, puisque que vous avez la... bonté... cette dot?

— Vous sera donnée le jour de votre mariage avec Vincent Jacquemin; autrement, non... Choisissez, ou ce mariage avec une existence facile et indépendante: vous mènerez ces gens-là comme vous l'entendrez; ou la misère, et conséquemment, la servitude.

— J'entrerai au couvent.

— Il faut une dot, si minime qu'elle soit; d'ailleurs, les règlements des couvents ne permettent point de recevoir les enfants naturels; je me suis renseigné...

— Je chercherai une place de sous-maîtresse.

— Vous n'avez pas de diplôme.

— Je travaillerai pour me faire recevoir,

— Avec qui? avec quoi? Qui vous nourrira, vous logera pendant ce temps?

— Eh bien! monsieur, dit la jeune fille, en dévorant ses larmes, je serai bonne d'enfants... Je préfère être servante que d'épouser Vincent Jacquemin.

— C'est superbe! Mais vous manquez votre effet; je vous sens pénétrée de la conviction que ma maison est là, grande ouverte derrière votre refus.

Catherine se redressa, une flamme dans le regard.

— Vous vous trompez étrangement, monsieur, dit-elle, la jeune fille n'a pas oublié le goût du pain que vous avez jeté à l'enfant; il était trop amer, et je n'en veux plus!

— Vous comptez habiter en plein air jusqu'au moment où vous aurez votre emploi de bonne d'enfants?

— Je me réfugierai à Blanquefort, près de l'excellente amie qui m'a aimée et consolée dans mon délaissement.

— Et les gendarmes?

— Les gendarmes!

— Une pupille n'a pas le droit de se soustraire à

l'autorité de son tuteur avant ses vingt et un ans accomplis. Donc, pendant cinq ans encore, vous m'appartenez, et je vous mettrai où bon me semblera.

— Soit, monsieur, vous êtes le maître; mais je ne céderai pas, dussiez-vous, pendant ces cinq ans, me tenir enfermée.

— Je vous préviens qu'un jeune homme réunissant les dons que vous souhaitez ne voudra pas de vous; vous ne trouverez point d'autre mari.

— Je m'en passerai.

— Indomptable!... pensa l'armateur; elle n'a pas changé d'une ligne... Pierre avait raison, j'ai fait une école.

Il s'agit maintenant de rester le plus fort... Si au moins elle avait perdu le souvenir de ce nom de de Cambes; un vieux nom du pays, si connu... Tout le monde a su, de reste, que la femme de Pierre Didier-Montaut, Mlle Marie de Blanquefort, était la petite-fille du duc de Cambes, et que l'enfant née de ce mariage s'appelait Bénédicte. Ce baptême, dont je ne voulais pas, moi, a fait assez de bruit dans Bordeaux. Ici, dans ce trou, aucun rapprochement dangereux n'aurait eu lieu... Rien ne transpirait, quoi qu'eût pu raconter cette demoiselle. J'avais prévenu Jacquemin qu'elle avait la tête brouillée d'un tas de sottises contées par la mère; d'ailleurs, peu aurait importé au bonhomme... Et la dernière des Didier-Montaut enterrée dans cette ferme sous l'acte de naissance de Catherine-Hubert, née comme elle, en 1836, j'étais, moi, délivré d'un terrible souci, et vengé de la mère... La vraie petite Hubert disparue à deux ans, son acte de naissance envoyé aux grands-parents après la mort de leur fils, avec ses papiers; les vieux Hubert mourant, et me laissant et la garde de leur petite fortune, et ces papiers, pour le cas où la fille de leur fils se retrouverait; c'était là un merveilleux enchaînement de circonstances dont je n'eus qu'à profiter lorsque j'amenai l'enfant de Normandie. Le magot du meunier a doublé, et sera dans dix-sept ans, ce qui fera trente, à compter de la disparition, légué à un orphelinat.

Pour l'acte de naissance, je pouvais parfaitement en disposer. Si la vraie Catherine existe, elle ne sait certes point où elle a été prise, ni qui elle est; il n'y a donc pas à craindre de la voir reparaître. Mais me voici bien avancé à présent, avec cette demoiselle en révolte. Il faut maintenant que j'aille faire avaler la pilule à Jacquemin... Quelle grimace il va me servir! Voilà ses beaux projets à terre, comme le pot au lait de Perrette.

M. Didier-Montaut se rapprocha de Catherine, pâle mais résolue:

— Vous en restez à votre dernière déclaration, mademoiselle.

— J'y reste, monsieur.

— Attendez-moi un moment ici alors, je vais parler à Jacquemin.

Il s'éloigna.

Catherine se laissa tomber sur un banc, sans larmes, sans pensées, dans un de ces anéantissements qui semblent éteindre l'âme. Les yeux attachés sur le sable, elle regardait une fourmi traînant un fétu de paille; de temps en temps, l'animal disparaissait sous son fardeau; puis, après bien des efforts, se dégageait et repartait; deux pas plus loin, la paille la couvrait de nouveau; et la lutte entre la faiblesse intelligente de la petite bête et la force d'inertie du fétu recommençait. D'un regard où l'intérêt s'éveillait, Catherine suivit la fourmi jusqu'au terme de son voyage, comptant combien de fois elle avait dû s'arrêter pour se disputer à l'écrasement avant d'entrer victorieuse dans un des mille trous de la fourmillière.

— Est-ce une leçon de la Providence? se demanda Catherine, et la patience est-elle le secret du triomphe?

Elle aussi elle voulait lutter, quels que fussent les obstacles, pour défendre le seul bien qu'elle possédât, sa liberté morale. Si rude, si humble que pût être la situation qu'il lui faudrait accepter pour gagner son pain, elle la défiait de l'avilir.

Et cette enfant de seize ans, vieillie en quelques heures, se releva vaillante, le cœur meurtri, l'âme déflorée, mais trempée pour le combat, pour cette résistance farouche et sans merci, avec laquelle la vie, cette marâtre, fait les révoltés qui l'égorgent, ou les forts qui la mâtent et la gouvernent.

— Venez, mademoiselle, et partons, dit la voix de M. Didier-Montant à la barrière du clos.

Catherine monta dans la voiture, entourée des trois mines déconfites des Jacquemin, et salua sans regarder.

Le cocher allongea un coup de fouet à ses chevaux et l'on partit.

— Si au moins je n'avais pas tué ma belle dinde! murmura piteusement Mme Jacquemin. C'est encore heureux qu'ils aient dit non avant de la manger.

IX

Catherine à Mlle Blanche.

» Chère mademoiselle Blanche,

» Nous arrivons de Salaunes, et je vous écris aussitôt comme je vous l'ai promis. C'est si drôle et si triste cette aventure!... Vous savez, mon joli mari, si aimable, si spirituel, que j'aimais tant. Dieu! que je l'aimais! Eh bien! c'est un idiot, roux, très laid. Et ma maison, ma charmante maison, où vous aviez une chambre rose, c'est une vilaine petite ferme... voilà. Tout en entrant, ces horreurs sont tombées sur mon rêve et l'ont broyé en miettes. J'ai chancelé en fermant les yeux, pensant que je mourais; mais il paraît qu'on ne meurt de rien, puisque je suis encore vivante. C'est si lourd dans mon cœur ce rêve écroulé! Et ce n'est pas tout! Sur une parole évasive que j'ai répondu au père de l'idiot, mon tuteur a compris que j'allais refuser; alors il m'a emmenée dans un clos, où, très fâché, il m'a raconté l'histoire de mes parents pour me convaincre que je ne pouvais pas espérer un autre mariage dans ma « position ». Il paraît que je suis une enfant « naturelle », un singulier mot, qui signifie que ma pauvre maman a fait une chose très mal avec un monsieur qui n'était pas son mari. Ça, voyez-vous, ma chérie mademoiselle Blanche, c'est bien plus triste que mon rêve changé en caricature. Le souvenir de maman tout abîmé! Quand mon tuteur m'en a parlé dans des termes..., ça m'a fait le même effet que si j'avais vu jeter par terre la Vierge de l'église de Blanquefort. Une mère morte, n'est-ce pas, on se figure que c'est une sainte et on la prie. Pendant que mon tuteur me racontait ces choses, je baissais la tête, et en dedans je me sentais devenir petite comme un doigt de honte. A présent, me voilà toute dépouillée, mon âme ressemble à une maison vide d'où les voleurs auraient emporté jusqu'à ces portraits de famille, qu'on regarde les larmes aux yeux. Une pauvre enfant qui n'a à elle que sa mère morte, et on la lui prend! Je l'aime toujours, vous comprenez, mais de la manière dont j'aimerais une inconnue qui aurait été maman... Je ne puis pas bien m'expliquer, c'est si bouleversé en moi! Ma pensée ne s'y reconnaît plus. Partout où elle va, c'est renversé. Il ne me reste que vous, ma chérie mademoiselle Blanche; aimez-moi fort, fort, autant que vous embrasse votre petite malheureuse

» Catherine.

» J'embrasse aussi « madame » en lui offrant mon respect.

» Naturellement, je n'épouserai pas l'idiot, je l'ai déclaré très net à mon tuteur; ça l'a rendu furieux, parce qu'il voudrait se débarrasser de moi. Alors pourquoi a-t-il voulu être mon tuteur? puisqu'il dit qu'il n'y était pas forcé, que c'est par bonté. Si c'est cela sa bonté, comment est sa méchanceté, Seigneur! Je suppose qu'il va bientôt me mettre quelque part pour gagner ma vie.

» Un beau bonjour à mes chères ruines de Blanquefort. Vous rappelez-vous l'histoire de ma bouche? Vous avez ri, et puis après vous avez eu l'air si attendri. J'ai bien d'autres peines que ma grande bouche maintenant! »

2 septembre.

« Je sais pourquoi Mlle Blanche ne m'a pas répondu. La bonne Rosalie, que j'avais un peu oubliée dans tous mes chagrins, ne m'a pas oubliée, elle. Je sens encore son affection qui veille sur moi dans cette maison terrible. Seulement, elle veille en se cachant, comme autrefois, et comme autrefois elle me répète dans des coins: Patience! Hier donc, je la rencontre au moment où, penchée sur l'escalier, à l'heure où on apporte le courrier du matin, j'attendais le domestique. Il passe en me faisant signe qu'il n'a rien pour moi. Rosalie me tire par ma robe pour m'empêcher de remonter, et quand le domestique est entré dans l'antichambre, elle me dit vite en regardant partout:

» — On ne vous répondra pas, mademoiselle Catherine, pour la bonne raison que votre lettre n'est pas partie. N'écrivez plus, c'est inutile.

» — Mon Dieu! ai-je dit, qu'est-ce que ma chère mademoiselle Blanche va penser de moi! Est-ce que je suis en prison, enfin?

» Rosalie a murmuré: « A peu près. » Puis elle a ajouté: « Pas moyen de vous venir en aide, on sait tout là-haut. J'ai un espion après moi à l'office. On se méfie depuis cette fois où j'ai pris « sous mon bonnet » d'aller vous porter du linge à Blanquefort, au lieu de le mettre au chemin de fer. Je n'ai pas eu de chance; c'était un jour de distribution, et il m'a fallu partir avant la fin sans avoir pu vous parler. Je n'avais que mon après-midi de congé. Allons, remontez, mademoiselle Catherine, et prenez courage; tout a un terme en ce monde; le jour où vous serez majeure, bien des choses changeront. D'ailleurs, votre amie de là-bas sera assez avisée pour se douter que si elle ne reçoit point de vos nouvelles, ce n'est pas par votre faute.

» Oui, mais si au lieu de cela elle croit que je l'oublie, que je suis une ingrate? Ah! c'est vraiment affreux! Pourquoi mon tuteur me prive-t-il de cette correspondance? Et encore sans même se donner la peine de me la défendre ouvertement... Il fait tout dans le noir, cet homme-là, dans un noir où je ne comprends rien. Ça sent le faux ici.

» Oh! ma chérie mademoiselle Blanche, ne pas pouvoir vous écrire, ni recevoir vos lettres tant que je serai là!... C'est trop dur! J'espère que je vais tomber bien malade. »

10 novembre.

« Je n'ai pas été malade et Rosalie est partie! Rosalie a été renvoyée après dix-huit ans de services! Qu'est-il arrivé entre elle et Mlle Thècle? C'est encore un mystère; il n'y a que ça dans cette maison. Je n'ai vu qu'une minute la pauvre fille avant son départ; elle m'a jeté dans l'oreille: « J'irai à Blanquefort et nous nous reverrons, mademoiselle Catherine, » puis elle s'est sauvée. Moi, Mlle Thècle m'appelait pour travailler aux bêtes horribles de son interminable tapisserie, un dessin moyen âge qui vous fait peur. En entrant, j'avais les yeux pleins de larmes de mon adieu à Rosalie. Mlle Thècle s'est mise à rire, de ce rire à elle, qui fait ressembler sa bouche à une pelotte d'épingles qui s'ouvre et m'a dit: « Vous pleurez votre amie! Vos sympathies sont particulièrement relevées. — Je le sais, ai-je répondu d'un air paisible, quoique bouillant en dedans, c'est toujours relevé d'aimer ceux qui sont bons; ce qui est bas, c'est d'aimer les gens méchants; aussi, c'est un reproche que je ne m'attire pas.

» Je dis cela en cherchant mes laines, le dos un peu tourné à Mlle Thècle qui se mit à compter ses points d'un ton indifférent, mais je sentis son regard glisser sur mon cou penché, comme un couperet, et je me dépêchai vite de remuer la tête pour m'assurer qu'elle tenait encore.

» J'ai si peu de liberté, ici; il me faut tant coudre, broder, tapisser, que je n'écris guère sur ce pauvre cahier. Du reste, que raconterais-je? En dehors de ma lettre confisquée et du départ de Rosalie, mes journées, depuis mon retour, se sont écoulées absolument pareilles dans leur monotonie: un long ruban gris, taché de larmes. Mon tuteur ne me parle jamais. A-t-il l'intention de me faire mener cette vie pendant cinq ans, ou songe-t-il à m'envoyer quelque part? Je suis décidée à le lui demander demain. Chaque soir, après le dîner, viennent ensemble une mistress Barnett et un capitaine Tracy, que j'entrevois lorsqu'ils entrent, car aussitôt après on me renvoie dans ma chambre. Hier, en m'en allant, j'ai entendu mistress Barnett qui disait au capitaine, en ôtant son manteau: « Cette malheureuse créature! ils feraient mieux de la tuer tout de suite... Vous avez beau me traiter d'illuminée, je trouve qu'elle ressemble à Pierre. » Pierre, c'est celui que mon tuteur appelle « l'autre » sans doute. Une chose singulière, qui me tracasse, c'est ce rapport qui s'établit malgré moi entre le départ de Rosalie et ces cornes aux pages de mon cahier... Pour sûr il n'y en avait point... Et il semble bien que cette pensée que j'avais mis sécher, était tournée autrement. Si mon tuteur ou Mlle Thècle... Je suis folle! La clé de mon pupitre ne quitte pas ma poche... Heureusement que dans ma lettre confisquée, je ne parlais pas de Rosalie. C'est égal, c'est drôle ces cornes... Que je m'ennuie ainsi toute seule, le soir, avec cette petite bougie qui tremble, dans cette grande chambre où on dirait qu'il y a du vent caché. Si au moins j'avais un peu d'argent pour acheter du papier et des crayons, je copierais ces vieilles gravures, mais je ne saurais où enfermer mes dessins pour qu'on ne me les découvre pas. »

André Gérard.

(La suite prochainement.)

LE NOUVEL ÉMIR DE L'AFGHANISTAN.

On sait les événements qui suivirent la conclusion du traité de Gandamak en Afghanistan : la mission anglaise à Caboul assassinée, le retour dans le pays des forces anglaises, leur situation périlleuse peu après leur entrée dans cette ville, leur retraite dans le camp de Sherpur, la victoire qui rétablit d'un seul coup leurs affaires. Mais l'occupation de l'Afghanistan ne pouvait se prolonger indéfiniment, et le ministère Gladstone, à peine installé, se préoccupa d'en retirer definitivement les troupes anglaises, sans laisser toutefois le pays dans l'anarchie. En effet, après la déposition de Yakoub Khan, des chefs indigènes, au nombre de quatre ou cinq, se disputaient les lambeaux de l'Afghanistan, et il était incontestable que les intérêts anglais imposaient une tentative pour que ce foyer d'agitations perpétuelles sur la frontière nord-ouest de l'empire indien fût éteint. En conséquence, des négociations furent entamées avec un neveu de l'émir décédé, Sheere-Ali: une mission anglaise lui fut envoyée, et finalement, le 26 juillet, Abdurrhaman-Khan fut proclamé émir.

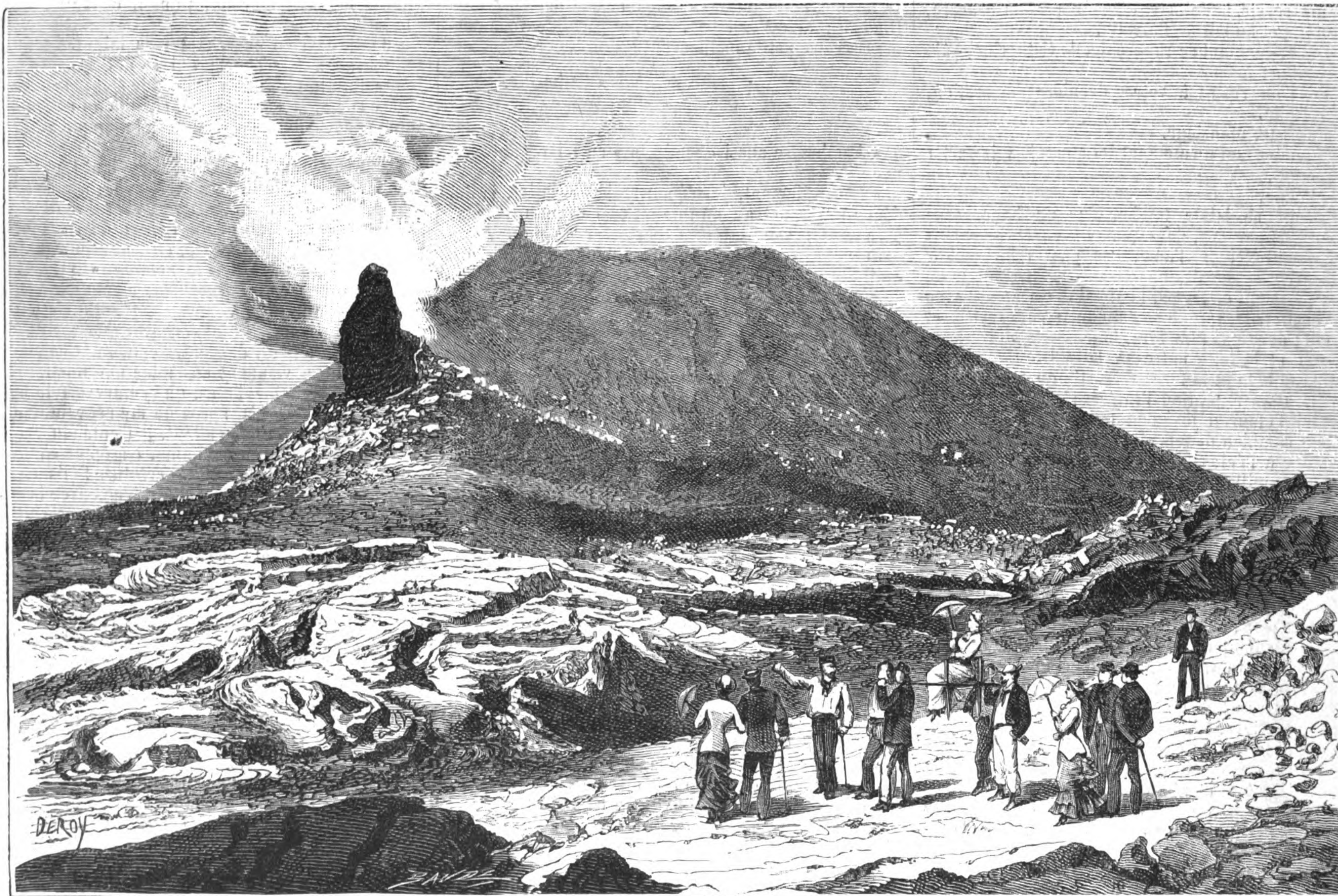
Abdurhaman est le fils d'Afzul-Kan, frère de Sheere-Ali, qui l'avait nommé gouverneur de Balkh. Afzul, d'accord avec Azim-Khan, autre frère de Sheere-Ali, essaya alors de renverser ce dernier et il commença par se proclamer émir de Balkh. Mais Sheere-Ali marcha contre ses frères rebelles et les battit. Afzul et Scheere-Ali s'étant ensuite réconciliés, le premier redevint gouverneur de Balkh.

Quelque temps après, l'émir d'Afghanistan crut avoir à se plaindre de son neveu Abdurrhaman et le manda auprès de lui. Le fils d'Afzul, au lieu d'obtempérer à cet ordre, se réfugia auprès de son beau-père, le Khan de Boukharie. Sheere-Ali, ne pouvant atteindre le fils, s'en prit au père, qu'il fit enfermer et dont il confisqua la fortune. Abdurrhaman réussit à former une armée et, en 1865, il pénétra dans la province de Balkh ; les troupes que le gouverneur envoya contre l'envahisseur, firent cause commune avec lui; il se rendit promptement maître de toute la province et marcha sur Caboul.

Abdurrhaman sut gagner à sa cause plusieurs généraux que Sheere-Ali avait chargés de l'arrêter sur la route de la capitale et, au mois de mars 1866, il entra à Caboul, où son oncle Azim-Khan fut proclamé émir. Sheere-Ali, abandonné de ses troupes, voulut chercher un refuge à Ghuzni, dont les portes restèrent fermées devant lui ; elles s'ouvrirent, en revanche, devant Abdurrhaman, qui alla délivrer son père Afzul, détenu dans cette ville, et le proclama émir, avec le consentement de son oncle Azim.

Afzul mourut bientôt après et Azim lui succéda. En 1868, Sheere-Ali reprit la lutte et, aidé de son fils Yacoub-Khan, il l'emporta définitivement sur Azim et Abdurrhaman. Ce dernier se réfugia alors d'abord aux Indes, puis dans le Turkestan russe, d'où, à la mort de son oncle, il revint dans les provinces septentrionales de Caboul, s'y fit des partisans et y enrôla une armée. C'est là que les Anglais vinrent dernièrement le trouver pour lui offrir le pouvoir, qu'il a accepté. Mais si les Anglais et quelques-uns de ses compétiteurs ont reconnu le nouvel émir, il est à craindre qu'il y en ait d'autres qui ne soient pas disposés à le faire, par exemple, Eyoub-Khan, qui vient de faire subir aux anglais le sanglant échec de l'Hellmund, près de Candahar.

ABDURRHAMAN KHAN, NOUVEL ÉMIR DE L'AFGHANISTAN



LE NOUVEAU CRATÈRE OUVERT SUR LE VERSANT OCCIDENTAL DU VÉSUVE

FLEUR DE POMMIER

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. BEYLE.

LA FRANCE EN TUNISIE.

Une question des plus importantes pour l'avenir de nos établissements dans le nord de l'Afrique et qui, dans ces dernières semaines, commençait à préoccuper assez vivement l'opinion publique en France, après l'avoir singulièrement passionnée en Italie, vient enfin de recevoir une solution aussi satisfaisante que possible. Il est de toute justice de porter ce succès à l'actif du cabinet présidé par M. de Freycinet.

Sans vouloir nous étendre longuement sur les détails que nos confrères de la presse quotidienne ont déjà donné à leurs lecteurs, nous rappellerons sommairement les origines de cette affaire que l'on pourrait appeler « la question du réseau français de la Tunisie ».

Il y a bientôt cinq mois, (dans l'*Illustration* du 3 avril), rendant compte de l'ouverture d'une section du chemin de fer de Tunis à la frontière algérienne, nous avons raconté les débuts en Tunisie de la Cie Bône-Guelma, et expliqué comment, faute d'avoir pu s'entendre avec la Cie anglaise de Tunis au Bardo et à la Goulette, nos compatriotes avaient dû construire au sortir de la gare de Tunis un tunnel de 500 000 francs.

Vers la fin de mai, cependant, cette compagnie anglaise, dont les affaires marchaient assez mal, entra en négociations avec la compagnie française, fortement intéressée à faire aboutir son réseau au mouillage le plus accessible de la Régence (car de port proprement dit, il n'en existe pas sur les deux cent cinquante lieues de côtes que possède la Tunisie). Un contrat de vente fut signé pour 2 625 000 fr. sous la réserve de l'homologation par l'autorité judiciaire anglaise dont la compagnie cessionnaire était justiciable en vertu des capitulations en vigueur dans le Levant.

Sur ces entrefaites, le président de la Cie des Messageries maritimes italiennes, M. Rubattino, prétendit avoir reçu, de son côté, une promesse formelle de vente de la compagnie anglaise. L'affaire fut portée à Londres, et, à la suite d'incidents judiciaires qu'il serait trop long de raconter, l'homologation fut refusée au contrat passé avec la compagnie française; et les quarante-deux kilomètres du chemin de Tunis à La Goulette, au Bardo et à la Marsa furent mis aux enchères par autorité de justice.

Le gouvernement français n'avait pas cru devoir intervenir dans cette compétition entre deux sociétés rivales. Le chemin en litige n'avait par lui-même qu'une valeur bien inférieure au prix stipulé par le contrat de la Cie Bône-Guelma; il ne paraissait pas vraisemblable qu'une autre société pût avoir, à posséder ce tronçon isolé et sans extension possible, un intérêt plus pressant que celui de la compagnie qui devait compléter par cette acquisition un réseau déjà exploité de 195 kilomètres.

On fut donc quelque peu surpris dans la masse du public, de voir les enchères poussées par les mandataires de M. Rubattino jusqu'à la somme énorme de 165 500 livres sterling (4 137 000 francs). La compagnie française, qui avait tenu bon jusque là plutôt par patriotisme que par amour-propre, n'osant compter sur l'appui de l'État, dépendant lui-même d'un vote des chambres, ne crut pas devoir continuer la lutte dans d'aussi ruineuses conditions.

On ne tarda guère, il est vrai, à connaître le secret de la prodigalité de M. Rubattino. L'armateur italien avait pris ses précautions. Le 12 juillet, cinq jours à peine après les enchères, le ministre des travaux publics du royaume d'Italie présentait au parlement de Rome un projet de loi garantissant à l'heureux acquéreur 6 pour 100 d'intérêt tant sur la somme employée à l'achat du chemin de la Goulette que sur celle qui serait reconnue nécessaire pour remettre ce même chemin en bon état d'entretien.

En présence de ces faits, la ligne de conduite du gouvernement français était tracée d'avance : il devait s'efforcer de faireo btenir à la compagnie française un débouché vers la mer équivalent à celui que des combinaisons politiques d'une correction douteuse venaient de lui enlever.

Dès le mois de février, c'est-à-dire bien avant qu'il fût question de la mise en vente de la ligne anglaise, deux demandes de concession avaient été présentées au bey.

D'une part la Compagnie de construction des Batignolles demandait l'autorisation de créer un port à Tunis même, en creusant un chenal de huit kilomètres environ à travers la lagune peu profonde ou « Bahira » qui s'étend de Tunis à la Goulette et qui communique avec la mer par un petit émissaire dont l'élargissement et l'approfondissement offrent peu de difficultés.

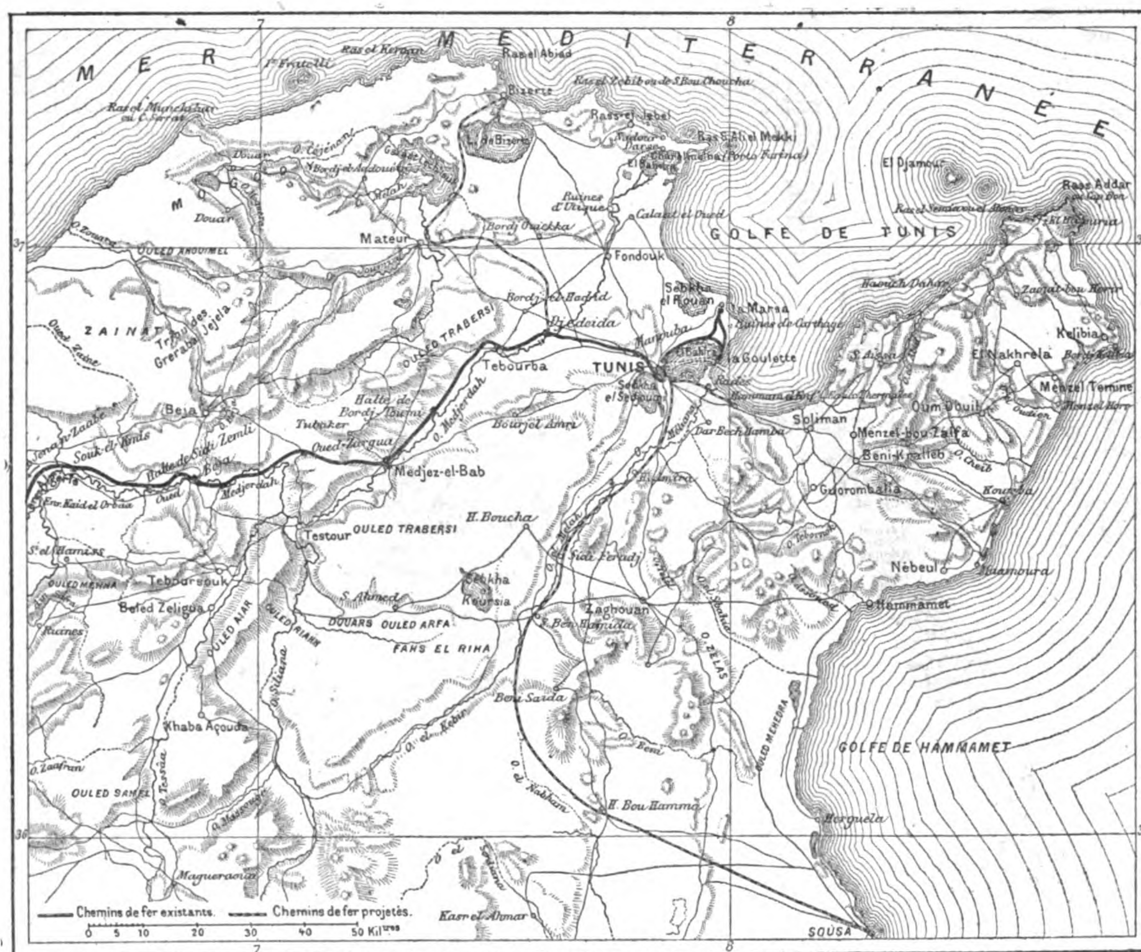
D'autre part la Compagnie Bône-Guelma, concessionnaire exclusive, aux termes de ses statuts, du droit de pousser des embranchements à 50 kilomètres de chaque côté de son artère principale, soumettait au Bardo l'avant-projet d'une ligne reliant Tunis, ou (pour parler plus exactement) la station de la Djedeïda à la jolie petite ville maritime de Bizerte. A la suite de l'adjudication du chemin de la Goulette, la Compagnie Bône-Guelma réclama en outre le droit de prolonger son réseau dans la direction de l'Est le long de la rive méridionale de la « Bahira » dans la direction de la station d eaux thermales appelée Hammam el Enf ou Hammam Lif. Cette dernière demande suscita aussitôt les récriminations passionnées de la presse italienne, qui la signala comme attentatoire aux droits transmis à M. Rubattino par la Compagnie anglaise. La ligne projetée était, disait-on, une ligne parallèle, ou tout au moins rivale de celle de la Goulette, et, comme telle, proscrite par les termes de l'acte de concession de cette dernière.

Un simple coup d'œil jeté sur la carte suffisait pour démontrer l'absurdité d'une prétention semblable; les deux lignes étant aussi divergentes que le chemin de Rouen au Havre, l'est de celui de Rouen à Dieppe. Mais n'importe! le mot d'ordre avait été donné. Une campagne des plus violentes fut dirigée contre l'ambition française, l'intervention du gouvernement français, etc., par ceux-là mêmes qui venaient applaudir à l'intervention si opportune du gouvernement de Rome en faveur de M. Rubattino. Cette campagne, M. Crispi, l'ex-ministre gallophobe, s'en faisait l'infatigable promoteur à Rome dans son journal *la Riforma*, tandis que M. Maccio, consul général d'Italie à Tunis, la menait vigoureusement au Bardo, protestant officiellement contre toute nouvelle concession aux compagnies françaises, et faisant en outre agir, pour renforcer son influence, tous les ressorts cachés dont on peut user dans une cour orientale.

Heureusement le diplomate italien avait affaire à forte partie. Il avait pour adversaire l'un de nos meilleurs agents dans le Levant, M. Roustan, ministre plénipotentiaire et consul général à Tunis, aux qualités duquel la colonie française de Tunis rend d'ailleurs pleinement justice (1). Le Bey, un instant intimidé par les menaces de M. Maccio, s'était senti rassuré par la présence en rade de la Goulette de trois cuirassés français, rappelés du Pirée. Toutefois, voulant éviter jusqu'à l'apparence de la partialité, ce prince manifestait une certaine répugnance à accorder la concession la plus violemment attaquée, celle de la ligne de Radès. La compagnie Bône-Guelma vint spontanément à son aide en acceptant en échange la concession d'un chemin de Tunis à Souse, la blanche capitale du Sahel tunisien, le pays par excellence de l'olivier. Les prolongements de cette ligne nouvelle sont destinés à desservir dans un avenir prochain toute la portion orientale de la Régence.

Par suite de ces arrangements, le réseau entier des chemins de fer de la Tunisie, moins les quarante-deux kilomètres (dont dix-sept de ligne principale) du chemin de fer de la Goulette, se trouve virtuellement concédé à la compagnie française. Une administration française dirige déjà depuis de longues années tout le réseau télégraphique du pays. Le futur port de Tunis, celui qu'on ne saurait manquer de créer plus tard à Bizerte, seront également aux mains de nos compatriotes, tandis qu'une société marseillaise, déjà cessionnaire de la concession de cinq mille hectares de M. de Sancy et qui vient d'acheter pour trois millions les immenses domaines du général Khereddine, l'ex-ministre tunisien, aujourd'hui ex-grand-vizir ottoman, peuplera, transformera par la culture et rendra à leur antique fertilité près de cent mille hectares aujourd'hui presque inculte et déserts.

Comme le faisait justement remarquer ces jours derniers un organe commercial, bien placé pour apprécier l'importance des résultats obtenus, il ne nous restera bientôt plus qu'une chose à faire, et l'on y arrivera sous peu, c'est de réorganiser les finances d l'État, une affaire qui n'exige que le concours de quelques capitaux. « Ces capitaux, ajoutait le *Sémaphore*, sont aujourd'hui à bon marché chez nous, et,



Carte des chemins de fer de Tunisie et des nouvelles lignes concédées à la France.

(1) « Une fois de plus nous devons rendre hommage au caractère de M. Roustan, la façon dont il a su conduire ces dernières affaires, la prudence qu'il a montrée, la fermeté qu'il a déployée doivent prouver à notre gouvernement qu'il possède en M. Roustan un diplomate digne un jour d'occuper un poste plus en vue. Mais nous tenons à dire aussi que, pour le moment, il nous est indispensable encore à Tunis et nous demandons à le conserver aussi longtemps que possible. »

C'est en ces termes que l'attitude de notre consul est appréciée dans une lettre de Tunis datée du 16 de ce mois et publiée dans le *Sémaphore* du 21.

tout en trouvant un emploi rémunérateur, ils aideront notre politique dans ces contrées. »

Cette politique est des plus simples. Un savant voyageur, le comte Tchihatchef, Russe d'origine et habitant ordinaire de Florence, réunissant par conséquent toutes les conditions d'une parfaite impartialité, la résumait dernièrement en quelques lignes dans l'une des dernières pages d'un excellent livre (1) : « La Tunisie, disait-il, qui sous tous les rapports n'est guère que la continuation et même le complément nécessaire de l'Algérie, doit un jour être rattachée à cette dernière en réparant ainsi les profondes blessures que lui a infligées cette séparation contre nature. C'est une question d'humanité, mais c'est aussi une question d'intérêts français. »

Et plus loin :

« C'est cette heure décisive que tous les amis de l'humanité en général et de la France en particulier attendent avec impatience. C'est alors seulement que la mission providentielle de la France en Afrique sera réellement accomplie et que ces splendides contrées redeviendront le grenier et le jardin de l'Europe. »

Élémentaire pour quiconque a posé le pied sur la terre d'Afrique, ces vérités n'ont été malheureusement que trop souvent méconnues par les Français eux-mêmes, et notre longue indifférence à ce sujet doit contribuer à nous rendre équitables et modérés à l'égard de nos adversaires italiens, quand ceux-ci se refusent encore à admettre l'impérieuse nécessité qui nous pousse à les mettre en pratique. En Tunisie, d'ailleurs, il s'agit de procéder, non par l'annexion brutale, comme nous avons malheureusement été obligés de le faire en Algérie, mais par la fusion progressive des intérêts, l'union douanière, le progrès matériel, le respect de l'autonomie locale, la juxtaposition pacifique des croyances et des races.

Plus que tout autre, nous regrettons le froissement momentané que ces incidents ont produit entre deux nations aussi étroitement apparentées que l'Italie et la France, mais nos amis de la Péninsule comprendront bientôt, nous l'espérons, qu'il est d'autres régions et d'autres perspectives ouvertes à leur esprit d'entreprise auquel nous applaudirions partout ailleurs que sur ce terrain réservé.

Tout bien considéré, ce froissement momentané est encore préférable aux éléments permanents de malveillance et de discorde qu'aurait certainement engendré une sorte de *condominium* dans la région géographiquement indivisible de l'Atlas. Nous avons mieux à faire qu'à réaliser l'honnête désir — *pio desiderio* — de ce journal allemand (2) qui souhaitait tout récemment : « l'allongement de la ligne frontière entre la France et l'Italie, ou pour mieux dire de la ligne sur laquelle les deux pays peuvent entrer en conflit d'intérêts ».

H. L.

(1) *Espagne, Algérie, Tunisie*. Lettres à Michel Chevalier, par P. de Tchihatchef, membre Correspond. de l'Institut de France. Paris, J. B. Baillière, 1880.

(2) *National Zeitung* du 8 juillet 1880. Le même écrivain affirme que « la France est incapable de coloniser ». Nous le renvoyons à l'école de son compatriote Gehrard Rohlfs. (Mittheilungen de Petermann, 1876, XXII° vol. p. 250.) Il y verra ce que le célèbre voyageur pense de la colonisation française en Afrique.

L'ÉCLUSE

I

Plus d'une fois, l'été, j'ai fait ce rêve d'habiter une maison d'écluse au bord du canal.

Il doit faire si bon là-bas!

De loin, à voir sortir de la plaine poudreuse la ligne bleue de la levée, à voir le pignon blanc de la maison émerger des ramures, on a comme un avant-goût de fraîcheur.

On approche et déjà l'odeur des menthes vous arrive; l'épilobe, la renouée, l'armoise, tout un bouquet de plantes à tige bien nourrie, à fleurs vivement colorées, monte du fossé vaseux, tandis que les liserons çà et là suspendent leurs cornets humides aux pousses tendres des saules-nains et des osiers.

Encore un pas, l'ombre vous investit; une belle nappe d'ombre versée de haut par une triple rangée de peupliers, d'ormeaux et de frênes étagés au penchant des talus et dont les plus voisins éparpillent le vent de leurs branches sur la façade aux contrevents verts.

Rien de gai comme cette ombre qui joue sur le crépi du mur, aussi net, aussi pur qu'un linge lessivé en train de sécher à l'air; rien de frais comme le bruit d'eau qui vient de l'écluse, le grésillement des sources qui naissent aux fentes des portes et fuient en minuscules cascatelles, épanchées dans la vasque dissante du bassin; rien d'heureux, d'épanoui comme la vie de l'éclusier qui flâne, en manches de chemise, du canal à la maison, le filet à l'épaule, la ligne ou l'arrosoir à la main.

II

Tout le monde s'y plaît à l'écluse, tout s'y délecte, tout y prospère; plantes, bêtes et gens, tout y vit en joie et en santé. Les pigeons de l'écluse ont une façon à eux de roucouler plus amoureuse que les autres: et les hirondelles nichées là-haut, au galetas, gazouillent si vivement au petit jour! — « Allons, paresseux, debout, chantent-elles. Si tu savais comme c'est joli; viens voir! »

Et c'est joli, en effet, le ruban d'eau qui fuit entre les verdures, entre les joncs qui crèvent de leurs fines pointes les vapeurs légères du matin. Les arbres mouillés frissonnent doucement, et, sur la nappe limpide, toute rosée d'aurore, des éclairs s'allument, des cercles courent soulevés par les ébats des poissons. Siéget, barbillons et cabots, la menuaille s'amuse, et c'est chaque fois, l'espace d'une seconde, une flamme d'argent qui saute avec le frétillement, le coup de fouet prolongé des écailles battant l'eau : frrt...

Cependant la façade remue, les contrevents s'ouvrent, l'éclusier descend.

Et, vite, à l'arrosage; à pleins seaux, à pleines comportes; en veux-tu? en voilà; une ondée, une cascade, un déluge. Au potager, au jardinet, l'eau ruisselle et l'on entend avec le glougloutement de l'arrosoir qui se vide, avec le raclement de la sébille de bois écorchant les douves, la pluie qui glisse sur les feuilles, le frémissement des plantes qui boivent, pâmées sous l'averse.

III

Et les vrilles s'allongent, les hampes s'étigent, les corolles se dilatent; une joie monte à la peau lustrée des œillets rouges et des roses trémières, tandis que les balsamines calmes, reposent abreuvées, la chair pénétrée de rayons.

Les parfums en même temps s'éveillent; debout au seuil de la porte, des lys évaporent leur âme lentement, et d'en bas du potager émane l'odeur gourmande des abricots que le soleil va mûrir.

Il monte, le soleil, il monte, il dépasse la tête des arbres, il touche le bord extrême du canal, il mord la raie d'ombre où baigne encore la berge opposée. Il n'est que temps, si l'on a quelque idée de friture, de s'asseoir au bord du talus et de jeter la ligne qui tremble et flotte au reflet de l'eau.

On attend, on épie, immobile; et tout à coup, grande affaire! l'image remue, le reflet danse; une libellule bleue s'est posée au bord du bouchon. Mince et vibrante, les ailes dardées en l'air, elle palpite fixée au liège comme une flèche d'azur.

Mais les ailes s'ouvrent, le bouchon plonge; une piquée cette fois. C'est d'abord le goujon qui donne, puis la blanchaille; le cabot, le siège; des nageoires roses, des écailles d'argent. Et pendant que le roseau travaille, pendant que les morts et les mourants s'entassent au fond du panier, là-bas, au seuil de la maison, l'éclusière prévenue hache les herbes odorantes, le fenouil, le cerfeuil, le bouquet de la friture...

L'angélus de midi sonne; à table, éclusier!

IV

Après déjeuner, par exemple, le soleil gêne un peu; le canal miroite, incendié; l'écluse brûle; la peinture verte des portes s'écaille, le goudron poisse, et dessous, dans la *chambre*, entre les quais fumants, l'eau tiède s'évapore avec des odeurs de mousse sèche, des exhalaisons fades de bain chaud.

Où se cacher? où fuir la chaleur?

Là, pas bien loin, à ce tournant du canal, dans cette marge d'ombre, sur ce talus embaumé de serpolet et de menthe où l'on s'allonge avec la caresse de l'air frais sur le visage et l'azur du ciel dans les yeux...

On s'allonge, on s'assoupit; et brusquement:

— Ohé, l'éclusier, ohé!

Une barque arrive. Le cheval de halage a déjà fait du chemin sur l'autre berge; la corde tire et tout le canal se soulève, flue en un large pli sous la poussée de l'avant qui clapote, zébré de peintures, moiré de clartés vives, de reflets d'eau qui vont et viennent toujours en danse sur le noir du goudron.

C'est la *Sainte-Catherine*, d'Aurillac, ou la *Marianne*, de Carcassonne; celle-ci est chargée de terres cuites, de pots à fleurs enfilés en cornet l'un dans l'autre, de jarres, de dames-jeannes, de cruchons; celle-là bondée de futailles en pyramides, qui laissent après elles une odeur d'aigre sur le canal. Et l'une et l'autre, la barquette légère, comme la lourde gabarre languedocienne, portent à leur arrière, près de la cage à poulets jaune et bleue et de la cheminée en miniature, la figure toujours joviale du patron, pipe au bec, le corps renversé sur la barre qu'il pousse de l'épaule tranquillement.

— Ohé! l'éclusier!

Vivement, il faut courir à l'écluse et sans tarder, jouer du cric. Le guichet s'ouvre, l'eau s'échappe; à ruisseau d'abord, bientôt à torrents; et ce sont au-dessous, dans le bassin, des gerbes qui s'écroulent, des spirales qui se creusent, des écumes qui dansent, des remous qui tourbillonnent affolés; une vraie tempête entre deux portes; puis la colère s'apaise, l'orage insensiblement retombe au calme et sur la nappe sans rides, par l'ouverture des portes rabattues dans l'enclave, la barque s'avance avec des appels de manœuvre, de l'argot de mer qui sonne étrangement là sur ce filet d'eau perdu dans l'immensité des campagnes.

V

Démarré! A peine remplie, la chambre déjà se vide, la seconde écluse s'ouvre et, un moment enfermée, prise au piège entre les murailles, la barque s'en va délivrée avec des holà oh, des hardi là! qui se perdent dans l'éloignement, dans la perspective rétrécie où se rejoignent les verdures.

La barque fuit et le jour s'en va; les flammes du couchant meurent assoupies dans la limpidité de l'eau plus claire; l'air fraîchit; et, tout à coup, déchirant la première tombée du silence, des coassements montent en roulades sonores des bords du canal; d'autres voix partent en même temps de l'étendue; grillons, courtilières, tous les chanteurs du crépuscule bruissent ensemble, et leurs musiques se mêlent en une rumeur sourde, qui tantôt s'enfle et tantôt s'abaisse lentement.

Il fait nuit.

E. POUVILLON.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il y a des gens sérieux qui passent gravement leur temps à peser des ailes de mouche dans des balances en toile d'araignée. VOLTAIRE.

***

Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend. BOUFFLERS.

***

L'envie est le plus bête des vices, parce qu'il ne rapporte rien. DE BALZAC.

***

Un père qui veut donner son nom à son fils au bout de vingt-cinq ans, répare à peine une mauvaise action; un étranger qui donne son nom à un enfant sans père, en fait une bonne. ALEX. DUMAS FILS.

***

L'homme ne peut rien contre lui-même; lorsqu'il cerne le plus rigoureusement ses défauts et ses vices, il fait encore passer des vivres et des armes aux assiégés. LOUIS VEUILLOT.

***

S'enrégimenter dans une école, une coterie, vaut mieux pour le succès que pour la gloire: on n'arrive pas à la postérité par le scrutin de liste. X...

***

Les amis des femmes sont en train de conjuguer en leur honneur la grande formule de Sieyès: elles ne sont rien, elles doivent être tout.

***

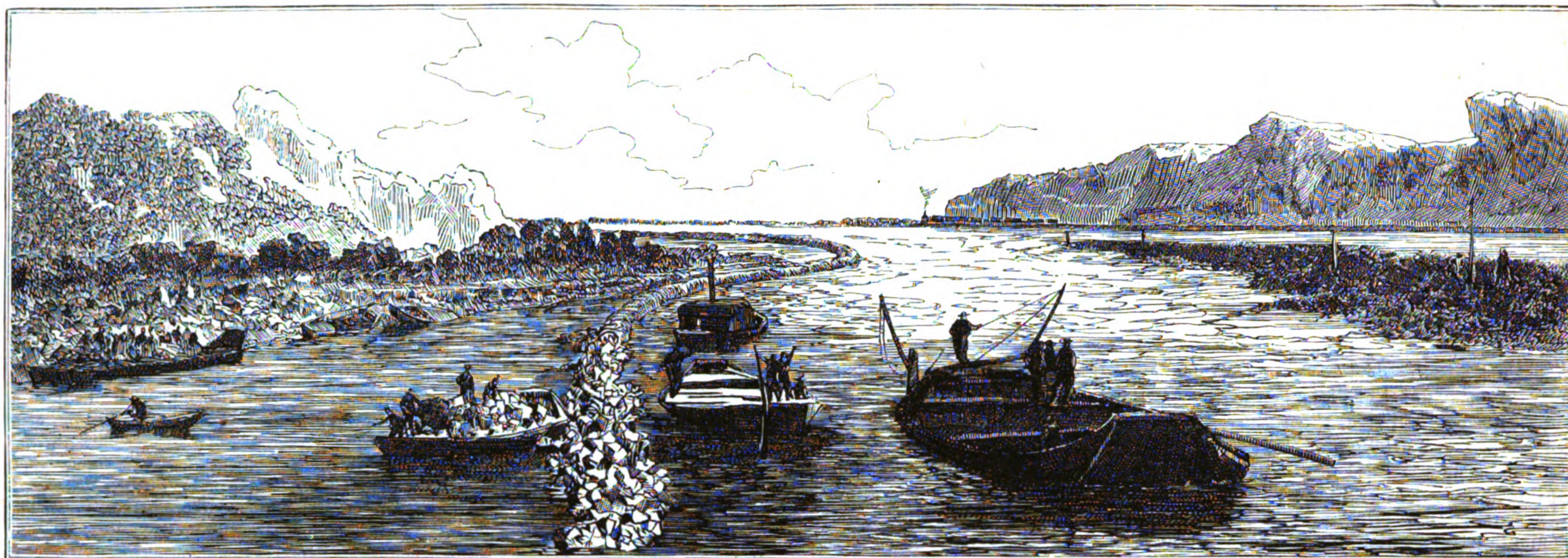
Toute la vie des femmes prouve que l'on a souvent d'autant plus de puissance que l'on a moins de droits.

***

C'est surtout sur le tapis de la politique qu'il importe d'éviter les manques de touche: ils font trop le jeu de l'adversaire.

G. M. VALTOUR.

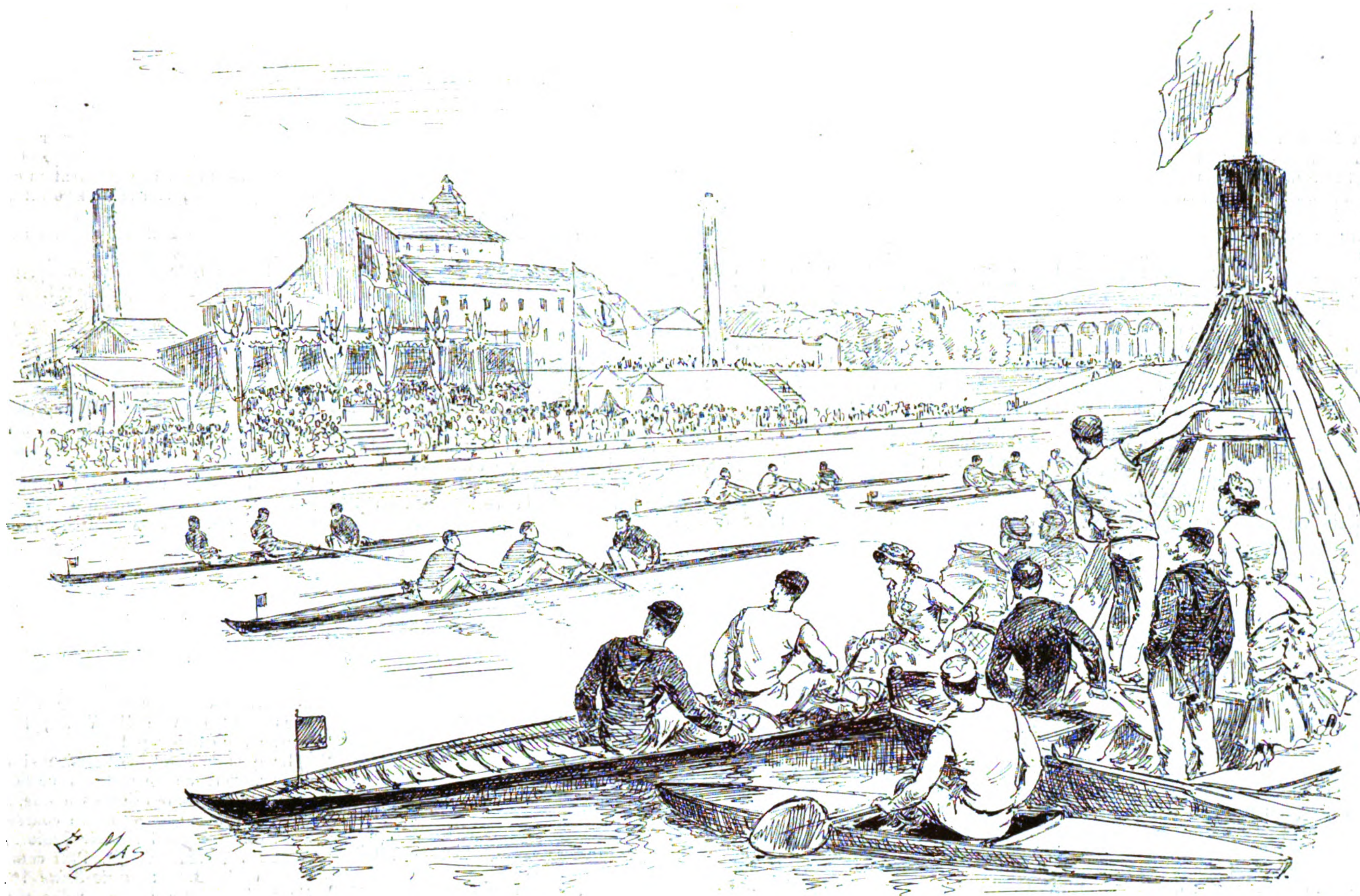
LES TRAVAUX D'ENDIGUEMENT DU RHONE



ENCAÎSSEMENT DU RHÔNE LE LONG DES ROCHERS DE ROBINET DE DONZÈRE

VUE DES TRAVAUX EN AVAL DU PONT DE DONZÈRE

BARRAGE ET DIGUE DE L'ILE DU MOULIN



PARIS. — LES RÉGATES INTERNATIONALES DONNÉES PAR L'UNION DES SOCIÉTÉS D'AVIRON, AU PONT DE GRENELLE

PARIS. — LIONNE ET LION DONNÉS AU JARDIN DES PLANTES PAR M^lle ROSA BONHEUR

REVUE FINANCIÈRE

La tenue de la Bourse est remarquable; elle monte avec une persévérance qui prouve la ferme résolution prise par les acheteurs de nous mener en liquidation au cours de 120 francs. Chaque séance ajoute à la cote une dizaine de centimes, et déjà le Cinq a dépassé 119 50.

Peut-être le marché est-il un peu lourd, peut-être eût-il préféré prendre un peu de repos aux cours du commencement d'août; mais dans les occasions de cette espèce, on ne le consulte guère; on lui impose des volontés qui souvent sont en contradiction avec la sienne. Il plaît à un syndicat quelconque de forcer les vendeurs dans leurs derniers retranchements, leur défaite est certaine à moins que la politique ne se range tout à coup de leur côté et ne vienne déranger tous les calculs que l'on a faits sans elle. Pareille chose est cependant peu probable avant le 1er septembre.

Quant à la question du prix de l'argent, qui a certainement sa gravité, elle devrait influer plus fortement sur les combinaisons des haussiers, car les reports à 42 ou 45 centimes porteraient un coup terrible à l'édifice qu'ils ont élevé avec tant de peine, mais l'acheteur est gâté par sa constante bonne fortune; il croit que les choses se passeront le 1er septembre comme elles se sont passées le 1er août et que la haute banque se contentera de prélever sur ses bénéfices une taxe modique de trente ou trente-cinq centimes. Je souhaite qu'il en soit ainsi.

Pendant le progrès laborieux du Cinq, le Trois et l'Amortissable n'ont guère avancé, la spéculation les dédaigne; ils se retrouvent donc presque sans changement à leurs cours de huitaine.

Les autres valeurs ont également marché avec beaucoup de réserve; deux ou trois seulement de nos sociétés et de nos titres industriels se sont lancés dans la carrière avec la même ardeur que le Cinq.

De ce nombre est le Crédit foncier de France qui a touché le cours de 1380 plus demandé encore au comptant qu'il ne l'est à terme.

Ainsi que je l'avais prévu et que je n'ai cessé de le dire, la hausse du Foncier est pleinement justifiée par la situation plus que prospère de ce grand établissement de crédit.

Le développement de ses opérations normales est constant et l'avenir qui lui est assuré est des plus brillants. Tous les petits capitalistes s'empressent d'acheter les obligations qu'il émet en représentation de ses prêts hypothécaires; ainsi s'explique le placement si rapide de ses Nouvelles Communales au prix de 485 francs. On parle toujours de l'émission très prochaine des actions du Crédit foncier algérien.

Les fonds étrangers ont profité de la reprise générale, ils ont atteint maintenant des prix inabordables.

La hausse du Gaz a recommencé, le titre reste ce soir à 1375.

Parmi les valeurs qui ont un marché très actif, on peut compter les *Bons privilégiés de l'Assurance financière*, dont le revenu actuel est de 7 1/2 pour 100 environ.

On sait que chacun de ces bons est remboursable au prix de 2500 francs garantis par la capitalisation de rentes françaises immobilisées et inaliénables. Les frais et dépenses de la Société sont couverts par un fonds de réserve.

En banque, on s'est occupé des actions *des Carrières réunies de France et de Belgique* qu'émet en ce moment la Banque industrielle au prix de 518 francs. J'ai déjà expliqué le but de cette entreprise dont le succès s'appuie sur deux raisons excellentes: production sans limites, débouchés offerts par toutes les grandes villes de l'Europe pour tous les travaux de viabilité, par toutes les compagnies de chemins de fer. Le granit et le pavé sont fournis à la Société par des carrières inépuisables dont la situation avantageuse permet de réduire singulièrement les prix de transport.

De tous les points de l'Europe occidentale, des demandes sont adressées à la Société, qui a passé des traités avantageux avec un certain nombre de municipalités. On peut prévoir la très prompte majoration des titres qui sont offerts aujourd'hui au public par la Banque industrielle au prix très modéré de 518 francs.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

Le comte et la comtesse de Trani, après un court séjour à Paris, sont partis pour l'Allemagne; les nobles voyageurs doivent s'arrêter à Munich et de là se rendre à Ischl, résidence du high life autrichien.

Ces jours derniers, de grandes fêtes ont eu lieu au château de Chaulgues dans le Bourbonnais pour la célébration des noces de Mlle de Mauduit, nièce du général de ce nom avec M. le baron Affrique de Sessé, officier de cavalerie.

Vers la fin de ce mois aura lieu au château de Beauchamps dans le Maine le mariage du baron de Beauchamps Montheard avec Mlle Lucy de la Madeleine.

Auront lieu ces jours-ci: à Sainte-Clotilde le mariage de M. Victor Maze avec Mlle Marguerite Pascalis; à Saint-Thomas d'Aquin, M. Malouis, drogman chancelier au consulat de Beyrouth, avec Mlle Louisa Dardenne; à Saint-Philippe-du-Roule, M. Le Senne avec Mlle P. de la Berthelière.

Une rencontre à l'épée a eu lieu entre MM. J. Vallut et Alphonse Suarez; au premier engagement, ce dernier a été blessé à la main, et le combat n'a pas eu d'autre suite.

M. Alfonso Fernandez de Cordova est mort presque subitement à Paris, il était fils de Mme la duchesse de Medina Cœli. — Ses funérailles auront lieu à Madrid, mais un office a été célébré lundi à l'église de la Madeleine.

C'est le moment où les villes d'eaux regorgent de monde. Dieppe voit cette semaine affluer les visiteurs de haut rang, les sportsmen et le simples baigneurs; le Casino est encombré. Citons, au milieu de la foule élégante, le duc de Leuchtemberg, la comtesse de Beauharnais, le comte de Béthune, le comte de Montgommery, le marquis de Spinoza, S. A. le prince Hassan Pacha.

Le prince Napoléon, arrivé le 19 avec ses deux fils, est descendu au Grand Hôtel. La princesse Mathilde occupe le premier étage.

Le tir aux pigeons a été fort intéressant. Le prix de Saint-Hubert a été partagé entre MM. de Dorlodot et de La Rochefoucauld. Le vicomte de Quélen a gagné la première poule et M. Cholmondey la dernière. Dans la matinée on joue le lawn tennis avec animation; MM. Brinquant de Janzé et Bontoux s'y distinguent particulièrement. — Le duc de Chartres est venu rejoindre la duchesse. — Six cents invitations ont été lancées pour le grand bal des courses.

Une fête de bienfaisance a été donnée à Houlgate jeudi dernier, et l'élite de la société des stations voisines y assistait. Il y a eu courses de gentlemen sur la plage, puis bal au casino. A Saint-Valéry, beaucoup de monde aussi.

A Luchon, on a inauguré le nouveau casino situé entre l'allée d'Etigny et l'allée de la Picque, en face des cimes couvertes de neige. C'est dans cet établissement que se transporteront les tables de baccarat dont on use beaucoup à Luchon. On s'abonnera au Casino où on ne jouera pas à moins de passer la frontière d'Espagne et de s'essayer à la roulette du Portillon. La société des chasses organise une chasse aux cerfs avec curée aux flambeaux dans le parc. La salle du théâtre peut contenir de trois à quatre cents personnes; on y donne des concerts, des bals.

Enfin, des illuminations sur la pelouse, des feux sur le lac, et les pièces pyrotechniques de Ruggieri font partie du programme des fêtes.

La saison prochaine, on va organiser à Monte Carlo un grand concours international au pistolet. Il y aura plusieurs prix, dont un de dix mille francs. La totalité des prix s'élèvera à 20 000 francs.

SPORT HIPPIQUE

Courses de Dieppe.

Le premier jour la grande surprise a été la victoire de *Eva*, dans le grand critérium; elle était à 25 1/2. *Strelitz* est arrivé second et *Perplexité* troisième. — Le prix du Pollet a été facilement gagné par *Joséphine*. Dans le prix du cercle du Casino, *Montdidier* a battu *Jalouse* et a été réclamé pour 12 000 francs par M. Edmond Blanc. — Deux chevaux du comte de Lagrange ont été 1 et 2 dans le prix spécial. — *Paolo* a gagné le handicap et *Mélomane* a aisément enlevé le prix Franc-Picard à *Domiduca*; *Bonita* 3e.

Voici les résultats du deuxième jour, 22 août:

Le prix du Casino gagné par *Fléau* contre *Altesse* et *Actionnaire*. — Dans le deuxième critérium, *Gourgandin* a battu *Paillasse*. — Dans le prix national, l'écurie Lagrange a eu les deux premières places avec *Ismaël* et *Palatin*. — Dans le grand handicap, *Frileuse* et *Astar*, ont fait deadheat; la seconde épreuve a été facilement gagnée par *Frileuse*. — Dans le prix Duquesne, *Vaillance*, première; *Roscau*, second. *Déesse* et *Domiduca* ont fait deadheat pour la troisième place. Dans le steeple chase international, le vainqueur a été *Belle-Isle*; 2e *Easter-Monday*. *Colombe*, *Wild-Monarch* et *Blavielle*, se sont dérobés au départ.

Easter-Monday eût gagné de vingt longueurs si son jockey n'avait pas oublié de sauter la dernière haie; le résultat a été maintenu malgré la réclamation du propriétaire.

Troisième jour. — Prix Ch. Lafitte, *Actrice* 1er; *Bosnie* 2e. — Prix de la Société d'encouragement, *Equinoxe* 1er; *Nature* 2e. — Prix du conseil général, *Distancée* 1er; *Palatin* 2e. — Prix de Rouxmesnil, *Bonita* 1er; *Tempestas* 2e. — Grande course de haies internationale, *Bibletto* 1er; *Gavroche* 2e. — Military, gagné par *Puissance*, montée par M. Bertrou, sous-lieutenant au 12e chasseurs.

A Limoges, le prix de l'administration des haras a été gagné par *Atout*. — *Bouquet* a remporté le prix de l'Avenir, et *Brigand*, celui des Châtaigniers. Dans le prix de la Société d'encouragement, *Potentat* 1er; *Grand-Merci* 2e; *Tambourine* 3e. — Le military a été gagné par *Demola*, battant *Topaze* et *Giboyer*.

A Saumur, le prix du gouvernement a été pour *Acacia*; *Saint-Antoine* 2e. Dans le prix de la Société, *Sensation* a battu *Alecto*, et *Fraxinelle* a gagné le steeple.

COURSES DE BRUXELLES 19 AOUT. Le prix du Lac a été gagné par *Traviata* à M. Houze, *Zerline* 2e. — *Nicolle* à M. de La Charme est arrivé premier dans le prix de l'Espinette; *Asphodel* second. Le prix du Cercle de l'Union a été facilement gagné par *Forte-en-Gueule*; *San-Stefano* 2e. *Balkan* au comte de Juigné a aisément remporté le prix du Turf-Club; *Moulaneuf* 2e. — Le steeple-chase a été enlevé par *Mauviette*; *Don Giovanni* second.

Aux courses d'Angers, le comte de Tilière, officier à l'Ecole de Saumur, est tombé en sautant une haie dans le steeple military. Il est resté étendu sous son cheval. On l'a relevé sans connaissance et ramené à Angers.

VÉLO-SPORT

Une course très intéressante a eu lieu entre vélocipédistes à Montdidier; le champion, M. Terront a été devancé par M. de Civry. La distance à parcourir était de 29 400 mètres que le vainqueur a franchis en 1 heure 38 secondes. Jamais, paraît-il, on n'a vu une aussi belle course, les quatre premiers se tenant côte à côte jusqu'à 2000 mètres de l'arrivée.

Les journaux de Boulogne rapportent que 23 vélocipédistes débarqués le 16 courant à Calais sont arrivés mardi de la semaine dernière à Boulogne. D'après un pari engagé, les vélocipédistes devaient arriver à Boulogne vingt minutes avant le vapeur qui partirait de Calais en même temps qu'eux. C'est le contraire qui s'est produit, le bateau a devancé ses concurrents de plus d'un quart d'heure. Le trajet de Calais à Boulogne a été parcouru dans un temps relativement court si on considère la route très accidentée qu'il a fallu suivre. Malheureusement ce voyage ne devait pas s'effectuer sans accident. Un des jeunes gens arrivés près du fort de Nieutay fit une chute assez grave et dut être ramené à Saint-Pierre. Grâce aux bons soins qu'il reçut, l'enfant d'Albion put regagner Calais et remonter à bord de l'*Eclair* parfaitement remis de sa chute. Un second accident se produisait près de Marquise.

Cette petite troupe fit enfin son entrée dans Boulogne; après un déjeuner réconfortant les jeunes Anglais, très satisfaits de la promenade et de l'excellent accueil remontaient à bord de leur steamer et promettaient de revenir beaucoup plus nombreux.

A l'arène Deika à Bâle, Mlle Siebert la vélocipédiste aérienne, avait commencé sa course périlleuse sur un câble de cent mètres environ et était arrivée au bout de la corde sans encombre, mais, au retour, une imprudence lui fit perdre l'équilibre et la malheureuse tomba en poussant un cri; elle expira pendant qu'on la transporait à l'hôpital.

Quant au gymnaste suspendu au trapèze placé en dessous du vélocipède, il se hissa avec beaucoup de présence d'esprit sur le câble d'où il put regagner le sol.

* * *

La première réunion du *Club-Alpin* a eu lieu ces jours-ci aux Pyrénées. Quatre-vingts membres étaient présents. Le temps, très favorable au moment du départ, s'est assombri vers le milieu du jour et la foudre a tué un homme près de Luz. Il a fallu renoncer à l'ascension du Pic du Midi. La ville de Luz était pavoisée — le soir on a illuminé. Les prochaines excursions sont Gavarnie et le Mont-Perdu.

SPORT NAUTIQUE

Je me bornerai à des notes très sommaires sur les régates internationales de dimanche dernier; nos lecteurs trouveront ailleurs dans ce numéro une illustration et un article concernant la fête à laquelle nous avait conviée M. Vieira, l'aimable président du Rowing-club.

Le quai de Javel, d'ordinaire si désert, était couvert de spectateurs et le fleuve offrait le coup d'œil le plus animé. A deux heures et demie, la première course a eu lieu; yoles gigs à 1 rameur (juniors): *Solitaire* 1er, *Gavroche* 2e. Puis course à 2 rameurs (seniors): *Haute-Seine* 1er, *Gallia* 2e. Troisième course, yoles gigs à 2 rameurs (juniors): *Rappel* 1er, *La Guêpe* 2e. Quatrième course 4 rameurs (seniors): *Haute-Seine* 1er, *Gallia* 2e. Cinquième course 4 rameurs (juniors): *La Française* 1re, *La Guêpe* 2e. Sixième course, périssoires montées par un pagayeur assis: *Trois-Etoiles* 1re, *Pirate* 2e. Septième course, yoles à 4 rameurs (réservée aux équipes de province et de l'étranger): *Darling* 1er, au sport nautique d'Amiens, *Méphisto* 2e, au cercle nautique rémois. — Le soir a eu lieu, au café Corazza, un banquet où toutes les équipes étaient représentées; la distribution des prix a eu lieu vers minuit.

SAINT-HUBERT.

ÉCHECS

MM. HAMMACHER. E. KOCKELHORN. C. LEFFMANN. C. WEMMERS.	Bon VON OPPENHEIM. ET J. H. LUKERTORT.
Blancs.	*Noirs.*
1. P 4e R.	1. P 4e R.
2. C 3e FR.	2. C 3e FD.
3. P 4e D.	3. P pr. P.
4. C pr. P.	4. F 4e F.
5. F 3e R.	5. D 3e F.
6. P 3e FD.	6. CR 2e R.
7. F 4e FD.	7. C 4e R (*a*).
8. F 2e R.	8. D 3e CR.
9. Roque.	9. P 4e D (*b*).
10. P pr. P.	10. F 6e T.
11. F 3e F.	11. Roque TD (*c*).
12. C 6e F (*d*).	12. P pr. C.
13. F pr. F.	13. C pr P.
14. D 2e R (*e*).	14. C pr. F, éch.
15. D pr. C.	15. C 5e F.
16. C 3e T (*f*.)	16. T 6e D.
17. F 3e R.	17. C 7e R, éch.
18. R 1re T.	18. F 5e C.

Les Blancs abandonnent.

(*a*) Mieux que:

7e ..... 8e C pr. C. 9e T 1re F.
D 3e C. D pr. PC. F pr. F.

(*b*) Introduit il y a quatre ans par Z.

(*c*) Aussi la meilleure suite: les Noirs maintenant ont évidemment une supériorité de position.

(*d*) Réplique fautive qui permet aux Noirs d'enlever la partie en quelques coups énergiques.

(*e*) Les Blancs ont à se préoccuper de :

14° ..... Si 14° R 1re T. 15° P. pr. F.
C 5° F C 5° F. T. pr. D.
16° T pr. T.
C pr. F, etc.

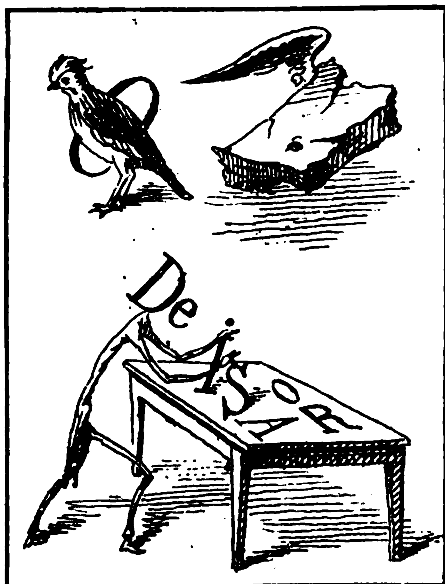
(*f*) Rien à faire :

Si 16° P 3° CR. 17° D pr. C.
F pr. T. T 8° D.

Chcso Monthly.

J. A. de R.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

L'amour, comme l'opéra souvent ennuie, mais on y retourne.

VOYAGE CIRCULAIRE EN SUISSE

Les Compagnies de chemins de fer de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée délivrent aux touristes qui désirent visiter la Suisse centrale, l'Oberland bernois et le lac de Genève, des billets à prix réduits, valables pendant un ou deux mois, avec arrêt facultatif sur les lignes de l'Est et de Lyon dans toutes les stations du parcours, et à Mulhouse, Bâle, Olten, Lucerne, Alpnach, Brienz (Giessbach), Interlaken, Thoune Berne, Fribourg, Lausanne et Genève.

Cet intéressant voyage peut s'effectuer indifféremment en partant par la ligne de l'Est (Belfort-Delle-Bâle ou Belfort-Mulhouse-Bâle) et en revenant à Paris par celle de Lyon, ou bien dans le sens inverse.

Les billets sont délivrés aux gares des Chemins de fer de l'Est et de Lyon ; au bureau central des Chemins de fer de l'Est, 50, rue Basse-du-Rempart ; aux bureaux de la Compagnie de Lyon : 88, rue Saint-Lazare ; 11, rue des Petites-Écuries ; 6, rue Coq-Héron ; 6, rue de Rambuteau ; 45, rue de Rennes ; et à l'Agence des Chemins de fer anglais, 4, boulevard des Italiens.

Carte des chemins de fer français, en exploitation, en construction et en projet, indiquant *toutes les stations* et le tracé des 181 *nouvelles lignes* classées par la loi du 17 juillet 1879 ; une feuille grand-aigle (96 centimètres sur 72). *Un coloris spécial pour chaque réseau* permet de voir d'un coup d'œil la Compagnie à laquelle appartient chaque ligne.

Cette carte, dressée et tenue constamment au courant d'après les documents officiels les plus récents, est la plus complète et la plus exacte que l'on puisse consulter.

PRIX :

En feuille : Paris, 3 francs ; départements, franco, 4 fr. 50 c.

Cartonnée et pliée : Paris, 3 fr. 50 c. ; départements, franco, 3 fr. 50 c.

Collée sur toile avec étui : Paris, 5 fr. 50 c. ; départements, franco, 5 fr. 50 c.

Collée sur toile, montée sur baguette : Paris, 8 fr. 50 c. ; départements, franco, 10 francs.

Adresser les demandes à MM. A. Chaix et Cie, imprimeurs-éditeurs des chemins de fer, rue Bergère, 20, Paris.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

L'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie vient de créer un prix, dit grand prix de l'Union centrale, consistant en une plaquette fondue en or et d'une valeur de 1,000 francs.

Ce prix sera décerné à l'objet classé au premier rang, parmi les modèles ou les pièces fabriquées dans les dix-sept classes qui constituent le concours spécial des arts du métal. Les pièces mises au concours sont les suivantes :

1re classe, Orfèvrerie : Une cafetière. — 2e, Bijouterie vraie : Un bracelet or. — 3e, Bijouterie d'imitation : Ornement pour la coiffure. — 4e, Joaillerie : Un pendant de col orné de pierres. — 5e, Horlogerie : Un régulateur avec sa gaîne. — 6e, Bronzes d'art et imitation : Un porte-lumière. — 7e, Fonte de fer : Un vase de jardin. — 8e, Serrurerie d'art : Une grille de balcon, fer forgé. — 9e, Armes : Un pistolet de tir. — 10e, Plomb, zinc : Un cartouche orné ou un motif décoratif faisant milieu. — 11e, Cuivre : Un bassin en cuivre repoussé. — 12e, Etain : Un plat orné. — 13e Fonte : Une figure fondue, à noyau, non réparée. — 14e, Gravure : Une coupe gravée à l'acide ou au burin. — 14e *bis*, Glyptique et Médailles : Une figure ou un motif héraldique, exécuté en creux ou en relief, sur pierre dure, sur coquille ou sur acier. — 15e, Damasquine : Une coupe incrustée et damasquinée. — 16e, Ciselure : Un vase ou un ensemble décoratif complet en or, argent ou cuivre repoussé. — 17e, Emaux sur métal : Un panneau sujet historique, ou allégorique, ou motif décoratif.

La date du dépôt des modèles et pièces fabriquées prenant part au concours est fixée au 1er octobre. En conséquence, les artistes et industriels qui désirent concourir pourront déposer leurs œuvres jusqu'au 30 septembre, terme de rigueur.

En même temps, l'exposition organisée au Palais de l'Industrie par l'Union centrale se complète chaque jour. M. Deek, notre célèbre céramiste, vient d'installer au rez-de-chaussée du Palais des Champs-Élysées une vitrine modeste par ses dimensions, mais du plus grand intérêt par son contenu. Ce ne sont plus des faïences que nous montre M. Deek, quoiqu'il continue toujours à en faire de superbes, mais bien de la porcelaine; les essais remontent à 1868 : les quelques pièces exposées sont donc le produit de plus de dix années d'efforts et d'incessant travail. Le résultat est magnifique; mais la description n'en est point facile si l'on veut éviter les détails techniques; les porcelaines appartiennent à la catégorie des *flammées* au grand feu; l'émail est d'une force et d'une puissance telles que l'objet ne peut recevoir d'autres décorations; parmi les couleurs les plus remarquables, nous citerons : le rouge sang de bœuf, le céladone jade, le jaune peau d'orange, et puis ce mélange surprenant de rouge, de bleu, de lilas, de rose et de gris que les Chinois nomment foie de mulet ou poumon de cheval, et dont le nom français reste à trouver. Les nouveaux produits de M. Deek feront date dans l'histoire céramique de notre pays.

Il est question d'installer à l'hôtel Carnavalet, rue Sévigné, une nouvelle galerie consacrée à l'exposition des plans en relief de tous les anciens monuments de Paris qui sont successivement tombés sous la pioche des démolisseurs.

On vient de placer au musée du Louvre, dans une des galeries supplémentaires, un portrait de Soufflot, l'architecte du Panthéon.

Le portrait exposé au Louvre a été peint par Vanloo. Au bas du cadre est une plaque dorée à laquelle sont appendus deux médaillons représentant le Panthéon sous deux faces.

Sur la toile, Soufflot est représenté dessinant le plan du monument qui l'a immortalisé. Il est vêtu d'un costume en couleur abricot, couleur fort à la mode au dix-huitième siècle.

Le portrait date de 1767; il est signé à gauche par son auteur : *Vanloo pinxit*. C'est un descendant de Soufflot qui en a fait hommage à l'Etat.

On sait que la société qui existe en Angleterre sous le titre de « Société pour la protection des anciens monuments », a décidé la création d'un comité spécial permanent sous le nom de comité Saint-Marc de Venise, dans le but de protéger la Basilique contre toute restauration défectueuse. Toutes les nations de l'Europe seraient représentées.

Le siége du comité est à Londres.

Les noms français désignés au dernier meeting, sont ceux de MM. Meissonier, Charles Blanc, Charles Garnier, baron Adolphe de Rothschild, Paul Mantz, Louis Gonse, Édouard Charton, sénateur; Vergé, conseiller à la cour de cassation; Charles Buloz, Paul de Saint-Victor et Eugène Véron, rédacteur en chef de l'*Art*.

La ville de Paris met au concours, non point, comme on l'avait annoncé, la décoration générale de la place de la République, mais les divers motifs qui doivent contribuer à cette décoration, c'est-à-dire : quatre mâts vénitiens en bronze, une balustrade en pierre, des lampadaires en bronze et des colonnes rostrales. Chaque objet pris isolément fait le sujet d'un concours spécial et trois types de chaque motif pourront être classés par le jury; le projet primé sera exécuté, les projets classés au second et au troisième rang recevront 500 francs pour le mât, 300 francs pour la colonne et 250 francs pour le candélabre et la balustrade. Les dessins devront être déposés à la préfecture de la Seine le 20 octobre prochain au plus tard; le jugement sera prononcé le 27 octobre après une exposition publique; les artistes devront signer les projets.

Ce programme est discutable : on peut en effet se demander s'il n'eût pas été préférable de mettre au concours l'ensemble de la décoration pour éviter un défaut d'harmonie fort probable, et, d'un autre côté, l'extrême modicité des primes ne paraît pas devoir exciter beaucoup l'émulation des artistes.

Une très intéressante collection de soieries japonaises vient d'être acquise pour le musée de la Chambre de commerce de Lyon.

Elle se compose, écrit le *Salut public*, de quatre cents spécimens choisis, tous variés, représentant l'industrie du façonné sous la domination des taïkouns, depuis la fin du seizième siècle jusqu'à 1860 environ. C'est dire que la plupart appartiennent aux bonnes époques de l'art japonais, et que beaucoup ont un caractère *sui generis* des plus remarquables.

On sait que l'art décoratif, chez les peuples de l'extrême Orient, est resté à peu près stationnaire. En parcourant cette collection, on est frappé du caractère archaïque particulier que certaines étoffes présentent dans leurs dessins. Telle forme décorative en usage il y a mille ans, se trouve aujourd'hui à peine altérée dans son passage à travers les siècles, tant est profond chez ces peuples le respect des traditions.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la simplicité élégante, distinguée, de ces motifs d'une saveur originale, ou de l'effet curieux obtenu par le coloris qui les rehausse. D'aucuns, par la tonalité étrange de leur facies, semblent sortir des hypogées antiques, évoquant le souvenir des peintures symboliques dont la vieille Egypte aimait à décorer les sarcophages de ses morts illustres.

La collection, formée au Japon, est montée sur 150 feuilles, dont une partie sera exposée prochainement dans les vitrines de la galerie des tissus.

Le fabricant et le dessinateur, voire l'amateur et les curieux, y trouveront sous un petit volume une abondante moisson de renseignements de toute nature: façonnés, armures, brochés, provenant de costumes religieux et civils, armures féodales, costumes de théâtre, etc.

La chambre de commerce, dans sa sollicitude éclairée pour les intérêts lyonnais, ne pouvait laisser aller à l'étranger cette importante réunion de matériaux, bien difficile à reconstituer, et qui complète d'une manière heureuse la section sino-japonaise.

BIBLIOGRAPHIE

Le Congrès national de Belgique, 1830-1831, par Théodore Juste, précédé de Considérations sur la Constitution belge, par Emile de Laveleye. 2 vol. in-8°, publiés par livraison. (Librairie européenne, C. Maquart, Bruxelles). Au moment où la Belgique célèbre les fêtes du cinquantenaire de son indépendance, rien ne vient plus à à propos que la publication de l'œuvre même de ce Congrès, à qui ce petit peuple doit le demi-siècle de gloire pacifique qu'il vient de traverser. C'est en effet le *Congrès national* qui a affermi l'indépendance de la patrie belge, voté la constitution qui régit encore la Belgique et fondé la dynastie. M. Juste a raconté l'œuvre du Congrès et fourni sur elle des détails précieux et inédits. Il a eu à sa disposition non seulement les archives secrètes du Comité diplomatique, mais aussi les papiers laissés par les principaux membres du gouvernement provisoire, les portefeuilles de Surlet de Chokier, régent de Belgique, les correspondances de M. le Hon, ministre de Belgique près de Louis-Philippe, etc., etc. Ayant, de plus, pu recueillir les importants témoignages des principaux acteurs du grand drame dont l'objet était la reconstitution de son pays, M. Th. Juste a su tracer un tableau vrai et intéressant de cette mémorable époque.

Signalons comme très remarquable l'étude dont M. de Laveleye, professeur à l'université de Liége, a fait précéder l'ouvrage.

Bibliothèque des jeunes Français. Les Croisades. François Ier et Charles-Quint. Collection Hetzel.) Nous avons signalé il y a peu de jours le premier volume de cette collection, qui a pour objet de présenter et de faire connaître à l'enfance les époques mémorables de notre histoire, sauf à développer son cadre par la suite. C'étaient *Les grandes journées de la Révolution*, par Michelet. C'est encore dans l'œuvre de Michelet que l'éditeur a puisé le sujet de ces deux nouveaux volumes, *les Croisades* et *François Ier*. Avec Michelet l'histoire vit.

Musiciens du passé, du présent et de l'avenir, par Henri Blaze de Bury. 1 vol. in-12. (Calmann-Lévy, éditeur.) Je ne pense pas qu'il soit langue plus difficile à parler que celle du critique musical: là, les mots manquent en effet pour traduire votre pensée: la langue, pour mieux dire, n'existe pas, elle est toute à créer. M. Blaze de Bury la créera-t-il ? Il est bien vrai qu'il ne parle pas comme tout le monde: il commence sa phrase par la fin et la finit par le commencement; mais cela n'avance point les choses. Cette originalité quand même fatigue et trouble une lecture qui d'ailleurs ne manque pas d'intérêt. Le volume que publie aujourd'hui M. Blaze de Bury est, on s'en doute, une série d'articles parus à longs intervalles dans la *Revue des Deux Mondes*. Gluck, Mozart, Rossini, Weber, Hérold, Halévy, Verdi, Gounod, Berlioz et Richard Wagner en font les frais. Quelques vers, on ne sait trop pourquoi, terminent l'ouvrage. Qu'on nous ramène à la prose!

La Marquise de Trévilly, par le vicomte Georges de Létorières. 1 vol. in-18. (Charpentier, éditeur). — C'est l'histoire d'un jeune homme, Robert Darcey, qui tombe amoureux d'une femme mariée et, devenu son amant, voit à plusieurs reprises le bonheur passer devant ses yeux, sans pouvoir jamais le ressaisir, car on suppose bien qu'il ne l'a pas trouvé dans cette union coupable, d'où pourtant une fille est née. Sorti blessé de deux duels avec le mari, il s'enfuit avec sa maîtresse en Italie; puis obligé de la quitter pour aller recevoir le dernier soupir de sa mère, il la retrouve aux bras d'un prince... Désespoir. Que faire? L'oublier. Impossible. Il la quitte du moins, mais pour la retrouver encore, cette fois malade et condamnée par son mal: la marquise de Trévilly meurt dans les bras de Robert, dont la vie est brisée, et leur fille, l'enfant de l'adultère, reste l'héritage du marquis. Cette histoire, sans être bien nouvelle, intéresse et a cela de bon que les coupables n'y sont point donnés pour des modèles de vertu.

FAITS DIVERS

LA VILLE DE CLERMONT-FERRAND vient d'organiser à propos de la prochaine inauguration de la statue de Blaise Pascal, une série de fêtes, qui ne manqueront pas d'avoir un certain retentissement dans le monde savant.

Un grand Concours Régional et des Expositions Industrielle, Pédagogique et des Beaux-Arts sont déjà ouverts depuis le 5 août dernier et la situation exceptionnellement pittoresque de Clermont y attire chaque jour, la foule considérable des étrangers qui sont les hôtes habituels des charmantes stations thermales et balnéaires environnantes.

Il est juste de dire que l'intelligente municipalité de Clermont n'a reculé devant aucun sacrifice, pour réunir sur un même point, tous les éléments qui, de nos jours sont justement recherchés par les nombreux amateurs de l'art le plus exquis et des plaisirs les plus variés. Mais c'est du 28 août au 6 septembre que les fêtes prendront réellement un caractère plus marqué d'attractions en tous genres.

En effet, on a organisé pour les 28 et 29 courant, un grand concours musical auquel plus de 80 sociétés viendront prendre part.

Pour le 30, c'est une cavalcade historique offerte, au profit des pauvres, par les officiers de la garnison.

Le 31, une fête de nuit, vraiment féerique aura lieu au Jardin des Plantes.

Les 1er, 2 et 3 septembre, ouverture du concours international de tir et du concours agricole. Défilés, distribution des récompenses, et continuation des fêtes de nuit.

Le 4 septembre, concours des sociétés de gymnastique françaises et étrangères.

Le 5, inauguration de la statue de Blaise-Pascal.

Le 6, visite au Puy-de-Dôme.

La Compagnie du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée a organisé, pour cette époque, un train de plaisir à prix considérablement réduits qui, partant de Paris le 28 août, permettra d'aller passer huit jours en Auvergne.

NOUS AVONS DIT dans notre dernier numéro la perte que vient de faire la librairie française dans la personne de M. Hyacinthe Firmin-Didot, imprimeur-éditeur, et doyen de la célèbre maison d'édition qui a élevé tant de monuments aux sciences et aux lettres, et qui a fait faire tant de progrès à l'imprimerie.

Né en 1794, M. Didot, fit de fortes études à l'institution Sainte-Barbe; en 1827, il succéda à son père, député d'Eure-et-Loir et il s'associa avec son regretté frère Ambroise, devenu depuis membre de l'Institut, pour prendre la direction des établissements d'imprimerie et de librairie, et des fabriques de papiers qui sont, depuis plusieurs siècles, la propriété de sa famille.

C'est en 1834 que fut fondée, au Mesnil (Eure), la première école typographique de femmes compositrices, à laquelle a été annexée récemment une école de sourde-muettes.

M. Didot est décédé à son château de Chandai (Orne). Il était chevalier de la Légion d'honneur et il avait fait partie du Conseil général de l'Eure.

LE BATTAGE DES GRAINS A LA MACHINE. — Pour le battage de grains on emploie de plus en plus les machines, et avec raison, car ce mode de battage est de beaucoup le plus économique quand on opère sur des quantités suffisantes. C'est le plus rapide et le mieux fait, celui par lequel il reste le moins de grains dans la paille, si le grain est humide, s'il se sépare difficilement de l'épi; on sait en effet qu'il suffit de serrer le contre-batteur de la machine pour augmenter son énergie.

Il y a des machines battant en travers et d'autres battant en bout; les premières, qui d'ordinaire sont à grand travail et dont beaucoup sont mues par la vapeur, froissent moins la paille, et doivent être employées quand on vend celle-ci dans les villes.

Pour les machines actionnées par des animaux on doit préférer les manéges en l'air et séparés de la machine; toutes conditions égales d'ailleurs, les chevaux ou les bœufs tirent moins dur et plus commodément. Si on bat à la vapeur, le batteur et la chaududière doivent être séparés par suite du danger des incendies. On sait que par un temps sec et chaud le battage se fait mieux que par un temps humide.

AUG. MARC, *directeur-gérant*.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1958
SAMEDI 4 SEPTEMBRE 1880
BUREAUX, 13. RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

DENIS PAPIN, STATUE EN BRONZE DE M. MILLET

Inaugurée à Blois le 29 août 1880

COURRIER DE PARIS

Knobloch! Kirail! Kosiki!. Ils sont tous marqués du K, ces compagnons et complices de l'aimable Abadie et leurs rouges exploits ont absorbé, au début de cette semaine, l'attention des amateurs de causes célèbres. A côté de ces malheureux enfants abandonnés, dont se préoccupe le fils de M. Bonjean, Knobloch et Kirail nous ont montré les profils terribles des enfants pour qui le crime est une facétie, un passe-temps et une profession. Ces jeunes et pâles voyous « *au teint jaune comme un vieux sou* » dit le poète des *Iambes*, se moquent fort agréablement de la justice. Ils ont ce qu'on appelle le crime gai.

— Mais vous raillez le tribunal? dit le président à Abadie.

— Parfaitement, répond le jeune drôle.

Que risque-t-il? Il a été condamné à mort et commué, il joue sur du velours, comme on dit. Un peu plus, un peu moins de travaux forcés, peu importe! Et quant aux admonestations du président et au mépris du public, il s'en soucie « comme un poisson d'une pomme ». Quelle que soit l'horreur que l'on éprouve à s'occuper de pareils misérables, il faut pourtant tirer profit de ces *Mémoires* d'Abadie que les journaux viennent de publier et qui ont été certainement plus lus que ne le furent jadis ceux de Chateaubriand ou de George Sand.

La vie de rôdeur, de flâneur, de *gouapeur*, comme disait hardiment M. le docteur Lasèque en parlant de Menesclou devant la cour d'assises, cette existence de larve parisienne que raconte Abadie, ces heures perdues dans les bals publics; cette promiscuité farouches de bandits en herbe, d'adolescents corrompus, donne une *actualité*, comme on dit, à l'Œuvre dont s'occupe M. G. Bonjean et que M. de Girardin protège.

Il est évident que l'éducation peut réformer bien des choses. On redresse aussi des branches à l'homme, si je puis dire, et les bonnes boutures prennent sur la plante humaine! Affaire de jardinage moral. Je ne sais où j'ai vu — dans quel musée de Londres — deux tableaux parallèles, d'une éloquence picturale saisissante. L'un d'eux représente une troupe de jeunes coureurs des rues de Londres, crânes pointus, têtes hideuses, vêtements sordides, avec des sourires sinistres et des regards mauvais. L'autre nous montre ces mêmes adolescents réformés par un séjour plus ou moins long dans un asile, et roses, contents, bons enfants, gentils à croquer sous leurs uniformes et leurs grands cols de toile bleue de matelots. *Avant l'éducation... Après l'éducation* pourraient s'appeler — et s'appellent, je pense — ces deux toiles. On devrait les faire encadrer et les donner comme prime d'encouragement et comme instrument de propagande à tout souscripteur ou donateur à l'œuvre régénératrice de M. Bonjean.

∿∿ Il me semble d'ailleurs qu'on s'occupe assez volontiers de choses sérieuses, à l'heure qu'il est, je ne parle point seulement de la politique, où le sérieux n'est pas toujours de mise, je parle des questions morales — et, pour dire le gros mot, sociales — que tant de procès à la fois mettent, comme on dit, à l'ordre du jour.

Il se fait, par exemple, depuis quelque temps, une énorme consommation de vitriol. Les *vitrioleuses* pullulent. Le vitriol est le revolver des femmes. Or tout ce vitriol répandu va faire verser beaucoup d'encre. Les flots d'encre auront pour but d'effacer les traces des flots de vitriol. Comment peut-on, par une justice distributive mieux entendue, empêcher les femmes de n'avoir d'autre appui, dans le monde que le vitriol et la *vitriolisation?* Là est la question. Il paraît que M. Alexandre Dumas va la traiter.

Attendons-nous à un grand tapage et à un grand succès. Les journaux se sont disputé le nouvel écrit de M. Dumas. Ils ont offert des prix énormes. M. Dumas n'a pas consenti à publier son travail autrement qu'en brochure et à ses frais. C'est une œuvre de propagande, ce n'est pas une œuvre de spéculation.

Il a pris pour titre: *Les Femmes qui tuent et les Femmes qui votent*. Il pourrait mettre à sa brochure en manière d'épigraphe le mot d'Olympe de Gouges : « Les femmes ont bien le droit de monter à la tribune puisqu'elles ont le droit de monter à l'échafaud. »

C'est pourtout M^lle^ Hubertine Auclert qui aura contribué à poser plus directement la question des femmes. M^lle^ Auclert est une des *physionomies* de Paris. Mince, élégante, parlant bien, trop bien, s'écoutant parler, elle récite avec un imperturbable sang-froid les théories les plus renversantes. Elle déclare d'un petit ton aigu, et avec un léger accent franc-comtois ou alsacien, je ne saurais trop dire, qu'elle ne paiera pas ses impôts et que si les hommes paient l'impôt du sang, les femmes payent l'impôt de la maternité, ce qui revient au même. Equivalence des fonctions, comme disent les socialistes.

Ah! si Molière, ou, sans Molière, si le moindre médecin voulait se donner la peine de démontrer, physiologiquement parlant, à M^lle^ Hubertine Auclert que la femme est sujette à une infinité de petites tyrannies dont les hommes n'ont pas à souffrir! Comme un peu de causerie médicale — ou gauloise — réduirait vite à néant les arguments de la réformatrice!

Mais ce serait peine perdue. M^lle^ Auclert est lancée. Elle continuera sa croisade. Je voudrais connaître l'histoire intime de cette femme ou son roman plutôt, car la véritable histoire d'une femme, c'est son roman. Elle est jeune, elle est agréable, elle est intelligente. A-t-elle aimé? A-t-elle été aimée? Quelque déception l'a-t-elle ainsi jetée à la tribune, l'amertume de son cœur lui montant tout à coup aux lèvres? J'ai lu dans un journal qu'elle avait jadis voulu se faire sœur de charité et qu'elle avait repris sa liberté, au moment de prendre le voile et de voir tomber sous le fer ses cheveux qui sont beaux.

Voilà une âme à interroger, une destinée à connaître! Il y a peut-être un martyre intime chez cette espèce de sous-maîtresse révoltée.

Une autre *oratrice*, M^me^ Jenny Rouzade, fait beaucoup parler d'elle et ses discours ont probablement déterminé M. Dumas à prendre la plume. M^me^ Rouzade est une femme de lettres. Elle est membre de la Société des gens de lettres, comme Victor Hugo et M. Richebourg. Elle a beaucoup écrit et elle a parlé plus encore. Ses ouvrages forment un paquet respectable. Ses discours ne se comptent déjà plus. M^lle^ Auclert étant plus socialiste, M^me^ Rouzade est plus révolutionnaire. Elle est belliqueuse, quoique ayant fait ou faisant partie de je ne sais quelle branche de la Ligue de la Paix. Imaginez-vous le vénérable M. Franck (de l'Institut), président de la Ligue, et M^me^ Aubernon, qui en est membre, se trouvant dans le même salon que M^me^ Jenny Rouzade et discutant sur les questions politico-sociales. Ce qui est arrivé, en effet. M^me^ Rouzade a dû stupéfier M. Franck, comme elle enthousiasme les auditeurs de la salle Ragache. M^me^ Rouzade et M^lle^ Auclert se partagent les bravos du public des réunions populaires. Mais comme elles seront dépassées, oubliées, enfoncées, pour parler comme Gaudissart, lorsque paraîtra Louise Michel! Elles ne sont que les *doublures :* Louise Michel est l'*étoile*.

Elles disparaîtront avant peu.

∿∿ Ce besoin de discourir, de festoyer, de se mettre en scène, qui est un des péchés mignons de notre race, n'aura jamais été plus satisfait qu'à présent. Un clou chasse l'autre, dit le proverbe. Une fête succède à l'autre. On voit, sur tous les points de ce pays, surgir brusquement des statues. Ne nous en plaignons pas. C'est toujours une bonne pensée qui porte un peuple à honorer ses grands hommes. Il les honore, il est vrai, souvent sans les connaître, mais la bonne volonté y est. Tout est là.

On a élevé, à Blois, une statue à Denis Papin, ce pauvre grand homme qui avait, dès 1707, inventé le bateau à vapeur qu'une corporation de bateliers réduisit en miettes devant le vieillard désolé. On inaugure dimanche à Clermont-Ferrand, la statue de Blaise Pascal et, bientôt, à Compiègne, on inaugurera une statue à Jeanne Darc, sans compter la statue de David, le statuaire, que lui dressera, avant peu, la la ville d'Angers, sa patrie.

Mieux vaut encore s'occuper de Papin et de Pascal que de M^lle^ Sarah Bernhardt. Cela est d'intérêt plus vaste. M. de Lesseps a noblement parlé du savant. D'autres, à propos de Papin, ont fait de la politique. Le fait est que Denis Papin avait été, sous Louis XIV, exilé comme huguenot. Les amis de Louis XIV ont aussitôt répliqué dans leurs journaux, qu'après tout la Révolution avait bien guillotiné Lavoisier, qui était aussi un savant. Et voilà comme une fête en l'honneur de l'homme qui a inventé l'application de la vapeur d'eau, se change tout de suite en discussion politique pour des gens qui inventeraient la poudre... pour s'en servir les uns contre les autres.

Pascal, lui, sera célébré, non par un savant, mais par un lettré : M. Bardoux, esprit très fin, causeur très aimable et orateur très éloquent. Il est Auvergnat. Il parlera de son compatriote avec l'amour qu'il a pour tous les grands génies littéraires. On me dit que l'Académie française a délégué M. Alfred Mézières pour la représenter devant le socle de l'auteur des *Provinciales*, et qu'un de nos poètes distingués M. Emmanuel des Essarts, l'auteur des *Poèmes de la Révolution*, qui professe justement à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, a été invité à composer une ode en l'honneur de Pascal et à la réciter dans le plein air de la fête publique.

Evidemment, là encore la politique montrera ses ongles, mais comment l'en empêcher? Pascal n'est pas neutre. Les *Provinciales* sont un livre de combat. On parlera bien, peu ou prou, de la question religieuse. Mais il faut noter que Pascal, esprit troublé, inquiet, religieux, peureux même en dépit de ses hardiesses, voyant à ses côtés un gouffre ouvert où il tremblait de tomber, lui qui interrogeait sans frayeur l'infini — il faut le reconnaître, Pascal aujourd'hui passerait quelque peu pour atteint de *religiosité* aux yeux de ceux qui le réclament le plus souvent comme un des leurs.

C'est le sort commun à tous les modérés. Voyez M. Renan. Et tant d'autres! Voyez même M. Thiers. On lui dressera aussi une statue à Saint Germain en Laye, le 19 septembre, un dimanche, le jour de la fête de saint Janvier. Mais je doute qu'on y retrouve les acclamations de ce fameux jour des funérailles qui fut vraiment un beau spectacle. Comme on oublie! On oublie tout. Il semble qu'il y ait trente ans que le *petit bourgeois* soit mort. Les haines seules se souviennent de sa mémoire. Il y a là de quoi donner à réfléchir aux affamés de popularité. Au surplus, tout *se tasse*, à la fin, pour parler vulgairement, et quand on a pris, dans l'histoire de son temps, une telle place, on la garde. Mais quelles éclipses subissent les plus glorieux, *bone Deus!* C'est à se demander combien de grains de sable pèse la Renommée, avec toutes ses trompettes.

∿∿ Les plus sages sont ceux qui s'en moquent. Il n'y a de bon et de vraiment doux que les fêtes intimes. M. Victorien Sardou en verra une, et très touchante, sous ses grands arbres de Marly-le-Roi. C'est la fête du cinquantième anniversaire du mariage de son père et de sa mère. Ils sont là, auprès de lui, le vieux et savant professeur et la charmante aïeule en cheveux blancs, souriant aux grands beaux cheveux blonds de ses petits-enfants. Ils déjeuneront sur la pelouse, comme les héros de la *Cinquantaine* du peintre Knauss. On leur portera des toasts.

Toute cette vieille demeure de Marly sera en fête, mais en fête de famille. On sait que ce fut jadis la maison de Blouin, gouverneur de Versailles sous Louis XIV. M. Sardou acheta ce domaine, un peu abandonné, à la mort de M^me^ de Béthune, devenue folle dans des circonstances tragiques.

On trouve cette histoire dans le livre de J. A. Le Roi sur les rues et places de Versailles :

« M. de Béthune avait eu, dans sa jeunesse, une querelle avec un gentilhomme breton, à la suite de laquelle il avait eu le malheur de le tuer en duel. La femme du gentilhomme, alors enceinte, se retira dans ses terres et y devint mère d'un fils. Dès qu'il fut en âge de manier une arme, elle le fit s'exercer pendant de longues années au pistolet et à l'épée. Puis, lorsqu'elle jugea le moment arrivé, elle conduisit son fils dans sa Chambre, lui montra la chemise ensanglantée de son père, et lui fit jurer de venger sa mort.

» Un jour que M. de Béthune se trouvait dans sa propriété de Glatigny — près Versailles — un jeune homme demande à lui parler. Après quelques mots d'explication, on les voit se diriger tous deux vers l'extrémité du parc, où l'on trouve, au bout de quelques instants, M. de Béthune, baigné dans son sang et expirant. »

M^me^ de Béthune avait fondé, dans la chapelle de Saint-Joseph, à Notre-Dame-de-Versailles, une messe par mois, pendant dix ans, pour le repos de Joachim-Joseph de Béthune, son mari, et elle s'était enfermée à demi-démente, dans sa propriété de Marly.

Elle n'en sortait jamais et ne voulait voir que des gens en robe : des femmes ou des prêtres.

Lorsqu'elle mourut, M. Sardou entra, le premier, dans le grand parc abandonné, le visita, le trouva superbe, courut chez le notaire et l'acheta séance tenante. Il en a fait, depuis, une habitation admirable. Ce qui ne l'empêchera point de faire bâtir, à Nice, pour ses hivers, une maison sur la côte, dominant la ville et la mer.

— Mais, dira-t-on, Nice est loin de Marly? Sans doute, mais aussi les chemins de fer abrègent les distances. Ils les abrègent tellement que j'ai lu cette phrase étonnante aux *nouvelles de théâtres* d'un journal bien informé :

« Le ténor Maurel, si remarquable dans *Hamlet*, va *profiter* de son séjour à Aix-les-Bains pour aller visiter *Elseneur!...* »

On est en Savoie; on en *profite* pour aller en Da-

nemarck. Rien de plus simple. — Je soupçonne pourtant le rédacteur qui a donné la nouvelle de ne pas s'être rendu bien compte de l'étonnant paradoxe géographique qu'il commettait là. C'est un peu l'histoire de ce négociant qui écrivait à un de ses amis en partance pour le Japon :

— Puisque vous êtes en route, allez donc voir un de mes amis intimes qui est à New-York ! Il vous recevra parfaitement.

Ou autre naïveté de voyageur écrasé par un voyage de trente-six heures et qui envoyait, naguère, cette lettre, laconique comme une dépêche :

« J'arrive rompu. Ne voudrais pas pour beaucoup d'argent faire *tous les jours* un voyage de trente-six heures ! »

∿∿ On ne fait pas « trente-six heures » de route par jour, mais on voyage beaucoup. La *Pomme* a donné, à Fécamp, des fêtes littéraires auxquelles ont été conviés « les félibres » de la *Cigale* et de l'*Alouette*. Cette *Pomme* est la réunion amicale de tous les poètes, peintres, artistes, de la Normandie et de la Bretagne, de tout ce qui boit du cidre, cidre d'Olivier Basselin ou cidre breton bretonnant comme le prochain ballet de M. Coppée à l'Opéra. Les membres de cette société de la *Pomme*, qui s'appellent des *Pommiers*, ont institué des prix et c'est à Fécamp qu'ils les vont distribuer, devant la plage étonnée. On donnera — ou l'on a donné — un vase de Sèvres à qui a le mieux chanté la liqueur d'or jaillie de la pomme pressée ou les exploits du corsaire Robert Surcouf, dont l'éloge était mis au concours par les *Pommiers*.

Puis *Pommiers* et *Cigaliers* ont fraternisé. Ce sont des prétextes à excursions joyeuses que ces petites fêtes littéraires. On se réunit, on rit, on s'amuse, on porte des toasts à Pierre Corneille, on va visiter le musée cornélien de Petit Couronne, puisque la maison de la rue de la Pie a été bêtement jetée bas par les démolisseurs, et l'on boit gaiement à la renaissance de la poésie

Les *Cigaliers* vont à Fécamp,
Ils s'en vont célébrer Corneille —
L'an dernier ils étaient à Caen.
Les *Cigaliers* vont à Fécamp !
Leur gai refrain nous émerveille !
Ils ont bu, chanté, tant et tant
Ces *Cigaliers* — j'en suis content —
Que plus d'un a mal à l'oreille,
Et les *Pommiers* en ont autant !
Mais tous ont célébré Corneille !

∿∿ Ce seront là, il est vrai, les dernières *escapades* de l'année. La *saison* parisienne va recommencer. Déjà M. Ballande, homme littéraire qui ferait repousser des tragédies, si la graine n'en était point perdue, a rouvert les portes de son théâtre. Il dit — et les *premières* recommencèrent ! — Puis les Variétés ont suivi, et l'Hippodrome, qui met *Jeanne Darc* en pantomine comme cet auteur mettait l'histoire de France en madrigaux — et bientôt l'Odéon, le Palais-Royal et le Gymnase, tous trois costumés à neuf, en vont faire autant. Paris n'est cependant pas disposé à rentrer au bercail. Les plages, où le soleil blanchit les cailloux et dessèche vite les algues vertes, ne sont pas encore désertes ! Les lettres d'invitation pour les *ouvertures* prochaines sont lancées. On va chasser le peu de perdreaux que la gelée nous a laissés. Tout cela prend à Paris son personnel et le garde dans les bois, au détriment du Bois. Sans compter la vie de château, après la vie des eaux et les *garden parties* dans les allées des parcs, où les feuilles dorées commencent à tomber ! Et les réunions du soir, les causeries, le billard, les charades, voire même la comédie de société, cette divertissante parodie de la vraie comédie jouée sur les vrais théâtres !

On en est là ! L'été finit, mais se prolonge dans l'automne et la *saison* de Paris ne commence guère que sur le programme. J'oubliais la *rentrée* des Chambres.

Comment ! La rentrée ? — Mais il y a tant et tant et partout et à propos de tout de discours politiques que je croyais vraiment que les Chambres n'étaient pas encore sorties ! ALTER.

NOS GRAVURES

LES FÊTES DE BLOIS

Dimanche dernier, on a inauguré à Blois la statue de Denis Papin, l'inventeur de la marmite qui porte son nom et de la machine à vapeur qui a transformé l'industrie. Denis Papin est né à Blois en 1647, et en lui élevant une statue, cette ville lui payait un juste tribut de reconnaissance. La statue est placée à mi-côte d'une rampe en escalier qui monte des quais de la Loire jusqu'au haut de la colline sur laquelle Blois est bâtie en amphithéâtre. La cérémonie a eu lieu à deux heures de l'après-midi. En avant du monument, avaient pris place, avec M. Chavigny, maire de la ville, et M. Kohn, préfet de Loir-et-Cher, les représentants du gouvernement et des sociétés savantes arrivées de la veille par un train officiel. C'étaient MM. Wilson, sous-secrétaire d'Etat aux finances ; Camescasse, représentant le ministre de l'intérieur ; Buisson, représentant le ministre de l'instruction publique ; général de Brécourt, et de Lesseps, délégué de l'Institut. Des discours ont été prononcés par M. Kohn et M. Wilson, et M. de Lesseps a fait l'historique des travaux de Denis Papin. Le soir, un grand banquet de trois cents couverts a été donné dans la salle des Etats du château, qui offrait, sous la lumière électrique, le coup d'œil le plus pittoresque, avec ses colonnes, ses chapiteaux dorés, sa belle cheminée et son escalier original.

Les fêtes de Blois, qui avaient commencé le samedi, ne se sont terminées que le mardi, 31 août, par une belle cavalcade moyen-âge avec chars allégoriques, un feu d'artifice tiré sur le quai de l'Hôpital, et une fête vénitienne sur la Loire. La statue de Denis Papin, d'un très beau caractère, est l'œuvre de M. Millet. Elle figurait à la dernière Exposition.

L'EXPOSITION DES INSECTES

La Société centrale d'agriculture et d'insectologie vient d'ouvrir à Paris son exposition bisannuelle dans l'Orangerie des Tuileries.

La première division est consacrée aux insectes utiles, rangés en six classes. D'abord les insectes producteurs de la cire et du miel, les abeilles, les guêpes et fourmis mellifères, les hémiptères, etc. Plus loin, les insectes producteurs de la soie, et, tout à côté, des cocons, des soies grèges, des soies moulinées, des appareils propres à l'éducation des vers et à la préparation des produits, des spécimens des végétaux servant à leur nourriture. Les insectes tinctoriaux ont auprès d'eux les appareils propres à leur récolte, ainsi qu'à la préparation et à l'utilisation de leurs produits. On arrive ensuite devant les vitrines réservées aux insectes comestibles, tels que les hémiptères du Mexique, avec les œufs desquels on fabrique le pain nommé « hautté », les calandres palmistes, les criquets divers que les indigènes mangent en Afrique, en Australie, etc. Une section est réservée pour les amateurs de la pêche à la ligne et pour les pêcheurs de nos côtes : ce sont les insectes employés comme amorces. Il y a là toute une collection de locustes, de criquets, de semblides, de larves, d'éphémères, de chenilles, de mouches, de lombrics et de vers de vase. Plus loin, ce sont les insectes employés en médecine et les insectes montés en bijouterie et pour parures.

Après les insectes utiles, voici les insectes nuisibles, les ravageurs, aiguillonniers, pucerons, noctuelles, oscines, charançons qui dévorent les récoltes sur pied ou les détruisent dans les greniers. Ce sont, à côté du dévastateur phylloxera, les pyrales, les cochylis, les enchlores, les rhynchites, les insectes qui s'attaquent aux plantes et aux arbres, aux fruits et aux légumes, les parasites de l'homme et des animaux, et autres.

Outre les insectes utiles et les insectes nuisibles, il y a, à l'exposition de l'Orangerie des Tuileries, une troisième classe d'insectes plus sympathiques. Ce sont les animaux auxiliaires : les animaux carnassiers, destructeurs de limaces, les arachnides, puis des reptiles et animaux insectivores, les taupes, chauves-souris, chouettes, hérissons, corbeaux, hirondelles, lézards, crapauds, grenouilles, salamandres, écrevisses, crabes, etc.

Les autres grandes divisions de l'exposition sont consacrées aux industries de l'apiculture et de la séricuiculture. On y remarque des ruches et tous les produits, miels, cires, confiserie, confitures, bonbons, obtenus grâce aux abeilles. Les produits relatifs à la séricuiculture ne sont pas moins intéressants à observer. Des centaines d'instruments fabriqués en vue de la destruction des animaux nuisibles, et des brochures et tableaux ayant trait à l'enseignement, complètent cette exposition, à laquelle nous consacrons deux dessins.

Dans le premier, autour d'une vue d'ensemble de l'installation, sont groupés, outre certaines industries, telles que l'apiculture, avec ses ruches et ses ruchers, plusieurs spécimens d'insectes, tant nuisibles qu'utiles, et d'animaux auxiliaires. Le second est consacré à l'une de ces intéressantes conférences qui ont été annexées à l'exposition dans le but d'y traiter des questions d'insectologie posées à l'avance et d'y faire connaître au public, au moyen de projections à la lumière oxhydrique, les insectes microscopiques dont les dégâts occasionnent chaque année à l'agriculture des pertes qui se chiffrent par des millions. L'insecte que l'on voit dans notre dessin projeté sur le tableau, est le trop fameux phylloxera qui, depuis quelques années, cause tant de ravages dans nos vignobles. Il est représenté renversé sur le dos, afin de bien mettre en évidence la trompe ou pince avec laquelle il s'attaque si terriblement à la racine de la vigne.

LE RETOUR

Tableau de M. Mosler.

Drame poignant. A la suite de quelle scène était-il parti, avait-il quitté sa vieille mère, cet autre enfant prodigue, qui ne revient que pour la trouver sur son lit de mort, entre deux cierges allumés, les mains croisées sur sa poitrine ? A côté de lui gisent à terre son chapeau et son paquet dans lequel est encore passé son bâton de voyage. Il a jeté là ces objets en entrant, suffoqué, et il s'est précipité à genoux devant le grand lit, le grand meuble de chêne aux vantaux sculptés où, comme une relique dans sa châsse, la morte repose. La tête appuyée sur ses mains jointes, le malheureux sanglotte ; le remords le déchire ; il est désespéré. Et comment ne le serait-il pas à cette désolante pensée qu'il lui est désormais impossible de racheter ses torts et de les faire, à force de soins, oublier à celle qu'ils ont tué ?

LA CATHÉDRALE DE COLOGNE

Depuis le 14 août dernier, la cathédrale de Cologne est achevée. La première pierre en avait été posée par l'archevêque Conrad de Hochstaden, le 15 août 1248. C'est donc 632 ans qu'il a fallu pour construire, sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale, commencée sous Charlemagne, ce chef-d'œuvre d'architecture gothique. Les luttes, souvent sanglantes qui éclatèrent, dans le cours du treizième et du quatorzième siècle entre la ville et ses archevêques, ralentirent, on le sait, singulièrement les travaux. Cependant, le 27 septembre 1322, le chœur fut consacré par l'archevêque Henri II, comte de Birnenburg. En 1437, la tour méridionale s'élevait déjà à la hauteur où on la voyait encore il y a quelque trente ans. Mais les travaux, si souvent interrompus pendant deux siècles et demi, cessèrent complètement à partir de l'année 1509.

Longtemps oublié et délaissé, mutilé au dix-huitième siècle par les chanoines qui composaient son chapitre, transformé par la révolution française en magasin à fourrages, l'édifice menaçait ruine et allait probablement être jeté bas, lorsque, après les événements de 1814, le zèle archéologique et l'enthousiasme religieux se réveillant, le roi de Prusse, sollicité par son fils, Frédéric-Guillaume, résolut d'entreprendre et entreprit les réparations les plus urgentes. Enfin, lors de l'avènement du dernier, une société, le *Dombauverein*, patronée par le nouveau souverain, se forma à Cologne, non plus seulement pour l'entretien, mais pour l'achèvement de la cathédrale. De tous côtés des dons affluèrent, le roi s'imposa pour une somme annuelle de 50 000 thalers, et le 4 septembre 1842, eut lieu la seconde fondation de l'édifice, ce qui fut l'occasion à Cologne d'une fête magnifique. Depuis lors les travaux, dirigés d'après le plan primitif, furent continués sans interruption, et finalement menés à bonne fin, malgré la légende, par l'achèvement de la voûte et des tours. Nous donnons le dessin d'un des fleurons qui ornent celles-ci. Ce dessin est la reproduction d'une photographie qui nous a été adressée par M. Dutreux, qui se trouvait à Cologne au commencement du mois de juillet. A ce moment, les fleurons étaient presque achevés. La hauteur de celui que représente notre dessin est de onze mètres. La hauteur des tours est de soixante-treize mètres, juste la longueur totale de l'édifice. Ajoutons pour mémoire que la cathédrale de Cologne s'élève à dix-huit mètres au-dessus du Rhin, sur une éminence qui, du temps de la domination romaine, formait l'angle nord-est du Castrum.

UNE STATUE ANTIQUE RÉCEMMENT TROUVÉE A LARNAKA (CHYPRE)

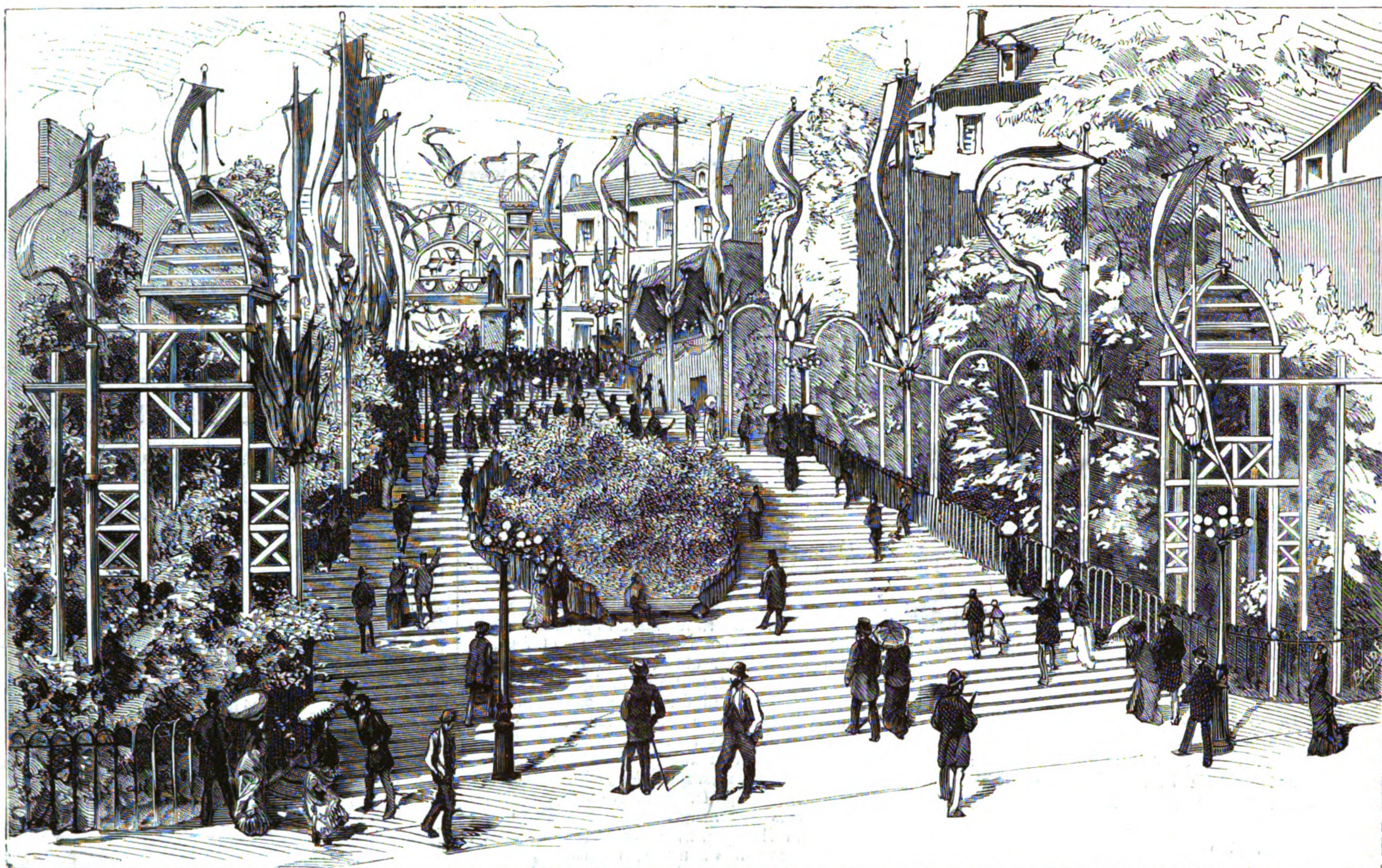
L'endroit où a été trouvé cette statue est un jardin particulier. Des ouvriers en creusant le terrain pour en extraire des pierres, la découvrirent. Depuis une dizaine d'années, des trouvailles de même nature ont été faites dans le même terrain, ce qui donne à penser à notre correspondant, M. Max Ohnefalsch, juge à Larnaka, à qui nous devons l'envoi des deux photographies que nous reproduisons, que sur ce terrain s'élevait autrefois une demeure royale, tout au moins quelque villa appartenant à un personnage de distinction et très riche... En effet, l'île de Chypre ne recélant pas de marbres, le prix de ce minéral y était exorbitant, et sa possession un objet de luxe accessible aux seul privilégiés de la fortune.

La statue qui nous occupe est en marbre pentélique et a quatre-vingt centimètres de haut. Elle représente une jeune fille debout, appuyée sur une statuette de Vénus Aphrodite. Son pied gauche repose sur le piédestal de la statuette. Le bras droit manque. La pose de la jeune fille, fille de roi vraisemblablement, indique l'attente. Qu'attend-elle ? Peut-être le moment de se consacrer au culte de la déesse adorée dans l'île, où les hautes charges sacerdotales appartenaient aux familles royales. Peut-être aussi le fiancé auquel elle doit lier son existence. Cette statue, qui a été vendue à un anglais et envoyée en Angleterre, paraît appartenir à la bonne époque de l'art grec. La statuette de Vénus, de style assyrien, porte une couronne phrygienne.

LA COMMISSION RUSSE D'ÉTUDES DU CHEMIN DE FER DE L'ASIE CENTRALE

Nous avons déjà parlé dans ce journal de certains tracés de chemins de fer à travers l'Asie centrale (21 février 1874). Il y avait, entre autres, un projet allemand, un anglais et un russe, sans parler d'un projet de M. de Lesseps. Les deux premiers, partant de deux points différents, devaient se rejoindre sur la ligne de Perse pour aboutir à Chikarpoor, frontière de l'Inde anglaise, en suivant le même trajet à travers l'Afghanistan. Le projet russe part d'Orenbourg sur l'Oural, au nord de la mer Caspienne

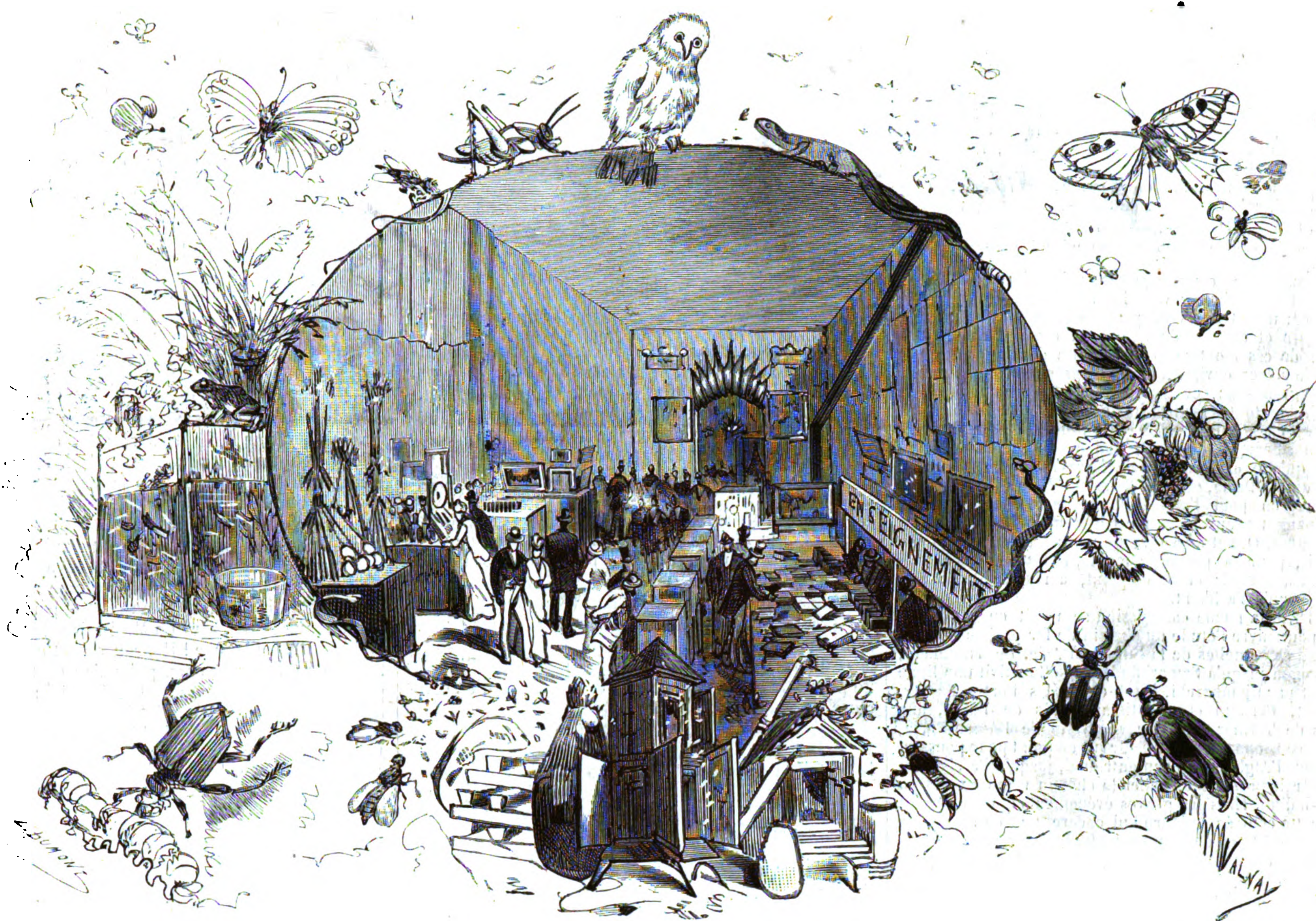
LES FÊTES DE BLOIS



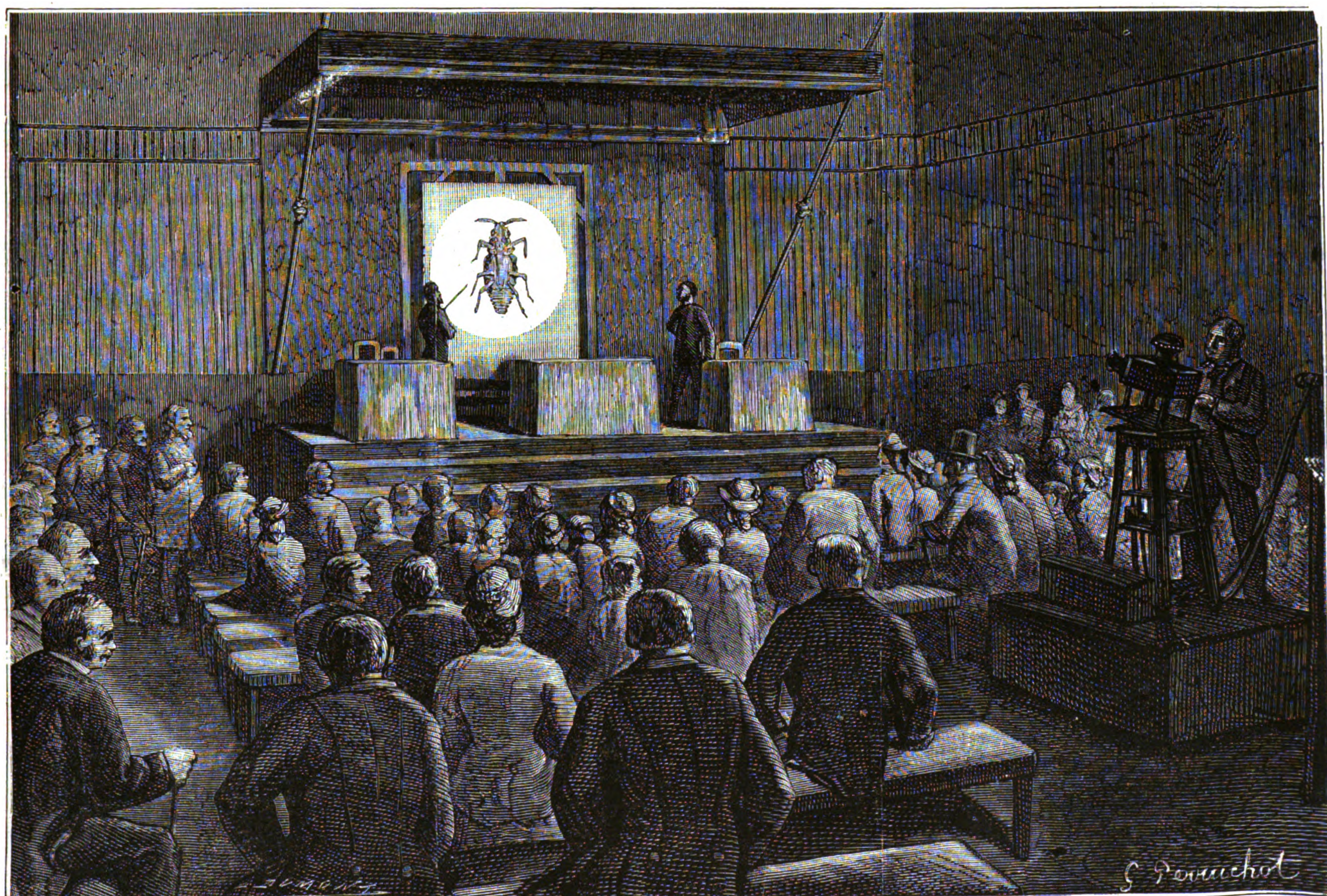
DÉCORATION DE LA RUE DENIS PAPIN

L'INAUGURATION DE LA STATUE DE DENIS PAPIN

Croquis de M. Gaildrau, envoyé spécial de l'*Illustration*.



PARIS. — L'EXPOSITION DES INSECTES DANS L'ORANGERIE DU JARDIN DES TUILERIES



UNE CONFÉRENCE AVEC PROJECTION A L'EXPOSITION DES INSECTES

pour s'arrêter provisoirement à Tachkent. Une commission, présidée par le neveu du tzar, le grand-duc Nicolas-Constantinowitch, avait été nommée pour aller étudier le tracé de ce chemin. Chef compris, cette commission se composait de huit membres, dont nous donnons les portraits, savoir : le grand-duc Nicolas, fils du grand-duc Constantin, chef du régiment d'infanterie de Schirvan et colonel dans l'armée russe ; M. Soxolovsky, ingénieur ; M. Zouloff, officier de marine ; M. Soroxine, professeur de botanique à l'université de Kazan ; M. Mouschketoff, professeur à l'Ecole des mines de Saint-Pétersbourg ; M. Karazine, aquarelliste ; M. Simaxeff, peintre d'ornements, et M. Peltzame, zoologiste, collecteur de l'université de Kazan.

La commission commença ses explorations en 1877, se dirigeant d'Orenbourg vers les montagnes de Mongojar, et suivant une steppe verdoyante, à la surface légèrement onduleuse et arrosée de nombreux cours d'eau. La traversée de ces montagnes, qui a un développement de 100 kilomètres environ, offre, d'après le volume publié par le grand-duc sur les travaux déjà accomplis de la commission, toutes les facilités possibles pour la construction d'un chemin de fer. En quittant le Mongojar, la commission s'engagea dans les plaines de sables de Kara-Koum qu'elle explora jusqu'à Kara-Tongai, sur la rive droite du Sir-Daria, où elles finissent. Mêmes facilités dans cette région pour l'établissement de la voie, dont les principaux travaux d'art n'occuperont qu'un espace de 815 mètres. Quant à sa direction, il a été décidé qu'elle suivrait, pour la première moitié, la ligne explorée jusqu'à Kara-Tongai ; et, de ce point, la rive droite du Sir-Daria jusqu'à Tachkent.

En 1879, la même commission se remit en campagne pour poursuivre l'étude du chemin de fer projeté au delà des limites actuelles de la Russie en Asie. De Taschkent, elle poussa jusqu'à Samarkand, d'où elle suivit une ligne passant par Djamkarchi, Kitab-chaar, les Portes de fer, Derbent, Baïsoun et aboutissant, près de Balkh, aux ruines de Termez, sur la rive droite de l'Amou-Daria, qu'elle se proposait de franchir sur ce point pour pousser, à travers l'Afghanistan septentrional, jusqu'à Peschawer, où il serait possible de relier le chemin russe au réseau anglo-indien. Mais les graves événements qui survinrent dans cette contrée, aujourd'hui encore tout en armes, ne lui permirent pas de s'avancer plus loin dans cette direction. C'est alors qu'elle se consacra aux études spéciales relatives à l'Amou-Daria, l'ancien Oxus, études qui faisaient également partie de son programme.

Ce fleuve aujourd'hui, remontant vers le nord, va se jeter dans la mer d'Aral par plusieurs embouchures. Il n'en a pas toujours été ainsi. Jadis, un peu au-dessus de Khiva, il prenait une direction ouest qu'il suivait jusqu'au lac Sari-Kamuich, où il tournait brusquement vers le sud. Parvenu au désert de Kara-Koum, il retournait vers l'ouest, longeant le désert, dont il traversait la pointe, entre le grand et le petit Balkan, pour remonter ensuite au nord-ouest et aller se jeter dans la mer Caspienne, au golfe de Balkan, près de Krasnovodsk. Etait-il possible de rétablir le fleuve dans l'Ouzboï, son ancien lit ? telle était la question à étudier. D'après les dernières informations reçues à la Société de geographie et insérées dans son *Bulletin*, cette question serait bien près d'être résolue. Le cours de l'Amou a été reconnu navigable en amont de l'Aral ; ses principaux bras de la rive gauche ont été visités ; le Khan de Khiva, qui s'est prêté à ces études, a même fourni des corvées pour démolir quelques-unes des digues qui ont servi à détourner le fleuve de son ancien lit, si bien que l'on peut prévoir le moment où l'Ouzboï, ouvert de nouveau, dotera la Russie, — fait d'une importance qui n'échappera à personne, — d'une voie de navigation ininterrompue entre ses territoires européens et le cœur de ses possessions asiatiques.

LA TOURBE.

La tourbe est une substance végétale formée de débris d'herbes, de racines, de troncs pourris, le tout converti en une masse noirâtre, grasse et combustible. C'est au printemps que l'on extrait la tourbe du terrain qui la recèle. Autrefois cette extraction se faisait avec la bêche, et il fallait préalablement épuiser la tourbière. Aujourd'hui elle se fait en pleine eau, au moyen d'une sorte de hoyau, nommé *louchet*, qui est muni d'un long manche. Avec cet instrument, le *tireur* peut extraire à quatre mètres de profondeur sous l'eau une *pointe* de tourbe de dix centimètres carrés et de un mètre vingt centimètres de longueur.

Ainsi amenée, la pointe est déposée sur le bord divisée par une coupeuse en plusieurs morceaux qui sont ensuite placés sur un charriot. Le charriot une fois plein est conduit sur un terrain libre, puis déchargé, et l'on place les briques en pilettes pour le séchage. Après quelques jours on les dispose en lanternes c'est-à-dire en rond,, en les superposant. Lorsque la tourbe est entièrement sèche, on peut les entasser sous un hangar pour la provision d'hiver.

Les usages de la tourbe sont nombreux. On l'emploie comme combustible dans les localités où le bois est rare ; on se sert de ses cendres pour l'amendement des trèfles et autres prairies et pour celui des terres. Enfin l'humus insoluble, qui constitue les quatres cinquièmes de sa masse, indiqué l'excellence de son emploi comme engrais, à l'aide d'une préparation préalable.

En pleine saison, une tourbière bien exploitée comprend douze tireurs, douze coupeuses et des enfants. Un tireur gagne en une journée de huit heures six à sept francs, une coupeuse un franc soixante-quinze centimes. La tourbe se vend par piles de huit stères ou demi-piles de quatre, à raison de six francs le stère pour la qualité supérieure et de trois pour l'inférieure, mais avant Noel. Après, c'est deux francs de plus par pile.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

11 novembre.

J'ai parlé à mon tuteur. Il écrivait dans son cabinet, et il m'avait dit : « entrez » sans lever les yeux. Lorsque je lui eus débité d'une haleine : — « Monsieur, pourriez-vous me dire combien de temps vous prétendez me garder prisonnière chez vous », il me regarda un instant en silence, puis s'écria :

— Vous êtes bien hardie d'oser me questionner ! Sortez !...

— Non, monsieur, ai-je répondu, je ne sortirai pas avant d'avoir obtenu de vous la promesse que vous me chercherez une position, puisque vous m'avez mise dans l'impossibilité de le faire moi-même, en m'empêchant de revoir M^lle^ Blanche, et de lui écrire.

— Je vous ai empêchée d'écrire à votre mademoiselle Blanche, moi !...

— Vous ne me l'avez point défendu, mais M^lle^ Blanche ne m'ayant pas répondu, il m'a été facile d'en conclure que vous aviez arrêté ma lettre.

— Je vous ordonne de sortir !

— Je vous préviens, monsieur, que je me sauverai ; je préfère à votre maison une vraie prison, où j'aurai peut-être un geôlier compatissant. Vous m'avez souvent reproché que je vous coûtais trop cher, et ce que je mange chez vous m'étouffe.

— Vous êtes la plus impudente créature ! Sortirez-vous !

— Je sors en attendant que je me sauve.

Voilà mon exploit de ce matin ; que va-t-il en advenir ? Pour moi, mon parti est pris, je m'en irai d'ici de gré ou de force. Je vendrai la chaîne d'or qui tient ma médaille ; avec ce que j'en recevrai, j'aurai bien de quoi aller à Blanquefort. Là, « madame » m'utilisera auprès des petites, et je pourrai donner des leçons de dessin aux grandes riches, et puis je serai avec ma chérie mademoiselle Blanche !

X

Limoges, 18 janvier 1853.

Malgré le dédain avec lequel mon tuteur avait paru accueillir ma menace de fuite, il en a tenu compte. Me voici depuis trois semaines demoiselle de compagnie de M^me^ Desmarets ; personne assez bonne, je crois, qui, outre moi, a pour société ordinaire le dos de son mari, penché sur des bouquins poudreux auxquels il n'est pas permis de toucher. Et à peine s'il tolère qu'on lui parle. Un grognement dur pour dire non, un grognement doux pour dire oui, divers balancements de tête pour le reste de la conversation, des lunettes bleues, de longs cheveux mal peignés, une redingote où sont essuyées les toiles d'araignées des livres ; tout ça, c'est un savant, un être sale qui ne parle pas. Moins la pommade, quelle différence avec l'idiot de Salaunes ? La seule phrase entière que j'aie encore entendu prononcer à M. Desmarets, m'a causé un pénible étonnement. Je me figurais qu'il n'y avait que les ménages des savants qui étaient d'une si maussade monotonie ; que lorsqu'un monsieur et une dame se mariaient ensemble, c'était pour s'aimer par-dessus tout, et se plaire dans leur mutuelle société plus que partout ailleurs ; il paraît que non.

Hier, j'aperçus contre la fenêtre fermée de la maison d'en face, un jeune homme et une jeune femme, très bien tous deux, qui regardaient dans la rue avec une expression d'ennui profond. Un quart d'heure passa sans qu'ils ouvrissent la bouche ; à la fin, le jeune homme bâilla dans sa main et se retira. Je me retourne vers M. Desmarets, debout derrière moi à ce moment, et je dis :

— Je croyais que ce monsieur et cette dame étaient mariés, mais à l'air qu'ils ont, on voit bien que c'est le frère et la sœur.

M. Desmarets releva ses lunettes sur son front, et, avec une étrange grimace, fit remuer ses grosses narines en murmurant :

— Sent-elle assez le chou !...

Puis il ajouta :

— C'est précisément parce que ces gens sont des époux, qu'ils ont cet air-là, épouvantable ingénue ! Vous vous imaginez que le mariage est un divertissement où l'on s'aime tout le temps, vous ?

— Oui, monsieur ; du moins, je l'ai cru jusqu'à présent.

M. Desmarets toucha du doigt l'épaule de sa femme, et lui dit :

— Vous l'entendez !... C'est à cet âge-là qu'il faudrait les épouser : absolument idiotes.

Je suis devenue toute triste. Si l'on ne se marie pas pour s'aimer, pourquoi faire, alors ? Et cette bonne et douce chose ôtée de la vie, qu'est-ce qui reste ?

Les appointements que je reçois, trente francs par mois, m'ont causé une déception d'un autre genre. Je n'ai jamais eu d'argent, et je pensais qu'avec trente francs, je pourrais m'acheter une robe, un chapeau, des bottines, des couleurs, des pinceaux, et une toile pour un petit tableau que je rêve. Eh bien, non ! M^me^ Desmarets, près de laquelle je me suis renseignée, m'a dit qu'avec trente francs, j'aurais juste la moitié d'une robe très simple, et rien d'autre. Elle m'a appris que c'était sur le désir formel de mon tuteur, qui me trouvait trop jeune pour avoir beaucoup d'argent à ma disposition, qu'elle me donnait aussi peu, et que, d'ailleurs, il n'était guère d'usage de prendre une demoiselle de compagnie de seize ans ; qu'en m'acceptant, elle avait tenu à obliger mon tuteur, avec la famille duquel la sienne avait été liée.

Elle m'a dit aussi qu'il ne m'était permis de recevoir aucune lettre, sauf de M. Didier-Montaut. Chère mademoiselle Blanche ! Heureusement que ma pauvre Rosalie a pu la prévenir, puisqu'en partant elle m'a promis d'aller à Blanquefort. Ainsi je reste dans la même solitude morale. M^me^ Desmarets est bienveillante pour moi, mais d'une bienveillance indifférente. J'écris ses lettres ; elle a de très mauvais yeux, je lui fais la lecture ; je lui confectionne les petits ouvrages dont son journal de modes lui fournit l'indication, je l'accompagne dans ses promenades, je vérifie les comptes des domestiques et les notes des fournisseurs, qui pleuvent ce mois-ci. Et au travers de ces besognes, je ne recueille que quelques compliments banals sur mon intelligence ou mon habileté. Un mot affectueux, jamais. Ce matin, au déjeuner, M^me^ Desmarets parlait avec sentiment d'une de ses jeunes parentes, qui, en sortant du couvent, va trouver dans la maison de son père une belle-mère assez mal disposée pour elle.

— C'est affreux ! disait M^me^ Desmarets ; à cet âge, on a un tel besoin de tendresse, d'un milieu sympathique, où l'on puisse dire tout ce qui vous passe par la tête et par le cœur... Je ne connais rien de plus triste qu'une jeune fille, cet être d'expansion vivant replié sur lui même...

M. Desmarets garda son mutisme habituel, mais il me jeta un coup d'œil en dessous, et eut un petit ricanement amer que sa femme ne remarqua pas. Comme il est rare qu'il lui réponde, elle lui parle généralement sans le regarder. Il est certain qu'elle n'a pas senti l'ironie douloureuse que ses paroles renfermaient pour moi. Est-ce qu'une jeune fille pauvre a besoin d'affection, d'épanchement ? Elle travaille, on la paye, et voilà.

25 février.

Mes appointements sont si modestes, que je ne puis prélever dessus ce qui me serait nécessaire pour peindre ; du reste, je ne suis guère libre que le soir, vers huit heures. Mon bonheur, alors, c'est de dessiner. Du papier, des crayons, ce n'est pas cher. Je compose toutes sortes de sujets qui feraient de charmants tableaux... Enfin ! J'aimerais aussi beaucoup à lire dans les livres de la bibliothèque, ma littérature se bornant aux contes de fées et à mes prix de Blanquefort pour le passé, et pour le présent aux *Avis spirituels* et au journal *l'Univers*, que je lis chaque jour à M^me^ Desmarets. Lorsqu'elle veut du « profane honnête », elle me remplace par son mari qui arrive avec un volume à couverture jaune, et l'on m'invite à aller faire un tour. Hier, j'ai profité de la bonne humeur que causait à M. Desmarets la découverte qu'un écrivain moderne n'était pas d'accord avec Pline sur je ne sais quoi, pour lui demander de me prêter un livre. Il m'a regardée en tournant un bouton de son habit, et m'a dit :

— Eh bien, non ! La vie ne me semble pas s'être mise en frais de générosité pour vous, mon enfant ; elle ne vous a encore donné que de l'ignorer ; ignorez-la le plus longtemps possible. Dans les livres que vous voulez, vous apprendriez à la connaître, elle n'est pas belle, la dame ; je vous en réponds ! Continuez à manger du chou, croyez-moi, et sauvez-vous, que je travaille.

Cette marque d'intérêt m'a émue. Sous sa rudesse originale, M. Desmarets a plus de vraie bonté que sa

femme, malgré ses façons aimables et correctes. Je ne lirai donc pas. Mon pauvre cœur tout seul! vous ennuyez-vous! Etes-vous assez malheureux! Je crois qu'un de ces soirs je vais me surprendre en conversation avec deux portraits de ma chambre : un abbé et une vieille dame. L'abbé est jeune et joli; si ce n'était pas un manque de respect, je m'amuserais à me figurer qu'il est vivant et je l'aimerais. Aimer de toutes ses forces un monsieur charmant, ce doit être délicieux! Puisqu'on prétend que les gens mariés s'ennuient et ne s'aiment plus, eh bien! on ne se marierait point, on demeurerait seulement ensemble, on ne se quitterait pas de la journée, et le soir, on s'en irait chacun dans sa chambre, très content.

5 mars.

Ma chérie, mon ange, M^lle^ Blanche est morte le 2 à cinq heures du matin... Mon Dieu! faites-moi mourir aussi, je vous en supplie!

Mon amie bien-aimée! je ne l'ai pas revue! je n'ai pas embrassé une dernière fois son cher visage! je n'ai pas même pu recevoir une lettre d'elle depuis notre séparation, et tout est fini! Elle est dans la terre... Est-ce que cela se peut, cette chose horrible! J'ai reçu ce matin, envoyé par mon tuteur, un mot de « madame », tout mouillé de larmes; moi, j'en ai déjà tant versé dessus qu'on ne sait plus ce que c'est que ce pauvre papier, du papier à *elle*, un peu lilas, avec Blanche en haut. Oui, elle est en haut... au ciel! Oh! ma chérie! vous me voyez, n'est-ce pas? Maintenant que vous êtes une sainte, veillez sur votre petite Catherine. Que ce tableau que vous avez fait pour elle devienne un symbole : la *Dame Blanche* étendant une main protectrice sur une enfant en deuil. Je ne peux pas croire que je ne la verrai plus! Si je l'avais revue, rien qu'une minute! ou si j'avais au moins deux lignes de sa chère écriture! Mon tuteur, Dieu vous punira, vous êtes trop méchant! Il y a entre nous quelque chose de sombre et de terrible, que je sens vaguement sans pouvoir me l'expliquer... Si mes parents vous ont fait du mal autrefois, je crois qu'aujourd'hui vous avez fini de me le rendre; la mesure doit être comble, et nous devons être quittes.

5 juillet

Voilà quatre mois que je n'ai ouvert ce cahier, quatre mois que mon amie chérie est morte. Je suis certaine que c'est à une inspiration d'elle que je dois le bonheur que je vais raconter.

Quelques jours après l'affreuse nouvelle, je feuilletais le journal de M^me^ Desmarets, et je vis qu'on y rendait compte, avec éloges, d'un livre charmant destiné à la jeunesse, et dont l'auteur est une jeune fille. Cela me fit tressaillir je ne sais quoi dans le cerveau; je remontai dans ma chambre la tête toute chaude en me disant : « Toi aussi, compose un livre; tu n'es pas du tout bête, tu as plein d'idées, tu écris facilement; écris l'histoire d'une petite fille malheureuse qui fera pleurer les mères et les enfants. Je passai la moitié de la nuit éveillée, roulant mon projet, me voyant déjà ayant gagné un tas d'argent, et achetant un bel attirail de peinture; peignant l'été, de cinq heures du matin à huit heures, et le soir composant des livres et devenant célèbre. C'est drôle cette idée fixe que j'ai de devenir célèbre, ce singulier besoin de ne pas rester dans la foule des petits êtres, d'avoir quelque supériorité incontestable. Est-ce de l'orgueil? En travaillant pour acquérir une personnalité en vue, il me semble que je remonte vers je ne sais quelle hauteur d'où l'on m'aurait jetée. Pour le moment, je suis encore tout en bas de la montagne; cependant, j'ai fait un pas sous la forme d'un joli manuscrit, lié d'une faveur lilas, la couleur favorite de ma chérie, et dont la couverture porte ce titre : *Stella*, étoile! Ce nom m'est entré tout à coup dans l'esprit, sans que je l'aie cherché; je crois aux présages, et je me figure que cette petite étoile sera la première lueur qui éclairera mon nom. J'ai trouvé, dans mon journal, une épigraphe qu'on dirait faite pour mon héroïne, qui meurt à dix ans, parce qu'on ne l'a pas aimée :

O terre de la mort, ne pèse pas sur elle,
Elle a si peu pesé sur celle des vivants!

C'est d'une tristesse ravissante. Enfin, pour finir le récit de mon bonheur, je suis allée un soir, mon manuscrit serré contre moi, chez M. Renoux, un éditeur d'ici, dont j'avais remarqué la physionomie avenante. En entrant, mon cœur me battait partout, je tâchai pourtant de prendre une contenance assurée, et, après avoir dit à M. Renoux qui j'étais, où j'étais, je lui expliquai le but de ma démarche en posant mon manuscrit sur le comptoir. M. Renoux sourit, tourna quelques feuillets et me dit :

— Vous avez une écriture bien distinguée et bien élégante, Mademoiselle, si votre style répond à son plumage, je crois que nous pourrons nous arranger. J'édite pas mal d'ouvrages de ce genre pour les maisons d'éducation, et je souhaite vivement pouvoir tirer parti du vôtre. J'aime la jeunesse vaillante, et je vois que vous en êtes, mes compliments, mademoiselle.

Un peu plus, j'aurais embrassé ce cher homme, je me contentai de lui tirer une belle révérence, et je me sauvai avec des ailes aux pieds. Aujourd'hui, c'est le comble de la chance : mon manuscrit est accepté avec cette note : Charmant, vrai, touchant et parfaitement écrit. Je recevrai trois cents francs — c'est énorme! — de cette première édition, et encore davantage pour les autres... Mais ce qui m'enchante, c'est la note! Oh! avoir du talent! J'ai comme des rayons sur la figure... Il faut absolument que je reprenne un air modeste pour aller lire à M^me^ Desmarets les *Avis spirituels*, c'est l'heure.

9 heures du soir.

J'ai pensé aussi tantôt à une chose : lorsque j'aurai gagné beaucoup d'argent, je rendrai à mon tuteur ce qu'il a dépensé pour moi, en dehors du prix de ma pension qui a été payée avec le produit de la vente des bijoux de maman.

Quand je ne devrai plus rien à cet affreux homme, je pourrai le détester bien à mon aise. Il paraît que M. Desmarets va entreprendre son grand ouvrage scientifique avec l'aide d'un secrétaire, un jeune homme de Clermont, fils d'un de ses anciens amis, et qui se destine au barreau. En attendant qu'il passe sa dernière thèse, les appointements qu'il recevra de M. Desmarets l'aideront à terminer ses études. Je suis toute je ne sais comment en songeant que pour la première fois de ma vie, je vais voir un jeune homme de près et lui parler.

XI

8 juillet.

M. Louis Paulet est arrivé hier. Il est joli, brun, pas très grand, comme mon pauvre mari... ça m'a fait si drôle! Quoiqu'il habite l'Auvergne, avec sa mère qui est veuve, il est né en Provence. On s'en aperçoit vite à son entrain et à sa vivacité. Sa voix a gardé de l'accent méridional une petite musique qui vous chante gentiment dans l'oreille. Enfin, il me plaît beaucoup, et même j'en ai rêvé cette nuit. Moi, je ne crois pas que je lui plaise, il ne m'a qu'un peu regardée en me saluant, et s'est remis à causer avec M. Desmarets « de la composition chimique des calcaires; » c'est un ouvrage sur la minéralogie qu'ils vont faire. On ne se figure pas le sommeil que ça donne d'entendre des savants, même un jeune, mes yeux devenaient petits, petits, aussi j'étais fort aise que M. Paulet ne fît pas attention à moi.

9 juillet.

Il m'a parlé. Je suppose que M. Desmarets lui a appris ce qu'il sait de moi, car il y avait comme de l'attendri sur son air gai quand il m'a dit :

— Bonjour, mademoiselle Catherine, j'espère que nous serons bons amis pendant le temps que je passerai ici.

J'ai répondu :

— Oui, monsieur, je... je...,

Impossible de trouver un mot aimable à ajouter! Alors, désolée, je lui ai avoué que j'étais toujours bête comme ça au commencement qu'on me connaissait, mais qu'après cela s'arrangeait.

— Hein! a fait M. Desmarest, n'est-ce pas triste de penser qu'un jour elle deviendra pareille aux autres!

20 juillet.

Je viens d'être malade, une fièvre! M. Renoux m'a renvoyé mon manuscrit avec une lettre contrainte, entortillée... Son associé, il paraît qu'il a un associé, n'a pas voulu adhérer aux engagements qu'il avait pris avec moi... « Les jeunes auteurs leur font perdre de l'argent... leurs livres se vendent mal... il faudrait s'adresser à quelque solide maison de Paris, qui puisse supporter ces avances de publicité... ils regrettent infiniment... »

Oh! ce chagrin que j'ai eu... de tout un jour je n'ai pu manger; mes pauvres projets, vous étiez si beaux! Je les ai racontés en pleurant à M. Desmarets qui est décidément d'un bon! Il est parti dare dare chez l'éditeur, en disant :

— Nous allons voir un peu ce qu'il a dans son sac, cet animal-là! Elle est adorable votre petite histoire, nous l'avons parcourue ce matin avec Louis.

Il m'a repris un espoir, mais au bout d'une heure c'était fini. M. Desmarest est revenu et m'a dit :

— J'ai confessé Renoux, ce n'est pas sa faute... c'est celle... son associé... ils craignent de vous engager dans une voie pleine de déboires, dans un travail qui use le cerveau, etc. Enfin, voilà, ils ne veulent pas vous publier. Puis il est rentré dans son cabinet en levant les épaules et en murmurant :

— Au diable les bavards!

Qu'est-ce que cela signifie? Suis-je découragée! A quoi me prendre à présent? M. Desmarets m'a dit :

— Bah! votre tuteur est là, il est riche, sans enfants, il vous tirera d'affaire. Seulement, avant de vous établir, il veut que vous ayez gagné quelque temps votre vie dans une situation aplatissante; ça flatte ses idées démocratiques. Chacun a sa petite folie en ce monde.

3 août.

Je me console un peu. Nous sommes enfin à la campagne, dans une charmante maison que M. Desmarets vient de faire remettre à neuf, et qui s'appelle Belle-Rose. Le jardin est rempli de toutes les variétés de l'espèce, depuis la rose des bois jusqu'à la rose-reine. M. Desmarets n'a pas que la passion des minéraux, il a celle de cette ravissante fleur « poussée à la folie », dit sa femme qui, elle, aime un peu tout, mais rien trop. Ces personnes de milieu sont d'un terne! M. Louis, lui, est très enthousiaste dans ses préférences, ça me plaît. Il est gentil, M. Louis! Nous nous promenons, nous causons ensemble comme deux camarades. Je lui raconte tout ce qui me passe par la tête, souvent je dois lui dire des bêtises, car il rit aux larmes. Des fois cela me fâche et je fais la mine, alors lui devient sérieux, il me regarde et me dit :

— Je vous en prie, mademoiselle Catherine, ne croyez pas que je me moque de vous, je ne puis pas vous expliquer pourquoi je ris, mon Dieu! mais si vous saviez le bonheur que j'ai à vous entendre! on donnerait toute la science du monde pour votre naïveté.

C'est égal, au fond, c'est humiliant d'être encore naïve à mon âge. Naïve est une signification polie de sotte, et j'ai dix-sept ans, enfin!

8 Septembre.

C'est singulier, je ne m'ennuie plus, je suis gaie, je ne pense presque pas à ma peinture, ni à *Stella*, qui dort dans ses rubans mauves, et au lieu de me représenter tristement ma chérie mademoiselle Blanche, dans sa tombe, je la vois au Ciel heureuse, et il descend sur moi une joie paisible. J'éprouve un contentement si singulier... Est-ce lui qui m'embellit? Il est positif que j'embellis. Mes traits n'ont pas changé, naturellement, mais il y a du clair dessus, du clair rose, c'est peut-être le reflet du jardin? Et puis c'est si agréable de causer avec M. Louis. On ne s'imagine pas tout ce qu'il sait, il m'instruit et m'amuse en même temps. Il a beaucoup admiré mes dessins et a dit : — Quel dommage que vous ayez dû laisser la peinture! — J'ai poussé un gros soupir en disant : Si mon tuteur voulait que M^me^ Desmarets augmente mes appointements, je pourrais acheter ce qui m'est nécessaire pour peindre un peu, mais il ne veut pas, il prétend que c'est gagner suffisamment à mon âge, et que pour l'avenir il est là. — C'est possible, a répondu M. Louis, cependant cela ne nuit jamais d'avoir un beau talent, et votre tuteur, je vous l'avoue, me fait un effet assez étrange.

Et à moi donc!

9 Octobre.

Ai-je rêvé ce bonheur inouï qui m'arrive? Hier soir j'étais assise sous la tonnelle de rosiers grimpants, un vrai nid de parfums, vaguement éclairé d'une blanche lueur d'étoiles. Dans un bosquet un rossignol se mit à chanter, et moi, en l'écoutant, à pleurer. C'était si tendre, si pénétrant, cette mélodie, qu'il me sembla qu'elle ouvrait je ne sais quel coin inconnu de mon cœur, où soudain je découvris une chose si effrayante, et pourtant si jolie que mes larmes redoublèrent.

ANDRÉ GÉRARD.

(*La suite prochainement.*)

LE RETOUR

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. MOSLER

LE CANAL DE TANCARVILLE

La Chambre des députés et le Sénat, avant la clôture de la dernière session législative, ont voté un projet de loi qui autorise la construction d'un canal maritime latéral et fluvial à la Seine, entre le Havre et Tancarville.

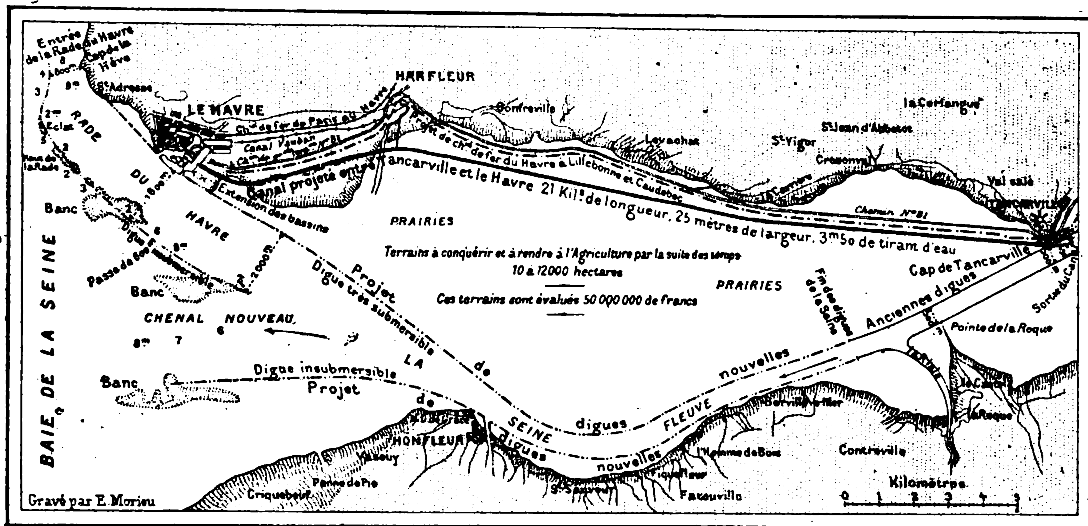
Le canal partira de l'extrémité des bassins du Havre, et suivra sans s'en éloigner la rive droite de la Seine jusqu'au point qu'on nomme le Nais ou le cap de Tancarville. Il permettra à la batellerie fluviale d'arriver au Havre en évitant les dangers de la traversée maritime dans l'estuaire de la Seine.

Il aura 25 kilomètres de longueur, 25 mètres de largeur au fond et 3m,50 de mouillage ou tirant d'eau. Ce mouillage est supérieur de 50 centimètres à celui où doit être portée la Seine entre Paris et Rouen.

D'Harfleur au Havre, le canal devra être accessible aux bricks, aux goëlettes et aux bateaux à vapeur charbonniers qui viennent de Cardiff ou de Swansea, de Sunderland ou de Newcastle.

Le tirant d'eau en sera par conséquent porté à 4m,50.

Si cela devenait nécessaire, il pourrait même être porté à 6 mètres, par un simple draguage. On estime que le tirant d'eau de 4m,50 sera pour longtemps suffisant, car plus de la moitié des navires qui fréquentent le port du Havre, calent au plus 4 mètres.



Carte du projet de canal entre Tancarville et le Havre, récemment voté par les Chambres.

Les chalands dits rouennais, qui font un service régulier entre Paris et Rouen, ayant une largeur de moins de 8 mètres, le canal pourra donner passage à deux convois de chalands à la fois, marchant en sens contraire, sans qu'ils soient obligés de ralentir leur vitesse, ou courir le risque de s'échouer sur les berges en cherchant à s'éviter.

Le canal sera d'ailleurs muni d'un chemin de halage sur chaque rive, ce qui facilitera, non seulement la navigation des chalands, mais encore l'entretien du canal et le chargement et le déchargement des marchandises en un point quelconque du parcours.

La navigation se fera par convois, comme sur la Seine, au moyen de toueurs sur chaîne noyée ou de simples remorqueurs à vapeur. Les bateaux apporteront les matières premières aux établissements industriels qui existent déjà ou se créeront dans la plaine de l'Eure, un faubourg du Havre, ou le long des rives du canal. Les terres résultant de l'excavation, rejetées en *cavalier* de part et d'autre, formeront des talus qui seront plantés d'arbres et qui contribueront avec ceux-ci à arrêter l'effet des coups de vent.

Le canal, comme on le voit par notre carte, partira du pied même du cap ou Nais de Tancarville, à 96 kilomètres à l'aval du pont de pierre de Rouen. Il passera au pied d'un autre cap, celui du Hode, et longera une série de coteaux. Il coupera ensuite la rivière la Lézarde au-dessus d'Harfleur, dont la communication avec la Seine sera ainsi interrompue, mais qui sera relié au canal par un embranchement de 500 mètres.

La rivière la Lézarde et les ruisseaux qui descendent des coteaux le long de la Seine assureront l'alimentation du canal. Celui-ci traversera finalement la plaine de l'Eure, et aboutira soit au bassin de ce nom soit au 9e bassin du Havre en construction. En amont du point d'arrivée, sera un bassin de garage dans lequel les péniches et les chalands, chargés ou déchargés, allant aux bassins maritimes et en revenant, stationneront en toute sécurité. Ce bassin fluvial, long de 500 mètres, large de 60, pourra recevoir à la fois vingt-quatre chalands du type rouennais, ancrés le long de ses quais.

Les dépenses auxquelles donnera lieu l'exécution de tous les travaux dont il vient d'être parlé, sont évaluées à 21 millions de francs. Ce débours est pleinement justifié par l'importance du résultat à obtenir. La Chambre de commerce du Havre y contribuera pour une part importante, 4 millions.

Le canal achevé, le Havre pourra communiquer aisément et économiquement avec tout l'intérieur de la France. Pour rejoindre les frontières de l'Est, il n'a aujourd'hui que la Seine et une seule ligne de chemin de fer. Le trafic fluvial, depuis nombre d'années, malgré l'accroissement qu'a pris le port du Havre, ne s'est pas développé et oscille autour du chiffre assez modeste de 150 000 tonnes par an. Le rival direct du Havre, Anvers, est desservi par de nombreuses lignes de voies ferrées et de canaux qui relient ce port à la Meuse et au Rhin. Aussi depuis vingt ans le tonnage du port d'Anvers a-t-il quintuplé, tandis que celui du Havre n'a fait que doubler. Il est vrai qu'Anvers reçoit aujourd'hui par ses canaux au delà d'un million et demi de tonnes, ou dix fois plus que le Havre par la Seine.

On calcule que l'exécution du canal du Havre à Tancarville permettra de réduire de 2 francs par tonne le prix du fret de Paris au Havre, et assurera à ce dernier port la clientèle de tout le bassin de la Seine au détriment d'Anvers. Les navires du Havre ne seront plus obligés de quitter ce port sur lest, et d'aller chercher à l'étranger des marchandises d'exportation.

Le port de Cette dans le Midi, dans le Nord Dunkerque, Gravelines, Calais, Lille, doivent aux canaux qui y aboutissent une partie de leur importance commerciale ou industrielle, de leur développement, de leurs relations toujours grandissantes. Il en sera de même du Havre, auquel le canal décrété apportera certainement un ample fret de sortie.

Rouen a fait une opposition unanime à ce projet de canal, et la Chambre et le Sénat ont retenti à plusieurs reprises des doléances des honorables représentants de cette industrieuse cité. Mais Rouen ne cessera pas, par la mise à exécution de ce travail, d'être l'intermédiaire obligé entre Paris et le Havre, et ne perdra aucune de ses prérogatives ni de ses facultés manufacturières. Quant à prétendre, comme l'a fait Rouen, que les péniches ne pourront jamais atteindre l'entrée du canal et naviguer sans danger sur la basse Seine en aval de Rouen, l'expérience a démontré le contraire. Ce qu'il faut pour Rouen, c'est que l'on continue sans retard et qu'on achève enfin l'endiguement de la Seine de Berville à Honfleur.

Quelle que soit en cette matière l'opposition que fasse à son tour le Havre, il faut achever ce grand travail, dont les frais seront amplement couverts par le prix des terrains conquis sur le fleuve. Il y a place sur la Seine pour Rouen et le Havre, mais il faut donner à chacune de ces deux villes la satisfaction à laquelle elle a droit.

L. SIMONIN.

BIBLIOGRAPHIE

La Peinture au Salon de 1880, par Roger Ballu. 1 vol. in-32. (A Quantin, éditeur). Il n'est guère de critique d'ensemble sans classification. En fait de peintres, on peut adopter la classification en classiques et romantiques, en dessinateurs et coloristes, en idéalistes et réalistes, sans parler des naturalistes et même des impressionnistes. Il y a de plus les *genres* qui fournissent un moyen aisé de couper les chapitres d'un Salon de peinture. M. Roger Ballu a adopté une tout autre division: pour lui, les peintres forment deux groupes, le groupe des *peintres émus*, le groupe des *peintres habiles*. Il est bien tel peintre qui n'est ni ému, ni habile: celui-là, l'on n'en dira rien, voilà tout. L'idée de M. R. Ballu, pour être originale, n'en est pas plus mauvaise, et l'on aura volontiers la curiosité de savoir à quelle classe le critique a rattaché tel ou tel de nos artistes préférés.

Histoire du dix-neuvième siècle, par J. Michelet. 1 vol in-18, (Marpon et Flammarion, éditeurs). — Michelet, on peut le dire, entre dans la postérité toutes voies ouvertes. Ce ne sont partout qu'éditions nouvelles de ses œuvres, que publications d'œuvres inédites et même inachevées, qu'adaptations d'extraits de ses ouvrages à des collections nouvelles. Ce volume, qui forme le complément de l'*Histoire de la Révolution française*, va du 18 brumaire à la bataille de Waterloo. On peut penser que l'auteur n'est pas tendre pour Bonaparte. Enfant, il avait été témoin lui-même de la terrible époque qu'il raconte: aussi n'est-ce point la vie qui manque à ce récit, vie intense et comme précipitée, qui appartient en propre à Michelet.

Musées et bibliothèques de Paris. Idées et réformes, par Romain-Mornai. 1 broch. in-8°. (Guérin, imprimeur, rue des Petits-Carreaux, 26.) Il y a beaucoup d'idées dans cette petite brochure, et plus d'une réforme avantageuse en pourrait sortir, si ceux qui *peuvent* quelque chose prenaient la peine de la lire. Là est la difficulté. En attendant, signalons toujours au public *lisant* l'opuscule de M. Romain-Mornai, qui cache sous ce pseudonyme un des plus fins connaisseurs de nos antiquités parisiennes. M. Romain-Mornai passe en revue toutes nos bibliothèques et tous nos musées, louant et critiquant, et disant délibérément ce qu'il croit la vérité. Nous étonnerons-nous qu'elle ne soit point toujours favorable à l'administration qui tient dans sa main ces divers établissements? Nous ne pensons point que celle-ci soit plus qu'une autre en possession de la perfection. Mais nous devons penser qu'elle doit vouloir l'atteindre : aussi lui dirons-nous, comme M. Romain-Mornai lui-même : « Lis, je te prie, *lege quæso*. »

NOTES ET IMPRESSIONS

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

PASCAL.

***

Le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil des *Lettres provinciales*. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées.

VOLTAIRE.

***

Le génie de Pascal s'impose à l'admiration de tous, même après les thèses de nos aliénistes sur son amulette.

G. M. V.

***

Les femmes sont sujettes à une férocité épidémique; l'exemple d'une seule en entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle, les autres sont malades.

DIDEROT.

***

Les masques à la longue collent à la peau: l'hypocrisie finit par être de bonne foi.

E. ET J. DE GONCOURT.

***

Ah! les saints, ce sont encore les gens les plus à craindre dans ce monde: malheur à qui les trouve sur son chemin!

ERNEST RENAN.

***

Un homme qui ne se marie pas est un banqueroutier frauduleux.

ARMAND DESPREZ.

***

On disait autrefois que l'amour tuait la prudence; aujourd'hui la prudence prend sa revanche et tue l'amour.

***

Un siècle n'a pas toujours autant d'unité qu'on pense: celui de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert est aussi celui du diacre Pâris, de Mesmer et de Cagliostro.

G. M. VALTOUR.

MOUSTIQUES

I

Mme de Grainperlé prétend qu'elle n'a pas de chance. Toujours des postes nouveaux, et toujours à des endroits plus désagréables les uns que les autres; en vain son mari lui fait observer que tout le monde a passé par là, que c'est le chemin qui mène à Rome, qu'il faut prendre patience; cela ennuie la petite femme; elle avait été ravie à l'idée d'épouser un diplomate, se figurant qu'elle allait passer une bonne moitié de sa vie à faire des révérences à des reines très aimables, à dîner chez des empereurs, et à porter des manteaux de cour! Elle s'apercevait que ce n'était pas tout à fait ça, et dans le petit trou très honorable où on les avait envoyés, elle n'avait pour distractions que celles que lui procurait son foyer. En vain elle écrivait à tous ses amis, mettait en œuvre toutes les protections dont elle disposait, elle n'arrivait pas. Si, par bonheur, on obtenait quelque promesse d'un ministre régnant, on était sûr qu'avant qu'elle pût avoir effet, le ministre avait un successeur, et ce successeur se faisait un devoir d'éliminer les protégés de son excellent prédécesseur, et de faire ainsi preuve d'impartialité. Mme de Grainperlé était bien assurée que si elle pouvait parler elle-même... Mais les congés se passaient en famille et, du reste, les déplacements sont coûteux, et Grainperlé est un garçon rangé qui n'aime pas les dépenses dont il n'a pas le principal agrément. On faisait l'été de petites excursions dans les stations thermales, à proximité facile; on y rencontrait invariablement une foule de grands personnages en villégiature, mais jamais un seul qui pût être bon à solliciter.

II

Enfin, un jour béni, Mme de Grainperlé vit dans le journal que le ministre des affaires étrangères devait faire un voyage instructif dans les cours du Nord, et s'arrêterait sans doute à X...et à Z... pour se reposer! X... et Z... étaient situés à une de ces distances commodes, à laquelle Grainperlé n'eut rien à objecter, et sa femme, au comble de ses vœux, télégraphia sur l'heure à Paris pour se faire expédier une robe du bon faiseur. Elle avait quinze jours devant elle, et le temps de se préparer à cette importante démarche. Pendant ces quinze jours, elle ne perdit pas son temps, s'informa avec un soin jaloux de la carrière du ministre, étudia ses brochures, collectionna ses photographies, apprit par cœur ses bons mots, enfin se prépara à plaire, à séduire, à enchanter, par tous les moyens possibles, décidée à conquérir ce poste gai, agréable, Vienne ou Pétersbourg par exemple, où elle pourrait savourer un peu les douceurs d'une carrière dont jusqu'ici elle n'avait vu que les côtés arides.

Grainperlé était pessimiste de sa nature et s'appliqua à assurer sa femme qu'elle n'obtiendrait absolument rien.

III

— Le ministre ne t'écoutera seulement pas!

— Il m'écoutera; Level est avec lui; je lui ai écrit; c'est un garçon très obligeant, et je suis certaine qu'il s'arrangera à me donner une bonne occasion de parler; du reste, c'est ton droit, c'est une horreur même que déjà...

— Le droit. C'est au ministre de placer ceux qui lui conviennent.

— C'est ça, c'est avec ce caractère qu'on ne fait rien dans la vie.

— Ce n'est pas en s'agitant qu'on fait grand'chose.

— Il ne s'agit pas de s'agiter, il s'agit de parler quand il le faut, de faire valoir ses services, de rappeler qu'on est au monde. Les hommes sont d'un égoïsme!

— Parfaitement.

— Et si tu m'aimais un peu, tu n'aurais pas de repos, oui, je dis pas de repos avant de m'avoir installée dans une ville agréable...

— Eh bien! demande-le à ton ministre. Je ne demande pas mieux, moi; je me trouve un sujet très remarquable, capable de remplir toutes les positions. A propos, qu'est-ce que c'est que cette caisse qui est arrivée ce matin?

— C'est ma robe.

— Quelle robe?

— Eh bien! celle que j'ai commandée pour aller à X... Crois-tu que j'aurai grand prestige avec ce petit complet gris, quoique ce soit encore trop bon pour ici.

— Et ça coûte, cette robe?

— Je ne sais pas; tu la payeras sur les frais d'installation.

Grainperlé fit une mine!

IV

Tous les hôtels, à X..., où ils ne sont pas nombreux, étaient pleins de monde. Le ministre venant de l'Ouest devait par hasard se rencontrer avec le ministre venant de l'Est, et cela avait mis en mouvement d'autres personnalités; puis c'étaient les honnêtes baigneurs qui faisaient leur cure entre deux secousses de tremblement de terre. Mme de Grainperlé suivait l'itinéraire du ministre et enfin annonça à son mari qu'il serait à X... le surlendemain, lui ordonna de télégraphier pour des chambres, et donna un coup d'œil dernier à sa jolie toilette: c'était un chef-d'œuvre d'une simplicité parfaite et d'une élégance achevée; tout était assorti, et le ministre serait charmé sûrement de cette apparition parisienne au milieu des créatures fagottées qui pullulent à X... depuis quinze jours. Mme de Grainperlé soignait sa beauté, ne quittant pas ses gants, ménageant son teint, craignant le soleil, le vent, le serein; elle savait qu'un ministre n'est qu'un homme, après tout, et ne s'intéresse pas uniquement à la solution des problèmes européens. Et comme un soldat qui a de bonnes armes, Mme de Grainperlé partit pour X.... Ils arrivèrent le soir, avec peine trouvèrent une voiture pour eux et leurs bagages, et enfin s'arrêtèrent à l'hôtel du « Noble Coq » qui était celui choisi aussi par Son Excellence. Tout le premier était pris naturellement, mais un *kellner* plein de politesse s'étant assuré de l'identité de M. de Grainperlé, les conduisit en parlant un charabia de toutes les langues, à travers plusieurs corridors, jusqu'à la porte de leur appartement. Là, il les laissa, et Mme de Grainperlé put l'admirer à son aise. Deux vilaines petites chambres parquetées de bois de sapin, des lits étroits et douteux, une table boiteuse, pas de rideaux aux fenêtres, enfin l'hôtel dans toute son horreur primitive. Mme de Grainperlé fit bonne contenance.

— Ces chambres sont horribles, mais une nuit est bientôt passée; j'ai des draps dans ma malle. Anna mettra nos châles au lieu de ces édredons. Il faut tout sacrifier à la commodité d'être dans le même hôtel; j'ai vu qu'il y a un jardin, nous pourrons y prendre le café après déjeuner; Level arrangera les choses pour cela...

V

Pendant ce temps, la femme de chambre de Mme de Grainperlé procédait à l'installation et enlevait aux chambres quelque peu de leur horreur. Le ministre arrivait par le train qui entrait en gare à onze heures, et malgré les protestations de M. de Grainperlé, qu'il était fatigué, que le ministre n'y tiendrait nullement, qu'il préférerait qu'on le laissât tranquille, Mme de Grainperlé l'emporta et envoya son mari saluer son ministre au marchepied du train.

— Eh bien? dit Mme de Grainperlé quand il revint.

— Eh bien! il est arrivé; tu les entends, du reste.

— Comment t'a-t-il reçu?

Mais très poliment, il a demandé de tes nouvelles — froidement, — mais il en a demandé, et Level est ravi à la pensée de t'être agréable.

— Le cher garçon. A quelle heure le ministre se lève-t-il?

— Ah! par exemple, je n'en sais rien, ce que je sais, c'est que je tombe de sommeil, bonne nuit, si tu as la chance de dormir sur cette planche d'amphithéâtre!

Mme de Grainperlé était décidée à dormir parce que cela repose le teint, mais autrement ne s'en souciait pas. Elle ne rêvait qu'ambassades, réceptions princières, voitures de gala, etc.; le ministre allait être charmé d'emblée; son mari serait nommé premier secrétaire, puis, de là à une ambassade il n'y a qu'un pas, il verrait tout de suite qu'elle était faite pour être ambassadrice; quelle chance qu'il soit venu à X... Ce sont de ces chances qu'on ne rencontre pas deux fois, enfin elle allait en profiter... et là-dessus, elle s'endormit sans sentir que le lit était dur...

VI

Au premier jour, elle était réveillée et attendait avec impatience sa femme de chambre qui, selon ses ordres, entra à sept heures; elle n'avait pas levé les stores de calicot jaune et regardé sa maîtresse qu'elle poussa un cri:

— Ah! madame.

— Quoi?

— Ah! mon Dieu, madame, quel malheur! Que madame regarde! Et, sans pitié, elle prit un miroir et l'apporta près du lit.

Mme de Grainperlé y jeta un regard, puis poussa un cri, elle aussi:

— Un médecin! un médecin!

A cet appel désespéré, M. de Grainperlé qui dormait, se précipita en robe de chambre chez sa femme.

— Qu'y a-t-il, grand Dieu?

Il le vit bientôt. Mme de Grainperlé, en proie à une attaque de nerfs, était renversée sur son oreiller, le visage boursouflé, couvert de cloques rouges, dévoré, en un mot, par d'horribles moustiques, l'œil droit était presque fermé, le nez, charmant d'ordinaire, était démesurément enflé, et même les mains, les mains blanches, fines, et charmantes de la pauvre femme étaient dans le même état.

M. de Grainperlé resta atterré.

— Ah! monsieur, quel malheur! répétait la femme de chambre, au courant des espérances de sa maîtresse.

— Le fait est que ces morsures sont horribles. Souffres-tu, chère amie?

— Souffrir, qu'est-ce que cela me ferait de souffrir, mais être un monstre, être défigurée! Impossible de se montrer!

Dans sa colère, elle mettait son mouchoir en pièces.

— Il faut toujours faire chercher le médecin, murmura timidement M. de Grainperlé, qui donna les ordres en conséquence.

VII

Le médecin arriva, un brave homme de médecin, fort étonné qu'on le fit venir pour une bagatelle: un peu de glycérine, et, dans cinq ou six jours, il n'y paraîtrait plus,

— Cinq ou six jours! mais c'est tuot de suite, mettez-moi n'importe quoi sur la figure, mais faites passer ces rougeurs.

— Impossible, madame, un peu de poudre, et, dans cinq ou six jours!

Là-dessus on l'envoya promener.

— Non, c'était affreux, échouer ainsi au port.

Anna suggéra une application généreuse de blanc, mais, après y avoir apporté tout son talent, ne parvint à donner au visage de sa maîtresse que l'aspect de celui d'un pierrot qui aurait la rougeole. M. Level fit demander vers onze heures l'honneur de quelques minutes d'entretien.

— Eh bien, ma chère, voulez-vous le voir? demanda M. de Grainperlé.

— Le voir! mais je crois que vous perdez l'esprit; me montrer avec un visage semblable, mais je ferais peur aux moineaux! Allez, monsieur, allez faire vos affaires vous-même, vous vous y entendez si bien!

Et en sanglotant, Mme de Grainperlé se laissa tomber sur une chaise. Tout fut inutile, elle ne voulut pas descendre.

— Mais tu causes si bien, dit son mari; tu charmeras le ministre par ton esprit.

— Par mon esprit! Imbécile, allez! Allez le charmer! vous en avez autant que moi.

VIII

Plusieurs fois dans la journée, le ministre, que Level avait rendu curieux de voir la charmante Mme de Grainperlé, demanda à son mari s'il n'aurait pas ce plaisir.

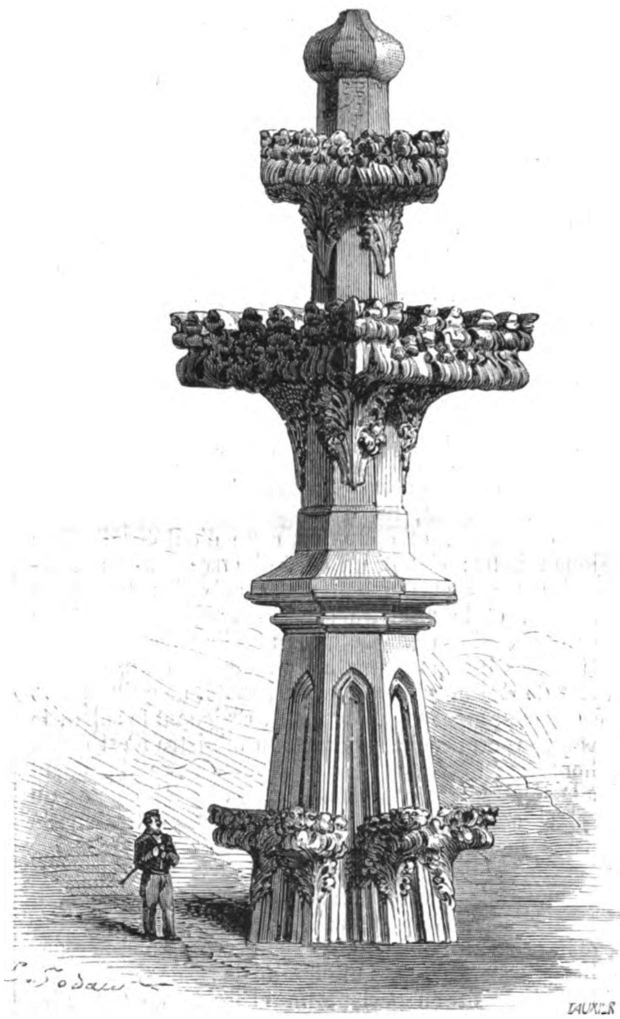
— Ma femme est désolée, Excellence, désolée, mais une névralgie aiguë... Elle est hors d'état de se lever.

— Je le regrette, dit sèchement l'Excellence, et en particulier à M. Level: Une poseuse, sans doute; elles sont toutes capricieuses; du reste, qu'a-t-on donc à me rabattre les oreilles du mérite de ces gens-là, ils sont fort bien où ils sont.

Et le ministre est parti, et la robe n'a jamais été mise, et l'occasion unique a été manquée, et la pauvre petite Mme de Grainperlé ne s'en console pas, et en rend son mari responsable... Ce que c'est que d'un moustique.

MOSCA.

STATUE DE JEUNE FILLE EN MARBRE PENTÉLIQUE TROUVÉE A LARNAKA (CHYPRE) FACE



UN FLEURON D'UNE DES TOURS DE LA CATHÉDRALE DE COLOGNE TERMINÉE LE 14 AOUT DERNIER

STATUE DE JEUNE FILLE EN MARBRE PENTÉLIQUE TROUVÉE A LARNAKA (CHYPRE) PROFIL

M. SOKOLOVSKY, ingénieur des ponts et chaussées.

LE GRAND DUC NICOLAS CONSTANTINOVITCH, chef de l'expédition.

M. ZOULOFF, officier de marine.

M. SOROKINE, professeur de botanique à l'université de Kazan.

M. KARAZINE, artiste peintre.

M. FELTZAME, zoologiste.

M. SIMAKEFF, artiste peintre.

M. MOUSCHKETOFF, professeur à l'École des mines de Saint-Pétersbourg.

LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION RUSSE ENVOYÉE POUR ÉTUDIER LE TRACÉ DU CHEMIN DE FER DE L'ASIE CENTRALE

LES INDUSTRIES DE LA CAMPAGNE. — L'EXTRACTION DE LA TOURBE

REVUE FINANCIÈRE

On ne s'attendait guère à une hausse de morte-saison qui prenant la Rente française à 118 30, son cours de compensation, la porterait par une suite de progrès quotidiens jusqu'aux environs de 120; tel est pourtant le phénomène financier dont nous sommes témoins depuis le milieu d'août.

Le Cinq, d'abord soutenu, puis demandé avec une certaine réserve, enfin poussé avec vivacité à l'approche de septembre a dépassé les limites que les plus hardis lui assignaient pour le mois courant. Le Trois et l'Amortissable l'ont suivi le plus souvent, quelquefois l'ont devancé; l'un s'est négocié à 86 30; l'autre à 88 25.

Imitant nos Rentes françaises, les valeurs se sont résolûment lancées vers des cours nouveaux.

Il serait trop long d'énumérer toutes les hausses de la semaine, je me contenterai d'indiquer les plus remarquables.

Dans le groupe des Sociétés, la Banque d'escompte, la Banque de Paris et la Société financière se sont signalées, mais c'est au Foncier qu'appartiennent les honneurs de la semaine.

Les progrès du Foncier, prévus d'ailleurs par tous les spéculateurs intelligents, l'ont rapidement porté aux environs de 1400. Un pas lui reste à faire pour franchir ce cours rond, il le fera certainement, puis, sans retard, se mettra en marche vers 1500. Aux prix actuels, l'acheter n'est donc pas encore un mauvais calcul. L'émission du Foncier d'Algérie, qu'on donne comme prochaine, est attendue avec impatience. Les nouvelles Communales à 485 ont toujours un marché actif; c'est sur ces excellentes obligations que l'épargne se porte de préférence.

Nos Chemins français n'ont guère varié; leur hausse est faite. Cependant de belles recettes leur attirent un regain d'acheteurs et peu à peu ils avancent; pour ces titres si solides, chaque plus-value est acquise, nul mécompte à craindre.

Parmi les valeurs industrielles, le Suez, le Gaz et les Transatlantiques ont été les plus vivantes; elles ont donné lieu à de nombreuses négociations, sans aller toutefois beaucoup au-delà de leurs prix de huitaine.

Tous les fonds étrangers qui se négocient sur plusieurs marchés à la fois, ont profité du progrès de nos valeurs françaises pour se rétablir aux cours d'où la baisse du milieu du mois les avait fait descendre; l'Italien a coté 86 15; le Hongrois, 95; le Florin, 77. On ne sait, il est vrai, où ces valeurs voudront bien s'arrêter, mais les capitalistes bien avisés se garderont de les suivre dans leur course; ils devront se rappeler que toutes ont la baisse facile et, qu'à la moindre alerte, toutes tomberaient à la fois.

La réponse des primes et les compensations se sont faites aux environs des cours les plus élevés du mois.

Parmi les titres qui ont été l'objet de nombreuses négociations, il convient de distinguer les Bons de l'Assurance financière, remboursables à 2500 francs. Le dividende total servi par l'Assurance financière s'élève pour l'exercice à 22 50; on sait qu'un supplément de 7 fr. 50 se paye en ce moment.

Les actions des *Carrières françaises et belges réunies*, patronées et émises par la *Banque industrielle* sont bien accueillies; les 1500 titres qui sont offerts au prix très modéré de 518 75, se classent rapidement. Ce succès n'a rien de surprenant; le dividende de 1879, qui est de 18 francs, atteste la valeur de l'affaire. Son développement ne saurait faire question. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la société des Carrières Réunies a passé des traités avec les plus grandes villes de l'Europe, et chacun de ces traités lui laissera d'amples bénéfices.

L'exploitation des carrières est généralement très fructueuse; presque toutes les entreprises similaires sont en excellente voie.

« Les Sociétés de Lessines et de Quenast, dit le *Télégramme financier*, fournissent la démonstration la plus éclatante de la prospérité qui est réservée à la Société des carrières françaises et belges réunies.

» Surchargée de frais de transport avec un capital de 5 millions, la Société de Quenast a trouvé dans la période d'une année un bénéfice de 1 200 000 francs; aussi les actions de cette Société, émises à 500 francs, valent-elles actuellement plus de 2200 francs. La Société, dont la Banque industrielle offre aujourd'hui les actions, atteindra sans nul doute une prospérité semblable. »

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

Le grand duc Wladimir de Russie, accompagné de la grande duchesse, sa femme et de ses trois enfants, est arrivé à Paris lundi; leurs Altesses sont descendues à l'hôtel Bristol.

La duchesse de la Torre est à Paris pour une quinzaine et se rendra ensuite en Allemagne.

Le prince Napoléon est à Moncalieri avec ses fils et doit se rendre à Monza pour les présenter à la famille royale d'Italie.

L'ex-vice-roi d'Egypte est parti de Vichy pour l'Italie. Sa suite se compose de vingt-deux personnes.

M. le comte de Paris est parti aussi pour l'Italie, accompagné de sa fille et de son fils.

Le marquis de Molins, ambassadeur d'Espagne, est arrivé jeudi à Paris, venant d'Allemagne et est reparti pour Madrid où il va assister aux couches de la reine Marie-Christine.

La reine Isabelle a dû quitter Arcachon lundi dernier.

Le roi et la reine de Grèce seront à Copenhague le 6 septembre et repartiront le 10 pour Athènes. Le roi et la reine de Danemark les accompagneront jusqu'en Allemagne.

A la suite de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver, M. et Mme Say se sont retirés dans leur château de Stors.

Le mariage de M. de Molans avec Mlle d'Esmond a été célébré en grande pompe. La famille de Molans, originaire de la Franche-Comté, est fort ancienne; celle de la mariée, d'origine normande, a habité l'Irlande pendant plusieurs siècles.

On annonce un grand mariage dans le monde diplomatique, M. le comte de Bellomare épouse Mlle Loppez de la Coire. Le comte appartient à une famille princière d'Espagne.

Rentrés à Paris: le comte Castelli, M. G. Halphen; la princesse Ouroussoff.

Déplacements et villégiatures: le comte de Fitz-James au château de Kœnigswart; le baron de la Villestreux à Chateaudun; le marquis de Pimodan au château d'Echenay; le comte de Clermont-Tonnerre à Dieppe; le vicomte de Rainneville à Evian; le vicomte Amelot à Belleval; le baron de Witt à Anvers; le comte Delamarre au Tréport; le marquis d'Espeuilles au château de la Montagne.

Les fêtes se sont succédé sans interruption à Houlgate, la ravissante plage voisine de Cabourg. — Aix-les-Bains est bondé de visiteurs parmi lesquels Nilsson, Maurel, Coquelin et Mme Patti.

SPORT HIPPIQUE

Steeples chases d'Auteuil. — Dans le prix Astrolabe (2000 fr. en 3000 mètres) sont arrivés: 1, *Balance* à M. Robinson; 2, *Capucin* à M. R. Hennessy. Dans le prix Reugny (4000 fr. en 4000 mètres), 1, *Blaviette* à M. Ed. Childs, 2, *Belle-Isle* au haras de Saint-Sauveur. Dans le prix Congress (10000 fr. en 3000 mètres), 1, *Fin-Picard* à M. le baron Seillière; 2, *Polichinelle* à M. Robinson. Dans le prix du Parc des Princes (2000 fr. en 3000 mètres), 1, *Instrument* à M. Bolensi; 2, *Clin Foc* à M. de Borda.

Après les courses — qui ont fait courir nos sportsmen jusqu'aux limites de la terre ferme et sans médire des hippodromes de Normandie — c'était fête de se retrouver aux portes de Paris sur le joli terrain d'Auteuil. Le gros prix de la journée, le Congress, réunissait treize concurrents. Pas mal de chevaux sont tombés sans qu'on ait eu à déplorer de grave accident. Le favori a gagné sans peine.

Boulogne-sur-Mer. — *Paolo* et *Orphéon* ont fait dead heat dans le prix de la Société d'encouragement; à la seconde épreuve *Paolo* a gagné d'une encolure. — *Stathouder* au marquis de Saint-Sauveur a enlevé au petit galop le prix d'Ambleteuse. Le prix de la Plage est resté à *Embuscade* et *Missive* a couru seule le prix de consolation.

Les courses du Vésinet ont attiré beaucoup de monde; le sport a été assez intéressant et la direction a fait bonne recette.

Queen's-County et *Garde noble* ont fait dead heat dans le prix de Boispréau. A la seconde épreuve *Queen's-County* s'est présenté seul. *Winnie* à M. le comte d'Evry a brillamment gagné le prix de Sablonville; *Capucin* à sir Henry 2e, *Pirate* 3e — *Bataille* a battu *Sir de Gamache* dans le prix de Poissy, course de haies. Enfin *Porte-Bonheur* a gagné très facilement le prix de Chambourcy. *Rob-Roy* 2e; *Lahire* 3e. Courses à Lille. — Le prix principal a été gagné par *Prologue*, *Paola*, 2.

Babna a remporté le prix de la ferme, *Indiscrète*, 2; *Olive*, 3. *Maroc II* a battu *Sirène II* dans le prix de la Société d'Encouragement; *Gavotte* 3e. Le prix des tribunes (handicap) a été gagné par *Aurélie* battant *Pallas*; *Alecte* 3.

Courses à Périgueux. — *Brigand* a couru seul le prix spécial et *Bête-à-Chagrins* le prix principal. *Elvire II* a gagné le Prix de l'administration des Haras; *Aline*, 2e; *Active* 3e. Le prix du conseil général a été remporté par *Maraudeur*; *Potentat*, 2. *Sensation* est arrivé 1re dans le prix de la Société hippique; *Patrouille*, 2.

SPORT NAUTIQUE

Sur la demande du comité de la Méditerranée réunie à Cowes, le roi de Portugal a consenti à retarder de quinze jours les régates locales de Lisbonne; elles auront lieu en conséquence le 21 et le 22 octobre, tandis que le premier match de Lisbonne à Gibraltar est irrévocablement fixé au 25 du même mois.

Le goût du yachting se développe sensiblement en Italie et les régates du Royal Yacht Club, qui ont eu lieu à la Spezia durant le mois d'août, ont été en somme très réussies. Le concours des spectateurs était vraiment extraordinaire, malheureusement les mauvais temps qui ont régné, expliquent l'abstention d'un certain nombre de yachts.

A Saint-Nazaire, le 23 août, *Néva* est arrivé 1er en 6 minutes 30 secondes avant *Zampa*. Ce dernier a gagné le 1er prix de 50 secondes, par suite de son allégeance. Dans la course des séries au-dessous de 20 tonneaux, 1er *Stella*, à M. Jousset; 2e *Hélène*, à M. Merson.

∴

Une très intéressante séance d'escrime a eu lieu samedi au carrefour des Heronières, près de Fontainebleau. C'étaient les élèves de l'Ecole d'application qui donnaient un grand assaut, auquel assistaient les plus fines lames de Paris, ainsi que les prévôts et moniteurs de la garnison. Parmi les spectateurs, beaucoup de dames de la société parisienne, qui ont applaudi les passes d'armes des futurs officiers.

Une rencontre à l'épée a eu lieu à Argenteuil, M. Henri R..., un peintre connu, a été blessé au jarret. Son adversaire était M. Ernest J..., qui appartient au monde de la bourse.

Depuis le commencement de l'année, il y a eu cent quarante duels, c'est une moyenne de quatre par semaine.

La chasse est à peine ouverte que déjà commence la série des accidents. M. de Salleneuve, qui fut sous l'empire conseiller d'Etat, s'est tué en voulant sauter un fossé à Juttray. La gâchette de son fusil s'est accrochée à une ronce et il a reçu toute la charge dans la tête.

L'ouverture a été fêtée au château de Chevarny. — Le comte avait invité tous les châtelains des environs; il y a eu des joûtes sur l'eau, courses à ânes, etc., etc. Des prix de grande valeur ont été distribués aux vainqueurs. Un mât de cocagne des mieux garnis avait été dressé dans la cour d'honneur, des tentes où se débitaient les rafraîchissements, égayaient les pelouses. Le soir bal champêtre et feux d'artifice.

Il y aura chasse à tir, dimanche, autour du parc d'Apremont et lundi chasse dans le parc. Les princes et leurs invités seront au nombre de douze.

SAINT-HUBERT.

RÉBUS

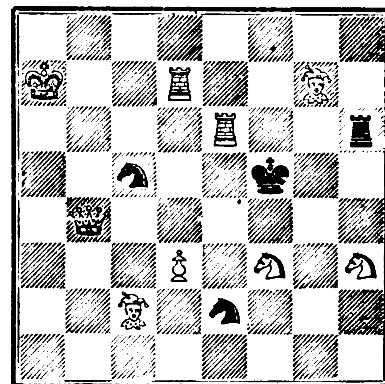
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS: Le danger est la pierre de touche des caractères.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 504.

1er Prix du concours du 5e congrès des Échecs en Amérique. *Per aspera ad astra.*

Noirs.



Blancs.

Les Blancs font mat en deux coups.

J. A. DE R.

UNE NOUVELLE EXPÉDITION

AU POLE SUD

Il fut un temps où le pôle sud était l'objectif des géographes et des navigateurs français; c'était l'époque où Dumont d'Urville parcourait les mers du Sud avec l'*Astrolabe* et la *Zélée*, et découvrait des régions inconnues. Les Italiens semblent désireux aujourd'hui de reprendre cette tradition: une expédition se forme sous la direction du lieutenant Bove et du commandeur Negri pour l'exploration des régions antarctiques. Il s'agit d'aller étudier les terres australes et de pénétrer dans les mers du Sud aussi loin que possible.

Le gouvernement a paru favorablement accueillir le projet, mais il n'a pas fait connaître encore l'aide pécuniaire qu'il donnera aux explorateurs. Or, on estime que les frais de l'exploration s'élèveront à 600 000 fr.; des souscriptions privées se font de tous côtés en Italie; des comités sont installés dans toutes les villes pour les recueillir et les centraliser entre les mains du comité de Gênes.

L'expédition compte partir à la fin de mars 1881. Elle doublera Gibraltar et pénétrera dans l'Atlantique où des sondages seront effectués. A son arrivée à Montevideo en août, elle pourvoira à tous les changements de matériel ou d'organisation que l'expérience aura prouvés nécessaires. A la Plata, un chaland sera expédié à la Terre-de-Feu pour y assurer les

approvisionnements de charbon. En septembre, les explorateurs continueront leur route vers les Shetland du Sud, en passant entre la Patagonie et les îles Falkland.

C'est alors que commenceront les grands travaux et les recherches les plus intéressantes. Il s'agira d'étudier la configuration des terres antarctiques, de recueillir de précieuses indications sur les oscillations du pendule, sur l'atmosphère et sur la température, de savoir si le pôle austral est plus froid que le pôle boréal, ainsi qu'on le prétend jusqu'ici sur la foi de quelques observations faites pendant quelques mois d'été. Il y aura bien des erreurs à corriger, bien des indications douteuses à vérifier. Il faudra enfin compléter les études précédemment faites sur la flore, la faune et la minéralogie des régions antarctiques.

MM. Bove et Negri ne doutent pas du succès. Ils reconnaissent que les observations de Ross sur l'impossibilité d'aborder certaines terres et sur les difficultés d'un hivernage ne sont pas très encourageantes, mais ils espèrent triompher des obstacles, grâce aux moyens nouveaux dont ils disposent, grâce surtout à la vapeur. Ils espèrent que les Shetland du Sud, qui sont bien connues et très fréquentées par les baleiniers français, attireront bientôt les baleiniers italiens.

Des Shetland, l'expédition se dirigera vers le sud-ouest et explorera la terre que Dallman, baleinier de Hambourg, a découverte il y a quelques années; puis elle se dirigera vers la terre où Benninghausen a placé les caps élevés de Pierre et d'Alexandre, et vers les îles observées en 1839 par Wilkes. La suite à donner aux explorations dépendra beaucoup des circonstances.

Il y aurait grand intérêt à côtoyer la terre de Benninghausen si elle paraît avoir quelque étendue, à se diriger ensuite au sud des îles que Wilkes croit avoir découvertes, pour de là pénétrer au sud dans la mer de Ross et y passer l'hiver. Si ces projets ne sont pas réalisables, l'expédition pourrait hiverner à la terre de Benninghausen et s'y préparer pour l'entrée dans la mer de Ross.

MM. Bove et Negri ont l'intention de se diriger vers Adèle, découverte par Dumont-d'Urville en 1840, et là, d'hiverner; puis de marcher vers l'ouest, de longer le continent sud et de chercher à travers les glaces, comme l'ont tenté Dumont d'Urville, Wilkes et surtout Ross qui s'est approché à 160 milles du pôle magnétique, en 1831, et qui a vu l'aiguille s'incliner à 89° 50.

En contournant les monts Parry et Sabine, ils espèrent trouver dans la banquise des ouvertures qui leur permettront d'atteindre des latitudes élevées et d'aller hiverner pour la seconde fois à Kemp ou à Endermet. Avant de rentrer en Italie, l'expédition ira relâcher à Hobart-Town. L'exploration durera trois ans. X...

Le *Congrès littéraire international* tiendra sa troisième session, consacrée à toutes les questions se rattachant à la traduction, du 20 au 29 septembre prochain, à Lisbonne. Le trajet s'effectuera par terre, les Chemins de fer Français, sans exception, Espagnols et Portugais ayant accordé aux congressistes une réduction de 50 p. 100. Pour bénéficier de cet avantage, les littérateurs, journalistes et éditeurs de tous les pays, doivent s'adresser sans retard au Secrétaire général de l'*Association littéraire internationale*, 51, rue Vivienne.

Une réception confraternelle est assurée aux congressistes par les écrivains et les journalistes de Lisbonne.

Le roi don Luiz et le Roi père don Fernando présideront la séance solennelle d'ouverture du Congrès.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

En ces temps de vacances, où Paris est partout, hormis chez lui, c'est dans les départements et à l'étranger que nous trouvons les principaux éléments de notre chronique. Tandis qu'à Blois, on inaugure la statue de Denis Papin, l'inventeur de la vapeur, due au ciseau de M. Aimé Millet, une intéressante exposition de tableaux modernes est ouverte à Trouville, et à Clermont-Ferrand une autre exposition des beaux-arts coïncide avec l'inauguration de la statue de Pascal.

Mais c'est en Belgique surtout que le mouvement mérite d'être noté; à des titres divers, la ville de Gand et Bruxelles, la capitale du royaume, se partagent les visites des étrangers.

A Gand, c'est le Salon annuel de la Belgique, qui se tient tour à tour dans cette ville, à Bruxelles, ou à Anvers. A vrai dire, ce Salon belge est bien un peu français, et nous y avons retrouvé nombre d'œuvres de nos compatriotes, dont la plupart avaient figuré à nos derniers Salons, surtout à celui de 1880: L'*Enfant rouge*, de M. Carolus Duran; le *Job*, de M. Bonnat; le *Silène* et la *Grève*, de M. Roll, et les tableaux de MM. Landelle, Cormon, Ferrier, Pelouze, Busson, Toudouze, Morot, et tant d'autres; il y en aurait peut-être cent à citer; nous n'en retiendrons qu'un, inconnu jusqu'à ce jour au public parisien, un magnifique portrait de M. Léon Cogniet, par M. Bonnat. Jamais le peintre de M. Thiers et de M. Grévy ne s'est élevé plus haut; la ressemblance est frappante, en même temps que la peinture est admirable de tous points; jamais tête fine et intelligente de vieillard ne fut rendue avec plus de vérité et un plus étonnant sentiment de la vie.

A côté du Salon de Gand, il faut voir les nombreuses expositions organisées par la ville de Bruxelles: ici, c'est M. Verlat; là, c'est M. Wauters, deux artistes bien connus du public parisien, qui se sont élevé chacun une petite chapelle à part, où le public est admis à contempler la suite de leurs œuvres.

Plus loin c'est l'Exposition nationale, qui comprend une remarquable exposition rétrospective, des plus complètes et embrassant toutes les branches de l'art décoratif, métaux, meubles, dentelles, instruments de musique, tentures, verreries, céramiques. Les plus anciennes familles du pays ont envoyé les meubles, la vaisselle, et l'argenterie de leurs ancêtres; les gouvernements étrangers ont prêté des objets fabriqués dans les Flandres; le roi d'Espagne, le Mobilier national français, le Musée de South-Kensington sont représentés par des tapisseries flamandes; les cabinets des plus célèbres amateurs de la Belgique se trouvent là presque en entier. En somme, cette exposition est fort bien organisée; le classement est fait à la fois par genres et par propriétaires; l'installation est parfaite; tout est bien à sa place et en bonne lumière.

Signalons enfin, dans la même ville de Bruxelles, l'exposition historique de l'art belge, qui permet d'étudier la suite des peintres belges du siècle, et qui, en dehors de l'intérêt national qu'elle présente, est instructive pour les amateurs de tous les pays.

Cette dernière exposition se tient dans le nouveau Palais des Beaux-Arts, situé rue de la Régence, et destiné aux expositions annuelles des beaux-arts.

Cet édifice, a été construit par un architecte belge, M. Balat.

Sa façade est ornée de quatre colonnes en granit d'Ecosse, de bas-reliefs et des bustes en bronze de Van Ruysbroek, de Jean de Bologne, de Rubens.

La principale salle, qui est réservée aux sculptures et qui servira aussi pour les fêtes, est éclairée par en haut et entourée d'une double colonnade en marbre rouge jusqu'à la hauteur du premier étage, lequel donne sur cette salle et forme la galerie de tableaux à laquelle conduisent de magnifiques escaliers en marbre.

Le nouveau Palais des Beaux-Arts est recouvert d'un toit en terrasse d'où l'on aperçoit toute la ville de Bruxelles.

Le baptistère des orthodoxes de Ravenne, décoré de mosaïques du quatorzième siècle, menace ruine, par suite de l'infiltration des eaux dans les murs du soubassement; les architectes italiens ont conçu le hardi projet de transporter le monument sur un terrain plus solide sans le démolir; le baptistère pèse environ 1100 tonnes; on le soulèverait au moyen de puissantes machines; nous suivrons avec attention ce curieux projet s'il se réalise.

La célèbre chapelle de Guillaume Tell, sur le lac de Lucerne, va être reconstruite; l'ancien édicule présentait peu d'intérêt au point de vue de l'art, le nouveau sera plus favorisé à cet égard. M. Ernst Stückelberg, peintre bâlois, est chargé de représenter sur les murs les sujets suivants: Guillaume Tell abattant la pomme; le Serment du Rütli; Guillaume Tell s'élançant du bateau sur la terre; la Mort de Gessler.

Mercredi a eu lieu, au palais des Champs-Elysées, l'inauguration de l'exposition des œuvres de Thomas Couture, organisée par la famille et les amis de l'artiste. M. Barbedienne, l'initiateur de cette exposition, a eu pour principal collaborateur M. Roger-Ballu, qui s'est chargé de la rédaction du catalogue et l'a fait précéder d'une remarquable introduction.

L'exposition dont il s'agit n'a, d'ailleurs, aucun but commercial, et ne sera suivie d'aucune vente; elle n'est, dans la pensée de ses initiateurs, qu'un hommage rendu à la mémoire d'un maître dont notre génération n'a guère connu les œuvres, en dehors de son grand tableau des *Romains de la décadence*, depuis longtemps placé au musée du Luxembourg.

Couture fut pourtant un novateur en son temps. « A l'heure où il entra en scène, raconte M. Roger-Ballu, auteur d'une intéressante étude sur l'artiste et sur ses œuvres, Delacroix n'avait qu'une élite d'enthousiastes et un petit nombre de fidèles. On n'avait pas encore compris ce génie un peu sauvage, dédaigneux de plaire et dont les sombres compositions, aux colorations magnifiquement terribles, semblaient des évocations magiques qui troublaient, si elles n'effrayaient pas. Ingres continuait les traditions de David en les modifiant à son point de vue; Couture vint, les reprit à son tour et les transforma. Il en conserva le style, mais il fit fleurir sa jeunesse, et les para des charmes d'une fantaisie séduisante; il les débarrassa de ce qu'elles pouvaient avoir de froid et de solennel, pour leur communiquer sa chaleur, pour les réchauffer de son enthousiasme. Il regarda de plus près la nature et écouta mieux son cœur. »

Le succès fut grand et se répandit vite. Les œuvres qu'il exposa à cette époque s'appellent: *L'Enfant prodigue*, une *Veuve*, le *Retour des Champs*, un *Trouvère*, une *Joconde*, l'*Amour de l'or*, les *Romains de la décadence*. Puis, il resta plusieurs années sans rien faire, et ne reparut plus dès lors au Salon qu'à de rares intervalles. Ses derniers tableaux, le *Fauconnier*, le *Bohémien*, les *Enrôlements volontaires*, le *Retour des troupes de Crimée* et le *Baptême du Prince Impérial*, malgré des qualités réelles, ne retrouvèrent pas le succès des premiers, et furent même assez vivement critiqués.

Aujourd'hui Couture est mort, depuis plus d'un an déjà; l'exposition qui vient de s'ouvrir rappellera à ceux qui l'avaient oublié quel artiste il fut, et à ceux qui ne l'avaient pas connu, elle donnera l'occasion de reconnaître que « si Couture n'a pas été un génie supérieur, comparé à ceux que l'art a donnés de plus grands, il eut, certes, son génie à lui; il est un des anneaux merveilleux de cette chaîne d'or qui relie les artistes du passé aux artistes du présent. »

Ces dernières lignes sont encore empruntées à l'excellente notice dans laquelle M. Roger-Ballu a résumé en quelques pages des plus attachantes le caractère et le talent du maître; nous ne saurions trop louer ce travail, où l'auteur a su se garder du panégyrique, sans pourtant se défendre parfois d'une sincérité émue.

FAITS DIVERS

LE BOISEMENT DE LA CHAMPAGNE POUILLEUSE. — Le boisement a déjà transformé deux grandes régions de terrains incultes, les Landes et la Sologne. D'après une très importante communication faite par M. Carpentier, au congrès scientifique de Reims, la Champagne pouilleuse pourrait bien, d'ici quelques années, être aussi transformée par le boisement en essences résineuses.

Des expériences en grand ont été faites, celles de M. Carpentier portent sur 400 hectares. Il a fallu par tâtonnements déterminer les essences pouvant résister à un sol purement calcaire; le pin noir d'Autriche, l'épicea, les cèdres, le pin sylvestre, le pin maritime ont été essayés, ce dernier entre autres n'a pas réussi, les épiceas ont gelé cet hiver, les cèdres viennent bien, mais ont une croissance très lente. Il y a une période d'essai à passer qui nécessairement aura une certaine durée. Des résultats pratiques ont cependant déjà été atteints: cette année sur des pins de vingt ans, on a pu commencer le gourmage, c'est-à-dire l'exploitation de la résine.

L'utilisation par le boisement des vastes terrains actuellement sans valeur des plaines de la Champagne pouilleuse aurait au point de vue économique une importance considérable, mais il est à remarquer que cette importance ne serait pas moindre, au point de vue de la défense nationale. Ces bois constitueraient en effet une nouvelle ligne de défense des plus efficaces, protégeant Paris contre les attaques venant de l'Est.

LES ÉCOLES NATIONALES D'AGRICULTURE. —On sait combien l'instruction donnée dans les écoles nationales d'agriculture est utile pour les jeunes gens qui se destinent soit à la culture de grandes fermes, soit à la gérance, à l'amélioration des grandes propriétés.

Ces écoles sont au nombre de trois: *Grand-Jouan* dans la Loire-Inférieure, *Grignon* auprès de Paris, et *Montpellier*. La durée des études y est de deux ans, au bout desquels les élèves passent un examen de sortie et reçoivent un brevet. Le prix de la pension est peu élevé, et de plus il y a toujours un certain nombre de bourses que les élèves gagnent au concours.

Les examens d'admission dans ces écoles viennent d'être fixés au lundi 11 octobre prochain.

Une deuxième session extraordinaire aura lieu le 15 novembre; elle sera exclusivement réservée aux jeunes gens qui sont actuellement dans l'armée et qui n'auront pu prendre part aux premières épreuves.

On trouve des programmes des conditions d'admission dans les préfectures et et sous-préfectures, ou encore on peut les demander au siège de ces écoles.

LA CONCURRENCE ÉTRANGÈRE EN AGRICULTURE. — M. Krantz, le président de l'association française pour l'avancement des sciences, à prononcé à Reims, à l'ouverture du congrès de cette association, un discours dans lequel il s'est occupé de la grande question agricole actuelle, la concurrence étrangère:

L'âge des grands prix pour les céréales, a-t-il dit, est irrévocablement clos en Europe, comme aussi celui de ces disettes et de ces famines maudites qui ont tant fait souffrir nos pères.

Pour autant, devons-nous jeter, comme on dit, le manche après la cognée et renoncer à nos belles cultures de blés? Non certainement; mais il faut faire autrement et mieux que nous avons fait jusqu'à ce jour et la science nous en donne les moyens.

Il faut tout d'abord utiliser nos cours d'eau, que nous laissons follement se perdre à la mer, en entraînant avec eux la meilleure partie de nos engrais. Il faut irriguer, irriguer encore, créer des prairies à l'aide desquelles nous doublerons nos bestiaux et par eux nos engrais. Or l'engrais pour l'industrie agricole est comme le charbon de terre pour l'industrie manufacturière: l'agent essentiel avec lequel on peut tout et sans lequel on ne peut rien. Partout où l'engrais naturel nous fera défaut, il faudra recourir à l'engrais artificiel. Aujourd'hui la soude et la potasse sont à bas prix, les produits ammoniacaux abondants, les phosphates de chaux sont répandus à profusion sur notre territoire. Nous pouvons donc composer des engrais énergiques.

Nous possédons des machines agricoles perfectionnées, il faut en user.

Il faut surtout ne plus nous contenter de gratter l'épiderme de nos champs, il faut les fouiller à vif.

Cultivons des surfaces moins étendues, mais cultivons les mieux et nous récolterons beaucoup plus.

Le jour où nous obtiendrons un rendement de 30 hectolitres de blé à l'hectare, nous n'aurons rien à craindre de ces cultivateurs improvisés qui, à des milliers de lieues de nous obtiennent à grand renfort de machines, 9 hectolitres à l'hectare, ne peuvent tirer aucun parti de leurs pailles et ne rendent rien au sol qu'ils épuisent.

Dans un avenir peu éloigné quand ils auront surmené ces terres dont ils abusent alors que la production des céréales n'y sera plus possible avec les procédés sommaires dont ils se servent aujourd'hui, quand le jour de l'alimentation difficile sera venu pour leurs nombreuses populations américaines, à notre tour nous leur fournirons du blé et du pain que nous devrons à notre intelligence et à notre savoir.

LES DANGERS DE LA GLYCINE. — Le dernier numéro du *Lyon médical* contient l'observation d'un cas d'empoisonnement observé récemment dans un pensionnat du département de Saône-et-Loire. Des enfants avaient ramassé des fragments de branches et de racines de glycine, et les avaient mangés en guise de bois de réglisse. Ces enfants ont été très malades et ont présenté tous les symptômes d'un empoisonnement par les solanées vireuses et particulièrement par le tabac. Grâce aux soins qui leur furent prodigués immédiatement, les enfants furent bientôt hors de danger; mais le médecin qui les a soignés dit que les accidents, les symptômes qu'avait produits la glycine étaient tels que, faute de secours, ou à dose plus élevée, la mort aurait pu survenir.

Tout le monde connaît la glycine: c'est un joli arbuste grimpant dont les fleurs, en grappes d'un beau bleu, apparaissent avant les feuilles; de plus, il a une seconde floraison à l'automne. La glycine est très répandue dans les jardins; il est donc utile de savoir que ses branches ou ses racines portées à la bouche peuvent produire de sérieux inconvénients.

LE PLATRAGE DES VINS. — D'après une circulaire adressée par le ministre de la justice aux procureurs généraux, il résulte: « qu'il y aura lieu désormais pour les tribunaux de poursuivre en vertu des lois sur les falsifications, le commerce des vins contenant une quantité de sulfate de potasse supérieure à celle de deux grammes par litre, laquelle peut seule être tolérée sans danger pour la santé des consommateurs. » Le comité consultatif d'hygiène publique a en effet décidé « que la présence du sulfate de potasse dans les vins du commerce, qu'elle résulte du plâtrage du moût, du mélange du plâtre ou de l'acide sulfurique au vin, ou qu'elle résulte du coupage de vins non plâtrés avec des vins plâtrés, ne doit être tolérée que dans la limite maxima de deux grammes par litre. » Nous comprenons difficilement pourquoi, puisque le sulfate de potasse est nuisible à la santé, on permet au commerce d'en introduire dans les vins une quantité quelque petite qu'elle soit.

UN VILLAGE EN OR. — Un village bâti en or, écrit-on, le 13 août, aux journaux de New-York, vient d'être découvert à 30 milles de Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique. On a constaté que ce village, appelé las Placitas, s'élève sur un gîte aurifère d'une grande richesse et que ses maisons ont été construites avec des moellons remplis d'or. Le gouvernement de Santa-Fé et des ingénieurs se sont aussitôt rendus sur les lieux, et des roches ont été abatues en leur présence dans les rues du village. Les essais ont donné jusqu'à 23,000 fr. d'or par tonne. Le village entier s'étend sur le filon aurifère, et il est tout entouré de débris de roche d'une valeur de 3 dollars par livre.

AVIS IMPORTANT

A dater du 5 septembre courant, les bureaux de l'ILLUSTRATION sont transférés RUE SAINT-GEORGES, n° 13, *où devront être adressés tous les envois et toutes les communications relatives à la rédaction et à l'administration du journal.*

AUG. MARC, *directeur-gérant*.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1959
SAMEDI 11 SEPTEMBRE 1880
BUREAUX, 13. RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

BLAISE PASCAL

STATUE EN BRONZE DE M. GUILLAUME

Inaugurée à Clermont, le 5 août 1880.

COURRIER DE PARIS

L'ouverture de la chasse est amusante même pour ceux qui ne chassent pas. Chaque année, elle amène une ère de jeunesse pour tous. Certes, par nos temps de vie à outrance, on est bien accoutumé à la frénésie des plaisirs; mais la chasse a cela de particulier qu'elle met en gaieté les plus austères. Voir de jeunes hommes s'habiller en complet de bourre de soie mouchetée, et promener sur les plages les accessoires de toilette les plus prétentieux; voir des habituées du *Persil* vêtues en Néréides de féerie, corsetées à en perdre la respiration avant d'arriver à la vague, et savamment échevelées, grâce à des perruques couleur d'ambre, voilà déjà des spectacles réjouissants; mais combien le sont plus encore des présidents de Chambre, des référendaires à la Cour des comptes, des notaires honoraires, des conseillers à la Cour de cassation, des académiciens, des professeurs de langues mortes, des ecclésiastiques même, passant Nemrods à une date précise.

On voit alors apparaître l'innovation ou l'amélioration qu'ils ont rêvée toute l'année: le chapeau à coiffe *hygiénique*, le soulier *aéré*, la ceinture de *sept lieues*, la *gourde-pipe*, et *porte-allumettes*, le gant cousu en fil de caoutchouc, le gilet en tissu à *aspirement* pour la transpiration, le podomètre *à boussole* pour mesurer les distances et s'orienter. Et ce n'est point seulement le costume qui change, c'est le ton. Les plus calmes magistrats, les financiers les plus compassés jurent et sacrent pour parler aux chiens. Ce ne sont plus les mêmes hommes. On assiste à une véritable transformation. Il n'est pas jusqu'à leur appétit qui ne change. Combien de nos travailleurs de cabinet, de nos assidus de bureau, déjeunent toute l'année de deux œufs et d'une tasse de thé? L'ère de la chasse ouverte, quand même ils n'ont point encore tiré un coup de fusil, les chasseurs se croient obligés de dévorer le déjeuner de chasse consacré: gigots froids à la sauce verte, poulets au riz, veau Marengo, salades de légumes, etc., etc.

Rien ne manque à leur bonheur, rien... excepté le gibier; mais n'en est-il point ainsi pour toutes les choses humaines, et la déception n'est-elle pas au bout de toute recherche passionnée?...

Point n'est besoin pour en gémir d'être le grand penseur qu'on vient d'honorer à Clermont-Ferrand par l'érection d'une statue, au moment où les questions que ses écrits eussent suffi à immortaliser, agitent les esprits de nouveau.

Cette statue de Pascal, à nous qui ne la voyons qu'en imagination, nous apparait entourée de femmes admirables. Il est donné à cette grande figure d'évoquer un cortège de créatures attachantes; et de même que le catholicisme nous montre le Christ suivi des saintes femmes, nous voyons Pascal entouré de Gilberte, de Jacqueline Pascal, d'Agnès et d'Angélique Arnauld. Que serait une statue si elle ne montrait que la personne qu'elle représente?

L'Auvergne, ces jours derniers, a donc eu sa statue de Pascal et M^me^ Thiers en personne chez M. le marquis de Bouillé. Tous les touristes qui parcourent la Haute-Loire connaissent ce vieux château du Clusel où l'ancien ambassadeur d'Espagne a offert l'hospitalité à M^me^ Elise Thiers et à M^lle^ Félicie Dosne. Le château est perché dans un site agreste. Il y a quelques années encore on y voyait la douce et effacée marquise de Bouillé, née de Thiars, dont les bonnes paroles à un chacun, compensaient les inégalités d'humeur de l'ancien ami de M. Thiers. La marquise est morte et le Clusel n'a plus qu'un châtelain.

Les amis prétendent qu'ils peuvent mesurer le degré d'amabilité que le marquis a l'intention de déployer envers les gens qu'il réunit, à la distance qu'il parcourt sur une peau d'ours, qui est étendue devant le foyer de son salon de Paris. La tête de l'ours regarde flamber les bûches et sa queue est tournée vers la porte. Quand les pieds du marquis restent près de la tête de l'ours, c'est qu'il ne veut être que strictement poli; quand ils s'arrêtent sur une des pattes de devant, on ne s'y trompe pas, il a le désir d'être agréable; quand ils gagnent une des pattes de derrière, le visiteur a obtenu un vrai succès; enfin, quand le marquis de Bouillé s'avance jusqu'à l'extrémité de la queue de son ours, c'est qu'il est conquis. Si l'ancien ambassadeur d'Espagne a au château du Clusel des *ours d'été*, il est certain qu'il aura écrasé leurs queues en l'honneur de M^me^ Thiers et de M^lle^ Dosne.

La villégiature de ces dames s'est passée le plus simplement du monde. Elles tapissaient en échangeant leurs souvenirs avec le vieil ami qui avait pour M. Thiers une affection qui n'a jamais été troublée. Le château du Clusel est assez isolé pour que ses habitants ne soient point trop souvent dérangés par les visiteurs; il est donc un excellent gîte pour ceux qui aiment les causeries d'intimité; M. de Bouillé raconte avec beaucoup de verve et d'esprit ce qu'il a vu, et avec clarté ce qu'il a appris. Son histoire des ducs de Guise en est une preuve convaincante. Sa carrière diplomatique a commencé il y a plus d'un demi-siècle et ce demi-siècle-là a vu tant de choses qu'il vaut bien un siècle entier pour ceux qui l'ont vécu et étudié. Il est donc à croire que la causerie du Clusel n'aura pas langui et que la cérémonie qui doit avoir lieu le 19 courant, à Saint-Germain, y a eu sa place. Encore une inauguration en perspective.

La France a fort à faire avec tous ses grands hommes. M. Zola fait tout ce qu'il peut pour l'occuper aussi. On suit avec intérêt le duel à la plume qui s'est engagé entre l'auteur de *Nana* et le directeur du *Voltaire;* il met sur le tapis l'intéressante question des droits respectifs des rédacteurs d'un journal et de leur chef et a rappelé la phrase de congé fameuse de Villemessant à son chroniqueur Paul d'Ivoy, qui, relisant amoureusement la chronique qu'il allait livrer, disait au bouillant Hippolyte:

— Ne me donnez pas tant de distractions, si vous saviez combien je soigne ma chronique de demain!...

— Tant mieux, qu'elle soit soignée, répond Villemessant car c'est *la dernière.*

Voilà un duel mortel.

Encore des duels et toujours du vitriol. Il y a eu tous ces jours-ci des duels inattendus et ceux qu'on attendait semblent être ajournés indéfiniment; l'un d'eux se rattache à un ordre de questions si graves qu'on n'ose en écrire; un autre prend le chemin plus paisible des tribunaux. Quelque clarté perce sur celui qu'on croyait imminent entre le marquis d'Osmond et M. de Béville. On assure que M. de Béville s'est malencontreusement immiscé dans un différend d'intérêts entre le marquis et la marquise d'Osmond séparés judiciairement depuis longtemps, comme on sait: M. le marquis d'Osmond sert une pension considérable à sa femme, née de Malegosie. Si l'on en croit les on dit, M. de Béville aurait proposé au marquis de se libérer de son obligation envers M^me^ d'Osmond moyennant un capital une fois donné. Le Marquis trouvant que M. de Béville n'avait aucunement qualité pour s'occuper d'une négociation aussi délicate l'aurait éconduit de façon à le dégoûter de servir d'intermédiaire; de là, viendrait la fureur de M. de Béville.

Le bruit de la nomination d'un jury d'honneur réclamé par le Jockey-Club tombe donc de lui-même. Les membres du cercle savent assez à quoi s'en tenir sur le fond de cette affaire pour ne point y donner suite. Elle a le fâcheux côté de remettre en mémoire une séparation depuis longtemps oubliée.

En attendant que le divorce soit discuté aux Chambres, on le discutera au théâtre du Vaudeville, dans la pièce de MM. Gondinet et d'Arlhac. M. d'Arlhac avait fait sur le sujet un acte sombre, présenté d'abord à M. Emile Perrin. Après bien des péripéties, Gondinet accepte de mettre la pièce sur ses pieds; tout en faisant *les Tapageurs, Jean de Nivelle, le Nabab, le Régiment qui passe*, le célèbre auteur dramatique pensait et travaillait à la pièce de M. d'Arlhac; seulement la question du divorce n'étant pas encore jugée et les convictions de Gondinet n'étant pas arrêtées absolument, il introduisit dans cette comédie des personnages épisodiques; puis peu à peu le drame devint moins *plaidoyer*, moins sombre; une bonne humeur générale envahit les plus graves discoureurs de la pièce, enfin, l'élément comique y fit irruption et voilà comment les *Grands Enfants* sont devenus d'humeur joviale. M. d'Arlhac a mis en nourrice un enfant sombre et pensif, il reprend au moment du sevrage un enfant plein d'entrain, de gaieté et ravi d'être au monde; voilà ce que c'est que la collaboration.

Une autre collaboration parait à la rampe pour la première fois, celle de M. Redelsperger avec Henri Meilhac; ce n'est point une mince réussite de conduire le char du soleil à côté d'une telle gloire et d'ouvrir le nouveau Gymnase.

L'idée de la pièce rappelle un peu le *Mercure Galant*. Elle se passe dans une librairie, où chacun demande, commente, critique, approuve, les livres du moment. Quelques contemporains sont légèrement échaudés dans *Nina la tireuse*, mais c'est déjà un succès d'y être nommé.

M. Jacques Redelspinger, le collaborateur de M. Meilhac, dont cette pièce est le début au théâtre, a écrit de charmantes fantaisies dans la *Vie parisienne*, un volume de poésies d'une fraîcheur exquise intitulé: *Pâquerette* et de l'esprit au jour le jour dans les journaux qui l'aiment. M. Jacques Redelsperger a une vraie vocation littéraire; il pourrait ne rien faire du tout, car il est riche; il pourrait faire de l'aquarelle où il excelle et est encouragé par sa tante, la célèbre M^me^ Madeleine Lemaire; mais le théâtre l'attire surtout. M. Koning, le plus fin des directeurs, et qui, de plus, est un écrivain des plus spirituels, en donnant au jeune auteur de *Nina la tireuse*, l'entrée de la scène du Gymnase, et Henri Meilhac pour collaborateur, nous fait bien augurer du débutant.

Les mariages de gens de théâtre sont assez rares pour qu'on parle un peu de celui de M^lle^ Jeanne Samary avec M. Paul Lagarde. Cette union qu'on avait cherché à entraver et que d'aucuns disaient rompue, va être célébré ces jours-ci enfin.

Nous avons entendu quelquefois aux répétitions de la Comédie-Française, la famille Samary, voire même M^me^ Madeleine Brohan, répéter à la jeune soubrette: « Surtout, en entrant en scène, pense à ta tante Augustine ». Elle y pensait avec docilité et nous a rendu un peu trop élargi et un peu trop sonore ce rire d'Augustine Brohan qui a égayé les habitués de la Comédie-Française pendant plusieurs lustres. Pourvu que, se rappelant la recommandation de la famille chaque fois qu'elle interprétait un rôle nouveau, M^lle^ Samary n'éclate pas de rire en entrant dans l'église pour la cérémonie nuptiale! Malgré cette disposition à la jovialité, M^lle^ Samary était un excellent professeur de diction. Elle employait les loisirs que lui laissait la Comédie-Française à enseigner l'art de bien dire à de jeunes élèves des deux sexes. Elle y mettait un soin et un entrain de fort bon augure pour la future petite famille. Malgré le rire frais et communicatif dont elle emplissait la maison de Molière, M^lle^ Samary sera facile à remplacer. Elle savait que son succès résidait dans sa bonne humeur. Aussi dédaignait-elle de l'altérer par des études trop suivies. L'ensemble de son interprétation restait un peu dans l'ornière. Enfin c'est fini de rire avec elle pour le public, espérons que ce n'est point fini de rire pour elle.

Les gens qui rentraient aux Variétés, après avoir pris le frais, mardi de l'autre semaine, pour voir s'achever *la Femme à papa*, ont assisté à un drame: le vitriol du péristyle. Nous n'avons point à nous occuper de la victime ni de son vitrioleur; mais comment ne pas frémir en pensant aux dangers qu'ont couru tous les inoffensifs spectateurs sortis un instant pour respirer l'air. C'est à ne plus oser descendre prendre une glace. Un de nos confrères a manqué être gravement atteint et Cœdès, le gai, l'intarissable Cœdès, l'a échappé belle. Voilà un *fait-Paris* à mettre en musique comme il a coutume de faire. Un des tours de force musicaux du charmant compositeur consiste à mettre tout un journal en melodie; et quand une maîtresse de maison insiste pour faire entendre à ses invités une de ses nouvelles compositions, Cœdès répond:

— Tout ce qu'il y a de plus nouveau Madame, je suis à vos ordres. Passez-moi un journal?

On croit que le maestro veut lire un article qu'on vient de lui signaler; alors on le prie de dire quel journal il désire?

— Peu importe; celui que vous recevez; le *Figaro* ou la *Gazette de France*, cela m'est parfaitement indifférent.

L'objet apporté, Cœdès pose gravement le journal sur le pupitre du piano et chante son contenu en s'accompagnant. Le *premier-Paris*, les *faits divers*, la *correspondance étrangère*, le *feuilleton*, les *mots de la fin*, les *annonces*, la *cote de la Bourse*, tout est mis en musique avec une verve endiablée.

Quelle façon charmante d'être tenu au courant de ce qui se passe! et quel luxe à s'offrir que celui d'un journal en musique, tout y serait agréable à l'oreille; jugez quelle mélodie Cœdès trouverait pour annoncer les naissances royales!

La princesse Wilhelmine Héléna-Paulina, fille de leurs Majestés le roi et la reine de Hollande, a fait son entrée dans le monde. On attend d'une heure à l'autre celle de l'héritier ou de l'héritière du trône d'Espagne. La description des costumes que portera la nourrice est digne d'être notée par nos couturières. Nous avions la nourrice bourguignonne, nous avions la nourrice russe, mais que ces constellations de la voie lactée sont donc loin de la nourrice du prince ou de la princesse des Asturies!... Elle portera le toquet andaloux, la veste madrilène, la jupe de satin, la mantille de dentelle d'argent!...

Que de joies!... Sans compter tous les avantages attachés à cette situation.

Ils étaient grands autrefois en France, et se reportaient sur plusieurs générations. Mme Laurent, qui avait nourri Madame la duchesse d'Angoulême, avait joui jusqu'à la Révolution d'une rente de six mille francs qu'elle joignait à des sommes rondes données par le roi et par la reine au moment du sevrage de son nourrisson. Cette pension était réversible sur ses filles; à l'avènement de l'empire elles pétitionnèrent pour tâcher d'obtenir quelque bienfait de Napoléon Ier. Il refusa la pension, mais les fit inscrire pour un secours qui les mit à l'abri du besoin. A la Restauration elles sollicitèrent une audience de la duchesse d'Angoulême et celle des dames Laurent qui était sa sœur de lait implora la grâce d'être pensionnée de nouveau des six mille francs accordés à sa mère. Madame la duchesse d'Angoulême quoique très charitable et noblement bonne, ne put pourtant en cette occasion triompher d'un sentiment mesquin :

Elle n'accorda qu'un faible secours à sa sœur de lait sous prétexte que mesdemoiselles Laurent avaient reçu un bienfait de l'*usurpateur !*... Mais voici des souvenirs bien sérieux à l'occasion d'une Altesse qui n'est pas encore née.

Terminons par un souvenir plus amusant.

∽∽ L'exposition des œuvres de Thomas Couture, au Palais de l'industrie, a remené l'attention sur le célèbre peintre des *Romains de la décadence*.

Un jour quelqu'un lui parlait de Corot qu'il n'aimait pas et en faisait le plus grand éloge.

Couture n'approuvait point, naturellement. Il souriait avec une certaine ironie. Enfin perdant patience :

— Il croit peindre de la verdure, s'écria-t-il, et il peint du drap gris de prisonnier.

— Mais c'est un si bon homme!

— Dites tout de suite que c'est un bon enfant! Eh! Cadet Roussel aussi était un bon enfant; mais Cadet Roussel ne faisait pas de paysages! EGO.

NOS GRAVURES

L'INAUGURATION DE LA STATUE DE PASCAL, A CLERMONT

Durant les dix jours qui viennent de s'écouler, les fêtes se sont succédé sans interruption dans la capitale de l'Auvergne, la ville de Clermont-Ferrand. Concerts, banquets, feux d'artifice, illuminations, cavalcade, rien n'y a manqué. C'est le 30 août qu'a eu lieu la cavalcade, organisée par la municipalité avec le concours des officiers de la garnison.

Toute l'histoire de l'Auvergne y était mise en action. On y voyait le triomphe de Vercingétorix, Pierre L'hermite et Godefroy de Bouillon, l'insurrection du duc de Bourbon, Richelieu entrant à Clermont, le lieutenant d'Assas et le régiment d'Auvergne, Desaix revenant d'Afrique, etc.

L'inauguration de la statue de Pascal s'est faite dimanche dernier dans la matinée, à cause de la chaleur, et devant une foule énorme. La statue, qui est l'œuvre de M. Guillaume, membre de l'Institut, a été élevée sur la place de Saint-Hérem, place longue, montante, formant un square gazonné d'où l'on voit des deux côtés la chaîne des *Puys*.

Pascal est représenté assis, la tête penchée, dans l'attitude de la méditation. C'est bien le penseur que nous connaissons, avec ses grands yeux profonds, sa physionomie ascétique, tel que nous le montrent ses nombreux portraits gravés, que l'on voit à l'Exposition des beaux-arts de Clermont, en même temps que le moule en plâtre coulé sur son visage après sa mort, et qui appartient à M. Bardoux. C'est à huit heures et demie que le cortège officiel est arrivé sur la place Saint-Hérem, où il s'est rangé en un vaste cercle. Autour du préfet du Puy-de-Dôme et du maire de Clermont avaient pris place les sénateurs et les députés du département; le général Cambriels, commandant du treizième corps d'armée; les membres de la magistrature, en robe; M. Boissière, recteur de l'Académie, et les professeurs des facultés; M. Manuel, inspecteur général et membre du conseil supérieur de l'instruction publique; plusieurs préfets des départements voisins, et les membres de la presse. Le gouvernement n'était représenté à la cérémonie que par un des directeurs du ministère de l'instruction publique, aucun ministre n'ayant pu se rendre à Clermont. En revanche, l'Institut y avait délégué trois de ses membres : M. Mézières, représentant l'Académie française; M. Cornu, l'Académie des sciences, et M. P. Janet, l'Académie des sciences morales et politiques.

Peu après l'arrivée du cortège le voile de la statue tomba et alors apparut l'image du grand philosophe, dont, comme l'a dit M. Mézières, l'œuvre ne s'est pas bornée au développement d'une des branches innombrables des connaissances humaines, mais qui a perfectionné, dans sa forme la plus parfaite, l'instrument même indispensable aux progrès des sciences et des lettres, notre admirable langue française, devenue presque aussitôt la langue universelle des nations et qui est demeurée aujourd'hui encore l'instrument de la diplomatie européenne.

Après un discours de M. Cornu qui étudia Pascal au point de vue scientifique, un autre discours de M. Janet qui étudia en lui le philosophe, enfin un dernier discours de M. Bardoux, l'ancien ministre de l'instruction publique, une pièce de vers de M. Emmanuel des Essarts, professeur à la Faculté des lettres, a clos la cérémonie, et, en attendant le banquet du soir, on se dispersa. Il y avait plus d'un spectacle à aller voir : un concours de gymnastes; la distribution des prix du concours régional; des concours de musique. Il y avait encore à visiter, non pas la maison où est né Pascal, qui n'existe plus, mais la maison construite sur l'emplacement de celle où il est né. Cette maison, d'apparence assez triste, est située sur la place du Devant-de-Clermont et se compose de quatre étages. Au deuxième, dans une niche, a été placé un buste de l'auteur des *Provinciales*.

Les fêtes de Clermont se sont terminées par une excursion au Puy-de-Dôme.

LES CHEFS DE L'INSURRECTION DE 1879, EN ALGÉRIE.

Il est beaucoup question en ce moment des insurgés des Aurès. Bénéficieront-ils de l'amnistie récemment votée par les Chambres, ou n'en bénéficieront-ils pas? Quelques-uns tiennent pour l'affirmative, mais contrairement à l'avis du plus grand nombre, pour qui la question politique prime tout. Quelle que doive être la décision à venir, il nous a paru intéressant de reproduire les portraits du schériff Mohamed Amzian ben Abderrhaman; et de son frère Belkassem, les deux principaux chefs de l'insurrection de 1879, dont nous avons longuement parlé dans nos numéros des 5 juillet et 11 octobre 1879, et sur laquelle nous n'avons par conséquent pas à revenir ici.

Mohamed Amzian ben Abderrahman est originaire de Djeralla. Quelques années avant l'insurrection, il était venu habiter El Hamman, chez les Ouled Daoud de Batna. Il était iman de la mosquée, et comme thaleb, il dirigeait l'école du village. Pendant l'insurrection, qui a été promptement réprimée par le général Forgemol, il se faisait appeler Mohamed ben Abdallah El Fathmi, c'est-à-dire descendant de Fathma, sœur du prophète. Cette origine quasi-divine lui avait, disait-il aux populations fanatisées et entraînées par lui, été révélée par l'ange Gabriel, lors d'un pèlerinage qu'il avait fait au tombeau (à la Zaouia) de Si-Saddok. Son origine, on le sait, était beaucoup plus humble, et son frère Belkassem, qui fut le généralissime de l'insurrection, n'était qu'un simple ouvrier forgeron.

L'insurrection vaincue, le schériff, son frère et leurs familles avaient réussi à se réfugier en Tunisie. Mais ils ne tardèrent pas à y être arrêtés par les ordres du bey et livrés aux autorités françaises. Traduits devant le deuxième conseil de guerre de Constantine, ils furent condamnés, le premier, à la peine de mort, et le second, à dix ans de travaux forcés. Ajoutons que le pourvoi en révision de Mohamed Amzian ben Abderrahman vient d'être rejeté. La sentence sera-t-elle exécutée? Cela est peu probable; car si le schériff n'est pas admis à jouir du bénéfice de l'amnistie, tout au moins y a-t-il lieu de penser qu'un adoucissement dans la peine à laquelle il a été condamné lui sera accordé.

EN PÉNITENCE

Tableau de M. Munier.

Bébé n'a pas été sage. Comme on refusait au déjeuner de faire ses mille petites fantaisies, de satisfaire ses gros caprices, de céder à toutes ses exigences, il s'est mis en colère, et il a renversé son café sur la nappe, ce qui est très vilain. Aussi l'a-t-on puni, si nous en croyons M. Munier. En pénitence! dit la légende. Mais je crois bien que la légende se trompe. Bébé n'est pas en pénitence, il boude. Petite maman, qui l'aime... trop, ne le laisserait certainement pas tout seul dans la salle à manger, perché sur cette chaise haute, dont il pourrait si facilement tomber et se faire bobo. Non, petite maman est certainement assise en face de lui, le guettant du coin de l'œil, prête à le recevoir dans ses bras, soit que le grain, se changeant en tempête, amène une soudaine catastrophe, soit que bébé, pris de remords et regrettant déjà d'avoir fait du chagrin à petite maman — ce qui, je crois, est le cas, — n'attende qu'un regard d'elle pour lui sauter au cou.

LE PALAIS DE BEIT-EL-DIN ET LE LIBAN

Il y aura bientôt deux ans que Midhat-Pacha arrivait à Beyrouth sur la *Favaïde*, bateau de l'Etat, en qualité de gouverneur général de la Syrie. Toute la population était sur le débarcadère. Le gouverneur de Beyrouth, le gouverneur du Liban, des officiers généraux, de hauts dignitaires, un grand nombre de notables, accouraient pour le complimenter. Deux ans après, ce n'était plus cela. Les espérances de réformes qu'avait vainement fait espérer l'arrivée du nouveau venu, s'étaient évanouies, et ses visées ambitieuses inspiraient à chacun de vives craintes.

Ces craintes ne devaient point avoir de durée, et celui qui s'intitulait lui-même khédive de Syrie aura désormais à se contenter d'un titre infiniment plus modeste. Le gouverneur du Liban ne quittera certainement plus Deïr-el-Kamar, le siége officiel de son gouvernement pour aller lui adresser ses compliments de bienvenue.

C'est à la suite des massacres de Syrie, en 1860, après l'intervention française en faveur des populations chrétiennes du Liban que fut signée entre la Turquie et les représentants des puissances la convention de 1861, en vertu de laquelle le Liban fut placé sous un gouvernement particulier, relevant directement de la Porte, mais jouissant de privilèges et de garanties qui, en fait, ont établi son autonomie administrative.

Deïr el Kamar a eu un rôle dans ces scènes sanglantes. Le 6 juin 1860, une bande de Druses, accourus de Zahletz se portèrent sur cette ville, où se trouvaient quelques troupes sous le commandement du colonel Selam-Bey. Les chrétiens enfermés dans le sérail au nombre de huit cents furent livrés aux Druses et massacrés sous les yeux des soldats turcs qui avaient reçu du colonel l'ordre de rester l'arme au bras. Le feu fut ensuite mis à la ville et peu de temps après, il n'en restait plus que des murs noircis et des décombres fumants.

Aujourd'hui Deïr-el-Kamar reconstruite a repris son ancien aspect : celui d'une ville arabe, plus arabe que le Caire qui depuis vingt ans s'est en grande partie européanisée.

Jetée en amphithéâtre sur un des flancs de la montagne, elle est toute bâtie en pierres de taille. Les croisées des maisons, séparées par une fine colonnette, portent chacune un balcon, et sur les toits plats on voit se promener quelque Maronite enveloppée de son voile, quelque Druse dont la corne raide se profile singulièrement sur l'horizon.

Cette corne est l'ornement le plus étrange qu'on puisse concevoir.

Longue d'un pied et demi, de deux souvent, fixée à la tête par trois boucles garnies de courroies, elle se présente presque horizontale comme une tête de licorne; les élégantes la portent penchée de travers, ce qui la rend encore plus bizarre On jette par dessus un voile blanc qui a, ainsi, l'air d'être suspendu à quelque ciel de lit et que l'on tire sur la figure, comme un rideau. Les femmes mariées seules portent cet ornement qu'elles ne retirent jamais, pas même dans la maison; le voile alors, au lieu d'être ramené sur la figure, flotte des deux côtés du visage. La chevelure est arrangée en tresses qui pendent mêlées à des cordons; de grosses grenades en argent ciselé d'où sortent des houppes de soie rouge terminent les tresses; tout cela se cache dans le pan de la robe, coquettement relevée autour de la ceinture.

En face de Deïr-el-Kamar, s'élève la colline de Bettedin qui porte le palais construit par l'émir Béchir, en 1812, et qui est aujourd'hui la résidence officielle du gouverneur du Liban.

La vaste place qui précède la porte d'entrée, est aujourd'hui à peu près déserte. Quelques cavaliers et soldats libanais, vêtus de drap sombre, ont remplacé tout le train qu'on y voyait jadis d'un prince d'orient. Mais le palais reste.

D'abord une cour immense, garnie d'un côté par un bâtiment le long duquel court une ligne d'arceaux légers; d'autre part, c'est un mur bas, avec la vue d'une riante vallée et celle d'un second palais, celui du petit-fils de l'émir, plus massif, élevé sur un sommet voisin, près d'une cascade qui inonde de sa poussière des terrasses plantées de mûriers.

Après cette première cour, la cour du palais. Au fond le palais lui-même, précédé d'un pérystile mauresque que soutiennent des gerbes de colonnettes aussi minces que des fuseaux; des arceaux délicats, des fenêtres en fer à cheval, des encadrements de porte travaillés comme de la dentelle: les lignes les plus pures de l'architecture arabe; les détails les plus délicats de la sculpture mauresque.

L'intérieur du palais est gracieux, splendide comme le dehors.

La salle du divan, entourée de niches sculptées, de marbres précieux, ornée de mosaïques aux couleurs tranchées, est rafraîchie par un bassin d'où l'eau jaillit, étincelante. Ses croisées à colonnettes donnent sur les grandes vallées et la mer.

De chaque fenêtre, on aperçoit les croupes du Liban, tantôt s'élevant presque perpendiculaires à la mer et portant des villages et des couvents suspendus comme une grappe; tantôt, s'écartant du rivage et laissant des masses de verdure sombre, et de sable doré entre elles et les flots bleus.

Sur les cimes les plus élevées, quelques touffes de pin : sur les pentes, des terrasses étroites qui soutiennent de belles plantations de mûriers. Rien d'aussi curieux que de voir manœuvrer la charrue sur ces terrasses dont la plus large a rarement plus de six pieds; l'extrémité, l'endroit où l'on tourne, n'en a souvent que trois. Cependant les bœufs, la charrue, l'homme, tout cela s'en tire. L'homme porte la charrue, les bœufs passent délicatement leurs cornes entre les arbres, leurs quatre pieds se substituent les uns aux autres, et le tour s'opère.

La population du Liban est nombreuse. Les villages sont quelquefois suspendus les uns sur les autres, si bien que l'on peut jeter une pierre de l'un dans l'autre, et distinguer le son de la voix; mais l'escarpement des montagnes entraîne le voyageur à tant de sinuosités et à tant de détours qu'il faut une heure ou deux pour descendre d'un hameau à l'autre, par le sentier de communication.

Le gouvernement de cette partie de la Syrie, où nos troupes arboraient, il y a vingt ans, le pavillon français, appartient maintenant à Rustem-Pacha; sous l'administration de ce haut fonctionnaire, le Liban jouit d'une paix profonde.

CLERMONT. — L'INAUGURATION DE LA STATUE DE BLAISE PASCAL
Croquis de M. Gaildrau, envoyé spécial de l'Illustration.

L'HÔTEL DE LA PROVIDENCE

Le prolongement de la rue du Louvre a nécessité la démolition de plusieurs maisons historiques, parmi lesquelles l'hôtel où descendit Charlotte Corday lorsqu'elle vint de Caen à Paris pour tuer Marat. Mais quelle était cette maison ? C'est ce que M. C. Vatel a recherché dans un ouvrage encore inédit qu'il a consacré à Charlotte Corday, et dont il veut bien nous donner communication en même temps que de la gravure que nous reproduisons.

Laissons la parole à M. Vatel.

« On sait par les pièces du procès que cette maison était située rue des Vieux-Augustins, 19, aujourd'hui rue d'Argout, et qu'elle était occupée par un hôtel garni, à l'enseigne de la *Providence*. C'est là que Charlotte fut conduite par un commissionnaire du bureau de la voiture de Caen. L'hôtel était tenu par une jeune femme nommée Louise Grollier. Il n'existe plus d'hôtel meublé de ce nom dans l'ancienne rue des Vieux-Augustins. Au milieu de traditions contradictoires, de fables de toute nature, comment se reconnaître et se prononcer? Retrouver des contemporains survivants, il n'y fallait pas songer. Le numérotage des maisons a changé plusieurs fois. La recherche eût été, non pas difficile, mais impossible, si les *rôles des contributions foncières de Paris* n'eussent été conservés à la préfecture de la Seine depuis une époque ancienne, antérieure à la Révolution, jusqu'à 1863, moment où je commençai mes recherches. Un homme très intelligent et très complaisant, M. Rochat, avait la clef de ce vaste labyrinthe, et il voulut bien nous communiquer les rôles applicables à la rue des Vieux-Augustins. En général, ces registres ne contenaient pas les noms des locataires des immeubles; mais ici il y avait une exception, la location de la totalité de l'immeuble faisant du maître de l'hôtel une sorte de second propriétaire.

» Nous trouvâmes donc, sous le titre de la Section de la Place Louis XIV, ou de la Victoire, année 1791, l'inscription suivante: « 18. Le sieur Carré, juré » crieur, pour la maison louée à *Grollier*, de valeur de 5200 livres, le quart » déduit, reste 3900 livres, pour lesquelles il payera au principal la » somme de 650 livres. »

» *Grollier*, c'était bien le nom de la personne qui tenait l'*hôtel de la Providence*. De plus, le propriétaire de la maison était indiqué comme étant un sieur Carré, *juré crieur*. Avec ces éléments, la recherche devenait possible. Seulement, pour retrouver l'immeuble auquel s'appliquait le nom du contribuable, il fallait encore que les plans parcellaires portant le nom de Carré eussent été conservés. Car les registres n'indiquaient que les numéros, et non les emplacements des maisons. Heureusement, il existait alors à l'Hôtel de Ville le manuscrit du plan célèbre, connu sous le nom de *plan Verniquet*, approuvé le 3 thermidor, an IX (22 juillet 1801), par Chaptal, ministre de l'intérieur. Carré était encore propriétaire en l'an IX. Il était inscrit en toutes lettres sur le plan, à l'angle de la rue des Vieux-Augustins et de la petite rue Soly qui communique transversalement de cette rue à la rue de la Jussienne. C'est donc là que devait être l'hôtel tenu par Louise Grollier. La maison portait alors, d'après le plan Verniquet, le numéro 32. Or, Louis Du Bois, un des premiers biographes de Charlotte Corday, faisant ses recherches dès l'an VIII, avait écrit dans ses notes (passées dans les mains de M. Léon de la Sicotière, actuellement sénateur): « Mlle Corday descendit à » l'*Hôtel de la Providence*, rue des Vieux-» Augustins, n° 19, aujourd'hui n° 32. »

» Cette mention ancienne devait être d'une époque contemporaine du plan Verniquet, et elle confirmait avec précision la donnée qui en résultait... »

L'HÔTEL DE LA PROVIDENCE, RUE DES VIEUX-AUGUSTINS

Où descendit Charlotte Corday en arrivant à Paris pour assassiner Marat.

LE SCHÉRIF MOHAMED AMEZIAN BEN ABDERRAHMAN

BELKASSEM BEN ABDERRAHMAN, FRÈRE DU SCHÉRIF

Chefs de l'insurrection des Aurès (Algérie en 1879.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

A ce moment je sentis une main chaude se poser sur la mienne, je relevai la tête, et je vis M. Louis, un peu penché vers moi, qui me dit avec une voix toute nouvelle : — Vous pleurez, mademoiselle Catherine! Ensuite il s'assit à moitié sur le banc, et ajouta très bas : — Je crois que nous nous aimons, ma petite amie... Je tressaillis un grand coup, et me cachai la figure sans répondre.

— Est-ce que je me trompe? reprit-il en cherchant à écarter mes mains. J'ai murmuré : « Non », plus rouge qu'une braise, j'aurais voulu m'enfoncer dans le sable. Alors M. Louis s'est levé et m'a dit : — Devant Dieu, devant cette belle nature au repos, je vous engage ma foi d'honnête homme, Catherine; le jour de vos vingt et un ans, où que vous soyiez, je viendrai vous réclamer pour femme. Puis il a effleuré mes cheveux de ses lèvres et s'est éloigné vite. Moi, je suis restée stupide de bonheur jusqu'à je ne sais quand... bien tard...

Ce matin au déjeuner, j'ai répondu tout de travers à différentes questions de Mme Desmarets, j'ai bu mon vin pur et j'ai renversé la salière. Mme Desmarets s'est impatientée et m'a dit : — Qu'est-ce que vous avez donc? Son mari, lui, faisait tout le temps : « Hem! » à M. Louis, et ils riaient. Mme Desmarets a fini par s'écrier :

— Vous n'êtes soutenables ni les uns ni les autres! Je parie, Robert, — le nom de M. Desmarets, — que vous m'avez cassé un de mes vases ou une de mes potiches de Chine, en pareil cas vous ne manquez pas de vous pouffer de rire.

— Vous vous trompez, ma chère, a répondu M. Desmarets, si vous n'étiez pas si nerveuse vous constateriez que notre gaieté est sans remords; nous pensons, Louis et moi, à une pierre très précieuse dont nous venons d'enrichir notre collection. A propos, vous savez, n'est-ce pas, que Louis est mon filleul?

— Oui. . Eh bien, après?

— Après? c'est tout.

— Vous êtes malade, voilà maintenant que vous parlez pour ne rien dire...

Heureusement le déjeuner était terminé. Je me suis sauvée dans le jardin, sous mon cher bosquet, à attendre l'heure où Mme Desmarets m'appelle.

Le tantôt j'étais dans l'office, occupée à écrire des noms sur les papiers des pots de confitures, M. Louis est passé et m'a dit sans s'arrêter : — Je vous aime, ma petite amie chérie. Et il m'a envoyé un baiser dans l'air. J'aurais bien voulu être l'air à ce moment.

12 Octobre.

Mon Dieu! est-ce que ce beau bonheur-là va encore mourir? Cette nuit, je me suis réveillée, et très contente je m'entortille vite dans la pensée de mon ami, les jours sont si courts! J'en étais à la veille de notre mariage, tout à coup l'idée de mon malheur, ou plutôt de celui de ma pauvre maman, m'est rentré dans l'esprit. Dans cette espèce d'affolement délicieux où j'étais depuis quatre jours, j'en avais perdu le souvenir. Je dois en parler à M. Louis, ce ne serait pas honnête de lui taire cela jusqu'à la fin. Que va-t-il dire? Ce n'est point de ma faute, pourtant... Je me rappelle que mon tuteur m'a assuré que pas un homme « bien » ne voudrait de moi pour femme, à cause de cette honte, et que c'était cette raison qui l'avait décidé pour Vincent Jacquemin. Que j'ai peur de ce soir! Après le dîner je prierai M. Louis de venir sous la tonnelle, où c'est plus noir qu'ailleurs. Les mères ne devraient pas faire des choses semblables, vraiment, les pauvres enfants ne savent comment s'en tirer. Puisqu'on peut se marier, pourquoi ne pas se marier? Décidément je ne comprends rien à tout cela, mais c'est égal. Si j'avais seulement fini de parler à M. Louis!

XII

10 heures du soir.

Est-il bon, mon ami! est-il bon! Il faut que j'écrive ma joie avant de me coucher : Je n'avais pas voulu ouvrir la bouche de ma pénible histoire dans la journée, au grand clair; après le dîner, donc, je fais un signe à M. Louis et je sors. Lui tourne une minute dans le salon, puis sort aussi. Bientôt j'entends son pas derrière moi, et sa voix me dit : — Est-ce que ma petite Catherine craint pour son ami le sort d'Eurydice, qu'elle ne se retourne pas? Je réponds en continuant de marcher :

— J'ai du très sérieux, triste à vous confier; dépêchons-nous d'aller sous la tonnelle.

Nous arrivons; lui, l'air inquiet, me prend les mains en murmurant :

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

Alors je sens mon courage m'abandonner, et je sanglote de l'épouvante que M. Louis ne veuille plus de moi. Lui, balbutiait, tout saisi :

— Catherine... parlez... je vous en supplie!

Enfin, je lui jette d'un trait dans l'oreille :

— Je suis une enfant naturelle; maman a fait une vilaine chose.

Je le vois presque sourire; puis, tout de suite, ses yeux se mouillent, et il dit :

— C'est fâcheux, ma chérie, mais vous n'êtes pas responsable de la faute de votre mère; moi, je vais vous aimer encore davantage pour vous consoler.

Je pousse un cri, je le regarde, et je saute à son cou. Après, j'étais très honteuse, et je lui ai demandé pardon; mais il a dit que ça ne faisait rien.

Demain, je lui donnerai le premier cahier de mon journal, qui s'arrête à mon entrée ici; il désire le lire. Ensuite, je lui raconterai l'idiot, qui manque. Je n'ai pas voulu mettre cette caricature à côté du portrait de mon mari, qui se trouve être celui de Louis. Il a assez menti, mon tuteur! J'aurai un mari charmant, avec plein d'esprit, d'instruction, de tout! Mon cher rêve vivant! Ça ressuscite, les rêves... mais les gens, non, hélas! Ma chérie mademoiselle Blanche, pourquoi êtes-vous partie! Parlerions-nous de lui!

15 octobre.

Il m'a rendu mon journal en me disant :

— Tenez, ma petite perle fine, j'ai lu ces pages à la fois bien joyeux et bien ému; j'y ai fait deux aimables connaissances : Mlle Blanche et Rosalie, et une fort laide : votre tuteur. J'avais un moment espéré que nous pourrions nous marier avant votre majorité, ma chère mère y consentait, et mon excellent parrain m'assurait une aide matérielle efficace... Il est coiffé de vous, vous savez! Malheureusement, avec un homme ténébreux tel que votre tuteur, auquel nous n'avons nul droit de demander compte de sa manière d'être, nous jugeons prudent de ne pas souffler mot de notre projet jusqu'à votre majorité. Il faut donc prendre patience encore quatre ans... Ce sera long et dur... Enfin! nous nous aimerons beaucoup en attendant.

— Mais, ai-je dit, puisque vous continuerez à demeurer chez M. Desmarets, et que nous nous verrons à chaque instant, ce sera pareil au temps où nous serons mariés, excepté que nous ne serons pas chez nous.

Il a souri.

— Pas tout à fait pareil, chère petite bête, a-t-il dit, en passant sa main sur ses cheveux.

Moi, je n'ai pas voulu qu'il me crût si bête que ça, et j'ai ajouté d'un air fin :

— Oui, lorsqu'on est marié, on s'embrasse, et avant, ce n'est pas permis, voilà.

Et je me suis sauvée. M. Desmarets m'a arrêtée au bout de l'allée en disant :

— J'ai lu aussi le journal, moi... Contez-nous à présent cette aventure lamentable que vous avez annoncée à Louis.

Et j'ai raconté mon horrible déception de Salaunes, en y joignant ma conversation avec mon tuteur dans le clos. A cet endroit, je crois que M. Desmarets a murmuré : « Canaille! » Louis était tout pâle.

Limoges, 2 novembre.

Pour la première fois, depuis dix ans, j'ai pu envoyer une couronne à Bernières, sur la pauvre tombe abandonnée de maman. Cette tombe que je n'ai jamais vue! Ma petite caisse est adressée à la bonne mère Dutertre. J'ai aussi envoyé une gerbe de roses blanches à ma chérie, à Blanquefort.

Cela n'y paraît rien, de si minces dépenses, eh bien, mes économies y ont passé; c'est vrai qu'elles n'étaient pas très grosses. J'espère qu'il ne fera pas froid tôt, car je n'ai pas encore de quoi m'acheter ma robe d'hiver. Celle de l'an dernier, qui datait de Blanquefort, est trop courte, trop étroite, et tout usée dans les plis. Si j'étais mise comme je vois des dames, ici, je me figure que je serais pas mal jolie. Bah! puisque mon ami m'a aimée dans mon fourreau noir, à quoi bon changer?

24 novembre.

Je pensais bien qu'il me souhaiterait ma fête, et je craignais un peu qu'il m'offrît un cadeau cher. Si j'étais riche, cela m'importerait peu : mais quand on est pauvre, recevoir un objet qui a de la valeur doit gêner. Heureusement, le présent de mon ami n'a été qu'une rose, splendide, baignant dans un grand lis en cristal. Sur un papier attaché à la rose étaient écrits ces mots : « Ce qui a conquis mon cœur : la beauté dans l'innocence. » Est-ce aimable et bien tourné! J'ai trouvé cela chez moi, sur ma table, avant le dîner. En entrant dans la salle à manger, j'avais une figure si rayonnante, que M. Desmarets a crié : Inutile d'apporter de la lumière, en voilà. Moi, j'ai vite été à Louis. — C'est si difficile de remercier gentiment sans être banal! — J'ai fini par ne lui dire que merci avec une petite larme, et il a paru très content.

Belle-Rose, 10 juin 1854.

Je te délaisse, mon confident. On a raison de dire que le bonheur ne se raconte pas. Impossible d'exprimer le mien... Les mots qui me viennent sont tellement au-dessous de ce que je sens. Je vis dans de l'exquis, enveloppé d'un doux tendre; les gens sont bons, tout est charmant. Je vois mon ami, je l'entends, je lui parle. Le matin, nous nous serrons la main; le soir, nous nous serrons la main. M. Desmarets dit que Louis aura le prix Monthyon, et moi un simple prix de sagesse. C'est injuste; j'ai autant de vertu que lui, même plus... Qu'ajouter sur ces pages? Catherine est heureuse, voilà toute mon histoire actuelle. J'entrevois à peine, loin, loin, dans mon esprit, cette vieille demeure lugubre des allées de Chartres, mon tuteur, Mlle Thècle, ils s'enfoncent peu à peu dans une brume... Ils peuvent bien s'y noyer, je ne les repêcherai pas. Mais que je désirerais savoir ce qu'est devenue cette excellente Rosalie, qui me répétait toujours : « Patience! » Il m'en aurait fallu, chez mon tuteur, jusqu'à vingt et un ans! J'en serais morte, de cette patience-là! Mais ici, dans ce paradis... Louis prétend que nous ne sommes qu'à la porte. Les hommes envisagent le mariage autrement que les femmes.

L'autre jour, M. Desmarets voulait me prêter un livre qui s'appelle : *Paul et Virginie*, où l'on meurt à la fin.

Louis a crié :

— Non! non! je vous en prie, ne touchez pas à ma Belle au bois dormant.

— Je ne l'éveillerai point, égoïste féroce!

— Vous la feriez rêver, c'est trop...

— Allons! qu'elle dorme comme une souche... tu peux te vanter d'être un veinard, premier choix.

Moi, les livres que Mme Desmarets me prête me suffisent, quand je les lis... souvent je reste un quart-d'heure sur une page à voir mon ami entre les lignes. Je lui ai promis de ne lire de romans qu'avec lui, lorsque nous serons mariés, parce que, dit-il, ces ouvrages sont, pour la plupart, remplis d'idées fausses et exagérées qui brouilleraient mon bon sens. Il trouve que j'en ai.

25 août.

Aujourd'hui, anniversaire de ma naissance et fête de mon ami. Est-ce joli que cela tombe ensemble! J'étais ces temps-ci bien embarrassée pour lui offrir quelque chose. Avec trente francs par mois, on n'a jamais beaucoup d'argent, surtout que j'use tant de bottines! J'ai écrit à Limoges qu'on m'envoie une petite toile, un cadre, et les couleurs nécessaires pour peindre un bouquet de pensées. J'y ai mis un soin! et je crois que c'est assez réussi. Mes pensées sont nouées d'un ruban blanc, sur lequel j'ai tracé au carmin : « Toutes à vous ». Mon ami m'a paru ravi et m'a remerciée cent fois trop. Le soir, après le dîner, M. Desmarets, qui venait de causer au moins cinq minutes bas avec sa femme, m'a dit :

— Ma chère enfant, vous le savez, votre tuteur a fait une sorte de cas de conscience à Mme Desmarets, de vous donner plus de trente francs par mois, M. Didier-Montaut n'étant point le papa, ma femme ne se jugerait pas damnée pour aller au-delà de cette volonté formelle. Mais moi, pour une raison particulière, je crois prudent de ne pas changer d'un iota les arrangements pris avec votre tuteur. Seulement, puisqu'il est convenu que vous nous devez votre temps, nous sommes libres de l'employer à ce qui nous plaît. Or, il nous plaît que vous peigniez pour nous trois heures par jour. Demain, il vous arrivera tout un attirail.

— Et, ajouta Mme Desmarets, nous choisirons deux

jolis sujets, en pendant, pour mon petit salon. Induits en tentation par M. Paulet, nous sommes montés tantôt à votre chambre et nous avons regardé à loisir les dessins de votre carton, il y en a d'étonnants!

Je suis d'une joie! Mon ami et peindre.

Oh! oui, c'est vraiment le paradis, cette maison. Mme Desmarets se prend aussi à m'aimer. Son cher savant de mari, il y a longtemps. Osez vous moquer des savants à présent, mademoiselle Catherine!

10 novembre.

Je te clos, mon journal, n'ayant plus une minute pour toi, en consignant sur ta dernière page un grand événement. Nous allons passer cinq mois à Paris... Je vais voir ce merveilleux Paris dont on parle tant... voir les musées! Mes yeux vont se remplir d'enchantements, mon esprit va s'élever dans la contemplation des sublimes chefs-d'œuvre de l'art, mais rien n'aura pour moi ton indicible attrait, ô doux nid de Belle-Rose, où j'ai connu l'amour. Adieu! jusqu'au printemps... Il me passe sur l'âme comme une mélancolie.

XIII

Le 9 janvier 1855, vers neuf heures du matin, deux jeunes gens d'allure élégante sonnèrent à la porte d'un coquet petit hôtel de la Chaussée-d'Antin. Arrivés au premier étage, ils entrèrent dans un vestibule de stuc, garni de plantes vertes, et l'un des jeunes gens, en se débarrassant de son pardessus de fourrure, demanda à une pimpante femme de chambre qui causait avec un domestique :

— Le vieux a-t-il réintégré le domicile?

La jolie fille sourit en montrant ses dents blanches, et répondit :

— Non, monsieur, la brouille s'est « corsée » depuis que madame l'a appelé : « gros éléphant »; ça lui va pourtant mieux que son nom de baptême.

Elle éclata de rire et ajouta :

— Je vais vous annoncer.

Celui qui avait interrogé poussa du coude son compagnon et murmura :

— Ce n'est pas le moment de risquer ta déclaration, si le vieux la lâche, il faudra attendre quelque remplaçant en or contrôlé... Nos principes ne nous permettent d'être que des amis de cœur...

— Principes est joli!

La femme de chambre, après avoir traversé plusieurs pièces d'un assez bon style, ouvrit la porte d'un boudoir tendu d'une épaisse soie de Chine jaune pâle, et annonça :

— M. Albert de Lorges et...

Elle se retourna vers les deux amis.

— Gaston Desprès, dit le plus jeune.

— Enfin, c'est toujours quelqu'un! cria une fraîche voix du fond du boudoir, et une gracieuse et mignonne créature brune, avec de grands yeux lumineux, sortit à demi d'un entassement de coussins au milieu desquels elle était blottie.

C'était Lise, la Bolivienne, qui, arrivée depuis deux ans à Paris, dans les bagages d'un vieil et richissime Espagnol, se hâtait de vivre son heure de célébrité, sous ce soleil de la galanterie qui flétrit en faisant éclore.

Albert de Lorges et Gaston Desprès, après la présentation de celui-ci, s'assirent sur des poufs, aux pieds de Lise, qui leur tendit des cigarettes de Manille, allumées à la sienne, puis reprit sa pose alanguie.

— Vous savez, dit-elle, il ne viendra personne.

— Pourquoi?

— Je viens de défendre ma porte.

— C'est gentil, ça, fit Albert de Lorges, de se garder pour nous seuls. Merci, ma belle!

— Il n'y a pas de quoi, j'ai assez de vous deux, voilà tout.

— Votre deuil vous absorbe?

— Vous appelez cela un deuil! Je m'habillerais volontiers de rouge.

— Oui, mais les dollars, ma petite...

— Bah! fit-elle avec un dédain nonchalant, en jetant un coup d'œil sur une glace de Venise penchée vers sa beauté, un de perdu, un de retrouvé... Vous n'allez pas me faire des sermons, hein, ou je vous mets à la porte. Causez, vous, monsieur le nouveau, et amusez-moi. J'ai un vague triste ce soir.

Elle appuya sa petite tête fine sur sa main d'enfant, et attachant sur Gustave Desprès ses grands yeux brûlants, dit :

— Il paraît que vous avez ici, depuis quelques semaines, des parents de province, est-ce vraiment drôle, ces parents-là?

— Les miens n'ont pas une saveur de cru bien particulière.

— Ah! Moi qui croyais me divertir en vous les entendant portraiturer.

— Je vous avoue, dussiez-vous me tenir pour un niais, qu'il n'entre pas dans mes façons de tourner ma famille en ridicule.

— Tiens! vous avez du cœur... Vous êtes heureux d'avoir une famille! Moi, ce serait ma toquade... un père, une mère, un grand-père, une grand'mère, quinze frères et sœurs, des oncles, des tantes, des cousines, tout cela qui vous aimerait pour autre chose que pour votre beauté... Mais rien!

— Diable! fit Albert de Lorges, vous êtes décidément au noir.

— Je suis toujours sentimentale pendant le mois de janvier.

— J'ai vu chez mon oncle, dit Gaston Desprès, une de vos compatriotes, aussi blonde que vous êtes brune.

— Quelle rareté! Paris est pavé d'Américaines blondes.

— Une Bolivienne, comme vous.

— D'où?

— De la Paz, je crois.

— C'est là où je suis née. Elle est jeune?

— Dix-neuf ans.

— Mon âge!

— Vous n'avez que dix-neuf ans!

— Vous êtes poli, au moins!

— Non, je veux dire... je ne trouve pas que vous paraissiez davantage... je...

— Allons, abordez, vous me trouvez déjà très lancée pour dix-huit ans, hein, c'est ça?

— Oui...

— Pauvre petit! à ce compte-là je suis déjà bien vieille, allez!

Elle baissa brusquement ses longues paupières sur deux larmes, et, feignant d'étouffer un bâillement, reprit pour renouer la conversation :

— Comment s'appelle-t-elle, votre Bolivienne?

— Catherine Hubert, un nom français.

— Catherine Hubert! s'écria Lise en se dressant, vous dites : Catherine Hubert! Mais vous êtes fou! c'est moi qui me nomme ainsi...

— C'est vous qui! ah! je...

— Quelle farce nous jouez-vous, Lise? dit Albert de Lorges.

— Une farce! Vous êtes bon, vous! une demoiselle qui me prend mon pays, mon âge, mon nom...

— Êtes-vous sûre que ce n'est pas vous qui les lui prenez?

— Ah! par exemple! ceci est trop fort!

Elle saisit un coffret d'argent niellé, placé à côté d'elle sur un guéridon de laque, l'ouvrit fiévreusement, chercha un instant dans les papiers qui s'y trouvaient, en prit un et le jeta sur les genoux d'Albert de Lorges, en disant :

— Est-ce moi qui prends?

Albert de Lorges déplia le papier et lut :

« Marie Lise Catherine, fille naturelle de Lise Rolla, sans profession, et de Paul Hubert, négociant, née à la Paz, le 25 août 1836, à sept heures quarante minutes du matin... »

— C'est une aventure insensée! Gaston, quelle espèce de personne est cette Catherine Hubert, que tu as vue chez ton oncle?

— Une orpheline charmante, pauvre, mais très digne et très fière, avec beaucoup de modestie et de simplicité, c'est la demoiselle de compagnie de ma tante.

— Une demoiselle de compagnie... Hein!

— Quelque intrigante, dit Lise.

— Oh! elle est au-dessus de tout soupçon.

— Je vous répète qu'elle est pauvre. Quel intérêt aurait-elle eu à prendre un nom au bout duquel il n'y avait pas un sou, et qui n'a par lui-même aucune valeur. Ah! si vous vous appeliez Montmorency, mais s'appeler Hubert, Desprès, ne donne aucun prestige, et ne sert pas de dot.

— Gaston a raison, dit Albert de Lorges, quel mystère se cache là-dessous?

— Je le découvrirai, moi, fit Lise, M. Desprès, l'adresse de votre oncle, je vous prie?

— Voyons, vous n'allez pas faire d'esclandre...

— Soyez tranquille, on sait vivre... je serai très polie, mais je veux absolument savoir laquelle de nous deux est la vraie Catherine Hubert. Mettez que je me décide à épouser mon ours, pour me délivrer de ses jérémiades, et que de son côté cette demoiselle charmante trouve à se marier.

— Je crois qu'il en est précisément question.

— Voyez-vous! un seul état civil pour deux mariées, il y a de quoi composer un vaudeville « épatant. »

— Voulez-vous que je vienne vous prendre demain à deux heures, dit Gaston Desprès, je tiens à vous accompagner, vous comprenez, pour faire l'introduction. Une toilette tranquille, n'est-ce pas? Et vous serez bien gentille.

— Certainement. Est-il singulier! Avez-vous peur que j'arrache les yeux de mon Sosie?

— Sous quelle forme m'annoncerez-vous?

— Mademoiselle Lise, artiste dramatique.

— Des théâtres de salon... fit Lise avec un peu d'amertume. Si au moins ils m'avaient appris à jouer la comédie honnête, les misérables! ajouta-t-elle à demi-voix.

Le lendemain, à deux heures, Gaston Desprès, qui dans la matinée avait prévenu son oncle de l'étrange visite qu'allait recevoir la demoiselle de compagnie de sa femme, faisait arrêter le coupé de Lise rue Jacob, devant l'hôtel de ce nom, dont les Desmarets occupaient un étage. Le jeune homme et sa compagne furent aussitôt introduits au salon, où M. et Mme Desmarest, Louis Vanlet et Catherine, étaient réunis. Cette bizarre aventure triomphait du flegme du vieux savant, qui se montrait presque aussi intrigué et agité que Louis et Catherine. Lise salua sans embarras, mais avec beaucoup de mesure, s'assit et regardant Catherine dit :

— Mademoiselle, le nom que vous portez, prononcé hier chez moi par M. Desprez, nous met en face l'une de l'autre dans une situation très-pénible. Rien qu'à vous voir, il est facile de se persuader que si de nous deux vous êtes la fausse, c'est avec une parfaite ignorance.

Puis se retournant vers M. et Mme Desmarets, Lise continua :

— Je vais raconter mon histoire en toute sincérité, mademoiselle voudra bien me dire ensuite ce qu'il est nécessaire que je sache de la sienne pour comparer, et vous serez juges entre nous : jusqu'à quinze ans, je me suis cru la fille d'une malheureuse femme et de son mari, gens qui vivaient à Valparaiso de fort vilains métiers, et... m'en faisaient vivre. Un soir que tous deux étaient ivres, et se reprochaient, après une batterie sanglante, leurs communs méfaits, j'appris, collée contre la porte du taudis où je couchais, que la femme m'avait volée à ma mère malade, pendant son sommeil, sept mois après ma naissance, pour se venger de mon père qu'elle avait connu à son arrivée à La Paz, et qui s'était brouillé avec elle. La misérable profita pour m'enlever de l'absence d'une négresse que son complice avait attirée au dehors. Ainsi je n'étais point la fille de ces êtres pervertis, j'avais un père et une mère honnêtes, sans doute.

Hélas! je l'apprenais trop tard. Quoique bien jeune, le sentiment d'un avilissement pour lequel je n'étais pas faite, domina le cri de la nature. Je résolus, si mes parents étaient ce que je supposais, de ne jamais leur rendre la créature que j'étais devenue. Je résolus aussi de me venger. Pieds nus, à peine vêtue, j'allai attendre le jour à la porte d'un magistrat qui reçut ma déposition avec bienveillance, et fit arrêter mes ravisseurs. Habilement interrogés, ils avouèrent et furent mis en prison. Pour moi, désirant ardemment savoir si mes parents étaient vivants, je priai le magistrat d'écrire à La Paz, pour se renseigner. On répondit en envoyant les actes de décès de Maria-Lise Rolla, et de Paul Hubert, mort dans l'indigence après avoir joui d'une position prospère, mais ayant en France une famille aisée. Peu m'importait, puisque je ne voulais pas me faire reconnaître. Plus tard, je me procurai à La Paz une copie de mes actes de naissance et de baptême. Voici tous ces papiers.

Elle les tendit à M. Desmarets qui les parcourut.

— Parfaitement en règle, dit-il, en les passant à Catherine, terrifiée, angoissée, pressentant au fond de cette aventure inouïe encore quelque honte pour elle. La pauvre enfant lut les papiers de Lise et les lui rendit en disant :

— Je n'y comprends rien! rien! Madame les actes de naissance et de baptême que mon tuteur m'a montrés comme m'appartenant sont identiques à ceux-ci.

M. Desmarets, songeur, le front penché, tapotait de sa main droite le dos de sa main gauche. Aux paroles de Catherine il releva la tête et dit :

— Pour moi, il est évident que Madame est la vraie.... les gens qui l'ont prise ont avoué, or on ment pour échapper à la prison et non pour y aller.

ANDRÉ GÉRARD.

(La suite prochainement.)

EN PÉNITENCE

D'APRÈS LE TABLEAU DE M. MUNIER

M. ROUSTAN, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE FRANCE AUPRÈS DU BEY DE TUNIS

Dans les divers articles que nous avons consacrés aux affaires Tunisiennes, nous avons eu chaque fois à mentionner le nom de notre ministre plénipotentiaire auprès du Bey, nous reproduisons aujourd'hui son portrait.

M. Roustan (Théodore-Justin-Dominique) est né le 8 août 1836 à la Ciotat (Bouches-du-Rhône), entré dans la carrière consulaire en 1856 comme attaché à la direction des consulats; élève consul à Beyrouth en 1860, puis à Smyrne; chargé de la gestion du consulat, au Caire en 1865, nommé consul la même année, gérant le consulat général d'Alexandrie en 1867, consul à Damas en 1868, commissaire français en Palestine en 1870, il fut nommé en 1874 après quelques autres déplacements, titulaire du consulat général de Beyrouth qu'il quitta le 17 décembre de la même année pour venir à Tunis en qualité de consul général et chargé d'affaires. Il a été élevé sur place, le 22 janvier 1880, au grade de ministre plénipotentiaire.

M. Roustan dont toute la carrière s'est faite en Orient, est certainement comme nous avons eu déjà occasion de le dire, pour tout ce qui concerne cette importante région, l'un des agents les plus expérimentés et les plus capables du service diplomatique. Plein d'affabilité dans ses relations personnelles, caractère modeste, et travailleur infatigable, nul ne sait mieux que lui apprécier la grandeur de nos intérêts dans la régence et s'en faire à la fois l'avocat convaincu et le protecteur énergique.

Commandant de la Légion d'honneur depuis 1879, notre ministre plénipotentiaire à Tunis est en outre grand'croix de l'ordre tunisien du Nichan.

M. ROUSTAN, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE FRANCE AUPRÈS DU BEY DE TUNIS. — Photographie de M. Garrigues.

LE TEMPLE ISRAÉLITE DE SEDAN

Le temple israélite, qui vient d'être élevé à Sedan, est situé sur l'avenue du Ménil, à proximité de la place de Nassau et de la place de la Halle.

De style romano-byzantin, il est très sobre d'ornements. Point ou peu de sculpture sur sa façade principale. Au rez-de-chaussée, cette façade est percée de quatre fenêtres à meneaux, supportant chacune une double arcature, servant de base à l'encadrement d'une petite rose. La grande porte et les deux fenêtres contiguës sont couronnées d'une voussure sans ornement, au-dessus de laquelle est une galerie ajourée, d'un effet très heureux. La partie centrale de l'étage est occupée par une grande fenêtre géminée d'un dessin aussi correct qu'élégant. La rose qui ne repose que sur deux meneaux très élancés, est décorée de l'étoile symbolique, dont les vides sont ornés de verrières de couleurs. Deux autres fenêtres, éclairant les bas côtés, et leur couronnement composé par l'entablement et la galerie ajourée qui le décore, terminent cette partie de l'étage.

Les grands pilastres de la partie centrale, s'élançant au-dessus de l'étoile symbolique, supportent le fronton, au sommet duquel se trouvent les tables de la loi. Les façades latérales répondent à cette façade principale, et le tout constitue un ensemble bien proportionné.

L'intérieur du temple se compose de trois travées. Au-dessus des basses-nefs, se trouvent les tribunes pour les dames; les balustrades sont en pierre ajourée avec encadrements perlés; les colonnettes et les arcatures limitant les travées sont d'une grande hardiesse; la voûte de la nef, de forme semi-circulaire, est très élevée. Le tympan, au-dessus du tabernacle, est percé par une grande étoile dont les compartiments sont ornés de verrières.

Enfin le tabernacle dans lequel sont renfermées les Tables de la loi, forme à lui seul un véritable monument, digne de tous les éloges.

L'inauguration du temple israélite de Sedan, élevé par M. Delpeut, sur les dessins et sous la direction de M. Mazuel, architecte, a été inauguré le 25 août dernier par le grand rabbin de France, M. Isidor, assisté de MM. les grands rabbins Lipmann, de Lille, Dreyfus, de Bruxelles, et Debré, de Sedan.

La cérémonie a commencé par la translation solennelle des tables de la loi, les grands Rabbins ouvrant la marche suivis du président de la communauté de Sédan et des présidents de plusieurs autres communautés étrangères venus tout exprès pour assister à cette inauguration.

Cela fait, M. Isidore prit la parole et prononça un grand et magnifique discours, après quoi une fructueuse quête fut organisée, et une prière pour la France et pour la République dite en français par le grand Rabbin de France a terminé la cérémonie.

UNE MARTYRE, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. RIBEIRO. — Salon de 1880.

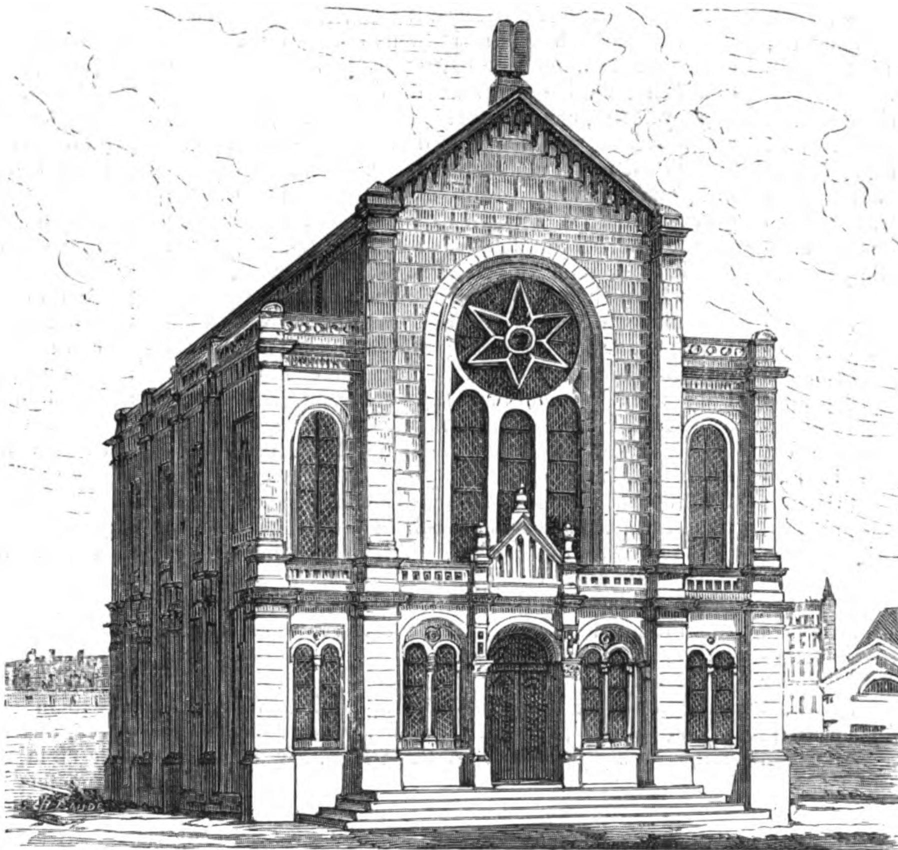
UNE MARTYRE

Tableau de M. Ribeiro.

Pieds nus, la tête nimbée comme celle d'un saint, elle est tout de son long étendue sur le sol, dans la pièce où l'on vient de la rapporter et de la déposer. Ses deux mains se rejoignent sur sa poitrine; elle est morte pour sa foi religieuse, car elle a refusé de sacrifier aux dieux de Rome, de les adorer

On ne lui demandait cependant qu'une simple démonstration, une formalité : peu de chose aux yeux de beaucoup de gens, pour elle un cas de conscience énorme, ne constituant rien moins qu'une impossibilité absolue. Plutôt mourir que de sauver sa vie au prix d'un pareil compromis.

C'est alors qu'elle a été livrée au bourreau ; qu'elle a vu sans faiblir étaler devant elle tout l'attirail des instruments de torture : fouets, tenailles, chevalets, le plomb fondu, la roue ; que sa chair a palpité sous la morsure du fer rougi à blanc. Et pourtant elle était bien jeune, presque un enfant. Mais qu'importe ! Il y avait une force dans cette faiblesse : la foi qui soulève les montagnes et qui peut, à un moment donné, prêter à l'agneau le courage du lion.



LE NOUVEAU TEMPLE ISRAÉLITE DE SEDAN

LETTRES DE MON JARDIN

Ce n'est jamais un médiocre embarras que de résumer les fastes du grand jour de l'ouverture de la chasse et d'en déduire l'une ou l'autre de ces conclusions : y a-t-il, n'y a-t-il pas du gibier cette année? Consultez vingt chasseurs, vous aur z dans votre sac vingt opinions contradictoires.

Chacun, dans ce beau pays de France, entend que ce qui s'est passé pour lui devienne la règle, la loi, l'évangile de tout le monde. Celui-ci qui est rentré avec un carnier ventru et une épaule contuse, vous serre la main avec une effusion émue : — Ah! mon ami, vous dit-il, jamais, depuis que le monde est monde, on n'a vu une aussi magnifique journée. Jamais, même en Allemagne, on n'a vu autant de lièvres! Et, en cherchant un peu, vous découvrirez une larme dans le coin de sa paupière... Celui-là, son camarade, qui a eu la malechance d'être affligé d'une bredouille carabinée, vous apparaît avec le teint bilieux, la lèvre plissée, l'œil fiévreux d'un joueur décavé; sa voix est un gémissement et c'est avec l'accent d'un disciple de Jérémie qu'il maudit l'hiver, le braconnage et l'excessive indulgence des tribunaux. Ne faut-il pas, pour qu'il n'ait rien tué, que le bois soit vide et la plaine déserte! Or comme tous les deux ont chassé dans le même canton, la vérité devient difficile à dégager lorsqu'elle s'entoure de nuages aussi opaques.

C'est en raison de cette observation que nous nous sommes décidés à ne vous fournir que des impressions personnelles en vous laissant libre de vous ranger dans la catégorie des chasseurs tant-pis ou dans celle des chasseurs tant-mieux, selon que vous le jugerez convenable.

Beaucoup de lièvres dans les cantons de la Beauce que nous avons explorés; quant aux perdrix, comme on nous l'avait annoncé, elles sont plus que rares dans la première de ces deux contrées surtout. Les quelques compagnies que nous avons rencontrées étaient nombreuses et avaient évidemment parfaitement réussi, mais il en reste une où jadis l'on en voyait une dizaine. Il y a certainement lieu d'aviser si l'on ne veut pas que cet aimable et intéressant oiseau disparaisse complètement de notre territoire.

Les cailles nous ont un peu dédommagé de leur absence, elles avaient eu le bon goût de reculer leur départ si généralement effectué lorsque l'ordonnance préfectorale nous livre la clef des champs.

Singulier mystère que celui de ces migrations de la caille, mystère que l'homme a sondé et dans lequel, par dessus tous les calculs, toutes les suppositions, toutes les probabilités apparaît la volonté providentielle d'assurer la conservation des espèces : Le vol de cette voyageuse n'a rien de la légèreté et des audaces de celui de l'hirondelle, son émule en longues traversées, il est bas et lourd. Elle n'a pas franchi deux cents mètres qu'elle s'arrête pour reprendre haleine; si on la poursuit, si on la relève à plusieurs reprises, elle paraît accablée de fatigue et cherche une sauvegarde dans l'agilité de ses pattes. Ses ardeurs amoureuses, son humeur batailleuse en, l'incitant à donner dans tous les pièges sont encore pour elle autant de causes de destruction.

Oiseau purement indigène, malgré sa fécondité, la caille aurait déjà disparu des pays civilisés. C'est afin de prévenir l'anéantissement d'une espèce à la fois faible et utile, que la prévoyante nature, en dépit de ses affinités pour la vie sédentaire, la pousse chaque année dans les solitudes asiatiques et africaines où sa population se retrempe, où elle puise de nouveaux éléments de survie.

Physionomiquement, on peut comparer la caille courte, trapue, ramassée dans ses formes, à la ménagère des champs, fruste mais piquante sous ses grossiers atours, infatigable dans l'œuvre de propagation et de nourricerie. Cependant, quoique excellente mère de famille, la caille se détache de cet estimable modèle, par son tempérament qui la rapproche bien davantage des femmes de l'Orient; comme elle, elle est encline à l'engraissement précoce; elle en a la parfaite indifférence de sentiments et la soumission en matière d'amour aux arrêts de la force et du destin. Le mâle, lui, tient à la fois du Lovelace et du capitaine Fracasse. Il fait partie des privilégiés qui n'ont jamais connu la satiété et son ardeur batailleuse est si sincère que jamais il ne laisse échapper une occasion de dégaîner. S'il rencontre un rival, il lui livre un combat acharné; la belle qui en est le prix s'enfuit avec le vainqueur, sans accorder, bien entendu, un regard de consolation au battu, eût-elle ébauché avec lui quelques préludes au joli nœud du mariage.

Notre ouverture s'est terminée par un petit événement que nous vous demandons la permission de vous raconter. Fidèle à la tradition, l'hospitalière maison qui nous avait reçus avait fait succéder un plantureux dîner à la fête de la journée. En sortant de table, soit qu'il cédât à la fatigue, soit que d'autres causes eussent dérangé l'équilibre de ses facultés, un personnage en lunettes, aussi épais de corps que d'esprit, se laissa choir dans le premier fauteuil qui s'offrit à lui. Nous le vîmes se relever immédiatement comme si le siège eût été rembourré d'aiguilles; nous aperçûmes en même temps sur le coussin et, hélas! dûment étouffé par l'horrible pression qu'il venait de subir, le petit chien du logis, un adorable havanais, l'orgueil et l'amour de sa maîtresse. Pendant que nous essayons de rappeler la victime à la vie, le lourdaud balbutiait à la dame éplorée la singulière excuse que voici : — Madame, lui disait-il avec un accent convaincu, je me suis cependant assis si doucement que, tous ces messieurs en sont témoins, la pauvre petite bête ne s'est seulement pas réveillée!

Les campagnardes ont été longtemps réfractaires à l'empire de la mode; il y a vingt ans dans chacune de nos provinces, elles portaient le costume traditionnel, souvent pittoresque, toujours caractéristique. Le nombre sans cesse croissant des jeunes filles que la domesticité exilait du pays a rapidement conquis des prosélytes aux ajustements des femmes de la ville dont elles multipliaient les spécimens à leur retour dans les villages. L'envahissement a commencé par la coupe, la forme de la robe : puis est venu le choix du vêtement de dessus, un affreux paletot, taillé sur une guérite, s'est substitué à cette mante à capuchon qui avait son élégance. Cependant, durant quelques années encore, nos villageoises sont restées fidèles à leurs coiffures, généralement assez typiques pour établir la nationalité de celle qui la portait; puis, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, en réalité parce qu'aucune ne voulait être moins *belle* que l'heureuse créature qui affichait la mode de Paris, ces coiffures ont disparu à leur tour.

Aujourd'hui, ce n'est guère que dans le pays d'Arles, en Alsace, à Bordeaux, dans quelques cantons de la Bretagne et de l'Auvergne, qu'une coquetterie intelligente les a sauvegardées; partout ailleurs le nivellement s'est établi; bonnets cauchois, normands, berrichons, picards, etc., chapeaux du Nivernais, du Bourbonnais, de la Franche-Comté, ont été abandonnés pour la coiffe de linge, de tulle, plus ou moins ou enguirlandée de fleurs de papier.

A la ville, les variations de la mode représentent des moyens différents d'être jolies; pour nos pauvres paysannes, elles n'auront eu que le privilège de les enlaidir. Si celles qui les ont adoptées étaient témoins du succès que leur fidélité à l'ornementation de leur pays, réserve, même dans nos villes, aux Alsaciennes, aux Arlésiennes, aux Bordelaises, que nous citions tout à l'heure, elles regretteraient probablement d'avoir déserté les vieilles coutumes, comme nous le regrettons au point de vue de l'esthétique champêtre.

Les plus mal partagées par le goût du jour, ce sont probablement les Normandes. Nos contemporains n'ont peut-être pas oublié le majestueux édifice de fil d'archal, de toile fine ou de batiste qu'elles arboraient le dimanche, vestige précieux de l'ajustement féminin au moyen âge, couronnant superbement un joli visage, ajoutant aux magnificences de la stature un appoint qui n'était pas à dédaigner; assez incommode peut-être, quand il ventait frais, mais charmant en somme avec ses barbes flottantes en dentelles et l'énorme chignon qui servait d'assises à cette cathédrale. Il est absolument réformé. De Lisieux à Valognes, vous aurez beau chercher, vous n'en rencontrerez plus le plus modeste échantillon. Le bonnet normand n'existe plus que sur les têtes des poupées que les négociants du crû vendent aux touristes curieux de couleur locale. Pendant que ce chef-d'œuvre sombrait misérablement, son humble collègue des jours de travail, le classique, le prosaïque, l'horrible bonnet de coton, non seulement lui survivait, mais rayonnait du plus vif éclat. C'est de lui, évidemment, que s'est inspiré le créateur ou la créatrice de l'affreuse calotte de tulle, devenue de grande tenue, qui fait ressembler les femmes de la Normandie à des champignons! Jamais plus éclatant démenti n'a été infligé aux médisants qui prétendent que l'instinct de la coquetterie est inné dans le sexe faible.

Septembre est le mois du triomphe de la vie champêtre; l'idylle printanière est bien loin; ils sont terminés ces joyeux travaux de la récolte qui font de l'été une pastorale. Les fourrages entassés embaument les greniers, les gerbes empilées bastionnent les alentours de la ferme, la plaine dénudée, haletante sous les derniers embrasements du soleil, semble décidée au repos. Mais, pour l'homme des champs, le loisir n'existe guère. Voilà déjà que les bois commencent à se teinter de nuances fauves, voici que les brouillards du soir et du matin, le retour plus rapide de la nuit, lui annoncent le retour des âpres labeurs, l'heure de labour va sonner.

Le jardin, lui, est dans son épanouissement; les plantes d'automne, les véroniques, les agératums, les chrysanthèmes, les pétunias, etc., comme s'ils savaient que leurs jours sont comptés, s'abandonnent à une véritable débauche de végétation et de floraisons. Le dahlia est le plus prodigue de ces représentants de la flore automnale, il en sera un des plus tenaces. Le dahlia est un délaissé de la mode; il en est à son troisième naufrage, deux fois déjà il est monté au Capitole, et deux fois aussi il a exécuté le saut de la roche tarpéienne.

Originaire du Mexique, il fut introduit en Europe, vers l'année 1788 par le botaniste suédois, André Dahl, et devint bientôt l'objet d'un véritable engouement. Les utilitaires tenaient alors le haut du pavé et l'importation semblait réaliser leur idéal, *utile dulci*. Non seulement on s'émerveillait, — un peu plus qu'elles ne le méritaient alors, — de ses fleurs, simples nécessairement, dont l'une des deux variétés introduites avait les pétales rouges, et l'autre, à inflorescences plus petites, des pétales jaunes, mais on prétendait que ses énormes tubercules allaient distancer, au point de vue comestible, ceux de la pomme de terre à laquelle son récent succès faisait des jaloux. On ajoutait que les feuilles de la nouveauté remplaceraient avantageusement les épinards, en sorte que rien ne manquait à sa gloire.

L'honneur d'avoir servi de parrain à cette merveille fut disputé à André Dahl. Un bon Allemand, curieux d'immortaliser quelque Gretchen adorée, donna à la plante mexicaine le nom suave de Georgina, tandis qu'un autre savant, hérissé et revêche, lui appliqua le vocable barbare de *Tricocladus!* Ces Améric Vespuce ne prévalurent pas contre le Christophe Colomb du dahlia. Les mérites alimentaires de sa conquête restèrent seuls sur le carreau; on avait fini par s'apercevoir que le moins goûté, le plus glouton de nos animaux domestiques, traitait racines et feuillages avec un égal dédain.

Réduit à un rôle purement ornemental, le dahlia vit sa gloire éclipsée par celle de l'hortensia, frais débarqué du Japon et qui faisait fureur. A vrai dire, sa fleur n'avait encore d'autres charmes que de développer des pétales rouges au lieu des jaunes que fournissait le topinambour dont elles affectaient passablement les dispositions et la forme. Heureusement pour lui, la culture, les semis, l'hybridation, se mêlèrent de son affaire et, vers 1814, il sortait de l'épreuve absolument régénéré.

Ses capitules s'étaient sensiblement élargis, les fleurons de son disque transformés en ligules planes ou tuyautés par le rapprochement des bords; ils donnaient lieu à des fleurs très pleines, très bombées et d'une admirable régularité; on obtenait en même temps la plus grande diversité du coloris; toutes les nuances, sauf cet introuvable bleu, l'ambition et le désespoir des fleuristes, depuis le blanc le plus pur, jusqu'au pourpre noir le plus intense, en passant par les jaunes, les rouges, les violets, figuraient sur les pétales du dahlia qui devint ainsi le représentant végétal du prisme solaire.

Cette transformation marque la deuxième période de vogue de l'importation mexicaine. Elle s'éleva au rang de fleur de collection, ce qui équivaut à une sénatorie dans la hiérarchie horticole. Elle devint le fétiche d'une fraction de ces singuliers amateurs qui, parce qu'une fleur est l'objet de leurs prédilections, tiennent les autres pour de simples herbes, sans valeur et sans mérites. Sans se montrer aussi exclusif, le gros du public suivit l'impulsion, et pendant des années le dahlia ent le premier rang dans la flore de l'automne.

Une réaction ne s'ensuivit pas moins. On reprochait déjà à sa fleur d'être sans odeur, on s'avisa que sa monotone régularité et sa raideur lui prêtaient une physionomie bête. Avec quelques brins de papier, on la postichait avec une telle perfection, qu'il devenait difficile de distinguer l'original de la copie. Et puis, le dahlia était encombrant; dans les parterres de médiocre étendue, on se plaignait du développement exagéré de ses tiges peu gracieuses. Il en fut exilé et ses grandes variétés devinrent ce qu'elles doivent être, une plante ornementale propre à la décoration des parcs, des vastes pelouses où l'on peut lui ménager l'air et la lumière qui lui sont indispensables, et en même temps précieuse par les magnificences de sa floraison, les variations de son coloris et la vigueur de sa végétation.

G. de Cherville.

DANS LE NOIR

C'est à Cransac en Rouergue, au pays des forgerons et des mineurs.

Un curieux pays, sans saisons, sans dimanches, toujours le même, aussi laid en juin qu'en décembre, triste invariablement.

Arbres, visages, maisons, jusqu'au ciel éternellement crassé de vapeurs fuligineuses, tout est couleur de charbon.

Il pleut de la suie, il rayonne du noir.

Jour et nuit, au-dessus des usines monstres, des longues halles en deuil, raides et grêles, au-dessus des maçonneries cyclopéennes des hauts-fourneaux, les cheminées innombrables secouent leurs fumées dans le vent.

Toute la vallée fume, et, çà et là, des pentes lépreuses de la montagne, des éclairs jaillissent, dardés par la fissure béante des houillères en combustion.

La ville est en bas; rien qu'une rue, un couloir étouffé entre deux rangées de bicoques malades, crottées de la base au sommet, noircies au-dehors, sales à l'intérieur, peintes de la cave au galetas d'une couleur uniforme, d'un enduit ignoble de fumée. Des rails luisent entre les pavés et cahotés, grinçants, des trains de wagonnets filent au ras des boutiques et s'enfonçent brusquement dans la gueule d'une galerie de mine qui bâille au coin d'un carrefour.

Des gens étranges habitent là-dedans; un peuple de taupes ou de démons; des forgerons tannés, recuits au feu des carneaux, le geste brutal, la voix rauque; des mineurs blêmes, le dos rond, la démarche hésitante des bêtes nocturnes, le corps flasque rentré dans la crainte des frôlements suspects, aplati sous le poids de la montagne, sous la peur des éboulements en perspective; tous avec cet ahurissement sur la figure, cet air écrasé, passif et grave, que donne la lutte avec les éléments ou les machines, la menace perpétuelle de l'engrenage et du grisou.

Un de ceux-là, un mineur, se tient debout, adossé à la fenêtre d'une pauvre maison; les bras ballants, le menton dans la poitrine, il regarde et pendant que ses yeux vont de la rue morne à la montagne en friche, voici qu'à travers les fumées, comme dans la vapeur d'un rêve, ses souvenirs flottent, se recomposent devant lui.

Il voit le crassier d'abord. Hideux spectacle! une montagne de décombres, un amoncellement, un ossuaire de débris, quelque chose comme l'exutoire, la balayure de la forge et de la mine, un tas qui monte, monte, comblant les ruisseaux, aplanissant la vallée, écrasant les maisons, obstruant le jour. Là, avec d'autres petits malheureux — guenilles humaines mêlées aux guenilles minérales — il se retrouve cherchant sa vie, disputant les miettes de charbon oubliées parmi les roues brûlantes, respirant l'haleine impure, la vapeur nauséeuse des schistes et des fumerons mal éteints. Triste chasse où l'enfant s'amusait encore à des trouvailles de pierres vitrifiées, fleurs bizarres nées au fumier de la fonte, de belles pierres veinées d'azur, aussi brillantes que des agates et qu'on serrait précieusement dans la poche comme des talismans.

L'homme regarde et le décor change. Un échafaudage à mi-côte; quatre madriers, une baraque en planches, un trou noir au milieu, c'est l'entrée d'un puits de mine. Avec une troupe de camarades abrutis de sommeil, silencieux, mal en train, il attend que son tour arrive de descendre dans la banne. A toi, petit! on le pousse enfin, on l'empile avec six ou sept autres dans la cage étroite et les voilà tout à coup avalés, aspirés dans le vertige de la descente.

Nuit noire en bas, dans le carrefour qui s'ouvre plein de cris, de roulements confus, de fracas inexpliqués. Et tout de suite, au premier pas, une odeur forte vous prend à la gorge; l'air circule à peine alourdi de matière, chargé d'animalité chaude, d'haleines décomposées. On étouffe; à demi congestionné, la tête pesante, on marche, on trébuche, on tâtonne; on patauge dans la boue, on se cogne aux boisages, et devant soi, brusquement éclairé par une lampe qui passe, du danger sort de l'ombre et s'y perd aussitôt entrevu. Gare! un train de wagonnets file traîné par un cheval fantôme; halte! un puits s'ouvre, un abîme d'eau qui saute, qui se brise dans un éparpillement d'éclairs; attention! un plan incliné coupant la galerie tombe à pic avec un bruit effrayant de chaînes, un déroulement qui s'achève dans l'inconnu.

Un monde, un dédale cette mine! Que de cheminements, de tours et de détours avant d'arriver à l'exploitation, avant de toucher le *front de taille!* On y est enfin et voilà le nouveau mineur, pic en main, poitrine nue, résolument planté devant le mur de houille, aux prises avec le diamant noir. Là, dans cet enfoncement, les bruits diminués expirent; les voix arrivent des profondeurs, étouffées, lointaines. Une torpeur flotte dans l'air avec le silence des heures toutes pareilles, avec l'énervement du bras fatigué du même geste, avec l'ennui des yeux condamnés au noir. Et pour irriter la nostalgie du mineur, des grillons apportés dans les piles de bois, avec le foin des chevaux, des grillons bruissent, évoquant le frais mirage de l'herbe, des grands espaces baignés de soleil.

Oh! les longues, les monotones journées de la mine! oh, le plaisir de la remontée, quand le puits vomit à la clarté du couchant ses hottées d'hommes noirs, harassés, éblouis.

Mais un rêve bientôt accompagne le mineur, un gai camarade par qui la nuit s'illumine, les heures s'abrègent. Une figure amie voyage à son côté dans l'ombre et se penche pour le regarder. Espérie! Des yeux mouillés, une bouche qui rit, des cheveux fous qui s'amusent sur les tempes; un peu de charbon à travers — car la blonde gagne sa vie au triage de la houille. — Voilà ce qui empêche le garçon de languir. Et de quel cœur il travaille en pensant à son Espérie. Encore un coup de pioche pour acheter l'armoire; encore un pour le lit! et l'outil monte, s'abaisse; han! les blocs roulent, le wagonnet s'emplit et les écus, les beaux écus blancs sauteront ce soir dans la main noire de l'amoureux.

Toilette complète, lessivage à fond aujourd'hui. On s'est marié tout à l'heure. Ce compagnon endimanché, raide comme un pieu, cette blondine parée, frisotée, avec des fleurs d'oranger à son bonnet, c'est lui, c'est Espérie qui s'en vont bras dessus, bras dessous dans la montagne. Ils ont laissé la noce en bas, au cabaret, et, furtivement, dernier rendez-vous d'amoureux, ils ont pris le chemin qui mène vers les bois. Devant eux un de ces coins de banlieue s'ouvre comme on en voit aux alentours des mines; un endroit maussade, enlaidi de ruines neuves, de baraques expropriées, de champs à l'abandon. Le chemin pavé de scories, sali d'immondices minérales, longe à demi effacé déjà des clos mangés d'herbe, des jardinets sans fleurs. Seul au bord d'un parterre, un rosier envoie en l'air l'odeur d'une rose blanche. Il la cueille pour elle, puis, moitié de gré, moitié de force, de ses mains maladroites, il s'amuse à glisser les pétales frais dans son cou. Et cette rose effeuillée, cette innocence en fleur, cela fait un moment exquis, une minute blanche dans une vie qui s'enfonce de plus en plus dans le noir.

L'homme regarde toujours, penché là-bas à la fenêtre; il regarde un petit clos au-dessus de l'église, un champ fermé de murs, planté de croix noires. Elles se touchent toutes, et entre elles, pas un brin d'herbe, pas une fleur. De l'affreux cimetière d'ouvriers, l'empilement banal sous les croix inclinées qui laisse les inscriptions, les dates oubliées, les larmes blanches se perdent, décomposées par la pluie, salies par l'âcre fumée du charbon. Là, sous ces deux tombes nues qui s'allongent, inégales comme un grand lit à côté d'un berceau, on a couché deuil sur deuil, à quelques jours d'intervalle, marraine et filleul, la mère du mineur et son enfant.

Or, la maison, depuis, s'est faite triste et l'homme s'est fait ivrogne.

Noir, enfumé, sordide, avec son enseigne déteinte et ses rideaux rouges tirés honteusement sur les vitres de la devanture, il revoit le bouge où Terral, un camarade de la mine, l'a entraîné un jour de paye. Un sale entroit! Du vin qui râpe, des liqueurs qui poissent, des cartes qui trompent, des filles qui mentent. N'importe! il boit, il joue, il fait l'amour!

Oh! la cruelle histoire, toujours la même! Espérie pleure et son homme chante. Terral et lui ne font qu'un. L'œil allumé, le nez en l'air, les deux compères roulent ensemble chaque nuit; ils roulent tant qu'il reste une filtrée de lumière sous la porte des cabarets; ils roulent jusqu'à ce qu'ils tombent, pris dans leur sommeil de brute, avec le pavé pour oreiller, et pour réveil la huée des passants ou l'averse glacée qui coule du ciel noir.

L'homme regarde encore, et des visions sortent de la fumée, des images se lèvent et l'accusent. C'est sa faute. Pourquoi menait-il Terral dans sa maison, pourquoi le faisait-il asseoir à sa table avec Espérie, elle si honnête, avec un vaurien pareil. Livrée, trahie, la malheureuse succombe, elle est partie avec Terral.

Une nuit, celle-là, qu'il n'oubliera pas de quelque temps. Minute par minute, geste à geste, voyez! elle ressuscite devant lui.

Il est couché dans son lit, ivre mort, cuvant son vin, et dans cet hébètement, un cauchemar le travaille, une idée le persécute. Quelque chose le menace, un malheur vient. Ah! s'il pouvait se lever! On parle, on marche près de lui; que fait-on? Il se secoue enfin, il appelle. Espérie? Personne. A tâtons, il allume sa lampe de mineur. Oh! ce qu'il vit alors! Sa chambre déserte, des vêtements, des paquets à moitié faits jetés sur les carreaux; tout le désordre, le sens dessus dessous d'une fuite, et, comme une ironie suprême, très apparent dans le décrochement de toute chose, le bouquet blanc de la mariée sous globe, cloué à la nudité du mur.

Quelle nuit et quel lendemain! La police en l'air, les rassemblements sur la porte, l'enquête publique ameutant la rue, soulevant la risée des boutiques; et puis, les conseils apitoyés des voisins, les indications menteuses, la piste de l'adultère suivie dans les bouges, et le scandale qui croît, qui s'étale, et la colère qui monte, la rage qui nous fait tout à coup serrer le couteau dans la main.

Le désespoir enfin; la descente yeux fermés, bras croisés, l'enlisement dans la honte. A part des autres, indifférent, abruti, toujours ivre, il vit enfoncé dans son coin d'ombre comme une bête blessée dans son gîte.

Il s'ennuie. Et tandis que, debout à sa fenêtre, il regarde se dérouler les fumées noires, des journées se déroulent aussi devant lui, s'allongent en de mornes perspectives; des journées toutes pareilles, également vides, également désespérées.

L'homme regarde et la nuit vient. Les passants dans la rue se font rares et là-haut vers les usines montent des rougeurs d'incendie. L'ombre au-dessous s'étoile de signaux bleus, de signaux jaunes, et les yeux effarés des locomotives luisent emportés sur des viaducs invisibles, ou s'éteignent subitement engouffrés sous l'arche des hangars. Très effrayante à droite, la forge développe ses rubans de fer rouge martelés, tordus dans le geste des machines; et, plus effrayant encore, au-dessus de la flambée sinistre des hauts fourneaux, au-dessus des fours à coke accouplés deux à deux comme des damnés à la chaîne et dardant leur flamme bleue dans la nuit, ce bloc de braise énorme, tout un morceau de houillère qui se consume lentement.

Une rumeur se lève en même temps du silence. C'est comme le ronflement d'une respiration colossale, la trépidation des machines soufflantes secouant leurs parois de fer; puis des appels douloureux, des sifflements; la plainte de la vapeur muselée dans les chaudières; encore des roulements de chariots, des chocs assourdissants de fer battant le fer.

La rumeur croît, la rumeur s'enfle; et dans ce grondement de bête furieuse, se perd le dernier cri de cet homme, de ce malheureux qui là-bas, de sa fenêtre ouverte, entraîné par la folie du vin ou du malheur, s'est précipité dans le noir.

E. POUVILLON.

NOTES ET IMPRESSIONS

Il y a un commerce perpétuel entre le ciel et la terre: celle-ci envoie des vapeurs, les dieux rendent de la rosée.
HÉSIODE.

***

Entre les arts libéraux, commençons par celui qui nous fait libre. MONTAIGNE.

***

Combien y a-t-il de gens qui, n'ayant que des bras et point de tête, choisissent des emplois qui auraient besoin de tête et non de bras! NICOLE.

***

Quand est-ce que nos Français ne parleront plus des choses qu'ils ne savent pas? GRIMM.

***

J'ai fait, je puis le dire, le tour de la peinture, comme on fait le tour du monde. TH. COUTURE.

***

L'*Orgie romaine* est dans la vie de Couture ce que sont *les Iambes* dans celle d'Auguste Barbier: un accident de génie. MARIUS VACHON.

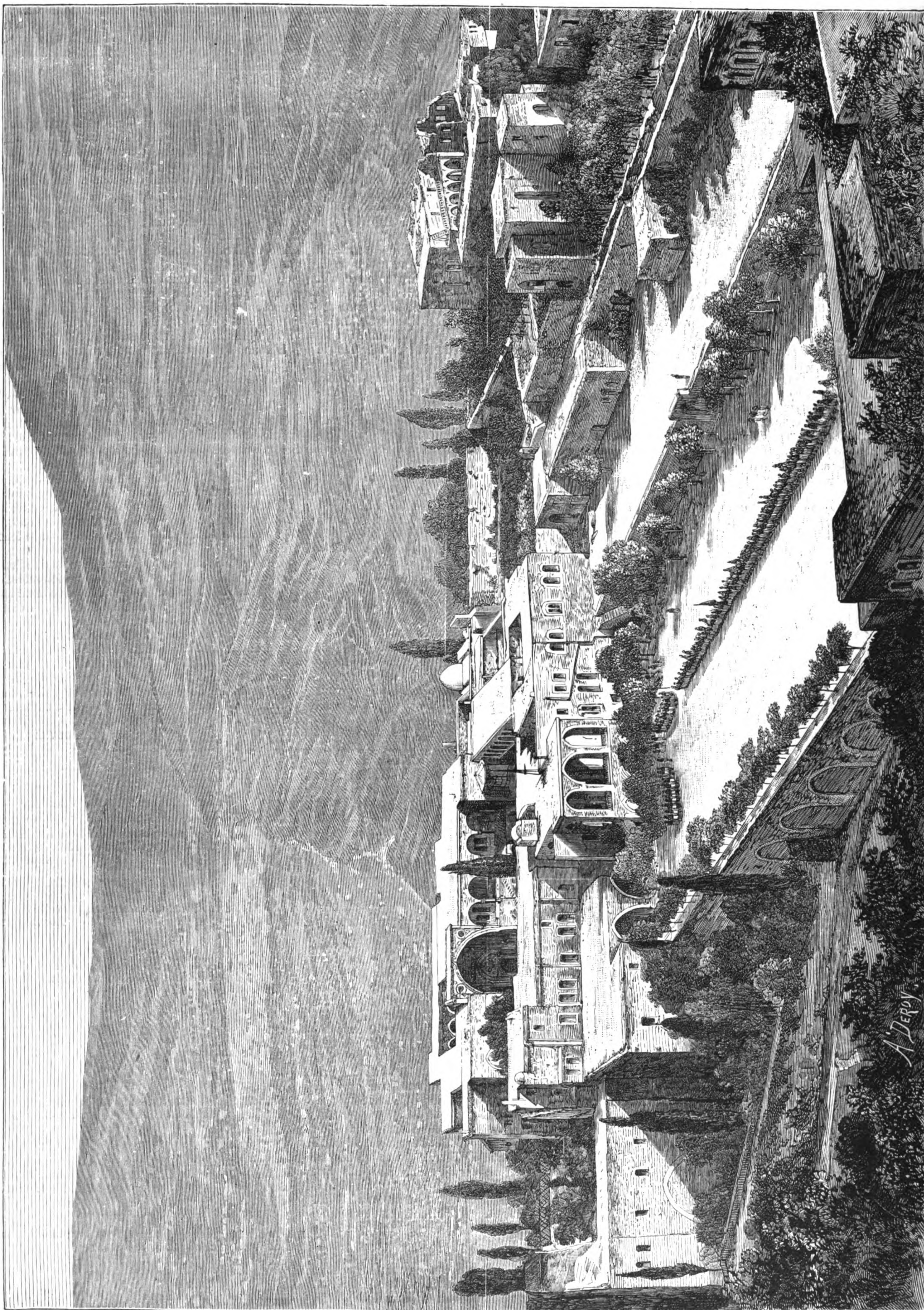
***

On n'est jamais trop jeune pour tenter; on n'est jamais assez vieux pour ne plus être tenté.

***

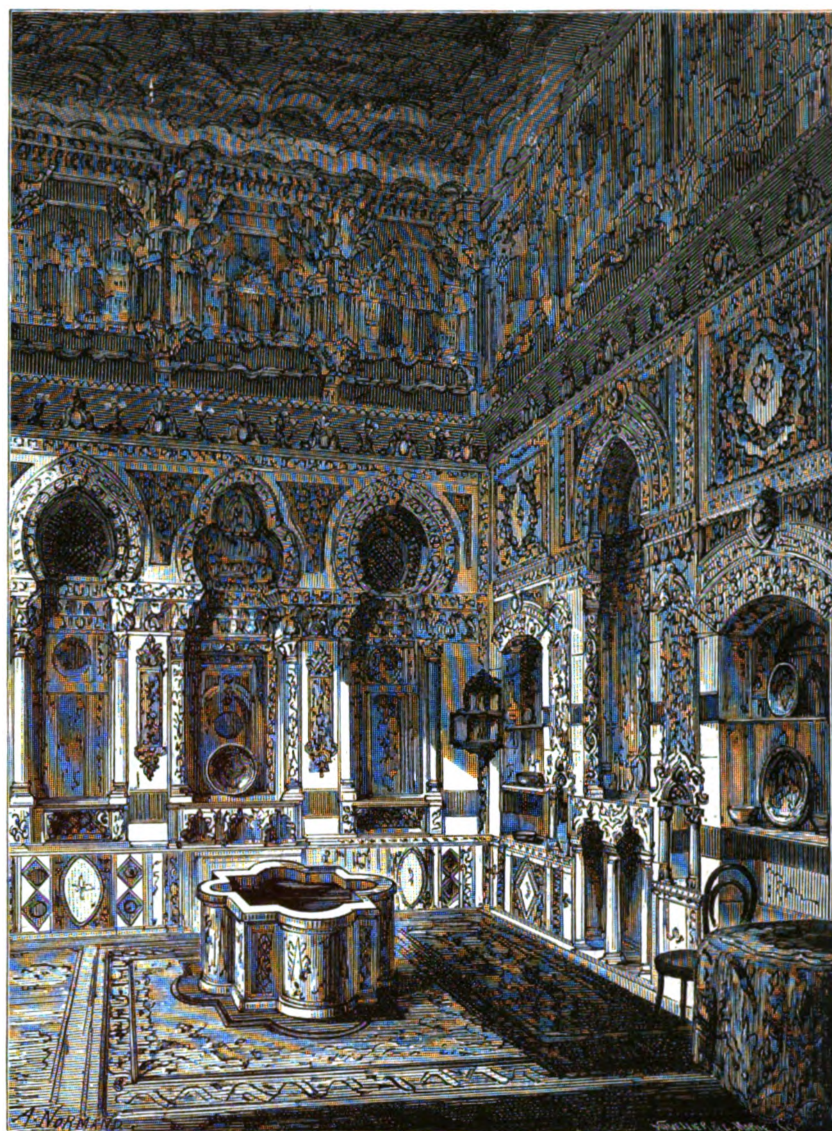
Dans un pays libre, les partis et les institutions ne sont menacés que du mal qu'ils se font eux-mêmes.

G. M. VALTOUR.

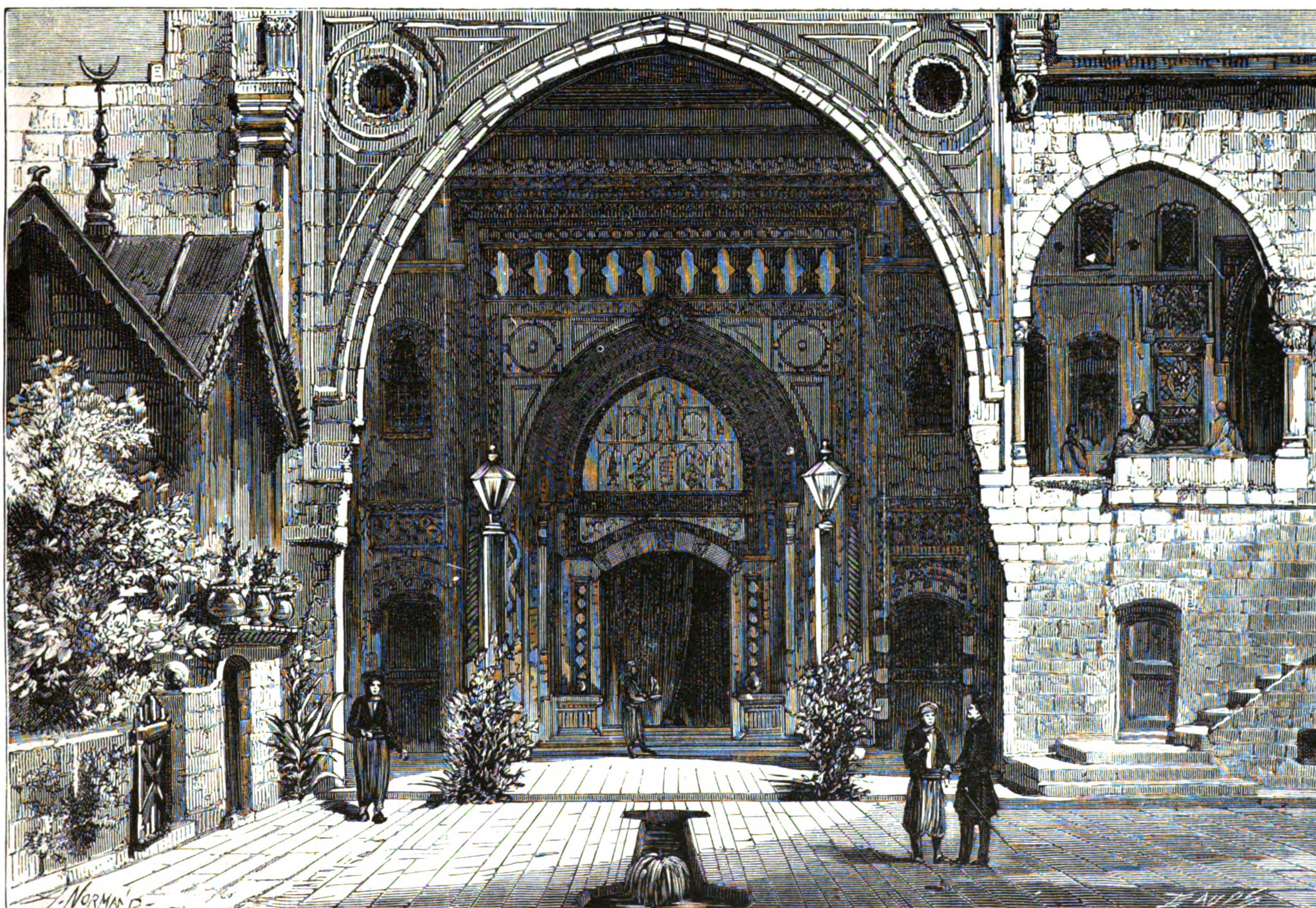


SYRIE. — VUE À VOL D'OISEAU DU PALAIS DE BEIT-EL-DIN, RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR DU LIBAN

JEUNE FEMME DRUSE



SALON D'HONNEUR DU PALAIS



SYRIE. — PORTAIL INTÉRIEUR DU PALAIS DE BEIT-EL-DIN

REVUE FINANCIÈRE

La morte-saison de la Bourse continue et les affaires sont en ce moment insignifiantes, cependant jamais le marché n'a été plus ferme, jamais les rentes et les valeurs n'ont été mieux disposées. Depuis la liquidation de septembre, les prix de compensation ont été dépassés ; il semble qu'en plein été, nos spéculateurs veuillent entreprendre une campagne de hausse.

Ces derniers jours ont été particulièrement favorables aux acheteurs ; sauf samedi seulement ils ont eu à lutter contre une petite réaction dont ils ont facilement triomphé.

Aussi quels cours que ceux auxquels nous sommes parvenus !

Le Trois, qui dans quelques jours détache son coupon trimestriel de 0 75, a franchi celui de 87 ; l'Amortissable s'est établi à 89 et le Cinq, bien au delà de 120. De nos trois fonds d'Etat, ce dernier est pour le moment le moins recherché ; c'est en faveur des deux autres que se font les arbitrages.

Comme nos Rentes, les grandes institutions de crédit ont monté.

Je ne relèverai pas les hausses particulières de ce groupe. On les constatera en jetant les yeux sur le premier tableau de bourse venu ; il suffit de noter les prix actuels de quelques-unes des valeurs qui le composent pour montrer que l'Epargne fait grand cas de nos Sociétés. La Banque d'Escompte se traite à 845, la Banque de Paris à 1140, le Lyonnais à 980, l'Union générale à 770, le Foncier d'Autriche à 776, l'Espagnol à 635.

Mais c'est toujours sur le Crédit foncier de France que les négociations ont le plus d'activité ; on le demande à 1425 et 1430 ; d'autre part, ses Nouvelles Communales, émises à 485, sont le placement préféré des petits capitalistes. L'attrait qu'exerce d'ordinaire le Foncier est aujourd'hui doublé par la perspective de la très prochaine émission du Crédit algérien. On sait que les porteurs de titres du Foncier de France auront un droit de préférence dans la souscription.

Ainsi que nos Sociétés, nos Chemins ont acquis cette semaine des plus values considérables ; l'Orléans et le Midi ont été les plus recherchés. Tous cependant sont parvenus à des cours au delà desquels on ne saurait plus compter sur de nouveaux progrès : l'Est à 780, le Lyon à 1440, le Midi à 1090, le Nord à 1665, l'Orléans à 1290, l'Ouest à 855.

Les recettes, bien qu'un peu moins fortes depuis quelques semaines, donnent toujours des excédants sur le produit de la période correspondante du dernier exercice.

Parmi les valeurs industrielles, le Gaz à 1398 et le Suez à 1320 sont celles qui attirent le plus l'attention des spéculateurs. Ne sont-elles pas aujourd'hui à leur prix ?

A cette même question, la réponse ne saurait être douteuse s'il s'agissait des Dettes étrangères. Elles continuent à monter.

Nous ne nous lasserons pas de le dire, tous ces fonds d'Etat sont surfaits : ceux qui les achètent maintenant se préparent de cruelles déceptions. Il est souverainement imprudent de ne pas réaliser l'Italien à 87, le Hongrois à 96, le Florin à 78 ; tôt ou tard, ces titres doivent redescendre de plusieurs unités.

Sur le marché en banque, les bons privilégiés de l'Assurance financière sont l'objet de négociations suivies : « On prévoit de la hausse sur les cours actuels, dit le *Messager de Paris* : hausse pleinement justifiée par les garanties qu'offrent ces titres » par leur remboursement à 2500 et par le revenu qu'ils donnent ».

A plusieurs reprises, nous avons appelé l'attention de nos lecteurs sur les titres de la *Société anonyme des carrières françaises et belges réunies*, dont un certain nombre est mis à la disposition du public par la *Banque industrielle*, au prix de 518 francs : le titre est parvenu aujourd'hui au cours de 526. Cette hausse se justifie par la très prochaine tenue de l'assemblée générale des actionnaires qui est convoquée pour le 18 septembre. L'ordre du jour de la réunion porte l'approbation des comptes de l'exercice 1879 et la fixation du dividende à 33 francs sur lesquels 15 francs ont été payés en janvier dernier. Nous avons dit combien devait être fructueuse l'exploitation de la Société des carrières réunies ; le dividende de l'exercice écoulé, bien que déjà très satisfaisant, sera dépassé de beaucoup dans les exercices suivants. Quelques arbitrages avantageux peuvent être indiqués en faveur de ce titre.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

La princesse Orloff, mère de l'ambassadeur de Russie, à Paris, a succombé dans la nuit de lundi, après une maladie très douloureuse. Elle était âgée de soixante-dix ans. Ses obsèques auront lieu jeudi à Fontainebleau.

M. Pierre Masson de Montalivet, petit-fils de l'homme d'Etat mort récemment, épouse Mlle de Sourdeval qui appartient à une très honorable famille alliée à celle des Fould.

Mme la comtesse Albert de Mun est heureusement accouchée d'un garçon.

Le mariage de Mlle de Bordes avec le vicomte Roger de Verny a été célébré à l'église du château de Saint-Mars au milieu d'une brillante et très nombreuse assistance.

M. Bourée, ancien ambassadeur de France à Constantinople, vient d'épouser une ravissante Anglaise de vingt ans ; les époux passeront leur lune de miel en Angleterre.

Samedi a été célébré le mariage de M. le comte Raymond de Saint-Pol avec Mlle Francesca de Saint-Trivier. La bénédiction nuptiale leur a été donnée à l'église cathédrale de Saint-Louis de Versailles par M. l'abbé de Saint-Paul devant une foule nombreuse et sympathique.

Sont arrivés à Paris : le prince Pierre d'Oldembourg et son fils le prince Nicolas venant de Biarritz. — Le prince de Saxe-Cobourg-Gotha, et la princesse sa femme, fille du roi des Belges, venant de Dieppe. — Le prince Gagarine, le prince Ypsilanti, le prince Czernicheff, la comtesse de Campo-Real, enfin le prince Ibrahim Helal-bey venant de Lyon.

Le grand duc Wladimir de Russie et la grande duchesse ont assisté aux courses de la Marche.

Avant de se rendre à Nice, le prince Gortschakoff, grand chancelier de l'empire de Russie, doit s'arrêter quelques jours à Paris.

La série des duels continue : une rencontre a eu lieu au bois de Boulogne entre M. Bouzin et M. Virmaître ; deux balles ont été échangées sans résultat. — Autre rencontre entre M. Louis de Vimont et le capitaine Odjers de la marine américaine. Ce dernier a été blessé à la cuisse droite. Il y a eu combat entre M. Raoul d'Audiffret et M. H. Maugrion. A vingt-cinq pas, les adversaires ont tiré en même temps et n'ont pas été atteints. Nous citerons encore le duel à l'épée entre le baron H. de Clerval et M. Charles de Beaurepaire, ancien officier de spahis, qui a été blessé à l'épaule droite. Enfin, à Melun, à la suite d'une altercation politique, MM. le baron de Fauconnet et de Besniène se sont battus et M. de Besmiène a été grièvement atteint.

SPORT HIPPIQUE

Courses à Fontainebleau. — La chaleur n'a rien eu d'excessif ; aussi l'assistance était-elle nombreuse et très élégante. Au nombre des sportsmen qui ont préféré le turf à la chasse, on remarquait le baron de la Rochette, le comte de Juigné, le comte de Lagrange dont l'écurie a remporté quatre prix sur cinq, le baron Seillière, le comte de Méeûs, M. de Villanril, Hennessy, Maurice Weill, Edm. Blanc, de la Charme, Moreau, Chaslon, vicomte Aguado, Delamarre, comte de Saint-Roman, etc., etc.

1er Critérium, 4000 fr. poulains 2 ans ; distance 1100 mètres. *Gourgandin* favori a eu aisément raison du lot de 19 chevaux ; *Vizir* 2. Prix de Bois Roussel, 10000 fr. pour chevaux de 4 ans, 4000 mètres. *Clémentine* 1, avec trois longueurs d'avance sur *Courtois*, 2 ; *Salteador* 3, et *Commandant*.

Deuxième critérium. 4000 fr. pouliches de deux ans, distance 1100 mètres, a été gagné par *Tontine* dans une arrivée assez disputée. *Feuille de Frêne* et *Jugulaire* suivaient de près.

Le prix du Conseil fédéral, 1000 fr., chevaux de deux ans à vendre pour 3000 fr., distance 1100 mètres. *Peckleton* à H. Jennings a battu *Etrangère* sur laquelle M. M. Ephrussi avait, dit-on, fortement ponté.

Troisième critérium, 4000 fr., chevaux de 2 ans. Distance 1100 mètres. Magnifique arrivée. *Bariolet* à M. Maurice Ephrussi a fini par l'emporter d'une courte tête sur *Dublin* 2e, *Eva* et *Melpomène* ont fait dead heat pour la troisième place.

Le prix des Haras terminait cette journée. *Prologue* a battu *Clocher* avec une extrême facilité, *La Flandrie* mauvais troisième.

Courses de province, à Cherbourg. Prix des Haras, *Tarlatane*, 1 ; *Missive*, 2. Prix de la Société d'encouragement, *Tarlatane*, 1 ; *Missive*, 2. Prix de la ville, *Korigan*, 1 ; *Machecoul*, 2. A Bayonne, Prix du Gouvernement, *Marignan*, 1 ; *Aline*, 2. Poule des produits, *Arnold*, 1 ; *Canotier*, 2. Prix de la ville, *Rose d'Amour*, 1 ; *Bouquet*, 2. Prix de l'industrie. *Activité*, 1 ; *Gaston*, 2. Prix de Biarritz, *Fleur des champs*, 1 ; *Sensation*, 2. A Périgueux, Prix de la Société d'encouragement, *Acacia*, 1 ; *Tambourine*, 2 Prix national, *Salteador*, 1 ; *Mérovée*, 2. Prix du Périgord, *Magnanime*, 1 ; *Brosseur*, 2. Grand Saint-Léger, *Equinoxe*, 1. A Saint-Lô. Prix du Gouvernement, *Tarlatane*, 1 ; *Dynamite*, 2. Course de haies, *Compère*, 1. Grande course au trot, *Mlle de Mondeville*, 1 ; *Champagne*, 2. Prix de la ville, *Pretender*, 1. Prix de la Société, *Fugitive*, 1. Prix du Conseil général, *Timoléon*, 1 ; *Délurée*, 2. *Clématite* et *Perce-Neige* ont remporté les primes au trot.

Courses à Anvers. *Rapide*, au comte de Méeûs, 1er dans le prix de la ville ; *Favori*, 2 ; *Traviata*, 3. *Easter Monday* au comte Branicki vainqueur du steeple chase ; *Giroflée*, 2 ; *Vétiver* tombé. *Rosette*, 1re dans la course de gentlemen, *Grabowska* 2e. Dans le prix à réclamer, *Bassy* au comte de Méeûs, 1 ; *Ormille*, 2 ; *Traviata*, 3. Course de haies, *Alençonnoise*, 1 ; *Moonhine*, 2.

Courses au trot à Vincennes. — On sait que l'intérêt spécial de ces courses est d'aider au perfectionnement de la race de chevaux de demi-sang propres aux usages de la paix et si utiles en temps de guerre. La réunion de dimanche était la quatrième et dernière de l'année 1880. — On a d'abord couru le Prix de la Pelouse, distance 4000 mètres. *La Patrie*, à M. Huon, est arrivée 1re en 7 minutes 10 secondes ; *Rencontre II*, à M. de la Brosse, 2e en 7 minutes 13 secondes ; *Oméga* 3e. — Ensuite le Prix du Bois (international, au trot monté), distance 5500 mètres : *Rivoli* a mené la course mais a été dépassé par *Pourquoi-Pas*, à M. C. Forcinat, gagnant en 9 minutes 33 secondes ; *Anicroche* 2e ; *Rivoli* 3e. — — Le Prix de l'Hippodrome, qui venait après, est pour attelage au trot ; distance 4000 mètres. Sont arrivés : 1er *Volontaire*, à M. Marguerin, 7 minutes 12 secondes ; 2e *Hippomène*, à M. Bessaguet, 7 minutes 6 secondes, ayant 30 secondes de surcharge ; 3e *Ninon*, à M. Marais, 7 minutes 40 secondes ; 4e *Vigoureux*. — Le Prix de Normandie est une épreuve au trot monté, en 4000 mètres, pour poulains et pouliches de 3 ans : 1re *Ninon*, 7 minutes 25 ; 2e *Bon-Espoir*, 7 minutes 32 ; 3e *Vésuve*, à M. le duc de Vicence ; 4e *Vulcain*, à M. Ed. Gamare. — Le programme comprenait en outre la Poule internationale de Paris, au trot attelé, 500 mètres. Le célèbre *Polkantchik*, trotteur russe, est arrivé 1er en 9 minutes 33. Derrière lui, *Bédouin*, au même propriétaire, *Rosquelfert* (française) et *American-Star* (américaine).

⁂

Le prince de Galles vient d'offrir à M. le président de la République un magnifique fusil de chasse et quatre chiens d'arrêt à longs poils de race anglaise (setters) qui sont fort remarquables.

L'ouverture de la chasse a eu lieu dimanche dans le département de la Seine ; mais, on le sait, l'hiver a été fatal au gibier et de grands propriétaires ont décidé de l'épargner cette année sur leurs terres ; il faut s'attendre à payer plumes et poils de jolis prix.

Le directeur de l'octroi a lancé un avis relatif à la prompte introduction du gibier dans Paris ; des cartes seront mises à la disposition des chasseurs comme les années précédentes et celles de la dernière saison de chasse conserveut leur valeur pour l'année 1880-1881.

⁂

Frascuelo, que l'on vient de tuer pour la seconde fois, ne s'en porte pas plus mal ; il a été légèrement blessé par le taureau aux courses de Saint-Sébastien, mais un peu de repos le remettra et il compte bien prendre part aux courses de Madrid cet automne. Frascuelo est surtout agile et intrépide, mais les connaisseurs préfèrent la sérénité de Lagartijo et du Gordito. Enfin il n'est pas mort... remettons au tiroir son oraison funèbre.

De gros paris avaient été engagés sur un exploit que vient de réussir un officier hongrois, M. Szerkremesky. Il s'agissait de traverser à la nage le lac de Platten. Le nageur a accompli en dix-sept heures un trajet de trente-six kilomètres, se soutenant de temps en temps avec une gorgée de vin et ne paraissant du reste éprouver aucune fatigue.

SAINT-HUBERT.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'âme élevée s'agenouille devant le mérite, l'âme commune devant le succès.

LES CUIRASSIERS FRANÇAIS

Les légendaires cuirassiers vont disparaître, au moins en partie. En effet, pour des causes diverses de tactique, peut être aussi parce qu'il devient de plus en plus difficile de se procurer à prix convenables des chevaux de taille et de force suffisantes, l'administration de la guerre a résolu de transformer six régiments de cuirassiers en leur enlevant la cuirasse, en leur donnant un ornement semblable à celui des dragons.

Si les troupes cuirassées ont toujours existé dans les armées, les véritables cavaliers appelés *cuirassiers* n'ont guère paru que sous Louis XIII, époque à laquelle quelques régiments de cavalerie prirent la cuirasse ; mais le premier des corps qui porta officiellement le nom de cuirassiers, est un régiment de cavalerie formé sous Louis XIV, en 1665, quand toute la cavalerie ayant été licenciée, on reforma des régiments recrutés par voie d'enrôlement plus ou moins volontaires, comme l'étaient alors les corps d'infanterie.

L'un des régiments de la création de 1665, reçut la cuirasse, prit le nom de *Cuirassiers du roi*, et le septième rang parmi les régiments de cavalerie. Les premiers cuirassiers ne portèrent pas la cuirasse double comme elle l'est de nos jours, mais, seule, la poitrine fut préservée par un simple plastron de fer fixé au moyen de courroies et ne pesant pas moins de quinze livres. Au lieu du casque, les soldats des cuirassiers du roi eurent une calotte de fer qui se dissimulait sous le chapeau. Plastron et calotte étaient suffisamment épais et et suffisamment résistants, pour préserver des effets des coups de sabre ou de hallebarde, même des balles de mousquet et de pistolets. A la fin du règne de Louis XIV, on essaye de doubler la cuirasse, de pré-

server le dos aussi bien que la poitrine, mais peu après, on en revint au plastron, sans doute à cause du poids trop considérable imposé à l'homme comme au cheval.

Du règne de Louis XV à 1802, le régiment de cuirassiers du roi reste unique dans l'armée française et ne subit d'autres modifications que la perte de son nom pour devenir huitième régiment de cavalerie.

Un arrêté du 23 décembre 1802 transforme l'armement de quelques régiments de cavalerie en lui donnant la cuirasse et et le casque. Le dessin de ce dernier rappelait le casque romain, tandis que la cuirasse, emboîtant le buste entier, la poitrine et le dos, semblait une réminiscence des cuirasses du temps de la Ligue. En 1804, le nombre des régiments armés définitivement, fut porté à douze, car les nouveaux corps, appelés désormais *cuirassiers*, formèrent avec les régiments de carabiniers, la grosse cavalerie française. Ce sont ces régiments de cuirassiers qui, sous l'Empire, se rendirent populaires par leurs célèbres charges d'Austerlitz, de Wagram, de Friedland et de la Moscova et aussi pendant la bataille terrible et finale de Waterloo.

Lorsqu'en 1816, on réorganisa l'armée nouvelle en remplacement de celle qui venait d'être licenciée dans la vallée de la Loire, les restes, les débris des anciens régiments de cuirassiers, qui avaient survécu à l'ouragan de Waterloo, furent réunis dans différentes villes pour servir de fonds de reconstitution à six régiments de cuirassiers. Ce sont ces six régiments, les six premiers, qui, par leurs cadres originels de 1816, se rattachent réellement et directement aux cuirassiers du premier empire, et par ceux-ci aux régiments de cavalerie des armées d'abord royales, puis républicaines.

Ainsi le 1er régiment de cuirassiers, qui, de 1816 à 1830, porta le nom de cuirassiers de la Reine, a pour ancêtres: 1° les débris du 10e de cuirassiers, descendant lui-même du 10e régiment de cavalerie, ancien régiment Royal-Cravates ou Croates, formé en 1635, avec les restes des bandes hongroises et croates, qui, depuis la mort de Gustave-Adolphe, erraient en Alsace et en Lorraine, pillant et saccageant le pays; 2° les débris du 4e de cuirassiers impérials, ancien 4e régiment de cavalerie, ancien régiment de cavalerie de la reine. Ce dernier avait été levé par Anne d'Autriche après la mort de Louis XIII; il eut pour *colonelle* la reine Marie Leczinska et, après elle, Louis XV ne craignit pas de la donner au comte du Barry. N'osant le commander sous ce nom de mari trop complaisant, celui-ci se fit appeler comte d'Hargicourt.

Le 2e régiment de cuirassiers, constitué en 1816 sous le nom de cuirassiers du Dauphin, a reçu les fonds du 6e de cuirassiers, ex 6e régiment de cavalerie, ancien régiment de cavalerie du roi, et ceux du 12e de cuirassiers, 12e de cavalerie, en régiment de cavalerie du Dauphin. A Heilsberg, le 6e de cuirassiers chargea avec une ardeur telle que l'infanterie s'arrêta et battit des mains en criant : « Vivent les cuirassiers ».

Le 3e de cuirassiers peut se considérer comme le plus ancien des cuirassiers puisque, reformé sous le nom d'Angoulême, en 1816, il eut pour premier noyau de ses cadres le 8e de cuirassiers, ancien régiment de cuirassiers du Roi.

Le 4e de cuirassiers, constitué sous le nom de Pierry, en 1816, se rattache : d'abord à l'ancien 4e régiment de l'Empire et par lui et le 23e de cavalerie au régiment de cavalerie colonel-général qui eut pour organisateur et premier colonel, le vicomte de Turenne. Quand il tomba dans une dernière charge contre les carrés anglais à Waterloo, ce régiment comptait quatre-vingt-quinze campagnes de guerre. L'ancien 7e de cuirassiers, dont les débris sont également entrés dans la composition du 4e de cuirassiers, était l'ancien régiment de cavalerie Royal-Etranger.

Le 5e régiment de cuirassiers a été formé sous le nom de cuirassiers d'Orléans, à l'époque de la reconstitution de l'armée. Ses premiers cadres furent ce qui restait de l'ancien 5e de cuirassiers, ancien 5e de cavalerie, ancien Royal-Pologne et de l'ancien 2e de cuirassiers, ancien 2e de cavalerie, ancien Royal-Roussillon. Le Royal-Pologne s'appela d'abord régiment de Stanislas-Roi, du nom du souverain à qui Louis XV l'avait donné. Royal-Roussillon est le premier régiment de cavalerie qui s'élança et pénétra dans la sanglante brèche que le maréchal de Saxe fit ouvrir à coups de canon dans le flanc de l'indomptable phalange anglo-hanovrienne.

Le 6e régiment de cuirassiers ou régiment de Condé, à l'époque de sa formation en 1816, a reçu les débris du 5e de cuirassiers impérial, ancien 3e de cavalerie, ancien régiment de cavalerie commissaire-général.

Il n'y eut donc en 1816 que six régiments de cuirassiers; plus tard, en 1825, le nombre des régiments fut augmenté de quatre, porté à dix, par conséquent, et l'ordonnance du 8 septembre 1841 groupa les cuirassiers avec les carabiniers pour constituer la cavalerie de réserve. L'effectif de dix régiments de cuirassiers se maintint jusqu'en 1854, époque à laquelle on créa deux régiments de cuirassiers de la Garde impériale. Une nouvelle mesure, prise en 1867, supprima l'un des deux régiments, de telle sorte qu'au moment de la guerre de 1870, l'armée française comptait onze régiments de cuirassiers. La transformation, le 25 mars 1871, des régiments de cuirassiers et de carabiniers de la Garde impériale en régiments de cuirassiers de réserve a porté à douze, chiffre actuel, le nombre des régiments de cuirassiers. Parmi ces douze, les six de numéros pairs vont disparaître. P. L.

Le *Congrès littéraire international* tiendra sa troisième session, consacrée à toutes les questions se rattachant à la traduction, du 20 au 29 septembre prochain, à Lisbonne. Le trajet s'effectuera par terre, les Chemins de fer Français, sans exception, Espagnols et Portugais ayant accordé aux congressistes une réduction de 50 p. 100. Pour bénéficier de cet avantage, les littérateurs, journalistes et éditeurs de tous les pays, doivent s'adresser sans retard au Secrétaire général de l'*Association littéraire internationale*, 51, rue Vivienne.

Une réception confraternelle est assurée aux congressistes par les écrivains et les journalistes de Lisbonne.

Le roi don Luiz et le Roi père don Fernando présideront la séance solennelle d'ouverture du Congrès.

Carte des chemins de fer français, en exploitation, en construction et en projet, indiquant *toutes les stations* et le tracé des 181 *nouvelles lignes* classées par la loi du 17 juillet 1879; une feuille grand-aigle (96 centimètres sur 72). *Un coloris spécial pour chaque réseau* permet de voir d'un coup d'œil la Compagnie à laquelle appartient chaque ligne.

Cette carte, dressée et tenue constamment au courant d'après les documents officiels les plus récents, est la plus complète et la plus exacte que l'on puisse consulter.

PRIX :

En feuille : Paris, 3 francs ; départements, franco, 4 fr. 50 c.

Cartonnée et pliée : Paris, 3 fr. 50 c.; départements, franco, 3 fr. 50 c.

Collée sur toile avec étui : Paris, 5 fr. 50 c.; départements, franco, 5 fr. 50 c.

Collée sur toile, montée sur baguette : Paris, 8 fr. 50 c.; départements, franco, 10 francs.

Adresser les demandes à MM. A. CHAIX ET Cie, imprimeurs-éditeurs des chemins de fer, rue Bergère, 20, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Train de plaisir à prix réduit de Paris à Venise permettant de visiter Turin, Milan, Vérone et Padoue. Excursions aux lacs Majeur et de Côme.

Départ de Paris : le 16 septembre à midi 5.

Retour à Paris : le 30 septembre à 6 heures 55 soir.

Prix unique du voyage aller et retour : 69 francs en 2e classe.

On peut se procurer des billets à la gare de Paris, dans les bureaux succursales de la Compagnie, à l'agence Lubin, 36, boulevard Haussmann, à l'agence Cook et fils, 15, place du Havre, et à l'agence E. Gaze et fils, 8, rue Duphot.

M. HAMILTON ouvrira un nouveau cours d'anglais jeudi 16 sept., à 9 heures du soir, rue Chabanais, 8.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

M. Bonnat vient de terminer le portrait de M. Taylor Johnstone, président du *Métropolitan museum of art* de New-York. La commande faite à M. Bonnat est un témoignage de reconnaissance des concitoyens de M. Johnstone, qui ont ouvert une souscription, rapidement couverte, pour ce portrait, destiné à occuper une place d'honneur au *Metropolitan museum*.

On annonce pour le mois prochain l'inauguration à Angers de la statue de David d'Angers; l'auteur, M. Noël, avait remporté le prix au concours ouvert à cet effet en 1878; la statue est élevée à la suite d'une souscription nationale.

Deux mots encore de l'exposition des œuvres de Thomas Couture, dont nous annoncions l'inauguration dans notre dernier numéro. Le catalogue comprend 245 articles, parmi lesquels il y a un grand nombre d'études et d'ouvrages inachevés. C'était une habitude de Couture de commencer beaucoup et de finir peu de toiles, mais la quantité ne fait rien à l'affaire, et un seul tableau suffit pour classer un artiste. L'Etat a prêté ce tableau: *Les Romains de la Décadence*, qui résume Couture tout entier. A côté de cet ouvrage si connu, on remarque l'*Engagement des volontaires*, grande toile inachevée, et près de trente études se rapportant à ce même tableau; les études pour la décoration de la chapelle de la Vierge, à Saint-Eustache; celles du tableau également inachevé du *Baptême du prince impérial;* un grand nombre de portraits: Béranger, Georges Sand, M. Barbedienne, le docteur Ricord, Michelet, etc.; *la Courtisane moderne, le Mariage d'Arlequin, le duel de Pierrot et d'Arlequin, le Repos du modèle, le Trouvère, la Noblesse, le Fauconnier, le Roi de l'Epoque*, etc., allégories réelles, si ces deux mots peuvent s'associer, scènes pleines d'esprit et d'entrain, que le cadre de cette chronique nous empêche de décrire, mais que nous conseillons d'aller voir; du reste, le Palais des Champs-Elysées offre en ce moment une série d'expositions très intéressantes; sans sortir du Palais, on visite successivement l'œuvre de Couture, le musée des arts décoratifs et l'exposition de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, organisée avec méthode et soin, et qui offre un fertile champ d'études aux amateurs et aux artistes.

A propos de cette dernière exposition, nous apprenons que M. Paul Dalloz vient de présider la première assemblée des jurys chargés par l'Union Centrale et les exposants de l'examen des produits, de l'attribution des récompenses et de la rédaction des rapports.

Ont été nommés, vice-président, par l'Assemblée générale, M. Edmond About, et secrétaire M. Fontenay, membre de la Chambre de commerce.

Les quatre sections représentant les arts du métal, ont ensuite procédé à l'élection de leurs bureaux.

1re *Section. — Modèles des artistes. — Arts graphiques.*

Président, M. Carrier-Belleuse.
Vice-président, M. Mazerolle.
Secrétaire-rapporteur, Edmond About.

2e *Section. — Métaux précieux.*

Président, M. Fontenay.
Vice-président, M. Claudius Saulnier.
Secrétaire-rapporteur, M. Paul Mantz.

3e *Section. — Métaux usuels.*

Président, M, Barbedienne.
Vice-président, M. Moreau père.
Secrétaire-rapporteur, M. Corroyer.

4e *Section. — Matières premières. — Outils et procédés. — Métaux annexes.*

Président, M. Victor Paillard.
Vice-président, M. Claudius Popelin.
Secrétaire-rapporteur, M. René Ménard.

Les jurys ainsi constitués ont commencé immédiatement leurs travaux.

L'exposition des beaux-arts de Gand, dont nous parlions, la semeine dernière, est, sans contredit, la plus importante après le Salon annuel de Paris; il nous a paru intéressant de réunir quelques renseignements statistiques sur son organisation. L'exposition actuelle comprend environ 1500 numéros ainsi répartis: peinture 1125, aquarelles et dessins 10, gravures et lithographies 25, sculpture 25, architecture 10, faïences 40. Un peu plus de la moitié des peintres exposants sont Belges, un quart sont Français, une dizaine sont Allemands, les autres sont Autrichiens et Hollandais; les Suisses, les Italiens et les Espagnols sont représentés par un ou deux artistes, les Anglais font défaut. Les tableaux les plus importants appartiennent aux Français, ils ont presque tous figuré au dernier Salon.

La *Société royale pour l'encouragement des beaux-arts dans la ville de Gand* organise et dirige seule les expositions comme déléguée par le gouvernement belge, la municipalité et l'Académie de Gand; elle se compose de soixante membres et d'un nombre illimité de souscripteurs annuels, qui sont actuellement d'environ 1300 Chaque souscripteur paie un minimum de 6 francs par an, mais il est libre de verser une somme plus élevée en échange de laquelle il reçoit un nombre proportionnel de numéros qui lui permettent de participer aux chances du tirage de la loterie, dont tous les lots sont achetés à l'exposition, au moyen des ressources réalisées par les souscriptions.

Les œuvres mises en vente font l'objet d'une déclaration préalable, mais alors même qu'elles seraient acquises par la Société pour la loterie, les artistes restent libres de les revendre jusqu'à la fin de l'exposition; la Société prélève 5 pour 100 sur les ventes pour les frais généraux et au profit d'une caisse centrale des artistes.

L'Exposition de Gand est triennale, elle a lieu dans un local disposé à cet effet dans le parc du Casino, siége de la Société.

Nous ne quitterons pas la Belgique sans dire un mot d'un palais de Justice qui s'y édifie en ce moment: on se plait généralement à citer notre Opéra comme un monument dont le prix de construction témoigne d'une sorte de prodigalité; nous apprenons cependant par le rapport officiel de M. Le Hardy de Beaulieu que le nouveau Palais de Justice de Bruxelles, dont l'architecte est M. Polaërt, a déjà coûté 44 millions; le mobilier et les décorations intérieures absorberont encore 6 millions au moins: total plus de 50 millions pour un seul édifice.

M. Labarte, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt quatre ans; tous les amateurs d'antiquités connaissent son *Histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance*. M. Labarte avait publié aussi: *Le palais impérial de Constantinople au dixième siècle.*

BIBLIOGRAPHIE

Les Dames de Lamète, par Dubut de Laforest, 2e édition. 1 vol. in-18 (Charpentier, éditeur). — Le roman de M. Dubut de Laforest, est un intéressant et vivant plaidoyer contre le fanatisme. On sait jusqu'où va dans les petites villes l'intolérance religieuse. L'institutrice de Lamète est une de ses victimes, et son histoire est à la honte des dames de l'endroit. L'auteur assure que les personnages sont réels, il n'importe: plusieurs sont éminemment vrais. La poésie n'est pas absente d'ailleurs de ces pages plutôt tristes dans leur philosophie. Paru il y a peu de jours, le livre de M. Dubut de Laforest a déjà obtenu les honneurs d'une seconde édition.

Les Mouches du Coche, par Louis Jacolliot. 1 vol. in-18. (Dentu, éditeur.) — Ce sont les mouches du coche qui gouvernent le monde; telle est l'idée du livre nouveau du spirituel auteur du *Voyage au pays des Brahmes* et du *Voyage au pays des Eléphants*. Il ne nous entraîne plus cette fois dans des contrées inconnues: c'est autour de nous que sa verve malicieuse trouve à s'exercer, aux dépens des médiocrités de tous genres qui bourdonnent dans notre atmosphère sociale. Le monde du fonctionnarisme est particulièrement étudié dans ce roman dramatique et risible, dont l'intrigue politique fait le fonds et plus d'un de nos grands politiciens les frais. A lire, le *Voyage au pays des Mouches!*

Tiphaine, avec une préface, par Alexandre Dumas fils, 1 vol. in-32. (Calmann Lévy, éditeur). — Une préface de M. Alexandre Dumas fils fait autant de bruit qu'un livre. Si d'ailleurs la préface de *Tiphaine* est due à la plume de l'auteur de la *Dame aux Camélias*, M. Dumas prévoit le cas où le roman lui-même pourrait lui être attribué. Il s'en défend, comme de juste, tout en avouant qu'à l'en reconnaître l'auteur, on pourrait faire une plus grande maladresse. Il préfère nous laisser ignorer, chercher, deviner, et le nom de l'auteur et le nom des héros. L'auteur est l'un de ceux-ci. Tous trois, car ils sont trois, sont vivants, et il est possible aux gens heureusement partagés de les rencontrer dans le monde. L'histoire est très simple, très attachante, et tient dans quelques pages; le style est excellent, puisque M. Dumas peut soupçonner que l'œuvre lui peut être attribuée. Quoiqu'il en soit, on aura grand'peine à ne pas mettre au compte d'un auteur dramatique, pour qui la mise en scène est une science obligatoire, et l'œuvre originale et charmante qu'il nous présente et le petit stratagème de sa présentation.

Acteurs et actrices du temps passé, 3e livraison. Armande Béjart. (Librairie des bibliophiles). — Après la Champmeslé, après Baron, M. Ch. Gueullette, l'érudit distingué auquel M. Jouaust a confié la rédaction de ses notices, nous donne la biographie de la femme de Molière. On connaît l'infâme calomnie à laquelle Montfleury, père, donna un corps en accusant le le grand poète d'avoir épousé sa propre fille. Si insoutenable que fut l'accusation, elle n'a pas moins été soutenue jusqu'à nos jours. Notre biographe aborde le problème et le résout, d'une manière si probante (et non le premier, d'ailleurs), qu'on ne s'explique guère l'obstination des partisans de l'opinion contraire. Réduits à des insinuations, il leur serait aujourd'hui difficile de parler au nom d'une critique sérieuse. On lira avec intérêt cette notice qui se rattache de si près à la vie de Molière lui-même, on y verra de quels maux le grand homme a dû souffrir, « pour n'avoir pas été assez philosophe, écrit Grimarest, pour se passer d'une femme ».

Un beau portrait à l'eau-forte, par Lalauze, orne la livraison.

Théâtre de Jean Racine, publié par Jouaust en trois volumes, et précédé d'une préface par Victor Fournel. Nouvelle bibliothèque classique à 3 francs le volume. (Librairie des bibliophiles). — Nous n'avons qu'à signaler une publication de ce genre, en la louant, bien entendu, comme elle le mérite, pour le soin typographique avec lequel elle nous est présentée; non qu'il n'y ait plus rien à dire sur Racine, la préface de M. Victor Fournel nous prouverait qu'on n'a jamais fini de dire des choses intéressantes sur les grands hommes.

FAITS DIVERS

LA CHLOROFORMISATION PENDANT LE SOMMEIL. — On se demandait quel serait l'effet du chloroforme sur une personne dormant déjà naturellement. Le docteur Quimby, de Jersey-City, vient de résoudre expérimentalement la question, ainsi qu'il résulte d'un mémoire présenté à la réunion de « l'American medical-association ».

Pour sa première expérience, le docteur Quimby convint avec une personne qu'il la surprendrait dans son sommeil, ce qui fut fait, le docteur lui fit respirer du chloroforme et immédiatement et sans transition le sommeil naturel se changea en sommeil artificiel.

La seconde observation se fit sur un jeune garçon de treize ans, qui refusait de se laisser faire une légère opération chirurgicale; le docteur Quimby prévint la mère, lui recommanda de ne donner à l'enfant qu'un léger souper, puis quand celui-ci fut couché et endormi, le docteur entra, lui appliqua du chloroforme et l'enfant fut opéré sans s'éveiller, ni s'en apercevoir. Un autre enfant de dix ans fut aussi opéré par le même moyen et avec le même succès.

Le docteur Quimby tire de ces observations les conclusions suivantes: la chloroformisation durant le sommeil, sera d'un emploi très commode pour les petites opérations chirurgicales, sur les personnes peureuses. Mais elle pourra être bien dangereuse, on en conviendra, entre les mains des malfaiteurs.

LES ORAGES. — Depuis plusieurs semaines on a signalé sur divers points de la France des orages d'une extrême violence. Celui qui a ravagé plusieurs communes de l'arrondissement de Ruffec, mérite d'être signalé par la grosseur de ses grêlons; ceux-ci atteignaient le volume d'un œuf. Les ravages ont été considérables, les vignes, les maïs, les arbres fruitiers ont été saccagés, des animaux de basse-cour ont été tués. Les vitres sont brisées, les toitures défoncées. Les pertes sont considérables.

Un violent orage a également dévasté plusieurs communes de la Seine-Inférieure. On estime les pertes à 12 millions de francs.

LA MOITIÉ D'UN ÉVANGILE GREC a été découvert dans la Calabre. Il est écrit à l'encre d'argent sur parchemin pourpre et orné d'une série de miniatures qui représentent dix-huit scènes du Nouveau-Testament et quarante portraits de prophètes. C'est aujourd'hui le plus ancien des évangiles illustrés. Les savants qui l'ont trouvé le font remonter jusqu'à la fin du cinquième siècle, ou tout au moins au commencement du sixième.

LE DOLMEN DE BUZY ou plutôt de Téberne va être déplacé. Ce déplacement est nécessité par la construction du chemin de fer de Pau à Oloron et à Laruns.

Les travaux sont commencés.

Les dolmens se composent d'un bloc volumineux de pierres (appelé table supérieure), généralement plat à la base et plus ou moins bombé au-dessus, placé horizontalement sur des dalles posées debout ou sur champ, et portant le nom de supports.

La plupart de ces monuments, que nous regardons désormais comme des chambres sépulcrales, étaient enveloppés autrefois — et on en trouve encore dans cet état — d'une sorte de carapace en terre destinée probablement à les protéger contre l'action du temps et peut-être aussi à les défendre des injures des hommes.

La chambre sépulcrale du dolmen est naturellement formée par les supports et par la table supérieure; quelquefois cette chambre est régulièrement construite.

C'est le cas qui se présente à Téberne. où elle est nettement disposée en forme de parallélipipède au moyen de huit supports, dont trois sur chacun des côtés latéraux et un à chaque extrémité. La longueur de ce monument est de 3m,60 environ; sa largeur entre les supports latéraux est de 1m,30; la hauteur des supports posés debout atteint 2m,70, et la plus grande longueur de la table supérieure, dont le plan est elliptique, dépasse 3 mètres. Les recherches faites jusqu'à présent sur un des côtés de la salle ont constaté des « traces de poteries. »

Un peu plus bas, du côté est de la cavité funèbre, 0m,40 environ en contre-haut de la base des supports, les premiers sondages opérés ont amené la découverte de quelques silex taillés dont voici l'inventaire: 10 éclats de silex ou couteaux, 1 couteau-poinçon, 3 racloirs, 3 pointes de flèches, 4 ébauches ou rebuts de fabrication, 1 nucleus. Un poinçon en os en parfait état de conservation et un fragment de grès façonné portant vers le milieu une rainure et ayant peut-être servi pour l'aiguisage des pointes d'armes se trouvaient mêlés à ces objets.

Ces silex sont en général d'un type imparfait; on en exceptera toutefois deux couteaux, un racloir et une pointe de lance dont le travail dénote une certaine habileté.

Un peu au-dessous il a été recueilli une certaine quantité d'ossements plus ou moins brisés et quelquefois même incinérés, des dents de pachydermes et de ruminants dont quelques unes paraissent être d'aurochs.

On a aussi découvert un dépôt de cendres au fond de la salle funèbre: c'est probablement le foyer sur lequel gisent des restes humains.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

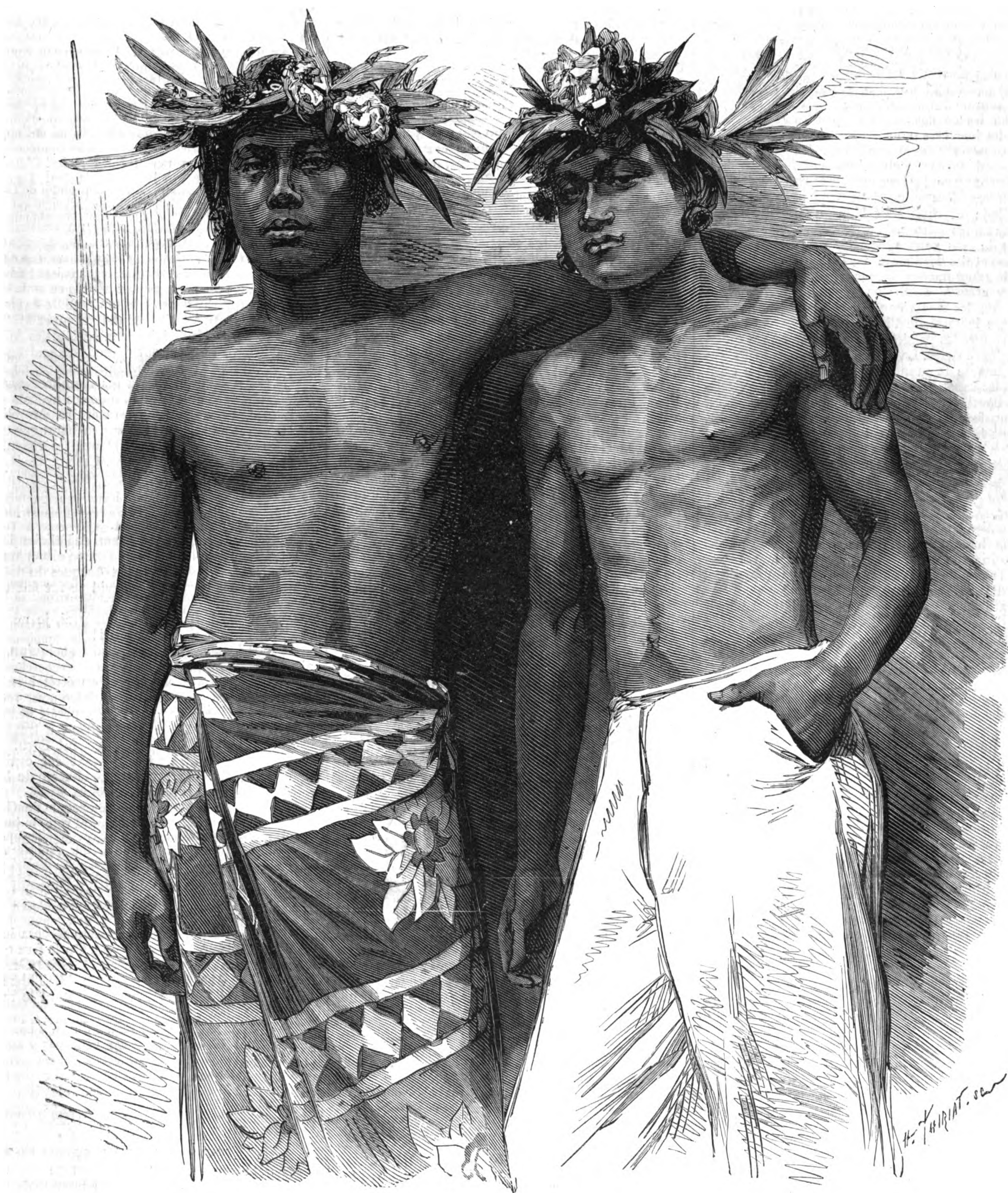
JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — No 1960
SAMEDI 18 SEPTEMBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr.; 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.

L'ANNEXION DE TAHITI A LA FRANCE



TAHITIENS EN COSTUME DE VILLE

COURRIER DE PARIS

∿∿ *Ouverture! réouverture!* Répétions de pièces nouvelles. Salles de théâtres remises à neuf. Prologues et promesses débités en alexandrins ou en vers libres. C'est fini : la saison de Paris succède, en dépit des villégiatures, à la saison de la campagne. Le jardin est pourtant joli encore. Les roses *Margotten* et les *Gloires de Dijon* refleurissent, les glaïeuls s'ouvrent. A travers les dentelures des feuillages, on aperçoit les baies rouges des sorbes sanglantes et, le long des allées, le jaune d'or des roses de l'Inde, le velours pourpre et or des œillets d'Inde hauts sur leurs tiges vertes, le rose ou le blanc des géraniums et les touffes de dahlias jaunes ou roses, pourpres, violacés, striés, et çà et là, les roses roses des balsamines et les fleurs des *immortelles* qui ressemblent à des plantes métalliques. Il fait bon encore se promener par les bois, où les bûcherons ont déjà entassé régulièrement les branches mortes. Le soleil criblant les feuilles déjà rouges des chênes, les feuilles sèches qui craquent sous les pas, les glands qui, écrasés sous le talon, crient comme des châtaignes qu'on ferait cuire ; la forêt où les oranges et les morilles se montrent parmi les bruyères pourprées, et tout le tapage de ces champs où, çà et là, pan ! pan ! pan ! retentissent les coups de fusils des chasseurs et où, en plus d'un endroit vont gronder les coups de canon des grandes manœuvres d'automne, tout cela est charmant, vous dis-je, et mériterait bien qu'on y demeurât quelque temps encore.

Mais le bois se remplit. Il y a du monde et des cavaliers et des équipages dans les allées. Les journaux de *High life* ont remplacé la rubrique : *Déplacements et villégiature* par celle-ci : *De retour à Paris*. Et les noms connus se succèdent et l'on réintègre le domicile d'hiver.

On rouvre les persiennes en même temps qu'on rouvre les théâtres. La direction nouvelle du Palais-Royal convie le monde des spectacles et les critiques et les reporters à visiter la salle *inédite* qui succède à l'antique salle où nous avons tant ri. C'est une transformation. L'architecte, M. Paul Sédille, qui s'est bâti lui-même un hôtel si joli, boulevard Malesherbes, un hôtel aux armements antiques où il a fait inscrire des hémistiches de Sully-Prudhomme dans son cabinet de travail et accroché les *Nymphes au bain* de J.-J. Henner dans sa salle à manger, M. Sédille donc, a décoré, dans le goût d'une petite maison exquise de la Régence, cette salle où les amours et les figurines féminines se jouent, incarnant s'il vous plaît, le *Rire*, la *Fantaisie*, la *Chanson* et la *Volupté !* Ce n'est pas moi qui le dis, c'est une notice explicative.

Bayard, le peintre élégant et le dessinateur poignant de plus d'une scène de la dernière guerre, a représenté la Montansier et le *père* Dormeuil, celui qui disait à M. Labiche, lui apportant une pièce où devaient, dans le fond du théâtre, figurer des invités, pendant un bal :

— J'ai un moyen d'avoir des *invités* élégants. Je les ferai peindre sur la toile de fond !

∿∿ Le théâtre du Gymnase rouvrira bientôt aussi. Il fait déjà du tapage avant sa réouverture. On y répète un petit acte inédit, d'un jeune auteur amateur, qui écrit des vers pour s'amuser et des articles pour se distraire, et qui, en amateur aussi, peint de jolis éventails et des *natures mortes*. Je n'aime pas beaucoup l'*amateur*, en général, Charles Monselet appelle l'amateur le *phylloxera de l'art*. Mais l'auteur de *Nina la Tueuse* est un homme du monde qui mérite mieux que des succès de salon et de coin de cheminée, et qui les aura.

Bref, la pièce de lui qu'on va donner pour la réouverture du théâtre a causé un scandale dans Landernau. Des reporters pressés se sont hâtés d'en publier des extraits avant la représentation. Dans ces extraits, il était question d'une femme qui *joue du vitriol*, et l'auteur et le directeur comptaient, paraît-il, sur un *effet* de première ! La citation a tout défloré.

Ces reporters n'en font jamais d'autres. Pour paraître *informés*, ils tuent d'avance les gens, comme l'ex-maréchal Bazaine, et ils publient les vers de *Nina la Tueuse*. Le directeur du Gymnase s'est fâché et a mis tous ses acteurs à l'amende. Désolation des désolations. Voilà bien du bruit pour une omelette au lard ! disait Des Barreaux un jour de tonnerre.

Et les reporters, qui ne voulaient pas avoir le dernier mot dans l'affaire, de répondre à M. Koning :

— Et que diriez-vous si nous publions la parodie du *Petit Épicier*, de Coppée, et de la *Page d'Amour*, de Zola, que l'auteur de *Nina la Tueuse* s'amuse à pasticher ?

En vérité, ils savent donc tout, les reporters ? Ils se glissent partout. Ils étaient, il y a quinze jours, chez M. Sardou notant sur leur calepin chaque plat de Potel et Chabot à mesure qu'on les portait aux invités. Ils sont dans le cabinet directorial de M. de la Rounat et ils sténographient chaque vers du *prologue* de Théodore de Banville, à mesure que le poète les récite. Le reportage met en pratique — je ne sais qui a dit cela — le fameux précepte de la *Cuisinière bourgeoise* : pour avoir du bon gigot froid, il faut le faire cuire la veille.

Ils racontent les événements et les pièces du *surlendemain soir* dans les journaux qui portent la date du lendemain matin.

∿∿ Mais ce *renouveau* général de tous ces théâtres marque, qu'on s'en aperçoive ou non, un changement dans nos mœurs.

Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux
Ne rien faire est ce qu'il font mieux !

dit Béranger. Le public trouve que ce qui est vieux est condamné ; il demande du nouveau. Grattez et repeignez à neuf les façades. C'est ce que veut la foule. Elle a soif d'*Eau de Jouvence*. Elle en boit, à l'heure où nous sommes, jusqu'à s'en griser.

Le vieux Théâtre de Madame fait peau neuve. L'antique Théâtre Montansier joue à l'opéra au petit pied, avec ses ors verts et ses tons de bronze. L'Odéon, l'Odéon lui-même, le classique et lointain Odéon des plaisanteries de petits journaux, se voue à la jeunesse et, pour un peu, nous donnerait le *Bourgeois Gentilhomme*, de Molière avec les Tziganes du concert Besselièvre dans le divertissement. M. de la Rounat tient à ce que l'Odéon n'ait pas de cheveux blancs. O théâtres d'antan, antiques salles de nos pères, où êtes-vous ?

Dans un vieil article sur les théâtres de Paris, Frédéric Soulié s'exprimait ainsi, en 1835 (qu'il y a loin de cette époque à la notre !) :

« Le Gymnase, salle étroite qui a bon air. Le genre de Gymnase et les acteurs appartiennent à M. Scribe ; il a fait les uns et les autres. Comme littérature, c'est le fini, le propre de la miniature ; comme exécution, c'est le soupir, où d'autres mettraient des sanglots ; l'exclamation où je voudrais le cri ; l'humeur, où il faudrait la colère ; la douleur où devrait éclater le désespoir. Mais comme tout y est concordant, comme tout s'y joue pianissimo, les petits *rinforzando* du Gymnase n'en font pas moins d'effet ; on y pleure et on y rit, que voulez-vous de plus ? on pleure d'une égratignure et on rit d'une plume qui vous chatouille les lèvres. »

Frédéric Soulié, auteur de drames, ne pouvait beaucoup aimer le genre spécial du Gymnase. Depuis Scribe, les maîtres nouveaux, Dumas, Augier, Sardou, ont changé tout cela en passant par le Théâtre de Madame.

Et voici encore comment Soulié jugeait les Variétés et le Palais-Royal de son temps :

« Les Variétés, un joli monument, une salle exquise ; le Palais-Royal, un appartement ou un magasin, à droite, en entrant par la grille de la rue Montpensier, au coin de la rue de Valois. C'est le pendant de l'estaminet de l'Univers. Au premier de ces théâtres, c'est la bêtise et la peinture de mœurs populaires, avec Odri et l'excellent Vernet ; au Palais-Royal, c'est la gravelure et la niaiserie, avec Leménil et Alcide Touzez. En fait d'actrices, il y a aux Variétés une jolie voix, qui est M^lle^ Jenny Colon ; et au Palais-Royal, une jolie femme qui est M^lle^ Duchemin. A ce théâtre, le premier talent pour les femmes, c'est d'être jolies. Je suis trop poli pour nommer celles qui sont vieilles et ridées. »

Celles-là ont disparu depuis longtemps de la carte du Tendre et du Rance. Labiche, Sardou, Gondinet, Barrière, Lambert-Thiboust et Augier lui-même, en un jour de belle humeur, ont passé par le Palais-Royal qui n'est plus le théâtre de la niaiserie dont parlait Soulié et qui, lorsqu'il a joué *Célimare le Bienaimé*, les *Gens nerveux*, le *Panache* et les *Jocrisses de l'amour*, a fait dire :

— Eh ! mais, est-ce que la Comédie-Française ne serait point, par hasard, logée chez la Montansier ?

Le fait est qu'alors la *maison de Molière* nous donnait du Laya et encore du Laya et toujours du Laya, et que ce n'était pas suffisant malgré le grand charme honnête du *Duc joli*.

∿∿ Je ne suis pas fâché qu'on parle ainsi *théâtres*. Cela détend les nerfs que la politique avait irrités. Les discussions d'opinion reprendront bien assez vite à la fin d'octobre. Jouissons en paix des loisirs que nous font encore les vacances. L'affaire du lieutenant-colonel Jung et de M. de Wœstyne est de la politique, il est vrai, et de la plus ardente. M. Jung est un officier distingué qui a publié sur le *Masque de fer* et sur Bonaparte deux recueils de documents historiques des plus intéressants. On s'est étonné de voir citer, par la partie adverse, M^me^ Jung elle-même « *dite baronne de Kaulla*. » Le procès révélera, et aura peut-être révélé à l'heure où paraîtront ces lignes, la raison de cette anomalie. La vérité est que M. Jung est depuis longtemps séparé de sa femme dont le portrait, fort joli, et très *attractif* figura, il y a deux ou trois ans, au Salon sous la signature du peintre Parrot, l'auteur d'un autre très bon portrait de M^lle^ Sarah Bernhardt qu'on voit chez M. de Girardin faisant, dans le salon du célèbre polémiste, *pendant* au portrait de Rachel.

Ce portrait, peint par M. Parrot, nous montrait une très agréable personne étendue sur une chaise longue, un peu comme M^me^ Récamier telle que l'a représentée David. Cette jeune femme au regard inquiétant et aux traits charmants, était M^me^ Jung, dite baronne de Kaulla, comme le *Gaulois* l'appelle.

∿∿ Le barreau a perdu M^e^. Nicolet. C'était un homme aimable et un homme de talent. Le visage fin, la bouche spirituelle, causeur très avenant, non pas de ces causeurs qui *parlent d'or* et semblent pérorer quand ils racontent, mais un causeur bien français, c'est-à-dire souple et sans façon, disant tout sans avoir l'air d'y toucher, spécialement *sans peser, sans rester,* comme disait Janin traduisant Horace.

M. Nicolet était un avocat artiste et ami des artistes. Il était du conseil de la Comédie-Française. Il faisait, avec M. Nogent Saint-Laurent et M. Cléry, partie du conseil judiciaire de la Société des Auteurs Dramatiques, qui a pour conseil médical les docteurs Firmin et Horteloup. Tous les ans, au dîner que la Commission donne à ses membres *sortants,* c'était plaisir d'entendre l'un de ces avocats faire, au hasard, un petit *speech* littéraire. M. Nicolet réussissait toujours à donner à sa harangue familière un petit tour très agréablement parisien. C'était vif, léger, alerte, charmant. Ces improvisations rapides des orateurs sont souvent plus intéressantes que leurs discours préparés, absolument comme les croquis des peintres sont parfois plus remarquables que leurs tableaux.

M. Nicolet était un grand ami de Félicien David, le musicien du *Désert,* à qui l'on va élever un monument, et il s'était rendu aux obsèques du poète de la musique, regrettant que David se fût fait enterrer civilement.

— Moi, disait-il, quand je mourrai, je ne chercherai pas à me distinguer ainsi !

— Fort heureusement, répondit quelqu'un, vous n'en êtes pas encore là.

Non, mais l'éloquent avocat en était bien près. L'hiver suivant, on l'envoyait à Nice pour rétablir sa santé fortement ébranlée. On espérait beaucoup du vent tiède et de la brise passant à travers les orangers. L'espoir des médecins fut déçu. Jules Nicolet était condamné et de tout cet esprit, de toute cette éloquence, de tout ce charme de la parole, il ne reste rien qu'un souvenir.

N'est-ce pas M^e^. Nicolet, défenseur de Gomez dans le procès Orsini, qui a raconté que, le jour où la tête d'Orsini tombait, à l'heure exacte, à la minute, dans une chambre toute tendue de noir, une grande dame italienne entendait la messe et communiait, priant pour l'âme de l'homme qui allait mourir ?

∿∿ C'est à Saint-Germain qu'on élèvera le monument promis à Félicien David. On le fera quand on aura l'argent voulu. C'est à Saint-Germain qu'on érige demain la statue de M. Thiers que M. Mercié a achevée, laissant en retard le monument de Michelet.

Grosse affaire que cette statue de M. Thiers. On prétend que M. Gambetta ne veut pas y assister. On assure que M. Jules Simon pourrait bien être interrompu pendant son discours. On dit ainsi bien des choses et trop de choses ! M. Jules Simon est assez éloquent, assez remarquable, assez supérieur pour se faire écouter — et applaudir — par ses adversaires. Et n'est-ce pas à lui qu'il appartient de parler de M. Thiers, dont il a été le ministre et le collaborateur aux plus rudes heures de notre histoire ? En serions-nous là qu'un homme de la valeur de M. Jules Simon, qui, de par son talent, son

autorité, devrait être président du Sénat, ne puisse élever la voix devant la statue de l'homme qu'il a aimé, dont il a raconté l'œuvre — cette œuvre dont il peut dire *et quorum pars magna fui* — qu'il ne puisse, dis-je, parler de M. Thiers, dans la ville où M. Thiers est mort, sans crainte d'être interrompu? Et par qui?

Mais ce sont là des propos fort inutiles. La statue de M. Thiers sera saluée d'acclamations et le discours de M. Jules Simon d'applaudissements. Saint-Germain est déjà en fête. On y transporte une quantité de chaises pour les louer au prix le plus élevé possible. Les marchands de la grotte comptent gagner autant d'argent qu'un jour de courses. On spécule sur les balcons, on fait la hausse sur les fenêtres. Toute la galerie neuve du vieux château de Saint-Germain sera encombrée de curieux, et plus d'un Parisien, avide de voir, enviera la situation du *Cavalier Gaulois* de Frémiet, qui chevauche, là-haut, à l'étage du Musée préhistorique.

Grand événement pour Saint-Germain et grande journée pour la Commission des Fêtes que préside, je crois, M. Joseph Reinach, le très érudit voyageur en Grèce.

∿∿ Et Paris? Paris continue à être en proie au *miasme*. Les égoûts et les ruisseaux tiennent à se mettre à la hauteur de ces petits journaux roses que débitent des gens en blouse. Ils sentent fort mauvais. Ils font regretter aux Parisiens qui rentrent l'air salin de la mer ou l'odeur des bois. Tous les journaux sont remplis de réclamations. Tous constatent que M. Veuillot, qui a écrit le *Parfum de Rome* et les *Odeurs de Paris* ne pourrait écrire, même quand il le voudrait, le *Parfum de Paris*. L'ironie serait vraiment trop forte.

On rirait de ces odeurs si elles n'étaient point malfaisantes. Mais la mortalité a, dit-on, augmenté. Je crois qu'en tout cela on exagère. Paris n'est pas une sentine, pas plus que Londres n'était un cloaque au temps où, disait-on, la Tamise était si puante qu'elle menaçait de tuer, d'un seul coup, d'empoisonner en bloc tous les membres de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes enfermés dans le Parlement. Mais si Paris n'est point l'égoût qu'on veut bien dire, la vérité est qu'il ne sent pas bon. La politique qui se mêle de tout, demande à M. Andrieux de quel droit, lui, préfet de police, est à Aix-les-Bains lorsque la ville qu'il administre est nauséabonde? Rotrou n'était qu'un poëte, mais sa bonne ville de Dreux devenant pestilentielle, il restait. Montaigne, plus prudent, prenait congé de la cité dont il était maire.

Et M. Grévy? — Fureur des Parisiens condamnés à l'atmosphère empestée! M. Grévy est dans le Jura, et il chasse. M. Grévy écoute des comédies de Labiche, jouées par des acteurs de société, et il s'amuse. Un président a bien le droit de prendre le frais et un préfet de police peut bien se reposer et respirer l'air de la Savoie sans risquer cette épithète de *franc-fileur* qui date du temps du siège et que les ennemis viennent de rééditer.

Ah! la tournée politique! Comme il est vrai, bon Dieu, ce personnage des *Ganaches* attribuant tout, le vent, la pluie, la grêle, le froid, le chaud, au *gou-ver-ne-ment!* « C'est la faute du *Gou-ver-ne-ment!* » Comme Lesueur disait cela! Le personnage est vrai, littéralement vrai, sous tous les régimes.

Il est éternel, il est immortel, comme ce M. Philippart qui renaît de ses cendres, reparait, arpente encore l'asphalte, va refaire des affaires, lancer les emprunts, — qui sait? refaire fortune!

Est-ce possible? — Ce serait le cas de pousser ce cri trop abusé : *un comble!* — Le comble des combles.

ALTER

NOS GRAVURES

ANNEXION DE TAHITI A LA FRANCE

Nos lecteurs connaissent le fait important qui vient de se passer à Tahiti : Pomaré V a abdiqué entre les mains du gouverneur français, et le protectorat que nous exercions sur les Iles de la Société est devenu une prise de possession. Désormais l'archipel tahitien sera une colonie française.

Il faut d'abord féliciter le gouverneur, M. Chessé, de cette victoire; car depuis quarante ans, Anglais, Américains et Allemands ne se sont pas fait faute de nous disputer l'influence dont nous jouissions à Tahiti sur son gouvernement et sur les indigènes. Dans ces derniers temps même, on n'était pas sans une certaine inquiétude sur le résultat des intrigues dont la cour de Pomaré était le foyer. La diplomatie habile de M. Chessé et son attitude rigoureuse ont eu raison des stratagèmes de nos rivaux, et c'est la politique de la France qui, grâce à lui, triomphe.

Si nous devons nous réjouir de l'annexion de Tahiti, il ne faut pas que notre satisfaction nous en fasse exagérer l'importance.

Avec Tararabu qui y attient elle n'offre qu'une superficie de 104,215 hectares, sur lesquels 25,000 hectares sont cultivables. Les autres 75,000 hectares sont en friche ou incultivables. Ce sont de hautes montagnes couvertes de broussailles à peu près impénétrables, parmi lesquelles on cite le Maiao ou Diadème si connu des navigateurs, auxquels il sert de point de repère, l'Aorai (2,064 mètres), l'Orokena (2,236 mètres), le Niu (1,324 mètres), etc. Un sol dur et pierreux recouvre le sommet de ces montagnes, ainsi que les éminences qui s'étendent à leurs pieds. En revanche, dans les vallées et sur les bords de la mer, une épaisse couche de terre végétale offre à l'agriculteur une merveilleuse fécondité.

Mais les indigènes en tirent peu de parti : c'est à peine si sur ces 25,000 hectares un tiers est défriché. Et cependant tout vient dans ce beau pays : les productions du nord et celles du midi, si bien qu'il serait possible d'en faire un jardin botanique qui contiendrait les spécimens de toutes les plantes du monde. Mais les habitants sont beaucoup trop occupés de leurs plaisirs pour songer au travail. Cette nature maternelle leur donne d'ailleurs et sans travail tout ce dont ils ont besoin : l'arbre à pain, le fei, sorte de bananier sauvage, le taro, le cocotier, l'oranger. Des porcs et des volailles qui vivent de ce qu'ils trouvent, et le poisson dont la mer est peuplée, servent aux jours de fête à compléter le menu du Tahitien qui ne travaille réellement que pour se procurer du vin, de l'eau-de-vie et de la bière, car il est volontiers ivrogne. Quant à sa case, elle demande peu de frais. Elle est généralement située à proximité des ruisseaux, car il aime passionnement les bains froids, construite en bambous et couverte de feuilles de pandanus. Des cocotiers et des orangers, dont il vend les fruits aux négociants de San-Francisco, ombragent ce nid, au fond duquel, il n'y a guère, comme dans tous les nids, que des feuilles et de la mousse.

Leur costume n'est pas plus coûteux que leur alimentation. Il se compose d'une pièce d'étoffe en cotonnade de couleur voyante, ayant la forme d'un long rectangle. Cette partie du vêtement appelée *pareu* remplace la jupe pour les femmes, le pantalon pour les hommes. Les hommes revêtent en outre, mais les jours de fête seulement, une chemise, et les femmes une longue robe montante Les uns et les autres portent en outre un large chapeau de paille, ou, ce qui constituait jadis toute coiffure, une couronne de fleurs et de verdure.

Leurs plaisirs sont aussi simples; ils consistent à chanter et à danser. Tous les voyageurs sont d'accord pour reconnaître la valeur poétique et musicale des *himene* ou chants qu'ils improvisent pour accompagner leurs danses. Celles-ci sont moins originales, et si nous en croyons la description qu'en a faite M. le lieutenant de vaisseau Pailhès, elles ressembleraient fort à celles de l'Orient, où le piétinement sur place et un indécent mouvement des hanches jouent un rôle absolument étranger à l'art chorégraphique.

Si depuis l'établissement des Européens chez eux les Tahitiens ont fait peu de progrès, ce n'est pas l'intelligence qui leur manque, ni la force, ni le courage, ni cet ensemble de qualités de l'esprit qui provoquent la sympathie et rendent l'amitié durable. Mais, comme Figaro, ils sont paresseux avec délices. Avec ce défaut, le goût des liqueurs fortes et l'abus des plaisirs, il ne faut pas être surpris que cette race dont Bougainville, Cook et leurs successeurs nous ont vanté la douceur, l'esprit, la beauté, le charme, se soit singulièrement abâtardie. Ajoutons qu'elle s'éteint peu à peu. Sur 16,000 individus dont le missionnaire Wilson constata l'existence en 1797, il n'y en a plus que 6,820 aujourd'hui. Le reste de la population se compose de 130 Français, 263 Anglais, 144 Américains, 40 Allemands, 86 Européens de nationalité diverses, 982 Océaniens et 406 Chinois.

Il n'est pas douteux que la transformation de Tahiti en colonie française n'attire dans ce paradis ceux de nos compatriotes qui ont le goût de l'émigration, mais qu'ont effrayés jusqu'ici le climat souvent peu clément de nos autres colonies. Il y a là des places à prendre et de très-importantes. Si, comme le dit avec raison M. Chessé, l'isthme de Panama ouvre une nouvelle route aux marins des deux mondes, Tahiti deviendra alors la relâche naturelle de toute la navigation à vapeur transpacifique. Ce jour là, en effet, Tahiti sera la plus enviable des colonies de l'univers. L. R.

LE TRIBUNAL

Tableau dn M. Salcedo.

De quoi s'agit-il? D'une affaire civile ou d'une affaire correctionnelle? C'est ce qu'il serait assez difficile de dire. Mais qu'importe! Ce qui est parfaitement visible, c'est que les juges se trouvent en présence d'un cas épineux, embarrassant.

Voyez-les : si quelquefois ils ont été à l'audience, comme Perin Dandin, pour y dormir, ce n'est certainement pas aujourd'hui. Jamais, au contraire, ils n'ont été mieux éveillés; jamais leur attention n'a été plus vivement excitée. Cela est nettement indiqué par leur attitude : le président, grave, l'œil fixe, immobile sur son siège; le juge qui est à droite, accoudé, la toque un peu de travers, embusqué derrière ses lunettes, d'où il suit, en le pelotant soigneusement dans son esprit, afin de l'empêcher de s'emmêler, le fil du discours de l'avocat d'une des parties qui a sans doute les meilleures raisons pour tenter de brouiller les voies, de faire prendre le change; l'autre juge, qui diffère d'opinion avec les deux autres, appuyant de l'autorité d'un texte sa manière de voir. Tout cela est parfaitement observé, saisi, rendu. Quant au jugement à intervenir, il sera ce qu'il sera. C'est affaire au tribunal, et je le lui laisse sur la conscience.

M. DELPECH

M. le docteur Delpech est né en 1820, à Paris, où il fit ses études médicales et devint chef de clinique à l'Hôtel-Dieu. Reçu docteur en 1846, il concourut l'année suivante pour l'agrégation et fut nommé médecin du bureau central des hôpitaux, puis de la Maternité. En mars 1864, il était élu membre de l'Académie, et promu officier de la Légion d'honneur en 1866, puis commandeur, un peu plus tard.

M. le docteur Delpech avait été élu, par le quartier des Invalides, membre du Conseil municipal de Paris, où il siégeait dans les rangs de la minorité. Il est mort le 6 septembre d'une congestion cérébrale, dans le département de Seine-et-Marne, à Bobourg, près d'Emerainville, où il était allé faire l'ouverture de la chasse.

Il laisse quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Des spasmes musculaires idiopatiques et de la paralysie nerveuse essentielle*; — *De la fièvre*; — *De la nomenclature des maladies*; — *La trichine et la trichinose chez les hommes et chez les animaux*, etc.

Les obsèques de M. le docteur Delpech, dont le corps avait été ramené à Paris, ont eu lieu à l'église Saint-François-Xavier. Le deuil était conduit par ses deux neveux. Les cordons du poële étaient tenus par M. Cadet, vice-président du Conseil municipal, M. Roger, président de l'Académie de médecine, M. Bouchardat, professeur à l'Académie de médecine, et M. Schutzenberger, professeur au collège de France. Un détachement du 138e de ligne, commandé par un capitaine, rendait les honneurs.

M LEBLANC DE PRÉBOIS

M. Leblanc de Prébois, qui est mort au commencement de ce mois, était né en 1804. Fils d'un officier supérieur d'artillerie, il avait été admis en 1822 à l'Ecole de Saint-Cyr, d'où il sortit deux ans plus tard pour entrer dans le corps d'état-major. En 1830, il fut attaché, en qualité de lieutenant, à l'expédition d'Alger. Capitaine en 1832, durant onze ans, il prit part aux événements militaires qui eurent lieu dans cette contrée, qu'il étudiait pendant ce temps-là au point de vue de son administration intérieure et du mode de gouvernement le plus propre à la faire entrer dans la voie du progrès. Il publia successivement sur ce sujet plusieurs ouvrages, dont les titres suffisent à indiquer les tendances : *Nécessité de substituer le gouvernement civil au gouvernement militaire*; — *Conditions essentielles au progrès en Algérie*; — *l'Algérie prise au sérieux*; — *les Départements algériens*. Ces idées, qui étaient absolument contraires à celles

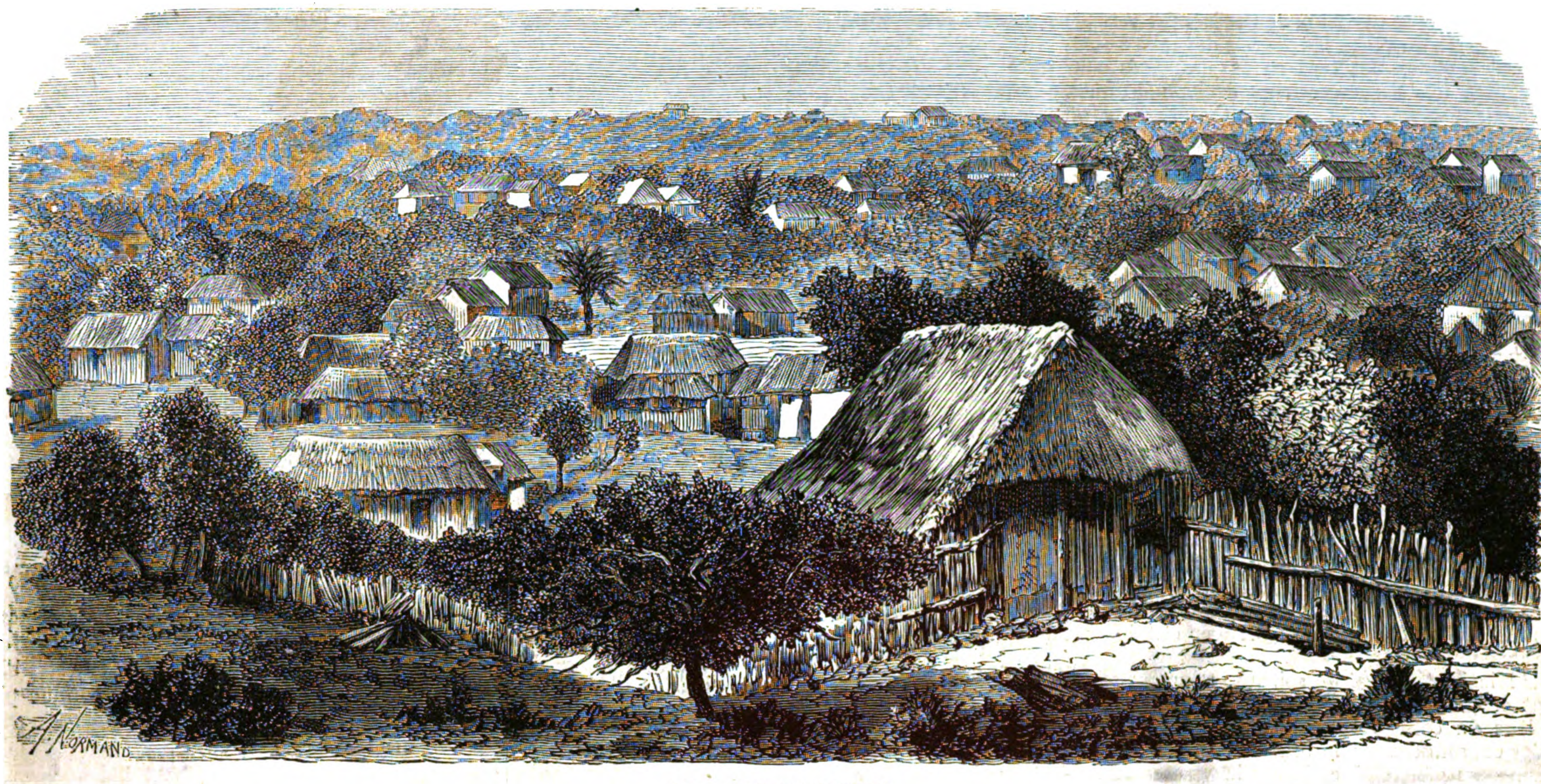
L'ANNEXION DE TAHITI A LA FRANCE

UNE TAHITIENNE (RACE PURE).

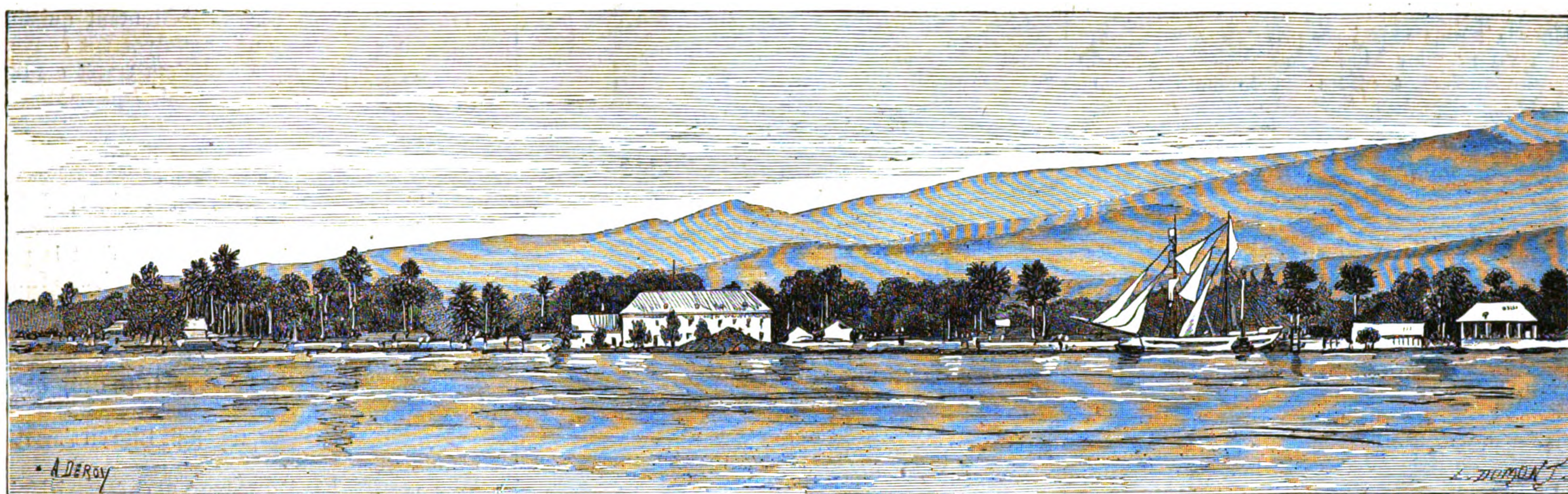
UNE TAHISIENNE (MÉTIS).

LE MONT MAIO OU DIADÈME DE TAHITI.

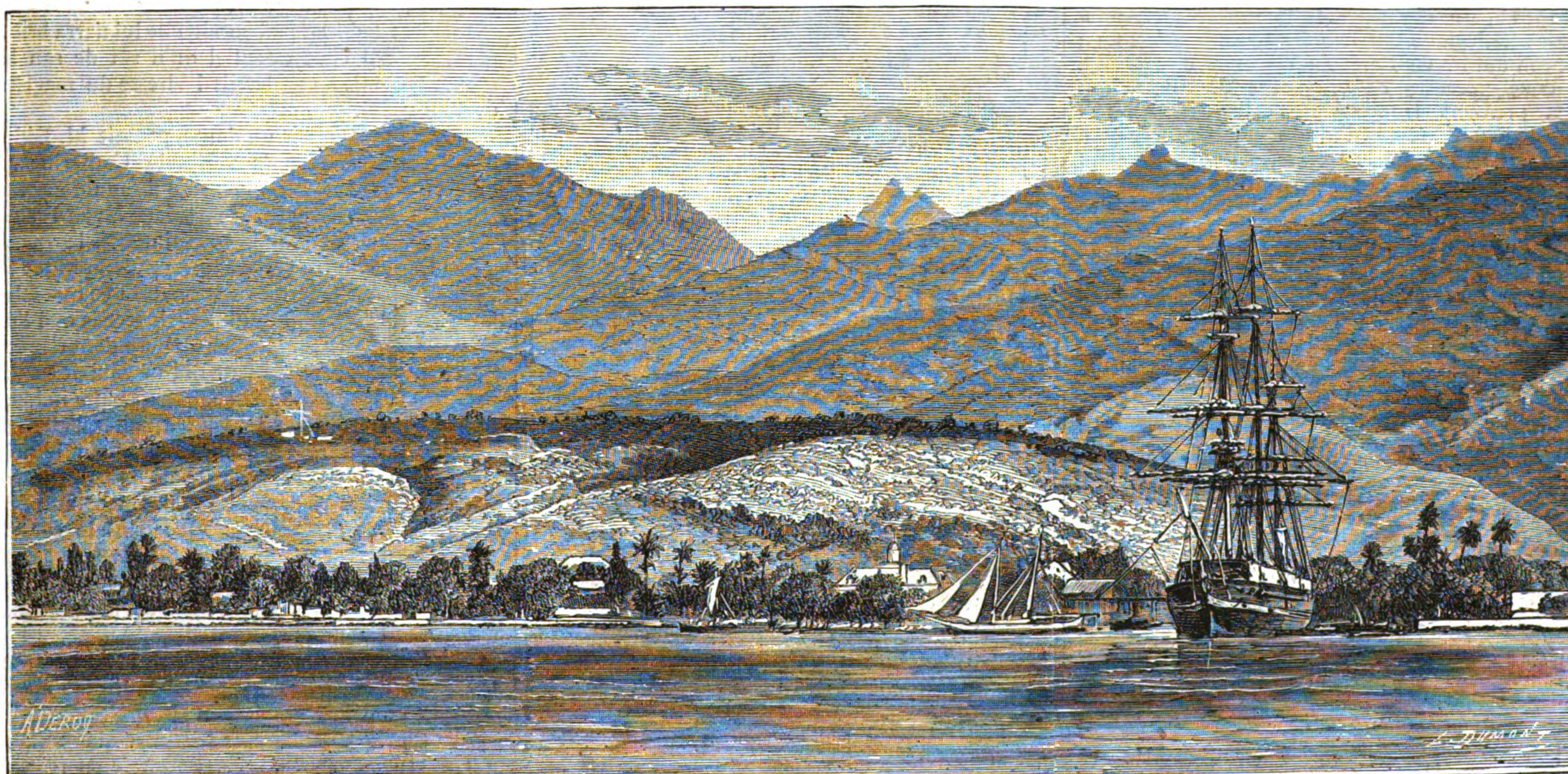
L'ANNEXION DE TAHITI A LA FRANCE



VILLAGE TAHITIEN



HABITATION D'UN COLON A TAHITI



LA RADE DE TAHITI

du gouvernement d'alors, et qui est en train d'appliquer le gouvernement actuel, furent fort mal reçues en haut lieu, et le capitaine de Prébois fut rappelé en France. Il y emporta les regrets des colons algériens qui, sept ans plus tard, en 1848, appelés pour la première fois à exercer leurs droits politiques, l'envoyaient siéger à l'Assemblée Constituante, où son attitude ne répondit pas à leurs espérances. En effet, après le 10 décembre, malgré la profession de de foi républicaine qu'il avait faite, il adopta et suivit complètement la politique de l'Élysée. Aussi ne fût-il pas réélu. En revanche, promu en 1851 au grade de chef d'escadron, il fut mis à la disposition du gouverneur général de l'Algérie.

M. le commandant Leblanc de Prébois avait pris sa retraite depuis longtemps, lorsque la mort l'a frappé. Il était officier de la Légion d'honneur.

Me NICOLET

Me Nicolet, bâtonnier de l'ordre des avocats du barreau de Paris, est mort dans la nuit du 10 au 11 de ce mois. Atteint d'une maladie de poitrine, pour laquelle il était allé tout récemment demander quelque soulagement au climat bienfaisant du midi ; il était condamné par les médecins. Il venait de rentrer à Paris lorsque la mort fit subitement des progrès tels que tout espoir de le sauver dût bientôt être abandonné.

Me Nicolet était âgé de soixante et un ans seulement, étant né en 1819.

Élève du collège Rolin, où il fit de brillantes études couronnées par le prix de discours français au concours général, il embrassa la carrière du barreau, dans laquelle il ne tarda pas à se distinguer par une grande aptitude aux affaires et à acquérir, par la suite, une situation importante au Palais.

Nous citerons parmi ses principaux plaidoyers 'leux qu'il fit pour M. Perrin, alors directeur de pOpéra-Comique, contre ses commanditaires, et cour M. le vicomte d'Anchald dans ses différents procès contre M. Mirès.

Dans l'affaire Orsini, il défendit Gomez.

Il était inscrit au barreau de Paris depuis 1844. Il fut membre du conseil de l'ordre, de 1862 à 1865, puis réélu en 1869 ; il fut nommé bâtonnier en 1878.

Me Nicolet était chevalier de la Légion d'honneur.

LE CHEMIN DE FER DE THONON A BELLEGARDE

C'est une bonne fortune pour les touristes désireux de se rendre dans le Valais en suivant la côte française du lac de Génève que l'ouverture du chemin de fer de Bellegarde à Thonon, qui sera bientôt prolongé jusqu'à Saint-Gingolph, point extrême de notre frontière du côté de la Suisse. De Thonon, dont un de nos dessins représente la gare, à Annemasse, station de la ligne, dont nous donnons également la gare, il y a trente kilomètres ; d'Annemasse à Bellegarde, il y en a trente-deux. Quant au tronçon qui ira de Thonon à la frontière suisse, il a un développement de vingt-sept kilomètres. Les deux premiers tronçons de cette petite ligne avaient été décrétés d'utilité publique, il y a vingt ans, en 1860, et le troisième, il y a onze ans. Cependant ce n'est qu'en ces dernières années que les travaux avaient été commencés. La compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée, qui en avait obtenu la concession, hésitait, se demandant s'il ne valait pas mieux substituer la ligne d'Annecy à Annemasse à celle de Bellegarde. Aucune ligne n'aura été substituée à l'autre, et la ligne d'Annecy s'exécutera comme celle de Bellegarde, la concession en ayant été accordée en 1874 à la même Compagnie.

Inutile de dire que les travaux ont été menés activement, si bien que voilà la nouvelle voie ouverte jusqu'à Thonon qui n'était accessible jusqu'ici que par les bateaux à vapeur de Genève. Thonon mérite une visite, et la Drance qui l'arrose, est une rivière d'un grand aspect, vraiment terrible à l'époque de la fonte des neiges,

Tout aussi pittoresque est l'extrémité opposée de la ligne, comme le montre notre dessin du beau viaduc de Longeray, près de Bellegarde, où le Rhône offre à chaque pas les sites les plus saisissants au fond des gorges les plus sauvages. Il y a de ce côté aussi un torrent, la Valserine, non moins intéressant pour l'artiste que pour le géologue. Il a creusé si profondément les rochers calcaires qu'il se trouve encaissé de près de vingt-cinq mètres entre les deux parois à pic couronnées d'arbustes.

Le fort que l'on voit dans notre dessin est le fort de l'Ecluse, bâti au pied du Grand-Credo, en face du mont Vuache. Ce fort, élevé par les ducs de Savoie, rebâti par Vauban, détruit en 1814 par les Autrichiens et reconstruit en 1824, ferme entièrement, on le sait, le passage auquel il donna son nom, seule issue qui permette au Rhône de sortir des montagnes.

LA FABRICATION DES PAINS D'ÉPICE

La fabrication du pain d'épice est assez simple. Il est même facile d'en préparer chez soi à la campagne.

Pour cela, on prend une quantité déterminée de miel que l'on fait chauffer légèrement dans une bassine en cuivre. Pendant ce temps, on dispose dans une huche la quantité de farine que l'on juge pouvoir être absorbée par le miel. On fait un creux au milieu de cette farine, on y verse le miel tout chaud, et on opère le mélange au moyen d'une cuiller de bois. On continue ce travail jusqu'à ce que le miel réduit en une pâte ferme ne prenne plus de farine.

Certaines maisons de commerce ont toujours en magasin la valeur de quarante à cinquante sacs de farine, en pâte ainsi préparée, qu'elles conservent dans des coffres, pour l'employer au fur et à mesure des besoins.

La pâte étant assez ferme est étendue dans la huche où on la laisse reposer quelque temps. On y ajoute un nombre de grammes suffisant de potasse bien blanche que l'on a fait infuser dans du lait. On a passé préalablement cette liqueur. Puis on pétrit fortement le mélange avec les deux mains, comme font les boulangers pour le pain. La pâte est alors achevée.

Veux-t-on confectionner des pains d'épice plus agréables? On mêle à la pâte : anis, coriandre, cannelle et girofle, le tout réduit en poudre très fine, écorces d'oranges et zestes de citrons confits et hachés menus.

Quand la pâte est achevée, on lui donne la forme voulue avec le moule : pavés, bonshommes, animaux, cœurs, ronds, etc. La pâte est placée dans un moule gravé ; on presse et le morceau de pâte a sa forme et se trouve divisé en autant de pièces qu'il y a de compartiments dans le moule. Puis on la fait cuire dans un four modérément chaud. Dans le commerce, la pâte pour être charriée au four, est placée sur des plaques en tôle, placées elles-mêmes sur un porte-tôles, comme on le voit dans le sujet central de notre gravure.

Reste une dernière opération, celle du glaçage.

Le glaçage du pain d'épice se fait au pinceau avec des blancs d'œufs et du sucre, mêlés et battus dans une bassine posée sur l'ouverture d'un tonneau. La verge dont on se sert pour battre le mélange est composée d'un faisceau de longues baguettes. Avant cette opération, on peut ajouter au pain d'épice des amandes fendues, des écorces d'oranges, des zestes de citrons confits au sucre, que des femmes spécialement chargées de ce soin, découpent et appliquent à la surface du pain d'épice, quand il est encore humide et chaud.

Il y a trois qualités de pain d'épice. La première se fait avec de la farine de blé et du miel, soit de la Bretagne, soit de la Beauce ou du Gatinais. A cette classe appartiennent les pavés rafraichissants, pavés de santé, qui seuls, avec les nonettes, jouissent du privilège d'être coquettement recouverts de feuilles de plomb avant d'être empaquetés. La deuxième qualité se fait avec de la farine de seigle et du miel; la troisième enfin avec de la farine de seigle et de la mélasse.

Les principales maisons de fabrication de pain d'épice sont à Paris, à Dijon, à Arras, à Lille, à Chartres et à Reims.

RENIEE

NOUVELLE

(Suite).

Louis Paulet approuva de la tête.

— Il n'y avait pas d'héritage à recueillir, poursuivit M. Desmarets, par conséquent, entrer dans cette personnalité de Catherine Hubert, ne pouvait éveiller aucune convoitise. D'ailleurs, madame donnerait au besoin l'adresse du magistrat de Valparaiso qui a fait arrêter les auteurs du rapt ?

—Certes !

M. Desmarets se leva, et s'approchant de Louis lui dit en aparté :

— Voilà une histoire qui, ajoutée au journal de la petite, et à ce qu'elle nous a conté, forme un tout diablement laid...

— On s'y perd, en vérité! murmura le jeune homme.

M. Desmarets revint vers Lise.

—Êtes-vous tenue par votre théâtre en ce moment ?

— Non, monsieur, je suis libre.

— Eh bien ! partez pour Bordeaux, et allez chez le tuteur de mademoiselle, M. Didier-Montaut, 6, Allées de Chartres, à Bordeaux, avec vos papiers ; lui seul peut éclairer ces ténèbres où nous nous cassons le cou. Ce que notre Catherine, à nous, pourrait vous dire, n'y jetterait pas une lueur. Elle attendra votre retour pour réclamer des explications de son tuteur. Il est préférable que vous, qui ne dépendez point de lui, essuyiez le premier feu. C'est un terrible homme, je vous en préviens. Consentez-vous ?

— Très volontiers. Alors, adieu, et à bientôt.

Lise salua et sortit accompagnée par Gaston De près.

— Mademoiselle Lise, lui dit-il, en la mettant en voiture, votre histoire m'a touché, vous méritiez une meilleure destinée, pauvre enfant ! Je suis bien aise, savez-vous, de ne pas vous avoir connue plus tôt... je préfère être votre ami.

— Merci ! fit Lise tout émue.

XIV

Trois jours après, M. Didier-Montaut qui finissait de déjeuner, reçut une carte portant ce nom : Catherine Hubert. Dessous étaient tracés ces mots au crayon : Demande quand M. Didier-Montaut pourra la recevoir.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura l'armateur, elle a quitté les Desmarets...

— Faites entrer dans mon cabinet, Julien, ajouta-t-il.

Et il se dirigea vers cette pièce, dont la porte extérieure s'ouvrit bientôt devant une jeune femme brune.

Le regard de M. Didier-Montaut chercha derrière elle.

— Eh bien, dit-il, le sourcil froncé, où est Mlle Hubert ?

— La voici, monsieur, répondit Lise en s'asseyant tranquillement.

— Comment ! fit l'armateur, vous êtes...? Mais il faut le prouver...

— Rien n'est plus facile, monsieur, voulez-vous jeter un coup d'œil sur ces papiers ?

Pendant qu'il les parcourait, elle lui narra brièvement ce qu'il était essentiel qu'il sût de son histoire, et joignit à ces détails l'adresse du magistrat de Valparaiso.

— Cela ne fait pas un doute, pensait M. Didier-Montaut, c'est bien la véritable Catherine... le diable l'emporte ! Voilà l'autre qui me retombe sur les bras sans état civil, et le mariage à vau l'eau.

En conduisant sa pupille à Limoges, l'armateur avait trouvé moyen d'acheter un domestique des Desmarets, qui le renseignait sur tout ce que faisait Catherine. C'était lui qui lui avait appris que l'éditeur Renoux allait imprimer un livre dont elle était l'auteur. M. Didier-Montaut, qui ne voulait à aucun prix que la jeune fille pût se préparer une indépendance, afin de pouvoir toujours disposer d'elle à son gré, avait écrit aussitôt à l'éditeur, pour le prier, sur un ton d'alarme paternelle, de ne point encourager sa pupille à écrire « plusieurs personnes de sa famille étant mortes de maladies dans le cerveau. Il ne fallait pas que la jeune fille le soupçonnât, parce que cela pourrait la frapper. Il se fiait à l'imagination « d'éditeur » de M. Renoux, pour « rendre le manuscrit d'une façon intelligente ».

M. et Mme Desmarets, quand cet incident arriva, crurent qu'il était l'œuvre du hasard ; qu'un mot dit chez des amis, du talent littéraire de Catherine, avait pu revenir a M. Didier-Montaut, par quelque personne de Limoges, restée en relations avec lui, la famille de sa femme étant du pays.

Lorsque son agent lui eut écrit qu'il y avait « du mariage dans l'air » pour la demoiselle, l'armateur éprouva d'abord une vive irritation; ensuite il se dit qu'il avait du temps devant lui; puis que le jeune homme vivrait loin de Bordeaux, et que s'il consentait à prendre Catherine avec sa « tare » c'était en somme un débarras final. Quant au journal de la jeune fille, que Mlle Thècle et lui avaient lu, ce qui paraissait les y accuser, en tout cas, ne prouvait rien. Le seul point inquiétant, « la bouche de la maison de Blanquefort » serait expliqué ainsi à M. Louis Paulet, s'il en parlait : Il y avait eu autrefois, parmi les Hubert, un bâtard de Blanquefort.

Telles étaient les nouvelles dispositions de M. Didier-Montaut à l'égard de sa petite fille, le jour où Lise se présenta devant lui. Désormais le mariage devenait impossible, il fallait enlever Catherine de chez les Desmarets, et prudemment, sans rien brusquer, mettre une barrière infranchissable entre elle et Louis Paulet. Avant d'arriver à cela, l'armateur avait à répondre à Lise.

Après être resté quelques instants absorbé dans ses réflexions, il lui rendit ses papiers en disant :

— Je n'ai aucune objection à opposer à de telles preuves, mademoiselle; puisque vous venez à moi, c'est qu'on vous a appris que vos grands parents m'avaient confié, il y a douze ans, la gestion de leur petite fortune, qui se monte aujourd'hui à douze mille livres de revenu. Cette fortune, dans le cas qui semblait probable où vous ne reparaitriez point, était destinée à un orphelinat du Médoc. Nous allons si vous le voulez, mademoiselle, passer chez mon banquier qui vous remettra vos titres. J'aime les affaires rondement menées.

— Un moment je vous prie, monsieur, dit Lise; votre pupille, la demoiselle de compagnie d'une dame Desmarets, de Limoges, actuellement à Paris, ignore-t-elle ou non que cette fortune existe?

— Vous connaissez ma pupille! s'écria-t-il, vous connaissez cette dévote de Mme Demarets, vous!

Une fugitive rougeur passa sur les joues brunes de Lise.

— Oui, monsieur, moi... fit-elle, et voici dans quelles circonstances cette connaissance s'est faite.

Elle lui fit le récit de ce que nous savons, et ajouta : Pourriez-vous me dire, maintenant, monsieur, pourquoi vous avez disposé de mon nom en faveur de votre pupille? Probablement aussi vous lui destiniez la fortune laissée à votre garde par mes grands parents.

M. Didier-Montaut leva les épaules.

— Si j'avais eu l'intention de dépouiller soit vous, soit l'orphelinat, en faveur de ma pupille, dit-il, je ne l'aurais pas placée chez Mme Desmarets comme demoiselle de compagnie; certificat de pauvreté suffisant. D'ailleurs je n'ai pas d'enfants, et je possède plusieurs millions. Votre supposition, mademoiselle, est donc absurde. Pour ce qui est de votre nom, quel tort vous ai-je fait en le prêtant à une honnête jeune fille? Aucun; vous voilà, vous le reprenez, tout est dit.

— Mais enfin, monsieur, votre pupille a un nom?

— C'est probable, mademoiselle.

— C'est qu'elle et ses amis, désireraient savoir...

— Ah! ils vous ont chargée de m'interroger. Eh bien, mademoiselle, j'irai leur répondre moi-même. Je partirai ce soir pour Paris. Si vous voulez à présent m'accompagner chez mon banquier... cette conversation devient fatigante.

Il se leva, sonna son domestique, lui donna des ordres pour le soir, puis quitta son cabinet précédant Lise.

Le lendemain, à une heure, M. Didier-Montaut se faisait annoncer aux Desmarets.

— Ah! ça! mon cher, cria le vieux savant en l'apercevant, à quel jeu jouez-vous avec nous? Vous donnez pour demoiselle de compagnie à ma femme une Catherine Hubert, votre pupille, et voilà qu'une autre Catherine Hubert surgit, papiers en mains, réclamant ses droits.

— J'ai vu cette personne, répondit froidement l'armateur, et je suis bien las de cette histoire... Veuillez, chère madame, ajouta-t-il en se tournant vers Mme Desmarets, faire demander ma pupille, je m'expliquerai devant elle.

Catherine arriva dissimulant sous une apparence de calme son douloureux émoi.

— Bonjour, mademoiselle, dit M. Didier-Montaut, il parait que vous voilà sans nom...

— J'espère que j'en ai un quelconque, monsieur, et que vous allez me l'apprendre.

— Pas avant votre majorité, telle a été la formelle et dernière volonté de votre père, exprimée dans un court testament qui ne contient que des recommandations vous concernant; c'est pourquoi je vous ai fait porter jusqu'alors le nom de cette Catherine Hubert, que tout m'autorisait à croire disparue pour toujours. J'étais dépositaire de ses papiers de famille, et d'une petite fortune que je lui ai remise hier.

— Alors cette dot que vous deviez me donner...

— Pour qui me prenez-vous, mademoiselle? On emprunte un nom, on n'emprunte pas une fortune. La dot venait de moi, car, je vous le répète, vos parents ne vous ont pas laissé un sou.

— Mais ce que vous m'avez dit de ma naissance, monsieur, et qui m'a causé une si cruelle peine, n'est plus vrai du moment que je ne suis pas Catherine Hubert.

— Pardon, votre situation est exactement la même. Si vous aviez été une enfant légitime, je vous aurais laissée dans cette conviction en vous donnant le premier nom venu, et je n'aurais pas cherché à vous marier avant votre majorité.

— Je vous ferai observer, mon cher, dit avec un peu d'aigreur M. Desmarets, que vous disposiez assez légèrement de l'état civil de Mlle Hubert; si du moins trente ans avaient été écoulés...

— Gardez vos leçons, Desmarets, je ne suis pas d'humeur à les recevoir. J'ai agi pour le mieux, dans l'intérêt de ma pupille. Passer sa vie sous le nom de Catherine Hubert, et ne jamais connaître le sien, aurait été le plus grand bonheur qui pût lui arriver, tant sont graves les révélations que j'aurai à lui faire le jour de sa majorité.

—Vous êtes meilleur juge que moi en ceci, mon cher, puisque vous savez ce que j'ignore; mais la prolongation de ce mystère est fort triste pour cette pauvre enfant. Ce serait quelque princesse supprimée par la raison d'état, que sa situation ne pourrait guère être pire...

— Soyez tranquille, ce n'est point une princesse.

— Ma foi, tant mieux pour elle! Je regrette qu'elle ne soit pas une enfant trouvée, c'est encore le plus simple.

— Oh! murmura Catherine, les yeux pleins de larmes, je voudrais ne pas être née, moi! Qu'est-ce donc que cette honte, où j'enfonce de plus en plus depuis la mort de ma mère?

— A présent, Montaut, reprit M. Desmarets, voulez-vous nous dire quel est le nouveau nom dont nous devons appeler mademoiselle?

— Je n'y ai pas songé... Mais quant à vous cela importe peu, elle repartira pour Bordeaux demain avec moi.

— Ah! vous nous la reprenez ainsi tout de go... Vous êtes un aimable homme, en vérité!

— Je ne me soucie point de l'être.

— Cela se voit! fit Mme Desmarets.

— Voici le motif de ma détermination, que j'étais du reste sur le point de vous communiquer, lorsque cette personne exotique s'est présentée chez moi : Ma sœur Thècle souffre d'une maladie nerveuse, le médecin lui ordonne le mouvement, la distraction; or, à cinquante ans, on n'a de mouvement et de distractions qu'en voyageant. En conséquence, nous allons partir pour l'Orient, Thècle en a une toquade; elle va s'éreinter à fond, mais c'est son affaire; il ne faut jamais contrarier les femmes. Ma sœur désire avoir avec elle mademoiselle, afin qu'elle l'accompagne dans ses courses à la découverte des curiosités. Excursions pour lesquelles, malgré la vigueur que conservent mes soixante-douze ans, je lui serais d'un médiocre secours, ayant l'habitude de visiter chaque pays, en feuilletant les albums qui en représentent « les beautés ». Cela, joint à ce que je suis obligé de voir du bateau ou de la voiture, suffit amplement à ma curiosité. Donc, mademoiselle, ma pupille, d'ici à demain soir prenez vos dispositions... Madame, je viendrai vous demander à dîner, sans rancune...

— Avec beaucoup... C'est en souvenir de votre amabilité passée que je vous recevrai.

— Allons, à demain.

Catherine réprimait à grand peine le sanglot qui lui serrait la gorge. Dès que la porte se fut refermée sur M. Didier-Montaut, il éclata.

— Mes pauvres amoureux! fit M. Desmarets, quelle impasse!

Louis Paulet, que Catherine avait autorisé à écouter dans la pièce à côté, accourut la figure bouleversée.

— Mais mon parrain, s'écria-t-il, c'est horrible! Il ne me reste plus qu'à enlever Catherine, une bonne esclandre...

— Et la cour d'assises, naïf avocat, une mineure... tu perds l'esprit! il y a mieux à imaginer, heureusement.

Catherine releva la tête, et attachant sur Louis ses yeux noyés qui s'éclairaient d'espoir :

— Cela ne vous fait donc rien, mon ami, ce qu'a dit mon tuteur pour...

— Ne parlons pas de ces choses, ma petite amie, c'est vous que j'épouserai et non votre famille, vous qui possédez toutes les qualités qu'un honnête homme souhaite pour sa compagne.

— Alors, puisque vous voulez toujours de moi, je ne partirai pas, dit Catherine résolument. Je vais me cacher quelque part.

— Bon, voilà l'autre qui s'emballe! cria M. Desmarets, en fourrageant d'impatience ses longs cheveux gris, enlevez-le, enlevez-vous, et qu'on vous coffre!

—Voulez-vous m'écouter, morbleu! Mademoiselle que voici, recevra demain son tuteur avec un bonsoir fort convenable, et son rôle sera terminé. Monsieur que voilà s'avancera ensuite vers M. Didier-Montaut, et après un court préambule sollicitera la main de Mademoiselle. Est-ce compris?

— Oui mon parrain, mais...

— Si Montaut consent sans contestations, il n'y a pas de mais; s'il conteste, le troisième acteur entrera en scène en ma personne. Est-ce encore compris?

— Oui, mon parrain.

— Alors plus un mot jusqu'à demain. Ces êtres là me feront attraper une laryngite.

Lorsque monsieur et madame Desmarets furent seuls, ils se regardèrent, et ce regard exprimait le même doute.

— C'est pour les apaiser, vous sentez, ma chère, dit le vieux savant, je ne crois guère au consentement immédiat de cet intraitable tuteur.

— Ni moi... Il nous fait patauger dans un noir infernal.

— Je lui montrerais les dents, savez-vous, si je ne craignais qu'il ne sorte de cette histoire, tirée au grand clair, quelque secret funeste, quelque honte inavouable, qui, publiée, rejaillirait en flétrissure sur l'avenir de ces deux enfants. C'est pourquoi je laisse Montaut à son tapinois.

— Je suis presque fâchée que Louis ait connu cette pauvre enfant.

— Bah! elle est accomplie de tous points. Qu'importe la provenance; il n'y a d'hérédité éternelle ni en bien ni en mal. Dans une race de coquins, il faut toujours qu'il y en ait un ou une où s'arrête l'endiablement; d'autre part, on ne voit que trop souvent le fils ou la fille d'une lignée d'honnêtes gens, en commencer une de scélérats. Qui assure celui ou celle qui se marie, que celui ou celle qu'il épouse, ne sera pas cette femme ou cet homme là? Entre un assassin et un voleur, j'ai connu une femme qui était une sainte; c'était la fille de l'un et la mère de l'autre.

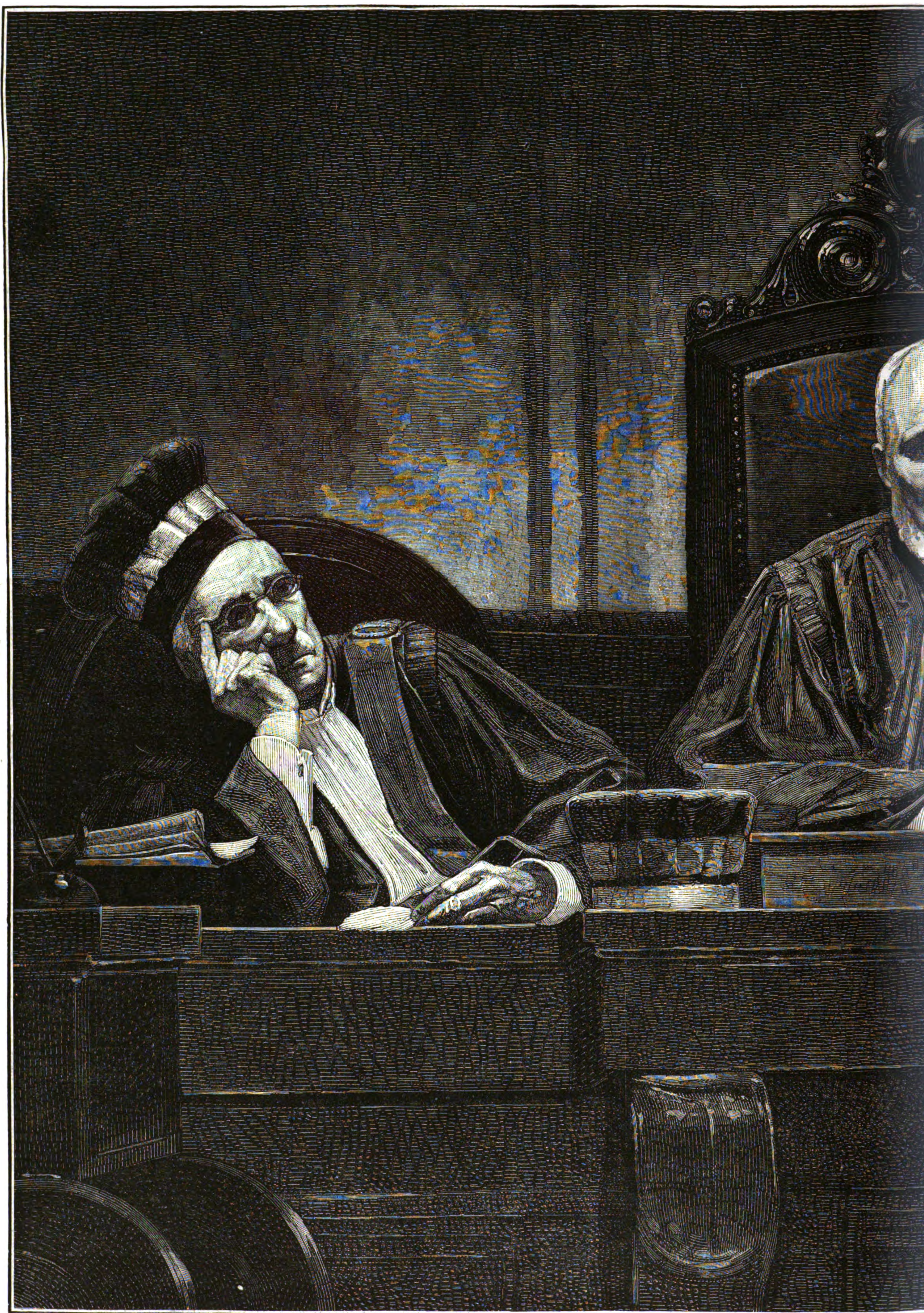
— Je suis de votre avis. Mais ne trouvez-vous pas étrange cette froideur irritée et narquoise que monsieur Didier-Montaut témoigne à sa pupille?

— C'est la bouteille à l'encre, ma chère... Il prétend que depuis son enfance elle leur tient tête. Le vrai, est qu'ils ont été pour elle d'une dureté! sous prétexte de façonner son caractère... ensuite, une éducation inférieure aboutissant à un idiot...

— Oui, réellement, si on n'avait pas peur de la lumière...

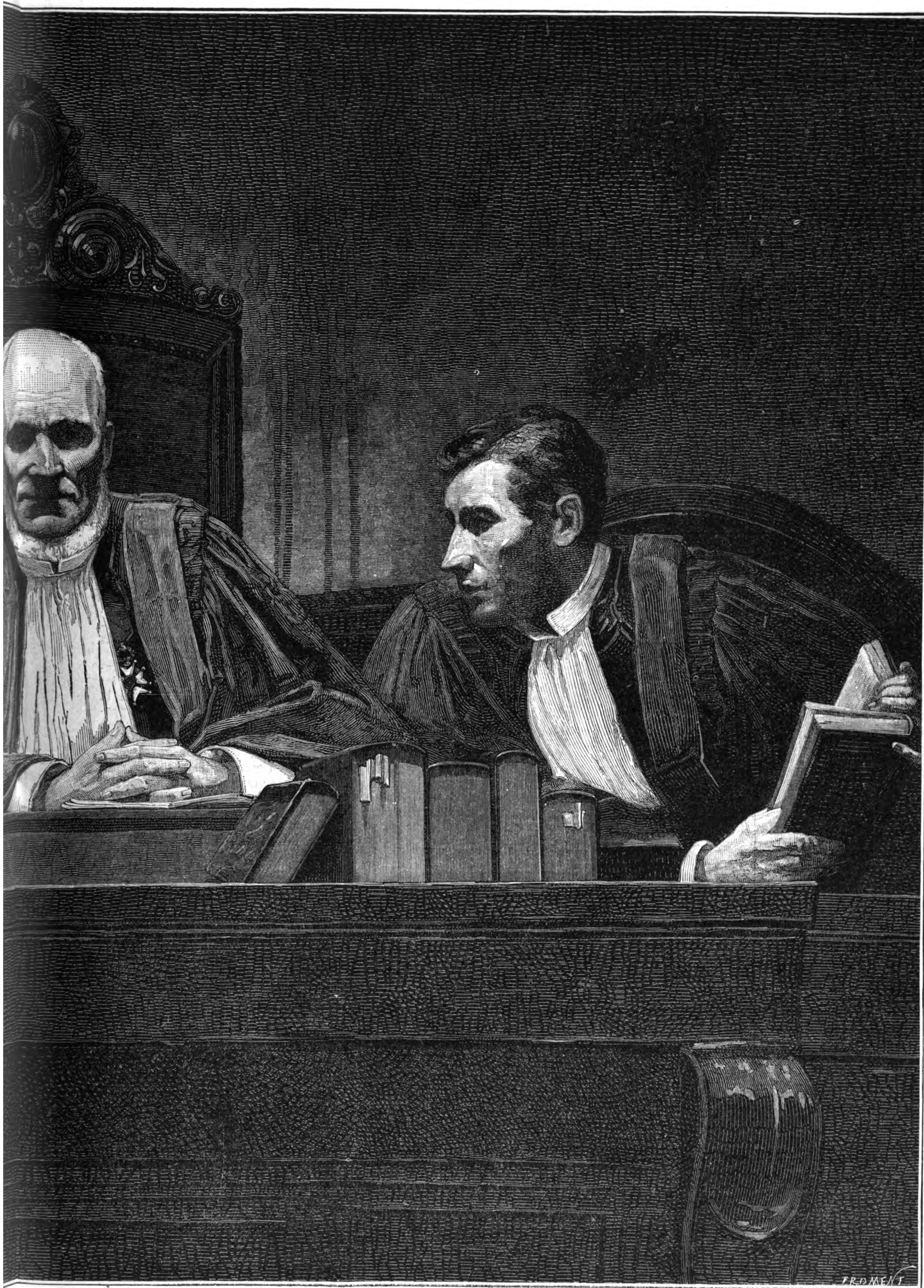
André Gérard.

(La suite prochainement)



LE TR

D'après le Tableau de M.



RIBUNAL

M. SALZEDO. — SALON DE 1880.

Si l'on songe, d'autre part, que ne pas laisser perdre, c'est gagner, on se demande s'il n'y a pas lieu d'essayer d'employer les forces naturelles qui nous entourent pour créer la force motrice nécessaire à nos besoins, au lieu de la laisser se gaspiller inutilement.

On désigne spécialement sous le nom de *forces naturelles* toutes celles qui se manifestent par des actions mécaniques directes et qui, par suite, ne demandent qu'un petit nombre d'organes relativement simples pour se transformer en travail.

Ces forces naturelles directement utilisables sont au nombre de trois :

1° *Le vent.*

2° *Les chûtes et les cours d'eau.*

3° *Les marées* ou plus généralement *le mouvement de la mer.*

On sait dans quelle mesure les deux premières sont appliquées ; rien de plus commun qu'un moulin à vent en Hollande ; les roues hydrauliques et les turbines se comptent aujourd'hui par milliers. Les organes de ces appareils sont assez simples, considérés seulement au point de vue de leur principe, et les études nombreuses dont ils ont été l'objet ont eu surtout pour but de parer à un grave inconvénient que présentent toutes les forces naturelles, bien qu'à des degrés très différents.

Le vent, une chûte d'eau et le mouvement de la mer sont des forces puissantes, il est vrai, mais ce sont aussi des forces essentiellement variables et inconstantes ; l'appareil qui les utilise doit donc présenter une élasticité assez grande pour ne pas se trouver arrêté à chaque instant si la force diminue et disloqué si la force augmente. Pour les moulins à vent, le problème est jusqu'ici assez mal résolu ; on a bien essayé des appareils automatiques diminuant la surface des ailes lorsque la vitesse du vent augmente ; nous n'oserions pas affirmer qu'ils soient passés dans la pratique courante, mais il y a évidemment quelques recherches à faire de ce côté.

Pour les moteurs hydrauliques, tout le monde connaît le système de déversoirs et de barrages qui permet de parer dans une certaine mesure aux crues et à la sècheresse.

L'utilisation ... tion des plus faciles.

La difficulté vaincue par M. Gauchez consistait en ceci : utiliser toujours et le plus complètement possible les oscillations d'un flotteur se mouvant de quantités variables avec la hauteur de la vague, et à des moments variables avec la hauteur de la marée.

Les détails purement techniques de l'appareil seraient un peu arides à exposer, surtout sans l'aide d'un diagramme.

Disons seulement que ce flotteur, par une combinaison habile de chaînes et de poulies, est relié à une cloche en tout semblable aux gazomètres. Quand la vague est haute et qu'elle descend, le flotteur soulève le gazomètre en descendant, une soupape placée à la partie supérieure s'ouvre et introduit de l'air dans la cloche ; lorsque le flotteur monte, cette soupape se ferme, la cloche abandonnée à elle-même descend par son propre poids, comprime l'air qu'elle renferme et l'envoie dans un réservoir placé à côté.

L'indépendance relative de la cloche et du flotteur est une idée des plus ingénieuses qui permet d'utiliser depuis les plus grandes vagues jusqu'aux plus faibles houles, l'ensemble du flotteur et de la transmission étant disposés pour suivre les variations de la marée. Le travail emmagasiné dépend donc de l'agitation de la mer ; il est rare que ce mouvement ne fournisse pas un certain travail, et grâce au principe de l'accumulation si logiquement appliqué, on peut, dans une certaine mesure, se mettre à l'abri des variations. Sans vouloir s'exagérer l'importance et l'avenir de cette application, il y a une idée ingénieuse et un ensemble de difficultés habilement vaincues dont nous félicitons M. Gauchez, en lui souhaitant une prompte réalisation expérimentale à laquelle nous assisterons volontiers.

Si l'on considère le vent et le cours d'eau comme forces naturelles, on doit aussi compter parmi ces forces la cause qui les produit, cette cause c'est la *chaleur solaire*. Depuis la célèbre expérience d'Archimède, mise en doute au dix-huitième siècle et confirmée par Buffon dans la mémorable expérience ... dernièrement au Conservatoire des Arts et Métiers, M. Pifre a pu, avec une petite machine à vapeur spéciale, élever 100 litres d'eau à 3 mètres de hauteur en une minute, ce qui comprend à très peu près au travail d'un homme tournant une manivelle. Ces rendements seront certainement augmentés en proportionnant mieux le réflecteur, la chaudière et la machine : tels qu'ils sont, ils prouvent déjà qu'on peut utiliser la chaleur du soleil à la production de la force motrice. Toute la question se réduit à savoir si le prix des appareils, leur poids, leur valeur et la surveillance qu'ils demandent ne sont pas des facteurs trop importants en présence des services qu'ils peuvent rendre ; entre autre application qu'ils pourraient recevoir, nous signalerons leur emploi dans les pays chauds, où le soleil n'est presque jamais obscurci par les nuages, à l'élévation des eaux pour les irrigations, à la mouture de la farine qui, par un reste de barbarie, est encore entièrement confiée à la femme jouant le rôle de moteur, etc., à la condition toutefois que les organes de transformation soient simples et rustiques.

On pourra utiliser la chaleur directe à la distillation des essences, à l'ébullition de l'eau dans les pays insalubres pour tuer les animalcules qui la souillent, à la fabrication de la glace dans les appareils Carré, et l'on obtiendra à cette transformation singulière et infiniment appréciée de la chaleur solaire en eau frappée, etc.

Nous avons voulu tracer seulement à grands traits l'état actuel de la question de l'utilisation des forces naturelles sous ces côtés les plus nouveaux et les moins étudiés jusqu'ici ; cette utilisation s'imposera chaque jour davantage à mesure que les besoins créés par la civilisation deviendront plus impérieux, et que notre esclave noir, le *charbon*, se fera plus rare. Si singulière que puisse paraître l'idée d'employer un jour la chaleur solaire et le mouvement de la mer, il ne faut pas perdre de vue qu'en industrie il n'y a pas ou presque pas de mauvaises machines, il n'y a que de mauvaises applications. Il convient donc, dans ces questions à peine nées, de se tenir à égale distance de l'enthousiasme et du scepticisme.

sons où elle savait qu'il allait auss
de loin, elle l'avait aperçu dans la
n'en avaient pas été plus avancées.
et l'amour surtout donne du c
timides. Mme de Ray, après avoir
né les choses dans sa tête, se déci
confidente. Elle essaya de la bie
une amie d'enfance plus âgée q
bien mariée, et ayant en partage
heur personnelle qui permet de
portera sans trop de peine le spec
d'une autre. Elle écouta M. de Ray
tueux intérêt, l'embrassa et la gro
avoir parlé plus tôt. « Je ne conn
M. de Carrette, mais il est de not
lui faire deux ou trois invitations
cisément un dîner dans quelques
sera ici sur un bon pied, rien n
facile que de vous rencontrer sou
reste te regarde. » Mme de Ray ro
peu confuse de l'aveu qu'elle vena
encouragée, se laissa bientôt aller
doux rêves.

III

Le programme fut exécuté à l
Villesne pria M. de Carrette à dîner
cieuse pour lui faire entendre qu
souvent il serait le bienvenu. Le
accoutumé à ces sortes de succès
jamais quand la femme était je
Mme de Villesne lui dit qu'elle
avant trois heures, et il lui promi
blier. Il ne l'oublia pas et vint deu
semaine, un peu découragé de ne
la maîtresse de maison, mais assez
se déranger une troisième. Mme d
sément ce jour-là chez son amie, e
sans fausse honte, rappella son a
sance avec M. de Carrette et les d
auxquels ils avaient dansé ensemb

mis en œuvre pour faciliter la cour de M. de Carrette et le presser de se déclarer.

Cela était d'autant plus nécessaire que sous les auspices de la famille et la vigilante protection de l'excellente cousine, un prétendant sérieux s'était posé et semblait ne pas douter du succès qui lui était réservé.

M^me de Ray était si gaie, si joyeuse qu'elle aurait fait bon accueil au bourreau et comme on ne lui demandait pas d'expliquer ses sentiments, tous les prétendants de la terre étaient libres de les interpréter à leur guise.

V

Pour la première fois, la jeune femme goûtait à ces délicieuses prémices de l'amour que nul ne sert si bien que ceux qui aiment peu ; Jean de Carrette était du nombre, il faisait la cour en dillettante passionné, aimant la chose comme on aime la musique, et raffinant encore ses moyens de séduction en face de ce cœur jeune et naïf ; ce n'est pas qu'il n'eut une assez vive inclination pour M^me de Ray; à sa manière il l'aimait bien, mais enfin elle ne lui faisait pas perdre la tête et lui au contraire la lui faisait perdre absolument. Et elle attendait avec impatience qu'il lui demandât de lui donner sa main et sa vie. M^me de Villesne suivait cette cour avec une attention affectueuse, elle venait presque chaque jour chez M^me de Ray, qui avec une joie d'enfant lui montrait les fleurs qu'il lui avait envoyées, les livres qu'il lui faisait lire, les cigarettes qu'elle avait achetées à son intention, le fauteuil sur lequel il s'asseyait et parlait avec transport du jour où enfin elle l'appellerait son mari.

VI

Chose singulière, le beau Carrette y pensait; certes il avait songé d'abord à rien moins qu'à cela, puis peu à peu cette idée lui était venue. Epouser au premier aspect, cela vous fait sauter un monsieur qui n'a jamais eu de sa vie que les intentions les plus malhonnêtes, puis on s'y habitue et en y regardant de plus près, on s'y fait. Carrette se disait qu'il ne trouverait jamais mieux, que sans être fat, il pouvait se flatter d'être aimé à la folie, qu'elle était riche, sans un accroc quelconque à sa réputation, et que toutes les vieilles douairières de ses amies ne lui trouveraient jamais mieux. Dans cette louable intention pour éprouver mieux ses propres sentiments et faire maison nette dans sa vie, il resta trois jours sans se rendre chez la jolie veuve ; le quatrième à l'heure où elle l'attendait habituellement, il sonna à sa porte ; elle était sortie ; il réfléchit un instant, puis sur le dos de sa carte écrivit :

« Voulez-vous être assez bonne pour me recevoir demain à deux heures. »

VII

C'était clair où il ne s'y connaissait pas, il recommanda que la carte soit remise à M^me de Ray aussitôt qu'elle rentrerait et descendit. Sous la porte-cochère il se croisa avec M^me de Villesne, et l'aborda. Ne montez pas, dit-il, M^me de Ray n'est pas chez elle ; elle le regarda, lui trouva une sorte d'air sérieux et content qu'elle ne lui connaissait pas.

— Quand vous mariez-vous, dit-elle. Il ne répondit pas, sourit, lui fit quelques compliments et la remit en voiture. Un quart d'heure après, elle revenait et à son tour montait l'escalier.

— Madame est sortie.

— C'est bien, je l'attendrai.

Pas un mot à dire, le domestique l'introduisit, lui plia quelques journaux sur une table et la laissa. Du premier coup d'œil elle avait vu deux cartes bien en évidence sur un petit plateau ; elle les prit, les examina, puis, tranquillement, les reposa.

M^me de Ray rentra en lui faisant mille remerciements de la peine qu'elle prenait de l'attendre.

— Je ne vous avais pas vue depuis trois jours et j'étais un peu inquiète. Est-ce qu'il y a quelque chose ?

— Mais, non...

— Et de Carrette, qu'est-ce que vous en faites ?

— Moi, je ne l'ai pas vu précisément non plus ; puis, jetant les yeux sur les deux cartes et rougissant de plaisir :

— Ah ! il est venu aujourd'hui.

— Ma chère, je ne veux pas vous ôter vos illusions, mais enfin c'est mon devoir d'amie ; il ne se déclare pas et on commence à parler.

— A parler de quoi ? Et M^me de Ray jetait les cartes d'un mouvement de colère dans le bol de Chine qui en était plein.

— De ses assiduités.

— C'est bien, c'est mon affaire.

— Ma belle chérie, ne vous fâchez pas, je venais vous demander de venir au théâtre ce soir, et, croyez-moi, soyez un peu froide, c'est le moyen de le forcer à parler ; vous savez si je désire votre bonheur.

— Certainement merci.

VIII

Le soir, au théâtre, on rencontra précisément M. de Carrette l'air aimable et amoureux ; il vint saluer les deux dames. M^me de Villerne le reçut à merveille, M^me de Ray plus froidement. Assis derrière elle, il profita d'un moment qu'on ne les observait pas pour lui dire très tendrement :

— Vous avez reçu ma carte ?

— Oui, je l'ai reçue.

— Serez-vous chez vous demain ?

— Je ne sais pas.

— Merci, c'est assez. Il se tut, et un instant après salua et sortit.

M^me de Ray attendit quinze jours en proie à une véritable désolation. Personne ne parut, elle sut même que M. de Carrette était parti pour quelques jours.

Six semaines après elle épousa le prétendant que lui offrait sa famille.

IX

En rentrant à Paris après son voyage de noce et en mettant en ordre le petit salon où elle avait eu des heures si pleines de doux rêves, elle prit machinalement une à une de vieilles cartes, et soudain pâlit affreusement. En traits de crayon un peu effacés, elle venait de découvrir les trois lignes écrites au dos de la carte.

Toute sa vie était là, et elle l'avait manquée. Elle n'a jamais soupçonné M^me de Villesne.

MOSCA.

NOTES ET IMPRESSIONS

Mourir et demeurer dans la mémoire des hommes, c'est posséder la vie éternelle. LAO-TSEU.

***

Ne mets pas ton argent dans ta bourse, pour être plus prompt à faire l'aumône. SAINT-MARTIN.

***

La vie est un canevas qui ne vaut pas grand'chose : il n'y a que la broderie qui ait du prix.

SÉNAC DE MEILHAN.

***

Le chat cherche ses puces aussi bien que l'homme ; mais il n'y a qu'un Réaumur pour étudier le battement du cœur.

FALIANI.

L'amour naît de rien et meurt de tout.

ALPH. KARR.

***

Le poète qu'on n'écoute pas finit par se taire.

M^me ACKERMANN.

***

La terre de France a plus de grands hommes dessous que dessus. J. CLARETIE.

***

On ne saurait s'y prendre de trop de façons et par trop de bouts pour connaître un homme. SAINTE-BEUVE.

***

Prenez un saint ou un millionnaire : tant qu'ils vivent, nous ne pouvez répondre qu'ils ne finiront pas, celui-ci en gueux, l'autre en coquin.

***

Il n'y a, pous nour, de maladies graves que les nôtres, de graves défauts que ceux d'autrui.

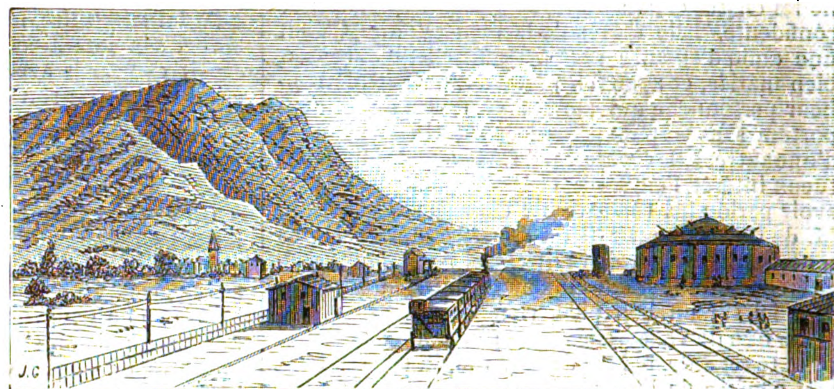
G.-M. VALTOUR.

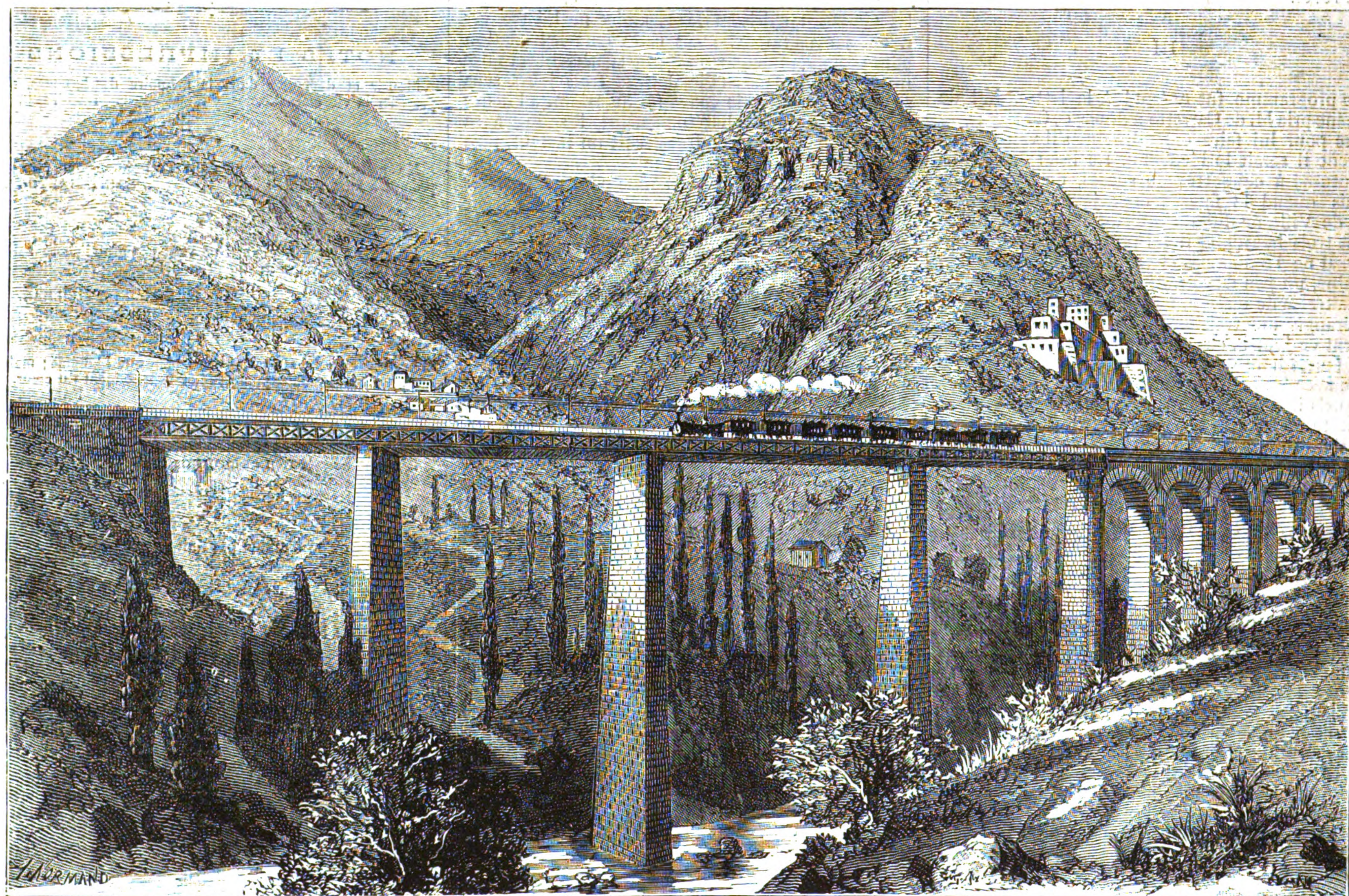
LE DOCTEUR DELPECH, DÉCÉDÉ LE 6 SEPTEMBRE 1880

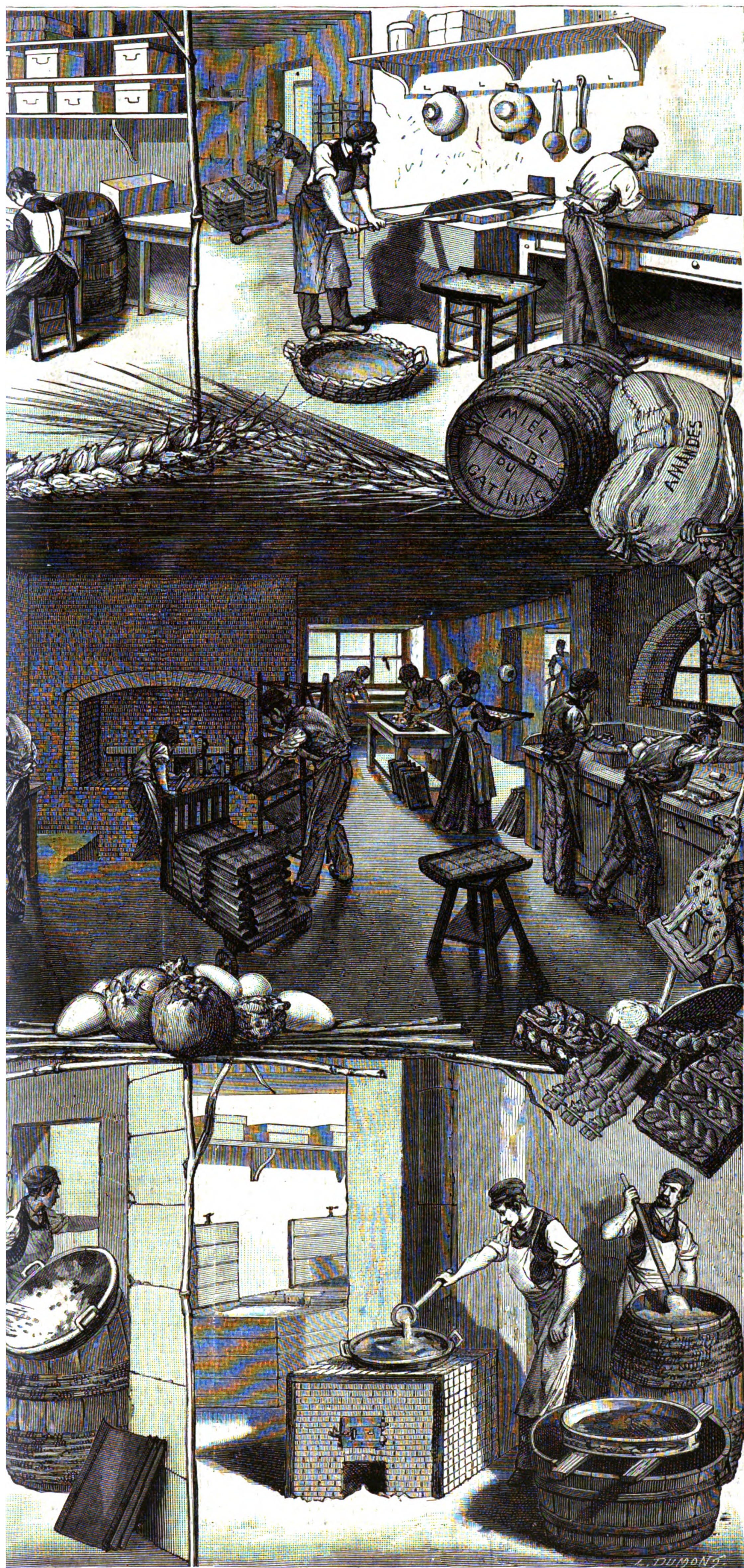
Me NICOLET, DÉCÉDÉ LE 10 SEPTEMBRE 1880.
D'après les photographies de M. Truchelut

LE COMMANDANT L. DE PREBOIS, DÉCÉDÉ LE 2 SEPT. 1880

LA GARE DE THONON


LA GARE D'ANNEMASSE


LE CHEMIN DE FER DE THONON A BELLEGARDE : LE VIADUC DE LONGERAY.
D'après les croquis de M. Champod, correspondant particulier de l'*Illustration*.



LA FABRICATION DES PAINS D'ÉPICE.

épice. — 3. Le four. — 4. Préparation des blancs d'œufs pour le glaçage. — 5. Chauffage du miel avant son emploi.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

Chez le duc et la duchesse de la Tremoïlle, on vient de célébrer la fête de Mirepoix. Dès le matin, les aristocratiques visiteurs affluaient au château de Rambouillet, propriété de la Tremoïlle, depuis le temps de la Révolution La fête bien organisée et favorisée par le temps a pleinement réussi.

D'après une lettre publiée par le *Morning-Post*, le comte Goltz de l'état-major général Prussien aurait été tué en duel à Fulda par un de ses camarades.

Le maquis de Las Cases un des vétérans des armées royales vient de mourir à l'âge de 89 ans dans son château de Leoville; le marquis était neveu de l'auteur du *Mémorial* de Sainte-Hélène.

S. M. la reine d'Espagne a mis au monde une fille qui sera princesse des Asturies. Le baptême aura lieu mardi et c'est la reine Isabelle qui sera marraine.

La duchesse Hélène de Wurtemberg est morte chez sa fille, la princesse de Reuss-Schleiz. Cette mort met en deuil les familles impériales ou royales de Russie, d'Angleterre, d'Autriche, et la plupart des cours d'Allemagne.

Le grand-duc Wadimir de Russie est parti pour Vichy. S. A. est descendue à l'hôtel du Parc.

Sont arrivés récemment à Paris : le prince et la princesse de Lynar, le baron Ferdinand de Rothschild, la duchesse de Manchester, le maréchal Serrano, lord Grenlay, l'archevêque d'York, le prince Handjeri etc.

Le duc de Leuchtemberg, le prince Bomanoffski et sa femme, la comtesse de Beauharnnais sont ici retour de Dieppe et se rendent à Saint-Pétersbourg.

Le duc de Montpensier réside en ce moment au palais de San-Telmo, à Séville.

La princesse Borghèse vient de partir pour l'Afrique centrale non pour changer d'air, mais en exploration scientifique.

Le marquis de Campo revient d'Arcachon où il a passé l'été dans une villa achetée moyennant cinq cent mille francs, à la princesse Radziwill. — A ce propos annonçons que ladite princesse vient d'accoucher heureusement d'un garçon.

SPORT HIPPIQUE

Courses au bois de Boulogne.

Il n'y aura pas moins de neuf réunions à Longchamps en automne, le Jockey Club ayant ajouté deux journées, l'une aux courses de Chantilly, l'autre aux courses de Paris; et, comme on sait, les aménagements de l'hippodrome de Chantilly ne seront pas terminés cette saison. Toutes les courses auront donc lieu à Longchamps d'ici le 31 octobre. Le temps était délicieux dimanche, le sport a été intéressant les favoris n'ont guère justifié la confiance des parieurs ; beau monde et jolies toilettes.

Dans le prix de Passy, *Océan* au comte de Berteux offert à 8 a gagné comme il a voulu.

Clocher auquel on préférait les chevaux de l'écurie Lagrange a eu le prix de Jouvence. Whuler qui montait *Clementine* a perdu une de ses étrivieres, ce qui la paralysé. *Prologue* était second et *La Jonchère* troisième. *Courtois* et *Pharamond* au comte de Lagrange se sont disputés vivement la première place dans le prix de Chantilly ; *Courtois* a fini par gagner d'une demi longueur ; la *Scala* 3e, precedant *Arbitre* adjugé la veille à M. Robinson pour 31,500 fr. *Transatlantic* à M. Schickler a enlevé le prix de Villers sans la moindre peine; il était du reste favori. Le second était *Gourgandin* et *Colomba* à M. Michel Ephrussi, troisième. Sur 20 chevaux inscrits 17 ont couru le prix de Bellevue dont le parcours de 1600 metres seulement attire les concurrents. La course a été très-belle et l'arrivée palpitante. *Vicomte* à M. Delamarre que l'on croyait maitre a été rejoint par *Basilique* et dépasse par *Violette* à M. Lupin. *Coutras* a fait dead heat pour la 3me place avec *Basilique*.

La dernière épreuve, le prix de Versailles a été gagné par un outsider, *Logique* à M. Michel Ephrussi. *Gobsec* le favori s'est conduit piteusement.

La vente de l'écurie Jennings (ou plutôt de ceux des chevaux du célebre entraineur sur lesquels M. Catelain avait un droit d'association) s'est effectuée au Tattersall, samedi dernier. Plusieurs mises à prix n'ayant pas été couvertes, les chevaux ont été retirés; Feuille de Frêne a été adjugé 21,000 francs à M. J. Prat et parmi les, yearlings *Cornwallis*, le plus joli du lot 8,100 fr. a M. Wigginton.

Le grand Prix de Bade a été gagné par *Jallos* récemment importé en Allemagne par M. Aristide Baltazzi.

L'administration des Haras a acheté *Gibert* 15,000 fr. et *Fido* 1,000 fr. *Danube* et *Darrien* vendus au baron Finot ont été rachetés, mais *Daouras* à M. Edm. Blanc, lui est resté.

Ben d'Or et *Robert-the-Devil* sont les deux favoris pour la course du St-Léger : bien loin après eux dans la cote *The-Abbott Zéalot* et *Cipolata*. Fortham montera *Beauminet* que M. Lefèvre s'est décidé à envoyer.

SPORT CYNÉGÉTIQUE

Les ouvertures de chasse n'ont pas été brillantes :

Le premier jour dans la plaine de Courteuil on a tué 54 perdreaux, 20 lièvres et 3 cailles à douze fusils au nombre desquels le prince Philippe de Saxe Cobourg, le général Berthaut, MM. Quichet et Roland. Le lundi, dans le parc d'Apremont le duc d'Aumale, le prince de Cobourg et le duc de Chartres avec quelques invités, ont tué 81 perdreaux, 3 faisans, 50 lièvres 19 lapins et 6 cailles. — Chez les barons de Rothschild dans le parc de Laversin, 80 lièvres et 77 perdreaux sont tombés à terre. Un de nos veneurs émérites, le comte de Puységur a organisé une fête splendide dans son château en Touraine ; une piece de feu d'artifice représentait un cerf colossal. Le maréchal de Mac-Mahon a ouvert la chasse aux environs de Montargis. Le soir figuraient au tableau 117 pieces dont 45 lievres, 60 perdreaux, 12 cailles et 10 lapins. Un diner de quarante couverts a cloturé la journée. — Le baron et la baronne du Puys ont invité les chatelains de leurs environs à une battue de sangliers dans la forêt d'Amboise.

Une magnifique bête a été tuée après s'être fait chasser pendant cinq heures ; un des chasseurs aurait été éventré, paraît-il, sans le courage du premier piqueur qui l'étendit morte avec son couteau de chasse.

Vendredi au château de Fontenay-Frésigny, le marquis d'Alta-Villa et d'autres amis de la reine Isabelle ont tué 51 lièvres, 17 faisans, 24 lapins, 21 perdreaux, 14 cailles, 12 tourterelles et 29 canards, en tout 168 pièces.

Les prochaines adjudications du droit de chasse auront lieu le 21 de ce mois à Versailles et le 23 à Melun. Les forêts de Cornelle et de l'Ile Adam (2483 hectares) ne formeront qu'un seul lot pour la chasse à courre, mais elles seront divisées en trois lots pour la chasse à tir. — La forêt de Saint-Germain formera onze lots comprenant toute la forêt entre Poissy, Maisons-Lafitte, Conflans et la gare de St-Germain. Dans Seine-et-Marne, la forêt de Montceaux formera deux lots, celle de Choqueuse un lot; la forêt de Malvoisine, deux lots; la forêt de Jouy, cinq lots; la forêt de Sourdun un Lot. — D'autres adjudications auront lieu à Beauvais le 25 septembre, pour le départ de l'Oise. Ce sont celles de la chasse dans les forêts de Halatte, d'Ermenonville, de Melle, du parc Saint-Quentin, de Molmifait de Caumont, de Hez-Froidement et de l'Hopital.

***

Nous reportons sur la foi d'autrui que les pêcheurs de Naples sont très émotionnés par la présence d'un immense requin, un requin de 8 mètres de long qui se montre dans les environs mêmes du port, ce qui fait que personne n'ose plus se baigner. Les bâtiments sont armés de crocs en forme d'hameçons pour tâcher de s'emparer du monstre.

Une course organisée par la Société des aéronautes de la Grande-Bretagne a eu lieu entre sept ballons samedi, à cinq heures du soir. Les points du départ étaient Hendon, Clapham, Woolwich, le palais de Cristal, le palais Alexandra, Norkwoolwich, la forêt d'Epping et Little-Bridge. La descente et l'atterrissage se sont effectués sans accident à quelques milles de Londres. Pendant l'ascension, les membres de la Société des aéronautes ont fait de nombreuses observations scientifiques, principalement sur les courants aériens.

Un membre du club Alpin français, M. Duhamel, vient de gravir, par son versant méridional, la montagne la plus élevée du Dauphiné, la Barre-des-Ecrins, aidé par les freres Gaspard. Cette ascension, jusqu'alors, avait été essayée sans succès à cause des neiges glacees. Mais lorsque le club aura fait fixer au rocher un câble d'une centaine de mètres, la montagne sera désormais gravie par les touristes ordinaires.

L'assemblée du club Alpin autrichien et allemand se tenait à Reichenhall à la fin d'avril Le club ne compte pas moins de 8,800 sociétaires. Dans les dernières années, la société a consacré 25,600 marks à l'exploration des montagnes, sans compter les depenses faites pour diverses publications et la construction d'abris destinés aux voyageurs.

Les journaux italiens annoncent la prochaine arrivée à Paris des deux champions de leur école d'escrime : MM. Torillo de San Malato et Mazaniello, qui viendraient se mesurer avec nos plus forts amateurs et professeurs.

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES

ARCHÉOLOGIQUES FAITES A ROME

Depuis quelques années les études et les recherches archéologiques sont poursuivies à Rome avec une très grande faveur : gouvernement, municipalité, sociétés particulières rivalisent de zèle. Les dernières années ont été très fertiles en riches découvertes. A l'Esquilin, la Société Foncière Italienne qui a l'entreprise des nouveaux quartiers en construction, a pratiqué et conduit avec beaucoup d'intelligence des fouilles qui ont enrichi le patrimoine archéologique d'une serie de monuments tres précieux au point de vue de l'art et de l'histoire. M. Latmiral, directeur de la société, homme qui joint à un grand talent des affaires beaucoup d'amour pour la science, pénétré de l'importance des découvertes et du grand avantage que la science pouvait en retirer a fait réunir et disposer tous ces objets dans un local special, véritable musée où sont admises toutes les personnes qui s'intéressent aux recherches archéologiques et a confié à un archeologue de talent, M. Brézio, le soin de composer un rapport exact et détaillé des fouilles et de leurs produits.

Près de l'emplacement appelé vulgairement *Temple de Minerve Médicée*, on a trouvé une longue rangée de tombeaux élevés pour les esclaves des familles patriciennes; quelques uns étaient réservés aux esclaves et aux affranchis d'une seule famille : ainsi on voit une vaste galerie souterraine aux parrois de laquelle on a pratiqué des trous assez grands pour contenir des pots en terre cuite dans lesquels étaient renfermées les cendres de l'interminable légion des esclaves et des affranchis de la famille Statilia.

Les nombreuses épigraphes qui sont gravées sur ces pierres cineraires révelent la profession, l'office auxquels chacun de ces esclaves et de ces affranchis était attaché et augmentent nos connaissances sur l'organisation intérieure des riches familles romaines pendant le premier siecle de l'empire.

La découverte la plus intéressante a été celle d'une chambre funéraire, de forme carrée, ornée de peintures tres remarquables, représentant des scènes des mythes de Lavinium et de Rome. Ces peintures constituent la plus precieuse découverte qui ait été faite dans ce siecle, en fait de fresques romaines.

Avant d'étudier chacun de ces tableaux, il est nécessaire à notre avis, de faire d'abord une petite description de toute la composition ; après avoir bien fixé les details de chaque scene et le mouvement de chaque figure l'explication que nous en donnerons ensuite paraitra plus claire et plus intelligible.

Le premier tableau représente la construction d'une ville : une femme, drapée dans un manteau et portant une couronne sur la tête, semble presider aux travaux Ou voit à cote un combat : quelques morts et blessés gisent à terre. Deux guerriers armés du bouclier et de l'épée arrivent sur le champ de bataille. Leur venue effraye un combattant, à la peau tres brune, nu, qui prend la fuite, mais non sans opposer une certaine résistance, d'une main, il serre son glaive, de l'autre il tient le bouclier qui protége sa retraite.

Sur l'autre paroi du mur, est un long tableau représentant un autre combat livré également sous les murs d'une ville en construction : deux guerriers qui semblent être les chefs, l'un portant la tunique, l'autre revêtu d'une cuirasse, ont planté leur javelot à terre, et se disposent a se tendre la main. La mêlée a lieu pres d'un fleuve : Le fleuve est personnifié ; c'est un vieillard couronné d'algues assis à terre et ayant un roseau à la main. A droite on construit une ville ; beaucoup d'ouvriers y travaillent. Sur le devant on voit une majestueuse figure de femme, couverte d'une robe jaune et d'un manteau violet, avec un diadème sur le front et un voile, qui de la tête lui tombe sur les épaules. Elle représente la personnification de la ville en construction.

Une colonne sépare ce tableau d'une scène qui se passe dans une maison. Au milieu, deux jeunes personnes ; l'une assez triste et soufirante, l'autre plus vive se tourne de coté pour adresser la parole à un jeune homme qui s'éloigne. Lui aussi est triste et chagriné; il tourne sa tête de côté comme pour ne pas entendre les paroles de la jeune fille ; l'artiste a reproduit cette idée avec plus d'évidence par le geste répulsif qu'il a donné aux mains. Plus loin on voit debout deux servantes dont l'une porte un plat, dans le fond une femme d'un âge avancé qui montre à la jeune fille triste le jeune homme qui s'éloigne.

La troisième peinture représente également un combat. Deux des combattants sont déjà morts, un troisième tombé à terre, s'appuie sur le bras droit; un ennemi lui plante son épée dans la gorge. Pendant ce carnage, un guerrier sort de la mêlée et va au-devant de la Victoire qui tient d'une main un rameau d'olivier et de l'autre lui présente une couronne.

Sur l'autre paroi on voit plusieurs tableaux. L'un représente une réunion de femmes et de jeunes filles ; deux d'entre elles sont assises, l'une est d'un certain âge. Au milieu arrive une femme, la tête couverte d'un long voile ; son air est triste ; elle pose la main sur l'épaule de la femme assise. Plus loin est un roi sur son trône, revêtu d'un grand manteau : derrière lui se tient une garde. Il a à sa droite une jeune fille, à sa gauche un jeune homme robuste avec lequel il parle.

Les sujets décrits jusqu'ici forment la première partie de la composition ; ils sont complètement indépendants de ceux qui suivent, et dont nous allons parler.

Nous voyons d'abord à côté d'un arbre une figure de fleuve étendu à terre, couronné de fleurs et tenant un roseau dans sa main gauche. Derrière lui est une nymphe qui se penche en avant et tient une *cornu-copia*, chargée de fruits, symbole de l'abondance. Ces deux figures caractérisent la localité où se passe la scène qui est à côté. Un guerrier dont on reconnait le grade élevé à la richesse de son armure arrive impétueusement, à l'improviste ; il saisit une jeune fille qui de frayeur laisse tomber à terre une amphore. Derrière elle, est un génie de femme, suspendu en l'air, tenant un ruban dont un bout touche la jeune fille. Deux pasteurs qui ont assisté à l'apparition de ce guerrier se retirent effrayés, non sans jeter un dernier regard en arrière.

Le tableau suivant représente deux personnes assises, l'une sur un tabouret, l'autre sur un trône. La première est un homme d'âge mur, le bras droit appuyé sur la jambe, il porte sa main au front et semble pensif. L'autre est un jeune homme au caractère fier et violent. Il tourne la tête vers une femme assise et qui semble plongée dans une profonde douleur. Près d'un pilier est une femme debout qui paraît n'être mise là que pour faire pendant à un jeune homme qui est debout de l'autre coté du tableau.

La première peinture de l'autre paroi représente un homme assis sur un rocher et appuyant tristement sa tête sur son bras droit. En face de lui est une femme également assise sur un rocher, et dont le bras est élevé. Suit une scène qui se passe pres du Tibre. Le fleuve représenté par un homme à la peau jaunâtre, barbu, la tête couronnée d'algues, tenant en main une grande rame, est étendu à terre, l'eau coule à ses pieds. Deux hommes, dont l'un a déjà les pieds dans l'eau, déposent une corbeille d'où l'on voit sortir deux petites têtes d'enfants. Un dernier tableau represente deux pasteurs.

Des sujets que nous venons de décrire trois ne presentent aucune difficulté d'interprétation.

1° La scene où Romulus et Remus sont exposés sur le Tibre. 2° Celle qui représente Mars enlevant Rhéa Silvia pendant qu'elle était allé prendre de l'eau à la fontaine. 3° Celle représentant le combat livré sous les murs d'une ville et au bord d'un fleuve. Quelques inscriptions gravées sous ce dernier tableau mais dont le temps a effacé presque toutes les lettres donnent à penser que l'artiste a voulu représenter la bataille que Mezentius, *Ayglleorum rex*, vint livrer à Enée pour secourir Turnus pres du fleuve Numicius. L'auteur de l'*Origo gentis Romanæ* décrit longuement cette bataille *sub Lavinco et circa Numiciflaminis stagnum*. L'acharnement du combat est peint avec beaucoup de force et de vivacité, et le dernier épisode où la victoire descend pour couronner un guerrier, fait allusion à la disposition d'Enée, qui monte vivant au ciel, c'est-à-dire à son apothéose.

Apres la disparation d'Enée, Ascanius dut continuer la guerre contre Mesentius. Les Latins étaient assiégés dans Lavinium ; ils firent une sortie, tuèrent Lausus, fils de Mesentius et mirent l'ennemi en fuite.

Cette bataille est représentée dans le premier tableau. L'homme brun entièrement nu, comme sont les Rutules dans la bataille sur le fleuve Numicius, est Mesentius au moment où il est mis en fuite par les Latins qui viennent de faire une sortie.

Le deuxième tableau où l'on voit de nouveau la construction d'une ville représente Lavinium dont la construction avait été interrompue par la guerre contre les Rutules. Le petit tableau qui fait suite à celui-ci représente le jeune Turnus qui, offensé de ce que Lavinia qui était sa fiancée va epouser Enée, abandonne le palais où il vivait comme parent de la reine Amata et se retire chez les Rutules. Pour mieux exprimer le départ, l'artiste a reproduit deux servantes qui offrent des mets et des boissons, comme cela se pratiquait dans l'antiquité, lorsque quelqu'un

›nfirmer l'explication. Le ›enté une large rame à la trer que c'était un fleuve

emus devenus adultes sont ›ésentant sous ce costume › Rome, l'artiste a eu soin r la noblesse de leur ori- t à l'un cette délicatesse e l'on voit empreinte sur lans la noble attitude de l'autre des formes élan- e chlamyde, costume que itude de revêtir les vul-

plication sommaire et peut de ces peintures que la a faire reproduire exacte- ner le musée du capitole. is reproduire aussi quel- très intéressantes et très l'espace nous manque. La ›écision forment presque rque distinctive de ces iffection et la douleur sont imées par des dystiques s de sentiment; ce sont odèles d'épitaphes latines

P. Z. SALARI.

E GAZETTE

moment des fraîches soi- faut songer à sa toilette de ransition d'une saison à orter beaucoup l'écossais, ossais tout à fait nouveau, *des Indes* fait des compo- e qui sont adorables; les ert russe, loutre et grenat carreaux où la nuance or qu'il y a de plus réussi ionnel en poil de chameau ostume complet; c'est pur u petits carreaux teintés i s'emploie chez les grands enom, car c'est du plus ce sens, que c'est simple tout exceptionnel. *ndes*, passage Verdeau, 24, cette saison, des tissus i ignore encore l'existence e la mode, notamment le Indes aux nuances exoti- ogne en véritable Hubet;

ndes, sur simple demande, s échantillons. tumes d'hiver, le corset est indispensable; il re- i e pèse pas sur les han- ne désinvolture des plus arnure. tente se met toujours; elle e dans la toilette. Mme de Auber, est de retour chez s sont ouverts à partir de atin.

BARONNE DE SPARE.

CULAIRE EN SUISSE ET OBERLAND-BERNOIS

es des chemins de fer de -Lyon-Méditerranée ont or- année dernière, un voyage ermet aux touristes de vi- France et la Suisse (Ober- insi que les sites si pitto- a-Bernois; elles délivrent ursion des billets à prix ré-duits, valables pendant un mois, avec arrêt facultatif: sur les lignes de l'Est et de Lyon à toutes les stations du parcours, et dans les villes suivantes: Mulhouse, Bâle, Olten, Lucerne, Alpnach, Brienz (Giessbach), Interlaken, Thoune, Berne, Neuchâtel.

Cette attrayante excursion peut s'effectuer indifféremment en partant par la ligne de l'Est et en revenant à Paris par celle de Lyon, ou bien dans le sens inverse.

On délivre des billets à Paris (jusqu'au 30 septembre inclus): aux gares des chemins de fer de l'Est et de Lyon; au bureau central des chemins de fer de l'Est, 50 rue Basse-du-Rempart; aux bureaux de la Compagnie de Lyon, 88, rue Saint-Lazare; 11, rue des Petites Écuries; et à l'Agence des chemins de fer anglais, 4, boulevard des Italiens.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

On vient de placer au Musée du Louvre, dans une des galeries supplémentaires, un portrait de Soufflot, l'architecte du Panthéon.

Le portrait exposé au Louvre a été peint par Vanloo. Au bas du cadre est une plaque dorée à laquelle sont appendus deux médaillons représentant le Panthéon sous deux faces.

Sur la toile. Soufflot est représenté dessinant le plan du monument qui l'a immortalisé. Il est vêtu d'un costume en couleur abricot. couleur fort à la mode au dix-huitième siècle.

Le portrait date de 1767; il est signé à gauche par son auteur : *Vanloo pinxit*. C'est un descendant de Soufflot qui en a fait hommage à l'Etat.

Dernièrement, sous la surveillance et par les soins de M. Etienne Arago, une collection, se composant d'une vingtaine de tableaux, gravures et aquarelles, a été transportée du musée du Luxembourg au palais de l'Elysée.

Citons parmi ces œuvres : la *Vierge aux Roses*, de Saint-Jean; le *Tombeau de Walter Scott à l'abbaye de Dryburgh*, de Justin Ouvrié; *Une scène de chasse*, de Stevens; *Une bergerie à Barbizon*, de Théodore Rousseau.

Tous ces tableaux ont été provisoirement déposés dans la grande salle des fêtes. Ils sont destinés à l'ornementation des salons du premier étage.

Mlle Baretta, qui, le jour de l'inauguration du monument elevé à la mémoire de Corot, avait dit avec un si grand charme les vers de M. François Coppée, vient de recevoir de M. le ministre de l'instruction publique un présent destiné à perpétuer le souvenir de cette journée.

C'est un vase de Sèvres exécuté sur les dessins de M. Belet.

Ce petit chef-d'œuvre est une pièce de grande valeur. Le vase a la forme d'une urne antique, avec des anses en bronze doré, ciselées avec art.

Il mesure 0m,70 de haut, et est de couleur bleu de Sèvres grand feu.

Le sujet représenté est une vue de l'étang de Ville-d'Avray avec la maison et le tombeau du maître. A droite on voit une figure allégorique, une muse tenant une rose à la main. Au-dessus ces mots : *Offert à mademoiselle Baretta, par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts.*

Du côté opposé, se trouvent ces vers de Coppée, écrits en lettres d'or :

Et près de la fontaine où vit sa chère image,
Portant, comme aujourd'hui, quelque éclatant [hommage,
Je reviendrai souvent m'asseoir,
A l'heure qui berçait si mollement son rêve,
Quand l'étang s'assombrit et quand au ciel se lève
La divine étoile du soir.

Nous avons déjà annoncé qu'un concours allait être ouvert pour les motifs de décoration de la place de la République; nous publions aujourd'hui les principales conditions du programme.

Les motifs de décoration consistent en quatre grands mâts vénitiens en bronze, une balustrade en pierre, des colonnes rostrales et des lampadaires en bronze.

Le concours sera clos le 20 octobre prochain. L'exposition publique des projets, ouverte le 23 sera terminée le 30. Elle aura probablement lieu, comme par le passé, dans la salle Melpomène.

Le 27 octobre sera prononcé le jugement du concours, rendu, sous la présidence du préfet de la Seine, par un jury composé de dix membres : trois délégués de l'administration, trois nommés par le conseil municipal et quatre nommés par les concurrents.

Comme les artistes ne recevront pas d'autre convocation que celle mentionnée dans le programme, il est utile d'ajouter que cette dernière élection aura lieu le 21 octobre, à midi, au pavillon de Flore (bâtiment annexe).

En ce qui concerne le concours proprement dit, qui portera sur chacun des objets pris isolément, les concurrents pourront présenter des projets d'ensemble comprenant tous les motifs décoratifs de la place.

Le jury aura la faculté de choisir, parmi les projets, trois types de chaque motif. Les premiers classés seront exécutés aux frais de la Ville et des primes seront accordées aux lauréats, qui auront à fournir les renseignements et les détails nécessaires pour l'exécution des modèles en plâtre et à diriger le travail. Voici le montant de ces primes :

Modèle des mâts.	1,000 fr.
— des colonnes rostrales	1,000
— des candélabres. . . .	600
— des balustrades. . . .	600

Les artistes classés numéros 2 et 3 recevront des primes de 500 fr. pour le mât, de 300 fr. pour la colonne, de 250 fr. pour le candélabre et pour la balustrade.

En cas d'inexécution des motifs classés en première ligne, la prime sera réduite de moitié. En tous cas, le jury reste libre de ne pas décerner de prix. Son jugement motivé fera l'objet d'un rapport rendu public.

Toutes les pièces constituant un projet mis au concours devront être signées par l'auteur.

M. David, statuaire, graveur en pierres fines, vient d'être chargé par l'administration des beaux-arts de faire un grand camée allégorique de la fête du 14 juillet.

M. Carrier-Belleuse a fait don à la municipalité de Besançon du buste du président Grévy qu'il avait exposé au Salon de cette année.

Les journaux de l'Hérault annoncent qu'une statue de la Liberté, destinée à surmonter une fontaine qui sera érigée sur le cours d'Aniane, vient d'être commandée à M. Ringel, le statuaire auquel on doit la statue de Rackoczy, au Salon de cette année.

Lundi dernier, la nouvelle salle du théâtre du Palais-Royal a été visitée par les représentants de la presse et les invités de la direction; la restauration de cette salle étroite, fait le plus grand honneur à l'architecte M. Paul Sédille.

Le plafond, peint par M. Lavastre jeune, s'arrondit au-dessus de la salle en forme de coupole d'architecture ajourée.

Sous les retombées de ses arceaux en treillis d'or se groupent des femmes, des amours, des satyres, qui ont pour signification : *le Rire*, — *la Fantaisie*, — *la Chanson*, — *la Volupté*. Au travers des berceaux, des vases chargés de fleurs alternent avec les groupes de femmes et d'enfants.

L'ensemble du plafond est enveloppé par une forte corniche festonnée de guirlandes suspendues et repose sur une ordonnance de consoles en bronze couronnées de masques rieurs.

Une corniche de marbre, ornée de bronzes et d'ors, couronne le théâtre et relie les deux avant-scènes. Au-dessous de cette corniche, un important motif de décoration vient compléter cet ensemble et former cadre de scène.

C'est une sorte de grande voussure formée de consoles chantournées qui, dans leur épanouissement, embrassent toute la partie supérieure de la scène.

Deux femmes, la Comédie et la Folie, accompagnent le large cartel central sur lequel deux vers de Rabelais servent en quelque sorte de préface aux œuvres habilement représentées sur la scène du Palais-Royal.

Dans les guirlandes suspendues qui s'accrochent aux reliefs de ce riche cadre s'ébattent des enfants ébauchant des baisers.

Ces différentes figures, ainsi que les cariatides des avant-scènes, ont été sculptées par M. Dalou.

Au-dessous de ce cadre de scène se drape un opulent rideau de pourpre. Relevé à larges plis, il découvre un second rideau clair et soyeux frangé de dentelles, brodé d'arabesques, au centre duquel se détache un sujet principal : *Une nymphe enlevée par un satyre.*

Ce rideau, le manteau d'Arlequin et les draperies mobiles qui leur servent de soutien ont été peints par M. Lavastre jeune.

Les parties ornementales sculptées de la salle ont été exécutées par M. Cruchet.

La décoration du foyer n'est pas moins intéressante : profitant d'un large espace libre sur la face opposée à la petite galerie à mi-étage qui donne sur la salle, l'architecte a voulu retracer toute l'histoire du Palais-Royal en une longue frise peinte, représentant tous les artistes qui ont illustré le théâtre, depuis Mlle Mars jusqu'aux principaux acteurs de la troupe actuelle.

M. Emile Bayard a été chargé de ce travail important, comme aussi de rappeler au public, dans une série de médaillons, complétant la décoration du foyer, les profils des principaux auteurs dramatiques dont s'honore le théâtre.

BIBLIOGRAPHIE

Annaïk, poésies bretonnes, par M. N. Quellien, avec une Lettre-Préface de M. E. Renan. 1 vol. in-8. — (Sandoz et Fischbacher, éditeur). — Ce n'est pas une petite chance pour un poëte d'être présenté par M. Renan au public trop peu nombreux que charme encore la poésie. M. Quellien a cette fortune : il est né à Tréguier, comme Renan, et il écrit non pas, comme Renan, une admirable prose française, mais des vers celtiques qu'il ne nous est malheureusement pas permis d'apprécier dans l'original. Hâtons-nous d'ajouter qu'une traduction en prose française, fort poétique, nous en donne le regret et l'envie. Il y a dans ces pages d'amour, car Annaït est une histoire d'amour, un sentiment exquis qui fait pressentir les délicatesses de langage qu'il nous est refusé d'entendre. Nous serions heureux que l'auteur, après avoir payé ce tribut à la langue des ancêtres bretons, se réunit au chœur des poëtes français, où il apporterait sa note mélancoliquement originale et étrangement émue.

Histoire du Livre, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par E. Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres. 1 vol. in-18. (Hetzel, éditeur). — S'il est un objet dans la vie qui méritait d'avoir son histoire, et son histoire imprimée, c'est bien le *Livre*. Peut-être est-ce pour cette raison, qu'il n'avait pas encore trouvé jusqu'ici d'historien. Il n'a rien perdu pour attendre. Un des plus savants érudits de ce temps, M. Egger, s'est chargé de réparer l'injustice et de combler la lacune. Le livre nous est raconté depuis ses origines, à travers toutes ses vicissitudes, sous toutes ses formes, avec toutes ses modifications, avant et depuis l'imprimerie, jusqu'à nos jours, dans un petit livre, qui n'est pas le moins intéressant ni le moins instructif de ses innombrables frères. L'auteur demande modestement pour ce volume une petite place au second rang, dans la bibliothèque de ses jeunes lecteurs. C'est le moins qu'ils acquittent cette dette de la reconnaissance. Et ne l'ont-ils pas aussi contractée tous ceux qui ont un volume quelconque à se reprocher, prose ou poésie, *ou autre?* Qu'ils lisent *l'Histoire du Livre* ! Ils apprendront dans un bon livre ce que c'est qu'un bon livre, et tout ce que l'esprit humain a dû consacrer d'efforts à la création de cette chose, dont on abuse si étrangement aujourd'hui, le *Livre*.

FAITS DIVERS

ÉCOLE DES HARAS. — Un concours sera ouvert, à Paris, pour l'emploi de professeur de zootechnie, d'anatomie, de physiologie, d'hygiène et d'extérieur du cheval à l'école des haras du Pin.

Pour être admis à concourir, les candidats devront justifier qu'ils auront 25 ans au 1er octobre prochain : qu'ils sont Français ou naturalisés Français, et qu'ils ont satisfait à la loi du recrutement. Ils devront en outre produire le diplôme d'élève d'une école nationale vétérinaire, et faire parvenir au ministre, avant le 25 septembre, une demande d'admission au concours, avec les pièces exigées.

Les candidats feront enfin connaître les autres diplômes dont ils seraient pourvus, ainsi que les travaux techniques qu'ils auraient publiés; ces titres compteront comme éléments d'appréciation pour une valeur que le jury aura à déterminer et qui sera indépendante du minimum de points à obtenir dans le concours.

Le concours comprendra deux catégories d'épreuves :

1° Une épreuve éliminatoire, qui aura lieu le 11 octobre au chef-lieu de chaque département, et qui consistera en une composition écrite sur une ou plusieurs questions de zootechnie, d'anatomie, de physiologie, d'hygiène ou d'extérieur du cheval. Le temps donné pour cette épreuve sera de trois heures.

2° La seconde épreuve qui aura lieu à Paris le 8 novembre, et à laquelle ne prendront part que les candidats déclarés admissibles par le ministre à la suite de l'épreuve écrite, comprendra : 1° une leçon d'une heure au moins sur une question d'anatomie, de physiologie, d'extérieur ou d'hygiène du cheval, et pour la préparation de laquelle il sera accordé trois heures au candidat; 2° des interrogations sur chacune des parties du cheval, savoir : La zootechnie, l'anatomie du cheval, la physiologie du cheval, l'hygiène du cheval, l'extérieur du cheval; 3° Des épreuves pratiques de zootechnie et particulièrement d'extérieur du cheval.

DÉCOUVERTE DE MONNAIES ANCIENNES. — En creusant ces jours-ci un sillon près de Rosenberg (Prusse occidentale), un laboureur a heurté avec le soc de sa charrue un énorme vase en terre qui ne contenait pas moins de 6,000 pièces de monnaies anciennes. Ce sont des pièces dites « sous creux » des chevaliers de l'Ordre teutonique, datant des quatorzième et quinzième siècles, toutes en argent avec bord relevé. Au centre se déploient les armes du grand-maître de l'Ordre. On a reconnu vingt et une espèces différentes de ces monnaies rares.

LA FERME DE DALRYMPHE (ÉTATS-UNIS). — Voici des détails intéressants sur la fameuse ferme de Dalrymphe, à 25 milles à l'ouest de Fargo, dans le Dakota, et qui est la plus vaste ferme en culture dans le continent occidental.

Elle comprend 36,000 acres (14,800 hectares environ) de terre labourable, dont 24,000 acres sont ensemencés en froment et 12,000 en avoine: 125 machines moissonneuses ont été employées le mois dernier à faucher le blé.

M. Dalrymphe dirige les travaux de sa ferme d'après les saines doctrines d'une économie agricole bien entendue, et ses récoltes sont faites par contrat de quarante jours, passé avec chaque travailleur, qu'il paye à raison d'un dollar 75 cents par jour (8 fr. 75), outre la nourriture. Tous les moissonneurs mangent dans d'immenses réfectoires construits exprès pour cela.

Chaque faucheuse-moissonneuse est manœuvrée par trois chevaux ou mulets, et il y en a 375 consacrés à ce service.

Lorsqu'ils sont récoltés et suffisamment secs, le blé et l'avoine sont battus et séparés de la paille sans avoir été mis en gerbe. Le rendement tel qu'il est estimé par les moissonneurs et par le propriétaire est de 18 bushels (6 hectolitres 30) par acre (4,147 mètres), ou soit 15 hectol. 20 par hectare pour le froment, et 90 bushels par acre pour l'avoine.

Dans cette ferme, la production du blé s'élève à 12,342 hectolitres, c'est-à-dire le chargement de 900 voitures. Cette immense récolte est transportée au bord de la mer par la voie des lacs à travers le Canada et le canal de l'Érié, et on espère le vendre 3 fr. net le bustrel, soit 8 fr 60 l'hectol.

NOUVEAU LIT POUR L'ARMÉE. — On expérimente en ce moment dans le 11e corps d'armée un nouveau système de lit pour les troupes.

Le cadre est en fer et le fond formé d'une toile solide supportant le matelas et supprimant la paillasse et les trois planches de l'ancien châlit.

Le cadre est supporté par quatre pieds comme l'ancienne couchette : mais il est mobile et s'articule avec le montant de la tête. Le soldat peut ainsi le relever pour l'appuyer contre un mur.

Le corps du lit ayant été ainsi redressé, une plaque en fer adaptée au support de la tête, un peu au-dessus de la charnière, se relève pour former siège. L'homme peut s'y asseoir commodément et appuyer son dos contre la toile de son lit.

Enfin, une tablette, en fer également, s'adapte sur l'un des deux côtés du cadre pour servir de table.

Avec ce système, les locaux deviennent disponibles pour certaines conférences, et le soldat se trouve pourvu d'une table pour écrire et manger, d'un siége pour s'asseoir.

LES ALAMBICS ET L'EAU DE VIE DE MARC. — Bien qu'il soit encore de bonne heure pour parler de la distillation des marcs, le *Petit National* fait une remarque très-importante à propos de alambics dont se servent généralement ceux qui distillent leur propre récolte. La distillation des marcs, dit-il, est une cause d'empoisonnement plus fréquente qu'on ne le pense, qu'il importe dès aujourd'hui de signaler, pour que ceux qui voudront dans deux mois distiller leur marc prennent des maintenant leurs précautions.

Pour distiller le marc, on fait passer la vapeur alcoolique, que la chaleur en a fait sortir, dans un tube où elle se refroidit; ce tube généralement contourné en colimaçon est le serpentin. Il vaut beaucoup mieux qu'il soit droit étant ainsi plus commode à nettoyer. Mais le plus souvent il est étamé avec un étain plombifère, qui contient jusqu'à 10 pour 100 de plomb.

Il arrive alors que les appareils ne servant qu'un mois par an, il se forme dans leur intérieur une couche de carbonate et même d'acétate de plomb. Ces sels sont entraînés par le liquide distillé. Avant de distiller, il faut donc nettoyer le serpentin avec le plus grand soin, et ne se servir pour l'étamage de celui-ci que d'étain parfaitement pur.

Le docteur Richard, médecin major à l'hôpital de Philippeville, vient d'observer plusieurs empoisonnements par le plomb dans la province de Constantine, où se consomme et se distille une quantité considérable d'eau de vie de marc.

UNE MAISON EN PAPIER. — Il y a actuellement à l'Exposition de Sidney, dit la *Chronique industrielle*, une maison construite en papier. L'ameublement entier, y compris les lustres et un poêle, est en papier, de même que les tapis et les rideaux.

Il y a une chambre à coucher dans laquelle se trouvent non seulement un grand lit en papier, mais aussi des couvertures, des draps, des couvre-pieds et des étoffes, des robes, des bonnets, des vêtements de la dernière mode, fabriqués en papier.

On se propose de donner une série de banquets dans cette construction, et assiettes, plats, couteaux, fourchettes et verres seront de la même matière, — tout en papier — excepté les comestibles.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

LUSTRATION

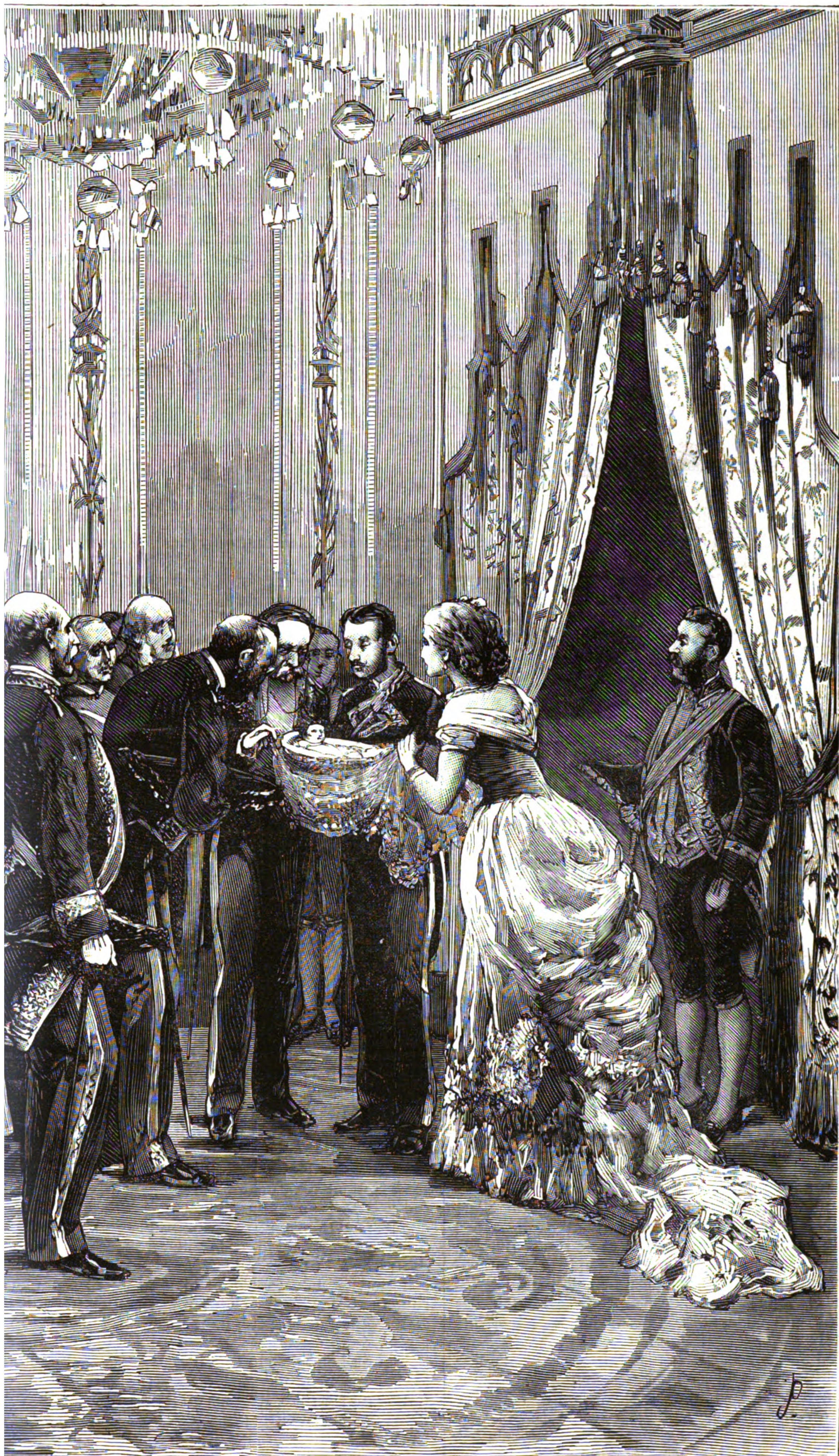
URNAL UNIVERSEL

38e ANNEE. — VOL. LXXVI. — N° 1961
SAMEDI 25 SEPTEMBRE 1880

BUREAUX, 13. RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr.; 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.

ÉRO EST ACCOMPAGNÉ D'UN SUPPLÉMENT



SANCE DE L'INFANTE D'ESPAGNE : LA PRÉSENTATION

COURRIER DE PARIS

Les hirondelles nous ont quittés. Quelques heures de pluie ont déjà ramené à Paris les campagnards pour rire. Ce sont les campagnards surtout qui pressent le retour. Les journaux annoncent l'ouverture de salles de spectacle où toutes les femmes seront à leur avantage et des ouvertures de comptoirs de magasins où tout se vend à des prix exceptionnels de bon marché. Comment voulez-vous que des cervelles féminines restent calmes après la lecture d'avis aussi affriolants? Tandis que la bourrée et les fagots éclairent l'âtre et que la pensée des sages médite sur ce qui s'est passé *entre deux feux :* celui qu'on a laissé s'éteindre aux tiédeurs d'avril et celui qui pétille devant eux, les femmes combinent leurs toilettes et dressent dans leur mémoire la liste des courses indispensables

La Parisienne ne comprend guère la campagne que pour le costume; de là le succès dans les environs de Paris des chalets et des propriétés qui possèdent un cours d'eau. Les locataires deviennent Suissesses, Tyroliennes et batelières! Les propriétaires connaissent bien le faible des Parisiennes et nous pourrions désigner tel coin du bois de Boulogne où les habitations qui font *décor,* où des balcons festonnés de vigne vierge et de lierre, des escaliers en dehors permettent aux locataires d'être aperçues des arrivants dans un cadre de verdure ou appuyées sur une rampe découpée, sont louées beaucoup plus cher que des maisons plus grandes, plus saines, mieux aménagées mais qui se prêtent moins aux scènes de l'*Epreuve villageoise.*

Et la pluie s'opposant à toute espèce de jeu théâtral, on rentre à Paris avec cet affolement qu'on met à le quitter quand le soleil est trop ardent. Et de même qu'en se promenant en juin, les Parisiennes découvrent un nid, s'enthousiasment, le louent séance tenante et y dînent et y couchent le même soir, elles sont revenues sans même ramener leurs bagages que leurs domestiques iront chercher. C'est ainsi que Paris a en ce moment une animation dont il n'est en possession ordinairement que six semaines plus tard.

Peut-être quelques jours de beau temps feront-ils repartir les ondoyantes créatures auxquelles il doit sa gloire.

Les hommes les plus illustres se plaisent à causer avec ces capricieuses. M. Thiers disait :

— Au milieu des plus graves occupations, tout homme doit se réserver, dans la journée, un moment pour causer avec les femmes.

M. Thiers a partagé longtemps avec le comte Duchatel, ministre sous Louis-Philippe et père de la duchesse de la Trémoïlle, la royauté de la causerie. Leurs contemporains ne savaient guère à qui donner la préférence. Le comte Duchatel causait et faisait causer; la conversation de M. Thiers était plutôt un monologue, mais si intéressant qu'on ne regrettait pas de ne pouvoir réussir à l'interrompre; l'abondance des idées, la facilité d'élocution lui rendaient un temps d'arrêt si difficile qu'il arrivait souvent que lorsqu'il mandait auprès de lui un homme de connaissances spéciales pour le consulter, il le laissait repartir sans lui demander l'avis ou les éclaircissements pour lesquels il l'avait fait venir.

Pour les questions militaires même, il ne s'en rapportait qu'à lui, et nous connaissons un général de cavalerie auquel il avait demandé des notes que cet officier devait lire et commenter en sa présence.

M. Thiers était assis d'un côté de son bureau et le général de l'autre. Aux premiers mots, l'ancien président de la République disait :

— Je suis d'un avis contraire... et n'abandonnait plus la parole.

Il n'y avait guère que pour les questions d'art que M. Thiers permettait quelques explications. Quelques-uns de nos peintres et de nos sculpteurs en savent quelque chose, mais quand il s'était renseigné auprès d'eux sur ce qu'il avait besoin d'apprendre, il les laissait de côté comme on fait des citrons dont on a pressé tout le jus. — Ainsi que nous l'avons dit, M. Thiers aimait la société des des femmes; il savait leur parler et parler d'elles; d'aucunes même lui semblaient redoutables. Un jour, il montrait la charmante M^me^ D... à un de ses amis, alors qu'elle avait passé l'âge où l'on inspire des passions.

— Vous voyez bien cette femme-là, mon cher? Eh bien, je suis tellement sous son charme que j'ai soin de me tenir hors de la portée de son canon; je ne vais chez elle qu'une fois par semaine par mesure de prudence.

On parlait devant lui du procès en séparation un peu scandaleux de la fille d'un de ses amis. Il la jugeait fort sévèrement. On s'en étonnait :

— Voyons, mon cher M. Thiers, dit quelqu'un, est-ce la seule femme qui ait fait le grand saut?

— Non, certes; mais aussi je ne la blâme que d'une chose : c'est d'avoir, en sautant, montré ses jambes!

Le salon de M. Thiers a toujours été très miré et fort intéressant, sans avoir été jamais ce qui s'appelle *élégant.* On y sentait une pose de *bourgeoisie* plus agaçante que la franche marque du parvenu.

La haute distinction vient toujours ou de la pureté des mœurs, ou d'habitudes de grande vie et de raffinements de luxe. Le salon de M. Thiers ne possédait aucune de ces conditions. Sans croire à la parcimonie, dont on a raconté tant de traits pendant la vie et après la mort de M. Thiers, on peut constater que sa maison particulière ou présidentielle a toujours été administrée par de bonnes bourgeoises et non par de grandes dames.

Pendant qu'on commençait la solennité que la France a consacrée à sa mémoire, notre ministère s'agitait et se disloquait. Les petits coupés ministériels n'ont pas dételé de la journée. Les sous-secrétaires d'État se parlaient même de portière à portière. Étaient-ils donc arrivés à leur dernière heure de pouvoir? Le plus jeune et le plus fringant d'entr'eux ne posait pied à terre que pour remonter en voiture. Les tapis des cabinets ministériels ont été arpentés fiévreusement. S'il y avait souvent de pareilles journées, il faudrait les renouveler avant la fin de l'année et prendre des chevaux de louage pour ne pas crever les siens, et quelques-uns de nos gouvernants en ont de fort beaux.

Si à Paris les roues laissaient des traces, comme dans les allées d'un parc, on verrait que c'est du Palais Bourbon que partaient les ordres. Mais dans la grande ville toute trace s'efface et la badauderie parisienne n'a pu constater que des allées et venues vers les ministères et l'apparition de quelques mines un peu effarées entrant et sortant de chez nos hommes d'Etat.

Ceux qui flairent des appuis sont déjà en campagne. Il y a plus de fidèles du pouvoir que de fidèles de l'amitié. Les ambitieux déposent leur carte le soir même des dislocations de ministères chez ceux qu'ils espèrent voir nommer. Tandis qu'ils questionnent les concierges et les huissiers, les vrais amis vont offrir leurs poignées de main à ceux qui tombent. Les membres du cabinet en ont beaucoup reçu l'autre soir.

Nous ne pensons pas pourtant qu'elles aient été aussi nombreuses que celles que reçoit notre confrère Aurélien Scholl. Certes, dans les témoignages de sympathie qui l'entourent, il y a beaucoup d'intérêt réel et de solide amitié; mais il s'y trouve aussi une protection contre une agression d'autant plus inqualifiable qu'elle vient d'un homme bien né et d'une parfaite éducation.

M. le comte de Dion est le neveu de M. le général de Nansouty, le courageux savant qui a planté sa tente de soldat au pic du Midi. Il est allié à plusieurs des plus anciennes familles de France. Quelques membres de la sienne sont un peu excentriques de façons, mais on le tolérait d'autant mieux que l'honorabilité des Dion est au-dessus de tout soupçon. Ils sont élégants, distingués, aimables, presqu'en droit, par conséquent, de braver un peu le qu'en dira-t-on. Aussi, la surprise qu'a causée la scène de chez Bignon a-t-elle été grande. Un Dion grossier, c'était à n'y pas croire; des Dion excentriques, on y est accoutumé.

Bien des habitués des Skating d'hiver du Midi se rappellent avoir vu M^lle^ de Dion, cousine de celui qui a si fort endommagé notre confrère, chevauchant par monts et par vaux, plus indépendante qu'une fille d'Albion, et le soir au théâtre habillée des pieds à la tête d'une même couleur, tantôt en toilette virginale, tantôt en bleu ou en rose, ou en rouge, applaudir les chanteurs en protectrice des arts. Nous aurions été, pour notre part, beaucoup moins étonné d'apprendre qu'un Dion avait prié Scholl de boire du vin de Champagne avec lui, que l'attaque dont le tribunal est saisi. L'article incriminé on l'a oublié, les gens qu'il désignait on désire ne pas les reconnaître; la seule chose qui intéresse, c'est que le plus spirituel des chroniqueurs parisiens a failli payer très cher une chose qui peut nous arriver à tous. La chronique vit de ce qu'elle voit, de ce qu'elle sait, mais aussi de ce qu'on lui raconte. Les initiales étant une désignation vague, quelquefois erronée ou sciemment mensongère, et qui peut en tous cas cacher plusieurs noms très différents, le chroniqueur a le droit de s'en servir. Elles n'éclairent point ceux qui sont au courant du fait raconté et n'apprennent rien à celui qui l'ignore; donc où est sa culpabilité? La chronique a passé dans nos mœurs, elle est le principal attrait des journaux; la politique est écœurante; la critique littéraire n'existe plus guère; on ne croit plus à la critique théâtrale; les fameux lundistes perdent tous les jours de leur influence; le journal ne vit donc que par la chronique; quoiqu'on fasse et qu'on dise, elle est en train de mener le monde, nul ne pourra l'en empêcher. Puisse le jugement qu'on attend régler ses droits et bannir à jamais les agressions semblables à celles dont s'est rendu coupable le comte de Dion.

Une octagénaire pleine de distinction et d'esprit et qui était la chronique vivante de notre siécle : M^me^ Delâage de Bellefage, fille du comte de Chaptal vient de mourir au Hâvre, où son salon a été le point de réunion de la bonne compagnie. Elle demeurait chez l'un de ses fils, directeur des douanes. Les habitants du Hâvre et les étrangers admis chez elle, garderont toujours le souvenir de ces soirées de causerie où M^me^ Delâage avec un charme plein de bonhomie parlait des illustrations qu'elle avait vues familièrement chez son père. Elle évoquait une véritable galerie de portraits et il n'était point de personnage marquant qu'elle n'eût connu. Sa belle fille, M^me^ Delâage de Bellefage, apportait à ces soirées un précieux élément de plaisir. Elève très remarquable de Chopin, elle faisait entendre les compositions du maître aux privilégiées de ce salon qui sera fort regretté. Le fils cadet de M^me^ Delâage de Bellefage est un de nos confrères sans lequel une de nos premières représentations ne saurait avoir lieu. C'est une figure parisienne très originale, que celle de Henri Delâage, bon gentilhomme, écrivain spirite, ami sûr, homme bien élevé, critique toujours bienveillant et surtout ami des femmes et porte-bonheur pour les débutantes.

Le jour où il y a plusieurs débuts à la fois, l'ami Delâage est fort embarrassé. Chacune de ces demoiselles veut avoir son porte-bonheur auprès d'elle. Il empêche les chanteuses de faire des *couacs* et madame Océana de perdre le fil; il compose comme personne les salles de premières représentations, sait le degré d'enthousiasme que chaque loge pourra atteindre. C'est l'homme en petit manteau bleu des dames des chœurs. Nouveau Saint-Vincent-de-Paul, il grimpe dans les mansardes pour secourir les jeunes artistes non arrivées. Il aide celles de ces dames devenues archi-millionnaires à faire l'inventaire de leurs bijoux. Il connaît à un carat près le poids des diamants de M^me^ E..., il sait le nombre des perles qui composent les colliers de M^me^ T..., il peut cataloguer les objets d'art de M^me^ de P..., les éventails de M^me^ M..., et le plus extraordinaire de tout ceci, c'est que, malgré cette mission qui le fait vivre beaucoup avec le monde des coulisses et de la galanterie, à l'heure de la famille qu'il respecte et du vrai monde où il est choyé, Henri Delâage redevient le plus parfait des hommes de bonne compagnie.

Il aura probablement négligé de suivre assidûment les auditions des Tziganes, car ils n'ont point eu autant de succès que les années précédentes. Peut-être parce qu'ils jouent plus correctement que les troupes qui se sont fait déjà entendre à Paris; et puis ceux-là avaient aussi une tenue plus civilisée. Que disons-nous? ils sont presque élégants. On les rencontrait dans Madrid et le bois de Boulogne, la veste hongroise neuve et boutonnée, la toque brossée et placée sur des cheveux pommadés et lissés. Or, peut-on se figurer un véritable orchestre de Tziganes dont les exécutants ont des glaces et des petits peignes dans leur poche? Une autre cause a blasé nos oreilles sur cette musique endiablée. Depuis les concerts où les Hongrois l'ont fait entendre pour la première fois, on l'a arrangée pour piano, affadie en petits thèmes, compromise en variations, profanée en polka-mazurkas. Il n'est point de pensionnat où on n'exécute la marche frémissante de Rackoski; et nous entendons souvent dans les arrière-boutiques grincer les mélodies mélancoliques qui arrêtaient les visiteurs de l'exposition.

Et puis la fraicheur des soirées invite plutôt à les passer au dedans qu'au dehors. La célèbre fête de Saint-Cloud qui, ordinairement, fait long

ministres qui, à son tour, avait aussitôt convoqué le corps diplomatique ainsi que les personnes désignées par un récent décret pour assister à la cérémonie de la présentation. Au moment de la délivrance, cinq personnes seulement se trouvaient auprès de la reine : le roi, la reine Isabelle, l'archiduchesse Elisabeth, le docteur Rœdel, médecin de la reine, et la marquise de Santa-Cruz, la future gouvernante de l'enfant encore à naître. Au dehors et dans un grand salon étaient réunis les grands d'Espagne, le corps diplomatique, les commissions du Sénat et de la Chambre des députés, le haut clergé et les autorités. Aussitôt après la délivrance, le roi, quittant la chambre de la reine, entra dans le grand salon et présenta aux assistants l'infante sur un plat d'argent. C'est cette scène que représente notre dessin de la première page. Avant que la princesse fut remise aux mains des femmes, M. Canovas del Castillo, chef du cabinet, leva le voile qui la couvrait et le ministre de la justice, remplissant les fonctions de notaire royal, procéda à la rédaction de l'acte de naissance. Cela fait, la porte de la chapelle royale fut ouverte et un *Te Deum* chanté, pendant que les cloches, sonnant à toute volée, confirmaient à la population de Madrid la nouvelle, que lui avait déjà annoncée une salve de quinze coups de canon, de l'heureuse délivrance de la reine.

L'INONDATION DU 7 SEPTEMBRE, AU PUY

A la suite d'un très-violent orage qui, le 7 septembre, assaillit la ville du Puy et ses environs, le ruisseau du Dolezon, qui traverse les faubourgs, grossit soudainement, déborda vers six heures du soir, et, en moins d'une heure, la plus grande partie de la ville basse fut inondée. Les Tanneries, le fond du Breuil, le faubourg des Carmes, la place Cadelade, tout le quartier Saint-Jean se trouvaient sous les eaux.

Le torrent roulait, terrible, entraînant dans sa course des arbres énormes, toutes sortes d'épaves et de matériaux qui, en passant, heurtaient violemment les ponts, emportant le parapet du pont des Carmes, celui du pont en fer de la gare, la passerelle de Taulhac, et venant s'amonceler à l'entrée du canal couvert où s'engage le Dolezon, à quelques mètres du chemin de la gare. Sur ce canal s'élèvent plusieurs maisons. Par suite de cet amoncellement et de ces assauts furieux, ces maisons étaient si sérieusement menacées que l'on crut prudent de faire évacuer les deux premières qui, en effet, s'écroulèrent peu après avec un fracas épouvantable. Une heure plus tard, c'était le tour d'une troisième, puis d'une quatrième, l'une et l'autre encore habitées.

Cette dernière s'était littéralement partagée en deux.

La façade s'était abattue sur la voie publique, tandis que l'autre partie, éventrée, restait debout, fort heureusement pour les habitants de l'une et l'autre maison qui, y ayant cherché un refuge, purent ainsi être sauvés. Il était alors neuf heures et demie du soir, et, peu après, le niveau de l'eau commençait à baisser.

De nouveaux sinistres n'étaient donc plus à craindre, mais le désastre n'était déjà que trop grand.

Du village de Vals, en amont du Puy, à celui de Ceyssac, en aval, tout le long du cours du Dolezon, ce n'étaient que ruines. Au Puy, le spectacle était navrant. Décombres sur décombres, pans de murs branlants sur leurs bases rongées par les eaux, chemins ravinés et défoncés, caves inondées, force bétail noyé. Une seule victime humaine, heureusement. Mais n'insistons pas. Mieux que nous, nos dessins feront comprendre ce qu'a pu être le désastre, le second de même nature depuis deux mois! En effet, le 1er juillet dernier, un violent orage avait déjà provoqué dans la même région une inondation dont les suites n'avaient pas été moins funestes que celles de l'inondation dont nous venons de parler.

LA DÉMONSTRATION NAVALE DES GRANDES PUISSANCES

Rappelons les faits qui ont rendu nécessaire cette démonstration. Le traité de Berlin, au lendemain de la dernière guerre d'Orient, avait accordé au Monténégro un agrandissement territorial. Par suite de la résistance des Albanais, aux dépens desquels devait se faire cet agrandissement, et de la mauvaise volonté de la Turquie, peu désireuse d'exécuter le traité, les Monténégrins ne purent entrer en possession du territoire concédé. Alors, sous les auspices de l'Italie, des négociations furent ouvertes avec la Porte. Un nouveau territoire fut proposé et accepté en échange de celui que le gouvernement ottoman se prétendait impuissant à livrer. Mais, au moment de s'exécuter, nouvel incident. La Porte s'arrangea de façon, en quittant le territoire, à y laisser pénétrer les Albanais, si bien que, pas plus que la première fois, les Monténégrins n'obtinrent satisfaction. Les grandes puissances ne pouvaient laisser la comédie se prolonger plus longtemps. En conséquence, dans une note commune, elles invitèrent la Turquie à tenir le dernier engagement pris avec le Monténégro, ou, si elle ne le pouvait, à lui remettre le petit port de Dulcigno et quelques points voisins. La Porte opta pour Dulcigno, et demanda, pour la livraison de la place, un délai de trois semaines qui lui fut accordé. Elle ne cherchait encore qu'à gagner du temps, ce que voyant, les Puissances se mirent d'accord pour exercer sur elle une pression décisive. Une démonstration navale fut décidée et Raguse désignée comme le point de rassemblement de l'escadre combinée.

Cette escadre, dont un de nos dessins représente la division française arrivant dans les eaux de Raguse, compte 20 bâtiments portant 7,300 hommes d'équipage et 136 canons.

Les instructions données aux divers commandants ont été, dit-on, rédigées par le cabinet anglais et adoptées par toutes les puissances après quelques modifications proposées par l'Autriche. Elles attribuent le commandement en chef à l'officier le plus élevé en grade ou au plus ancien dans le même grade. C'est en vertu de cette disposition que l'amiral Seymour est chargé de la direction de tous les mouvements de la flotte. Il n'est pas tenu de prendre l'avis de ses collègues, sauf en cas d'opération militaire, comme par exemple, s'il s'agissait du bombardement de Dulcigno, qui n'est ni prescrit ni interdit par les instructions. Mais en aucun cas il ne peut être question d'un débarquement; si les autorités de Dulcigno, sommées de remettre la ville aux Monténégrins répondent par un refus ou demandent d'en référer à Constantinople, il leur sera accordé un délai de vingt-quatre heures, après quoi les Monténégrins, massés dans les environs de Dulcigno attaqueront la ville, sous la protection de l'escadre.

Notre second dessin est une vue générale de Raguse, point de ralliement de l'escadre combinée.

Cette ville bâtie sur une presqu'île, dans la mer Adriatique, appartient aujourd'hui à l'Autriche en vertu des traités de 1815. Elle avait d'abord appartenu pendant neuf années à la France qui s'en était emparée en 1806. Antérieurement, Raguse avait été aux Romains, puis aux empereurs grecs, et elle avait ensuite formé une petite république aristocratique qui, successivement protégée par les Hongrois, les Turcs, les Vénitiens, l'empereur et le pape, avait subsisté jusqu'en 1806. Raguse, bâtie à l'italienne, est entourée de murs flanqués de vieilles tours et dominée par le fort impérial. Les rues sont toutes étroites, sauf une, la principale, bordée de maisons du XIIIe, XIVe et XVe siècle. On remarque à Raguse le palais du gouvernement et quelques églises. Le quartier élégant est le fauboug de Pille, situé en dehors de la ville sur la route de Gravosa. C'est là que se trouvent tous les consulats.

LA NAISSANCE DE VÉNUS

Tableau de M. Bouguereau.

Tout le monde connait la magnifique toile de M. Bouguereau, que nous reproduisons aujourd'hui, et qui fut, lors de son apparition, un véritable événement artistique : la correction du dessin, la science de la composition, la pureté des formes, l'éclat de la couleur, et par-dessus tout, l'incessante recherche du style, tout concourt à faire de ce tableau une des œuvres capitales du maître. Placée depuis longtemps au musée du Luxembourg, la *Naissance de Vénus* est connue non-seulement des Parisiens, mais aussi de tous les étrangers qui ont visité la capitale.

Pourquoi faut-il que le retour du Sénat à Paris ait obligé l'administration du musée à la reléguer à une place où elle est presque perdue pour le public?

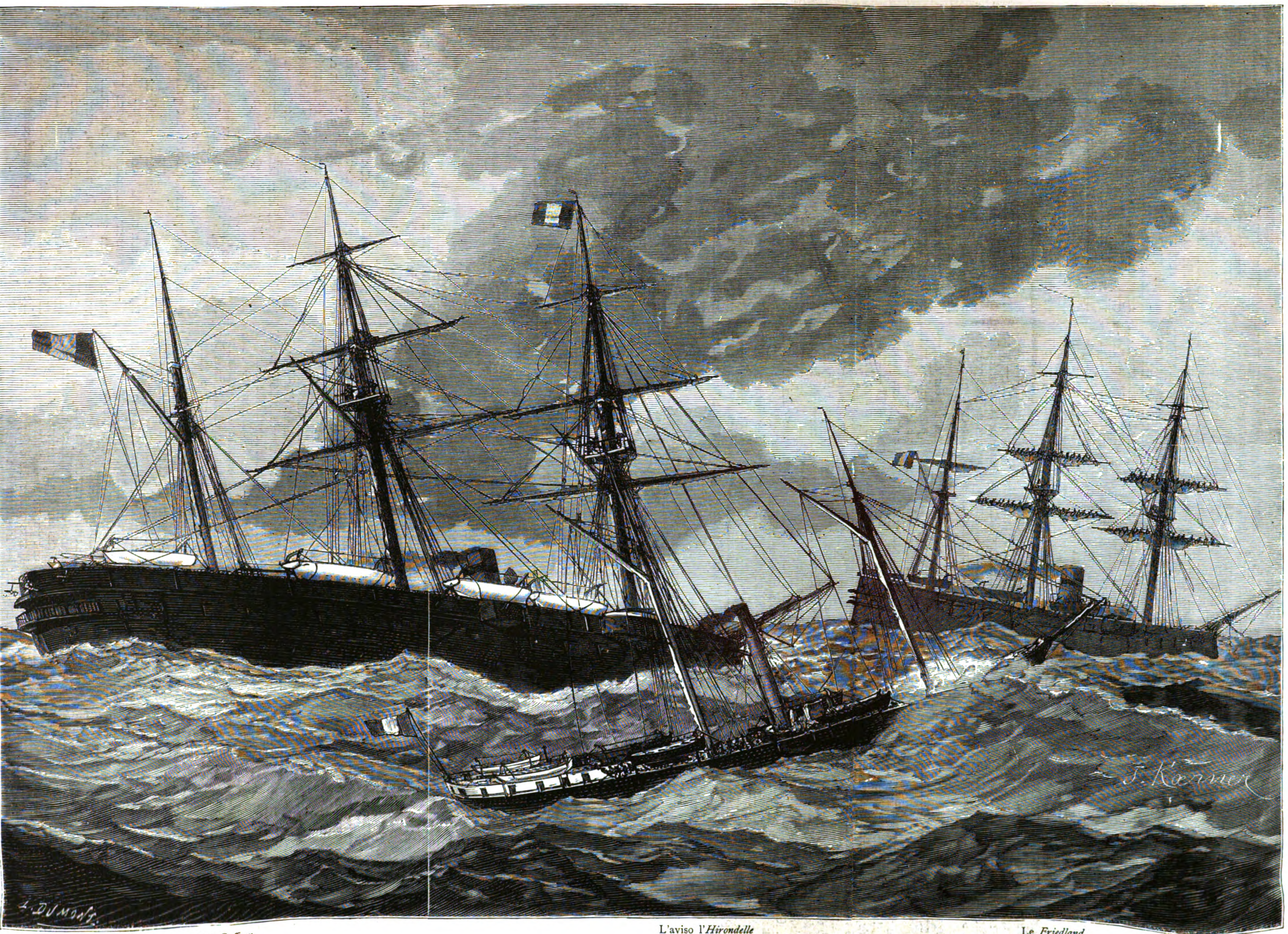
L'ANNEXION DE TAHITI A LA FRANCE

Dans notre dernier numéro nous avons longuement parlé de l'annexion de Tahiti et des îles de la Société à la France. Nous n'avons donc à nous en

CT DU CANAL VOUTÉ DU DOLEZON APRÈS LA CRUE

UNE RUE DU FAUBOURG SAINT-JEAN

L'INONDATION DU PUY (HAUTE-LOIRE), LE 7 SEPTEMBRE. — D'après une photographie de M. Georges, au Puy.



Le *Suffren* — L'aviso l'*Hirondelle* — Le *Friedland*

LA DÉMONSTRATION NAVALE DES PUISSANCES EUROPÉENNES : LA DIVISION FRANÇAISE ENVOYÉE A DULCIGNO

reuse pour les voyageurs, c'est le passage de l'arête qui relie les *Bosses du dromadaire* à la *Calotte*, ou sommet du Mont-Blanc. L'arête de glace, polie et glissante, n'a pas dix centimètres de large. A droite, le glacier de Miage, à *douze cents mètres* de profondeur à pic. A gauche, un mur de glace de cinq cents mètres presque perpendiculaire, aboutissant à des crevasses sans fond. « *C'est un pas de zéphyr assez délicat* », me disait un des membres les plus hardis du club Alpin de Genève. Tout cela fut franchi d'un pas ferme et sûr. Avant midi les voyageurs arrivaient au sommet.

Il fallut redescendre tout de suite, l'orage menaçant. On pressa le pas. Au mur de la Tournette, on vit qu'une formidable avalanche avait balayé le passage ; tombée plus tôt, elle broyait toute la caravane.

La neige, la grêle, le vent, (la pluie est inconnue à ces hauteurs), atteignirent les voyageurs au grand plateau. Cependant, sans l'ombre d'un accident, on arriva vers les quatre heures aux Grands Mulets, et, comme la petite maison était plus que pleine, trois caravanes nouvelles arrivant pour tenter à leur tour l'ascension, M. Campbell proposa de descendre le soir même à Pierre-Pointue, ce qui fut fait.

Les gens de Chamonix, au premier moment, éprouvaient de cette ascension une sorte de regret ; c'était comme une espèce d'humiliation pour le Mont-Blanc. Mais l'impression passa vite : « Le Mont-Blanc sera toujours le Mont-Blanc, disaient-ils. »

Maintenant, qu'a voulu M. Campbell ? Cherchait-il des émotions, des sensations, ou la simple gloriole ? Il est difficile de le dire. Peut-être a-t-il voulu prouver qu'avec les procédés actuels d'éducation, rien n'est impossible aux aveugles de ce que peuvent faire les clairvoyants ? Cela se peut. En tout cas, c'est un rude professeur qu'ont là les aveugles du *Royal and Normal College*.

J. du Vistre.

LE CHEMIN DE FER DE MOTTEVILLE A SAINT-VALERY

paysage, entre deux collines, dans la jolie vallée de la Durdent, qui arrose la petite ville.

Nous donnons une vue de la Durdent, traversant Cany, qui possède aussi un château avec une grande pièce d'eau peuplée de cygnes, le tout caché dans les arbres. Saint-Valery est à huit kilomètres de là, au bord de la mer, resserré dans un étroit vallon, entre deux hautes falaises. Nous ne décrirons pas ce petit port si connu, avec ses deux jetées étroites et hardies, son bassin de la Retenue, entouré d'arbres, son établissement de bains, ses deux quais bordés de maisons. Parmi ces maisons, il en est cependant une qui mérite qu'on s'y arrête, et nous en donnons un dessin. Elle date du XVI^{e} siècle, est en bois et couverte de sculptures, comme certaines maisons que l'on voit à Rouen : cavaliers en campagne, Indiens en prières, sauvages façonnant des canots, vertus théologales et autres sujets. Au-dessus de la porte d'entrée, se trouve l'inscription suivante : « L'an mil cinq cent soixante quatrième, fust bastie cette maison par Guill. Ladire, à qui Dieu doint longue vie. » Ce que nous souhaitons pareillement à nos amis et à nous-mêmes.

RENIEE

NOUVELLE

(Suite).

— On la provoquerait. Voyons d'abord comment il accueillera demain la démarche de Louis.

On devine avec quelle anxiété les deux principaux intéressés attendirent ce lendemain soir. A cinq heures, monsieur Didier-Montaut parut au salon, où monsieur et madame Desmarets, Catherine et Louis étaient réunis. L'armateur salua celui-ci avec un air d'ignorance parfaite, lorsqu'on le

à mademoiselle Catherine qu
homme peut écrire à la femme
nom.

— J'en suis convaincu, mons
cette permission avec la latitu
que bon vous semblera.

— Oh ! merci mon tuteur ! s'é
rant et riant à la fois. Que je su
tellement M. Louis ! Je lui exp
je lui raconterai tout ce que
sant... Mais je voudrais bien dé

M. Didier-Montaut eut un m

— Ce temps-là arrivera , tou
dit-il ; est-ce pressé, la jeunesse
nous ne regardons même plus l

Jusqu'aux adieux l'armateur
ton de bonhomie. Enfin, le dom
cer que la voiture était là, et il

L'excellent M. Desmarets,
avaient un miroitement suspec
dans les bras de Louis, en di ant

— Descendons en avant, les v

XV

Dix-huit mois s'étaient écoul
tance de Beyrouth, sur la terras
sortait d'un pli verdoyant du Lib
de jasmins, de clématites, de r
feuilles sauvages, une jeune fille
née vers la mer, une lunette ma
temps en temps elle la posait
pain à une dizaine d'hirondelles
lui demander leur déjeuner.

Cette jeune fille c'était Cath
bâteau qui apportait les lettres
ainsi au soleil levant, au milieu
embaumée, avec son déshabill

therine, sur le conseil de son tuteur, a chargé sa dernière, de cette façon elle n'a pu s'égarer ; c'est la réponse qu'elle attend. Et ce n'est point une réponse ordinaire. Trois mois avant ce jour, son tuteur lui a annoncé que par suite d'une fâcheuse opération, cette dot de soixante mille francs, qu'il lui avait de nouveau promise, était perdue, et que devant sa fortune à des parents peu aisés, il se trouvait dans l'impossibilité de fournir une autre dot. C'est cette nouvelle que Catherine a annoncée à son ami comme un simple désagrément, il y a trois mois, et depuis plus un mot.

Si Louis était malade, monsieur Desmarets aurait écrit... Non, les lettres se sont égarées par un méchant hasard ; mais cette fois Louis aussi aura chargé la sienne, par conséquent elle va arriver...

Catherine ne peut s'empêcher de sourire, se rappelant une citation que son tuteur a faite la veille : « Ce n'est pas l'or qui est une chimère, c'est l'amour ». Louis n'est pas riche, certes, sa mère et lui ont juste de quoi vivre modestement ; mais quand il sera reçu avocat il gagnera beaucoup d'argent et deviendra célèbre, en même temps que sa petite femme, dont les tableaux se vendront très cher. En attendant ils s'aimeront soixante mille fois plus pour compenser cette dot disparue...

Des tintements argentins vibrent dans l'air, ce sont les couvents du Liban qui envoient vers le ciel leurs angelus. Un grand nuage blanc glisse sur la radieuse pureté de l'azur comme une forme angélique ; il semble que ce soit la céleste créature « pleine de grâce » qui se penche pour recueillir ces prières qui montent... Une voile !... Ce n'est qu'un schooner venant de Chypre... Oh ! si Catherine pouvait donner au courrier de France les ailes de son désir ! L'heure s'avance, la villa s'est éveillée, on entend la voix de Mlle Thècle, qui cause avec son frère dans le jardin.

— Eh bien ! sœur Anne, crie M. Didier-Montaut, que voyez-vous venir ?

— Rien !... Si ! voilà encore une voile ! puis un panache de fumée... C'est le paquebot de Marseille !

— Allons, vite, François, à cheval ! dit l'armateur à son domestique, le bateau est en vue.

Catherine faisait la lecture à Mlle Thècle sous la vérendah, lorsque François revint apportant les journaux et les lettres.

— Monsieur vous a-t-il vu ? demanda Mlle Thècle.

— Oui, mademoiselle, monsieur était à sa fenêtre, répondit François d'un ton fort naturel, en présentant le courrier.

Catherine se pencha avidement... Trois lettres, et sur aucune, au bas de l'adresse de son tuteur, cette désignation : pour Mademoiselle Catherine...

De grosses larmes montent dans les yeux de la pauvre enfant, dont une cruelle angoisse serre le cœur.

— C'est à n'y rien comprendre ! murmura Mlle Thècle.

— Avons-nous enfin le poulet ? fit M. Didier-Montaut en paraissant.

Mlle Thècle secoua la tête :

— Desmarets ne vous répond même pas...

— Ah ! par exemple, ceci devient trop fort ! Je vous dirai, Catherine, que j'avais écrit à Desmarets, pour savoir si c'était oui ou non la question d'argent qui motivait ce silence extraordinaire de M. Paulet, pensant que celui-ci n'osait peut-être pas l'écrire... C'est bien de Desmarets, cela ! il nous a fourrés dans un guêpier, maintenant il fait le mort. Je vais lui récrire que je vous donnerai vingt-cinq mille francs le jour de la signature du contrat, c'est tout ce que je puis faire... Vous, ne récrivez pas à M. Paulet, jusqu'à nouvel ordre. C'est très joli d'aimer de tout son cœur, mais il faut aussi sauvegarder sa dignité.

— Je suis de cet avis, Monsieur, répondit sourdement Catherine, qui sentait mourir au fond de son âme l'exquise poésie de son amour, sous le poids de cette grosse chose horrible : l'argent. Désormais, quoique Louis pût écrire pour s'excuser, il resterait dépouillé de cet idéal qui l'avait enveloppé, idéal sans ombre et sans tache. Il devenait un homme semblable aux autres, sachant aussi bien calculer qu'aimer, même un peu mieux. M. Didier-Montaut affirma à Catherine que ceux-là étaient encore les meilleurs, les rares... La plupart commençaient par calculer, puis aimaient après, lorsqu'ils aimaient. C'était la vie cela, la vie solide et pratique, qui broie les rêveurs qui s'arrêtent à chercher des perles dans ses fumiers. Tout ce reste rayonnant que Catherine appelait leur amour, c'était de l'imagination, une affection du cerveau, classée par les médecins sous le nom de névrose.

Catherine baissa la tête ; de son cœur blessé un indicible dégoût remonta. Elle ferma les yeux, et vit le jardin de Belle-Rose, jonché de fleurs flétries, que remplaçaient des plantes potagères d'un vert atroce ; au lieu des *Avis spirituels,* Mme Desmarets lisait la *Cuisinière bourgeoise,* M. Desmarets vendait des asperges sur pied à un paysan, en discutant férocement sur le prix, et Louis Paulet alignait d'interminables colonnes de chiffres.

Mlle Thècle arracha la jeune fille à cette insoutenable vision en l'engageant à venir faire un tour dans la montagne.

Les rapports si difficiles, autrefois, entre ces trois personnes vivant en commun, s'étaient sensiblement détendus ; un oubli tacite avait été jeté sur les mots amers. Seulement, le temps de Catherine était absorbé tout entier par les promenades, les lectures, les ouvrages, les lettres et les visites de Mlle Thècle, qui s'était liée avec quelques européens de Beyrouth. Quelquefois, cependant, de grand matin, Catherine crayonnait les merveilleux points de vue qui les entouraient, sur des feuilles de papier à lettres cousues ensemble. Quoique remplissant près de Mlle Thècle les mêmes fonctions que près de Mme Desmarets, la jeune fille ne recevait pas d'appointements. La seule amélioration au passé était le papier à lettres à discrétion, et une toilette de mousseline montante, pour les soirées sérieuses au consulat ou dans le voisinage.

Les jours qui suivirent cette matinée, s'écoulèrent sans que Catherine les eut comptés. Elle attendait avec une patience morne la réponse de M. Desmarets, espérant, pour ainsi dire, dans une complète désespérance. Une après-dîner, M. Didier-Montaut revint de Beyrouth, un papier chiffonné à la main, et dit à Catherine :

— Ma chère enfant, il faut de la philosophie dans l'existence. Desmarets m'écrit pour retirer la demande de votre main que m'a adressée son filleul. On exprime d'immenses regrets ; M. Paulet, paraît-il, est souffrant, tant est profond le chagrin qu'il éprouve d'être obligé de renoncer à vous. Après avoir épuisé toutes les combinaisons, il reconnaît ne pouvoir se passer des trois mille livres de rente que vous deviez lui apporter. La vie est chère et difficile, — ce qui est parfaitement vrai. — Sa mère est âgée, mal portante, elle a besoin d'un certain bien-être, puis, il faut songer aux enfants, qui ne manquent point d'arriver, le plus tôt qu'ils peuvent, compliquer ces situations exiguës et en faire une gêne qui va sans cesse croissant. Pour tout résumer, la chevalerie de M. Paulet s'arrête au malheur de votre naissance, c'était déjà très-joli. Je vous laisse ; je pense que vous préférez être seule. Nous recauserons bientôt de votre avenir.

M. Didier-Montaut s'éloigna en se frottant doucement les mains et rentra dans la maison.

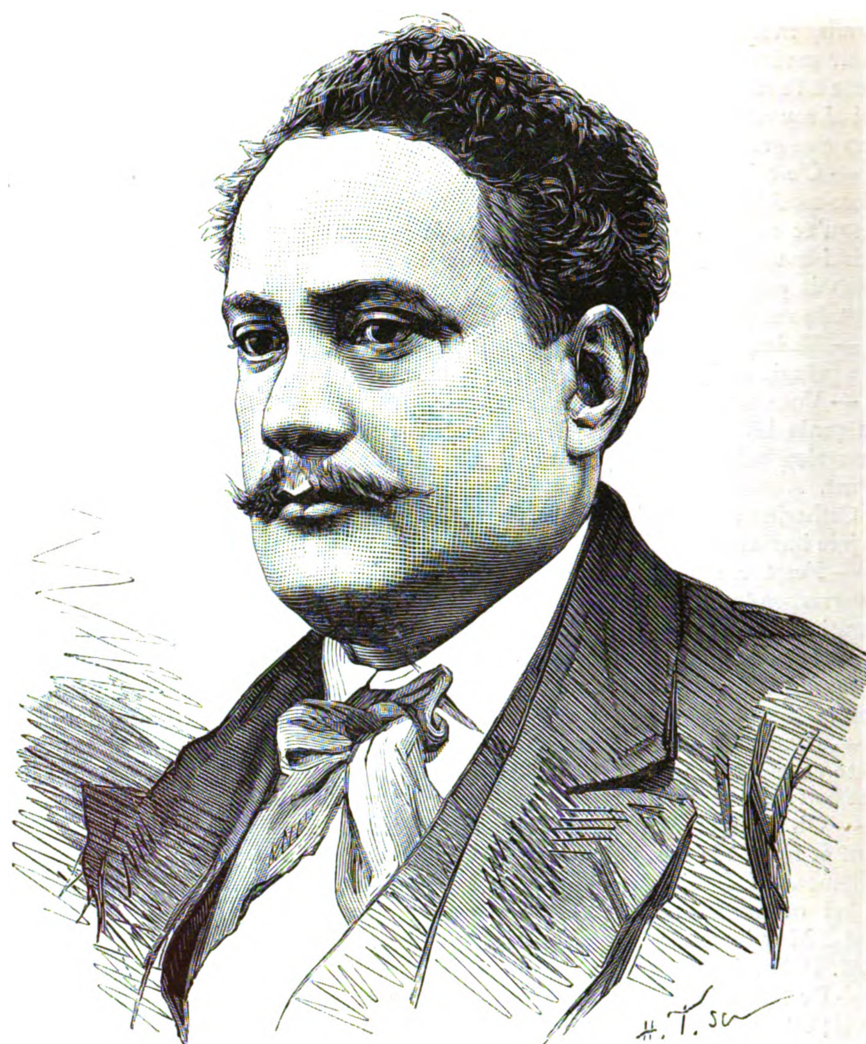
Pauvre Catherine ! son avenir ! quelle signification avait ce mot-là maintenant ? Devant elle, le désert du monde, la solitude des foules où personne ne vous est rien ; derrière elle, un gouffre, où achevaient de s'engloutir son amour, ses généreuses croyances, ses illusions, sa jeunesse. Qu'importe l'âge ! Quand c'est au cœur que la douleur marque ses rides, on est très vieux. Il n'y a de jeunes sur cette triste terre que les vieillards qui n'ont jamais pleuré.

Adossé au tronc de l'ébénier près duquel son tuteur l'avait quittée, les bras pendants, la tête penchée, l'œil fixe, Catherine avait l'immobilité d'une statue sur un tombeau. De la terrasse, Mlle Thècle l'aperçut, et, pour la première fois depuis bien des années, quelque chose de pareil à un frisson glissa sur son insensibilité. Cette malheureuse, là-bas, lui rappela soudain son neveu après la mort de sa femme.

André Gérard.

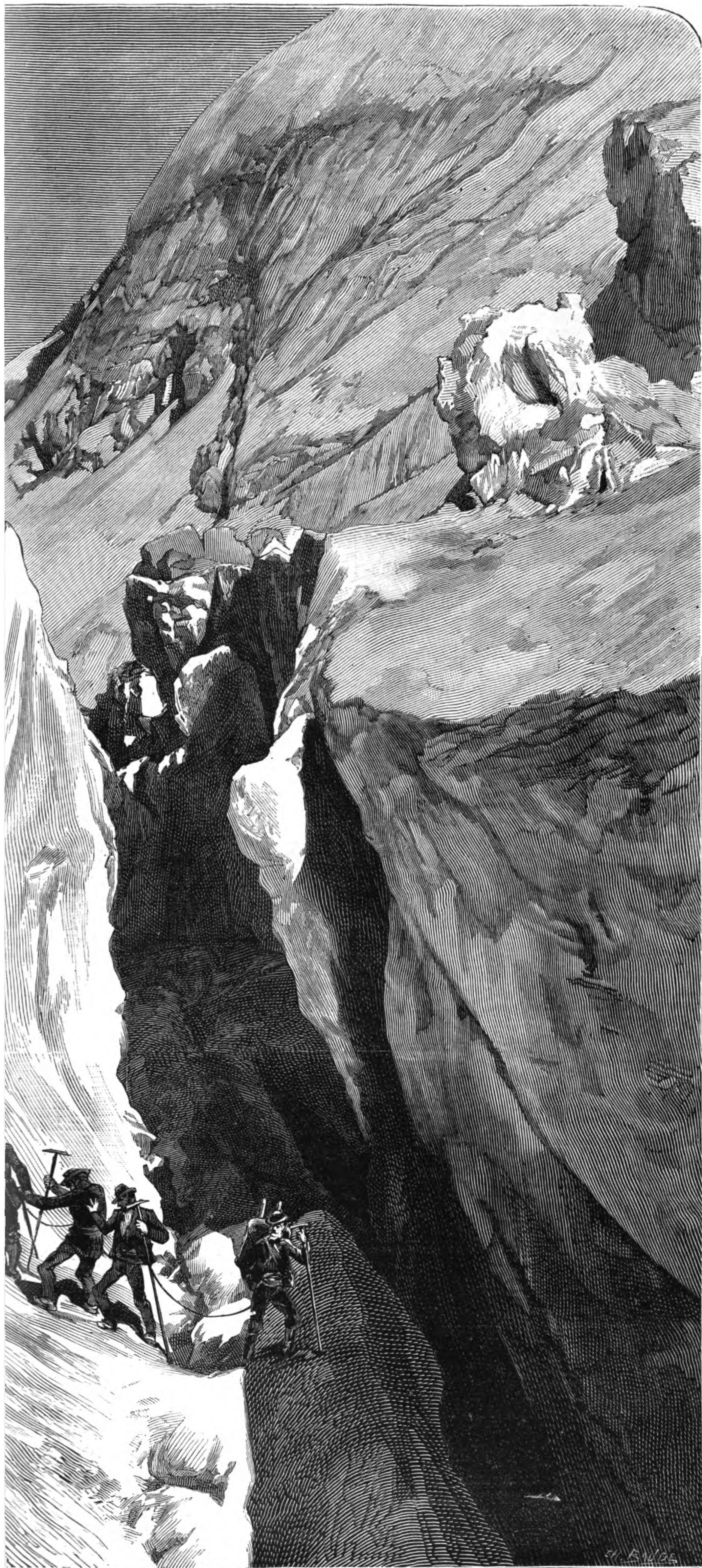
(La suite prochainement.)

LA FEMME DU ROI POMARÉ



LE ROI POMARÉ V

L'ANNEXION DE TAHITI A LA FRANCE : L'ILE MOREA



DU MONT BLANC PAR UN AVEUGLE

ANCHISSANT LA COTE DE LA TOURNETTE

est excellente sous les traits de Mme Saxe. Mlle Jeannie Malvau et M^lle Demorcy se sont tirées à leur honneur de leurs rôles d'Alice et de Lucienne. Si bien que sans avoir eu le plus grand éclat, cette réouverture de l'Odéon a été fort heureuse et présage une bonne campagne.

Je ne fais que signaler en historien fidèle un petit acte en vers qui a pour titre : *la Peau de l'Archonte*. Tous les jeunes poètes que la muse tourmente ont rêvé ce décor avec ses maisons cachées sous les lauriers roses et le temple dessinant dans le lointain ses élégants profils. Muson, Chrêmes, Clytus, Lysippe, Cinthia, voilà les noms des personnages. Le fond de la pièce est à peu de chose près toujours le même. Il suffit que quelques jolis vers pleins de fraîcheur et de jeunesse s'échappent de ces œuvres des premières années et le public applaudit. Le public a applaudi cette fois encore, surtout à une scène fort gaie entre les deux aspirants à l'Archontat. Du reste nous avions été mis en bel humeur par un très spirituel prologue de M. Théodore de Banville écrit dans cette langue pure et brillante où le vers éclate plein de bonne humeur et de saillies. Une vraie langue de poëte que nous avions encore entendue la veille pour l'ouverture de ce charmant théâtre du Palais-Royal qui renaît, tout pimpant, tout éclatant d'or et de lumière, changé, transformé, mais gardant comme une fortune inépuisable son répertoire de vaudevilles et de comédies, et revenant à son passé avec les *Diables Roses*, un de ses plus grands succès.

D'autres théâtres ont réouvert leurs portes. Les Variétés nous ont donné la *Femme à Papa* dont le succès n'est pas près de s'épuiser. Le Vaudeville qui avait devancé les confrères, se hâte et joue une une pièce nouvelle de M. Paul-Ferrier. Cet acte a pour titre : *l'Heure du pâtissier*. Je ne vous le donne pas comme un chef-d'œuvre d'esprit et de gaité. Il est bruyant, mais bavard, il se donne beaucoup de mal pour peu de chose.

Il y a dans le *National Gallery*, à Londres, un curieux tableau de Hogarth. La toile est occupée en

Il faut se servir du droit tel qu'il est établi : on ne mérite des droits nouveaux que lorsqu'on sait user, sagement mais complétement, de ceux qui existent. A. THIERS.

***

Les plus belles œuvres du génie administratif ne sauraient rendre inutile la liberté politique, et ces œuvres, même quand elles sont admirables, sont des fruits qui ne mûrissent point ou qui se corrompent quand ce n'est pas la liberté qui les a cultivés et cueillis. A. THIERS.

***

Tout homme supérieur est supérieur dans tous les rôles. A. THIERS.

***

M. Thiers est le *Dictionnaire de Bouillet* des Assemblées. JOHN LEMOINNE.

***

C'est aux peuples à se faire les maîtres d'eux-mêmes ; ils ne doivent jamais se tourner en suppliants vers des personnalités ; ils acceptent des concours et non des dominations. L. GAMBETTA.

***

Le Français est esclave de sa réputation presque autant que de sa parole. E. ABOUT.

***

Les jeunes gens débutent, dans le monde, avec un vieille femme au bras, et dans la littérature avec de vieilles idées dans la tête. Il faut avoir déjà beaucoup d'expérience pour que les idées jeunes vous arrivent. AL. DUMAS, fils.

***

Il y a des stations thermales dont l'âpre climat donne presque à coup sûr les maladies que leurs eaux sont chargées de guérir : la Providence a mis le mal à côté du remède.

***

Si la Faculté de médecine pouvait promulguer son infaillibilité et y faire croire, il n'y aurait bientôt plus de malades.

la chasseur, en quenelles, en pa
il fait excellente figure, certai
noble conduite d'outre tombe n
tier des méfaits qu'il a commis
tient pour un malfaiteur. La p
est un véritable gibier de civil
ment elle ne cause aucun préj
chaume à l'abri de laquelle elle é
se nourrissant exclusivement de
pendant cette période, débarra
menues graines de plantes par
raient, elle nous rend de sérieu
dant qu'elle nous ravisse par sa
Quelques agronomes à idées
vue avaient déclaré son existenc
les progrès de l'agriculture ; il s
qui est ou plutôt ce qui était,
valeur de l'assertion. Ce n'est j
contrées à grande production de
la Brie, la Picardie, l'Artois, e
s'est largement multiplié ; il
clair-semé dans les pays à p
boisés. Comme les espèces de gr
a des instincts méfiants et ti
d'espace ; mais comme les dom
aussi qu'il ait besoin du voisinag
exister ; il ne se propage en qua
que sous sa tutelle. Fort rare, sa
où ce qui n'était pas forêt éta
probablement suivi le pionnier
conquêtes sur la nature prim
chênes et les hètres gigantes
sous sa coignée, un rayon de s
vivifiait cette terre noire et hum
nait sa houe et ouvrait un sillo
moisson, il se trouvait que le cha
ques hôtes de plus, les perdrix.
Si agréable morte, si inoffe
existe, il semble que la perdrix
biens naturels, un de ceux auxq
attacher le plus de prix

s fâcheuses nouvelles que j'ai à
.e vous laisseraient pas indiffé-
sson passera sur votre épiderme,
et, ni plus ni moins, je m'écrierai :
t, la perdrix est morte ! Ah ! mon
u si peu s'en faut que ce n'est
peine de s'y arrêter. « — Allez,
un officier général à ses hommes
on d'enterrer les soldats tués sur
aille, et en réponse aux prote ta-
blessés : Si vous les écoutez, vous
n aura pas un seul qui soit mort !
.s de la perdrix, bien que quelques
semblent démontrer qu'elle re-
par des échantillons. Elle a été si
rre par les écrivains de la spécialité,
ons guère autre chose à faire que de
fleurs sur la tombe où ils l'ont

iable entre tous, cette perdrix. Les
ies sont quelque chose sans doute,
ent pas. Nous vivons à une époque
ilan des vertus, des défauts de cha-
ii vivent sous notre sceptre s'établit
ur qui distance de loin l'antique
le Minos, d'Eaque et de Rhada-
oici le lapin : en gibelotte, sauté à
quenelles, en papillottes, roti même
te figure, certainement, mais cette
d'outre tombe ne le fait pas amnis-
qu'il a commis de son vivant ; on le
nalfaiteur. La perdrix, au contraire,
le gibier de civilisation. Non seule-
cause aucun préjudice à la forêt de
i de laquelle elle élève sa famille, mais,
exclusivement de larves et d'insectes
période, débarrassant le sillon des
s de plantes parasites qui l'infeste-
is rend de sérieux services en atten-
ous ravisse par sa succulence.
ronomes à idées étroites et à courte
claré son existence incompatible avec
l'agriculture ; il suffit de regarder ce
itôt ce qui était, pour apprécier la
ortion. Ce n'est jamais que dans les
de production de céréales, la Beauce,
cardie, l'Artois, etc., que cet oiseau
it multiplié ; il est, au contraire,
is les *pays à petites* cultures ou
les espèces de grande *sauvagerie, il*
méfiants et timides, et le besoin
comme les domestiques, il semble
esoin du voisinage de l'homme pour
: propage en quantités considérables
elle. Fort rare, sans doute, au temps
ait pas forêt était marécage, elle a
suivi le pionnier pas à pas dans ses
la nature primitive. Lorsque les
hêtres gigantesques étant tombés
e, un rayon de soleil échauffait et
erre noire et humide, l'homme pre-
ouvrait un sillon. A l'heure de la
ouvait que le champ comptait quel-
lus, les perdrix.
morte, si inoffensive tant qu'elle
e que la perdrix était parmi nos
in de ceux auxquels nous devions
de prix, que tous nos efforts de-
conserver ; mais n'est-il pas infini-
.ble d'abuser avec insouciance que
réflexion ? Après moi, la fin du
e est passé à l'état de monnaie cou-
urs de l'hiver avaient considérable-
re population déjà peu brillante de
ise commandait de laisser à ces dé-
ii leur permit de reconstituer leur
ait trop exiger, non seulement des
is des chasseurs. Ce qu'il y a de
e ce sont précisément les derniers,
ue personne à conjurer ce sinistre
la disparition de l'espèce qui se
plus implacables dans la revendi-
lroit de tuerie. Que leur impré-
it légère, lorsque la perdrix aura
d'hier, l'outarde, la gélinotte, le

ous aurions tort de nous alarmer
le menu de notre réfection, n'a-
chimie pour les combler ? La chi-
ous devons tant, le vin de raisins
ne, le vinaigre de bois, le sucre de
Si elle ne fabrique pas un per-
pièces, soyez sûrs qu'elle décou-
e petite combinaison pour adoucir
s regrets ; par exemple une concentration de sucs nourriciers qui, sous la forme et de la grosseur d'une noisette, donneront satisfaction à toutes les nécessités de réparation de notre organisme. Une pilule à avaler tous les matins, voilà à quoi se réduira notre ordinaire ; si vous voulez calculer la prodigieuse économie de temps et d'argent qui en résultera, vous ne serez pas tenté de nier que ce ne soit là le couronnement du progrès. La vie y perdra peut-être quelqu'attrait, mais qu'importe ? Figurer un rouage suffisamment graissé dans une immense horloge, n'est-ce pas la destinée finale de l'individu ?

***

Le départ et l'arrivée des hôtes ailés qui se succèdent dans nos régions tempérées est un excellent calendrier ; ils marquent aussi ponctuellement que n'importe quel Mathieu Laensberg, les diverses phases de la succession des saisons.

Le premier qui nous quitte est le plus puissant rameur, le plus fin voilier de ces navigateurs aériens, le martinet ; soit qu'il soit affligé d'un tempérament plus frileux, soit qu'il ait à accomplir un plus long trajet, soit enfin que les insectes qui constituent sa provende aient déjà déserté les hauteurs où il se tient, il disparaît dans la première quinzaine d'août. Derrière lui, se succèdent et se pressent les moucherolles, fauvettes, rossignols, traquets, bec-figues, etc., voyageurs de petit vol, imparfaitement outillés, qui cheminent par étapes, comme nous faisions nous mêmes aux beaux temps de la diligence. Après eux, les pies-grièches, les coucous, les huppes, les loriots et autres touristes importants. Ceux de ces amoureux du soleil que vous rencontrez chez nous en septembre, sont des retardataires en transit.

Puis les cailles se mettent en route à leur tour. Plus sûres de la rapidité de la traversée, les tourterelles sont encore deux ou trois semaines sans s'ébranler. Quand elles seront parties, la plaine et les bois, le coteau et la vallée, veufs de leurs hôtes de l'été, seront déserts, mais les alentours des maisons conserveront encore quelques jours leur pensionnaire la plus aimée de ces innombrables visiteurs, l'hirondelle, qui demeure tant qu'elle trouve un moucheron à glaner et ne nous quitte que comme à regret.

De nouveaux émigrants combleront rapidement les vides de l'hôtellerie ; ceux-ci descendent du nord. Ils nous viennent comme les précédent. s'en vont de nos pays, chassés par l'inclémence de la température et l'insuffisance de l'alimentation. Parmi eux, quelques-uns satisfaits du gîte, séjourneront dans nos contrées, d'autres ne feront que les traverser. Ce sont d'abord les baccivores, grives, mauvis, draines, étourneaux, etc. qui prendront possession de nos vignes, puis les épais et noirs bataillons des freux et des corneilles. De plus agréables visiteuses nous arriveront dans la première quinzaine d'octobre ; la bécasse et la bécassine s'installent alors dans nos bois et dans nos marais ; en même temps, tout ce qui est grèves, lais de mer, falaises, étangs et marais du littoral se transforme en caravansérail où affluent toutes les tribus des échassiers. Les gros bonnets du genre, grues et cigognes passent et repassent rapides, en nous saluant de leurs cris stridents, glas définitif des jours de deuil.

Les palmipèdes à leur tour, nous annonceront que ces jours sont venus. Quand le matin vous aurez aperçu quelques-uns de leurs triangles corrects sous la voute brumeuse, quand en même temps, le cri du geai se fera entendre auprès de l'habitation, il faudra vous approvisionner de bois sec et de résignation, vous attendre à grelotter le lendemain au coin de l'âtre, avec les âpres sifflements du vent pour musique et pour spectacle la sarabande des flocons de neige sur les vitres. Les oies, les canards sauvages sont les hérauts de l'hiver sérieux, mais ils seront aussi les premiers messagers du printemps.

***

Les vendanges vont commencer ; elles sont la récolte joyeuse. La cueillette du raisin n'a point l'âpreté du labeur qui caractérise la moisson ; la fatigue modérée qu'elle impose laisse l'esprit dispos et les jambes alertes. D'autres raisons en font une fête. La conquête du blé, c'est celle du pain quotidien, c'est-à-dire de la vie ; la bataille est sérieuse, presque solennelle et elle ne sera gagnée que lorsque la dernière gerbe sera en sûreté dans la grange ; celle du vin n'a pas cette gravité ; elle représente

surtout l'aisance, l'élément
ment commercial de la loca
On dit à Paris : quand l
va ; dans nos pays de peti
vendange est bonne, tout p
ciant-omnibus qui, au villa
savon et de la volige, de la
de coton, du sucre, des fagot
jusqu'au cabaretier, le caba
Tel qui se résignerait aux
plutôt que de distraire un éc
porte au marché, devient d'
lorsque son vin s'est bien
clame une jupe pour elle, de
et des casquettes pour les ga
moitié, et, lorsqu'un compèr
au cabaret pour vider une b
pas du tout.
Dans les contrées vinico
leurs étrangers, qui viennen
à la ronde suppléer à l'insuff
l'animation, comme au pitto
a quelques années, en traver
contrai de grandes troupes d
se dirigeant vers la Côte-d'O
cheminèrent plus gaiment ;
les précédait et ils chantaie
qui ne laissait pas de doute s
grination :

Allons en vendange, pour
Coucher sur la paille, ram

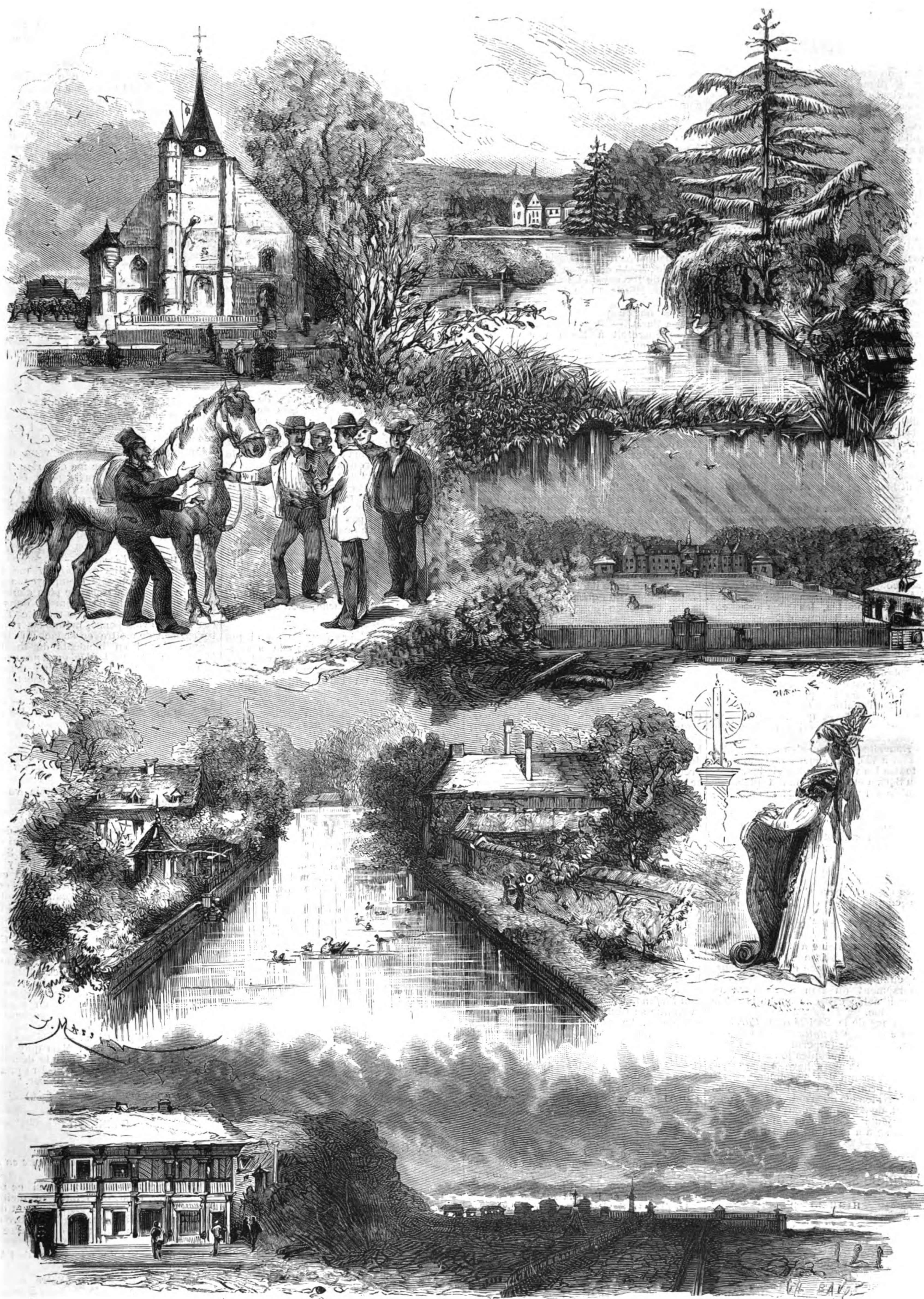
La rime est riche et de ce
chercher.
Ils s'arrêtaient sur les p
traversaient, le violonneux
relle et ils sautaient avec u
bantes n'eussent point dés
que l'attrait de ces expédit
doute dans le salaire que la
vendangeurs de renfort, ma
l'excessive liberté dont s'agr
tence nomade. Bacchus est
le prestige a le mieux résist
gistes de campagne sont si

***

Pour avoir été fécondes e
tions champêtres de la gé
auront pas moins d'heureux
fait jamais autant de bien
ce bien qu'il vise. Les donjo
chalets ridicules, les jardi
avec ceux qui les auront cons
pas, ce sera l'habitude de l'
ce seront les goûts des trava
celui des distractions fortifi
vie des champs que, presque
légiateurs improvisés par la
à leurs enfants.
A bien peu d'exceptions p
gne que si on la comprend
bien que dans ses détails ; pou
avoir été élevé dans ce milie
remplace sur ce point les
donne à lui-même dans c
donne et où il surprend le
des plantes et des insectes,
travail de la nature. La scie
que régler, coordonner, expli
d'observation lui auront r
qu'il aura appris de la sorte
nous attache à ce que nous
Voici une petite historiet
des *lapsus* auxquels vous ex
tardifs dans le rôle de gentle
triel parisien venait d'ache
environs de Rouen, et pour
rait ses domaines. Il avisa
ayant été plus richement
mieux garnie que toutes les
quer à celui de ses fermiers
lui demandant avec une nu
quoi tous ses champs ne ress
— Bé dame ! monsieur,
gars normand à l'œil narqu
ébouriffée, c'est que c'ti là, c
voyez-vous.
— Ah ! parbleu ! vous ave
pondit majestueusement le
été bien distrait pour ne pas
suite.

LE NOUVEAU CHEMIN DE FER DE MOTTEVILLE A SAINT-VALERY.

1. Les bois de Motteville. — 2. La gare de Motteville. — 3. Une allée du parc du château. — 4. L'étang aux canards. — 5. La route de Doudeville. — 6. Le relais. — 7. Aspect du pays de Caux. — 8. Campement dans les bois. — 9. Au vert. — 10 Motteville.



LE NOUVEAU CHEMIN DE FER DE MOTTEVILLE A SAINT-VALERY.

1. L'église de Doudeville. — 2. Le parc de Cany. — 3. La Durdent, à Cany. — 4. Les ruines du château de Galleville. — 5. Le bidet du docteur, — 6. Anciennes modes du pays de Caux.
7. Une vieille maison sur le port de Saint-Valery. — 8. Saint-Valery.

Dans le Saint-Léger, c'est *Robert-the-Devil* qui est arrivé en tête avec trois longueurs. Son succès le classe définitivement comme le meilleur cheval de 3 ans. *Cipolata* qui a très bien couru a pris la seconde place, précédant *the Abbot* d'une encolure. *Beauminet* n'était que 5e. — Quant au fameux *Ben d'Or* il a été complètement battu; à 300 mètres du poteau il était fini. La pluie qui avait fortement détrempé le terrain a été funeste au cheval du duc de Westminster qui certainement a moins de fond que Robert-the-Devil.

Les liquidations de société et les ventes de yearlings ont donné beaucoup d'animation au marché des pur sang; la vente du baron de Varenne est annoncée pour le 25. MM. Edmond et Camille Blanc paraissent vouloir renoncer au Turf.

Courses de Vincennes, 20 septembre.—Bien meilleure température que la veille: vingt-neuf concurrents et cinq prix. Le prix de Fontenay gagné par *Lusignan* que le comte de Turenne a réclamé pour 14800 fr. Le prix de Montreuil gagné assez facilement par *Brise; Brelan*, second. Le prix de la Gare gagné par le favori *Canot*. Celui de Bréviande par *Patricius;* le prix Saïd par *Gavroche*.

SPORT NAUTIQUE

Vendredi matin une centaine de personnes s'étaient rendues au bois de Boulogne, auprès du grand lac pour assister à des courses de modèles, sur l'invitation de M. Fonade, président du Model-Yacht Club de Paris, mais au moment ou le signal allait être donné, le conservateur s'est opposé à ce que la course eut lieu en déclarant procès-verbal à tous les coureurs; le prétexte mis en avant est que si le lac est disponible pour les bateaux d'enfants, il ne l'est pas pour les constructeurs venant faire des essais en public.

Les amateurs de ce sport se sont retirés assez désappointés et ont immédiatement adressé leur requête à M. le préfet de la Seine. Devaient courir: *Volante*, à M. Fonade; *Figaro*, à M. L. Pharaon; *Arrow*, à M. Hennelle; *Juliette*, à M More; *Satanella*. à M. Milon; *Osman-Pacha*, à M. Mongel et *Wata-Lily*, à M. Clère.

Mlle Elisa, la célèbre écuyère du cirque quitte Paris à la fin du mois; elle a contracté un engagement d'un an avec le directeur de la troupe Renz et doit parcourir l'Allemagne où l'attendent d'enthousiastes ovations.

Cette gracieuse artiste, après avoir été discutée et amoindrie, a fini par conquérir tous les suffrages et ses admirateurs ont peine à se consoler de son prochain départ. Elle laissera ici un très grand vide. Mlle Elisa Pézold peut en effet être considérée aujourd'hui comme l'incarnation la plus poétique de l'équitation de haute école.

Le prince Alexandre Bibesco vient d'émerveiller les habitants de Saint-Martin d'Uriage, par l'intrépidité avec laquelle il a fait la dangereuse ascension du Belladone. Aux trois quarts de la pyramide effilée. le prince ayant laissé échapper son bâton ferré, s'écria qu'il s'en taillerait un autre au sommet du pic, ce qu'il a fait.

Une seconde grande chasse a été organisée par les soins du marquis d'Alta-Villa à Fontenay-Fresigny. Les tireurs étaient S. A. le prince Philippe de Bourbon, MM. le comte de Meffray, Bellecroix, marquis de la Merced etc., on a abattu 80 pièces.

On mande de Nantes, en date du 19 septembre, qu'un jeune Rochelois, en villégiature à Pornic, vient de gagner une somme de 5000 fr. au jeu du pari qu'il avait fait d'aller à la nage jusqu'à l'île de Noirmoutiers, soit une distance d'environ six milles sans être suivi d'aucune embarcation. L'intrépide nageur a accompli ce trajet sans éprouver une trop grande fatigue.

SAINT-HUBERT.

LA CHENILLE DE GOETHE

Personnages :

GOETHE, *premier ministre du duc de Saxe-Weymar.*

ECKERMANN, *ami et secrétaire de Goëthe.*

UN VALET.

FRÉDÉRIKA BREMER, *jeune première du théâtre Grand-Ducal.*

(*La scène se passe en 1805, au palais Ducal, dans les appartements de Goëthe*).

SCÈNE PREMIERE

ECKERMANN. — Pourquoi l'illustre Goëthe est-il si morose?

LE VALET. — Monsieur, cela pourrait bien venir de ce que son chocolat a mal coulé.

ECKERMANN. — La raison?

LE VALET. — Parce que l'officier de cuisine n'y a pas mis assez d'eau.

ECKERMANN.— L'observation a son prix. Notre grand poète touche à l'âge où la digestion devient la grande affaire de la vie. Si les spiritualistes m'entendaient, ils me blâmeraient, j'en suis sûr, de ce que je signale un tel fait très crûment, sans préliminaires. Dans l'espèce, ces doux philosophes ne sont pas des hommes à entendre ni à croire, puisqu'ils mangent si peu qu'on arrive à constater qu'ils ne mangent pas du tout. Klopstock ne vit que de lait; un autre, de la même école, ne consomme que du miel. Il faut du chocolat à Goëthe, mais le chocolat commence à mal passer.

LE VALET. — Tout ce que vous dites est fort bien, monsieur, mais il suffira, je crois, de mettre à l'avenir un peu plus d'eau dans la chocolatière.

ECKERMANN. — Bien dit. Kant n'aurait pas mieux parlé. Assez là-dessus. Va-t-en. (*Le valet disparait.*) Il faut que je m'approche de mon illustre ami.

SCÈNE II

ECKERMANN. — Cher maître...

GOETHE, *en rangeant des papiers.* — Bonjour, Eckermann. Assieds-toi là, sur ce tabouret.

ECKERMANN. — Je voulais vous dire...

GOETHE. — Non, ne me dis rien. Tu es ici, non pour parler, mais pour écouter, comme tous les amis des grands poëtes. Et d'ailleurs ne m'interromps point parce que j'ai une tirade à faire.

ECKERMANN, *à part.* — C'est juste, des tirades, il en fait de vingt à vingt-cinq par jour.

GOETHE, *sans l'écouter.* — Inconcevable ironie du sort! Hier au soir, en me couchant, je me proposais d'employer la prochaine matinée à tracer le plan d'une comédie qui se cache obstinément dans un des plis les plus secrets de ma tête. Toute la nuit, j'y avais pensé, même en rêvant. Il s'agissait de mettre en scène un triple drame, fécond en incidents de théâtre: *le Mariage à temps, le Mariage à perpétuité, le Mariage à mort.* C'était une manière aimable de traiter devant des spectateurs assis dans leurs loges l'âpre question du divorce et de l'union indissoluble. — Mais voilà ce que deviennent les idées les plus généreuses! On prend, le matin, une tasse de chocolat au pur caraque; le chocolat passe mal, et la triple et merveilleuse comédie rêvée ne se fait pas. Je n'ai, ce matin, pas plus d'imagination qu'un employé au télégraphe.

ECKERMANN. — Cher maître, je voulais précisément vous dire...

(*On frappe trois coups à la porte.*)

GOETHE, *vivement.* — Tais-toi donc. N'entends-tu pas qu'on a frappé? Qui cela peut-il être? Ah! si ce pouvait-être Schiller, si c'était mon cher Achate, il n'y aurait que demi-mal dans le fait de cette digestion laborieuse. Au théâtre, il est à bon droit tenu pour le premier, l'auteur des *Brigands*, et grâce à lui, peut-être pourrais-je retrouver à l'instant même, le fil de mon idée rompue. D'ailleurs nous causerions un peu du décret de la Convention nationale qui l'a proclamé citoyen français avec le contre-seing de Danton. Très beau monument d'histoire littéraire, mais dont la forme prête à rire. Voyez-vous ces législateurs de Paris, disciples de Voltaire, qui ont décerné un honneur à un poëte étranger et qui, ne sachant pas l'allemand, nomment dans leur loi mon Schiller, le *citoyen Gille*? — *Citoyens Gilles* vous-mêmes, messieurs! Mais qu'y faire? Au moment où il faisait voter le décret, le girondin Vergniaud avait peut-être pris du chocolat qui ne voulait pas passer.

(*On frappe pour la seconde fois.*)

SCÈNE III

GOETHE. — Entrez.

(*Parait une jeune et belle femme en toilette de ville.*)

ECKERMANN. — Cher maître, si ce n'est pas Schiller, c'est, du moins, le meilleur de ses interprêtes dans *Don Carlos* et dans *Intrigue et Amour*; c'est Frédérika Bremer, la première comédienne du théâtre de Weymar.

GOETHE. — Dis donc la perle de l'Allemagne littéraire.

FRÉDÉRIKA BREMER. — Votre servante se borne à souhaiter le bonjour à l'auteur de *Faust* et de *Wilhelm Meister*.

GOETHE. — Soyez la bien venue chez moi, étoile de notre ciel dramatique. Mais pourquoi tant d'émotion! Vois donc, Eckermann, comme elle est pâle.

FRÉDÉRIKA BREMER. — Grand homme, on le serait à moins.

GOETHE. — Que vous est-il donc arrivé, ma belle enfant?

FRÉDÉRIKA BREMER. — Une impression de terreur et d'effroi.

GOETHE. — Où ça?

FRÉDÉRIKA BREMER. — Dans ce palais même, chez vous.

GOETHE, *vivement.* — On vous a effrayée chez moi! Qu'est-ce que cela veut-dire ?

FRÉDÉRIKA BREMER. — Avant d'arriver à cette porte, tout à l'heure, j'ai eu à traverser votre salle à manger. Là, j'ai rencontré un monstre.

GOETHE, *même jeu.* — Un monstre! Fritz, mon valet?

FRÉDÉRIKA BREMER. — Du tout. Un serpent.

ECKERMANN. — Un serpent!

FRÉDÉRIKA BREMER. — Oui, mais de très petit format.

GOETHE, *avec un éclat de rire.* — Ah! j'y suis maintenant. Ce n'est pas un serpent; ce serait tout au plus une chenille.

FRÉDÉRIKA BREMER. — Tout ce qu'il vous plaira, mais c'est noir, c'est gris; cela se tord en mouvements désordonnés. Ah! j'ai eu une peur!

ECKERMANN. — Et ce monstre est encore à la même place ?

GOETHE, *avec gravité.* — J'espère bien que oui, par exemple! Au fait pourquoi n'irions-nous pas lui faire une visite à ce monstre? (*A l'actrice.*) Rassurez-vous, belle enfant, nous serons deux pour vous protéger. Vous voyez qu'il n'y a aucun péril. Allons, venez.

(*Tous trois passent dans la pièce voisine. Sur le poêle, au milieu de feuilles de mûrier, s'étend un ver-à-soie.*)

FRÉDÉRIKA BREMER, *mettant les mains sur ses yeux.* — C'est bien mon serpent! Je le reconnais.

GOETHE, *sur le ton familier.* — Il faut que je vous apprenne pourquoi cet insecte se trouve ici. D'abord c'est de la haute politique. Pour ne pas acheter de soie à l'Italie et à la France, le grand-duc a voulu établir à Weymar une magnannerie. La première question à résoudre consiste à savoir si ce ver divin est éducable dans ce pays. Chacun des ministres en a pris un et l'a exposé en ses appartements. Voici le mien. Il m'a été donné par le prince Rodolphe. Vivra-t-il? Je l'espère. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que je vais bien amuser Son Altesse et toute la cour en racontant qu'il est parvenu à jeter l'épouvante dans le cœur de l'actrice qui est la plus habituée à jouer avec le poignard du drame et le poison de la tragédie. Comme ce trait va égayer les princesses!

FRÉDÉRIKA BREMER. — Mon grand poète, si les princesses le voyaient, croyez qu'elles éprouveraient autant d'effroi que moi-même. Ah! l'horrible chenille!

GOETHE. — Encore un coup, ce n'est pas une chenille. Sachez du reste que, sans ce petit reptile, vous ne seriez rien ou presque rien. Vous n'auriez pas ces bas fins que dessinent si bien votre jambe faite au tour. Vous n'auriez pas de robe pour modeler votre taille de guêpe. Vous n'auriez aucun de ces rubans couleur de feu qui rehaussent avec tant d'éclat l'ébène de vos cheveux. Vous n'auriez pas le petit châle français aussi riche en arabesques qu'une chape d'évêque et qui, de loin, vous fait ressembler à un papillon aux ailes nacrées.

FRÉDÉRIKA BREMER, *un peu rassurée.* — Mais, cher poète, d'où vient ce petit monstre?

GOETHE. Ce ver-à-soie est l'arrière petit-fils du serpent de l'Eden qui a tenté notre mère Eve et perdu le genre humain. Il tente aussi. Il fait aussi perdre les âmes. Mais, excepté vous, les petites-filles d'Eve ne le fuient pas. C'est qu'il y a progrès. Aujourd'hui, voyez-vous, la femme est forte. Elle ne mangerait plus la pomme; non, elle mangerait le serpent.

ECKERMANN. — Tiens, c'est un mot, ça. Je vais l'inscrire sur mon calepin.

FRÉDÉRIKA BREMER. — Moi, je le répéterai à la répétition.

GOETHE, *s'animant.* — Pour en revenir à ce petit monstre, il fait aussi quelque bien. Par exemple, comme il est nombreux en Chine, au Japon, dans l'Inde, chez les Arabes, il nourrit cinquante millions d'Asiatiques et à peu près dix millions d'Européens. S'il venait à disparaître, la terre serait pleine de gémissements. (*En souriant.*) Mais il ne se contente pas de faire l'étoffe pour les robes, il file aussi le papier spécial avec lequel les gouvernements font les billets de Banque.

FRÉDÉRIKA BREMER. — Que dites-vous là? c'est de lui que vient la matière avec laquelle on fait les billets de Banque! Grand poète, arrangez-moi un numéro de la *Gazette d'Augsbourg* et j'emporte le petit monstre chez moi!

GOETHE, *tout bas à Eckermann.* — Eh bien, tu le vois : c'est toujours l'histoire du Paradis terrestre qui recommence.

PHILIBERT AUDEBRAND.

---

mineux, d'intensité variable, ce rayon lumineux *vibratoire*, en quelque sorte, va se transformer *en sons articulés* au poste récepteur.

Nous allons retrouver ici comme appareil récepteur le téléphone Bell relié à une plaque de sélénium dont nous avons fait connaître ici même les singulières propriétés dans le n° du 4 septembre 1880. Rappelons-les en quelques mots.

Lorsqu'un rayon de lumière tombe sur une plaque de sélénium convenablement préparée, il diminue sa *résistance électrique* dans un rapport direct avec son intensité. Ces propriétés, jusqu'ici assez mal définies, ont été, paraît-il, très soigneusement étudiées par M. Bell qui est parvenu à donner au sélénium une très grande sensibilité. On devine maintenant le fonctionnement du récepteur. Le rayon lumineux de résistance variable avec la voix humaine qui le gouverne au poste expéditeur, va tomber sur le sélénium placé au poste récepteur. Si l'on place maintenant ce petit morceau de sélénium dans le circuit d'une pile et d'un téléphone Bell ordinaire, les variations de résistance électrique causées par le rayon lumineux vibratoire se traduiront par des variations dans l'intensité du courant, variations qui, comme on le sait, se transforment en *sons articulés* dans le téléphone. N'est-ce pas tout simplement merveilleux, cette onde sonore transformée instantanément en onde lumineuse, puis en courant électrique et finalement en onde sonore et reproduisant la parole après toutes ces transformations?

Il ne s'agit plus ici, comme on l'avait dit à tort un instant, de téléphote reproduisant les images à distance par l'électricité, avec un nombre de fils considérable, mais d'une onde lumineuse servant de véhicule à la parole articulée. Dans le premier cas, il faut des actions *simultanées*, dans l'autre, au contraire, des actions très rapides, il est vrai, mais *successives*. Cette différence, peu importante en apparence, est un abîme qui sépare les deux idées.

Dans quelques jours nous connaîtrons tous les détails de cette merveilleuse découverte, à laquelle nos connaissances actuelles ne sauraient refuser la *possibilité* et nous en exposerons ici même tous les procédés de réalisation.

Le jour arrive où la poésie devra s'incliner devant la science, car jamais poète, dans ses images les plus hardies, n'a osé *dire* ce que la science peut aujourd'hui *réaliser : « Un rayon de soleil apportant » une* PAROLE *de consolation, d'espérance... » ou d'amour! »*

E. H.

FAITS DIVERS

Un baptême curieux. — Un spectacle assez curieux, le baptême de quatre anabaptistes, a eu lieu dernièrement, dans le Neckar, à Tubingen, entre quatre et cinq heures de l'après-midi.

Attirés par les chants d'un chœur, quelques promeneurs s'approchèrent du bord de la rivière et aperçurent sur la rive opposée une réunion de vingt personnes. C'étaient des anabaptistes vêtus pour la plupart comme les gens de la campagne. Quatre d'entre eux, deux femmes et deux hommes, se disposaient à recevoir le baptême.

Les adeptes auxquels on allait administrer le sacrement n'avaient pour tout vêtement qu'une longue chemise blanche descendant jusqu'à la cheville. Celui qui devait les baptiser portait une longue robe, mais de couleur noire. L'endroit où ils s'étaient d'abord rendus ne paraissant pas propice à cause de la profondeur de l'eau, on recouvrit les néophytes de draps noirs, et toute la troupe se mit en marche pour remonter la rivière : l'un portait les souliers, l'autre les vêtements des quatre individus qui allaient être baptisés. Un endroit convenable fut enfin trouvé.

Le baptisant descendit le premier dans l'eau et fit un signe de la main pour indiquer que le sacrement pouvait être donné dans cette partie du Neckar. Une des femmes s'avança et vint le rejoindre. Le baptisant la conduisit jusqu'à environ dix mètres du bord et, lui faisant tourner le visage en aval, il prononça d'une voix solennelle la formule baptismale. Au mot *Amen!* la femme, légèrement poussée par le baptisant, se rejeta en arrière de manière à se laisser recouvrir par les flots. Elle se releva ensuite et fut ramenée sur la rive, où on lui jeta sur le dos un drap noir en attendant qu'elle put se rhabiller. La même cérémonie ayant eu lieu pour l'autre femme et pour les deux hommes, tous les anabaptistes s'en retournèrent comme ils étaient venus, en chantant des hymnes.

Le papier amiante. — On prépare en Amérique un *papier amiante* qui résisterait pendant un temps assez long à l'action du feu et à celle de l'eau. Ce papier, que sa double propriété a fait nommer papier d'archives, est constitué par le mélange de deux tiers de pâte ordinaire à papier et d'un tiers de pâte d'amiante délayée dans une solution concentrée de sel marin ou de cuisine et d'alun. Le mélange des deux pâtes passe dans la machine à fabriquer le papier, puis le papier obtenu est plongé dans un bain de gomme laque dissous dans l'alcool. Au sortir de ce bain, le papier est repris entre des rouleaux qui le sèchent et le finissent, puis dans les découpoirs qui le débitent en feuilles.

L'amiante communique à ce papier des propriétés d'incombustibilité complète; l'alun et la gomme laque le rendent imperméable et il peut non-seulement subir l'humidité, mais encore rester dans l'eau un temps assez long sans pour cela se désagréger comme le papier ordinaire. On parle déjà d'utiliser pour les brevets, titres financiers ou de propriété, ce papier sur lequel on peut dessiner, écrire ou imprimer sans plus de difficulté que sur le papier ordinaire.

La nouvelle entrée du tunnel du mont Cenis. — Le tunnel ou galerie du Fréjus, plus communément appelé tunnel du mont Cenis, bien que cette montagne soit distante de vingt-cinq kilomètres du tunnel, mesure actuellement 12,400 mètres; il en aura bientôt 13,000. En effet, l'ouverture française de la galerie, du côté de Modane, ayant été pratiquée dans un terrain de molasse très meuble, des mouvements se sont produits qui ont pesé sur la voûte, l'ont déformée et tendent à l'écraser.

Tout en consolidant la partie de voûte menacée sur une longueur de douze ou quinze cent mètres, on a commencé, pour plus de sûreté, à creuser une nouvelle entrée au tunnel, à quelque distance de l'ancienne. Les travaux avancent assez rapidement, grâce à la dureté moyenne de la roche et à l'emploi des perforatrices mécaniques. Actuellement près de neuf cents mètres sont percés; environ la moitié est voûtée et la nouvelle galerie d'entrée ne tardera plus à rejoindre la grande galerie. Le rocher sous lequel s'étend cette entrée étant plus compacte et plus résistant, on n'aura plus à craindre aucun accident.

Une seiche monstrueuse. — On ne sait pas encore jusqu'à quel point il faut admettre ou nier l'existence du serpent de mer, mais ce qui paraît bien démontré aujourd'hui, c'est qu'il existe au sein de l'Océan de véritables monstres marins. Ainsi, les animaux dits *seiches* ou *sépias*, la couleur brun-noirâtre, de petites dimensions sous nos climats, atteignent dans certains parages un volume extraordinaire. Tout récemment, sur les côtes de Terre Neuve, où pullulent les seiches, des pêcheurs, qui aperçurent un objet volumineux flottant sur l'eau, s'approchèrent croyant avoir rencontré quelque épave. A leur grande surprise, à leur épouvante même, ils se trouvèrent devant un monstre aux grands yeux vitreux qui fit tous ses efforts pour s'enfuir, en imprimant à l'eau, tout autour de lui, un bouillonnement bruyant, et laissant échapper de son corps un flot de matière noire et d'écume.

Comme la marée baissait, la seiche vint échouer sur le sable en rejetant toujours de l'eau noire comme de l'encre. Les pêcheurs lancèrent un arpon qui s'enfonça aisément dans les chaires molles de l'animal et, par l'intermédiaire d'une forte corde, réussirent à le maintenir solidement amarré au pied d'un arbre. Mesurée alors que la mer l'eut laissée à sec, cette sépia se trouva avoir sept mètres de la tete à l'extrémité de la queue.

La première université de Sibérie. — Le 26 août dernier a été posé à Tomsk, en Sibérie, la première pierre de la nouvelle université de Sibérie. L'idée de cette fondation remonte au commencement du siècle, mais elle n'a pu jamais se réaliser. Le comte Demidoff avait donné pour cette fondation une somme de plus de quatre cent mille francs restée à la Banque de Saint-Pétersbourg et qui, depuis, si on a tenu compte des intérêts composés, a dû bien des fois se doubler. En 1856, après la guerre de Crimée, on essaya de reprendre le projet abandonné, mais sans plus de succès que par le passé et l'on se borna à la création d'une espèce d'école supérieure destinée à satisfaire aux besoins de la contrée.

Cependant, comme on espérait que la création de cette université aurait pour résultat de retenir en Sibérie les hommes des classes libérales, médecins, professeurs ingénieurs de tout ordre qui le quittent, n'y reviennent que rarement et lui font défaut, on s'est enfin décidé à entreprendre les constructions nécessaires pour loger la première université de l'Asie russe.

Aug. Marc, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1962
SAMEDI 2 OCTOBRE 1880
BUREAUX, 13. RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ETRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

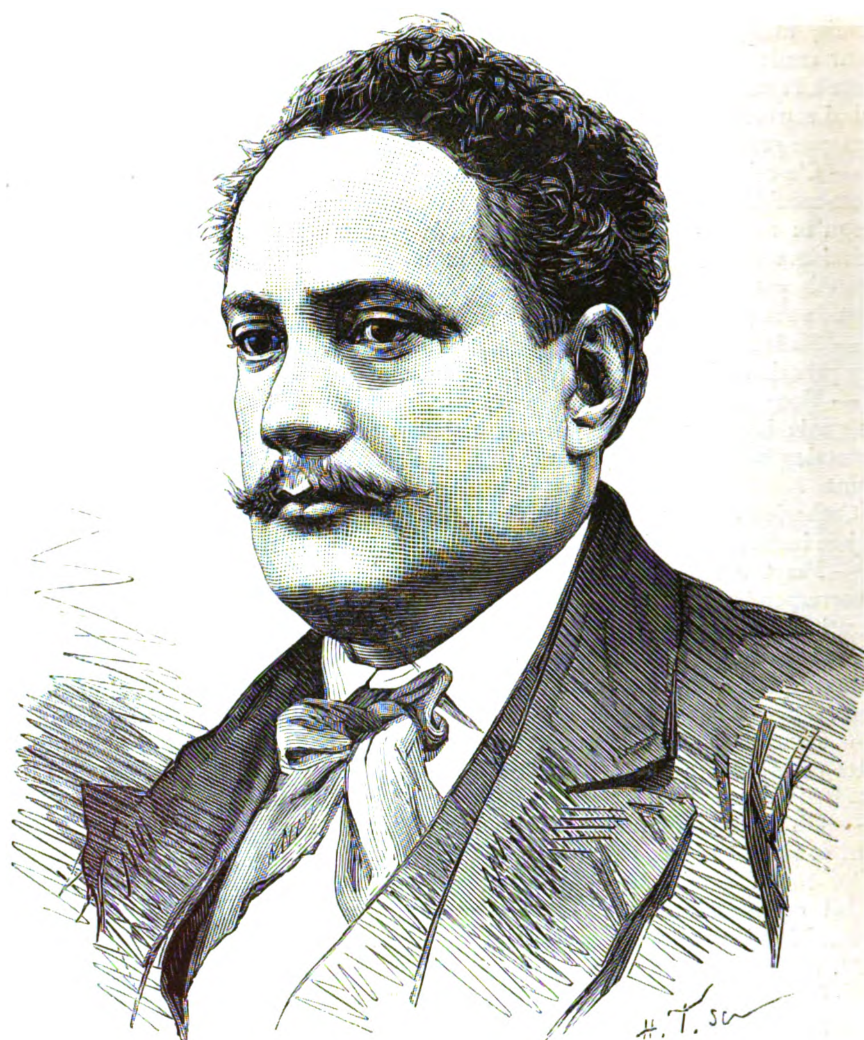
M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.
Photographie de M. Truchelut.

M. SADI CARNOT, MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS
Photographie de M. Truchelut.

M. LE VICE-AMIRAL CLOUÉ, MINISTRE DE LA MARINE.
Photographie de M. G. Pénabert.

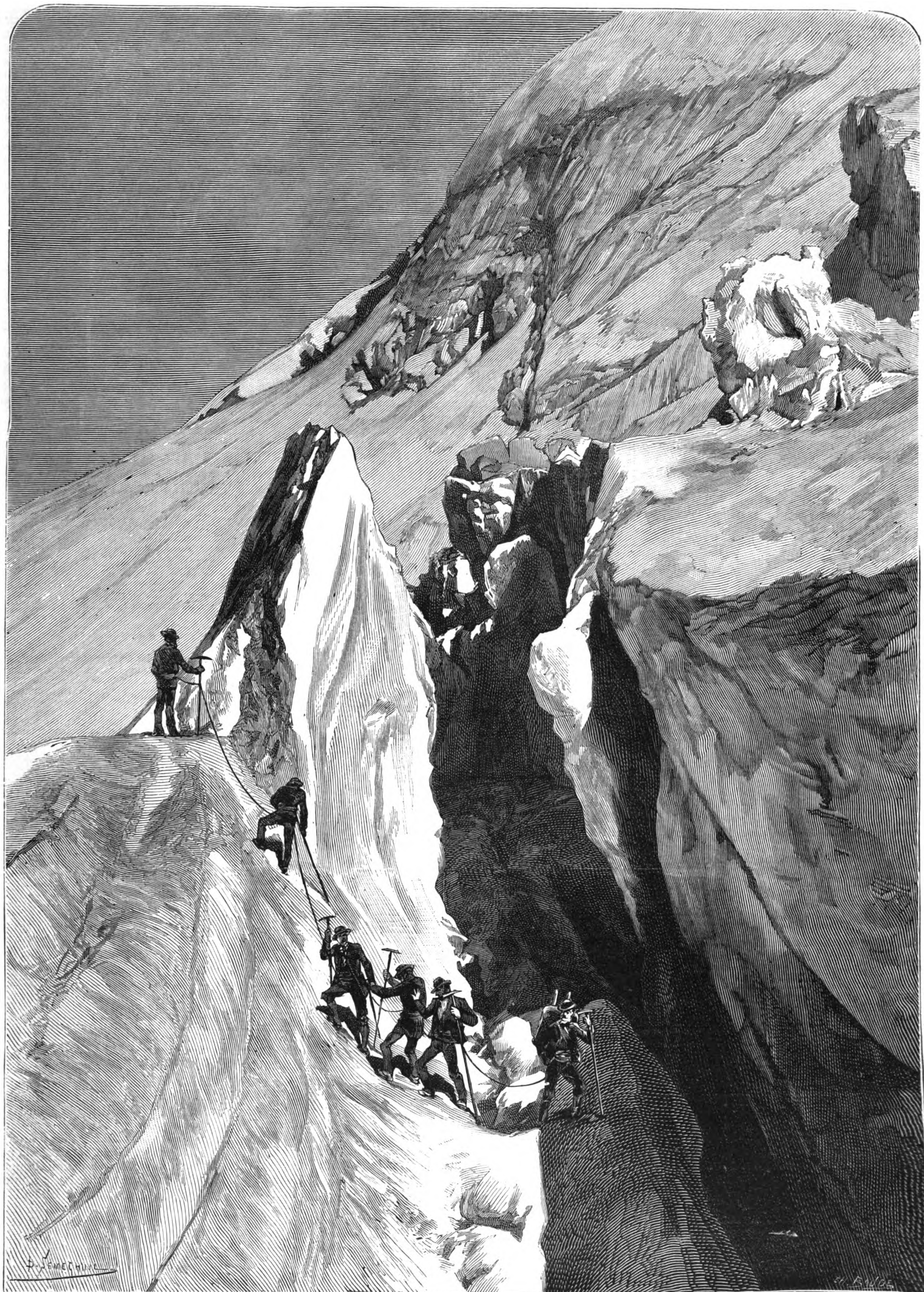
LES NOUVEAUX MINISTRES

LA FEMME DU ROI POMARÉ



LE ROI POMARÉ V

L'ANNEXION DE TAHITI A LA FRANCE : L'ILE MOREA



L'ASCENSION DU MONT BLANC PAR UN AVEUGLE

M. CAMPBELL FRANCHISSANT LA COTE DE LA TOURNETTE

LES THÉATRES

ODÉON : *Les Parents d'Alice*, comédie en quatre actes et en prose par M. Charles Garraud ; *la Peau de l'Archonte*, comédie en un acte en vers par M. Liquier. — PALAIS-ROYAL : Réouverture. — VAUDEVILLE, *L'Heure du Pâtissier*, comédie en un acte par M. Paul Ferrier.

Ils sont gentils les parents d'Alice ! au fond d'une boutique de bric-à-brac, où s'exposent quelques morceaux de fer rouillés, où pendent de vieilles loques et sur les murs de laquelle sont accrochées quelques toiles crevées, M. Saxé dérouille une vieille lame d'épée et M^me^ Saxé *découd un sous-préfet* en lisant un roman réaliste. Après avoir fait tous les métiers, cet aimable couple de gredins croupit dans la misère honteuse : un éclair d'espérance pénètre pourtant dans le bouge. Il y a tantôt dix-huit ans, M. et M^me^ Saxé ont confié aux Enfants-Trouvés un enfant né de leurs amours ; c'était une petite fille, qui sait ? le hasard est si bon qu'Alice deviendra peut-être la source de leur fortune. Ces braves gens peuvent vendre très-cher à quelque cœur compatissant — il s'en trouve — leurs droits sur une fille. Bien jugé ; un agent d'affaires véreux a découvert l'enfant ; elle a été accueillie et adoptée par le docteur Cordier, et elle va faire un riche mariage... Ici apparait dans toute sa majesté le droit paternel. Les époux Saxé ont écrit au docteur : moyennant une certaine somme on peut s'arranger. Le docteur a prévu l'élan de ces bonnes âmes. Il arrive avec Alice. Alice est une paysanne normande, qui pousse un cri d'ahurissement en retrouvant ses parents et qui retourne à sa ferme et à ses vaches. Quelle jolie famille ! Tout espoir n'est pas perdu pourtant pour les Saxé. Peut-être le docteur Cordier s'est-il moqué d'eux, car la marquise de Châtenay, leur propriétaire, vient leur rendre visite en leur faisant remise des termes échus et en leur achetant mille francs un Rembrandt un peu douteux. La marquise ne doute pas qu'Alice Cordier ne soit la fille de ces brocanteurs. Quel intérêt a donc la marquise à cette recherche de la paternité ? Dans ses projets, le comte de Châtenay, son neveu, doit épouser sa fille Lucienne. Or, le comte de Châtenay est amoureux d'Alice. Obstacle alors, mais obstacle facile à vaincre. Il ne s'agit que de mettre le comte en face des parents d'Alice ; si le dégoût d'une telle parenté ne soulève pas le cœur du comte, il n'y a plus d'aristocratie. Le comte fait bonne contenance devant sa future famille. Il achète la cession de leur fille. Les Saxé discutent le prix de leur enfant ; habitude de brocanteurs : tout est conclu. Mais Alice est fière et repousse de toute son âme ce marché honteux. Elle reconnaît ce mariage impossible, et elle le rompt au prix de son amour, au prix du bonheur de sa vie. Que deviennent dès lors les systèmes des hérédités paternelles ? Quoi, c'est de l'âme de ces Saxé qu'est née l'âme de cette jeune fille ? Attendons. Nous sommes ici dans un jeu de casse-tête dramatique qui me rappelle le jeu du Taquin qui fait fureur par le temps qui court et qui agace bien des gens. Ah ! la marquise use de tels moyens pour en arriver à ses fins, elle désespère Alice, elle met cette enfant en face des Saxé pour la faire rougir d'elle-même ! elle la force à s'exécuter elle-même et à tuer son propre bonheur ! Mais le docteur Cordier est là pour veiller sur Alice. Le docteur se débarrasse d'abord des époux Saxé et de leur conseiller ; il les jette à la porte de chez lui et court résolûment sur le danger véritable. L'ennemie, c'est la marquise. Or, le marquis de Châtenay, poussé par le désespoir, est allé se faire tuer en Afrique. Pourquoi ? C'est ce que la marquise ignore : mais ce secret le docteur le connaît, et M^me^ de Châtenay va le savoir. Les Saxé ne sont pas les parents d'Alice. La mère d'Alice est la marquise de Châtenay. La marquise a commis une faute avant son mariage. On a dit à la marquise que sa fille était morte : elle vivait. Le marquis de Châtenay a découvert sa naissance et n'a pu supporter cette honte. Voilà pourquoi le marquis s'est fait tuer en livrant au docteur Cordier le secret de son désespoir. La lettre du marquis est encore entre les mains du docteur. Quant à Alice, le docteur Cordier l'a élevée et il la rend aujourd'hui à sa mère. Ici nous touchons à la meilleure partie de ce drame bizarre assez médiocrement charpenté, plein d'obscurité, empêtré dans des scènes décousues, écrit dans une langue tourmentée, qui vise à l'effet et qui reste le plus souvent en route, mais qui a sa valeur et dont la critique doit tenir compte. La marquise n'a plus qu'à ouvrir les bras à sa fille, mais l'orgueil la retient dans ce mouvement généreux. Le docteur apprend toute la vérité à Alice et laisse la mère et la fille en face l'une de l'autre. Alice cherche en vain à pénétrer dans cette âme maternelle. Le sentiment de la dignité arrête la marquise. De plus, Lucienne saura tout et la marquise sera déshonorée dans le cœur de Lucienne. Alice a compris cette situation cruelle qui défend à la marquise d'ouvrir les bras à la fille qu'elle retrouve. Elle prend la lettre du marquis serrée dans un meuble par le docteur ; c'est la seule preuve contre la marquise, c'est le seul témoignage en faveur d'Alice. Elle l'anéantit. Et la marquise serre alors sur son cœur cette noble enfant en l'appelant sa fille. Le docteur, qui rentre et qui voit brûler la lettre du marquis, a tout compris et ajoute : « C'est ce que j'allais faire... » Entre le docteur Cordier, la marquise et Alice, le secret sera bien gardé. Alice devient donc la comtesse de Châtenay, et les brocanteurs Saxé courront après leur rejeton domestique de ferme, si le cœur leur en dit, et si, toutefois, il y a quelque chose à gagner de ce côté-là.

M. Clément Just, que l'Odéon s'est attaché, joue avec beaucoup de tact et de dignité le rôle du bon docteur Cordier. M. Porel a une excellente physionomie dans son personnage de Saxé. M^me^ Grivot est excellente sous les traits de M^me^ Saxé. M^lle^ Jeanne Malvau et M^lle^ Demorcy se sont tirées à leur honneur de leurs rôles d'Alice et de Lucienne. Si bien que sans avoir eu le plus grand éclat, cette réouverture de l'Odéon a été fort heureuse et présage une bonne campagne.

Je ne fais que signaler en historien fidèle un petit acte en vers qui a pour titre : *la Peau de l'Archonte*. Tous les jeunes poètes que la muse tourmente ont rêvé ce décor avec ses maisons cachées sous les lauriers roses et le temple dessinant dans le lointain ses élégants profils. Muson, Chrêmes, Clytus, Lysippe, Cinthia, voilà les noms des personnages. Le fond de la pièce est à peu de chose près toujours le même. Il suffit que quelques jolis vers pleins de fraîcheur et de jeunesse s'échappent de ces œuvres des premières années et le public applaudit. Le public a applaudi cette fois encore, surtout à une scène fort gaie entre les deux aspirants à l'Archontat. Du reste nous avions été mis en bel humeur par un très spirituel prologue de M. Théodore de Banville écrit dans cette langue pure et brillante où le vers éclate plein de bonne humeur et de saillies. Une vraie langue de poëte que nous avions encore entendue la veille pour l'ouverture de ce charmant théâtre du Palais-Royal qui renait, tout pimpant, tout éclatant d'or et de lumière, changé, transformé, mais gardant comme une fortune inépuisable son répertoire de vaudevilles et de comédies, et revenant à son passé avec les *Diables Roses*, un de ses plus grands succès.

D'autres théâtres ont réouvert leurs portes. Les Variétés nous ont donné la *Femme à Papa* dont le succès n'est pas près de s'épuiser. Le Vaudeville qui avait devancé les confrères, se hâte et joue une une pièce nouvelle de M. Paul-Ferrier. Cet acte a pour titre : *l'Heure du pâtissier*. Je ne vous le donne pas comme un chef-d'œuvre d'esprit et de gaité. Il est bruyant, mais bavard, il se donne beaucoup de mal pour peu de chose.

Il y a dans le *National Gallery*, à Londres, un curieux tableau de Hogarth. La toile est occupée en grande partie par une mécanique des plus compliquées avec ses roues s'engrenant les unes dans les autres, avec ses poids et ses contre-poids ; tout un système enfin de forces motrices, un monde. On lit dans un coin : « Machine à déboucher les bouteilles, approuvée par l'Académie des Sciences de Paris. » Je me suis souvenu du tableau de Hogarth en écoutant *l'Heure du Pâtissier*. Cette heure est l'heure du rendez-vous autour des croquenbouche, des massepains, des biscuits et des éclairs. Pour qui sait bien son Paris, la boutique du pâtissier à la mode est le lieu du flirtage par excellence. Le vicomte Raoul le sait bien, lui qui régale de gâteaux les petits chiens des dames. Le vicomte lit adroitement le nom de la dame sur le collier de l'animal, le tour est fait. Le baron a un autre truc ; il habille en matelot le fils de son portier, un gamin de quatre ans, qu'il conduit dans le paradis des tartelettes. Le baron l'appelle son fils ; les femmes raffolent du bambin ; la conversation s'établit, la farce est jouée. Ce jeu se multiplie à l'infini. Quant à Raoul, un avoué, habitué de la boutique de cinq à six heures, c'est autre chose. Raoul parle avec sa bien-aimée le langage des gâteaux. Le mari jaloux suit la dame ; impossible de causer ; il faut pourtant s'entendre. Alors c'est bien simple : Raoul mange un éclair ; éclair, demain ; massepain, rendez-vous ; brioche, Louvre ; cinq madeleines, cinq heures ; la dame porte son verre à ses lèvres, c'est compris. On attrape des indigestions à ce métier-là, et peu s'en faut que Raoul n'étouffe sur place. Par bonheur, la petite Catherine, la fille du pâtissier, qui a deviné la langue des gâteaux, jette son amour à travers ce roman aux babas et aux madeleines, et offre la main au jeune avoué qui l'accepte avec le million de la jeune Castorine. C'est M^lle^ Alice Lody qui joue le rôle de la fille du pâtissier ; elle a de la gentillesse et de la gaieté ; mais ni elle, ni Parade, ni M^me^ de Cléry n'ont pu sauver cette comédie de l'ennui. Le vaudeville n'a donc pas fait encore sa véritable réouverture. Attendons.

M. SAVIGNY.

NOTES ET IMPRESSIONS

J'ai toujours détesté l'ingratitude, et si j'avais des obligations au diable, je dirais du bien de ses cornes.
VOLTAIRE.

⁂

Il faut se servir du droit tel qu'il est établi : on ne mérite des droits nouveaux que lorsqu'on sait user, sagement mais complétement, de ceux qui existent. A. THIERS.

⁂

Les plus belles œuvres du génie administratif ne sauraient rendre inutile la liberté politique, et ces œuvres, même quand elles sont admirables, sont des fruits qui ne mûrissent point ou qui se corrompent quand ce n'est pas la liberté qui les a cultivés et cueillis. A. THIERS.

⁂

Tout homme supérieur est supérieur dans tous les rôles.
A. THIERS.

⁂

M. Thiers est le *Dictionnaire de Bouillet* des Assemblées.
JOHN LEMOINNE.

⁂

C'est aux peuples à se faire les maîtres d'eux-mêmes ; ils ne doivent jamais se tourner en suppliants vers des personnalités ; ils acceptent des concours et non des dominations.
L. GAMBETTA.

⁂

Le Français est esclave de sa réputation presque autant que de sa parole. E. ABOUT.

⁂

Les jeunes gens débutent dans le monde, avec un vieille femme au bras, et dans la littérature avec de vieilles idées dans la tête. Il faut avoir déjà beaucoup d'expérience pour que les idées jeunes vous arrivent. AL. DUMAS, fils.

⁂

Il y a des stations thermales dont l'âpre climat donne presque à coup sûr les maladies que leurs eaux sont chargées de guérir : la Providence a mis le mal à côté du remède.

⁂

Si la Faculté de médecine pouvait promulguer son infaillibilité et y faire croire, il n'y aurait bientôt plus de malades.

G.-M. VALTOUR.

LETTRES DE MON JARDIN

Je suis sûr, madame, que vous aimez le perdreau ? Ne vous en défendez pas ; à moins qu'elle ne vous embellisse, ne vous mettez pas en frais de ce que les poètes de la prose appellent une aimable rougeur ; cela n'en vaut vraiment pas la peine. Il y a une hiérarchie dans les sept péchés capitaux, soyez en certaine et la gourmandise doit figurer à un de ses degrés inférieurs, côte à côte avec la paresse, puisque ces deux vices, que j'aurai l'impudeur de qualifier d'aimables, ne causent en somme de préjudice qu'à celui qui les héberge. Elle a l'indigestion pour châtiment, mais une indigestion de perdrix, cela ne s'est jamais vu qu'au figuré, et je ne vois pas trop en vérité pourquoi vous hésiteriez à confesser vos prédilections pour ce rôti dont la chair rosée se montre si appétissante à travers les entrebaillements de la feuille de vigne qui lui sert de douillette.

Si j'ai tenu à constater chez vous une certaine faiblesse pour ce gibier d'élite, c'était afin d'être

plus assuré que les fâcheuses nouvelles que j'ai à vous apprendre ne vous laisseraient pas indifférente, et qu'un frisson passera sur votre épiderme, lorsqu'après Bossuet, ni plus ni moins, je m'écrierai : la perdrix se meurt, la perdrix est morte! Ah! mon Dieu oui, morte, ou si peu s'en faut que ce n'est vraiment pas la peine de s'y arrêter. « — Allez, allez, allez! disait un officier général à ses hommes qui avaient mission d'enterrer les soldats tués sur un champ de bataille, et en réponse aux prote tations de quelques blessés : Si vous les écoutez, vous verrez qu'il n'y en aura pas un seul qui soit mort! C'est un peu le cas de la perdrix, bien que quelques salves lointaines semblent démontrer qu'elle regimbe au moins par des échantillons. Elle a été si bien portée en terre par les écrivains de la spécialité, que nous ne voyons guère autre chose à faire que de semer quelques fleurs sur la tombe où ils l'ont mise.

Un oiseau aimable entre tous, cette perdrix. Les mérites posthumes sont quelque chose sans doute, mais ils ne suffisent pas. Nous vivons à une époque positive où le bilan des vertus, des défauts de chacun des êtres qui vivent sous notre sceptre s'établit avec une rigueur qui distance de loin l'antique jurisprudence de Minos, d'Eaque et de Rhadamante. Tenez voici le lapin : en gibelotte, sauté à la chasseur, en quenelles, en papillottes, roti même il fait excellente figure, certainement, mais cette noble conduite d'outre tombe ne le fait pas amnistier des méfaits qu'il a commis de son vivant; on le tient pour un malfaiteur. La perdrix, au contraire, est un véritable gibier de civilisation. Non seulement elle ne cause aucun préjudice à la forêt de chaume à l'abri de laquelle elle élève sa famille, mais, se nourrissant exclusivement de larves et d'insectes pendant cette période, débarrassant le sillon des menues graines de plantes parasites qui l'infesteraient, elle nous rend de sérieux services en attendant qu'elle nous ravisse par sa succulence.

Quelques agronomes à idées étroites et à courte vue avaient déclaré son existence incompatible avec les progrès de l'agriculture; il suffit de regarder ce qui est ou plutôt ce qui était, pour apprécier la valeur de l'assertion. Ce n'est jamais que dans les contrées à grande production de céréales, la Beauce, la Brie, la Picardie, l'Artois, etc., que cet oiseau s'est largement multiplié; il est, au contraire, clair-semé dans les pays à petites cultures ou boisés. Comme les espèces de grande sauvagerie, il a des instincts méfiants et timides, et le besoin d'espace; mais comme les domestiques, il semble aussi qu'il ait besoin du voisinage de l'homme pour exister; il ne se propage en quantités considérables que sous sa tutelle. Fort rare, sans doute, au temps où ce qui n'était pas forêt était marécage, elle a probablement suivi le pionnier pas à pas dans ses conquêtes sur la nature primitive. Lorsque les chênes et les hêtres gigantesques étant tombés sous sa coignée, un rayon de soleil échauffait et vivifiait cette terre noire et humide, l'homme prenait sa houe et ouvrait un sillon. A l'heure de la moisson, il se trouvait que le champ comptait quelques hôtes de plus, les perdrix.

Si agréable morte, si inoffensive tant qu'elle existe, il semble que la perdrix était parmi nos biens naturels, un de ceux auxquels nous devions attacher le plus de prix, que tous nos efforts devaient tendre à conserver; mais n'est-il pas infiniment plus agréable d'abuser avec insouciance que de sacrifier à la réflexion? Après moi, la fin du monde! l'axiôme est passé à l'état de monnaie courante. Les rigueurs de l'hiver avaient considérablement réduit notre population déjà peu brillante de perdrix; la sagesse commandait de laisser à ces débris une trêve qui leur permit de reconstituer leur espèce, mais c'était trop exiger, non seulement des braconniers, mais des chasseurs. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce sont précisément les derniers, plus intéressés que personne à conjurer ce sinistre dénouement de la disparition de l'espèce qui se sont montrés les plus implacables dans la revendication de leur droit de tuerie. Que leur imprévoyance leur soit légère, lorsque la perdrix aura rejoint les effacés d'hier, l'outarde, la gélinotte, le grand tétras, etc.

Après tout, nous aurions tort de nous alarmer de ces vides dans le menu de notre réfection, n'avons-nous pas la chimie pour les combler? La chimie à laquelle nous devons tant, le vin de raisins secs et la margarine, le vinaigre de bois, le sucre de glucôse, etc., etc. Si elle ne fabrique pas un perdreau de toutes pièces, soyez sûrs qu'elle découvrira quelque jolie petite combinaison pour adoucir l'amertume de nos regrets; par exemple une concentration de sucs nourriciers qui, sous la forme et de la grosseur d'une noisette, donneront satisfaction à toutes les nécessités de réparation de notre organisme. Une pilule à avaler tous les matins, voilà à quoi se réduira notre ordinaire; si vous voulez calculer la prodigieuse économie de temps et d'argent qui en résultera, vous ne serez pas tenté de nier que ce ne soit là le couronnement du progrès. La vie y perdra peut-être quelqu'attrait, mais qu'importe? Figurer un rouage suffisamment graissé dans une immense horloge, n'est-ce pas la destinée finale de l'individu?

***

Le départ et l'arrivée des hôtes ailés qui se succèdent dans nos régions tempérées est un excellent calendrier; ils marquent aussi ponctuellement que n'importe quel Mathieu Laensberg, les diverses phases de la succession des saisons.

Le premier qui nous quitte est le plus puissant rameur, le plus fin voilier de ces navigateurs aériens, le martinet; soit qu'il soit affligé d'un tempérament plus frileux, soit qu'il ait à accomplir un plus long trajet, soit enfin que les insectes qui constituent sa provende aient déjà déserté les hauteurs où il se tient, il disparait dans la première quinzaine d'août. Derrière lui, se succèdent et se pressent les moucherolles, fauvettes, rossignols, traquets, bec-figues, etc., voyageurs de petit vol, imparfaitement outillés, qui cheminent par étapes, comme nous faisions nous mêmes aux beaux temps de la diligence. Après eux, les pies-grièches, les coucous, les huppes, les loriots et autres touristes importants. Ceux de ces amoureux du soleil que vous rencontrez chez nous en septembre, sont des retardataires en transit.

Puis les cailles se mettent en route à leur tour. Plus sûres de la rapidité de la traversée, les tourterelles sont encore deux ou trois semaines sans s'ébranler. Quand elles seront parties, la plaine et les bois, le coteau et la vallée, veufs de leurs hôtes de l'été, seront déserts, mais les alentours des maisons conserveront encore quelques jours leur pensionnaire la plus aimée de ces innombrables visiteurs, l'hirondelle, qui demeure tant qu'elle trouve un moucheron à glaner et ne nous quitte que comme à regret.

De nouveaux émigrants combleront rapidement les vides de l'hôtellerie; ceux-ci descendent du nord. Ils nous viennent comme les précédent. s'en vont de nos pays, chassés par l'inclémence de la température et l'insuffisance de l'alimentation. Parmi eux, quelques-uns satisfaits du gîte, séjourneront dans nos contrées, d'autres ne feront que les traverser. Ce sont d'abord les baccivores, grives, mauvis, draines, étourneaux, etc. qui prendront possession de nos vignes, puis les épais et noirs bataillons des freux et des corneilles. De plus agréables visiteuses nous arriveront dans la première quinzaine d'octobre; la bécasse et la bécassine s'installent alors dans nos bois et dans nos marais; en même temps, tout ce qui est grèves, lais de mer, falaises, étangs et marais du littoral se transforme en caravansérail où affluent toutes les tribus des échassiers. Les gros bonnets du genre, grues et cigognes passent et repassent rapides, en nous saluant de leurs cris stridents, glas définitif des jours de deuil.

Les palmipèdes à leur tour, nous annonceront que ces jours sont venus. Quand le matin vous aurez aperçu quelques-uns de leurs triangles corrects sous la voute brumeuse, quand en même temps, le cri du geai se fera entendre auprès de l'habitation, il faudra vous approvisionner de bois sec et de résignation, vous attendre à grelotter le lendemain au coin de l'âtre, avec les âpres sifflements du vent pour musique et pour spectacle la sarabande des flocons de neige sur les vitres. Les oies, les canards sauvages sont les hérauts de l'hiver sérieux, mais ils seront aussi les premiers messagers du printemps.

***

Les vendanges vont commencer; elles sont la récolte joyeuse. La cueillette du raisin n'a point l'âpreté du labeur qui caractérise la moisson; la fatigue modérée qu'elle impose laisse l'esprit dispos et les jambes alertes. D'autres raisons en font une fête. La conquête du blé, c'est celle du pain quotidien, c'est-à-dire de la vie; la bataille est sérieuse, presque solennelle et elle ne sera gagnée que lorsque la dernière gerbe sera en sûreté dans la grange; celle du vin n'a pas cette gravité; elle représente surtout l'aisance, l'élément le plus actif du mouvement commercial de la localité.

On dit à Paris : quand le bâtiment marche tout va; dans nos pays de petits vignobles, quand la vendange est bonne, tout prospère, depuis le négociant-omnibus qui, au village, débite à la fois du savon et de la volige, de la chandelle et des bonnets de coton, du sucre, des fagots, du drap, du lard, etc., jusqu'au cabaretier, le cabaretier surtout.

Tel qui se résignerait aux plus cruelles privations plutôt que de distraire un écu du prix du grain qu'il porte au marché, devient d'une certaine prodigalité, lorsque son vin s'est bien vendu. Si sa femme réclame une jupe pour elle, des fichus pour les filles et et des casquettes pour les gars, il n'y regardera qu'à moitié, et, lorsqu'un compère lui proposera d'entrer au cabaret pour vider une bouteille, il n'y regardera pas du tout.

Dans les contrées vinicoles, l'appoint de travailleurs étrangers, qui viennent de vingt à trente lieues à la ronde suppléer à l'insuffisance des bras, ajoute à l'animation, comme au pittoresque du tableau. Il y a quelques années, en traversant le Morvan, je rencontrai de grandes troupes de paysans et de paysanes se dirigeant vers la Côte-d'Or. Jamais voyageurs ne cheminèrent plus gaiment; un infatigable musicien les précédait et ils chantaient à tue tête ce refrain qui ne laissait pas de doute sur le but de leur pérégrination :

> Allons en vendange, pour gagner cinq sous;
> Coucher sur la paille, ramasser des.....

La rime est riche et de celles que l'on trouve sans chercher.

Ils s'arrêtaient sur les places des villages qu'ils traversaient, le violonneux faisait vibrer sa chanterelle et ils sautaient avec un entrain que les Corybantes n'eussent point désavoué. Il me fut conté que l'attrait de ces expéditions était un peu sans doute dans le salaire que la Bourgogne réserve à ses vendangeurs de renfort, mais beaucoup aussi dans l'excessive liberté dont s'agrémente ce regain d'existence nomade. Bacchus est décidément le dieu dont le prestige a le mieux résisté. Après cela, ces aubergistes de campagne sont si médisants!

***

Pour avoir été fécondes en ridicules, les prédilections champêtres de la génération présente n'en auront pas moins d'heureux résultats. L'homme ne fait jamais autant de bien que lorsque ce n'est pas ce bien qu'il vise. Les donjons en carton-pierre, les chalets ridicules, les jardins grotesques passeront avec ceux qui les auront construits. Ce qui ne passera pas, ce sera l'habitude de l'éducation au grand air, ce seront les goûts des travaux horticoles, agricoles, celui des distractions fortifiantes et honnêtes de la vie des champs que, presque sans le vouloir, ces villégiateurs improvisés par la mode, auront inculqués à leurs enfants.

A bien peu d'exceptions près, on n'aime la campagne que si on la comprend dans son ensemble aussi bien que dans ses détails; pour la comprendre, il faut avoir été élevé dans ce milieu très spécial. Rien ne remplace sur ce point les leçons que l'enfant se donne à lui-même dans ce jardin où on l'abandonne et où il surprend les mystères de l'éclosion des plantes et des insectes, les secrets de l'incessant travail de la nature. La science ne fera, plus tard, que régler, coordonner, expliquer ce que les instincts d'observation lui auront révélé, et il aura pour ce qu'il aura appris de la sorte cette prédilection qui nous attache à ce que nous croyons avoir créé.

Voici une petite historiette qui donne la mesure des *lapsus* auxquels vous exposent des débuts trop tardifs dans le rôle de gentleman-farmer. Un industriel parisien venait d'acheter une terre dans les environs de Rouen, et pour la première fois il exploitait ses domaines. Il avisa une pièce de blé qui, ayant été plus richement fumée, était plus haute, mieux garnie que toutes les autres; il la fit remarquer à celui de ses fermiers qui l'accompagnait en lui demandant avec une nuance de reproche pourquoi tous ses champs ne ressemblaient pas à celui-là.

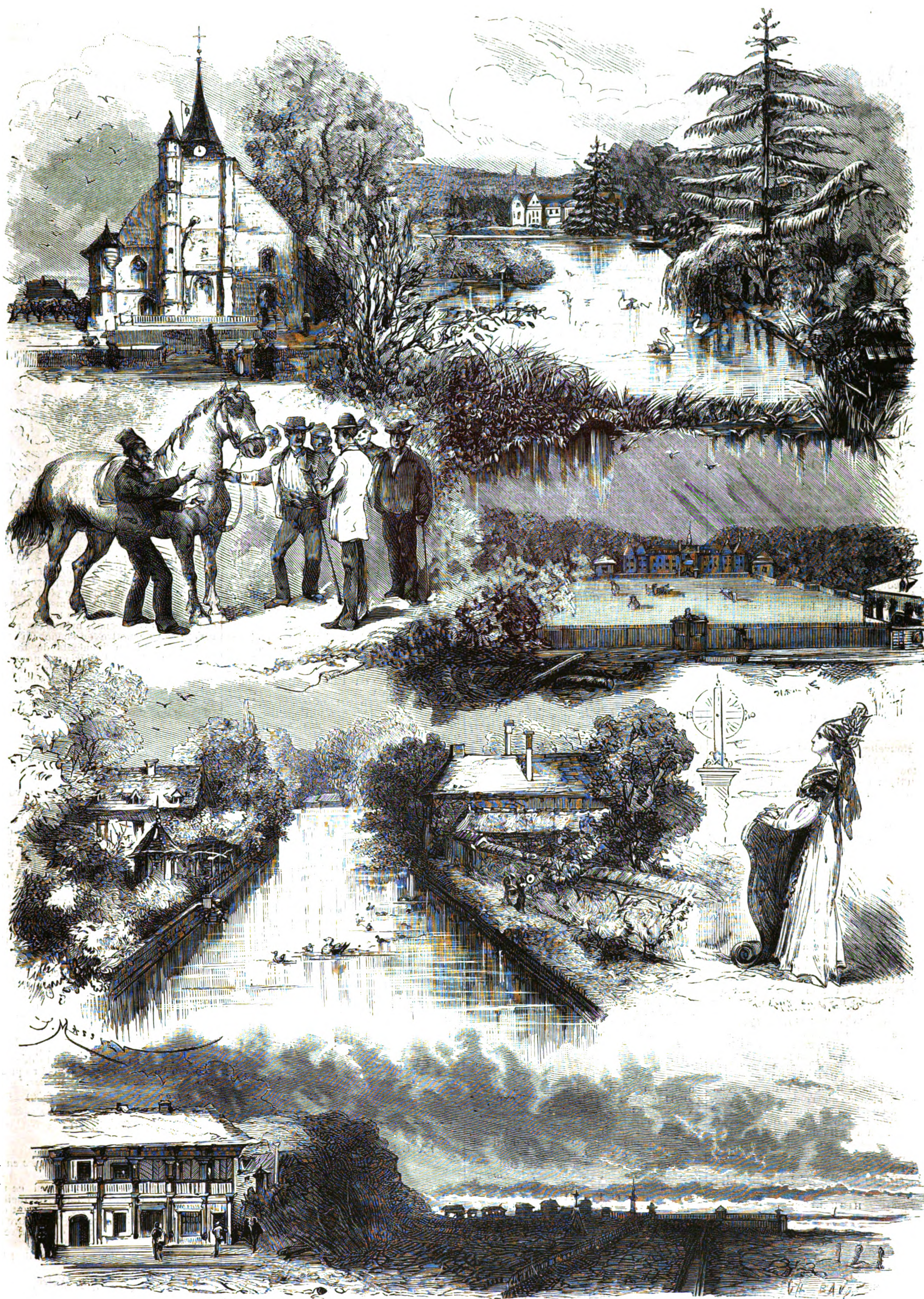
— Bé dame! monsieur, répondit le paysan, un gars normand à l'œil narquois sous une chevelure ébouriffée, c'est que c'ti là, c'est un blé de deux ans, voyez-vous.

— Ah! parbleu! vous avez raison, mon ami, répondit majestueusement le maître, il faut que j'aie été bien distrait pour ne pas le reconnaître tout de suite.

G. DE CHERVILLE.

LE NOUVEAU CHEMIN DE FER DE MOTTEVILLE A SAINT-VALERY.

1. Les bois de Motteville. — 2. La gare de Motteville. — 3. Une allée du parc du château. — 4. L'étang aux canards. — 5. La route de Doudeville. — 6. Le relais. — 7. Aspect du pays de Caux. — 8. Campement dans les bois. — 9. Au vert. — 10 Motteville.



LE NOUVEAU CHEMIN DE FER DE MOTTEVILLE A SAINT-VALERY.

1. L'église de Doudeville. — 2. Le parc de Cany. — 3. La Durdent, à Cany. — 4. Les ruines du château de Galleville. — 5. Le bidet du docteur, — 6. Anciennes modes du pays de Caux. 7. Une vieille maison sur le port de Saint-Valery. — 8. Saint-Valery.

REVUE FINANCIÈRE

Ce qu'on redoutait tant, l'intervention de la politique dans les affaires, notre Bourse vient d'en éprouver l'effet: la crise ministérielle a déterminé cette semaine une baisse telle que nous n'en avons pas vue depuis longtemps.

Jeudi le marché avait déjà donné quelques signes de faiblesse, mais les acheteurs avaient pu, par d'énergiques efforts, préserver la cote d'un effondrement ; jusqu'en clôture, les cours s'étaient soutenus; mais vendredi la situation avait pris assez de gravité pour que toute résistance devint inefficace; des offres énormes se sont produites ; rentes et valeurs ont été entamées. Le lendemain samedi, sur le bruit d'arrangements pris en conseil, la Bourse s'est assez vigoureusement relevée. On a pu croire que la réaction touchait à son terme; malheureusement la retraite de M. de Freycinet a bien vite dissipé cette illusion et la séance de lundi a été signalée par une nouvelle faiblesse.

Mardi, enfin, l'incertitude des nouvelles et l'insuccès de toutes les combinaisons proposées, nous ont tenus en haleine, car nos hésitations ont continué; elles menacent de se prolonger plusieurs jours.

Telles sont les vicissitudes par lesquelles notre Bourse a passé.

On voudra bien remarquer que dans ce flux et dans ce reflux des cours, la question d'Orient n'a joué aucun rôle. De parti pris, la Bourse refuse de croire aux conséquences fâcheuses de l'intervention; elle admet que l'action combinée des puissances pourra retarder la dissolution et la chûte de l'empire ottoman. Cet optimisme pourrait bien être démenti par les événements.

Nos rentes françaises ont été atteintes assez fortement par la réaction, cependant tout en descendant bien au-dessous de 120 et de 86, elles ont fait preuve de fermeté et de bon classement. Aucun titre ne saurait être plus élastique ni plus résistant que le Cinq. Un peu moins ferme, le Trois, que son coupon détaché ne défendait plus, a cédé plus facilement.

Parmi les Sociétés, les plus fortement atteintes sont la Banque d'Escompte, la Banque de Paris, le Lyonnais et le Mobilier espagnol.

Le Foncier a perdu le cours de 1400, mais, au-dessous de cette limite, de bons achats du comptant ont arrêté sa chute ; il suffira de quelques bonnes demandes pour le ramener à ses cours les plus brillants. On annonce que l'affaire du Crédit Algérien est aujourd'hui décidée et qu'elle aurait déjà fait son apparition si la crise ministérielle ne l'avait retardée.

Les Nouvelles Communales continuent à se classer à 486, leur cours d'émission.

De toutes les valeurs industrielles, l'action du Suez a été la plus mal traitée, elle est tombée à 1,200 fr., le Gaz a mieux résisté.

Sur nos chemins français les offres sont peu nombreuses et la baisse modérée.

Quant aux Fonds étrangers sur lesquels nos embarras intérieurs ne peuvent avoir beaucoup d'influence, ils ont baissé par relation : le florin-or à 76 50, le Hongrois, à 92 90, l'Italien à 85 65, le Russe à 94 50, l'Unifiée égyptienne à 320, subissant le contre coup violent de notre effondrement.

Les Bons de l'Assurance financière se sont maintenus à très petite distance de leurs cours de huitaine à 368 75 et 370, Sur cette valeur la baisse générale a peu de prise; un capital placé en rentes assure par le cumul des intérêts composés le remboursement du Bon à 2,500 fr.; ce dépôt inaliénable est une garantie complète, absolue.

Les actions de la *Société des Carrières françaises et belges réunies* ont eu un marché aussi actif que le permettent les circonstances; dans quelques jours la Banque Industrielle aura achevé le placement de cette valeur qui dès maintenant bénéficie d'une prime. Il est bon de rappeler que le dividende de l'entreprise a été, pour 1879, de 33 francs dont 15 ont été payés en janvier dernier et dont le solde (18 fr.) le sera à la fin du mois courant.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

M. le comte de Chambord a quitté Frosdorf pour se rendre à Ebenzwein dans la Haute-Autriche.

M. le comte et la comtesse de Bardi sont arrivés à Paris et comptent y passer quelques semaines.

Le marquis de Tseng, l'ambassadeur chinois, est de retour de Saint-Pétersbourg et s'occupe de son installation dans un hôtel particulier, 7, avenue d'Eylau.

Le grand duc Constantin restera encore ici une dizaine de jours en revenant d'Angleterre et prendra la mer sur le nouveau yacht de l'Empereur pour faire le tour des côtes de France et d'Espagne.

S. M. l'Impératrice d'Allemagne qui était en villégiature à Cologne est arrivée cette semaine à Baden.

Le prince Orloff est arrivé à Menton accompagné de ses deux fils.

Il est question à la Cour d'Espagne de plusieurs mariages. L'infante Marie de la Paz épouserait l'archiduc Charles-Etienne, frère cadet de la reine Marie Christine. — L'infante Eulalie serait fiancée au prince Antoine, fils du duc de Montpensier. Enfin la fille ainée du duc de la Torre serait unie à un jeune havanais très connu. On parle aussi du mariage du prince Charles Ferdinand, héritier de la couronne de Portugal avec une princesse de la famille impériale de Russie.

M^{lle} de Wimpffen, fille de l'ancien ambassadeur d'Autriche à Paris, épouse M. de Montalin; M. Al. d'Ornano, épouse M^{lle} Olga Gérard de Rayneval et le capitaine Napoléon Rey, M^{lle} Pinto de Araujo.

Le prince de Galles serait dans l'intention, dit on, de passer une quinzaine de jours à Paris. — Déjà la princesse de Sagan préparerait à Mello une réception splendide en honneur des Altesses Royales qui auraient accepté d'assister à une grande chasse dans les environs de ce château.

Au grand dîner donné par l'ambassadeur d'Espagne pour fêter la naissance de la princesse des Asturies, on a appris par une dépêche que le roi don Alphonse avait conféré les insignes de la Toison d'or à un des convives, l'infant don Antonio de Montpensier.

Samedi dernier, le mariage de M^{lle} Alexandrine-Jeanne de Bucy, avec le baron de Menesson. Parmi les assistants, le maréchal de Mac-Mahon et la maréchale, le marquis et la marquise de Rosambo, le duc et la duchesse d'Audiffret, le duc de Broglie, le comte de la Rochefoucauld, etc.

Un duel dont l'issue a été fatale, a eu lieu à Moulins, entre deux officiers. M. Beaudoux s'étant enferré à la première passe a immédiatement succombé. — Autre duel, le vicomte de Granpré a été blessé d'une balle dans l'épaule droite par M. de Brione, une question de famille était la cause de cette rencontre.

SPORT HIPPIQUE

Courses du Bois de Boulogne, 19 *septembre*.

L'Omnium. Voici ce qu'on disait la veille :

La course est *très-ouverte*, c'est-à-dire très incertaine, aucun des vingt concurrents n'ayant de supériorité marquée. *Fitz Plutus* n'est pas en forme. *El Rey* a de bonnes chances, mais passe pour manquer de cœur et pour détester la lutte en nombreuse compagnie; *Saint-Jean* n'a pas à se plaindre du poids, il est plus à craindre que *Forte-en-Gueule; Clélie* est mieux que jamais elle n'a été, elle justifie la préférence du Betting, *Milan II* n'est pas à dédaigner, *Shéridan* non plus. *Réveillon* monté par Rolf a ses partisans. *Vignemale* s'il est bien, est redoutable, mais il court de mauvais bruits sur l'état d'une de ses jambes. *Optimia* est en faveur après de bons galops. — Et là-dessus on cotait El Rey à 7, Milan II et Clélie à 8; Optimia 10, San Stefano 12, Fitz Plutus 14, et puis Virulent, et puis le reste du lot.

Au moment de la course, *Clélie* était favorite, et on engageait gros jeu sur *Baronne*. Le départ, assez précipité, a été très-défavorable à plusieurs chevaux, à *Clélie* entre autres; en entrant dans la ligne droite, *Fitz Plutus* et *El Rey* ont paru avoir bonne chance, mais bientôt *San Stefano* et *Milan II* prenaient la tête et la course se trouvait réduite à un match entre eux. La victoire est restée à *San Stephano*, qui était à 20/1; 2^e *Milan II*, 3^e *Shéridan*, 4^e *Australie*, 5^e *Boum*, 6^e *Virulent*. Le succès du poulain de M. de Juigné a mis en joie les bookmakers ; on évalue à 200000 fr. le bénéfice de Saffery. Le fils du financier Blanchard a récolté 150000 fr. avec 4000 fr. qu'il avait exposés. La journée a débuté par le prix de Glatigny, 6000 fr. Distance 2200. Le gagnant a été *Fils-de l'Air*. Dans le prix de la Prairie, *Loisir* a gagné facilement d'une demi-longueur; *Roseraie* 2, *Levrier* 3. — Le gros prix de Royal Oak a été cueilli par F. Archer montant *Beauminet;* le *Lion* ne s'est pas montré de taille. Les deux Lagrange, Milan et Fleuret étaient derrière.

Le prix de Sablonville pour chevaux de 2 ans, distance 900 mètres, a été gagné d'une tête par *Parisienne* à M. Edm. Blanc; *Totote* 2^e, *la Morlaye* 3^e.

Le prix de la Celle-Saint-Cloud, 5000 fr. en 2400 mètres, a été gagné par *la Frileuse*, au haras de Martinvast.

Nous ne pouvons parler que des principales courses de la réunion de Doncaster; le prince de Galles n'y assistait pas. Malgré le temps détestable qu'il faisait les spectateurs étaient nombreux. *Reveller* favori (avec *Bonnie-Marden*) a remporté le prix du grand handicap.

Dans le Saint-Léger, c'est *Robert-the-Devil* qui est arrivé en tête avec trois longueurs. Son succès le classe définitivement comme le meilleur cheval de 3 ans. *Cipolata* qui a très bien couru a pris la seconde place, précédant *the Abbot* d'une encolure. *Beauminet* n'était que 5^e. — Quant au fameux *Ben d'Or* il a été complétement battu; à 300 mètres du poteau il était fini. La pluie qui avait fortement détrempé le terrain a été funeste au cheval du duc de Westminster qui certainement a moins de fond que Robert-the-Devil.

Les liquidations de société et les ventes de yearlings ont donné beaucoup d'animation au marché des pur sang ; la vente du baron de Varenne est annoncée pour le 25. MM. Edmond et Camille Blanc paraissent vouloir renoncer au Turf.

Courses de Vincennes, 20 septembre.—Bien meilleure température que la veille : vint-neuf concurrents et cinq prix. Le prix de Fontenay gagné par *Lusignan* que le comte de Turenne a réclamé pour 14800 fr. Le prix de Montreuil gagné assez facilement par *Brise; Brelan*, second. Le prix de la Gare gagné par le favori *Canot*. Celui de Bréviande par *Patricius;* le prix Saïd par *Gavroche*.

SPORT NAUTIQUE

Vendredi matin une centaine de personnes s'étaient rendues au bois de Boulogne, auprès du grand lac pour assister à des courses de modèles, sur l'invitation de M. Fonade, président du Model-Yacht Club de Paris, mais au moment ou le signal allait être donné, le conservateur s'est opposé à ce que la course eut lieu en déclarant procès-verbal à tous les coureurs ; le prétexte mis en avant est que si le lac est disponible pour les bateaux d'enfants, il ne l'est pas pour les constructeurs venant faire des essais en public.

Les amateurs de ce sport se sont retirés assez désappointés et ont immédiatement adressé leur requête à M. le préfet de la Seine. Devaient courir: *Volante*, à M. Fonade; *Figaro*, à M. L. Pharaon; *Arrow*, à M. Hennelle; *Juliette*, à M More; *Satanella*, à M. Milon; *Osman-Pacha*, à M. Mongel et *Wala-Lily*, à M. Clère.

M^{lle} Elisa, la célèbre écuyère du cirque quitte Paris à la fin du mois ; elle a contracté un engagement d'un an avec le directeur de la troupe Renz et doit parcourir l'Allemagne où l'attendent d'enthousiastes ovations.

Cette gracieuse artiste, après avoir été discutée et amoindrie, a fini par conquérir tous les suffrages et ses admirateurs ont peine à se consoler de son prochain départ. Elle laissera ici un très grand vide. M^{lle} Elisa Pézold peut en effet être considérée aujourd'hui comme l'incarnation la plus poétique de l'équitation de haute école.

Le prince Alexandre Bibesco vient d'émerveiller les habitants de Saint-Martin d'Uriage, par l'intrépidité avec laquelle il a fait la dangereuse ascension du Belladone. Aux trois quarts de la pyramide effilée le prince ayant laissé échapper son bâton ferré, s'écria qu'il s'en taillerait un autre au sommet du pic, ce qu'il a fait.

Une seconde grande chasse a été organisée par les soins du marquis d'Alta-Villa à Fontenay-Fresigny. Les tireurs étaient S. A. le prince Philippe de Bourbon, MM. le comte de Meffray, Bellecroix, marquis de la Merced etc., on a abattu 80 pièces.

On mande de Nantes, en date du 19 septembre, qu'un jeune Rochelois, en villégiature à Pornic, vient de gagner une somme de 5000 fr. au jeu du pari qu'il avait fait d'aller à la nage jusqu'à l'île de Noirmoutiers, soit une distance d'environ six milles sans être suivi d'aucune embarcation. L'intrépide nageur a accompli ce trajet sans éprouver une trop grande fatigue.

SAINT-HUBERT.

LA CHENILLE DE GOETHE

Personnages :

GOETHE, *premier ministre du duc de Saxe-Weymar.*

ECKERMANN, *ami et secrétaire de Goëthe.*

UN VALET.

FRÉDÉRIKA BREMER, *jeune première du théâtre Grand-Ducal.*

(*La scène se passe en 1805, au palais Ducal, dans les appartements de Goëthe*).

SCÈNE PREMIERE

ECKERMANN. — Pourquoi l'illustre Goëthe est-il si morose?

LE VALET. — Monsieur, cela pourrait bien venir de ce que son chocolat a mal coulé.

ECKERMANN. — La raison?

LE VALET. — Parce que l'officier de cuisine n'y a pas mis assez d'eau.

ECKERMANN.— L'observation a son prix. Notre grand poète touche à l'âge où la digestion devient la grande affaire de la vie. Si les spiritualistes m'entendaient, ils me blâmeraient, j'en suis sûr, de ce que je signale un tel fait très crûment, sans préliminaires. Dans l'espèce, ces doux philosophes ne sont pas des hommes à entendre ni à croire, puisqu'ils mangent si peu qu'on arrive à constater qu'ils ne mangent pas du tout. Klopstock ne vit que de lait; un autre, de la même école, ne consomme que du miel. Il faut du chocolat à Goëthe, mais le chocolat commence à mal passer.

LE VALET. — Tout ce que vous dites est fort bien, monsieur, mais il suffira, je crois, de mettre à l'avenir un peu plus d'eau dans la chocolatière.

ECKERMANN. — Bien dit. Kant n'aurait pas mieux parlé. Assez là-dessus. Va-t-en. (*Le valet disparait.*) Il faut que je m'approche de mon illustre ami.

SCÈNE II

ECKERMANN. — Cher maître...

GOETHE, *en rangeant des papiers.* — Bonjour, Eckermann. Assieds-toi là, sur ce tabouret.

ECKERMANN. — Je voulais vous dire...

GOETHE. — Non, ne me dis rien. Tu es ici, non pour parler, mais pour écouter, comme tous les amis des grands poëtes. Et d'ailleurs ne m'interromps point parce que j'ai une tirade à faire.

ECKERMANN, *à part.* — C'est juste, des tirades, il en fait de vingt à vingt-cinq par jour.

GOETHE, *sans l'écouter.* — Inconcevable ironie du sort! Hier au soir, en me couchant, je me proposais d'employer la prochaine matinée à tracer le plan d'une comédie qui se cache obstinément dans un des plis les plus secrets de ma tête. Toute la nuit, j'y avais pensé, même en rêvant. Il s'agissait de mettre en scène un triple drame, fécond en incidents de théâtre : *le Mariage à temps, le Mariage à perpétuité, le Mariage à mort.* C'était une manière aimable de traiter devant des spectateurs assis dans leurs loges l'âpre question du divorce et de l'union indissoluble. — Mais voilà ce que deviennent les idées les plus généreuses! On prend, le matin, une tasse de chocolat au pur caraque; le chocolat passe mal, et la triple et merveilleuse comédie rêvée ne se fait pas. Je n'ai, ce matin, pas plus d'imagination qu'un employé au télégraphe.

ECKERMANN. — Cher maître, je voulais précisément vous dire...

(*On frappe trois coups à la porte.*)

GOETHE, *vivement.* — Tais-toi donc. N'entends-tu pas qu'on a frappé ? Qui cela peut-il être ? Ah! si ce pouvait-être Schiller, si c'était mon cher Achate, il n'y aurait que demi-mal dans le fait de cette digestion laborieuse. Au théâtre, il est à bon droit tenu pour le premier, l'auteur des *Brigands*, et grâce à lui, peut-être pourrais-je retrouver à l'instant même, le fil de mon idée rompue. D'ailleurs nous causerions un peu du décret de la Convention nationale qui l'a proclamé citoyen français avec le contre-seing de Danton. Très beau monument d'histoire littéraire, mais dont la forme prête à rire. Voyez-vous ces législateurs de Paris, disciples de Voltaire, qui ont décerné un honneur à un poëte étranger et qui, ne sachant pas l'allemand, nomment dans leur loi mon Schiller, le *citoyen Gille? — Citoyens Gilles* vous-mêmes, messieurs ! Mais qu'y faire? Au moment où il faisait voter le décret, le girondin Vergniaud avait peut-être pris du chocolat qui ne voulait pas passer.

(*On frappe pour la seconde fois.*)

SCÈNE III

GOETHE. — Entrez.

(*Paraît une jeune et belle femme en toilette de ville.*)

ECKERMANN. — Cher maître, si ce n'est pas Schiller, c'est, du moins, le meilleur de ses interprêtes dans *Don Carlos* et dans *Intrigue et Amour*; c'est Fréderika Bremer, la première comédienne du théâtre de Weymar.

GOETHE. — Dis donc la perle de l'Allemagne littéraire.

FRÉDÉRIKA BREMER. — Votre servante se borne à souhaiter le bonjour à l'auteur de *Faust* et de *Wilhelm Meister*.

GOETHE. — Soyez la bien venue chez moi, étoile de notre ciel dramatique. Mais pourquoi tant d'émotion ! Vois donc, Eckermann, comme elle est pâle.

FRÉDÉRIKA BREMER. — Grand homme, on le serait à moins.

GOETHE. — Que vous est-il donc arrivé, ma belle enfant?

FRÉDÉRIKA BREMER. — Une impression de terreur et d'effroi.

GOETHE. — Où ça?

FRÉDÉRIKA BREMER. — Dans ce palais même, chez vous.

GOETHE, *vivement.* — On vous a effrayée chez moi! Qu'est-ce que cela veut-dire ?

FRÉDÉRIKA BREMER. — Avant d'arriver à cette porte, tout à l'heure, j'ai eu à traverser votre salle à manger. Là, j'ai rencontré un monstre.

GOETHE, *même jeu.* — Un monstre! Fritz, mon valet?

FRÉDÉRIKA BREMER. — Du tout. Un serpent.

ECKERMANN. — Un serpent!

FRÉDÉRIKA BREMER. — Oui, mais de très petit format.

GOETHE, *avec un éclat de rire.* — Ah! j'y suis maintenant. Ce n'est pas un serpent; ce serait tout au plus une chenille.

FRÉDÉRIKA BREMER. — Tout ce qu'il vous plaira, mais c'est noir, c'est gris; cela se tord en mouvements désordonnés. Ah! j'ai eu une peur!

ECKERMANN. — Et ce monstre est encore à la même place ?

GOETHE, *avec gravité.* — J'espère bien que oui, par exemple! Au fait pourquoi n'irions-nous pas lui faire une visite à ce monstre? (*A l'actrice.*) Rassurez-vous, belle enfant, nous serons deux pour vous protéger. Vous voyez qu'il n'y a aucun péril. Allons, venez.

(*Tous trois passent dans la pièce voisine. Sur le poêle, au milieu de feuilles de mûrier, s'étend un ver-à-soie.*)

FRÉDÉRIKA BREMER, *mettant les mains sur ses yeux.* — C'est bien mon serpent! Je le reconnais.

GOETHE, *sur le ton familier.* — Il faut que je vous apprenne pourquoi cet insecte se trouve ici. D'abord c'est de la haute politique. Pour ne pas acheter de soie à l'Italie et à la France, le grand-duc a voulu établir à Weymar une magnannerie. La première question à résoudre consiste à savoir si ce ver divin est éducable dans ce pays. Chacun des ministres en a pris un et l'a exposé en ses appartements. Voici le mien. Il m'a été donné par le prince Rodolphe. Vivra-t-il? Je l'espère. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que je vais bien amuser Son Altesse et toute la cour en racontant qu'il est parvenu à jeter l'épouvante dans le cœur de l'actrice qui est la plus habituée à jouer avec le poignard du drame et le poison de la tragédie. Comme ce trait va égayer les princesses!

FRÉDÉRIKA BREMER. — Mon grand poète, si les princesses le voyaient, croyez qu'elles éprouveraient autant d'effroi que moi-même. Ah! l'horrible chenille!

GOETHE. — Encore un coup, ce n'est pas une chenille. Sachez du reste que, sans ce petit reptile, vous ne seriez rien ou presque rien. Vous n'auriez pas ces bas fins que dessinent si bien votre jambe faite au tour. Vous n'auriez pas de robe pour modeler votre taille de guêpe. Vous n'auriez aucun de ces rubans couleur de feu qui rehaussent avec tant d'éclat l'ébène de vos cheveux. Vous n'auriez pas le petit châle français aussi riche en arabesques qu'une chape d'évêque et qui, de loin, vous fait ressembler à un papillon aux ailes nacrées.

FRÉDÉRIKA BREMER, *un peu rassurée.* — Mais, cher poète, d'où vient ce petit monstre?

GOETHE. Ce ver-à-soie est l'arrière petit-fils du serpent de l'Eden qui a tenté notre mère Eve et perdu le genre humain. Il tente aussi. Il fait aussi perdre les âmes. Mais, excepté vous, les petites-filles d'Eve ne le fuient pas. C'est qu'il y a progrès. Aujourd'hui, voyez-vous, la femme est forte. Elle ne mangerait plus la pomme; non, elle mangerait le serpent.

ECKERMANN. — Tiens, c'est un mot, ça. Je vais l'inscrire sur mon calepin.

FRÉDÉRIKA BREMER. — Moi, je le répéterai à la répétition.

GOETHE, *s'animant.* — Pour en revenir à ce petit monstre, il fait aussi quelque bien. Par exemple, comme il est nombreux en Chine, au Japon, dans l'Inde, chez les Arabes, il nourrit cinquante millions d'Asiatiques et à peu près dix millions d'Européens. S'il venait à disparaître, la terre serait pleine de gémissements. (*En souriant.*) Mais il ne se contente pas de faire l'étoffe pour les robes, il file aussi le papier spécial avec lequel les gouvernements font les billets de Banque.

FRÉDÉRIKA BREMER. — Que dites-vous là? c'est de lui que vient la matière avec laquelle on fait les billets de Banque! Grand poète, arrangez-moi un numéro de la *Gazette d'Augsbourg* et j'emporte le petit monstre chez moi!

GOETHE, *tout bas à Eckermann.* — Eh bien, tu le vois : c'est toujours l'histoire du Paradis terrestre qui recommence.

PHILIBERT AUDEBRAND.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Dimanche dernier a eu lieu à Saint-Germain l'inauguration de la statue de M. Thiers, par M. Antonin Mercié, l'auteur du *David*, du *Gloria Victis* et du *Génie des Arts*.

M. Thiers est représenté assis, sévèrement boutonné; la main droite s'appuie sur le genou, la gauche repose sur la carte de France. L'expression du visage est méditative. A ses pieds est déposée une branche de laurier.

Le piédestal, dont le soubassement en granit de Cherbourg est entouré d'une balustrade en fer forgé d'un joli travail, s'élève sur une superficie d'environ 60 mètres, au milieu de massifs de fleurs et de boulingrins. Le socle proprement dit, en pierre de Lorraine, est de forme quadrangulaire. Sur la face principale, décorée d'une couronne semée d'étoiles, où le mot *Patrie* est gravé, on lit l'inscription suivante :

A THIERS

Libérateur du territoire
Premier président de la République
Hommage national
19 septembre 1880

Sur la face latérale droite, un cartouche en bronze orné de lauriers porte les mots:

HISTORIEN
RÉVOLUTION FRANÇAISE
CONSULAT EMPIRE

Sur la face latérale gauche, sur un même cartouche est inscrit:

ORATEUR
CHAMBRE DES DÉPUTÉS 1832-1848
ASSEMBLÉE NATIONALE 1848
ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE 1849-1851
CORPS LÉGISLATIF 1863-1870
ASSEMBLÉE NATIONALE 1870-1876
CHAMBRE DES DÉPUTÉS 1876-1877

Enfin, sur la face postérieure, également décorée d'une couronne, se voit l'inscription suivante:

Né à Marseille
Le 15 juin 1797
Mort à Saint-Germain-en-Laye
Le 3 septembre 1877

Ce piédestal a deux mètres de haut. Avec l'addition de la hauteur des soubassements et du remblai qui le supporte, on peut constater que la statue se dresse à environ trois mètres cinquante au-dessus du sol de la place.

D'après le plan primitivement adopté par le baron Haussmann, le musée municipal installé à l'hôtel Carnavalet devait avoir un caractère général. Aussi la Ville avait-elle fait l'acquisition de diverses collections destinées à y figurer : collections de meubles anciens, d'ustensiles de ménage, d'étoffes, etc.

Ce plan d'organisation a été modifié par le préfet de la Seine, sur la demande du Conseil municipal de Paris. Il a été décidé que le musée Carnavalet ne renfermerait désormais, avec la bibliothèque de la Ville, que des collections d'un caractère historique.

En conséquence, tous les objets n'ayant pas ce caractère devront être éliminés et vendus aux enchères publiques.

M. Hérold vient de constituer une commission spéciale chargée de procéder à cette élimination et d'indiquer les objets à conserver.

Cette commission est composée de la manière suivante; MM. Vergniaud, secrétaire général de la préfecture de la Seine, président; Forest, Hattat et Jobbé-Duval, membres du Conseil municipal de Paris; Hauréau, directeur de l'Imprimerie nationale; Prévost de Longperrier, membre de l'Institut; Du Sommerard, directeur du Musée de Cluny, et Cousin, secrétaire.

M. Ribot, le sympathique artiste, est aujourd'hui parfaitement remis de sa longue et cruelle maladie.

M. Ribot travaille en ce moment à un tableau qui fera certainement sensation au Salon de 1881 : « Une descente de croix. »

On écrit d'Athènes, 9 septembre, à la *Gazette d'Augsbourg*:

On reçoit de très-intéressants renseignements sur les fouilles que l'école d'archéologie française fait opérer dans l'île de Délos, sous la direction de M. Homolle. On a découvert, notamment, une maison qui, d'après son style architectural et sa disposition intérieure, est entièrement semblable à celles de Pompeï. Les journaux grecs insistent pour que la Société grecque d'archéologie fasse elle-même pratiquer des fouilles sur le territoire de cette île célèbre.

A Berlin, on va commencer, cet automne, les travaux pour la construction d'un musée destiné à recevoir les collections ethnologiques, préhistoriques et anthropologiques. La question était depuis longtemps pendante, mais n'a été résolue que depuis peu. L'édifice sera construit dans le voisinage du musée industriel.

Voici la liste des travaux en cours d'exécution à la manufacture nationale des Gobelins.

Tapisseries de haute lisse :

La Peinture céramique. — *Le Feu*, de M. Lechevalier Chevignard, destiné au salon d'honneur du Musée céramique de Sèvres ; deux tapisseries du même artiste sont depuis longtemps en place, ce sont *sculptura* et *tornatura*.

Huit panneaux de verdures d'après MM. de Curzon, Bellel, Colin, Harpignies, Nergoffes, Lansyer, G. Lacroix et P. Flandrin; ces tapisseries décoreront les panneaux de l'escalier principal du Sénat.

Dix huit panneaux pour un salon du Palais de l'Élysée; les modèles sont de M. Galland.

La *Filleule des Fées*, grande tapisserie d'après M. Mazerolle.

L'*Apothéose d'Homère* d'après le tableau de M. Ingres.

Tapis de la savonnerie.

Tapis de pied pour le palais de Fontainebleau, composition de M. Dieberle.

Deux tentures pour le Panthéon, modèles de M. Lameire.

Les travaux en préparation sont la grande tapisserie mise au concours en 1880 et confiée à M. Ehrmann qui a remporté le prix; elle est destinée à la chambre dite de Mazarin à la bibliothèque nationale et représente le Génie des arts, des Sciences et des Lettres dans l'antiquité, puis une série de tentures au point de la savonnerie, dont les modèles sont de M. Lameire et qui seront placées dans le salon d'attente du palais de l'Élysée.

Pour compléter ces renseignements, nous devons ajouter que la manufacture de Beauvais contribuera à la décoration de l'escalier du Luxembourg par quatre tapisseries d'après les modèles de Mme Escallier et de MM. Mairiat, T. Faivre et E. Petit; les artistes ont pris pour motifs les groupes de fleurs si excellemment interprétés par les tapissiers de Beauvais.

M. Ch.-Jules Labarte, membre libre de l'Académie, vient de mourir à Boulogne-sur-Mer, dans sa 84e année. Il avait été élu en 1871, en remplacement de M. Ch. Texier, voyageur-archéologue. Ses principaux ouvrages sont: 1° *L'histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance*; 2° *La peinture sur émail dans l'antiquité et au moyen âge*; 3° *Le palais impérial de Constantinople et ses abords, tels qu'ils étaient au Xe siècle.* M. Labarte lègue à l'Académie un magnifique exemplaire du premier de ces ouvrages.

LE PHOTOPHONE

OU TÉLÉPHONE OPTIQUE DE M. GRAHAM BELL.

Le domaine de la science confine aux limites de celui du merveilleux. Si l'on en croit les nouvelles qui nous parviennent d'Amérique, — et nous avons, en général, quelque raison de les tenir pour suspectes, — M. Graham Bell, l'heureux inventeur du téléphone, serait parvenu à *transmettre la parole à distance à l'aide d'un rayon lumineux*.

Comme il s'agit ici d'un savant illustre, dont le nom n'a jamais été mêlé aux *canards électriques* qui nous ont envahis depuis quelques années, nous devons examiner avant de crier à l'invraisemblance et à la duperie.

Nous nous réservons de décrire complètement les appareils de M. Graham Bell dès que les renseignements suffisants nous seront parvenus, mais ceux que nous possédons déjà montrent que l'idée, si incroyable qu'elle paraisse, et malgré les difficultés nombreuses qui l'entourent, n'a rien de chimérique et d'irréalisable, depuis les dernières découvertes.

Voici donc, en attendant de plus amples détails, l'idée originale grâce à laquelle M. Bell serait parvenu à *faire parler un rayon de lumière*.

La transmission complète comprend, naturellement, un poste expéditeur et un poste récepteur, distants, d'après les premières expériences annoncées, de plus de deux cents mètres. Le poste expéditeur envoie au poste récepteur un rayon de lumière dans des conditions telles que son intensité soit *synchrone* avec les vibrations de la voix émises dans l'appareil placé à ce poste expéditeur, c'est-à-dire qu'ici, la vibration d'une plaque devant laquelle on parle, au lieu de réagir sur un aimant et une bobine pour y développer des courants d'induction, est utilisée au contraire pour faire varier la puissance du rayon lumineux.

Il serait impossible de faire comprendre sans dessin l'appareil qui permet d'obtenir ce résultat; disons seulement qu'il repose sur des principes connus et souvent expérimentés.

Voyons maintenant comment ce rayon lumineux, d'intensité variable, ce rayon lumineux *vibratoire*, en quelque sorte, va se transformer *en sons articulés* au poste récepteur.

Nous allons retrouver ici comme appareil récepteur le téléphone Bell relié à une plaque de sélénium dont nous avons fait connaître ici même les singulières propriétés dans le n° du 4 septembre 1880. Rappelons-les en quelques mots.

Lorsqu'un rayon de lumière tombe sur une plaque de sélénium convenablement préparée, il diminue sa *résistance électrique* dans un rapport direct avec son intensité. Ces propriétés, jusqu'ici assez mal définies, ont été, paraît-il, très soigneusement étudiées par M. Bell qui est parvenu à donner au sélénium une très grande sensibilité. On devine maintenant le fonctionnement du récepteur. Le rayon lumineux de résistance variable avec la voix humaine qui le gouverne au poste expéditeur, va tomber sur le sélénium placé au poste récepteur. Si l'on place maintenant ce petit morceau de sélénium dans le circuit d'une pile et d'un téléphone Bell ordinaire, les variations de résistance électrique causées par le rayon lumineux vibratoire se traduiront par des variations dans l'intensité du courant, variations qui, comme on le sait, se transforment en *sons articulés* dans le téléphone. N'est-ce pas tout simplement merveilleux, cette onde sonore transformée instantanément en onde lumineuse, puis en courant électrique et finalement en onde sonore et reproduisant la parole après toutes ces transformations?

Il ne s'agit plus ici, comme on l'avait dit à tort un instant, de téléphote reproduisant les images à distance par l'électricité, avec un nombre de fils considérable, mais d'une onde lumineuse servant de véhicule à la parole articulée. Dans le premier cas, il faut des actions *simultanées*, dans l'autre, au contraire, des actions très rapides, il est vrai, mais *successives*. Cette différence, peu importante en apparence, est un abîme qui sépare les deux idées.

Dans quelques jours nous connaîtrons tous les détails de cette merveilleuse découverte, à laquelle nos connaissances actuelles ne sauraient refuser la *possibilité* et nous en exposerons ici même tous les procédés de réalisation.

Le jour arrive où la poésie devra s'incliner devant la science, car jamais poete, dans ses images les plus hardies, n'a osé *dire* ce que la science peut aujourd'hui *réaliser : « Un rayon de soleil apportant » une* PAROLE *de consolation, d'espérance... » ou d'amour! »*

E. H.

FAITS DIVERS

UN BAPTÊME CURIEUX. — Un spectacle assez curieux, le baptême de quatre anabaptistes, a eu lieu dernièrement, dans le Neckar, à Tubingen, entre quatre et cinq heures de l'après-midi.

Attirés par les chants d'un chœur, quelques promeneurs s'approchèrent du bord de la rivière et aperçurent sur la rive opposée une réunion de vingt personnes. C'étaient des anabaptistes vêtus pour la plupart comme les gens de la campagne. Quatre d'entre eux, deux femmes et deux hommes, se disposaient à recevoir le baptême.

Les adeptes auxquels on allait administrer le sacrement n'avaient pour tout vêtement qu'une longue chemise blanche descendant jusqu'à la cheville. Celui qui devait les baptiser portait une longue robe, mais de couleur noire. L'endroit où ils s'étaient d'abord rendus ne paraissant pas propice à cause de la profondeur de l'eau, on recouvrit les néophytes de draps noirs, et toute la troupe se mit en marche pour remonter la rivière : l'un portait les souliers, l'autre les vêtements des quatre individus qui allaient être baptisés. Un endroit convenable fut enfin trouvé.

Le baptisant descendit le premier dans l'eau et fit un signe de la main pour indiquer que le sacrement pouvait être donné dans cette partie du Neckar. Une des femmes s'avança et vint le rejoindre. Le baptisant la conduisit jusqu'à environ dix mètres du bord et, lui faisant tourner le visage en aval, il prononça d'une voix solennelle la formule baptismale. Au mot *Amen!* la femme, légèrement poussée par le baptisant, se rejeta en arrière de manière à se laisser recouvrir par les flots. Elle se releva ensuite et fut ramenée sur la rive, où on lui jeta sur le dos un drap noir en attendant qu'elle put se rhabiller. La même cérémonie ayant eu lieu pour l'autre femme et pour les deux hommes, tous les anabaptistes s'en retournèrent comme ils étaient venus, en chantant des hymnes.

LE PAPIER AMIANTE. — On prépare en Amérique un *papier amiante* qui résistera pendant un temps assez long à l'action du feu et à celle de l'eau. Ce papier, que sa double propriété a fait nommer papier d'archives, est constitué par le mélange de deux tiers de pâte ordinaire à papier et d'un tiers de pâte d'amiante délayée dans une solution concentrée de sel marin ou de cuisine et d'alun. Le mélange des deux pâtes passe dans la machine à fabriquer le papier, puis le papier obtenu est plongé dans un bain de gomme laque dissous dans l'alcool. Au sortir de ce bain, le papier est repris entre des rouleaux qui le sèchent et le finissent, puis dans les découpoirs qui le débitent en feuilles.

L'amiante communique à ce papier des propriétés d'incombustibilité complète ; l'alun et la gomme laque le rendent imperméable et il peut non-seulement subir l'humidité, mais encore rester dans l'eau un temps assez long sans pour cela se désagréger comme le papier ordinaire. On parle déjà d'utiliser pour les brevets, titres financiers ou de propriété, ce papier sur lequel on peut dessiner, écrire ou imprimer sans plus de difficulté que sur le papier ordinaire.

LA NOUVELLE ENTRÉE DU TUNNEL DU MONT CENIS. — Le tunnel ou galerie du Fréjus, plus communément appelé tunnel du mont Cenis, bien que cette montagne soit distante de vingt-cinq kilomètres du tunnel, mesure actuellement 12,400 mètres; il en aura bientôt 13,000 En effet, l'ouverture française de la galerie, du côté de Modane, ayant été pratiquée dans un terrain de molasse très meuble, des mouvements se sont produits qui ont pesé sur la voûte, l'ont déformée et tendent à l'écraser.

Tout en consolidant la partie de voûte menacée sur une longueur de douze ou quinze cent mètres, on a commencé, pour plus de sûreté, à creuser une nouvelle entrée au tunnel, à quelque distance de l'ancienne. Les travaux avancent assez rapidement, grâce à la dureté moyenne de la roche et à l'emploi des perforatrices mécaniques. Actuellement près de neuf cents mètres sont percés; environ la moitié est voûtée et la nouvelle galerie d'entrée ne tardera plus à rejoindre la grande galerie. Le rocher sous lequel s'étend cette entrée étant plus compacte et plus résistant, on n'aura plus à craindre aucun accident.

UNE SEICHE MONSTRUEUSE. — On ne sait pas encore jusqu'à quel point il faut admettre ou nier l'existence du serpent de mer, mais ce qui paraît bien démontré aujourd'hui, c'est qu'il existe au sein de l'Océan de véritables monstres marins. Ainsi, les animaux dits *seiches* ou *sépias*, la couleur brun-noirâtre, de petites dimensions sous nos climats, atteignent dans certains parages un volume extraordinaire. Tout récemment, sur les côtes de Terre Neuve, où pullulent les seiches, des pêcheurs, qui aperçurent un objet volumineux flottant sur l'eau, s'approchèrent croyant avoir rencontré quelque épave. A leur grande surprise, à leur épouvante même, ils se trouvèrent devant un monstre aux grands yeux vitreux qui fit tous ses efforts pour s'enfuir, en imprimant à l'eau, tout autour de lui, un bouillonnement bruyant, et laissant échapper de son corps un flot de matière noire et d'écume.

Comme la marée baissait, la seiche vint échouer sur le sable en rejetant toujours de l'eau noire comme de l'encre. Les pêcheurs lancèrent un arpon qui s'enfonça aisément dans les chairs molles de l'animal et, par l'intermédiaire d'une forte corde, réussirent à le maintenir solidement amarré au pied d'un arbre. Mesurée alors que la mer l'eut laissée à sec, cette sépia se trouva avoir sept mètres de la tête à l'extrémité de la queue.

LA PREMIÈRE UNIVERSITÉ DE SIBÉRIE. — Le 26 août dernier a été posé à Tomsk, en Sibérie, la première pierre de la nouvelle université de Sibérie. L'idée de cette fondation remonte au commencement du siècle, mais elle n'a pu jamais se réaliser. Le comte Demidoff avait donné pour cette fondation une somme de plus de quatre cent mille francs restée à la Banque de Saint-Pétersbourg et qui, depuis, si on a tenu compte des intérêts composés, a dû bien des fois se doubler. En 1856, après la guerre de Crimée, on essaya de reprendre le projet abandonné, mais sans plus de succès que par le passé et l'on se borna à la création d'une espèce d'école supérieure destinée à satisfaire aux besoins de la contrée.

Cependant, comme on espérait que la création de cette université aurait pour résultat de retenir en Sibérie les hommes des classes libérales, médecins, professeurs ingénieurs de tout ordre qui le quittent, n'y reviennent que rarement et lui font défaut, on s'est enfin décidé à entreprendre les constructions nécessaires pour loger la première université de l'Asie russe.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1962
SAMEDI 2 OCTOBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.
Photographie de M. Truchelut.

M. SADI CARNOT, MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS
Photographie de M. Truchelut.

M. LE VICE-AMIRAL CLOUÉ, MINISTRE DE LA MARINE
Photographie de M. G. Pénabert.

LES NOUVEAUX MINISTRES

égout ont tué cinq pauvres gens au boulevard Rochechouart. Tout le monde n'est pas égouttier, me dira-t-on, et n'a pas à vivre ou à mourir en de tels miasmes, mais tout le monde respire peu ou prou les vapeurs des égouts et on a beau porter sur soi un flacon de sels anglais, de telles émanations, odieusement délétères, sont redoutables, et tout au moins désagréables.

A quoi songe-t-on? Avant de tant politiquer, il serait peut-être bon d'assainir. Ce conseiller municipal qui demandait à cor et à cris, par mesure de salubrité intellectuelle, qu'on déboulonnât la statue de Charlemagne, ce tyran, comme M. Félix Pyat voudrait qu'on déboulonnât la statue de M. Thiers, ce brave conseiller que gênait si horriblement l'image du vainqueur de Witikind, devrait bien déployer contre les odeurs des égoûts un peu de l'énergie dont il fit montre lorsqu'il s'attaqua à ce danger d'une *actualité* si terrible : la gloire du fondateur de la dynastie carlovingienne.

Cette mort de pauvres diables qu'un peu de chlore eût sauvés, a causé dans Paris une émotion très compréhensible. Voilà des martyrs inutiles : avec un peu de prévoyance et de propreté, ces malheureux pères de familles vivraient encore. Et la vie d'un homme utile pèse plus que toutes les discussions vaines à propos du nom d'un square ou d'une plaque prise au coin d'une rue.

On me dira que le monde est assez peuplé! Il y a sur terre, s'il faut en croire une statistique allemande très récente, un milliard quatre cent cinquante-cinq millions neuf cent vingt-trois mille cinq cents êtres vivants; c'est un joli chiffre. Et je songe à une chose, c'est que, si chacun de ces êtres humains avait touché sa part de l'effroyable contribution de guerre que nous avons payée à la Prusse, il en résulte que chaque homme ou femme d'Europe, d'Asie, d'Amérique, d'Australie, de la Polynésie ou des régions polaires, depuis les nègres du Soudan jusqu'aux Irlandais, depuis les Zoulous jusqu'aux Lapons, tous auraient eu un peu plus de cinq francs chacun, presque cinq francs cinquante.

Tous les deux ans, MM. Behm et Wagner, publient ainsi une statistique, et depuis dix-neuf mois que leur dernier calcul a été livré au public, la population du globe s'est accrue de 16 millions 778 petits êtres qui achèvent, à l'heure qu'il est, d'être allaités ou qui sont encore pendus à leurs nourrices blanches, noires, bronzées ou cuivrées. Ces seize millions de nouveaux venus auraient droit à leur part dans nos pauvres fameux cinq milliards, mais la pièce de cinq francs dont je parlais et que tout habitant du globe pourrait posséder dans sa tirelire, n'en serait pas moins intacte.

Et que j'aimerais mieux savoir ce milliard de cinq francs — épargne du travail français — entre les mains des pauvres diables de tous pays, plutôt qu'enfouis dans le *trésor de guerre* de Berlin, dans les caves du Spandau, ou dépensés à fondre des canons qui nous regardent amicalement, gueule ouverte, par dessus les Vosges!

Mais on ne choisit pas.

∿∿ Et c'est pour ce milliard de petites fourmis humaines qui vivent, dorment, mangent, travaillent, labourent la terre, pétrissent le pain, foulent le drap, mettent de l'encre sur du papier et le papier dans les hottes; c'est pour cette foule d'insectes parfaitement imperceptibles d'en haut, et qui, en bas, font un bruit du diable, c'est pour cette fourmillière immense que Victor Hugo va publier, le mois prochain, un nouveau poème.

Le titre est controversé.

— L'*âne,* disent les uns.

— L'*âme,* disent les autres.

Est-ce l'*âme* ou l'*âne?* Je croirais volontiers que c'est l'*âne,* l'*âne* qui a une *âme.* Mais que ce soit l'*âme* ou l'*âne,* Victor Hugo y prouvera certainement que l'*âme* est immortelle chez l'homme et que l'*âne* lui même a une *âme.*

Victor Hugo est très spiritualiste, en effet. Il n'admettrait pas ce mariage de la femme avec le singe, dont parle M. Dumas dans sa brochure.

— Je crois plus en Dieu qu'en moi! a-t-il dit un jour.

Et il définissait sa foi avec ce style étonnamment imagé et grandiose qui n'est qu'à lui, en disant :

— L'homme n'est qu'un être incomplet qui s'achève et s'épanouit dans une vie supérieure. Le têtard n'est que l'ébauche de la grenouille. *Et l'homme est le têtard d'un archange.*

Ame ou *âne,* un tel poème sera l'évènement de demain. On parle aussi de la pièce prochaine de M. Déroulède, la *Moabite,* que M. Perrin redouterait de donner sous prétexte qu'elle remue les pas-

que le monde est assez peuplé
Il faut en croire une statistique
cente, un milliard quatre cent
millions neuf cent vingt-trois
s vivants ; c'est un joli chiffre
ose, c'est que, si chacun de ces
touché sa part de l'effroyable
guerre que nous avons payée
ésulte que chaque homme de
sie, d'Amérique, d'Australie
es régions polaires, depuis le
squ'aux Irlandais, depuis les
ons, tous auraient eu un peu
cun, presque cinq francs
ux ans, MM Behm et Wagner
statistique, et depuis dix-
r calcul a été livré au public
be s'est accrue de 16 millions
achèvent, à l'heure qu'il est
ont encore pendus à leurs
s, bronzées ou cuivrées. Ce
veaux venus auraient droit
auvres fameux cinq milliards
francs dont je parlais et
e pourrait posséder dans sa
noins intacte.
erais mieux savoir ce milliard
pargne du travail français —
uvres diables de tous pays
e *trésor de guerre* de Berlin
dau, ou dépensés à fondre
gardent amicalement, guett
les Vosges !
isit pas.

ur ce milliard de petites
ivent, dorment, mangent,
t la terre, pétrissent le pain

dition de se renouveler, ce qu'il a fait. Mais s'il restait libre, il n'était pas dispensé pour cela d'être modéré et la retraite de MM. de Freycinet, Varroy et Jauréguiberry était propre à faire naître à cet égard des doutes sur ses dispositions. Il importait donc que les ministres sortants fussent remplacés par des hommes habilement choisis pour rassurer l'opinion, non-seulement au dedans, mais encore et surtout au dehors. Or, M. Jules Ferry, que le président de la République avait chargé du soin de composer le nouveau cabinet, a résolu, avec beaucoup d'adresse, il faut l'avouer, toutes les difficultés ; et, à ce point de vue, on peut dire que le choix qu'il a fait des trois nouveaux ministres, a été vraiment heureux. Le plus difficile à remplacer était le ministre des affaires étrangères. Durant son court ministère, M. de Freycinet avait su se faire en Europe une réputation d'habileté et de sagesse qui inspirait confiance à tout le monde. M. Barthélemy Saint-Hilaire héritera certainement de cette situation, et l'on peut être sûr qu'il continuera les traditions pacifiques de son prédécesseur.

Il ne nous reste plus, après avoir souhaité au ministère Jules Ferry des jours plus longs et moins troublés qu'au ministère précédent, qu'à donner une courte biographie de chacun des trois nouveaux ministres.

M. Barthélemy Saint-Hilaire. — M. Barthélemy Saint-Hilaire est né à Paris le 19 août 1805 ; il a par conséquent soixante-quinze ans révolus. Il signa, en 1830, en qualité de rédacteur du *Globe*, la protestation des journalistes contre les ordonnances de juillet 1830. Professeur de littérature grecque au Collège de France, il devint, en 1840, chef de cabinet de M. Cousin au ministère de l'instruction publique. Après la journée du 24 février 1848, il fut nommé principal secrétaire du gouvernement provisoire et élu représentant du peuple par les électeurs de Seine-et-Oise. Après le coup d'Etat du 2 décembre, contre lequel il protesta, il

cial pour qu'on doive s'étonner de le voir occupé par un homme uniquement du métier.

LA COCHINCHINE FRANÇAISE

Les bruits qui circulent depuis quelque temps relativement à la conquête possible du Tonquin par la France, nous engagent à présenter à nos lecteurs quelques sites de nos colonies de l'extrême orient, voisine du Tonquin.

Rappelons que la Cochinchine Française, située entre le royaume de Siam, le Cambodge et l'empire d'Annam, est formée par les grandes plaines d'alluvion provenant des embouchures d'un grand fleuve, le Meï Kong et d'un fleuve plus petit, le Donnaï. Ces embouchures se croisent entre elles, compliquant le delta d'une grande quantité de branches, de sorte que sur la carte, tout ce pays à l'air d'une vaste toile d'araignée.

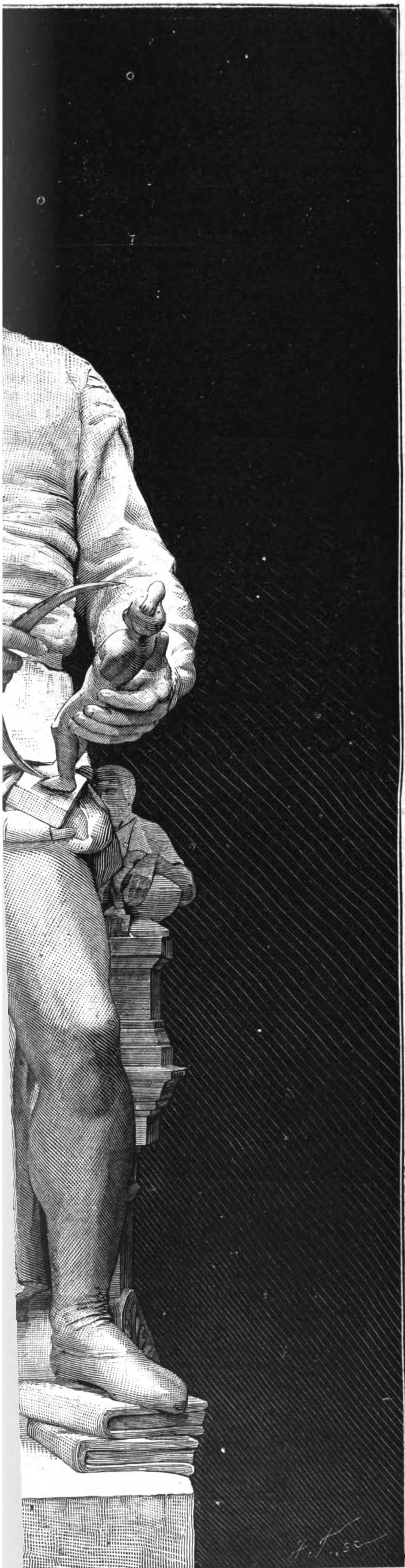
D'après cette configuration, on conçoit aisément que presque toutes les communications aient lieu par la voie des canaux (arroyaux).

On comprend de même la fertilité extraordinaire de toutes ces immenses plaines, admirablement arrosées et par les canaux et par les pluies torrentielles qui tombent pendant une partie de l'année.

La position exceptionnelle entre deux régions où le riz est la nourriture principale, les Indes d'un côté et la Chine de l'autre, jointe à sa fertilité, font que la Cochinchine française joue le rôle de grenier d'abondance de tout l'extrême orient.

Quant aux habitants, au physique ils sont généralement petits, imberbes, au teint jaune, aux pommettes saillantes, les yeux légèrement bridés, les cheveux longs, roulés en chignon au tour de la tête et retenus par un foulard ou par une sorte de turban. Leurs attaches sont fines, leurs mains effilées comme celles de toutes les races orientales ;

fait jou
de félin
il a un
sitôt q
coup.
Chos
sont m
de celle
ci de pr
Il n'e
nimal
Annam
ropéens
bœuf d
lui qua
d'un E
faute d
On t
bre d'é
sont p
encore,
moustiq
avec un
Dans
seoir, n
la préca
sac de t
portuni
sante.
Sous
les piqû
plaies h
Est-il
cents-pi
bêtes cr
grouille
mitige s
rait de s
incompa
Tel e



A SENS, LE 3 OCTOBRE 1880

UNE GRAPPE DE RAISIN MONSTRE

Depuis quelques années, les plantations de vignes en Algérie ont pris une extension considérable. Le mouvement s'accentue d'une année à l'autre, dans une proportion étonnante, et c'est par des milliers d'hectares qu'on peut le constater dans chacun de nos arrondissements de la zone du Tell.

Deux causes l'expliquent : Le Phylloxera, ce fléau dévastateur qui a envahi les vignobles français, et la merveilleuse fécondité de notre sol algérien, qui se prête si admirablement à la culture du précieux arbuste, dont les colons se feront dans peu une intarissable source de revenus.

Pour en donner un exemple nous reproduisons une grappe de l'espèce dite de *Carignan,* cépage bien connu dans le Bas-Languedoc et le Roussillon, et qui contribue pour une large part à donner de la couleur et de la vinosité aux vins marchands de ces contrées.

Ce que cette grappe a de remarquable, c'est que non seulement elle dépasse les proportions normales, mais qu'elle est le produit d'un plant de *seconde feuille.*

Sa dimension est de $0^{m},325$ de longueur. Elle pèse 2 kil. 617 gr. Nous ajouterons que dans le plantier de 12 hectares, d'où elle est cueillie, cette grappe n'est pas la seule qui ait à peu près les mêmes proportions ; de nombreux spécimens de *mourvède* et de *morastel* auraient pu être comparés avec celle-ci. D'autres vignes en ont produit également de non moins volumineuses.

Assurément, dans les pays du Narbonnais et des Pyrénées-Orientales où ce plant vient le mieux, une souche de huit ans, dans la force de l'âge, ne donnerait pas de grappe qui ait la moitié de ce volume.

LA CULTURE DE LA VIGNE EN ALGÉRIE
Une grappe de raisin monstre. D'après la photographie de M. Boutellier, à Philippeville.

L'ÉCOLE ARAGO

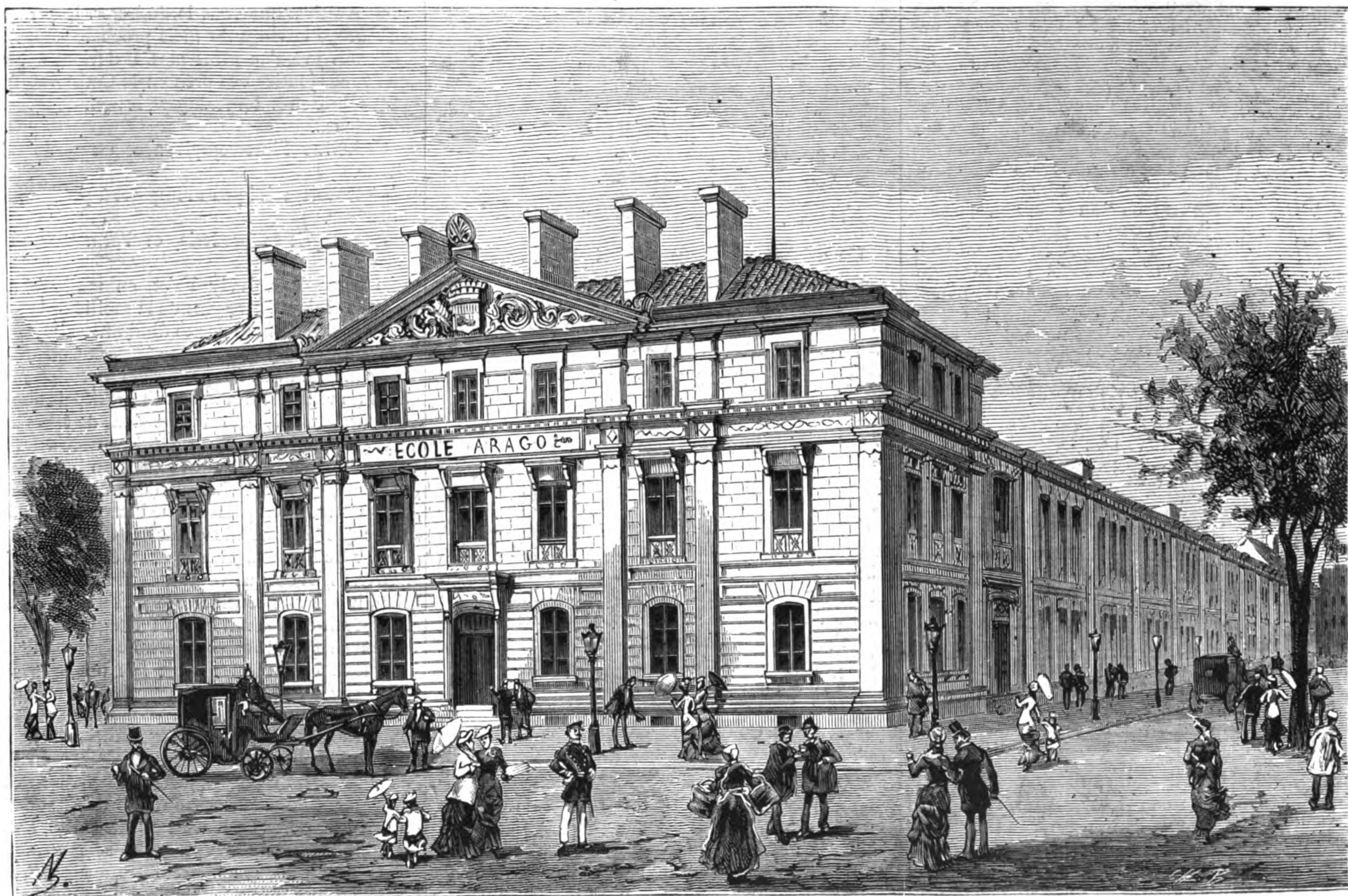
Une nouvelle école supérieure municipale vient d'être édifiée à Paris, sur l'ancienne place du Trône, actuellement Place de la Nation, et doit être ouverte dans le courant de ce mois.

Comme les écoles Turgot, Colbert, Lavoisier et Jean-Baptiste Say, le nouvel établissement, à qui l'on a donné le nom d'*Ecole Arago,* s'adresse à cette partie de la jeunesse qui se destine au commerce ou à la banque, à l'industrie ou aux arts industriels, aux administrations publiques ou privées, ainsi qu'aux écoles professionnelles qui n'exigent pas au préalable de diplôme de bachelier.

L'école Arago, dont nous donnons une vue extérieure, ce qui nous dispense d'en faire la description, fait face au square qui orne le centre de la place. De ce côté est la façade principale, celle que représente notre dessin. Elle est bornée à droite par une rue non encore dénommée et en construction, à gauche par le boulevard Diderot et par derrière, c'est-à-dire du côté opposé à la façade principale, par la rue Picpus. L'ensemble des constructions forme un grand quadrilatère dont le centre est occupé par une vaste cour tout entière entourée d'une galerie couverte à arcades. On pénètre immédiatement dans cette cour, en arrivant par la rue Picpus.

La nouvelle école a été élevée d'après les plans et sous la direction de M. Deconchy, architecte de la préfecture.

Deux autres écoles supérieures municipales vont être élevées, l'une sur la rive droite, entre le Château-d'Eau et la Bastille, l'autre sur la rive gauche, sur le boulevard Saint-Germain, près de Saint-Sulpice. Paris possédera ainsi huit écoles donnant l'enseignement primaire supérieur. Ce n'est pas trop, surtout si l'on songe qu'il sort tous les ans des écoles



PARIS : LA NOUVELLE ÉCOLE ARAGO, PLACE DU TRONE. — VUE EXTÉRIEURE.

primaires des milliers d'élèves désireux de pousser plus loin leur instruction et qui n'ont d'autre ressource que les cours du soir, ce qui est absolument insuffisant.

LA STATUE DE J. COUSIN.

La ville de Sens se prépare à inaugurer la statue qu'elle a fait élever à son compatriote Jean Cousin, le grand artiste, qui fut à la fois peintre, sculpteur, graveur et écrivain. Ses chefs-d'œuvre en peinture sont : *Le jugement dernier*, qui est au Musée du Louvre, et une *Descente de croix*, qui se trouve au Musée de Mayence. Un grand nombre de vitraux des églises de St-Gervais et de St-Etienne-du-Mont, à Paris, sont de lui, et personne n'ignore qu'il est, comme sculpteur, l'auteur de l'admirable mausolée de l'amiral Chabot, que l'on voit également au Musée du Louvre.

C'est M. Chapu qui a été chargé par la municipalité de Sens d'exécuter la statue du grand artiste, qui s'élèvera, Cours Chambonas, sur l'emplacement de l'ancien fossé récemment comblé. Samedi dernier, l'Académie des Beaux-Arts a désigné MM. Thomas, statuaire, son président actuel, Lefuel, Garnier et Barbet de Jouy pour la représenter à la cérémonie d'inauguration du monument, le 3 octobre. M. Barbet de Jouy portera la parole en son nom.

AU BALCON

D'après le tableau de M. Kiesel

On accuse quelquefois nos peintres de donner trop d'importance aux accessoires, et de laisser le sujet se perdre au milieu de la multiplicité des détails : ce reproche, pour juste qu'il soit bien souvent, ne saurait être adressé au tableau de M. Kiesel, où les exquises ornementations du premier plan font encore valoir les ravissantes beautés du fond de la toile. Les artistes de la Renaissance n'ont rien produit de plus élégant que ce balcon merveilleusement ouvragé dont le dessin se déroule en courbes capricieuses, tantôt s'étendant en longues ondulations, et tantôt se repliant en fines découpures ; mais si le regard est attiré par l'aspect de toute cette admirable dentelle de fer forgé, il va bien vite au groupe principal, et s'y arrête volontiers, heureux de contempler ces quatre adorables têtes de femmes, curieux peut-être de pénétrer leur secret.

C'est la plus jeune, assise, un peu renversée, qui forme le centre du tableau : sans doute, dans le cortège qui passe, elle a senti se tourner vers elle l'œil de quelque hardi cavalier, et son émotion a fait sourire ses compagnes, tandis que, placée debout derrière elle, l'aînée observe, pensive, indifférente, en apparence, jalouse peut-être... Ne cherchons pas à savoir ce qu'amènera demain entre des cœurs étroitement unis jusqu'à ce jour, et bornons-nous à remercier le peintre qui nous a montré, si brillamment parée, la passion naissante et qui autour d'elle a su réunir la distinction qui charme, la beauté qui retient et la grâce qui séduit.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

Eclairé par les rayons du soleil couchant, le pâle visage de Catherine parut, à cette distance, revêtir une ressemblance vengeresse avec ce Pierre tant aimé.

— Oh ! murmura M^lle Thècle, si c'était sa fille !... si c'était notre sang, la dernière des Montaut que nous ayions si rudement frappée ! Ce serait à mourir de désespoir. Non, je suis folle ! ce n'est qu'un jeu de la lumière...

On a deviné d'où étaient partis ces coups habiles et successifs qui avaient anéanti les espérances de Catherine. Implacable dans sa haine contre la fille de celle qui avait brisé la vie de son fils, l'armateur poursuivait son œuvre. Puisqu'il ne restait plus à cette bâtarde que l'état civil de Bénédicte Didier-Montaut, elle ne se marierait pas. Il avait promis de lui révéler son nom à l'époque prochaine de sa majorité, il ne le ferait point. Par quel moyen plausible ? il l'ignorait encore, mais il était certain de le découvrir, se fiant d'un côté à l'inexpérience de Catherine, privée de tout conseil, et de l'autre à l'engourdissement de son énergie pendant cette crise de douleur.

Dans son adresse perfide, bien résolu en venant chercher Catherine à Paris, vingt mois auparavant, à la séparer pour toujours de Louis Paulet, l'armateur s'était dit qu'il devait commencer d'abord par tout accorder, afin de n'éveiller aucune défiance. Puis, après une libre correspondance de quinze mois, il garda les lettres des deux fiancés. Celles de Catherine ne partirent plus, et celles de Louis ne lui furent pas remises. Pris d'une poignante inquiétude, le jeune homme écrivit alors à M. Didier-Montaut, persuadé que Catherine était gravement malade. L'armateur lui répondit qu'il avait le regret de lui apprendre qu'elle se portait très bien, la honte ne rendant pas malade, et que sa pupille avait celle de lui avouer, par son intermédiaire, que son cœur, peu à peu, sans qu'elle s'en doutât, s'était détaché de lui pour se donner à un Anglais du voisinage, ardemment épris d'elle. Louis Paulet était le premier homme jeune qu'elle eût connu ; cet amour sans racines avait été une sorte de surprise de la solitude et de l'inexpérience. Ce voyage, la fréquentation d'une société élégante, avaient éveillé chez Catherine les instincts de luxe et de confort qu'elle tenait de sa mère avec beaucoup d'autres. L'Anglais en question était fort riche, ce qui parait singulièrement ses quarante ans aux yeux de Catherine. La perspective de la situation un peu mesquine et retirée qui deviendrait son partage en épousant Louis Paulet, paraissait l'effrayer depuis qu'elle avait joui sans contrainte d'une vie très large, animée de quelques plaisirs, de quelques succès mondains.

En terminant, M. Didier-Montaut ajoutait : « Mes amis Desmarets et vous, monsieur, m'avez trouvé, je m'en suis aperçu, sévère à l'excès pour ma pupille ; c'est que moi seul la connaissais bien. Sous la naïveté et le charme captivant, je vous l'accorde, d'une jeunesse que j'ai murée à dessein autant que je l'ai pu, je voyais éclore sa mère... Un léger contact avec le monde devait suffire à développer dans la fille l'inconstance, l'ingratitude, la coquetterie, la passion du luxe, de cette créature misérable et maudite. C'est l'anglais qui aura l'épanouissement ; je le plains ! Si amer que soit aujourd'hui votre chagrin, monsieur, laissez-moi, malgré tout, vous féliciter de cette issue ; vous m'avez inspiré trop d'estime pour que je ne m'en réjouisse pas pour vous.

Croyez à mes bons sentiments.

DIDIER-MONTAUT. »

Un affreux saisissement mêlé d'incrédulité accueillit d'abord cette lettre à Belle-Rose.

— Ce serait monstrueux, cette trahison ! monstrueux ! disait M. Desmarets à Louis Paulet, qui restait devant lui sans voix et sans mouvement, comme un homme foudroyé, dans ce jardin si rempli du souvenir de l'absente.

Cependant il était difficile, pour ne pas dire impossible, dans une circonstance aussi grave, de douter de la parole de M. Didier-Montaut, un ami de trente ans, dont la réputation d'honorabilité et de loyauté était sans tache. M^me Desmarets rappela ce passage du journal de Catherine à Blanquefort, où, à propos de sa maison, lorsqu'elle serait mariée, elle parlait de pièces tendues de soie, de mousseline et de satin. Ces détails étaient restés dans la mémoire de M^me Desmarets, beaucoup plus positive que son mari sous une forme désagréable. Là où le vieux savant et Louis n'avaient vu que les enfantillages d'une fillette de seize ans, ignorant tout, elle avait vu une menace de goûts dispendieux, de dépenses folles. Ce triste jour, tous trois convinrent qu'une de ces tendances de Catherine signalée par son tuteur, s'accusait là déjà. De cette première concession aux pronostics de M. Didier-Montaut, on en arriva à considérer les autres d'une réalisation probable. Enfin, la mère, « cette créature misérable et maudite, » couvrit la fille de l'ombre de son opprobre mystérieux, et tout fut dit. Louis pleura avec un déchirement inexprimable cette « délicieuse chimère » de son cœur et de son cerveau qu'il avait appelée sa fiancée, mais plus une seule protestation ne sortit de ses lèvres. Puis, sur ce souvenir flétri, le temps se mit à l'œuvre. Quant à M. Desmarets, il déclara à sa femme que si elle reprenait pour demoiselle de compagnie la moindre orpheline à l'air candide, il brûlerait vive ladite ingénue dans les vingt-quatre heures.

Deux mois passèrent, on touchait à la fin d'octobre 1856, et M. Didier-Montaut semblait avoir oublié cet entretien qu'il avait annoncé à Catherine au sujet de son avenir. Elle y songeait encore moins, sans doute. Ensevelie dans une résignation inerte, elle continuait sa vie dépendante près de M^lle Thècle, avec une indifférence et un détachement d'elle-même absolus.

Un jour M. Didier-Montaut, après avoir parcouru plusieurs fois une allée du jardin, où Catherine brodait assise sur un banc, s'approcha d'elle.

— Depuis la pénible communication que je vous ai faite, il y a deux mois, dit-il, j'ai pensé à vous, ma pupille. Nous approchons du terme de notre séjour dans ce pays, et puisque l'ancienne solution qui, au retour, devait vous caser dans l'existence, est détruite, j'ai avisé à vous procurer une nouvelle position de demoiselle de compagnie, près de lady Falst, notre voisine. Elle est veuve, comme vous le savez, et vient de marier sa fille, de sorte que la voilà seule. Vous lui plaisez et vous l'intéressez ; j'ai lieu de croire que vous serez heureuse chez elle. Vous aurez six cents francs d'appointements par an, c'est assez maigre ; mais vous n'avez nul besoin de faire des économies. J'ai placé sur votre tête les vingt-cinq mille francs que j'avais proposés en dernier lieu à M. Paulet pour votre dot. Après ma mort, cette somme vous sera remise augmentée des intérêts. Je suppose que Thècle, qui me paraît satisfaite de vous, y ajoutera quelque chose. Avec cela vous pourrez vivre, à partir de cinquante ans, dans quelque maison de retraite. A moins que vous ne trouviez à vous marier à un homme riche et sans préjugés... Tout est possible.

Catherine pâlit.

— Quand dois-je entrer chez lady Falst, monsieur ? demanda-t-elle.

— Aussitôt que vous le désirerez. Elle retourne en Europe le vingt du mois prochain ; nous, nous resterons jusqu'au printemps. Il devient nécessaire que vous ajoutiez à ce prénom de Catherine, qui ne peut suffire chez des étrangers, le nom de Robert, en attendant...

Catherine l'interrompit avec un geste de lassitude.

— Robert, soit ! peu m'importe à présent ! Merci monsieur.

Elle reprit sa broderie, et l'armateur sa promenade.

Il triomphait. Lady Falst, en mariant sa fille, avait dû lui remettre plus de la moitié de la fortune laissée par son mari ; cette diminution de ses revenus, jointe à une santé chancelante et à une humeur chagrine, lui avait fait prendre le parti de se retirer dans un village d'Irlande où elle possédait une terre. Il était facile de prévoir que dans de telles conditions, Catherine ne serait guère exposée à des aventures romanesques. Pour la question brûlante de sa majorité, qu'elle atteindrait dans dix mois, M. Didier-Montaut, en présence de l'insouciance douloureuse que la jeune fille venait de montrer, jugeait le péril reculé de longtemps, peut être indéfiniment écarté. Si, à l'époque voulue, Catherine ne réclamait rien, il pourrait considérer la partie comme gagnée. Il espérait qu'elle renoncerait à augmenter le poids de son chagrin de celui de cette « ignominie exceptionnelle » dont il lui avait fait un épouvantail ; n'ayant d'autre avantage à recueillir que celui de pouvoir porter un nom « déshonoré. » C'était peu tentant. Si cependant Catherine réclamait, eh bien il ne répondrait pas. Il irait en Perse, en Chine, changerait de nom, et ferait ainsi perdre sa trace. La vigueur de sa santé et de celle de sa sœur, dont la maladie nerveuse n'avait jamais existé, leur permettait cette existence nomade, assez conforme à leurs goûts, d'ailleurs. En outre, en prévision de ces évènements, il avait déplacé des fonds considérables, ce qui le dispensait de donner son adresse à ses gens d'affaires.

XVI

Il y avait quatre mois que Catherine était en Irlande, dans un petit village du Munster où était située la propriété de lady Falst : une maison humide et délabrée dans les bois, que les domestiques et les paysans décoraient du nom de château, mais qui, à vrai dire, ne ressemblait qu'à un fond de marécage. Il poussait des champignons sur les murs, et dans les allées du parc, tous les dix pas, on voyait sautiller des grenouilles et des crapauds.

Catherine promenait un matin, sans se soucier du froid, sa tristesse apathique à travers le brouillard, qui, depuis des semaines, faisait finir le monde aux limites de Falst-House. Au-delà, c'était une brume opaque et uniforme, que trouait parfois, le soir, la lueur rougeâtre de la lanterne du fermier, revenant de la ville. Ce matin là, précisément, Catherine allait attendre à la barrière du parc une caisse qui avait dû arriver pour elle à Cork par le dernier bâteau, et que Dick s'était chargé de lui rapporter. En pensant au contenu de cette caisse, ses yeux qui ne pleuraient plus se voilèrent d'une larme ; c'était son portrait à quatorze ans dans les ruines de Blanquefort, ce cher souvenir de Mlle Blanche, laissé à la garde de sa cousine. Dès que Catherine s'était vu un peu d'argent « de trop » pour payer le port de la caisse, elle avait écrit à sa maîtresse de pension. Autrefois, à Limoges, elle et Louis avaient projeté de faire ensemble, après leur mariage, le voyage de Blanquefort, et de transporter la précieuse toile dans ce doux chez eux qu'ils auraient. Catherine passa sur son front sa petite main amaigrie, comme pour écarter cette importune image, et s'accouda à la barrière, regardant dans la direction de la ferme.

Bientôt elle distingua deux personnes qui s'avançaient, un homme et une femme ; c'étaient Dick et... Catherine jeta un cri, ouvrit la barrière, et courut follement.

— Rosalie ! fit-elle suffoquée, Rosalie !... Et elle tomba dans les bras de l'excellente fille en sanglotant.

— Oui, c'est moi ! mademoiselle Catherine, disait Rosalie tremblante d'émotion, j'aurais dû vous écrire, ça vous a saisie, pauvre enfant ! Seigneur ! êtes-vous changée ! ils vous ont donc envoyée dans ce pays perdu... Vous ai-je assez cherchée ! tous vos maux vont finir. Je vous avais bien dit que nous nous reverrions ! Quand j'aime, moi, c'est pour la peine..., quand je déteste aussi, par exemple !

— Mais, dit Catherine retrouvant la parole, comment avez-vous su si vite où j'étais, ma bonne Rosalie ?

— Voilà : lorsqu'ils m'eurent chassée, je partis, vous vous le rappelez, pour Blanquefort, causer de vous à Mlle Blanche ; une causerie fameuse, qui lui fit comprendre beaucoup de choses qu'elle ne s'expliquait pas vous concernant. A-t-elle pleuré ! vous aimait-elle, la chère sainte ! J'en ai des commissions pour vous, des recommandations ! et une lettre pour un peintre célèbre de Paris, chose..., je ne sais plus, son ancien maître enfin. Le soir de mon arrivée à Blanquefort, Mlle Blanche me dit : Ma cousine a besoin d'une lingère, restez près de nous. Dès que Catherine sera majeure, la première chose qu'elle fera, certainement, sera de venir ici, elle me l'a promis. Si cela ne lui est pas possible de suite, elle écrira, devenant libre de correspondre avec nous. Vous pourrez aussitôt la mettre au courant, — moi je n'y serai plus — et lui envoyer la somme que je lui laisse, pour qu'elle puisse revenir et attendre que ses droits soient reconnus.

— Quels droits ?

— Tout à l'heure, mademoiselle, pas ainsi sur le chemin... Donc, dès votre lettre reçue là-bas, je suis partie. J'ai un bien au pays dont je tire six cents livres par an, et une pelote d'économies, je peux faire des frasques... ; d'ailleurs, je grillais de vous voir.

— Chère et bonne Rosalie, quel dévoûment !

— Et puis ce que j'ai à vous révéler est si grave, que je prenais peur de l'enfermer dans un papier qui risque de se perdre.

— Qu'est-ce que cette révélation ? murmura Catherine, je croyais que rien ne pouvait plus m'arriver.

— Pour le matériel, c'est du bon, vous serez riche..., ils vous doivent la fortune de votre père.

— Rentrons vite ! j'ai hâte de savoir. Avez-vous déjeûné, au moins ?

— Oui, chez ce brave homme qui m'a accompagnée, et avec lequel je converse par signes depuis hier au soir. C'est lui qui m'a ramenée de Cork. Il réclamait une caisse pour vous, m'a dit un des matelots du bâteau, qui baragouine le français. J'ai pensé que c'était votre tableau ; je ne l'ai pas apporté, vous le prendrez vous-même dans quelques mois à Blanquefort. J'aurais bien voulu vous voir hier, mais cette coquine de mer m'avait tant secouée que je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes, et j'ai dû me coucher. C'est ça, le château ? il est joli ! vous devez périr d'ennui dans cette moisissure, il y a de quoi y gagner des rhumatismes pour toute sa vie.

Elles entrèrent dans la maison ; Catherine, après avoir fait prévenir lady Falst qu'une visite lui arrivait de France, conduisit Rosalie dans sa chambre, et dit :

— Je vous écoute.

Rosalie tira d'une large et épaisse enveloppe plusieurs feuilles de papier jauni couvertes d'une grosse écriture et les tendant à Catherine :

— Voici d'abord qui parlera mieux que moi, mademoiselle, dit-elle, lisez, c'est la copie d'une lettre de votre mère.

— De ma mère ! par quel hasard avez-vous eu une lettre d'elle entre les mains ?

— Ce n'est pas un hasard, lisez, je m'expliquerai après.

Catherine déplia les feuilles et commença à lire. A mesure qu'elle avançait, sa pâleur augmentait ; un souffle haletant soulevait sa poitrine, et une flamme jaillissait entre ses cils abaissés séchant ses larmes. Enfin elle s'écria :

— Sa petite-fille ! je suis la petite-fille de cet homme ! la petite-nièce de Mlle Thècle ! Oh ! les misérables ! Je comprends tout maintenant. Cette chose indéfinissable et terrible que je sentais sans cesse autour de moi, c'était cela... c'était la haine de mon grand-père ! Sa haine qui, depuis mon enfance, n'a cessé de me poursuivre ; qui m'a tout envié, tout refusé, tout arraché, tout, jusqu'à cette suprême consolation, l'amour de Louis, dans lequel j'avais mis toutes mes espérances, et qui aurait fait le bonheur de ma vie ! Et Dieu a permis cela ! Mais à quoi songe-t-il donc dans son ciel, ce Dieu... s'il y en a un ! Car, en vérité, à voir ce qui se passe ici-bas, il y a des instants où je me prends à douter de son existence.

— Elle a trop souffert aussi ! fit Rosalie comme répondant à une protestation intérieure. Vous me raconterez en détail tout ce que vous avez traversé d'épreuves depuis mon départ, ma pauvre enfant, cela vous dégonflera un peu le cœur ; il y a des chagrins qui étouffent.

— Oui, je vous dirai tout. Mais vous, apprenez-moi par quel moyen vous êtes parvenu à copier cette lettre de ma mère ?

— Voici : Plusieurs fois, pendant les premiers temps de votre séjour à la maison, je remarquai dans les mains de mademoiselle une lettre de sept ou huit pages qu'elle lisait et relisait d'un air pensif. Or, François m'ayant dit que c'était après l'arrivée d'une lettre qui avait comme changé en pierre monsieur et mademoiselle, tellement qu'ils ne l'avaient pas entendu apporter le thé, quand monsieur était parti vous chercher, j'eus l'idée que cette etltre et celle que je voyais relire à mademoiselle était la même, et contenait votre histoire. J'avoue que je suis assez curieuse de ma natnre, mais jamais je n'aurais osé toucher seulement un journal chez ma maîtresse. Elle le savait bien, car elle laissait les clés à tous les meubles. Un soir que je venais faire la couverture, j'aperçois en entrant la fameuse lettre sur la table de mademoiselle, et elle penchée dessus. Son mouchoir était tombé, je passe, je le ramasse, et en me relevant je vois écrit gros et tout de travers sur une page blanche à moitié : « Subitement frappée, je me meurs à Bernières... » Je me recule, et au bas de la page d'à-côté je lis : Marie de Blanquefort. J'étouffe un cri et je remonte la lampe pour tâcher d'en lire plus, mais mademoiselle met sa main sur la lettre, et me dit : « Quelle idée, Rosalie ! elle va parfaitement cette lampe. » Alors je file vers le lit en murmurant : « Il me semblait qu'elle baissait. » La tête me craquait, je voyais trouble. Songez donc, mademoiselle, votre maman qu'on croyait morte depuis six ans ! nous avions porté son deuil... Et votre père qui était mort du chagrin de sa perte et de la vôtre ! Et vous, vous sous un autre nom dans la maison de votre grand-père ! vous habillée de bure noire, comme les enfants de l'orphelinat, tandis que votre trousseau de bébé, tout dentelles et pompons, était encore dans une armoire de votre chambre...

On n'imaginait rien de pareil ! J'étais toute hébétée en descendant. Je ne pus dormir de la nuit, et je me dis le lendemain que si je ne lisais pas cette lettre j'en perdrais sûrement l'esprit. La trouver n'était pas difficile. Mademoiselle mettait tous ses papiers dans le tiroir du milieu de son petit bureau de laque ; en outre, chaque jeudi, elle passait l'après-dîner chez mistress Barnett, dont c'était le jour, s'amusant à y entendre défiler les commérages de la ville. C'est égal, c'était une grosse affaire que d'ouvrir ce tiroir ! Le premier jeudi, le courage me manqua ; deux fois j'avançai la main, deux fois je la retirai, et je finis par me sauver. Le jeudi suivant je fus plus brave, en songeant à vous, qui me serriez le cœur à regarder, muette et triste, entre monsieur et mademoiselle ; et je pris la lettre. Je la lus d'un trait, tremblante à tomber.

ANDRÉ GÉRARD.

(La suite prochainement.)

NOTES ET IMPRESSIONS

Dans presque toutes les contrées, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature.
DIDEROT.

***

Les Arabes ne renvoient jamais les fous de leur foyer, et les fous arabes ne sont jamais dangereux. Les médecins aliénistes n'ont pas encore passé par-là.
CH. JOURDAN.

***

Toutes les figures militaires se ressemblent.
H. DE BALZAC.

***

Un bon comédien qui veut faire illusion au public sur la vérité de son rôle, ne doit jamais rire de la farce qu'il vient de jouer.
DE CORMENIN.

***

Nous ne devons pas, nous peintres, entrer dans des considérations politiques et discuter les sentiments que nous voulons représenter ; lorsque nous les avons choisis, tous nos efforts doivent tendre à les exalter dans leurs beautés.
TH. COUTURE.

***

Les charmants mauvais livres sont la pire chose qui soit au monde.
L. VEUILLOT.

***

Molière avait le grand bonheur de vivre dans une époque où l'on pouvait rire de la sottise humaine sans être forcé d'y chercher un remède.
AL. DUMAS, fils.

***

Faites-moi un tyran aujourd'hui et je me charge de vous trouver demain des avocats pour justifier ses opérations, des bourreaux pour exécuter ses ordres, et des faiseurs de madrigaux pour célébrer ses vertus.
J.-B. SAY.

***

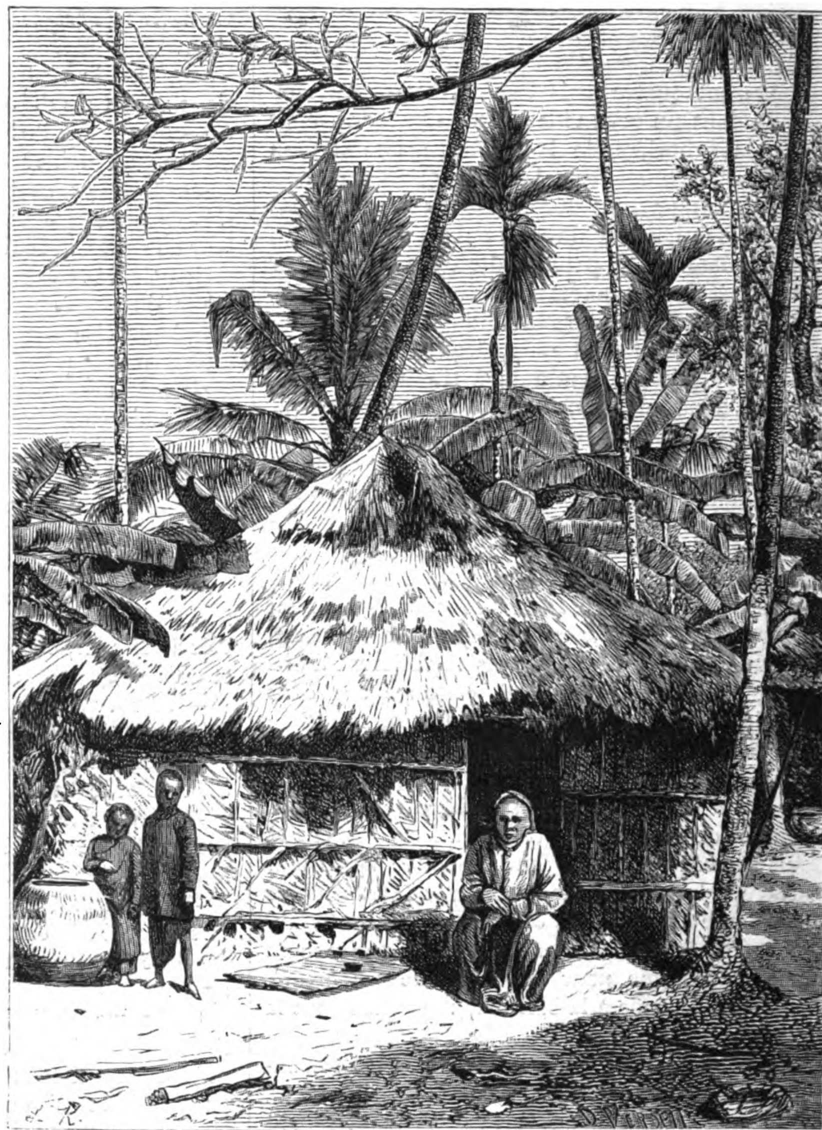
Les peuples qui aiment le plus à être gouvernés, sont souvent ceux qui aiment le moins qu'on le leur dise.

***

Certaines opinions étaient naguère encore des croyances, qui ne sont plus qu'une attitude ou une prétention.
G.-M. VALTOUR.

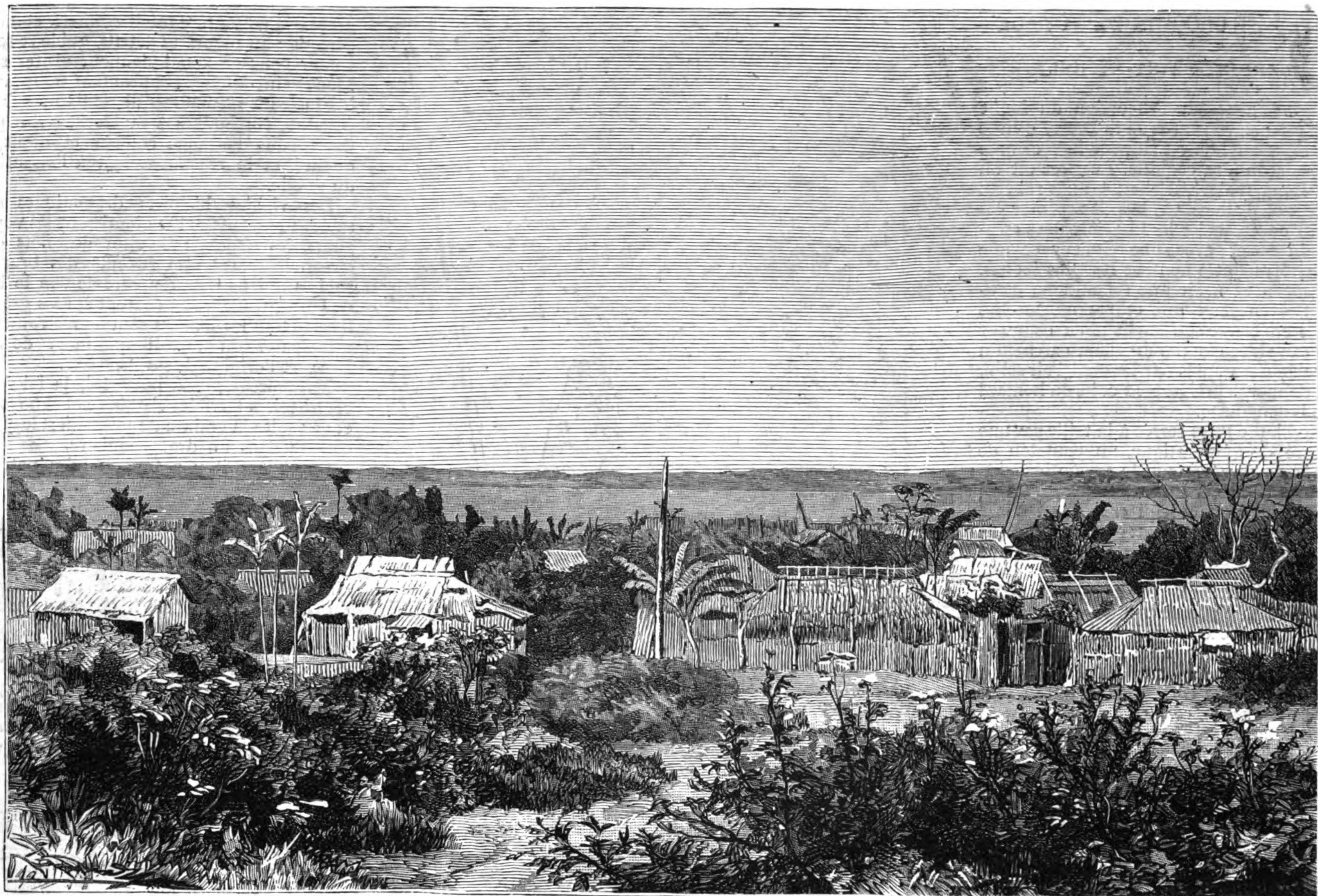
LA COCHINCHINE FRANÇAISE

UNE PETITE CRIQUE A MARÉE BASSE


UNE CASE ANNAMITE PRÈS DE SAIGON

SEMPAN DANS L'INTÉRIEUR

LA COCHINCHINE FRANÇAISE



LE VILLAGE DE PHUOC-TIN

INTÉRIEUR D'ARROYAU

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Dimanche dernier a eu lieu à Saint-Germain l'inauguration de la statue de M. Thiers, par M. Antonin Mercié, l'auteur du *David*, du *Gloria Victis* et du *Génie des Arts*.

M. Thiers est représenté assis, sévèrement boutonné; la main droite s'appuie sur le genou, la gauche repose sur la carte de France. L'expression du visage est méditative. A ses pieds est déposée une branche de laurier.

Le piédestal, dont le soubassement en granit de Cherbourg est entouré d'une balustrade en fer forgé d'un joli travail, s'élève sur une superficie d'environ 60 mètres, au milieu de massifs de fleurs et de boulingrins. Le socle proprement dit, en pierre de Lorraine, est de forme quadrangulaire. Sur la face principale, décorée d'une couronne semée d'étoiles, où le mot *Patrie* est gravé, on lit l'inscription suivante :

A THIERS

Libérateur du territoire
Premier président de la République
Hommage national
19 septembre 1880

Sur la face latérale droite, un cartouche en bronze orné de lauriers porte les mots :

HISTORIEN
RÉVOLUTION FRANÇAISE
CONSULAT EMPIRE

Sur la face latérale gauche, sur un même cartouche est inscrit :

ORATEUR
CHAMBRE DES DÉPUTÉS 1832-1848
ASSEMBLÉE NATIONALE 1848
ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE 1849-1851
CORPS LÉGISLATIF 1863-1870
ASSEMBLÉE NATIONALE 1870-1876
CHAMBRE DES DÉPUTÉS 1876-1877

Enfin, sur la face postérieure, également décorée d'une couronne, se voit l'inscription suivante :

Né à Marseille
Le 15 juin 1797
Mort à Saint-Germain-en-Laye
Le 3 septembre 1877

Ce piédestal a deux mètres de haut. Avec l'addition de la hauteur des soubassements et du remblai qui le supporte, on peut constater que la statue se dresse à environ trois mètres cinquante au-dessus du sol de la place.

D'après le plan primitivement adopté par le baron Haussmann, le musée municipal installé à l'hôtel Carnavalet devait avoir un caractère général. Aussi la Ville avait-elle fait l'acquisition de diverses collections destinées à y figurer : collections de meubles anciens, d'ustensiles de ménage, d'étoffes, etc.

Ce plan d'organisation a été modifié par le préfet de la Seine, sur la demande du Conseil municipal de Paris. Il a été décidé que le musée Carnavalet ne renfermerait désormais, avec la bibliothèque de la Ville, que des collections d'un caractère historique.

En conséquence, tous les objets n'ayant pas ce caractère devront être éliminés et vendus aux enchères publiques.

M. Hérold vient de constituer une commission spéciale chargée de procéder à cette élimination et d'indiquer les objets à conserver.

Cette commission est composée de la manière suivante; MM. Vergniaud, secrétaire général de la préfecture de la Seine, président; Forest, Hattat et Jobbé-Duval, membres du Conseil municipal de Paris; Hauréau, directeur de l'Imprimerie nationale; Prévost de Longperrier, membre de l'Institut; Du Sommerard, directeur du Musée de Cluny, et Cousin, secrétaire.

M. Ribot, le sympathique artiste, est aujourd'hui parfaitement remis de sa longue et cruelle maladie.

M. Ribot travaille en ce moment à un tableau qui fera certainement sensation au Salon de 1881 : « Une descente de croix. »

On écrit d'Athènes, 9 septembre, à la *Gazette d'Augsbourg* :

On reçoit de très-intéressants renseignements sur les fouilles que l'école d'archéologie française fait opérer dans l'île de Délos, sous la direction de M. Homolle. Elle a découvert, notamment, une maison qui, d'après son style architectural et sa disposition intérieure, est entièrement semblable à celles de Pompeï. Les journaux grecs insistent pour que la Société grecque d'archéologie fasse elle-même pratiquer des fouilles sur le territoire de cette île célèbre.

A Berlin, on va commencer, cet automne, les travaux pour la construction d'un musée destiné à recevoir les collections ethnologiques, préhistoriques et anthropologiques. La question était depuis longtemps pendante, mais n'a été résolue que depuis peu. L'édifice sera construit dans le voisinage du musée industriel.

Voici la liste des travaux en cours d'exécution à la manufacture nationale des Gobelins.

Tapisseries de haute lisse :

La Peinture céramique. — Le *Feu*, de M. Lechevalier Chevignard, destiné au salon d'honneur du Musée céramique de Sèvres ; deux tapisseries du même artiste sont depuis longtemps en place, ce sont *sculptura* et *tornatura*.

Huit panneaux de verdures d'après MM. de Curzon, Bellel, Colin, Harpignies, Nergoffes, Lansyer, G. Lacroix et P. Flandrin; ces tapisseries décoreront les panneaux de l'escalier principal du Sénat.

Dix huit panneaux pour un salon du Palais de l'Elysée; les modèles sont de M. Gallaud.

La *Filleule des Fées*, grande tapisserie d'après M. Mazerolle.

L'*Apothéose d'Homère* d'après le tableau de M. Ingres.

Tapis de la savonnerie.

Tapis de pied pour le palais de Fontainebleau, composition de M. Dieberle.

Deux tentures pour le Panthéon, modèles de M. Lameire.

Les travaux en préparation sont la grande tapisserie mise au concours en 1880 et confiée à M. Ehrmann qui a remporté le prix; elle est destinée à la chambre dite de Mazarin à la bibliothèque nationale et représente le Génie des arts, des Sciences et des Lettres dans l'antiquité, puis une série de tentures au point de la savonnerie, dont les modèles sont de M. Lameire et qui seront placées dans le salon d'attente du palais de l'Élysée.

Pour compléter ces renseignements, nous devons ajouter que la manufacture de Beauvais contribuera à la décoration de l'escalier du Luxembourg par quatre tapisseries d'après les modèles de M^{me} Escallier et de MM. Mairiat, T. Faivre et E. Petit; les artistes ont pris pour motifs les groupes de fleurs si excellemment interprétés par les tapissiers de Beauvais.

M. Ch.-Jules Labarte, membre libre de l'Académie, vient de mourir à Boulogne-sur-Mer, dans sa 84e année. Il avait été élu en 1871, en remplacement de M. Ch. Texier, voyageur-archéologue. Ses principaux ouvrages sont: 1° *L'histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance ;* 2° *La peinture sur émail dans l'antiquité et au moyen âge ;* 3° *Le palais impérial de Constantinople et ses abords, tels qu'ils étaient au Xe siècle.* M. Labarte lègue à l'Académie un magnifique exemplaire du premier de ces ouvrages.

LE PHOTOPHONE

OU TÉLÉPHONE OPTIQUE DE M. GRAHAM BELL.

Le domaine de la science confine aux limites de celui du merveilleux. Si l'on en croit les nouvelles qui nous parviennent d'Amérique, — et nous avons, en général, quelque raison de les tenir pour suspectes, — M. Graham Bell, l'heureux inventeur du téléphone, serait parvenu à *transmettre la parole à distance à l'aide d'un rayon lumineux*.

Comme il s'agit ici d'un savant illustre, dont le nom n'a jamais été mêlé aux *canards électriques* qui nous ont envahis depuis quelques années, nous devons examiner avant de crier à l'invraisemblance et à la duperie.

Nous nous réservons de décrire complètement les appareils de M. Graham Bell dès que les renseignements suffisants nous seront parvenus, mais ceux que nous possédons déjà montrent que l'idée, si incroyable qu'elle paraisse, et malgré les difficultés nombreuses qui l'entourent, n'a rien de chimérique et d'irréalisable, depuis les dernières découvertes.

Voici donc, en attendant de plus amples détails, l'idée originale grâce à laquelle M. Bell serait parvenu à *faire parler un rayon de lumière*.

La transmission complète comprend, naturellement, un poste expéditeur et un poste récepteur, distants, d'après les premières expériences annoncées, de plus de deux cents mètres. Le poste expéditeur envoie au poste récepteur un rayon de lumière dans des conditions telles que son intensité soit *synchrone* avec les vibrations de la voix émises dans l'appareil placé à ce poste expéditeur, c'est-à-dire qu'ici, la vibration d'une plaque devant laquelle on parle, au lieu de réagir sur un aimant et une bobine pour y développer des courants d'induction, est utilisée au contraire pour faire varier la puissance du rayon lumineux.

Il serait impossible de faire comprendre sans dessin l'appareil qui permet d'obtenir ce résultat; disons seulement qu'il repose sur des principes connus et souvent expérimentés.

Voyons maintenant comment ce rayon lumineux, d'intensité variable, ce rayon lumineux *vibratoire*, en quelque sorte, va se transformer *en sons articulés* au poste récepteur.

Nous allons retrouver ici comme appareil récepteur le téléphone Bell relié à une plaque de sélénium dont nous avons fait connaître ici même les singulières propriétés dans le n° du 4 septembre 1880. Rappelons-les en quelques mots.

Lorsqu'un rayon de lumière tombe sur une plaque de sélénium convenablement préparée, il diminue sa *résistance électrique* dans un rapport direct avec son intensité. Ces propriétés, jusqu'ici assez mal définies, ont été, paraît-il, très soigneusement étudiées par M. Bell qui est parvenu à donner au sélénium une très grande sensibilité. On devine maintenant le fonctionnement du récepteur. Le rayon lumineux de résistance variable avec la voix humaine qui le gouverne au poste expéditeur, va tomber sur le sélénium placé au poste récepteur. Si l'on place maintenant ce petit morceau de sélénium dans le circuit d'une pile et d'un téléphone Bell ordinaire, les variations de résistance électrique causées par le rayon lumineux vibratoire se traduiront par des variations dans l'intensité du courant, variations qui, comme on le sait, se transforment en *sons articulés* dans le téléphone. N'est-ce pas tout simplement merveilleux, cette onde sonore transformée instantanément en onde lumineuse, puis en courant électrique et finalement en onde sonore et reproduisant la parole après toutes ces transformations ?

Il ne s'agit plus ici, comme on l'avait dit à tort un instant, de téléphote reproduisant les images à distance par l'électricité, avec un nombre de fils considérable, mais d'une onde lumineuse servant de véhicule à la parole articulée. Dans le premier cas, il faut des actions *simultanées*, dans l'autre, au contraire, des actions très rapides, il est vrai, mais *successives*. Cette différence, peu importante en apparence, est un abîme qui sépare les deux idées.

Dans quelques jours nous connaîtrons tous les détails de cette merveilleuse découverte, à laquelle nos connaissances actuelles ne sauraient refuser la *possibilité* et nous en exposerons ici même tous les procédés de réalisation.

Le jour arrive où la poésie devra s'incliner devant la science, car jamais poète, dans ses images les plus hardies, n'a osé *dire* ce que la science peut aujourd'hui *réaliser : « Un rayon de soleil apportant » une* PAROLE *de consolation, d'espérance... » ou d'amour! »*

E. H.

FAITS DIVERS

UN BAPTÊME CURIEUX. — Un spectacle assez curieux, le baptême de quatre anabaptistes, a eu lieu dernièrement, dans le Neckar, à Tubingen, entre quatre et cinq heures de l'après-midi.

Attirés par les chants d'un chœur, quelques promeneurs s'approchèrent du bord de la rivière et aperçurent sur la rive opposée une réunion de vingt personnes. C'étaient des anabaptistes vêtus pour la plupart comme les gens de la campagne. Quatre d'entre eux, deux femmes et deux hommes, se disposaient à recevoir le baptême.

Les adeptes auxquels on allait administrer le sacrement n'avaient pour tout vêtement qu'une longue chemise blanche descendant jusqu'à la cheville. Celui qui devait les baptiser portait une longue robe, mais de couleur noire. L'endroit où ils s'étaient d'abord rendus ne paraissant pas propice à cause de la profondeur de l'eau, on recouvrit les néophytes de draps noirs, et toute la troupe se mit en marche pour remonter la rivière : l'un portait les souliers, l'autre les vêtements des quatre individus qui allaient être baptisés. Un endroit convenable fut enfin trouvé.

Le baptisant descendit le premier dans l'eau et fit un signe de la main pour indiquer que le sacrement pouvait être donné dans cette partie du Neckar. Une des femmes s'avança et vint le rejoindre. Le baptisant la conduisit jusqu'à environ dix mètres du bord et, lui faisant tourner le visage en aval, il prononça d'une voix solennelle la formule baptismale. Au mot *Amen !* la femme, légèrement poussée par le baptisant, se rejeta en arrière de manière à se laisser recouvrir par les flots. Elle se releva ensuite et fut ramenée sur la rive, où on lui jeta sur le dos un drap noir en attendant qu'elle put se rhabiller. La même cérémonie ayant eu lieu pour l'autre femme et pour les deux hommes, tous les anabaptistes s'en retournèrent comme ils étaient venus, en chantant des hymnes.

LE PAPIER AMIANTE. — On prépare en Amérique un *papier amiante* qui résisterait pendant un temps assez long à l'action du feu et à celle de l'eau. Ce papier, que sa double propriété a fait nommer papier d'archives, est constitué par le mélange de deux tiers de pâte ordinaire à papier et d'un tiers de pâte d'amiante délayée dans une solution concentrée de sel marin ou de cuisine et d'alun. Le mélange des deux pâtes passe dans la machine à fabriquer le papier, puis le papier obtenu est plongé dans un bain de gomme laque dissous dans l'alcool. Au sortir de ce bain, le papier est repris entre des rouleaux qui le sèchent et le finissent, puis dans les découpoirs qui le débitent en feuilles.

L'amiante communique à ce papier des propriétés d'incombustibilité complète ; l'alun et la gomme laque le rendent imperméable et il peut non-seulement subir l'humidité, mais encore rester dans l'eau un temps assez long sans pour cela se désagréger comme le papier ordinaire. On parle déjà d'utiliser pour les brevets, titres financiers ou de propriété, ce papier sur lequel on peut dessiner, écrire ou imprimer sans plus de difficulté que sur le papier ordinaire.

LA NOUVELLE ENTRÉE DU TUNNEL DU MONT CENIS. — Le tunnel ou galerie du Fréjus, plus communément appelé tunnel du mont Cenis, bien que cette montagne soit distante de vingt-cinq kilomètres du tunnel, mesure actuellement 12,400 mètres; il en aura bientôt 13,000. En effet, l'ouverture française de la galerie, du côté de Modane, ayant été pratiquée dans un terrain de molasse très meuble, des mouvements se sont produits qui ont pesé sur la voûte, l'ont déformée et tendent à l'écraser.

Tout en consolidant la partie de voûte menacée sur une longueur de douze ou quinze cent mètres, on a commencé, pour plus de sûreté, à creuser une nouvelle entrée au tunnel, à quelque distance de l'ancienne. Les travaux avancent assez rapidement, grâce à la dureté moyenne de la roche et à l'emploi des perforatrices mécaniques. Actuellement près de neuf cents mètres sont percés; environ la moitié est voûtée et la nouvelle galerie d'entrée ne tardera plus à rejoindre la grande galerie. Le rocher sous lequel s'étend cette entrée étant plus compacte et plus résistant, on n'aura plus à craindre aucun accident.

UNE SEICHE MONSTRUEUSE. — On ne sait pas encore jusqu'à quel point il faut admettre ou nier l'existence du serpent de mer, mais ce qui paraît bien démontré aujourd'hui, c'est qu'il existe au sein de l'Océan de véritables monstres marins. Ainsi, les animaux dits *seiches* ou *sépias*, la couleur brun-noirâtre, de petites dimensions sous nos climats, atteignent dans certains parages un volume extraordinaire. Tout récemment, sur les côtes de Terre Neuve, où pullulent les seiches, des pêcheurs, qui aperçurent un objet volumineux flottant sur l'eau, s'approchèrent croyant avoir rencontré quelque épave. A leur grande surprise, à leur épouvante même, ils se trouvèrent devant un monstre aux grands yeux vitreux qui fit tous ses efforts pour s'enfuir, en imprimant à l'eau, tout autour de lui, un bouillonnement bruyant, et laissant échapper de son corps un flot de matière noire et de cume.

Comme la marée baissait, la seiche vint échouer sur le sable en rejetant toujours de l'eau noire comme de l'encre. Les pêcheurs lancèrent un arpon qui s'enfonça aisément dans les chairs molles de l'animal et, par l'intermédiaire d'une forte corde, réussirent à le maintenir solidement amarré au pied d'un arbre. Mesurée alors que la mer l'eut laissée à sec, cette sépia se trouva avoir sept mètres de la tête à l'extrémité de la queue.

LA PREMIÈRE UNIVERSITÉ DE SIBÉRIE. — Le 26 août dernier a été posé à Tomsk, en Sibérie, la première pierre de la nouvelle université de Sibérie. L'idée de cette fondation remonte au commencement du siècle, mais elle n'a pu jamais se réaliser. Le comte Demidoff avait donné pour cette fondation une somme de plus de quatre cent mille francs restée à la Banque de Saint-Pétersbourg et qui, depuis, si on a tenu compte des intérêts composés, a dû bien des fois se doubler. En 1856, après la guerre de Crimée, on essaya de reprendre le projet abandonné, mais sans plus de succès que par le passé et l'on se borna à la création d'une espèce d'école supérieure destinée à satisfaire aux besoins de la contrée.

Cependant, comme on espérait que la création de cette université aurait pour résultat de retenir en Sibérie les hommes des classes libérales, médecins, professeurs ingénieurs de tout ordre qui le quittent, n'y reviennent que rarement et lui font défaut, on s'est enfin décidé à entreprendre les constructions nécessaires pour loger la première université de l'Asie russe.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION
JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1962
SAMEDI 2 OCTOBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.
Photographie de M. Truchelut.

M. SADI CARNOT, MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS
Photographie de M. Truchelut.

M. LE VICE-AMIRAL CLOUÉ, MINISTRE DE LA MARINE
Photographie de M. G. Pénabert.

LES NOUVEAUX MINISTRES

COURRIER DE PARIS

Eh bien, voici un beau tapage. La brochure de M. Alexandre Dumas, *les Femmes qui tuent et les Femmes qui votent*, a donc enfin mis dans la discussion courante autre chose que de la politique! Il s'agit, dans ce livre nouveau, non point de ce qui est passager — comme le remplacement d'un ministère par un autre (spectacle qui finira par devenir banal) — mais de ce qui est éternel, comme la situation de l'homme en face de la femme. L'auteur de l'*Homme-Femme* après avoir dit : *Tue-la!* explique, avec cet esprit qu'on lui connaît, pourquoi, en certains cas, la loi et la pitié publique permettent à la femme de vitrioler — ou de vitrioliser — sans cependant qu'elles aillent jusqu'à lui dire : *Tue-le !*

Il y a bien de la logique dans le redoutable plaidoyer de M. Dumas fils. Mais en fait, ce n'est pas un plaidoyer. Ce serait plutôt une consultation médicale. Alexandre Dumas, moraliste au fer rouge, tient beaucoup plus du docteur que de l'avocat. Il ne discute point, il ausculte. Il se dit qu'une maladie quelconque existant, il ne s'agit pas de la nier, mais d'en rechercher la cause. Et c'est ce qu'il fait.

Bien évidemment, en dépit du docteur Pangloss, homme immortel, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Il y a *quelque chose à faire* pour la femme, et sans rêver pour elle la dictature, on peut demander qu'elle soit parfois mieux protégée, si l'on ne veut point qu'elle se protége elle-même, tantôt avec un petit revolver de poche, tantôt avec un petit flaçon d'acide sulfurique. Ce qu' « il y a à faire », c'est aux législateurs de le formuler. Mais nos députés ont, comme on dit, bien d'autres chats à fouetter et bien d'autres occupations en tête, ne serait-ce que la question de leur réélection future. Les gens de lettres, surtout lorsqu'ils ont le talent et la magistrale autorité de M. Dumas, se chargent donc de poser le problème en attendant qu'on le résolve et, à voir l'intérêt qu'ils excitent, il faut bien qu'ils aient raison.

— Mais, va-t-on me dire, la brochure d'Alexandre Dumas a non-seulement pour titre les *Femmes qui tuent*, mais les *Femmes qui votent*. M. Dumas, non content qu'on les protége, veut donc qu'on en fasse des *députées*, voire des *ministres*. Est-ce bien possible?

Ah! que de choses sont impossibles qui se réalisent pourtant, tôt ou tard! Et, à vrai dire, croyez-vous que les femmes ne votent pas un peu, même en ne votant pas du tout?

Oui, elles votent.

Je m'explique. Elles votent en faisant voter leurs maris, leurs frères, leurs fiancés, leurs amis. Elles votent en écrivant des bulletins de vote qu'elles glissent dans la poche des votants. Elles votent en faisant dans les salons de la politique de *brodeuses* aimables et charmantes et en faisant, dans les clubs, de la politique de tricoteuses. Elles votent par procuration, mais elles votent.

Dans une pièce d'Henri Monnier, la femme de M. Joseph Prudhomme, dont le mari est capitaine de la garde nationale, reçoit la visite du tambour de la compagnie qui lui dit :

— Salut, *ma* capitaine! Je viens prendre les ordres de *ma* capitaine.

Et M^me^ Prudhomme répond :

— Je ne suis pas votre capitaine, mais çà ne fait rien, je vais vous donner mes ordres tout de même!

Que de femmes sont, dans la vie, *capitaines* sous le pseudonyme de leur mari! Je sais des femmes de ministres qui ont plus fait pour le ministère et même contre le ministère de leur époux que l'Excellence elle-même dont elles portaient le nom. Il n'est pas rare d'entendre dire d'un homme d'Etat : « Il est populaire. Il a les femmes pour lui! » Donc, les femmes votent. Elles choisissent, donc elles font élection.

Elles votent même souvent plus que les hommes, puisqu'elles disposent de plus de voix. Elles en ont quelquefois deux, et même trois... la voix de leur *mari*, et la voix de l'*autre*, ou des *autres*.

∿∿ Un soir dans une petite ville du Midi, un voyageur arrive pendant une fête religieuse. Un certain nombre de maisons étaient pieusement illuminées. Et, au-dessous d'un fronton étincelant, fait de lampions mêlés à des lanternes vénitiennes, notre touriste lit ces mots tracés en grosses lettres sur un transparent énorme :

Ce n'est pas moi qui illumine, c'est ma femme !

Elle émettait publiquement son avis, cette femme d'un époux rebelle. Donc, encore une fois, elle votait. Elle votait non-seulement *avec* mais *contre* son mari.

Chose qui arriverait assez souvent dans la politique si les femmes allaient au scrutin, comme le veut M. Alexandre Dumas.

∿∿ Ce livre, qu'on dévore et qui amuse, avec ses dures sévérités, dites hardiment, sur ce ton d'alacrité charmante qui est le propre du bon esprit français, ce livre — l'*attraction* de la saison — a paru presque simultanément, traduit en allemand, à Vienne, et, je crois, en anglais. Aucun homme aujourd'hui n'est plus écouté que Dumas. Il est tout à fait *sensational*, si je puis dire. Dans un salon, il fait cercle. En librairie, il fait foule. Il a grand crédit à l'Académie. Il est populaire dans le public. C'est là de la gloire ou je ne m'y connais pas, de la gloire qui est due à la maitrise de l'écrivain et à la gloire de l'homme.

Une femme le définissait l'autre jour :

— C'est Chamfort qui a lu Darwin!

C'est bien mieux que cela : c'est l'auteur du *Demi-Monde* qui a lu l'*Homme-Femme*.

Il montre, dans un futur contingent, la fameuse guenon du pays de Not se pouvant réhabiliter par la maternité, et ce paradoxe d'aujourd'hui, vérité de demain peut-être, qui est une des plus étonnantes pages de son livre, a fait dresser les cheveux sur la tête de bien des lecteurs. C'est une des formes du succès, et c'est la plus difficile à obtenir. Il faut être une force, dans son temps, pour contraindre son temps à s'occuper de ce dont on veut qu'il s'occupe. Et puis, c'est l'avenir qui donne tort ou raison aux hommes. Or, l'avenir a, un jour, terriblement donné raison à M. Dumas. Il y a telle des *préfaces* de son *Théâtre* où il nous prédisait, dès 1869, l'invasion des barbares. Une année après, on pouvait lire son livre à la lueur des incendies de Bazeilles et de Paris.

Il paraît que M. Emile de Girardin devait répondre à M. Dumas fils. M^me^ Edmond Adam avait prié le rédacteur en chef de *la France* de donner cette *réplique* à la *Nouvelle Revue*. M. de Girandin ne répondra pas, et pour une bonne raison, c'est qu'il est du même avis que M. Dumas.

∿∿ Cependant, comme si de rien n'était, M^lle^ Sarah Bernhardt est entrain de faire sa *tournée* en France, et elle obtint, disent ses amis, des succès invraisemblables! Ce sont des pluies de bouquets et des ovations qui n'en finissent plus. Mais, — hélas, oui, il y a un *mais* — elle s'habitue peu à peu, elle, si discrète et si harmonieuse dans sa diction, à forcer la note pour doubler les *eflets*. Elle joue *gros*. Elle est souvent, m'a dit un très bon juge qui l'a vue dans *Adrienne Lecouvreur*, mélodramatique. Elle se fait, en plus d'un moment de son rôle, actrice de drame et de drame de province. Elle n'en est d'ailleurs que plus applaudie là bas. Mais — le *mais* revient encore — ce n'est plus déjà notre Sarah parisienne qui plaisait si fort à ses enthousiastes, comme dirait M. Joseph Prudhomme.

Ces *tournées* sont toujours assez redoutables pour le talent des comédiens. Il y eut, il n'y a pas si longtemps, une actrice d'une intelligence piquante et qui jouait spirituellement au possible. C'était M^lle^ Schneider.

M^lle^ Schneider fut une personnalité en son genre et nulle comme elle n'a joué l'opérette. Elle eut aussi sa vogue et sa vogue souveraine. L'Exposition de 1867 fut le triomphe et le *règne* d'Hortense Schneider. On engagea, en Russie, en Angleterre, *la Grande Duchesse* à des conditions extraordinaires et M^lle^ Schneider partit. Puis, quand elle revint, chose étonnante, elle n'était plus au diapason. Elle grossissait les effets, elle soulignait trop toutes choses. Il y avait un peu plus de cailloux et de gravier dans ses *cascades*, elle n'était plus aussi *parisienne*.

Etre parisien, c'est un terme indéfinissable. C'est se tenir en équilibre entre deux excès. M^lle^ Schneider tombait dans la *charge* et il lui fallait un certain temps pour se remettre au ton, à ce ton discret jusque dans le grivois, et qui sous-entend les choses et les laisse deviner encore plus qu'il ne les dit.

∿∿ *Et toujours de la pluie!* disait un roi d'Espagne. Et toujours les *odeurs de Paris*, répètent tous les journaux. En vérité, il n'est pas très engageant pour les Parisiens disposés à quitter la campagne, d'apprendre que les émanations d'un égout ont tué cinq pauvres gens au boulevard Rochechouart. Tout le monde n'est pas égouttier, me dira-t-on, et n'a pas à vivre ou à mourir en de tels miasmes, mais tout le monde respire peu ou prou les vapeurs des égouts et on a beau porter sur soi un flacon de sels anglais, de telles émanations, odieusement délétères, sont redoutables, et tout au moins désagréables.

A quoi songe-t-on? Avant de tant politiquer, il serait peut-être bon d'assainir. Ce conseiller municipal qui demandait à cor et à cris, par mesure de salubrité intellectuelle, qu'on déboulonnât la statue de Charlemagne, ce tyran, comme M. Félix Pyat voudrait qu'on déboulonnât la statue de M. Thiers, ce brave conseiller que gênait si horriblement l'image du vainqueur de Witikind, devrait bien déployer contre les odeurs des égoûts un peu de l'énergie dont il fit montre lorsqu'il s'attaqua à ce danger d'une *actualité* si terrible : la gloire du fondateur de la dynastie carlovingienne.

Cette mort de pauvres diables qu'un peu de chlore eût sauvés, a causé dans Paris une émotion très compréhensible. Voilà des martyrs inutiles : avec un peu de prévoyance et de propreté, ces malheureux pères de familles vivraient encore. Et la vie d'un homme utile pèse plus que toutes les discussions vaines à propos du nom d'un square ou d'une plaque prise au coin d'une rue.

On me dira que le monde est assez peuplé! Il y a sur terre, s'il faut en croire une statistique allemande très récente, un milliard quatre cent cinquante-cinq millions neuf cent vingt-trois mille cinq cents êtres vivants; c'est un joli chiffre. Et je songe à une chose, c'est que, si chacun de ces êtres humains avait touché sa part de l'effroyable contribution de guerre que nous avons payée à la Prusse, il en résulte que chaque homme ou femme d'Europe, d'Asie, d'Amérique, d'Australie, de la Polynésie ou des régions polaires, depuis les nègres du Soudan jusqu'aux Irlandais, depuis les Zoulous jusqu'aux Lapons, tous auraient eu un peu plus de cinq francs chacun, presque cinq francs cinquante.

Tous les deux ans, MM Behm et Wagner, publient ainsi une statistique, et depuis dix-neuf mois que leur dernier calcul a été livré au public, la population du globe s'est accrue de 16 millions 778 petits êtres qui achèvent, à l'heure qu'il est, d'être allaités ou qui sont encore pendus à leurs nourrices blanches, noires, bronzées ou cuivrées. Ces seize millions de nouveaux venus auraient droit à leur part dans nos pauvres fameux cinq milliards, mais la pièce de cinq francs dont je parlais et que tout habitant du globe pourrait posséder dans sa tirelire, n'en serait pas moins intacte.

Et que j'aimerais mieux savoir ce milliard de cinq francs — épargne du travail français — entre les mains des pauvres diables de tous pays, plutôt qu'enfouis dans le *trésor de guerre* de Berlin, dans les caves du Spandau, ou dépensés à fondre des canons qui nous regardent amicalement, gueule ouverte, par dessus les Vosges!

Mais on ne choisit pas.

∿∿ Et c'est pour ce milliard de petites fourmis humaines qui vivent, dorment, mangent, travaillent, labourent la terre, pétrissent le pain, foulent le drap, mettent de l'encre sur du papier et le papier dans les hottes; c'est pour cette foule d'insectes parfaitement imperceptibles d'en haut, et qui, en bas, font un bruit du diable, c'est pour cette fourmillière immense que Victor Hugo va publier, le mois prochain, un nouveau poème.

Le titre est controversé.

— L'*âne*, disent les uns.

— L'*âme*, disent les autres.

Est-ce l'*âme* ou l'*âne?* Je croirais volontiers que c'est l'*âne*, l'*âne* qui a une *âme*. Mais que ce soit l'*âme* ou l'*âne*, Victor Hugo y prouvera certainement que l'*âme* est immortelle chez l'homme et que l'*âne* lui même a une *âme*.

Victor Hugo est très spiritualiste, en effet. Il n'admettrait pas ce mariage de la femme avec le singe, dont parle M. Dumas dans sa brochure.

— Je crois plus en Dieu qu'en moi! a-t-il dit un jour.

Et il définissait sa foi avec ce style étonnamment imagé et grandiose qui n'est qu'à lui, en disant :

— L'homme n'est qu'un être incomplet qui s'achève et s'épanouit dans une vie supérieure. Le têtard n'est que l'ébauche de la grenouille. *Et l'homme est le têtard d'un archange.*

Ame ou *âne*, un tel poème sera l'évènement de demain. On parle aussi de la pièce prochaine de M. Déroulède, la *Moabite*, que M. Perrin redouterait de donner sous prétexte qu'elle remue les pas-

sions religieuses. M. Perrin tremblerait donc aussi devant *Athalie?* Et il aurait également peur de *Polyeucte?*

Il serait assez plaisant de voir, sous la République, le directeur d'un théâtre subventionné, trouver dangereux, inquiétant, perturbateur, ce qu'on a librement joué sous Louis XIV!

ALTER.

NOS GRAVURES

LES NOUVEAUX MINISTRES

Tout le monde sait pourquoi est tombé l'ancien président du conseil, qu'ont suivi dans sa retraite MM. Varroy, ministre des travaux publics et Jauréguiberry, ministre de la marine. Il n'y a donc pas lieu de refaire ici l'historique des négociations secrètement entamées avec Rome par M. de Freycinet et qui devaient aboutir à la déclaration que tous les journaux ont publiée. Le gouvernement voulait rester libre vis-à-vis des congrégations non autorisées, et il ne pouvait plus l'être qu'à la condition de se renouveler, ce qu'il a fait. Mais s'il restait libre, il n'était pas dispensé pour cela d'être modéré et la retraite de MM. de Freycinet, Varroy et Jauréguiberry était propre à faire naître à cet égard des doutes sur ses dispositions. Il importait donc que les ministres sortants fussent remplacés par des hommes habilement choisis pour rassurer l'opinion, non-seulement au dedans, mais encore et surtout au dehors. Or, M. Jules Ferry, que le président de la République avait chargé du soin de composer le nouveau cabinet, a résolu, avec beaucoup d'adresse, il faut l'avouer, toutes les difficultés; et, à ce point de vue, on peut dire que le choix qu'il a fait des trois nouveaux ministres, a été vraiment heureux. Le plus difficile à remplacer était le ministre des affaires étrangères. Durant son court ministère, M. de Freycinet avait su se faire en Europe une réputation d'habileté et de sagesse qui inspirait confiance à tout le monde. M. Barthélemy Saint-Hilaire héritera certainement de cette situation, et l'on peut être sûr qu'il continuera les traditions pacifiques de son prédécesseur.

Il ne nous reste plus, après avoir souhaité au ministère Jules Ferry des jours plus longs et moins troublés qu'au ministère précédent, qu'à donner une courte biographie de chacun des trois nouveaux ministres.

M. Barthélemy Saint-Hilaire. — M. Barthélemy Saint-Hilaire est né à Paris le 19 août 1805; il a par conséquent soixante-quinze ans révolus. Il signa, en 1830, en qualité de rédacteur du *Globe*, la protestation des journalistes contre les ordonnances de juillet 1830. Professeur de littérature grecque au Collège de France, il devint, en 1840, chef de cabinet de M. Cousin au ministère de l'instruction publique. Après la journée du 24 février 1848, il fut nommé principal secrétaire du gouvernement provisoire et élu représentant du peuple par les électeurs de Seine-et-Oise. Après le coup d'Etat du 2 décembre, contre lequel il protesta, il se consacra exclusivement à des travaux littéraires et philosophiques. En 1869, il fut élu député de l'opposition au Corps législatif par le département de Seine-et-Oise et il siégea dans les rangs de la petite minorité de la gauche. Enfin, en 1871, il fut nommé par le même département député à l'Assemblée nationale. M. Thiers le choisit alors pour secrétaire de la présidence de la République; en décembre 1875, M. Barthélemy Saint-Hilaire fut nommé sénateur inamovible; au Sénat, il a siégé à gauche: il a été rapporteur de la loi sur le conseil supérieur de l'instruction publique; enfin, en janvier dernier, il a été élu l'un des quatre vice-présidents du Sénat.

M. Sadi Carnot. — M. Sadi Carnot, le nouveau ministre des travaux publics, est né en 1837. C'est le fils aîné de M. Carnot, sénateur, et le petit-fils du célèbre « organisateur de la victoire. » Voici d'où vient ce prénom de Sadi qu'il porte. Son grand-père, trouvant les noms romains ou grecs peu agréables, donna à l'un de ses fils celui de *Sadi* qui, en persan, signifie *la science*. Le nom a été justifié déjà par deux Carnot. Le frère cadet de M. Sadi Carnot est aussi un savant. Il est sorti, le premier, de l'Ecole des Mines où il occupa, dès l'âge de vingt-huit ans, la chaire de Monge.

Ancien élève de l'Ecole polytechnique, M. Sadi Carnot est aujourd'hui ingénieur des ponts-et-chaussées de première classe. Il n'entra dans la vie politique qu'en 1870. Le gouvernement de la Défense nationale l'envoya comme commissaire extraordinaire chargé d'organiser la défense dans la Seine-Inférieure, l'Eure et le Calvados. Il fut élu député de la Côte-d'Or au 8 février 1871, au 20 février 1876 et réélu au 14 octobre 1877. L'un des fondateurs du groupe de la gauche républicaine, il fut secrétaire de ce groupe pendant près de cinq années. M. de Freycinet se l'attacha, au 14 décembre 1877, comme sous-secrétaire d'Etat aux travaux publics, et M. Varroy le conserva en cette qualité.

Le vice-amiral Cloué. — Le vice-amiral Cloué, le nouveau ministre de la marine, qui est âgé de soixante-deux ans, a suivi tous les échelons de la carrière maritime. Il a été successivement préfet maritime de Cherbourg, en 1877, directeur du Dépôt des cartes et plans de la marine, puis commandant de l'escadre d'évolutions. Il était en dernier lieu membre du conseil de l'amirauté et du Bureau des longitudes. Il est grand'croix de la Légion d'honneur. M. le vice-amiral Cloué est le seul membre nouveau du Cabinet qui ne fasse pas partie du Parlement: mais M. le général Farre n'en fait pas partie non plus, et le ministère de la marine, comme celui de la guerre, est trop spécial pour qu'on doive s'étonner de le voir occupé par un homme uniquement du métier.

LA COCHINCHINE FRANÇAISE

Les bruits qui circulent depuis quelque temps relativement à la conquête possible du Tonquin par la France, nous engagent à présenter à nos lecteurs quelques sites de nos colonies de l'extrême orient, voisine du Tonquin.

Rappelons que la Cochinchine Française, située entre le royaume de Siam, le Cambodge et l'empire d'Annam, est formée par les grandes plaines d'alluvion provenant des embouchures d'un grand fleuve, le Meï Kong et d'un fleuve plus petit, le Donnaï. Ces embouchures se croisent entre elles, compliquant le delta d'une grande quantité de branches, de sorte que sur la carte, tout ce pays à l'air d'une vaste toile d'araignée.

D'après cette configuration, on conçoit aisément que presque toutes les communications aient lieu par la voie des canaux (arroyaux).

On comprend de même la fertilité extraordinaire de toutes ces immenses plaines, admirablement arrosées et par les canaux et par les pluies torrentielles qui tombent pendant une partie de l'année.

La position exceptionnelle entre deux régions où le riz est la nourriture principale, les Indes d'un côté et la Chine de l'autre, jointe à sa fertilité, font que la Cochinchine française joue le rôle de grenier d'abondance de tout l'extrême orient.

Quant aux habitants, au physique ils sont généralement petits, imberbes, au teint jaune, aux pommettes saillantes, les yeux légèrement bridés, les cheveux longs, roulés en chignon au tour de la tête et retenus par un foulard ou par une sorte de turban. Leurs attaches sont fines, leurs mains effilées comme celles de toutes les races orientales; presque tous sont vêtus d'une robe longue de couleur foncée, et d'un pantalon très flottant; ce qui rend très difficile de reconnaître un homme d'une femme.

Les Annamites sont sournois et routiniers comme les Chinois, castés et respectueux de tout ce qui est force ou autorité, comme les Indiens. Ces défauts ne leur enlèvent pas leurs qualités de courage; impassibles devant la mort, tenaces dans leurs entreprises guerrières, ils ont fait preuve, lors de la conquête, de rares qualités militaires.

En général, l'Annamite est sobre; ses passions se réduisent à chiquer le bétel mélangé avec de la chaux et de la noix d'arec. Les lettrés s'adonnent volontiers au funeste usage de l'opium qu'ils absorbent en fumée identiquement comme les Chinois.

L'industrie proprement dite n'existe pas en Cochinchine; les habitants sont presque tous agriculteurs ou bateliers (sempaniers), aussi ne trouve-t-on pas, Saïgon excepté, de grands centres d'habitations; le pays est couvert de petits villages composés de quelques cases en bambou et en feuilles de palmier donnant asile aux indigènes qui cultivent les rizières avoisinantes. La population qui habite exclusivement sur des sempans (barques du pays) et qui puisent leurs moyens d'existence dans le transit par eau est assez considérable.

Les Annamites ne sont pas les seuls habitants de cette fertile et pittoresque contrée; il faut compter aussi avec les tigres qui sont très nombreux. Le tigre est le plus cruel ennemi de l'Annamite, qui le nomme *Monseigneur le Tigre* (Hong-cop), et lui adresse des suppliques.

Il n'est pas rare de lire à l'entrée des villages situés dans les parages infestés de fauves, une belle inscription en caractères chinois conçue à peu près en ces termes:

« Monseigneur le tigre, si vous daignez ne pas
» nous dévorer nous et nos enfants, nous vous
» fournirons en échange chaque année, quatre
» cochons, cinq chèvres, etc.

« Dans l'espoir que vous voudrez bien accepter
» nos offres, agréez, monseigneur le tigre, etc. etc.
» Signé: les notables du village. »

L'histoire ne dit pas si le *monseigneur* tient un grand compte de ces suppliques; il est à supposer que non, car les cabanes du village, ou du moins de ceux qui ont le plus à craindre de l'attaque des tigres, sont toutes palissadées à deux mètres d'élévation. Quand la nuit tombe, on met tous les animaux domestiques à l'abri de cette fortification, ce qui n'empêche guère les tigres d'en user à leur guise et de faire des leurs.

Heureusement, le fond de leur caractère est craintif et lâche; le tigre n'attaque pas quand il fait jour, à moins d'y être forcé par la faim; ses yeux de félin s'accommodent mal de la grande lumière; il a une profonde horreur du feu la nuit, lâche pied sitôt qu'il a été découvert ou qu'il a manqué son coup.

Chose singulière, on a remarqué que les tigres sont moins friands de la chair des Européens que de celles des Annamites, et qu'ils attaquent ceux-ci de préférence aux premiers.

Il n'en est pas de même d'une autre espèce d'animal qui, élevé à l'état de domesticité par les Annamites, est un incessant danger pour les Européens; je veux parler des buffles. Le buffle est le bœuf de la Cochinchine; doux et laborieux comme lui quand il est mené par des Annamites, la vue d'un Européen le rend furieux et il ne se fait pas faute de foncer dessus.

On trouve aussi en Cochinchine un certain nombre d'éléphants vivant à l'état sauvage, mais il ne sont pas dangereux pour l'homme qui compte encore, au nombre de ses ennemis implacables, les moustiques qui vous attaquent en bataillons serrés avec un acharnement incroyable.

Dans certaines régions, il est impossible de s'asseoir, ne fut-ce que quelques minutes, sans prendre la précaution d'enfouir ses jambes dans un grand sac de toile, et encore cette barrière contre les importunités des moustiques est-elle à peine suffisante.

Sous un climat torride, il n'est pas rare que les piqûres de ces petites bêtes ne dégénèrent en plaies hideuses.

Est-il besoin de mentionner les caïmans, les cents-pieds, les scorpions, les serpents, et autres bêtes créées pour le malheur des hommes. Tout cela grouille dans ce pays si propice à la vie animale et mitige singulièrement le plaisir que l'on éprouverait de se trouver dans des régions d'une beauté incomparable et d'une fertilité étonnante.

Tel est le pays que la France a conquis de 1858 à 1863, a agrandi en 1867 par l'annexion de trois provinces, et qui forme l'une de nos colonies les plus prospères.

Un mot maintenant des vues que nous publions dans ce numéro.

L'une d'elles représente le village du Phuoc-Tin. C'est l'aspect de tous les villages de ce pays; les cases sont entourées d'une palissade pour défendre les habitants, hommes et bêtes, de l'attaque des fauves. Un autre dessin représente la vue d'une case annamite dont la charpente est construite en bambou et les murs ainsi que le toit en feuilles de dalmier.

Les grands arbres qui l'entourent et qui ressemblent à des palmiers d'Afrique sont des arequiers produisant la noix d'arec.

Cette case est construite au milieu d'un bouquet de bananiers. Un troisième dessin offre la vue d'une petite crique à marée basse; la marée se fait sentir assez haut en remontant les branches du delta; quand l'eau se retire, elle laisse à sec les embarcations dans les criques peu profondes et découvre des vases d'où s'émanent des miasmes pestilentiels sous l'influence d'un soleil torride.

Les deux dernières vues représentent des aspects du pays sur les bords des arroyaux, et résument bien le caractère général de la Cochinchine Française.

J. COUSIN

STATUE DE M. CHAPU, DEVANT ÊTRE INAUGURÉE A SENS, LE 3 OCTOBRE 1880

UNE GRAPPE DE RAISIN MONSTRE

Depuis quelques années, les plantations de vignes en Algérie ont pris une extension considérable. Le mouvement s'accentue d'une année à l'autre, dans une proportion étonnante, et c'est par des milliers d'hectares qu'on peut le constater dans chacun de nos arrondissements de la zone du Tell.

Deux causes l'expliquent : Le Phylloxera, ce fléau dévastateur qui a envahi les vignobles français, et la merveilleuse fécondité de notre sol algérien, qui se prête si admirablement à la culture du précieux arbuste, dont les colons se feront dans peu une intarissable source de revenus.

Pour en donner un exemple nous reproduisons une grappe de l'espèce dite de *Carignan,* cépage bien connu dans le Bas-Languedoc et le Roussillon, et qui contribue pour une large part à donner de la couleur et de la vinosité aux vins marchands de ces contrées.

Ce que cette grappe a de remarquable, c'est que non seulement elle dépasse les proportions normales, mais qu'elle est le produit d'un plant de *seconde feuille.*

Sa dimension est de $0^{m},325$ de longueur. Elle pèse 2 kil. 617 gr. Nous ajouterons que dans le plantier de 12 hectares, d'où elle est cueillie, cette grappe n'est pas la seule qui ait à peu près les mêmes proportions; de nombreux spécimens de *mourvède* et de *morastel* auraient pu être comparés avec celle-ci. D'autres vignes en ont produit également de non moins volumineuses.

Assurément, dans les pays du Narbonnais et des Pyrénées-Orientales où ce plant vient le mieux, une souche de huit ans, dans la force de l'âge, ne donnerait pas de grappe qui ait la moitié de ce volume.

LA CULTURE DE LA VIGNE EN ALGÉ
Une grappe de raisin monstre. D'après la photographie de M. Boutell

PARIS : LA NOUVELLE ÉCOLE ARAGO, PLACE DU TRON

qu'il avait appelée sa fiancée, mais plus une seule protestation ne sortit de ses lèvres. Puis, sur ce souvenir flétri, le temps se mit à l'œuvre. Quant à M. Desmarets, il déclara à sa femme que si elle reprenait pour demoiselle de compagnie la moindre orpheline à l'air candide, il brûlerait vive ladite ingénue dans les vingt-quatre heures.

Deux mois passèrent, on touchait à la fin d'octobre 1856, et M. Didier-Montaut semblait avoir oublié cet entretien qu'il avait annoncé à Catherine au sujet de son avenir. Elle y songeait encore moins, sans doute. Ensevelie dans une résignation inerte, elle continuait sa vie dépendante près de M^lle^ Thécle, avec une indifférence et un détachement d'elle-même absolus.

Un jour M. Didier-Montaut, après avoir parcouru plusieurs fois une allée du jardin, où Catherine brodait assise sur un banc, s'approcha d'elle.

— Depuis la pénible communication que je vous ai faite, il y a deux mois, dit-il, j'ai pensé à vous, ma pupille. Nous approchons du terme de notre séjour dans ce pays, et puisque l'ancienne solution qui, au retour, devait vous caser dans l'existence, est détruite, j'ai avisé à vous procurer une nouvelle position de demoiselle de compagnie, près de lady Falst, notre voisine. Elle est veuve, comme vous le savez, et vient de marier sa fille, de sorte que la voilà seule. Vous lui plaisez et vous l'intéressez; j'ai lieu de croire que vous serez heureuse chez elle. Vous aurez six cents francs d'appointements par an, c'est assez maigre; mais vous n'avez nul besoin de faire des économies. J'ai placé sur votre tête les vingt-cinq mille francs que j'avais proposés en dernier lieu à M. Paulet pour votre dot. Après ma mort, cette somme vous sera remise augmentée des intérêts. Je suppose que Thècle, qui me paraît satisfaite de vous, y ajoutera quelque chose. Avec cela vous pourrez vivre, à partir de cinquante ans, dans quelque maison de retraite. A moins que vous ne trouviez à vous marier à un homme riche et sans préjugés... Tout est possible.

Catherine pâlit.

— Quand dois-je entrer chez lady Falst, monsieur? demanda-t-elle.

— Aussitôt que vous le désirerez. Elle retourne en Europe le vingt du mois prochain; nous, nous resterons jusqu'au printemps. Il devient nécessaire que vous ajoutiez à ce prénom de Catherine, qui ne peut suffire chez des étrangers, le nom de Robert, en attendant...

Catherine l'interrompit avec un geste de lassitude.

— Robert, soit! peu m'importe à présent! Merci monsieur.

Elle reprit sa broderie, et l'armateur sa promenade.

Il triomphait. Lady Falst, en mariant sa fille, avait dû lui remettre plus de la moitié de la fortune laissée par son mari; cette diminution de ses revenus, jointe à une santé chancelante et à une humeur chagrine, lui avait fait prendre le parti de se retirer dans un village d'Irlande où elle possédait une terre. Il était facile de prévoir que dans de telles conditions, Catherine ne serait guère exposée à des aventures romanesques. Pour la question brûlante de sa majorité, qu'elle atteindrait dans dix mois, M. Didier-Montaut, en présence de l'insouciance douloureuse que la jeune fille venait de montrer, jugeait le péril reculé de longtemps, peut être indéfiniment écarté. Si, à l'époque voulue, Catherine ne réclamait rien, il pourrait considérer la partie comme gagnée. Il espérait qu'elle renoncerait à augmenter le poids de son chagrin de celui de cette « ignominie exceptionnelle » dont il lui avait fait un épouvantail; n'ayant d'autre avantage à recueillir que celui de pouvoir porter un nom « déshonoré. » C'était peu tentant. Si cependant Catherine réclamait, eh bien il ne répondrait pas. Il irait en Perse, en Chine, changerait de nom, et ferait ainsi perdre sa trace. La vigueur de sa santé et de celle de sa sœur, dont la maladie nerveuse n'avait jamais existé, leur permettait cette existence nomade, assez conforme à leurs goûts, d'ailleurs. En outre, en prévision de ces évènements, il avait déplacé des fonds considérables, ce qui le dispensait de donner son adresse à ses gens d'affaires.

XVI

Il y avait quatre mois que Catherine était en Irlande, dans un petit village du Munster où était située la propriété de lady Falst : une maison humide et délabrée dans les bois, que les domestiques et les paysans décoraient du nom de château, mais qui, à vrai dire, ne ressemblait qu'à un fond de marécage. Il poussait des champignons sur les murs, et dans les allées du parc, tous les dix pas, on voyait sautiller des grenouilles et des crapauds.

Catherine promenait un matin, sans se soucier du froid, sa tristesse apathique à travers le brouillard, qui, depuis des semaines, faisait finir le monde aux limites de Falst-House. Au-delà, c'était une brume opaque et uniforme, que trouait parfois, le soir, la lueur rougeâtre de la lanterne du fermier, revenant de la ville. Ce matin là, précisément, Catherine allait attendre à la barrière du parc une caisse qui avait dû arriver pour elle à Cork par le dernier bâteau, et que Dick s'était chargé de lui rapporter. En pensant au contenu de cette caisse, ses yeux qui ne pleuraient plus se voilèrent d'une larme; c'était son portrait à quatorze ans dans les ruines de Blanquefort, ce cher souvenir de M^lle^ Blanche, laissé à la garde de sa cousine. Dès que Catherine s'était vu un peu d'argent « de trop » pour payer le port de la caisse, elle avait écrit à sa maîtresse de pension. Autrefois, à Limoges, elle et Louis avaient projeté de faire ensemble, après leur mariage, le voyage de Blanquefort, et de transporter la précieuse toile dans ce doux chez eux qu'ils auraient. Catherine passa sur son front sa petite main amaigrie, comme pour écarter cette importune image, et s'accouda à la barrière, regardant dans la direction de la ferme.

Bientôt elle distingua deux personnes qui s'avançaient, un homme et une femme; c'étaient Dick et... Catherine jeta un cri, ouvrit la barrière, et courut follement.

— Rosalie! fit-elle suffoquée, Rosalie!... Et elle tomba dans les bras de l'excellente fille en sanglotant.

— Oui, c'est moi! mademoiselle Catherine, disait Rosalie tremblante d'émotion, j'aurais dû vous écrire, ça vous a saisie, pauvre enfant! Seigneur! êtes-vous changée! ils vous ont donc envoyée dans ce pays perdu... Vous ai-je assez cherchée! tous vos maux vont finir. Je vous avais bien dit que nous nous reverrions! Quand j'aime, moi, c'est pour la peine..., quand je déteste aussi, par exemple!

— Mais, dit Catherine retrouvant la parole, comment avez-vous su si vite où j'étais, ma bonne Rosalie?

— Voilà : lorsqu'ils m'eurent chassée, je partis, vous vous le rappelez, pour Blanquefort, causer de vous à M^lle^ Blanche; une causerie fameuse, qui lui fit comprendre beaucoup de choses qu'elle ne s'expliquait pas vous concernant. A-t-elle pleuré! vous aimait-elle, la chère sainte! J'en ai des commissions pour vous, des recommandations! et une lettre pour un peintre célèbre de Paris, chose..., je ne sais plus, son ancien maître enfin. Le soir de mon arrivée à Blanquefort, M^lle^ Blanche me dit : Ma cousine a besoin d'une lingère, restez près de nous. Dès que Catherine sera majeure, la première chose qu'elle fera, certainement, sera de venir ici, elle me l'a promis. Si cela ne lui est pas possible de suite, elle écrira, devenant libre de correspondre avec nous. Vous pourrez aussitôt la mettre au courant, — moi je n'y serai plus — et lui envoyer la somme que je lui laisse, pour qu'elle puisse revenir et attendre que ses droits soient reconnus.

— Quels droits?

— Tout à l'heure, mademoiselle, pas ainsi sur le chemin... Donc, dès votre lettre reçue là-bas, je suis partie. J'ai un bien au pays dont je tire six cents livres par an, et une pelote d'économies, je peux faire des frasques...; d'ailleurs, je grillais de vous voir.

— Chère et bonne Rosalie, quel dévoûment!

— Et puis ce que j'ai à vous révéler est si grave, que je prenais peur de l'enfermer dans un papier qui risque de se perdre.

— Qu'est-ce que cette révélation? murmura Catherine, je croyais que rien ne pouvait plus m'arriver.

— Pour le matériel, c'est du bon, vous serez riche..., ils vous doivent la fortune de votre père.

— Rentrons vite! j'ai hâte de savoir. Avez-vous déjeûné, au moins?

— Oui, chez ce brave homme qui m'a accompagnée, et avec lequel je converse par signes depuis hier au soir. C'est lui qui m'a ramenée de Cork. Il réclamait une caisse pour vous, m'a dit un des matelots du bâteau, qui baragouine le français. J'ai pensé que c'était votre tableau; je ne l'ai pas apporté, vous le prendrez vous-même dans quelques mois à Blanquefort. J'aurais bien voulu vous voir hier, mais cette coquine de mer m'avait tant secouée que je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes, et j'ai dû me coucher. C'est ça, le château? il est joli! vous devez périr d'ennui dans cette moisissure, il y a de quoi y gagner des rhumatismes pour toute sa vie.

Elles entrèrent dans la maison; Catherine, après avoir fait prévenir lady Falst qu'une visite lui arrivait de France, conduisit Rosalie dans sa chambre, et dit :

— Je vous écoute.

Rosalie tira d'une large et épaisse enveloppe plusieurs feuilles de papier jauni couvertes d'une grosse écriture et les tendant à Catherine :

— Voici d'abord qui parlera mieux que moi, mademoiselle, dit-elle, lisez, c'est la copie d'une lettre de votre mère.

— De ma mère! par quel hasard avez-vous eu une lettre d'elle entre les mains?

— Ce n'est pas un hasard, lisez, je m'expliquerai après.

Catherine déplia les feuilles et commença à lire. A mesure qu'elle avançait, sa pâleur augmentait; un souffle haletant soulevait sa poitrine, et une flamme jaillissait entre ses cils abaissés séchant ses larmes. Enfin elle s'écria :

— Sa petite-fille! je suis la petite-fille de cet homme! la petite-nièce de M^lle^ Thècle! Oh! les misérables! Je comprends tout maintenant. Cette chose indéfinissable et terrible que je sentais sans cesse autour de moi, c'était cela... c'était la haine de mon grand-père! Sa haine qui, depuis mon enfance, n'a cessé de me poursuivre; qui m'a tout envié, tout refusé, tout arraché, tout, jusqu'à cette suprême consolation, l'amour de Louis, dans lequel j'avais mis toutes mes espérances, et qui aurait fait le bonheur de ma vie! Et Dieu a permis cela! Mais à quoi songe-t-il donc dans son ciel, ce Dieu... s'il y en a un! Car, en vérité, à voir ce qui se passe ici-bas, il y a des instants où je me prends à douter de son existence.

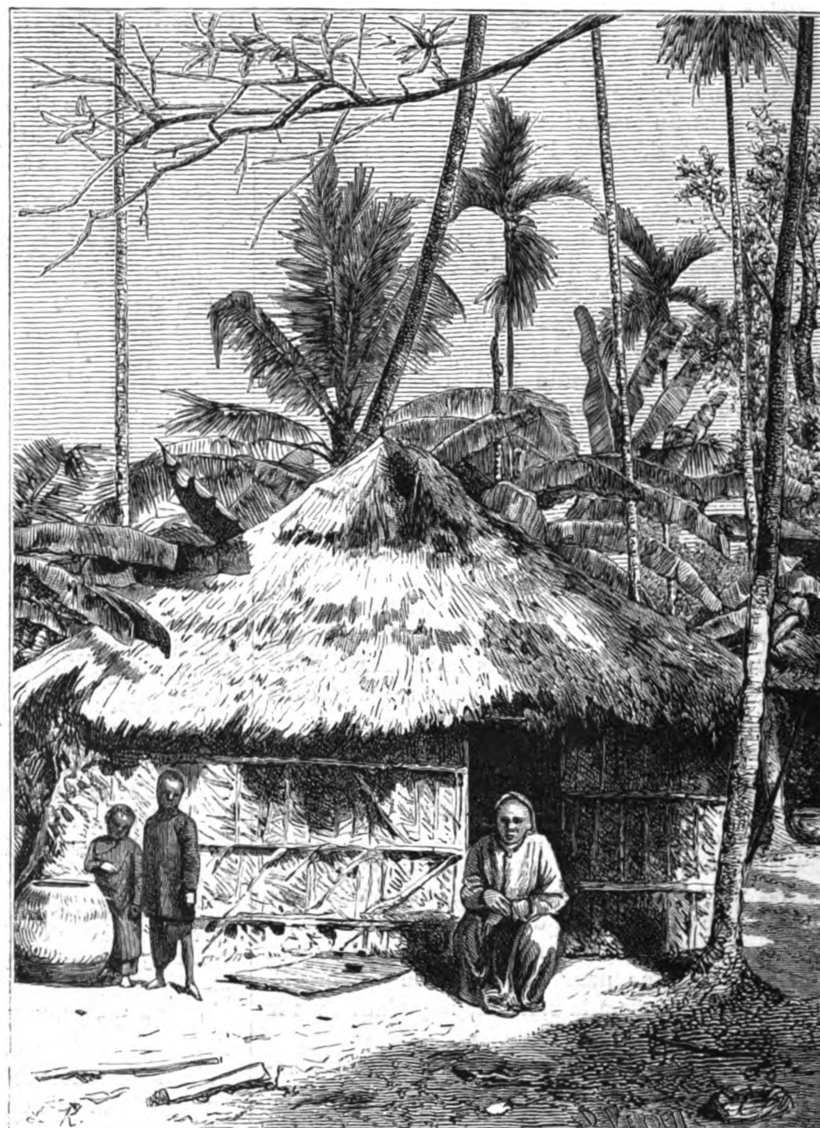
— Elle a trop souffert aussi! fit Rosalie comme répondant à une protestation intérieure. Vous me raconterez en détail tout ce que vous avez traversé d'épreuves depuis mon départ, ma pauvre enfant, cela vous dégonflera un peu le cœur; il y a des chagrins qui étouffent.

— Oui, je vous dirai tout. Mais vous, apprenez-moi par quel moyen vous êtes parvenu à copier cette lettre de ma mère?

— Voici : Plusieurs fois, pendant les premiers temps de votre séjour à la maison, je remarquai dans les mains de mademoiselle une lettre de sept ou huit pages qu'elle lisait et relisait d'un air pensif. Or, François m'ayant dit que c'était après l'arrivée d'une lettre qui avait comme changé en pierre monsieur et mademoiselle, tellement qu'ils ne l'avaient pas entendu apporter le thé, que monsieur était parti vous chercher, j'eus l'idée que cette etltre et celle que je voyais relire à mademoiselle était la même, et contenait votre histoire. J'avoue que je suis assez curieuse de ma natnre, mais jamais je n'aurais osé toucher seulement un journal chez ma maîtresse. Elle le savait bien, car elle laissait les clés à tous les meubles. Un soir que je venais faire la couverture, j'aperçois en entrant la fameuse lettre sur la table de mademoiselle, et elle penchée dessus. Son mouchoir était tombé, je passe, je le ramasse, et en me relevant je vois écrit gros et tout de travers sur une page blanche à moitié : « Subitement frappée, je me meurs à Bernières... » Je me

LA COCHINCHINE FRANÇAISE

UNE PETITE CRIQUE A MARÉE BASSE



UNE CASE ANNAMITE PRÈS DE SAIGON

SEMPAN DANS L'INTÉRIEUR

LA COCHINCHINE FRANÇAISE

LE VILLAGE DE PHUOC-TIN

INTÉRIEUR D'ARROYAU

REC.

Il s'est improvisé par suite historiographe du Mont, dont il connait comme personne les moindres détails, guide et sauveteur pour ceux qui viennent visiter son Mont Saint-Michel, et affrontent ses grèves.

Plusieurs médailles qui reluisent sur sa poitrine, suspendues à sa blouse grise par des rubans d'étrange couleur attestent sa qualité, et le recommandent à l'attention du public.

Les vieilles histoires dramatiques des sables mouvants qui engloutissent les voyageurs, les retours précipités des flots qui circonviennent les imprudents, des brumes subites qui leur font perdre de vue le but de leur voyage, et les égarent sur les grèves livrés à tous les dangers, sont les instruments principaux du travail quotidien de Le Brec, et l'origine de ses bénéfices.

Malheureusement pour lui, la foi dans ces histoires terribles s'atténue chaque jour, et par suite la crainte de jouer un rôle quelconque dans un drame sinistre.

Cependant il y a toujours des natures accessibles à la crainte, des cœurs timorés, mais il faut les reconnaître dès l'abord. Or Le Brec est un observateur et un physionomiste de premier ordre.

Parmi tous les touristes qui viennent chaque jour en curieux faire le pélerinage du Mont Saint-Michel, il en est de toutes les espèces.

D'un coup d'œil, Le Brec sait reconnaître si la voiture particulière qui arrive de Pontorson ou deMoidrey, contient quelques jeunes filles, ou quelques jeunes femmes impressionnables, quelques vieilles romas nesques et sensibles : il sait découvrir quel-

ıle diaprée qui se renouvelle chaque jour....

Mme Poulard.

La voiture de Pontorson.

en temps il s'écrie avec un geste convaincu :

— A gauche, à gauche, vivement.

— A droite, mille tonnerres ! tout droit maintenant.

Et c'est une gymnastique terrible; les bras, les membres se livrent à des mouvements de haute télégraphie.

On approche, les gestes deviennent plus dramatiques; enfin, un soupir de soulagement s'échappe de sa poitrine.

Le Brec, en mari galant...

— Tout danger a disparu, mesdames, s'écrie-t-il alors, en s'essuyant laborieusement le front, nous sommes arrivés, mais un instant, vrai, foi de Le Brec, j'ai eu peur; avez vous vu comme les sables s'enfonçaient sous les roues ? si je n'avais pas été là, grand Dieu, quel malheur aurait pu arriver !

La dame reconnaissante dont le cœur a battu vivement pendant toute cette mise en scène tourne un regard ému vers son compagnon de route. Quel est le porte-monnaie qui ne s'ouvre pas sous l'impression d'un pareil danger ainsi conjuré ?

Droits d'auteur bien dus à Le Brec pour son imaginative. Un peu d'art n'est-il pas aujourd'hui nécessaire pour obtenir un résultat?

Et puis Le Brec a une excuse, l'amour conjugal. Mme Le Brec est une énorme femme qui partage son affection entre son époux et la bouteille d'eau-de-vie. Tout l'argent que Le Brec récolte est consacré au culte pieux que Mme Le Brec a voué à cette boisson généreuse, et le soir on voit la mère Le Brec tenant amoureusement sa bouteille entre ses bras, gravir lourdement les escaliers qui conduisent à sa demeure, en titubant à chaque pas, forcée souvent de s'arrêter sur une marche pour faire un somme réparateur. Le Brec en mari galant ne la quitte point d'un pas, elle et sa bouteille.

Un autre type plus gracieux que Le Brec et sa femme, c'est Mme Poulard, qui dirige l'auberge du Mont Saint-Michel. Mme Poulard est une charmante petite femme, brune, intelligente, accorte, polie, et qui reçoit son monde avec des airs tout maternels, lui distribue gracieusement sa bonne soupe grasse, son bœuf nature, ses beaux saumons et ses superbes homards. Imperturbable au milieu de la foule diaprée qui se renouvelle chaque jour à la table d'hôte, elle sait être, pour chacun, aimable et prévoyante. Abbés, comédiens, grandes dames, cocottes, étrangers de toute sorte, capucins et religieuses, banquiers et artistes de tout genre, elle sait satisfaire chacun, et ne froisse personne. Elle a un certain album, dans lequel les compliments et les bouquets à Chloris se suivent pendant des centaines de pages, dans toutes les orthographes et dans toutes les langues, si bien qu'elle n'ose plus même le montrer. Mme Poulard est la reine du Mont Saint-Michel, comme Le Brec en est le sauveteur.

BERTALL.

UN BÉGUIN

C'était une drôle de petite personne qui faisait tour à tour la joie et le désespoir des siens; depuis longtemps on avait renoncé à la dominer, et dans tous les détails de sa journée on la laissait agir à sa guise. Cependant son père désirait ardemment la marier et remettre à d'autres mains le soin de guider une tête dont il se reconnaissait incapable d'avoir raison. Avec cela, c'était la meilleure enfant du monde, gaie comme un lézard au soleil, heureuse de vivre, de courir, de chanter et de ne plus travailler, de ne plus étudier de piano; mais quand on lui parlait de se marier, de devenir une personne sérieuse, elle s'empressait d'exécuter les plus désolants enfantillages.

Un beau jour, à la surprise générale, elle annonça carrément que c'était fait, qu'elle avait un *béguin* et qu'elle aimait le plus joli garçon du monde.

L'excellente tante, qui l'avait élevée et lui servait de mère, leva de dessus son ouvrage des yeux épouvantés.

— Un béguin! qu'est ce que c'est ça, Raymonde?

— Autrement une toquade, tante de mon cœur, il faut vous habituer à cette idée, je suis empoignée et il faut que je l'épouse.

— Si tu voulais bien nous dire qui, demande son père avec beaucoup de crainte d'entendre la réponse.

— Mais parfaitement, c'est le baron Ludovic Clodien, car j'ai choisi un baron; comme je me crois riche et qu'il n'a pas le sol, j'imagine qu'il va être bien content; moi je l'adore!

Elle dit cela comme elle aurait annoncé qu'elle aimait les petits pois!

— Tu veux épouser Ludovic Clodien? mais c'est déplorable, il est en conseil de famille, il n'a que des dettes, il se grise, il...

— Possible, je ne dis pas non, mais, mon cher papa, il a une si jolie barbe! Avez-vous remarqué sa barbe? Non. Avez-vous remarqué ses cheveux, frisés naturellement? Et puis il me fait rire, nous nous arrangerons très bien ensemble, je vous laisse le soin de lui offrir ma main.

— Mais enfin, connais-tu ses sentiments? As-tu des raisons de croire qu'il t'aime?

— Non, mais je parie bien qu'il s'est aperçu du béguin...

— Ne dis pas cet affreux mot! exclame la pauvre tante; tu perds la tête, ma fille, toi a qui il faut absolument un homme posé, raisonnable, qui te conseille, te conduise.

—C'est ça, un monsieur qui me donnera des bons points quand j'aurai été bien sage; merci, il ne m'en faut pas; tandis qu'avec mon joli petit Ludovic!... Il s'est déjà battu en duel cinq fois, c'est ça qui est chic. Je regrette seulement qu'il ne soit pas militaire, ça a joliment du relief, un bel officier.

— Raymonde, où prends-tu ce langage, dis moi? Où? malheureuse enfant?

— Je l'ignore, tantine; ça se respire, je suppose, ou bien c'est d'inspiration, comme toutes les grandes choses.

Les pauvres parents se regardèrent, interloqués. Raymonde était là, fine blonde, mise à ravir, avec de bons grands yeux doux et limpides, et une petite mine décidée. Ils ne répondirent plus, sachant par expérience que les sermons avaient le don d'amener un résultat contraire au but qu'ils se proposaient. Ils la laissèrent donc parler d'autre chose tout à son aise; mais quand ils furent seuls:

— Qu'est-ce que nous allons devenir?

On convoqua la famille. Que faire? Raymonde avait vingt ans, la fortune de sa mère. Si l'idée lui en tenait, elle épouserait malgré tous les mais le monsieur qu'elle avait choisi.

— Il faut lui présenter un bon parti.

— Il faut la raisonner.

— Il faut l'emmener à la campagne.

Ce dernier avis prévalut. On annonça à Raymonde la résolution de se transporter sans plus de délai à Roncelépine.

— C'est pour me distraire de mon idée, n'est-ce pas? Eh bien! on ne me distraira pas du tout. Allons, je veux bien; je lui écrirai seulement.

— Tu lui écriras!!!

— Pourquoi pas, puisque je veux l'épouser.

— C'est une plaisanterie.

— Jamais de la vie, « je l'aime, messeigneurs que voulez-vous que j'y fasse? »

— Ce que fait une fille bien élevée, dit la tante sévèrement.

— Oui, tante de mon âme, mais je ne suis pas bien élevée, moi, et je tiens à en avoir les bénéfices, puisque j'en ai les désagréments.

La famille resta consternée. On regretta tout bas qu'il n'y eut plus de lettres de cachet, ni de couvent où l'on put enfermer une péronnelle aussi impertinente. La conduite de M. de la Roncelépine fut sévèrement blâmée.

S'il avait su dominer sa fille à temps! Mais non; sous prétexte qu'elle était jolie et spirituelle, on la laissée pousser comme l'herbe des champs. Le résultat est édifiant!

— C'est une catastrophe.

— Au fond, ça nous est bien égal!

C'était le mot de la situation.

La famille retourna tranquillement à ses affaires. Et M. de la Roncelépine commença ses préparatifs pour se transporter à la campagne. La bonne tante soupirait du matin au soir et faisait des homélies attendrissantes à sa nièce qui l'embrassait et l'assurait qu'elle n'en avait pas écouté un mot.

— Ma petite tante, ne vous fatiguez pas comme cela, je pense autre chose, c'est de la peine perdue!

— Tu me désespères!

— Jamais de la vie; je fais votre joie, au contraire. Regardez comme j'ai bonne mine, comme je suis gaie. Seriez-vous contente de me voir maigrir, dépérir, mourir? qui sait! On meurt par amour, vous savez? on se noie; on se pend!

— Tais-toi, tais-toi, tu m'épouvantes!

— C'était pour vous montrer qu'il ne faut pas désespérer. Voyez papa, comme il est raisonnable.

— Les hommes ne voient jamais plus loin que le bout de leur nez.

— C'est peut-être tout ce qu'il faut.

— Ah! Raymonde, tu ne m'arracheras pas le cœur!

— Jamais de la vie, tantine, ni Ludovic. Il vous aime, il vous vénère, mon petit Ludovic, et quand il va venir!...

—Quand il va venir!!!

—Certainement; il doit faire ses 28 jours à T... Et vous l'inviterez à dîner comme une tante adorée...

— Jamais!

— Oh! mais si, sans quoi je vais dîner à l'hôtel.

— Raymonde!...

— Oui, ma tante, oui, je veux le voir sous l'uniforme, moi; il sera joliment beau; je veux qu'il se fasse photographier.

O mon Fernand, tous les biens de la terre...

ÈS LE TABLEAU DE M. KIESEL.

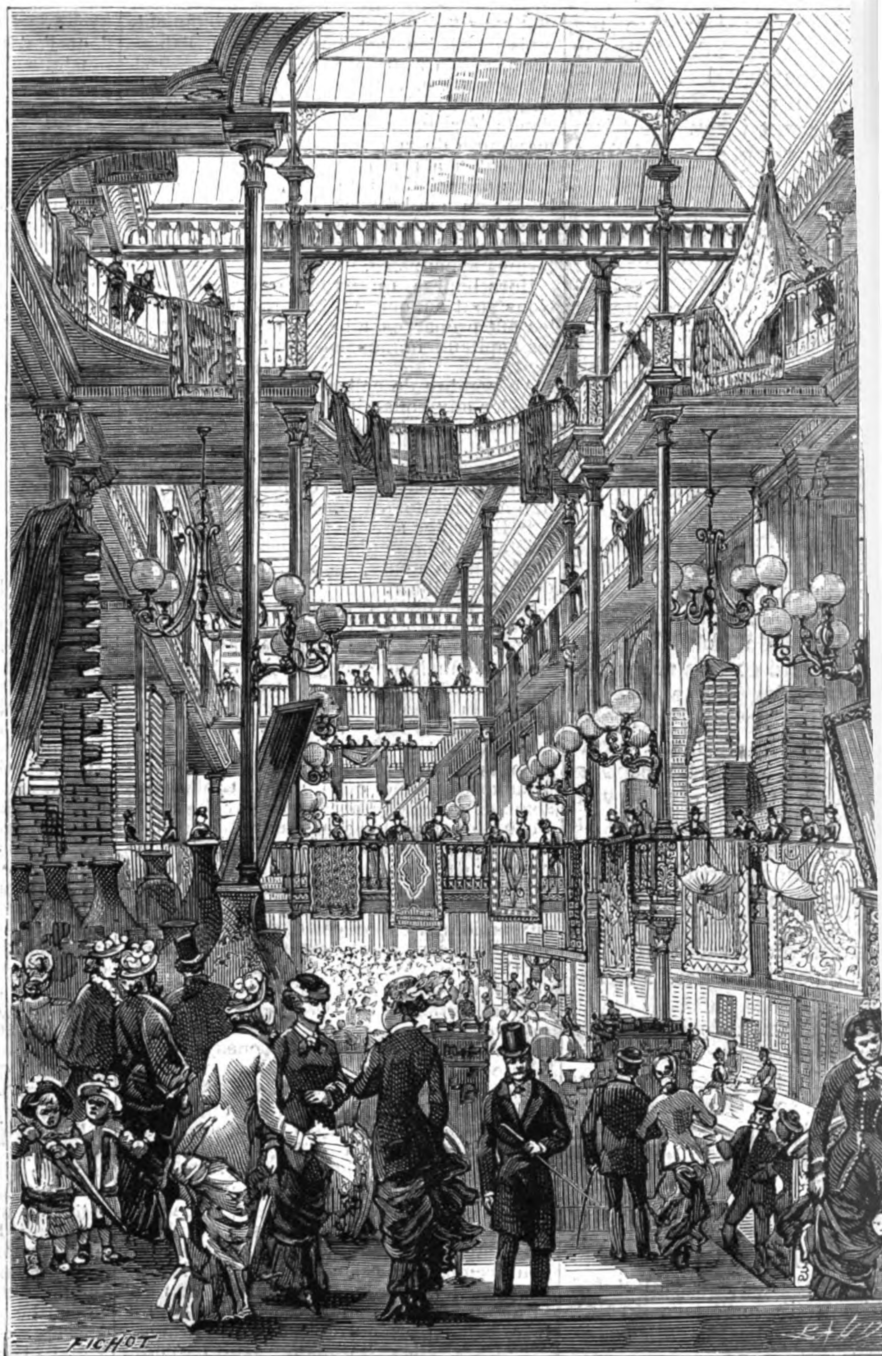
LES AGRANDISSEMENTS DU BON MARCHÉ

Voici venir l'automne, c'est la fin de la villégiature. On revient de la côte normande, bretonne ou gasconne ; on est de retour des villes d'eau ; Paris se repeuple de Parisiens et de Parisiennes. C'est avec bonheur qu'on retrouve son appartement de ville ; on passe la revue des tapis, les meubles sortent des housses. Déjà on songe aux toilettes d'hiver. C'est le moment du renouvellement de mille détails menus ou importants, touchant l'habillement ou le logis.

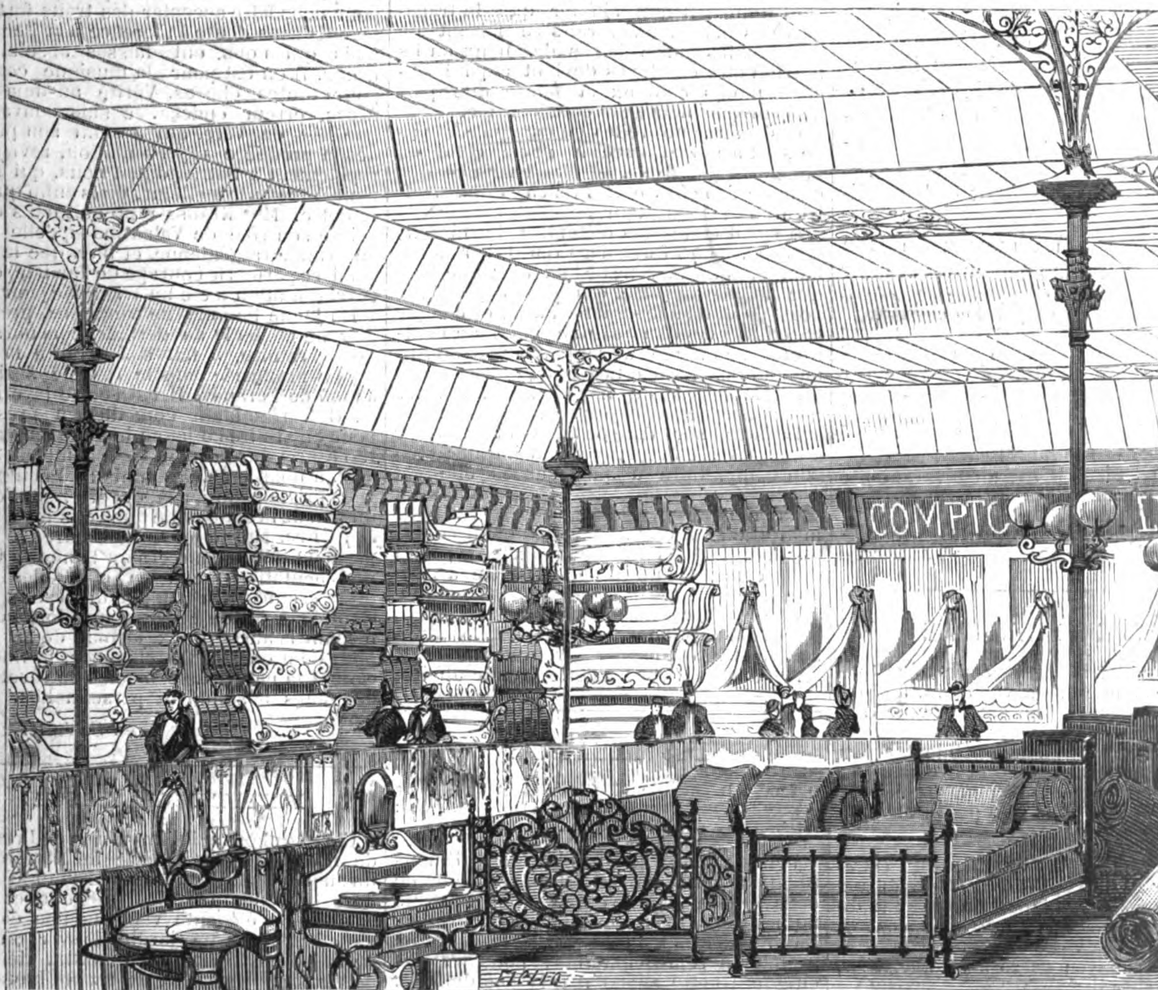
Les étrangers, rentrant chez eux, font une dernière halte à Paris. Ils donnent encore un coup-d'œil à nos monuments ; ils terminent leurs emplettes.

Aussi est-ce faire de l'actualité à plus d'un titre que de parler d'un magasin qui est à la fois un monument hors ligne et un établissement commercial sans pareil. Nous avons nommé le Bon Marché.

Quand le bâtiment va, tout va, a-t-on dit, et comme il *va,* ce *bâtiment du* BON MARCHÉ, dont nous admirons aujourd'hui les nouveaux agrandissements ! Comme elle



ESCALIER CENTRAL : VUE INTÉRIEURE



GALERIE DE LA LITERIE

LES NOUVEAUX AGRANDISSEMENTS DES MAGASINS DU

né sans qu'on s'en écartât sensiblement, mais mardi les acheteurs ont dû l'abandonner et la rente a reculé jusqu'à 116.60.

Par le Cinq, le reste du marché a été entraîné. Les Sociétés, les Chemins et les fonds étrangers ont perdu leur cours maximum de la quinzaine et le marché tout entier a pris une fâcheuse tournure.

Les négociations de Bourse sont d'ailleurs peu nombreuses. Il en est toujours ainsi lorsque la baisse l'emporte : hausse et activité dans les transactions sont deux termes synonymes.

Hors bourse, un grand nombre d'émissions sont annoncées, les grandes sociétés les ont préparées afin de mettre à profit les capitaux immenses dont elles disposent.

Au nombre de celles qu'on peut recommander aux souscripteurs, figure en première ligne le *Crédit Foncier et agricole d'Algérie*.

Autorisée par décret du 17 septembre dernier, cette Société, dont le capital est fixé à 60 millions a pour objet :

1° De prêter sur hypothèque aux propriétaires d'immeubles situés en Algérie et aux départements, communes et douars de notre colonie.

2° De fournir les sommes nécessaires à l'amélioration du sol, et aux défrichements, de faire des avances sur rentes, obligations, connaissements de marchandises, chargements de navires et warrants.

Pour la première catégorie d'opérations elle usera des fonds qui lui seront prêtés par le Crédit Foncier de France ; pour la seconde, elle emploiera ses propres capitaux, les dépôts qui lui seront faits et les sommes qu'elle se procurera par des émissions de bons à long ou court terme. Son directeur général sera nommé par le gouverneur de l'Algérie.

Une très récente circulaire du gouverneur du Crédit Foncier de France annonce aux actionnaires de ce dernier établissement qu'ils peuvent souscrire les actions du Crédit d'Algérie, *au pair, à raison d'une action du Crédit Foncier d'Algérie, pour quatre actions du Crédit Foncier de France.*

Les souscriptions seront reçues jusqu'au 8 octobre.

En Banque, la *Société des Carrières françaises et belges réunies* a toujours un marché bien suivi; la Banque Industrielle qui a écoulé à 518 les actions de cette entreprise, a obtenu un plein succès ; le titre est aujourd'hui demandé au-dessus de son cours d'émission. L'empressement des capitalistes à entrer dans cette affaire s'explique aisément par les résultats de son premier exercice dont le dividende s'est élevé à 33 francs. Et pourtant ce n'est là qu'un simple début. La société qui a des traités passés avec plusieurs grandes villes, verra les limites de son exploitation reculer sans cesse, car les besoins de la construction, ceux de la viabilité sont infinis. Il faut ajouter que le transport des matériaux extraits se faisant de carrières les plus voisines des lieux où ils doivent être employés devient ainsi beaucoup moins coûteux et laisse une part de bénéfices nets plus considérable.

Les affaires nouvelles ne manqueront pas de sitôt à notre place. A peine celle du Foncier Algérien sera-t-elle terminée que celle de l'*English and French Bank* s'offrira aux souscripteurs.

Il s'agit cette fois d'étendre le marché de nos valeurs françaises en les rendant familières au marché de Londres ; une banque anglo-française, qui dès aujourd'hui possède une succursale à Paris, et compte parmi nos capitalistes une clientèle nombreuse se charge de vulgariser parmi les anglais nos rentes, nos obligations foncières, les actions de nos chemins, tous les bons titres négociés par notre Bourse.

Insister sur l'importance et l'avenir d'une telle entreprise serait inutile; chacun comprendra à quel succès elle est appelée.

La Banque Anglo-française, véritable institution de crédit international, comptoir d'échanges entre les deux pays, aura deux comités, l'un à Paris, l'autre à Londres.

Elle émettra 25,000 actions au pair.

La souscription est définitivement fixée aux 15 et 16 octobre prochain.

Nous reviendrons à cette grande affaire.

LES THÉATRES

OPÉRA : Débuts de M. Giraudet et de Mlle de Vère : *Les Huguenots*. — THÉATRE FRANÇAIS : Débuts de M. de Féraudy : *Amphitryon*.

Par ces beaux jours d'un été qui nous revient après avoir fait un instant mine de nous quitter définitivement, les théâtres ne hasardent pas leurs pièces nouvelles. Ils attendent et au lieu et à la place de premières représentations, nous n'avons eu guère cette semaine que des débuts : histoire d'occuper le temps, rien de plus. A l'Opéra, nous avons entendu dans le Marcel des *Huguenots* une basse que nous avons fort applaudie à l'Opéra-comique et dont l'arrivée à l'Académie nationale de musique était prévue. M. Giraudet a attaqué ce rôle formidable du serviteur de Raoul, « diamant brut incrusté dans du fer », a dit M. Scribe. La voix de M. Giraudet n'est pas un diamant et pourtant elle est, elle aussi, incrustée dans du fer : elle vibre, elle est puissante, elle a quelques-unes des qualités des basses profondes; mais elle a bien des défauts inhérents aux basses, elle est lourde et entravée dans sa marche par une émission difficile. Je ne sais pourquoi les compositeurs actuels tout entiers aux barytons, abandonnent ces fortes voix de basse et ne leur demandent plus que des effets de puissance. Les basses ne chantent plus comme au temps de Levasseur et de Lablache. Nous voilà revenus malgré les révolutions de l'école italienne à ce style français si empâté qui portait sur les nerfs du président de Brosses et que Rossini tenta heureusement de corriger. L'effort du maître n'avait pas été perdu pour l'art : Meyerbeer profita des conquêtes de l'auteur de *Guillaume Tell*. Il trouva pour interprète Levasseur, chanteur excellent, qui avait passé par le répertoire italien et auquel il confia le rôle de Bertram de *Robert le Diable* qu'il fleurit de vocalises en quelques-unes de ses parties. Le rôle de Marcel, des *Huguenots*, fut écrit avec une préoccupation moins grande de la floriture. Pourtant l'air du *Pif paf* exigeait une grande souplesse, je dirai même une grande agilité de voix que nos basses ne recherchent plus. Aussi M. Giraudet s'est-il trouvé là, à son entrée même dans le rôle, devant une difficulté réelle qu'il n'a pas surmontée. Sa voix sonore s'est trouvée un peu plus à l'aise dans le magnifique duo du troisième acte et dans les scènes qui suivent ce morceau, sans être, je dois le dire, en possession de ses moyens. C'est le duo du cinquième acte qui a été comme le point culminant du succès de M. Giraudet, succès très sérieux, car malgré les inquiétudes, les hésitations mêmes du débutant en cette première soirée toujours des plus dangereuses même pour les plus aguerris, M. Giraudet a réussi et nous sommes persuadé que le nouveau pensionnaire de M. Vaucorbeil rendra de véritables services à l'Opéra.

Mlle de Vère se montrait pour la première fois au public de l'Opéra dans le rôle de la reine Marguerite : elle a été fort applaudie. Mlle de Vère, qui nous vient d'Italie, où elle a été fort goûtée par les dilettanti de la Scala et de Saint-Charles a un soprano très brillant, très éclatant même dans le régistre supérieur de la voix. Le médium fait défaut. C'est le péché mignon de presque tous les soprani. Mlle de Vère vocalise à merveille et, sûre de son talent, elle nous a paru trop complaisante à elle même et comptant à la fois beaucoup trop sur nous pour nous faire accepter des traits fort applaudis sans doute à Florence, à la Pergola, mais qui nous ont laissés absolument froids. Il en est pour la musique comme pour toutes choses. Vérité au-delà des Alpes, erreur endeçà. Je suis convaincu que Mlle de Vère, qui a senti son public dès la première représentation, reviendra rapidement à notre goût, à nous, qui n'est peut-être pas le meilleur, mais enfin qui est le nôtre. Mme Krauss reprenait dans cette soirée son rôle de Valentine qu'elle joue en grande tragédienne, et bien que la voix trahisse parfois le courage de l'artiste, cette représentation a été un triomphe pour elle.

Un jeune homme de vingt ans, premier prix de comédie au dernier concours du Conservatoire, a fait son début à la Comédie-Française dans le rôle de Sosie. Il a nom de Feraudy. Il est l'élève favori de M. Got. L'éminent comédien a présenté pour ainsi dire ce jeune homme au public. Il l'a pris par la main et il semblait nous dire, à nous tous, ses amis : « Ecoutez, je vous prie, ce garçon là, et portez sur l'élève un peu de la sympathie que vous avez pour le maître. Moi je jouerai Mercure. Je vous promets que la soirée sera bonne. » Cette représentation a été, en effet, des plus intéressantes. On a applaudi la voix bien timbrée de M. de Féraudy qui doit certainement beaucoup aux leçons de M. Got, mais dont on sait l'intelligence, la finesse, et dont la nature de comédien se révèle par des notes absolument personnelles.

M. SAVIGNY.

PETITE GAZETTE

Chaque chose suit l'impulsion de la mode; de même que la violette de Parme a eu un succès sans égal ; aujourd'hui c'est la flore exotique qui prime le bouquet français. Toute élégante veut que son cabinet de toilette soit un jardin d'hiver où l'on ne respire que l'IXORA-BRÉONIE, rien que de l'Ixora; la poudre de riz à l'Ixora, les eaux de toilette, la pommade, les extraits à l'Ixora, les savons Ixora, une vraie furia d'Ixora; mais aussi quel parfum, quelle

suavité et quelle distinction. La maison Ed. Pinaud, 30, boulevard des Italiens, est véritablement prise d'assaut par nos jolies merveilleuses du jour.

BARONNE DE SPARE.

. Netter, refuse à l'animal le principe ɔnscient et conclut que le dressage ne eu se faire que par les moyens mécaniues. Veut-on obtenir d'un cheval le pas spagnol, il faut faire jouer l'articulation e l'épaule jusquà ce que l'habitude soit rise par l'animal ; alors les sollicitations e la cravache et de la rêne du filet obeennent la répétition machinale des mouements voulus. Cette opinion de l'abence d'intelligence chez les animaux est ontestée par bien des praticiens éclairés, nais elle est donnée par M. Musany, dans n avant-propos ; l'ouvrage se compose de rois parties exposées avec beaucoup de néthode et qui forment un excellent ésumé des principes admis ; les résisınces et les défenses du cheval composent le premier chapitre. L'auteur cite M. J. 'ellier fils; la correction doit venir pendant ı défense, non après. Les deux autres hapitres traitent des différentes allures t de l'équilibre avec une clarté qui conient dans un livre fait pour être à la porée de la plupart des amateurs d'équitaion.

Le côté physiologique est celui auquel I. Musany s'est attaché avec passion et à 'aide duquel il a su donner un cachet riginal à son œuvre.

Réunion du Bois de Boulogne. — La ournée de dimanche a été vraiment brilante sous le rapport de l'assistance. On emarquait un grand nombre de personnes ıppartenant aux Clubs élégants, des étraners de distinction, mais certainement ɔien moins de dames qu'aux réunions du ɔrintemps. — Le Sport a été excellent, les :hamps bien fournis et les résultats assez egalement partagés entre les parisiens et es bookmakers.

Le prix de la Lorie disputé par 13 par-.ants a donné lieu à une bonne arrivée. *Satania, Volupté* et *Loisir* n'étaient séparés que par une tête. Le prix de Madrid a été ɔour *Vicomte*, à M. Delamarre, battant *Acacia*, à M. Fould.

Le grand criterium (10,000 fr. pour cheaux de 2 ans, poids 56 kil., 1,600 mètres) ı occasionné comme toujours un nombre abuleux de faux départs. Les essais n'ont pas duré moins de trois quarts d'heure et plusieurs Jockeys ont été mis à pied par le baron de La Rochette venu pour appuyer dans l'accomplissement de sa tâche, le starter Henri Hurst. Enfin, le peloton des 18 jeunes chevaux s'est ébranlé en assez bon ordre, *Dublin* et *Gingeole* en tête. A l'entrée de la ligne droite, *Perplexité* arrivait de front avec *Strelitz* et *Dublin* et la jument du haras de Martinvast a fini par gagner d'une courte tête. Les favoris étaient *Regrettée*, au haras de Chamant, montée par F. Archer et *Strelitz* au baron de Rothschild. Le gagnant était parti à 20 francs.

Dans le prix de St-Cloud, handicap de 10,000 fr. *Fauvette*, à M. le comte de Lagrange a gagné avec facilité sur *Milan II* et *Virulent*; il n'y avait qu'une encolure entre le deuxième et le troisième.

Le prix de Villebon a été la plus grande déception de la journée pour les preneurs. Le *Lion* s'est fait battre par les deux chevaux de l'écurie Lagrange. Mais *Fritz Plutus* à M. Edm. Blanc, a gagné comme on s'y attendait le Prix de Châtilon.

Les courses n'ont été terminées qu'à cinq heures et demie.

Courses du lundi à Enghien.

Beau temps; excellentes courses ; la course de haies handicap réunissait quinze partants. L'assistance aussi brillante qu'à Longchamps.

Le programme comprenait : le Prix des cressonnières gagné par *Brelan*, le Prix de septembre aisément enlevé par *Tentation* ; le Prix de l'Hippodrome gagné par *Lusignan*, et le Prix de Crèvecœur par *Domiduca*.

SPORT NAUTIQUE

Le champion d'Angleterre, du Canada et des Etats-Unis, — Edouard Hanlan, est arrivé à Liverpool la semaine dernière en parfaite santé. Il s'est empressé d'envoyer son inscription à la grande course internationale qui aura lieu à Putney, le 22 novembre prochain, et qui réunira toutes les célébrités nautiques, entre autres Edouard Trickett, l'Australien. — Nous en reparlerons.

SAINT-HUBERT.

BIBLIOGRAPHIE

Les femmes qui tuent et les femmes qui votent, par Alexandre Dumas fils, 1 vol. in-12 (Calmann Lévy, éditeur). — Ce livre était prévu, prédit, attendu, demandé. Certaines affaires de tribunaux mettent en eu certaines questions qui sont particuièrement du ressort de M. Alexandre Dunas, l'avocat consultant, le philosophe du héatre contemporain, comme l'appelle M. Claretie. C'était, il y a trois ans, l'affaire Marambat, c'est aujourd'hui l'affaire le Mlle Bière, l'affaire de Mlle Dumaire, 'affaire de Mme de Tilly. Cette année, on le voit, est grosse de questions philosophiques. M. Alexandre Dumas est donc venu à la barre de l'opinion, qui le consulte, dire ses raisons dans tout ceci. La femme n'est point assez protégée par la loi, qui a été faite par les hommes. La société se modifie, il faut des lois nouvelles, suivant les modifications de la société. Le divorce est une de ces lois : l'idée en mûrit chaque jour; l'autorisation de la recherche de la paternité en est une autre : cette idée là encore aura son heure. En attendant, les femmes se vengent comme elles peuvent, avec le poignard, le pistolet ou le vitriol. Et on les acquitte. Les trouvet-on innocentes? Non, certes; mais on trouve à côté d'elles les premiers coupables, qu'on ne peut atteindre, et en présence de cette insuffisance de la loi qui se traduirait par une injustice, on recule devant une condamnation.

La première partie de la lettre de M. Dumas (car son livre est écrite sous la forme d'une lettre, dont M. J. Claretie est l'heureux destinataire) est consacrée à l'examen de cette question morale qui se résout si fréquemment dans le sang. Pour conjurer cette solution, l'auteur fait appel au législateur, qui, à un moment donné et chaque jour approchant, se verra saisi par l'opinion et mis en demeure d'aviser. Mais quoi ! ce législateur sera toujours l'homme et c'est surtout de la femme qu'il s'agit. Le jour de la femme n'est pas encore venu. Patience ! Mlle Hubertine Auclert se lève à l'horizon. M. Alexandre Dumas, comme le promet la seconde partie de son titre, examine alors la question du vote des femmes. Pour le moment, elle est peu sérieuse, mais elle est fort susceptible de le devenir, nous assure l'auteur de l'*Homme-femme*, qui nous donne pour raison que le suffrage universel existe bien pour les hommes, même les moins éclairés. Pourquoi ne pas l'étendre aux femmes? N'en est-il pas de plus dignes de l'exercer que certains hommes? Assurément. Mais n'estce pas, ô Dieu! bien assez déjà du suffrage universel masculin, et ne saurait-on laisser l'autre dans les limbes de Mlle H. Auclert? M. Dumas parle très bien et très sérieusement des femmes qui votent, mais, s'il voulait en rire, comme il trouverait-là des développements comiques.

PROTAXAGORA : « Avez-vous les barbes dont nous devions toutes nous pourvoir pour cette Assemblée? » La première assemblée des femmes date d'Aristophane, le confrère de M. Dumas. Que serait-il arrivé si Aristophane eût soutenu de son éloquence les projets de réforme de Protaxagora?

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

CAVENDISH (Lord George-Henry), membre libéral de la Chambre des communes depuis 1834, oncle du marquis de Hartington, né en 1810, mort le 22 septembre 1880.

CHAZAUD (Alphonse-Michel), archéologue, archiviste du département de l'Allier, né le 20 juillet 1827, mort à Moulins, le 18 septembre 1880.

COBLENCE (Samuel-Victor), connu par l'application de la galvanoplastie à la typographie, né à Nancy, le 29 avril 1814, mort à Paris, le 24 septembre 1880.

FUNDUKLEY (J.), membre du Conseil suprême de l'Empire russe, économiste, né en 1788, mort à Moscou le 30 août 1880.

GLEIZAL (Auguste), député de l'Ardèche, né le 17 novembre 1804, mort le 2 septembre 1880.

LAGRENÉE (Louis-Anatole), général de brigade, directeur du génie à Besançon, né le 2 décembre 1818, mort en septembre 1880.

LIOUVILLE (Ernest), conseiller à la Cour d'appel de Nancy, fils du célèbre mathématicien, mort le 22 septembre 1880.

MOSENTHAL (Jules DE), consul général de la républiqué d'Orange, né en 1819, mort à Bellevue, le 23 septembre 1880.

MYERS (Albert) général américain, directeur du service des signaux aux Etats-Unis, né le 20 septembre 1828, mort à Buffalo, le 24 août 1880.

NOYES (Amos-C), général américain, d'origine écossaise, né le 17 septembre 1818, mort à Philadelphie, le 3 septembre 1880.

PLITT (Gustave), professeur de théologie à l'Université d'Erlangen, né en 1835, mort le 10 septembre 1880.

RACINET (Antoine), ancien chirurgien de la grande armée, représentant du peuple en 1848, né le 1er janvier 1788, mort à Goarec, le 1er septembre 1880.

REINHOLD, médecin en chef de la marine grecque, né en 1800, mort au Pirée en septembre 1880.

THOUREL (André-Albin-François-Bruno), député des Basses-Alpes, né le 6 octobre 1800, mort à Aix, le 20 septembre 1880.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUST

JOURNAL UNI

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES

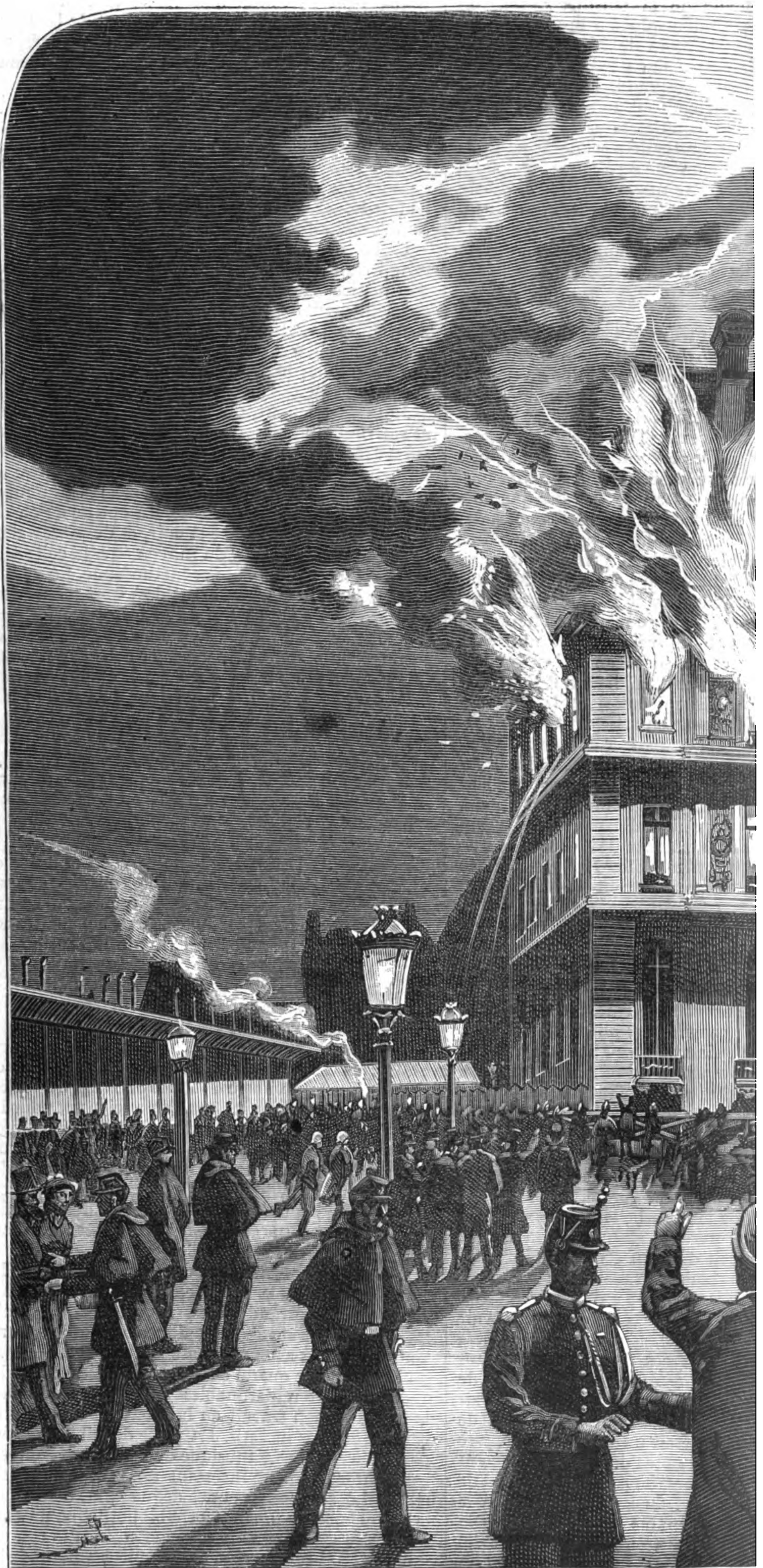
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.

Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI.

SAMEDI 9 OCTOB

BUREAUX, 13, RUE SAINT-GE



PARIS : L'INCENDIE DU PAVILLON DE FLORE

élève deux orphelins dont elle s'était entièrement chargée, car il y a hélas! des enfants abandonnés dans ce monde de la gaieté et du gaspillage d'argent.

C'est pour eux qu'on a fondé, rue de Vanves, un orphelinat que la presse a été conviée à visiter dernièrement. Les noms qui le dirigent vous les avez lus partout: on les trouve toujours à la tête de toutes les bonnes œuvres. N'est-ce point une pensée touchante que cette association de femmes de théâtre pour élever maternellement les enfants délaissés de leurs camarades; et notez bien que ces dames ne jouissent point là de sinécures; elles présideront aux leçons, s'occuperont du matériel, de l'infirmerie, même de la cuisine. Les petites abandonnées pourront donc plus tard se vanter d'avoir reçu des leçons de style de Mme Henry Gréville, des leçons de dessin de Mlle Baretta, des leçons de danse de Mlle Beaugrand. Des concerts et des soirées théâtrales viendront au secours de cette œuvre naissante. On connaît assez la charité des artistes pour ne point douter de son succès, et il est probable que l'humble crèche de Vanves deviendra un vaste asile où peut-être nos célébrités du théâtre créeront un établissement modèle d'éducation; il serait glorieux que cette grande maison d'enfants dirigée par des actrices fût renommée comme la meilleure et que les femmes du monde la prissent pour exemple.

La fête de Saint-François a été l'occasion de touchants adieux de beaucoup de nos religieux qui attendent d'heure en heure l'ordre du départ. Moins heureux dans l'exercice de leur mandat que les directeurs de l'orphelinat des Arts, tout est incertitude dans leur avenir. Toutefois l'empressement respectueux qui les entoure est pour eux une consolation pleine d'espérance. Dans certaines provinces c'est, dit-on, du 15 au 20 octobre que l'expulsion définitive et la fermeture des chapelles des ordres religieux auront lieu. Cette perspective a eu pour effet de redoubler le zèle des associés laïques. Nous savons des chapelles de l'ordre des Maristes qui veillent nuit et jour devant le Saint-Sacrement en compagnie d'associés qui se relèvent d'heure en heure. Ordinairement les veilleurs de nuit sont moins nombreux et se succèdent. Ces jours-ci, on peut mieux dire ces nuits-ci, il y avait double et triple garde et des zélés qui passaient la nuit entière. Les Préfets chassent en attendant la date fatale qui va les obliger à rentrer dans leurs villes pour empêcher ces veillées pieuses. Bien des quartiers vont s'endormir et devenir sombres, car dans nos vieilles cités, passé neuf heures, il n'y avait guère que les religieux qui ne dormaient pas. Combien d'années les Franciscains, les Capucins, les Dominicains vont-ils sommeiller? Peut-être au réveil leurs grands hommes auront-il leur statue!

Pour le moment, la ville de Sens en élève une à Jean Cousin, le Michel-Ange français, ainsi que son jugement dernier l'a fait surnommer. Jean Cousin, comme les grands maîtres, ne se bornait pas à cultiver une seule branche de l'art. Il était peintre-verrier, sculpteur, peintre à l'huile et écrivain. Ecrivain naïf qui pense trop à ce qu'il fait pour ne point l'écrire. Son *Jugement dernier* restera comme une des plus puissantes visions fantastiques que le génie ait laissée aux penseurs.

Sens n'est point la seule ville qui célèbre le talent. Angers, la ville noire, Angers, la ville des ardoises, la ville des fleurs, célébrera, à la fin de ce mois, le sculpteur de la plus belle des épopées nationales. Elle inaugurera la statue de David. Le grand sculpteur aurait dû peut-être ne point l'attendre si longtemps. Mais il savait par avance ce qu'est l'oubli. Proscrit après le 2 décembre, vieux et errant, il eut l'idée d'aller en Grèce pour revoir la statue de la *Jeune grecque* qu'il avait sculptée pour le tombeau de Marcos Botzaris, le *Héros de Nauplie,* le *Sauveur de Missolonghi.* Navré de son exil, malade des fatigues du voyage, il espérait retrouver un rayon de soleil aux yeux profonds de cette jeune grecque qui était un des chefs-d'œuvre auquel il avait dépensé le plus de flamme. Il partit pour Missolonghi où se trouvait le tombeau de Marcos Botzaris. Au pied du bastion où tomba le patriote, il aperçut le tumulus et la statue de la *Jeune grecque* comme une étoile descendue du ciel bleu pour tenir compagnie aux dépouilles d'un héros. Mais lorsqu'il fut tout près d'elle, il tomba la face contre terre et sentit une des plus grandes douleurs de sa vie douloureuse; la guerre, le temps et la bêtise humaine avaient fait leur œuvre sur la statue de David : elle avait subi des mutilations; des noms de soldats et des lazzis étaient tracés sur le marbre pur. La statue de la *Jeune grecque* a été réparée, mais le chagrin du statuaire n'a pu guérir.

La *Flore,* de Carpeaux, sera à peu près quitte pour la peur de l'incendie des Tuileries. Il faut être vrai, l'émoi du quartier pendant cette sinistre soirée n'a point dépassé les justes bornes. On n'a eu à signaler ni vol ni écrasement. Nonobstant c'était un pénible spectacle que cet incendie sournois qui, quoique concentré, a atteint une rare intensité; les barres de fer des fenêtres se tordaient comme des serpents sanglants. La *Flore,* de Carpeaux, peut se vanter d'avoir vu le feu. Dans le peuple on s'occupait beaucoup du sort de la statue. Les Gavroches commenceraient-ils à acquérir le sentiment artistique? Seulement ils s'en demandaient des nouvelles sous le nom de la Vénus.

— Eh! bien, et la Vénus, que va-t-elle devenir?

Pour le peuple, Vénus résume presqu'entièrement la mythologie. Les dieux ne l'occupent guère hormis Bacchus peut-être; mais Vénus, c'est autre chose. Pour cette fois *Flore* est saine et sauve, ou à peu près, et Carpeaux doit s'en réjouir dans sa tombe. C'était une de ses œuvres préférées.

Celles de Jacquemart, qui vient de mourir, seront exposées dans quelque temps, et cela n'est que justice. Les *Vues de la Méditerranée* ont des ensoleillements que l'aquarelle arrive rarement à reproduire. Certains de ses paysages de la *Corniche* ont des hardiesses qui jusqu'ici ont un peu déconcerté le public; mais il en est ainsi pour tous les oseurs.

Jules Jacquemart, outre ses études d'aquarelliste et ses innombrables travaux d'aqua-fortiste, avait trouvé le moyen de faire une collection très curieuse de trois à quatre cents pièces de chaussures; de l'antiquité, cette collection possède, entr'autres souvenirs, quelques sandales, un cothurne en débris, une cnémide bronze et cuir, et de pièces absolument rares. A partir du moyen âge, la collection est absolument complète et méthodique. Le XVIe, le XVIIe et le XVIII siècles offrent des assortiments sans lacune. On y chausse toute l'histoire et il est impossible, en examinant ses merveilleux souliers de femme, de ne point voir marcher et trottiner toutes les aventures que nous racontent les mémoires.

A coup sûr, malgré le sérieux talent de Jules Jacquemart, sa collection de chaussures est ce qui intéressera le plus la portion féminine des visiteurs.

Tant que la phthisie qui le minait l'a permis, Jules Jacquemart travaillait d'après nature; il était de ceux que les longues stations au bord de la mer remplissent de rêves.

Le bibliothécaire de notre conservatoire de musique, J. B. Weckerlin qui est aussi un esprit méditatif a failli payer cher ces jours derniers une promenade au bord du Blavet. A quel maître ancien rêvait ce savant bénédictin de la musique? Il serait peut-être fort embarrassé de se le rappeler. Toujours est-il que l'érudit bibliothécaire a fait une chute affreuse qui aurait pu interrompre pour toujours des travaux utiles et honorables.

J. B. Weckerlin est une des plus curieuses figures artistiques de notre époque. Venu tout enfant en chantonnant du village d'Alsace où il est né, il s'est pris de passion pour les maîtres anciens et pour les chants populaires. Avec une patience qui n'a reçu que tardivement sa récompense, il s'est consacré à rajeunir. Les vieux accompagnements français des chansons de bouvier de nos provinces, les couplets avec chœurs qui égaient les veillées des filandières, les airs dansants du Midi, les stances pieuses, dites derrière la grille par nos religieuses des siècles derniers, les chansons de table, les compliments à la mariée, les ariettes fredonnées par nos grand'mères, les rondes de patois, les chants des rues de Paris; il a tout étudié et il revenait toujours avec empressement à ses études privilégiées même quand des succès mérités dans des auditions fort remarquables auraient pu modifier la forme de son travail en lui donnant un but plus brillant et plus lucratif. La place de bibliothécaire au conservatoire de musique de Paris est venue récompenser le labeur incessant de Weckerlin et faciliter des recherches et des acquisitions de manuscrits anciens qui font de notre bibliothèque du conservatoire un musée de sciences musicales comme il n'en existe nulle part. On y voit les manuscrits de plusieurs symphonies de Beethoven, celui du *Devin de village* de Rousseau et les charmants griffonnages des amants du XVIIIe siècle où floris-

sait la mode des *chansons à Madame*. Quoique l'accident arrivé à Weckerlin ait été fort grave, on espère qu'il pourra reprendre prochainement le cours de travaux qui intéressent si fort le monde musical. Le reportage qui, lorsqu'il craint le chômage, devient féroce, avait tenu le savant musicien pour mort.

Le même reportage a été tout déconfit que l'interdiction du meeting qui devait avoir lieu au cirque Fernando n'ait amené aucun incident important. Malgré l'attente des badauds et la présence de beaucoup de journalistes étrangers qui se figuraient qu'ils allaient avoir à mettre sous leur plume une journée à sensation, il n'y a eu ni foule ni cris, et, ô déception! le citoyen exaspéré, qui a essayé de se créer une tribune en plein vent pour réclamer contre l'interdiction du meeting et un public pour soutenir sa motion, en a été pour ses frais. Un simple sergent de ville a suffi pour faire rentrer l'orateur en lui-même et pour disséminer le groupe peu compact qui l'entourait. Le parisien deviendrait-il sage?

∿∿ L'affreux accident qui a causé la mort des égoutiers du boulevard Rochechouart, a donné l'idée au journal la *Lanterne* d'organiser une matinée au profit des familles de ces infortunés. Elle était présidée par M. Henri Rochefort et a produit, quête comprise, une somme de trois mille cinq cent francs. On y a étalé beaucoup d'érudition sur cette question *des odeurs* que nul ne doit dédaigner puisqu'elle commande à la salubrité publique. Les discours, la controverse sur ce sujet sont absolument à l'ordre du jour. On les traite partout, au théâtre du Château-d'Eau aussi bien que dans les boudoirs. Les Parisiens savent, d'ailleurs, parler avec légèreté sur tous les sujets. Qu'ils parlent donc de celui qui nous occupe, légèrement ou non, il n'importe, pourvu qu'ils en parlent. Ce n'est qu'à grands renforts de discours, de plaisanteries, d'épigrammes que l'on parviendra à émouvoir les nouveaux dieux qui tiennent entre leurs mains nos destinées. Il faudra bien qu'ils finissent par prêter l'oreille et remédier au mal. Si ce n'est pas pour nous être agréables, ce sera du moins pour se débarrasser de nos cris. N'en demandons pas plus.

∿∿ Une triste nouvelle nous arrive au moment où nous traçons les dernières lignes de ce courrier. L'auteur de la *Chanson de Fortunio*, d'*Orphée aux Enfers*, des *Deux aveugles*, et de tant d'autres œuvres de musique légère, dont la dernière, la *Fille du Tambour-Major*, figure encore aujourd'hui sur l'affiche du théâtre des Folies-Dramatiques, Jacques Offenbach est mort.

Il était Allemand, né à Cologne et, tout jeune, il avait pris sa volée vers la terre promise de tous les déshérités « qui ont quelque chose là », Paris, où il arriva le cœur tout plein d'espérance, mais la bourse vide d'argent. Pour tout bien, il n'avait, en effet, qu'une lettre de recommandation adressée à Méry, chez qui il courut tout de suite.

— Que savez-vous faire? lui demanda l'auteur de la *Floride?*

— Je joue du violoncelle.

— Alors de quoi vivez-vous?

— De privations.

Depuis longtemps il n'en vivait plus. Un beau jour il avait mis la main sur la fortune dans la petite salle du carré Marigny, dont il avait obtenu le privilège et qui, grâce à sa verve endiablée était rapidement devenue fort à la mode. Et depuis lors, il ne l'avait plus lâchée. Captive, ce gai triomphateur l'avait traînée à sa suite aux Bouffes, aux Variétés, à l'Opéra Comique, voire à l'Opéra, mais elle devait bien s'en venger. Sournoisement elle le flatta dans son péché mignon, la gourmandise, remettant le soin de sa vengeance à une alliée terrible, la goutte, qui comme on voit, n'a pas trompé son attente. En effet, c'est d'une attaque de goutte que Jacques Offembach est mort, et ses obsèques ont eu lieu jeudi dernier en grande pompe à l'église de la Madeleine avec messe en musique chantée par les chœurs de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. C'était bien le moins.

EGO.

NOS GRAVURES

L'INCENDIE DU PAVILLON DE FLORE

Dans la soirée de samedi dernier, vers dix heures, un incendie assez considérable s'est déclaré au second étage du pavillon de Flore, dans les appartements de M. Hérold, préfet de la Seine, qui é revenu de voyage avec sa famille quelques hei auparavant. Le feu avait pris naissance, dit-on, c la chambre à coucher de la mère de Mme Hé qui donne du côté du Carrousel. De cette cham il se communiqua dans les chambres des enfant préfet que l'on eut quelque peine à sauver, et c dévora tout. Puis, soudain, faisant éclater, du de la Seine, les carreaux des fenêtres du pavil comme le montre notre dessin de la première p il s'élança au dehors en gerbes immenses, me çant le beau groupe de Flore, ce chef-d'œuvre sculpteur Carpeaux, qui fut un instant entc d'une énorme ceinture de flammes. Heureusem les secours arrivèrent à temps pour empêcher l' vre de destruction. Des torrents d'eau furent h lement dirigés sur le monument par les pomp qui, perchés sur les corniches, cramponnés balcons, risquèrent bravement leur vie dans postes périlleux pour circonscrire le fléau et l rêter. Ils y parvinrent vers minuit. Mais tout a été brûlé dans les appartements du préfet de Seine, qui, après avoir passé la nuit dans les reaux où des lits de camp avaient été dressés, a aller le lendemain chercher un asile dans la rue Rennes. Les pertes s'élèvent, paraît-il, à envi deux cent mille francs, mais rien de ce qui tou à l'art et à l'administration n'a été atteint.

LA FLOTTE EUROPÉENNE A GRAVOSA

Dans notre numéro du 25 septembre, nous av publié deux dessins relatifs à la démonstration vale européenne devant Dulcigno. L'un de ces c sins représentait la division française de la flotte ternationale se rendant à Raguse, l'autre était vue de cette ville. Le dessin que nous donnons jourd'hui montre la flotte alliée tout entière, mo lée dans le port de Gravosa, où sont les chanti et les magasins de Raguse.

On connaît les faits qui se sont passés depuis réunion de la flotte dans ce port: la diploma turque laissant chaque jour croire aux puissan qu'elle pourrait céder au dernier moment, et p nant pendant ce temps ses dispositions pour ré ter. Saïd-pacha, qui tenait dans ses mains tous fils de l'intrigue, espérait ainsi gagner du tem Quelques semaines, quelques jours peut-être, suffiraient pour forcer la flotte européenne à q ter les eaux de l'Adriatique, le mois d'octobre étant fertile en tempêtes, et il avait donné à Ri pacha des instructions en conséquence. Ruse c sue de fil blanc, dira-t-on. En effet, si elle n' consisté qu'en ces atermoiements successifs, l'ha leté n'eut pas été bien grande; mais elle ne c sistait point seulement en cela. Il était présuma que l'amiral Seymour finirait par perdre patien ce qui effectivement arriva. Il mit Riza-pac en demeure de livrer Dulcigno au Monténég C'est alors qu'à sa grande surprise, et un peu à confusion de l'Europe, il se trouva tout à coup vant une situation toute nouvelle. Jusqu'alors avait cru que le commandant turc avait pour m sion, sinon de combattre les Albanais à main mée, au moins d'exercer sur eux une pression s fisante pour les amener à composition. Point. avait devant lui un adversaire. A sa sommati Riza Pacha répondit qu'il n'avait pas d'instructic de son gouvernement pour effectuer la remise de Dulcigno et que, par conséquent, son dev était, en ce qui concernait la place, comme to autre partie de la Turquie, de repousser toute taque par la force et de protéger l'intégrité l'empire ottoman.

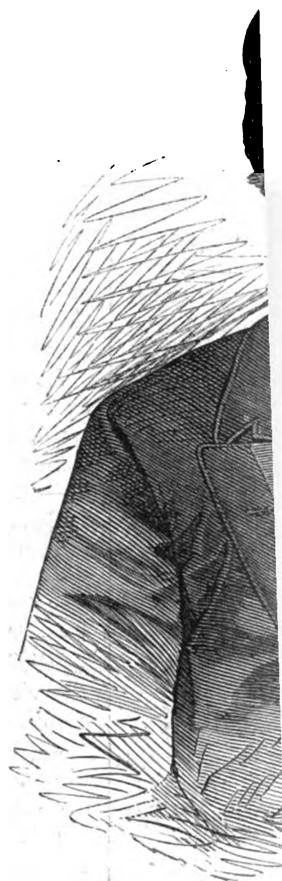
On comprend le calcul. C'était non plus dés mais d'une démonstration navale qu'il s'agiss d'une simple mise à la raison de sujets révolt mais d'un bel et bon acte de guerre contre la T quie, c'est-à-dire de la réouverture de la questi d'Orient avec toutes ses conséquences menaçant Devant une telle perspective, l'accord des puiss ces persisterait-il? La Porte comptait bien q non. Dans tous les cas, grâce au temps quelle av fait perdre à l'Europe, elle pouvait raisonnab ment espérer que rien ne serait tenté contre D cigno. Cependant, si habile qu'ait été le calcul pourrait bien se faire qu'il fut déjoué par les é nements. Les puissances semblent être rest unies comme auparavant. Leurs ambassadeurs protesté à Constantinople, et devant l'énergie leur attitude, le sultan et ses conseillers, qui taient d'abord feu et flammes, finirent par s'ad cir considérablement et par reculer devant la r ponsabilité qu'ils avaient si légèrement encour

LA DÉMONSTRATION NAVALE DES PUISSANCES EUROPÉENNES : LA FLOTTE COMBINÉE DANS LE PORT DE GRAVOSA

LE VOYAGE DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE EN GALICIE

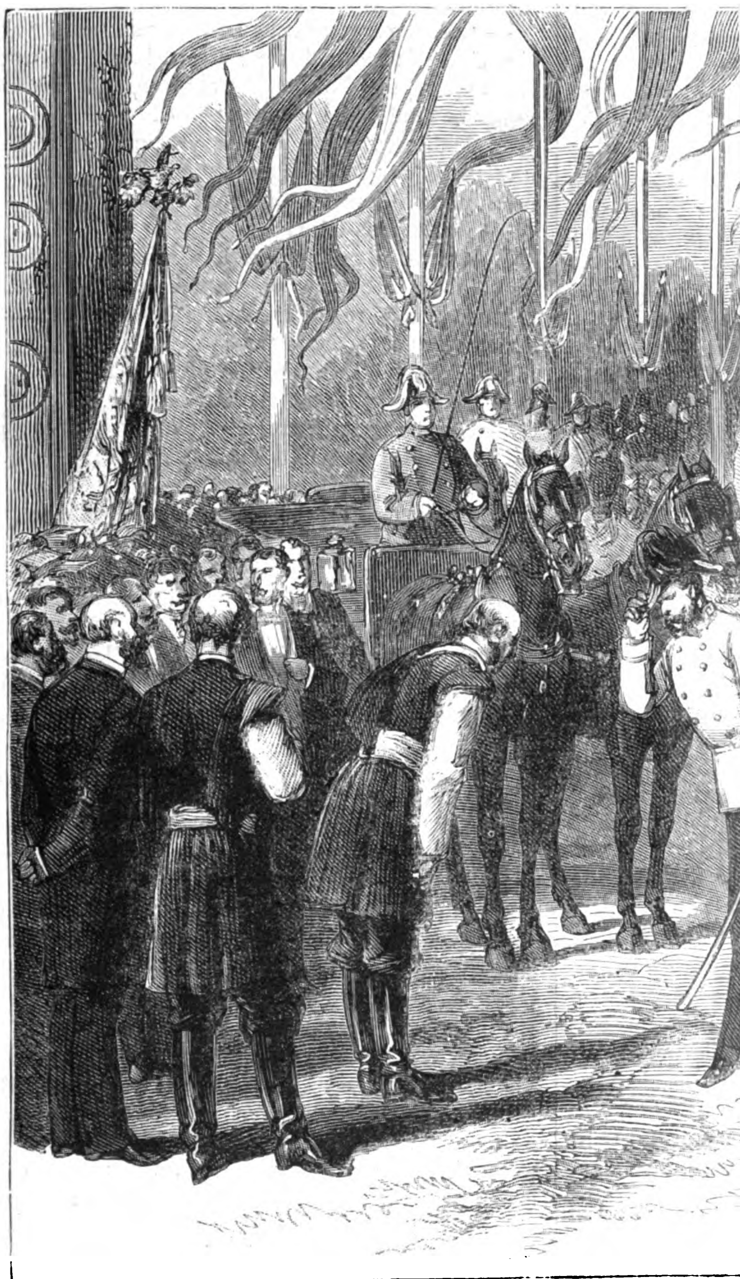
Le récent voyage que vient de faire l'empereur d'Autriche en Galicie a eu le plus grand retentissement, et il a donné lieu à force commentaires. Officiellement, il n'avait aucune signification, bien entendu. C'était une simple tournée d'inspection militaire et rien de plus. Néanmoins on a voulu y voir et on y a vu une espèce de provocation, de défi adressé à la Russie. Disons un avertissement, et peut-être ne nous écarterons-nous pas beaucoup de la vérité. Il est certain que l'enthousiasme avec lequel toute la population polonaise et ruthène a accueilli l'empereur, que les fêtes de Lemberg, de Czernovitz, de Cracovie, ont dû donner à réfléchir à la Russie, où les Polonais, courbés sous une main de fer, regardent avec envie le sort de leurs compatriotes qui, en Autriche, jouissent d'une large autonomie, de libertés constitutionnelles, et ont conservé leur langue, leur religion et leurs traditions. Ajoutons que c'est le comte Taaffe, le président actuel du Conseil des ministres, le partisan de l'autonomie administrative des diverses nationalités dont se compose l'empire, et de l'extension de l'influence de l'Autriche en Orient, qui a été le promoteur de ce voyage.

Le comte Edouard Taaffe, dont nous donnons le portrait, descend d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de l'Irlande. Ses aïeux ont joué un rôle important dans l'histoire d'Angleterre et dans celle d'Allemagne, et ils



LE COMTE TAA

PRÉSIDENT DU



LE VOYAGE DE L'EMPEREUR D'AUT

à ce que je vous suive à Paris. Vous, vous peindrez, moi je tiendrai le ménage, je ferai vos robes, je repasserai ; et, comme en dehors de cela il me restera du temps, je travaillerai pour ces magasins où l'on vend de jolis ouvrages ; vous le savez, je suis assez adroite, et j'ai de l'idée pour ces choses là.

Catherine resta un instant songeuse puis répondit, simplement :

— Je consens.

On sentait dans son accent résolu la certitude de pouvoir rendre ce qu'elle acceptait.

— Si au début nous avons du « tirage » reprit Rosalie toute rassérénée, ma bourse est là, mademoiselle.

— Oh ! cela, dit Catherine, nous n'en causerons que sur le point de mourir de faim. J'espère que le maître de Mlle Blanche, qui lui avait procuré beaucoup de leçons, fera de même pour moi, en mémoire d'elle, qu'il aimait avec prédilection. Je vais ce soir prévenir lady Falst, j'ai hâte de me mettre à l'œuvre...

— Mais, mademoiselle, vous ne serez majeure que dans six mois, si monsieur...

— Il est au fond de l'Orient...

— Cette dame lui écrira pour se plaindre ; la laisser ainsi du jour au lendemain...

— Eh bien qu'elle se plaigne ! peu m'importe... Et lui, lui ! qu'il ose réclamer lorsqu'il aura reçu ceci !...

Elle s'assit devant sa table, ouvrit son buvard et se mit à écrire rapidement :

Monsieur,

« Je vous signifie que je quitte après demain lady Falst, pour aller à Paris étudier la peinture ; telle est ma volonté. Je vous prie de donner promptement des ordres à Bordeaux, pour qu'on m'envoie à l'adresse que j'indiquerai en passant, tout ce qui est encore chez vous ayant appartenu à ma mère, Marie de Blanquefort, veuve de Pierre Didier-Montaut, votre fils. Vous le voyez, monsieur, je suis exactement renseignée. Ne craignez point, cependant, que je me serve de ce que je viens d'apprendre pour revendiquer mes droits. Les rôles sont changés entre nous aujourd'hui : Vous avez eu honte de moi, c'est moi qui ai honte de vous ; vous m'avez repris votre nom, c'est moi qui vous le rend ; vous m'avez reniée, enfin, à mon tour je vous renie. Quant à la fortune de mon père, dont je suis la seule et légitime héritière, je vous la donne, pour décharger votre conscience, si toutefois vous en avez une, du poids de me l'avoir volée.

Je suis, monsieur, avec le plus profond mépris,
votre petite-fille,

CATHERINE. »

XVII

Huit ans avaient passé. Un soir de décembre, M. Didier-Montaut et Mlle Thècle, assis au coin du feu dans leur salon, de Bordeaux, se regardaient en silence après le départ des deux intimes habituels, le capitaine Tracy et mistress Barnett. Le capitaine avait enfin achevé de formuler sa demande en mariage à la veuve et était devenu, par devant notaire, son troisième désagrément.

Droit sur son siége et la tête haute, M. Didier-Montaut n'avait rien perdu de son grand air et de sa physionomie impassible. Le souvenir de sa petite-fille, disparue dans la tourmente de l'existence, avait glissé sur son âme de bronze sans y laisser un pli. De quelque façon qu'elle eût tourné, sa vengeance n'en restait pas moins entière, son nom intact, son orgueil sans blessure. La lettre de Catherine l'avait à peine effleuré. Que lui faisait le mépris de cette enfant, destinée, selon toute vraisemblance, à être engloutie par la honte ou la misère, sous un nom obscur. Il ne doutait point que Rosalie ne fût la coupable en cette affaire; mais rien n'en ayant transpiré, et l'ancienne femme de chambre de Mlle Thécle n'étant pas revenue dans le pays, les inquiètudes que l'armateur avait conçues de ce côté, s'étaient peu à peu apaisées.

Beaucoup plus jeune que son frère, la vigoureuse Mlle Thècle s'était singulièrement affaissée. Ses traits rigides, détendus dans une tristesse morne, prenaient parfois une expression presque égarée ; ses yeux creusés, brillant fièvreusement dans leur cercle de bistre, révélaient ses longues insomnies, car elle n'était pas malade. Jamais son frère ne lui parlait de son fils, ni de sa petite-fille, jamais elle ne lui en parlait. Et si, lorsqu'ils restaient ainsi seuls, veillant tard, ces deux morts vivants se plaçaient entre eux, ils n'avaient garde de se l'avouer.

Ce soir là, en apportant le thé, le domestique avait posé comme à l'ordinaire les journaux sur une petite table, près de Mlle Thècle, qui faisait la lecture à son frère dont la vue avait faibli, dès que leurs amis s'étaient retirés.

Les mutismes fréquents de sa sœur paraissaient causer une gêne au vieil armateur, aussi s'empressait-il de saisir le prétexte des journaux pour les rompre. Il venait de dire une fois déjà :

— Eh bien, Thècle, j'écoute...

Celle-ci n'avait pas semblé entendre, et gardait son attitude absorbée.

— Eh bien, Thècle ! répéta M. Didier-Montaut avec impatience.

— Ah ! oui..., fit-elle distraitement, j'y suis.

Elle baissa l'abat-jour et prit un journal. Dessous, elle vit le numéro du journal illustré qu'elle recevait.

— Attendez un peu que je regarde mes images, dit-elle, cela m'amuse, vous savez.

— Amuse-toi, ma chère.

Elle déchira la bande, ouvrit la feuille et poussa une exclamation.

A la première page on donnait le portrait d'une jeune femme, peintre distingué, auquel le gouvernement venait de faire une commande importante. Sous ce portrait, on lisait : « Mademoiselle Bénédicte. »

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'armateur.

— Cette figure ! cette figure ! murmurait Mlle Thècle, c'est Catherine ! c'est Pierre !... le plein des joues est tombé, l'ovale s'est allongé, l'œil enfoncé, le nez busqué... ah ! c'était sa fille !

M. Didier-Montaut se leva, vivement il appuya une main sur la bouche de sa sœur, et de l'autre lui arracha le journal en disant :

— Tu deviens folle !

Il regarda, ses paupières battirent légèrement et les coins de sa bouche se crispèrent. Puis, rejetant le journal, il se rassit, croisa ses bras, et attachant sur sa sœur ses yeux secs.

— Alors tu étais de bonne foi, toi ? fit-il.

— Comment, de bonne foi ?

— Oui, tu as cru fermement que cette enfant, que j'ai ramenée il y a vingt-deux ans de Bernières, était une bâtarde ?

Moi, je feignais de le croire, et j'ai goûté pleinement la joie de haïr, de frapper la mère dans la fille.

Mlle Thècle avait blémi.

— Que saviez-vous donc que j'aie ignoré? s'écria-t-elle avec angoisse.

— Ce que je savais ? Ceci : Te rappelles-tu qu'environ trois mois après son mariage Pierre eut l'avant-bras gauche traversé à la chasse par la balle d'un maladroit ?

— Oui, vaguement.

— Eh bien, lorsque l'enfant naquit, elle avait au bras gauche la même cicatrice que son père, à la même place, à une ligne près. Tu étais à cette époque chez notre tante Didier, malade; et à ton retour, au milieu des préparatifs de ce fameux baptême, personne sans doute ne pensa à te parler de cette particularité. Moi, emporté par mes affaires, je n'y songeai plus. Je l'avais si bien oubliée qu'à Bernières, en voyant l'enfant, mes doutes sur sa naissance ne réveillèrent pas ma mémoire. Ce n'est qu'ici, qu'une nuit, ce souvenir me revînt tout à coup. Le lendemain matin je descendis au jardin où jouait la petite, et sous prétexte de voir si ses mains étaient propres, je relevai un peu sa manche, et je retrouvai la cicatrice blanche et ronde sur la chair rosée.

— Mon frère, fit Mlle Thècle en se dressant tout d'un coup, livide et tremblante, vous êtes un misérable et un malhonnête homme !... Voici la première fois que je vous manque de respect, mais vous ne m'êtes plus rien.

Et, chancelante, elle s'en alla, gagna sa chambre, prit la lettre de Marie de Blanquefort, conservée à l'insu de son frère, et que je ne sais quel remords l'avait empêchée de détruire, et les yeux troubles, la tête pleine de vertiges, elle écrivit à mots hachés au bas de la dernière page :

« Bénédicte est bien ta fille... à Paris... peintre célèbre, mais perdue peut-être... reviens ! Moi, je ne savais pas...

Ta tante, THÈCLE. »

Puis elle data.

Il était onze heures ; sans chapeau, sans manteau, sans lumière, Mlle Thècle descendit, traversa la cour d'entrée, frappa chez le concierge qui, en la reconnaissant, se vêtit à la hâte, et la suivit épouvanté.

Elle allait à la poste. Sa lettre jetée dans la boîte, elle revint vers sa maison, le corps raide, le pas lourd ; en franchissant le seuil, elle tomba. Deux heures après, le médecin déclarait que Mlle Thècle venait d'être frappée d'une attaque de paralysie compliquée de troubles cérébraux. En effet, on ne tarda pas à s'apercevoir que de cette remarquable intelligence il ne restait plus rien. Tout en avait sombré dans une folie tranquille où ne survivait qu'une pensée. qu'un mot, sorte de refrain monotone et plaintif : C'était la fille de Pierre !

Les domestiques furent changés, les amis écartés, ce fut en vain ; il était trop tard ; le terrible secret avait transpiré et tout Bordeaux se le répétait avec stupeur.

M. Didier-Montaut n'eut pas besoin d'une consigne rigoureuse pour faire la solitude autour d'eux, elle vint à lui ; et bientôt on n'entrevit plus, à travers cette opulente demeure, qu'une pauvre folle et un grand vieillard sinistre qui la gardait.

XVIII

C'était en mai 1865, le troisième jour de l'ouverture du salon, un matin. Dans l'immense serre où était exposée la sculpture, se croisaient des amateurs sérieux, des femmes du monde venues seules, en toilette discrète, et s'arrêtant consciencieusement, leur catalogue à la main, devant les œuvres signalées ; des demi-mondaines tapageuses et leur traîne de cocodès, répétant les mots retenus des gens du métier, et disant : « très-chic ! » en face de n'importe quoi. Un groupe d'artistes de bonne humeur emboitaient le pas derrière des provinciaux de petite mise, l'air béatement vulgaire, et se donnaient le divertissement « d'épater le bourgeois » en débitant avec un imperturbable sérieux des bêtises étourdissantes.

— Voyez donc, dit tout à coup l'un d'eux, ce prêtre et ce jeune homme pétrifiés devant le buste de Bénédicte... Voici dix grandes minutes qu'ils n'ont bougé.

Ce buste, œuvre d'un sculpteur en renom, représentait la célèbre artiste avec son masque d'indifférence hautaine, jeté sur le rayonnement de la pensée. L'habile ciseau avait su rendre avec un rare talent, cette *transparence* qui donnait à la fière et charmante tête de Bénédicte, un caractère d'étrangeté très personnelle.

De chaque côté de ce buste, le prêtre et le jeune homme étaient immobiles. L'énergique visage du prêtre, bronzé par des soleils lointains, exprimait une navrante tristesse. Après avoir longuement contemplé les traits de l'artiste, son regard se posa sur le jeune homme son voisin avec une sorte d'étonnement, causé sans doute par la durée de la station qu'il faisait là. Celui-ci, aussi blanc que le marbre auquel il touchait presque, n'en détachait point ses yeux. Enfin il parut faire un effort et s'éloigna.

Un quart d'heure après, les deux hommes se retrouvaient de nouveau côte à côte, dans une des salles du haut, devant une toile fort entourée et admirée avec enthousiasme. Elle était signée : Bénédicte.

— C'est délicieux ! c'est exquis ! disait-on. Quelle finesse de touche ! Que de sentiment et de puissance d'exécution ! Comme c'est cela ! La réalité voilant

JULES JACQUEMART

Un des artistes les plus estimés de notre temps, M. Jules Jacquemart, est mort le 26 septembre dernier, à la suite d'une longue maladie. Né à Paris le 7 septembre 1837, il était âgé par conséquent de 43 ans.

Il était fils d'un homme de lettres, Alfred Jacquemart, ayant un haut emploi dans la direction des douanes, au ministère des finances, et qui, membre du jury aux Expositions des arts industriels et de la commission de l'histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867, s'était fait connaître par divers travaux sur l'histoire de l'art appliqué à l'industrie, entre autres, une *Notice sur les majoliques de l'ancienne collection Campana*; les *Merveilles de la céramique*; une *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine*, ornée de vingt-huit eaux-fortes de son fils, l'habile artiste, que la mort vient de frapper.

C'est une grande et une très grande perte pour les arts. Jules Jacquemart, comme aquarelliste et comme graveur à l'eau forte, s'était fait une réputation européenne, et ses œuvres étaient fort recherchées.

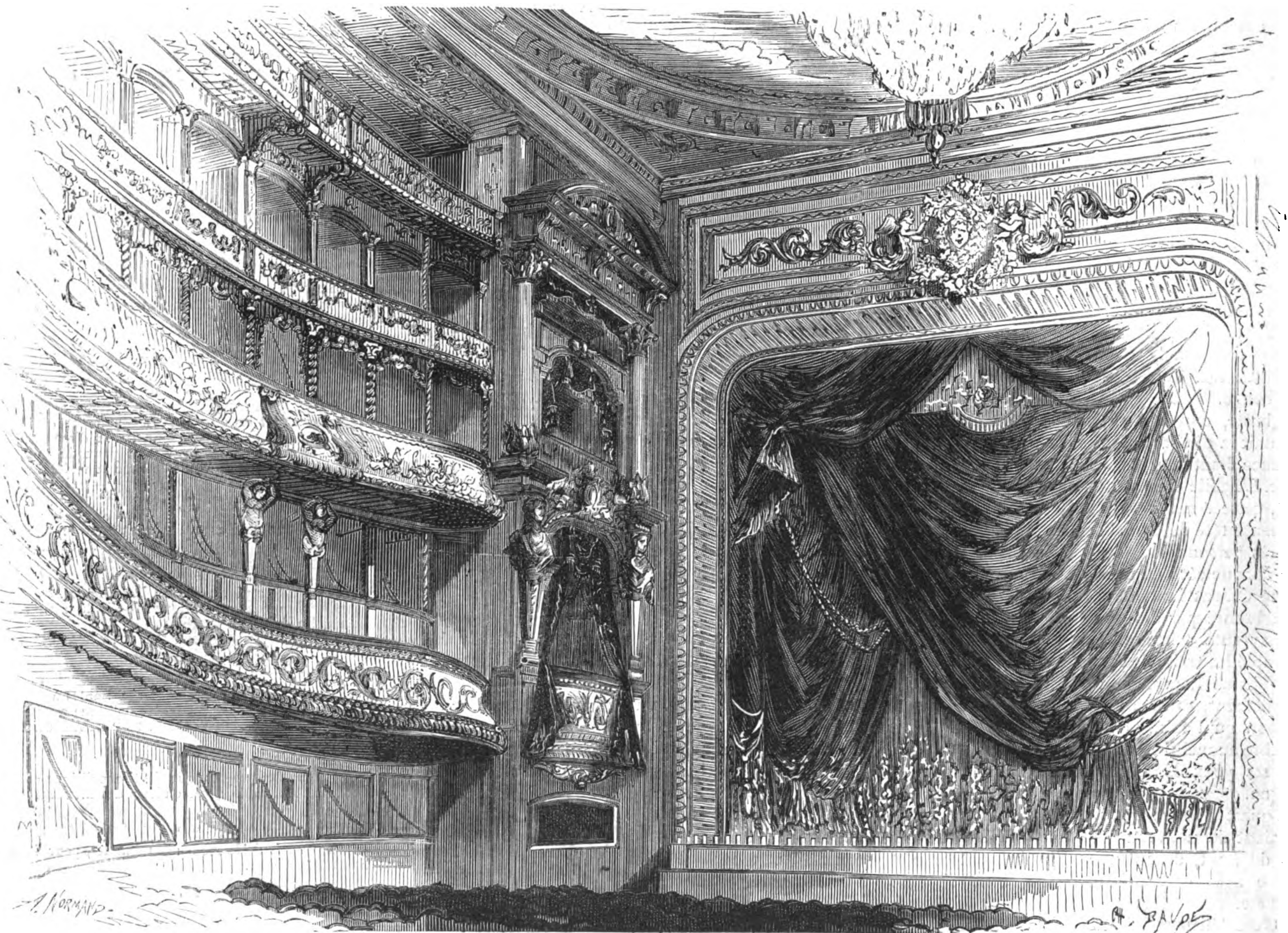
Ses principales, comme graveur, sont les vingt-quatre planches pour l'*Histoire de la porcelaine*, de son père; soixante planches pour les *Gemmes et joyaux de la couronne*, publiés par M. Barbet-de-Jouy; douze planches d'armes de la collection de M. de Nieuwerkerke; un certain nombre d'eux-fortes d'après Van der Meer, de Delf, Franz Hals, Rembrandt, Meissonier; différentes planches d'objets d'art pour la *Gazette des Beaux-arts*; les annales archéologiques, etc.

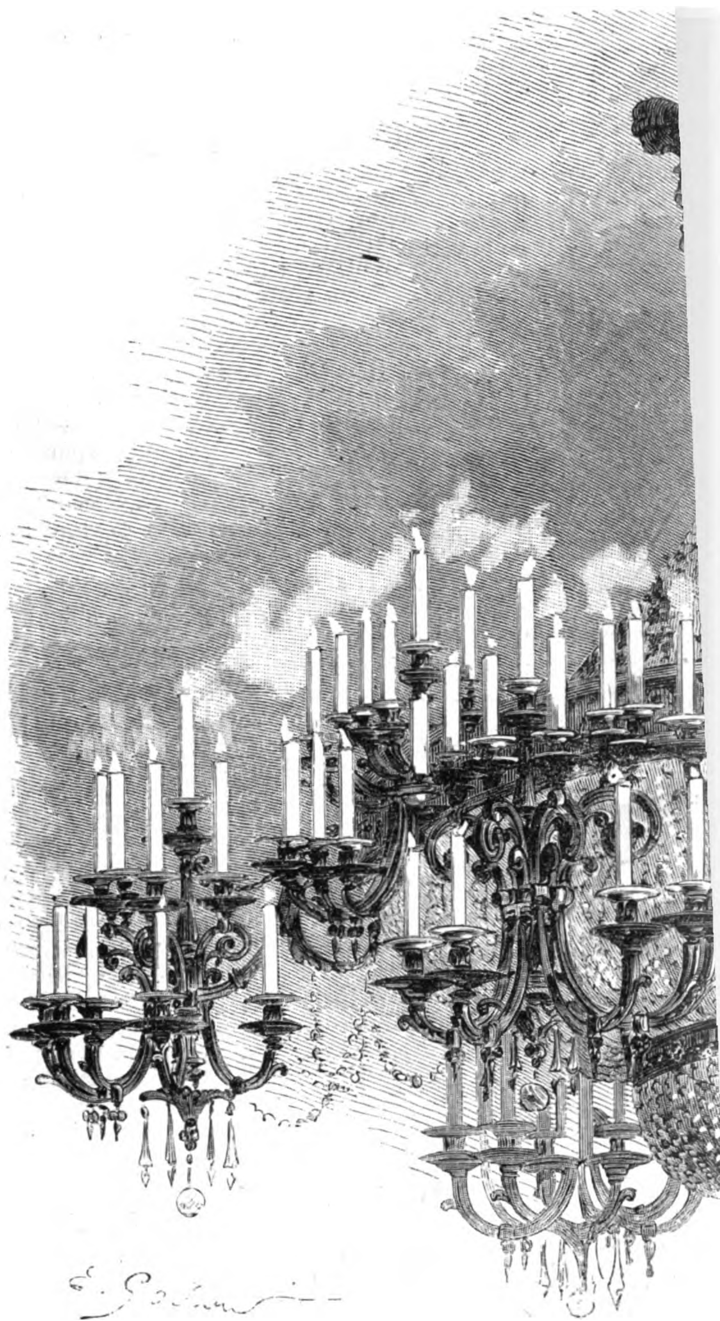
JULES JACQUEMART, DÉCÉDÉ LE 26 SEPTEMBRE
D'après la photographie de M. Berthaud.

Jacquemart avait obtenu la grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1878. Il était membre correspondant de l'Académie de Vienne, de la Société des aquarellistes français, de la Société des aquarellistes belges, de la Société de *Black and White* de Londres. Ajoutons que depuis 1868, il faisait partie du jury de gravure.

C'est à Vienne, où il s'était rendu en 1873, comme membre du jury de l'Exposition universelle, qu'il fut atteint d'une fièvre typhique, qui lui laissa, dit M. L. Gonse, le germe de la maladie de poitrine dont il est mort. Dans l'état de santé où il se trouvait depuis plusieurs années, le travail de l'eau forte le fatiguait. Il chercha dans l'aquarelle une sorte de délasssement. Menton devint son refuge pendant sept hivers. Il y trouva des matériaux admirables. On sait le succès éclatant de ses aquarelles, toutes en lumière, en couleur, d'une franchise, d'une vérité, d'une légèreté extraordinaires, à l'Exposition de Nice d'abord, de Bruxelles, puis à celle de la Société des aquarellistes, dont il avait été un des promoteurs. Jacquemart, sur ce terrain nouveau, aura marqué comme un maître dont la hardiesse, l'originalité, la sincérité indiqueront longtemps la marche à suivre à notre école. Que d'enchantements ne nous réservait-il pas encore, et que d'enseignements! En quelques coups d'aile, le Jacquemart aquarelliste se sera placé au niveau du Jacquemart aquafortiste.

Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1869, et en 1873, il avait été nommé chevalier de l'ordre de François-Joseph.


PARIS : LA RESTAURATION DU THÉATRE DU GYMNASE : LA SALLE



LE LUSTRE, SORTI DES MAGASINS

PARIS : LA RESTAURATION I

rt
n-
es
c-

le
té
ne
on
es
ux
is,
c;
nt

publi-
raissait
, aussi
rofond

t nous
ageot,
avait
de son
randir
it être

ge d'une muette éloquence
la mort du maître.
tâche, l'auteur avait cepen-
mposer d'étroites limites :
ui étudieront, sous ses diffé-
nde et multiple figure de
uvageot n'a eu en vue que
que soin qu'il ait pris de ne
t, il s'est encore trouvé en-
u'il n'avait pu le prévoir.
as non plus,
e-rendu, de
ussi vaste et
e de Viollet-
uivrons pas,
voyage en
de tous les
re antique,
e approfon-
bases solides
ïe de toutes
voir acquise
rappellerons
dessins qu'il
ages, ni ces
n si savante
e, qu'il im-
vriers qu'il

employait ; ni cette longue série de modèles d'orfèvrerie, d'un goût si délicat, d'une imagination si riche et sans cesse renouvelée. Relevés d'architecture, projets de restaurations, maquettes de décorations peintes, croquis archéologiques, monuments religieux, civils et militaires, paysages, fleurs, aquarelles, Viollet-le-Duc a tout abordé, tout su, tout connu ; son œil infatigable n'a rien laissé, ni dans la nature vivante, ni dans les souvenirs du passé, qu'il n'ait ou vu ou évoqué ; sa main, légère et puissante, a tout retrouvé, tout représenté, tout rendu, avec autant de perfection dans les ensembles que de précision dans les détails, ayant à un égal degré le sentiment de la vraisemblance et le culte de la vérité.

Figure du château de Pierrefonds.

Corbeaux de l'étage annexe du donjon de Pierrefonds.

Les gravures que nous empruntons à l'ouvrage de M. Sauvageot ne peuvent donner qu'une idée bien incomplète d'une publication si riche de documents ; si peu nombreuses qu'elles soient, elles ont cependant leur intérêt ; toutes, à l'exception de la dernière, qui représente *un cul-de-lampe de l'église de Semur,* se rapportent à ce château de Pierrefonds, restitution également étonnante pour l'artiste, le militaire et l'archéologue, œuvre longuement caressée par son auteur, création de science et de patience, qui éblouit l'ignorant et confond l'homme de savoir. Regardez cette ingénieuse légende du renard, disposée sur trois chapiteaux du portique de la grande salle ; voyez les deux coqs en fureur qui servent d'introduction au poëme, puis coqs et poules écoutant les discours patelins de maître Renard, ce dernier s'encapuchonnant la tête pour mieux surprendre son monde; la poule saisie, dans le second chapiteau, puis la basse-cour s'enfuyant, tandis que dans la troisième, le larron est amené, enchaîné, devant le coq siégeant sur une chaise curule ; enfin, la confession du condamné et sa pendaison qui est la moralité du drame. Peut-on imaginer une observation plus spirituelle, rendue avec plus de vivacité d'allure et un plus parfait sentiment des fabliaux du moyen-âge ?

Le fabliau du renard et de la poule, premier chapiteau.

Le fabliau du renard et de la poule, fragment du deuxième chapiteau.

Le fabliau du renard et de la poule, troisième chapiteau.

Plus loin, parmi les culs-de-lampe des voussures de la salle des Preuses, c'est cette singulière bête d'amortissement, si bien conçue pour la sculpture, qui avoisine le guetteur placé sur l'escalier de la tour Arthus, puis une véritable profusion de têtes d'animaux pour les corbeaux des salles annexes du donjon, enfin, ce singulier personnage dont le nez ne fait qu'un avec l'instrument dont il joue, fantastique souvenir des bizarres imageries d'il y a huit siècles.

Nous ne pouvons mieux terminer cet aperçu qu'en empruntant à M. Claude Sauvageot notre conclusion : « Quand on entrait dans la grande salle de l'hôtel de Cluny, dit-il, après un premier mouvement bien naturel d'étonnement provoqué par le grand nombre de dessins réunis, ce qui frappait d'abord l'attention, c'est la variété et l'universalité des productions. Viollet-le-Duc semble avoir tout vu, tout abordé, tout étudié ; il est paysagiste puissant au même degré qu'il est architecte et constructeur; il peint les faits historiques comme il sait rendre les combats ; et tandis qu'il se montre, dans ses dessins, savant archéologue, aquarelliste parfait en même temps que décorateur inimitable, les livres nombreux, œuvres de sa pensée comme de son crayon, qui figuraient aussi dans cette vaste salle meublée des œuvres d'un seul homme, venaient de leur côté rappeler au public qui les feuilletait avec une avidité que tout le monde comprendra combien l'artiste était, à l'occasion, critique érudit, écrivain entraînant et de plus historien de premier ordre.

J. C.

Cul de lampe de l'église de Semur.

Amortissement de l'escalier de la tour Alexandre à Pierrefonds.

es de *Viollet-Le-Duc et son œuvre dessiné,* par Claude Sauvageot, vᵉ Morel et Cie, éditeurs.

LETTRES DE MON JARDIN

Ces derniers jours nous ont dotés d'un regain de canicule qui avait pour premier tort, celui de ne pas arriver à son heure. Température étouffante, illuminations, embrâsement de la plaine, rien n'a manqué à l'illusion. Nous ne saurions trop bénir ce soleil fantasque pour les journées, bonnes à vivre, qu'il nous prodigue, alors qu'il ne nous doit plus rien. Ces dernières venues, représentent ces amours de la maturité qui terminent par un rayonnement l'églogue de quelques privilégiés. Un printemps, si fleuri qu'il soit, un été, si resplendissant qu'on le suppose, ne sont qu'agréables; un bel automne charme et éblouit en même temps; c'est par lui que le paysage, de joli qu'il était, devient grandiose; les deux premières de ces saisons ont chacune leur livrée spéciale dont l'universelle répétition atténue l'effet, le jaune pour l'une, le vert pour l'autre.

Dans son dernier effort, dans sa dernière pulsation, la végétation jette sur les feuilles toutes les couleurs de sa palette, avec cette prodigalité propre à ceux dont la fin est prochaine; c'est une orgie de tous les tons du fauve, du roux, du rouge, du brun, qui transforme les feuillages en masses dont les reflets métalliques sont à la fois d'une harmonie puissante et d'un prodigieux éclat. En ce moment, aux feux d'un soleil au zénith, le petit bois qui me fait face me représente un de ces palais de fée dont l'imagination du poète a lambrissé les merveilles et recouvert la voiture avec des pierres précieuses de toutes les couleurs.

Ce petit retour de la chaleur est bien accueilli des vignerons du Centre; il va donner aux grappes vermeilles leur saveur et leur sucre caractéristiques; elles sont malheureusement bien clair-semées dans tous les vignobles du nord de la Loire, mais on n'y est plus assez riche pour dédaigner la récolte, si pauvre qu'elle soit, et en ce moment même on en commence la cueillette. L'usage du ban des vendanges est tombé en désuétude dans beaucoup de localités; c'était une institution féodale datant de l'an 1187 qui n'avait pas été dictée par l'intérêt que son auteur Hugues de Bourgogne portait aux vignerons, mais bien dans le but de faciliter aux ayant-droit le recouvrement des dîmes. La Révolution l'avait conservée parce qu'elle mettait un certain frein au pillage, et c'est encore en raison de cet avantage que certaines communes le conservent depuis qu'il n'est plus obligatoire.

Ce n'est pas seulement en raison de la précocité de la maturation du raisin que le Midi nous devance de plus d'un mois dans cette récolte, c'est parce qu'elle doit précéder cette maturation quand on se propose de fabriquer soit des vins secs et mousseux, soit les vins rouges ordinaires de la région. Pour ceux-ci, le mout de raisins très mûrs renfermant un excès de sucre que la fermentation serait impuissante à transformer tout entier en alcool, serait exposé à subir une fermentation acétique. Les vins liquoreux, au contraire, sont obtenus en laissant les grappes sur le cep de façon à ce que l'élément sucré s'y développe dans les plus grandes proportions possibles. Le vin de paille d'Arbois, dans le Jura, doit son nom, non pas à sa couleur, comme on le croit généralement, mais parce qu'on laisse les raisins se faner sur la paille avant de le passer au pressoir.

Dans son savant *Traité du vignoble*, M. du Breuil donne de curieux détails sur les soins minutieux dont la cueillette est l'objet dans les grands crus de vins blancs du Bordelais. Comme on y tient avant tout à la qualité du produit, on ne récolte que ceux des raisins dont la maturité est parfaite; or, comme cet état ne se produit que successivement pour tous les grains d'une même grappe, la vendange consiste à ne détacher que ceux d'entr'eux qui sont arrivés au degré de maturation exigé. Ils sont détachés au moyen de ciseaux très effilés et reçus dans un panier de vendangeur. Il faut soixante femmes pour ramasser, dans une journée, deux barriques de grains qui fourniront deux hectolitres vingt-huit litres de vin. Quand l'opération est terminée sur tout le vignoble, on la recommence. Ces vendanges en plusieurs actes se prolongent ordinairement jusqu'à la fin d'octobre; on procède alors à une récolte définitive en laissant toutefois les raisins grillés, non mûrs ou altérés. La première cueillette donne le vin de tête, la seconde le vin du centre, la troisième le vin de queue. Vous avouerez que ce luxe de main-d'œuvre justifie les hauts prix dont il faut payer ces nectars chers aux gourmets.

JEANNE D'ARC

.EROUX, DEVANT ÊTRE INAUGURÉE A COMPIÈGNE LE 18 OCTOBRE

LES AGRANDISSEMENTS DU

BON MARCHÉ

(2e article).

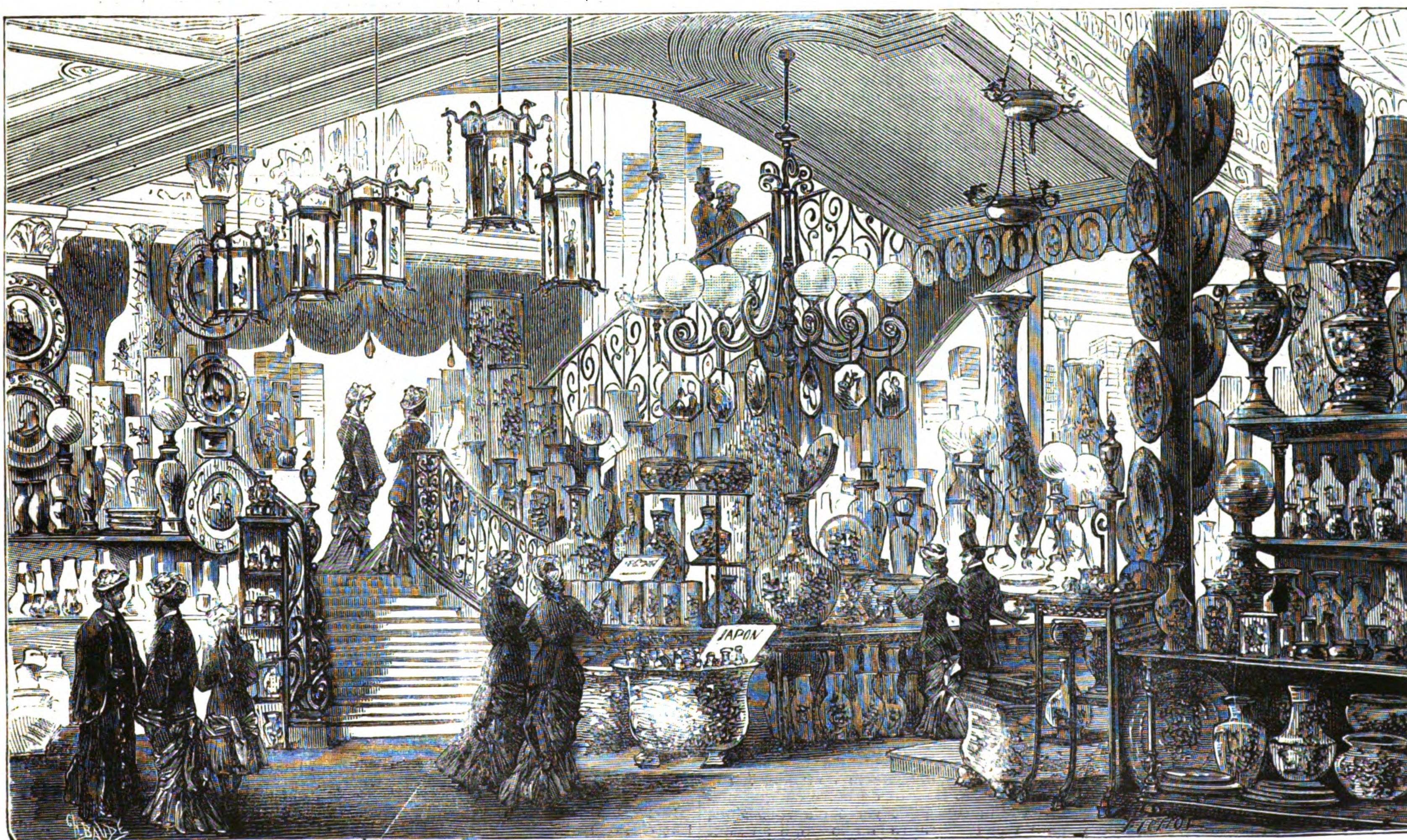
Nous avons retracé dans un précédent article (voir notre numéro du 2 octobre), l'aspect général des derniers agrandissements du BON MARCHÉ, dont l'inauguration se prépare de la façon la plus brillante (1), car en prenant possession de leurs nouvelles installations, définitives maintenant, tous les comptoirs vont naturellement profiter largement des facilités d'accès qui, pour chacun d'eux, étaient devenues une nécessité urgente. Et, tout en agrandissant ses comptoirs actuels, la maison du Bon Marché prépare de nouvelles spécialités, parmi lesquelles il faut citer le comptoir de *Parfumerie*, création depuis longtemps réclamée et qui, préparée de longue main, obtiendra certainement un grand et légitime succès. Des merveilles ont été imaginées pour l'inauguration de ce comptoir. Sans parler de deux parfums nouvellement inventés, l'*Ixia du Cap* et la *Violette du Japon*, parfums soigneusement appropriés aux besoins de l'hygiène : nous dirons un mot de la *Fontaine monumentale*, chef-d'œuvre d'architecture délicate et de fine sculpture, qui, occupant la place d'honneur dans le salon de parfumerie, versera par toutes ses bouches les parfums les plus exquis. Ce sera le *great attraction* de la saison, la *greatest attraction* parmi les mille attractions qu'offrent ces magasins, où le public a coutume de trouver chaque jour une perfection de plus. Ici le succès du passé ne cède qu'au succès plus grand du présent et garantit le succès de l'avenir; ainsi, pour ne citer que le fait le plus récent, qui ne se rappelle l'immense retentissement obtenu par la dernière mise en vente des arrivages en tapis d'Orient et en objets chinois et japonais? Tout le Paris artiste et amateur s'était donné rendez-vous au Bon Marché ce jour là et les magasins offraient l'aspect d'un vaste musée asiatique par la réunion des mille et mille chefs-d'œuvre gracieux et fantastiques dont l'ensemble harmonieux transportait l'imagination dans les pays ensoleillés des Mille et une nuits (1).

Ce n'était là cependant qu'un prélude, car l'ouverture prochaine de la saison d'automne, préparée dans les magasins agrandis, offrira des splendeurs plus éblouissantes

(1) La date de cette inauguration est fixée au lundi 11 octobre.

(1) Depuis dix ans le BON MARCHÉ envoie ses acheteurs directement en Orient, dans l'Inde, en Chine, au Japon, etc. et peut ainsi offrir au public connaisseur, à des prix fort abordables, des pièces choisies avec la compétence et les facilités acquises par une expérience déjà longue en matière d'explorations orientales.

LA GALERIE DE LA RUE DE BABYLONE



GALERIE DE LA FAIENCE JAPONAISE

LES NOUVEAUX AGRANDISSEMENTS DES MAGASINS DU BON MARCHÉ

Baron de BIBRA, ambassadeur de Bavière Rome, né en 1827, mort à Perugia, le) septembre 1880.

DALWIGK (Frédéric-Reinhard), baron, ncien premier ministre de la Hesse, né n 1802, mort à Darmstadt, le 28 sep- embre 1880.

EPUREANU (Manolaki), chef du parti con- ervateur en Roumanie, plusieurs fois pré- ident du Conseil des ministres, mort le) septembre 1880.

FLEURY (César-Alphonse), commissaire e marine en retraite, l'un des survivants u naufrage de la *Méduse*, né le 29 janvier 813, mort à Bordeaux, le 1er octobre 1880.

JACQUEMART (Jules-Ferdinand), un des remiers graveurs français, médaille d'hon- eur à l'Exposition universelle de 1878, né n 1837, mort dans la nuit du 26 au 27 sep- embre 1880.

JEWSBURY (Geraldine-Endsor), roman- ière anglaise, née en 1811, morte à Lon- res, le 22 septembre 1880.

LUCAS (John-Templetown), peintre an- lais, né en 1836, mort le 16 septembre 880.

MARCINKOWSKI (Antoine), critique et his- orien polonais, mort près de Kiew, en eptembre 1880.

MOUNTMORRES (William-Brooke de Mont- norency), vicomte, pair d'Irlande, né en vril 1832, assassiné près de Galloway, le 5 septembre 1880.

TARDIEU (Louis-Marie-Eléonore, comte E), page de Charles X, chevalier de Saint- ouis, né le 20 octobre 1785, mort en Nor- nandie, le 27 septembre 1880.

TARLETON (sir John-Walter), amiral an- lais, né en 1811, mort le 25 septembre 1880.

WILMS (Robert), médecin en chef de 'armée allemande, chirurgien distingué, é le 9 septembre 1824, mort à Berlin, le 4 septembre 1880.

PETITE GAZETTE

Nous prenons les types de nos beaux ostumes partout où nous les trouvons. La node glâne, sème et détruit très-vite; aussi aut-il la prendre au passage, comme une nconstante qu'elle est. La baronne de C..., a reine de la mode d'à présent, portait autre jour un complet en *foor in hand*, utrement dit poil de chameau pur; ce issu est souple, léger et épais. La *Malle des Indes* l'a pris sous son patronage et es grandes dames lui font fête. La prin- esse de S... portait un costume en cache- mire des Indes angévine, avec broché hé- liotrope; et la belle marquise de T... avait à la chasse un costume écossais, fond prune avec carreaux assortis, et dont la couleur dominante est or. Mais je dois vous dire mesdames, que le grand ton c'est le tissu poil de chameau et l'écos- sais, mais ce carreau n'a pas le plus petit rapport avec ce qui s'est fait antérieure- ment. Pour les réceptions et diners, on est de plus en plus drapé dans un costume de surah ou de shang-haï; les plis, les froncés, et les entortillés rappellent de plus en plus les costumes des Almées.

La *Malle des Indes* a surtout les riches tricots qui vont se porter énormément; la forme du tricot sera celle d'une cotte de mailles ajustée, et boutonnant derrière; c'est une fantaisie, rien de plus, et c'est la mode; il n'en faut pas davantage pour assurer un grand succès au tricot.

La jolie diva de l'opéra, Mlle Daram portait déjà un surcot dans ce genre dans sa Marguerite de *Faust*, où elle était si mer- veilleuse.

Rappelons maintenant les magnificences de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, et disons qu'on expédie *franco* les échan- tillons de ces merveilles des contes orien- taux.

Un dernier avis avant de finir, c'est qu'a- vec cette cotte de mailles, vous ne pouvez mettre que le corset Anne d'Autriche qui soutient si majestueusement la taille. La jolie princesse Nathalie de Serbie en a fait demander trois en satin chez Mme de Vertus, 12, rue Auber, qui est la correspondante intime de toutes les grandes Dames et souveraines de l'Europe.

BARONNE DE SPARE.

La mode, plus que jamais aux formes collantes, favorise les femmes grandes, sveltes, élancées; mais elle fait le déses- poir des grosses femmes. Impossible d'es- camoter le ventre et la poitrine dans un corset. Il faut donc supprimer l'obésité, qui est, en outre, une infirmité d'où dé- coulent l'apoplexie et l'appauvrissement du sang, sans compter la difficulté de se mou- voir. Il est un moyen infaillible, que nous devons à la science orientale, c'est l'*anti- obésitas*, liqueur hygiénique de vie, dont M. de Créchy, 3, rue Meyerbeer, s'est fait le propagateur, et dont les flacons sont préparés à la Pharmacie nouvelle, 7, rue Saint-Lazare. Il suffit de boire chaque ma- tin, à jeun, un petit verre d'*anti-obésitas*, pour voir disparaître l'embonpoint au bout de vingt à vingt-cinq jours, plus ou moins, suivant le tempérament.

GRANDS

MAGASINS DU LOUVRE

PARIS. — *Les plus vastes du Monde.* — **PARIS**

ACTUELLEMENT EXPOSITION GÉNÉRALE

DES NOUVEAUTÉS D'HIVER

AINSI QUE DE TOUTES LES

TOILETTES NOUVELLES

Manteaux et Confections, Costumes et Robes
Matinées et Peignoirs, Jupes et Jupons, Lingerie fine — Modes, — Vêtements d'enfants

---

17e ANNÉE

LE MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

Propriété du CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS
SOCIÉTÉ ANONYME, CAPITAL 20 MILLIONS DE FRANCS
LE PLUS ANCIEN
LE PLUS RÉPANDU ET LE PLUS COMPLET
DES JOURNAUX FINANCIERS

PARAIT TOUS LES JEUDIS
16 grandes pages de texte

Il publie une Revue de toutes les valeurs, cotées ou non cotées, la Liste de tous les Tirages, la Cote complète de toutes les valeurs et tous les renseignements utiles aux capitalistes.

Par an **4** Francs

Abonnement de **3 ans : 10** fr.

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : VINGT MILLIONS

Siège social : à Paris, 16, rue Le Peletier

Achat et vente de titres au comptant, sans autre commission que le courtage officiel des agents de change. Négociations de toutes valeurs non cotées. — Payement **gratuit** et **immédiat** de tous coupons pour les clients-abonnés au **Moniteur des Tirages Financiers.** — Transfert et conversion de titres. — Souscription sans frais aux émissions. — Libération de titres. — Versements sur titres. — Remboursement des titres sortis aux tirages. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Listes de tous les tirages et des numéros sortis et non encore réclamés. — Chèques sur Paris et la province.

CALENDRIER MANUEL
DU CAPITALISTE

PRIME GRATUITE

donnée chaque année par le CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS à tous les abonnés au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

Guide indispensable de l'actionnaire et de l'obligataire, contenant le taux d'émission des valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées; — l'échéance de leurs coupons; — leur revenu, les dividendes de chaque société depuis 1869.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS
NON RECLAMÉS

Renseignements pratiques pour l'achat et la vente au comptant des valeurs de Bourse. Impôts qui frappent les titres au porteur perdus ou volés.

La valeur de cette **PRIME GRATUITE** représente à elle seule le prix annuel de l'abonnement au **MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.**

S'adresser au CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS, 16, rue Le Peletier, Paris, et à la Succursale A, rue de Rivoli, 53

AU BON MARCHÉ

MAISON ARISTIDE BOUCICAUT

Le système de vendre tout à Petit Bénéfice *et entièrement de confiance est absolu dans les magasins du* Bon Marché.

LUNDI 11, MARDI 12, MERCREDI, 13 OCTOBRE

EXPOSITION PUBLIQUE ET MISE EN VENTE DE TOUTES LES NOUVEAUTES D'HIVER

INAUGURATION
DES AGRANDISSEMENTS

NOUVELLE ENTRÉE, RUE DU BAC

CES AGRANDISSEMENTS qui augmentent de moitié l'importance de nos Magasins, ajouteront encore à l'installation confortable de tous nos Comptoirs.

Les Galeries sont parfaitement éclairées, très commodes et de dispositions tout-à-fait nouvelles.

Nous avons traité un nombre plus considérable que jamais d'**Occasions** et d'**Affaires hors ligne** que nous recommandons à l'attention des Dames.

Nous mentionnons spécialement :

Nos opérations en **SOIRIES, LAINAGES, et ETOFFES NOUVELLES** qui représentent *véritablement* les plus grands avantages qu'il soit possible d'offrir.

Nos créations nouvelles en objets confectionnés tel que **ROBES TOUTES FAITES, MANTEAUX, COSTUMES pour ENFANTS, JUPES et JUPONS, etc.**

NOTA. — Ces derniers Comptoirs ont reçu des installations nouvelles en rapport avec leur importance toujours croissante, justifiée par le succès des modèles sortant de nos ateliers.

OUVERTURE D'UN COMPTOIR SPÉCIAL DE PARFUMERIE.

REVUE FINANCIÈRE

La semaine a été bonne pour la Bourse. Maintenant les chances d'un conflit oriental paraissent diminuer, la spéculation retrouve son courage et les acheteurs se décident à reprendre leur campagne interrompue vers le cours de 121.

On a pu voir par la dernière liquidation que la position de la place bien que très lourde n'a pas été compromise par la faiblesse de la fin du mois dernier.

A la réponse, la plus grande partie des primes a été levée et les cours de compensation sont très supérieurs à ceux du 1er et du 2 septembre. Quant aux reports, jamais ils n'ont été plus modérés, l'argent ne se fait pas prier.

Ce dernier point est d'autant plus remarquable que les bilans de la Banque de France montrent que l'exportation d'or est en croissance continue; celui du jeudi 30 septembre accusait une sortie de 20 millions. Il faut croire que notre marché libre est abondamment pourvu.

La tenue du Cinq qui détermine celle des autres valeurs témoigne d'une invincible fermeté; ce fonds d'état s'est établi solidement au-dessus de 120 et, plusieurs fois déjà, a dépassé 120 50. Un grand attrait pour l'acheteur est son coupon qui se détachera le 1er novembre. Le Trois est au contraire assez négligé et reste lourd aux environs de 85 50; c'est contre lui que se font les arbitrages. Quant à l'Amortissable personne n'en parle plus, il semble avoir disparu avec le ministre qui l'avait imaginé.

Dans tous les groupes de la cote la hausse l'emporte.

Nos Sociétés ont été généralement demandées; elles restent à leurs cours les plus élevés.

Entre toutes, le Foncier attire l'attention.

Aujourd'hui vendredi, 8 octobre, finit le délai donné à ses actionnaires pour souscrire au pair les titres du Crédit d'Algérie. Le succès de l'opération est, selon toute apparence, complet, comme sera celui du nouvel établissement de Crédit à qui ses vastes attributions permettent d'embrasser tous les besoins de notre grande colonie et d'y satisfaire. La prime du Foncier d'Algérie est déjà considérable. Cette nouvelle affaire si brillante n'a pas empêché le Foncier de France de poursuivre le placement de ses Communales 1880, que l'épargne continue à demander au prix de 485.

Parmi les émissions qu'on peut recommander à l'examen du public, — celle de l'*Urbaine* tient un rang très-honorable. L'Urbaine est cette compagnie qui met en circulation les *voitures jaunes* conduites par les cochers à *chapeaux blancs*; il n'est pas un parisien qui ne la connaisse. Aujourd'hui, le développement de ses affaires l'oblige à créer 25 000 obligations de 500 fr, 5 0/0. Le capital qu'elle doit ainsi se procurer servira à l'acquisition d'immeubles nécessaires à ses services et à la création de 800 nouveaux numéros de voitures. Ces obligations auront pour garantie les terrains déjà possédés par la Compagnie, valant 10 millions; son matériel estimé 11 millions et ses bénéfices courants qui s'élèvent à 1,800.000 francs par an. L'emission sera plus que couverte; elle aura lieu très-prochainement, les 14, 15 et 16 octobre.

C'est aussi le 15 et le 16 que se produiront sur le marché de Paris les 25 000 actions de *l'English and French Bank.* Dès aujourd'hui, cette Société de Crédit possède en France une succursale et de nombreux clients. Elle prépare de grandes affaires dont le chiffre dépasse 150 millions; plusieurs de ces affaires garanties par des subventions des communes ou de l'Etat, donneront dès le début des bénéfices considérables. Les actions seront souscrites au pair.

Sur le marché en banque les *Carrières françaises et belges réunies* donnent lieu à d'actives négociations, à de sérieuses demandes.

L'assemblée générale de cette Société était annoncée pour le mardi 5 octobre.

Les actions émises à 518 75 ont rapporté, pour le premier exercice, 33 francs dont le solde, 18 francs, sera mis en payement à dater du 15 octobre. Le développement assuré de cette affaire promet des dividendes plus élevés encore que celui-ci, bien qu'il soit très satisfaisant. Il est rare que dès son début une entreprise industrielle donne des résultats égaux à ceux de la Société des *Carrières françaises et belges réunies.*

LES THÉATRES

GYMNASE. Réouverture: *Nina la Tueuse*, comédie en un acte en vers, par MM. Henri Meilhac et Jacques Redelsperg. Reprise de *la Papillonne*, comédie en trois actes en prose, par M. Sardou.

Le Gymnase est entré dans la quatrième période de son histoire. Retrouvera-t-il dans l'avenir les jours glorieux de son passé? Voilà la question. Nous le désirons de tout notre cœur, et l'activité et l'intelligence de son nouveau directeur nous répondent d'avance de son succès. M. Koning aura-t-il cette bonne fortune de mettre la main sur des acteurs de talent? Tout est là. Lorsque ce théâtre ouvrit pour la première fois ses portes, en 1820, un homme le mit hors de pair. Ce fut Scribe. Cela dura longtemps; quelque quinze ans environ. Les comédies un peu larmoyantes de Bouffé continuèrent cette vogue. Puis vinrent les jours malheureux. Une direction en lutte avec la Société des auteurs dramatiques, ce tyran devant lequel il faut se soumettre ou se démettre, faillit tout compromettre. Le directeur abdiqua, Montigny arriva alors au pouvoir. Les premières années de cette royauté qui devait durer plus de quarante ans, furent des plus difficiles. Enfin le courage et la valeur personnelle du nouveau souverain eurent raison de tous les obstacles. Le Gymnase se fit une place encore plus grande qu'au temps du théâtre de Scribe avec Balzac, Mme Sand, Mme de Girardin, avec Augier, Feuillet, Sardou, avec Dumas qui régna en maître à ce point que le théâtre de Madame était devenu le théâtre de Monsieur. Chose étrange! Cette petite scène fut pendant de longues années le véritable théâtre français. Qui en douterait? La Comédie-Française ne saurait le nier elle-même, puisque en puisant son bien où elle le trouvait, c'est de là qu'elle a tiré les forces vitales de son répertoire actuel: *Mercadet, le Mariage de Victorine, Philiberte, le Gendre de M. Poirier, le Fils Naturel et le Demi-Monde.*

Par un singulier retour des choses d'ici bas, le Gymnase fait aujourd'hui des emprunts à la Comédie-Française. Ah! tu t'es enrichi de mon patrimoine! Eh bien, moi, je mets la main sur le tien. Et M. Koning appelle Sardou avec *la Papillonne.* D'abord il rajeunit la maison ou plutôt il la transforme. Il en fait le théâtre le plus élégant à coup sur des théâtres du boulevard. Le temps est au luxe. M. Koning est allé droit au goût du jour. Vous voulez de l'actualité. La toile se lève sur *Nina la Tueuse.* La scène se passe à la librairie nouvelle, au coin même du boulevard et de la rue Grammont, dans ce magasin qui est un des points les plus curieux de Paris avec son va-et-vient d'acheteurs de tous les sexes. L'endroit est bien choisi pour faire défiler sous les yeux du spectateur toute la nouvelle troupe de M. Koning. Le terrain est bon pour passer en revue toute la littérature du jour. Cet impromptu du Gymnase est très amusant. Les vers en sont bien médiocres. C'est un détail. Mais les scènes sont drôles, voilà le point essentiel.

La salle était donc en joyeuse humeur quand a commencé *La Papillonne*. Il faut dire tout d'abord que ces trois actes de la pièce de Sardou n'ont été qu'un long éclat de rire. Saint-Germain est excellent dans le rôle de Champignac, comme en tout. Mlle Magnier débutait dans le rôle de Camille. Mlle Magnier dont il faut reconnaître les très grands progrès, a un défaut, elle souligne trop ses effets, elle a trop d'esprit; un peu plus de laisser aller et de naturel ferait bien mieux notre affaire. Mlle Volsy, qui a une très aimable figure, une fort jolie voix et dont la personne est distinguée, serait vraiment une comédienne si elle mettait plus en relief ses qualités natives. Landrol et Corbin ont pris part et c'était justice aux bravos qui ont salué leurs camarades. Voilà donc *la Papillonne* qui va tenir longtemps l'affiche du Gymnase.

Et maintenant, comment se fait-il que cette *Papillonne* qui est tombée aux Français, se relève après vingt ans d'oubli avec éclat au Gymnase? Nous nous souvenons de la première représentation. Ce fut une belle et bonne chute, si toutefois il y a de bonnes et belles chutes. Le public avait raison. M. Sardou demandait trop de crédit à ce parterre de la Comédie-Française. Ce n'était pas une question d'art, c'était une question d'endroit. Cette *Papillonne* sentait terriblement son Théâtre du Vaudeville, je crois même qu'elle lui était destinée. Cet *imbroglio* en prenait vraiment trop à son aise. Voyez les concessions qu'il lui fallait faire. Ce fou de Champignac est mordu par la Papillonne, une maladie qui prend les maris, les force à fuir le foyer domestique et à courir à travers tous les chemins du caprice, les aventures conjugales. Le voilà amoureux d'une Italienne entrevue dans le coin d'un wagon. Le tout est de laisser Champignac aux illusions d'une bonne fortune, de le ramener chez lui, aux pieds même de sa femme, pendant qu'il croit à un tête à tête avec la belle inconnue. On lui bande les yeux pendant tout un acte. Dès lors, impossible de reconnaître son erreur. Le moyen est trop simple, c'est faire des tours de cartes à un aveugle. Le public n'autorisa pas ces sauts de coupe au Théâtre Français, il les eût acceptés au Palais-Royal, il les admet maintenant au Gymnase. Il a raison aujourd'hui, mais il n'avait pas tort il y a vingt ans. A l'heure qu'il est les choses sont en leur lieu et place.

M. SAVIGNY.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

On nous demande de tous côtés, dans le monde des artistes, s'il est vrai qu'il n'y aura pas de distribution solennelle des récompenses décernées à la suite du dernier Salon.

Aucune décision officielle n'a encore été prise à ce sujet; nous croyons cependant pouvoir affirmer que l'Administration des beaux-arts a l'intention d'inviter les artistes à venir retirer leurs médailles dans les bureaux de la rue de Valois: la fête du 14 juillet ayant avancé, cette année, la date à laquelle sont habituellement données les croix de la Légion d'honneur, on n'a pas cru qu'il y eût un véritable intérêt à distribuer solennellement des récompenses, qui se trouvaient toutes ainsi connues à l'avance.

Deux des toiles du musée du Luxembourg viennent d'être transférées au musée de Versailles. L'une est l'*Appel des condamnés*, de Muller; l'autre l'*Apothéose de Thiers*, par M. Vibert.

Quelques-uns des principaux tableaux achetés au dernier Salon viennent d'être répartis de la manière suivante:

La *Grève des Mineurs*, de M. Roll, est attribuée au musée de Valenciennes, et non au ministère de l'intérieur, comme on l'avait dit.

Les *Girondins Petion et Buzot* de M. Dupain, vont à Libourne; *La Tour d'Auvergne mourant*, de M. Moreau de Tours, au musée de Quimper; le *Camille Desmoulins*, de M. Lix, à Brest; le *Washington*, de M. Baader, à Dunkerque; *Après la défaite*, de M. Bernard, à Nîmes; l'*Homme ivre*, de Gill, à Boulogne; la *Dernière victoire*, de Faivre, à Lisieux, etc.

Enfin, les toiles suivantes vont au Luxembourg: le *Soir*, de M. Pointelin; *Dans la campagne*, de M. Lerolle; l'*Embâcle de la Seine*, de M. Loir; l'*Ismaël*, de M. Cazin.

On sait que M. Garnier a, depuis longtemps, conçu le projet de placer dans les galeries et les foyers du nouvel Opéra les bustes des artistes et, en général, de tous les personnages qui ont illustré la maison; l'œuvre s'accomplira peu à peu, à raison de trois ou quatre ouvrages par an. M. Léon Bertaux a reçu, cette année, la commande du buste de Sophie Arnould et Mme Jeanne de Beaumont-Castries la commande de celui de Vestris.

L'inauguration du dôme de Cologne aura lieu le 15 de ce mois avec une grande pompe; la première pierre du monument a été posée en 1248; les travaux du dôme ont été repris en 1842.

La colonie d'artistes et d'amateurs qui passe les beaux jours à Barbizon, a eu l'idée d'élever un monument à Théodore Rousseau et à Millet: la pensée est heureuse de perpétuer ainsi le souvenir de ces grands artistes dans le pays même où ils ont si longtemps vécu, auquel ils doivent leurs plus belles inspirations. Le monument consistera en deux bustes de bronze simplement posés sur des roches de la forêt; celui de Rousseau a jadis été exécuté par M. Clésinger, et M. Chapu a bien voulu se charger de celui de Millet; un comité s'est immédiatement constitué; son siége est à Barbizon.

Il est question de fonder un musée d'antiquités à Lillebonne (Seine-Inférieure); le musée serait installé dans le château d'Alincourt.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

Le duc d'Aoste est arrivé hier matin à Paris; le général Cialdini et tout le personnel de l'ambassade sont allés le recevoir à la gare.

Le prince et la princesse d'Aremberg arriveront demain.

Le grand duc Alexis fils de S. M. l'empereur de Russie est arrivé à Paris, venant de Vichy; S. A. R. le prince d'Orange doit arriver le 8 octobre. Le prince Orloff a quitté Venise le 25 et est rentré hier à Paris. Jeudi est arrivé à Cannes le prince Wladimir Dungoroukoff aide de camp général de l'empereur de Russie, gouverneur de Moscou. Il a dû repartir lundi pour Paris.

S. A. I. Mme la princesse Clotilde Napoléon est revenue à Turin avec ses enfants après un séjour au château royal de Monza.

Pendant leur séjour a Ebenzweier, M. le comte et Mme la comtesse de Chambord ont reçu de nombreuses visites, entre autre celle du roi et de la reine de Grèce, de Mme la princesse de Joinville et du duc de Penthièvre, du duc et de la duchesse de Cumberland.

La princesse Marie de Hanovre a fait une chute de cheval, dans laquelle elle a été fortement contusionnée.

La duchesse de Talleyrand qui vient de mourir, était âgée de plus de 80 ans; elle avait épousé en secondes noces le duc de Talleyrand. De son premier mariage elle avait eu la vicomtesse Aguado, mère du marquis de las Marismas, de la duchesse de Montmorency et du comte Arthur Aguado.

Le duc d'Edimbourg second fils de la reine d'Angleterre n'a fait qu'un court passage à Paris. Le prince venait de Cobourg se rendant en Angleterre via Calais et Douvres.

Le grand duc Constantin a retardé son départ pour s'embarquer à Cherbourg sur son magnifique yacht la Livadia.

Le chevalier Nigra, ambassadeur d'Italie à St-Pétersbourg est descendu au petit appartement qu'il a conservé rue St-Honoré. Hier il a chassé à Ferrières chez M. de Rothschild.

SPORT HIPPIQUE

Mercredi de la dernière semaine un fâcheux accident est arrivé à la gare des Batignolles; aux chevaux de M. le comte de Juigné. Trois wagons-écuries renfermaient les poulains *Tarquin*, *Menton* et un lot de 8 yearlings en destination de La Morlaye. Pris en écharpe par un train de marchandises les wagons ont déraillés et ont été en partie brisés. Le lad a pu descendre avant le choc. *Arpenteur* a été tué, *Tarquin* et *Fluteur* ont été grièvement blessés.

Courses du Bois de Boulogne. — Dimanche trois octobre il y avait encore du monde et du beau monde à Longchamps mais on sent que c'est un *decrescendo*. Les champs sont moins fournis mais les preneurs s'embrouillent tout comme avant, et je ne vois que deux favoris qui aient gagné dans les six épreuves dont se composait le programme. Les conditions de la course ont généralement à cette époque pour but principal d'offrir des chances aux coureurs malheureux. Dans le prix de Marines, quatre chevaux seulement se sont présentés; il est vrai que la course était pour chevaux n'ayant pas couru en 1880 dans un prix à réclamer. *Guinée* à M. Michel Ephrussi a gagné d'une courte tête contre les prévisions, *Machecoul* étant grand favori. *Romarin* 2e précédait le favori d'une demi longueur.

Dans le prix de Martinvast, *Clocher* qui était la certitude de la journée a été battu par *Fitz-Plutus*; Pharamond, 3e. *La Jonchère* est rentrée boiteuse, *Ismael* n'a jamais été dans la course.

Le prix d'octobre (20 000 fr.) méritait d'être disputé et devait nécessairement mettre en présence l'élite de notre production.

Le Lion, à M. le vicomte de Tredern, a mené la course d'un bout à l'autre, mais au dernier tournant il a été rejoint par *Castillon*, au comte de Lagrange. L'arrivée s'est faite *Castillon* en tête d'une longueur et *Le Lion* avant *Shéridan* par deux longueurs. Cette fois le vainqueur était le favori. — Un lot de onze chevaux a couru le prix de Nexon. *Nomologie* a fait le jeu; le gagnant a été *Paray*, à M. Delamarre, racheté par son propriétaire pour 13 625 fr. 75 c. Le second, *Vigneron* à M. Edm. Blanc, aurait dû gagner ce prix mais il a été trop longtemps enfermé dans le peloton.

Dans le prix de Cheffreville *Nature* partie à 6 contre 1 a facilement battu *Le Destrier* et *Versigny*; c'est un beau succès pour cette jument et assez inattendu. Restait le prix de Meautry qui a été facilement gagné par *Venise* à M. Michel Ephrussi battant *Coutras* et *Optimia*; les 2200 mètres ont été franchis en 2 minutes 31 secondes.

Courses de lundi au Vésinet.

Peu de monde, le temps avait été menaçant toute la matinée. Il n'y a pas eu moins de vingt huit chevaux pour les quatre courses et le Sport a été rempli d'incidents.

Ismailia a gagné le prix de Boyenval que l'on croyait pour *Borély*. Le vainqueur a été réclamé pour 4226 fr. Huit partants dans le prix de Septembre; les préférés *Patricius* et *Nemo* sont arrivés deuxième et troisième battus par l'outsider *Winnie* au comte d'Evry. Le steeple-chase a donné lieu à plusieurs accidents, *Abraham* et *Will* sont tombés, *Fléau* s'est tué en sautant la petite rivière; *Etui* s'est dérobé; dans une arrivée bien disputée *Canot* a battu *Artifice* et *Michelette*.

Le prix du Petit Carré a été gagné par *Lahire* contre *Roseau*. Deux Jockeys se sont trompés de parcours.

SAINT-HUBERT.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1964
SAMEDI 16 OCTOBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr.
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

[redacted], c'est beaucoup. On pourrait faire des économies de marbre.

Mais je commence à comprendre pourquoi les villes tiennent tant à ces statues ; c'est qu'à peine en inaugure-t-on une quelque part, on donne le ruban rouge au maire de la cité. Le maire de Saint-Germain et le maire de Compiègne, sans compter tant d'autres maires, ont été décorés parce qu'on a élevé ici une statue à M. Thiers, là une statue à Jeanne d'Arc. L'*Officiel* pourrait, en enregistrant ces nominations, ajouter : *Titres exceptionnels : A eu une statue élevée devant lui.* — Absolument comme on dit d'un colonel : *a eu deux chevaux tués sous lui.* Et la future édition du *Dictionnaire de l'Académie* ou le *Supplément* du Dictionnaire de Littré pourront définir ainsi le mot statue :

Statue. — Ouvrage de sculpture, qui sert en même temps à la décoration des places publiques et des boutonnières de MM. les Maires.

Ces décorations qui sont souvent équitables peuvent être aussi équestres.

ALTER.

NOS GRAVURES

OFFENBACH

« Je vois assez souvent messieurs vos fils ; ils viennent quelquefois me demander des conseils, que j'ai le plus grand plaisir à leur donner. J'espère que vous serez content d'eux ; le plus jeune particulièrement me paraît destiné à de véritables succès dans la carrière de la composition, et je m'estime heureux de pouvoir y coopérer, en l'encourageant dans ses études et dans ses travaux. » Paris, le 18 août 1836.

Offenbach avait dix-sept ans, lorsque Halévy écrivait à son père cette lettre dans laquelle l'auteur de *la Juive* entrevoyait l'avenir de cet enfant qui venait de Cologne tenter la fortune à Paris. Sans doute, cet esprit vif, aimable, ce caractère gai et ardent à la fois lui créèrent rapidement des sympathies, des amitiés parmi les gens de lettres et les artistes : il trouva les protecteurs qu'il méritait. Saint-Georges et F. Halévy furent de ses amis. Mais pour ce jeune homme, impatient de réussir, les choses allaient bien lentement ; il lui fallut recourir pour vivre à son talent hors ligne de violoncelliste : il donna des concerts, puis il entra à la suite d'un concours dans l'orchestre de l'Opéra-Comique ; il écrivait entre-temps un grand nombre de compositions dont quelques-unes furent très remarquées. Peu à peu, Offenbach avançait sur le théâtre, mais lentement, tant le chemin est rude et difficile. *Pascal* et *Chambord*, l'*Alcôve* furent ses premières pièces : l'*Alcôve* fut joué à l'Athénée et au théâtre de la Tour d'Auvergne. Les jours d'espérance se levèrent par bonheur. Offenbach fut appelé à redonner la vie et à diriger cet orchestre légendaire du Théâtre-Français qui endormait son public avec quelques morceaux de Mozart et l'éternel menuet de Boccherini. Offenbach pouvait dès lors faire entendre sa musique à un vrai public ; il est vrai que ce public ne se souciait guères de ces morceaux écrits pour occuper des entr'actes, dont quelques auditeurs, un peu étonnés de cette nouveauté à la comédie française, signalaient seuls la valeur. Lorsqu'on donna *le Chandelier*, ce fut le jeune chef d'orchestre qui fit la musique de la chanson de Fortunio ; elle ne fut pas chantée, mais cette ravissante mélodie gardée en portefeuille devait donner plus tard naissance à un des bijoux du répertoire du maître. Le déboire avait été grand pour le jeune compositeur ; en revanche il eût cette joie d'entendre Mlle Rachel chanter dans *Valeria* la chanson qu'il avait écrite pour elle : Offenbach était moins heureux dans les théâtres de musique. Adolphe Adam allait jouer un acte de son jeune ami, lorsque son théâtre fut forcé de fermer ses portes. La pièce se réfugia alors à Beaumarchais qui faisait des tentatives d'opéra-comique. quitter les Champs-Élysées et à venir au cœur même de Paris, au passage Choiseul. Offenbach eut donc le privilège d'un théâtre lyrique, mais à quelles conditions ? La pièce autorisée ne devait avoir qu'un acte et l'acte que deux personnages. Le directeur se soumit à tout ce qu'on lui imposait, il demanda seulement une concession : un personnage muet, qui lui fut accordé en plus, puis vinrent trois acteurs et puis quatre ; le succès forçant la main au ministère, on concéda des chœurs : la pièce pût avoir désormais trois actes. L'opérette était née en quelques années ; applaudie de toutes parts et devenue partout à la mode, elle envahissait une grande partie des scènes de Paris et elle créait de nouveaux théâtres. Le talent d'Offenbach avait imposé un goût à son époque ; ce fût comme une fureur entretenue par la verve et par la fécondité du maître, si bien qu'on peut dire que, si Offenbach n'a pas eu le rang le plus élevé, il a obtenu la plus grande place dans la musique de son époque : cette popularité, il la doit à trente ans de succès et à cent partitions, qui nées aux Bouffes-Parisiens, au Palais-Royal, aux Folies-Dramatiques, aux Variétés, se sont répandues dans le monde entier. Inutile de les nommer, leurs titres sont dans la mémoire de tous. Quelle œuvre et quel infatigable producteur ! Chose étrange ! il semble que ce grand travailleur ne soit pas encore arrivé au repos, même après sa mort, puisque à l'heure qu'il est, deux théâtres, l'Opéra-Comique et la Renaissance, répètent deux pièces de lui et sont tout pleins de sa pensée et de son activité.

M. S.

« L'ARBRE DE NOEL », A LA PORTE-SAINT-MARTIN

Un mot d'abord du sujet de la nouvelle féerie, que notre article *théâtres* ne fait pas suffisamment connaître pour l'explication de nos dessins.

Un ancien marchand qui a fait fortune a acheté, en Hongrie, le château de Pulna, où il est convaincu qu'il y a un trésor de caché. Aussi, armé d'une pioche et d'une pelle, en compagnie de son fils Popoff, qui préférerait beaucoup pêcher à la ligne, fouille-t-il sans cesse partout, creusant, démolissant, renversant pierre à pierre sa nouvelle acquisition. Il finit par découvrir un caveau où se trouve, plongé dans un sommeil séculaire, le bonhomme Eucalyptus, qu'il a grand'peine à réveiller. C'est un alchimiste, le gardien du trésor des Pulna, car il y a véritablement un trésor. Mais quel trésor ! Un sac de brioches, une poupée, un violon et une boîte d'allumettes. O déception ! Mais ces objets, on s'en doute, ne sont pas sans valeur. Bien loin de là, ce sont de puissants talismans, et Eucalyptus se prépare à en découvrir la vertu à l'ancien marchand, actuellement baron Oscar de Pulna, et à Popoff, son fils, lorsqu'il s'aperçoit que ce n'est qu'un faux Pulna qu'il a devant lui, ce qui lui ferme aussitôt hermétiquement la bouche. Le véritable héritier est un jeune mendiant, nommé Fridolin, qui ignore son nom et sa naissance, et qui est fort amoureux de la petite Friska, nièce de Mme Prascowia, une grande dame qui doit épouser le baron Oscar et destine à Popoff la jeune fille qui ne peut pas le souffrir.

Par suite du silence d'Eucalyptus, le baron ne se doute point de la bonne aubaine qui vient de lui échoir. Il emporte les objets enchantés et les donne comme lots à la tombola de l'arbre de Noël qui doit être tirée le soir même. Le hasard fait que Mme Prascowia gagne les brioches, Popoff et son père la boite d'allumettes et le violon, et Friska la poupée qu'elle jette dédaigneusement parce qu'elle vient de Popoff et que ramasse Fridolin, qui l'anime d'un baiser. En effet, à peine ses lèvres ont-elles effleuré celles de la poupée que celle-ci grandit et bientôt fait place à une charmante jeune femme, la fée Bagatelle, qui révèle au jeune homme son origine, et lui promet de servir ses amours, ce qu'elle fait tout d'abord en empêchant la signature du contrat de Friska avec Popoff. Le notaire, chargé de faire la lecture de l'acte, la com- baron Oscar, Popoff et Mme Prascowia se sont mis à leur poursuite, et grâce aux talismans qu'ils possèdent, eux aussi, ils les rejoignent dans une auberge d'où nos héros sont obligés de fuir précipitamment.

Ils passent la nuit dans une forêt au clair de la lune, mourant de peur et transis de froid. Enfin, ils arrivent à la *Ville charmante* où tout est préparé pour le plaisir et dont il faut, si l'on ne veut y laisser toutes ses plumes, éviter à tout prix les séductions. Friska et Fridolin y réussissent, mais non Prascowia ni le baron Oscar, qui y perdent l'une ses brioches et l'autre son violon. Les voilà désarmés. Reste Popoff avec sa boîte d'allumettes ; mais il n'est pas pêcheur à la ligne pour rien. La fée Bagatelle trouve moyen, en exploitant son plaisir favori, de si bien mouiller les allumettes qu'elles ne pourront plus jamais s'allumer. Vous voyez d'ici le mariage final.

Telle est la marche générale de l'action imaginée par les auteurs de l'*Arbre de Noël*. Cette action est peu de chose, mais il y a, dans la nouvelle féerie, de jolis tableaux, une mise en scène des plus brillantes, un ballet réussi, dè quoi amuser enfin et captiver le public, comme on en peut juger par les dessins que nous donnons.

Dans la première page, en haut, figure, entouré de la farandole des notaires, le château de Pulna. Au-dessous, c'est la scène de la signature du contrat. Les trois dessins du bas représentent à gauche Mme Prascowia et le baron Oscar de Pulna, à droite Popoff, l'homme à la ligne, et Friska qui l'envoie très délibérément sous l'arche voir si elle y est. La deuxième page contient deux des personnages de la pièce : l'alchimiste Eucalyptus, et Fridolin le héros, plus quatre des plus jolies scènes de la pièce : celle de la kermesse avec son tir à l'arbalète, son bourgmestre ventru, ses buveurs et ses servantes court-vêtues ; celles de la forêt et de la Ville charmante, énivrante Capoue, où les femmes sont agaçantes, la table exquise, la danse irrésistible, les parfums énervants ; enfin le ballet des poupées, ballet de joujoux : polichinelles éperdus, lapins battant du tambour, pères fouettards poursuivant de leurs verges les poupées habillées et déshabillées, gardes françaises tout blancs, poudrées à frimas. Une pure merveille ce divertissement. En somme, un franc succès.

« LES GRANDS ENFANTS », AU VAUDEVILLE

Comme pour la pièce précédente, nous n'avons pas à faire connaître ici le sujet de la nouvelle comédie de M. Gondinet. On en trouvera plus loin, à notre article *Théâtres*, un compte-rendu assez détaillé. Nous nous bornerons donc à donner une courte explication des dessins. La page qui est consacrée à cette comédie en contient deux. Le premier représente la scène du bal chez les Dominois. Le moment choisi par l'artiste est celui où M. de Morangis, pâle et résolu, apparaît dans le salon, et désignant sa femme en s'inclinant devant elle, dit : « Il n'y a ici qu'une seule comtesse de Morangis, et la voici ! » Le comte de Morangis occupe le milieu de la scène. Il a à sa droite Mme de Morangis (Mme Lesage) et son frère (M. Dieudonné) ; à sa gauche, M. Dominois (M. Delannoy) et Mme Dominois (Mme Saint-Marc) et tout près de lui la comtesse Serdza (Mme Monnier). Le second dessin représente le bal d'enfants du troisième acte. Le comte de Morangis ne veut pas s'éloigner sans avoir vu sa fille dont il ignorait l'existence, et qu'il cherche dans ce bal. On la lui montre enfin et tout fait supposer que la petite fille deviendra un gage de réconciliation entre son père et sa mère.

LE CONCOURS DES GRANDS PRIX DE ROME

Reconnaissance d'Ulysse par Télémaque, prix de peinture, par M. Doucet. — M. Doucet, qui s'était déjà fait remarquer aux Salons de ces dernières années, a eu le grand mérite, suivant nous,

COURRIER DE PARIS

nd, ou plutôt le gros événement de la se-
été le procès intenté à M. Ivan de Woes-
M. le colonel Jung. On en a parlé
un peu partout et j'imagine que les *mess*
ont dû retentir des noms cent fois répé-
eux adversaires. Affaire grave que celle-là.
it tout simplement de l'honneur d'un of-
nçais et par extension, si l'on veut, de

a tant parlé et dont les funérailles ont eu lieu en si grande pompe à l'église de la Madeleine.

Le char funèbre disparaissait sous les fleurs. Aujourd'hui les fleurs sont de tous les enterrements, et à profusion. On se contentait de fleurs artificielles autrefois, puis les bouquets sont venus et, après les bouquets, les couronnes dont la circirconférence mesure celle d'une roue de voiture et qu'on suspend au char mortuaire. Il y en a parfois des avalanches. Il semble qu'on ait dévalisé toutes les boutiques de fleuristes et tous les parterres des jardininiers. Pauvre Mürger, qui s'en

plique rien, une explica
se résume à dire : « la
Je voudrais que M. Gu
tion !

— Que j'explique ?
rien à expliquer ! M.
M. Pasteur ait le droit
qu'on me prouve que j

Et, dans cette discus
mots étonnants, la *ma*
tions latines, des cris, d
vite aux académiciens

ion qui n'explique pas. Elle
vaccine, c'est la vaccine! »
rin expliquât son explica-
riposte M. Guérin, je n'ai
'asteur nie, je nie, moi, que
de nier. Je me trompe?
me trompe!
sion tournant à l'aigre, des
adie vaccinogène, des cita-
es violences rappelant bien
stupéfaits la fameuse que-

fait passer la scène en Palestine, au temps de croisades, avant l'invention de la poudre. La cer sure n'y eut sans doute vu que du feu.

~~~ Et l'on continue, par toute la France, élever des statues. Pour peu que cela continue, tou mort finira par avoir sa statue comme tout vivar par avoir été ministre. Un homme qui n'aura poir passé par le ministère ne sera pas plus considé qu'un citoyen qui n'aura point passé son bacc lauréat. Les statues, c'est le baccalauréat des mort

Voilà que, dans cette fièvre de statues, on par d'élever une statue à Pierre Dupont. Une statu pour avoir chanté les *Bœufs* et les *Louis d'or*, c'e beaucoup. On pourrait faire des économies de marbr

Mais je commence à comprendre pourquoi le villes tiennent tant à ces statues; c'est qu'à pein en inaugure-t-on une quelque part, on donne ruban rouge au maire de la cité. Le maire de Sain Germain et le maire de Compiègne, sans compte tant d'autres maires, ont été décorés parce qu'on élevé ici une statue à M. Thiers, là une statue Jeanne d'Arc. L'*Officiel* pourrait, en enregistrar ces nominations, ajouter : *Titres exceptionnels* : *eu une statue élevée devant lui.* — Absolumer comme on dit d'un colonel : *a eu deux chevau tués sous lui*. Et la future édition du *Dictionnair de l'Académie* ou le *Supplément* du Dictionnair de Littré pourront définir ainsi le mot statue :

Statue. — Ouvrage de sculpture, qui sert e même temps à la décoration des places publiques des boutonnières de MM. les Maires.

Ces décorations qui sont souvent équitable peuvent être aussi équestres.

ALTER.

NOS GRAVURES

OFFENBACH

« Je vois assez souvent messieurs vos fils; i viennent quelquefois me demander des conseils, qu j'ai le plus grand plaisir à leur donner. J'espère qu vous serez content d'eux; le plus jeune particuliè rement me paraît destiné à de véritables succè dans la carrière de la composition, et je m'estim heureux de pouvoir y coopérer, en l'encouragear dans ses études et dans ses travaux. » Paris, 1 18 août 1836.

Offenbach avait dix-sept ans, lorsque Halév écrivait à son père cette lettre dans laquelle l'au teur de *la Juive* entrevoyait l'avenir de cet enfar qui venait de Cologne tenter la fortune à Pari Sans doute, cet esprit vif, aimable, ce caractère ga et ardent à la fois lui créèrent rapidement des sym pathies, des amitiés parmi les gens de lettres et le artistes : il trouva les protecteurs qu'il méritai Saint-Georges et F. Halévy furent de ses ami Mais pour ce jeune homme, impatient de réussi les choses allaient bien lentement; il lui fallut re courir pour vivre à son talent hors ligne de violor celliste : il donna des concerts, puis il entra à l suite d'un concours dans l'orchestre de l'Opéra Comique; il écrivait entre-temps un grand nombr de compositions dont quelques-unes furent trè remarquées. Peu à peu, Offenbach avançait sur l théâtre, mais lentement, tant le chemin est rude e difficile. *Pascal* et *Chambord*, l'*Alcôve* furent se premières pièces : l'*Alcôve* fut joué à l'Athénée e au théâtre de la Tour d'Auvergne. Les jours d'es pérance se levèrent par bonheur. Offenbach fu appelé à redonner la vie et à diriger cet orchestr légendaire du Théâtre-Français qui endormait so public avec quelques morceaux de Mozart et l'éte nel menuet de Boccherini. Offenbach pouvait dè lors faire entendre sa musique à un vrai public; est vrai que ce public ne se souciait guères de ce morceaux écrits pour occuper des entr'actes, don quelques auditeurs, un peu étonnés de cette nou veauté à la comédie française, signalaient seuls l valeur. Lorsqu'on donna *le Chandelier*, ce fut l jeune chef d'orchestre qui fit la musique de l chanson de Fortunio; elle ne fut pas chantée, mai cette ravissante mélodie gardée en portefeuille de vait donner plus tard naissance à un des bijoux d répertoire du maître. Le déboire avait été gran pour le jeune compositeur; en revanche il eût cett joie d'entendre Mlle Rachel chanter dans *Valeri* la chanson qu'il avait écrite pour elle : Offenbac était moins heureux dans les théâtres de musiqu Adolphe Adam allait jouer un acte de son jeun ami, lorsque son théâtre fut forcé de ferme ses portes. La pièce se réfugia alors à Beauma chais qui faisait des tentatives d'opéra-comiqu
~~~

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN : *L'Arbre de Noël,* FÉERIE DE MM. MORTIER, LETERRIER ET VANLOO. — DÉCORS DE MM. ROBECCHI ET CHÉRET.

1 et 3. Le défilé des notaires. — 2. Le château de Pulna. — 4. La signature du contrat. — 5. Prascowia et Oscar de Pulna. — 6. L'Arbre de Noël. — 7. Popoff et Friska.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN : *L'arbre de Noël,* FÉERIE DE MM. MORTIER, LETERRIER ET VANLOO. — DÉCORS DE MM. ROBECCHI ET CHÉRET.
1. Eucalyptus. — 2 et 4. Le ballet des poupées. — 3. La grotte d'azur. — 5. Un arbalétrier. — 6. La kermesse. — 7. La Ville charmante. — 8. Fridolin. — 9. Dans la forêt.

d'éviter, dans un sujet emprunté à l'antiquité, l'écueil de l'archéologie. Peu lui a importé de nous restituer dans ses détails plus ou moins exacts l'intérieur du fidèle Eumée; ce qu'il a vu dans le sujet proposé par l'Académie, c'est la reconnaissance d'un père et d'un fils; en généralisant ainsi un fait particulier, M. Doucet s'est réellement montré peintre d'histoire; sa composition s'est ressentie de ce parti pris large et intelligent; la scène de ce fils agenouillé devant son vieux père qu'il enlace dans ses bras, est à la fois simple et humaine.

Dans le dessin, qui est particulièrement soigné, on reconnaît l'élève de M. Jules Lefebvre; d'autre part, l'ensemble est d'une bonne tonalité; l'œuvre de M. Doucet est d'un jeune homme qui a reçu une forte éducation d'artiste et qui est tout prêt à mettre à profit les enseignements de la villa Médicis.

L'Enfant prodigue, prix de sculpture, par M. Peynot. — Isolé, loin de la maison paternelle, l'enfant prodigue songe aux tristes conséquences de sa fuite, et baisse la tête, courbé sous le poids de ses misères: le sujet est de ceux qui se prêtent tout naturellement à la sculpture, assez général pour permettre à l'imagination de l'artiste de se donner libre carrière, assez limité en même temps pour que la pensée puisse ne pas hésiter à s'affirmer et à revêtir une forme précise.

M. Peynot, à qui l'Académie des Beaux-Arts a décerné le grand prix pour 1880, a trouvé une heureuse personnification du héros de la parabole, dans ce corps d'adolescent déjà homme, dont toute l'attitude exprime la douleur et la désespérance. Son modèle, d'une exécution souple et ferme à la fois, est de ceux qui permettent d'envisager avec confiance l'avenir de notre jeune école.

LA MANIFESTATION NAVALE DES PUISSANCES
DULCIGNO

Dulcigno, dont il a été tant parlé en ces derniers temps et dont nous donnons deux vues, est bâtie sur une éminence coupée à pic sur la mer. La ville est dominée par une citadelle qui, comme celle d'Antivari est un majestueux édifice contre les murs duquel on voit le lion de Saint-Marc, comme marque de construction.

Dulcigno, dont le climat est très doux grâce aux montagnes qui la protègent du côté de l'est et dont le sol est d'une remarquable fertilité, a une population mixte, mahométane et Albanaise catholique, et deux ports: le port de Dulcigno, petit et peu accessible, et celui de Val-du-Roc, grand et abrité. Autrefois, cette ville était un nid de pirates qui croisaient en tous sens et enlevaient les navires de commerce. La marine autrichienne a fait cesser, au commencement du siècle, leurs déprédations.

Dulcigno n'est pas une place inconnue des Monténégrins. En janvier 1878, le Voïvode Verbitscha y faisait son entrée après un combat assez vif avec quelques bataillons turcs, qui, refugiés dans la petite citadelle, consentirent à rendre la ville à la condition qu'ils pourraient s'embarquer et quitter la place. 1000 turcs avaient été tués, 500 faits prisonniers. Trois étendards, des canons et des armes étaient tombés entre les mains des vainqueurs qui, de leur côté, avaient eu 500 hommes mis hors de combat. La ville elle-même avait beaucoup souffert du feu, et le bazar avait été à moitié brûlé.

Le Congrès de Berlin ramena, comme on le sait, les Monténégrins à Antivari, d'où les voilà revenus devant Dulcigno, conduits par les puissances européennes, qui comptaient forcer la main à la Turquie en lui faisant croire à une entente qui n'était trop vraisemblablement qu'apparente. Les Turcs ne s'y sont pas trompés. Aussi est-ce par une triple fin de non-recevoir qu'ils ont finalement répondu aux sommations des puissances. En ce qui concerne Dulcigno « la Porte s'efforcera de décider les Albanais à céder leur ville aux conditions indiquées. Si ses tentatives viennent à échouer, les troupes et les autorités locales se retireront aux frontières, et le gouvernement ottoman ne sera point tenu responsable de n'importe qu'elles complications qui pourraient surgir sur les lieux à la suite d'un tel insuccès. » Ainsi s'exprimait la Turquie dans sa dernière note. Depuis, elle s'est, semble-t-il, ravisée. Elle a promis de livrer Dulcigno sans conditions. Mais pour elle, on ne le sait que trop, promettre et tenir sont deux.

LE LANCEMENT DU NAVIRE CUIRASSÉ « ITALIA »

Le 29 du mois dernier, on a lancé dans le petit port italien de Castellamare, situé dans le golfe de Naples, le navire cuirassé l'*Italia*. Le roi Humbert, les ministres, quelques ambassadeurs, des attachés militaires et des officiers de marine de diverses nations assistaient à cette cérémonie qui a parfaitement réussi. Le navire a mis quarante secondes pour parcourir les cent neuf mètres qui le séparaient de la mer. Notre dessin représente l'*Italia* avant l'opération du lancement. Par-dessus le navire et le port on aperçoit le golfe, couvert de nombreux bâtiments étrangers et italiens. A l'horizon, le mont Vésuve; au pied du volcan, les maisons blanches des petites villes de Torre del Greco et de Torre Annonziata.

Le cuirassé l'*Italia* a été mis en chantier en juillet 1876, et il a été terminé le 22 du mois dernier. Les travaux ont donc duré quatre ans et deux mois, et comme il s'en écoulera encore deux avant que le formidable navire soit armé et prêt à prendre la mer, ce sera au total six ans que sa construction aura demandé, et il aura coûté un peu plus de vingt-cinq millions de francs.

Sa longueur, qui dépasse de vingt mètres celle du *Duilio* et du *Dandolo* est de 122 mètres. Sa plus grande largeur au centre du navire, où sont placées les deux tours mobiles est de 23 mètres, et sa hauteur de 18. Lorsqu'il sera complètement armé, son immersion sera à la poupe de 9 mètres 24 centimètres et à la proue de 7 mètres 72 centimètres. Il doit être armé de canons de quarante-six centimètres dont quatre placés sur une plateforme tournante dans l'intérieur d'un réduit central cuirassé de plaques d'acier de quarante-trois centimètres. Quant à l'appareil moteur, il comprendra quatre machines, établies, deux à droite, deux à gauche de la partie centrale du navire, et ayant à elles quatre, la force de 18000 chevaux vapeur. Avec une telle puissance on a calculé que l'*Italia* n'aura pas une vitesse moindre de seize mille à l'heure.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

— Vous vous ennuyez? Je trouve que cela arrive un peu souvent depuis quelques jours, fit Marius avec aigreur, je m'en vais...

— Allez vous-en, mon pauvre cher, je suis incapable d'ouvrir la bouche.

— Non je ne m'en irai pas, vous attendez quelqu'un...

—Voilà que ça vous reprend? Qui voulez-vous que j'attende?

— Qui? parbleu...

—Vous êtes fou! un amant vrai; j'ai bien assez d'un faux...

— Merci!

— Pourquoi me querellez-vous?

— Pourquoi me renvoyez-vous?

— Je ne vous renvoie point, mais j'avoue que je serais bien aise que vous vous en alliez. J'ai envie de fermer les yeux, et de rester là engourdie sur ma chaise; vous savez que c'est une de mes façons de me récréer, et vous vous mettez à grogner.

— Jolie vie aussi que vous m'imposez! Vous laissez croire que je suis votre amant, vous me forcez à avaler des tirades sur mon bonheur, et dans l'intimité à peine si je puis vous baiser le bout des doigts.

— Je vous ferai observer que c'est par charité, ils sont toujours sales...

— Vous tournez tout en plaisanterie, c'est insupportable! Si vous ne voulez pas m'aimer enfin pour de bon, je déclare aux autres que je n'étais que le paravent de votre idéal, et l'avalanche vous fond dessus.

— Mais qu'est-ce que vous avez? Vous étiez si raisonnable ces temps-ci, si résigné à n'être que mon meilleur camarade, et vous voilà reparti!

— Je suis jaloux...

— Jaloux de qui? de quoi?

— De ce monsieur qui vous a fait pâlir et presque crier, l'autre jour en sortant du salon.

— Je ne m'en souviens pas.

— Ah! par exemple! C'était sur l'avant-dernière marche du grand escalier, un peu à droite...

— Mais c'est un juge d'instruction déguisé, que ce garçon là! Vous seriez bien gentil de vous en aller, vrai...

— Soit! je m'en vais, vous ne me reverrez jamais. Jamais! Je suis las de vos caprices.

— Eh bien, adieu... Tenez, voici ma main la plus propre.

— Je n'en veux pas.

— Jusqu'à demain?

— Allons! je renonce à vous séduire.

Marius prit son chapeau et ouvrit la porte.

— Je vous préviens, dit-il, que je suis à côté, chez Lise, et que si je vois monter qui que ce soit ici, je le tue.

— Ça m'est égal... Prenez garde, seulement, dans vos fureurs, de massacrer mon concierge, j'y tiens.

La porte retomba avec bruit sur Marius.

— Enfin! fit Bénédicte, en s'allongeant sur sa chaise, et elle ferma les yeux.

Rosalie releva la tête et la regarda tristement.

— Je suis sûre qu'elle l'aime encore, pensait-elle. Il y a eu certainement aussi des « grabuges » de monsieur dans cette affaire là... Lorsque j'ai voulu l'éclaircir, il était trop tard, l'autre était marié... Quelle fatalité qu'ils se soient rencontrés! Jusqu'à présent elle s'est gardée parce qu'elle n'aimait pas, mais quand on aime, et qu'on ne croit ni à Dieu ni à diable, va te promener! La voilà riche, après une misère enragée; célèbre, après des luttes, des déboires, un travail, à en perdre l'esprit... Et plus malheureuse qu'avant! C'est du propre, la vie!... Tant mieux qu'elle ait défendu sa porte, tous ces fous vous rompent la cervelle avec leurs histoires « épatantes » et leurs déclarations malhonnêtes. Elle, elle affecte de rire de tout. Et comme elle les traite! Ils ne reviennent que mieux; hier caprice, aujourd'hui passion. Il paraît que c'est l'effet que cela produit. Mais c'est que aussi Bénédicte est à la mode! Des chapeaux Bénédicte, des manteaux Bénédicte, et que c'est très « chic » de dire: Je reviens de chez Bénédicte. J'ai été là avec Bénédicte. On se rengorge. Au fond, le monde, ce n'est qu'une bouffissure de vanité. Vous êtes en haut, prosternations, coups d'encensoir; vous êtes en bas, on n'a pas assez de pieds pour vous marcher dessus. Moi aussi j'ai fait mon éducation dans ce Paris... Ces livres jaunes éparpillés partout m'agacent! des romans qu'on lui apporte, il y en a qu'on ne prendrait pas avec des pincettes. Ce n'est pas encore cela le pire, c'est lorsqu'elle cause avec ses amis de la religion, et qu'ils plaisantent... Il me passe un froid dans le dos, et je plie les épaules comme si le vitrage allait nous tomber dessus. Moi, je n'ose pas lui faire d'observations, elle a beau m'appeler en riant: « Maman Rosalie, » je suis à son service après tout...

A cet endroit du monologue mental de Rosalie, on frappa.

C'était Jean, le domestique.

— Un prêtre qui demande à voir madame, dit-il avec une figure affarée, c'est pour commander un tableau.

— Je ne reçois pas de prêtre, répondit Bénédicte en ouvrant les yeux; allez.

Et elle se replongea dans sa rêverie. Rêverie poignante, hantée par Louis Paulet, aperçu dans la foule au sortir du Salon. Etait-ce un salut, ce geste? Oui, il lui semblait que par une sorte de mouvement machinal il avait, en la voyant, soulevé son chapeau sans manifester aucune surprise, mais que pourtant sa main avait tremblé. Amère et douloureuse chose! s'être aimés, s'être séparés dans une ardente étreinte, pleine d'espérance, et à dix ans de là, dans tout l'épanouissement de la jeunesse et de la vie, se rencontrer à deux pas; se toucher presque, et s'éloigner sans échanger un mot, sans retourner la tête, comme deux inconnus.

Des inconnus, en effet! ceux qu'on a été sont morts.

On frappa de nouveau. Le beau Marius revenait, en coup de vent.

— Que vous voulait ce prêtre, Bénédicte?

— Vous voilà encore! eh bien, il n'est pas long, votre jamais.

— Dites... que voulait ce prêtre?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai pas reçu.

— C'est que c'est l'ami, le protecteur, à ce qu'il me paraît, de ce monsieur dont la vue a eu le privilége de vous émouvoir. Pons les a vus ensemble devant votre buste, Arnold devant votre tableau : « Un fantôme » et ils se sont parlé.

— Qu'est-ce que cela me fait! et qu'est-ce que cela vous fait?

— Vous avez l'entendement dur... Ce prêtre et ce monsieur, tout de noir habillé, se connaissent évidemment; le monsieur vous arrache un cri, le prêtre vient chez vous sous le prétexte de commander un tableau, et vous ne voyez pas, vous ne voulez pas voir là un enchainement de faits tendant à renouer une relation, des liens... Cela ne peut finir que par un mariage. Je vous déclare que si vous vous mariez, je mets le feu à la baraque, et que je vous enlève pendant l'incendie.

— Que vous êtes bête!

— Je ne vous dis plus merci, c'est trop souvent. Je reste, vous savez. Quelle soif on a!

— Sonnez, et tâchez de vous griser; vous êtes charmant quand vous êtes gris... vous dormez.

Jean parut, reçut les ordres de Marius, et revint bientôt avec un plateau chargé de verres et de flacons.

— Je vais vous composer un grog qui rend amoureux, Bénédicte, dit Marius. Comment pouvez-vous vivre ainsi sans aimer? ou au moins sans faire semblant, pour vous amuser?

— Venez vous asseoir ici, et restez bien tranquille, je vais vous raconter une histoire. Il y a vingt-neuf ans, c'était au ciel.

Sous le souffle puissant de Dieu, une nouvelle âme venait d'éclore. Toute petite et tremblante, elle attendait qu'on l'emportât vers la terre. Sa vie sera rude, dit une voix à la droite de Dieu; qui de vous, anges, la gardera? Passez devant elle, et que celui qu'il sent qui pourra la protéger, la prenne.

Les anges représentant les vertus défilèrent, les uns voilés de leurs ailes, les autres le front baissé; pas un ne s'arrêta. Enfin, un dernier, qui se tenait à l'écart fier et triste, le seul pardonné parmi les révoltés à l'aurore des temps, et dont une large et ardente cicatrice sillonnait la blancheur, s'avança, et posant sa main sur l'âme, il dit : « C'est moi qui la garderai. »

C'était l'ange de l'orgueil, et, vous le voyez, il remplit sa mission.

Ce n'est point par vertu que je ne veux pas déchoir, pour ceux qui ne croient pas, la vertu est un mot sans signification. Ne pouvant aimer par impuissance, je trouve indigne de moi de m'engager dans une liaison qui ne serait qu'un caprice sensuel né d'une sympathie banale.

— A quoi vous servent ces sentiments raffinés, puisque le monde vous classe dans les irrégulières?

— Que m'importe l'estime du monde, pourvu que j'aie la mienne! Il est si joliment composé le monde! J'ai connu ce qu'on appelle des honnêtes gens. Devant eux, la considération publique passait chapeau très bas. Pourtant, je vous déclare qu'il n'est guère de forçat dans les bagnes qui en ait fait autant qu'eux.

— Je me figure qu'il doit y avoir quelque noir mystère dans votre vie!

— Quelle idée! Parce que j'ai connu des misérables dans un habit vertueux, qui n'en est là? Dites-moi l'heure?

— Bientôt six.

— Courez chercher Arnold et Pons, nous dinerons ensemble; ensuite nous irons au Palais-Royal, On y joue une farce bête et inconvenante, nous nous amuserons.

XX

L'abbé Didier s'éloigna à pas lents de la demeure de Bénédicte. Elle refusait de le recevoir. Cette soif de parler à son enfant, de la voir de près dans son intérieur, de saisir un geste, de recueillir un mot, indiquant que toute sensibilité n'était pas éteinte en elle, il ne pouvait la satisfaire. Si elle avait consenti à lui ouvrir sa porte, qui sait si la voix du sang ne se fut pas mystérieusement fait entendre? si peu à peu, de visite en visite, pour juger des progrès du tableau commandé, ce vieux prêtre très connaisseur, très épris de cet art, la seule passion de Bénédicte, ne fut pas devenu presque un ami? Avec quelle délicatesse, quelle discrétion, il eut essayé de sonder sa blessure! Il ne savait rien de son passé, ayant trouvé à son arrivée à Bordeaux sa tante folle, et son père enfermé dans son appartement. Isolé dans sa réprobation, malade, sur le seuil de la tombe, sans autre société qu'une insensée, l'inflexible vieillard ne désarmait pas. En pensant à Bénédicte, l'abbé Didier se disait : Il y a autre chose de meurtri en elle que la fille légitime élevée en batarde, il y a un brisement par lequel tout le sang de son cœur a dû couler... Qu'avec son originalité d'artiste, elle ne se soit pas crue faite pour le mariage, soit! mais une femme de cette nature, de cette indépendance, a un grand amour, une sorte de relèvement dans la chûte... si je pouvais retrouver la trace de cet amour perdu, je connaîtrais la cause d'un mal dont je ne vois que les conséquences, je saurais si cette folle existence est le choix raisonné d'un instinct pervers et dégradé, ou l'étourdissement d'un désespoir? Et dans ce cas, je pourrais espérer de la ramener dans la bonne voie. Oh! mon Dieu, aidez-moi, inspirez-moi, accordez-moi le salut de mon enfant!

Au moment où le missionnaire franchissait le seuil de la maison de son ordre, il se rappela ce jeune homme, qui huit jours auparavant, au Salon, avait attiré son attention par la persistance avec laquelle il considérait le buste de Bénédicte. Cette attention que rien n'avait distraite, son air de tristesse, avaient éveillé un léger soupçon dans l'esprit du prêtre. A cet instant, ce soupçon prit une force singulière. Le hasard, selon un mot charmant, est l'incognito de la Providence. Le missionnaire en était bien convaincu. Une parole entendue dans le tumulte de la sortie : « Mon cher Paulet, quand plaidez-vous? » allait lui permettre de retrouver son mélancolique voisin. Un libraire, un Bottin, ce fut l'affaire de dix minutes. L'abbé héla un fiacre et dit : 21, rue Louis-le-Grand.

Un quart d'heure après, il descendait devant le 21.

Monsieur Paulet? demanda-t-il au concierge.

— Au second, au-dessus de l'entresol.

Il monta, sonna, et aussitôt un domestique l'introduisit dans le cabinet du jeune avocat, arrivé depuis un an à Paris, de sa province, et qu'une récente et brillante plaidoirie venait de mettre en vue.

— Monsieur, dit l'abbé Didier, en prenant le siège qu'il lui offrait, je ne sais trop de quel qualificatif me servir pour désigner la démarche que je fais près de vous... Il y a environ huit jours, nous avons été par deux fois fort proches l'un de l'autre, au Salon.

— Je m'en souviens parfaitement, monsieur l'abbé, vous avez même réclamé de moi l'explication d'une expression pittoresque, qui a cours aujourd'hui dans un certain monde. Il s'agissait du peintre Bénédicte.

— C'est précisément à son sujet que je suis ici.

Louis Paulet fit un mouvement de surprise.

— Pardon, monsieur, continua le missionnaire, je vais être indiscret, mais l'intérêt qui est en jeu m'est si cher! A votre attitude j'ai cru deviner que vous aviez connu autrefois cette jeune femme...

— En effet, je l'ai beaucoup connue... Elle s'appelait alors Catherine Hubert, et était demoiselle de compagnie de la femme de mon parrain, M. Desmarets, de Limoges.

— Desmarets de Limoges! c'est un ami de ma famille.

— Est-ce que vous êtes un parent de M. Didier-Montaut, le tuteur de mademoiselle Bénédicte.

— Je suis son fils.

— Son fils! mais il est mort, il y a près de trente ans.

— Non monsieur, il est prêtre, ce qui pour son malheureux père signifie être mort. Je l'ai laissé répandre ce bruit sans le démentir; accablé par une immense infortune, rien d'humain ne m'importait plus. Ainsi, c'est chez M. Desmarets que vous avez connu Bénédicte.

— Oui, monsieur l'abbé, et aimée... aimée honnêtement, pour en faire ma femme. Jamais amours ne furent si chastes que les nôtres, jamais peut-être jeune fille ne fut si candide, si adorablement ignorante du mal que ma pauvre Catherine. Quand je songe à ce qu'elle est devenue! Ah! monsieur l'abbé, que j'ai souffert! que je souffre depuis que je l'ai revue dans son indignité...

— Hélas! monsieur, vous ne pouvez souffrir davantage que celui que vous voyez là, je suis le père de Bénédicte.

— Son père! c'était la petite fille de M. Didier-Montaut! c'est épouvantable! car il la haïssait!... Il ne lui pardonnait point d'être une enfant naturelle.

— Une enfant naturelle? C'était ma fille légitime, née de mon mariage avec M^lle Marie de Blanquefort.

— Je suis confondu! quel tissu de perfidies!... Mais M. Didier-Montaut est un... pardon... c'est horrible aussi! Vous, M. l'abbé, vous aviez donc abandonné votre enfant?

Le missionnaire tira de son portefeuille la lettre de Marie de Blanquefort et la tendit à Louis Paulet en disant :

— Au point où nous en sommes, je dois vous faire lire cette lettre; si elle n'excuse pas les torts de mon père et les miens, du moins elle les explique.

Louis lut cette confession avec une émotion profonde. Je comprends à présent! dit-il. Catherine a payé pour sa mère... et vous n'avez pas cru alors à l'affirmation de cette mourante?

L'abbé Didier raconta ce que nous savons de son histoire, et ajouta qu'ayant, à la fin de janvier, reçu aux Indes cette lettre, accompagnée de quelques mots de sa tante, révélant une violente secousse, il était parti en hâte; qu'à son arrivée à Bordeaux. il avait trouvé sa tante paralysée et folle; quant à son père, il lui avait fait défendre de se présenter devant lui. Impossible donc d'obtenir aucun éclaircissement sur ce qui s'était passé. Pour Bénédicte, si elle avait pris ce nom au lieu de tout autre, c'est qu'elle n'ignorait plus qui elle était. A moins qu'elle n'eût voulu le porter en souvenir de sa mère et de sa première enfance.

— Mais, dit Louis, à sa majorité, monsieur votre père a bien été forcé de s'exécuter.

— Je ne le crois pas; après avoir tant fait, il a dû s'arranger pour ne rien révéler à cette époque; ce que m'a écrit ma tante me le prouve. Maintenant, pourquoi Bénédicte n'a-t-elle pas réclamé son état civil? Notre banquier de Bordeaux m'a appris l'aventure de cette Catherine Hubert, surgissant tout à coup, et détruisant les combinaisons que mon père avait bâties à l'aide de ses papiers.

— Je suis très au courant. C'est chez M. Desmarest, dans son petit pied-à-terre de la rue Jacob, que cette jeune fille s'est présentée d'abord à notre grand saisissement.

Et Louis raconta à son tour ces diverses péripéties, puis la venue soudaine de M. Didier-Montaut, la main de Catherine sollicitée et obtenue, le départ, la longue correspondance finissant par une rupture...

Le missionnaire écoutait dans une morne stupeur, ces confidences qui avaient pour lui un sens d'une clarté terrible. Lorsque Louis s'arrêta, il dit :

— Pauvres enfants! vous ne saviez point assez dans quelles mains vous étiez! La jeunesse, malgré les indices menaçants, a une confiance si obstinée, si aveugle! Trompés tous deux, vous accusant mutuellement tous deux, votre amour devait périr.

— Oh! s'écria Louis, si j'avais su ce que je sais aujourd'hui! coûte que coûte, malgré mes faibles ressources, je serais parti pour la Syrie, j'aurais trouvé moyen de voir Catherine, de lui faire passer une lettre... Mais tout semblait la condamner : le silence du présent succédant à de si fréquentes lettres, puis... ce passé, que M. Didier-Montaut nous faisait entrevoir chargé de tant de hontes.

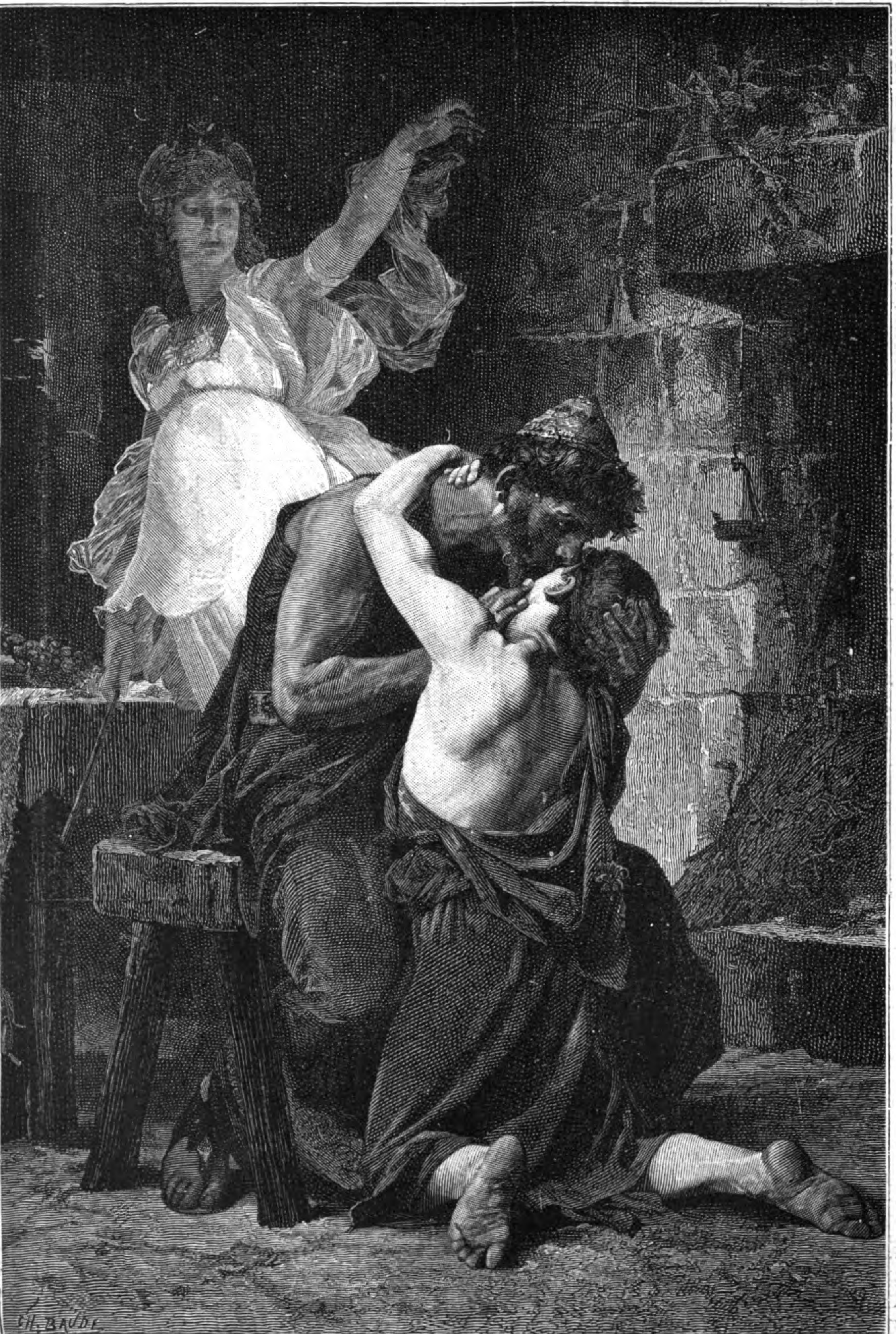
André Gérard.

(La suite prochainement.)

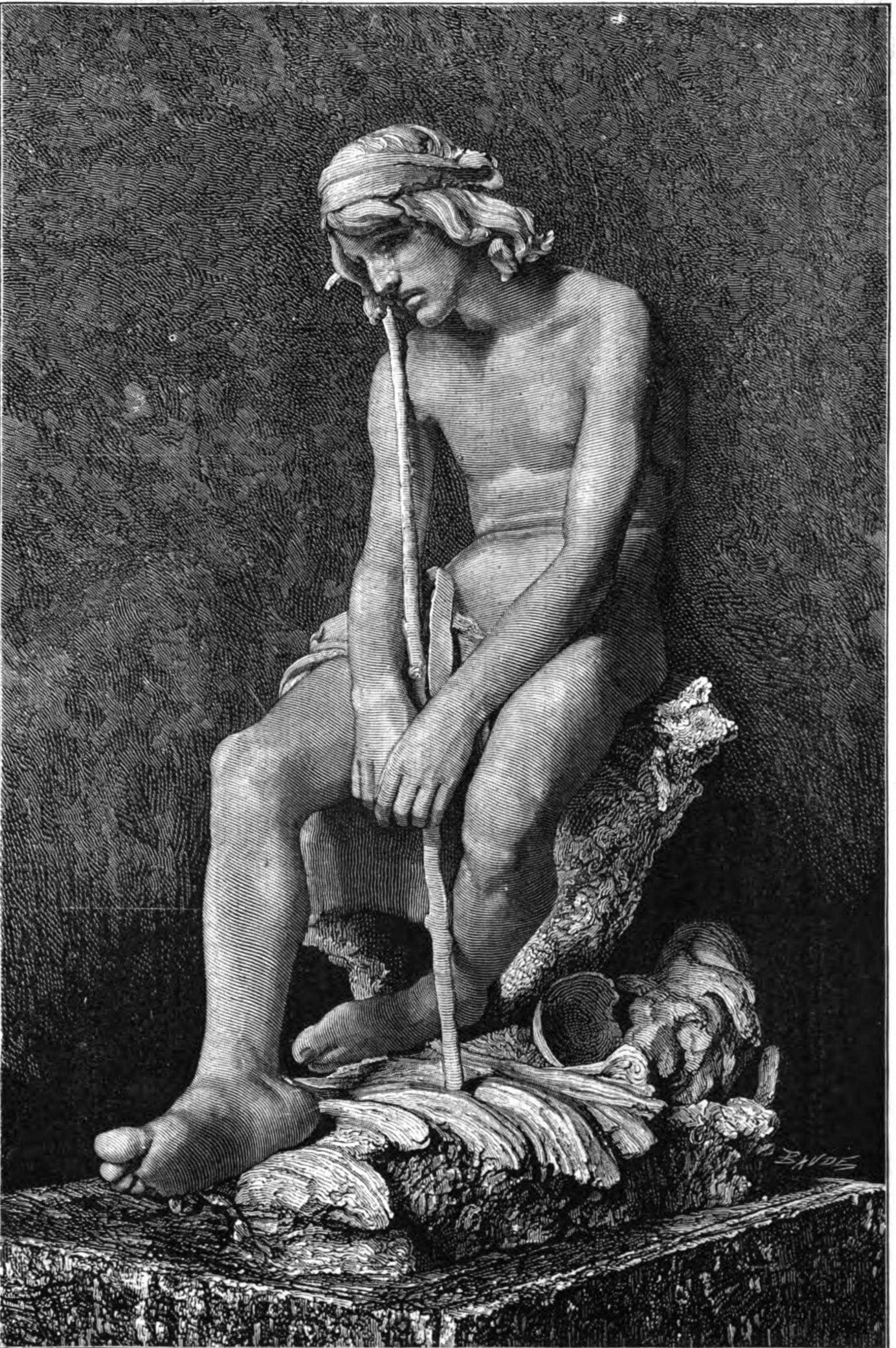
THÉATRE DU VAUDEVILLE : *Les grands Enfants*, COMÉDIE EN TROIS ACTES DE MM. GONDINET ET PAUL DE MARGALLIER.

1. M. de Morangis faisant connaître la vraie Mme de Morangis (2e acte). — 2. Le bal d'enfants (3e acte)

LE CONCOURS DES PRIX DE ROME A L'ECOLE DES BEAUX-ARTS



LA RECONNAISSANCE D'ULYSSE ET DE TÉLÉMAQUE DANS LA CABANE DU PORCHER EUMÉE.
Tableau de M. Doucet, grand prix de peinture.



L'ENFANT PRODIGUE RENTRANT EN LUI-MÊME ET REGRETTANT LA MAISON PATERNELLE
Statue de M. Peynot, grand prix de sculpture.

REVUE FINANCIÈRE

La semaine a été bonne pour la Bourse.

Maintenant les chances d'un conflit oriental paraissent diminuer, la spéculation retrouve son courage et les acheteurs se décident à reprendre leur campagne interrompue vers le cours de 121.

On a pu voir par la dernière liquidation que la position de la place bien que très lourde n'a pas été compromise par la faiblesse de la fin du mois dernier.

A la réponse, la plus grande partie des primes a été levée et les cours de compensation sont très supérieurs à ceux du 1er et du 2 septembre. Quant aux reports, jamais ils n'ont été plus modérés, l'argent ne se fait pas prier.

Ce dernier point est d'autant plus remarquable que les bilans de la Banque de France montrent que l'exportation d'or est en croissance continue; celui du jeudi 30 septembre accusait une sortie de 20 millions. Il faut croire que notre marché libre est abondamment pourvu.

La tenue du Cinq qui détermine celle des autres valeurs témoigne d'une invincible fermeté; ce fonds d'état s'est établi solidement au-dessus de 120 et, plusieurs fois déjà, a dépassé 120 50. Un grand attrait pour l'acheteur est son coupon qui se détachera le 1er novembre. Le Trois est au contraire assez négligé et reste lourd aux environs de 85 50; c'est contre lui que se font les arbitrages. Quant à l'Amortissable personne n'en parle plus, il semble avoir disparu avec le ministre qui l'avait imaginé.

Dans tous les groupes de la cote la hausse l'emporte.

Nos Sociétés ont été généralement demandées; elles restent à leurs cours les plus élevés.

Entre toutes, le Foncier attire l'attention.

Aujourd'hui vendredi, 8 octobre, finit le délai donné à ses actionnaires pour souscrire au pair les titres du Crédit d'Algérie. Le succès de l'opération est, selon toute apparence, complet, comme sera celui du nouvel établissement de Crédit à qui ses vastes attributions permettent d'embrasser tous les besoins de notre grande colonie et d'y satisfaire. La prime du Foncier d'Algérie est déjà considérable. Cette nouvelle affaire si brillante n'a pas empêché le Foncier de France de poursuivre le placement de ses Communales 1880, que l'épargne continue à demander au prix de 485.

Parmi les émissions qu'on peut recommander à l'examen du public, — celle de l'*Urbaine* tient un rang très-honorable. L'Urbaine est cette compagnie qui met en circulation les *voitures jaunes* conduites par les cochers à *chapeaux blancs*; il n'est pas un parisien qui ne la connaisse. Aujourd'hui, le développement de ses affaires l'oblige à créer 25 000 obligations de 500 fr, 5 0/0. Le capital qu'elle doit ainsi se procurer servira à l'acquisition d'immeubles nécessaires à ses services et à la création de 800 nouveaux numéros de voitures. Ces obligations auront pour garantie les terrains déjà possédés par la Compagnie, valant 10 millions; son matériel estimé 11 millions et ses bénéfices courants qui s'élèvent à 1,800.000 francs par an. L'emission sera plus que couverte; elle aura lieu très-prochainement, les 14, 15 et 16 octobre.

C'est aussi le 15 et le 16 que se produiront sur le marché de Paris les 25 000 actions de l'*English and French Bank*. Dès aujourd'hui, cette Société de Crédit possède en France une succursale et de nombreux clients. Elle prépare de grandes affaires dont le chiffre dépasse 100 millions; plusieurs de ces affaires garanties par des subventions des communes ou de l'Etat, donneront dès le début des bénéfices considérables. Les actions seront souscrites au pair.

Sur le marché en banque les *Carrières françaises et belges réunies* donnent lieu à d'actives négociations, à de sérieuses demandes.

L'assemblée générale de cette Société était annoncée pour le mardi 5 octobre.

Les actions émises à 518 75 ont rapporté, pour le premier exercice, 33 francs dont le solde, 18 francs, sera mis en payement à dater du 15 octobre. Le développement assuré de cette affaire promet des dividendes plus élevés encore que celui-ci, bien qu'il soit très satisfaisant. Il est rare que dès son début une entreprise industrielle donne des résultats égaux à ceux de la Société des *Carrières françaises et belges réunies*.

LES THÉATRES

GYMNASE. Réouverture: *Nina la Tueuse*, comédie en un acte en vers, par MM. Henri Meilhac et Jacques Redelspecq. Reprise de *la Papillonne*, comédie en trois actes en prose, par M. Sardou.

Le Gymnase est entré dans la quatrième période de son histoire. Retrouvera-t-il dans l'avenir les jours glorieux de son passé? Voilà la question. Nous le désirons de tout notre cœur, et l'activité et l'intelligence de son nouveau directeur nous répondent d'avance de son succès. M. Koning aura-t-il cette bonne fortune de mettre la main sur des acteurs de talent? Tout est là. Lorsque ce théâtre ouvrit pour la première fois ses portes, en 1820, un homme le mit hors de pair. Ce fut Scribe. Cela dura longtemps; quelque quinze ans environ. Les comédies un peu larmoyantes de Bouffé continuèrent cette vogue. Puis vinrent les jours malheureux. Une direction en lutte avec la Société des auteurs dramatiques, ce tyran devant lequel il faut se soumettre ou se démettre, faillit tout compromettre. Le directeur abdiqua, Montigny arriva alors au pouvoir. Les premières années de cette royauté qui devait durer plus de quarante ans, furent des plus difficiles. Enfin le courage et la valeur personnelle du nouveau souverain eurent raison de tous les obstacles. Le Gymnase se fit une place encore plus grande qu'au temps du théâtre de Scribe avec Balzac, Mme Sand, Mme de Girardin, avec Augier, Feuillet, Sardou, avec Dumas qui régna en maître à ce point que le théâtre de Madame était devenu le théâtre de Monsieur. Chose étrange! Cette petite scène fut pendant de longues années le véritable théâtre français. Qui en douterait? La Comédie-Française ne saurait le nier elle-même, puisque en puisant son bien où elle le trouvait, c'est de là qu'elle a tiré les forces vitales de son répertoire actuel: *Mercadet, le Mariage de Victorine, Philiberte, le Gendre de M. Poirier, le Fils Naturel et le Demi-Monde.*

Par un singulier retour des choses d'ici bas, le Gymnase fait aujourd'hui des emprunts à la Comédie-Française. Ah! tu t'es enrichi de mon patrimoine! Eh bien, moi, je mets la main sur le tien. Et M. Koning appelle Sardou avec *la Papillonne*. D'abord il rajeunit la maison ou plutôt il la transforme. Il en fait le théâtre le plus élégant à coup sur des théâtres du boulevard. Le temps est au luxe. M. Koning est allé droit au goût du jour. Vous voulez de l'actualité. La toile se lève sur *Nina la Tueuse*. La scène se passe à la librairie nouvelle, au coin même du boulevard et de la rue Grammont, dans ce magasin qui est un des points les plus curieux de Paris avec son va-et-vient d'acheteurs de tous les sexes. L'endroit est bien choisi pour faire défiler sous les yeux du spectateur toute la nouvelle troupe de M. Koning. Le terrain est bon pour passer en revue toute la littérature du jour. Cet impromptu du Gymnase est très amusant. Les vers en sont bien médiocres. C'est un détail. Mais les scènes sont drôles, voilà le point essentiel.

La salle était donc en joyeuse humeur quand a commencé *La Papillonne*. Il faut dire tout d'abord que ces trois actes de la pièce de Sardou n'ont été qu'un long éclat de rire. Saint-Germain est excellent dans le rôle de Champignac, comme en tout. Mlle Magnier débutait dans le rôle de Camille. Mlle Magnier dont il faut reconnaître les très grands progrès, a un défaut, elle souligne trop ses effets, elle a trop d'esprit; un peu plus de laisser aller et de naturel ferait bien mieux notre affaire. Mlle Volsy, qui a une très aimable figure, une fort jolie voix et dont la personne est distinguée, serait vraiment une comédienne si elle mettait plus en relief ses qualités natives. Landrol et Corbin ont pris part et c'était justice aux bravos qui ont salué leurs camarades. Voilà donc *la Papillonne* qui va tenir longtemps l'affiche du Gymnase.

Et maintenant, comment se fait-il que cette *Papillonne* qui est tombée aux Français, se relève après vingt ans d'oubli avec éclat au Gymnase? Nous nous souvenons de la première représentation. Ce fut une belle et bonne chute, si toutefois il y a de bonnes et belles chutes. Le public avait raison. M. Sardou demandait trop de crédit à ce parterre de la Comédie-Française. Ce n'était pas une question d'art, c'était une question d'endroit. Cette *Papillonne* sentait terriblement son Théâtre du Vaudeville, je crois même qu'elle lui était destinée. Cet *imbroglio* en prenait vraiment trop à son aise. Voyez les concessions qu'il lui fallait faire. Ce fou de Champignac est mordu par la Papillonne, une maladie qui prend les maris, les force à fuir le foyer domestique et à courir à travers tous les chemins du caprice, les aventures conjugales. Le voilà amoureux d'une Italienne entrevue dans le coin d'un wagon. Le tout est de laisser Champignac aux illusions d'une bonne fortune, de le ramener chez lui, aux pieds même de sa femme, pendant qu'il croit à un tête à tête avec la belle inconnue. On lui bande les yeux pendant tout un acte. Dès lors, impossible de reconnaître son erreur. Le moyen est trop simple, c'est faire des tours de cartes à un aveugle. Le public n'autorisa pas ces sauts de coupe au Théâtre Français, il les eût acceptés au Palais-Royal, il les admet maintenant au Gymnase. Il a raison aujourd'hui, mais il n'avait pas tort il y a vingt ans. A l'heure qu'il est les choses sont en leur lieu et place.

M. SAVIGNY.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

On nous demande de tous côtés, dans le monde des artistes, s'il est vrai qu'il n'y aura pas de distribution solennelle des récompenses décernées à la suite du dernier Salon.

Aucune décision officielle n'a encore été prise à ce sujet; nous croyons cependant pouvoir affirmer que l'Administration des beaux-arts a l'intention d'inviter les artistes à venir retirer leurs médailles dans les bureaux de la rue de Valois: la fête du 14 juillet ayant avancé, cette année, la date à laquelle sont habituellement données les croix de la Légion d'honneur, on n'a pas cru qu'il y eût un véritable intérêt à distribuer solennellement des récompenses, qui se trouvaient toutes ainsi connues à l'avance.

Deux des toiles du musée du Luxembourg viennent d'être transférées au musée de Versailles. L'une est l'*Appel des condamnés*, de Muller; l'autre l'*Apothéose de Thiers*, par M. Vibert.

Quelques-uns des principaux tableaux achetés au dernier Salon viennent d'être répartis de la manière suivante:

La *Grève des Mineurs*, de M. Roll, est attribuée au musée de Valenciennes, et non au ministère de l'intérieur, comme on l'avait dit.

Les *Girondins Petion et Buzot* de M. Dupain, vont à Libourne; *La Tour d'Auvergne mourant*, de M. Moreau de Tours, au musée de Quimper; le *Camille Desmoulins*, de M. Lix, à Brest; le *Washington*, de M. Baader, à Dunkerque; *Après la défaite*, de M. Bernard, à Nîmes; l'*Homme ivre*, de Gill, à Boulogne; la *Dernière victoire*, de Faivre, à Lisieux, etc.

Enfin, les toiles suivantes vont au Luxembourg: le *Soir*, de M. Pointelin; *Dans la campagne*, de M. Lerolle; l'*Embâcle de la Seine*, de M. Loir; l'*Ismaël*, de M. Cazin.

On sait que M. Garnier a, depuis longtemps, conçu le projet de placer dans les galeries et les foyers du nouvel Opéra les bustes des artistes et, en général, de tous les personnages qui ont illustré la maison; l'œuvre s'accomplira peu à peu, à raison de trois ou quatre ouvrages par an. M. Léon Bertaux a reçu, cette année, la commande du buste de Sophie Arnould et Mme Jeanne de Beaumont-Castries la commande de celui de Vestris.

L'inauguration du dôme de Cologne aura lieu le 15 de ce mois avec une grande pompe; la première pierre du monument a été posée en 1248; les travaux du dôme ont été repris en 1842.

La colonie d'artistes et d'amateurs qui passe les beaux jours à Barbizon, a eu l'idée d'élever un monument à Théodore Rousseau et à Millet: la pensée est heureuse de perpétuer ainsi le souvenir de ces grands artistes dans le pays même où ils ont si longtemps vécu, auquel ils doivent leurs plus belles inspirations. Le monument consistera en deux bustes de bronze simplement posés sur des roches de la forêt; celui de Rousseau a jadis été exécuté par M. Clésinger, et M. Chapu a bien voulu se charger de celui de Millet; un comité s'est immédiatement constitué; son siège est à Barbizon.

Il est question de fonder un musée d'antiquités à Lillebonne (Seine-Inférieure); le musée serait installé dans le château d'Alincourt.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

Le duc d'Aoste est arrivé hier matin à Paris; le général Cialdini et tout le personnel de l'ambassade sont allés le recevoir à la gare.

Le prince et la princesse d'Aremberg arriveront demain.

Le grand duc Alexis fils de S. M. l'empereur de Russie est arrivé à Paris, venant de Vichy; S. A. R. le prince d'Orange doit arriver le 8 octobre. Le prince Orloff a quitté Venise le 25 et est rentré hier à Paris. Jeudi est arrivé à Cannes le prince Wladimir Dungoroukoff aide de camp général de l'empereur de Russie, gouverneur de Moscou. Il a du repartir lundi pour Paris.

S. A. I. Mme la princesse Clotilde Napoléon est revenue à Turin avec ses enfants après un séjour au château royal de Monza.

Pendant leur séjour à Ebenzweier, M. le comte et Mme la comtesse de Chambord ont reçu de nombreuses visites, entre autre celle du roi et de la reine de Grèce, de Mme la princesse de Joinville et du duc de Penthièvre, du duc et de la duchesse de Cumberland.

La princesse Marie de Hanovre a fait une chute de cheval, dans laquelle elle a été fortement contusionnée.

La duchesse de Talleyrand qui vient de mourir, était âgée de plus de 80 ans; elle avait épousé en secondes noces le duc de Talleyrand. De son premier mariage elle avait eu la vicomtesse Aguado, mère du marquis de las Marismas, de la duchesse de Montmorency et du comte Arthur Aguado.

Le duc d'Edimbourg second fils de la reine d'Angleterre n'a fait qu'un court passage à Paris. Le prince venait de Cobourg se rendant en Angleterre via Calais et Douvres.

Le grand duc Constantin a retardé son départ pour s'embarquer à Cherbourg sur son magnifique yacht la Livadia.

Le chevalier Nigra, ambassadeur d'Italie à St-Pétersbourg est descendu au petit appartement qu'il a conservé rue St-Honoré. Hier il a chassé à Ferrières chez M. de Rothschild.

SPORT HIPPIQUE

Mercredi de la dernière semaine un fâcheux accident est arrivé à la gare des Batignolles; aux chevaux de M. le comte de Juigné. Trois wagons-écuries renfermaient les poulains *Tarquin*, *Menton* et un lot de 8 yearlings en destination de La Morlaye. Pris en écharpe par un train de marchandises les wagons ont déraillés et ont été en partie brisés. Le lad a pu descendre avant le choc. *Arpenteur* a été tué, *Tarquin* et *Fluteur* ont été grièvement blessés.

Courses du Bois de Boulogne. — Dimanche trois octobre il y avait encore du monde et du beau monde à Longchamps mais on sent que c'est un *decrescendo*. Les champs sont moins fournis mais les preneurs s'embrouillent tout comme avant, et je ne vois que deux favoris qui aient gagné dans les six épreuves dont se composait le programme. Les conditions de la course ont généralement à cette époque pour but principal d'offrir des chances aux coureurs malheureux. Dans le prix de Marines, quatre chevaux seulement se sont présentés; il est vrai que la course était pour chevaux n'ayant pas couru en 1880 dans un prix à réclamer. *Guinée* à M. Michel Ephrussi a gagné d'une courte tête contre les prévisions, *Machecoul* étant grand favori. *Romarin* 2e précédait le favori d'une demi longueur.

Dans le prix de Martinvast, *Clocher* qui était la certitude de la journée a été battu par *Fitz-Plutus*; Pharamond, 3e. *La Jonchère* est rentrée boiteuse, *Ismael* n'a jamais été dans la course.

Le prix d'octobre (20 000 fr.) méritait d'être disputé et devait nécessairement mettre en présence l'élite de notre production.

Le Lion, à M. le vicomte de Tredern, a mené la course d'un bout à l'autre, mais au dernier tournant il a été rejoint par *Castillon*, au comte de Lagrange. L'arrivée s'est faite *Castillon* en tête d'une longueur et *Le Lion* avant *Shéridan* par deux longueurs. Cette fois le vainqueur était le favori. — Un lot de onze chevaux a couru le prix de Nexon. *Nomologie* a fait le jeu; le gagnant a été *Paray*, à M. Delamarre, racheté par son propriétaire pour 13 625 fr. 75 c. Le second, *Vigneron* à M. Edm. Blanc, aurait dû gagner ce prix mais il a été trop longtemps enfermé dans le peloton.

Dans le prix de Cheffreville *Nature* partie à 6 contre 1 a facilement battu *Le Destrier* et *Versigny*; c'est un beau succès pour cette jument et assez inattendu. Restait le prix de Meautry qui a été facilement gagné par *Venise* à M. Michel Ephrussi battant *Coutras* et *Optimia*; les 2200 mètres ont été franchis en 2 minutes 31 secondes.

Courses de lundi au Vésinet.

Peu de monde, le temps avait été menaçant toute la matinée. Il n'y a pas eu moins de vingt huit chevaux pour les quatre courses et le Sport a été rempli d'incidents.

Ismailia a gagné le prix de Boyenval que l'on croyait pour *Borély*. Le vainqueur a été réclamé pour 4226 fr. Huit partants dans le prix de Septembre; les préférés *Patricius* et *Nemo* sont arrivés deuxième et troisième battus par l'outsider *Winnie* au comte d'Evry. Le steeple-chase a donné lieu à plusieurs accidents, *Abraham* et *Will* sont tombés, *Fléau* s'est tué en sautant la petite rivière; *Etui* s'est dérobé; dans une arrivée bien disputée *Canot* a battu *Artifice* et *Michelette*.

Le prix du Petit Carré a été gagné par *Lahire* contre *Roseau*. Deux Jockeys se sont trompés de parcours.

SAINT-HUBERT.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

fait passer la scène en Palestine, au temps des croisades, avant l'invention de la poudre. La censure n'y eut sans doute vu que du feu.

Et l'on continue, par toute la France, à élever des statues. Pour peu que cela continue, tout mort finira par avoir sa statue comme tout vivant par avoir été ministre. Un homme qui n'aura point passé par le ministère ne sera pas plus considéré qu'un citoyen qui n'aura point passé son baccalauréat. Les statues, c'est le baccalauréat des morts.

Voilà que, dans cette fièvre de statues, on parle d'élever une statue à Pierre Dupont. Une statue pour avoir chanté les *Bœufs* et les *Louis d'or*, c'est beaucoup. On pourrait faire des économies de marbre.

Mais je commence à comprendre pourquoi les villes tiennent tant à ces statues; c'est qu'à peine en inaugure-t-on une quelque part, on donne le ruban rouge au maire de la cité. Le maire de Saint-Germain et le maire de Compiègne, sans compter tant d'autres maires, ont été décorés parce qu'on a élevé ici une statue à M. Thiers, là une statue à Jeanne d'Arc. L'*Officiel* pourrait, en enregistrant ces nominations, ajouter : *Titres exceptionnels* : *A eu une statue élevée devant lui.* — Absolument comme on dit d'un colonel : *a eu deux chevaux tués sous lui.* Et la future édition du *Dictionnaire de l'Académie* ou le *Supplément* du Dictionnaire de Littré pourront définir ainsi le mot statue :

Statue. — Ouvrage de sculpture, qui sert en même temps à la décoration des places publiques et des boutonnières de MM. les Maires.

Ces décorations qui sont souvent équitables peuvent être aussi équestres.

ALTER.

NOS GRAVURES

OFFENBACH

« Je vois assez souvent messieurs vos fils; ils viennent quelquefois me demander des conseils, que j'ai le plus grand plaisir à leur donner. J'espère que vous serez content d'eux ; le plus jeune particulièrement me paraît destiné à de véritables succès dans la carrière de la composition, et je m'estime heureux de pouvoir y coopérer, en l'encourageant dans ses études et dans ses travaux. » Paris, le 18 août 1836.

Offenbach avait dix-sept ans, lorsque Halévy écrivait à son père cette lettre dans laquelle l'auteur de *la Juive* entrevoyait l'avenir de cet enfant qui venait de Cologne tenter la fortune à Paris. Sans doute, cet esprit vif, aimable, ce caractère gai et ardent à la fois lui créèrent rapidement des sympathies, des amitiés parmi les gens de lettres et les artistes : il trouva les protecteurs qu'il méritait. Saint-Georges et F. Halévy furent de ses amis. Mais pour ce jeune homme, impatient de réussir, les choses allaient bien lentement ; il lui fallut recourir pour vivre à son talent hors ligne de violoncelliste : il donna des concerts, puis il entra à la suite d'un concours dans l'orchestre de l'Opéra-Comique ; il écrivait entre-temps un grand nombre de compositions dont quelques-unes furent très remarquées. Peu à peu, Offenbach avançait sur le théâtre, mais lentement, tant le chemin est rude et difficile. *Pascal* et *Chambord*, l'*Alcôve* furent ses premières pièces : l'*Alcôve* fut joué à l'Athénée et au théâtre de la Tour d'Auvergne. Les jours d'espérance se levèrent par bonheur. Offenbach fut appelé à redonner la vie et à diriger cet orchestre légendaire du Théâtre-Français qui endormait son public avec quelques morceaux de Mozart et l'éternel menuet de Boccherini. Offenbach pouvait dès lors faire entendre sa musique à un vrai public ; il est vrai que ce public ne se souciait guères de ces morceaux écrits pour occuper des entr'actes, dont quelques auditeurs, un peu étonnés de cette nouveauté à la comédie française, signalaient seuls la valeur. Lorsqu'on donna *le Chandelier*, ce fut le jeune chef d'orchestre qui fit la musique de la chanson de Fortunio ; elle ne fut pas chantée, mais cette ravissante mélodie gardée en portefeuille devait donner plus tard naissance à un des bijoux du répertoire du maître. Le déboire avait été grand pour le jeune compositeur ; en revanche il eût cette joie d'entendre M[lle] Rachel chanter dans *Valeria* la chanson qu'il avait écrite pour elle : Offenbach était moins heureux dans les théâtres de musique. Adolphe Adam allait jouer un acte de son jeune ami, lorsque son théâtre fut forcé de fermer ses portes. La pièce se réfugia alors à Beaumarchais qui faisait des tentatives d'opéra-comique. Beaumarchais, malheureux comme son voisin le Théâtre Lyrique, ne put même pas arriver au jour de la première représentation d'Offenbach. Ne pouvant plus compter sur les autres, Offenbach ne compta plus que sur lui ; il chercha à se donner un théâtre qui fut sien. La petite salle Lacaze, située aux Champs-Elysées était vacante ; il la loua en 1855 et pour la représentation d'ouverture, les Bouffes-Parisiens donnèrent *les Deux Aveugles*, *Une nuit blanche* et *le Barbier de Séville*, en pantomine. *Les Deux Aveugles* firent courir toute la ville ; le succès fut si grand qu'il fallut songer à quitter les Champs-Elysées et à venir au cœur même de Paris, au passage Choiseul. Offenbach eut donc le privilège d'un théâtre lyrique, mais à quelles conditions ? La pièce autorisée ne devait avoir qu'un acte et l'acte que deux personnages. Le directeur se soumit à tout ce qu'on lui imposait, il demanda seulement une concession : un personnage muet, qui lui fut accordé en plus, puis vinrent trois acteurs et puis quatre ; le succès forçant la main au ministère, on concéda des chœurs : la pièce pût avoir désormais trois actes. L'opérette était née en quelques années ; applaudie de toutes parts et devenue partout à la mode, elle envahissait une grande partie des scènes de Paris et elle créait de nouveaux théâtres. Le talent d'Offenbach avait imposé un goût à son époque ; ce fût comme une fureur entretenue par la verve et par la fécondité du maître, si bien qu'on peut dire que, si Offenbach n'a pas eu le rang le plus élevé, il a obtenu la plus grande place dans la musique de son époque : cette popularité, il la doit à trente ans de succès et à cent partitions, qui nées aux Bouffes-Parisiens, au Palais-Royal, aux Folies-Dramatiques, aux Variétés, se sont répandues dans le monde entier. Inutile de les nommer, leurs titres sont dans la mémoire de tous. Quelle œuvre et quel infatigable producteur ! Chose étrange ! il semble que ce grand travailleur ne soit pas encore arrivé au repos, même après sa mort, puisque à l'heure qu'il est, deux théâtres, l'Opéra-Comique et la Renaissance, répètent deux pièces de lui et sont tout pleins de sa pensée et de son activité.

M. S.

« L'ARBRE DE NOEL », A LA PORTE-SAINT-MARTIN

Un mot d'abord du sujet de la nouvelle féerie, que notre article *théâtres* ne fait pas suffisamment connaître pour l'explication de nos dessins.

Un ancien marchand qui a fait fortune a acheté, en Hongrie, le château de Pulna, où il est convaincu qu'il y a un trésor de caché. Aussi, armé d'une pioche et d'une pelle, en compagnie de son fils Popoff, qui préférerait beaucoup pêcher à la ligne, fouille-t-il sans cesse partout, creusant, démolissant, renversant pierre à pierre sa nouvelle acquisition. Il finit par découvrir un caveau où se trouve, plongé dans un sommeil séculaire, le bonhomme Eucalyptus, qu'il a grand'peine à réveiller. C'est un alchimiste, le gardien du trésor des Pulna, car il y a véritablement un trésor. Mais quel trésor ! Un sac de brioches, une poupée, un violon et une boite d'allumettes. O déception ! Mais ces objets, on s'en doute, ne sont pas sans valeur. Bien loin de là, ce sont de puissants talismans, et Eucalyptus se prépare à en découvrir la vertu à l'ancien marchand, actuellement baron Oscar de Pulna, et à Popoff, son fils, lorsqu'il s'aperçoit que ce n'est qu'un faux Pulna qu'il a devant lui, ce qui lui ferme aussitôt hermétiquement la bouche. Le véritable héritier est un jeune mendiant, nommé Fridolin, qui ignore son nom et sa naissance, et qui est fort amoureux de la petite Friska, nièce de M[me] Prascowia, une grande dame qui doit épouser le baron Oscar et destine à Popoff la jeune fille qui ne peut pas le souffrir.

Par suite du silence d'Eucalyptus, le baron ne se doute point de la bonne aubaine qui vient de lui échoir. Il emporte les objets enchantés et les donne comme lots à la tombola de l'arbre de Noël qui doit être tirée le soir même. Le hasard fait que M[me] Prascowia gagne les brioches, Popoff et son père la boite d'allumettes et le violon, et Friska la poupée qu'elle jette dédaigneusement parce qu'elle vient de Popoff et que ramasse Fridolin, qui l'anime d'un baiser. En effet, à peine ses lèvres ont-elles effleuré celles de la poupée que celle-ci grandit et bientôt fait place à une charmante jeune femme, la fée Bagatelle, qui révèle au jeune homme son origine, et lui promet de servir ses amours, ce qu'elle fait tout d'abord en empêchant la signature du contrat de Friska avec Popoff. Le notaire, chargé de faire la lecture de l'acte, la commence, ensorcelé par elle, d'une façon si baroque qu'on le reconduit aussitôt, et même assez vivement, jusqu'à la porte. Un second notaire, appelé pour le remplacer, se met à danser. Puis c'est une interminable farandole de notaires, gambadant avec leurs panonceaux sur le ventre et tenant à la main une gigantesque plume d'oie. Par suite désordre général, dont profitent Friska, Fridolin et la fée pour s'enfuir vers le beau pays de Noël, où les deux amoureux doivent couler, l'un près de l'autre, des jours éternellement heureux. Mais ce n'est pas sans peine qu'ils doivent y arriver. Le baron Oscar, Popoff et M[me] Prascowia se sont mis à leur poursuite, et grâce aux talismans qu'ils possèdent, eux aussi, ils les rejoignent dans une auberge d'où nos héros sont obligés de fuir précipitamment.

Ils passent la nuit dans une forêt au clair de la lune, mourant de peur et transis de froid. Enfin, ils arrivent à la *Ville charmante* où tout est préparé pour le plaisir et dont il faut, si l'on ne veut y laisser toutes ses plumes, éviter à tout prix les séductions. Friska et Fridolin y réussissent, mais non Prascowia ni le baron Oscar, qui y perdent l'une ses brioches et l'autre son violon. Les voilà désarmés. Reste Popoff avec sa boîte d'allumettes ; mais il n'est pas pêcheur à la ligne pour rien. La fée Bagatelle trouve moyen, en exploitant son plaisir favori, de si bien mouiller les allumettes qu'elles ne pourront plus jamais s'allumer. Vous voyez d'ici le mariage final.

Telle est la marche générale de l'action imaginée par les auteurs de l'*Arbre de Noël*. Cette action est peu de chose, mais il y a, dans la nouvelle féerie, de jolis tableaux, une mise en scène des plus brillantes, un ballet réussi, de quoi amuser enfin et captiver le public, comme on en peut juger par les dessins que nous donnons.

Dans la première page, en haut, figure, entouré de la farandole des notaires, le château de Pulna. Au-dessous, c'est la scène de la signature du contrat. Les trois dessins du bas représentent à gauche M[me] Prascowia et le baron Oscar de Pulna, à droite Popoff, l'homme à la ligne, et Friska qui l'envoie très délibérément sous l'arche voir si elle y est. La deuxième page contient deux des personnages de la pièce : l'alchimiste Eucalyptus, et Fridolin le héros, plus quatre des plus jolies scènes de la pièce : celle de la kermesse avec son tir à l'arbalète, son bourgmestre ventru, ses buveurs et ses servantes court-vêtues ; celles de la forêt et de la Ville charmante, énivrante Capoue, où les femmes sont agaçantes, la table exquise, la danse irrésistible, les parfums énervants ; enfin le ballet des poupées, ballet de joujoux : polichinelles éperdus, lapins battant du tambour, pères fouettards poursuivant de leurs verges les poupées habillées et déshabillées, gardes françaises tout blancs, poudrées à frimas. Une pure merveille ce divertissement. En somme, un franc succès.

« LES GRANDS ENFANTS », AU VAUDEVILLE

Comme pour la pièce précédente, nous n'avons pas à faire connaître ici le sujet de la nouvelle comédie de M. Gondinet. On en trouvera plus loin, à notre article *Théâtres*, un compte-rendu assez détaillé. Nous nous bornerons donc à donner une courte explication des dessins. La page qui est consacrée à cette comédie en contient deux. Le premier représente la scène du bal chez les Dominois. Le moment choisi par l'artiste est celui où M. de Morangis, pâle et résolu, apparaît dans le salon, et désignant sa femme en s'inclinant devant elle, dit : « Il n'y a ici qu'une seule comtesse de Morangis, et la voici ! » Le comte de Morangis occupe le milieu de la scène. Il a à sa droite M[me] de Morangis (M[me] Lesage) et son frère (M. Dieudonné) ; à sa gauche, M. Dominois (M. Delannoy) et M[me] Dominois (M[me] Saint-Marc) et tout près de lui la comtesse Serdza (M[me] Monnier). Le second dessin représente le bal d'enfants du troisième acte. Le comte de Morangis ne veut pas s'éloigner sans avoir vu sa fille dont il ignorait l'existence, et qu'il cherche dans ce bal. On la lui montre enfin et tout fait supposer que la petite fille deviendra un gage de réconciliation entre son père et sa mère.

LE CONCOURS DES GRANDS PRIX DE ROME

Reconnaissance d'Ulysse par Télémaque, prix de peinture, par M. Doucet. — M. Doucet, qui s'était déjà fait remarquer aux Salons de ces dernières années, a eu le grand mérite, suivant nous,

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN : *L'Arbre de Noël,* FÉERIE DE MM. MORTIER, LETERRIER ET VANLOO. — DÉCORS DE MM. ROBECCHI ET CHÉRET.

1 et 3. Le défilé des notaires. — 2. Le château de Pulna. — 4. La signature du contrat. — 5. Prascowia et Oscar de Pulna. — 6. L'Arbre de Noël. — 7. Popoff et Friska.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN : *L'arbre de Noël,* FÉERIE DE MM. MORTIER, LETERRIER ET VANLOO. — DÉCORS DE MM. ROBECCHI ET CHÉRET.
1. Eucalyptus. — 2 et 4. Le ballet des poupées. — 3. La grotte d'azur. — 5. Un arbalétrier. — 6. La kermesse. — 7. La Ville charmante. — 8. Fridolin. — 9. Dans la forêt.

d'éviter, dans un sujet emprunté à l'antiquité, l'écueil de l'archéologie. Peu lui a importé de nous restituer dans ses détails plus ou moins exacts l'intérieur du fidèle Eumée; ce qu'il a vu dans le sujet proposé par l'Académie, c'est la reconnaissance d'un père et d'un fils; en généralisant ainsi un fait particulier, M. Doucet s'est réellement montré peintre d'histoire; sa composition s'est ressentie de ce parti pris large et intelligent; la scène de ce fils agenouillé devant son vieux père qu'il enlace dans ses bras, est à la fois simple et humaine.

Dans le dessin, qui est particulièrement soigné, on reconnaît l'élève de M. Jules Lefebvre; d'autre part, l'ensemble est d'une bonne tonalité; l'œuvre de M. Doucet est d'un jeune homme qui a reçu une forte éducation d'artiste et qui est tout prêt à mettre à profit les enseignements de la villa Médicis.

L'Enfant prodigue, prix de sculpture, par M. Peynot. — Isolé, loin de la maison paternelle, l'enfant prodigue songe aux tristes conséquences de sa fuite, et baisse la tête, courbé sous le poids de ses misères: le sujet est de ceux qui se prêtent tout naturellement à la sculpture, assez général pour permettre à l'imagination de l'artiste de se donner libre carrière, assez limité en même temps pour que la pensée puisse ne pas hésiter à s'affirmer et à revêtir une forme précise.

M. Peynot, à qui l'Académie des Beaux-Arts a décerné le grand prix pour 1880, a trouvé une heureuse personnification du héros de la parabole, dans ce corps d'adolescent déjà homme, dont toute l'attitude exprime la douleur et la désespérance. Son modèle, d'une exécution souple et ferme à la fois, est de ceux qui permettent d'envisager avec confiance l'avenir de notre jeune école.

LA MANIFESTATION NAVALE DES PUISSANCES DULCIGNO

Dulcigno, dont il a été tant parlé en ces derniers temps et dont nous donnons deux vues, est bâtie sur une éminence coupée à pic sur la mer. La ville est dominée par une citadelle qui, comme celle d'Antivari est un majestueux édifice contre les murs duquel on voit le lion de Saint-Marc, comme marque de construction.

Dulcigno, dont le climat est très doux grâce aux montagnes qui la protègent du côté de l'est et dont le sol est d'une remarquable fertilité, a une population mixte, mahométane et Albanaise catholique, et deux ports: le port de Dulcigno, petit et peu accessible, et celui de Val-du-Roc, grand et abrité. Autrefois, cette ville était un nid de pirates qui croisaient en tous sens et enlevaient les navires de commerce. La marine autrichienne a fait cesser, au commencement du siècle, leurs déprédations.

Dulcigno n'est pas une place inconnue des Monténégrins. En janvier 1878, le Voïvode Verbitscha y faisait son entrée après un combat assez vif avec quelques bataillons turcs, qui, refugiés dans la petite citadelle, consentirent à rendre la ville à la condition qu'ils pourraient s'embarquer et quitter la place. 1000 turcs avaient été tués, 500 faits prisonniers. Trois étendards, des canons et des armes étaient tombés entre les mains des vainqueurs qui, de leur côté, avaient eu 500 hommes mis hors de combat. La ville elle-même avait beaucoup souffert du feu, et le bazar avait été à moitié brûlé.

Le Congrès de Berlin ramena, comme on le sait, les Monténégrins à Antivari, d'où les voilà revenus devant Dulcigno, conduits par les puissances européennes, qui comptaient forcer la main à la Turquie en lui faisant croire à une entente qui n'était trop vraisemblablement qu'apparente. Les Turcs ne s'y sont pas trompés. Aussi est-ce par une triple fin de non-recevoir qu'ils ont finalement répondu aux sommations des puissances. En ce qui concerne Dulcigno « la Porte s'efforcera de décider les Albanais à céder leur ville aux conditions indiquées. Si ses tentatives viennent à échouer, les troupes et les autorités locales se retireront aux frontières, et le gouvernement ottoman ne sera point tenu responsable de n'importe qu'elles complications qui pourraient surgir sur les lieux à la suite d'un tel insuccès. » Ainsi s'exprimait la Turquie dans sa dernière note. Depuis, elle s'est, semble-t-il, ravisée. Elle a promis de livrer Dulcigno sans conditions. Mais pour elle, on ne le sait que trop, promettre et tenir sont deux.

LE LANCEMENT DU NAVIRE CUIRASSÉ « ITALIA »

Le 29 du mois dernier, on a lancé dans le petit port italien de Castellamare, situé dans le golfe de Naples, le navire cuirassé l'*Italia*. Le roi Humbert, les ministres, quelques ambassadeurs, des attachés militaires et des officiers de marine de diverses nations assistaient à cette cérémonie qui a parfaitement réussi. Le navire a mis quarante secondes pour parcourir les cent neuf mètres qui le séparaient de la mer. Notre dessin représente l'*Italia* avant l'opération du lancement. Par-dessus le navire et le port on aperçoit le golfe, couvert de nombreux bâtiments étrangers et italiens. A l'horizon, le mont Vésuve; au pied du volcan, les maisons blanches des petites villes de Torre del Greco et de Torre Annonziata,

Le cuirassé l'*Italia* a été mis en chantier en juillet 1876, et il a été terminé le 22 du mois dernier. Les travaux ont donc duré quatre ans et deux mois, et comme il s'en écoulera encore deux avant que le formidable navire soit armé et prêt à prendre la mer, ce sera au total six ans que sa construction aura demandé, et il aura coûté un peu plus de vingt-cinq millions de francs.

Sa longueur, qui dépasse de vingt mètres celle du *Duilio* et du *Dandolo* est de 122 mètres. Sa plus grande largeur au centre du navire, où sont placées les deux tours mobiles est de 23 mètres, et sa hauteur de 18. Lorsqu'il sera complètement armé, son immersion sera à la poupe de 9 mètres 24 centimètres et à la proue de 7 mètres 72 centimètres. Il doit être armé de canons de quarante-six centimètres dont quatre placés sur une plateforme tournante dans l'intérieur d'un réduit central cuirassé de plaques d'acier de quarante-trois centimètres. Quant à l'appareil moteur, il comprendra quatre machines, établies, deux à droite, deux à gauche de la partie centrale du navire, et ayant à elles quatre, la force de 18000 chevaux vapeur. Avec une telle puissance on a calculé que l'*Italia* n'aura pas une vitesse moindre de seize mille à l'heure.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

— Vous vous ennuyez? Je trouve que cela arrive un peu souvent depuis quelques jours, fit Marius avec aigreur, je m'en vais...

— Allez vous-en, mon pauvre cher, je suis incapable d'ouvrir la bouche.

— Non je ne m'en irai pas, vous attendez quelqu'un...

—Voilà que ça vous reprend? Qui voulez-vous que j'attende?

— Qui? parbleu...

—Vous êtes fou! un amant vrai; j'ai bien assez d'un faux...

— Merci!

— Pourquoi me querellez-vous?

— Pourquoi me renvoyez-vous?

— Je ne vous renvoie point, mais j'avoue que je serais bien aise que vous vous en alliez. J'ai envie de fermer les yeux, et de rester là engourdie sur ma chaise; vous savez que c'est une de mes façons de me récréer, et vous vous mettez à grogner.

— Jolie vie aussi que vous m'imposez! Vous laissez croire que je suis votre amant, vous me forcez à avaler des tirades sur mon bonheur, et dans l'intimité à peine si je puis vous baiser le bout des doigts.

— Je vous ferai observer que c'est par charité, ils sont toujours sales...

— Vous tournez tout en plaisanterie, c'est insupportable! Si vous ne voulez pas m'aimer enfin pour de bon, je déclare aux autres que je n'étais que le paravent de votre idéal, et l'avalanche vous fond dessus.

— Mais qu'est-ce que vous avez? Vous étiez si raisonnable ces temps-ci, si résigné à n'être que mon meilleur camarade, et vous voilà reparti!

— Je suis jaloux...

— Jaloux de qui? de quoi?

— De ce monsieur qui vous a fait pâlir et presque crier, l'autre jour en sortant du salon.

— Je ne m'en souviens pas.

— Dites... que voulait ce prêtre?

— Je n'en sais rien, je ne l'ai pas reçu.

— C'est que c'est l'ami, le protecteur, à ce qu'il me paraît, de ce monsieur dont la vue a eu le privilége de vous émouvoir. Pons les a vus ensemble devant votre buste, Arnold devant votre tableau : « Un fantôme » et ils se sont parlé.

— Qu'est-ce que cela me fait! et qu'est-ce que cela vous fait?

— Vous avez l'entendement dur... Ce prêtre et ce monsieur, tout de noir habillé, se connaissent évidemment; le monsieur vous arrache un cri, le prêtre vient chez vous sous le prétexte de commander un tableau, et vous ne voyez pas, vous ne voulez pas voir là un enchaînement de faits tendant à renouer une relation, des liens... Cela ne peut finir que par un mariage. Je vous déclare que si vous vous mariez, je mets le feu à la baraque, et que je vous enlève pendant l'incendie.

— Que vous êtes bête!

— Je ne vous dis plus merci, c'est trop souvent. Je reste, vous savez. Quelle soif on a!

— Sonnez, et tâchez de vous griser; vous êtes charmant quand vous êtes gris... vous dormez.

Jean parut, reçut les ordres de Marius, et revint bientôt avec un plateau chargé de verres et de flacons.

— Je vais vous composer un grog qui rend amoureux, Bénédicte, dit Marius. Comment pouvez-vous vivre ainsi sans aimer? ou au moins sans faire semblant, pour vous amuser?

— Venez vous asseoir ici, et restez bien tranquille, je vais vous raconter une histoire. Il y a vingt-neuf ans, c'était au ciel.

Sous le souffle puissant de Dieu, une nouvelle âme venait d'éclore. Toute petite et tremblante, elle attendait qu'on l'emportât vers la terre. Sa vie sera rude, dit une voix à la droite de Dieu; qui de vous, anges, la gardera? Passez devant elle, et que celui qu'il sent qui pourra la protéger, la prenne.

Les anges représentant les vertus défilèrent, les uns voilés de leurs ailes, les autres le front baissé; pas un ne s'arrêta. Enfin, un dernier, qui se tenait à l'écart fier et triste, le seul pardonné parmi les révoltés à l'aurore des temps, et dont une large et ardente cicatrice sillonnait la blancheur, s'avança, et posant sa main sur l'âme, il dit : « C'est moi qui la garderai. »

C'était l'ange de l'orgueil, et, vous le voyez, il remplit sa mission.

Ce n'est point par vertu que je ne veux pas déchoir, pour ceux qui ne croient pas, la vertu est un mot sans signification. Ne pouvant aimer par impuissance, je trouve indigne de moi de m'engager dans une liaison qui ne serait qu'un caprice sensuel né d'une sympathie banale.

— A quoi vous servent ces sentiments raffinés, puisque le monde vous classe dans les irrégulières?

— Que m'importe l'estime du monde, pourvu que j'aie la mienne! Il est si joliment composé le monde! J'ai connu ce qu'on appelle des honnêtes gens. Devant eux, la considération publique passait chapeau très bas. Pourtant, je vous déclare qu'il n'est guère de forçat dans les bagnes qui en ait fait autant qu'eux.

— Je me figure qu'il doit y avoir quelque noir mystère dans votre vie!

— Quelle idée! Parce que j'ai connu des misérables dans un habit vertueux, qui n'en est là? Dites-moi l'heure?

— Bientôt six.

— Courez chercher Arnold et Pons, nous dinerons ensemble; ensuite nous irons au Palais-Royal, On y joue une farce bête et inconvenante, nous nous amuserons.

XX

L'abbé Didier s'éloigna à pas lents de la demeure de Bénédicte. Elle refusait de le recevoir. Cette soif de parler à son enfant, de la voir de près dans son intérieur, de saisir un geste, de recueillir un mot, indiquant que toute sensibilité n'était pas éteinte en elle, il ne pouvait la satisfaire. Si elle avait consenti à lui ouvrir sa porte, qui sait si la voix du sang ne se fut pas mystérieusement fait entendre? si peu à peu, de visite en visite, pour juger des progrès du tableau commandé, ce vieux prêtre très connaisseur, très épris de cet art, la seule passion de Bénédicte, ne fut pas devenu presque un ami? Avec quelle délicatesse, quelle discrétion, il eut essayé de sonder sa blessure! Il ne savait rien de son passé, ayant trouvé à son arrivée à Bordeaux sa tante folle, et son père enfermé dans son appartement. Isolé dans sa réprobation, malade, sur le seuil de la tombe, sans autre société qu'une insensée, l'inflexible vieillard ne désarmait pas. En pensant à Bénédicte, l'abbé Didier se disait : Il y a autre chose de meurtri en elle que la fille légitime élevée en batarde, il y a un brisement par lequel tout le sang de son cœur a dû couler... Qu'avec son originalité d'artiste, elle ne se soit pas crue faite pour le mariage, soit! mais une femme de cette nature, de cette indépendance, a un grand amour, une sorte de relèvement dans la chûte... si je pouvais retrouver la trace de cet amour perdu, je connaîtrais la cause d'un mal dont je ne vois que les conséquences, je saurais si cette folle existence est le choix raisonné d'un instinct pervers et dégradé, ou l'étourdissement d'un désespoir? Et dans ce cas, je pourrais espérer de la ramener dans la bonne voie. Oh! mon Dieu, aidez-moi, inspirez-moi, accordez-moi le salut de mon enfant!

Au moment où le missionnaire franchissait le seuil de la maison de son ordre, il se rappela ce jeune homme, qui huit jours auparavant, au Salon, avait attiré son attention par la persistance avec laquelle il considérait le buste de Bénédicte. Cette attention que rien n'avait distraite, son air de tristesse, avaient éveillé un léger soupçon dans l'esprit du prêtre. A cet instant, ce soupçon prit une force singulière. Le hasard, selon un mot charmant, est l'incognito de la Providence. Le missionnaire en était bien convaincu. Une parole entendue dans le tumulte de la sortie : « Mon cher Paulet, quand plaidez-vous? » allait lui permettre de retrouver son mélancolique voisin. Un libraire, un Bottin, ce fut l'affaire de dix minutes. L'abbé héla un fiacre et dit : 21, rue Louis-le-Grand.

Un quart d'heure après, il descendait devant le 21.

Monsieur Paulet? demanda-t-il au concierge.

— Au second, au-dessus de l'entresol.

Il monta, sonna, et aussitôt un domestique l'introduisit dans le cabinet du jeune avocat, arrivé depuis un an à Paris, de sa province, et qu'une récente et brillante plaidoirie venait de mettre en vue.

— Monsieur, dit l'abbé Didier, en prenant le siège qu'il lui offrait, je ne sais trop de quel qualificatif me servir pour désigner la démarche que je fais près de vous... Il y a environ huit jours, nous avons été par deux fois fort proches l'un de l'autre, au Salon.

— Je m'en souviens parfaitement, monsieur l'abbé, vous avez même réclamé de moi l'explication d'une expression pittoresque, qui a cours aujourd'hui dans un certain monde. Il s'agissait du peintre Bénédicte.

— C'est précisément à son sujet que je suis ici.

Louis Paulet fit un mouvement de surprise.

— Pardon, monsieur, continua le missionnaire, je vais être indiscret, mais l'intérêt qui est en jeu m'est si cher! A votre attitude j'ai cru deviner que vous aviez connu autrefois cette jeune femme...

— En effet, je l'ai beaucoup connue... Elle s'appelait alors Catherine Hubert, et était demoiselle de compagnie de la femme de mon parrain, M. Desmarets, de Limoges.

— Desmarets de Limoges! c'est un ami de ma famille.

— Est-ce que vous êtes un parent de M. Didier-Montaut, le tuteur de mademoiselle Bénédicte.

— Je suis son fils.

— Son fils! mais il est mort, il y a près de trente ans.

— Non monsieur, il est prêtre, ce qui pour son malheureux père signifie être mort. Je l'ai laissé répandre ce bruit sans le démentir; accablé par une immense infortune, rien d'humain ne m'importait plus. Ainsi, c'est chez M. Desmarets que vous avez connu Bénédicte.

— Oui, monsieur l'abbé, et aimée... aimée honnêtement, pour en faire ma femme. Jamais amours ne furent si chastes que les nôtres, jamais peut-être jeune fille ne fut si candide, si adorablement ignorante du mal que ma pauvre Catherine. Quand je songe à ce qu'elle est devenue! Ah! monsieur l'abbé, que j'ai souffert! que je souffre depuis que je l'ai revue dans son indignité...

— Hélas! monsieur, vous ne pouvez souffrir davantage que celui que vous voyez là, je suis le père de Bénédicte.

— Son père! c'était la petite fille de M. Didier-Montaut! c'est épouvantable! car il la haïssait!... Il ne lui pardonnait point d'être une enfant naturelle.

— Une enfant naturelle? C'était ma fille légitime, née de mon mariage avec M^lle Marie de Blanquefort.

— Je suis confondu! quel tissu de perfidies!... Mais M. Didier-Montaut est un... pardon... c'est horrible aussi! Vous, M. l'abbé, vous aviez donc abandonné votre enfant?

Le missionnaire tira de son portefeuille la lettre de Marie de Blanquefort et la tendit à Louis Paulet en disant :

— Au point où nous en sommes, je dois vous faire lire cette lettre; si elle n'excuse pas les torts de mon père et les miens, du moins elle les explique.

Louis lut cette confession avec une émotion profonde. Je comprends à présent! dit-il. Catherine a payé pour sa mère... et vous n'avez pas cru alors à l'affirmation de cette mourante?

L'abbé Didier raconta ce que nous savons de son histoire, et ajouta qu'ayant, à la fin de janvier, reçu aux Indes cette lettre, accompagnée de quelques mots de sa tante, révélant une violente secousse, il était parti en hâte; qu'à son arrivée à Bordeaux. il avait trouvé sa tante paralysée et folle; quant à son père, il lui avait fait défendre de se présenter devant lui. Impossible donc d'obtenir aucun éclaircissement sur ce qui s'était passé. Pour Bénédicte, si elle avait pris ce nom au lieu de tout autre, c'est qu'elle n'ignorait plus qui elle était. A moins qu'elle n'eût voulu le porter en souvenir de sa mère et de sa première enfance.

— Mais, dit Louis, à sa majorité, monsieur votre père a bien été forcé de s'exécuter.

— Je ne le crois pas; après avoir tant fait, il a dû s'arranger pour ne rien révéler à cette époque; ce que m'a écrit ma tante me le prouve. Maintenant, pourquoi Bénédicte n'a-t-elle pas réclamé son état civil? Notre banquier de Bordeaux m'a appris l'aventure de cette Catherine Hubert, surgissant tout à coup, et détruisant les combinaisons que mon père avait bâties à l'aide de ses papiers.

— Je suis très au courant. C'est chez M. Desmarest, dans son petit pied-à-terre de la rue Jacob, que cette jeune fille s'est présentée d'abord à notre grand saisissement.

Et Louis raconta à son tour ces diverses péripéties, puis la venue soudaine de M. Didier-Montaut, la main de Catherine sollicitée et obtenue, le départ, la longue correspondance finissant par une rupture...

Le missionnaire écoutait dans une morne stupeur, ces confidences qui avaient pour lui un sens d'une clarté terrible. Lorsque Louis s'arrêta, il dit :

— Pauvres enfants! vous ne saviez point assez dans quelles mains vous étiez! La jeunesse, malgré les indices menaçants, à une confiance si obstinée, si aveugle! Trompés tous deux, vous accusant mutuellement tous deux, votre amour devait périr.

— Oh! s'écria Louis, si j'avais su ce que je sais aujourd'hui! coûte que coûte, malgré mes faibles ressources, je serais parti pour la Syrie, j'aurais trouvé moyen de voir Catherine, de lui faire passer une lettre... Mais tout semblait la condamner : le silence du présent succédant à de si fréquentes lettres, puis... ce passé, que M. Didier-Montaut nous faisait entrevoir chargé de tant de hontes.

ANDRÉ GÉRARD.

(La suite prochainement.)

THÉATRE DU VAUDEVILLE : *Les grands Enfants*, COMÉDIE EN TROIS ACTES DE MM. GONDI

1. M. de Morangis faisant connaître la vraie Mme de Morangis (2e acte). — 2. Le bal d'e

LE CONCOURS DES PRIX DE ROME A L'ECOLE DES BEAUX-ARTS

LES THÉATRES

VAUDEVILLE : *Les Grands enfants*, comédie en trois actes de MM. Edmond Gondinet et Paul de Margallier. — PORTE SAINT-MARTIN : *L'Arbre de Noël*, féerie en trois actes et trente tableaux, par MM. Leterrier, Vanloo et Arnold Mortier.

Le théâtre du Vaudeville avait fait, avec *Madame Caverley*, son plaidoyer pour le divorce. Il prend la thèse contraire avec *les Grands enfants*. Rien de mieux.

Si nos législateurs, qui doivent s'occuper sous peu de cette grave question, sont allés chercher des arguments au théâtre, ils doivent être fort embarrasés. Je doute en tout cas que la comédie de MM. Gondinet et Paul de Margallier les trouble dans leurs convictions. Il faut parler gravement des choses légères et légèrement des choses graves, disait un homme d'esprit. M. Gondinet, qui s'est souvenu sans doute de ce mot, n'a eu garde de pénétrer dans le sujet même; il s'est maintenu autour de la situation sans l'entamer et ne touchant qu'aux points qu'il pouvait utiliser au bénéfice d'une comédie agréable et amusante. Puisque les grands enfants font des folies, il faut bien que leurs sottises servent, du moins, à nous faire rire.

Et, à vrai dire, je ne vois pas où sont les gens raisonnables de cette comédie. Les personnages même les plus sympatiques me semblent plus ou moins atteints; et, n'était M^lle^ Suzanne de La Roche-Peinte, les petits enfants pour lesquels on donne une fête n'auraient qu'à conduire leurs parents aux deux Charentons du mariage et du divorce qui se font face l'un à l'autre.

D'abord, le couple grotesque : M. et M^me^ Dominois, anciens commerçants qui se sont retirés des affaires avec trois millions de fortune et qui mangent leurs revenus dans un bel hôtel du bois de Boulogne, qui va servir de point central à tous les personnages de la pièce : l'auberge du divorce. M. et M^me^ Dominois doivent avoir chez eux les bustes de M. Naquet et de M. Dumas. A quoi songent ces gens après vingt ans de mariage? A se séparer.

Pourquoi? *Ils s'embêtent* réciproquement. Le vieux songe à épouser une jeune fille; la vieille rêve un titre de vicomtesse. Le projet de loi présenté par M. Léon Renault n'a pas prévu le cas.

Voici les ridicules en rupture de ban de la vie conjugale.

Passons aux extravagants. Ils sont représentés par un groupe valaque, le prince et la princesse Serdza; la princesse était en premières noces, M^me^ Bolesko. Son second mari l'ennuie et pourtant elle l'a gardé soixante jours de plus que le premier. Deux mois, c'est bien long pour une valaque.

Aussi la princesse accueille-t-elle avec empressement la déclaration d'un jeune cavalier parisien, M. Lucien de Givray. — Attendez un peu, je vais divorcer; laissez-moi seulement avertir le prince. Mais M. de Givray est de l'avis de ce personnage auquel on disait : « Mariez-vous donc! » et qui répondait : « L'adultère me suffit! » A quoi la princesse indignée, répliqua : « Des maris, tant qu'on voudra! un amant, jamais! »

M^me^ de Morangis est plus réservée, sans aucun doute, mais c'est aussi un grand enfant que cette jeune femme. Elle vit dans la maison des Dominois avec son frère Lucien de Givray et sa fille Geneviève.

Elle est jeune, élégante et riche. Elle est veuve de M. de Morangis dont elle porte le deuil depuis six ou sept ans. M. de Givray a fait des folies. Il faut vendre une terre, propriété indivise entre le frère et la sœur. L'acheteur attend. Il faut l'acte de décès de M. de Morangis. Cet acte on ne l'aura pas, par une bonne raison, c'est que M. de Morangis n'est pas mort. M. de Morangis, un de ces époux que vise véritablement la loi du divorce, a abandonné sa jeune femme presqu'au lendemain de son mariage pour courir le monde. Où est-il maintenant? En Orient, où il voyage sous un pseudonyme. C'est un peintre de talent, égaré sur le Bosphore et sur le Danube. M^me^ de Morangis, qui n'ose avouer l'inconduite et la fuite de son mari, qui ne peut accepter franchement son rôle de femme abandonnée, s'est dite veuve. C'est un moyen de comédie très commode, mais qui ne laisse pas d'être fort embarrassant à un moment donné.

M^me^ de Morangis, et à son défaut son frère, M. de Givray, aurait pu prévoir une complication dans l'avenir. Mais les grands enfants n'ont songé à rien. Aussi, quand M. Gaston de Verdeilhan vient demander la main de la jeune veuve à son frère, M. Lucien de Givray, Lucien, que ce mariage comblait de joie, ne peut donner un consentement que son ami intime Gaston de Verdeilhan attend de lui.

En bonne foi, tout cela était à prévoir; on n'agit pas plus légèrement que ce couple fraternel. Et pour réparer tous ces chagrins, il ne faut pas compter sur le divorce, car M^me^ de Morangis est un noble cœur, qui n'accorde pas à la loi la force de la délier de ses serments. M^me^ de Morangis s'est donnée à un mari indigne d'elle, mais elle ne se reprend pas.

Or il passe par la tête aux Dominois de donner un bal d'enfants. La princesse Serdza leur demande la permission de conduire à cette fête un de ses amis, un peintre célèbre qu'elle a vu en Valachie, M. de Morangis, qui du reste est l'époux d'une femme charmante qui l'accompagne dans ses voyages.

Les Dominois sont fins : à ce nom de Morangis, leur esprit travaille. La princesse leur apprend que M. de Morangis a laissé à Paris une ancienne liaison. Si la sœur de M. de Givray, si troublée et si mystérieuse, était une fausse M^me^ de Morangis. Le roman s'explique. La justice en Dominois va frapper publiquement l'intrigante. L'affront est sur le point d'éclater lorsque M. de Morangis s'écrie : il n'y a qu'une M^me^ de Morangis! ce disant, il désigne sa femme. C'est après ce coup d'éclat que M. de Morangis apprend qu'il a une fille.

Ici nous touchons à la partie la plus charmante de cette charmante pièce. Est-ce à la mère que ce père qui a abandonné tous ses devoirs peut demander quelle est sa fille. M. de Morangis cherche ému, inquiet, au milieu de tous ces enfants, un regard qui l'appelle. Enfin, une pauvre âme abandonnée, une jeune fille dont le père et la mère sont séparés, M^lle^ de la Roche Peinte, prend pitié de la souffrance de ce père et montre Geneviève à M. de Morangis. L'amour paternel et le pardon de la femme force l'époux à rester au foyer conjugal.

M. Gondinet est donc contre le divorce. Mais le vif de son plaidoyer, ce n'est pas ce roman un peu trop long. C'est une scène bien neuve et bien spirituelle, un cotillon de petites filles dans lequel le maire marie et démarie entre deux tours de valse. On a pas plus d'esprit et de finesse. Et quelle jolie leçon donnée par les petits aux grands. Là est le succès de cette comédie.

Ces Grands enfants sont très bien joués par MM. Berton, Dieudonné, Vois, Colombey et Carré. MM^mes^ Hélène, Monnier, Saint-Marc, Lody et M^lle^ Lesage ont été fort applaudies. M^lle^ Lesage, surtout, qui joue avec un véritable talent de comédienne le rôle de M^me^ de Morangis.

Le compte-rendu de l'*Arbre de Noël*, la nouvelle féerie de la Porte-Saint-Martin, apppartenant à nos dessinateurs, je ne puis suivre acte par acte ce conte taillé sur le modèle de tous les contes qu'on met en scène pour les petits enfants et que les grands enfants voient d'abord pour leur propre plaisir.

Que le baron Oscar de Pulna et son fils le vicomte Popoff poursuivent la belle Friska qui déteste le vicomte et qui aime Fridolin; que le baron et son fils possèdent des Talismans dont la puissance doit les conduire; que Fridolin ait pour lui la fée Bagatelle qui, par son pouvoir renverse tous les obstacles et qui finit par réunir ses deux protégés, Friska et Fridolin, cela n'a rien qui vous étonne. Ce n'est pas la première fois que vous entendez parler d'évènements aussi prodigieux.

DIDEROT (*inédit*).

***

...tes est passé, celui des dupes ne passera
MEISTER.

***

le ver; on a beau le couper en mor-
morceaux reprend vie et devient un
SAINT-MARTIN.

***

qui l'annonce, elle sauve ceux qui la
nvention ruine l'inventeur avant d'en-
GÉRUZEZ

***

ents, les meilleurs comme les plus mau-
entions les plus pures, les plus géné-
apidations en parlant d'économie, des
de son amour pour la paix, des spolia-
la justice et des actes arbitraires au nom
J.-B. SAY.

***

es règles de la volonté, dont les senti-
L. RIBERT.

***

la naissance, la richesse, l'éclat du rang
fait. Mon Panthéon n'est ouvert qu'à
isme, qu'au génie fécond en bienfaits
DAVID (*d'Angers*).

***

nes qu'on coupe sont les seules qui ne
ées.
SCRIBE.

***

légère! Tant mieux : elle a moins de
OFFENBACH.

***

à la mode paraissent volontiers aux
er, et, comme les fruits d'automne, ils
à se garder plus d'une saison.

***

puis avait gagné, dans une soirée, plus d'admirateurs que la baronne Claude n'en comptait de par le monde. Mme Amyc se moquait des timidités de Claude, l'assurait que ses cheveux arrangés, elle aurait un type à elle, que ses yeux paraîtraient quatre fois plus grands, son teint plus éclatant, et que, coiffée par Gentil, elle pourrait rivaliser sans crainte avec la belle marquise. La baronne Claude le croyait un peu aussi. Mais que faire? comment exécuter un pas aussi décisif et affronter la réprobation de toute sa famille? Mme Amyc l'assurait que cela était la chose du monde la plus facile, qu'elle-même était gratifiée des plus agréables tartines du genre, n'y faisait nulle attention et ne se portait pas plus mal.

II

— Ma chère, l'essentiel c'est la conscience. Cela sauf, tout est bien. Je te demande un peu ce que la couleur de nos cheveux a à voir là-dedans; du reste, je l'ai dit à mon mari; s'il me contrariait pour la toilette, je me mettrais à faire de la sculpture, à exposer? Jamais je ne me résignerai à l'insignifiance; il a avoué qu'il aimait mieux me voir m'occuper de ma modiste, et depuis il me laisse tranquille. Du reste, il me trouve charmante comme cela.

— Voyons, veux-tu que je t'amène Gentil?

— Dis-moi, est-ce long le changement?

— Deux heures la première fois, et le temps du séchage; et puis, tu voudras qu'il t'arrange après, c'est l'affaire d'une après-midi. Tu as bien une après-midi de libre? je suppose.

— C'est qu'il faudra fermer ma porte.

— Parfaitement.

— Et s'il venait quelqu'un de la famille?

— Eh bien, ce quelqu'un s'en ira.

— Cela pourrait faire des histoires.

— Mais, tu plaisantes, c'est pis qu'au couvent. Ma chère, si tu veux avoir le moindre agrément dans ta vie, assure ta liberté. Moi, j'ai ma névralgie, je me rabats là-dessus pour voir qui je veux; autrement on est assommée, débordée; autant tenir une table d'hôte que de voir débarquer à son cinq

— Entrer, mon cher Gentil, la belle-sœur de la baronne, jamais, elle serait épouvantée.

M. Gentil était trop bien élevé pour faire une réflexion de plus.

IV

Pendant ce temps Mme de Hautmain apprenait avec surprise que sa belle-sœur était sortie.

— Sortie, la baronne, à cette heure-ci; allez donc Alexandre, vous informer encore une fois et dire que c'est moi.

— J'assure, Madame.....

— Allez!

L'ordre était donné sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Restée seule dans l'anti chambre Mme de Hautmain avisa un par-dessus d'homme qu'elle reconnut immédiatement pour ne pas appartenir à son frère, elle le palpa, le *respira* d'un mouvement rapide.

— Affreusement parfumé, quelque beau-fils ; on s'émancipe ici.

Alexandre revenait et assurait avec déférence qu'il ne s'était pas trompé et que la baronne était sortie.

— C'est bien!

Mme de Hautmain descendit l'escalier avec lenteur, elle ne pouvait forcer la porte de sa belle-sœur, mais elle réfléchissait, elle voulait savoir et elle saurait pour qui on la mettait à la porte.

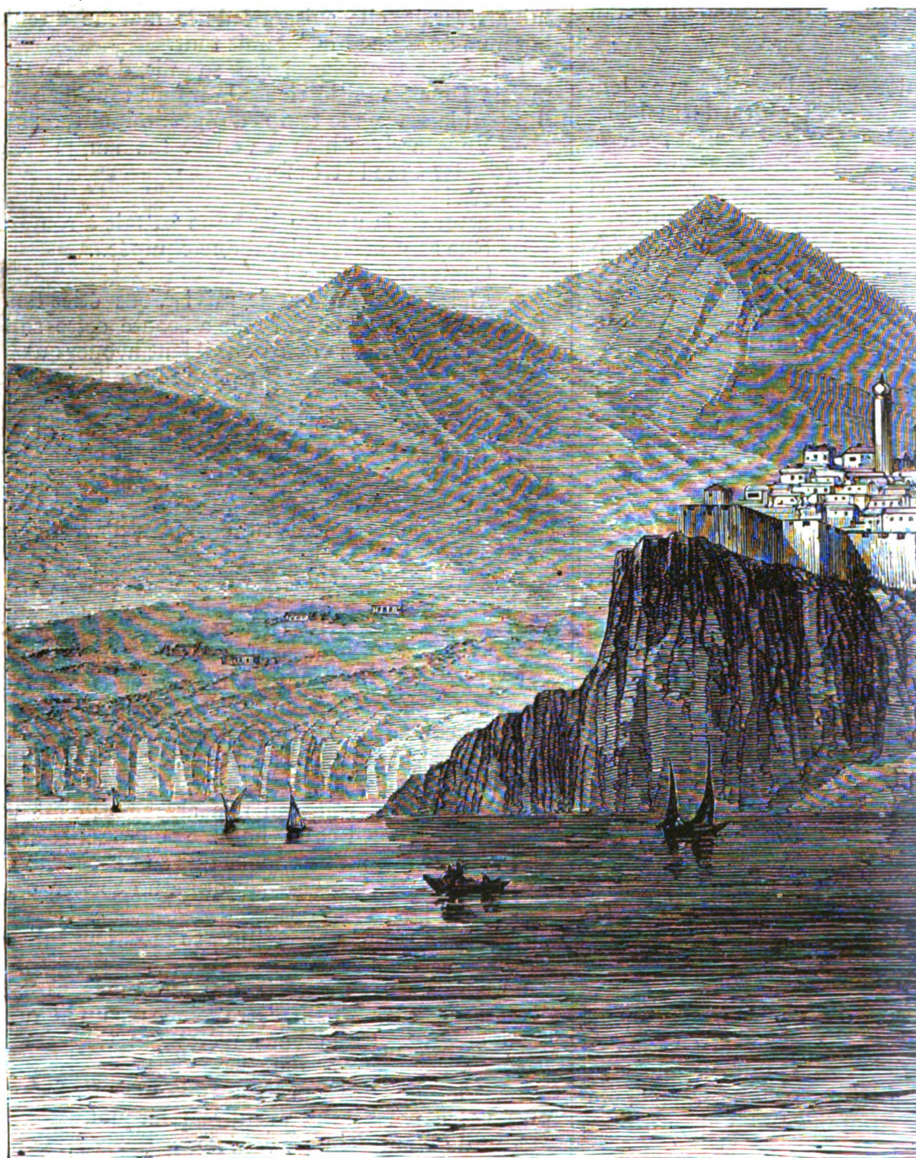
— Je m'en étais toujours doutée, une évaporée! Dans la rue elle avisa stationnant une élégante victoria qu'elle n'avait pas d'abord aperçue; l'équipage était irréprochable, quoique un peu criard, le cocher jeune, le cheval de haute allure. Voilà la voiture, se dit Mme de Hautmain, mais il s'agissait de savoir à qui appartenait cette voiture?

Elle commença par renvoyer la sienne, fit quelques pas, avisa un fiacre, s'y installa, et prit son poste à une distance convenable, mais suffisamment proche pour lui permettre de voir parfaitement l'individu qui monterait dans cette compromettante victoria.

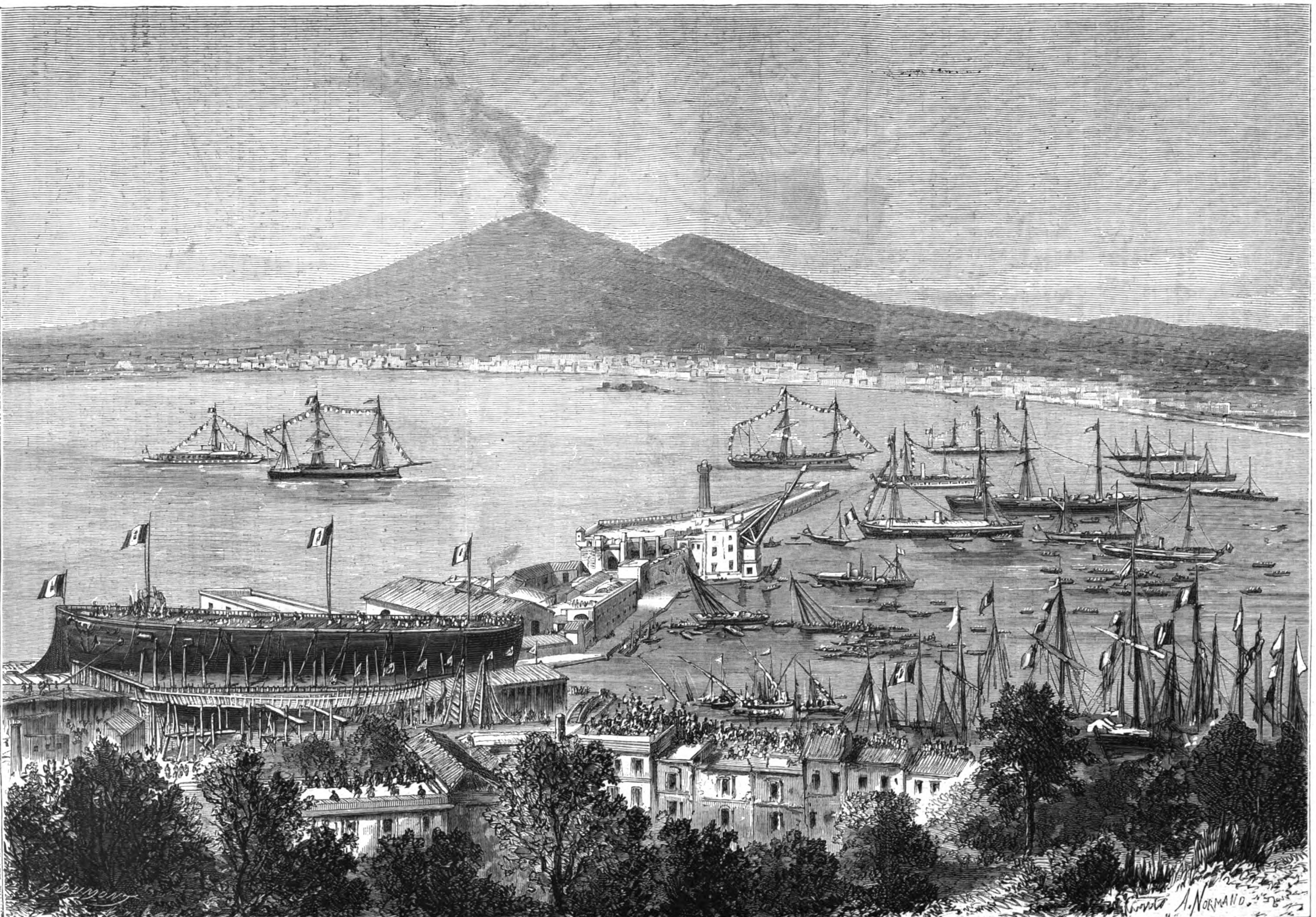
Le temps passa lentement, une demi-heure, une

LA DÉMONSTRATION NAVALE DES GRANDES

DULCIGNO : VUE GÉNÉRALE DE LA



LA FORTERESSE DE DULCIGNO



LE LANCEMENT DU NAVIRE CUIRASSÉ « ITALIA » A CASTELLAMARE, LE 29 SEPTEMBRE DERNIER

D'après une photographie de M. Mauri, de Naples, et un croquis de M. Lazzaro, correspondant particulier de l'*Illustration*.

REVUE FINANCIÈRE

Pendant ces huit derniers jours nous avons subi une baisse profonde, mais nous nous sommes vigoureusement relevés.

L'effondrement s'est produit à la fin de l'autre semaine, lorsqu'on a connu la réponse évasive de la Porte. Nos rentes n'ont pu tenir contre les offres énormes qui les accablaient; le Trois ancien est tombé a 84 25, l'Amortissable a 86 50. Mieux classé ou mieux soutenu, le Cinq s'est signalé par son énergique résistance, cependant il a du reculer jusqu'aux environs de 119 50.

La baisse s'est étendue aux Sociétés de Crédit, aux chemins et aux valeurs diverses, toutefois, avec modération; dans tous ces groupes, les pertes subies ont été médiocres.

Comme il fallait bien s'y attendre, elles ont été excessives dans le groupe des fonds étrangers; Italien, Russe, Florin, Hongrois ont été précipités pêle mêle aux cours les plus bas qu'ils eussent côtés depuis longtemps; sur le Hongrois la différence en mcins a été pendant un moment de trois unités.

Le point extrême de la baisse a été touché en bourse de samedi.

Lundi, les dépêches annonçant un changement imprévu dans les résolutions de la Porte ont déterminé une reprise soudaine et violente.

En quelques moments le Cinq s'est rétabli à 119 97 1/2, le Trois à 84 85. Tout le reste de la côte a montré la même élasticité et depuis cette séance *de réparation* la Bourse s'est contentée de discuter les cours reconquis avec tendance à les dépasser.

Elle fera bien cependant de s'y tenir.

Qu'elle n'oublie ni les périls mal dissimulés de la question d'Orient, ni les embarras du marché monétaire accusés par de formidables sorties d'or. Se tenir sur ses gardes et attendre est la meilleure tactique qu'elle puisse adopter.

Au milieu de ces variations, le Crédit Foncier de France ne pouvait rester immobile, il a payé son tribut à la faiblesse générale. Depuis la reprise aussi, il a regagné une partie du terrain perdu et ne tardera guère à coter de nouveau les cours qui lui sont dûs. L'Emission du Crédit Foncier d'Algérie terminée depuis a été pour lui un véritable succès; la prime de la nouvelle action reste considérable.

De nombreuses demandes achèvent de classer la Communale 1880 que le public vient prendre volontiers aux guichets de Paris et des recettes départementales.

Trois nouvelles affaires occupent notre marché.

Du 14 au 16 de ce mois, inclusivement ouvrira la souscription aux 25000 obligations de la *Compagnie parisienne de Voitures l'Urbaine*. J'ai dit quelles étaient les garanties de cet excellent titre, placement solide et rémunérateur pour l'épargne. Le prix de l'obligation est de 475 francs, jouissance du 1er octobre; elle rapporte 25 francs d'intérêt annuel et sera remboursée à 500 francs en 52 années.

Le 15 et le 16, émission de l'*English and French Bank* qui offre au public 25 000 actions de 252-50 francs libérées de 126 25. A Londres cette maison est banque de commission et d'escompte: à Paris, où en vertu d'un traité conclu avec la *Caisse de participation financière*, elle possède déjà une succursale, une clientèle nombreuse, des affaires et un journal, elle entreprendra les émissions et le placement avec toute garantie de succès. L'établissement de cette banque à Paris, sera profitable aux deux marchés, profitable surtout aux actionnaires. Le prix de l'action la rend accessible à toutes les classes de capitalistes.

Enfin, le 19 et le 20 aura lieu la vente de 7000 actions de la Société des anciennes Raffineries, Emile-Etienne et Cézard, de Nantes.

La Banque des Prêts à l'industrie a cru devoir donner son intelligent patronage à cette *affaire toute financière*, intéressante d'ailleurs à tant d'égards. Les Raffineries E. Etienne et Cézard, jouissent d'une notoriété universelle et leur production quotidienne de 125 000 kilos de sucre est devenue insuffisante; c'est pour la développer qu'elles augmentent leur capital social. Les résultats de leur dernier exercice sont fort encourageants, il a donné 1 500 000 francs de bénéfices: « *c'est-à-dire plus qu'il ne faut pour assurer au capital un dividende de 10 °/₀* » L'extension de nos raffineries est, il faut le reconnaître, parfaitement opportune; grâce au dégrèvement de l'impôt des sucres la consommation de cette denrée, va prendre un accroissement, dont il serait difficile de fixer la limite.

L'action est émise à 575 francs dont 50 francs seulement à verser en souscrivant.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

Le duc de Montpensier accompagné de toute sa famille est arrivé à l'Escurial. Sa majesté Alphonse XII a assisté avec son beau père à une messe célébrée dans le monastère à l'intention de la reine Mercedès. Le duc a du repartir pour son palais de Séville mardi.

Le roi Albert de Saxe vient d'arriver à Vienne en compagnie de l'empereur d'Autriche avec lequel il a chassé le chamois en Styrie.

Le grand duc Wladimir et la grande duchesse sont à Paris, venant de Biarritz. Ils sont accompagnés de leurs trois enfants, d'un aide de camp et d'une dame d'honneur. Les domestiques sont au nombre de quinze.

Le prince et la princesse d'Aremberg sont descendus à l'hôtel Meurice avec l'intention d'y séjourner jusqu'à la fin du mois.

La reine Isabelle sera de retour à Paris mercredi.

La princesse Louise d'Angleterre a quitté Paris mercredi matin pour retourner à Londres.

Le prince Higashi Ro Mya, de la famille impériale du Japon est attendu à la fin de ce mois, le prince séjournera à Paris tout l'hiver.

Il y a quelque jours, Mme la duchesse de Chartres, accompagnée de son mari en uniforme de colonel, s'est rendue à une invitation a dîner au château de Belbeuf; parmi les convives, la princesse de Sagan, en jupe rose, habit à la Polignac, le comte Pierre de Mornay, M. Charles Bocher. Mme de Belbeuf, toujours belle, portait une toilette genre XVIIIe siècle.

On parle du ret ur à Paris pour cet hiver, de la princesse de Metternich, actuellement au château de Bagna en Hongrie. Vers le mois de novembre, la princesse se rend au château de Plass où elle invite à des chasses magnifiques l'aristocratie du pays. Mme la comtesse de Pourtalès, chasseresse intrépide, va tous les ans y passer la saison, mais la mort récente de sa mère, la baronne de Bussière, retiendra vraisemblablement la comtesse au château de la Robertsau où elle reçoit sa famille et quelques intimes.

La cause carliste vient de faire une perte considérable en la personne de don Ramon de Tristany, décédé au château de son nom, près de Lérida.

Hier soir, chez Mme la comtesse de Brimont, on a joué la comédie; citons parmi les dames présentes, la comtesse de Nétumières, la comtesse de la Rochefoucauld, la vicomtesse de Puységur, etc., etc.

Réception fort brillante à Pregny, chez M. et Mme Bartholomi. Dans le concert du soir, la princesse Brancovano et la baronne de Caters se sont fait applaudir par une assistance des plus choisies.

La semaine passée une rencontre à l'épée entre M. Paul Sohège et M. Alphonse de Aldama a eu beaucoup de retentissement, les deux adversaires étant tous deux de première force.

Après 40 minutes de combat, M. Sohège a été atteint en pleine poitrine, mais le fer a heureusement porté sur une côte et la blessure n'aura pas de suites graves.

On avait annoncé à tort que M. de Valori était dans un état de danger à la suite du duel où il a été blessé; le prince est aujourd'hui dans un état très satisfaisant.

Un duel au pistolet a eu lieu a Ferney, entre M. le comte des Isnards et M. Joanne Magdeleine, rédacteur en chef du *Réveil du Midi*.

Après échange d'une balle sans résultat, l'honneur a été déclaré satisfait.

On annonce le mariage de M. Michel de Grilleau capitaine au 23e de ligne avec Mlle Marie de Banne d'Anéjan.

La prise de voile de Mlle Henriette de Neudilly, fille du comte Sosthène doit avoi[r] lieu Jeudi, dans la chapelle Sainte-Marie

Mardi, à Saint-Louis-d'Antin, le mariag[e] de M. Rhône avec Mlle Sauvage; monsei[-] gneur de Clermont a donné la bénédictio[n] nuptiale.

SPORT HIPPIQUE

La semaine est chargée. Après les cou[r]ses de dimanche, celles du lundi à E[n]ghien; mercredi, courses à la Chapelle-e[n-] Serval, et jeudi à la Marche. — Le mar[di] le Cesarewitch s'est couru à Newmark[et]

Les courses de Chanceaux-sur-Choisill[e] ont été semées de quelques contretem[ps] Aussi le military a été signalé par be[au]coup de chutes dont aucune de grave. [Le] vainqueur a été M. le vicomte de Vibr[...] montant sa jument *Eglantine*; le ba[ron] de Nexon sur *Mouton* second; *Turco* mo[nté] par M. Duval de Fraville est arrivé t[roi]sième. Autres accidents et fort nombr[eux] dans le Hunt steeple-chase, trois chev[aux] seulement ont terminé le parcours [...] gueur 1er *Kiss me Quick* et *Graziella*.

Courses du Bois-de-Boulogne. — 5e jour

Les tribunes sont dégarnies et ce [n'est] pas la faute du temps qui, dimanche, [était] réellement à souhait, mais il est mani[feste] que le monde élégant, les femmes sur[tout] se désintéressent des courses en [cette] saison, et si les Parieurs montrent pl[...]

constance
qu'un vic
force, ma
ayant at
des conj
à l'autre
sur déce
Le pri
de 3 ans
(3/1) à M
la II au
sième.
Le vai
son pro
grande
seconde
Mlle (
de la Ca
longue
été récl
R. Cou
le prix
Le 11
chevau
de 150
second
écarts
irrépr
cepen
et l'au
de M.
née e
Casca
tomn
très s
on a
juste
de p
Le
du jo
entr
plus
a r
tude
pote
Cloc
l'eff
L
et r
mè
trai
heu
7 n
arr
I
le
de
18
Da
ha
ui
8/
1
4/
c
N
l

trouvent dans la mer Méditerranée et ressemblent aux dorades. Ils présentent cette particularité curieuse que c'est le mâle qui couve les œufs en les conservant entre les cavités de sa bouche ou les feuillets de ses branchies. Les petits, lorsqu'ils sont éclos, trouvent longtemps dans la bouche paternelle un refuge contre le danger.

L'ensemble des observations de M. Lortet semblent démontrer que les eaux actuellement saumâtres du lac de Tibériade ont été jadis beaucoup plus salées. C'est sans doute au Jourdain qui le traverse que l'on doit attribuer l'adoucissement de ces eaux dont le niveau se trouve à deux cents mètres au-dessous du niveau de la mer.

La consommation du papier. — Liebig, le chimiste allemand bien connu, jugeait le degré de civilisation de différentes nations de son époque par la quantité de savon consommée: il serait plus juste maintenant de prendre comme terme de comparaison la production et surtout la consommation de papier, annuelle dans chaque Etat.

Relativement à la production, les Etats-Unis tiennent la tête de la liste avec un chiffre annuel de 207 000 000 kilogrammes ou de 207 000 tonnes. Viennent ensuite, dans un ordre décroissant, l'Allemagne, produisant 203 600 tonnes, l'Angleterre, 180 900, la France, 133,200, l'Autriche, 97,200, l'Italie, 50 600, la Russie, 32,400, l'Espagne 30 600, la Belgique qui, malgré l'exiguïté de son territoire, ne produit pas moins de 24 300 tonnes, la Suisse, 14,400 la Suède 13 500, la Hollande et le Portugal chacun 7 200, le Danemark, 4,500.

La Grèce, la Roumanie et la Turquie ne fabriquent presque pas de papier, mais en importent 11 700 tonnes annuellement.

L'Asie, l'Afrique, l'Australie, le Brésil et l'Amérique du Sud, le Mexique, l'Amérique centrale et le Canada ne produisent ensemble que 11 700 tonnes, mais en importent 21,600.

La quantité totale de papier fabriqué par les procédés Européens est de 1 026 000 tonnes, employée par 364 millions d'âmes sur une population totale évaluée à 1 423 millions. Les deux autres tiers de l'humanité n'emploient pas de papier ou se servent de papier anatique.

Relativement à la consommation de papier par tête d'habitant, l'Angleterre et les Etats-Unis sont au même niveau, chacun de ces pays employant 5 kilogrammes 1/2 de papier par tête. En Allemagne, la consommation est de 4 76, en Suisse de 4 54, en France et en Belgique 3 63, en Hollande 2 72, en Autriche 2 41, en Italie, en Suède et dans le Portugal, 1 8 kilogramme.

La valeur totale de la production annuelle du papier dans le monde entier peut-être évaluée *grosso modo*, entre 750 millions et un milliard de francs, La moitié de cette somme énorme se rapporte au papier d'impression.

Les cycles épidémiques. — Le Dr Ransome, de Manchester, s'appuyant sur des travaux et des recherches qui embrassent une période de plus de cent ans, de l'année 1774 à nos jours, croit pouvoir énoncer ce fait que les maladies épidémiques se manifestent dans leur pleine période d'activité à des intervalles réguliers qu'il appelle *cycles épidémiques*. Ainsi, le croup se représentait à son premier maximum après un cycle de quatre ans; la petite vérole un cycle de quatre à cinq ans (avant l'adoption de la vaccination); la rougeole, sept ans; la scarlatine, de vingt-cinq à trente ans. Ayant voulu se rendre compte si le maximum d'intensité des affections nommées correspondait avec le maximum ou le minimum de nombre ou d'étendue des taches du soleil, M. Ransome a avoué qu'il lui était impossible de pouvoir établir le moindre rapprochement entre les mouvements de ses taches et les variations d'intensité des affections épidémiques.

Les moustiques et l'accroissement de la population. — La science n'implique pas toujours et forcément la gravité si l'on en juge par ce petit fait divers que nous cueillons dans le *scientific american*, lequel l'a d'ailleurs cueilli lui-même dans l'*Arkansas Médical Monthly*.

« Un médecin voyageant dans les plaines de l'Arkansas était étonné de voir un si grand nombre d'enfants devant la porte de chaque maison. S'arrêtant devant l'une d'elles où la progéniture lui semblait particulièrement abondante, il s'informa auprès de la gardienne maternelle des causes de cette fécondité générale. « Oh, mon cher monsieur, répondit-elle, les moustiques sont si agaçants dans ce pays qu'il est impossible aux habitants de fermer l'œil de la nuit..... »

Les chemins de fer et la population. — Une table construite par le professeur *Stürmer*, de Bromberg, établit un rapport très intéressant entre la population et le développement des chemins de fer dans les principales contrées de l'Europe.

En Europe, la moyenne des chemins de fer est de 4,9 kilomètres par 10,000 habitants.

La Suisse tient la tête de la liste avec 10,8 kilomètres. Viennent ensuite, dans un ordre décroissant, la Grande-Bretagne avec 8,1; l'Allemagne 7,1; la France 6,3; l'Italie 2,9; la Russie 2,8; la Roumanie, 2,4; le Portugal 2,2; la Turquie 1,6.

La Grèce vient à la fin de la liste avec une proportion de 0,08 kilomètres par 10,000 habitants.

En Asie, il n'y a que 0,16 et en Afrique 0,17 kilomètres de chemins de fer pour le même nombre d'habitants.

Ces chiffres sont loin d'atteindre les proportions de ceux qui se rapportent à l'Amérique. Aux Etats-Unis, la proportion est de 3,29 kilomètres par 10,000 habitants, et l'Amérique entière atteint le chiffre de 17,2.

En Australie, la proportion est déjà de 10,6.

Les pays les moins peuplés, remarque le *Pall-Mall Gazette*, tiennent en général la tête de cette liste intéressante en ce sens qu'elle montre bien la densité comparative de la population et les facilités qui lui sont offertes pour le transport par voies ferrées.

La substance colorante des feuilles a reçu le nom de *chlorophylle;* quant aux couleurs des fleurs, on admet qu'elles sont dues à la présence dans les tissus végétaux de substances chimiques différentes pour chaque coloration. Un botaniste suisse, M. Schnetzler, a démontré par une série suivie d'expériences que la substance à laquelle les fleurs doivent leurs nuances douces ou chaudes, unies ou panachées, est la même que celle des feuilles. C'est encore la chlorophylle, mais la chlorophylle influencée et modifiée, tantôt par une substance acide, tantôt par une matière alcaline. Ainsi une fleur de pivoine étant mise dans l'alcool perd sa substance colorante qui se dissout dans l'alcool et le fait paraître violet. En ajoutant au liquide du sel d'oseille, corps acide, on le fait passer au rouge pur. Si le corps ajouté est de la soude, l'alcool devient, suivant la quantité d'alcali, violet, bleu ou vert.

La chlorophile dissoute dans l'alcool donne un liquide vert qui parait rouge, si on le regarde par transparence. Un phénomène identique se représente quand on regarde de la même manière le liquide vert provenant de la transformation par la soude de l'alcool d'abord violacé par la dissolution de la substance colorante d'une fleur de pivoine.

La conclusion tirée par le botaniste suisse de ses expériences sur de nombreuses espèces, c'est que la chlorophylle est l'unique matière colorante des fleurs, comme elle est celle des feuilles et que les différences de coloration des premières sont dues à l'action des substances alcalines ou acides que contiennent en proportions diverses tous les végétaux.

La ville de Lyon vient d'acquérir pour le Musée de sa Chambre de commerce, une collection d'environ quatre cents spécimens d'anciennes soieries japonaises façonnées depuis le XVIe siècle jusque vers le milieu du siècle actuel. Ces spécimens appartiennent aux bonnes époques de l'art japonais; elles sont une preuve de plus que l'art décoratif de l'extrême Orient est demeuré depuis longtemps stationnaire et, loin de continuer à *trouver*, s'est contenté de copier sans cesse les modèles anciens.

L'Almanach des noms, *expliquant 2800 noms de personnes*, vient de paraître chez Strauss. Tous les noms des personnes ont un sens souvent difficile à retrouver, parce qu'ils appartiennent à des langues plus ou moins connues et parce qu'ils sont plus ou moins altérés par le temps. Le 1er novembre de chaque année, cet almanach en donnera deux à trois mille.

Le **Livret-Chaix continental** du mois courant est en vente dans les gares et les librairies, et chez MM. A. Chaix et Cie, rue Bergère, 20, Paris.

1er vol. Services français, avec cartes générales coloriées des chemins de fer de la France et de l'Algérie. Prix 1 fr. 50.

2e vol. Services étrangers, trains français desservant les frontières, et services franco-internationaux, avec carte générale des chemins de fer du Continent. Prix: 2 francs. (Pour se rendre à l'étranger des divers points de la France, le voyageur n'a pas besoin de recourir au volume contenant les services français.)

Chaque volume renferme, en outre, un guide-sommaire indiquant les principales curiosités à voir dans les villes importantes, les stations balnéaires, etc.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Les journaux de la semaine ont fait un certain bruit autour du projet prêté à M. Turquet, de venir s'installer au Louvre, avec les bureaux de l'administration des Beaux-Arts; le récent incendie du pavillon de Flore était un argument tout trouvé pour montrer le danger qu'il y avait à laisser occuper des appartements privés dans le voisinage de nos collections nationales.

La vérité est qu'il n'y a encore aucune décision prise en ce moment; il n'est donc pas sans intérêt d'établir nettement les faits.

Les appartements du Louvre dont on parle, ont leur entrée cour Caulincourt, sur le quai, et se composent de deux entresols très bas, au-dessus desquels s'étend le musée. Depuis 1871, le gouverneur de Paris et les officiers de son état-major occupent ces locaux qu'habitait, sous l'empire, le général Fleury; les chevaux, les magasins à fourrages, les officiers, les gens de service, il y a là un péril permanent pour la sécurité du musée.

M. Turquet a obtenu du nouveau gouverneur de Paris, M. le général Clinchant, qu'il viendrait habiter l'hôtel de la place Vendôme, et un décret a été préparé, rendant au ministère des Beaux-Arts des locaux qui n'auraient jamais dû recevoir d'autre affectation.

Que fera maintenant M. le sous-secrétaire d'Etat? On nous affirme qu'il n'a encore rien arrêté: le projet dont il avait été question consistait purement et simplement, au cas où les petits entresols dont nous avons parlé n'auraient pu convenir pour exposer des œuvres d'art, à y transporter les bureaux de l'administration, entreposés depuis dix ans au Palais-Royal.

Il n'y a rien là, ce nous semble, qui soit de nature à émouvoir l'opinion, et le public ne pourrait que l'applaudir de voir remplacer l'état-major de M. le gouverneur de Paris et ses fourrages par des bureaux qui sont fermés tous les soirs à partir de six heures.

Une série d'intéressants concours vient d'avoir lieu à la manufacture de Sèvres.

Il s'agissait d'abord d'un service à dessert commandé par le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts. Le programme de ce concours indiquait que la décoration devait être très riche et avoir un caractère original, de façon à être distinguée nettement de celles des anciens types de la manufacture.

Trente-huit concurrents s'étaient présentés. Le 1er prix a été décerné à M. Mérigot, dont le service portera le nom.

Ce service ne coûtera pas moins de 25,000 francs et sera livré le 1er octobre 1882.

Le second concours était destiné à juger le buste de la République le mieux réussi. C'est M. Forgeot qui a été couronné.

Enfin, un troisième concours, relatif à la décoration d'un vase indou, a réuni une vingtaine de concurrents.

Le lauréat est M. Verdier, élève à la manufacture.

Mme Panthonnier, veuve de Selim-Bey, vient de léguer à l'Hôtel-Dieu un tableau signé Henri Scheffer, représentant le chirurgien Robert de Lamballe.

L'Union-Centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, va ouvrir au palais des Champs-Elysées une série de conférences gratuites pour les visiteurs de l'exposition du métal. La première doit être faite sur l'art des fers par M. Charles Blanc.

On se souvient que lorsque le vaisseau le *Magenta* sombra en rade des îles d'Hyères, il y avait à bord une collection d'*ex-voto*, sortes de petits monuments découverts parmi les ruines de Carthage par M. de Sainte-Marie, alors consul de France à Tunis.

Plus tard, les caisses renfermant ces précieux objets furent retirées du fond de la mer et expédiées à la Bibliothèque nationale.

Aujourd'hui, le public est admis à les visiter dans le vestibule situé à l'entrée du département des manuscrits.

Ces pierres sont au nombre de quatre-vingt-quatre.

Le sculpteur Barrias, lauréat du dernier concours pour le monument de la Défense de Paris, vient d'être chargé d'exécuter un monument, ayant le même caractère commémoratif, pour la ville de Saint-Quentin.

M. de Saint-Marceaux a reçu, de la municipalité de Versailles, la commande d'une statue de Bailly pour la salle du Jeu de Paume.

Le concours de ciselure pour la figure, institué par M. Villemsens, pour l'année 1880, sera ouvert le 28 novembre.

Les objets seront exposés publiquement du dimanche 28 novembre au dimanche 5 décembre de 10 heures à 4 heures, au siège de la Réunion des fabricants de bronze, rue Saint-Claude, 8 (au Marais).

La clôture officielle de l'Exposition de Bruxelles reste irrévocablement fixée au 15 octobre.

L'Exposition, officiellement fermée, restera probablement ouverte au public jusqu'au 27. Les exposants seront autorisés à vendre leurs objets et l'Exposition sera ainsi transformée en une vaste foire qui sera assurément fort originale.

Une exposition de photographie vient de s'ouvrir à Londres dans le local de la société des aquarellistes; elle durera jusqu'au 13 novembre prochain.

Quelques chiffres au sujet des achats faits à différentes expositions:

Le comité exécutif de l'Académie des Beaux-Arts de la nouvelle Galles du Sud, a acquis, à la dernière exposition de Sydney pour 116 500 francs de tableaux.

Les achats de la commission des Beaux-Arts du Hâvre, à la dernière exposition, se sont élevés à la somme de 40 000 francs.

Enfin, à l'exposition de Gand, la *Jeanne d'Arc* de M. Bastien-Lepage, a été payée 20 000 francs, et le *Bon Samaritain* de M. Morot, qui avait obtenu la médaille d'honneur au dernier Salon, s'est vendu 25 000 francs.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire d'un Forestier, par Prosper Chazel, 1 vol. in-18 (Hennuyer, éditeur, 51, rue Laffitte, bibliothèque du *Magasin des demoiselles*. — Les lecteurs de l'*Illustration* n'ont pas oublié la jolie nouvelle, intitulée *Un Héros inconnu*: c'est l'histoire d'un pauvre ermite qui, pour avoir sonné l'*Angélus* pendant la guerre, en Alsace, est accusé par l'ennemi d'avoir voulu sonner l'alarme et sauver les francs tireurs des mains des Prussiens. Ce n'est qu'un épisode du charmant volume de M. Prosper Chazel, qui en contient plusieurs autres non moins spirituellement contés, *Souvenirs d'enfance, Souvenirs d'Alsace*, encadrant une gracieuse histoire qui s'assombrit à la fin dans les scènes de l'invasion. Les lecteurs de l'*Illustration* voudront compléter cette aimable et intéressante lecture, que l'intelligent éditeur de la bibliothèque du *Magasin des Demoiselles* a bien fait d'admettre dans sa collection.

Deux mois de missions en Italie, par Félix Pécault, 1 vol. in-12, (Hachette, éditeur). — Le présent volume est composé des lettres publiées par l'auteur dans le *Temps* et dans le *Journal de l'instruction publique*: ces lettres ont été dictées au cours d'un voyage entrepris par ordre du ministre de l'Instruction de France, à l'effet d'étudier l'Italie au point de vue de ses écoles et de l'état où s'y trouve l'instruction. L'auteur a développé et étendu le champ de ses observations et s'est tout naturellement préoccupé en rédigeant ses notes de la situation de la France et de tous les éléments d'intérêt qui naissent d'une comparaison.

Écrits inédits de Saint-Simon, publiées par M. P. Faugère, t. II. Mélanges in-8°. (Hachette, éditeur.) — Le morceau capital de cette seconde partie du recueil est un *Mémoire sur les légitimés*. Saint-Simon poursuit dans les méfaits des descendants de cette espèce les conséquences de l'inconduite des pères, comme si elles se produisaient en vertu d'une loi fatale, et traite ce sujet avec la conviction ardente qui lui est propre, en s'inspirant des plus hautes considérations de morale, de politique et d'intérêt public. Un autre morceau fort intéressant est consacré aux *confesseurs du roi*. On y voit avec quel art les jésuites se sont emparés de ce poste et se le sont transmis, comme une sorte d'héritage, jusqu'à la mort du roi: on y voit le parti qu'ils en surent tirer et le mal qui en résulta pour la France. Des *Vues sur l'avenir de la France* se lisent également avec grand intérêt: un beau portrait de Bossuet termine le volume, et c'est quelque chose qu'une telle image tracée de la main d'un tel maître!

Voyage de Bougainville, raconté par lui-même, 1 vol. in-12 (M. Dreyfous, éditeur.) — Signalons, dans la *Bibliothèque des Voyages*, l'intéressant récit tracé de la main même du célèbre capitaine, qui fut en même temps qu'un grand navigateur, un de nos savants les plus distingués.

L'Héritière, par Florence Montgomery, 2 vol. in-12 (Calmann-Lévy, éditeur). — Il était une fois deux frères, dont l'un avait toutes les vertus et l'autre tous les vices. Tous deux étant mariés eurent des enfants, mais le frère vicieux eut un fils et le frère vertueux eut une fille, ce dont ce dernier était très-marri, ne voulant pas laisser sa fortune aux descendants de son frère, ni à sa fille avec qui son nom devait s'éteindre. Heureusement, le neveu ne ressemblait en rien à son père: il était, au contraire, en tout le portrait de son oncle, qui le vit, l'aima, l'adopta, lui donna son nom et sa fille. Les deux enfants s'épousèrent et, dit l'histoire, ils eurent beaucoup d'enfants. En deux mots, telle est l'*Héritière*; la jeune

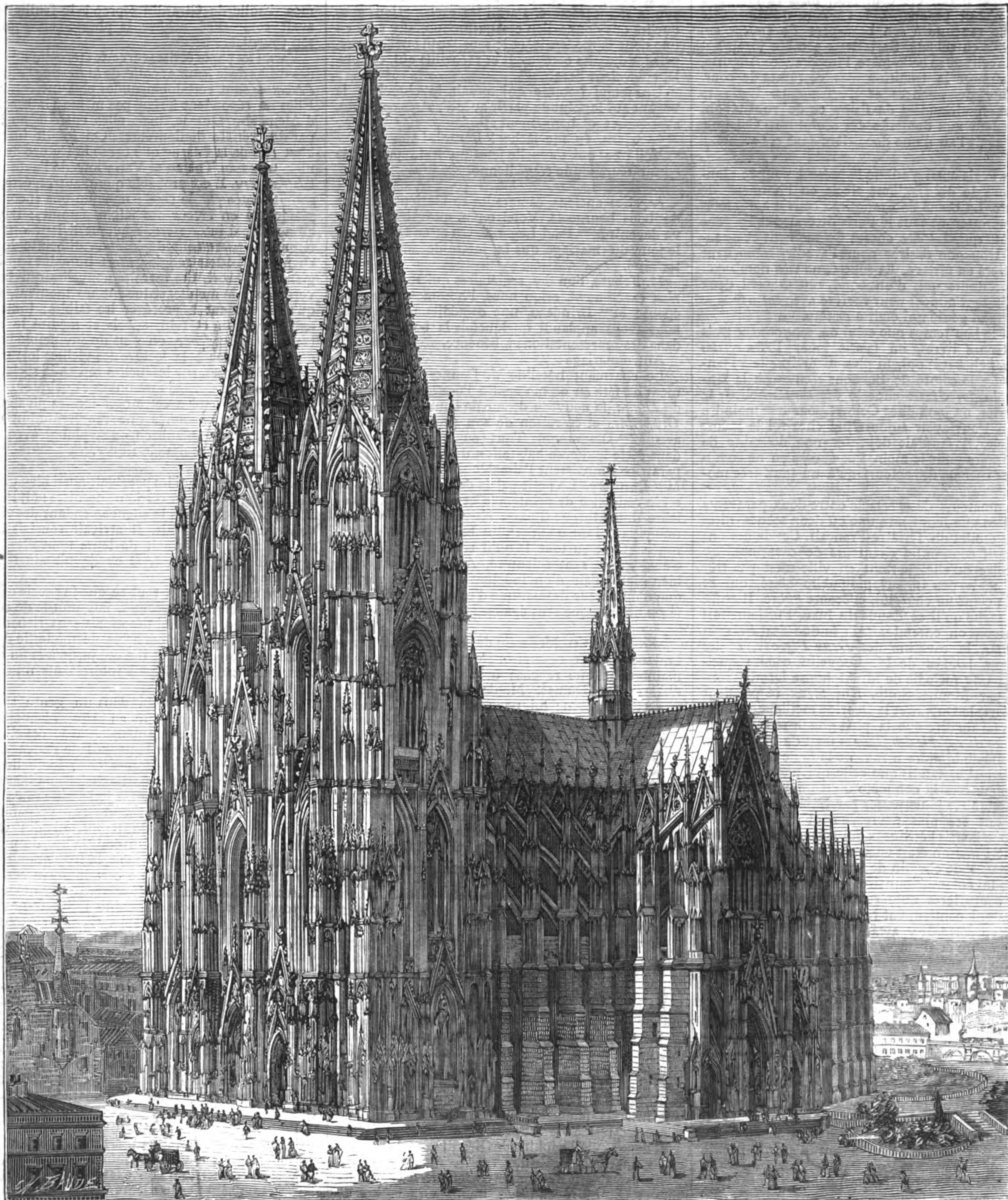
L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1965
SAMEDI 23 OCTOBRE 1880
BUREAUX, 13. RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.



LA CATHÉDRALE DE COLOGNE, INAUGURÉE LE 15 OCTOBRE 1880

COURRIER DE PARIS

Les fêtes données à Cologne à l'occasion de l'achèvement de la cathédrale ont été les représentations à sensation du moment. La voici donc finie, cette basilique qui devait n'être jamais terminée. Le diable, qui, selon les vieilles superstitions, s'opposerait éternellement à son achèvement, a reçu là un fameux camouflet! Il est agréable de constater qu'il ne triomphe pas partout. Les illuminations, les cortèges, ont été magnifiques; et si la princesse impériale Victoire, femme de l'héritier de l'empire d'Allemagne, eût porté un costume brillant, la joie du peuple aurait été complète; mais la princesse seule n'était pas parée. On assure qu'elle garde quelque rancune à son beau-père de traiter ses petits-fils en soldats. Sa toilette sombre jurait auprès de celle de sa belle-mère, l'impératrice Augusta, qui conserve la tradition des costumes de cour, éclatants de nuances et d'ornements. Les rues étaient enguirlandées de fleurs et de rubans qui grimpaient aux dentelles des sculptures; Cologne, enfin, avait l'air d'une douairière dans ses atours.

∿∿ Paris aussi a oublié le présent pour se plonger dans le dix-septième siècle en l'honneur de Molière. La Comédie-Française a convié à des fêtes qui intéresseront tout le Paris littéraire et les gens de goût, qui, las des choses du moment et ne sachant trop que désirer pour l'avenir, retournent volontiers en arrière. Ils sont donc très nombreux les spectateurs qui, d'un bond, ont franchi deux cent dix-sept années pour revivre avec cette troupe et le grand génie qui était à sa tête.

Oh! le bon temps que celui où, moyennant trois cent trente livres, on faisait jouer l'*Ecole des Femmes* chez soi; oui, ni plus ni moins; le 29 janvier 1663, le comte de Soissons s'en passa la fantaisie; le 30, c'était chez le duc de Richelieu; le 1er février, on joua chez Colbert pour une moindre somme. Pour avoir aujourd'hui chez soi le même spectacle, il faudrait dépenser une douzaine de mille francs pour le moins; et encore en ne comptant les cachets des acteurs qu'à un taux très modeste.

Les amateurs de spectacle entre deux paravents savent ce que leur coûte une ou deux scènes, dites par les étoiles du Théâtre-Français. Ces dames ont leur tarif comme les chanteurs de cavatines. Le répertoire qu'elles portent en ville n'est pas très varié, mais peu importe; le public blasé, qui se paye la comédie chez lui, n'écoute guère. Il suffit qu'on sache qu'il se donne du luxe. Plusieurs fois par hiver, on entend ainsi : le duo des *Femmes Savantes*, la cavatine des *Deux Pigeons*, et les chansons bouffes de M. Coquelin cadet; quelquefois une mélodie de M. Alphonse Daudet soupirée par Monnet-Sully. Nos aïeux se payaient les Béjart, la Duparc et la Debrie à meilleur compte; il est vrai de dire que la plus grosse recette de la *Critique de l'Ecole des femmes* était de 1731 livres. Ce jubilé de Molière a ramené la foule à la Comédie-Française, tandis que celle qui naguère l'attirait vogue vers la conquête d'un nouveau monde.

Les derniers jours passés par Sarah Bernhardt à Paris ont été plus fiévreusement agités que ne pourront jamais l'être ceux qui l'attendent en Amérique. Sa maison était encombrée comme une salle de bagages de chemin de fer. Les emballeurs tapaient, les commissionnaires criaient, les modistes et les couturières numérotaient les caisses et les paniers qui contiennent les merveilleuses toilettes qu'elle emporte. Il y avait des colis grands comme une chambre et d'autres à porter à la main. Sarah, ne l'oubliez pas, voyage en comédienne, mais aussi en peintre et en sculpteur. Elle a terminé pour Messieurs les amateurs américains une statue d'Ophélie qui a tout ce qu'il faut pour faire commettre des folies. Elle emporte des groupes, des bustes, des tableaux commencés, des terres cuites ébauchées. Il y a chez elle comme un parti pris de satisfaire à toutes les demandes et d'être prête à toutes les éventualités. Donc, si d'aventure, ce qui n'est pas probable, les malheurs de l'infortunée *Froufrou*, l'agonie d'*Adrienne Lecouvreur*, la rédemption de la *Dame aux Camélias*, laissaient les Américains froids, Sarah aurait d'autres flèches à leur décocher.

Ce départ aux apprêts formidables a eu ses incidents comiques. Pour répondre aux instances de ses nombreux amis, Mlle Sarah Bernhardt avait accepté pour les derniers jours qu'elle passait en France, beaucoup de déjeuners et de dîners en double et en triple. C'était à qui verserait à la charmante dona Sol le coup de l'étrier. Malgré une mémoire prodigieuse la multiplicité des engagements a produit quelque confusion dans la cervelle de notre artiste et il est arrivé plusieurs fois qu'au même moment on venait la réclamer pour manger des repas acceptés par elle chez divers amphytrions. Les vestons à la dernière mode, les gilets en cœur, les cravates blanches, les boutonnières fleuries, se trouvaient sur son seuil à la même minute, vers midi ou vers sept heures pour l'enlever et la faire asseoir devant un poulet sauté chasseur, un filet de bœuf ou un homard à l'américaine. Alors ceux qu'elle avait oubliés s'inclinaient avec tristesse ou peignaient aigrement leur mécontentement à l'aide de quelques mots de reproches. Chacun a son caractère. Parmi les exclamations auxquelles ont donné lieu ces quiproquo, il y en a eu une dont la modernité et le sans façon ont fort surpris les dineurs compassés et recueillis qui, ce soir-là, enlevaient Sarah.

Un jeune homme qui venait la chercher, la voyant sur le point de partir avec d'autres convives, s'est écrié tout bonnement :

— Tiens, tu me lâches! Bonsoir!

Voilà ce qui s'appelle jeter un froid parmi les admirateurs d'une tragédienne.

∿∿ Ses anciens camarades se marient comme de bons bourgeois. Voici enfin, que Mlle Samary va devenir Mme Paul Lagarde. On attend pour fixer le jour du mariage que le jubilé de Molière soit terminé.

M. Febvre, l'un des sociétaires qui représente le plus exactement, selon nous, l'homme du monde, épouse Mme Brindeau, une comédienne fine, dont nous avons applaudi quelquefois la bonne diction dans des représentations à bénéfice.

Autre mariage :

Le charmant hôtel de M. Dennery est doublement en fête en ce moment à l'occasion du succès de *Diana*, le nouveau drame de l'auteur des *Deux Orphelines* et en raison de son prochain mariage avec Mme Desgranges. Tous ceux qui ont été reçus dans cette luxueuse habitation de l'avenue de l'Impératrice connaissent l'aimable sourire de la future Mme Dennery. Le petit palais des Champs-Elysées est la résidence de printemps et d'automne du célèbre dramaturge; il passe l'hiver à Antibes dans une villa qui est une des plus belles de la Méditerranée. C'est surtout là qu'il travaille, très silencieux, grave sans solennité. Adolphe Dennery a bien plutôt l'air d'un indolent de l'ancien régime que d'un auteur dramatique d'une activité et d'une fécondité presque sans égales.

∿∿ Son voisin, M. Emile de Girardin, peut pourtant soutenir la comparaison; le voici qui nous donne maintenant une réponse à la dernière brochure d'Alexandre Dumas. M. de Girardin touche à tout et il a raison; lui, pour travailler, n'a pas besoin du regard bleu de la Méditerranée; il travaille en dormant, en lisant, en mangeant, en faisant sa barbe.

Son hôtel de la rue Pauquet est une des demeures les plus somptueuses de ce quartier des Champs-Elysées qui ne peut être habité que par les gens qui ont beaucoup de chevaux dans leurs écuries. Le rez-de-chaussée est une sorte de musée précieux dont Rachel, la tragédienne incomparable, est la souveraine. Elle est représentée bien des fois dans ces vastes salons où tous les étrangers de distinction, Paris-politique, Paris-artiste, Paris-mondain, viennent s'asseoir à côté d'un des plus aimables maîtres de maison de Paris.

Il est secondé pour faire les honneurs de chez lui par sa belle-fille née Vimercati et par son fils.

Quelqu'un lui demandait un jour quelle était la carrière de ce fils qu'il adore :

— Mon fils ne fait rien. Je fais tant de choses qu'il est occupé suffisamment à me regarder faire.

Un grand nombre de célébrités européennes ont été hospitalisées dans cet hôtel toujours vivant où tant de gens sont allés pour traiter d'affaires et retournent en amis toujours.

Malgré les travaux formidables et la multiplicité des intérêts financiers du célèbre publiciste, une place est restée vide auprès de lui : celle qu'occupait dans sa vie Delphine de Girardin. — L'homme a besoin, nous disait-il, d'une femme qui lui demande quand il rentre ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, et s'il ne répond pas toujours la vérité, au moins il sent qu'il existe un être qui s'inquiète de lui.

C'est dans ce spacieux appartement du premier étage où sont la chambre et le cabinet de travail de M. de Girardin qu'a été écrit cet éloquent plaidoyer : *la Femme l'égale de l'Homme*. Le mobilier de la chambre à coucher du directeur de *la France* est celui même de la première Mme de Girardin; les tentures et les meubles sont en velours noir, agrémenté de jaune. Son cabinet de travail d'une nuance sévère, ouvre ses fenêtres sur de grands arbres dont l'ombre arrive presque jusqu'au bureau où le prodigieux travailleur écrit sur toutes les questions avec un égal entrain. Si un visiteur est admis, il pose la plume, cause du sujet qui l'amène brièvement comme un homme qui sait le prix du temps pour lui et pour les autres; il est simple et cordial, aimable sans banalité. Dès que la visite est terminée et la porte à peine refermée, Emile de Girardin reprend le feuillet qu'il avait commencé, achève la phrase et continue son travail.

Parmi les pages écrites sur cette éternelle question des droits de la femme : celles de *la Femme l'égale de l'Homme* sont certainement les plus intéressantes. Elles ne répondent à rien, pas même à la brochure d'Alexandre Dumas, mais elles entrent au cœur par des vérités douloureuses. On les lit jusqu'au bout et sans la fatigue que cause la lecture du dernier morceau Thème et Variations de l'auteur de l'*Etrangère*. Il est probable que d'autres écrivains seront tentés par le sujet; nous aurons encore des plaidoyers en faveur des faibles femmes; il y en aura peu qui intéresseront autant à leur cause et feront si sincèrement déplorer la difficulté de rien changer aux lois religieuses et humaines qui régissent leur sort. Ces morales nouvelles qui bouleverseraient le monde, séduisent un moment, puisqu'elles tendent à protéger les faibles; toutefois, après avoir lu et relu, appris et médité le sujet traité *à la moderne*, on sent un invincible besoin de se retremper à la lecture des vieilles lois morales et religieuses, sur lesquelles repose la société de notre pays; et nous ajouterons que quelques esprits mûrs ont savouré à cette occasion les plus graves bouquins, comme après une représentation de la *Belle Hélène*, d'Offenbach, on se plonge avec délires dans la lecture des classiques.

∿∿ Un érudit qui les possédait aussi bien qu'une bibliothèque est mort ces jours derniers : M. Peisse. Il gardait quelquefois le silence pendant des visites qu'il faisait à ses amis. Il arrivait, souriait bienveillamment, s'informait de leurs nouvelles, s'asseyait et ne disait mot. Il expliquait ainsi cette manière d'être :

— Je crois avoir dit tout ce que je savais d'intéressant ; je crois donc tout à fait inutile de continuer à parler. Je vivrai désormais sans rien dire...

Heureusement que ces accès de modestie du savant ne duraient pas; et il a été jusqu'à la fin de sa vie un des causeurs les plus intéressants du siècle.

∿∿ Une savante aussi dans un genre spécial vient de terminer ces jours en prison : l'émailleuse Rachel que de fréquents démêlés avec ses clientes amenait souvent aux tribunaux. Elle s'engageait à rendre la beauté aux femmes chez lesquelles elle périclitait. On faisait avec Rachel l'émailleuse un forfait pour devenir ou rester jolie. Elle réussissait presque toujours; seulement ses préparations n'étaient pas à l'abri du temps, ni des variations de l'atmosphère. On était belle de par les onguents de l'émailleuse, mais la trop grande chaleur, ou les émanations de certaines sources opéraient des changements désastreux. Or, quand on a payé quarante ou cinquante mille francs son éclat, on le veut inaltérable. C'était surtout en Angleterre où le culte de la blancheur est fervent que l'émailleuse Rachel exerçait ses talents. Cette femme inventeur de sachets parfumés et mystérieux, a fini ses jours sur la paille humide d'une prison. Elle a livré quelques uns de ses secrets de beauté à l'une de ses filles qui a laissé là la parfumerie pour devenir chanteuse. Elle a remporté déjà des succès en Italie et en Angleterre; le maître Verdi lui a prédit un bel avenir artistique. Quelque jour nous l'applaudirons sur une de nos scènes parisiennes. Elle ne pratique l'émaillage maternel que sur elle-même.

Les cosmétiques ont de tout temps joué des tours terribles à leurs desservantes. Sans parler des empoisonnements, névralgies, infirmités, dont ils sont coupables, désastres qu'on exagère peut être pour rendre les coquettes prudentes, il est juste de constater que tout émaillage est essentiellement facétieux. On nous raconte qu'un jour de courses d'Epsom, la belle comtesse Merlin voulant raviver

par un éclat emprunté, la fraîcheur d'une carnation un peu endommagée par les fatigues d'une saison de plaisirs à Londres, eut l'idée d'employer une eau de beauté et un fard qu'elle avait apportés de Paris sur les recommandations d'une personne qui avait toute sa confiance.

Au départ de Londres, l'effet était admirable : elle avait vingt ans!

Avant d'arriver à destination, l'air saturé des principes désorganisateurs des matières qui composaient la fraîcheur de la comtesse Merlin avait changé la jeune et blanche créole en vieille négresse.

EGO.

NOS GRAVURES

L'INAUGURATION DE LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

L'inauguration de la cathédrale de Cologne, dont nous parlions dernièrement dans ce journal, a eu lieu le 15 octobre. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit alors de l'admirable édifice gothique, dont nous donnons d'ailleurs une vue en tête de ce numéro, ce qui nous dispense de le décrire. Rappelons seulement que c'est vers 1842, deux ans après la fondation de la société (la *Dombauverein*), constituée en vue de l'achèvement de la cathédrale, que les travaux ont été repris. Douze ans plus tard, le chœur, mutilé au XVIII^e siècle par les chanoines sans esprit et sans goût qui composaient son chapitre, était terminé, ainsi que les transepts; et les piliers de la nef, consacrée en 1848, s'élevaient à toute leur hauteur. Restaient la voûte et les deux tours, qui devaient encore, malgré toute l'activité avec laquelle les travaux ont été poussés, demander un peu plus de vingt-cinq ans pour leur complet achèvement. C'est le 14 août de cette année qu'a été posée, mais non scellée, la dernière pierre du monument; elle ne devait l'être que le jour de l'inauguration solennelle, qui a été l'occasion de fêtes brillantes.

L'empereur Guillaume est venu tout exprès de Brühl, avec l'impératrice, pour présider la cérémonie.

Il est arrivé à neuf heures à l'hôtel du Gouvernement, où l'attendaient, outre les notabilités de l'Allemagne, le prince héritier, les membres de la famille royale de Prusse et tous les princes souverains de l'Allemagne, moins les rois de Bavière et de Wurtemberg, qui s'étaient fait représenter. C'est également à l'Hôtel du gouvernement, que se rendit, bannières, pennons et oriflammes au vent, un peu après l'arrivée de l'empereur, et pour y défiler devant lui, le cortège des sociétés et des corps de métiers qui ont concouru à l'achèvement de la cathédrale : le *Dombauverein* et le *Thurmverein*, et leurs nombreuses affiliations. Ce cortège s'était formé sur le Neumarkt, la plus grande place de Cologne.

La députation des corporations en formait certainement la partie la plus originale. Chaque membre portait les insignes de sa profession : les maçons, le grand tablier en cuir blanchi; les charpentiers, le tablier en cuir fauve; ceux-ci, tenant à la main le marteau, ceux-là, la scie, un autre, les tenailles, ces derniers, uniformément armés d'une grande équerre en acier, ornée de pompons et de rosettes.

Après le défilé, service religieux : à la cathédrale, pour les catholiques; à la Trinité, pour l'empereur et les protestants. Le service évangélique terminé, l'empereur se rendit à son tour à la cathédrale, où fut chanté un *Te Deum;* puis, suivi de la cour, il sortit par le portail du sud pour gagner, avec l'impératrice, la tribune impériale, élevée, au milieu des autres tribunes, sur la place de l'église. A peine avait-il pris place que s'avança l'architecte du monument, une grande feuille de parchemin à la main, qu'il fit signer au souverain après en avoir donné lecture : c'était le procès-verbal d'inauguration. Puis vinrent les discours de rigueur. Finalement, le signal ayant été donné, l'étendard impérial fut hissé au sommet de l'édifice, et tandis que les cloches sonnaient à toute volée, que tonnait l'artillerie et que toutes les musiques jouaient l'air national, la dernière pierre fut scellée, au milieu des applaudissements des spectateurs. La cérémonie officielle était terminée.

Inutile de parler de la fête : rues pavoisées, arcs de triomphe, illuminations, feux de Bengale et le reste : c'est le programme connu. Ajoutons : foule énorme rayonnante de joie, toute frémissante d'enthousiasme, la même joie et le même enthousiasme que le 4 septembre 1842, date de la seconde fondation de la cathédrale, qui fut aussi un jour de fête dont Cologne n'a jamais perdu le souvenir.

« DIANA », AU THÉATRE DE L'AMBIGU

La scène se passe sous Louis XVI, en Auvergne, au château du comte de Maillepré qui a été, il y a longtemps déjà, gouverneur de l'Inde-Française. Le comte et la comtesse sont dans la désolation. Armand, leur fils unique, officier de marine à bord de l'*Astrée*, était en croisière dans la mer des Indes. Or, cette frégate, attaquée par des pirates maltais, a été pillée et coulée par eux, et l'on ne doute pas au château que le jeune officier n'ait péri avec tout l'équipage.

Il n'en était rien cependant.

Tout à coup, à la grande joie du père et de la mère, le jeune homme survient. Il a échappé au sort de ses compagnons d'armes. Mais, comment? Voici. Encore à terre au moment où l'*Astrée* allait lever l'ancre, il se disposait à regagner son bord, lorsqu'il apprit que l'habitation du gouverneur, du successeur de son père, du baron d'Armagny, dont il aimait la fille Henriette, était menacée par une révolte des indigènes. Il courut donc pour sauver la jeune fille, y parvint; mais quand deux heures plus tard il revint pour s'embarquer, la frégate était partie. C'est ainsi qu'il avait été préservé, malgré lui, mais aussi qu'il était devenu déserteur, d'après la loi. Sa conscience pourtant n'a rien à lui reprocher, et c'est aussi l'avis de M. de Maillepré, à qui il raconte tout ce qui s'est passé. Par suite, voilà le bonheur rentré au château, où Armand a encore la joie de retrouver le baron et sa fille, revenus en France après la révolte dont nous avons parlé. Il va donc pouvoir épouser celle qu'il aime; car le moyen que M. d'Armagny lui refuse la main d'Henriette? En effet, ce n'est pas du côté du baron que viendra l'obstacle; car l'obstacle, c'est-à-dire le drame, la terreur, va venir, ou plutôt il est venu.

Au moment où tout s'arrange au gré du jeune homme, voilà qu'une femme apparait, tout de noir habillée. Après s'être introduite sous un faux nom, cette femme révèle à Armand qui elle est. Elle s'appelle Diana. Elle est la fille d'un forban qu'autrefois M. de Maillepré, alors qu'il était gouverneur de l'Inde, a fait fouetter et marquer pour ses méfaits, et elle a juré de venger son père. C'est elle qui a armé l'escadre des pirates, préparé la révolte contre M. d'Armagny, entraîné Armand en menaçant Henriette et fait de lui un déserteur dont le sort est entre ses mains, car elle possède le livre du bord sur lequel le commandant de l'*Astrée* a consigné l'acte de désertion dont on peut aujourd'hui lui demander compte. Elle a apporté ce livre en France et elle le fera remettre à qui de droit, c'est-à-dire condamner le jeune officier à mort, s'il ne consent à l'épouser, et si le comte de Maillepré ne s'engage à faire réhabiliter la mémoire de son père.

Epouvanté par cette déclaration de la jeune fille, Armand demande conseil à son père, qui a avec Diana une explication très vive. Cette explication l'a tellement surexcité, que, ne pouvant dormir, il a recours à un narcotique, qui doit lui procurer quelques instants d'un repos indispensable. Alors, il a un rêve, ou plutôt une vision qui fait le sujet de notre premier dessin. Du canapé sur lequel il s'est jeté, M. de Maillepré, aperçoit tout à coup devant lui le conseil de guerre en train de juger son fils. D'un côté se tient Armand, et de l'autre Diana, son accusatrice. La condamnation est sûre; bientôt l'arrêt fatal est prononcé. Coup de tonnerre qui réveille le comte en sursaut. Mais non, il ne le réveille pas, disons-le tout de suite. Le comte dort toujours, mais d'un sommeil magnétique, car il est somnambule, ce que tout le monde ignore, sauf son ami, M. de Malesherbes qu'un jour dans sa jeunesse il a blessé, étant dans cet état. Une idée de meurtre s'était tout à l'heure emparée de lui pendant son explication avec Diana. Il l'avait d'abord victorieusement chassée. Maintenant cette idée est revenue, et elle le domine entièrement. Il se lève, saisit son épée et de ce pas saccadé, automatique qui est celui d'un somnambule, il se dirige vers le pavillon où loge Diana, qu'il tue; puis, après s'être emparé du terrible livre de bord, il traîne le corps dans le parc et le précipite au fond d'un ravin. Armand a été témoin du crime inconscient de son père, et c'est à peine s'il ose en croire ses yeux. Il lui faut cependant bien se rendre à l'évidence, et il fera tout pour sauver le comte, car Diana n'est pas morte et l'accusera certainement. On vient de la retirer du fond du précipice où elle gisait, et on la rapporte au château, sanglante et la poitrine trouée. C'est la scène capitale du troisième acte, que représente notre second dessin. Diana s'appuie mourante sur le lieutenant-criminel. A sa droite sont le baron d'Armagny et sa fille, à sa gauche, M^{me} de Maillepré et, derrière celle-ci, un groupe formé par Armand et son père. Interrogée, Diana, qui ne peut parler, indique ce groupe du doigt pour désigner son assassin, puis elle expire.

Mais qui a-t-elle désigné? Qui est l'assassin? Armand ou M. de Maillepré?

—C'est moi! s'écrie le jeune homme, pour sauver son père.

La justice suit alors son cours, et Armand va être condamné à mort quand, heureusement, la vérité se découvre et rend inutile son sacrifice. M. de Maillepré retrouve, taché de sang, dans un coffre-fort dont lui seul connait le secret, le livre de bord qui a été la cause du meurtre.

Qui a mis là ce livre?

Lui, nécessairement.

Mais, comment cela s'est-il fait?

Le mot de l'énigme lui est fourni par son ami M. de Malesherbes, qui arrive à propos pour lui apprendre qu'il est somnambule, et qui accepte le ministère que lui offre le roi tout exprès pour faire mettre en liberté Armand, l'arracher au conseil de guerre et rayer son procès d'autorité, malgré le lieutenant criminel. Le jeune officier épousera donc Henriette, grâce au pouvoir absolu, qui avait du bon, comme on voit.

Pas un mot de critique, n'est-ce pas? L'œuvre est ce qu'elle devait être, eu égard au milieu auquel elle était destinée. Conçue autrement, eût-elle eu le grand succès qu'elle vient d'obtenir? Le doute est permis. Ajoutons qu'elle est interprétée comme elle demandait à l'être, par des acteurs faits exprès pour elle comme elle a été faite exprès pour son public. Comme de juste, on a donc beaucoup applaudi M. Lacressonnière (de Maillepré), M. Abel (Armand), M^{me} Jane Essler (M^{me} de Maillepré) et Diana, c'est-à-dire M^{lle} Lina Munte.

LA VILLE DE TANGER ET LE DÉPART DES PÈLERINS POUR LA MECQUE.

En ce moment, le port de Tanger présente un spectacle fort pittoresque et de la plus grande animation. C'est que voici pour les fidèles l'époque du départ pour le grand pèlerinage que tout croyant est tenu de faire une fois par an. Aussi les environs de la ville sont-ils remplis de campements de pèlerins venus de tous les coins de l'Afrique pour s'embarquer sur les grands vapeurs anglais qui se chargent annuellement, à des prix très réduits, de les transporter là où les appelle leur foi. La majeure partie de ces pèlerins se compose de pauvres gens qui sont souvent obligés de demander à l'aumône la modeste somme que coûtera leur passage. En attendant, ils vivent comme ils peuvent sous la tente. Heureusement qu'ils sont sobres autant au moins que fidèles observateurs des prescriptions du Coran, ne mangeant pas toujours à leur faim, mais formulant à tout propos la profession de foi recommandée et ne manquant jamais de faire les cinq prières quotidiennes de rigueur. Dans quelques jours tout ce monde là aura disparu; qu'Allah les conduise. « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

La ville de Tanger s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une colline. Une grande rue la traverse de l'est à l'ouest; cette rue est droite et assez large; mais toutes les autres, surtout dans le quartier maure, sont étroites, souvent tortueuses et toujours sales, et malheureusement, contrairement aux habitudes musulmanes, les fontaines publiques n'abondent pas à Tanger. Celle que représente l'un de nos dessins se trouve dans le *Roco*, ou marché intérieur, près des édifices occupés par les légations européennes. Un autre marché se trouve en dehors des murs : c'est là que se fait le commerce avec l'intérieur de l'empire, à l'aide de chameaux, qui sont le seul moyen de transport du pays. Les maisons à Tanger sont généralement basses, petites, sans fenêtres, avec des toits plats; mais il y a des exceptions, comme celle dont un de nos dessins représente la cour intérieure. Cette maison qui appartient à un riche Maure, est un vrai type de construction arabe.

THÉATRE DE L'AMBIGU : *Diana*, DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX, DE MM. DENNERY ET BRÉSIL

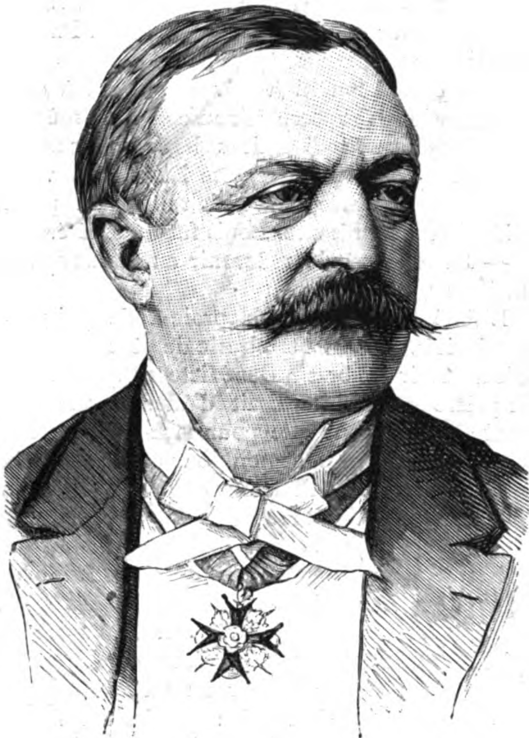
1. La Vision (deuxième acte, troisième tableau). — 2. Le Chalet (troisième acte, cinquième tableau).

LE PROCÈS JUNG-DE WŒSTYNE.

On sait ce qu'a été ce procès, sur lequel nous avons dit notre mot dans notre *Courrier de Paris* de la semaine dernière ; nous n'avons donc pas à y revenir. Toutefois, comme le public s'y est vivement intéressé, nous croyons être agréables à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux les portraits des trois principaux personnages qui y ont figuré : M. Yvan de Wœstyne, qui avait imprudemment porté contre M. le lieutenant-colonel Jung une accusation de trahison ; M. le général Ney, duc d'Elchingen, de qui il prétendait tenir les renseignements sur lesquels il avait formulé son accusation, et M. le lieutenant-colonel Jung, qui l'a victorieusement repoussée.

LE LIEUTENANT-COLONEL JUNG

D'après la photographie de M. Baudelaire, à Lille.



M. YVAN DE WŒSTYNE

D'après la photographie de M. Bergamasco.

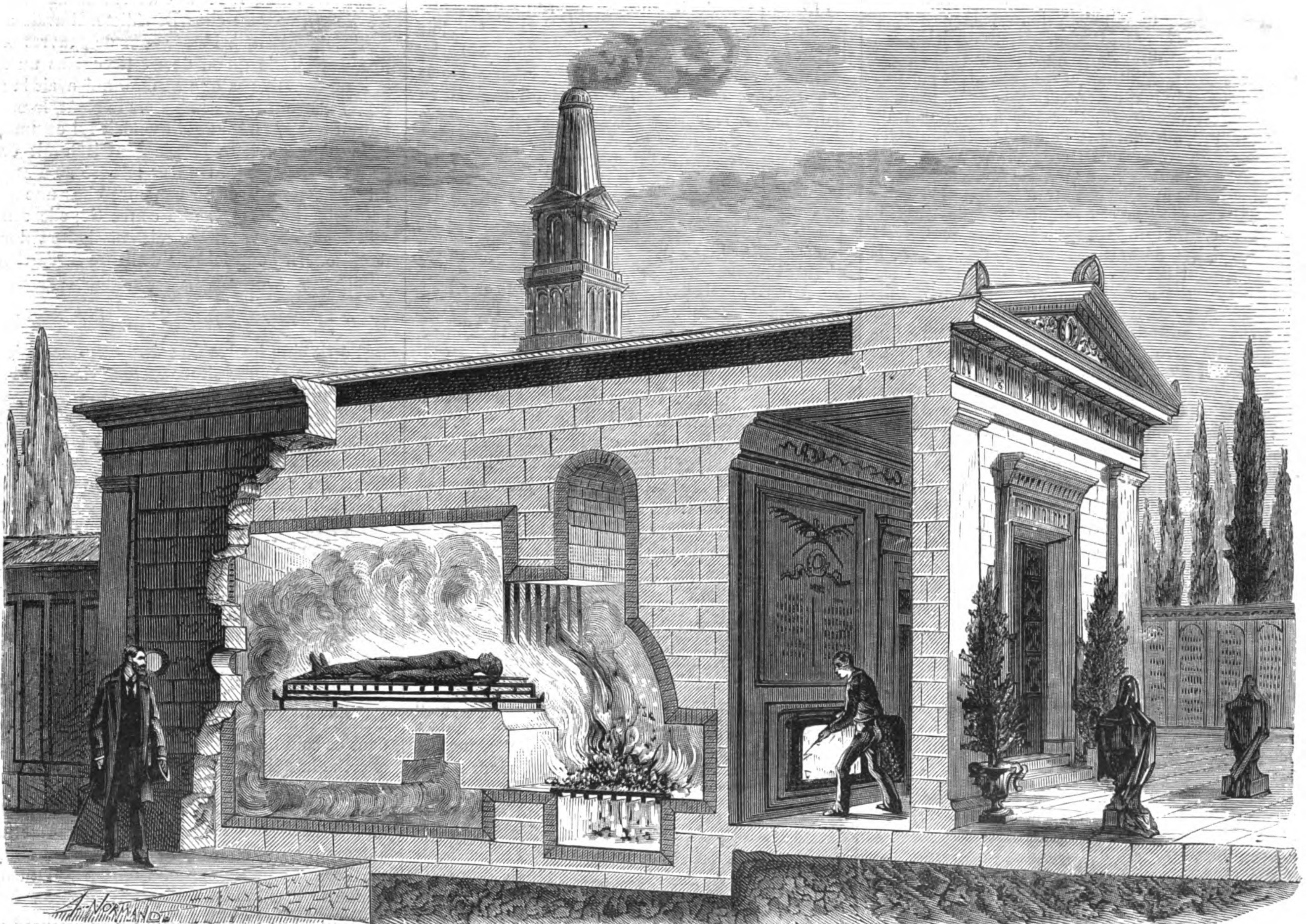
M. Yvan de Wœstyne, dont le vrai nom est Van der Vœstyne, est Belge. Il s'est fait naturaliser Français après s'être vaillamment battu pour la France en 1870. Journaliste, il a longtemps appartenu à la rédaction du *Figaro*. Il appartient aujourd'hui à celle du *Gaulois*, dont il est le principal reporter. Il est, en outre, le correspondant du *New-York Herald*, pour le compte duquel il a fait plusieurs voyages, notamment une excursion dans le Turkestan, au moment où les Anglais envahissaient l'Afghanistan.

M. le général Ney, duc d'Elchingen, commandant la 3e brigade de cuirassiers de la 2e division de cavalerie, est fils du général Michel Ney, duc d'Elchingen, enlevé par le choléra, en 1854, au début de l'expédition de Crimée. Né en 1835, il s'était engagé, en 1853, au 7e régiment de dragons, et avait été promu sous-lieutenant au 1er régiment de chasseurs d'Afrique en 1855. Il a été aide-de-camp de l'empereur.

M. le lieutenant-colonel Jung est le petit-fils de Desaix. Sorti de Saint-Cyr, il a fait la campagne

LE GÉNÉRAL NEY, DUC D'ELCHINGEN

D'après la photographie de M. Walery.



LA CRÉMATION ET SES PROCÉDÉS : LE FOUR A CRÉMATION DE L'APPAREIL GARINI EMPLOYÉ A MILAN (Voir l'article, page 274).

d'Italie et a gagné la croix de chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Solférino comme il devait gagner plus tard celle d'officier au siège de Metz. C'est en revenant de l'armée d'Italie, en 1861, qu'il eut le malheur de rencontrer à Nice la jeune Autrichienne qui, après l'avoir trahi et abandonné, s'étant faite espionne au service de la Prusse, devait être pour lui une source de chagrins et de honte. En 1878, M. Jung appartenait, comme chef d'escadron, à la partie active de l'état-major général du premier corps d'armée, dont le quartier général est à Lille. Lorsque M. le général Farre devint ministre de la guerre, il l'attacha à son cabinet, dont il fait encore partie aujourd'hui. On doit à M. le lieutenant-colonel Jung de nombreux travaux sur l'histoire militaire du pays, sur l'établissement de la carte de l'état-major, sur de nouvelles applications tactiques, etc.

LA DÉMONSTRATION NAVALE DES PUISSANCES

En attendant que la Turquie se décide à remettre, comme elle s'est quatre ou cinq fois déjà engagée à le faire, Dulcigno aux Monténégrins, la flotte internationale a été chercher aux bouches de Cattaro un mouillage plus sûr que celui de Gravosa.

Nous donnons un dessin de la ville de Cattaro et de ses bouches, ou si l'on veut, des passes formées par une île qui se trouve à l'entrée du golfe. Ce golfe, très profond et situé à l'extrémité sud de la Dalmatie autrichienne, a 130 kilomètres de tour. Ce n'est qu'après avoir circulé par des sinuosités qui, trois fois s'élargissent en bassin pour se resserrer ensuite en passages étroits, que l'on arrive au canal et au port de Cattaro. La ville est entourée de très hautes montagnes. Fondée au VI^e siècle, elle forma une petite république, se soumit à Venise en 1420, fut cédée à l'Autriche par le traité de Campo-Formio en 1797, à la France par celui de Presbourg en 1805 et restituée, en 1815, aux Autrichiens, contre lesquels elle s'insurgea en 1849; mais ce soulèvement fut promptement réprimé.

Notre second dessin représente la ville d'Antivari, qui fut prise par les Monténégrins pendant la dernière guerre contre la Turquie, et qui leur a été définitivement donnée par le traité de Berlin. C'est une ancienne ville vénitienne bâtie au milieu des montagnes et possédant un port sur l'Adriatique. Elle est aujourd'hui dans un état de ruine complète. Des tours vénitiennes rondes reliées par une longue courtine l'entourent. Beaucoup de tours et de minarets ont résisté toutefois à l'ouragan de bombes et d'obus que, pendant soixante jours, les Monténégrins ont lancé sur la ville assiégée, des hauteurs qui la dominent; mais même ces tours et ces minarets sont délabrés et défigurés. Beaucoup de parties de la ville, et quelques-unes des magnifiques anciennes maisons vénitiennes, couvertes des plus riches décorations qu'il soit possible d'imaginer, sont littéralement criblées de projectiles, et ce n'est que par suite de leur solidité extraordinaire qu'elles ne se sont pas écroulées.

Depuis la prise de possession de la ville d'Antivari par les Monténégrins, une partie de la population y est revenue, et, n'était son insalubrité excessive, il n'y a pas de raison pour qu'elle ne se relève pas de ses cendres et ne devienne une fois de plus une ville florissante. La ville même n'est pas aussi insalubre que le port, appelé la Scala, distant d'environ 3 kilomètres de l'autre côté de la plaine; et il n'y a pas de doute que si l'on construisait des égouts et si l'on drainait les marais qui s'étendent au-dessous de la ville, on lui donnerait une meilleure condition sanitaire. Par malheur, le Monténégro n'a pas de capitaux à consacrer à des améliorations de ce genre, et il n'est pas probable qu'il en ait de sitôt.

RENIÉE

NOUVELLE

(Suite).

— Voilà donc le point de départ de la chute de ma malheureuse enfant, dit l'abbé Didier: votre abandon auquel elle a cru, tandis que vous croyiez au sien. Une fois engagée dans cette voie fatale, peu lui importait son nom et sa naissance. Mais j'abuse de vos instants, mon cher M. Paulet, pardonnez-moi

d'avoir réveillé vos
des miens. Si cru
suis venu chercher
avant de tenter la
Adieu !
Et il tendit ses
Louis, les yeux
— Ne me pern
monsieur l'abbé ?
prendriez le résul
— Mon cher er
avoir trop troubl
nibles souvenirs.
— Je suis ve
d'une petite fille
voyez, j'ai le dr
Heureux, je ne
sont ces mariage
appareil sur le c
en dessous, touj
— Je n'y voi
— Je puis al
therine d'autre
Louis ouvri
deux petits cal
journal de Ca
Belle-Rose.
— C'est seu
au missionnai
due du mal fa

Cette visit
joie vague; i
leur. Bénédi
devenait ur
menait, au n
tricités de t
d'une sorte
lui brûlait
d'anéantir ?
de Louis s
ment. Quel
n'en était
Rose n'en
sa grâce ir
naître leur
Le jeur
d'autres cl
baiser au
de ses am
Pompe, e
Bénédicte
qu'un sto
des fenêt
Les jou
de venir
Un de c
dicte s'c
grille d'
dix pas.
glacé, e
— J'a
une seu
qu'elle
Une
resté à
— J
nutes
Bén
rieux,
Lo
l'abbe
il est
Moi,
Dite
de se
qui
petit
trop
écri
la fo
mat

une brillante « cascadeuse », une amie d'autrefois qui se mourait dans un somptueux appartement d'où les huissiers emportaient les meubles. Cette malheureuse laissait une petite fille de quatre ans et cent mille francs de dettes. Lise abandonna le logis au pillage des créanciers, et emporta l'enfant, la petite fille que nous venons de voir auprès d'elle.

Désormais sa vie avait un but; elle apprit tout ce qu'elle ignorait pour l'enseigner à Rosette. Jamais, peut-être, fille d'honnête femme ne fut élevée dans les principes d'une morale plus pure, d'une religion mieux entendue. Tout ce qui avait été si hâtivement défloré et détruit chez la pauvre Lise, refleurissait pour ainsi dire en Rosette, qu'elle appelait son rachat et sa revanche. Le curé de Passy, qui la visitait quelquefois, admirait cette régénération de la femme par l'enfant. Quand il la voyait sérieuse et douce, avec son air chaste et sa modeste robe, cousant quelque vêtement pour les pauvres, il se demandait s'il était possible qu'elle eut été ce qu'il savait. Mais Lise ne pouvait en perdre le souvenir.

Souvent seule le soir, dans son petit jardin, elle se répétait avec amertume ce vers de Musset :

La mer y passerait sans laver sa souillure.

Elle se refusait à toute relation et hormis le curé et Bénédicte, elle ne recevait personne.

Rapprochées par le hasard d'une rencontre, ces deux femmes, dont l'une avait si longtemps porté le nom de l'autre, et qui étaient nées à des degrés si différents de l'échelle sociale, se trouvaient alors réunies, confondues dans la même exclusion : Bénédicte à cause de ce qu'elle paraissait être, Lise à cause de ce qu'elle avait été. Il n'est de vrai relèvement que devant Dieu; le monde, lui, ne pardonne que ce qu'il oublie.

Lise, comme tous, croyait aux apparences qui condamnaient Bénédicte; il n'y avait que Rosalie qui savait quelle audacieuse comédie elle jouait.

Voulant vivre au gré de ses fantaisies, en dehors de toute règle, sentant le besoin d'un étourdissement perpétuel dès qu'elle ne travaillait pas, Bénédicte avait compris qu'avec de telles allures sa vertu serait taxée d'hypocrisie, ou reconnue deviendrait ridicule. C'est pourquoi elle prenait tour à tour, parmi les hommes de son entourage, un « mannequin d'amour ». Celui qu'elle changeait « avant la fin » se croyant seul dans ce cas, n'avait garde d'en souffler mot, et posait en victorieux pour la galerie où il restait dans l'espoir d'un retour de la coquette.

La dépense de malice, de spirituelles ruses, que Bénédicte était obligée de faire dans cet habile manège, la tenait en haleine et l'amusait. C'était un « trompe-vide » qui lui conservait les amis que son talent, son esprit, et le charme puissant qui était presque toute sa beauté, lui attiraient. Il est à croire qu'elle entreprit plusieurs de ses expériences sentimentales avec la pensée d'en sortir un sentiment sérieux au cœur, Louis n'existant plus pour elle, et son honnêteté n'étant, ainsi qu'elle l'avouait à Marius, son camarade favori, que l'impossibilité d'aimer. Elle ne pouvait pas. Pourquoi? Dieu avait le secret de cette destinée.

Marius, admis à toute heure dans l'intimité de Bénédicte, s'en était follement épris, et commençait à soupçonner, avec une joie immense, qu'elle remplissait un rôle savamment étudié, et qu'il n'y avait eu avant lui que des amants de comédie. Bénédicte ne se défendait pas contre ses suppositions, et souvent les confirmait en lui disant en riant :

— Si vous me dénoncez, je vous chasse.

Etait-ce là un acheminement vers un dénoûment quasi forcé, dans cette existence échafaudée sur des mirages, sur du néant, et que l'art et la gloire, en cette pleine jeunesse, ne pouvaient suffire à remplir? Marius se le demandait avec anxiété, tout en cachant cette anxiété sous des airs fous et des racontars d'amourettes, car Bénédicte n'aimait pas les gens sérieux, et voulait chaque jour une histoire bouffonne : des grelots sur sa mélancolie.

La situation en était à ce point, lorsque Bénédicte revit Louis au Salon, ensuite dans sa rue, et reçut cette lettre où était dévoilée la cruelle méprise qui les avait arrachés l'un à l'autre.

— Je l'aurais parié! s'écria Rosalie, ah! s'il ne s'était pas marié si vite! Le voilà veuf à présent...

— Qu'importe! répondit froidement Bénédicte, je ne l'aime plus.

Quelques jours après, un matin, assise à sa toilette, Bénédicte découvrit dans la masse dorée de ses beaux cheveux, une mince mèche blanche. Elle eut un bizarre sourire, puis une grosse larme, et finalement se mit à fredonner une chanson en vogue.

— Que nous sommes gaie! dit derrière elle la voie de Lise; je me présente humblement, au saut du lit, pour vous adresser une prière... Il s'agit d'une bonne œuvre.

— Dites...

— Vous avez dernièrement éconduit un vieux prêtre, l'homme le meilleur, un saint, qui venait vous demander un petit tableau pour notre loterie des orphelins. Si nous pouvions annoncer une toile de vous, le nombre des billets triplerait. Soyez gentille, ne refusez pas parce c'est un prêtre qui doit choisir le sujet, Dieu vous bénira.

— Oh! Dieu... Mais pourquoi ce prêtre veut-il choisir le sujet? Je ne consentirai pas à ce qu'il me paie le tableau, ce sera mon aumône.

— Cela, on n'en a pas douté. Pour le sujet il est nécessaire qu'il soit religieux, celle ou celui des habitants de Passy qui le gagnera, l'a promis à monsieur le curé pour son église.

— Alors je ferai une horreur, je n'aurai pas la moindre inspiration.

— Une idée à vous! Je suis certaine, moi, que ce sera parfait. J'ai dit à ce prêtre, un missionnaire qui arrive des Indes, que vous pourriez le recevoir tantôt, entre deux et trois... ne me grondez pas!

— Allons, qu'il vienne, enjoleuse!

— Vous renverrez votre Marius, s'il est là, il se lancerait dans quelque énormité.

— Soyez tranquille, je l'expédierai.

A deux heures, Jean annonça l'abbé Didier.

— Tiens! fit Rosalie qui ne quittait jamais Bénédicte, Didier...

Bénédicte était à son chevalet, peignant une Francesca de Rimini. Elle se retourna en entendant entrer son visiteur, dont le nom ne réveilla en elle aucun souvenir et salua sans parler.

L'abbé Didier, ému jusqu'à l'angoisse, s'assit tout défaillant.

— Vous êtes fatigué, monsieur l'abbé, dit Bénédicte avec quelque bonne grâce, c'est que mon atelier est sur le chemin du ciel.

— Je l'espère, mademoiselle, répondit le pauvre père en essayant de sourire.

Bénédicte secoua la tête.

— Oh! moi, fit-elle, si je suis descendue de là-haut, à coup sûr je n'y remonte pas... Vous venez me demander un tableau religieux; je n'ai rien à refuser aux orphelins, je voudrais même faire pour eux un chef-d'œuvre, mais je crains que le sujet ne m'inspire point.

— La prière... une sorte d'allégorie... Représenter le fond d'un précipice; un homme couvert de blessures et chargé d'un lourd fardeau y est tombé. Dans sa détresse, il fixe ses regards sur le ciel, et deux ailes de feu le soulèvent peu à peu de terre.

— Il faudrait la foi pour faire avec cela une belle page, il faudrait savoir prier, et moi...

— Vous n'avez donc jamais souffert, mademoiselle, vous n'avez donc jamais pleuré, que vous n'avez pas éprouvé le besoin impérieux de prier, de criez vos douleurs à celui qui a dans ses mains tous les baumes qui guérissent? Vous êtes donc bien heureuse, en ce misérable monde, que vous pouvez vous passer de croire à l'autre?

La voix du missionnaire était entrecoupée, brisée, quelque chose tressaillit dans l'âme de Bénédicte, et avec un élan de confiance inconscient elle répondit :

— C'est parce que j'ai trop souffert, monsieur l'abbé, que je ne crois plus, car je ne pourrais croire qu'à un bourreau tout-puissant; c'est parce que j'ai trop pleuré que je n'admets pas une autre vie où Dieu parvienne à nous consoler des maux endurés en celle-ci et à nous rendre ce qu'il nous y a pris.

Mon désir, à moi, c'est l'éternel anéantissement; mon espoir, l'éternel oubli.

— Pauvre enfant! jusqu'à ce jour je jugeais mon infortune, — car je suis aussi un malheureux, — presque sans égale au monde, mais que vous êtes plus à plaindre, vous qui n'espérez rien!

Bénédicte se sentait gagnée à son visiteur par un inexplicable attrait.

— Vous avez eu à traverser de rudes épreuves, monsieur l'abbé? fit-elle avec un intérêt presque affectueux.

— Hélas! mademoiselle... sans parler d'une femme qui fut la mienne, et qui m'a trahi et abandonné, je pleure sur deux vivants qui sont pour moi comme des morts, mon père et ma fille...

— Votre fille! vous ne l'avez pas reniée, vous? Pourquoi ne la voyez-vous pas? que fait-elle? Pardon, je suis indiscrète...

— Non... je ne la vois point, parce que c'est une créature perdue.

— Et vous ne voulez pas lui pardonner?

— Je lui pardonnerais si elle renonçait à son désordre, mais puis-je, avec l'habit que je porte, lui ouvrir les bras en pleine honte, en plein scandale?

— Le Christ n'a pas rejeté Magdeleine.

— Elle se repentait.

— Il a étendu sa main sur la femme adultère...

— Pour empêcher les juifs de la lapider, voulant la conversion du pécheur et non sa mort, puis il a passé son chemin. Ah! si vous saviez! si ma fille savait, quelles ardentes prières je mets chaque jour entre elle et la colère de Dieu! quel poids de douleurs, de sacrifices, de durs travaux, je tiens levé vers le ciel, ainsi que les bras de Moïse sur la montagne, pour obtenir le salut d'Israël!

Les yeux de Bénédicte se mouillèrent.

ANDRÉ GÉRARD.

(La suite prochainement.)

NOTES ET IMPRESSIONS

Le monde est une belle machine à regarder d'en haut.

DIDEROT (*inédit*).

***

Nous nous imaginons qu'un homme possède la pierre philosophale que nous cherchons, et nous voilà chauds pour lui; nous découvrons qu'il ne l'a pas, et voilà notre chaleur qui tombe subitement. Tout motif d'intérêt est la pierre philosophale; tout homme la cherche.

DIDEROT (*inédit*).

***

Je loue peu de peur de mentir, et je blâme peu de peur de déplaire.

DIDEROT (*inédit*).

***

La philosophie s'est donné bien de la peine pour faire des traités de la vieillesse et de l'amitié, parce que la nature fait toute seule les traités de la jeunesse et de l'amour.

D'ALEMBERT.

***

On reproche sévèrement à la vertu ses défauts, tandis qu'on est plein d'indulgence pour les qualités du vice.

BALZAC.

***

Il est des jours froids d'automne qui font rêver au grand été, comme, au déclin de l'âge, on pense aux jours de sa première jeunesse. Quelles sont ces ressemblances secrètes avec le passé?

H. DOUDAN.

***

Une pruderie exagérée n'est souvent qu'une variété de l'hypocrisie.

ALBERT WOLF.

***

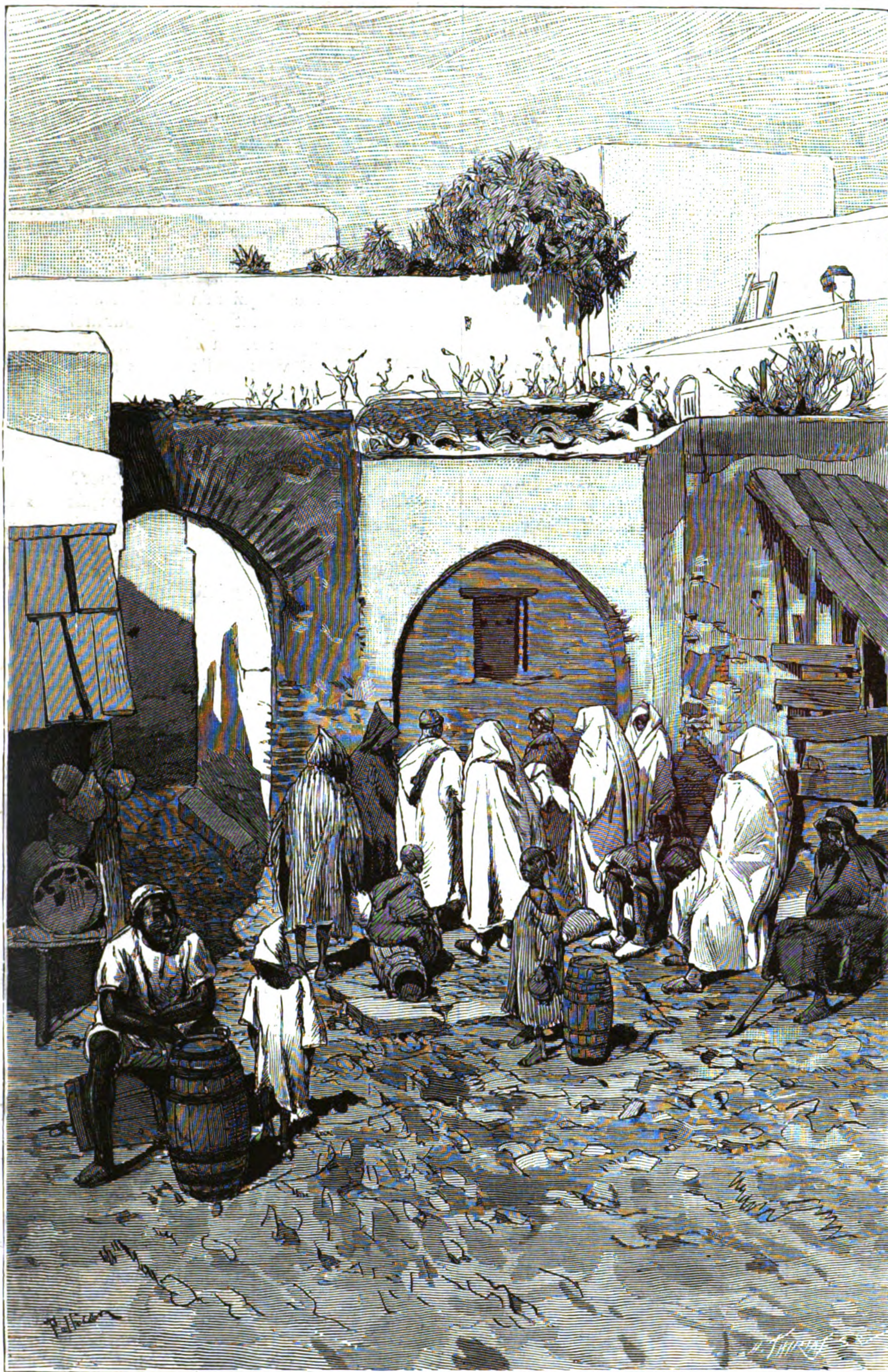
Les lois de circonstance n'ont pas en vue le bien à réaliser mais un mal présent à combattre; le mal disparu, on souffre longtemps du remède.

***

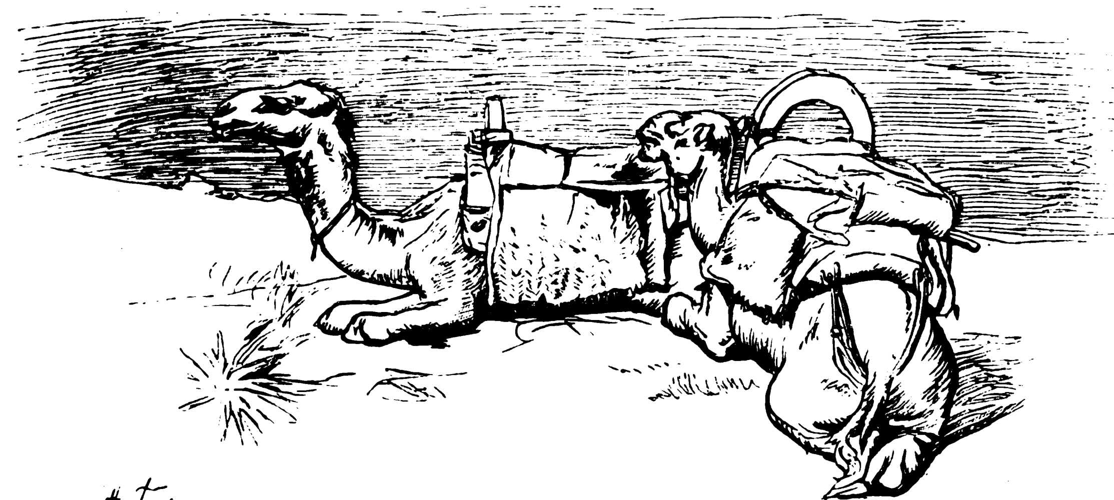
Les institutions d'origine aristocratique au sein d'une démocratie sont comme des îles au milieu d'un fleuve qui les ronge et finit par les submerger.

G.-M. VALTOUR.

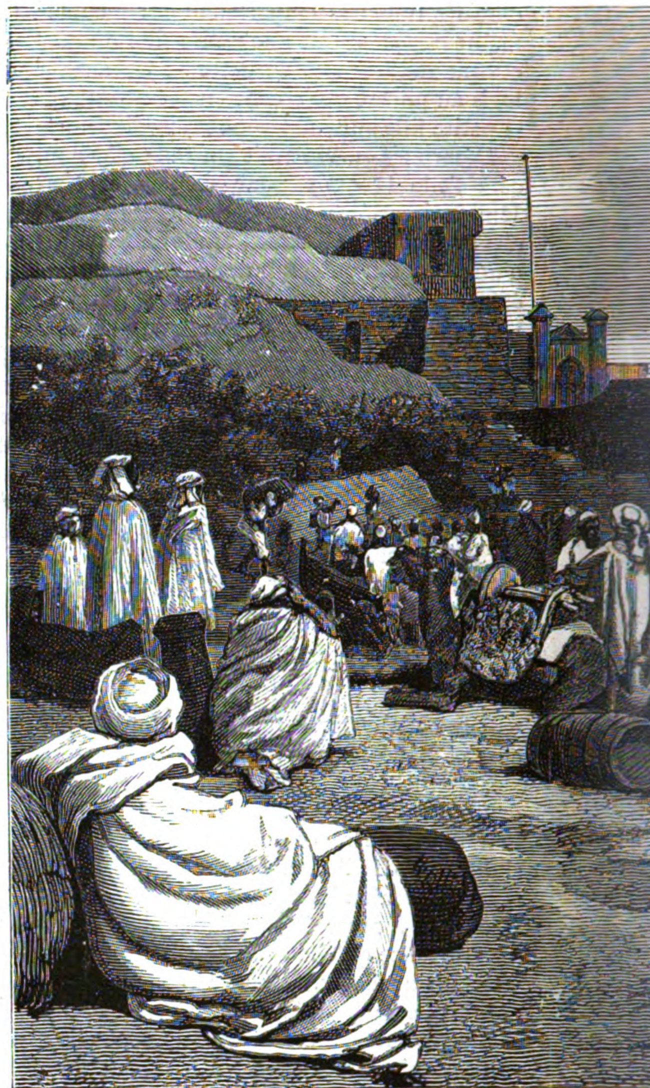
SOUVENIRS DE



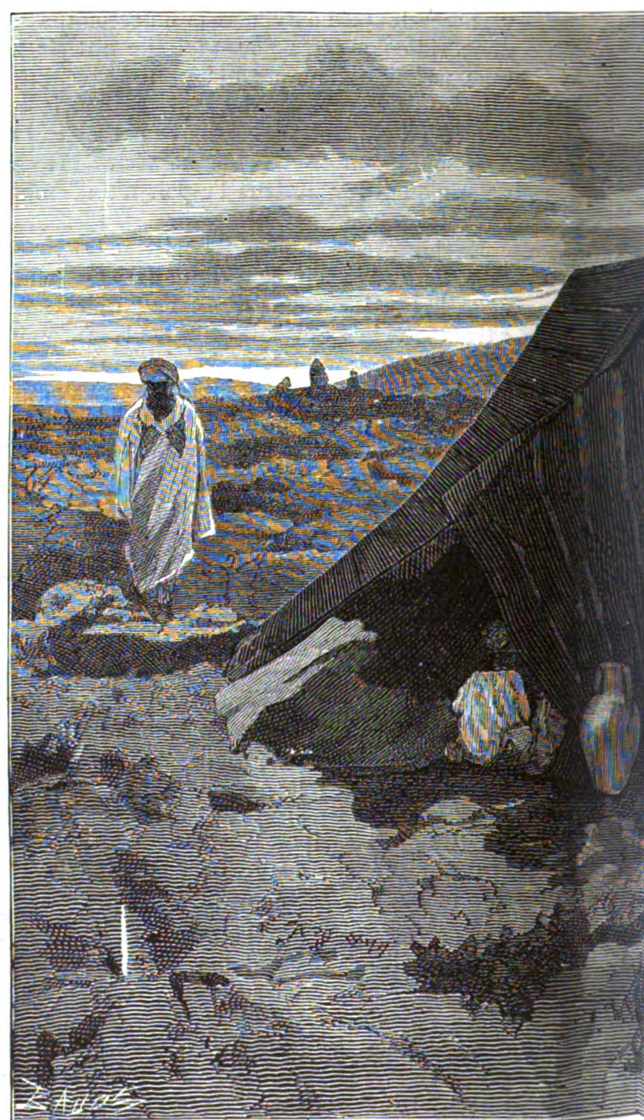
UNE FONTAINE PUBLIQUE



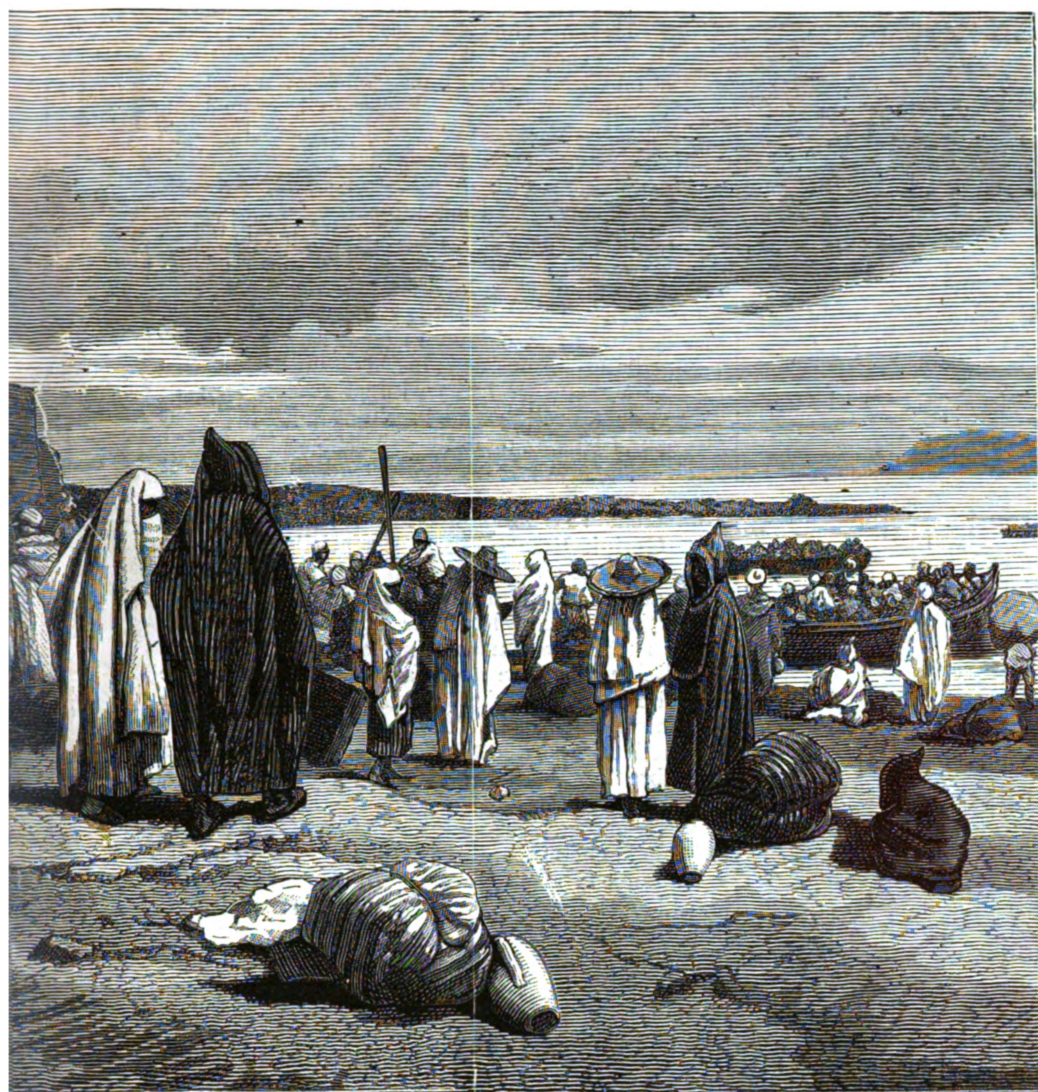
CHAMEAUX AU REPOS



LE PORT :



TANGER (MAROC)



DÉPART DES PÈLERINS POUR LA MECQUE

INTÉRIEUR D'UNE MAISON RICHE

LA PRIÈRE

VUE PRISE DANS LE QUARTIER MAURE

LA CRÉMATION ET SES PROCÉDÉS

La question des cimetières au sein des grandes villes n'a pas encore reçu de solution ; mais elle s'impose à l'attention des gouvernements et des administrateurs municipaux. Ces immenses agglomérations modernes grandissent avec une rapidité qui déconcerte tous les calculs. Le sol des cimetières, usé par des inhumations réitérées à trop court intervalle, reste impuissant à dévorer la funèbre proie qu'on lui livre. Le jour est arrivé, sur bien des points, où l'on n'ose plus ouvrir de tranchée dans une terre imprégnée de miasmes terribles et de débris persistants. Non seulement les hygiénistes dénoncent le danger des émanations que le vent emporte et secoue ensuite en vapeurs meurtrières sur la cité, ses infiltrations qui vont profondément souiller les nappes d'eau souterraines; mais encore les fossoyeurs s'arrêtent dans leur sombre besogne et demandent de l'espace. Alors on ferme les cimetières situés à l'intérieur des villes ; on en ouvre de nouveaux dans la banlieue, et bientôt, là encore, l'encombrement va faire surgir le même problème. On avait songé à s'en débarrasser d'un seul coup à Paris : il s'agissait de créer, à quelques lieues de la capitale, une nécropole assez vaste pour suffire à toutes les nécessités ; mais l'enquête a révélé mille difficultés en face desquelles le projet est demeuré paralysé.

Un véritable déluge d'inventions s'est abattu sur nous à cette occasion. Les uns demandent à l'embaumement la destruction lente et sans fermentation des corps; les autres imaginent des cercueils en ciment si hermétiquement clos qu'on peut leur confier sans la moindre inquiétude, la destruction de notre dépouille mortelle, et cependant les ranger, les empiler à l'air libre, au soleil. Un cimetière avec ces cercueils, ressemblerait un peu aux magasins dans lesquels on voit s'élever de hautes piles de madriers. Les autres remplacent le cercueil ci-dessus par des loges étanches en maçonnerie de briques, construites dans de spacieux souterrains, analogues aux catacombes. D'autres associent l'embaumement et l'inhumation : les corps, avant d'être déposés dans le sol, seraient injectés d'un liquide anti-putride et très combustible ; après quelques années de séjour dans le sol, les restes humains, ainsi préparés, pourraient facilement être tout à fait détruits par le feu. D'autres proposent d'utiliser, pour la destruction complète et immédiate, les propriétés de la chaux vive. D'autres enfin, réclament le retour à l'antique usage de la crémation. Ce dernier moyen, s'il était généralement adopté, supprimerait les difficultés et les dangers que les hygiénistes voient dans la pratique de l'inhumation au sein des grandes villes.

Le système de la crémation n'est pas non plus à l'abri de tout reproche : le fait seul qu'il constitue une nouveauté et qu'à ce titre il peut froisser le sentiment religieux, lui crée un sérieux obstacle. Il présente l'inconvénient plus grave d'opérer radicalement, et sans délai, la destruction de restes dont l'examen et la persistance ont parfois fourni à la justice des renseignements plus précieux que tous les témoignages des survivants. Quoi qu'il en soit, la crémation reste le système le plus rationel qu'on puisse appliquer à la destruction du corps humain après la mort. Il semble aussi que, dans ces dernières années, les partisans de la crémation se sont multipliés. Des sociétés de *crémationistes* se sont fondées en Allemagne ; leurs membres s'engagent mutuellement à se procurer les avantages et l'honneur non du bûcher mais du fourneau, car aujourd'hui, on ne s'attarde pas à former, comme dans l'antiquité, d'énormes monceaux de bois ; la houille, le coke, font une besogne plus rapide.

En Italie, à Milan, une association autorisée par la loi, s'est constituée le 8 février 1876. Elle se composait à l'origine de 200 personnes qui s'étaient imposé l'apostolat de la crémation et se donnaient pour but la recherche et la vulgarisation des moyens économiques et les plus simples pour obtenir la transformation du corps humain en ses premiers éléments, en des restes inoffensifs et propres à être conservés. Ces 200 apôtres représentaient le fruit de la prédication d'un homme, M. Albert Keller, qu'on venait de brûler quelques semaines auparavant dans le cimetière monumental de Milan. Les lois italiennes, comme les nôtres, n'avaient pas prévu la crémation ; elles ne parlaient que d'inhumation. Après bien des efforts et des démarches, la société milanaise obtint du gouvernement un décret royal, modificatif de l'atticle 67

du réglement sanitaire
que « le Préfet, sur l'a
province, pourrait aut
humation, de conserv
cadavres, *y compris la*
pour des motifs except
ces termes restrictifs
mulions plus haut : l
de l'autorisation : la c
tique pas lorsque la
suspecte, ou subite,
torisation préfectorale
demande régulière ait
défunt auxquels incom
cette demande accomp
decin traitant, attesta
d'un document émané

LE CORPS DANS LA
APPAR

et portant consentemen
der à l'incénération p
de l'officier de l'état ci
judiciaire. La crémat
doivent être recueillie
raire du cimetière mo
a obtenu la permission
pulture particulière.

M. Albert Keller a
beau cimetière monu
où ses restes furent, pa
nérés le 22 janvier 187
de Temple de crémati
donné à la ville de M

Ce temple, de style

LE FOUR A CRÉMATIO

colonnes et de pilastres
relle, qui semble ne fai
et qui n'est autre cho
issue aux produits de l
struction et presque
espèce de plateforme,
large escalier, entoure
temple que ferme une

Pénétrons maintena
fice. Il y a quatre salle
le public assiste à l'in
qu'on nomme l'*urne* o
De cette salle on passe
dans les cercueils les c
tion. De là, on arrive
conservés les matéria
charbon). Là, se tient
duire le combustible
'issue de la fumée et

LETTRES DE MON JARDIN

Il n'est point de campagnards qui, au moins une fois dans leur vie, n'aient goûté la distraction un peu mélancolique, de regarder tomber les feuilles. En dehors des méditations philosophiques qu'on en peut tirer, le passe-temps vaut bien, à tout prendre, celui de cracher dans un puits pour y faire des ronds.

Par les radieuses illuminations de la dernière semaine que nous acceptions comme un regain de l'été, quelques-unes de ces feuilles, les souffreteuses, les éprouvées et aussi celles qui, au printemps, se sont trop hâtées de jouir de la résurrection, avaient commencé à se détacher du rameau. Glissant lentement, mollement, à travers les branches, avec un petit bruit qui ressemblait à un soupir, elles descendaient en tournoyant et venaient ajouter une tache aux taches déjà nombreuses qui jonchaient la pelouse. Au souffle de tempête qui secoue les arbres, ce défilé lent, méthodique, presque solennel, s'est métamorphosé en une déroute; c'est quelque chose comme l'effondrement instantané et tumultueux de la parure qui, depuis six mois, charmait nos regards. Feuilles aux tons chauds du cuir de Cordoue, feuilles lavées de pourpre ou de carmin, couleur d'or, feuilles qui avaient conservé intacte leur verdure printanière, tout cela traverse l'espace comme un tourbillon, balayé, éparpillé par le vent qui fait rage.

Dans les villes, le vent n'est qu'un bruit dans le tumulte; sur les grèves de l'Océan, il est dominé par l'assourdissant fracas des vagues; dans nos plaines, on a la mesure de la puissance et de la variété de cet étonnant orchestre. C'est là qu'il faut l'entendre, tantôt caressant comme un murmure, tantôt strident comme le sifflement d'une locomotive. Et que de modulations intermédiaires? Tour à tour il soupire, il pleure, il gémit, il se lamente, il grince, il hurle, il mugit pour éclater quelquefois *rinforzando*, avec un tapage qui ne le cède guère à celui du tonnerre.

De son côté, le paysage semble être mis en branle par cette infernale musique; il entre en convulsion; les peupliers gigantesques ondulent comme des épis, les cimes échevelées se tordent dans tous les sens avec des craquements sinistres, les buissons hérissés se crispent; il n'est pas jusqu'à l'herbe, bien maigre à cette heure, de la prairie, qui, courbée, redressée, frémissante, ne semble prête à quitter ses racines pour se mêler aux débris fouettés par la tourmente.

Il est juste de reconnaître que dans notre région centrale, châteaux, villas et maisons bourgeoises, tout cela a été construit uniquement pour les beaux jours et pour le plaisir des yeux, pour se ménager une vue agréable, mais surtout pour bien se présenter aux passants. Architectes et maçons se sont mis d'accord pour oublier que, sous notre latitude, s'il gelait quelquefois, il y ventait très souvent. Isolées ordinairement sur quelque éminence, ces maisons n'ont pas même un rideau d'arbres pour abri. Ceci ne serait rien, si elles étaient à peu près closes; mais avec de belles murailles de granit, portes, fenêtres, volets, persiennes, livrent un large passage aux moindres zéphyrs. Le châtelain d'un des plus magnifiques manoirs de la Normandie, n'avait trouvé qu'un moyen de se soustraire aux vents coulis qui se donnaient rendez-vous dans son immense salon; il s'était fabriqué une espèce de guérite à l'aide d'un paravent et il s'y tenait enfermé, y donnant ses audiences. Le visiteur était-il d'importance? On entrebaillait un volet, on plaçait un siége à côté du sien et on refermait le tabernacle sur les deux personnages. Quant aux fermiers et autre menu monde, il s'entretenait avec eux à travers un vasistas.

Et la nuit? Trouvez donc une minute de repos au-dessous d'une girouette aux grincements lugubres, et d'un grenier qui n'est qu'une succursale de l'antre de Borée? On ne soupçonne pas tout ce qui peut résulter d'accidents de cette invasion de la tempête dans l'intérieur d'une maison. Une bonne dame chapitrait une femme de chambre accusée et hélas! trop convaincue de quelque tendre faiblesse. — Ah! Madame! lui répondit en pleurant, la pauvre enfant, c'est qu'aussi, il fait tant de vent dans votre château!

***

Nous en sommes à peine aux débuts de la saison et les accidents de chasse se comptent par douzaine, il ne se passe pas de semaine que les journaux n'ajoutent quelques noms au martyrologe des victimes de leur imprudence ou de l'étourderie d'un ami.

L'ami intime est encore plus à redouter à la chasse que dans la vie conjugale; c'est à vous dégouter d'en avoir.

Les exemples de la facilité avec laquelle une partie de plaisir peut se dénouer comme un drame, ne corrigent personne; les leçons tragiques ont beau se multiplier, nous ne nous sommes jamais aperçus qu'on en profitât. C'est à croire qu'on nait prédestiné à l'homicide, comme on nait poète ou rotisseur.

Nous avons vu dans notre jeunesse un de ces tempéraments spéciaux qui avait résisté à une première et épouvantable épreuve. Nous chassions en Normandie, chez un ancien garde du corps, qui, après avoir été un charmant cavalier, était resté dans la maturité de son âge d'une adresse supérieure à tous les exercices, mais une incarnation de l'imprudence. Il avait la manie de jongler avec son fusil comme un bâtoniste avec sa canne. Nous arrivons à une haie; suivant son habitude le châtelain veut la franchir en sautant; une ronce s'était probablement engagée dans la sous-garde de son arme qu'il portait, les canons tournés en arrière. Les deux coups partant à la fois, vinrent broyer la poitrine d'un pauvre jeune homme qui marchait derrière notre hôte, l'ami intime, bien entendu.

Vous croyez peut-être qu'après un tel malheur, notre homme fit le serment de ne plus toucher un fusil de sa vie? Point. Ce fut tout au plus s'il renonça à ses gymnastiques meurtrières. Deux ans après, je le retrouvais à une ouverture où il fut l'objet d'une apostrophe qui, pour être rude, n'en fut pas moins perdue que la précédente et sanglante leçon. Au moment où il se disposait à franchir un échalier avec la gracieuse agilité dont il se complaisait à faire preuve, un vieil officier de chasseurs qui se trouvait là, l'arrêta et, sautant le premier :

— Pardon, monsieur, lui dit-il, moi je suis père de famille, et j'ai le devoir de faire passer la prudence avant la politesse!

Un gentleman pratiquait une précaution préventive, très recommendable pour le cas où l'on ne serait pas parfaitement sur du sang-froid de ses compagnons. Au moment d'entrer en chasse, il prenait une balle dans sa poche, la glissait très ostensiblement dans le canon gauche de son fusil et, ôtant son chapeau :

— Messieurs, disait-il, comme les Anglais à Fontenoy, vous pouvez tirer les premiers; seulement, j'ai l'honneur de vous prévenir que je riposte!

Depuis l'abandon des fusils à baguette, les accidents où l'on se massacre soi-même sont devenus un peu moins fréquents; en revanche, on est beaucoup plus exposé à être tué par son prochain et la compensation n'est pas suffisante. Le plomb est loin de toujours se comporter correctement dans le fusil à système; soit qu'ayant été trop serrés dans la cartouche, les plombs aient acquis une certaine cohésion, soit que n'appuyant pas uniformément sur les parois du canon, la douille se déchire au niveau de la charge qui reste réunie pendant un certain espace, il arrive quelquefois que les projectiles dépassent la portée ordinaire.

Nouveau témoignage d'endurcissement pris dans un âge infiniment plus tendre que dans l'exemple précédent. Un lycéen qui faisait ses premières armes dans notre troupe, sale les reins de monsieur son père d'une douzaine de grains de plomb en tirant une caille. Fureur de l'auteur de ses jours, admonestations, imprécations, malédictions que le coupable écoute consterné, puis il finit par fondre en larmes. Resté seul avec lui, tout en lui recommendant plus d'attention, je le console de mon mieux et comme argument décisif, je mets en avant qu'au bout du compte, son père n'a pas eu grand mal.

— Papa, je me moque pas mal, répond l'aimable jeune homme; si j'ai pleuré, c'est parce que j'avais manqué ma caille!

***

Un insecte bien curieux c'est l'ichneumon; si nous nous rendions mieux compte du profit que nous en pouvons tirer, nous nous efforcerions de cultiver son amitié. C'est de cet hyménoptère qui affecte, dans son état parfait, la forme d'un moucheron, remarquable par ses aiguillons saillants et triples, que l'on peut dire avec vérité qu'il fait plus de bien qu'il n'est gros.

Il n'y a pas moins de soixante-dix-sept espèces d'ichneumons; toutes ou presque toutes sont nos alliées, dans l'indispensable guerre que nous livrons aux chenilles. Le désir de conquérir les bonnes grâces du roi de la création, en contribuant à la préservation de ses arbres fruitiers n'entrent pour rien dans les motifs qui les décident à nous prêter main-forte, mais s'il fallait toujours aller au fond des choses, on serait un peu trop souvent réduit à marcher seul dans la vie. D'ailleurs, les alliances qui reposent sur des considérations de l'ordre sentimental sont toujours fugitives ou frivoles; il n'y a de solides que les collaborations qui se fondent sur l'intérêt. Celui de l'ichneumon est fortement engagé dans la guerre qu'il déclare aux chenilles; il y est poussé par le plus puissant des mobiles, par le désir de perpétuer sa race, en assurant à sa progéniture les vivres et le couvert.

Ces vivres, ce couvert de la première période de l'existence, se sont les chenilles qui doivent le fournir, et avant de quitter ce monde, le prévoyant ichneumon travaille à en ménager l'héritage à ses enfants. Le moucheron se met en quête des fentes des vieux murs, des gerçures d'écorce où les lépidoptères déposent leurs graines; quand il a découvert un de leurs nids, il y applique sa tarière, la fait jouer et y laisse tomber des œufs à son tour. Ceci mangera cela. Les larves d'ichneumon naissent en plein garde-manger; elles peuvent se développer dans les compagnes de leur berceau, elles ont du pain sur la planche. D'autres ichneumons opèrent sur la chenille elle-même; employant le même procédé de perforation elle fait glisser un ou plusieurs œufs sous la peau, où ils éclosent; les jeunes larves qui en sortent n'ont pour ainsi dire qu'à lécher les murs de leur prison, une prison de cocagne; mais plus sages que nous ne serions probablement en pareille circonstance ils en usent avec modération, se contentent de se sustenter des tissus graisseux de leur mère nourrice, ménagent soigneusement les organes essentiels de la vie, jusqu'au jour de la délivrance où jaloux de vaquer à leurs transformations, ils pratiquent une brèche dans les flancs hospitaliers et tuent leur bienfaitrice sans plus de scrupules que s'ils appartenaient à notre espèce.

***

Il a fallu à la pomme de terre plusieurs centaines d'années pour faire son chemin dans le monde; voici une autre plante devenue usuelle chez nos plus proches voisins, que nos sociétés horticoles ont vivement recommandée, et qui n'est point parvenue à conquérir une place dans le commerce maraîcher. C'est le crambé ou chou-marin.

Peut-être la vulgarité de cette dernière qualification a-t-elle exercé une fâcheuse influence sur ses destinées! Cependant, si la valeur comestible du crambé est inférieure à celle de l'asperge, s'il est infiniment moins productif, il a sur elle l'avantage considérable de se présenter un mois plus tôt, de nous fournir un aliment frais, nouveau, d'un goût très agréable au moment même où la nécessité de se sanctifier condamne tant de gens à opter entre le régime ruineux des primeurs et celui des légumes secs, lequel, en dépit des souvenirs du bel âge, est toujours assez fastidieux. De plus, tandis qu'il faut trois et plus souvent quatre ans pour qu'un plant d'asperges fournisse un produit, les crambés peuvent être coupés dès la seconde année, s'ils ont été plantés par œilletons; ajoutons que la plante est d'une rusticité parfaite et que sa culture est des plus faciles.

Quelques binages pendant l'été, un apport de terreau ou même de sable si le sol est argileux et compact, il n'en faut pas davantage au crambé pendant l'été. Quand au buttage à l'aide duquel on provoque le blanchissement de ses pousses, à défaut des hauts cylindres en terre cuite dont on se sert en Angleterre, nous avons constamment réussi à amener à bien notre récolte en couvrant chaque pied de nos crambés d'un monticule de sable, dont on augmentait l'épaisseur, à mesure que les feuilles en se développant, en fendillaient la surface.

En matière de productions végétales, nous ne serons jamais trop riches et il faut espérer que nous reviendrons de notre maladroite indifférence à l'endroit de celle-là.

« On a dit du crambé, dit M. Joigneaux, qu'il avait le goût de l'asperge et du chou-fleur, ce n'est pas exact. Cuit au blanc, il rappelle un peu l'odeur de l'asperge aux petits pois; quant à sa saveur, nous ne pouvons la comparer à celle d'aucun autre légume; elle est délicieuse et cela nous parait l'essentiel. »

G. DE CHERVILLE.

LA DÉMONSTRATION NAVALE DES GRANDES PUISSANCES EUROPÉENNES

LA VILLE ET LES BOUCHES DE CATTARO OÙ EST ACTUELLEMENT MOUILLÉE LA FLOTTE INTERNATIONALE

D'après un croquis de M. Lazzaro, correspondant particulier de *l'Illustration.*

LA DEMONSTRATION NAVALE DES GRANDES PUISSANCES EUROPEENNES

LA VILLE D'ANTIVARI, DONNÉE AUX MONTÉNÉGRINS PAR LE TRAITÉ DE BERLIN ET OCCUPÉE PAR EUX

D'après un croquis de M. Lazzaro, correspondant particulier de *l'Illustration*.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

Aux messes commémoratives célébrées rue d'Anjou, pour le 87e anniversaire de la mort de la reine Marie-Antoinette, M. le marquis de Dreux-Brezé représentait M. le comte de Chambord, et la duchesse de Valence la reine Isabelle. Le duc de Nemours, la princesse Blanche d'Orléans et nombre de hauts personnages, d'écrivains de la presse royaliste et de fidèles assistaient à cette pieuse solennité.

Les déplacements de la famille impériale de Russie sont d'abord le départ du grand-duc Wladimir et de la grande-duchesse Santowna pour Saint-Pétersbourg, l'embarquement du grand-duc Constantin à bord du yacht *Livadia*, et enfin le retour à Paris du grand-duc Alexis, qui était allé accompagner son oncle jusqu'à Brest.

Viennent d'arriver : le prince de Furstemberg, l'amiral Croft, le duc de Fernan-Nunez, lord Linsay, M. Riet, ministre de Colombie, etc.

La reine Isabelle restera peu de jours à Paris et se rendra au château de Fontenay.

M. le duc de Hamilton a loué un hôtel aux Champs-Elysées et se propose d'y donner de grandes réceptions l'hiver prochain.

Arrivé samedi soir, venant de Londres, le duc d'Aoste, ancien roi d'Espagne et frère du roi d'Italie.

Le prince d'Orange est descendu à l'Hôtel-Continental sous le pseudonyme de comte Burn.

Sont attendus : le prince royal héritier de Bavière, les grands-ducs Serge et Paul, ainsi que la grande-duchesse Catherine, sœur du czar; S. Exc. Miep y Teran, gouverneur de la Véra-Cruz ; sir Victor Houlton et le vice-amiral P. Pavia y Pavia.

Parmi les étrangers de distinction de passage à Paris, citons : Sir Charles Dilke et Sir Richard Copt; ce dernier, grand collectionneur, possède les six balles qui ont été tirées sur lord Mountmorres.

C'est au milieu d'une grande affluence que s'est célébré le mariage de M. du Casse, ancien attaché au ministère des affaires étrangères, avec Mlle de Crouigneau. On parle de l'union prochaine de M. Hébert, membre de l'Institut, avec Mlle d'Uckermann, de Dresde.

Mardi 19 octobre a été célébré, à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, le service de bout de l'an de M. Aristide Boucicaut, fils du fondateur des magasins du Bon-Marché.

Le magnifique château de Saint-Roman, près de Montélimart, vient d'être acheté par M. le vicomte de Crussan, après avoir appartenu à Mgr Sibour, à M. Bravay et à M. Belleys.

Mlle Jeanne Pereire, fille de M. Isaac Pereire, épouse M. Edouard Philipson, ingénieur attaché au chemin de fer de la Haute-Italie.

Fête au château de Thilliers-en-Vexin, chez la marquise de Vatimesnil. Parmi les invités le comte de Boisjelin, le vicomte de Kersaint, Mme Riggs, Mlles de Brie, le comte de Séguin, le baron Vigier, etc.

La fille du marquis de Sayve, charmante en ses dix-huit ans, vient de mourir, après une courte maladie.

Les princes de la famille d'Orléans sont réunis à Eu, chez le comte de Paris. Le grand-duc et la grande-duchesse, sa femme, viennent de se rendre à ce château pour l'inauguration des grandes chasses de la saison.

SPORT HIPPIQUE

Dimanche dernier, à Longchamps; lundi à Vincennes, mercredi à La Chapelle, jeudi à Maisons-Laffite, samedi inauguration à Saint-Ouen, dimanche prochain à Longchamps et lundi Enghien. — Pas de repos, comme on voit, pour MM. les turfistes.

Le *Destrier*, à M. Staub, a été vainqueur dans le prix de la Reine. — *Rayon-d'Or*, épuisé par un entrainement trop sévère, n'a pu prendre part aux courses du Second-Octobre. — Le jockey F. Archer tient la tête avec 96 victoires, et après lui vient G. Fordham, qui a gagné 92 prix. — Les courses d'Automne, commencées en Allemagne en même temps que les nôtres, sont partout suivies avec un empressement qui témoigne du goût prononcé de toutes les classes pour cette institution. — En Autriche-Hongrie, les meetings, moins nombreux, sont plus brillants encore, et l'élevage de pur sang y est plus avancé que dans l'Allemagne du Nord.

Une trotteuse américaine vient de faire en 2 min. 10 s. 3/4 la distance de 1600 m., ce qui ne s'était pas encore vu, paraît-il.

Les courses de mercredi 13 octobre, qui ont inauguré l'hippodrome de La-Chapelle-en-Servat, ont été contrariées par un temps maussade. M. Ad. Dennetier a droit à nos félicitations pour l'excellente organisation de ce nouveau champ de courses; les tribunes, la piste, les différents services, tout a été aménagé avec autant de goût que d'expérience consommée. Il suffira d'enregistrer le nom des chevaux vainqueurs : *Isaure* 1, *Germaine* 2 dans le prix d'Encouragement; *Espingole* et *Nymphe*, dans le prix du Mail; *Réserviste II* et *Gastonnette*, dans le prix de La Chapelle; *Auteuil* et *Vigneron*, dans le prix de Survilliers; *Zeal* et *Machecoul*, dans le prix de Senlis.

Milan est arrivé premier dans le Newmarket-Derby. — *Robert the Devil* a battu pour la troisième fois *Bend'Or* dans les Champion-Stakes, après avoir enlevé le cesarewitch avec un poids de 8 st. 6; ces victoires le classent définitivement comme un animal de premier ordre.

Un carrousel, organisé par le général marquis de Galliffet doit avoir lieu prochainement sur le terrain de manœuvres de Longchamps; les élèves officiers de la 1re division de l'Ecole de guerre y prendront part.

Courses de dimanche 17 octobre au bois de Boulogne. — Le temps était beau, mais la brume, qui régnait sur la vallée de Longchamps, empêchait de bien suivre la course. Sur 56 chevaux inscrits, 6 seulement ne se sont pas présentés. Déveine des preneurs qui, dans les 5 épreuves de cette réunion, n'ont eu qu'un cheval pour eux. L'heure était fixée, comme à Chantilly, à une heure et demie, bien qu'il n'y eut que cinq prix à courir, dont deux prix à réclamer, un handicap, une course de poids pour âge et une de vitesse sur la moindre distance. Les départs n'ont pas été donnés par le starter, à la satisfaction générale, et des plaintes assez fondées se sont fait jour. Assurément les fonctions de M. Hurst sont fort difficiles et parfois pénibles, mais elles sont de celles qu'on ne peut remplir avec indifférence, sous peine de provoquer les murmures du public parieur, *genus irritabile* par excellence.

Réserviste était favori dans le prix du Connétable, et c'est l'outsider *Eclair* qui a gagné facilement; le vainqueur a été réclamé pour 2205 francs.

Le prix des Réservoirs a été gagné par *Oceana*, partie à 8 contre 1; second, *Tapageur*; troisième, *Alberte*. M. Ephrussi a réclamé la gagnante pour 5607 francs.

Le prix des Tribunes, handicap, a donné lieu à une nouvelle surprise. *Optimia*, cotée 10/1, est fort bien arrivée première, battant un lot de quinze chevaux; *Brienne* 2, *Pastourette* 3.

Castillon, favori à égalité, a remporté le prix de la Forêt, battant *Berline* seconde et *Gulf stream* troisième. Course en 1600 mètres seulement, poids pour âge.

Le prix du Petit-Couvert, qui terminait la journée, a été pour *Belgirate*, parti à 8/11 battant de deux longueurs *Herman* deuxième, et *Pingeole* troisième.

* * *

A une chasse à laquelle assistait notre ministre M. Emmanuel Arago, le vice-président de la Confédération suisse, M. Schenk, est tombé dans un ravin et s'est blessé légèrement.

Un concours international aura lieu au Palais de Cristal dans le courant de cette semaine entre aéronautes anglais et français, en présence du lord maire, du président du conseil municipal de Paris et du bourgmestre de Bruxelles.

Le prince souverain de Monaco vient d'interdire la chasse dans toute l'étendue de la principauté, où l'espace cultivé se restreint chaque jour davantage à mesure que les habitations se multiplient.

SAINT-HUBERT.

La 10e série du *Dictionnaire de l'Industrie et des Arts industriels* de MM O. LAMI et A. THAREL, 14, rue Saint-Lazare, vient d'être adressée aux souscripteurs de cette belle et utile publication. Parmi les études à signaler dans ce fascicule, nous devons citer celles qui traitent du *blanchissage*; des *bleus* divers; du *bois*, de ses propriétés, de ses défauts et de son emploi dans les arts et l'industrie; enfin de la fabrication de la *bonneterie*.

Le théâtre de la TOUR-D'AUVERGNE fait sa réouverture samedi avec : *les Trois Chapeaux*, d'Hennequin; viendra ensuite : *Un pied dans le Crime*.

GRANDS MAGASINS
DE LA
VILLE DE S^T-DENIS

Faubourg St-Denis, rue Paradis-Poissonnière

GRANDE MISE EN VENTE DES NOUVEAUTÉS D'HIVER

EXPOSITION DE ROBES, CONFECTIONS, MODES

ÉTOFFES DE SOIE, TISSUS FANTAISIE, LAINAGES UNIS, DRAPERIE, ETC.

ANITA
ÉLÉGANTE VISITE

En très beau drap, garnie d'une large bande, fourrure de Sibérie, jolie passementerie sur les manches et motifs appliqués derrière. Prix vraiment surprenant. . . . 35 fr.

SÉLIKA
DÉLICIEUX COSTUME

En tissu nouveauté. Jupe avec un haut plissé. Double Jupe élégamment relevée sur le côté, Corsage habit, garniture Madras. Prix vraiment extraordinaire. . . . . 32 fr.

PELUCHE SOIE DE LYON, toutes les nuances, largeur 46/48. . . . . Valeur réelle **7 fr.** — 3 90

SATINS DUCHESSE, trame fantaisie noir et couleurs, largeur 58/58. . . . Valeur incontestable **7 fr. 50** — 3 90

SATINS DUCHESSE, tout soie, tout ce qui se fait de plus beau, noir et couleurs, largeur 58 c. . . . . . Cette qualité vaut réellement **14** francs. — 7 75

VELOURS PEKIN SATIN NOIRS, poil solide, largeur 50 centim. qualité de **9** fr. **50**. . . Le mètre — 5 75

SUÉDOISE, tissu épais et confortable, diverses dispositions. Valant **90** c. Le mètre. — » 45

LIMOUSINE, rayures fondues sur tous les fonds, très belle qualité. — Valeur réelle, **1 25**. Le m. — » 60

JOHN BULL, dernière nouveauté dans tous les tons avec coupures vives formant quadrillé, largeur 110 c. Grande occasion . . . . Le mètre — 1 10

BURE D'ECOSSE, laine foulée genre moelleux, coloris mélangés pour costumes et manteaux, largeur 115 cent. Valeur reelle **9** fr. . . . . Le mètre — 1 45

CACHEMIRE FRANÇAIS, pure laine, noir garanti, larg. 120 c. Cette magnifique qualité a toujours été vendue **4** francs. . . . . . — 2 60

BROCHÉS SOIE, ce qui se fait de plus riche, grands et petits dessins. Prix hors ligne. Le mètre. . . — 2 45

DRAP HÉRISSÉ pour vêtements de Dames. Largeur **140** cent. Valant **6** francs. Le mètre. . . . . . — 3 25

ULSTERS tissu anglais, belle nouveauté pour dames. Largeur **140** cent. Le mètre, ... — 2 75
Cette qualité ne vaut pas moins de **5** fr

UN LOT DE PANTALONS coton écru et GILETS de chasse coton couleur pour hommes, d'une valeur de **3 fr. 90** . . . . à . . , — 1 95

FOULARDS SURAH très belle qualité, dispositons nouvelles, taille 50 centimètres. Prix exceptionnel. Le mètre, ... — » 95

RUBANS satin envers faille, belle qualité n° **12**, noir et toutes couleurs La pièce de 10 mètres, **4 75**. Le mètre. . . . . — » 50

BOTTES en drap noir uni à guêtres, cousues, doublées flanelle, double semelle, jolis talons hautes tiges à 6 boutons. Valeur réelle **15** fr. . . . . La paire — 9 50

GANTS de peau de Toscane, 3 bout., peau très fine, bonne qualité. Grande occasion. La paire . , — 1 15

GANTS do castor gris, 3 bout., pour dames, 2 bout., pour hommes. Prix extraordinaire. La paire. — 1 60

PAQUITA
RAVISSANT COSTUME

En tissu écossais, Jupe plissée, double Jupe relevée devant par une torsade de velours et une boucle métal, Corsage, Veste, garniture velours. Prix de tentation.. . . 27 fr.

JUANITA
PARDESSUS CONFORTABLE

En beau drap, garni de plusieurs piqures d'un joli motif sur les poches et d'une belle parure Castor des Indes, longueur 1m,20.

Prix incomparable. 20 50

LA SEDUISANTE, ravissante jaquette, faite par tailleurs, en drap anglais nouveauté, prix remarquable. — 12 50

LA CHARMEUSE, élégante visite en beau drap loutre garnie d'une belle bande peluche loutre, pompons assortis, longueur 1m,20 . . . . — 19 75

JUANITA, pardessus confortable en beau drap uni ou façonné, garni de plusieurs piqûres et d'une belle paruro castor des Indes, longueur 1m20 . . . . — 20 50

PRINCESSE, visite de grand cachet, sur 1m 20 de longueur, très beau drap noir ou loutre, garnie d'une large bande de belle peluche loutre. Valeur récile, **75** fr. . . . . — 32 »

1500 JUPES drapées, en tissu Madras, nouvelles dispositions comme garniture. . . . . — 22 50

MARISKA, élégant costume en drap uni toutes nuances, polonaise et capuchon, nœuds de ruban devant. Valeur incontestable, **90** fr. . . . . — 39 »

8000 PEIGNOIRS molleton rayé, chaudement doublé. Valeur réelle, **12** fr. **75**. . . . . — 6 25

PETITE DUCHESSE, riche confection en très beau drap beige tout laine, envers astrakan, croisée avec gros plis et patte derrière, grand collet et parements loutre pour fillettes de 4 à 10 ans. — 18 75

LA COQUETTE, très jolie robe en tissu anglais nouveauté, garnie de lisérés de toutes couleurs. Prix hors ligne. . . . . . . — 2 90

GEMAROSA, ravissante toque drap toutes nuances, ornée d'un nœud satin large bord, fourrure et jolie fantaisie de plumes de côté. Prix. . . . . . . — 3 90

METELLA, élégant chapeau feutre noir loutre, orné d'un large drapé velours, belle touffe de véritables plumes, dessous bouillonné satin . . . . . . — 6 90

8000 CAMISOLES à jabot brodé, plis à la main. Grande occasion. . . . . — 2 95

PANTALONS forme zouave, en schirting, garnis d'une bande brodée . . . . Prix incomparable — 2 95

MANCHONS en véritable CASTOR DES INDES, parfaitement montés et doublés, glands assortis. Valeur réelle, **12** fr. . . — 5 90

NOUVELLE CRÉATION

MANCHONS en loutre de Colombie avec le boa assorti. Valeur réelle, **32** fr. — 14 75

17e ANNÉE

LE MONITEUR
DES
TIRAGES FINANCIERS

Propriété du CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME, CAPITAL 20 MILLIONS DE FRANCS

LE PLUS ANCIEN
LE PLUS RÉPANDU ET LE PLUS COMPLET
DES JOURNAUX FINANCIERS

PARAIT TOUS LES JEUDIS

16 grandes pages de texte

Il publie une Revue de toutes les valeurs, cotées ou non cotées, la Liste de tous les Tirages, la Cote complète de toutes les valeurs et tous les renseignements utiles aux capitalistes.

Par an 4 Francs

Abonnement de 3 ans : 10 fr.

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : VINGT MILLIONS

Siège social : à Paris, 16, rue Le Peletier

Achat et vente de titres au comptant, sans autre commission que le courtage officiel des agents de change. Négociations de toutes valeurs non cotées. — Payement **gratuit** et **immédiat** de tous coupons pour les clients-abonnés au **Moniteur des Tirages Financiers.** — Transfert et conversion de titres. — Souscription sans frais aux émissions. — Libération de titres. — Versements sur titres. — Remboursement des titres sortis aux tirages. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Listes de tous les tirages et des numéros sortis et non encore réclamés. — Chèques sur Paris et la province.

CALENDRIER MANUEL DU CAPITALISTE

PRIME GRATUITE

donnée chaque année par le CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS à tous les abonnés au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

Guide indispensable de l'actionnaire et de l'obligataire, contenant le taux d'émission des valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées; — l'échéance de leurs coupons; — leur revenu, les dividendes de chaque société depuis 1869.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS
NON RECLAMÉS

Renseignements pratiques pour l'achat et la vente au comptant des valeurs de Bourse. Impôts qui frappent les titres au porteur perdus ou volés.

La valeur de cette PRIME GRATUITE représente à elle seule le prix annuel de l'abonnement au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

S'adresser au CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS, 16, rue Le Peletier, Paris, et à la Succursale A, rue de Rivoli, 53

out donner le nom officiel, a été chargé
u travail; on a fait d'abord le calque,
uis on a détaché les émaux morceaux par
morceaux et on les a mis en caisse. Il se
assera plusieurs années avant que la
mosaïque soit rétablie en place. Puisse
ette restauration être plus heureuse que
elles qui ont été entreprises à St-Marc de
enise dans des conditions semblables.

Une intéressante exposition de peinture
ient de s'ouvrir au cercle artistique de
larseille, dans la salle de concert: MM. de
euville, Monchablon, Ziem, Rapin, Dau-
igny, Flahaut, Jacquet, Jules Lefebvre,
oybet, et nombre d'autres noms, aimés
u public, figurent au catalogue.

L'inauguration de la statue de Jean Cou-
in a eu lieu à Sens, ainsi que nous l'avions
nnoncé, au milieu d'un concours consi-
érable. L'auteur du monument, M. Chapu,
représenté son modèle debout, un com-
as à la main, mesurant une figure antique,
œuvre est de haut style et conçue dans
n excellent sentiment décoratif.

La ville de Correggio a également élevé
n monument à Antonio Allegri, le plus
lustre de ses enfants, immortalisé sous le
om du Corrège; elle est signée du sculp-
eur italien Véla, et a été inaugurée le
7 octobre dernier.

Ne quittons pas l'Italie sans annoncer
ue la Société qui s'est formée en Toscane
ous l'invocation du grand nom de Dona-
ello ouvrira le 1er novembre prochain une
xposition qui sera formée principalement
e tapisseries appartenant à la maison du
oi d'Italie et de dessins originaux qui
ont jamais encore été montrés au public
qui étaient conservés dans les dépôts des
aleries royales.

Cette exposition aura lieu dans l'ancien
ouvent de Santa Croce, à Florence. Aux
pisseries seront joints d'abord quelques
roduits similaires ou analogues, tels que
ssus, broderies, dentelles, ...

année sa magnifique collection de mou-
lages.

Annonçons en terminant l'apparition du cinquième volume de la remarquable publication artistique: le *Musée du Louvre*. Ce volume renferme cinquante gravures au burin représentant des chefs-d'œuvre du musée du Louvre. L'éditeur, M. Hermet (1), a fait un choix très judicieux des principales œuvres qui ornent notre galerie nationale. Nous y voyons des œuvres de Raphaël, de Dominiquin, de Guide, de Annibal Carrache, de Guerchin, de Teniers, de Rembrandt, un charmant tableau de Metsu, *Femme tenant un pot de bière*, des *bœufs* de Paul Potter, des paysages de Karel Du Jardin, de Glauber et de Both, l'*Abreuvoir* de Berghem, *Deux nymphes dansant*, de Van der Werff, le *Petit faiseur de bulles de savon*, de Mieris.

Les tableaux des maîtres français sont en grand nombre dans cette magnifique collection. Nous mentionnerons un *Orphée* et un voyage de satyres, de faunes et d'hamadryades de Poussin, une vue du Campo Vaccino de Claude Lorrain, dont il faut admirer les beaux effets du soleil couchant; le *Concert*, de Valentin, etc., etc.

La sculpture est représentée par dix beaux spécimens de l'antique: *Venus pudique*, *Psyché*, *Muse* dite *la petite Cérès*, le *Faune au repos*, *Faune et Panthère*, *Amazone*, *l'Amour et Psyché*, groupe qui est estimé par les connaisseurs comme un des plus agréables morceaux de l'antiquité. Il n'est pas difficile de découvrir les grâces que l'artiste a su repandre sur les deux figures de l'Amour et de Psyché.

Ce volume est accompagné d'un texte qui donne des explications intéressantes sur chacune des œuvres reproduites. Les gravures ont été exécutées par des artistes de mérite tels que Richomme, Forster, Berric, Anastasi, de Neuville, Henriquel-Dupont, etc, etc., noms qui sont une garantie pour l'exécution matérielle de ce bel ...

L'ÉNORME DÉFICIT QUI SE PRODUIT depuis quelques années dans nos récoltes vinicoles a encouragé les importateurs italiens. Pendant les sept premiers mois de cette année; ils ont introduit en France 1,247,151 hectolitres de vin. Cette importation est la plus forte qui se soit produite du côté de la frontière italienne, puisqu'en 1878 nous n'avions reçu de même provenance que 144,542 hectolitres, et en 1879 206,106 hectolitres.

UNE NOUVELLE VIGNE. — Si la découverte que M. Lécart, voyageur français dans le Soudan, prétend avoir faite dans ce pays est réelle, la vigne de nature vivace que le phylloxera attaque et tue, pourrait être remplacée par une vigne herbacée et annuelle. Cette vigne serait à racines bulbeuses vivaces, mais le sarment périrait chaque année; elle produit, au dire de M. Lécart, des raisins délicieux, est très rustique, facile à cultiver. D'après la description du voyageur, on a comparé cette vigne, pour sa racine et son mode de végétation, au dalhia de nos parterres. La vigne du Soudan est-elle la plante qui devra prendre la place de la vieille vigne sarmenteuse de France qu'a dévorée ou que dévore le phylloxéra?

L'IDÉE DES PRIX ACADÉMIQUES. — Jusqu'ici on attribuait généralement cette idée à M. Montyon, D'après un récent travail de M. Maindron. archiviste de l'Académie des sciences, M. de Montyon avait été précédé dans cette voie par M. Rouillé de Meslay, qui constitua, dès 1714, l'Académie légataire d'une somme de vingt-cinq mille livres pour fonder un prix affecté à des travaux remarquables de littérature ou de science. M. Mignot de Montigny, l'abbé Raynal, M. de Sartines avaient également précédé le généreux Montyon comme donateurs à l'Académie.

LA GLYCINE EST UN POISON. Ce fait très curieux vient d'être signalé. Cette char-...

octobre 1880.

FAITS DIVERS

L'ÉNORME DÉFICIT QUI SE PRODUIT depuis quelques années dans nos récoltes vinicoles a encouragé les importateurs italiens. Pendant les sept premiers mois de cette année; ils ont introduit en France 1,247,151 hectolitres de vin. Cette importation est la plus forte qui se soit produite du côté de la frontière italienne, puisqu'en 1878 nous n'avions reçu de même provenance que 144,542 hectolitres, et en 1879 206,106 hectolitres.

UNE NOUVELLE VIGNE. — Si la découverte que M. Lécart, voyageur français dans le Soudan, prétend avoir faite dans ce pays est réelle, la vigne de nature vivace que le phylloxera attaque et tue, pourrait être remplacée par une vigne herbacée et annuelle. Cette vigne serait à racines bulbeuses vivaces, mais le sarment périrait chaque année; elle produit, au dire de M. Lécart, des raisins délicieux, est très rustique, facile à cultiver. D'après la description du voyageur, on a comparé cette vigne, pour sa racine et son mode de végétation, au dahlia de nos parterres. La vigne du Soudan est-elle la plante qui devra prendre la place de la vieille vigne sarmenteuse de France qu'a dévorée ou que dévore le phylloxéra?

L'IDÉE DES PRIX ACADÉMIQUES. — Jusqu'ici on attribuait généralement cette idée à M. Montyon, D'après un récent travail de M. Maindron. archiviste de l'Académie des sciences, M. de Montyon avait été précédé dans cette voie par M. Rouillé de Meslay, qui constitua, dès 1714, l'Académie légataire d'une somme de vingt-cinq mille livres pour fonder un prix affecté à des travaux remarquables de littérature ou de science. M. Mignot de Montigny, l'abbé Raynal, M. de Sartines avaient également précédé le généreux Montyon comme donateurs à l'Académie.

LA GLYCINE EST UN POISON. Ce fait très curieux vient d'être signalé. Cette charmante plante, qni encadre si gracieusement de ses rameaux flexibles et de ses fleurs violettes les maisons champêtres, contient une substance qui peut exciter les vomissements et causer dans l'estomac des ... Le fait a été ob-

monde s'est repris à rire « *devant que* les Chambres se soient remises à parler ». Il y a foule au Bois par ces belles après-midi claires; il y a foule au théâtre; il y a commencement de foule à l'Hôtel des Ventes, où l'on ne met cependant aux enchères que les petits objets, les tableaux sans importance et les fourrures pour l'hiver.

L'hôtel Drouot est d'ailleurs le bienvenu en ces saisons mixtes; c'est un abri contre l'averse et un *chauffoir* contre le froid. Dans ce chauffoir, tous les ans, à l'heure où nous sommes, les marchands hollandais viennent débiter une cargaison de pendules à caisses énormes, de meubles à incrustations et de pendules Louis XVI aux cuivres surmoulés. Tout se vend ou semble se vendre. J'ai assisté d'ailleurs, l'autre jour, dans cet hôtel des commissaires priseurs, à un spectacle lamentable : des tableaux immenses, des tableaux qui avaient dû faire fureur jadis, aux salons de la Restauration, des tableaux de Fragonard, larges et hauts à remplir tout un panneau au musée de Versailles, se vendaient couramment quatorze francs, douze francs, moins que la toile. O grandeur et décadence des renommées! Quand on songe que ce *Fragonard fils*, qui méprisait profondément, comme tous les peintres de son temps, l'art délicat et léger de son père, a eu tous ses succès, tous les éloges, la gloire, la fortune, et que ses *tartines* superbes, une *Jeanne Darc au Bûcher*, plus grande que nature, finissent par se vendre quatorze francs, c'est à donner la chair de poule à bien des renommées contemporaines et à se demander combien se vendront les toiles de tant de peintres à la mode quand la mode en sera passée.

On vient d'enterrer sans bruit ni clairons, un peintre qui eut son rang et son heure, le vieux Schopin, dont on ne parlait plus et que la génération nouvelle ne connaissait guère. Schopin fut un Fragonard en son genre, un *Fragonard fils*. Il y a toute une ironie dans ce mot. Fragonard est un maître; *Fragonard fils* est un comique. Fragonard est au pinacle; on couvre d'or la moindre de ses gravures. Fragonard fils est un «enfoncé». On a de ses tableaux de *choix* pour une pièce de dix francs.

Songez à l'aventure de Fragonard fils, ô vous les triomphateurs d'aujourd'hui!

∿∿ La gloire! Une jolie facétie, eut dit Gavarni. Il y a bien des années, David d'Angers, dont on vient d'inaugurer la statue, allait assister, à la Ferté-Milon, patrie de Jean Racine, à l'érection de la statue que lui, David, consacrait à la mémoire de l'auteur de *Phèdre*. Il lui arriva là une petite anecdote qu'il a contée, et qui montre tout à fait le néant de cette gloire en question.

« Pendant que je me promenais, dit-il, sur l'Esplanade, un barbier sortit d'un cabaret et vint me dire : Vous rappelez-vous, monsieur, que je vous ai « fait la barbe quand vous vintes ici pour voir votre « enfant, car vous êtes bien *le père de Racine?* »

« Voyant que ce brave homme tenait beaucoup à avoir rasé « *le père de Racine* », je le laissai dire. C'est alors qu'il osa m'engager à accepter un verre de vin. Sur mon refus : « Votre fils, me dit-il, affirme « dans une de ses *lettres* qu'à une certaine époque « de sa vie, s'ennuyant beaucoup, il passait la plus « grande partie de ses journées au cabaret ». — C'est possible, répondis-je, mais moi je ne m'ennuie jamais. »

Il y a tout un monde dans ce trait du barbier, qui d'abord s'imagine que Racine buvait sec et qui s'imagine ensuite que David d'Angers est le *père* de l'auteur d'*Athalie*, parce que quelqu'un, en lui montrant le sculpteur de Racine, lui aura dit :

« Voilà *le père de Racine!* »

Notez que ce barbier était déjà un lettré, puisqu'il savait vaguement que Racine avait existé.

Je sais tel membre de la Société des gens de lettres qui, un jour, votant pour les membres du comité à élire, écrivit sur son bulletin : Victor Hugo avec un *t*, *Victor Hugot*.

∿∿ On a donc inauguré, à Angers, la statue de P. J. David d'Angers, et comme la politique se mêle à tout, à l'heure où nous sommes, on a entremêlé les cantates en l'honneur du statuaire, de cris inattendus, ou trop attendus, comme: *Vivent les décrets!* et *A bas les décrets!*

Eh! qu'avaient à voir ici les décrets, et ne pouvait-on faire taire les polémiques irritantes devant cette statue?

Ce fut un vaillant homme que ce grand artiste. Un critique a dit de lui, avec juste raison : « On « ferait presque un peuple avec ses statues. » Il croyait à la mission de l'art en général, de la sculpture en particulier.

« Lorsque le peuple, écrivait-il, participera davantage aux plaisirs intellectuels, les grands hommes grandiront ».

Ce n'était pas un réaliste. Le naturalisme actuel l'eut écrasé. Il voyait grand et, parce qu'il voyait ainsi, il ne croyait point du tout voir faux. Voici ce qu'il disait de cette étroite réalité où prétendent nous parquer ceux qui n'ont pas d'imagination :

« Ce n'est pas toujours, écrivait David d'Angers, la réalité qui est belle, ce sont les impressions qu'elle inspire et qui deviennent celles de l'âme. Un soir à Pau, je fumais mon cigare sur un balcon; la lune éclairait de pâles rayons les maisons voisines; une d'entre elles présentait des lignes, des masses si grandes et si nobles, qu'il me semblait voir un monument égyptien et que je rêvais quelque chose de surnaturel. Le lendemain matin, je restai désenchanté en face d'une grande et laide masure! »

La masure était laide, mais le rêve était beau. Toute la théorie de l'art est là. C'est *ce que voit* l'artiste qui est le *réel*.

Sait-on, d'ailleurs, que l'*Illustration* est le journal qui, le premier pendant l'empire, demanda que l'on fit cesser la proscription de David d'Angers, exilé après Décembre? David, las du ciel de Belgique, était allé en Grèce, où Beulé raconte qu'il le vit pâle, appuyé au bras de sa fille et tristement contemplant la mer du haut de l'Acropole. Deux élèves de l'école d'Athènes apprirent alors que David d'Angers était auprès d'eux: M. Edmond About, qui venait d'achever son *Mémoire sur l'île d'Egine* et M. Charles Garnier, qui ne songeait pas encore à construire l'Opéra. Ils se rendirent auprès du statuaire, et M. About publia alors, dans l'*Illustration*, un article qui fut désagréable au gouvernement d'alors, et où le futur auteur du *Roman d'un brave homme*, demandait qu'on rendit l'air de la France au vieux David.

— Vous me sifflez et j'ai défendu David d'Angers en exil, répondait M. About aux étudiants acharnés contre *Gaëtana*.

David revint.

« La première chose que j'aie vue en rentrant à Paris, écrivait-il, c'est une pauvre vieille femme, vendant à la porte du cimetière des branches de lauriers desséchés... Les lauriers de la patrie reverdiront-ils jamais? »

Il ne s'inquiétait pas seulement de ses succès et du Salon et de sa gloire, il s'inquiétait aussi de la patrie! Il a bien mérité sa statue.

∿∿ Pour revenir à Paris, les soirées recommencent et le froid piquant qui nous arrive tout de suite va très certainement les activer. M^me^ Adam ouvre dimanche son salon par une réception toute littéraire, une soirée de protestation contre qui? on n'en sait trop rien; contre M. Perrin, qui n'a pas joué la *Moabite*, de M. Déroulède; ou contre le ministère qui n'a pas tenu à ce qu'on la jouât? Bref, une protestation en faveur de M. Déroulède, qui est un poète comme David était un artiste, c'est-à-dire qu'il n'oublie jamais son pays et ne se contente point de l'art pour l'art.

— Mon idéal est de *servir!* disait-il crânement un jour à un ami. *Servir* au régiment et *servir* une idée, dans mes vers!

Toute la critique sera, sans doute, à son poste, boulevard Poissonnière, et pourra juger si cette terrible *Moabite* méritait, comme dangereuse et inopportune, d'être consignée à la porte de la Comédie-Française, où elle avait eu d'abord ses grandes entrées.

Si ces lectures deviennent à la mode, nous aurons, d'ailleurs, le théâtre *regardé* et le théâtre *écouté*. M. Gassier, l'auteur du drame la *Guerre du Mexique*, a lu, lui aussi, au public, sa pièce, qui n'a rien des mérites du drame biblique de M. Déroulède. Il l'a ensuite publiée, comme l'auteur de la *Moabite* publiera son œuvre, avec une préface. Mais il est arrivé que ce *Juarez* n'a pas été du goût de tout le monde. Le fils du général Miramon s'est fâché. Il a demandé une rétractation au jeune auteur, qui s'est retranché derrière les droits de l'histoire et le *Dictionnaire Larousse*. Un duel s'en est suivi, ce qui est toujours regrettable.

Ces événements décidément sont trop près de nous pour qu'on les découpe en mélodrames. Ils sont brûlants, on s'y échaude les doigts. M. Villiers de l'Isle-Adam, qui attaqua, un jour, devant un tribunal, M. Lockroy père pour avoir mis, dans un vieux drame de 1830, *Perrinet Leclerc*, un Villiers

d'ailleurs, que l'*Illustration* est le jour-
e premier pendant l'empire, demanda
cesser la proscription de David d'An-
après Décembre ? David, las du ciel de
était allé en Grèce, où Beulé raconta
pâle, appuyé au bras de sa fille et tris-
templant la mer du haut de l'Acropole.
es de l'école d'Athènes apprirent alors
d'Angers était auprès d'eux : M. Ed-
it, qui venait d'achever son *Mémoire*
Egine et M. Charles Garnier, qui ne
as encore à construire l'Opéra. Ils se
uprès du statuaire, et M. About publia
l'*Illustration*, un article qui fut désa-
gouvernement d'alors, et où le futur
Roman d'un brave homme, demandait
it l'air de la France au vieux David.
me sifflez et j'ai défendu David d'An-
il, répondait M. About aux étudiants
ntre *Gaëtana*.
vint.
mière chose que j'aie vue en rentrant à
ait-il, c'est une pauvre vieille femme
la porte du cimetière des branches de
séchés... Les lauriers de la patrie re-
s jamais ? »
quiétait pas seulement de ses succès et
de sa gloire, il s'inquiétait aussi de la
bien mérité sa statue.

revenir à Paris, les soirées recommen-
roid piquant qui nous arrive tout de
s certainement les activer. Mme Adam
nche son salon par une réception toute
e soirée de protestation contre qui ? on
p rien ; contre M. Perrin, qui n'a pas
abite, de M. Déroulède ; ou contre le
ui n'a pas tenu à ce qu'on la jouât ?
otestation en faveur de M. Déroulède.
poète comme David était un artiste
qu'il n'oublie jamais son pays et ne se
nt de l'art pour l'art.
léal est de *servir !* disait-il crânement
ami. *Servir* au régiment et *servir* une

statue. Une estrade avait été dressée le matin sur la place de Lorraine, que l'on avait entourée de barrières afin d'éviter tout encombrement et de laisser une liberté suffisante au cortège, qui, dès midi et demi, est arrivé et a pris place sur l'estrade, pendant qu'une musique locale et les musiques régimentaires jouaient une cantate au pied de la statue. Parmi les personnes présentes figuraient au premier rang M. Barthélemy Saint-Hilaire et M. Turquet, représentant le gouvernement ; M. le général de Galliffet, commandant le corps d'armée de la région ; M. le général Bonneton, commandant la subdivision de Maine-et-Loire ; M. le préfet Assiot ; M. Guitton, maire d'Angers, entouré de ses adjoints et du conseil municipal ; MM. Benoist, Maillé et Louis Janvier de La Motte, députés ; plusieurs conseillers généraux et maires du département. La cérémonie a commencé par un défilé qui a eu lieu avec beaucoup d'ordre : d'abord les sapeurs-pompiers d'Angers ; les élèves de la division supérieure du lycée, le fusil sur l'épaule ; les associations ouvrières d'Angers, qui sont fort nombreuses ; les élèves de l'Ecole des arts et métiers, puis plusieurs compagnies de pontonniers et un escadron de cuirassiers.

Trois discours seulement ont été prononcés, par MM. Barthélemy Saint-Hilaire, Turquet et Guitton, le maire. M. Turquet, en une improvitation éloquente et très applaudie, a rendu hommage comme il convenait à David d'Angers, et il a placé en quelque sorte sous la protection de son nom et sous l'autorité de ses exemples, l'art républicain dans le présent et dans l'avenir.

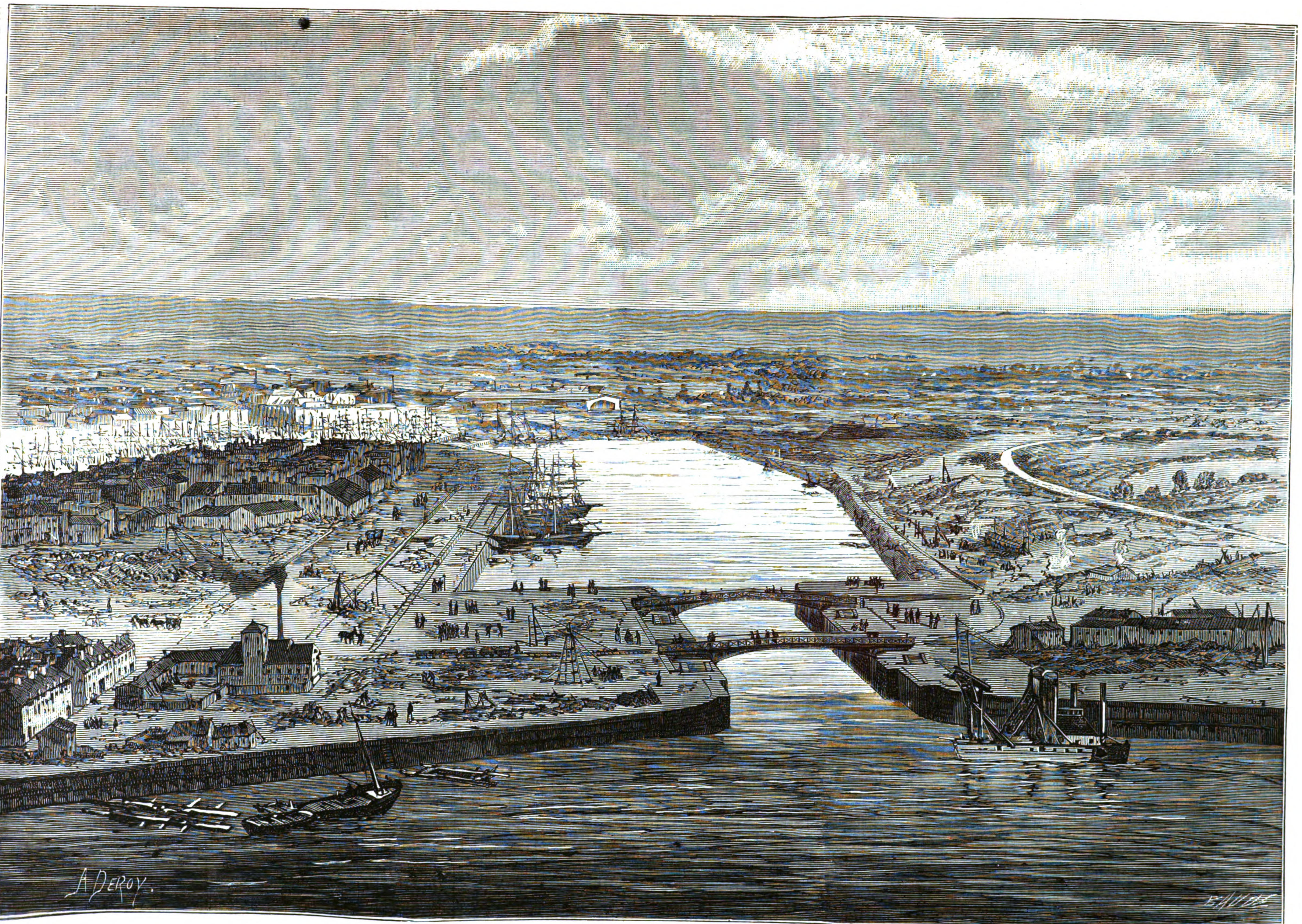
Il est presque inutile de constater qu'on a grandement apprécié le mérite du statuaire chargé, à la suite d'un concours, de l'exécution de la statue de David, qui figurait au dernier salon. Cette statue, que représente notre dessin de la première page, atteste une profonde admiration pour celui dont elle est l'image ; elle plaît par la sévérité voulue de son aspect et nous montre l'artiste réfléchi, en même temps que l'homme dévoué aux idées de son temps.

David d'Angers est mort en 1856. Il était né en 1792 et avait été grand prix de Rome en 1811. C'est lors de son retour d'Italie qu'il exécuta la statue du *Grand Condé* qui est au château de Ver-

... Ce sont les Carmes déchaussés qui ont été les premiers dispersés à Montpellier. A huit heures du matin, les gendarmes, la police et des escouades de soldats du génie ont fait circuler la foule et dégagé les abords de l'établissement, à la porte duquel s'est ensuite présenté le commissaire central. Comme on refusait de lui ouvrir, il dut requérir un serrurier. Les Carmes, en présence de témoins qui avaient passé la nuit dans la maison, en compagnie d'un huissier et d'un avoué, protestèrent énergiquement contre cette violation de leur domicile, et le commissaire ayant forcé la porte, ils se retirèrent dans leurs cellules, d'où ils déclarèrent qu'ils ne sortiraient que contraints et forcés. Comme à Paris, lors de l'expulsion des Jésuites, les agents de l'autorité furent donc obligés de leur mettre la main sur l'épaule pour les obliger à se retirer.

Peu après cette exécution eut lieu une scène dont tous les journaux ont parlé assez inexactement, et que représente fidèlement notre deuxième dessin. L'évêque de Montpellier, navré de ce qui venait de se passer, se rendit chez le préfet de l'Hérault, M. Henri Fresne, pour protester d'abord, et pour lui annoncer ensuite que, par suite de la part qu'il avait prise à l'exécution du décret rendu contre les congrégations, il avait encouru les foudres de l'église, et qu'il était retranché de la communion des fidèles. Pour faire cette démarche, il n'avait pas revêtu son costume pontifical, comme on l'a dit. Il ne portait ni la mitre, ni la crosse. Il était en costume de chœur : surplis, camail et bonnet carré. M. Rédier, son secrétaire, l'accompagnait. Le préfet l'a reçu dans son cabinet, en présence de M. Vilar, conseiller de préfecture, et l'ayant fait asseoir, il a écouté avec égards l'admonition que le prélat lui adressait avec fermeté mais politesse. Cela ne l'a pas empêché toutefois, ajoutons-le, de faire poursuivre une heure après, comme si rien ne s'était passé, l'exécution du décret chez les Grands-Carmes.

Pendant que ces choses s'accomplissaient à Montpellier, toutes les villes de France mentionnées plus haut étaient mises à semblable épreuve. Et ce n'est qu'un commencement qui va avoir une suite prochaine, d'après ce qu'on dit. Tout petit commencement. En effet, Carmes et Franciscains seulement ont jusqu'ici été mis hors de chez eux, et le nombre



DUNKERQUE : VUE A VOL D'OISEAU DU PORT ET DES NOUVEAUX BASSINS, DEVANT ÊTRE INAUGURÉS LE 31 OCTOBRE (Voir l'article, page 290).

Bénédicte, attendrie, remuée, la lui tendit en disant :

— Pardonnez-moi de ne pas vous avoir reçu la première fois. Vous êtes un vrai prêtre plein de compassion et de charité. Vous reviendrez, n'est-ce pas, voir le tableau ? je le commencerai demain.

— Je vous recommande les ailes de feu !

Elle comprit et avec un sourire navré :

— Elles soulèvent les blessés, mais non les morts, dit-elle. Adieu.

Bénédicte revint à son chevalet, pensive, absorbée, et se remit à travailler en silence. Raide sur sa chaise, son aiguille arrêtée, Rosalie semblait pétrifiée.

— Est-ce que je deviens folle ! pensait-elle. Ce prêtre cassé, tout blanc, est-ce bien le beau, l'élégant Pierre Didier-Montaut, que son père disait mort. Oh ! oui, certainement c'est lui, c'est bien lui. Je ne sais pas ce qui pourra m'étonner à présent...

— Que dites-vous de ma *conversion*, maman Rosalie, fit soudain Bénédicte, en posant son pinceau.

— Ça ne vous aurait pas ressemblé, mademoiselle, de « bousculer » ce digne prêtre qui paraît si bon.

— N'est-ce pas ? il m'a complètement prise... et puis il a été malheureux. Est-ce étrange qu'on se console en priant celui qui vous a frappé ? Comment se résigner à dire à Dieu : « Me voici à vos genoux, je viens vous adorer pour tout le mal que vous m'avez fait et je vous en remercie... » Il y a sans doute, dans la résignation chrétienne un mobile que je ne saisis pas.

En quittant Bénédicte, le missionnaire alla chez Lise où l'attendait Louis Paulet, auquel il y avait donné rendez-vous. Lorsque le curé de Passy avait nommé Catherine Hubert à l'abbé Didier, Louis, qui se trouvait là, avait poussé une exclamation de surprise, et témoigné le désir de renouer connaissance avec la Bolivienne, disant que par elle on parviendrait sûrement à Bénédicte, puisqu'elles étaient liées. Un secret espoir aussi l'attirait. Lise devait savoir, concernant son amie, bien des choses... connaître le pourquoi de cette indifférence qui était contre elle un grief de plus, en enlevant toute excuse aux liaisons qu'on lui reprochait.

Le jeune homme était donc depuis un moment près de Lise, quand l'abbé Didier reparut. L'heureux succès de sa démarche se lisait sur son visage dont un rayon de joie éclairait la mélancolie. Il rapporta sa conversation avec Bénédicte, et confia à Lise ce qu'il lui était.

— Oh ! pauvre enfant ! s'écria-t-elle, et pauvre père !

Puis elle ajouta :

— Hélas ! trop tard !

— Pour moi, reprit le missionnaire, si Dieu me rend ma fille je pourrai la recevoir, mais Louis ?

— Je serai son ami, son frère, fit-il, je l'aime toujours... pourtant je... je suis bien malheureux !

— Un pays lointain... dit Lise.

— Oui, si son amour m'était resté ; sa lettre ne m'a permis de conserver aucune illusion à cet égard. Vous a-t-elle parlé de moi, ces temps-ci ?

— Pas une fois.

— Enfin, qui aime-t-elle ?

— Personne, j'en réponds.

— C'est inouï ! Ce cœur si ardent, si tendre...

— Elle prétend qu'elle n'en a plus. Son grand mal, voyez-vous, la plaie vive qui ronge tout le reste, c'est sa vie qu'elle sent manquée. Lorsque la gloire et la fortune sont venues, après trois années de luttes, de misère profonde, elle a compris que ce qui pouvait leur donner leur vrai prix, l'entourage d'une famille, un mari, un nom sans tache, était perdu pour elle. Il y a des destinées implacables...

— Tant de courage, d'énergie, aboutissant d'autre part à cette chute profonde, dit le missionnaire, au moment où elle atteignait le sommet de cette rude montée qui mène à la réputation et à la fortune, c'est inexplicable !

— Ce n'est point excusable, peut-être, Monsieur l'abbé, mais explicable si... Songez qu'elle était seule, charmante, brillante, au milieu de ces élégants dépravés qu'on trouve toujours au lever des étoiles... puis les camarades d'atelier, les amitiés des mauvais jours...

— Pourquoi ne pas se marier, son talent lui procurant une large aisance ?

— Elle dit n'avoir pas encore rencontré un seul homme dont elle eut voulu faire son mari.

— On attend, alors.

— Oui, on attend..., c'est très facile en théorie ; mais un jour vient où votre isolement vous écrase comme un mur de prison : le cœur éclate de vide ; à défaut d'amour on y loge une sympathie qui finit souvent par donner l'illusion d'un sentiment sérieux.

— On s'en tient au moins là.

— Mais si l'ami accueilli se retire ? un nouveau caprice... Voilà comment, hélas ! se font ces funestes étapes. Croyez-le, monsieur l'abbé, je n'entends pas défendre la conduite de Bénédicte : elle n'est pas excusable, je vous l'ai dit. Aussi je n'excuse pas, j'explique.

A quelques jours de là, Bénédicte travaillait dans son atelier, dont elle avait défendu la porte. Seule, Rosalie était auprès d'elle, songeuse. Bénédicte contemplait d'un œil fixe les ailes de feu du blessé de son tableau, qu'elle venait de terminer.

— Devinez ce que j'ai découvert là, maman Rosalie, dit-elle, en touchant son front.

— Oh ! pour deviner, mon enfant, fit l'excellente femme, ce n'est pas mon fort, vous savez.

— Eh bien, j'ai découvert que je ressemble à l'abbé Didier. L'autre jour nous étions assis tous deux en face de cette glace, causant. Est-ce l'éloignement ? Je ne sais, mais il m'a paru que nous avions des jeux de physionomie semblables, et que je ne sais quoi dans mes traits rappelaient les siens.

— On voit de ces ressemblances singulières entre gens qui ne sont pas plus parents que chiens et chats, répondit Rosalie, résolue à laisser aller les choses au gré du missionnaire, et craignant, en encourageant les observations de Bénédicte, de lui préparer une déception si son père ne devait pas finir par la reconnaître.

— Ce nom de Didier, reprit Bénédicte, avec une légère provocation dans l'accent, il n'y manque que Montaut pour faire le mien.

— C'est précisément parce qu'il manque que ce n'est pas le vôtre... Il y a aussi un Didier dans mon pays.

Bénédicte ne répondit pas et se remit à peindre.

Il était minuit, la blanche clarté d'une veilleuse, enfermée dans un globe d'albâtre, éclairait vaguement la chambre de la jeune artiste, tendue d'une perse bleue, semée de grosses roses. Relevée sur ses oreillers, les yeux grands ouverts, elle était plongée dans une rêverie intense. Par moments elle tressaillait, sous la secousse d'une pensée écartant quelque voile nouveau du mystère où elle se débattait. Enfin :

— Non, murmura-t-elle, je ne puis plus douter. Cette femme qui l'a trahi et abandonné, c'est ma mère. Ces deux morts vivants sur lesquels il pleure, c'est son père et moi... moi, cette fille « perdue »... il le croit, Louis le croit ! Hélas, j'ai moi-même préparé cette dernière ruine, où ce tardif bonheur qui m'arrivait va s'engloutir... Oh ! pauvre folle que j'ai été ! J'ai bu toute l'amertume de la coupe, et cette seule goutte d'ambroisie qui m'attendait au fond, je dois la rejeter sans en approcher mes lèvres... Si je dis la vérité à présent, ils ne me croiront pas ; compromise comme je le suis, ils penseront que je les trompe pour les ramener à moi... ou ils ne croiront qu'à demi. Il y aura entre nous une défiance dont chaque jour je sentirai la pointe aiguë s'enfoncer davantage. A chacun des regards qu'ils arrêteront sur moi, l'humiliation de leur pardon me mettra une brûlure au visage... L'affirmation de Rosalie n'aura pas plus de valeur que la mienne. Son dévouement et sa tendresse la leur rendront suspecte. Non ! non ! trop tard mon père ! trop tard Louis !... Tout est fini !

Quelques jours passèrent. Le tableau pour la loterie des orphelines était achevé. « Admirable !

sublime ! » s'écriaient tous ceux qui se succédaient dans l'atelier. La tête du blessé, du plus pur idéal, excitait surtout un vif enthousiasme; elle exprimait une déchirante souffrance, au travers de laquelle transparaissait un rayonnement qui lui faisait une sorte d'auréole de douleur.

Bénédicte recevait les éloges avec un entrain fébrile. Le dernier jour de cette exposition, son esprit si brillant, si mordant, semblait tirer le bouquet d'un feu d'artifice.

Le soir, elle dit à Marius :

— Il me passe une fantaisie. Voici longtemps que je ne suis montée à cheval; je sens le besoin de promenades matinales, et ma jument n'est plus capable de l'ombre d'une belle action : elle est flasque, elle m'ennuie. Il me faudrait, pour me détendre les nerfs, une bête de race, un peu méchante. En attendant que vous me l'ayez trouvée, priez donc le baron de me prêter pour demain *Miss Arabelle*, ou mieux *Casse-Cou*. Un nom de bon augure, ajouta-t-elle en riant.

— Mais, ma chère amie, c'est une bête endiablée que ce *Casse-Cou!* et ombrageuse!

— Vous savez que j'ai de la poigne. D'ailleurs vous m'accompagnerez pour me sauver la vie. Un début de roman sans prochain numéro. Est-ce convenu ?

— Oui... mais si vous étiez gentille vous renonceriez à cette lubie... ou alors choisissez *Miss Arabelle*, qui est plus maniable et qui a la bouche moins dure.

— Je tiens à *Casse-Cou;* d'autant que celui du baron n'a pas encore une fêlure.

— Je crois bien! le meilleur écuyer de Paris... Tandis que vous... l'imprudence même. J'espère au moins que vous ne vous amuserez pas à sauter des barrières?

— Non, une jolie petite promenade au pas relevé. A présent bonsoir, donnez-moi la main et allez-vous-en. Demain matin, à huit heures, je serai prête.

— Comme vous êtes pressée! Il n'est que dix heures.

— Et mon testament qu'il faut que je fasse! Quand on doit monter *Casse-Cou*, un vendredi!

— Vous avez beau rire, je ne suis qu'à moitié rassuré.

— Où pensez-vous trouver le baron?

— A son cercle, le nez sur les cartes.

— Voyons, partez; sérieusement, j'ai des lettres à écrire.

Dès que Marius fut parti, Bénédicte entra chez Rosalie, qui se couchait, lui fit part de son projet pour le lendemain, sans commentaires sur le choix de sa monture, et, après un tendre bonsoir, la quitta.

Lorsqu'elle fut seule dans sa chambre, elle s'assit devant un petit bureau de citronnier incrusté de nacre, prit du papier et rêva un moment, le regard fixé sur son portrait dans les ruines de Blanquefort. « La dernière du nom », telle était la légende sous laquelle il avait paru au salon, treize ans auparavant. Les yeux de Bénédicte devinrent humides. La dame blanche n'avait donc pas protégé la petite en deuil qu'elle en arrivait à ce dénouement? Certes, elle n'eut pas consenti à une mort brutale, fer ou poison, mais elle espérait, elle cherchait, elle voulait un accident.

Elle se mit à écrire.

La première lettre fut pour son père, la seconde pour Louis. Ils auraient pu douter de la vivante, ils croiraient la morte. Trois autres lettres : à Rosalie, à Marius et à Lise, la conduisirent jusqu'à la moitié de la nuit.

Elle laissait sa fortune à Rosalie; à son père « la dernière du nom »; à Louis son buste; à Marius quelques vieux meubles rares et un récent portrait d'elle; à Lise et à Rosette, enfin, ses bijoux.

En outre, elle priait Marius de faire une copie de son portrait pour Rosalie; celle-ci devrait, sur sa fortune, prélever une somme importante pour l'œuvre des Enfants abandonnés. Ceci terminé, Bénédicte, très-calme, se coucha et s'endormit à la pointe du jour.

XXIII

Huit heures sonnaient quand elle vit, de sa fenêtre, déboucher Marius dans la rue de la Pompe, suivi d'un groom qui amenait *Casse-Cou* mâchant son mors, et très coquettement harnaché, avec des roses mousseuses au-dessus des oreilles.

Bénédicte fut bientôt en selle.

En sentant sur son dos ce léger poids, *Casse-Cou* eut un long frémissement; mais, habilement maintenu par la main nerveuse de l'écuyère, il prit le pas, côte à côte avec le cheval de Marius, jusqu'à la sortie de Passy. Un temps de galop et l'air vif de la campagne le grisèrent, et il commença une série de soubresauts et d'écarts, impatient de s'élancer dans l'espace.

— Il va se cabrer! fit Marius. Satanée bête! Rendez un peu la main, Bénédicte, rien qu'un peu.

Elle lâcha sensiblement la bride et *Casse-Cou* partit à fond de train.

— C'est charmant! charmant! criait Bénédicte à Marius, qui avait peine à la suivre. Le voilà très gentil maintenant; c'était notre allure qui lui déplaisait.

Tout à coup, à quelques mètres d'eux, une barrière se présenta.

— Ne sautez pas! supplia Marius.

— Peureux! Ce ne serait pas la première fois; et d'ailleurs *Casse-Cou* est rompu à cet exercice.

Et, rassemblant sa bête, ferme en selle, elle dit, un peu pâle :

— Hop!

Casse-Cou s'enleva en un bond terrible et franchit l'obstacle.

— Malédiction! cria Marius.

Un nuage passa sur ses yeux.

A trente pas, sur un tas de pierres, Bénédicte gisait sans mouvement, la tête couverte.

Marius se jeta à bas de son cheval, et courut, aveuglé de larmes, jusqu'à la maison d'un cantonnier, où il trouva une femme et un jeune garçon, à qui il demanda du secours, et qu'il entraîna avec lui.

— Quel malheur! fit la femme en apercevant Bénédicte, Seigneur! on la croirait morte!

— Non, le cœur a encore un faible battement, dit Marius qui s'était agenouillé et avait appuyé son oreille sur la poitrine de l'artiste.

Ils la soulevèrent doucement, et la portèrent, toujours insensible, à la maisonnette. Lorsqu'ils l'eurent déposée sur le lit, Marius sauta à cheval et partit au galop pour Paris, où il allait chercher un médecin et une voiture. Moins d'une heure après, il était de retour avec le médecin.

Livide sur l'oreiller sanglant, Bénédicte ne donnait pas signe de vie. Le médecin se pencha vers elle.

— La blessure de la tête est relativement peu grave, dit-il, mais il y a des lésions internes.

Puis, ouvrant le corsage, il ausculta longuement la poitrine. Peu à peu, son visage s'assombrit, ses sourcils se froncèrent.

Enfin il se releva et dit :

— Mon cher Marius, il faut vous armer de courage... je crois que c'est à peu près fini pour votre pauvre amie.

Le jeune homme eut un sanglot et murmura :

— C'est moi... c'est de ma faute... je n'aurais jamais dû consentir... une bête enragée!

Après un pansement provisoire, pendant lequel Bénédicte fit quelques légers mouvements, le médecin reprit :

— Nous allons profiter de son reste d'insensibilité pour la transporter dans la voiture, et nous regagnerons Passy presque au pas.

Rosalie sortait de chez Lise, au moment où la voiture s'arrêta devant la porte de Bénédicte. Elle vit d'abord descendre Marius, pâle, hagard, qui n'eut pas l'air de la reconnaître, et le médecin qui, du trottoir, appela le concierge pour qu'il les aidât à monter la mourante, qu'ils attirèrent à eux avec mille précautions. A cette vue, Rosalie, restée un instant hésitante au milieu de la rue, comme si l'horrible vérité n'eut pu se faire jour dans son esprit, poussa un cri de désespoir et s'élança pour recevoir son enfant.

Lise accourut derrière elle, terrifiée, en larmes, puis presqu'aussitôt rentra, mit à la hâte un chapeau, prit un fiacre et se fit conduire aux Missions étrangères.

Rosalie, les mains tremblantes, avait déshabillé et couché Bénédicte, osant à peine toucher ce pauvre corps meurtri, tandis que le médecin écrivait rapidement une ordonnance et que Marius l'emportait.

Quand il revint, Bénédicte, les paupières à demi soulevées, promenait autour d'elle un vague regard.

— Mon enfant chérie! ma petite-fille, m'entendez-vous? dit Rosalie.

Elle agita ses lèvres, mais ne put parler; alors, de la main, elle fit signe que oui, et, l'étendant, désigna son bureau.

Rosalie l'ouvrit, et vit, sur le dessus, les cinq lettres écrites la veille.

— Oh, mon Dieu! dit-elle, elle a donc cherché cela?

Elle apporta les lettres et les posa sur le lit.

Péniblement, Bénédicte articula :

— Les voir... avant... de mourir...

— Je vais aller moi-même chercher l'abbé Didier et M. Paulet, dit Marius en prenant la lettre qui lui était destinée.

En descendant, il rencontra le missionnaire, écrasé de douleur, qui montait avec Lise. Il ne manquait plus que Louis.

Le médecin s'était rapproché de Bénédicte, et un doigt sur le pouls, disait :

— Ma chère enfant, il me reste quelque espoir; vous n'avez pas mal supporté le trajet de là-bas, mais il ne faut pas abuser du peu de force qui vous revient. Je voudrais qu'on ne laissât pénétrer près de vous ceux que vous attendez, que dans deux ou trois heures, le temps que votre potion ait agi. Je vous donne ma parole d'honneur qu'aucune issue fatale ne peut en tout cas se produire avant deux jours.

— Alors, dans trois heures... murmura Bénédicte en regardant Rosalie.

ANDRÉ GÉRARD.

(La suite prochainement.)

NOTES ET IMPRESSIONS

On ne gouverne pas une nation éclairée avec des demi-mesures : il faut de la force, de la suite et de l'unité dans tous les actes publics.

NAPOLÉON I[er].

***

Les grands travailleurs ne valent rien pour les grandes places : ils ne sont bons que pour les détails.

DUC DE LÉVIS.

***

Puisque j'ai honte de ma faiblesse, j'aurais tiré vanité de ma force.

DIDEROT (*inédit*).

***

Si le mouvement d'un air est bien marqué, ceux qui l'entendent, qu'ils sachent ou non la musique, le croiront facile à chanter.

DIDEROT (*inédit*).

***

Il est bien malheureux de perdre ses amis, mais c'est une calamité qu'on ne peut éviter que par une autre, bien plus grande, qui est de n'aimer rien.

P. MÉRIMÉE.

***

Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes, c'est de les aimer toujours.

ALPH. KARR.

***

Le pas d'un pauvre à qui l'on n'a pas donné et qui s'éloigne vous laisse un bruit mourant dans le cœur.

E. et J. DE GONCOURT.

***

En politique, comme dans la vie, on ne doit désirer que le possible et le praticable.

HENRI HEINE.

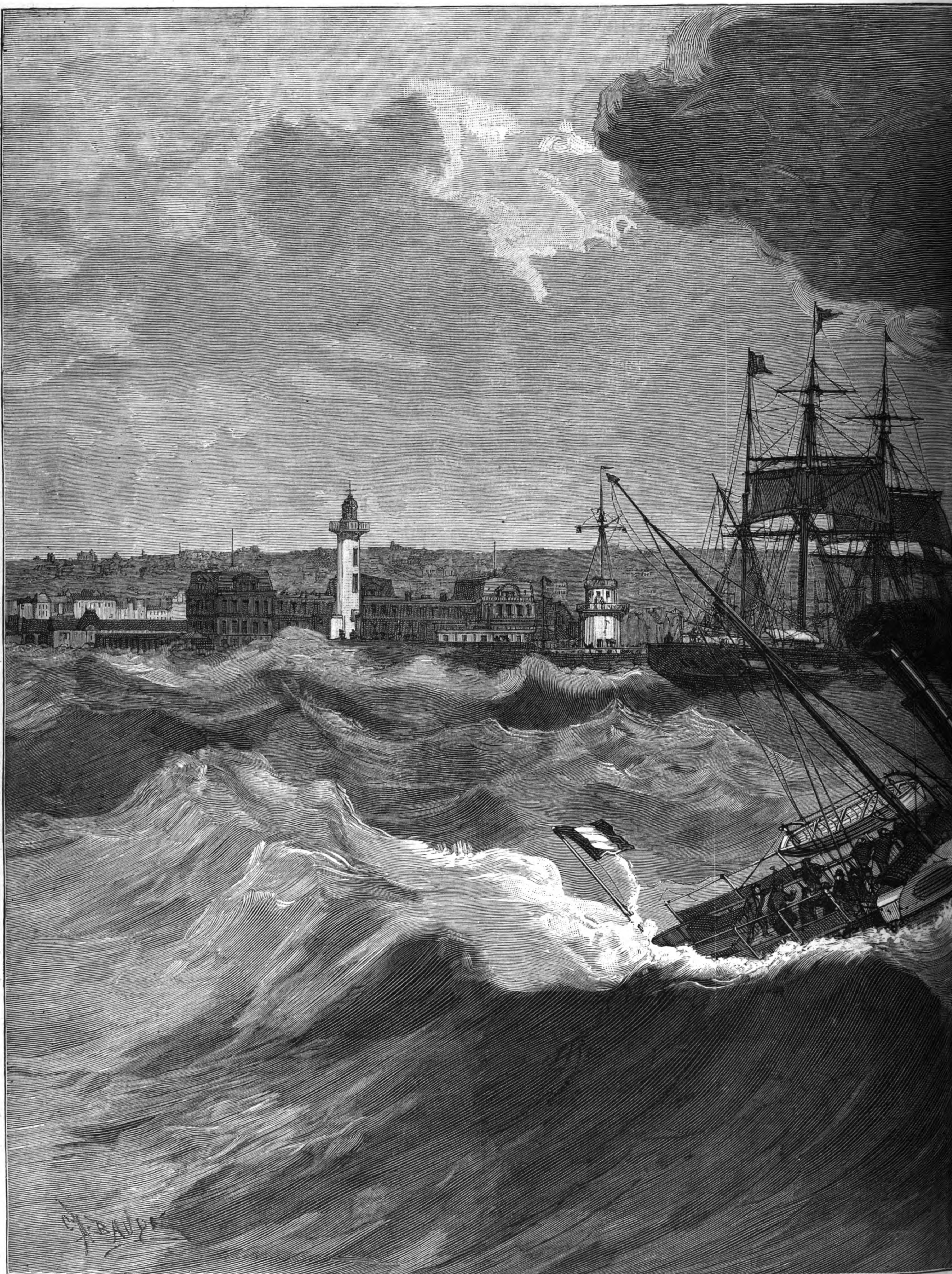
***

C'est toujours une question de savoir s'il est moins malheureux de n'avoir plus de dents quand on a du pain, que de n'avoir pas de pain quand on a des dents.

***

Les erreurs d'opinion sont des maladies dont aucun traitement ne peut guérir, quand elles ne s'en vont pas d'elles-mêmes avec le temps et l'expérience.

G. M. VALTOUR.



LE PAQUEBOT LE *FRANÇOIS Ier*, DE HONFLEU

SORTANT DU PORT DU HAVRE PAR UN GROS TEMPS

LES TRAVAUX DU PORT DE DUNKERQUE

A l'extrémité du département du Nord, à cheval sur la mer du Nord et la Manche, est le port de Dunkerque, le port français le plus rapproché de Londres, un des refuges les plus sûrs pour les navires, quand ils franchissent le Pas-de-Calais.

De tout temps, les Dunkerquois ont été célèbres comme marins, comme armateurs, comme pêcheurs. Ils ont armé et arment encore pour la grande pêche, celle du hareng, de la morue, de la baleine; ils ont compté parmi eux plus d'un hardi corsaire; Jean Bart était de Dunkerque.

A toutes les époques, ce port a attiré l'attention et excité la jalousie de l'étranger, et dans les luttes que la France a soutenues jadis avec l'Espagne, l'Angleterre, les Pays-Bas, le port de Dunkerque a payé plus d'une fois de sa ruine la rançon de la France : c'est ainsi qu'en 1713, à la paix d'Utrecht, Louis XIV dut combler ses bassins et détruire les ouvrages de défense que Vauban y avait élevés.

Depuis le commencement du siècle, Dunkerque s'est peu à peu relevé, grâce surtout à l'initiative de ses habitants, presque tous de race flamande et qui ont le goût des choses de la mer. Doués de beaucoup de patience et d'énergie, persévérants, travailleurs, patriotes, les Dunkerquois se sont pris d'amour pour leur ville natale, et ont peu à peu redonné à leur port l'activité et l'importance qu'il avait eues aux âges passés. Mais tout cela, le croirait-on? s'est fait, pour ainsi dire, sans l'intervention directe du gouvernement, et un beau jour, au moment où M. de Freycinet a dressé son grand programme de travaux publics et que les Dunkerquois ont demandé à y être compris pour une somme de 50 millions, ç'a été comme une immense surprise. « Dunkerque! disait-on, que veut Dunkerque? Ce port existe donc toujours? » Le ministre vint, vit de ses yeux, et il partit convaincu. Il vit un bassin encombré de navires, une rade occupée par des navires qui ne pouvaient trouver place dans le port, et il décida sur l'heure que d'importants travaux seraient faits..« Il ne s'agit pas ici d'une affaire locale ou départementale, dit M. de Freycinet dans le discours qu'il prononça lors de son passage à Dunkerque; il s'agit d'une affaire nationale. »

Les quais de Dunkerque n'ont que 1,700 mètres de développement, on leur en donnera 8,000; les anciens bassins ne couvrent que 16 hectares de superficie, les nouveaux en auront, à eux seuls, 17. Il faut mettre Dunkerque à même de lutter contre Anvers, et il peut lutter avec avantage, car c'est le port de France le plus proche de la Belgique et de l'Allemagne, celui qui peut le mieux desservir nos départements du Nord et de l'Est, la région la plus riche et la plus industrieuse du pays.

Le 31 octobre, c'est-à-dire demain, on inaugurera solennellement un des nouveaux bassins de Dunkerque, la darse n° 1, indiqué sur notre dessin. Le ministre des travaux publics, le ministre de la marine seront présents; ils pourront se rendre compte par eux-mêmes de la situation de Dunkerque et comprendre que ce nouveau bassin ne sera que d'un bien faible soulagement à ce port. Heureusement que les bassins suivants vont être entrepris avec énergie. Il faudra, pendant qu'on procédera à l'exécution de ce dernier ouvrage, creuser aussi un grand canal qui mette Dunkerque en état de recevoir, avec le moins de frais possible, la houille des mines de Valenciennes, d'en faire usage pour ses nombreuses usines et de l'exporter au dehors. Ainsi arrivera dans ses bassins ce fret de sortie que tous nos ports réclament avec tant d'insistance. Il faudra, d'ailleurs, pour faciliter la circulation des marchandises, abaisser aussi les tarifs de transports sur tous les chemins de fer qui relient Dunkerque au reste de la France.

Si tous ces travaux sont exécutés, si toutes ces mesures économiques sont prises à temps, cette ville, qui ne compte encore que 35,000 habitants, verra certainement sa population doubler en moins de vingt ans. On a vu et l'on voit encore des exemples de ces merveilleux accroissements de population en Angleterre et aux Etats-Unis. Dunkerque, qu'on oubliait, qu'on méconnaissait hier, est déjà le quatrième port de France et vient immédiatement, soit pour le tonnage, soit pour la valeur des marchandises transportées, après Marseille, le Havre et Bordeaux, laissant bien loin derrière lui Boulogne, Cette, Rouen, Saint-Nazaire et Nantes.La prétention de Dunkerque est de passer bientôt du quatrième au second rang de nos ports, de ne plus reconnaître qu'un rival, Marseille, et d'être au Nord ce que Marseille est au Midi, le grand entrepôt, la principale place maritime de la France. La situation topographique de Dunkerque justifie cette prétention, et si Dunkerque n'occupe pas sans conteste le second rang, on peut admettre qu'elle ira au moins *ex-æquo* avec le Havre.

Cette place n'est pas seulement un grand port de commerce, c'est aussi une ville fortifiée de premier ordre. La Chambre de commerce de Dunkerque a émis depuis longtemps l'avis qu'il fallait reculer les fortifications, et les reporter à l'est, jusqu'à Rosendael, où est une station de bains de mer, à l'ouest jusqu'à Saint-Pol. La municipalité actuelle admet en principe l'extension de la ville; seulement elle hésite encore sur l'étendue à donner à cet agrandissement. On espère que la nouvelle municipalité adoptera le périmètre tracé par les ingénieurs. Restera à décider le département de la guerre, qui fait toujours tant d'objections à ces sortes de choses; mais peut-être en cette circonstance, il ne sera pas impossible de l'amener à se plier aux vues du commerce.

C'est ainsi que notre France se développe et se relève de tous côtés par le travail. Aucun port, mieux que Dunkerque, ne profitera de l'exécution du magnifique programme de travaux publics si hardiment présenté aux Chambres par M. de Freycinet et mis en œuvre par nos ingénieurs; mais aussi aucune place ne méritait mieux qu'on vint à elle, car Dunkerque avait été oubliée trop longtemps et plus d'une fois, comme on l'a dit, elle avait dû payer de sa ruine la rançon de la France.

L. Simonin.

LE PHOTOPHONE BELL

DE MM. GRAHAM BELL ET SUMNER TAINTER

L'illustre inventeur du téléphone, en venant chercher à Paris le prix de 50,000 francs, que lui avait décerné l'Académie des sciences, en récompense de ses admirables travaux, n'a pas voulu y arriver les mains vides. Après avoir fait parler l'électricité, il a fait parler la lumière. Tout au commencement de la découverte, nous avons fait connaitre dans l'*Illustration* le principe du photophone, qui a été présenté pour la première fois au public à l'Association américaine, à Boston, le 27 août 1880.

L'appareil de M. Bell a été présenté à l'Académie des sciences par M. Antoine Bréguet, au nom de M. Graham Bell, le 18 octobre, et, grâce à l'obligeance de l'inventeur, nous avons assisté aux expériences qui ont eu lieu, il y a quelques jours, dans les ateliers de M. Bréguet.

On peut affirmer que les travaux de M. Graham Bell inaugurent une ère nouvelle dans la physique moderne, en établissant une liaison *directe* entre le son et la lumière, liaison à peine pressentie, il y a quelques années, et incontestablement établie aujourd'hui par les expériences que nous allons rapporter.

Le photophone, ou plutôt les photophones, c'est-à-dire les appareils qui transmettent le son à distance par l'intermédiaire d'un rayon lumineux, appartiennent à deux classes bien distinctes, suivant qu'ils transmettent seulement les sons musicaux, ou la parole. Cette différence dans les résultats se retrouve aussi dans les procédés de transmission : les photophones musicaux agissent par l'action directe du rayon lumineux interrompu un grand nombre de fois par seconde ; le photophone parlant articule en faisant intervenir l'électricité dans le récepteur, comme nous allons le voir.

Rien de plus simple à imaginer que le photophone musical. Concevons une lumière puissante, une lampe électrique par exemple, et recueillons une partie des rayons émis par cette lampe à l'aide d'une lentille qui les concentre à son foyer. En faisant tourner un disque dont la circonférence est percée de trous au foyer de cette lentille, les trous et les pleins se succédant très rapidement, le faisceau lumineux prolongé au delà du foyer sera interrompu et rétabli un grand nombre de fois par seconde, tout en paraissant *continu* à l'œil, à cause de la durée des impressions sur la rétine.

Il suffit de faire tomber ce rayon lumineux ainsi interrompu sur une membrane mince de substance quelconque, métal, ivoire, bois, verre poli, etc., pour entendre un son en appliquant son oreille contre la plaque, ou mieux encore, en disposant la plaque à l'extrémité d'un petit tube dont l'autre extrémité se termine par un tuyau acoustique.

Sans chercher l'explication de ce fait que nous avons constaté par expérience, il est aujourd'hui établi qu'un rayon lumineux intense, interrompu un grand nombre de fois, et tombant sur une substance quelconque, la met en vibration, phénomène pressenti il y a quelques années par un de nos compatriotes, *M. Charles Cros*, et réalisé expérimentalement par MM. Bell et Tainter.

Ce photophone élémentaire n'est pas, jusqu'à présent du moins, susceptible de reproduire la parole ; il donne seulement un son d'un timbre tout particulier et dont la hauteur varie avec la vitesse du disque. L'appareil ne paraît pas sensible aux variations *ondulatoires* de l'intensité lumineuse, il faut des interruptions brusques pour l'affecter.

Il n'en est pas de même du photophone articulant, qui met à profit les propriétés électriques du sélénium et que nous représentons dans la figure de la page 293.

L'ensemble du système comprend deux appareils, un transmetteur et un récepteur, dont la distance a pu être portée, jusqu'ici, à une distance de 213 mètres sans que les paroles émises dans le transmetteur cessent d'être distinctes au poste récepteur.

Le transmetteur représenté sur la droite de la figure se compose d'une plaque mince de verre argenté D de un dixième de millimètre d'épaisseur, polie sur sa face antérieure et derrière laquelle on parle à l'aide de l'embouchure O, fixée à l'extrémité d'un tuyau acoustique. Une lampe électrique A, — l'appareil fonctionne mieux encore avec la lumière solaire, mais cette lumière à fait défaut à Paris pendant les expériences, — munie d'un réflecteur, projette ses rayons sur un miroir B qui le réfléchit sur la plaque vibrante D en traversant la lentille C, dont le but est de concentrer ses rayons sur le miroir D. Les rayons refléchis par D traversent une seconde lentille E qui les rend sensiblement parallèles et les envoie sur le récepteur. L'ensemble du transmetteur est disposé sur un système de vis calantes qui permet de diriger facilement le rayon lumineux.

Le récepteur se compose d'un reflecteur parabolique en cuivre argenté G, et d'un cylindre dont la surface extérieure est recouverte de sélénium sur lequel le reflecteur parabolique refléchit toute la lumière émise par le transmetteur. Ce sélénium est disposé dans le circuit d'une pile et de deux téléphones ordinaires MN, qu'on applique aux oreilles, l'audition binauriculaire étant beaucoup plus favorable à la perception des sons.

Voici maintenant le fonctionnement du système. En parlant dans l'embouchure O, on fait vibrer la plaque de verre poli D, qui se courbe, se bombe plus ou moins, suivant dans ses mouvements toutes les vibrations de la voix.

Le rayon refléchi par la plaque vibrante D, suit toutes ces vibrations ; il se dilate ou se rétrécit suivant que la plaque est plus ou moins bombée, il en résulte que la lumière émise dans la direction du récepteur diminue ou augmente d'intensité avec les vibrations de la plaque.

Ce rayon d'intensité variable, arrivant sur le récepteur, agit sur le sélénium, augmente ou diminue sa conductibilité électrique, suivant qu'il est plus ou moins intense. Le courant électrique fourni par la pile suivra toutes ces variations et variera aussi d'intensité avec les variations d'intensité de la lumière qui frappe le récepteur à chaque instant. Les téléphones N, M, obéiront aussitôt à ces variations et reproduiront fidèlement toutes les vibrations qui affectent la plaque D du transmetteur. C'est ainsi que la parole, transformée successivement en onde lumineuse, puis en onde électrique, se transformera enfin en onde sonore affaiblie, mais toujours distincte et reproduisant les détails variés à l'infini qui caractérisent le son articulé.

Ces transformations successives sont tout simplement merveilleuses et dépassent tout ce que l'on pouvait imaginer. M. Bell n'avait cependant pas douté un seul instant du succès, puisque devant la Société royale de Londres, le 17 mai 1878, il avait fait pressentir sa découverte.

Il ne faut pas demander encore de quelle utilité pratique peut être le photophone. Lorsqu'en 1872 un télégraphiste de Valentia, M. *May*, découvrit que la résistance électrique du sélénium diminue lorsque l'intensité de la lumière qui le frappe augmente, il aurait semblé qu'un pareil phénomène, curieux et inexpliqué au point de vue théorique, ne devait jamais quitter les régions de la haute

science; il a suffi qu'un homme de génie étudie le fait et le développe pour créer le photophone.

On peut d'ailleurs dès maintenant pressentir quelques applications de cette découverte à peine née. Le récepteur du photophone d'articulation, combiné avec le transmetteur du photophone musical, a permis d'entendre des sons à plus de 2 kilomètres de distance; nul doute que cette distance ne puisse être beaucoup accrue avec une lumière plus puissante et un récepteur plus sensible. En combinant convenablement les interruptions, il sera facile de réaliser un télégraphe optique et acoustique pouvant franchir les points entre lesquels il est impossible d'établir des lignes télégraphiques, la communication des deux postes restant d'ailleurs complétement fermée aux indiscrétions extérieures, puisque le rayon lumineux ne sera jamais interrompu, ce que ne peut réaliser la télégraphie optique actuelle.

Après avoir admiré l'invention, nous regrettons bien vivement de ne pouvoir dire ici tout le bien que nous pensons du savant illustre et modeste dont l'ambition actuelle est de trouver un coin reculé où téléphones et photophones soient inconnus. Il nous a prié de ne pas oublier son zélé et habile collaborateur, M. Sumner Tainter, à qui, suivant M. Bell, la presse ne fait pas la part assez large dans l'invention du photophone.

Nous accédons d'autant plus volontiers à ce désir qu'en rendant justice à M. Sumner Tainter, nous accomplissons un devoir qui ne diminue en rien les mérites et la réputation de M. Graham Bell.

E. HOSPITALIER.

BONNES INTENTIONS

A Madame la comtesse de R..., à T... (Oise).

« CHÈRE AMIE,

« Guy de Brausec, que vous connaissez pour l'avoir vu chez moi, l'hiver, part pour passer quelque temps à T..., où il a, en effet, un vieux cousin, ami très intime de son père. Mais je ne suis pas dupe de cette vive poussée d'amitié, et je crois savoir de très bonne source que Guy veut acheter une propriété dans le département et qu'il sait que le Gournay est à vendre! Vous savez combien nous tenons à nous défaire de cette maison, dont l'humidité causera notre mort à tous! Il faudra donner des ordres sévères pour que des feux soient allumés dans toutes les pièces pendant le séjour de Brausec, car autrement il n'y aurait rien à espérer; l'hiver dernier on épongeait l'eau des murs de ma chambre! Aussi j'ai déclaré à mon mari que je reste à Paris. Brausec a dîné avec nous hier; je lui ai parlé de votre aimable hospitalité à T..., il sera très heureux de vous connaître, et, s'il achète le Gournay, vous aurez en lui un excellent voisin, *enrhumé* peut être quelquefois! Je compte sur votre concours..

« Mille tendresses.

« BARONNE DE SINCAIR. »

A Madame la comtesse de R..., à T... (Oise).

« CHÈRE COMTESSE,

« Vous êtes toujours tellement bonne et bienveillante que je n'ai pas d'hésitation à venir vous importuner un peu. M^me^ de Sincair m'a dit en l'air hier soir que le vicomte Guy de Brausec allait passer quelque temps à T..., dans l'intention pense-t-elle, d'acheter une propriété dans le voisinage. Je *crois* savoir que M. de Brausec vient d'éprouver un grand chagrin de *cœur* et qu'il quitte Paris fort triste et découragé après une amère déception; on le dit souffrant, et il a, du reste, fort mauvaise mine. Pardonnez à un cœur de mère, mais j'ai pensé qu'il y avait là une suite de circonstances providentielles, qui pourraient amener le bonheur d'une de mes filles! Chère comtesse, on sait qu'il suffit que vous vous intéressiez à une affaire pour qu'elle réussisse, nous connaissons superficiellement M. de Brausec et je n'ose espérer que, de T..., il prendra la peine de venir nous visiter à Coinlieu, mais si vous mettiez le comble à tant de charmants procédés de vieux voisinage en nous réunissant chez vous quelque soir, il serait charmé, j'en suis presque persuadée, des qualités solides de mes enfants, et Marie me paraît faite exprès pour consoler un cœur brisé.

» Vous savez ma profonde amitié.

« LOUISE DE COINLIEU. »

Extrait du journal intime de la baronne Blanche d'Idéalle.

« ..... Il vient! et je ne puis en douter; c'est pour moi qu'il affronte ce dur exil! et cependant que peut-il espérer? Il a éprouvé mes dédains, car ses yeux seuls ont osé me parler, mais j'ai compris; et lui a compris aussi! Il a compris que je puis tolérer de loin son amour, mais que je saurai faire taire mon cœur. Il est doux cependant d'être si tendrement aimée et de voir ce fier vainqueur de tant de cœurs, s'humilier et s'abaisser devant vous, et quand il a ramassé mon éventail l'autre soir en mettant un genoux à terre avec tant de grâce et de fierté, j'ai compris ce silencieux hommage; il semblait dire: me voilà à vos pieds, ayez pitié de moi! peut-être un jour dans une heure de délire, effleurerai-je de mes lèvres son front incliné, car il m'a donné sa vie, je le sens, pauvre enfant! hélas, pourquoi mon sort cruel me fait-il troubler tant d'âmes tendres et dévouées?... »

Le vicomte Guy de Brausec à Madame Lucie de T...

« MON CHER ANGE,

« J'arrive à T... après-demain, muni, je le crois, des meilleures recommandations; M^me^ de Sincair m'adresse à votre excellente tante, qui doit me faire acheter le Gournay, charmante propriété où on prend la fièvre au débotté; M^me^ de Sincair tient, en conséquence, à s'en débarrasser en faveur de ses amis, et votre serviteur est la victime choisie, paraît-il. D'autre part, M^me^ de Coinlieu se flatte d'avoir découvert en moi le gendre de ses rêves, et la confidence que je lui ai faite des premiers symptômes d'une attaque de goutte lui a donné d'espérer que le bonheur d'une de ses filles était proche; aussi quel accueil m'est réservé! J'en frémis d'avance. De plus, la séduisante Blanche, qui depuis longtemps, soit dit sans vanité, brûle pour votre esclave d'une flamme aussi vive que pure, ne doute pas être l'unique objet qui me fasse courir à T... Et, mon cher cœur, vous me pardonnerez si je flatte cette illusion de quelques regards aussi indiscrets que tendres! Tout ceci, reine de mon cœur, vous prouvera peut-être combien je vous aime, et je vais à T... me montrer si sage, si doux, si obéissant que vous n'aurez pas le courage de me congédier.

« Mon amour, j'attends la lettre que vous m'avez promise.

« Votre « GUY. »

Madame Lucie de T... au vicomte Guy de Brausec.

« Je vous avais défendu de me suivre.

« L. »

Le vicomte Guy de Brausec à madame Lucie de T...

« C'est demain que je serai le plus heureux des hommes, puisque je vous verrai!

« GUY. »

La comtesse de R. à madame de Sincair.

« Je reviens de Gournay, chère amie, où j'ai mené M. de Brausec. A vous dire vrai, j'y ai eu assez de peine, et pour le décider il a fallu organiser une véritable partie; nous y avons été, lui, ma nièce, Raoul et moi. Nous avons déjeuné à l'auberge de Gournay, car, sincèrement, j'avais un peu peur de rester trop longtemps dans la maison, qui *évidemment* a besoin de *sérieuses* réparations. A ma grande surprise et à ma grande joie, M. de Brausec n'a paru s'apercevoir que des côtés agréables et pittoresques du Gournay, le nombre des pièces, la belle vue: ma nièce, toujours bonne et aimable, m'a aidé à faire les honneurs. Le parc, tout a été visité, et j'imagine que très probablement vous avez trouvé votre acquéreur. Il doit retourner au Gournay encore une fois cette semaine, et je pense que cette visite décidera tout.

« Mille amitiés. « Comtesse DE R... »

La comtesse de R... à madame de Coinlieu.

CHÈRE AMIE,

« Il m'a été impossible de faire parler encore M. de Brausec, mais il a certainement été *charmé* de sa soirée. Il a loué le jeu de Marie, c'est tout ce que je puis vous dire. Comptez sur nous à Coinlieu pour le jour fixé. Votre invitation a paru faire grand plaisir, et c'est bon signe.

« Comtesse DE R... »

Madame de Sincair à monsieur de Brausec à T... (Oise).

MON CHER BRAUSEC,

« Mon excellente amie, la comtesse de T... me remercie de lui avoir adressé le mauvais garcon que vous savez; elle me dit, ce à quoi je ne m'attendrais guère: que vous avez été visiter notre pauvre Gournay. Vous avez dû y trouver tout à l'aventure, car quand les maîtres ne sont pas là, rien ne se fait; cependant, si l'envie vous a pris de devenir campagnard, je crois que vous ne regretterez jamais l'acquisition de cette bonne et close maison. Je vous y vois déjà avec une jolie femme et deux ou trois chérubins. Enfin je ne veux ni anticiper, ni vous influencer et vous serre la main en amie.

« L. DE SINCAIR. »

Madame de Coinlieu à la comtesse de R...

LA MEILLEURE DES AMIES,

« Notre soirée d'hier a été délicieuse et M. de Brausec bien aimable.

« Marie m'a confié ce matin qu'il a promis de venir organiser un *Lawn Tennis* chez nous: en ce cas, je ne puis guère douter de ses intentions. J'ai mis le jardinier à la pelouse ce matin.

« L. DE COINLIEU. »

Extrait du journal intime de la baronne Blanche d'Idéalle.

« ..... Quel trouble! quelle lutte! quel combat! Il est ici, je le rencontre constamment sur mes pas. Hier encore, ses yeux ne m'ont pas quittée pendant toute la durée de la messe! Mais j'ai été inflexible. Une seule fois j'ai rencontré son regard, et alors, il a pâli; il m'a semblé qu'il chancelait, et moi-même j'ai cru apercevoir un sourire sur les lèvres de cette sotte de Lucie. Oh! son cœur de glace n'a jamais connu de pareils orages qui, semblables au simoun du désert, dévorent tout sur leur passage ».

La comtesse de R... à madame de Sincair.

« CHÈRE AMIE,

« Une dépêche importante a rappelé hier M. de Brausec à Paris. Ma nièce, qui est partie depuis quatre jours, vous aura sans doute vue déjà et raconté notre seconde visite au Gournay. Il n'a pas tenu à moi qu'il ne se décide. Du reste, il a très fidèlement promis de revenir cet été. Cela n'est qu'affaire remise.

« Comtesse DE R.

Comtesse de R... à madame de Coinlieu.

« CHÈRE AMIE,

« Désolée, mais l'agréable partie de *Lawn-Tennis* en vue pour dimanche prochain est forcément remise. Mon neveu, ma nièce et M. de Brausec m'ont quittée soudainement, rappelés à Paris par des affaires inattendues, ennuyeuses, et qui ne se remettent pas; mais nous sommes gens de revue, n'est-ce pas? Tout cet agréable monde se trouvera de nouveau réuni ici l'été prochain, et Marie ne sera que plus charmante....

« Comtesse DE R... »

Extrait du journal intime de la baronne Blanche d'Idéalle.

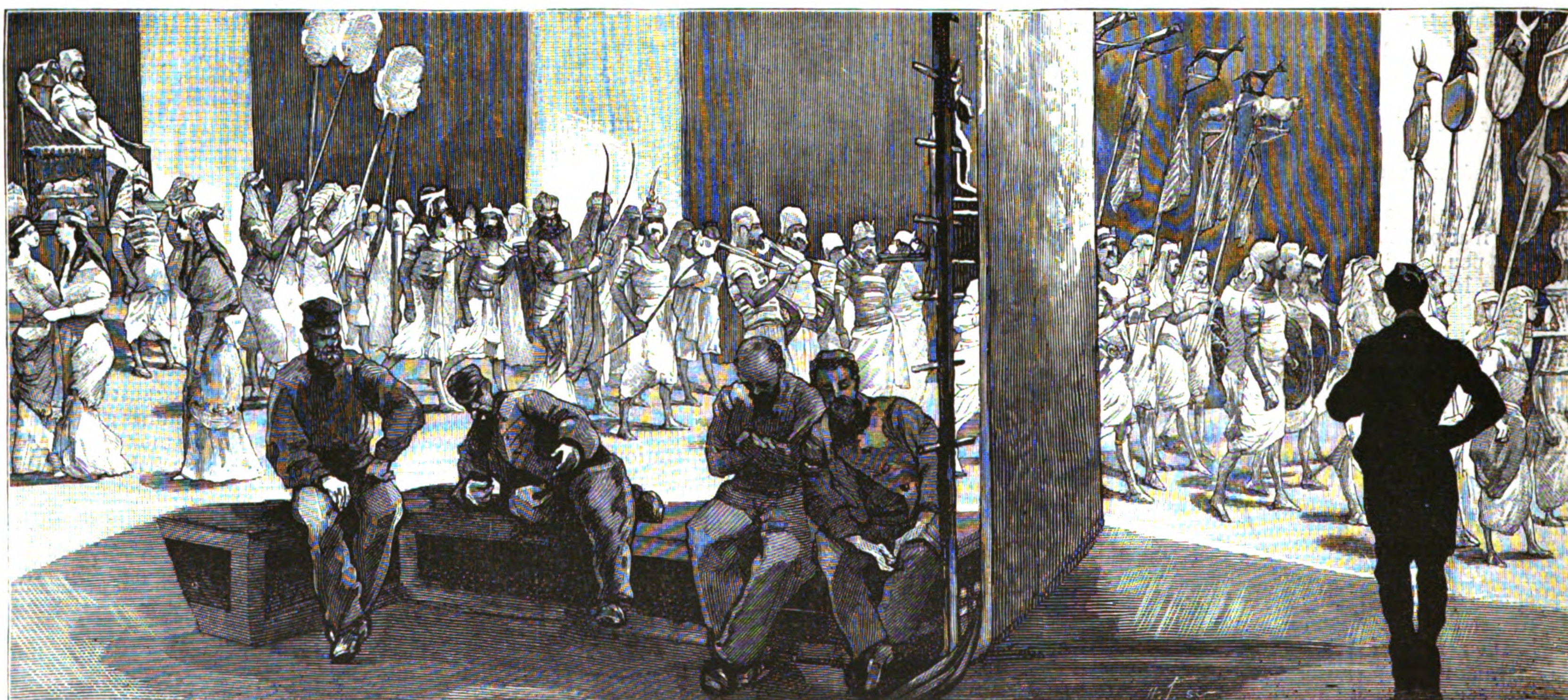
« ..... Il est parti. Pourvu, mon Dieu! que je n'apprenne pas sa mort... car ce serait moi qui l'aurais tué! » MOSCA.

AÏDA VUE DES COULISSES DE L'OPERA

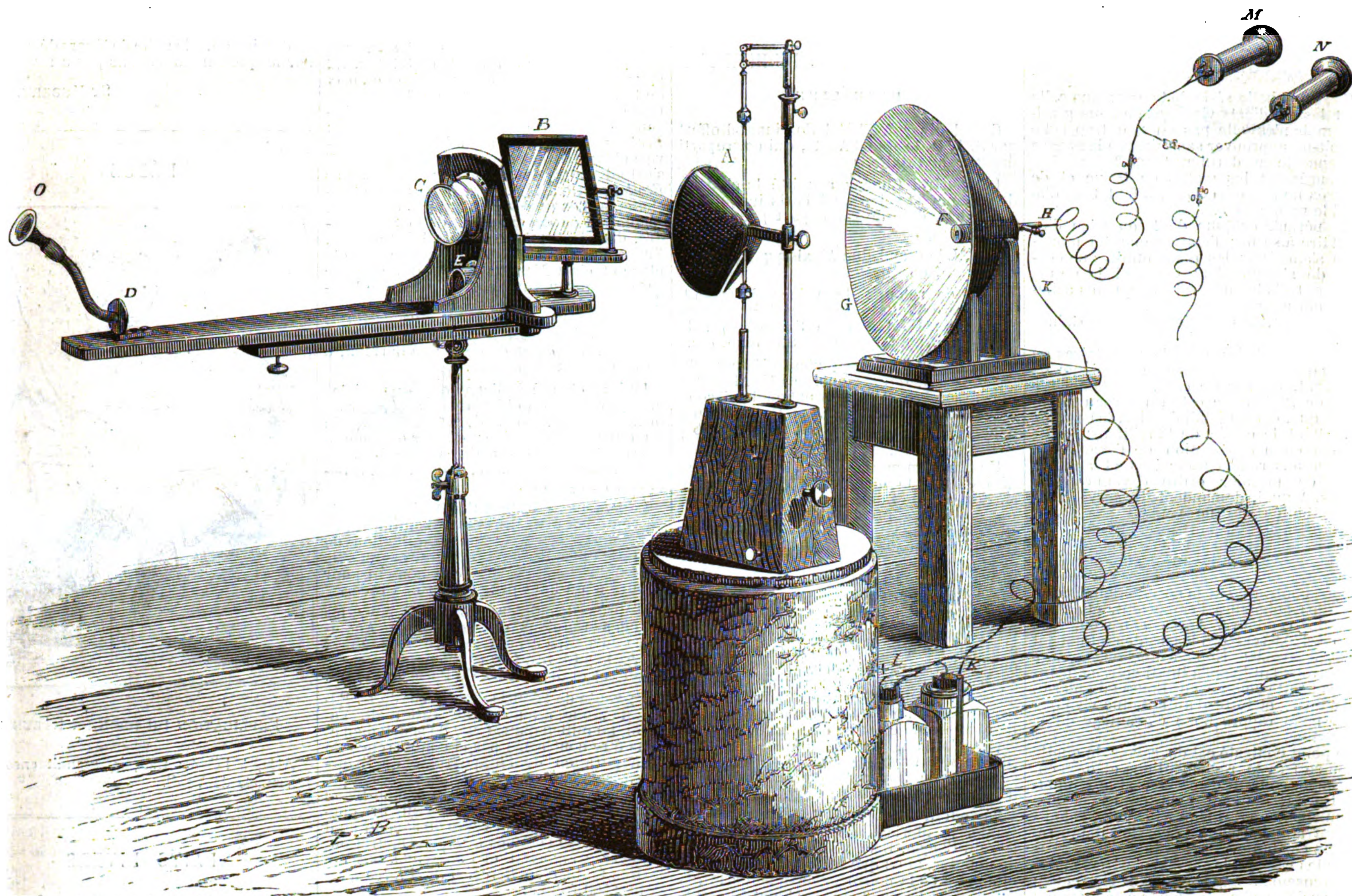
LES GUERRIERS ÉGYPTIENS AU REPOS

L'ORCHESTRE DE RENFORT

LE DUO FINAL

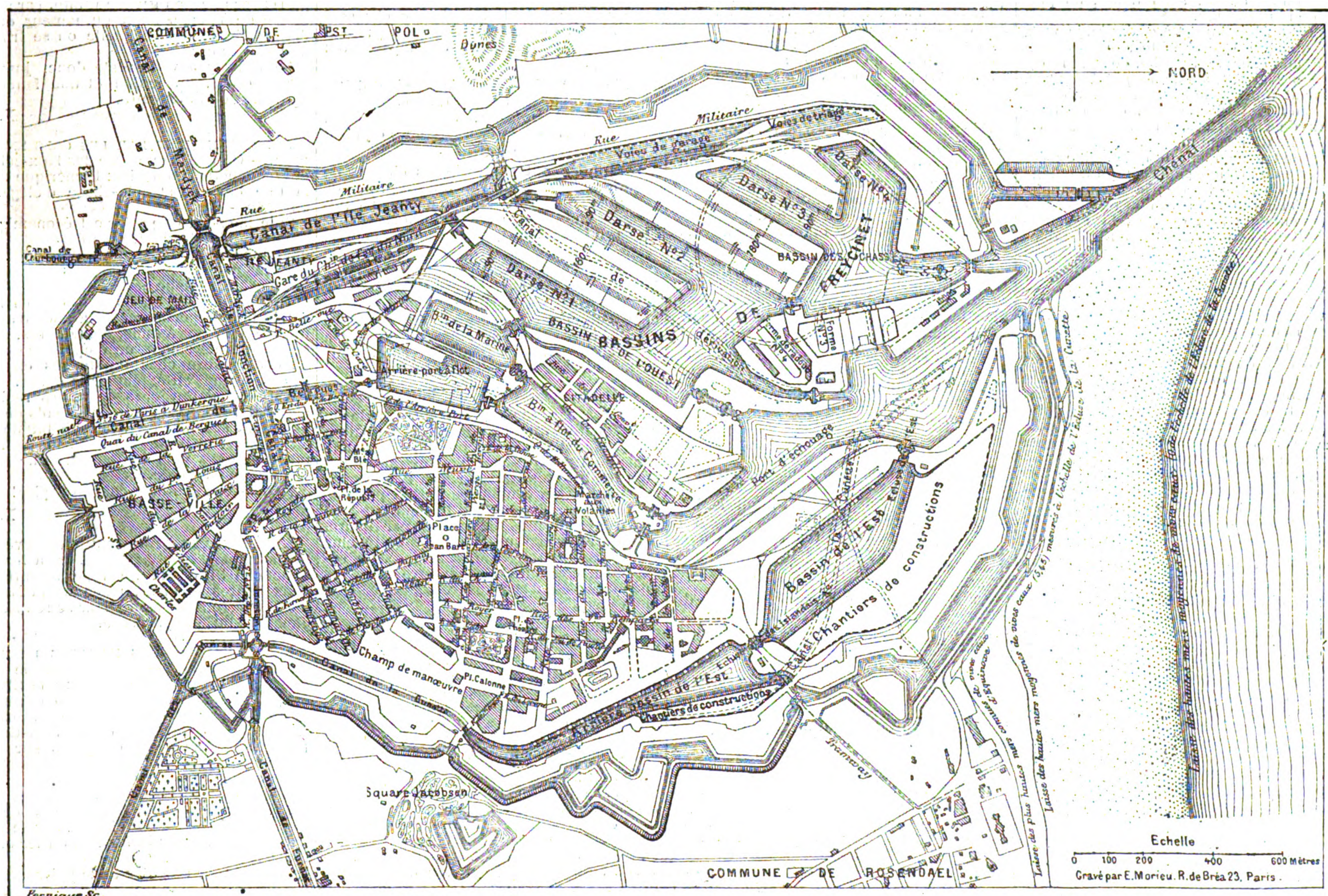


LE GRAND DÉFILÉ



LE PHOTOPHONE GRAHAM BELL (Voir l'article, page 290).

TRANSMETTEUR : A. Foyer électrique et réflecteur. — B. Miroir projetant les rayons sur la lentille G. — D. Miroir argenté derrière lequel on parle par l'embouchure O. — E. Lentille qui reçoit les rayons réfléchis par le miroir D, et les renvoie au récepteur. — RÉCEPTEUR : G. Reflecteur parabolique recevant les rayons lumineux du transmetteur et les concentrant en son foyer. — F. Sélénium préparé soumis à l'influence des rayons lumineux du transmetteur et placé au foyer du réflecteur. — K. L. Poles de la pile M. N, téléphones ordinaires. — Le sélénium F, les téléphones M. N. constituent un courant électrique complet. Les variations des rayons lumineux font varier la conductibilité électrique du sélénium et, par suite, l'intensité du courant. (Voir l'article, page 290.)



PLAN DU PORT DE DUNKERQUE ET DES NOUVEAUX BASSINS CONSTRUITS ET A CONSTRUIRE, D'APRÈS LE PLAN ORIGINAL DRESSÉ PAR LES PONTS ET CHAUSSÉES (Voir l'article, page 290).

La darse n° 1 est celle qui va être inaugurée; les darses n°s 2, 3 et 4 vont être construites.

REVUE FINANCIÈRE

C'est une belle série de bourses que celle dont les syndicats viennent de nous gratifier, mais n'est-elle pas un peu trop belle et doit-on approuver sans réserve la hausse soutenue de ces derniers temps?

Assurément les motifs de tenue et de progrès ne manquent pas, il faut tout d'abord le reconnaître.

La période critique de la question d'Orient tire à sa fin; l'état du marché monétaire s'améliore; les disponibilités ne cessent de s'accumuler; voilà, si je ne me trompe, trois bonnes raisons que les acheteurs ont pour eux.

Cependant, les vendeurs font certaines objections.

Ils objectent les retards volontaires ou forcés que subit la remise de Dulcigno; ils affirment, d'un autre côté, que l'encaisse en or de la Banque est de nouveau menacée et que, depuis jeudi dernier, les sorties ont atteint le chiffre de 10 millions; ils signalent enfin l'abstention de l'épargne se refusant aux rentes françaises et aux valeurs de premier ordre devenues trop chères. A quoi, demandent-ils, servent des disponibilités qui ne veulent pas s'employer? Un capital mort ne compte pas.

Se produisant tour à tour et secondés par des dépêches quotidiennes plus ou moins favorables, ces arguments exercent une influence contraire sur la spéculation. Tantôt ceux des acheteurs l'emportent, et tantôt ceux des vendeurs. Après s'être enlevées jusqu'à 120,95 et 86.25 les rentes retombent à 120,50 et 85,90. Nous avançons, comme nous avons fait jusqu'à lundi soir, pour reculer ensuite comme en Bourse de mardi. Il y a lutte, et lutte d'autant plus vive que nous nous rapprochons d'avantage de la liquidation.

Le point contesté est de savoir de quelle façon se fera le règlement des affaires engagées au courant d'octobre; si le cinq atteindra 121, donnant gain de cause aux optimistes,ou s'il reculera jusqu'à 120,fournissant aux baissiers l'occasion d'une revanche éclatante.

Sur les valeurs, le combat n'est pas moins vigoureusement engagé que sur les rentes; mais sociétés, chemins, fonds étrangers ont chacun leur syndicat de défense et résistent mieux que le fonds d'Etat; celui-ci doit compter seulement sur lui-même et sur son mérite intrinsèque. Bien soutenus, ces divers groupes sont à peu près inattaquables.

On peut donc, si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur la Bourse, prévoir que la fin du mois sera bonne; réponse et compensation se feront, sans doute, au plus haut de la quinzaine.

Un seul accident est à craindre, je veux dire quelque dépêche terrible tombant tout à coup sur le marché, comme il est arrivé si souvent, à l'heure *psychologique*, et venant à point le bouleverser. Souhaitons dans l'intérêt de tous, que les banquiers de Vienne et de Berlin fassent du télégraphe un usage moins *habile*.

Le grand événement de la semaine a été la hausse de l'Union générale qui a touché le cours de 1,000 francs; la grande émission qu'elle prépare sera l'un de ces rares événements qui font époque; la spéculation l'attend avec impatience. L'assemblée de la Société qui doit voter le doublement du capital est annoncée pour le 15 novembre : autre *attraction*,

Sur le Foncier de France dont la fermeté ne laisse rien à désirer,le courant d'affaires ne se ralentit pas. L'action s'avance évidemment sur la limite de 1,400.

Le Crédit d'Algérie participe à la faveur dont jouissent toutes les valeurs créées par cette grande et ancienne institution: déjà le titre bénéficie d'une prime variant de 145 à 150 francs. Quant aux communales 1879,elles se relèvent rapidement; l'épargne les venge d'une imprudente spéculation qui les a vendues à découvert. Pour les obligations 1880, l'empressement est toujours le même; les six tirages non moins que la parfaite solidité du placement attirent les petits capitaux, peu aventureux de leur nature.

Au nombre des émissions récentes qui se classent avec rapidité, il faut, enfin, compter l'*English and French Bank* dont l'action est recherchée au-dessus du cours d'émission. La nouvelle institution de crédit a ce qu'il faut pour réussir, grand capital et grande clientèle que les places de Paris et de Londres lui fournissent. Nulle position ne saurait être mieux choisie que celle d'une banque internationale agissant à la fois sur ces deux marchés, les premiers du monde. La *Caisse de participation financière*, succursale de Paris, apporte dans la combinaison un certain nombre d'affaires préparées, dont les subventions fournies par l'Etat ou par les communes, attestent la solidité. Pour tout dire, l'*English and French Bank* a déjà pris rang; bientôt, elle agira.

Les actions de la Compagnie des Eaux de Gand viennent d'être admises à la cote officielle; elles ont été émises par la Caisse de participation financière.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

Grand dîner à l'hôtel Continental offert par S. A. R. le duc d'Aoste, qui est reparti mardi pour l'Italie.

Le général Chanzy a quitté le château de Buzancy et séjourne à Paris jusqu'au 2 novembre, date de son départ pour Saint-Pétersbourg.

S. A. I. le grand-duc Alexis a quitté Paris, se rendant en Russie.

Sont de retour : le prince Radziwill, M. Richard Wallace, le baron Guillaume de Rothschild, M. Ligier de Saint-Pierre, le baron de Bray, la princesse Stourdza, etc.

Le château de Coppet vient d'être vendu par la famille d'Haussonville à M. Alphonse Bory, membre du conseil national suisse et député au Grand-Conseil. — Ce château a appartenu au ministre Necker et à la baronne de Staël.

Un prochain mariage dans le high-life est décidé pour le mois de décembre, entre M. Edmond de Bussières et Mlle de Suzannet. — Plus prochainement, le fils de M. Lescuyer d'Attainville épouse Mlle Marie Henriette Poujade, fille du consul général, et dont la mère était la princesse Marie Ghika; le futur est le petit-fils de la princesse d'Essling.

Biarritz est en pleine saison de fêtes et de visiteurs; c'est une station où se rencontrent les élégants et les jolies femmes des quatre coins de l'Europe; on y joue, on s'y baigne encore, on y danse et on s'y querelle. Mme la marquise d'Hervey, reine par la beauté, a eu les honneurs d'un bal. Le comte et la comtesse de Bardi, la princesse Galitzin, le vicomte de Gontaut-Biron, Mme Prim, le comte de Beust, la comtesse de Nansouty figurent parmi les hôtes de cette heureuse ville.

Samedi a eu lieu, à Saint-Philippe-du-Roule, le mariage de M. de Cugny avec Mlle du Chayla. Beaucoup de sénateurs et de députés, ainsi que le haut personnel du ministère de la marine, assistaient à la cérémonie. — Le même jour, à Saint-Thomas-d'Aquin, le mariage de Mlle Vienot de Vaublanc, avec M. Rossel de Saint-Germain, officier de cavalerie.

Une indisposition de Mme la princesse Radziwill retarde de quelques jours le mariage de sa sœur, Mlle Marie Blanc, avec le prince Roland Bonaparte.

Le duel entre M. Gassier et M. Miguel de Miramon a eu lieu mardi; après trente minutes de combat à l'épée, les témoins ont déclaré le différent terminé. Dès le premier engagement, M. de Miramon avait été blessé au poignet par son adversaire; le terrain était tellement détrempé que M. Gassier est tombé deux fois en rompant.

Une rencontre à l'épée a eu lieu entre M. L..., fils d'un grand banquier de Paris, et M. de B..., qui a été blessé au bras droit.

Les réceptions de Chantilly ont repris par séries de quinzaine. Mme la comtesse de Paris et Mme la duchesse de Chartres font alternativement les honneurs aux invités de M. le duc d'Aumale.

Le mariage de Mlle Alice Grévy, fille du président de la République, avec un riche propriétaire de la Bourgogne, a été annoncé, mais la nouvelle n'a rien encore d'officiel.

Il y a projet de mariage entre la princesse Jascaline, seconde fille de la princesse de Metternich, et le fils d'un prince très-aimé en France et dont le nom doit rester enveloppé de mystère jusqu'à ce que l'union soit décidée.

SPORT HIPPIQUE

Les courses sont nombreuses cette semaine:

Dimanche à Longchamps, lundi à Enghien, jeudi à Longchamps, vendredi à Maisons-Laffitte, samedi à Saint-Ouen et dimanche à Longchamps pour la clôture des réunions de la Société d'Encouragement.

En Angleterre, le dernier meeting du jockey-club, le *New market Houghton*.

Beau temps, le dimanche 24 octobre; bon public mais très peu de dames. Les courses ont commencé à deux heures et eussent été terminées bien au jour sans la seconde épreuve d'un *deadheat*.

A noter que les départs ont été satisfaisants ce qui prouve qu'il n'est pas toujours inutile de se plaindre.

Le programme débutait par une course réservée aux jockeys nés de parents français et en France, excellente préoccupation de la Société des Courses. Le prix de Mortefontaine est échu à *Machecoul* (4/1), battant *Eclair* et *Bacchante*. — Le prix d'Hallatte a été couru par 16 chevaux de deux ans; *Gommegutte* est arrivée première à une longueur d'*Arcis; Mlle de Cerisy* troisième.

La gagnante a été réclamée pour 5,000 fr. par M. de Saint-Roman. — Le prix de la Salamandre, pour poulains de 2 ans, portant 54 kilos avec surcharge de 3 kilog. 1/2 pour le gagnant du grand critérium ou prix de la Forêt ou d'une course en Angleterre, réunissait onze concurrents. Les deux chevaux de l'écurie Lagrange étaient pris : *Prologue* à 5/4 et *Ismaïl* à 5/1, mais le favori n'a jamais été dans la course et *Ismaïl* s'est fait battre d'une tête sur le poteau par *Etoile*, partie à 13/1. *Cactus* est arrivé troisième. — Les preneurs n'ont pas été mieux récompensés dans le prix de la Salamandre, dont la distance est de 1,500 mètres. *Transatlantic*, le favori n'a même pas été placé et c'est *Navette* (20/1), qui a gagné sans peine sur *Patre* et *Berline*. — Le Handicap, prix de Château-Lafitte, qui terminait la journée, a donné lieu à un *deadheat* entre *Narcisse* et *El Rey*. Dans la seconde épreuve, la jument de comte de Berteux, a eu facilement l'avantage.

Le jury chargé de l'examen des modèles envoyés pour un objet d'art à ajouter au prix Gladiateur en 1881, ont remis à la fin du mois leur décision; choisir est un embarras lorsque les artistes sont MM. de Saint-Marceaux, Mercié, Auguste Caïn, Delattre, Deloye, etc.

Le fameux « Robert the Devil », est mis en vente par MM. Brewer et Blanton. On se demande s'il s'agit d'une liquidation de Société entre les co-propriétaires ou s'ils ont voulu choisir le meilleur moment pour vendre à un haut prix le glorieux racer.

D'après les dates proposées pour les grandes réunions de courses en Angleterre en 1881, on peut augurer que le prix du Jockey-Club à Chantilly, sera couru le 29 mai et le Grand-Prix de Paris le 12 juin.

La vente de l'écurie de courses de M. Edmond Blanc, a eu lieu au Tattersall, samedi, au milieu d'une foule de sportsmen et sans être contrariée par la concurrence de l'inauguration de l'hippodrome de Saint-Ouen, remise par suite de mauvais temps. Comme on le supposait, M. Edmond Blanc a racheté une partie de ses meilleurs chevaux, de sorte, que la vente de samedi a pu être regardée comme une simple épuration. *Paillasse*, *Vigneron* et *Parisienne*, ont été retirés faute d'enchères. *Fitz Plutus* a atteint 2,500 francs.

La commission municipale vient de supprimer les cinquante mille francs représentant la part contributive de la ville dans le Grand Prix de Paris. Si cette décision est ratifiée par le conseil, qu'on se console, le Grand-Prix n'en sera pas moins maintenu.

∴

Le Président de la République chassera cette semaine dans les tirés de Marly; quelques intimes seulement accompagneront M. Grévy.

M. le comte Henri de Puiseux vient d'être victime d'un grave accident. En villégiature de chasse en Hongrie, son cheval s'est abattu, et M. de Puiseux a eu la jambe brisée au-dessous du genou.

Les pluies ont contrarié les chasses de ces jours derniers; le vautrait du prince de Joinville est de retour à Chantilly. L'équipage de Bonnelles, appartenant à Mme la duchesse d'Uzès, a fait quelques laisser courre.

Magnifiques chassés à tir au château de Chiotri, chez M. Raoul Treuille; 230 pièces abattues en trois matinées. — Samedi, dans le parc du château de Boulogne, deux cent cinquante pièces ont été tuées; le prince héréditaire de Monaco, présent à cette chasse, s'est signalé par son ardeur et une adresse merveilleuse.

∴

Nous avons reçu des nouvelles de la course aéronautique de Londres. Le ballon français a failli être emporté en mer par le vent; on a pu le retirer d'un marais, où il était tombé, et le transporter à Portsmouth sur un bateau. Singulière saison pour ce genre de sport! Les deux ballons ont parcouru à peu près 32 milles par heure. MM. de Fonvielle et Perron ont été élus membres honoraires de la Société. Le résultat du concours n'a pu être fixé, les distances n'étant pas mesurées assez exactement jusqu'à présent.

On annonce qu'un nouveau défi aurait été adressé à Vignaux par l'Américain Slosson. Si la partie a lieu, il est probable que la brillante salle du Grand-Hôtel servira d'arène aux combattants. Nous pensons que la revanche sera consentie dans des conditions semblables à celles du premier match, à savoir : 4,000 carambolages pour un enjeu de 5,000 francs.

ESCRIME. — Un bel assaut réunissait chez Robert la fine fleur de nos tireurs. Parmi les plus applaudis, nous devons citer D. Robert contre Michel, M. Alfonso de Aldama contre Michon, professeur à l'Ecole de guerre, M. Sarlin contre Michel. La saison est ouverte. Le maréchal Ney, duc d'Elchingen, cédant aux sollicitations de l'assemblée de l'Ecole d'escrime française, a repris la présidence, après avoir, comme on sait, donné sa démission, à la suite de légers désaccords sur lesquels nous n'avons pas à revenir.

ST HUBERT.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Aïda, à l'Opéra français, grandit encore la renommée de Verdi.

FAITS DIVERS

UN CHEMIN DE FER A VOILE. — Le comte Chormsky a eu l'idée originale d'établir, dans son domaine de Welsey, en Autriche, un railway à voile de près d'une lieue de longueur, et sur lequel, lorsque le vent est favorable, un wagon peut rouler avec une vitesse de six kilomètres à l'heure.

On avait déjà essayé, aux Etats-Unis, un railway de cette nature, sans qu'on en ait pu retirer une bien grande utilité, par suite même de l'inconstance du moteur et de l'impossibilité dans laquelle on se trouve de *tirer des bordées*.

Le railway à voile reste donc, jusqu'à nouvel ordre, un joujou et une fantaisie agréable de millionnaire.

X.

EMPOISONNEMENT PAR LES COLS EN PAPIER. — On use et on abuse des faux-cols et des manchettes en papier: l'Amérique tient la tête dans ce steeple-chase d'élégance en carton-pâte.

Si le faux-col en papier est économique, plus fin, plus brillant, plus éclatant, pure question de goût, d'ailleurs, il est loin d'être sans danger. Pour lui donner l'éclat, la force et la raideur nécessaires, on incorpore dans la pâte, au moment de la fabrication une proportion assez grande d'arsenic. Le docteur Adams, de Londres, constatait dernièrement un empoisonnement de cette nature chez un de ses clients, sans pouvoir s'en expliquer la cause.

Après plusieurs jours de vaines recherches, il imagina d'analyser les cols de papier dont son malade avait l'habitude de faire usage, et il trouva, non sans étonnement, que ces cols contenaient une forte proportion d'arsenic.

Méfiez-vous des faux-cols en papier!

X.

L'INAUGURATION DU MONUMENT élevé à la mémoire de Louis ASSELINE aura lieu le dimanche 31 octobre. On se réunira, à deux heures précises, place de la Mairie du XIVe arrondissement, pour se rendre au cimetière de Montparnasse.

LES CONSTRUCTIONS NAVALES EN FER, EN ANGLETERRE. — Cette industrie qui existe sur les bords de la rivière, la Clyde, est puissamment outillée et n'a en France, que d'assez pâles imitateurs. Les villes de Greenwich, de Glasgow et de Port-Glody sont les principaux chantiers sur lesquels se construisent les plus grands steamers de la plupart des lignes de paquebots transatlantiques. La prospérité de ces établissements, qui comptent déjà un demi-siècle d'existence, est fondée sur le bon marché extrême de la houille, du fer et de l'acier.

Pour donner une idée de la puissance de ces chantiers, il faut citer leur production pendant ces dernières années. En 1875, ils ont lancé à la mer 220 navires d'une jauge

totale de 220 mille tonnes, comprenant 113 navires à vapeur d'une jauge totale de 197 mille tonnes et 107 navires à voile d'une jauge totale de 101 mille tonnes. En 1878, on a construit, à Glasgow seulement, 163 navires jaugeant 118 mille tonnes et, en 1879, le tonnage total des navires construits sur l'ensemble des chantiers de la Clyde, a atteints 215 mille tonnes. Le prix des navires, cette année-là, a été de 250 francs le tonneau, autrement dit, un navire de mille tonnes de déplacement coûtait en 1879, 250 mille francs.

Le plus considérable des établissements de la Clyde est à Govan, sur les bords de la Clyde, non loin de Glasgow. Il couvre 25 hectares de terrain et occupe 5,000 ouvriers Telle est la puissance d'outillage de ces *fabriques de bateaux* que le 4 avril 1879, un navire à vapeur du port de 1,500 tonnes fut mis en chantier. Ce batiment, *le Claudius*, fut lancé à la mer le 9 juillet et le 15 juillet suivant, ayant embarqué son charbon, il prenait route sur Constantinople. Trois mois et onze jours avait suffi pour créer un navire. Actuellement, on construit à Glasgow deux navires à vapeur, les plus grands après le *Great-Eastern*. L'un jaugera 7,500 tonnes et l'autre 6,500: ce seront les plus grands bâtiments transatlantiques connus après le *Great-Eastern*.

Un observatoire va être établi sur le mont Etna, en Sicile, pour l'étude de la vulcanologie. Cet établissement s'élèvera sur un point situé à la base du cône central, à trois mille mètres d'altitude et très favorable aux observations de météorologie générale et de physique du globe. Le gouvernement italien contribue pour la moitié des dépenses; la province de Catane pour un quart, et la ville de Catane pour le dernier quart.

Le nombre des bibliothèques de caractère public ou appartenant à des collectivités de personnes, tels que séminaires, couvents, cercles, écoles, etc., est, d'après le journal de statistique de Vienne : en Autriche, de 577; en France, de 500; en Italie, de 493; en Prusse, de 398; en Grande-Bretagne, de 200; en Russie, de 145; en Belgique, de 105.

Ces bibliothèques contiennent : Autriche, 5 475 798 volumes; France, 4 600 000; Italie, 4 349 000; Prusse, 2 640 000; Angleterre, 2 871 000; Russie, 952 000; Belgique, 609 000.

Ce sont les bibliothèques d'Italie qui possèdent le plus grand nombre de manuscrits : 330 570 contre 135 000 pour la France, 68 176 pour l'Autriche et 58 000 pour la Prusse.

Si l'on considère chaque grande bibliothèque, on remarque que la France possède dans la Bibliothèque nationale le plus colossal dépôt de livres qui existe ou ait jamais existé : 2 078 000 volumes et 86 000 manuscrits. Viennent ensuite : la bibliothèque du British-Museum, de Londres, avec 1 million de volumes et 41 mille manuscrits; la Bibliothèque royale de Munich, 800 mille volumes et 24 mille manuscrits; celle de Berlin, 700 mille volumes et 15 mille manuscrits. Parmi les autres grandes bibliotheques, la plus riche en manuscrits anciens est celle de Sainte-Geneviève de Paris, qui en possède 30 mille; puis viennent celles de l'université d'Oxford, avec 22 mille manuscrits; de Bruxelles, avec 19 mille; de Vienne, avec 20 mille; de Florence, avec 7 mille; de Weimar, 8 mille. Les autres bibliothèques n'atteignent pas le chiffre de 6 mille manuscrits.

À propos d'un remaniement de règlement de marche militaire. — On a constaté que la longueur du pas et le nombre de pas exécuté pendant une minute ne sont pas les mêmes pour toutes les troupes européennes. Ainsi, la longueur du pas Russe est de 71 centimètres; les pas Autrichien, Italien, Suisse, Belge, Suédois, sont de 75 centimètres; le pas Anglais est de 76 centimetres; le pas Allemand vient d'être porté à 80 centimetres. En France, la longueur du pas militaire est de 75 centimètres.

Le nombre de pas marqués pendant une minute est de 115 en Russie; 112, en Allemagne; 110, en Belgique; 120 en Italie; de 115 à 118 on Autriche; de 112 à 116 en Russie. Il résulte de la combinaison du nombre de pas avec la longueur de chaque pas qu'en une minute, l'Allemand doit franchir 89 mètres; le Français, 86; l'Anglais, 88; l'Italien, 90.

En Allemagne, beaucoup de personnages militaires trouvent que le pas de 80 centimètres est trop long pour pouvoir se soutenir pendant longtemps; il proposera de revenir au pas de 75 centimètres.

Le nombre des coups de feu tirés par les Russes pendant la dernière guerre contre la Turquie a été compte. Ce nombre se décompose ainsi :

L'infanterie a tiré 14,326,342 coups de fusil de toute fabrication; la cavalerie a tiré 1,997,046 coups de fusil et de revolvers; l'artillerie, 134,020 obus, 53,773 obus à balles et 585 boîtes à mitraille, soit en tout, pour les trois armes, 16,311,706 coups tirés pour abattre environ soixante mille Turcs.

On a calculé que les hommes ont brûlé en moyenne les 79 centièmes du nombre de cartouches qu'ils ont portées et 39 centièmes de la quantité totale mise à la disposition de l'armée russe. C'est pendant le siége de Nikopolis que le plus grand nombre de coups de canon a été tiré : il a atteint 180 coups par pièce. Dans l'infanterie, c'est le 140e régiment qui a fait, en une journée, la consommation la plus grande de munitions; pendant la bataille de Karakhazankioï, chaque homme a eu à tirer 94 coups de fusil. Enfin, une seule division d'infanterie a été tellement engagée qu'elle a eu à brûler, pendant la campagne, 1,421,781 cartouches.

En rapprochant le chiffre des munitions consommées de celui des Turcs tués ou blessés grièvement, on arrive à ce résultat qu'il a fallu 270 coups, tant de fusil que de canon, pour toucher un homme.

La Prusse vient de militariser le chemin de fer dit de Rhin et Nahe. Cette ligne va de Ringerbrück, sur la ligne latérale au Rhin, rive gauche, descend au sud jusqu'à la ville de Creuznach, puis reprend vers l'ouest jusqu'à Cirn, Kirchenfeld, redescend vers le sud pour passer à Saint-Wendel et se soude à Neunkirchen à la ligne qui joint Sarrebrück à Metz. Le chemin de fer de Rhin et Nahe, à voie unique, appartenait à une compagnie particulière mais était exploitée par l'État prussien moyennant paiement à la compagnie d'une redevance annuelle; mais comme il joint par la ligne la plus courte le grand arsenal de Mayence à la place forte de Metz, sentinelle avancée de la frontière prussienne, le gouvernement a réclamé l'établissement d'une seconde voie, la voie de retour. La compagnie, objectant le trafic véritablement insignifiant de ce chemin de fer, s'y est refusée. Elle a donc été expropriée moyennant indemnité convenue, et le chemin de fer devient propriété de l'Etat. Le chemin de fer de Rhin et Nahe va recevoir sa seconde voie pour se transformer en grand chemin de fer militaire.

L'emploi des ballons pour les armées, vient d'être l'objet d'expériences très sérieuses en Angleterre. La *commission des opérations de siége* fit gonfler un ballon, le laissa monter à environ 800 mètres de hauteur et le maintint captif à une distance de 2,000 mètres d'une batterie de canons lançant des obus de 13 livres. Les canonniers ayant reçu l'ordre de tirer en appréciant la distance, opération plus difficile quand le but à atteindre est un corps flottant dans l'air et non plus un objet de terre ferme, tirèrent à tout hasard, après avoir évalué la distance à environ dix-huit cents mètres. Le premier coup fut tiré sans résultat. Mais, par suite de l'expérience acquise par ce premier essai, on pointa de nouveau et le second coup fut si bien dirigé que l'obus éclata juste devant le ballon et que ses éclats déchirèrent l'étoffe.

Cette expérience a donc démontré qu'il sera toujours très dangereux de tenter une ascension en ballon à moins de deux mille mètres des lignes ennemies, aussi la commission a-t-elle établi ce principe que l'on n'emploiera les ballons que pour faire des reconnaissances à grandes distances et hors de la portée des pièces d'artillerie; ce n'est que par exception et en cas de besoin urgent que l'on pourra risquer aéronaute et ballon dans une zône dangereuse.

Une compagnie du génie de l'armée anglaise a été désigné pour recevoir une instruction spéciale sur l'aérostation militaire. Cette compagnie, quand elle sera composée d'hommes familiarisés avec les ballons, formera la compagnie d'aérostatistes pourvue de tous les appareils et engins nécessaires aux ascensions aérostatiques.

Une mine de turquoises ouverte en 1660 dans la montagne Calchuti, du nouveau Mexique et la seule existant en Amérique, fut comblée par un effroyable éboulement qui coûta la vie à un grand nombre d'ouvriers mexicains. A diverses reprises, les Espagnols essayèrent vainement de rouvrir le puits, mais des ingénieurs français se proposent de reprendre les travaux, et de soutenir les parois du puits au moyen de tubes de fer. Ils comptent que le rendement de la mine équivaudra pour eux à la découverte d'un filon d'or natif.

Chassez le naturel, il revient au galop. Est-il, en effet, rien de plus obstiné que le naturel? Oui. Qu'est-ce donc? La ride! en vain vous l'effacez, elle revient toujours. Les années la creusent dans l'épiderme, vous en comblez le sillon à l'aide d'un replâtrage et c'est toujours à recommencer!

Aussi que de mal on se donne pour refaire, chaque matin, cette toilette de Pénélope qui s'appelle le tissu dermal! Le cabinet de toilette de la grande coquette est un véritable laboratoire.

Comment trouve-t-elle la fin de ses tribulations? Tout simplement en employant la *Géorgine Champbaron*. Cette préparation est pour la peau bistrée, exfoliée, desséchée, un baume bienfaisant et réparateur qui lui rend sa fraicheur avec ses tons lisses et satinés. Le teint recouvre, par son usage, l'éclat de l'adolescence. Quant à la ride, elle disparaît pour ne plus revenir. Applications de *Géorgine Champbaron* chaque jour, 10, rue Laffite, au 1er étage.

LES THÉATRES

LE JUBILÉ DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

L'Impromptu de Versailles

« De par le Roy,

« Sa Majesté, ayant estimé de réunir les deux troupes de comédiens établis à l'Hôtel de Bourgogne et dans la rue Guénégaut, à Paris, pour n'en faire à l'avenir qu'une seule, afin de rendre les représentations plus parfaites par le moyen des acteurs et actrices auxquelles Elle a donné place dans sa dite troupe, Sa Majesté a ordonné et ordonne qu'à l'avenir ses dites troupes de comédiens français seront réunies pour n'en faire qu'une seule et même troupe et sera composée des acteurs et actrices dont la liste est ci-dessus arrêtée par Sa Majesté, et, pour leur donner moyen de se perfectionner de plus en plus, sa dite Majesté veut que la dite seule troupe puisse représenter des comédies à Paris, faisant défenses à tous autres comédiens français de s'établir dans la dite ville et fauxbourgs de Paris sans ordre exprès de sa dite Majesté.

« Fait à Versailles, le 21me jour d'octobre 1680. »

De cette lettre de cachet du roi Louis XIV date la fondation de la Comédie-Française. Le théâtre a pensé qu'il devait célébrer ce glorieux centenaire : il a consacré toute une semaine à ses fondateurs, non au roi mais à Corneille, à Racine et à Molière; à Molière surtout, puisque c'était à son génie et à ses efforts que revenait la part principale de cette institution. Le théâtre Guénegaud était bien celui de Molière. Quelle pièce choisir dans l'œuvre du grand poète pour exciter la curiosité du public? Presque tout le répertoire de Molière est chaque jour sur l'affiche. Le Théâtre Français nous a donné *l'Impromptu de Versailles* et il a sagement fait. *L'Impromptu* met en scène Molière et sa troupe. C'est une page de son histoire et de ses collaborateurs, ou plutôt une note laissée à la postérité sur lui et sur ses amis. L'humanité est partout dans l'œuvre de Molière. Le petit groupe qui entourait l'auteur du *Misanthrope*, a sa place à part dans *l'Impromptu de Versailles*; le succès prodigieux de l'*Ecole des femmes*, le bruit qu'avait fait dans le public *la Critique de l'Ecole des femmes*, avaient soulevé les animosités littéraires contre Molière. Les médiocres se vengeaient de cette gloire par les pamphlets dans les livres et sur le théâtre. Molière ridiculisé, calomnié, vilipendé par ses ennemis, voyait son talent et sa vie dans ce qu'elle avait de plus intime et de plus sacré à la merci de toutes les attaques et de toutes les diffamations. Dans ce combat à outrance, le poète trouva un appui : le roi lui vint en aide. Ce fut le roi Louis XIV qui donna à Molière l'ordre de se venger de tous ses ennemis. Il le couvrit tout d'abord de sa protection, l'appelant à se défendre devant la cour, à Versailles, chez le roi lui-même. Avouons que ces choses étaient noblement faites : le roi se chargeait de donner au poète des juges dignes de lui. C'était au poète à faire le reste, et en vérité, on ne plaide pas sa propre cause avec plus de talent et plus de dignité. L'hôtel de Bourgogne, la maison rivale, ridiculisée dans ses comédiens, eut grandement à souffrir de la critique. C'est Molière qui se réserve le plaisir de *charger* ses acteurs : j'imagine que Versailles dut s'en donner à cœur joie devant les imitations de ces comédiens boursouflés, de Montfleury, de Beauchâteau, de Villers et de Hauteroche. Puis ce fut le tour de Boursault, un homme d'esprit malencontreusement engagé dans cette guerre contre un homme de génie. Quelle leçon pour ce jeune homme aux gages des calomniateurs; comme elle tombait de haut! Avec quelle autorité d'un honnête homme Molière imposait au débat les proportions qu'il devait prendre et qu'il devait garder. Je ne connais pas de plus fières paroles et je dois ajouter de plus touchantes : « La courtoisie doit avoir des bornes, et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent dire quelque chose; je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquaient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.» Pauvre Molière, qui leur abandonne son génie mais qui demande au moins qu'on respecte sa vie privée et son bonheur domestique. La comédie de *l'Impromptu de Versailles*, qui frappait ainsi les ennemis du poète, plaisantait un peu, mais avec tact, sur les camarades du comédien et sur lui-même. Le caractère de chaque membre de la troupe perce dans les répliques : c'est Molière actif, impatient, se mêlant de tout, dominateur enfin; c'est Mlle Molière, sa femme, qui querelle; Madelaine Béjard, qui commande; la Duparc, qui minaude; Mlle Du Croissy, qui minaude en médisant : une patte doucereuse; Mlle Hervé, la servante précieuse; c'est Brécourt, c'est Du Croissy, c'est La Thorillière, c'est enfin La Grange, cet ami de Molière, cet acteur excellent de tous points, dont Molière a salué publiquement le talent aux applaudissements de toute la cour, dans cette phrase : « Quant à vous! je n'ai rien à vous dire. »

Nous avons applaudi l'autre soir toute cette famille de Molière. C'était M. Coquelin qui nous la présentait. M. Coquelin joue avec un grand talent ce rôle de Molière sur le champ de bataille d'une répétition; Mmes Croisette, Broisat, Baretta, Barthet; MM. Delaunay, Worms, Barré, ont été très applaudis dans leur rôles effacés, et *l'Impromptu de Versailles* a été écouté avec le plus grand intérêt et le plus grand plaisir.

M. SAVIGNY.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Dimanche a eu lieu l'inauguration de la statue de David d'Angers. Le gouvernement était représenté à cette solennité par M. Barthélemy Saint-Hilaire, ministre des affaires étrangères, et M. Edmond Turquet, sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts; ce dernier a prononcé un discours dans lequel il rattache très heureusement au grand sculpteur angevin notre école contemporaine; il a été chaleureusement applaudi quand il a prononcé les noms des Guillaume, des Mercié, des Dubois, des Falguière, des Chapu et des Barrias. La statue est l'œuvre de M. Louis Noël; le piédestal, très élégant, est de M. Beiguet, architecte de la ville.

Le jury n'a pas encore rendu son jugement dans le concours ouvert pour la décoration de la place de la République : les artistes élus par les concurrents sont MM. Vaudremer et Garnier, architectes, Chapu, sculpteur, et Lavastre, décorateur; trois délégués de l'administration et trois conseillers municipaux leur ont été adjoints.

Nous avons déjà publié le programme du concours; il se résumait en trois points : un mât, une colonne rostrale et un candélabre; des primes spéciales ayant été attribuées à chacun des trois modèles, il en est résulté que nombre d'artistes se sont bornés à concourir pour un seul d'entre eux; ils évitaient ainsi de s'engager dans des frais trop considérables, mais ils ne se rendaient pas compte de l'impossibilité à peu près complète où ils se trouvaient d'obtenir le prix. Comment imaginer, en effet, que le jury puisse choisir un mât inspiré de la *Piazzetta* de Venise, une colonne rostrale moderne, et un candélabre de style Renaissance?

Il y a, dans les trois modèles, une unité nécessaire, et les rédacteurs du programme officiel auraient été bien mieux avisés de ne pas scinder ainsi les conditions du concours, et d'augmenter, en même temps, dans de notables proportions, la valeur des primes offertes aux lauréats.

Les résultats de l'exposition qui vient de s'ouvrir à l'Ecole des Beaux-Arts confirment de tous points nos observations : peu d'artistes, parmi ceux qui ont un nom, se sont risqués à tenter l'aventure; en revanche, nous trouvons plusieurs entrepreneurs associés à des architectes ou à des décorateurs; en tête, pour ne citer qu'un exemple, la grande maison Christophle, qui signe, de concert avec M. Crépinet, l'architecte des Invalides, un important projet d'ensemble, dont elle a fait exécuter à l'avance la réduction en métal; l'avantage ici est vraiment trop évident pour les capitalistes, et les artistes sont en droit de se plaindre de l'état d'infériorité où ils ont été placés, étant réduits à leurs seules ressources.

En dehors du projet exposé par la maison Christophle, nous avons remarqué tout particulièrement un mât de M. Mayeux, l'ancien lauréat du prix de Sèvres, et un autre de MM. Chancel frères; pourquoi faut il que ces deux mâts isolés aient si peu de chances de succès?

En somme, le concours est des plus faibles : en dehors des modèles que nous venons de citer, dont un seul constitue un ensemble complet, nous n'avons rien vu qui promît une décoration vraiment originale à la vaste place de la République; on dirait qu'aucun des concurrents n'a même songé à s'inspirer de la statue qui doit en occuper le centre; chacun est parti dans la voie qui l'attirait davantage, sans paraître penser ni au but à atteindre, ni aux caractères généraux de l'art français; nulle pensée d'ensemble, et à part quelques heureuses inspirations de détail, rien que des banalités ou des imitations.

Décidément, si le système des concours vaut réellement ce qu'ont dit de lui ceux qui l'ont remis en honneur, il faut convenir qu'il est bien malheureusement appliqué!

L'Académie des Beaux-Arts vient d'élire M. Chapu membre de la section de sculpture, en remplacement de M. Lemaire, décédé. Nous n'avons pas à rappeler les titres de l'auteur de la *Jeunesse*, du monument d'Henri Regnault.

Le ministre de la guerre possède une très curieuse collection de vues de batailles peintes à l'aquarelle, soit par des officiers d'état-major, soit par des artistes attachés au service des armées en campagne.

Les plus importants de ces tableaux servent à orner les bureaux; les autres sont accrochés dans les corridors.

La légende contient la désignation des troupes engagées, les noms des principaux chefs et du commandant supérieur des armées en présence, et les divers mouvements des troupes; elle est, de plus, tellement disposée que l'œil n'a nulle peine à se reconnaître et à se diriger à travers les villes, les villages, les plis du terrain. En un mot, c'est un véritable cours de stratégie et d'histoire militaire.

Cette collection comprend tous les sièges, combats et batailles depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'à la seconde République.

Elle va être complétée, d'après des croquis très exacts et d'après les rapports officiels.

De plus, on va lithographier ceux de ces tableaux qui présentent le plus grand intérêt au point de vue de l'histoire de France, soit environ cent cinquante.

On les réunira en un volume, que le ministère de la guerre enverra à tous les cercles d'officiers et de sous-officiers.

Ce travail demandera environ six mois.

Pour la première fois, en 1881, sera décerné, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un prix de vingt mille francs, fondé par M. Louis Fould, pour la meilleure Histoire des arts du dessin.

L'Académie rappelle aux intéressés que, pour concourir à ce prix, les manuscrits doivent être déposés, avant le 31 décembre 1880, au secrétariat de l'Institut.

Le sujet détaillé du concours est le suivant : Histoire des arts du dessin; leur origine, leurs progrès, leur transmission, chez les différents peuples de l'antiquité, jusqu'au siècle de Periclès.

Par les arts du dessin il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers.

Les concurrents doivent apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art de toute nature que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque.

Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres: trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences et un de celle des beaux-arts.

Tous les savants français et étrangers, excepté les membres regnicoles de l'Institut, sont admis au concours.

Le peintre d'histoire Henri Schopin vient de mourir, à Montigny-sur-Loing.

Schopin avait obtenu le prix de Rome en 1831, et plus tard, il justifia ses premiers succès par des œuvres qui lui valurent la croix de la Légion d'honneur en 1854, et le titre de membre de l'Académie impériale de Russie.

Il avait aussi travaillé à la décoration de feu l'Hôtel-de-Ville. Le pauvre artiste a succombé, le 20 octobre, un mois après avoir célébré ses noces d'or.

Parmi les principales toiles de Schopin, on cite : *Charles IX signant l'acte de la Saint-Barthélemy*, *Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert*, *Ruth et Booz*, *Moïse sauvé des eaux*, *Virginie au bain*, *Don Quichotte et les filles d'auberge*, *la Fuite de Louis XIV enfant*, *le Paradis de Mahomet*, *le Bûcher de Sardanapale*, *un Harem*, *Pierre le Grand vainqueur à Pultawa*, etc.

L'artiste a de plus exécuté pour les galeries de Versailles: *la Bataille d'Hohenlinden*, *la Prise d'Antioche*, *le Portrait de Berthier* et divers autres.

Schopin était né à Lubeck, le 12 juin 1804, de parents français.

BIBLIOGRAPHIE

Le Havre préfecture. — Mémoire adressé aux pouvoirs publics, etc. — Havre, imprimerie A. Lemale, 1880.

Il faut lire ce livre intéressant, plein de faits et de statisques curieuses, pour apprécier le bien fondé des réclamations du Havre. Ce grand port de commerce, la seconde place maritime de toute la France, après Marseille, demande à ne plus dépendre de Rouen en matière administrative.

Rouen, chef-lieu du département de la Seine-Inférieure et port de commerce comme le Havre, jalouse depuis des siècles son rival, et comme les bureaux, les fameux bureaux de l'administration française sont à Rouen, la plupart des affaires qui intéressent le Havre ne s'expédient pas très promptement et au mieux des intérêts de ce grand port. Quoiqu'il en soit, la demande des Havrais, de ne plus faire désormais partie du département de la Seine-Inférieure, mais bien d'un nouveau département qui serait appelé la Seine-Maritime, cette demande nous paraît des mieux fondées.

On dit que le ministre de l'intérieur vient de la prendre en sérieuse considération. S'il a lu, comme nous, le Mémoire dont il est question et tous les importants documents qui l'accompagnent, il n'hésitera pas un instant à faire droit à la demande des habitants du Havre. Le Havre mérite de passer au rang de préfecture, et de département de la Seine-Maritime, si le gouvernement en décrète enfin la fondation. Comme il faut l'espérer, ne sera ni le plus petit, ni le moins peuplé, ni le moins productif des départements de la France.

L. S.

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

ALLAIN-GAVAN, conseiller à la cour de Rennes, né en 1816, mort le 20 octobre 1880.

BOLL (Jacob), naturaliste américain, d'origine suisse, géologue de l'Etat du Texas, mort le 6 octobre 1880.

CHARLESWORTH (Marie-Louise) femme de lettres anglaise, connue par ses ouvrages pour la jeunesse, née en 1819, morte le 16 octobre 1880.

CHAUCHARD (Auguste-Adolphe-Napoléon), général de division du cadre de réserve (génie), grand-officier de la Légion d'honneur, né à Belfort, le 21 août 1801, mort à Paris, le 18 octobre 1880.

CRÉPIAT (Jean-Julien), architecte, trésorier de l'Association philotechnique, né en 1829, mort à Paris, le 16 octobre 1880.

GRAHAM (sir Fortescue), général anglais, ancien aide-de-camp de la reine, né en 1794, mort le 9 octobre 1880.

HARDY DE LA LARGÈRE (Charles-Ernest-Edouard), général de brigade en retraite, commandeur de la Légion d'honneur, né à Breslau (Silésie), le 13 décembre 1802, mort à Rennes, le 22 octobre 1880.

LANERTON (Edouard-Granville-George-Howard, 1er baron), amiral et pair anglais, quatrième fils du comte de Carlisle, né en 1809, mort à Londres, le 8 octobre 1880.

LINTON (William, inspecteur des hôpitaux, médecin honoraire de la reine d'Angleterre, né en 1801, mort à Londres, le 9 octobre 1880.

LOWE (Alexandre), général anglais, fils du célèbre Hudson Lowe, gouverneur de l'île Sainte-Hélène, mort le 21 octobre 1880.

DE MIRUS (Richard), lieutenant-général et écrivain militaire allemand, mort à Wiesbaden, le 12 octobre 1880.

PIERCE (Benjamin), mathématicien américain, professeur à l'université Harvard, né à Salem (Massachusetts), en 1809, mort le 6 octobre 1880.

POLANGIE DE RANCÉ (Alexandre-Nicolas), ancien officier, ancien représentant du peuple en 1848, commandeur de la Légion d'honneur, né à Nonancourt en 1796, mort à Monchy-Humières, le 15 octobre 1880.

POLLAK (Léopold), peintre autrichien, né à Ludowitz (Bohême), le 8 novembre 1806, mort à Rome, le 16 octobre 1880.

REVENAZ (Amédée-Louis), ancien ingénieur militaire, administrateur de plusieurs compagnies de chemins de fer et des messageries, né en 1803, mort à Paris, le 19 octobre 1880.

RICASOLI (le baron Bettino), homme d'Etat italien, né le 9 mars 1809, mort le 24 octobre 1880, au château de Bralio.

SCHAETZEN (Louis), président honoraire de la cour de Liége, né en 1793, mort à Tongres, le 21 octobre 1880.

SCHOPIN (Henri-Frédéric), peintre français d'origine allemande, 1re médaille en 1835, chevalier de la Légion d'honneur, né à Lubeck le 12 juin 1804, mort à Montigny-sur-Loing, le 20 octobre 1880.

STANGE (Bernhard), peintre allemand, mort le 10 octobre 1880.

THESIGER (Alfred-Henry). Lord justice près les cours d'appel et membre du Conseil privé, né en 1838, mort le 20 octobre 1880.

TYRBAS DE CHAMBERET (Charles-Gabriel-Hyppolyte), général de brigade (gendarmerie), commandant de la Légion d'honneur, né à Besançon le 27 septembre 1816, mort à Versailles, le 20 octobre 1880.

AUG. MARC, *directeur-gérant*.

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION
JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNEE. — VOL. LXXVI. — N° 1967
SAMEDI 6 NOVEMBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

LE TRIBUNAL DES CONFLITS

M. BARBIER

M. ALMERAS-LATOUR

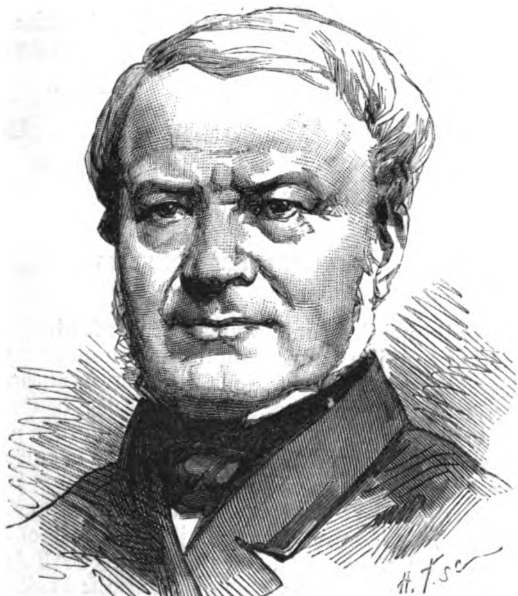
M. PONT

MEMBRES DE LA COUR DE CASSATION

M. COLLET, MEMBRE DU CONSEIL D'ÉTAT

M. CAZOT, MINISTRE DE LA JUSTICE

M. LAFERRIÈRE, MEMBRE DU CONSEIL D'ÉTAT


M. TARDIF, MEMBRE ÉLU PAR LE TRIBUNAL

M. BRAUN, MEMBRE DU CONSEIL D'ÉTAT

M. DE LAVENAY, MEMBRE ÉLU PAR LE TRIBUNAL

D'après les photographies de MM. Appert, Cremière et Truchelut

COURRIER DE PARIS

La saint Hubert a rendu plus nombreuses les réunions de chasseurs. Elles étaient organisées déjà dans les principaux châteaux de France. M. le duc d'Aumale a repris ses séries d'invitations. Les réunions de Chantilly peuvent être citées comme les mieux entendues de cet automne.

Les invités reçoivent quelques jours à l'avance la lettre qui les convie à venir à Chantilly par tel train du matin et à y rester jusqu'après le déjeûner du lendemain. Ils trouvent à la gare des voitures du prince et un nombreux domestique portant la livrée bleu et chamois. M. le duc d'Aumale les attend sur le perron du château. Il porte une veste de chasse en velours noir et les grandes guêtres. Après avoir accompagné la poignée de main qu'il vous donne de quelques paroles de bienvenue, le prince s'adresse à un autre invité. Quand il a parlé à tous, on passe dans la salle à manger où on se place comme on veut, à part les deux personnes désignées d'avance pour occuper les places d'honneur à côté du prince, et les deux autres convives choisis pour s'asseoir à côté de celui des frères ou des neveux du duc qui est en face de lui à table.

Aussitôt le déjeûner fini, on monte en voiture pour être conduit au rendez-vous de chasse; là, on vous donne un numéro de place. Les invités qui n'ont point apporté de fusil, reçoivent un de ceux du duc d'Aumale.

Il est censé ne pas chasser lui-même et se promène en causant et en allant de l'un à l'autre. Mais un capitaine des chasses se tient derrière lui et passe un fusil au prince, quand celui-ci a la fantaisie de tuer un faisan ou un lièvre.

Quand le jour commence à baisser, on remonte en voiture, le prince rentre au château de Chantilly et les invités sont conduits au château d'Enghien, au bout des étangs, où chacun d'eux a un appartement préparé et où son bagage l'attend. Le gîte est chauffé et éclairé à souhaits.

Un lunch est servi à cinq heures dans la salle à manger de Chantilly et dans la salle à manger du château d'Enghien. Les invités les plus intimes vont prendre leur tasse de thé avec le duc d'Aumale; les autres la boivent au petit château où ils résident, et où sont arrivées, pour faire leur toilette, les femmes invitées au dîner qui suit toute journée de chasse.

Vers sept heures et demie, des voitures mènent tous les invités dîner au château de Chantilly. Aux trente ou trente-cinq chasseurs du matin, s'ajoutent les femmes invitées. Une des princesses de la famille d'Orléans est assise au dîner en face de M. le duc d'Aumale.

Après le dîner, le prince fait les honneurs de sa magnifique collection d'objets d'art, de sa bibliothèque, de ses tableaux, de ses gravures. Dernièrement, on lui a apporté une centaine de gravures qui représentent les familiers de la Cour sous les derniers règnes des rois de France. Le prince y retrouve des figures de connaissance et quelques-uns des invités, des ancêtres. Aussi, les soirées passent vite en ce moment au château à écouter le plus intéressant des cours d'histoire.

Vers onze heures, on sert un deuxième thé, puis les voitures emmènent les invités à leurs appartements du château d'Enghien; le lendemain ils déjeunent avec M. le duc d'Aumale, puis prennent congé.

Les arts et la littérature défrayent surtout les conversations qui ne glissent jamais dans la politique. Pourtant l'autre soir, le maître de céans a cité un mot de son grand-père maternel qui s'y rattachait.

— Nous sommes des Orléans et nous signons : d'Orléans, disait-il, ce qui, par parenthèse, a failli retarder le mariage de mon père. Dans l'acte dressé par les ordres du roi Ferdinand pour le mariage de mon père avec la princesse Marie-Amélie, le roi Ferdinand avait fait mettre le nom de *Bourbon*.

— Je suis d'Orléans, dit le futur gendre du roi Ferdinand, et non Bourbon.

— Vous faites cette observation, parce que vous êtes un Jacobin, répondit mon grand-père.

Il fallut refaire l'acte de mariage.

Dans les autres châteaux où l'on chasse, la soirée se passe en occupations et en propos de moindre importance. En Beauce, chez le marquis d'Aligre, on joue au billard; à Rambouillet, chez le duc de la Trémoïlle, on joue au whist; à Gros-Bois, chez le prince de Wagram, on valse; en Hongrie, chez la princesse de Metternich, on fait de la musique et on joue la comédie, quelquefois des pièces apprises et très sérieuses, et le plus souvent des divertissements, voire des farces.

∿∿ A propos de comédie, le Théâtre-Français étant, comme on sait, d'une humeur difficile, l'Odéon étant de l'autre côté de l'eau et le troisième Théâtre-Français n'étant pas encore adopté par le *high life*, il s'est fondé un quatrième Théâtre-Français, boulevard Poissonnière, chez Mme Adam.

Cette semaine la baronne de Kaulla et Mme Adam, se sont partagé l'attention; deux beautés, deux charmeuses; une beauté brune, plus expressive que régulière, une beauté blonde dont la solidité tient en émoi de jalousie des femmes dont elle pourrait être la mère. Cette fondation du quatrième Théâtre-Français pourra rendre de très grands services, et les destins orageux de la Moabite ont prouvé combien le Théâtre-Français de Mme Adam, avait sa raison d'être.

Entre nous, bien des gens s'abstiendront de lire ces cinq actes bibliques, et la Moabite aurait pris un rang honorable parmi les questions réservées, si cette *représentation-lecture* du quatrième Théâtre-Français n'avait forcé les esprits à prendre un parti.

La personne et le talent de l'auteur des *Chants du soldat* sont trop appréciés pour qu'il soit utile de les mettre en cause ici. Le sujet de la pièce, lue chez Mme Adam, a semblé devoir renouveler les soirées houleuses de Daniel Rochat. M. Perrin n'a point voulu tenter l'aventure. Un nouveau duel entre Baal et Jéhovah, lui a semblé inopportun après celui de Rochat et de sa fiancée Léa. La scène de la Comédie-Française est si près du salon de lecture et du cabinet directorial, que les auteurs croient qu'il est facile de passer des uns à l'autre; hélas!... entre les mots :

« *Cela doit être joué*

et

« *Tel jour première représentation* ».

il y a : le ministère, la politique, les comédiens, les comédiennes, les pièces à sensation espérées, les succès entrevus, les reprises nécessaires, les exigences du répertoire, les influences connues, les influences et pouvoirs occultes : et si c'était tout encore... Ah! que vaut donc cent fois mieux ce charmant quatrième Théâtre-Français, dirigé par Mme Adam!

M. Deroulède, le vaillant soldat, était d'abord quelque peu ému de lire devant cet auditoire, parterre de rois littéraires, parmi lesquels deux reines seulement : la maîtresse de la maison et Mme Henry Gréville, le romancier si justement goûté. Le succès n'ayant point été douteux, l'auteur a lu plus à l'aise et l'auditoire n'a pas perdu un mot de ces beaux vers qui vivront en dépit des dédains et des craintes des sociétaires de la rue de Richelieu et de leur administrateur général.

∿∿ Cette lecture remettra peut-être à la mode les soirées ou matinées littéraires d'autrefois, pour la dernière joie des survivants des lectures chez Mme Récamier, à l'Abbaye-au-Bois, et chez Mme Delphine de Girardin, aux Champs-Elysées. Le monde aurait grand besoin de retrouver des plaisirs anciens. Il se démène pour tâcher de se désennuyer et n'y réussit qu'à moitié. Il est partout et n'est véritablement installé nulle part. Autrefois on avait sa maison de ville et sa maison des champs. Quelques parisiens et parisiennes *pur sang* supprimaient même la maison des champs et passaient l'été à Paris derrière des stores à fleurs. Aussi les intimités se voyaient sans interruption. On avait besoin les uns des autres. On comptait avoir telle visite à heure fixe, et le passage de certaines gens dans les rues pouvait régler les montres du voisinage.

Maintenant on habite Paris officiellement depuis la fin de janvier jusqu'au grand prix. On a un nid à Nice, à Cannes; on a une maison à Trouville ou à Deauville; on a un pavillon d'habitation là où sont les chevaux de courses; on a un château où l'on invite par séries; la vie est un va et vient perpétuel. Aussi les femmes sont elles presque constamment bottées, éperonnées et coiffées, de façon à être toujours prêtes à partir. Les amis de la plage ne sont plus ceux des Pyrénées; les inséparables de Nice se battent froid aux chasses et ne se saluent pas à Paris. Cette vie de *juives errantes* a un peu effacé nos monnaies d'or précieuses. Nos parisiennes sont à moitié américaines, un peu anglaises; et beaucoup ambitionnent d'être prises pour des étrangères. La causerie n'existe presque plus. On se renseigne, on ne cause pas. Où allez-vous? où achetez-vous ceci? Il y a à vendre des perles chez X..., ou des diamants étonnants chez Trois-Etoiles... et voilà...

La nouvelle s'était répandue d'un retour vers la simplicité. Expliquons-nous : les étoffes à la mode sont tellement épaisses qu'elles ne peuvent se prêter à tous les chiffonnages d'antan. Faites donc des relevés avec du velours qui est épais comme la fourrure de la loutre; ou des ruches avec du satin dont les broderies ont un énorme relief? Les maris avaient le sourire sur les lèvres; le bruit de ces projets avait chatouillé agréablement leurs oreilles; et *in petto*, ils avaient déjà donné une destination aux économies qu'ils feraient sur la toilette de leur femme. Il est bien vrai que les formes seront plus simples et les coupes plus sévères; mais, hélas! les budgets n'y gagneront rien, car les étoffes employées coûtent de soixante à deux cent francs le mètre. Il faut continuer à plaindre les propriétaires mariés qui ont une grange à faire rebâtir, des terres à drainer, des vignes à inonder et des marais à dessécher. Ils sont encore une fois vaincus par le damas à fleurs de velours, le velours Zibeline, la peluche d'or et le satin à camélias de chenille. Il y a vingt ans encore, les maris donnaient une corbeille qui était le fond de toilette de toute la vie. Après les diamants et les bijoux, ils y mettaient des dentelles, des cachemires et des fourrures qu'on faisait successivement arranger selon les modes qui se produisaient.

Les femmes d'à-présent ont institué la corbeille perpétuelle!

Peut-être alors les fiancés feraient-ils bien de s'entendre pour supprimer la corbeille *obligatoire*. Ils donneraient des bijoux, bien entendu, et laisseraient le reste en lettres de crédit. A quoi bon faire dormir de fortes sommes dans des cachemires qui ne sont jamais dépliés, en des dentelles dont les hauteurs et les dessins ne sont plus à la mode l'année d'après le mariage, et en des fourrures qui n'ont pas cours plus de quelques années.

Le *Jubilé de Molière* fait rêver turbans aux fureteuses de mode. Le bonnet de Charlotte Corday est déjà sur plusieurs jolies têtes.

N'en déplaise aux gens qui se livrent sur ce sujet à une controverse animée, nous dirons que Mlle de Corday était blonde. Nous avons connu, dans notre enfance, à Breteuil en Normandie, un de ses parents, ancien garde du corps. Il ne parlait point volontiers de cet « Ange de l'assassinat »; pourtant pour satisfaire aux désirs curieux d'enfants questionneurs, M. le comte de Corday avait fini par nous faire la description de Charlotte et pour nous peindre sa chevelure, je me souviens qu'il dit :

— Elle avait les cheveux comme une croute de pain doré.

On court en foule voir et entendre cette héroïne à l'Odéon; partout, du reste, les salles de spectacle sont pleines et Paris a repris sa vie, dont par avance, on pourrait faire la Revue de fin d'année, ainsi divisée : La Toussaint : arrivée, installation, spectacles; Noël et Jour de l'an : visites, lunchs et dîners; la Chandeleur : bals et mascarades; Pâques : vie du matin, promenades à cheval, matinées dansantes; Pentecôte : les courses, la vie du turf, le cirque et... départ. Il n'y aurait pas souvent de noms à changer parmi ce monde qui tâche de s'amuser : il n'y a d'absents que ceux qui meurent

EGO.

NOS GRAVURES

LE TRIBUNAL DES CONFLITS

Le tribunal des conflits vient de se réunir.

On sait qu'il a pour mission de prononcer sur la revendication en faveur de la juridiction administrative, faite par plusieurs préfets, des contestations portées devant les tribunaux de l'ordre judiciaire par les corporations religieuses, à la suite de l'exécution des décrets du 29 mars.

Ce tribunal se compose de neuf membres. Ce sont : M. Cazot, ministre de la justice, président de droit du tribunal; MM. Barbier, Pont et Almeras-Latour, membres de la cour de cassation; MM. Collet, Braun et Laferrière, membres du conseil d'Etat; enfin MM. Tardif et de Lavenay, élus par les magistrats ci-dessus désignés.

Nous donnons les portraits de ces magistrats à la première page de ce numéro Un mot de chacun d'eux.

M. Cazot, sénateur, ministre de la justice, est né en 1821. Il protesta contre le coup d'Etat de 1851, fut interné à Montpellier, et se fit inscrire en 1859 au barreau de Nîmes. Secrétaire général du ministère de l'intérieur en 1870, il fut envoyé comme représentant de ce ministère auprès de la délégation de Tours et de Bordeaux. Député à l'Assemblée nationale en 1871, nommé par le département du Gard. Elu sénateur inamovible en 1875.

M. le baron Almeras-Latour, né en 1811, est entré dans la carrière judiciaire en 1834. Avocat général à la cour de Grenoble en 1849, puis président de chambre à la même cour, en 1861, et premier président de la cour de Metz, en 1862, il a été nommé en 1867 conseiller à la cour de cassation, où il siège à la chambre des requêtes dont il est le doyen. Il est officier de la Légion d'honneur.

M. Barbier, né à Montmorency, en 1815; reçu avocat en 1835. Après treize ans d'exercice au barreau et une collaboration active au journal *le Droit*, il fut nommé, le 28 février 1848, substitut du procureur général près la Cour d'appel de Paris. Avocat général à la même Cour en 1855, puis président de chambre en 1862; conseiller en 1866 à la Cour de cassation, qui l'élut membre du Tribunal des conflits en 1875. Officier de la Légion d'honneur.

M. Pont, né en 1808. Avocat à la cour de Paris, président du tribunal de Corbeil, juge à Chartres, puis au tribunal de la Seine, il devint, en 1858, conseiller à la cour impériale de Paris, puis conseiller à la cour de Cassation en 1864. Il est membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1870, et commandeur de la Légion d'honneur.

M. Braun, conseiller d'Etat, ancien magistrat, né en 1805. Il était conseiller à la cour d'appel de Colmar en 1850, lorsqu'il fut appelé à Strasbourg comme président du consistoire supérieur et du directoire de l'église de la confession d'Augsbourg. Il a donné sa démission après la guerre de 1870 et l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne.

M. Collet, né en 1828. Avocat à la cour de Paris en 1852; inscrit, en 1861, au tableau de l'ordre des avocats au conseil d'Etat et à la cour de Cassation. Elu deux fois membre du conseil de l'Ordre, syndic en 1874; conseiller d'Etat, président de la section de l'intérieur et des cultes, de l'instruction publique et des beaux-arts en 1879; chevalier de la Légion d'honneur en 1880.

M. Laferrière, né en 1841. Après s'être fait inscrire au barreau de Paris en 1864, il fut quelque temps secrétaire de M. Ernest Picard. Directeur des cultes au ministère de l'intérieur en janvier 1879, et conseiller d'Etat en service extraordinaire, il a été, au mois de juillet de la même année, nommé conseiller d'Etat en service ordinaire, puis, au mois d'août, président de la section du contentieux.

M. de Lavenay : chef de cabinet du ministère des travaux publics en 1839; secrétaire général du ministère de l'agriculture et du commerce en 1850; maître de requêtes au conseil d'Etat en 1852; conseiller en 1861; président de la section des finances en 1868. Il a été admis à la retraite en 1872 et élu membre adjoint du tribunal des conflits en 1876. Commandeur de la Légion d'honneur. Né en 1814.

M. Tardif, né à Riom en 1801. Substitut du procureur général à Paris, en 1830; conseiller à la même cour le 4 juillet 1848, après avoir été révoqué à la révolution de février; président de chambre en 1864; conseiller à la cour de Cassation en 1867; admis à la retraite en 1876 et nommé conseiller honoraire à cette cour; élu deux fois à l'unanimité membre du Tribunal des confits. Commandeur de la Légion d'honneur en 1877.

LA SALLE DES PAS-PERDUS DU PALAIS DU SÉNAT

Les Chambres vont bientôt rentrer dans leur période de travaux, et le Sénat, à son retour, va se trouver en possession de sa merveilleuse salle des pas-perdus, que nos lecteurs ont sous les yeux. Ancienne salle du Trône, non terminée en 1870, cette salle était restée inachevée pendant tout le temps que le palais du Luxembourg fut occupé par la préfecture de la Seine. Les travaux furent repris à l'époque du retour des Chambres à Paris. Le plafond avec ses compartiments peints et dorés, ses arabesques, ses bas-reliefs, ne demandait que peu de retouches; mais le motif principal d'architecture, la cheminée, était absent. Commencée au mois d'avril dernier, cette cheminée vient d'être achevée. Elle s'élève au milieu de la muraille séparant cette salle des vestibules de la salle des séances. C'est un véritable monument architectural dû à M. de Gisors, architecte du palais. Elle est du style Louis XIV, comme le reste de la salle qu'elle orne. Elle se compose d'un corps de cheminée en marbre blanc à grosses veines noir-bleu et reflets métalliques, extrait des carrières de la vallée de Campan. Deux consoles, à enroulement bien accentué, soutiennent l'entablement, que surmonte un fronton ouvert, et dont les extrémités centrales se terminent en volutes pour laisser place au socle sur lequel est posé un buste de la République en marbre blanc. De chaque côté de la cheminée, sur des bases de marbre blanc avec incrustations de rouge antique, se dressent deux colonnes en brèche serpentine verte dont la base et le chapiteau sont de bronze doré; ces colonnes supportent des vases à ornements de bronze doré qui accompagnent un riche motif ornemental encadrant l'écusson doré à fond d'argent sur lequel se détache le chiffre de la République : R. F.

Tout cet ensemble est riche et harmonieux : la tête de la République se détache avec un grand relief, grâce au fond de marbre veiné jaune et rouge lui servant de fond et à la bordure très large de feuillage en bronze doré qui l'encadre. Cette cheminée, comparable aux plus belles conceptions du XVIIe siècle, est désormais une des curiosités du palais du Sénat; elle fera honneur à l'architecte qui l'a conçue et témoignera de l'habileté, incontestée du reste, de nos ouvriers-artistes, si habiles à réaliser les conceptions les plus hardies.

MADAME DE KAULLA

Nous donnons dans ce numéro le portrait de Mme de Kaulla, dont il a été tant parlé à la suite du procès intenté à M. de Wœstyne par M. le colonel Jung. Ayant déjà publié dans notre numéro du 23 octobre les portraits des trois principaux personnages qui ont joué un rôle dans ce procès : MM. Jung, Ney d'Elchingen et de Wœstyne, nous ne pouvons moins faire que de mettre sous les yeux du lecteur celui de Mme de Kaulla qui, sans y figurer personnellement, en a été cependant la cause involontaire et, bien qu'absente, a fini par le dominer tout entier.

Au portrait, nous joignons l'autographe ci-dessous :

L'INCENDIE DE LA VILLE D'AX

Ax est une petite ville d'eaux du département de l'Ariège, bien connue des malades, qui vont y chercher la santé et qui l'y trouvent souvent, et des touristes en quête de beaux paysages.

Comme le montre la vue générale que nous en donnons, elle est assise à l'entrée du joli bassin où débouchent les vallées d'Ascou, de l'Orlu, du torrent de la Fouis et de l'Ariège, et de tous les points duquel jaillissent de nombreuses sources sulfureuses. Air vif et pur, promenades charmantes dans la ville même, retraires ombreuses dans les vallées, où parfois souffle un vent violent.

C'est le seul hôte incommode du lieu, et il a joué à Ax plus d'un méchant tour. C'est encore lui qui y a causé l'incendie du 6 octobre, l'imprudence d'une vieille femme aidant. En un rien de temps, activant les flammes, il en fit une immense gerbe qui envahit tout un quartier de la vieille ville, aux maisons bâties en torchis, aux granges pleines de fourrages et de provisions de bois qu'il dévora. C'est seulement dans l'après-midi avec beaucoup de peine que l'on parvint à se rendre maître du feu, qui s'était déclaré à quatre heures du matin. Le quartier détruit, dont nous donnons un des coins, « embrasse, nous dit notre correspondant, tout le côté sud de la rue Roussel et le pâté compris entre la rue Roussel, au midi, la Grande-Rue au levant, jusques et y compris l'Hôtel Prat et la rue du Couvent à l'ouest. » On voit que le sinistre a été des plus sérieux. Aussi ne sera-t-on pas surpris d'apprendre que les pertes se sont élevées à plus de sept cent mille francs.

LE PORT DE DUNKERQUE

Dans le précédent numéro de l'*Illustration*, nous avons déjà dit un mot des nouveaux travaux qu'on exécute au port de Dunkerque.

C'est le dimanche 31 octobre qu'a eu lieu dans cette ville l'inauguration solennelle des nouveaux bassins à flot, ou plutôt de la darse n° 1.

Les darses nos 2, 3 et 4, qu'on va maintenant construire, constitueront, avec la précédente, ce qu'on est convenu d'appeler à Dunkerque les bassins Freycinet, en l'honneur de l'ancien ministre qui a fait si hardiment décréter par les Chambres ce grand programme de travaux publics qui est destiné à régénérer et à compléter nos ports, nos canaux, nos chemins de fer, et à nous mettre en mesure de lutter victorieusement avec la concurrence étrangère.

L'inauguration de la darse n° 1 s'est faite en présence des autorités locales et départementales. Le nouveau ministre des travaux publics, M. Sadi-Carnot, était présent, accompagné de M. Rousseau, directeur des routes et de la navigation. Trois navires de l'Etat sont entrés, richement pavoisés, dans le nouveau bassin. Toute la population était sur pied, et la Chambre de commerce, conduite par son infatigable président, M. Trystram, député du Nord, n'avait eu garde de manquer à l'appel, avec le préfet, le sous-préfet, le maire, les ingénieurs et le commandant de la place.

Les journaux quotidiens ont rendu compte des cérémonies intéressantes qui ont eu lieu, et nous n'avons pas à y revenir; mais nous pouvons au moins compléter ici l'aperçu que nous avons déjà donné du port de Dunkerque dans l'*Illustration* du 30 octobre.

Les bassins Freycinet, qu'on pourrait aussi appeler bassins de l'Ouest, c'est-à-dire les darses nos 1, 2, 3 et 4, auront ensemble une superficie totale de 33 hectares d'eau, et non 17, comme nous l'avions indiqué par erreur. Les anciens bassins, c'est-à-dire les bassins de l'Est, du Commerce, de la Marine, l'arrière-port, le port d'échouage, ayant déjà une superficie de 16 hectares, cela portera à 49 hectares la superficie totale du port de Dunkerque, et mettra celui-ci à même de tenir dignement sa place vis-à-vis des autres ports français ou étrangers, ce qu'il n'avait pu faire jusqu'ici.

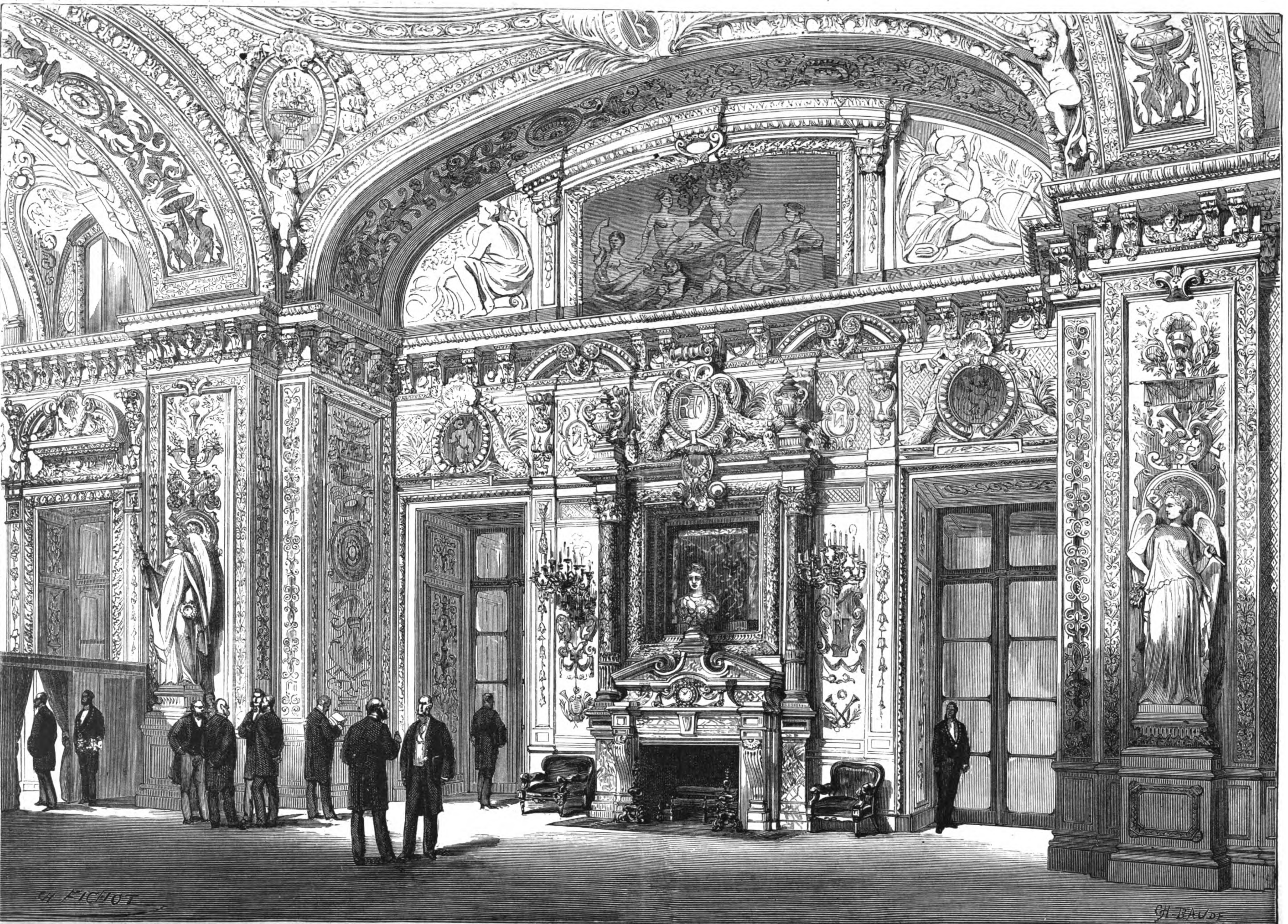
N'oublions pas que le port de Dunkerque a vu l'importation et l'exportation des marchandises doubler dans ses bassins en moins de 10 ans, de 1870 à 1879, et passer d'un peu plus de 700,000 à 1,500,000 tonnes, de 1,000 kilogrammes chacune.

Avec les importations des blés d'Amérique, de plus en plus croissantes, Dunkerque va devenir au nord ce que Marseille, qui reçoit les blés du Danube et d'Afrique, est au sud, c'est-à-dire le grand marché des céréales. Il faut pour cela des abris sur les quais et des appareils mécaniques de chargement et de déchargement, toutes choses que Dunkerque ne possède pas encore, mais possédera bientôt.

Avec les blés, Dunkerque reçoit les graines oléagineuses, et menace aussi pour cela de faire concurrence à Marseille; puis le nitrate de soude, le guano, le lin, le jute, la laine, les bois, la houille, les minerais, les métaux, quelques-uns de ces articles en quantités plus grandes que les plus importants de nos ports, ceux qui viennent immédiatement avant Dunkerque, — Marseille, Le Havre ou Bordeaux. Qui ne devine, par ce simple aperçu, la valeur de cette place jusqu'ici à peu près inconnue, et la nécessité où était le département des travaux publics de donner enfin à Dunkerque la surface d'eau et l'étendue de quai indispensable aux navires qui fréquentent ce port.

L'étendue des quais, qui est plus qu'insuffisante, sera portée par les nouveaux travaux de 1,700 à 8,000 mètres, et, en outre, on établira, que dis-je? on établit déjà des bassins ou formes de radoub pour la réparation des plus grands navires.

Dans le rapport préliminaire dressé en 1878 par M. Guillain, ingénieur ordinaire, et par M. Eyriaud des Vergnes, ingénieur en chef des ponts et chaus-



LA RENTRÉE DES CHAMBRES. — LA SALLE DES PAS-PERDUS, RESTAURÉE, AU PALAIS DU SÉNAT

MADAME DE KAULLA

L'INCENDIE DE LA VILLE D'AX (ARIÈGE). — VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE

VUE PRISE DANS LE QUARTIER INCENDIÉ

sées, je trouve un état estimatif des dépenses que nécessiteront les travaux d'amélioration et d'extension du port de Dunkerque. Ce n'est pas ici le cas de donner le détail de ces devis, montant ensemble à la somme de 50 millions, que les Chambres ont depuis acceptée; mais on peut du moins résumer en un tableau d'ensemble la nature et le coût de chaque catégorie de travaux.

COUT DES NOUVEAUX TRAVAUX DU PORT DE DUNKERQUE

NATURE DES TRAVAUX	COUT EN MILLIONS DE FR
Entrée du port	4,0
Bassins de l'Ouest (ou Freycinet)	22,3
Bassin de l'arrière-port	2,2
Bassin du Commerce	1,5
Bassins de l'Est	7,7
Port d'échouage et avant-port	2,1
Formes ou bassins de radoub	5,0
Imprévu	5,2
Total du coût des travaux	50 millions.

Sur ce chiffre, la Chambre de commerce et la municipalité de Dunkerque se sont patriotiquement inscrites pour une proportion de 15 pour 100, soit 7 millions et demi, de sorte que la somme restant à dépenser par l'Etat ne sera que de 42 millions et demi.

Tous les travaux, on l'a dit, sont en bonne voie et marchent vers un achèvement rapide. Il faut à tout prix que Dunkerque soit en mesure d'abriter et de débarrasser le plus promptement possible les navires qui fréquentent son port; il ne faut pas qu'on voie plus longtemps une partie de ces navires obligés de s'alléger dans la rade faute de pouvoir franchir le chenal qui mène aux bassins, et d'autres alignés sur trois rangs dans les anciens bassins faute de trouver une place ailleurs, obligés de débarquer leur frêt sur des *bélandres* ou chalands en pleine eau, ou sur des planches qui passent sur les navires à côté. Ce sont là des systèmes barbares, indignes de notre temps, où la rapidité et l'économie des manutentions est tout; mais tout cela va disparaître, et Dunkerque, avant dix ans, sera en mesure de lutter avantageusement, grâce à son heureuse situation topographique et aux travaux d'amélioration et d'extension de son port, avec tous les ports de la Manche et de la mer du Nord.

L. Simonin.

LA MANIFESTATION NAVALE DES PUISSANCES EUROPÉENNES

On attend toujours la remise par les Turcs aux Monténégrins de la ville de Dulcigno, qui devait être effectuée il y a trois semaines déjà et *sans conditions*. Ceux-là seulement qui ne connaissent pas la Porte pourront s'étonner du retard qui vraisemblablement se prolongera longtemps encore. En attendant, la flotte internationale reste à l'ancre dans le golfe de Cattaro, qui forme dans ses sinuosités quatre grandes baies ou bassins et neuf petites, et dont nous donnons une vue à vol d'oiseau très intéressante.

L'entrée de ce golfe se trouve à l'extrémité d'un long promontoire couvert de fortifications. En face est un îlot également fortifié. A droite se dresse le fort de Santa-Rosa. L'entrée des Bouches franchies, on pénètre dans un premier bassin qui forme, avec le suivant, le bassin extérieur. Là sont assises, sur le bord de la mer, la petite ville de Lustizzo, celle de Porto-Rose, le joli village de Migline, et en face Castel-Nuovo, que domine le fort Spagnuolo. Cette dernière ville, pittoresquement bâtie au penchant d'une colline, est entourée de murs. Un peu plus loin, sur la même rive, on rencontre le lazaret. Du premier bassin, par un détroit assez resserré, on passe dans le bassin central, le plus grand de tous; c'est dans ce bassin que se tient la flotte internationale. Elle forme, au débouché du détroit, à gauche, le long de la côte, deux longues lignes, la première comprenant tous les cuirassés, la seconde, la plus rapprochée de terre, les navires de moindre importance, avisos, corvettes, etc. C'est également dans ce bassin que sont situées les îles Saint-Georges et de la Vierge, que représentent un de nos dessins. L'île Saint-Georges fut attaquée et prise par les Monténégrins en 1806, contre la volonté des Anglais, qui leur en gardèrent rancune. L'autre île possède un couvent où l'on montre un portrait de la Vierge peint, suivant la tradition, par saint Luc. Au delà des villages de Théodo à droite, et de Bianca à gauche, les rives du bassin central se rapprochent rapidement l'une de l'autre et finissent par former une passe étroite et longue, la passe des Cattene, ainsi nommée parce qu'on y tendait autrefois des chaines pour fermer le passage, mieux défendu aujourd'hui par des batteries rasantes. En débouchant de la passe des Cattene, on a devant soi le bassin Occidental, au fond duquel s'élève la petite ville de Risano, célèbre par les riches costumes et les belles armes de ses habitants, tous Serbes d'origine, et partant très sympathiques aux Monténégrins. En revenant sur ses pas, après avoir laissé sur sa gauche Perasto et son gracieux promontoire, on entre dans le dernier bassin, le bassin Oriental, le plus profond de tous; il est bordé de nombreux villages dont les riantes maisons tantôt se baignent dans la mer, tantôt s'étagent aux flancs des collines : c'est un admirable panorama de villas, de jardins, de terrasses, de bosquets; puis bientôt les côtes se dénudent, deviennent abruptes; les montagnes grandissent de plus en plus; à la fin ce n'est plus qu'une gigantesque muraille de rochers au pied de laquelle s'étend une ville : Cattaro.

Nous avons dernièrement donné une vue de cette ville, et nous avons dit alors tout ce que nous avions à en dire. Nous avons parlé de son aspect pittoresque, de ses rues étroites, de ses petits jardins gracieux, de ses maisons élégantes. Du côté opposé à la mer se trouve l'emplacement du marché monténégrin, situé au pied de la fameuse *Scala*. C'est la route, le sentier, l'échelle par laquelle on se rend de Cattaro à Cettigne, la capitale du Monténégro, dont la frontière se trouve au haut et de l'autre côté de la muraille de pierre dont nous venons de parler et que couronne une citadelle. Cette route, jusqu'à la frontière, forme soixante-treize lacets se développant le long de rochers perpendiculaires. « L'escarpement de la montagne, l'étroitesse du plan sur lequel se développe la *Scala* de Cattaro, dit M. Frilley dans son ouvrage sur le *Montenegro contemporain*, font de celles-ci une des plus merveilleuses échelles qui existent, et l'on a pu comparer avec raison la position du voyageur arrivé à son sommet, et voyant à une immense profondeur sous ses pieds les citadins de Cattaro s'agiter dans les rues de la ville sous des formes vraiment microscopiques, à celle d'un individu qui, du haut d'une tour gigantesque, plongerait les yeux dans l'abime ouvert devant lui. »

Les jours de marché cette route offre l'aspect le plus animé, car elle est littéralement encombrée de mulets chargés de laine, de grains ou de poissons, de troupeaux de bœufs ou de moutons, et de longues files de femmes apportant sur leur dos le bois et les denrées de la Montagne Noire. Commencée pendant l'occupation française, de 1807 à 1814, la route de Cattaro à la frontière monténégrine a été achevée par les Autrichiens, qui l'entretiennent soigneusement. Le développement de ses soixante-treize lacets est approximativement de six mille mètres, que l'on peut, avec un bon cheval, franchir en une heure et demie. Il faut encore de quatre à cinq heures pour se rendre de la frontière à Cettigne avec la même monture.

NOTES ET IMPRESSIONS

C'est une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres.

Fénélon.

***

Tout est cabale : de la foire à Versailles et des curés de village jusqu'au pape.

Voltaire.

***

Il en est des hommes comme des bêtes : la nature fait les plis, l'éducation et l'habitude font les calus.

Galiani.

***

Les grandes choses ont le merveilleux privilège de ne pas décourager les petits esprits.

Ingres.

***

On ne connaît pas une seule comédie qui ne soit une protestation. Molière attaque les dévôts, les marquis, les faux savants, les bourgeois orgueilleux; Lesage, les financiers, les procureurs, les industriels effrontés; Beaumarchais traîne sur la claie du ridicule tout ce qu'on révérait encore de son temps... Laissez au peuple le droit de rire de ceux qui l'oppriment ou qui le grugent. Rien n'est pire, en France, que la raillerie refoulée au cœur.

Th. Gautier.

***

Il n'y a, dans ce siècle, qu'un grand homme : Napoléon, et qu'une grande chose : la liberté. Nous n'avons plus le grand homme, tâchons d'avoir la grande chose.

V. Hugo.

***

La meilleure éducation est celle qui coûte le moins de larmes.

J.-M. Guardia.

***

Avec de la chaux vive et de la chaleur artificielle, on peut hâter la végétation d'un arbre et lui faire porter en quelques jours ses feuilles, ses fleurs et ses fruits ; mais il en meurt.

X.

***

Après la lumière qui éclate et rayonne, ce qu'il y a de plus difficile à cacher c'est le bonheur.

***

Le moraliste étudie l'homme en lui-même et le peint d'après les autres : c'est pour cela qu'en général, il le flatte si peu.

G.-M. Valtour.

RENIÉE

NOUVELLE

(FIN)

Lise entre-bailla la porte, et avança la tête.

Rosalie alla vers elle, et lui dit ce que le médecin désirait.

— Entrez au salon, ajouta-t-elle, j'enverrai M. Paulet et M. Marius vous y rejoindre.

Une heure après, ils étaient là réunis tous les quatre, consternés, en pleurs.

Marius connaissait enfin le secret de Bénédicte, et savait ce que lui étaient l'abbé Didier et Louis Paulet. Celui-ci, foudroyé, hébété, ne cessait de répéter :

« Digne de moi... N'aimait que moi... Et elle va mourir !... »

Au milieu de son chagrin, Marius, mettant noblement de côté tout sentiment personnel, exprimait à Louis la part qu'il prenait à son immense douleur.

Celle de l'abbé Didier, depuis qu'il avait appris la vérité, avait changé de nature. La foi ardente du prêtre soutenait l'homme dans cette cruelle épreuve. Sans doute Bénédicte avait cherché cette catastrophe, mais elle était innocente des fautes dont son père la croyait souillée, et le flambeau de la religion, qu'elle avait laissé s'éteindre dans les luttes de sa vie, allait se ranimer pour éclairer sa mort d'une radieuse espérance. Si elle tombait avant le fin du combat sur le champ de bataille, du moins elle méritait qu'on gravât sur la pierre qui couvrirait ses restes le *Gloria Victis*.

Malgré sa piété sincère, la pauvre Rosalie ne pouvait s'élever à ces hauteurs, et lorsqu'elle vint chercher l'abbé Didier, Lise, Louis et Marius, de la part de Bénédicte, son visage décomposé faisait peine à voir.

— Mon enfant ! ma chère, ma précieuse enfant ! fit le missionnaire d'une voix brisée, en effleurant d'un baiser le front sanglant de sa fille.

Louis s'agenouilla et lui embrassa les mains en sanglotant. Lise et Marius se tinrent un peu à l'écart, placés cependant de façon à ce qu'elle les vît. Bénédicte les enveloppa tous d'un long regard, et à la pensée de ce bonheur qui venait à elle au moment où elle s'en allait, une larme trembla au bord de sa paupière.

— C'était la seule fin possible... mon père, mes amis, murmura-t-elle. La mort me remettra sans ombre à ma place dans vos cœurs... Cette place vous me l'eussiez rendue, vivante, mais lentement, avec mille préventions et d'amers retours... Tout est bien. Relevez-vous, mon bien-aimé Louis, que je vous embrasse... Prenez cette bague, ce sont nos fiançailles, nous nous marierons au ciel... Adieu, ma bonne Lise ! pauvre ange pénitent qui vous refaites des ailes si belles !... Adieu, Marius ! mon cher et excellent camarade..., ne pleurez pas : vous le voyez, la mort m'est douce et la vie m'a été si dure ! Allons, soyez forts tous trois et quittez-moi... Adieu !

Ils sortirent suffoqués, incapables de prononcer une parole.

Alors Bénédicte, se retournant vers l'abbé Didier, ajouta :

— Vous, cher père, vous allez accompagner

votre enfant jusqu'au seuil de ce monde où nous nous retrouverons un jour pour ne plus nous séparer...

Lorsque le médecin revint à cinq heures, il trouva Bénédicte très-bas. Louis, qui malgré tout ne pouvait se résigner à croire qu'elle pût mourir, demanda une consultation pour le lendemain.

— J'y songeais, dit le docteur.

Louis et Marius passèrent la nuit dans le salon; l'abbé Didier, Rosalie et Lise près de Bénédicte. Jusqu'à l'aurore, elle fut en proie à une agitation extrême, mêlée de délire; puis, vers quatre heures, elle s'apai·a tout à coup et s'endormit.

Ce sommeil durait encore quand le médecin arriva avec deux de ses confrères. Le résultat de leur consultation fut meilleur qu'on ne pouvait le supposer. Ils trouvaient l'état de Bénédicte très grave, cependant ils conservaient quelque espoir.

Six jours, de ces jours qui comptent comme des années, s'écoulèrent dans les plus poignantes alternatives. Tantôt on croyait la malade sauvée, tantôt elle semblait sur le point d'expirer. Sa jeunesse et sa forte et saine constitution livraient à la mort un combat acharné; enfin elles triomphèrent. Le septième jour, à sa visite du matin, le médecin se déclara sûr de sa malade. Depuis ce moment, le mieux continua sans intermittence, et, à deux mois de là, l'abbé Didier mariait Bénédicte et Louis dans l'église de Passy, renouant pour l'éternité cette chaîne de leurs amours que la main de son père avait si criminellement brisée.

La mort, cependant, voulait une proie dans cette famille. Un soir, le grand vieillard solitaire et sinistre que le mépris public avait muré dans sa maison, s'étendit sur sa couche pour ne plus se relever. Immédiatement prévenu, l'abbé Didier partit avec Bénédicte, se demandant si le mourant consentirait à les recevoir. Le domestique auquel ils s'adressèrent revint presque anssitôt les avertir que « Monsieur » les attendait. A la vue de son fils et de sa petite-fille « Mme Paulet », ce qui restait de sang dans les veines de l'armateur lui remonta au visage.

Il se souleva à demi, et, regardant Bénédicte, dit :

— J'étais certain que mon fils viendrait quand même... mais vous... je ne croyais pas.

Bénédicte s'approcha de lui.

— Au nom de mon enfance abandonnée, de ma jeunesse flétrie; au nom de tout ce que j'ai souffert, de tout ce que j'ai pleuré, je vous pardonne, grand-père, fit-elle.

Et, se penchant, elle posa ses lèvres, froides d'une dernière horreur, sur le front du moribond.

Lui ne répondit pas, ne bougea pas; mais dans son œil presque éteint déborda une larme.

Bénédicte s'était agenouillée et priait.

Qui donc osera prier pour le bourreau si ce n'est la victime?

ANDRÉ GÉRARD.

LES THÉATRES

OPÉRA : *Le Comte Ory* (reprise). — THÉATRE-FRANÇAIS : *Le Bourgeois Gentilhomme.* — ODÉON : *Charlotte Corday*, de Ponsard (reprise). — NOUVEAUTÉS : *La Cantinière*, vaudeville en trois actes, de MM. Paul Burani et Félix Ribeyre.

Parlons tout d'abord de l'exécution du *Comte Ory*: elle est de beaucoup supérieure à ce que nous attendions des pensionnaires de l'Académie nationale de musique. Ce n'est pas que nous nions le talent des artistes de l'Opéra auxquels a été confiée l'interprétation de l'œuvre de Rossini ; mais nous savons quelles difficultés présente aujourd'hui une telle partition. Il ne faut pas s'y tromper : l'art du chant est perdu : nous n'avons plus ces plaisirs qu'ont eus nos pères d'entendre une musique écrite spécialement pour la voix, d'une musique qui demande ses principaux effets à l'expression, au charme d'un ténor, d'un soprano ou d'un contralto : la virtuosité est, par le temps qui court, un mot vide de sens : la vocalisation une lettre morte. Comment les chanteurs de l'Opéra ont-ils pu se tirer de ces phrases fleuries, brillantes, éclatantes, qui sont à l'heure qu'il est, une langue qu'on ne parle plus, ou si vous aimez mieux une langue morte? Fort convenablement. Les gens qui ont entendu Nourrit, Levasseur et Mme Damoreau, trouveront certainement à redire. Mais à quoi sert leur sévérité? *Siamo chi Siamo*, dit le proverbe italien. M. Dereims, dont les progrès nous ont étonné, a dit la plus grande partie du rôle du comte avec une légèreté de voix relative. Il a eu le bon goût d'éviter les éclats de voix et il a fui les tentations auxquelles nous craignions de le voir succomber de s'arrêter complaisamment sur quelques notes bruyantes qui auraient mis son organe en valeur : il a été discret : grand éloge à faire d'un chanteur d'Opéra. M. Boudouresque est chargé du rôle du gouverneur, qui se réduit à un grand air de facture « Veiller sans cesse », dont M. Boudouresque ne nous a pas sauvé l'ennui; à M. Melchissédec est revenu l'air merveilleux du second acte : « Dans ce lieu solitaire », M. Melchissédec a détaillé avec beaucoup d'esprit la partie en récit du morceau. Mais l'organe manque pour rendre dans sa plénitude la phrase « Quel jour de fête ».

Mlle Janvier joue le page italien. Ce rôle est au-dessus des forces de cette chanteuse à la voix frêle, qui sort à peine du Conservatoire. La comtesse, c'est Mlle Daram, dont le talent suffit à cette tâche et qui a été fort justement applaudie.

C'est avec ces interprètes que la direction de l'Opéra a repris *le Comte Ory*. Qu'on ne s'y trompe pas : il y a du courage dans cette tentative. Depuis tantôt vingt ans, la musique, vouée chez nous, comme de parti-pris, aux poëmes dramatiques ou aux sujets sévères, a pris des solennités et des raideurs alarmantes dans un pays où elle a vécu par l'élégance et par le charme. Système ou impuissance de la part des compositeurs de la jeune école : qui le sait? En fin de compte, on nous a déhabitués de l'esprit. C'est quelque chose pourtant dans un art que les grandes façons et les belles manières de l'esprit; c'est quelque chose aussi que le tact supérieur et le goût excellent dans la comédie. En bonne foi, ce n'est pas en France qu'il faut réclamer pour ses droits, et voilà que cet art exquis de la belle comédie ferait mauvaise figure à l'Opéra. Pourquoi? Si le passé, plus heureux que nous, a eu des maîtres qui en grandissant les proportions de l'Opéra-Comique ont élevé le genre jusqu'à l'Opéra, rendez-nous-les. Donnez-nous *le Philtre;* donnez-nous *le comte Ory*, ce chef-d'œuvre qui a annoncé à l'Opéra la venue de l'auteur de *Guillaume Tell.* Il y a bien des déperditions, je le sais, dans cette ravissante partition. Depuis plus d'un demi-siècle qu'elle vit, elle s'est fatiguée par endroits : quelques formules se sont usées, affaire de mode dans certains détails; mais le génie du maitre persiste : merveilleuse entente de la scène; un art exquis, sûr de son sujet, sûr de lui-même; une langue musicale ravissante; une expression des plus fines et des plus justes, vraie à ce point qu'elle a la précision du mot; une grâce parfaite, une élégance supérieure et un éclat incomparable; si avec toutes ces qualités de l'esprit qui touchent au génie, *le Comte Ory* n'est pas digne de l'Opéra, ah! vraiment, c'est qu'alors la musique a fait en France des progrès inquiétants.

Le Théâtre-Français, tout entier à Molière depuis une quinzaine de jours, a repris *le Bourgeois Gentilhomme*, et nous l'a donné avec ses danses, ses divertissements et sa cérémonie turque, dans laquelle paraît toute la compagnie. Le spectacle est des plus curieux, et la beauté des costumes relève singulièrement le grotesque de M. Jourdain et du muphti qui confère à ce bourgeois de Paris la dignité de *Mamamouchi.* La musique de Lulli, malgré quelques longueurs, a été fort applaudie avec ses menuets, sa sarabande et sa chanson à boire. La collaboration d'un homme tel que Molière est un brevet d'éternité pour un musicien; j'ai idée que si Florentin Lulli a gagné à cette association, Molière y a perdu, si toutefois un homme tel que Molière peut perdre quelque chose.

Malgré les beautés de premier ordre que renferme *le Bourgeois Gentilhomme*, il ne faut pas s'y tromper, Molière a passé à côté d'un chef-d'œuvre. Le roi l'appelait aux fêtes de Chambord; le temps le pressait; il a esquissé une admirable comédie sans se préoccuper de l'achever et de la suivre dans tous ses détails; il s'est contenté de l'entrevoir. Laissé maître de lui-même et libre de son temps, il l'eût achevée sans nul doute. Les grands traits sont indiqués avec la sûreté et la profondeur du génie. M. Jourdain, ce fils d'un marchand de draps, rêve grandeurs : il veut avoir des pages; il singe l'homme de qualité; il apprend l'escrime, la danse la philosophie et la musique. Il se hâte d'enseigner sur l'heure la science qu'il vient d'apprendre il y a un instant. Cet ignorant se fait professeur : voilà la bourgeoisie. Quant à la cour, elle a aussi son compte avec Dorante qui trafique honteusement de cette bêtise bourgeoise et qui vit de cette crédulité en empruntant de l'argent à M. Jourdain et en lui faisant payer les cadeaux de sa maîtresse. Bien des gens à la cour de Chambord ont pu se reconnaître. Mais, qu'importe à Molière? Il frappait sur tout le monde et le roi l'absolvait de ces audaces en proclamant *le Bourgeois Gentilhomme* une des meilleures œuvres de son poète favori. La marquise Dorimène atteignait aussi quelques femmes de ce demi-monde de la noblesse. La comédie visait tous ces vices et tous ces ridicules, et le bon sens de Mme Jourdain mettait en relief avec une verve d'esprit et de mauvaise humeur tous ces gens qui appartenaient à Molière. Voilà les premiers plans de l'œuvre; elle s'amoindrit dans quelques détails. La scène d'amour de Lucile et de Cléonte doublés de Covielle et de Nicolle est charmante; mais est-elle bien à sa place? C'est un souvenir du *Dépit amoureux* qui sert à remplir un acte et à combler une lacune. Avec la scène de Covielle et de M. Jourdain, et de Cléonte dégui·é en Turc, nous tombons dans les canevas improvisés des pièces italiennes. Il y a dans ce *Bourgeois Gentilhomme* les deux Molière, celui du Tartuffe et celui des *Fourberies de Scapin.* Je suis de l'avis de Boileau : le second nuit un peu au premier. Mais tout compte fait, si nous n'avions pas M. Jourdain, quelque chose manquerait à l'œuvre de Molière.

C'est M. Thiron qui fait le Bourgeois Gentilhomme. Je le trouve excellent; il est plein de bonne humeur et de finesse. Il a la sottise de M. Jourdain. Quelle tournure! quelle démarche et avec quelle dignité grotesque et offensée il écoute les reproches de Mme Jourdain. Il a un mépris de mamamouchi pour ces petites gens, sa famille, notez-le bien, qui est à mourir de rire.

Nous assistions, dans la matinée de dimanche dernier, au spectacle gratis que la Comédie-Française a donnée. C'était plaisir de voir cette foule de spectateurs battre des mains aux bons endroits et applaudir en excellents juges ce comédien auquel la salle faisait fête, comme ills ont acclamé M. Delaunay qui joue dans la perfection le rôle de Cléonte Quel goût et quelle chaleur! Dorante, c'est M. Laroche, bien remarquable dans un rôle des plus difficiles. M. Truffier chante fort agréablement le menuet du maitre à danser. Mlles Reichenberg et Jeanne Samary, Mmes Broisat et Jouassain ont partagé le succès de leurs camarades, et M. Got, qui fait le professeur de philosophie et qui s'est chargé du rôle de Muphti, a débité son faux latin et son faux turc aux éclats de rire de toute la salle.

A l'Odéon, reprise de *Charlotte Corday*, de Ponsard. Cet ouvrage, que nous avions entendu dans notre jeunesse et qui nous avait laissé de profonds souvenirs, nous a paru tel que nous l'avions vu aux premiers jours où il avait été donné au Théâtre-Français. Est-ce une œuvre dramatique? Non, mais un très beau poème découpé en scènes historiques. Au début, il fallut choisir dans cette œuvre trop longue pour le théâtre : un tableau tomba, puis un autre; il resta très peu de cette *Charlotte Corday*. On n'avait pas raison de la sacrifier ainsi; elle méritait mieux. L'Odéon, aujourd'hui, la donne toute entière. C'est beaucoup : *est modus in rebus.* Le spectacle est évidemment trop long, puisque la tragédie n'a d'intérêt que la mort de Marat, qui se fait bien attendre. Mais, que de jolies et que de belles choses! La scène dans laquelle les Girondins fugitifs rencontrent Charlotte est exquise. C'est un tableau charmant que celui de la famille de Mlle Corday. Le rôle de Barbaroux est écrit de main de maître. L'acte de Danton, de Robespierre et de Marat est supérieur. Et quelle noble langue pleine de fermeté et de charme, éloquente et gracieuse! Cela a une belle tournure poétique, et vraiment il nous faut féliciter l'Odéon de nous avoir donné une œuvre littéraire d'une si haute valeur.

La Cantinière du théâtre des Nouveautés, un vaudeville en trois actes, n'a réussi qu'à moitié malgré M. Brasseur et Mlle Silly. La pièce, fort gaie au premier acte, s'est perdue dans les actes suivants dans des bouffonneries. Il en restera quelque chose : une chanson de l'adjudant Rastagnac que chante M. Berthelier et que je vous recommande.

M. SAVIGNY.

LES AGRANDISSEMENTS

VUE PANORAMIQUE DES NOUVEAUX BASSINS DU

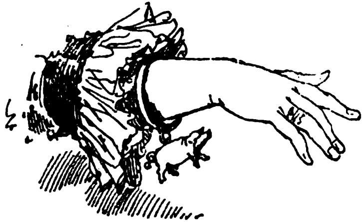
U PORT DE DUNKERQUE

LE PREMIER A ÉTÉ INAUGURÉ LE 1er NOVEMBRE

LE JEU DE « LAWN TENNIS »

Il est une chose à constater, dût notre vanité française ne pas y trouver son compte : depuis qu'en France il n'y a plus de sceptre, le *sceptre de la mode*, si vanté par nos pères, lui a échappé comme les autres.

Ce sceptre est passé avec armes et bagages en Angleterre. C'est de là que nous viennent maintenant toutes les élégances, toutes les habitudes de *high life*, expression devenue française. Depuis longtemps déjà les hommes et les chevaux avaient emprunté à nos voisins leurs habitudes, leurs *jockeys*, leur *box*, leurs *matches*, *dogcarts*, *grooms*, *riding coats*, *beefsteaks*, *turf*, *performance*, *roast-beef*, *etc.*, et jusqu'à leurs habits rouges pour les élégances de la chasse.



BRACELET PORTE-BONHEUR

Les femmes n'ont point voulu se laisser distancer par les hommes sur ce *turf* de la fashion, et elles ont accepté avec ardeur, toutes les inventions, les excentricités de costumes, de mœurs, et de *jovialités*, nées de la haute fantaisie des *young ladies*, de la vieille Angleterre.

Les femmes françaises ont adopté avec enthousiasme, les vastes chapeaux *Gainsborough*, comme les petites toques écossaises, les *tea party*, les *five o'clock tea*, les *Jersey*. Les cheveux coupés ras sur le front, les bas bleus, les bas écossais, les bas noirs, et tout ce qui s'en suit. Leurs enfants ne sont plus connus que sous le nom de *babys*.

Depuis quelques années, elles se sont plu à jouer au *crocket*, et à se distribuer généreusement des coups de maillet sur leurs jolis petits orteils : c'était la mode en Angleterre, *english fashion*.

Maintenant le *crocket* a fait son temps de l'autre côté du détroit, les maillets, les boules de bois, les petits arceaux de fer, ont été relégués au grenier.

C'est le *lawn tennis* qui l'a remplacé. Pas de réunion possible sans le *lawn tennis*. Le *lawn tennis*, lisez jeu de paume sur le gazon, vient de déborder cette année, sur toutes les plages affectionnées par les Anglais et sur toutes les falaises gazonnées.

UNE MARQUEUSE DE POINTS

Young ladies, *young boys*, *gentlemen*, *old bachelors*, s'escriment à l'envi, armés de longues raquettes à l'aide desquelles ils se renvoient nécessairement la balle; ils plantent leurs filets, destinés à arrêter l'essor des balles et à limiter le jeu, jusque sur le sable des plages, à défaut de pelouses couvertes de gazon.

A vrai dire, cet exercice pour lequel ils sont tous passionnés actuellement, a plus de charme et plus de grâce que celui du *crocket*. Les yeux sont levés en l'air, le corps droit pour aller au devant de la balle et la recevoir sur la raquette, au lieu d'être penchés tous deux vers le sol, à la recherche de la boule de bois que le maillet doit frapper.

Des costumes ont été inventés pour donner aux membres plus de facilité de mouvement et faire valoir la grâce des jeunes femmes et des jeunes filles.

Le *Jersey*, sorte de maillot de laine étroitement appliqué sur le buste et les hanches en dessine les formes et les contours avec une sincérité dangereuse parfois, mais le plus souvent pleine de charmes.

Une jupe courte et assez collante, agrémentée d'une écharpe élégamment drapée, des bas noirs ou foncés bien tirés sur la jambe, des bottines à barrettes et sans talon complètent le costume; un léger

ORNEMENT A LA MODE

fichu de dentelle ou de blonde garnit l'attache du cou, sur lequel brille un médaillon suspendu à un collier de velours noir.

Les élégantes se sont plu cette année à y attacher des petits cochons d'or, montés sur épingle : j'en ai compté sur une miss un peu excentrique une demi-douzaine, sans parler de ceux qu'elle portait suspendus à son bracelet.

Une autre avait son collier constellé de grelots d'or qui tintinnabulaient gaiement à chacun de ses mouvements.

Quelle est la pensée qui a présidé à ce choix du cochon pour orner la poitrine et les bras des jeunes anglaises? Je ne sais, ni les Françaises non plus; ce qui ne les a pas empêché d'adopter avec empressement tous ces petits cochons, les bracelets porte-cochons, et porte-bonheurs, les Jersey, les jupes

UNE PARTIE DE « LAWN TENNIS »

courtes, les bas noirs, les grandes raquettes et le *lawn tennis*.

Une mode nouvelle est apparue sur nos côtes, venant également d'Angleterre et portée par les plus élégantes parmi les élégantes : c'est la mode des tabliers. Mais quels tabliers! Cela crie, cela fait un tapage éblouissant d'oppositions de couleurs et de ton : des rouges violents, des bleus intenses, des verts d'émeraude, des blancs de neige, partagés par larges carrés, brodés à la façon japonaise de bouquets de fleurs ou de monstres fantaisistes, retenu par de minces bretelles ou bien par un bouton placé au milieu de la poitrine.

On met ces tabliers pour jouer au *lawn tennis*, on les met pour parader sur la plage ou sur les promenades; n'ayez de doute que nos dames et demoiselles françaises vont arborer aussi de ces tabliers, comme elles font de ces cochons, comme elles font de ces Jersey, comme elles vont cultiver le *lawn tennis*.

BERTALL.

LETTRES DE MON JARDIN

On ne saurait nier que les fêtes du christianisme ne se présentent avec un merveilleux à-propos. Sa grande solennité, la résurrection du Christ, s'encadre dans le renouveau; le souvenir de celui qui vint régénérer le vieux monde s'associe à l'annuel retour à la vie de la nature, qui, comme lui, vient de passer par le sépulcre; au mois des fleurs, la fête de Marie, l'idéal de la femme suivant l'Evangile; enfin la date des deux grandes journées funèbres, la Toussaint et le jour des Morts, n'a pas été moins judicieusement choisie : ce ciel gris, ces nuages bas et tourmentés, le vent qui gémit, les cimes qui se tordent échevelées, les feuilles jaunies qui jonchent le sol, tout, jusqu'à la bise aigre qui fait passer sur la chair un frisson préparatoire, prédispose le cœur et l'esprit au caractère de la solennité consacrée à ceux qui nous ont précédés dans l'éternel repos.

Classée par l'Eglise à un rang secondaire, cette fête des Morts acquiert d'année en année plus d'importance; elle devient en même temps un des arcs-boutants les plus solides de la foi chrétienne.

C'est elle qui maintient dans le rang ces sceptiques inconscients, si nombreux dans nos campagnes, lesquels font assez bon marché des autres dogmes, mais qui ne renonceront pas aisément à celui qui, maintenant la solidarité entre les âmes envolées et celles qui restent, permet à celles-ci de croire que les pensées, que les prières qu'elles donnent à celles-là ne sont point perdues, et leur promet la réunion dans l'éternité de tous ceux qui se seront aimés ici-bas. Un tel dogme ce n'est pas absolument le sentiment, c'est l'égoïsme humain qui l'impose.

A Paris, les grosses affaires par lesquelles se résume le jour des Morts, font peut-être quelque tort aux larmes qu'il voit répandre; nous ne nous en ferons point un prétexte pour établir un parallèle entre les manifestations un peu tapageuses, trop émaillées de distractions peut-être, des grandes nécropoles parisiennes, et l'hommage simple et recueilli que nos paysans rendent dans cette journée aux morts de leurs cimetières. Nous constaterons cependant que l'empressement des villageois peut parfaitement se comparer à cette affluence des citadins aux champs de repos dont on parle toujours avec quelque emphase. Ici ce n'est point une fraction plus ou moins considérable de la population qui, le 2 novembre, vient s'agenouiller sur les tombes, c'est cette population dans son ensemble et dans sa totalité; en dehors des infirmes et des malades, personne ne manque au funèbre rendez-vous.

Bien souvent nous avons été surpris de l'expression de tristesse que nous observions sur les physionomies de ces pèlerins de la tombe, si peu impressionnables, n'exagérant jamais les démonstrations du sentiment. A quel ressort de l'âme faut-il faire les honneurs de cette mélancolie? Aux souvenirs de ceux dont ils vont visiter les restes, ou bien à quelque appréhension de l'inexorable destinée? Je ne sais trop. Ces cœurs de campagnards déroutent souvent par leurs contradictions ceux qui entreprennent de les scruter.

Tous les villages n'ont pas adopté les délicatesses hygiéniques des villes; il en est encore un bon nombre où le cimetière fait toujours à l'église une ceinture de tertres verdoyants et de croix noires. Dans ceux-là, tous les dimanches sont un peu les jours des morts; quand elles entrent au temple, quand elles en sortent, la fille, la femme, la mère surtout, ne manquent jamais de faire une station dans quelque coin de ce champ du repos.

Ce qui frappe dans l'aspect général de ces cimetières, c'est la rareté des *ex voto* dont la piété des habitants des villes est si prodigue, de ces couronnes plus ou moins fastueuses par lesquelles on se certifie à soi-même, en l'attestant du même coup au public, que l'on a pensé à son défunt. Le culte des morts affecte au village une simplicité qui n'est point sans grandeur; l'herbe qui pousse verdoyante et drue sur le tumulus qui représente la place qu'une poussière humaine tient dans la terre, ne manque point d'éloquence.

Le raffinement sentimental qui consiste à jeter des fleurs sur les restes de ceux pour lesquels il n'est plus ni parfums, ni couleurs, est trop subtil pour des esprits rustiques, bien que la cueillette en soit aisée.

Le *bouquet de houx vert et de bruyère en fleurs* du grand poète, vient lui-même bien rarement orner un de ces modestes tertres. J'y ai surpris cependant une offrande qui n'était pas dépourvue de caractère : c'était une énorme couronne d'épis de blé placée sur une fosse où le gazon n'avait pas encore eu le temps de croître. Elle avait été apportée par une femme jeune, dans un état de grossesse avancé, et accompagnée de deux petits enfants: la veuve du mort qui avait semé ce blé qu'il ne devait pas récolter. Il y avait quelque chose de touchant dans cet hommage d'une petite partie du pain de l'hiver à celui auquel la pauvre famille le devait. Mais tout le monde ne partageait pas mon opinion, car, deux jours après, en passant par là, je m'aperçus que la couronne avait disparu. J'en parlai au bedeau qui me répondit :

— Peuh! Il y avait là une belle glane de bon froment; croyez-vous qu'elle ne sera pas mieux placée dans la huche d'un pauvre que sur cette croix où les moineaux seuls en auraient profité?

***

Dès les premiers jours d'octobre, lorsque les hirondelles font leurs paquets, les chroniques, les revues de la mode, annoncent invariablement que le monde a déjà commencé à déserter les châteaux pour rentrer à Paris. N'en croyez pas un traitre mot; les pseudo-comtesses et vicomtesses, qui, tout en fumant leur brûle-gueule, contresignent ces vieux clichés, peuvent le croire. mais tenez pour certain qu'ils n'y ont pas été voir. Elles ou ils, car l'un et l'autre peuvent s'appliquer à ces porte-voix de l'élégance, ont tout simplement accepté pour des réalités les vœux très légitimes des négociants qui les subventionnent. La vérité est que les rentrées deviennent, d'année en année, plus tardives; nous tendons de plus en plus à nous rapprocher des habitudes anglaises sur ce point.

L'usage de s'attarder aux champs et plus tard à la ville est, du reste, parfaitement justifié. La contagion révolutionnaire s'étant étendue aux régions célestes, le joli mois de mai, s'affranchissant de ses obligations traditionnelles, a jeté ses fleurs emblématiques par-dessus les moulins, et se présente les mains pleines de giboulées et de rhumes de cerveau. Appréciez donc les enivrements printanniers quand vous grelottez! Ce printemps fût-il de contrebande est, au contraire, la saison où le Paris moderne réunit le plus de séductions, en ménageant avec une égale prodigalité à l'homme de loisir, les jouissances raffinées du luxe, de la vie intellectuelle, et dans ses parcs grandioses, un aliment très suffisant aux appétits de renouveau dont il peut être consumé.

Le commencement de l'hiver est également la période où l'existence du châtelain se trouve le plus joyeusement animée. Depuis que les eaux et les bains de mer ont démodé les réunions de l'été, les chasses sont devenues le prétexte qui rassemble le plus d'invités dans les manoirs; bien entendu, c'est de la chasse à courre que nous entendons parler; or, les équipages ne pouvant guère entrer en ligne avant le 15 octobre, et ne faisant que de médiocre besogne quand les feuilles tombent et tant que les pluies et les gelées ne les auront pas rendues adhérentes au sol, ce n'est guère que vers la fin de novembre que commence, pour les meutes, la campagne sérieuse.

Nombre de gens admettent difficilement que le plaisir de s'exterminer soi-même, en poursuivant loup, cerf ou sanglier, puisse balancer l'attrait des distractions aimables que les salons, les cercles, l'opéra réservent à leurs élus.

En y regardant de près, on reconnaît que les dédains et les critiques qui s'appliquent à la chasse sont d'autant moins fondés que cette chasse est, en réalité, sous des formes diverses, l'occupation universelle des civilisés comme des sauvages. Cherchez dans la société, vous ne rencontrerez pas une individualité que son tempérament ou sa profession ne condamne à chasser quelque chose : l'écolier chasse aux pensums, le lovelace chasse aux bonnes fortunes, le poète chasse aux rimes, le journaliste chasse aux lignes ; le commerçant, l'avocat, le médecin, chassent aux clients, le financier chasse aux billets de banque, l'homme d'Etat chasse aux votes et le parasite chasse aux plats. Et remarquez la supériorité que la poursuite d'un simple lapin, peut affecter sur celle des importants objectifs que nous venons d'énumérer; tout ce que vous risquerez en vous consacrant à la première sera de lester de plomb les mollets de votre voisin et ce voisin étant probablement votre ami intime, vous avez une circonstance atténuante à invoquer. Avec les buts ordinaires de la seconde, vous ne sauriez réussir sans causer quelque grave préjudice à l'un de vos semblables ; vos succès, si vous en obtenez, auront presque certainement coûté à quelque pauvre diable des larmes et peut-être pis.

***

Il faut avoir vécu au milieu de quelques débris de la société d'autrefois pour se faire une idée de l'importance qu'on y attachait à la savante et élégante combinaison dans une cheminée de ces éléments de chauffage qu'on appelle vulgairement des bûches. Une vieille et très aimable douairière m'a donné, dans ma jeunesse, une idée de la grosse affaire que représentait l'agencement d'un foyer dans l'ancien régime. Tous les matins, je la voyais arriver dans le salon, une demi-heure avant le déjeuner; elle s'asseyait sur sa bergère devant la cheminée, jetait un regard de connaisseur sur le bois dont elle était garnie, et renversait d'un coup de pincette le flamboyant édifice en me disant.

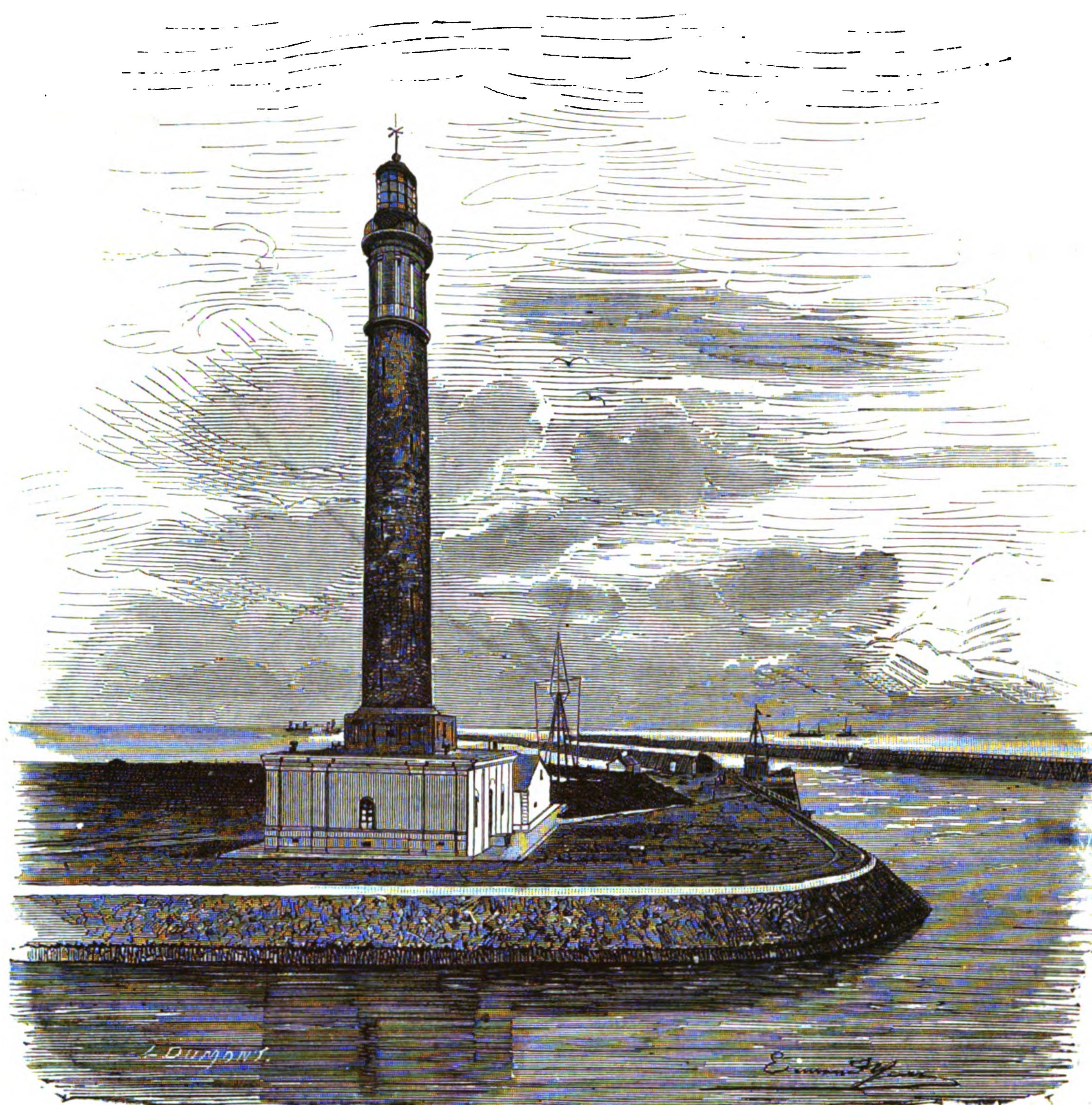
— Retenez bien ceci, mon enfant, jamais un domestique ne saura faire un feu!

Alors, ne requérant mon concours que s'il y avait à soulever quelque tronc gigantesque à l'aide d'une énorme pincette à charnières, elle procédait à la reconstruction de son monument, plaçant chaque bûche avec une symétrie calculée pour en activer la combustion, ménageant des jours dans les fondations, comblant les vides du sommet avec des charbons cueillis avec d'autres pincettes, longues, légères, flexibles, qu'elle appelait sa badine.

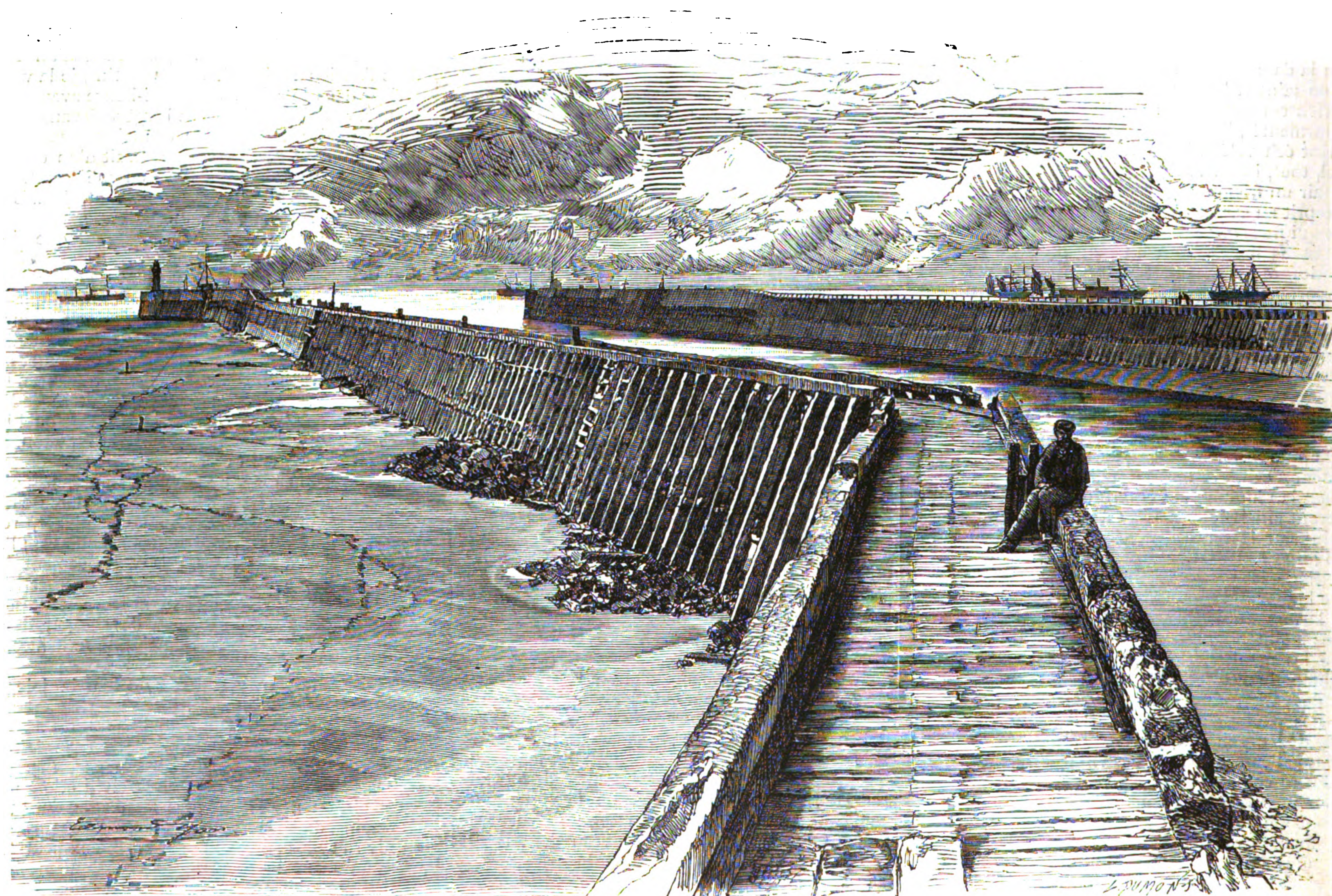
Chez elle, la phrase « vous verrez de quel bois je me chauffe, » n'était pas un vain dicton. Il y avait celui du matin et celui du soir ; le premier de charme, de chêne, de pommier, aux fibres compactes, au grain serré, distribuant généreusement le calorique, fournissant une braise vivace, remplissant l'immense salon de chaudes effluves; l'autre, celui de l'après diner, pris exclusivement dans le hêtre, le vin de champagne des combustibles, dont la flamme vive, légère, ardente, fantasque, féconde en clartés imprévues, devait, par dessus toute autre, exercer une bienfaisante influence sur le travail de la digestion.

Aujourd'hui, ce grand art du feu, la joie des vieux, la consolation des solitaires, s'en est allé, comme s'en était allé son culte. Le progrès et l'économie, sous la forme maussade du charbon de terre et de son odoriférant corollaire le gaz, l'ont détrôné. Dans la demeure que la civilisation nous construit, on a chaud à tous les étages, dans tous les recoins, du sous-sol au grenier; mais en revanche on n'y sait plus se chauffer. C'est mieux peut-être, mais, à un certain point de vue, l'antique méthode mérite au moins un regret.

G. DE CHERVILLE.

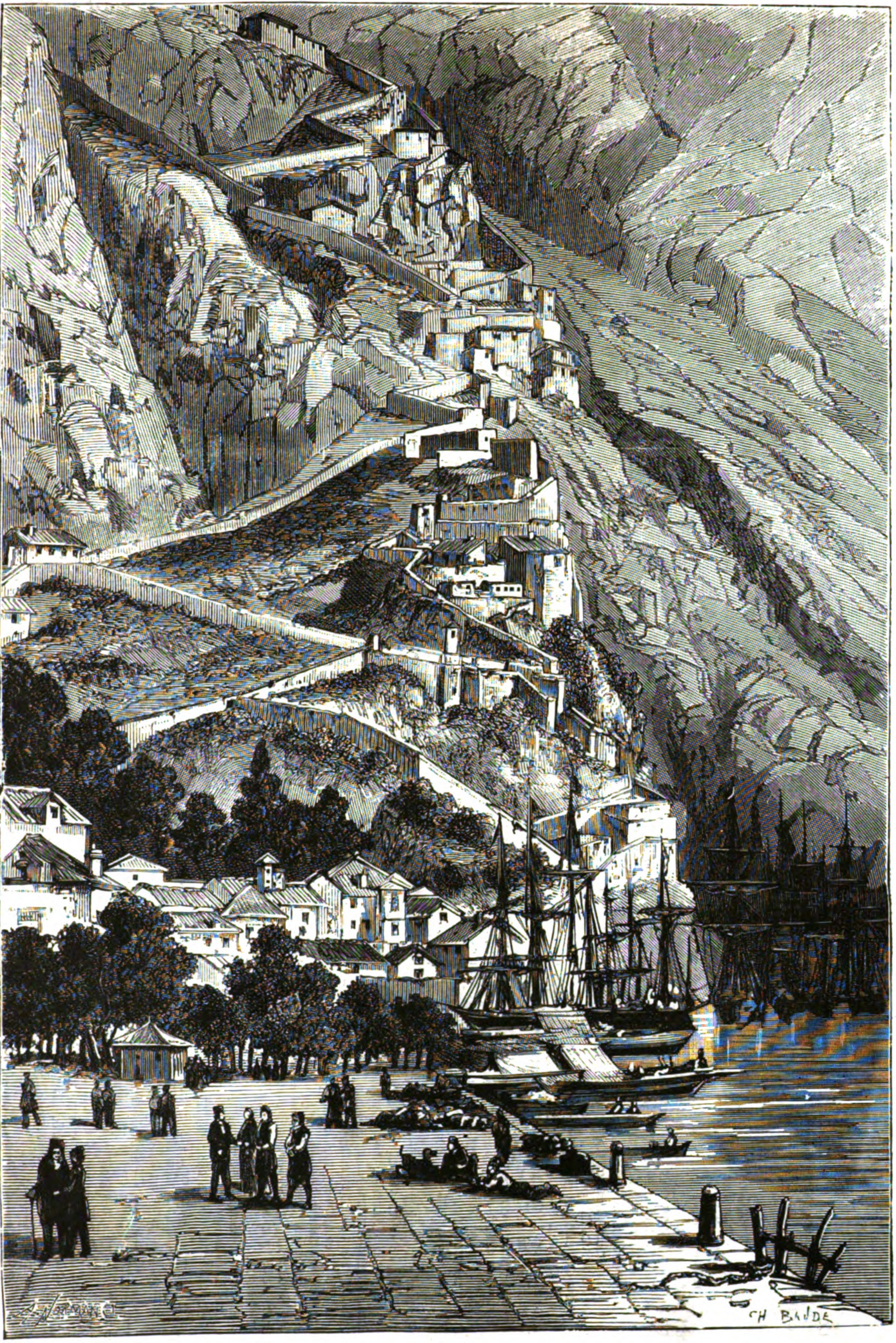


DUNKERQUE. — LE PHARE.

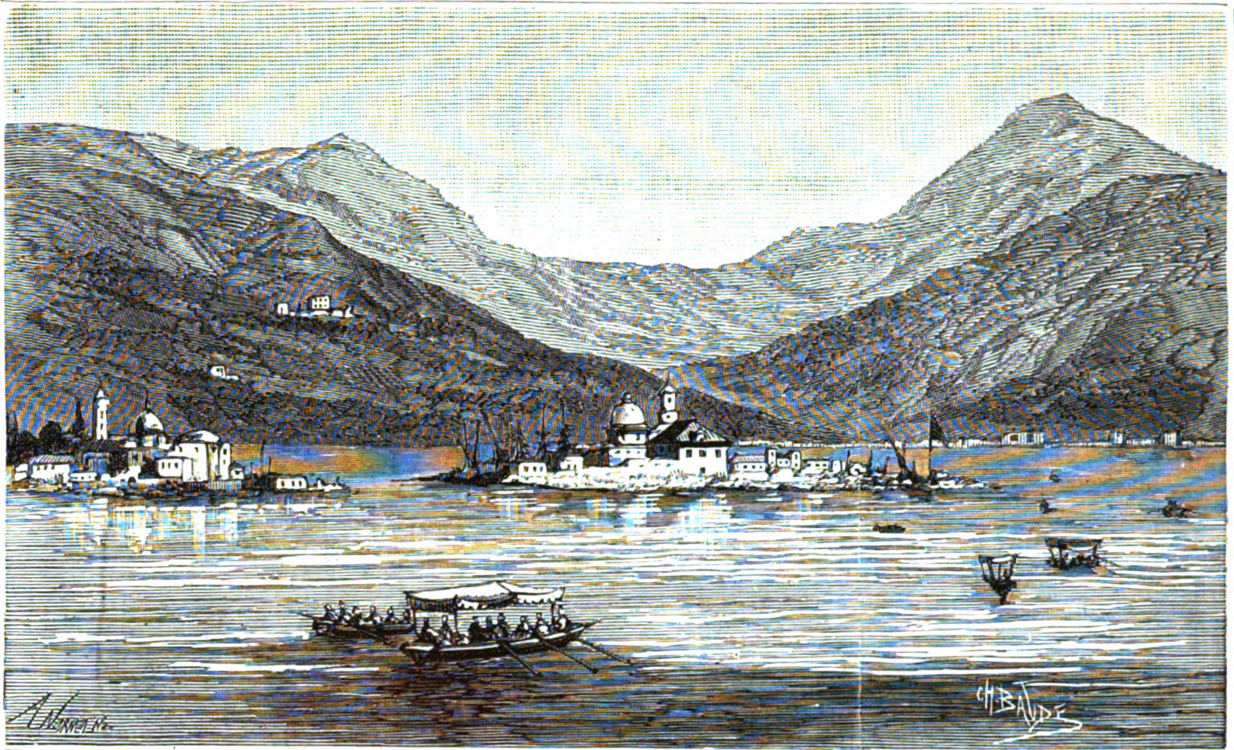


DUNKERQUE. — LES ANCIENNES JETÉES

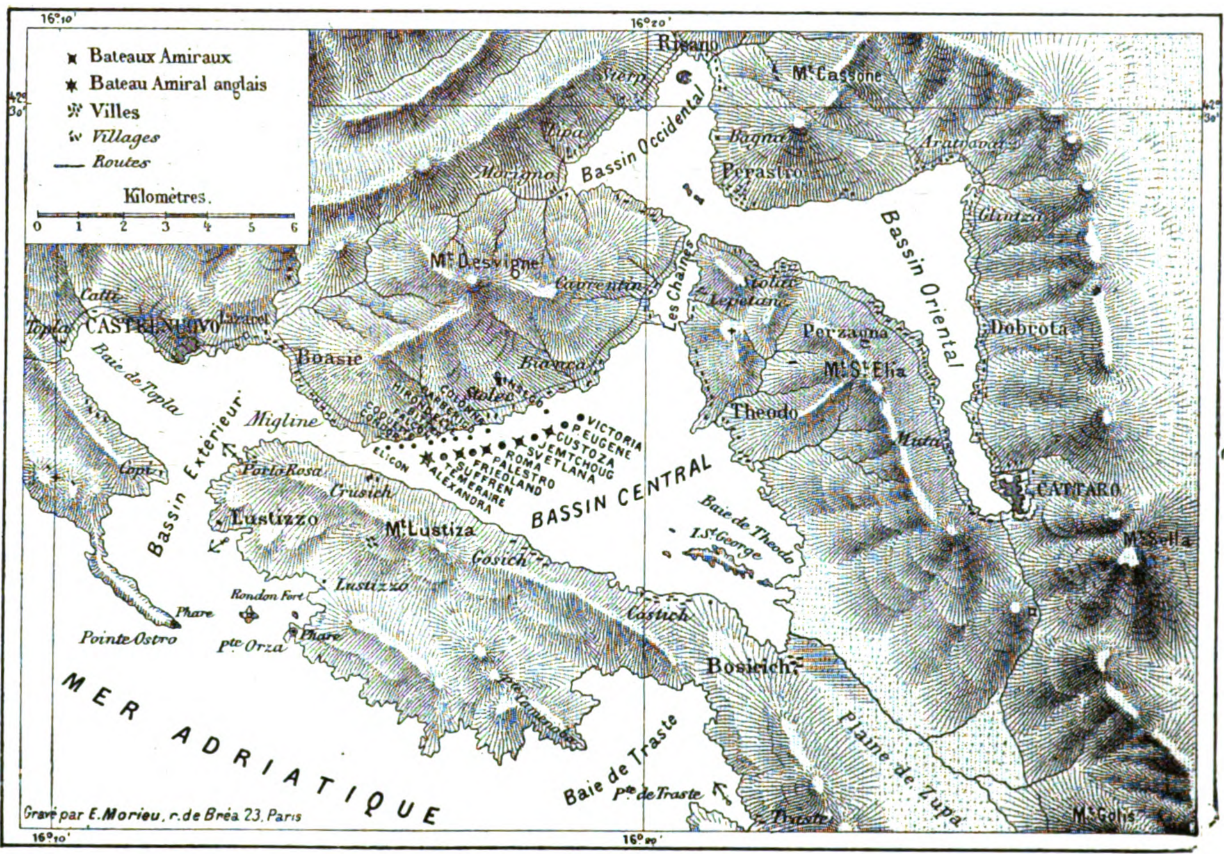
LA DEMONSTRATION NAVALE DES PUISSANCES EUROPEENNES



ASPECT DE LA ROUTE CONDUISANT DE CATTARO A CETTIGNE



LES ÎLES DE LA VIERGE ET DE SAINT-GEORGES DANS LES BOUCHES DE CATTARO



PANORAMA DES BOUCHES DE CATTARO, MONTRANT LA PLACE OCCUPÉE PAR LA FLOTTE

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

L'archiduc Guillaume d'Autriche, a traversé notre ville se rendant à Londres.

Le prince d'Orange a donné dimanche un dîner, auquel assistaient plusieurs personnages importants de la colonie néerlandaise de Paris.

La mauvaise saison a ramené bien des élégantes, et vers quatre heures le défilé des Champs-Elysées mérite d'être suivi. Sont rentrés : le baron J. de Rothschild, le duc de Montmorency, le comte Potocky, le prince Galitzine, le comte Orloff, le comte de Gramont, la marquise d'Estourmel, le prince Eug. de Caraman, M. Edouard André, le duc de Cambacérès.

Le prince et la princesse royale de Danemark, sont prochainement attendus.

La comtesse H. de Villers a prélude par un concert aux réceptions qu'elle doit donner le mois prochain. A la première de ces fêtes, chaque invité portera le costume du temps du Directoire.

Et déjà on danse. Il y a eu une sauterie au piano chez la duchesse de Valence.

Le mariage du prince R. Bonaparte avec Mlle Blanc, qui devait avoir lieu le 4 de ce mois, a été remis au 15 novembre.

On annonce les mariages de M. le baron de Witte avec Mlle de la Celle; M. Calley de Sinçay avec Mlle Marie de Blandoff: M Charles d'Almada avec Mlle Edith Drumont de Melfort; M. René Echassériaux avec Mlle Marianne Raoul-Duval; M. de Coutouly avec Mlle Berthe Poullard; M. le comte de Goyon avec Mlle Marie de Raigecourt.

Mlle Marguerite Dubrulle, fille du sénateur, vient d'épouser M. René de Latour.

Le marquis de Albaïda est mort vendredi, à Santander.

Le comte de Semélé vient de mourir à Madère, au moment de revenir en France; quelques jours auparavant, le comte avait épousé Mme Henriette Brown.

L'enterrement du baron d'André, ancien ambassadeur, a eu lieu vendredi, à Saint-Pierre-de-Chaillot. Après la cérémonie, le corps a été transporté à Amiens, où se trouve un caveau de famille.

Le comte H.-François de Fitz-James, capitaine au 1er hussards, est mort d'une fluxion de poitrine, âgé de 36 ans seulement.

SPORT HIPPIQUE

Courses de Longchamps le 31 octobre.

Bien fini cette fois; nous ne retournerons qu'au mois de mars 1881 sur les pelouses du Bois, immense tapis vert si fatal aux spéculateurs autres que les bookmakers. De toutes les façons de perdre son argent celle qui consiste à vouloir deviner le cheval gagnant est une des plus folles, et celle qui compte aujourd'hui le plus d'illusionistes. Les donneurs de chevaux font un métier; leur chance de gain est telle qu'ils le peuvent faire très honorablement. Quant aux preneurs, j'admire leur naïveté; les plus naïfs parmi eux sont (entendons-nous bien), ceux qui s'imaginent pouvoir corrompre à bas prix un entraîneur ou un jockey et préjuger de la course d'après les performances. Bonnes gens, voici le moment de faire votre compte.

La journée débutait par le prix des aigles pour poulain de 2 ans; distance, 2,000 m. *Le Dan* a mené le train et gagné, battant *Arcis* et *Mademoiselle* de Cérisy.

Dans la seconde course, le prix de Coye, *Narcisse* est arrivé premier et *Ismael* et *Prologue* ont fait *dead heat* pour la deuxième place. Le comte Berteux et le comte de Lagrange avaient avant la course réclamé l'*Etoile*.

Quasimodo a facilement devancé *Gazelle* et remporté le Prix de Saint-Firmin; le troisième était *Caracole*. Cette course offrait un problème particulièrement difficile puisqu'elle se courait entre poulains de 2 ans n'ayant encore figuré nulle part. Le vainqueur est parti à 7/4.

Dans le Handicap, prix de la Faisanderie, *Rôdeur* a fait le jeu et laissé la course a *Vicomte* battant *Brienne* et *Pascaline*. Le prix de consolation a été enlevé par *Michel* à M. le baron Seillière; second *Octave*, troisième *Cactus*.

Les allocations de la Société d'encouragement se sont élevées, cette année, à 1,415,000 fr., dont 1,050,000 répartis en 144 prix à Longchamps et à Chantilly et 365,000 en 76 prix courus sur les hippodromes de la province.

L'écurie Lagrange a gagné à Newmarket le Handicap libre avec *Poulet* et l'All Aged Stakes avec *Océanie*. M. Joachim Lefèvre a cédé Mortemer moyennant 25,000 dollars à M. P. Lorillard, célèbre sportsman américain. L'ouverture de l'hippodrome de Saint-Ouen s'est faite avec beau temps samedi dernier; deux favoris sur quatre ont gagné. *Robert the Devil*, mis en vente sur la mise à [illegible] de 315,000 fr., a été retiré faute [illegible]ères et demeure la propriété de MM. Brewer et Blanton.

SPORT NAUTIQUE

Les régates internationales ont commencé à Lisbonne, bien que les yachts français aient été empêchés par le mauvais temps d'arriver en rade. *Cetonia*, à lord Gosford, a gagné de sept minutes sur *Gertrude*; *Altair*, 3e; *Sirius*, 4e; *Orion*, 5e; *Mina*, 6e; *Halcyon*, 7e. Le parcours de 30 milles a été effectué en trois heures. Le roi, les ministres et le corps diplomatique ont assisté à cette magnifique régate. Le départ avait lieu à l'embouchure du Tage, où de nombreuses embarcations et un grand nombre de navires de commerce se trouvaient sous voile. — La croisière de Lisbonne à Gibraltar a eu lieu le 27 octobre, et une dépêche annonce que *Gertrude* et *Fenella* ont éprouvé des avaries. M. Rodrigues-Henriques est juge à l'arrivée. Nous publierons le résultat dans notre bulletin de la semaine prochaine.

SPORT CYNÉGÉTIQUE

Belle assistance au rendez-vous de chasse de l'Etang de la Tour. Un cerf à sa 3e tête a été porté bas par les chiens au carrefour de Rochefort. Etaient présents le duc de la Trémoïlle, le vicomte de la Girennerie, M. le Harivel, le comte de Maulmont et plusieurs officiers du 7e chasseurs.

Le duc d'Aumale a annoncé à ses invités que la Saint-Hubert serait solennellement fêtée; après la messe des chiens, il y aura un laisser courre.

Chez S. M. la reine Isabelle plus de 400 pièces ont été abattues en présence du prince Philippe de Bourbon, du marquis de Campo Sagrado, du marquis de Villa Mayor, de M. de la Puente, etc., etc.

Comme nous l'annoncions la semaine dernière, le président a chassé dans la forêt de Marly en compagnie de MM. Germain, Gévelot, des généraux Paul Grévy et Pittié, de MM. Fourneret, Duhamel, et du commandant Lichtenstein.

Un intelligent éditeur, M. Jouaust, vient de faire paraître « le Discours de l'Antagonie du Chien et du Lièvre», ouvrage curieux d'un certain Jehan du Bec, ne en 1540. M. Jouaust a, parait-il, le dessein de composer une collection des vieux ouvrages de vénerie les plus estimés, et de permettre ainsi aux amateurs d'avoir sous la main une petite bibliothèque d'un très joli format, qui reproduira avec fidélité de rares manuscrits intéressant les érudits et les lettrés. Le *Cabinet de Vénerie* est dirigé par MM. Jullien et Paul Lacroix.

∴

Le gymnaste Auguste Navarre a été victime de la plus fatale imprudence. Une Mongolfière, à laquelle était attaché un trapèze, s'élevait, à cinq heures, à Courbevoie, à l'occasion de la fête de cette localité. Le malheureux acrobate, qui n'avait pas voulu se laisser attacher, lâcha prise à une hauteur de plus de 500 mètres et s'abattit dans une propriété de l'avenue du Roule, à Neuilly. Son corps était broyé. L'aérostat est tombé sur la place Saint-Michel.

Le grand concours d'aérostation a été définitivement fixé au dimanche 7 novembre. Y prendront part : MM. Wight, Anglais; Cromelin, Hollandais, et Aug. Toulet, Belge. Parmi les Français : MM. Pierron, de Fonvielle, Camille Dartois, Eug. Godard, etc.

∴

Deux maîtres italiens, MM. Pariti Masaniello et San Malato, vont arriver. Avis aux amateurs d'escrime.

St.-Hubert.

FAITS DIVERS

LES PROGRÈS DU MONDE. — M. Michel Mulholls a recherché quels sont les progrès accomplis depuis le commencement du siècle dans divers ordres de faits. Il a constaté que, pour la population, la race anglo-saxonne, qui ne comptait que vingt-deux millions d'individus en 1801, en groupe aujourd'hui quatre-vingt-huit millions, soit une augmentation de trois cents pour cent. La population européenne qui, au commencement du siècle, était de 170 millions d'habitants, est aujourd'hui de 275 millions. La population française n'est passée que de vingt-deux à trente millions.

En examinant la progression des langues, le même auteur constate que 90 millions d'individus parlent l'anglais contre 22 millions au début du siècle; 63 millions, le russe, au lieu de 30; 66 millions, l'allemand, au lieu de 38; l'espagnol, 64 millions au lieu de 32; le français, 46 millions, au lieu de 34. L'augmentation est donc, pour l'anglais, de 310 pour 100; pour le russe, de 110; pour l'allemand, de 70; pour le français, de 36.

La progression des dépenses publiques a suivi au pas accéléré le progrès de la population. Ainsi, les dépenses publiques de tous les Etats européens étaient, en 1820, de six milliards de francs; elles comportent actuellement dix-neuf milliards. La plus forte augmentation proportionnelle de dépenses a été, pour l'Allemagne : en 1820, chaque Allemand payait, en moyenne, dix francs d'impôt; actuellement, la somme payée chaque année par tête s'élève à cinquante francs. C'est le Français qui paie l'impôt le plus lourd, soit, à bien peu près, cent francs par tête.

L'ATELIER PHOTOGRAPHIQUE DE LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE. — On a installé, à la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu, un atelier de photographie. Dans cet atelier, on pourra faire des reproductions des estampes rares et précieuses et des curieux dessins que contiennent les cartons de notre riche dépôt. Il est également question d'appliquer la reproduction photographique aux manuscrits anciens et aux pièces uniques dont on aura ainsi plusieurs spécimens qui, dispersés dans plusieurs établissements, permettront de ne plus redouter l'anéantissement, en cas d'incendie, de documents dont la perte serait irréparable.

L'atelier photographique est aménagé dans les combles de la bibliothèque. C'est une grande pièce de dix-huit mètres de long sur sept de large. La chambre noire est installée dans un coin de cette salle dont toute la charpente est en fer et trois des côtés en vitrage avec stores permettant de régler l'affluence de la lumière.

LA JONCTION DE LA MER BALTIQUE A LA MER NOIRE. — Les Russes ont, dit-on, l'intention d'unir la mer Noire à la Baltique par une voie navigable. Il ne s'agit pas pour l'exécution de ce vaste et grandiose projet de creuser un canal d'une mer à l'autre, mais on canaliserait un affluent de la Vistule, la rivière de San, et on prolongerait cette rivière jusqu'au fleuve Dniester. Ce dernier se jette dans la mer Noire, de telle sorte que la voie navigable d'Odessa à Dantzig se composerait du Dniester, du San canalisé et prolongé et de la Vistule.

Par cette voie, Odessa et Dantzig actuellement éloignés l'un de l'autre de 6500 kilomètres, quand on suit la voie maritime, ne le seraient plus que de 1500. L'entreprise confiée à des ingénieurs français exigerait un capital de deux cents millions de francs.

LE MONUMENT DE WALTER-SCOTT. — La municipalité d'Edimbourg a voté une somme de trente mille francs pour commander à des sculpteurs trente statuettes des héroïnes de romans de Walter Scott. Ces statuettes doivent prendre place dans les niches restées vides du monument élevé au grand romancier écossais.

UNE STATUE A SPALLANZANI. — Un comité italien s'est constitué pour recueillir les fonds nécessaires à l'érection d'une statue en l'honneur de Spallanzani, le créateur de la physiologie expérimentale. Né en 1729 dans le duché de Modène, Spallanzani professa à Modène et à Pavie. Ses principaux ouvrages ont eu pour objet la circulation du sang, la digestion, la génération et l'étude des animaux microscopiques. Il mourut en 1799.

LA FEMME A BARBE. — Il vient de mourir en Amérique, dans la ville de Liverpool, de l'Etat de New-York, la femme à barbe la plus célèbre de celles qui ont parcouru les foires de l'ancien et du nouveau monde. Cette femme, née à Pembroke, en 1824, s'appelait Rebecca Westgate; elle se maria en 1840, à un résident d'Ogdensburg, appelé J. Lyons, et jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, son visage ne présenta rien d'anormal. A partir de cette époque, la barbe commença à lui pousser au menton, non pas une barbe légère et à peine visible, mais une barbe de sapeur, longue, touffue. En vain, la malheureuse femme employa-t-elle tous les onguents, pommades, recettes empiriques, etc., pour se débarrasser de ces ornements masculins. Elle ne put y parvenir et vit cette barbe croître sans cesse et descendre jusqu'à sa ceinture.

La réputation de la dame Lyons, comme femme à barbe, arriva aux oreilles du célèbre Barnum, qui engagea cette femme à figurer dans sa galerie de curiosités vivantes et l'exhiba dans toutes les villes des Etats-Unis jusqu'au jour où un incendie détruisit son musée. La femme à barbe fut alors engagée par le colonel Ward, émule de Barnum, et, après plusieurs années de pérégrinations dans nombre de villes américaines et canadiennes, elle se retira à Liverpool, pour y vivre de la petite fortune qu'elle avait acquise.

L'EXPÉDITION DU NIGER. — La grande expédition, à la fois scientifique et militaire qui doit faire les premières études du chemin de fer de la vallée du Sénégal à celle du Niger est arrivée ces jours-ci à Saint-Louis, capitale de la Sénégambie française.

Le Sénégal est navigable de Saint-Louis, jusqu'à la localité appelée Médicis, à trois cents lieues de son embouchure. Au-delà de ce point, le fleuve est fréquemment coupé par des rapides, des cataractes, des sauts, dont quelques-uns atteignent une hauteur de douze à quinze mètres. Au-dessus de Médecis, le Sénégal se trouve constitué par deux rivières, le Ba-Fing et le Ba-Khoy, descendant toutes les deux d'une chaîne de montagnes appelée Djalon.

L'expédition, composée de soldats d'infanterie de marine et d'ouvriers, sous le commandement du chef de bataillon d'infanterie Debordes, et d'une brigade d'officiers et de soldats topographes, commandée par M. Derrien, chef de bataillon de l'armée de terre, doit s'avancer sur le Niger en suivant la vallée du Ba-Khoy.

Des fortins seront établis de distance en distance, surtout aux points de rencontre de plusieurs cours d'eau, pour prendre possession du pays et assurer la marche en avant, comme le retour de la colonne. Celle-ci, s'avançant toujours de l'Ouest à l'Est, s'élèvera sur les plateaux de faible altitude qui séparent le bassin du Sénégal de celui du Niger, et, tout en relevant la position exacte des points géographiques, les hauteurs des sommets et des côtes, ainsi que la configuration des villes, leur largeur, leur profondeur, arrivera sur les bords du Niger à deux villages nègres de quelque importance, appelés Dina et Bamakou.

Ce voyage et ces travaux ont pour objet l'étude du terrain sur lequel on veut établir le chemin de fer qui permettra aux produits du centre de l'Afrique, les ivoires, les gommes, les grains oléagineuses, etc., d'abandonner les voies qu'ils suivent actuellement, c'est-à dire les huit cents lieues de navigation du Niger, pour adopter la route plus courte du Sénégal. Il ouvrirait aussi aux produits de nos manufactures les marchés du Soudan africain, peuplé, dit-on, de quarante millions d'individus vivant dans un état de demi-civilisation.

LE CANOT A VAPEUR DÉMONTABLE. — On vient de construire au Havre une embarcation à vapeur destinée à une expédition scientifique que le docteur Ballay doit entreprendre dans l'Afrique équatoriale.

Ce canot mesure dix-huit mètres de longueur, sur trois dans sa plus grande largeur et un mètre vingt centimètres de profondeur. Il est construit en tôle d'acier et recevra deux machines de douze chevaux de force chacune qui feront mouvoir les deux hélices dont cette embarcation est munie.

Ce qui distingue de tous les autres le canot du docteur Ballay, c'est son mode de construction. En effet, la coque est divisée par tranches, peut se démonter en vingt-trois fragments et se remonter assez rapidement. Cette disposition a été adoptée pour pouvoir passer facilement d'une partie de fleuve dans une autre supérieure ou inférieure, quand on rencontrera des cataractes ou des rapides. Chaque morceau du bateau est assez léger pour se transporter à bras; chaudières et machines, malgré leur force sont construites en tôle d'acier et sont également maniables. Grace à l'emploi de ce petit vapeur, le voyageur français compte pouvoir remonter fort avant dans le continent africain.

PETITE GAZETTE

La mode est aux tissus exotiques, ni faille, ni velours, rien que des soies souples, du surah, du broché indien, et surtout du cachemire. Le grand ton, la fureur du moment, c'est le *four in hand*, tissu en pur poil de chameau; ce que c'est joli, souple et chaud, vous ne vous le figurez pas; nos couturiers en renom ne font les complets qu'en *four in hand*.

Les écossais sont en faveur; mais la couleur dominante qui dessine le carreau c'est le vieil or; les écossais de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, n'ont rien de commun avec ceux des maisons de nouveautés.

Les cachemires des Indes de toutes les nuances, mais particulièrement le gros bleu, le vrai marine, sont à la mode, de même que les verts foncés et les loutres; il y a un violet roux qui fait très bon effet employé avec la peluche.

On est tout à la lingerie en surah, mais alors on prend des tons clairs, ivoire, mousse de mer, rose et ciel.

La *Malle des Indes* expédie *franco* sa collection d'échantillons; mais en raison des demandes multiples qui lui arrivent, on est prié de renvoyer par retour du courrier les échantillons.

Nous remarquons également le superbe cachemire des Indes noir pour châle de deuil en 1m,80 de largeur; de cette façon on est sûr d'avoir la même robe que le ca-

chemire, chose très difficile lorsque les tissus ne sont pas pris à la même pièce.

Ai-je besoin de vous dire, que les salons de Mme de Vertus, 12, rue Auber, sont de plus en plus encombrés dans cette saison? L'une veut être dans son corset comme chez soi, alors on demande la ceinture-régente; si, au contraire, c'est un grand corset qu'on désire, rien n'est préférable au corset Anne d'Autriche, qui obtient toutes les faveurs de nos femmes élégantes.

Baronne DE SPARE.

Paris est aujourd'hui le jardin des fleurs exotiques; on y fête l'Hang-Hang des Indes et l'Ixora-Bréonie. On a raison, car son parfum est des plus fins et des plus agréables. L'Ixora-Bréonie en poudre de riz laisse derrière elle une vapeur de fleurs. La pommade, les savons, l'eau de toilette, et surtout l'extrait Ixora-Bréonie pour votre joli mouchoir typique, fera reconnaître votre goût aristocratique, madame; lorsque Ed. Pinaud, 30, boulevard des Italiens, a signé une fleur, elle se transforme comme par magie en bouquet parfumé et toujours vivace.

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER
DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie accepte maintenant, dans toutes les gares de son réseau, tant en grande qu'en petite vitesse, des expéditions a destination directe du littoral et de l'intérieur de l'Algérie (viâ Marseille).

De même, en sens inverse, il pourra être fait des envois directs de l'Algérie sur la France.

Sont exceptés, toutefois, du bénéfice de cette mesure, en raison des conditions particulières de la traversée, les marchandises inflammables de quelque nature qu'elles soient, les os et les chiffons, ainsi que les céréales en vrac (blés, orges, avoines, maïs, seigles, etc, etc.).

Jusqu'à nouvel ordre, les expéditions à destination directe de l'Algérie ne seront acceptées qu'en port dû et sans garantie de délais en ce qui concerne les parcours étrangers au réseau P.-L.-M.

REVUE FINANCIÈRE

Les bonnes dispositions de la Bourse lui rendraient la hausse facile si les financiers qui la dirigent et qui observent les événements avec beaucoup d'attention ne modéraient de temps en temps sa fougue irréfléchie.

Pendant toute la semaine dernière, nous avons vu le public et la moyenne spéculation, qui voulaient monter *quand même*, lutter avec une partie de la haute banque, déterminée à ne laisser dépasser les cours actuels que pour de bonnes raisons. A ces maîtres effectifs de notre marché, il semble que les nuages de la politique extérieure ne soient pas entièrement dissipés, et qu'à l'intérieur, il se prépare quelques embarras. Aussi ont-ils voulu liquider au cours moyen de la quinzaine, sauf à donner carrière aux acheteurs lorsque le règlement d'octobre aura été achevé sans défaillance et sans exagération.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'entre la sagesse de la haute banque et l'élan inconsidéré de la foule l'issue du combat ne pouvait être douteuse?

Les acheteurs n'ont pu forcer les barrières qu'on leur opposait.

Après avoir mené le Trois à 86 25 et le Cinq à 120 90, ils ont été forcés de laisser la cote se replier sur elle même jusqu'à 120 55 et 85 90. Les derniers cours d'octobre ont été, à peu de chose près, les cours qu'on devait souhaiter.

Samedi 30, la réponse s'est faite à 86 02 1/2 et 120 70.

Mardi, 2 novembre, on a compensé à 85 75, 88 et 119 10.

Mercredi, 3. La liquidation des valeurs s'est opérée avec une égale facilité, à prix modestes.

Pendant cette période de trois jours, le succès raisonnable des acheteurs n'a pas été un seul instant douteux, bien que le prix de l'argent, d'où dépend tout le reste, se soit tendu. Sur le Trois, les reports ont été assez chers mais sur le Cinq on les a trouvés sans peine aux taux du mois dernier. Il ne semble pas qu'il y ait sur notre place de Paris diminution bien sensible des disponibilités ou, pour mieux dire, la Bourse ne s'est pas encore aperçue des sorties d'or plus ou moins considérables signalées par les bilans de la Banque de France. Elle demeure persuadée qu'autre est la question du *numéraire* autre la question du capital. Peut-être est-elle dans le vrai.

Le Cinq a détaché son coupon trimestriel de 1 25.

Si d'ailleurs on veut bien rapprocher les cours de compensation du 2 et 5 novembre de ceux du 1er et du 2 octobre, on verra que dans presque tous les groupes de valeurs les progrès sont notables.

Dans celui des Sociétés, on remarquera les hausses de la Banque de Paris, de la Banque d'escompte, du Foncier d'Autriche et de l'Union générale, celle-ci dépassant toute prévision par suite de l'émission d'une grande affaire autrichienne dont la Bourse se dispute déjà les titres en les ornant, un peu vite, d'une belle et forte prime.

Le Crédit foncier a monté plus lentement; cependant il gagne pour le mois une trentaine de francs, ce qui suffit à une valeur de premier ordre dont le développement doit être régulier et pour ainsi dire mathématique. Ce titre est demandé à 1366. On sait que le dernier bilan du Foncier constatait une très forte progression dans le chiffre des prêts hypothécaires et des prêts communaux; les premiers ont augmenté de 15 millions, les autres d'une somme à peu près égale. D'autre part, le Foncier d'Algérie se traite chaque jour par grandes quantités à 145 et 150 francs au-dessus de son cours d'émission; son classement était achevé le jour même de sa naissance : il a suffi de le présenter au public pour qu'il fût adopté.

Les Communales 1879 se sont relevées : on demande les libérées à 480. Les nouvelles Communales 1880 ont toujours la même clientelle, celle de l'épargne, qui les prend à 485, leur prix d'émission; leurs tirages seuls les recommanderaient au besoin.

La partie faible et dangereuse de notre cote est celle des Fonds étrangers; c'est ce côté du marché que notre épargne française doit surveiller de peur de s'engager trop avant et de se trouver prise au jour de la crise finale. Je ne saurais trop le répéter, les cours actuels sont des cours de réalisation, non des cours d'achat; quand le Florin dépasse 7450, le Hongrois 93, le Russe 91, lors que l'Italien touche à 88, réaliser est faire acte de prudence.

Les Valeurs diverses se sont tenues sans grands changements à leurs prix de huitaine; il serait superflu de les étudier en détail. Elles aussi sont surfaites mais, en somme, beaucoup moins dangereuses que les Fonds étrangers qui, en échange de capitaux sonnants, nous laisseront un jour entre les mains du papier bariolé plus ou moins mauvais.

Il y a peu d'affaires nouvelles; on se repose des émissions d'antan en préparant les émissions de 1881.

Parmi les valeurs de récente origine qui se classent le mieux et dont la hausse est plus que probable, le *English and French Bank* est à distinguer. La Caisse de Participation financière a obtenu, en l'émettant, un succès que l'avenir confirmera et grandira. C'est une heureuse inspiration que d'avoir uni deux marchés dans un même cercle d'opérations. Pour remplir le programme de l'*English and French*, nous verrons bientôt éclore une couvée d'affaires anglo-françaises que Paris et Londres se chargeront d'élever. Le nouveau titre se négocie déjà très activement avec une prime.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Samedi dernier a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts : exécution d'une ouverture de M. Wormser, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, puis de la cantate de M. Hillemacher, qui a remporté, cette année, le Grand-Prix de composition musicale; éloge des académiciens morts, prononcé par le Secrétaire perpétuel; appel des grands prix de Rome de 1880, puis de tous les lauréats des prix dont dispose l'Académie, tel est le résumé de la séance; nous n'avons pas à revenir sur les grands prix de peinture et de sculpture que nous avons récemment reproduits.

Après l'Académie, l'Ecole des Beaux-Arts: la distribution des récompenses aux élèves vient d'être fixée au dimanche 14 novembre; elle aura lieu sous la présidence du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

Quant à la distribution des médailles du Salon, qui précédait autrefois cette dernière, il se confirme, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, qu'il n'y en aura pas cette année.

A propos du Grand-Prix d'architecture, l'Académie des Beaux-Arts, avait demandé qu'un second premier Grand-Prix fût attribué à M. Mariaud, à qui la section d'architecture avait décerné le premier Grand-Prix, avant le vote général de l'Académie, qui l'accorda à M. Girault; le ministre a refusé, dit-on, l'innovation qui lui était proposée, craignant, quelque digne d'intérêt que fût la situation du candidat, de créer un précédent dangereux.

Le jury a rendu son jugement à propos des concours ouverts par la ville de Paris pour la décoration de la place de la République. Ainsi que nous l'indiquions, il y a huit jours, il n'a pas été possible d'établir un nouveau concours entre les artistes primés; le programme étant mal conçu, les résultats du concours ont été nuls, et l'administration a dû se réserver la faculté de puiser dans les différents projets primés les éléments de la décoration qu'elle va entreprendre.

Ce n'était vraiment pas la peine d'appeler tant de monde pour qu'il n'y eût pas d'élu.

Quoi qu'il en soit, voici les noms de ceux qui ont été classés les premiers :

Mât. — 1re prime, M. Mayeux; 2e prime, MM. Berger et Guébin; 3e prime, MM. Triouiller frères.

Colonne rostrale. — 1re prime, MM. Berger et Guébin; 2e prime, MM. Bonvard et Gravigny; 3e prime, M. Boitte.

Candélabre. — 1re prime, MM. Gravigny et Bonvard; 2e prime, M. Boitte; MM. Lacarrière et Delatour, *ex æquo*.

Balustrade. — 1re prime, M. Boitte; 2e prime, M. Casse.

Ajoutons que les premiers travaux pour la transformation de la place touchent aujourd'hui à leur terme. Dans la section qui fait face aux Magasins-Réunis, on s'est contenté de déplacer quelques arbres pour les mettre à l'alignement et d'en enlever quelques autres pour faire place aux motifs de décoration.

De l'autre côté de la place, la plantation des quatre rangées d'arbres est terminée. Ces arbres, provenant des pépinières de la Ville, ont été transplantées avec tout leur feuillage.

Le concours pour le prix d'Attainville vient d'être jugé à l'Ecole des Beaux-Arts : deux prix de deux mille francs devaient être distribués, l'un à la peinture d'histoire, l'autre au paysage. Dix peintres avaient été admis à concourir pour chaque genre.

Le sujet d'histoire était un tableau décoratif représentant la Ville de Paris avec ses attributs, accompagnés de deux génies enfants, personnifiant la Paix et l'Abondance.

Le prix a été attribué à M. Louis Fournier, élève de M. Cabanel, fils de feu Edouard Fournier, le critique dramatique de la *Patrie*.

Deux mentions ont été accordées à M. Genoudet, élève de MM. Lefebvre et Boulanger et à M. Meys, élève de MM. Puvis de Chavannes et Delaunay.

Pour le paysage, le prix de deux mille francs a été attribué à M. Fourcade. Les mentions honorables à MM. Walette et Récipon.

Ne quittons pas les concours sans annoncer que le prix Crozatier sera décerné, le mois prochain, à la préfecture de la Seine. Ce concours est divisé en deux parties : figure et ornement.

Le concours de cette année est ouvert pour l'ornement.

Tous les ouvriers ciseleurs, domiciliés à Paris, sont admis à concourir et peuvent se faire inscrire, dès maintenant, chez M. Paillard, avenue de l'Opéra, 11.

Les ouvrages doivent être déposés à la préfecture de la Seine, pavillon de Flore, du 12 au 20 novembre prochain.

Nous mentionnerons encore la déclaration de la vacance de la chaire de sculpture qu'occupait M. Lemaire, membre de l'Institut, à l'Ecole des Beaux-Arts; les candidats sont invités à se faire inscrire à la direction des Beaux-Arts.

A propos de cette dernière, il paraît décidé que ses bureaux resteront au Palais-Royal, rue de Valois; on a renoncé à les installer au Louvre, dans les appartements occupés par le gouvernement militaire de Paris; nous comprenons parfaitement cette décision; mais ce qui nous paraît difficile à admettre, c'est qu'après avoir redouté les dangers d'incendie qu'auraient pu amener des bureaux, on laisse les officiers, les soldats, leurs chevaux et leurs fourrages occuper des locaux situés au-dessous du musée, pour lequel ils constituent un danger permanent.

Tandis que des esprits chagrins discutent encore l'utilité de notre Académie de France à Rome, l'Allemagne et l'Espagne s'occupent de créer chacune un établissement analogue pour leurs nationaux, peintres et sculpteurs; l'Espagne aurait même déjà acheté, dit-on, les bâtiments de l'ancien couvent de San-Pietro, qu'elle va affecter à cette destination.

La *Table du citoyen Carnot*, tel est le sujet d'un tableau commandé par M. le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts à M. H.-P. Delanoy.

Figurez-vous une table chargée de paperasses, de cartes développées, de journaux du temps, sur lesquels est posé, un peu sur la gauche, un large chapeau orné du panache aux trois couleurs (le chapeau de représentant du peuple en mission aux armées). La partie de droite et le fond sont occupés par des piles de livres, des cartons, le buste de la République, une longue vue, et, détail peut-être ignoré de la vie de Carnot, un carafon de limonade et une croûte de pain, déjeuner habituel de celui qui organisait la victoire!

Au premier plan, l'encrier et la plume de Carnot, son couteau (ce couteau qu'il portait toujours sur lui), sa grosse montre aux trois quadrans, sur laquelle on lit encore ces mots : « Robin, horloger du Roy »; quelques autres objets, enfin, sauvés du pillage de sa maison au 18 fructidor.

Ce qu'il y a de très curieux dans le tableau de M. Delanoy, mérite artistique à part, c'est que tous les éléments en ont été fournis au peintre par M. Carnot, sénateur, père de M. Sadi Carnot.

Toutefois, il faut faire exception pour le chapeau (on n'a pas pu retrouver le chapeau de M. Carnot). Celui qui a servi de modèle à M. Delanoy lui a été obligeamment prêté par M. Perrin : c'est celui que portait M. Maubant dans *Jean Dacier*.

Le paysagiste Léon Herpin vient de mourir, à l'âge de trente-neuf ans.

Élève de Daubigny et de Busson, il exposait depuis dix ans seulement, après avoir longtemps végété dans un modeste emploi au service de la ville de Paris. Encouragé par ses premiers succès, il avait entrepris, en 1876, une grande toile : le *Pont de Sèvres*, avec le magnifique paysage qui se développe alentour; il obtint la médaille de seconde classe et fut mis hors concours. Il s'adonna définitivement à la peinture et donna en 1878 : *Paris vu du pont des Saints-Pères le soir*, et l'an dernier, en 1879, *Paris vu du Pont-Neuf en 1878*, qui fut acquis par la ville sur la proposition de M. Viollet-le-Duc, et qui est destiné à la décoration de l'Hôtel-de-Ville.

M. Herpin laisse une veuve et un enfant sans fortune. Une vente va être organisée à leur profit; on cite déjà un grand nombre d'adhésions; nous en reparlerons dès que le projet sera arrêté.

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

Baron d'André (A.), ministre plénipotentiaire, grand officier de la Légion d'honneur, né en 1804, mort à Paris, le 23 octobre 1880.

Boucly (Félix), conseiller honoraire à la cour de cassation, commandeur de la Légion d'honneur, né à Paris, le 14 novembre 1797, mort à Sceaux, le 23 octobre 1880.

D'Estienne de Chaussegros, marquis de Lioux (Charles-Louis-Etienne-Edouard), général de brigade en retraite, commandeur de la Légion d'honneur, né en 1802, mort à Noyon, le 28 octobre 1880.

Germer-Durand (E.), conservateur de la bibliothèque de Nîmes, né à Saint-Riquier (Somme) en 1812, mort le 25 octobre 1880.

Gide (Jean-Paul-Guillaume), professeur de droit romain à la faculté de Paris, né à Uzès, le 15 mai 1838, mort à Paris, le 28 octobre 1880.

Guillemin (Alexandre-Marie), peintre, chevalier de la Légion d'honneur, né à Paris, le 15 octobre 1817, mort à Bois-le-Roi, le 25 octobre 1880.

Herpin (Léon), peintre, 2e médaille en 1870, né à Granville en 1841, mort à Paris, le 25 octobre 1880.

L'Allemand peintre autrichien, né le 22 avril 1805, mort le 15 octobre 1880.

Latterer de Lintenburg (François), feld-maréchal autrichien en retraite, mort à Marbourg, le 16 octobre 1880.

Lecœuvre (Henri), général de brigade, commandant l'artillerie à Tarbes, officier de la Légion d'honneur, né le 10 février 1820, mort à Paris, le 3 octobre 1880.

De Schmidt (Hermann), poète bavarois né le 22 avril 1815, mort à Munich, le 15 octobre 1880.

Simons, lieutenant-général belge, né en 1811, mort à Bruxelles, le 22 octobre 1880.

Sinclair (James), pair représentatif d'Ecosse, né le 3 juillet 1893, mort à Constantinople, le 24 octobre 1880.

Vesco (Jean-Nicolas-Eugène), médecin principal de la marine en retraite, fils du doyen des généraux français, officier de la Légion d'honneur, né le 25 octobre 1816, mort à Toulon, le 24 octobre 1880.

BIBLIOGRAPHIE

Royaume de Belgique. Chemins de fer, postes, télégraphes, marine; compte rendu de 1879. — Bruxelles, Gobbaerts, imprimeur du roi, 1880.

Le ministre des travaux publics de Belgique, M. Sainchelette, vient de présenter aux Chambres législatives du royaume le compte rendu des opérations pendant l'année 1879, concernant les chemins de fer, les postes, les télégraphes, la marine.

Ce rapport est des plus intéressants, notamment en ce qui regarde l'exploitation des chemins de fer acquis par l'Etat et de ceux qui sont restés aux mains des compagnies.

Le lecteur peut faire, au moyen de ces documents, des comparaisons de plus d'un genre et fort instructives.

Il ne manque à ce curieux exposé, pour qu'il fournisse l'ensemble général de toutes les voies de communication en Belgique, qu'un compte rendu du trafic des routes de terre et des voies navigables intérieures. Ces données n'ont pu être recueillies en temps utile, mais le ministre fait espérer que l'an prochain il n'en sera pas ainsi, et qu'un rapport complet pourra alors être présenté aux Chambres.

Dans tous les cas, ceux qui se préoccupent de la délicate question de l'exploitation des chemins de fer, qui est aujourd'hui partout à l'ordre du jour, trouveront dans le volume que nous signalons la description du réseau belge et tout ce qui s'applique à la situation des voies et du matériel, à celle des ateliers et des magasins, enfin à la statistique du mouvement et de la recette.

Tout ce qui regarde les tarifs, les améliorations, les innovations, n'a pas été non plus passé sous silence.

Au chapitre de la marine, le mouvement de la navigation dans l'Escaut, pour 1878 et 1879, fournit d'importantes données à ceux que préoccupent le difficile problème de la marine marchande et les progrès de plus en plus frappants du port d'Anvers, qui dispute aujourd'hui la prééminence à notre port du Havre.

L. S.

Aug. Marc, *directeur-gérant*.

Paris, Imprimerie de E. Martinet, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

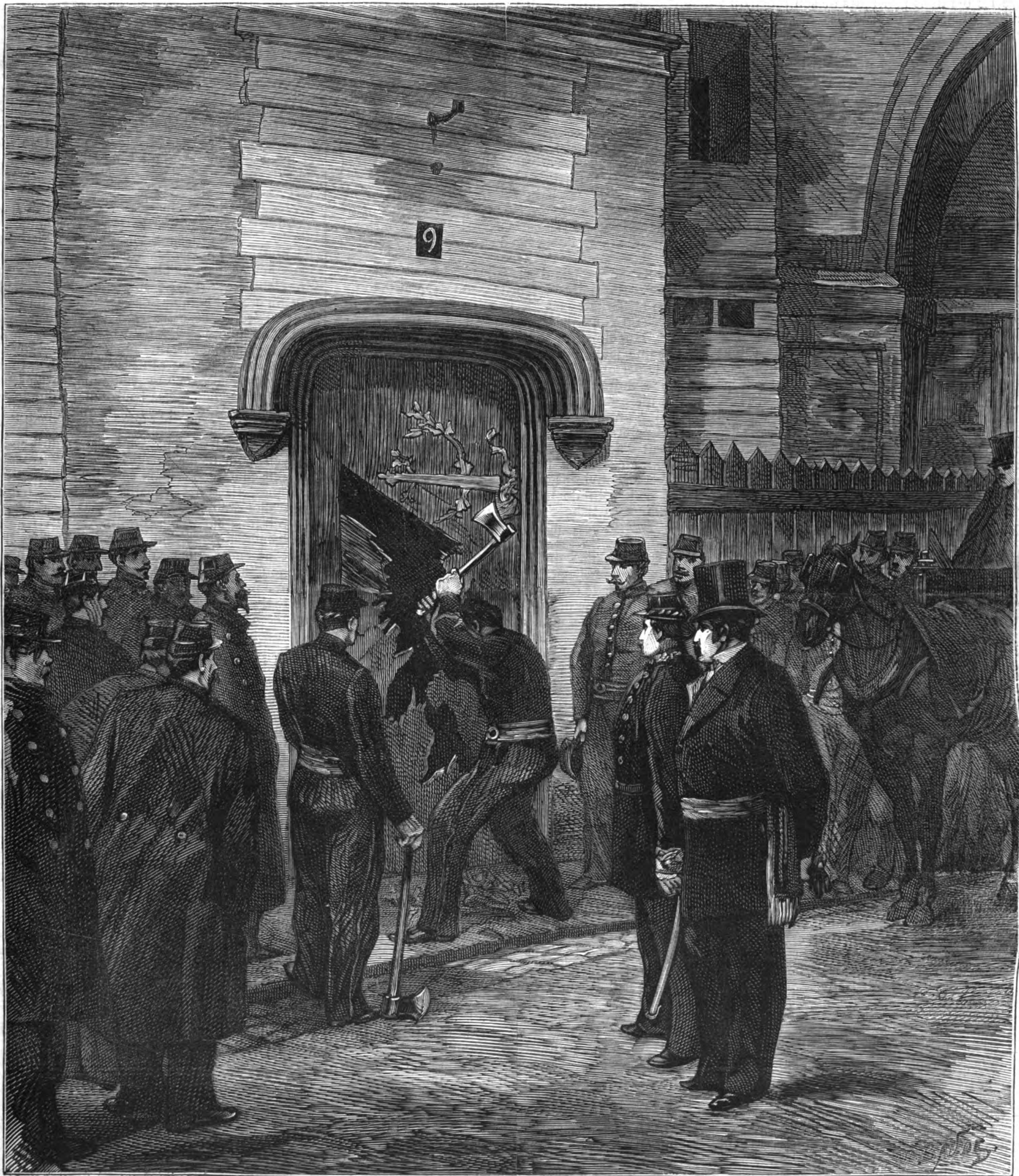
JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNEE. — VOL. LXXVI. — N° 1968
SAMEDI 13 NOVEMBRE 1880
BUREAUX, 13. RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

L'EXECUTION DES DÉCRETS



PARIS : LES POMPIERS ENFONÇANT A COUPS DE HACHE LA PORTE D'ENTRÉE DU COUVENT DES DOMINICAINS, RUE JEAN DE BEAUVAIS

COURRIER DE PARIS

S'il vous plaît, nous ne dirons rien de l'exécution des décrets, d'abord parce que les journaux sont, depuis une semaine, remplis des récits de l'aventure et que le sujet est assez attristant pour qu'on l'évite, ensuite, parce que le Courrier de Paris tient à éviter cette irritante politique, la chose du monde qui nous divise le plus.

L'éviter! Ce n'est pas facile. Elle est partout, à l'heure où nous sommes. Va-t-on dîner en ville? Elle montre le bout de son nez dès le potage et met toutes griffes dehors au dessert. Les bals ont commencé. Je suis persuadé que la politique embrouillera tous les quadrilles. Avant d'inscrire un nom sur son carnet, toute jeune fille tiendra à connaître les opinions politiques de son prochain valseur. Est-il pour ou contre les décrets? Tout le monde ayant été quelque peu préfet depuis dix ans, ou tout au moins sous-préfet, comme on est bachelier! — par convenance ou par contenance — la danseuse devra s'enquérir du régime que le polkeur a servi. Ordre moral ou autre? M. de Broglie ou M. Waddington?

Il s'agit de ne point se tromper et de ne pas dire à un fonctionnaire du 16 Mai :

— Au moins, les préfets actuels sont énergiques!

De même qu'il serait irrévérent de faire cette observation à un préfet de M. Constans :

— A quoi bon s'attaquer à des solitaires qui avaient renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres?

Evidemment, la politique sera la cause de plus d'une de ces erreurs qu'on appelle vulgairement, dans un certain monde et même dans le monde, *un impair*. Elle n'en fait jamais d'autres, la politique.

∽∽ L'aventure, comme nous disions tout à l'heure, a, d'ailleurs, des épisodes souriants. Le siége du couvent des Prémontrés, à Saint-Michel-de-Frigoulet, près de Tarascon, en est un. N'est-ce pas doucement épique, ce campement de soldats du 141e autour des murailles, ces moines assiégés, comptant leurs jours de vivres dans leur couvent inexpugnable et songeant très sérieusement à s'enlever en ballon pour faire la nique aux militaires?

J'avais rêvé d'autres campagnes pour nos troupiers et la guerre aux Prémontrés n'est point la grande guerre. Est-ce que le siège étonnant de Tarascon comptera pour une campagne? Tartarin aurait, dès la première heure, proposé de faire sauter les murailles du couvent avec de la dynamite. Pif! Paf! Ce n'eut pas été difficile. Mais si *un moine n'est pas une raison*, la dynamite n'est pas un argument. N'importe. Ce vaudeville aura fait sourire. Il y a là comme un ressouvenir des fabliaux du moyen âge, des vaudevilles du temps passé et *les Mousquetaires au couvent* et *le Petit Duc* n'ont pas offert de bouffonneries aussi inattendues :

> Je dois vous prévenir, Madame,
> Avec tout le respect qu'il faut,
> Que je vais vous prendre d'assaut...
> Prendre d'assaut!

Mais quand Vauthier chantait cela à la Renaissance, il commandait le régiment de Parthenay et non le 141e de ligne.

Et quand on pense que nous n'en avons point fini avec ces expulsions! Car enfin, il reste encore les congrégations que les facétieux ont appelées les congrégations de *dessert* : les Chartreux, les Bénédictins. Il faudra bien qu'on arrive à elles. On perpétuera ainsi, dans un pays altéré de repos, une agitation parfaitement malsaine et, pour avoir voulu éviter Charybde on tombera dans... Mais, que disais-je donc vraiment, que nous ne parlerions point de ces questions irritantes? Hélas! on y vient — et l'on y revient — malgré soi et ce n'est guère par plaisir. Restons-en là.

Que dit-on de nouveau à Paris?

— Eh bien, les Chambres sont rentrées?

— Je le sais, tout le monde le sait; mais, encore un coup, c'est encore là de la politique et de la plus militante.

— On répète un ballet à l'Opéra...

Voilà du moins qui nous éloigne du Palais-Bourbon, quoique plus d'un gros bonnet du régime actuel sache par cœur le chemin du foyer de la danse. Le ballet nouveau est de M. Coppée, et s'appelle *la Korigane*. Il met en scène tout ce microcosme poétique de la féerie bretonne, les nains qui gardent les trésors de la terre et qui dansent, sous le clair de lune, autour des genets aux fleurs d'or; les lavandières de nuit qui font tordre leurs linges aux passants jusqu'à ce que les bras des malheureux soient tordus eux-mêmes par ces fantastiques blanchisseuses. Emile Souvestre a raconté fort joliment ces légendes dans son *Foyer breton* et M. Coppée les a mises au théâtre. Le korigan est le lutin, le fadet ou le farfadet Armoricain, et la korigane est sa compagne. C'est le korigan ou la korigane qui emmêle, dans l'écurie, les crinières ou les queues des chevaux; qui, dans l'étable, s'en va traire les vaches et boire son lait, avant la fermière. Il s'appelle aussi le gorriket.

Il n'y a plus, d'ailleurs, ni gorrikets ni korigans en Bretagne, et les chemins de fer ont chassé de la lande ce curieux petit monde fantastique. Le poète Brizeux raconte que, lorsque la première locomotive arriva au pays d'Armorique, les paysans lui jetèrent des pierres croyant voir le *démon de feu* prédit par l'ex-chanteur Merlin et qui doit marquer la fin finale de la Bretagne bretonnante.

Eh! bien, s'il n'y a plus de korigans au pays de Brizeux et de Paul Féval, il y en aura cet hiver à l'Opéra, et des koriganes en jupons courts, en souliers roses, trottinant, grignotant des bonbons frappés, et, au lieu de jouer des tours aux voyageurs égarés, faisant, avec beaucoup d'humanité, les doux yeux aux attachés d'ambassade. On s'imagine Mme Cardinal s'écriant glorieusement :

— Dans le prochain ballet, mon enfant représente une fée qui garde des pierreries, vous ne devineriez pas où? dans la terre! J'espère bien que ça lui donnera l'occasion d'en garder pour elle!

∽∽ Il y a eu, dans la société parisienne, des mariages qui intéressent le public. Où ai-je lu que que M. Ernest Hébert, l'ancien directeur de notre école de Rome, épousait Mlle Hahnemann? C'est Mlle Hugelmann qu'il fallait dire. Mlle Hugelmann est une jeune étrangère, charmante, que le talent et la personne du peintre des brunes filles d'Italie ont séduite. Blonde, elle ressemble peut-être à la dernière œuvre du peintre, à cette *Béatrix*, idéale qui se profile sur fond d'or, comme une florentine des peintres primitifs, et que M. le baron Seillière vient d'acquérir pour sa galerie.

M. Hébert n'a point voulu se marier à Paris. C'est aux environs de Grenoble, à la Tranche, dans le petit coin de terre où il est né, qu'il est allé s'unir à sa fiancée et cela devant cette *Vierge de la Délivrance*, poétique, pensive, douloureuse, portant entre ses bras un *bambino* aux grands yeux de velours, qu'il a peint, il y a quelques années, exposé chez Goupil et donné, cadeau royal, à la chapelle de son village.

Il y a là une poésie véritable. Cet artiste, incliné devant l'œuvre qu'il a créée, amenant devant la *Vierge* dont il entrevit l'image, au lendemain de l'invasion, cette jeune fille qui, désormais, partagera sa vie, me font penser à ces maîtres d'autrefois qui mettaient d'accord leur existence quotidienne et leur rêve, le réel et l'idéal. Ceux-là, étaient des heureux et des sages.

On va élever dans la forêt de Fontainebleau, un monument à Millet, le peintre, et à Théodore Rousseau. Ils n'ont pas réalisé leur songes comme Hébert. Ils ont vécu d'une vie plus rude. La famille de Millet, prépare depuis assez longtemps, un livre sur l'existence et l'œuvre de ce grand simple. J'aime mieux, pour la mémoire d'un homme, un livre qu'une statue. D'autant plus qu'il y en a trop décidément. Trop de fleurs! disait Calchas. Trop de socles! dirons-nous. On va trop loin dans la *statuomanie*. Qu'Alexandre Dumas ait sa statue, rien de plus juste. Ce fut un prodigieux créateur, que cet improvisateur admirable. Les fruits secs lui ont reproché sa quantité de fruits mûrs. Il s'en moquait bien! Voilà une statue méritée. Mais Ricard!

— Quel Ricard? Le peintre? Le poète du pinceau qui a signé ce portrait de Paul de Musset qu'on vient d'accrocher au Luxembourg!

— Non, Ricard, le ministre. Un ministre par hasard, nommé ministre parcequ'il n'avait pas été élu député, brave homme, éloquent, corpulent, intelligent, mais grand homme, même à Niort, mais fait pour le marbre ou le bronze, non pas!

Et, tandis que Niort, veut élever une statue à Ricard, Lyon tient à planter, sur une de ses places publiques, la statue de Pierre Dupont.

Encore un brave homme, Pierre Dupont, et de plus, un poète rural, d'une puissance rare, un Troyon en vers, chantant les *Bœufs et les Prés*, et l'*Atelier et l'Enclume*, entrant dans la forge de Vulcain en sortant de l'idylle de Virgile, mais digne d'une statue sur l'*Agora*? « C'est là la question! » comme dit Hamlet.

Je sais, d'ailleurs, de Pierre Dupont, un véritable trait de poète, de poète errant et pauvre.

Il était jeune, il se débattait à Paris, donnant des leçons de français à *un franc* le cachet; il avait soif de gloire et, pis que cela, faim de pain quotidien. Il alla trouver Victor Hugo, place Royale. Victor Hugo n'était pas chez lui. Pierre Dupont prit un crayon et, sur la carte qu'il laissa, il mit ces vers, improvisés dans l'antichambre :

> Si tu voyais une anémone
> Languissante et près de périr,
> Te demander, comme une aumône,
> Une goutte d'eau pour fleurir;
>
> Si tu voyais une hirondelle,
> Un jour d'hiver, te supplier;
> A ta vitre battre de l'aile,
> Demander place à ton foyer;
>
> L'hirondelle aurait sa retraite,
> L'anémone, sa goutte d'eau :
> Pour toi, que ne suis-je, ô poète!
> Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau!

Ces vers sont émouvants, ils touchèrent le poète à qui ils étaient adressés. Ils méritaient un remerciement et mieux qu'un remerciement. Mais valent-ils une statue?

∽∽ Je parlais de mariages; c'est mercredi, à la Trinité, que M. Paul Lagarde a épousé Mlle Samary (de la Comédie-Française). Mariage artistique. La loi a essuyé les larmes, un moment versées par la jeune comédienne, plus habituée au rire perlé du Conservatoire. Le mariage, a dit Gavarni, c'est la croix d'honneur des actrices. Voilà Mlle Samary décorée, et cette très-agréable comédienne, qui était une fort honnête fille, n'en jouera pas moins gaiement Dorine pour être devenue une honnête femme. Les comédiens, eux, continuent à n'être point décorés. On avait annoncé que le ruban rouge irait se nouer à la boutonnière du doyen de la Comédie, M. Got : ce n'était qu'un *on dit*, il n'y avait là rien de vrai.

Les comédiens font cependant tout ce qu'ils peuvent pour n'être plus pris pour des comédiens. Ils sont conférenciers, ils sont professeurs, ils sont critiques, ils sont écrivains. M. Coquelin aîné a, l'autre jour, analysé le *Misanthrope* avec beaucoup d'esprit, de goût et de succès. Mais il résulte de leur généreuse ambition à tous qu'ils professent sur la scène encore plus qu'ils ne jouent; ils exercent une fonction plus qu'ils ne servent un art; ils officient. Je ne dis pas cela pour M. Coquelin, le plus alerte des acteurs, mais c'est le défaut général de nos comédiens; ils ne consentent plus à passer gaiement à travers la vie, comme ces grands bohêmes d'autrefois, ces éperdus de l'art qui jetaient leur existence follement aux quatre vents du ciel, n'avaient pas le sou mais avaient de la verve, et se gardaient bien de croire surtout à la gravité de leur sacerdoce.

O grand cabotin de génie qui t'appelas Frédérick Lemaître, où es-tu? Il faudrait un peu de ta fantaisie et de l'échevèlement de ta vie à cette génération bien rangée, mondaine et érudite qui t'a succédé sur les planches! Ce n'est pas toi qui eusses fait de l'avant-scène une chaire; bien plutôt tu lui aurais donné des aspects de tonneau défoncé! J'aimais mieux cela, don César. Il y avait encore du caprice dans ta folie; il n'y aura bientôt plus que du calcul dans leur sagesse. Gusman d'Alfarache et Lazarille de Tormes sont devenus des quakers.

∽∽ Avec Novembre, les réceptions vont recommencer. Nous aurons, paraît-il, avant peu une soirée au Palais-Bourbon, chez le président de la Chambre. Soirée ouverte, comme on dit; entre qui veut, à l'américaine.

Un Français, voyageant en Amérique, prend un cab et fait une visite le soir.

— Monsieur, lui dit le cocher, sera-t-il longtemps?

— Pourquoi? demande mon Français.

— Parce que je voudrais savoir si j'ai le temps d'aller un moment à la réception de la *Maison Blanche* serrer la main du président.

C'était alors Lincoln.

Nous en viendrons là dans le plus monarchiste ou le plus fétichiste des pays. Mais à côté de ces fêtes démocratiques nous allons avoir des cérémonies *triées*, une réception académique, par exemple, celle de l'auteur de *Monsieur Perrichon*.

C'est M. John Lemoinne qui répondra à M. Eugène Labiche. Ils sont déjà d'un même *dîner*, d'un dîner mensuel, et les voilà de la même Académie. Ce fut un peu à ce dîner que M. John Lemoinne décida Labiche à se présenter pour le fauteuil de M. de Sacy (ne lisez point de Saulcy, le savant antiquaire qui vient de mourir).

Labiche hésitait à poser sa candidature.

Au moment de prendre la chaise restée libre à côté de Labiche :

— Non, dit fort aimablement M. Lemoinne, puisque vous ne voulez pas vous asseoir à côté de moi là-bas, je ne veux pas m'asseoir à côté de vous ici.

— Alors vous y tenez!

— Oui... Prenez le fauteuil, je prendrai votre chaise.

Qui fut dit fut fait. Le plus piquant c'est que M. Lemoinne devait *recevoir* M. Labiche, comme M. le duc d'Aumale recevra M. Rousse, mais plus tard.

Il paraît aussi que les *soirées littéraires* vont devenir tout à fait de mode; on tient, un peu partout, à *fonder* des salons, à avoir son poète qui lira une pièce inédite, comme M. Deroulède son drame hébreu, ou un voyageur qui raconte ses impressions, comme M. Gaston Bérardi son excursion au Japon. Un salon! avoir un salon! Tentation folle qui trotte par la tête de plus d'une mondaine; salon politique ou salon littéraire, peu importe, mais salon; salon dont les reporters parlent; salon dont on fasse la chronique; salon envié, coté, fréquenté. Le mot des femmes d'aujourd'hui est : *Guerre aux cercles!* et : *Vivent les salons!*

Tout salon doit avoir son homme politique spécial, son poète accrédité, son romancier choisi, son peintre assermenté, son musicien préféré, son instrumentiste en renom. Un littérateur qui fréquente plusieurs salons n'est pas coté; un poète sacré grand homme, au boulevard Haussmann, est déclaré absurde au quai Voltaire; un peintre *inventé* faubourg Saint-Honoré est *démodé* rue de la Chaussée-d'Antin, et réciproquement. Ces gloires de salons craignent le grand air et la foule; elles ressemblent à ces personnes de santé faible qui ont besoin de s'emmitoufler pour sortir. Au-dessus des renommées de salons il y a les gloires populaires; mais quand on n'a pas le grand théâtre, c'est déjà beaucoup d'avoir le coin du feu, et c'est la cheminée et le thé qui rendront les salons éternels.

C'est dans un salon que j'ai entendu ce joli mot d'enfant, qu'on envoyait dormir en lui disant :

— N'oublie pas ta prière!

— Non, maman, et même, comme j'ai assez demandé notre pain quotidien, je demanderai notre raisin quotidien; dis, veux-tu?

ALTER.

NOS GRAVURES

L'EXÉCUTION DES DÉCRETS DE MARS.

Moins celles des Trappistes et des Chartreux, — les plus nombreuses, il est vrai, — toutes les congrégations religieuses non autorisées sont aujourd'hui dispersées. C'est le 5 novembre qu'ont eu lieu les expulsions à Paris. Il y avait dans cette ville onze congrégations : les Capucins de la rue de la Santé, les Dominicains de la rue Jean-de-Beauvais, ceux de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, les Maristes de la rue de Vaugirard, les Cordeliers-Minimes de la rue de Romainville, les Oblats de Marie de la rue de Saint-Pétersbourg, les Pères du Sacré-Cœur de la rue de Picpus, les Rédemptoristes du boulevard Ménilmontant, les Franciscains de la rue des Fourneaux, les Augustins de l'Assomption de la rue François Ier, enfin les Prêtres de Notre-Dame de Sion.

Les expulsions ont commencé à la même heure, — six heures du matin, — dans ces onze établissements religieux. Les dernières mesures avaient été arrêtées la veille entre le ministre de l'intérieur et le préfet de police. A minuit, des lettres de convocation avaient été portées, par ordre de ce dernier, à vingt-deux commissaires de police et à leurs secrétaires, qui, trois heures plus tard, se trouvaient réunis dans le cabinet du préfet. M. Andrieux leur avait alors remis des arrêtés pour la dissolution des congrégations et la fermeture des chapelles, leur recommandant d'agir avec promptitude et résolution, afin de ne pas laisser aux rassemblements le temps de se produire. Pendant ce temps, M. Caubet recevait les officiers de paix, auxquels il donnait ses instructions, et les agents de la police municipale portaient aux diverses casernes de pompiers les ordres du colonel, afin de tenir à la disposition des commissaires de police les hommes et les instruments nécessaires pour assurer la prompte ouverture des portes; puis chacun s'était mis en route, et, comme nous l'avons dit, à six heures précises du matin, commissaires, officiers de paix, agents et pompiers arrivaient devant les onze établissements de congréganistes non autorisés mentionnés plus haut.

La scène a été partout la même. Il nous suffira donc de dire et de montrer ce qui s'est fait chez les Dominicains et chez les Capucins pour donner une idée exacte de la façon dont les choses se sont passées ailleurs. Dans les onze maisons, il a fallu forcer la porte d'entrée, ce qui regardait les sapeurs-pompiers, comme on le voit dans notre dessin de la première page. La porte qu'ils sont en train d'enfoncer est celle du couvent des Dominicains de la rue Jean-de-Beauvais, où il y avait vingt-quatre religieux. Ordre d'agir leur avait été donné par les commissaires, après plusieurs sommations d'ouvrir restées infructueuses. Pendant qu'ils attaquaient la porte, toutes les sonneries électriques de l'établissement se faisaient entendre et les cloches sonnaient à toute volée. C'était le signal convenu pour annoncer l'attaque aux religieux ainsi qu'aux laïques qui s'étaient joints à eux pour les assister en cette circonstance. La porte résista quelques minutes; mais enfin une brèche ayant été pratiquée dans les panneaux, un sapeur passa par l'ouverture et renversa à l'intérieur tous les obstacles qui y avaient été accumulés.

Au couvent des Capucins de la rue de la Santé, l'effraction de la porte a été précédée d'une scène inattendue et assez émouvante qui s'est passée dans la chapelle. Lorsque le commissaire s'y présenta, la messe était commencée. Il attendit qu'elle fut finie pour donner ordre de sortir aux personnes qui y avaient assisté. Refus d'obéir de la part de ces personnes. Les femmes, entonnant l'*Ave maris stella*, tandis que les Capucins chantaient le *Tantum ergo*, se cramponnaient aux grilles du chœur, pour résister aux agents qui s'efforçaient de les entraîner, et qui finirent par avoir raison de leur résistance désespérée.

Cela fait, le commissaire alla frapper à la porte du couvent, située dans la même cour que celle de la chapelle.

— Qui êtes-vous? lui cria le supérieur, qui attendait dans le parloir avec un certain nombre de laïques.

— Je suis commissaire de police.

— Et moi je suis électeur au treizième arrondissement; voici ma carte; je me nomme Jacques Berger, et je suis propriétaire de cet immeuble. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Je suis M. Clément, commissaire aux délégations judiciaires de la ville de Paris. Au nom de la loi, ouvrez!

— Etes-vous nanti d'une commission rogatoire en règle d'un juge d'instruction ou du procureur de la République ?

— Je viens exécuter les décrets du 29 mars, et je vous somme d'ouvrir, au nom de la loi.

— Au nom de la liberté des citoyens français, en ma double qualité d'électeur et de supérieur de cette communauté, je me refuse absolument, en mon âme et conscience, à vous laisser pénétrer dans ma demeure.

— Je viens aussi pour fermer votre chapelle.

— Je suis prêt à vous laisser fermer les portes extérieures de la chapelle de ce couvent; mais quant à celles qui communiquent avec le cloître, dont je suis le chef et dont je suis responsable envers mes supérieurs, il est de mon devoir de m'y refuser absolument. Je suis d'ailleurs dans mon droit, car je suis chez moi et j'entends exercer librement mes droits de citoyen libre.

— Oui ou non, voulez-vous ouvrir?

— Encore une fois, êtes-vous muni d'une commission rogatoire?

— Je suis porteur d'un arrêté de M. le préfet de police. Voulez-vous me le laisser exécuter?

— Non.

— Voulez-vous m'ouvrir la porte ?

— Non.

La porte fut donc forcée, comme celle des Dominicains, et le commissaire, ayant pénétré dans le couvent, y trouva, entouré de laïques venus pour lui servir de témoins et lui prêter aide et secours, le Père supérieur, qui l'excommunia, tandis que ses amis protestaient énergiquement, violemment, si violemment même que le commissaire crut devoir les faire tous arrêter et conduire à la prison de la Santé, le Père supérieur comme les autres. Un de nos dessins représente la scène. Le moment choisi par notre dessinateur est celui où, sur l'ordre du commissaire, les agents s'avancent pour mettre la main sur le religieux. Puis vint le siège des cellules, chaque porte enfoncée à coups de hache l'une après l'autre, les religieux un à un rassemblés dans le parloir, finalement mis dans des voitures que des agents avaient été chercher. Cependant sur le boulevard de Port-Royal, en face la rue de la Santé, un grand nombre de personnes stationnaient, parmi lesquelles beaucoup de femmes très exaltées. Un bouquet à la main, elles attendaient la sortie des religieux pour le leur jeter. Elles criaient : Vivent les Capucins! Elles devaient être déçues. Les voitures qui emportaient les Pères prirent par la rue Méchain. Plus heureuses furent les femmes qui attendaient les Maristes de la rue de Vaugirard, les Franciscains de la rue des Fourneaux, les Oblats : elles purent, elles, du moins, jeter des fleurs sur leur passage.

Deux jours après ces événements, le monastère des Prémontrés de Saint-Michel-de-Frigoulet, ordre reformé de chanoines réguliers de Saint-Augustin, etait emporté d'assaut, après un siège de quatre jours. Vous lisez bien : un siège. Une petite armée, mais une armée, avait été envoyée contre ce couvent, une forteresse, à vrai dire, avec enceinte crénelée, juchée au haut d'une montagne, tout près de Tarascon, dans le département des Bouches-du-Rhône. Il y avait là de la cavalerie, de l'infanterie, toute une brigade commandée par le général Guyon-Vernier. La place avait été étroitement bloquée : trois lignes d'investissement, ni plus ni moins; on pouvait sortir du couvent mais on n'y pouvait plus rentrer. Quelques personnes avaient profité de la facilité, d'autres avaient été renvoyées, les femmes entre autres, comme bouches inutiles. Néanmoins le couvent regorgeait encore de laïques qui passaient le temps comme ils pouvaient, chantant des cantiques, imprimant des bulletins de ce siège invraisemblable, fabricant des ballons qu'ils lançaient ensuite. Cependant le froid était vif dans la montagne, et le soldat était loin d'y avoir toutes ses aises. Est-ce la raison qui a fait brusquer le dénouement, ou bien est-ce le ridicule qu'on a craint, non sans raison? Nous ne savons. Toujours est-il qu'après avoir paru vouloir prendre les assiégés par la famine, tout à coup on a changé d'idée et l'on s'est décidé à les enlever de vive force, ce qui a été exécuté, en effet, et lestement, le 8 au matin, au son du tocsin, avec force cris et portes brisées, mais sans la moindre effusion de sang, fort heureusement.

LA « CHARLOTTE CORDAY », DE PONSARD, A L'ODÉON

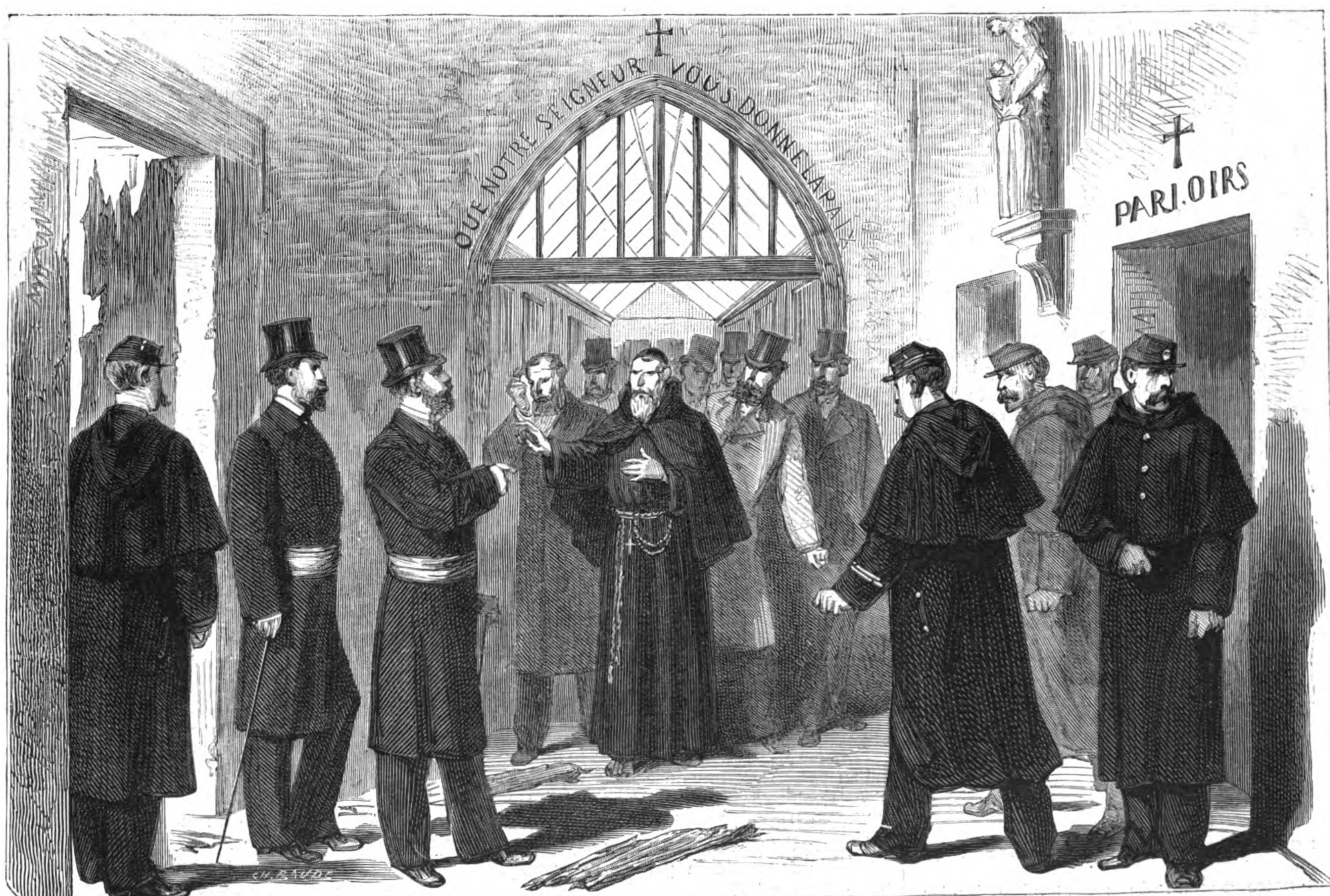
Nous avons donné, dans notre gravure, les principales scènes de *Charlotte Corday*. A droite, la scène par laquelle s'ouvre le premier acte du drame: Mme Roland a ouvert son salon aux Girondins; le souper est terminé. Les conversations entre Vergniaud, Barbaroux, Buzot, ont cessé. Un homme se présente dans cette réunion où on ne l'attend guère : c'est Danton, qui vient demander la paix aux Girondins et qui leur tend la main pour gage d'une réconciliation qui doit sauver la patrie. Les conseils de Siéyès ne sont pas écoutés, et malgré la démarche de Danton, malgré ses prières même, Barbaroux refuse de serrer cette main qui a poussé la populace aux assassinats de Septembre. Le dessin de gauche nous représente l'intérieur de la maison de Charlotte à Caen. Mlle de Corday a rencontré les Girondins cherchant un asile. Son esprit est troublé par le danger qui entourait ces généreux citoyens. Les nouvelles reçues de Paris sont de plus en plus mauvaises. La Commune est victorieuse; Marat triomphe. Qui pourra débarrasser la patrie de ce monstre? Une pensée vient à l'esprit de Charlotte, pensée qu'elle repousse comme un crime. C'est ensuite dans la grande salle de la municipalité de Caen, Barbaroux, qui ne peut saisir le plan qu'a conçu Charlotte et dont la parole excite de plus en plus l'âme de la jeune fille en lui racontant les horreurs de la Convention et les crimes de Marat. Nous ne pouvions oublier la scène célèbre de Triumvirat, dans laquelle Robespierre, Danton et Marat dis-

L'EXECUTION DES DECRETS

PARIS : LES GARDIENS DE LA PAIX FAISANT ÉVACUER LA CHAPELLE DU COUVENT DES CAPUCINS, RUE DE LA SANTÉ

L'EXÉCUTION DES DÉCRETS

PARIS : ASPECT D'UNE DES CELLULES DU COUVENT DES CAPUCINS, APRÈS L'EXPULSION DES RELIGIEUX



ARRESTATION DU SUPÉRIEUR DU COUVENT DES CAPUCINS

cutent leurs projets : Robespierre froid, Danton fougueux, Marat couvert de sa houpelande et coiffé d'un mouchoir, demandant en énergumène la tête des aristocrates. La mort de Marat, frappé dans sa baignoire par Charlotte Corday, occupe le centre et fait le sujet principal du dessin.

LE MONUMENT DE MENTANA

Le 3 novembre dernier, la ville de Milan a inauguré en grande pompe le monument élevé à la mémoire des garibaldiens tués à la bataille de Mentana. Le général Garibaldi, sa famille et plusieurs journalistes français, assistaient à la cérémonie.

Rappelons les faits.

Une première fois déjà, le général, jaloux de compléter l'unité italienne par la conquête de Rome, avait été, en 1862, battu par le colonel Pallavicini à Aspromonte, blessé d'une balle au pied et réduit à se rendre. Il n'avait pas renoncé pour cela à son dessein. En effet, cinq ans plus tard, en 1867, il quittait l'île de Capréra pour renouveler sa tentative, en dépit de la réserve forcée du gouvernement italien, et, le 26 octobre, après avoir fait essuyer un échec aux troupes du pape à Monte-Rotondo, il se dirigeait sur Rome. Mais, le 4 novembre, il fut, à son tour, complétement battu par les troupes pontificales, renforcées par une partie du corps expéditionnaire français. Arrêté à Figline, à la suite de cette défaite, et conduit d'abord au fort Varignano, près de la Spezzia, il fut, quelques jours après, renvoyé purement et simplement, à Capréra, le ministère italien ne se souciant pas d'instruire un procès à la suite duquel le général ne pouvait manquer d'être frappé d'une condamnation qu'eût aussitôt réprouvée l'opinion publique.

En même temps qu'il est un hommage aux morts de Mentana, *ai caduti di Mentana*, le monument qui vient d'être inauguré à Milan sur la place Santa Marta est donc la synthèse des aspirations, de l'attente, plus d'une fois déçue mais finalement récompensée par le succès, de toute une nation éprise de son unité. Trois bas-reliefs ornent son piédestal, dont deux latéraux en bronze, représentant l'un les volontaires garibaldiens prêts à engager le combat à Monte-Rotondo, l'autre un de ces mêmes volontaires le soir de la bataille de Mentana, pensif, attristé à la pensée que le prix qu'il ambitionnait, c'est-à-dire Rome, vient de lui échapper. Le troisième bas-relief, en marbre, représente la louve symbolique avec ses deux jumeaux. Ce dernier est placé au front du piédestal, dont la quatrième face est occupée par plusieurs inscriptions : « Conduits par Garibaldi, désespérant de vaincre et heureux d'une mort féconde, ils sont tombés avec sérénité en combattant... » Et : « Quelle victoire immortelle que cette obscure défaite ! » Et encore : « En suivant une route ensanglantée, l'Italie a rencontré sa Rome. » Au-dessous : « La démocratie italienne, XIII[e] anniversaire, 11 novembre 1880. » Sur ce piédestal, auquel on arrive par cinq gradins de granit, se dresse une statue de l'Italie, haute de quatre mètres et demi, grave, solennelle, martiale; d'une main elle presse contre elle une épée; le bras étendu, elle tient dans l'autre main une couronne qu'elle semble offrir à ses enfants, qui ont fait pour elle le sacrifice de leur vie. Monument très bien composé, simple, d'un grand aspect et en même temps ne manquant pas d'élégance. Sa hauteur totale est de dix mètres cinquante centimètres et sa hauteur de huit mètres.

L'auteur, M. Luiggi Belli, est un jeune artiste de Turin, fils d'un peintre. Italien par son père, il est aussi Français par sa mère, qui était de Clermont-Ferrand, où M. Belli passa les premières années de sa jeunesse et fit ses premières études artistiques. De retour à Turin, il y suivit les cours de l'Académie des Beaux-Arts de 1866 à 1872. En 1874, il remporta le premier prix au concours ouvert pour le monument de Mentana, mais ce ne fut qu'en 1876 qu'il fut définitivement chargé de l'exécuter. Depuis lors, ce jeune artiste d'avenir a remporté de nouveaux succès dans d'autres concours; ainsi, pour les monuments à élever au roi Victor-Emmanuel à Turin et à Milan, il a obtenu dans la première ville une mention honorable, et un deuxième prix dans la seconde.

LE CHEMIN DE FER DE L'ASIE CENTRALE

Dans notre numéro du 4 septembre dernier, nous avons publié les portraits des membres de la commission russe, envoyée pour étudier le tracé du chemin de fer de l'Asie centrale, ainsi qu'un article sur les travaux de cette commission. A ce propos, S. A. I. le grand duc Nicolas de Russie nous fait l'honneur de nous adresser une lettre dans laquelle, après avoir constaté l'exactitude de nos renseignements et la ressemblance de nos portraits, il nous signale que trois de ces portraits ne portent pas le nom véritable du personnage qu'ils représentent, mais celui du personnage voisin, son collègue. Cette confusion s'est sans doute produite, sous presse, pendant le travail de la mise en train. Pour la faire disparaître, il nous suffira de placer, comme nous le faisons plus bas, les noms des membres de la commission russe dans l'ordre où sont les portraits dans notre numéro de septembre. De cette façon, en se reportant à ce numéro et en appliquant à chaque portrait le nom qui occupe cidessous la même place que lui, on sera certain de lui donner son véritable nom. Voici ces noms placés dans l'ordre que nous venons d'indiquer :

M. Peltzame, zoologiste. — M. Karazine, peintre, aquarelliste.

Le grand duc Nicolas de Russie, chef de l'expédition.

M. Sorokine, prof. de botanique. — M. Mouschketoff, géologue.

M. Sokolovsky, ingénieur. — M. Simakoff, peintre d'ornements.

M. Zouboff, marin.

LE PRESBYTÈRE

NOUVELLE

Il y avait six mois que je promettais à Jacques Lauriau d'aller le voir. Jacques était mon ami d'enfance. Nous étions Bretons tous les deux, et pendant les premières années de notre vie nous ne nous étions guère quittés.

A la sortie du collège, je le perdis de vue. J'entrai à Saint-Cyr, et lorsque j'en sortis, avec mes épaulettes, je ne savais absolument ce qu'était devenu Jacques.

Je fus expédié au régiment de dragons en garnison à C..., et j'y menais la vie monotone et paisible qu'il est difficile d'éviter en province. Un beau jour, je reçus une lettre signée : Lauriau.

Tous les bons souvenirs d'enfance me revinrent en mémoire.

Le brave garçon me disait qu'il ne m'avait pas oublié, qu'il avait appris ma nomination à C..., que lui-même résidait à L...-sur-Mer, à dix kilomètres de là, et qu'il serait bien heureux de me voir et de causer. Je répondis que j'irais à L...-sur-Mer prochainement; mais un enchevêtrement de circonstances m'empêcha de tenir ma promesse.

Ce ne fut que longtemps après que j'y songeai de nouveau.

L'automne commençait; il faisait un temps charmant pour entreprendre une promenade.

Donc, dans le courant d'une après-midi radieuse, je fis seller mon cheval et je partis. Moins d'une heure après, au haut d'une côte interminable, sous les chauds rayons du soleil sur son déclin, je découvrais la mer, s'étendant à perte de vue. Des collines aux pentes verdoyantes tournaient, en forme d'anse, jusqu'à l'embouchure de la Seine; au delà, la pointe du Havre apparaissait, claire et reflétant les lueurs du couchant. C'était un charmant spectacle. De petites voiles blanches mouchetaient l'azur de l'immense nappe d'eau.

Deux kilomètres me séparaient encore de L..., dont un paysan me montra l'église avec sa vieille tour.

Lorsque j'entrai dans le village, je mis mon cheval au pas. Alors une idée me vint, à laquelle je n'avais point encore songé. Pourquoi Jacques Lauriau était-il à L...? Qu'y faisait-il? Comment, lui, le Breton, l'enfant des landes sauvages, était-il venu s'échouer dans ce coin paisible et prosaïque de la basse Normandie?

— Il y possède sans doute quelque terre, pensai-je.

Et, sans plus m'inquiéter, je ne songeais qu'à la surprise que j'allais faire à ce brave garçon. Au bout d'une étroite ruelle, une échappée bleue m'indiqua que j'étais près de la grève. En deux temps de galop je l'atteignis.

La saison était finie. On se trouvait aux premiers jours d'octobre. Plus de baigneurs, plus de mouvement. Lentement les flots se retiraient, découvrant de longs tapis de sable humide; des oiseaux de mer en profitaient pour s'y abattre; de grandes mouettes s'y promenaient d'un pas grave et mesuré, laissant à peine une empreinte sur la place où elles s'étaient posées.

Les maisons qui bordaient la plage étaient toutes fermées; un silence solennel régnait de toutes parts.

Je me sentis pris d'une vague tristesse et j'allais rebrousser chemin, pour regagner le centre du village, lorsque j'avisai, à deux cents pas, une silhouette noire se profilant en vigueur dans la solitude du paysage. Je me dirigeai de ce côté, et je ne tardai pas à distinguer un prêtre, marchant lentement, tout en lisant son bréviaire.

— Le curé de L..., pensai-je. C'est tout justement mon affaire; il va me donner tous les renseignements voulus sur mon ami Lauriau.

J'approchais et j'arrivais tout auprès du promeneur, quand il leva la tête. Il me regarda d'abord distraitement, puis son regard devint fixe; enfin une exclamation lui échappa. Il ferma vivement son livre et, les mains tendues vers moi :

— Philippe! cria-t-il.

C'était Jacques Lauriau.

Je sautai à terre et me jetai à son cou; puis sans tarder je me mis à le questionner.

— Nous serons plus à l'aise au presbytère pour causer, me dit-il. Viens...

Nous ne tardâmes pas à arriver devant une petite maison, à quelques pas de l'église. Les murs étaient tapissés de rosiers; une croix de fer surmontait la porte. Jacques sonna; un pas se fit entendre et une vieille femme, coiffée d'un bonnet de coton, vint nous ouvrir en grognant.

— Annonciade, fit le curé, voici un convive que je vous amène. Y a-t-il quelque chose de bon dans le garde-manger?

La vieille me considéra des pieds à la tête, puis, d'un ton bourru :

— Vous êtes bien toujours le même, monsieur le curé, avec votre manie de ne pas prévenir, répondit-elle. Enfin, nous ferons ce que nous pourrons, et si monsieur n'est pas content, ce sera votre faute et non la mienne.

Et elle s'éloigna.

— Qui se douterait que c'est une perle? dit le curé. Ah! j'oubliais... Et ton cheval? Nous allons être obligés de nous en occuper nous-mêmes. J'ai au fond du jardin un hangar où il ne sera pas mal.

Nous nous dirigeâmes de ce côté.

Il avait l'aspect d'un petit cimetière, ce pauvre jardin : parterres réguliers, bordures de buis, quelques cyprès, un figuier et beaucoup de légumes.

Nous casâmes ma monture tant bien que mal, après quoi nous revînmes vers la maison.

Jacques me fit entrer dans une salle basse, qui servait à la fois de parloir, de salon et de réfectoire

Murs blanchis à la chaux, tableaux religieux comme on en voit dans les communautés : le vrai portrait de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une *Mater Dolorosa* avec sept poignards dans le cœur; plus loin le portrait de l'évêque du diocèse. Quelques chaises de paille et une table de bois peint formaient tout l'ameublement de cette salle.

Tout cela était froid, attristant. Je me sentais gagné par une pénible impression; mais je m'efforçai de réagir, et, en attendant l'heure du souper, j'entamai la conversation.

— Me diras-tu enfin comment je te retrouve ici, mon cher Lauriau, dis-je. Quand donc la vocation t'est-elle venue? Au collège, tu montrais, il me semble, de tout autres inclinations. Tes projets d'avenir étaient tracés : tu voulais te marier, et, si j'ai bonne mémoire...

Le curé pâlit légèrement, et, sans me laisser achever :

— Ne parlons pas de cela, je t'en prie. Pourquoi

revenir vers le passé! Les souvenirs sont toujours douloureux; et à quoi servent-ils?

— Je t'en prie, conte-moi ton histoire.

— Cela ne t'amusera pas beaucoup; mais, tu le veux, soit. Aussi bien, ce ne sera pas long.

Oui! quand tu m'as connu, autrefois, j'avais arrêté mon programme.. J'avais arrangé ma vie. Peu de temps après ma sortie du collège, je perdis ma mère, que j'adorais, et je restai seul, avec une sœur plus jeune que moi de quelques années. Cette enfant devenait désormais tout l'intérêt de ma vie. Je me devais à elle. Il fallait la protéger, lui préparer l'existence. Il y avait là un doux devoir qui me passionnait au point de me faire oublier un peu le poids de mon chagrin.

Ma sœur et moi, nous portâmes longtemps le deuil. Deux ans s'écoulèrent. Tout à coup, je vis cette sœur aimée dépérir. Elle était atteinte d'une maladie de langueur.

Je lui prodiguai tous les soins. Ils furent inutiles. Je la perdis. Cette seconde épreuve fut écrasante. Lorsque je revins du cimetière, et que je rentrai dans la maison, à jamais vide, un sentiment d'angoisse poignante me serra le cœur. Mon premier mouvement fut de fuir ce terrible isolement. Je sortis en hâte, et je gagnai l'église la plus voisine. Il faisait un jour sombre d'hiver. Une pluie serrée tombait. Tout avait un aspect désolé. Tout pleurait. Je me cachai dans une chapelle obscure, et je me mis à sangloter. Tout ce que j'avais de larmes y passa. Combien de temps je restai là, je ne saurais le dire. Le fait est, que peu, à peu, un engourdissement et une lassitude indicibles s'emparèrent de moi. Je succombai au sommeil. J'eus alors un rêve étrange.

Je me sentais emporté loin de la terre, loin des brumes et des ténèbres... et je m'élevais, je montais à travers l'espace, les yeux fixés vers un immense nimbe de clarté. Une voix s'éleva alors dans cet infini solitaire.

« — Viens à moi! Viens, disait la voix; je te consolerai. Viens! je te soulagerai, et j'allégerai ton fardeau. »

Puis deux formes vagues et gracieuses semblèrent venir à moi. Je crus reconnaître mes mortes aimées. Du geste, elles m'invitaient à les rejoindre. Je me sentais léger, joyeux. Un sentiment de calme profond me pénétrait. Je tendis les bras vers les chers fantômes, et, tandis que la voix continuait à m'appeler :

« — Je viens, m'écriai-je. Me voici! »

Et aussitôt je me réveillai. La nuit était venue depuis longtemps. L'église était déserte. Une lampe vacillante brillait faiblement au fond du sanctuaire silencieux. Je me levai et fis quelques pas, en chancelant. Hélas! la réalité m'avait repris. Je tombai à genoux, et je me mis à pleurer de nouveau; mais avec moins d'amertume. J'avais pris un grand parti : j'avais résolu de répondre sans retard au mystérieux appel des chers fantômes de mon rêve.

Huit jours plus tard j'entrais au séminaire.

— Il me semble, interrompis-je, que cette décision était bien précipitée. Sous l'empire d'un violent chagrin, l'imagination s'exalte... Et après, qu'arrive-t-il? On regrette; mais il est trop tard.

— Que te dirai-je, mon ami, reprit Jacques, en éludant. Les années de séminaire furent paisibles, douces. Le jour où je fus ordonné, j'avais le ciel dans le cœur.

— Et maintenant?

— Maintenant, je connais la paix. J'ai l'espoir, et je ne regrette rien.

— Rien?...

Jacques Lauriau ne soutint pas le regard que je fixai sur lui. Et bientôt :

— Parlons un peu de toi à présent, veux-tu? reprit-il. Tu es heureux, je n'en doute pas.

— Heureux, relativement, répondis-je. Insouciant, léger de cœur et d'esprit, prenant la vie comme elle est, et m'en arrangeant au jour le jour, voilà le fait. Je cherche à ne pas m'ennuyer. et j'y arrive. Je m'amuse même quelquefois. Mais, ce sont là des choses dont je ne dois pas t'entretenir.

Le curé soupira.

— Chacun suit sa destinée, dit-il très bas. Dieu nous donne à chacun notre rôle.

Là-dessus Annonciade parut et se mit en devoir de dresser le couvert. Le temps avait passé rapidement. Il était sept heures du soir. La nuit venait.

— Les routes sont-elles sûres? demandais-je en riant; car il se fait tard, et je ne dois pas oublier, qu'il me faut rentrer à C...

— Eh! quoi, partir ce soir? dit Jacques. J'espérais te garder au moins jusqu'à demain.

— Le service! dis-je; mais je reviendrai, rassure-toi,

La table était servie, et le repas qu'Annonciade avait annoncé comme frugal était des plus engageants. Nous dînâmes, ou plutôt je dînai gaiement. Jacques semblait reconnaissant de ce que je rompais le calme habituel de sa vie; mais il me regardait manger et boire, et ne touchait pas aux mets servis. J'avais beau l'encourager à suivre mon exemple, il s'en excusait, disant qu'il avait dîné à midi, et que, le soir, il avait pour habitude de ne prendre presque rien. Je crois que même, à ce qu'il appelait son dîner, il ne mangeait guère. Je me pris à regarder son visage amaigri, et cette stature de gars breton si robuste, dont la charpente se distinguait sous la peau amincie.

Le dîner fini, je me levais pour prendre congé, quand tout à coup, au dehors, un souffle furieux retentit. Les vitres en furent ébranlées. Le temps avait changé; une bourrasque terrible s'était élevée, grondant et balayant tout sur son passage. Impossible de partir. Je me décidai à rester, Jacques m'ayant promis de me réveiller le lendemain matin à cinq heures, et Annonciade courut faire le lit des invités.

— Tu es un puissant charmeur, me dit Jacques. Tu as fait la conquête d'Annonciade, et ce n'est pas chose facile.

— J'en suis très flatté, répondis-je en riant. On aime toujours à plaire.

— Plaire, répéta le curé comme un écho qui sembla réveiller en lui des sonorités interdites. Plaire, dit-il encore; et pendant deux secondes il s'absorba dans sa pensée.

Je l'observais, et je devinais une souffrance qu'il n'avait pas osé me dire.

Pauvre garçon! Était-il aussi calme qu'il me l'avait dit? Cela l'aurait pourtant soulagé de s'épancher dans le cœur d'un ami. Mais peut-être que tout cela n'existait que dans mon imagination. Je secouai la tête pour n'y plus penser.

La vieille servante descendit.

— La chambre est prête, dit-elle.

Nous sortîmes de la salle et nous montâmes un petit escalier étroit qui nous conduisit à l'étage supérieur. Jacques ouvrit une porte. Je pénétrais dans une chambre sommairement meublée. Un petit lit de fer drapé de blanc, comme ceux des couvents et des hôpitaux, en était le principal ornement, et encore était-il si étroit qu'il fallait dormir de côté, pour s'y maintenir.

— C'est la chambre d'honneur, dit le curé humblement.

— Et toi, ou couches-tu?

— Moi...

Il ouvrit une porte qui ouvrait sur une sorte de petit cabinet, une manière de cellule. Un crucifix se détachait sur le mur absolument nu. Le lit était formé d'une planche, sur laquelle était étendue une paillasse.

— Voilà, dit Jacques.

Je me tus, et ne trouvant rien à dire, je tendis la main à mon hôte, qui la pressa longuement.

— Bonsoir, Cénobite, dis-je doucement.

Jacques entra dans le cabinet et referma la porte sur lui.

Je me couchai, et, ne pouvant dormir, je restai longtemps les yeux au plafond, songeant aux destinées différentes qui s'imposent aux hommes.

Je comparais ma vie à celle de ce brave Lauriau, et je songeais que je ne pourrais m'accommoder d'une existence semblable à la sienne. Je ne parvenais pas à me voir revêtu d'une soutane. En revanche, je voyais très bien Jacques sous la tunique. Quel beau dragon il eût fait!

Et tout en le revêtant, dans mon imagination de l'uniforme de mon régiment, je m'engourdissais. Mes yeux se fermaient malgré moi. La bougie qui m'éclairait brûlait à mon chevet, sans que j'eusse la force de l'éteindre. Le sommeil me prenait. Insensiblement je perdis connaissance.

Je ne puis estimer combien de temps dura ce sommeil. Je sais seulement qu'il n'était pas très calme, et que, quand je rouvris les yeux, je crus d'abord à la continuation d'un rêve.

A la lueur pâle de la bougie, un étrange spectacle s'offrit à mes regards. Debout, devant moi, à deux pas de ma couchette, le curé de L..., se tenait immobile. Il était revêtu de mon uniforme. Sur sa tête, le casque étincelait, et la crinière flottante s'éparpillait sur ses larges épaules. La main appuyée sur le sabre pendant au ceinturon, il gardait une attitude de statue.

La surprise m'arracha un cri. J'allais parler, mais la voix s'arrêta dans ma gorge. Les yeux de Jacques Lauriau étaient ouverts et gardaient une absolue fixité. Le sens de la vue était fermé. Il dormait profondément et n'avait conscience de rien.

Je me dressai sur mon séant et je le contemplai. Il était superbe ainsi. Lentement, automatiquement, il étendit le bras, ses lèvres s'agitèrent, et d'une voix sourde :

— « Philippe, dit-il, écoute. Je dois parler maintenant. Tu me comprendras, toi. Tu me plaindras, peut-être... Depuis si longtemps, je garde le silence... Mon secret me pèse. Je ne l'ai confié à personne, pas même à Dieu. Je n'ose pas..., mais toi..., toi, tu seras indulgent. »

Il s'avança, et sa main sembla chercher la mienne. Je pris cette main. Elle était glacée et inerte.

RAYMOND SAFFRAY.

(La suite prochainement.)

NOTES ET IMPRESSIONS

La guerre civile fait plus de brèches en six mois au pays, aux mœurs, aux lois et aux hommes qu'on n'en saurait réparer en dix ans.

FR. DE LA NOUE.

***

Parmi tant de gens à qui nous prodiguons les noms d'amis, la plupart le sont juste assez pour nous dire bonjour.

ANONYME GREC.

***

Je ne vois pas assez Dieu pour l'aimer au-dessus de toutes choses, et beaucoup trop mon prochain pour l'aimer comme moi-même.

MARQUISE DE CRÉQUY.

***

Quand un sot n'aurait auprès d'une femme que le mérite d'être au-dessous d'elle, cela suffirait pour qu'elle se l'attachât.

CHAMPCENETZ.

***

Il n'y a que ceux qui ne pensent à rien qui aient besoin d'être distraits.

PAPILLON.

***

Quelle erreur cruelle, pour soi et pour les autres, de penser que l'on puisse fonder sur l'esprit tout seul *le bonheur et* même l'agrément d'une vie entière!

E. CARO.

***

Tout préjudice sciemment porté à la santé est un péché physique; car il y a une moralité physique, et c'est un devoir de se bien porter.

HERBERT SPENCER.

***

Le bonheur est le plus puissant des toniques.

HERBERT SPENCER.

***

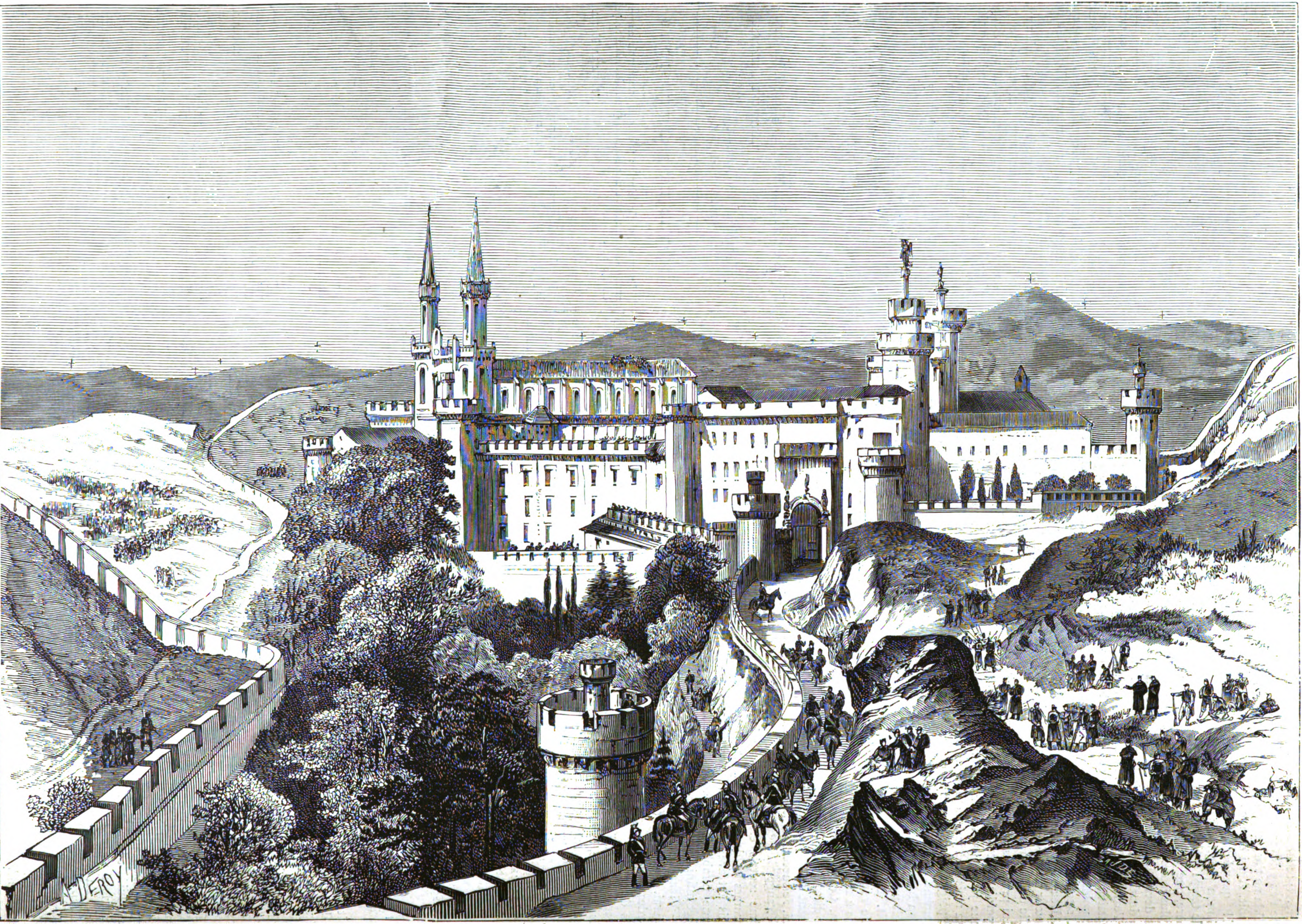
Dans le mariage, la jeune fille rêve l'amour; les femmes sérieuses y trouvent la maternité, les frivoles la liberté.

***

Il y a deux manières indirectes de se faire valoir : dénigrer tout le monde ou dire du bien de chacun; et, selon l'auditeur, l'une et l'autre réussissent.

G.-M. VALTOUR.

L'EXECUTION DES DECRETS



SAINT-MICHEL DE FRIGOLET, PRÈS DE TARASCON : LE COUVENT DES PRÉMONTRÉS CERNÉ PAR LES TROUPES. — CROQUIS D'APRÈS NATURE PAR M. SCHUWER CORRESPONDANT DE *L'Illustration*

Le signe + indique les dragons postés en vedette sur les hauteurs, à 250 mètres les uns des autres.

LA PHYSIQUE SANS APPAREILS

Faire un cours de physique expérimentale sans aucun appareil spécial, étudier la chimie sans laboratoire, enseigner ou apprendre les sciences sans aucun maître, avec les divers objets que tout le monde a sous la main, voilà des problèmes qui peuvent assurément paraître bien difficiles à résoudre. C'est ce que le savant directeur du journal *la Nature*, M. Gaston Tissandier, a tenté de faire : il a réussi, nous devons le dire, avec un succès complet, en publiant, à la librairie Masson, sous le titre : *Les Récréations scientifiques*, un livre amusant et instructif que tout le monde voudra connaître.

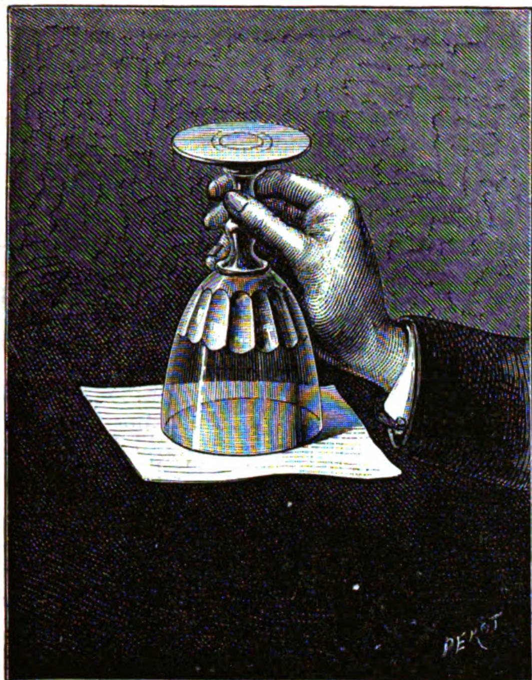


Fig. 1. Verre plein d'eau et fermé par une feuille de papier que maintient la pression de l'air.

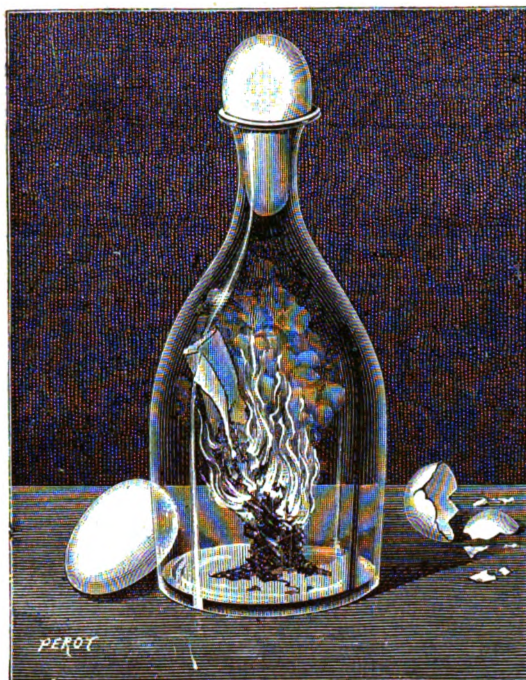


Fig. 2. Œuf dur dépouillé de sa coquille entrant dans une carafe sous l'action de la pression atmosphérique.

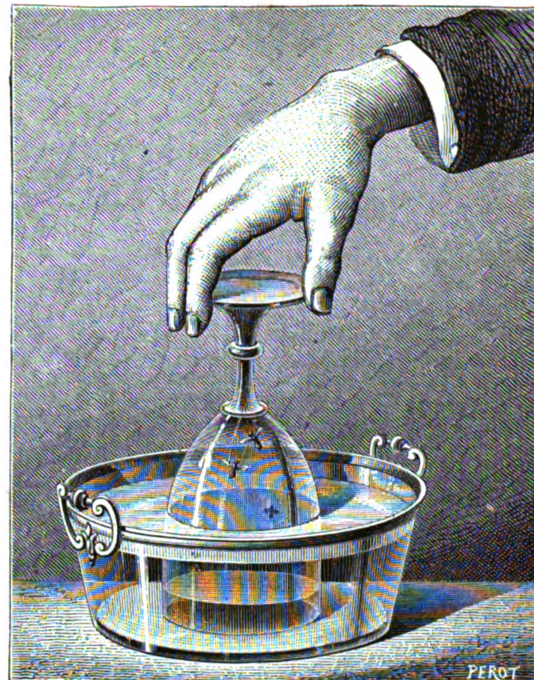


Fig. 3. Expérience de la cloche à plongeur exécutée avec un verre à pied et un bassin de verre rempli d'eau.

Un des chapitres de cet ouvrage, *la Physique sans appareils*, nous a paru tout particulièrement attrayant et nous emprunterons à M. G. Tissandier quelques-unes des curieuses expériences dont il donne la description. Nos lecteurs pourront facilement les exécuter eux-mêmes, et s'assurer de l'intérêt tout à fait scientifique qu'elles présentent sous une forme éminemment récréative.

Nous commencerons, avec M. Tissandier, notre cours de physique par des notions relatives à la pression de l'air. Un verre à pied, une cuvette et de l'eau, serviront aux premières expérimentations.

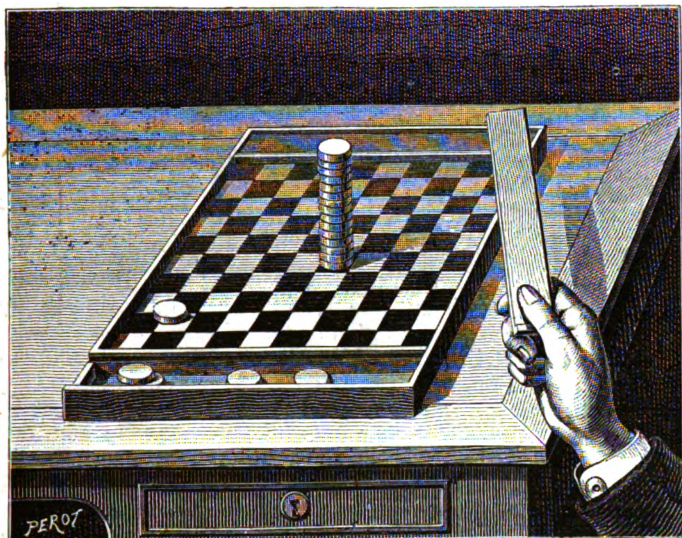


Fig. 4. Manière de faire sortir une dame d'une pile, sans renverser celle-ci.

Fig. 5. Expérience sur le centre de gravité.

Je remplis d'eau un verre à pied, de telle façon qu'il soit plein au ras du bord, je le couvre d'une feuille de papier qui adhère bien avec le bord du verre et avec la surface du liquide. Je retourne le verre ainsi rempli d'eau (fig. 1) ; la feuille de papier l'empêche de s'écouler, parce qu'elle est maintenue par la pression atmosphérique. Il arrive quelquefois que cette expérience ne réussit qu'après des tâtonnements de la part de l'opérateur ; aussi est-il prudent de retourner le verre au-dessus d'une cuvette, afin que l'eau puisse

Fig. 6. Expérience sur la convexité des ménisques.

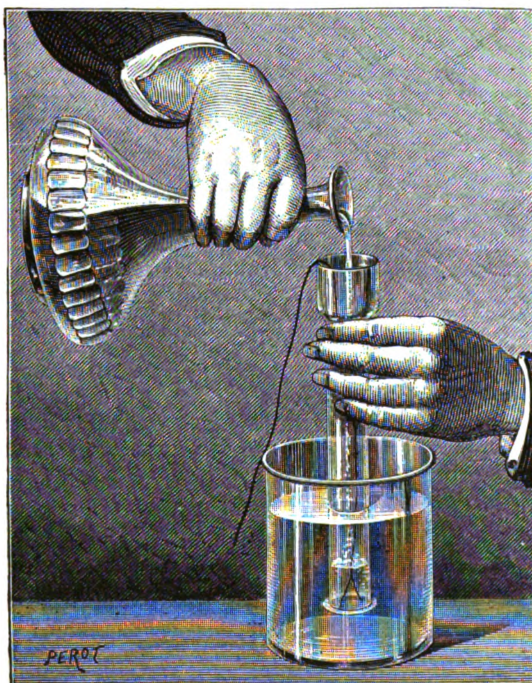


Fig. 7. Démonstration de la pression exercée de bas en haut par les liquides.

Fig. 8. Action de l'air animé d'un mouvement rapide.

tomber sans inconvénient dans le cas d'insuccès.

Ajoutons une carafe et un œuf dur à notre matériel; nous allons remplacer la machine pneumatique et faire bien facilement l'expérience du crève-vessie.

J'enflamme du papier, et je le fais brûler en le plongeant dans la carafe pleine d'air. Dès que le papier a brûlé quelques instants, je ferme l'ouverture de la carafe à l'aide d'un œuf dur que j'ai préalablement dépouillé de sa coquille, et de telle façon qu'il forme un bouchon hermétique. La combustion du papier à déterminé un vide dans l'air confiné de la carafe. L'œuf dur va être poussé par la pression atmosphérique extérieure; le voilà qui s'allonge (fig. 2), qui se moule dans le goulot de la carafe; il est étiré et descend peu à peu... Tout à coup, il entre tout entier dans la bouteille, brusquement, en faisant entendre une petite détonation semblable à celle que l'on obtient en donnant un coup de poing dans un sac de papier gonflé d'air. Voilà la pression atmosphérique démontrée d'une façon manifeste et à bien peu de frais.

La figure 3 représente l'expérience de la cloche à plongeur; elle est tellement simple qu'il n'est pas nécessaire de la décrire. Elle se rattache à celles qui sont relatives à la pression de l'air et à la compression des gaz. Deux ou trois mouches ont été introduites dans le verre, et, en y voltigeant, elles prouvent qu'elles se trouvent fort à l'aise dans cet espace légèrement comprimé.

Si l'on voulait pousser un peu plus loin la leçon relative à la pression atmosphérique, il serait facile de compléter les objets précédents par un tube de verre bouché et un certain volume de mercure; on aurait ainsi les éléments nécessaires pour faire les expériences de Torricelli et de Pascal, et pour expliquer facilement le baromètre.

Un jouet bien connu des écoliers, le *tire-pavé*, peut encore être l'objet de nombreuses dissertations sur le vide et la pression de l'air. On sait que cet objet est formé d'une rondelle de cuir mouillé, au milieu de laquelle est attachée une cordelette. Cette rondelle, appliquée sur un pavé, est pressée sous le pied. Quand on tire la cordelette, la rondelle de cuir forme ventouse, et on a beaucoup de peine à la séparer du pavé, qu'elle peut soulever. Voilà les hémisphères de Magdebourg remplacés à bien peu de frais.

Au sujet des forces et du principe de l'inertie, il est un certain nombre d'expériences que l'on peut facilement exécuter. Une balle de plomb lancée avec un fusil contre un carreau y fait un trou rond, tandis que si elle était jetée avec la main, c'est-à-dire avec beaucoup moins de force, elle le ferait voler en éclats. On peut beaucoup plus facilement faire sortir d'une pile de pièces de monnaie une de celles qui sont situées vers la partie inférieure de la pile, et cela sans renverser les autres. Il suffit d'agir violemment et très vite avec une règle de bois plate. L'expérience réussit très bien avec des dames empilées sur leur damier. On agit à l'aide de l'un des petits couvercles à coulisse de l'instrument (fig. 4).

Les notions relatives au poids des corps, au centre de gravité, sont encore très agréablement enseignées.

La figure 5 reproduit une curieuse expérience d'équilibre qui s'exécute avec beaucoup plus de facilité. On pique deux fourchettes dans un bouchon de liège; on place le bouchon sur le bord du goulot d'une bouteille. Les fourchettes et le bouchon forment un ensemble dont le centre de gravité est fixé au-dessus du point d'appui; on peut pencher la bouteille, la vider même si elle est pleine de liquide, sans que le système qu'on y a posé perde son équilibre. La verticale du centre de gravité passe toujours par le point d'appui, et les fourchettes oscillent avec le bouchon qui leur sert de support, formant un édifice mobile, mais beaucoup plus stable qu'on ne serait tenté de le supposer. Cette expérience curieuse s'exécute souvent par des prestidigitateurs, qui annoncent aux spectateurs devant lesquels ils font leurs tours, qu'ils se chargent de vider une bouteille en laissant le bouchon sur son goulot.

La figure 6 représente une jolie expérience de physique, faite au sujet des phénomènes de la capillarité.

On prend un verre à boire, que l'on remplit d'eau jusqu'au bord, en ayant soin toutefois que le ménisque soit concave. On place à côté une pile de pièces de 5 francs ou de pièces de 10 centimes, à défaut des premières. On interroge alors les assistants, et on leur demande combien de pièces on pourra jeter dans le verre sans faire déborder le liquide qu'il contient. Toute personne qui ne connaît pas cette expérience répondra qu'on n'en pourra mettre qu'une ou deux, tandis qu'il est possible d'en faire tenir un nombre considérable, jusqu'à dix ou douze. Quand on fait tomber les pièces avec précaution et d'une main délicate (fig. 6), on voit la surface du liquide devenir de plus en plus convexe, et on est soi-même étonné de l'importance que peut acquérir cette convexité avant que le liquide ne déborde.

Un disque de carton et un verre de lampe nous permettront de faire comprendre la nature de la pression de bas en haut exercée par les liquides. J'ai appliqué sur l'ouverture d'un verre de lampe une rondelle de carton, que je retiens à l'aide d'une cordelette; je plonge le tube ainsi fermé dans un vase rempli d'eau. La rondelle est maintenue par la poussée du liquide de bas en haut. Pour la séparer de l'ouverture, il suffit de verser de l'eau dans le tube jusqu'à la hauteur du niveau extérieur (fig. 7). La pression extérieure exercée sur le disque est donc égale, comme celle qui s'exerce en dedans, au poids d'une colonne d'eau ayant pour base la surface de l'ouverture du tube et pour hauteur la distance de la rondelle au niveau.

Nous ne pouvons suivre M. Gaston Tissandier dans les innombrables expériences qu'il a si heureusement réunies. Nous en citerons encore une qui est très curieuse et très amusante. Cette expérience montre que les gaz ou l'air atmosphérique, animés de mouvements rapides, peuvent exercer des actions semblables. En soufflant avec beaucoup d'énergie dans un verre à bordeaux contenant un œuf dur, on arrive à faire sauter cet œuf en dehors du verre (fig. 8). Avec de l'adresse et de la force des poumons, il n'est pas impossible de le faire ainsi passer d'un verre dans un autre placé à côté.

Les exemples que nous avons choisis dans la *Physique sans appareils* ne forment qu'une très minime partie de ce long chapitre, dont le développement est tout à fait étonnant. L'ouvrage de M. Gaston Tissandier (1) décrit de la même manière des jeux mathématiques, des appareils usuels et pratiques, ainsi que les curieux systèmes de locomotion si usités aux Etats-Unis et en Angleterre et si peu connus chez nous : bateaux à glace, petits navires à vapeur, curieux systèmes de véhicules, appareils de natation, etc.

L'auteur s'est attaché, comme il le dit en terminant, « à faire connaître de nombreux moyens de se distraire, d'occuper ses loisirs et de passer son temps en s'instruisant tout à la fois, c'est-à-dire en exerçant l'adresse, l'application, le raisonnement, et en mettant à profit pour les développer, les facultés intellectuelles. »

L. B.

LES THÉATRES

THÉATRE-FRANÇAIS : *Iphigénie*, de Racine. — THÉATRE DE LA RENAISSANCE : *Belle-Lurette*, opéra-comique en trois actes, de MM. Blum, Blau et Raoul Toché, musique d'Offenbach.

Malgré des beautés de premier ordre, et elles sont en grand nombre, *Iphigénie* n'entre qu'au second plan dans l'œuvre de Racine. Un personnage compromet à lui seul la grandeur et la majesté des sujets : c'est celui d'Eriphile. Quel est le but du drame? La mort de la fille d'Agamemnon. Dès que l'effroi de ce sacrifice humain s'est emparé de l'esprit du spectateur, cette pensée domine toute la pièce et ne laisse plus place aux faits secondaires et aux habiletés de théâtre. Dès lors, que viennent faire là une intrigue amoureuse, une lutte de deux femmes se disputant le cœur d'Achille. Temps perdu, diminution d'intérêt dans le sujet principal. Le génie de Racine ne s'y était pas trompé. Aussi bien est-il curieux de voir comme le poète plaide les circonstances atténuantes en faveur de cette partie de sa tragédie. Le sang d'Iphigénie a coulé en Aulide : tel est le dire d'Eschyle, de Sophocle et de Lucrèce. Diane, suivant Euripide, a eu pitié de la fille du roi des rois et, au moment où elle allait être sacrifiée sur l'autel, la déesse a substitué une biche à sa place. Mais il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. « Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens poètes lyriques, ont écrit qu'il était bien vrai qu'une princesse de ce nom avait été sacrifiée, mais que cette Iphigénie était une fille qu'Hélène avait eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avait osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osait déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pautanias rapporte et le témoignage et les noms des poètes qui ont été de ce sentiment. Et il ajoute que c'était la créance commune de tout le pays d'Argos. »

Toute cette érudition n'absout pas le poète dramatique. La pièce s'alanguit évidemment par l'introduction de ce personnage. Cette substitution d'une Iphigénie à l'autre trouble l'esprit du spectateur : elle est confuse d'abord, et elle se fait à l'aide d'un moyen moins puissant qu'ingénieux. Il y a là comme une habileté de seconde main qui trahit l'homme des petites ressources dont le génie ne nous a pas habitué à ces timidités. Si adroit que soit Racine, son adresse lui nuit à lui-même. Non, il obéissait à son merveilleux instinct du théâtre : après avoir intéressé tout une soirée le public à Iphigénie, il répugnait à son goût littéraire de faire conduire cette enfant au supplice. Il l'a dit lui-même : « J'ai rapporté tous ces avis si différents, et surtout ce passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Eriphile, sans lequel je n'aurais jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie? » Tout est là : le poète ne s'y était pas trompé. Aussi, de toutes les tragédies, aucune ne fit verser plus de larmes aux spectateurs du XVII^e siècle, la Champmeslé aidant, que cette *Iphigénie*. On se rappelle ce qu'en a dit Boileau. Ce fut surtout par des larmes que les contemporains de Racine louèrent cette tragédie et, au dire du fils du poète, suivant une tradition qui était restée parmi les comédiens de Paris, jamais pièce ne resta plus longtemps au théâtre et ne fit couler plus de pleurs. Je ne sais pas au théâtre, je parle de la scène française, d'auteur plus dramatique et plus puissant que Racine, et si la locution de tendre Racine a prévalu, certes l'*Iphigénie* a beaucoup contribué à l'établir. Pourtant, Hermione, Roxane, Néron, Phèdre, étaient là pour la combattre. Clytemnestre? Connaissez-vous un roi plus énergique et plus violent même? Et dans quelle admirable langue cette passion, cette fureur maternelles sont-elles exprimées! Il n'y a rien au delà. Ce personnage seul suffirait à éterniser le drame.

La Comédie-Française vient de le reprendre. C'est M^{lle} Favart qui joue Clytemnestre. En artiste sûre d'elle-même, elle a abordé résolûment les rôles de mère; elle a bien fait : les applaudissements unanimes du public le lui ont bruyamment prouvé l'autre soir. M^{lle} Bartet faisait Iphigénie. La débutante, effrayée sans doute de ce redoutable rôle, nous a semblé hésiter devant sa tâche. Pourquoi? Sa voix est charmante, elle a des larmes. Le geste est sobre et juste. La jeune artiste a eu des passages d'un grand bonheur d'expression. La note est donnée; un peu plus d'assurance et d'habitude fera le reste; le rôle se fondra avec le temps. M^{lle} Dudley a eu de très bons moments dans la rôle d'Eriphile. C'est M. Monnet-Sully qui joue Achille « semblable aux dieux ». Il est superbe avec son casque d'or à la *Crista* blanche, et il lance les vers de son rôle d'une voix formidable. Trop de bruit. M. Maubant représente Agamemnon avec toute la science d'un tragédien habile. Un jeune homme, M. Sylvain, qui est des plus en faveur auprès du public et qui mérite de tout point son succès, a été fort applaudi dans le rôle d'Ulysse, qu'il dit avec beaucoup de chaleur.

Pardon si je passe sans transition de Racine à MM. Blum, Blau et Toché, et d'*Iphigénie* à *Belle-Lurette*, mais ainsi le veulent les hasards de l'affiche. Ce sont des coïncidences, ce ne sont pas des rapprochements. Le théâtre de la Renaissance a donc joué une opérette en trois actes dont ce pauvre Offenbach écrivait les dernières notes lorsque la mort est venue le prendre au milieu de son esprit en belle humeur et de son joyeux rire. Ce souvenir, ce deuil récent jetaient un voile de tristesse sur la première représentation, mais l'œuvre vivante d'entrain et de gaieté a entraîné la salle, et l'ouvrage posthume a complétement réussi.

Qu'est-ce donc que Belle-Lurette? Une blanchis-

(1) *Les Récréations scientifiques ou l'Enseignement par les jeux*, par GASTON TISSANDIER; *la Physique sans appareils; la Chimie sans laboratoire; la Maison d'un amateur de science*, etc. 1 vol. in-8° avec 223 gravures dans le texte. Paris, G. Masson, 1881. Les gravures que nous donnons sont empruntées à cet ouvrage.

seuse qui a trois amoureux. C'est trop pour une et pas assez pour deux, comme dit la chanson. Or, Belle-Lurette a foi dans les cartes, et les cartes lui on dit qu'elle épouserait un jour un jeune seigneur. Voilà pourquoi Belle-Lurette rejette les propositions de ses trois prétendants. La dame de trèfle et le valet de cœur avaient raison. Le duc de Marly fait demander par son intendant Malicorne la main de la blanchisseuse. Les pronostics sont réalisés. Belle-Lurette est attendue par son noble fiancé; elle monte dans le carosse qui l'attend, sans oublier sa patronne Marceline, qui lui sert de mère, et le trio d'amoureux résignés à leur sort qui accompagnent madame la duchesse. Un duc qui épouse une blanchisseuse, c'est chose rare. Belle-Lurette reconnaît, il est vrai, dans son fiancé un jeune seigneur qu'elle avait remarqué bien souvent la lorgnant derrière les carreaux de sa boutique; mais, ô déception! le secret se découvre de cette union bizarre : le duc joue un tour de sa façon à une de ses tantes, qui le nomme son héritier à condition qu'il soit marié. « Malicorne, amène-moi une femme, quelle qu'elle soit », a dit le duc. Sur cet ordre, Malicorne, qui avait ses raisons, est allé chercher Belle-Lurette. La cérémonie faite, M^me la duchesse doit se rendre chez la noble tante et M. le duc va chez sa maîtresse. On ne joue pas de pareils tours à une blanchisseuse : Belle-Lurette, instruite du complot, se refuse à entrer dans sa nouvelle famille, elle reste dans la sienne; et voilà la duchesse de Marly, costumée en Colombine, présidant, comme reine du lavoir Saint-Honoré, le bal de la Mi-Carême dans une guinguette du Bas-Meudon. Le duc, au courant de ces escapades, s'offense de ce rôle joué par une duchesse et, dans son orgueil profondément blessé, il déclare qu'il va rompre son mariage. Le roman de Belle-Lurette finirait là si un danger ne menaçait pas le duc et si le mari de la maîtresse de M. de Marly n'attendait pas celui-ci dans un guet-apens. Belle-Lurette aime le duc, elle veut lui sauver la vie; et le duc, touché de tant de dévouement et de tant d'amour, tombe aux pieds de sa femme et emmène à la cour M^me la duchesse, ce qui ne laisse pas d'être invraisemblable; mais avec quoi ferait-on des opérettes si ce n'est avec le mariage des ducs et des blanchisseuses?

C'est sur ce libretto des plus gais et des plus vivement conduits qu'Offenbach a écrit une partition pleine d'esprit, de grâce et de verve. On a applaudi, on a redemandé deux morceaux : il a fallu les répéter jusqu'à trois fois. Au premier acte, la romance « Quelle odeur délicieuse! »; le rondeau « Il est dans cette grande ville »; la ronde que chante M^lle Hading : « Colette sur le lavoir ». Au second acte, la romance de Campistrel, pleine de sentiment, et la chanson : « Attaquez le gouvernement ». Les couplets de M^lle Mily Meyer et de M. Jolly ont été répétés au troisième acte. C'est M^lle Hading qui joue le rôle de Belle-Lurette. M^lle Mily Meyer a eu les honneurs de cette soirée. M. Janthia chante bien le rôle de Campistrel, et Jolly anime de sa fantaisie et de sa bonne humeur le personnage de Malicorne.

M. SAVIGNY.

RÊVES DE VIE

Quand je l'ai connue, elle avait trente-sept ans et un visage qui avait gardé une beauté presque enfantine; c'était le plus doux, mais aussi le plus triste visage qu'on pût voir, et cela quoiqu'elle sourît souvent; mais c'était un sourire si résigné, si lointain, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'on sentait qu'il y avait au fond de ce cœur une plaie vive toujours saignante. Elle était cependant, selon toute apparence, une des créatures privilégiées par la vie; elle était l'âme, le ressort de sa grande maison, et l'idole, ce n'est pas se servir d'un mot trop fort, de son mari; il veillait sur elle avec une sollicitude inquiète qui m'avait frappée et quelquefois lui parlait comme il l'aurait fait à une enfant. Elle avait aussi sa mère qui vivait près d'eux, et jamais les regards de ces deux êtres ne s'arrêtaient sur Catherine qu'avec une expression de tendresse. Je l'enviais; je la trouvais belle, et son tendre cœur, un cœur incomparable, ouvert à tout, aimant tout, la faisait chérir sans qu'on pût s'en défendre. J'allais fort souvent chez eux, comme cela se devait par la parenté et le voisinage. Catherine paraissait aise de ma venue; elle causait avec moi d'une voix toujours égale, me faisait mille questions, mais il semblait parfois que son esprit fût loin et qu'elle ne vous écoutât plus. Puis, soudain, un mot ému la ramenait auprès de vous. Un matin, nous étions réunis. Catherine travaillait pour les pauvres, elle riait, ce qui lui arrivait rarement, mais la chère âme était comme égayée à la pensée des charités qu'elle projetait pour l'hiver. Voyant courir ses doigts habiles, je lui demandai en souriant si elle voudrait bien m'apprendre à tricoter des petits bas, et me penchant vers elle, je lui murmurai à l'oreille mes espérances nouvelles! En une seconde, elle eut la tête renversée sur son fauteuil. Une pâleur mortelle envahit ses traits. Son mari était accouru vers elle et prenant avec passion sa tête entre ses bras :

— Catherine! ma chère femme, ma chère femme, répétait-il.

On me fit signe de m'éloigner, et je les laissai. Je sortis au dehors inquiète et alarmée et essayant de calmer ma propre frayeur, ne comprenant point l'effet fatal de mes paroles sur Catherine. Au bout d'un quart d'heure que j'étais là fort triste, la mère de Catherine vint me rejoindre. Je vis qu'elle avait pleuré.

— Pardon, chère enfant, dit-elle en me prenant doucement le bras. Elle vous a fait peur, n'est-ce pas? Asseyons-nous un peu ici, si vous le voulez, et je vous raconterai pourquoi nous la gardons si tendrement. Et puis, il vaut mieux que vous le sachiez, surtout maintenant.

Elle joignit ses deux mains comme pour la prière, et, d'une voix émue, commença ce triste et vrai récit :

— Vous voyez Catherine, me dit-elle, maintenant que sa jeunesse est passée et qu'elle a beaucoup souffert, vous pouvez imaginer ce qu'elle était à vingt ans! C'était la créature la plus délicieuse; son mari en était fou. Vous direz qu'il n'a guère changé! Et pour cela, certes, elle a été bénie comme pas une femme. Jamais je n'ai vu de bonheur plus complet et Catherine en jouissait avec une reconnaissance, avec une gratitude qui faisaient notre joie à nous. Elle désirait passionnément un enfant, son mari également... Plusieurs années passèrent sans leur apporter la réalisation de ce cher désir. Mais je la trouvais si heureuse que j'en avais à peine des regrets. Elle disait parfois quelques mots courts sur ce sujet et exprimait une angoisse de désappointement qui m'étonnait presque. Peu à peu je m'aperçus que ce bonheur si parfait se gâtait. Cette obsession constante les rendait tous deux malheureux. Catherine ne pouvait plus voir un enfant sans verser des larmes. Tous les biens dont elle était entourée pâlissaient auprès de la pensée de celui qu'elle désirait uniquement. Cette sorte de crise aiguë dura deux ans à peu près, puis Catherine redevint elle-même. Je me réjouissais de la voir si raisonnable et l'exhortais à être heureuse, sans regrets inutiles.

Vers le milieu de cet été, c'est l'année où elle eut trente ans. Elle tomba gravement malade : une fièvre violente avec un délire presque continuel; elle s'imaginait être devenue mère, et que son enfant était laid et chétif. Elle pleurait alors, et son mari, pour l'apaiser, lui répondait qu'au contraire, c'était le plus bel enfant du monde et que nous en étions bien fiers. Cela dura plusieurs jours; elle ne parlait que de cet enfant, et avec une telle persistance que le docteur vint à nous dire qu'il vaudrait mieux essayer doucement de la dissuader de sa chimère que de la nourrir, ainsi que nous faisions; mais au premier mot qu'on prononça dans ce sens, Catherine parut éprouver une angoisse mortelle, ses grands yeux épouvantés me regardaient avec une telle douleur qu'il fallut la rassurer et bercer sa chère illusion. Mais l'impression était faite, elle ne dit plus rine sur l'enfant, seulement elle cherchait constamment à dormir et on semblait l'affliger en la réveillant. Elle guérit de sa fièvre, la convalescence vint, mais on ne la reconnaissait plus. Elle restait des heures assise, muette, rien dans les mains et regardant devant elle; elle évitait de causer, de se distraire, et semblait attendre l'heure du repas avec une impatience fébrile. A peine couchée, elle s'endormait de suite comme par un effort de sa volonté et son visage prenait une incroyable expression de bonheur.

A force de tendres questions, son mari découvrit son secret : elle ne vivait plus que pour ses rêves; la vie réelle avait cessé pour elle, elle s'y refusait et se jetait avec transport dans l'existence fictive qui la nuit remplissait son sommeil; là elle retrouvait son enfant; sa fille qui grandissait, qu'elle tenait dans ses bras et dont la vie se déroulait avec une suite parfaite; le jour lui était odieux, puisqu'alors elle perdait son trésor; aussi elle aurait toujours voulu dormir, et elle avait peur de distraire, par une lecture ou par quoi que ce soit, la tension de tout son être qui voulait prolonger son rêve. Quelquefois on la voyait se sourire à elle-même, comme à l'évocation d'un souvenir heureux. Nous, nous étions navrés. On avait tout essayé pour lui faire secouer cette hallucination; mais rien ne semblait avoir prise sur elle, les mois passaient; son corps était avec nous, mais son âme, son cœur étaient bien loin; nous n'étions plus rien pour elle, car elle nous retrouvait autrement dans ses rêves, et près de l'enfant dont nous ne voulions pas lui parler... Je n'essaierai pas de vous peindre ce que ce temps fut pour nous. Son mari, accablé de douleur, se reprochait d'avoir souvent exprimé des regrets trop vifs, ne sachant guère de quelle façon ils tombaient dans le cœur de ma malheureuse enfant; et son air de bonheur, à elle, était ce qui nous faisait le plus de mal. Une nuit, on la veillait toujours, elle sanglotta tout haut dans son sommeil; son mari l'éveilla, lui demanda ce qu'elle avait. « Ah! dit-elle, elle est bien malade!... » Et elle retomba immédiatement dans son sommeil léthargique, tout en donnant les signes d'une souffrance aiguë. Le lendemain tout le jour, malgré un soleil radieux, une promenade admirable qu'on lui fit faire, elle conserva son visage d'une tristesse affreuse : elle semblait sans cesse écouter en elle-même, comme si de quelque monde mystérieux on fût venu l'entretenir; le soir, elle s'endormit moins vite que d'habitude, mais à peine dormait-elle que sa poitrine se souleva avec un gémissement douloureux. Ce fut désespérant; on ne pouvait la tenir éveillée, tant elle mettait d'acharnement à se rendormir, et son oreiller était tout baigné de larmes..... Nous étions décidés à une épreuve suprême; c'était horrible, mais il le fallait. Jusqu'alors, on avait toujours contrarié son rêve; on l'encouragea, c'est-à-dire que notre tristesse se mêla à la sienne... Elle était du reste au paroxysme du chagrin : l'enfant du rêve était très mal; l'enfant allait mourir...; une nuit, elle poussa un grand cri : nous comprimes... et on attendit son réveil. Elle ouvrit dès l'aube des yeux ternes baignés de larmes, et elle se mit à chercher autour d'elle. Son mari était assis à son chevet et lui prit la main.

— Du courage, ma chère petite, dit-il, elle ne souffre plus!

Elle le regarda comme surprise et inquiète, puis, si bas qu'on l'entendait à peine :

— C'est bien vrai qu'elle est morte?

— Oui.

— Où est-elle?

Là, à côté, viens auprès d'elle.

Elle se leva et dans la pièce voisine trouva une draperie blanche, des fleurs, des cierges tout l'appareil d'une veillée mortuaire. Elle s'agenouilla, regarda autour d'elle, comme toujours surprise.

— Je ne dors pas, dit-elle?

— Non, ma chère âme, tiens, voici le jour.

Elle resta longtemps immobile, sans rien dire, pleurant doucement... elle revint dans sa chambre et d'une voix égale se mit à parler de « sa petite », elle disait tous les détails de sa maladie, de sa mort, puis s'arrêtait... mais là, on l'aidait... Le jour même, elle consentit à partir en voyage. Ils allèrent en Italie, en deuil, et on disait autour d'elle, qu'elle avait perdu un enfant. Enfin, lentement elle sembla reprendre possession d'elle-même et de sa volonté et ôta sa robe noire. Son mari ne lui dit rien d'abord, ce fut elle. « Je n'ai jamais eu l'enfant, cria-t-elle, en l'embrassant, et mon rêve, mon rêve... Marcel, défends-moi... » Et vous voyez comme il la garde!

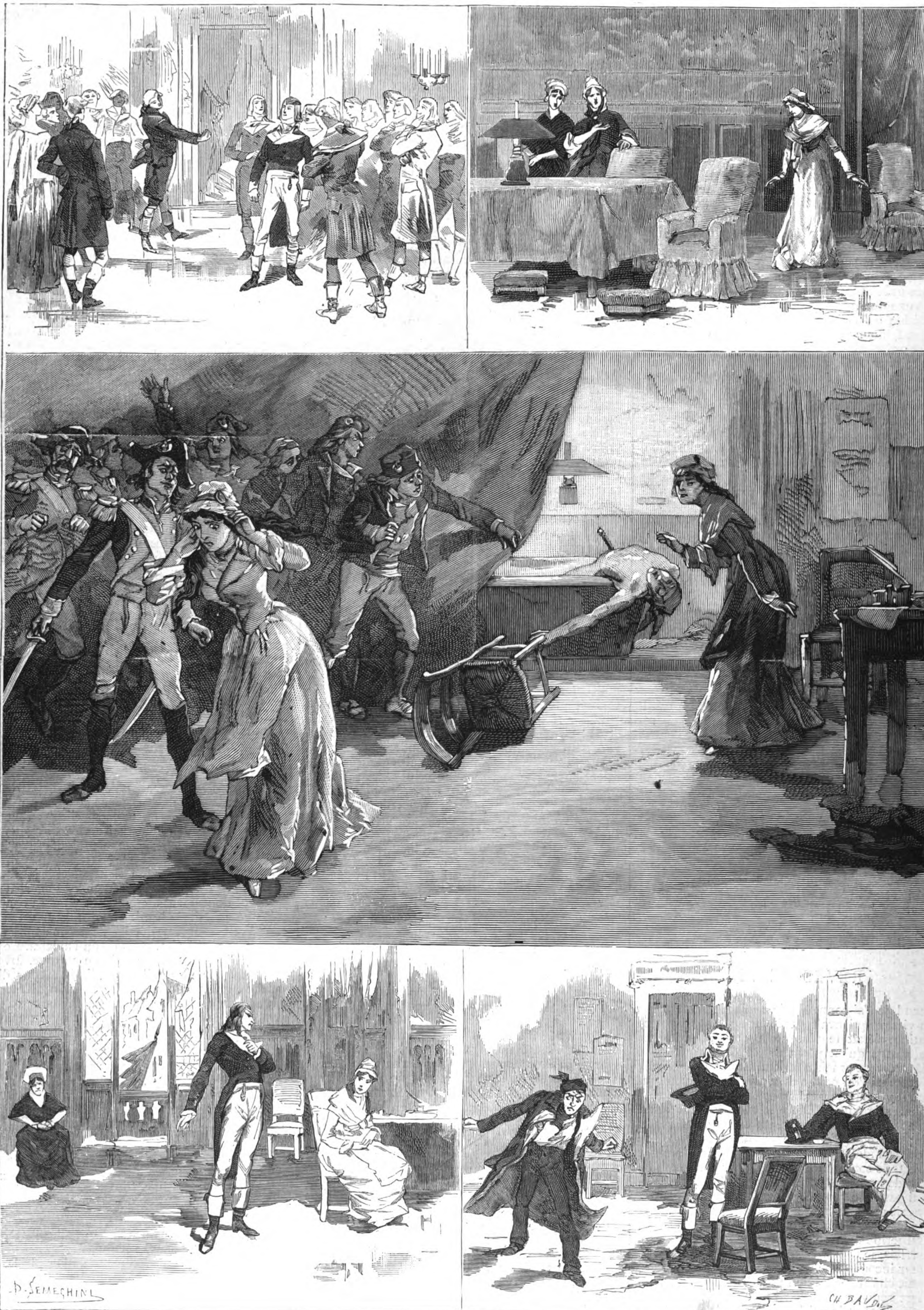
Il y a six ans de cela, et il lui est resté cette tristesse intime qu'elle ne peut vaincre; elle est heureuse, elle jouit de la vie, mais il semble parfois qu'on lui a fait mal en l'arrachant à cette chimère. Nous avons quelquefois craint qu'elle ne la reprît mais elle ne le veut pas, et elle est courageuse. Tout-à-l'heure, ce que vous lui avez dit, a été trop pour elle. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne se consolera jamais de n'avoir pas été mère.

Et vous, mon enfant, vous qui allez l'être, vous ménagerez notre pauvre Catherine.

Une voix nous fit retourner : elle était là, derrière nous. Elle avait entendu les derniers mots. « Non, dit-elle, non : je ne serai pas jalouse. » Puis plus bas et comme à elle-même: « je n'aurais pas pu en aimer une autre. »

Elle pensait à l'enfant du rêve.

MOSCA.



ODÉON : CHARLOTTE CORDAY, DRAME EN 5 ACTES ET EN VERS DE FRANÇOIS PONSARD

1. Danton venant offrir la paix aux Girondins. — 2. Charlotte Corday obsédée par la pensée de délivrer la France en tuant Marat. — 3. La mort de Marat.
4. Charlotte Corday et Barbaroux. — 5. Le triumvirat.

LE MONUMENT DE MENTANA, PAR M. LUIGI BELLI, ÉLEVÉ SUR LA PLACE SANTA MARTA A MILAN, ET INAUGURÉ LE 3 NOVEMBRE

REVUE FINANCIÈRE

Nous avons eu, cette semaine, une assez vive alerte. La Bourse, surprise par une hausse violente, a été ramenée aux limites inférieures qu'elle avait déjà touchées en octobre, alors que la question d'Orient semblait prendre mauvaise tournure.

C'est vendredi et samedi que la baisse s'est déclarée; pendant quelques instants elle a fait perdre au Cinq le cours de 119; le Trois a été au-dessous de 26. Sociétés, Chemins, Fonds étrangers, Valeurs diverses, tout a été plus ou moins affecté par la crise, cependant avec moins de gravité que nos fonds d'Etat.

A quelles causes attribuer cet ébranlement soudain du marché?

Si l'on se rallie à l'opinion courante du péristyle, c'est le prix toujours croissant des capitaux qui l'a déterminée. D'énormes sorties d'or avaient diminué l'encaisse de la banque d'Angleterre, et, sur la place de Paris, l'escompte libre s'était tendu; lorsqu'il a fallu liquider, les reports ont augmenté de prix.

Le règlement des affaires engagées en octobre a donc été long et difficile.

Sur le Cinq, les acheteurs qui ont voulu conserver leur position ont dû payer, à Paris, 0 52, à Lyon, jusqu'à 0 62. Encore l'argent se faisait-il prier. Effrayés de ces conditions, nombre de spéculateurs se sont débarrassés de leurs Rentes; quelques-uns, dit-on, ne l'ont pas fait volontairement.

Un autre motif a été assigné à cette baisse rapide et violente. Grâce à elle, quelques-uns de nos grands financiers espéraient, à ce qu'on assure, faire échouer l'émission de l'Union générale. Ce bruit n'a rien d'invraisemblable. Personne n'ignore que notre haute banque est actuellement divisée en deux ou trois groupes hostiles qui se combattent à armes peu courtoises.

Cette seconde explication est d'autant plus plausible que depuis la clôture de l'émission, dont le succès est d'ailleurs complet, une vive reprise a relevé les cours; il n'a plus été question que pour mémoire de ces difficultés d'argent, de cette raréfaction des capitaux, de cette élévation probable de l'escompte qu'on avait annoncées si complaisamment. Tout a remonté de soi-même, et si l'on veut jeter un coup d'œil d'ensemble sur la cote, on verra que les traces de l'effondrement sont aujourd'hui presque effacées.

Parmi les valeurs qui ont le mieux résisté à la tourmente, il convient de signaler le Foncier, dont l'action n'est pas descendue au-dessous de 1330. Les Communales 1879 et 1880 ont de leur côté fait très bonne contenance; sur ces titres, le Foncier continue à consentir des avances à 3 1/2, c'est-à-dire à 1/2 pour 100 au-dessous du taux de la Banque de France : il prête 80 pour 100 de la valeur cotée de l'obligation.

Sur le marché des valeurs en banque, on a remarqué l'excellente tenue de l'English and French-Bank, qui s'est négociée couramment à 255 et 257. Cette nouvelle institution de crédit prépare, on le sait, de grandes affaires internationales, dont les marchés de Londres et de Paris profiteront également.

A la faveur de la reprise, les affaires nouvelles peuvent se produire aujourd'hui avec toutes chances de succès.

Elles sont nombreuses.

Citons tout d'abord l'émission de 181,000 obligations que la Compagnie des chemins des Asturies, Galice et Léon offre au public sous le patronage d'un puissant syndicat. Le nouveau titre se recommande par le prix modéré de 285 fr., auquel il fait son apparition; son revenu est de 15 fr. nets d'impôts, payable aux échéances du 1er avril et du 1er octobre; il est remboursable en 83 ans; les établissements de crédit qui ont obtenu la concession du chemin et fondé la compagnie, sont les Dépôts et Comptes courants, le Crédit industriel, l'Union générale, la Banque d'Escompte, la Société financière, la Société générale et la Compagnie des chemins du Nord de l'Espagne. Le réseau exploité est de 458 kil. Le réseau total concédé de 734. Le revenu brut kilométrique atteint déjà 9,200 fr.; des estimations comparatives font espérer qu'après l'achèvement de la ligne, ce même revenu sera de 15,000 à 16,000 fr. La souscription ouvrira le 20 novembre.

La *Banque industrielle et mobilière* vient d'achever l'émission de la *Compagnie parisienne d'entretien et de nettoyage* au capital de 1 million. Cette affaire présente un caractère spécial. Elle n'est autre chose que la fusion de quatre anciennes compagnies qui se réunissant, diminuent leurs frais généraux, suppriment la concurrence et augmentent leurs bénéfices déjà très considérables. Aussi, dès le 1er décembre prochain, la Banque industrielle et commerciale paiera-t-elle par anticipation le coupon échéant en janvier. Voilà, si je ne me trompe, une valeur qui ne tardera guère à dépasser le pair de 500 francs dont elle a eu la sagesse de se contenter pour paraître sur le marché. Donner 9 % n'est pas chose commune.

La même banque, jeune et active, prépare une autre émission, celle de 6 000 obligations de la société anonyme la *Vinicole* constituée au capital de trois millions de francs.

On sait quelle place ont prise dans notre consommation les vins de raisins secs qui tout récemment, faisaient l'objet d'une circulaire ministérielle; c'est le développement et l'exploitation de cette industrie que se propose la *Vinicole*. Nous reviendrons sur cette affaire de haute utilité dont la Banque industrielle et mobilière a accepté le patronage, et à laquelle elle conviera bientôt sa clientèle tant à Paris que dans ses succursales des départements.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

L'élection du général Garfield à la présidence des Etats-Unis a été fêtée par un grand dîner auquel le général Noyes avait convié, outre le personnel de l'ambassade, de nombreuses notabilités de la colonie américaine. Le même jour, le comte de Beust donnait un dîner auquel assistaient le baron et la baronne de Konnentz, le colonel Bonn, le comte et la comtesse de Kuefstein, le comte Wodzicki, le marquis de Pallavicini, le comte Zichy, etc.

Sont affichés les bans de mariage de M. Joseph d'Alméida, avec Mlle Edith Drummond de Melfort. On annonce les mariages suivants :

M. Charles de Rossel de Saint-Germain avec Mlle Marie Viénot de Vaublanc. — M. de Bernard de Seigneurens, avec Mlle Elise Manson. — M. Fr. Serrano y Dominguez, avec Mlle Maria de las Mercedes de Campos. — M. Henri de Rèty, avec Mlle Piérard. — M. de Malherbe, avec Mlle Alexandry.

Le mariage civil du prince Roland Bonaparte avec Mlle Marie Blanc, a eu lieu jeudi, à la mairie de Saint-Germain-l'Auxerrois. Les témoins étaient M. Duruy, ancien ministre, et le colonel du 36e de ligne. La mariée, accompagnée de sa mère et de ses témoins, portait une robe de velours bleu agrémenté d'or bruni. La cérémonie religieuse est pour le 17 de ce mois.

Parmi les décès, nous avons à noter les suivants : M. de Saulcy, ancien sénateur de l'Empire, membre de l'Institut, archéologue et numismate distingué. Il avait soixante-treize ans. — M. Alphonse Pallu, premier maire du Vésinet. — Le vicomte Champfleurs de Gronstel. — Le baron de Salis, dont un des ancêtres, dit Le Lion, périt à la bataille de Marignan en 1515.

Samedi, beaucoup de visiteurs mondains à l'exposition des œuvres de Thomas Couture : Le président, M. Jules Grévy, le prince de Joinville, le duc d'Aumale, le prince Napoléon, M. Maurice Richard; du côté des dames, la marquise d'Anglesey, la vicomtesse de Vredern, la baronne de Rothschild, la vicomtesse de Dampierre, la princesse Odescalchi, etc,, etc.

Le Prince Royal et la Princesse Royale de Danemark viennent d'arriver à Paris, venant de La Haye. Ils voyagent incognito et comptent rester une quinzaine à Paris.

Le prince Gortschakoff, attendu à Paris, ne fera qu'un très court séjour ici et repartira pour Nice où il compte passer toute la saison d'hiver.

SPORT HIPPIQUE

Courses de dimanche à Auteuil.

Un temps relativement beau et deux épreuves donnant raison au favori; du beau monde, d'élégantes fourrures et à la clôture un concert... d'imprécations.

Il est fâcheux que l'ensemble des programmes de la réunion d'automne ne réserve aucune place pour les courses d'officiers. L'arrêté ministériel interdit aux officiers en activité de service de monter en courses sans une autorisation de leur chef de corps, de courir des prix en argent et de payer une entrée; mais les steeple militaires sont pourtant approuvés, réglementés, et on en distingue 3 sortes. Dans la 1re série, la distance est de 3,000 mètres à travers pays, les chevaux portant de 75 à 80 kilogrammes. Dans les prix de 3e et de 2e série, à courir sur les pistes d'hippodrome, les chevaux de réserve doivent porter 77 kilos, ceux de la cavalerie de ligne ou d'artillerie 75 kilos, ceux des autres armes 72 kil; les chevaux de pur sang 77 kilos. Rien ne s'opposait donc à ce que le programme des steeple chase d'Auteuil s'ouvrît aux militaires.

Le prix de la Cristinière a été enlevé par *La Hire*, parti à 8/1; il a été racheté 10,000 fr. par son propriétaire; le second *Caen*, à M. Edm. Blanc; *Vérité II*, mauvaise troisième.

Dans le prix de Montretout, *Du Barry* est tombée et *Capucin*, à M. de Borda, parti favori, a battu *Aquilon*. La 3e course était le grand prix d'automne. *Wild Monarch*, au marquis de Saint-Sauveur, a battu, mais d'un nez, *Basque*, au baron Finot; *Ballon*, 3e. *Recruit II* et *Distinguo* sont tombés.

On a vu *Doublon*, au baron Seillière, remporter avec tant d'aisance le prix de Saint-Cloud, que le ring, se rappelant sa récente performance de Saint-Ouen, a accueilli par des huées le retour du cheval dans le pesage. Qui trompe et qui est trompé? C'est chose difficile à savoir et pénible à dire, mais enfin les commissaires qui acceptent la responsabilité de surveiller les courses, doivent comprendre que c'est à eux que ces clameurs s'adressent et à eux de les faire cesser. On parle d'introduire dans le règlement des steeple plusieurs modifications utiles : ainsi les distances seraient augmentées, les entrées cesseraient de faire partie du fonds de course et les chevaux de trois ans ne seraient pas admis avant le mois d'août.

Courses de lundi à Enghien

Lundi dernier le temps était fort peu engageant : il pleuvait; cependant il y a eu assez de monde. Les courses ont été bien disputées. *Hollandais* a remporté le prix de la Cascade, *Artifice* le prix de Novembre, *Ghazy* le prix du Lac Sénécal après un deadheat avec *Bonita*, et enfin le vieux *La Hire* a enlevé à *Roseau* le prix de Consolation.

La vente de MM. de Mëeus et de Gouy n'a pas été plus satisfaisante que celles de MM. C. et Edm. Blanc, soit que les chevaux présentés aux enchères aient été jugés médiocres, soit que la saison étant pour ainsi dire terminée, les propriétaires ne soient pas pressés d'acheter. Shéridan et Mirliflor, mis à prix le premier à 24,000 et le second à 20,000 francs, ont été retirés faute d'enchères. Hernani a été racheté 15,000 francs par M. Maurice Ephrussi. Une poulinière, Planète, a atteint 10,000 francs; Rapide, steeple-chaser, a été acheté 10,500 fr. par M. Eug. Haritoff.

SPORT NAUTIQUE

La flottille des yachts de plaisance est partie de Lisbonne, le mercredi 27 octobre pour se rendre à Gibraltar; l'arrivée a eu lieu le surlendemain dans l'ordre suivant : 1er *Cetonia* à 3 h. du matin; 2e *Gertrude*, à 4 h. 2; 3e *Fevella*, à 2 h. 46 de l'après-midi; 4e *Bessie*. La course a été superbe. *Gertrude*, gardant la tête jusqu'à jeudi; alors le vent a fraîchi et *Cetonia* a pris les devants à la hauteur du cap Trafalgar. Le départ de Gibraltar à Oran a eu lieu le 8 novembre. Le gouvernement de Gibraltar a fait au comité des régates l'accueil le plus hospitalier, et toute la colonie anglaise a montré le plus cordial empressement.

***

Chez le comte R. Cahen, d'Anvers, aux Bergeries, réunion de chasseurs d'élite. Le prince Murat, le prince de Beauvau, MM. le baron Gourgaud, le comte de Camondo, Henri Cheveau, le comte de Janzé, Roussel et Ephrussi.

Le prince de Beauvau a fait trois chasses auxquelles assistaient le prince Murat, le prince de Wagram, le baron de Monticourt et le baron de la Rochette. On a tué beaucoup de faisans et quelques chevreuils.

Chantilly. — Pour la solennité de la Saint-Hubert on a attaqué une quatrième tête au poteau du Gâteau, mais l'animal ayant poussé fort loin dans la forêt d'Ermenonville, la nuit est venue et les chasseurs, pour la première fois depuis 7 ans, sont rentrés bredouilles. L'équipage chassera, comme l'an dernier, les lundis et vendredis jusqu'au 14 avril.

L'équipage du comte de Borogelin a chassé la semaine dernière chez M. de Dorlodot dans le parc de La Ferté-Vidame. 47 chiens ont été découplés sur un beau cerf qui a été pris après deux heures de chasse.

Courses de véloces au Carrousel.

Le but était philanthropique, car la recette a été versée dans la caisse de la Société de l'hospitalité de nuit. Le programme était attrayant; aussi ces courses ont-elles attiré une foule considérable. Des sept prix courus deux ont mis en présence les frères Terront et M. Ch. Hommey, nos meilleurs vélocemen, et dans les deux épreuves c'est M. Terront aîné qui est sorti vainqueur. Les autres lauréats sont MM. Sihan, Barré, Harvey, Linet, Médinger, Montégot, Hénon, Clément de Roguet.

***

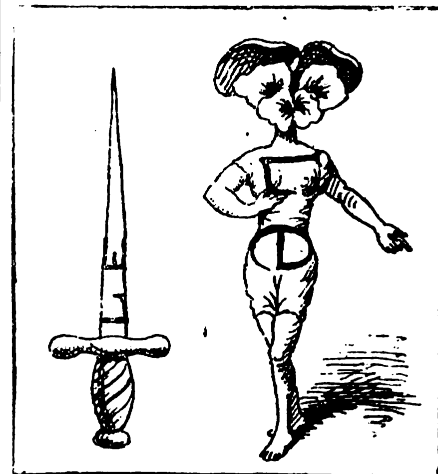
Faute de gaz, le concours des aérostats n'a pas pu avoir lieu; on s'étonne que la Compagnie ait résisté à fournir les 8,000 mètres qui suffiraient pour gonfler les ballons alors que de grands frais de transports avaient été supportés par les aéronautes et que tout permettait d'espérer une lutte intéressante. Nous en saurons peut être plus long par la suite. Mais encore une fois, pourquoi s'y prendre au mois de novembre pour organiser les régates aériennes ?

***

Les dissidents du cercle Saint-Arnaud, *vulgo* des Pieds Crottés, ont fondé un nouveau cercle exclusivement artistique. On a inauguré samedi par un dîner avec toasts, intermède musical, prologue en vers et tout le cérémonial ordinaire.

St-Hubert.

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

Génie !... gros lot à la loterie de la nature,

FAITS DIVERS

Les souliers pour chevaux. — On a plusieurs fois essayé de substituer au ferrage actuel des chevaux des espèces de souliers évidemment garnis de clous et de fer en dessous, mais qui auraient présenté l'avantage de ne pas empêcher l'élasticité du sabot du cheval pendant la marche, et qui auraient permis de « déchausser » l'animal après la fin de la course ou du travail.

Un inventeur vient encore, ces jours derniers, de proposer un nouveau soulier pour cheval.

Le système d'attache de ce soulier est le suivant : Au bord, sur les côtés se trouvent quatre trous, deux près des talons, et les deux autres à l'extrémité antérieure; par les trous passent soit des fils, soit des bandes de métal. Pour fixer le soulier, les deux bandes postérieures sont ramenées en devant et serrées fortement par une boucle, et les deux bandes antérieures sont passées par derrière et ramenées en devant où elle viennent se fixer dans la même boucle que les précédentes. L'inventeur prétend que, dès lors, le soulier ne fait plus qu'un avec le sabot. On peut donc s'attendre à voir s'établir prochainement des industriels avec ce titre : *Cordonnier pour chevaux*. Z.

Le plus vieil étudiant de France. — C'est ainsi que s'intitule lui-même, M. Chevreul, le doyen des savants français, dont on fêtait dernièrement le 84e anniversaire.

A propos de cet anniversaire, l'Association Américaine pour l'avancement des sciences, réunie à Boston, a envoyé un télégramme par câble transatlantique pour présenter au grand savant ses vives félicitations avec l'espérance que sa vie et ses travaux pourront être prolongés au moins jusqu'à la fin du siècle. M. Chevreul vient d'achever pour la cinquantième fois au Muséum son cours de chimie organique. Il est membre de l'Académie des sciences depuis 1826, il prend très souvent part aux discussions. C'est le directeur actuel de la manufacture nationale des Gobelins, enfin cette année il est président de la Société nationale d'agriculture. M. Chevreul est toujours très actif, il travaille constamment; récemment encore, il publiait les résultats de recherches très importantes sur la vision des couleurs. Z.

Les barils en papier. — Il vient de s'établir aux Etats-Unis une singulière usine. Cette usine a pour spécialité la fabrication des barils, caques, jarres, ou bidons en papier.

Ces objets sont, suivant leur nature, fabriqués soit d'une seule pièce, soit par parties. Voici, par exemple, comment est fait un baril. L'appareil employé se compose d'une forme intérieure et d'un moule exté-

rieur; entre les deux, on coule de la pâte à papier. Par une pression produite sur le moule extérieur la pâte se trouve agglomérée. Les machines sont automatiques et peuvent donner 200 barils chacune par jour. Les fonds des barils sont produits d'une manière analogue. On les maintient par un cercle de fer.

Les barils ainsi obtenus sont portés dans un séchoir, où ils restent jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs. Ensuite ils sont vernis en dedans, et sont peints en dehors. Le vernis de l'intérieur varie suivant l'usage auquel est destiné le baril. Ainsi pour l'emballage du sucre, de la farine, de substances sèches, il ne sera pas le même que pour l'emballage du lard, du poisson, ou des liquides, etc.

Les autres vases se fabriquent d'une manière analogue, et tous sont très résistants, légers, imperméables et facilement maniables.

On sait qu'en France l'on trouve dans tous les bazars des cuvettes en papier pré sentant, en effet, ces qualités. Z.

LA CONSOMMATION DU BLÉ EN FRANCE. — Le chiffre de la consommation du blé en France fait toujours, parmi les économistes, l'objet de vives contestations, et de singuliers écarts existent dans les différentes évaluations qu'on en a fait. Or, d'après les chiffres du *Bulletin des Halles* la quantité totale du blé consommé depuis 1874-75 1879-80, a atteint 316 millions d'hectolitres, donnant, pour les cinq années, une moyenne de 103 millions d'hectolitres. On peut donc dire que la consommation annuelle du blé en France est de 102 à 105 millions d'hectolitres. Z.

LE BISCUIT-FOURRAGE. — Par ordre du ministre de la guerre, on va commencer, dans quelques jours, de très intéressantes expériences sur l'alimentation du cheval avec le biscuit-fourrage. On se servira de biscuits fabriqués par l'intendance militaire. Les expériences dureront douze jours, pendant lesquels les chevaux qui seront soumis à ce nouveau régime, seront exercés suivant une progression de travail particulière et uniforme. Les chevaux seront pesés et mesurés en arrière du garot, pendant et après la période d'expérimentation, afin que l'on puisse exactement établir la différence en poids et en volume.

Dans chaque corps de troupe où se fera l'expérience, une fraction de même force que celle qui est soumise à l'essai recevra, pour ses chevaux, la ration de guerre et exécutera le même travail, de manière à apprécier contradictoirement les résultats obtenus. Z.

LA FABRICATION DE LA MARGARINE. — La fabrication de la margarine a pris ces dernières années une très grande extension, et on peut dire qu'actuellement chacun en mange, qu'il le veuille, qu'il le sache ou non. La margarine qui ne se fabrique qu'à Paris atteint, en effet, une production de 15,000 kilogrammes par jour.

Voici comment M. Mège, l'inventeur de la margarine, prescrivait d'opérer : on enlève des abattoirs la graisse de bœuf dès que l'animal est abattu; on la broie entre deux cylindres armés de dents, puis elle est introduite dans une cuve chauffée; on y met un peu de carbonate de potasse et *deux estomacs de porcs ou de veaux* par 100 kilogrammes. Les estomacs de veaux et de porcs aidant, la majeure partie de la graisse s'est extravasée des membranes et flotte en une couche trouble à la surface. On la décante, on presse le gateau obtenu entre des plaques de fer sous une presse hydraulique et on obtient alors l'oléo-margarine.

Le *beurre de margarine* s'obtient en barattant cette graisse avec la moitié de son poids de lait, de l'eau dans laquelle on a mis à macérer des mamelles de vache, et enfin une matière colorante, le rocou.

Aujourd'hui, d'après le rapport de M. Riche, fait à l'Académie de médecine, les nécessités de la concurrence ont fait négliger bien des soins dans la fabrication, aux dépens de la qualité bien entendu. C'est ainsi qu'on presse tant qu'il vient du produit jusqu'à 60 et 62 °/°, mais alors comme la margarine se solidifie trop facilement, on y ajoute une huile qui par son état liquide corrige la solidification trop facile de la margarine et la ramène à n'avoir que le point de fusion du beurre ou même un point de fusion inférieur; actuellement on emploie surtout l'huile d'arachides, qui a, à ce point de vue, les précieuses qualités du bon marché, de la blancheur et de l'absence d'odeur et de goût. On en introduit 10, 20, 50 °/° et plus.

La concurrence, aiguillonnant les fabricants, a produit un autre résultat non moins fâcheux : le suif des abattoirs de Paris s'est bientôt trouvé insuffisant; aujourd'hui on va chercher le suif dans les départements, et même on se sert de suif de la Plata.

La margarine est donc actuellement, d'après M. Riche, un produit industriel, variable dans ses éléments, où de la graisse de porc, de l'huile végétale, sont mélangées à de la graisse de bœuf. Il n'y a donc pas de garanties ni comme homogénéité, ni comme qualité. Z.

LE FUSIL A RÉPÉTITION DANS L'ARMÉE PRUSSIENNE. — On appelle fusil à répétition ou à magasin, le fusil dans la crosse duquel on a enfermé un certain nombre de cartouches, qui, au fur et à mesure du tir, viennent d'elles-mêmes se mettre en place. Avec une arme à répétition, l'opération du chargement se trouve supprimée, et le tireur peut envoyer un nombre de balles assez grand dans un espace très court de temps, et sans déranger son arme.

Un mécanisme à répétition a été adapté au fusil prussien dit fusil Mauser, et la nouvelle arme vient d'être mise en expérience dans un bataillon de chasseurs de la garde impériale prussienne. Le magasin de ce fusil contient douze cartouches, s'adapte à la monture de l'arme, au-dessous de la boîte de culasse et près du pontet. Pour rendre cette adaptation possible, il a fallu recourber le levier au moyen duquel on ouvre le tonnerre du fusil. D'après les expériences faites à la citadelle de Spandau, un tireur exercé peut tirer avec l'arme modifiée douze coups ajustés en trente-cinq secondes; mais les hommes non exercés ne tirent pas plus vite avec cette arme qu'avec le Mauser ordinaire.

Il paraît que le fusil Mauser transformé en fusil à répétition n'a pas obtenu un grand succès auprès des troupes : il est très lourd et la rapidité de tir, comme l'expulsion automatique des cartouches les troublent et nuisent à la justesse de visée.

L'INDUSTRIE DU LAIT CONDENSÉ EN ITALIE. — La fabrication du lait condensé ne cesse de s'étendre; de Suisse, elle est passée en Italie, et une grande fabrique s'est fondée à Locate, près de Milan.

Le lait employé est fourni par un troupeau d'environ sept cents vaches, qui donnent chaque jour cinq mille litres de lait en deux traites, une à cinq heures du matin, l'autre à cinq heures du soir. Le lait recueilli est chauffé au bain-marie jusqu'à 60 degrés, puis mélangé d'une certaine proportion de sucre blanc raffiné, puis évaporé jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un sirop épais; il est rafraichi dans des appareils spéciaux et enfermé dans des boîtes en fer blanc dont le couvercle est soudé hermétiquement. On sait que pour consommer le lait condensé il suffit d'y ajouter la quantité d'eau enlevée par l'évaporation; on reconstitue ainsi un lait propre à la consommation, certainement plus pur et plus sain que le lait travaillé distribué chaque matin dans trop de grandes villes.

Le lait destiné à la conservation est acheté par l'usine de Locate, environ 13 centimes le litre, prix très-avantageux, paraît-il, pour le fermier. Étant donné que l'évaporation réduit un litre de lait au quart de son volume primitif, on admet que le litre de lait sirupeux doit revenir à 52 centimes. La quantité de sucre étant d'environ dix pour cent en poids de lait frais, s'élève à quarante pour cent dans le lait sirupeux : de telle sorte que le prix définitif de celui-ci s'établit à environ 65 centimes. Son prix dans le commerce de gros est d'un peu plus du double.

Encouragés par l'énorme succès de l'édition in-18, à 3 fr. 50 le volume de l'*Histoire de France*, par Michelet, les éditeurs Marpon et Flammarion publient, à la suite et dans le même format économique, la collection des *Grands Historiens contemporains étrangers*. La lecture de notre histoire nationale ne doit pas empêcher de connaître les grandes œuvres de nos contemporains de tous pays. L'*Histoire de la Civilisation en Angleterre*, de Thomas Buckle, dont les deux premiers volumes viennent de paraître; l'*Histoire romaine*, de Mommsen; les travaux de Bancroft, Prescott, Gervinus, Grote, etc., sont trop célèbres pour qu'il soit nécessaire d'en refaire l'éloge. Cette collection est indispensable à toute bibliothèque sérieuse.

Parmi les romans nouveaux publiés chez Dentu, dans sa jolie collection à 3 fr. le vol., citons :

La Bohême tapageuse, pr Hect. Malot. 2 vol.
L'Oncle du M. de Madame, pr E. Chavette 1 vol.
Où est Zénobie? par F. du Boisgobey. 2 vol.
Rose Printemps, par G. de la Landelle. 1 vol.
Le Fiacre n° 13, par X. de Montépin. 4 vol.
La Belle Argentière, pr P. Saunière. 2 vol.
La Fiancée de Jean-Claude, pr J. Mary. 1 vol.
Le Martyre de la Boscotte, pr E. Berthet. 1 vol.
Le Capitaine Minuit, par Ch. Deslys. 1 vol.
Les Vireuses de Paris, pr L. Stapleux. 1 vol.

Voilà un choix qui permet de passer plus d'une bonne soirée.

Le **Livret-Chaix continental** du mois courant est en vente dans les gares et les librairies, et chez MM. A. Chaix et Cie, rue Bergère, 20, Paris.

1er vol. Services français, avec cartes générales coloriées, des chemins de fer de la France et de l'Algérie. Prix : 1 fr. 50.

2e vol. Services étrangers, trains français desservant les frontières, et services franco-internationaux, avec carte générale des chemins de fer du Continent. Prix : 2 franc. (Pour se rendre à l'étranger des divers points de la France, le voyageur n'a pas besoin de recourir au volume contenant les services français.)

Chaque volume renferme, en outre, un guide-sommaire indiquant les principales curiosités à voir dans les villes importantes, les stations balnéaires, etc.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Le *Journal Officiel* a publié le rapport de M. Gaudet, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, sur le concours institué pour la décoration de la place de la République, dont nous avons fait connaître les résultats la semaine dernière. Ce rapport est fort intéressant, mais aussi fort étendu; nous y relèverons seulement un point important.

Après avoir expliqué que les prix d'exécution n'ayant pas été décernés, le jury ne saurait avoir de modifications à prescrire, le rapporteur admet l'hypothèse que l'Administration va chercher, dans un certain nombre de projets décomposés, les éléments du projet définitif, et, avec grande raison, il recommande « de se préoccuper, avant tout, dans l'étude définitive, de l'harmonie nécessaire des divers motifs les uns avec les autres, aussi bien qu'avec le monument central, étranger au concours. »

Nous n'avions pas dit autre chose, il y a quinze jours, lorsque, parlant de la nécessité d'une pensée d'ensemble, nous montrions l'impossibilité où le jury allait se trouver de décerner les prix à des projets isolés, et si nous revenons aujourd'hui sur cette question, c'est que nous sommes l'écho de tous les artistes qui regrettent d'avoir pris part à un concours dont les conditions avaient été déterminées avec une incroyable imprévoyance.

Nous ne nous attendions pas, du moins, que l'excellent rapport de M. Gaudet viendrait si promptement confirmer nos observations.

En ce qui concerne les travaux définitifs, ils sont déjà commencés : on achève la démolition des motifs provisoires installés sur la place de la République, à l'occasion de la fête du 14 Juillet, et tout permet d'espérer qu'au printemps prochain les travaux de décoration et de plantation seront terminés; le quartier possédera alors une magnifique promenade.

D'importantes transformations intérieures viennent d'être exécutées au musée du Louvre : on se rappelle qu'une somme de 10,000 francs avait été votée pour l'installation d'une salle spéciale, destinée à la collection Duchâtel; les tableaux qui la composaient sont maintenant placés dans la pièce qui tient au salon carré et où se trouvent les Luini; dans le fond, on a mis le *Sphinx* et la *Source ;* cette dernière n'est qu'insuffisamment éclairée; à l'entrée sont les deux tableaux de Gustave Moreau, dont l'éclat contribue encore à éteindre les chefs-d'œuvre d'Ingres.

La nouvelle salle s'appelle salle Duchâtel; on y a placé également le buste en marbre de M. Duchâtel.

Dans la salle qu'occupait la collection Duchâtel, on a continué l'exposition des magnifiques tapisseries flamandes connues sous le nom des *Chasses de Maximilien;* à côté, on a mis des meubles de Boulle, une table en mosaïque de Florence, et les bustes de MM. de Forbin et Denon.

Dans la petite galerie dite *des primitifs*, connue sous le nom de *Galerie des cent mètres*, on a placé le tableau du Ghirlandajo, acquis récemment à la vente San Donato; enfin, en haut du grand escalier, la fresque de Jean de Fiesole, un *Christ en croix avec trois saints.*

En même temps on poursuit les travaux de canalisation, destinés à parer aux cas d'incendie : le calorifère de grande dimension que l'on construit à côté de l'escalier Henri V, est sur le point d'être terminé; mais les travaux qui consistent à faire passer dans les salles du premier étage les tuyaux qui amèneront la chaleur sont loin d'être finis. Bien des œuvres d'art, surtout dans la salle des pastels, ont été enlevées.

La plupart de ces cheminées, où le public aimait à voir brûler des troncs d'arbre tout entiers, vont être supprimées. On a même fait disparaître les poêles de faïence classiques, pour les remplacer par des appareils en fonte qui feront à peine saillie et qui produiront une plus grande intensité de chaleur.

Il est constant qu'on sera mieux chauffé qu'autrefois au Louvre, pas aussi gaiement, mais les cas d'incendie seront bien moins à craindre. C'est une large compensation.

Il est vrai que les administrations se montraient bien peu soucieuses des dangers que peuvent courir nos collections nationales : un journal de cette semaine raconte qu'un nouvel incendie a éclaté, dans le logement d'un gardien, situé juste au-dessous d'une salle de dessin. Quand donc comprendra-t-on que personne ne doit être logé au Louvre? Les gardiens dont on nous parle seraient bien plus utiles s'ils étaient simplement organisés en escouades, chargées de faire des rondes d'heure en heure; ces complaisances qui consistent à loger, sans motif, les fonctionnaires et employés constituent partout un abus regrettable; quand il s'agit du Louvre, elles sont un péril public, que nous ne cesserons de signaler.

Les ouvriers achèvent la démolition du palais du Champ-de-Mars, qui doit être restitué, pour le mois de mai prochain, au génie militaire; le pavillon de la Ville de Paris va, dit-on, être réédifié derrière le Palais de l'Industrie; on prête même à l'Administration des Beaux-Arts le projet d'y installer la première exposition triennale dont elle étudie en ce moment l'organisation. Nous reviendrons à loisir sur cette intéressante question.

Le tableau de M. Roll, la *Fête de Silène*, qui figura au Salon de 1878, et qui avait été envoyé à l'exposition des beaux-arts de Gand, vient d'être acquis pour le musée de cette ville.

En même temps, dans une lettre adressée à M. Louis Legrand, député du Nord, M. le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts l'informe que le tableau de M. Roll, la *Grève des mineurs*, sera expédié à Valenciennes, ainsi que la statue de M. Vasselot, *Poveretto*, à son retour de l'exposition de Gand, à la fin de l'année. Dans cette même lettre, M. Turquet dit: « J'ai le regret de ne pouvoir vous obtenir une des œuvres qui sont enlevées au Luxembourg; toutes ces toiles sont destinées à la décoration des appartements de réception de M. le président de la République. »

M. Jacoby, l'illustre peintre russe, professeur à l'Académie de Saint-Pétersbourg, l'auteur de la *Noce dans la maison de glace*, qui fut si remarquée à l'Exposition universelle, est arrivé à Paris, de retour d'Afrique.

Aujourd'hui, M. Jacoby expose dans les nouveaux salons de la *Vie Moderne*, 13, rue Taitbout, quatre remarquables tableaux.

Une série de dessins de vieux maîtres, découverte récemment dans une armoire, au fond d'un grenier, dans un château du comté d'York, vient d'être acquise par le Britisch Muséum. Ils ont été placés dans la salle des gravures où sont réunis tant de chefs-d'œuvre des écoles italienne, allemande, flamande et hollandaise. Parmi les dessins que renferme la nouvelle collection, on remarque une étude du peintre florentin Filippino Lippi, représentant deux femmes, l'une debout, l'autre couchée; un saint Jean de Girolamo Mocetto; une étude de femme, attribuée à Michel-Ange; un *Jugement dernier*, par Albert Altdorfer; deux paysages, d'Albert Cuyp; une *Chasse*, de Wouvermans; le *Triomphe des dieux*, par Ramond de Fage.

La semaine dernière, M. le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts a présidé la distribution des prix de l'école des beaux-arts de Limoges; il y a prononcé un important discours, qu'a reproduit le *Journal officiel* et qui constitue un véritable programme; nous reviendrons tout au long sur les diverses questions qu'il traite, et qui se rapportent surtout à l'enseignement du dessin et aux expositions de province.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. de Saulcy, membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, archéologue et philologue distingué, mais connu surtout par ses travaux de numismatique; M. de Saulcy, qui avait fait partie du Sénat sous l'empire, était âgé de 73 ans.

BIBLIOGRAPHIE

La Moabite, drame en cinq actes, par M. Paul Déroulède. — *Le Chevalier Trumeau*, comédie en un acte et en vers, par M. Edouard Pailleron.

Grand bruit au sujet de *la Moabite*, le nouveau drame de M. Paul Déroulède. La Comédie-Française le reçoit, il y a un an; elle ne le joue pas. Pourquoi? M. Déroulède, dans une préface écrite avec toute la vivacité, tout l'emportement de la jeunesse accuse le ministre et fait remonter jusqu'à lui cette interdiction qui le frappe. C'est ce plaidoyer toujours éloquent *pro domo suâ*. Le quel a tort, le quel a raison, du poète ou du ministre? Notre Courrier de Paris vous l'a dit. On nomme des juges et le salon littéraire de Mme Edmond Adam, s'institue en tribunal des conflits. Quelle sentence prononce-t-il? Nous n'en savons rien et, d'ailleurs, ce ne sont pas nos affaires. M. Paul Déroulède imprime sa pièce. Nous n'avons donc plus à nous inquiéter que de la question littéraire, sans nous demander ce que serait devenue au théâtre, en face du public, en présence des irritations des consciences religieuses, une œuvre toute pleine d'allusions aux choses du jour.

La scène se passe au pays de Chanaan: le pouvoir de Sammgar qui fut juge et grand prêtre d'Israël est battu en brèche. Le prophète Helias, un libéral, frappé d'exil par Sammgar, revient à Sichem avec sa fille Miriam et les conjurés se groupent autour de lui. La révolte espère trouver un appui dans Misaël, le fils du grand prêtre séparé de son père et qui plaide la cause de la clémence et de l'amnistie pendant que le juge, détenteur de la loi, l'applique dans toute sa rigueur. Misaël a disparu, et cache ses amours avec une fille du pays de Moab, un enfant de cette race maudite qui ne connait de dieux que ses passions et ses instincts.

Pour cette Kozby qui compte Loth dans ses aïeux et dont le peuple n'adore que le soleil, père des voluptés, la loi morale n'existe pas. La Pâque israélite qui appelle au temple tous les fidèles, va commencer. L'esprit de Misaël se trouble à ce souvenir qui lui rappelle un devoir. Kozby s'étonne de ce sentiment religieux qui sollicite l'âme du bien aimé qu'elle veut tout entière: Misaël se défend en vain.

> L'homme sort lentement des respects de l'enfance,
> Tant a sur soi de force et de pouvoir sur nous,
> Le fantôme adoré d'une mère à genoux.

Mais les embrassements de la payenne l'ennivrent et l'entraînent, et Kozby peut s'écrier: « Impie, j'ai vaincu Dieu ». Mais le cri de triomphe a été jeté trop tôt. Respha, la mère de Misaël, vient arracher son enfant des mains de cette femme, et dans cette lutte du bon et du mauvais génie, devant cette torture du cœur de Misaël, en face de son amant qui faiblit, Kozby reprend le chemin des pays infâmes

> Où vivent les amours libres, sous le ciel bleu.

Respha a reconquis son fils, mais à quel prix? L'ambition s'est emparée de cette âme que ne remplit plus l'amour. Les paroles de Kozby sont restées vibrantes dans cet esprit. L'instinct est roi: les mauvaises passions parlent en maîtresses souveraines. Misaël rêve le pouvoir. La puissance suprême, il veut l'arracher à son père Sammgar: plus de juge, plus de grand prêtre: une fois maître de tout par droit d'émeute, Misaël rappellera Kozby pour la faire asseoir à ses côtés. Qui s'oppose à cette marche ascendante de l'ambitieux? Hélias le prophete. Mais Hélias proclame la révolte au nom des lois: ce modéré s'appuie sur la légalité. Misaël va droit aux instincts les plus bas. Plus de Dieu, plus de lois, le pillage et le meurtre.

> Ce sont les appétits qui sont la seule loi,
> Cri farouche par qui s'est déchaîné mon être,
> Cri sublime par qui la liberté va naître,
> En qui tout se confond, par qui tout est permis,
> Qui délivre l'esprit des jougs qui l'ont soumis,
> Et qui, promettant tout aux foules ameutées,
> Fera de moi le Dieu de ce peuple d'athées.

Et fidèle à son programme, Misaël tue Hélias, le prophète des révoltes par la douceur: un dernier, un suprême effort maintenant: il s'agit de conduire l'émeute jusque dans le temple et d'arriver à Sammgar, qui défend le sanctuaire. La fortune de Misaël est un instant arrêtée: Miriam a accusé cet homme au milieu même de son triomphe, d'être le meurtrier de son père. Kozby, de retour du pays de Moab, et jalouse de toutes les infidélités, même de celle qui entraîne cette âme vers l'ambition, dénonce ce chef d'un peuple devenu étranger par l'amour d'une étrangère: il faut donc, coûte que coûte, reconquérir les faveurs de la populace: c'est la guerre à Dieu même, avec tout le peuple pour témoin de l'insulte faite à Jehovah, menteur et impuissant. Ici prend sa place une fort belle scène qui occupe, pour ainsi dire, tout le cinquième acte, un acte vraiment beau et d'un grand souffle dramatique. La malédiction de Sammgar a frappé ce révolté. Le peuple en armes, dans le temple veut forcer le grand prêtre à révoquer sa sentence. Malgré Sammgar, personne n'est plus pour l'éternel. Qu'est-ce que Dieu invisible, caché dans le tabernacle? Moïse a dit que quiconque pénétrerait en ce lieu redoutable, que quiconque verrait Dieu, mourrait sur l'heure. Eh bien! voyons, si ce Dieu est fidèle en ses menaces. Sammgar s'oppose à un pareil sacrilège; le père veut arrêter le fils. Misaël franchit le saint lieu. Il pousse un cri. L'impie a été frappé de mort. De très belles scènes dans une action dramatique un peu confuse, de très beaux vers dans une langue animée, chaleureuse, telles sont les qualités qui assurent le succès de lecture de la *Moabite* et qui ajoutent à la renommée littéraire de l'auteur de *l'Hetman* et des *Chants du Soldat.*

« Ce qui caractérise la comédie italienne et ce que je me suis forcé d'imiter, c'est un style à la fois fin jusqu'à la préciosité et franc jusqu'à la crudité, au service d'une gaîté absolument sincère. Le rire assainit le mot. D'ailleurs, ce n'est pas le mot que nos pères disaient qui est à craindre, c'est celui que nous savons si bien ne pas dire, et je doute que notre pudeur vaille leur honnêteté. »

C'est par ces quelques lignes de préface que M. Edouard Pailleron, nous invite à la lecture du *Chevalivr Trumeau*. Le chevalier Trumeau, de M. Pailleron, nous ramène à ces beaux jours de la comédie de Marivaux et de Le Sage, avec sa belle humeur et le bel esprit du XVIIIe siècle. De prétentions, guères; de grandes visées, jamais. L'amour pour l'amour, l'art pour l'art, le vers pour le vers, une scène, voilà tout. Isabelle et Marton, la maîtresse et la soubrette. Et voilà qu'Isabelle fait la dédaigneuse, avec ses vingt ans qui méprisent le chevalier Trumeau. Le chevalier pour mari, fi donc? Marton: Eh! Madame, ne dédaignez pas l'amour. Jour de Dieu! moi qui vous parle, je ne connais pas de meilleur maître. Ecoutez un peu. Et voilà Marton, le chapeau sur la tête, l'épée au côté, chantant à Isabelle l'éternelle chanson de l'amour; si bien que la belle, le cœur agité à ce jeu, rappelle le pauvre chevalier Trumeau, pour un instant en disgrâce. Tout ce petit acte est écrit d'une forme vive, alerte, élégante, comme ses personnages et d'un goût exquis. M. S.

L'une et l'autre, par Mme la comtesse JULIE APRAXIN, Dentu, éditeur. — Ce roman est l'histoire émouvante d'un amour qui s'attache à deux sœurs jumelles, et qui produit les plus singulières péripéties. L'intrigue des Ménechmes est ainsi dévelppée dans le sens le plus élevé de la passion. Une femme seule pouvait écrire un de ces romans de sentiment délicat et pénétrant dont le secret s'était perdu depuis Mme de Souza. Les critiques de l'école de Sainte-Beuve se plairaient à analyser les fines nuances du cœur humain, que Mme la comtesse APRAXIN a saisies et décrites d'une plume si ingénieuse et si dramatique à la fois.

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

CHILD (Lydie-Maria), femme de lettres américaine, célèbre par ses écrits pour l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis, née le 11 février 1802, morte le 20 octobre 1880.

CINTRAT (Pierre), ancien ministre plénipotentiaire, grand-officier de la Légion d'honneur, né en 1793, mort à Paris le 1er novembre 1880.

GALLET DE KULTURE (Achille), conservateur en chef des archives de la marine, auteur d'un ouvrage sur la Russie, né à Saint-Port (Seine-et-Marne) en 1815, mort le 20 octobre 1880.

GAYOT (Amédée-Nicolas), sénateur de l'Aube, ancien représentant du peuple à la Constituante de 1848, né à Troyes, le 2 juillet 1806, mort dans cette ville le 6 novembre 1880.

GEIGER (Jean-Népomucène), peintre autrichien, professeur à l'académie des beaux-arts de Vienne, né en 1801, mort le 29 octobre 1880.

GREIVE (Tatton-Brown), général anglais de l'infanterie de marine; il fit avec distinction la campagne de 1811 sur les côtes de Syrie; né en 1794, mort le 3 novembre 1880.

LINDHARDT (Elisa), romancière allemande, née le 21 juillet 1848, morte à Civita-Vecchia le 26 octobre 1880.

LOEBEL (Gustave), professeur à la faculté de médecine de Vienne, né le 5 novembre 1817, mort le 24 octobre 1880.

MORELLI (Salvatore), député italien, l'apôtre de l'émancipation politique des femmes et du divorce, mort le 28 octobre 1880.

ORTS (Auguste-Pierre), député belge, ancien président de la Chambre des députés, un des chefs du parti libéral, né le 7 avril 1804, mort à Bruxelles, le 5 novembre 1880.

PALLESKE (Emile), acteur et auteur dramatique allemand; il laisse, entre autres ouvrages, une *Vie de Schiller* estimée; né le 5 juin 1823, mort le 28 octobre 1880.

SAULCY (Louis-Félicien-Joseph CAIGNART DE), membre de l'Institut, ancien sénateur, numismate et archéologue très distingué, auteur de nombreux ouvrages sur la Palestine, né à Lille, le 19 mars 1807, mort subitement à Paris le 4 novembre 1880.

AUG. MARC, *directeur-gérant:*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

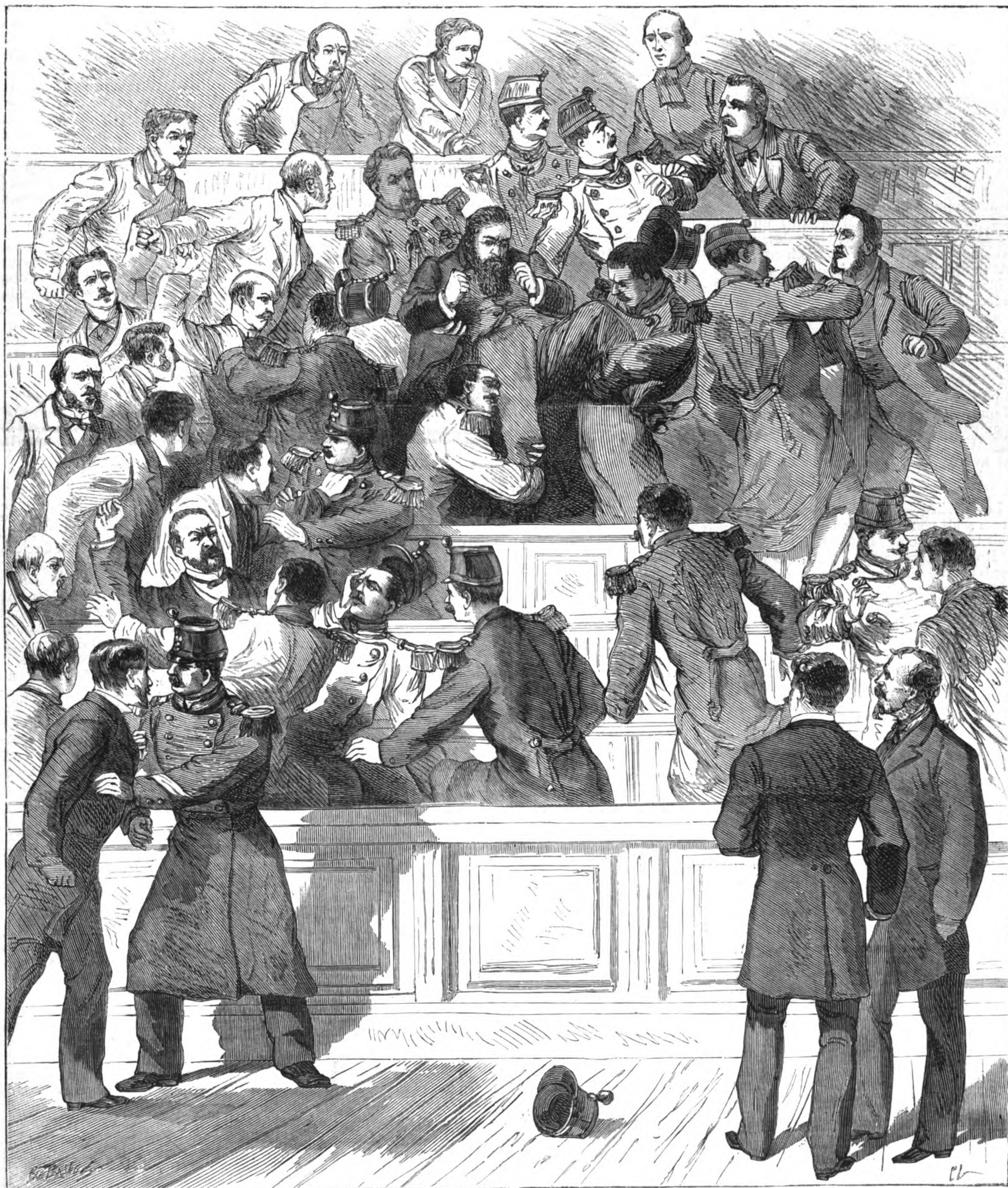
L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1969
SAMEDI 20 NOVEMBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr.
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.



LE SCANDALE DU 11 NOVEMBRE A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — EXPULSION DE M. BAUDRY D'ASSON

COURRIER DE PARIS

Depuis quelques jours, on a beaucoup vécu dans la rue : oui, le spectacle s'y donnait. Nous avons eu des pièces graves, des *nopces*, des bousculades au débarcadère de Nouméa. Tout le monde était dehors : c'est là une existence comme une autre.

L'été de la Saint-Martin n'a point fait défaut. Il a montré un soleil doux. On était donc bien sur le pavé, malgré le vent et des gouttelettes de pluie tiède. On regardait d'un air affairé, on jasait, et les spectacles qui par la gelée eussent seulement retardé la marche, ont causé des flaneries interminables : ne fallait-il pas guetter la sortie de M. Baudry-d'Asson de ce fameux petit local si rarement habité? On avait vu Jeanne Samary monter à l'autel, donc il était indispensable d'assister au mariage de Mlle Marie Blanc avec le prince Roland.

Et puis pouvait-on se passer de guetter les artistes qui viendraient couronner Offenbach? Bref, c'est une semaine en plein air : on n'entrait au logis que pour manger, et encore... les pâtissiers n'ont-ils pas des gâteaux assez succulents pour tenir lieu de côtelettes? la bouchée providentielle est là, et puis l'intérêt du spectacle de la rue soutient l'estomac des curieuses.

Le physique de Louise Michel les a déçues. Elle ressemble à ces paysannes de Bastien Lepage qui ramassent des pommes de terre en automne; seulement figurez-vous qu'elle a ramassé un grand nombre de récoltes. Elle a les traits durs, mais sa physionomie n'est pourtant pas méchante. Le négligé de sa toilette prouve bien qu'elle ne s'attendait point à être portée en fiacre. Personne ne pouvait prévoir un pareil affolement, et les premiers embrassements, les premières poignées de mains données à Louise Michel ont eu quelque chose d'effrayant, fait plutôt pour empêcher de dormir les jolies petites curieuses qui ont assisté à ses scènes que pour les charmer; heureusement le récit qu'elles ont pu lire des heures idylliques qui ont suivi, et où Louise Michel, entre sa mère et ses chats, a mordu au pain de la patrie, a dû dissiper l'impression ressentie à la gare au contact d'un foule hurlante et avinée. Tout n'est pas rose dans les spectacles de la rue, n'est-ce pas, mesdames?

∿∿ Les privilégiés armés de cartes d'invitation avaient pu seuls pénétrer dans l'église Saint-Roch pour voir le mariage de Mlle Marie Blanc avec le prince Roland Bonaparte. La foule envahissait les abords de l'église, qui, eût-elle été cinq ou six fois plus vaste, n'aurait pas suffi à donner les places sollicitées; l'or attire les riches et les pauvres.

L'union de Mlle Blanc et du prince Bonaparte a une préface qui est un conte de fée. Ils ont été occupés l'un de l'autre avant de savoir qui ils étaient. Au lieu d'une salle de cours de dessin où se rencontraient les deux futurs époux, mettez une forêt mystérieuse : vous aurez un conte, vous aurez un rêve, et c'est ce rêve là qui s'est réalisé; et pour voir passer ces mariés heureux, Paris a encore une fois été toute la journée dehors. Il y a une grande similitude de goûts entre le prince et la princesse Bonaparte. Mme Blanc a fait donner à ses enfants une instruction très étendue; ses deux filles parlent cinq langues, sont excellentes musiciennes, dessinent et peignent. Mlle Marie Blanc, malgré une enfance délicate et malgré ses quinze millions de fortune, travaillait avec la plus grande assiduité; ni les déplacements, ni les exigences de la vie mondaine ne dérangeaient ses habitudes laborieuses. Le prince Roland Bonaparte est instruit comme un bénédictin. Ces jeunes époux, qui n'ont que quarante-trois ans à eux deux, seront aussi riches de science que d'argent.

Ce n'est pas la première fois qu'un roman naît dans ces sphères de jeu et d'or. Un ancien fermier des jeux du commencement du siècle, M. Perrin, propriétaire du château de Petit-Bourg, ancien domaine du duc d'Antin, et dont l'un des derniers possesseurs fut M. Aguado de Las Marismas, avait une fille charmante, héritière d'une fortune très considérable. A une fête des environs on présenta à Mlle Perrin le jeune comte Desaix, fils du général, qui s'éprit de sa beauté, mais n'osa demander en mariage un aussi riche parti. La jeune fille, qui devina et partagea bientôt ses sentiments, chercha à attendrir M. Perrin, pour qui le manque de fortune du jeune Desaix était un péché irrémissible; les deux amoureux se désolaient d'une situation sans issue, quand un événement vint la dénouer de la manière la plus inattendue.

Après un bal champêtre qui se tenait sous les belles allées de Soizy-sous-Etiolles, et au moment où elle rentrait à Petit-Bourg, Mlle Perrin fut frappée de cécité : la fraîcheur d'une nuit humide l'avait rendue aveugle. Le comte Desaix ayant persisté dans son amour, Mlle Perrin fit aisément comprendre à son père qu'elle ne pouvait épouser qu'un homme dont elle connût les traits. Le millionnaire fermier des jeux se laissa toucher, et le mariage eut lieu. Le roman d'aujourd'hui a donc été précédé d'un autre roman dans un monde d'argent où ils sont rares.

∿∿ Le spectacle dans la rue a été aussi aux abords du théâtre des Variétés le jour de la fête en l'honneur d'Offenbach. La salle est petite, les obligations étaient nombreuses : de là des mécomptes; mais n'était-ce pas être un peu de la solennité que de pouvoir entrevoir Mlle Hading en Arlequine et Mlle Angèle en Vénus! Le passage des Panoramas était encombré de jeunes gens, le boulevard était bariolé de chapeaux de toutes les couleurs. Jugez donc : trente actrices et plus peut-être sur la scène et probablement un nombre plus grand encore dans la salle. N'est-ce point une chance inespérée de voir entrer et sortir d'une salle de spectacle toutes ces célébrités de théâtre dont les photographies appendues à toutes les vitrines de Paris popularisent les traits, que les collégiens connaissent mieux, à coup sûr, que ceux de leurs petites cousines.

Pour cette solennité, les amateurs de spectacle en plein vent ont été aussi un peu déçus; d'abord, le théâtre des Variétés a des escaliers dérobés connus seulement de ceux qui sont nourris dans le sérail; et puis les cantatrices sont, l'hiver, si bien emmaillottées contre le froid ou l'humidité simplement, qu'on ne voit pas même le bout de leur nez, car, mesdames, on s'enrhume par le bout du nez, ne vous y trompez pas. On a donc vu aller et venir beaucoup de pelisses de fourrures, de Bachelictes ouatés, de mantilles de blonde attachées sur les cheveux et fermées sur le visage, de capuchons de satin, de toques fourrées. On disait bien aux curieuses : Ce voile épais cache Zulma Bouffar; ce manteau russe enveloppe Mme Judic; cette mantille dérobe Jeanne Granier à vos regards. Vous avez reconnu Schneider? Il fallait croire les gens sur parole. Cette cérémonie, sorte de *service artistique*, a réuni, pour la dernière fois probablement, les dieux et les déesses de l'Olympe de la gaudriole et du paillon; et pendant que l'orchestre et les voix faisaient entendre ces airs qui, durant un quart de siècle, ont éraillé les gosiers et fatigué les jambes, chacun songeait aux gaietés envolées. Il semblait même que certains auditeurs revissent de lugubres images : tant de choses se sont passées sur les airs d'Offenbach!!! Peut-être, en définitive, les spectateurs les plus gais ont-ils été ceux qui les entendaient pour la première fois.

∿∿ Xavier Aubryet fut l'un des plus brillants de ce temps-là. Qui n'a été attendri par les souffrances inénarrables de ce raffiné de la pensée et du style, qui a charmé pendant tant d'années; de ce causeur délicat et intarissable. La maladie qui l'a miné, l'ataxie locomobile, est celle qui a martyrisé Henri Heine et celle aussi qui rive à son fauteuil Henri de la Madeleine, l'auteur de si charmants récits du Comtat. Henri Heine, à force de souffrir, avait fini par se désintéresser des choses littéraires; il disait à un ami, quelque temps avant sa mort :

— Ce qui me plaît le plus en ma chère femme Juliette, c'est qu'elle ignore l'existence de la *Revue des Deux Mondes*.

Xavier Aubryet, lui, est resté Parisien d'esprit tant qu'il a pu entendre. Il demandait le mot de l'heure et avait déjà souri de celui de la veille. Il a pu agoniser pendant près de sept années sans maudire la vie. Au milieu de tortures qui ne cessaient ni jour ni nuit, il évoquait des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Après un cri que lui arrachait la douleur, on l'entendait faire le récit d'une journée passée en famille à la campagne; il nommait ceux qui étaient présents et se rappelait les tendresses dites sur les absents. La vie patriarcale d'autrefois avec ses affectueuses causeries, ses repas longs et gais, ses querelles et ses raccommodements, lui était chère. Il était entouré de vieux portraits de famille, et ce mondain effréné s'attendrissait en racontant les succès de beauté de ses vénérables aïeules. Ce fut dans sa famille qu'il plaça son rêve de mariage. Cette union ne put se faire: alors Xavier Aubryet se jeta plus que jamais dans les agitations de la vie parisienne. Il cacha longtemps les premières atteintes de son mal, puis, vaincu par lui, s'étendit sur son grabat qu'il n'avait presque point quitté depuis plusieurs années.

Il analysait ses souffrances et les détaillait avec la précision méthodique avec laquelle un docteur décrit une maladie. Un jour, il lui semblait qu'on désarticulait ses chevilles. Il y avait des heures où il croyait être scalpé; d'autres où il lui semblait être pris dans un laminoir. Le sommeil ne venait point donner de relâche à ses tortures; devenu aveugle, sa vie n'était plus qu'une nuit infernale.

Beaucoup de pages qu'il a écrites au jour le jour, dans des journaux et pour différents recueils, resteront comme des modèles de finesse, d'élégance et de courtoisie. Quoique sa critique fût loin d'être anodine, il la faisait sans se départir de ces hautes façons de dire; elle éclairait sans blesser. On y retrouvait l'homme bien élevé qu'il était. Ses souffrances ont valu à la littérature presqu'un chef-d'œuvre, *la Maladie à Paris*. *Les Femmes de vingt-cinq ans* et les *Lettres du boulevard des Capucines*, plaisent aux jeunes; les *Jugements nouveaux* resteront parmi les écrits empreints d'originalité et d'une rare hauteur de vue. Il avait tenté aussi le théâtre, mais peut-être ceux-là seuls, qui l'ont entendu causer chaque jour, pourront avoir la mesure d'un esprit où des fusées de bon sens se mêlaient à des éclats de verve qui éblouissaient. Il dépensait son esprit aussi bien pour un auditeur que pour mille lecteurs de journaux. Ces dernières années, il s'était remis à faire des vers; ses poésies, dont beaucoup ont paru dans des recueils, seront bientôt réunies en un volume sous ce titre : *le Triptique*. Il prendra place, ainsi que les autres œuvres de Xavier Aubryet, dans la bibliothèque des amateurs de pensées fines et des ciseleurs de style. Leur auteur s'est éteint dans les sentiments religieux qui l'ont aidé à supporter un martyre bien rare heureusement.

∿∿ Le pauvre Bressant est aussi parmi les affligés des souffrances corporelles. Il songe à vendre ses collections, qui intéresseront tous ceux qui ont applaudi le charmant comédien qui n'a point été remplacé. Il n'appartient point aux étrangers de juger les querelles de famille. On assure que c'est la mésaisance où le laisse sa fille, Mme la princesse Kotchoubey, remariée au marquis d'Orcière, qui oblige le fils de famille, Lovelace, à s'enterrer dans le département de Seine-et-Marne, où s'est formée une petite colonie d'artistes célèbres. Nous ne voulons absolument pas croire à ce bruit; nous avons entendu la princesse Kotchoubey causer avec autant de grâce que d'esprit. Il doit y avoir dans cette pénible affaire des difficultés ignorées du public. Comment admettre qu'une femme d'un esprit distingué et qui est une excellente mère, ne soit point une fille sans reproches? Que Bressant vende ses tableaux, ses armes, ses pierreries, les souvenirs d'une vie artistique pleine de succès, rien de mieux, car le vent est aux grosses enchères; mais qu'au moins le vieil artiste reste dans ce Paris, qui est le meilleur des séjours pour les rois réduits à l'abdication.

∿∿ On annonce beaucoup de grands mariages, de ces unions de *primo castello* qui ordinairement n'ont lieu qu'après Pâques. Il y a un tel zèle matrimonial qu'on marie même les gens qui n'y songent pas. La charmante fille du duc de Nemours, quoi qu'on dise, n'a point prononcé encore le oui; chaque année on la fiance, et tandis que la princesse Blanche est penchée sur un chevalet, *la copie* marche au sujet des mariages projetés ou acceptés.

Mlle de Malakoff, elle, a dit le oui définitif. Sa mère, la comtesse Valera y Viana de la Pianega, l'a laissée libre de choisir; l'inclination de la jeune fille a décidé du sort du comte Jean Zamoïski : la fille du héros de Malakoff devait vouloir s'unir à une race héroïque. On connaît la beauté de cette fiancée, qui porte presque toujours, avec une coquetterie dont elle est bien récompensée les modes du Directoire. Le mariage se fera gravement, presque sans fêtes : Mme la duchesse de Malakoff, amie sincère et parente éloignée de l'impératrice Eugénie, étant triste des douleurs de la veuve de Napoléon III et triste aussi de ses propres douleurs, dont la plus poignante est le souvenir de la mort affreuse de sa mère, victime d'un accident de chemin de fer.

Ego.

NOS GRAVURES

L'INCIDENT BAUDRY-D'ASSON

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Notre gravure de la première page a pour objet le pénible incident qui s'est produit à la Chambre des députés, au commencement de la séance du 11 novembre. Dans la précédente séance, M. Baudry d'Asson, on le sait, avait été frappé de la peine de la censure avec exclusion temporaire qui, aux termes du règlement entraîne, pour la première fois, l'interdiction de prendre part aux travaux de la Chambre et de reparaître dans le palais législatif jusqu'à l'expiration de la quinzième séance qui suit celle où la mesure a été prise. Malgré cette interdiction, M. Baudry d'Asson, le 11 novembre, trompant la consigne donnée aux portes, parvint à s'introduire dans le palais, et vint, au moment où on s'y attendait le moins, prendre place à son banc. Alors, le président de l'Assemblée, après avoir vainement invité le député à déférer au rappel au règlement qu'il lui adressait, leva la séance publique, annonçant quelle serait reprise ultérieurement. Aussitôt les députés de la droite, au nombre desquels se trouvaient MM. de La Rochefoucauld-Bisaccia, de la Rochette, de Maillé, de Villiers, Freppel, de Mackau, Bourgeois, entourent leur collègue et ami, et l'engagent à résister aux ordres que les questeurs se disposaient à lui venir donner relativement à l'exécution du règlement. En effet, MM. Margaine, de Mahy et Madier de Montjau, ne tardent pas à se présenter et à inviter M. Baudry d'Asson à se retirer, le prévenant qu'en cas de refus, ils se verraient, bien qu'à regret, dans la nécessité de recourir à la force. Le député de la Vendée, qu'entourent plus que jamais ses amis, ne veut rien entendre. Des ordres sont alors donnés, les tribunes sont évacuées, et un piquet de vingt soldats sans armes, conduits par le colonel Riu, commandant militaire du Palais-Bourbon, est introduit, et obligé de faire littéralement le siège du banc où est installé M. Baudry d'Asson. Coups de pieds, coups de poings, bousculades, escalades. Il faut passer par dessus la muraille vivante qui protège le député pour arriver jusqu'à lui. On y parvient enfin. Le colonel Riu qui, dans sa désagréable et délicate fonction, a mis autant de patience et de calme que de vigueur, fait entourer le banc où siège le député récalcitrant. Frappé, mais se contenant et s'abstenant de toute voie de fait, il parvient à se placer derrière M. Baudry-d'Asson que, d'après ses ordres, personne ne doit toucher avant lui. Puis, pour prévenir toute résistance, il le saisit brusquement par-dessous le bras, tandis que des soldats le prennent par les jambes, comme le montre notre dessin, et on l'emporte, tout cela au milieu d'une véritable tempête de cris, de menaces, de récriminations passionnées. Peu après, M. Baudry d'Asson était enfermé dans la chambre d'arrêt du palais législatif, avec deux factionnaires placés à la porte. Cette chambre d'arrêt, que représente un de nos dessins, est située à droite de la salle des séances vue du pont de la Concorde, et ses fenêtres ouvrent sur une des petites cours intérieures du palais. Elle est de grandeur moyenne. Papier vert foncé à la muraille, aux fenêtres des rideaux en reps de la même couleur que le papier, un canapé, un fauteuil, un lavabo, un lit de fer des plus simples, et c'est tout ou à peu près. Mobilier modeste. Il est vrai qu'on ne va pas dans la chambre d'arrêt, *le petit local*, comme on dit, pour recevoir et y traiter, bien qu'on y soit traité soi-même fort confortablement, et qu'on puisse ne s'y rien refuser. C'est le buffet qui pourvoit aux besoins du prisonnier, et l'un de ses maîtres d'hôtel qui le sert. Néanmoins, M. Baudry-d'Asson n'a pas tenu à y prolonger son séjour. Le lendemain de son arrestation, à la suite d'une démarche faite auprès du président de la Chambre par MM. Le Gonidec de Traissan et de Valfons, il était mis en liberté. Finalement, il avait promis de se soumettre au règlement. N'aurait-il pas mieux fait de commencer par là?

M. DE SÉMÉLÉ

Un hardi voyageur, M. de Sémélé, qui a exploré le centre de l'Afrique, est mort à la fin du mois dernier. Il n'était âgé que de trente-six ans, étant né au château d'Urville, département de la Moselle, le 5 juillet 1845.

Engagé volontaire, il fut envoyé en Algérie où, ayant bientôt obtenu l'épaulette de sous-lieutenant, il entra aux affaires arabes, puis fut appelé au commandement du pénitentier de Lalla-Aouda. C'est là que, dans le commerce quotidien des indigènes, dans la fréquentation des *khebir* des caravanes, il conçut pour la première fois l'idée d'explorer le centre de l'Afrique, au point de vue exclusivement commercial, ce qu'il ne devait mettre toutefois à exécution qu'après avoir fait son devoir de soldat, en 1870 et 1871, et obtenu la disponibilité. C'est en 1877, avec les ressources les plus modestes, qu'il fit son premier voyage, qui lui servit à préparer et à rendre possible le second, dans de tout autres conditions. Il avait appris sa route, découvert les centres de production, reconnu les produits, et s'il n'avait pu ramener de cargaison, tout au moins avait-il rapporté des échantillons, de l'ivoire, de la poudre d'or, du caoutchouc qui devaient parler pour lui. Un de nos agronomes les plus distingués, M. Jasselme, s'associa aux projets de M. de Sémélé, et, avec le concours de MM. Després et Huchet, il fonda une puissante société qui tient actuellement tout le commerce du haut Niger. Alors, M. de Semelé se remit en route non plus sur une pauvre barque, mais sur un yacht à vapeur, suivi d'une flottille chargée de marchandises d'échange. Il prit un ascendant considérable sur les chefs du pays et installa dix factoreries sur les bords du Niger, ouvrant toute cette partie de l'Afrique équatoriale au commerce français. C'est en revenant de ce second et fécond voyage qu'il est mort. Parti de Dakar, à bord du *Gabon*, avec la dyssenterie, il a succombé le 22 octobre dernier, trois jours avant d'atteindre Madère.

M. DE SAULCY

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de perdre un de ses membres les plus anciens : M. de Saulcy, qui est mort subitement, le 14 novembre. Il était âgé de 73 ans, et avait été élu membre de l'Institut en 1842, en remplacement de M. Mionnet.

Depuis plusieurs années déjà, sa santé était fortement ébranlée. Il y a trois ans, une fluxion de poitrine avait failli l'emporter, et, lors de l'Exposition, le soir de la fête du 30 juin, il s'était cassé le bras en tombant dans la rue, et jamais ne s'était remis de ce coup.

Voyageur intrépide, M. de Saulcy avait visité à plusieurs reprises la Palestine et les bords de la mer Morte; au Louvre, il a attaché son nom au musée des antiquités judaïques, dont le monument le plus curieux est peut-être le sarcophage de cette reine de la dynastie d'Adiabène, découvert par lui dans le Tombeau des Rois, et qui porte le nom de « Sadda » écrit en deux langues, en hébreu et en palmyrénien. En numismatique, il était d'une rare sagacité, et l'histoire monétaire des rois de France lui doit beaucoup.

Peu d'hommes, parmi ceux qui s'occupent de l'antiquité, ont touché à autant de questions. Il ne les a pas toutes résolues avec un égal bonheur; mais s'il apportait à la défense de ses opinions l'ardeur d'un soldat, il savait, quand il avait reconnu son erreur, les abandonner avec une franchise et une naïveté pleine de charme.

LE CONGRÈS INTERNATIONAL

D'ANTHROPOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

Ce Congrès, qui a été fondé en Italie en 1865, vient de tenir à Lisbonne sa neuvième session.

Elle n'a pas été moins brillante que les précédentes. Il n'y a pas eu, en effet, moins de 450 souscriptions. La plupart des gouvernements s'étaient fait officiellement représenter.

Il y a eu dix séances de lectures et de discussions et quatre grandes excursions. Tous les frais ont été couverts par le gouvernement portugais.

A la séance d'inauguration assistaient le roi, D. Luis et son père, le roi D. Fernand, président d'honneur du Congrès. Tout le corps diplomatique au grand complet et tous les ministres étaient présents. La cérémonie avait lieu dans la vaste bibliothèque de l'Académie des sciences.

La question la plus importante que l'on ait discutée est celle de savoir si les silex brisés recueillis par M. Carlos Ribeiro, directeur de la section géologique du Portugal, sont bien réellement travaillés par l'homme et s'ils appartiennent à une couche géologique aussi ancienne qu'il le dit. La chose est d'autant plus grave que cette couche (miocène), est si éloignée de nous que tous les animaux et toutes les plantes de cette époque se sont modifiés. Non-seulement l'antiquité de l'homme serait augmentée d'un nombre incalculable de siècles, mais on serait autorisé à dire que notre ancêtre était bien autre que ce qu'il est aujourd'hui.

Quelques mots sur les excursions.

C'est toujours en train spécial et sans frais aucun que les membres du Congrès ont voyagé. Un jour a été consacré à l'étude du terrain tertiaire qui a livré les silex taillés. Il n'a pas fallu moins d'une heure de chemin de fer et de trois heures de voiture pour arriver, par une chaude matinée, sur le plateau désert d'*Otta*, où l'on a trouvé peu de silex, mais un lunch excellent.

Un autre jour on est allé aux amas de coquilles, débris de cuisine, qui, à la longue et lentement accumulés, ont formé des collines. Cette excursion a été fort belle. A Santarem, le Congrès a été reçu par les autorités, par toute la population en costumes nationaux. Tout le pays était pavoisé; partout des arcs de triomphe, des musiques; la traversée d'un immense pont sur le Tage, remarquable œuvre d'art en construction, a été une marche triomphale. Deux mille personnes attendaient le Congrès sur le kjokenmœdding de Mugen. Les savants descendus dans les tranchées ont pu voir en place la série des squelettes humains découverts pendant les fouilles.

On est parti un matin sur le vaisseau de l'Etat l'*Africa* pour aller à *Cascaes*, tout à fait au delà de l'embouchure du Tage; on a trouvé dans la rade l'escadre française. Elle était venue saluer la famille royale qui, l'été, habite là.

Le déjeuner fut servi à bord, et, après la visite de grottes à ossements à Cascaes, on partit en voiture, puis à âne, pour le château de Pena, appartenant au roi D. Fernand, père du roi régnant. Pour y parvenir, on traverse un des plus beaux jardins du monde. Le roi accueillit admirablement le Congrès et lui montra ses trésors artistiques.

Le soir, après le diner offert par la noblesse et les autorités de Cintra, on se rendit au bal que la reine donnait en l'honneur du Congrès et des officiers de la flotte.

L'excursion finale dura quatre jours; on visita en allant Braga, au retour Porto et Coimbre : partout l'accueil fut splendide. Le but était une ville en ruine *Ante Romaine*, découverte et fouillée à grands frais par un savant fort riche, ce qui est rare. Les trésors recueillis par M. Sarmento dans la *citania* de Briteiros et dans celle de Sabroso sont encore inédits; aussi le Congrès a-t-il été enchanté de pouvoir les étudier. Il a déjeuné au milieu des constructions cyclopéennes couvrant le sommet d'une large montagne. Mentionnons comme un trait particulier de cette inoubliable réception la pluie de fleurs que jetaient sur les savants de tout âge de nombreuses jeunes filles toutes parées et couvertes de gros bijoux en or.

LE GÉNÉRAL GARFIELD

Le citoyen américain auquel les électeurs nommés le 2 novembre vont donner la majorité pour la présidence des Etats-Unis, n'est pas un inconnu pour nous.

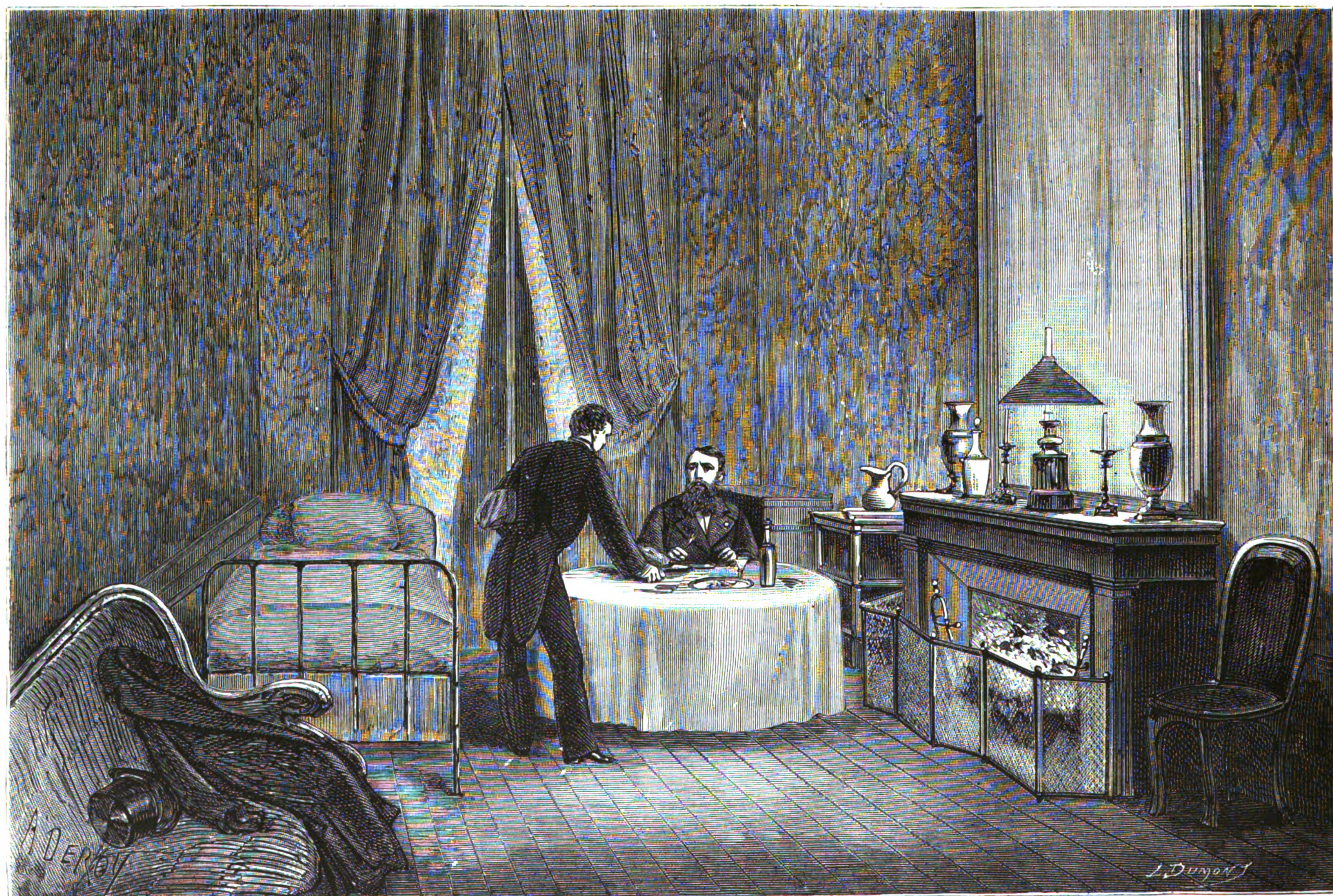
Dans son numéro du 24 juillet dernier, l'*Illustration* a déjà parlé du général Garfield, qui venait alors d'être choisi comme candidat du parti républicain à la présidence des Etats-Unis, tandis que le général Hancock, de l'armée fédérale, était à son tour élu comme candidat du parti démocrate.

Ce que l'un et l'autre parti représentent aujourd'hui aux Etats-Unis, chacun le sait : le parti républicain est essentiellement unitaire, centralisateur, et défend avant tout les droits de l'Union; le parti démocrate est, au contraire, favorable à l'autonomie des Etats et à la subordination du pouvoir militaire au pouvoir civil.

Avant la guerre de sécession, le parti démocrate était esclavagiste; le parti républicain, qui s'appelait alors le parti *whig*, et quelquefois le parti des *free-soilers* ou du sol libre, était, au contraire, favorable à l'abolition ou tout au moins à la restriction de l'esclavage.

La campagne présidentielle, qui s'est ouverte dès la fin du mois de juin 1880, après que les deux conventions nationales de Chicago et de Cincinnati ont chacune proclamé leur candidat dé-

LE GÉNÉRAL GARFIELD, ÉLU, LE 2 NOVEMBRE, PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS



M. BAUDRY D'ASSON DANS LA CHAMBRE D'ARRÊT DU PALAIS-BOURBON

LA RÉUNION DU CONGRÈS INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE EN PORTUGAL

1. Recherche des silex tertiaires au pied du Monte Redondo. — 2. Le château de Tena. — 3. Les membres du congrès arrivant à Santarem. — 4. Les membres du congrès à bord de l'*Africa*. — 5. Le roi et son père, don Fernand, à la séance d'inauguration du congrès. — 6. Les membres du congrès étudiant les objets trouvés dans les fouilles de la *Citania* de Briteiros. — 7. Les fouilles de la *Citania* de Briteiros. — 8. Les membres du congrès dans une tranchée sur le Kjokenmœdding de Mugen. — D'après les croquis de M. H. Nodet.

finitif, cette campagne a été des plus actives et des plus tourmentées. Un instant, les démocrates ont semblé avoir le dessus. Le général Hancock compte beaucoup de partisans aux Etats-Unis : il est riche, dans toute la force de l'âge, fort bel homme, accueillant; c'est enfin un des héros de la guerre de sécession, un de ces soldats décidés qui, avec le général Grant, le premier de tous, le général Sherman, l'éminent stratégiste, le général Sheridan, le plus brillant officier de cavalerie de cette [illegible] guerre, a laissé dans l'un et l'autre camp [illegible] renom de bravoure incontesté. Il ne déplaisait pas aux démocrates d'avoir parmi eux Hancock, qui les avait naguère si énergiquement combattus et qui maintenant leur rendait en quelque sorte les armes. Le général Mac Clellan, un des anciens compagnons d'armes de Hancock, faisait du reste campagne électorale à côté de lui, et allait partout dans les réunions publiques parler pour le candidat démocrate et réchauffer les tièdes et les hésitants.

Craignant que la partie ne fût irrévocablement perdue, le parti républicain a, de son côté, appelé le ban et l'arrière-ban des fidèles. Le général Grant lui-même, qui avait failli être choisi candidat pour un troisième terme à la présidence par la convention républicaine de Chicago, le 2 juin, le général Grant a oublié son échec, et, faisant trêve à son mutisme habituel, s'est bravement prononcé en public pour Garfield.

Une mauvaise manœuvre a perdu sans retour les démocrates, alors qu'une impudente calomnie, appuyée d'un faux qu'on a dû déférer à la justice, manquait de ruiner fatalement Garfield.

Voici les faits pour ce qui regarde les démocrates; nous dirons ensuite comment Garfield était perfidement attaqué.

Le parti démocrate s'est déclaré de tout temps partisan du libre-échange, alors que le parti républicain, depuis la guerre de sécession, s'est montré le défenseur résolu des idées protectionnistes. Un des articles du programme ou *plateforme* des démocrates, à la convention de Cincinnati, tenue le 14 juin, portait que les tarifs de douane ne devaient être perçus qu'au point de vue purement fiscal *tariff for revenue only*, et non au point de vue protectionniste. Ce que voyant, les Etats manufacturiers, la Pensylvanie à leur tête, se sont élevés contre les prétentions des démocrates. Le gouverneur du New-Jersey a écrit à ce propos au général Hancock, et celui-ci a répondu « que toute discussion sur le libre-échange était une folie » ; mais cette rétractation est venue trop tard.

Quant aux républicains, voici le tour indigne que les démocrates leur ont joué et qui a failli donner la victoire à Hancock. Un journal de New-York, qui s'appelle *Truth (la Vérité)*, un joli titre pour le rôle qu'allait jouer ce journal, le *Truth* a imprimé une prétendue lettre de Garfield qui approuvait, au nom des principes de liberté, l'immigration chinoise et la concurrence que les coolies font aux ouvriers libres américains. On devine aisément, les coolies n'étant, en réalité, que des esclaves déguisés aux mains d'un patron qui les exploite, la colère des travailleurs blancs à l'apparition de cette lettre, que le *Truth* reproduisait en autographie avec la signature de M. Garfield, et que quelques-unes des connaissances de celui-ci s'obstinaient à déclarer véritable. M. Garfield a protesté de toute son âme d'honnête homme, et il a fait poursuivre par les tribunaux l'auteur de cette infâme calomnie. Il est toutefois resté quelque trace de cette malheureuse affaire, et la Californie, où la question chinoise s'agite principalement, a donné ses voix au parti démocrate. S'il en eût été de même de l'Etat de New-York, que l'on croyait absolument gagné, la victoire était à Hancock.

Comment les choses se passent-elles pour les élections présidentielles? Quand les conventions nationales ont choisi l'une et l'autre leur candidat et dressé leur programme, la bataille électorale est réellement commencée; mais ce n'est que le premier mardi de novembre que l'on choisit les électeurs présidentiels. Cette année, ce premier mardi est tombé le 2 novembre. Quoique l'élection ait lieu au second degré, en réalité elle se fait au suffrage universel; car l'électeur nommé par le parti qu'il représente reçoit le mandat impératif de voter pour le candidat choisi par ce parti, et il n'y a pas d'exemple qu'aucun électeur ait failli à ce mandat.

Chaque Etat nomme autant d'électeurs qu'il envoie de sénateurs et de représentants au Congrès. Ainsi, l'Etat de New-York nomme 35 électeurs; l'Etat de Colorado n'en nomme que 3, la Californie 6, etc. Une fois les électeurs nommés par chaque Etat, en quelque sorte au scrutin de liste, ils se réunissent, le premier mercredi de décembre, au siége de la législature ou dans telle localité de l'Etat qu'il leur plaît de désigner, et là, votent pour le candidat de leur parti. Les votes sont ensuite adressés, sous pli cacheté, au président du Sénat, à Washington, ouverts dans une réunion solennelle des deux Chambres fédérales, le second mercredi de février et le candidat qui a obtenu la majorité, c'est-à-dire au moins la moitié plus un des suffrages, est proclamé président des Etats-Unis. Le nombre total des voix étant aujourd'hui de 369, la moitié plus un est de 185. Or, le général Garfield peut compter, d'après les nouvelles que le télégraphe vient de nous adresser à la date du 10 novembre, sur 214 voix, et Hancock n'en a, par conséquent, que 155. Quoi qu'il arrive, le général Garfield est donc sûr d'être élu, et l'on n'assistera point cette fois aux tristes débats de la précédente élection présidentielle, où Tilden, le démocrate, eut 184 voix, et Hayes, le républicain, 185, quelques-unes acquises par fraude, s'il faut en croire les démocrates.

Par suite du mode curieux de votation en usage, chaque Etat, quel qu'il soit, nommant 2 sénateurs, il arrive quelquefois que le candidat évincé a, en réalité, le plus grand nombre de voix, si l'on tient compte du nombre de votants au suffrage universel qui ont nommé les électeurs présidentiels. Ainsi, en 1876, Tilden eut ainsi quelques centaines de mille de voix de plus que Hayes, et cette fois la majorité de Garfield sur Hancock ne sera, dit-on, que de quelques dix mille voix; mais il est inutile de se livrer à ces calculs, il faut prendre le mode de votation légal et s'en tenir là. Avec ce système, on vient de voir que la majorité de Garfield est hors de doute.

Le général Garfield a cinquante ans à peine. Il s'est fait tout seul. Tour à tour ouvrier, batelier, maître d'école, il est arrivé peu à peu aux fonctions publiques, s'est bravement battu à la tête des milices de l'Etat d'Ohio pendant la guerre de sécession. Il a tenu un rang distingué au Congrès, et Lincoln l'avait en grande estime. C'est un honnête homme, et toutes les calomnies par lesquelles ses adversaires ont essayé de le ternir, n'ont été admises que par quelques politiciens. Il remplira dignement sa place, et nul ne doute que le batelier de l'Ohio ne soit, comme Lincoln, le charpentier de l'Illinois, un des présidents les plus respectés de l'Union.

L. SIMONIN.

LA CANTINIÈRE

La Cantinière des Nouveautés a passé en revue les types les plus accusés du régiment. C'est d'abord Bernard, l'ordonnance du nouvel adjudant, portant sous son bras les habits de son maître Rastagnac, ces habits qui jouent un si grand rôle dans la pièce. Ce rôle est joué de la façon la plus originale par Scipion.

Le centre de notre gravure représente la scène de l'adjudant Rastagnac avec Victoire la cantinière, l'épouse sans tache du cantinier Babylas. L'adjudant Rastagnac est l'homme de toutes les entreprises amoureuses et de toutes les audaces : l'amour de la cantinière appartient de droit à ce vainqueur. Rastagnac fait des propositions aussi brûlantes que rapides; chose étrange! Rastagnac s'est trompé. La vertu de Victoire lui résiste et l'adjudant ne recueille qu'un soufflet de toutes ses tentatives. Rastagnac c'est M. Berthelin; M^lle^ Silly fait la cantinière. Le dessin à droite reproduit l'amusante scène dans laquelle le pauvre Babylas se croit trompé par Victoire et va tirer vengeance de cet affront sur le misérable qui a porté atteinte à son bonheur conjugal. Le séducteur sort du cabinet où il était caché : c'est l'adjudant. La discipline force Babylas à saluer respectueusement son supérieur. Babylas est joué par M. Brasseur. Le dernier dessin nous donne la fête des Loges, à Saint-Germain, très animée et très amusante.

L'ÉCHOUAGE DE L'ABD-EL-KADER

Dans les derniers jours d'octobre, l'*Abd-el-Kader*, un des plus beaux steamers de la nouvelle compagnie transatlantique qui fait le service entre la France et l'Algérie, s'est échoué à Port-Vendres, à l'entrée de la passe, au pied même de la Tour du phare, comme le montre notre dessin. Il venait d'Oran et partait pour Cette et Marseille. Le lendemain, de cette dernière ville arrivait, mandé en toute hâte, un vapeur de la même compagnie, la *Guadeloupe*, qui parvint facilement à dégager l'*Abd-el-Kader*, le steamer se trouvant sur une roche plate couverte de sable et ayant été allégé d'une partie de son chargement.

M. le docteur Testevuide, auquel nous devons ces renseignements, attribue cet accident, le troisième de même nature qui se produit depuis le mois de juillet, à l'absence de pilotes sur les navires de la compagnie dans les mouillages peu connus de leurs capitaines. S'il en est ainsi, nul doute qu'une compagnie qui n'a reculé devant aucune dépense pour constituer le nouveau service dans les meilleures conditions possibles à tous les points de vue, ne regardera pas à quelques frais de plus, insignifiants d'ailleurs, pour assurer la sécurité de chacun dans l'intérêt de tous : le sien, comme celui des négociants et des passagers.

L'ARRIVÉE DE GARIBALDI A MILAN

Dans notre dernier numéro, nous avons rendu compte de l'inauguration du monument de Mentana, dont nous avons donné un dessin; c'est pour assister à cette cérémonie que le général s'était rendu à Milan. Il y est arrivé le 2 novembre, et son entrée dans cette ville a été véritablement une entrée triomphale. Une foule énorme s'était portée à la gare pour le recevoir. A peine les voitures qui emportaient le général et sa famille s'étaient-elles mises en mouvement, que le peuple dételа les chevaux de celle de Garibaldi, et, comme on le voit dans notre dessin, la traîna à bras d'hommes. Il fallut deux heures au cortège pour atteindre l'hôtel de ville, où devait loger Garibaldi, tellement il avait de peine à fendre la foule qui le pressait de toutes parts. Si la ville était pavoisée, inutile de le dire, et de la gare à l'hôtel ce n'a été qu'une acclamation.

LE CONCOURS INTERNATIONAL DE COIFFURE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

Le 8 novembre dernier a eu lieu, à Paris, au cirque des Champs-Elysées, un grand concours national et international de coiffure. Soixante-dix concurrents avaient répondu à l'appel de la chambre syndicale, représentant toutes les branches de l'industrie des cheveux, et le cirque avait été aménagé comme il convenait pour cette grande lutte, qui a eu lieu, *coram populo*, sur une vaste estrade, élevée au-dessus de l'arène, comme le fait voir notre dessin.

A l'heure dite, les concurrents, les uns en redingote, les autres en habit noir et en cravate blanche, montent sur l'estrade, ayant au bras leur modèle, c'est-à-dire la femme sur laquelle ils doivent opérer. Le modèle s'assied devant une des tables, des frisures lui ayant préalablement disposé les cheveux suivant la coiffure à exécuter. Depuis une quinzaine de jours, il y avait eu chaque matin des répétitions. L'artiste savait donc son rôle sur le bout du doigt, il possédait sa coiffure dans ses moindres détails; cependant un moment, comme le poète qui attend l'inspiration, il parut rêver et concentrer sa pensée.

Tout d'un coup, d'un geste nerveux, il se met à l'œuvre, il déroule les frisures, il étale les cheveux sur les épaules, il les peigne, il les lisse, il les sépare en nattes, puis l'édifice commence. Il était curieux de voir ces vingt concurrents aux mains agiles, talonnés par l'obligation de terminer en trois quarts d'heure, contourner en rouleaux, assembler en tresses, aplatir en bandeaux, faire ruisseler en cascades, monter en diadème ces chevelures comme un scupteur ferait de la glaise, ajouter ici, retrancher par là, allonger une ligne, adoucir un contour et donner le dernier coup de pouce en posant le bijou, le ruban ou la plume qui doit relever son œuvre d'une note éclatante!

De vrais artistes, en vérité! dont les vainqueurs méritent d'être nommés! Nous les nommerons donc :

Il y avait trois concours : un concours pour les coiffeurs des départements et de l'étranger : Prix d'honneur, M. Lemuchot, de Besançon; 1^er^ prix, M. Martin, de Rouen; 2^e^ prix, M. Fontaine, de Bruxelles; 3^e^ prix, M. Albert de Bray, de Rotterdam. — Un concours de coiffures historiques pour les coiffeurs de tous les pays : Prix d'honneur, M. Fontaine, de Bruxelles; 1^er^ prix, M. Schneider, de Cologne; 2^e^ prix, M. Carlo Mazza, de Milan; 3^e^ prix, M. Doyen, de Saint-

Omer. Enfin, un concours pour les coiffeurs parisiens : 1er prix, M. Auguste Ollivier ; 2e prix, M. Caillaux ; 3e prix, M. Lachia. Qu'ils montent donc *au Capitole*, mais qu'ils ne perdent pas de vue la Roche Tarpéienne.

L'HÔTEL DE NANTES, A BORDEAUX

Qui ne connaît pas, au moins par ouï dire, la magnifique rade de Bordeaux, d'une longueur de plus d'une lieue, où arrivent et d'où partent chaque année des milliers de navires de tout tonnage et de toute nationalité, transportant dans tous les pays du monde les produits les plus riches et les plus variés? Cette rade forme un immense demi-cercle.

C'est au centre même de ce demi-cercle que se trouve placé le plus vaste hôtel d'une de nos premières villes de France et que représentent nos gravures de la page 341. La façade principale donne sur le quai Louis XVIII : elle a pour perspective toute l'étendue des quais, la Garonne couverte de navires dont les mâts innombrables forment comme une grande forêt, et de l'autre côté du fleuve, à quelques kilomètres en arrière, les pittoresques côteaux de Lormont et de Cenon-la-Bastide, couverts de châteaux, de villas et de bosquets ravissants. La deuxième façade embrasse également une partie des quais et l'hémicycle des Quinconces avec ses deux colonnes rostrales. La troisième, parallèle à celle du quai, comprend une grande partie de la rue Lafayette.

La fondation de cet hôtel remonte à plus de quarante ans, et sa prospérité a été toujours croissant, grâce à sa situation, à son confort, à sa cuisine justement appréciée, aux vins exquis de sa cave, parfaitement dirigée et entretenue par M. G. Degage.

Il semblait que tout était dit et qu'il n'y avait plus rien à faire. Il n'en a pas été ainsi. Depuis un an environ, M. Law, son nouveau propriétaire, homme d'intelligence et d'initiative, rêvait la transformation ou plutôt le complément de ce vaste hôtel. Ce qu'il rêvait, il l'a exécuté. C'est ainsi qu'il a fait établir un ascenseur et éclairer au moyen de la lumière électrique non seulement l'extérieur, mais partie de l'intérieur de ce magnifique établissement.

Le rez-de-chaussée a été transformé en deux salles merveilleuses qui seront désormais une des curiosités de la capitale de la Guyenne.

La façade de la première, à laquelle a été donné le nom de *Restaurant cosmopolite*, comporte douze panneaux de vitraux, représentant les armoiries de 41 Etats divers. Les trois autres côtés, ainsi que le plafond, sont composés de plaques en céramique émaillée en relief, fond turquoise, avec dessins du plus gracieux effet. Les deux lustres, au centre desquels se trouvent placées deux bougies Jablochkoff, donnent à toutes ces magnificences un éclat extraordinaire. Chose peu commune, le parquet est formé de carrés de liège.

La deuxième salle, dite salle de café, possède également un plafond en céramique émaillée en relief, fond crêmé. Quant aux murs, ils sont recouverts de panneaux de marbre de différentes espèces, mais des plus rares.

C'est par un banquet que le café-restaurant cosmopolite a été inauguré le 16 octobre dernier. Ce banquet, auquel la presse parisienne avait été invitée, conjointement avec la presse bordelaise, a été digne en tout de l'antique réputation de l'hôtel, du bon goût et du tact de son propriétaire, l'honorable M. Law.

M. Léon Cazel, architecte, a dirigé les travaux ; M. Caranza a exécuté, dans l'usine Vieillard frères, ces brillantes céramiques dont il est, du reste, le créateur ; M. Dagrand, artiste bordelais, a peint les vitraux ; M. Prély fils a fourni les belles menuiseries ; M. Debrun, préparateur à la faculté des sciences de Bordeaux, a procédé à l'installation de l'éclairage électrique, et de tout cet ensemble il est résulté un véritable chef-d'œuvre.

COMMENT VIVENT LES HÉROS DE ROMANS

MM. les romanciers de l'école naturaliste adressent un très vif reproche à l'ancienne école, ou, comme ils disent, à l'ancien jeu. « La preuve que vous n'êtes pas dans la réalité, c'est qu'on ne voit jamais se dresser une table au milieu de vos récits. Comment vos personnages s'y prennent-ils donc pour vivre ? »

Sans m'inquiéter de savoir s'ils ont tort ou raison, il m'est venu la pensée d'entrer là-dessus dans un petit travail d'analyse.

Dans la littérature française, il a été de tout temps de règle de ne pas faire manger ses amoureux, ses amoureuses, ni même ses brigands. Maître François Rabelais, il est vrai, avait bien posé en principe, dans *Gargantua*, qu'on doit commencer un livre par une grande scène de mangeaille ; mais les mœurs se sont raffinées et la doctrine du curé de Meudon a été abandonnée. Faire voir une jeune femme à laquelle on fait la cour en train de découper une poularde du Mans, toute la cour de Louis XIII et celle de Louis XIV eussent crié à la grossièreté. Voilà pourquoi Scudéry, Honoré d'Urfé et leur école, plus nombreuse qu'on ne croit, rejetaient de leurs livres tout récit de repas.

Dans ces temps des Pastorales et des Aventures au clair de la lune, on n'avait pour tout potage que l'amour éthéré et le murmure des ruisseaux. Tout le long du XVIIe siècle et pendant une notable partie du XVIIIe, pourtant fort positif, les héros de romans différaient essentiellement du reste des hommes par l'estomac.

Très subtil dans son art, l'auteur se gardait bien de vous apprendre par quel procédé son amoureux pouvait exister, aimer, se battre, se faire battre, courir la prétentaine, traverser les mers, avoir maille à partir avec tout le monde... sans jamais avaler un verre d'eau ni une noisette.

— Ah ! ma foi, s'écriait Mlle de Lafayette, mon héros est lancé. Qu'il s'arrange !

Parole charmante. Cela revenait à dire : «— Est-ce » qu'un romancier doit entrer dans les petits détails de la vie intime? Son personnage, qu'il » soit capitaine ou mendiant, il l'a conçu, il l'a » mis au monde, n'est-ce pas assez? Voulez-vous » qu'il use son imagination à décrire des épisodes » domestiques trop mesquins et trop prosaïques? » Et d'ailleurs, entre nous, le spectacle d'un » homme, d'un amoureux! qui a toujours la bouche pleine gène évidemment une action un peu » décente. Si la critique se fâche, eh bien, tant pis » pour elle. Un romancier est un homme d'imagination, un poète ; ce n'est pas un rôtisseur. »

Ne pas faire manger son monde, c'était donc dans la tradition. Sous l'ancien régime, je ne vois que Le Sage qui sache obéir aux exigences de la nature en ne redoutant pas de permettre à ses personnages de remuer les mâchoires. *Gil Blas* fait seul exception à la règle. Dès les premières pages de son récit, l'aventurier de Santillane se met à table dans une auberge avec un écornifleur auquel il paye un poisson frit ; plus tard, il rencontre le comédien ambulant nommé Zapata, occupé à faire attendrir dans un ruisseau une croûte de pain, tout son déjeuner ; ajoutons, si vous voulez, que dans la caverne des voleurs il est question d'une orgie, accompagnée de guitares. Eh bien, qu'est-ce que cela prouve? C'est que *Gil Blas*, comme *Don Quichotte* et comme *Robinson Crusoé*, est une œuvre à part, un roman de tous les temps.

Sous le premier Empire, les héros de roman se décident enfin à avoir un estomac : ils boivent, et beaucoup, avec Pigault-Lebrun. Ils ne mangent cependant pas encore et ne mangeront de si tôt. En 1831, au moment où le romantisme était dans toute sa fleur, ils jeûnaient plus que jamais, ne buvant même plus qu'à « la coupe amère de la vie ». Quinze ans auparavant, Mme de Staël avait donné le ton à cette mode en publiant *Corinne*; Benjamin Constant et Sénancour crurent devoir renchérir encore sur le type de la Muse moderne, en mettant au jour l'un *Adolphe*, l'autre *Obermann*. Dès ce moment, les personnages créés par Mme de Souza et autres tombèrent dans un dégoût invincible du pain de froment et du vin provenant de la vendange.

Par bonheur, ce train ne devait plus durer longtemps. *Notre-Dame de Paris* arriva. Vous rappelez-vous la croûte de pain de l'écolier Jehan Frollo de Molindino, dans la cellule de son frère l'archidiacre? Vous rappelez-vous l'omelette que Pierre Gringoire se fait faire dans la Cour des Miracles et la ravissante histoire d'une galette destinée à la Sachette du Trou-aux-Rats? Vous rappelez-vous le triomphant bifteck d'ours dont, vers la même même époque, Alexandre Dumas père parlait dans les *Impressions de voyage?* On se mettait à vivre sérieusement, malgré certains récalcitrants : de La Touche, Alfred de Vigny, Georges Sand, du moins jusqu'au *Péché de M. Antoine*.

On sait que Balzac ne tarda pas, lui aussi, à faire de la haute cuisine. Nul n'ignore que le premier volume du *Père Goriot* roule presque entièrement sur ce qui se passe dans une table d'hôte du Pays-Latin, table d'hôte bariolée où l'on rencontre vis-à-vis l'un de l'autre Eugène de Rastignac, le docteur Bianchon, le formidable Vautrin dit Trompe-la-Mort, et vingt autres types de la *Comédie humaine*. — Et déjà Victor Hugo avait écrit *Claude Gueux*, et l'auteur des *Trois Mousquetaires* se préparait à esquisser la figure de Porthos, ce Tantale insatiable, si comique et si terrible.

Comme les précédents, Eugène Sue comprit la nécessité de faire vivre le personnel de ses fables. Et d'ailleurs comment éthériser les effrayantes silhouettes que le conteur déterrait dans les bas-fonds de la capitale? On mange donc beaucoup dans les *Mystères de Paris*, et la quantité même l'emporte sur la qualité des mets. Sans parler de l'*eau d'aff*, qui coule à flots, tout le monde sait qu'au second chapitre on entame, rue aux Fèves, dans le tapis franc de l'Ogresse, un *arlequin* dont on se lèche les doigts.

Et Alphonse Karr! Comme il décrit les angoisses et le réalisme poignant de la vie d'artiste dans *Sous les Tilleuls* et dans *Geneviève!* Ce dernier livre brille surtout par une page étincelante de verve et de vérité. Il s'agit d'un charcutier qui fait par deux fois son entrée dans un atelier de peintre avec une boîte d'étain pleine de côtelettes de porc aux cornichons. De cet épisode, en apparence si peu poétique, le romancier a tiré un parti merveilleux. Les misères et les joies de la Bohême se résument admirablement dans ce coup de théâtre, qui vaut une comédie.

On me reprochera sans doute d'avoir gardé le silence sur Paul de Kock. Celui-là, reconnaissons-le, a bien nourri ses personnages et les gens de goût trouvent même qu'il les sustente trop. Mais cette surabondance n'est pas un défaut chez un romancier qui fait les délices des cuisinières.

Depuis quelques années, tout a changé de fond en comble en matière de roman. Le Réalisme coule à pleins bords; par conséquent, il faut montrer comment on vit, comment on mange et comment on digère. Sous ce rapport, M. Émile Zola est passé maître. Dans tel de ses récits, il y a un chapitre consacré à la symphonie des fromages, qui est un chef-d'œuvre. Dans l'*Assommoir*, on voit combien est grande la place que le bœuf entrelardé occupe dans certaines régions de la vie parisienne. L'art de manger ne fera bientôt plus qu'un avec l'art de conter. PHILIBERT AUDEBRAND.

NOTES ET IMPRESSIONS

Sous la constitution la plus libre, un peuple ignorant est toujours esclave. CONDORCET.

***

On a observé que moins un homme a lu, plus il croit les livres dangereux. RIVAROL.

***

En majeure partie, les hommes ne savent ni remonter ni redescendre le cours des idées; ils se contentent de les voir passer comme l'eau et se moquent volontiers de ceux qui leur disent qu'en naissant, cette eau fut une goutte et qu'à son terme elle sera un torrent. AUGUSTIN COCHIN.

***

La valeur des hommes est en proportion du respect qu'ils ont eu pour leur mère. DUPANLOUP.

***

Quand on s'est donné bien du mal pour trouver la vérité, il en coûte d'avouer que ce sont les frivoles qui sont les vrais sages. ERN. RENAN.

***

Il ne faut pas sucrer le puits de la Vérité, sous peine de la voir apparaître, une petite cuiller à la main, demandant un peu de fleur d'oranger. XAVIER AUBRYET.

***

M. Aubryet est de la race des éclatants mêlés de suave. C'est un Rivarol soleillant qui sait s'éteindre à temps dans un Henri Heine clair de lune, et qui a appris le latin des lutins de Shakespeare. C'est un humoriste ondé de gaieté et de mélancolie. BARBEY D'AUREVILLY.

***

Trop suffit quelquefois à la femme.
E. et J. DE GONCOURT.

***

Il y a, dans la femme heureuse, quelque chose de plus étincelant que les diamants, c'est le sourire.

***

Chez un peuple qui a trouvé le gouvernement conforme à son caractère et à ses intérêts, il peut y avoir encore des agitateurs, il n'y a plus d'agités. G.-M. VALTOUR.

LE MONUMENT DE GORÉE (SÉNÉGAL)

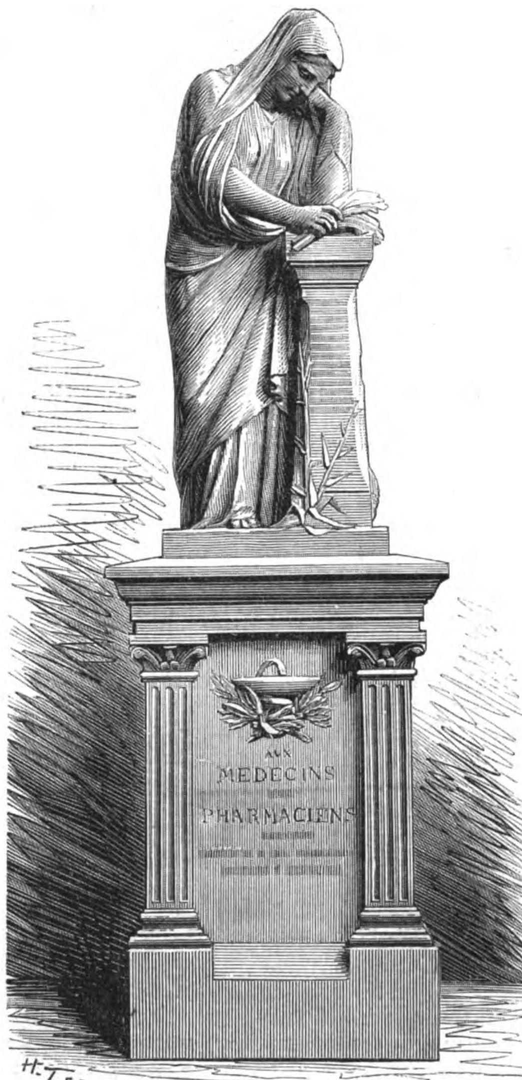
Nous avons déjà parlé de l'épidémie de fièvre jaune, qui, en 1878, décima la population de Gorée. Vingt-quatre officiers de santé, médecins et pharmaciens, périrent victimes de leur dévouement en soignant les fiévreux.

M. DE SÉMÉLÉ, DÉCÉDÉ LE 22 NOVEMBRE

Pleine de reconnaissance pour ces modestes héros, la population du deuxième arrondissement du Sénégal, voulant perpétuer leur mémoire, ouvrit une souscription, dans le but de leur élever un monument, dont l'exécution fut confiée à M. Edmond Prévot, sculpteur de Bordeaux, auquel toute liberté était laissée, et qui, heureusement inspiré, a créé un monument dont la composition, d'une austère simplicité, ne mérite que des éloges. Il représente, sur un socle orné des attributs de la médecine et de la pharmacie, une figure de la Douleur en larmes. Elle tient des palmes et s'appuie sur un cyppe, sur les faces duquel sont gravés les noms des victimes.

Le piédestal porte sur sa face principale cette inscription : « Aux médecins et aux pharmaciens morts victimes de leur dévouement, pendant l'épidémie de 1878. » A la face opposée, on lit : « Les habitants du deuxième arrondissement du Sénégal reconnaissants ». Puis viennent les noms des victimes.

Rappelons, en terminant, que M. Edmond Prévot, né à Bordeaux et élève de Jouffroy, expose tous les ans au Salon de Paris; son envoi de l'exposition de dernière était *La Danse*, grande figure en plâtre, et un buste de femme, en marbre.



MONUMENT ÉLEVÉ AU SÉNÉGAL AUX MÉDECINS ET PHARMACIENS
Morts victimes de leur dévouement pendant l'épidémie de 1878. — Photographie de M. Terpereau.

M. DE SAULCY, DÉCÉDÉ LE 4 NOVEMBBE

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS : *La Cantinière*, VAUDEVILLE EN 3 ACTES DE MM. PAUL BURANI ET FÉLIX RIBEYRE, MUSIQUE DE M. ROBERT PLANQUETTE
1. Bernard, l'ordonnance de l'adjudant. — 2. L'adjudant faisant sa déclaration à Victoire. — 3. Babylas saluant l'adjudant. — 4. La fête de Saint-Germain

PORT-VENDRES : L'ÉCHOUAGE DE L' « ABD-EL-KADER », VAPEUR DE LA COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE

L'ARRIVÉE DU GÉNÉRAL GARIBALDI A MILAN, LE 2 NOVEMBRE 1880

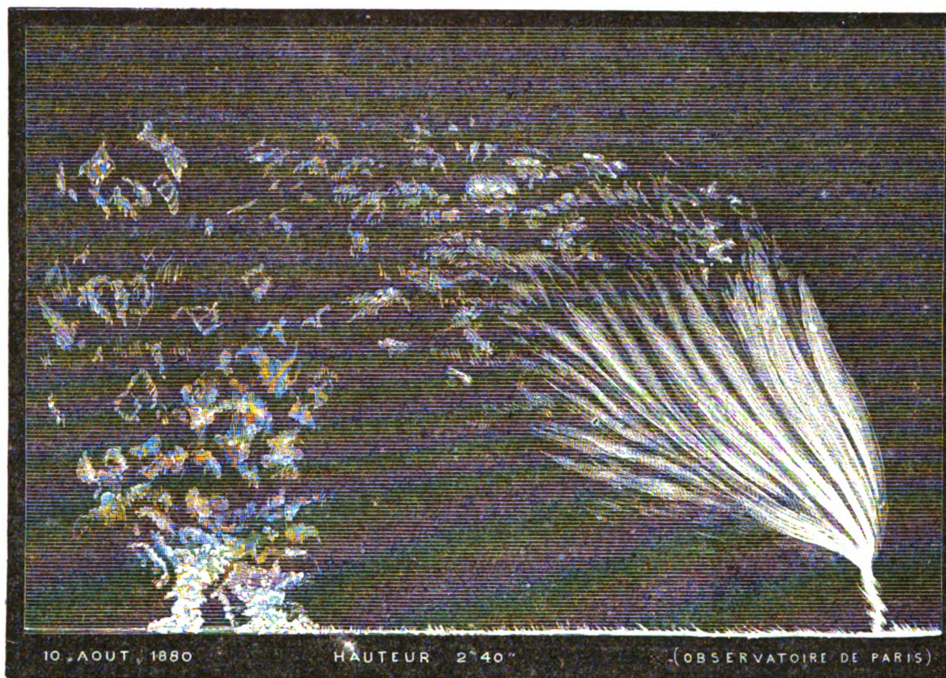
D'après un croquis de M. Cenni.

NOUVELLES ÉTUDES SUR LE SOLEIL

L'amiral Mouchez aime l'astronomie pour elle-même, et, depuis son arrivée à l'Observatoire de Paris, tous ses efforts ont constamment tendu à développer sous toutes ses formes, dans notre grand établissement national, l'étude de cette science, aussi infinie que l'univers lui-même. Le soleil, l'astre si important, aux rayons duquel la vie de l'humanité est suspendue, y avait été particulièrement négligé depuis la mort d'Arago, et notre Observatoire était resté à peu près étranger aux grands progrès accomplis depuis une vingtaine d'années dans l'étude de la physique solaire. Cette lacune commence à être comblée par les travaux ingénieux de M. Thallon, qui, très rapidement, a su s'élever au niveau des éminents observateurs auxquels nous devons les splendides découvertes de la spectroscopie, et surpasse déjà dans ses expériences tout ce qu'on avait obtenu jusqu'ici dans cette nouvelle branche si intéressante de l'astronomie physique.

L'astre du jour lance sans cesse tout autour de lui des flammes immenses qui s'élèvent à des milliers de lieues de hauteur dans son atmosphère. Le nombre, l'étendue et la force de ces explosions varie d'année en année, comme le nombre et l'étendue des taches.

Le 10 août dernier, M. Thallon a observé au spectroscope la curieuse explosion reproduite ci-contre, gerbe immense de gaz incandescent, de couleur rose, projetant à une grande hauteur des nuées de feu qui retombaient en pluie de lumière sur l'océan toujours agité de l'astre radieux. Cette protubérance mesurait 2'40" de hauteur, c'est-à-dire qu'elle était neuf fois plus haute que le diamètre de la terre. Le 30 août, il en mesurait une nouvelle de 8 minutes, c'est-à-dire égale au quart du diamètre du soleil, soit 86,000 lieues! Cette explosion solaire était près de trente fois plus haute que toute l'épaisseur de la terre!



10 AOUT 1880 HAUTEUR 2'40" (OBSERVATOIRE DE PARIS)

Le 19 septembre, à midi, une protubérance très brillante se trouvait sur le bord oriental du disque solaire. En l'observant avec la fente étroite, on voyait dans toutes ses parties la raie C du spectre solaire hérissée à droite et à gauche de traits lumineux. Une colonne de feu rectiligne, extrêmement brillante, ayant environ 5,000 kilomètres de longueur, se montrait à la partie supérieure, entièrement isolée. Dix minutes après, cette colonne avait rejoint le bord du disque. Quelques instants après, tout avait presque entièrement disparu. La protubérance ressemblait à un gigantesque feu d'artifice ayant plus de 10,000 kilomètres de hauteur. Elle est restée visible pendant deux jours.

Ces grands phénomènes de la physiqne solaire offrent un synchronisme extrêmement curieux. Leur nombre varie régulièrement d'une année à l'autre, arrive à un maximum, redescend, tombe à un minimum, remonte, et ainsi de suite; c'est comme une grande marée solaire. La période est de onze ans. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les oscillations diurnes de l'aiguille aimantée, les phénomènes du magnétisme terrestre, le nombre des aurores boréales et les éléments fondamentaux de la météorologie terrestre, sont soumis au même cycle.

Les matières qui produisent le phénomène des protubérances sont généralement des gaz incandescents soulevés vers les régions supérieures par des forces dont l'origine ne nous est pas encore connue. Ces mouvements sont-ils le résultat de la légèreté spécifique de la matière lumineuse, ou bien faut-il les attribuer à une force impulsive provenant de l'intérieur du globe solaire? La seconde explication est la plus probable. La substance n'est pas simplement lancée en ligne droite, elle est aussi animée de mouvements tourbillonnaires, ce qui donne aux jets lumineux l'apparence de spirales dont les axes prennent toutes les positions, depuis la verticale jusqu'à l'horizontale. Ces mouvements tourbillonnaires, surtout ceux dont l'axe est horizontal, doivent nécessairement résulter d'une force éruptive combinée avec des courants violents, vents et tempêtes solaires.

Arrivées à une certaine hauteur, les masses lumineuses changent d'aspect, elles se mélangent et se confondent, perdant ainsi l'aspect filiforme pour prendre une apparence nébuleuse, comme une fumée qui s'évanouit dans l'air; elles continuent à monter, mais elles se diffusent progressivement et finissent par s'évanouir. Nous devons en conclure que ces mouvements s'accomplissent dans un milieu résistant, qui n'est autre que l'atmosphère solaire.

Ici se présente naturellement une question de la plus haute importance : l'hydrogène qui se dégage ainsi dans les éruptions provient-il de la masse intérieure du soleil? Dans le cas où l'on répondrait affirmativement, voici deux conséquences que l'on ne saurait éviter : la masse intérieure doit s'épuiser, et, de plus, l'atmosphère doit s'accroître indéfiniment par l'accumulation du gaz qui ne cesse d'y arriver de toutes parts.

Aux époques de grande activité, on voit, en moyenne, douze ou treize centres d'action chaque jour; en tenant compte de la rotation solaire, il y en a, en vingt-quatre heures, un quatorzième de la surface du globe solaire qui se présente sur le contour du disque; nous pouvons donc dire qu'il y a constamment alors un grand nombre de centres d'éruption, deux cents au moins, en pleine activité, sur la surface du soleil. C'est donc une masse d'hydrogène qui s'échapperait ainsi sans relâche; il est évident que la masse intérieure finirait pas s'épuiser à la longue, et les conditions physiques de l'astre se trouveraient modifiées d'une manière sensible dans un temps relativement court.

On a répondu à cette objection en mettant en avant la masse énorme de la matière solaire; l'hydrogène s'y trouve soumis à une pression extrêmement grande, il occupe un espace considérable, il pourra donc suffire pendant des milliers et des millions de siècles aux éruptions dont nous sommes témoins : il s'épuisera sans doute, mais cet épuisement ne se produira qu'à une époque très reculée, ce qui n'a rien d'invraisemblable.

La rapidité avec laquelle se produisent les mouvements et les transformations que nous venons de décrire est vraiment extraordinaire. Nous avons vu la vitesse observée par Young de 267 kilomètres par seconde; Secchi en cite une de 370, et Respighi va jusqu'à 600, 700 et même 800! Il ne faut cependant pas se hâter d'admettre sans contrôle certaines vitesses exorbitantes. Un corps lancé de bas en haut avec une vitesse initiale de 608 kilomètres s'éloignerait indéfiniment du soleil. Des explosions capables d'imprimer aux corps des vitesses de 600 à 800 kilomètres produiraient donc une diffusion de la matière solaire dans les espaces planétaires. Il est vrai que ces explosions n'ont pas lieu dans le vide : la résistance de l'atmosphère du soleil diminue la vitesse et peut, dans certaines circonstances, empêcher la diffusion dont nous parlons. Mais si la vitesse initiale était réellement de 800 kilomètres, la résistance ne suffirait pas pour empêcher la matière de dépasser la sphère d'attraction et de se répandre dans l'espace.

Un tel effet, d'ailleurs, n'aurait rien d'inadmissible, et ne prouverait même pas que le poids du soleil allât en diminuant, attendu que les quantités d'aérolithes et de matériaux qui tombent incessamment sur cet astre peuvent compenser ses pertes.

Ce qui est certain, c'est que l'astre du jour est réellement environné de substances inconnues qui s'étendent au loin tout autour de lui. Le phénomène qui frappe le plus, lorsqu'on observe une éclipse à l'œil nu, c'est l'auréole brillante qui entoure la lune, et qui a reçu le nom de *couronne*. Les anciens l'avaient remarquée, et ils en avaient conclu que l'éclipse n'est jamais totale.

Nous appelons flamme et feu ce qui brûle, mais les gaz de l'atmosphère solaire sont élevés à un tel degré de température, qu'il leur est impossible de brûler. Les extrêmes se touchent. L'hydrogène forme la partie supérieure de la chromosphère, mais, à mesure que nous descendons, nous trouvons les vapeurs du magnésium, du fer et d'un grand nombre de métaux. Les protubérances sont dues à des projections d'hydrogène, lancées avec des vitesses qui surpassent 240,000 mètres par seconde. L'éruption se continue parfois pendant plusieurs heures et même pendant plusieurs jours, et ces immenses nuages lumineux restent suspendus sans se mouvoir, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluie de feu sur la surface solaire. Comment concevoir, comment exprimer ces formidables opérations de la nature solaire? Si nous appelons la chromosphère un océan de feu, il faut ajouter que c'est un océan plus chaud qne la fournaise embrasée la plus ardente, et aussi profond que l'Atlantique est large. Si nous appelons ces mouvements des ouragans, il faut remarquer que nos ouragans soufflent avec une force de 160 kilomètres à l'heure, tandis que sur le soleil ils soufflent avec une violence de 160 kilomètres par seconde! Les comparerons-nous à des éruptions volcaniques? Le Vésuve a enseveli Pompéi et Herculanum sous ses laves : une éruption solaire s'élevant en quelques secondes à cent mille kilomètres de hauteur engloutirait la terre entière sous sa pluie de feu et réduirait en cendres toute la vie terrestre en moins de temps que vous n'en mettez à lire ces lignes...

Ce que nous voyons du soleil à l'œil nu ou au télescope, c'est la surface lumineuse nommée photosphère, sur laquelle la chromosphère repose. C'est elle qui rayonne la lumière et la chaleur que nous recevons de l'astre éclatant. Cette surface elle-même ne parait pas solide, ni liquide, ni gazeuse, mais composée de particules mobiles, à peu près comme se présente la surface des nuages vus du haut d'un ballon.

Il est probable que ces éléments granulaires constituent, dans leur ensemble, une couche très épaisse, comme une couche de poussière flottante — poussière par comparaison, car chaque grain est une Alpe ou une Pyrénée! Cette couche embrasée danse sur un océan de gaz d'un poids et d'une cohésion prodigieux. Le globe entier du soleil paraît formé d'un gaz énormément condensé.

Tel est cet astre immense, aux rayons duquel nos existences sont suspendues. De sa surface agitée par les flots d'une éternelle tempête s'élancent constamment, avec la vitesse de l'éclair, les vibrations fécondes qui vont porter la vie sur tous les mondes.

CAMILLE FLAMMARION.

LE PRESBYTÈRE

NOUVELLE

(FIN)

— « Personne ne peut nous entendre, poursuivit Jacques, tout dort sur la terre. Au ciel aussi, tout dort. »

Il s'approcha encore. Ses genoux fléchirent. Il ne retira pas de la mienne sa main que j'avais prise. Je le laissai faire, craignant avant tout de le réveiller. Il prit la posture humble du pénitent, et, son regard fixe dirigé sur le mien :

— « Je suis bien coupable, soupira-t-il. Je ne me suis pas entièrement donné à Dieu, comme je le devais. Je lui ai livré mon âme, sans partage ; mais, j'ai gardé mon cœur. Ecoute comme il bat... Je suis cruellement puni, va. Je souffre! Mon cœur saigne. Il porte une blessure profonde. Il y a deux ans... Deux ans !... Je ne la cherchais pas, je te le jure. C'est elle... Elle, qui est venue... Cette fleur s'est trouvée dans le désert de ma vie. Je n'en voulais pas respirer le parfum... Je voulais fuir... Je n'ai pas pu. Elle venait à l'église... Quand elle entrait... je ne voyais plus qu'elle... Un jour... un jour, elle est venue dans ma pauvre maison... je croyais qu'un ange me visitait. Je voulais tomber à genoux, l'implorer, l'adorer, baiser la place où s'étaient posés ses pieds... Elle ne voyait rien de tout cela... je ne comptais pas pour elle. J'étais un prêtre... Elle me témoignait un respect et une déférence dont je ne me sentais pas digne. Sais-tu ce qui l'amenait vers moi ?... Il lui fallait des renseignements sur une pauvre famille qu'elle voulait soulager... Chaque parole tombée de ses lèvres me charmait comme une musique du paradis. Je la contemplais, n'ayant qu'une pensée, une crainte, celle de la voir disparaître. Elle partit. L'ombre succéda à la lumière.

« A dater de cette heure, je ne m'appartins plus. Je n'étais plus moi. J'entrevoyais des horizons nouveaux. Autrefois, je poursuivais mon but, sans en détourner les yeux. Je suivais, sans distraction la voie aride qui était la mienne. Mais ce n'était plus cela; des chemins attrayants invitaient mes pas. Je ne savais lequel choisir, j'etais égaré, et vainement je levais les bras vers le ciel, implorant un secours dont je n'étais plus digne.

« Je rêvais d'union, d'échange de pensées... de tendresse... Je devenais fou, vois-tu... Le devoir perdrait tout sens pour moi. Et pourtant, je luttais, je me défendais avec l'énergie du désespoir... Inutile, j'étais désarmé. Je la revis... j'étais vaincu. »

J'écoutais cette bizarre confession, la gorge serrée, navré par le récit de cette douleur poignante que le malheureux me révélait involontairement.

— « Oh! mon ami, quel supplice, reprit Jacques toujours agenouillé. Je buvais le poison qui me donnait la mort. Cela dura trois mois. Je me trouvais souvent sur son chemin, et dès que je l'avais entrevue je sentais le délire me gagner. L'été passa. Elle quitta L... Je pensai mourir le jour de son départ. Je fus m'enfermer dans l'église, et j'essayai de prier, tout en murmurant des mots sans suite, parmi lesquels son nom revenait sans cesse. L'hiver s'écoula dans des tourments indicibles. Oh! ces interminables jours de la saison froide! Oh!... ces nuits sans fin, dans la solitude et les larmes!...

Je me rendais furtivement à toutes les places où je l'avais vue. J'avais conservé le souvenir précis des endroits où elle passait et où je la rencontrais. Le printemps vint. Les brises tièdes et amollissantes me rendaient plus faible encore. Enfin, l'été la ramena! Elle était plus belle, plus angélique que jamais. Un jour, elle chanta à l'église. C'était à vêpres. J'eus une défaillance. On fut obligé de m'emporter, et c'est un autre prêtre qui acheva l'office... »

Jacques s'arrêta, ne pouvant continuer. Il était brisé. Enfin, faisant un effort :

— « L'épreuve, reprit-il, devint de plus en plus terrible. Il y a un mois de cela, la saison s'achevait. Elle allait de nouveau partir. Quelques jours auparavant, elle-même, m'a appris... Oh ! Philippe, est-il torture plus horrible!... N'est-ce pas un tourment de l'enfer ?... »

Il se redressa brusquement, et, arrachant sa main de la mienne :

« — Philippe! cria-t-il... Elle se marie! Elle m'a dit la date et le jour. J'ai tout retenu. C'est demain!... Demain matin, comprends-tu? demain!... Il n'y a pas de temps à perdre. Aussi, j'ai résolu... Attends... je ne sais plus... Ma tête s'égare... »

Il fit une pause :

— « Oui ! reprit-il, je veux mettre fin à mes souffrances. J'arriverai avant le mariage. J'y veux aller... je veux la voir. Mais je veux lui plaire. Et pour cela, il ne faut pas qu'elle me voie sous ma robe sombre. Il me faut quelque costume brillant. Tiens, ton uniforme. Tu ne refuseras pas de me le prêter. Et j'oserai me présenter à elle..., parler... Ce que je lui dirai, je n'en sais rien encore. Mais elle m'écoutera ; elle sera touchée, j'en suis sûr, de mes paroles, de mon accent parti du cœur, car je l'aime, vois-tu... je l'aime !... »

Une larme glissait silencieusement le long de ma joue. Je n'osais parler. Et pourtant combien j'aurais voulu consoler cette âme malade ; mais l'idée de rompre le sommeil de l'infortuné et de le rappeler à la réalité m'arrêtait.

Soudain, dans la paix de la nuit, un coq chanta. La lumière s'était éteinte, et, par la fenêtre, une lueur pâle annonçait l'aurore.

Un tressaillement ébranla le somnambule, qui chancela comme un arbre secoué par la tourmente. Il s'avança de nouveau près de mon lit, et, calme, d'une voix très basse, se penchant à mon oreille :

— Philippe, dit-il, c'est l'heure où l'âme de ma mère vient me consoler. Je l'entends qui vient à travers les nuages ; elle m'appelle... il faut que j'aille à elle... Ne lui dis rien... elle ne doit rien savoir.

Rapidement, il dépouilla les vêtements qu'il m'avait empruntés, puis, les yeux toujours ouverts, prêtant l'oreille, avec une légèreté d'ombre ou d'esprit, il regagna sa cellule, dont la porte se referma.

***

Je me frottai les yeux; je me tâtai pour m'assurer que j'étais bien éveillé : il n'y avait pas à en douter. Mes habits, gisant en désordre à une place autre que celle où je les avais posés, mon casque à terre, tout m'indiquait que je n'avais pas rêvé.

Une émotion pénible me pénétrait encore, et la voix de mon malheureux ami résonnait encore à mon oreille.

Je consultai ma montre : il était quatre heures et demie. Je me souvins que Jacques m'avait promis la veille de m'éveiller à cinq heures : il était inutile de me rendormir. J'appuyai ma tête sur ma main, et je demeurai rêveur.

Au bout de quelques minutes, un bruit singulier arriva jusqu'à mon oreille : c'était quelque chose de régulier, de sourd, dont je ne pouvais me rendre compte. J'écoutai : cela continuait, venant du côté de la chambre voisine. Je me levai à pas de loup, et, par une curiosité irréfléchie, je mis mon œil contre le trou de la serrure. Le bruit... c'était Jacques... Prosterné au pied de sa couche, et armé d'une sorte de fouet dont les lanières multiples se terminaient par des boules de fer garnies de pointes, il se donnait la discipline. L'instrument de torture retombait sur ses épaules et sa poitrine nues et profondément meurtries. Des filets de sang s'échappaient de la chair.

— Mon Dieu! mon Dieu ! pardonnez-moi ! murmurait-il.

Et il continuait à se flageller sans merci.

Je ne pus supporter ce spectacle. Oppressé, désolé, je regagnai mon lit, pleurant sur ce saint, qui expiait si cruellement un involontaire écart de sa pensée.

Enfin, le silence se fit. Peu de temps après, la porte s'ouvrit, et Jacques Lauriau, très pâle, dans sa longue soutane, vint à moi, croyant avoir à me réveiller. Il fut surpris de me trouver les yeux ouverts.

— Tu as mal dormi, me dit-il, d'une voix douce. La prochaine fois que tu viendras tu seras mieux couché, je te le promets.

Je le regardais : il était calme, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé. Je me levai et m'habillai en hâte. Nous descendîmes. Je trouvai mon cheval tout sellé, qu'Annonciade tenait par la bride. La brave femme avait eu soin de l'animal, et il était harnaché comme si mon ordonnance y eût passé.

Je la remerciai, et comme j'allais me mettre en selle, le curé me tendit les mains.

— Reviens, je t'en prie, dit-il; j'ai été si heureux de te voir.

Pour toute réponse, je lui sautai au cou et je l'embrassai de tout cœur; puis, montant vivement à cheval, je piquai des deux, et je fus bientôt loin du presbytère et du village.

Une fois en ville, je fus repris par mes occupations. Peu à peu, les impressions vives de cette nuit s'effacèrent. A la fin de l'automne, je ne pensais plus que par intervalles à mon ami le curé.

Vers le milieu de l'hiver, je ne sais quelle envie me prit de le revoir. Je montai à cheval et me dirigeai vers L... Je ne devais pas avoir un temps meilleur que la première fois que j'y étais venu. A mi-chemin, je fus pris par une pluie battante et lorsque j'atteignis le haut de la côte d'où l'on découvre la mer, je la vis moutonner, selon l'expression des pêcheurs quand ils veulent peindre des flots pressés qui déferlent avec une bordure d'écume blanche.

J'arrivai à bride abattue au presbytère. Je sonnai. Personne ne répondit. Je m'engageai dans la grande rue du village : il semblait désert. En deux temps de galop je gagnai la grève, où mugissait une mer furieuse.

Une foule nombreuse était groupée sur la plage. Des cris se faisaient entendre. Des femmes pleuraient. D'autres, à genoux, tendaient les bras vers le ciel. Je questionnai.

— C'est une barque qui se perd, me répondit-on.

Je vis, en effet, assez loin du bord, secoué par des vagues monstrueuses, un pauvre bateau qui semblait parfois disparaître entièrement dans l'agitation des flots. Bientôt une immense clameur s'éleva. Je regardai encore : la barque venait de chavirer et tous ceux qui la montaient étaient engloutis.

Le temps était si mauvais, la mer si dure, que personne n'osait se jeter à la nage, pour essayer d'en sauver quelques-uns. De vieux marins disaient hautement que c'était inutile. Je sautai à bas de mon cheval, et, sans réfléchir davantage, j'allais me mettre à l'eau, lorsque je reconnus à la tête de cette foule éplorée, mon curé, mon Jacques.

Malgré les supplications et les larmes des assistants, malgré les cris de la vieille et fidèle Annonciade, qui le conjurait de ne pas aller à une mort certaine, il avait rejeté sa soutane, et, se dépouillant des vêtements qui auraient pu gêner son élan, il se précipita tête baissée dans les flots.

Bientôt sa tête se montra au-dessus des vagues qui le berçaient dans leur monstrueux balancement.

Les paysans se lamentaient tout haut.

— C'en sera un de plus de noyé, disaient-ils; et quel malheur !... un si brave homme...

Jacques était excellent nageur. Autrefois, en Bretagne, je l'avais vu à l'œuvre. Je n'avais donc que peu de craintes à son sujet. Néanmoins, je ne pouvais me résoudre à le laisser se dévouer tout seul. J'allais me mettre en mesure de le rejoindre, et de le seconder dans son généreux effort, quand une énorme vague se brisa à mes pieds où elle laissa, en se retirant, un corps d'homme.

Tout le village se précipita avec un cri. J'avais sous les yeux le corps de Jacques Lauriau. Je me jetai sur sa poitrine. Le cœur ne battait plus ; Il était mort ; pris et roulé par une précédente vague, il avait été noyé par elle.

Je fis transporter le mort au presbytère, et je le plaçai moi-même sur le lit que j'avais occupé quelques mois auparavant.

Annonciade m'aida à l'ensevelir. Le visage était calme, souriant.

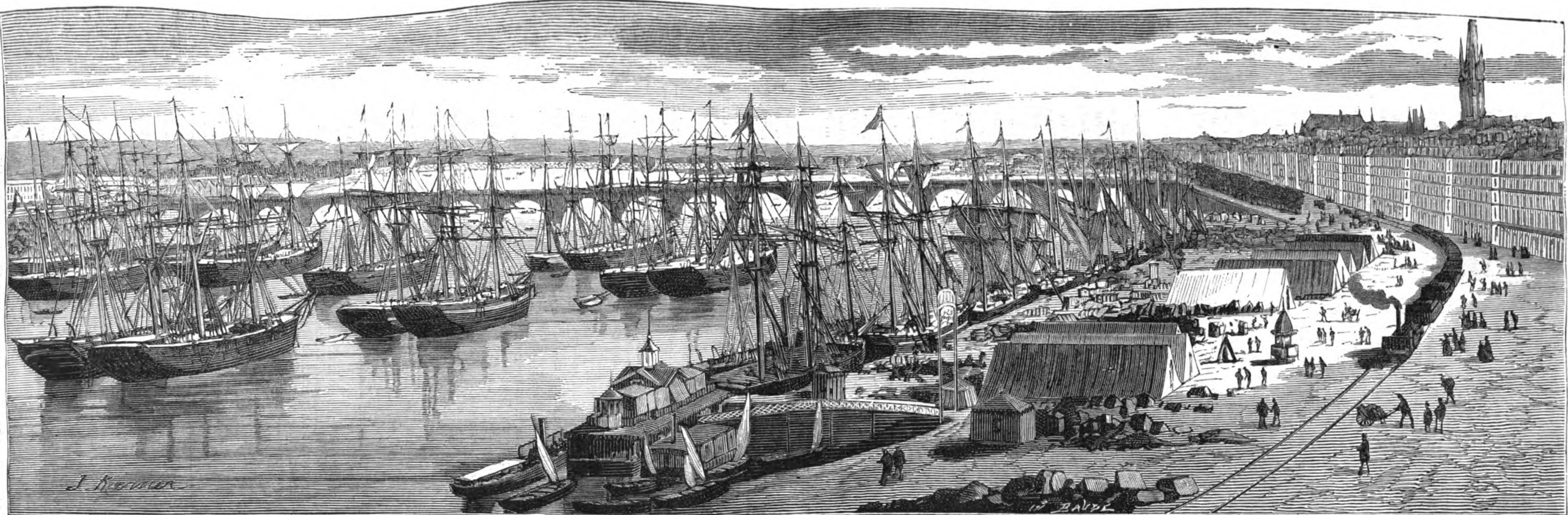
Durant la nuit, je me trouvai seul auprès du lit où il reposait désormais tranquille. Je luttais contre le sommeil. J'avais appuyé ma tête contre la couche funèbre; une accablante torpeur me gagnait, et, dans la langueur de mon assoupissement, il me sembla que Jacques se ranimait. Son visage se tourna vers le mien, et, douce comme une caresse, sa voix murmura :

— Philippe! Dieu m'a pardonné. Je suis heureux désormais.

Je me dressai brusquement, par un effort de volonté qui chassa le sommeil. Jacques était immobile. Je déposai sur son front un baiser fraternel, et, ployant le genou, je récitai une prière que je disais lorsque j'étais enfant.

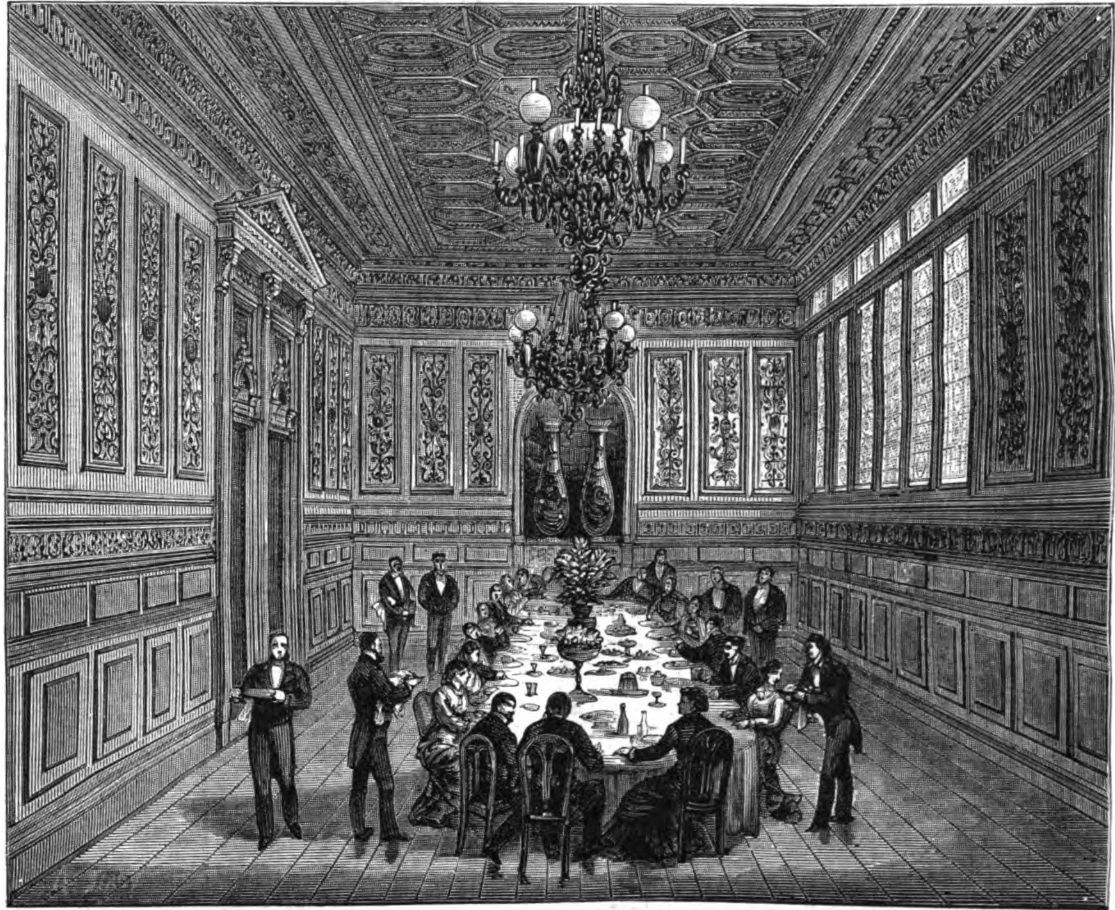
Raymond Saffray.

PARIS : LE GRAND CONCOURS INTERNATIONAL DE COIFFURE DU 8 NOVEMBRE, AU CIRQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES



VUE DE LA RADE DE BORDEAUX, PRISE DES FENÊTRES DE L'HÔTEL DE NANTES

FAÇADE PRINCIPALE DE L'HÔTEL



LA SALLE A MANGER

L'HOTEL DE NANTES A BORDEAUX

REVUE FINANCIÈRE

On avait bien prédit que la fin de l'année serait difficile; elle arrive, en effet, avec son cortège d'échéances et ses menaces d'élévation du prix de l'argent. La Bourse, qui la voit venir, s'est depuis longtemps mise en mesure de la laisser passer sans qu'il en résultât pour elle de trop grands dommages : les spéculateurs prudents ont allégé leurs positions.

Jusqu'au commencement de janvier, chaque liquidation sera un effort plus ou moins pénible, comme celui que vient de nous coûter ce dernier règlement de quinzaine.

Les banquiers se sont fait prier et payer. Certaines valeurs ont été fort durement taxées à 6, 8 et 10 %; ainsi l'Italien, ainsi la jouissance espagnole, ainsi plusieurs autres qu'on devinera sans que j'aie besoin de les nommer. Je doute que, traités deux ou trois de suite avec la même rigueur, ces titres puissent défendre leurs cours actuels. Ce qui vient de la spéculation et vit d'elle, décroît et périt presque toujours par l'excès même de cette force capricieuse.

De tous les titres qui peuvent attendre tranquillement la fin des irrésolutions de la Bourse, le Foncier est sans doute le plus puissant et le plus sûr de lui-même. Pendant ces derniers jours de faiblesse, sa fermeté relative a été très remarquée. Son action s'est définitivement établie au dessus du cours de 1300, qui, pas une seule fois, n'a été mis en question. Les Communales se sont maintenues au prix où l'épargne les a portées et trouve encore grand avantage à les prendre. Quant au Foncier algérien, dernière création du grand établissement de crédit, il est constamment négocié au-dessus de 600 fr. à 610 et 615.

Une hausse pourtant est à signaler, hausse exceptionnelle, celle de l'Union Générale, qui a touché le cours de 1000, célébrant ainsi le succès magnifique de la Banque des Pays Autrichiens. La Générale a, dans cette victoire, une part fort belle encore, quoiqu'inférieure à celle de l'Union.

La baisse la plus forte a été celle du Lyon qui, de 1500, est retombé à 1450. N'était-il pas absurde aussi de prétendre encaisser quelques centaines de francs de différence sur chacun de ces titres, au moyen de la capitalisation purement arbitraire de cette excellente valeur, à qui l'on n'aura fait aucun bien et qu'on aura seulement déclassée?

J'en viens aux valeurs nouvelles, du côté desquelles se tournent aujourd'hui si volontiers les yeux de la Bourse.

Les négociations ont été très actives sur l'*English and French Bank*, qui, du premier coup, a conquis, sur notre marché, une place des plus honorables : elle ne tardera pas à offrir aux deux marchés de Paris et de Londres, l'une des nombreuses affaires qu'elle tient prêtes.

Nous avons déjà constaté le succès obtenu par l'émission de la Compagnie Parisienne d'Entretien et de Nettoyage; affaire en pleine activité dès sa naissance, formée par la réunion de quatre compagnies déjà existantes et prospères, qui comptaient ensemble plus de quinze mille adhérents. Ce sont là des entreprises dont le sort ne saurait être un seul instant douteux. Elles sont établies sur des besoins de première nécessité et ont tout d'abord une innombrable clientèle. Les actionnaires de la nouvelle compagnie seront, d'ailleurs, convoqués à très bref délai; une nouvelle émission leur sera proposée reposant sur une combinaison séduisante à laquelle leur concours est assuré d'avance. A cette heureuse activité, il est facile de reconnaître l'œuvre d'une société jeune et entreprenante dont l'ardeur n'exclut cependant ni la parfaite entente des affaires ni les connaissances pratiques dont nombre d'anciennes sociétés n'ont pas fait preuve dans ces derniers temps. C'est la Banque Industrielle et Mobilière qui, pour son coup d'essai, a remporté cette belle victoire sur le marché de Paris, le plus blasé, le plus sceptique et le plus difficile du monde. Il suffit de signaler le fait pour en faire comprendre la valeur. La Banque industrielle et mobilière ne s'en tiendra pas à ce premier succès; elle a d'autres projets à l'étude, dont quelques-uns déjà tout prêts à paraître et n'attendant qu'une occasion favorable : de ce nombre est la Vinicole, dont j'ai déjà parlé, qui a pour but l'exploitation de l'industrie des vins de raisin sec; j'y reviendrai en temps opportun.

On annonce pour le 20 de ce mois la très grande émission de la Compagnie Asturies-Galice-Léon; 182,000 obligations seront offertes à notre public au prix de 285 francs, donnant un revenu égal à celui des titres identiques de nos chemins. Six grandes sociétés de crédit françaises se partagent le patronage de l'affaire.

Faut-il énumérer l'immense quantité d'autres souscriptions qui semblent obscurcir l'horizon financier? Il sera temps de le faire quand elles s'abattront sur notre marché, et je viens de nommer celles qui tiennent la tête, les meilleures.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

S. M. la reine de Saxe est attendue vers le 20 de ce mois et séjournera en France une quinzaine de jours.

La duchesse d'Hamilton princesse de Bade, vient de s'installer à la villa Boutau, près Nice.

On nous annonce le retour à Paris du prince E. de Beauffremont.

Grand dîner mardi dernier chez le comte de Maulmont, à l'occasion de l'anniversaire du mariage de M. le comte de Chambord; le dîner a été suivi d'une réception fort brillante. — Réception intime précédée d'un dîner chez la baronne Adolphe de Rothschild.

Dimanche, grand dîner à l'Elysée. M. Grévy avait à sa droite la princesse de Danemark en robe de velours grenat, le corsage constellé de diamants. Mme Grévy était assise entre le prince de Danemark et M. Gambetta; tous les ministres étaient présents.

Le 21 de ce mois il y aura, à Chantilly, une grande réception à laquelle assisteront LL. AA. le comte et la comtesse de Flandres. Mme la vicomtesse de Greffuhle et M. le général marquis de Galliffet sont également invités pour cette époque.

Lundi, le prince Constantin Radzivill a donné un grand dîner en honneur du mariage du prince Roland Bonaparte avec Mlle Marie Blanc.

Plusieurs salons ont fait la réouverture. Il y a eu, dimanche, soirée dramatique et dansante chez la comtesse Aimery de Montbazon; on a cotillonné et soupé jusqu'à cinq heures du matin.

La soirée japonaise de Mme Edmond Adam a été un grand succès d'art, d'esprit, d'élégance et de gracieuses toilettes; la maîtresse de la maison, belle à ravir dans une robe de satin blanc à feuillage vert avec deux poignards croisés sur le sommet de la tête.

Le jeune prince Joachim Murat s'est cassé la jambe en faisant une chute de cheval à Angers. Le prince Murat son père s'est immédiatement rendu auprès de lui.

On annonce la mort de M. de Septenville au château de Blangy, et celle de Mme H. de Saint-Senne, née de Rayneval, à Cannes.

Le comte Aimé-Antoine de Biragué vient de mourir subitement à Genève.

Le baron Pichon de Longueville, propriétaire du célèbre cru, est décédé à Blanquefort.

Les obsèques de Mme la baronne de Montesquiou-Fezensac ont été célébrées avec une pompe inusitée en l'église Saint-Eugène.

Autres décès : Mme de Selby, M. le comte de Virieu, M. de Loisy, M. le comte d'Anglars, M. Ferretti, Mme la vicomtesse A. de la Rochebrochard.

Jeudi sera célébré à Versailles en grand apparat, le baptême de l'enfant de Mme de la Torre, riche Espagnole appartenant à une des plus grandes familles du pays. S. M. la reine Isabelle a accepté d'être marraine; de nombreuses invitations ont été lancées.

Prochainement, le mariage de M. Henri-Marie de la Croix de Castries et de Mme Marie-Isabelle de Dampierre, née Juchault de la Moricière. — Nouveau mariage princier: il y a promesse entre le prince Louis de Ligne et la princesse Blanche d'Orléans.

Les rives heureuses de la Corniche voient affluer les seigneurs et belles dames du monde entier, la saison s'annonce bien et les hôteliers sont dans la joie; nous citerons parmi les principales arrivées à Nice: prince Gortschakoff, prince Lichtenstein, Mise Pallavicini, comte d'Osmond, M. et Mme Sabatier, M. Disraeli, princesse Labanoff, M. Garnier, prince et princesse Dolgorouky, etc. A Cannes: la reine de Wurtemberg, le comte et la comtesse de Caserte, le baron de St-Trivier, la duchesse de la Rochefoucauld, Mme de Pourtalès, le général de St-Hilaire, le prince et la princesse Kolowski, le comte de Fayères, la baronne James de Rothschild, M. Brassier de Saint-Simon, etc.

SPORT HIPPIQUE

Au Tattersal ont été vendus samedi, un lot de chevaux de l'écurie du comte de Lagrange. *Zut*, *Palatin* et *Saint-Jean* ont été achetés par la commission des Haras. *Ismaël* et *Balagny* restent dans l'écurie; les yearlings se sont mal vendus.

Tout s'est bien passé à Auteuil dimanche dernier et sur quatre courses trois ont été pour les favoris; notons ce remarquable *event*. *Vérité II*, à M. Robinson, a battu *Saucisse*, au baron Seillière, dans le prix des Bastions. Le vainqueur a été réclamé par M. Isidore Lyon, pour 8,000 fr. — *Montagan* à 20/1, a enlevé le prix des Acacias, c'est l'exception de la journée. Dans le prix de Chantilly, *Capucin* a été battu par *Basque; Dubarry* est tombée. *Doublon*, cause de tant de tumulte, a gagné de vingt longueurs le prix de Vincennes; derrière, mais au loin, *Restore* et *Proserpine*.

Un peu de statistique. — Voici un aperçu des résultats obtenus sur les hippodromes de la Société d'encouragement par les principales écuries en 1880. Le comte de Lagrange vient en tête avec 34 victoires; ensuite, M. Lupin, 18 courses gagnées; puis *ex æquo* avec 11 prix M. Lefebvre, M. Michel Ephrussi, le baron Schickler et le comte de Berteux. Après eux, M. Maurice Ephrussi, 10 victoires; MM Delamarre et H. Jennings, 6; M. Fould, 5; MM. le comte de Juigné et Edm. Blanc, 4, MM. Staub, Seillière et J. Prat, 3; M. Camille Blanc et le vicomte de Tredern, 2; enfin, un assez grand nombre de propriétaires, une seule victoire. Les jockeys occupent les rangs ci-après : Storr, Cook, Hudson, Carlyle, Wheeler, Mac Donald, Fr. Archer, etc.

SPORT NAUTIQUE

La flottille des yachts qui font la grande course de la Méditerranée est à Oran, prête à partir pour la croisière d'Alger. Elle se compose des quatorze yachts suivants : *Alcyon, Altaïr, Atalante, Cetonia, Fenella, Fanny, Gertrude, Intrepid, Mina, Neva, Orion, Sapho, Syrius* et *Véloce*.

Nous avons reçu de M. le président du Comité des Régates internationales d'Alger une information à laquelle nous ouvrons avec empressement la publicité de notre journal. En voici la substance : une chasse aux fauves, sous la direction de M. Bombonnel, le célèbre chasseur de lions et de panthères, a été comprise dans le programme. Moyennant 200 francs, dont le reçu délivré par le Crédit lyonnais servira de carte d'admission, le voyage d'Alger et retour, la nourriture, le séjour à Bonira et environs se trouvent défrayés. Les chasseurs seront à leur arrivée en présence de l'ennemi. Les savants auront pour guider leurs excursions M. Durando; bals, régates, tirs aux pigeons, fantasias, concerts, tout est organisé pour attirer les visiteurs et les engager à revenir les années suivantes.

La course à l'aviron pour le championnat du monde a dû avoir lieu lundi, entre Hanlan et Trikett, à Putney, en Angleterre.

Les deux célèbres rameurs ont subi depuis six semaines une préparation des plus sévères et sont tout à fait en forme. Ce match a donné lieu, cela se comprend, au betting le plus animé. L'Australien Tricket était favori à 6/5 à la dernière heure.

SPORT CYNÉGÉTIQUE

Aujourd'hui mercredi, grande chasse dans les tirés de Rambouillet. Le Président a invité le prince de Danemark et un certain nombre de hauts personnages.

Chez le comte de Clerval, à Fontenay, une battue aux lapins; dix fusils de premier ordre dont étaient le marquis de Rosambo, le comte de La Rochefoucauld, le prince Galitzine, le comte de Montigny et le baron de Marcy. 235 lapins ont été abattus.

La baronne A. de Rothschild a assisté à une grande chasse à courre, donnée en son honneur par l'équipage de sir Nathaniel. Parmi les dames présentes, la comtesse de Roseberry, la comtesse de Macclesfield, lady Kingstat, la marquise d'Ely, etc.

Superbes tirés ces jours derniers chez le comte de Montalembert; on a tué 300 lièvres et 30 faisans. Etaient présents : l'amiral de Montaignac, les comtes Geoffroy et René de Montalembert, le vicomte de Nieulles, M. des Rotours, le comte de Clercq, le comte de la Garde, etc.

Au Palais de l'Industrie, exposition de meute. Les *huntsmen*, en grande tenue, accompagneront leurs chiens.

Les officiers de cuirassiers se sont offert, à Villeneuve-l'Etang, le divertissement d'un *paper hunt*. La piste avait un parcours de 12 kilomètres. Les soixante obstacles ont été franchis sans accident et les honneurs de la journée ont été pour Jason, battant de plusieurs têtes Balance II. Après la fête hippique, on a lunché gaiement.

ST-HUBERT.

FAITS DIVERS

LA REMONTE DE L'ARMÉE FRANÇAISE. — Le nombre des chevaux exigé pour le service de l'armée est considérable : en temps de paix, il s'élève à environ cent dix mille; en temps de guerre, il est plus que doublé, puisque l'on évalue à deux cent cinquante mille le nombre nécessaire d'animaux de selle et de trait qu'il faudrait rassembler au premier ordre de mobilisation.

Si nous examinons quel est, pour chaque corps ou régiment, le nombre de chevaux employés, nous constatons que chaque régiment d'infanterie demande, tant en chevaux dits de tête ou d'officiers et chevaux de trait pour les équipages régimentaires, cinquante-cinq animaux; les régiments de cavalerie, en tout, sept cent quarante; ceux d'artillerie, quinze cents; ceux des équipages militaires, de deux cents à deux cent dix. Ces chevaux se renouvellent par douzièmes au moyen des achats qu'opèrent les dépôts de remonte par leurs commissions d'achats. Celles-ci sont composées d'officiers de cavalerie ou d'artillerie détachés dans ces établissements comme acheteurs à titre permanent et d'officiers de même ordre détachés pour quelques semaines seulement à titre d'acheteurs temporaires.

Ces commissions achètent la moitié de leurs chevaux dans les départements normands, principalement dans le département du Calvados; le quart en Poitou, Anjou et Saintonge; un douzième en Bretagne; un septième en Gascogne et Languedoc; le reste en Champagne, en Lorraine et en Franche-Comté, etc. Par espèce, les chevaux de trait arrivent principalement du nord, du nord-ouest, du nord-est et de l'ouest de la France; les chevaux de cavalerie de ligne, de la Normandie; ceux de cavalerie légère, des départements de l'ouest et du Midi et aussi de l'Algérie.

Pour satisfaire aux besoins de la remonte militaire, la Prusse possède un effectif total de trois millions à trois millions et demi de chevaux, et chaque année compte environ trois cent cinquante mille naissances contre un chiffre à peu près égal de décès.

LE CIDRE PARISIEN. — Le cidre paye par litre 15 centimes de droit d'entrée, et cependant chez beaucoup de débitants on trouve cette boisson au prix de 20 centimes. Par quel mystère ce bon marché vraiment phénoménal est-il obtenu? Jadis on se contentait de mouiller fortement le cidre, mais aujourd'hui on fabrique un cidre de toutes pièces au moyen des poires et des pommes jetées autour des halles ou au port Saint-Nicolas comme avariées. Ces fruits ramassés sont utilisés pour donner le goût de fruit à un sirop très léger de glucose dissout dans l'eau; ce sirop de glucose ayant acquis un certain goût de fruit, on acidifie au moyen d'acide tartrique; une petite quantité de glycérine lui donne le moelleux recherché, quelques gouttes d'éther le bouquet, quelques atomes de nitro-glicérine la couleur jaune paille.

Tandis que le chimiste découvre dans 1 litre de vrai cidre 6 centilitres d'alcool, 34 grammes de substances organiques et 3 grammes de matières minérales, le cidre composé comme ci-dessus contient : en alcool 1/2 centilitre, en matières organiques 4 grammes, en cendres 6 centigrammes. En résumé, ce dernier cidre est de l'eau sale et malsaine.

PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE. — Un photographe anglais, inventeur d'un procédé de photographie particulier, aurait réussi à photographier une locomotive lancée à la grande vitesse de près de cent kilomètres à l'heure. Un volet qui ouvre et ferme le tube au fond duquel est monté l'objectif de l'appareil s'ouvre et se ferme avec une rapidité telle que la plaque ne reste exposée à l'action de la lumière que pendant le temps inappréciable d'un cinq centième de seconde.

CIRE DE JAVA. — On vient de découvrir à Java une espèce nouvelle d'arbre à cire. La matière qui se trouve dans le corps du bois tendre, comme la moëlle de nos sureaux, se moule en forme de bougies de couleur chocolat et donnent un bon éclairage. Quand on veut blanchir la bougie, il suffit de traiter la cire par l'eau bouillante.

LA CONSOMMATION DU TABAC DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE. — On estime que la consommation du tabac dans le seul département de la Seine, est de trois millions cinq cent mille kilogrammes par an, soit neuf mille cinq cent quatre-vingt-dix kilogrammes par jour.

LA VIERGE D'AMIENS. — On vient de mouler, avec beaucoup de soins, la Vierge dorée, les douze apôtres, le Saint-Sauveur et les principaux ornements qui décorent si richement le grand portail de la cathédrale d'Amiens. Les tombeaux d'Erard de Foulloy et de Godefroy d'Eu, placés à l'intérieur de l'église ont également été moulés. Tous ces moulages doivent bientôt figurer dans les galeries du Trocadéro.

LE MASTODONTE DE CHICAGO. — On a découvert dans les environs de Chicago les restes d'un mastodonte absolument gigantesque. Rien que ses défenses, de forme recourbée, mesurent deux mètres de longueur.

MÉDAILLE D'OR A DES EXPLORATEURS. — Une médaille d'or a été remise, par la Société de géographie de Marseille, à MM. Zueifel et Moustier, voyageurs français, qui ont récemment découvert les sources du Niger.

LES NOUVELLES MACHINES A VAPEUR

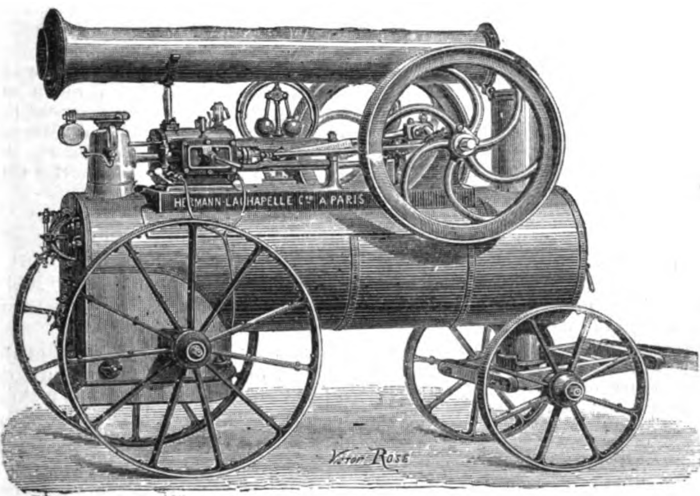
DE LA MAISON

HERMANN-LACHAPELLE

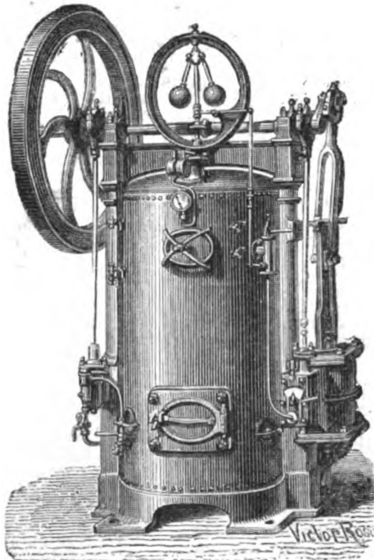
J. BOULET ET Cie SUCCESSEURS

INGÉNIEURS, CONSTRUCTEURS, 144, FAUBOURG POISSONNIÈRE A PARIS

ENVOI FRANCO DES PROSPECTUS DÉTAILLÉS

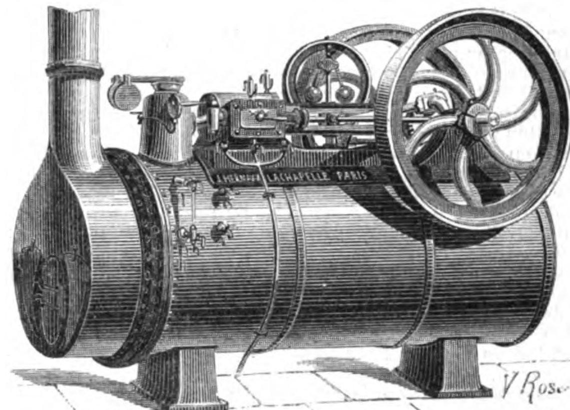


HORIZONTALES LOCOMOBILES



VERTICALES

ENVOI FRANCO DES PROSPECTUS DÉTAILLÉS



HORIZONTALES DEMI-FIXES

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878, MÉDAILLE D'OR, CL. 52, MÉDAILLE D'ARGENT, CL. 54

Les MACHINES HORIZONTALES LOCOMOBILES, montées sur trains de roues peuvent voyager sur les chemins les plus accidentés, conviennent pour tous les travaux ambulants. Elles peuvent aisément être transformées en machines demi-fixes.

Les MACHINES VERTICALES jouissent d'une réputation universelle, grâce à l'excellence de leur construction et à l'efficacité de leur service. Elles sont faciles à placer, à conduire, à nettoyer, elles conviennent surtout aux industriels qui disposent de peu d'espace.

Ces MACHINES à chaudières tubulaires à retour de flamme et à foyer amovible, répondent aux besoins de l'industrie en général. Economiques par excellence, elles sont la dernière expression du progrès en fait de construction, elles peuvent au besoin être montées sur roues.

TOUTES CES MACHINES SONT DISPOSÉES DE FAÇON A BRULER ÉCONOMIQUEMENT TOUTE ESPÈCE DE COMBUSTIBLE

Que de choses employées pour réparer du temps... et faire peau neuve! Et combien, parmi ces préparations, n'arrivent le plus souvent qu'à un replâtrage passager qui se laisse facilement deviner! On entend chuchoter autour de soi : « Mme X... est badigeonnée comme sa maison, ce soir; mais la couleur ne tiendra pas si longtemps sur ses joues que sur son immeuble. » Et autres plaisanteries tout aussi charitables.

N'existe-t-il donc aucune préparation dont les effets suppléent la nature? Si, il y a la *Géorgine Champbaron* (10, rue Laffite, 1er étage), dont on obtient des résultats merveilleux par une savante application.

Telle qui entre au dépôt de la *Géorgine Champbaron* enlaidie par la ride, le bistre, avec une peau ravinée, pralinée, rugueuse comme une râpe, en sort, au bout de quelques séances, éblouissante de jeunesse, étincelante de beauté, et sans rien de factice.

Parmi les liqueurs inventées par les moines, les plus savants gourmets du monde, d'après Rabelais, il faut citer au premier rang, même avant la Chartreuse, la *Bénédictine*, composée en 1510 par les bons Pères de l'abbaye de Fécamp. François 1er la trouva si exquise, qu'il fit nommer cardinal Antoine II, l'abbé de cette congrégation alors autorisée.

Depuis trois cent soixante-dix ans, les gourmets, les valétudinaires, les femmes, les personnes affaiblies, apprécient ses principes vivifiants, aromatiques et éminemments bienfaisants. Composée avec des plantes saturées de brome, d'iode, de chlorure de sodium, recueillies, juste au moment de la floraison, sur les falaises de la Normandie, la *Bénédictine*, proclamée essentiellement hygiénique par les sommités médicales, est surtout apéritive et digestive. On ne saurait trop en recommander l'usage quand viennent les froids et les temps brumeux, car cet élixir est un excellent préservatif contre les troubles du sang et de l'estomac. C'est, de plus, un puissant tonique et la liqueur de table la plus appréciée. Son bouquet vous séduit, son arôme vous ravit et stimule l'esprit. (Agence, 76, boulevard Haussmann.)

Voici l'hiver avec ses pluies et tout le cortège des mauvais temps. On fuit la campagne pour se réinstaller à Paris; c'est le moment où l'on fait aussi ses provisions. Nous en profiterons pour rappeler à nos lecteurs que les meilleures Liqueurs Fines de Hollande, *Curaçaos*, *Anisettes* et *Crèmes de toutes sortes*, qu'ils ont dégustées à l'Exposition de 1878, dans le chalet élevé *ad hoc* par MM. *Erven Lucas Bols*, se trouvent toujours à leur *Dépôt Général*, *6*, *boulevard Montmartre*, et qu'il n'est pas de maitresse de maison qui ne les fasse figurer sur sa table.

LA PRUSSE ET LA FRANCE DEVANT L'HISTOIRE. par M. A. Legrelle, nlle édon, Cotillon, r. Soufflot.

Grand succès! AU PAYS BLEU, COUPS DE CANIF, polka de J. KLEIN

Notre confrère Lorédan Larchey vient de publier un *Almanach des Noms* qui expliquera chaque année *trois mille noms* de personnes d'après une Méthode nouvelle. Envoi *franco* contre 50 centimes de timbres à STRAUSS, 5, rue du Croissant.

MAISON à **PARIS** rue de CHOISEUL, 17, angle de la r. St-Honoré, à ADJer, s. une ench. en la ch. d. not. de Paris, le 14 déc. Rev. 20,168 f. 60, c. et à partir de 1882, 20,668 fr. 60. Mise à prix 300,000 fr. S'adr. à Me Robin, not. boul. Sébastopol, 62.

ADJON *sur une ench.* en la ch. des not. de Paris, le 7 décembre 1880, d'UNE MAISON, A PARIS, R. BOULLE, 7, *près le Boul. Richard-Lenoir*; cont. 280 m.; rev. 18,985 fr. — Mise à pr. 250,000 fr. S'adr. à Me LEMAITRE, not., r. de Rivoli, 64.

ADJON *s, une ench.*, ch. des notes. de Paris, le 14 décembre, en UN LOT DE 2 MAISONS, A PARIS, (20e arr.), R. LESAGE, 16 et 18. Cont. 460 m. env. — Rev. net, 12,466 fr. M. à p. 160,000 fr. S'adr. à Me GOUPIL, not., q. de Voltaire, 23.

ADJON *s. une ench.* en la ch. des not. de de Paris, 30 novembre 1880, d'un TERRAIN A PARIS, RUES DE RENNES, 10, et D'ASSAS, 22. Supie 1040m,90. — Mise à prix : 340,000 fr. — S'adr. à Me LEMAITRE, notaire, 64, rue de Rivoli.

ADJON *sur une ench.* en la ch. des not. de Paris, le 30 nov. 1880 de 3 MAISONS à Paris. 1° r. de BELLEVILLE, n° 29; rev. 4700 f., m. à pr. 50,000; 2° r. ST-DENIS, 180; rev. 6195, m. à pr. 65,000; 3° r. MONSIGNY, 1; rev. 12,000 f., m. à pr. 130,000 f. S'adr. à Me MEIGNEN, not., r. St-Honoré, 370.

RHUMES PATE PECTORALE et SIROP de NAFÉ de DELANGRENIER, r. Vivienne, 53, à Paris.

---

8 Médailles d'OR. — 16,600 fr. de Récompense

QUINA-LAROCHE

ÉLIXIR VINEUX

C'est à la réunion *complète* de tous les principes des 3 quinquinas et à la *qualité* de vins dont les récoltes lui sont assurées, qu'est due la supériorité comparable du *véritable* QUINA-LAROCHE.

Paris, rue Drout, 22 et 19, et Pharmacies

EAU

DES FÉES

SANS RIVALE POUR LA

RECOLORATION DES CHEVEUX ET DE LA BARBE

SARAH FÉLIX

Paris, 43, *rue Richer*, 43, *Paris*

NI FROID, NI AIR par les portes et croisées, pose de BOURRELETS INVISIBLES et de PLINTHES. Jaccoux, 20, r. Richer.

DEUIL COMPLET TOUT FAIT et sur mesure en DIX heures. ROBES, MANTEAUX, MODES, LINGERIE.

AU SABLIER, boulevard Montmartre., 2

VITRAUX **CASSET-DELAS** *144, rue de Rivoli.*

L'ANTI-BOLBOS efface les points noirs du nez Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

Mmes DE VERTUS, 12, rue Auber, CEINTURE-RÉGENTE brev., CORSET ANNE D'AUTRICHE.

THEOPHILE ROEDERER & Cie, REIMS

CRISTAL-CHAMPAGNE 44, r. Lafayette PARIS

MAISON FONDÉE EN 1864

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE

Mme S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. — Se trouve chez les coiffeurs et parfumeurs. — Entrepôt : 37, Bd Haussmann, Paris.

CACHEMIRE LABBEY

16, *rue de la banque, Paris.*

Mise en vente des nouv. élégantes d'automne.

PILIVORE nouveau dépilatoire pour détruire les poils sur les bras.—Efficacité garantie, sécurité absolue.—10 fr. le flacon.—DUSSER, 1, rue Jean-Jacques Rousseau.

LES THÉATRES

Athénée-Comique : *L'article 7*, comédie en trois actes, par MM. Bataille et Feugère. — Fantaisies-Parisiennes : *Bastille-Madeleine*, revue de l'année par M. Buguet. — Palais-Royal : *Une Corneille qui abat des noix* (reprise).

Par l'article 7 du testament de son oncle, mort au Sénégal, Hector de Bussau, est institué légataire universel. La fortune est considérable. Mais ce diable d'oncle a mis une clause restrictive à ses bienfaits. Hector touchera une rente viagère de 60,000 francs. Cette précaution doit assurer du moins l'existence de ce prodigue de Bussau. Quand des fous comme Hector héritent, ce sont les créanciers qui ont à se frotter les mains d'une pareille aubaine. Bonnard et Chamerlan ont prêté 150,000 francs à Hector de Bussau, dans l'espérance de retrouver un jour la somme, à la mort de l'oncle du Sénégal. Les vrais intéressés étaient donc Chamerlan et son ami Bonnard; ce sont eux que le testament atteint au premier chef. Il faut donc retrouver la somme totale sur la rente viagère dévolue à leur débiteur. Hector n'est plus un homme, c'est une valeur qu'il faut soigner jour par jour et dont il faut détacher le coupon. Cela a nom et terme de Bourse : suivre une affaire. Si l'existence d'Hector était le moins du monde en danger, le gage péricliterait. Aussi Bonnard et Chamerlan s'assurent-ils de leur mieux de leur créance. Hector sollicité par ses deux gardiens, vit au milieu d'eux. Pour occuper agréablement son temps, ce garçon fait la cour à Mme Bonnard, ce dont s'aperçoit facilement Chamerlan; et Bonnard, qui a les yeux ouverts pour le compte d'autrui, ne peut douter que Mme Chamerlan ne soit la maîtresse d'Hector. *Célimar, le bien aimé*, n'était pas plus heureux que Bussau.

Mais cette situation une fois connue des maris ne peut pas se prolonger. Pour la faire cesser, les deux amis conviennent de marier Hector au plus vite. L'héritière est trouvée et tout irait pour le mieux, si son notaire du Sénégal, un peu parent de tous les Brésiliens que nous voyons depuis un bon nombre d'années dans un bon nombre de pièces, ne venait pas déranger tous ces projets en jetant la mort dans l'âme des créanciers. Ce notaire malencontreux est amoureux de Mme Bonnard; il prend Hector pour le mari de la dame et le provoque : un duel! Bonnard et Chamerlan ne pouvaient rien prévoir de plus à craindre pour leurs intérêts.

Voilà leur gage compromis. Quant à Mmes Chamerlan et Bonnard, elles sont frappées de terreur; l'existence du bel Hector est en danger. Tout le monde passe en Belgique par le train des duellistes. Les maris se déguisent en gendarmes pour pouvoir plus facilement arranger les choses. Les femmes se jettent dans la mêlée. Tout se trouble, tout se confond. Dès lors la folie des quiproquo a commencé. Impossible de suivre plus loin les excentricités de l'*Article 7* renouvelées de tous les vaudevilles. Si pourtant vous vous intéressez encore à Hector de Busson, sachez qu'il épouse la jeune héritière et que tout s'arrange au mieux, puisque le testateur a voulu que sa fortune revînt tout entière à son neveu au cas où Hector ferait un bon mariage Ainsi finit cette comédie en trois actes, cet *Article 7*, qui a bien des longueurs, mais qui contient des scènes fort amusantes. Mme Marie Montrouge, MM. Montrouge et Allard jouent avec leur entrain ordinaire, et la pièce de MM. Bataille et Henri Feugère pourra tenir longtemps l'affiche de l'Athénée-Comique.

Le défilé des Revues de fin d'année a commencé : les Fantaisies-Parisiennes nous ont donné trois actes et six tableaux, avec ce titre : *Bastille-Madeleine*. Rien de bien neuf; quelques tableaux heureusement trouvés. Faut-il demander davantage? Une fort jolie scène : le régiment de la jeune France passe, un régiment d'enfants, les petits tambours en tête, la petite cantinière trainant, accroché à sa jupe, un enfant de troupe : un bébé de trois ou quatre ans, peu solide sur ses jambes; l'enfant tombe, la cantinière lui verse le verre d'eau-de-vie obligé et toute la salle d'applaudir : c'est là la station la plus amusante de cette revue-omnibus, qui est vivement enlevée par MM. Denizot, Puget et Guyon fils; Mmes Landau, Delamarre et Dona Bell ont eu une bonne part dans ce succès des Fantaisies-Parisiennes.

Le Palais-Royal a repris *Une Corneille qui abat des noix*, de Théodore Barrière et de . hiboust, jouée en 1860, si nous avons bonne mémoire, et qui fut un des grands succès de Geoffroy; nous avons revu Casimir Pincebourde et Jules Ramon, de joyeuse mémoire; nous avons retrouvé Geoffroy et Lhéritier dans leurs rôles d'autrefois. La pièce a un peu vieilli : je ne trouve pas d'autre formule pour dire la vérité à deux excellents comédiens, auxquels il serait injuste de demander aujourd'hui leur verve d'il y a vingt ans. Calvin a remplacé Gil-Pérez; Raymond Lassouche. Evidemment la pièce ne gagne pas à cette nouvelle interprétation, mais elle a été écoutée encore avec le plus grand plaisir.

M. Savigny.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Les œuvres d'art que l'Etat achète chaque année à la suite du Salon, sont réparties ensuite entre le musée du Luxembourg et les musées des départements; quelques uns des tableaux qui ont figuré au Luxembourg arrivent plus tard au Louvre, dont les collections se trouvent ainsi augmentées d'une façon continue.

Or, le Louvre est actuellement encombré, et ne peut plus recevoir une seule nouvelle toile. On s'est demandé, tout d'abord, si on ne procéderait pas à un travail d'élimination, comme l'avait fait M. Charles Blanc, il y a huit ans, époque où un grand nombre d'œuvres de second choix furent distribuées aux musées de province; il a fallu renoncer bien vite à cette idée, dont l'application eût eu pour premier résultat un réel appauvrissement de notre musée national, et on s'est décidé à préparer des nouvelles surfaces, en recouvrant d'un vitrage l'ancienne salle des Etats, qui est obscure.

L'entreprise est aisée et ne présente aucune difficulté; ce n'est qu'une question d'argent que les Chambres seront appelées prochainement à résoudre; nous y gagnerons une très belle salle de plus, analogue aux galeries de l'école française.

La distribution des prix aux élèves de l'école des Beaux-Arts, qui devait avoir lieu dimanche dernier, a été remise au 28 novembre, par suite de la maladie du père de M. Turquet, qui tenait à présider la cérémonie.

Quant à la distribution des récompenses aux artistes, nous avons annoncé, il y a longtemps déjà, qu'elle n'aurait pas lieu cette année; nous apprenons, en effet, que les lauréats ont été invités à venir retirer leurs médailles et leurs diplômes à l'administration des Beaux-Arts,

Ne quittons pas l'École des Beaux-Arts sans mentionner un important changement qui vient de s'accomplir dans le haut personnel de sa direction ; les fonctions de M. Peisse, dont nous avons annoncé la mort le mois dernier, viennent d'être réunies à celles du bibliothécaire, M. Müntz, qui est nommé conservateur de la bibliothèque, des archives et du musée.

M. Müntz, est un ancien élève de l'Ecole française d'archéologie, bien connu par ses travaux d'érudition, notamment sa grande *Histoire de la Tapisserie*, et son *Histoire de l'art à la cour des papes*; les intéressantes collections de l'école des Beaux-Arts, vont avoir en lui, un conservateur aussi éclairé que convaincu.

A propos de ces collections, on annonce que Mercier vient de restaurer avec beaucoup d'habileté une série de portraits de peintres des XVIIe et XVIIIe siècles, appartenant à l'Ecole des Beaux-Arts. Ces portraits, fort peu connus et qui sont placés à l'Ecole dans des salles à peu près inaccessibles au public, sont autant de morceaux de réception à l'ancienne Académie de peinture. La collection, qui était alors complète, a été dispersée à l'époque de la Révolution. Une partie se trouve encore à l'Ecole des Beaux-Arts et une autre partie au Louvre ou à Versailles, et même dans quelques musées de province.

A l'École des Beaux-Arts, il en reste encore quatre-vingts. Ils proviennent, comme nous l'avons dit, de morceaux de réception. Les peintres étaient tenus de présenter deux de leurs œuvres qui appartenaient à l'Académie après la réception. Le plus souvent ils offraient leur propre portrait ou celui de quelque autre membre de l'illustre Société.

Voici les noms de ceux qui viennent d'être restaurés : Blanchard, peintre, par lui-même, reçu en 1665; — Hartrelle, sculpteur, par Hallé, 1690; — Christophe, peintre, par Drouais, 1702; — Detroy fils, peintre, par Aved, 1699; — Tavannes, peintre, par lui-même, 1704; — Sébastien Bourdon; — Martin de Charmoys, directeur de l'Académie.

Les premiers concours qui ont eu lieu, cette année, à l'Ecole des Beaux-Arts, ont donné les résultats suivants :

Pour l'esquisse peinte, on a décerné une seconde médaille à M. Louis Fournier, fils d'Edouard Fournier; plus, une troisième médaille à M. Marty.

Pour la figure dessinée, deux troisièmes médailles ont été décernées à M. David et à M. Merviart.

On s'était étonné, dans le public, de ne pas voir donner, suivant l'usage, la croix de la Légion d'honneur à l'auteur de la statue de David d'Angers, inaugurée par un ministre et par le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts; l'omission vient d'être réparée, et la nomination de M. Louis Noël vient de paraître au *Journal Officiel*.

On annonce comme très prochaine la vente des objets d'art composant, à Besançon, la galerie de Gustave Courbet. C'est dans le courant du mois que doivent avoir lieu les enchères.

Les peintures anciennes, qui sont au nombre de trois à quatre cents, proviennent de la collection d'un ministre de Charles X. Il y en a de toutes les écoles, française, espagnole, hollandaise, italienne. La plupart de ces toiles portent sur le châssis une légende explicative de la main du peintre d'Ornans.

On y lit les noms de Lebrun, Philippe de Champaigne, Pierre de Cortone, Rubens, Salvator Rosa, Velazquez, etc.

La ville de Lyon vient de mettre au concours la statue d'Ampère, dont l'emplacement définitivement choisi est la place Henri IV, une des plus belles de Lyon.

Sept sculpteurs parisiens, qui se proposent de prendre part au concours, ont déjà commencé l'étude de leur maquette.

L'exposition organisée par la société Donatello s'est ouverte, le 14 de ce mois, à Florence, dans le réfectoire de Santa Croce et de la chapelle des Pazzi; nous avions déjà annoncé l'ouverture de cette magnifique exposition d'art rétrospectif, sur laquelle nous reviendrons.

Le goût des arts gagne d'ailleurs jusqu'à la Turquie; à Constantinople a eu lieu, dans le quartier de Thérapia, à l'Ecole grecque, la première exposition de tableaux qui ait encore été organisée dans la capitale de l'islamisme. Les artistes vivants, sans distinction de nationalité ni de religion, étaient autorisés à envoyer leurs œuvres. Dans le nombre, on n'a compté, paraît-il, que deux musulmans. L'un, le fils du grand-vizir, a exposé un tableau de genre, représentant « Deux femmes au harem faisant de la musique », l'autre, une princesse turque, a exposé un ou plusieurs tableaux de fleurs. Parmi les autres exposants, on remarquait des Arméniens, des Levantins, un Français et une Anglaise.

Un décret, inséré au *Journal officiel* du 16 novembre, a modifié la composition du Conseil supérieur des Beaux-Arts, qui se trouve désormais composé ainsi qu'il suit :

Président :

M. le ministre.

Vice-présidents :

MM. le sous-secrétaire d'Etat et le secrétaire général de l'administration des Beaux-Arts.

Membres de droit :

MM. Hérold, préfet de la Seine; vicomte H. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts; Barbet de Jouy, membre de l'Institut, administrateur des musées nationaux; Langlois de Neuville, directeur des bâtiments civils; Guillaume, membre de l'Institut, inspecteur général de l'enseignement du dessin; Paul Dubois, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole nationale des Beaux-Arts; Ambroise Thomas, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire national de musique; Antonin Proust, vice-président de la commission des monuments historiques; A. Louvrier de Lajolais, directeur de l'Ecole nationale des arts décoratifs; Etienne Arago, conservateur du musée du Luxembourg; Georges Lafenestre, commissaire général des expositions des Beaux-Arts.

Membres nommés :

MM. Edmond About, Barrias, Bœswilwald, Berthelot, Charles Blanc, Bonnat, Bouilhet, Jules Breton, Cabanel, Castagnary, Cernuschi, Chapu, Charton, Charles Clément, Alexandre Dumas, Fannière, Flameng, Galland, Garnier, Gérome, Gruyer, J.-P. Laurens, Louis Legrand, Lehmann, Massenet, Perrot, Puvis de Chavannes, Quicherat, Renan, Schérer, Spuller, Eugène Véron.

Secrétaires :

MM. Gruyer, membre de l'Institut, inspecteur des Beaux-Arts; G. Hecq, chef du cabinet du sous-secrétaire d'Etat.

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

D'Almeida, ancien professeur de physique, inspecteur général de l'instruction publique, fondateur du *Journal de physique*, membre du comité scientifique pendant le siège; mort le 7 novembre 1880 à l'âge de 58 ans.

Aubryet (Xavier), littérateur et critique, né à Epernay en 1827, mort le 15 novembre 1880.

Bareiro (don Candido), président de la république du Paraguay; mort empoisonné en octobre 1880, à l'Assomption.

Colin (Gustave), député du Doubs, ancien juge de paix à Pontarlier; né le 2 avril 1814, mort le 12 novembre 1880.

Gœben (Auguste-Charles), général prussien. Né le 10 décembre 1816, il entra au service en 1833 et fit successivement les campagnes du Palatinat en 1849, du Maroc, sous O'Donnell, en 1860, du Danemark, du Hanovre et de France. Il est mort à Coblentz, le 13 novembre 1880.

Hagmann (Edouard de), lieutenant-général d'artillerie russe; né en 1807, mort à Saint-Pétersbourg dans les premiers jours de novembre 1880.

Joos, ancien député du département du Nord en 1876 et 1877, démissionnaire en 1880. Né le 13 septembre 1806, mort à Dunkerque le 13 novembre 1880.

Melvil-Bloncourt, ancien député de la Guadeloupe, condamné à mort par contumace pour sa participation à l'insurrection de la Commune; né à la Pointe-à-Pitre, le 23 octobre 1825, mort à Paris le 9 novembre 1880.

Orense (José-Maria, marquis d'Albaïda), grand d'Espagne de 1re classe, l'un des chefs du parti républicain, au service duquel il mit toute l'influence de son nom et de sa fortune. Né au commencement du siècle, il est mort à Santander le 28 octobre 1880.

Reymond (Joseph-Ferdinand), député de l'Isère, préfet de ce département en 1848 et représentant à l'Assemblée législative de 1849; né le 14 octobre 1805, mort à Grenoble le 12 novembre 1880.

Rheinhaben (Charles-Guillaume-Gustave-Albert), général de cavalerie allemand; il avait pris part aux campagnes de 1866 et de 1870. Né le 3 mai 1815, mort le 1er novembre 1880.

Scheu (Louis), architecte allemand, professeur à l'Ecole d'architecture de Stuttgard, restaurateur de la cathédrale d'Ulm et de plusieurs autres monuments du Wurtemberg; né le 1er août 1830, mort le 8 novembre 1880.

Spengel (Leonhard), philologue allemand, directeur du séminaire philologique de Munich et membre de l'Académie de cette ville; mort le 8 novembre 1880.

Stourdza (le prince Michel), hospodar de la Moldavie de 1834 à 1849; il se montra administrateur capable. A la suite de la révolution de Bucharest, il quitta le pouvoir et vint habiter la France, où il est mort à la fin d'octobre, à l'âge de 85 ans.

Thomas (Jean-Simon-Joseph), ancien directeur au ministère des finances, grand officier de la Légion d'honneur. Après la révolution de juillet, il fut chargé de porter à Charles X les 600,000 francs que lui envoyait le nouveau gouvernement. Né à Lunéville le 19 mars 1789, il est mort à Passy le 11 novembre 1880.

Zaïmis (Thrasybule), homme d'Etat grec, président du conseil des ministres à plusieurs reprises et ancien président de la Chambre des députés; né le 29 octobre 1829, mort à Athènes, le 7 novembre 1880.

Aug. Marc, *directeur-gérant*.

Paris, Imprimerie de E. Martinet, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

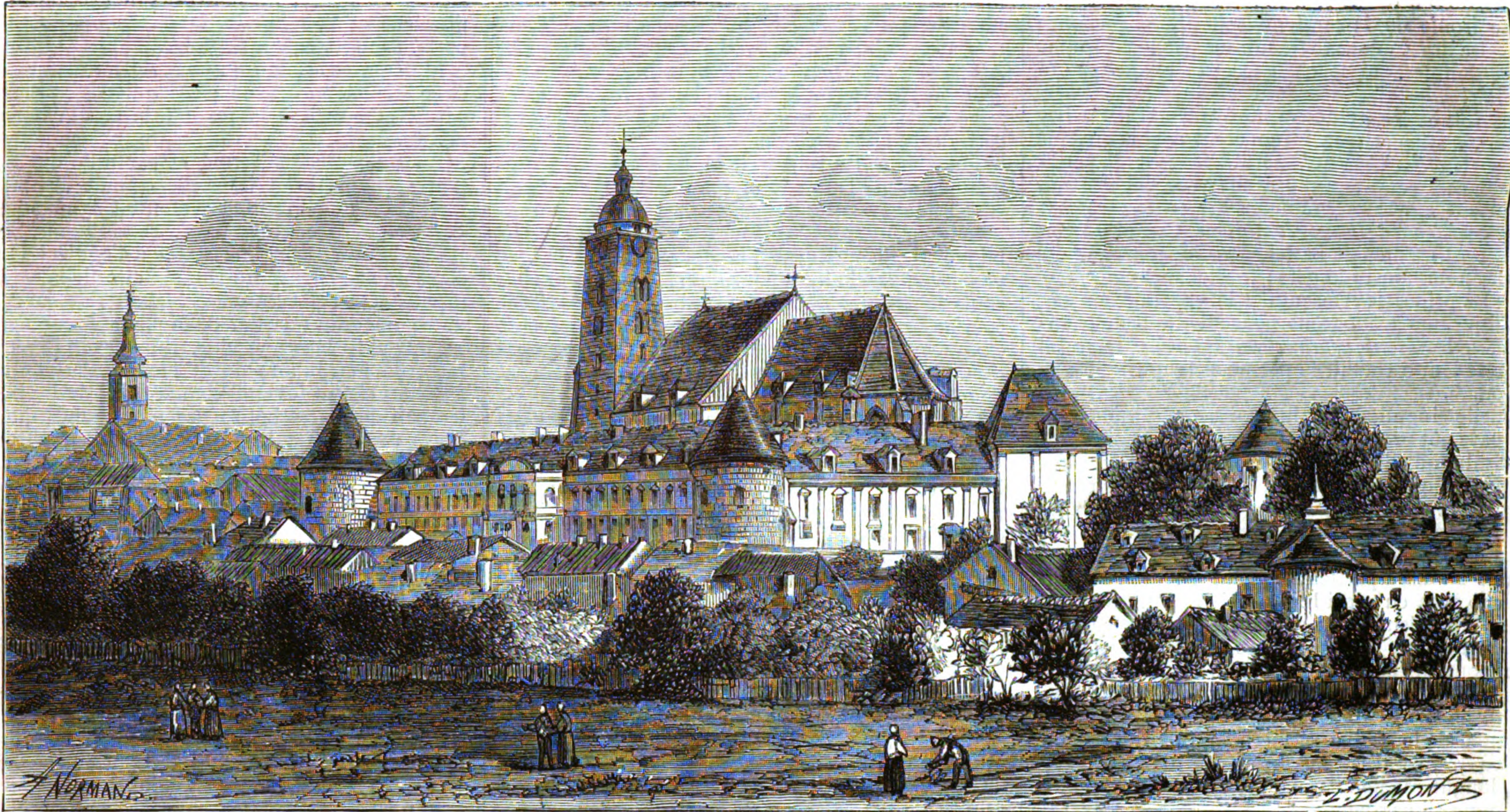
Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION
JOURNAL UNIVERSEL

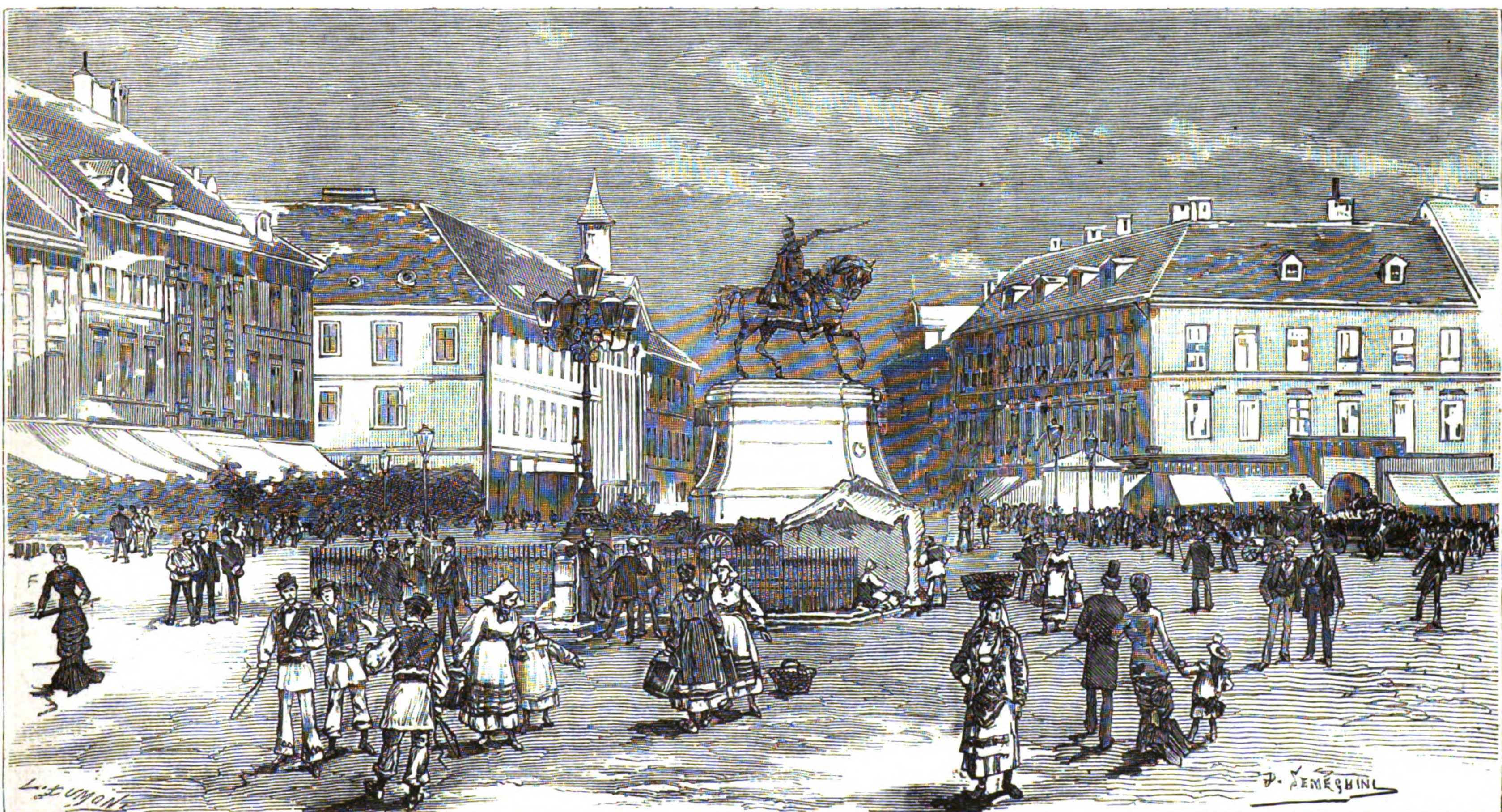
PRIX DU NUMÉRO: 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNEE. — VOL. LXXVI. — N° 1970
SAMEDI 27 NOVEMBRE 1880
BUREAUX, 13. RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr.; 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.



LA VILLE D'AGRAM



LA PLACE JELLACHICH A AGRAM

LES TREMBLEMENTS DE TERRE D'AGRAM

COURRIER DE PARIS

La *saison* de Paris est maintenant tout à fait commencée et, politique ou théâtres, chasses ou concerts, ballets à l'Opéra ou ventes à l'hôtel Drouot, les Parisiens en ont pour tous leurs goûts. Ils ont même, surprise inattendue! de passage dans *leurs murs*, comme disent les affiches des spectacles de province, la fille d'un roi, une princesse dont le nom commence par un *A*, et qui est, s'il vous plaît, la propre fille de Cettiwayo, le souverain détrôné des Zoulous, personnage gras, habitué à marcher nu sur le sable d'Afrique, et que les Anglais ont contraint, de par le droit du plus fort, à porter des bottines à talons et à endosser des *ulsters*. Curieuse ironie de la captivité, soit dit en passant : la défaite des Zoulous se traduisant par le triomphe du cordonnier qui le chausse et le chapelier qui le coiffe!

Les rois et les princesses qui traversent Paris y passent, d'ailleurs, quasi inaperçus depuis quelque temps. Ils n'ont plus qu'une utilité, c'est de servir d'annonce vivante aux pièces en vogue. On mettrait volontiers sur le programme: *La princesse Amazulu assistera à la représentation*. Ce qui est certain, c'est qu'on fait passer, dans les journaux des petites notes ainsi rédigées :

— La princesse Amazulu et le chef Incomo ont pris hier une avant-scène, pour aller applaudir aux Bouffes, les *Mousquetaires au Couvent*. Leur interprète leur a traduit le poème et la musique... en zoulou.

Quelle singulière destinée! Et quel prophète de son pays eût prédit, il y a quatre ans, à la princesse Amazulu, qu'elle irait écouter les opérettes des Bouffes et qu'elle ferait partie du *tout-Paris* tandis que Cettiwayo, son père, se mêlerait, un claque sous son bras noir, à la *fashion* de Londres?

La défaite a cela de consolant pour ces sauvages qu'elle les aura particulièrement civilisés. Le chef Incomo aura eu ainsi la révélation de notre civilisation européenne, qui se traduit (son interprète a dû lui dire) par la musiquette et les drôleries. Je ne répondrais pas, d'ailleurs, que ces Zoulous, chef et princesse, n'aient parfois la nostalgie de leurs *kraals* endormis sous les claires nuits pleines d'étoiles et de leurs hautes herbes, où, pareils à des couleuvres, se glissaient les soldats de Cettiwayo, leur longue zagaie à la main!

On ne s'imagine pas le dédain que gardent au fond de l'âme, pour les séductions qu'on leur montre, ces êtres frustes et rudes. Ils écoutent, contemplent, rêvent et méprisent. Nous croyons les étonner et ils nous jugent. Le shah de Perse, qui, par certains côtés était bien aussi naïf que Cettiwayo, a publié un journal de ses impressions de voyage à Paris, et il n'est pas toujours dupe de notre civilisation. Il voit plus loin que la surface.

On devrait conduire le chef Incomo au Congrès des ouvriers du Havre, et lui demander ce qu'il pense des théories qu'on y émet, avec une violence faite pour *étonner le bourgeois*, comme disent les rapins. Le chef Incomo ne se croirait pas alors très éloigné du Zululand. L'application des aimables progrès réclamés par ces réformateurs, nous conduirait, en effet, droit au *kraal* des sujets de Cettiwayo, et nous aurions bientôt l'égalité de la hutte. Si c'est là l'idéal de ces révolutionnaires, c'est un idéal au rebours, et la princesse Amazulu trouverait certainement le Congrès havrais moins amusant que les *Mousquetaires au Couvent*, ces petits neveux du *Comte Ory*.

∿∿ J'ai dit qu'on chassait, qu'on dînait, qu'on accordait les violons pour danser: on les accorde aussi pour écouter *la Tempête*, de M. Alphonse Duvernoy, que la ville de Paris a fait mercredi exécuter, par M. Faure et Mlle Krauss, au théâtre du Châtelet.

La Ville a un peu traité les journaux, en cette circonstance, d'une façon parcimonieuse, pour ne pas dire avare. Elle a réservé la plupart de ses places pour MM. les Conseillers municipaux et leur famille. La *Ville est restée chez elle*, comme M. Choufleury, pour écouter la symphonie de M. Duvernoy. C'est la *Tempête* de Shakespeare, adaptée en forme de drame lyrique par M. Armand Silvestre, un vrai poète, l'auteur des *Ailes d'or*, où son vers sonne comme un métal pur, et par M. Pierre Berton, le comédien du Vaudeville, qui est un fin lettré et a fait ses preuves au théâtre.

Pierre Berton est un camarade d'enfance d'Alphonse Duvernoy. Ils ne se sont, je crois, l'un et l'autre, jamais quittés. Lorsque tout jeune, Berton débutait au Gymnase, sous le *marrainage* de Georges Sand, il y avait toujours, dans sa loge, pour causer et encourager le comédien, les deux frères Duvernoy, gais, alertes, pleins d'espoir et pleins d'avenir. L'idée première de la collaboration à cette *Tempête* doit remonter à ces heures de jeunesse.

Depuis, Berton est devenu un des acteurs les plus remarquables de Paris, et il doit conserver encore dans ses cartons plus d'un vigoureux drame historique conçu et écrit à cette époque, et Alphonse Duvernoy a conquis, à Londres, plus encore qu'à Paris, et depuis *la Tempête* à Paris plus qu'à Londres, une situation tout à fait hors de pair. Pianiste exquis, Duvernoy est aussi un compositeur de premier ordre. Il aura été, cette fois, avec M. Eugène Labiche, qui prononçait, au lendemain de la *Tempête*, son discours de réception à l'Académie, *l'Homme de la semaine, l'Homme du jour!*

Je ne sais pas d'homme plus sympathique et je pourrais, en songeant à l'académicien nouveau, écrire ces mots au pluriel.

Labiche à l'Académie! M. de Sacy, ce janséniste, loué par l'auteur comique, ce Gaulois! Loué et bien loué et très finement et de manière à revivre, durant quelques jours, dans l'attention publique. Je dis quelques jours seulement, car tout va et s'en va si vite aujourd'hui! Et non pas les seuls morts, qui ont toujours disparu rapidement comme dans la ballade allemande; mais les vivants eux-mêmes. Le cri de ralliement, ou de désagrégation, de ce temps-ci est, en effet, celui-ci: *A d'autres!*

Quels *autres?* Peu importe. Du nouveau et des nouveaux, voilà tout.

— Au train, dont les choses marchent, disait hier un homme d'Etat, je ne suis pas mécontent, je ferai partie du *quatrième;* non, calculons bien, du *cinquième* ministère à venir!

Il ne s'agit, comme on sait, que d'attendre son tour.

∿∿ Parmi les morts, cette fois, il n'y a pas eu, il est vrai, le ministère, mais il y a deux peintres : l'un Charles Timbal, qui achevait, il y a peu d'années, une savante fresque dans l'église de la Sorbonne, l'autre, Léon Cogniet, qui a tenu plus de place dans l'histoire de l'art. Timbal était peintre et salonnier. Ah! comme en ses articles, il *arrangeait* ses confrères! Il avait le pinceau doux et la plume dure! Galimard, de mystique mémoire, n'a pas plus rudement traité ses collègues de la palette lorsque, lui aussi, s'avisa d'écrire un *Salon*!

Et les peintres se plaignent des journalistes!

Léon Cogniet laissera au moins, dans l'histoire de la peinture française, le souvenir d'un bon professeur, *maître*, en ce sens qu'il sut bien démontrer. Il n'est pas toujours facile d'enseigner. Tel homme de génie serait un détestable professeur, et cela justement parce qu'il a du génie. Léon Cogniet poussa jusqu'à leurs dernières limites le talent et la conscience. Il a laissé des tableaux hors de pair, dont le plus populaire est ce *Tintoret au lit de mort de sa fille* qui pourrait passer pour une simple étude de jeune femme morte, M. Cogniet s'étant contenté de transporter sur sa toile la figure triste, pensive et blanche du Tintoret qu'on voit au Louvre, peinte par le Tintoret lui-même.

On ne s'imagine pas aujourd'hui le succès qu'obtint ce tableau lorsqu'il fut exposé pour la première fois. Le goût public était alors tourné vers ces drames et ces mélodrames en peinture. Les *Saint-Barthélemy*, de M. Robert-Fleury, les *Cinquièmes actes*, de Paul Delaroche, les compositions de M. Jean Gigoux attiraient la foule. N'en médisons pas trop. Ils savaient composer, ces maîtres d'autrefois, et ne se contentaient pas d'un *morceau* plus ou moins bravement enlevé. *Le Tintoret* fut un de ces succès qui datent dans la vie d'un peintre. Le théâtre s'en empara et l'on vit, à l'Ambigu, le tableau de Léon Cogniet transporté sur la scène.

Il y a, au Louvre, un plafond de Cogniet très habilement traité et d'un dessin tout à fait supérieur, c'est *Bonaparte en Egypte*. Au point de vue de la couleur, nous sommes loin de l'*Orient*, de Marilhat ou de Decamps, mais cette amusante scène des savants dessinant, sous la protection d'un vieux sergent, tandis qu'on apporte au général une *momie* luisante et mordorée comme un plat de faïence hispano-arabe, est tout à fait bien traitée. Ah! ces savants de l'armée d'Egypte! L'un d'eux raconte qu'étant tous montés sur des mulets ou des bourriquets, pour suivre l'armée, lorsqu'arrivait une charge de cavalerie des mamelucks, les soldats de Bonaparte formaient le carré et, au centre, se plaçait la commission scientifique montée sur des baudets. Or, les troupiers avaient un cri bien drôle pour donner le signal de la manœuvre, — et c'était :

— *Au milieu, les ânes!*

Cela voulait dire, pour Monge et ses pareils :

— Au centre, les *savants!*

Le *Départ des volontaires* de la garde nationale, en 1792, qu'on voit à Versailles, est aussi un leste et spirituel croquis historique de Léon Cogniet. On y rencontre, imberbes et pleins de foi, comme à vingt ans, les futurs maréchaux de l'empire défilant sous le canon d'alarme du Pont-Neuf.

Le vieux M. Cogniet, le *père Cogniet*, comme on l'appelait, était fort aimé de ses élèves. Tous les ans, les anciens et les nouveaux de l'atelier se réunissaient et l'on offrait un bouquet au vieillard, portant modestement sa gloire.

M. Jean-Paul Laurens ou M. Bonnat — deux des plus célèbres élèves de Cogniet — prenait la parole et buvait à la renommée et à la santé du maître.

Il est maintenant fermé, et par celle qui ferme toutes les portes et les scelle comme des pierres tombales, le vieil et illustre atelier Cogniet!

∿∿ Elèvera-t-on une statue à Cogniet! On en élève une à Alexandre Dumas, et celle-là est bien méritée. On l'élèvera place Malesherbes, au centre de ce nouveau quartier de la plaine Monceau, qui est une ville dans une ville. Il faut voir le mouvement de fourmilière de ce coin de Paris. On y a élevé un château vaste comme celui de Blois. On y a bâti de petits hôtels pas plus grands que des dés à coudre. Le *high-life* en vient à réaliser un des *désiderata* du socialisme : à chacun son logis, à chacun sa *case*. Seulement, cette fois, la case n'a rien de sauvage. Elle est ornée de tableaux et embibelotée de curiosités. Jamais le bibelot, la faïence, le bronze, le bout de toile peinte n'ont atteint les prix fabuleux d'aujourd'hui. C'est une rage, une frénésie, une folie. Tout le monde collectionne.

Les fermes bretonnes, les campagnes normandes, les vieilles maisons hollandaises sont comme *drainées* par des compagnies qui achètent tout et revendent tout. Le *bibelot* est le roi du monde. Le plus petit bourgeois, qui se contentait jadis d'un mobilier d'acajou à velours grenat, rêve de collectionner des bahuts et de découvrir des vieux Rouen en allant prendre les bains de mer.

Les historiens philosophes prétendent que le goût du bibelot correspond, chez les peuples, à la période de décadence. Et, comme exemple, ils citent les Chinois.

Eh! eh! serions-nous, avec tout notre esprit, notre verve, notre vitalité, une variété de la Chine? Je n'en crois rien. Mais ce *bibelotisme*, cette *bibelotomanie* ou cette *bibelotopathie*, comme on voudra, est cependant, un inquiétant symptôme.

Ni hommes, ni femmes, ni même Auvergnats, tous amateurs de bibelots, voilà nos contemporains!

∿∿ Et liseurs de journaux! Il en pullule des journaux. Celui de Blanqui est un des plus étonnants, au moins par son titre : — *Ni Dieu ni Maître!*

C'est un peu long, mais cela dit bien des choses.

Les Bordelais ont bien une rue qui s'appelle rue *Esprit des Lois!* Ils auraient pu, en l'honneur de Montesquieu, en appeler une autre, rue *Considération sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains.* Sachons-leur gré de leur laconisme, comme aussi sachons gré à Blanqui de n'avoir pas appelé son journal :

— *L'insurrection est le plus sacré des devoirs, journal quotidien à* 10 *centimes.*

Peut-être y viendra-t-il.

Le Triboulet quotidien, avec ses ornements gothiques, et *les Contemporains* avec leurs *charges* au crayon; le *Paris-Mondain*, journal d'en haut, et l'*Assommoir républicain*, journal d'en bas, viennent aussi d'apparaître à l'heure où d'ordinaire les feuilles sont tombées. Je poserai cette question aux ministres : croient-ils que *le Triboulet* hebdomadaire aurait pu devenir quotidien si on ne lui avait jamais fait de procès?

Et qu'est-ce encore que ces *Contemporains?* C'est le mariage d'une plume et d'un crayon.

Il y a des destinées en ce monde. Voilà un nouveau venu d'un talent très vif et très parisien, poète et journaliste, M. Félicien Champsaur, qui débute, il y a deux ans, en publiant, avec André Gill, une série de biographies : *les Hommes du jour*. Premier caricaturiste.

C'est avec M. Alfred Le Petit que M. Champsaur vient de recommencer, avec succès, une série nouvelle de biographies, *les Contemporains*. Second caricaturiste.

Enfin, le collaborateur de Gill et de Le Petit achève en ce moment une revue de fin d'année pour le Palais-Royal, *l'Almanach des Parisiennes,* avec M. A. Grévin. Troisième caricaturiste.

Trois collaborations, trois satiriques du fusain! Champsaur pourrait écrire, comme on a jadis écrit *les Trois Épiciers*, *les Trois Mousquetaires* et *les Trois Maupin*, un nouveau vaudeville : *les Trois Crayons*.

Je parlais de la *bibelotomanie*. Et la *panoramanie?* C'est encore une maladie du temps. Elle continue à sévir, peut-être à notre grande joie, car après tout ce sont là curiosités et lanternes magiques pour les petits et les grands enfants.

Tandis qu'on travaille, pour Nice, à un panorama où l'on verra tous les Parisiens de Paris faisant le tour du Lac, à pied ou en calèche, un jour de revue (c'est M. Pichat qui en a eu l'idée), M. Detaille et M. de Neuville, qui devaient montrer *Gravelotte* aux Parisiens, y ont renoncé et travaillent ensemble à une *Bataille de Champigny*. M. de Neuville avait pourtant exploré les environs de Metz pour son *Gravelotte,* et on l'avait même plus d'une fois inquiété, là-bas, à cause de sa boîte à couleurs; mais la bataille du 1er décembre a paru plus dramatique et plus parisien aux deux collaborateurs, et leur panorama s'appellera *Champigny*.

C'est sur la place du Carrousel, à l'endroit même où fut gonflé le ballon captif, qui reprit un beau jour sa liberté en se crevant, que le panorama sera construit. Le *Wigwam* de la Poste d'un côté, de l'autre le bâtiment panoramique.

Pauvre ou, comme on voudra, heureuse place du Carrousel!

A propos de la réception de M. Eugène Labiche.

Il y a, en imprimerie, des *coquilles* fameuses : les *jambes* d'Auguste Barbier, au lieu de : les *Iambes; ici le prêtre ôtera sa culotte*, au lieu de : ôtera sa calotte; une *allée plantée de pompiers*, au lieu d'une *allée plantée de pommiers; le vieux persiste*, au lieu de : *le mieux persiste*, au moment de la maladie du prince Jérôme.

L'affiche des Conférences du boulevard des Capucines en a fait une bien jolie cette semaine : elle a annoncé aux populations ébahies que M. Francisque Sarcey raconterait, le jeudi 25 novembre, *la réception de M. Bichat*, qui avait lieu « le même jour ».

M. *Bichat* au lieu de M. *Labiche;* c'est un vaudeville. L'un a étudié le corps humain, l'autre le cœur humain : on pourrait s'y tromper. Mais les amis du spirituel académicien n'abordent plus maintenant l'auteur de *Monsieur Perrichon* qu'en lui disant :

— Bonjour, mon cher Bichat!

— J'aimerais mieux *mon petit chat!* a dit un des collaborateurs de Labiche, — un jaloux.

ALTER.

NOS GRAVURES

LES TREMBLEMENTS DE TERRE D'AGRAM

Nos lecteurs connaissent dans tous ses détails la catastrophe qui vient de frapper récemment le petit royaume de Croatie.

Le mardi, 9 novembre, une secousse de tremblement de terre se fit sentir simultanément à Bosna-Seraïo, capitale de la Bosnie, Pola et Trieste, sur l'Adriatique, Vienne et enfin Agram, en croate : Zagreb.

Ce frémissement souterrain paraît avoir décrit dans son parcours une sorte de triangle sphérique, dont Trieste serait le sommet et la ligne qui relie Vienne à Bosna-Seraïo la base.

Presque toutes les villes situées sur les côtes de ce triangle ont été plus ou moins affectées par le terrible phénomène. Ce sont : Laibach, Klagenfurt, Graz, Kanissa, Zakany, Esseg et autres de moindre importance. Avec Zakany, Agram seule et ses environs ont cruellement souffert. Le fléau a concentré sur cette malheureuse cité ses effets les plus calamiteux.

S'il s'était borné au mal causé le mardi, ses ravages auraient certes produit bien des ruines; mais après la journée du mercredi, où son action persistante au-dessous de la ville ne s'est révélée que par quelques légères secousses, il s'est de nouveau déchaîné, dans la matinée du jeudi 11, avec une telle violence, qu'une capitale entière, naguère florissante, n'est plus aujourd'hui qu'un amas de décombres.

Edifiée sur une colline de 36 mètres de hauteur, la ville d'Agram est presque entièrement entourée de montagnes boisées. Au nord et à l'ouest, la colline domine la campagne à pic, mais au sud et à l'est elle s'incline en pente douce; sur cette pente, une ville jeune, moderne, animée, élégante, contraste par ses allures coquettes avec sa sœur aînée, la vieille et haute ville, froide et gourmée sur sa hauteur.

A vrai dire, Agram présente, à l'œil de l'observateur, quatre cités ayant chacune une physionomie distincte. La première occupe le point culminant de la colline, c'est la cité officielle. Sur une vaste place s'élève, ou plutôt s'élevait, l'église Saint-Marc, car elle s'est entièrement écroulée dans la matinée du 11 novembre. A côté on voit deux grandes constructions sans caractère : le palais de la Diète croate, ou *Sabor*, et le palais du ban de Croatie, ou vice-roi. Autour de la place Saint-Marc, diverses administrations publiques complètent le quartier gouvernemental.

Un peu plus bas s'élève la cité ecclésiastique, composée de l'archevêché, du chapitre et du séminaire, groupés autour de la cathédrale.

Entre la ville haute et la ville ecclésiastique coule le ruisseau de l'Ours, dont les bords sont hérissés de maisonnettes de bois peintes de diverses couleurs. Le fouillis de leurs ponts, de leurs escaliers extérieurs et de leurs galeries de bois rappellent les peintures bizarres des albums chinois ou japonais.

Sauf dans sa partie toute moderne, la ville basse se distingue par son cachet slave, mêlé à une physionomie franchement allemande. Elle a, pour centre, la vaste place Jellachich, exclusivement occupée par des boutiques, des cafés, et, détail caractéristique, par une pharmacie que tiennent des moines Franciscains.

Tous les matins, les campagnards viennent y vendre leurs produits. L'après-midi, soigneusement arrosée et balayée, la place sert de lieu de réunion à la société d'Agram. Deux fois par semaine, la musique militaire s'y fait entendre au pied de la statue équestre du Ban Jellachich. Mais les habitations luxueuses se concentrent maintenant dans un quartier tout neuf, dont la place Zrinski ou Zringi est le pivot. Immense rectangle formé par quatre rangées de riches hôtels en pierres sculptées, la place Zrinski est destinée à devenir le faubourg aristocratique d'Agram.

L'Académie des Beaux-Arts, que le tremblement de terre vient de détruire en partie, donnait un grand air à une de ses faces.

Si nous ajoutons que la municipalité a transformé la *Zagrebska gora* « forêt d'Agram » en un parc délicieux, où la fraîcheur des eaux courantes se joint à d'épais ombrages pour le plaisir des promeneurs, et qu'à deux kilomètres de la ville se trouve le *parc Maximin*, qui peut rivaliser avec les plus belles promenades du monde, nous aurons donné de la capitale de la Croatie une idée suffisante pour faire regretter encore plus la catastrophe qui vient de semer la ruine et la désolation dans cette charmante ville.

A. J.

LE MONUMENT ÉLEVÉ AUX SOLDATS FRANÇAIS MORTS EN BELGIQUE

Dimanche dernier a eu lieu, à Bruxelles, l'inauguration du monument élevé, par les soins du Cercle français de cette ville, dont le président est M. A. Lebègue, à la mémoire des soldats de la France qui y sont morts à la suite des blessures reçues dans la guerre de 1870-1871.

Ce monument, dont nous donnons un dessin, est élevé dans le cimetière d'Everre, sur un terrain de cent quatre-vingt mètres carrés, concédé par la ville. Il est de style néo-grec funéraire. Il consiste en une pyramide au pied de laquelle est accroupi un sphinx. Sur le monument, on lit : « La France à ses soldats; la Belgique leur fut hospitalière. » On arrive par un double escalier à la pyramide, élevée sur un soubassement crénelé et qu'entoure un mur d'enceinte dont les parois sont ornées de couronnes.

L'architecte du monument est M. Charles Grand, de Paris. MM. Chapu et Bourgeois ont sculpté le sphinx. Enfin, la palme qui orne la face antérieure de la pyramide est l'œuvre de M. Hamel.

MICHEL STROGOFF

Le lecteur pourra suivre sur notre gravure le drame de Michel Strogoff, dont notre dessinateur a reproduit presque tous les tableaux. C'est d'abord la retraite aux flambeaux sur la place de Moscou. Pendant que le ballet s'agite et bruit avec ses costumes de moujiks, de Hongrois, de Moldaves et de Russes; pendant que la retraite aux flambeaux s'exécute avec les tambours et les fifres en tête, les cuirassiers de l'impératrice passent à cheval, et les trompettes, au nombre de vingt, remplissant la salle de leur fanfare, vont se placer dans le fond du théâtre et exécutent l'air national russe. Ce Moscou illuminé, ce décor d'un si bel effet est de MM. Lavastre et Carpezat. Le troisième tableau représente le relais de poste à la frontière sibérienne, dans lequel se rencontrent Michel Strogoff et le colonel Ivan Ogareff, qui appelle Strogoff en duel et qui, sur son refus de se battre, lui cingle la figure d'un coup de cravache. Le poste télégraphique, où le reporter français Jolivet et son concurrent le journaliste anglais Blount font assaut à qui s'emparera du fil télégraphique, fait pendant au tableau du relais de poste. Entre ces deux dessins, le champ de bataille de Kolyvan, avec le sémaphore qui le domine, avec ses sapins brisés, ses affuts de canon, son vaste horizon et la plaine couverte de cadavres : effet des plus saisissants. MM. Rubé et Chaperon ont brossé ce magnifique décor. Le centre de la gravure est occupé par le tableau du supplice de Michel Strogoff. Michel Strogoff a été fait prisonnier : on l'a conduit au palais de l'émir Féofar, à Boukkara; il s'est trahi en frappant au visage Ivan Ogareff au moment où Ivan a ordonné qu'on donnât le knout à Marfa Strogoff. Michel est condamné à avoir les yeux brûlés par un fer rouge. On exécute devant toute la cour de l'émir et devant Marfa prisonnière, cet horrible arrêt. Michel Strogoff, conduit par Nadia, retrouve sa mère, comme le dessin de gauche le représente. A droite : Strogoff, Marfa Strogoff, Nadia et les deux reporters qui ont sauvé leurs amis attaqués par les Tartares, ont pris place sur un radeau et descendent le fleuve Angara qui doit les conduire à Irkoustk. C'est le décor du panorama mouvant : c'est-à-dire une série de tableaux par lesquels on parcourt l'Angara jusqu'au moment où apparaissent les lueurs rouges annonçant l'incendie de la ville : cette toile fait le plus grand honneur à M. Robecchi. Le traître Ivan Ogareff s'est emparé de la lettre dont Michel Strogoff était porteur pour le grand duc, et Ivan, qui médite une seconde trahison, veut la remettre lui-même au grand duc. Mais Michel Strogoff vient la lui arracher et Ivan Ogareff apprend, en mourant frappé de la main de Michel, que Strogoff n'est pas aveugle. L'incendie d'Irkoustk est un des plus beaux décors de la pièce; nous en donnons le dessin. Au dernier tableau, la ville est délivrée et Michel Strogoff est reçu par le grand-duc, aux applaudissements de tout l'état-major du prince.

XAVIER AUBRYET

Depuis cinq ou six ans, M. Xavier Aubryet était atteint de la cruelle maladie à laquelle il a succombé la semaine passée. Dans notre précédent *Courrier de Paris*, nous avons dit combien il a souffert. Aussi la mort a-t-elle été pour lui une délivrance : elle a mis fin à son long martyre.

Xavier Aubryet était jeune encore : il avait à peine cinquante-trois ans. Il était né, près d'Epernay, à Pierry, en 1827.

Venu jeune à Paris, il y termina ses études, puis il entra dans l'administration des finances, où il fit un rapide chemin, tout en se livrant au commerce des lettres. Il collabora successivement à *l'Artiste*, à *l'Evénement*, au *Gaulois*, au *Figaro*, à *l'Illustration*, à *la Presse*, au *Paris-Journal*, finalement au *Monde illustré* et au *Moniteur*. Il laisse une série de nouvelles piquantes et plusieurs volumes de critique littéraire et musicale et des poésies diverses.

Xavier Aubryet était un Champenois très fin, très spirituel, très gai. Son esprit ressemblait au vin de son pays : il en avait les qualités et les défauts, le pétillant, la mousse, le sucré. Très épris de la forme, Aubryet se plaisait trop peut-être à habiller en précieuses des pensées parfois venues d'un peu loin. Au demeurant, très alerte, très éveillé, très Parisien, c'était un chercheur heureux qui trouvait souvent.

Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1865.

M. D'ALMÉIDA, DÉCÉDÉ LE 9 NOVEMBRE

M. D'ALMÉIDA

L'Universite vient de faire une perte regrettable dans la personne de M. d'Alméida, secrétaire de la Société de physique et inspecteur général de l'instruction publique.

M. d'Alméida était surtout un vulgarisateur; bienveillant à l'égard des jeunes professeurs, il a toujours prodigué ses encouragements aux innovateurs, à ceux surtout dont les inventions pouvaient être appliquées aux arts industriels; c'est même dans le but de propager et de mettre à la portée de tous les découvertes scientifiques, qu'il créa le *Journal de physique*, qui a rendu des services si incontestables.

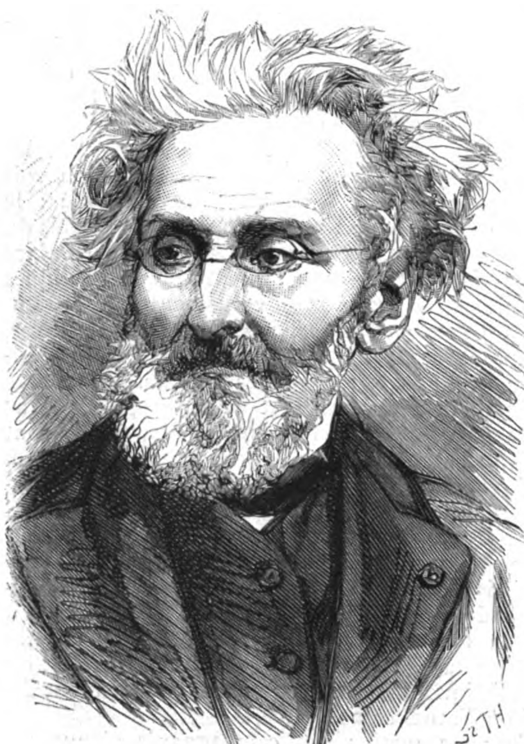
Pendant la guerre, M. d'Alméida fit partie de la commission scientifique de la Défense nationale; le rôle important et utile qu'il joua n'est pas encore oublié.

M. d'Alméida n'avait pas encore soixante ans.

LÉON COGNIET

M. Léon Cogniet, le doyen de notre Ecole de peinture, était âgé de quatre-vingt-sept ans, qu'il portait avec une étonnante verdeur.

Elève de Guérin, second grand prix de Rome en 1815, et premier grand prix en 1817, ses premiers tableaux furent peu remarqués. Il ne se releva qu'à moitié les années suivantes, en exposant un *Marius sur les ruines de Carthage*, et un *Massacre des Innocents*, deux compositions soigneusement étudiées, mais dépourvues d'imagination.



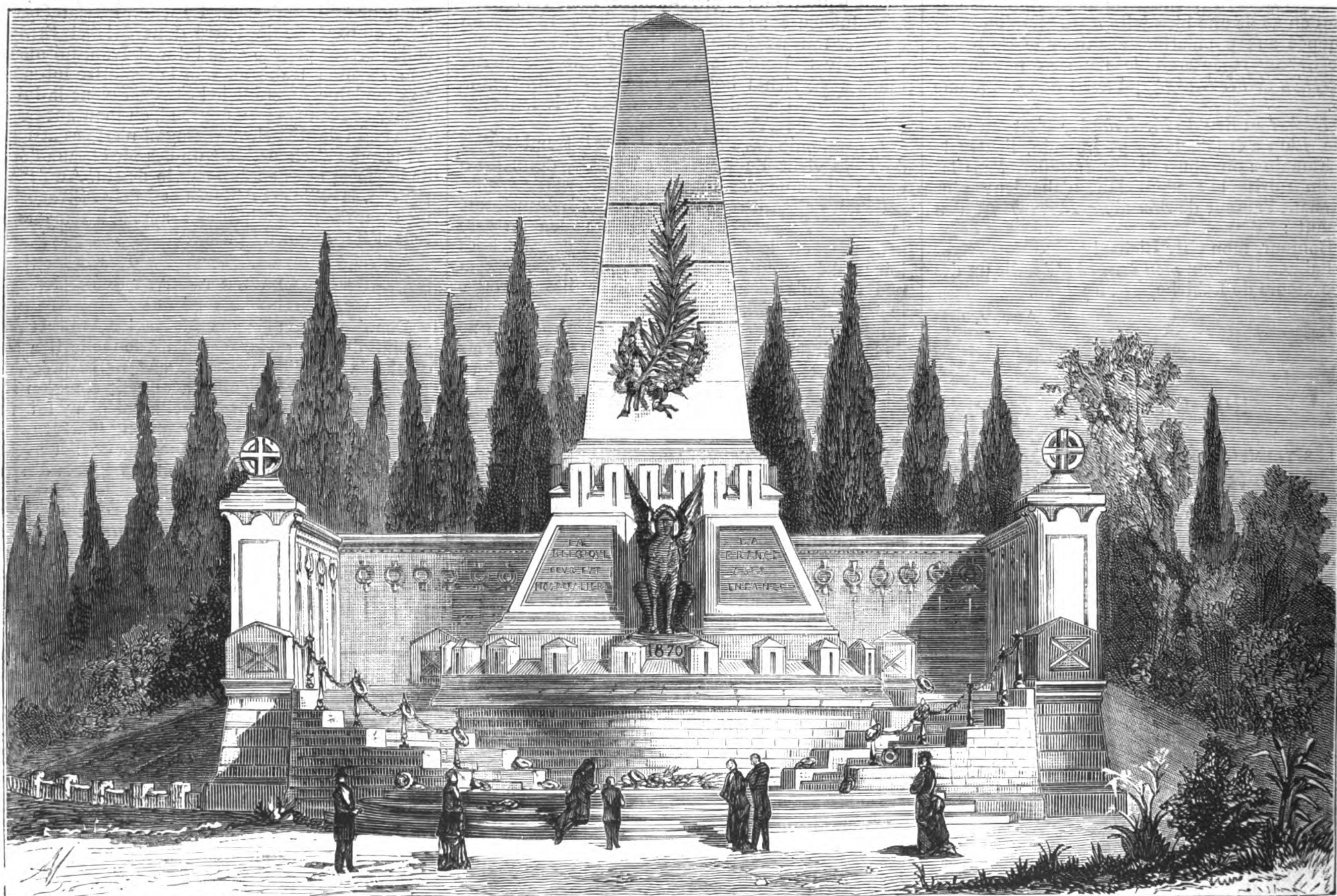
M. LÉON COGNIET, DÉCÉDÉ LE 20 NOVEMBRE
Photographie de M. Mulnier.

M. XAVIER AUBRYET, DÉCÉDÉ LE 15 NOVEMBRE

Puis vinrent ensuite un *Saint-Etienne portant des secours à une pauvre famille*, l'*Enlèvement de Rebecca*, la *Garde nationale partant pour l'armée, en* 1792, la *Bataille de Rivoli*, et divers *Episodes de la campagne d'Egypte*. Sa meilleure toile est sans contredit : *le Tintoret peignant sa Fille morte*, toile dramatique qu'on ne revit pas sans plaisir, il y a quelques années, à l'exposition des Alsaciens-Lorrains.

Les œuvres de Léon Cogniet sont extrêmement nombreuses dans tous les genres ; il a successivement abordé la peinture militaire, la décoration, l'histoire et le portrait ; mais beaucoup de pages qu'il a signées sont tombées dans l'oubli. Son meilleur titre à la reconnaissance de la postérité, ce sont ses élèves, dont plusieurs se sont acquis une véritable illustration, par exemple, MM. Léon Bonnat et Jean-Paul Laurens.

M. Léon Cogniet était membre de l'Académie des Beaux-Arts, depuis 1840.



MONUMENT ÉLEVÉ DANS LE CIMETIÈRE DE BRUXELLES A LA MÉMOIRE DES FRANÇAIS, MORTS EN BELGIQUE EN 1870

LA SÉRÉNADE INTERROMPUE. — D'APRÈS LE TABLEAU DE M. WORMS

L'AMÉLIORATION DE LA SEINE

L'amélioration de la navigation de la Seine entre Paris et Rouen a été prévue dans le programme de travaux publics tracé par M. de Freycinet, et elle a été déclarée d'utilité publique par une loi du 6 avril 1878. Le tirant d'eau de la Seine doit être porté, entre Paris et Rouen, à 3 mètres 20. Un tel résultat ne peut être obtenu que par la construction d'ouvrages d'art très importants et par l'installation de nouveaux systèmes de barrages. Le système dit à aiguilles mobiles cesse, en effet, d'être utilisable quand la charge d'eau devient assez considérable.

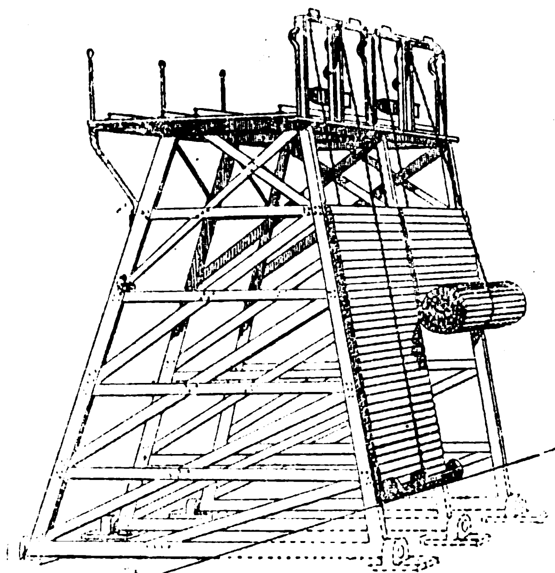
Un jeune ingénieur des ponts et chaussées en résidence à Vernon, M. Caméré, chargé, sous les ordres de M. de Lagrené, ingénieur en chef, des travaux à faire sur la Seine entre Poses et Meulan, a imaginé un nouveau système d'écluses à rideaux mobiles, qui porte son nom. Ce système, aussi simple qu'ingénieux, permet de mener à bonne fin tous les ouvrages d'amélioration de la Seine. Ceux-ci sont attaqués partout à la fois. La dépense que nécessite leur entier achèvement atteindra, dit-on, 100 millions; mais il ne faut pas regretter l'immobilisation de ce capital, qui profitera à Rouen et au Havre autant qu'à Paris, et sera un premier acheminement de notre grande capitale vers la réalisation de ce rêve que tant d'économistes ou de patriotes ont fait pour elle : Paris port de mer!

Nos dessins représentent les travaux d'amélioration de la Seine à divers états d'avancement.

Voici d'abord le barrage éclusé de Notre-Dame-de-la-Garenne, près de Gaillon. Les fondations ont lieu sous l'eau. Plusieurs machines à vapeur, fixes ou locomobiles, font les épuisements. Un excavateur ou drague à vapeur ramène les déblais du fond de l'eau. Des locomotives et de nombreux wagons enlèvent les terres et les sables.

L'écluse double de Carrières-sous-Poissy est à peu près terminée. La partie en aval a 200 mètres de long, 17 mètres de large et une profondeur de 8 mètres 50. Des escouades d'ouvriers débarrassent les abords de ce grand ouvrage pour le mettre en communication avec la Seine. Cette écluse a été construite par M. A. de Préaudeau, ingénieur des ponts et chaussées, sous la direction de M. Boulé, ingénieur en chef.

Notre dernier dessin représente la face aval du barrage éclusé de Port-Villez, près Vernon. Ce barrage, construit par M. Caméré, fonctionne depuis le 21 juin dernier et a été visité par de nombreux ingénieurs français et étrangers. Il consiste en un jeu de rideaux mobiles, formés chacun d'une



série de petites tringles de bois réunies entre elles par des charnières. En temps de crue, on facilite l'écoulement des eaux en relevant chaque rideau qui, comme notre croquis le fait voir, s'enroule autour d'un axe par le moyen d'une chaine passant sur un treuil que manœuvrent les éclusiers. Quand il y a inondation, on décroche chaque rideau et l'on couche à plat les châssis sur le radier; le barrage alors n'existe plus.

Les Américains viennent, croyons-nous, d'employer un système analogue sur le barrage de l'Ohio, à Pittsburg.

L. SIMONNIN.

LA SÉRÉNADE INTERROMPUE, TABLEAU DE M. WORMS.

M. Worms est, par excellence, le peintre des mœurs espagnoles. L'Andalousie surtout a le don de l'attirer; il en connaît à fond les types, les costumes et jusqu'aux moindres détails pittoresques; il s'en est fait une sorte de domaine à lui, dans lequel son pinceau se meut avec une aisance admirable de souplesse et de variété.

Le tableau que nous reproduisons aujourd'hui figurait, cette année, à l'exposition de la Société des aquarellistes, dont M. Worms est un des membres les plus brillants et les plus aimés du public : un coin de rue de Séville ou de Grenade, et sous la lueur tremblottante d'un vieux reverbère, un donneur de sérénade interrompu dans sa galante occupation par la jalousie d'un amoureux; au-dessus d'eux, suivant la scène d'un œil attentif, la belle, accoudée à son balcon, voilà tout le tableau, bien simple à raconter, et qui résume pourtant toute une série de caractères, comédie du moment, au travers de laquelle on entrevoit le drame de l'heure suivante.

A BON CHAT, BON RAT

PROVERBE

PERSONNAGES :

MAURICE, 40 ans;
LA COMTESSE, 23 ans.

La scène se passe à Paris, dans le boudoir de la Comtesse

SCÈNE I

MAURICE (entrant). — C'est bon, François. (Il entre et regarde sa montre). Huit heures et demie... Cet imbécile a eu raison de paraître étonné en me voyant; je suis en avance d'une grande demi-heure... il y a là de quoi produire une révolution dans son esprit... J'avais une impatience d'arriver ce soir!... Je suis décidé à brûler enfin mes vaisseaux... Ah! que ce club m'ennuyait... quel interminable dîner, et que les hommes sont bêtes!... Cette grande salle banale me faisait horreur... j'avais besoin de me retrouver dans ce petit coin tout rempli de sa présence : depuis six mois que j'y viens chaque jour, je n'y entre jamais sans émotion... je l'aime tant... malgré ce qu'elle me fait souffrir... Vais-je la trouver aujourd'hui bonne ou railleuse? va-t-elle se venger du bonheur qu'elle m'a donné en paraissant émue... Elle est si capricieuse... Pourtant je reviens. (Il ouvre un album et regarde un portrait.) Et qui ne reviendrait pas? (Il pose l'album.) Ah! voici les fleurs que je lui ai envoyées ce matin... Pauvres fleurs... Si elles pouvaient parler et me dire si c'est un soupir ou un sourire qui les a accueillies... Il faut à tout prix que je fasse cesser cette incertitude qui me lasse et m'irrite...

SCÈNE II

La comtesse entre en s'ajustant les cheveux.

LA COMTESSE. — Bonjour, bonsoir. Vous êtes cause que je viens d'endurer mille douleurs, Justine ayant trouvé bon, sous prétexte de se hâter, de m'enfoncer mes épingles dans la tête... Ah! que je devrais vous haïr...

MAURICE. — En attendant, laissez-moi implorer ma grâce... Mais est-ce pour moi ces fleurs et ces guirlandes?

LA COMTESSE. — Pour vous, jamais! je vois avec bonheur, comme vous vous souvenez de mes discours. (Elle s'assied). Voici quinze jours que je vous annonce, que, aujourd'hui, 20 février, mon deuil finit et que je rentre dans le monde en grande pompe et gloire par la porte du bal de M^me^ de Hautveur...

MAURICE. — C'est ce soir ce bal?

LA COMTESSE. — Si vous le voulez bien... Croiriez-vous que je suis émue, comme une pensionnaire, à l'idée de... de mon triomphe! car enfin, je compte faire sensation...; j'ai une robe!... Un chef d'œuvre, vous verrez cela : car vous y serez, je présume.

MAURICE. — Je ne sais... qu'irais-je faire dans cette cohue?

LA COMTESSE. — Mais... m'y voir, m'y admirer et y faire votre cour à qui de droit...

MAURICE. — A vous alors, madame.

LA COMTESSE. — A nulle autre?

MAURICE. — Où voulez-vous en venir? que fais-je depuis six mois, sinon vous répéter sur tous les tons que je vous aime?

LA COMTESSE. — Ah! je ne puis vous ôter ce mérite... Vous avez, sans aucun doute, un certain talent pour exécuter des variations brillantes sur un sujet bien connu et moi, j'ai une certaine patience pour les écouter..., mais... on dit que votre talent est si vaste que vous savez à la fois courtiser la femme..., et... épouser la jeune fille... Votre cousine d'Alérac sera chez M^me^ de Hautveur ce soir...

MAURICE. — Ah! on vous a conté cela? Quelque amie bienveillante et qui vous aime, n'est-ce pas? Eh! bien... si c'était vrai? Avez-vous depuis six mois laissé tomber de votre bouche une seule fois ces deux mots que j'implore... Vos regards, quand je les cherche, les voulez-vous poser sur les miens?... Cette main que je serre, glisse et échappe à mon étreinte... Vous avez devant vous, madame, un homme qui vous aime, et qui, je le dis avec un juste orgueil, n'est point peut-être indigne de votre amour... Vous lui marchandez jusqu'à vos sourires... Le bonheur est à vos pieds, et votre main trop paresseuse ne veut pas le ramasser. Vous... vous et toutes les femmes, vous allez disant partout vos douleurs et vos déceptions... maudissant les hommes... Ah! commencez d'abord pour vous maudire vous même... Avez-vous donc cru, madame, que je fusse de bois comme la vieille potiche qui a été votre mari? Avez-vous cru que je puisse éternellement languir à vos genoux, vous voir souvent et seule, et ne pas me lasser de ces bribes et de ces miettes que vous me jetez... En vérité, je crois que pas une femme ne sait aimer...

LA COMTESSE. — Ah! c'est parfait... Ainsi parce que je ne vous déclare point dans les vingt-quatre heures que je vous adore, parceque je ne vous implore pas à mains jointes de faire de moi votre femme, c'est-à-dire votre chose, je suis une créature sans cœur et je méprise le bonheur. Le bonheur?... Qui vous dit, Monsieur, que je trouve le bonheur à vous aimer... Les hommes paraissent, ma foi, croire que leur amour, semblable à un sacrement, doit faire descendre sur nos têtes le Saint-Esprit... Allez, monsieur, allez dire aux petites filles que vous honorez aussi de votre bienveillance, qu'elles trouveront dans votre amour la somme la plus parfaite du bonheur... bien... mais... à une femme qui est déjà lasse et déjà vieille... et bien désabusée du mariage... tenez... lisez-moi du Musset...

MAURICE. — Mais, madame, pour être désabusée d'une chose, faut-il encore la connaître, et...

LA COMTESSE. — Et... quoi?... je vous trouve plaisant... Vous allez dire maintenant que je n'ai pas été mariée!

MAURICE. — Si peu...

LA COMTESSE. — Si peu?... trois ans! trois fois 365 jours... Ah! que j'aurais voulu vous y voir...

MAURICE. — Mais... c'est tout ce que je vous demande... essayez de moi comme mari...

LA COMTESSE. — Vous en seriez donc un bien aimable... Vous êtes donc bien sûr de me faire trouver votre joug si doux que je ne regrette jamais ma liberté?... Ainsi, vous vous persuadez que je vais me couvrir de fleurs afin que vous, grand prêtre et triomphateur me conduisiez au sacrifice? Je suppose un instant que cela soit... et que je me résigne à une félicité aussi haute... que savez-vous de moi? Connaissez-vous le secret de mon cœur et de mes pensées? Croyez-vous que je porte mes sentiments en sautoir? Ah! revenez-en à M^lle^ d'Alérac....

MAURICE. — Je vous en supplie, madame, cessez ce jeu... Vous le voyez, ma peine devient véritable!... Répondez-moi. Est-ce que je vous déplais?

LA COMTESSE. — Horriblement... quand vous êtes tragique... Cela ne vous va pas du tout, mais du tout... Devenez un peu plus spirituel... ou taisez-vous!

MAURICE. — Eh! bien... me voici... Est-ce mon nez qui vous déplaît?

LA COMTESSE. — Franchement, non... il n'est pas... Mais si, il est très remarquable... comment ça s'appellerait-il sur les passeports?

MAURICE. — Alors ce sont mes yeux?

LA COMTESSE. — Ah! ça, vous êtes inconvenant... Est-ce que j'ai passé mon temps à vous examiner à la loupe? Je vous trouve charmant... vous êtes beau, beau comme un Apollon... Une femme peut-elle en dire plus?

MAURICE. — Je sais que je suis laid, très laid; mais enfin, tel que je suis, j'ai plu...

LA COMTESSE. — Ah! monsieur va raconter ses bonnes fortunes... écoutons... Il était une fois...

MAURICE. — Il était une fois une femme, et cette femme c'était vous, madame : un homme l'aimait, elle lui laissait croire qu'il ne lui était pas indifférent, et le jour où elle a senti entre ses mains le cœur et la vie de cet homme, elle les a pris, et elle les a brisés... C'est une histoire fort commune, et dont vous avez assez d'esprit pour tirer la morale.

LA COMTESSE. — Le pensez-vous?... Mais il est incroyable avec quelle sincérité nous nous dévoilons ce soir les charmes cachés de nos cœurs... Je n'aurais jamais cru que vous fussiez si peu l'homme que j'imaginais... Je me figurais que vous étiez doux comme un agneau.

MAURICE. — Et cela vous plaisait?

LA COMTESSE. — En tout cas, je ne l'ai pas dit... Voulez-vous entendre ma confession entière?

MAURICE. Oh! volontiers...

LA COMTESSE. — Eh bien, j'ai mon idéal...

MAURICE. — Quel est-il?

LA COMTESSE. — Je parle d'un idéal pour moi...

MAURICE. — C'est encore plus attrayant...

LA COMTESSE. Je parie que vous ne devineriez jamais...; je vous le donnerai en cent... en mille... même en dix mille... je fais grandement les choses... Vous n'y êtes pas?... Écoutez alors... C'est Rosine... avoir un Bartolo... et un Almaviva... Jeter des petits billets par la fenêtre, que ce doit être amusant!... Quand je pense que je ne connaîtrai jamais ces joies-là!

MAURICE. — Ça veut dire en français que vous aimez le fruit défendu, madame?... C'est un goût fort répandu... parmi les femmes...

LA COMTESSE. — Est-ce que vous l'avez été souvent le fruit défendu?

MAURICE. — Je voudrais l'être... pour vous

LA COMTESSE. — Pour moi!... Mais vous ne ressemblez pas à Almaviva... Où est votre guitare, et votre manteau, et Figaro? Est-ce que vous escaladez ma fenêtre? Est-ce que vous vous déguisez pour venir jusqu'à moi?..... Et puis, avant tout, est-ce que je suis Rosine?... car il faut spécifier... mon idéal c'est d'être Rosine. Hélas, je ne lui ressemble guère...

MAURICE. — Je trouve, madame, que vous lui ressemblez beaucoup, et j'en suis désolé.

LA COMTESSE. — En vérité! N'allez pas en perdre le boire et le manger; M^lle d'Alérac ne compte sans doute pas épouser un chevalier de la triste figure... Ah! vous allez être très heureux, vous!

MAURICE. — Énormément.

LA COMTESSE. — Une femme charmante, qui va vous adorer, vous admirer, vous remercier de l'avoir choisie... Une belle maison... une bonne table... des amis... peut-être des amies... quel sort digne d'envie!

MAURICE. — En effet! c'est un sort digne d'envie et d'amers regrets... car il y a à présumer que ce ne sera pas le mien.

LA COMTESSE. — Mais vous prêchiez le mariage tout à l'heure... et hier... même avant-hier, si j'ai bonne souvenance.

MAURICE. — Il paraît, madame, qu'il y a longtemps que je me rends fort ridicule; je vais dorénavant tâcher d'éviter cet écueil, et mieux choisir mes sujets de conversation : il aurait été charitable de me prévenir plus tôt à quel point les miens étaient peu goûtés...

LA COMTESSE. — Vous avez tort... je les appréciais beaucoup, je vous le jure... seulement... je n'allais pas au bal... et... j'y vais ce soir.

MAURICE. — Je vous comprends, madame, on ne peut être plus franche... j'ai servi à amuser les heures de votre deuil.

LA COMTESSE. — Avouez que ça ne vous ennuyait pas trop... et moi je n'y trouvais rien de désagréable... Je ne vois donc pas pourquoi je vous aurais mis à la porte... Nous avons passé de très bonnes soirées; je vous aime beaucoup... Et puis voilà.

MAURICE. — Quand on pense de cette façon, madame, il serait peut-être bon de poser ses conditions à l'avance.

LA COMTESSE. — J'ose dire, monsieur, que vous n'avez pas eu l'impertinence de me les demander... Ah! si vous étiez un héros... Vous savez... de ces hommes qui se jettent par la fenêtre comme vous montez les escaliers...

MAURICE. — Pardonnez-moi... mais c'est une manie les fenêtres, chez vous...

LA COMTESSE. — Les fenêtres à balcon... avec une belle lune au ciel...

MAURICE. — Il y a un jardin et un balcon chez M^me de Hautveur... il y a même clair de lune, ce soir....

LA COMTESSE. — Oui, monsieur!... mais il n'y a pas de héros... A moins que ce ne soit vous... Du reste, avec de l'étude... et du temps... vous arriveriez... peut-être.. Tenez, faut-il vous le dire : j'ai vu dans maints vieux bouquins... que les hommes sont égoïstes et fats... et je commence à en être persuadée.

MAURICE. — Vous commencez?

LA COMTESSE. — Oui!... vous m'aviez fait espéret que je me trompais...

MAURICE. — Moi, madame?

LA COMTESSE. — Je conçois que cela vous étonne!... Tenez... je parie que dans ce moment vous vous trouvez fort maltraité...

MAURICE. — Vous savez bien qu'il n'en est rien!

LA COMTESSE. — Vous m'aimez?

MAURICE. — Oui, madame...

LA COMTESSE. — Vous m'aimez!... Alors... pourquoi voulez-vous que je vous aime?... Puisque vous m'aimez, vous devez être très heureux... Mais ce que vous désirez... c'est d'être aimé... vous, monsieur. C'est *votre* bonheur, *votre* satisfaction..., car, enfin, il faut être logique... Aimez-moi... et jamais je ne vous en empêcherai... Vous pouvez même m'écrire des sonnets.

MAURICE. — Votre bonté ira-t-elle jusqu'à les lire?... En tout cas je crois que je ferai sagement de les apporter les jours où vous n'allez pas au bal.

LA COMTESSE. — Est-ce parce que je manque d'esprit ou de compréhension ces jours-là?

MAURICE. — Peut-être, madame, est-ce parce que vous en avez trop. Je ne me sens point de force à lutter contre une ennemie aussi bien armée... je préfère me rendre... je le fais de bonne grâce, persuadé que vous avez raison et qu'il y a en moi juste l'étoffe d'un mari pour M^lle d'Alérac... dont l'esprit est fort modeste. Je me retire...

LA COMTESSE. — Ne partez pas, j'ai une heure encore... faites-moi un peu de musique... De cette façon, nous ne nous disputerons pas.

MAURICE (se met au piano et joue quelques mesures).

MAURICE (Il se lève). — Bonsoir, madame, car si je reste je parlerai... et... il y a apparence que ce que j'ai à dire risquerait de vous déplaire.

LA COMTESSE. — Vous avez quelque chose à me dire?... je vous écoute... Ce morceau est délicieux... Vous me le finirez, n'est-ce pas?

MAURICE. — Non, madame!... car de l'humeur où je me sens, je le jouerais fort mal... Savez-vous bien, madame, que j'éprouve une légitime fierté, quand je réfléchis aux illusions que, vieux et blasé, comme je le suis, je possède encore... il y a une heure, je vous croyais une femme... une femme telle que vous n'êtes pas.

LA COMTESSE. — Et peut-on connaître l'idée que vous aviez la bonté de vous faire de moi?

MAURICE. — Je vous la dirai en peu de mots, madame... Je vous croyais tendre et vraie... J'avais fait de vous l'idole de mon cœur et je voulais en faire la lumière de ma vie,... je pensais que vous chérir et vous vénérer serait pour un homme la plus douce des joies;... pour moi, vous n'étiez plus *une femme*, car je voulais que vous fûssiez *ma femme*...

LA COMTESSE. — Eh! bien?...

MAURICE. — Eh! bien... je m'étais trompé. Tout d'abord, cela m'a paru étrange, j'ai voulu croire que vous plaisantiez,... mais on ne plaisante pas si bien, quand on aime... Cela rend, au contraire fort sot... comme vous avez dû vous en apercevoir!... Avouez que je vous parais bien absurde... je parle passion à une femme qui me répond Almaviva.

LA COMTESSE. — C'est donc un grand crime!

MAURICE. — J'ai idée, madame, qu'il n'y a pas en amour de fautes légères... mais il reste à celui qui a été blessé un refuge : l'oubli. J'oublierai...

LA COMTESSE. — M^lle d'Alérac vous y aidera.

MAURICE. — Puisque vous m'en parlez, madame, je vais suivre votre exemple et vous faire ma confession sincère... C'est à ma prière que M^me de Kérouet est venue ici vous suggérer une jalousie, que dans mon aveuglement, je croyais possible,... j'ai espéré par ce moyen vous faire me tendre franchement une main, que vous m'avez souvent prêtée.... mais que moi... je voulais garder toujours. Je suis venu ce soir, l'amour au cœur et sur les lèvres, et, au lieu d'un reproche ému, même d'un silence éloquent, j'ai trouvé une femme fort belle et gracieuse, je le reconnais, mais un peu trop railleuse et légère, pour que je lui donne ma vie.

LA COMTESSE. — Ah! c'est vous qui m'avez envoyé M^me de Kérouet..., je le savais déjà, monsieur, et puisque vous mettez si légèrement mon cœur à l'épreuve, vous ne devez pas être trop surpris, si j'ai fait un peu souffrir le vôtre.

MAURICE. — Cela est fort juste, madame,... malheureusement je vous le disais tout à l'heure,... je ne sais accorder l'amour véritable avec tant d'esprit;... la conviction de votre indifférence m'a été lente et dure,... il a fallu que je la sente dans chacune de vos paroles. Vous me permettrez de croire maintenant que ma seule ressource est l'oubli,...

LA COMTESSE. — Vous me disiez aussi tout à l'heure que les femmes étaient aveugles, et passaient, sans le regarder, à côté de leur bonheur... Croyez-vous être plus clairvoyants que nous!

MAURICE. — Je ne sais, madame, ce que je disais en arrivant ici, car j'étais venu avec la foi... et je pars en l'ayant perdue...

LA COMTESSE. — Vous partez!...

MAURICE. — Oui, madame. Bonsoir et adieu.

LA COMTESSE. — Maurice!... est-ce que vous allez me faire pleurer?... Mais oui!... — je vous aime... Ah!... revenez... tenez voyez mes larmes,... j'ai été cruelle,... j'ai été folle,... mais je vous aime,... je mérite votre amour... prenez, prenez cette main, elle est à vous, comme mon cœur, comme ma vie.

MAURICE. — Ah! que je suis heureux!

LA COMTESSE. — Dois-je vous pardonner d'avoir si vite douté de moi?...

MAURICE. — Non... ne me pardonnez pas... laissez-moi sous le poids d'une si douce colère... je veux être à vos genoux... je veux baiser vos belles mains... Ah! dans ce cruel moment, j'ai senti toute la fureur de mon amour...

LA COMTESSE. — Et moi... croyez-vous que j'ai accepté en riant la nouvelle de M^me de Kérouet? Croyez-vous que la seule pensée d'une infidélité ne m'ait pas donné froid au cœur? et même quand j'ai cru découvrir votre main dans ce coup qui me frappait, comme une épreuve... je me suis révoltée... et j'ai voulu vous faire sentir un peu la frayeur dont j'ai été un instant saisie... mais je suis femme et la vengeance m'a été douce... et maintenant que je vous ai tout dit... que je me suis montrée dans mes faiblesses et mon orgueil... je vous demande si vous voulez de moi comme votre femme et si dans mon regard vous lisez que j'en suis digne!...

MAURICE. — Ah!... (lui baisant la main) cette heure où vous m'avez torturé sera toujours un de nos plus doux souvenirs.

LA COMTESSE. — L'heure... mais elle passe... Et mon bal? Y venez-vous?...

MAURICE. — Pour y faire ma cour à qui de droit... oui.. Et ma voiture que j'ai renvoyée...

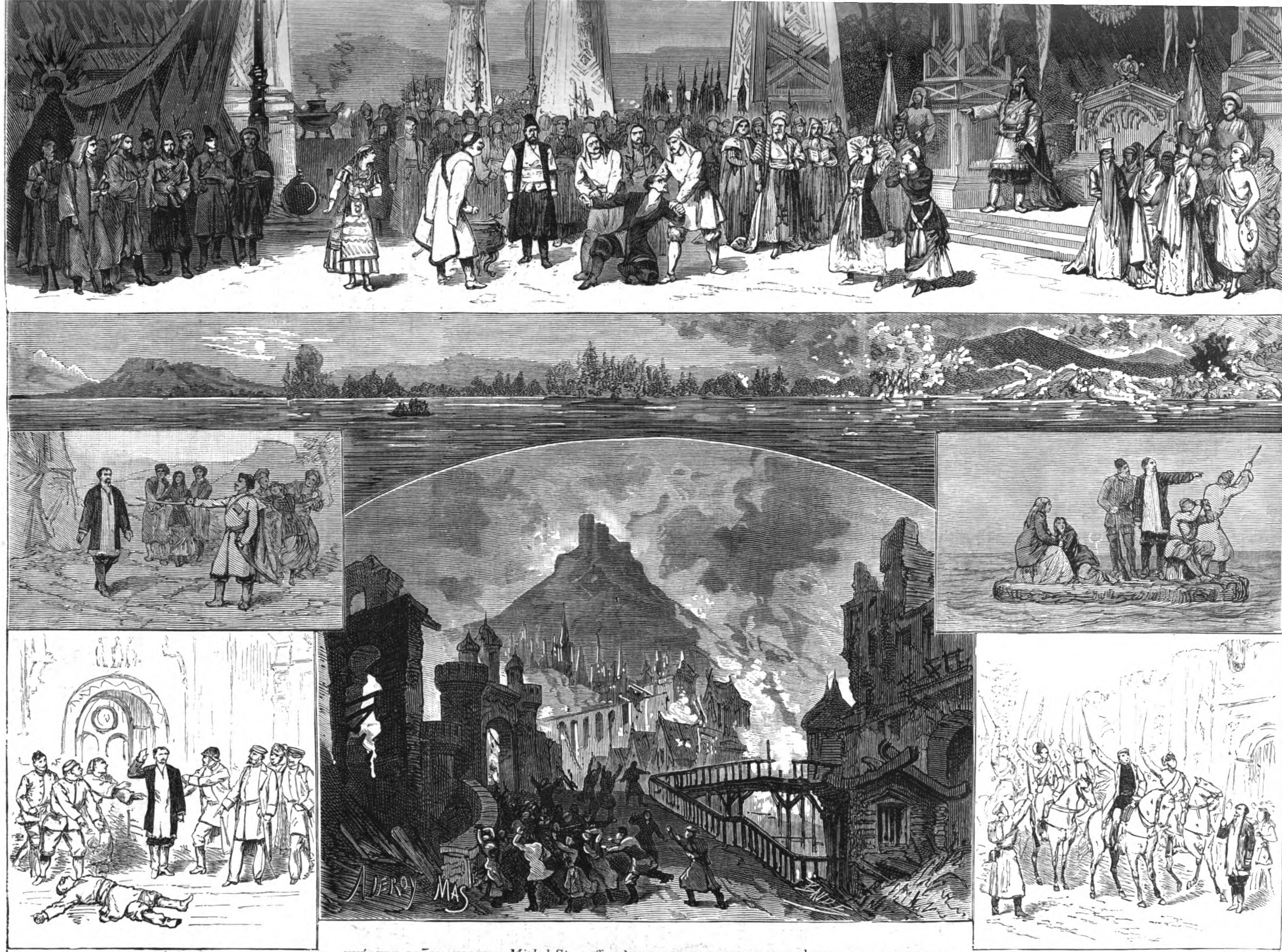
LA COMTESSE. — Bah!... et la mienne? Je tiens à me compromettre et à bien triompher de M^lle d'Alérac.

MAURICE. — Mais le triomphe est pour moi...

LA COMTESSE. — Le croyez-vous?... Vous savez... à bon chat, bon rat...

(Rideau.)

FIN



THÉATRE DU CHATELET : *Michel Strogoff*, PIÈCE EN CINQ ACTES DE MM. D'ENNERY ET JULES VERNE

1. La retraite aux flambeaux à Moscou. — 2. Le relais de poste. — 3. Le champ de bataille de Kolyvan. — 4. Le ballet. — 5. Le télégraphe. — 6. Le cortège. — 7. Dessin central : Le supplice de Michel Strogoff. — 8. Les rives de l'Angara. 9. L'aveugle. — 10. La mort d'Ogareff. — 11. L'incendie d'Irkousk. — 12. Le radeau. — 13. La délivrance d'Irkousk.

Décors de MM. Chéret, Robecchi Rubé et Chaperon.

LES PRINCIPALES

APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ

Sous ce titre, notre collaborateur M. E. Hospitalier vient de faire paraître, dans la collection de la bibliothèque *la Nature*, fondé sous la direction de notre savant confrère M. Gaston Tissandier, un ouvrage (1) qui présente, sous une forme simple et méthodique, l'exposé succint et complet de l'état actuel des applications de l'électricité à l'éclairage, à la télégraphie, à la téléphonie et à la transmission de la force à distance.

La première partie est consacrée à l'étude des sources d'électricité, piles à liquides, piles thermo-électriques et machines électro-dynamiques, appareils qui transforment directement le travail en électricité et qui, grace aux découvertes et aux perfectionnements récents, ont, dans une si large mesure, contribué au développement rapide de l'éclairage électrique.

La deuxième partie étudie les différents modes de production de la lumière électrique et les appareils les plus nouveaux employés dans ce but. Tous ne remplissent pas, il faut bien le reconnaître, les conditions exigées par la pratique; M. Hospitalier, avec une impartialité absolue et une justesse d'appréciations qui s'explique par la nature même des études auxquelles il s'est plus spécialement consacré, montre les avantages et les inconvénients inhérents à la nature même de chacun des systèmes actuellement employés : le lecteur voit ainsi les idées générales qui ont guidé chaque inventeur et les modifications dont chaque système est susceptible pour atteindre le degré de perfectibilité qui lui correspond. Cette partie se termine par le résumé des conditions rationnelles dans lesquelles on doit chercher la division de la lumière et la distribution du courant électrique.

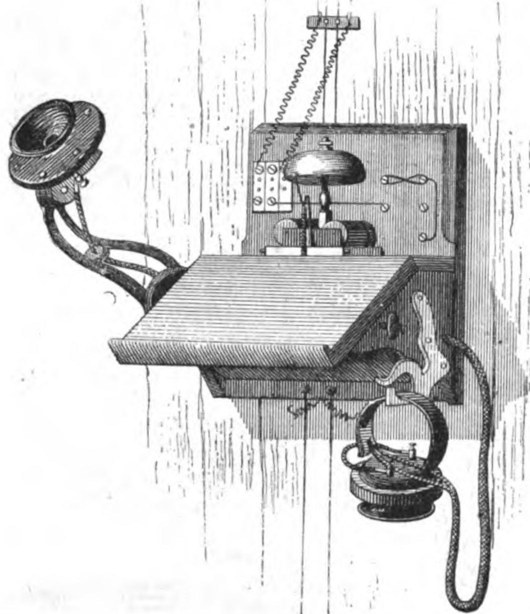


Fig. 1. — Téléphone de bureau installé chez un abonné.

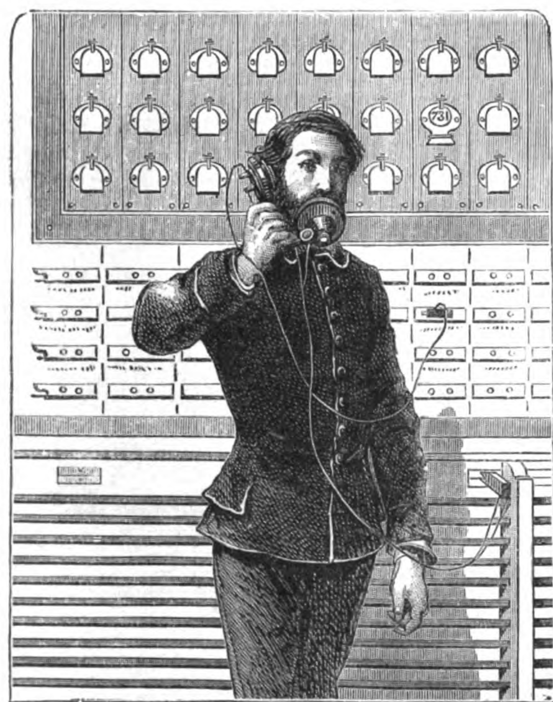


Fig. 2. — Employé du téléphone correspondant avec un abonné.

La troisième partie est consacrée aux téléphones, aux microphones et aux applications qui en ont été faites depuis deux ans à peine aux communications téléphoniques.

Nous allons découper dans le livre de M. Hospitalier ce qui a trait à cette importante application. Cet extrait intéressera nos lecteurs et leur donnera certainement l'envie de connaître plus complétement l'ouvrage de notre collaborateur.

COMMUNICATIONS TÉLÉPHONIQUES DANS LES VILLES. — Le service de communications téléphoniques en fonctionnement ou en voie d'établissement dans la plupart des grandes villes de l'ancien et du nouveau monde, consiste dans l'établissement d'un bureau central en correspondance avec tous les abonnés.

Le bureau central a pour but de répondre aux appels faits par les abonnés, de les mettre sur leur demande et pendant un temps déterminé, en relation avec l'un quelconque des autres abonnés. On voit déjà tous les avantages de cette combinaison, chaque abonné nouveau constitue pour tous les autres un nouveau correspondant, ce qui accroît chaque jour l'importance et l'utilité du service. Sans entrer dans des considérations générales qui se développent d'elles-mêmes dans l'esprit du lecteur, nous choisirons quelques exemples de communications téléphoniques en décrivant les systèmes employés en Amérique pour établir un service de communications.

Alors que les communications téléphoniques commencent à peine leurs installations à Paris, on compte actuellement dans le Nouveau-Monde 85 villes qui se servent journellement des communications téléphoniques. A Chicago, il y a 3,000 abonnés, 600 à Philadelphie, autant à Cincinnati, un nombre sans cesse croissant à New-York ; le chiffre des abonnés aux compagnies téléphoniques en Amérique dépasse aujourd'hui 70,000. Pour prendre un exemple dans le service courant, transportons-nous à New-York par la pensée, et voyons comment fonctionne le service du téléphone. Si nous pénétrons au milieu de la grande salle du bureau central du *Merchant's Téléphone Exchange*, établi, 198, Broadway (fig. 4), nous verrons une série de *switchmen* (employés) occupés à établir les communications entre les abonnés. Là, c'est un switchman correspondant avec un des abonnés qui a appelé (fig. 2) ; plus loin, c'est un autre employé occupé à relever le signal d'avertissement (fig. 3). Dans la ville, chez l'abonné, est le *téléphone de bureau*, tel qu'on l'installe dans un grand nombre de maisons (fig. 1) ; ce modèle est très commode pour les affaires, car il permet de parler dans l'embouchure placée à gauche, d'écouter avec le téléphone, qu'on décroche pour l'appliquer à son oreille, et en même temps de prendre des notes sur le pupitre avec la main restée libre.

Avant de suivre la série des opérations qui constituent un appel complet, examinons rapidement le système de téléphones employés dans le bureau de Broadway.

Fig. 3. — Employé occupé à relever le signal d'avertissement.

Ce système appartient à la classe des *téléphones à pile*, ce qui permet d'utiliser ces piles pour faire les appels chez les abonnés, à l'aide de sonneries ordinaires, sonneries représentées sur le pupitre de la figure 1.

Transmetteur. — Le transmetteur est le téléphone à charbon d'Edison, fondé sur les variations de résistance électrique produites par les variations de pression qu'exerce la plaque lorsque l'on parle devant l'embouchure.

Récepteur. — Le récepteur est un téléphone Phelps, analogue au téléphone Bell, mais dont l'aimant est retourné en forme d'anneau, ce qui rend son maniement assez facile. Dans la position de repos ou d'*attente* le récepteur est pendu à son crochet, et par ce fait

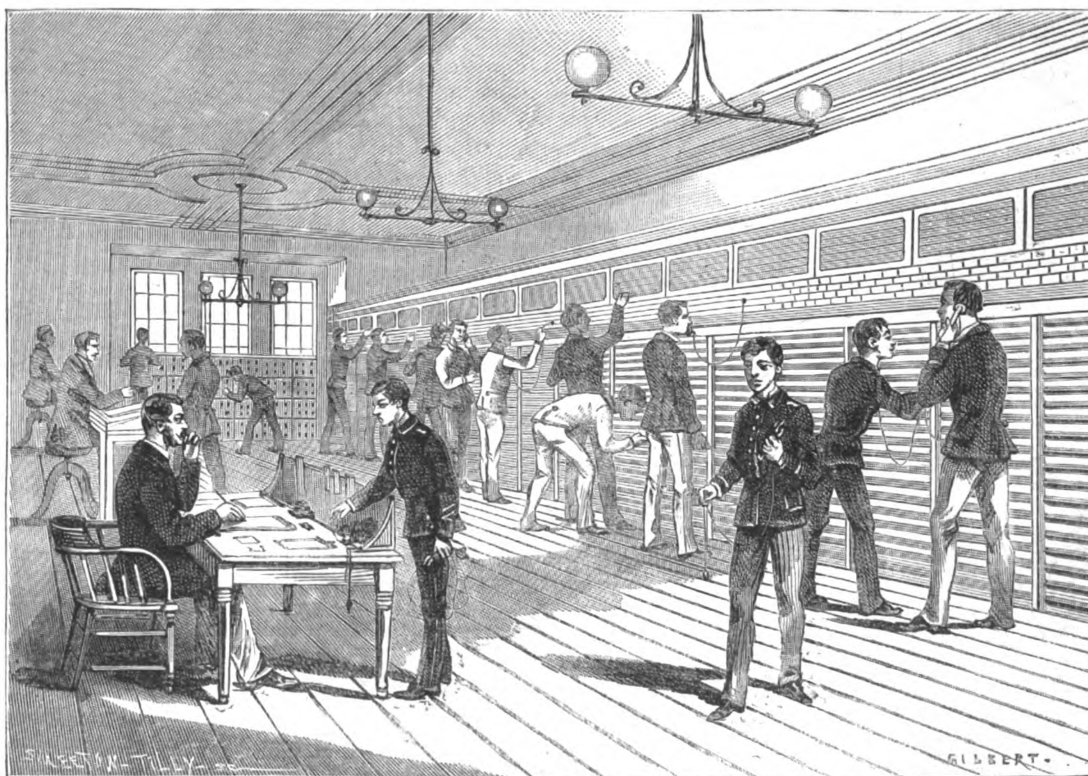


Fig. 4. — Vue intérieure du poste central du *Merchant's telephone Exchange* à New-York.

(1) *Les principales applications de l'Electricité* par E. HOSPITALIER. 1 vol. in-8°, avec 133 fig. dans le texte et 4 pl. tirées à part. Paris, G. Masson, 1881. Les gravures que nous donnons sont empruntées à cet ouvrage.

seul, il fait basculer une pièce formant commutateur, qui supprime toute la partie téléphonique du circuit pour n'y intercaler que la sonnerie. On est donc ainsi prêt pour un appel. En prenant le téléphone à la main, la pièce, en basculant de nouveau, remet automatiquement toutes le communications sur *téléphone.*

Les téléphones des employés du poste central, parleur et récepteur, sont analogues à ceux des abonnés, mais pour faciliter le maniement de ces appareils, le parleur et le récepteur sont montés sur une même tige en acier un peu recourbée qui sert de poignée, comme cela est représenté (fig. 2), et forme en même temps l'aimant du récepteur. Nous allons pouvoir suivre maintenant toute la série des opérations.

Supposons que l'abonné 731, que nous nommerons Edouard, veuille correspondre avec l'abonné 511, que nous appellerons Léon. Edouard commence par appuyer sur un petit bouton placé sur sur le côté droit du pupitre (fig. 1). Comme le récepteur est suspendu, il en résulte que, dans cette position, le courant de la pile d'Edouard traverse la ligne et un petit électro-aimant placé au poste central; l'électro-aimant devenant actif, a pour effet de détacher un petit guichet qui tombe avec un petit bruit sec suffisant pour appeler l'attention de l'employé et fait apparaître le numéro 731. L'employé ainsi prévenu se met alors en communication avec Edouard, en plaçant le fil, qui correspond à son téléphone sur une barre de cuivre longitudinale reliée aussi à la ligne d'Edouard.

Edouard demande à l'employé de le mettre en correspondance avec le n° 511. Si le n° 511 est libre en ce moment, l'employé appuie sur un bouton après avoir eu soin de relier le fil du 511 à ce bouton. La sonnerie de Léon se met en marche, et lorsque Léon est prêt à correspondre, il appuie sur son bouton de sonnerie, ce qui a pour effet de faire tomber le guichet correspondant à son numéro. En mettant alors un fil de communication directe entre les deux barres horizontales, qui correspondent aux fils de ligne d'Edouard et de Léon, la communication entre ces deux correspondants est établie. Si, à ce moment, on oblige l'employé à retirer son téléphone du circuit, la conversation entre Léon et Edouard devient *secrète.* Si, pendant que Léon et Edouard sont en conversation, le n° 42 que nous nommerons Jules, veut correspondre avec Léon par exemple, l'employé peut se mêler à la conversation des deux interlocuteurs comme le ferait un domestique annonçant un visiteur.

La personne interpellée par l'employé peut donc répondre tout de suite, ou faire annoncer à Jules dans combien de temps elle sera à ses ordres. S'il n'y a aucun inconvénient à ce que la conversation se fasse entre Edouard, Léon et Jules, on peut, en avisant l'employé, établir immédiatement une communication entre ces trois personnes.

Les communications téléphoniques, ainsi conçues et utilisées, peuvent rendre les plus grands services, car elles suppriment les distances et établissent une sorte de *présence réelle* entre les interlocuteurs, qui peuvent s'entendre comme s'ils étaient réunis dans la même pièce, bien que séparés souvent par des distances considérables.

Lorsque la conversation entre Edouard et Léon est terminée, ils accrochent chacun leur téléphone et appuient sur leurs boutons, il en résulte que le numéro de chacun d'eux réapparait au poste central. L'employé sait alors que la conversation est finie entre les deux interlocuteurs; il relève les guichets, supprime la communication directe entre Léon et Edouard, et tout est prêt pour un nouvel appel.

A New-York, le bureau central ne fait pas moins de 600 communications par jour, et tout se passe à la plus grande satisfaction des clients. Le téléphone est devenu pour ceux-ci aussi indispensable que les omnibus pour les Parisiens.

A Paris, deux compagnies (dont la fusion est en voie de réalisation, si elle n'est déjà faite) se partagent le service des communications téléphoniques. L'une d'elle emploie le système Edison dans des conditions à peu près identiques à celles que nous venons d'examiner; la seconde emploie un téléphone magnétique sans pile, ce qui simplifie l'installation et l'entretien. P. R.

LES THÉATRES

Le compte rendu de *Michel Strogoff* revient en premier lieu à mon confrère le dessinateur. C'est à lui de nous rendre ce spectacle merveilleux, cette foule de costumes originaux, pittoresques, d'une richesse, d'un luxe éblouissants; ces décors exacts comme épreuves photographiques, mais pleins de lumière et d'éclat et qui vous transportent aux lieux où l'imagination de l'auteur a placé l'action de son drame. C'est un voyage en Sibérie et sur les terres de l'émir Tartare de Boukkara. Depuis quelques années le public s'est pris d'un goût très vif pour ces sortes d'excursions qui le promènent dans son fauteuil d'un bout du monde à l'autre. M. Jules Verne aura été l'heureux inventeur de ce mode facile d'instruction : la géographie enseignée par le théâtre. Avant tout, ses pièces veulent être illustrées. Le fait dramatique est un prétexte à des exhibitions de tableaux. Voilà que par bonheur ce *Michel Strogoff,* auquel M. d'Ennery a mis la main, est un mélodrame des plus intéressants. Nous avons tous lu le roman : il a subi quelques modifications.

Les hordes tartares de l'émir Féofac ont envahi la Sibérie. Un frère du czar commande à Irkoutsk et la ville va être attaquée par l'ennemi qui s'avance vers elle. Une armée de secours est envoyée au grand-duc; elle arrivera le 24 septembre. Les troupes assiégées doivent tenir ferme jusqu'à cette date. Le grand-duc fera, ce jour-là, une sortie, et les Tartares seront écrasés par les deux armées. Toutes les communications sont interrompues. Un homme se charge de porter le message qui annonce ce mouvement au grand-duc : c'est le capitaine Michel Strogoff.

Le drame tout entier s'appuie sur ce point d'interrogation. Strogoff, qui cache avec le plus grand soin la lettre qui lui a été remise, pourra-t-il arriver jusqu'à Irkoutsk sans qu'on lui enlève ce message qui doit sauver toute une armée? Si le pli envoyé au grand-duc tombe entre les mains de l'ennemi, tout est perdu. Michel Strogoff le sait; la lettre lui a été lue. Mais alors, le cas échéant, pourquoi ne pas la déchirer? Le moyen serait trop facile et, grâce à cette précaution, la pièce perdrait tout son intérêt.

Mais passons.

Un obstacle se dresse tout d'abord sous les pas du messager. Strogoff a atteint la frontière; il est arrivé dans les défilés de l'Oural; il a retenu au relai l'unique voiture disponible. Un voyageur veut s'emparer du véhicule. C'est le colonel Ivan Ogareff, le traître qui, chassé de l'armée russe, a juré de tirer vengeance de cet affront et gagne le camp de l'émir Féofac.

Michel refuse de livrer ses chevaux et sa voiture. Ivan le provoque en duel et Michel, que son serment oblige à ne pas exposer sa vie, ne peut pas accepter le combat. Devant tous, le colonel Ogareff, cingle d'un coup de fouet la figure de ce lâche qui dévore un affront que lui impose son devoir de soldat. Pour Dieu, pour le czar et pour la patrie. Ainsi l'a juré Michel Strogoff. La vengeance viendra quand la tâche sera accomplie. Strogoff aura à subir des épreuves plus cruelles encore. Les Tartares se sont emparés de la ville de Kolyvan, où vit la mère de Michel, Marfa Strogoff. Les habitants ont fui, une centaine d'entre eux ont cherché un refuge à la station du télégraphe. Marfa les excite à la résistance. Si Michel Strogoff était là il conduirait à l'ennemi tous ces gens hésitants encore. Marfa reconnait son fils dans le voyageur arrêté un instant au bureau télégraphique. Une journée de retard pourrait compromettre la mission de Strogoff : cette femme se trompe, Michel n'est pas son fils, et Strogoff passe sans se soucier de cette petite troupe que les obus ennemis écrasent sous les débris de cette station du télégraphe et sans chercher parmi les morts étendus sur le champ de bataille de Kolyvan, celle qui lui a ouvert les bras en l'appelant son fils. Il poursuit sa course. Les Tartares le font prisonnier. On l'amène au camp de Féofac. Marfa Strogoff est, elle aussi, captive de l'émir. Une bohémienne la dénoncé à Ogareff, la mission de Michel. Comment reconnaître le capitaine Strogoff au milieu de ces prisonniers? Le cœur d'une mère trahira le fils. Marfa voit passer son enfant devant elle sans qu'un mouvement de sa physionomie livre son secret. Alors c'est le fils qui parlera et Ogareff ordonne de mettre la vieille Marfa à la torture. Le knout est levé. Michel bondit, s'empare du knout et frappe au visage le bourreau qui ordonne le supplice d'une femme. On s'empare de Strogoff; on trouve sur lui la lettre du gouverneur général au grand-duc. Michel Strogoff est un espion. Quel châtiment subira-t-il? Le Coran est consulté et la réponse du livre saint est celle-ci : « Ses yeux s'obscurciront comme les étoiles sous le nuage. » La justice du prophète a parlé : Michel Strogoff aura les yeux brûlés par un fer rouge. Dès ce moment, Michel aveugle est inviolable. Ainsi sacré pour tous, il continue, grâce à un guide, sa marche vers Irkoutsk. Il a atteint le fleuve Angara ; quelques jours encore et il entrera dans la ville : une jeune fille l'accompagne. Un soldat tartare insulte son guide. Strogoff se saisit d'un fusil et tue cet homme. Michel n'était pas aveugle. Au moment de son supplice, ses yeux tournés sur sa mère se sont remplis de larmes et le feu n'a pu pénétrer jusqu'à la pupille. La mission touche à sa fin. Michel a pénétré dans Irkoutsk. La ville est délivrée et l'armée tartare est écrasée.

J'ai résumé rapidement ce drame C'est M. Marais, qui fait Michel Strogoff. M. Marais est un comédien jeune, ardent et qui donne à ce rôle une singulière énergie. Le personnage de Marfa Strogoff est représenté par M^me Marie Laurent, avec une grande autorité. Le colonel Ivan Ogareff, c'est M. Paul Deshayes, dont le talent sauve le rôle.

M. Dailly et M. Joumard ont été fort applaudis dans leurs rôles de reporters d'un journal anglais et d'un journal français à la suite de l'armée russe. Voilà donc un succès des plus francs et qui pourrait bien tenir l'affiche pendant toute une année.

Je ne sais pas dans le répertoire de M. Alexandre Dumas de pièce plus sympathique que *Un Père prodigue.* Il passe dans cette comédie, élégante et charmante à la fois, comme un courant de tendresse; cela est sincèrement ému et profondément émouvant. Le drame ne s'engage pas bien profondément dans cette lutte de deux hommes, séparés un instant par un malentendu et qui tombent dans les bras l'un de l'autre au moindre appel de leur affection réciproque : et pourtant j'ai vu couler l'autre soir bien des larmes ; c'est que tout cela est juste, délicat, élevé; c'est qu'elle a été vraiment entendue cette voix d'un père auquel on pardonne tout parce qu'il a tout pardonné. C'est M. Dupuis qui interprète ce beau rôle que jouait Lafond il y a vingt ans. Il est impossible de jouer avec plus de simplicité et plus de naturel que M. Dupuis : pas une recherche d'effet, pas un effort ; c'est la note juste, pénétrante par sa justesse même, charmante dans l'esprit, vivante dans la tendresse, fine et chaleureuse. Aussi le succès de M. Adolphe Dupuis a-t-il été éclatant. C'est M^lle Pierson qui fait le personnage d'Albertine de la Borde, qu'avait créé M^me Rose Chéri, et qui lui donne une physionomieexceptionnelle et des plus originales.

M. SAVIGNY.

NOTES ET IMPRESSIONS

J'en jure par Celui qui tient mon âme dans ses mains, des satires font plus de mal que des flèches.

MAHOMET.

***

Forme ton fils comme ta femme voudrait qu'on t'eût formé ; élève ta fille comme tu voudrais qu'on eût élevé ta femme.

RÉTIF DE LA BRETONNE.

***

Sans l'éducation civique et politique, le peuple souverain est un enfant qui joue avec le feu et qui risque à chaque instant d'incendier la maison.

PESTALOZZI.

***

La beauté, même pour l'homme, est une lettre ouverte de recommandation qui gagne à l'avance les cœurs.

ARTHUR SCHOPENHAUER.

***

En refusant à la vertu le droit d'être un capital, vous avez donné au vice le droit d'en être un.

ALEX. DUMAS FILS.

***

Les grands périls ont eela de beau qu'ils mettent en lumière la fraternité des inconnus.

VICTOR HUGO.

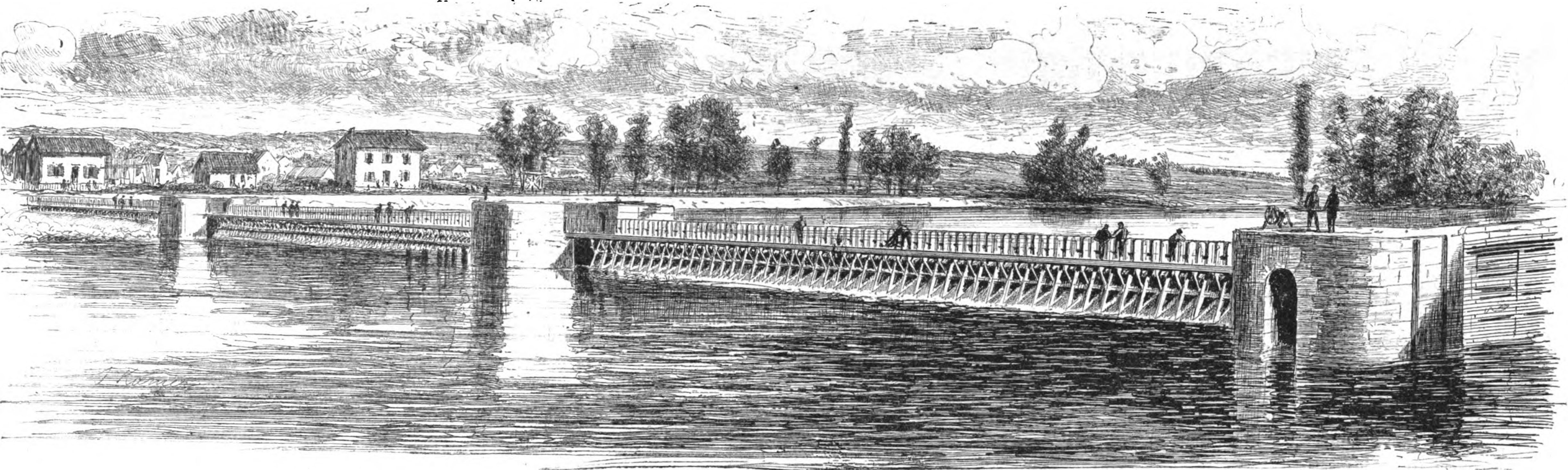
***

Pour exploiter la bêtise humaine, un imbécille convaincu vaut souvent mieux qu'un charlatan.

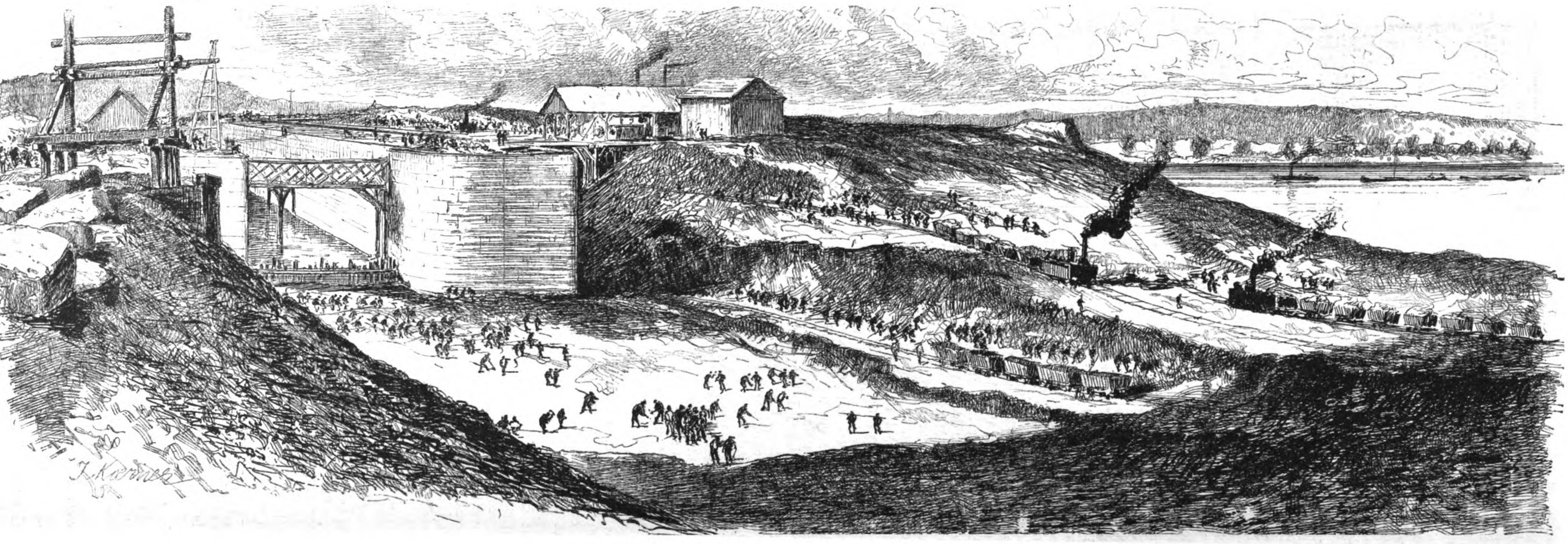
***

Les esprits justes engagés dans la politique sont aussi malheureux que les gens délicats à une table médiocrement servie, où ils doivent tout trouver excellent.

G.-M. VALTOUR.

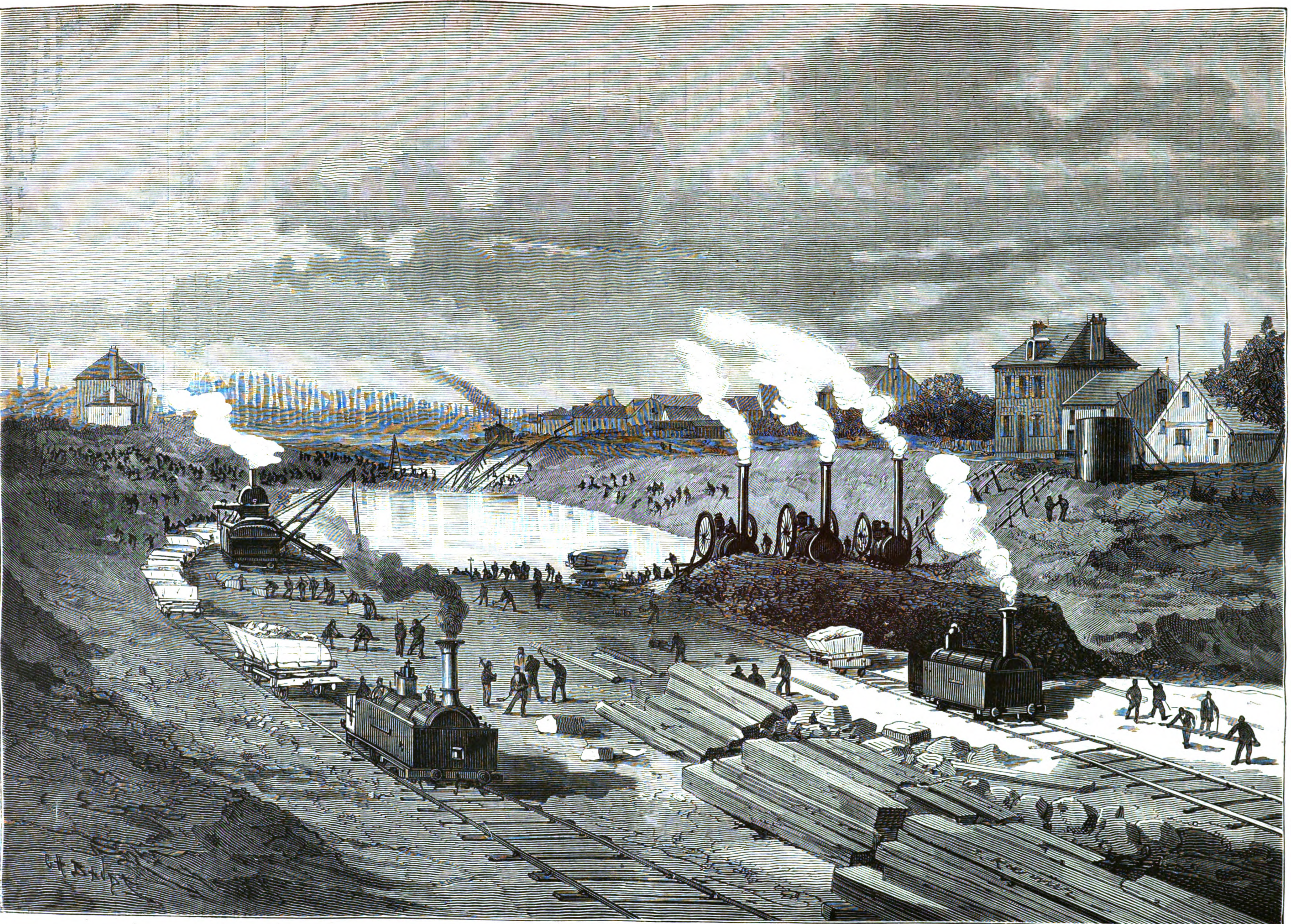


LE BARRAGE ÉCLUSÉ DE PORT-VILLEZ



CONSTRUCTION D'UNE ÉCLUSE DOUBLE A CARRIÈRES-SOUS-POISSY

LES TRAVAUX D'AMÉLIORATION DU COURS DE LA SEINE



CONSTRUCTION D'UN GRAND BARRAGE ÉCLUSÉ A NOTRE-DAME-DE-LA-GARENNE

LES TRAVAUX D'AMÉLIORATION DU COURS DE LA SEINE

REVUE FINANCIÈRE

« L'homme propose et le hasard dispose. » C'est ainsi qu'on pourrait modifier à l'usage de la Bourse le proverbe si connu.

Que d'espérances vers le milieu de la semaine dernière! Comme tout portait à la hausse! comme elle était certaine à bref délai! Voici quelques jours à peine qu'on se laissait aller à ces riantes idées, et la perspective a subitement changé : les nuages se sont assemblés, les événements n'ont pas pris l'heureuse tournure qu'on se plaisait à prévoir, et nous demeurons aujourd'hui tout heureux et tout aises d'avoir évité la baisse.

Nous l'avons côtoyée.

L'or devenait de plus en plus rare; au dernier bilan, 13 millions s'étaient encore échappés de l'encaisse; d'autre part, les observateurs faisaient remarquer avec raison que Dulcigno n'est pas rendu et que la Grèce continue ses armements; que jusqu'à nos questions de politique intérieure tout se complique et s'éternise : il n'en fallait pas davantage pour arrêter l'élan du marché.

Les acheteurs, devenus tout à coup hésitants, ont laissé aux vendeurs quelques moments de liberté dont ceux-ci ont profité pour ramener la rente à 85 30 et 119.

C'est samedi et lundi que nous avons touché les limites inférieures, les limbes.

Mardi a commencé une reprise assez vive qui paraît vouloir se continuer, qui cependant n'a pas entièrement réparé les fautes de la semaine dernière. Le mois entier sera-t-il donc perdu? Je ne sais trop. Cependant, avant de prononcer le fameux *opera* et *impensa periit*, j'attendrai la veille de la liquidation. Il me semble douteux que la haute banque, dont la hausse fait si bien les affaires, tienne jusqu'au bout rigueur à notre marché et le laisse glisser finalement, faute d'un peu d'aide. Je suis de ceux qui croient à un mouvement de reprise vigoureuse venant relever le marché du 27 au 30.

Les Sociétés ont, selon leur usage, fort bien résisté. Entre toutes, le Foncier s'est fait remarquer par sa fermeté; on le retrouvera dispos et vaillant à 1346. Le Foncier d'Algérie s'est également maintenu à son cours de huitaine, démentant, par son impassibilité, certains bruits dont on s'était plu à tourmenter les acheteurs. Quant aux Communales, l'épargne leur a fait un marché dont l'étendue et l'activité augmentent de jour en jour.

Sur les fonds étrangers, les vendeurs n'ont eu prise qu'un moment : ils ont ramené l'italien à 87, mais italien, hongrois et russe ont réagi avec impétuosité.

L'English and French Bank a eu un excellent marché; ses cours ont fait preuve de solidité, au milieu d'une tourmente assez vive funeste à beaucoup de valeurs.

Les actions du *Malétra* ont monté d'une vingtaine de francs; ce progrès s'est fait en trois séances; le titre reste coté à 585. La dernière assemblée de cette société avait démontré l'excellente situation de l'entreprise; or, les capitaux arrivent bien vite aux placements qu'ils jugent avantageux et dont l'avenir leur paraît assuré.

Le choix est grand, Dieu merci, entre les valeurs naissantes dont la hausse peut s'escompter sans imprudence.

Je ne parle pas de celles que les récentes émissions viennent de jeter dans le monde; mais n'aurons-nous pas bientôt l'action de Panama, qu'un incomparable cortège de banques et d'établissements de crédit prend sous son patronage et va présenter au public? L'émission est de 590,000 actions de 500 francs données au pair, et sur chacune desquelles il suffira de verser d'abord 125 francs. La souscription est annoncée pour les 7, 8 et 9 décembre.

Il y aura des souscripteurs privilégiés, ce seront tous les actionnaires et légataires du Suez et les souscripteurs qui ont eu foi dans le succès dès la première émission. J'engage le lecteur à jeter les yeux sur les notices explicatives fort bien faites qu'il trouvera dans tous les grands établissements de crédit, et à se livrer à un sérieux examen de cette affaire si longtemps attendue.

J'ai parlé du succès complet de l'émission récemment faite par la plus jeune de nos banques, la *Banque Industrielle et Mobilière*, samedi dernier; cette dernière victoire a été officiellement constatée par la tenue de la première assemblée de la *Société d'entretien et de nettoyage*. La seconde, qui sera constitutive, aura lieu demain samedi. 27 novembre. Puis, l'exercice continuera avec la certitude du dividende le plus séduisant. Viendra ensuite le tour d'une autre affaire, la Vinicole, dont je reparlerai prochainement en grand détail et qu'une combinaison des plus ingénieuses recommandera à tous les petits et moyens capitalistes. Il s'agit, cette fois d'Obligations qui, à la sécurité du placement, joindra l'attrait plus bref de valeurs à lots. Je serai plus explicite lorsque le moment de l'émission sera venu.

Une hausse prodigieuse a étonné le marché, celle des Omnibus qui ont touché 1800. L'engouement de la spéculation n'est pour rien, *dit-on*, dans cette éblouissante fusée d'une valeur naguère paisible, je veux bien le croire.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH-LIFE

Mariages princiers. — La princesse Pauline de Waldeck, sœur aînée de la reine de Hollande, est fiancée au prince Alexis de Bentheim-Steinfurt. — Le mariage du prince Léopold de Croy-Dulmen avec la fille du comte Jaroslaw de Steinberg, est également décidé.

Soirée chez Mme de Lesseps, rue Saint-Florentin. Musique, danse et souper.

On annonce que Mme Bernardaki donnera un bal costumé où tous les invités seront tenus de revêtir le costume de garde française; les dames adopteront le déguisement qu'il leur plaira. — Chez Mme Gautherot, il y aura bal, souper à l'américaine et on dansera le Boston. — Il est également question d'un bal costumé chez la comtesse Sérurier; tous les costumes devront être du temps du Directoire.

C'est au mois de février seulement que la princesse de Sagan donnera sa première grande fête. La princesse, qui est encore à Mello jusqu'à la fin du mois, ira passer à Nice décembre et janvier, dans la villa Romanoff.. — La princesse de la Moskova, qui vient d'acheter à Mme Clesinger sa villa *Malgrétout*, est partie pour Nice, ainsi que la marquise de Latour-Maubourg, la duchesse de Caserte, la vicomtesse de Bernis, la duchesse de Parme, la marquise de Chasseloup.

La princesse Dolgorouki quittera Saint-Pétersbourg à la fin de ce mois.

Le roi et la reine d'Espagne partiront à la fin du mois pour Séville et San Lucar, où LL.MM. ont été invitées par le duc et la duchesse de Montpensier à une grande partie de chasse.

Le prince de Galles est attendu à Paris. Ses appartements sont déjà retenus à l'hôtel Bristol.

Le grand-duc Constantin a traversé Paris. Il a dîné avec le prince et la princesse de Danemarck.

Lundi a été célébré, à l'église Sainte-Clotilde, le mariage du comte de la Baume, avec Mlle de Sanzac; les témoins du marié étaient le duc de Madrid, le comte de Beaufort et le comte de Bonneuil; ceux de la mariée étaient le comte de Beaurepaire et le comte de Callac; tout le Paris élégant et aristocratique était là. — Ont été publiés les bans de M. Pierre Montalivet et de Mlle Hélène de Sourdeval.

A Notre-Dame-de-Lorette, nombreuse assistance pour la célébration du mariage de M. Albert Auburtin avec Mlle Berthe Frémeaux.

SPORT HIPPIQUE

Troisième réunion des steeple chases d'Auteuil. — On était emmitouflé et le froid faisait rage. Les honneurs de la journée ont été pour le baron Finot, dont l'écurie a remporté trois prix sur cinq dont se composait le programme. Le prix de Novembre, steeple chase, de 3,200 mètres, a été couru par 3 chevaux à poids pour âge. *Saucisse* était grande favorite à 6/4, mais la jument du baron Seillière a été assez facilement battue sur le plat par *Myette*. *Genièvre* n'a pas terminé le parcours. — Le prix de Courbevoie (course de haies), distance 3,200 mètres, a été gagné par *Deepdale*, à M. le marquis de Saint-Sauveur; *Délire*, à M. R, Hennessy, 2e. Le gagnant a été adjugé 3,500 fr. à M. le capitaine Baron. — Dans le prix du Trocadéro, quinze engagés, dix forfaits; cette course est échue au top-weight *Basque* qui n'eut pas gagné sans un accident survenu à *Lady Killer*; la jument a perdu beaucoup de terrain par la faute d'*EasterMonday* qui a failli culbuter à la rivière. Derrière *Basque*, *Aquilon* est arrivé deuxième.. — *Basque* a encore gagné le steeple chase hors série de 10,000 fr., distance, 6,000 mètres; l'excellent cheval a fait un simple walk-over. — Le prix de Clôture (course de haies, handicap), réunissait un champ de 6 chevaux; l'épreuve, commmencée à quatre heures et demie, a été disputée à la nuit tombante. *Lusignan*, au baron Finot, a justifié la faveur du ring, en gagnant dans le plus commun des canters en avant de *Jacometa* et de *Restore*.

Courses à Enghien, lundi 22 novembre. — Prix du Moulin, *Ellebore* (4/1) *Hollandais*, 2e. — Prix de Versailles, *Artifice* (3/1), *Albert*, 2e. — Prix de la Pelouse, *Ghazi* (7/1), *Riquette*, 2e. — Prix de la Chapelle, *Roseraie* (4/1), *Rob Roy*, 2e. — Il y a eu plusieurs chutes sans gravité.

C'est M. de Saint-Marceaux qui a été chargé, par le Jockey-Club, de composer et de sculpter l'objet d'art du prix de la Coupe 1881, lequel se trouve actuellement dans les ateliers de M. Froment-Meurice. Le sujet choisi par M. de Saint-Marceaux a pour titre *le Départ*, et représente une amazone remplissant les fontions de starter.

SPORT CYNÉGÉTIQUE

L'impératrice d'Autriche se rendra encore cet hiver en Irlande pour la saison des chasses. Elle a loué pour six semaines le château appartenant au marquis d'Ormonde dans le comté de Kilkenny. L'impératrice partira pour l'Irlande après la célébration du mariage de son fils, le prince Rodolphe, avec la princesse Stéphanie, de Belgique.

Grande chasse dans les tirés de Compiègne. Dix fusils : MM. le vicomte de Ganay, comte de Foix, comte Hallez-Claparède, vicomte Aguado, baron de Soubeyran, vicomte de l'Aigle, baron de Segonzac, L. de Beauchamp, baron de la Redorte et comte Louis de Turenne. On a abattu 10 chevreuls, 1 bécasse, 223 faisans et 621 lapins.

Laisser courre dans la forêt de Rambouillet; l'attaque a eu lieu sur un cerf dix-cors, qui a été servi après quatre heures de chasse. Etaient présents : MM. d'Hendecourt, La comtesse de Gualy, la baronne de Vimont, le comte d'Auberjon, le vicomte de Caraman, le duc de la Trémoïlle, le vicomte de la Givennerie, etc.

Prochainement, à Ferrières, grande chasse à tir en l'honneur du prince de Danemark.

* *

Le stand des francs-tireurs parisiens a été ouvert mercredi dernier au Palais de l'Industrie, au milieu d'une grande affluence de tireurs. Le maximum, 25 points en une série de 5 balles, a été obtenu par M. Marotte, vice-président de la Société. L'Ecole de tir sera ouverte tous les jours, depuis 11 heures du matin jusqu'à 6 heures 1/2 du soir; des professeurs sont mis gratuitement à la disposition des jeunes adhérents et du public.

* *

Une foule immense assistait à la course de canots qui vient d'être disputée, sur la Tamise, entre Hanlan, de Toronto, et Trickets, de Sydney. L'enjeu était de 10,000 francs et le Championnat du monde. Hanlan a gagné la course avec la plus grande facilité et s'est arrêté plusieurs fois pour laisser son adversaire se rapprocher; à la fin du parcours (7,000 mètres), il avait trois longueurs d'avance.

* *

La rencontre annoncée entre M. de Marçay, ancien préfet de la Corse, et M. Ordioni, maire de Corte, a eu lieu à la frontière suisse. L'arme choisie était le pistolet de tir. M. Ordioni a été atteint, mais sa blessure ne présente aucune gravité.

St-Hubert.

PETITE GAZETTE

On est loin de la robe classique de soie noire ou du simple costume de laine; jamais on n'a fait plus de frais de toilette, et jamais non plus, la mode n'était plus coquette. Le costume en cachemire de l'Inde, loutre avec jupe en satin, et col Directoire en peluche, est splendide. La *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, a dans son répertoire des cachemires des Indes aux cent mille nuances; les vigognes sont d'une grande vogue; le *foot in hand* pour le petit complet du matin ou pour Nice et Monaco; et l'Ecossais qui ne ressemble en rien aux carreaux d'autrefois se met énormement pour le costume simple. Pour un instant, le faubourg St-Germain s'est insurgé contre la lingerie en surah; mais la bise est venue, et l'on ne fait plus que de la lingerie en surah, grenat, rose, bleu et ivoire, voici les fraîches nuances de la *Malle des Indes*. La jolie *prima donna* de l'Opéra, Mlle Daram, avait un riche costume en surah et satin merveilleux dans son rôle de la comtesse du *Comte Ory*. Etait-elle assez belle, et son talent, et sa grâce et sa voix!

Vous saurez encore, Mesdames, que le broché se porte toujours, mais ce sont les Indes et l'Orient qui font en ce moment les frais de la mode. Demandez-le plutôt à la *Malle des Indes*, car les échantillons de cette maison vous seront envoyés *franco*; vous fixerez ainsi votre choix sur les riches tissus de l'extrême Orient.

Baronne de Spare.

La composition d'un nécessaire de toilette est chose facile; on y met tous les parfums et essences d'Ixora-Bréonie; de cette façon, on est sûr d'avoir toujours sur soi un bouquet frais et vivace. Eau de toilette, vinaigre à l'Ixora-Bréonie, savon, poudre de riz, parfumée à ce bouquet exotique, extrait pour le mouchoir; crème-neige pour le visage; n'ai-je rien oublié? non, avec ce merveilleux parfum, vous ne ressentirez jamais de migraine, car il est fin, pénétrant et doux à la fois. Éd. Pinaud, 30, boulevard des Italiens.

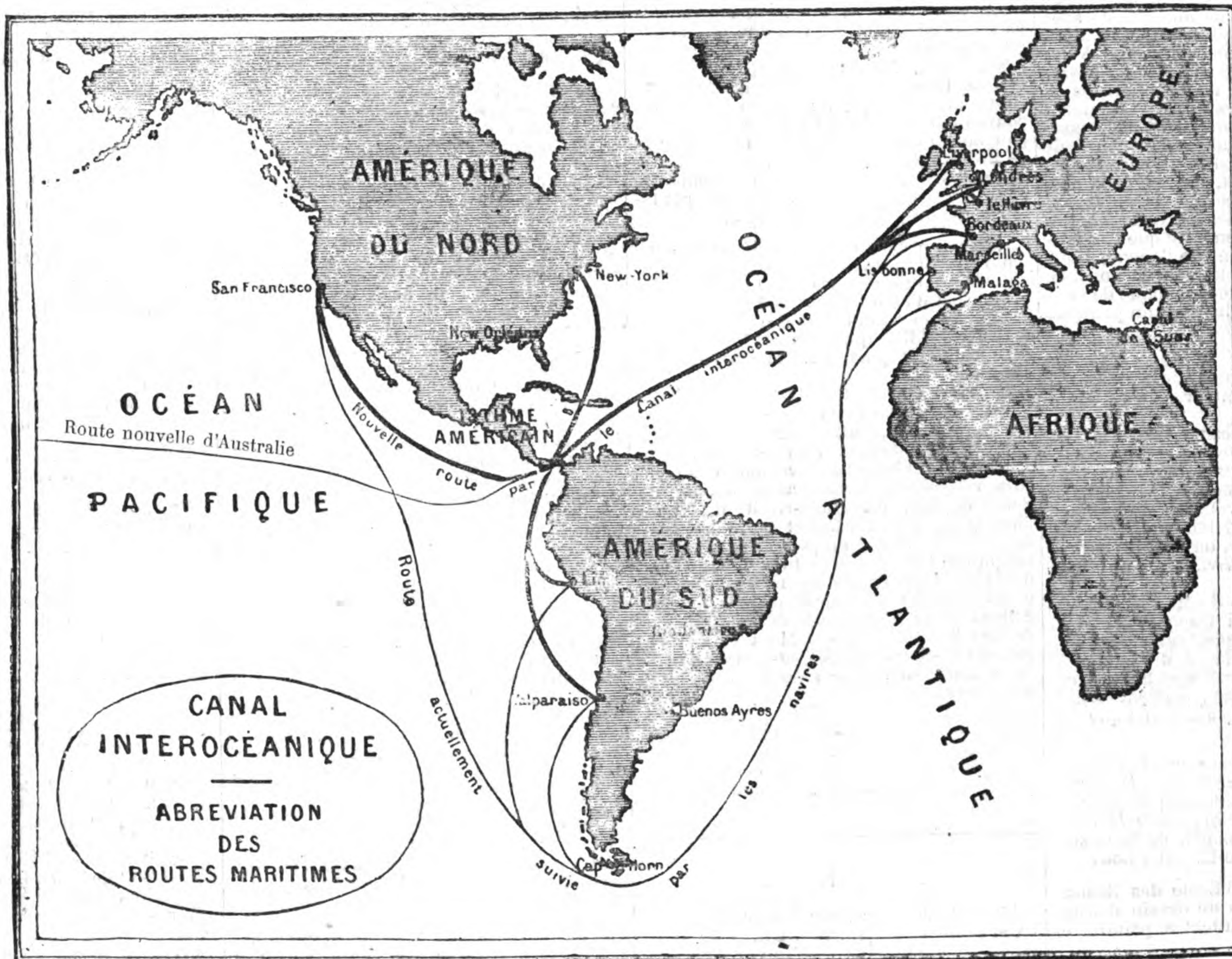
CANAL DE PANAMA

COMPAGNIE UNIVERSELLE DU CANAL INTEROCÉANIQUE

On connait la magnifique conception de M. Ferdinand de Lesseps qui va percer l'isthme de Panama comme il a déjà percé l'isthme de Suez.

La Compagnie universelle du Canal interocéanique est en pleine organisation, et nous croyons opportun de donner la carte de l'abréviation des routes maritimes par le percement de l'isthme de Panama.

ABRÉVIATION DES ROUTES MARITIMES PAR LE PERCEMENT DE L'ISTHME DE PANAMA



INDICATION DES PORTS	DISTANCE par le CAP HORN	DISTANCE par l'Isthme AMÉRICAIN	ABRÉVIATION de la DISTANCE
	lieues	lieues	lieues
De Londres ou Liverpool à San-Francisco	6800	3300	3500
Du Havre à San-Francisco.	6500	3200	3300
De Londres à Sydney.	6600	4400	2200
Du Havre à Sydney.	6500	4300	2200
De Bordeaux ou du Havre à Valparaiso .	4400	3000	1400
De Londres aux îles Sandwich	6000	3200	2800

INDICATION DES PORTS	DISTANCE par le CAP HORN	DISTANCE par l'Isthme AMÉRICAIN	ABRÉVIATION de la DISTANCE
	lieues	lieues	lieues
De New-York à Valparaiso	4300	1600	2700
— au Callao	4500	1200	3300
— à Guayaquil.	4800	950	3850
— à San-Diego.	6200	1500	4700
— à San-Francisco	6400	1700	4700
— à Vancouver.	6700	1900	4800

Le percement de l'isthme américain abrègera de 3,000 lieues, en moyenne, la route des navires allant d'un Océan à l'autre.

L'économie d'argent qui résultera de l'économie de temps et de la sécurité de navigation procurées par l'ouverture du canal interocéanique sera de 80 francs par tonne.

Le tarif du droit de passage devant être de 15 francs par tonne, les avantages qu'offrira la voie nouvelle au commerce et à la navigation seront encore considérables

La recette qui proviendra de la perception du seul droit de transit fixé à 15 francs, portant sur 6 millions de tonneaux, procurera un revenu brut annuel de 90 millions de francs.

Avec un **capital** de 300 millions, et en tenant compte d'un emprunt en obligations, la dépense annuelle pour l'entretien et l'exploitation du Canal, l'intérêt et l'amortissement des obligations, ainsi que les charges de toute nature résultant de la concession, ne dépasserait pas 35 millions de francs.

Le revenu étant de 90 millions de francs, et, aux termes des statuts et de la loi de concession, 80 pour 100 des bénéfices étant assurés aux actionnaires, ces derniers recevraient, sous forme de dividende, 34 millions 400,000 francs, soit 11 1/2 pour 100 (en dehors de l'intérêt à 5 pour 100) dès les premières années d'exploitation.

« En présence de pareils résultats, il est naturel que l'attention publique se porte vers un second isthme qui reste à percer : celui de Panama. C'est un de ces problèmes qui s'imposent à la fin de notre siècle, et qui ne saurait tarder longtemps encore à être résolu. »

Les Américains ont reconnu que l'entreprise du percement de l'isthme de Panama serait une œuvre essentiellement industrielle, exécutée au bénéfice de tous, d'une neutralité absolue, garantie par la concession même, et le concours sans restriction des grandes et puissantes banques américaines témoigne des résultats de mon voyage aux Etats-Unis.

Aux termes d'un *memorandum* signé le 7 juillet 1880, un comité spécial américain, siégeant à New-York, « représentera les intérêts de la Compagnie aux Etats-Unis d'Amérique dans tout ce qui concerne l'observation et la neutralité du Canal défini dans l'article 5 de la loi de concession de la République des Etats-Unis de Colombie. »

Aucun obstacle ne s'oppose donc plus à l'exécution rapide et fructueuse du grand Canal interocéanique.

Voici, encore deux opinions très importantes que nous extrayons du Bulletin officiel du ministre des travaux publics et du rapport de l'académie des sciences :

Extrait du Bulletin officiel du ministère des travaux publics

« S'il est difficile de mesurer exactement les résultats produits par le percement de l'isthme de Suez, il est du moins permis d'affirmer qu'ils sont considérables.

« Les 3,236,000 tonnes qui ont franchi le Canal en 1879 peuvent être estimées, en moyenne, à 1,000 francs l'une. soit ensemble à près de 3 milliards. Si l'on admet que ce changement d'itinéraire ait abrégé de deux mois, en moyenne, la durée des voyages, c'est un gain d'intérêt d'environ 1 0/0, qui se traduit par une économie de 30 millions, c'est-à-dire par une somme précisément égale à celle du péage acquitté par la marine pour la traversée du Canal.

« D'autre part, l'assurance des marchandises qui suivent cet itinéraire est officiellement inférieure de 1 0/0 à celles qu'elles devraient payer en passant par le Cap. Cette différence, qui équivaut à 10 francs par tonne, couvre exactement le péage du Canal et laisse intacte l'autre économie tenant à l'intérêt des capitaux engagés.

« En présence de pareils résultats, il est naturel que l'attention publique se porte vers un second isthme qui reste à percer : celui de Panama. C'est un de ces problèmes qui s'imposent à la fin de notre siècle, et qui ne saurait tarder longtemps encore à être résolu. »

Conclusions du rapport de l'Académie des sciences.

» L'œuvre entraine d'une manière certaine des avantages considérables pour toutes les nations, et notamment pour la France, qui doit être l'objet de nos principales préoccupations.

« Nous terminons en appliquant au Canal de Panama les paroles de la commission de 1857 pour celui de Suez, que « la conception et les moyens d'exécution de cet ouvrage sont les dignes apprêts d'une entreprise utile à l'ensemble du genre humain », et sur le mérite des diverses observations contenues dans ce rapport, nous vous proposons de déclarer que les mémoires présentés par M. Ferdinand de Lesseps sont dignes de votre approbation.

« Les conclusions de ce rapport sont adoptées. »

Ajoutons que la commission technique internationale de Panama a émis l'avis que les travaux de percement pourront être finis en huit ans.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

La semaine dernière a eu lieu, au Palais de l'Industrie, sous la présidence du sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, la distribution des récompenses aux exposants de l'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie. Nous avons déjà eu occasion de parler de cette intéressante exposition, consacrée cette année aux arts du métal, qui s'est terminée par un concours général entre les élèves des écoles de dessin de France. M. Bouilhet, le directeur de la maison Christophle, et M. Edouard André, président de la Société, ont rappelé le but poursuivi par eux depuis quinze ans avec un si louable désintéressement, et M. Jules Guiffrey, rapporteur général, a passé ensuite en revue les mérites respectifs des œuvres exposées. Nous ne pouvons essayer de résumer ces rapports, qui occupent plusieurs pages du *Journal officiel;* nous nous bornerons à signaler le discours de M. Turquet, qui a saisi cette occasion de rappeler ce qu'avait fait, depuis deux ans, l'administration des Beaux-Arts en faveur de l'enseignement du dessin; de nombreux applaudissements ont montré que l'assemblée comprenait la portée de l'œuvre. Nous reviendrons sur les détails de la nouvelle organisation un jour que le manque de nouvelles artistiques nous laissera un peu plus de place.

Notre collaborateur M. Jules Claretie vient de trouver un buste authentique de Marat, chez un brocanteur d'un faubourg de Paris.

Ce buste, qui était presque informe, couvert de plusieurs couches de peinture verdâtre, s'est trouvé, après un consciencieux nettoyage, être une remarquable terre cuite originale de l'époque révolutionnaire, signée Martin de Grenoble et datée de mai 1791.

Sur le collet de l'habit, on peut lire, gravé en abrégé, la devise : Viv... lib... ou mourir. »

Grâce à l'obligeance de M. Claretie, ce buste, si curieux et si frappant par son aspect vivant et énergique, est exposé sur la cheminée du petit foyer du public, à l'Odéon, où les nombreux spectateurs, attirés par Charlotte Corday, peuvent examiner la physionomie caractéristique de l'Ami du Peuple.

Cinq nouveaux tableaux vont prendre place au musée du Luxembourg : *le Retour du troupeau*, de M. Vuillefroy; *le Soir de Septembre*, de M. Pointelin; *Dans la campagne*, de M. Lerolle; *Ismaël*, de M. Cozin; *l'Embâcle de la Seine*, de M. Luigi Loir.

On vient de juger, à l'Ecole des Beaux-Arts, le grand concours de dessin d'ornement commun aux architectes, peintres et sculpteurs.

Le jury a décerné les récompenses suivantes. — Grandes médailles. — Architectes : MM. Schalfenbrand, Julien, Prince, élèves de MM. Gandet, Daumet et Coquart.

Peintres : MM. Duruy, Chatron-Colhet, Malherbe, élèves de MM. Lucas-Millet, Galland et Lehmann,

Sculpteurs : MM. Rato Lepers, Brousseron, élèves de MM. Carlier et Dumont.

L'ouverture de l'exposition de la société des Amis des arts de Lyon aura lieu, suivant l'usage, dans la première quinzaine de janvier 1881.

Nous rappellerons, à ce propos, que les achats faits à cette exposition, se sont élevés, dans ces dernières années, au chiffre de 80,000 francs.

Le musée de Cluny vient de faire plusieurs nouvelles acquisitions, parmi lesquelles on cite la collection de chaussures de toutes les époques et de tous les pays, qu'avait réunie Albert Jacquemart; cette curieuse collection avait figuré, en 1876, à l'exposition de l'histoire du costume; la famille Jacquemart en a refusé les offres les plus avantageuses, afin de la conserver à un musée français.

La ville de Dijon vient d'ouvrir le musée que lui avait légué Mme Trimolet; il se compose d'une riche collection d'objets d'art, qui ne comprend pas moins de deux mille objets.

On sait que nos collections publiques ne possédaient rien du peintre Ricard, mort il y a peu d'années : cette lacune va être comblée par l'envoi, au musée du Luxembourg, de son portrait de Paul de Musset.

M. de Saint-Marceaux a été chargé par le Jockey-Club de composer et d'exécuter l'objet d'art du *Prix de la Coupe*, qui sera couru à l'hippodrome de Longchamps au prochain meeting.

Le sujet traité par M. de Saint-Marceaux a pour titre : *Le Départ*. C'est une amazone belle, gracieuse et fièrement campée sur son cheval.

M. Chevarrier, consul de France à Jaffa, vient d'annoncer la découverte près de Tyr, d'un tombeau dans lequel se trouvaient des peintures admirablement conservées, notamment un portrait-buste d'homme de grandeur naturelle, accompagné d'une grande inscription grecque. Malheureusement les auteurs de la trouvaille ont détruit complètement ces précieuses antiquités pour chercher derrière la peinture un trésor qui n'y était pas.

M. Chevarrier a dû se borner à envoyer à l'Académie des inscriptions, l'estampage d'une curieuse petite terre cuite, recueillie à Palmyre. L'une des faces représente une femme à demi couchée sur un lit de parade: elle est recouverte de vêtements royaux et porte sur la tête une couronne; au-dessus d'elle, dans un médaillon en forme de croissant, on voit une charmante tête d'enfant.

Sur l'autre face, devant le péristyle d'un temple, trois personnages armés de lances sont debout : celui du milieu porte une couronne en forme de croissant; celui de gauche est orné des rayons du soleil; celui de droite a des ailes.

Plusieurs savants ont cru reconnaître dans ces personnages des fils ou petits-fils de Zénobie, reine de Palmyre.

Notre chronique se terminera aujourd'hui par la nouvelle de trois morts, qui ont douloureusement ému le monde des arts; c'est d'abord M. Grasset, jeune sculpteur du plus grand avenir, grand prix de Rome de 1878, qui vient de mourir à la villa Médicis; puis MM. Timbal et Léon Cogniet.

M. Charles Timbal, qui, depuis quelques années, rédigeait la critique d'art au journal *Le Français*, était né à Paris, et à peine âgé de soixante ans. Elève de Drolling, il s'adonna presque exclusivement à la peinture religieuse. Après avoir débuté au Salon de 1847 par un portrait, il exposa l'année suivante un *Christ porté au tombeau* et une *Vierge au pied de la croix* qui lui valurent les éloges de Ingres et lui firent décerner une deuxième médaille. Il ne cessa depuis d'exposer et décora diverses églises de peintures murales, notamment l'église Saint-Etienne-du-Mont (1855), l'église Saint-Sulpice (1867), et surtout l'église de la Sorbonne, pour laquelle il exécuta une vaste composition représentant l'histoire de la théologie. Enfin, il venait d'achever un remarquable travail pour la décoration du Panthéon.

Quant à M. Léon Cogniet, on trouvera à notre article *Gravures*, sa notice biographique.

BIBLIOGRAPHIE

L'eau de Jouvence, par Ernest Renan, de l'Académie française. 1 broch. in-8°. (Calmann-Lévy, éditeur.) — *L'eau de Jouvence*, fait suite au curieux drame de *Caliban*. On se souvient que cet esclave révolté est arrivé au pouvoir, que Prospéro, le duc Magicien a été détrôné, qu'Ariel, l'esprit de l'air, a exhalé son dernier souffle. Nous nous retrouvons ici avec ces mêmes personnages, y compris Ariel ressuscité, et d'autres encore, le pape et sa cour, au beau temps de la Renaissance et de la cour d'Avignon. Prospéro ne cherche point à reprendre son duché; armé de sa magie, il poursuit le problème du pouvoir par la science. Caliban, ingrat et injuste d'abord, se prend à des sentiments de reconnaissance. Prospéro meurt en lui livrant l'avenir. A Ariel, au délicat, il confie la garde d'un château en ruines. On n'a pas de peine sous ces noms Shakespeariens à placer des appellations générales. On reconnaît dans Prospéro la raison supérieure, dans Caliban, les parties inférieures de l'humanité, dans Ariel, l'idéal. Que Prospéro soit restauré, il le peut, mais non par ses anciennes armes; Caliban s'améliora par le pouvoir et M. Renan est d'avis de le garder et d'attacher Ariel à la vie, tout en faisant d'honorables funérailles au vieux magicien Prospéro.

Œuvres de Paul de Musset, 1 vol. in-12. (Lemerre, éditeur). — Ce volume qui comprend les *Originaux du* XVII^e *siècle*, fait partie de la *petite Bibliothèque littéraire*. On relit avec agrément les pages un peu précieuses pour lesquelles l'auteur s'est pénétré des quintessences d'esprit et de style, de Lesage et de Marivaux.

Le deuxième volume du *Théâtre de Jean Racine*, publié par Jouaust et précédé d'une préface par Victor Fournel, vient de paraître à la Librairie des Bibliophiles. Ce volume comprend *Bérénice, les Plaideurs, Bajazet* et *Mithridate*

Les Horizons bleus, par Georges Nardin. 1 vol. in-12. (Charpentier, éditeur). Est-il besoin de dire que ce sont des poésies? Le titre l'annonce assez. Mais, ô poète qui dédiez vos vers « au Grand-prêtre qui vous a initié aux saints mystères de la poésie, à Théodore de Banville », êtes-vous bien sûr d'avoir toujours écrit en vers? J'allais, dites-vous,

J'allais, regardé par l'œil si bon des génisses,

quand vous avez rencontré la Muse.

Aujourd'hui je nous crois en un jour tout pareil,
Presque au même endroit, Muse au péplos admi-
Aux lèvres de laurier-cerise, au bel orteil! [rable,

C'est la Muse, hélas! du Parnasse contemporain que vous avez rencontrée, et c'est dommage; en vous promenant dans les bois pour faire un second volume, tâchez de rencontrer la Muse qui apprend à sentir et à penser.

Signalons les six feuilles nouvelles dont vient de s'augmenter la *Carte de France* dressée par ordre de M. le ministre de l'intérieur et publiée par la maison Hachette. Cela porte à 36 le nombre des feuilles actuellement parues de ce magnifique atlas.

Le 10e fascicule du *Dictionnaire des Contemporains*, par G. Vaperaeu. (Hachette, éditeur), vient de paraître: C'est en même temps le dernier de cet important ouvrage.

Histoire du Théâtre en France; les Mystères, par L. Petit de Julleville. 2 vol. in-8 (Hachette, éditeur). — Cet ouvrage renferme trop d'érudition pour ne pas rendre hommage à l'immense travail auquel s'est livré son auteur, mais trop aussi pour que la lecture en puisse être aisément poursuivie. Dans une *Histoire du Théâtre en France*, c'est donner une place démesurée à ce qui fut à peine l'embryon de la chose. Tant de documents accumulés par l'auteur devaient le conduire à un résultat meilleur : celui d'intéresser. Il fallait pour cela dépenser à la mise en œuvre d'autant plus de soin que le sujet par lui-même n'est pas de ceux sur lesquels on se jette avidement. M. Petit de Julleville a peut-être un peu trop présumé de notre goût pour les choses de théâtre, en analysant pour nous tant de drames qui n'en sont pas encore.

Mademoiselle de Clermont, par Mme de Genlis. 1 vol. in-12 (librairie des Bibliophiles). — Sait-on combien de volumes a écrit Mme de Genlis? Plus de deux cents; c'est l'auteur de la préface, M. de Lescure, qui nous l'affirme. Il s'en lit encore quelques-uns dans les cabinets de lecture de province, mais ils sont bien morts, et sans doute ils le méritaient, car en littérature on ne meurt que lorsqu'on le mérite. L'éditeur de la *Bibliothèque des Petits Chefs-d'Œuvre* veut en sauver un du commun naufrage; il a choisi celui qui avait le plus de chance d'arriver au port. Les contemporains jugeaient comme un chef-d'œuvre *Mademoiselle de Clermont*; pour nous, c'est encore une œuvre charmante, à qui l'on peut bien faire grâce en faveur des cent quatre-vingt-dix-neuf volumes oubliés.

Discours parlementaires de M. Thiers, publiés par M. Calmon, sénateur, tomes VIII et IX. (Calmann Lévy, éditeur.) Ces deux volumes comprennent la période qui s'étend du mois de juillet 1848 au mois de mai 1864. Dans l'intervalle de ces deux dates, la France avait eu le temps de changer de gouvernement et M. Thiers, exilé par l'Empire en 1851, rendu à la vie publique en 1863 par les électeurs parisiens, avait pu assister à la chute de la République, qu'il avait prévue, et se préparer à rentrer dans l'arène politique, plus armé, plus expérimenté que jamais. Ce repos prolongé n'avait point fait tort à son éloquence et l'année 1864 le vit prononcer ses fameux discours sur les *Libertés nécessaires*, sur les *Candidatures officielles*, sur l'*Expédition du Mexique*, sur les *Finances de la France*, qui mirent aux abois les défenseurs de l'Empire et portèrent tout d'abord un si rude coup au trône de Napoléon III. On trouvera dans ces deux volumes, avec les discours prononcés à la Législative de 1848, ces magnifiques morceaux oratoires qui resteront comme des modèles de clarté, de dialectique et d'entraînante raison.

Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, par A. Chéruel, tom. IV. (Hachette, éditeur). — Ce volume est le dernier de cette importante histoire et nous conduit jusqu'à la majorité du roi. Aidé des lettres et des carnets de Mazarin conservés à la Bibliothèque nationale, l'auteur a mis en lumière un grand nombre de points restés obscurs sur la politique du grand ministre. Il se propose d'ailleurs de continuer l'histoire du ministère de Mazarin et on ne peut que souhaiter qu'il donne ainsi la suite nécessaire au grand et bel ouvrage qu'il vient de terminer.

Histoire de Florence, par F.-T. Perrens, t. V (Hachette, éditeur). Signalons dans ce cinquième volume de l'important ouvrage de M. Perrens deux chapitres fort intéressants sur les *Belles-Lettres* et les *Beaux-Arts* à Florence au XIV^e siècle. C'était le temps de Pétrarque et de Boccace, de Giotto et d'Orcagna. Les Lettres et les Arts, n'est-ce pas d'ailleurs ce qui reste de plus intéressant dans l'histoire de Florence? Ses dissensions et ses guerres ne nous touchent plus guère. Ses peintres et ses poètes sont toujours vivants.

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

Bertrand (Ernest), conseiller honoraire à la Cour d'appel de Paris; auteur d'ouvrages sur la détention préventive, la mendicité, l'avancement dans l'ordre judiciaire, les aliénés, etc. Né à Troyes en 1806, mort à Paris le 14 novembre 1880.

Cogniet (Léon), peintre, doyen de l'Ecole française contemporaine, membre de l'Académie des Beaux-Arts. Né le 29 août 1794, mort le 20 novembre 1880.

Grasset (Edmond), sculpteur, grand prix de Rome en 1878. Pensionnaire de l'Académie de France à Rome, son envoi de première année, *Dédale et Icare*, fut particulièrement remarqué; il avait presque achevé son envoi de deuxième année, *Esaü*. Né à Preuilly (Indre-et-Loire), il est mort le 17 novembre 1880.

De Récicourt (Charles), officier supérieur d'infanterie en retraite. Il avait suivi Louis XVIII à Gand pendant les Cent Jours et se retira du service après la chute des Bourbons. Né en 1794, mort à Saint-Omer en novembre 1880.

Shafhirt (Frédéric), anatomiste américain d'origine allemande. Né à Gœttingue, il y fit ses études, puis se rendit aux Etats-Unis, où il obtint une chaire d'anatomie, et fonda à Washington un remarquable musée d'anatomie. Il est mort à Washington, au commencement de novembre 1880.

Simonetti (G.), peintre d'histoire et portraitiste; mort à Venise le 7 novembre 1880.

Thévenin (Antoine-Edmond), conseiller à la Cour d'appel de Paris; mort subitement le 18 novembre 1880.

Vogel (Jules), l'un des professeurs les plus distingués de la Faculté de médecine de Halle; mort dans cette ville le 7 novembre 1880.

FAITS DIVERS

Le mouvement coopératif en Allemagne. — Le mouvement coopératif fait en Allemagne des progrès constants. A la fin de 1878, le nombre des sociétés coopératives s'élevait déjà à 3,146; à la fin de l'année 1879 il était de 3,203. Le chiffre des membres sociétaires dépasse un million, celui des affaires deux milliards deux cent cinquante millions de francs. Le montant des sommes en réserve dans les caisses des sociétés et appartenant aux sociétaires, est d'environ deux cents millions de francs.

Le Chateau-Margaux. — L'important domaine qui produit le vin si célèbre du Château-Margaux vient d'être acquis par le comte Piller Will, banquier, du vicomte Aguado, pour la somme de cinq millions de francs. Le domaine étant d'une superficie de 235 hectares, le prix du mètre ressort à environ deux francs. Par ce temps de phylloxéra, c'est un beau prix.

Un nouveau légume : les bamiès. — Ce nouveau légume est originaire du sud des Etats-Unis; il appartient à la famille des malvacées.

Les bamiès ressemblent, comme forme, à un poivron étroit et allongé; les gousses sont vertes. Ils s'apprêtent, comme les haricots, en friture et en salade, et contiennent de petits grains verts. En Amérique, on les désigne sous le nom d'Okra du Gombo. Leurs longues gousses sont employées pour les soupes et les ragoûts, et regardées comme très-nutritives. C'est principalement dans l'Etat de New-Jersey qu'on les cultive sur une grande échelle.

Ce légume a été depuis importé en Orient. On le rencontre beaucoup à Constantinople, en Syrie, en Grèce, où il s'en fait une très grande consommation; il n'a pas la saveur forte du poivron, mais il a, au contraire, un goût très agréable. Lorsqu'il sera plus connu, il sera recherché pour être servi autour des viandes rôties, ou apprêté comme les épinards ou les haricots.

La culture des bamiès est facile; elle est analogue à celle de tous nos légumes venant du midi et qu'il faut d'abord semer soit sur couche, soit dans une exposition abritée. Les quelques essais d'acclimatation de ce légume qui ont été faits en France ont donné de très bons résultats. Z.

Aug. Marc, *directeur-gérant.*

Paris, Imprimerie de E. Martinet, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

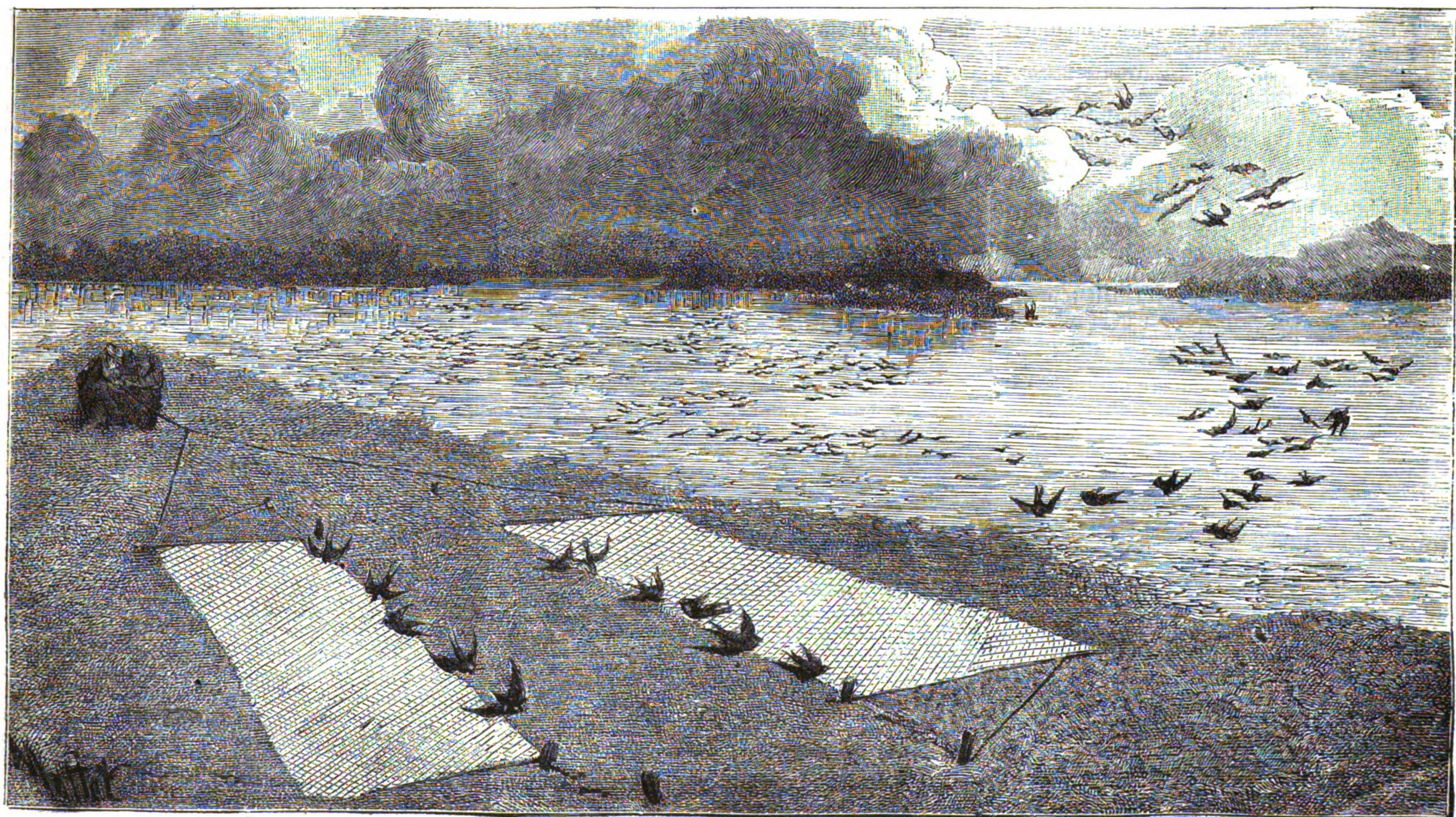
JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNEE. — VOL. LXXVI. — N° 1971
SAMEDI 4 DÉCEMBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr.; 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.

UN PASSAGE EN CAMARGUE



LA CHASSE AUX BARBEZANTS

LA CHASSE AUX HIRONDELLES DANS LE MIDI DE LA FRANCE

COURRIER DE PARIS

On a tant parlé de ce procès Cissey-Rochefort-Laisant qu'il ne reste plus rien à en dire. Les amateurs de scandale étaient fort affriolés; des espérances conçues il a fallu beaucoup rabattre. Cette affaire devant prochainement recommencer sous une autre forme, on les a reportées sur le deuxième acte qui s'apprête.

Ainsi font les spectateurs d'une pièce de théâtre. Le commencement est un peu froid, les révélations promises manquent, la femme voilée n'est point reconnue, du moins nul témoin chevaleresque ne veut l'avoir aperçue. Le public, crédule et avide d'émotion, s'attendait à mieux : on avait promis des incidents, des lettres compromettantes... Le spectateur se résigne : la pièce n'a-t'elle point plusieurs actes?...

Celui-là donc n'a été brillant pour personne, et on a grand besoin de songer vite aux spectacles payants qui commencent à huit heures du soir pour finir à minuit, et qui ne laissent dans l'esprit ni angoisses, ni tristesse. Oui, la chronique en est réduite à s'occuper des coulisses, sous peine d'agiter des questions irritantes ou de tomber dans des commérages d'antichambre. A qui la faute?

∿∿ La pièce de M. Sardou est de celles qui tiennent gaiement éveillé et n'empêchent point de s'endormir.

C'est une fine comédie qui se trouve on ne sait comment au Palais-Royal, en ce moment. Puisse-t-elle y ramener une foule qui ne demande pas mieux que d'y revenir.

Mlle Chaumont, vous le savez, joue le rôle d'une femme qui veut et ne veut plus divorcer. Oui, après les tirades lourdes de Daniel Rochat, M. Sardou, qui a l'esprit doué d'une grande souplesse, a voulu traiter la question gaiment. Nous aurons donc eu le divorce solennel dans *Rochat,* le divorce à côté dans les *Grands enfants*, le divorce badin dans *Divorçons!* Ces trois pièces sont probablement tout ce qu'on aura du divorce, heureusement. Il fallait une entrée de premier ordre : on l'a.

Le grand succès est pour Mlle Chaumont, qui exprime en perfection les sensations affinées d'une Parisienne du XIXe siècle, qui croit détester son mari et finalement l'adore. Qui sait? peut-être beaucoup de Parisiennes sont-elles ainsi, et cette pièce gaie fera probablement méditer plus que celle du Théâtre-Français. Il faut en ce moment glisser la morale si habilement qu'on ne s'en aperçoive pas.

Le rôle important est à Mlle Chaumont : c'est là une dérogation aux habitudes de la maison, où le succès est ordinairement pour les rôles d'hommes; la troupe féminine du Palais-Royal, contrairement à ce qui a lieu dans les autres théâtres, est sacrifiée à la troupe masculine. En jargon de *cabotins,* c'est un théâtre où l'on ne fait rien pour les femmes; rien, entendez-vous? On écrit des pièces pour Geoffroy, pour Hyacinthe; on écrit des rôles pour Lhéritier et pour Lassouche, on ne fait rien ni pour Mlle Taine ni pour Mlle Raymonde. Au Palais-Royal c'est le sexe fort qui fait recette. Ses représentants avaient pris de cet état de choses beaucoup de fatuité. Le sort des femmes de ce coin de la rue de Valois était, paraît-il, lamentable; il fallait toute la philosophie de l'escadron que commande Mlle Legault pour ne point s'en attrister; mais voici que la pièce de M. Sardou va tout changer peut-être. Le sceptre dont Mlle Chaumont s'empare ne pourra-t-il point rester en des mains féminines? Cela ne s'est point vu depuis bien longtemps; mais tout change, même sur la scène.

∿∿ C'est Mme Pasca qui aura, dit-on, la palme de la victoire dans la pièce de M. Gondinet : *les Braves Gens*. Elle joue le rôle d'une mère qui a aimé et s'en souvient; à côté d'elle débutera Mlle Brindeau, une ingénue que M. Koning croit être une étoile. On pleurera et on rira aux *Braves Gens*, car l'ensemble est excellent, et Gondinet, le plus enragé des campagnards, est venu chaque jour, même par les brouillards, pour surveiller les répétitions. La propriété qu'il habite est située à portée de deux stations de chemin de fer; quand il manque le train qui s'arrête à celle qui est près, il est obligé, pour arriver à la répétition en temps utile, de faire plus d'une lieue à pied pour gagner l'autre ligne de chemin de fer. Il n'hésitait point quand il s'est agi de faire répéter *les Braves Gens,* et ses interprètes le voyaient installé à temps à sa place accoutumée.

Mme Pasca est aussi une campagnarde; il n'est point rare qu'elle habite Saint-James tout en faisant son service au Gymnase ou au Vaudeville : une voiture la ramène à son chalet à plus d'une heure du matin. Il faut qu'elle le quitte à midi presque chaque jour pour les répétitions, mais peu importe : elle a pu faire un tour de jardin dans ses allées sablées, prendre un bain froid en toute saison et diner la fenêtre ouverte sur la Seine embrumée. Cela vaut bien la peine de passer deux heures par jour en voiture de remise pour accomplir le trajet. Rien ne rend campagnard comme les coulisses et la rampe.

Voilà bien des paroles sur les choses de théâtre; mais les pièces de Sardou et de Gondinet ne sont-elles point des événements parisiens, et ces deux auteurs dramatiques applaudis ne sont-ils point des statues de l'avenir?

Celles du présent ne choment pas. Lakanal, le 14 juillet de l'an prochain, aura la sienne à Foix: cette date est l'anniversaire de la naissance du Conventionnel; Alexandre Dumas aura la sienne place Malesherbes; celle de Pierre Dupont sera placée dans le parc de la Tête-d'Or, à Lyon. C'est une fièvre d'ériger des statues cette année; il semblerait qu'on veuille rattraper le temps perdu, car combien de grands hommes n'ont point la leur; mais alors ne serait-il pas équitable de dresser une liste des illustres oubliés, et ne pourrait-on pas faire patienter les entrepreneurs de piédestaux en leur rappelant que Balzac, Béranger, Alfred de Musset attendent leur statue. Nous voulons bien honorer les grands hommes; nous voulons bien voir partout des statues, mais, de grâce, procédons par ordre : un classement d'illustres, s'il vous plaît.

∿∿ Une femme du monde vient d'ériger une *statuette* à Berryer : c'est un volume de souvenirs puisés à des sources exactes. Mme la comtesse de Janzé, née Choiseul-Gouffier, est une personnalité intéressante; d'origine polonaise par sa mère, elle est douée de la grâce slave, mais a l'excentricité de la plupart de ses compatriotes.

Elevée auprès de sa tante, Mme la duchesse de Fitz-James, Mlle de Choiseul a épousé sans dot le comte Frédéric de Janzé, bibliophile érudit, qui, à défaut d'une naissance égale à la sienne, lui a apporté une fortune considérable. Mme de Janzé, très mondaine, très répandue, jolie et élégante, n'avait jamais songé à se créer des occupations sérieuses, et portait plus souvent des bas roses que des bas bleus, quand le goût des choses littéraires s'empara d'elle. Elle commença par lire beaucoup, puis elle prit des leçons de déclamation de plusieurs professeurs de la Comédie-Française; elle suivit les cours de philosophie à la mode; quelques notes griffonnées sur son calepin, puis recopiées et mises en ordre, furent pour elle cette première page qui sort de notre esprit et que nous regardons avec un orgueil mêlé de stupeur. Cette première feuille volante fut suivie de beaucoup d'autres. L'encre est une absinthe qui grise. Et voilà comment M. Berryer a une biographie de plus. L'ouvrage de Mme la comtesse de Janzé durera moins de temps qu'une statue. Son apparition a été le sujet de beaucoup de commérages pourtant au noble faubourg, nous avons donc bavardé avec lui.

D'ailleurs la semaine a été fort entachée de commérages de toutes sortes, vrais et faux. Paris tourne à la petite ville.

N'avait-on pas imaginé de dire que le prince de Galles était attendu à Paris pour conclure un emprunt?

On annonçait le chiffre de la somme dont l'héritier des trois royaumes avait besoin pour solder sa fin de mois. On désignait même le banquier qui ferait l'affaire dans les prix doux; et comme le prince est très aimé et a des allures de *brasseur de Preston,* plusieurs richards guettaient son arrivée ici pour lui proposer d'arrondir la somme; un futur roi est un créancier qu'on ambitionne d'avoir; et, pour lui, le plus fin des israélites traite au-dessous du taux dit légal.

Tout ce bruit s'en est allé comme il était venu et comme le commérage aime presque autant à remuer l'or qu'à inventer des mariages, on a marié un brave et élégant officier à Mme veuve Boucicaut fils. Marco, la belle, des *Filles de Marbre*, de Barrière, n'est point la seule à aimer le son des pièces de monnaie; l'autre semaine on a vécu en additionnant les richesses de Mlle Blanc, maintenant princesse Roland Bonaparte; celle-ci, on suppute la dot et les apports de Mme veuve Boucicaut. L'officier écrit galamment qu'à son grand regret il n'est nullement question de ce mariage; peu importe, le public a entrevu une noce opulente et cela lui a plu; il a songé vaguement aux splendeurs qu'on pourrait ressusciter à Chamarande : Dans quelques jours il dira :

— Ce mariage se fait-il toujours?

Puis, il n'y songera plus et passera à un autre commérage.

Malheureusement, si les emprunts et les mariages qu'on annonce sont de fausses nouvelles, les morts sont vraies.

Celle d'une femme jeune encore, Mme la duchesse de Montmorency, née Carmen Aguado de las Marismas, fermera cet hiver plusieurs salons brillants et hospitaliers; elle était alliée aux Jagan, aux Mouchy, aux Mac Donald. Qui ne se souvient d'avoir vu la duchesse de Montmorency à l'Opéra et aux Italiens, dans les avant-scènes de sa mère, la vicomtesse Onésippe Aguado. Sa chevelure brune tranchait au milieu de ses blondes belles-sœurs. Elle était une mondaine mélancolique; peut-être depuis longtemps se sentait-elle atteinte de la maladie de poitrine qui l'a emportée. Elle avait épousé le deuxième fils du duc de Talleyrand-Périgord, pour lequel l'empereur avait rétabli le titre de duc de Montmorency, acte arbitraire contre lequel la famille de Montmorency réclama violemment, quoique M. de Talleyrand-Périgord lui appartint par sa mère.

∿∿ Un compositeur, d'un grand talent, Reber, a terminé ces jours derniers, une carrière toute d'honneur et de travail. On aurait pu la lui prédire plus brillante; car Reber était un musicien plein d'originalité et de science. Mais en France le théâtre seul fait qu'on est ou qu'on n'est pas. Le public occupé, dissipé, surmené, n'a guère le temps de feuilleter des recueils et de s'asseoir au piano pour découvrir les perles d'un compositeur. Les refrains de la rue, les grincements de l'orgue, les galops infernaux de la fin d'un quadrille, voilà ce qu'il écoute; d'aller vous chercher, il n'aura ni l'idée, ni le désir : il n'a pas faim d'idéal. Les compositions de Reber, délicates et poétiques, demandent une sorte d'initiation. Beaucoup de gens, par conséquent, ne les connaissent pas.

Il avait pourtant eu un succès à l'Opéra-Comique : *le Père Gaillard*, il y a un quart de siècle, servit de débuts à Bataille et à Mme Lacombe, alors Mlle Andréa Fanel, la belle aux cheveux roux. Cet opéra donna à Reber l'espérance d'en faire représenter d'autres. On croit aisément que cette lourde porte ouverte ne doit plus se refermer; et d'autant plus que *le Père Gaillard* avait eu une carrière honorable, mais bien ondoyantes et diverses sont les choses de théâtre. Reber n'obtint point de libretto à sa convenance. Quelques nouveaux essais n'eurent qu'un demi succès; il se consacra alors à l'étude et aux compositions qui charment les soirées intimes, où au piano se chantent des mélodies exquises entre la tasse de thé et la tapisserie. Ainsi font quelquefois des voix de cantatrices qui ont sonné la victoire et émotionné les masses; elles chantent à leurs enfants des berceuses au coin du feu. L'inspiration de Reber a quelque chose d'original, et sa musique n'a besoin que d'être chantée exactement pour être exquise. Qu'on nous permette cette explication familière : si on l'arrange, on le dérange et on le gâte; et s'il est possible d'assimiler un talent littéraire à un talent musical, nous dirons qu'Alfred de Vigny et Reber étaient frères en inspiration.

∿∿ Et de fait, la belle prose, les beaux vers et la musique ne sont point mal ensemble; la représentation de Talbot l'a bien prouvé. Talbot s'est retiré non par nécessité de santé ou d'âge, mais parce qu'il veut se consacrer entièrement au professorat.

Il suffit de rendre une visite à la petite maison qu'il habite au fond d'un jardin rue des Martyrs, pour se convaincre que former des élèves est la plus grande passion du sociétaire auquel la Comédie-Française a donné, lundi dernier, sa soirée de retraite. N'importe à quelle heure vous demandiez monsieur Talbot, vous le trouvez donnant une leçon. Que dis-je, une leçon! vous le trouvez donnant plusieurs leçons. Chaque pièce de la maison est occupée par un ou plusieurs élèves qui déclament, posent les attitudes, les gestes. Dans les pièces où il y en a beaucoup, ils sont séparés par des paravents. Il ne faut point que l'éventail de Célimène soit cassé par le bras d'Oreste en fureur; et Nicole ne pourrait pas rire en voyant pleurer Andromaque. Chacun travaille donc dans son coin et le maître ès-science Talbot passe devant ses élèves comme un professeur de peinture se promène dans l'atelier qu'il dirige. Paternel et pourtant sévère, il dit à chacun brusquement son fait, sans respect ni

pour l'âge ni pour le sexe. Il est tout à l'art sous les apparences d'un complet sans-façon. Talbot cache beaucoup de finesse dans l'esprit; témoin cette réplique à un auteur qui lui rendait visite avant une lecture au Théâtre-Français, et tâchait de le bien disposer pour la pièce sur laquelle il aurait à voter :

— Je ne reçois que les pièces excellentes... par intérêt pour les auteurs : leurs chutes me seraient trop pénibles!

EGO.

NOS GRAVURES

LA CHASSE AUX HIRONDELLES

Oui, l'hirondelle, ce pauvre petit oiseau poétique et charmant, que tous les rimeurs sensibles ont mis en vers; l'hirondelle du prisonnier, que tous les fabricants de romances ont mis en ritournelle, il se trouve des gastronomes sans entrailles et sans goût pour les mettre en salmis et en brochettes.

Quand je dis « sans goût », ce n'est pas qu'après tout la pauvre petite bête ne soit pas mangeable. A l'arrière-saison, quand le moucheron foisonne dans les prés humides et que le moustique pullule autour des marais, l'hirondelle, en quelques jours, acquiert un embonpoint cossu qui la transforme en une petite pelote de graisse fort dodue. Mais sur cette carcasse légère, toute creuse et faite pour flotter au vent, c'est si peu de chose! un quart de bouchée à peine; encore faut-il que le parfum acide et musqué de la fourmi ailée n'ait point imprégné ce corps imperceptible d'un goût marqué d'acide formique, ou qu'une consommation trop forte d'une certaine espèce de petits moucherons verts n'ait communiqué à cette graisse fine une forte amertume.

Mais si le mangeur d'hirondelles est un gastronome douteux, le tendeur — car on ne peut pas dire le chasseur — n'est qu'un industriel dangereux autant que barbare : quand il prend l'hirondelle, c'est juste au moment où le malheureux oiseau rend à l'homme ses plus utiles services et qu'il remplit, pour ainsi dire, un service public : l'hirondelle n'est grasse que lorsqu'elle mange des milliers de moucherons, c'est-à-dire lorsqu'elle a débarrassé l'homme de quelques milliers d'ennemis.

Ce n'est donc pas seulement un oiseau familier, la joie des yeux : c'est un auxiliaire indispensable, un serviteur méritant qu'on détruit de la sorte.

Il est des pays qui, sans le concours de l'hirondelle et de quelques autres volatiles de la même famille, seraient inhabitables neuf mois de l'année; c'est là surtout que se fait cette chasse absurde et cruelle; et sur les bords du bas Rhône, dans les plaines inondées de la Camargue, depuis que l'assassinat de l'hirondelle est passé dans les pratiques habituelles du pays, la plaie des moucherons s'est élevée à la hauteur d'un fléau, si bien que du 15 août au 15 novembre le pays n'est plus tenable, même pour les animaux indigènes, pour le cheval camargue et le taureau du delta.

Le chasseur d'hirondelles n'est qu'un fabricant de moustiques; c'est par milliards qu'il faut compter la vermine dont il favorise la production.

Et il s'est trouvé, dans ces derniers temps, un préfet, — dont la seule excuse est qu'il n'a point su ce qu'on lui faisait faire, — pour autoriser officiellement cette chasse, inglorieuse autant que malfaisante, sous le prétexte que l'hirondelle est un « oiseau de passage! »

Eh oui, sans doute, il y a des passages d'hirondelles. L'hirondelle, qui est un oiseau sociable et civilisé, vit en société, à l'état de tribu; les hirondelles de tout un canton, de toute une ville, forment une population agglomérée qui serre les rangs, voyage, arrive, s'en va, revient et se fixe sans jamais se séparer. Dans ses migrations, l'hirondelle du nord, par exemple, passe par bataillons nombreux; aujourd'hui ce seront les hirondelles d'Alsace, la tribu de Strasbourg; demain celles de la Bavière, la tribu de Munich; puis celle de Copenhague ou celle de Stockholm, et, comme il faut bien manger en route, chaque troupe à son tour fait une station dans les pays plats du littoral, qu'elle assainit et nettoie en passant.

Et c'est dans l'exercice de cette fonction éminemment utile et salutaire, que les assassins trouvent l'occasion et le moyen d'exterminer des populations tout entières d'hirondelles.

Au bord des eaux, sur les marécages, sur les bras dormants du Rhône, quand le moucheron naît à la surface des eaux calmes, le troupeau des hirondelles festoie, rasant la surface des prés ou le miroir de l'étang et du fleuve immobile.

C'est là que le tendeur féroce place ses filets. Pour y attirer la pauvre bête, ce sont ses vertus même qu'il exploite. L'hirondelle, plus qu'aucun animal, plus que l'homme, a le sentiment de la solidarité sociale et de la charité; pour la faire accourir en foule, il suffit de lui faire entendre le cri de détresse d'une hirondelle captive ou blessée; il suffit de lui montrer une hirondelle se débattant dans un lacet : aussitôt le bataillon tout entier se précipite pour porter secours; le filet, alors manœuvré par l'homme, — qui n'a même pas la peine de se cacher, car aucun danger n'arrête le courageux dévouement de l'hirondelle, — le filet se relève et tombe sur toute la bande.

J'ai vu — avec colère et dégoût — j'ai vu prendre d'un seul coup de filet plus de trois cents hirondelles, dont au moins la moitié, *posées à terre,* travaillaient à rompre ou à dénouer le fil qui retenait leurs sœurs captives.

C'est par décalitres et par sacs que se mesure le produit de cette boucherie.

Je dois dire pourtant que l'opinion publique s'en est émue : si bien que l'arrêté pris, il y a quelques mois, par M. le préfet des Bouches-du-Rhône, permettant la chasse aux hirondelles, a soulevé un tel cri de réprobation que le bruit en est venu jusqu'au conseil des ministres; et cet arrêté barbare a dû être rapporté.

La chasse aux hirondelles est défendue, et nous espérons bien qu'une législation sévère l'interdira désormais formellement et définitivement.

LE CONGRÈS OUVRIER DU HAVRE

Dans un recueil qui n'a pas la prétention d'être grave et qui tient à ne pas devenir ennuyeux, l'économie politique ne saurait avoir droit d'entrée et la politique elle-même n'est permise qu'à la condition de la côtoyer, le crayon à la main, pour n'en saisir que le pittoresque et le curieux.

Ainsi vues, avec le ferme propos de ne se point émouvoir, les choses de la vie publique, même les plus sérieuses, manquent rarement de prêter à sourire et fournissent presque toujours un élément d'intérêt et d'amusement. Et vous remarquerez que les politiciens eux-mêmes, dans leur langage officiel, ont pris soin, volontairement ou non, de souligner la nuance que j'indique. Ils se sont eux-mêmes qualifiés « d'acteurs » sur « la scène politique », et il n'en est pas un qui ne soit fier de « jouer un rôle ».

Nous n'entendons point faire la critique de la pièce, mais la mise en scène, le décor, le costume, la physionomie des acteurs, tout ce qu'il y a de théâtral, en un mot, nous appartient.

A ce point de vue, le Congrès ouvrier du Hâvre a pour nous son intérêt, d'autant que la pièce, par certains côtés, est nouvelle et présente l'attrait d'une « première ».

C'est pour la première fois, en effet, qu'on voit un Congrès se dédoubler et, — comme certains êtres bizarres qui se coupent en deux et forment deux êtres séparés, fournir deux Congrès distincts — fort vivants et fort animés; voire trop animés par moments.

On sait comment s'est opérée la scission. Dans le Congrès primitif, deux tendances, deux systèmes se sont produits qui pouvaient difficilement vivre ensemble. Les uns, pour résoudre la question sociale, proposaient de s'en tenir aux moyens de légalité; d'autres, plus ardents et plus « simplistes » croyaient avoir découvert un procédé plus radical, et moins compliqué, capable de trancher d'un seul coup toutes les difficultés qu'on ne pouvait résoudre : ce moyen, fort simple, en effet, c'était l'emploi de la force.

La discussion fut vive; on se traita, non sans animation, de « légistes » et de « forcenés », et le débat finit par une bousculade passablement énergique où les amis de la force, n'étant pas les plus forts, n'eurent point à se féliciter de cette première application de leur propre principe, application vigoureusement faite... sur leur dos. Ce qui prouve, soit dit en passant, que le système, pour être bon, a besoin d'un correctif, l'emploi de la force n'étant agréable qu'à la condition d'être le plus fort, et qu'enfin il y a quelques réserves à formuler sur la valeur d'une théorie qui donne des résultats si différents suivant qu'on l'applique soi-même aux autres ou que les autres vous l'appliquent.

De ce choc un peu vif des idées, et des poings, résulta la dualité des Congrès. Chacun des deux principes fit bande à part, se mit dans ses meubles et s'intitula comme il lui plut; chacun, d'ailleurs, renvoyant aux autres la qualité de « dissidents ».

On eut ainsi le « *Congrès ouvrier* » sans épithètes : puis le « *Congrès ouvrier socialiste collectiviste révolutionnaire* », un joli panaché d'épithètes flamboyantes et corsées. Les seconds appelèrent les premiers « socialistes bourgeois »; les premiers ripostèrent en traitant les seconds « d'enragés ».

Je ne sais si, pour les politiques, le Congrès « sans épithètes » peut présenter plus ou moins d'intérêt que le second. Mais pour l'amateur de pittoresque, le second l'emporte de beaucoup sur le premier.

Comme théâtre et comme décor, sans avoir rien de bien particulier, cette assemblée ne manquait point d'allure. Il faut dire à sa louange que, sentant son inexpérience, elle montrait un remarquable souci des formes parlementaires et se préoccupait vivement de ne s'en point écarter. Avant chaque séance, le bureau se demandait, non sans scrupule, comment les choses devaient se passer; et si plus d'une fois la confusion s'est mise — avec un peu de tumulte — dans la délibération, ce n'a pas été de propos délibéré. Ces violents avaient l'intention d'être calmes; ces partisans de la force tenaient à respecter scrupuleusement les règles parlementaires.

Du reste, s'il y avait parmi les acteurs des types accentués et d'allure cassante, il s'en trouvait aussi d'assez débonnaires et même qui ne manquaient point de finesse et de bonhommie. Avec sa barbe patriarcale et ses lunettes, le citoyen Bastetti, représentant la chambre syndicale des ouvriers de Paris, n'avait rien que de rassurant, et c'est avec un accent de dignité fort remarquable que, personnifiant en lui ses mandants, il disait : « *Nous, les cordonniers de Paris.* »

Un gars bien planté, — cordonnier aussi, — le citoyen Fautras, calme et réjoui, les mains dans les poches, ne manquait pas non plus d'une certaine satisfaction intime quand il avait l'occasion de dire : « *Je représente la ville de Tours* », — une jolie ville vraiment, et qu'on peut être fier de représenter.

La fédération lyonnaise siégeait en la personne d'un délégué passablement ébouriffé, mais dont la physionomie ne manquait pas d'un certain caractère : c'était le citoyen Bordat. « *Qui ne connaît pas Bordat?* » Nous, peut-être; si nous étions de Lyon nous connaîtrions Bordat, certainement; mais il n'est pas donné à tout le monde d'être de Lyon.

Les Bouches-du-Rhône avaient donné ferme : on a la tête chaude là-bas, et volontiers on se pique d'être en tout au premier rang, plus avancé que les plus avancés. J'ai connu dans le temps un enfant de la Canebière qui formulait d'une façon tout à fait pittoresque cette prétention : « *Nous autres Marseillais,* disait-il, *nous sommes plus n'importe quoi que n'importe qui.* »

Parmi les délégués des départements, notre collaborateur en a noté quatre : l'un fort cossu, bien couvert, garçon boulanger de son métier, et conseiller municipal de Marseille, ce qui est un titre point mince : c'est le citoyen Castan, ouvrier encore, mais qui pourrait bien être un embryon de patron, une « graine de bourgeois »; puis le citoyen Corbon, figure accentuée, aux traits anguleux, les cheveux courts et taillés en coup de vent : le citoyen Corbon ne se présente point mal, mais son langage bref et un peu trop technique, paraît se réduire à cette formule claire pour les gens du métier mais énigmatique pour le commun des martyrs : « *Moi, je suis smilleur.* » — « Smi... quoi? » reprend l'assemblée, à qui l'on n'a pas expliqué que le « smilleur » est un tailleur de pierres qui « pointille » les moellons et les pavés.

Les tailleurs de pierres ont encore à Marseille un autre représentant, un vrai Marseillais des vieux quartiers, une tête un peu déplumée à bec de corbin surmonté d'un pince-nez, la figure creusée et sèche d'un Marseillais *marseillant,* revenu de bien des choses mais resté ferme dans ses idées à lui : « ..... *Et ceux qui ne pensent pas comme moi,... que le diable les emporte!* » Voilà sa péroraison; comme d'ailleurs il lit ses improvisations à grand renfort de pince-nez, la conclusion offre cette circonstance aggravante qu'elle est préméditée. C'est le citoyen Cavalier.

La ville d'Arles a le citoyen Marc Franchissin, carrier, délégué du cercle de la Fraternité : figure de Provençal carré, front carré, sourcils en barre de fer, pommettes carrées, galbe carré; point méchant, du reste, quoique anarchiste déterminé; sa

Le citoyen *Bestetti*, représentant de la Chambre syndicale des ouvriers cordonniers de Paris. — «Nous, les cordonniers de Paris... »

Le citoyen *Louis Corbon*, délégué de la Chambre syndicale des smilleurs de pavés et membre de la Commission des travailleurs de Marseille. — ... « Moi, j' suis smilleur... »

La citoyenne *Paule Mink*.—« Oh ! la femme, citoyens... »

Le citoyen *Bordat*, délégué de la Fédération lyonnaise. — « Qui est-ce qui ne connaît pas Bordat... ? »

La citoyenne *Paule Mink*.— ...« Ou du plomb... »

Le citoyen *Goulette*, de Nancy, président. « La sonnette est cassée !... »

Le citoyen *Pierre Larcher*, délégué de l'Union de la fédération des ouvriers menuisiers de Paris. — ... « Tenez, en voilà des bourgeois... »

Le citoyen *Robelet*, chimiste, représentant le 20e arrondissement de Paris. — ... « Nous descendrons dans la rue... »

Le citoyen *Castan*, garçon boulanger de Marseille, conseiller municipal, délégué de la commission des travailleurs. — ... « Je suis garçon boulanger et conseiller municipal de Marseille... »

La citoyenne *Paule Mink*, déléguée des Chambres syndicales des dames de Valence, des travailleurs réunis de Tarare, Privas, Evians-les-Bains, et du cercle la *Jeune Montagne de Toulon*. — ... « Du pain... »

Le citoyen *Marc Franchissin*, délégué de la Chambre syndicale des ouvriers carriers de Fonvielle (Bouches-du-Rhône), et du cercle de la Fraternité d'Arles. — ... « Voui, citoyens... »

Le citoyen *Louis Hébrard*, délégué du Cercle du travail et de la fédération Cettoise. — ... « L'ouvrier, voyez-vous, ne peut plus boire de vin... »

Le citoyen *Fautras*, cordonnier, délégué de l'Union syndicale de Tours. — ... « Moi, je représente la ville de Tours... »

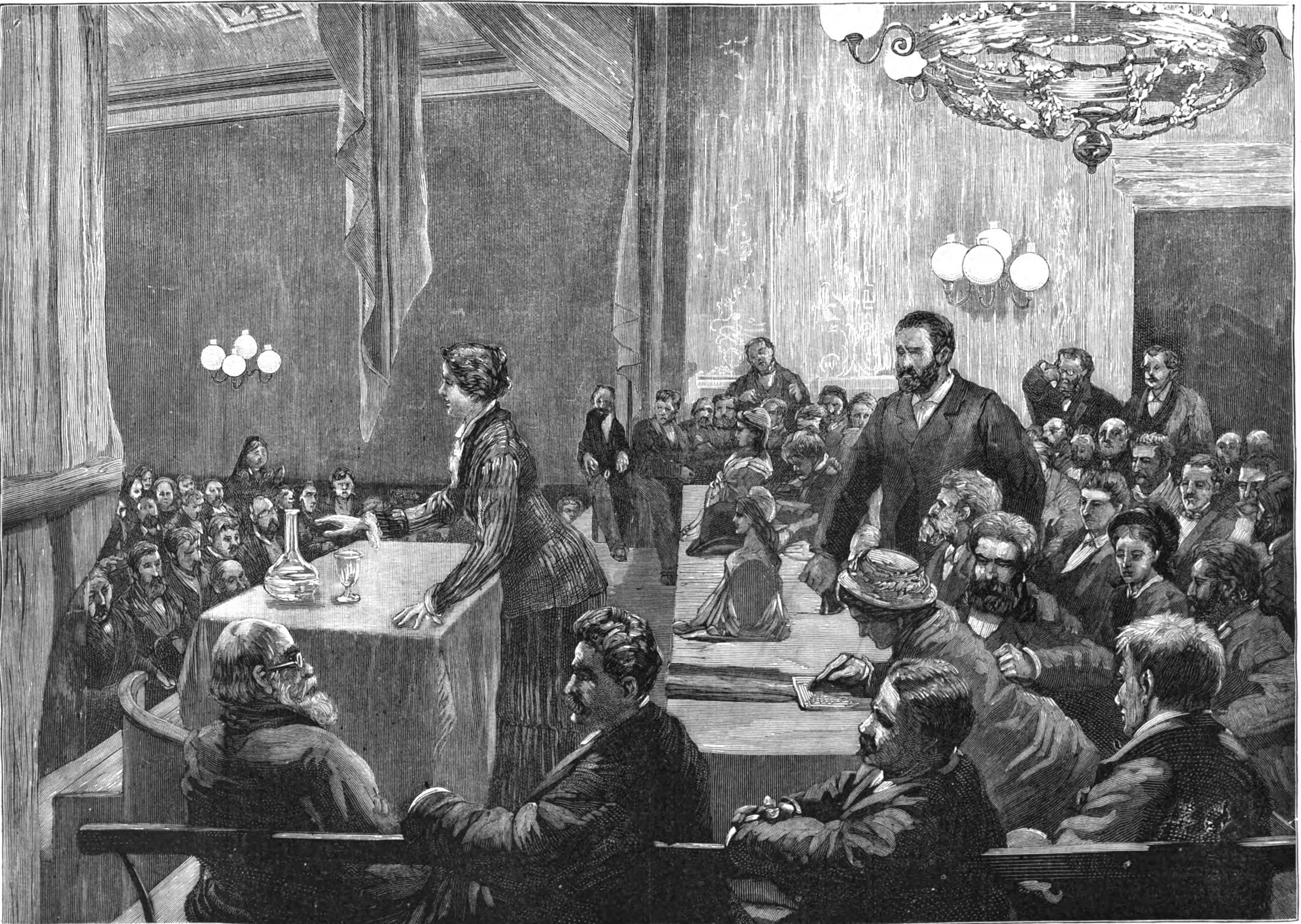
Le citoyen *Chabert*, graveur. — « Je vais mettre les points sur les *i*... »

La citoyenne *Rouzade*, représentant l'Union des femmes socialistes de Paris. — ... « L'anarchie, c'est le ciel... »

Le citoyen *Cavalier*, tailleur de pierres, délégué des Chambres syndicales de Marseille. — ... « Et ceux qui ne pensent pas comme moi, que le diable les emporte... »

Un citoyen secrétaire donnant lecture du procès-verbal de la précédente séance.

LE CONGRÈS OUVRIER AU HAVRE : QUELQUES TYPES DE DÉLÉGUÉS



UNE SÉANCE DU CONGRÈS OUVRIER DANS LA SALLE DE L'*Union lyrique*, AU HAVRE

discussion s'émaille de nombreux : « Voui! cito-yens ».

Le délégué de Cette (Hérault) est typique : étoffé comme un bourgeois bien nourri, joufflu, poilu, coloré sous son teint bistre, savez-vous de quoi le citoyen Hébrard plaint le plus amèrement l'ouvrier? « *L'ouvrier, voyez-vous, ne peut plus boire de vin* ». Ah! les vins de l'Hérault! ce n'est pas eux qui se laisseront jamais oublier.

Plus révolutionnaires et plus farouches sont deux représentants de Paris, l'un ébéniste, l'autre menuisier.

Le premier, corpulent et même massif, a la tête napoléonienne, carrément dessinée, le nez busqué, la joue forte, l'œil dur, le cheveu ras et plat. Une barbiche en broussaille, également carrée, rejoint sa moustache raide. Il est pour les grands moyens, et, le bras tendu, le sourcil froncé, traduit avec précision le principe du « progrès par la force ». — « *Nous descendrons dans la rue!* » Espérons pourtant, dans l'intérêt de tous, et même de l'orateur, que ce ne sera pas de si tôt. C'est le citoyen Robelet.

Plus pittoresque et moins tragique est le second. Figure en pointe, barbe en pointe, nez en pointe, le tout fortement accusé, c'est le type accompli de l'ouvrier de 1848, qui suivait au Luxembourg les conférences fameuses sur « le droit au travail ». Le citoyen Larcher n'aime pas les bourgeois; il a le flair pour les dépister, même dans le Congrès socialiste révolutionnaire, etc., etc. « *Tenez, en voilà des bourgeois!* » Et son doigt se tend vers le point de la salle où son œil a découvert les suspects.

Quelques femmes complètent et animent le tableau. Deux types se font remarquer, qui résument admirablement le double caractère de l'assemblée : d'un côté le genre tragique, la plainte lamentable et le cri violent : c'est la citoyenne Paule Minck, en chapeau à plumes : « *Ah! la femme, citoyens!* » Ceci sur un ton d'amertume désespérée qui n'est pas sans une pointe de comique. Ou bien la même, en chignon, cheveux épars : « *Du pain... ou du plomb!* » Elle n'y va pas par quatre chemins, la citoyenne! Seulement c'est un chemin où il est malsain de s'engager.

La note douce, gaie, presque gaillarde est donnée par la citoyenne Rouzade, qui fait des joies de la révolution et des plaisirs de l'anarchie un tableau plein de charmes, et tout à fait séduisant : « *L'anarchie. c'est... le Ciel!* » Ainsi comprise, comment l'anarchie effraie-t-elle le bourgeois? Seulement le malheur est que le bourgeois s'obstine à ne pas vouloir comprendre l'anarchie à l'image de la citoyenne Rouzade, c'est-à-dire une anarchie aimable et d'abord engageant.

Deux figures encore, qui, l'une et l'autre, en valent la peine.

Dans les discussions plus ou moins transcendantes où le Congrès a traité tant de choses, plus d'un réformateur n'a pas toujours su bien exactement ce qu'il voulait, ou le sachant, n'a pas toujours pu le dire comme il l'entendait. Mais les orateurs embarrassés ont trouvé en la personne du citoyen Chabert une véritable providence, ou plutôt, — la Providence n'ayant pas sa place gardée au Congrès, — un truchement merveilleux. Le citoyen Chabert a le don de comprendre vivement ceux qui ne se sont pas compris eux-mêmes; et il se fait un devoir de l'expliquer au public et à l'orateur lui-même, en fort bons termes vraiment et avec une netteté surprenante, si bien que l'orateur embourbé s'étonne lui-même d'avoir dit, ou voulu dire de si bonnes choses, qu'il n'avait pas conscience d'avoir dites, ou même pensées.

Au dernier les bons. Permettez qu'on vous présente M. le président, le citoyen Goulette, un Lorrain de Nancy, tête fine et même un peu gouailleuse, avec ses petits yeux vifs et son sourire bon enfant; un vrai malin de Lorraine, où les malins ne manquent pas. Son geste et son mot constituent tout un poëme et résument absolument tout le compte rendu du Congrès.

— Mais sonnez donc! lui criait-on à un moment de tumulte. — *Je ne peux plus, la sonnette est cassée.*

Voilà qui en dit long sur la tenue du Congrès.

Et pourtant n'y a-t-il pas au fond de quoi songer, en présence de pauvres gens qui sentent fort bien leurs souffrances et qui, s'ils s'égarent en cherchant le remède, ont du moins cette excuse qu'ils n'ont eu ni le temps ni les moyens de s'instruire assez pour résoudre un problème dont les politiques les plus habiles n'ont pas encore trouvé la solution.

L'ESCADRE VOLANTE.

Notre grand dessin de deux pages représente l'escadre volante, école d'application des officiers de notre marine nationale, manœuvrant sous voiles. Cette escadre est composée des bâtiments suivants : la *Résolue*, occupant le premier plan sur le dessin, la *Flore*, que l'on voit sur le second plan, et l'*Armorique* et la *Favorite*, qui se trouvent au fond, la première à gauche et la seconde à droite. La *Résolue* est en train de virer vent devant; les focs, la misaine et le petit hunier sont en ralingue, ainsi que la brigantine que l'on borde au vent. Les autres navires sont sous leurs voiles majeures, sauf la grand' voile.

LE COUVENT DE CORBARA

Ce couvent de Dominicains, situé en Corse, est le seul où les décrets du 29 mars n'aient pas encore reçu leur application. C'est là qu'a été envoyé, il y a dix-huit mois, par le général de l'ordre, le père Didon, à la suite de sermons qui n'avaient pas plu.

Un de nos amis, qui s'est rendu en Corse il y a peu de temps, et qui est allé faire une visite au père Didon, nous a rapporté, du couvent de Corbara, des détails assez curieux et que nous avons cru intéressants pour le lecteur.

Corbara est un petit bourg de six cents habitants, bâti dans la Valagne. Il est à 20 kilomètres de Calvi et à 10 de l'Isle-Rousse, petit port de la Corse qui reçoit, une fois par semaine, le mardi, la visite d'un paquebot de la compagnie Freycinet, parti la veille de Marseille. C'est à l'Isle-Rousse qu'il faut donc débarquer quand on se rend soit à Corbara, soit à Calvi.

Le couvent est encore assez éloigné du village. C'est une vaste bâtiment, de forme quadrangulaire, assez mal bâti et ayant l'aspect d'une prison. Dans sa partie postérieure, à droite, s'élève une tour qui sert de clocher.

La situation du couvent est très belle : à ses pieds une immense vallée de plusieurs kilomètres et qui s'étend jusqu'à la mer; aux alentours, des forêts couvertes d'oliviers, d'orangers, de cédratiers; sur des collines, une quantité de petits villages qui ne sont reliés avec la plaine par aucune voie de communication; au-dessus du couvent, l'énorme mont *San Angelo*, le géant de la contrée, qui reçoit presque journellement la visite du père Didon.

A son arrivée, le père Didon fut accueilli avec beaucoup de déference, et il se fit très bien à sa nouvelle vie. Sa conduite régulière, l'aménité de son caractère, sa soumission, son humilité lui eurent vite gagné la sympathie de tous.

La vie du père Didon est toute au travail. Toujours levé à cinq heures du matin, après s'être acquitté de ses devoirs religieux, après avoir lui-même fait son lit, balayé sa cellule, il se met à l'ouvrage jusqu'à midi; c'est l'heure du déjeuner Un peu de poisson, quelques légumes, des pâtes forment l'éternel menu de tous les repas du couvent. Le soir, après un court moment de récréation en commun, il reprend son travail jusqu'à quatre heures, puis, suivi de *Bismark*, son bouledogue, il se rend an mont San Angelo, du sommet duquel ou jouit d'une superbe vue.

Le soir, à huit heures, les alentours du couvent sont calmes et déserts. On ne [illegible] la voix des moines qui psalmodient leur office. A neuf heures, tout est entré dans le repos et dans la nuit; seule, une fenêtre est encore éclairée : c'est celle du Dominicain exilé.

LE TOMBEAU DE SIVEL ET CROCÉ-SPINELLI PAR M. DUMILATRE.

On se rappelle l'épouvantable fin de Sivel et de Crocé-Spinelli, morts en ballon, à 8,600 mètres de la terre, victimes de leur courage et de leur dévouement à la science.

Une souscription publique fut ouverte pour élever, aux deux martyrs, un monument digne d'eux; l'Etat et la Ville de Paris s'associèrent à ce mouvement de reconnaissance, un terrain fut choisi au cimetière du Pète-Lachaise, et M. Dumilâtre fut chargé de l'exécution du projet.

Son œuvre figurait au dernier Salon, où chacun a pu l'admirer, en attendant qu'elle aille prendre sa place définitive au milieu des grands cyprès verts : l'artiste s'est heureusement inspiré de la tombe de Cavaignac, cette merveille du cimetière Montmartre; sur un socle de marbre blanc, il a couché les figures de ses héros, coulées dans le bronze.

Unis dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie et dans le sacrifice, Sivel et Crocé-Spinelli le seront également dans leur demeure dernière et dans le souvenir reconnaissant de la postérité.

LES SOULIERS ROUGES, ET AUTRES CONTES D'ANDERSEN

Voici, avec le mois de décembre, les livres d'étrennes qui font leur apparition. C'est par un des poètes et des conteurs les plus originaux de ce siècle, par Andersen, l'écrivain danois à l'esprit si fin, au sentiment si profond, à l'imagination si riche, que commencera cette année notre revue. Les années précédentes, MM. Garnier frères, éditeurs, avaient publié déjà deux volumes des *Contes danois* d'Andersen, dont nous avons alors parlé. La traduction était de MM. Ernest Grégoire et Louis Moland ; les illustrations de M. Yan'Dargent. Cette année, ils donnent, avec les mêmes traducteurs et le même illustrateur, sous le titre de : *les Souliers Rouges*, un troisième volume qui complète l'ensemble de ces contes. Ce troisième volume, de 544 pages en contient quarante-cinq d'inégale longueur, dont plusieurs, tels que : l'*Histoire de l'année*, le *Briquet*, la *Pierre philosophale*, le *Papillon*, les *Coureurs*, la *petite Fille aux allumettes*, le *Jardin du Paradis*, *Il faut une différence*, le *vieux Ferme-l'Œil*, sont des plus remarquables. Il ne peut donc manquer d'obtenir le même succès que ses deux aînés.

Les gravures que nous empruntons à ce beau volume donneront une idée de la façon dont il est illustré! Elles se rapportent à quatre des contes que nous venons de citer. La première gravure représente un mulet, une borne, un lièvre, un colimaçon et une hirondelle qui parlent entre eux d'un premier et d'un second prix de vitesse (*les coureurs*), qui viennent d'être décernés, comme le sont presque toujours les prix par un jury, c'est-à-dire sans que le mérite ait pesé du moindre poids dans la décision. La borne, qui était du nombre des juges, a même un système admirable pour la circonstance. Voici comment elle se détermine : « Comme nous étions au 12 du mois, dit-elle, j'ai suivi les lettres de l'alphabet depuis l'*A*, et j'ai compté jusqu'à douze. J'étais arrivé à *L* ; c'était donc au lièvre que revenait le premier prix. Quant au second, j'ai recommencé mon petit manége ; et, comme il était trois heures, au moment du vote, je me suis arrêté au *C*, et j'ai donné mon suffrage au colimaçon... En toutes choses, il faut de la régularité et un point de départ fixe... » Et le mulet, autre juge : Je suis bien de votre avis, dit-il! — Passons au vieux *Ferme-l'Œil*. C'est un gnome qui, quand les petits enfants sont couchés, vient leur conter ou plutôt leur faire rêver de merveilleuses histoires, dont ils sont toujours les héros. Ainsi, une nuit, entre autres, ayant transporté le petit Hjalmar jusqu'à un tableau suspendu dans la chambre, voilà que dans le tableau tout s'anime et que l'enfant, dans l'équipage que montre la gravure, fait la plus délicieuse promenade au milieu d'un paysage et d'un monde enchantés. Le conte intitulé, *la Pierre philosophale*, est la recherche du vrai, du bien et du beau, à travers la terre par trois jeunes garçons qui ne réussissent pas à les rencontrer, et finalement par une jeune fille, leur sœur, qui n'en rapporte au logis que la poussière, dont néanmoins la lumière éclaire suffisamment le *Livre de la vérité*, pour qu'elle y puisse lire ces mots : « Ayez la foi et l'espérance, elles ne vous tromperont pas ». La jeune fille voyage à travers le ciel, après avoir attaché à la branche d'un arbre le fil conducteur qui doit lui permettre de retrouver son chemin, et qu'elle a roulé autour de sa quenouille. Enfin — dernier conte, — un jeune prince voudrait bien savoir où se trouve le jardin du paradis. Un jour, surpris par un orage, il s'égare et reçoit l'hospitalité dans l'antre des vents, dont l'un, celui de l'est, qui vient justement de Chine, le transporte le lendemain dans le jardin si désiré. Le décrire, et raconter les aventures qui y attendent le jeune prince, non. Ce serait enlever d'avance au lecteur la surprise et le charme de lire lui-même le drame dans ce beau volume qui, dans peu, sera dans toutes les mains.

On sait qu'Andersen est mort en 1875, et qu'on lui a élevé dans le jardin de Rosenborg, à Copenhague, une statue qui a été inaugurée le 25 juin 1880.

LA TOUR ET LA FONTAINE DU VERT-BOIS

Les nombreux travaux exécutés à Paris pour élargir les rues et faciliter la circulation, y ont fait disparaître déjà bien des points pittoresques. Un instant, la tour du Vert-Bois, dont nous donnons un dessin, et sa jolie fontaine ont été menacées, mais le danger semble aujourd'hui conjuré.

Dans les nouvelles constructions projetées pour agrandir les galeries des Arts-et-Métiers, la maison placée au coin de la rue du Vert-Bois sera forcément expropriée. En disparaisant, elle dégagera la tour, dont la gracieuse silhouette se montrera alors toute entière à l'angle des rues du Vert-Bois et de Saint-Martin.

La restauration de ce monument est relativement peu coûteuse; le seul obstacle serait le défaut d'alignement. Mais les tours des Archives, celles de la Conciergerie ne sont pas non plus dans l'alignement, et il est aisé de voir qu'elles sont loin de faire mauvais effet. Grâce au talent connu de M. Ancelet, l'éminent architecte des Arts-et-Métiers, il en sera de même pour la tour du Vert-Bois.

Cette tour faisait jadis partie du monastère Saint-Martin-des-Champs, qui était, au XII^e siècle, l'un des plus célèbres de Paris; il avait, à cette époque, des revenus considérables, des droits et privilèges nombreux. Ses murailles, fort élevées, entouraient environ 14 arpents de terre. On voit encore une partie de ces fortifications auprès de la tour du Vert-Bois. Un chemin de ronde à demi ruiné, dont le point de départ se trouve près de la petite tour octogonale qu'on voit dans notre dessin, existe encore actuellement derrière ces murailles et va rejoindre une tourelle aux tuiles vernissées, cachée en partie par des constructions voisines des Arts-et-Métiers.

Lorsque la prison de l'abbaye de Saint-Martin ou *la Geôle* était entièrement occupée, c'est dans la tour du Vert-Bois que, d'après Sauval : « Les religieux de Saint-Martin ont mis autrefois les moines convaincus de quelques crimes; mais c'était sous terre, avec un peu de pain et d'eau, dans une basse fosse où on les laissait mourir. »

L'église Saint-Nicolas-des-Champs faisait aussi partie autrefois du prieuré de Saint-Martin, mais à la fin du XVI^e siècle, les marguilliers de Saint-Nicolas voulurent faire des agrandissements dans l'église au détriment du monastère. Les moines s'y opposaient, il y eut procès au Parlement. Ils furent condamnés et obligés de céder les terrains nécessaires aux nouvelles constructions.

La rue actuelle, située entre la chapelle des Arts-et-Métiers, ou *galerie des machines,* et l'église Saint-Nicolas-des-Champs, date de cette époque.

En 1706, les moines de Saint-Martin vendirent, avec l'agrément du roi, des propriétés qu'ils avaient aux environs de Paris pour une somme de cent mille livres, et, à la suite de nombreux pourparlers, désirant faire un bon emploi de cet argent, il fut décidé que des constructions, faites en vue de locations diverses, seraient édifiées le long des murs d'enceinte sur les terrains appartenant au couvent.

C'est ainsi que pendant les années 1712, 1715, etc., des maisons rue Saint-Martin et rue du Vert-Bois se sont élevées. Piganiol de la Force dit que l'architecte Bullet fut chargé par ordre du roi, en 1711, de dresser les alignements convenables pour établir ces maisons nouvelles. Ayant obtenu ce privilège, qui devait rapporter au couvent une grosse somme d'argent, les moines offrirent de donner, pour la commodité générale, un terrain auprès de la rue du Vert-Bois, sur l'emplacement duquel on pourrait construire une fontaine.

Les choses furent réglées et acceptées par lettres patentes du roi, et il fut décidé en même temps que le regard public des eaux serait établi pour toujours dans la tour d'angle du couvent, rues Saint-Martin et du Vert-Bois; une porte enfin y serait pratiquée du côté de la rue, pour que les officiers de la ville ayant la garde du service des eaux puissent faire les réparations nécessaires sans entrer dans le prieuré.

ALBERT TISSANDIER.

LES THÉATRES

THÉATRE DU CHATELET : *La Tempête*, poème symphonique en trois parties, paroles de MM. Armand Silvestre et Pierre Berton, musique de M. Alphonse Duvernoy.

Du conte le plus merveilleux né de l'imagination de Shakespeare, MM. Armand Silvestre et Pierre Berton ont fait un poème symphonique bien sage, bien raisonné et approprié avec la plus grande habileté à la scène française. Je dis à la scène, car, le cas échéant, rien n'est plus facile que de prendre ce poème au concert où on l'exécute, et de lui donner au théâtre plus d'intensité et plus de vie. Au drame du poète Shakespeare, les librettistes ont pris les grandes lignes du récit, en laissant pour compte au poète ses brillantes fantaisies. Le poème s'ouvre donc par la scène dans laquelle l'ancien duc de Milan, Prospero, et Caliban, le fils de Sycorax, s'injurient. Le premier impose sa puissance à son esclave, qui appelle sur son maître toutes les malédictions de l'enfer. « Que tous les charmes de Sycorax, crapauds, escarbots, chauves-souris, s'abattent sur vous! car je compose, à moi seul, tous vos sujets, moi qui étais d'abord mon propre roi, et vous me donnez pour chenil un creux de ce dur rocher, pendant que vous me refusez le reste de l'île. » Prospero fait ensuite à sa fille le récit de ses malheurs. Trahi par son frère Antonio, Prospero a été chassé de ses Etats de Milan par le roi de Naples et par un frère perfide. Les infâmes usurpateurs l'ont jeté dans une barque et, au milieu de la tempête, seul avec sa fille, exposé à la mort, le ciel l'a sauvé en lui donnant une île pour refuge et pour royaume. L'action déloyale du roi de Naples a été punie comme elle méritait de l'être : il voyage sur un navire avec son fils Ferdinand.

Prospero appelle Ariel, le génie soumis à ses ordres souverains, et lui ordonne d'engloutir dans la tempête le vaisseau qui passe dans les parages de l'île.

« — J'ai abordé le navire du roi, et tour à tour, sur la proue, sur les flancs du navire, sur le pont, dans chaque cabine, j'ai flamboyé, objet d'épouvante. »

Le vaisseau ainsi assailli a sombré, mais Ferdinand a échappé au naufrage. Sur l'île où il a débarqué, il rencontre une jeune fille endormie. C'est Miranda! Elle s'éveille, et les deux jeunes gens sentent bientôt leurs cœurs s'enflammer d'amour. Prospero, rendu furieux par cette rencontre et par ce roman d'amour des plus inattendus, se refuse aux supplications de sa fille et injurie Ferdinand qui le menace de son épée. Mais les Esprits, obéissant au maître, désarment le jeune prince, étonné de subir une telle puissance. Ferdinand et Miranda sont désormais séparés. L'audace de Caliban leur vient en aide. Caliban a rencontré sur la plage les matelots qu'avaient épargnés la fureur des flots.

C'est un secours que l'enfer lui envoie. Grâce à eux, il pourra se venger de Prospero. Il promet à ses alliés tous les trésors du maître; il ne se réserve pour lui qu'une part dans le butin : Miranda. La révolte est commencée, révolte impuissante, car Prospero appelle une seconde fois Ariel. Le génie protecteur lance contre Caliban et sa troupe les Esprits changés en limiers, et les marins, vaincus par cette meute aboyante, se dispersent de tous côtés dans les bois.

Le roi de Naples qui, lui aussi, a abordé dans l'île, pleure son fils qu'il croit mort, et voit dans la perte de Ferdinand le juste châtiment de sa forfaiture.

Il se trouve en face de Prospero. Un sentiment de pitié a touché l'âme de Prospero et en bon prince, il consent au mariage de Ferdinand et de Miranda, et délivre, pour présent de noces, Ariel et les Esprits qui, devenus libres, célèbrent le bonheur des deux époux et la magnanimité du maître. « Ariel, mon petit oiseau, retourne aux éléments; sois libre et porte-toi bien. »

C'est sur ce poème, fort habilement découpé pour la musique, avec ses situations dramatiques, avec ses épisodes de chasse, une tempête, un ballet. avec les chœurs des Esprits, que M. Alphonse Duvernoy a écrit la partition qui a remporté le prix de la Ville de Paris. M. Duvernoy a une grande qualité : il dispose nettement, fermement ses plans dramatiques; il donne à son œuvre les proportions voulues; c'est un musicien de la bonne école : préoccupé des effets d'orchestre, mais sans leur sacrifier l'intérêt et l'importance du chant. Il a la diction claire et juste; son inspiration manque certainement de puissance; mais la partition de *la Tempête* contient des pages charmantes, parfois même très émues.

Dans la première partie, le duo de Prospero et de Miranda a été très applaudi et méritait de l'être. Le sommeil de Miranda est un morceau symphonique des plus élégants. Le duo de Ferdinant et de Miranda, dans la seconde partie de l'ouvrage, se développe sur une phrase des plus heureuses : « Parle encor! que ta voix m'enivre! » La romance : « Une ivresse pure » a laissé le public un peu froid; mais les bravos ont éclaté au trio qui la suit et qui a assuré le succès de la partition. La phrase : « Courbe-toi, vaincu, sous ta chaine » qui attaque résolûment le trio, est d'une excellente déclamation : elle est vraiment d'un auteur dramatique; le public a voulu l'entendre une seconde fois.

La scène qui suit appartient à Caliban et aux matelots; elle a une grande originalité, une grande puissance. et elle fait le plus grand honneur au jeune musicien. Les airs de ballet de la troisième partie ne sont pas moins bien réussis que les chœurs de la seconde, et le dernier duo entre Ferdinand et Miranda, plein de chaleur et de passion, a produit le plus grand effet. Le succès a doncété des plus grands pour M. Alphonse Duvernoy. Mais aussi quels interprètes! C'est M^lle Krauss qui chante la partie de Miranda ; M. Vergnet fait Ferdinand; M. Gailhard, Caliban; M^me Franck-Duvernoy, Ariel. M. Faure fait le personnage de Prospero. Je ne sache pas qu'on puisse rêver une exécution plus complétement belle.

M. SAVIGNY.

NOTES ET IMPRESSIONS

Lisez lentement; relisez plus lentement encore.

FICHTE.

⁂

Trop de gens font vœu de chasteté pour qu'il soit observé.

CHRISTINE DE SUÈDE.

⁂

Un peuple enfant n'est pas fâché qu'on le mène à la lisière pourvu qu'on le caresse et qu'on l'amuse.

JOSEPH II.

⁂

Les gens d'esprit font beaucoup de fautes parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est.

M^me DE TENCIN.

⁂

Les sots silencieux sont des armoires vides fermées à clef.

J. PETIT-SENN.

⁂

Notre vie est semblable à une chambre obscure : les images d'un autre monde s'y retracent d'autant plus vives qu'elle est plus sombre.

JEAN-PAUL RICHTER.

⁂

La Nature indique la vocation, mais la vie et ses nécessités font la profession.

E. FALLEX.

Les socialistes français sont tous fils de Bentham; la recherche du bonheur est pour eux la définition de la vie. Ils ont matérialisé le problème du monde; ils ont substitué au progrès de l'humanité le progrès, passez-moi le mot, de la cuisine de l'humanité.

J. MAZZINI.

⁂

Mon ami, retenez bien ceci : les hommes ne s'attachent point à nous en raison des services que nous leur rendons, mais en raison de ceux qu'ils nous rendent.

EUG. LABICHE.

⁂

Votre comédie est peut-être légère, même leste ; mais il y a quelque chose qui l'empêche d'être immorale : elle n'est pas sentimentale.

JOHN LEMOINNE.

⁂

Il y a des choses qu'on ne fait bien qu'avec son cœur, d'autres qu'il ne faut faire qu'avec sa raison.

⁂

C'est folie de vouloir qu'un peuple qui se transforme et un enfant qui grandit gardent toujours les mêmes vêtements.

G.-M. VALTOUR.

L'Armorique La Résolue

L'ESCADRE VOLANTE, ECOLE D'APPLICATION DE

La Flore

La Favorite

A MARINE NATIONALE MANŒUVRANT SOUS VOILES

L'INDE VÉDIQUE

Les hommes qui, avec M. Ferdinand de Lesseps, ont concouru au percement de l'isthme de Suez, ne doutent de rien. Non-seulement ils vont percer demain l'isthme de Panama, mais voici qu'un des plus vaillants d'entre eux, M. Marius Fontane, nous donne, par surcroît, un livre sur l'Inde védique, et prépare, ni plus ni moins que Bossuet ou Prévost-Paradol, une histoire universelle dont ce volume est comme le frontispice (1).

L'Inde védique! C'est là un livre qu'on aurait pu à peine écrire il y a quelque cinquante ans; mais qu'aujourd'hui, avec toutes les conquêtes de la science et surtout de la philologie moderne, on peut entreprendre à coup sûr. Il suffit, pour cela, d'être doué d'un peu de cette patience et de cette pénétration qui semblent particulières aux fils du Nord, et que M. Fontane, bien que né sous le beau soleil du Midi, possède également.

Secrétaire général de la compagnie du canal de Suez, où il a été longtemps et où il est encore comme le bras droit de M. F. de Lesseps, M. Fontane a vécu dans le pays d'Orient, à Suez, à Alexandrie, dans le Liban, et a campé comme au carrefour du vieux monde, au point de jonction des trois continents.

L'Inde qu'il nous révèle aujourd'hui, n'est pas sortie tout entière de son cerveau. Il a su s'inspirer des longues recherches des indianistes, et il les cite tous, surtout Emile Burnouf et Max Muller; car il n'emprunte rien, dans son difficile travail, à l'imagination ni à la fantaisie.

Le style de cette œuvre remarquable est clair, net, précis, imagé et poétique quand il le faut, mais toujours sobre. L'auteur court droit à son but, sans s'égarer aux embranchements de la route. « Il y a dans ces pages un je ne sais quoi qui révèle l'administrateur, l'homme d'affaires, un ordre incomparable, » aurait dit M. Littré, après avoir parcouru ce volume, dont il ne connaissait nullement l'auteur. Les qualités maîtresses de l'historien, la clarté, la sobriété : *Historia scribitur ad narrandum non ad probandum*, éclatent, en effet, à chaque page de ce livre.

Ce n'est pas la plus ancienne histoire de l'humanité, celle des Egyptiens ou des Chinois, que nous raconte M. Fontane, mais celle qui nous touche le plus particulièrement. Dès l'an 1800 avant J.-C., il y avait au pied de l'Himalaya, vers les sources de l'Indus, une société policée. La langue que parlaient ces hommes, le sanscrit, a donné naissance à presque toutes celles qu'on parle aujourd'hui en Europe et qui dérivent elles-mêmes du grec, du latin, du vieux saxon. Il y a plus, on prétend que les Aryas (c'est le nom qu'ils portaient), ont eux-mêmes émigré des hauts plateaux de l'Asie en Europe, par les défilés du Caucase, et que presque tous les Européens peuvent aujourd'hui se réclamer des Aryas comme de leurs pères communs. Rien ne démontre absolument que cette émigration ait eu lieu, et M. Fontane, qui reste avant tout historien véridique et prudent, ne cherche pas à donner les preuves d'un fait qu'il est presque impossible d'établir.

Les Aryas adoraient le feu, Agni, dont les Latins ont fait Ignis. Leurs divinités portaient le nom générique de Dévas, les Dieux, et Varouna, l'Ouranos des Grecs, était le Dieu du ciel et de la terre.

Cette mythologie, sur laquelle il est inutile d'insister, se lie, comme on le sait, à la mythologie grecque et latine et à celle des Egyptiens et de la plupart des peuples asiatiques, de la Perse à l'Asie Mineure.

Le commerce, la navigation, des intérêts divers, ont rapproché de très bonne heure toutes ces races et il n'est pas nécessaire de recourir à une émigration en masse pour démontrer comment les Aryas, les plus civilisés, ont dû bien vite réagir sur leurs voisins, de proche en proche, en leur communiquant peu à peu leur langue, leurs croyances, et même une partie de leurs coutumes.

C'est dans le Rig-Vêda, assemblage des hymnes sacrés que chantait le prêtre devant l'autel, que l'on retrouve aujourd'hui toutes les traditions des Aryas. Des centaines d'improvisateurs, de poëtes, ont contribué à la rédaction de ces hymnes, et en les reprenant un à un, on peut faire la part d'époques diverses et reconstituer toute une histoire, qui sans cela eût été perdue. Le mérite de M. Fontane a été de faire ce travail avec la rectitude et le tact dont il a été parlé tout à l'heure, ne donnant rien à l'invention, ne s'inspirant que des textes écrits, apportant seulement à débrouiller ceux-ci, ou du moins à en dégager le vrai, la dose de patience et de pénétration indispensable à tout historien.

Nous avons dit que c'était à l'an 1800 avant notre ère que commençait cet intéressant récit; il s'arrête à l'an 800 du même cycle et parcourt par conséquent une durée de 1,000 ans, un millénium tout entier. Pendant cette période on voit naître les castes de l'Inde : celle des prêtres, la plus puissante, la plus absorbante de toutes; celle des guerriers; celle du peuple, qui se compose surtout des agriculteurs et des marchands. Le commerce et l'agriculture naissent de bonne heure dans cette terre féconde, partout arrosée, riche de tous les produits. C'est le pays du riz, du blé, du coton, de l'indigo, des perles, de l'or, de l'acier, de toutes les gemmes. Le diamant, le rubis, le saphir, l'émeraude viennent de l'Inde, et aujourd'hui encore, quand on dit d'une pierre précieuse qu'*elle a de l'orient* ou qu'elle est *orientale*, on entend qu'elle est sans rivale sous le rapport de la dureté, de la limpidité, de l'éclat.

Le Sapta-Sindhou, ou le pays aux sept rivières, occupé aujourd'hui en partie par la province de Cachemire, marque la place où naquirent les Aryas, et où M. Fontane nous les montre à l'origine comme dans une sorte d'Eden. De là il nous les décrit luttant contre leurs voisins jaunes et noirs, les Dasyous, avec lesquels ils finissent par s'allier, puis descendant, dans des migrations successives, d'une part vers les embouchures de l'Indus, le Shindhou, leur fleuve sacré, d'autre part vers les embouchures du Gange, le Ganga, qui deviendra non moins sacré pour eux. Dès lors ils ont rompu leur lien national, compromis l'excellence de leur type, et les prêtres, les Brahmanes, qui visent à la domination générale, organisés avec une sévère discipline, résument en eux toute la nation.

« L'Inde védique est finie, l'Inde brahmanique commence. » Cantonné entre les deux fleuves sacrés d'une part, les Himalayas et la mer de l'autre, l'Indou ne franchira jamais ces frontières naturelles; il demeurera fidèle à son territoire originaire, et né en quelque sorte de lui-même, il se sera fait sa propre civilisation; mais la magnifique péninsule indoustanique tentera, dans la série des âges futurs, les conquérants orgueilleux et les marchands avides, Sésostris, Darius, Alexandre, Gengis-Khan, Timour, Nadir-Shah, Napoléon, les Anglais. Ceux-ci, maîtres définitifs de l'Inde, l'assujettiront à leurs lois et y trouveront cent millions de consommateurs pour leurs manufactures et leur marine.

Il faut lire avec attention ce livre, qui marquera dans notre littérature sérieuse comme une glorieuse étape.

M. Fontane nous promet maintenant l'histoire des Iraniens, ou des premiers Perses, puis celle de l'Egypte, des Asiatiques, de la Grèce, de Rome. Il arrivera ainsi au Christianisme, aux Barbares, à Mahomet, à la papauté, aux Croisades, et finira par la Réforme, la Révolution et le XIX^e siècle : en tout seize volumes dont la matière est prête et dont le succès du premier garantit le succès à venir. Histoire consolante en définitive pour l'humanité, dont elle marque les progrès et les développements successifs. Le capital de liberté et d'égalité, si cher à l'espèce humaine, s'accroît à chaque période; l'expérience des premiers profite aux seconds, et c'est nous, pour tout dire, qui sommes les anciens.

L. SIMONIN.

(1) L'*Inde védique*, Paris, A. Lemerre, 1881.

L'ORANGE

NOUVELLE

C'était une énorme orange et Tiennet l'avait voulue ainsi, quoiqu'elle ne fût pas tout à fait mûre, pour mieux parer son *ram-pam*.

Vous ne savez pas ce que c'est qu'un ram-pam?

Imaginez une branche de laurier ou de buis, vêtue de papier d'or, avec des oranges et des gâteaux ronds qu'on appelle ici des *coques*, pendus aux branchettes et ficelés de faveurs roses ou bleues. Les enfants prennent leur laurier d'une main, un cierge de l'autre, et s'en vont recevoir la bénédiction à la grande messe paroissiale. Cela se passe le dimanche des Rameaux, et c'est une chose bien étrange à voir ce jour-là que l'église enfeuillée, avec des gazouillements d'enfants comme des ramages d'oiseaux parmi les verdures.

La cérémonie faite, comme Tiennet allait mordre à même son orange : « Tant pis pour toi, petit, intervenait le parrain, un vieux, très vieux, qui, tout en parlant, festonnait un peu de la tête; puisque tu l'as prise verte, tu ne la mangeras pas avant le Jeudi-Saint. »

Le Jeudi-Saint! le grand jeudi funèbre et triomphant, avec le silence de ses cloches envolées et la joie de ses sépulcres parés de fleurs; le Jeudi-Saint! la fête moitié triste et moitié gaie, et son ciel d'avril incertain comme elle, tantôt gris, tantôt bleu, riant à demi sous le voile des averses.

Tiennet et le parrain s'étaient faits braves ce jour-là, pour visiter les églises. Il avait bien encore un petit grain de coquetterie, le vieux. Très proprement culotté de cadis, gileté d'une étoffe à ramages fort ancienne, il avait endossé pour la circonstance un frac olive à collet droit, à longues basques comme on les portait du temps du premier Empereur; son frac de noce, s'il vous plaît; et il avait si bien diminué depuis, le bonhomme; il s'était si complètement recroquevillé en lui-même, qu'en long comme en large il s'y trouvait perdu. A peine si l'on voyait sortir l'extrémité de ses doigts ridés au bout des manches, et presque au niveau du col émerger la cime luisante et chauve d'un chapeau de soie monumental.

Ainsi vêtu et rasé de très près, il portait beau, notre ancien, et se redressait d'un bon doigt pour ne pas se laisser dépasser par l'enfant, lequel, très bien attifé lui aussi, en blouse neuve, la casquette une idée sur l'oreille, relevait le pas très crânement à côté de l'aïeul.

« Tiens bien l'orange et donne-moi la main, petit, tu te perdrais... »

— Oui, parrain, et puis, comme ça, vous ne mettrez pas les pieds dans les ruisseaux.

— Ne t'occupe pas de moi, Tiennet, et regarde où tu passes, ripostait le vieux, qui, aveugle aux trois quarts depuis longues années, mettait son amour-propre à y voir clair.

Et, tout de même, il prenait la main de l'enfant. Un charmant couple ils faisaient à eux deux, le cheveux-blancs et le blondin; un parfait ménage tout à fait mignon et attendrissant à voir.

On les remarquait.

Plus d'une fois, le parrain entendit des passants s'exclamer dans leur dos.

— Le bel enfant! disaient les uns.

Et il se rengorgeait.

— Pauvre orphelin! soupiraient les autres.

Et il pressait le pas.

La rue, devant eux, s'emplissait de foule : des allants, des venants, des messieurs de la ville et des ouvriers du faubourg. Des brochettes de filles évaporées, le nez en l'air, étrennant un bonnet neuf, coudoyaient des dévotes en cornette, les yeux baissés dans les joues blêmes, les lèvres en mouvement récitant le chapelet; puis c'étaient des pensionnats deux par deux, garçonnets et fillettes, chuchottant et traînant le pas comme à la procession; tout ce monde très-calme; les gestes discrets, les voix retenues, et le grand silence du Jeudi-Saint planant dans l'air tiède, avec les lamentations des infirmes alignés devant les portes et la chute des gros sous dans le plat d'étain des quêteuses assises au seuil des églises grandes ouvertes.

« Prends garde, Tiennet; ne laisse pas tomber l'orange », recommandait le parrain.

Un courant de peuple les pressait au tournant d'une rue étroite, qui serrait la foule entre des murs de jardin; des verdures pâles se balançaient au-dessus, et des pétales blancs, des pétales jaunes s'envolaient de là-haut et tournaient lentement, échappés des amandiers et des violiers en fleurs.

La porte d'un couvent s'ouvrait au bout de la rue, et au fond d'un long couloir blanc, la nuit tout à coup se faisait, une nuit noire, mystérieusement étoilée de la pâleur des cierges : *le tombeau*. On ne distinguait rien d'abord que la mince filtrée de jour tombant à travers les rideaux rouges des hautes

verrières ; puis, en face, à travers la vapeur de l'encens, une architecture montait, vaguement dessinée par le clignottement des lampes funéraires, un décor monumental à portiques gardés par des anges en carton. En avant, des plate-bandes s'étalaient, ornées d'arbustes en papier à fleurs invraisemblables, et, chose tout à fait miraculeuse, au centre du parterre, des poissons rouges tournaient dans une vasque de nacre d'où partait avec un grésillement imperceptible, la fine aigrette d'un jet d'eau.

« Regardez, parrain !

Recommandation, hélas, bien inutile, le vieux ayant plus qu'il n'en pouvait faire à se gouverner dans ces ténèbres... Ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs, une fois dans la rue, de critiquer les magnificences du jour et de les comparer à certain tombeau qu'il avait admiré jadis... une merveille ! Il y avait tout un bosquet d'orangers...

« Oui, parrain ; mais les poissons rouges !

Les poissons rouges avaient ravi Tiennet.

Cependant nos amis n'avaient pas épuisé les surprises du Jeudi-Saint. Paroisses et couvents, réguliers et séculiers, tout le peuple dévôt avait rivalisé de pieuses inventions. A la cathédrale, les petits choristes de la maîtrise, cachés dans un décor de nuages, chantaient des motets qui avaient l'air de tomber du Paradis; à Saint-Jacques, c'était un agneau en vie, un petit agneau tout blanc et frisé jusqu'au bout du museau, qui figurait l'Agneau pascal.

Une idée mirobolante.

S'il n'eût tenu l'orange, Tiennet aurait applaudi des deux mains.

Mais, à quelques pas de là, quel contraste ! Cet appareil lugubre, cette porte bardée de fer, ce bruit de chaînes entrechoquées, ces figures sinistres apparues à travers les barreaux, et ces voix, ces voix enrouées et dolentes qui suppliaient le long des corridors obscurs :

« Pour les pauvres prisonniers, s'il vous plaît ! »

Comme on avait hâte de sortir, de respirer l'air du dehors et la bonne odeur des lilas nouveaux qui venait des jardins maraîchers du faubourg, portée au-dessus de la rivière.

Ils étaient sur les quais maintenant, presque à la campagne; la foule s'espaçait, plus libre d'allures, avec des cris d'enfants qui se poursuivaient en tournant autour des vieux ormeaux.

« Si je mangeais l'orange, parrain ? interrogeait Tiennet.

— Tout à l'heure, en sortant de l'hospice.

On y touchait, et, dès le seuil, parmi des pensionnaires de l'endroit, vieilles têtes grimaçantes rangées dans le vestibule pour voir défiler le monde, — qui lui, passé ce jour-là, ne se dérange guère pour les gens de l'hôpital, — le parrain reconnaissait un de ses anciens camarades, le Toine, un ex-charpentier, vaillant ouvrier jadis et fringant compagnon, pauvre béquillard à présent, infirme pour le restant de ses jours; et tout de suite ils se mettaient à causer.

« C'est à toi, ce blond, demandait le boiteux en relevant le menton de l'enfant pour le mieux dévisager.

— Et, tu sais bien, le fils de ma pauvre défunte...

— C'est vrai, j'oubliais, le petit de la Thrésou ! Pardi, j'aurais dû le deviner. Comme il lui ressemble ! Est-il blond, Dieu, est-il blond ! Et ça travaille ?

— Tout ce qu'il veut il le fait. Oh ! il ira loin, tu peux le croire. Je ne lui connais qu'un défaut, c'est de ne pas aimer son grand-père. Pas vrai, Tiennet ?

Mais le petit n'écoutait pas. Pressé de voir, il tirait le vieux par la manche et l'entraînait en avant, le long d'un corridor d'où l'on entendait monter de minute en minute, avec une intonation toujours pareille, douce et pénétrante, la prière alternée de deux quêteuses en cornettes.

« Pour les enfants trouvés !

— Pour les jeunes orphelins ! »

Ils étaient là une vingtaine, rangés à la file dans une grande salle, couchés dans de petits lits blancs, le visage blanc aussi, encadré dans la blancheur du bonnet. Les uns sommeillaient, la joue à l'oreiller et de légers soubresauts les remuaient par moment, de ces demi-réveils qui rosent un peu les pommettes, tendent l'arc des lèvres et remontent les paupières d'un mouvement inachevé ; les autres, éveillés pour tout de bon, regardaient un peu étonnés le visage des curieux penchés sur leur berceau, et quelques-uns serraient dans leur menotte crispée un gâteau qu'ils n'avaient pas la force de retenir.

C'étaient les tout petits, ceux-là ; les derniers trouvés. Les aînés, logeaient à côté; de tout petits hommes, des garçonnets, des gamines un peu grandettes; et tout de même ils se tenaient là, comme leurs cadets, assis dans leurs lits blancs, adossés au traversin; mais, plus remuants, ils soulevaient les couvertures, rebordées à grand'peine par les infirmières, qui menaçaient les insurgés du bout du doigt.

On se pressait autour des lits et les questions allaient leur train.

« Comment t'appelles-tu ?

— Jean-Pierre.

— Et toi ?

— Marie-Antoine.

Jean-Pierre tout court ; Marie-Antoine et rien après. Pauvres petits !

« Et ton nom à toi, frisé ?

Mais celui-ci, un sourd-muet, gesticulait sa réponse. Et Tiennet s'étonnait grandement à le voir manœuvrer.

Cependant, à mesure que la visite durait, le parrain très gai d'abord, peu à peu s'était assombri. Une idée le tracassait maintenant ; il réfléchissait. Les vieux, songeait-il, ça peut durer longtemps, mais ça peut aussi s'en aller vite. Du jour au lendemain, ftt ! plus de parrain; plus personne. Et, alors... alors, on conduirait le petit à l'hospice, rien de plus sûr ; on l'habillerait à la mode des autres ; on le coucherait dans un de ces petits lits et les curieux viendraient le Jeudi-Saint, comme ils le faisaient aujourd'hui, le dévisager en passant... Et d'imaginer cela, de se figurer Tiennet enfant d'hospice, ça lui donnait un coup au cœur.

Pas du tout préoccupé, lui, l'orphelin visitait les lits, l'un après l'autre, interrogeant celui-ci, riant avec celui-là, familier et cordial, affairé aussi et protecteur ainsi qu'il sied à un grand garçon vis-à-vis de marmots.

Un surtout l'attirait. Figure longue, un peu pâle, celui-là, ne quittait pas des yeux l'orange de Tiennet ; attentif à ses moindres gestes, il la regardait évoluer dans sa main.

« Ça, qu'est-ce que c'est, demanda-t-il en indiquant l'orange.

Et l'autre de s'ébahir.

« Parrain, parrain, ce petit qui ne sait pas ce que c'est qu'une orange.

— Il n'en a sans doute jamais vu, insinua le parrain.

Et Tiennet, se tournant vers le pauvre ignorant d'un air de faire la leçon.

« C'est un fruit, expliqua-t-il.

— On en mange donc, s'informa l'autre.

— Tu vas voir, répartit le gamin avec un bel éclat de rire et il planta résolument l'ongle du pouce dans l'écorce.

« D'où ça vient-il ? demanda encore le déshérité.

— Ça vient de lui, répondit sans hésiter l'enfant qui montrait le grand-père. Les revendeuses passent dans la rue, et les parrains achètent les oranges. Le tien ne t'en donne donc pas ?

— Je n'ai pas de parrain.

Cela démonta Tiennet. Pas de parrain ? c'était un malheur auquel il n'avait jamais pensé, un mystère très noir, quelque chose de monstrueux, d'inouï, d'invraisemblable. Pas de parrain ! Le petit demeura un instant atterré. Puis se tournant vers le grand-père d'un geste qui allait de l'orange à l'enfant trouvé.

« Veux tu ? demanda-t-il.

Et, sans attendre la permission, il donna son orange au petit malheureux. Après quoi, la main dans la main, le filleul et le parrain s'en furent.

Triste retour ! L'enfant, pas plus que le vieillard, ne soufflaient mot. Une ou deux fois cependant, Tiennet serra plus fort dans sa main les doigts toujours glacés du grand-père, comme s'il avait quelque chose à lui demander ; mais une peur l'arrêtait. Ce ne fut qu'au moment d'arriver, quand ils se retrouvèrent à peu près seuls dans les petites rues du faubourg, que le courage lui revint.

« Pourquoi n'a-t-il pas son parrain, ce petit de l'hospice, interrogea-t-il brusquement.

— Son parrain est mort sans doute, lui fut-il répondu.

Cela fit un silence.

« Les parrains meurent donc aussi », soupira Tiennet. Et en même temps il jetait sur son vieux camarade un de ces regards d'enfant, secs, aigus, pénétrants, un regard qui cherchait, semblait-il, sous sa frêle enveloppe, la pauvre âme vacillante du vieillard.

Qui pourrait dire le travail qui se fait à de certains moments dans ces petites têtes !

Un peu plus tard, quand le grand-père tira de l'armoire et lui offrit, en récompense de sa bonne action, une nouvelle orange, plus belle encore que la première, au lieu de la manger sur l'heure, comme c'était à prévoir, le petit homme la posa sur la cheminée.

« Tu ne les aimes donc plus ? demanda l'aïeul.

— Si, mais je les garde; qui m'en achètera quand tu seras mort ?

E. Pouvillon.

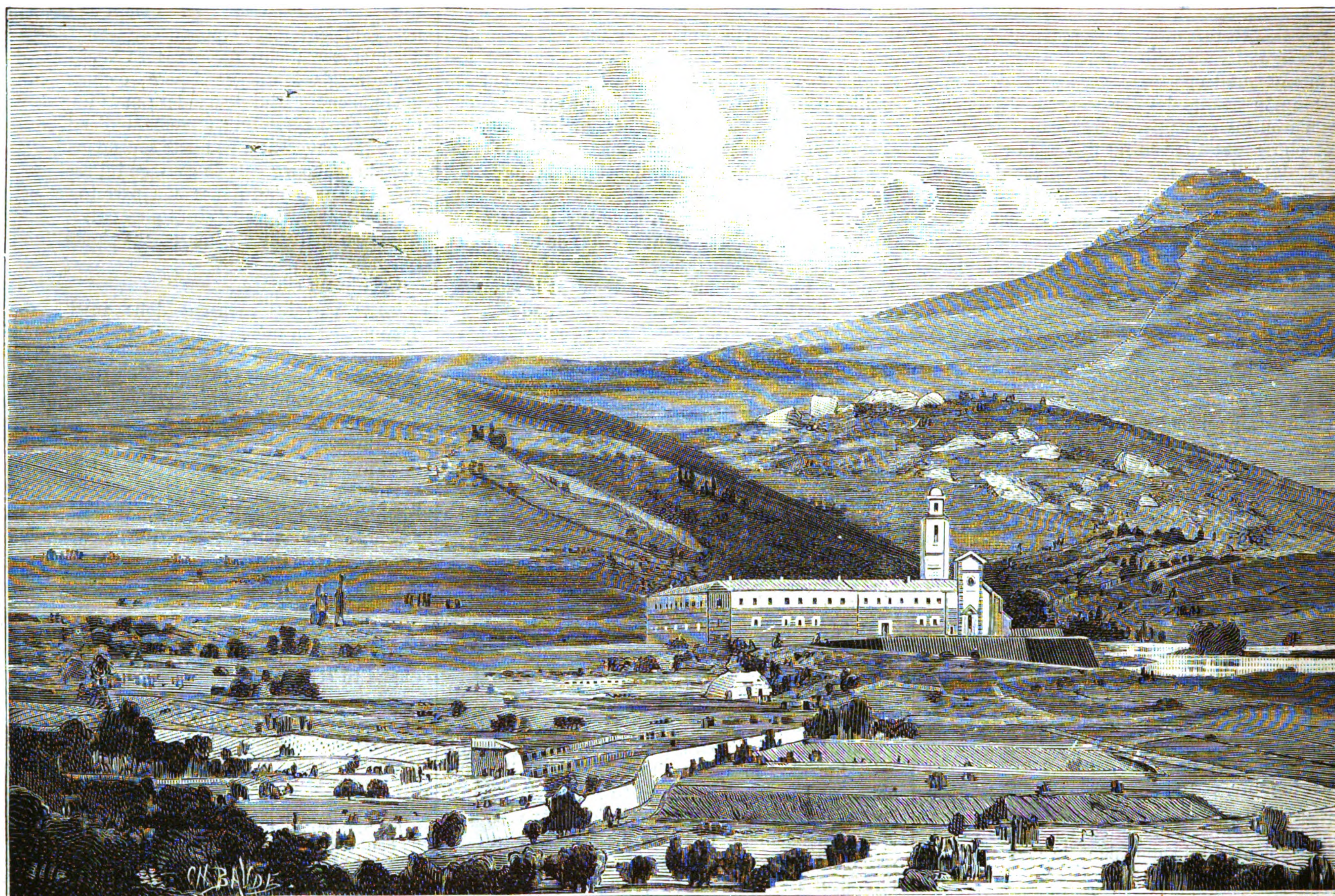
BIBLIOGRAPHIE

Les pensionnaires du Louvre, par Louis Leroy, dessins de Paul Renouard. — M. Louis Leroy vient de réunir en un beau volume la série d'amusants articles qu'il avait publiés, cette année, dans le journal l'*Art* sur ce qu'il appelle les *Pensionnaires du Louvre ;* jeunes filles et vieilles filles, rapins et mères d'artistes, c'est, dans le Musée du Louvre, tout un petit monde à part, qui se connait, se rencontre et se jalouse tous les jours, de dix à quatre heures. Où vont toutes les études de ces apprentis de la peinture dont l'apprentissage ne s'achève jamais, que deviennent ces copies des maîtres sans cesse recommencées ? Ce sont là de ces mystères insondables de la vie parisienne dont tout l'esprit de Louis Leroy a bien pu soulever quelques voiles, mais dont personne n'aura jamais le secret. On s'étonne quelquefois de voir que certaines femmes ont pu trouver des maris; de même, il n'est pas de peinture qui ne trouve son acheteur.

Mais la fabrication de ces peintures qui s'en iront, on ne sait où, les rivalités de leurs auteurs, les prétentions de toute cette légion qui parle d'art, parce qu elle met de la couleur sur de la toile, que de scènes amusantes, que de tableaux désopilants, quand ils sont dessinés avec l'esprit d'observation de Louis Leroy et brossés avec son entrain communicatif ! Ajoutons, qu'il a eu la bonne idée de s'adjoindre le concours de M. Paul Renouard, un de nos collaborateurs, dont nos lecteurs n'ont pas oublié l'amusante série sur les danseurs de l'Opéra; monde de la danse ou des copistes du Louvre, il n'y a pas si loin qu'on croirait de l'un à l'autre, et je ne jurerais pas que telle mère qui accompagne sa fille aînée au Musée dans la journée, ne conduit pas le soir, la plus jeune, au harem des coulisses de l'Opéra. Quoi qu'il en soit, texte et dessins vont de pair dans le volume de Louis Leroy, c'est d'un bout à l'autre l'esprit français qui mousse et pétille, avec une véritable gaîté.

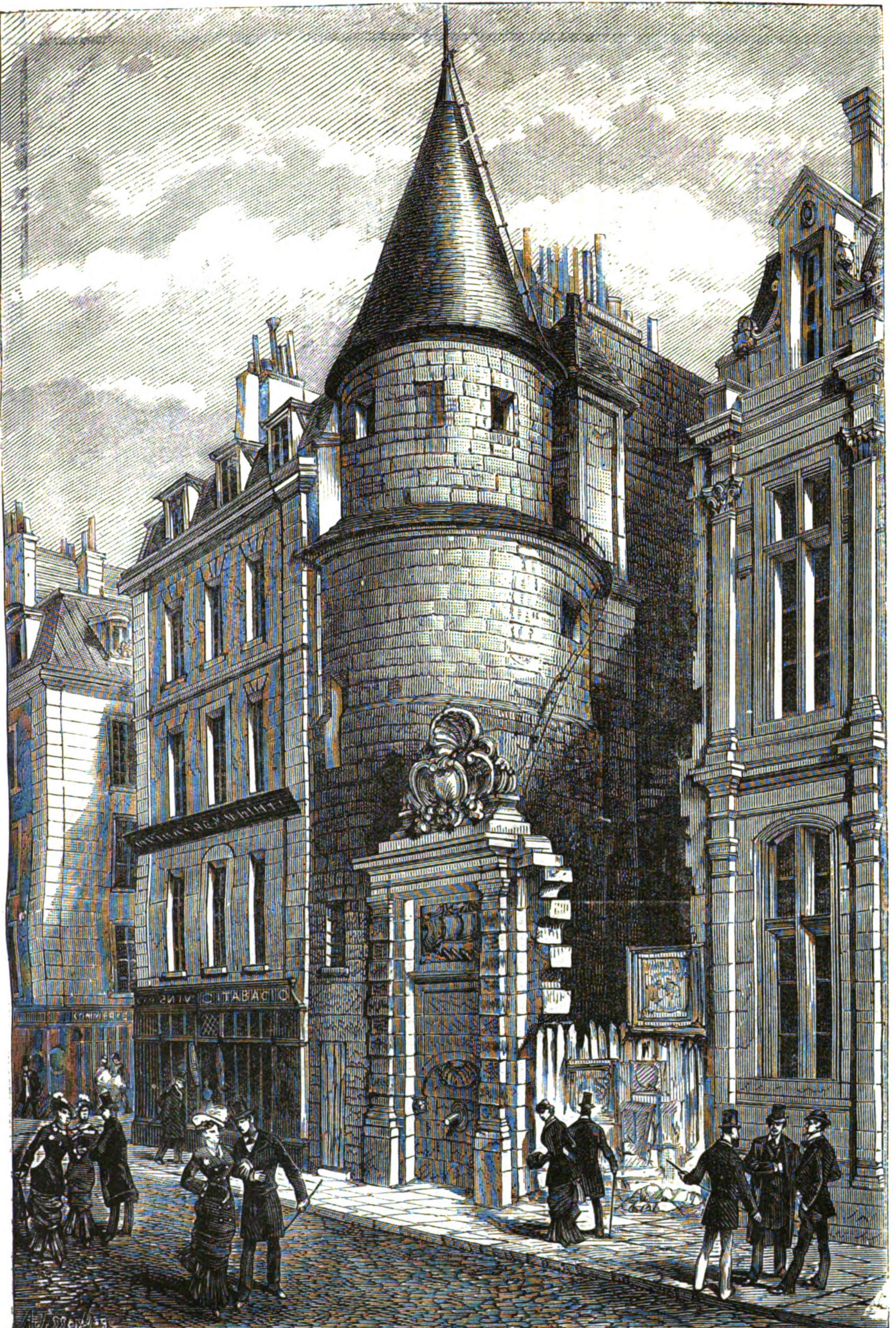
Les Femmes philosophes, par M. de Lescure, 1 vol. in-12 (Dentu, éditeur). — Au XVIIIe siècle, où tout le monde philosophait, il y eut des femmes philosophes, comme de notre temps, où tout le monde fait de la politique, il y a des femmes politiques. De celles-ci nous ne dirons rien ; M. de Lescure écrit tout un livre sur les autres. Ce livre n'est point un panégyrique. Il en ressort que les femmes ont besoin d'une direction, et que, si leur directeur ne s'appelle point Bossuet ou Massillon, il s'appellera Voltaire, Rousseau ou Diderot. Aussi divise-t-il ses aimables philosopheuses par couvents : couvent de Fontenelle, couvent de Voltaire... Chaque philosophe avait le sien. La moralité ne s'y enseignait guère, et la morale de tout fut la Révolution. On sait ce qu'était la Société du XVIIIe siècle, quand elle éclata. Ces belles dames avaient une bonne part de la responsabilité. Pour quelques-unes, elle fut effective. Est-il besoin de dire que M. de Lescure conclut pour la direction de Massillon contre celle de Diderot ?

Gœthe et Diderot, par Barbey d'Aurevilly, 1 vol. in-12 (Dentu, éditeur. — Quand il s'agit d'*éreinter*, on peut s'en rapporter à M. Barbey d'Aurevilly pour bien faire. Frappé, comme beaucoup de gens qui n'osent pas le dire, de l'admiration exagérée qui entoure les noms de Diderot et de Gœthe, il a le courage de son opinion et se met à saper par la base ce génie allemand que les Allemands seuls ont le privilège de toujours comprendre, et ce génie français qui l'est vraiment si peu ! Nous avouons humblement que, sans aller à beaucoup près aussi loin que M. Barbey d'Aurevilly, surtout en ce qui concerne Gœthe, nous avons plaisir à lui entendre dire certaines vérités, que la convention de la mode empêche tant de gens de reconnaître.



LE COUVENT DE CORBARA (CORSE), OÙ EST INTERNÉ LE P. DIDON

LE TOMBEAU DE CROCÉ-SPINELLI ET SIVEL, PAR M. DUMILATRE



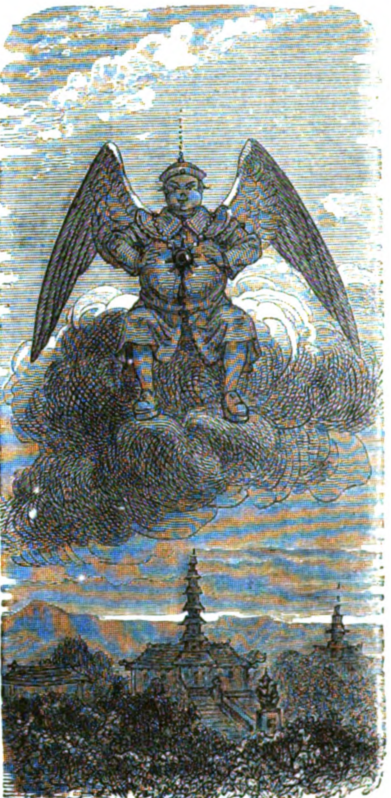
L'ANCIEN PARIS. — LA TOUR DE L'ANCIEN PRIEURÉ DE SAINT-MARTIN, DANS LA RUE DU VERT-BOIS

LES COUREURS. — « Je suis bien de votre avis, dit le mulet. »

LE VIEUX FERME-L'ŒIL
« Six beaux cygnes le tiraient ; ils menèrent la nacelle... »

Gravures extraites de *les Souliers Rouges* et autres contes, d'Andersen. — Garnier frères, éditeurs.

LA PIERRE PHILOSOPHALE
« Roulant de nouveaux sur sa quenouille son fil conducteur... »



LE JARDIN DU PARADIS
« Maintenant, je reviens, en effet de Chine... »

AU BON MARCHÉ

MAISON ARISTIDE BOUCICAUT

PARIS

Le système de vendre tout à Petit Bénéfice *et entièrement de confiance est absolu dans les magasins du* Bon Marché.

LUNDI 6 DÉCEMBRE ET JOURS SUIVANTS, MISE EN VENTE DES

SOLDES ET OCCASIONS

EN NOUVEAUTÉS D'HIVER

A tous nos Comptoirs les Affaires traitées en SOLDES sont nombreuses. — De *grandes diminutions de prix* ont été faites sur toutes les Nouveautés de la Saison telles que : **Soieries, Velours, Etoffes nouvelles, Vêtements confectionnés** ainsi que sur les **Tapis, Carpettes, Foyers, etc., etc.**

Très prochainement : EXPOSITION DES ARTICLES POUR ÉTRENNES auxquels nous ajouterons cette année une collection remaquable de LIVRES D'ÉTRENNES.

Les **Grands Magasins du Louvre**, de **PARIS**, n'ayant **aucune succursale**, *n'ont absolument rien de commun* avec les Maisons des départements et de l'étranger qui ont pris le même nom; ils engagent les Dames à se mettre en garde contre les Magasins qui se servent **DU TITRE** de **MAGASINS DU LOUVRE** dans le but d'établir une confusion.

GRANDS MAGASINS

DU LOUVRE

PARIS. — Les plus vastes du Monde. — PARIS

A PARTIR DU

LUNDI, 6 DÉCEMBRE

JUSQU'A LA FIN DU MOIS

Exposition exclusivement consacrée

AUX

JOUETS-LIVRES

OBJETS POUR

ÉTRENNES

EMPLETTES DU JOUR DE L'AN

A tous les Comptoirs, les Dames trouveront la Table dite des Étrennes, sur laquelle seront exposés les Objets les plus nouveaux, frais, enrubannés et disposés dans de jolis cartons, pour être offerts.

AVIS IMPORTANT

A NOS CLIENTS DES DÉPARTEMENTS ET DE L'ÉTRANGER

En raison de l'encombrement des chemins de fer à la fin de l'année, nous engageons vivement les Dames à faire leurs commandes de **Jouets et Objets pour Étrennes, AVANT LE 22 DÉCEMBRE.** *Passé cette date, nous ne pourrions garantir la livraison pour le JOUR DE L'AN.*

Ouvrage approuvé par le Ministère de l'Instruction publique.

55,000 Souscripteurs à ce jour. — 11,000 Souscripteurs Militaires.

LA FRANCE ILLUSTRÉE

par

V.-A. MALTE-BRUN ***

Secrétaire général honoraire et ancien Président de la Commission centrale du Conseil de la Société géographique de Paris.

NOUVELLE ÉDITION MISE A JOUR ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE, ORNÉE DE :

100 Cartes et Plans coloriés DRESSÉS AVEC LES PLUS GRANDS SOINS PAR **M. ERHARD** *

L'ouvrage complet formera 4 volumes in-4° de 800 pages et un magnifique Atlas de cent Cartes coloriées.

400 Gravures texte et hors texte DUES A L'HABILE CRAYON DE **M. H. CLERGET** *

La nouvelle édition de la **FRANCE NOUVELLE**, par V.-A. MALTE-BRUN, est l'œuvre la plus colossale de notre époque : elle formera l'Encyclopédie la plus complète qui ait été faite sur la France ; des documents officiels et particuliers ont permis d'établir pour chaque département un tableau réel et vivant de son passé et de son présent, de ses ressources et de la place qu'il occupe sous tous les rapports dans la famille française ; des statistiques de tous genres accompagnent cet ouvrage, indispensable à tous.

La FRANCE ILLUSTRÉE paraît depuis le 15 Octobre 1879

75 centimes le Fascicule avec Cartes,

23 Départements, formant **25** Séries, ont paru à ce jour et forment le 1er Volume :

PRIX : BROCHÉ, **20** FR.; RELIÉ, **25** FR. franco.

Chaque Fascicule, avec Cartes coloriées, se vend séparément **75** cent. Il paraît **2** Fascicules par mois.

SOUSCRIPTION PERMANENTE A L'OUVRAGE COMPLET

Avec deux magnifiques **PRIMES GRATUITES.**

1er Versement, **20** fr. — Versement complémentaire, **10** fr. par semestre ou en un seul versement en souscrivant : **75** fr.

L'immense faveur qui a accueilli la **France Illustrée** s'est traduite par un nombre considérable de Souscriptions **(55,000).**

Pour faciliter l'acquisition de cet ouvrage, la Souscription reste ouverte dans nos bureaux, et les nouveaux Souscripteurs recevront franco tous les Fascicules parus à ce jour.

Jules ROUFF, éditeur, 14, Cloître St-Honoré, Paris. — Chez tous les Libraires et dans les **GARES.**

CANAL DE PANAMA

SOUS LA PRÉSIDENCE ET LA DIRECTION DE

M. FERDINAND DE LESSEPS

Sous le patronage et avec le concours

EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE

Des principaux Établissements de Crédit et Notabilités financières

ÉMISSION DE

590,000 Actions de 500 francs

Cette souscription est faite AU PAIR.

Le montant de chaque action est payable comme suit :

25 francs en souscrivant ;

100 francs à la répartition qui aura lieu dans les trente jours de la date de l'émission ;

Les **375** francs restants ne seront appelés que successivement et selon les besoins de l'entreprise, sur décision du Conseil d'Administration, publié au moins trois mois à l'avance, et sans qu'aucun versement ne puisse être appelé avant le délai d'une année.

Un intérêt de 5 pour cent sur les sommes versées sera servi aux actions pendant l'exécution des travaux.

80 pour cent des bénéfices nets, *en sus de l'intérêt à 5 pour cent*, **sont attribués aux actionnaires par l'acte de concession.**

LA SOUSCRIPTION SERA OUVERTE

En Europe et en Amérique

LES 7, 8, 9 DÉCEMBRE

La répartition des actions souscrites se fera au prorata des souscriptions totalisées sans distinction de nationalité.

SOUSCRIPTIONS PRIVILÉGIÉES, IRRÉDUCTIBLES :

Les ACTIONNAIRES ET DÉLÉGATAIRES DU CANAL DE SUEZ ont droit à une action du Panama par *chaque action ou délégation de Suez* (de capital ou de jouissance).

LES PREMIERS SOUSCRIPTEURS DE PANAMA ont droit au nombre d'actions qu'ils avaient demandées lors de la première émission.

Pour jouir de leur droit, les SOUSCRIPTEURS PRIVILÉGIÉS doivent, en effectuant le premier versement de 25 francs, présenter leurs titres de Suez ou les certificats de dépôt de leurs titres dans les établissements de crédit, ou la pièce constatant leur première souscription de Panama.

ON SOUSCRIT A PARIS :

A la COMPAGNIE UNIVERSELLE DU CANAL DE SUEZ, 9, rue Charras (ancienne rue Clary);

Au COMPTOIR D'ESCOMPTE, 14, rue Bergère;

A la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL, 72, rue de la Victoire;

A la SOCIÉTÉ DE DÉPÔTS ET COMPTES COURANTS, 2, place de l'Opera;

A la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE POUR LE DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE, 54, rue de Provence;

A la BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS, 3, rue d'Antin;

Au CRÉDIT LYONNAIS, 19, boulevard des Italiens;

A la SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE PARIS, 19, rue Louis-le-Grand;

A la BANQUE D'ESCOMPTE DE PARIS, place Ventadour.

Et dans leurs *bureaux de quartiers*, à leurs *agences en province et à l'étranger* et chez leurs *correspondants en France et à l'étranger*.

A NEW-YORK

comité spécial américain :

Chez MM. DREXEL, MORGAN and Co;
J. et W. SELIGMAN and Co;
WINSLOW, LANIER and Co.

On peut souscrire dès à présent par correspondance.

MAISON à ST-MANDÉ, r. DU LAC, 16, à ADJon s' *une ench*. en la ch. des notres de Paris le 21 déc. 1880. Rev. brut 9,015 f. M. à p. 100,000 f. S'adr. à Me DEVÈS, not. rue Laffitte, 3.

MAISON à LEVALLOIS-PERRET, PL. DU MARCHÉ, 6, A ADJon s' *une ench*. en la ch. des notres le 21 déc 1880. Rev. br. 8,350 f. M. à pr. 60,000 fr. S'adr. à Me DEVÈS, not rue Laffitte, 3.

ADJON s' *une ench*, en la ch. des not. de Paris, le 21 décem. 1880. D'UNE **MAISON** à PARIS, r. du GÉNÉRAL FOY, 12. Cont. 340 m. Rev. 21,430 f. suscept. d'augm. M. à p. 300,000 f. Prêt du Crédit fonc. S'ad. à Me FÉLIX MOREL DARLEUX, not. f. Poissonnière, 35, à M. Vizet, arch. r. de Rennes, 89.

MAISON au **Palais-Royal, nos 53, 54, 55,** et RUE MONTPENSIER, n° 32.
Revenu : 19,300 fr. — Mise à prix : 200,000 fr.

MAISON à LIVRY (S.-et-O.), RUE DE MEAUX, 12.
Mise à prix : 20,000 fr.
A ADJUGER, s. *une ench*., en la ch d. not. de Paris, le mardi 21 déc. 1880, par Me GOUPIL, 23, q. Voltaire.

ADJON *sur une ench.*, en la ch. des notaires de Paris, le 21 décembre 1880, en 8 LOTS, D'UN **TERRAIN** A PARIS, Bd ORNANO, 194, passage et rue du Mont-Cenis, 33. Contenance. 2,054 m. M. à p., 60 fr., 38 fr., 28 fr et 25 fr. le m. S'ad. à Me GENTIEN, not., 6, boul. de Strasbourg.

HOTEL, à Paris, 28, rue de **LONDRES** à adjuger, sur une enchère, ch. des not. de Paris, le 21 décembre 1880. M. à pr 200,000 f. S'ad. à Me LE VILLAIN, not., r. Boissy-d'Anglas, 9.

EAU DES FÉES

SANS RIVALE POUR LA

RECOLORATION DES CHEVEUX ET DE LA BARBE

SARAH FÉLIX

Paris, 43, rue Richer, 43, Paris

THEOPHILE ROEDERER & Cie, REIMS

CRISTAL-CHAMPAGNE 44, r. Lafayette PARIS

MAISON FONDÉE EN 1864

L'ANTI-BOLBOS efface les points noirs du nez. Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

NI FROID, NI AIR par les portes et croisées, pose de BOURRELETS INVISIBLES et de PLINTHES. Jacoux, 20, r. Richer.

VITRAUX CASSET-DELAS 144, *rue de Rivoli.*

RHUMES PATE PECTORALE et SIROP de **NAFÉ** de DELANGRENIER, r. Vivienne, 53, à Paris.

DEUIL COMPLET TOUT FAIT et sur mesure en DIX heures. ROBES, MANTEAUX, MODES, LINGERIE.

AU SABLIER, boulevard Montmartre., 2

FABULEUX Montres-Remontoirs

VRAI NICKEL, massif, inaltérable, *avec mise à l'heure et à secondes*, vendues **23** f. **50** c.
REMONTOIRS argent, 15 rubis, **45** fr.; en or **115** fr.
REMONTOIRS en or, pr dames, 10 r., **85** f.; à clef **60** f.
Montres garanties, réglées, repassées, avec écrin.
Par H. DEYDIER, fabt, 26, rue Mont-Blanc, GENÈVE.
Envoi cont. mandat-pte ou remboursemt. (Affranchir 25c.)

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX DE

Mme S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. — Se trouve chez les coiffeurs et parfumeurs. — Entrepôt : 37, Bd Haussmann, Paris.

TEINT RESPLENDISSANT fraîcheur, jeunesse, vous sont rendus en dépit de votre acte de naissance, après quelques séances au dépôt de la **Géorgine Champbaron**, 10, rue Laffitte, au 1er étage.

CORBEILLES DE MARIAGES

LABBEY & Cie, 16, rue de la Banque, Paris

Envoi sur demande, d'un SPLENDIDE ALBUM contenant les gravures nouvelles et l'assortiment complet des Soieries unies et Hautes Nouveautés, Velours, Satins, etc.

Mme DE VERTUS, 12, rue Auber, CEINTURE RÉGENTE brev., CORSET ANNE D'AUTRICHE

PETITE GAZETTE

La mode nous vient de partout, et c'est Paris qui la fait; on imite tant qu'on peut les Anglaises, et ce sont elles nos plus ferventes admiratrices. On ne porte plus que le costume en vigogne, en cachemire de l'Inde, en écossais avec filet d'or, et à peine si on donne un regard au costume de soie. La *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, fait les délices de la mode avec ses soies exotiques, ses surahs merveilleux et ses cachemires des Indes aux nuances diverses et fines.

Le costume loutre en cachemire orné de peluche, et le costume vert Czar avec castor et satin vert, sont les favoris de la saison.

A Nice, la succursale des modes élégantes, on ne voit que les costumes en vigogne et en cachemire des Indes; le Jersey se porte bien un peu, de même que le tricot, mais ce ne sont là que des fantaisies, auxquelles nous ne pouvons pas prêter notre appui sérieux, tandis que le cachemire des Indes restera le type du joli costume actuel, surtout marié au velours ciselé et à la peluche.

La *Malle des Indes* expédie *franco* sa collection d'échantillons, et nos gracieuses lectrices apprécieront les pastels des douze cents nuances du cachemire des Indes, qui est certainement ce qu'il y a de plus distingué dans la série des toilettes d'hiver.

Le salon le plus fréquenté de Paris c'est celui de Mme de Vertus. Plus d'une grande dame vient y causer de sa santé, de sa toilette, et surtout d'une petite infirmité quelconque, ne serait ce que d'une migraine provenant de l'estomac; vite on consulte Mme de Vertus, qui est autant la prêtresse de la grâce que conseillère de nos petites maladies.

La ceinture régente et le corset Anne d'Autriche sont les brevets de Mme de Vertus, 12, rue Auber; ce sont les seuls corsets sérieusement à recommander.

Chaque chose suit l'impulsion de la mode; les parfums et les fleurs ont leur vogue; autrefois c'était le musc et la rose, aujourd'hui c'est la violette de Parme et l'Ixora-

---

PILIVORE nouveau dépilatoire pour détruire les poils sur les bras.—Efficacité garantie, sécurité absolue.—10 fr. le flacon.—DUSSER, 1, rue Jean-Jacques Rousseau.

REVUE FINANCIÈRE

Il semble que depuis un mois acheteurs et vendeurs soient aux prises sans résultat. « Nous monterons malgré vous! disent les premiers. — Nous vendrons tant et tant, répondent les seconds, que nous ferons tomber les Rentes au-dessous de 119. » Jusqu'à présent, la lutte s'est poursuivie à des cours intermédiaires qui n'ont donné pleine satisfaction ni aux uns, ni aux autres.

Si l'on veut cependant se rappeler que la tendance de la Bourse était très marquée vers la hausse et que le plus grand nombre des liquidations avait donné gain de cause aux optimistes, on conviendra que l'avantage reste à leurs adversaires.

La réponse s'est faite mardi à 85,50 et 119,05; à quelques centimes près, ce sont là les cotes les plus basses de novembre; le plus grand nombre des primes a été abandonné. D'autre part, nous avons compensé presque sans différence aux prix du mois dernier; nous perdons entièrement le report.

Aux vendeurs appartient donc la gloire, si c'en est une, d'avoir arrêté le mouvement. Le grand argument dont ils se servent est toujours le même; ils le présentent sous mille formes; le capital est cher; une élévation de l'escompte est inévitable; à la fin de décembre, nous aurons à payer d'énormes différences de nos importations. — Telles sont les craintes avec lesquelles on a su effrayer le marché.

Ont-elles été justifiées par l'événement? Oui et non.

Les premiers reports, traités à 0,42 étaient lourds; les seconds, offerts à 0,38 et audessous, n'avaient rien de trop onéreux. Le prix de l'argent, d'abord très élevé, s'est subitement détendu. Rien, d'ailleurs, de plus facile à expliquer que ce phénomène de Bourse; des liquidations anticipées ayant allégé la position de place, les disponibilités n'ont plus trouvé d'emploi et se sont offertes d'elles-mêmes à prix raisonnables.

Sur les valeurs, les prétentions du capital ont été, dès le premier jour, assez modérées et le règlement des affaires facile.

En somme, la fin du mois, si elle a trompé beaucoup d'espérances, n'a pas non plus confirmé les prédictions sinistres des boursiers.

Au milieu des variations quotidiennes de la cote, le *Foncier* a tenu bon, poussant de temps en temps quelques pointes au delà de 1350, ne restant jamais longtemps au-dessus de 1340. Les nouvelles Communales ont été demandées à 485. Le Foncier d'Algérie a, lui aussi, retrouvé son élasticité et continue à se classer. Enfin, le dernier bilan du Foncier atteste la prospérité croissante de ce grand établissement de crédit; les bénéfices de l'exercice dépassent de 2 millions ceux de l'exercice précédent, et le portefeuille égyptien, diminué par de nouvelles réalisations, ne représente plus qu'une soixantaine de millions.

L'*English and French Banc* a donné lieu à de nombreuses négociations; ses actions libérées au porteur sont fermes à 255; même ainsi le titre est léger et de jour en jour voit son marché s'étendre; l'action non libérée se traite à 2 ou 3 francs plus bas. Les unes et les autres bénéficieront bientôt de la prime qu'assure toujours l'émission de bonnes et solides affaires.

On a fait honneur aux établissements *Maletra* du dividende de 35 francs qu'elles répartiront pour 1880; elles ont été recherchées à 600. L'année dernière elles n'avaient donné que 28 francs. Un siècle d'existence est une garantie de prospérité, le Maletra fait l'expérience de cette vérité.

La grande affaire du mois est celle du *Panama*.

Jamais notre marché n'a été plus profondément remué que par cette immense émission. Le puissant syndicat qui l'a prise en main voit les cours de ses titres augmenter à vue d'œil; l'action jouit dès maintenant d'une prime de 22 à 25 francs; la part de fondateur a touché le cours de 3,600 francs et s'est traitée *fin prochain dont 5,000*. Je ne crois pas que de mémoire de boursier pareille prime ait été faite

A plusieurs reprises, j'ai parlé de l'ardeur et de l'initiative de la *Banque industrielle et Mobilière*, la plus jeune de nos banques. Elle compte déjà un succès à son actif, l'émission toute récente de la *Société d'entretien et de nettoyage*. En ce moment, elle prépare d'autres émissions, dont une, *la Vinicole*, peut être considérée comme une affaire d'utilité générale. La *Vinicole* veut répandre l'usage des vins de raisins secs, dont l'état actuel de nos vignobles rend la consommation indispensable. Au point de vue financier, l'affaire est dès maintenant assurée du meilleur accueil, elle se recommandera par une combinaison des plus attrayantes dont le public saura, sans aucun doute, apprécier les avantages. Je reviendrai sur ce sujet intéressant dans une prochaine revue.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Nous avons annoncé, la semaine dernière, le reconstitution du Conseil supérieur des Beaux-Arts; un nouveau décret, paru dimanche, y a introduit le professeur d'archéologie de l'École des Beaux-Arts, M. Heuzey.

Ainsi constitué, le conseil s'est réuni lundi matin, sous la présidence de M. Jules Ferry. L'ordre du jour portait : 1° règlement du Salon de 1881; 2° discussion du projet relatif à une exposition triennale des Beaux-Arts.

A la vérité, le second article aurait dû être le premier; avant de déterminer les conditions dans lesquelles se fera le Salon de 1881, il est, en effet, indispensable de savoir s'il aura lieu en même temps que l'exposition triennale dont le projet a été arrêté en 1878.

On se rappelle comment naquit cette dernière idée : frappée du nombre croissant des exposants, qui menaçait de faire dégénérer les Salons annuels en véritables bazars, l'administration des Beaux-Arts avait songé à remettre entièrement aux artistes le soin d'organiser eux-mêmes leur Salon et à compenser cet apparent abandon des intérêts de l'art par une exposition choisie, qui aurait lieu seulement tous les trois ans, et où le public pourrait retrouver, réunies ensemble, les principales œuvres des trois années écoulées.

L'échéance arrive en 1881; on a eu le temps de réfléchir depuis 1878, et l'opinion, il faut bien le reconnaître, se montre aussi peu favorable à une modification au régime des Salons annuels, que les artistes sont peu préparés à prendre en main les responsabilités que l'État avait voulu leur laisser.

La conclusion, c'est que très probablement rien ne sera changé à ce qui se faisait jusqu'à présent, si ce n'est que l'administration, éclairée par les abus de l'an passé, limitera à l'avance le nombre des œuvres à recevoir; l'institution des Salons, qui a fait ses preuves, demeurerait ainsi intacte, et si les barbouilleurs évincés se plaignaient, nous croyons, nous, que les vrais artistes n'y perdraient rien, ni l'art non plus, bien au contraire.

Quoi qu'il en soit de nos prévisions, le Conseil supérieur s'est réuni, comme nous le disions, et, après avoir entendu les propositions les plus diverses, on s'est borné à remettre le soin d'étudier la question et de préparer un rapport à une commission de dix membres, qui sont : MM. Guillaume, Bonnat, Puvis de Chavannes, Delaborde, Edmond About, Charles Clément, Antonin Proust, Spuller, Gérôme et Cabanel.

Nous examinerons la semaine prochaine le projet qu'aura présenté cette commission.

Le Comité de l'Association des artistes peintres et sculpteurs vient de procéder à l'élection de son président pour trois ans, en remplacement du baron Taylor.

Les suffrages se sont surtout portés sur MM. du Sommerard, conservateur du musée de Cluny, et Eug. Guillaume. 75 membres du comité étaient présents. Au premier tour le vote n'ayant pas donné de résultat, il a fallu procéder à un second tour de scrutin, qui a donné 39 voix à M. du Sommerard, 30 à M. Eugène Guillaume, 2 à M. Hébert et 3 bulletins blancs.

On assure que le nouveau président a l'intention de donner une nouvelle extension à la Société.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

S. M. la reine d'Angleterre a quitté Balmoral pour se rendre au château de Windsor où elle a reçu la visite du duc d'Edimbourg accompagné de lord et de lady Dufferin. La duchesse d'Edimbourg, qui était chez le prince de Sleswig Holstein, son beau-frère, est venu à Windsor rejoindre son mari. Dans les premiers jours de décembre, la reine d'Angleterre se rendra en Allemagne pour assister au mariage du prince Guillaume de Prusse.

La reine Marguerite de Savoie, toujours souffrante, va chercher, aux environs de Palerme, une retraite paisible et il est probable qu'elle passera, en Sicile, avec son fils, la plus grande partie de l'hiver.

Le fils du roi Oscar II de Suède est gravement malade.

Le fils du duc et de la duchesse de Cumberlan vient d'être baptisé en présence de de sa grand'mère la reine de Hanôvre et de la princesse Marie. Sir Charles Wyke représentait, dans la cérémonie, la branche d'Angleterre.

Le prince de Solms et la princesse sa femme viennent d'arriver à Paris; la princesse de Solms est une des plus remarquables beautés de l'Allemagne.

Grande réception à Chantilly, dont Mme la duchesse de Chartres et la princesse de Joinville ont fait les honneurs.

Fête costumée annoncée chez la comtesse de Clerval, pour le 16 décembre.

M. Edmond Dollfus a offert une soirée d'escrime à ses amis dans la serre de son hôtel de la rue de Presbourg; les assauts étaient présidés par le général Denoue assisté des généraux Ducrot et Verger. Parmi les tireurs qui se sont le plus distingués, citons MM. de Borda, de Bourgoing, Bontoux, Sohège, le comte de Dion et le maître de la maison, qui a tiré brillamment avec Caillat.

Parmi les principaux personnages arrivés à Paris se trouvent Son Exc. Tchang-Chao-Tung, gouverneur de Canton, le général Urbina, M. Finsen, M. Collaghan et la marquise d'Oroquieta.

Sont arrivées à Paris les princesses D. Stirbey et Philipesco. L'archiduchesse Elisabeth d'Autriche n'a fait que traverser notre capitale, se rendant en Italie; on sait que cette princesse est la mère de la jeune reine d'Espagne. Parmi les nouveaux départs pour Nice, on signale ceux du marquis de Saint-Aignan, de lady Gordon, du vicomte et de la vicomtesse de Seysset, de M. Cholmondeley-Pennel, le célèbre tireur.

On annonce le décès de la comtesse de Liniers et de la comtesse douairière de la Villegontier, deux femmes de bien qui comptaient des sympathies universelles.

Le comte Ludovic de Virieu vient de succomber en son château d'Annouse (Yonne), laissant un fils, le vicomte de Virieu, capitaine au 63e régiment d'infanterie, et deux filles : Mme la comtesse de Chastelleux et Mme la vicomtesse de Mazenod.

SPORT HIPPIQUE

La dernière réunion de Vincennes a eu lieu dimanche.

Prix du Parc (course de haies à réclamer), 1,500 fr.; distance, 2,000 m. — *Sarpédon*, coté 5/2, a facilement battu *Corail* et *Brelan;* il a été réclamé pour 7,253 fr. par le comte Turenne.

Prix d'Alfort (course de haies), 2,000 fr.; distance 2,000 m. — *Sonneur* (3/1), à M. Maurice W., a battu *Martivalle* et *Angoulême;* non placés, le *Paniset* et *Mlle Mars*.

Prix Astrolabe (steeple chase à réclamer), 2,000 fr.; distance, 2,800 m. — *Gavroche*, à M. Edm. Blanc, était pris au départ à 6/4; il n'a pas eu de peine à gagner; *Marcheur*, 2e, *Brise*, 3e.

Prix Nuage (steeple chase handicap), 2,500 fr.; distance, 3,700 m. — *Saucisse*, au baron Seillière, a enlevé ce prix. *Charbonnette* était 2e, *Boufflers* 3e. *M. du Potin* a culbuté au mur en pierre.

Prix Sultan (course de haies, handicap), 2,000 fr.; distance, 2,600 m. — *Willars*, à M. Sautereau, est arrivé 1er battant *Ravisseur*, au baron Seillière; *Rôdeur*, mauvais 3e.

SPORT NAUTIQUE

On a eu des nouvelles de la course internationale par une dépêche en date du 24 novembre. Trois yachts : *Phœbé*, *Hersine* et *Pélican* avaient renoncé et c'était *Cetonia* qui était arrivée 1re, suivie par *Gertrude* et *Fenella*.

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

CHAMBRUN (Charles-Emmanuel, vicomte Pineton de), député de la Lozère; ancien officier de cavalerie. Né à Paris, le 14 janvier, 1827, mort au château d'Houdemont, près de Nancy, le 24 novembre 1880.

CHARON (baron Viala), général de division. Né le 29 juillet 1794, il est mort le 26 novembre 1880.

COCKBURN (sir Alexandre-James-Edouard, 10e baronnet), président du Banc de la reine. En 1871, il avait été arbitre de l'Angleterre dans l'affaire de l'*Alabama*. Né le 24 décembre 1802, mort le 20 novembre 1880.

DUMREICHER (Jean-Henri), chirurgien distingué, professeur à l'université de Vienne. Né en 1815, mort le 16 novembre 1880.

GANTOIS (Adolphe), général belge, ancien commandant de la province d'Anvers. Né en 1800, mort à Ixelles le 21 novembre 1880.

GRATIOT (Amédée-Louis-Marie), ancien administrateur des papeteries d'Essonnes, ancien juge au tribunal de commerce. Né le 5 juin 1812, il est mort le 25 septembre 1880.

LAVIGNE (Ernest), rédacteur de *la Liberté*, ancien élève de l'Ecole normale supérieure. Né le 8 janvier 1845, il est mort à Cannes à la fin de novembre 1880.

MONTT (Manuel), président de la république du Chili de 1851 à 1861, mort à Santiago, le 21 septembre 1880.

REBER (Napoléon-Henri), compositeur, professeur au Conservatoire de musique, membre de l'Institut. Né à Mulhouse, le 21 octobre 1807, il est mort à Paris, le 25 novembre 1880.

SELLIER (Eugène-Louis-Auguste), contre-amiral depuis décembre 1878, chef d'état-major, et chef du cabinet du ministre Jauréguiberry. Né le 7 janvier 1823, mort le 24 novembre 1880.

STIER (Gustave), architecte allemand, ancien professeur à l'Ecole spéciale d'architecture de Berlin. Mort dans cette ville le 18 novembre 1800.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1972
SAMEDI 11 DÉCEMBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

CE NUMÉRO EST ACCOMPAGNÉ D'UN SUPPLÉMENT

ROSITA MAURI

(RÔLE D'YVONNETTE DANS *La Korrigane*).

COURRIER DE PARIS

Semaine bien remplie, celle-là. Menus événements et grandes tristesses, succès et chutes. On chasse à Ferrières, chez les Rothschild; on dine à Beauregard, chez le baron de Hirsch; Louise Michel pérore, déclame et revendique, et tandis qu'on élève à la gloire du feu citoyen Dussoubs un monument funéraire, on appelle des évêques et des duchesses frondeuses à la barre de la police correctionnelle. Le public applaudit *Jean Baudry* et le romantisme sonore de Vacquerie, au Théâtre-Français. Sardou, à la barbe de ses confrères en Académie, triomphe au Palais-Royal dans des apothéoses de gaieté et d'éclats de rire : aux Variétés, la revue déjà fredonne ses pimpants couplets et montre aux lorgnettes braquées les maillots de ses demoiselles court vêtues. Enfin, le printemps revient, avec ses tiédeurs molles et ses souffles chauds, et l'on va, dans les allées déverdies du Bois, galoper son *hack* le matin, et suivre de quatre à cinq le défilé papillonnant des visages peints et des rousses tignasses, rousses comme les feuilles séchées des grands chênes.

On meurt aussi. Mort l'ambassadeur du Japon, mort le général de Reffye, mort Albert Joly.

∿∿ C'est l'hiver dernier, en Espagne, que je connus surtout son excellence Sameshina. Le mariage du roi y avait fait éclater, parmi le monde madrilène, une série de fêtes brillantes. Je me rappelle en particulier, certain soir, chez Mme Christine Nilsson, qu'il venait souvent visiter. Nous arrivions ensemble et nous causâmes un instant. Je le revois, tel que je le rencontrai à la porte de l'hôtel. D'une large pelisse de loutre relevée au bas par l'épée, ressortait étrangement sa petite tête, futée comme un museau de renard. La blancheur mate et cornée de son visage prenait déjà, au feu d'une pleurésie mal soignée, cette espèce de reflet rose que laisse transpercer vaguement la cire des cierges allumés. Sur ces tons de vieil ivoire, une forte moustache s'étalait en noir foncé, pareille aux cheveux, plats, raides et assez longs. L'habit d'ambassadeur costumait d'une manière fantastique ce fils de l'Orient. Et malgré tout, il avait là-dessous un air affable et sémillant. A l'entendre parler, on eût dit que toutes les langues s'étaient mises, comme autrefois pour le théâtre, au service de ses idées; mais à la spirituelle élégance de sa conversation, à la distinction aisée de ses façons, on l'eût pris facilement pour un Français, voire pour un Français de Paris. Aussi notre entretien alla-t-il à merveille. Je l'avais auparavant maintes fois entrevu, et depuis, souvent, je fus en relation avec lui. Enfin, tout d'un coup, cette maladie, comme toutes les affections de poitrine, se réveille quand on l'oubliait, et voilà dans cette mort, un regret pour nous, une perte pour le Japon.

Qu'il puisse la réparer, quelque difficulté qu'il y ait à cela, je n'en veux pas douter. Ce peuple marche si vite sur toute voie, qu'il doit avoir pour le guider des esprits intelligents à foison. On se plaît à lui reprocher de singer nos mœurs avec trop de zèle, de trop inconsidérément « dépouiller le vieil homme » du Nippon. Ne devraient-ils pas, au contraire, être bien venus ces braves gens, d'aller, comme les abeilles de Montaigne, pillotant de ci, de là, nos costumes, sciences et arts, pour les digérer et faire leurs. Et, malgré tout ce qu'ils peuvent prendre, ils n'ont, ma foi, point l'air de s'en être donné une indigestion. Ils ne s'en portent que mieux, tout chez eux prospère et leur commerce, auparavant borné des monts célestes de la Chine aux flots du Pacifique, enthousiasme aujourd'hui le monde entier pour ses productions artistiquement fines et belles. Et pourtant, en ce singulier pays, on trouve presque à l'origine de tout, l'imitation. Imiter n'est peut-être pas si mauvaise chose, après tout.

A chaque nation vaincue, les Romains prenaient ses meilleures armes; et cela leur profitait assez puisqu'ils ont conquis l'univers connu d'eux. Même, nous autres Français, outre notre puissance d'initiative, notre exubérante originalité, ne puisons-nous point souvent à des sources étrangères, quand nous croyons y retrouver une trempe nouvelle, un accroissement de vigueur? Il semblerait que la France est le cœur ou plutôt le poumon de l'Europe! Toutes les idées, tout le sang intellectuel qui circule à travers ce grand corps vient chez nous, un jour ou l'autre, se retremper au souffle ardent de notre esprit pour s'en aller ensuite à travers les nations nourrir l'organisme social. C'est que le sort nous a transmis l'héritage de la Grèce, le spirituel bon sens et le goût du beau. Le bon sens et le goût, voilà par où les Japonais nous ressemblent vraiment quelque peu, par où ils sont, moins la violente poussée de notre imagination créatrice, les Français de l'extrême Occident.

D'ailleurs, nous qui les méprisons au profit de la Chine, nous nous ingénions à nous entourer de *japonisme*. Nous peuplons nos appartements des produits merveilleux de leur art : étoffes aux teintes mystérieuses, aux nuancements inconnus et nouveaux que n'ont pu analyser encore notre fameuse chimie; tous ces dessins aux bizarreries charmantes qui éclatent sur leurs broderies et leurs tapis; tous ces argents ciselés et martelés, ces ivoires fouillés comme des dentelles, ces bronzes et ces émaux, et ces porcelaines. Leur fantaisiste originalité rappelle la magie des branchages d'hiver sous la dentelure et la ciselure dont les parent capricieusement les cristaux du givre. Allez chez Edmond de Goncourt qui a, pour ainsi dire, inventé le Japon et qui l'a introduit chez nous, et vous verrez, au milieu de ses collections, si l'art de ce peuple artiste est, comme le disent certains critiques gourmés, un art inférieur et un vulgaire plagiat des arts chinois et français.

La littérature japonaise est fort peu connue. Du reste, on n'y trouve guère que des poèmes, pour la plupart œuvres de courtisanes. Mais que de légendes idéalement poétiques circulent à travers les maisons aux jaunes treillis! Aucun pays, du reste, ne se prête mieux à ces rêveries, avec son grand volcan éteint, ses riches temples, ses routes bordées d'arbres gigantesques, ses groupes de collines boisées et déchirées de ravins, où dorment des lacs d'argent à l'ombre des bambous chanteurs. C'est bien là que doivent venir les couples amoureux errer dans les jonques au clair de lune, en murmurant des ballades, parmi ces immenses lotus que, de loin, Li-taï-péou Thou-fou prend pour des groupes de jeunes filles.

∿∿ Mais, je m'aperçois que je me perds dans ce lointain pays. Revenons en France, pour y saluer un grand Français qui vient de mourir.

Pendant que des noms illustres, comme celui de Claude Bernard, occupent de leur gloire toutes les intelligences, de modestes savants entreprennent dans l'ombre des œuvres épineuses et se contentent, pour récompense de leurs travaux, de servir la patrie. C'est le cas du général de Reffye, mort à Tarbes, presque oublié, alors qu'il était en pleine vigueur d'intelligence.

Cet officier d'artillerie fut un brave durant la guerre contre la Prusse. Peu satisfait de défendre la France par son courage, il la défendait ou du moins l'armait par sa science. Nous lui devons de nouveaux canons de 5 et de 7 en bronze et en acier, de nouvelles pièces de 90 et de 95, et surtout les mitrailleuses — qui, malheureusement, ne firent point merveille, non par sa faute, hélas!

Le général de Reffye ne s'épargnait pas à la peine : on le trouvait toujours plongé dans les songes de la mécanique, des songes réalisables souvent ceux-là! Son imagination algébrique se livrait avec délices aux conceptions de machines militaires. Il avait l'air, malgré ses rudes moustaches d'uniforme, il avait l'air d'un poète : et c'était bien, en effet, un poète mathématicien, deux mots qui semblent jurer de se trouver accouplés, mais qui pourtant vont bien de compagnie, car dans le savant il y a toujours un poète, un vrai poète, qui ne reste pas, comme le commun des Parnassiens, impassible et même *railleur* devant la puissance de l'observation et du calcul, quand la physique et la chimie lui fait presque entrevoir les secrets de la vie dans le fourmillement innombrable des molécules que transforme sans cesse pour nos sens l'intime et l'éternel travail d'un mouvement imperceptible; quand le songe outillé de chiffres se dresse à ses yeux sous forme de spectroscope, de téléphone, de phonographe et dernièrement de photophone, ce photophone qui apporte à nos oreilles, sur un rayon de lumière, les vibrations sonores de terres incommensurablement éloignées!

Oui, la science est belle : il y resplendit une poésie intense, comme en certains recoins caillouteux de l'Australie, des fleurs gigantesques aux parfums délirants. Mais les savants sont trop occupés pour nous y conduire, et le chemin est trop rude de ces paradis rêvés. Une noble ambition ce serait de reprendre l'œuvre de Lucrèce, cette œuvre monumentale que le sceptique Molière ne savait qu'admirer et qu'il désespéra de traduire. André Chénier l'essaya dans son *Hermès* à peine ébauché : la Révolution l'a arrêté; d'ailleurs il n'était pas de taille à entreprendre cette reconstruction cyclopéenne.

Mais c'est égal, j'aime mieux le général Reffye que le général Bordone, un poète aussi, puisqu'il a fait *Garibaldi,* drame qu'on va jouer au théâtre des Nations, et un savant, puisqu'il était apothicaire quand l'ambition le prit de troquer le chapeau pointu et la seringue de Diafoirus contre le blanc panache et l'épée de Turenne et de Condé.

∿∿ Encore un mort! Décidément c'est la semaine funèbre. On l'enterrait pompeusement mardi à Versailles, celui-là, et comme c'était un député, un républicain convaincu et un avocat de mérite, M. Gambetta a prononcé sur sa tombe un grand discours, à retentissement politique. Albert Joly était jeune, — trente-six ans, — jeune par l'âge, mais vieux déjà par la lutte. Il y a quelques semaines, à Saint-Germain, le jour de l'inauguration de la statue de M. Thiers, devant la triste veuve de l'ancien président de la République, il parla, glorifiant Thiers, les décrets, la République et M. Gambetta. M. Gambetta s'est souvenu et lui a donné la réplique, mais il n'était plus là pour entendre son panégyrique, le député actif et remuant qui, revenu de Toulouse il y a quelques jours à peine, où il était allé plaider pour le préfet Merlin, s'alita pour ne plus se relever.

C'était un honnête et un aimable homme qui avait su, malgré le ton cassant et parfois agressif de sa parole, conquérir des amitiés dans tous les groupes de la Chambre, et s'imposer à l'estime de tout le monde.

∿∿ La Comédie-Française a repris ses mardis. Elle est fort en avance sur la société qui, elle, n'a rien repris du tout, ni réceptions, ni dîners, ni bals et qui continue à se confiner dans des terres où elle chasse, devant que de s'envoler vers les ciels plus lumineux de Nice et de l'Italie. Tout-Paris, ce qu'on appelle Tout-Paris, se retrouvera donc à heures fixes et en gala, dans la maison de Molière et de Coquelin et y tiendra solennellement ses assises d'élégance et de haut ton. C'est pour le mieux.

Je regardais mardi cette chambrée, et promenais ma lorgnette sur toutes ces robes claires et tous ces blancs plastrons. Et j'étais véritablement stupéfait de voir de quels noms se compose ce Tout-Paris tant vanté par les gazetiers et que la province nous envie. A peu de vraies élégances près, c'est le public des premières, ce public étrangement mêlé, où tous les mondes, même les plus bizarres se coudoient. Cela fleure surtout la synagogue et la Bourse, deux odeurs parisiennes qu'on retrouve partout, là où il y a des plaisirs à prendre et de bonnes affaires à faire. Par le temps qui court, il faut, parole d'honneur, n'être qu'un juif de bien mince qualité, ou un financier de bien petite bourse et de bien pauvres relations pour ne se point payer le luxe de jouer son rôle dans cette comédie du Tout-Paris, ainsi nommé, sans doute, parce qu'il y a de tout et que cela se passe à Paris.

∿∿ Mme Thiers agonise. A l'heure où ces lignes paraîtront, la veuve de l'ancien président de la République aura, sans doute, rendu le dernier soupir.

C'est une noble figure que celle de cette femme, et je regrette de n'avoir pas la place qu'il faudrait pour faire d'elle le portrait qu'elle mérite.

Elle était restée, la dévouée compagne du Libérateur du Territoire, pour faire vivre dans nos cœurs de Français l'éternel souvenir de ce vieillard dont le génie nous sauva et nous délivra de cette invasion qui se perpétuait et qui, douloureusement, promenait ses armes et faisait sonner les bottes de ses soldats sur une partie de notre sol. Hélas! les peuples sont comme les hommes : ils oublient. Après les fêtes de Nancy, dans lesquelles toute une foule, secouée par les mêmes frissons de patriotisme, emportée dans un même sentiment de reconnaissance, s'agenouilla devant Mme Thiers, il ne fut plus question du grand homme. Je me trompe. On lui éleva une statue sur une des places publiques de Saint-Germain. Ce fut navrant, vous vous en souvenez; et c'est là que l'ingratitude humaine et que l'indifférence nationale se montrèrent dans leur épanouissement de tristesse... Ceux-là même qui avaient profité de l'héritage de M. Thiers, ne vinrent pas déposer une couronne sur le socle du monument... Seule, l'insulte alla souffleter les joues de bronze du grand patriote abandonné.

Mme Thiers n'avait plus rien à faire ici-bas. Elle va partir...

Un petit tableau de la vie parisienne bien navrant.

J'ai rencontré, l'autre jour, rue de Constantinople, un convoi qui se rendait au cimetière. Cela se composait d'un corbillard; derrière, personne, pas même le chien, ce dernier ami du pauvre. Sur le char pas une couronne, pas une fleur, pas un feuillage, rien qui mît un sourire ou un parfum sur la lourdeur des draperies noires pleurées d'argent; et cela lentement marchait, cahotant sur les pavés, dans la brume du matin. On ne se découvrait pas devant cette morte, qui passait ainsi abandonnée; on n'envoyait pas à ce cercueil solitaire l'adieu anonyme que tout le monde jette en passant à ces inconnus qui s'en vont dormir le dormir éternel. Pas une pitié, pas une larme, pas un dernier respect.

La pauvre morte qui s'en allait ainsi, lasse de vivre, avait avalé une fiole de poison. Depuis onze ans, elle s'était donnée à un homme avec lequel elle vivait une vie de dévouement et de martyre, puis l'homme s'ennuyant de cette adoration et trouvant fade cette abnégation qui ne se démentait jamais, était parti un beau matin. Elle espéra, la malheureuse, qu'il lui reviendrait : il ne revint pas. Elle écrivit, elle pleura, elle implora : il ne revint pas.

Quand la concierge trouva dans sa chambre le cadavre de cette infortunée, elle alla prévenir l'homme et lui dit que les obsèques de sa maîtresse auraient lieu le lendemain.

— Bien fâché, répondit-il en allumant une cigarette, mais c'est l'heure de mon bureau; elle s'enterrera bien sans moi.

NOS GRAVURES

LA KORRIGANE, A L'OPÉRA

Notre gravure représente le premier acte de *la Korrigane*. Nous sommes sur la place d'un village breton, devant une petite église. A droite, le seigneur et le cortège qui l'entoure; à gauche, le groupe des Bretons. Les jeux du bâton, la lutte, le saut ont cessé; les paysannes ont fini leurs pas pour le concours de la danse. Yvonnette est entrée en scène. Yvonnette, c'est M^lle^ Mauri, dont le prodigieux succès assure de nombreuses représentations au nouveau ballet. Au second tableau qui nous donne le dernier acte, nous sommes dans la lande sur laquelle s'élèvent le dolmen et le menhir. Lilèz, l'amoureux d'Yvonnette, cherche en vain sa bien-aimée, qui lui a été ravie et que la reine des fées a mise au nombre des korriganes, lorsque Janik, portant le chapelet bénit, arrive au secours de Lilèz, qui se saisit du talisman et met en fuite la troupe maudite des korriganes.

LES FRANCISCAINS DE TERRE SAINTE

Le gouvernement a autorisé la réintégration des Franciscains appartenant à l'*Œuvre de Terre Sainte* dans l'établissement de la rue des Fourneaux, d'où ils avaient été expulsés le mois dernier. La rentrée de ces religieux s'est effectuée en vertu des conventions et des engagements diplomatiques qui, en même temps qu'ils ont placé les Lieux Saints sous le patronnage de la France, en ont confié la garde à l'ordre des Franciscains.

L'œuvre internationale de la *Custodie* de Terre Sainte, dont le chef réside à Jérusalem, se recrute, de temps immémorial, parmi les Franciscains au moyen de leurs noviciats et de maisons d'étude. Cet ordre était, en effet, établi à Jérusalem avant la conquête de cette ville par Saladin. On trouve dans les archives du couvent de Saint-Sauveur des documents qui constatent la présence, déjà ancienne, des Franciscains dans les Lieux Saints au commencement du XIII^e^ siècle. Le plus curieux est un ordre du sultan Ahmed-Châh, daté de 1212, qui les autorise à garder les lieux anciennement possédés par eux et leur accorde le singulier privilège de ne payer, quand ils sont cités devant la justice, que quinze paras (un sou) à l'officier chargé de les conduire.

Aujourd'hui le couvent de la Terre Sainte est le chef-lieu de dix-sept missions, répandues en Syrie et en Egypte et desservies par des Franciscains de toutes nations, mais surtout par des Italiens, des Espagnols et des Français.

Les trois grandes autorités se partagent entre ces trois nations : le supérieur, ou *révérendissime,* qui ne relève que du pape, est Italien; le procureur Espagnol; le vicaire doit être Français. Chacun de ces administrateurs a une clef de la caisse générale, afin que le maniement des fonds ne puisse se faire qu'en commun. Chacun d'eux est assisté d'un remplaçant que l'on nomme le *discret*. Ces chefs ou ces *discrets,* avec l'adjonction d'un septième membre qui est Portugais, forment ce que l'on appelle le *directoire,* ou chapitre souverain. La plus grande partie des recettes provient des libéralités des puissances catholiques, de la charité des fidèles et des sommes réalisées à l'époque du pèlerinage. Mais la charité des fidèles a besoin d'être réveillée par une sorte d'industrie; les pères l'ont compris : une grande quantité de chapelets et d'objets saints se fabriquent sous leurs auspices, soit à Jérusalem, soit à Bethléem; on les bénit et on les expédie dans les pays catholiques.

Le couvent de Saint-Sauveur, qui est en quelque sorte la maison-mère des Franciscains gardiens de Terre Sainte, est une construction fort irrégulière; il faut l'avoir habité plusieurs semaines pour ne pas se perdre dans ses corridors, ses détours et ses issues sans nombre. Chaque cénobite a sa petite chambre, avec un lit, une table, une lampe, un crucifix, une chaise et une cuvette; comme les religieux font vœu de pauvreté, ils ne sauraient augmenter leur ameublement.

Dans le siècle dernier, une des principales curiosités du Couvent était la pharmacie. L'apothicairie des Latins était réputée la plus précieuse qui soit au monde. Le religieux qui la dirige et porte le titre de *fra dottore* a toujours soin de conduire le visiteur dans la salle des trésors médicaux, mais il n'a guère à lui montrer que le « baume de Jérusalem », qu'on emploie pour guérir les plaies et les blessures.

Outre le grand Couvent de Terre Sainte dont nous venons de parler, les pères Franciscains de Terre Sainte en ont un autre bien moins considérable dans l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre.

L'église du Saint-Sépulcre en comprend trois : celle du Saint-Sépulcre proprement dite, celle du Calvaire et celle de l'Invention-de-la-Croix.

La chapelle ou le tabernacle *(Sanctum Sanctorum)* du Saint-Sépulcre, se trouve placé au-dessous de la grande coupole circulaire de l'église, ainsi que le montre notre dessin, fait sur les lieux mêmes. Ce monument intérieur est un carré long, orné de quelques pilastres, d'une corniche et d'une coupole de marbre.

Cette sorte de pavillon intérieur, autour duquel on circule librement, est divisé en deux parties, en deux petits sanctuaires. Dans l'un se trouve la pierre où était assis l'ange qui annonça aux saintes femmes la résurrection de Jésus-Christ; l'autre contient le Saint-Sépulcre. Une porte basse, fermée par un rideau de soie cramoisie, établit la communication entre les deux sanctuaires. Des lampes en or et en argent, d'une merveilleuse richesse, éclairent l'intérieur de la chapelle; et des parfums y brûlent nuit et jour. De magnifiques tentures de velours en recouvrent entièrement les murs.

Le Sépulcre, au-dessus duquel on a placé, ces dernières années, un tableau représentant Jésus-Christ vainqueur de la mort, est recouvert d'une table de marbre qui entoure et cache entièrement à l'œil la substance même du rocher primitif dans lequel le sépulcre fut creusé, suivant la tradition, par le commandement de Joseph d'Arimathie, disciple secret de Jésus. Ce sarcophage a sept pieds de long sur deux et demi de large.

Du Saint-Sépulcre, un escalier taillé dans le roc conduit au sommet du Calvaire, où les trois croix furent plantées, et où a été élevée la chapelle dont nous reproduisons le dessin. Le Calvaire, le tombeau et plusieurs autres sites du drame de la Rédemption, se trouvent ainsi accumulés sous le toit d'un seul édifice d'une médiocre étendue. Cela semble peu conforme aux récits des Evangiles, mais les traditions sont telles et elles ont prévalu.

Quand on entre dans l'église du Saint-Sépulcre, on remarque, devant la porte, entre les pierres du pavé, une grande quantité de clous enfoncés jusqu'à la tête. Ces clous, auxquels les voyageurs ne font pas toujours attention, sont placés dans cet endroit par le patriarche des grecs, qui, chaque année, revêtu de ses habits pontificaux, vient, à l'époque du Samedi-Saint, prononcer une excommunication contre les catholiques romains, et enfonce, en même temps, un clou dans le pavé à grands coups de marteau, en mémoire de l'anathème qu'il prononce. Il ajoute ensuite à cette cérémonie la défense expresse de les ôter, menaçant d'une amende considérable quiconque contreviendrait à cet ordre.

Bien que moins vive et moins sérieuse que dans le passé, la mésintelligence qui divise les Franciscains de Terre Sainte et les moines grecs ou Géorgiens donne encore lieu souvent à des contestations. Auparavant, la partie de l'église du Saint-Sépulcre qui n'est pas sous la coupole était exclusivement réservée aux grecs schismatiques; une séparation en bois peint, et couverte de tableaux de l'église grecque, divisait cette nef de l'autre. Cette séparation a disparu. La grande coupole, restaurée en 1852 aux frais du sultan, est maintenant une possession commune que les pères de Terre Sainte défendent contre de nouvelles usurpations des grecs avec un soin jaloux. Treize d'entre eux, détachés du grand couvent de Saint-Sauveur au petit couvent renfermé dans les murs de l'église du Saint-Sépulcre, veillent autour du sanctuaire. Ils sont là comme une garde avancée. Une fois entrés, ils ne sortent plus; ils reçoivent leur nourriture à travers les barreaux d'une porte revêtue de fer; et ils restent ainsi jusqu'à ce que d'autres pères viennent leur succéder, véritables sentinelles qu'on place et qu'on relève tour à tour.

UNE PRISE D'HABIT AUX CARMÉLITES, TABLEAU DE M. JULES ROUGERON

La *postulante* est venue s'agenouiller à la porte du couvent, où il n'est permis d'entrer qu'à condition de n'en plus jamais sortir : fiancée du cloître, elle a revêtu, suivant l'usage, le costume des mariées : c'est la mondaine qui demande à changer la robe de soie contre la robe de bure; ses sœurs de demain se sont avancées jusqu'au parvis pour la recevoir. Le contraste est saisissant entre ces têtes encapuchonnées qui furent et qui sont peut-être belles encore, et la novice, éclatante de jeunesse et de distinction, qui tout à l'heure va se confondre dans la foule des innommées.

Et, pour compléter le sens de la scène, parents et amis sont là, qui ont accompagné jusqu'à sa dernière halte l'enfant qu'ils ont vue grandir, la jeune fille qu'ils ont aimée et que le couvent va leur prendre. L'émotion de tous est poignante, courbés qu'ils sont sous la parole de l'évêque prononçant le dernier adieu; c'est la vie et la mort, opposées l'une à l'autre avec une extrême sobriété de moyens en même temps qu'une rare intensité d'expression.

LES LIVRES D'ÉTRENNES ILLUSTRÉS

Hippolyte Bellangé et son œuvre, par M. Jules Adeline. — Jusqu'ici, Hippolyte Bellangé, moins heureux en cela que ses émules Charlet et Raffet, n'avait pas encore eu son historiographe. Grâce à M. Jules Adeline, voilà cette regrettable lacune comblée, et désormais le nom des trois contemporains, qui sont inséparables dans l'histoire de l'art, pourront être réunis sur le rayon d'une bibliothèque.

L'œuvre de Bellangé est considérable. Elle se compose de deux cent cinquante tableaux et de près de douze cents dessins et aquarelles, dont les principaux sont reproduits dans le beau volume qui nous occupe. Celui que nous mettons sous les yeux du lecteur, le *Départ du cantonnement,* a figuré au Salon de 1855. Deux cuirassiers, sur leur départ, font leurs adieux à leurs hôtes, et l'un d'eux, déjà en selle, grave, solennel et gardant son sérieux, jure fidélité à une jeune paysanne normande en pleurs, qui essuie ses larmes avec son tablier; l'autre, sans doute pour ménager une liberté plus grande à son camarade, prend à grand bruit dans ses bras la mère de la paysanne, qui, effarée, se défend du poing et du balai. Derrière le groupe, un enfant, brandissant son bonnet de coton, danse joyeusement. Scène bien observée, peinte avec beaucoup d'esprit et très plaisante.

Saint Martin, par M. Lecoy de la Marche. — L'ouvrage nouveau que viennent d'éditer MM. Mame, de Tours, est divisé en deux parties. La première, consacrée à la vie du saint, comporte cinq chapitres, dont le premier, qui traite de la mission de saint Martin, lequel a si puissamment contribué à substituer le christianisme au paganisme dans la Gaule, offre un tableau des plus intéressants de la société gallo-romaine. Les autres sont consacrés aux différentes phases de la glorieuse carrière de Martin. Né au commencement du IV^e^ siècle, et ayant embrassé de bonne heure la religion chrétienne, il fut d'abord appelé à servir dans les légions de l'empereur Constance, où il se distingua par son zèle et sa charité.

OPÉRA : *La Korrigane*, BALLET EN DEUX ACTES PAR MM. COPPÉE ET MÉRANTE; MUSIQUE DE M. WIDOR
La place du village : danse d'Yvonnette (1er acte). — Décor de M. Lavastre jeune.

OPÉRA : *La Korrigane*, BALLET EN DEUX ACTES, PAR MM. COPPÉE ET MÉRANTE : MUSIQUE DE M. WIDOR
La lande bretonne : Lilèz mettant les Korrigans en fuite (2e acte). — Décor de MM. Rubé et Chapron.

Qui ne connaît cet admirable trait du pieux soldat, donnant un jour d'hiver la moitié de son manteau à un pauvre, après s'être dépouillé déjà d'une partie de ses vêtements en faveur d'autres malheureux? De soldat, Martin se fit moine, puis il fut appelé à occuper le siège épiscopal de Tours. C'est alors qu'il fonda le célèbre monastère de Marmoutier. Puis il devint l'apôtre de l'ouest et du nord de la Gaule, et plaida devant l'empereur Maxime la cause des Priscillianistes, secte née d'un mélange de gnosticisme et de manichéisme, sollicitant la grâce de leur chef Priscillien, qu'il ne put obtenir. Saint Martin mourut à Cande, et son corps fut rapporté à Tours et confié à la garde d'une communauté régulière, connue plus tard sous le nom de Chapitre royal de Saint-Martin.

La seconde partie du volume traite du culte de saint Martin, qui est le premier des confesseurs auquel l'Eglise latine ait rendu un culte public, et qui, sous les rois mérovingiens, fut considéré comme l'un des patrons de la Gaule. On sait qu'à cette époque sa chape ou châsse servait d'étendard.

La partie artistique de ce beau volume est tout à fait digne de la partie littéraire. Elle comprend des illustrations hors texte et dans le texte. Les premières sont destinées à faire connaître comment les peintres et les sculpteurs de tout temps, depuis l'art latin de la décadence jusqu'à l'art moderne ont exprimé la physionomie de saint Martin.

L'Art contemporain y est représenté par des peintures et des compositions de MM. Flandrin, Joseph Blanc, Olivier Merson et Lafon. La belle gravure que nous donnons comme spécimen représente le saint Martin convertissant sa mère, de ce dernier artiste. Cet épisode, que raconte Sulpice Sévère, qui, ainsi que Grégoire de Tours et Fortunat, a laissé d'intéressants détails sur Saint-Martin, n'avait jusqu'ici donné lieu à aucune œuvre d'art.

Les dessins dans le texte comprennent des têtes de chapitres, représentant les principaux sanctuaires dont saint Martin est le patron, et les lieux les plus célèbres qui portent son nom ; des culs-de-lampe, offrant une iconographie populaire du saint ; enfin des lettres ornées qui ont pour but de faire connaître l'art et le symbolisme chrétiens durant le IV^e siècle.

Voyage d'une famille à travers la Méditerranée, par M^{me} Brassey. — Parmi les dessins qui figurent dans cet ouvrage, les deux que nous donnons plus loin, un *Escalier à Anacapri* et l'*Emplacement des naumachies* à Cyzique, représentent, le premier, une curiosité de l'île de Capri, rendue célèbre par le séjour de l'empereur Claude; le second, des ruines pittoresques sur la côte d'Asie, dans la mer de Marmara.

Anacapri est un petit village situé à peu de distance de Capri, la capitale de l'île. On se rend d'un point à l'autre par une très belle route, taillée dans le roc et qui a eu le tort de faire disparaître en partie le curieux escalier dont notre dessin offre la vue et à l'aide duquel on communiquait autrefois entre le haut et le bas de l'île. Les *Naumachies de Cyzique* sont situées dans la presqu'île de ce nom. Cet ancien amphithéâtre est admirablement posé au milieu des vignes et des oliviers. Il s'y livrait autrefois des véritables batailles navales avec des galères de guerre. La vallée était fermée par des écluses, comme l'indiquent les ruines d'une digue encore visible. On aura une idée des proportions de ces combats par ce détail que, sous le règne de Claude, plus de dix-mille personnes prirent part à une seule de ces représentations. C'étaient des gladiateurs, des criminels ou des esclaves.

Disons en terminant que le très intéressant volume de M^{me} Brassey est le récit de deux voyages dans la Méditerranée, faits en 1874 et en 1878. Le premier introduit le lecteur dans les palais, les mosquées, les harems de Constantinople, et le promène au milieu de sites charmants des îles Ioniennes; le second, le ramène dans le Bosphore et lui révèle, chemin faisant, les curiosités peu connues de l'île de Chypre.

De Paris à Samarkand, impressions de voyage d'une Parisienne, par M^{me} de Ujfalvy-Bourdon. — En 1876, M. Charles de Ujfalvy, actuellement professeur à l'Ecole des langues orientales de Paris, fut chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique en Russie et dans l'Asie centrale. Sa femme, une Parisienne, voulut absolument le suivre et partager les fatigues et les dangers de son long voyage.

M. et M^{me} de Ujfalvy quittèrent Paris le 10 août 1876. Ils traversèrent l'Autriche, où habite la famille de M. de Ujfalvy, se rendirent en Pologne et de là gagnèrent Saint-Pétersbourg. Après avoir fait dans cette ville un long séjour, visité la Finlande, les lacs Ladoga et Onéga, les voyageurs obtinrent du gouvernement russe l'autorisation de visiter l'Asie centrale.

Au mois de janvier 1877, ils partirent pour Moscou. De là, ils se rendirent à Orenbourg, à Kazanlick, traversèrent les steppes Kirghises, pénétrèrent dans le Turkestan et trouvèrent à Tachkend le général Kauffmann, qui leur fit le meilleur accueil. En quittant cette ville, M. et M^{me} de Ujfalvy visitèrent Samarkand. Ils pénétrèrent ensuite dans le Ferghenah, où la Russie n'est représentée par aucun fonctionnaire. Ils visitèrent le Khokand, le lac Fedchenko, puis revinrent à Tachkend et remontèrent vers la Sibérie occidentale. Après avoir traversé Koulja, Semipalatinsk, Troïtsk, le pays des Bachkers, ils rentrèrent en Russie par le pays des Sept-Rivières, et étaient de retour à Saint-Pétersbourg au mois de décembre.

Pendant ce voyage, M. de Ujfalvy avait fait ample moisson d'observations anthropologiques, ethnographiques et archéologiques. Il rapportait de curieuses collections d'objets trouvés, des fossiles, des spécimens appartenant à l'époque de l'âge de pierre, etc.

De son côté, M^{me} de Ujfalvy n'était pas restée inactive; elle s'était attachée à étudier les mœurs des habitants, les curieux phénomènes de la nature et des steppes, à observer le spectacle si varié et si divers qui se déroulait sans cesse devant elle. Ce sont ces observations, à la fois instructives et piquantes, ces impressions, écrites d'une plume alerte, que la maison Hachette vient de publier, dans un superbe volume, où 273 gravures, exécutées d'après des photographies, viennent ajouter un nouvel attrait à l'intérêt d'un récit plein de mouvement et de vie. Celle que nous publions est vraiment belle et il y en a beaucoup de semblables dans l'ouvrage. Elle représente le steppe Kirghise, plaine aride, nue, immense comme la mer. A l'horizon, rien, rien que le ciel, que le soleil, qui apparaît à l'Orient, zèbre de ses rayons éblouissants.

La Hollande à vol d'oiseau, par M. Henry Havard. — L'auteur de *la Hollande à vol d'oiseau,* M. Henry Havard, l'écrivain d'art si apprécié, a déjà donné, sur cette intéressante et curieuse contrée, une série d'ouvrages : *Voyage aux villes mortes du Zuiderzée,* les *Frontières menacées,* etc., qui ont eu beaucoup de succès. Le nouveau livre, qui s'adresse surtout aux esprits délicats et polis, n'est pas inférieur à ceux qui l'ont précédé et auxquels il ne ressemble cependant en rien. Moins scientifique, il est plus pittoresque et il revêt une allure vive et rapide faite pour charmer.

La Hollande à vol d'oiseau a été illustrée par M. Maxime Lalanne.

Elle renferme vingt-quatre gravures hors texte et une carte du pays, plus une multitude de croquis d'une finesse d'exécution et d'une légereté admirables, comme le prouvent les deux que nous reproduisons plus loin. L'un est une vue d'Utrech, la vieille ville épiscopale, prise du chemin de fer : au premier plan, le canal qui jadis bordait le rempart; derrière, la célèbre et gigantesque tour d'Utrech, l'une des plus hautes du pays, et celle de l'église Saint-Martin. L'autre croquis représente de vieilles maisons aux pignons historiés, dessinées à Alkmaar, surnommée l'*Alkmaria victrix*, à cause de l'héroïque résistance que cette ville opposa jadis aux Espagnols.

Promenades japonaises, par M. Emile Guimet. — Le dessin que nous empruntons à cet intéressant et instructif ouvrage, qui fait si bien connaître les mœurs, les usages, la religion du Japon, nous fait voir un des coins du fameux temple élevé au VIII^e siècle, par Shoodo-Schoonin, un saint, au dieu Shinto, sur la plus haute montagne de la contrée, le Foudji-Yama, le mont sacré. Le personnage qui figure dans ce dessin est un des docteurs du second grand prêtre par lequel est dirigé le clergé de la montagne, l'évêque habitant la capitale de l'empire. Ce docteur, comme ses collègues, a pour fonction d'expliquer la loi religieuse et les représentations artistiques et symboliques que l'on voit dans les temples. Il a la tête nue et rasée, et porte un surplis de mousseline écarlate retenu sur la poitrine par un large anneau d'ivoire.

L'auteur des dessins qui illustrent ce beau livre est M. Félix Regamey, un de nos collaborateurs, dont le talent est trop connu pour que nous ayons à en faire ici l'éloge.

PÉCHÉS DE JEUNESSE (1)

NOUVELLE

I

Entre Châlons et Nancy, il n'est pas de plus heureuse vallée que celle de la Choisille, pas de ville mieux adossée au coteau que Villotte. La vallée est bordée de collines modestes, plantées de vignes, ce qui leur donne au beau temps une couleur verte uniforme, mais agréable à l'œil. Tout à travers, entre deux files de peupliers, coule la Choisille, un torrent en hiver, un pré en été. La ville est bâtie moitié sur le coteau, moitié dans la vallée; quand on y arrive par la route de Nancy, on aperçoit de loin, sur la colline, la vieille église, hantée par les martinets, le couvent aux longues rangées de vitres étincelantes et la grosse tour de l'horloge avec ses deux cadrans. Les premières rues sont alignées sur la hauteur, au milieu de jardins touffus; puis toute une avalanche de maisons se répand par cascades entre deux coteaux. Enfin, dans la prairie, la ville basse s'étend des deux côtés de la rivière, avec ses filatures, ses teintureries et ses moulins. C'est là qu'on trouve la vie et le bruit ; — en haut, tout est sommeil et silence, et on entendrait l'herbe pousser autour des pavés. — C'est là aussi qu'est cette fameuse rue bordée d'acacias, l'orgueil du pays. Villotte n'a rien de plus cher que sa rue des Acacias. Elle est longue, elle est large, elle va de l'est à l'ouest; on y a en toute saison de l'air et du soleil. Sur les trottoirs spacieux, les enfants viennent en été danser des rondes, tandis que les acacias en fleur sont tout bourdonnants d'abeilles et tout embaumés. Par delà les maisons basses d'étage, on aperçoit à l'horizon, d'un côté les vignes d'un vert tendre, et de l'autre, les toitures aiguës et les clochers de la ville haute, où les cloches chantent sans cesse.

A l'extrémité de cette bonne rue, calme et lumineuse, en face du grand moulin rebâti à neuf, et tout près de la boutique du forgeron Schmidt, nuit et jour retentissante de coups de marteaux, s'élève le logis Lemonnier, honnête et grise maison à un étage, précédée d'un perron qui fait saillie sur le trottoir, et toujours hermétiquement close, comme un monastère. C'est une de ces mélancoliques demeures qu'on ne peut voir sans les aimer. On voudrait y vieillir; il doit faire bon s'y éteindre lentement, entre un doux souvenir et une pensée pieuse, les yeux réjouis par la lueur faiblissante du soleil qui disparaît, et par les dernières fleurs de la giroflée jaune qui se balance sur le vieux mur d'en face.

C'est ce que pensait, sans doute, l'un des habitants de ce logis, M. Bernard Destilleuls, enfoncé dans son fauteuil de cuir et fumant sa pipe dans sa petite chambre, tandis que le soleil de mai à son déclin lui envoyait un dernier rayon. Tout en poussant vers le plafond jauni et crevassé de belles bouffées bleuâtres, sa bouche, un peu grande et déjà démeublée, laissait passer un sourire. Ses joues allongées, creuses et ordinairement pâles, se coloraient faiblement; son long nez effilé, agité par un tic perpétuel, faisait de visibles efforts pour atteindre un maigre menton proéminent; ses grands yeux d'un bleu tendre, encadrés dans des paupières rougies, souriaient également en suivant les spirales de la fumée. Tandis que d'une main il époussetait soigneusement la cendre tombée sur sa vieille redingote, de l'autre il caressait son front à la fois haut et étroit, et ses tempes, où blanchissaient de légères touffes de cheveux ébouriffés. Parfois ses lèvres quittaient la pipe et fredonnaient un air de menuet (grand signe de contentement!); parfois aussi, il parcourait du regard la chambre au papier déchiré, aux meubles clair-semés, et il l'admirait, comme si tout d'un coup elle se fût changée en un palais. Puis il se levait, il étirait ses grands bras et ses longues jambes, passait avec une joie d'enfant ses doigts dans le rayon de soleil chargé

(1) Droits de traduction réservés. — Reproduction interdite, sauf pour les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de lettres.

d'atômes rougis, puis il répétait doucement, comme un refrain, ces mots murmurés du bout des lèvres: « Une bonne conscience et une vieillesse calme ! » Et, tout en chuchotant, il regardait un vieux pastel fané, représentant un jeune homme vêtu à la mode de 1825, à la physionomie vive et chevaleresque, à l'œil bleu brillant, aux lèvres rieuses. M. Bernard contemplait le tableau et sa figure s'épanouissait. Or, ce tableau était le thermomètre de ses joies et de ses chagrins. Dans les jours sombres, Bernard jetait au pastel un regard de reproche et lui tournait brusquement le dos; mais une fois la bonne humeur revenue, s'approchant doucement du cadre terni, il semblait faire des excuses et murmurer des mots de tendresse à ce portrait à demi effacé.

Bernard Destilleuls n'avait guère que cinquante-cinq ans, mais à voir sa figure maigre et ridée, ses cheveux blancs et son dos un peu voûté, on lui en eût volontiers donné soixante-dix. Il était né à Villotte, et il y avait passé toute sa jeunesse, jeunesse orageuse au dire de gens qui l'avaient connu dans ce temps-là. Pour ceux qui le voyaient vieilli et courbé, timide et gauche, la langue et les gestes embarrassés, cette histoire d'un M. Bernard jeune, élégant, amoureux, faisait sourire et semblait une légende fabuleuse. Ceux mêmes qui la racontaient, paraissaient en douter; quant au *cousin* Bernard (comme on l'appelait familièrement), si l'on voulait rester son ami, il ne fallait jamais lui parler du temps passé; au moindre mot, il rougissait, bégayait, tirait son chapeau, et on ne le revoyait plus.

A trente ans, il avait quitté brusquement Villotte et s'était mis à courir le monde. Vingt ans se passèrent, puis un beau jour, des bourgeois qui assistaient en curieux à l'arrivée de la diligence virent descendre de l'impériale un voyageur portant un manteau court par dessus une longue redingote râpée. Ce voyageur maigre, un peu voûté et tout à fait grisonnant, était M. Bernard que personne ne reconnut ainsi accommodé. Bernard Destilleuls venait, disait-il, passer une huitaine avec son vieil ami Claude Lemonnier, juge de paix de Villotte.

Le juge le reçut comme un enfant prodigue et l'installa dans la chambre que nous connaissons déjà. Au lieu d'y rester huit jours, Bernard y resta cinq ans. Il était devenu l'hôte et le secrétaire de son ami, auquel il payait une petite pension. Un jour, le juge mourut subitement, et on trouva dans son testament une clause par laquelle il chargeait M. Destilleuls de la tutelle de son fils: de sorte que Bernard fut dans la nécessité de se fixer à Villotte.

La vie qu'il y menait était d'une régularité et d'une austérité monastiques. Levé avant l'aube, il traversait la rue des Acacias et allait entendre la première messe à l'église Saint-Antoine; la messe dite, il faisait une longue promenade en lisant quelque livre de piété; puis il rentrait à midi pour le dîner, s'enfermait dans sa cellule et s'occupait d'affaires jusqu'au soir.

Il ne voyait presque personne; ses relations intimes au dehors se bornaient à la compagnie d'une veuve déjà âgée, nommée M^me^ de Sommières, qui habitait la ville haute avec sa fille. Cette dame de Sommières, veuve d'un gentilhomme verrier des environs de Clermont, s'était installée à Villotte peu de temps après l'arrivée de Bernard chez M. Lemonnier.

La veuve et M. Destilleuls se connaissaient de longue date et avaient tout naturellement renoué des liens d'amitié en se retrouvant dans la même ville. Bernard s'occupait activement des affaires d'intérêt de M^me^ de Sommières et montrait pour sa fille Antoinette une tendresse presque paternelle. Quand M^lle^ de Sommières fut en âge de s'établir, M. Destilleuls remua ciel et terre pour lui trouver un mari, et, bien que la jeune fille n'apportât en dot que sa beauté, il finit par lui faire épouser un riche propriétaire campagnard, encore vert, et veuf en premières noces. M. Parisot (c'était le nom de ce dernier) cherchait à se remarier parce que l'exploitation de ses terres exigeait impérieusement la présence d'une ménagère. M. Bernard avait cru mettre la main sur le mari qui convenait à Antoinette; et M. Parisot, voyant cette jeune fille enjouée, bien en point et bien portante, s'était persuadé qu'elle serait la femme de ses rêves.

Le mariage fût vite bâclé, au grand contentement des deux parties, qui avaient hâte d'en finir, et de M. Destilleuls, qui s'imaginait avoir bâti sur le roc le bonheur de la jeune mariée.

Ses illusions ne furent pas de longue durée. Un soir qu'après souper, M^me^ de Sommières et M. Bernard entamaient leur partie d'échecs quotidienne, on sonna violemment à la porte de la maison, et, quand la servante eut ouvert, Antoinette, toute en larmes, vint se jeter dans les bras de sa mère, en la suppliant de la reprendre avec elle. Après une violente discussion avec son mari, celui-ci l'avait mise brutalement à la porte, et elle venait de faire à pied les trois lieues qui séparaient de Villotte le village où était situé le domicile conjugal. — M. Bernard s'était lourdement abusé sur le compte de M. Parisot. Dès les premiers jours, celui-ci avait traité Antoinette comme la première de ses domestiques; dans sa ferme de Bussy, où il régnait en maître sur bêtes et gens, il avait pu tyranniser à son aise cette jeune femme tombée dans un milieu antipathique à ses goûts et à son caractère. L'incompatibilité d'humeur s'était rapidement développée : il y avait eu même des voies de fait. Bref, les choses en étaient venues à cet éclat, qui rendait la vie commune impossible.

Cette rupture fut un coup de foudre pour le pauvre Bernard; il tomba dans un accès de noire mélancolie et devint invisible pendant des mois. Durant ces jours de tristesse, le pastel de la petite chambre fut souvent apostrophé d'une façon amère; le vieillard déversait sur lui toute son irritation : il l'accusait de ses déboires et de ses chagrins, et il avait fini par lui retourner le nez contre la muraille. « A conscience bourrelée, murmurait-il en procédant à cette exécution, vieillesse pénible et tourmentée... »

Or, le jour où commence ce récit, M. Bernard venait d'apprendre une bonne nouvelle : après bien des démarches, M. Parisot, renonçant au scandale d'une séparation judiciaire, avait consenti par écrit à une séparation amiable, et s'était engagé à restituer les cinq mille francs formant la dot d'Antoinette. On comprend maintenant la joie qui dilatait le cœur de M. Bernard. Si mince qu'il fût, tout bonheur arrivé à la famille de Sommières allégeait d'autant la conscience de ce vieillard, qui se reprochait comme un crime d'avoir causé par son étourderie le malheur de la jeune fille. Cet arrangement amiable devait donner aux deux femmes, sinon le calme qu'elles avaient perdu, du moins l'espoir d'un avenir à l'abri de toute tracasserie. Aussi M. Destilleuls était-il radieux, rien qu'à la pensée de pouvoir dès le soir même annoncer cette bonne nouvelle à sa vieille amie.

Le dernier rayon du soleil couchant se balançait encore au-dessus du portrait, et Bernard le contemplait avec un sentiment de béatitude, quand son pupille entra.

Maurice Lemonnier venait de terminer son droit et il était rentré à Villotte depuis l'hiver. C'était un beau garçon de vingt-deux ans. Des masses de cheveux blonds encadraient son front large et intelligent; ses yeux noisette brillaient d'un feu clair, ses lèvres vermeilles et un peu charnues souriaient au milieu d'une barbe blonde soigneusement peignée. Ce blond cendré des cheveux et de la barbe, cette couleur claire des yeux, s'harmonisaient à merveille avec un teint rosé, et toute la figure avait un éclat de vivacité et de franchise qui faisait plaisir à voir.

M. Bernard tira de son gousset une petite montre d'or épaisse et ventrue : — Sept heures et demie! s'écria-t-il en regardant le rayon prêt à s'évanouir; les soirées ont grandi d'une demi-heure depuis le 1^er^ mai... Maurice, mon enfant, voici bien des années que je vois ici, à la même époque, le soleil dorer le cadre de ce portrait, bien des années!... Mais jamais il ne m'avait paru aussi éblouissant qu'aujourd'hui... Le bonheur ajoute de l'éclat même aux rayons de soleil... Va t'habiller, mon garçon, nous ferons ce soir une visite aux dames de Sommières.

Une heure après, le cousin Bernard, enveloppé dans sa houppelande marron, gravissait avec son pupille la montée qui mène à la ville haute.

La nuit de mai avait encore tous ses parfums.

— Claire journée, nuit paisible, murmura le laconique Bernard en humant les bouffées printanières des vergers voisins. — Maurice s'arrêta et prit le bras de M. Destilleuls :

— Ecoutez, cousin Bernard, on entend encore le rossignol, tout là-bas, dans les vignes !

Bernard prêta l'oreille et secoua la tête : — Il faut des oreilles de vingt ans pour entendre de si loin; à mon âge et à cette distance, mon camarade, on ne distingue plus le chant du rossignol du cri de la chouette...

II

— Oui, ma chère dame, tout est arrangé : M. Parisot m'a rendu la dot d'Antoinette, et il renonce à faire du scandale... C'est une fameuse épine hors du pied. Cela ne raccommodera pas, malheureusement, les choses; mais vous aurez du moins la sécurité et la paix.

Tout en parlant, Destilleuls frottait l'une contre l'autre ses longues mains, et s'approchait doucement du guéridon où la veuve avait disposé les pièces de l'échiquier.

— Ah! dit celle-ci d'une voix plaintive, la paix, c'est tout ce que je demande; avec ma santé délabrée, je n'aurais plus la force de repasser par tous les ennuis de ces dernières années.

En même temps elle secouait sa tête coiffée d'un bonnet de tulle, dont les ruches noires avançaient jusque sur le front, tandis que de chaque côté des joues une grosse papillotte blanche encadrait sa figure pâlie, amaigrie et délicate, où brillaient encore de beaux yeux noirs.

— Ma pauvre amie, soupira M. Bernard, si vous l'aviez voulu, j'aurais pris tous ces ennuis à mon compte, en vous donnant mon nom, et aujourd'hui encore, si vous y consentiez...

(La suite prochainement.)

NOTES ET IMPRESSIONS

Troubler une cité est chose aisée, même pour le faible.

PINDARE.

***

La vie ressemble au menuet : on fait quelques tours pour revenir faire la révérence à l'endroit d'où l'on est parti.

SÉNAC DE MEILHAN.

***

Les femmes de Paris n'aiment que de la tête et ne pensent que du cœur.

L'ABBÉ CARACCIOLI.

***

Le bourdonnement insignifiant des bavards est pour moi comme le bruit des cloches, qui n'empêche point de penser et qui souvent y invite.

M^me^ GEOFFRIN.

***

Les amis de la maison sont bien nommés : plus semblables aux chats qu'aux chiens, ils s'attachent plus à la maison qu'au maître.

ARTHUR SCHOPENHAUER.

***

La vie humaine a de beaux mystères, comme elle a de tristes secrets.

GUIZOT.

***

L'honneur, la dignité des duels c'est le silence qui les enveloppe. La galerie n'y vaut rien et elle diminue toujours un peu ceux qui se sont battus pour elle.

J. BARBEY D'AUREVILLY.

***

La haine seule est sincère : si tu veux te connaître écoute tes ennemis.

***

Le fanatisme n'est que l'état aigu de la religion.

G.-M. VALTOUR.

LE GÉNÉRAL VERCHÈRE DE REFFYE

Le général Verchère de Reffye, un des officiers généraux les plus distingués de notre armée, est mort, à Versailles, le 3 décembre dernier.

Né en 1821, M. de Reffye fut successivement élève de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole d'application de Metz; puis il entra dans l'arme de l'artillerie et s'occupa toute sa vie du perfectionnement des bouches à feu. Il était chef d'escadron lorsque, sous l'Empire, il créa le type du canon dit de 7 et inventa un nouvel engin de guerre, la mitrailleuse, dont les premiers modèles furent secrètement construits à Meudon. Au début de la guerre de 1870-71, M. de Reffye, devenu lieutenant-colonel, fut envoyé à Tarbes pour y organiser une fonderie de canons se chargeant par la culasse. Il partit, laissant à Paris ses premières pièces et les instructions nécessaires pour en établir de nouvelles, ce qui permit à la défense nationale de se créer une artillerie de plus de mille bouches à feu. M. de Reffye continua de diriger l'établissement de Tarbes jusqu'en 1878, époque à laquelle il fut nommé général de brigade, et c'est encore à lui qu'on doit les pièces de 90 et de 95, dont tous nos régiments sont aujourd'hui armés. Le général de Reffye avait à peine cinquante-neuf ans; mais sa constitution, prématurément usée par les fatigues et les études, avait reçu le dernier coup, il y a quinze mois environ, d'une chute de cheval qui avait déterminé sa mise en disponibilité.

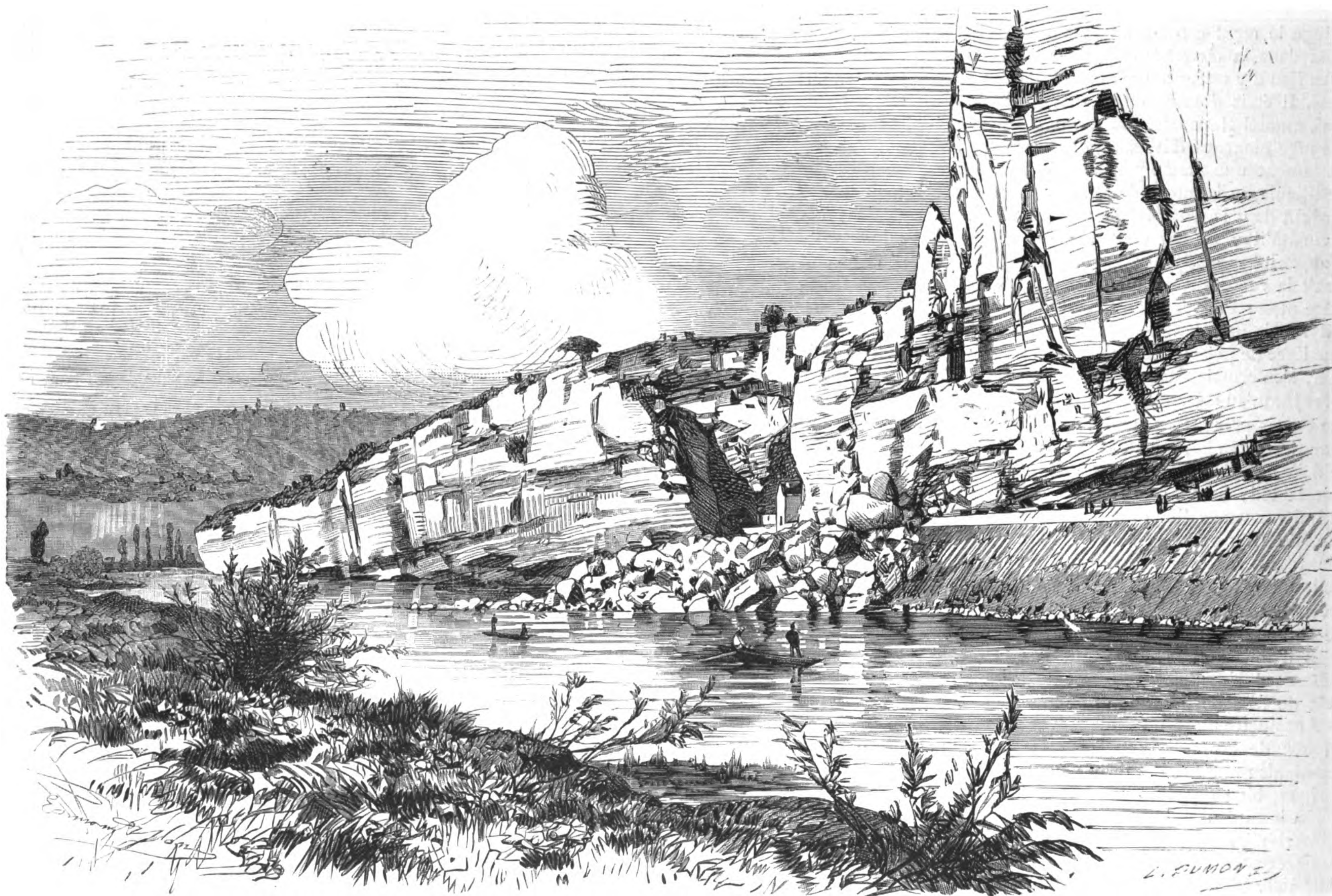
LE GÉNÉRAL VERCHÈRE DE REFFYE, DÉCÉDÉ LE 3 DÉCEMBRE

L'ÉBOULEMENT DES COUDOULOUS

Les Coudoulous sont d'immenses rochers, situés tout près de Cahors, et de la route allant de cette ville à Figeac. Ils bordent le Lot, cette belle rivière, sinueuse comme la Seine au-dessous de Paris, et qui coule dans la splendide vallée que l'on sait au pied de collines très escarpées, au flanc desquelles de nombreux villages sont posés comme des nids d'aigles.

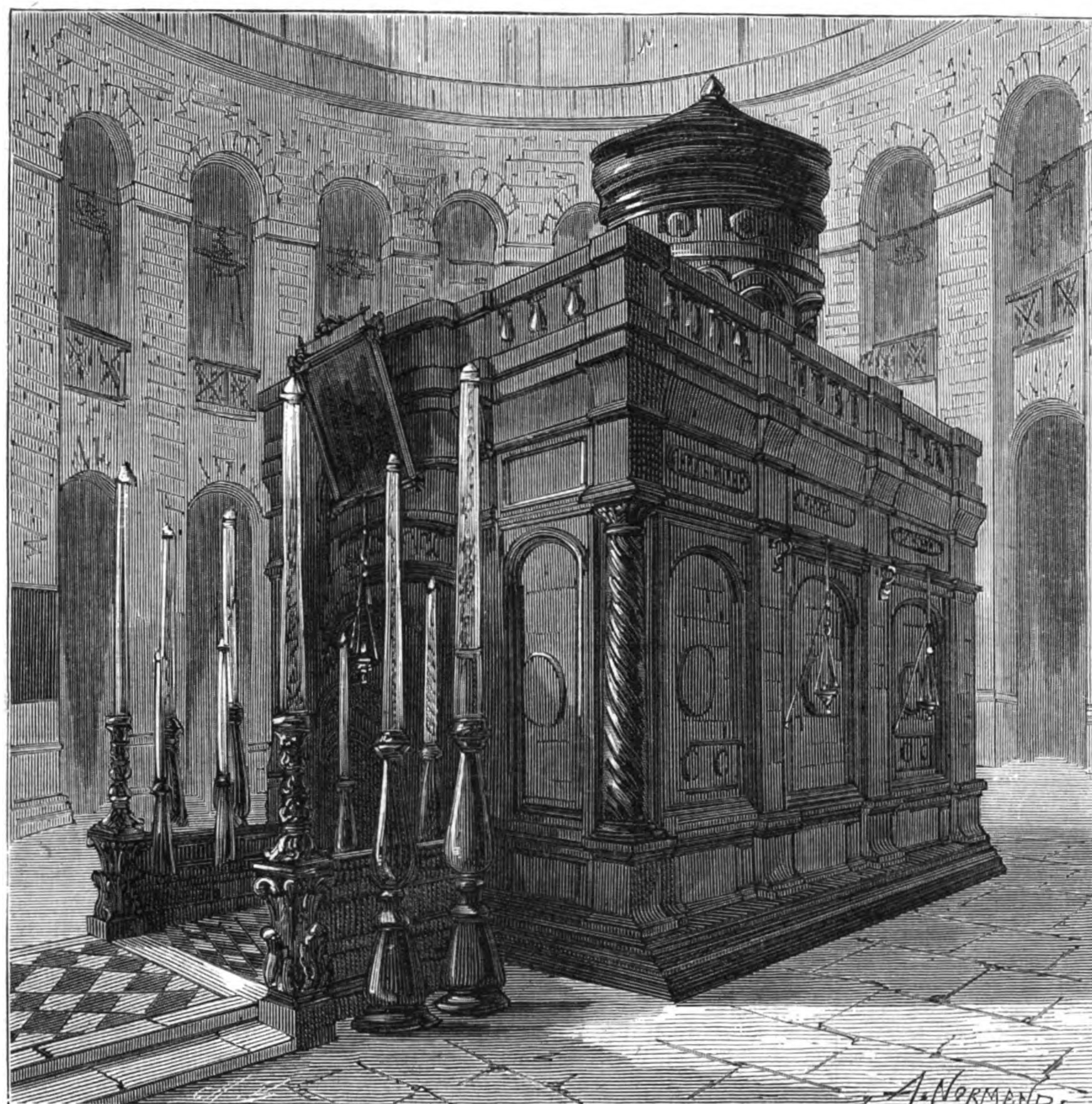
Ces rochers arides, couronnés de quelques arbres rabougris, de quelques maigres broussailles, s'élèvent ou plutôt s'élevaient par assises à une très grande hauteur et faisaient songer aux murs cyclopéens. Peu à peu, tout cela s'est désagrégé et un beau jour, commença l'écroulement.

Spectacle grandiose et saisissant que les habitants de Cahors et des lieux environnants ne se sont pas fait faute d'aller contempler et dont, au dire de notre correspondant, ils garderont longtemps le souvenir.

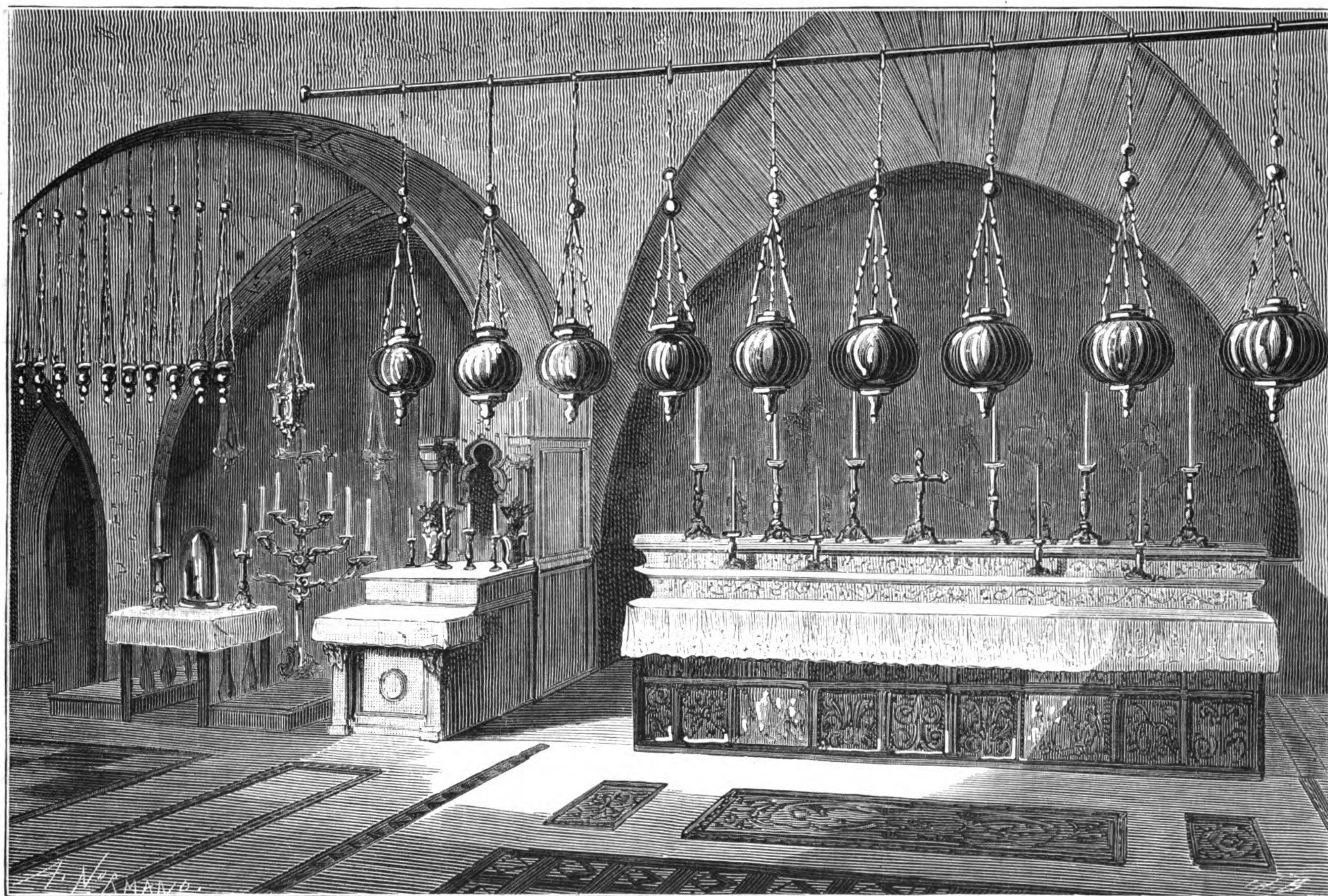


L'ÉBOULEMENT DES COUDOULOUS, PRÈS DE CAHORS

D'après une photographie de M. Dussol.



LE TABERNACLE DU SAINT SÉPULCRE A JÉRUSALEM



L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE : LE CALVAIRE

(D'après les croquis de M. Guarelli.)

LES THÉATRES

OPÉRA : *La Korrigane*, ballet fantastique en deux actes, de MM. F. Coppée et L. Mérante, musique de M. Ch. M. Widor. — THÉATRE-FRANÇAIS : *Jean Baudry* (reprise), comédie en quatre actes, en prose, par M. Auguste Vacquerie. — PALAIS-ROYAL : *Divorçons !* comédie en trois actes, par MM. Victorien Sardou et Emile de Najac.

Le nouveau ballet de l'Opéra se passe au pays breton : il a pour décor un de ces villages cachés derrière des rideaux de hêtres et de châtaigniers, et dont le clocher pointe au-dessus du dôme de verdure qui l'entoure. Sur la place où la petite église gothique étale son porche orné comme une châsse de statuettes de saints de granit, et où le puits arrondit sa margelle, on pénètre par des chemins creux, sur lesquels les arbres s'entrelacent en formant des tunnels avec leurs branches. C'est là que se rassemblent, au son nasillard du biniou, les gars aux longs cheveux, aux grands chapeaux, aux larges bragues, armés de leurs bâtons, et les femmes aux coiffes blanches, dont les barbes se soulèvent au vent. Le ballet a jugé convenable d'habiller toute cette population bretonne de vêtements galonnés d'or, d'argent et de velours, et de lui donner un aspect de fête italienne comme à Portici ou à Résina : je n'y contredis pas ; mais, par respect pour la vérité et pour la couleur locale, je déclare que MM. Coppée et Mérante ont vu un coin du Morbihan ou du Finistère qui m'est complètement inconnu. Le pauvre Brizeux n'eut pas retrouvé ce pays aimé et poétisé par lui. Voilà pour le premier acte. Le second se passe dans la lande qui projette à perte de vue ses champs de bruyères aux tons roses et ses genêts d'or : les dolmens et les menhirs dressent leurs masses grises dans ses lointains perdus à l'horizon. Double effet, comme vous voyez, et effet de contraste des plus heureux qui se prête aux décors les plus variés et les plus poétiques. C'est là que se passe la légende de *la Korrigane*. Le jour du pardon est arrivé, tout le village est en habits de fête; Yvonnette se désole : l'orpheline n'a même pas la robe de laine qui lui permet de se montrer à l'*assemblée*. Elle ne pourra pas entrer à la danse avec ses compagnes et elle ne verra pas le beau Lilèz qu'elle aime ; la reine des Korrigans vient à son secours : elle lui apporte des habits splendides. Tout cela appartient à Yvonnette, mais à une condition : si Lilèz ne lui a pas donné le bouquet de fiançailles avant que l'*Angelus* ait sonné, Yvonnette appartient à la reine, elle devient, elle aussi, une Korrigane. Marché conclu : les vêpres sont finies, la fête commence ; les gars luttent au bâton, à la course, au saut; les filles à la danse : Yvonnette a le prix sur ses compagnes, et Lilèz, fou d'amour, donne son bouquet à la danseuse ; mais l'*Angelus* a sonné : Paskou, le bossu, a entendu le pacte passé avec la reine des fées et avancé l'heure. Yvonnette appartient donc aux Korrigans : Lilèz n'a pas renoncé à sa bien-aimée : il vient la chercher la nuit dans la lande, au milieu même des Korrigans. Il est désarmé parmi les esprits d'enfer, car Paskou lui a volé le chapelet qui pouvait seul le défendre. Peu importe: Lilèz s'avance vers la reine en réclamant sa fiancée; à quoi la reine répond : cherche parmi mes sujettes et si tu retrouves Yvonnette elle est à toi. L'amour reconnait toujours les siens : Lilèz, en voyant Yvonnette danser le pas qui l'a séduit au Pardon, marche vers elle : les Korrigans sont donc vaincus, et leur troupe furieuse va faire un mauvais coup à Lilèz ; par bonheur, le jeune Breton a retrouvé son talisman et les Korrigans épouvantés s'enfuient à l'aspect du chapelet bénit.

C'est sur ce petit conte, assez naïf vous le voyez, et qui s'est souvenu de *Giselle,* que se développe le ballet fantastique de M. François Coppée. Il n'a pas une bien grande nouveauté d'invention, mais il est bien coupé, clairement disposé, et il se prête à des effets les plus heureux. La partition, de M. Widor, un jeune musicien dont les compositions symphoniques ont été fort applaudies aux concerts du Chatelet, a été très remarquée et très applaudie; le style instrumental en est élégant et distingué; il a toutes les qualités de l'école moderne : le soin des détails, la recherche des effets, une certaine préciosité dans la couleur; il en a les défauts : il ne s'abandonne pas assez, il se surveille trop, il manque surtout et avant tout d'originalité. M. Widor craint sa mémoire : les souvenirs des prédécesseurs l'obsèdent; il les chasse, mais en les subissant malgré lui : sa partition est pleine de réminiscences évitées; elle est expressive pourtant, et la préoccupation du pittoresque ne nuit pas au sentiment du compositeur; la scène d'Yvonnette et de Paskou a de l'esprit, de la grâce; l'entrée de Lilèz a de l'éclat; la danse des Korrigans au premier acte a été fort applaudie; le ballet qui la suit a continué ce premier succès, qui s'est accentué par des bravos unanimes à la danse de la *Sabotière,* une mazurka dont le bruit sec des sabots des Bretonnes marque les contre-temps. Le second acte est moins bon : il contient pourtant une excellente scène : celle du mendiant Janik et du sonneur Pascou; une danse des Phalènes, de laquelle se détache un solo de violon des plus expressifs et des plus gracieux, et enfin une valse lente d'un charmant dessin mélodique. L'opéra a le droit de se féliciter de la réussite complète de *la Korrigane*. Cet ouvrage, monté avec le plus grand soin, tiendra longtemps l'affiche. Les costumes sont très pittoresques et très brillants, les décors d'un charmant effet pour le premier acte, d'un effet très saisissant pour le second. Mais ce que le public a applaudi par dessus tout c'est l'exécution du ballet. Une étoile s'est révélée dans cette heureuse soirée : M^lle^ Rosita Mauri a été acclamée par la salle tout entière; vous auriez dit les beaux jours de Carlotta Grisi ou de la Cerrito. Nous étions émerveillés de la grâce, de la légèreté, de l'audace de cette artiste accomplie. Cette élégance de M^lle^ Mauri n'exclut pas la force chez la danseuse: il y a eu des surprises, des étonnements, et l'ovation a été complète et méritée, si bien que le ballet, remis en honneur, a repris avec M^lle^ Mauri la place qu'il tenait autrefois dans le répertoire de l'Opéra. Ne soyons pas injustes à ce point d'oublier, au milieu de ce triomphe, les partenaires de la danseuse : MM. Mérante, Valquez et Ajas, M^mes^ Sanlaville et Ottolini.

Le Théâtre-Français a repris *Jean Baudry,* de M. Auguste Vacquerie. Cette comédie en quatre actes fut jouée en 1863; elle eut à cette époque une soixantaine de représentations : c'était un succès, et un succès réel; il était donc de toute justice de remettre à la scène une œuvre qui s'était conquis cette place. Nous l'avons revue avec plaisir; ce n'est pas que le sujet même de *Jean Baudry* nous passionne : je dois même dire qu'après m'avoir inquiété pendant les quatre actes, la pièce me laisse en fin de compte un peu troublé. Elle a pour point de départ une théorie, et pour développement un système. Mais elle n'est pas toujours logique avec elle-même; elle se dément même parfois et me fait, avec ses incertitudes, incertain moi-même. De quoi s'agit-il? Une nuit, en passant dans la rue, Jean Baudry a été volé par un jeune drôle dont il a saisi la main qui s'introduisait dans son gousset. Il ne tient qu'à Jean Baudry de livrer ce filou précoce au premier bureau venu de police. Que deviendra cet enfant qui débute ainsi dans la vie par le vol et par la prison? Un scélérat que la Cour d'assises attendra à sa vingtième année. Jean Baudry est pris de la pitié du philanthrope; il tente de racheter cette âme et cette vie par la charité; il rendra Olivier à l'honnêteté par la force même de ses bienfaits. Qu'est-ce qu'Olivier? Un garçon qui a vaincu les mauvais instincts, qui a travaillé, qui a lutté et qui a conquis dans le monde la place qui appartient à un homme de cœur et à un homme de talent. Qu'a-t-il fait dont on puisse le blâmer? Rien. Baudry n'a pas un reproche à lui adresser. Olivier se prend d'amour pour une jeune fille. Il ignore que son bienfaiteur aime Andrée et qu'il veut l'épouser; c'est à coup sûr le droit d'Olivier d'aimer Andrée. Mais Jean Baudry, en apprenant cet amour qui l'outrage, oublie son rôle de bienfaiteur, son âme généreuse lui échappe pour ainsi dire, et il ne trouve pas assez d'injures pour accabler Olivier. Sa colère injuste et brutale déchire en une heure le pacte de reconnaissance. Eh! bien, soit; l'amour est le plus fort. Il a tué la pitié dans le cœur de Baudry. Soyons logiques, alors; allons jusqu'au bout. Mais non, Jean Baudry se ravise; l'esprit de pardon descend une fois encore dans son âme et il sacrifie son bonheur à celui d'Olivier en lui cédant Andrée. Ce sont là des grandeurs surhumaines et qui troublent l'esprit même dans l'optique complaisante de la scène. Voilà ma principale objection contre *Jean Baudry*. Cette réserve faite, je me laisse entrainer au talent de l'auteur, et il est grand, je l'avoue.

Jean Baudry a été interprété dans la dernière perfection. M. Barré, voué décidément aux rôles de négociants en faillite, joue le bonhomme Bruel avec beaucoup de rondeur. M. Thiron fait le créancier Gagneux. M^lle^ Jouassain donne le caractère le plus accentué à son personnage acariâtre et criard. M^lle^ Bartet fait Andrée; elle lui prête une physionomie très digne et très touchante dans cette lutte d'un cœur qui ne sait où aller : de l'amour à la reconnaissance; d'Olivier à Jean Baudry. Olivier, c'est M. Worms.

M. Worms a, ici, à remonter le courant de toutes les sympathies du public. Il est impossible de lutter avec plus d'énergie et de talent. Il y a dans M. Worms une chaleur pénétrante, un accent si juste, des mots si heureux que quelques-uns sont des chefs-d'œuvre de diction. Quant à M. Got, j'ai assisté à bien des triomphes de cet artiste, de ce maître dans le grand art de la comédie, jamais à un triomphe aussi complet.

Je ne raconterai pas par le menu la nouvelle pièce du Palais-Royal. Ce n'est pas que la comédie de MM. Sardou et de Najac ne soit fort habilement faite et par des moyens ingénieux fort supérieurs aux habitudes de l'endroit, mais c'est qu'elle est dominée par un second acte qui est un véritable chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté et de fantaisie. *Divorçons !* Voilà son titre. Le beau monde de Reims attend le vote que nos législateurs vont émettre sur cette question. Le bel Adhémar, qui courtise M^me^ des Prunelles, devance la justice de la Chambre et se fait envoyer par un ami de Paris un faux télégramme : le divorce est voté. M. des Prunelles flaire la ruse et la tourne à son profit. Divorçons! là-dessus il appelle sa femme et la remet, suivant son propre désir, aux mains de son nouvel époux. « Quel bonheur! Comment, nous allons donc nous séparer ! Que tu es donc gentil ! » s'écrie Cyprienne en sautant au cou de son mari. Dès ce moment Cyprienne n'a plus de secrets pour M. des Prunelles : ses rendez-vous avec le bel Adhémar elle les lui raconte; le nombre des baisers qu'elle a reçus elle le lui dit; ses lettres elle les lui montre; ses trucs pour tromper ce mari elle les lui dévoile. « Vous voyiez-vous souvent? — Oh ! mon chéri, si tu savais comme c'est difficile! » Vous voyez la scène. C'est entendu : Cyprienne va devenir M^me^ Adhémar. Un instant! mais alors l'amant d'hier est le mari du jour; mais alors il ressemble au mari. Cyprienne s'inquiète à cette pensée qui détruit son roman amoureux. C'est ainsi pourtant, et M. des Prunelles, libre désormais, prend son chapeau et va diner à l'hôtel. Ici point la jalousie féminine : « Mais toi, tu te marieras aussi, et avec M^me^ de Lambert, une sotte qui viendra s'emparer de ma maison et s'installer dans mes meubles! — Mais non! — Mais si! Tu dines ce soir avec elle peut-être? — Je dine seul. — Tu me trompes. — Veux-tu t'en assurer? Viens diner avec moi. — En tête à tête? — Parfaitement. — Dans un cabinet particulier? — Dans un cabinet particulier. — C'est charmant. » Et Cyprienne saute au cou de son mari. On entend le coup de sonnette d'Adhémar. « Vite, vite, dit Cyprienne, filons, il nous pincerait! » Et le bel Adhémar, traité par les moyens dont il bénéficiait à l'état d'amant, apprend de la femme de chambre que madame est auprès de sa tante qui est malade. « Comment, déjà! » s'écrie Adhémar désespéré. Vous devinez la conclusion : le divorce a rendu à M. des Prunelles le cœur de sa femme, et Adhémar est relégué au plan des amoureux sans emploi.

M^me^ Céline Chaumont joue à ravir cette ravissante comédie, et M. Daubray remplit avec finesse le rôle de M. des Prunelles.

M. SAVIGNY.

PAUVRE

C'est un des tristes et doux souvenirs de mon enfance. J'ai vu alors pour la première fois de près la douleur et la mort, mais je n'ai jamais pu les associer à la mémoire de cette chère créature; je l'évoque à tout jamais dans la radieuse clarté d'un jour de juin, alors que nous allions lui souhaiter sa fête.

Il faut vous dire qui elle était : rien de plus, mon Dieu, que la directrice de nos études; et cependant du sein de son obscurité, de sa modeste pauvreté, elle apparaissait déjà à nos cœurs d'enfant comme une sorte d'incarnation de la vertu et de la grandeur. Nous l'aimions, je dirai plus, nous la vénérions, car toutes, grandes et petites, nous savions le secret et le ressort de cette vie, et nos âmes étaient assez généreuses pour en comprendre la beauté.

Comme femme, c'était bien un des plus charmants types qui se puissent rencontrer; elle était

de petite taille, toute fine et mince, avec un cou très blanc qu'elle dégageait assez, et sur ce cou une tête d'une forme parfaite, un nez droit, de grands yeux noirs qui auraient été gais naturellement, des cheveux sombres et luisants comme l'aile du corbeau, abattus lisses autour de son front et relevés un peu haut sur la nuque; mais je ne crois pas avoir jamais rencontré un visage qui aurait si bien pu convenir à la plus pure incarnation de la Vierge : c'était un repos chaste et calme, quelque chose de solide et de transparent, un pur diamant brillant de sa propre lumière; du reste, elle était si soignée, si raffinée, même dans sa robe de laine noire, quelle faisait bon à regarder. Elle portait souvent en classe, l'hiver, des gants fanés et recousus, mais cette petite recherche nous plaisait, et pendant les leçons de nos maîtres, nous la regardions broder, de sa jolie main légère, les cols de mousseline quelle mettait l'été. Pauvre Pauline Frémot! nous l'appelions Madame, quoiqu'elle fût fille, mais c'était un titre de respect; cependant en parlant d'elle, nous disions toujours M^{lle} Frémot; pourquoi, nous n'en savions rien nous-même. Il me semble maintenant, en y songeant, que j'ai quelquefois entrevu sous des coiffes de filles de la Charité, des expressions qui ressemblaient à la sienne.

Son enfance s'était écoulée dans l'aisance, cela se voyait tout de suite à certaines habitudes, à certains détails dans son ajustement, à des riens qui nous frappaient. Différente en cela de nos pauvres maîtresses de classe, chez qui les mains rouges, les cheveux ternes, un certain abrutissement devant le chaud et le froid, disaient la rude école des privations tôt endurées, devenues une habitude et ayant enlevé cette fine première épiderme de la sensibilité. Elle avait, du reste, toujours un ton de supériorité très accentué, ce qui était le droit de son poste de directrice, mais bien plus de cet affinement de personne qui en faisait une créature à part. Et quelle vie! Je la lui ai vu mener pendant dix ans, et elle l'a menée pendant vingt ans, et alors elle est morte, mûre certes pour la moisson éternelle.

Sa vie était un sacrifice perpétuel à l'amour filial : c'était la tendresse démesurée qu'elle portait à son père, qui lui donnait, frêle, tendre et délicate, la force de soutenir une existence qui aurait surmené un homme.

Le capitaine Frémot était un vieux soldat de l'Empire. Il avait eu tard dans la vie cette enfant de bénédiction. Je n'ai jamais su d'où vinrent leurs revers, auxquels elle faisait parfois une allusion discrète, mais enfin, veuf, ruiné, infirme et presque paralysé, il n'avait pour ressource que sa maigre pension et le courage de sa fille. Ce courage fut sublime, car jamais elle ne montra l'effort, jamais la lassitude; et pendant vingt ans!

Nous avions su qu'elle eût pu se marier très heureusement si elle avait consenti à laisser son pauvre vieux père à sa solitude et à sa gêne : elle ne voulut pas, cette vaillante âme; elle ferma d'une main ferme le livre de sa propre vie, et en commença une qui était l'existence d'une esclave, car je ne pense pas qu'elle a jamais eu un jour à elle franchement libre, jamais, et elle n'a jamais non plus paru songer que cela lui fut dû. Elle demeurait avec son père dans un tout petit appartement que je vois encore. C'était dans ces hauts quartiers de Beaujon, alors si tranquilles et presque champêtres; devant la maison, il y avait un jardin tout long et étroit, divisé en petits jardinets, avec chacun sa tonnelle de verdure, et c'est dans ces quelques pouces de terre qu'elle a, j'imagine, trouvé dans sa vie ce qu'on peut appeler un plaisir.

Par tous les temps, elle arrivait à neuf heures, à pied, bien entendu, et il lui avait fallu faire encore un bout de chemin. Elle entrait l'hiver cachée dans une grande douillette comme les manteaux de religieuse, sa tête coiffée d'une capeline ouatée; mais quelque pluie, quelque neige qu'il fît, ne se plaignant jamais. Elle avait déjà soigné son père : elle était contente. A midi, elle repartait. Elle avait un petit pas pressé, et elle descendait toujours vite la grande galerie, couverte en haut, ouverte sur le jardin, qui courait devant nos classes; si l'une l'arrêtait au passage pour lui dire un mot, elle souriait et disait : « Laissez, *mon petit*, je suis pressée ». *Mon petit* était son mot de tendresse, et nous étions contentes quand elle nous le donnait. A deux heures, elle reparaissait, sans un pli sur son visage blanc comme le lait, l'œil très grand ouvert et un peu plus joyeuse toujours que le matin : elle avait passé une heure avec lui, travaillant il est vrai, mais enfin près de lui, et nous savions que ce père idolâtré était l'être le plus maussade, le plus exigeant, le plus aigri qui se puisse voir, se plaignant sans cesse à cet ange, qui souvent avait profité du petit instant qu'elle était dans la rue pour pleurer à son aise.

Le soir, à sept heures, la nuit noire, la rue trempée, elle repartait, et puis jusqu'au lendemain elle était libre : elle pouvait, si bon lui semblait, se tenir sur pied toute la nuit auprès de son cher malade, et elle ne se privait pas de ce privilège, se trouvant fort heureuse encore de l'avoir. C'étaient là ses heures libres. Les autres, elle les passait assise dans une grande pièce qu'on appelait la salle des cours : le fond était rempli de gradins; tout un côté avait de hautes fenêtres donnant sur le jardin, vers lequel les yeux erraient facilement; en face des gradins étaient sa table, couverte d'une serge verte, et *sa chaise;* c'était sa chaise, non pas une chaise de paille; comme dans nos classes, mais une sorte de petite chauffeuse avec le dossier en lyre et couverte d'une tapisserie; nous trouvions tout naturel que M^{lle} Frémot ne s'assît pas sur une chaise de paille : cela nous aurait choqué même, car jamais, dans aucune sphère, je n'ai vu une créature auquel le luxe aurait semblé un cadre plus naturel. Elle était comme dépaysée dans cette classe; nous le sentions et nous aimions à l'embrasser, parce qu'elle avait la peau douce et qu'elle sentait bon!

Au printemps, elle avait souvent quelques violettes dans un verre, et, tout en nous parlant, elle les aspirait avec plaisir; et si l'hiver elle toussait, nous trouvions que c'était autrement que tout le monde : c'était une toux contenue et douce qui lui faisait porter à plusieurs reprises sur la bouche son mouchoir blanc; ses mouchoirs, petits, n'étaient jamais chiffonnés, contrairement à ceux de nos sous-maîtresses, qui en avaient d'immenses, épais, qu'elles déployaient comme des étendards, regardant soigneusement le côté de l'ourlet et se mouchant avec un fracas qui servait au moins à nous faire lever la tête. Quand par hasard, l'été, elle mettait une robe claire, nous en étions toutes réjouies : elle était si gentille alors; et puis il fallait que tout allât bien chez elle pour qu'elle le fît.

Mais le grand bonheur, l'occasion unique de lui témoigner notre affection, c'était sa fête. Chacune y contribuait de son obole, la même pour toutes, et chaque classe envoyait deux ou trois députées pour s'entendre au sujet des fleurs : nous ne lui offrions pas autre chose, mais nous lui en offrions en quantité, et nous savions que tout l'été son petit jardin serait fleuri, parfumé et brillant; quelques grandes allaient acheter les fleurs, et les autres recommandaient surtout de beaux rosiers, qu'elle aimait par dessus tout. Chaque année, c'était la même surprise; elle feignait de ne jamais se souvenir qu'il y eût un 29 juin, et la veille ne manquait pas de faire allusion à la classe du lendemain matin, alors que nous savions fort bien que nous aurions congé.

Le 29, c'était une joie générale; après la prière, ou courait à la grande salle des cours et on arrangeait sur deux tables toutes les fleurs qui faisaient un véritable parterre. Nos bonnes sous-maîtresses, à qui personne au monde n'aurait songé à souhaiter la fête, y allaient de bon cœur, comme heureuses de vivre un instant, dans une atmosphère embaumée et gaie. Tout cela était rangé avec un goût infini, et dans cette vaste salle aux murs blanchis, avec ses gradins peints en noir, ces fleurs avaient le plus singulier aspect; l'air et la lumière entraient à flots par les grandes fenêtres; le jardin était tout vert, tout silencieux, et c'était vraiment un spectacle d'innocence et de bonheur. A neuf heures, toutes, grandes et petites, prenions place dans les gradins; toutes, ce jour-là, nous tenions à avoir un air de fête, et comme les rubans de cou étaient permis, les roses, les bleus, les carmins, s'étalaient en grands nœuds sur nos robes d'uniforme; c'était notre manière d'être en grande toilette et, en vérité, on avait bien raison ne pas nous l'interdire. A neuf heures et demie, nous entendions qu'on marchait dans la galerie, la petite porte vitrée s'ouvrait, elle entrait. Eh bien, à ce moment, pas un de nos cœurs qui ne battît : c'était une rumeur de cent enfants se levant à la fois, puis un silence, les fleurs entre elle et nous, et elle, chère âme, pleurant déjà, arrêtée dans une muette admiration. Elle s'approchait alors, regardait tout cela avec tant de joie; puis, levant ses yeux vers nous :

— Mes filles, c'est trop! disait-elle alors d'une voix émue.

Nos sous-maitresses l'embrassaient d'abord, lui souhaitant une bonne fête, et elle répétait, riant et nous regardant : « C'est donc ma fête? » puis, l'une après l'autre, nous descendions de nos places et nous allions l'embrasser à notre tour; puis on se groupait autour d'elle; elle touchait toutes les fleurs, répétant : « C'est trop beau! » nous annonçait que nous aurions congé et sortait avec nous dans le jardin. On se saisissait d'elle, on lui prenait le bras, puis une dizaine, se tenant, marchaient à reculons devant elle, et ainsi nous nous promenions longtemps et longuement dans notre grand jardin. Elle avec un air si heureux, si reposé, si satisfait! et nous plus heureuses, car nous nous attribuions son bonheur. Quoiqu'elle fût toujours tendre, elle n'était jamais familière, et c'était peut-être le seul jour de l'année où nous osions lui parler avec un peu de liberté. Je me souviens que cette dernière année, j'étais une *grande*, et elle m'avait en affection, je lui tins le bras droit pendant tout le temps; elle avait eu des fleurs vraiment belles, et elle nous disait le plaisir qu'auraient son père et Madeleine; Madeleine était sa vieille servante, mais elle pensait à tout.

L'hiver vint tôt et fut rigoureux, et notre chère M^{lle} Frémot nous disait quelquefois, quand le temps était bien mauvais, que son père souffrait; mais je ne pense pas qu'elle crut qu'elle pût le perdre. Nous savions cependant qu'il donnait de grandes inquiétudes, et un jour, tout à la fin de décembre, elle ne vint pas! — Elle ne vint pas! ce fut un événement, car jamais on ne se rappelait l'avoir vue s'absenter un jour; c'était un martyre de son devoir, et elle allait toujours, même quand elle ne pouvait pas. Nous comprimes de suite que le vieux capitaine allait mourir, et dans ces jeunes cœurs où l'amour filial est tout encore, le coup qui allait frapper notre amie nous apparut aussi horrible qu'il l'était en effet. Ce fut comme un silence sur toute la maison : la récréation s'écoula sans jeux, et le soir, à la prière, on nous recommanda de nous souvenir de M. Frémot. Et quand celle qui la disait à haute voix en arriva à ces paroles de parfaite charité : « Pour les pauvres, les malades, les affligés et les agonisants! » elle s'arrêta. Il y eut une pause, toutes les têtes s'inclinèrent, et à cet instant il s'élança de tous ces cœurs d'enfant une fervente supplication pour celui qui allait mourir...

Il mourut deux jours après. Le congé de la nouvelle année arriva, et nous ne devions revoir M^{lle} Frémot qu'à la rentrée. Je n'oublierai jamais cette scène; nous nous étions exhortées les uns les autres à une sagesse exemplaire, et nous arrivâmes à la salle des cours dans un ordre irréprochable; elle nous tournait le dos, nous devions passer devant elle pour arriver à nos bancs, et au premier instant tous nos yeux se fixèrent sur sa robe noire. La grande salle n'était qu'imparfaitement éclairée; dans un coin ronflait tout rouge un poêle avec un immense tuyau contourné qui paraissait faire des gestes désespérés; ce soir-là il me sembla lugubre. Personne n'osait avancer; enfin une poussa l'autre, on entendit le bruit étouffé de nos pas, comme chacune à son tour faisait sa révérence devant la table; c'était l'habitude, mais ce soir-là chacune tâchait d'y mettre ce qu'elle éprouvait de compassion et de peine. Elle nous regardait; sa pâleur était quelque chose d'incroyable, ainsi que la rigidité de sa bouche. De temps en temps, cependant, elle faisait un effort et inclinait la tête. Quand nous fûmes toutes assises, il y eut un silence morne; on n'entendait que le bruit du poêle et un instant un des becs de gaz siffla; tout le monde leva la tête. Elle nous regarda, hésita, articula : « Mes enfants! » Puis, appuyant une seconde fortement sa main sur ses yeux, elle commença sa leçon sans un mot de plus. Cette angoisse muette dura des mois; on n'osait lui dire un mot, tant sa douleur était effrayante : elle allait avoir le bonheur d'en mourir!

L'hiver suivant, je n'étais plus une pensionnaire. Elle eut eut une bronchite, et bientôt on craignit la phthisie; tous les efforts accumulés depuis tant d'années pesaient à la fois sur elle. N'ayant plus la volonté de vivre, elle n'en eut plus la force. On l'emmena dans le midi, car elle trouva de vrais dévouements autour d'elle. Là je lui écrivis, j'ai encore sa réponse de sa belle écriture claire et élégante mais toute tremblée : elle parlait d'aller mieux; elle jouissait de se reposer, c'était la première fois depuis vingt ans, et cette âme céleste courait de toutes ses forces au-devant de l'éternel repos : il vint la trouver; elle s'éteignit, sa tâche faite, sans un murmure, sans une plainte... Des fleurs, que je lui envoyais arrivèrent, elle était déjà morte, mais on les mit dans son cercueil... Depuis, je me l'imagine toujours dans la béatitude céleste, un lys à la main.

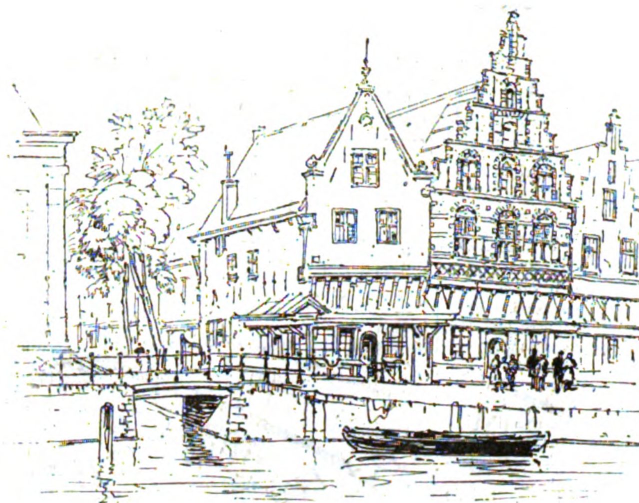
MOSCA.

SAINT MARTIN CONVERTISSANT SA MÈRE, COMPOSITION DE M. ÉMILE LAFON
Gravure extraite de *Saint Martin*, par M. Lecoy de la Marche. — Alfred Mame et fils, éditeurs.

VUE DU STEPPE KIRGHIS
Gravure extraite de : *De Paris à Samarkand*, par Mme de Ujfalvy-Bourdon. — Hachette et Cie, éditeurs.

LES LIVRES D'ÉTRENNES ILLUSTRÉS

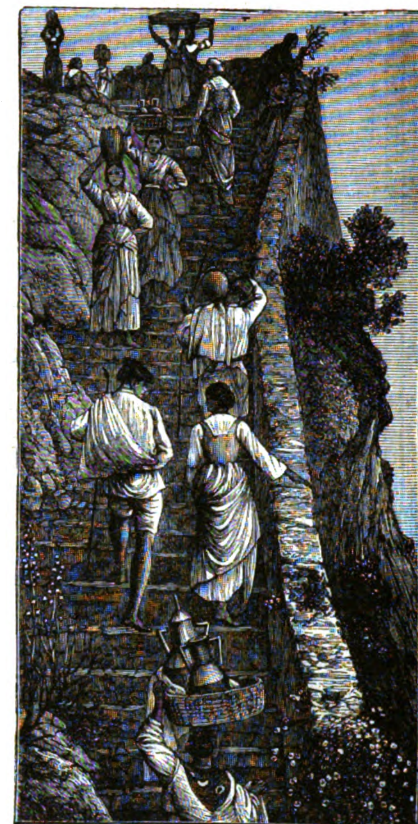
UTRECHT, VUE PRISE DU CHEMIN DE FER



VIEILLES MAISONS A ALKMAAR

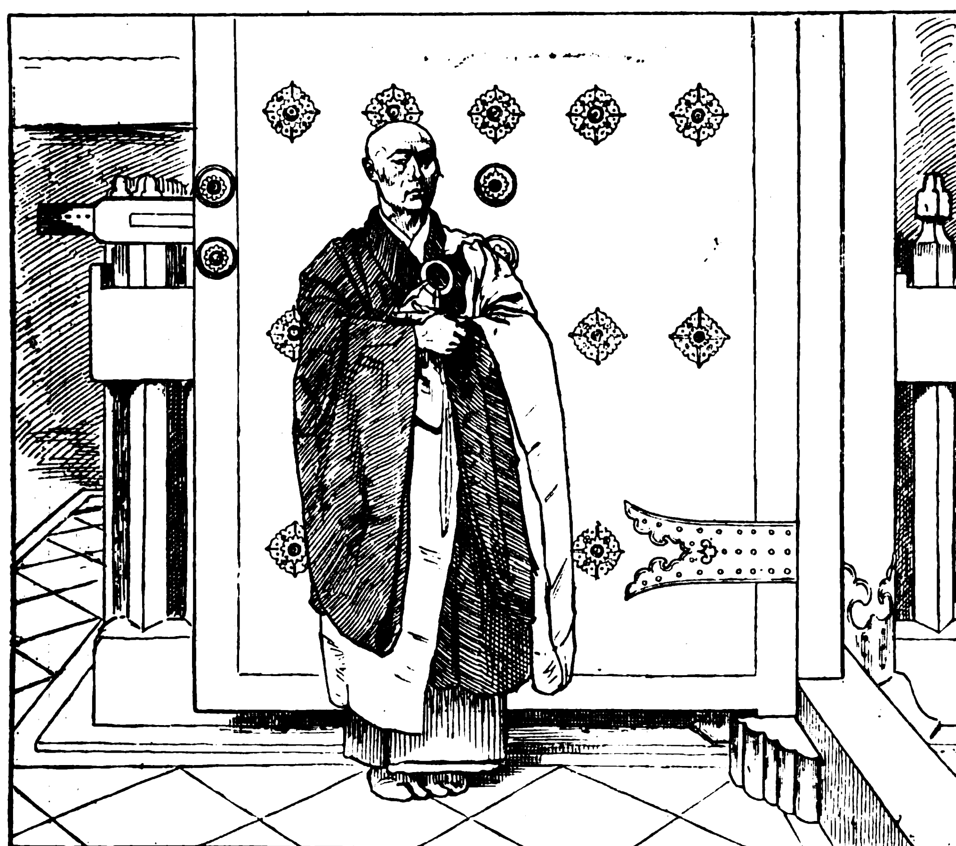
Gravures extraites de : *La Hollande à vol d'oiseau*, par M. Henry Havard. — Quantin et Decaux, éditeurs.

L'EMPLACEMENT DES NAUMACHIES A CYZIQUE



ESCALIER A ANACAPRI

Gravures extraites de : *Voyages d'une famille à travers la Méditerranée*, par Mme Brassey. — Maurice Dreyfous, éditeur.



LE VIEUX DOCTEUR

Gravure extraite de : *Promenades japonaises*, par M. Guimet. — Charpentier, éditeur.

LE DÉPART DU CANTONNEMENT, D'APRÈS LE TABLEAU DE BELLANGÉ

Gravure extraite de : *Hipp. Bellangé et son œuvre*, par M. J. Adeline. — Quantin, éditeur.

LES LIVRES D'ÉTRENNES ILLUSTRÉS

ÉDUCATION — J. HETZEL & C^ie — RÉCRÉATION

Bibliothèque spéciale à l'Enfance et à la Jeunesse

PARIS, 18, rue Jacob. **BEAUX ET BONS LIVRES RICHEMENT ILLUSTRÉS** 18, rue Jacob, PARIS.

VOLUMES IN-8 BROCHÉS, 7 FR. — TOILE, 10 FR. — RELIÉS, 11 FR.

VICTOR HUGO
Le Livre des mères.
TH. BENTZON. † Yette.
L. BIART. Deux Amis.
— Entre Frères et Sœurs.
Voyages involontaires
— M. Pinson.
— † La Frontière indienne.
S. BLANDY. Le Petit Roi.
B. BOISSONNAS. Une Famille pendant la guerre (cour.)
A. DE BRÉHAT. Aventures d'un petit Parisien.
CAHOURS et RICHE. Chimie des demoiselles.
Dr CANDÈZE. La Gileppe.
— Aventures d'un grillon.
P. CHAZEL. Le Chalet des sapins.
A. DAUDET. Hist. d'un enfant.
L. DESNOYERS. Aventures de J.-P. Choppart.

E. LEGOUVÉ
Nos filles et nos fils.
FATH. Un drôle de voyage.
DE GRAMONT. Les Bébés.
— Les bons petits enfants.
GRIMARD. La Plante.
E. MULLER. La jeunesse des hommes célèbres.
— Morale en action par l'histoire.
X. SAINTINE. Picciola.

P.-J. STAHL
† Les Quatre Filles du Dr Marsch, Contes de morale familière (cour.).
Histoire d'un âne et de deux jeunes filles (couronné).
Maroussia (couronné).
Les Patins d'argent (couronné).
Les Histoires de mon parrain (couronné).

Jules SANDEAU
La Roche aux Mouettes.
L. DU TEMPLE. Communications de la pensée. — Sciences usuelles.
DE WAILLY et STAHL. Contes célèbres anglais.
VIOLLET-LE-DUC. Hist. d'une maison
— Hist. d'un dessinateur.
HECTOR MALOT. Aventures de Romain Kalbris.
L. RATISBONNE. La Comédie enfantine. (Couronné par l'Académie).

V. de LAPRADE
Le Livre d'un père.

Jean MACÉ
Histoire d'une bouchée de pain
Les Serviteurs de l'estomac.
Les Contes du petit Château.
Le Théâtre du petit Château.
Histoire de 2 petits marchands de pommes.

MAYNE-REID
Aventures de terre et de mer
† Le Chef au bracelet d'or. — Les Chasseurs de chevelures. — Le Désert d'eau. — Les deux Filles du Squatter. — Les jeunes esclaves. — Les jeunes voyageurs. — Les Naufragés de Bornéo. — Le petit Loup de mer. — Les Planteurs de la Jamaïque. — Les Robinsons de terre ferme. — William le mousse.

ERCKMANN-CHATRIAN. Histoire d'un paysan.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

ENFANCE — PARIS J. HETZEL & C^ie RUE JACOB 18 — JEUNESSE

ÉTRENNES 1881

VOYAGES Extraordinaires — COURONNES Par l'Académie.

JULES VERNE

Œuvres Complètes illustrées.

LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE....	Broché 7f. Toile 10f. Relié 11f.
LES GRANDS NAVIGATEURS DE XVIIIe SIÈCLE	d°.
LES VOYAGEURS DU XIXe SIÈCLE...	d°.
LA MAISON A VAPEUR..........	Broché 9f. Toile 12f. Relié 14f.
MICHEL STROGOFF...........	d°.
LE PAYS DES FOURRURES......	d°.
VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS	d°.
UN CAPITAINE DE QUINZE ANS....	d°.
AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS	d°.
HECTOR SERVADAC...........	
L'ILE MYSTÉRIEUSE	Br. 10f. Toile 13f. Relié 15
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT	d°.
GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE ...	d°.

		Réunis
LES 500 MILLIONS DE LA BÉGUM	Broché 5f. Toile 7f.	Br. 9f. T. 12f. R. 14f
LES TRIBULATIONS D'UN CHINOIS	d°.	
DE LA TERRE A LA LUNE....	d°.	d°.
AUTOUR DE LA LUNE..	d°.	
LES INDES NOIRES....	d°.	d°
LE CHANCELLOR	d°.	
UNE VILLE FLOTTANTE	d°.	d°.
AVENT DE 3 RUSSES ET DE 3 ANGLAIS ..	d°.	
CINQ SEMAINES EN BALLON	d°.	d°.
VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE	d°.	
LE DOCTEUR OX	d°.	d°.
LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS	d°.	

Jules VERNE COMPLET. 19 Volumes in 8 illustrés. BROCHÉS 168 FR.

Jules VERNE COMPLET. TOILE 225 FR. RELIÉ 263 FR.

VOLUMES GR. IN-8 ILLUSTRÉS
Brochés 9 f.; toile 12 f.; relié 14 f.
L. BIART. Jeune Naturaliste.
ERCKMANN-CHATRIAN. Romans alsaciens.
FLAMMARION. Histoire du ciel.
GRANVILLE. Les Animaux.
GRIMARD. Le Jardin d'acclimat.
DE MEISSAS. Histoire sainte.
STAHL et MULLER. Robinson suisse
VIOLLET-LE-DUC. Histoire d'une forteresse.
— de l'habitat. humaine.
— d'un hôtel de ville et d'une cathédrale.

VOLUMES GR. IN-8 ILLUSTRÉS
Brochés 10 f.; toile 13 f.; relié 14 f.
H. MALOT. † Sans famille.
ERCKMANN-CHATRIAN. Romans nationaux.
— populaires.
LA FONTAINE. Fables.
MOLIÈRE. Complet. Edit. Ste-Beuve et Tony Johannot.

VOLUMES IN-8 ILLUSTRÉS
Brochés, 5 fr.; toile, 7 francs
G. ASTON. L'ami Kips.
DE BRÉHAT. Av. de Charlot.
DE CHERVILLE. Histoire d'un trop bon chien.
DEQUET. † Mon oncle et ma tante.
A. DUMAS. Hist. d'un casse-noisette.
GÉNIN. La famille Martin.
KAEMPFEN. La Tasse à thé.
NÉRAUD. Botanique de ma fille.
E. RECLUS. H. d'une montagne.
STAHL. La famille Chester.
— Mon premier voyage en mer.
VALLERY RADOT. Journal d'un volontaire d'un an. (Cour.)

AU BON MARCHÉ

MAISON ARISTIDE BOUCICAUT

PARIS

Le système de vendre tout à Petit Bénéfice *et entièrement de confiance est absolu dans les magasins du* Bon Marché

A PARTIR DE LUNDI 13 DÉCEMBRE

EXPOSITION SPÉCIALE DES

OBJETS POUR ÉTRENNES

ARTICLES DE PARIS, MAROQUINERIE, PETITS MEUBLES, BRONZES, ETC.

Grands arrivages d'Articles rares et curieux de la CHINE et du JAPON dont nous garantissons formellement l'authenticité

COLLECTION REMARQUABLE DE LIVRES D'ÉTRENNES

A tous nos Comptoirs EXPOSITION d'Articles utiles pour étrennes tels que : Lingerie, Dentelles, Éventails, Costumes, Vêtements, Cravates, Foulards, Fourrures, Linge de table, Tapis, Soieries, Lainages, Fantaisie, Bonneterie, etc.

SEUGNOT

CONFISEUR

FOURNISSEUR DES BAPTÊMES DES ANCIENNES COURS DE FRANCE ET DE LA MAISON ROYALE D'ESPAGNE

28, RUE DU BAC, 28

PARIS

Vient de Paraître :
Un beau vol. in-18, 3 f. — J. ROUFF, 14, Cloître St-Honoré, Paris

IZA LOLOTTE & C^IE

par Alexis BOUVIER
En vente chez tous les Libraires et dans les GARES

Ce roman fera suite à la GRANDE IZA, succès sans précédent en librairie (60^me édition).

EAU

DES FÉES

SANS RIVALE POUR LA

RECOLORATION DES CHEVEUX ET DE LA BARBE

SARAH FÉLIX

Paris, 43, *rue Richer*, 43, *Paris*

COFFRES-FORTS

ET SERRURES

E. PAUBLAN

Rue Saint-Honoré, 366, Paris

CORBEILLES DE MARIAGES

LABBEY & Cie, 16, rue de la Banque, Paris

Envoi sur demande, d'un SPLENDIDE ALBUM contenant les gravures nouvelles et l'assortiment complet des Soieries unies et Hautes Nouveautés, Velours, Satins, etc.

VITRAUX CASSET-DELAS *144, rue de Rivoli.*

NI FROID, NI AIR par les portes et croisées, pose de BOURRELETS INVISIBLES et de PLINTHES. Jaccoux, 20, r. Richer.

RHUMES PATE PECTORALE et SIROP de NAFÉ de DELANGRENIER, r. Vivienne, 53, à Paris.

DEUIL COMPLET TOUT FAIT et sur mesure en DIX heures. ROBES, MANTEAUX, MODES, LINGERIE.

AU SABLIER, boulevard Montmartre., 2

Mmes DE VERTUS, 12, rue Auber, CEINTURE RÉGENTE brev., CORSET ANNE D'AUTRICHE

L'ANTI-BOLBOS efface les points noirs du nez Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

RÉGÉNÉRATEUR

DES CHEVEUX DE

Mme S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. — Se trouve chez les coiffeurs et parfumeurs. — Entrepôt : 37, Bd Haussmann, Paris.

HOTEL, à Paris, 28, rue de LONDRES à adjuger, sur une enchère, ch. des not. de Paris, le 21 décembre 1880. M. à pr 200,000 f. S'ad. à Me LE VILLAIN, not., r. Boissy-d'Anglas, 9

ADJON *s. une ench.* en la ch. des not de Paris, 21 déc 1880 d'un Gd TERRAIN à NOGENT-SUR-MARNE (Seine) ch. de Beauté et sentier des Hautes-Marnes, 6,532 m. M. à pr. 30 000 f S'adr. à Me LEMAITRE, notaire, 64, rue de Rivoli.

ADJON *sur une ench.*, en la ch des notaires de Paris, le 21 décembre 1880, en 8 LOTS, D'UN TERRAIN A PARIS, Bd ORNANO, 194, passage et rue du Mont-Cenis, 133. Contenance, 2,054 m M. à p., 60 fr., 38 fr., 28 fr et 25 fr le m. S'ad. à M GENTIEN, not., 6, boul. de Strasbourg.

MAISON au **Palais-Royal, nos 53, 54, 55,** et RUE MONTPENSIER, n° 32.
Revenu : 19,300 fr. — Mise à prix : 200,000 fr.

MAISON à LIVRY (S.-et-O.), RUE DE MEAUX, 12.
Mise à prix : 20,000 fr.
A ADJUGER, *s. une ench.*, en la ch d. not. de Paris, le mardi 21 déc. 1880, par Me GOUPIL, 23, q. Voltaire.

MAISON à ST-MANDÉ, r. DU LAC, 16, à ADJer *sr une ench.* en la ch. des notres de Paris le 21 déc. 1880. Rev. brut 9,015 f M. à p. 100,000 f. S'adr. à Me DEVÉS, not. rue Laffitte, 3.

MAISON à LEVALLOIS-PERRET, PL. DU MARCHÉ, 6, A ADJer *sr une ench.* en la ch. des notres le 21 déc 1880. Rev br. 8,350 f. M. à pr. 60,000 fr. S'adr. à Me DEVÉS, not rue Laffitte, 3.

MAISON RUE DES PYRAMIDES, 12, à adjuger, *s. une enchèr.* en la ch des not. de Paris, le 21 déc. 1880. M. à p. 900,000 f. S'ad. à Me CORRARD, not. rue Monsigny, 17.

ADJON *s. une ench.*, en la ch. des not de Paris, mardi 21 décembre 1880, en 3 LOTS, de
MAISON RUE GREFFULHE, 8, Rev. br. 34,670 fr. M. à Pr. 450,000 fr.
MAISON RUE RICHELIEU, 77, *(angle de la rue Neuve-S-Augustin)* Revenu brut. 23,660 fr. Mise à Prix. 350,000 fr.
MAISON RUE LA BRUYÈRE, 24, Rev br. 11,600 f. M. à P. 150,000 f.
S'ad. à Me DUFOUR, not. boulev. Poissonnière, 15.

TERRAIN A PARIS, de 872 m 30 c., *ayant deux façades*, l'une de 22 m 60 c. sur le BOUL. VOLTAIRE, n° 183 présumé, l'autre de 20 m. sur la RUE DES BOULETS, n° 57 présumé, avec puits. A ADJUGER *s. une ench.*, en la ch des not de Paris, le mardi 21 décembre 1880. Jouissance de suite S'adr. à Me BREUILLAUD, notaire, r. S.-Martin, 333.

Nous sortons des magasins de *Charbonnel*. L'exposition d'étrennes du grand confiseur est des plus réussies. Ses fantaisies sont de réels objets d'art. Vous trouverez chez lui des boites de toutes formes les plus richement brodées, à côté d'articles d'importance bien moindre, mais dénotant toujours le cachet, le goût particulier de cette maison, et à des prix qui engagent tous ceux qui ont des achats à faire à s'adresser à Charbonnel.

Parmi les nouveautés et *spécialités* de Charbonnel, signalons le *Sabot de Noël* : un sabot rustique, contenant des bonbons, bien entendu, et à l'entrée duquel se trouvent deux charmantes poupées articulées, au milieu de joujoux lilliputiens perdus dans des branches de houx. Son prix est de 28 francs.

Le légendaire sac du jour de l'an, sac en papier fermé par des plis en forme d'éventail et attaché par une faveur, a été reproduit en porcelaine, décoré d'une façon toute artistique, et forme, en outre d'un sac à bonbons élégant, un vase de fleurs des plus gracieux. Son prix est de 35 francs.

Le Panama, le nouveau bonbon de l'année, est délicieux. C'est un vrai succès!

Pour vous convaincre, visitez les magasins de *Charbonnel, 34, avenue de l'Opéra*, ou écrivez-lui et adressez-lui vos commandes. Vous serez satisfaits, et ceux auxquels vous ferez les cadeaux apprécieront la marque si justement renommée de Charbonnel.

La VILLE DE PARIS, 190, rue Montmartre, ne se contente pas cette année d'offrir en ARTICLES D'ÉTRENNES le choix le plus varié, les jouets les plus nouveaux, les modèles les plus inédits, fabriqués spécialement pour cette maison, vendus à des prix absolument extraordinaires; comme attrait exceptionnel elle ajoute à tous ces avantages celui d'une TRÈS BELLE PRIME de réelle valeur qu'elle donne à toute personne qui achète ponr CINQUANTE FRANCS au moins. Les Dames pourront, du reste, juger par elles-mêmes en demandant le magnifique album illustré de la VILLE DE PARIS.

La stérilité de la femme, constitutionnelle ou accidentelle, est complètement détruite par le traitement de *Mme Lachapelle*, maîtresse sage-femme. — Consultations tous les jours, de trois à cinq heures, 27, rue du Mont-Thabor, pres les Tuileries.

LA PRUSSE ET LA FRANCE DEVANT L'HISTOIRE, par M. A. Legrelle, nlle édon, Cotillon, r. Soufflot.

Valses en vogue : Au Pays Bleu, Neige et Volcan, Fraises au Champagne.

L'effet salutaire de la *pâte des prélats* préserve la main d'engelures et de crevasses. Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

Rajeunir, poétiser la beauté, la conserver dans toute sa pureté en la mettant à l'abri du temps et des accidents qui la menacent sans cesse, telle est la mission de la *Georgine Champbaron*. Que de tâtonnements il a fallu aux savants et enx artistes spéciaux pour arriver à trouver une préparation semblable, qui s'écarte de tous les procédés connus à ce jour! Mais il faut savoir l'appliquer.

En quelques séances à la *Georgine Champbaron*, rue Laffitte, 10, au 1er étage, la fraîcheur du teint vous est rendue; votre peau acquiert la blancheur veinée de rose et les tons lisses des beaux marbres grecs.

La *Georgine* efface la ride aussi facilement que le statuaire corrige un trait défectueux; les tons bistres disparaissent et font place à des teintes d'un blanc diaphane. Vous restez toujours jeune, toujours belle, comme les statues douées de toutes les perfections de l'art antique.

REVUE FINANCIÈRE

La fin de l'année est pénible.

Malgré tous ses efforts, la Bourse ne peut avancer aussi vite qu'elle le voudrait et se voit contrainte de s'en tenir aux limites qu'elle a touchées en liquidation.

Il en est du moins ainsi pour les Rentes françaises.

Ni le Trois ni le Cinq ne justifient les espérances des acheteurs; l'un de ces Fonds d'Etat s'agite de 85 50 à 85 80, l'autre de 119 10 à 119 25. Conserver leurs reports est tout ce qu'ils peuvent faire, et l'on devine que la moindre impulsion donnée dans le sens de la baisse leur serait funeste,

La raison de cette faiblesse est évidente.

Ce n'est pas, quoi qu'en pense une partie de la presse, la politique qui la cause, il y longtemps que les motifs tirés de la politique n'ont plus d'action sur notre marché : la seule chose qui le touche est la question des capitaux. Depuis deux ans, notre situation économique n'a fait qu'empirer et nous vivons maintenant en pleine crise.

L'exportation de l'or n'a pas diminué. Malgré les mesures de défense prises par la Banque de France, son encaisse n'a pas cessé de s'amoindrir. Une élévation du taux de l'escompte devient indispensable. On l'attend pour aujourd'hui jeudi.

Un autre danger nous menace, celui d'un renchérissement des capitaux. Ce phénomène n'aurait rien d'anormal. Comment ne se produirait-il pas, après une période de trois années pendant laquelle l'excédant de nos importations sur nos exportations est parvenu au chiffre énorme de 1,500 millions?

S'il est une chose étrange, c'est que les Rentes françaises souffrent seules de cette rareté croissante de l'argent et que nos valeurs n'en soient nullement affectées. Cependant, cette différenee même est explicable. Les Rentes, travaillées de préférence par les spéculateurs, se sont déclassées et ont donné lieu à d'innombrables engagements : leur position de place est difficile, leurs reports exorbitants. Les valeurs appuyées chacune par un puissant syndicat et trouvant tout l'argent dont elles ont besoin en liquidation, ont pu se défendre avec succès ; à l'occasion, monter.

Voilà pourquoi il serait difficile de trouver hors des Rentes françaises un seul exemple de faiblesse marquée; les hausses sont, au contraire, nombreuses et considérables dans les Sociétés, les Chemins et les Fonds étrangers.

Parmi les Sociétés, celle dont les progrès ont été cette semaine les plus notables est le *Foncier*.

Dans la seule Bourse de mardi, son action a gagné 21 francs. L'état du Portefeuille égyptien et la probabilité d'une réalisation avantageuse qui mettrait 60 millions à la disposition de notre grand établissement de crédit, justifient pleinement cette hausse. En outre, le Foncier d'Algérie se soutient sans peine à 612 et 615, et les Communales nouvelles sont demandées à 485. On prédit qu'avant la fin du mois courant le Foncier aura dépassé le cours de 1500.

L'*English and French Banck* est très ferme. Les actions libérées valent 252 et 253; les non libérées sont un peu plus faibles. Cette banque prépare une grande affaire pour le mois de janvier; en attendant, elle établit des succursales à Liverpool, à Manchester et dans les principales villes de France.

Dans le groupe des valeurs industrielles, le *Maletra* se distingue par l'animation de son marché, on le négocie à 600 fr. On sait qu'avec Saint-Gobain, les établissements Maletra sont nos plus grands producteurs de produits chimiques.

La souscription du Panama est ouverte depuis le 7 et se poursuit avec un succès éclatant; les actions bénéficient déjà d'une prime considérable; l'émission sera plusieurs fois couverte. La valeur est internationale ; elle appelle donc les capitaux de toutes les nations.

On s'occupe aussi des sociétés de fondation récente qui, comme la *Banque Industrielle et Mobilière*, font laborieusement leur chemin et avancent sans bruit. Leur tour arrivera certainement plus vite qu'il n'était permis de l'espérer, et lorsque les anciennes valeurs auront été capitalisées à leur maximum, c'est à celle-ci et aux autres de même espèce que les disponibilités devront demander un emploi.

Nous avons vu que la Banque industrielle et mobilière avait parfaitement réussi l'émission de la Société d'entretien et de nettoyage; elle offrira bientôt au public d'autres affaires plus considérables. Ainsi se développera la clientèle de cette jeune société, qui déjà a su prendre sur notre marché une situation des plus honorables.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

L'anniversaire de la mort de la duchesse d'Aumale a motivé un ajournement dans les chasses à courre de Chantilly. Le duc est, du reste, souffrant d'un accès de goutte.

Grand diner chez M^me Edmond Adam, suivi d'une soirée tout intime. Parmi les invités : le comte de Beust, M. et M^me de Freycinet, le marquis de Molins, le général Cialdini, M. de Beyens, M. Bonnat, M. Ambroise Thomas, Nubar pacha, sir Rivers Wilson, etc., etc.

Le baptême du dernier fils de M. de Lesseps a eu lieu dans la chapelle de la Nonciature. La reine Isabelle était marraine. M^gr Czacki, nonce du pape qui officiait, a reçu, pendant la cérémonie, une dépêche de Léon XIII envoyant sa bénédiction au filleul de la reine et à tous les assistants. Il y a eu réception, le soir, chez M. de Lesseps, et une foule de notabilités et d'amis sont venus complimenter l'heureux père; M^me de Lesseps, rayonnante de beauté, était entourée des plus charmantes femmes.

Le baron Alphonse de Rothschild vient de donner une fête de chasse à Ferrières. Après les battues, un lunch très animé a été servi près de la Sablonnière. Cinq cents pièces au tableau dont huit chevreuils. Diner à huit heures et le soir, sauterie. Citons au milieu des hôtes de ce *private party*, le comte et la comtesse Cahen, d'Anvers, le comte et la comtesse de Montgommery, le baron de Berckheim, le marquis de Beauvoir, M. et M^me F. Bischoffsheim, le duc de Trévise, le marquis de Saint-Pierre et la baronne Gustave de Rothschild.

Chez le baron de Hirsch, les réceptions se sont suivies toute la semaine dernière au château de Beauregard et on a abattu par centaines les faisans et les lapins qui peuplent les tirés de cette magnifique résidence.

Mariage de M. Léonard Teisserenc de Bort, fils de l'ancien ministre, avec M^lle Marie-Marguerite de Solange-Montet.

Nice est en pleine animation de high life; les bals ont déjà commencé; il y a eu la semaine dernière chez la vicomtesse Vigier, un grand déjeûner après lequel la célèbre cantatrice a chanté aussi admirablement que jamais.

Le baron di San Malato, grand tireur, très connu en Italie, est arrivé à Paris et a fait savoir qu'il était dans l'intention de se mesurer avec nos meilleurs lames; cette bonne nouvelle excite beaucoup de curiosité dans nos salons d'escrime.

Treize chevaux de course sont morts en 1880, deux jockeys ont été tués, Kinns montant *Brelan* et Robbins montant *Rolly Polly*. W. Rolf est mort d'une fièvre cérébrale, Pritchard, Weaver, Gregory, Rowell Stern, Lane, Summers et Oxford ont eu la clavicule brisée, G. Mills et West se sont rompu la jambe, Penfold et J. Hudson ont fait chacun une chute grave.

F. Archer, sur 363 montes, compte 121 courses gagnés ; Fordham a eu 367 montes et 105 victoires.

Enghien, donnait dimanche 5 novembre, sa dernière réunion de 1880. La temps a été favorable et les sportsmen étaient nombreux, les champs convenablement fournis. Dans la course de haies, *Rob Roy* parti a à égalité, a gagné de plusieurs longueurs le prix des Veneurs. *Startle* 2, *Queens County*, 3.

Dans le prix de l'Espérance, autre course de haies, c'est *Saint-Antoine* qui a été vainqueur devant *Caunot* et *Domino*. Le prix de Décembre (steeple chase) a été pour *Vaillance* (6/1), battant *Brise*, *Marcheur* et le reste du lot. *Vaillance* a été réclamée pour 303 ,95, *Michelette* pour 1600 fr. et le prix. — *Pas-de-Chance*, au baron Seillière, a remporté avec une extrême facilité le prix d'Adieu, course de haies. *Moonshine* second, *Whisky* troisième. Les jockeys de *Saint-Antoine* et de *Martivalle* ont été mis à pied jusqu'au mois de février.

Le grand match de billard entre MM. Maurice Vigneaux et l'Américain G. Slosson aura lieu au Grand-Hôtel et commencera le 20 de ce mois, à huit heures et demie du soir. On parle d'un enjeu de 20,000 francs. Les adversaires sont convenus de jouer en 3,000 points, dont 600 par soirée avec l'innovation du coin coupé, ce qui signifie qu'entre les bandes et une certaine limite tracée par une ligne en avant de chaque coin, on ne peut faire plus de trois carambolages sans perdre la main.

ST-HUBERT.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

La commission de dix membres nommée par le conseil supérieur des Beaux-Arts pour étudier les questions relatives à l'organisation du Salon n'a pas encore achevé la rédaction de son projet; nous attendrons donc, pour en exposer et en discuter les principales dispositions qu'elles soient devenues définitives, au moins à l'état de projet de la commission.

Ce qui ressort, quant à présent, de ces délibérations, c'est que nous n'aurons pas de Salon triennal; on veut en faire un Salon quinquennal, c'est-à-dire qu'on ajourne à deux ans la solution de la question.

Le Salon de 1881 paraît donc devoir être ce qu'ont été ceux des dernières années, sauf que les admissions y seraient plus restreintes qu'à celui de l'an passé.

On parle, en outre, de la suppression des *exempts;* tout le monde serait donc désormais soumis à l'examen du jury; par suite, le nombre des tableaux à présenter ne serait plus limité; enfin, les arts industriels auraient leur entrée de droit, au même titre que la peinture et la sculpture. On ajoute que le jury d'admission serait seul nommé par les exposants, et que l'administration se réserverait le choix d'un jury spécialement chargé de décerner les récompenses.

Il est probable que dans huit jours, nous pourrons discuter des faits précis; nous avons dû, pour aujourd'hui, nous borner à reproduire les hypothèses les plus probables.

M. Jules Ferry vient de déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi tendant à l'aliénation d'une partie des joyaux de l'Etat connus sous le nom de diamants de la couronne; ces joyaux de l'Etat représentent une valeur de 25 millions environ, sur lesquels 12 millions déjà représentent celle du régent. Les joyaux qu'il s'agit d'aliéner sont estimés à 5 millions; ils n'ont aucune valeur artistique ; tous ceux qu'on conserve, au contraire, en ont une réelle.

Avec le produit de cette aliénation, on constituera la dotation d'une caisse spéciale, dite caisse des musées, et qui aura pour but de fournir à tout instant les ressources nécessaires pour l'achat d'objets d'art destinés à enrichir nos collections nationales.

Le jury de l'Ecole des beaux-arts a décerné le diplôme d'architecte aux élèves dont les noms suivent : M. Quateson, éléve de M. Pascal; M. Bousson, élève de M. Guadet; MM. Josson, Petit et Deglane, élèves de M. André; M, Saladin, élève de M. Daumet; M. Henard, étève de M. Henard, et Gossart, étève de M. Coquart.

La ville de Lille vient de supprimer les fonctions de conservateur général de ses musées; M. Herlin a été nommé vice-président de la commission du musée de peinture, et M. Pluchart, vice-président du musée Wicart. Le maire sera président de droit des deux commissions.

On annonce enfin que M. le duc d'Aumale vient de charger M. Baudry d'exécuter pour le château de Chantilly plusieurs panneaux décoratifs, qui seront placés dans les nouvelles salles. M. Baudry est en train de dessiner des sujets, entre autres un saint Hubert chassant, selon la légende.

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

BENTABOLE (Louis), peintre de marine, mort à Paris le 30 novembre 1880.

CAZEAUX (Pierre-Euryale), ingénieur hydrographe, ancien inspecteur général de l'agriculture, fondateur du *Magasin pittoresque*. Né en 1805, mort le 2 décembre 1880.

HERSENT (Etienne), peintre de batailles, neveu du célèbre peintre de ce nom. Mort aux Fontaines-Plain-Pied (Cher), le 26 novembre 1880.

JOLY (Albert-Henri), député de Seine-et-Oise. Né le 10 novembre 1844, mort à Versailles, le 5 décembre 1880.

MASSALSKI (Nicolas), général russe, commandant l'artillerie de la garde, mort à Saint-Pétersbourg, le 21 novembre 1880, à l'âge de 68 ans.

MOLL (Louis), agronome, professeur au Conservatoire des Arts-et-Métiers. Né à Wissembourg en 1809, mort à Paris, le 30 novembre 1880.

SAMESHINA, ambassadeur du Japon. Mort à Paris le 4 décembre, à l'âge de 36 ans.

SCHULTZE (Frédéric-Guillaume), directeur de la *Gazette de Cologne*, mort subitement, le 30 novembre 1880, à l'âge de 66 ans.

VAN HOVE (Jean), peintre paysagiste hollandais. Mort à Haag, le 10 novembre 1880.

VERCHÈRE DE REFFYE (Jean-Baptiste-Auguste-Dieudonné), général de brigade d'artillerie, inventeur de la mitrailleuse. Né à Strasbourg, le 30 juillet 1821, mort à Tarbes, le 3 décembre 1880.

WEST (Auguste-César), ancien député sous l'Empire. Né le 13 juillet 1810, mort à Soultz, le 28 novembre 1880.

YORKE (sir Charles), feld-maréchal anglais. Né en décembre 1790, mort le 20 novembre 1880.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et C^ie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNEE. — VOL. LXXVI. — N° 1973
SAMEDI 18 DÉCEMBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr.
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr.; 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.

CE NUMERO EST ACCOMPAGNE D'UN SUPPLEMENT

JEU D'ENFANT

D'APRÈS LE TABLEAU DE Mlle F. SCHNEIDER

LE GÉNÉRAL VERCHÈRE DE REFFYE

Le général Verchère de Reffye, un des officiers généraux les plus distingués de notre armée, est mort, à Versailles, le 3 décembre dernier.

Né en 1821, M. de Reffye fut successivement élève de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole d'application de Metz; puis il entra dans l'arme de l'artillerie et s'occupa toute sa vie du perfectionnement des bouches à feu. Il était chef d'escadron lorsque, sous l'Empire, il créa le type du canon dit de 7 et inventa un nouvel engin de guerre, la mitrailleuse, dont les premiers modèles furent secrètement construits à Meudon. Au début de la guerre de 1870-71, M. de Reffye, devenu lieutenant-colonel, fut envoyé à Tarbes pour y organiser une fonderie de canons se chargeant par la culasse. Il partit, laissant à Paris ses premières pièces et les instructions nécessaires pour en établir de nouvelles, ce qui permit à la défense nationale de se créer une artillerie de plus de mille bouches à feu. M. de Reffye continua de diriger l'établissement de Tarbes jusqu'en 1878, époque à laquelle il fut nommé général de brigade, et c'est encore à lui qu'on doit les pièces de 90 et de 95, dont tous nos régiments sont aujourd'hui armés. Le général de Reffye avait à peine cinquante-neuf ans; mais sa constitution, prématurément usée par les fatigues et les études, avait reçu le dernier coup, il y a quinze mois environ, d'une chute de cheval qui avait déterminé sa mise en disponibilité.

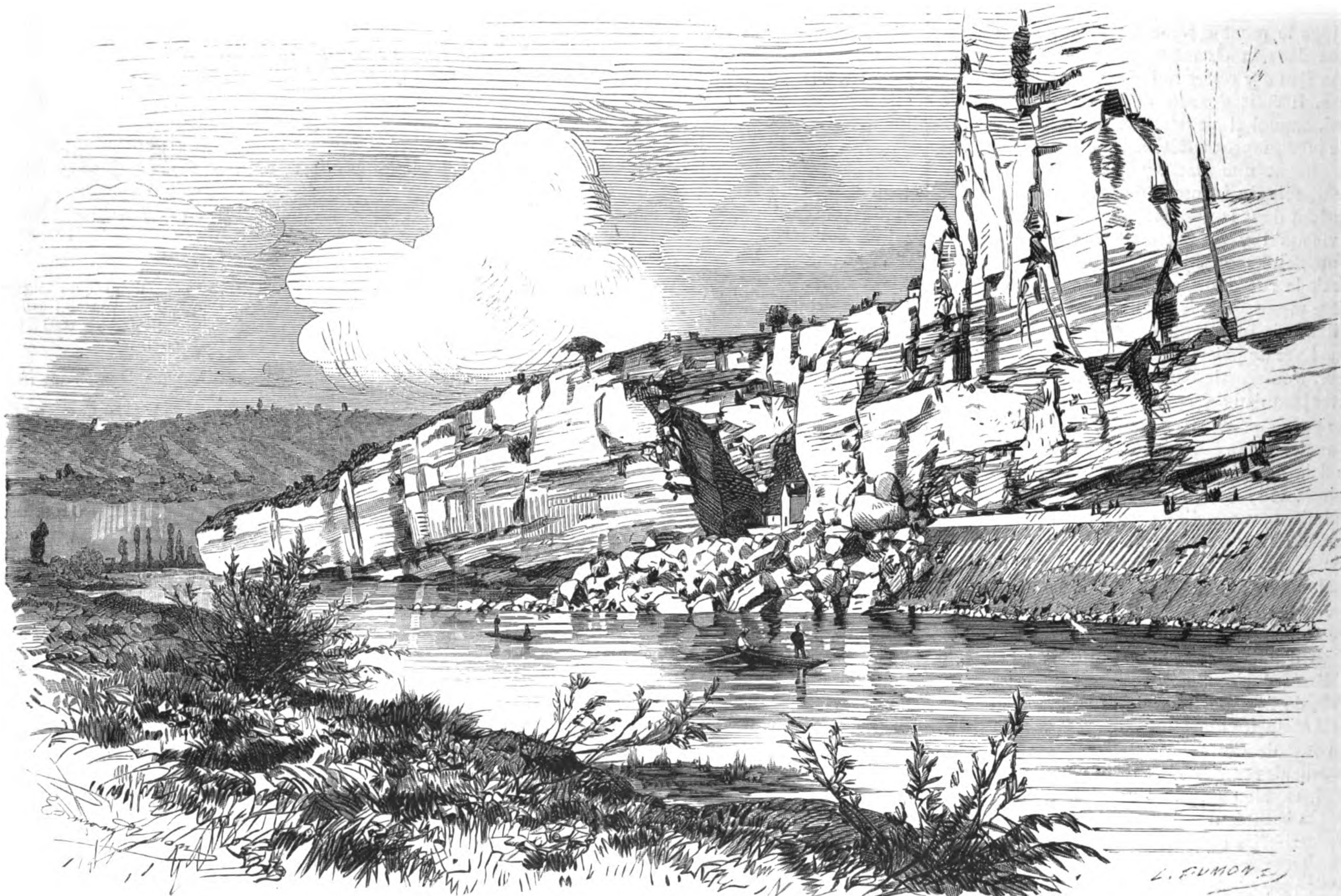
LE GÉNÉRAL VERCHÈRE DE REFFYE, DÉCÉDÉ LE 3 DÉCEMBRE

L'ÉBOULEMENT DES COUDOULOUS

Les Coudoulous sont d'immenses rochers, situés tout près de Cahors, et de la route allant de cette ville à Figeac. Ils bordent le Lot, cette belle rivière, sinueuse comme la Seine au-dessous de Paris, et qui coule dans la splendide vallée que l'on sait au pied de collines très escarpées, au flanc desquelles de nombreux villages sont posés comme des nids d'aigles.

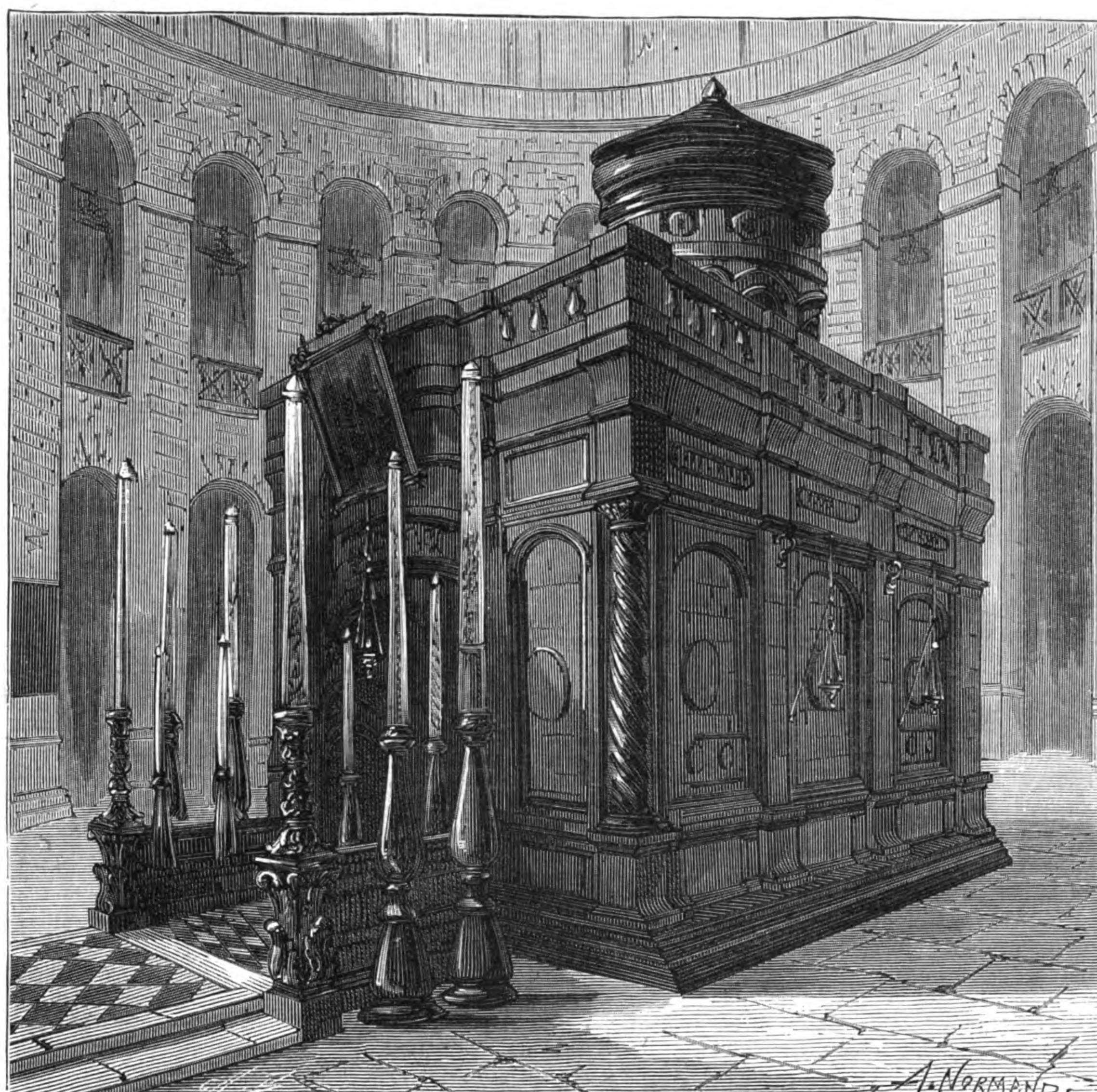
Ces rochers arides, couronnés de quelques arbres rabougris, de quelques maigres broussailles, s'élèvent ou plutôt s'élevaient par assises à une très grande hauteur et faisaient songer aux murs cyclopéens. Peu à peu, tout cela s'est désagrégé et un beau jour, commença l'écroulement.

Spectacle grandiose et saisissant que les habitants de Cahors et des lieux environnants ne se sont pas fait faute d'aller contempler et dont, au dire de notre correspondant, ils garderont longtemps le souvenir.

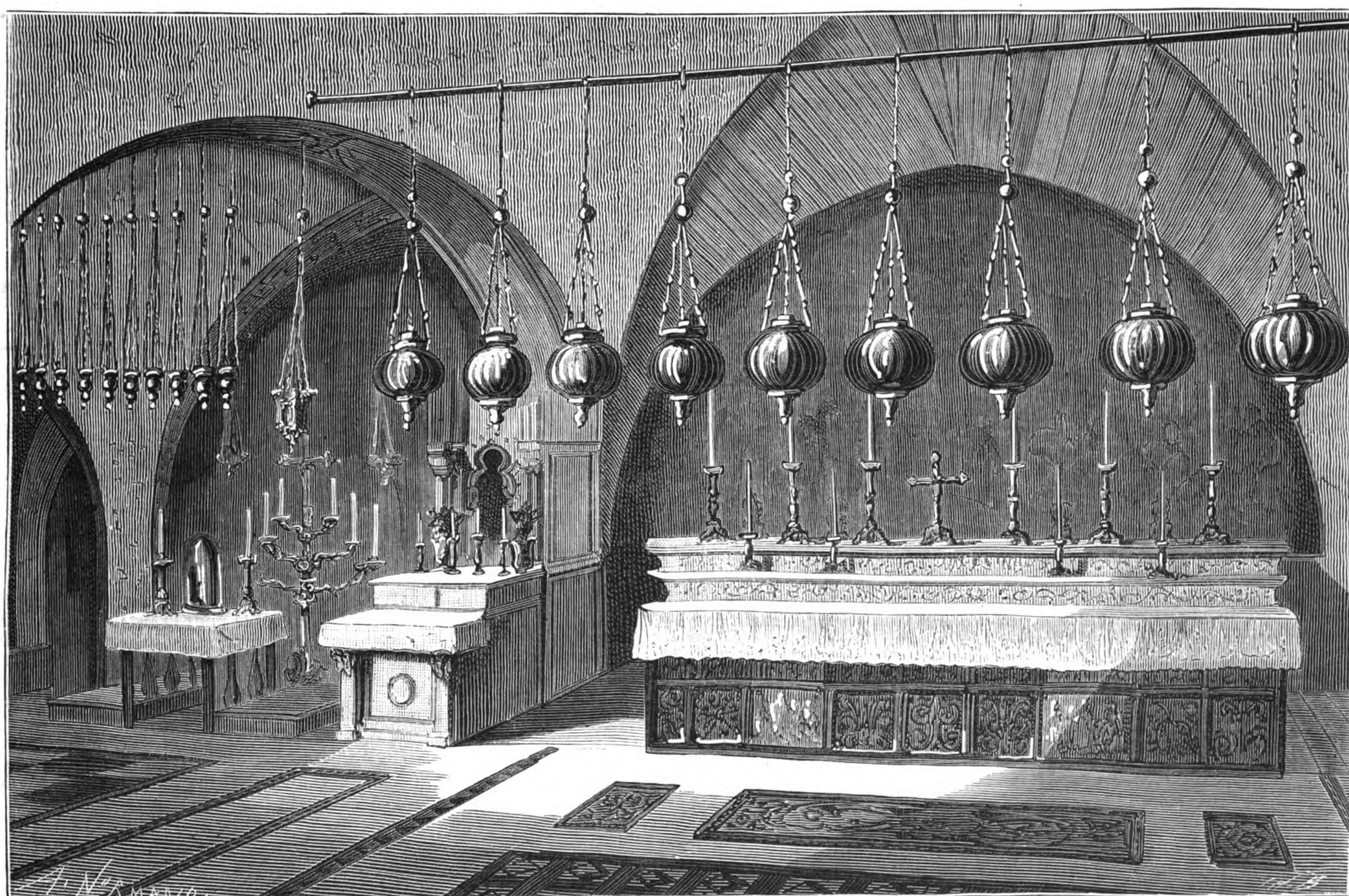


L'ÉBOULEMENT DES COUDOULOUS, PRÈS DE CAHORS

D'après une photographie de M. Dussol.



LE TABERNACLE DU SAINT SÉPULCRE A JÉRUSALEM



L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE : LE CALVAIRE

(D'après les croquis de M. Guarelli.)

LES THÉATRES

OPÉRA : *La Korrigane*, ballet fantastique en deux actes, de MM. F. Coppée et L. Mérante, musique de M. Ch. M. Widor. — THÉATRE-FRANÇAIS : *Jean Baudry* (reprise), comédie en quatre actes, en prose, par M. Auguste Vacquerie. — PALAIS-ROYAL : *Divorçons!* comédie en trois actes, par MM. Victorien Sardou et Émile de Najac.

Le nouveau ballet de l'Opéra se passe au pays breton : il a pour décor un de ces villages cachés derrière des rideaux de hêtres et de châtaigniers, et dont le clocher pointe au-dessus du dôme de verdure qui l'entoure. Sur la place où la petite église gothique étale son porche orné comme une châsse de statuettes de saints de granit, et où le puits arrondit sa margelle, on pénètre par des chemins creux, sur lesquels les arbres s'entrelacent en formant des tunnels avec leurs branches. C'est là que se rassemblent, au son nasillard du biniou, les gars aux longs cheveux, aux grands chapeaux, aux larges bragues, armés de leurs bâtons, et les femmes aux coiffes blanches, dont les barbes se soulèvent au vent. Le ballet a jugé convenable d'habiller toute cette population bretonne de vêtements galonnés d'or, d'argent et de velours, et de lui donner un aspect de fête italienne comme à Portici ou à Résina : je n'y contredis pas ; mais, par respect pour la vérité et pour la couleur locale, je déclare que MM. Coppée et Mérante ont vu un coin du Morbihan ou du Finistère qui m'est complètement inconnu. Le pauvre Brizeux n'eut pas retrouvé ce pays aimé et poétisé par lui. Voilà pour le premier acte. Le second se passe dans la lande qui projette à perte de vue ses champs de bruyères aux tons roses et ses genêts d'or : les dolmens et les menhirs dressent leurs masses grises dans ses lointains perdus à l'horizon. Double effet, comme vous voyez, et effet de contraste des plus heureux qui se prête aux décors les plus variés et les plus poétiques. C'est là que se passe la légende de *la Korrigane*. Le jour du pardon est arrivé, tout le village est en habits de fête; Yvonnette se désole : l'orpheline n'a même pas la robe de laine qui lui permet de se montrer à l'*assemblée*. Elle ne pourra pas entrer à la danse avec ses compagnes et elle ne verra pas le beau Lilèz qu'elle aime ; la reine des Korrigans vient à son secours : elle lui apporte des habits splendides. Tout cela appartient à Yvonnette, mais à une condition : si Lilèz ne lui a pas donné le bouquet de fiançailles avant que l'*Angelus* ait sonné, Yvonnette appartient à la reine, elle devient, elle aussi, une Korrigane. Marché conclu : les vêpres sont finies, la fête commence ; les gars luttent au bâton, à la course, au saut ; les filles à la danse : Yvonnette a le prix sur ses compagnes, et Lilèz, fou d'amour, donne son bouquet à la danseuse ; mais l'*Angelus* a sonné : Paskou, le bossu, a entendu le pacte passé avec la reine des fées et avancé l'heure. Yvonnette appartient donc aux Korrigans : Lilèz n'a pas renoncé à sa bien-aimée : il vient la chercher la nuit dans la lande, au milieu même des Korrigans. Il est désarmé parmi les esprits d'enfer, car Paskou lui a volé le chapelet qui pouvait seul le défendre. Peu importe: Lilèz s'avance vers la reine en réclamant sa fiancée ; à quoi la reine répond : cherche parmi mes sujettes et si tu retrouves Yvonnette elle est à toi. L'amour reconnaît toujours les siens : Lilèz, en voyant Yvonnette danser le pas qui l'a séduit au Pardon, marche vers elle : les Korrigans sont donc vaincus, et leur troupe furieuse va faire un mauvais coup à Lilèz ; par bonheur, le jeune Breton a retrouvé son talisman et les Korrigans épouvantés s'enfuient à l'aspect du chapelet bénit.

C'est sur ce petit conte, assez naïf vous le voyez, et qui s'est souvenu de *Giselle*, que se développe le ballet fantastique de M. François Coppée. Il n'a pas une bien grande nouveauté d'invention, mais il est bien coupé, clairement disposé, et il se prête à des effets les plus heureux. La partition, de M. Widor, un jeune musicien dont les compositions symphoniques ont été fort applaudies aux concerts du Chatelet, a été très remarquée et très applaudie; le style instrumental en est élégant et distingué; il a toutes les qualités de l'école moderne : le soin des détails, la recherche des effets, une certaine préciosité dans la couleur; il en a les défauts : il ne s'abandonne pas assez, il se surveille trop, il manque surtout et avant tout d'originalité. M. Widor craint sa mémoire : les souvenirs des prédécesseurs l'obsèdent; il les chasse, mais en les subissant malgré lui : sa partition est pleine de réminiscences évitées; elle est expressive pourtant, et la préoccupation du pittoresque ne nuit pas au sentiment du compositeur; la scène d'Yvonnette et de Paskou a de l'esprit, de la grâce; l'entrée de Lilèz a de l'éclat; la danse des Korrigans au premier acte a été fort applaudie; le ballet qui la suit a continué ce premier succès, qui s'est accentué par des bravos unanimes à la danse de la *Sabotière*, une mazurka dont le bruit sec des sabots des Bretonnes marque les contre-temps. Le second acte est moins bon : il contient pourtant une excellente scène : celle du mendiant Janik et du sonneur Pascou; une danse des Phalènes, de laquelle se détache un solo de violon des plus expressifs et des plus gracieux, et enfin une valse lente d'un charmant dessin mélodique. L'opéra a le droit de se féliciter de la réussite complète de *la Korrigane*. Cet ouvrage, monté avec le plus grand soin, tiendra longtemps l'affiche. Les costumes sont très pittoresques et très brillants, les décors d'un charmant effet pour le premier acte, d'un effet très saisissant pour le second. Mais ce que le public a applaudi par dessus tout c'est l'exécution du ballet. Une étoile s'est révélée dans cette heureuse soirée : M^lle^ Rosita Mauri a été acclamée par la salle tout entière; vous auriez dit les beaux jours de Carlotta Grisi ou de la Cerrito. Nous étions émerveillés de la grâce, de la légèreté, de l'audace de cette artiste accomplie. Cette élégance de M^lle^ Mauri n'exclut pas la force chez la danseuse: il y a eu des surprises, des étonnements, et l'ovation a été complète et méritée, si bien que le ballet, remis en honneur, a repris avec M^lle^ Mauri la place qu'il tenait autrefois dans le répertoire de l'Opéra. Ne soyons pas injustes à ce point d'oublier, au milieu de ce triomphe, les partenaires de la danseuse : MM. Mérante, Valquez et Ajas, M^mes^ Sanlaville et Ottolini.

Le Théâtre-Français a repris *Jean Baudry*, de M. Auguste Vacquerie. Cette comédie en quatre actes fut jouée en 1863; elle eut à cette époque une soixantaine de représentations : c'était un succès, et un succès réel; il était donc de toute justice de remettre à la scène une œuvre qui s'était conquis cette place. Nous l'avons revue avec plaisir; ce n'est pas que le sujet même de *Jean Baudry* nous passionne : je dois même dire qu'après m'avoir inquiété pendant les quatre actes, la pièce me laisse en fin de compte un peu troublé. Elle a pour point de départ une théorie, et pour développement un système. Mais elle n'est pas toujours logique avec elle-même; elle se dément même parfois et me fait, avec ses incertitudes, incertain moi-même. De quoi s'agit-il? Une nuit, en passant dans la rue, Jean Baudry a été volé par un jeune drôle dont il a saisi la main qui s'introduisait dans son gousset. Il ne tient qu'à Jean Baudry de livrer ce filou précoce au premier bureau venu de police. Que deviendra cet enfant qui débute ainsi dans la vie par le vol et par la prison? Un scélérat que la Cour d'assises attendra à sa vingtième année. Jean Baudry est pris de la pitié du philanthrope; il tente de racheter cette âme et cette vie par la charité; il rendra Olivier à l'honnêteté par la force même de ses bienfaits. Qu'est-ce qu'Olivier? Un garçon qui a vaincu les mauvais instincts, qui a travaillé, qui a lutté et qui a conquis dans le monde la place qui appartient à un homme de cœur et à un homme de talent. Qu'a-t-il fait dont on puisse le blâmer? Rien. Baudry n'a pas un reproche à lui adresser. Olivier se prend d'amour pour une jeune fille. Il ignore que son bienfaiteur aime Andrée et qu'il veut l'épouser; c'est à coup sûr le droit d'Olivier d'aimer Andrée. Mais Jean Baudry, en apprenant cet amour qui l'outrage, oublie son rôle de bienfaiteur, son âme généreuse lui échappe pour ainsi dire, et il ne trouve pas assez d'injures pour accabler Olivier. Sa colère injuste et brutale déchire en une heure le pacte de reconnaissance. Eh! bien, soit; l'amour est le plus fort. Il a tué la pitié dans le cœur de Baudry. Soyons logiques, alors; allons jusqu'au bout. Mais non, Jean Baudry se ravise; l'esprit de pardon descend une fois encore dans son âme et il sacrifie son bonheur à celui d'Olivier en lui cédant Andrée. Ce sont là des grandeurs surhumaines et qui troublent l'esprit même dans l'optique complaisante de la scène. Voilà ma principale objection contre *Jean Baudry*. Cette réserve faite, je me laisse entraîner au talent de l'auteur, et il est grand, je l'avoue.

Jean Baudry a été interprété dans la dernière perfection. M. Barré, voué décidément aux rôles de négociants en faillite, joue le bonhomme Bruel avec beaucoup de rondeur. M. Thiron fait le créancier Gagneux. M^lle^ Jouassain donne le caractère le plus accentué à son personnage acariâtre et criard. M^lle^ Bartet fait Andrée; elle lui prête une physionomie très digne et très touchante dans cette lutte d'un cœur qui ne sait où aller : de l'amour à la reconnaissance; d'Olivier à Jean Baudry. Olivier, c'est M. Worms.

M. Worms a, ici, à remonter le courant de toutes les sympathies du public. Il est impossible de lutter avec plus d'énergie et de talent. Il y a dans M. Worms une chaleur pénétrante, un accent si juste, des mots si heureux que quelques-uns sont des chefs-d'œuvre de diction. Quant à M. Got, j'ai assisté à bien des triomphes de cet artiste, de ce maître dans le grand art de la comédie, jamais à un triomphe aussi complet.

Je ne raconterai pas par le menu la nouvelle pièce du Palais-Royal. Ce n'est pas que la comédie de MM. Sardou et de Najac ne soit fort habilement faite et par des moyens ingénieux fort supérieurs aux habitudes de l'endroit, mais c'est qu'elle est dominée par un second acte qui est un véritable chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté et de fantaisie. *Divorçons!* Voilà son titre. Le beau monde de Reims attend le vote que nos législateurs vont émettre sur cette question. Le bel Adhémar, qui courtise M^me^ des Prunelles, devance la justice de la Chambre et se fait envoyer par un ami de Paris un faux télégramme : le divorce est voté. M. des Prunelles flaire la ruse et la tourne à son profit. Divorçons! là-dessus il appelle sa femme et la remet, suivant son propre désir, aux mains de son nouvel époux. « Quel bonheur! Comment, nous allons donc nous séparer! Que tu es donc gentil! » s'écrie Cyprienne en sautant au cou de son mari. Dès ce moment Cyprienne n'a plus de secrets pour M. des Prunelles : ses rendez-vous avec le bel Adhémar elle les lui raconte; le nombre des baisers qu'elle a reçus elle le lui dit; ses lettres elle les lui montre; ses trucs pour tromper ce mari elle les lui dévoile. « Vous voyiez-vous souvent? — Oh! mon chéri, si tu savais comme c'est difficile! » Vous voyez la scène. C'est entendu : Cyprienne va devenir M^me^ Adhémar. Un instant! mais alors l'amant d'hier est le mari du jour; mais alors il ressemble au mari. Cyprienne s'inquiète à cette pensée qui détruit son roman amoureux. C'est ainsi pourtant, et M. des Prunelles, libre désormais, prend son chapeau et va diner à l'hôtel. Ici point la jalousie féminine : « Mais toi, tu te marieras aussi, et avec M^me^ de Lambert, une sotte qui viendra s'emparer de ma maison et s'installer dans mes meubles! — Mais non! — Mais si! Tu dines ce soir avec elle peut-être? — Je dine seul. — Tu me trompes. — Veux-tu t'en assurer? Viens diner avec moi. — En tête à tête? — Parfaitement. — Dans un cabinet particulier? — Dans un cabinet particulier. — C'est charmant. » Et Cyprienne saute au cou de son mari. On entend le coup de sonnette d'Adhémar. « Vite, vite, dit Cyprienne, filons, il nous pincerait! » Et le bel Adhémar, traité par les moyens dont il bénéficiait à l'état d'amant, apprend de la femme de chambre que madame est auprès de sa tante qui est malade. « Comment, déjà! » s'écrie Adhémar désespéré. Vous devinez la conclusion : le divorce a rendu à M. des Prunelles le cœur de sa femme, et Adhémar est relégué au plan des amoureux sans emploi.

M^me^ Céline Chaumont joue à ravir cette ravissante comédie, et M. Daubray remplit avec finesse le rôle de M. des Prunelles.

M. SAVIGNY.

PAUVRE

C'est un des tristes et doux souvenirs de mon enfance. J'ai vu alors pour la première fois de près la douleur et la mort, mais je n'ai jamais pu les associer à la mémoire de cette chère créature; je l'évoque à tout jamais dans la radieuse clarté d'un jour de juin, alors que nous allions lui souhaiter sa fête.

Il faut vous dire qui elle était : rien de plus, mon Dieu, que la directrice de nos études; et cependant du sein de son obscurité, de sa modeste pauvreté, elle apparaissait déjà à nos cœurs d'enfant comme une sorte d'incarnation de la vertu et de la grandeur. Nous l'aimions, je dirai plus, nous la vénérions, car toutes, grandes et petites, nous savions le secret et le ressort de cette vie, et nos âmes étaient assez généreuses pour en comprendre la beauté.

Comme femme, c'était bien un des plus charmants types qui se puissent rencontrer; elle était

de petite taille, toute fine et mince, avec un cou très blanc qu'elle dégageait assez, et sur ce cou une tête d'une forme parfaite, un nez droit, de grands yeux noirs qui auraient été gais naturellement, des cheveux sombres et luisants comme l'aile du corbeau, abattus lisses autour de son front et relevés un peu haut sur la nuque; mais je ne crois pas avoir jamais rencontré un visage qui aurait si bien pu convenir à la plus pure incarnation de la Vierge : c'était un repos chaste et calme, quelque chose de solide et de transparent, un pur diamant brillant de sa propre lumière ; du reste, elle était si soignée, si raffinée, même dans sa robe de laine noire, quelle faisait bon à regarder. Elle portait souvent en classe, l'hiver, des gants fanés et recousus, mais cette petite recherche nous plaisait, et pendant les leçons de nos maîtres, nous la regardions broder, de sa jolie main légère, les cols de mousseline quelle mettait l'été. Pauvre Pauline Frémot ! nous l'appelions Madame, quoiqu'elle fût fille, mais c'était un titre de respect ; cependant en parlant d'elle, nous disions toujours M^lle^ Frémot; pourquoi, nous n'en savions rien nous-même. Il me semble maintenant, en y songeant, que j'ai quelquefois entrevu sous des coiffes de filles de la Charité, des expressions qui ressemblaient à la sienne.

Son enfance s'était écoulée dans l'aisance, cela se voyait tout de suite à certaines habitudes, à certains détails dans son ajustement, à des riens qui nous frappaient. Différente en cela de nos pauvres maîtresses de classe, chez qui les mains rouges, les cheveux ternes, un certain abrutissement devant le chaud et le froid, disaient la rude école des privations tôt endurées, devenues une habitude et ayant enlevé cette fine première épiderme de la sensibilité. Elle avait, du reste, toujours un ton de supériorité très accentué, ce qui était le droit de son poste de directrice, mais bien plus de cet affinement de personne qui en faisait une créature à part. Et quelle vie ! Je la lui ai vu mener pendant dix ans, et elle l'a menée pendant vingt ans, et alors elle est morte, mûre certes pour la moisson éternelle.

Sa vie était un sacrifice perpétuel à l'amour filial : c'était la tendresse démesurée qu'elle portait à son père, qui lui donnait, frêle, tendre et délicate, la force de soutenir une existence qui aurait surmené un homme.

Le capitaine Frémot était un vieux soldat de l'Empire. Il avait eu tard dans la vie cette enfant de bénédiction. Je n'ai jamais su d'où vinrent leurs revers, auxquels elle faisait parfois une allusion discrète, mais enfin, veuf, ruiné, infirme et presque paralysé, il n'avait pour ressource que sa maigre pension et le courage de sa fille. Ce courage fut sublime, car jamais elle ne montra l'effort, jamais la lassitude; et pendant vingt ans!

Nous avions su qu'elle eût pu se marier très heureusement si elle avait consenti à laisser son pauvre vieux père à sa solitude et à sa gêne : elle ne voulut pas, cette vaillante âme; elle ferma d'une main ferme le livre de sa propre vie, et en commença une qui était l'existence d'une esclave, car je ne pense pas qu'elle a jamais eu un jour à elle franchement libre, jamais, et elle n'a jamais non plus paru songer que cela lui fut dû. Elle demeurait avec son père dans un tout petit appartement que je vois encore. C'était dans ces hauts quartiers de Beaujon, alors si tranquilles et presque champêtres ; devant la maison, il y avait un jardin tout long et étroit, divisé en petits jardinets, avec chacun sa tonnelle de verdure, et c'est dans ces quelques pouces de terre qu'elle a, j'imagine, trouvé dans sa vie ce qu'on peut appeler un plaisir.

Par tous les temps, elle arrivait à neuf heures, à pied, bien entendu, et il lui avait fallu faire encore un bout de chemin. Elle entrait l'hiver cachée dans une grande douillette comme les manteaux de religieuse, sa tête coiffée d'une capeline ouatée; mais quelque pluie, quelque neige qu'il fît, ne se plaignant jamais. Elle avait déjà soigné son père : elle était contente. A midi, elle repartait. Elle avait un petit pas pressé, et elle descendait toujours vite la grande galerie, couverte en haut, ouverte sur le jardin, qui courait devant nos classes; si l'une l'arrêtait au passage pour lui dire un mot, elle souriait et disait : « Laissez, *mon petit,* je suis pressée ». *Mon petit* était son mot de tendresse, et nous étions contentes quand elle nous le donnait. A deux heures, elle reparaissait, sans un pli sur son visage blanc comme le lait, l'œil très grand ouvert et un peu plus joyeuse toujours que le matin : elle avait passé une heure avec lui, travaillant il est vrai, mais enfin près de lui, et nous savions que ce père idolâtré était l'être le plus maussade, le plus exigeant, le plus aigri qui se puisse voir, se plaignant sans cesse à cet ange, qui souvent avait profité du petit instant qu'elle était dans la rue pour pleurer à son aise.

Le soir, à sept heures, la nuit noire, la rue trempée, elle repartait, et puis jusqu'au lendemain elle était libre : elle pouvait, si bon lui semblait, se tenir sur pied toute la nuit auprès de son cher malade, et elle ne se privait pas de ce privilège, se trouvant fort heureuse encore de l'avoir. C'étaient là ses heures libres. Les autres, elle les passait assise dans une grande pièce qu'on appelait la salle des cours : le fond était rempli de gradins; tout un côté avait de hautes fenêtres donnant sur le jardin, vers lequel les yeux erraient facilement; en face des gradins étaient sa table, couverte d'une serge verte, et *sa chaise;* c'était sa chaise, non pas une chaise de paille, comme dans nos classes, mais une sorte de petite chauffeuse avec le dossier en lyre et couverte d'une tapisserie; nous trouvions tout naturel que M^lle^ Frémot ne s'assît pas sur une chaise de paille : cela nous aurait choqué même, car jamais, dans aucune sphère, je n'ai vu une créature auquel le luxe aurait semblé un cadre plus naturel. Elle était comme dépaysée dans cette classe; nous le sentions et nous aimions à l'embrasser, parce qu'elle avait la peau douce et qu'elle sentait bon!

Au printemps, elle avait souvent quelques violettes dans un verre, et, tout en nous parlant, elle les aspirait avec plaisir; et si l'hiver elle toussait, nous trouvions que c'était autrement que tout le monde : c'était une toux contenue et douce qui lui faisait porter à plusieurs reprises sur la bouche son mouchoir blanc; ses mouchoirs, petits, n'étaient jamais chiffonnés, contrairement à ceux de nos sous-maîtresses, qui en avaient d'immenses, épais, qu'elles déployaient comme des étendards, regardant soigneusement le côté de l'ourlet et se mouchant avec un fracas qui servait au moins à nous faire lever la tête. Quand par hasard, l'été, elle mettait une robe claire, nous en étions toutes réjouies : elle était si gentille alors; et puis il fallait que tout allât bien chez elle pour qu'elle le fit.

Mais le grand bonheur, l'occasion unique de lui témoigner notre affection, c'était sa fête. Chacune y contribuait de son obole, la même pour toutes, et chaque classe envoyait deux ou trois députées pour s'entendre au sujet des fleurs : nous ne lui offrions pas autre chose, mais nous lui en offrions en quantité, et nous savions que tout l'été son petit jardin serait fleuri, parfumé et brillant; quelques grandes allaient acheter les fleurs, et les autres recommandaient surtout de beaux rosiers, qu'elle aimait par dessus tout. Chaque année, c'était la même surprise; elle feignait de ne jamais se souvenir qu'il y eût un 29 juin, et la veille ne manquait pas de faire allusion à la classe du lendemain matin, alors que nous savions fort bien que nous aurions congé.

Le 29, c'était une joie générale; après la prière, on courait à la grande salle des cours et on arrangeait sur deux tables toutes les fleurs qui faisaient un véritable parterre. Nos bonnes sous-maîtresses, à qui personne au monde n'aurait songé à souhaiter la fête, y allaient de bon cœur, comme heureuses de vivre un instant, dans une atmosphère embaumée et gaie. Tout cela était rangé avec un goût infini, et dans cette vaste salle aux murs blanchis, avec ses gradins peints en noir, ces fleurs avaient le plus singulier aspect; l'air et la lumière entraient à flots par les grandes fenêtres; le jardin était tout vert, tout silencieux, et c'était vraiment un spectacle d'innocence et de bonheur. A neuf heures, toutes, grandes et petites, prenions place dans les gradins; toutes, ce jour-là, nous tenions à avoir un air de fête, et comme les rubans de cou étaient permis, les roses, les bleus, les carmins, s'étalaient en grands nœuds sur nos robes d'uniforme; c'était notre manière d'être en grande toilette et, en vérité, on avait bien raison ne pas nous l'interdire. A neuf heures et demie, nous entendions qu'on marchait dans la galerie, la petite porte vitrée s'ouvrait, elle entrait. Eh bien, à ce moment, pas un de nos cœurs qui ne battit : c'était une rumeur de cent enfants se levant à la fois, puis un silence, les fleurs entre elle et nous, et elle, chère âme, pleurant déjà, arrêtée dans une muette admiration. Elle s'approchait alors, regardait tout cela avec tant de joie; puis, levant ses yeux vers nous :

— Mes filles, c'est trop! disait-elle alors d'une voix émue.

Nos sous-maîtresses l'embrassaient d'abord, lui souhaitant une bonne fête, et elle répétait, riant et nous regardant : « C'est donc ma fête? » puis, l'une après l'autre, nous descendions de nos places et nous allions l'embrasser à notre tour; puis on se groupait autour d'elle; elle touchait toutes les fleurs, répétant : « C'est trop beau! » nous annonçait que nous aurions congé et sortait avec nous dans le jardin. On se saisissait d'elle, on lui prenait le bras, puis une dizaine, se tenant, marchaient à reculons devant elle, et ainsi nous nous promenions longtemps et longuement dans notre grand jardin. Elle avec un air si heureux, si reposé, si satisfait! et nous plus heureuses, car nous nous attribuions son bonheur. Quoiqu'elle fût toujours tendre, elle n'était jamais familière, et c'était peut-être le seul jour de l'année où nous osions lui parler avec un peu de liberté. Je me souviens que cette dernière année, j'étais une *grande*, et elle m'avait en affection, je lui tins le bras droit pendant tout le temps; elle avait eu des fleurs vraiment belles, et elle nous disait le plaisir qu'auraient son père et Madeleine; Madeleine était sa vieille servante, mais elle pensait à tout.

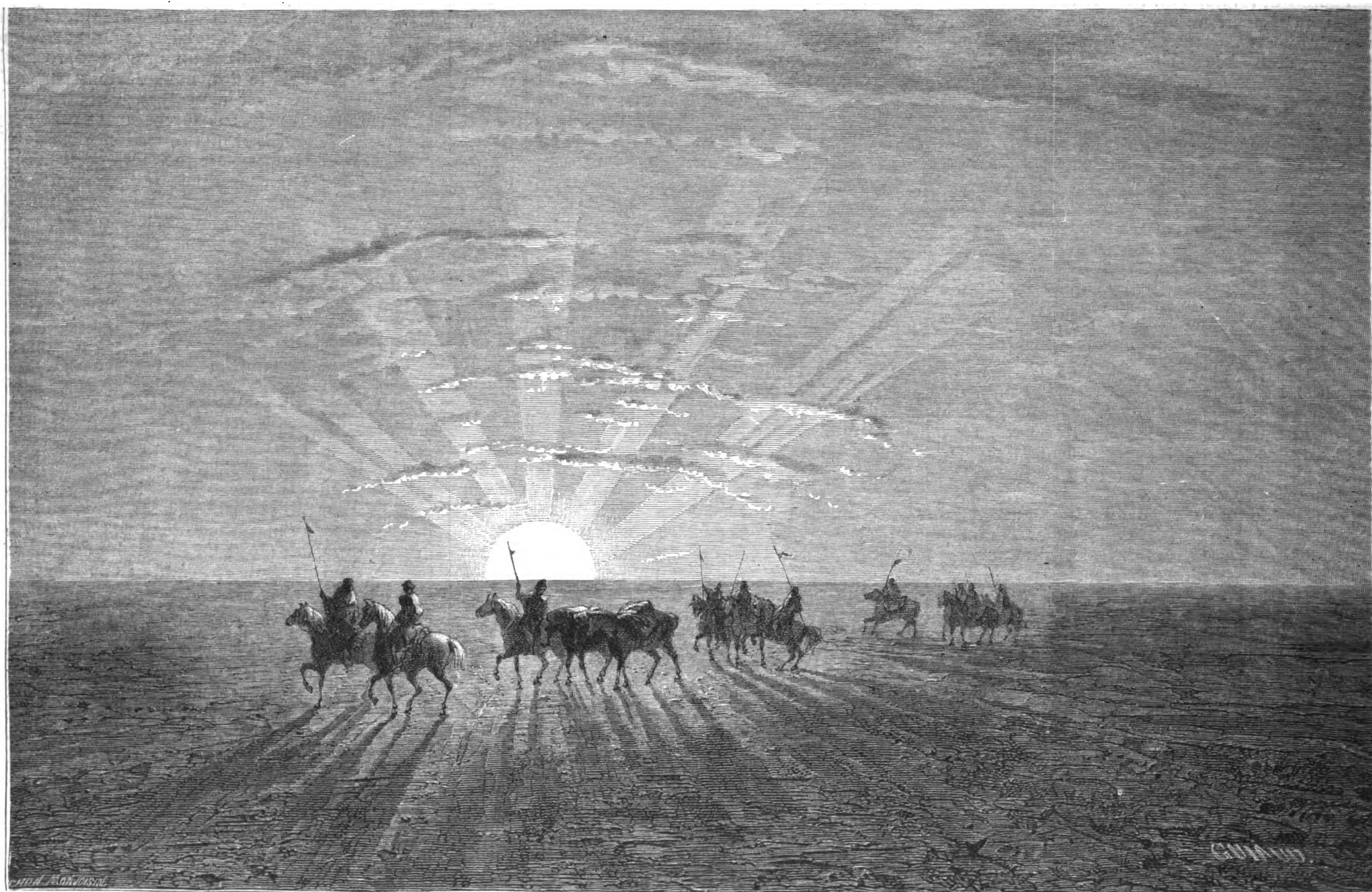
L'hiver vint tôt et fut rigoureux, et notre chère M^lle^ Frémot nous disait quelquefois, quand le temps était bien mauvais, que son père souffrait; mais je ne pense pas qu'elle crut qu'elle pût le perdre. Nous savions cependant qu'il donnait de grandes inquiétudes, et un jour, tout à la fin de décembre, elle ne vint pas! — Elle ne vint pas! ce fut un événement, car jamais on ne se rappelait l'avoir vue s'absenter un jour; c'était un martyre de son devoir, et elle allait toujours, même quand elle ne pouvait pas. Nous comprîmes de suite que le vieux capitaine allait mourir, et dans ces jeunes cœurs où l'amour filial est tout encore, le coup qui allait frapper notre amie nous apparut aussi horrible qu'il l'était en effet. Ce fut comme un silence sur toute la maison : la récréation s'écoula sans jeux, et le soir, à la prière, on nous recommanda de nous souvenir de M. Frémot. Et quand celle qui la disait à haute voix en arriva à ces paroles de parfaite charité : « Pour les pauvres, les malades, les affligés et les agonisants! » elle s'arrêta. Il y eut une pause, toutes les têtes s'inclinèrent, et à cet instant il s'élança de tous ces cœurs d'enfant une fervente supplication pour celui qui allait mourir...

Il mourut deux jours après. Le congé de la nouvelle année arriva, et nous ne devions revoir M^lle^ Frémot qu'à la rentrée. Je n'oublierai jamais cette scène; nous nous étions exhortées les uns les autres à une sagesse exemplaire, et nous arrivâmes à la salle des cours dans un ordre irréprochable; elle nous tournait le dos, nous devions passer devant elle pour arriver à nos bancs, et au premier instant tous nos yeux se fixèrent sur sa robe noire. La grande salle n'était qu'imparfaitement éclairée; dans un coin ronflait tout rouge un poêle avec un immense tuyau contourné qui paraissait faire des gestes désespérés ; ce soir-là il me sembla lugubre. Personne n'osait avancer; enfin une poussa l'autre, on entendit le bruit étouffé de nos pas, comme chacune à son tour faisait sa révérence devant la table; c'était l'habitude, mais ce soir-là chacune tâchait d'y mettre ce qu'elle éprouvait de compassion et de peine. Elle nous regardait; sa pâleur était quelque chose d'incroyable, ainsi que la rigidité de sa bouche. De temps en temps, cependant, elle faisait un effort et inclinait la tête. Quand nous fûmes toutes assises, il y eut un silence morne; on n'entendait que le bruit du poêle et un instant un des becs de gaz siffla; tout le monde leva la tête. Elle nous regarda, hésita, articula : « Mes enfants! » Puis, appuyant une seconde fortement sa main sur ses yeux, elle commença sa leçon sans un mot de plus. Cette angoisse muette dura des mois; on n'osait lui dire un mot, tant sa douleur était effrayante : elle allait avoir le bonheur d'en mourir!

L'hiver suivant, je n'étais plus une pensionnaire. Elle eut une bronchite, et bientôt on craignit la phthisie; tous les efforts accumulés depuis tant d'années pesaient à la fois sur elle. N'ayant plus la volonté de vivre, elle n'en eut plus la force. On l'emmena dans le midi, car elle trouva de vrais dévouements autour d'elle. Là je lui écrivis, j'ai encore sa réponse de sa belle écriture claire et élégante mais toute tremblée : elle parlait d'aller mieux; elle jouissait de se reposer, c'était la première fois depuis vingt ans, et cette âme céleste courait de toutes ses forces au-devant de l'éternel repos : il vint la trouver; elle s'éteignit, sa tâche faite, sans un murmure, sans une plainte... Des fleurs, que je lui envoyais arrivèrent, elle était déjà morte, mais on les mit dans son cercueil... Depuis, je me l'imagine toujours dans la béatitude céleste, un lys à la main.

MOSCA.

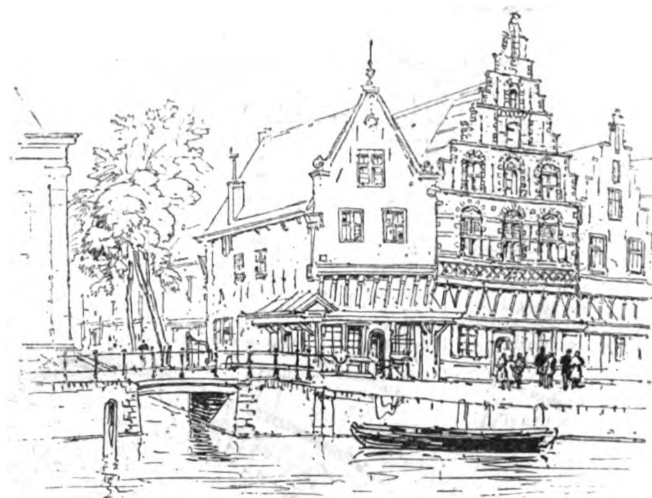
SAINT MARTIN CONVERTISSANT SA MÈRE, COMPOSITION DE M. ÉMILE LAFON
Gravure extraite de *Saint Martin*, par M. Lecoy de la Marche. — Alfred Mame et fils, éditeurs.



VUE DU STEPPE KIRGHIS
Gravure extraite de : *De Paris à Samarkand*, par M^me^ de Ujfalvy-Bourdon. — Hachette et C^ie^, éditeurs.

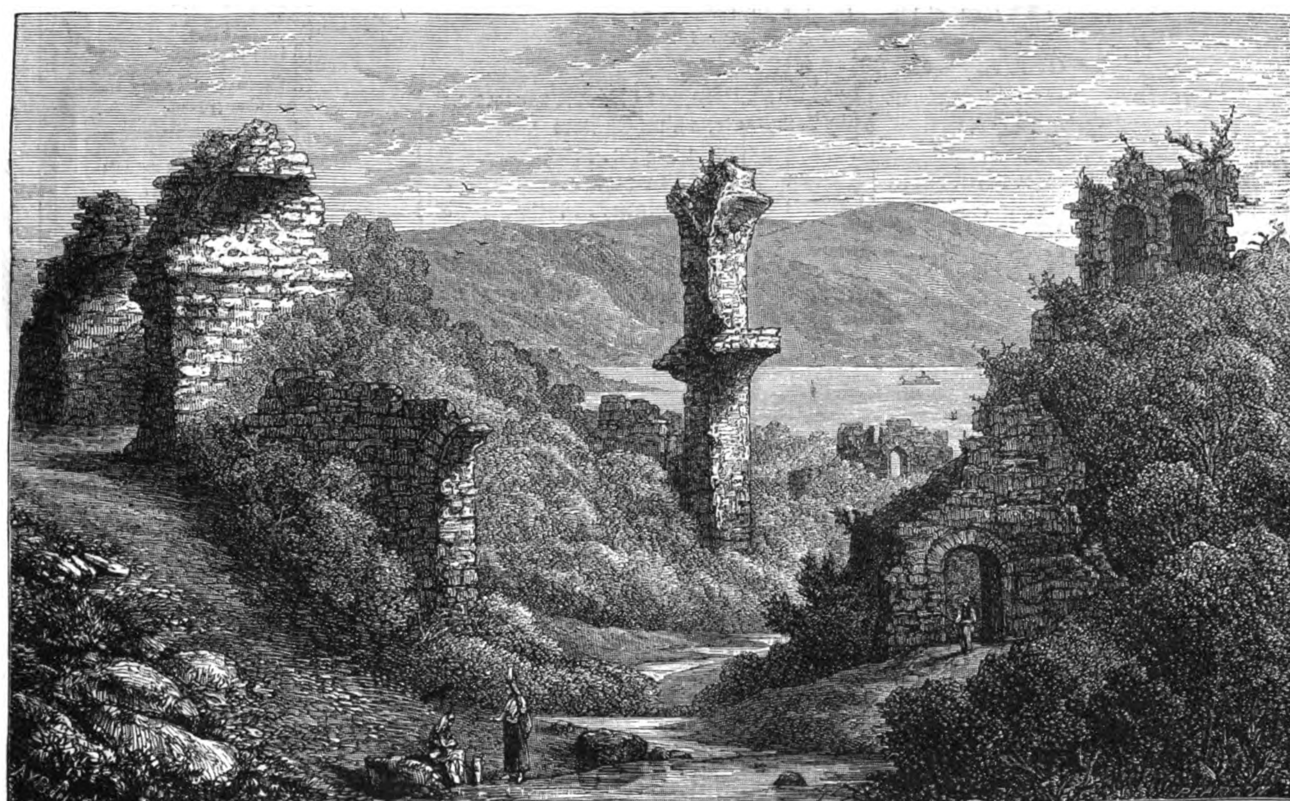
LES LIVRES D'ÉTRENNES ILLUSTRÉS

UTRECHT, VUE PRISE DU CHEMIN DE FER



VIEILLES MAISONS A ALKMAAR

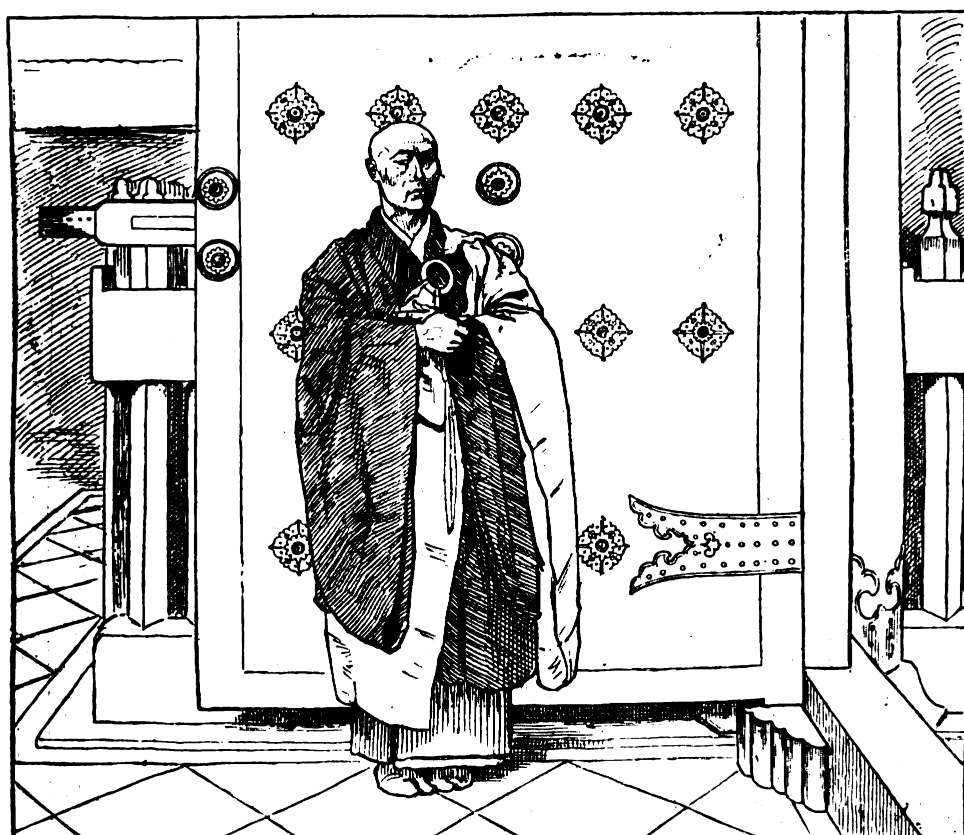
Gravures extraites de : *La Hollande à vol d'oiseau*, par M. Henry Havard. — Quantin et Decaux, éditeurs.



L'EMPLACEMENT DES NAUMACHIES A CYZIQUE

ESCALIER A ANACAPRI

Gravures extraites de : *Voyages d'une famille à travers la Méditerranée*, par Mme Brassey. — Maurice Dreyfous, éditeur.



LE VIEUX DOCTEUR

Gravure extraite de : *Promenades japonaises*, par M. Guimet. — Charpentier, éditeur.

LE DÉPART DU CANTONNEMENT, D'APRÈS LE TABLEAU DE BELLANGÉ

Gravure extraite de : *Hipp. Bellangé et son œuvre*, par M. J. Adeline. — Quantin, éditeur.

LES LIVRES D'ÉTRENNES ILLUSTRÉS

MOLIÈRE
LA FONTAINE
ERCKMANN-CHATRIAN
J. SANDEAU
LA ROCHE AUX MOUETTES
P. J. STAHL
MORALE FAMILIÈRE
MAROUSSIA
J. VERNE
GÉOGRAPHIE de la France

JULES VERNE
P. J. STAHL
JEAN MACÉ
JULES SANDEAU
HECTOR MALOT

G. DORÉ
Les Contes
PERRAULT

ECRIVAINS
J. MACÉ
Histoire d'une bouchée de pain
Les serviteurs de l'Estomac
MAYNE-REID
Aventures de terre et de mer

J. HETZEL et Cie, 18, rue Jacob

23 OUVRAGES NOUVEAUX

Une œuvre, une tâche, ne saurait être moins noble parce qu'il y faut plus de délicatesse, moins difficile parce qu'elle ne comporte aucun oubli de soi-même et des autres, ni moins haute, parce qu'elle oblige en même temps à plus de simplicité et à plus de tenue. La création et le développement d'une littérature de la jeunesse, d'une littérature de la famille digne enfin de son but, ne sauraient donc être indifférents à personne. Grâce à la librairie, Hetzel, nous avons dans la *Bibliothèque* et le *Magasin d'Education et de Récréation*, riches aujourd'hui de 250 ouvrages illustrés, tout un trésor de bons livres, vrais classiques de la famille, et la France a pu faire enfin cette découverte, que les livres qui durent ne sont pas ces livres à tapage ou à scandale, qu'on cache sitôt qu'on les a lus, mais bien ceux qui, dignes d'être montrés à tous, réunissent autour du foyer tous les membres de la maison.

23 ouvrages nouveaux sont offerts, cette année, par la librairie Hetzel, à sa clientèle :

La Maison à vapeur. — Les Voyageurs du XIXe siècle, de JULES VERNE. — *Sans Famille*, d'HECTOR-MALOT. — *Le Chef au bracelet dor*, de MAYNE-REID. — *Les Quatre Filles du Dr Marsch*, de STAHL, d'après L.-M. ALCOTT. — *La Frontière indienne*, — L. BIART. — *Yette*, par BENTZON. — *Mon Chele et ma Tante*, par A. DEQUET. de *L'Histoire d'une Montagne*, d'ELISÉE RECLUS. — *Trésor des fèves et fleur des pois*, de CH. NODIER. — *Gribouille*, par G. SAND. — *Riquette*, par CHAEL. — *Le Prince Chènevis*, par L. GOZLAN. — *Bébés et joujoux*, par LEMONNIER, plus 7 albums STAHL. — *Le Premier Chien et le Premeer Pantalon*, de FRŒLICH. — *Le Paradis de M. Toto*, de GEOFFROY. — *L'Ecole buissonnière*, par JUNDT. — *La Pie de Marguerite*, de PIRODON. — *Compère Guilleri*, de FRŒLICH. — *Mlle Suzon*, de A. MARIE. — *La Leçon d'équitation*, de BOS, et enfin les tomes XXXI et XXXII, années 1880, du *Magasin d'Education.*

Nous pouvons dire dès à présent que ces livres excellents sont dignes de prendre place à côté de leurs aînés, dont nous ne rappellerons que les titres principaux : *Les Enfants*, de VICTOR HUGO — *Le Livre d'un Père*, de VICTOR DE LAPRADE. — *Nos Filles et nos Fils*, d'ERNEST LEGOUVÉ. — *La Roche aux Mouettes*, de JULES SANDEAU. — *L'Œuvre complète* de JULES VERNE, 23 ouvrages. — *Les 6 ouvrages* de P.-J. STAHL, que l'Académie a couronnés : *Contes et Récits de morale familière; Maroussia; l'Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles; les Patins d'Argent; les Histoires de mon Parrain. — La Comédie enfantine*, de LOUIS RATISBONNE, couronnée également par l'Académie. — *L'Histoire d'une Bouchée de pain, les Serviteurs de l'estomac, les Contes et le Théâtre du petit Château*, de JEAN MACÉ. — *Une Famille pendant la Guerre*, de Mme A. BOISSONNAS. — *L'Histoire d'un Enfant*, d'ALPHONSE DAUDET. — *Romain Kalbris*, d'HECTOR MALOT, — *Entre Frères et Sœurs, Deux Amis, les Aventures d'un jeune Naturaliste*, les *Voyages Involontaires de M. Pinson*, de LUCIEN BIART. — *Les Aventures de Terre et de Mer*, douze ouvrages choisis parmi les meilleurs de MAYNE REID. — *La Gileppe* et *les Aventures d'un Grillon*, du Dr CANDEZE. — *J.-P. Choppart*, de L. DESNOYERS. — *Le Châlet des Sapins*, de PROSPER CHAZEL. — *Picciola*, de de SAINTINE. — *L'Histoire d'un Dessinateur*, celle *d'une Maison, d'une Forteresse, d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale* et celle de *l'Habitation humaine*, les cinq œuvres de VIOLLET-LE-DUC. — *La Plante, le Jardin d'Acclimatation*, de GRIMARD. — *L'Histoire du Ciel*, de C. FLAMMARION. — *Le Journal d'un Volontaire d'un an* (couronné), de R. VALLERY-RADOT, et tant d'autres. Nous regrettons de ne pas pouvoir les citer tous.

La science et la mécanique sont mises à la portée des enfants pour les *Jeux instructifs :* Ils deviennent *ingénieurs* avec l'*architecte-constructeur*, et les *petites briques; mathématiciens* avec la *natte de calcul* et le *casse-tête chinois; marins* avec le *petit pêcheur; architectes* avec les *constructions en bois; vaniers* avec le *jeu de copeaux; tapissiers, horlogers* avec le *jeux de ce nom; peintres* avec la *décalcomanie*, etc. (Jeux instructifs, 171, rue Saint-Honoré).

REVUE FINANCIÈRE

La fin de l'année est pénible.

Malgré tous ses efforts, la Bourse ne peut avancer aussi vite qu'elle le voudrait et se voit contrainte de s'en tenir aux limites qu'elle a touchées en liquidation.

Il en est du moins ainsi pour les Rentes françaises.

Ni le Trois ni le Cinq ne justifient les espérances des acheteurs; l'un de ces Fonds d'Etat s'agite de 85 50 à 85 80, l'autre de 119 10 à 119 25. Conserver leurs reports est tout ce qu'ils peuvent faire, et l'on devine que la moindre impulsion donnée dans le sens de la baisse leur serait funeste,

La raison de cette faiblesse est évidente.

Ce n'est pas, quoi qu'en pense une partie de la presse, la politique qui la cause, il y longtemps que les motifs tirés de la politique n'ont plus d'action sur notre marché : la seule chose qui le touche est la question des capitaux. Depuis deux ans, notre situation économique n'a fait qu'empirer et nous vivons maintenant en pleine crise.

L'exportation de l'or n'a pas diminué. Malgré les mesures de défense prises par la Banque de France, son encaisse n'a pas cessé de s'amoindrir. Une élévation du taux de l'escompte devient indispensable. On l'attend pour aujourd'hui jeudi.

Un autre danger nous menace, celui d'un renchérissement des capitaux. Ce phénomène n'aurait rien d'anormal. Comment ne se produirait-il pas, après une période de trois années pendant laquelle l'excédant de nos importations sur nos exportations est parvenu au chiffre énorme de 1,500 millions?

S'il est une chose étrange, c'est que les Rentes françaises souffrent seules de cette rareté croissante de l'argent et que nos valeurs n'en soient nullement affectées. Cependant, cette différence même est explicable. Les Rentes, travaillées de préférence par les spéculateurs, se sont déclassées et ont donné lieu à d'innombrables engagements : leur position de place est difficile, leurs reports exorbitants. Les valeurs appuyées chacune par un puissant syndicat et trouvant tout l'argent dont elles ont besoin en liquidation, ont pu se défendre avec succès; à l'occasion, monter.

Voilà pourquoi il serait difficile de trouver hors des Rentes françaises un seul exemple de faiblesse marquée; les hausses sont, au contraire, nombreuses et considérables dans les Sociétés, les Chemins et les Fonds étrangers.

Parmi les Sociétés, celle dont les progrès ont été cette semaine les plus notables est le *Foncier.*

Dans la seule Bourse de mardi, son action a gagné 21 francs. L'état du Portefeuille égyptien et la probabilité d'une réalisation avantageuse qui mettrait 60 millions à la disposition de notre grand établissement de crédit, justifient pleinement cette hausse. En outre, le Foncier d'Algérie se soutient sans peine à 612 et 615, et les Communales nouvelles sont demandées à 485. On prédit qu'avant la fin du mois courant le Foncier aura dépassé le cours de 1500.

L'*English and French Banck* est très ferme. Les actions libérées valent 252 et 253; les non libérées sont un peu plus faibles. Cette banque prépare une grande affaire pour le mois de janvier; en attendant, elle établit des succursales à Liverpool, à Manchester et dans les principales villes de France.

Dans le groupe des valeurs industrielles, le *Maletra* se distingue par l'animation de son marché, on le négocie à 600 fr. On sait qu'avec Saint-Gobain, les établissements Maletra sont nos plus grands producteurs de produits chimiques.

La souscription du Panama est ouverte depuis le 7 et se poursuit avec un succès éclatant; les actions bénéficient déjà d'une prime considérable; l'émission sera plusieurs fois couverte. La valeur est internationale ; elle appelle donc les capitaux de toutes les nations.

On s'occupe aussi des sociétés de fondation récente qui, comme la *Banque Industrielle et Mobilière*, font laborieusement leur chemin et avancent sans bruit. Leur tour arrivera certainement plus vite qu'il n'était permis de l'espérer, et lorsque les anciennes valeurs auront été capitalisées à leur maximum, c'est à celle-ci et aux autres de même espèce que les disponibilités devront demander un emploi.

Nous avons vu que la Banque industrielle et mobilière avait parfaitement réussi l'émission de la Société d'entretien et de nettoyage; elle offrira bientôt au public d'autres affaires plus considérables. Ainsi se développera la clientèle de cette jeune société, qui déjà a su prendre sur notre marché une situation des plus honorables.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

L'anniversaire de la mort de la duchesse d'Aumale a motivé un ajournement dans les chasses à courre de Chantilly. Le duc est, du reste, souffrant d'un accès de goutte.

Grand dîner chez Mme Edmond Adam, suivi d'une soirée tout intime. Parmi les invités : le comte de Beust, M. et Mme de Freycinet, le marquis de Molins, le général Cialdini, M. de Beyens, M. Bonnat, M. Ambroise Thomas, Nubar pacha, sir Rivers Wilson, etc., etc.

Le baptême du dernier fils de M. de Lesseps a eu lieu dans la chapelle de la Nonciature. La reine Isabelle était marraine. Mgr Czacki, nonce du pape qui officiait, a reçu, pendant la cérémonie, une dépêche de Léon XIII envoyant sa bénédiction au filleul de la reine et à tous les assistants. Il y a eu réception, le soir, chez M. de Lesseps, et une foule de notabilités et d'amis sont venus complimenter l'heureux père; Mme de Lesseps, rayonnante de beauté, était entourée des plus charmantes femmes.

Le baron Alphonse de Rothschild vient de donner une fête de chasse à Ferrières. Après les battues, un lunch très animé a été servi près de la Sablonnière. Cinq cents pièces au tableau dont huit chevreuils. Dîner à huit heures et le soir, sauterie. Citons au milieu des hôtes de ce *private party*, le comte et la comtesse Cahen, d'Anvers, le comte et la comtesse de Montgommery, le baron de Berckheim, le marquis de Beauvoir, M. et Mme F. Bischoffsheim, le duc de Trévise, le marquis de Saint-Pierre et la baronne Gustave de Rothschild.

Chez le baron de Hirsch, les réceptions se sont suivies toute la semaine dernière au château de Beauregard et on a abattu par centaines les faisans et les lapins qui peuplent les tirés de cette magnifique résidence.

Mariage de M. Léonard Teisserenc de Bort, fils de l'ancien ministre, avec Mlle Marie-Marguerite de Solange-Montet.

Nice est en pleine animation de high life; les bals ont déjà commencé; il y a eu la semaine dernière chez la vicomtesse Vigier, un grand déjeûner après lequel la célèbre cantatrice a chanté aussi admirablement que jamais.

Le baron di San Malato, grand tireur, très connu en Italie, est arrivé à Paris et a fait savoir qu'il était dans l'intention de se mesurer avec nos meilleurs lames; cette bonne nouvelle excite beaucoup de curiosité dans nos salons d'escrime.

Treize chevaux de course sont morts en 1880, deux jockeys ont été tués, Kinns montant *Brelan* et Robbins montant *Rolly Polly*. W. Rolf est mort d'une fièvre cérébrale, Pritchard, Weaver, Gregory, Rowell Stern, Lane, Summers et Oxford ont eu la clavicule brisée, G. Mills et West se sont rompu la jambe, Penfold et J. Hudson ont fait chacun une chute grave.

F. Archer, sur 363 montes, compte 121 courses gagnés; Fordham a eu 367 montes et 105 victoires.

Enghien, donnait dimanche 5 novembre, sa dernière réunion de 1880. La temps a été favorable et les sportsmen étaient nombreux, les champs convenablement fournis. Dans la course de haies, *Rob Roy* parti a égalité, a gagné de plusieurs longueurs le prix des Veneurs. *Startle* 2, *Queens County*, 3.

Dans le prix de l'Espérance, autre course de haies, c'est *Saint-Antoine* qui a été vainqueur devant *Caunot* et *Domino*. Le prix de Décembre (steeple chase) a été pour *Vaillance* (6/1), battant *Brise*, *Marcheur* et le reste du lot. *Vaillance* a été réclamée pour 303 ,95, *Michelette* pour 1600 fr. et le prix. — *Pas-de-Chance*, au baron Seillière, a remporté avec une extrême facilité le prix d'Adieu, course de haies. *Moonshine* second, *Whisky* troisième. Les jockeys de *Saint-Antoine* et de *Martivalle* ont été mis à pied jusqu'au mois de février.

Le grand match de billard entre MM. Maurice Vigneaux et l'Américain G. Slosson aura lieu au Grand-Hôtel et commencera le 20 de ce mois, à huit heures et demie du soir. On parle d'un enjeu de 20,000 francs. Les adversaires sont convenus de jouer en 3,000 points, dont 600 par soirée avec l'innovation du coin coupé, ce qui signifie qu'entre les bandes et une certaine limite tracée par une ligne en avant de chaque coin, on ne peut faire plus de trois carambolages sans perdre la main

ST-HUBERT.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

La commission de dix membres nommée par le conseil supérieur des Beaux-Arts pour étudier les questions relatives à l'organisation du Salon n'a pas encore achevé la rédaction de son projet; nous attendrons donc, pour en exposer et en discuter les principales dispositions qu'elles soient devenues définitives, au moins à l'état de projet de la commission.

Ce qui ressort, quant à présent, de ces délibérations, c'est que nous n'aurons pas de Salon triennal; on veut en faire un Salon quinquennal, c'est-à-dire qu'on ajourne à deux ans la solution de la question.

Le Salon de 1881 paraît donc devoir être ce qu'ont été ceux des dernières années, sauf que les admissions y seraient plus restreintes qu'à celui de l'an passé.

On parle, en outre, de la suppression des *exempts;* tout le monde serait donc désormais soumis à l'examen du jury; par suite, le nombre des tableaux à présenter ne serait plus limité; enfin, les arts industriels auraient leur entrée de droit, au même titre que la peinture et la sculpture. On ajoute que le jury d'admission serait seul nommé par les exposants, et que l'administration se réserverait le choix d'un jury spécialement chargé de décerner les récompenses.

Il est probable que dans huit jours, nous pourrons discuter des faits précis; nous avons dû, pour aujourd'hui, nous borner à reproduire les hypothèses les plus probables.

M. Jules Ferry vient de déposer sur le bureau de la Chambre un projet de loi tendant à l'aliénation d'une partie des joyaux de l'Etat connus sous le nom de diamants de la couronne; ces joyaux de l'Etat représentent une valeur de 25 millions environ, sur lesquels 12 millions déjà représentent celle du régent. Les joyaux qu'il s'agit d'aliéner sont estimés à 5 millions; ils n'ont aucune valeur artistique; tous ceux qu'on conserve, au contraire, en ont une réelle.

Avec le produit de cette aliénation, on constituera la dotation d'une caisse spéciale, dite caisse des musées, et qui aura pour but de fournir à tout instant les ressources nécessaires pour l'achat d'objets d'art destinés à enrichir nos collections nationales.

Le jury de l'Ecole des beaux-arts a décerné le diplôme d'architecte aux élèves dont les noms suivent : M. Quateson, élève de M. Pascal; M. Bousson, élève de M. Guadet; MM. Josson, Petit et Deglane, élèves de M. André; M, Saladin, élève de M. Daumet; M. Henard, élève de M. Henard, et Gossart, élève de M. Coquart.

La ville de Lille vient de supprimer les fonctions de conservateur général de ses musées; M. Herlin a été nommé vice-président de la commission du musée de peinture, et M. Pluchart, vice-président du musée Wicart. Le maire sera président de droit des deux commissions.

On annonce enfin que M. le duc d'Aumale vient de charger M. Baudry d'exécuter pour le château de Chantilly plusieurs panneaux décoratifs, qui seront placés dans les nouvelles salles. M. Baudry est en train de dessiner des sujets, entre autres un saint Hubert chassant, selon la légende.

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

BENTABOLE (Louis), peintre de marine, mort à Paris le 30 novembre 1880.

CAZEAUX (Pierre-Euryale), ingénieur hydrographe, ancien inspecteur général de l'agriculture, fondateur du *Magasin pittoresque*. Né en 1805, mort le 2 décembre 1880.

HERSENT (Etienne), peintre de batailles, neveu du célèbre peintre de ce nom. Mort aux Fontaines-Plain-Pied (Cher), le 26 novembre 1880.

JOLY (Albert-Henri), député de Seine-et-Oise. Né le 10 novembre 1844, mort à Versailles, le 5 décembre 1880.

MASSALSKI (Nicolas), général russe, commandant l'artillerie de la garde, mort à Saint-Pétersbourg, le 21 novembre 1880, à l'âge de 68 ans.

MOLL (Louis), agronome, professeur au Conservatoire des Arts-et-Métiers. Né à Wissembourg en 1809, mort à Paris, le 30 novembre 1880.

SAMESHINA, ambassadeur du Japon. Mort à Paris le 4 décembre, à l'âge de 36 ans.

SCHULTZE (Frédéric-Guillaume), directeur de la *Gazette de Cologne*, mort subitement, le 30 novembre 1880, à l'âge de 66 ans.

VAN HOVE (Jean), peintre paysagiste hollandais. Mort à Haag, le 10 novembre 1880.

VERCHÈRE DE REFFYE (Jean-Baptiste-Auguste-Dieudonné), général de brigade d'artillerie, inventeur de la mitrailleuse. Né à Strasbourg, le 30 juillet 1821, mort à Tarbes, le 3 décembre 1880.

WEST (Auguste-César), ancien député sous l'Empire. Né le 13 juillet 1810, mort à Soultz, le 28 novembre 1880.

YORKE (sir Charles), feld-maréchal anglais. Né en décembre 1790, mort le 20 novembre 1880.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1973
SAMEDI 18 DÉCEMBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr. ; 6 mois, 18 fr. ; un an, 36 fr.
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr. ; 6 mois, 22 fr. ; — un an, 44 fr.

CE NUMERO EST ACCOMPAGNE D'UN SUPPLEMENT

JEU D'ENFANT

D'APRÈS LE TABLEAU DE Mlle F. SCHNEIDER

COURRIER DE PARIS

Un clou chasse l'autre. Les scandales succèdent aux scandales, et Mme de Kaulla, dont on abuse un peu, et qui, après tant de copie fournie aux reporters, va fournir aux romanciers et aux dramaturges des sujets de volumes et de mélodrames, Mme de Kaulla elle-même va être oubliée pour Mme de Friedland, née Marie de Persigny. Une baronne après une autre.

Ce nom de Friedland en Cour d'assises; ce nom de la Moskowa, faussement mis au bas d'une traite par la fille de la princesse; une mère laissant arrêter son enfant comme coupable de faux en écriture! Il y a dans tout cela vraiment une tristesse navrante, et ces effondrements de titres semblent fatidiques à l'heure où nous sommes. Quels arguments pour ceux qui prétendent que le monde ressemble à un arbre aux rameaux desséchés et qu'il faut ébrancher! On dirait que le Destin a imaginé une sorte de conspiration contre les grands et qu'il tient à mettre à nu toutes leurs faiblesses devant ce terrible Nombre, cette toute-puissante Foule qui se précipite tout autour comme à la curée.

C'est un duel évidemment, un duel entre le haut et le bas d'une société; le bas rugit de joie quand on lui raconte de pareilles défaillances. En des temps semblables, il faudrait en haut un redoublement de tenue et de correction; mais on a bien le loisir d'être correct quand la nécessité vous tient à la gorge, et qu'on traîne, à travers Paris, cette tunique de Nessus qui s'appelle la misère dans le luxe, la pauvreté encadrée de dorures, le besoin en dentelles et en coupé!

On ne parlait que de cette arrestation, l'autre soir, au théâtre des Nations, où l'on donnait la représentation tapageuse, houleuse et agrémentée de projectiles de *Garibaldi*, drame de M. Bordone. Soirée tumultueuse. Cette fois c'est le haut, le *high life* des galeries, qui a bombardé le bas, les fauteuils d'orchestre et les loges. La tenue aussi a manqué.

On voit défiler là, dans ces tableaux qui manquent de la perspective des années, Garibaldi, de Flotte, toutes les chemises rouges : il n'y manque qu'Alexandre Dumas, qui suivait cette campagne de Sicile avec le fils de Noël Parfait, M. Paul Parfait et M. Edouard Lockroy.

Ce *Garibaldi*, qui avait un moment fait antichambre et quitté l'affiche et le tableau des répétitions, se termine, — ou se terminait — par ce dénouement inattendu, annoncé sur le programme : *Entrée de Garibaldi à Milan en octobre* 1880!

Représenter en décembre un fait datant, comme celui-là, de quelques semaines à peine, c'est bien réellement le comble de la rapidité en matière de drame historique. On me dira qu'il y manque l'éloignement, le jugement définitif de la postérité : ce n'est plus du théâtre, c'est du *reportage* à la scène : on représentera quelque jour M. Gambetta à la tribune ou Louise Michel à la Nouvelle-Calédonie. Toujours est-il que personnellement Garibaldi n'a pas de chance au théâtre : en 1849, il fit son apparition, sur la scène de la Porte-Saint-Martin, dans un drame militaire intitulé : *Rome*, on le siffla; en 1880 il remonte à cheval pour se montrer chez M. Ballande, on l'*égaie*, comme on dit en argot de coulisses.

Je suis persuadé que Garibaldi lui-même aurait été enchanté qu'on ne l'incarnât pas de son vivant sous les traits d'un comédien quelconque, absolument comme on le fit un jour (c'était M. Mocquard cette fois) pour Abd-el-Kader dans les *Massacres de Syrie*.

— Le *Koran*, répondit l'émir, à qui l'on racontait la pièce, défend de placer la figure humaine dans les monuments de pierre élevés à la gloire de l'Islam; à plus forte raison interdit-il de montrer le visage de ses serviteurs sur les tréteaux élevés pour amuser les *roumis!*

Ils s'amusent, en effet, les *roumis*, et ils multiplient même les amusements pour se distraire. Nous devions avoir cette semaine, au Gymnase, une représentation intéressante : Mme Edmond Adam y devait faire jouer en *matinée*, et au bénéfice d'une école, cette *Galatée*, que M. Mounet-Sully a lue chez elle un soir de l'hiver dernier.

Le sujet du drame, emprunté à un poète grec, aimé des dieux, puisqu'il est mort jeune, est la rivalité farouche qui s'élève entre Pygmalion et Rennos, deux frères, fils de la même mère, à propos de Galatée. Elle est si jolie, si séduisante et si perfide, cette Galatée, qu'elle fait s'entretuer les deux frères. Après quoi, le grand prêtre de Cypre, qui représente l'éternelle justice, fait reprendre à la féroce créature sa forme première : le marbre. *Fille de Marbre*, dirait Théodore Barrière.

Alexandre Dumas avait voulu faire jadis jouer deux rôles de frères jumeaux, dans le *Vicomte de Bragelone*, par les deux frères Lionnet. Mme Adam fera jouer ces deux rôles de frères ennemis par les deux Mounet; l'un, Paul Mounet, de l'Odéon, l'autre, Mounet-Sully, de la Comédie-Française. Mounet contre Mounet. La lutte sera intéressante. Roulement d'yeux et frissons orageux dans les noires chevelures!

Galatée, au blanc péplum, ce devait être Mlle Léonide Leblanc, la grande dame en toilettes sombres des *Braves gens*, qui travaillait avec Régnier ce rôle dont elle voulait faire une absolue création, pour prouver évidemment tout ce qu'un vrai théâtre littéraire peut attendre d'elle, mais, je ne sais pourquoi, c'est une autre comédienne, Mlle Bartet, de la Comédie-Française, ou Mlle Regnard, de l'Odéon, qui représentera cette Galatée marmoréenne. Au dernier moment, la première Galatée, prise entre les répétitions du jour et les représentations du soir, a remis le rôle à une Galatée nouvelle et la *Matinée* qui devait avoir lieu s'en est trouvée retardée jusqu'à la semaine prochaine, et transportée au théâtre des Nations.

Si c'est Mlle Bartet qui joue le rôle, elle pourrait bien être promue *sociétaire*, rue de Richelieu, lorsqu'elle se montrera boulevard Bonne-Nouvelle. Son succès complet dans *Jean Baudry* a enlevé tous les suffrages. Elle le partage, du reste, avec la pièce même et M. Vacquerie retrouve aujourd'hui les bravos d'autrefois, mais doublés par le temps.

Il y a dix-sept ans, en effet, la pièce, très applaudie, sans doute, avait été cependant écoutée froidement par une partie du public, le monde officiel, qui croyait être agréable à Napoléon III en ne s'échauffant pas trop pour un ami de Victor Hugo.

Quelques jours après la première représentation, l'empereur vint écouter le drame. Après le quatrième acte, il fit appeler M. Edouard Thierry :

— Monsieur, lui dit-il, on m'avait, dans mon entourage, laissé entendre beaucoup de mal de cette pièce. Eh bien! elle m'a beaucoup plu, au contraire, et je vous prie d'en faire mes compliments à l'auteur.

A partir de ce jour-là, les chambellans ne dédaignèrent plus d'applaudir. Il en a toujours été ainsi depuis Louis XIV et depuis Molière.

Ah! la politique et les passions politiques au théâtre! Apporter avec sa lorgnette, ses préventions et ses haines! C'est bien la plus détestable des choses et la moins propre à vous laisser comprendre, sentir la valeur d'une œuvre d'art. Le théâtre doit consoler de la politique et il en console quand il n'en fait pas, mais la politique se glisse partout, jusque dans les ballets d'opéra, et voilà que des intransigeants s'avisent de reprocher, qui l'eût cru? à la *Korrigane* de M. Coppée, d'être un ballet *réactionnaire* parce qu'on y voit la bannière de la Vierge.

Et comment s'y prendrait l'intransigeant qui se fâche ainsi pour représenter un *pardon* de Bretagne au XVIIe siècle, sans bannière de Notre-Dame?

— Je ne représenterais point de *pardon*, répondra le mécontent.

Sans doute, c'est tout simple. Et je n'écrirais pas non plus *Hernani*, parce qu'il y a là un empereur clément, ni *Cinna*, parce qu'Auguste y a le beau rôle, et je ne mettrais point *Mireille* à la scène, parce que l'on y voit la chapelle des *Saintes*, ni *Faust*, parce qu'on y entend des prières et du plain-chant.

Ah! le bel art dramatique que nous aurions là, si toutes les œuvres, à l'avenir, devaient être coulées dans le même moule (coulées est bien le mot) et si le théâtre se résumait dans une série de *Garibaldi*, avec ou sans tapage et sans trognons de pommes, les soirs de *premières*.

Il serait *pourtant temps*, comme dit Musset, de choisir des terrains neutres, dans notre société si fortement troublée, où l'on pût faire trêve, s'escrimer courtoisement, même entre adversaires, et montrer qu'après tout, on s'estime, tout en ne pensant point de même. Le théâtre et la salle à manger me semblent tout naturellement désignés pour être ces terrains là! Mais, ah! bien, oui! On discute dès le potage et on ne juge une œuvre qu'à travers la couleur spéciale de son lorgnon personnel!

Il faut, qu'avec la bombe glacée, tombe presque toujours au milieu du repas, cette autre bombe moins savoureuse, qui s'appelle la discussion des questions religieuses. On dirait que le monde actuel est en proie à une guerre civile latente et que les salons sont autant de camps armés ou de petits parlements où l'on discute comme à la tribune. C'est très-fatigant.

Au moins, quand les convives sont gens d'esprit, ils s'échappent par la tangente ou ramènent la discussion à des traits précis, comme, l'autre jour, ce maître du théâtre et de la causerie qui s'appelle Alexandre Dumas fils.

Il se trouvait, à table, à côté d'un philosophe qui reprochait à l'auteur de la *Question du divorce* d'avoir été trop tendre pour les ressouvenirs de la religion catholique.

— Vous ne l'aimez pas, la religion catholique? dit Dumas.

— Je la combats et veux en délivrer les générations futures!

— Si c'est votre idée, vous avez raison. Mais, dites-moi, mademoiselle votre fille, qui dîne là-bas et qui est charmante, elle est baptisée?

— Oui.

— Vous l'avez laissé baptiser?

— Oui. Et je lui ai même laissé faire sa première communion.

— Comment, vous! La communion! s'écria Dumas.

— Oh! ce n'est pas moi, répondit le philosophe, mais, vous savez, il m'a bien fallu céder à la volonté de ma belle-mère!

Dumas alors se mit à rire.

— Avouez que c'est curieux, dit-il. Vous ne pouvez pas vous affranchir de votre belle-mère et vous voulez nous délivrer du catholicisme!

Voilà, du moins, de la discussion religieuse amusante. Elle ne peut pas troubler la digestion. Au contraire.

C'est qu'aussi bien, c'est un rude jouteur, l'auteur de cette *Princesse de Bagdad* qui sera l'événement dramatique de l'année. Il tiendrait tête avec ses pointes, à ce M. de San Malato que les professeurs et les membres de l'*Ecole française d'escrime* appellent en champ clos, au fleuret moucheté. Tels les preux chevaliers faisaient défier leurs rivaux par la voix des hérauts d'armes. Mais, comme il faut que le réalisme se retrouve partout, en ce temps-ci, les champions de l'escrime de France ajoutent :

« Nous prions M. de San Malato de vouloir bien répondre par la *voie du journal*.

Le journal! Ah! c'est le grand héraut des tournois modernes! Il n'y aurait peut-être plus de guerres et il y aurait certainement moins de duels s'il n'y avait pas de journaux. J'ai toujours songé à Bayard, se mesurant avec un ennemi, dans l'ombre d'une grotte, seul à seul, sans que le regard et le sourire des dames vinssent encourager et éperonner les adversaires. Voilà le vrai courage. On devrait exiger de tous les adversaires qu'ils se battissent ainsi dans l'ombre, avec condition qu'on garderait ensuite le silence sur leur attitude et leurs exploits.

Mais je m'imagine ces ennemis face à face ainsi dans leur grotte. Après le *salut* et le *mur*, ils abaisseraient leur épée bien vite et ils se diraient l'un à l'autre :

— Si vous voulez, nous allons rédiger ensemble un procès-verbal que nous enverrons chacun aux journaux de notre opinion!

On a, comme de raison, versé beaucoup d'encre — plus que de pleurs — sur la tombe de Mme Thiers. Les rancunes s'en sont donné à cœur-joie. Plus d'un conservateur a contre-signé l'apostrophe de M. Pain protestant devant la statue de M. Mercié, au nom des fusillés de la Commune. Celui qui écrit ces lignes n'a point connu Mme Thiers; il l'a aperçue. Elle portait fort dignement le deuil de son époux. Elle n'a point compté comme femme, mais elle laissera un souvenir comme veuve.

Les anciens amis de M. Thiers, les gens de la droite, les chevau-légers, ne lui ont point pardonné d'avoir poussé M. Thiers à incliner vers la gauche. M. Thiers ne voulait bien que ce qu'il voulait, mais un mari veut toujours un peu ce que sa femme veut. Le jour où, pour la première fois, le président donna sa démission, que l'Assemblée vint le supplier de retirer, Mme Thiers était, à la préfecture de

Versailles, placée derrière un rideau de mousseline et, regardant le défilé des députés de la droite et du centre droit traversant la cour pour prier M. Thiers de ne point persister à être démissionnaire, la présidente se frottait les mains et disait, avec la joie nerveuse qu'ont les femmes dans le triomphe :

— Ah! encore celui-ci! Encore celui-là! Voici Kerdrel! Voici Batbie! Les voici tous!

Elle riait de joie.

La comédie de la supplication devait, plus tard, se terminer par le renversement du président.

Tout est fini. Avec Mme Thiers s'éteint, je crois, ce nom qui a rempli le monde de son bruit de tocsin patriotique ou de clochette de grelots, diraient ses ennemis.

ALTER.

NOS GRAVURES

JEU D'ENFANT, TABLEAU DE Mme F. SCHNEIDER

Les peintres ont toujours aimé à représenter les grâces enfantines; il semble que la femme, en abordant un tel sujet, doive y apporter une note de conviction plus délicate encore et plus émue.

Voyez la charmante petite fille, qui se joue, demi-nue, entre les tapis épais et les riches étoffes; il a suffi du goût qu'a mis l'artiste à la peindre, et le charme est venu, et ce qui n'était qu'une simple étude est devenu un tableau.

LA RÉPUBLIQUE, GROUPE DE M. J. DALOU

On se souvient de cette œuvre vivante et mouvementée, la seule vraiment originale qui soit sortie des nombreux concours ouverts par la ville de Paris : elle n'obtint cependant pas le prix; le jury estima qu'on ne pouvait placer au sommet d'un piédestal, au centre d'une vaste place, une composition qui représentait avant tout un char en marche.

En décidant ainsi, le jury se conforma aux règles de la logique la plus élémentaire, et il n'y eut qu'une voix dans le public pour l'approuver; on n'en regretta pas moins de voir sacrifier l'envoi si remarquablement personnel de M. Dalou, et la ville eut la bonne inspiration de donner à l'artiste un témoignage de ce regret en lui achetant son modèle et en le lui commandant pour une destination qui serait cherchée ultérieurement.

Le fait est, pour celui qui revoit aujourd'hui la gravure de l'œuvre exposée l'an passé à l'Ecole des Beaux-Arts, que jamais composition n'eut plus vaillante allure : ce char que traînent des lions, image de la force tranquille; cette Renommée qui brandit en avant la torche de la civilisation; la ville de Paris et l'ouvrier qui poussent aux roues; enfin, dominant tout ce mouvement, une République calme et fière, étendant sur la grande cité sa main protectrice, tous les détails sont justes et soignés, l'ensemble est fortement conçu et largement exécuté.

Ce beau groupe est destiné à orner l'ancienne place du Trône.

UN BUREAU AMBULANT DE LA POSTE

Nous donnons un peu plus loin, à la page 410, l'article qui concerne cette gravure. Nous y renvoyons le lecteur.

DEVANT GUIGNOL

C'est une scène de tous les jours, et que M. Lobrichon, ce peintre des enfants, « moitié fleurs, moitié fruits », comme dit Gozlan, a peinte avec un infini bonheur de pinceau. Quels rires frais! Quelles curiosités avides! Quel bon *public* que ce public enfantin! Nous-même nous l'avons décrit dans une page oubliée et prise sur le vif aux Champs-Elysées, sous les branches vertes, autour de la baraque du montreur de marionnettes. Les enfants sont là, s'entassant sur les bancs, sur les chaises, assis ou debout, pressés, avides, leurs grands yeux pleins de fièvre braqués sur un même point : la scène étroite, où, devant un décor criard, danse, au bout d'un fil, un comédien de bois. Et c'est, dans tout ce public enfantin, des exclamations joyeuses, des grands cris fous, des battements de mains tapageurs, des éclats de voix qui ressemblent à des soleils de feux d'artifice.

Charles Nodier, qui aimait si fort Guignol, eut aimé cette scène si charmante et ce groupe enfantin de M. Lobrichon. Il eut souri à ce bébé du premier âge, à la chair rose et aux grosses mains potelées. Depuis ce *baby* jusqu'à ces fillettes, déjà femmes, avec leurs coquetteries, le peintre a saisi tous les types de l'enfance, cette chose si variée où pas un gamin ne ressemble à l'autre, où ces petits hommes et ces petites femmes sont, comme dans la vie, simples ou habiles, naïfs ou futés, — mais tous croyants, du moins, tous pleins de foi en Guignol, le grand Guignol, Guignol qui incarne pour eux le rêve, le drame, le rire; Guignol, l'éternel amuseur, l'éternel justicier, — plus rapproché parfois, ce cabotin de bois, de Shakespeare même que bien des auteurs à réputation et à grosses recettes, — et je ne passerai jamais dorénavant devant la baraque de Guignol sans me rappeler, même devant les frais visages vivants, ces bonnes joues, ces clairs regards, ces fins sourires, ces gaietés que M. Lobrichon a groupés autour d'un Guignol qu'on ne voit pas.

C'est que Guignol est le spectacle des enfants; mais le spectacle des parents, ce sont les spectateurs de Guignol, c'est ce parterre de petits rois que Talma eut peut-être préféré à ce parterre de rois que lui donna Napoléon un jour. Parterre d'enfants, parterre de fleurs!

FATMA

D'où vient-elle? Qui l'a su, et le sait-elle elle-même? Elle a, du moins, vu le jour au pays du soleil, et, pareille à la Mignon du poète, son regard profond est absorbé par l'image, sans cesse évoquée, de quelque rive lointaine; au travers des spectacles variés qui la frappent, ses grands yeux noirs semblent chercher partout la patrie absente.

Espagnole ou Maure, Andalouse ou Bohémienne, que nous importe, d'ailleurs? N'est-elle pas belle et digne d'inspirer le peintre? A la regarder, on se rappelle ces figures étonnantes, à peine entrevues dans une visite à l'Albaycin, dont le caractère étrange vous poursuit jusqu'à Grenade, et dont toujours on aime à retrouver le souvenir. Ne vous fiez pas, du reste, à l'innocence de sa pose demi endormie : vienne l'heure du réveil, et vous la retrouverez, Fatma la danseuse, s'abandonnant au démon qui ne la quitte jamais, et se démenant, avec une grâce sauvage, aux rauques accents de quelque musique tsigane.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE, PAR REMBRANDT

Cette gravure est extraite de la belle publication que vient de faire M. Quantin, sous le titre de *l'Œuvre complète de Rembrandt*, par M. Charles Blanc, et qui comprend toutes les épreuves du maître, reproduites par l'héliogravure avec une fidélité qui approche de l'identité.

L'œuvre de Rembrandt est une des sept merveilles de l'art. C'est une collection de 348 eaux-fortes inventées par lui et gravées de sa main. Ces estampes, conçues avec génie, composées avec un art profond qui se cache sous les apparences d'une libre humeur, tantôt dessinées avec feu comme un croquis spirituel, tantôt travaillées avec amour et mystérieusement finies, sont toujours originales par l'invention, surprenantes par l'effet, et toujours mordues avec une admirable intelligence du clair-obscur par l'homme qui en a inventé l'expression.

L'ouvrage forme un magnifique volume in-folio de 400 pages, qui contient le texte explicatif de M. Charles Blanc et les plus intéressantes préfaces. L'œuvre du maître, comprenant 348 planches, est réunie en deux cartons, dont un de grand format-album. Le tout est aussi solidement qu'élégamment cartonné. Des tirages spéciaux ont été réservés pour les amateurs.

LES OISEAUX DANS LA NATURE

Voici les beaux jours envolés! L'hiver est venu, avec son triste cortège. N'e t-il pas doux alors de voir reparaître en un charmant souvenir le printemps avec ses oiseaux et ses fleurs? C'est le service que nous rend en ce moment M. Lebet, par sa magnifique publication des *Oiseaux dans la nature*. Le naturaliste, le penseur, le philosophe, l'artiste, l'homme du monde, trouvent là une description pittoresque des oiseaux observés chez eux, dans leurs nids, au sein des bois, photographiés, pour ainsi dire, au milieu de leurs habitudes et de leurs mœurs, suivis dans leurs pérégrinations et leurs émigrations. On a là une véritable galerie de tableaux, et, à vrai dire, d'aquarelles, dus au pinceau de Léo-Paul Robert, digne héritier d'un nom justement célèbre. Les gravures sur bois, dues au même artiste, rivalisent de valeur avec les chromolithographies.

Le grand dessin que nous reproduisons donne une idée de ces belles compositions. En voyant ces hirondelles glisser d'un vol céleste devant le vieux portail des cathédrales gothiques, ne semble-t-il pas que nous entendions en même temps leur petit cri strident, et que, les suivant du regard, nous nous perdions avec elles dans les hauteurs aériennes, en regrettant que notre imagination seule soit du voyage et que la nature ne nous ait pas gratifiés nous-mêmes de cette faculté du vol, qui doit être à elle seule la source d'ineffables jouissances?

C'est à M. Eugène Rambert que sont dues les ravissantes descriptions qui constituent la partie littéraire de ce bel ouvrage.

L'AGITATION AGRAIRE EN IRLANDE

Jusqu'à ces derniers temps, l'agitation irlandaise avait eu presque constamment un caractère politique. Inutile de rappeler le nom d'O' Connell, le parti de la Jeune Irlande, l'Association des Fenians. Aujourd'hui, par suite de la fondation de la *Ligue territoriale* par un membre du Parlement, M. Parnell, un des chefs du parti des *Home rule*, cette agitation a pris une autre forme. Elle a pour objet l'organisation de la résistance aux landlords, aux grands possesseurs du sol; elle est devenue une revendication sociale, dans laquelle est en jeu la propriété du sol.

Lorsqu'il eut soumis l'Irlande, Cromwell, ayant confisqué les biens des grands propriétaires fonciers, les distribua à des puritains qui s'établirent dans le pays et s'engagèrent à ne les aliéner jamais à des catholiques. Grâce au régime féodal de la propriété, tel qu'il existe encore en Irlande comme en Angleterre, cet état de choses s'est perpétué jusqu'à nos jours; la possession du sol s'est immobilisée en quelques mains. En effet, toute la terre irlandaise appartient à moins de vingt mille propriétaires, dont les revenus s'élèvent à plus de trois cents millions de francs; et parmi ces propriétaires sept cent quarante-deux possèdent à eux seuls près de la moitié de tout le sol; les premiers en tête sont le marquis de Devonshire et M. Richard Wallace, dont l'un a un peu plus de deux millions de francs de revenu et l'autre un peu moins. La plupart de ces grands propriétaires n'habitent pas leurs terres, qu'ils louent à des fermiers ou tenanciers par l'intermédiaire d'agents chargés de percevoir les fermages. Les fermiers sont au nombre d'environ six cent mille.

Il en résulte que l'étendue des fermes est très restreinte et va sans cesse se restreignant, les tenanciers ayant généralement beaucoup d'enfants et donnant à chacun d'eux, lorsqu'il le marie, une petite partie de terrain. Tous ces tenanciers étaient, il n'y a pas encore longtemps, absolument dans la main des propriétaires, bien qu'ils fussent nominalement libres. Mais, en 1847, la terrible famine qui décima la population décida le gouvernement anglais à reprendre l'œuvre de réparation commencée en 1829 par l'émancipation des catholiques, et à adopter plusieurs mesures destinées à venir en aide à la malheureuse Irlande. Il autorisa, par la loi des *Encumbered Estates*, la vente des domaines surchargés de dettes, replaça l'Eglise anglicane dans le droit commun, fonda des écoles nationales et, par le bill de 1870, il obligea les propriétaires non-seulement à rembourser aux tenanciers le montant des constructions et des améliorations faites par eux sur leur ferme, mais encore à les indemniser largement en cas de renvoi pour toute autre cause que pour non-paiement, ce qui était une diminution sensible du pouvoir que le monopole terrien conférait aux propriétaires. Néanmoins, comme, par suite du caractère de l'Irlandais, qui est fort sédentaire et ne se déplace que quand il ne peut pas faire autrement, le loyer des petites tenures n'est pas déterminé par la loi de l'offre et de la demande mais par le bon plaisir du propriétaire, le pouvoir de ce dernier dans ce qu'il peut avoir d'abusif est loin d'avoir été détruit. Comme auparavant, le tenancier pauvre et chargé d'enfants est encore à sa merci. Généralement, les grands propriétaires n'abusent pas de ce pouvoir; mais il n'en est pas de même des petits, de ceux surtout qu'a créés la loi des *Encumbered Estates*, et qui, moins aisés, quelques-uns prêteurs à la petite semaine, entendent ne rien perdre de leur

droit et en abusent certainement dans la crise que traverse en ce moment le pays.

Après une période d'abondance, il vient, en effet, de subir une série de mauvaises récoltes qui a réduit les malheureux tenanciers aux plus dures extrémités, et les a mis, pour la plupart, dans l'impossibilité de payer leurs loyers; de là des expulsions qui ont toujours été en augmentant, et amenaient dernièrement M. Gladstone à présenter le *Disturbance bill,* ayant pour objet de suspendre ces expulsions pendant dix-huit mois. Mais ce bill, adopté par la Chambre des communes, a été rejeté par la Chambre des lords. Par suite de ce rejet, l'agitation agraire, qui avait commencé depuis quelque temps dans les comtés de Mayo et de Mead, a pris une extension considérable et une acuité menaçante, les excitations passionnées des membres de la *Ligue territoriale* aidant. De nombreux meetings ont été tenus, des collisions entre les populations et la police ont eu lieu, des propriétaires et des agents ont été assassinés, si bien qu'actuellement agents et propriétaires, dont les familles vivent dans des transes continuelles, ne se risquent plus à visiter leurs terres que bien accompagnés, avec l'appareil militaire que fait voir le dessin que nous donnons ci-dessous. Un pareil état de choses ne peut évidemment se prolonger longtemps encore sans amener quelque catastrophe. Le moment approche donc où, bon gré mal gré, M. Gladstone, s'il veut arrêter les progrès de la Ligue, devra avoir recours à des mesures exceptionnelles.

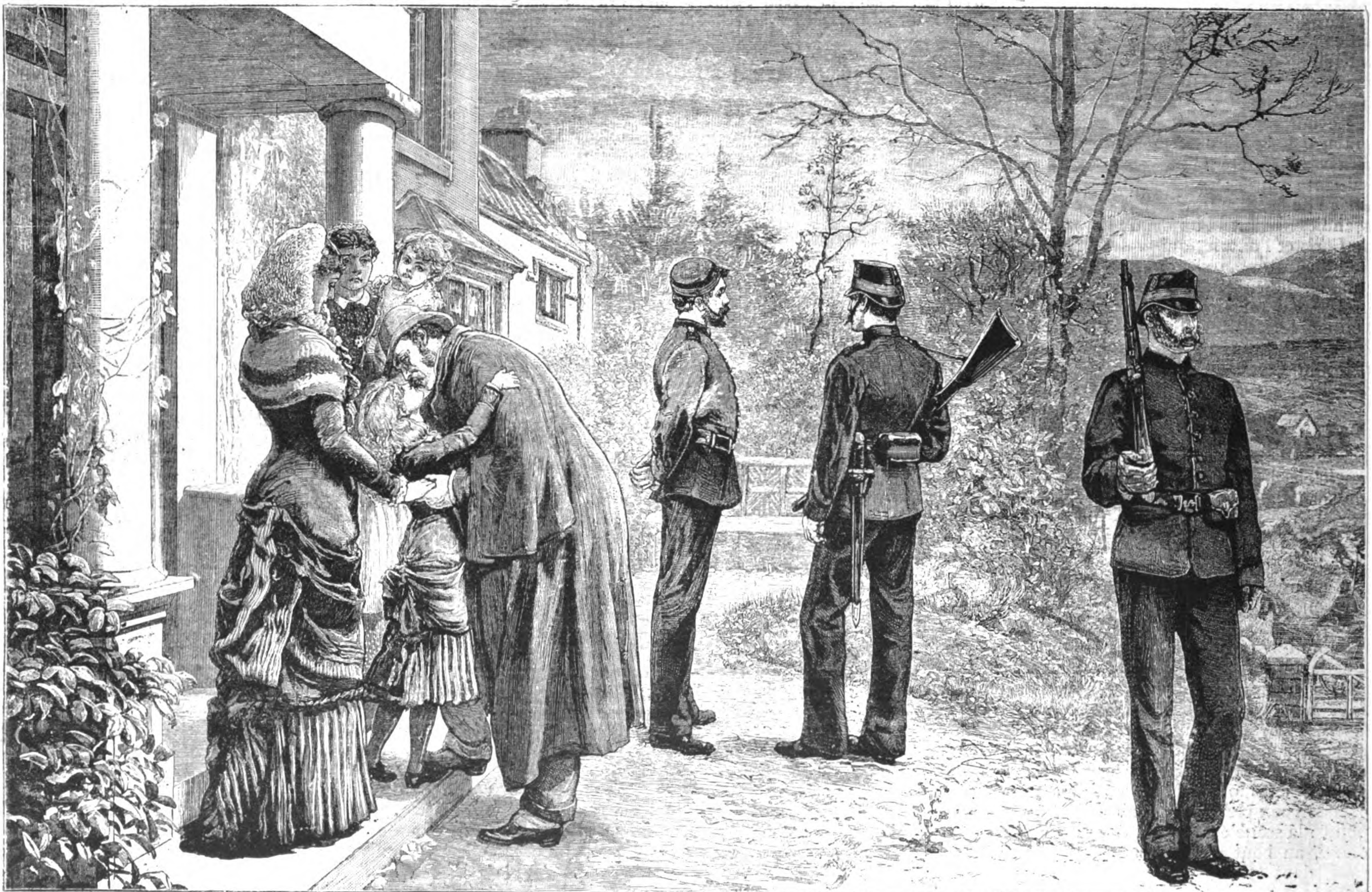
M. ALBERT JOLY, DÉPUTÉ DE SEINE-ET-OISE, DÉCÉDÉ LE 5 DÉCEMBRE 1880

M. ALBERT JOLY

M. Albert Joly, député de Seine-et-Oise, qui est mort le 5 décembre de la fièvre typhoïde, avait à peine trente-six ans.

Il était né le 10 novembre 1844, à Versailles, et, par son travail et son talent, il était parvenu à y conquérir une place prépondérante au barreau. Nommé conseiller municipal de cette ville après 1870, il se fit remarquer par ses aptitudes politiques, et, à plusieurs reprises, la députation lui fut offerte; mais il refusa et s'effaça devant les candidatures de MM. Calmon, Sénard et Valentin. Enfin s'étant laissé porter, il fut élu le 20 février 1876, et réélu le 14 octobre avec les 363, à la suite de la dissolution de mai. Il siégea constamment dans les rangs de la gauche et fit partie en même temps de l'Union républicaine lorsque furent admises les inscriptions multiples.

Comme député, M. Albert Joly a remporté plusieurs succès de tribune et il a fait partie de commissions importantes. Comme avocat, il a présenté en 1871, devant le conseil de guerre, la défense de Rossel et de M. Henri Rochefort, et tout récemment encore il plaidait pour M. Merlin, préfet de la Haute-Garonne, dans son procès contre *le Triboulet.* Ajoutons qu'à l'inauguration de la statue de M. Thiers à Saint-Germain-en-Laye, il a encore prononcé un discours très ferme et très éloquent. La mort de M. Albert Joly est donc pour le parti républicain une perte qui sera vivement ressentie.



L'AGITATION AGRAIRE EN IRLANDE. — UN PROPRIÉTAIRE ALLANT FAIRE SA TOURNÉE QUOTIDIENNE, SOUS L'ESCORTE DE LA TROUPE

LE MONUMENT DE LA RÉPUBLIQUE, PAR M. DALOU
Projet adopté par la ville de Paris pour la décoration de la place du Trône.

PÉCHÉS DE JEUNESSE[1]

NOUVELLE

(Suite).

— Voulez-vous bien vous taire, Bernard! dit en baissant la voix la vieille dame. — En même temps, un soupçon de rougeur montait à ses joues blèmes. — Nous serions la risée de la ville, et puis cela réveillerait des souvenirs qu'il vaut mieux laisser dormir... A nos âges, il ne faut plus songer qu'à faire pénitence, afin de se préparer à une bonne mort ; c'est ce que nous disait hier encore le révérend père qui prêche à Saint-Etienne... A propos, vos sermons du mois de Marie sont-ils très suivis à la ville basse?... Ici, notre rédemptoriste fait florès.

— Je l'ai entendu, reprit M. Bernard, et je lui préfère mon vieux curé; il n'est pas orateur, mais il connaît le cœur humain, et il sait parler à ses paroissiens un langage à leur portée... Pardon, chère dame, si nous commencions notre partie... Voulez-vous les noirs ou les blancs?

— Les noirs, s'il vous plait, à cause de mes yeux.

La partie d'échecs s'engagea.

La pièce qui servait de salon aux dames de Sommières était vaste, simplement meublée et située de plain pied avec le jardin. Près de la porte d'entrée, non loin de la lampe et des joueurs, Catherine, la vieille servante, était assise, agitant sa quenouille et filant au rouet. A l'autre extrémité, dans l'encadrement de la porte-fenêtre ouverte sur le jardin, on apercevait Maurice Lemonnier et M^me^ Antoinette qui causaient sur le perron. Antoinette était vêtue de noir avec un col plat et un velours pensée autour du cou. Elle était grande et svelte, et son corsage uni moulait à merveille ses belles épaules. Ses cheveux noirs, séparés en bandeaux, venaient se rejoindre en lourdes torsades derrière la tête, tandis que de petites boucles rebelles au peigne s'enroulaient délicatement à la naissance du cou. Ses yeux bruns limpides et ses lèvres souriantes formaient un contraste piquant avec le blanc mat de son teint. Son sein sans cesse en mouvement se soulevait comme une vague sous son corsage; les ailes de son nez finement modelé palpitaient au moindre mot; ses grands yeux jetaient des étincelles. On sentait que dans les veines de cette belle personne coulait la pleine sève de la jeunesse, et qu'elle était arrivée à cet âge où la nature répand au dehors avec profusion tous ses charmes et tout son éclat; en la voyant, un poète eût songé à ces claires matinées d'été où les blés font onduler leurs jeunes épis, où les bois ont encore une fraîche verdure, tandis que déjà les fraises dans les taillis et les cerises sur les hauteurs commencent à s'empourprer.

Antoinette avait déposé sa broderie sur une table à ouvrage, et peu à peu les deux jeunes gens, tentés par la tiédeur de la nuit, avaient franchi les degrés du perron et gagné les allées du jardin, où ils s'entretenaient à mi-voix.

— J'ai cru que vous ne viendriez pas ce soir, disait la jeune femme.

— C'est la faute de M. Bernard, qui n'en finit pas. J'attendais qu'il me donnât le signal du départ et je bondissais d'impatience.

— Ah! le méchant cousin!... Si vous saviez toutes les palpitations que j'ai pendant la demi-heure qui précède huit heures! A chaque pas qui résonne dans notre rue, je crois que c'est vous : me voilà frissonnante jusqu'à ce que le bruit se soit éloigné, et alors le dépit remplace l'anxiété; si on s'arrête, les battements de cœur recommencent jusqu'à ce que vous paraissiez...; et quand à huit heures sonnées vous n'êtes pas venu, toute cette émotion tombe : je sais que je ne vous verrai pas ce soir là, et le bruit, le mouvement qui se font autour de moi, me deviennent indifférents.

— Chère Antoinette, tous ces contre-temps me font souffrir mille fois plus que vous : ils me mettent au supplice. Tenez, hier M. Bernard n'a pas pu venir parce qu'il était occupé à écrire des lettres d'affaires; je n'ai pas osé me présenter chez vous sans lui; eh bien, il me semblait que la nuit n'arriverait jamais. Enfin, à la brune, je suis monté à la ville haute, j'ai longé la ruelle qui passe derrière votre jardin; quand la nuit est tout à fait venue, quand j'ai vu votre lampe briller à travers les volets, je me suis glissé dans les massifs par une ouverture de la haie, et je suis resté caché derrière les noisetiers pendant deux heures, tout près de vous, sans que vous vous en soyez doutée.

— Si quelqu'un vous avait aperçu?... Savez-vous que c'est bien mal ce que nous faisons là?

— Je ne sais qu'une chose, c'est que je vous aime... Et vous, Antoinette?

— Oh! moi!... Ai-je besoin de vous le répéter? J'ai tout essayé pour me guérir. J'ai prié, je me suis mortifiée... mon affection a été plus forte que tout. Ah! si j'avais pu mieux déguiser ma pensée, si j'avais été plus maîtresse de moi, vous n'auriez jamais rien su... Mais, Maurice, vous me promettez de n'en abuser jamais et de ne rien faire qui puisse affliger ma mère!

— Je vous promets de toujours vous chérir.

— Vous m'aimerez comme un ami, comme un frère?

— Comme un ami, comme un frère de cœur, brûlant d'amour et ne le laissant voir qu'à vous. Regardez ce rayon de lune qui danse là-haut... eh bien, je le prends à témoin que je tiendrai ma promesse...

Leurs mains s'étreignaient et ne se quittaient plus. En ce moment la lune, qui se levait, les éclaira vivement, et un rossignol, perché dans les lilas voisins, commença de chanter.

Bernard, dans le même instant, relevait la tête pour méditer un coup décisif, et, tout en réfléchissant, il suivait machinalement le rayon de lune qui tombait d'aplomb sur le seuil de la porte-fenêtre; soudain il aperçut les deux jeunes gens au détour d'une allée; il vit leurs mains se rejoindre et se serrer. Ces deux mains unies furent pour lui toute une révélation. Il resta pétrifié sur son fauteuil; ses yeux, fixés sur le groupe de Maurice et d'Antoinette, cherchaient à deviner le sens des paroles chuchotées sous les arbres. C'étaient de courtes phrases coupées de longs silences; les deux amoureux, dans le jardinet solitaire, absorbés dans leur extase, semblaient oublier le reste de la terre et vivre dans les étoiles.

— Eh bien, M. Bernard, où en êtes-vous?... Voilà encore de vos distractions! dit la vieille dame.

Bernard ramena ses yeux sur l'échiquier et rougit.

— Pardon, murmura-il, je combinais un coup...

Et il avança au hasard une pièce sur l'échiquier.

— Ce doit être un coup de Jarnac, car vous y avez mis le temps, fit M^me^ de Sommières... En attendant, à la reine et au roi par le cavalier! Bernard, mon ami, je ne vous fais pas compliment de votre combinaison.

— Un instant, un instant! s'écria M. Destilleuls, c'est une erreur!

— Non, non : *bois touché, bois joué;* je serai impitoyable. Je vous donne encore deux coups pour être mat, monsieur Destilleuls.

Il s'en souciait bien! Il recommençait à regarder du côté du jardin. Les deux mains s'étaient enfin dénouées, mais les jeunes gens s'étaient remis à parler avec animation ; leurs regards brillaient, leurs lèvres souriaient.

— Ne finiront-ils pas? pensait M. Destilleuls, maudite partie, elle est interminable!

— Échec et mat! s'écria M^me^ de Sommières triomphante. Ah! vous êtes battu cette fois, il n'y a pas à le nier.

— C'est vrai, dit M. Bernard, avec un soupir de soulagement. — Il alla vers la porte-fenêtre et interpella brusquement son pupille : — Maurice, nous partons!

— Déjà! Il est à peine dix heures, s'écria étourdiment Antoinette, en montrant sa tête dans l'embrasure.

— J'ai la migraine, répondit Bernard.

— Voulez-vous que je vous prépare un verre d'eau de mélisse, mon bon cousin? reprit la jeune femme.

Bernard fit un signe de tête négatif.

— Eh! ne voyez-vous pas qu'il est vexé parce que je l'ai fait mat?... Fi, le mauvais joueur! dit en souriant M^me^ de Sommières. Allons, bonne nuit, messieurs... Sans rancune, Destilleuls!

Bernard était déjà dans le vestibule. La vieille Catherine marchait en avant avec sa lampe vacillante; Maurice et Antoinette, restés dans l'ombre, purent encore une fois se serrer la main.

Quand on fut dehors, M. Destilleuls se mit à marcher à grands pas, au désespoir de Maurice, qui eût voulu savourer lentement ses souvenirs en cheminant à travers les rues endormies. L'ombre maigre et très longue de Bernard éclairé par la lune se projetait en arrière : on eût dit qu'elle le pourchassait et qu'il hâtait le pas pour la fuir.

— La belle nuit! s'écria tout à coup Maurice, qui avait besoin de parler et d'admirer; regardez, monsieur Bernard, quel beau ciel!

Bernard se retourna vers son pupille, ouvrit les lèvres comme pour répondre, puis poussa un gros soupir et continua de presser le pas.

Ils arrivèrent enfin à l'extrémité de la rue des Acacias, en face de la maison Lemonnier. Bernard gravit rapidement les marches du perron, appela la domestique d'une voix impatiente et, lui prenant des mains la lumière, monta immédiatement dans sa chambre. Maurice le suivit, comme de coutume, pour lui souhaiter le bonsoir; au moment d'entrer, Bernard se retourna, regarda Maurice, poussa un nouveau soupir et disparut en fermant la porte au nez de son pupille, stupéfait de tant de bizarrerie.

III

La lumière que tenait M. Bernard éclaira à demi le portrait au pastel, sur les lèvres duquel sembla errer un pâle sourire : « Tu étais jeune comme eux, songeait le vieillard en le contemplant; tu aimais comme eux, et maintenant tu reçois ton châtiment. Le scandale que nous avons donné nous est rendu; il retombe sur nous de tout son poids, une justice impitoyable reporte à nos lèvres la coupe que nous avons nous-mêmes empoisonnée.... Ah! ces deux mains serrées!... Si ce n'était pourtant qu'une simple démonstration amicale dans un moment d'expansion?... Impossible! Ils ne se connaissent que depuis quatre mois. L'amitié fraternelle ne se développe pas avec cette rapidité : c'est l'amour coupable, c'est la passion : je la reconnais bien!... Et c'est ma faute, c'est ma faute!... Pourquoi ai-je imprudemment rapproché deux cœurs tout enivrés de jeunesse?...

Bernard errait dans sa petite chambre, en gesticulant et en poussant des soupirs. Après une heure d'agitation, il s'agenouilla pour faire sa prière accoutumée. « Mon Dieu, dit-il en finissant, c'est moi qui ai péché, c'est moi qui dois être puni. Que votre droite s'appesantisse sur moi, mais sur moi seul! » Il se déshabilla ensuite lentement, d'une façon distraite qui trahissait ses préoccupations, puis il essaya de dormir.

Le sommeil vint, mais agité et plein de rêves fiévreux. Dans ces rêves, Bernard voyait sans cesse un grand jardin avec une allée de charmille se prolongeant à perte de vue parmi l'ombre et la fraîcheur. Sur le fin gazon de cette allée il cheminait, souriant et rajeuni, donnant le bras à une belle jeune femme vêtue à la mode de 1825; le jeune couple marchait lentement, en riant et en causant à mi-voix; tout à coup, la tête de la jeune dame se trouvait si rapprochée de celle du jeune homme qu'il se penchait pour y poser un baiser, mais, avant que ses lèvres eussent effleuré la joue, un homme maigre et à l'air austère se dressait comme un spectre devant les amoureux et, saisissant le bras de Bernard : « Vous me volez mon bonheur! » s'écriait-il d'une voix perçante.

Bernard, le front moite de sueur, se dressa sur

(1) Droits de traduction réservés. — Reproduction interdite, sauf pour les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de lettres.

son séant : il lui semblait que le spectre était encore là, debout, devant la croisée, et qu'au loin retentissaient des rumeurs menaçantes. Il se frotta les yeux et se sentit allégé en reconnaissant que ce spectre n'était autre chose qu'un rayon de lune tombant d'aplomb sur le parquet; les rumeurs qu'il avait entendues étaient tout simplement le bruit de la Choisille, qui roulait à l'extrémité du jardin ses eaux grossies par les pluies printanières.

Le jour parut enfin et ramena un peu de calme dans l'esprit de M. Destilleuls. « Il faut trouver un remède, se dit-il en s'habillant en toute hâte, un remède!... Ces jeunes gens ne doivent plus se revoir; il faut arracher cette folle passion comme une mauvaise herbe. Dieu veuille qu'il ne soit pas déjà trop tard!... Le mieux serait d'éloigner Antoinette; mais M^me^ de Sommières consentira-t-elle à quitter Villotte?... »

Bernard passa la journée à méditer un plan de conduite. Il résolut d'abord d'empêcher jusqu'à nouvel ordre toute communication entre son pupille et M^me^ Antoinette. Le plus sage peut-être eût été de s'ouvrir franchement à Maurice sur ce point délicat, et, après une verte semonce, d'interdire au cher pupille l'accès de la maison de M^me^ de Sommières; mais, outre que M. Destilleuls, timide à l'excès, redoutait d'entamer un pareil chapitre, il pensa qu'une lutte avec Maurice ne ferait qu'irriter la passion du jeune homme; il songea aux attraits du fruit défendu; il lui sembla plus adroit et plus sûr d'agir secrètement et d'une façon détournée.

Le soir même, il mit ses projets à exécution, et, à l'heure du souper, il entra dans la salle à manger, portant deux brassées de paperasses poussiéreuses.

— Mon cher enfant, dit-il à Maurice étonné, vous voilà majeur depuis plus d'un an. Il est juste que je vous rende compte de vos revenus. Je vous appporte donc l'état, avec pièces à l'appui, des recettes et des dépenses faites depuis la mort de votre pauvre père, mon vieil ami. Je puis moi-même mourir d'un jour à l'autre, mon cher garçon, et il est nécessaire que vous soyez dès aujourd'hui au courant de vos affaires pour les gérer le cas échéant.

Maurice, maudissant *in petto* l'état des recettes et dépenses avec pièces à l'appui, essaya quelques objections, mais force lui fut de se soumettre, car le vieillard insista avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. — Nous commencerons dès ce soir, ajouta Bernard, et, avec un peu d'application, le dépouillement de tous les dossiers ne nous prendra pas plus de trois jours.

On se mit à la besogne. Bernard fut impitoyable, et ne fit pas grâce à son pupille du moindre papier timbré. Le soir du troisième jour, il lui avait donné quelques instants de répit et il en profitait lui-même pour fumer solitairement sa pipe dans sa cellule, quand M^me^ de Sommières entra.

— Eh bien, mon bon ami, que devenez-vous? dit la veuve; on ne vous voit plus... Seriez-vous malade?

— Malade!... oui, moralement, répondit Bernard d'un air sombre.

— Bon Dieu, qu'est-ce que cela signifie? Vous m'effrayez!

M. Destilleuls posa sa pipe sur un meuble, ouvrit la fenêtre pour chasser la fumée qui faisait tousser sa vieille amie, puis, revenant près de la veuve :

— Gabrielle, reprit-il, il me semble qu'il y a longtemps que vous n'avez conduit Antoinette à Montmédy, dans la famille de... de M. de Sommières?

— Oui, répondit la vieille dame, les tracas que nous avons eus et ma santé toujours mauvaise m'en ont empêchée... Mais cette visite est-elle bien nécessaire?

— Il est toujours nécessaire de maintenir serrés certains liens de famille... Il peut arriver une occasion où l'on est bien aise de trouver l'aide ou le conseil d'un parent, et cette occasion se présente précisément pour vous, Gabrielle. J'ai fait une découverte pénible : Antoinette aime mon pupille Maurice, et pour couper court à cette malheureuse passion, il faut emmener votre fille à Montmédy.

En entendant ces mots, M^me^ de Sommières se leva effrayée. Ses traits délicats et fatigués eurent une expression de stupéfaction et d'effroi presque enfantine. La mère d'Antoinette avait toujours eu un esprit timide et un caractère sans énergie, que l'âge et la maladie affaiblissaient encore; la brusque révélation de Bernard l'étourdit et lui mit les larmes aux yeux.

— Êtes-vous fou, Bernard? murmura-t-elle d'une voix mal assurée.

— Nenni, j'ai tout mon bon sens... malheureusement! Je vous répète qu'ils s'aiment, j'en suis sûr. — Il raconta sa découverte de l'autre soir. — Ce n'est qu'un amour qui commence, ajouta-t-il, et nous pouvons encore l'éteindre en soufflant dessus; mais vous savez comme moi, Gabrielle, avec quelle rapidité l'étincelle jetée au hasard devient un incendie... La passion, innocente hier, sera coupable demain. Souvenez-vous d'une maison où quelqu'un entra comme un ami, et d'où il sortit chassé comme un traître... Avez-vous oublié ?...

— Taisez-vous, Bernard! interrompit brusquement M^me^ de Sommières en se voilant la figure de ses maigres doigts, je n'ai rien oublié et il est inutile de me rappeler une histoire dont je fais encore pénitence.

— Si je vous la rappelle, ma pauvre amie, c'est pour que vous empêchiez par tous les moyens que votre fille n'ait les mêmes reproches à s'adresser. Dieu fait parfois payer nos fautes à nos enfants... C'est la tache originelle!... Emmenez Antoinette dès demain!

— Nous partirons après demain matin, dit la veuve avec un soupir; il me faut le temps de prévenir nos parents et de faire quelques préparatifs... Mais, Bernard, qui eût pu prévoir pareille chose?

Bernard secoua la tête et se leva pour reconduire M^me^ de Sommières. — Au revoir, murmura-t-il quand elle fut sur le seuil. Soyez prudente; ne dites à Antoinette que ce qu'elle doit savoir... Quand il sera temps de revenir, je vous écrirai...

M. Destilleuls rentra dans la salle à manger, où il avait laissé son pupille: — Allons! lui cria-t-il, courage, mon garçon, nous en sommes à la cote soixante-trois. Encore un coup de collier!

Les comptes ne furent terminés que le lendemain au soir. Vers neuf heures, M. Bernard rendit Maurice à la liberté.

Le jeune cheval emprisonné pendant de longues journées dans l'écurie, et qu'on lache un matin, sans entraves à travers les pâturages, ne bondit pas avec plus d'impétuosité que Maurice lorsqu'il s'élança enfin dans les rues déjà silencieuses de Villotte. En quelques minutes il gravit la *côte des Prêtres* et atteignit le jardin de M^me^ de Sommières. Franchisssant légèrement la haie, il se glissa entre les massifs et fut heureusement surpris de trouver Antoinette assise près des noisetiers.

— Ah! c'est vous, Maurice, dit la jeune femme à voix basse; j'avais comme un pressentiment que je vous trouverais ici ce soir : j'y suis venue à tout hasard, ne me sentant pas le courage de partir sans vous faire mes adieux.

— Vos adieux!... Partir!... s'écria le jeune homme stupéfait.

— Oui, mon ami, nous partons demain matin pour Montmédy. Maman s'est tout à coup décidée à ce voyage dont j'ai peur de devenir le vrai motif. Maurice, je crois qu'elle se doute de quelque chose, et qu'elle veut nous séparer.

— Mais, demanda Maurice, cette absence, combien de temps va-t-elle donc durer?

— Maman n'a pas fixé le terme du voyage; du reste, quand même nous devrions revenir ici bientôt, il n'en faut pas moins nous dire adieu, mon ami. Notre amour est impossible... Songez que je ne suis pas libre... Ce qui pour une jeune fille serait déjà une coupable légèreté, est de ma part une faute impardonnable... Je ne dois pas vous aimer... adieu!

— Non, s'écria Maurice, non, c'est une séparation que je ne puis supporter. Je n'y consentirai pas, je vous suivrai partout, et s'il le faut, je quitterai Villotte. Ah! pourquoi ce maudit mariage a-t-il jeté son éternel obstacle entre nous?

— Maurice, calmez-vous, je vous en supplie!... Vous m'effrayez. Je serai toujours votre amie, là-bas comme ici; mais ne faites pas la folie d'aller à Montmédy... Ce serait me perdre! Du courage, mon ami; votre main, et merci pour les bonnes heures que vous m'avez données!...

Elle lui tendit la main. Maurice, en la saisissant, sentit une larme tomber sur ses doigts.

— Antoinette, vous pleurez... et vous voulez que nous nous disions adieu? Non, mon amie, non; nous nous aimerons malgré tout! Je vous promets d'être raisonnable et de vous respecter comme une sœur; mais promettez-moi que nous nous reverrons!

Elle ne répondit pas. Elle pleurait doucement et lui avait abandonné ses mains qu'il couvrait de baisers. — Adieu, dit-elle enfin en les retirant lentement... Oui, ne plus nous voir serait au-dessus de mes forces, et pourtant!...

— Laissez-moi serrer votre main une dernière fois, reprit Maurice en la retenant, et ne pleurez plus! Je ne veux pas emporter comme dernière impression le souvenir de votre visage en pleurs; je veux vous voir sourire encore.

Il l'emmena vers un arbre où la lune donnait en plein et vit tout à coup à la clarté d'un rayon un sourire briller au milieu des larmes. — Maintenant je suis rassuré; au revoir, chérie; vous m'écrirez, n'est-ce pas? Et comme elle remuait la tête en signe de refus : — Vous vous imaginerez, ajouta-t-il, que vous écrivez à une amie de pension.

— Eh bien, dit-elle en riant, oui, à condition que l'amie de pension jettera mes lettres au feu. Adieu, partez vite; et prenez garde qu'on ne vous voie!

Elle regagna rapidement l'escalier de la maison. Maurice s'arrêta encore un moment à contempler la lumière qui courait de chambre en chambre; puis, quand toute clarté fut éteinte, il arracha une feuille du noisetier, dont les branches avaient effleuré les cheveux d'Antoinette, et il quitta le jardin. *(La suite prochainement.)*

NOTES ET IMPRESSIONS

Il est aussy peu en la puissance de toute la faculté terrienne d'engarder la liberté françoise de parler, comme d'enfouir le soleil en terre ou l'enfermer dans un trou.

PIERRE DE L'ESTOILE.

⁂

L'ennemi d'un homme d'esprit n'est souvent qu'un sot, mais l'ennemi d'un homme heureux est presque toujours un coquin.

CHAMPCENETZ.

⁂

Ce que j'ai appris, je ne le sais plus; le peu que je sais, je l'ai trouvé.

CHAMFORT.

⁂

Les hommes sont comme les chiffres qui n'acquièrent de valeur que par leur position.

NAPOLÉON I^er^.

⁂

En avançant dans la vie bien souvent lorsqu'on paraît bonhomme, on est faux et lorsqu'on paraît caustique, on est bon.

SAINTE-BEUVE.

⁂

On dit que le mariage est le tombeau de l'amour. Oui, mais, suivant les chrétiens, le tombeau est la porte de l'immortalité.

NONCE ROCCA.

⁂

Quand un ami dans l'aisance m'offre un dîner de vingt francs, si je lui en rends un de cent sous, je crois qu'il y a égalité parce qu'il y a proportion.

P.-J. PROUDHON.

⁂

Il n'y a si petit être qui n'ait ses parasites. Qui sait? La puce même a ses puces.

X.

⁂

Le meilleur gouvernement, comme le meilleur precepteur, est celui qui apprend à se passer de lui.

⁂

L'homme cherche l'éclat, sans ignorer le danger; le papillon qui court à la flamme ne sait pas qu'elle brûle.

G.-M. VALTOUR.

UN BUREAU AMBULANT DE LA POSTE PENDANT LA MARCHE DU TRAIN

FATMA

LA POSTE

LES BUREAUX AMBULANTS

Il faut se sentir une constitution robuste et une vocation postale singulièrement développée, pour entrer de propos délibéré dans le service des bureaux ambulants.

Ces bureaux, en effet, ne ressemblent pas, mais pas du tout, à ceux où trônent, sur le rond de cuir traditionnel, les satrapes indolents et dédaigneux de la haute bureaucratie; on n'y retrouve même pas l'oisiveté affairée des petits commis, toujours en mouvement pour ne rien faire. Dans les bureaux ambulants le travail est une fièvre, un emportement effréné, continu, violent; c'est un « coup de collier » perpétuel, chaque jour renouvelé, toujours dans les mêmes conditions de précipitation forcenée et d'effort surhumain; et la fatigue du travail — un travail minutieux, délicat, énervant — se complique nécessairement d'une façon formidable par la nécessité d'une tension constante d'esprit, et par l'énorme dépense de force physique qu'entraînent de longs voyages, accomplis d'un trait, sans repos, dans les conditions les plus pénibles.

Les seuls inconvénients du voyage suffiraient à rebuter et à dégoûter pour toujours de ce rude métier l'employé qui n'aurait pas le feu sacré. Pour vous, pour moi, pour le commun des martyrs, tout voyage est une corvée. Même dans les wagons les mieux établis, aux places les plus confortables, où l'on peut reposer et dormir, nous nous trouvons, après un trajet tant soit peu sérieux, moulus de corps, fatigués d'esprit. Que serait-ce donc si, pour aller de Paris à Lyon, par exemple, on nous proposait un wagon sans sièges à la queue du train, c'est-à-dire abominablement secoué, brûlant en été, glacial en hiver, avec la perspective d'être, à chaque station, dérangés, bousculés, encombrés de sacs et de paquets? Voyager debout, dans un panier à salade, quelle horrible perspective!

Voilà pourtant — compliqué d'un travail terrible — le confortable dont jouissent dans leur pérégrination quasi-quotidienne, les employés des bureaux ambulants.

Et leurs « journées » de travail — qui le plus souvent sont des nuits, — durent, dans ces conditions atroces, huit, dix, douze, quinze heures, sans repos, sans arrêt, avec la préoccupation constante d'être prêt à l'heure voulue, d'arriver *au pair* et surtout de ne pas *faire gare* à l'arrivée.

Je vous expliquerai tout à l'heure le sens et la portée de ces mots sacramentels; mais sachez d'ores et déjà que, dans ces deux expressions se résument toutes les satisfactions et toutes les amertumes des services ; *Arriver au pair,* c'est le laurier de l'ambulant victorieux. *Faire gare,* c'est le cyprès de l'ambulant en déroute.

Pour ce terrible métier, il faut un corps de fer, des yeux de lynx, des doigts de singe, la souplesse élastique du clown, la dextérité de l'équilibriste, l'intelligence rapide du praticien et du zèle pardessus le marché. Car le zèle, compromettant et dangereux dans presque toutes les carrières administratives, est ici la condition première et indispensable d'un service parfait.

Le champ de bataille des bureaux ambulants n'est point large. C'est dans un wagon de six ou sept mètres sur trois qu'il faut lutter et vaincre.

A ce wagon, pas de cloisons capitonnées, pas de fauteuils moelleux. Partout le bois est à nu. Rien que deux portières qui s'ouvrent et deux fenêtres, — deux lucarnes, qui donnent un peu d'air.

Au plafond, deux fortes lampes. Toutes les parois sont garnies de casiers, de compartiments. Quatre tables — ou cinq, selon le cas — occupent les deux côtés et le fond du wagon. Au-dessus de chaque table, une forte lampe. A un bout du wagon — celui qui possède les deux portes, une de chaque côté, la paroi reste nue, l'espace demeure libre. C'est là que s'empilent, jusqu'à toucher parfois le toit du wagon, les sacs de dépêches « travaillées » ou « à travailler. »

Devant les tables, un champignon mobile peut, à la rigueur, servir de siége. Mais ceci n'existe point partout. Le plus souvent, le wagon ne possède, en fait de sièges qu'une ou deux « sellettes » en forme de trépied. Et, encore faut-il dire que les employés ne s'en servent presque jamais : ils préfèrent travailler debout. Ce n'est guère plus fatigant, disent-ils, et le travail est plus commode.

***

Voilà l'atelier, voici les travailleurs.

Ils sont ordinairement au nombre de quatre. L'un, le principal, est spécialement commis au service des chargements. Tout pli chargé ou recommandé lui passe par les mains. Il en est responsable, et Dieu sait à quel chiffre énorme se montent les valeurs qu'il manipule!

Un autre, au fond du wagon, plus spécialement chargé des journaux. Puis « deux distributeurs » qui classent les lettres reçues en route, travaillent les sacs reçus des bureaux de départ, ou venant des « embranchements ».

Les attributions, du reste, ne sont pas à ce point distinctes et séparées que chacun des membres de « l'*équipe* » ne puisse et ne doive prêter secours aux autres et, sauf l'employé aux chargements, dont personne ne doit toucher les papiers et les paquets, chacun des membres de l'équipe donne et reçoit un coup de main de ses collègues.

L'équipe est solidaire : elle a l'esprit de corps au plus haut degré; ces quatre hommes sont « une personne vivante : » ils ne font qu'un et ne se séparent pas dans le succès, ni dans la défaite.

***

Le succès consiste à avoir absolument terminé toute la besogne lorsqu'on arrive au point *terminus* du trajet. Sur chacune des lignes qui convergent vers Paris, il y a un point, une station, un poteau kilométrique, bien connus des employés et qui marquent pour eux une sorte d'étiage moral, le succès de la journée. Sur la route de Lyon, c'est entre Maisons-Alfort et Charenton ; sur la route de Calais, c'est à Saint-Denis ; sur la route d'Orléans, c'est à Choisy-le-Roi, que se trouve cette sorte de « but d'arrivée ». Quand le train passe, à l'heure normale, devant ces points de repère, les employés, selon l'état du travail, échangent un coup d'œil de triomphe ou de désespoir. Quand le dernier paquet vient d'être ficelé, le dernier cachet apposé, l'équipe tout entière, joyeuse, lève la tête et se croise les bras : « *Nous sommes au pair !* » C'est comme qui dirait : « La bataille est gagnée! » C'est que le travail est fini, que tout est en règle.

S'il reste, au contraire, encore une pile de lettres à classer, un sac à faire, l'équipe, inquiète et attristée, soupire en accélérant encore son activité frénétique : « *Nous ferons gare!* » C'est la déroute.

« *Faire gare* » c'est n'avoir pas fini quand on arrive. Le wagon-poste, alors tiré dans un coin, reste sur les rails, comme une épave en détresse, et là, dans la gare, sous les quolibets des camarades, dans une immobilité qui n'est pas un repos et qui est un reproche, le travail continue jusqu'à complet achèvement.

Une équipe qui fait gare est une équipe déshonorée. Dans l'intimité du service, dans les rapports des employés entre eux, il n'est pas de reproche plus cruel, ni d'injure plus sanglante : « Taisez-vous donc! vous faites gare tous les jours! » C'est une façon à peine parlementaire de dire : « Tas de clampins! tas de maladroits! mauvais employés! »

Il faut à une équipe quinze jours de succès éclatants pour faire oublier un jour de gare!

***

Le détail technique du service, je ne vous l'expliquerai pas maintenant. Il y faudrait trop de temps et trop d'espace.

Si l'on en pouvait faire le graphique, la représentation géométrique, comme on le fait pour le service des chemins de fer, ce serait le casse-tête chinois le plus complet et le plus indéchiffrable qui se puisse rêver. Les dépêches arrivent de tant de sources et se distribuent sur tant de destinations que c'est inextricable. Au bureau de départ, c'est un monceau de sacs qui s'empile au bout du wagon. Il y a là des dépêches toutes « routées, » c'est-à-dire classées et paquetées selon leur destination. Le bureau de Calais, par exemple, reçoit d'Angleterre des sacs tout faits pour Paris, des sacs tout faits pour chacune des grandes lignes postales qui, de Paris, rayonnent sur toute la France. Mais il y a aussi, venues de tous les bureaux d'Angleterre, les dépêches *pour la route,* c'est-à-dire toutes celles qui, parties de Calais, ne doivent point arriver jusqu'à Paris et doivent rester en chemin, à Boulogne, Amiens, Creil, etc.

Puis, chacun des bureaux anglais, dans son sac, a fait des paquets pour chaque destination, pour chaque route. Il faut défaire ces sacs, grouper tous les paquets pour la même route, en faire un sac spécial.

Et tout le long du chemin, à chaque station, ce même travail recommence, car à chaque station aboutit une ligne postale plus ou moins longue, drainant une région plus ou moins étendue. Aux embranchements des voies ferrées, cet afflux de dépêches devient formidable.

Puis, il y a les lettres et paquets d'une station à l'autre. Il y a les *boîtes mobiles,* les dépêches de « dernière levée, » c'est-à-dire une masse énorme d'objets, lettres, papiers, journaux, « non routés » arrivant à découvert, « en vrac, » qu'il faut classer, grouper par bureaux, laisser en chemin, ficeler et paqueter « par directions » s'ils doivent dépasser Paris. Et, pour Paris, il y en a Dieu sait combien!

Aussi, dès le départ, le « coup de feu » commence.

Chaque employé, debout devant sa table, secoué furieusement à chaque cahot du wagon — et il y a des moments où il semble impossible qu'on puisse tenir debout — ouvre les paquets et, d'un doigt inflexible, classe, range, empaquette. C'est avec une rapidité vertigineuse que les lettres voltigent, lancées adroitement dans la case où elles doivent aller.

Arc-bouté sur ses jarrets, cherchant et trouvant à force de tours de reins son équilibre à chaque instant compromis, obligé parfois, dans les courbes trop courtes, de se cramponner à sa table pour ne point tomber, chacun travaille avec une activité folle, enragée.

Le commis aux chargements, pendant ce temps, ne cesse d'écrire. Son carnet dans la main gauche, il écrit debout, au vol. C'est à lui spécialement que la sellette est destinée; il a la table disposée devant lui; mais jamais, même dans les moments d'arrêt, il ne pose son panier sur la table et ne s'assied. Il ne pourrait pas; l'habitude est prise.

C'est au point que les vétérans du service — j'en ai vu deux parmi les chefs supérieurs de la gare du Nord — même lorsqu'ils sont passés dans le service sédentaire sont longtemps, bien longtemps, avant de reprendre l'habitude du travail « assis et appuyé. » Beaucoup préfèrent travailler toujours debout, et souvent il arrive que, machinalement, quand la besogne absorbe leur attention, quand le travail se fait difficile et pressant, l'habitude oubliée reparaisse et s'impose; si bien que, sans y songer, sans s'en apercevoir, le chef d'aujourd'hui redevient le commis d'autrefois et, le carnet à la main, se remet à écrire « en l'air. »

Tel est, dans ce qu'il a d'exceptionnel et de pittoresque, le service des bureaux ambulants. S'il fallait en expliquer le mécanisme régulier, le fonctionnement technique, ce n'est pas un article, c'est un livre qu'il conviendrait d'écrire.

Mais pour faire comprendre et l'utilité et la difficulté du service, il suffit, je crois, de ce que j'ai dit.

Et lorsque, dans la nuit noire, vous verrez passer à toute vitesse le train-poste, voyant derrière les voitures sombres, où reposent les voyageurs, le lourd wagon, dont les lampes jettent une clarté vigoureuse sur les mouvements désordonnés de l'équipe ambulante, dites hardiment : « Voilà les meilleurs et les plus durs serviteurs de la poste qui péniblement accomplissent le plus pénible de tous les travaux. »

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

Le comte de BARRAL, ambassadeur du royaume d'Italie en Belgique. Mort en Savoie, le 3 décembre 1880.

BARTHÉLEMY (Emmanuel), ancien représentant du peuple en 1848, ancien maire de Marseille. Né le 22 juillet 1804, mort le 10 décembre 1880.

COLVILE (James-William), jurisconsulte anglais, membre du conseil privé et ancien président de la Haute Cour de Bombay. Né le 12 janvier 1810, mort en décembre 1880.

FLEINTZ (Guillaume), professeur de chimie à l'université de Halle. Né le 4 novembre 1817, mort le 1 décembre 1880.

JUSZYNSKI, évêque de Sandomir (Pologne russe). Mort le 24 novembre 1880, à l'âge de 90 ans.

LEWIS (Estelle-Anne-Robinson), femme poète américaine, surnommée par ses compatriotes *Pétrarque féminin.* Née près de Baltimore en avril 1824, morte le 24 novembre 1880.

DE MONET DE LA MARCK, ancien directeur des ponts-et-chaussées. Né en 1791, mort le 7 décembre 1880.

STODDARD (Thomas-Tod), l'un des plus féconds écrivains écossais. Né le 14 février 1810, mort à Edimbourg, le 22 novembre 1880.

Mme THIERS (née DOSNE), veuve du premier président de la République. Née en 1818, morte à Paris, le 11 décembre 1880.

DE VASCONCELLOS, primat des Indes. Mort à Lisbonne, le 28 novembre 1880.

WECK-REYNOLD, membre du Grand Conseil de la Confédération suisse, chef du parti ultramontain. Mort le 28 novembre 1880.

PETITE GAZETTE

En ce moment, on écarte toutes préoccupations sérieuses pour ne laisser place qu'à la question Etrennes. Voici quelques conseils qui, je l'espère, seront suivis par les mères de famille, les parentes et les intimes. Pour une jeune fille, vous choisirez un joli costume en surah bleu ou rose; à moins que vous ne préfériez le surah à bouquets ou à pois, mais l'uni est préférable. Pour une jeune dame, un costume en cachemire des Indes sera très bien reçu; on a un fort beau cachemire dans les teintes diverses à partir de 6 fr. 50 : vous voyez donc que le cadeau n'est pas coûteux, puisque 10 mètres ne vous coûtent pas plus de 65 francs. Pour une personne âgée, la vigogne est fort belle, car c'est plus chaud que le cachemire des Indes, beaucoup plus épais; il n'y a rien de plus confortable qu'un costume loutre en vigogne, orné de satin et peluche. Les grandes élégantes portent le *foor in hand*, c'est tout à fait haute *gentry*, et aujourd'hui il est de bon goût d'avoir sa mise ayant le type anglais. J'allais oublier un genre bien parisien : c'est l'écossais fond loutre, marine, vert russe, avec filets or formant les carreaux; c'est du meilleur effet.

La *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, fière de tous ses succès, tient à la disposition des dames la plus belle collection d'échantillons qui se soit vue; elle a surtout la gracieuseté de les envoyer *franco*. Vous ferez bien, mesdames, de ne pas attendre jusqu'au dernier moment pour faire vos commandes, car d'ici quelques jours des secrétaires spéciaux sont chargés de répondre à toutes les demandes, et encore le personnel est toujours en trop petit nombre.

C'est à la *Malle des Indes* que vous trouverez les belles soies exotiques. La Chine et les Indes sont représentées dans leurs plus riches fabrications, et c'est à l'initiative de cette importante maison que nous devons nos riches costumes en surah, shanghaï satin d'Orient brodé et broché d'or. Si les femmes ne sont pas jolies avec de semblables toilettes c'est qu'elles ne veulent pas l'être; nous ne pouvons donc que les plaindre sans les blâmer.

Baronne DE SPARE.

« On est souvent embarrassé, à l'époque « du Jour de l'An, pour faire un cadeau qui « soit favorablement accueilli.

« *Une petite caisse* de liqueurs fines de « Hollande, contenant quelques demi-cru- « chons assortis en *Curaçaos*, *Anisettes*, « *Crèmes*, etc., prise au Dépôt de MM. *Erven* « *Lucas Bols*, 6, boulevard Montmartre, ne « saurait mieux convenir.

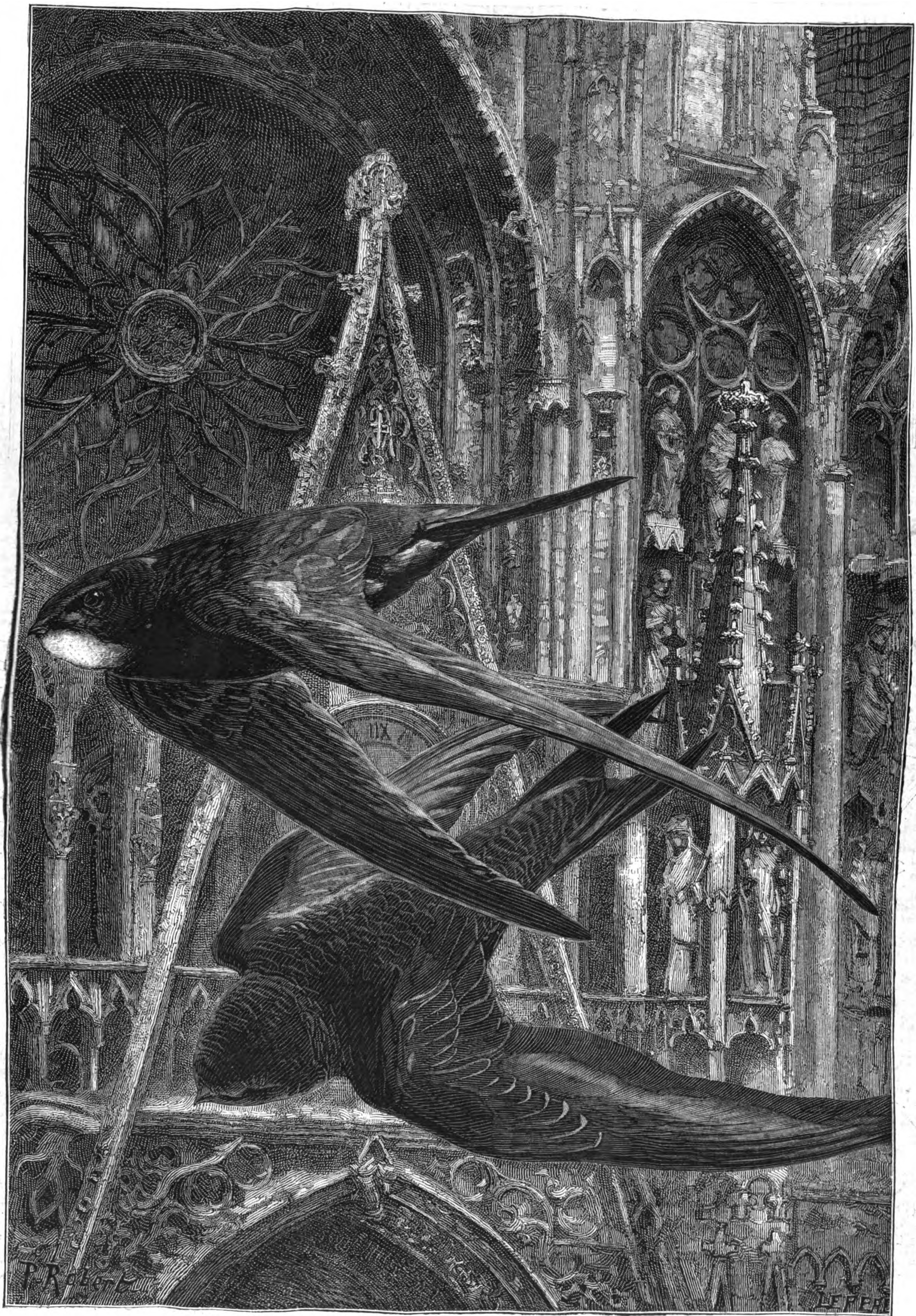
« Cette maison se charge de l'emballage « et de la remise *franco* à domicile dans « Paris. »

La stérilité de la femme, constitutionnelle ou accidentelle, est complètement détruite par le traitement de *Mme Lachapelle*, maîtresse sage-femme. — Consultations tous les jours, de trois à cinq heures, 27, rue du Mont-Thabor, près les Tuileries.

Il n'est pas une femme un peu soucieuse d'entretenir ses jolies mains et de les préserver d'engelures et de crevasses, qui n'emploie la *Pâte des Prélats*. Parf. *Exotique, 35*, rue du Quatre-Septembre.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Gravure extraite de l'*Œuvre de Rembrandt*, par M. Charles Blanc. — A. Quantin, éditeur.



LE MARTINET

Gravure extraite de *Les Oiseaux dans la nature*, par M. Eug. Rambert. — D. Lebet, éditeur.

ÉDUCATION ENFANCE	**J. HETZEL & C^ie** PARIS, 18, rue Jacob	RÉCRÉATION JEUNESSE

PREMIER AGE

ÉTRENNES 1881.

COLLECTION HETZEL.

ALBUMS STAHL

PREMIER AGE

ÉTRENNES 1881.

BIBLIOTHÈQUE DE M^LLE LILI.

ET DE SON COUSIN LUCIEN.

ALBUMS EN COULEURS

Bradel, 1 fr. 50 ; Toile dorée, 3 fr.

L. FRŒLICH

Nous n'irons plus au bois.
La Tour prends garde.
Compère Guilleri.
Moulin à paroles.
La Bride sur le cou.
Le Cirque à la maison.
Hector le fanfaron.
Jean le hargneux.
Mademoiselle Furet
Le Pommier de Robert.
Monsieur César.
Au clair de la lune.
La Boulangère à des écus.
Le bon roi Dagobert.
Cadet-Roussel.
Il était une Bergère.
Giroflé-Girofla.
Malbrough
La Marmotte en vie.
La Mère Michel.
M. de la Palisse.

J. GEOFFROY

M. de Crac — Gulliver — Don Quichotte

A. MARIE. Mademoiselle Suzon.
BOS. La Leçon d'équitation.
De LUCHT. La Pêche au tigre.
MATTHIS. Métamorphoses du papillon.

Petite Bibliothèque Blanche

Vol. gr.in-16, broché 2 fr., toile-aquarelle 3 fr.

O. FEUILLET. La Vie de Polichinelle.
A. DUMAS. La Bouillie de la comtesse Berthe.
P. STAHL. Aventures de Tom Pouce.
G. SAND. Gribouille.
BAUDE. Mythologie de la Jeunesse.
P. CHAZEL. Riquette.
DEVILLERS. Les Souliers de mon voisin.
Ch. DICKENS. L'Embranchement de Mugby.
M. GÉNIN. Le Petit Tailleur Bouton.
L. GOZLAN. Le Prince Chènevis.
DE LA BEDOLLIÈRE. Histoire de la mère Michel
LACOME. La Musique en famille.
LEMOINE. La Guerre pendant les Vacances.
C. LEMONNIER. Bébés et Joujoux.
P. DE MUSSET. M. le Vent et Mme la Pluie.
Ch. NODIER. Trésor des fèves et fleur des pois.
E. OURLIAC. Le prince Coqueluche.
VAN BRUYSSEL. Les Clients d'un vieux poirier.
J. VERNE. Un Hivernage dans les glaces.
VIOLLET-LE-DUC Le Siége de La Roche-Pont.

88 Albums

STAHL

ALBUMS IN-8

Bradel, **3** *fr.* — *Toile* **5** *fr.*

FRŒLICH

Alphabet de Mademoiselle Lili.
Arithmétique de Mademoiselle Lili.
La Grammaire de Mademoiselle Lili.
La Journée de Mademoiselle Lili.
La Crème au Chocolat.
Les 1res Armes de Mademoiselle Lili.
Mademoiselle Lili à la Campagne.
Mademoiselle Lili aux Eaux.
† Premier Chien et premier Pantalon.
Cerf-Agile, histoire d'un petit sauvage.
L'A perdu de Mademoiselle Babet.
Commandements du Grand-Père.
La Salade de la grande Jeanne.
Caprices de Manette (de Chennevières).
Premier Cheval et première Voiture.
Monsieur Toc-Toc.
Monsieur Jujules à l'École.
Le petit Diable.
Bonsoir petit Père.
L'Ours de Sibérie.
Chiens et Chats. Tableaux d'Eug. Lambert.
Mademoiselle Pimbêche. 2 fr. *Frœlich.*
Zoé la Vaniteuse. 2 fr. d°.
Le Roi des Marmottes.

L'Alphabet des Oiseaux. *Becker.*
† Le Paradis de M. Toto. *Geoffroy.*
Robinsons de Fontainebleau. *Méaulle.*
† La Pie de Marguerite. *Pirodon.*
Histoire d'un Perroquet. d°
Histoire de Bob aîné. d°
† L'École buissonnière. *Jundt.*
Detaille.
Les Bonnes Idées de Mlle Rose.
Lançon.
Caporal, Chien du Régiment.
Schuler.
Les Travaux d'Alsa.

La Petite Devineresse. Dessins de *Froment.*
La Botte au lait. Dessins de *Froment.*
Histoire d'un Pain rond. *Froment.*
Le Petit Tyran. *Adrien Marie.*
Mon petit Frère. Dessins de *Valton.*
La Famille Gringalet. *G. Fath.*
Pierrot à l'École. *G. Fath.*
Les Méfaits de Polichinelle. *G. Fath.*
La Jeunesse de Gribouille. *G. Fath.*
Jocrisse et sa Sœur. *G. Fath.*
Coinchon.
Journal de Minette.
Lalauze.
Le Rosier du Petit Frère.

Albums gr. in-8, Bradel, 5 fr.; cartonnage riche, 7 fr. 50

Monsieur Jujules, Dessins de *Frœlich.*
Voyage de découvertes de Mlle Lili et de son Cousin Lucien. Dessins de *Frœlich.*
Voyage de Mlle Lili et de son cousin Lucien. autour du Monde. Dessins de *Frœlich.*
Le Premier Livre des enfants. Alphabet, Lectures, Contes. Fables. Illustrations par *Th. Schuler.*

L'Odyssée de Pataud. Dessins par *Cham.*
Histoire d'un Aquarium, par Van Bruyssel. Dessins par *Becker.*
La Chasse au Volant. Dessins par *Froment.*
Petites Sœurs et pet Mamans. *Frœlich.*
La Révolte punie. Dessins de *Frœlich.*
Mlle Mouvette. Dessins de *Frœlich.*
Le Royaume des Gourmands. *Frœlich.*
La Belle Pet. Princesse Ilsée. *Froment.*
Aventures surprenantes de trois vieux Marins. Dessins par *Griset.*
Les Métamorphoses de Pierre. *Griset.*

Envoi *franco* en France de toute demande dépassant **25** francs, et accompagnée de son montant.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}
79, boulevard St-Germain
PARIS

ÉTRENNES POUR 1881

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}
Boulevard St-Germain, 79
PARIS

En vente chez les principaux Libraires de la France et de l'Étranger

NOUVELLES PUBLICATIONS

HISTOIRE DES ROMAINS

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares

Par VICTOR DURUY

Tome III. *César-Octave.* — *Les commencements d'Auguste.* Un volume in-8° jésus (500 gravures, d'après l'antique, 7 cartes et 6 chromolithographies). En vente, tome I (515 gravures, 15 cartes ou planches).—Tome II. *De la bataille de Zama au premier triumvirat.* Un vol. in-8° jésus (665 gravures d'après l'antique, 7 cartes et 10 chromolithographies). Chaque volume : broché, 25 fr.; relié richement, tranches dorées, 32 fr.

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

Par ÉLISÉE RECLUS

TOME VI

ASIE RUSSE

Un magnifique vol. in-8 jésus (8 cartes tirées à part et en couleurs, 200 cartes dans le texte et 85 grav. sur bois).

En vente : Tome I. **Europe méridionale** : GRÈCE, TURQUIE, SERBIE, ROUMANIE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL. — Tome II. **France.** — Tome III. **Europe centrale** : SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, ALLEMAGNE. — Tome IV. **Europe du Nord-Ouest** : BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES. — Tome V. **Europe scandinave et russe.** Chaque volume se vend séparément : broché, 30 fr. ; relié, 37 fr.

CENT TABLEAUX DE GÉOGRAPHIE PITTORESQUE

AVEC UNE INTRODUCTION TOPOGRAPHIQUE

PAR CH. DELON

Un volume grand in-8°, contenant de nombreuses gravures Cartonné en percaline, tranches dorées, 6 francs.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

Publié sous la direction de **M. Édouard CHARTON**

Et très-richement illustré par nos plus célèbres artistes

Année 1880 (500 grav. sur bois et 27 cartes ou plans). — Br. en 1 vol., 25 fr. ; cart., 28 fr. ; rel., 31 fr.

La collection comprend 20 vol., contenant 11 000 gravures, et se vendent chacun le même prix que l'année 1880.

DE PARIS A SAMARKAND

LE FERGHANAH, LE KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE

Par M^{me} DE UJFALVY-BOURDON

Un magnifique volume in-4°, illustré de 300 gravures sur bois, d'après les dessins de É. Bayard, Barclay, Catenacci, Chapuis, Dupaty, Ferdinandus, Hubert-Clerget, Metzmacher, de Neuville, Rohjat, Rion, Sedoff, Sellier, Schmidt, Schrader, Taylor, Thérond, Vereschaguine, Wassnetzoff, et accompagné de 4 cartes.

Broché, 50 fr. — Relié richement, 65 fr.

LE PREMIER RÉCIT DES TEMPS MÉROVINGIENS

Par AUGUSTIN THIERRY

UN FASCICULE DE SIX FEUILLES GRAND IN-FOLIO

Tiré à 210 exemplaires et contenant 6 grands dessins

DE JEAN-PAUL LAURENS

Reproduits par le procédé de MM. Goupil et C^{ie}

Prix de chaque exemplaire renfermé dans un carton : sur papier de Hollande, 75 fr. ; sur papier Whatman, 80 fr. ; sur papier de Chine, 100 fr. ; sur papier du Japon, 120 fr.

RAPHAEL, SA VIE, SON ŒUVRE ET SON TEMPS

Par EUGÈNE MUNTZ

Bibliothécaire de l'École nationale des beaux-arts, lauréat de l'Institut.

Un magnifique volume in-8° jésus, contenant 41 planches, 13 portraits sur bois et 142 reproductions de tableaux ou fac-similés de dessins, insérés dans le texte.

Broché, 25 francs. — Richement relié, 33 francs.

LES CHRONIQUES DE JEAN FROISSART

Édition abrégée, avec texte rapproché du français moderne

Par M^{me} de WITT, née GUIZOT

Un magnifique volume in-8° jésus, contenant 11 grandes planches en chromolithographie, 12 lettres et titres ornés imprimés en couleur, 33 grandes compositions tirées en noir, 252 gravures intercalées dans le texte et 2 cartes.

Broché, 32 fr. — Relié, 40 fr.

LE MONDE PHYSIQUE

Par AMÉDÉE GUILLEMIN

TOME I^{er}

LA PESANTEUR ET LA GRAVITATION UNIVERSELLE
LE SON

Un magnifique volume in-8° jésus, contenant 3 planches en couleur, 23 planches en noir et environ 350 figures insérées dans le texte. — Broché, 25 francs ; relié, 32 francs.

LE MONDE PHYSIQUE FORMERA TROIS BEAUX VOLUMES
Le tome II sera consacré à l'Électricité et au Magnétisme.
Le tome III, à la Lumière et à la Chaleur.

LA LANTERNE MAGIQUE

Par J. LEVOISIN

Avec les dessins de Kate Greenaway

Un album grand in-8°, contenant plus de 100 gravures tirées en chromotypographie. Cartonné richement, 8 fr.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

Pour les Enfants de 10 à 15 ans

ANNÉE 1880

Huit années formant chacune deux magnifiques vol. in-8°. Elles contiennent des nouvelles, des biographies, des récits d'aventures, des voyages, des notions d'histoire naturelle, etc., et sont illustrées de 3500 gravures. — Chaque année, en 2 vol. : br., 20 fr. ; rel., 26 fr.

PRINCIPALES PUBLICATIONS PRÉCÉDENTES

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

(FORMATS IN-FOLIO ET IN-4°)

ILLUSTRATIONS DE BIDA

ÉVANGILES (LES SAINTS), traduction tirée des œuvres de Bossuet, par H. WALLON, avec 120 gravures à l'eau-forte, d'après BIDA, et 290 titres ornés, culs-de-lampe, etc., d'après ROSSIGNEUX. — 2 magnifiques vol. grand in-folio, 500 francs.

L'HISTOIRE DE JOSEPH, extraite de la traduction de la Sainte Bible, par LEMAISTRE DE SACY, avec 18 gravures à l'eau-forte et 29 têtes de chapitres et culs-de-lampe, d'après les dessins de BIDA. — Un magnifique volume, 40 francs.

HISTOIRE DE TOBIE, traduite de la Bible par LEMAISTRE DE SACY, 14 grandes compositions gravées à l'eau-forte et 42 têtes de chapitres, lettres ornées, etc., d'après les dessins de BIDA. Un vol. in-folio, richement cartonné, 60 fr.

ILLUSTRATIONS DE GUSTAVE DORÉ

ARIOSTE. *Roland furieux* (630 gravures). 1 vol., 150 fr. — CERVANTÈS. *Don Quichotte* (370 gravures). 2 vol., 160 fr. — CHATEAUBRIAND. *Atala* (44 gravures). 1 vol., 50 fr. — COLERIDGE. *La Chanson du vieux marin* (40 gravures), 1 vol., 50 fr. — DANTE. *L'Enfer.* 1 vol. (76 gravures), 100 fr. — DANTE. *Le Purgatoire et le Paradis.* 1 vol. (60 gravures) 100 fr. — LA FONTAINE. *Fables.* 2 vol. (330 gravures), encadrement et titres en rouge 200 fr.

OUVRAGES DIVERS ET VOYAGES

GŒTHE. *Faust.* 1 vol. (13 gravures sur acier et 50 gravures sur bois), 100 fr. — SAINT-VICTOR (PAUL DE). *Les Femmes de Gœthe* (22 gravures sur acier par KAULBACH), 100 fr. — GARNIER (FRANCIS). *Voyage et exploration dans l'Indo-Chine.* 2 vol. et atlas, 220 fr. — GOURDAULT. *L'Italie* (300 gravures), 70 fr. — *La Suisse* (750 gravures). 2 volumes. Broché, 100 fr. ; relié, 140 fr. — HUBNER (BARON DE). *Promenade autour du monde* (300 gravures). 1 vol., 65 fr. — HUMBERT. *Le Japon illustré* (500 gravures). 2 vol., 70 fr. — MARCOY. *Voyage à travers l'Amérique du Sud* (400 gravures). 2 vol., 70 fr. — ROUSSELET *L'Inde des Rajahs* (317 gravures). 1 vol., 65 fr. — WEY (FRANCIS). *Rome* (358 gravures) 1 vol., 65 fr. — YRIARTE. *Les Bords de l'Adriatique et le Monténégro* (247 gravures). 1 vol., 65 fr.

LE MAGASIN DES PETITS ENFANTS

NOUVELLE COLLECTION DE CONTES

AVEC UN TEXTE IMPRIMÉ EN GROS CARACTÈRES ET DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS EN CHROMOLITHOGRAPHIE

1^{re} série, 47 vol. à 2 fr. — 2^e série, 31 vol. à 1 fr.
3^e série, albums à découpures, 7 vol. à 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

Publiée sous la direction de

M. Édouard CHARTON

84 VOLUMES ILLUSTRÉS DE VIGNETTES

Le volume broché : 2 fr. 25. — Relié : 3 fr. 50.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Pour les enfants et les adolescents

186 VOLUMES ILLUSTRÉS DE GRAVURES

Le volume broché : 2 fr. 25. — Relié : 3 fr. 50.

NOUVELLE COLLECTION IN-8°

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

90 VOLUMES ILLUSTRÉS DE GRAVURES

Le volume broché : 5 fr. ; relié : 8 fr.

Cette collection comprend les ouvrages de M^{mes} COLOMB, d'ERWIN, FLEURIOT, GOURAUD de GUMPERT, de WITT, et de MM. ASSOLLANT, BAKER, CAHUN, CORTAMBERT, DE LAPALME, DESLYS, FATH, GIRARDIN, HAYES, HENTY, KINGSTON, ROUSSELET, SAINTINE ET STANLEY.

ALBUMS POUR LES ENFANTS

Albums, par TRIM. 14 vol. à 3 fr. — *M. Tringle*, par CHAMPFLEURY. 1 vol. à 5 fr. — *Albums*, par BERTALL et LÉONCE PETIT. 4 vol. à 4 fr. — *Castagnette et Croquemitaine*, par LÉPINE et GUSTAVE DORÉ. 2 vol. à 7 fr. et 10 fr. — *Les Animaux sauvages et domestiques*, par M^{me} PAPE-CARPANTIER (24 gravures). 2 vol. à 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES GRAVURES

1^{re} série, format in-8, 40 vol. cart., à 2 fr. — 2^e série, format in-18 jésus, 16 vol. cart., à 1 fr. 50

LE CATALOGUE DÉTAILLÉ SERA ENVOYÉ A TOUTE PERSONNE QUI EN FERA LA DEMANDE PAR LETTRE AFFRANCHIE.

Parmi les ouvrages de luxe qui paraissent au moment des étrennes, nous devons signaler **Les Fêtes chrétiennes**, par M. L'ABBÉ DRIOUX, magnifique volume illustré de 4 chromolithographies, de 31 gravures sur acier et de 40 grandes compositions hors texte, tirées en couleur, avec de nombreuses vignettes d'ornement. L'intérêt du sujet pour toute famille chrétienne, la grande notoriété de l'auteur, assurent le succès de ce magnifique volume, dont la riche reliure relève encore l'éclat. (Prix : 40 fr. *franco. Jouvet et Cie, éditeurs.*) — M. ELIE BERTHET qui, l'année dernière, avait publié **Les Petits Écoliers dans les cinq parties du monde**, complète cette année par **Les Petites Écolières** l'étude du sort de l'enfance dans tous les pays connus. Un grand nombre de gravures illustre ces deux charmants ouvrages d'étrennes. — (Chaque volume, relié, 10 fr. *franco.*) — *Jouvet et Cie, éditeurs, 45, rue Saint-André-des-Arts, Paris.*

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

2 fr. cart., doré 3 fr.

et les 100 Albums de Stahl

LIBRAIRIE J. HETZEL ET Cie

L'éditeur Hetzel a dû être très heureux de rendre à sa *Bibliothèque blanche* ces glorieux petits ancêtres : Le *Gribouille* de George SAND, le *Chènevis* de Léon GOZLAN, le *Trésor des fèves*, le *Génie Bonhomme* et le *Chien de Brisquet*, ces perles de Charles NODIER, qu'il avait édités pour la première fois, à ces débuts, avec le *Tom-Pouce* de STAHL, le *Polichinelle* d'Octave FEUILLET, *Monsieur le Vent et Madame la Pluie* de Paul de MUSSET, *la Bouillie de la comtesse Berthe* d'Alexandre DUMAS, etc. Le *Prince Chènevis* est illustré très gaiement par BERTALL, et le *Trésor des fèves* est resté une des illustrations les plus exquises de Tony Johannot. Ces livres aimables entre tous témoignent que de tout temps, l'éditeur de la *Bibliothèque* et du *Magasin d'éducation et de récréation*, riche aujourd'hui de 250 ouvrages, avait eu le souci de l'éducation et de la récréation des enfants, et que les plus célèbres parmi nos grands contemporains tenaient déjà à honneur de lui prêter leur concours et de l'aider ainsi à préparer l'œuvre à laquelle, depuis seize ans, il a donné un complet développement.

Gribouille est un des plus purs diamants qui soient sortis de la plume de George Sand; c'est plein de fleurs et plein de soleil : ou dirait un *petit* poème en prose amusante. Ce conte ravissant a fait le bonheur des mères, il fera la joie de leurs enfants. Ce fut une fête pour l'illustre écrivain d'écrire cet aimable livre, le premier que le crayon de son fils, Maurice Sand, dût illustrer.

Riquette, par PROSPER CHAZEL. Ce joli conte de l'auteur du *Châlet des Sapins* a été très fêté par les lecteurs du *Magasin d'éducation*; nous n'avons pas à rappeler les qualités du *Châlet des Sapins*, le souvenir en est encore tout frais pour ses nombreux lecteurs; les beaux dessins de Lix, un des peintres de notre temps qui excellent dans l'illustration de livres, ajoutent à la saveur alsacienne du livre charmant de Prosper Chazel.

Bébés et joujoux, par C. LEMONNIER. — Les cinq contes dont se compose ce petit volume, cinq petites perles, sont écrits d'une plume qui a toutes les délicatesses; on sent que l'auteur, qui, dans ses œuvres destinées à l'âge mûr, ne recule pas toujours devant les audaces, a voulu prouver contre lui-même que le fond de son humeur n'est que par exception pour les rudesses.

Les *bébés* et les *joujoux* de C. Lemonnier sont des bébés et des joujoux d'un genre particulier, des joujoux animés, des joujoux qui parlent, qui vivent comme vous et moi, et dont les histoires, illustrées à profusion de jolis dessins par Geoffroy et Becker, sont très amusantes et très originales.

Les 100 Albums Stahl. — Des diverses parties de l'œuvre d'éducation et de récréation de la librairie Hetzel, celle de laquelle on l'a louée le plus unanimement, le plus libéralement, et partout et toujours, et sans réserve, c'est cette collection si variée des cent albums que Stahl a créés au jour le jour, et avec un plaisir si évident, qu'il a dû considérer cette part de ses travaux comme une sorte de récréation pour lui-même.

Les nouveaux albums sont :

Le Paradis de M. Toto, dessins de GEOFFROY; *le Premier Chien et le Premier Pantalon*, par FRŒLICH; *l'École buissonnière*, de JUNOT; *la Pie de Marguerite*, de PIRODON; *Mlle Suzon*, de A. MARIE; *Guillery*, par FRŒLICH; *la Leçon d'équitation*, par BOS.

REVUE FINANCIÈRE

La semaine a été fort inégale et la Bourse ne sait pas encore à quel parti s'arrêter.

Débarrassée des inquiétudes politiques, elle ne peut s'affranchir des succès que lui donne la question d'argent; le dernier bilan de la Banque, après avoir fait d'abord une excellente impression, n'a pas résisté à l'examen sérieux; il a fait voir que les sorties n'avaient pas diminué mais avaient été seulement masquées par les versements du Trésor. Nos besoins sont toujours très grands et la fin de l'année peut être mauvaise.

A la hausse de vendredi et de samedi dernier a donc succédé une baisse assez forte; nos Rentes françaises, plus lourdes que jamais, ont reperdu en bourse de lundi ce qu'elles avaient gagné dans les deux séances précédentes. Depuis ce temps, elles demeurent hésitantes, capricieuses, sensibles à la moindre variation du Stock-Exchange. Il semble que depuis deux mois elles aient perdu la direction de la cote et tout au moins ne peuvent-elles se remettre en marche; leurs mouvements sont contradictoires.

Il n'en est pas de même des valeurs.

Presque tous les groupes, séparant leur cause de celle de nos Rentes, sont disposés à la hausse et saisissent les occasions de monter.

Sur les Fonds étrangers, par exemple, les progrès sont continus : l'Italien a dépassé le cours de 88, le Florin celui de 75, le Hongrois celui de 96, le Russe celui de 97. On a négocié le Turc, dont le nouveau syndicat inspire toute confiance, à 13.20. Les acheteurs poussent également les Fonds espagnols et l'Unifiée égyptienne, qu'on demande maintenant au-dessus de 350.

L'entrain des Sociétés n'est pas moindre. La Banque de France, la Banque de Paris, le Comptoir, l'Union générale, l'Ottomane donnent lieu à de grandes et brillantes négociations. La Banque d'Escompte seule est un peu lourde, bien qu'elle prenne part à toutes les affaires nouvelles.

Mais la grande hausse de ces huit derniers jours a été celle du Crédit Foncier.

Le *Foncier* a tenu ses promesses, il a franchi tout à coup cette limite de 1400 que l'on croyait infranchissable; il ne s'est arrêté qu'au cours de 1430.

Ses raisons de monter sont multiples. Sans parler de la probabilité d'une aliénation très avantageuse de son portefeuille égyptien, il voit s'étendre tous les jours le marché de sa récente création, le Foncier d'Algérie, dont la seconde assemblée constitutive a eu lieu le 9 décembre. On peut ajouter que le dernier conseil a autorisé des prêts hypothécaires et des prêts communaux pour une somme de 5 millions de francs. On parle aussi d'une grande affaire en préparation.

Les valeurs diverses ont donné lieu à de nombreuses transactions,

Le Gaz et les Omnibus sont toujours cotés à des prix extravagants. Jamais hausse de pure spéculation, dépourvue de tout fondement solide, n'a été plus rapide ni plus exagérée. Aux cours actuels, les acheteurs jouent gros jeu.

Le Suez est faible aux environs de 1260.

L'émission du *Panama* close le 9 de ce mois, a été la mieux réussie comme la plus importante de l'année, Le nombre des titres demandés par le public s'élève à 1,200,000; une réduction sera nécessaire. Les États-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne elle-même prennent part à l'entreprise : leurs capitaux lui donnent un caractère vraiment cosmopolite. Les actionnaires de Suez ont usé de leur privilège : leur souscription est, on le sait, irréductible.

Les *Malétra* se soutiennent au-dessus du cours de 600 à 605. On sait que cet établissement se partage avec Saint-Gobain le monopole de la fabrication des produits chimiques; sa prospérité repose donc sur des bases solides et sa hausse est à peine commencée.

La Banque anglaise et française (*The English and French Bank*) est l'objet de demandes très suivies. Des succursales de cet établissement de crédit ont été récemment fondées à Liverpool et à Manchester. Sur notre marché, le titre libéré est recherché à 255-256.

Parmi les valeurs dont on s'occupe sur le marché en banque on doit remarquer la *Banque Industrielle et Mobilière* qui a conquis un rang des plus honorables entre les sociétés de date récente. Sans précipitation maladroite et avec toute la maturité de projets sagement préparés, cette société émettra bientôt de nouvelles affaires auxquelles on peut prédire le même succès qu'à la Société d'Entretien et de Nettoyage. La Banque Industrielle et Mobilière a devant elle un vaste champ qu'elle ne manquera pas d'exploiter et dont elle saura tirer d'abondantes récoltes. Nous la suivrons.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

A son retour à Saint-Pétersbourg, le Czar est monté en voiture, ayant à sa droite le grand-duc héritier, et s'est rendu à la cathédrale de Kazan. Là, devant l'immense foule, il a embrassé son fils à plusieurs reprises, afin de donner un témoignage public de la réconciliation qui s'est accomplie à Livadia.

Le duc et la duchesse de Norfolk, qui ont quitté Paris ces jours derniers, viennent de rentrer en Angleterre à leur résidence de Saint-James' Square.

Le prince Hohenlohe est parti pour Munich, pour y célébrer en famille les fêtes de Noël.

Lord Bedford vient d'être nommé membre de l'ordre de la Jarretière.

Lord et lady Dufferin ont quitté Paris se rendant à Saint-Pétersbourg; Mme l'amiral Mouchez et ses filles sont parties pour Madrid.

Le prince Constantin Gortchakoff vient passer l'hiver parmi nous et s'est installé près du parc Monceau.

On annonce l'arrivée du marquis de Worcester, un des plus habiles sonneurs de trompe de l'Angleterre. En France, c'est M. le comte d'Antichamp qui a la réputation la mieux établie parmi nos veneurs.

Essad-Bey, le nouvel ambassadeur de la Porte-Ottomane, vient d'arriver à Paris. On annonce l'arrivée prochaine de la comtesse Piatzi, femme d'un des plus grands propriétaires d'Esclavonie; encore un salon qui va s'ouvrir aux fêtes de l'hiver.

Réunion en petit comité chez la baronne N. de Rothschild. Mme Judic a été très applaudie par l'élégant auditoire.

Réception littéraire chez Mme la marquise de Bloqueville; les fidèles sont MM. de Pontmartin, Camille Doucet, Caro, Renan, Alexandre Dumas, etc.

Au cercle des Mirlitons, représentation extraordinaire; on répète une pièce du marquis de Massa. Les rôles seront tenus par Mlle Broisat et Baretta, de la Comédie-Française.

La vicomtesse d'Haussonville vient de rentrer et va prochainement reprendre ses jeudis littéraires.

La princesse Lise Troubetzkoï s'est installée avenue d'Antin, et Mme Turr dans son nouvel hôtel du boulevard Malesherbes. Mme de Boz, charmante Suédoise femme du chambellan du roi de Suède, est aussi de retour.

La comtesse de Richemont reprendra ses réceptions musicales hebdomadaires du mardi à partir du 14 décembre.

La belle Mme Bernardoski vient de s'installer rue de Chaillot, dans l'hôtel qui appartenait à Cora Pearl, et compte y donner des soirées qui seront fort recherchées; la maîtresse de la maison est une cantatrice hors ligne.

Grand dîner à l'hôtel Basilewski; Mme Nilsson, qui se trouvait au nombre des invités, a bien voulu se faire entendre dans la soirée, et son succès a été complet.

Une très belle fête a été donnée par Mme Steward, dans son charmant hôtel de la rue Richard Wallace; orchestre dirigé par M. Waldteufel, brillant souper : les salons remplis de fleurs.

On annonce une soirée chez Mme de Varitoff, parente de la célèbre dame qui brûla un palais plutôt que de se livrer à celui qui l'avait épousée.

Le mariage de M. le marquis de Moustier, fils de l'ancien ministre, avec Mlle Legrand, dont la famille occupe en Belgique une situation importante, est décidé et annoncé.

Le jeune comte de Mérode, lieutenant au régiment des guides de S. M. le roi des Belges, épouse Mlle Pauline de la Rochefoucauld, petite-fille du général comte de Ségur, l'éminent historien.

∴

Bon assaut à la salle Caïn; le capitaine Derué a tiré contre Caïn, M. Duruy contre l'adjudant maître-d'armes de l'école de Joinville, et M. de la Martinière contre M. Musany.

MM. Drevon et Franconi, au nom des professeurs et membres de l'École d'escrime française, viennent de faire annoncer qu'ils se tiennent à la disposition de M. de San-Malato pour faire les assauts qu'il voudra au prix qu'il a indiqué lui-même, soit 100 francs par assaut,

∴

Courses de Saint-Ouen. — La dernière.

Le prix de Levallois gagné par *Dalmatie*. Le prix de Courcelles par *Baronne*. Le prix Moncey par *Défaite*, partie à 8/1 Le prix de Clignancourt par *Gavotte* (10/1) Le prix Thouin par *Brelan*.

La grande vente des produits du haras de Thiesalle Park a eu lieu samedi. Un certain nombre de chevaux ont été adjugés pour une somme totale de 475,000 francs. Lord Roseberry a payé 80,000 francs pour *Dutch. Skater*

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

C'en est fait! Après des pourparlers de toute sorte, les salons officiels sont définitivement condamnés; les artistes vont être abandonnés à eux-mêmes et chargés d'organiser comme ils l'entendront leur exposition annuelle.

La place nous manquerait pour traiter aujourd'hui tout ce qui se rapporte à la question; nous nous bornerons donc à résumer ce qui a été proposé par le Conseil supérieur des Beaux-Arts et adopté en principe par M. Jules Ferry.

L'association des artistes dont M. Du Sommerard vient d'être nommé président, serait chargée de toute la préparation de l'exposition, et le palais des Champs-Élysées lui serait attribué, à cet effet, avec une subvention de 100,000 francs, payée par l'État.

Un jury nommé par tous les artistes ayant pris part aux précédentes expositions, déciderait des conditions d'admission, du classement et du placement des œuvres ainsi que de la forme et de la quantité des récompenses à attribuer.

L'Administration des Beaux-Arts se réserverait de présider à l'ouverture de l'exposition et à la distribution des récompenses; elle déléguerait auprès de l'association des artistes chargés de l'organisation du Salon un commissaire général ayant pour mission de sauvegarder les droits de l'État.

Tels sont les principaux points du projet : personne ne doute maintenant qu'il ne soit adopté dans un bref délai; nous reviendrons, d'ailleurs, prochainement sur les diverses questions qu'il soulève.

M. de Liesville, qui avait réuni une précieuse collection de livres, tableaux, estampes, et souvenirs de tout genre, se rattachant à la première Révolution, vient d'en faire don à la ville de Paris, qui va la faire placer au musée Carnavalet, et en a confié la conservation au généreux donateur.

Madrazzo, le peintre espagnol, a commencé le portrait de M. Léon Gambetta, qui, s'il est terminé à temps, figurera au Salon prochain.

Le prix convenu est de 30,000 francs.

M. Madrazzo a été mis en rapport avec le président de la Chambre des députés par un ami commun, M. Coquelin aîné, dont le portrait, du même artiste, figurera également au Palais de l'Industrie. M. Coquelin est représenté dans son rôle de don César de Bazan, de *Ruy Blas*.

Les soucis de la politique n'empêchent pas d'ailleurs le président de la Chambre des députés de s'intéresser aux arts. Ces jours derniers, il s'est rendu, accompagné de M. Turquet, chez le sculpteur Barrias, et y a longuement admiré le modèle, presque entièrement achevé, de son monument commémoratif de la défense de Saint-Quentin.

NOTRE SUPPLÉMENT

Un certain nombre de nos lecteurs nous ayant manifesté le désir d'avoir des épreuves sur grand papier, propres à l'encadrement, des gravures que nous publions en supplément, nous avons fait un tirage spécial, sur papier du Japon, de notre supplément d'aujourd'hui :

DEVANT GUIGNOL

Ces épreuves de luxe, qui peuvent rivaliser avec les plus belles gravures en taille douce, sont mises à la disposition du public, dans nos bureaux, au prix de 10 francs.

Moyennant un supplément de 3 fr. nous les expédions franco *dans toute la France.*

AUG. MARC, *directeur-gérant*

PARIS. Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — N° 1974
SAMEDI 25 DÉCEMBRE 1880
BUREAUX, 13. RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 3 mois, 11 fr.; 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.

CE NUMÉRO EST ACCOMPAGNÉ D'UN SUPPLÉMENT

Mme THIERS

UN BUREAU AMBULANT DE LA POSTE PENDANT LA MARCHE DU TRAIN

FATMA

LA POSTE

LES BUREAUX AMBULANTS

Il faut se sentir une constitution robuste et une vocation postale singulièrement développée, pour entrer de propos délibéré dans le service des bureaux ambulants.

Ces bureaux, en effet, ne ressemblent pas, mais pas du tout, à ceux où trônent, sur le rond de cuir traditionnel, les satrapes indolents et dédaigneux de la haute bureaucratie; on n'y retrouve même pas l'oisiveté affairée des petits commis, toujours en mouvement pour ne rien faire. Dans les bureaux ambulants le travail est une fièvre, un emportement effréné, continu, violent; c'est un «coup de collier» perpétuel, chaque jour renouvelé, toujours dans les mêmes conditions de précipitation forcenée et d'effort surhumain; et la fatigue du travail — un travail minutieux, délicat, énervant — se complique nécessairement d'une façon formidable par la nécessité d'une tension constante d'esprit, et par l'énorme dépense de force physique qu'entraînent de longs voyages, accomplis d'un trait, sans repos, dans les conditions les plus pénibles.

Les seuls inconvénients du voyage suffiraient à rebuter et à dégoûter pour toujours de ce rude métier l'employé qui n'aurait pas le feu sacré. Pour vous, pour moi, pour le commun des martyrs, tout voyage est une corvée. Même dans les wagons les mieux établis, aux places les plus confortables, où l'on peut reposer et dormir, nous nous trouvons, après un trajet tant soit peu sérieux, moulus de corps, fatigués d'esprit. Que serait-ce donc si, pour aller de Paris à Lyon, par exemple, on nous proposait un wagon sans sièges à la queue du train, c'est-à-dire abominablement secoué, brûlant en été, glacial en hiver, avec la perspective d'être, à chaque station, dérangés, bousculés, encombrés de sacs et de paquets? Voyager debout, dans un panier à salade, quelle horrible perspective!

Voilà pourtant — compliqué d'un travail terrible — le confortable dont jouissent dans leur pérégrination quasi-quotidienne, les employés des bureaux ambulants.

Et leurs «journées» de travail — qui le plus souvent sont des nuits, — durent, dans ces conditions atroces, huit, dix, douze, quinze heures, sans repos, sans arrêt, avec la préoccupation constante d'être prêt à l'heure voulue, d'arriver *au pair* et surtout de ne pas *faire gare* à l'arrivée.

Je vous expliquerai tout à l'heure le sens et la portée de ces mots sacramentels; mais sachez d'ores et déjà que, dans ces deux expressions se résument toutes les satisfactions et toutes les amertumes des services; *Arriver au pair,* c'est le laurier de l'ambulant victorieux. *Faire gare,* c'est le cyprès de l'ambulant en déroute.

Pour ce terrible métier, il faut un corps de fer, des yeux de lynx, des doigts de singe, la souplesse élastique du clown, la dextérité de l'équilibriste, l'intelligence rapide du praticien et du zèle par-dessus le marché. Car le zèle, compromettant et dangereux dans presque toutes les carrières administratives, est ici la condition première et indispensable d'un service parfait.

Le champ de bataille des bureaux ambulants n'est point large. C'est dans un wagon de six ou sept mètres sur trois qu'il faut lutter et vaincre.

A ce wagon, pas de cloisons capitonnées, pas de fauteuils moelleux. Partout le bois est à nu. Rien que deux portières qui s'ouvrent et deux fenêtres, — deux lucarnes, qui donnent un peu d'air.

Au plafond, deux fortes lampes. Toutes les parois sont garnies de casiers, de compartiments. Quatre tables — ou cinq, selon le cas — occupent les deux côtés et le fond du wagon. Au-dessus de chaque table, une forte lampe. A un bout du wagon — celui qui possède les deux portes, une de chaque côté, la paroi reste nue, l'espace demeure libre. C'est là que s'empilent, jusqu'à toucher parfois le toit du wagon, les sacs de dépêches «travaillées» ou «à travailler.»

Devant les tables, un champignon mobile peut, à la rigueur, servir de siége. Mais ceci n'existe point partout. Le plus souvent, le wagon ne possède, en fait de sièges qu'une ou deux «sellettes» en forme de trépied. Et, encore faut-il dire que les employés ne s'en servent presque jamais : ils préfèrent travailler debout. Ce n'est guère plus fatigant, disent-ils, et le travail est plus commode.

***

Voilà l'atelier, voici les travailleurs.

Ils sont ordinairement au nombre de quatre. L'un, le principal, est spécialement commis au service des chargements. Tout pli chargé ou recommandé lui passe par les mains. Il en est responsable, et Dieu sait à quel chiffre énorme se montent les valeurs qu'il manipule!

Un autre, au fond du wagon, plus spécialement chargé des journaux. Puis «deux distributeurs» qui classent les lettres reçues en route, travaillent les sacs reçus des bureaux de départ, ou venant des «embranchements».

Les attributions, du reste, ne sont pas à ce point distinctes et séparées que chacun des membres de «l'*équipe*» ne puisse et ne doive prêter secours aux autres et, sauf l'employé aux chargements, dont personne ne doit toucher les papiers et les paquets, chacun des membres de l'équipe donne et reçoit un coup de main de ses collègues.

L'équipe est solidaire : elle a l'esprit de corps au plus haut degré; ces quatre hommes sont « une personne vivante : » ils ne font qu'un et ne se séparent pas dans le succès, ni dans la défaite.

***

Le succès consiste à avoir absolument terminé toute la besogne lorsqu'on arrive au point *terminus* du trajet. Sur chacune des lignes qui convergent vers Paris, il y a un point, une station, un poteau kilométrique, bien connus des employés et qui marquent pour eux une sorte d'étiage moral, le succès de la journée. Sur la route de Lyon, c'est entre Maisons-Alfort et Charenton; sur la route de Calais, c'est à Saint-Denis; sur la route d'Orléans, c'est à Choisy-le-Roi, que se trouve cette sorte de «but d'arrivée». Quand le train passe, à l'heure normale, devant ces points de repère, les employés, selon l'état du travail, échangent un coup d'œil de triomphe ou de désespoir. Quand le dernier paquet vient d'être ficelé, le dernier cachet apposé, l'équipe tout entière, joyeuse, lève la tête et se croise les bras : «*Nous sommes au pair!*» C'est comme qui dirait : «La bataille est gagnée!» C'est que le travail est fini, que tout est en règle.

S'il reste, au contraire, encore une pile de lettres à classer, un sac à faire, l'équipe, inquiète et attristée, soupire en accélerant encore son activité frénétique : «*Nous ferons gare!*» C'est la déroute.

«*Faire gare*» c'est n'avoir pas fini quand on arrive. Le wagon-poste, alors tiré dans un coin, reste sur les rails, comme une épave en détresse, et là, dans la gare, sous les quolibets des camarades, dans une immobilité qui n'est pas un repos et qui est un reproche, le travail continue jusqu'à complet achèvement.

Une équipe qui fait gare est une équipe déshonorée. Dans l'intimité du service, dans les rapports des employés entre eux, il n'est pas de reproche plus cruel, ni d'injure plus sanglante : «Taisez-vous donc! vous faites gare tous les jours!» C'est une façon à peine parlementaire de dire : «Tas de clampins! tas de maladroits! mauvais employés!»

Il faut à une équipe quinze jours de succès éclatants pour faire oublier un jour de gare!

***

Le détail technique du service, je ne vous l'expliquerai pas maintenant. Il y faudrait trop de temps et trop d'espace.

Si l'on en pouvait faire le graphique, la représentation géométrique, comme on le fait pour le service des chemins de fer, ce serait le casse-tête chinois le plus complet et le plus indéchiffrable qui se puisse rêver. Les dépêches arrivent de tant de sources et se distribuent sur tant de destinations que c'est inextricable. Au bureau de départ, c'est un monceau de sacs qui s'empile au bout du wagon. Il y a là des dépêches toutes «routées,» c'est-à-dire classées et paquetées selon leur destination. Le bureau de Calais, par exemple, reçoit d'Angleterre des sacs tout faits pour Paris, des sacs tout faits pour chacune des grandes lignes postales qui, de Paris, rayonnent sur toute la France. Mais il y a aussi, venues de tous les bureaux d'Angleterre, les dépêches *pour la route,* c'est-à-dire toutes celles qui, parties de Calais, ne doivent point arriver jusqu'à Paris et doivent rester en chemin, à Boulogne, Amiens, Creil, etc.

Puis, chacun des bureaux anglais, dans son sac, a fait des paquets pour chaque destination, pour chaque route. Il faut défaire ces sacs, grouper tous les paquets pour la même route, en faire un sac spécial.

Et tout le long du chemin, à chaque station, ce même travail recommence, car à chaque station aboutit une ligne postale plus ou moins longue, drainant une région plus ou moins étendue. Aux embranchements des voies ferrées, cet afflux de dépêches devient formidable.

Puis, il y a les lettres et paquets d'une station à l'autre. Il y a les *boîtes mobiles,* les dépêches de «dernière levée,» c'est-à-dire une masse énorme d'objets, lettres, papiers, journaux, «non routés» arrivant à découvert, «en vrac,» qu'il faut classer, grouper par bureaux, laisser en chemin, ficeler et paqueter «par directions» s'ils doivent dépasser Paris. Et, pour Paris, il y en a Dieu sait combien!

Aussi, dès le départ, le «coup de feu» commence.

Chaque employé, debout devant sa table, secoué furieusement à chaque cahot du wagon — et il y a des moments où il semble impossible qu'on puisse tenir debout — ouvre les paquets et, d'un doigt inflexible, classe, range, empaquette. C'est avec une rapidité vertigineuse que les lettres voltigent, lancées adroitement dans la case où elles doivent aller.

Arc-bouté sur ses jarrets, cherchant et trouvant à force de tours de reins son équilibre à chaque instant compromis, obligé parfois, dans les courbes trop courtes, de se cramponner à sa table pour ne point tomber, chacun travaille avec une activité folle, enragée.

Le commis aux chargements, pendant ce temps, ne cesse d'écrire. Son carnet dans la main gauche, il écrit debout, au vol. C'est à lui spécialement que la sellette est destinée; il a la table disposée devant lui; mais jamais, même dans les moments d'arrêt, il ne pose son panier sur la table et ne s'assied. Il ne pourrait pas; l'habitude est prise.

C'est au point que les vétérans du service — j'en ai vu deux parmi les chefs supérieurs de la gare du Nord — même lorsqu'ils sont passés dans le service sédentaire sont longtemps, bien longtemps, avant de reprendre l'habitude du travail «assis et appuyé.» Beaucoup préfèrent travailler toujours debout, et souvent il arrive que, machinalement, quand la besogne absorbe leur attention, quand le travail se fait difficile et pressant, l'habitude oubliée reparaisse et s'impose; si bien que, sans y songer, sans s'en apercevoir, le chef d'aujourd'hui redevient le commis d'autrefois et, le carnet à la main, se remet à écrire «en l'air.»

Tel est, dans ce qu'il a d'exceptionnel et de pittoresque, le service des bureaux ambulants. S'il fallait en expliquer le mécanisme régulier, le fonctionnement technique, ce n'est pas un article, c'est un livre qu'il conviendrait d'écrire.

Mais pour faire comprendre et l'utilité et la difficulté du service, il suffit, je crois, de ce que j'ai dit.

Et lorsque, dans la nuit noire, vous verrez passer à toute vitesse le train-poste, voyant derrière les voitures sombres, où reposent les voyageurs, le lourd wagon, dont les lampes jettent une clarté vigoureuse sur les mouvements désordonnés de l'équipe ambulante, dites hardiment : «Voilà les meilleurs et les plus durs serviteurs de la poste qui péniblement accomplissent le plus pénible de tous les travaux.»

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

Le comte de BARRAL, ambassadeur du royaume d'Italie en Belgique. Mort en Savoie, le 3 décembre 1880.

BARTHÉLEMY (Emmanuel), ancien représentant du peuple en 1848, ancien maire de Marseille. Né le 22 juillet 1804, mort le 10 décembre 1880.

COLVILE (James-William), jurisconsulte anglais, membre du conseil privé et ancien président de la Haute Cour de Bombay. Né le 12 janvier 1810, mort en décembre 1880.

FLEINTZ (Guillaume), professeur de chimie à l'université de Halle. Né le 4 novembre 1817, mort le 1 décembre 1880.

JUSZYNSKI, évêque de Sandomir (Pologne russe). Mort le 24 novembre 1880, à l'âge de 90 ans.

LEWIS (Estelle-Anne-Robinson), femme poète américaine, surnommée par ses compatriotes *Pétrarque féminin*. Née près de Baltimore en avril 1824, morte le 24 novembre 1880.

DE MONET DE LA MARCK, ancien directeur des ponts-et-chaussées. Né en 1791, mort le 7 décembre 1880.

STODDARD (Thomas-Tod), l'un des plus féconds écrivains écossais. Né le 14 février 1810, mort à Edimbourg, le 22 novembre 1880.

Mme THIERS (née DOSNE), veuve du premier président de la République. Née en 1818, morte à Paris, le 11 décembre 1880.

DE VASCONCELLOS, primat des Indes. Mort à Lisbonne, le 28 novembre 1880.

WECK-REYNOLD, membre du Grand Conseil de la Confédération suisse, chef du parti ultramontain. Mort le 28 novembre 1880.

PETITE GAZETTE

En ce moment, on écarte toutes préoccupations sérieuses pour ne laisser place qu'à la question Etrennes. Voici quelques conseils qui, je l'espère, seront suivis par les mères de famille, les parentes et les intimes. Pour une jeune fille, vous choisirez un joli costume en surah bleu ou rose; à moins que vous ne préfériez le surah à bouquets ou à pois, mais l'uni est préférable. Pour une jeune dame, un costume en cachemire des Indes sera très bien reçu; on a un fort beau cachemire dans les teintes diverses à partir de 6 fr. 50: vous voyez donc que le cadeau n'est pas coûteux, puisque 10 mètres ne vous coûtent pas plus de 65 francs. Pour une personne âgée, la vigogne est fort belle, car c'est plus chaud que le cachemire des Indes, beaucoup plus épais; il n'y a rien de plus confortable qu'un costume loutre en vigogne, orné de satin et peluche. Les grandes élégantes portent le *foor in hand*, c'est tout à fait haute *gentry*, et aujourd'hui il est de bon goût d'avoir sa mise ayant le type anglais. J'allais oublier un genre bien parisien : c'est l'écossais fond loutre, marine, vert russe, avec filets or formant les carreaux ; c'est du meilleur effet.

La *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, fière de tous ses succès, tient à la disposition des dames la plus belle collection d'échantillons qui se soit vue; elle a surtout la gracieuseté de les envoyer *franco*. Vous ferez bien, mesdames, de ne pas attendre jusqu'au dernier moment pour faire vos commandes, car d'ici quelques jours des secrétaires spéciaux sont chargés de répondre à toutes les demandes, et encore le personnel est toujours en trop petit nombre.

C'est à la *Malle des Indes* que vous trouverez les belles soies exotiques. La Chine et les Indes sont représentées dans leurs plus riches fabrications, et c'est à l'initiative de cette importante maison que nous devons nos riches costumes en surah, shanghaï satin d'Orient brodé et broché d'or. Si les femmes ne sont pas jolies avec de semblables toilettes c'est qu'elles ne veulent pas l'être; nous ne pouvons donc que les plaindre sans les blâmer.

Baronne DE SPARE.

« On est souvent embarrassé, à l'époque « du Jour de l'An, pour faire un cadeau qui « soit favorablement accueilli.

« *Une petite caisse* de liqueurs fines de « Hollande, contenant quelques demi-cruchons assortis en *Curaçaos*, *Anisettes*, « *Crèmes*, etc., prise au Dépôt de MM. *Erven* « *Lucas Bols*, 6, boulevard Montmartre, ne « saurait mieux convenir.

« Cette maison se charge de l'emballage « et de la remise *franco* à domicile dans « Paris. »

La stérilité de la femme, constitutionnelle ou accidentelle, est complètement détruite par le traitement de Mme *Lachapelle*, maîtresse sage-femme. — Consultations tous les jours, de trois à cinq heures, 27, rue du Mont-Thabor, près les Tuileries.

Il n'est pas une femme un peu soucieuse d'entretenir ses jolies mains et de les préserver d'engelures et de crevasses, qui n'emploie la *Pâte des Prélats*. Parf. *Exotique, 35,* rue du Quatre-Septembre.

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Gravure extraite de l'*Œuvre de Rembrandt*, par M. Charles Blanc. — A. Quantin, éditeur.

LE MARTINET

Gravure extraite de *Les Oiseaux dans la nature*, par M. Eug. Rambert. — D. Lebet, éditeur.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, boulevard St-Germain
PARIS

ÉTRENNES POUR 1881

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
Boulevard St-Germain, 79
PARIS

En vente chez les principaux Libraires de la France et de l'Étranger

NOUVELLES PUBLICATIONS

HISTOIRE DES ROMAINS

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares

Par VICTOR DURUY

Tome III. *César-Octave. — Les commencements d'Auguste.* Un volume in-8° jésus (500 gravures, d'après l'antique, 7 cartes et 6 chromolithographies). En vente, tome I (515 gravures, 15 cartes ou planches).—Tome II. *De la bataille de Zama au premier triumvirat.* Un vol. in-8° jésus (665 gravures d'après l'antique, 7 cartes et 10 chromolithographies). Chaque volume : broché, 25 fr.; relié richement, tranches dorées, 32 fr.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

Par ÉLISÉE RECLUS

TOME VI

ASIE RUSSE

Un magnifique vol. in-8 jésus (8 cartes tirées à part et en couleurs, 200 cartes dans le texte et 85 grav. sur bois).

En vente : Tome I. **Europe méridionale** : GRÈCE, TURQUIE, SERBIE, ROUMANIE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL. — Tome II. **France**. — Tome III. **Europe centrale** : SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, ALLEMAGNE. — Tome IV. **Europe du Nord-Ouest** : BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES. — Tome V. **Europe scandinave et russe.** Chaque volume se vend séparément : broché, 30 fr.; relié, 37 fr.

CENT TABLEAUX DE GÉOGRAPHIE PITTORESQUE

AVEC UNE INTRODUCTION TOPOGRAPHIQUE

PAR CH. DELON

Un volume grand in-8°, contenant de nombreuses gravures
Cartonné en percaline, tranches dorées, 6 francs.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

Publié sous la direction de **M. Édouard CHARTON**

Et très-richement illustré par nos plus célèbres artistes

Année 1880 (500 grav. sur bois et 27 cartes ou plans). Br. en 1 vol., 25 fr.; cart., 28 fr.; rel., 31 fr.
La collection comprend 20 vol., contenant 11 000 gravures, et se vendent chacun le même prix que l'année 1880.

DE PARIS A SAMARKAND

LE FERGHANAH, LE KOULDJA ET LA SIBÉRIE OCCIDENTALE

IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UNE PARISIENNE

Par Mme DE UJFALVY-BOURDON

Un magnifique volume in-4°, illustré de 300 gravures sur bois, d'après les dessins de É. Bayard, Barclay, Catenacci, Chapuis, Dupaty, Ferdinandus, Hubert-Clerget, Metzmacher, de Neuville, Rohjat, Rion, Sedoff, Sellier, Schmidt, Schrader, Tayler, Thérond, Vereschaguine, Wassnetzoff, et accompagné de 4 cartes.

Broché, 50 fr. — Relié richement, 65 fr.

LE PREMIER RÉCIT DES TEMPS MÉROVINGIENS

Par AUGUSTIN THIERRY

UN FASCICULE DE SIX FEUILLES GRAND IN-FOLIO

Tiré à 210 exemplaires et contenant 6 grands dessins
DE JEAN-PAUL LAURENS

Reproduits par le procédé de MM. Goupil et Cie

Prix de chaque exemplaire renfermé dans un carton : sur papier de Hollande, 75 fr.; sur papier Whatman, 80 fr.; sur papier de Chine, 100 fr.; sur papier du Japon, 120 fr.

RAPHAEL, SA VIE, SON ŒUVRE ET SON TEMPS

Par EUGÈNE MUNTZ

Bibliothécaire de l'École nationale des beaux-arts, lauréat de l'Institut.

Un magnifique volume in-8° jésus, contenant 41 planches, 13 portraits sur bois et 142 reproductions de tableaux ou fac-similés de dessins, insérés dans le texte.
Broché, 25 francs. — Richement relié, 33 francs.

LES CHRONIQUES DE JEAN FROISSART

Édition abrégée, avec texte rapproché du français moderne

Par Mme de WITT, née GUIZOT

Un magnifique volume in-8° jésus, contenant 11 grandes planches en chromolithographie, 12 lettres et titres ornés imprimés en couleur, 33 grandes compositions tirées en noir, 252 gravures intercalées dans le texte et 2 cartes.

Broché, 32 fr. — Relié, 40 fr.

LE MONDE PHYSIQUE

Par AMÉDÉE GUILLEMIN

TOME Ier

LA PESANTEUR ET LA GRAVITATION UNIVERSELLE
LE SON

Un magnifique volume in-8° jésus, contenant 3 planches en couleur, 23 planches en noir et environ 350 figures insérées dans le texte. — Broché, 25 francs; relié, 32 francs.

LE MONDE PHYSIQUE FORMERA TROIS BEAUX VOLUMES
Le tome II sera consacré à l'Électricité et au Magnétisme.
Le tome III, à la Lumière et à la Chaleur.

LA LANTERNE MAGIQUE

Par J. LEVOISIN

Avec les dessins de Kate Greenaway

Un album grand in-8°, contenant plus de 100 gravures tirées en chromotypographie. Cartonné richement, 8 fr.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

Pour les Enfants de 10 à 15 ans

ANNÉE 1880

Huit années formant chacune deux magnifiques vol. in-8°.
Elles contiennent des nouvelles, des biographies, des récits d'aventures, des voyages, des notions d'histoire naturelle, etc., et sont illustrées de 3500 gravures. — Chaque année, en 2 vol.: br., 20 fr.; rel., 26 fr.

PRINCIPALES PUBLICATIONS PRÉCÉDENTES

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

(FORMATS IN-FOLIO ET IN-4°)

ILLUSTRATIONS DE BIDA

ÉVANGILES (LES SAINTS), traduction tirée des œuvres de Bossuet, par H. WALLON, avec 120 gravures à l'eau-forte, d'après BIDA, et 290 titres ornés, culs-de-lampe, etc., d'après ROSSIGNEUX. — 2 magnifiques vol. grand in-folio, 500 francs.

L'HISTOIRE DE JOSEPH, extraite de la traduction de la Sainte Bible, par LEMAISTRE DE SACY, avec 18 gravures à l'eau-forte et 29 têtes de chapitres et culs-de-lampe, d'après les dessins de BIDA. — Un magnifique volume, 40 francs.

HISTOIRE DE TOBIE, traduite de la Bible par LEMAISTRE DE SACY, 14 grandes compositions gravées à l'eau-forte et 42 têtes de chapitres, lettres ornées, etc., d'après les dessins de BIDA. Un vol. in-folio, richement cartonné, 60 fr.

ILLUSTRATIONS DE GUSTAVE DORÉ

ARIOSTE. *Roland furieux* (630 gravures). 1 vol., 150 fr. — CERVANTÈS. *Don Quichotte* (370 gravures). 2 vol., 160 fr. — CHATEAUBRIAND. *Atala* (44 gravures). 1 vol., 50 fr. — COLERIDGE. *La Chanson du vieux marin* (40 gravures), 1 vol., 50 fr. — DANTE. *L'Enfer.* 1 vol. (76 gravures), 100 fr. — DANTE. *Le Purgatoire et le Paradis.* 1 vol. (60 gravures) 100 fr. — LA FONTAINE. *Fables.* 2 vol. (330 gravures), encadrement et titres en rouge 200 fr.

OUVRAGES DIVERS ET VOYAGES

GŒTHE. *Faust.* 1 vol. (13 gravures sur acier et 50 gravures sur bois), 100 fr. — SAINT-VICTOR (PAUL DE). *Les Femmes de Gœthe* (22 gravures sur acier par KAULBACH), 100 fr. — GARNIER (FRANCIS). *Voyage et exploration dans l'Indo-Chine.* 2 vol. et atlas, 220 fr. — GOURDAULT. *L'Italie* (300 gravures), 70 fr. — *La Suisse* (750 gravures). 2 volumes. Broché, 100 fr.; relié, 140 fr. — HUBNER (BARON DE). *Promenade autour du monde* (300 gravures). 1 vol., 65 fr. — HUMBERT. *Le Japon illustré* (500 gravures). 2 vol., 70 fr. — MARCOY. *Voyage à travers l'Amérique du Sud* (400 gravures). 2 vol., 70 fr. — ROUSSELET *L'Inde des Rajahs* (317 gravures). 1 vol., 65 fr. — WEY (FRANCIS). *Rome* (358 gravures) 1 vol., 65 fr. — YRIARTE. *Les Bords de l'Adriatique et le Monténégro* (247 gravures). 1 vol., 65 fr.

LE MAGASIN DES PETITS ENFANTS

NOUVELLE COLLECTION DE CONTES

AVEC UN TEXTE IMPRIMÉ EN GROS CARACTÈRES ET DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS EN CHROMOLITHOGRAPHIE

1re série, 47 vol. à 2 fr. — 2e série, 31 vol. à 1 fr.
3e série, albums à découpures, 7 vol. à 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

Publiée sous la direction de

M. Édouard CHARTON

84 VOLUMES ILLUSTRÉS DE VIGNETTES

Le volume broché : 2 fr. 25. — Relié : 3 fr. 50.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Pour les enfants et les adolescents

186 VOLUMES ILLUSTRÉS DE GRAVURES

Le volume broché : 2 fr. 25. — Relié : 3 fr. 50.

NOUVELLE COLLECTION IN-8°

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

90 VOLUMES ILLUSTRÉS DE GRAVURES

Le volume broché : 5 fr.; relié : 8 fr.

Cette collection comprend les ouvrages de Mmes COLOMB, d'ERWIN, FLEURIOT, GOURAUD de GUMPERT, de WITT, et de MM. ASSOLLANT, BAKER, CAHUN, CORTAMBERT, DE LAPALME, DESLYS, FATH, GIRARDIN, HAYES, HENTY, KINGSTON, ROUSSELET, SAINTINE ET STANLEY.

ALBUMS POUR LES ENFANTS

Albums, par TRIM. 14 vol. à 3 fr. — *M. Tringle*, par CHAMPFLEURY. 1 vol. à 5 fr. — *Albums*, par BERTALL et LÉONCE PETIT. 4 vol. à 4 fr. — *Castagnette et Croquemitaine*, par LÉPINE et GUSTAVE DORÉ. 2 vol. à 7 fr. et 10 fr. — *Les Animaux sauvages et domestiques*, par Mme PAPE-CARPANTIER (24 gravures). 2 vol. à 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES GRAVURES

1re série, format in-8, 40 vol. cart., à 2 fr. — 2e série, format in-18 jésus, 16 vol. cart., à 1 fr. 50

LE CATALOGUE DÉTAILLÉ SERA ENVOYÉ A TOUTE PERSONNE QUI EN FERA LA DEMANDE PAR LETTRE AFFRANCHIE.

Parmi les ouvrages de luxe qui paraissent au moment des étrennes, nous devons signaler **Les Fêtes chrétiennes**, par M. L'ABBÉ DRIOUX, magnifique volume illustré de 4 chromolithographies, de 31 gravures sur acier et de 40 grandes compositions hors texte, tirées en couleur, avec de nombreuses vignettes d'ornement. L'intérêt du sujet pour toute famille chrétienne, la grande notoriété de l'auteur, assurent le succès de ce magnifique volume, dont la riche reliure relève encore l'éclat. (Prix : 40 fr. *franco. Jouvet et Cie, éditeurs.)* — M. ELIE BERTHET qui, l'année dernière, avait publié **Les Petits Écoliers dans les cinq parties du monde**, complète cette année par **Les Petites Écolières** l'étude du sort de l'enfance dans tous les pays connus. Un grand nombre de gravures illustre ces deux charmants ouvrages d'étrennes. — (Chaque volume, relié, 10 fr. *franco.) — Jouvet et Cie, éditeurs, 45, rue Saint-André-des-Arts, Paris.*

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

2 fr. cart., doré 3 fr.

et les 100 Albums de Stahl

LIBRAIRIE J. HETZEL ET Cie

L'éditeur Hetzel a dû être très heureux de rendre à sa *Bibliothèque blanche* ces glorieux petits ancêtres : Le *Gribouille* de George SAND, le *Chènevis* de Léon GOZLAN, le *Trésor des fèves*, le *Génie Bonhomme* et le *Chien de Brisquet*, ces perles de Charles NODIER, qu'il avait édités pour la première fois, à ces débuts, avec le *Tom-Pouce* de STAHL, le *Polichinelle* d'Octave FEUILLET, *Monsieur le Vent et Madame la Pluie* de Paul de MUSSET, *la Bouillie de la comtesse Berthe* d'Alexandre DUMAS, etc. Le *Prince Chènevis* est illustré très gaiement par BERTALL, et le *Trésor des fèves* est resté une des illustrations les plus exquises de Tony Johannot. Ces livres aimables entre tous témoignent que de tout temps, l'éditeur de la *Bibliothèque* et du *Magasin d'éducation et de récréation*, riche aujourd'hui de 250 ouvrages, avait eu le souci de l'éducation et de la récréation des enfants, et que les plus célèbres parmi nos grands contemporains tenaient déjà à honneur de lui prêter leur concours et de l'aider ainsi à préparer l'œuvre à laquelle, depuis seize ans, il a donné un complet développement.

Gribouille est un des plus purs diamants qui soient sortis de la plume de George Sand; c'est plein de fleurs et plein de soleil : ou dirait un *petit* poëme en prose amusante. Ce conte ravissant a fait le bonheur des mères, il fera la joie de leurs enfants. Ce fut une fête pour l'illustre écrivain d'écrire cet aimable livre, le premier que le crayon de son fils, Maurice Sand, dût illustrer.

Riquette, par PROSPER CHAZEL. Ce joli conte de l'auteur du *Châlet des Sapins* a été très fêté par les lecteurs du *Magasin d'éducation;* nous n'avons pas à rappeler les qualités du *Châlet des Sapins*, le souvenir en est encore tout frais pour ses nombreux lecteurs; les beaux dessins de Lix, un des peintres de notre temps qui excellent dans l'illustration de livres, ajoutent à la saveur alsacienne du livre charmant de Prosper Chazel.

Bébés et joujoux, par C. LEMONNIER. — Les cinq contes dont se compose ce petit volume, cinq petites perles, sont écrits d'une plume qui a toutes les délicatesses; on sent que l'auteur, qui, dans ses œuvres destinées à l'âge mûr, ne recule pas toujours devant les audaces, a voulu prouver contre lui-même que le fond de son humeur n'est que par exception pour les rudesses.

Les *bébés* et les *joujoux* de C. Lemonnier sont des bébés et des joujoux d'un genre particulier, des joujoux animés, des joujoux qui parlent, qui vivent comme vous et moi, et dont les histoires, illustrées à profusion de jolis dessins par Geoffroy et Becker, sont très amusantes et très originales.

Les 100 Albums Stahl. — Des diverses parties de l'œuvre d'éducation et de récréation de la librairie Hetzel, celle de laquelle on l'a louée le plus unanimement, le plus libéralement, et partout et toujours, et sans réserve, c'est cette collection si variée des cent albums que Stahl a créés au jour le jour, et avec un plaisir si évident, qu'il a dû considérer cette part de ses travaux comme une sorte de récréation pour lui-même.

Les nouveaux albums sont :

Le Paradis de M. Toto, dessins de GEOFFROY; *le Premier Chien et le Premier Pantalon*, par FRŒLICH; *l'École buissonnière*, de JUNOT; *la Pie de Marguerite*, de PIRODON; *Mlle Suzon*, de A. MARIE; *Guillery*, par FRŒLICH; *la Leçon d'équitation*, par BOS.

REVUE FINANCIÈRE

La semaine a été fort inégale et la Bourse ne sait pas encore à quel parti s'arrêter.

Débarrassée des inquiétudes politiques, elle ne peut s'affranchir des succès que lui donne la question d'argent; le dernier bilan de la Banque, après avoir fait d'abord une excellente impression, n'a pas résisté à l'examen sérieux; il a fait voir que les sorties n'avaient pas diminué mais avaient été seulement masquées par les versements du Trésor. Nos besoins sont toujours très grands et la fin de l'année peut être mauvaise.

A la hausse de vendredi et de samedi dernier a donc succédé une baisse assez forte; nos Rentes françaises, plus lourdes que jamais, ont reperdu en bourse de lundi ce qu'elles avaient gagné dans les deux séances précédentes. Depuis ce temps, elles demeurent hésitantes, capricieuses, sensibles à la moindre variation du Stock-Exchange. Il semble que depuis deux mois elles aient perdu la direction de la cote et tout au moins ne peuvent-elles se remettre en marche; leurs mouvements sont contradictoires.

Il n'en est pas de même des valeurs.

Presque tous les groupes, séparant leur cause de celle de nos Rentes, sont disposés à la hausse et saisissent les occasions de monter.

Sur les Fonds étrangers, par exemple, les progrès sont continus : l'Italien a dépassé le cours de 88, le Florin celui de 75, le Hongrois celui de 96, le Russe celui de 97. On a négocié le Turc, dont le nouveau syndicat inspire toute confiance, à 13.20. Les acheteurs poussent également les Fonds espagnols et l'Unifiée égyptienne, qu'on demande maintenant au-dessus de 350.

L'entrain des Sociétés n'est pas moindre. La Banque de France, la Banque de Paris, le Comptoir, l'Union générale, l'Ottomane donnent lieu à de grandes et brillantes négociations. La Banque d'Escompte seule est un peu lourde, bien qu'elle prenne part à toutes les affaires nouvelles.

Mais la grande hausse de ces huit derniers jours a été celle du Crédit Foncier.

Le *Foncier* a tenu ses promesses, il a franchi tout à coup cette limite de 1400 que l'on croyait infranchissable; il ne s'est arrêté qu'au cours de 1430.

Ses raisons de monter sont multiples.

Sans parler de la probabilité d'une aliénation très avantageuse de son portefeuille égyptien, il voit s'étendre tous les jours le marché de sa récente création, le Foncier d'Algérie, dont la seconde assemblée constitutive a eu lieu le 9 décembre. On peut ajouter que le dernier conseil a autorisé des prêts hypothécaires et des prêts communaux pour une somme de 5 millions de francs. On parle aussi d'une grande affaire en préparation.

Les valeurs diverses ont donné lieu à de nombreuses transactions.

Le Gaz et les Omnibus sont toujours cotés à des prix extravagants. Jamais hausse de pure spéculation, dépourvue de tout fondement solide, n'a été plus rapide ni plus exagérée. Aux cours actuels, les acheteurs jouent gros jeu.

Le Suez est faible aux environs de 1260.

L'émission du *Panama* close le 9 de ce mois, a été la mieux réussie comme la plus importante de l'année. Le nombre des titres demandés par le public s'élève à 1,200,000; une réduction sera nécessaire. Les États-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne elle-même prennent part à l'entreprise : leurs capitaux lui donnent un caractère vraiment cosmopolite. Les actionnaires de Suez ont usé de leur privilège : leur souscription est, on le sait, irréductible.

Les *Malétra* se soutiennent au-dessus du cours de 600 à 605. On sait que cet établissement se partage avec Saint-Gobain le monopole de la fabrication des produits chimiques; sa prospérité repose donc sur des bases solides et sa hausse est à peine commencée.

La Banque anglaise et française *(The English and French Bank)* est l'objet de demandes très suivies. Des succursales de cet établissement de crédit ont été récemment fondées à Liverpool et à Manchester. Sur notre marché, le titre libéré est recherché à 255-256.

Parmi les valeurs dont on s'occupe sur le marché en banque on doit remarquer la *Banque Industrielle et Mobilière* qui a conquis un rang des plus honorables entre les sociétés de date récente. Sans précipitation maladroite et avec toute la maturité de projets sagement préparés, cette société émettra bientôt de nouvelles affaires auxquelles on peut prédire le même succès qu'à la Société d'Entretien et de Nettoyage. La Banque Industrielle et Mobilière a devant elle un vaste champ qu'elle ne manquera pas d'exploiter et dont elle saura tirer d'abondantes récoltes. Nous la suivrons.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

A son retour à Saint-Pétersbourg, le Czar est monté en voiture, ayant à sa droite le grand-duc héritier, et s'est rendu à la cathédrale de Kazan. Là, devant l'immense foule, il a embrassé son fils à plusieurs reprises, afin de donner un témoignage public de la réconciliation qui s'est accomplie à Livadia.

Le duc et la duchesse de Norfolk, qui ont quitté Paris ces jours derniers, viennent de rentrer en Angleterre à leur résidence de Saint-James' Square.

Le prince Hohenlohe est parti pour Munich, pour y célébrer en famille les fêtes de Noël.

Lord Bedford vient d'être nommé membre de l'ordre de la Jarretière.

Lord et lady Dufferin ont quitté Paris se rendant à Saint-Pétersbourg; Mme l'amiral Mouchez et ses filles sont parties pour Madrid.

Le prince Constantin Gortchakoff vient passer l'hiver parmi nous et s'est installé près du parc Monceau.

On annonce l'arrivée du marquis de Worcester, un des plus habiles sonneurs de trompe de l'Angleterre. En France, c'est M. le comte d'Antichamp qui a la réputation la mieux établie parmi nos veneurs.

Essad-Bey, le nouvel ambassadeur de la Porte-Ottomane, vient d'arriver à Paris. On annonce l'arrivée prochaine de la comtesse Piatzi, femme d'un des plus grands propriétaires d'Esclavonie; encore un salon qui va s'ouvrir aux fêtes de l'hiver.

Réunion en petit comité chez la baronne N. de Rothschild. Mme Judic a été très applaudie par l'élégant auditoire.

Réception littéraire chez Mme la marquise de Bloqueville; les fidèles sont MM. de Pontmartin, Camille Doucet, Caro, Renan, Alexandre Dumas, etc.

Au cercle des Mirlitons, représentation extraordinaire; on répète une pièce du marquis de Massa. Les rôles seront tenus par Mlle Broisat et Baretta, de la Comédie-Française.

La vicomtesse d'Haussonville vient de rentrer et va prochainement reprendre ses jeudis littéraires.

La princesse Lise Troubetzkoï s'est installée avenue d'Antin, et Mme Turr dans son nouvel hôtel du boulevard Malesherbes. Mme de Boz, charmante Suédoise femme du chambellan du roi de Suède, est aussi de retour.

La comtesse de Richemont reprendra ses réceptions musicales hebdomadaires du mardi à partir du 14 décembre.

La belle Mme Bernardoski vient de s'installer rue de Chaillot, dans l'hôtel qui appartenait à Cora Pearl, et compte y donner des soirées qui seront fort recherchées; la maîtresse de la maison est une cantatrice hors ligne.

Grand dîner à l'hôtel Basilewski; Mme Nilsson, qui se trouvait au nombre des invités, a bien voulu se faire entendre dans la soirée, et son succès a été complet.

Une très belle fête a été donnée par Mme Steward, dans son charmant hôtel de la rue Richard Wallace; orchestre dirigé par M. Waldteufel, brillant souper : les salons remplis de fleurs.

On annonce une soirée chez Mme de Varitoff, parente de la célèbre dame qui brûla un palais plutôt que de se livrer a celui qui l'avait épousée.

Le mariage de M. le marquis de Moustier, fils de l'ancien ministre, avec Mlle Legrand, dont la famille occupe en Belgique une situation importante, est décidé et annoncé.

Le jeune comte de Mérode, lieutenant au régiment des guides de S. M. le roi des Belges, épouse Mlle Pauline de la Rochefoucauld, petite-fille du général comte de Ségur, l'éminent historien.

***

Bon assaut à la salle Caïn; le capitaine Derué a tiré contre Caïn, M. Duruy contre l'adjudant maître-d'armes de l'école de Joinville, et M. de la Martinière contre M. Musany.

MM. Drevon et Franconi, au nom des professeurs et membres de l'École d'escrime française, viennent de faire annoncer qu'ils se tiennent à la disposition de M. de San-Malato pour faire les assauts qu'il voudra au prix qu'il a indiqué lui-même, soit 100 francs par assaut.

***

Courses de Saint-Ouen. — La dernière.

Le prix de Levallois gagné par *Dalmatie*. Le prix de Courcelles par *Baronne*. Le prix Moncey par *Défaite*, partie à 8/1 Le prix de Clignancourt par *Gavotte* (10/1) Le prix Thouin par *Brelan*.

La grande vente des produits du haras de Thiesalle Park a eu lieu samedi. Un certain nombre de chevaux ont été adjugés pour une somme totale de 475,000 francs. Lord Roseberry a payé 80,000 francs pour *Dutch. Skater*

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

C'en est fait! Après des pourparlers de toute sorte, les salons officiels sont définitivement condamnés; les artistes vont être abandonnés à eux-mêmes et chargés d'organiser comme ils l'entendront leur exposition annuelle.

La place nous manquerait pour traiter aujourd'hui tout ce qui se rapporte à la question; nous nous bornerons donc à résumer ce qui a été proposé par le Conseil supérieur des Beaux-Arts et adopté en principe par M. Jules Ferry.

L'association des artistes dont M. Du Sommerard vient d'être nommé président, serait chargée de toute la préparation de l'exposition, et le palais des Champs-Élysées lui serait attribué, à cet effet, avec une subvention de 100,000 francs, payée par l'État.

Un jury nommé par tous les artistes ayant pris part aux précédentes expositions, déciderait des conditions d'admission, du classement et du placement des œuvres ainsi que de la forme et de la quantité des récompenses à attribuer.

L'Administration des Beaux-Arts se réserverait de présider à l'ouverture de l'exposition et à la distribution des récompenses; elle déléguerait auprès de l'association des artistes chargés de l'organisation du Salon un commissaire général ayant pour mission de sauvegarder les droits de l'État.

Tels sont les principaux points du projet : personne ne doute maintenant qu'il ne soit adopté dans un bref délai; nous reviendrons, d'ailleurs, prochainement sur les diverses questions qu'il soulève.

M. de Liesville, qui avait réuni une précieuse collection de livres, tableaux, estampes, et souvenirs de tout genre, se rattachant à la première Révolution, vient d'en faire don à la ville de Paris, qui va la faire placer au musée Carnavalet, et en a confié la conservation au généreux donateur.

Madrazzo, le peintre espagnol, a commencé le portrait de M. Léon Gambetta, qui, s'il est terminé à temps, figurera au Salon prochain.

Le prix convenu est de 30,000 francs.

M. Madrazzo a été mis en rapport avec le président de la Chambre des députés par un ami commun, M. Coquelin aîné, dont le portrait, du même artiste, figurera également au Palais de l'Industrie. M. Coquelin est représenté dans son rôle de don César de Bazan, de *Ruy Blas*.

Les soucis de la politique n'empêchent pas d'ailleurs le président de la Chambre des députés de s'intéresser aux arts. Ces jours derniers, il s'est rendu, accompagné de M. Turquet, chez le sculpteur Barrias, et y a longuement admiré le modèle, presque entièrement achevé, de son monument commémoratif de la défense de Saint-Quentin.

NOTRE SUPPLÉMENT

Un certain nombre de nos lecteurs nous ayant manifesté le désir d'avoir des épreuves sur grand papier, propres à l'encadrement, des gravures que nous publions en supplément, nous avons fait un tirage spécial, sur papier du Japon, de notre supplément d'aujourd'hui :

DEVANT GUIGNOL

Ces épreuves de luxe, qui peuvent rivaliser avec les plus belles gravures en taille douce, sont mises à la disposition du public, dans nos bureaux, au prix de 10 francs.

Moyennant un supplément de 3 fr. nous les expédions franco *dans toute la France.*

AUG. MARC, *directeur-gérant*

PARIS. Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

PRIX DU NUMÉRO : 75 CENTIMES
Collection mensuelle : 3 fr. — Volume semestriel, 18 fr.
Les demandes d'abonnement doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris au nom du Directeur-Gérant.

38e ANNÉE. — VOL. LXXVI. — No 1974
SAMEDI 25 DÉCEMBRE 1880
BUREAUX, 13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

PRIX D'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS : 3 mois, 9 fr.; 6 mois, 18 fr.; un an, 36 fr.
ÉTRANGER : Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale :
3 mois, 11 fr.; 6 mois, 22 fr.; — un an, 44 fr.

CE NUMÉRO EST ACCOMPAGNÉ D'UN SUPPLÉMENT

Mme THIERS

COURRIER DE PARIS

Avez-vous remarqué dans Paris un redoublement de vie inquiète et de bruit? La circulation est plus fiévreuse, la rue plus fourmillante, le public plus affairé. Les magasins envahis se pomponnent, s'enrubannent et s'enguirlandent. Les nouveautés, les modes, les bibelots de l'année, bien étalés dans le braisillement des lumières font la risette aux passants, les appellent avec des airs et des grâces engageantes de coquette sous les armes. Les robes bouffent, sur les mannequins, leurs satins à grandes fleurs brodées et leurs velours à relief ; les chapeaux dressent fièrement au haut des perchoirs d'ébène leurs plumes et leurs aigrettes, pareilles à celles des oiseaux fantastiques; et dans les vitrines des libraires, les livres à couvertures rouges, dorées comme des manteaux de féerie, masquent sous la richesse et l'éclat de l'habillement la pauvreté de cette littérature spéciale et opportuniste destinée à dormir éternellement sur un coin de table, dans un salon de dentiste ou de notaire de province. Les domestiques ont plus de zèle, les concierges sourient et Nini Couchette sent subitement son cœur s'amollir et ses tendresses se réveiller. Ah! les étrennes! Que donnera-t-on? Que recevra-t-on? Bonbons ou bijoux? Fleurs ou objets précieux? Nous sommes loin aujourd'hui des cadeaux qu'on allait acheter chez Tahan ou chez Giroux, et l'article-Paris a disparu sous l'envahissement du japonisme et de toutes les merveilles de l'Orient. Les appétits sont devenus plus exigeants; le luxe, qui a grandi partout et qui s'est glissé jusque dans les petits intérieurs bourgeois, est entré aussi, impérieux et tyranique, dans le choix de nos souvenirs et dans la reconnaissance des politesses reçues; et telle de nos amies qui se contentait autrefois d'un bouquet de violettes ou d'un sac de bonbons, veut aujourd'hui un bibelot de prix qui puisse faire honneur à son appartement, boucher une place vide dans la serre ou le boudoir, réparer une brèche dans la bourse ou un désastre dans la fortune. On compte les étrennes données au nombre des revenus d'une maison, et le temps viendra bientôt où, dans les contrats de mariage, les étrennes figureront dûment enregistrées comme les propriétés, les bijoux et les objets mobiliers.

Un de mes amis, dernièrement, demandait la main d'une jeune fille.

— Je donne deux cent mille francs de dot, disait le beau-père, ce qui fait dix mille livres de rente. Ma fille a beaucoup de relations, donc elle aura beaucoup d'étrennes... mettez cinq mille francs d'étrennes. Avec ce que vous apportez; eh! eh!... vous ne serez pas malheureux, jeune homme.

∿∿ La Folie est à l'ordre du jour. Il y a des questions sociales et morales qu'un événement parisien, un fait divers, souvent même la fantaisie d'un chroniqueur à court de sujets remettent en discussion, et à propos desquelles chacun tient à dire son mot, expliquer ses théories, exposer ses plans de réformes et en fin de compte prud'homiser et solenniser à qui mieux mieux. Aujourd'hui c'est une aventure douloureuse qui a fait reparaître la folie au jour des discussions de la presse. Un beau matin on est venu nous dire : « Cœdès est fou ! »

Cœdès fou! allons donc. Fou, ce gai et brave garçon, dont la vie à la surface du moins, n'était qu'un perpétuel éclat de rire, qu'une perpétuelle et prodigieuse fantaisie. Fou, cet artiste, aimé de tous, dont l'uniq ue préoccupation semblait être de s'amuser et d'amuser les autres, qui se moquait de tout et de lui-même, sans fiel, sans amertume, sans irrespect, avec cet emportement de la blague bonne enfant qui se contente de dépenser beaucoup de belle humeur et de verve originale, sans démolir et sans salir ce qu'elle touche! C'était bien vrai! Oui, le pauvre diable avait tout d'un coup perdu la raison. La nuit s'était faite dans ce cerveau détraqué, hier encore, si plein de pensées joyeuses et de bouffonnes imaginations.

On l'a mené chez le docteur Blanche, à Auteuil, sans l'espoir d'une guérison. Sa folie est douce, comme sa vie a été douce. Il rêve de succès, d'opéras reçus, acclamés, triomphants : il rêve aussi de fortune, lui qui fut toujours pauvre. Et, samedi, pendant qu'il poursuivait ses songes de fou, étendu dans sa cellule de fou, le théâtre des *Nouveautés,* aux applaudissements du public, jouait une Revue, dans laquelle il avait semé de charmantes mélodies, et relevé l'insignifiante pauvreté du dialogue par le piquant et la grâce d'une spirituelle et facile musique.

Je ne sais rien de lamentable comme la fin de cet artiste admirablement doué, capable de produire une œuvre sérieuse, et qui, toute sa vie, éparpilla et traîna un vrai talent dans la farce. La faute n'en fut pas tout entière, à lui ; et si au lieu d'avoir au front l'auréole du talent arrivé, il se planta sur le crâne le plumet chahutant de Chicard, ses amis, ses familiers, ceux qui pleurent aujourd'hui, — un peu bruyamment, peut-être — sa raison éteinte et leurs amusements perdus ; ses camarades qui le poussèrent à ce rôle de bouffon, et lui firent faire la parade devant leurs majestés en toc de Roitelets parisiens, sont aussi coupables, plus coupables que lui. Car Cœdès n'était pas un *malin*, lui. Il n'avait pas au cœur ce scepticisme implacable dont le blagueur parait volontiers ses blagues et au milieu de son existence surmenée, de ses déceptions, de ses grimaces et de ses folies, il restait un croyant, un dévoué, un tendre, presqu'un naïf. Supérieur à tous ceux qui l'entouraient, marchands d'argent, de théâtre et de littérature, supérieur par le quelque chose qui était en lui, il se faisait pourtant petit devant eux, descendait pour eux à des besognes infimes. Et une bonne parole, une adroite flatterie lui suffisaient pour tenir son dévouement toujours prêt, et pour endormir ses espérances jamais atteintes.

Il s'étonnait bien parfois de ne rien faire, de n'arriver à rien, alors que d'autres plus jeunes et moins doués escaladaient le succès, emportaient d'assaut fortune et notoriété. Et des mélancolies lui venaient, de grandes tristesses coupaient brusquement l'éclat de rire commencé. Il regardait derrière lui la route parcourue et il était effrayé de la voir si longue déjà et si vide. Cœdès rentrait chez lui.

— Travaillons, disait-il.

Mais l'inspiration, engourdie par les paresses des jours de flâne et les fêtes de nuits de plaisir, devenait lente, ses doigts se crispaient sur le piano.

— N'importe, reprenait-il, travaillons.

Ah! bien oui, travailler. Un ami entrait

— Allons, prends ton chapeau et viens.

— Impossible, je travaille.

— Tu travailles! charmant. Non, mais Cœdès travailler! On voit cela d'ici.

— Je t'assure... Tiens, un ballet...

— Dis donc pas de bêtises. Nous dinons ce soir chez Rosa Painpain. Il y a du monde, une petite fête. J'ai promis de t'amener... Ah! Et puis n'oublie pas que tu viens chez moi demain soir... Le duo est fait? Jules compte sur toi après-demain... C'est une affaire entendue... pas? Allons, viens.

Et il fermait son piano, et la mélodie commencée s'enfuyait à tire d'ailes, et le soir, devant ses amis, étourdis de sa gaieté et de ses farces nouvelles, il mettait en opéra un article de M. Clémenceau, il chantait un discours de M. Tirard, prenait le premier journal ou la première revue qui lui tombait sous la main, et sur ce journal et cette revue il improvisait des opérettes, des symphonies, des ballets, des oratorios; il imitait l'Anglais, l'Espagnol, le Huron : ses grimaces joyeuses s'adaptaient à tout,

— Ah! ce Cœdès, est-il amusant! Jamais tu n'as été drôle comme aujourd'hui; allons, mon petit Cœdès, encore quelque chose. Dis-nous ta scène, tu sais, bien, ta scène où il y a des prunes...

Et il disait la scène, et il disait tout ce qu'on voulait, tout ce qu'on lui demandait; jamais lassé, finissant par s'enfiévrer lui-même au délire déchaîné de ses cascades... Et puis, n'était-il pas là pour cela? Et ne le payait-on pas... avec un dîner et des bravos?

La vie de Cœdès, en apparence toute de fêtes et d'insouciance, offre un des côtés le plus cruels de la vie parisienne. Que de fois nous passons à côté de ces faux heureux, dont nous envions les bonheurs mensongers. Que de larmes n'avons-nous pas vu rouler sur les sourires de ces forçats du plaisir! que de tristesses sanglottent au fond de ces éclats de gaieté! Le pauvre Cœdès n'avait pas assez de volonté pour s'arracher à ces entraînements des amitiés menteuses; il ne se sentait pas dans les muscles assez de raidissement pour la lutte implacable qui veut blessure rendue pour blessure donnée; son cœur resté naïf n'entendait rien à la complication des intérêts, des calculs, des égoïsmes et des vanités dont chacun hérisse et barbèle son existence : il allait à l'abîme de la même façon que ses amis l'y poussaient, inconsciemment. On dit que ces jours derniers, dans une sorte d'évocation des années enfuies, il avait revu tout son passé, et que ce vide lui avait donné le vertige. N'espérant pas se raccrocher à un avenir plus heureux et mieux peuplé de ses rêves réalisés, il était tombé...

Ah! ses amis peuvent pleurer sur lui, et ils peuvent aussi pleurer sur eux ; ils peuvent payer la note du docteur Blanche, ne pas lésiner sur les douches ; ils peuvent entourer de soins et de caresses l'incurable maladie de ce pauvre Cœdès, de cet artiste de talent dont ils avaient fait un pître et dont ils ont fini par faire un fou.

∿∿ Autre folie, les duels. Je ne sais si c'est l'arrivée à Paris du fameux San Malato, lequel a défié toutes les bonnes lames parisiennes en combat singulier, qui a déchaîné cette fureur de bataille; mais on n'entend dans l'air que froissements d'épée. Polémiques par-ci, coups d'épée par-là. Heureusement que ce ne sont que coups d'épée dans l'eau. L'homme le plus inoffensif n'est jamais sûr, en rentrant chez lui, de ne pas trouver, dans son antichambre, deux messieurs graves, très correctement boutonnés, qui viennent lui demander de se galamment couper la gorge avec un quatrième monsieur qu'il ne connaît pas. On ne voit que gens s'escrimant contre les arbres, boutonnant de la pointe de la canne les devantures de boutiques, et décrivant dans l'air, avec leur jonc, parades et ripostes, dégagés et contre de quarte.

L'escrime, ce sport abandonné des élégants depuis quelques années en faveur du jeu de paume le *lawn-tennis,* redevient à la mode. Les gens du monde qui ne se veulent frotter avec le commun des tireurs dans les salles crasseuses et obscures des professeurs, organisent, un peu partout, des cercles où l'on se mesure entre gentlemens. J'en sais un, organisé par M. Edmond Dollfus, l'agent de change à la crinière fluvescente, qui est le dernier cri du bon goût, du luxe et du chic. Ce ne sont partout que tentures peluchenses, avec des panoplies merveilleuses faites d'armes rares pour la plupart historiques. Les tapis assourdissent les pas, de lourdes portières retombent étouffant les bruits avec des airs de mystère. Partout des fleurs, de grandes plantes qui se dressent du fond d'immenses vases cloisonnés. Il y a là les sourires, la tiédeur, la mollesse, les parfums, l'exquisité raffinée des appartements de femmes. On s'attend à voir apparaître soudain la déesse du temple; et c'est un homme barbu, plastronné et capitonné, fleuret au poing, qui surgit dans l'écartement des rideaux; il semble qu'on entend derrière les draperies un orchestre allangui et comme un chant de voix lointaines; et c'est : *une, deux, battement, dégagé, contre de tierce*... qui éclatent parmi des bruits de fer froissé et les coups sourds des savates frapppant sur le parquet...

Mais, c'est égal, aujourd'hui, l'escrime adoucit-elle les mœurs?

∿∿ M. Caro a repris son cours de philosophie, et la Sorbonne est redevenue un endroit élégant et mondain devant lequel stoppent les équipages les plus armoiriés et les chevaux de plus belle race : quelque chose comme une succursale de l'Opéra ou de Ste-Clotilde, les jours de grands mariages. On va entendre M. Caro, comme on va à l'Opéra, comme on allait aux Italiens, comme on va prendre le thé, à cinq heures, chez une femme à la mode. M. Caro fait partie de ces sports de bon ton qu'une femme vraiment élégante n'a pas le droit de négliger. M. Caro est fort à la mode et jamais ténor — aux temps préhistoriques où il y avait des ténors — ne fut plus fêté, plus choyé, plus caressé, plus admiré que l'aimable académicien. Cela se comprend. M. Caro s'est fait une spécialité de philosophie douce et parfumée, d'un spiritualisme éthéré et attendri qui enveloppe délicieusement le cœur de la femme et l'emporte vers des sphères idéales. Je le comparais plus haut, — révérence parler, — à un ténor. M. Caro ressemble plutôt à un confesseur, l'abbé Blamploix, de *Renée Mauperin,* Il en a la finesse, les gestes souples, le regard mouillé, la voix grasse, pleine de modulations et de câlineries. Il possède son monde sur le bout du doigt, et ce n'est pas lui qui pécherait contre une règle de chic ou un précepte d'élégance.

— Monsieur Caro, disait la comtesse de Beaumont, quel homme adorable! C'est vraiment un philosophe de... Carême.

Nous le verrons, cette semaine, à l'Académie sous un autre jour et dans un autre costume. On sait que c'est lui qui doit répondre à M. Maxime du Camp. Quel joli tournoi littéraire, et comme les délicats se réjouissent à l'avance d'assister à cette solennité dans laquelle M. Caro vengera

M. du Camp des ineptes calomnies dirigées contre lui par la bande des communards!

⁓ M. du Sommerard a été nommé président de la Société des artistes peintres, musiciens, etc. Lundi soir il donnait, au musée de Cluny, un grand dîner pour fêter cette nomination.

Un des invités :

— Vous ne savez pas! Du Sommerard qui est nommé baron...

— Vraiment, baron?

— Oui, baron... Taylor...

OCTAVE MIRBEAU.

NOS GRAVURES

Mme THIERS

Mme Thiers, qui vient d'être enlevée si prématurément à ses amitiés nombreuses, était fort jeune lorsqu'elle épousa l'homme illustre dont elle devait porter si dignement le nom. C'était en 1833, et elle était née en 1818 : elle n'avait donc que quinze ans.

M. Thiers était alors en pleine possession de la renommée, comme publiciste, comme historien, comme homme d'Etat. Il était ministre du commerce et des travaux publics, après avoir été ministre de l'intérieur dans le cabinet du 7 octobre, et sous-secrétaire d'Etat aux finances aux premiers jours de la monarchie de juillet, dont il fut l'un des fondateurs et l'une des gloires.

Cette position élevée et cette grande réputation ne surprirent point Mlle Dosne. Tout de suite, lorsqu'elle eut quitté la maison de son père pour aller sur une scène plus vaste remplir le rôle nouveau que cette position et cette réputation lui imposaient, elle sut, malgré son extrême jeunesse, se montrer à la hauteur de l'une et de l'autre. Sa beauté, sa grâce, son tact exquis la firent partout distinguer, à la cour comme à la ville, aux réceptions princières comme dans les salons de la plus haute société. Dans le sien, où passèrent toutes les illustrations de l'Europe, politiques, littéraires, artistiques et scientifiques, elle était parfaite; elle le présidait avec une aisance pleine de charme et une intelligence très vive de tout ce qui pouvait servir la brillante fortune de celui auquel elle avait uni sa destinée, et qu'elle ne quitta jamais.

En quelque lieu qu'il allât, en effet, elle le suivit toujours. Elle parcourut avec lui une partie de l'Europe pour amasser les documents nécessaires à ses travaux; elle partagea son exil après le coup d'Etat; elle l'accompagna encore, et très vaillamment, malgré la saison, malgré la fatigue, dans ce terrible voyage qu'il fit à la fin de 1870, en quête d'un allié pour la France, que l'ennemi foulait après l'avoir terrassée, grâce à un incroyable concours de circonstances exceptionnelles. Mais le mauvais temps passa, de meilleurs jours revinrent. M. Thiers fut porté à la présidence de la République, et par la façon dont Mme Thiers descendit de ce haut rang, où elle resta simple comme elle l'avait toujours été jusque-là, elle montra combien elle était digne de l'occuper. Dès lors, elle n'eut qu'un souci : la santé de son mari, qu'elle entoura de soins attentifs jusqu'aux derniers jours; et lorsqu'il eut cessé d'être, c'est à honorer et à faire honorer sa mémoire qu'elle consacra le reste de sa vie.

C'est ainsi qu'elle alla, avec sa sœur, à Nancy d'abord, puis à Saint-Germain, où on élevait une statue à l'illustre homme d'Etat, pour lequel, rappelons-le, elle avait refusé des funérailles officielles, le gouvernement du 16 mai ne voulant pas lui permettre de régler elle-même les obsèques. C'est encore pour honorer la mémoire de M. Thiers qu'elle avait entrepris la publication de ses *Discours parlementaires,* dont plusieurs volumes ont déjà paru. Quelques jours avant le dénouement fatal, elle corrigeait encore les épreuves du dixième dans son lit, où la maladie l'avait inopinément couchée au moment où elle se disposait à aller faire un voyage en Espagne. Aujourd'hui elle repose, au cimetière du Père-Lachaise, à côté de celui dont elle a voulu être la compagne toujours inséparable : dans la vie et dans la mort.

L'ÉGYPTE

Du Caire à Philæ, par M. G. Ebers

Ce superbe livre, qui vient de paraître à la librairie Firmin Didot, complète le récit d'un voyage en Egypte, entrepris par M. Ebers et dont le premier volume a été publié l'année dernière, traduit comme celui-ci par M. Gaston Maspero, professeur au collège de France. Ce premier volume parlait du Delta, de l'Egypte, des Grecs et des Arabes. Le second promène le lecteur à travers les rues bruyantes du Caire moderne. Il le fait assister aux scènes les plus variées des fêtes populaires, et le conduit dans l'intérieur de la famille musulmane, avant de l'entraîner au sud, vers Thèbes et la Nubie. Le voyage s'achève au-delà de la première cataracte, dans la salle du temple d'Isis et à l'ombre des palmiers de Philæ.

Des deux gravures que nous empruntons à ce remarquable ouvrage l'une, la première, se rapporte aux fêtes du Caire, dont nous venons de parler. Elle représente la curieuse cérémonie du *Zikr*, sous la tente d'une communauté religieuse, dans la plaine du Caire, le jour anniversaire de la naissance du prophète. La tente est pleine de dévots. Tantôt, rangés en cercle autour d'un lecteur, ils écoutent le récit de la naissance de Mahomet, ainsi que de tous les miracles et de tous les signes qui l'accompagnèrent. Tantôt ils prennent une part active à la cérémonie religieuse du *Zikr*, qui est la répétition incessante du nom de Dieu et de la profession de foi musulmane, avec accompagnement de mouvements du corps, inclination en avant, à droite, à gauche, balancements sur place. Le directeur de l'exercice, le *mounshid*, se tient au milieu et conduit de la voix et d'un clappement rythmé des mains l'émission simultanée des paroles et des gestes qui s'y rattachent. Souvent, on essaye d'augmenter l'enthousiasme religieux par la musique et le chant. Quand un des croyants s'affaisse, l'écume à la bouche, au milieu de convulsions violentes, on dit avec admiration qu'il est *melboûs*, revêtu de Dieu.

La seconde gravure nous transporte à Thèbes sur l'emplacement où fut l'édifice gigantesque qu'Aménophis III se fit élever en memnonium. Il ne reste que des débris de cet édifice dont la porte principale s'est depuis longtemps écroulée; mais les deux colosses gigantesques qui la précédaient et que la gravure nous montre baignés par le Nil, au moment de l'inondation, sont encore aujourd'hui à leur place. Le plus septentrional de deux est connu sous le nom de statue vocale de Memnon, on sait pourquoi. Chacun à quinze mètres cinquante-neuf centimètres de haut, et était plus élevé encore avant que la lourde couronne de Pharaon lui tombât de la tête. La largeur de ces colosses est de six mètres dix-sept centimètres aux épaules; la longueur du pied de trois mètres vingt centimètres et, dernier détail, on a calculé, dit l'auteur du livre, que le poids monte à un million trois cent cinq mille neuf cent quatre-vingt-douze kilogrammes.

LE MENUET, TABLEAU DE M. JACQUET

M. Jacquet est le peintre des élégances. Un doigt de rouge ne lui déplaît pas; il aime les parfums subtils de la poudre à la maréchale et ne se sent jamais plus à l'aise que quand il lui est donné de chiffonner des étoffes, de mêler à l'éclat tranquille des fines batistes les chatoiements de la soie; s'il préfère volontiers la femme à l'homme, c'est qu'elle a des mouvements plus onduleux, la grâce plus spirituelle, les attitudes d'une réserve plus provoquante. La femme, d'ailleurs, c'est pour notre peintre la dame aux riches atours, enivrée au bal dans toute la joie du triomphe, dans tout l'éclat de la toilette et de la beauté. Aussi n'y a-t-il eu qu'une voix pour admirer son tableau du dernier Salon, ce *Menuet* qui s'est vendu, dit-on, 45,000 francs et que nous reproduisons aujourd'hui. Nous ne doutons pas qu'il n'obtienne, grâce à notre gravure, une popularité nouvelle et comme un regain de succès.

LES CHRONIQUES DE J. FROISSART

Avec texte rapproché du français moderne, par Mme de Witt.

La grande gravure que nous empruntons à ce beau livre représente la *mort de Jacques d'Artevelde,* ce capitaine de la corporation des brasseurs de Gand, qui, révolté contre le comte de Flandre que soutenait la France, tenta de donner la souveraineté du comté au prince de Galles, fils du roi d'Angleterre Edouard III. Mais il échoua dans son projet et, comme il rentrait à Gand, revenant de l'Ecluse, où il avait passé quelques jours avec le roi, il fut assiégé dans son hôtel par le peuple même qui l'accusait d'avoir enlevé et fait passer en Angleterre le trésor de Flandre. Voyant cela, Jacques tenta de fuir par une porte de derrière de l'hôtel, mais cette porte avait été forcée « et il y avait bien là, quatre cents personnes, qui, toutes, tendaient à le saisir. Enfin, il fut pris entre eux et occis sans merci, et celui qui lui donna le coup de la mort fut un tisserand qui s'appelait Thomas Denis... »

Les petites gravures représentent : le sceau de Jeanne, duchesse de Bretagne, de grandeur naturelle; des paysans du XIVe siècle, d'après des manuscrits, documents curieux au point de vue du costume; et la sainte Ampoule. Le reliquaire de la sainte Ampoule, nous apprend l'abbé Cerf, dans sa monographie de la *Cathédrale de Reims,* « était une petite fiole de verre ou de cristal d'un pouce et demi de haut; son cou, bouché avec du taffetas rouge, avait sept lignes de circonférence, le fond treize ». Elle était enchâssée dans une espèce de rose de vermeil ornée de pierreries. Le dessus était à jour et recouvert d'un cristal, à travers lequel on voyait la fiole placée dans le dos d'une colombe d'or.

Les *Chroniques de Froissart* sont, on le sait, la peinture vivante et fidèle d'une des époques les plus dramatiques et les plus malheureuses de notre histoire : celle de la lutte de la France contre l'Angleterre, maîtresse d'une partie de notre sol. Elles présentent donc un vif intérêt. Malheureusement la langue en a vieilli et la lecture en est des plus difficiles. Aussi, Mme de Witt, fille de M. Guizot, qui avait été elle-même plus d'une fois arrêtée par ces difficultés, a-t-elle eu l'heureuse idée d'entreprendre de les faire disparaître, de rendre intelligible pour tous la langue de Froissart, sans la dépouiller de son charme, et de conserver l'ensemble de ses récits en supprimant les longueurs. Voilà comment a été mise au jour la nouvelle édition des *Chroniques* que la maison Hachette vient de publier, et dont les illustrations ont un caractère tout spécial. L'ornementation s'est presque exclusivement inspirée des manuscrits du XIVe siècle; les chromolithographies ont été faites sur les photographies des plus beaux exemplaires de Froissart, conservés à la bibliothèque nationale et à celle de l'arsenal; le musée d'artillerie, le cabinet des médailles et le musée de Cluny ont fourni les éléments pour la réproduction fidèle des armes et des machines de guerre; enfin les vues de villes, de châteaux et de monuments qui abondent dans le volume ont été empruntées aux estampes les plus anciennes et aux précieux recueils de Chastillon et de Tassin.

EUGÈNE FROMENTIN PEINTRE ET ÉCRIVAIN,

Par M. L. Gonse.

La mode est aux monographies d'artistes : c'est aujourd'hui le tour de Fromentin. Nul n'était mieux placé que le rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux-Arts*, pour faire une étude complète de cette originale et exquise personnalité que la littérature dispute à la peinture, et qui dans l'une comme dans l'autre a développé les plus rares qualités. M. Louis Gonse, par sa situation personnelle, par ses relations avec la famille de Fromentin, a pénétré dans l'intimité de son héros; il est allé l'étudier sur place, en Algérie, à la source même où l'écrivain du *Sahara* et du *Sahel* et le peintre du désert ont puisé leurs inspirations. De là vient qu'il possède à fond le maître *in utroque* dont il a retracé l'œuvre et la vie avec un enthousiasme que les lecteurs partageront certainement, en rendant hommage au talent du biographe.

Le beau livre de M. L. Gonse, qu'a édité Quantin et qui forme un volume in-8° de 360 pages orné de 16 gravures hors texte et de 55 dans le texte, d'après des dessins et des peintures du maître, se termine par un appendice qui à lui seul enlèverait le succès s'il n'était déjà assuré : ce sont 80 pages inédites de Fromentin ; un récit de voyage en Egypte. Quoique le maître, surpris par la mort, n'ait pas eu le temps de donner à son œuvre la perfection de facture qui caractérise ses écrits antérieurs, sa gloire littéraire n'en sera pas diminuée : ces notes de voyage nous révèlent un Fromentin sans prétention, sans apprêt, qui complète et rend plus sympathique encore l'artiste écrivain de haute race dont on ne saurait trop déplorer la perte

RAPHAEL

Sa vie, son œuvre et son temps par M. Eugène Muntz

Ce livre est un véritable monument élevé à la mémoire de l'un des plus grands peintres modernes. L'auteur prend son héros au berceau et le conduit jusqu'à la tombe, après avoir fait passer le lecteur par toutes les étapes de sa courte mais glorieuse carrière, le faisant voir ainsi successivement, d'abord imitant le Pérugin, son maître, puis devenant original, enfin se surpassant lui-même. 41 planches tirées à part, et 155 reproductions de tableaux ou fac-similés de dessins accompagnent le texte. Le dessin que nous reproduisons est une étude faite par Raphaël, pour sa vierge de la maison d'Albe. Un pas encore et la composition définitive sera trouvée.

La *Madone de la maison d'Albe* se trouve au musée de l'Ermitage à St-Pétersbourg. Assise à terre, au milieu d'un riche paysage, elle tient d'une main un livre, et de l'autre elle attire vers son fils le petit Saint-Jean, agenouillé devant elle. Celui-ci brandit, avec une joie enfantine, sa petite croix de roseau qu'il tend à son jeune ami ; tandis que le regard de la mère s'arrête avec amour sur les deux enfants. (Voir le dessin, page 432.)

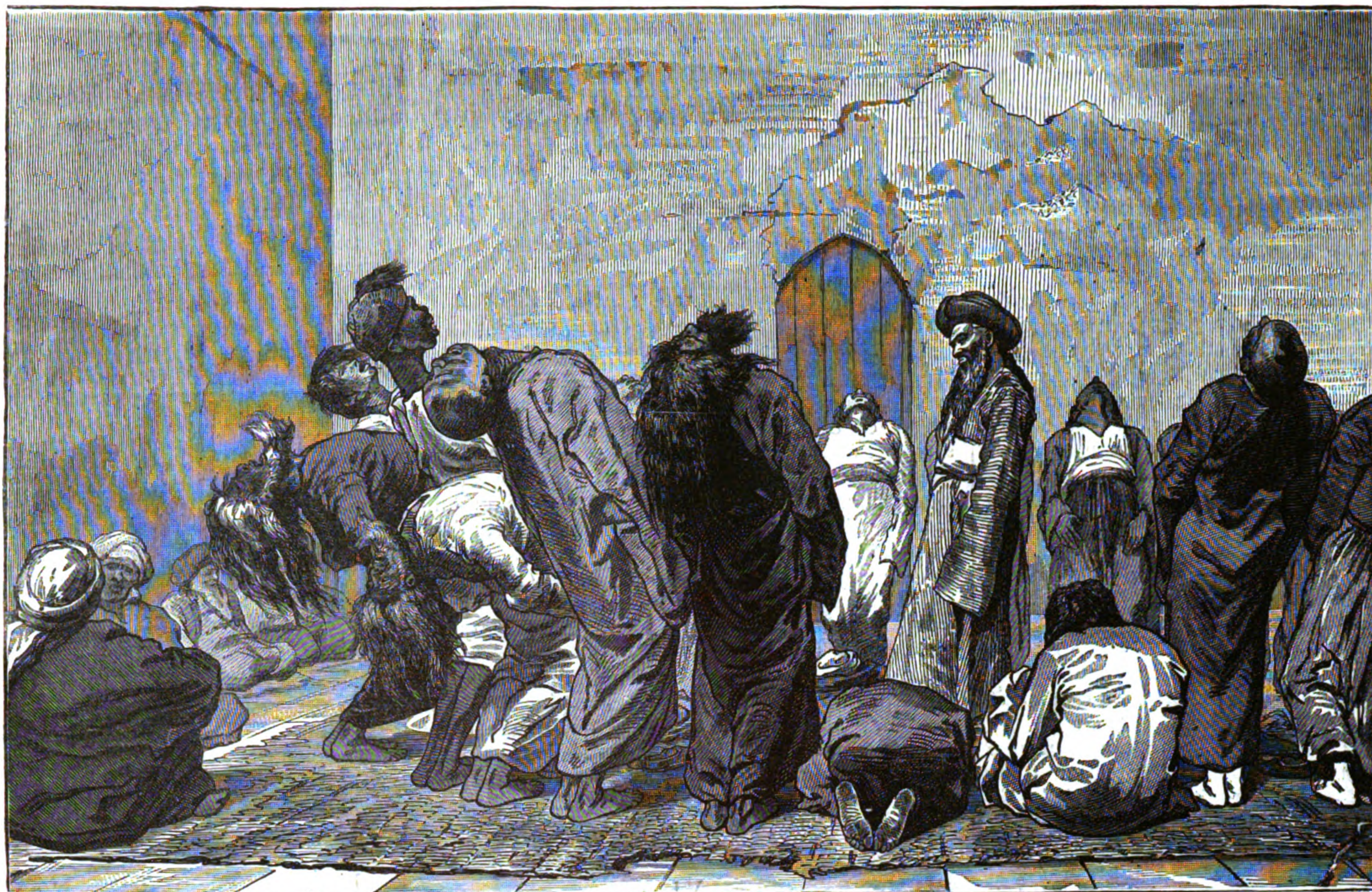
LA MAISON OU EST NÉ VICTOR HUGO

Sur la proposition du maire de Besançon, où est né Victor Hugo, le Conseil municipal de cette ville décidait, dans sa séance du 3 mars 1879, qu'une plaque commémorative en bronze serait placée sur la façade de la maison où le poète est venu au monde, et que la rue du Rondot-St-Quentin, qui fait face à cette maison, porterait désormais son nom. En conséquence, un dessin de cette plaque a été fait par M. Edouard Bérard, architecte, soumis au Conseil qui l'a adopté dans sa séance du 1er mai 1880, et en a confié l'exécution à un sculpteur de Paris, M. Villeminot. Aujourd'hui la plaque, dont nous donnons un dessin, d'après la photographie de M. Robardet, est terminée et elle sera officiellement mise en place le 26 décembre, le lendemain du jour où paraîtra ce numéro.

PLAQUE COMMÉMORATIVE
Devant être placée le 26 décembre sur la façade de la maison où est né Victor Hugo
Photographie de M. Robardet.

La maison dont il s'agit, la première à droite dans notre dessin, borde la place Saint-Quentin, tout en faisant partie de la Grande-Rue, où elle porte le numéro 140. Elle date du commencement du dix-huitième siècle. Elle fut vendue une première fois à un apothicaire, nommé Joseph Baratte, qui y établit la pharmacie encore exploitée de nos jours, et où se trouvent une collection de vieux vases de faïence, des sculptures sur bois, et dans l'arrière-boutique une très belle cheminée en marbre rouge avec les attributs de la pharmacie. La famille Baratte revendit la maison en 1803 à un négociant, M. Arthaud, et c'est le petit-fils de celui-ci qui en est aujourd'hui propriétaire. L'appartement qu'occupait, en 1802, dans cette maison, le chef de bataillon de la 20e demi-brigade, Joseph Hugo, est situé au premier étage. La chambre où est né Victor Hugo est éclairée par deux fenêtres donnant sur la place Saint-Quentin. Les boiseries de cette chambre, à quelques menues réparations près, ainsi que sa glace à deux feuilles et son cadre étroit en bois sculpté, sont tels qu'ils étaient, alors que ce siècle n'avait que « deux ans. » C'est contre le jambage séparatif des deux fenêtres dont nous venons de parler que sera placée la plaque commémorative de la naissance du poète.

LA MAISON OU EST NÉ VICTOR HUGO, EN 1802, DANS LA GRANDE-RUE DE BESANÇON



ZIKR AVEC BALANCEMENTS DE CORPS

LE COLOSSE DE MEMNON ET SON CAMARADE PENDANT LES HAUTES EAUX
Gravures extraites de l'ÉGYPTE : *Du Caire à Philæ*, par M. E. Ebers. — Firmin-Didot et Cie, éditeurs.

PREMIER NÉ

I

Elle avait été passionnément heureuse à la pensée que son enfant premier né arriverait en décembre, et elle souhaita de toutes ses forces qu'il vint vers Noël, comme le petit enfant de Bethléem. Sa maternité à venir, déjà si chère à son cœur, acquit de cette coïncidence quelque chose de plus sacré et de plus doux ; toute petite fille, quand venait décembre, elle aimait à regarder dans la nuit et à chercher sur le ciel sombre une étoile brillante qui rappelât celle qui apparut aux bergers. La pensée d'un petit enfant est chère à la femme, alors qu'enfant elle-même, elle contemple déjà un berceau avec attendrissement, et cette divine histoire de cette douce Vierge, cherchant l'hiver un abri et déposant dans une crèche son fils premier né, tombe dans les cœurs des mères à venir d'une façon ineffable. Cette enfant, déjà femme et presque mère, ne se lassait pas de la relire ; elle était si heureuse! Ce sont dans la vie des femmes des instants inoubliables que ceux où pour la première fois elles sentent vivre leur enfant dans leurs flancs, elles sentent qu'elles sont mères ! Et, quand à cela vient s'ajouter l'amour d'un mari qui est encore un amant, la tendresse vigilante d'une mère à qui pèse le fardeau que porte sa fille, la protection d'un père fier et attendri, c'est presque trop de joie ! Elle comptait les mois, les jours, les heures, courant bravement au-devant de cet instant redoutable, ne voyant rien que son enfant, son fils, car elle voulait un fils... En l'attendant, elle songeait à lui.

II

Qu'il fait bon préparer tout ce qui entourera, tout ce qui enveloppera cet enfant chéri que la mère connait déjà parfaitement; aussi, sans surprise, car voilà le grand mystère de la vie, la jeune fille d'hier n'est point surprise à la pensée d'être mère. Dieu a tellement mis cela au cœur de la femme qu'elle est prête tout de suite, tout de suite elle sait, elle devine, elle sent ce qu'il faudra à son enfant. La voilà donc rangeant le berceau, tournant en tout sens le petit oreiller, couchant sa joue dessus, et le baisant déjà avec ardeur; cher berceau, tout silencieux et clos, tout tiède et parfumé, où dormira, où reposera mon fils premier né, le fils de mon amour, mon enfant. Un berceau vide, qui attend! Ah ! quand on a déjà marché dans la vie, peut-on le regarder sans une angoisse au cœur ? Cela parle de tant de joie, de tant d'espérance, de tant de confiance; et que sera-t-il de tout cela?

III

Mais le voilà sous les yeux de la mère qui le couve déjà et en le regardant ne craint plus rien. Vingt fois, le jour, elle prendra en mains tous les petits vêtements déjà prêts et noués de rubans couleur de rose. Ce sont ses petits béguins, elle y fourre son poing et rit. Ces douces petites chemises de batiste, ces grandes robes qui l'envelopperont tout entier, que tout cela est joli et gai; quels yeux de femme, ont vu cela sans que les larmes de joie viennent tomber dessus? Est-il rien qui égale cette attente dernière, cet *Avent* d'une femme, et elles sont si vaillantes devant la souffrance et peut-être la mort! et les plus jeunes, les plus heureuses, les plus aimées ont toutes senti tomber dans leur cœur cette pensée : si je mourrais... comme tant d'autres; et pas une n'a peur!

IV

Les mois passent, l'heure est proche, tout est prêt; il peut venir ce chérubin du ciel, il peut venir sur cette terre de douleur : on l'y désire comme s'il ne devait jamais souffrir. — Elle avait dit la veille : « Je n'attendrai point mon noël », et, toute grave, elle s'était couchée en pensant que lorsqu'elle se relèverait elle serait mère. Sans dire rien, elle avait tout laissé en ordre, remis ses clefs, puis elle avait prié Dieu et s'était endormie. Sur le matin, les premières douleurs la réveillèrent : elle ouvrit des yeux surpris, sentit d'abord une angoisse étrange, puis tout d'un coup prit courage. Son mari était là; sa mère allait venir ; c'était fini, elle n'avait plus peur. Lui se pencha doucement sur elle, tremblant un peu, et, d'une voix de tendresse :

— Eh bien, mon ange, courage! dit-il.

Il essayait de sourire, le pauvre homme.

— Oui, dit-elle, j'ai courage.

Et elle entoura sa tête de ses bras. Le jour de décembre se levait brillant et radieux.

— Vois quel beau soleil pour notre fils, dit-il.

— Oui, bien beau.

V

Le feu brûlait, la pendule battait son implacable vie, le jour se jouait dans la pièce; dans le salon, un petit oiseau gazouillait : c'était tout comme la veille, et cependant un je ne sais quoi solennel semblait être tombé sur tout cela. C'étaient de longs silences, de douces paroles, puis un gémissement; heures incroyables, portant en elles dans leurs souffrances mêmes une suprême volupté; heures dans lesquelles la femme s'élève au-dessus d'elle-même et semble déja s'offrir en victime pour les enfants qu'elle mettra au monde; heures qu'aucune vraie mère ne veut ignorer et qui fait peut-être qu'on aime tant son enfant!

Le temps passe dans cette chambre close; de moment en moment s'élève toujours plus vive cette clameur, non de mort mais de vie, que nous arrache le fruit de nos entrailles. C'est trop! c'est au delà des forces humaines! Et puis tout d'un coup ce magique apaisement et une mère qui dit :

— C'est un fils!

VI

Ah Dieu! dire qu'il est de tels instants dans la vie, où une femme est là, entre son mari et sa mère, et où on lui montre son fils premier né! Si de pareilles joies duraient on ne pourrait jamais mourir. Être là, brisée, meurtrie, mais si joyeuse; voir ces chers regards tournés vers vous, recevoir ces baisers et prendre entre ses bras tremblants son fils — notre fils, — voir ce rêve si longtemps caressé fait chair, et trouver qu'on a payé encore trop bon marché la joie de ce moment! — Il est donc là tout petit, tout nu, tout misérable, et si beau cependant, si divinement beau pour sa mère, un enfant nouveau-né qui a quelques minutes et qu'on a toujours connu, qu'on regarde comme une chose qu'on a toujours possédée, et dont on parle une heure après comme on en parlera quand on l'aura bercé depuis des mois!

Et le feu petille toujours, et le balancier a marqué une heure désormais inoubliable, et le petit oiseau gazouille toujours, et un homme est entré dans la vie.

VII

On fait silence, on apaise les émotions, on coupe court aux paroles de bonheur.

— Assez, il faut dormir; assez, ma femme, il faut te reposer. Ton fils est là! oui, il est là...

Les rideaux se baissent, les pas se font sourds. Il faut qu'elle dorme, la femme qui vient de mettre un enfant au monde. Oh! doux bonheur d'obéir, de ne plus rien vouloir, de ne plus rien désirer, puisqu'on a tout, de se laisser faire, de sentir toute cette tendresse qui vous entoure, et puis, tout d'un coup, de voir à côté de soi son petit enfant enveloppé, de regarder ce petit visage, ces yeux clos, cette bouche entr'ouverte, ce doux petit duvet qui passe le béguin, cette main à peine formée qui se serre fortement, d'oser à peine poser ses lèvres sur tout cela, tant cela est tendre, et de se dire que c'est vrai, — puis s'endormir. Et quand elle dort, quand ce cher visage reprend sa paix d'enfant, alors ceux qui ont plus souffert qu'elle peuvent se jeter dans les bras l'un de l'autre, et dans un sanglot de bonheur se dire ce qu'ils ont craint, ce qu'ils ont enduré. Et alors commencent des heures dont le souvenir, quand on est las et brisé et déchiré par la vie, semble presque amer tant il est doux: c'est, pour la femme qui est aimée, une halte bénie; tant de soins, tant d'amour, son enfant à son sein buvant encore une fois la vie, son mari qui ne se lasse pas de les contempler tous deux, un père et une mère qui sont là, et dans cette chambre d'accouchée ces tendres causeries, ces rires qu'on n'ose faire bruyants, cette atmosphère de paix, rien qui trouble, rien qui agite, rien qui fasse souvenir qu'il y a un monde au delà, au delà de ce berceau, au delà de ces tendresses...

VIII

Et on croit que cela durera toujours, que rien d'autre ne viendra jamais distraire. De quoi peut-on parler si ce n'est se dire qu'il est plus beau qu'hier, qu'il grandit, qu'il prospère; et ce berceau paraît l'univers. Et là, dans son lit, elle parle de Noël, et écoute, il lui semble, les cloches qui sonnent; toute son âme est avec cette mère et ce divin enfant, et elle est comme surprise que des mages d'Orient n'accourent point pour contempler le sien. Comme elle comprend le mystère de la bourgade de Juda; comme, la nuit de Noël, les yeux ouverts, regardant son berceau, elle évoque la splendeur céleste qui éclaire l'Etable où est couché l'enfant Dieu! Et un enfant et un Dieu, ces deux mots tiennent, à eux seuls, tout ce qu'un cœur de femme peut concevoir de plus grand et de plus doux. Cher Noël, qu'elle a attendu et qui est venu aussi pour elle; elle a son fils, son enfant, son premier né. Elle ne regarde pas l'avenir, elle espère. L'étoile brille toujours au-dessus du berceau.

MOSCA.

LES THÉATRES

OPÉRA : *l'Africaine*, débuts de M. Jourdain. — NOUVEAUTÉS : *les parfums de Paris*, revue en trois actes par MM. Albert Wolff et Raoul Toché.

L'apparition d'un nouveau ténor à l'Opéra doit être nécessairement entourée d'une légende. Que le Conservatoire, qui a charge de voix, prépare un élève et le livre après quelques années d'excellentes études à l'Académie de musique, cela est dans toutes les règles, mais c'est trop simple. Le ténor est un prodige : le tout est de le découvrir. Cette fois encore, M. Vaucorbeil a mis la main sur une merveille.

M. Jourdain — j'ai entendu raconter cette histoire au foyer du théâtre — est de Toulouse. Il a été soldat; il est parvenu au grade de sergent-major et son service militaire fini, il est entré dans une société financière. Les chiffres l'ont ennuyé, paraît-il; un amateur lui ayant reconnu une très belle voix, il a étudié le chant ; il a chanté d'abord en Belgique et il nous arrive en droite ligne de Limoges. Du premier coup il attaque le grand rôle de l'*Africaine*, que Meyerbeer garda quinze ans en portefeuille, cherchant en vain un ténor digne de le chanter.

Comme vous le voyez, le début de M. Jourdain ne manque pas d'audace; si le chanteur n'a pas pleinement réussi, du moins n'a-t-il pas été au-dessous de sa tâche, et c'est beaucoup quand on songe quelles terribles responsabilités pèsent sur un débutant dans cette soirée qu'il occupe pendant près de quatre heures. Comme acteur, le nouveau Vasco de Gama se ressent un peu de ses habitudes provinciales, mais il a bonne tournure, il a de l'aisance, et le geste vrai et juste viendra, nous n'en doutons pas, avec l'expérience. Sa voix est un peu sèche, elle a été travaillée dans les notes du registre élevé, celles qui produisent les gros effets et auxquelles le public tient tant à l'heure qu'il est; quant au médium, il a été négligé : qui tient compte maintenant de ce beau chant qui s'appuie sur l'octave de la voix sans effort, plein de puissance parce qu'il est vibrant d'un véritable accent? il semble vraiment que l'instrument vocal d'un ténor part du *fa* pour arriver au *si* au-dessus des lignes : quatre notes, et tout le reste est inutile; si par fortune on peut atteindre jusqu'à ce cri antimusical qui arrive jusqu'à l'*ut*, alors le phénomène est complet.

M. Jourdain a passé la majeure partie de ses heures d'études sur la gamme quarte; il la tient; on sent même qu'il l'attend au courant de son rôle en homme qui se dit : « J'y arriverai une mesure ou l'autre; attendons le moment; le reste m'est indifférent. » Eh bien, non! Tout n'est pas dans ces notes, et la preuve c'est que M. Jourdain se trouve fort embarrassé quand il faut descendre de ces hauteurs pour passer à ces notes du médium de la voix où doit se tenir l'organe du chanteur. Un séjour d'une année à l'Opéra apprendra au débutant bien des choses de son art et le fera revenir sur ses erreurs.

Après *Rataplan*, la revue nouvelle des Variétés, voici venir les *Parfums de Paris*, la nouvelle revue des Nouveautés. A vrai dire, ces deux pièces

ont beaucoup de points de contact, mais en peut-il être autrement? L'année qui va finir a posé pour l'une et pour l'autre; il faut donc se soumettre à elle et donner ce qu'elle donne. *Rataplan* nous a mis en belle humeur avec *Aïda* et les fameuses trompettes, avec la scène du compositeur étranger auquel l'orchestre fait des ovations enthousiastes et qui couronne une lyre d'or descendue des frises du théâtre.

Viennent ensuite les regrets funèbres sur les tambours proscrits du sol français et qui ne nous réveilleront plus; et le bureau d'un journal pornographique et les discours politiques des femmes qui entrent dans les débats de la Chambre; et la charmante Mme Théo et Baron et Christian qui est le compère en toutes ces folies et qui les mène à fond de train avec force de calembours et coq-à-l'âne. Grand succès de rire. La bonne humeur n'est pas moins grande au théâtre de M. Brasseur où l'esprit de M. Albert Wolff et de M. Raoul Toché ont affiné quelques épigrammes politiques des mieux organisées : elles visent tout le monde.

Je vous recommande deux couplets de M. Berthelier et de M. Joumard, sur un air nouveau, le fameux *spt, spt,* qui a bien sa saveur. On a beaucoup applaudi, au second acte, le ballet de la Mode dansé par des enfants dans le palais du chic : Grecs, Romains, gens du moyen âge et de la Renaissance, siècle de Louis XIV et de Louis XV, époque de la Révolution et de l'Empire, temps de la Restauration et de Louis-Philippe; tous les élégants et les élégantes y passent, jusqu'aux jolis gommeux de nos jours.

Tout cela se meut et s'agite à la musique de Cœdes qui contient une valse des plus jolies et des plus originales et au milieu de ces groupes une miniature de danseuse de *primo cartello,* la petite Adams, qu'on a chaleureusement applaudie. Je passe à regret bien des scènes de cette revue, et le *Petit local,* et le Gymnase représenté par Brasseur chantant ses couplets sur les Ponts-Neufs chers au théâtre de Madame, sur Michel Strogoff que nous raconte M. Joumard, sur les imitations d'acteurs, sur la critique de pièces nouvelles, sur la conférence de Phèdre. Tout cela est fort amusant, mais ce qui assure la fortune des *Parfums de Paris,* c'est Mme Schneider : elle nous est revenue; sa voix n'a plus la fraîcheur d'autrefois, mais elle est si chaleureuse encore qu'elle a enlevé la salle dans une scène qui est un hommage à Offenbach et dans un couplet qui venge un grand, un immortel poète, des insultes d'un romancier devenu journaliste.

M. SAVIGNY.

LIVRES D'ÉTRENNES

Nous saluons la bienheureuse saison des beaux livres. Au milieu de tant d'ouvrages, la difficulté de choisir n'est souvent pas petite, et les éditeurs mettent une noble émulation à la rendre plus grande, en prodiguant les plus intéressantes et les plus brillantes publications.

La maison Hachette tient, comme toujours, le premier rang dans les publications d'étrenne. A propos des gravures, l'*Illustration* a déjà rendu compte du magnifique volume *De Paris à Samarkand,* par Mme la comtesse de Ujfalvy-Bourdon. On ne se lasserait de feuilleter ces belles pages, où l'art de la gravure sur bois est poussé à un tel degré de perfection. A peine ose-t-on classer dans les livres d'étrennes l'*Histoire des Romains,* par M. Duruy, dont le troisième volume vient de paraître; aussi ne faisons-nous que le mentionner : ceux qui ont en main les deux premiers ne se feront pas dire deux fois de se procurer le troisième. Nous y reviendrons, d'ailleurs, plus tard, dans la *Bibliographie.* Nous en dirons exactement autant de la *Nouvelle Géographie universelle,* par Élysée Reclus, qui en est à son tome VI, lequel contient l'*Asie russe.* Tout a été dit sur cet ouvrage monumental.

Deux beaux volumes in-4° composent, comme tous les ans, le *Journal de la Jeunesse.* Là-dedans tout se trouve roman, géographie, histoire, mœurs, histoire naturelle, science, arts, voyages, etc. Là encore on s'instruit agréablement. La plupart des récits sont signés de noms chers à l'adolescence : Girardin, Assolant, Cortambert, Deslys, etc. Ces récits sont, en outre, publiés séparément dans la *Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse,* format in-8°, à 5 francs le volume. Citons le *Pays du Soleil,* par Deslys et Cortambert, le *Feu de Paille,* par Mme Colomb, les *Deux Mousses,* par Rousselet; *Pendragon,* par Assolant; l'*Ami François,* par Deslys; *Grand-père,* par Girardin. Les innombrables vignettes qui ornent ces aimables ouvrages sont dues à de spirituels artistes, qui savent aussi travailler pour le jeune âge et mettre de la naïveté au bout de leur crayon.

Dans un format plus petit, à l'usage d'enfants plus jeunes, Mme Colomb nous donne les *Aventures de Chouchou;* Mme de Witt, née Guizot, écrit la gentille *Histoire de Deux Petits Frères.* Puis, voici venir la souriante *Bibliothèque rose;* c'est là que triomphe Mlle Zénaïde Fleuriot, qui donne le nom de *Cadette* à son héroïne et à son roman. Mlle Julie Gouraud a écrit les *Petits Voisins* pour la collection, et Mme la comtesse de Rostopschine *Sage, Belle et Bonne.* On ne saurait présenter un meilleur modèle à nos petites filles.

Signalons encore de chez Hachette un brillant petit in-4° de Ch. Delon : *Cent tableaux de géographie pittoresque,* et deux volumes de l'intéressante *Bibliothèque des Merveilles :* les *Télégraphes,* par A.-L. Ternant, et les *Grands Froids,* par Emile Bouant.

Nous regrettons de ne pouvoir revenir que pour les mentionner sur les belles éditions de M. Quantin : le *Rembrandt,* de Charles Blanc, et la *Hollande,* de H. Havard; nous renvoyons le lecteur à l'explication des gravures extraites de ces ouvrages. Nous l'engageons également à se reporter à la notice du dernier numéro pour les ouvrages nouveaux de la librairie Hetzel, qui, dans la *Bibliothèque* et le *Magasin d'Education et de Récréation,* a créé et développé une véritable littérature de la jeunesse et de la famille qu'on ne saurait trop encourager.

C'est en lilas que s'habille la Bibliothèque Delagrave, destinée à réjouir l'enfance : les *Contes Cosmopolites* et la *France en Zig-Zag* prennent place cette année auprès du *Théâtre des Pupazzis* et des *Contes de Saint-Nicolas,* signés tous deux du nom de M. Lemercier de Neuville. A l'adresse de l'adolescence, la même librairie nous donne la *Géographie artistique,* de M. René Ménard, qui a fort bien imaginé de nous faire voir le monde à travers les conceptions de l'art. Le lecteur parcourt l'univers comme un grand musée, où les peintres lui servent de guide et lui indiquent les points de vue les plus dignes de piquer et de retenir sa curiosité. On ne saurait imaginer rien de plus ingénieux. A la fois artiste et écrivain, M. le lieutenant de vaisseau Delaporte nous révèle les impressions de son *Voyage au Cambodge* dans un beau volume illustré. La librairie Delagrave va même jusqu'à publier des vers à l'occasion d'étrennes : en quel temps vivons-nous? Qu'on se rassure : les vers sont de Louis Ratisbonne : *les Petits Hommes et les Petites Femmes.* Les mères connaissent trop bien l'ingénuité spirituelle du poète de la *Comédie enfantine* pour s'effaroucher de ses rimes.

Un nouveau venu parmi les éditeurs, M. Ebhardt, a choisi l'Espagne pour faire son début dans la librairie. De tous les pays, aucun ne prêtait davantage aux fantaisies de l'illustrateur et du conteur. MM. Simons et Wagner, l'un avec son texte, l'autre avec ses gravures, viennent de nous offrir le fruit de leurs études historiques, littéraires et artistiques dans leur beau livre sur la Péninsule, qu'ils ont simplement appelé l'*Espagne,* et qui ne contient pas moins de 350 planches et gravures, tirées à part ou insérées dans le texte, reproduisant les monuments, paysages, scènes de mœurs, types populaires, etc.

De l'Espagne aux glaces polaires il n'y a qu'un pas... la plume à la main. M. Georges Fath nous y conduit, en compagnie d'un médecin, d'un peintre et d'un homme du monde, qui tous trois n'ont pas d'autre but que de rompre avec l'uniformité de la vie parisienne. *Prisonniers dans les glaces* (Plon, éditeur), tel est le titre de l'Odyssée, tantôt émouvante, tantôt gaie, de ces trois voyageurs, écrite par M. Georges Fath avec l'imagination et la verve qui lui ont déjà valu de si nombreux succès.

La librairie Plon nous offre encore pour étrennes un charmant volume de contes, les *Contes de Saint-Santin,* par M. le marquis de Chennevières. L'ancien directeur des Beaux-Arts s'est fait le peintre de la nature percheronne, et à su placer dans ses récits un peu de tout : sentiment, espiègleries et gaietés philosophiques. Les illustrations du volume sont dues au crayon de M. Léonce Petit.

Les amateurs de livres d'art ont déjà *Rembrandt;* ils vont avoir encore *la Vie et l'œuvre de J. F. Millet,* par Alf. Sensier (Quantin, éditeur). Le grand peintre des scènes rustiques méritait bien cette biographie. C'est un ami de toutes les heures, un témoin de toutes les luttes qui s'est chargé de la tracer. Malheureusement M. Sensier est mort avant d'avoir pu terminer son œuvre. M. Paul Mantz, a bien voulu compléter l'ouvrage, et, grâce à lui, les amis de Millet n'attendront pas davantage le livre où se trouve si bien résumé leur peintre, grâce aux nombreux dessins dont l'ouvrage est orné.

Les érudits, les bibliophiles, tout aussi bien que les enfants, attendent impatiemment les étrennes que M. Jouaust a pour habitude de publier à leur intention. Ce ne sont pas eux les moins bien traités. Voici d'abord, dans la *Petite bibliothèque artistique,* le *Diable boiteux,* une édition charmante pour laquelle M. Lalanze a fait des planches où il s'est surpassé. Puis viennent les *Lettres de Voiture,* dans la collection des *Petits classiques,* inaugurée l'année dernière par les *Contes de Boufflers.* La *Collection Bijou* nous réserve sa surprise : c'est la *Psyché* de La Fontaine, avec des compositions d'Emile Lévy. Nous ne faisons pour aujourd'hui que l'annoncer, nous réservant d'y revenir quand elle aura paru. Pour terminer par un beau livre, citons enfin le *Livre d'or du Salon de sculpture et de peinture,* rédigé par M. Lafenestre, et qui donne la description de toutes les œuvres récompensées, ainsi que des principales œuvres hors concours. L'ouvrage est accompagné de 15 planches à l'eau-forte gravées par quinze artistes différents sous la direction de M. Hédouin. C'est le deuxième volume de cette publication, qui formera un jour un document précieux pour l'histoire de l'art contemporain.

Pendant que Balzac écrivait la *Comédie humaine,* Gavarni la dessinait. C'est elle que M. Ludovic Halévy nous présente dans ce brillant album, sous ce titre : la *Mascarade humaine* (Calmann-Lévy, éditeur). *Histoire de politiquer,* les *Propos de Thomas Vireloque,* les *Bohèmes,* les *Parents terribles, Manières de voir des voyageurs,* telles sont les principales séries de la spirituelle collection. Le même éditeur nous adresse les *Souvenirs de la Nouvelle Calédonie,* par M. Henri Rivière, c'est-à-dire plus qu'un récit de voyage, plus qu'une description, un vrai récit d'histoire et des plus émouvants, fait simplement sur un ton modeste, bien que l'auteur ait pris une part sérieuse aux graves événements qu'il raconte.

Le savant bibliothécaire de l'Ecole des Beaux-Arts, M. Muntz, nous donne un *Raphaël* (Hachette, éditeur), avec 155 reproductions de tableux insérés dans le texte et 41 planches tirées à part. C'est un superbe volume, qui réjouira les amis des arts, qui instruira les artistes, et où la critique d'art se présente au lecteur sous son aspect le plus séduisant. Paru chaque semaine en fascicules, le premier volume du *Monde physique,* de M. Amédée Guillemin est terminé. Nous l'avons dès longtemps signalé aux lecteurs de l'*Illustration.* Il sera suivi de deux autres volumes, et grossit le nombre des belles publications de la maison Hachette, à qui nous devons encore les *Chroniques de Froissart,* réduites et un peu traduites par Mme de Witt en un magnifique volume in-8°. De très belles illustrations, d'après les manuscrits, de nombreuses gravures dans le texte, placent cet ouvrage parmi les plus instructifs et les plus beaux livres d'Etrennes pour 1881.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les éloges devraient être différés jusqu'au moment où l'on a perdu la véritable mesure des mots; car alors on peut faire des géants sans que personne s'y oppose.

Mme NECKER.

***

Craindre de passer pour pédant quand on enseigne, c'est être un fat.

JOUBERT.

***

Le vent peut déraciner un chêne, mais il passe au travers d'une toile d'araignée sans l'emporter.

PROSPER JOURDAN.

***

La tolérance est la vertu des siècles sans foi.

DE FALLOUX.

***

Ce que j'aime le mieux dans la musique, ce sont les femmes qui l'écoutent.

E. ET J. DE GONCOURT.

***

L'Académie... est un corps essentiellement anti-littéraire : elle corrompt ou elle tue.

***

Tout ce qui est couvent, phalanstère ou caserne, m'épouvante. La vie en commun, avec l'indiscrétion des cloisons qui écoutent, des fenêtres qui regardent, des échos qui répètent, m'a toujours semblé insupportable.

MAXIME DU CAMP.

***

On ne discute qu'avec les gens de son avis et seulement sur des nuances.

AUGUSTE PRÉAULT.

***

Quand on s'adresse à la crédulité de la foule, il ne faut pas craindre d'aller trop loin.

***

La vieillesse purifie le cœur de l'homme, comme le froid de l'hiver assainit la terre, en arrêtant la vie.

G.-M. VALTOUR.

I

Des diables, ces petits du catéchisme!

De vrais diables, surtout les blonds.

Ce qu'ils inventent pour faire souffrir les pauvres curés!

A les régenter, un saint perdrait patience.

Et M. Païsséran, le curé de Saint-Jean-des-Pierres n'était qu'un homme; un bien bonhomme, tout simple, tout rond, l'âme à fleur de peau; une âme rose sans doute.

Quand il riait — il riait souvent — les vitres du presbytère en tremblaient; mais quand il se fâchait — il se fâchait quelquefois — on l'entendait d'un bout à l'autre de la paroisse. Ces petits du catéchisme le faisaient enrager.

Ne s'avisaient-ils pas, les mauvais, de faire partir à son nez, en pleine église... des canons en sureau bourrés d'étoupe. Paff! Et tout le catéchisme de rire.

Or, cela se passait le dernier dimanche de l'Avent.

L'Avent! une jolie saison. Les cloches sonnent doux le soir et le matin. Quelque chose vient, on ne sait quoi, très beau, caché dans le brouillard. On espère. Une jolie saison, l'Avent!

Le catéchisme fini ce jour-là, tant bien que mal, les garçons pressés de s'amuser détalaient en faisant sonner leurs sabots sur les dalles.

« Jeanil! » appela M. le curé.

Jeanil vint. Le plus blond de tous, le plus mauvais.

« Jeanil, que tiens-tu là, sous la blouse? Donne. Un pétard; j'en étais sûr, et chaud encore. Mauvais sujet! Confisqué. Attends; tu ne serviras pas la messe de minuit... entends-tu? Je te le défends.»

II

Passe pour le pétard, songeait tristement Jeanil regagnant sa maison. Des pétards, il en pousse à la douzaine dans les haies de Cascabel.

Mais on ne dit qu'une messe de minuit par an.

Et cette fois-là, justement, Jeanil devait tenir la sonnette.

Avoir le surplis blanc sur le dos, la calotte rouge sur la tête et la sonnette à la main, quel rêve! Etre celui qui fait s'agenouiller les femmes, se courber le front des hommes faits et des vieillards, quel honneur!

Et il fallait céder son tour.

Jamais, jamais!

M. le curé défendait à Jeanil de sonner; bien : Jeanil confisquerait la sonnette.

Et l'on verrait après.

Ainsi résolu, ainsi fait.

Quand et comment? Il n'importe.

Enlevée de la sacristie, étouffée sous la blouse, la sonnette fut logée dans l'église même, introduite par la chatière sous les marches de l'autel.

III

« Maintenant, qu'ils cherchent! » dit Jeanil.

Et, Noël arrivé, le garçon, assis après souper au coin du feu, les pieds à la flambée de la grande bûche, riait sous cape en pensant à la déconvenue prochaine de son pasteur.

Il riait encore un peu plus tard, quand, la porte fermée, le père, la mère, la petite sœur et lui, tous

très cossus, endimanchés de haut en bas, partaient pour la messe de minuit.

La lanterne en avant, secouée au pas du porteur, envoyait ses rayons à la chataigneraie confuse d'où se levaient en blanc des processions de trembles et de bouleaux.

Çà et là, des buissons de houx étincelaient au passage, et des oiseaux effarés, avec des battements d'aile à travers les branches, s'envolaient vers l'obscur. On chantait :

> Si vous voulez, vous autres,
> Quittons notre pays,
> Allons en voyage,
> . . . .

un vieux Noël très lent, qui montait à l'unisson vers les étoiles et retombait en bruine, éparpillé dans le silence de la nuit.

Le sentier dégringolait, plongeait à pic vers des profondeurs d'ombre, et la croix de Cantegor allongeait brusquement son grand geste noir sur le

vague d'un carrefour. Des eaux vives frémissaient au fond dans l'inconnu, et bientôt le ruisseau des Amarines luisait sous les arbres, tout éclaboussé d'or par la lanterne, un ruisseau mince comme un fil avec ses iris au bord, frangés de givre et raides comme des sabres...

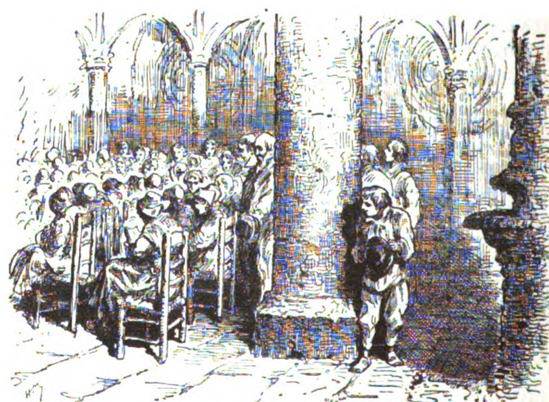
La nuit peu à peu s'animait.

En haut, en bas, les sentiers s'éclairaient; les ténèbres s'étoilaient de lanternes, s'incendiaient de torches de chanvre. Et sur la flamme, des silhouettes passaient, toutes noires, disparaissaient aussitôt.

Jeanil nommait chaque caravane : voilà, ceux de la Marniasse qui montent par le travers de Ginibrède, et ceux de Gazerbes qui descendent la côte de Morlion.

Et comme il débouchait lui-même avec sa bande, sur la place de l'église, voyez cette troupe qui les dépasse, et en tête, droit comme un i, important et affairé, le rival de Jeanil, Cadet-Cany le petit clerc qui hâte le pas, pressé de mettre la main sur la sonnette!

— Va, cours, dépêche-toi! ricane Jeanil qui, tranquillement, après tout le monde, fait son entrée dans l'église.



IV

Blotti au fond, au dernier rang, pas trop loin de la porte, Jeanil regardait.

Quoi? l'église pleine de monde, illuminée de partout, et là-bas, près de l'autel, le petit Jésus couché sur la mousse, tout nu, avec ses yeux bleus bordés de gros cils et ses joues roses de poupard.

Sur l'éblouissement du sanctuaire passaient et repassaient les petit clercs, allumant les cierges, garnissant les burettes, soufflant sur la braise des encensoirs, et cela vite, vite, avec un affairement et des courses coupées tout à coup par la génuflexion obligée devant l'autel.

Dans la sacristie, sur le seuil de la porte grande ouverte, apparaissait bientôt M. le curé à demi-vêtu des ornements sacerdotaux, l'amict blanc croisé sur l'aube blanche, le manipule suspendu au bras gauche.

Calme dans le branle-bas général, il donnait des ordres d'une voix brève.

« Louiset, a-t-on sonné le *dernier?*

— Julou, va voir si monsieur le maire est entré, cours... »

Et comme le cortège déjà formé s'ébranlait pour entrer dans le sanctuaire :

« La sonnette! réclame Cadet-Cany; je ne trouve pas la sonnette... »

Le cortège s'arrête; les petits clercs se dispersent.

Et Jeanil savoure sa vengeance. « Cherche, cherche! » Il les regarde faire : se baisser derrière l'autel, se hausser jusqu'aux crédences, heureux d'abord, riant de la mésaventure, puis inquiets, se soupçonnant l'un l'autre, s'épiant à la dérobée.

Et M. le curé qui s'impatiente : « Oh! les maladroits! Elle leur crève les yeux, cette sonnette... Minuit et quart... Vous verrez qu'il faudra que je m'en mêle. »

Et M. le curé s'en mêlait. Tout habillé, en étole,

en chasuble, il cherchait, lui aussi; il se haussait, il se baissait jusqu'à en perdre la respiration.

Et la sonnette ne se retrouvait pas.

« A-t-on regardé dans les stalles?... Qui sait, peut-être à la tribune? »

Des émissaires partaient : le sacristain, le carillonneur, le chantre. Toute l'église était en rumeur. Les fidèles cherchaient aussi, et cela faisait comme une révolution : des coiffes en l'air, des langues en mouvement, des oh! des ah! des remuements de chaises, des rires étouffés...

Un vrai scandale.

Et le temps marchait.

Minuit et demi.

Que faire!

Dire la messe sans sonnette?

Impossible. Une messe basse, passe encore; mais une grand'-messe, une messe de minuit!

M. le curé ne riait pas. La colère, la consternation se peignaient sur sa figure.

V

Jeanil contemplait son œuvre, et il en triomphait, le petit malheureux. Mais en y réfléchissant, il finit par être effrayé de son triomphe.

Si, faute de sonnette, M. le curé ne pouvait pas célébrer la sainte messe!

Faire manquer les offices de Noël!

Qu'en penserait le petit Jésus?

Et Jeanil le voyait déjà froncer ses sourcils peints et allonger ses lèvres roses, d'un air de dire : « Oh! le vilain Jeanil! fi, le laid! allez en enfer, méchant Jeanil! »

En enfer! Brrr... Jeanil en avait le frisson. En enfer! Ah! s'il avait su! Que ne donnerait-il pas maintenant pour réparer sa faute.

Maudite sonnette!

Si bien cachée!

S'il pouvait encore, sans être vu, se faufiler dans la bagarre et la remettre à sa place!

Et, qui sait? Peut-être, au milieu du bruit, en s'y prenant adroitement... Oui, c'est cela.

Mais Jeanil n'avait pas fait trois pas : drin, drin... la sonnette qui tinte.

Retrouvée? Non. Tout le monde l'entend, personne ne la voit.

Mais alors? Chut!

Drin, drin, drelin, derlin, drelin, drelin, drin; derlin, drin; drin, drin, drin, drin...

Un carillon enragé, un carillon qui marche, qui roule, qui danse... là, sous les gradins de l'autel.

Un miracle, bien sûr.

Effaré, mort de peur, Jeanil tombe à genoux.

Jésus, mon Dieu, bonne Vierge, grand saint Amadour, comment tout ceci finira-t-il?

VI

Heureusement, M. le curé est là, un peu ému certainement, le saint homme, mais résolu quand même et prêt à faire son devoir.

Armé d'un triple signe de croix, M. Païsséran marche droit à l'ennemi, suivi de son bataillon de petits clercs, tous très-braves derrière l'étole de leur pasteur. Allons, un coup de main, sonneur; un coup d'épaule, messieurs les chantres. Soulevons les gradins; nous verrons bien...

Ce qu'on vit?

Beaucoup de poussière d'abord, et, au milieu du nuage, Griffoulèt, cet espiègle de Griffoulèt, le petit chat noir du presbytère, en train de peloter la sonnette.

C'est si malicieux, les chats! n'est-ce pas, Jeanil?

E. POUVILLON.

PECHÉS DE JEUNESSE

NOUVELLE

(Suite).

IV

Le lendemain matin, Mme de Sommières et Antoinette montèrent dans la voiture de Montmédy. M. Destilleuls les avait accompagnées jusqu'au bureau de la diligence. Quand les chevaux prirent leur élan, et lorsque le lourd véhicule se mit à rouler au milieu d'un bruit de grelots et de claquements de fouet, Bernard salua de la main une dernière fois les voyageuses et regarda avec une grimace de satisfaction la voiture s'éloigner dans un nuage de poussière

— Allons! se dit-il, le plus dur est fait, et j'en aurai été quitte pour la peur...

Il huma avec bonheur un petit vent d'est matinal qui promettait une belle journée, puis, après avoir examiné le ciel où couraient des nuages dorés, il résolut de faire une promenade jusqu'à l'heure du déjeûner. Il descendit allègrement la rue et gagna le bord de la rivière. — Le nez en l'air, les mains derrière le dos, il cheminait lentement, tout amusé par le train-train de ses pensées redevenues sereines. Il alla ainsi fort longtemps, oubliant les heures, et il était déjà à une certaine distance de Villotte, quand il aperçut devant lui un singulier personnage, — guêtré jusqu'aux genoux, coiffé d'un vaste chapeau de paille et vêtu d'une veste de chasse, — qui fouillait laborieusement le talus du chemin avec la pointe de son bâton ferré. — Bernard s'arrêta, se fit un abat-jour de sa main droite et reconnut un vieil ami de feu M. Lemonnier, qui était lui-même juge de paix à Neuville.

— Hé! s'écria-t-il, c'est M. Aristide Blampain!

A cette exclamation, l'homme au bâton ferré quitta sa besogne, non sans avoir ramassé auparavant plusieurs tessons de poterie, épars dans les déblais.

— Bonjour, Bernard, dit-il, enchanté de vous voir!... Tenez, mon ami, ajouta-t-il en s'essuyant le front et en montrant le talus, il y a eu là bien certainement un hypocauste gallo-romain, et en voici la preuve... — Il prit un des débris qu'il avait ramassés, le mouilla lentement avec sa langue, le frotta contre sa manche et le porta sous le nez de M. Bernard, qui déclara reconnaître un fragment de tuile.

— De tuile? Non! répliqua le juge d'un ton bourru, non c'est une poterie gallo-romaine, un débris d'ustensile ayant servi au *balneator,* car il y avait des bains, ici, je le soutiens!

M. Aristide Blampain était un antiquaire et un amateur d'histoire naturelle, fort connu à Villotte et aux environs. Quand il partait dès le matin pour faire des recherches, avec son filet à papillons et son étui de fer-blanc au dos, il ne manquait pas d'exciter dans les rues un mouvement de curiosité. Son chapeau de paille où il piquait parfois des insectes, ses immenses guêtres, ses grands bras, sa tête pointue et son nez de perroquet, orné de lunettes bleues, contribuaient encore à faire sourire les passants. Toutefois, malgré, cette nuance de ridicule, il n'en était pas moins estimé, et sa collection était célèbre dans tout l'arrondissement.

— Or ça, mon ami, dit-il de sa voix de chantre, à M. Destilleuls, que devenez-vous? il y aura bientôt un an, que je ne vous ai aperçu... C'est mal de ne pas venir nous voir!

— Que voulez-vous? répondit Bernard, j'ai été très absorbé pour les affaires de mon pupille... Comment va Mme Blampain?

— A merveille. Elle se plaint fort de vous... Et ce petit Maurice, que fait-il? Le voilà reçu avocat, m'a-t-on dit... Hé! ça nous pousse, ça nous enterre!... Si vous voyiez Georgette, à présent, vous ne la reconnaîtriez plus.

— Est-elle toujours en pension?

— Nenni, nous sommes grande fille, nous avons seize ans passés... Il sera bientôt temps de lui chercher un mari.

M. Destilleuls dressa les oreilles... Une merveilleuse idée venait de s'épanouir dans son cerveau.

— Les amateurs ne manqueront pas, continuait M. Blampain qui, une fois sur le chapitre de sa fille, ne tarissait plus ; nous n'aurons que l'embarras du choix, car elle est jolie et supérieurement élevée.

— Maurice a vingt-deux ans, reprit à son tour Bernard, il est grand et bien portant, il a un bel avenir, une fortune modeste mais solide ; je devrais être heureux et tranquille... Eh bien, le croiriez-vous ? Je suis plus préoccupé que jamais.

— Déjà vingt-deux ans ! s'écria le juge, comme le temps s'en va ! Je crois encore être à l'époque où je lui apprenais à *étendre* les papillons... Ah ! Bernard, je l'ai toujours aimé, ce garçon-là, et c'est vraiment mal à lui de ne pas être venu nous voir depuis son retour... Et vous dites qu'il vous préoccupe ?

— Oui, pour un jeune homme inexpérimenté, la vie de garçon est plus dangereuse peut-être dans une petite ville que dans un grand centre... A Paris, par exemple, les distractions sont variées ; on les trouve facilement et on s'en détache de même. Dans un petit endroit, on s'ennuie et on reste oisif. Quand l'esprit n'est ni occupé ni amusé, le cœur bat la campagne ; si, alors, la passion s'en mêle, c'est fini, on se jette tête baissée dans les chemins de traverse... Et voilà une vie gâtée à tout jamais !... Jusqu'ici, Maurice est resté dans la bonne voie, Dieu merci ! mais il ne faut qu'une mauvaise occasion... Bref, je voudrais le voir marié

Ici, ce fut au tour de M. Blampain de dresser l'oreille. Il cligna de l'œil en regardant Bernard qui se mit à sourire. Ils s'étaient entendus à demi-mot. La figure du juge prit une expression majestueuse et épanouie, puis, remuant la tête en signe d'acquiescement :

— Oui, fit-il, le mariage est pour la jeunesse un port paisible et sûr... *Intus aquæ dulces*, comme dit Virgile... Il faudrait à Maurice une petite femme assez jolie pour être toujours aimée et assez riche pour lui dorer son intérieur... Eh ! eh ! en cherchant bien, on pourrait trouver cela dans le canton... Venez à Neuville, nous en causerons, et surtout, amenez-vous ce grand garçon là !... Mais nous voilà à Fains, et vous tournez le dos à votre déjeuner. Je crois qu'il faut nous séparer ici... Tenez, César avait un camp là-haut, sur ce p lateau et il y avait élevé un temple à la *Fortune ; fanum* d'où *Fains*. Il y a, il est vrai, des esprits superficiels qui prétendent que Fains vient de *Fines*, à cause de l'*s* ; mais ce sont des ignorantissimes, je le prouverai dans une brochure que je prépare et dont je vous donnerai la primeur.

Ils se séparèrent en se serrant la main d'une façon significative.

A midi, M. Bernard dit à Maurice : — Mesdames de Sommières ont été obligées de partir ce matin pour Montmédy...

Le naïf Bernard s'attendait à un vif mouvement de surprise, mais Maurice baissa le nez hypocritement, poussa un ah ! modéré, et se mit à découper soigneusement une volaille pour se donner une contenance.

— Allons, se dit M. Destilleuls, il prend la chose d'une façon plus philosophique que je ne pensais... Et il ajouta : — Madame de Sommières m'a chargé de ses compliments pour toi.

— Ces dames resteront-elles longtemps absentes ? murmura Maurice dont le cœur battait.

— Peuh ! fit Bernard, cela dépendra, elles n'en savent rien elles-mêmes. — Il conta alors à son pupille sa rencontre avec M. Blampain. Le jeune homme saisit avidement ce moyen de passer à un sujet de conversation moins embarrassant, et quand M. Destilleuls lui proposa d'aller voir le juge un de ces jours, il accepta avec empressement.

En rentrant à Neuville, M. Blampain avait aussi conté à sa femme son entrevue avec M. Destilleuls et les insinuations discrètes de ce dernier. Mme Blampain, en femme perspicace et pratique, eut bien vite tiré toutes les conséquences de la demi-confidence de Bernard. Désireuse, comme toutes les mères, de trouver pour sa fille un bon parti, elle avait déjà pensé à Maurice Lemonnier.

— M. Maurice, dit-elle à son mari, est un garçon bien élevé, il a une fortune bien assise, bien administrée par son tuteur ; puisque ce dernier semble désirer ce mariage, je crois que, si nous savons nous y prendre, Georgette s'appellera madame Lemonnier avant l'hiver. Il faut écrire à M. Destilleuls et l'inviter à passer une soirée ici avec son pupille.

Peu de jours après, en effet, le cousin Bernard reçut une lettre par laquelle M. Blampain, en son nom et au nom de sa femme, le pressait fort de venir à Neuville avec Maurice pour les fêtes de la Pentecôte. — « Georgette, disait le juge en post-scriptum, se réjouit de renouveler connaissance avec son ami d'enfance. Nous comptons sur vous samedi soir ! »

— Eh bien, demanda Bernard à Maurice, que faut-il répondre ?

— Que nous acceptons, parbleu, et de grand cœur ! s'écria Maurice qui, depuis le matin, était d'une humeur charmante.

La figure de Bernard s'épanouit. — Bon ! pensa-t-il, mon remède opère !... Maurice a déjà repris sa joyeuse mine d'autrefois ; ce n'était qu'une passion à fleur de peau... C'est égal, de mon temps, on prenait les choses plus au sérieux, et les jeunes gens d'aujourd'hui sont bien légers !

Tandis que M. Destilleuls se félicitait de cette cure aussi habile que rapide, Maurice se promenait dans le jardin et relisait pour la dixième fois une lettre arrivée de Montmédy, par le courrier du matin.

« Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous donner de mes nouvelles, lui écrivait Antoinette, car vous pourriez m'accuser d'être oublieuse. Oublieuse, moi ! Ah ! mon ami, il n'est pas une minute du jour où je ne pense à vous. Ma mère vient de se retirer dans sa chambre. Voici l'heure où, à une époque qui me semble déjà lointaine, j'étais tout heureuse, car je vous attendais... Mon cœur bat quand j'y pense !.... Ici, quand le soir la porte s'ouvre, je m'imagine encore que je vais vous voir entrer... Hélas ! au lieu de vous, ce sont des figures étrangères et indifférentes qui passent le seuil... Le jour vient de tomber, le ciel est sombre ; je n'entends que le vent qui souffle sur le rempart, et le pas régulier de la sentinelle qui monte sa faction devant l'hôtel-de-ville. Je suis triste et je m'ennuie. Montmédy est maussade ; une vraie prison enfermée dans de doubles remparts !... Ah ! mon ami, quelle navrante journée que celle où j'ai quitté Villotte ! J'étouffais et je n'osais pleurer... Aujourd'hui je suis plus calme ; j'en profite pour vous envoyer cette lettre et vous dire combien je pense à vous. Je sais bien que c'est une faute nouvelle ajoutée aux autres, mais quoi ! je vous aime, et je ne me sens pas le courage de vous le cacher... »

Maurice couvrit le papier de baisers et le replia soigneusement. Il alla s'asseoir ensuite sous une charmille, regarda les arbres, le ciel, les fleurs..., puis, reprenant la lettre, il la relut jusqu'à ce qu'il l'eût apprise par cœur.

V

Le samedi soir, veille de la Pentecôte, Maurice et M. Destilleuls firent pédestrement les trois petites lieues qui séparent Villotte de Neuville. Le chemin, qui côtoie tantôt la forêt et tantôt la Choisille, est partout vert, fleuri et abrité. La soirée était délicieuse et Maurice, mis en verve par le beau temps, avait des accès de bonne humeur qui émerveillaient Bernard. Il arrachait aux buissons et aux talus des trochées de plantes épanouies dont il chargeait son tuteur. Tout y passait : frêles graminées aux épillets frissonnants, aubépines des haies, iris des prés, orchidées en panache. — « Cela fera, disait-il en riant, un bouquet pour ces dames, et M. Blampain y pourra encore glaner de quoi nourrir ses chenilles pendant huit jours. Tenez, cousin Bernard, à vous ces boutons d'or, et ces campanules, et aussi ces ancolies ! » — Les grands bras de M. Destilleuls s'arrondissaient autour de ces tiges verdoyantes et, au milieu des fleurs, sa tête blanche paraissait rajeunir. Il riait d'un bon rire éclatant.

Ils arrivèrent à la brune chez le juge, dont la maison dressait à l'entrée du village sa façade grise, égayée d'un pied de vigne, et précédée d'une vaste pelouse où blanchissaient des carrés de toile. M. Blampain était sur le seuil. Il accourut au-devant de ses invités et pensa étouffer Maurice dans ses embrassements : — Les voici ! les voici enfin ! s'écria-t-il en les introduisant dans le salon à demi obscur ; mesdames, je vous présente M. Bernard et M. Maurice Lemonnier, deux enfants prodigues !... Vous ne les auriez pas reconnus, n'est-ce pas ? Voilà ce que c'est que de rester des années sans voir les gens... Ah ! messieurs, vous aurez fort à faire pour vous excuser près de ces dames !

— N'écoutez pas mon mari, messieurs, dit Mme Blampain d'une voix mielleuse ; nous vous devons encore de la reconnaissance pour avoir bien voulu venir nous voir sans façon.

Mme Blampain était une femme entre deux âges, petite, maigre, nerveuse et remuante. Ses cheveux châtains bien conservés et roulés en tire-bouchons, dissimulaient les creux de ses joues ; ses yeux avaient le regard oblique et l'expression câline de ceux du chat ; ses lèvres minces, grimaçant un sourire forcé, et son nez effilé n'annonçaient rien de très charitable. A Villotte, où son esprit caustique était fort redouté, on l'appelait « la dame au nez pointu, » et on prétendait qu'avec un peu de bonne volonté elle eût fait battre des montagnes.

Sur l'invitation de M. Blampain, on passa dans la salle à manger. Maurice se trouvait placé à côté de Georgette. La jeune fille n'était ni belle ni laide, mais elle avait seize ans, de jolis yeux bleus un peu petits, un teint rose, des dents blanches, des cheveux blonds bien plantés ; bref, ce qu'on est convenu d'appeler la beauté du diable. Son minois éveillé et futé, ses manières vives et familières, lui donnaient du piquant et mettaient tout de suite les gens à l'aise.

Le souper fut très gai. M. Aristide parla bien un peu trop gallo-romain, et Mme Blampain assaisonna la conversation de legères médisances, mais la candeur de Bernard, l'entrain de son pupille, les espiègleries de Georgette étouffaient ces dissonnances. On avait mis le bouquet de Maurice sur la table et Georgette y avait ajouté des muguets qui répandaient une odeur exquise. Au dessert, M. Aristide proposa de boire à la santé de l'auteur du bouquet.

— Non, dit Maurice, mais aux jolies mains qui l'ont si heureusement transformé.

— Eh bien, à la jeunesse alors ! s'écria tout à coup Bernard, dont les yeux brillaient ; à la jeunesse, et ainsi nous porterons la santé de tous deux !

La salle à manger résonna du choc des verres.

Le lendemain, toute la famille avec ses hôtes assista à la grand'messe, et l'après-midi fut employée a une excursion dans les bois environnants. Mme Blampain, qui détestait les courses en plein air, était restée au logis. M. Destilleuls et le juge accompagnaient seuls les jeunes gens, qui couraient le long des lisières. A chaque instant on entendait tinter leurs éclats de rire ; Bernard fredonnait son air de menuet ; les taillis étaient égayés par la musique tapageuse des loriots et des merles, et, tout au fond des bois, le coucou jetait par moment ses deux notes mélancoliques, comme pour tempérer cette explosion de joie printanière.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie ? murmura M. Blampain en montrant à M. Destilleuls la jeune fille, dont la robe rose faisait merveille dans la verdure.

— Ah ! s'exclama Bernard, je la trouve charmante !

— Et Maurice, comment la trouve-t-il ?

— Ne voyez-vous pas qu'il lui fait déjà un doigt de cour ? dit le vieillard, qui prenait l'entrain de son pupille pour la griserie d'une passion commençante... Ah ! cher M. Aristide, si nous pouvions les marier, je serais le plus heureux des hommes !

— C'est notre désir le plus vif, à Mme Blampain et à moi; ainsi comptez sur ma parole.

Bernard saisit la main du juge et la lui serra énergiquement, tandis que des larmes de joie lui montaient aux yeux.

Le lendemain, on se sépara, mais non sans que Maurice promît de revenir le plus tôt possible. Il revint le dimanche suivant, et bientôt cette visite dominicale fut une habitude si bien prise qu'on n'eut plus besoin d'invitation. Le samedi soir de chaque semaine, Bernard et son pupille étaient attendus, et la domestique avait ordre de préparer leurs chambres. A chaque visite, le cousin Bernard arrivait plus allègre et plus gaillard : il rajeunissait à vue d'œil. — Bravo! se disait-il, il l'aime... Comment pourrait-il ne pas l'aimer? Elle est si fraîche et si mignonne! Il a maintenant oublié Antoinette... Allons, Dieu a eu pitié de nous!

Pauvre Bernard, comme il se leurrait! Pour dire vrai, dans l'ensemble des motifs qui poussaient Maurice chez le juge, il n'entrait pas le plus mince élément de fantaisie amoureuse. En l'absence d'Antoinette, le séjour de Villotte semblait insupportable à Maurice : il s'y trouvait trop seul et y errait comme une âme en peine. Aussi saisissait-il avec empressement l'occasion qui lui était offerte de changer d'air et de milieu; les visites chez le juge étaient une diversion pour son esprit, et un amusement; il avait retrouvé dans Georgette une camarade espiègle et bon enfant; il se plaisait doublement dans sa compagnie, d'abord parce qu'elle lui semblait une petite fille sans conséquence, puis parce qu'elle était justement la seule personne à laquelle il osât parler d'Antoinette. Mlle de Sommières avait été au couvent la *petite mère* de Mlle Blampain, qui se trouvait alors dans la classe des *mioches,* et Georgette, fort innocemment, contait à Maurice charmé toutes sortes de souvenirs enfantins auxquels Antoinette se trouvait mêlée : sans s'en douter, la pauvre fille contribuait à attiser la flamme d'un amour étranger, dans le cœur de celui qu'on nommait déjà tout bas son fiancé; enfin, — et ce dernier motif n'était pas précisément à la louange de Maurice, — il allait à Neuville pour dépister M. Bernard, dont il avait vaguement deviné les soupçons ; tandis que son candide tuteur le croyait tout occupé de Mlle Blampain, il passait son temps à rêver d'Antoinette, et à l'insu du vieux cousin, une correspondance fréquente atténuait pour les deux amoureux la distance qui séparait Montmédy de Villotte. Quand une lettre bien remplie arrivait à Maurice, l'espoir lui remontait au cœur, sa verve lui revenait, et il accourait à Neuville, où il se sentait plus libre et où le babil de Georgette l'amusait sans le distraire de sa passion.

Ces visites assidues commençaient cependant à s'ébruiter.

Le percepteur de Villotte ayant rencontré dans une de ses tournées Georgette au bras de Maurice, s'était hâté de faire part à sa femme de cette rencontre, et la nouvelle, distribuée aux quatre coins de la ville par la langue féminine, qui est plus prompte qu'un télégraphe électrique, avait été bien vite commentée dans chaque maison.

— Voilà un mariage pour l'hiver prochain, disait-on ; ce sera un joli couple!... — Eh! eh! les Blampain ont du flair, et ils n'ont pas mal choisi! — Quand on en parla à mots couverts à Mme Blampain, elle nia tout d'abord, mais avec de telles réticences et un air si satisfait qu'on interprétait immédiatement ses dénégations comme une affirmation. Quant à M. Destilleuls, il ne se sentait pas d'aise et n'avait pas la force de cacher ses désirs et ses espérances.

Maurice seul, uniquement occupé de sa passion, semblait tout ignorer. Il laissait étourdiment les événements suivre leur cours, et les langues tourner; il se contentait de hausser les épaules quand on faisait, par hasard, devant lui une allusion trop transparente à ses assiduités chez le juge.

Vers la fin de juillet, Bernard écrivit à Mme de Sommières : « Dieu merci, la crise est passée; vous pouvez revenir à Villotte ». Peu de jours après, Maurice reçut quelques mots griffonnés à la hâte par Antoinette :

« Enfin, nous quittons Montmédy, disait-elle,
» l'exil est fini! J'en suis bien heureuse : d'abord,
» pour ma pauvre mère, que le rude climat de ce
» pays a rendue très souffrante ; puis aussi pour
» moi, car je dépérissais ici, loin de vous, mon
» seul ami. Ah! il me semble que le ciel long-
» temps couvert s'éclaircit tout à coup! Lundi
» prochain, c'est à dire dans trois jours, nous
» serons à Villotte. Trois jours, mon ami, dans
» trois jours! Ah! quelles longues causeries! quelles
» bonnes soirées!... »

Cette heureuse nouvelle arriva à Maurice le samedi matin, et il bondit de joie. Mais il fallait attendre encore trois jours. Il ne pouvait rester en place, il lui semblait que ces trois journées, passées à Villotte, seraient trois siècles. Il résolut de les consacrer à un voyage à Neuville. Justement c'était la veille de la fête patronale, et Georgette se préparait pour le bal du lendemain. Le jeune Lemonnier fut accueilli avec des battements de mains ; Georgette lui montra sa robe neuve, et lui apprit qu'elle lui réservait les deux premiers quadrilles. M. Blampain ayant déclaré qu'il garderait la maison, Maurice fut chargé d'être le cavalier de la jeune fille et de sa mère. On dansa jusqu'à trois heures du matin, et le jour pointait quand on regagna la maison. Maurice excité par cette nuit de bal, et tout frissonnant à la seule pensée de revoir Antoinette le soir même, ne put se décider à se coucher et sortit vers six heures pour prendre l'air. Il rencontra sur le seuil M. Blampain qui avait dormi toute une pleine nuitée.

— Déjà debout? s'écria le juge. Eh! bien, je comprends cela!... Quand j'étais jeune, le bal me produisait le même effet. On essaie de s'endormir, mais on a beau fermer les yeux et les oreilles, on entend toujours les violons, et les jambes se trémoussent encore. Si vous voulez, nous ferons ensemble une course jusqu'à l'heure du déjeuner. Rien ne vaut l'air du matin pour calmer les nerfs!

— Très volontiers, dit Maurice, j'allais vous le proposer.

— Prenons par les bois, continua M. Aristide, nous aurons plus de fraîcheur... Tenez, je vais vous conduire au *mont de Fains;* on y a une belle vue sur la vallée, et je vous démontrerai sur les lieux l'exactitude de mon étymologie de *Fanum*...

Ils partirent, et, chemin faisant, le juge enfourcha de nouveau son dada gallo-romain. — « Voyez-vous, disait-il, j'ai pour moi trois grandes autorités. Premièrement la configuration des lieux, secondement un passage des Commentaires de César, et enfin, la tradition, tandis que mes adversaires n'ont eu leur faveur qu'un misérable *s* qui a pu être ajouté aux chartes locales par quelque ignare copiste du moyen âge.

— Vous avez cent fois raison, ajoutait Maurice; Fains vient évidemment de *Fanum* et l'*s* des chartes n'est qu'un jambage dénaturé...

La conversation finit par languir. Maurice distrait aspirait avec délires l'air frais des bois. Il écoutait les pépiements des oiseaux qui s'envolaient au bruit des pas. Le soleil filtrant à travers la feuillée dessinait sur la mousse des arabesques lumineuses dont il suivait les caprices avec une joie enfantine.

— Ce soir, pensait-il, quand ces mêmes rayons se seront évanouis, quand tous les oiseaux des bois seront endormis, mon bonheur se réveillera et rayonnera à son tour. Ce soir je reverrai Antoinette; ce soir et puis demain, et puis toujours. Je suis sûr que je vais la trouver encore embellie. Chaque fois que je la revois, je trouve en elle un charme nouveau. Dès que le cousin Bernard sera monté dans sa chambre, dès que la nuit commencera, je courrai à la ville-haute, je prendrai la rue qui donne sur les jardins. On a raccommodé la haie pendant son absence, mais bast! j'aurai bien vite raison des épines! En deux sauts je serai près des noisetiers...

— Quel charmant garçon! se disait de son côté le juge en regardant à la dérobée son compagnon. quelle bonne mine et quelle belle humeur! Ce sera un heureux couple. Ils habiteront Villotte l'hiver, et l'été ils viendront s'installer à Neuville. Je leur ferai arranger un petit appartement sur le jardin, et je décorerai le cabinet de Maurice avec mes cadres de papillons... Et puis les enfants viendront, je ferai sauter des petits Lemonnier sur mes genoux, la maison sera toute bourdonnante de leurs jeux... Ce sera délicieux.

On était arrivé au sommet de l'éminence qui domine le petit village de Fains dont on voit les toits fumer dans le bas. Devant les deux promeneurs s'étendait la sinueuse vallée de la Choisille, fermée de toutes parts par de rondes collines couvertes de vignes, et dans le fond bleuâtre, on distinguait les maisons de Villotte. Le soleil, déjà chaud, faisait étinceler la rivière entre les saules, on entendait les appels des moissonneurs et les grelots des voitures sur la route.

Le juge prit le bras de Maurice et lui montrant un vignoble exposé au soleil levant :

— Voyez-vous toute cette *contrée* de vignes, dit-il, de sa voix de chantre, eh! bien mon ami, elle sera pour vous.

— Pardon, fit Maurice stupéfait, pardon : je n'ai pas bien compris.

— C'est pourtant bien clair, poursuivit M. Blampain, puisque je donnerai ces vignes à ma fille; elles vous appartiendront, à vous, qui serez son mari.

— Moi! le mari de Mlle Georgette? s'écria Maurice. Pardon, encore une fois, M. Blampain, mais je n'ai jamais songé au mariage, et votre honorable proposition me prend tout à fait à l'improviste.

— Comment, jamais songé au mariage?... Vous plaisantez, Maurice! Destilleuls m'a positivement affirmé, au contraire, que vous aimiez Georgette, et j'ai dû considérer vos assiduités à la maison comme une confirmation de ses paroles... Me suis-je trompé?

— Ah! c'est M. Bernard, fit Maurice...

Il resta un moment pensif, puis, rompant brusquement ce silence embarrassant :

— M. Blampain, dit-il d'une voix émue, vous me voyez désolé de ce qui arrive. Vous avez été victime d'un déplorable malentendu. Malgré tout mon affectueux respect pour vous et pour Mlle Georgette, il m'est impossible de tenir les engagements pris à la légère par M. Bernard.

M. Blampain se recula lentement et, contemplant Maurice d'un air indigné :

— Ah! jeune homme, jeune homme! s'exclama-t-il, ce n'est pas bien!... Vous vous êtes joué de moi. Que dirait votre père?...

Il lui tourna brusquement le dos et reprit le chemin de Neuville (1). *(La suite prochainement.)*

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

BON-COMPAGNI DI MOMBELLO (Charles), illustre patriote italien, qui prit part à tous les évènements politiques depuis 1848 et fut ministre à plusieurs reprises. Né le 25 juillet 1804, mort le 15 décembre 1880.

BRUNS (Georges), professeur de droit à l'université de Berlin. Né le 24 février 1816, mort le 10 décembre 1880.

CHASLES (Michel), l'un des mathématiciens les plus savants et les plus érudits de l'époque, membre de l'Académie des sciences. Né le 15 novembre 1793 à Epernon, mort à Paris le 18 décembre 1880.

CRAWFORD (Alexandre-William LINDSAY, 25e comte), pair d'Angleterre, grand protecteur des sciences; il avait organisé à ses frais l'expédition anglaise pour l'observation du passage de Vénus en 1874 et publié lui-même plusieurs ouvrages d'un haut intérêt. Né le 16 octobre 1872, il est mort à Florence en décembre 1880.

LAFFAILLE (Jean-Gabriel), général de division de l'arme de l'artillerie, qu'il avait commandé en dernier lieu à Paris. Né en 1815, mort subitement le 17 décembre 1880.

Mlle Adélaïde DE MONTGOLFIER, fille de l'inventeur des ballons, femme de lettres et musicienne distinguée. Née en 1787, morte le 16 décembre 1880.

PALMROTE, ministre secrétaire d'Etat pour le grand-duché de Finlande, mort le 15 décembre 1880.

PELLETIER (Claude), ancien représentant du Rhône en 1848, exilé après le coup d'Etat. Né à l'Arbresle le 23 avril 1816, mort à New-York au commencement de décembre 1880.

PERSONNE (Jacques), membre de l'Académie de médecine, pharmacien en chef de l'hôpital de la Charité, chimiste distingué. Mort à Paris le 12 décembre 1880.

WATSON (James-Craig), astronome américain, connu surtout par la découverte de vingt-trois astéroïdes. Né le 28 janvier 1838, mort à Madison le 28 novembre 1880.

(1) Droits de traduction réservés. — Reproduction interdite, sauf pour les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de lettres.

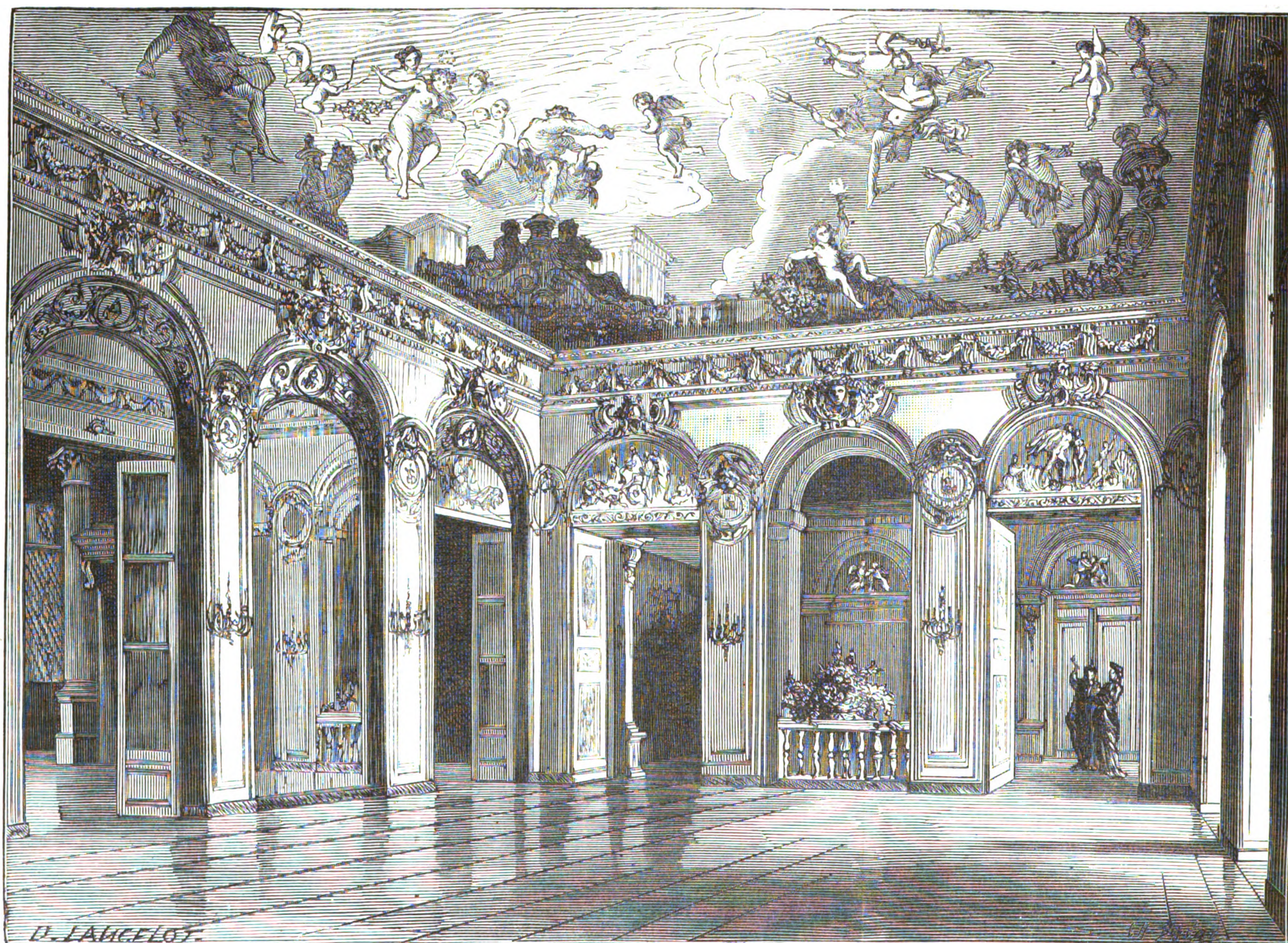
L'HOTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLÉANS

L'hôtel de la Chancellerie d'Orléans, dont une de nos gravures représente le salon, est situé, près du Palais-Royal, au numéro 10 de la rue de Valois. Il fut construit en 1705, par l'architecte Boffrand, pour une maîtresse du Régent, la comtesse d'Argenson, sous le couvert du cardinal Dubois, qui l'habita quelques années. Puis la famille d'Argenson en prit possession et le conserva longtemps. Sous le Directoire, un célèbre restaurateur y était établi, et en ces derniers temps un journal, le *Constitutionnel.*

Aujourd'hui, l'hôtel est occupé par le bijoutier bien connu du Palais-Royal, M. G. Sandoz, fabricant de bronzes, qui en a fait restaurer fort habilement les grands appartements de réception. Ces appartements comprennent : le grand salon dont nous venons de parler (merveilleux plafond de Coypel, dessus de portes de Pajou, riche décoration ornementale) ; la chambre à coucher, à droite (plafond de Durameau, le *Lever de l'Aurore*) ; la salle à manger, à gauche (pla fond de Lagrenée, représentant *Jupiter et Hébé*). La salle des gardes et le grand vestibule, ornés de colonnes ioniques, donnent sur la rue des Bons-Enfants.

Cette restauration fait le plus grand honneur au bon goût de M. G. Sandoz, et nous sommes heureux de pouvoir les premiers en donner, avec notre gravure, un spécimen à nos lecteurs. Ce spécimen vaudra sûrement à l'hôtel de la Chancellerie d'Orléans la visite de tous les amateurs et aussi celle des personnes qui, à côté des belles choses anciennes, voudront voir et peut-être acquérir quelques-unes des œuvres de nos artistes plus modernes, comme Klagmann, Lequesne, Lebourg, E. Carlier et bien d'autres. Ces œuvres, en effet, ne pouvant tenir dans les magasins du Palais-Royal, ont été réunies dans le grand salon de l'hôtel, où elles forment un véritable musée.

ÉTUDE POUR LA VIERGE DE LA MAISON D'ALBE
Gravure extraite de *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps*, par M. E. Muntz. Hachette et Cie, éditeurs. (Voir l'article, page 420).



VUE DU GRAND SALON DE L'HÔTEL DE L'ANCIENNE CHANCELLERIE D'ORLÉANS. — MAGASIN DE BRONZES D'ART DE M. SANDOZ 10, RUE DE VALOIS

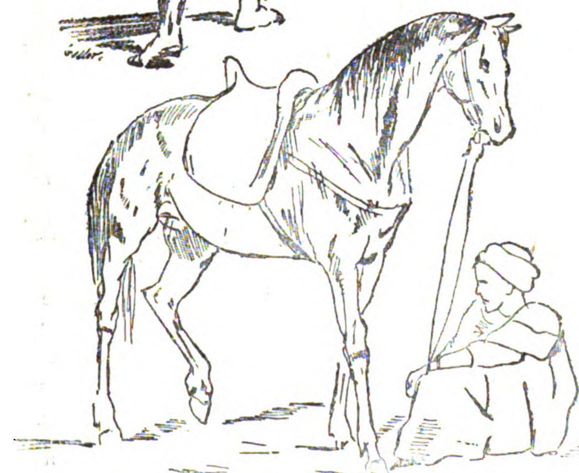
SCEAU DE JEANNE DE BRETAGNE

LA SAINTE AMPOULE

PAYSANS

MORT DE JACQUES D'ARTEVELDE
Gravures extraites des *Chroniques de Foissart.* — Hachette et Cie, éditeurs.

PAYSANS



CROQUIS DIVERS
Gravures extraites de *Fromentin, peintre et écrivain,* par M. Louis Gonse. — Quantin, éditeur.

REVUE FINANCIÈRE

Il serait difficile d'imaginer une semaine plus nulle pour le marché des Rentes françaises. D'un côté, la crainte d'une élévation de l'Escompte contient les acheteurs, qui n'osent aggraver leurs engagements; de l'autre, le haut prix des inscriptions éloigne le comptant. Ainsi abandonnés à eux-mêmes nos Fonds d'Etat essayent vainement de monter : tout ce qu'ils peuvent faire est de se maintenir aux cours où ils sont parvenus.

Tout autre est l'aspect du marché des Valeurs.

Ici le repos forcé, l'inertie; là la vie et l'animation : Sociétés, Chemins, Fonds Etrangers, valeurs industrielles poursuivent leurs progrès.

Dans le groupe des institutions de Crédit, la Banque de France à 3800, la Banque de Paris à 1370, le Foncier à 1440, l'Union à 930, la Générale à 618, l'Ottomane 1 557. l'Espagnol à 675 sont l'objet de nombreuses négociations.

Entre toutes, le *Foncier* se fait remarquer par son ardeur; il tend évidemment à la limite de 1500. C'est sans raison, d'ailleurs, qu'on a voulu attribuer sa hausse soit à l'augmentation projetée de son capital, soit à la vente prochaine de son portefeuille égyptien. Ces deux inventions ont été officieusement démenties. La faveur dont jouit le Foncier s'explique sans nouvelle extraordinaire par le remarquable développement de ses opérations. Le chiffre de ses prêts hypothécaires et communaux ne cesse d'augmenter. Quant au Foncier Algérien, depuis l'émission, il a su conquérir une place des plus honorables sur notre marché en Banque et son cours actuel de 655 témoigne de l'estime qu'en fait le public. Il se classe.

Les Fonds Etrangers ont continué leur mouvement.

L'Italien, le Florin, le Hongrois, le Russe sont très demandés. L'Egyptienne Unifiée est parvenue à 355 pour retomber à 348.

De grands mouvements se sont opérés sur quelques-unes des Valeurs Industrielles. Le Gaz est monté à 1600, les Omnibus 1630. C'est pourtant sur de simples présomptions qu'on pousse ces deux titres à des prix bien faits pour effrayer les gens sensés. La prolongation du monopole que sollicite la Compagnie du Gaz ne lui est pas encore accordée, et les Omnibus n'ont pas obtenu jusqu'à présent l'augmentation de tarif qu'ils sollicitent.

Sur le Panama, les négociations n'ont pas cessé d'être très actives, mais quelques ventes de spéculation ont eu lieu et le titre a baissé. La répartition est connue : elle justifie tout ce qu'on avait dit du succès de l'émission.

The English and French Bank est demandée sur le marché en banque à 255. Les agences de cette Société sont aujourd'hui fondées; elle peut désormais prendre part à toutes les grandes opérations financières de Paris et de Londres.

Les Actions de la Société *Maletra* sont recherchées à 602 50; si l'on compare ce cours à ceux qu'ont atteint les autres Sociétés qui exploitent la même industrie, on verra que ce sont pour elles des cours d'attente. Le comptant fera bien de ne pas oublier qu'elles peuvent aller à 700.

Nous avons annoncé que la *Banque Industrielle et Mobilière* préparait quelques affaires; en voici une dont la souscription est annoncée.

Il s'agit de la mise en vente de 30,000 actions de la *Caisse Populaire*, compagnie anonyme d'assurances sur la Vie. Fondée sur les mêmes principes que les grandes Sociétés dont la fortune est si brillante, la Caisse Populaire a pour but spécial de faire descendre l'assurance jusqu'aux fortunes les plus humbles; elle satisfera aux propositions que leur exiguité fait repousser par les autres Compagnies; elle consentira des *Contrats au Porteur;* elle s'acquittera de ses obligations *de quelque façon que se produise le décès.* Elle est constituée sur le modèle des Compagnies anglaises qui fonctionnent depuis plus de quinze ans et qui sont aujourd'hui en pleine prostérité, donnant à leurs actionnaires un minimum de 10 %.

Le premier versement est de 75 francs; on le fait à la Caisse de la Banque Industrielle et Mobilière.

Nous donnerons de nouveaux détails sur cette intéressante affaire.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

Le mariage du duc Paul de Mecklembourg-Schwerin avec la princesse de Windishgraetz aura lieu dans les premiers jours du mois prochain.

Le duc de Connaught qui doit accompagner à Berlin son frère, le prince de Galles, est attendu à Paris.

Lord Ripon, vice-roi des Indes, est en ce moment très gravement malade.

La duchesse de Westminster est dans un état alarmant, ses enfants ont été appelés en toute hâte; — la duchesse est la sœur du duc de Sutherland possesseur d'une immense fortune.

S. E. Musurus pacha a traversé Paris venant de Constantinople et allant rejoindre son poste d'ambassadeur à Londres.

On signale l'arrivée à Nice de S. A. R. le duc de Parme, du comte de Villafranca et de M. V. Sardou. Le général Trochu vient de s'installer à Cannes.

La duchesse de Lesparre est heureusement accouchée d'un fils.

On annonce pour la fin du mois le mariage de M. le comte Emile de Raousset avec M^lle de Pampelonne, sa cousine.

Le comte et la comtesse Telfener ont donné un grand dîner en honneur de M. Mackay; l'hôtel était merveilleusement décoré.

Il y aura samedi, chez M^me Breydon, une matinée avec arbre de Noël, et un autre chez la baronne de Bezy.

La princesse Frédérique de Hanovre et le baron Pawel-Rammingen quittent Paris se rendant en Angleterre.

Le bel hôtel historique qu'habitent le duc et la duchesse de Vallombrosa, le marquis de la Ferté et la comtesse de Chaponay, est en vente et va être acheté, on le suppose, par le marquis d'Anglesca; il fut construit par le célèbre financier Samuel-Bernard.

La mode est aux comédies de salon; on a joué chez le baron Coppens de Fontenay une jolie pièce de M. Le Masson dont les interprètes féminins étaient la comtesse de Meffray, M^mes Coppens et M^lle de Bento. M. de Montgommery qui tenait le grand rôle, s'en est acquitté avec perfection.

Inauguration du Cercle d'escrime de la rue d'Anjou samedi soir. Ayat, l'excellent gaucher, a été choisi comme professeur. Les assauts ont eu lieu entre MM. Derué, Bernardaki, Ruzi, Ayat, Michel et Barthe, devant une assistance de fines lames. Le tireur italien de San Malato était présent. M. Dollfus, président du Cercle, a fait les honneurs de la nouvelle salle avec une courtoisie parfaite.

SPORT HIPPIQUE

Hippodrome de Maisons-Laffitte.

Les courses ont eu lieu par un temps frais et humide, mais avaient pourtant un public nombreux. Les parieurs n'ont pas eu plus de chance que de coutume avec les favoris. *Albatros* (3/1) a battu *Songe*, 2^e, et *Bishop-Burton*, 3^e, dans le prix de Bellevue. *Will* (7/1) a remporté le prix du pesage, une tête en avant de *Moonshim*, favori. Le prix de la Cascade est échu à *Brelan* (3/1). Le prix du Petit-Hâvre gagné par *Etui* (8/1), *la Cloche*, 2^e.

M. Oller a perdu en 1^re instance le procès qu'il a intenté aux propriétaires de l'hippodrome de Maisons-Lafitte; l'affaire reviendra devant la Cour. Quoi qu'il arrive, les courses ne seront pas interrompues sur ce charmant emplacement, et M. Oller est en train de terminer un nouveau champ à Achères, dans la forêt de Saint-Germain.

La commission du budget nommée par le conseil municipal de Paris vient de prendre une regrettable détermination, en supprimant toute subvention aux sociétés de courses : les 6,000 francs du Handicap, les 10,000 francs du Grand Steeple, et les 50,000 francs du Grand Prix de Paris, tout y passe. On espère que le conseil, envisageant la question à des points de vue plus larges, ne votera pas les conclusions proposées par sa commission. Les spectacles que ces subventions ont permis d'instituer sont une source de bénéfices considérables pour la population parisienne.

SPORT CYNÉGÉTIQUE

Les grandes chasses, favorisées par le temps, ont été ardemment suivies par les maîtres d'équipage. Rallye-Vendée a fait six prises : deux cerfs dix cors et quatre à leur quatrième tête; MM. le comte A. de Chabot, de la Sayette, d'Andigné et de la Gournerie ont contribué à ces succès. Plusieurs dames à cheval accompagnaient ces brillants chasseurs. Après avoir fait campagne dans l'Anjou, les équipage réunis sont entrés dans la forêt de Vouvant.

Samedi, dans la forêt de Fontainebleau, un vieux dix cors a été porté bas par tous les chiens après un hallali courant d'un quart d'heure. Etaient présents : M. Ephrussi, le compte Lamoyski, le comte Le Marois, le baron de Neuflize, etc. etc. Laisser courre par Basseville.

Dimanche, le prince de Joinville assistait à une grande chasse au château de Ferrières. Un train spécial a ramené les invités à Paris à onze heures du soir.

Le vautrait du vicomte de Briailles a pris au débuché un animal à son quart-an qui a été servi par le baron de Damoiseau.

L'excursion que l'impératrice d'Autriche fait habituellement en Irlande à cette époque pour les chasses, est remise à des temps plus heureux, le pays étant profondément troublé.

Un des plus grands chasseurs de notre temps, le vicomte Clos-Sandford, vient de mourir. C'était un gentilhomme fort aimé de tous et dont le nom figure sur tous les livres d'or de la vénerie.

La première médaille du Kennel-Club français sera décernée, dit-on, à la duchesse d'Uzès, comme ayant grandement contribué à la conservation et à l'amélioration des races françaises des chiens de meute.

La clôture de la chasse est fixée au 16 janvier.

FAITS DIVERS

GAZ EXTRAIT DU LIÉGE. — On a souvent préconisé pour obtenir du gaz d'éclairage d'autres matières que le charbon de terre; le bois, le pétrole, le marc de raisin, les pommes, les huiles minérales. Voici que deux chimistes prétendent obtenir un gaz d'éclairage excellent par un traitement particulier du liége. Ce gaz résulterait de la calcination en vases clos des fragments de liége provenant des déchets de la fabrication des bouchons et des opérations de démasclage ou enlèvement de la première écorce du chêne-liége. Le gaz obtenu serait, disent MM. Charles Martin et Combe d'Alma, ses parrains, très pur de sulfure et de produits délétères, brûlerait avec une belle flamme claire et ne reviendrait qu'à un prix minime. Un simple lavage dans l'eau et son passage à travers une masse de chaux devant suffire à le purifier, le gaz de liége serait d'une fabrication facile et n'exigeant qu'une faible dépense pour l'établissement des appareils. Comme il ne produirait aucun effet nuisible sur les peintures, on aurait sollicité l'autorisation de le mettre en essai au foyer du grand Opéra de Paris.

Peut-être l'idée d'extraire du gaz est-elle bonne en théorie, mais, en pratique, aurons-nous jamais assez de liége et de vieux bouchons pour que le gaz de liége puisse espérer se faire une place à côté du gaz de houille?

L'USINE KRUPP D'ESSEN. — La grande usine d'Essen, qui appartient à M. Alfred Krupp, existait dès le commencement du siècle. Elle fut dirigée dès 1826 par M. Krupp qui la prit à son compte en l'achetant en 1848. En 1810, elle comptait un peu moins de cent ouvriers; actuellement elle en occupe 8,680; si, à ce nombre, on ajoute les mineurs et les ouvriers des hauts fourneaux employés pour l'usine, mais en dehors de son périmètre, on arrive au chiffre de 15,780 hommes, une forte division d'armée.

Comme outils à leur disposition, ces ouvriers possèdent 1,542 forges, 294 chaudières à vapeur, 82 marteaux pilons, dont un de cinquante mille kilogrammes, 310 machines à vapeur, réalisant une force de 12,000 chevaux, et 1,622 machines outils, tours, laminoirs, raboteuses, etc.

La consommation journalière est de près de 3,000,000 de kilogrammes de charbon de terre, 13,000 mètres cubes d'eau, plus de 17,000 mètres cubes de gaz pour éclairage et métallurgie.

Les transports sont faits sur 41 kilomètres de chemins de fer, que parcourent 41 locomotives et 537 wagons.

Depuis sa fondation, l'usine a construit 18,000 canons!...

DÉVELOPPEMENT DES LANGUES EUROPÉENNES DANS LE MONDE. — D'après M. Michel Mulhalls, le progrès des langues parlées par les différents peuples est le suivant :

L'*anglais*, qui, au commencement du siècle, n'était parlé que par 22,000,000 de bouches, l'est aujourd'hui par 90 millions; le *russe*, par 63 millions au lieu de 30 millions; l'*allemand*, par 66 millions au lieu de 38; l'*espagnol*, par 44 millions au lieu de 32; l'*italien*, par 30 millions au lieu de 18; le *portugais*, par 13 millions au lieu de 8.

C'est, pour l'anglais, une augmentation de 310 p. 100; pour le russe, de 110 p. 100; pour l'allemand, de 70 p. 100; pour l'espagnol, de 36 p. 100.

Quant à la France, d'après l'auteur, l'augmentatin serait de 34 à 46 millions, soit 36 p. 100. X.

FORCE MUSCULAIRE DES INSECTES. — M. Plateau a calculé la force musculaire des insectes comparée à celle de l'homme et des grands animaux. La force de traction de l'homme de vigueur moyenne est de cinquante kilogrammes, celle de la femme de trente kilogrammes. Etant donné que le poids du corps humain est, en moyenne, de soixante kilogrammes, on peut établir un rapport entre ce poids et la force de tension. Pour l'homme, le poids qu'il peut traîner égale les trois quarts du poids de son propre corps; pour la femme il n'est que de moitié. L'animal le mieux fait à la traction, le cheval, ne peut traîner que les soixante-dix centièmes de son poids. Or, les insectes ont une puissance bien supérieure : le hanneton peut traîner après lui un objet pesant quatorze fois son poids personnel; le carabe ne paraît pas surchargé par la traction d'un poids dix-sept fois plus considérable que le sien propre; de jolis insectes dits *trichies*, communs dans nos jardins vers le mois de juillet, peuvent tirer quarante-deux fois le poids de leur corps; les fourmis semblent entraîner avec aisance des brins de paille qui, pour elles, sont de véritables madriers quinze ou vingt fois plus pesants que leur corps : c'est comme si un homme seul traînait une pierre ou une poutre du poids de douze à treize cents kilogrammes. En général, dit l'auteur des expériences citées, la force musculaire des insectes semble en raison inverse de leur taille : plus celle-ci est développée, moins grande est la force musculaire.

RÉCOLTE AUX ÉTATS-UNIS. — On connaît aujourd'hui le chiffre de la récolte du froment aux Etats-Unis : il est de 165 millions d'hectolitres. La consommation prenant sur ces chiffres une quantité d'environ 100 millions d'hectolitres, il restera pour l'exportation en Europe 65 millions d'hectolitres. Ce chiffre est supérieur de 3 millions d'hectolitres à celui de la récolte de 1880.

LE LANGAGE DES FOURMIS. — Il suffit d'avoir regardé pendant cinq minutes un chemin de fourmis dans un jardin, pour être convaincu que ces intelligentes petites bêtes se comprennent entre elles. On croyait qu'elles n'employaient pour cela qu'une sorte de langage mimique dans lequel leurs antennes jouaient un grand rôle; un naturaliste anglais, M. Peal, vient de découvrir que les fourmis, ou du moins certaines espèces, ont une voix, peuvent faire entendre un cri, comme beaucoup d'autres insectes. M. Peal a constaté ce fait au moins chez deux espèces, deux variétés de fourmis : elles émettent des sons musicaux qui peuvent être perçus par une oreille humaine à 20 ou 30 pieds de distance et sont produits par le frottement des pièces écailleuses dont l'abdomen est garni. Le bruit produit par une de ces fourmis placée sur une feuille sèche, est assez intense pour être facilement perçu, et nul doute que ce ne soit là un moyen pour ces insectes de communiquer entre eux. Z.

LE SUCRE DE CHIFFONS. — Il y a quelque deux ou trois ans, un chimiste allemand, le docteur Pepper, fit beaucoup parler de lui par sa découverte d'un procédé de transformation de vieux chiffons en sucre... nous disons bien *en sucre*. Or, il paraîtrait que le sucre de chiffons aurait vu le jour, non plus à l'état de simple curiosité mais comme produit manufacturé. On dit, en effet, qu'un fabricant a eu l'idée de mettre en exploitation les procédés du docteur Pepper, et que, depuis quelques mois, il livre au commerce du sucre de chiffons.

Voici comme s'opère cette curieuse transformation :

Les chiffons sont traités par l'acide sulfurique, qui les transforme en cette espèce de gomme que l'on nomme dextrine; blanchie au moyen d'un lait de chaux, la dextrine est reprise et traitée de nouveau par l'acide sulfurique; à la suite de diverses opérations, elle se trouve transformée en glucose ou sucre analogue au sucre de raisin. La glucose provenant du traitement des vieux chiffons est obtenue à très bas prix et vendue aux fabricants de gelées, de confitures et de confiseries.

Mais, se demandent les hygiénistes, un tel produit est-il absolument sans influence sur l'organisme? Y a-t-il prudence à laisser consommer un sucre provenant de chiffons qui peuvent être imprégnés de toute espèce de résidus impurs?

LE PLUS GRAND PONT DU MONDE. — En Russie, on vient de terminer, sur le Volga, pour le chemin de fer allant à Orenbourg, un pont dont les dimensions surpassent celles de tous les ponts connus jusqu'à ce jour, même le fameux pont de Moerdijk, à l'embouchure de la Meuse, qui était jusqu'à ce jour le pont le plus long existant sur la surface du globe.

La longueur du nouveau pont sur le Volga est de 1,270 mètres. La construction, commencée en 1877, a duré trois ans et a couté 4,600,000 roubles (18 millions de francs). Dans cette construction colossale sont entrées 6,552 tonnes de fer.

Le pont est supporté par 13 arches. L'ouverture de ces arches est assez grande pour qu'entre elles, deux à deux, on puisse à la rigueur placer le Palais d'Hiver de Saint-Pétersbourg, naturellement dans sa longueur seule. Ni l'Amérique, ni l'Angleterre ne possèdent de pont de cette longueur. Z.

ON A CALCULÉ ce que certaines villes dépensent pour leur sûreté en cas d'incendie. Paris 1,620,000 francs; Hambourg, 624,241 fr.; Brême, 175,000 fr.; Christiania, 147,000 fr.; Chicago, 2,935,742 fr. Ces chiffres donnent par habitant 0 fr. 78, pour le parisien; 2 fr. 12 pour le hambourgeois; 1 fr.57, pour le brêmois; 2 fr. 03, pour l'habitant de Christiania et 5 fr. 87, pour celui de Chicago. Comme on le voit, c'est Paris qui paie la proportion la moins forte, et cependant c'est l'une des villes où les secours contre l'incendie sont les mieux assurés.

En effet, on a constaté que depuis dix ans, les chiffres des victimes par incendie, ont été pour chaque centaine de mille habitants de 8.3 dixièmes pour Londres; 7 pour Cologne; 5.7 dixièmes pour le Hanovre; 4.7 dixièmes pour Naples; 3.5 dixièmes et 3.4 dixièmes, pour Lyon et Bruxelles et seulement 2.4 dixièmes pour Paris.

LA MÉDECINE MILITAIRE EN GRÈCE ET A ROME. — Au moment où la question des médecins militaires paraît devoir se présenter devant les Chambres, pour y recevoir la solution que ne cesse de réclamer notre corps médical militaire, il ne sera pas inutile de savoir comment Grecs et Romains entendaient le service des secours aux blessés.

Chez les Grecs, les armées furent toujours suivies d'un certain nombre de médecins : il suffit de visiter les collections de vases hellènes du Louvre pour y voir les médecins donner leurs soins aux blessés sur les champs de bataille. Généralement on ne soignait immédiatement que les blessures légères, les autres étaient pansées à la hâte et les blessés, transportés sur les vaisseaux, étaient ramenés dans les villes où ils passaient aux mains des médecins sédentaires.

Dans les armées romaines, il n'y eut de médecins militaires réellement attachés au service des troupes qu'à partir du règne d'Auguste. Jusqu'alors, les personnages marquants de l'armée emmenaient avec eux, pour leur service personnel, des esclaves ou des affranchis exerçant la profession de médecins, et suivant leur bon plaisir, leur permettaient de traiter officiers ou légionnaires malades ou blessés. Sous le règne d'Auguste, quand on eut formé des corps de troupes permanentes et sédentaires, on reconnut la nécessité d'assurer les soins médicaux aux soldats, et, tandis que les légionnaires s'adressaient en cas de blessure ou de maladie, aux médecins des villes dans lesquelles ils passaient ou auprès desquelles ils campaient, les gardes urbains, ou prétoriens, eurent des médecins spécialement attachés à leurs corps. Plus tard, l'usage s'étendit à toute l'armée: chaque légion eut ses médecins.

LA FOURRURE A LA MODE : LA LOUTRE. — La fourrure à la mode est en ce moment la loutre. Animal semi-aquatique, la loutre est répandue dans toutes les parties du monde; elle mesure près d'un mètre de longueur de l'extrémité du museau à celle de la queue; tout le corps est aplati, porté sur des pattes très courtes dont les pieds sont palmés, c'est-à-dire réunis par des membranes à la manière des pieds des canards; la tête est plate, un peu allongée avec museau pointu. La loutre vit sur le bord des cours d'eau, des marais, des étangs, de la mer s: nourrit de poissons qu'elle guette pendant des heures entières blottie sous une pierre ou cachée entre les racines d'un arbre et qu'elle saisit avec une prestesse prodigieuse en plongeant en courant sous l'eau. A cause de son genre de nourriture, la loutre de nos pays est considérée comme un animal nuisible, qui détruit de grandes quantités de poissons, évite facilement les pièges et s'atteint rarement à coups de fusil. Sa fourrure douce, fine, de couleur brun noirâtre sur le dos, plus claire sous le ventre et les cuisses, sert à garnir les collets de vêtements ou à confectionner des casquettes chaudes à l'usage des habitants des campagnes et des chasseurs.

La loutre recherchée en ce moment par la mode n'est pas la loutre commune de nos pays, mais c'est principalement l'espèce plus grande d'Amérique que l'on rencontre et que l'on chasse dans les Carolines de l'Amérique du Nord, le Canada, l'Amérique russe, les Guyanes et sur les cours d'eau du centre de l'Amérique méridionale. Les loutres de ces pays sont d'une taille plus grande que notre loutre européenne, et le pelage est moins foncé et d'un brun plus roux.

Une troisième espèce de loutre, plus précieuse encore que la loutre d'Amérique, est la loutre de mer qui vit dans les régions froides de l'Amérique du Nord; l'hiver, cette loutre séjourne aussi bien à terre que sur les glaçons, mais l'été remonte le long des fleuves et pénètre dans les lacs d'eau douce. C'est en mars, avril et mai que les trappeurs se livrent à la chasse de cette variété de loutre, qui parfois se trouve rassemblée en troupes nombreuses dans un espace relativement restreint. Chaussé de patins longs de un à denx mètres, le trappeur s'élance sur les glaces marines à la poursuite des loutres, qu'il atteint assez facilement à la course et assomme d'un coup de bâton, évitant de se servir d'armes à feu pour ne pas détériorer la fourrure.

Cette chasse aux loutres marines est souvent des plus périlleuses quand un changement dans la direction du vent détache les grandes masses de glace qui se trouvaient soudées au rivage. On a eu des exemples de chasseurs condamnés à rester sur des glaçons errants, n'ayant pour se soutenir qu'un peu de viande séchée emportée par eux et restant ainsi plusieurs jours sans revoir la terre, heureux toutefois quand le vent venait à les repousser vers le sol ferme. Ce qui entraîne le chasseur à poursuivre avec tant de témérité la loutre marine, à braver le froid et le danger d'être perdu en mer, c'est le haut prix de la fourrure que Chinois et Japonais recherchent avec empressement et payent des prix élevés: plusieurs centaines de francs une peau de moyenne grandeur. Cette concurrence des Chinois fait que notre luxe européen doit se contenter des fourrures de loutres terrestres, très fines et très belles, sans doute, mais à un degré moins élevé que les fourrures de loutre marine.

Dans notre avant-dernier numéro, nous avons cité M. Cazeaux comme fondateur du *Magazin pittoresque*. C'est l'*un* des deux fondateurs que nous avons voulu dire, l'autre étant M. Edouard Charton, qui en est encore aujourd'hui le rédacteur en chef.

PETITE GAZETTE

On cherche, on cherche sans cesse quelles peuvent être les étrennes les plus utiles et les plus coquettes à offrir.

Je ne vois rien de plus agréable à recevoir qu'un joli costume en cachemire de l'Inde, en vigogne ou en surah.

On a un cachemire à 6 fr. 50, un surah à 7 francs et une vigogne dans les mêmes prix. Quoi donc de plus avantageux qu'un cadeau doit le prix ne dépasse pas soixante ou soixante-dix francs.

La *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, prépare ses magnifiques boites de foulard de Chine et de l'Inde; et 6 foulards assortis à 24 francs sont encore un charmant cadeau si c'est à une amie ou à une parente qu'on veut l'offrir.

Nécessairement il y a des foulards plus chers; mais on n'a qu'à indiquer la somme qu'on veut dépenser pour que l'assortiment soit recherché dans les riches et brillantes qualités des surah et des Chines supérieurs. Les boîtes contenant les belles robes en surah et en shang-haï sont brillantes par leur merveilleux coutenu; pas une femme, si élégante qu'elle soit, qui ne puisse se contenter de ce joli souvenir, par un costume en surah dure des années.

Pour les enfants et les jeunes filles, on donne fréquemment le costume en *foor in hand* et l'écosssis aux tons neutres avec filets or; c'est très riche et très distingué.

En tout cas, la *Malle-des-Indes*, avant de vous engager à faire vos commandes, vous enverra *franco* ses échantillons si vous le désirez, et vous serez, mesdames, charmées de la variété de ses produits exotiques.

Baronne DE SPARE.

L'effet salutaire de la *pâte des prélats* préserve la main d'engelures et de crevasses. Parfumerie exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Le journal est trop rempli, aux approches du nouvel an, pour que nous entreprenions seulement de discuter les mille et un projets qu'a fait surgir la récente décision du conseil supérieur des Beaux-Arts, relative à l'organisation du Salon. Nous nous bornerons donc, comme il y a huit jours, à résumer les faits et à noter le chemin parcouru.

La première idée de remettre toute la responsabilité entre les mains des artistes avait semblé toute simple; quand il s'est agi de chercher comment serait représentée la collectivité des artistes, on pensa tout d'abord, à la Société fondée par le baron Taylor, dont M. du Sommerard a été nommé le président, dans le courant du mois dernier.

Mais on ne tarda pas à faire remarquer que cette société, fondée dans un but exclusif de bienfaisance, n'avait pas le droit de constituer le fonds de garantie fixé à 150,000 francs par le Conseil des Beaux-Arts.

Des amateurs s'entremirent alors, et quinze d'entre eux offrirent de contribuer à la somme pour une part de 10,000 francs.

Tout semblait donc aller pour le mieux, quand la Société libre des Beaux-Arts eut la pensée de protester contre le monopole accordé à l'association Taylor : l'une et l'autre sont composées d'artistes; pourquoi l'une serait elle chargée de représenter tous les artistes, au détriment de sa rivale ?

La question ainsi posée, la presse en introduisit une autre: si les artistes devaient réellement être chargés de faire eux-mêmes leurs affaires, pourquoi tous ces noms d'amateurs qu'on voit surgir aux quatre points de l'horizon? A quoi bon échanger le patronage de l'Etat contre celui des particuliers? Il ne fera pas mieux, et sera, en tout cas, moins indépendant, étant plus subordonné aux intérêts des diverses coteries.

Voilà où nous en sommes: alors que toutes les difficultés semblaient tranchées, on s'aperçoit qu'elles commencent seulement à naître, et rien ne prouve qu'une nouvelle volte-face ne rendra pas à l'Etat les droits qu'il s'était trop débonnairement empressé d'abdiquer.

Nous continuerons à suivre pas à pas les progrès de l'opinion.

Nous avions parlé autrefois d'un musée historique de moulage, qui s'organisait au Trocadero: nous apprenons que la commission du budget vient de refuser le crédit de deux mille francs demandé pour son organisation. Espérons que cette décision n'est pas sans appel; les musées de moulages existent dans toutes les grandes villes d'Europe, et Paris est la seule capitale qui ne possède pas encore le sien.

On vient de juger, à l'école des Beaux-Arts les concours qui ont eu lieu entre les élèves de 1re classe de la section d'architecture. Voici la liste des lauréats.

Premiers concours : *Une caserne de cavalerie*; medailles à MM. Hermant, élève de M. Vaudremer, et Courtois-Suffit, élève de M. Pascal.

Deuxième concours: *Un Nymphée*; médailles à MM. Julien Albert, élève de M. Daumet, et Courtois-Suffit, élève de M. Pascal.

L'Etat vient d'acquérir le tableau de M. Jules Goupil : *Mme Roland*, exposé au Salon de 1880, pour le faire placer au musée du Luxembourg.

Par décret présidentiel, l'Académie des Beaux-Arts a été autorisée à accepter le legs de Mme veuve Laboulbène; ce legs consiste en une somme de 70,000 francs, dont les arrérages seront attribués également aux logistes peintres admis par l'Académie, lorsqu'ils auront terminé leur temps de loge et fourni leur tableau.

On sait que chaque année dix élèves de l'Ecole des Beaux-Arts sont admis en loges pour le concours de Rome.

L'éditeur Hermet vient de terminer la publication de la remarquable collection du *Musée du Louvre* qui se compose de 500 gravures au burin, représentant les plus beaux chefs-d'œuvre de notre musée du Louvre. C'était une colossale entreprise qui a été menée à bonne fin par l'intelligent éditeur et aujourd'hui que l'œuvre est complète, nous pouvons la juger dans son ensemble et apprécier les services qu'elle rendra à la cause de l'art. Rien n'est plus propre à former le goût qu'une publication où se trouvent reproduits les chefs-d'œuvre des grands maitres et les plus beaux spécimens de la sculpture antique.

Dans cette belle collection, une large par a été faite aux grands maîtres de la peinture. Raphaël y est représenté par 31 de ses œuvres et les plus belles ont été naturellement choisies; Léonard de Vinci, par 4 reproductions; Le Corrège, 3; le Guide, 9; le Dominiquin, 11; les Carrache, 8; les Titiens, 4; les autres maîtres des Ecoles italiennes par un ou deux tableaux.

Dans les Ecoles hollandaise et flamande, nous voyons 18 reproductions de Rembrandt, de Girard Dow, 4; Terberg, 4: Zoon Van Ostade, 8; Metsu 7; Wouvermans, 8; Berghem, 3; Paul Potter, 9; Karel Du Jardin, 7; Rubens, 10; Teniers, 6; Van Dyck, etc. etc.

L'Ecole française renferme 14 reproductions de tableaux de Poussin, 8 Claude Lorrain, 10 Lesueur, 13 marines de Vernet, des œuccres d'Horace Vernet, de David, de Guérin, de Gérard, etc., etc.

Dans les Ecoles espagnole et allemande, nous trouvons des œuvres de Murillo, de Ribeira, d'Hans Holbein.

100 reproductions de la statuaire antique complètent cet ensemble et mettent sous nos yeux les plus beaux spécimens de l'art grec. Cette magnifique collection forme 10 beaux volumes où nos lecteurs pourront choisir les planches qui leur conviendront et composer eux-mêmes un musée selon leur goût et leurs préférences.

BIBLIOGRAPHIE

L'Alsace-Lorraine et l'Empire Germanique, étude suivie des discours de M. de Bismarck sur les affaires d'Alsace-Lorraine et des allocutions de M. de Manteuffel. 1 vol. in-12, (Calmann-Lévy, éditeur.) — Une partie de ce travail a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, aux mois d'avril et de juillet dernier, sans nom d'auteur, et a causé en Allemagne une assez vive émotion, qui s'est traduite dans les journaux d'Outre-Rhin, par des articles irrités. L'auteur, qui continue à garder l'anonyme, avait cependant évité avec soin tout ce qui pouvait ressembler à une excitation. Mais il avait mis le doigt sur la plaie, la plaie allemande, car elle existe aussi bien que la plaie française, et c'est là le beau résultat des conquêtes violentes. L'Alsace-Lorraine est le boulet de l'Allemagne, comme la Lombardie et la Vénétie ont été le boulet de l'Autriche. L'auteur l'avait montré; il avait montré le néant des tentatives d'assimilation par la force, et la presse allemande prouva par sa colère la vérité de la démonstration. Tous ceux qui s'intéressent à la question de l'Alsace-Lorraine, et il doit y en avoir autant que de Français, liront ce livre où le sentiment patriotique s'allie à une connaissance évidente de la matière.

Études sur la Littérature française moderne et contemporaine, par Paul Stapfer, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble. 1 vol. in-12 (Fischbacher, éditeur). — M. Paul Stapfer, à qui la publication de ses cours sur Shakespeare a donné une si haute place dans la critique contemporaine, vient de réunir en un volume diverses études sur la littérature française moderne. On lira avec un vif intérêt ces pages si finement pensées et si vivement écrites. M. Stapfer ajoute, en effet, à une rare pénétration d'analyse un véritable talent d'écrivain, Un style alerte et sobre servant à l'expression d'idées justes, saines; un jugement fin et délié; un sens littéraire singulièrement aiguisé, avec un fond de remarquable érudition, en voilà plus qu'il n'en faut pour faire de la critique qui reste et qui porte. Signalons les principales études contenues dans ce volume: *Les Industries de Beaumarchais, Victor Hugo, M. Guizot, M. Paul de Saint-Victor, M. Gustave Flaubert, Lamartine, Mérimée,* etc.

Acteurs et Actrices du temps passé, par C. Gueullette, 1 liv. in-8° (librairie des Bibliophiles). — Cette livraison, la quatrième de la collection, est consacrée à *Raymond Poisson*, la personnification de *Crispin* sur la scène française. Il en créa le type, et son physique, paraît-il, le destinait a l'emploi :

Pour mon visage, il a, sans être trop farouche,
Quelque chose de grand.
— Oui, monsieur, c'est la bouche.

Une fine eau-forte de Lalange nous met sous les yeux cette joviale et amusante figure.

M. de Montyon, par Fernand Labour, 1 vol. in-12. (Hachette, éditeur). — On croira aisément que le fondateur des prix de vertu et de tant d'œuvres excellentes méritait un livre. M. Labour en a trouvé la matière dans l'existence bien remplie de ce grand homme de bien, dont l'éloge est prononcé cbaque année à l'Académie, depuis plus d'un demi-siècle, et que sa bienfaisance à su mettre au-dessus de l'accaparement des partis.

Histoire du tribunal Révolutionnaire de Paris, par H. Wallon, membre de l'institut. Tome Ier, in-8° (Hachette, éditeur). — Il y a dix ans que l'auteur a entrepris cet ouvrage, dans le but, dit-il, de dégager la République où nous vivons, par une répudiation absolue des scènes de la Terreur, dans le but aussi d'en prévenir le retour. Bien que la Commune semble avoir donné raison à ses craintes, il est à espérer que l'ordre normal des choses ne nous ramènera point à un tel système de sang. L'auteur n'a étudié en détail que les grandes causes soumises à la juridiction du terrible tribunal. Pour les autres, il s'est contenté d'une indication. Quelle sera l'utilité de ce livre? Il est à craindre, malgré les intentions de l'auteur, que les ennemis de la République n'en profitent plus que ses amis.

Esquisses morales, par Daniel Stern, précédées d'une préface par L. de Ronchaud. 1 vol. in-12) Calmann-Lévy, éditeur). — Le nom de Daniel Stern est inscrit immédiatement après ceux de Mme de Sévigné, de Mme de Staël et de Georges Sand sur la liste des femmes de génie; aussi l'intérêt s'attache à tout ce qui se publie des écrits qu'elle a laissés. On se souvient de *Mes Souvenirs*, édités l'année qui suivit sa mort, et qu'on regrettait de voir inachevés. On eût bien voulu en connaître davantage de cette vie, ou plutôt du développement de cette belle intelligence. En publiant des fragments de Daniel Stern, pensées, réflexions, maximes, tous empreints de la forte marque de cet esprit, M. de Ronchaud, un de ses fidèles admirateurs et amis, a eu l'heureuse pensée de les faire précéder d'une étude biographique et littéraire sur l'historien de la Révolution de 1848. Nul n'était plus à même d'analyser ce noble esprit, de nous initier à ses souffrances, à ses aspirations. C'est d'une main pieuse qu'il en a tracé le portrait: l'amitié est bonne inspiratrice et cette piété du souvenir a dicté d'excellentes pages d'introduction à M. L. de Ronchaud.

Le Clou d'Or, par Sainte-Beuve, avec une préface de Jules Troubat. 1 vol. in-12 (Calman-Lévy, éditeur. — Les secrétaires de Sainte-Beuve continuent à fouiller dans les tiroirs du célèbre critique, et ils en retirent, qui des lettres, qui des nouvelles. Quoique présenté sous forme de lettres, *le Clou d'Or* est classé parmi les nouvelles. Mais l'œuvre est inachevée, on saisit non sans peine le fil de l'histoire. Une préface moins achevée encore que l'œuvre, ce qui ne s'explique guere puisqu'elle est de M. Troubat lui-même, au lieu d'éclaircir la situation ne fait que l'embrouiller davantage. L'esprit de fine analyse de SainteBeuve se retrouve dans quelques-unes de ces pages qui ne demandaient guère a être publiées. Nous préférons de beaucoup au *Clou d'Or*, la *Pendule,* une vraie petite nouvelle, celle-là, une ebauche également, mais gracieuse, sans tant de quintessence, avec un fond ds philosophie qui n'exclut pas l'émotion.

Nous trouvons dans le journal anglais *Nature*, le resumé d'une interessante communication faite à l'Institut anthropologique de Londres, par M. Rowbotham, sur *l'Histoire de la musique dans les temps préhistoriques*. Malgré leur variété, pour ainsi dire infinie, les instruments de musique peuvent néanmoins être tous classes en trois types distincts: 1° le tambour; 2° la flûte; 3° la lyre. Ces trois types correspondent à trois époques successives dans le développement de l'art musical. Dans le premier age, on n'a connu que le tambour et l'imagination humaine ne s'était encore élevée a aucune autre conception musicale. La seconde époque est l'âge de la flûte pendant lequel les sons des instruments à vent viennent s'ajouter au rythme du tambour. Le troisième âge est celui de la lyre dans lequel les instruments à cordes viennent compléter les précédents. Ces trois âges de la musique repondent respectivement au rythme, a la melodie et à l'harmonie. Et, de même que dans l'histoire géologique du globe, on ne trouve jamais la craie au-dessous de l'oolithe, ni l'oolithe au-dessous de la houille, ainsi dans l'histoire de la musique l'étage de la lyre n'a jamais précédé celui de la flûte, ni l'étage de la flûte, celui du tambour.

Cette année, comme les précédentes, la maison Hachette est au premier rang pour la publication des livres d'étrennes. Hâtez-vous, tout d'abord, si vous voulez souscrire au premier fascicule du *Premier récit des temps mérovingiens*, d'Augustin Thierry, en dix grandes feuilles in-folio contenant six grands dessins, six chefs-d'œuvre, de Jean Paul-Laurens, reproduits par le procede Goupil; il n'a été tiré de ce fascicule que 210 exemplaires numérotés : c'est la part des bibliophiles. Voici maintenant, pour les curieux d'art, *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps,* par Eugène Muntz, magnifique volume gr. in-8°, contenant un grand nombre de dessins reproduisant les plus belles parties de l'œuvre du grand artiste. Voici les *Chroniques de Jehan Froissart*, édition abregée avec texte rapproché du français moderne, par Mme de Witt, née Guizot, et les superbes gravures d'après les monuments et les manuscrits de l'époque. Voici encore, dans cette magnifique collection qui contient l'*Inde des Rajahs*, de Louis Rousselet, l'*Italie et la Suisse*, de Jules Gourdault, etc., etc., *De Paris à Samarkand*, curieuses impresssions de voyage d'une Parisienne à travers le Turkestan, la Dzoungarie et la Sibérie occidentale; et, pour faire pendant au *Ciel*, aux *Comètes*, d'Amédée Guillemin, le premier volume d'une grande monographie scientifique : le *Monde physique*. Vient ensuite la continuation ou le complément de publications dont il suffit de citer le titre pour en apprécier la valeur : la vingt-et-unième année du *Tour du monde;* le tome III de l'*Histoire des Romains*, de Victor Duruy (César, Octave, les commencements d'Auguste); le tome IV de la *Nouvelle Géographie universelle* d'Elysée Reclus, qui, après avoir achevé l'étude de l'Europe, aborde maintenant, par l'Asie russe, celle des autres parties du monde; la huitième année du *Journal de la Jeunesse*. Ajoutez une vingtaine de récits de voyages, d'ouvrages de vulgarisation scientifique, de jolis romans pour les enfants, tous richement illustrés, comme le *Pays du Soleil*, de Cortembert et Ch. Deslys; *Cent tableaux de géographie pittoresque*, de Ch. Delon; *Pendragon*, d'Alfred Assolant; *Grand-Père*, de G. Girardin; *Feu de paille*, de Mme Colomb; les *Deux Mousses*, de Louis Rousselet, etc., etc.; divers volumes nouveaux de la *Bibliothèque des merveilles*, de la *Bibliothèque rose*, de la *Bibliothèque des écoles et des familles;* le *Magasin des petits enfants*, et vous aurez une idée bien incomplete de ce que va lancer sur le marché des livres d'étrennes la puissante maison de librairie.

De beaux livres d'étrennes paraissent à la librairie de E. Plon et Cie. Signalons les *Maîtres ornemanistes*, volume illustré de 250 gravures; les *Contes de Saint-Santin*, par le marquis de Chennevières, illustré par Léonce Petit; *Prisonniers dans les glaces*, texte et dessins de G. Fath.

A la même librairie se trouvent les *Aventures de Martin Tromp* el les *Cœurs vaillants*, par R. de Navery; *Bêtes et gens*, par Stop; — *Voyage autour du monde*, par le comte de Beauvoir; — *Amsterdam et Venise*, par H. Havard; — la jolie collection des *Classiques français* des bibliophiles; — l'*Histoire de France* de M. Dareste — *Sahara et Sahel*, par E. Fromentin, etc., etc.

Un certain nombre de nos lecteurs nous ayant manifesté le désir d'avoir des épreuves sur grand papier, propres à l'encadrement, des gravures que nous publions en supplément, nous avons fait un tirage spécial, sur papier du Japon, de notre supplément de la semaine dernière :

DEVANT GUIGNOL

Ces épreuves de luxe, qui peuvent rivaliser avec les plus belles gravures en taille douce, sont mises à la disposition du public, dans nos bureaux, au prix de 10 francs.

Moyennant un supplément de 3 fr. nous les expédions franco *dans toute la France.*

AVIS

Avec ce numéro, nos abonnés recevront les couverture, titres et tables du second semestre de 1880, formant le LXXVIe volume de la collection de l'ILLUSTRATION.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS, Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie.

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU TEXTE

TOME LXXVI. — DU 1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE

A

B

C

TABLE ANALYTIQUE

DES GRAVURES

ARCHÉOLOGIE

ARMES, ARMÉES

BEAUX-ARTS

CARTES ET PLANS

ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES

EXPOSITIONS SCIENTIFIQUES INDUSTRIELLES ET AGRICOLES

FÊTES ET CÉRÉMONIES PUBLIQUES

LIVRES ILLUSTRÉS

MARINE

PORTRAITS

SCIENCES

SINISTRES, ACCIDENTS

M. Destilleuls dressa les oreilles... Une merveilleuse idée venait de s'épanouir dans son cerveau.

— Les amateurs ne manqueront pas, continuait M. Blampain qui, une fois sur le chapitre de sa fille, ne tarissait plus ; nous n'aurons que l'embarras du choix, car elle est jolie et supérieurement élevée.

— Maurice a vingt-deux ans, reprit à son tour Bernard, il est grand et bien portant, il a un bel avenir, une fortune modeste mais solide ; je devrais être heureux et tranquille... Eh bien, le croiriez-vous ? Je suis plus préoccupé que jamais.

— Déjà vingt-deux ans ! s'écria le juge, comme le temps s'en va ! Je crois encore être à l'époque où je lui apprenais à *étendre* les papillons... Ah ! Bernard, je l'ai toujours aimé, ce garçon-là, et c'est vraiment mal à lui de ne pas être venu nous voir depuis son retour... Et vous dites qu'il vous préoccupe ?

— Oui, pour un jeune homme inexpérimenté, la vie de garçon est plus dangereuse peut-être dans une petite ville que dans un grand centre... A Paris, par exemple, les distractions sont variées ; on les trouve facilement et on s'en détache de même. Dans un petit endroit, on s'ennuie et on reste oisif. Quand l'esprit n'est ni occupé ni amusé, le cœur bat la campagne ; si, alors, la passion s'en mêle, c'est fini, on se jette tête baissée dans les chemins de traverse... Et voilà une vie gâtée à tout jamais !... Jusqu'ici, Maurice est resté dans la bonne voie, Dieu merci ! mais il ne faut qu'une mauvaise occasion... Bref, je voudrais le voir marié

Ici, ce fut au tour de M. Blampain de dresser l'oreille. Il cligna de l'œil en regardant Bernard qui se mit à sourire. Ils s'étaient entendus à demi-mot. La figure du juge prit une expression majestueuse et épanouie, puis, remuant la tête en signe d'acquiescement :

— Oui, fit-il, le mariage est pour la jeunesse un port paisible et sûr... *Intus aquæ dulces*, comme dit Virgile... Il faudrait à Maurice une petite femme assez jolie pour être toujours aimée et assez riche pour lui dorer son intérieur... Eh ! eh ! en cherchant bien, on pourrait trouver cela dans le canton... Venez à Neuville, nous en causerons, et surtout, amenez-vous ce grand garçon là !... Mais nous voilà à Fains, et vous tournez le dos à votre déjeuner. Je crois qu'il faut nous séparer ici... Tenez, César avait un camp là-haut, sur ce plateau et il y avait élevé un temple à la *Fortune ; fanum* d'où *Fains*. Il y a, il est vrai, des esprits superficiels qui prétendent que Fains vient de *Fines*, à cause de l'*s ;* mais ce sont des ignorantissimes, je le prouverai dans une brochure que je prépare et dont je vous donnerai la primeur.

Ils se séparèrent en se serrant la main d'une façon significative.

A midi, M. Bernard dit à Maurice : — Mesdames de Sommières ont été obligées de partir ce matin pour Montmédy...

Le naïf Bernard s'attendait à un vif mouvement de surprise, mais Maurice baissa le nez hypocritement, poussa un ah ! modéré, et se mit à découper soigneusement une volaille pour se donner une contenance.

— Allons, se dit M. Destilleuls, il prend la chose d'une façon plus philosophique que je ne pensais... Et il ajouta : — Madame de Sommières m'a chargé de ses compliments pour toi.

— Ces dames resteront-elles longtemps absentes ? murmura Maurice dont le cœur battait.

— Peuh ! fit Bernard, cela dépendra, elles n'en savent rien elles-mêmes. — Il conta alors à son pupille sa rencontre avec M. Blampain. Le jeune homme saisit avidement ce moyen de passer à un sujet de conversation moins embarrassant, et quand M. Destilleuls lui proposa d'aller voir le juge un de ces jours, il accepta avec empressement.

En rentrant à Neuville, M. Blampain avait aussi conté à sa femme son entrevue avec M. Destilleuls et les insinuations discrètes de ce dernier. M^{me} Blampain, en femme perspicace et pratique, eut bien vite tiré toutes les conséquences de la demi-confidence de Bernard. Désireuse, comme toutes les mères, de trouver pour sa fille un bon parti, elle avait déjà pensé à Maurice Lemonnier.

— M. Maurice, dit-elle à son mari, est un garçon bien élevé, il a une fortune bien assise, bien administrée par son tuteur ; puisque ce dernier semble désirer ce mariage, je crois que, si nous savons nous y prendre, Georgette s'appellera madame Lemonnier avant l'hiver. Il faut écrire à M. Destilleuls et l'inviter à passer une soirée ici avec son pupille.

Peu de jours après, en effet, le cousin Bernard reçut une lettre par laquelle M. Blampain, en son nom et au nom de sa femme, le pressait fort de venir à Neuville avec Maurice pour les fêtes de la Pentecôte. — « Georgette, disait le juge en post-scriptum, se réjouit de renouveler connaissance avec son ami d'enfance. Nous comptons sur vous samedi soir ! »

— Eh bien, demanda Bernard à Maurice, que faut-il répondre ?

— Que nous acceptons, parbleu, et de grand cœur ! s'écria Maurice qui, depuis le matin, était d'une humeur charmante.

La figure de Bernard s'épanouit. — Bon ! pensa-t-il, mon remède opère !... Maurice a déjà repris sa joyeuse mine d'autrefois ; ce n'était qu'une passion à fleur de peau... C'est égal, de mon temps, on prenait les choses plus au sérieux, et les jeunes gens d'aujourd'hui sont bien légers !

Tandis que M. Destilleuls se félicitait de cette cure aussi habile que rapide, Maurice se promenait dans le jardin et relisait pour la dixième fois une lettre arrivée de Montmédy, par le courrier du matin.

« Je ne veux pas tarder plus longtemps à vous donner de mes nouvelles, lui écrivait Antoinette, car vous pourriez m'accuser d'être oublieuse. Oublieuse, moi ! Ah ! mon ami, il n'est pas une minute du jour où je ne pense à vous. Ma mère vient de se retirer dans sa chambre. Voici l'heure où, à une époque qui me semble déjà lointaine, j'étais tout heureuse, car je vous attendais... Mon cœur bat quand j'y pense !.... Ici, quand le soir la porte s'ouvre, je m'imagine encore que je vais vous voir entrer... Hélas ! au lieu de vous, ce sont des figures étrangères et indifférentes qui passent le seuil... Le jour vient de tomber, le ciel est sombre ; je n'entends que le vent qui souffle sur le rempart, et le pas régulier de la sentinelle qui monte sa faction devant l'hôtel-de-ville. Je suis triste et je m'ennuie. Montmédy est maussade ; une vraie prison enfermée dans de doubles remparts !... Ah ! mon ami, quelle navrante journée que celle où j'ai quitté Villotte ! J'étouffais et je n'osais pleurer... Aujourd'hui je suis plus calme ; j'en profite pour vous envoyer cette lettre et vous dire combien je pense à vous. Je sais bien que c'est une faute nouvelle ajoutée aux autres, mais quoi ! je vous aime, et je ne me sens pas le courage de vous le cacher... »

Maurice couvrit le papier de baisers et le replia soigneusement. Il alla s'asseoir ensuite sous une charmille, regarda les arbres, le ciel, les fleurs..., puis, reprenant la lettre, il la relut jusqu'à ce qu'il l'eût apprise par cœur.

V

Le samedi soir, veille de la Pentecôte, Maurice et M. Destilleuls firent pédestrement les trois petites lieues qui séparent Villotte de Neuville. Le chemin, qui côtoie tantôt la forêt et tantôt la Choisille, est partout vert, fleuri et abrité. La soirée était délicieuse et Maurice, mis en verve par le beau temps, avait des accès de bonne humeur qui émerveillaient Bernard. Il arrachait aux buissons et aux talus des trochées de plantes épanouies dont il chargeait son tuteur. Tout y passait : frêles graminées aux épillets frissonnants, aubépines des haies, iris des prés, orchidées en panache. — « Cela fera, disait-il en riant, un bouquet pour ces dames, et M. Blampain y pourra encore glaner de quoi nourrir ses chenilles pendant huit jours. Tenez, cousin Bernard, à vous ces boutons d'or, et ces campanules, et aussi ces ancolies ! » — Les grands bras de M. Destilleuls s'arrondissaient autour de ces tiges verdoyantes et, au milieu des fleurs, sa tête blanche paraissait rajeunir. Il riait d'un bon rire éclatant.

Ils arrivèrent à la brune chez le juge, dont la maison dressait à l'entrée du village sa façade grise, égayée d'un pied de vigne, et précédée d'une vaste pelouse où blanchissaient des carrés de toile. M. Blampain était sur le seuil. Il accourut au-devant de ses invités et pensa étouffer Maurice dans ses embrassements : — Les voici ! les voici enfin ! s'écria-t-il en les introduisant dans le salon à demi obscur ; mesdames, je vous présente M. Bernard et M. Maurice Lemonnier, deux enfants prodigues !... Vous ne les auriez pas reconnus, n'est-ce pas ? Voilà ce que c'est que de rester des années sans voir les gens... Ah ! messieurs, vous aurez fort à faire pour vous excuser près de ces dames !

— N'écoutez pas mon mari, messieurs, dit M^{me} Blampain d'une voix mielleuse ; nous vous devons encore de la reconnaissance pour avoir bien voulu venir nous voir sans façon.

M^{me} Blampain était une femme entre deux âges, petite, maigre, nerveuse et remuante. Ses cheveux châtains bien conservés et roulés en tire-bouchons, dissimulaient les creux de ses joues ; ses yeux avaient le regard oblique et l'expression câline de ceux du chat ; ses lèvres minces, grimaçant un sourire forcé, et son nez effilé n'annonçaient rien de très charitable. A Villotte, où son esprit caustique était fort redouté, on l'appelait « la dame au nez pointu, » et on prétendait qu'avec un peu de bonne volonté elle eût fait battre des montagnes.

Sur l'invitation de M. Blampain, on passa dans la salle à manger. Maurice se trouvait placé à côté de Georgette. La jeune fille n'était ni belle ni laide, mais elle avait seize ans, de jolis yeux bleus un peu petits, un teint rose, des dents blanches, des cheveux blonds bien plantés ; bref, ce qu'on est convenu d'appeler la beauté du diable. Son minois éveillé et futé, ses manières vives et familières, lui donnaient du piquant et mettaient tout de suite les gens à l'aise.

Le souper fut très gai. M. Aristide parla bien un peu trop gallo-romain, et M^{me} Blampain assaisonna la conversation de legères médisances, mais la candeur de Bernard, l'entrain de son pupille, les espiégleries de Georgette étouffaient ces dissonnances. On avait mis le bouquet de Maurice sur la table et Georgette y avait ajouté des muguets qui répandaient une odeur exquise. Au dessert, M. Aristide proposa de boire à la santé de l'auteur du bouquet.

— Non, dit Maurice, mais aux jolies mains qui l'ont si heureusement transformé.

— Eh bien, à la jeunesse alors ! s'écria tout à coup Bernard, dont les yeux brillaient ; à la jeunesse, et ainsi nous porterons la santé de tous deux !

La salle à manger résonna du choc des verres.

Le lendemain, toute la famille avec ses hôtes assista à la grand'messe, et l'après-midi fut employée a une excursion dans les bois environnants. M^{me} Blampain, qui détestait les courses en plein air, était restée au logis. M. Destilleuls et le juge accompagnaient seuls les jeunes gens, qui couraient le long des lisières. A chaque instant on entendait tinter leurs éclats de rire ; Bernard fredonnait son air de menuet ; les taillis étaient égayés par la musique tapageuse des loriots et des merles, et, tout au fond des bois, le coucou jetait par moment ses deux notes mélancoliques, comme pour tempérer cette explosion de joie printanière.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie ? murmura M. Blampain en montrant à M. Destilleuls la jeune fille, dont la robe rose faisait merveille dans la verdure.

— Ah ! s'exclama Bernard, je la trouve charmante !

— Et Maurice, comment la trouve-t-il ?

— Ne voyez-vous pas qu'il lui fait déjà un doigt de cour ? dit le vieillard, qui prenait l'entrain de son pupille pour la griserie d'une passion commençante... Ah ! cher M. Aristide, si nous pouvions les marier, je serais le plus heureux des hommes !

— C'est notre désir le plus vif, à Mme Blampain et à moi; ainsi comptez sur ma parole.

Bernard saisit la main du juge et la lui serra énergiquement, tandis que des larmes de joie lui montaient aux yeux.

Le lendemain, on se sépara, mais non sans que Maurice promît de revenir le plus tôt possible. Il revint le dimanche suivant, et bientôt cette visite dominicale fut une habitude si bien prise qu'on n'eut plus besoin d'invitation. Le samedi soir de chaque semaine, Bernard et son pupille étaient attendus, et la domestique avait ordre de préparer leurs chambres. A chaque visite, le cousin Bernard arrivait plus allègre et plus gaillard : il rajeunissait à vue d'œil. — Bravo! se disait-il, il l'aime... Comment pourrait-il ne pas l'aimer? Elle est si fraîche et si mignonne! Il a maintenant oublié Antoinette... Allons, Dieu a eu pitié de nous!

Pauvre Bernard, comme il se leurrait! Pour dire vrai, dans l'ensemble des motifs qui poussaient Maurice chez le juge, il n'entrait pas le plus mince élément de fantaisie amoureuse. En l'absence d'Antoinette, le séjour de Villotte semblait insupportable à Maurice : il s'y trouvait trop seul et y errait comme une âme en peine. Aussi saisissait-il avec empressement l'occasion qui lui était offerte de changer d'air et de milieu; les visites chez le juge étaient une diversion pour son esprit, et un amusement; il avait retrouvé dans Georgette une camarade espiègle et bon enfant; il se plaisait doublement dans sa compagnie, d'abord parce qu'elle lui semblait une petite fille sans conséquence, puis parce qu'elle était justement la seule personne à laquelle il osât parler d'Antoinette. Mlle de Sommières avait été au couvent la *petite mère* de Mlle Blampain, qui se trouvait alors dans la classe des *mioches,* et Georgette, fort innocemment, contait à Maurice charmé toutes sortes de souvenirs enfantins auxquels Antoinette se trouvait mêlée : sans s'en douter, la pauvre fille contribuait à attiser la flamme d'un amour étranger, dans le cœur de celui qu'on nommait déjà tout bas son fiancé; enfin, — et ce dernier motif n'était pas précisément à la louange de Maurice, — il allait à Neuville pour dépister M. Bernard, dont il avait vaguement deviné les soupçons ; tandis que son candide tuteur le croyait tout occupé de Mlle Blampain, il passait son temps à rêver d'Antoinette, et à l'insu du vieux cousin, une correspondance fréquente atténuait pour les deux amoureux la distance qui séparait Montmédy de Villotte. Quand une lettre bien remplie arrivait à Maurice, l'espoir lui remontait au cœur, sa verve lui revenait, et il accourait à Neuville, où il se sentait plus libre et où le babil de Georgette l'amusait sans le distraire de sa passion.

Ces visites assidues commençaient cependant à s'ébruiter.

Le percepteur de Villotte ayant rencontré dans une de ses tournées Georgette au bras de Maurice, s'était hâté de faire part à sa femme de cette rencontre, et la nouvelle, distribuée aux quatre coins de la ville par la langue féminine, qui est plus prompte qu'un télégraphe électrique, avait été bien vite commentée dans chaque maison.

— Voilà un mariage pour l'hiver prochain, disait-on ; ce sera un joli couple!... — Eh! eh! les Blampain ont du flair, et ils n'ont pas mal choisi! — Quand on en parla à mots couverts à Mme Blampain, elle nia tout d'abord, mais avec de telles réticences et un air si satisfait qu'on interprétait immédiatement ses dénégations comme une affirmation. Quant à M. Destilleuls, il ne se sentait pas d'aise et n'avait pas la force de cacher ses désirs et ses espérances.

Maurice seul, uniquement occupé de sa passion, semblait tout ignorer. Il laissait étourdiment les événements suivre leur cours, et les langues tourner ; il se contentait de hausser les épaules quand on faisait, par hasard, devant lui une allusion trop transparente à ses assiduités chez le juge.

Vers la fin de juillet, Bernard écrivit à Mme de Sommières : « Dieu merci, la crise est passée; vous pouvez revenir à Villotte ». Peu de jours après, Maurice reçut quelques mots griffonnés à la hâte par Antoinette :

« Enfin, nous quittons Montmédy, disait-elle, » l'exil est fini! J'en suis bien heureuse : d'abord, » pour ma pauvre mère, que le rude climat de ce » pays a rendue très souffrante ; puis aussi pour » moi, car je dépérissais ici, loin de vous, mon » seul ami. Ah! il me semble que le ciel long- » temps couvert s'éclaircit tout à coup! Lundi » prochain, c'est à dire dans trois jours, nous » serons à Villotte. Trois jours, mon ami, dans » trois jours! Ah! quelles longues causeries! quelles » bonnes soirées!... »

Cette heureuse nouvelle arriva à Maurice le samedi matin, et il bondit de joie. Mais il fallait attendre encore trois jours. Il ne pouvait rester en place, il lui semblait que ces trois journées, passées à Villotte, seraient trois siècles. Il résolut de les consacrer à un voyage à Neuville. Justement c'était la veille de la fête patronale, et Georgette se préparait pour le bal du lendemain. Le jeune Lemonnier fut accueilli avec des battements de mains ; Georgette lui montra sa robe neuve, et lui apprit qu'elle lui réservait les deux premiers quadrilles. M. Blampain ayant déclaré qu'il garderait la maison, Maurice fut chargé d'être le cavalier de la jeune fille et de sa mère. On dansa jusqu'à trois heures du matin, et le jour pointait quand on regagna la maison. Maurice excité par cette nuit de bal, et tout frissonnant à la seule pensée de revoir Antoinette le soir même, ne put se décider à se coucher et sortit vers six heures pour prendre l'air. Il rencontra sur le seuil M. Blampain qui avait dormi toute une pleine nuitée.

— Déjà debout? s'écria le juge. Eh! bien, je comprends cela!... Quand j'étais jeune, le bal me produisait le même effet. On essaie de s'endormir, mais on a beau fermer les yeux et les oreilles, on entend toujours les violons, et les jambes se trémoussent encore. Si vous voulez, nous ferons ensemble une course jusqu'à l'heure du déjeuner. Rien ne vaut l'air du matin pour calmer les nerfs!

— Très volontiers, dit Maurice, j'allais vous le proposer.

— Prenons par les bois, continua M. Aristide, nous aurons plus de fraîcheur... Tenez, je vais vous conduire au *mont de Fains;* on y a une belle vue sur la vallée, et je vous démontrerai sur les lieux l'exactitude de mon étymologie de *Fanum*...

Ils partirent, et, chemin faisant, le juge enfourcha de nouveau son dada gallo-romain. — « Voyez-vous, disait-il, j'ai pour moi trois grandes autorités. Premièrement la configuration des lieux, secondement un passage des Commentaires de César, et enfin, la tradition, tandis que mes adversaires n'ont eu leur faveur qu'un misérable *s* qui a pu être ajouté aux chartes locales par quelque ignare copiste du moyen âge.

— Vous avez cent fois raison, ajoutait Maurice; Fains vient évidemment de *Fanum* et l'*s* des chartes n'est qu'un jambage dénaturé...

La conversation finit par languir. Maurice distrait aspirait avec délires l'air frais des bois. Il écoutait les pépiements des oiseaux qui s'envolaient au bruit des pas. Le soleil filtrant à travers la feuillée dessinait sur la mousse des arabesques lumineuses dont il suivait les caprices avec une joie enfantine.

— Ce soir, pensait-il, quand ces mêmes rayons se seront évanouis, quand tous les oiseaux des bois seront endormis, mon bonheur se réveillera et rayonnera à son tour. Ce soir je reverrai Antoinette; ce soir et puis demain, et puis toujours. Je suis sûr que je vais la trouver encore embellie. Chaque fois que je la revois, je trouve en elle un charme nouveau. Dès que le cousin Bernard sera monté dans sa chambre, dès que la nuit commencera, je courrai à la ville-haute, je prendrai la rue qui donne sur les jardins. On a raccommodé la haie pendant son absence, mais bast! j'aurai bien vite raison des épines! En deux sauts je serai près des noisetiers...

— Quel charmant garçon! se disait de son côté le juge en regardant à la dérobée son compagnon. quelle bonne mine et quelle belle humeur! Ce sera un heureux couple. Ils habiteront Villotte l'hiver, et l'été ils viendront s'installer à Neuville. Je leur ferai arranger un petit appartement sur le jardin, et je décorerai le cabinet de Maurice avec mes cadres de papillons... Et puis les enfants viendront, je ferai sauter des petits Lemonnier sur mes genoux, la maison sera toute bourdonnante de leurs jeux... Ce sera délicieux.

On était arrivé au sommet de l'éminence qui domine le petit village de Fains dont on voit les toits fumer dans le bas. Devant les deux promeneurs s'étendait la sinueuse vallée de la Choisille, fermée de toutes parts par de rondes collines couvertes de vignes, et dans le fond bleuâtre, on distinguait les maisons de Villotte. Le soleil, déjà chaud, faisait étinceler la rivière entre les saules, on entendait les appels des moissonneurs et les grelots des voitures sur la route.

Le juge prit le bras de Maurice et lui montrant un vignoble exposé au soleil levant :

— Voyez-vous toute cette *contrée* de vignes, dit-il, de sa voix de chantre, eh! bien mon ami, elle sera pour vous.

— Pardon, fit Maurice stupéfait, pardon : je n'ai pas bien compris.

— C'est pourtant bien clair, poursuivit M. Blampain, puisque je donnerai ces vignes à ma fille; elles vous appartiendront, à vous, qui serez son mari.

— Moi! le mari de Mlle Georgette? s'écria Maurice. Pardon, encore une fois, M. Blampain, mais je n'ai jamais songé au mariage, et votre honorable proposition me prend tout à fait à l'improviste.

— Comment, jamais songé au mariage?... Vous plaisantez, Maurice! Destilleuls m'a positivement affirmé, au contraire, que vous aimiez Georgette, et j'ai dû considérer vos assiduités à la maison comme une confirmation de ses paroles... Me suis-je trompé?

— Ah! c'est M. Bernard, fit Maurice...

Il resta un moment pensif, puis, rompant brusquement ce silence embarrassant :

— M. Blampain, dit-il d'une voix émue, vous me voyez désolé de ce qui arrive. Vous avez été victime d'un déplorable malentendu. Malgré tout mon affectueux respect pour vous et pour Mlle Georgette, il m'est impossible de tenir les engagements pris à la légère par M. Bernard.

M. Blampain se recula lentement et, contemplant Maurice d'un air indigné :

— Ah! jeune homme, jeune homme! s'exclama-t-il, ce n'est pas bien!... Vous vous êtes joué de moi. Que dirait votre père?...

Il lui tourna brusquement le dos et reprit le chemin de Neuville (1). *(La suite prochainement.)*

NÉCROLOGIE UNIVERSELLE

BON-COMPAGNI DI MOMBELLO (Charles), illustre patriote italien, qui prit part à tous les évènements politiques depuis 1848 et fut ministre à plusieurs reprises. Né le 25 juillet 1804, mort le 15 décembre 1880.

BRUNS (Georges), professeur de droit à l'université de Berlin. Né le 24 février 1816, mort le 10 décembre 1880.

CHASLES (Michel), l'un des mathématiciens les plus savants et les plus érudits de l'époque, membre de l'Académie des sciences. Né le 15 novembre 1793 à Epernon, mort à Paris le 18 décembre 1880.

CRAWFORD (Alexandre-William LINDSAY, 25e comte), pair d'Angleterre, grand protecteur des sciences; il avait organisé à ses frais l'expédition anglaise pour l'observation du passage de Vénus en 1874 et publié lui-même plusieurs ouvrages d'un haut intérêt. Né le 16 octobre 1872, il est mort à Florence en décembre 1880.

LAFFAILLE (Jean-Gabriel), général de division de l'arme de l'artillerie, qu'il avait commandé en dernier lieu à Paris. Né en 1815, mort subitement le 17 décembre 1880.

Mlle Adélaïde DE MONTGOLFIER, fille de l'inventeur des ballons, femme de lettres et musicienne distinguée. Née en 1787, morte le 16 décembre 1880.

PALMROTE, ministre secrétaire d'Etat pour le grand-duché de Finlande, mort le 15 décembre 1880.

PELLETIER (Claude), ancien représentant du Rhône en 1848, exilé après le coup d'Etat. Né à l'Arbresle le 23 avril 1816, mort à New-York au commencement de décembre 1880.

PERSONNE (Jacques), membre de l'Académie de médecine, pharmacien en chef de l'hôpital de la Charité, chimiste distingué. Mort à Paris le 12 décembre 1880.

WATSON (James-Craig), astronome américain, connu surtout par la découverte de vingt-trois astéroïdes. Né le 28 janvier 1838, mort à Madison le 28 novembre 1880.

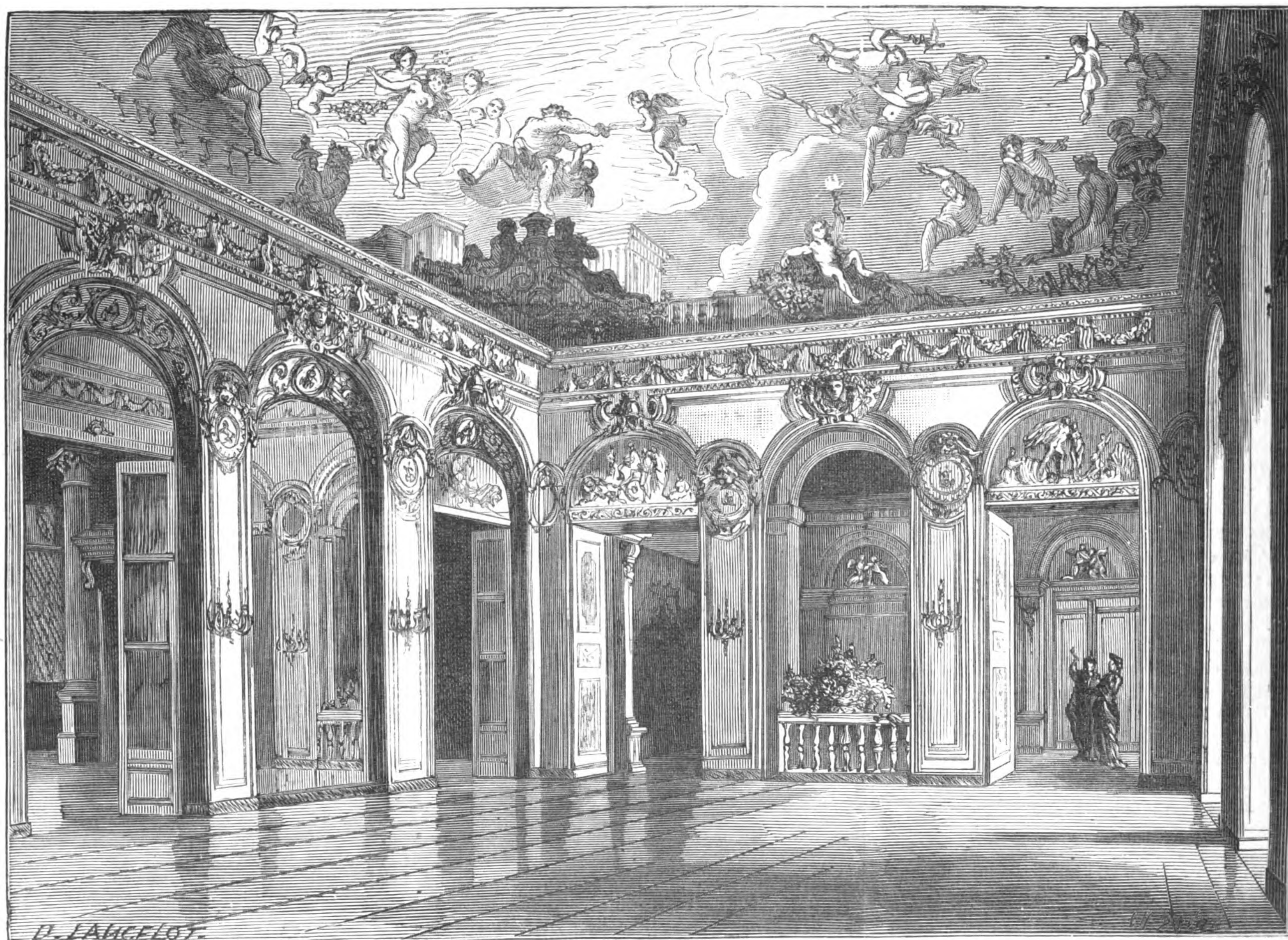
L'HOTEL DE LA CHANCELLERIE D'ORLÉANS

L'hôtel de la Chancellerie d'Orléans, dont une de nos gravures représente le salon, est situé, près du Palais-Royal, au numéro 10 de la rue de Valois. Il fut construit en 1705, par l'architecte Boffrand, pour une maîtresse du Régent, la comtesse d'Argenson, sous le couvert du cardinal Dubois, qui l'habita quelques années. Puis la famille d'Argenson en prit possession et le conserva longtemps. Sous le Directoire, un célèbre restaurateur y était établi, et en ces derniers temps un journal, le *Constitutionnel*.

Aujourd'hui, l'hôtel est occupé par le bijoutier bien connu du Palais-Royal, M. G. Sandoz, fabricant de bronzes, qui en a fait restaurer fort habilement les grands appartements de réception. Ces appartements comprennent : le grand salon dont nous venons de parler (merveilleux plafond de Coypel, dessus de portes de Pajou, riche décoration ornementale) ; la chambre à coucher, à droite (plafond de Durameau, le *Lever de l'Aurore*) ; la salle à manger, à gauche (plafond de Lagrenée, représentant *Jupiter et Hébé*). La salle des gardes et le grand vestibule, ornés de colonnes ioniques, donnent sur la rue des Bons-Enfants.

Cette restauration fait le plus grand honneur au bon goût de M. G. Sandoz, et nous sommes heureux de pouvoir les premiers en donner, avec notre gravure, un spécimen à nos lecteurs. Ce spécimen vaudra sûrement à l'hôtel de la Chancellerie d'Orléans la visite de tous les amateurs et aussi celle des personnes qui, à côté des belles choses anciennes, voudront voir et peut-être acquérir quelques-unes des œuvres de nos artistes plus modernes, comme Klagmann, Lequesne, Lebourg, E. Carlier et bien d'autres. Ces œuvres, en effet, ne pouvant tenir dans les magasins du Palais-Royal, ont été réunies dans le grand salon de l'hôtel, où elles forment un véritable musée.

ÉTUDE POUR LA VIERGE DE LA MAISON D'ALBE
Gravure extraite de *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps*, par M. E. Muntz. Hachette et Cie, éditeurs. (Voir l'article, page 420).



VUE DU GRAND SALON DE L'HÔTEL DE L'ANCIENNE CHANCELLERIE D'ORLÉANS. — MAGASIN DE BRONZES D'ART DE M. SANDOZ
10, RUE DE VALOIS

SCEAU DE JEANNE DE BRETAGNE

LA SAINTE AMPOULE

PAYSANS

MORT DE JACQUES D'ARTEVELDE

Gravures extraites des *Chroniques de Foissart.* — Hachette et C^{ie}, éditeurs.

PAYSANS

CROQUIS DIVERS

Gravures extraites de *Fromentin, peintre et écrivain*, par M. Louis Gonse. — Quantin, éditeur.

REVUE FINANCIÈRE

Il serait difficile d'imaginer une semaine plus nulle pour le marché des Rentes françaises. D'un côté, la crainte d'une élévation de l'Escompte contient les acheteurs, qui n'osent aggraver leurs engagements; de l'autre, le haut prix des inscriptions éloigne le comptant. Ainsi abandonnés à eux-mêmes nos Fonds d'Etat essayent vainement de monter : tout ce qu'ils peuvent faire est de se maintenir aux cours où ils sont parvenus.

Tout autre est l'aspect du marché des Valeurs.

Ici le repos forcé, l'inertie; là la vie et l'animation : Sociétés, Chemins, Fonds Etrangers, valeurs industrielles poursuivent leurs progrès.

Dans le groupe des institutions de Crédit, la Banque de France à 3800, la Banque de Paris à 1370, le Foncier à 1440, l'Union à 930, la Générale à 618, l'Ottomane 1 557, l'Espagnol à 675 sont l'objet de nombreuses négociations.

Entre toutes, le *Foncier* se fait remarquer par son ardeur; il tend évidemment à la limite de 1500. C'est sans raison, d'ailleurs, qu'on a voulu attribuer sa hausse soit à l'augmentation projetée de son capital, soit à la vente prochaine de son portefeuille égyptien. Ces deux inventions ont été officieusement démenties. La faveur dont jouit le Foncier s'explique sans nouvelle extraordinaire par le remarquable développement de ses opérations. Le chiffre de ses prêts hypothécaires et communaux ne cesse d'augmenter. Quant au Foncier Algérien, depuis l'émission, il a su conquérir une place des plus honorables sur notre marché en Banque et son cours actuel de 655 témoigne de l'estime qu'en fait le public. Il se classe.

Les Fonds Etrangers ont continué leur mouvement.

L'Italien, le Florin, le Hongrois, le Russe sont très demandés. L'Egyptienne Unifiée est parvenue à 355 pour retomber à 348.

De grands mouvements se sont opérés sur quelques-unes des Valeurs Industrielles. Le Gaz est monté à 1600, les Omnibus 1630. C'est pourtant sur de simples présomptions qu'on pousse ces deux titres à des prix bien faits pour effrayer les gens sensés. La prolongation du monopole que sollicite la Compagnie du Gaz ne lui est pas encore accordée, et les Omnibus n'ont pas obtenu jusqu'à présent l'augmentation de tarif qu'ils sollicitent.

Sur le Panama, les négociations n'ont pas cessé d'être très actives, mais quelques ventes de spéculation ont eu lieu et le titre a baissé. La répartition est connue : elle justifie tout ce qu'on avait dit du succès de l'émission.

The English and French Bank est demandée sur le marché en banque à 255. Les agences de cette Société sont aujourd'hui fondées; elle peut désormais prendre part à toutes les grandes opérations financières de Paris et de Londres.

Les Actions de la Société *Maletra* sont recherchées à 602 50; si l'on compare ce cours à ceux qu'ont atteint les autres Sociétés qui exploitent la même industrie, on verra que ce sont pour elles des cours d'attente. Le comptant fera bien de ne pas oublier qu'elles peuvent aller à 700.

Nous avons annoncé que la *Banque Industrielle et Mobilière* préparait quelques affaires; en voici une dont la souscription est annoncée.

Il s'agit de la mise en vente de 30,000 actions de la *Caisse Populaire*, compagnie anonyme d'assurances sur la Vie. Fondée sur les mêmes principes que les grandes Sociétés dont la fortune est si brillante, la Caisse Populaire a pour but spécial de faire descendre l'assurance jusqu'aux fortunes les plus humbles; elle satisfera aux propositions que leur exiguité fait repousser par les autres Compagnies; elle consentira des *Contrats au Porteur;* elle s'acquittera de ses obligations *de quelque façon que se produise le décès.* Elle est constituée sur le modèle des Compagnies anglaises qui fonctionnent depuis plus de quinze ans et qui sont aujourd'hui en pleine prostérité, donnant à leurs actionnaires un minimum de 10 %.

Le premier versement est de 75 francs; on le fait à la Caisse de la Banque Industrielle et Mobilière.

Nous donnerons de nouveaux détails sur cette intéressante affaire.

BULLETIN DU SPORT ET DU HIGH LIFE

HIGH LIFE

Le mariage du duc Paul de Mecklembourg-Schwerin avec la princesse de Windishgraetz aura lieu dans les premiers jours du mois prochain.

Le duc de Connaught qui doit accompagner à Berlin son frère, le prince de Galles, est attendu à Paris.

Lord Ripon, vice-roi des Indes, est en ce moment très gravement malade.

La duchesse de Westminster est dans un état alarmant, ses enfants ont été appelés en toute hâte; — la duchesse est la sœur du duc de Sutherland possesseur d'une immense fortune.

S. E. Musurus pacha a traversé Paris venant de Constantinople et allant rejoindre son poste d'ambassadeur à Londres.

On signale l'arrivée à Nice de S. A. R. le duc de Parme, du comte de Villafranca et de M. V. Sardou. Le général Trochu vient de s'installer à Cannes.

La duchesse de Lesparre est heureusement accouchée d'un fils.

On annonce pour la fin du mois le mariage de M. le comte Emile de Raousset avec Mlle de Pampelonne, sa cousine.

Le comte et la comtesse Telfener ont donné un grand diner en honneur de M. Mackay; l'hôtel était merveilleusement décoré.

Il y aura samedi, chez Mme Breydon, une matinée avec arbre de Noël, et un autre chez la baronne de Bezy.

La princesse Frédérique de Hanovre et le baron Pawel-Rammingen quittent Paris se rendant en Angleterre.

Le bel hôtel historique qu'habitent le duc et la duchesse de Vallombrosa, le marquis de la Ferté et la comtesse de Chaponay, est en vente et va être acheté, on le suppose, par le marquis d'Anglesca; il fut construit par le célèbre financier Samuel-Bernard.

La mode est aux comédies de salon; on a joué chez le baron Coppens de Fontenay une jolie pièce de M. Le Masson dont les interprètes féminins étaient la comtesse de Meffray, Mme Coppens et Mlle de Bento. M. de Montgommery qui tenait le grand rôle, s'en est acquitté avec perfection.

Inauguration du Cercle d'escrime de la rue d'Anjou samedi soir. Ayat, l'excellent gaucher, a été choisi comme professeur. Les assauts ont eu lieu entre MM. Derué, Bernardaki, Ruzi, Ayat, Michel et Barthe, devant une assistance de fines lames. Le tireur italien de San Malato était présent. M. Dollfus, président du Cercle, a fait les honneurs de la nouvelle salle avec une courtoisie parfaite.

SPORT HIPPIQUE

Hippodrome de Maisons-Laffitte.

Les courses ont eu lieu par un temps frais et humide, mais avaient pourtant un public nombreux. Les parieurs n'ont pas eu plus de chance que de coutume avec les favoris. *Albatros* (3/1) a battu *Songe*, 2e, et *Bishop-Burton*, 3e, dans le prix de Bellevue. *Will* (7/1) a remporté le prix du pesage, une tête en avant de *Moonshim*, favori. Le prix de la Cascade est échu à *Brelan* (3/1). Le prix du Petit-Hâvre gagné par *Etui* (8/1), *la Cloche*, 2e.

M. Oller a perdu en 1re instance le procès qu'il a intenté aux propriétaires de l'hippodrome de Maisons-Lafitte; l'affaire reviendra devant la Cour. Quoi qu'il arrive, les courses ne seront pas interrompues sur ce charmant emplacement, et M. Oller est en train de terminer un nouveau champ à Achères, dans la forêt de Saint-Germain.

La commission du budget nommée par le conseil municipal de Paris vient de prendre une regrettable détermination, en supprimant toute subvention aux sociétés de courses : les 6,000 francs du Handicap, les 10,000 francs du Grand Steeple, et les 50,000 francs du Grand Prix de Paris, tout y passe. On espère que le conseil, envisageant la question à des points de vue plus larges, ne votera pas les conclusions proposées par sa commission. Les spectacles que ces subventions ont permis d'instituer sont une source de bénéfices considérables pour la population parisienne.

SPORT CYNÉGÉTIQUE

Les grandes chasses, favorisées par le temps, ont été ardemment suivies par les maîtres d'équipage. Rallye-Vendée a fait six prises : deux cerfs dix cors et quatre à leur quatrième tête; MM. le comte A. de Chabot, de la Sayette, d'Andigné et de la Gournerie ont contribué à ces succès. Plusieurs dames à cheval accompagnaient ces brillants chasseurs. Après avoir fait campagne dans l'Anjou, les équipage réunis sont entrés dans la forêt de Vouvant.

Samedi, dans la forêt de Fontainebleau, un vieux dix cors a été porté bas par tous les chiens après un hallali courant d'un quart d'heure. Etaient présents : M. Ephrussi, le compte Lamoyski, le comte Le Marois, le baron de Neuflize, etc. etc. Laisser courre par Basseville.

Dimanche, le prince de Joinville assistait à une grande chasse au château de Ferrières. Un train spécial a ramené les invités à Paris à onze heures du soir.

Le vautrait du vicomte de Briailles a pris au débuché un animal à son quart-an qui a été servi par le baron de Damoiseau.

L'excursion que l'impératrice d'Autriche fait habituellement en Irlande à cette époque pour les chasses, est remise à des temps plus heureux, le pays étant profondément troublé.

Un des plus grands chasseurs de notre temps, le vicomte Clos-Sandford, vient de mourir. C'était un gentilhomme fort aimé de tous et dont le nom figure sur tous les livres d'or de la vénerie.

La première médaille du Kennel-Club français sera décernée, dit-on, à la duchesse d'Uzès, comme ayant grandement contribué à la conservation et à l'amélioration des races françaises des chiens de meute.

La clôture de la chasse est fixée au 16 janvier.

FAITS DIVERS

GAZ EXTRAIT DU LIÉGE. — On a souvent préconisé pour obtenir du gaz d'éclairage d'autres matières que le charbon de terre; le bois, le pétrole, le marc de raisin, les pommes, les huiles minérales. Voici que deux chimistes prétendent obtenir un gaz d'éclairage excellent par un traitement particulier du liége. Ce gaz résulterait de la calcination en vases clos des fragments de liége provenant des déchets de la fabrication des bouchons et des opérations de démasclage ou enlèvement de la première écorce du chêne-liége. Le gaz obtenu serait, disent MM. Charles Martin et Combe d'Alma, ses parrains, très pur de sulfure et de produits délétères, brûlerait avec une belle flamme claire et ne reviendrait qu'à un prix minime. Un simple lavage dans l'eau et son passage à travers une masse de chaux devant suffire à le purifier, le gaz de liége serait d'une fabrication facile et n'exigeant qu'une faible dépense pour l'établissement des appareils. Comme il ne produirait aucun effet nuisible sur les peintures, on aurait sollicité l'autorisation de le mettre en essai au foyer du grand Opéra de Paris.

Peut-être l'idée d'extraire du gaz est-elle bonne en théorie, mais, en pratique, aurons-nous jamais assez de liége et de vieux bouchons pour que le gaz de liége puisse espérer se faire une place à côté du gaz de houille?

L'USINE KRUPP D'ESSEN. — La grande usine d'Essen, qui appartient à M. Alfred Krupp, existait dès le commencement du siècle. Elle fut dirigée dès 1826 par M. Krupp qui la prit à son compte en l'achetant en 1848. En 1810, elle comptait un peu moins de cent ouvriers; actuellement elle en occupe 8,080; si, à ce nombre, on ajoute les mineurs et les ouvriers des hauts fourneaux employés pour l'usine, mais en dehors de son périmètre, on arrive au chiffre de 15,780 hommes, une forte division d'armée.

Comme outils à leur disposition, ces ouvriers possèdent 1,542 forges, 294 chaudières à vapeur, 82 marteaux pilons, dont un de cinquante mille kilogrammes, 310 machines à vapeur, réalisant une force de 12,000 chevaux, et 1,622 machines outils, tours, laminoirs, raboteuses, etc.

La consommation journalière est de près de 3,000,000 de kilogrammes de charbon de terre, 13,000 mètres cubes d'eau, plus de 17,000 mètres cubes de gaz pour éclairage et métallurgie.

Les transports sont faits sur 41 kilomètres de chemins de fer, que parcourent 41 locomotives et 537 wagons.

Depuis sa fondation, l'usine a construit 18,000 canons!...

DÉVELOPPEMENT DES LANGUES EUROPÉENNES DANS LE MONDE. — D'après M. Michel Mulhalls, le progrès des langues parlées par les différents peuples est le suivant :

L'*anglais*, qui, au commencement du siècle, n'était parlé que par 22,000,000 de bouches, l'est aujourd'hui par 90 millions; le *russe*, par 63 millions au lieu de 30 millions; l'*allemand*, par 66 millions au lieu de 38; l'*espagnol*, par 44 millions au lieu de 32; l'*italien*, par 30 millions au lieu de 18; le *portugais*, par 13 millions au lieu de 8.

C'est, pour l'anglais, une augmentation de 310 p. 100; pour le russe, de 110 p. 100; pour l'allemand, de 70 p. 100; pour l'espagnol, de 36 p. 100.

Quant à la France, d'après l'auteur, l'augmentatin serait de 34 à 46 millions, soit 36 p. 100. X.

FORCE MUSCULAIRE DES INSECTES. — M. Plateau a calculé la force musculaire des insectes comparée à celle de l'homme et des grands animaux. La force de traction de l'homme de vigueur moyenne est de cinquante kilogrammes, celle de la femme de trente kilogrammes. Etant donné que le poids du corps humain est, en moyenne, de soixante kilogrammes, on peut établir un rapport entre ce poids et la force de tension. Pour l'homme, le poids qu'il peut traîner égale les trois quarts du poids de son propre corps; pour la femme il n'est que de moitié. L'animal le mieux fait à la traction, le cheval, ne peut traîner que les soixante-dix centièmes de son poids. Or, les insectes ont une puissance bien supérieure : le hanneton peut traîner après lui un objet pesant quatorze fois son poids personnel; le carabe ne paraît pas surchargé par la traction d'un poids dix-sept fois plus considérable que le sien propre; de jolis insectes dits *trichies*, communs dans nos jardins vers le mois de juillet, peuvent tirer quarante-deux fois le poids de leur corps; les fourmis semblent entraîner avec aisance des brins de paille qui, pour elles, sont de véritables madriers quinze ou vingt fois plus pesants que leur corps : c'est comme si un homme seul traînait une pierre ou une poutre du poids de douze à treize cents kilogrammes. En général, dit l'auteur des expériences citées, la force musculaire des insectes semble en raison inverse de leur taille : plus celle-ci est développée, moins grande est la force musculaire.

RÉCOLTE AUX ÉTATS-UNIS. — On connaît aujourd'hui le chiffre de la récolte du froment aux Etats-Unis : il est de 165 millions d'hectolitres. La consommation prenant sur ces chiffres une quantité d'environ 100 millions d'hectolitres, il restera pour l'exportation en Europe 65 millions d'hectolitres. Ce chiffre est supérieur de 3 millions d'hectolitres à celui de la récolte de 1880.

LE LANGAGE DES FOURMIS. — Il suffit d'avoir regardé pendant cinq minutes un chemin de fourmis dans un jardin, pour être convaincu que ces intelligentes petites bêtes se comprennent entre elles. On croyait qu'elles n'employaient pour cela qu'une sorte de langage mimique dans lequel leurs antennes jouaient un grand rôle; un naturaliste anglais, M. Peal, vient de découvrir que les fourmis, ou du moins certaines espèces, ont une voix, peuvent faire entendre un cri, comme beaucoup d'autres insectes. M. Peal a constaté ce fait au moins chez deux espèces, deux variétés de fourmis : elles émettent des sons musicaux qui peuvent être perçus par une oreille humaine à 20 ou 30 pieds de distance et sont produits par le frottement des pièces écailleuses dont l'abdomen est garni. Le bruit produit par une de ces fourmis placée sur une feuille sèche, est assez intense pour être facilement perçu, et nul doute que ce ne soit là un moyen pour ces insectes de communiquer entre eux. Z.

LE SUCRE DE CHIFFONS. — Il y a quelque deux ou trois ans, un chimiste allemand, le docteur Pepper, fit beaucoup parler de lui par sa découverte d'un procédé de transformation de vieux chiffons en sucre... nous disons bien *en sucre*. Or, il paraîtrait que le sucre de chiffons aurait vu le jour, non plus à l'état de simple curiosité mais comme produit mannfacturé. On dit, en effet, qu'un fabricant a eu l'idée de mettre en exploitation les procédés du docteur Pepper, et que, depuis quelques mois, il livre au commerce du sucre de chiffons.

Voici comme s'opère cette curieuse transformation :

Les chiffons sont traités par l'acide sulfurique, qui les transforme en cette espèce de gomme que l'on nomme dextrine; blanchie au moyen d'un lait de chaux, la dextrine est reprise et traitée de nouveau par l'acide sulfurique; à la suite de diverses opérations, elle se trouve transformée en glucose ou sucre analogue au sucre de raisin. La glucose provenant du traitement des vieux chiffons est obtenue à très bas prix et vendue aux fabricants de gelées, de confitures et de confiseries.

Mais, se demandent les hygiénistes, un tel produit est-il absolument sans influence sur l'organisme? Y a-t-il prudence à laisser consommer un sucre provenant de chiffons qui peuvent être imprégnés de toute espèce de résidus impurs?

LE PLUS GRAND PONT DU MONDE. — En Russie, on vient de terminer, sur le Volga, pour le chemin de fer allant à Orenbourg, un pont dont les dimensions surpassent celles de tous les ponts connus jusqu'à ce jour, même le fameux pont de Moerdijk, à l'embouchure de la Meuse, qui était jusqu'à ce jour le pont le plus long existant sur la surface du globe.

La longueur du nouveau pont sur le Volga est de 1,270 mètres. La construction, commencée en 1877, a duré trois ans et a couté 4,600,000 roubles (18 millions de francs). Dans cette construction colossale sont entrées 6,552 tonnes de fer.

Le pont est supporté par 13 arches. L'ouverture de ces arches est assez grande pour qu'entre elles, deux à deux, on puisse à la rigueur placer le Palais d'Hiver de Saint-Petersbourg, naturellement dans sa longueur seule. Ni l'Amérique, ni l'Angleterre ne possèdent de pont de cette longueur. Z.

ON A CALCULÉ ce que certaines villes dépensent pour leur sûreté en cas d'incendie. Paris 1,620,000 francs; Hambourg, 624,241 fr.; Brême, 175,000 fr.; Christiania, 147,000 fr.; Chicago, 2,935,742 fr. Ces chiffres donnent par habitant 0 fr. 78, pour le parisien; 2 fr. 12 pour le hambourgeois; 1 fr.57, pour le brêmois; 2 fr. 03, pour l'habitant de Christiania et 5 fr. 87, pour celui de Chicago. Comme on le voit, c'est Paris qui paie la proportion la moins forte, et cependant c'est l'une des villes où les secours contre l'incendie sont les mieux assurés.

En effet, on a constaté que depuis dix ans, les chiffres des victimes par incendie, ont été pour chaque centaine de mille habitants de 8.3 dixièmes pour Londres; 7 pour Cologne; 5.7 dixièmes pour le Hanovre; 4.7 dixièmes pour Naples; 3.5 dixièmes et 3.4 dixiemes, pour Lyon et Bruxelles et seulement 2.4 dixièmes pour Paris.

LA MÉDECINE MILITAIRE EN GRÈCE ET A ROME. — Au moment où la question des médecins militaires paraît devoir se présenter devant les Chambres, pour y recevoir la solution que ne cesse de réclamer notre corps médical militaire, il ne sera pas inutile de savoir comment Grecs et Romains entendaient le service des secours aux blessés.

Chez les Grecs, les armées furent toujours suivies d'un certain nombre de médecins : il suffit de visiter les collections de vases hellènes du Louvre pour y voir les médecins donner leurs soins aux blessés sur les champs de bataille. Généralement on ne soignait immédiatement que les blessures légères, les autres étaient pansées à la hâte et les blessés, transportés sur les vaisseaux, étaient ramenés dans les villes où ils passaient aux mains des médecins sédentaires.

Dans les armées romaines, il n'y eut de médecins militaires réellement attachés au service des troupes qu'à partir du règne d'Auguste. Jusqu'alors, les personnages marquants de l'armée emmenaient avec eux, pour leur service personnel, des esclaves ou des affranchis exerçant la profession de médecins, et suivant leur bon plaisir, leur permettaient de traiter officiers ou légionnaires malades ou blessés. Sous le règne d'Auguste, quand on eut formé des corps de troupes permanentes et sédentaires, on reconnut la nécessité d'assurer les soins médicaux aux soldats, et, tandis que les légionnaires s'adressaient en cas de blessure ou de maladie, aux médecins des villes dans lesquelles ils passaient ou auprès desquelles ils campaient, les gardes urbains, ou prétoriens, eurent des médecins spécialement attachés a leurs corps. Plus tard, l'usage s'étendit à toute l'armée : chaque légion eut ses médecins.

LA FOURRURE A LA MODE : LA LOUTRE. — La fourrure à la mode est en ce moment la loutre. Animal semi-aquatique, la loutre est répandue dans toutes les parties du monde; elle mesure près d'un mètre de longueur de l'extrémité du museau à celle de la queue; tout le corps est aplati, porté sur des pattes très courtes dont les pieds sont palmés, c'est-à-dire réunis par des membranes à la manière des pieds des canards; la tête est plate, un peu allongée avec museau pointu. La loutre vit sur le bord des cours d'eau, des marais, des étangs, de la mer se nourrit de poissons qu'elle guette pendant des heures entières blottie sous une pierre ou cachée entre les racines d'un arbre et qu'elle saisit avec une prestesse prodigieuse en plongeant en courant sous l'eau. A cause de son genre de nourriture, la loutre de nos pays est considérée comme un animal nuisible, qui détruit de grandes quantités de poissons, évite facilement les pièges et s'atteint rarement à coups de fusil. Sa fourrure douce, fine, de couleur brun noirâtre sur le dos, plus claire sous le ventre et les cuisses, sert à garnir les collets de vêtements ou à confectionner des casquettes chaudes à l'usage des habitants des campagnes et des chasseurs.

La loutre recherchée en ce moment par la mode n'est pas la loutre commune de nos pays, mais c'est principalement l'espèce plus grande d'Amérique que l'on rencontre et que l'on chasse dans les Carolines de l'Amérique du Nord, le Canada, l'Amérique russe, les Guyanes et sur les cours d'eau du centre de l'Amérique méridionale. Les loutres de ces pays sont d'une taille plus grande que notre loutre européenne, et le pelage est moins foncé et d'un brun plus roux.

Une troisième espèce de loutre, plus précieuse encore que la loutre d'Amérique, est la loutre de mer qui vit dans les régions froides de l'Amérique du Nord; l'hiver, cette loutre séjourne aussi bien à terre que sur les glaçons, mais l'été remonte le long des fleuves et pénètre dans les lacs d'eau douce. C'est en mars, avril et mai que les trappeurs se livrent à la chasse de cette variété de loutre, qui parfois se trouve rassemblée en troupes nombreuses dans un espace relativement restreint. Chaussé de patins longs de un à denx mètres, le trappeur s'élance sur les glaces marines à la poursuite des loutres, qu'il atteint assez facilement à la course et assomme d'un coup de bâton, évitant de se servir d'armes à feu pour ne pas détériorer la fourrure.

Cette chasse aux loutres marines est souvent des plus périlleuses quand un changement dans la direction du vent détache les grandes masses de glace qui se trouvaient soudées au rivage. On a eu des exemples de chasseurs condamnés à rester sur des glaçons errants, n'ayant pour se soutenir qu'un peu de viande séchée emportée par eux et restant ainsi plusieurs jours sans revoir la terre, heureux toutefois quand le vent venait à les repousser vers le sol ferme. Ce qui entraîne le chasseur à poursuivre avec tant de témérité la loutre marine, à braver le froid et le danger d'être perdu en mer, c'est le haut prix de la fourrure que Chinois et Japonais recherchent avec empressement et payent des prix élevés : plusieurs centaines de francs une peau de moyenne grandeur. Cette concurrence des Chinois fait que notre luxe européen doit se contenter des fourrures de loutres terrestres, très fines et très belles, sans doute, mais à un degré moins élevé que les fourrures de loutre marine.

Dans notre avant-dernier numéro, nous avons cité M. Cazeaux comme fondateur du *Magazin pittoresque*. C'est l'*un* des deux fondateurs que nous avons voulu dire, l'autre étant M. Edouard Charton, qui en est encore aujourd'hui le rédacteur en chef.

PETITE GAZETTE

On cherche, on cherche sans cesse quelles peuvent être les étrennes les plus utiles et les plus coquettes à offrir.

Je ne vois rien de plus agréable à recevoir qu'un joli costume en cachemire de l'Inde, en vigogne ou en surah.

On a un cachemire à 6 fr. 50, un surah à 7 francs et une vigogne dans les mêmes prix. Quoi donc de plus avantageux qu'un cadeau doit le prix ne dépasse pas soixante ou soixante-dix francs.

La *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24, prépare ses magnifiques boîtes de foulard de Chine et de l'Inde; et 6 foulards assortis à 24 francs sont encore un charmant cadeau si c'est à une amie ou à une parente qu'on veut l'offrir.

Nécessairement il y a des foulards plus chers; mais on n'a qu'à indiquer la somme qu'on veut dépenser pour que l'assortiment soit recherché dans les riches et brillantes qualités des surah et des Chines supérieurs. Les boites contenant les belles robes en surah et en shang-haï sont brillantes par leur merveilleux contenu; pas une femme, si élégante qu'elle soit, qui ne puisse se contenter de ce joli souvenir, par un costume en surah dure des années.

Pour les enfants et les jeunes filles, on donne fréquemment le costume en *foor in hand* et l'écosssis aux tons neutres avec filets or; c'est très riche et très distingué.

En tout cas, la *Malle-des-Indes*, avant de vous engager à faire vos commandes, vous enverra *franco* ses échantillons si vous le désirez, et vous serez, mesdames, charmées de la variété de ses produits exotiques.

Baronne DE SPARE.

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS

Le journal est trop rempli, aux approches du nouvel an, pour que nous entreprenions seulement de discuter les mille et un projets qu'a fait surgir la récente décision du conseil supérieur des Beaux-Arts, relative à l'organisation du Salon. Nous nous bornerons donc, comme il y a huit jours, à résumer les faits et à noter le chemin parcouru.

La première idée de remettre toute la responsabilité entre les mains des artistes avait semblé toute simple; quand il s'est agi de chercher comment serait représentée la collectivité des artistes, on pensa tout d'abord, à la Société fondée par le baron Taylor, dont M. du Sommerard a été nommé le président, dans le courant du mois dernier.

Mais on ne tarda pas à faire remarquer que cette société, fondée dans un but exclusif de bienfaisance, n'avait pas le droit de constituer le fonds de garantie fixé à 150,000 francs par le Conseil des Beaux-Arts.

Des amateurs s'entremirent alors, et quinze d'entre eux offrirent de contribuer à la somme pour une part de 10,000 francs. Tout semblait donc aller pour le mieux, quand la Société libre des Beaux-Arts eut la pensée de protester contre le monopole accordé à l'association Taylor: l'une et l'autre sont composées d'artistes; pourquoi l'une serait elle chargée de représenter tous les artistes, au détriment de sa rivale?

La question ainsi posée, la presse en introduisit une autre: si les artistes devaient réellement être chargés de faire eux-mêmes leurs affaires, pourquoi tous ces noms d'amateurs qu'on voit surgir aux quatre points de l'horizon? A quoi bon échanger le patronage de l'Etat contre celui des particuliers? Il ne fera pas mieux, et sera, en tout cas, moins indépendant, étant plus subordonné aux intérêts des diverses coteries.

Voilà où nous en sommes: alors que toutes les difficultés semblaient tranchées, on s'aperçoit qu'elles commencent seulement à naître, et rien ne prouve qu'une nouvelle volte-face ne rendra pas à l'Etat les droits qu'il s'était trop débonnairement empressé d'abdiquer.

Nous continuerons à suivre pas à pas les progrès de l'opinion.

Nous avions parlé autrefois d'un musée historique de moulage, qui s'organisait au Trocadero: nous apprenons que la commission du budget vient de refuser le crédit de deux mille francs demandé pour son organisation. Espérons que cette décision n'est pas sans appel; les musées de moulages existent dans toutes les grandes villes d'Europe, et Paris est la seule capitale qui ne possède pas encore le sien.

On vient de juger, à l'école des Beaux-Arts les concours qui ont eu lieu entre les élèves de 1re classe de la section d'architecture. Voici la liste des lauréats.

Premiers concours: *Une caserne de cavalerie*; médailles à MM. Hermant, élève de M. Vaudremer, et Courtois-Suffit, élève de M. Pascal.

Deuxième concours: *Un Nymphée*; médailles à MM. Julien Albert, élève de M. Daumet, et Courtois-Suffit, élève de M. Pascal.

L'Etat vient d'acquérir le tableau de M. Jules Goupil: *Mme Roland,* exposé au Salon de 1880, pour le faire placer au musée du Luxembourg.

Par décret présidentiel, l'Académie des Beaux-Arts a été autorisée à accepter le legs de Mme veuve Laboulbène; ce legs consiste en une somme de 70,000 francs, dont les arrérages seront attribués également aux logistes peintres admis par l'Académie, lorsqu'ils auront terminé leur temps de loge et fourni leur tableau.

On sait que chaque année dix élèves de l'Ecole des Beaux-Arts sont admis en loges pour le concours de Rome.

L'éditeur Hermet vient de terminer la publication de la remarquable collection du *Musée du Louvre* qui se compose de 500 gravures au burin, représetant les plus beaux chefs-d'œuvre de notre musée du Louvre. C'était une colossale entreprise qui a été menée à bonne fin par l'intelligent éditeur et aujourd'hui que l'œuvre est complète, nous pouvons la juger dans son ensemble et apprécier les services qu'elle rendra à la cause de l'art. Rien n'est plus propre à former le goût qu'une publication où se trouvent reproduits les chefs-d'œuvre des grands maîtres et les plus beaux spécimens de la sculpture antique.

Dans cette belle collection, une large par a été faite aux grands maîtres de la peinture. Raphaël y est représenté par 31 de ses œuvres et les plus belles ont été naturellement choisies; Léonard de Vinci, par 4 reproductions; Le Corrège, 3; le Guide, 9; le Dominiquin, 11; les Carrache, 8; les Titiens, 4; les autres maîtres des Ecoles italiennes par un ou deux tableaux.

Dans les Ecoles hollandaise et flamande, nous voyons 18 reproductions de Rembrandt, de Girard Dow, 4; Terberg, 4: Zoon Van Ostade, 8; Metsu 7; Wouvermans, 8; Berghem, 3; Paul Potter, 9; Karel Du Jardin, 7; Rubens, 10; Teniers, 6; Van Dyck, etc. etc.

L'École française renferme 14 reproductions de tableaux de Poussin, 8 Claude Lorrain, 10 Lesueur, 13 marines de Vernet, des œuvres d'Horace Vernet, de David, de Guérin, de Gérard, etc., etc.

Dans les Écoles espagnole et allemande, nous trouvons des œuvres de Murillo, de Ribeira, d'Hans Holbein.

100 reproductions de la statuaire antique complètent cet ensemble et mettent sous nos yeux les plus beaux spécimens de l'art grec. Cette magnifique collection forme 10 beaux volumes où nos lecteurs pourront choisir les planches qui leur conviendront et composer eux-mêmes un musée selon leur goût et leurs préférences.

BIBLIOGRAPHIE

L'Alsace-Lorraine et l'Empire Germanique, étude suivie des discours de M. de Bismarck sur les affaires d'Alsace-Lorraine et des allocutions de M. de Manteuffel. 1 vol. in-12, (Calmann-Lévy, éditeur.) — Une partie de ce travail a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, aux mois d'avril et de juillet dernier, sans nom d'auteur, et a causé en Allemagne une assez vive émotion, qui s'est traduite dans les journaux d'Outre-Rhin, par des articles irrités. L'auteur, qui continue à garder l'anonyme, avait cependant évité avec soin tout ce qui pouvait ressembler à une excitation. Mais il avait mis le doigt sur la plaie, la plaie allemande, car elle existe aussi bien que la plaie française, et c'est là le beau résultat des conquêtes violentes. L'Alsace-Lorraine est le boulet de l'Allemagne, comme la Lombardie et la Vénétie ont été le boulet de l'Autriche. L'auteur l'avait montré; il avait montré le néant des tentatives d'assimilation par la force, et la presse allemande prouva par sa colère la vérité de la démonstration. Tous ceux qui s'intéressent à la question de l'Alsace-Lorraine, et il doit y en avoir autant que de Français, liront ce livre où le sentiment patriotique s'allie à une connaissance évidente de la matière.

Études sur la Littérature française moderne et contemporaine, par Paul Stapfer, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble. 1 vol. in-12 (Fischbacher, éditeur). — M. Paul Stapfer, à qui la publication de ses cours sur Shakespeare a donné une si haute place dans la critique contemporaine, vient de réunir en un volume diverses études sur la littérature française moderne. On lira avec un vif intérêt ces pages si finement pensées et si vivement écrites. M. Stapfer ajoute, en effet, à une rare pénétration d'analyse un véritable talent d'écrivain. Un style alerte et sobre servant à l'expression d'idées justes, saines; un jugement fin et délié; un sens littéraire singulièrement aiguisé, avec un fond de remarquable érudition, en voilà plus qu'il n'en faut pour faire de la critique qui reste et qui porte. Signalons les principales études contenues dans ce volume: *Les Industries de Beaumarchais, Victor Hugo, M. Guizot, M. Paul de Saint-Victor, M. Gustave Flaubert, Lamartine, Mérimée,* etc.

Acteurs et Actrices du temps passé, par C. Gueullette, 1 liv. in-8° (librairie des Bibliophiles). — Cette livraison, la quatrième de la collection, est consacrée à *Raymond Poisson*, la personnification de *Crispin* sur la scène française. Il en créa le type, et son physique, paraît-il, le destinait à l'emploi:

Pour mon visage, il a, sans être trop farouche,
Quelque chose de grand.
— Oui, monsieur, c'est la bouche.

Une fine eau-forte de Lalange nous met sous les yeux cette joviale et amusante figure.

M. de Montyon, par Fernand Labour, 1 vol. in-12. (Hachette, éditeur). — On croira aisément que le fondateur des prix de vertu et de tant d'œuvres excellentes méritait un livre. M. Labour en a trouvé la matière dans l'existence bien remplie de ce grand homme de bien, dont l'éloge est prononcé chaque année à l'Académie, depuis plus d'un demi-siècle, et que sa bienfaisance à su mettre au-dessus de l'accaparement des partis.

Histoire du tribunal Révolutionnaire de Paris, par H. Wallon, membre de l'institut. Tome Ier, in-8° (Hachette, éditeur). — Il y a dix ans que l'auteur a entrepris cet ouvrage, dans le but, dit-il, de dégager la République où nous vivons, par une répudiation absolue des scènes de la Terreur, dans le but aussi d'en prévenir le retour. Bien que la Commune semble avoir donné raison à ses craintes, il est à espérer que l'ordre normal des choses ne nous ramènera point à un tel système de sang. L'auteur n'a étudié en détail que les grandes causes soumises à la juridiction du terrible tribunal. Pour les autres, il s'est contenté d'une indication. Quelle sera l'utilité de ce livre? Il est à craindre, malgré les intentions de l'auteur, que les ennemis de la République n'en profitent plus que ses amis.

Esquisses morales, par Daniel Stern, précédées d'une préface par L. de Ronchaud. 1 vol. in-12) Calmann-Lévy, éditeur). — Le nom de Daniel Stern est inscrit immédiatement après ceux de Mme de Sévigné, de Mme de Staël et de Georges Sand sur la liste des femmes de génie; aussi l'intérêt s'attache à tout ce qui se publie des écrits qu'elle a laissés. On se souvient de *Mes Souvenirs*, édités l'année qui suivit sa mort, et qu'on regrettait de voir inachevés. On eût bien voulu en connaitre davantage de cette vie, ou plutôt du développement de cette belle intelligence. En publiant des fragments de Daniel Stern, pensées, réflexions, maximes, tous empreints de la forte marque de cet esprit, M. de Ronchaud, un de ses fidèles admirateurs et amis, a eu l'heureuse pensée de les faire précéder d'une étude biographique et littéraire sur l'historien de la Révolution de 1848. Nul n'était plus à même d'analyser ce noble esprit, de nous initier à ses souffrances, à ses aspirations. C'est d'une main pieuse qu'il en a tracé le portrait: l'amitié est bonne inspiratrice et cette piété du souvenir a dicté d'excellentes pages d'introduction à M. L. de Ronchaud.

Le Clou d'Or, par Sainte-Beuve, avec une préface de Jules Troubat. 1 vol. in-12 (Calman-Lévy, éditeur. — Les secrétaires de Sainte-Beuve continuent à fouiller dans les tiroirs du célèbre critique, et ils en retirent, qui des lettres, qui des nouvelles. Quoique présenté sous forme de lettres, *le Clou d'Or* est classé parmi les nouvelles. Mais l'œuvre est inachevée, on saisit non sans peine le fil de l'histoire. Une préface moins achevée encore que l'œuvre, ce qui ne s'explique guère puisqu'elle est de M. Troubat lui-même, au lieu d'éclaircir la situation ne fait que l'embrouiller davantage. L'esprit de fine analyse de SainteBeuve se retrouve dans quelques-unes de ces pages qui ne demandaient guère a être publiées. Nous préferons de beaucoup au *Clou d'Or*, la *Pendule,* une vraie petite nouvelle, celle-là, une ebauche également, mais gracieuse, sans tant de quintessence, avec un fond ds philosophie qui n'exclut pas l'émotion.

Nous trouvons dans le journal anglais *Nature*, le resumé d'une interessante communication faite à l'Institut anthropologique de Londres, par M. Rowbotham, sur *l'Histoire de la musique dans les temps préhistoriques.* Malgre leur varieté, pour ainsi dire infinie, les instruments de musique peuvent neanmoins être tous classes en trois types distincts: 1° le tambour; 2° la flûte; 3° la lyre. Ces trois types correspondent à trois époques successives dans le développement de l'art musical. Dans le premier âge, on n'a connu que le tambour et l'imagination humaine ne s'était encore élevée a aucune autre conception musicale. La seconde époque est l'âge de la flûte pendant lequel les sons des instruments à vent viennent s'ajouter au rythme du tambour. Le troisième âge est celui de la lyre dans lequel les instruments à cordes viennent compléter les précédents. Ces trois âges de la musique repondent respectivement au rythme, a la mélodie et à l'harmonie. Et, de même que dans l'histoire géologique du globe, on ne trouve jamais la craie au dessous de l'oolithe, ni l'oolithe au-dessous de la houille, ainsi dans l'histoire de la musique l'étage de la lyre n'a jamais précédé celui de la flûte, ni l'étage de la flûte, celui du tambour.

Cette année, comme les précédentes, la maison Hachette est au premier rang pour la publication des livres d'étrennes. Hâtez-vous, tout d'abord, si vous voulez souscrire au premier fascicule du *Premier récit des temps mérovingiens*, d'Augustin Thierry, en dix grandes feuilles in-folio contenant six grands dessins, six chefs-d'œuvre, de Jean Paul-Laurens, reproduits par le procédé Goupil; il n'a été tiré de ce fascicule que 210 exemplaires numérotés: c'est la part des bibliophiles. Voici maintenant, pour les curieux d'art, *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps,* par Eugene Muntz, magnifique volume gr. in-8°, contenant un grand nombre de dessins reproduisant les plus belles parties de l'œuvre du grand artiste. Voici les *Chroniques de Jehan Froissart*, édition abregée avec texte rapproché du français moderne, par Mme de Witt, née Guizot, et les superbes gravures d'après les monuments et les manuscrits de l'époque. Voici encore, dans cette magnifique collection qui contient l'*Inde des Rajahs*, de Louis Rousselet, l'*Italie et la Suisse*, de Jules Gourdault, etc., etc., *De Paris à Samarkand*, curieuses impresssions de voyage d'une Parisienne à travers le Turkestan, la Dzoungarie et la Sibérie occidentale; et, pour faire pendant au *Ciel*, aux *Comètes*, d'Amédée Guillemin, le premier volume d'une grande monographie scientifique: le *Monde physique*. Vient ensuite la continuation ou le complément de publications dont il suffit de citer le titre pour en apprécier la valeur: la vingt-et-unième année du *Tour du monde;* le tome III de l'*Histoire des Romains*, de Victor Duruy (César, Octave, les commencements d'Auguste); le tome IV de la *Nouvelle Géographie universelle* d'Elysée Reclus, qui, après avoir achevé l'étude de l'Europe, aborde maintenant, par l'Asie russe, celle des autres parties du monde; la huitième année du *Journal de la Jeunesse*. Ajoutez une vingtaine de récits de voyages, d'ouvrages de vulgarisation scientifique, de jolis romans pour les enfants, tous richement illustrés, comme le *Pays du Soleil*, de Cortembert et Ch. Deslys; *Cent tableaux de géographie pittoresque*, de Ch. Delon; *Pendragon*, d'Alfred Assolant; *Grand-Père*, de G. Girardin; *Feu de paille*, de Mme Colomb; les *Deux Mousses*, de Louis Rousselet, etc., etc.; divers volumes nouveaux de la *Bibliothèque des merveilles*, de la *Bibliothèque rose*, de la *Bibliothèque des écoles et des familles;* le *Magasin des petits enfants*, et vous aurez une idée bien incomplete de ce que va lancer sur le marché des livres d'étrennes la puissante maison de librairie.

De beaux livres d'étrennes paraissent à la libraire de E. Plon et Cie. Signalons les *Maîtres ornemanistes*, volume illustré de 250 gravures; les *Contes de Saint-Santin*, par le marquis de Chennevières, illustré par Léonce Petit; *Prisonniers dans les glaces*, texte et dessins de G. Fath.

A la même librairie se trouvent les *Aventures de Martin Tromp* et les *Cœurs vaillants*, par R. de Navery; *Bêtes et gens*, par Stop; — *Voyage autour du monde*, par le comte de Beauvoir; — *Amsterdam et Venise*, par H. Havard; — la jolie collection des *Classiques français* des bibliophiles; — l'*Histoire de France* de M. Dareste — *Sahara et Sahel*, par E. Fromentin, etc., etc.

LA PRUSSE ET LA FRANCE DEVANT L'HISTOIRE, par M. A. Legrelle, nlle édon, Cotillon, r. Soufflot.

Un certain nombre de nos lecteurs nous ayant manifesté le désir d'avoir des épreuves sur grand papier, propres à l'encadrement, des gravures que nous publions en supplément, nous avons fait un tirage spécial, sur papier du Japon, de notre supplément de la semaine dernière:

DEVANT GUIGNOL

Ces épreuves de luxe, qui peuvent rivaliser avec les plus belles gravures en taille douce, sont mises à la disposition du public, dans nos bureaux, au prix de 10 *francs.*

Moyennant un supplément de 3 *fr. nous les expédions* franco *dans toute la France.*

AVIS

Avec ce numéro, nos abonnés recevront les couverture, titres et tables du second semestre de 1880, formant le LXXVIe volume de la collection de l'ILLUSTRATION.

AUG. MARC, *directeur-gérant.*

PARIS. Imprimerie de E. MARTINET, r. Mignon, 2.

Papiers de Firmin-Didot et Cie

Encres typographiques de Ch. Lorilleux.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU TEXTE

TOME LXXVI. — DU 1er JUILLET AU 31 DÉCEMBRE

TABLE ANALYTIQUE

DES GRAVURES

SPORT

THÉATRES

TYPES, SCÈNES DE MŒURS

VARIÉTÉS

VUES

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2